



LA

MODE ILLUSTRÉE

JOURNAL DE LA FAMILLE

DEUXIÈME ANNÉE DE SA PUBLICATION

1861

PARIS

BUREAU DE L'ADMINISTRATION

A LA LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

56, RUE JACOB



Économie domestique.

Modes, lingerie, ouvrages de femme, etc.

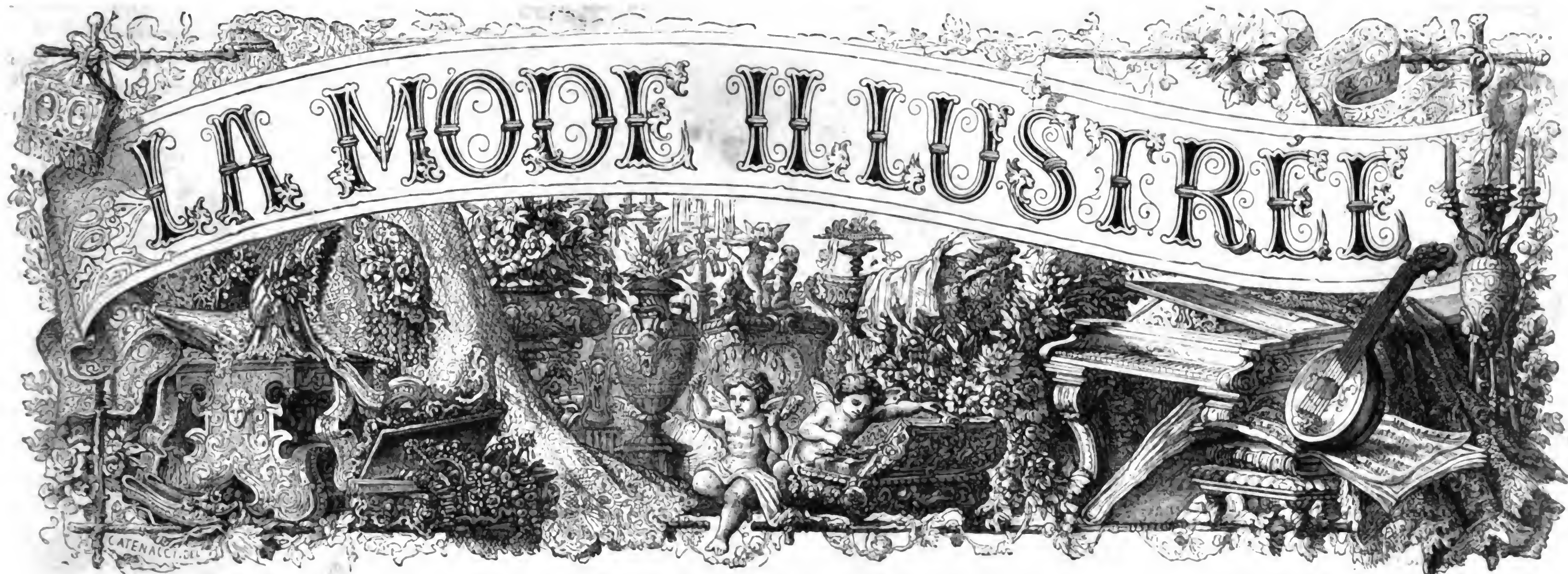
Musique.

Nouvelles, chroniques, énigmes, charades, logogriphes, rébus, etc.

Patrons.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56.

N° 1 (*avec patrons.*) DEUXIÈME ANNÉE. 1er janvier 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

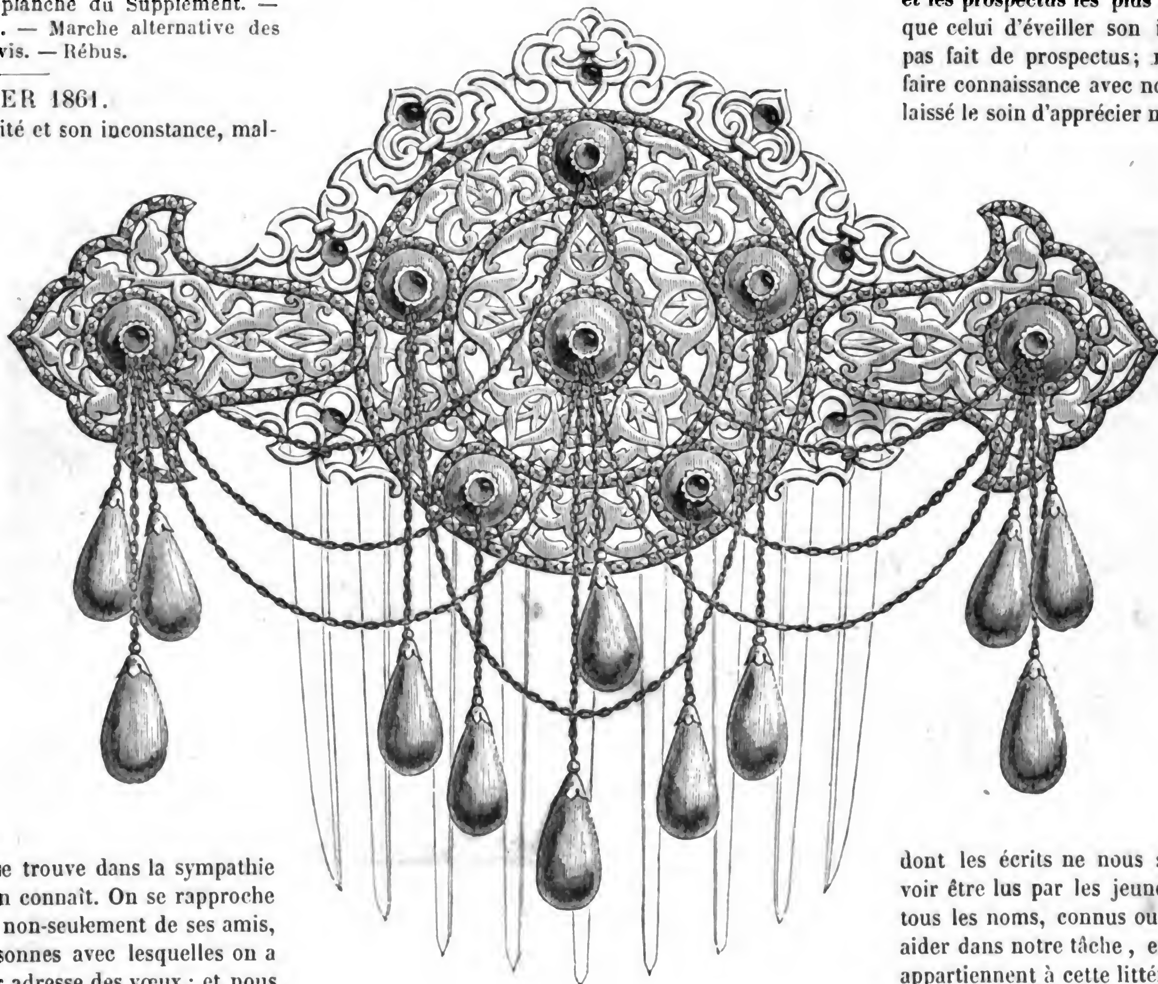
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

1er JANVIER 1861.

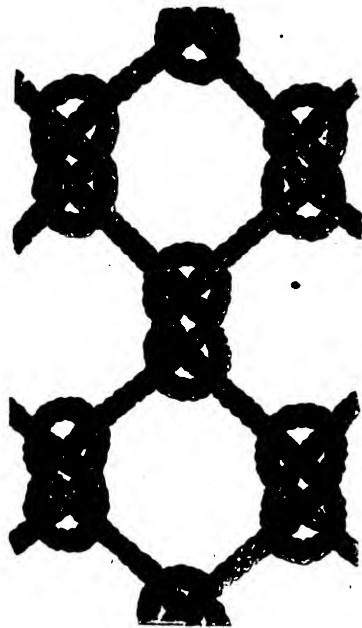
La mode, malgré sa mobilité et son inconstance, malgré le besoin de changement, qui est son essence même, n'a jamais pu faire varier l'usage immémorial qui consacre le premier jour de l'an à l'échange des marques de souvenir. Ce jour, qui clôt une année et qui en ouvre une autre, conserve une sorte de solennité, qui émane à la fois des souvenirs et des regrets, des espérances et des craintes; on jette un regard en arrière, puis on essaye de sonder l'avenir, et l'on éprouve involontairement le besoin de se rattacher à ses semblables, de raffermir les liens que le temps dénoue quand il ne les rompt pas; on comprend instinctivement que le plus sûr appui contre les peines et les douleurs que l'année nouvelle contient peut-être, se trouve dans la sympathie et l'affection de ceux que l'on connaît. On se rapproche donc le premier jour de l'an, non-seulement de ses amis, mais encore de toutes les personnes avec lesquelles on a eu quelques rapports; on leur adresse des vœux; et nous ne voulons pas manquer à cet usage en laissant partir ce numéro sans y placer quelques mots pour nos lectrices: notre silence aujourd'hui n'offenserait pas seulement la bienséance, il pourrait faire douter de notre reconnaissance, et nous ne sommes pas du nombre de ceux qui pensent que l'ingratitude est l'indépendance du cœur.

Notre journal commence aujourd'hui la deuxième année de son existence; durant les douze mois qui viennent de s'écouler, nous avons reçu des preuves bien nombreuses de sympathie, et nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont facilité notre tâche par leurs encouragements. L'administration des postes nous ayant interdit toute réponse directe dans les colonnes du journal, il faut nous résigner à remercier à la fois toutes nos lectrices. Le succès de notre publication est leur œuvre en grande partie; il est dû à la propagande active qu'elles ont bien voulu faire pour nous, au discernement qui leur a fait accueillir et protéger une publication qui rejetait courageusement tous moyens inconciliables avec la moralité de son entreprise. Le public est plus avisé qu'on ne le suppose, et ne croit plus à ces promesses qui font souvenir de l'inscription du barbier facétieux affichant sur sa boutique qu'il raserait *gratis demain*. Il veut juger par lui-même, apprécier les avantages qu'on lui annonce, et les prospectus les plus brillants n'ont d'autre résultat que celui d'éveiller son incrédulité. Nous n'avons donc pas fait de prospectus; nous avons offert au public de faire connaissance avec notre journal, et nous lui avons laissé le soin d'apprécier notre bonne foi.


CACHE-PEIGNE.

Nous ne voulons pas insérer ici des promesses inutiles pour ceux qui nous connaissent; nous demandons seulement à nos abonnées, si on les interroge sur nos tendances, de vouloir bien répondre que nous sommes du nombre de ceux qui préfèrent l'élégance à la richesse, le bon goût à l'excentricité, et que, le travail nous paraissant être le plus sûr remède à tous les maux, le meilleur gardien du repos de la conscience, nous le présenterons sans cesse aux femmes sous toutes les formes. Nous voulons pouvoir figurer sans inconvénient sur la table de la famille, et par conséquent nous n'annonçons pas la collaboration d'auteurs, estimés sans doute pour leur talent, mais dont les écrits ne nous semblent pas de nature à pouvoir être lus par les jeunes filles. Nous appelons à nous tous les noms, connus ou inconnus, qui pourront nous aider dans notre tâche, en nous donnant des œuvres qui appartiennent à cette littérature saine, forte et douce à la fois, et pouvant intéresser les femmes de tout âge. Enfin nous prions aussi nos abonnées de dire que notre journal tient compte de tous les avis, et que sa direction règle les améliorations qui lui sont demandées sur le grand principe de notre époque, c'est-à-dire le suffrage universel. L'extension que notre publication obtiendra, grâce à

leurs bons offices, nous permettra de perfectionner le journal et de réaliser tous les projets que nous avons formés dans l'intérêt de nos abonnées. Plus modestes que certaines publications, parce que nous sommes plus scrupuleux, nous n'énonçons pas d'avance ces projets. Quand le jour de leur réalisation sera venu nous les effectuerons, heureux de prouver à



N° 2. — DESSIN APPARTENANT A LA RÉSILLE EN CORDON ROND.

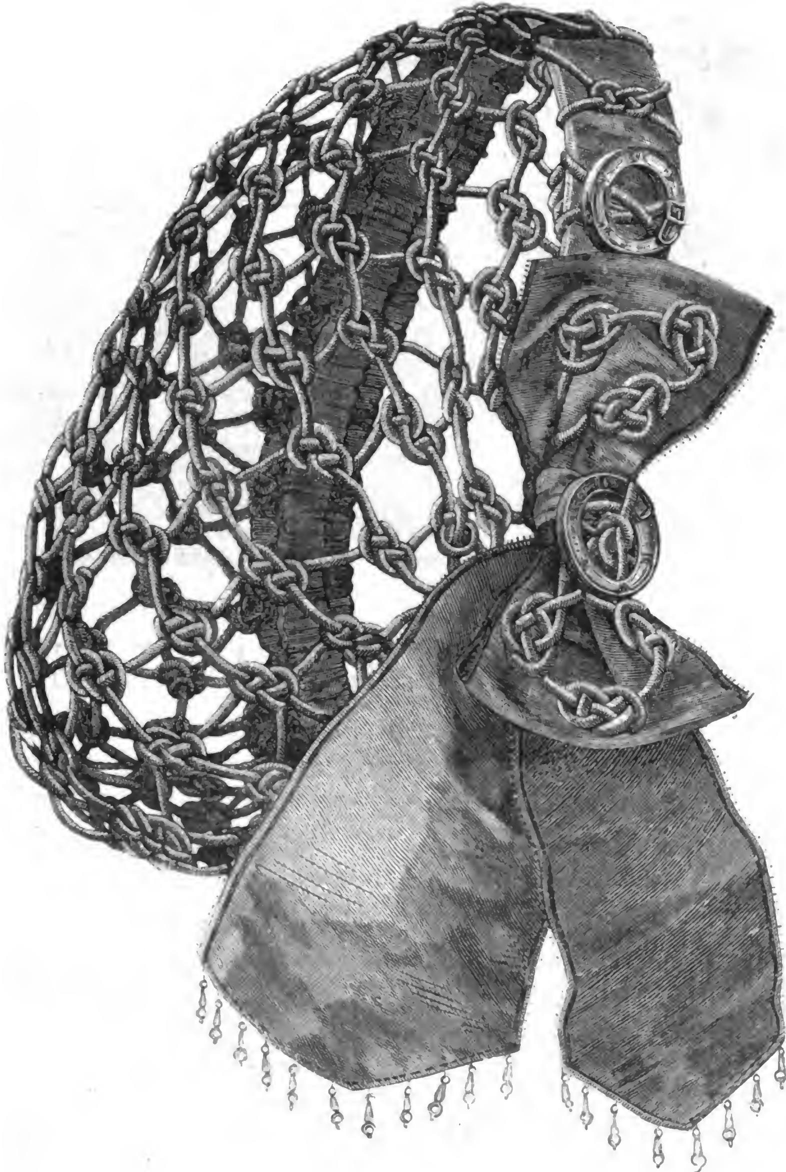
toutes les personnes qui nous auront accordé leur concours, que nous préférons aller au delà de nos promesses plutôt que de rester en deçà de nos engagements.

EMMELINE RAYMOND.

CONSEILS POUR LEVER LES PATRONS.

Nous avons publié dans le numéro du 1er janvier 1860 des conseils pour lever les patrons; nous les avons répétés dans le numéro 46 du journal; nous allons aujourd'hui indiquer deux autres moyens, parmi lesquels nos lectrices choisiront celui qui leur semblera le plus facile.

Le premier consiste à placer sur la feuille de patrons un morceau de mousseline roide, et à suivre avec un crayon mou les différentes parties du patron. Il faut toujours, quel que soit le moyen employé pour relever les patrons, copier, et couper d'abord les morceaux indiqués sur la feuille comme étant *repliés*, et les placer au bout du morceau qu'ils continuent et auquel ils appartiennent.



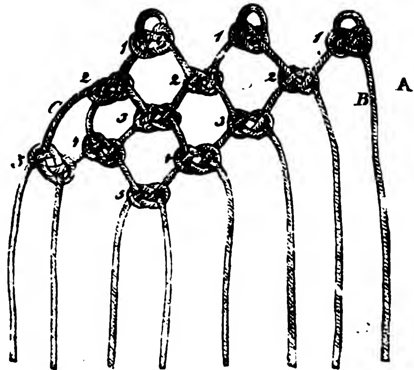
N° 1. — RÉSILLE EN CORDON ROND.

Le deuxième moyen consiste à placer une feuille de papier sous la feuille de patrons, et à suivre tous les contours du patron que l'on veut relever à l'aide d'une roulette à manche de bois que l'on peut demander à l'administration du journal moyennant 1 fr. 25 centimes. Cette roulette a beaucoup d'analogie avec l'instrument dont se servent les pâtissiers pour couper la pâte; elle marque et pique le papier sans trouer le patron.

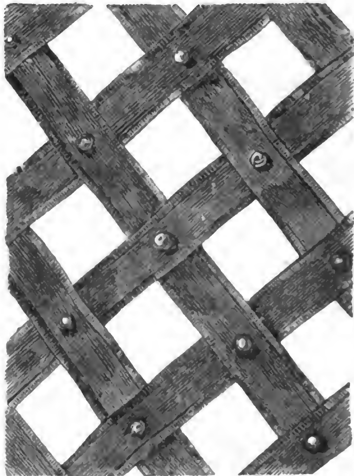
Veste hongroise.

Les figures 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 appartiennent à ce patron.

Après avoir adopté les vestes zouaves et spahis, la Mode fait un nouvel emprunt aux vête-



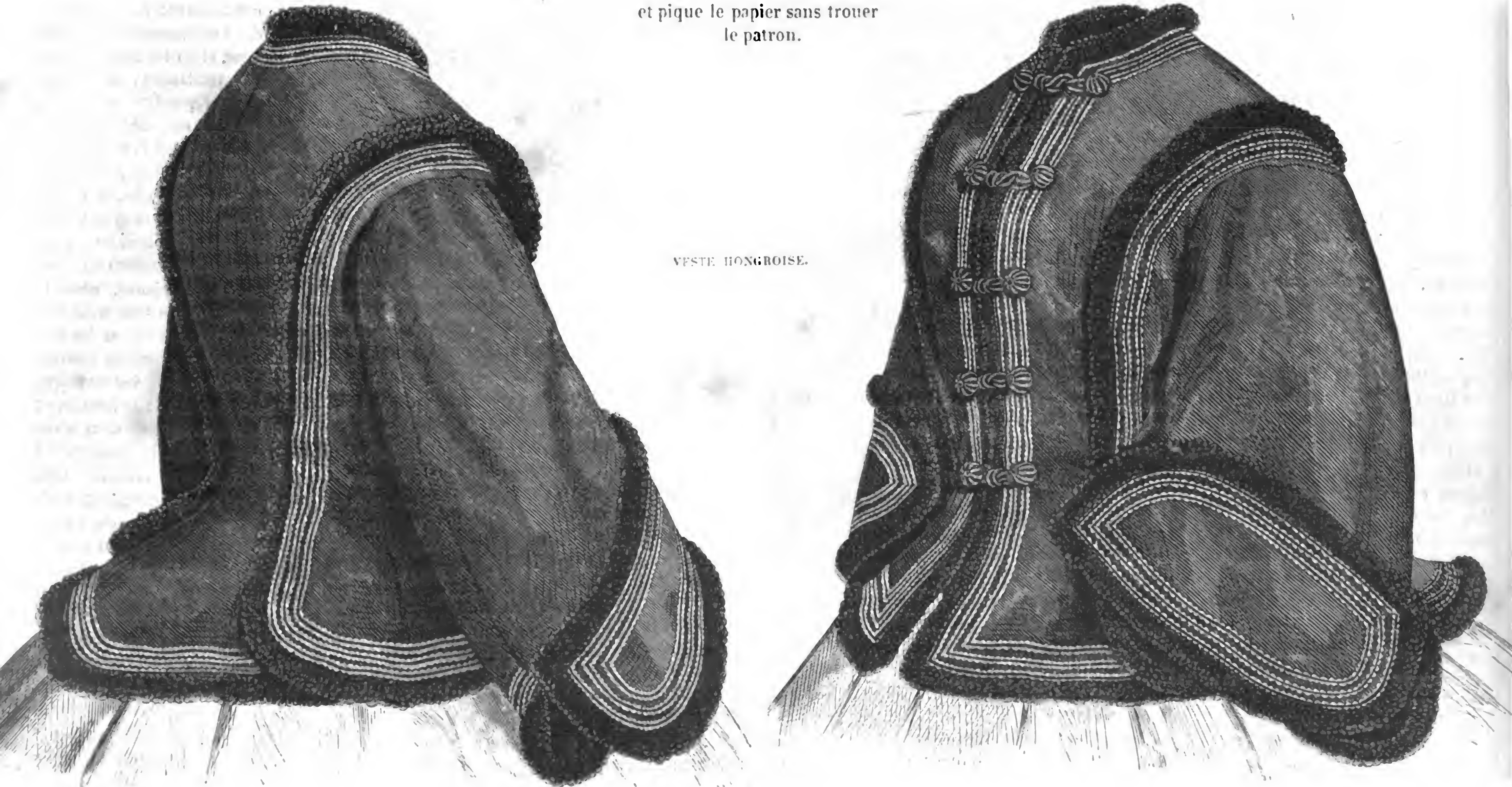
N° 3. — DESSIN APPARTENANT A LA RÉSILLE EN CORDON ROND.



N° 2. — DESSIN APPARTENANT A LA RÉSILLE EN RUBAN NOIR.

ments masculins et militaires. Voici une veste hongroise destinée non à exclure les vestes zouaves, mais à partager la faveur dont celles-ci continuent à jouir; ce vêtement, malgré son aspect guerrier, est destiné aux femmes et doit leur servir dans toutes les occasions où elles adoptent les *coins de feu*.

On prend pour faire cette veste 1 mètre 50 centimètres de drap; on fait d'abord à la figure 1 une pince depuis A jusqu'à B; — à la figure 2, une pince depuis C jusqu'à D. On rassemble ensuite les côtés, figures 2 et 3, depuis E jusqu'à F, — et sur l'épaule, depuis J jusqu'à H. On place

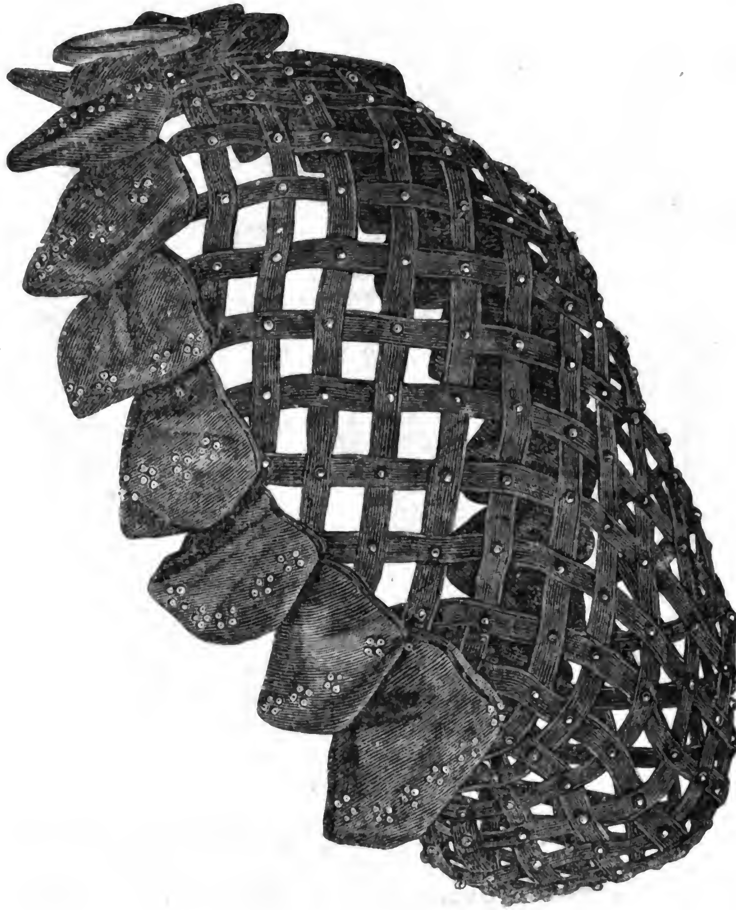


VESTE HONGROISE.

ensuite la garniture (bandes de peluche imitant l'astracan et les galons) autour de ces deux figures réunies. La largeur de la garniture est indiquée sur le patron; on assemble ensuite le devant et le dos (fig. 1 et 4), K avec K, — H avec H, le long de l'épaule, et l'on couvre le tour de ces figures, à l'endroit indiqué par le patron, avec un cordon de soie noire, en ayant soin de maintenir la courbe indiquée sur le patron. On recouvre toutes les coutures à l'intérieur avec le même cordon. On place la garniture de ces figures comme celle des côtés, de façon à border le tour des figures assemblées. On coud les côtés, c'est-à-dire le *devant* G avec G jusqu'à l'H, — sur la ligne ponctuée marquée sur la figure 1. Le côté de derrière doit être cousu, F avec F jusqu'à l'H, —sur la ligne ponctuée de la figure 4.

La manche est formée des figures 5 et 6 réunies, M avec M jusqu'à L, — O avec O jusqu'à P. La partie de dessus de la manche (fig. 5) est recouverte, depuis L jusqu'à la couture O, avec un étroit cordon de soie noire. On emploie le même cordon pour garnir le dessous de la manche (fig. 6). Le revers (fig. 7), qui doit être placé sur le dessus de la manche, est garni comme la veste; on le place sur la manche L avec L, — N avec N, — O avec O, puis on le coud au bord ainsi qu'autour de la manche. Le côté supérieur du revers est cousu sur la manche seulement à l'endroit indiqué par une étoile. Quand on coud la manche dans l'entournure, la couture P doit se trouver sur la couture P de la figure 2.

Les boucles qui servent à boutonner la veste sont cousues à la place indiquée sur le patron, puis ensemble à moitié de leur longueur.



N° 1. — RÉSILLE EN RUBAN NOIR.

Capuche.

Les figures 8, 9 et 10 appartiennent à ce patron.

On emploie pour faire cette capuche 1 mètre 90 centimètres de taffetas (grande largeur), et 1 mètre 90 centimètres de cachemire. On place l'étoffe, ainsi que la doublure (taffetas), double et en droit fil sur la ligne indiquant le milieu du dessus de la capuche (fig. 8); on en fait autant pour le revers (fig. 10). Pour le col, l'étoffe doit être placée en biais sur la ligne indiquant le derrière de la capuche, et l'étoffe de dessus (cachemire) peut être taillée seulement jusqu'à la ligne fine qui marque sur le patron la place de la garniture formée par la doublure piquée en losanges; la doublure de la capote est légèrement ouatée et réunie au cachemire. La figure 10 (revers) doit être piquée en losanges ou petits carreaux, et la garniture en soie piquée doit être taillée de façon à dépasser le col d'un centimètre environ, pour être repliée à l'envers sur la doublure; l'assemblage des diverses parties de la capote se fait de la façon suivante : la figure 8 doit avoir deux plis sur la ligne qui va depuis la lettre Q jusqu'à la lettre R. Ces plis se font en plaçant une croix à droite, l'autre à gauche sur le point le plus rapproché; on fixe les plis sur le côté uni du devant de la figure 8 en réunissant Q avec Q jusqu'à R, en ourlant par dessus le devant de la doublure; on fait ensuite des plis sur la figure 8, depuis Q jusqu'à S, — en plaçant la croix 1 sur le point 1, — la croix 2 sur le point 2, — la croix 3 sur le point S, de façon que le deuxième pli recouvre un peu le premier; on réunit ensuite le col (fig. 9) avec la capote, depuis S jusqu'à T, en les bordant à l'envers avec un ruban posé à *cheval*. Notre description ne se rapporte qu'à une moitié de la capote; elle est naturellement applicable aux deux moitiés.

Lorsque le dessus et la doublure du revers (fig. 10) sont réunis, on l'assemble avec la capote, T avec T jusqu'à l'U, en cousant la partie ouatée du revers à l'intérieur de la capote, tandis que la partie simple du revers (cachemire) est ourlée à l'*endroit* de la capote. On rabat la figure 10 sur la capote, et l'on fixe le revers en faisant quelques points sur les étoiles. Un nœud, pour lequel on emploie 60 centimètres de ruban ayant 7 centimètres de largeur, recouvre la petite couture qui fixe le revers sur la capote. Les brides, ayant 50 centimètres de longueur, sont placées sur chaque côté de la capote, et l'on met un peu plus bas soit deux boutons et deux boucles, soit des

DERRIÈRE DE LA CAPUCHE.

DEVANT DE LA CAPUCHE.

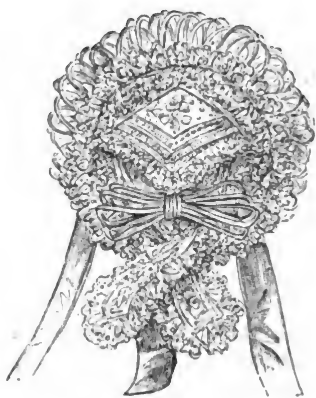
agrafes. Les bouts de ruban servant à nouer le col ont chacun 42 centimètres de longueur.

Cette capote a été exécutée par madame Pauchet, boulevard des Capucines.

Résille en cordon rond.

Matériaux. — 21 mètres de cordon rond en soie ; 1m,50 de ruban de taffetas ayant 8 centimètres de largeur, quatre boucles en métal.

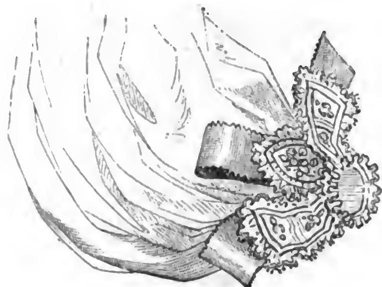
La mode des résilles semble s'établir définitivement; on en fait en chenille, en rubans; enfin celle que nous allons expliquer à nos lectrices est en cordon rond de soie lilas ornée de rubans de même couleur. Trois dessins sont consacrés à cette résille : le n° 1 représente la résille même, le n° 2 reproduit en grandeur naturelle la combinaison des nœuds qui la composent; le n° 3, enfin, est destiné à faciliter l'exécution de ces nœuds en présentant la direction exacte des bouts de cordon avant et après le nœud.



N° 1. — BONNET BRODÉ.

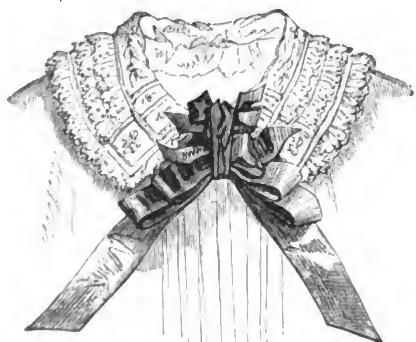
Le fond de la résille est ovale; il a 34 centimètres de hauteur et 26 centimètres de largeur; le bas de la résille, par conséquent le côté destiné à contenir les cheveux, est plus pointu que le côté de devant, par lequel on commence le travail.

On coupe d'abord cinq morceaux de cordon; trois de ces morceaux ont chacun 2 mètres 60 centimètres de longueur; les deux autres mor-



N° 4. — MANCHE BRODÉE.

ceaux ont chacun 2m,34 de longueur; on prend une pelote lourde et assez grande, et l'on attache dessus, par le milieu, les cinq morceaux de cordon sur le même rang en mettant les trois morceaux plus longs au milieu, les deux plus courts de chaque côté des morceaux longs, et en laissant un intervalle de 3 centimètres environ entre chaque morceau de cordon; chacun des cinq morceaux ayant été attaché sur la pelote *par le milieu*, on a en conséquence dix morceaux ou bouts de cordon.

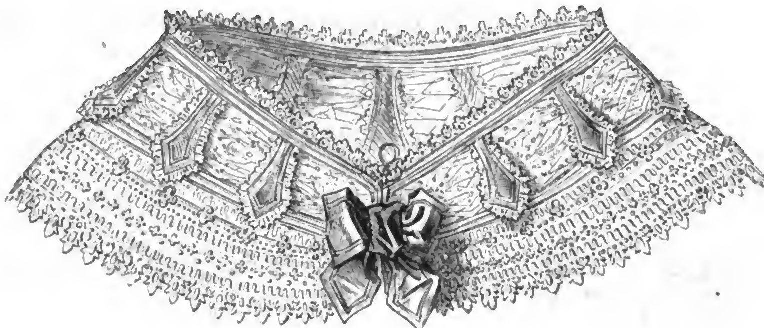


N° 5 — COL BRODÉ.



N° 2. — CANEZOU.

On fait le premier rang de nœuds, durant lequel on noue les deux bouts de chaque cordon . cela compose cinq nœuds indiqués sur le dessin n° 3 par le même chiffre (1, puis 2, etc.). Le premier rang (1) représente trois nœuds terminés; pour exécuter ces nœuds nous renvoyons au dessin n° 3 ; on verra sur la droite deux nœuds commencés dont les bouts sont désignés par les lettres A et B. Le bout A tourne autour du bout B; le deuxième



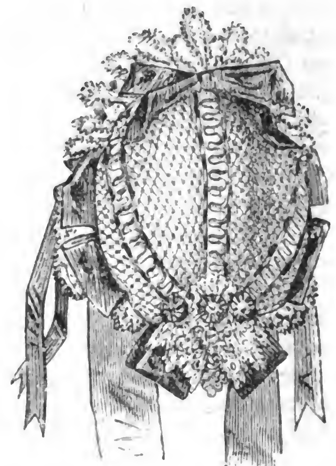
N° 6. — BERTHE EN TULLE BLANC PLISSÉ.

nœud est plus complet, et le dessin indique que l'on place le bout B sous le bout A; on le tire en haut vers la droite et on en forme le nœud autour du premier bout; on tire ensuite le bout B à la place indiquée par un A, et l'on serre aussi le bout A de façon que le nœud soit bien régulier. — Quand les cinq nœuds sont terminés, on commence le deuxième rang, dans lequel les bouts B deviennent les bouts A, car les nœuds doivent se



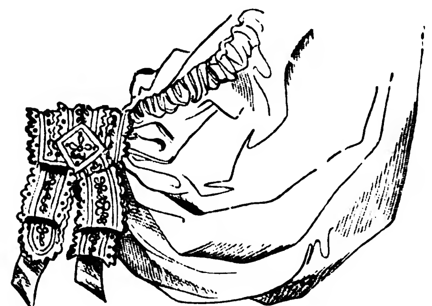
N° 7. — FICHU CROISÉ A MOITIÉ MONTANT.

trouver au *centre* des nœuds précédents, et non *au-dessous;* leur disposition est du reste clairement indiquée par le dessin, et quand on a fait la première rangée de nœuds, les autres vont tout seuls. Pour former l'ovale, on ajoute au deuxième rang de nœuds deux bouts nouveaux de cordon, un de chaque côté, ayant chacun 1 mètre 34 centimètres de longueur; on les plie par le milieu inégalement, de façon que l'un des bouts de chacun de ces morceaux ait 94 centimètres de longueur, et l'autre 40 centimètres; le bout le plus court est placé au bord; on ne s'en sert pas pendant que l'on fait cinq rangées de nœuds; ce bout est désigné sur le dessin par la lettre C. Le deuxième rang se compose de 6 nœuds; — le troisième, de 5 nœuds; — le quatrième, de 6 nœuds; — le cinquième, de 7 nœuds, et l'on emploie pour ce rang le bout C; depuis ce cinquième rang, le fond reste invariable. — Le sixième rang se compose de 6 nœuds; — le septième,



N° 3. — RÉSILLE EN CHENILLE NOIRE.

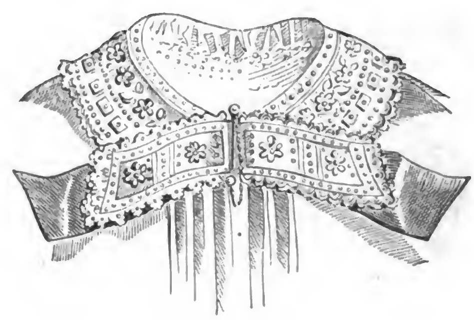
de 7 nœuds; — le huitième, de 6 nœuds; — le neuvième, de 7 nœuds ; — le dixième, de 6 nœuds; — le onzième, de 7 nœuds; — le douzième, de 6 nœuds; — le treizième, de 7 nœuds; — le quatorzième, de 6 nœuds; — le quinzième, de 7 nœuds; — le seizième, de 6 nœuds; — le dix-septième, de 5 nœuds; — le dix-huitième, de 4 nœuds; — le dix-neuvième,



N° 8. — MANCHE BRODÉE.

de 3 nœuds; — le vingtième, de 2 nœuds. Les bouts de cordon abandonnés dans ces rangs, ainsi que ceux du dernier rang, sont coupés; on ne leur laisse que 2 centimètres 1/2 de longueur, et on les ploie de façon à former des boucles que l'on coud.

On prend un bout du ruban destiné à la garniture de la résille, ayant 39 centimètres de longueur; on coupe ce ruban dans le milieu (en longueur); on coud les deux bouts ensemble, puis les extrémités de ces bouts de façon à former un cercle ayant 76 centimètres de



N° 9. — COL-CRAVATE BRODÉ.



JEUNE FEMME CONVALESCENTE RECEVANT SA FAMILLE.

circonférence à peu près. La moitié de ce cercle (d'une couture à l'autre) est employée à border le devant de la résille, et doit être placée de chaque côté entre le sixième et le septième rang de nœuds; le reste du fond est d'abord garni d'un cordon élastique fixé sur chaque couture du ruban à l'intérieur; l'autre moitié du cercle est cousue sur le cordon élastique de façon à pouvoir être tendue comme le cordon; en cousant ce ruban sur le cordon, il faut par conséquent avoir le soin de tendre le cordon, qui, en se resserrant plus tard, serre le ruban et la résille autour de la tête.

Pour faire la garniture de devant, on coupe une bande de tulle noir roide, ayant 3 centimètres de largeur, 37 centimètres 1/2 de longueur, que l'on arrondit à chaque bout; on recouvre cette bande avec du ruban pareil à celui que l'on a déjà employé; sur ce ruban on fait encore des nœuds avec le cordon employé pour la résille et qui servent en même temps à maintenir les nœuds; on prend le reste du cordon, on le ploie au milieu, on le fixe à l'*envers* de la bande à 5 centimètres de distance de l'une des extrémités de la bande; on ramène à l'*endroit* les deux bouts de cordon, et l'on fait un nœud semblable à ceux de la résille; on passe de nouveau les cordons *sous* la bande, on les y croise, on les ramène *au-dessus*, on les croise de nouveau en y enfilant une boucle de façon que les cordons soient croisés sur la barre du milieu de la boucle; on croise ensuite le cordon *sous* la bande, on fait à l'*endroit* trois nœuds (entre lesquels on croise toujours les cordons à l'envers); on enfile encore une boucle, — on fait trois nœuds, — on enfile une boucle, — on fait un nœud, puis on ramène les bouts de cordon sous la bande où ils doivent être cousus et leur extrémité coupée. Le dernier nœud doit se trouver au bout de la bande. — Du côté opposé de cette bande, on place un nœud dont les deux bouts doivent avoir chacun 16 centimètres de longueur; on peut supprimer les pendeloques en métal, ou perles, qui garnissent ces bouts de ruban. Les boucles du nœud sont faites avec 30 centimètres de ruban et entourées d'une autre boucle, ainsi que l'indique le dessin représentant la résille; sur celle-ci on place une boucle en métal. On replie à l'intérieur le bord du ruban, et on le fixe par des petits points.

Les boucles en métal ne sont pas indispensables pour cette résille, qui peut être exécutée en cordons gros bleu, — noir, — vert, etc.


CROCHET DE MONTRE.

Résille en ruban noir.

MATÉRIAUX. — 1m,60 de ruban de taffetas noir, ayant 6 centimètres 1/2 de largeur; 10 à 12 mètres de ruban de taffetas noir, ayant 1 centimètre de largeur.

Si l'on ne peut se procurer du ruban de taffetas noir de très-bonne qualité, il faudra employer du lacet noir pour faire cette résille. On fait le *treillage* qui la compose sur un morceau de papier, en lui donnant la dimension et la forme ovale indiquées pour la résille *en cordon rond*, placée en regard de celle-ci. On trace sur le papier des lignes qui se croisent; le dessin n° 2 servira pour la distribution de ces lignes, qui doivent marquer le *milieu* de chaque bout de ruban; on coud le ruban, d'abord d'un bout à l'autre du papier; on le replie et l'on revient sur le rang voisin; les rubans qui croisent passent alternativement *sur* et *sous* les autres rangs; on fait un point à l'endroit où les rubans sont croisés, et l'on y met, si l'on veut, une perle de jais; on déchire le papier, on passe dans le bord de la résille un cordon en caoutchouc que l'on recouvre avec une garniture de rubans disposés en *coques*, comme notre dessin l'indique.

Explication des lingeries.

N° 1. Bonnet en tulle brodé au plumetis; une sorte de fanchon est placée sur le fond, et les deux bouts de cette fanchon sont croisés par derrière au-dessus du bavolet. Ruban cerise très-étroit, disposé en boucles autour du bonnet, ruban de même nuance, plus large pour les bords.

N° 2. Canezou en tulle-dentelle, à manches demi-longues; le canezou est garni avec deux rangs de dentelle-imitation; un velours noir surmonte cette garniture; des bouts de velours sont rattachés sur la garniture, de distance en distance, par des boutons en perles blanches. Nœuds de ruban rose Solférino.

N° 3. Résille en chenille noire, en forme de bonnet, garnie de dentelle noire et de rubans en velours bleu.

N°s 4 et 5. Manche et col brodés, garnis de nœuds de ruban rose.

N° 6. Berthe en tulle blanc plissé. La berthe est ornée de pattes en taffetas vert, entourées de dentelle noire étroite. Nœud en ruban vert; une blonde large borde la berthe.

N° 7. Fichu croisé à moitié montant; une garniture en velours noir découpé est placée sur un fond de tulle-dentelle noir. Une large dentelle noire borde cette garniture. Deux nœuds en velours noir sont placés aux extrémités du fichu.

N°s 8 et 9. Manche et col-cravate brodés au plumetis. La manchette est à *pans* comme le col; chacun de ces pans se compose d'une bande brodée, arrondie au bout, et formant une boucle, terminée par un pan.

BIJOUTERIE.

Il est difficile de concilier tous les goûts. On nous adresse quelquefois des demandes fort opposées; quelques-unes de nos abonnées nous prient de faire une part moins large à l'utile, tandis que d'autres nous engagent à nous vouer plus exclusivement aux objets de luxe. Nous pensons que le meilleur parti à prendre est de maintenir une balance à peu près exacte entre les tendances opposées, et de tenir compte de toutes les réclamations pour leur donner successivement occasion.

Nous publions aujourd'hui le dessin de l'un des plus jolis modèles de peignes, et si nous recevons quelques reproches adressés par les femmes que nos travaux de tout genre intéressent plus que la reproduction d'un objet de luxe; si elles se plaignent de recevoir un dessin qu'elles ne peuvent imiter, nous leur dirons que la *Mode illustrée*, pour rester fidèle à son programme, doit indiquer la plupart des objets élégants créés par le goût moderne; de plus, nous hasarderons l'observation suivante : Les journaux illustrés publient une foule de dessins que l'on se borne à regarder, et, quand ils donnent la représentation d'un monument, ils n'indiquent pas la manière de l'exécuter.

Le travail de ce peigne est d'une délicatesse extrême; le goût en est sévère et riche à la fois; la rosace du milieu est ornée de perles enchâssées dans un cercle plein en or ciselé. Des chaînettes partent de chacune de ces perles, et se croisent pour aboutir aux deux côtés du peigne, d'où elles retombent en soutenant des pendeloques en or. La ciselure est finement exécutée, et le travail des ornements à *jour* est léger et solide à la fois.

Nous donnons aussi un dessin représentant un crochet de montre à têtes égyptiennes, en améthystes gravées en relief, entourées de ciselures et de perles; le cachet et la clef sont du même style.

La mode se porte de préférence vers les bijoux flexibles; on a réussi à rendre l'or aussi souple que la soie, et les bracelets sont généralement des rubans retenus par un large fermoir en pierreries. Les bijoux de *fantaisie*, c'est-à-dire ceux qui sont destinés à une existence éphémère, entre autres les peignes, les boutons de manchette, les boucles et les agrafes de ceinture, en un mot tous les objets soumis à l'inconstance de la mode, peuvent sans inconvénient être portés en *imitation*. Quant aux colliers, aux broches, aux bracelets, il vaut mieux s'en abstenir que de les porter faux; les agrafes, les peignes et les boutons ont un certain degré d'utilité, et, quand on ne peut les porter en or, on est excusable de les prendre en *imitation*; les autres bijoux sont tout à fait superflus; ils attestent un certain degré de luxe sur la vérité duquel il serait de mauvais goût de vouloir en imposer.

Nous avons remarqué un charmant bracelet de jeune fille que nous nous empressons de signaler, parce qu'on pourrait le modifier de façon à rendre son acquisition peu coûteuse. Il se composait d'un étroit ruban en or et de trois boules; le ruban se croisait dans l'intérieur de la boule du milieu, qui n'était pas si ronde qu'elle en avait l'air, puisqu'elle était plate en dessous, puis les bouts du ruban retombaient et se terminaient par deux boules. On pourrait remplacer le ruban d'or par un ruban en velours noir, faire exécuter les boules en or ou bien en vermeil; les deux boules qui terminent les bouts du ruban sont pourvues d'un rebord étroit dans lequel on pourrait faire des ouvertures suffisantes pour y passer une aiguille enfilée de soie, qui servirait à coudre les boules sur le ruban de velours noir.

EMMELINE RAYMOND.

Explication de la gravure de modes.

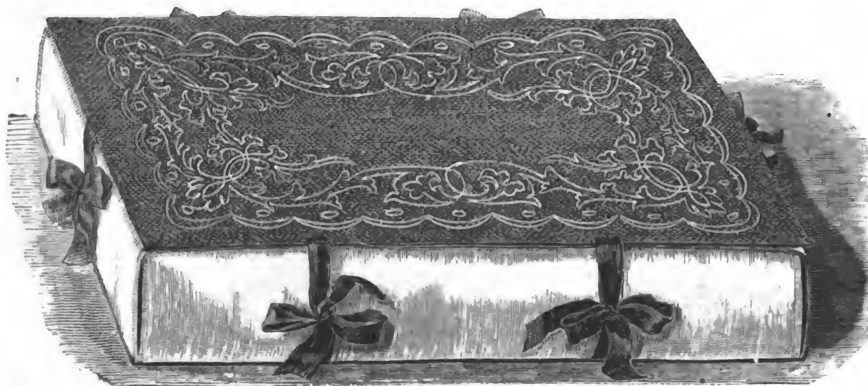
Jeune convalescente entourée de sa famille et de ses amis. Elle porte une robe de chambre en cachemire bleu de Chine garnie d'une ruche à la vieille et ouverte sur un jupon brodé garni de trois volants. Derrière elle se trouvent deux sœurs, dont l'une est aussi en robe de chambre de popeline grise, garnie d'une ruche; l'autre sœur porte une robe en taffetas violet, garnie avec deux volants tuyautés surmontés d'un biais en velours noir, bordé d'un petit volant tuyauté. Ceinture longue; manches garnies comme la jupe. Toilette de visite composée d'une robe à rayures brunes, alternativement mates et satinées, et d'un grand manteau en velours noir. — Jeune femme arrivant de la campagne, en chapeau rond; elle est enveloppée d'un manteau gris garni de velours noir. — Petite fille en robe de taffetas noir. — Petit garçon en blouse de velours, avec un pantalon en cachemire garni d'une bande de velours.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Costume Louis XV. Robe en satin rose vif, ouverte sur un lé en satin vert, bordé dans le bas avec une dentelle blanche doublée de gaze rose vif. La robe de dessus est bordée de chaque côté du *tablier* avec une large dentelle blanche. Corsage à longue pointe, manches brodées d'*engageantes* en dentelle. Coiffure poudrée, ornée de plumes roses et blanches.

Costume de bergère Louis XV pour petite fille. Première jupe en mousseline blanche brodée; deuxième jupe rose plus courte; troisième jupe bleue plus courte, relevée avec deux guirlandes de fleurs des champs; corsage bleu, ouvert devant sur une pièce rose. Tour de cou en velours rose; coiffure poudrée; petit chapeau en paille, à bords relevés, garnis de fleurs.

Le *jeune homme* qui donne la main à la bergère est en culotte courte de soie verte, — veste pareille, — habit lilas, garni de jaune, nœud d'épaule pareil, — cravate en dentelle, — perruque poudrée, — tricorne.


PORTEFEUILLE DE VOYAGE.

Portefeuille de voyage.

MATÉRIAUX. — Cuir américain brun; drap ou étoffe de laine, soutache maïs; soie de cordonnet de même nuance.

La description de ce portefeuille suffira



Reproduction interdite — Imp. F. Dufot — Mesnil Sculp. — Pl. 14 — Mode ill. année 186[illegible] N° 7

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Costumes et Travestissements

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris

pour démontrer son utilité à nos lectrices. Ce portefeuille, que nous devrions plutôt appeler un *porte-chemises*, est destiné à contenir les chemises d'hommes, et à les transporter à destination (les chemises) sans accident, sans que leur fraîcheur soit altérée, sans que le contact des autres objets contenus dans la même malle les froisse par mille plis qui rendent impossible l'usage des chemises.

Ce *porte-chemises*, donc, — il faut bien adopter ce mot, quoiqu'il soit encore insolite, — se compose de deux couvercles séparés, ou plutôt d'un fond et d'un couvercle; le dernier seul est orné; on peut le faire, soit en cuir américain (sorte de toile cirée), soit en toute autre étoffe; on trouvera sur la planche du Supplément le dessin qui servira à l'orner. On brode le couvercle soit avec ce dessin, soit en tapisserie; il doit avoir (ainsi que le fond) 48 centimètres de longueur, 28 centimètres de largeur; on fait coller ces deux côtés sur du carton très-fort, doublé en percaline de couleur; la doublure du fond doit déborder des quatre côtés; sur les côtés longs elle doit avoir 25 centimètres de largeur de plus que le fond; sur les côtés étroits 38 centimètres de plus; on replie cette doublure sur les chemises quand elles sont placées sur le fond; on y place des rubans étroits de distance en distance, afin de nouer les quatre côtés *par-dessus* les chemises; on fait coller des rubans, ainsi que l'indique notre dessin nº 1, sous la doublure du fond et celle du couvercle, afin de réunir les deux côtés en nouant ces rubans.

On peut faire ce porte-chemises aussi élégant qu'on le désirera en brodant le couvercle en soutache d'or sur un fond de velours vert ou gros bleu, ou bien en le couvrant d'une belle tapisserie.

Explication du recto de la planche du Supplément.

1. Moitié du dessin en soutache pour le portefeuille de voyage. Le 1 *b* représente le portefeuille (fond) tout ouvert.

2 et 3. Dessin et patron pour bonnet d'enfant en broderie *guipure*, sur nansouk ou batiste. Le dessin est entièrement festonné; quand on a *bâti* et *bourré* le feston on exécute avant tout les brides qui réunissent les différentes parties du dessin. Ces *brides* se font en l'air, sans piquer l'étoffe sur laquelle on brode; elles se composent de deux brins de coton, sur lesquels on exécute un feston; on fait ensuite le reste du dessin tout en feston, puis on découpe *en dessous* le nansouk. Le nº 2 représente la partie du milieu, le nº 3, l'un des côtés du bonnet; on réunit ces parties, en mettant l'A avec l'A, le B avec le B. On peut doubler ce petit bonnet en florence de couleur; on le garnit avec une guipure étroite.

4. Dessin pour sac d'enfant; on brode ce sac sur du velours ou du cachemire, avec des perles d'or et de jais; les tiges sont en cordonnet d'or.

5 et 6. Soulier d'enfant; on brode ce soulier sur du maroquin de velours ou du cachemire, en soutache d'or, de soie ou de laine, ou bien au point de chaînette, avec de la soie de cordonnet.

7. Dessin pour broder au passé, sur de la moire ou du velours, un petit portefeuille ou carnet.

8. Col au plumetis.

9. Col au plumetis, garni de dentelle; on attache la dentelle, en festonnant le bord du col, qui est garni par devant avec une rangée de petits boutons.

10. Col-cravate. Les passes de ce col peuvent être taillées d'un seul morceau avec le col, ou séparément. La broderie est au plumetis; la garniture, en dentelle, est placée comme celle du nº 9.

11. Col-cravate au plumetis.

12. Mouchoir au plumetis.

13. Mouchoir au plumetis et point de poste pour la bordure intérieure, composée de petits pois.

14 et 15. Coins de mouchoirs au plumetis.

16. Bas de jupon, garniture de camisole, etc.

17 à 23. Bordure et entre-deux pour lingerie.

24. Dessin en soutache pour bas de robe, d'enfants, coins du feu, etc.

25 et 26. Coins de mouchoirs au plumetis.

27 à 35. Semés pour robes, rubans, coins de mouchoirs.

36. Couronne de comte.

37. Couronne de chevalier

38 à 41. Noms de baptême.

42. Alphabet.



RIKKE-TIKKE-TAK.

I.


Il n'y a pas longtemps que j'ai visité la ferme où commence l'histoire de Rikke-tikke-tak; elle existe encore entre Desschel et Milgem, à une douzaine de milles à l'ouest d'Anvers, et est habitée par des laboureurs qui se souviennent à peine du nom de Jean Daelmans.



« ALLONS! VITE DANS LA ROUE! IRAS-TU, OUI OU NON? »

Quelque pittoresque que soit cette habitation, elle n'offre cependant rien de particulier : la joubarbe et la mousse jettent une teinte verdoyante sur ses toits brunis; ses murs dissimulent leurs crevasses sous le feuillage qui les embrasse, des porcs s'ébattent sur le fumier au milieu des poules et des pigeons, et plus loin, dans l'étable, on voit trois vaches au poil luisant de propreté mâcher avec délices un trèfle succulent...

Mais ce qu'a de plus beau la ferme solitaire, c'est la bruyère immense qui s'étend devant sa façade bien au delà de la portée du regard; c'est le ruisseau qui passe derrière son jardin fleuri en courant vers les humides prairies; c'est la verte bordure d'aunes et de saules qui accompagnent dans sa course l'artère argentée de la bruyère. Ajoutez-y l'azur sans bornes du ciel, le chant mystérieux du grillon, et l'amoureux babil des oiseaux qui ont choisi la ferme écartée pour patrie et pour asile.

C'était un matin de l'année 1807; le disque du soleil ne s'était pas encore levé sur la plaine aride, et à peine entendait-on çà et là un oiseau préluder au magnifique hymne matinal de la nature. Dans la principale pièce de la ferme régnait encore aussi le profond silence de la nuit; seulement, un maigre feu brûlait en petillant dans le large foyer, l'horloge poursuivait son incessant tictac, et, dans un coin à demi perdu dans les ténèbres, ronflait le monotone murmure d'un rouet.

Devant ce meuble se trouvait une jeune fille d'un extérieur singulier. A en juger par son visage, elle devait avoir seize ans environ; ses vêtements, loin d'être propres et coquets, étaient plutôt sales et négligés; mais sa chaste physionomie avait dans son expression quelque chose d'étrange et d'élevé qui captivait l'attention et éveillait dans le cœur un sympathique attrait. Ce n'est pas qu'on eût pu la dire belle, car elle était pâle comme du marbre diaphane, et, quand ses yeux aussi noirs que le jais lançaient sous leurs longues paupières un regard ardent comme une étincelle, ces yeux paraissaient durs et presque farouches. Mais il y avait aussi des moments où, semblable à une insensée, elle promenait lentement autour d'elle son œil abattu, et où son visage s'illuminait soudain d'un radieux sourire, comme si une voix joyeuse eût parlé à son cœur : et alors elle était belle, belle comme la fleur languissante qui déploie encore son calice au soleil, bien qu'un ver avide ait déjà rongé sa racine.

Assise depuis une heure devant le rouet, on eût dit qu'elle faisait partie de celui-ci, tant elle donnait peu d'attention au lin qui glissait entre ses doigts; une profonde rêverie l'avait comme enveloppée d'un essaim de songes; le monde matériel avait disparu pour elle, et une joie céleste rayonnait sur ses traits.

Quelle réjouissante pensée monte de son cœur à son visage souriant? Elle-même n'en sait rien. Voyez : sa jolie bouche s'ouvre, elle chante! Son chant doit être ravissant s'il traduit son émotion : sa voix douce et presque insaisissable semble le timbre lointain d'une coupe d'argent; sa chansonnette au rhythme sautillant est étrange et charmante; elle chante :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Forgerons;
En cadence
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Puis elle retombe dans sa mystérieuse rêverie.

Tandis que la jeune fille, la tête penchée, immobile devant son rouet, semble abîmée dans l'oubli d'elle-même, une vieille femme descend l'escalier et entre dans la salle. A voir le coup d'œil impérieux qu'elle jette sur le feu éteint et sur la jeune fille, on devine que ce ne peut être que la fermière. Son œil s'allume de colère, et, s'approchant de la rêveuse, elle lui applique sur la joue un si rude soufflet que l'enfant en tombe presque de sa chaise.

« Comment? s'écrie la fermière. Fainéante, va! Allons, allume le feu! Vite, ou j'empoigne un bâton pour t'éveiller, propre à rien que tu es! »

La jeune fille se leva, et alla vers l'âtre pour exécuter l'ordre si brusquement donné par la fermière; elle devait être habituée depuis longtemps à ce cruel traitement, car son visage de marbre ne trahit ni tristesse ni souffrance; seulement, la tache rouge qui enflammait sa joue attestait assez que le coup qu'elle avait reçu devait l'avoir douloureusement meurtrie.

Dès que la fermière vit le feu flamber sous la marmite aux vaches, elle se posta au pied de l'escalier et cria de toute sa force :

« Debout, debout, paresseux! debout, ou je vais vous faire lever, dormeurs! Allons, Trine, Barbe, Jean! Debout! il est quatre heures! »

Peu d'instants après, les personnages appelés descendirent. Quant à ce qui concerne Trine et Barbe, c'étaient les filles de la fermière, et elles pouvaient avoir un peu moins de vingt ans; du reste, comme la plupart des paysannes, elles étaient replètes, fortement bâties, et n'avaient rien qui les distinguât spécialement.

Le jeune homme que sa mère avait nommé Jean n'ac-

cusait pas plus de dix-sept ans; les traits de son visage étaient rudes, mais réguliers et mâles; ses regards courant d'un objet à l'autre et sa mobile physionomie attestaient que, si la nature ne l'avait pas doué d'une haute intelligence, du moins était-il un beau et alerte garçon. Ses yeux bleus et ses longs cheveux blonds donnaient à sa figure un cachet de bonté et de douceur, qualités que son cœur possédait réellement.

Lui seul s'approcha de la jeune servante qui se tenait debout près du feu, et lui dit à voix basse :

« Bonjour, Léna ! »

A quoi une voix plus basse encore répondit :

« Bonjour, Jean. Je vous remercie. »

Avant que chaque habitant de la ferme allât à son travail, le café fut servi sur la table, et la fermière coupa les tartines de chacun. La jeune Léna reçut pour sa part un morceau de pain qui n'eût pas servi à apaiser la faim d'un enfant. Néanmoins elle ne parut pas y faire attention, et ses yeux même ne se plaignirent pas de la cruauté de la fermière. Jean contemplait Léna avec une pitié profonde, et, lorsqu'il remarqua que la jeune fille avait mangé la plus grande partie de son pain, il y substitua des morceaux du sien chaque fois qu'il vit sa mère tourner les yeux.

Après le déjeuner, Jean et ses sœurs sortirent de la maison pour reprendre leur labeur de chaque jour. Léna resta à la ferme avec la fermière pour surveiller la baratte, tandis que le chien ferait tourner la roue à beurre (*).

Dès que le lait fut versé dans la baratte et que tout fut prêt pour la fabrication du beurre, la fermière sortit pour faire aller le chien dans la roue; mais elle le trouva mort dans sa niche. A cette vue, sa rage ne connut plus de bornes; elle rentra comme une forcenée, frappa la pauvre Léna au visage, la repoussa dans la chambre et s'écria :

« Le chien est mort ! Tu ne lui as pas donné à manger, hier; mais je t'apprendrai... Ici ! »

Et elle se mit de nouveau à battre impitoyablement la jeune fille silencieuse.

« Te tairas-tu jusqu'à ce que tu crèves, mule entêtée ? hurla-t-elle. Ce n'est pas vrai, sans doute, que tu n'as pas donné à manger au chien hier ? Parleras-tu, ou je te casse bras et jambes !

— Fermière, dit Léna avec une sorte d'insensibilité, j'ai donné à manger au chien hier. La gamelle est encore toute pleine devant son trou.

— Quelle gamelle pleine ? Menteuse que tu es ! Tu y as mis à manger ce matin. Crois-tu que je ne connaisse pas tes tours ?... Mais tu t'en repentiras... Tu vas trotter toi-même dans la roue... Allons ! vite à la roue ! »

Ce nouveau mode de mauvais traitement inspira probablement à Léna une grande terreur, car elle se mit à trembler de tous ses membres, et se tint au milieu de la chambre la tête courbée et les bras pendants, comme une condamnée qu'on va conduire à l'échafaud. Pourtant elle ne dit pas une parole.

Cette patiente résignation déplut à la fermière. Exaspérée par la colère, elle arracha une branche du fagot qui se trouvait auprès de l'âtre, la leva comme si elle voulait en frapper la tête de Léna, et répéta son injonction :

« Allons ! vite dans la roue ! Iras-tu, oui ou non ? »

Léna s'affaissa lentement sur les deux genoux, tendit ses mains suppliantes, fixa son œil noir plein de prière sur sa persécutrice, et dit :

« Oh ! ayez pitié de moi ! J'irai dans la roue ; mais ne me frappez plus, pour l'amour de Dieu ! »

En cet instant, la porte s'ouvrit avec violence, et Jean s'élança dans la chambre; il courut à Léna, la releva de terre, et dit à sa mère avec une irritation contenue :

« Mère, comment pouvez-vous être ainsi ? C'est toujours la même chose : je ne puis jamais sortir sans que je vous entende crier contre la malheureuse Léna, et sans que vous la maltraitiez comme une bête de somme. Si vous voulez la faire mourir, tuez-la plutôt d'un coup ! Ne voyez-vous pas qu'elle est malade et qu'elle dépérit ?... »

A ces derniers mots, les larmes jaillirent des yeux du jeune homme, et il poursuivit d'un ton suppliant :

« Oh ! mère, laissez-la tranquille ! ou sinon, je vous le dis, je pars avec les premiers soldats qui passeront par ici, et vous ne me verrez plus de votre vie...

— Je dis qu'elle doit aller dans la roue ! Cela lui apprendra à laisser mourir le chien ! cria la fermière.

— Que dites-vous, mère ? s'écria Jean d'une voix où la frayeur se mêlait à l'indignation. Elle ? Léna ? dans la roue ! Oh ! mère, cela va trop loin. Vite, dites-moi que vous renoncez à cette mauvaise pensée, — vite, vite !

— Voyez un peu trembler cet imbécile ! dit la mère avec un rire moqueur... Et que ferais-tu ?

— Écoutez, mère, répondit Jean avec une gravité qui fit une profonde impression sur la fermière : si Léna va dans la roue, je quitte cette maison, je pars, quand bien même vous m'attacheriez avec des chaînes... Croyez-moi, mère, croyez-moi, ou sinon je le jure par un serment terrible... »

La fermière, à son tour, frémit de colère comprimée ; elle fut transportée d'une rage insensée en se voyant contrainte de céder devant la menace de son fils. Il était le seul homme de la ferme, et avait déjà assez de force et d'expérience pour remplir, en fait de culture, la place de son père mort. Son départ eût été la ruine de la métairie. Tout en couvant sous des regards flamboyants le visage abattu de la jeune fille, elle s'écria :

« Eh bien ! qu'elle ne reste pas devant mes yeux. Allons, fainéante pièce, va mener paître la vache blanche, — et que je ne te revoie pas avant quatre heures, sans quoi tu auras affaire à moi ! — Et toi, Jean, dis à Trine qu'elle vienne faire le beurre. »

Léna sortit à pas lents de la chambre pour aller prendre la vache à l'écurie. Arrivée à la porte, elle tourna la tête, et ses yeux noirs et brillants de larmes adressèrent à Jean un long et triste regard qui semblait dire :

« Merci, merci, — vous protégez une morte ! Je prierai pour vous quand je serai là-haut dans le ciel. »

(*La suite au prochain numéro.*)

(*) Littéralement *moulin à beurre*, sorte de roue en tambour, dans laquelle on fait entrer un chien qui la met en mouvement.



PRIÈRE.

toi	No-	vi-	A	ser	nos	qui	ge
fa-	ô	main	teurs,	Dans	sors	que	tre
De	t'im-	leur	Car	rance	te	tou-	fai-
pui-	ré-	dam-	a	re	gau-	gno-	les
de	com-	con-	donné !	igno-	che	l'i-	tré-
con-	eux	main	né ;	est	droi-	jours	bien-
tes	Pro-	leur	Et	pense	de	Ce	cœur,
seule,	veurs !	dence,	plore,	leur	naître	pour	Char-

Au jeu d'échecs, les Fous sont au nombre de deux : l'un est le Fou du Roi, l'autre est celui de la Reine. Chacun d'eux a la couleur opposée à celle du maître auquel il appartient, et prend place à son côté : c'est dire que l'un occupe une case noire, et l'autre une case blanche.

La marche de chaque Fou est exclusivement diagonale ou angulaire. Cette pièce, dès lors, ne doit se poser que sur des cases de sa couleur. Ainsi, le Fou blanc ne pourra jamais manœuvrer sur les cases noires, et réciproquement. Ajoutons que, libre de modérer sa marche ou de l'accélérer selon sa fantaisie, il a la faculté de ne faire qu'un seul pas, de même qu'il lui est loisible d'en faire autant qu'il le croit utile au succès de ses coups. Dans l'un comme dans l'autre cas, il avance ou recule, se porte à droite ou à gauche à volonté. Les deux seules règles qu'il ne lui est pas permis de transgresser, c'est d'agir toujours sur les cases de sa couleur et de ne jamais dévier de ses lignes diagonales d'opérations.

Le Fou blanc commence à se diriger sur une de ses cases ; le Fou noir, au second coup, en fait autant sur une des siennes. — Au troisième coup, le Fou blanc joue de nouveau ; au quatrième, c'est le tour du Fou noir ; et ainsi de suite jusqu'à ce que toutes les cases aient été parcourues.



Mon éphémère éclat ne brille qu'en passant ;
D'un choc je me dégage, et je meurs en naissant.



On nous adresse souvent des questions en nous priant d'y répondre par des lettres particulières; lorsque ces questions sont relatives aux commissions de tout genre dont l'administration du journal se charge pour le compte des abonnées, on y répond toujours si la lettre envoyée contient un timbre-poste suffisant pour affranchir la réponse; dans le cas opposé, la lettre est considérée comme non avenue.

Nous répétons ici, pour le compte de nos nouvelles abonnées, l'avis inséré dans le n° 43.

L'administration de la *Mode illustrée* vient de s'adjoindre un intermédiaire qui se chargera d'exécuter les commissions auxquelles les différents objets indiqués par le journal peuvent donner lieu, et qui s'occupera du choix et de l'achat de ces objets, des soins à donner à leur emballage et à leur expédition. A dater d'aujourd'hui, l'administration du journal se charge d'expédier par cet intermédiaire, aux abonnées de la *Mode illustrée*, tous les patrons dont les dessins sont fournis par le journal; elle se charge de relever sur nos planches les patrons que l'on ne pourrait parvenir à copier soi-même ; ces patrons seront, à la volonté de l'abonnée, soit en mousseline, soit en papier ; le prix en est fixé à 1 fr. 25 centimes pour tous les petits patrons, tels que corsages, vestes-zouaves, etc., et il variera de 1 fr. 50 centimes à 3 fr. pour les grands articles, tels que paletots, casaques ajustées ou demi-ajustées, burnous, sorties de bal, etc. Les frais de port, d'emballage et de correspondance seront à la charge de l'abonnée. L'administration se charge également de faire reproduire par d'habiles dessinateurs tous les dessins de broderie, tapisserie, soutache, etc., et de les faire transporter sur les étoffes pour le compte des personnes qui en feraient la demande; elle se charge en outre de tous les achats, de quelque nature qu'ils soient.

Pour ces achats il sera prélevé un droit de commission de 5 pour 100 à partir de 20 fr. ; au dessous de 20 fr., un droit fixe de 1 franc.

Les expéditions se feront contre remboursement; il sera envoyé des échantillons de soieries, lainages, draperie, etc., à toutes les personnes qui en feront la demande.

L'envoi d'un timbre-poste est indispensable pour toutes les lettres contenant une demande de patrons, autres que ceux figurant sur les planches du journal, et il est indispensable, en un mot, pour toutes les commissions et achats; il est inutile, quand la lettre est adressé à madame Emmeline Raymond, qui ne peut donner par la poste les renseignements qu'on lui demande; ces renseignements sont publiés dans le journal; les nombreuses occupations de madame Emmeline Raymond lui interdisent tout autre mode de réponse.

Adresser les lettres relatives aux commissions : à M. Unger, rue Jacob, 56.

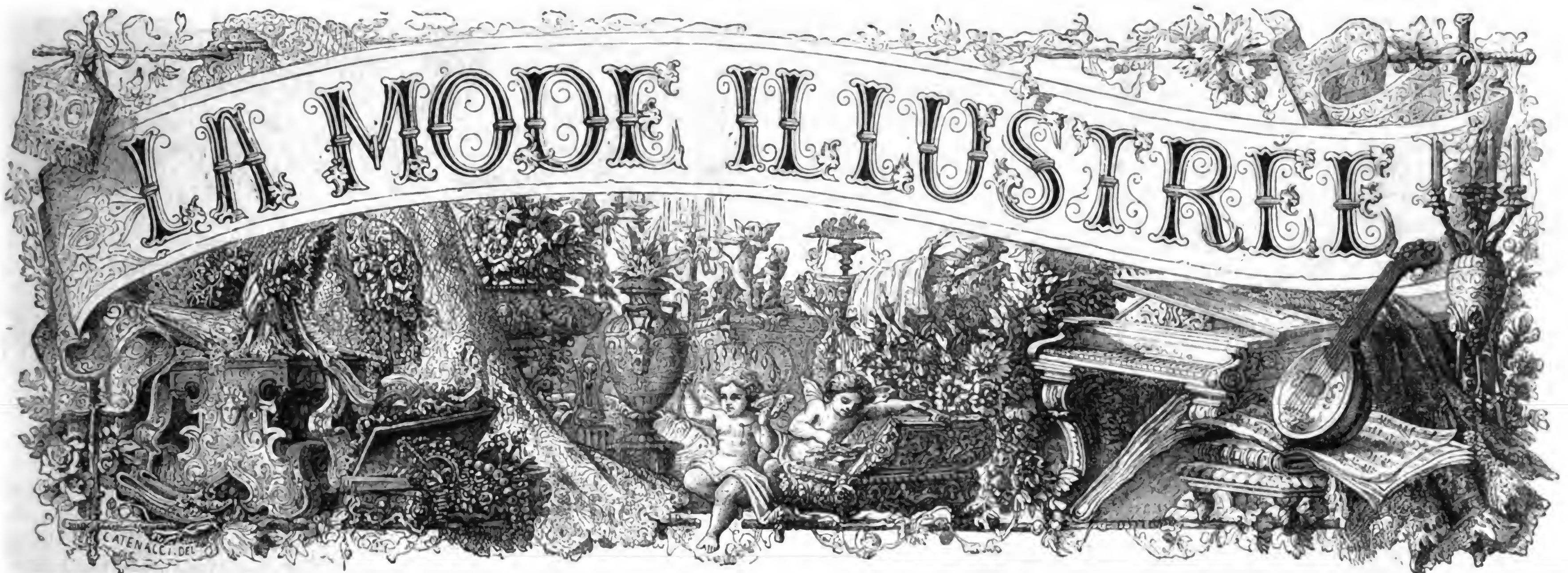
Le Directeur-gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, fils et Cie, r. Jacob, 56.

RÉBUS



N° 2. DEUXIÈME ANNÉE. 5 janvier 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent ou 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —





COIFFURE DE BAL, COMPOSÉE PAR M. CROIZAT, RUE RICHELIEU, 76.

Coiffure de bal.

Deux dessins sont consacrés à la représentation de cette coiffure, que l'on voit ainsi par devant et par derrière. Nos lectrices reconnaîtront immédiatement dans la composition de cette coiffure le bon goût de M. Croisat, auquel les femmes sont redevables de nombreuses et utiles inventions. Pour se conformer aux tendances actuelles, M. Croisat a coiffé cette tête avec une sorte de chignon tombant qui se rapproche de la mode dite *anglaise*. Il a fait avec les cheveux qui sont près de la fossette du cou une petite natte disposée en colimaçon, afin d'établir sur une base solide l'édifice de sa coiffure, qui peut ainsi résister aux fatigues d'une soirée consacrée à la danse; quatre bandeaux, se croisant les uns sur les autres, garnissent chaque côté de la tête; ils sont soutenus et gonflés à l'aide d'une bouffante crêpée, montée sur une *frisette*, attachée sur une petite mèche tressée dans l'intérieur des bandeaux. Les bouts de chacun de ces quatre bandeaux sont attachés sous le colimaçon dont nous avons parlé, sur lequel on fixe aussi les trois chignons-coques de derrière.

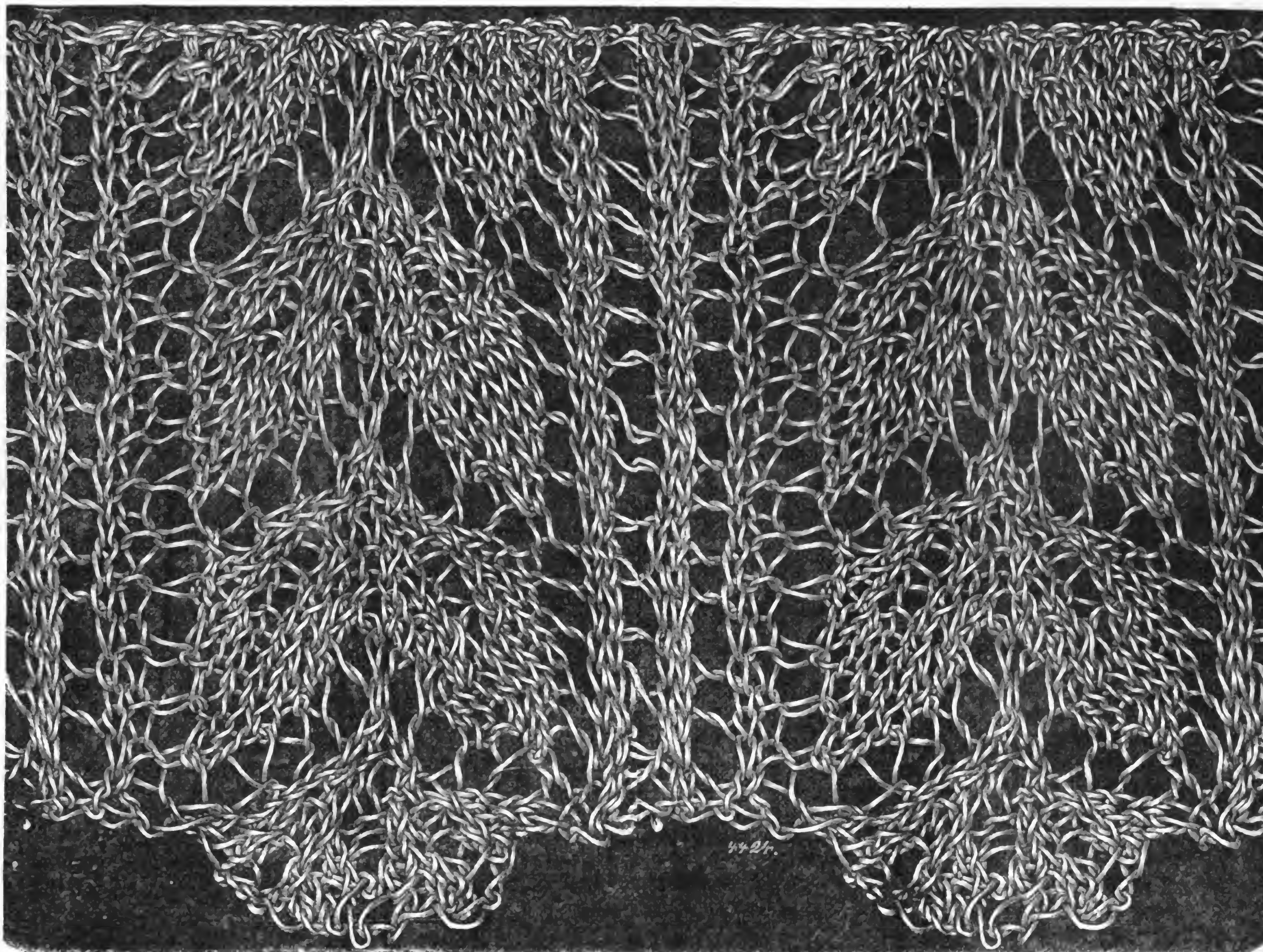
On posera les fleurs en copiant la disposition reproduite par nos dessins; ces fleurs sont des *marguerites*, accompagnées de touffes d'herbes ou de feuillages aquatiques.

Nous publierons quelques autres coiffures de différents genres; on peut s'adresser à l'administration du journal pour demander les accessoires nécessaires à l'exécution de ces coiffures, tels que *broches-frisettes*, *bouffante crêpée*, etc.

Dentelle tricotée.

Cette dentelle sert pour des rideaux, des couvre-pieds, etc.; on la fait avec du coton et des aiguilles à tricoter en baleine très-fines.

On monte un nombre de mailles suffisant pour l'objet



DENTELLE AU TRICOT.

auquel cette dentelle est destinée; ce nombre doit pouvoir se diviser par 24, car il faut 24 mailles pour chaque guirlande de feuilles; on monte par conséquent 72 mailles, ou bien 24, 48 — 72 mailles de plus, selon la longueur que la dentelle doit avoir, puis on fait un tour à l'endroit par-dessus les mailles que l'on vient de monter.

2e *tour.* — On tricote 1 maille à l'endroit, — on jette le coton sur l'aiguille, — on tricote 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'endroit, — on jette le coton, — 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — 2 mailles à l'endroit, — on jette le coton (comme 1 maille à l'envers suit le *jeté*, on jette le coton deux fois sur l'aiguille), 1 maille à l'envers, — on jette le coton (à ce jeté on laisse le coton devant l'aiguille à cause de la maille à l'envers), — 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles tricotées ensemble, — 1 maille à l'envers; — 2 mailles tricotées ensemble, — 2 mailles à l'endroit, — on jette le coton, — 1 maille à l'endroit, — on répète ce dessin depuis le commencement jusqu'à la fin du tour.

3e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton sur l'aiguille, — 2 mailles tricotées ensemble, — 5 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 4 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 4 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 5 mailles à l'envers, — répétez depuis le commencement.

4e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 2 mailles tricotées ensemble, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 1 maille à l'endroit, —jetez le coton, — 1 maille à l'endroit, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez 2 mailles ensemble, — tricotez deux mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez 2 mailles ensemble, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 1 maille à l'endroit. Répétez depuis le commencement du tour.

5e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 6 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 6 mailles à l'envers. Répétez depuis le commencement du tour.

6e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 3 mailles à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez deux mailles ensemble, — 1 maille à l'envers, — tricotez 2 mailles ensemble, — jetez le coton, — 3 mailles à l'endroit, — jetez le coton, — 1 maille à l'endroit.

7e *tour.* — 1 maille à l'endroit, —jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 7 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 1 maille à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 1 maille à l'envers, —1 maille à l'endroit, — 7 mailles à l'envers.

8e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 5 mailles à l'endroit, — jetez le coton, — 3 mailles tricotées ensemble dans une même maille, — 1 maille à l'envers, — tricotez 3 mailles ensemble, — jetez le coton, — 5 mailles à l'endroit, — jetez le coton, — 1 maille à l'endroit.

9e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 9 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 9 mailles à l'envers.

10e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — 7 mailles à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 3 mailles ensemble dans une seule maille, — jetez le coton, 7 mailles à l'endroit, — jetez le coton, — 1 maille à l'endroit.

11e *tour.* — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton, — tricotez 2 mailles ensemble, — 10 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 10 mailles à l'envers.

Ce dessin peut aussi servir pour des rideaux de vitrage, pour couverture d'édredon, etc. On répète alors ces onze tours, en recommençant depuis le premier autant de fois que l'exige la hauteur de l'objet auquel on destine ce travail.

Cordon de sonnette.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices le cordon de sonnette dont nous allons entreprendre la description ; il se compose de rouleaux entrelacés, noués de distance en distance, et produisant un effet très-élégant.

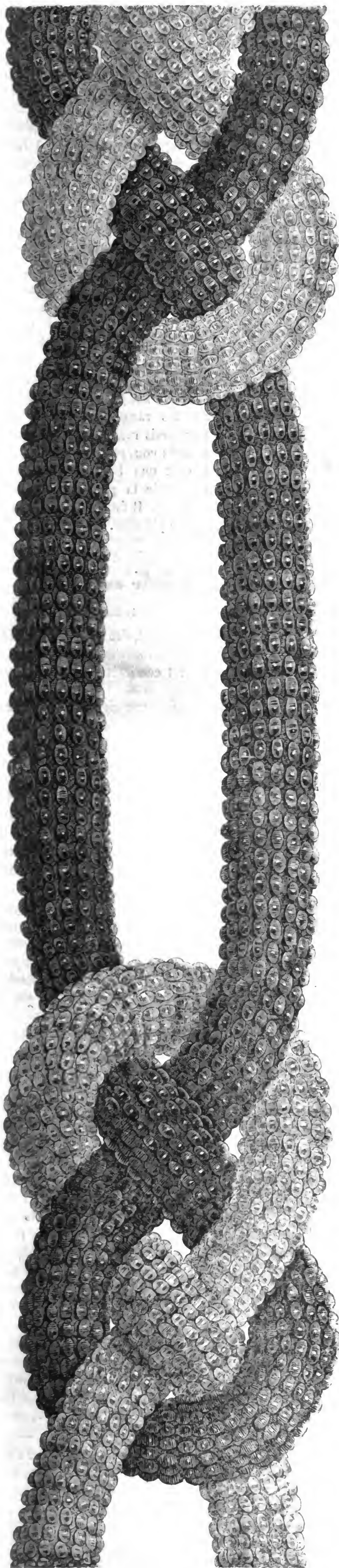
Notre modèle est fait en perles blanches et perles rouges; nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il faut assortir ce travail aux couleurs de l'ameublement, et le faire blanc et vert, ou blanc et bleu, etc., selon la couleur dominante de la pièce à laquelle on le destine.

Notre dessin représente le gland du cordon de sonnette, puis une partie du cordon même, entrelacé et noué; il faut, pour juger de l'effet général, rapprocher par la pensée les deux parties de ce travail, et placer, par exemple, le point près du point, — la croix près de la croix. On enfile sur un peloton de coton blanc une certaine quantité de perles blanches; on fait avec ce coton une chaînette de 16 mailles, au crochet; on réunit la première maille à la dernière, et l'on fait sur cette chaînette 16 mailles, en mettant une perle dans chaque maille, c'est-à-dire en poussant la perle tout près du crochet, de façon qu'elle soit fixée par la boucle de la maille; on prend toujours le côté extérieur de la maille, et chaque perle doit se trouver tout près de la perle appartenant à la maille précédente, *à l'extérieur*. On travaille ainsi en spirale, sans jamais passer une maille, afin que le rouleau conserve toujours la même dimension; il faut faire ce travail aussi serré que possible, afin que l'on n'aperçoive pas le coton entre les perles.

Ce premier rouleau blanc doit avoir 95 centimètres de longueur. Quand il est terminé, on en fait un tout pareil avec des perles rouges enfilées sur du coton rouge; on doit faire, selon la hauteur de la pièce dans laquelle le cordon de sonnette doit figurer, 4, 5 ou 6 rouleaux pareils. On passe dans ces rouleaux, soit une mèche ronde en coton (pareille aux mèches de lampe de cuisine), soit du gros coton à tricoter triple ou quadruple, ayant la grosseur d'un gros doigt; on passe ce coton dans les rouleaux à l'aide d'un gros passe-cordon.

Le rouleau auquel se rattache le gland du cordon de sonnette est blanc; on en coud les deux extrémités (après l'avoir *bourré* avec du coton), et l'on cache cette couture dans l'un des nœuds; le rouleau suivant est rouge; on forme d'abord le nœud indiqué par notre dessin, puis on en coud les deux extrémités comme on l'a fait pour le rouleau blanc; à ce rouleau rouge succède un rouleau blanc, et, quand les nœuds sont formés, on coud les deux bouts du rouleau; on continue ainsi, en plaçant alternativement un rouleau blanc et un rouleau rouge.

Le gland se compose de trois formes en bois d'inégales grosseurs, que l'on pourra choisir, ou commander d'après notre dessin; celle du bas, à laquelle vient se joindre un effilé de perles, est recouverte avec des perles rouges; on


CORDON DE SONNETTE.

fait pour cela une sorte de *cloche* au crochet en montant 12 ou 14 mailles (pour chaque maille on prend une perle) et en augmentant le nombre de ces mailles jusqu'à ce que l'on ait un contour pareil à celui de la forme en bois; on fait encore 6 à 8 tours sans augmentation, puis on *habille* la forme en bois avec ce travail, que l'on fixe avec du fil.

La forme large (plus plate que ronde) est d'abord recouverte avec du coton rouge, puis on la couvre avec des perles rouges; ces deux formes sont séparées par un petit rouleau en perles blanches; on le fait au crochet, en montant 13 mailles; on les réunit, et l'on fait 6 à 8 tours *en rond*, et en mettant une perle dans chaque maille; on entoure le bas de ce rouleau avec des boucles en perles blanches, composées chacune de vingt-quatre perles, retombant sur la plus grosse forme. Un deuxième rouleau se trouve de l'autre côté de la deuxième forme; il se compose de 20 mailles (dans chaque maille une perle), réunies en rond, et de 8 tours; ce rouleau est fait en perles blanches. Une grande boucle surmonte ce rouleau et se rattache au cordon de sonnette. Cette boucle se compose d'un rouleau en perles rouges, fait sur 12 mailles et ayant 14 centimètres de longueur.

On réunit de la façon suivante les différentes parties composant le gland : on prend un cordon blanc ayant 24 centimètres de longueur, à l'une des extrémités duquel on fixe un peloton de coton rouge ayant la dimension d'une grosse noix; on recouvre le cordon blanc avec du coton rouge; sur le peloton rouge on fait une quantité suffisante de boules en perles rouges ayant 24 centimètres de longueur; sur ces boucles rouges on place des boucles en perles blanches ayant 18 centimètres de longueur; on entoure ces boucles d'une rangée de perles blanches; on enfile ensuite sur le coton blanc, recouvert de coton rouge, d'abord la forme recouverte de perles rouges, en la serrant près des boucles de perles; puis le petit rouleau blanc orné de boucles blanches, puis la forme rouge, et enfin le rouleau blanc. On fixe solidement avec du fil fort chacune de ces parties les unes sur les autres : au-dessus du rouleau blanc on place le rouleau rouge, qui doit être passé au travers du premier rouleau blanc du cordon de sonnette; puis on en ramène l'extrémité dans le petit rouleau blanc, et on le coud solidement.

Notre dessin complète cette description; en le consultant, on exécutera sans difficulté l'un des plus élégants cordons de sonnette que l'on puisse posséder.

Pèlerine tricotée en laine.

MATÉRIAUX. — 100 grammes de laine blanche fine; 100 grammes de laine grise très-fine (laine anglaise).

On fait cette pèlerine au tricot et crochet; on la commence par le tour du cou, et les quatre premiers tours sont faits en *allant* et *revenant*, tandis que le reste de la pèlerine est fait à l'endroit, c'est-à-dire toujours du même côté

On prend le crochet, la laine grise, et l'on fait une chaînette composée de 136 mailles, sur laquelle on commence le 1er *tour*. — 67 brides, séparées les unes des autres par une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette.

Le 2e et le 3e *tour* sont pareils au premier; seulement, les brides doivent être contrariées, et on doit faire ces tours un peu serrés.

4e *tour*. — 68 brides séparées par une maille en l'air : ce tour est moins serré.

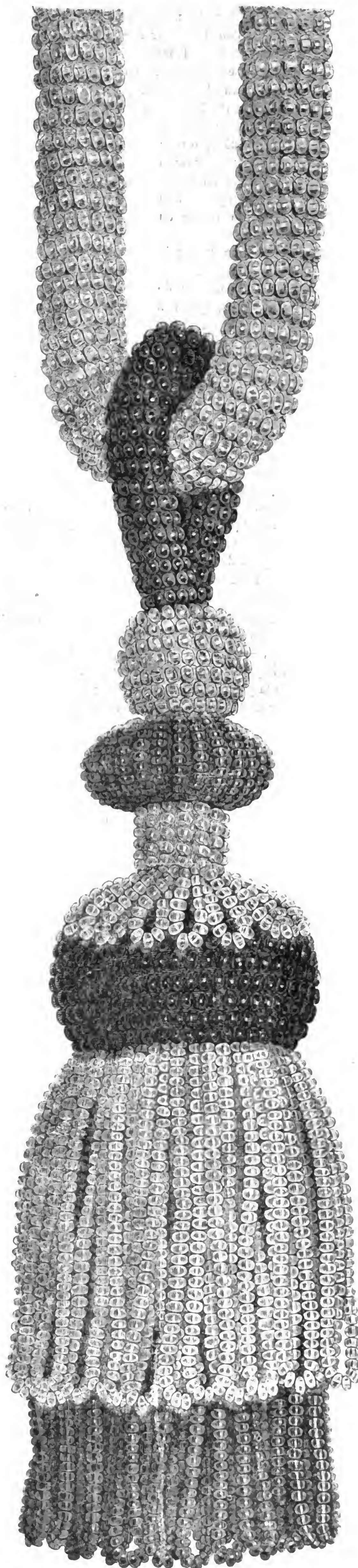
5e *tour*. — Ici commence le dessin qui se compose de 5 mailles en l'air et d'une maille simple; dans ce tour on fait une maille simple sur chaque maille en l'air du tour précédent, puis 5 mailles en l'air, et 1 maille simple sur la maille en l'air du tour précédent. On fait ainsi 67 festons composés de mailles en l'air.

6e *tour*. — Depuis ce tour on commence à arrondir la pèlerine, et pour cela on passe un *feston* en commençant, et on laisse deux *festons* en finissant le tour; tandis qu'au tour suivant on passe deux *festons* en commençant, et on laisse un *feston* en finissant. Chacun des tours suivants doit être diminué, de la même manière, de trois *festons*.

Le 7e *tour*, par conséquent, se compose de 61 *festons*, et le 14e n'en compte plus que 40.

15e *tour*. — Ce tour se compose de 88 brides, séparées chacune par 3 mailles en l'air. On *augmente* par derrière en faisant 2 brides dans chaque sixième bride; ces 2 brides toujours séparées par 3 mailles en l'air.

On doit avoir, par conséquent, 44 brides sur la première moitié du tour, et autant sur la deuxième. Les 10 tours suivants sont faits sans augmentation ni diminution; ils


GLAND DU CORDON DE SONNETTE.

se composent de festons (5 mailles en l'air, 1 maille simple), et l'on doit avoir dans chaque tour 87 à 88 festons. Il faut maintenir une ligne droite au commencement de chaque tour, soit par une bride, soit par une maille en l'air unique. Le commencement de chaque tour doit se trouver toujours du même côté; on ne passe pas la maille *autour* de la maille en l'air, mais on pique dans le milieu, et l'on prend l'un des membres de la maille en l'air du milieu.

26ᵉ *tour*. — Il se compose de brides sans augmentation.

27ᵉ *tour*. — Il se compose de festons pareils à ceux qu'on a déjà faits; on augmente d'un feston dans l'espace occupé par 5 festons, en tout 17 festons de plus. Au commencement et à la fin du tour il doit y avoir 1 feston *augmenté*. — Les 9 tours suivants se composent de *festons* sans augmentation, — puis un tour composé de brides sans augmentation, — puis un tour de *festons*, dans lequel on augmente de 20 festons; cette augmentation doit être placée au commencement, à la fin et dans chaque sixième feston. — On fait ensuite 9 tours, — puis 1 tour composé de brides sans augmentation, — puis le tour de festons avec augmentation de 20 festons, placée dans chaque septième feston. — On fait encore 9 tours, — 1 tour composé de brides, — 1 tour de festons, avec 20 festons d'augmentation : on fait 2 festons dans chaque huitième feston, — puis 9 tours de festons et 1 tour de brides, après lequel on fait 1 tour de mailles simples sur les devants de la pèlerine et autour du cou.

La *doublure* de la pèlerine, en laine blanche, doit être commencée au bas de la pèlerine avec des aiguilles fines en baleine.

On monte 350 mailles, et l'on tricote, en *allant* et *revenant*, 30 tours à l'endroit. — Dans le tour suivant on diminue entre chaque quatrième maille, c'est-à-dire 58 fois.

24 tours unis; — dans le tour suivant on diminue entre chaque quatrième maille, c'est-à-dire 48 fois.

36 tours unis; — dans le tour suivant on diminue 81 fois, c'est-à-dire entre chaque maille. — 30 tours unis; — dans le tour suivant on diminue 54 fois, c'est-à-dire entre chaque maille. — 18 tours unis.

Ici commence la diminution du tour du cou; en commençant ce tour et le suivant, on supprime 6 mailles, — puis on fait le reste du tour uni. — Dans les 2 tours suivants on supprime de même 5 mailles, — dans les 2 tours suivants on en supprime 4, — puis 3, — puis six fois de suite on supprime *de chaque côté* du cou 2 mailles; on doit avoir sur l'aiguille 44 à 46 mailles; on reprend, sur une aiguille, toutes les mailles qu'on a laissées en dehors, et l'on fait 1 tour à l'endroit sur le tour du cou; dans le milieu de ce tour on diminue six fois, en faisant 1 maille unie entre chaque maille diminuée.

DENTELLE ENTOURANT LA PÈLERINE.

On prend des aiguilles en acier assez fortes, on monte 10 mailles, et l'on fait par-dessus 1 tour à l'endroit.

2ᵉ *tour*. — 5 mailles à l'endroit, — diminuez, — jetez la laine trois fois, — diminuez, — jetez trois fois, — 1 maille à l'endroit.

3ᵉ *tour*. — 2 mailles à l'endroit, — 1 maille à l'envers, — 3 mailles à l'endroit, — 1 maille à l'envers, — 7 mailles à l'endroit.

4ᵉ *tour*. — 5 mailles à l'endroit, — diminuez, — jetez, — diminuez, — jetez, — diminuez, — jetez, — 3 mailles à l'endroit.

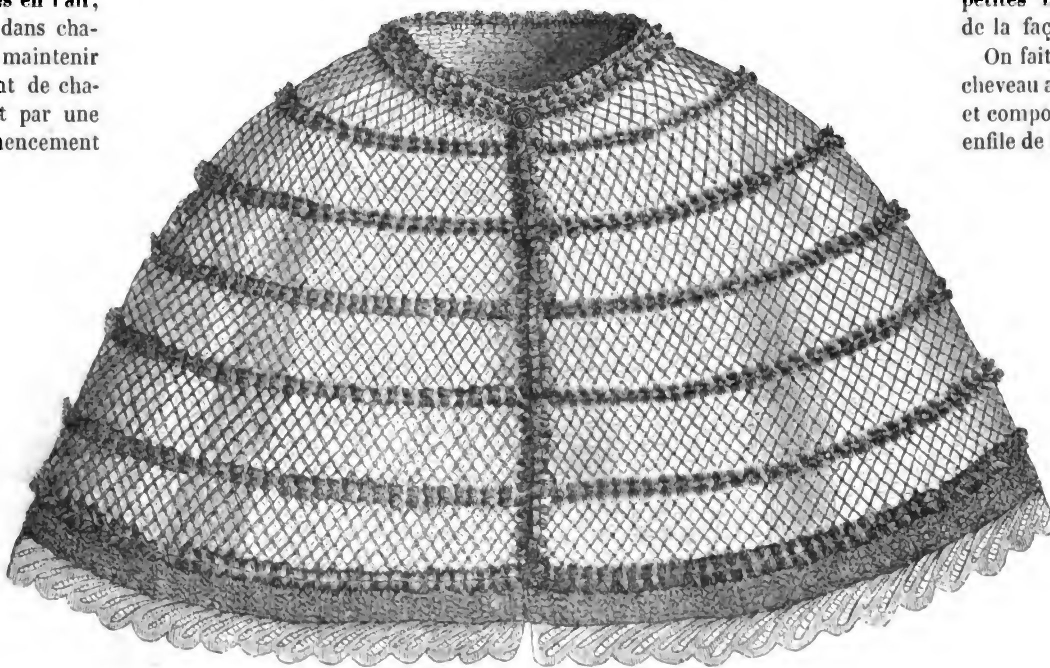
5ᵉ *tour*. — 14 mailles à l'endroit.

6ᵉ *tour*. — Comme le quatrième.

7ᵉ *tour*. — 14 mailles à l'endroit.

8ᵉ *tour*. — Comme le quatrième.

9ᵉ *tour*. — 14 mailles à l'endroit.



PÈLERINE TRICOTÉE.

10ᵉ *tour*. — Comme le quatrième.

11ᵉ *tour*. — 14 mailles à l'endroit.

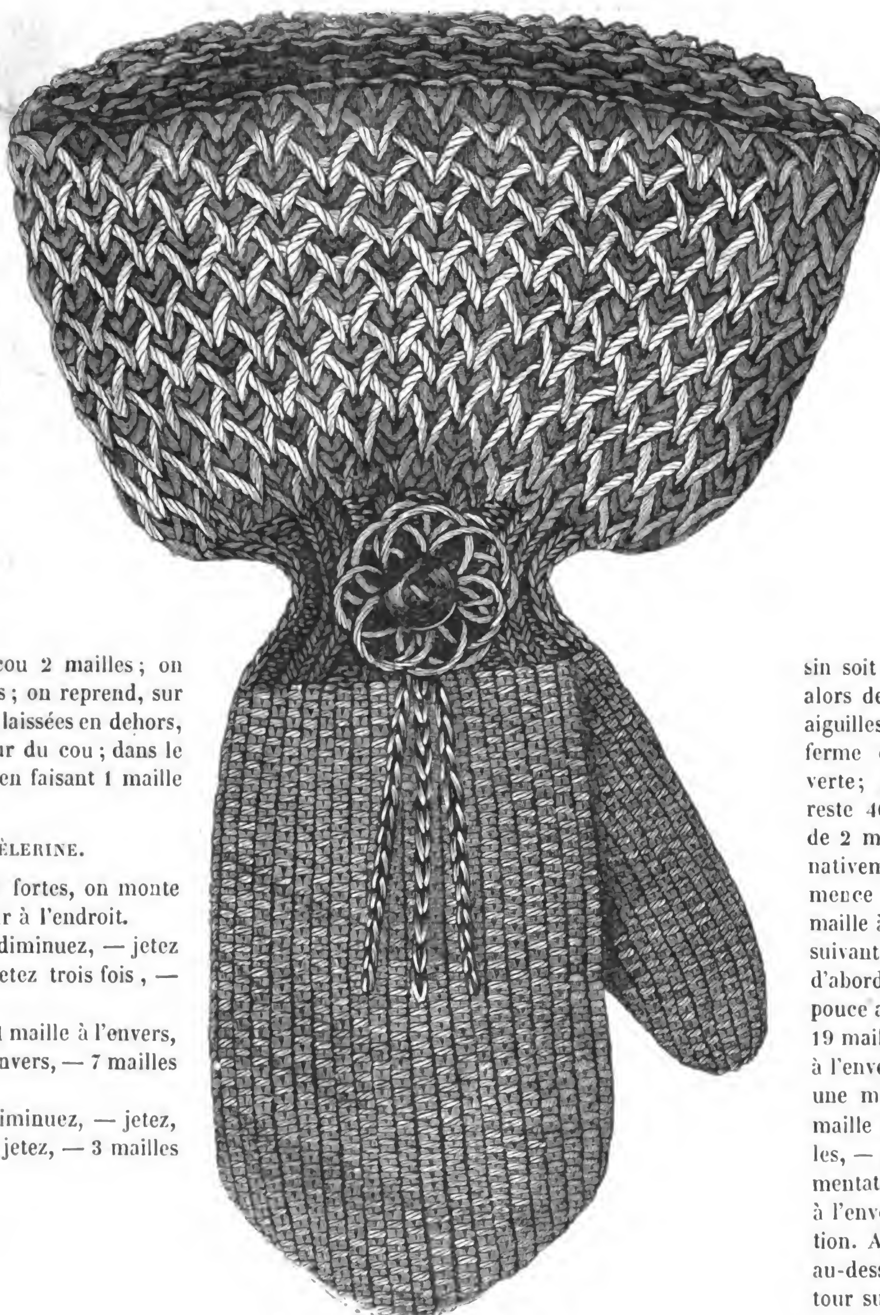
12ᵉ *tour*. — Comme le quatrième.

13ᵉ *tour*. — On laisse en dehors 4 mailles, on fait 9 mailles à l'endroit.

Ici se termine le dessin de la dentelle; on recommence depuis le 2ᵉ tour.

Il reste à assembler les diverses parties de la pèlerine; on coud la doublure avec de la laine blanche, autour de la partie faite au crochet, en laissant dépasser, autour du cou, le tour de brides grises; on coud de même la dentelle. On garnit ensuite la pèlerine avec des rangées de petites houppes en laine, que l'on exécute de la façon suivante :

On fait, avec la laine grise, une sorte d'écheveau ayant plusieurs mètres de longueur, et composé de 20 brins de laine environ; on enfile de la laine grise, et on la passe entre ces brins, comme si l'on faisait une reprise, en la nouant fortement; — on ne coupe pas le brin de laine, et, à 2 centimètres de distance, on recommence à le passer et à le nouer; on coupe ensuite l'écheveau (à l'exception du brin qui passe d'un nœud à l'autre); on le coupe, disons-nous, au milieu de chaque intervalle, et l'on place ces petites houppes au-dessus d'une marmite remplie d'eau bouillante, dont la vapeur resserre les brins de laine; on garnit la pèlerine avec ces houppes, en les plaçant sur les rangs *augmentés*. On place trois rangs de houppes autour du cou, et l'on met un bouton et une boutonnière sur le devant de la pèlerine, ou bien encore deux bouts de ruban gris. Il faut environ 11 mètres de *houppes* pour garnir la pèlerine.



GANT TRICOTÉ.

Gant tricoté pour enfant.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de laine fine.

On emploie, pour tricoter ce gant, des aiguilles en acier de moyenne grosseur, et pour la manchette qui le borde, deux aiguilles en bois ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence.

On fait d'abord la doublure de la manchette; on prend les aiguilles en bois, et l'on monte 44 mailles; on tricote, en *allant* et *revenant*, 20 tours à l'endroit, puis on commence le dessus de la manchette.

1ᵉʳ *tour*. — Une maille à l'endroit comme maille de lisière, — * faites un *jeté*, — prenez une maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la tricoter à l'envers, — tricotez une maille à l'endroit, — recommencez depuis *.

2ᵉ *tour*. — Levez la maille de lisière, puis tricotez toutes les mailles à l'endroit. Après avoir tricoté celles des mailles sur lesquelles se trouvent les *jetés* du tour précédent, apres les avoir tricotées, disons-nous, à l'endroit, derrière le jeté, on prend ce *jeté* sur l'aiguille droite.

3ᵉ *tour*. — Levez à l'endroit la maille de lisière, — * tricotez à l'endroit, et ensemble, la maille et le *jeté*, — faites un *jeté*, — prenez une maille à l'envers, sans la tricoter, — recommencez depuis *.

On répète ensuite le 2ᵉ tour, puis le 3ᵉ, on les fait alternativement jusqu'à ce que le dessin soit répété neuf fois; le dessus de la manchette est alors de même dimension que la doublure. On prend les aiguilles plus fines, on fait un tour à l'endroit, et l'on ferme en *rond* la manchette, qui jusqu'ici a été ouverte; pendant ce tour, on diminue 4 mailles; il en reste 40 pour le gant. — On fait 15 tours, composés de 2 mailles à l'endroit et de 2 mailles à l'envers, alternativement, — ensuite un tour à l'endroit. — Ici commence le dessin *piqué*, c'est-à-dire que l'on fait une maille à l'endroit, une maille à l'envers, et qu'au tour suivant, on contrarie cette disposition. — On tricote d'abord un tour sans augmentation; on commence le pouce au tour suivant, au commencement duquel on fait 19 mailles, qui sont alternativement une à l'endroit, une à l'envers; sur la 20ᵉ maille on fait 2 mailles, — ensuite une maille à l'endroit, — une maille à l'envers, — une maille à l'endroit; — sur la maille suivante on fait 2 mailles, — puis les 16 autres mailles sont tricotées sans augmentation. Le tour suivant, toujours composé de mailles à l'envers et à l'endroit alternant, est fait sans augmentation. Après ce tour, on augmente encore de 2 mailles au-dessus des mailles augmentées précédemment, — le tour suivant est sans augmentation, et l'on tricote ainsi, en faisant alternativement un tour *avec*, un tour *sans*

augmentation, jusqu'à ce que la partie du pouce ait **19 mailles.** On tricote encore depuis le commencement **du tour** jusqu'à la deuxième augmentation du pouce, et, **après avoir** augmenté, on ajoute, sur une cinquième aiguille, **9 mai**lles. — On ferme le pouce en *rond*, et l'on **fait par-dess**us un tour à l'endroit, puis **un tour à l'envers.** — Dans le tour suivant **du pouce**, on tricote *ensemble* les **deux premières** et les deux dernières **des 9 mailles**, de sorte qu'il en reste 7. — **Le tour** suivant est sans augmentation. **Ensuite on** réduit les 7 mailles à 5 mailles, — **un tour** à l'endroit, puis un tour à **l'envers**; — dans le tour suivant on réduit **les 5 mailles** à 3 mailles. — On fait ensuite **16 tours sans** diminution, et l'on termine **le pouce**, **en** diminuant une maille sur **chaque aiguille.**

On replace la laine sur la partie destinée **à la main**; on prend sur l'aiguille les **9 mailles** ajoutées pour **le pouce**, et l'on diminue **dans le courant** de ce **tour, jusqu'à** ce qu'il n'y **ait plus que** 40 mailles; **on fait ensuite** 34 tours **à l'endroit** et à l'envers, **puis on commence** à diminuer. **On** diminue du **côté du pouce** et du côté **opposé une** maille à chaque **aiguille**; on répète **cette diminution** à chaque tour, **de** façon qu'au **bout de 10** tours le gant **est fermé.**

On coud la manchette **autour du** gant à l'envers, **et la** doublure de cette manchette est fixée à l'intérieur. **On fait une** petite rosette dont les boucles **sont** en grosse soie blanche; on place **un** bouton au milieu de cette rosette **et on** la fixe sur le dessin du gant. **Trois branches**, faites en soie blanche **au point de** chaînette, marquent le dessus de la main.



ESCARCELLE.

MATÉRIAUX. — Drap brun foncé; maroquin brun clair; soie de cordonnet d'or, de deux grosseurs différentes.

Escarcelle.

Nous recommandons la combinaison de couleurs indiquée pour l'exécution de cette escarcelle, comme étant du meilleur goût; quant à l'escarcelle même, elle convient aux petites filles comme aux petits garçons; les enfants la portent fixée à la ceinture, les femmes la tiennent à la main. Notre dessin **représente** l'escarcelle en grandeur naturelle; le dessin ***tout entier*** reproduit la forme du côté de derrière; **le côté de devant** est celui qui est orné d'arabesques. **On coupera d'a**bord un morceau de drap ayant la dimension **et la forme** octogone de notre **modèle, puis un** deuxième morceau ayant la **forme du côté** de devant, sur lequel on **reproduira les** arabesques comme nous allo**ns l'indiquer.** — Le côté de devant est **celui qui est** moins haut; il se termine **aux deux** premiers boutons. On trace sur **un morceau** de papier les contours des **arabesques**; on place ce papier sur **un morceau de** maroquin fixé sur le drap, **et on trace** tous les contours des arabesques **avec de** petits points faits avec de **la soie brune.** Quand ce premier travail est **terminé, on** déchire le papier, et l'on d**écoupe le ma**roquin tout près des contours; **on affer**mit le maroquin en l'entour**ant, ainsi** que notre **dessin l'indi**que, avec **une couture** en *arêtes*, **dont un point** est fait sur **le drap, l'au**tre sur **le maroquin**; cette couture **doit être** faite avec **de la grosse** soie de cor**donnet brune,** plus claire **que le drap** et plus fonc**ée que** le maroquin. **On fait ensuite** le treillage **qui est en** cordonnet **d'or; chaque** rang doit **passer alterna**tivement ***dessus* et *des*-*sous*** le **rang avec lequel** il se croise; **on enfile le** cordonnet **dans une forte** aiguille; à tous les points **où les rangs** se croisent on les afferm**it en les cou**sant avec de la soie fine, **jaune d'or. On** double le côté de devant **avec de la soie** brune, le côté de derri**ère est doublé** de la même façon; mais **le drap doit** être placé à l'intérieur **de l'escarcelle,** puisqu'on le voit au-dess**us du côté de** devant. On prend ensuite **du cordonnet** d'or plus gros que celui **dont on s'est**

servi pour le treillage, et on le coud tout autour de l'escarcelle, en faisant une couture en croix avec de la soie brune; aux deux coins on doit piquer au travers, des deux côtés à fois, et, si l'on a commencé sous l'un des boutons inférieurs, on pourra coudre ce cordonnet tout autour de l'escarcelle sans le couper. Quatre boutons bruns et or cachent l'endroit où les cordons sont cousus; un cinquième bouton réunit ces cordons, qui sont bruns et or. Avant de coudre ces cordons, on place une baleine sur la partie *droite*, du côté de derrière, afin de contenir l'escarcelle quand elle est remplie.

On met quatre glands bruns et or au bas du côté de devant. Si l'on destinait cet objet à un enfant, on pourrait remplacer ces glands, un peu trop élégants peut-être, par des houppes de soie.

CONSEILS D'UN VIEUX JARDINIER.

MOIS DE JANVIER.

A cette époque de l'année la culture des fleurs n'existe plus qu'à l'état de souvenir ou d'espérance. Si je ne vous parlais que des fleurs de la saison, ma lettre serait bientôt faite, et mes conseils ne tiendraient pas une grande place dans les colonnes du journal. Mais le sujet que j'ai entrepris de traiter avec vous me semble inépuisable; ne faut-il pas, en effet, que mes conseils s'adressent aux localités les plus différentes? Ne dois-je pas tenir compte des diverses situations de mes lectrices, et penser en même temps à celles qui ont un jardin, une serre, une terrasse, un balcon, une croisée double, ou seulement une jardinière?

Commençons par les dernières; si l'on veut en croire un vieux bonhomme, on choisira de préférence une jardinière rustique, faite en bois non dépouillé de son écorce. Ce ne sont point uniquement des affinités d'origine et d'apparence qui causent ma sympathie pour ce meuble: il est d'abord à la portée de toutes les bourses par la modicité de son prix; ensuite son aspect même donne aux fleurs qu'il contient un cadre qui s'harmonise avec les plantes, et elles ne sont pas écrasées par l'étalage d'un luxe tout à fait en désaccord avec leur nature; enfin ma meilleure raison, celle que je réserve pour la dernière, comme dans toute argumentation bien faite, c'est que les fleurs se portent mieux dans une modeste jardinière que dans une belle caisse en bois poli, sculpté, orné de bronzes dorés; on ménage le contenant, voyez-vous, aux dépens du contenu; on arrose les plantes peu ou mal, dans la crainte de nuire à la belle caisse, de ternir le lustre du bois, ou de dépolir les bronzes. Aussi voit-on bientôt les fleurs se pencher tristement; elles semblent examiner leur belle enveloppe d'un air dolent, et se dire les unes aux autres: Que faisons-nous là-dedans? Nous sommes nées pour nous épanouir librement et pour donner, en retour des soins que l'on nous consacre, nos parfums et nos brillantes couleurs; et voici qu'au lieu de consulter nos besoins, on tient compte seulement de ce vilain bois, parce qu'on l'a travaillé, enjolivé; et l'on croit avoir assez fait pour nous en nous plaçant dans cette riche enveloppe! Ah! la richesse ne fait pas le bonheur! Elles disent tout cela, ces pauvres fleurs, et bien d'autres choses encore, que je comprends fort bien, mais que je ne vous répéterai pas; car leurs réflexions sont profondément philosophiques, et je ne suis pas chargé de vous parler philosophie, mais jardinage; d'ailleurs on irait peut-être s'aviser de me trouver trop sérieux si je vous traduisais leurs pensées en langue usuelle: cela me paraît peu probable; mais enfin il y a des esprits ainsi faits, qu'ils trouveraient à redire aux choses les plus opposées. Si je me livrais à mon humeur naturellement folâtre, ces esprits diraient que je manque de solidité; si, au contraire, je vous faisais part de mille choses qui me passent par la tête en étudiant mes fleurs, ces mêmes esprits me trouveraient trop sérieux. Or ce n'est pas à mon âge que j'irais m'exposer de gaîté de cœur aux désagréments d'une critique systématique; je préfère me taire, et priver l'univers de mes lumières naturelles et acquises: la postérité s'arrangera comme elle pourra.

Je reprends le fil de mon discours. Cela me fend le cœur, voyez-vous, de voir souffrir ces pauvres fleurs; ayez donc, je vous en prie, une jardinière bien simple; le bois poli est sec et froid; et d'ailleurs la jardinière rustique est admise dans les salons les plus élégants, pourvu qu'elle soit garnie de plantes bien portantes. Il faut en conséquence consulter, non pas la symétrie de votre ameublement, mais le bien-être de vos plantes. Placez la jardinière près d'une fenêtre; adossez-la au mur, afin de pouvoir la garnir d'un treillage (toujours rustique; évitez, je vous en conjure, le bois peint en vert, qui est un funeste préjugé); le treillage l'embellira beaucoup. Mettez dans votre jardinière de la terre ou des vases contenant les fleurs que je vais vous indiquer. Mon expérience me fait pencher pour le deuxième moyen, et je vais vous démontrer tout à l'heure la raison de cette préférence. Toutes les fleurs ne s'accommodent pas du même terrain; tel sol fait prospérer les unes, et dépérir les autres; il vaut donc mieux les traiter chacune selon son goût, et ne pas prétendre les réformer en les traitant militairement, c'est-à-dire uniformément: cela serait du temps perdu. Que voulez-vous faire contre des êtres qui se *taisent sans murmurer*, et se contentent, pour toute protestation, de périr tout doucement? De plus, ces fleurs étant placées dans des pots, il sera plus facile de les arroser sans nuire au parquet et aux tapis; car, ainsi que je vous l'ai déjà dit, il ne suffit pas d'humecter le sol, il faut rafraîchir la plante, même son feuillage, ses fleurs, et cette opération est à peu près impraticable dans un salon, tandis que l'on peut emporter les pots un à un, et les arroser à la cuisine.

Je vous engage, au risque de m'exposer au ressentiment d'une nombreuse classe d'industriels, de ne pas acheter vos fleurs en pots; il faut les planter vous-mêmes, en composant le sol de chaque plante d'après les goûts et les besoins de la plante qu'il doit nourrir. Ainsi vous placerez au fond de votre jardinière, contre le treillage, une *passiflore*, qui vous donnera bientôt un riche fond de verdure; cette plante veut une terre *légère*, c'est-à-dire un quart de terreau, un quart de terre de bruyère, et enfin deux quarts de *loam*, ou *limon*, ou terre *franche;* il faut l'arroser fréquemment.

Vous mettrez de chaque côté de la *passiflore* un pot contenant des œillets de bois; leur culture est peu compliquée, car l'œillet est bon enfant; il préfère la terre franche à toutes les autres, et il n'aime pas l'humidité. Voilà son caractère, et, si l'on a soin de ne point heurter sa sympathie, on peut être assuré qu'il se conduira fort bien de son côté. On va peut-être me dire qu'il n'y a pas grand mérite à cela, et que tout le monde aurait un bon caractère si l'on n'était jamais contrarié dans ses tendances; je répondrai d'abord que cela n'est pas bien sûr, vu qu'il y a des êtres qui ne sont jamais satisfaits, et qui éprouvent le besoin d'une contradiction perpétuelle; il y en a d'autres encore dont les antipathies n'ont pas des motifs aussi avouables que ceux de mes œillets, ni d'aussi bonnes raisons que celles qu'ils peuvent alléguer contre l'humidité; alors ils en inventent d'autres, pour cacher leurs motifs sous des prétextes; et voilà pourquoi on rencontre si souvent dans la vie le mensonge, créé et mis au monde par les malveillants, et colporté par les indifférents.

Le treillage est garni; il s'agit maintenant d'orner le devant de la jardinière; il faut choisir des fleurs délicates de structure et de coloris, assez solides pour durer longtemps; on ne peut faire mieux que de s'adresser à la nombreuse famille des bruyères (éricas). Les bruyères remplissent toutes ces conditions; ce sont de charmantes fleurs d'appartement; elles n'incommodent pas, car elles n'ont pas de parfum, et plaisent à cause de leur finesse, de leur nuance délicate qui ne cherche pas à attirer les yeux par le fracas des couleurs criantes. Elles représentent, dans l'ordre des fleurs, ces personnes d'un commerce facile et égal, sans exigences, un peu tièdes peut-être, mais qui reposent des caractères susceptibles ou capricieux avec lesquels les rapports ne sont jamais sûrs, car on est toujours placé sous le coup d'une déception ou sous la menace d'un abandon subit et douloureux. Mais voyez comme le cœur humain est singulièrement pétri! L'égalité d'humeur des bruyères, la sécurité des rapports que l'on entretient avec ces plantes raisonnables, ne suffisent pas pour satisfaire mes goûts. Que voulez-vous? — Je ne vaux pas mieux que mes semblables, et pour être jardinier on n'en est pas moins homme. Je m'arrête quelquefois près de mes *éricas*, et, les voyant toujours impassibles, un peu sèches, sans parfum, je me prends à les apostropher en leur disant: Vivez donc un peu! Animez-vous! Sentez quelque chose! — Je leur en veux un peu des sentiments froids qu'elles m'inspirent, et, les estimant infiniment, je voudrais les aimer beaucoup. Cela serait si beau de trouver à la fois la solidité et l'agrément, la durée et la vivacité, la beauté de l'âme, c'est-à-dire le parfum, la délicatesse et la force! J'ai fait quelquefois ce rêve; la vieillesse l'a mis en fuite..... mais, je ne sais pourquoi, en écrivant à mes lectrices, je ne puis me défendre de l'espoir qu'il y a parmi elles quelques jeunes cœurs qui voudront réaliser ce beau programme au profit de leur famille et de leurs amis; elles voudront être estimées pour leurs qualités solides, mais, en même temps, aimées pour leur bonté, leurs sentiments tendres; elles se diront qu'il faut éviter un double écueil et se garder à la fois de la sécheresse qui accompagne quelquefois la raison, — de la frivolité et du caprice qui ternissent la grâce et la beauté. Si je les ai fait réfléchir sur la nécessité de rendre la vertu aimable et de joindre la raison aux dons brillants de la nature, Sainfoin n'aura pas passé inutile sur la terre, et parmi les plantes auxquelles il aura consacré ses soins, les plus belles, celles dont il sera le plus glorieux, ne seront pas dans son jardin.

Les *éricas* préfèrent tout naturellement la terre à laquelle on a donné leur nom (terre de bruyère). Il faut mettre au fond du vase dans lequel on doit les planter un peu de gros gravier, qui facilitera l'écoulement de l'eau des arrosements, qui doivent être fréquents et répétés tous les deux jours.

L'usage des fenêtres doubles est malheureusement, pour la culture des fleurs, peu répandu en France; cet usage, que la rigueur du climat a établi dans les pays septentrionaux, a fait naître chez les populations de ces pays le goût de l'horticulture. Cependant on pourrait embellir la chambre que l'on habite, même si elle est dépourvue des doubles fenêtres, qui permettent les vases suspendus à l'intérieur des croisées, par l'emploi du moyen suivant. On aurait deux petites caisses plus longues que larges; on les placerait au bas de l'une des croisées; je suppose que l'on voudrait laisser l'autre croisée tout à fait libre, afin d'aérer facilement la pièce qu'on habite; on ferait faire un demi-cercle allongé, et l'on planterait l'une des extrémités du demi-cercle dans l'une des caisses, l'autre extrémité dans l'autre caisse; on mettrait de chaque côté des tiges de lierre qui s'enrouleraient autour du demi-cercle; tout en haut, au milieu de l'arcade, on mettrait un vase suspendu; nous allons nous occuper des plantes propres à orner ce vase. Cela ne serait-il pas charmant de voir une femme installée sous cette arcade de verdure avec sa table à ouvrage — et la compagnie de Sainfoin? Il lui dira qu'elle doit préférer à toutes les autres espèces le lierre d'*Irlande*, parce qu'il croît vite et que son feuillage est d'un vert moins sombre que celui du lierre commun; en consultant mes *conseils*, elle apprendra qu'il faut placer dans son vase suspendu des *petunias* et des *géraniums*, mais surtout une *saxifrage de la Chine*, dont les rameaux flexibles tombent en dehors du vase, et l'entourent d'un rideau flottant de verdure parsemé de jolies fleurs d'un rose pâle, qui naissent à chacun des nœuds de chaque branche.

On comprend aisément qu'en dehors du lierre qui se trouve dans les caisses, on peut encore y cultiver quelques autres plantes; on les choisira parmi celles que nous avons indiquées pour la jardinière, en y joignant quelques pieds de *réséda*. Rien ne s'oppose, du reste, à ce que l'on masque le bas de l'arcade par quelques vases de fleurs à couleurs vives, dont on dissimulera les dehors trop rustiques en les couvrant de mousse après les avoir groupés sur la terre.

Les fleurs qui conviendront le mieux pour cette décoration sont les *hépatiques* blanches, roses ou bleues, les *mimulus* de toute espèce, mais surtout le ***mimulus variegatus***, les violettes et les pervenches (*vinca major*), parce que toutes ces plantes se passent volontiers de soleil. Je sais bien que beaucoup de personnes allégueront la difficulté d'établir cette jolie arcade, l'impossibilité de condamner une croisée, etc., mais toutes ces raisons ne me prouveront qu'une chose: c'est qu'elles n'aiment pas les fleurs. Il me serait bien facile de battre leurs arguments en brèche si l'on pouvait discuter avec des personnes qui cachent leurs motifs sous des prétextes. A quoi bon combattre ceux-ci? Ils ne sont que l'enveloppe, le masque trompeur qui voile la raison véritable; on ne veut pas avouer les mobiles secrets, la paresse, ou l'indifférence que l'on a pour les fleurs, et l'on exagère les difficultés de l'entreprise. Je dis, moi, que rien n'est plus aisé et moins coûteux. Les petites caisses dans lesquelles on a planté les bouts du demi-cerceau doivent être montées sur quatre boules en guise de pieds; on pourrait au besoin y mettre des roulettes et pousser ces caisses simultanément, afin de dégager la fenêtre si l'on veut absolument ouvrir celle-ci. Il ne reste par conséquent à discuter, parmi les prétextes qu'on peut opposer, que la question du temps absorbé par la culture des fleurs. Les femmes les plus occupées, les plus laborieuses, ont toujours, dans le courant de la journée, quelques moments sans emploi: par exemple, la demi-heure de repos qui suit le déjeuner et le dîner; il serait funeste pour la santé de travailler ou de lire dans ce moments-là; c'est donc un véritable service que je rend



PL. 14.

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

mes lectrices en leur indiquant cette occupation qui sera rofitable à leur santé physique et morale.

Les soins qu'elles donneront à leurs fleurs absorberont es heures durant lesquelles le corps, condamné à l'inaction, rend à l'esprit le mauvais service de le laisser libre : Dieu sait à quelles courses vagabondes, inutiles ou nuisiles il se livre en ces occasions ! Quand il est forcé de revenir aux réalités et aux obligations qui lui sont imposées ar son camarade, que madame Chrysale traite de *guenille*, il est harassé, maussade, capricieux, et le ménage 'entends celui du corps avec l'esprit) ne va plus (que hin-caha. L'esprit, lorsqu'il s'agite tout seul, va cherher des sujets de méditation pénibles, et lorsqu'il n'en rouve pas, il les crée tout exprès pour se blesser à leurs ngles. Je ne suis pas seulement jardinier de profession, suis encore médecin par l'observation et l'expérience; voilà pourquoi je prêche à mes lectrices la culture des eurs. C'est une occupation de plus, c'est un travail qui s reposera de leurs autres travaux, qui maintiendra l'équilibre entre leurs facultés, et qui les entretiendra par onséquent en belle humeur. Un médecin qui serait seulement médecin leur dirait de faire de l'exercice : je les ngage à faire du jardinage, quel que soit l'espace dans lequel elles vivent; tous ces petits soins de l'arrosement, du alissage, de l'arrangement de leurs plantes, leur feront ire de l'exercice, tout en retenant leur pensée sur un ujet gracieux. On m'a dit u'un auteur anglais, dont me ferai dicter le nom à imprimerie, Shakspeare, vait écrit quelque part : *léfiez-vous de ceux qui 'aiment pas la musique!* e conseil serait parfait s'il vait ajouté, *et de ceux qui 'aiment pas les fleurs!* 'indifférence sur ce point nplique l'absence du sens oétique et tendre sans leuel la femme n'est point femme : elle pourra remir ses devoirs sérieux; ais il en est un auquel le faillira, car on ne trouera pas en elle ce degré 'élévation qui attire et peruade, et qui conduit à la ratique du bien par la conaissance et le culte du eau. E. R. SAINFOIN.

ESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie maron; le bas de la jupe est arni avec cinq petits volants bordés de velours maron; manches très-simples, arnies, comme la jupe, vec cinq petits volants; orsage plat boutonné, à ceinture retenue par deux lares agrafes. Chapeau vert, orné de plumes.

Toilette de demi-deuil en taffetas gris parsemé d'étoiles oires; le devant du corsage de la jupe ainsi que le bas e la jupe sont en taffetas noir; ce bas de jupe a 15 cenmètres de hauteur; une *chicorée* en taffetas noir borde taffetas gris, au-dessus du bas de jupe en taffetas noir, insi que sur les devants de la jupe et du corsage; cette obe, par cette combinaison, semble être une casaque rise posée sur une robe de taffetas noir; manches trèsarges, bordées d'un biais en taffetas noir, surmonté d'une hicorée en taffetas noir. Des boutons noirs, entourés de lentelle, sont placés sur la robe, depuis le col jusqu'au as de la robe.



Jamais d'un homme ferme on n'a dit mon premier,
Nul d'un méchant auteur ne dira mon dernier,
Mais vous dites mon tout d'un homme à bout de force,
Ou du café Moka broyé dans son écorce.

E. SIMONNOT.



RIKKE-TIKKE-TAK.

Suite.

II.

Léna s'en va avec la vache à la recherche de l'herbe perdue le long du ruisseau. Elle marche lentement en avant dans le sentier et tient l'animal en laisse avec une corde. Parvenue à un endroit où la bruyère touche aux terres basses et marécageuses, et est en même temps ombragée par des aunes et des genévriers vacillants, Léna s'éloigne de quelques pas du sentier. Là s'élève un hêtre sans doute semé par un oiseau, car, aussi loin que s'étend la vue, on n'aperçoit aucun feuillage qui ressemble au sien. Léna s'affaisse sur le sol au pied de l'arbre gigantesque; elle courbe profondément la tête, son regard immobile se fixe sur la terre, elle lâche la corde et tombe dans sa rêverie habituelle.

En plein air, sous l'azur profond du ciel, elle allége son cœur des tristesses dont on l'a abreuvé; pas une plainte ne sort de sa bouche, pas un soupir de son sein; mais un torrent de perles liquides s'épanche silencieusement sur son tablier. Son affliction est longue, bien longue; cependant ses larmes diminuent peu à peu, elle lève la tête enfin. Elle dirige vers le ciel ses yeux humides et chante comme si elle adressait une prière à Dieu :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou !
Forgerons,
En cadence
Forgerons, frappons !
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout !
Rikke-tikke-tou.

Que signifie donc cette étrange et mystérieuse chanson dans la bouche de Léna? On lui eût en vain demandé des explications sur ce sujet; car elle-même ignorait d'où venait que sa bouche, sans qu'elle le sût, répétât sans cesse les sautillantes paroles du refrain. Elle ne se souvenait pas non plus qu'on lui eût jamais chanté cette chanson, et croyait même que paroles et air s'étaient éveillés dans son âme sans cause déterminée. Maintenant la chanson faisait partie de son être énigmatique comme une seconde voix, intelligible pour elle seule; bien que cette voix ne dît rien de distinct à son esprit, elle la chérissait néanmoins comme une abondante source de consolation et d'adoucissement à ses douleurs, et elle avait pris l'habitude, dans tous les instants de tristesse ou de joie, de l'employer comme expression de ses émotions les plus profondes.

La chansonnette avait tant de puissance sur elle, qu'après l'avoir répétée plusieurs fois et sur un ton de plus en plus joyeux, elle parut oublier tout à fait qu'elle était condamnée à languir et à s'éteindre sous les mauvais traitements. Le magique Rikke-tikke-tak avait illuminé son visage d'un rayon de calme et de paix; elle se leva lentement, conduisit la vache un peu plus loin pour qu'elle trouvât plus d'herbe, et se mit à courir à travers la bruyère vers une colline de sable qui s'élevait à quelque distance au-dessus de l'immense plaine.

Au sommet de l'aride coteau était imprimée une forme humaine. Léna visitait sans doute souvent cet endroit, car maintenant encore elle s'assit sur le sable déjà foulé. La tête en avant, les bras affaissés sur les genoux, elle fixa son œil noir sur un point bleuâtre qui apparaissait aux limites de l'horizon.

De ce point, qui était assurément une ville lointaine, semblait partir un chemin qui se jouait en courbes capricieuses à travers la bruyère et venait se perdre, près de la ferme, au milieu des prairies. Le regard immobile de Léna était attaché sur le point de départ de ce chemin : on eût dit l'orpheline du pêcheur qui, en haut des dunes, contemple fixement la calme surface de la mer et attend, la poitrine oppressée, une barque qui ne doit jamais revenir! Mais il n'en était pas tout à fait de même de Léna : elle aussi attendait quelque chose, mais ne savait vers qui ou vers quoi aspirait son cœur. Elle contemplait toujours le chemin, et peut-être avait-elle un secret espoir que par là lui viendrait un libérateur; pourtant elle ne connaissait personne au monde; cent voyageurs pouvaient passer sous ses yeux sans qu'elle y fît attention. Était-elle donc insensée? Oh! pas le moins du monde, — quoique les filles de la fermière la nommassent *la folle*.



« ATTENTION, CAMARADES! JE DONNE LA MESURE... »

Au milieu de ses continuelles souffrances, et sous le poids de la réprobation dont on l'accablait, Léna s'était créé une vie à elle seule. Aussi ses actions incomprises semblaient souvent porter le cachet de la folie : et cependant, grâce à ses continuelles méditations, son intelligence s'était raffinée et son imagination avait acquis une merveilleuse puissance. Les secrètes émotions qui gonflaient son sein n'avaient nullement obscurci son jugement; elle pesait et appréciait tout ce qui lui arrivait; mais le résultat de ses réflexions demeurait toujours renfermé en elle. A quoi lui servaient d'ailleurs l'intelligence et la raison? N'était-elle pas condamnée à mourir d'une mort lente, mais sûre?

Déjà le soleil éclairait la pente occidentale du coteau de sable; l'après-dînée était fort avancée, et Léna, toujours assise, tenait l'œil obstinément fixé sur le point bleuâtre. Elle avait faim, elle le sentait bien... elle souffrait... cependant elle demeurait assise et immobile.

En cet instant, un jeune paysan se glissa avec précaution au milieu des aunes qui bordaient le ruisseau; il tournait par moments la tête vers la ferme, comme s'il eût craint d'être vu; enfin il atteignit le hêtre au pied duquel la jeune fille avait pleuré.

Il se tourna vers la colline de sable, plaça les deux mains en entonnoir devant sa bouche pour donner à sa voix une direction sûre et précise, et s'écria :

« Léna! Léna! »

La jeune fille se leva, et s'approcha lentement du jeune paysan, qui lui fit signe du doigt de venir s'asseoir à côté de lui. Il tira de dessous son sarreau une tranche de pain noir et un morceau de lard, prit son couteau, coupa le lard en petites bouchées sur le pain, l'offrit à la jeune fille,

et dit à voix basse en déposant une petite cruche de bière contre un genévrier :

« Léna, voici à manger et à boire ! »

La jeune fille lui adressa un regard plein d'une profonde reconnaissance, et se mit à manger en répondant à voix basse aussi :

« Jean, Dieu vous récompensera de ce que vous protégez ma misérable existence. Merci pour votre douce amitié. »

Une poignante douleur serra le cœur du jeune paysan, qui ne dit plus un mot, bien que de temps en temps une larme furtive s'échappât de ses yeux bleus ; ce silence dura jusqu'à ce que Léna, ayant terminé son repas, engageât la conversation en ces termes :

« Jean, mon ami, ne vous attristez pas à cause de moi. Vos larmes me font plus de peine que les coups de votre mère.

— Pardonnez-lui, Léna, pardonnez-lui pour l'amour de moi ; car si vous veniez à mourir sans prier pour elle, il n'y aurait plus pour elle de paradis... C'est ma mère, pourtant, Léna. Pardonnez-lui donc.

— Je n'ai rien à lui pardonner, Jean. Je ne garde ni haine ni souvenir de mes douleurs. J'ai déjà tout oublié.

— Ne me trompez pas, Léna. Qui peut oublier des mauvais traitements semblables?

— Je vous l'ai dit plus d'une fois, et vous ne me comprenez pas, parce que je ne comprends pas moi-même comment je vis. Tandis qu'on me bat et qu'on me maltraite, mon corps souffre bien, mais mon âme reste libre et rêve de choses vagues et inconnues qui passent sous mes yeux et me séduisent. Ces visions sont l'aliment de mon âme ; grâce à elles, j'oublie tout ; elles me parlent d'une vie meilleure et me font croire que je ne demeurerai pas toujours orpheline. Dieu sera-t-il mon père dans le ciel, ou verrai-je ma mère avant de mourir? Je n'en sais rien.

— Vos parents sont morts, Léna. Ma mère me l'a dit souvent. Mais ne vous chagrinez pas pour cela. Voyez comme mes bras sont déjà forts. Encore quelques années et je serai un homme. Oh! vivez jusque-là, Léna! Je travaillerai pour vous du matin jusqu'au soir, dussé-je être toujours votre valet.

— Mon valet, vous? Cela ne sera pas, Jean. Regardez mon visage, et dites-moi ce que vous voyez dans la pâleur de mes joues. »

Le jeune paysan porta les deux mains à son front, et dit d'une voix étouffée et avec un douloureux soupir :

« La mort! la mort! »

Un long silence régna sous les genévriers balancés par le vent; Jean saisit la main de Léna et reprit :

« Léna, vous n'avez jamais connu vos parents défunts ; depuis l'enfance, vous avez été élevée par ma mère, et vous avez enduré plus de maux et plus de chagrins que dix hommes n'en pourraient supporter. Si cela continuait, vous en mourriez, je le reconnais les larmes aux yeux ; mais si, dès maintenant, on vous laissait tranquille, si l'on vous traitait bien, ne vivriez-vous donc pas?

— Vivre? répéta Léna; qui connaît l'heure de sa mort? Je comprends ce que vous voulez faire. Pourquoi irriter votre mère et attirer sa haine sur vous à cause de moi?

— Pourquoi! s'écria Jean d'un ton demi-fâché. Pourquoi? oh! je n'en sais rien ; mais, croyez-le, si vous avez une idée fixe, un rêve qui vous préoccupe sans cesse, moi aussi j'ai une pensée qui ne me quitte jamais, ni dans les plus rudes travaux, ni dans le plus profond sommeil. Cette pensée, c'est que je dois vous dédommager du mal que ma mère vous a fait. O Léna! je ne sais pas parler aussi bien que vous; mais, pour l'amour de Dieu, ne doutez pas de ce que je vous dis : du jour de votre mort, Jean ne travaillera plus, et il sera bientôt au cimetière, couché sous la terre à côté de vous! Et si vous me demandiez pourquoi, je ne saurais vous l'expliquer. Sous ma blouse bat un cœur qui sent vivement : vous êtes une pauvre enfant sans famille, cela me suffit. Vivez donc, Léna, jusqu'à ce que je sois plus âgé : mon travail... »

Une voix menaçante se fit soudain entendre dans le lointain.

« Ramène la vache, et vite ! » criait-on.

Jean se leva, jeta à Léna un regard suppliant, et disparut au milieu des aunes en disant à demi voix :

« Je viens à l'instant à la maison. Allez; elle ne vous battra pas! »

Léna prit en main le licol de la vache, et gagna à pas lents le sentier qui menait à la ferme.

III

Dans le village de Westmal (*) se trouvait une petite forge dans laquelle quatre hommes, le maître et trois ouvriers, étaient occupés à différents travaux du métier. Autant que le permettait le bruit des limes et des marteaux, on parlait de l'empereur Napoléon et de ses hauts faits. Un des ouvriers, à la main gauche duquel manquaient deux doigts, commençait précisément une intéressante histoire du temps des guerres d'Italie, quand deux hommes à cheval s'arrêtèrent soudain devant la ferme, et l'un cria :

« Holà, compagnons? ferrez mon cheval ! »

Les ouvriers contemplèrent avec curiosité les deux étrangers qui mettaient pied à terre. Il était facile de voir que c'étaient deux militaires; car l'un d'eux avait le visage coupé transversalement par une profonde cicatrice et portait un ruban rouge à sa redingote ; et l'autre, bien que vêtu d'un costume bourgeois comme le premier, semblait le subordonné de celui-ci, et prit la bride de son cheval en demandant :

« A quel pied, colonel »

— Au pied gauche de devant, lieutenant! »

Tandis que l'un des ouvriers installait le cheval dans le travail, le colonel entra dans la forge, promena autour de lui des regards scrutateurs et prit en main successivement plusieurs outils, comme s'il se fût efforcé de reconnaître quelques-uns d'entre eux. Il eut bientôt trouvé, en effet, ce qu'il cherchait, et, tenant d'une main de lourdes tenailles et de l'autre un marteau, il examina ces objets avec un incompréhensible sourire, ce qui étonna tellement les ouvriers qu'ils se mirent à le regarder avec stupéfaction.

Sur ces entrefaites, le fer avait été mis au feu, le soufflet gémissait, et d'ardentes étincelles couronnaient les charbons rougis. Les ouvriers se tenaient prêts, la main sur leurs lourds marteaux ; le maître tira le fer du feu, et le bruit cadencé des marteaux fit retentir la forge.

Cette joyeuse musique parut émouvoir vivement le colonel; il écoutait, le visage radieux, comme si une symphonie enchanteresse eût frappé son oreille. Cependant, au moment où l'on allait enlever le fer de l'enclume pour l'ajuster au pied du cheval, une expression d'orgueilleux dédain courut sur ses traits : il prit des mains du forgeron en chef la pince qui tenait le fer, remit celui-ci au feu et s'écria :

« Ce n'est pas cela ! Quel fer grossier me faites-vous là? Allons, courage, mes enfants! En avant le soufflet! »

Tandis qu'on exécutait respectueusement ses ordres et que chacun le regardait faire avec un étonnement croissant, il ôta son habit et mit à nu ses bras robustes. Lorsque le fer fut chauffé à blanc, il le posa sur l'enclume, saisit le marteau principal, et, se mettant en position de diriger l'opération, il dit gaiement aux ouvriers :

« Attention, camarades! Je donne la mesure ; nous allons forger un fer tel que les chevaux de l'Empereur n'en ont pas de meilleur. Allons, en avant, et suivez bien la chanson !

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout!
Rikke-tikke-tou.

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Façonnons
Le fer rouge.
En bons forgerons,
Et qu'aucun ne bouge
Avant l'œuvre à bout;
Rikke-tikke-tou!

« Eh bien ! voyez ce fer ! »

Les ouvriers considéraient le fer élégant et léger, la bouche béante et tout interdits. Seul, le maître forgeron semblait penser à autre chose, et secouait de temps en temps la tête de l'air d'un homme qui doute. Il se rapprocha de l'étranger, qui avait déjà remis son habit; mais quelque attention qu'il mît à le regarder, il ne parut pas le reconnaître.

Le cheval fut bientôt ferré et prêt devant la forge à recevoir son cavalier. Le colonel donna au maître et à chacun des ouvriers une cordiale poignée de main, et déposa deux napoléons sur l'enclume, en disant :

« Un pour le maître, un pour les ouvriers. Buvez tous gaiement à ma santé! »

Après quoi il sauta en selle, et, côte à côte avec son compagnon, gagna l'intérieur du village.

(La fin au prochain numéro.)

(*) Westmal, village situé à quatre lieues d'Anvers, sur la grand'route qui mène à Turnhout, au milieu de la bruyère.

Explication de l'Énigme.

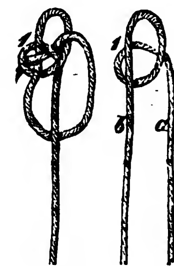
Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Étincelle*.



M. Valladier. Savez-vous bien que, parmi tous les témoignages de sympathie dont je suis chargé pour vous, il s'est glissé quelques murmures? On se plaint de n'avoir pas reçu une réponse immédiate à quelques lettres.

Moi. Vous savez que je ne puis répondre par la poste, et je vous ai chargé plus d'une fois d'être l'interprète des regrets que j'éprouve à ce sujet ; mes travaux sont trop nombreux pour qu'il me soit possible d'entretenir une correspondance si étendue, et le manque d'espace nous oblige parfois à renvoyer les renseignements à un *prochain numéro*. J'espère qu'on voudra bien trouver ces raisons valables, et je vais entrer immédiatement en matière. — Nous avons publié plusieurs dessins de lambrequins, et les autres ouvrages que l'on nous demande paraîtront successivement.—Nous ne pouvons publier les patrons de *tous* les dessins d'habillements qui figurent dans nos colonnes ; on peut demander les patrons *qui ne figurent pas sur nos planches* en s'adressant à l'Administration du journal, et en se conformant aux conditions établies dans les différents *Avis* publiés à ce sujet. — On peut porter *habituellement* une fanchon en imitation noire, doublée de gaze noire, *pour se garantir du froid à la tête;* cette fanchon serait garnie de dentelle *imitation* noire, et ornée de chaque côté, à la hauteur des oreilles, avec un nœud en ruban de couleur; on pourrait faire les pans de la fanchon assez longs pour les nouer sous le menton. Nous publierons un patron qui pourra servir pour cet usage. — On peut faire une sortie de bal *pour jeune fille* en flanelle-cachemire bleue, blanche ou rose, et la border avec trois rubans de velours noir d'inégale largeur, par exemple un ruban étroit entre deux rubans plus larges. — Nous ferons paraître les dessins demandés pour travaux au filet, ainsi qu'un dessin pour *aube*. *(La suite au prochain numéro.)*

Errata.



Le dessin ci-joint a été omis dans le précédent numéro. Il fait partie de la description de la résille en cordon rond, et porte le n° 3.

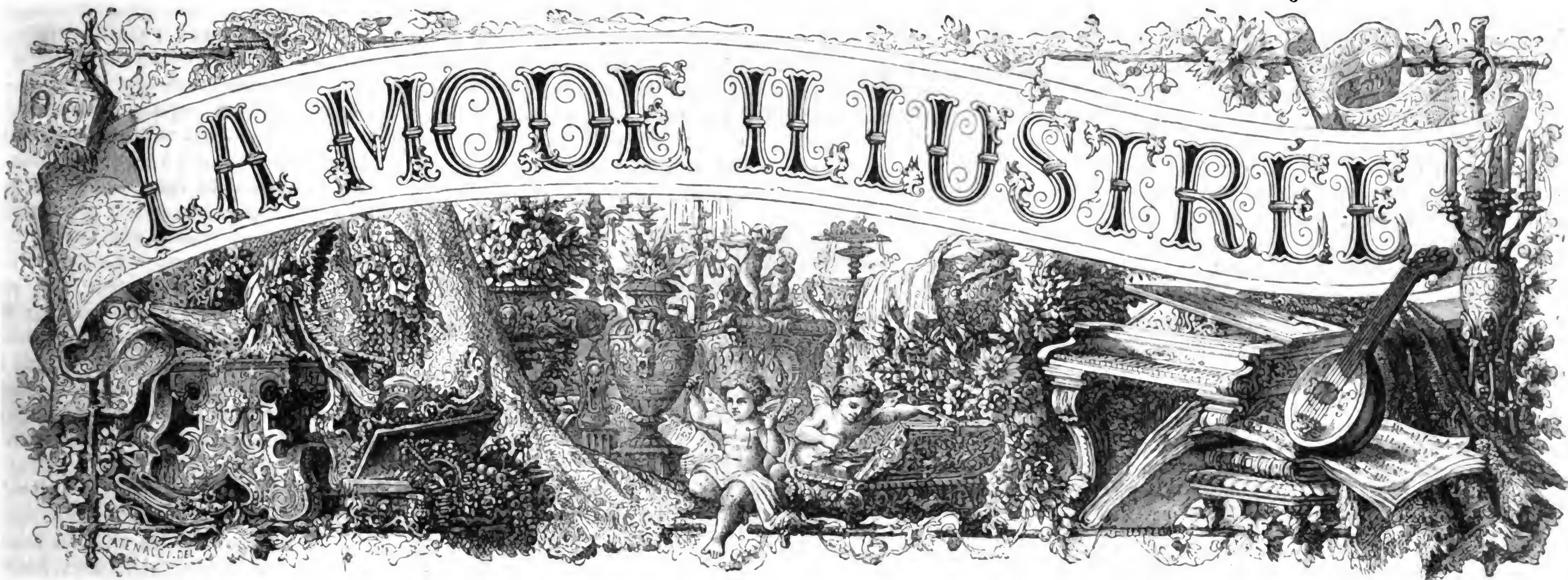


Depuis un mois environ nous recevons de temps à autre des réclamations relatives à l'envoi régulier des numéros. Aucune réclamation de cette nature ne nous avait été adressée auparavant. Le service des envois se fait dans nos bureaux aussi régulièrement aujourd'hui que par le passé; il n'y aurait donc que le service à l'administration de la poste qui ne serait pas fait aussi exactement. Il est vrai qu'à cette époque de l'année la poste est surchargée de travaux, et souvent il arrive que les envois ne peuvent se faire le jour même de la remise des journaux. Ensuite, le mauvais temps des mois d'hiver empêche souvent les chemins de fer de marcher aussi régulièrement qu'aux mois d'été. Eu égard à ces considérations, nous prions nos abonnées de patienter un jour ou deux, s'il le faut, avant de nous adresser leurs réclamations. *Le journal ne paraît à Paris que les samedis, comme l'indique l'en-tête; nos abonnées des départements ne peuvent donc le recevoir que les dimanches, lundis ou mardis, selon les distances.* Mais comme ces réclamations de non-réception du journal sont assez rares relativement au grand nombre des souscripteurs, nous prions nos abonnées de nous écrire *sans affranchir leurs lettres* lorsqu'il s'agira de la réclamation d'un journal non arrivé. Nous épargnerons ainsi à nos abonnées des frais qu'elles ne doivent pas supporter; mais nous les engageons, par contre, à vouloir bien attendre quelques jours avant de nous adresser leurs réclamations.

Le Directeur-Gérant : **W. UNGER.**

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

N° 3. DEUXIEME ANNÉE. 12 janvier 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.
UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX. — 7 grammes de grosse soie de cordonnet ponceau ; 7 grammes de soie noire ; 3 grammes de soie maïs ou jaune d'or ; toutes ces soies doivent être de même grosseur.

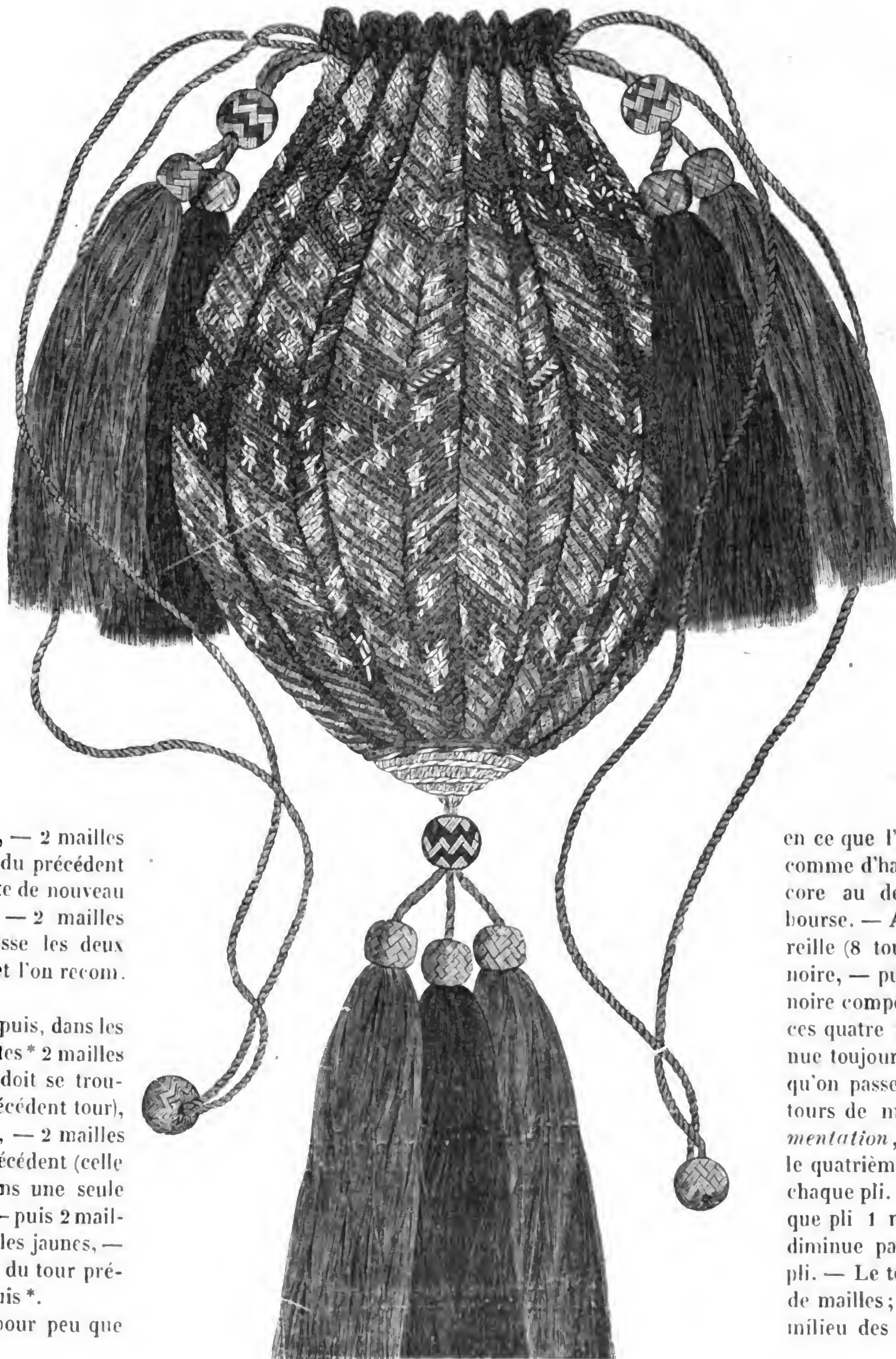
Cette bourse est représentée de grandeur naturelle ; par l'augmentation et la diminution régulière des mailles en forme douze plis qui rendent cette forme particulièrement gracieuse.

On commence la bourse par le haut ; on monte avec la soie rouge 228 mailles ; on joint la dernière à la première, et l'on forme ainsi un cercle. — Toute la bourse est tricotée en mailles simples ; chacun des douze plis se compose de 19 mailles. — Sur ce premier tour on en fait un deuxième avec la même soie.

3e *tour*. On prend aussi la soie jaune, et l'on fait *, 2 mailles rouges, — 2 mailles jaunes, — 2 mailles rouges, — 2 mailles jaunes, — puis dans la maille suivante du précédent tour — on fait 3 mailles rouges, — ensuite de nouveau 2 mailles jaunes, — 2 mailles rouges, — 2 mailles jaunes, — 2 mailles rouges ; — on passe les deux mailles suivantes du précédent tour, — et l'on recommence depuis * onze fois encore.

4e *tour*. Passez la première maille, — puis, dans les 2 mailles suivantes du précédent tour, faites * 2 mailles rouges (la dernière de ces deux mailles doit se trouver sur la première maille jaune du précédent tour), — 2 mailles jaunes, — 2 mailles rouges, — 2 mailles jaunes dans la maille rouge du tour précédent (celle du milieu des 3 mailles rouges faite dans une seule maille), faites encore 3 mailles rouges, — puis 2 mailles jaunes, — 2 mailles rouges, — 2 mailles jaunes, — 2 mailles rouges, — passez deux mailles du tour précédent. — Recommencez onze fois depuis *.

Cette bourse est très-facile à faire, pour peu que



BOURSE AU CROCHET.

l'on ait le soin de placer l'*augmentation* et la *diminution* qui forment les plis toujours au-dessus de l'*augmentation* et de la diminution des tours précédents.

5e *tour*. Ce tour se compose uniquement de mailles rouges ; mais l'augmentation, qui se compose des trois mailles faites dans la maille du milieu, des trois mailles augmentées dans le tour précédent, et la diminution des deux mailles que l'on passe toujours les unes au-dessus des autres, ont lieu dans ce tour comme précédemment.

6e *tour*. Avec ce tour commence la première raie à festons de la bourse ; cette raie se compose de huit tours noirs, qui se font en répétant le 2e, le 3e, le 4e et le 5e tour que nous venons de décrire, puis en répétant ces tours dans le même ordre ; cela forme huit tours qui composent une raie entière ; les mailles jaunes sont disposées dans les raies noires, comme nous l'avons indiqué pour les tours dont le fond était rouge. Nous devons ajouter que le premier des tours de chaque raie diffère seulement du deuxième tour fait au commencement de la bourse, en ce que l'augmentation et la diminution y figurent comme d'habitude, tandis qu'elles n'existent pas encore au deuxième tour du commencement de la bourse. — Après cette raie noire, on en fait une pareille (8 tours) avec la soie rouge, — puis une raie noire, — puis une raie rouge, — puis une demi-raie noire composée de quatre tours ; dans le dernier de ces quatre tours on n'augmente plus, mais on diminue toujours (nous appelons *diminution* les mailles qu'on passe sans les faire). On fait ensuite quatre tours de mailles rouges (sans soie jaune) sans *augmentation*, mais toujours avec la *diminution* ; dans le quatrième de ces tours on doit avoir 7 mailles dans chaque pli. — Dans le tour suivant on fait dans chaque pli 1 maille jaune, — 3 mailles rouges ; — on diminue par conséquent trois mailles dans chaque pli. — Le tour suivant est composé du même nombre de mailles ; on fait une maille rouge dans la maille du milieu des trois mailles rouges du tour précédent,

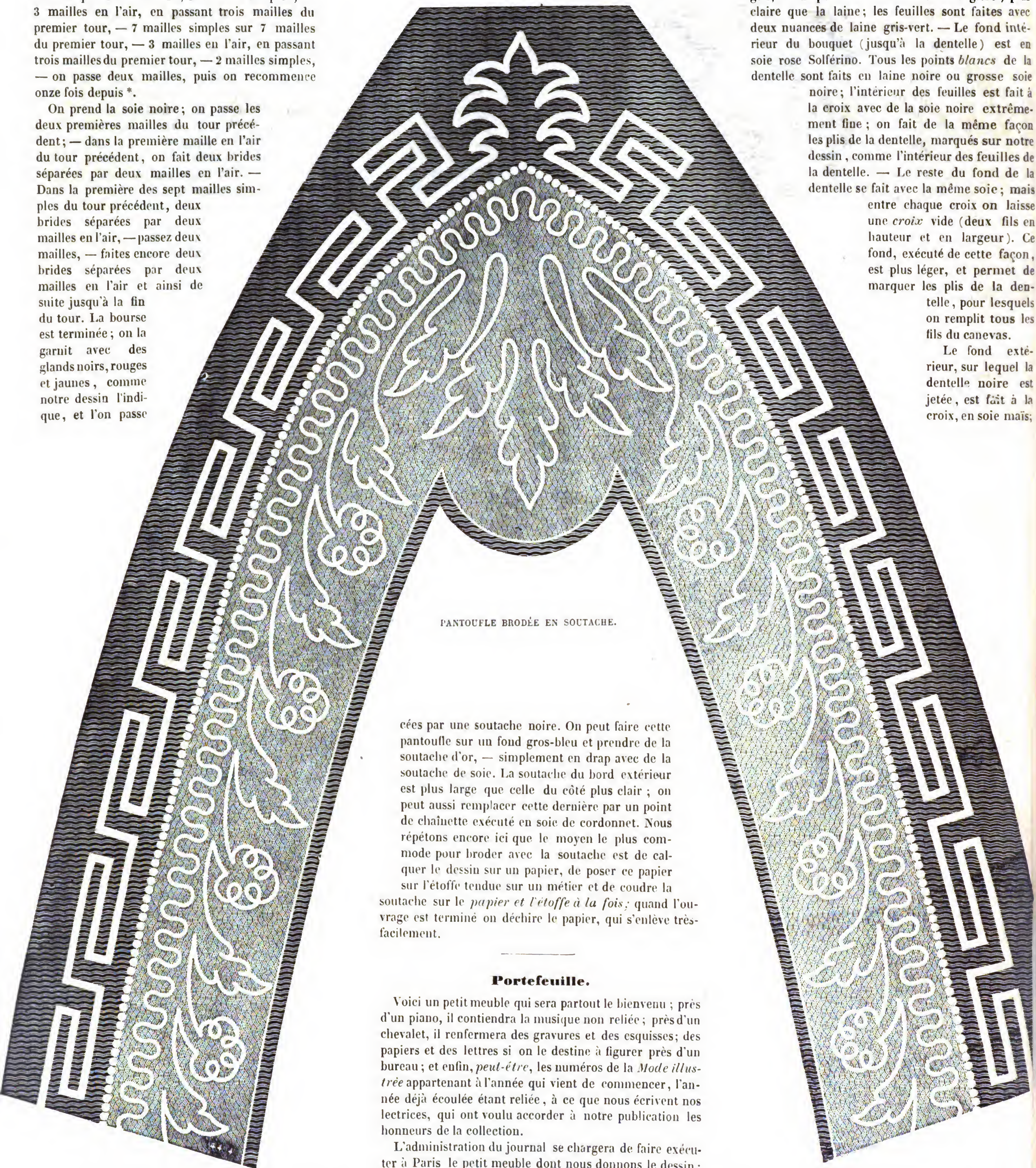
puis 3 mailles jaunes. — On répète encore onze fois cette combinaison, c'est-à-dire jusqu'à la fin du tour. Pour fermer la petite ouverture qui subsiste encore, on fait quatre tours jaunes en diminuant à chaque tour jusqu'à ce qu'on ait fermé la bourse.

Il reste à finir l'autre côté de la bourse; on prend la soie rouge, et l'on fait au bord du premier tour, en passant la première maille *, 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, en passant trois mailles du premier tour, — 7 mailles simples sur 7 mailles du premier tour, — 3 mailles en l'air, en passant trois mailles du premier tour, — 2 mailles simples, — on passe deux mailles, puis on recommence onze fois depuis *.

On prend la soie noire; on passe les deux premières mailles du tour précédent; — dans la première maille en l'air du tour précédent, on fait deux brides séparées par deux mailles en l'air. — Dans la première des sept mailles simples du tour précédent, deux brides séparées par deux mailles en l'air, — passez deux mailles, — faites encore deux brides séparées par deux mailles en l'air et ainsi de suite jusqu'à la fin du tour. La bourse est terminée; on la garnit avec des glands noirs, rouges et jaunes, comme notre dessin l'indique, et l'on passe un cordon des mêmes couleurs dans le tour à *jours*, que l'on vient de finir.

Pantoufle brodée en soutache.

Cette pantoufle est faite en drap de deux nuances, — ou bien en velours et drap. On prendra par exemple du velours gris, pour le bord extérieur du drap, — ou bien, pour suprême élégance, de la moire grise plus claire que le velours pour le reste de la pantoufle; on ferait le dessin en soutache bleue sur le côté le plus foncé, — en soutache bleue plus foncée sur le côté le plus clair. Les petits pois peuvent être exécutés en *nœuds* et en soie noire, — en perles noires ou d'acier, — ou enfin remplacées par une soutache noire. On peut faire cette pantoufle sur un fond gros-bleu et prendre de la soutache d'or, — simplement en drap avec de la soutache de soie. La soutache du bord extérieur est plus large que celle du côté plus clair ; on peut aussi remplacer cette dernière par un point de chaînette exécuté en soie de cordonnet. Nous répétons encore ici que le moyen le plus commode pour broder avec la soutache est de calquer le dessin sur un papier, de poser ce papier sur l'étoffe tendue sur un métier et de coudre la soutache sur le *papier et l'étoffe à la fois;* quand l'ouvrage est terminé on déchire le papier, qui s'enlève très-facilement.



PANTOUFLE BRODÉE EN SOUTACHE.

Portefeuille.

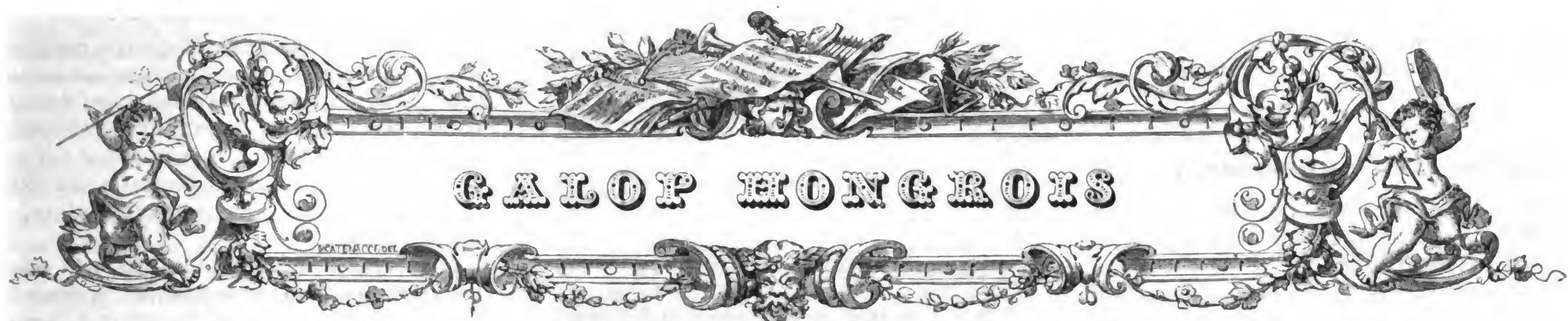
Voici un petit meuble qui sera partout le bienvenu ; près d'un piano, il contiendra la musique non reliée ; près d'un chevalet, il renfermera des gravures et des esquisses; des papiers et des lettres si on le destine à figurer près d'un bureau ; et enfin, *peut-être*, les numéros de la *Mode illustrée* appartenant à l'année qui vient de commencer, l'année déjà écoulée étant reliée, à ce que nous écrivent nos lectrices, qui ont voulu accorder à notre publication les honneurs de la collection.

L'administration du journal se chargera de faire exécuter à Paris le petit meuble dont nous donnons le dessin ; nos lectrices voudront exécuter ce beau bouquet que nous allons leur décrire.

Le dessin nº 1 représente le portefeuille *monté* sur son pied en bois noir ; le dessin nº 2 est le bouquet en tapisserie, que l'on brode sur du canevas nº 5, en laine grise. Le pied a 1 mètre de hauteur environ; les deux côtés du portefeuille (ils sont pareils, ou bien l'on met deux initiales d'un côté à la place du bouquet); ces deux côtés, disons-nous, sont séparés par une mince cloison en bois poli; ils ont à chaque extrémité un *soufflet* en peau. — Le canevas employé doit être blanc, et *non* divisé comme le canevas *Pénélope ;* c'est-à-dire que tous les fils doivent être séparés par un intervalle égal. — Le bouquet de roses est fait avec deux teintes grises ; les fleurs sont d'un beau gris, et les points blancs sont en *soie* grise, plus claire que la laine; les feuilles sont faites avec deux nuances de laine gris-vert. — Le fond intérieur du bouquet (jusqu'à la dentelle) est en soie rose Solférino. Tous les points *blancs* de la dentelle sont faits en laine noire ou grosse soie noire; l'intérieur des feuilles est fait à la croix avec de la soie noire extrêmement fine ; on fait de la même façon les plis de la dentelle, marqués sur notre dessin, comme l'intérieur des feuilles de la dentelle. — Le reste du fond de la dentelle se fait avec la même soie; mais entre chaque croix on laisse une *croix* vide (deux fils en hauteur et en largeur). Ce fond, exécuté de cette façon, est plus léger, et permet de marquer les plis de la dentelle, pour lesquels on remplit tous les fils du canevas.

Le fond extérieur, sur lequel la dentelle noire est jetée, est fait à la croix, en soie maïs; quand ce fond est fait, on borde les contours des feuilles avec des festons exécutés avec la soie noire la plus fine, et l'on imite ainsi les picots de la dentelle.

Ce dessin est l'un des plus gracieux qu'il soit possible d'exécuter; la combinaison des couleurs qui le composent est si heureuse que nous en recommandons l'exécution, même aux personnes qui ne veulent pas faire un porte-



Musique de P. HERTEL.

TRIO.

feuille. On peut employer du canevas plus gros, et faire un coussin, ou bien un dessus de table avec notre bouquet de roses.

Lambrequin en tapisserie.

La destination de ce lambrequin réglera la grosseur de canevas que l'on emploiera. Les lambrequins, en effet, ne garnissent pas seulement les tablettes de cheminées, mais encore les étagères et *supports* de lampes, de statuettes, etc.; seulement, pour ce dernier usage, on les fait moins larges, et par conséquent on choisit du canevas plus fin; *la hauteur des lambrequins de cheminée et d'étagères est toujours subordonnée à la dimension et à la hauteur des pièces que l'on habite*, nous ne pouvons en conséquence l'indiquer ici. Une vaste cheminée, placée dans un grand salon à plafond très-élevé, doit être ornée d'un lambrequin dont les proportions s'accordent avec celles de la pièce dans laquelle il figure.

Si nos lectrices veulent nous croire sur parole, elles exécuteront ce dessin, que nous leur garantissons comme étant fort gracieux. Quand elles se seront familiarisées avec ce travail, elles dédaigneront les dessins grossièrement coloriés, et qui ne peuvent l'être différemment lorsqu'il s'agit de les préparer par milliers; ce n'est plus de la tapisserie, c'est du bariolage qui semble exécuté dans les fabriques d'*imageries* d'Épinal; les nuances sont forcément écartées, et l'on n'a sous les yeux que des dispositions informes dans lesquelles un petit nombre de grosses couleurs empiètent inévitablement les unes sur les autres. De plus (nous nous souvenons du temps où nous faisions partie du public, c'est-à-dire des abonnés d'un journal) on éprouve un plaisir tout particulier à exécuter les dessins de tapisserie non coloriés; on n'est plus une copiste servile, et l'on participe en quelque sorte au plaisir d'un peintre qui crée en travaillant. La tapisserie est plus belle lorsqu'on fait avec de la soie la nuance la plus claire de chaque couleur.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

IX.

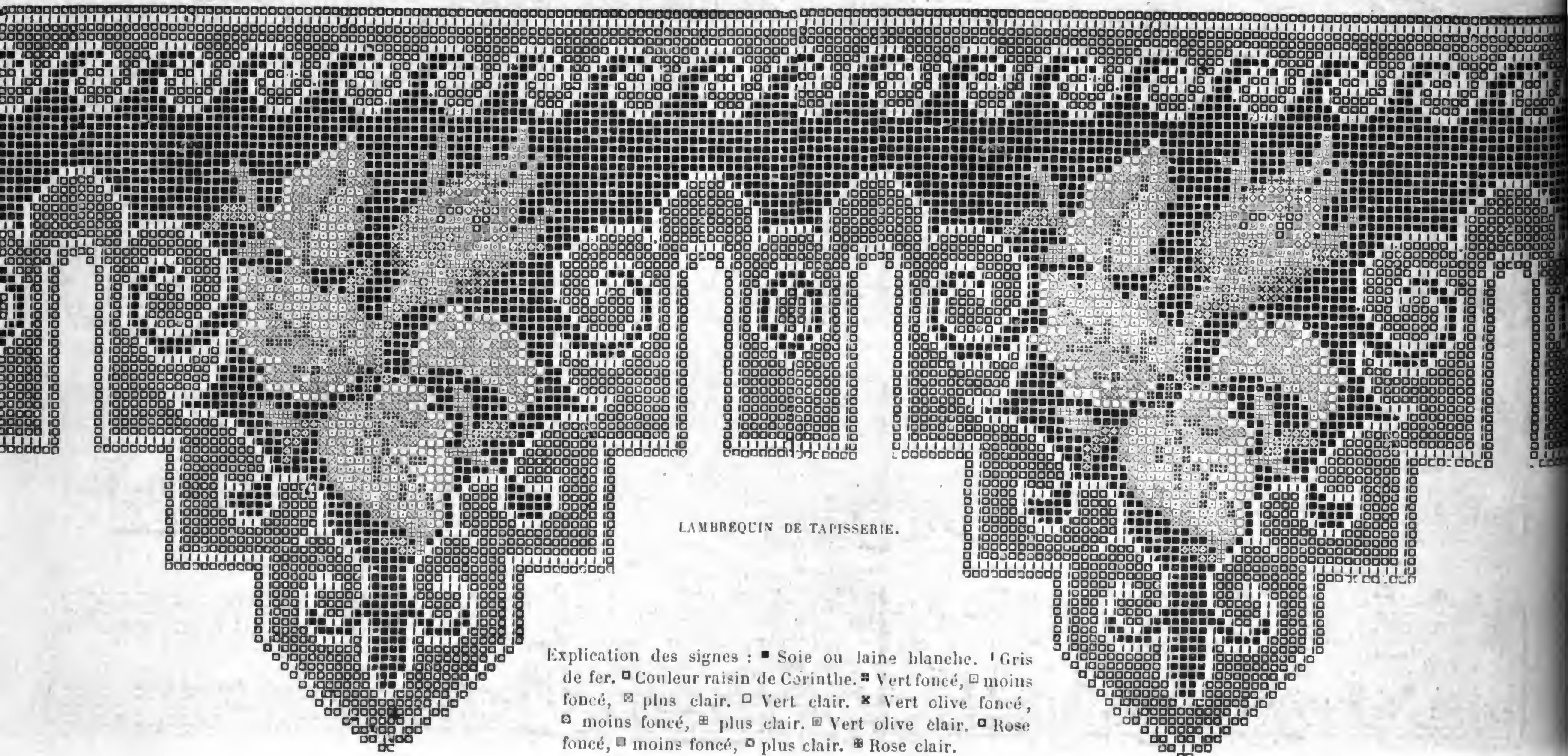
Je suis ravie, ma chère enfant, de la confiance que je dois à votre affection; cette confiance vous commande, me dites-vous, la plus parfaite soumission envers moi; or, comme je n'ai plus la moindre autorité à revendiquer sur vous, il est bien certain que je dois attribuer votre docilité uniquement à l'amitié que vous me conservez. Mais il ne faut point dépasser les limites que je vous ai indiquées; il ne faut pas que votre zèle juvénile vous entraîne à prendre des décisions incompatibles avec la dignité, et peut-être aussi la prudence; en un mot, il ne faut pas, après avoir été trop vite et trop loin dans vos rapports avec madame D***, revenir trop brusquement sur vos pas, et provoquer une rupture; je ne sais rien de plus funeste au repos et à la considération que les ruptures éclatantes, et en certaines occasions ces ruptures sont tout à fait inconciliables avec la prudence qui doit régler toutes nos actions; il est toujours humiliant d'avoir manqué de discernement au point de se lier intimement avec des personnes dont le caractère offre peu de garantie, et lors même que l'on n'aurait personnellement aucun tort à se reprocher envers elles, on aurait toujours vis à vis du monde le tort d'avoir manqué de clairvoyance ou de délicatesse, en établissant des rapports dont l'estime était exclue. Il est impossible, en effet, qu'une rupture ait lieu entre personnes également sensées et honorables, car il faut des raisons graves pour motiver une semblable détermination, qui, au contraire, est prise fort légèrement par les caractères peu estimables; on s'injurie mutuellement, on se déchire, puis on se revoit, on s'attendrit, on s'embrasse, et une réconciliation vient constater que de part et d'autre on a eu à la fois tort et raison; car, si l'on a raison de se réconcilier, on a eu tort de se brouiller; tandis que si la rupture, au contraire, était fondée, la réconciliation est une injure au bon sens et aux principes d'honneur qui doivent régler notre conduite. Par conséquent, ma chère Hélène, il faut, dans le cours de votre existence, éviter soigneusement toute rupture; mais si des motifs graves vous déterminent jamais à prendre une décision de cette nature, elle doit être irrévocable.

Dans le cas particulier dont il s'agit, vous commettriez une injustice ou bien une imprudence. Madame D*** peut être dépourvue des qualités d'esprit et de cœur que je souhaite à la femme que vous choisirez pour amie, sans pour cela mériter d'être rayée du nombre des personnes que vous recevez; et si elle le méritait, ce qu'à Dieu ne plaise!... il serait dangereux d'exciter son ressentiment; vos rapports avec elle ne doivent pas cesser brusquement, ni surtout cesser par le fait de votre volonté. La vie de Paris a cela de commode qu'elle permet de dénouer, et n'oblige jamais à rompre. On peut graduer l'intervalle que l'on met entre ses visites, les rendre toujours plus rares, et arriver ainsi sans secousse au but qu'il serait dangereux de vouloir atteindre immédiatement. J'ai répété plusieurs fois le mot *danger;* ce n'est point par suite d'une inquiétude déraisonnable que j'ai employé ce mot: j'ai été témoin, dans le cours de mon existence, de plusieurs faits qui m'ont prouvé que le ressentiment d'une femme violente et peu scrupuleuse peut avoir les conséquences les plus fâcheuses. Vous ne savez pas encore, ma chère enfant (et j'espère bien que votre expérience à ce sujet ne sera jamais personnelle); vous ne savez pas à quelles extrémités peut se porter une femme chez laquelle l'amour-propre, la vanité, l'envie, font taire la conscience. Une femme que j'ai connue a été forcée de quitter la ville qu'elle habitait, parce qu'elle avait brusquement interrompu ses relations avec une dame; la haine qu'elle avait excitée en agissant avec un dédain, peut-être fondé, mais à coup sûr imprudent, a employé tous les moyens pour se satisfaire; tous, même celui que je rougis de vous citer, même les lettres anonymes adressées à sa victime, aux parents de celle-ci, et enfin aux personnes que celle-ci connaissait. Ceux qui n'ont jamais été en butte à cette honteuse persécution s'étonnent de l'importance qu'on y attache; ils ont une foule de lieux communs, tout faits, de banalités qu'ils emploient en ces occasions: on méprise une lettre anonyme, disent-ils; on n'accorde jamais la moindre attention aux dénonciations qu'elle contient, etc. Cela est parfaitement faux; et la conscience publique, qui ne se trompe pas dans l'appréciation des actions, ne considérerait pas celle-ci comme la plus vile de toutes si les lettres anonymes n'avaient aucune portée. Le mal qui en peut résulter est incalculable, et la sollicitude des législateurs s'en est émue, au point de le considérer comme un délit que la loi punit d'une peine honteuse; il est bien rare, en effet, que le mensonge se produise sans contenir une certaine dose de vérité : c'est là ce qui le



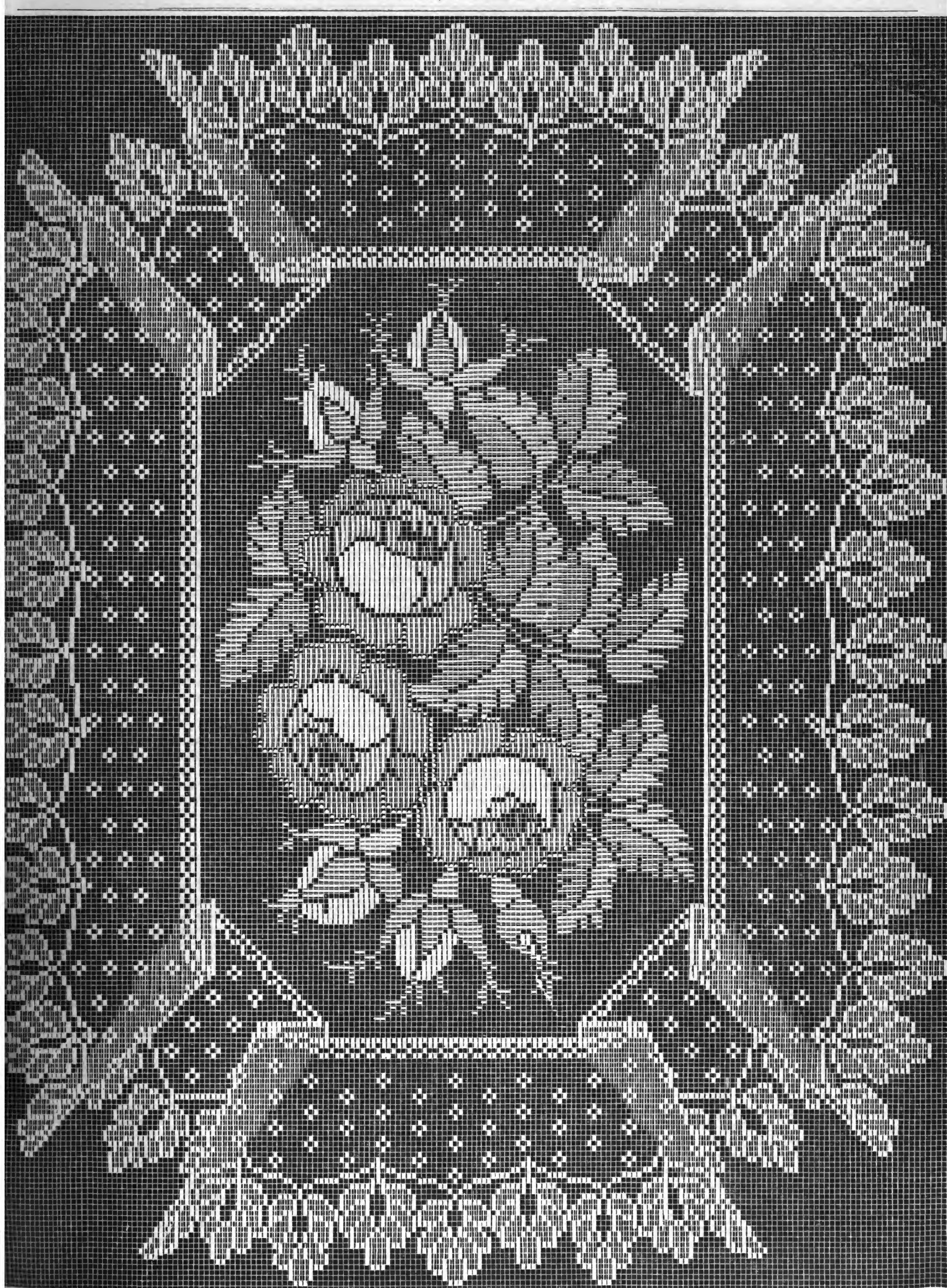
PORTEFEUILLE.

* Droits de traduction et de reproduction réservés



LAMBREQUIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Soie ou laine blanche. ˡ Gris de fer. ◘ Couleur raisin de Corinthe. ▦ Vert foncé, ▣ moins foncé, ▨ plus clair. □ Vert clair. ✖ Vert olive foncé, ◘ moins foncé, ⊞ plus clair. ▣ Vert olive clair. ◘ Rose foncé, ▤ moins foncé, ◘ plus clair. ⊞ Rose clair.



DESSIN POUR LE PORTEFEUILLE.

rend dangereux; car tout le monde n'a pas le loisir ou l'équité nécessaire pour dégager cette parcelle de vérité, et lui restituer ses véritables proportions; ainsi, un homme vêtu, je suppose, d'un habit gris, serait accusé d'avoir volé une montre; beaucoup de personnes dont l'esprit serait paresseux ou malveillant tiendraient le vol pour prouvé si elles voyaient l'accusé réellement vêtu d'un habit gris. Combien d'accusations passent pour avérées sans avoir de meilleure preuve que celle-ci! Ce n'est point le mensonge, en effet, qui est préjudiciable, mais le fait vrai que l'on travestit, pour étayer l'inexactitude; certains êtres excellent dans cette opération: ils ont en eux la source impure à laquelle ils puisent tout le mal qu'ils attribuent aux autres; et quand la vérité se trouve dans leurs paroles, cette vérité est défigurée, salie, mille fois plus hideuse encore que le mensonge.

Si mes réflexions ont pu vous convaincre, ma chère enfant, vous éviterez toujours le malheur de vous faire des ennemis; on ne peut, avec les meilleures intentions, la plus sincère bienveillance, être toujours à l'abri de ce malheur, car on peut, par l'enchaînement de mille circonstances imprévues, se trouver en contact avec des personnes dépourvues de conscience et de bonté; c'est pour éviter ce contact autant que possible, que je vous engage à ne jamais faire *connaissance* qu'avec les personnes que vous connaîtrez; cet axiome n'est point de Jocrisse, ainsi qu'on pourrait le croire, si on se bornait à l'effleurer sans l'approfondir; il est de moi, c'est-à-dire d'une amie qui vous demande de n'admettre au nombre de vos connaissances que les personnes ayant auprès de vous un *répondant* moral, au jugement duquel vous pouvez accorder une confiance pleine et entière.

Il me semble que j'ai un peu négligé Aline depuis quelque temps; elle aurait le droit de s'en plaindre, puisque je lui ai promis de m'occuper d'elle; j'ai même laissé quelques-unes de ses questions sans réponse, parce que je trouvais qu'il était urgent de songer à vous; maintenant que je suis un peu rassurée par votre dernière lettre, je vais essayer de lui donner les conseils qu'elle me demande.

Elle me confie, qu'en dépit de ses études consciencieuses, le piano commence à l'ennuyer, que son goût pour la musique s'attiédit beaucoup, et qu'en un mot, au lieu de trouver du plaisir à faire de la musique, elle considère les heures consacrées à son piano comme les plus ennuyeuses de sa journée.

Cette disposition ne m'étonne pas; elle est commune à beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes, dont l'éducation musicale a été mal dirigée; le temps n'est plus, en effet, où l'on se pâmait d'aise en écoutant une petite mélodie italienne, écrasée par un accompagnement orageux de triples croches, d'octaves, de promenades en tierces et en quintes, que la main droite entreprenait d'un bout à l'autre du clavier, tandis que la main gauche exécutait le petit thème qui servait de prétexte à ces enjolivements destinés à faire admirer l'agilité des doigts du virtuose; puis la main droite, harassée, reprenait le thème que l'autre main lui cédait à regret, car cette infortunée n'ignorait pas quelles épreuves elle était appelée à subir; en effet, il fallait recommencer les laborieux exercices auxquels sa compagne, à bout de forces, venait de renoncer; il fallait reprendre cette course désordonnée, hérissée de dièses et de bémols, et arriver au bout de ce morceau *brillant* sans avoir succombé à la fatigue, et après avoir surmonté des obstacles avec lesquels on avait dû se familiariser par la répétition des passages difficiles, exécutée pendant plusieurs heures chaque jour, et renouvelée quelquefois pendant plusieurs mois.

Ce travail fastidieux, et stérile au point de vue de l'art, avait sa raison d'être il y a quelques années; à cette époque, en effet, il suffisait à un pianiste d'avoir la justesse de coup d'œil et de mouvements qui caractérisent un habile acrobate pour faire le tour du monde, en recueillant partout des ovations, des couronnes et des recettes fructueuses; à cette époque, les pianistes-amateurs étaient priés d'exécuter, dans quelques salons, quelques-uns de ces grands morceaux qui obtenaient tant de succès. La plupart des auditeurs se demandaient, il est vrai, quel plaisir on pouvait prendre à l'audition de ce chaos musical; mais ils se méfiaient de l'instinct qui les éclairait, et se disaient en soupirant que cette musique-là était sans doute trop savante pour qu'il leur fût possible de la comprendre. Hélas! la science et l'art n'avaient rien à y voir; et si la musique qui causait leur tourment avait été *savante*, ils l'auraient comprise, car elle aurait été *simple*.

Aujourd'hui tout cela est changé; le bon sens public s'est révolté contre une école qui tendait à matérialiser l'art, c'est-à-dire à le détruire, et il punit par son indifférence et son abandon tous ceux qui veulent encore l'attirer dans les voies qu'il a désertées. Le contre-coup de cette défaveur se fait sentir partout; ceux qui se vouent encore aux études qui n'ont d'autre but que celui de les aider à triompher des difficultés, ne trouvant plus les brillants succès de salle de concert ou de salon qui récompensaient les efforts de la génération qui les a précédés, sont envahis par le dégoût, et ils s'en prennent à la musique, sans s'apercevoir qu'il serait plus équitable de s'en prendre à la mauvaise musique. Je ne connais pas d'autre remède contre celle-ci que la bonne musique, et puisque Aline, dans sa petite sphère, est atteinte des symptômes que je viens de signaler, puisqu'elle me demande une consultation, je vais lui indiquer le traitement qui me semble le meilleur.

Je l'engage d'abord à prendre un maître d'accompagnement, avec lequel elle étudiera les sonates pour piano et violon de Haydn, de Mozart, puis celles de Beethoven; elle va me demander, j'en suis certaine, de préciser davantage cette recommandation, et de lui indiquer les sonates qu'elle doit jouer; je lui réponds d'avance qu'il est presque impossible de faire un choix dans un ensemble parfait, et qu'il faut jouer *tous* ces morceaux, qui malheureusement ne sont pas trop nombreux. Les sonates d'Haydn sont, il est vrai, écrites pour trois instruments; mais le violoncelle n'est point obligé, et, son rôle étant presque insignifiant, peut être supprimé sans aucun inconvénient; cette étude, pleine d'attrait, aura pour premier résultat de ranimer en elle le goût de la musique; son style se formera peu à peu, le mécanisme se perfectionnera; car il est impossible de faire à l'une de ces œuvres charmantes l'injure d'omettre une seule des notes qui la composent; là tout est indispensable, tout concourt à l'ensemble de l'idée qui a présidé à la composition. Après Haydn, qui, dans la musique instrumentale, joue le rôle d'un aimable et habile initiateur, plein de bonhomie et de simplicité, sachant réduire sa grandeur aux proportions qui la rendent accessible pour toutes les intelligences, Aline jouera les sonates de Mozart pour piano et violon, et enfin celles de Beethoven, parmi lesquelles elle étudiera d'abord les sonates dédiées à Salieri qui sont les plus mélodiques, et qu'elle comprendra plus facilement que toutes les autres, dues à une inspiration plus élevée sans doute, mais moins immédiatement intelligible; après les sonates dédiées à Salieri, ou simultanément, elle étudiera cette ravissante sonate en *fa*, dont les diverses parties sont autant de chefs-d'œuvre; enfin, outre les sonates avec accompagnement, elle jouera celles de Mozart et de Beethoven, écrites pour piano seul, en commençant par la deuxième et la quatrième de Mozart, et par les sonates de Beethoven, dédiées à Haydn; quand elle aura fait connaissance avec celles-ci, elle voudra les connaître toutes.

La réaction contre le genre dit *musique de concert* se fait sentir partout. On a transcrit pour le piano tous les morceaux exécutés par la Société des concerts du Conservatoire, et ce répertoire compose une bibliothèque musicale dont je souhaite à Aline la connaissance entière ou partielle; M. Schonenberger, boulevard Poissonnière, 28, est l'éditeur de cette collection; enfin M. Heugel, rue Vivienne, 2 *bis*, vient d'annoncer la publication d'une collection de morceaux à deux et à quatre mains, reproduisant les plus belles pages de musique instrumentale et classique, en écartant toutes les difficultés d'exécution qui pourraient rebuter les commençants; M. Weiss est l'auteur de ces réductions, auxquelles il a donné le titre de *Jeune pianiste classique*.

L'expérience m'a prouvé que les études musicales les plus persévérantes n'aboutissent jamais à un bon résultat si le goût et le style n'ont pas été formés par l'exécution des œuvres classiques. Quand on a acquis le discernement, qui est la conséquence des études bien dirigées, on peut choisir soi-même, dans les compositions modernes, celles qui offrent de l'intérêt, et qui ont une valeur réelle; mais rien n'est plus funeste pour le talent que l'on veut former, que de faire jouer indistinctement à une jeune fille toute espèce de musique; on doit savoir choisir la musique comme on choisit les livres, sous peine de fausser son goût et son jugement, et se préserver des compositions qui peuvent, par leur infériorité, rebuter l'intelligence ou l'abaisser. Beaucoup de personnes croient encore que toutes les notes imprimées composent de la musique; cette erreur a pour résultat de faire naître ces talents incomplets qui sont le fléau de leur intérieur et le tourment des personnes qui sont forcées de supporter ces morceaux bruyants, dont on s'épuise vainement à chercher la signification. Le mot fameux : *Sonate, que me veux-tu?* n'est qu'une boutade humoristique qui se produirait de nos jours avec bien plus de force encore, en subissant seulement une légère modification. Celui qui a prononcé ce mot s'écrierait aujourd'hui, sans nul doute : Fantaisie, que me veux-tu?... Et il aurait bien raison. Je ne prétends pas interdire à Aline toute autre musique que celle dont je viens de lui parler; mais je maintiens avec conviction qu'elle n'aura jamais de goût réel pour l'étude du piano si elle n'étudie avant tout les œuvres des trois génies qui nous ont légué un si bel héritage. Bien mieux, elle ne jouera jamais avec intelligence le plus simple morceau, fût-ce une polka, si elle ne s'est pas familiarisée avec la musique classique : c'est là seulement qu'elle pourra trouver le sentiment exact du rhythme et de la phraséologie musicale; c'est là seulement qu'elle apprendra à comprendre le sens et la valeur des sons; en un mot, vouloir faire de la musique sans avoir puisé à ces sources vives, c'est vouloir parler une langue sans connaître la propriété des mots qui la composent, c'est-à-dire balbutier des sons qui n'ont point de rapport entre eux et ne présentent aucune signification.

Il ne faut point qu'Aline redoute d'ennuyer son auditoire, si, priée d'exécuter un morceau, elle jouait l'une des sonates que je lui indique: si les personnes qui manifestent le désir de l'écouter n'aiment point la musique, elles n'auront pas plus de plaisir à entendre un morceau compliqué qu'une simple sonate; et j'ai vu des personnes très-réfractaires à l'endroit de la musique s'apprêter à quitter le salon quand on ouvrait le piano, puis y rester, retenues par le charme d'un menuet de Mozart ou de Haydn, par un adagio de Beethoven.

Je considère comme indispensable de donner aux femmes un talent quelconque; on ne vit pas seulement de pain, et il faut se préparer, pour les heures de loisir, une occupation qui soit en même temps un plaisir, et qui puisse élever l'âme au-dessus des réalités tristes ou mesquines; c'est pour cela que je conseille des études sérieuses et rationnelles à Aline; elle a choisi la musique: on ne peut revenir sur cette décision; mais j'aurais préféré qu'elle donnât au dessin les heures qu'elle consacre au piano. Cette préférence est basée sur des raisons nombreuses qui ont présidé à la direction de votre éducation. Je me suis dit, ma chère Hélène, que la musique n'était pas une ressource pour tous les âges ni pour toutes les situations d'esprit, qu'elle exigeait des études non-seulement fort longues, mais encore incessantes; car, pour peu que l'on néglige pendant quelques mois d'exercer et d'assouplir ses doigts, on perd tout le fruit des travaux ingrats que l'on a faits. De plus, il est moins difficile d'emporter avec soi une boîte de crayons qu'un piano. Enfin, le cas échéant, il est plus agréable d'utiliser ses talents comme *dessinatrice* que comme maîtresse de musique. Lors même que l'on serait certaine d'avoir toujours un piano auprès de soi, et de ne jamais connaître la nécessité d'en faire un moyen d'existence, il reste encore une objection à faire en faveur de mon système : la musique peut devenir insupportable à ceux qui l'aiment le plus; et je devrais dire, *surtout* à ceux qui l'aiment le plus, elle a pour effet de surexciter la sensibilité en nous, et quelquefois, à la suite de commotions douloureuses, les nerfs ne peuvent plus supporter cet effet. La musique est une source de jouissances élevées; mais, quand la douleur vient nous frapper, nous écartons avec effroi ces combinaisons mystérieuses de sons qui viennent rouvrir nos plaies, et réveiller en nous les émotions qu'il est dangereux de raviver; en un mot, la musique est un plaisir, tant que nous sommes heureuses, ou à peu près : elle ne peut jamais être une consolation quand nous sommes affligées. Il faut avoir l'esprit et le cœur libres pour continuer les exercices indispensables à la souplesse des doigts; par conséquent le talent musical est en danger de disparaître après quelques chagrins.

Il n'en est pas de même de l'étude du dessin; là tout est plaisir, même le travail; car, pendant ce travail, l'esprit est plus occupé encore que la main; ce travail est à lui seul une consolation, car il détourne la pensée des souvenirs pénibles auxquels elle se blesse avec un acharnement impitoyable. Or le plus puissant remède que Dieu ait accordé à la douleur, c'est le travail; il est saint autant que la prière, et l'on chercherait vainement, en dehors de lui, un adoucissement aux peines de l'existence. Voilà pourquoi, ma chère Hélène, vous n'êtes pas une pianiste de *salon*; voilà pourquoi, après vous avoir donné une éducation musicale suffisante pour que vous ne soyez pas privée du sens qui vous fera apprécier les chefs-d'œuvre des

rands musiciens, j'ai voulu que vous puissiez dessiner le oli paysage placé au-dessus de mon bureau, et portant la ate de mon jour de naissance. Vous avez consacré plus e temps à l'étude du dessin qu'à celle du piano, et j'ai intime conviction que vous ne m'adresserez jamais de eproches sur l'emploi des années durant lesquelles vous vez été mon plus cher souci et ma plus douce joie.

Je pense qu'Aline est une jeune fille bien élevée; et la aison qui affermit en moi cette conviction se trouve jusement dans la modestie qui la fait recourir à mes avis. Elle ne court pas le risque, je l'espère fermement, de deenir une de ces petites personnes pleines d'assurance, ranchant sur toutes les questions, se mêlant à toutes les onversations, de peur de sembler ignorantes ou niaises, t préparant au monde cet être désagréable qu'on appelle ne femme mal élevée. La femme mal élevée est à la fois amilière et hautaine; elle prétend imposer son opinion à out le monde, et la plus simple discussion aboutit, grâce elle, aux personnalités désobligeantes; elle inflige les émentis les plus impolis, parfois les plus ridicules, et hacune de ses paroles lui en attirerait qui seraient plus motivés que les siens, si l'on n'était pas mieux élevé qu'elle. La vanité a placé sur son entendement un bandeau qui ne s'écarte jamais, et elle marche en aveugle, heurtant les convenances, blessant tous ceux qu'elle rencontre, et faisant le vide autour d'elle par son outrecuidance et son aplomb; ce que le monde pardonne le moins, c'est en effet l'amour-propre, qui prétend morigéner, redresser, éclairer les autres, et n'a point d'autre origine que l'admiration que l'on professe pour soi-même. Or la conséquence naturelle de cette admiration est le dédain que l'on ne sait ou que l'on ne veut pas cacher; et comme l'amour-propre est le plus universel et le plus susceptible de tous les sentiments, les personnes pénétrées de leur importance ont plus d'ennemis que les personnes méchantes. On pardonne aisément à ceux qui ont lésé des intérêts matériels, qui, par leurs paroles, leurs actions, ont causé un tort réel; mais on ne pardonne pas à l'attitude superbe de ceux qui semblent dire à tout le monde : *Je mérite l'admiration de tous, et je ne vois personne dont la supériorité puisse être comparée à ma propre supériorité!*

La femme mal élevée a tous les genres de prétentions. Dans un salon, elle voudra diriger, conseiller tout le monde; elle exprimera tout haut sa désapprobation; elle blâmera la coiffure, la robe d'une autre femme, et toutes ses paroles seront marquées au coin d'une humeur dominatrice et absolue, dépourvue de bon goût; car le blâme ne nous est permis, fût-ce à propos de l'objet le plus indifférent, que lorsque ce blâme est présenté comme étant le résultat d'une impression personnelle, et non comme manifestation d'une vérité absolue. On peut dire en effet : *Je n'aime pas ce livre, le style de cet auteur me semble dépourvu de grâce ou de distinction;* mais une femme mal élevée seule pourra dire : *Ce livre est mal fait, cet auteur n'a point de talent;* en un mot, la vérité relative peut n'être pas choquante; la vérité que l'on veut présenter comme absolue l'est toujours, car elle contient implicitement un sous-entendu désobligeant, et semble dire à tout le monde : *Ceux qui ne pensent pas comme moi sont des niais.*

La prétention traverse l'impolitesse pour aboutir au ridicule; quand elle est lancée dans cette voie, la vanité ne se laisse pas même arrêter par l'invraisemblance; elle se livrera aux assertions les plus grotesques, aux fanfaronnades les plus risibles. Si la manie dominante d'une femme mal élevée a, par exemple, pour objet les distinctions sociales, elle citera sans cesse les titres des personnes qu'elle connaît, elle en inventera au besoin, et témoignera le plus profond dédain à tous ceux qui ne sont pas en possession d'une particule et d'un titre; elle n'omettra jamais ce titre, quoiqu'il soit également de mauvais goût de le prodiguer et de le supprimer. En effet, on *donne* le titre dans la conversation incidemment, mais on ne le répète pas à chaque parole; il est moins familier de supprimer le titre que de le prononcer, sans le faire précéder du mot de *monsieur* ou de *madame*, et il n'y a guère que les domestiques qui disent toujours *monsieur le comte* ou *madame la marquise;* on met toujours le titre sur l'adresse d'une lettre et au bas de cette lettre, mais on emploie le mot de *monsieur* ou *madame* dans le cours même de la lettre. Il y a dans toutes ces nuances une mesure qu'une femme mal élevée ne connaîtra jamais; elle sera toujours ballottée entre l'insolence et l'humilité, et ira de l'un à l'autre excès sans savoir s'arrêter au point qui concilie les droits, les prétentions, les faiblesses d'autrui avec sa propre dignité.

Je ne veux point terminer cette lettre sans vous dire, ma chère Hélène, que vous avez tort d'exprimer votre étonnement et votre mécontentement au sujet du retard que madame M*** a mis à vous rendre votre visite. Vous avez été la voir lors de la mort de sa mère; vous n'êtes pas assez liées pour qu'elle puisse venir chez vous immédiatement; elle ne peut faire de visites de cérémonie en ce moment; quarante jours au moins doivent s'écouler avant qu'il lui soit permis de songer à remplir ses devoirs envers le monde; et si même elle prolongeait ce terme, vous ne devriez pas vous en étonner, mais au contraire l'approuver; les convenances sociales sont d'accord sur ce point avec la nature, et condamnent les actions de ceux qui peuvent, après un si grand malheur, conserver la présence d'esprit qu'implique la continuation immédiate de nos habitudes et de nos relations avec le monde.

N'ayez jamais de prétentions, ma chère enfant; ne montrez aucune fausse susceptibilité, et ménagez en même temps les prétentions et la susceptibilité des autres : c'est le plus sûr moyen pour vivre paisible, aimée de ceux qui vous connaîtront, ayant par conséquent la somme de bonheur qu'il est permis d'espérer ici-bas.

EMMELINE RAYMOND.



RIKKE-TIKKE-TAK.

Suite.

Les deux étrangers avaient à peine disparu au coin de la maison la plus proche, que les ouvriers se tournèrent en même temps vers leur maître et fixèrent sur lui un œil interrogateur :

« Colonel! colonel! murmura l'un d'eux; je dis, moi, que le gaillard est forgeron ou qu'il l'a été. Je suis sûr que vous le connaissez, maître!

— C'est-à-dire, répondit le maître, que je n'ai connu en ma vie qu'un seul homme qui fût capable de forger aussi lestement un fer aussi léger et aussi élégant. Et, si je ne me trompe, le colonel n'est autre que Karl van Milgem, qu'on appelait ordinairement Rikke-tikke-tak.

— Comment! ce serait le joyeux forgeron de Westmal! dit l'un des compagnons. J'ai beaucoup entendu parler de Karl Rikke-tikke-tak, mais c'était un pilier de cabaret, un ivrogne fieffé, qui savait mettre sens dessus dessous tout le village. Le colonel paraît être un homme trop comme il faut. C'est impossible! »

Le maître alla s'asseoir sur l'enclume comme un homme qui se dispose à raconter, et dit aux ouvriers :

« Camarades, nous avons gagné dix fois notre journée; nous ne travaillerons plus avant le dîner. Écoutez ce que je vais vous dire, et jugez vous-mêmes. Le colonel est certainement Karl van Milgem. Il y a seize ans environ, demeurait ici, dans cette même forge où nous sommes, un jeune homme qui avait pour femme la plus jolie paysanne de Moll et des environs. Ils s'aimaient tant l'un l'autre que tout le village était émerveillé d'un aussi heureux mariage. Karl van Milgem, car c'était lui, travaillait depuis le matin jusqu'au soir, tellement que la sueur lui coulait du front, et les amis l'appelaient Rikke-tikke-tak parce qu'il chantait toute la journée, en battant l'enclume, cette jolie chanson que le colonel sait si bien. Il était toujours de bonne humeur, joyeux à la réplique, et jamais il ne sortait de sa bouche un mot qui ne fît rire de bon cœur. Aussi n'y avait-il à Westmal aucun homme qui fût aussi aimé de tout le monde que Karl, le gai forgeron. Karl était déjà marié depuis quelques années sans avoir eu d'enfants, lorsqu'il s'aperçut soudain qu'il serait bientôt père. Sa joie ne connut plus de bornes; la chanson de Rikke-tikke tak ne cessa plus du matin au soir, et les gens commencèrent à craindre que Karl ne perdît la tête, car il ne se possédait plus de bonheur. Le grand jour parut enfin : Karl devint père d'une charmante petite fille; mais sa pauvre femme, le malheureux! ne s'en releva pas. Elle est enterrée au cimetière; vous savez bien cette place où il y a une petite croix de fer, c'est là. A partir de ce triste moment, Karl ne fut plus le même homme; il laissa le marteau à côté de l'enclume, n'alluma pas deux fois par semaine son feu, et se mit à boire comme s'il eût voulu se faire mourir par la boisson. Toutes ses chansons étaient oubliées, et il menait si mauvaise vie qu'il était le scandale du village. Quand il rentrait chez lui, ivre et la tête perdue, il se mettait au travail comme un furieux, mais la servante chargée de prendre soin de son enfant connaissait un moyen sûr de le calmer : elle posait sa petite fille sur ses genoux, — et, si ivre que fût Karl, la vue de son enfant l'apaisait sur-le-champ comme par magie. Alors il riait joyeusement comme autrefois, mettait la petite fille à cheval sur sa jambe, la faisait sauter et chantait chaque fois avec un nouveau plaisir sa jolie chanson Rikke-tikke-tak. Que Karl soit jamais devenu tout à fait mauvais homme, je ne le crois pas : chacun savait assez que la mort prématurée de sa femme tant aimée était la cause de son chagrin et de son ivrognerie; car toutes les fois qu'il lui fallait passer par le cimetière et devant la croix de fer, fût-il plein de boisson à ne pouvoir se tenir debout, des larmes coulaient de ses yeux en présence de tout le monde. C'est pourquoi on avait grande pitié de lui, et les voisins prenaient soin de son enfant partout, sans qu'il le sût. Cette vie durait depuis environ trois ans, lorsque Karl tomba très-malade et dut garder le lit assez longtemps. Ses amis, aidés par le curé, avaient si bien su le prêcher pendant sa maladie, qu'il parut entièrement guéri de son goût pour la boisson; mais une autre pensée s'était emparée de lui. Il voulait quitter le village, où la tombe de sa femme frappait trop souvent ses yeux, et, sans dire à personne où il se proposait d'aller, il vendit à mon père sa forge telle qu'elle était, emmena un beau matin sa fille, âgée de quatre ans, dans la bruyère, et ne reparut plus, sans que depuis ce temps nous ayons jamais eu des nouvelles de lui ou de son enfant.

« Le colonel est Rikke-tikke-tak, il n'y a pas à en douter, s'écria l'un des ouvriers.

— Certainement, c'est Van Milgem lui-même! reprit le maître. Il a pris en main beaucoup d'outils; tous ceux que mon père ou moi avons faits ou achetés, il les reposait avec indifférence; mais ceux qui restent encore de la forge de Rikke-tikke-tak, il les examinait avec émotion; vous l'avez sans doute remarqué : et puis son parler campinois, son adresse à forger, et surtout sa chanson! Oui, oui, c'est un garçon de notre village... Qui dirait cela? un colonel!... »

Tandis qu'on continuait à la forge de raisonner sur Karl Rikke-tikke-tak, les deux étrangers étaient allés à l'auberge de la *Couronne*, avaient mis leurs chevaux à l'écurie, et pris, eux, quelque nourriture; après quoi le colonel quitta seul l'auberge, prit à pied la grande route et alla frapper à la porte du secrétaire de la commune. Il fut introduit dans une petite chambre à part, et attendit passablement longtemps avant que le secrétaire revînt des champs et ouvrît la porte de la chambre avec une profonde et cérémonieuse révérence et en disant :

« Monsieur le colonel Van Milgem, je suis votre très-humble serviteur. Pardonnez-moi si... »

Le colonel coupa court à ses politesses en lui prenant affectueusement la main :

« Eh bien, mon ami, lui dit-il, qu'avez-vous appris? Ma fille est-elle découverte?

— Non, monsieur le colonel, pas encore! répondit tristement le secrétaire.

— Malheur! s'écria l'officier en se frappant le front avec découragement; faudrait-il donc renoncer à tout espoir?

— Monsieur le colonel, reprit le secrétaire, veuillez écouter mes explications, et vous verrez que, loin de devoir perdre tout espoir, nous sommes vraisemblablement près de découvrir la vérité. Lors de votre dernière visite, vous m'avez laissé assez d'argent pour ne rien épargner en recherches, et croyez que je n'ai rien négligé pour me rendre digne de votre bienveillance et mériter les mille francs que vous m'avez promis. Voici ce que j'ai appris. Lorsque Karl van Milgem (ici le secrétaire s'inclina profondément devant le colonel) s'éloigna de Westmal avec son enfant âgé de quatre ans, il ne dit à personne où il avait l'intention d'aller; peut être l'ignorait-il lui-même. J'ai appris ensuite par vous, et mes recherches ont confirmé vos renseignements, qu'à Weelde, au-dessus de Turnhout, il confia son enfant à un vieux maître d'école, un certain Pierre Driessens, qui vivait avec sa femme, en dehors du village, dans l'isolement et à l'écart. Karl van Milgem avait donné au père nourricier de son enfant une petite cassette en fer où était renfermé le prix de la vente de sa forge, cassette que les deux vieilles gens étaient autorisés à ouvrir en cas de besoin, afin que ni l'enfant ni eux-mêmes ne vinssent à manquer de rien. Karl van Milgem gagna ensuite la Hollande, où, selon l'opinion générale, il a dû prendre du service sous les ordres du général français

Pichegru. Toujours est-il que depuis ce temps il ne s'est plus informé de son enfant : c'est ce que m'ont dit les gens de Weelde qui ont connu Pierre Driessens.

— Les gens ne savent ce qu'ils disent, mon ami, dit le colonel en l'interrompant; j'ai écrit deux fois d'Égypte pour m'enquérir de ma fille. Mes lettres demeurèrent sans réponse, et quand, après la mort de Kléber, je revins en France, et qu'il me fut enfin permis de venir voir mon enfant; quand, le cœur palpitant, je franchis la bruyère et atteignis le lieu où j'avais laissé ma fille, je ne trouvai qu'un monceau de cendres. Vous dire ce que je ressentis à cette terrible vue, est impossible : vous aussi avez des enfants... Heureusement, j'appris de la bouche de quelques paysans que Pierre Driessens avait échappé à l'incendie avec la petite Monique et était parti pour aller en quête d'aumônes.

— C'est vrai, monsieur le colonel; la femme de Pierre Driessens fut brûlée; lui seul, avec la petite Monique sur le dos et une cassette de fer sous le bras, sortit sain et sauf des flammes. Il obtint ensuite une belle lettre pour aller mendier (*), et se mit en route avec son enfant adoptif pour chercher secours dans les villages. Je tiens de bonne source qu'on l'a vu avec la petite Monique mendiant à Ravels, à Merxplas, à Beerse, à Arendonck, à Réthy; mais, à partir de ce dernier village, il était seul : on l'a vu, sans la petite Monique, à Meerhout, Olmen, Balen et Moll, où il tomba malade et mourut. Depuis avant-hier seulement, je connais le lieu et le jour de son décès; le secrétaire de la commune de Moll m'a envoyé l'acte qui le constate, et il ajoute qu'on n'a rien trouvé dans les effets de Diessens qui puisse mettre sur la voie de l'enfant qu'il sait que je cherche sans relâche. Il ne parle pas non plus de la cassette de fer. Croyez-vous, monsieur le colonel, que Pierre Driessens fût capable de faire du mal à votre enfant ou de l'abandonner sur la bruyère ou dans les bois?

— Oh! jamais! répondit le colonel; il avait été mon maître d'école, et est toujours demeuré mon meilleur ami. Lorsque je vins à lui avec mon enfant et lui exprimai l'intention de me rendre en Hollande pour servir sous Pichegru, comme vous l'avez rappelé, lui-même me supplia de laisser chez lui ma petite Monique, autant pour la distraction de ses vieux jours que pour le bien-être de l'enfant, que sans cela j'eusse dû confier à des mains étrangères. Je suis sûr, secrétaire, qu'au pis aller il aura laissé Monique à de braves gens à qui il aura remis sans doute la cassette.

— C'est aussi ma conviction, monsieur le colonel; et comme mes renseignements me font penser que Monique doit se trouver entre Réthy et Meerhout, j'étais décidé à aller à Moll demain, et à parcourir tous les villages et toutes les fermes des environs.

— Eh bien! faites cela, mon ami, vos peines ne resteront pas sans récompense. J'ai encore quelques jours à ma disposition, et je veux essayer si je ne puis vous aider dans vos recherches. Ce soir nous couchons à Lichtaert, et demain, vers midi, nous serons aussi chez le secrétaire de Moll pour nous y concerter avec vous sur ce qu'il y a à faire. N'épargnez pas l'argent, mon ami, prenez une bonne voiture, et ne vous fatiguez pas inutilement pour moi. A demain donc, et que Dieu nous donne le bonheur de réussir! »

En disant ces mots le colonel se leva, serra la main du secrétaire, et regagna l'auberge de la *Couronne*. Une heure après, deux cavaliers prenaient au galop le chemin de Lichtaert.

(*La suite au prochain numéro.*)

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de bal. Robe en taffetas vert d'Isly, recouverte d'une jupe en tulle blanc uni, formant au bas de la jupe trois bouillonnés séparés par des chicorées en taffetas vert; ces chicorées sont au nombre de quatre; l'une au bas de la jupe, les autres entre chaque bouillonné; la dernière au-dessus du dernier bouillonné; une deuxième jupe en tulle-dentelle, c'est-à-dire à dessins, est placée sur la première, et relevée du côté gauche avec un bouquet de grenade; corsage à draperie, manches courtes avec manches flottantes en tulle à dessins. Bouquet de corsage et coiffure en grenades.

Robe en tarlatane blanche; une première jupe est garnie avec six volants gaufrés; un ruban lilas est placé dans l'ourlet de chaque volant; une deuxième jupe unie est relevée de chaque côté, au-dessus des volants, avec un large ruban lilas formant au bas de la jupe un nœud à bouts frangés. Berthe composée de trois garnitures gaufrées, nœud de corsage lilas à bouts frangés. Guirlande en lilas, lilas.

(*) Pièce délivrée par des personnes recommandables aux malheureux ruinés par un incendie ou d'une indigence notoire, pour leur servir de recommandation et d'attestation auprès de ceux dont ils vont solliciter la charité.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Moulu*.



PRIÈRE.

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné !

. . . .

LAMARTINE, *Harmonies.*

3	32	7	40	19	12	35	2
30	5	52	15	24	27	58	33
9	38	59	46	43	62	49	14
18	21	48	63	56	53	42	25
17	22	45	64	55	54	41	26
10	37	60	47	44	61	50	13
29	6	51	16	23	28	57	34
4	31	8	39	20	11	36	1

La solution de ce problème ne peut, comme celle de la marche du Cavalier, être exprimée par un dessin : des lignes suivant les mêmes directions se confondraient dans un espace si restreint et rendraient fort difficile, sinon impossible, la sortie du labyrinthe échiquien. Des chiffres indiqueront mieux la succession des coups, et donneront l'explication du problème à celles de nos lectrices qui ne l'auraient pas encore trouvée.



Au pays d'Allemagne,
Six lettres font mon nom;
Il en faut en Espagne
Deux de moins, nous dit-on;

C'est avec quatre encore
Qu'un Anglais l'écrira;
A Rome, plus sonore,
En trois il se lira;

A Paris, à Falaise,
Des Alpes au Jura,
Ma lectrice française
En cinq le trouvera.

La naissance du monde
Vit ma première sœur,
D'une race féconde
Antique précurseur.

Le jour qui me voit naître
Me voit bientôt mourir
Pour aussitôt renaître
Et vers ma fin courir.

Souvent on me regarde;
On écoute ma voix
Car, sans être bavarde,
Je parle haut parfois.

J'ai vu votre baptême,
A vos noces j'irai,
Au monument suprême,
Hélas, je vous suivrai.

Je clos votre paupière
Au moment du sommeil,
Et je suis la première
Près de vous au réveil.

Mon aimable lectrice,
Bien heureux entre tous
Qui peut, à son caprice,
Me passer près de vous;

L'auteur de ce grimoire,
Pour m'employer ainsi,
Donnerait l'écritoire
Qui me dépeint ici.

E. SIMONOT.



Il nous est impossible d'envoyer un patron ou bien un dessin *dans le journal* en réponse à la lettre qui nous les demande, car le tirage d'une planche de patrons est une opération très-longue; on peut demander les patrons que l'on désire, *en dehors de ceux que nous publions*, à l'Administration du journal, en se conformant aux conditions insérées dans l'*Avis* du 1er janvier. — Les manteaux en velours et drap sont très-longs; leur hauteur n'a guère que 10 à 15 centimètres de moins que la robe accompagnant le manteau; la meilleure façon d'allonger un *talma* est d'y ajouter une bande de peluche imitant l'astracan. Du reste le *talma* ayant 1 mètre et quelques centimètres de hauteur n'est point trop court pour une jeune fille. J'ai indiqué plusieurs fois la manière de broder en soutache; on calque le dessin sur une feuille de papier, on la pose sur l'étoffe que l'on veut broder; on coud la soutache sur le papier et l'étoffe à la fois, puis on déchire le papier qui ne laisse point de traces et s'enlève facilement. On peut s'adresser à l'Administration du journal pour avoir de la laine anglaise, comme pour tous les objets que l'on désire. — Nous allons nous occuper du travail pour *siéges*, que l'on nous demande d'Arras. Dès que le dessin sera composé nous le publierons. La robe de mousseline blanche brodée peut servir l'été; cette toilette est trop *jeune* pour un bal d'hiver. — Il est impossible de décrire les dessins de châles de cachemire : le fond est presque supprimé; la bordure a envahi tout le châle; on fait ce fond de deux couleurs, afin de pouvoir porter le châle noir d'un côté, jaune de l'autre : le fond jaune est préférable au fond rouge, qui s'accommode difficilement du voisinage d'une autre couleur; quelles que soient les nuances du chapeau et de la robe, on les concilie bien rarement avec un châle rouge. Je remercie notre lectrice de Tourville pour sa lettre trop flatteuse; craignant de ne pouvoir trouver immédiatement le dessin qu'elle désire, je l'engage à choisir l'un des grands festons qui se trouvent sur le *verso* des planches de patrons du n° 52 et du n° du 1er janvier 1861. Enfin, je compte sur vous pour transmettre à Mlle Marthe ***, au château de Barrière, tous les témoignages de ma sympathie et mon vif désir de recevoir quelquefois de ses nouvelles, afin d'être rassurée sur les dangers qu'elle peut courir dans son antique manoir. — Voilà les affaires du journal terminées : au revoir!

E. R.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Il faut semer pour récolter.

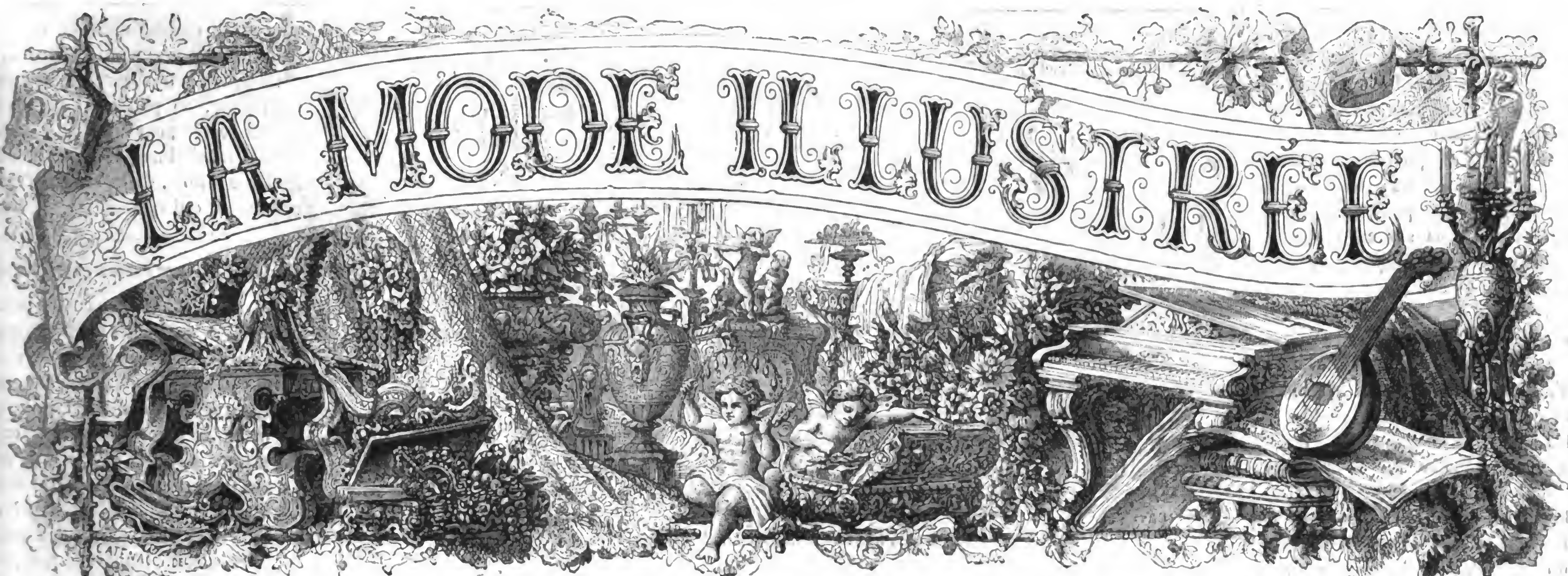


ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme HARDY _ Place de la Bourse 15.

N° 4. DEUXIÈME ANNÉE. 19 janvier 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

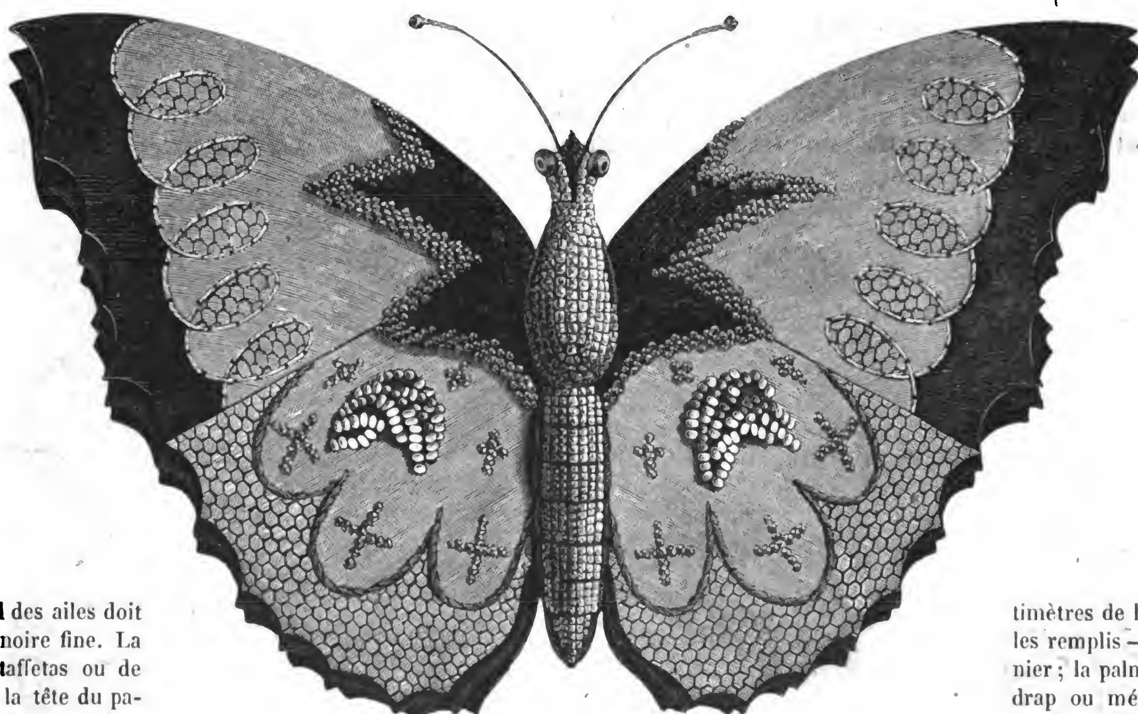
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

Papillon porte-aiguilles ou essuie-plumes

Pour exécuter ce papillon, on calque ce dessin, et l'on place le papier sur lequel on a tracé les contours des deux ailes sur un morceau de maroquin couleur chocolat; le maroquin doit être tendu sur un métier; on peut broder les deux ailes sur le papier même, puis on déchire ce papier *avant* de faire l'application en tulle noir; le bord des ailes est en application de velours ou de taffetas noir. On peut remplacer l'application de tulle noir que l'on voit dans les cinq boucles de la partie supérieure des ailes et dans la partie inférieure, en employant un petit pinceau et en peignant ce tulle sur le maroquin. Les cinq boucles sont entourées avec du cordonnet d'or cousu avec de la soie ponceau ; on fait les contours du tulle figurant dans la partie inférieure avec du cordonnet ponceau. Le bord des ailes doit être festonné avec de la soie noire fine. La partie noire (application de taffetas ou de velours) qui se trouve près de la tête du papillon est bordée avec des perles d'or taillées; les petites croix sont en perles d'acier. Les figures entourées par les croix sont faites avec des points en biais; chaque point est composé de trois perles de cristal, — trois perles d'or, — trois perles de cristal ; on fait neuf à dix points semblables. Les quatre points du bas sont entièrement en perles de cristal.

Le corps du papillon se compose d'un morceau de baleine un peu moins long que notre dessin, taillé en pointe dans le bas; on le recouvre de laine ou de velours noir, puis on place dessus des rangées de perles d'or taillées, très-serrées les unes contre les autres. La partie inférieure est aussi couverte des mêmes perles arrêtées de distance en distance par du cordonnet de soie noire, ainsi que l'indique notre dessin ; ce cordonnet traverse horizontalement la partie inférieure; les perles sont assez grosses au milieu, plus petites sur les côtés. On sépare la partie supérieure de la partie inférieure par un fort cordonnet de soie noire, placé horizontalement. Les yeux sont imités avec deux grosses perles noires. On passe au travers de la tête un morceau de cuivre doré fort mince pour figurer les antennes au bout desquelles on met une perle d'or.

On taille en maroquin noir une deuxième paire d'ailes, et sur ces ailes on en coupe encore deux ou trois paires, en flanelle blanche si l'on veut faire un porte-aiguilles, — en laine noire si on fait un essuie-plumes: on réunit toutes ces ailes (le maroquin noir en dessous), et on les coud de chaque côté du corps du papillon.



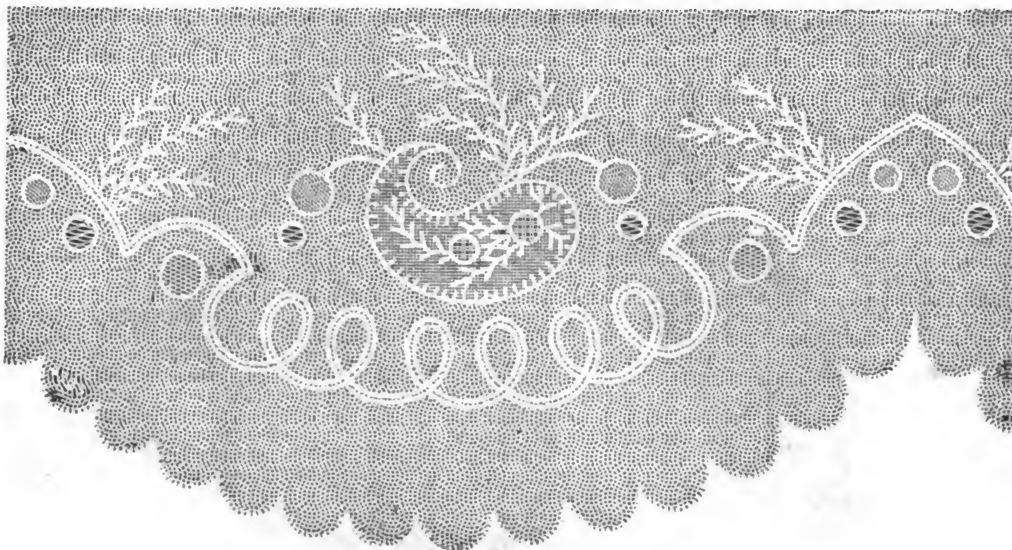
PAPILLON PORTE-AIGUILLES OU ESSUIE-PLUMES.

Corbeille à ouvrage en forme de wagon.

Voici une corbeille à ouvrage d'un genre nouveau ; elle représente un wagon découvert, pareil à ceux qui servent au transport des marchandises qui ne craignent pas le grand air : la vapeur se glisse partout! — L'intérieur de cette corbeille contiendra tous les ustensiles nécessaires pour les travaux féminins ; le petit tapis qui dépasse le bord du wagon servira pour les aiguilles de toutes grosseurs, et il n'est pas jusqu'aux tampons qui préservent les wagons contre tous les chocs, dont on n'ait songé à utiliser la proéminence : ils servent de pelote pour les épingles.

Quatre dessins ont été consacrés à cet ouvrage : le n° 1 le représente terminé ; le n° 2 est le panier avant qu'il soit revêtu de la broderie ; le n° 3 est le dessin que l'on brode pour l'intérieur; le n° 4 la sixième partie du *lambrequin* couvrant le bord du panier; ces deux derniers dessins sont en grandeur naturelle.

Le *wagon* se compose d'un panier brun verni ayant 28 centimètres de longueur, 17 de largeur à son bord extérieur, replié en dehors; le fond a 25 centimètres de longueur, 15 de largeur; la hauteur du panier est de 14 centimètres. — Outre le panier, il faut avoir un morceau de drap fin (rouge sur notre modèle) ayant 24 centimètres de longueur, 14 de largeur, — sans les remplis — pour exécuter le fond du panier ; la palme du milieu (dessin n° 3) est en drap ou mérinos blanc, bordée avec de la soie jaune d'or ; le dessin qui sert d'encadrement (en forme de boucles) est exécuté avec de la soutache maïs bordée avec de la soie gros bleu ; au milieu de cette soutache on fait une couture en forme d'*arêtes* avec de la soie noire ; les boucles plus petites (blanches) qui encadrent la palme sont au point de cordonnet ou *tige,* en soie verte ; les petites branches (couture en *arêtes*) sont en soie verte d'une nuance plus foncée ; les pois et les fleurs en soie brune, blanche et bleue. — Le petit lambrequin se compose d'une bande en drap, pareil à celui du fond, ayant 92 centimètres de longueur et 15 de largeur; on coupe l'un des



N° 4. — LAMBREQUIN POUR LA CORBEILLE.

bords de la bande, en lui donnant la forme de notre dessin n° 4, — de façon à avoir six festons ; quand ils sont brodés comme le fond du panier, on fixe cette bande en faisant un pli à chaque coin, de façon que la bande dépasse de 6 centimètres le bord du panier, et qu'il y ait deux festons sur chaque côté large, un feston à chaque autre bout du panier. — On place ensuite le *fond* brodé que l'on a entouré avec une ganse.

On entoure les roues (formées d'un petit cercle en fil d'archal) avec de la soutache en laine bleue; les rayons de chaque roue se composent de quatre à cinq perles de Bohême jaunes, enfilées sur un bout de fil d'archal et fixées dans la roue, au milieu de laquelle on place un petit *rond* en drap rouge déchiqueté. Aux quatre coins du wagon on met des nœuds en soutache bleue, terminés par deux glands en drap rouge déchiqueté avec des ciseaux. Les quatre *tampons* sont recouverts avec des petits coussins qui se composent d'un morceau de carton rond (4 centimètres de circonférence) recouvert en drap bleu d'un côté, rouge de l'autre, et *bombé* à l'aide d'un peu de ouate. On met des épingles autour de ces tampons.

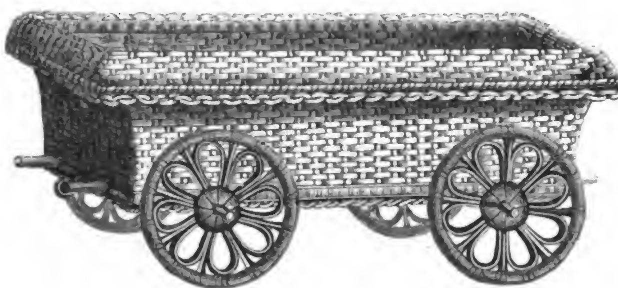
Les couleurs que nous avons indiquées ne sont pas obligatoires ; on peut utiliser tous les bouts de drap de mérinos, tous les *restes* de soie de cordonnet que l'on possède. Ce travail s'accommode des couleurs les plus opposées.

Coiffure en ruban de velours.

MATÉRIAUX. — 1m,80 de ruban de velours ayant 5 centimètres de largeur; 5 mètres et demi de dentelle noire ayant 1 centimètre de largeur; 5 agrafes en jais noir.

La *forme* sur laquelle on place les *feuilles* de velours est en tulle noir, bordée de chaque côté avec un fil d'archal léger couvert de taffetas noir; cette forme ovale a un peu plus d'un centimètre de largeur; sa circonférence dépend de la grosseur de la tête qu'elle doit coiffer; le bord le plus rapproché du visage doit avoir environ 70 centimètres; le bord opposé est moins large, il a seulement 61 centimètres de circonférence; on découpe le velours en morceaux avec lesquels on forme les feuilles; il en faut vingt-trois environ. Ces morceaux sont inégaux, — ils ont de 9 à 11 centimètres de longueur. — On borde trois côtés de chaque feuille avec une dentelle ayant 1 centimètre de largeur; l'un des côtés étroits n'est point bordé; on fait un pli à ce côté, puis on coud chaque feuille sur la forme en consultant notre dessin; on dirige les bouts vers le derrière de la coiffure; les deux derniers bouts doivent se réunir, et l'on coud leurs extrémités ensemble sur la forme; on place sur le devant le morceau ayant 18 centimètres de longueur; il est bordé de dentelle *tout autour*, et l'on y fait un pli au milieu pour le fixer sur la forme. — Les agrafes en jais ne sont pas indispensables; le dessin indique qu'on en met trois par derrière, deux par devant.

Les coiffures de ce genre sont adoptées pour les *petites* soirées; les coiffures ornées de fleurs ne peuvent figurer que dans les soirées dansantes.



N° 2. — LE PANIER AVANT LA GARNITURE.

Bordure de mouchoir en application.

MATÉRIAUX. — Batiste; tulle de Bruxelles.

On place le tulle sous la batiste, et l'on fait tous les contours du dessin, les nuances des feuilles, les pois, etc., au point de *tige* ou cordonnet. Le bord extérieur doit être festonné; on coupe la batiste, quand le mouchoir est fini, de façon à laisser paraître le tulle à tous les endroits où il est visible sur notre dessin. Quelques points de dentelle aifts entre chaque dent du festo embelliraient beaucoup ce travail.

Ce dessin peut aussi être exécu sur batiste, au plumetis; de plu il peut servir pour un châle dou ble en mousseline; le bord sera un large feston, de même que l'en cadrement qui surmonte le dessi

Tricot pour couverture

Ce *point*, exécuté en coton, pe servir pour des langes d'enfant, d jupons, etc.; — on pourra l'em ployer pour des couvertures de l de voyage, etc., si on l'exécute av de la laine; dans ce dernier ca on pourra faire soit des bandes s parées, soit des bandes compos de carreaux disposés en dami on pourra choisir parmi les co leurs suivantes : blanc et brun, vert foncé et vert clair, — bleu et noir, — rose Solféri et noir, — orange et blanc ou noir, etc.

On fait ce dessin en *allant* et *revenant*; les aiguil doivent être choisies de façon que le tricot soit serré s être par trop compacte. On fait un nombre impair mailles, quelle que soit la largeur qu'on veut donner a bandes. — Nous prenons le chiffre de 9 mailles pour l de notre description.

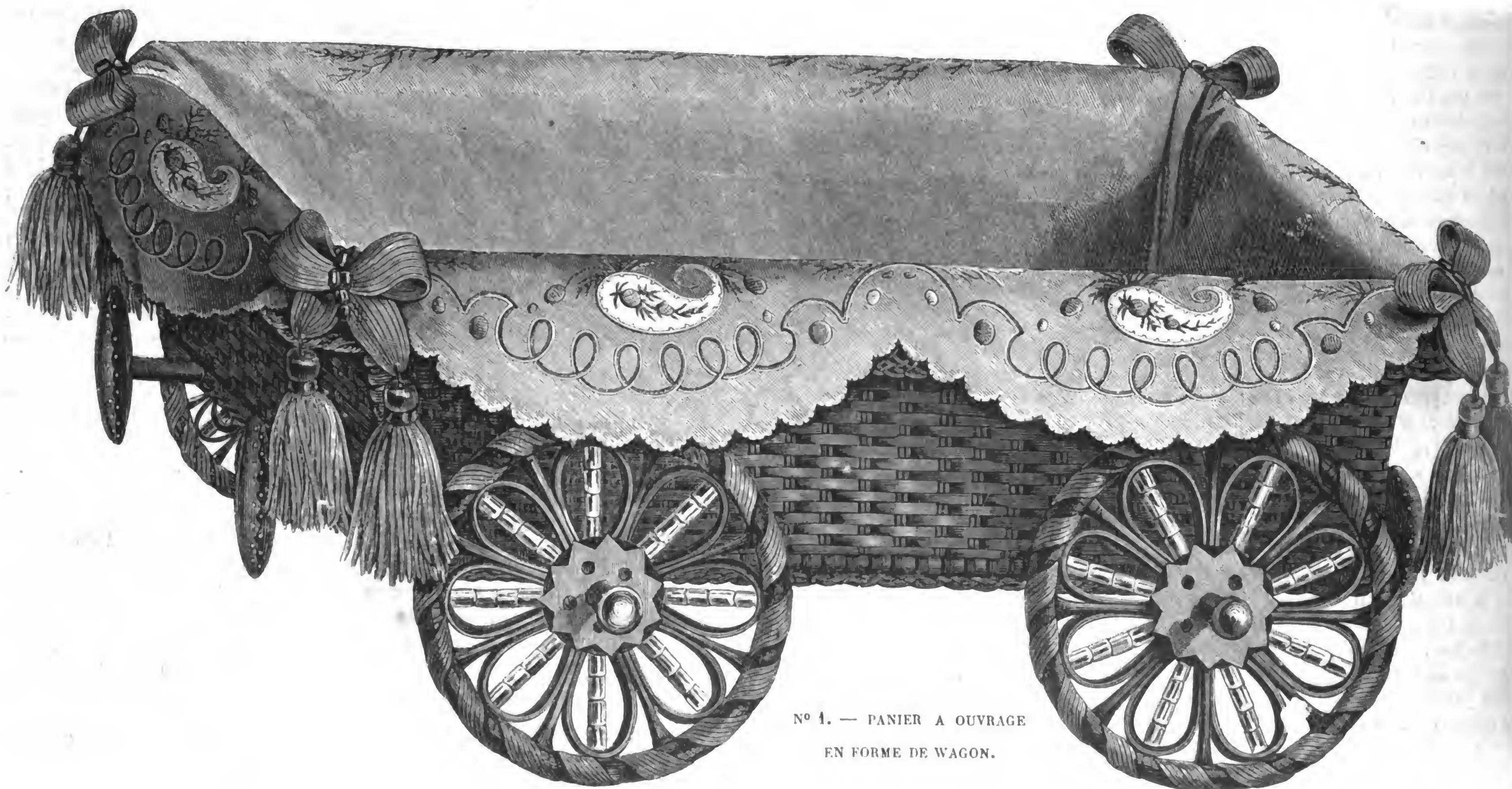
1er *tour*. — On prend la première maille sans la tri ter, — * on passe la deuxième maille et l'on tricote à l'e *droit*, la troisième maille *derrière* la deuxième; on t cote ensuite la deuxième maille, de façon que ces de mailles soient croisées. — On recommence depui jusqu'aux deux dernières mailles, qu'on tricote uni

2e *tour*. — On prend la première maille sans tricoter *. On passe la deuxième maille, on tricote troisième maille *devant* la deuxième à l'envers; p on tricote la deuxième aussi à l'envers. On reco mence depuis * jusqu'aux deux dernières maill qu'on tricote unies.

Ces deux tours composent le dessin, qui est origi et joli.

Crochet-velours.

On fait avec cette variété de *point au crochet* des c vertures de lit, des sacs de voiture, coussins de pied, On emploie de la laine, quelquefois on y joint de la s Le modèle que nous mettons sous les yeux de nos l trices se compose de raies roses (quatre tours) encadr par un tour noir, lequel est séparé du tour noir suiv par un tour en soie blanche — ou laine blanche. T crochet, proportionné à la grosseur de la laine qu'on v employer, peut servir pour exécuter ce point. — On



N° 1. — PANIER A OUVRAGE EN FORME DE WAGON.

une chaînette, puis on retourne l'ouvrage; on jette quatre fois la laine sur le crochet, on le passe dans la maille la plus proche, et l'on tire la laine au travers des quatre *jetés* et de la maille qui se trouve sur le crochet. — On jette quatre fois la laine sur le crochet, et l'on procède de la même façon jusqu'à la fin du tour. — Tous les autres tours sont pareils à celui-ci, seulement on passe le crochet ainsi que notre dessin l'indique, *entre les rouleaux* formés par les *jetés*.

MODES.

La physionomie générale des modes de cette saison est assez difficile à définir; elle ne s'écarte pas sensiblement des modes de l'hiver dernier, et, lorsqu'elle en diffère, c'est seulement par des détails fugitifs, insaisissables à cause de leur nombre et de leur variété. Nous allons cependant essayer de fixer quelques-uns de ses traits.

Quelques organes de la presse qui est spécialement consacrée au sujet dont nous nous occupons en ce moment, voulant faire du *nouveau* à tout prix, fût-ce aux dépens de la vérité et du bon goût, induisent leurs lectrices en erreur. Les uns annoncent qu'on ne fait plus de plis aux robes; les autres, voués à la persécution des volants, proclament leur déchéance. D'autres encore préconisent des ornements si étranges qu'ils n'ont pu être adoptés, même par le temps d'*étrangeté* qui court. Plus modestes, parce que nous considérons l'exactitude comme le plus sacré de nos devoirs, nous nous bornons à décrire ce que l'on porte réellement, et notre imagination abdique en faveur de notre véracité. On fait toujours des plis aux robes; seulement on les dispose quelquefois de la manière suivante : on en fait *un* ou *trois*, gros, doubles, par derrière, puis le reste de la jupe est plissé à plis simples. Quant aux volants, on en porte toujours, en variant leurs dispositions de façon à éviter seulement la combinaison surannée des trois ou des cinq grands volants; généralement, grands ou petits volants ne dépassent pas la hauteur du genou; on les surmonte de ruches à la *vieille*, de *chicorées*, de bandes, etc. Nous avons *lu*, nous ne disons pas *vu*, et pour cause, qu'on portait de l'or et des pierreries sur les chapeaux; c'est une calomnie : Dieu merci, on ne voit rien de pareil, à moins qu'il ne s'agisse de coiffures destinées à l'exportation lointaine et adressées à une ex-dame d'honneur de l'ex-cour d'Haïti : la marquise de la Roche-Blanche, qui est une négresse, se coiffe peut-être avec un chapeau orné de pierreries; mais nous n'en avons jamais vu sur les chapeaux des Parisiennes.

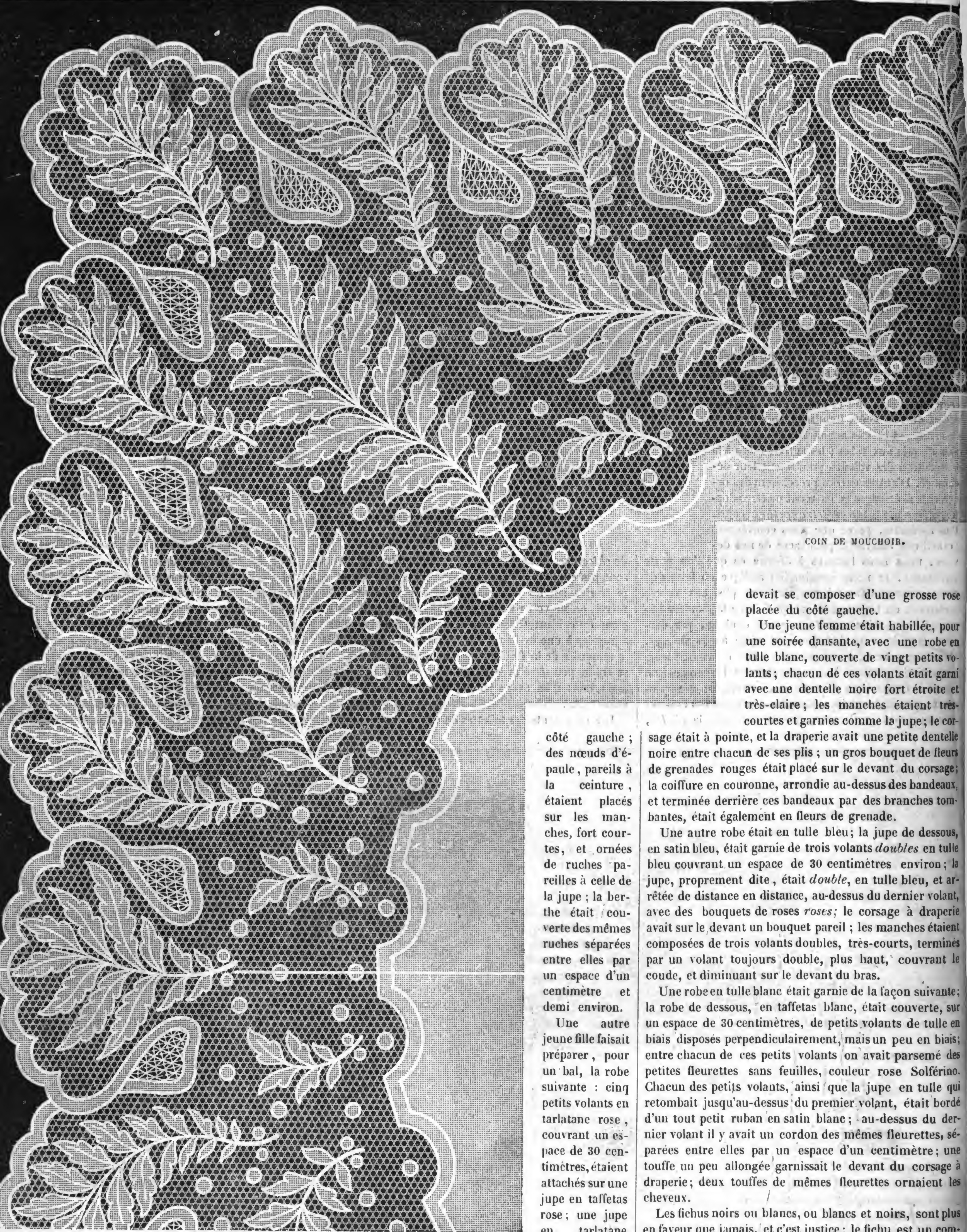


COIFFURE EN RUBAN DE VELOURS.

Les ornements des toilettes de ville échappent par leur nombre à toute classification; il n'est plus, ce bon temps où les trois volants de rigueur se reproduisaient sur toutes les robes et en toute étoffe, où l'imagination des couturières en renom se recueillait dans l'inaction et préparait ses forces afin de parcourir la carrière qu'elle remplit actuellement d'élans quelquefois désordonnés. Ainsi, aux dernières années sombres et austères du règne de Louis XIV succédèrent les folies de la régence; — mais il ne s'agit pas de citations historiques : citons plutôt, parmi les fantaisies du jour, celles qu'une femme raisonnable peut imiter sans déroger à ses habitudes.

Une robe en pou-de-soie, brodée de mille bouquets *Pompadour*, était garnie, au bas de la jupe, avec un volant tuyauté, ayant 6 centimètres de hauteur; ce volant s'arrondissait un peu au bas de la robe, et remontait sur les devants, en diminuant de hauteur jusqu'à la ceinture; le lé de devant n'avait point de volant au bas, et formait ainsi tablier; le corsage plat, à ceinture, était garni carrément, avec un volant pareil à celui de la jupe, de façon à imiter une pèlerine carrée, placée sur le corsage; les manches, très-amples, étaient bordées d'un volant pareil à celui de la jupe, mais ayant seulement 4 centimètres de hauteur. Ce volant était moitié vert, moitié noir, c'est-à-dire que quatre plis ou *tuyaux* verts alternaient avec quatre plis tout noirs. Cette combinaison serait plus simple et aussi distinguée si on la reproduisait sur une robe en pou-de-soie noir, avec le volant pareil à la robe. La jeune femme qui portait cette robe avait un mantelet-écharpe en velours noir, doublé en peluche blanche; ce mantelet était coupé droit; deux ou trois pinces l'arrondissaient autour des épaules; un volant — oui, vraiment — un volant en velours noir était placé au bas du mantelet par derrière; il n'avait guère que 10 centimètres de hauteur, et diminuait de largeur vers le bras, où il cessait tout à fait; les pans de l'écharpe étaient garnis avec un galon en passementerie; cette jeune femme avait laissé dans l'antichambre un grand manteau en drap qui l'enveloppait entièrement dans la rue.

N° 3. — FOND DE LA CORBEILLE.



COIN DE MOUCHOIR.

On prélude aux grandes réunions de l'hiver par quelques
ées dansantes. Une jeune fille, que nous connaissons,
it mis dernièrement une robe en tarlatane blanche ; la
e était entièrement garnie avec des ruches en tarlatane
sée, et composée d'une bande *double* en tarlatane ; le
sage, à la vierge, était rond ; une ceinture-écharpe en
an bleu, *frangé* aux extrémités, était nouée sur le côté gauche ; des nœuds d'épaule, pareils à la ceinture, étaient placés sur les manches, fort courtes, et ornées de ruches pareilles à celle de la jupe ; la berthe était couverte des mêmes ruches séparées entre elles par un espace d'un centimètre et demi environ.

Une autre jeune fille faisait préparer, pour un bal, la robe suivante : cinq petits volants en tarlatane rose, couvrant un espace de 30 centimètres, étaient attachés sur une jupe en taffetas rose ; une jupe en tarlatane retombait jusqu'au premier de ces volants (le plus rapproché du corsage) et était relevée de chaque côté avec deux rubans en velours noir, terminés par un grand nœud à longs bouts ; le corsage était à draperie, orné sur le devant avec une rose et quelques bouts de velours noir ; les cheveux devaient être relevés en rouleaux, terminés par une longue boucle dite *repentir*, et leur seul ornement devait se composer d'une grosse rose placée du côté gauche.

Une jeune femme était habillée, pour une soirée dansante, avec une robe en tulle blanc, couverte de vingt petits volants ; chacun de ces volants était garni avec une dentelle noire fort étroite et très-claire ; les manches étaient très-courtes et garnies comme la jupe ; le corsage était à pointe, et la draperie avait une petite dentelle noire entre chacun de ses plis ; un gros bouquet de fleurs de grenades rouges était placé sur le devant du corsage ; la coiffure en couronne, arrondie au-dessus des bandeaux, et terminée derrière ces bandeaux par des branches tombantes, était également en fleurs de grenade.

Une autre robe était en tulle bleu ; la jupe de dessous, en satin bleu, était garnie de trois volants *doubles* en tulle bleu couvrant un espace de 30 centimètres environ ; la jupe, proprement dite, était *double*, en tulle bleu, et arrêtée de distance en distance, au-dessus du dernier volant, avec des bouquets de roses *roses;* le corsage à draperie avait sur le devant un bouquet pareil ; les manches étaient composées de trois volants doubles, très-courts, terminés par un volant toujours double, plus haut, couvrant le coude, et diminuant sur le devant du bras.

Une robe en tulle blanc était garnie de la façon suivante ; la robe de dessous, en taffetas blanc, était couverte, sur un espace de 30 centimètres, de petits volants de tulle en biais disposés perpendiculairement, mais un peu en biais ; entre chacun de ces petits volants on avait parsemé des petites fleurettes sans feuilles, couleur rose Solférino. Chacun des petits volants, ainsi que la jupe en tulle qui retombait jusqu'au-dessus du premier volant, était bordé d'un tout petit ruban en satin blanc ; au-dessus du dernier volant il y avait un cordon des mêmes fleurettes, séparées entre elles par un espace d'un centimètre ; une touffe un peu allongée garnissait le devant du corsage à draperie ; deux touffes de mêmes fleurettes ornaient les cheveux.

Les fichus noirs ou blancs, ou blancs et noirs, sont plus en faveur que jamais, et c'est justice ; le fichu est un compromis entre le corsage décolleté et le corsage montant qui tend à disparaître des toilettes un peu parées ; on met un corsage décolleté recouvert d'un fichu pour une petite soirée, même pour un dîner, ne fût-il pas tout à fait de *cérémonie*. On met avec les fichus des manches demi-longues pareilles au fichu ; nous publierons prochainement quelques patrons des plus jolis modèles de ce genre.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'événement le plus considérable du mois qui vient de s'écouler est, sans contredit, la disparition de l'année 1860 et l'avénement de l'année qui lui succède. Elle est arrivée au milieu de la fureur des éléments déchaînés, et, dans la première journée de son existence, elle a accablé les infortunés Parisiens de toutes les rigueurs les plus contradictoires : la pluie et la neige, la tempête et la gelée n'affligent d'habitude l'humanité qu'à tour de rôle; tous ces fléaux se sont produits ce jour-là simultanément, et quelques esprits superstitieux se sont déjà demandé avec inquiétude s'ils ne devaient pas considérer cette triste journée comme un symbole, et voir, dans le déchaînement des éléments en courroux, l'image des destinées que l'année 1861 réserve à l'humanité.

C'est peut-être pousser la superstition un peu loin que d'attribuer une si notable importance au premier jour du mois de janvier ; l'année est une période composée de douze mois, mais c'est une convention humaine, et même le date assez récente, qui en fixe le commencement au mois de janvier. Il semblerait plus logique, et plus poétique à la fois, de placer ce commencement au *renouveau* de la nature, au moment où le printemps *recommence* réellement l'année, où tout se pare, autour de nous, des couleurs tendres et gaies qui sont inhérentes à tout ce qui commence la vie. Sans remonter jusqu'aux Égyptiens, qui avaient fixé le premier jour de l'an au dernier jour du mois de février, ni jusqu'aux Romains, qui, avant la réforme de Numa, commençaient l'année au mois de mars, nous nous arrêterons un moment à une époque plus rapprochée de nous, afin de constater que, sous la première race des rois de France, le premier jour de l'an était fixé au premier jour de mai; sous la deuxième race, les *clercs* réussirent à faire dater l'année du solstice d'hiver; mais, sous la race suivante, l'usage de commencer l'année à Pâques prévalut et se maintint jusqu'à Charles IX. A cette époque, les savants l'emportèrent comme les *clercs* de la deuxième race; or les savants sont assez indifférents à la poésie, aux harmonies de la nature, et, de plus, leur qualité même de savants les met en hostilité permanente avec les grâces de la jeunesse, car ils ne sont *savants* qu'à la condition d'étudier depuis fort longtemps, et par conséquent d'avoir oublié tout ce qui se rattache aux premières années de la vie. Le fait est qu'ils ont destitué le printemps, qu'ils lui ont enlevé l'honneur de commencer l'année, et que, malgré les remontrances des parlements, l'année nouvelle nous apparaît, au milieu des frimas, des tristesses de la nature désolée, à une époque qui ne commence aucune saison. Les savants n'en font jamais d'autres : le détail, à l'étude duquel ils vouent leurs facultés, leur fait perdre de vue l'ensemble de toutes les choses, les affinités qui en forment les véritables liens, qui en expliquent l'origine et la fin ; — et voilà pourquoi le bon sens n'est pas toujours d'accord avec leurs décisions.

Paris est un peu revenu des agitations fiévreuses du jour de l'an, qui jette toute sa population sur le pavé, et oblige chacun des individus qui la composent à circuler en compagnie d'un paquet. Le présent le plus adopté cette année a été un album destiné à contenir des cartes photographiques et portant à sa première page le portrait du donataire. Ces albums sont devenus, en effet, l'une des nécessités de la vie actuelle; on y met ses parents, ses amis, et les sympathies politiques ou artistiques s'y révèlent dans un pêle-mêle pittoresque.



EXPLICATION DES TOILETTES DE BAL.

Toilette de jeune fille. Robe en tarlatane blanche, garnie avec onze ruches doubles en tarlatane blanche : ces ruches sont toujours plus étroites en se rapprochant du corsage; on ourle une bande de chaque côté, puis on la plisse au milieu, pour composer ces ruches qui garnissent aussi le bas de la draperie ornant le corsage. Un pavot rose et un pavot blanc sont placés dans les cheveux du côté gauche.

Robe en tulle bleu posée sur une jupe en satin de même couleur; quatre grands bouillonnés en tulle sont disposés en *ondulations* sur la robe de tulle, et séparés entre eux par des ruches en tulle blanc, bordé avec une dentelle noire très-étroite et fort claire. La berthe et les manches se composent de bouillonnés et de ruches. La coiffure est une couronne de roses nuancées.

L'album photographique répond aux principaux besoins de notre époque : le bon marché et la variété; grâce à cette ingénieuse découverte, on peut modifier instantanément ses sympathies, quelles qu'elles soient. Le même cadre peut servir à contenir les représentants des principes les plus opposés, — une petite carte est si vite déplacée et remplacée! L'éclipse transitoire ou définitive d'une personne disparaissant de la collection dont il faisait partie est un symptôme d'une haute gravité, et qui accuse les dispositions secrètes dont on est animé pour la personne qui a dû céder sa place à une carte nouvelle représentant un individu plus considérable ou bien une figure

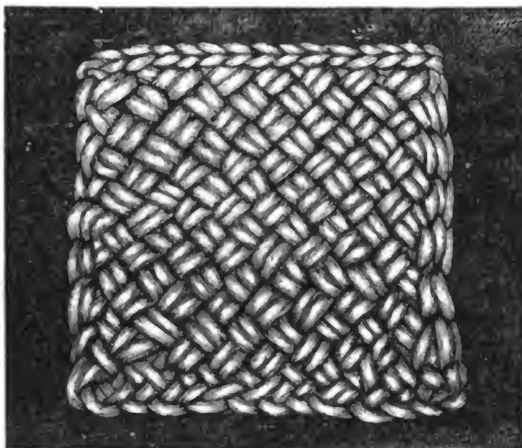
plus sympathique; Madame P*** a presque cessé ses relations avec madame G***, parce que celle-ci l'a remplacée dans son album par la carte de la comtesse de M***; elle a trouvé ce procédé significatif, et ne veut plus reparaître dans ce salon, d'où elle a été bannie en effigie. A côté des visages connus et aimés on place, ainsi que nous le disions tantôt, les personnages remarquables de notre époque; une collection sagement composée offre un intérêt réel; malheureusement on confond souvent les célébrités avec les illustrations, et près d'un maréchal de France on trouve l'effigie d'un danseur d'opéra ou la physionomie d'une demoiselle qui est figurante dans un petit théâtre. C'est là encore l'un des traits caractéristiques de notre époque, qui méconnaît trop souvent les sages préceptes qui lui ont été légués sous forme de proverbes; elle oublie que tout ce qui reluit n'est pas or, et confond aisément, ainsi que nous venons de le dire, la célébrité avec l'illustration.

Dans laquelle de ces deux catégories faut-il ranger l'auteur heureux d'*Orphée aux enfers*, qui se trouve être, en même temps, l'auteur malheureux de *Barkouf*, opéra-comique qui a eu le tort d'être seulement burlesque? Un malheur ne vient jamais seul: on dit que le *Papillon* ne bat plus que d'une aile à l'Opéra, et que, sans le talent remarquable de mademoiselle Livry, sa destinée ne serait pas meilleure que celle de *Barkouf*. Le héros de cette dernière œuvre est ou plutôt *fut* un chien: on abuse un peu, soit dit en passant, du règne animal, et, pour peu que l'on continue à exploiter cette carrière, les théâtres feront concurrence aux *animaux savants*, et les directeurs seront forcés d'ajouter une ménagerie bien dressée au personnel composant leurs compagnies dramatiques et lyriques. La chèvre du *Pardon de Ploërmel* n'a nullement augmenté le mérite de l'œuvre de M. Meyerbeer, et les aboiements de *Barkouf* n'ont pas suffi pour lui assurer une brillante destinée. L'auteur de ce dernier opéra, M. Offenbach, avait trouvé le succès dans un genre de musique particulièrement agréable à nos contemporains, qui aiment à rire, — et l'on n'a point manqué de remonter jusqu'à la mythologie et d'y rechercher la vieille fable du jeune et imprudent Icare pour rappeler à M. Offenbach les dangers attachés à toute ambition trop téméraire.

L'année a fini comme elle avait commencé, c'est-à-dire que l'on n'est point précisément accablé de chefs-d'œuvre scéniques. Le genre dit *revue* baisse chaque année; l'esprit de camaraderie, ou plutôt de *réclame*, est le seul qu'on y trouve, et la revue des Variétés: *Oh! là là, que c'est bête tout ça*, a tenu, chose rare, tout ce que son titre promettait.

On danse déjà un peu, mais plutôt chez les étrangers qui importent leurs habitudes à Paris que chez les Parisiens proprement dits. Nulle part, en effet, les plaisirs de l'hiver ne commencent aussi tard qu'à Paris, si ce n'est à Londres, où il n'y a pas d'hiver du tout, et où l'on ajourne toutes les réunions au printemps. Les Russes sont très-nombreux, et plusieurs familles se naturalisent parisiennes par le bon goût des fêtes qu'elles organisent; nos lectrices ne trouveront pas ici les noms de ces étrangers hospitaliers; ces noms n'apprendraient rien à ceux qui les connaissent, et ne peuvent offrir aucun intérêt à ceux qui les ignorent.

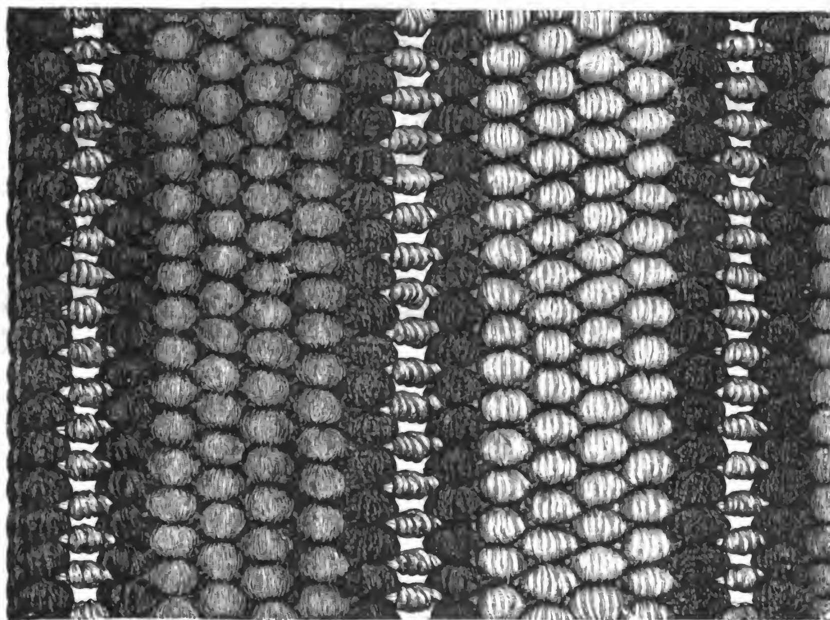
En général, les noms propres nous ont toujours semblé devoir être écartés du compte rendu des fêtes mondaines; en les livrant à la publicité sans y être autorisée, la chronique se rend coupable d'indiscrétion, tandis qu'elle devient complice d'un travers vaniteux si elle paye l'hospitalité qu'elle a reçue en flattant le besoin qu'éprouvent quelques personnes de faire parler d'elles à propos de tout. Aussi ne faut-il pas s'y tromper: à part quelques noms aguerris avec la publicité à laquelle ils appartiennent, bon gré, mal gré, on ne rencontre jamais dans ces comptes rendus les détails qui seraient vraiment intéressants, parce que les maisons qui mériteraient d'être citées pour les agréments qu'y trouve une compagnie bien choisie, évitent soigneusement les indiscrétions malséantes qui pourraient les mettre en vue et les rendre l'objet d'une attention importune. Il résulte forcément de cet état de choses que la chronique, pas plus que l'histoire, ne brille par son exactitude, et que, lorsqu'elle n'emprunte pas ses anecdotes aux recueils d'*ana*, elle en est réduite à enregistrer les faits et gestes de quelques individus qui ne s'attendaient guère à acquérir la célébrité si facilement. Nous avons quelquefois éprouvé une certaine humiliation en constatant les..... exagérations auxquelles se livraient quelques chroniqueurs; si nous ne nous trompons, ils méconnaissent souvent leur rôle, et l'amoindrissent à plaisir; ils doivent étudier la physionomie générale de leur époque, essayer de la fixer par les détails qui peuvent avoir un intérêt à peu près général, au lieu de se livrer à des citations qui dénoncent seulement l'indigence de leur



TRICOT POUR COUVERTURE, ETC.

pensée. Les lecteurs d'un journal sont-ils bien désireux d'apprendre que la baronne de *** a donné un bal, et que la marquise de *** a ouvert *ses salons*, dont il serait plus exact de parler au singulier? Nous ne le pensons pas, et nous ne croyons pas non plus que les indiscrétions *écrites*, et, qui plus est, *imprimées*, soient de meilleur goût que les indiscrétions verbales.

Un personnage qui a fait beaucoup parler de lui parce qu'il a beaucoup parlé de tout le monde, *M. Eugène Jacquot dit de Mirecourt*, ainsi que le qualifiaient les termes des nombreux jugements rendus contre lui, vient de mourir loin de son pays, et dans le dénûment le plus complet. Cette triste fin est une grande leçon, qui mérite d'être remarquée; elle absout peut-être l'individu, puisque la souffrance est une véritable expiation; mais elle constitue un acte de justice qui satisfait la conscience des gens équitables. M. Eugène Jacquot avait pour industrie avouée la fabrication de petits livres intitulés: *Biographies des Contemporains*. Le scandale et la médisance étaient les éléments auxquels il demandait le succès; des



CROCHET-VELOURS.

condamnations judiciaires furent à plusieurs reprises obtenues contre lui pour satisfaire la justice humaine. La justice divine a prononcé à son tour, et tous ceux que révolte l'impunité accordée aux mauvaises actions peuvent, tout en plaignant l'individu, éprouver cette satisfaction inséparable de la légitimité des peines et des récompenses. L'antiquité représentait la Punition atteinte de claudication; elle marche lentement, en effet, mais elle arrive. Si donc l'équité s'afflige et s'indigne quelquefois de l'impunité apparente des méchants, on peut lui conseiller la patience, et lui prédire que tôt ou tard nul ne saurai 'échapper à la rémunération, pas plus qu'au châtiment, du à ses actions, quelles qu'elles soient.

Nous ne voulons pas quitter nos lectrices sans leur s gnaler une entreprise qui nous semble devoir leur êt profitable. De nos jours, l'ignorance n'est plus permi aux femmes: si elles sont riches, l'ignorance les décon dère; si elles sont pauvres, elle les fait descendre à la co dition des manœuvres, en réduisant leurs moyens d'exi tence à quelques professions manuelles, en les encha nant à des occupations pénibles, rétribuées par un salai insuffisant. Notre époque ne prêche pas aux femmes l'i *galité des droits politiques*, — certaines folies n'o qu'un temps, — mais elle leur enseigne à acquérir la co sidération en acquérant l'instruction, qui écarte les da gers inhérents aux existences oisives, qui ennoblit la r chesse en élevant l'âme, et qui sauve la pauvreté des épreuves les plus cruelles. Aussi l'éducation des jeun filles est-elle de nos jours l'objet des soins les plus part culiers, et l'étude des arts est considérée dans toutes l classes de la société comme une ressource contre les p rils de l'oisiveté, ou comme une protection contre le d nûment. L'art de la peinture est celui qui réserve a femmes, dans ses diverses branches, les ressources l plus convenables et les plus productives; les publicatio illustrées, la peinture sur porcelaine, les dessins po étoffes, leur ouvrent une carrière dans laquelle le sen ment d'élégance, qui fait partie de leur organisation, le assure la première place; ces industries artistiques so de nature à être exercées paisiblement, au sein de la f mille, et cette considération est l'une des plus puissant parmi celles qui nous décident à faire connaître le cou intitulé: *Entretiens sur les beaux-arts*, exclusiveme consacré aux femmes, par un peintre honorableme connu, M. Louis Bauderon.

Ce cours a lieu rue Pavée-Saint-André, n° 18; les hom mes n'y sont pas admis. Homme du monde, peintre talent et critique éclairé, M. Bauderon sait enseigner a femmes tout ce qu'elles doivent apprendre pour connaît et aimer la peinture, et chacune de ses études sur l chefs-d'œuvre de toutes les époques est accompagnée l'analyse des procédés particuliers aux grands maîtres. cours, comprenant la théorie et la pratique à la fois, se utile aux femmes de toutes les conditions: aux unes enseignera à apprécier l'art, — aux autres, à le pratiqu — et c'est dans le but d'être utile au plus grand nomb possible que M. Bauderon a fixé un prix peu élevé po ces séances. L'admission aux quinze *entretiens* coû 30 fr. On souscrit rue Pavée-Saint-André, 18, ou bie rue Vintimille, 16, chez M. Bauderon. Les prospectus so distribués, soit au cours même, soit chez M. Bauderon.

Les *annonces* proprement dites so étrangères à nos habitudes; s'il nous a rive de contrevenir à la loi que nous no sommes imposée à cet égard, c'est uniqu ment dans les occasions où l'intérêt bie entendu de nos lectrices nous oblige à le donner un renseignement utile.

EMMELINE RAYMOND.

DESCRIPTION DE TOILETTES

Robe en satin blanc, entièrement r couverte de volants gaufrés en crê blanc; ces volants sont disposés sur devant, en forme de tablier, c'est-à-di que sur chaque côté le volant de devan séparé du volant qui le continue auto de la jupe, croise sur celui-ci en dim nuant de largeur; un bouquet de ros est placé à chaque point de jonction d volants, qui sont au nombre de douz ces bouquets de roses, disposés en tabli sur la jupe, continuent sur le corsage forme de bretelles; ils sont placés au-dess d'un volant tuyauté en crêpe forma les bretelles. Des volants sont disposés en échelle sur devant du corsage, entre les deux garnitures de bouque de roses. Les manches se composent d'un volant de crê retenu par une rose. Couronne de roses dans les cheveu

Robe de velours épinglé bleu; la jupe est garnie av un volant en dentelle blanche, surmonté d'une garnitu en plumes bleues. Engageantes en dentelle blanche, su montées de la même garniture en plumes; berthe com posée de deux biais en velours épinglé; longues plum bleues pour coiffure.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

NOUVELLE.

RIKKE-TIKKE-TAK.

Suite.

IV

Le lendemain, de bonne heure, le colonel et son compagnon suivaient le sentier capricieux qui mène, à travers la bruyère, de Lichtaert à Moll.

Le soleil brillait de tout son éclat dans le ciel bleu, et faisait monter dans la plaine sablonneuse des vapeurs ondoyantes qui lui donnaient l'aspect d'un ardent océan de flammes blanchâtres et sans couleur. Le parfum particulier à la bruyère et l'odeur des feux de *sarts* (*) embaumaient l'atmosphère; les grillons chantaient leur monotone chanson, et mille autres petits êtres fourmillaient dans la bruyère fleurie. Tout cela agit sur le colonel avec une irrésistible puissance : c'était au milieu de cet air tant aimé qu'il avait passé ses plus belles années; tout, autour de lui, tout, jusqu'au brin d'herbe maigre et chétif, réveillait au fond de sa mémoire d'émouvants souvenirs : aussi chevauchait-il, la tête penchée, devant son compagnon, et laissait-il flotter la bride de son cheval en gardant le plus profond silence.

Pendant plus d'une heure le jeune lieutenant respecta ce silence de son supérieur; mais il finit cependant par rapprocher son cheval du sien, et dit d'une voix consolatrice :

« Colonel, chassez donc votre tristesse. Je conçois très-bien le désir que vous éprouvez de retrouver votre enfant; mais un homme comme vous, qui cent fois a vu en face l'ennemi et la mort sans trembler, doit-il se laisser abattre par une douleur vulgaire?

— Une douleur vulgaire, » répondit le colonel; « en effet, Adolphe, c'est une douleur vulgaire; mais elle n'en est pas moins profonde pour cela. Comprenez bien ceci, mon ami : dans ma vie entière, je n'ai jamais aimé qu'une seule femme; bien qu'elle ne fût qu'une paysanne, son souvenir me poursuit partout, même jusque sur le champ de bataille. Elle est morte, la pauvre Barbe! mais elle m'a laissé un enfant, gage de notre amour, qu'elle m'a donné au prix de sa vie. Et craindre que cette chère fille, unique fruit de notre union, soit réduite à mendier pour vivre, à souffrir la faim et l'injure, tandis que j'ai les moyens de la rendre heureuse à jamais! Savoir que du haut du ciel Barbe me demande peut-être compte de son enfant!.....

— Colonel, colonel, » dit le lieutenant, « vous poétisez trop votre douleur : ce n'est pas le moyen de la diminuer. Considérez donc les choses avec sang-froid. A coup sûr un soldat a toujours assez de puissance sur son âme pour se consoler d'un malheur, fût-il plus grand encore que le vôtre.

— Croyez-vous donc, Adolphe, » répliqua le colonel, « que l'on cuirasse de fer son cœur aussi facilement que sa poitrine? Vous vous trompez..... Je sais que vous vous imaginez être insensible, et vous en semblez même tout fier.... cependant vous êtes le jouet d'une illusion. Il y a six ans, n'est-ce pas, que vous avez quitté votre village? Eh bien, parlez franchement : si vos yeux découvraient tout à coup là-bas, à l'horizon, la chaumière qu'habite votre vieille mère, pleureriez-vous ou non? »

Le jeune lieutenant garda quelques instants le silence, et répondit en baissant les yeux comme s'il eût été honteux de son aveu :

« O colonel, je tomberais à genoux et je pleurerais!

— Ah! vous devez alors comprendre facilement aussi que je m'abandonne tout entier à l'espoir de retrouver ma fille, et que je fondrais en larmes si Dieu m'accordait ce bonheur. Sachez-le, Adolphe, je n'ai plus ni mère, ni père, ni frère..... pas un parent même! Un seul être au monde se rattache à moi par les liens du sang et par le souvenir : cet être, c'est l'enfant de la pauvre Barbe. En mourant, elle le déposa dans mes bras, et me dit à l'heure de l'agonie : Oh! je t'en supplie, mon ami, aime-la toujours! »

(*) Les *sarts* sont des gazons de courte bruyère qu'on détache du sol avec la bèche et qui sont réunis en morceaux sur toute l'étendue des plaines campinoises. Ces *sarts* sont brûlés comme de la tourbe, et répandent dans l'air une odeur particulière qui, lorsque le temps est favorable, annonce à une distance étonnante le pays de la bruyère. Quiconque a habité la Campine pendant quelque temps, s'en éloignât-il ensuite pendant vingt ans et plus, n'oublie jamais cette odeur des *sarts*.

La voix du colonel était si étouffée en prononçant ces mots, que le lieutenant, par respect pour son émotion, demeura en arrière et se tint silencieusement à quelque distance de lui. Peu de temps après, le colonel ralentit lui-même le pas de son cheval, et attendit son compagnon. Puis, étendant la main en avant, il dit, profondément ému :

« Adolphe, si vous posiez la main sur mon cœur, vous sentiriez avec quelle force le sang se précipite dans mes veines. Ne vous étonnez pas, mon cher ami, de ce que mes yeux se remplissent de larmes. Voyez-vous là-bas, au-dessus des genévriers, ce hêtre gigantesque qui élève au bord du ruisseau sa cime majestueuse? Cet arbre a entendu ma première parole d'amour..... Sous son ombre, une tremblante jeune fille a reçu mon timide aveu. Tout me connaît ici : l'herbe, la bruyère, le ruisseau, les arbres, tout me salue dans un langage émouvant. Allons, mettons pied à terre : je veux voir si l'écorce du hêtre a gardé la marque qu'y a gravée notre amour!..... »

Ils menèrent, pendant quelque temps, leurs chevaux par la bride, jusqu'à ce que, ne pouvant avancer plus loin avec leurs montures, ils les attachèrent à deux arbres, et sautèrent au delà du ruisseau. Arrivé devant le hêtre, le colonel joignit les mains, courba la tête, et contempla fixement le signe gravé qui rayonnait à ses yeux comme un salut de Barbe.

Soudain, comme si une mystérieuse secousse l'eût frappé, il tressaillit et prêta l'oreille à un bruit lointain. Le lieutenant, effrayé du brusque mouvement du colonel, mit involontairement la main au côté habitué à porter l'épée; mais un signe impératif lui ordonna le plus profond silence.

Au delà des aunes qui s'étendaient au bord du ruisseau retentissaient des sons doux et argentins, et bientôt l'on entendit distinctement une voix, qu'on eût dit une voix d'enfant, chanter :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout!
Rikke-tikke-tou.

Le colonel demeura toujours immobile, bien que la voix lointaine se tût. Il attendait vraisemblablement un second couplet. N'entendant rien, il chanta lui-même avec une douceur singulière :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Façonnons
Le fer rouge,
En bons forgerons,
Et qu'aucun ne bouge
Avant l'œuvre à bout;
Rikke-tikke-tou!

Rien ne répondit à sa voix : la haie d'aunes demeura muette. Il courut au lieutenant, l'entraîna par la main, et lui dit d'une voix altérée :

« Venez, venez, mon ami! je suis tout tremblant, je ressens une mortelle émotion. C'est Barbe que vous venez d'entendre, c'est sa voix, c'est sa chanson!... Que me réservez-vous, ô mon Dieu? »

Tout à coup le colonel arrêta son compagnon, et, sans parler, lui montra une jeune fille assise sur l'herbe, au pied d'un massif de genévriers. Elle semblait ignorer qu'on l'épiât, car ses grands yeux regardaient fixement dans la direction du hêtre, et les doigts de sa main droite étaient posés devant sa bouche entr'ouverte, comme si elle eût voulu écarter d'elle tous les bruits de la lande pour n'en percevoir qu'un seul.

Le colonel fit un mouvement pour se rapprocher d'elle, et seulement alors elle s'aperçut avec effroi que des personnes inconnues la considéraient attentivement. Cependant sa crainte disparut à l'instant, et un indéfinissable sourire brilla dans son regard à l'adresse des deux étrangers.

Le colonel, vaincu par l'impatience, courut à la jeune fille, s'agenouilla auprès d'elle, prit une de ses mains, et lui demanda d'une voix tremblante :

« Mon enfant, quel est votre nom?

— Léna, » répondit-elle.

Un cri douloureux s'échappa du sein du malheureux officier; il s'écria avec désespoir :

« Léna? O ciel! ce n'est pas elle! »

Des larmes jaillirent de ses yeux, et il cacha son visage dans ses mains. Le jeune lieutenant voulut le relever, mais le colonel le repoussa doucement; il lui fit signe qu'il voulait qu'on le laissât s'abandonner librement à sa douleur.

Léna considéra alternativement les deux inconnus d'un air interrogateur; entendant et voyant alors celui qui s'était agenouillé pleurer amèrement, elle prit elle-même la main du colonel, et dit d'une voix pleine d'une douce commisération :

« Qu'est-ce qui cause votre chagrin, monsieur? La chanson de Rikke-tikke-tak vous fait-elle de la peine? Je ne la chanterai plus. »

Le colonel, saisi par le son de sa voix, essuya vivement ses larmes, et, se rapprochant davantage encore de la jeune fille, lui demanda d'une voix rapide et pleine d'anxiété :

« Dites-moi, ma fille, qui vous a appris cette chanson?

— Je ne sais pas, » répondit-elle avec douceur, « je la sais depuis bien longtemps, mais je ne saurais dire depuis quand.

— Ne vous souvenez-vous pas, mon enfant, que lorsque vous étiez toute jeune, vous entendiez toujours comme un bruit de marteaux frappant tour à tour sur l'enclume? »

Léna ne répondit rien à cette question, mais ses yeux s'ouvrirent tout grands, et elle porta la main à son front comme si elle eût voulu en dégager un souvenir.

« Écoutez, dit le colonel plus rapidement encore, écoutez si vous n'avez pas souvent entendu ceci? »

Et frappant du manche de sa cravache la paume de sa main, il imita le trépignement des marteaux sur l'enclume, et chanta :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Forgerons,
En cadence
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout!
Rikke-tikke-tou.

La jeune fille se mit à trembler de tous ses membres jusqu'à la fin du couplet, et s'écria alors avec un transport de joie :

« Oui, oui, Rikke-tikke-tak! »

Et elle frappa des mains aussi sur le rhythme de la chanson.

« Ne vous souvenez-vous pas, ma fille, qu'un homme vous faisait danser sur son genou sur l'air de Rikke-tikke-tak? »

Léna posa un doigt sur sa bouche et ferma les yeux. Après un instant de silence, elle répondit à mi-voix, comme si elle doutait :

« Cet homme... cet homme... c'était mon père! »

A ce mot, un frisson subit parcourut tout le corps du colonel; il ouvrait déjà les bras pour embrasser Léna, mais il se contint encore et demanda :

« O mon enfant! votre nom est-il bien Léna? Réfléchissez un peu....... Ne savez-vous pas le nom que l'homme vous donnait quand vous alliez à cheval sur son genou? »

Léna fixa les yeux sur le sol, et songea un instant; puis elle dit d'une voix hésitante :

« Il disait : Chère... chère... chère Monique!

— Ma fille! ma fille! » s'écria le colonel d'une voix si éclatante qu'on eût pu l'entendre au loin; et il enferma Monique dans ses bras.

La jeune fille leva lentement vers lui ses yeux noirs, lui sourit doucement, et, succombant à l'émotion, s'affaissa bientôt sur le sein palpitant de son père.

Une heure après, le colonel, donnant le bras à sa fille, s'éloignait du massif d'aunes et prenait le chemin de Moll; le lieutenant montait l'un des chevaux et conduisait l'autre par la bride. Le pâle visage de Monique était coloré d'une légère rougeur semblable à celle qui teint les pétales de certaines roses blanches; ses yeux ne pouvaient se détourner de son père et elle lui souriait avec bonheur; lui, de son côté, caressait la tête et les épaules de la jeune fille, et souvent l'arrêtait pour poser un baiser sur son front.

Ils marchèrent ainsi à travers la bruyère, faisant de fréquentes haltes, jusqu'au moment où ils aperçurent à leur droite la ferme solitaire, et ne purent faire un pas de plus sans s'éloigner de celle-ci.

L'intention formelle du colonel était de ne pas mettre

le pied dans cette maison où sa fille infortunée avait subi un si long martyre ; il voulait surtout s'épargner la vue de la méchante femme qui avait changé le nom de l'enfant qu'on lui avait confiée, pour s'approprier la cassette de fer et la somme qu'elle renfermait. Aussi tira-t-il avec une sorte d'impatience la main de Monique, et s'efforça-t-il, par de douces paroles et de tendres caresses, de captiver son attention et de la détourner de la ferme. Assurément Monique lui avait tout raconté et lui avait parlé avec un amour ingénu du jeune paysan qui l'avait si fidèlement et si généreusement protégée et aimée. Le colonel présumait bien qu'elle ne se séparerait pas sans chagrin de celui qui avait été pour elle un frère et un consolateur dans ses amères souffrances ; mais, quelque fervente que fût la reconnaissance avec laquelle Monique avait parlé de Jean, son père n'en ressentait pas moins une profonde répulsion pour le fils d'une femme aussi cruelle que la fermière, et eût volontiers brisé pour jamais toute relation avec la méchante famille.

Malgré la sollicitude inquiète de son père, Monique s'arracha soudain de ses bras, tourna les yeux vers la ferme et s'arrêta immobile.

Le colonel respecta quelque temps sa profonde émotion; mais bientôt il vit des larmes abondantes s'échapper de ses yeux, et lui dit :

« Chère Monique, se peut-il que tu t'affliges de quitter un lieu où l'on t'a fait tant de mal?

— N'en mourra-t-il pas? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

— Ne songe pas à cela, mon enfant. Ton éloignement l'attristera peut-être d'abord, mais il se consolera bientôt et t'oubliera. »

Un feu étrange brilla dans le regard de la jeune fille.

« M'oublier? s'écria-t-elle ; lui, oublier sa sœur ! Oh ! si je pouvais le revoir une fois encore ! — Tenez, tenez... le voilà ! Jean ! Jean ! »

Et, rapide comme une flèche, elle courut à travers la bruyère vers le jeune paysan qu'elle avait vu au loin passer au milieu des aunes; elle s'élança vers lui les bras ouverts, et dit :

« Jean, je pars... je m'en vais loin, loin d'ici... »

Le jeune homme la contemplait avec étonnement, et semblait ne pas la comprendre. Elle pourtant montra du du doigt la bruyère, et reprit:

« Voyez, mon père vient là-bas. C'était la voix qui parlait toujours en moi.

— Ce riche monsieur votre père? murmura Jean avec une émotion croissante.

— Oui, et je ne m'appelle plus Léna; mon nom est bien plus beau! Monique! »

Le jeune paysan, qui sentit alors seulement toute l'étendue de son malheur, se prit à trembler comme un roseau, et, muet, promena des yeux égarés du colonel à la jeune fille. Bientôt il saisit convulsivement d'une main le tronc d'un aune, et y appuya la tête et les épaules en pleurant à chaudes larmes.

Monique comprit la douleur qui devait briser son cœur; elle jeta les bras au cou de Jean, détacha avec une douce violence sa tête du tronc de l'arbre, et posa, pour la première fois de sa vie, un ardent baiser sur le front du jeune homme.

« Jean ! Jean ! s'écria-t-elle, ne sois pas triste, je reviendrai, bien sûr! Va, je souffre assez aussi de devoir te quitter ! »

Ces témoignages d'amour parurent donner plus de force au jeune homme; avec une tristesse plus calme il contempla la jeune fille en pleurs, qui avait toujours le bras passé autour de son cou... Mais l'arrivée du colonel interrompit soudain l'effusion de leurs sentiments réciproques. Le père ne vit dans cette scène rien autre chose qu'un épanchement d'amitié entre deux enfants. Il s'approcha du jeune paysan, lui prit la main et dit :

« Jean Daelmans, je vous remercie de la bonne amitié que vous portez à ma fille. Si vous avez jamais besoin d'un protecteur, vous en trouverez toujours un en moi. Nous partons pour Moll, et de là pour la France. Ne vous affligez pas, mon garçon, du bonheur de Monique : ce ne serait pas bien de votre part. Venez tout à l'heure à Moll, à l'*Aigle* ; vous pourrez encore y passer quelques heures avec Monique. Je veux en attendant vous donner une légère récompense... »

En disant ces mots il mit dans la main du jeune paysan quelques napoléons. Au lieu de paraître reconnaissant, Jean jeta un regard de colère au colonel, et sembla comprendre à peine ce qui se passait.

« Et maintenant partons, » dit le colonel à sa fille; « il faut nous hâter. Modère ta douleur : à Moll vous vous retrouverez encore ensemble assez longtemps. »

Monique, les yeux brillants de larmes, saisit la main de son ami, et dit en s'éloignant à pas lents.

« A bientôt donc, Jean, à bientôt! »

Le jeune paysan baissa les yeux et demeura un instant immobile. Lorsqu'il releva la tête, le colonel et Monique étaient hors de sa vue. Alors seulement il sentit dans sa main quelque chose de lourd; il considéra les pièces d'or avec un méprisant sourire, et les jeta loin de lui dans la bruyère.

Il se laissa tomber au pied de l'arbre, et cacha son visage dans ses deux mains.

Quelques jours plus tard, une belle chaise de poste quittait le village de Moll. Trois personnes s'y trouvaient, un militaire aux traits graves et imposants, une charmante jeune fille et un jeune officier.

(La suite prochainement.)



ADIEU.

S'ef-	sans	com-	nier	fa-	tour ;	né-	pir :
mence,	à	née	re-	ant	sou-	cou-	Dé-
est	feuille	der-	pect	ta	ne	Si	le-
ton	Res-	part	a-	tu	toi	jà	ron-
fi	t'en	nous	pour	dé-	vec	Tu	ses
ô-	Quand	dèle	vas,	nous	le	ton	ton
Tu	in-	ve-	l'es-	nier	née,	lais-	rance,
nir.	tes	jour.	an-	sou-	pé-	der-	Et

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est *heure* (stunde, hora, hour, ora).

CHARADE

Mon premier et mon second
Sont frères de même nom ;
Mon entier, qui les rassemble,
Est un petit animal
Qui ne fait jamais de mal.

PÊLE-MÊLE

Pour obtenir le respect, il ne suffit pas de l'exiger, il faut le mériter.

***

La vanité ne veut pas avoir tort : l'orgueil ne veut pas avoir des torts.

***

La violence est fille de l'injustice et mère de la [illegible]

***

Ce qui est imaginaire n'est pas toujours chimérique : on souffre et l'on jouit par l'imagination.

***

Il n'y a point de petite injustice.

***

Ceux qui traitent les lois sociales de préjugés érigent presque toujours en lois les préjugés sociaux.

***

Les artistes ne guident pas l'humanité, ils la précèdent; ils marchent devant elle, comme les huissiers devant les rois, pour les annoncer.

***

Un cœur usé par la souffrance est semblable à un édifice en ruines, qui ne peut ni retenir des hôtes aimés, ni se défendre contre des assaillants dangereux : la joie et la douleur y entrent et en sortent facilement. E. R.

***

On respecte dans l'abaissement ceux qui se sont respectés dans la grandeur. NAPOLÉON Ier.

***

Ne te hâte, ni de faire des amis nouveaux, ni de quitter ceux que tu as. SOLON.

***

L'avare ne possède pas son bien, c'est son bien qui le possède. BION.

***

N'entretenez pas de votre bonheur un homme malheureux. PYTHAGORE.

***

L'économie est un grand revenu. CICÉRON.



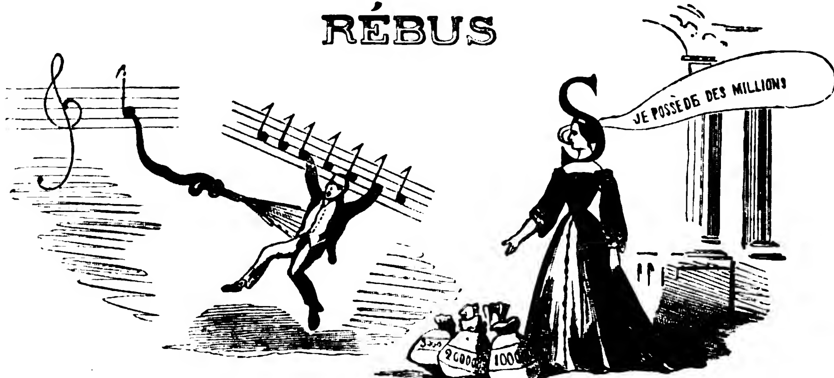
Une lettre de M. Valladier nous apprend qu'il a jugé à propos de suspendre momentanément ses fonctions; l'inclémence de la température est le motif, ou le prétexte, dont il appuie cette détermination ; il nous transmet les demandes de sa *nombreuse* famille, nous nous hâtons d'y répondre, en engageant nos lectrices à chercher dans nos *renseignements* ceux qui peuvent leur être *particulièrement* utiles. — Nous publierons des patrons de fichus montants et demi-montants. — L'aimable personne qui a pour parrain M. Valladier est trop scrupuleuse : si elle devait quelque chose l'administration lui aurait adressé une réclamation. — Nous cherchons les modèles de *palmes* au crochet. — Nous avons déjà publié des dessins de tapisserie pour tapis de table; nous espérons satisfaire prochainement la demande qui nous est adressée à ce sujet.

(La suite au prochain numéro.)

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

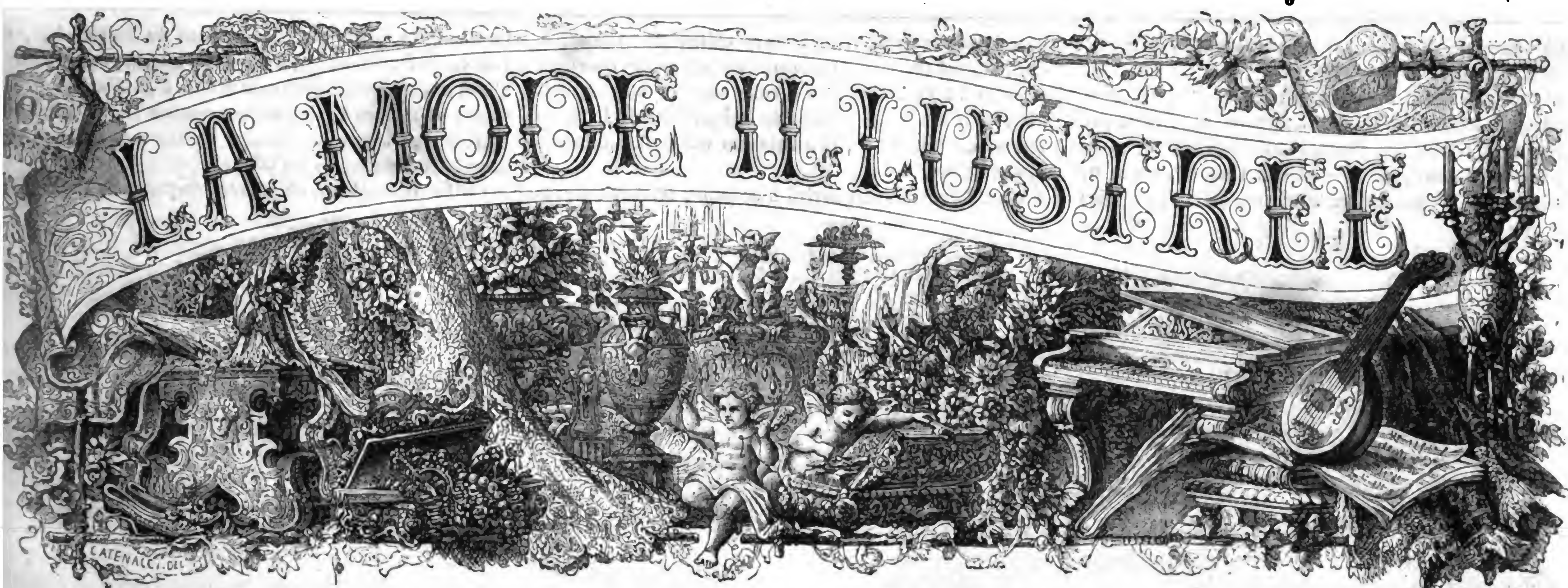
Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La prudence est la mère de la sûreté.

Nº 5. DEUXIEME ANNÉE. 26 janvier 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

Jupons nouveaux.

Nos lectrices savent que la mode se mêle de tout, qu'elle régit toutes choses, et, marchant docilement sur ses traces, nous *illustrons* les objets qu'elle adopte, surtout lorsqu'ils nous semblent appelés à fournir une longue carrière. Les jupons ont subi une révolution qu'il faut enregistrer; les jupons blancs ont décidément disparu pour le jour et pour les toilettes *de ville*. Les jupons de laine rayés, les jupons de soie piqués les ont remplacés, et nous allons nous occuper des derniers.

Notre figurine représente un jupon en soie noire, ouatée, piqué de soie blanche; il sort des magasins de MM. Dussaut et Caen, rue Lamartine, 50. Une mécanique a exécuté les bordures, la guirlande et les losanges qui ornent ce jupon. Ce travail, exécuté à la main, serait d'un prix trop considérable, et tout à fait disproportionné à l'importance de cet objet; mais nous pensons qu'à l'aide de quelques modifications, nos lectrices pourraient exécuter elles-mêmes des jupons de ce genre.

La Mode illustrée a publié un grand nombre de dessins en soutache, bordures, guirlandes, etc. Elle en tient encore en réserve, et rien ne serait plus facile que d'orner un jupon en laine noire ou brune, avec une de ces bordures exécutée en soutache de laine blanche ou violette sur fond noir, noire sur fond brun. Il est tout à fait superflu de ouater le jupon destiné à recouvrir la jupe *à cercles;* on peut donc faire ce jupon uni, en laine épaisse ou bien en soie; le jupon ouaté doit être mis *sous* la jupe à *cercles* et non pas *dessus*. Or, comme c'est le jupon de *dessus* qui est vu lorsque les rues sont humides et boueuses, il est évident que c'est ce jupon, et non pas celui que l'on porte sous la jupe *à cercles* qu'il faut orner, afin de dissimuler sa modeste condition de jupon, et de l'élever jusqu'à la dignité d'une robe un peu courte sans doute, mais néanmoins bonne à voir.



JUPONS NOUVEAUX DE MM. DUSSANT ET CAEN, RUE LAMARTINE 50.

Châle-écharpe tricoté.

MATÉRIAUX. — 64 grammes de laine blanche fine; 32 grammes de soie de lapin grise.

La mode des manteaux en drap, infiniment moins chauds que les manteaux ouatés, a eu pour conséquence l'adoption du *châle-écharpe*, auquel nous consacrons aujourd'hui deux dessins. Ce châle, souple et chaud, enveloppe exactement le buste; et si l'on a soin de s'en couvrir, *sous* une sortie de bal, on diminue les périls, si même on ne les fait disparaître tout à fait, du changement d'atmosphère si dangereux pour les femmes trop légèrement vêtues.

Notre modèle est fait en laine et en soie de lapin; on peut le reproduire entièrement en laine.

Le châle est composé de deux tours gris, alternant avec quatre tours blancs; la dentelle est grise et blanche.

On prend deux longues aiguilles en baleine, ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence, et munies d'un bouton à l'un des bouts.

On prend la soie de lapin ou laine grise, on monte 292 mailles; on fait sur ces mailles un tour à l'endroit.

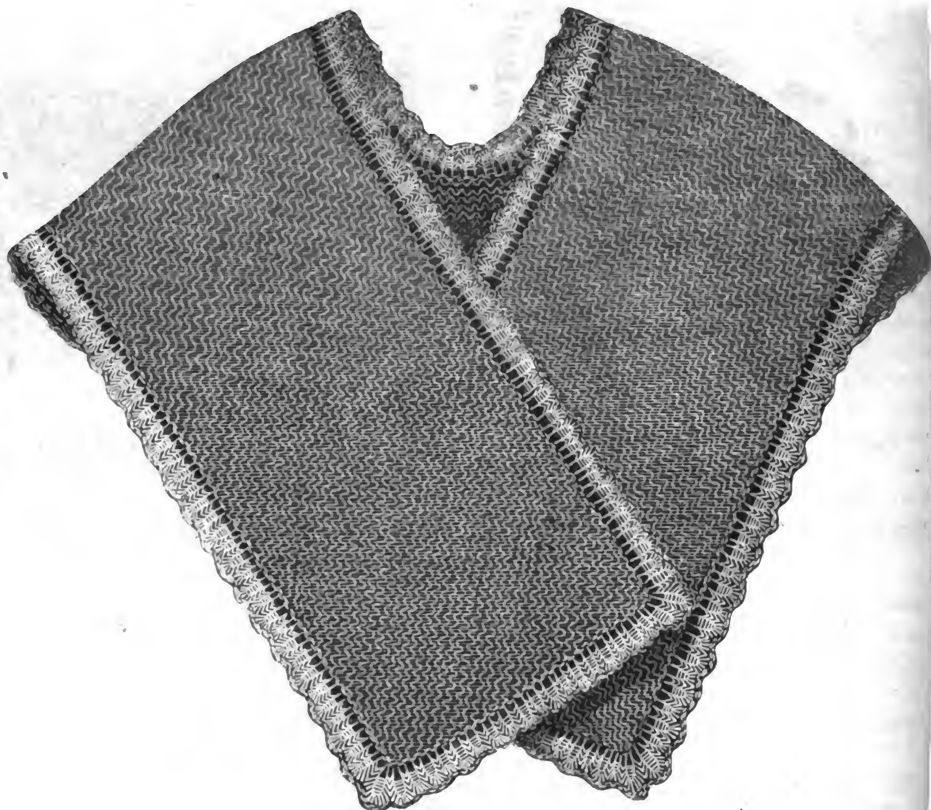
1er *tour.* 1 maille à l'endroit, — * faites un *jeté* (c'est-à-dire jetez la laine sur l'aiguille), prenez 1 maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la trico-

ter à l'envers, — tricotez 1 maille à l'endroit, — recommencez depuis *.

2e *tour*. Prenez 1 maille sans la tricoter, — tricotez à l'endroit la maille sur laquelle se trouve le *jeté* du précédent tour, tricotez-la, disons-nous, en même temps que le jeté, — * faites un jeté, — prenez 1 maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la tricoter à l'envers; tricotez la maille suivante, en même temps que le jeté, — recommencez depuis *.



CHALE-ÉCHARPE N° 1.



CHALE-ÉCHARPE N° 2.

3e *tour*. — *Avec la laine blanche;* on laisse le peloton gris suspendu à l'ouvrage, afin de le reprendre plus tard.— Ce tour se fait comme le premier, puis on fait le deuxième, et ainsi de suite pour tout le châle. On commence, dans ce troisième tour, la *diminution* aux deux bouts du châle et au milieu, par derrière, afin de lui donner une forme triangulaire. Pour faire la diminution, on prend à *chaque bout* les deux premières mailles ensemble, et on les tricote en une seule maille; chaque raie du dessin (qui se compose de deux tours) doit être plus courte de 2 mailles que la raie précédente.

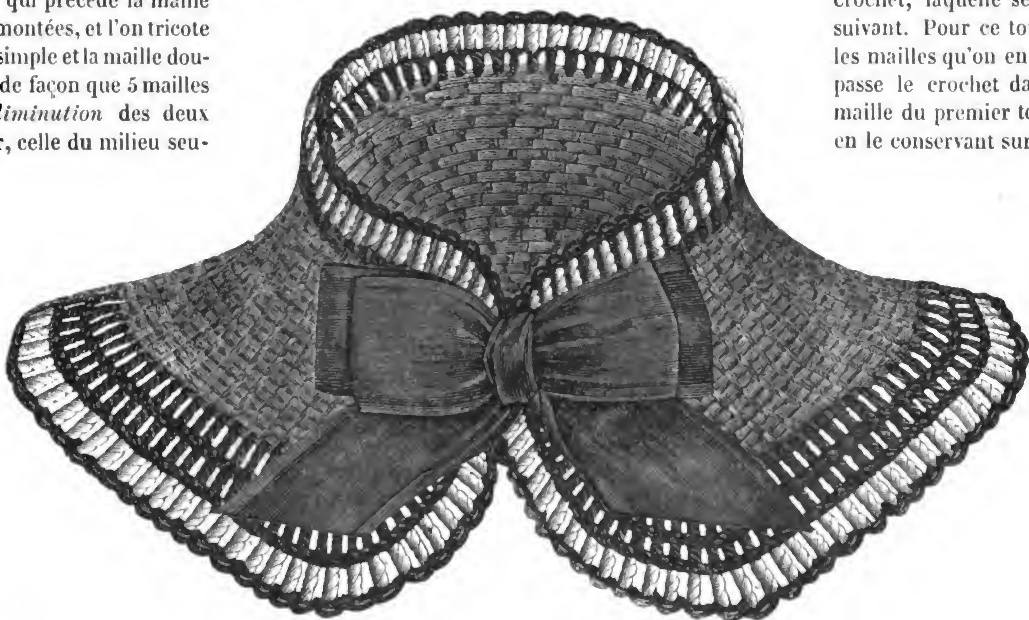
La maille du milieu des 292 mailles est une maille simple; on tricote (après avoir tricoté les 2 premières mailles ensemble) jusqu'à la maille double qui précède la maille du milieu des 292 mailles que l'on a montées, et l'on tricote la maille double, la maille du milieu simple et la maille double suivante, *ensemble*, à l'endroit, de façon que 5 mailles sont tricotées dans 1 maille. La *diminution* des deux bouts du châle se fait à chaque tour, celle du milieu seulement quand nous l'indiquerons dans la suite de notre description.

Le 4e et le 5e *tour* sont sans *diminution* au milieu; le 6e *tour*, qui est le 4e, avec la laine blanche; on fait la *diminution* du milieu comme nous l'avons décrite, et afin que ces diminutions soient en ligne droite, il faut toujours veiller à ce qu'elles se composent de la maille du milieu et des 2 mailles qui l'encadrent. — Au tour suivant on prend le peloton gris, et on fait avec cette couleur deux tours sans diminution *au milieu*. Cette diminution se trouve placée par conséquent toujours dans le 1er et le 4e *tours*, faits avec la laine blanche. Nous n'avons pas besoin d'ajouter, l'ayant déjà dit, que la diminution des *bouts* a lieu à chaque tour.

Chaque raie du dessin se compose de deux tours; le châle que nous décrivons se compose, ainsi que nous l'avons dit, d'une raie grise composée de deux tours et d'une raie blanche composée de quatre tours (deux tours deux fois répétés). On tricote de cette façon 75 raies (la raie blanche se compose de 2 raies); on diminue 50 fois dans la pointe de derrière, dans ce chiffre de 75 raies. A chaque bout (la diminution commençant au 3e *tour*), on diminue 73 fois. Quand le dernier tour est fait, on doit avoir 48 mailles sur l'aiguille de chaque côté de la diminution du milieu; on démonte ces mailles: la dernière raie est grise.

Quand l'ouvrage est arrivé à ce point, on fait au crochet, autour du bord inférieur du châle, des festons en laine blanche, composés chacun de 6 mailles en l'air et d'une maille simple. Puis on prend un moule à filet ayant 3 centimètres de circonférence, et l'on fait un tour de mailles au filet avec la laine blanche, en mettant 4 mailles dans chaque feston composé de mailles en l'air. Enfin on termine le châle en faisant, sur le même moule, un tour gris, durant lequel on fait une maille dans chaque maille du tour précédent.

On met une boutonnière à chaque bout du châle, et un gros bouton à la pointe de derrière, afin de croiser le châle et d'en fixer les extrémités sur ce bouton; nous engageons toutes nos lectrices à faire ce châle-écharpe, qui leur évitera des rhumes, et peut-être des fluxions de poitrine.



COL-PÈLERINE TRICOTÉ.

Col-pèlerine au crochet.

MATÉRIAUX. — 16 grammes de laine gris perle; 16 grammes de laine noire et 8 grammes de laine blanche; toutes ces laines doivent être fines.

Ce col-pèlerine est fait au crochet. Le fond est en laine grise au crochet tunisien; nous devons à nos nouvelles abonnées quelques détails sur ce crochet *tunisien :* on emploie un crochet en bois ou bien en ivoire, pourvu d'une boule à l'extrémité opposée au crochet. On travaille en *allant* et *revenant*, mais toujours du même côté, et l'on va, par conséquent, de droite à gauche, puis de gauche à droite; quand on va de droite à gauche, on garde toutes les mailles sur le crochet, comme si l'on tricotait; en revenant de gauche à droite, on démonte au contraire successivement toutes les mailles.

On fait d'abord une *chainette* composée du nombre de mailles nécessaire pour la dimension du travail que l'on veut exécuter; sur cette chaînette on fait le *premier tour* de droite à gauche: pour ce tour on pique dans la maille la plus rapprochée, on tire le brin au travers, et l'on a deux mailles sur le crochet; on pique dans la maille suivante, on tire le brin, et l'on a trois mailles sur le crochet: ainsi de suite jusqu'au bout du tour; il est bien entendu que les boucles formées par le brin composent les mailles qui restent toutes sur le crochet; pour le deuxième tour, on prend la laine sur le crochet, on la passe au travers de la première maille (en revenant de gauche à droite); on reprend la laine sur le crochet, on la passe au travers de la nouvelle maille que l'on vient de former et de la maille suivante à la fois, et on continue ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une maille sur le crochet, laquelle sert de *première* maille pour le tour suivant. Pour ce tour, on reprend sur le crochet toutes les mailles qu'on en a laissé tomber, c'est-à-dire que l'on passe le crochet dans la partie *perpendiculaire* de la maille du premier tour, et qu'on tire le brin au travers, en le conservant sur le crochet comme maille. On refait ensuite le deuxième tour, puis le troisième, et ainsi de suite; le dernier se compose, par conséquent, de ces deux tours.

Revenons à notre col-pèlerine. On monte 147 mailles, et sur cette chaînette on fait le *premier tour* du crochet tunisien. On fait ensuite le deuxième tour, puis le troisième; mais, pour celui-ci, la forme du col exige que l'on fasse 9 mailles comme d'habitude, puis que l'on passe le crochet dans 3 mailles à la fois pour en former une seule, qui vient prendre place sur le crochet près des 9 mailles; on en fait ensuite 15, comme d'habitude, puis 3 ensemble, comme précédemment; cette diminution de 3 mailles, réduite à 1 seule maille, se répète sept fois dans le tour; elle est toujours suivie de 18 mailles unies; à la fin du tour, comme au commencement, on doit avoir 9 mailles après la dernière diminution; on les fait unies.

Le 4e *tour* (de gauche à droite) est pareil au 2e *tour*.

Dans le tour suivant on renouvelle les diminutions; on fait d'abord 8 mailles unies, les 3 mailles suivantes ensemble, afin de former 1 seule maille, qui doit se trouver

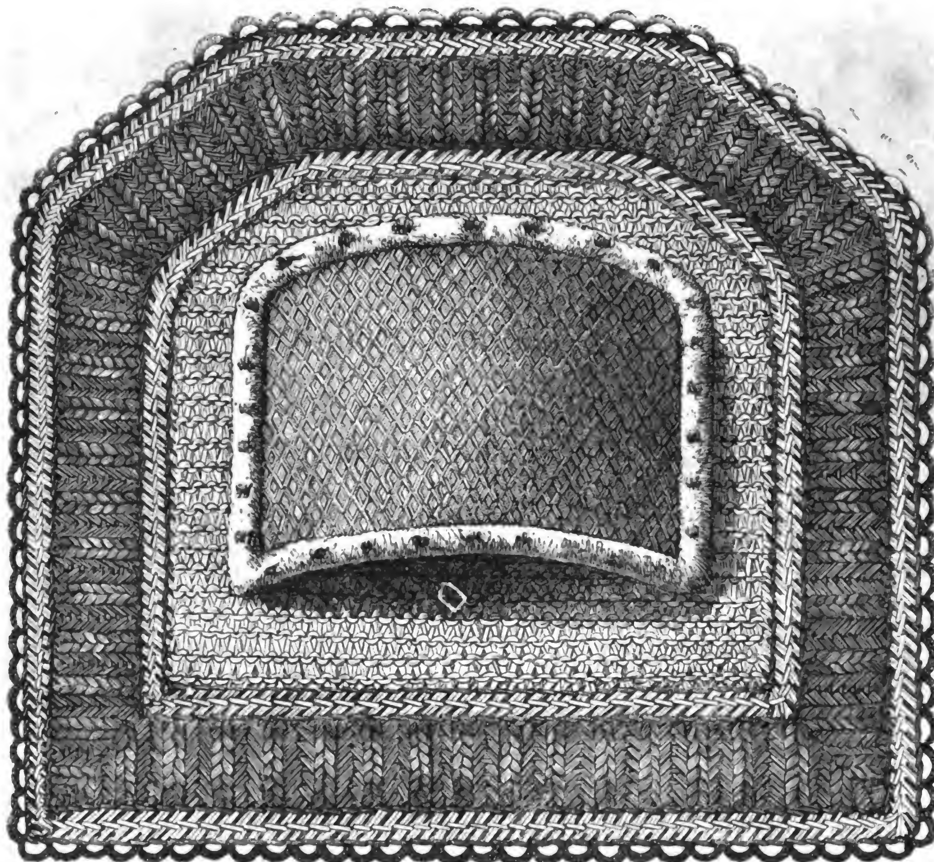
au-dessus de la diminution figurant dans l'avant-dernier tour. On fait ensuite 16 mailles unies; — on diminue comme précédemment, et ainsi de suite pendant tout le tour. A la fin du tour il reste 8 mailles après la dernière diminution : on les fait unies. Le tour suivant est uni.

On voit déjà 7 *coins* ou *festons* commençant à se former; on continue la diminution (chaque deuxième tour) pendant quatre tours encore, en tout six tours avec diminution. On procède toujours, comme nous l'avons dit, en plaçant les *diminutions* les unes au-dessus des autres. Au dernier tour (le 6e), les diminutions sont séparées par 8 mailles unies.

On fait ensuite cinq tours unis sans diminution; chaque tour se compose de 63 mailles. Le fond du col est terminé. On l'encadre avec un tour de brides faites avec la laine noire, en commençant par le bord inférieur *des festons*. Chaque bride est suivie d'une maille en l'air; on passe de temps en temps une maille du fond, mais seulement autant que cela est nécessaire pour que les brides ne soient pas tendues ni froncées. A la pointe de chaque *feston*, ainsi que sur les devants du col, on place les brides très-rapprochées les unes des autres. On fait sur ce rang, mais seulement au bord inférieur du col, avec la même laine, un deuxième tour de brides, en les plaçant au-dessus des brides précédentes, et en les séparant toujours par une maille en l'air; on augmente d'une bride à la pointe des festons et sur les devants du col.

Sur ce deuxième tour noir on fait un tour de brides avec la laine blanche, durant lequel les brides sont également placées au-dessus des précédentes, et séparées entre elles par une maille en l'air. Le col est terminé par des *festons* en laine noire que l'on fait de la manière suivante : une maille simple dans la maille en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air; puis on pique le crochet avec la boucle qui s'y trouve, dans la première des 3 mailles en l'air en arrière, et l'on fait une maille simple au travers de cette maille et de la boucle, qui se trouve sur le crochet; cela forme une sorte de feston que l'on répète autour du col, en recommençant depuis *.

On place un bouton et une boutonnière sur le devant du col; on les cache sous un nœud de ruban. Ce col convient parfaitement pour les petites filles et pour les grandes personnes. On le met sous le manteau, et il garantit le cou et les épaules.



TAPIS-CHANCELIÈRE.

Tapis-chancelière.

MATÉRIAUX. — 16 grammes de grosse laine noire; 64 grammes de grosse laine blanche; 90 grammes de grosse laine ponceau; 64 grammes de grosse laine grise; 80 centimètres d'étoffe de laine noire (orléans ou mérinos grossier); ouate.

On place ce tapis-chancelière sous un bureau, près d'une table à ouvrage, etc.; on emploie, pour le faire, trois tricots de genres différents. On prend des aiguilles en bois ou bien en baleine, ayant 2 centimètres de circonférence, et l'on monte, pour faire le fond du tapis, 28 mailles avec la laine grise; on tricote toujours *à l'endroit*, pour que le tricot soit *cannelé*, et l'on augmente de chaque côté, de façon qu'au 22e tour le nombre des mailles soit de 58; on tricote avec ce nombre encore 80 tours, puis on démonte le tricot. Nous appellerons ce côté que l'on vient de démonter, le *devant du fond*. — Avant de commencer la bordure rouge qui encadre le fond, on fait, autour de ce fond, trois rangs au crochet; le premier avec de la laine noire, le deuxième avec de la laine blanche, le troisième avec de la laine blanche. On fait avec le crochet une maille dans chaque maille qui se trouve au bord du fond, en augmentant aux coins afin que cette petite bordure au crochet marque bien les coins sans cesser d'être plate. Aussitôt après cette petite bordure, on commence au tricot l'encadrement rouge; on prend sur l'une des aiguilles précédemment employées, *d'abord* les mailles du dernier tour au crochet qui se trouve sur le *devant du fond*, et l'on fait le tricot d'abord sur ce côté du fond.

1er *tour*, laine rouge. * Jetez la laine sur l'aiguille, — prenez une maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la tricoter à l'envers, — tricotez une maille à l'endroit, — recommencez depuis *, jusqu'à la fin du tour; on augmente d'une maille à la fin de chaque tour, afin que la bordure se termine en biais.

2e *tour*. On tricote toujours la maille prise au tour précédent sans être tricotée, on la tricote, disons-nous, à l'endroit, en même temps que la laine *jetée* sur l'aiguille, puis on jette *toujours* la laine sur l'aiguille, et l'on prend la maille suivante sans la tricoter, comme si elle devait être tricotée à l'envers, ainsi que nous l'avons expliqué pour le tour précédent. La bordure entière est tricotée comme ce 2e tour; cette bordure se compose de 20 tours; quand ils sont terminés, on démonte et on recommence une autre partie de la bordure; les quatre côtés sont pareils à celui que nous venons de décrire; il faut toujours augmenter d'une maille à chaque extrémité de chaque tour, afin que la bordure en biais vienne s'adapter au côté déjà fait. On coud ensemble les bouts de cette bordure; quand elle est terminée on fait encore trois tours au crochet, pareils à ceux qui joignent la bordure rouge au fond gris. On entoure ce petit tapis avec un tour de festons au crochet, composés de quatre mailles en l'air, en laine noire, — une maille simple, — on passe une maille sous les quatre mailles en l'air.

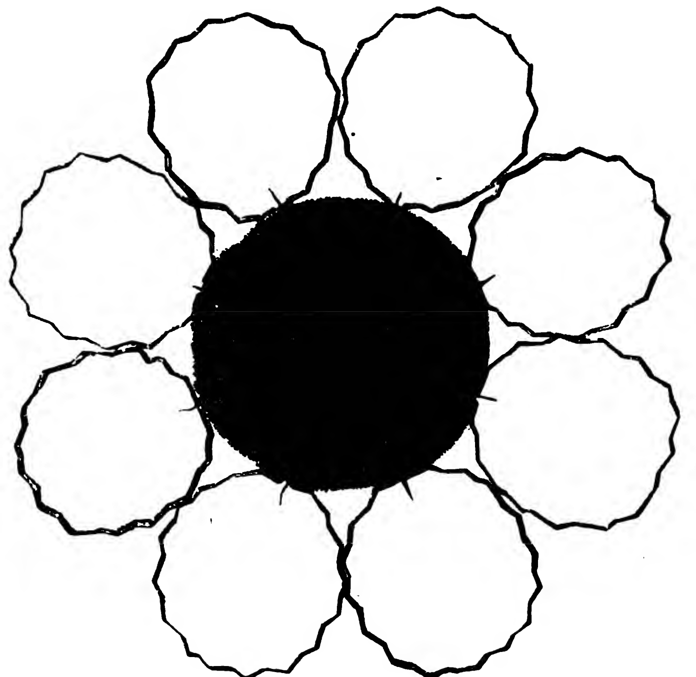
Pour faire le sac destiné aux pieds, on tricote deux parties égales, celle de dessus rouge, celle de dessous (la doublure) blanche. — On monte avec les mêmes aiguilles 41 mailles; on fait un tour uni sur ces mailles.

1er *tour*. Comme le premier tour de la bordure rouge que l'on vient de terminer.

2e *tour*. On tricote les mailles à l'endroit sans tricoter avec ces mailles le brin *jeté* sur l'aiguille au tour précédent; après avoir tricoté la maille qui se trouve sous le *jeté*, on prend celui-ci à *l'envers*, c'est-à-dire tel qu'il se



N° 1. — ESSUIE-PLUMES



N° 2. — DESSOUS DE L'ESSUIE-PLUMES.





COIFFURE DE BAL, COMPOSÉE PAR M. CROIZAT, RUE RICHELIEU, 76.

trouve, on le prend, disons-nous, sur l'aiguille droite.

3ᵉ *tour*. La maille sur laquelle se trouve le *jeté* doit être tricotée en même temps que le *jeté*, à l'endroit, — puis on fait un *jeté*, et la maille suivante est prise sans être tricotée, comme si elle devait être tricotée à l'envers, c'est-à-dire comme au 1ᵉʳ tour. — On recommence ensuite le 2ᵉ tour, puis le 3ᵉ et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait fait 84 tours; on *surjette* alors, c'est-à-dire qu'on démonte le tricot en *surjetant* au commencement de chaque tour, et l'on fait encore 8 tours avec un nombre de mailles qui va toujours en diminuant, afin de former un angle obtus. Cette partie a, sur notre modèle, 32 centimètres de largeur, 28 centimètres de hauteur.

Quand les deux parties (rouge et blanche) sont faites, on prépare une sorte de coussin de même forme que ces deux parties; ce coussin se compose de plusieurs feuilles de ouate recouvertes de mousseline; on le couvre avec les parties tricotées, et on entoure ce coussin avec une frange-fourrure faite de la manière suivante: on prend un moule à franges ayant 2 centimètres de largeur, et on l'entoure de laine double pour former la frange qui doit être triple; la première rangée est blanche; la deuxième est blanche aussi avec des *mouches* noires, c'est-à-dire qu'après 9 brins blancs on en met 3 noirs, et ainsi de suite; — la troisième frange est toute blanche. On réunit les trois franges quand elles sont terminées, en mettant la frange *mouchetée* au milieu; on les coupe bien également, et on les place autour du coussin.

Le tapis est également ouaté et doublé d'orléans; le [...] de festons au crochet est cousu avec la doublure; ens[...] on coud le coussin au milieu du tapis, en laissant le [...] droit du coussin sans le fixer, afin de former l'ouvert[...] Ce côté droit est parallèle au *devant du fond*.

Essuie-plumes.

MATÉRIAUX. — Drap rouge et drap noir; perles de différentes coul[...] petites coquilles.

Le dessin nº 1 représente l'essuie-plumes terminé; le n[...] est le bas de l'essuie-plumes avec la petite brosse néce[...] saire à l'entretien des plumes de fer. Il faut, pour exécu[...] ce petit ouvrage, qui imite la forme des verres que l'o[...]





Nº 1. COIFFURES A LA HONGROISE DE MADAME ALPHONSINE, RUE DU HELDER. Nº 2.

... interdite

Imp. ... Mont. ...

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Toilette de Mariée

rouve à Carlsbad et dans les autres villes où l'on prend les aux, — huit morceaux de drap, — quatre rouges et quare noirs, — ayant 9 centimètres de hauteur, 8 centimèces de circonférence dans le bas, et coupés en biais de faon à n'avoir plus que 5 centimètres de circonférence de autre côté. Le bas de ces morceaux est déchiqueté à 'aide de ciseaux, et l'on fait au milieu de chaque morceau es ornements indiqués sur le dessin. Ils se composent de inq petites coquilles, une pour le couvercle, les autres our chaque morceau noir, — de paillettes, de grosses erles blanches, bleues, noires, grenat et dorées; de morceaux de jais et de perles d'acier. Le couvercle est orné, omme l'essuie-plumes, et tendu sur un bouton de bois yant la dimension de l'orifice du *verre;* on colle à l'inérieur du couvercle un peu de papier argenté. — Pour ionter ce petit travail, il faut faire un tube en carton yant 8 centimètres de longueur, 4 ½ de circonférence; ans ce tube on en place un second ayant 6 centimètres de tement, il faut diviser le tube ou cylindre en huit parties égales, en traçant les lignes à l'aide d'un crayon. On enfile quelques perles sur un fil d'archal afin de figurer l'anse du couvercle.

Coiffure de bal.

Si l'on n'a pas assez de cheveux pour exécuter cette belle coiffure, qui convient surtout aux traits réguliers, il faudra avoir recours au système inventé par M. Croisat, et dont nous avons donné l'explication dans le N° 2 de l'année 1861. Au moyen des mèches *soudées* à cinq ou six centimètres des racines de cheveux placées au-dessus du front, on exécutera le nœud en tresse, qui forme un diadème, puis on rejettera les cheveux de devant en arrière, par mèches séparées, afin de ne point cacher entièrement la tresse. On place par derrière un cache-peigne composé de boucles montées sur une broche-frisette que l'on courbe sur un chignon arrondi. On place ensuite des épis et des pavots dans la coiffure; on les attache isolément avec des épingles, en consultant la disposition de notre dessin. M. Croisat appelle cette coiffure *coiffure à la Livie;* les fleurs sont disposées à *la Cérès*.

Coiffures à la Hongroise.

La mode actuelle est essentiellement *fantaisiste;* voici deux coiffures qui pourront servir pour les déguisements dits de fantaisie, et qui accompagneraient à merveille un costume du moyen âge.

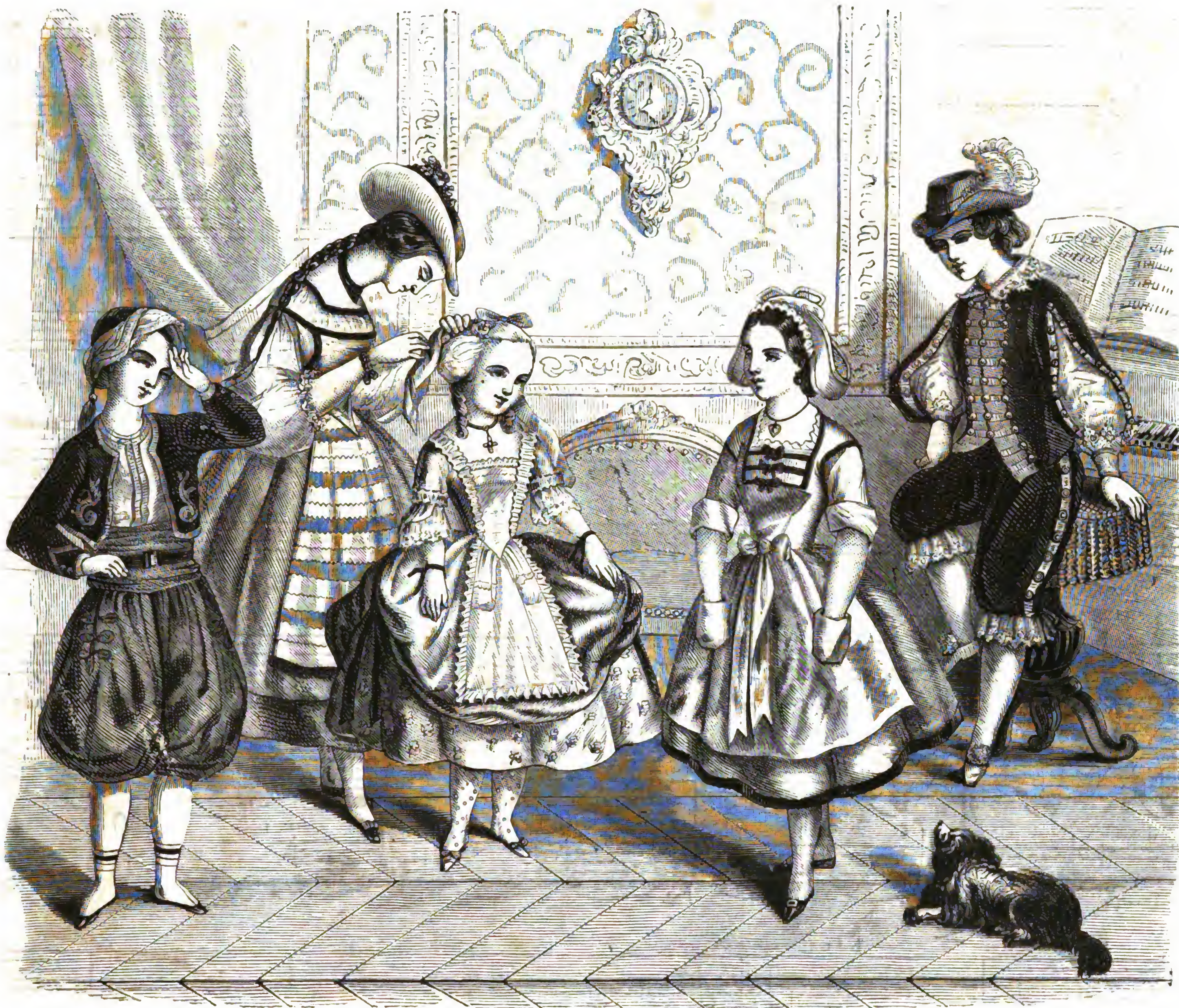
La coiffure n° 1 se compose d'une sorte de bandeau en velours noir et velours rose Solférino; le chignon est caché par une haute bande de dentelle noire; une grande plume rose retombe en arrière et complète la ressemblance de cette coiffure avec les *bérets* qui ont embelli nos grand'mères.

La coiffure n° 2 est une torsade en velours vert, ornée d'épingles dorées; cette coiffure est facile à exécuter, puisqu'il s'agit seulement d'employer deux morceaux de velours coupés en biais, cousus dans leur longueur, puis *tordus* ensemble.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Costume de mariée. Robe en velours épinglé, blanc, ayant par devant la hauteur ordinaire, et se prolongeant un peu par derrière, de façon à former une demi-queue. Deux hauts volants en dentelle blanche couvrent entièrement la robe; grand voile en dentelle, couronne composée de deux fleurs d'oranger. Corsage plat, boutonné; bouquet allongé, en fleurs d'oranger, placé sur le devant du corsage; grands nœuds en ruban blanc sur les manches.

Robe en moire antique verte, composée d'un premier volant, et d'une jupe retombant jusqu'à la tête de ce volant; cette jupe est brodée à la main, en soie de cordonnet noire; la broderie est placée au bord de la jupe, puis remonte par devant, de façon à former tablier. On peut remplacer la broderie par une dentelle ou guipure noire, posée à plat; dans ce cas, cette garniture de dentelle devrait se composer de deux dentelles, dont les deux bords unis seraient cousus ensemble. Mantelet en dentelle noire. Chapeau blanc orné de plumes.



DÉGUISEMENTS POUR ENFANTS.

Costume turc. Pantalon bouffant en mérinos rouge, poches soutachées; bas blancs, souliers recouverts de guêtres jaunes. Ceinture rayée de couleurs vives, roulée autour de la taille; veste-gilet en mérinos blanc bordée de galons rouges; veste en drap ou velours noir, ornée de galons en or ou bien en laine jaune. Calotte gros bleu entourée d'une bande en mousseline blanche formant turban.

Costume suisse. Robe en mérinos bleu de Chine, bordée de velours noir; corsage carré bordé de velours noir; chemisette en mousseline plissée bordée de velours noir; tablier rayé en étoffe algérienne ou tablier en nansouk blanc brodé; collier de velours noir; chapeau de paille orné de fleurs; longues nattes mélangées de rubans de velours noir.

Costume de paysanne-Watteau. Jupe en soie à bouquets; deuxième jupe de couleur unie en taffetas rose, cerise, bleue ou verte, relevée de chaque côté; corsage pareil à la deuxième jupe, orné de ruches de rubans; tablier blanc bordé d'une bande festonnée et tuyautée. Coiffure poudrée ornée d'un nœud de ruban pareil à la deuxième jupe.

Costume de paysanne. Robe en mérinos ou soie cerise bordée d'un ruban en velours noir; corsage ouvert carrément et orné de ruban et de nœuds en velours noir; tablier *à pièce*, en nansouk. Bonnet à la paysanne en mousseline.

Costume Louis XIII. Pantalon et veste en velours noir; manches fendues sur des manches en nansouk blanc; collerette en dentelle; les pantalons sont garnis avec une dentelle blanche; chapeau de feutre gris à plumes blanches et rouges; boutons dorés disposés sur une bande de satin rouge.

iauteur garni d'un côté avec un *fond*, et entièrement reouvert de papier argenté; celui-ci doit pouvoir être placé ans le premier cylindre; il est destiné à contenir les plues de fer; à l'extrémité du premier tube, on met une etite brosse noire sur laquelle repose l'essuie-plumes, et ui doit être cachée par les bords des morceaux de drap. Une petite charnière joint le couvercle avec le verre; ous cette charnière on place l'anse, qui se compose d'un iorceau de fer-blanc ayant ¾ de centimètres de largeur; n le recouvre avec de la soie rouge ou noire, et on le lie selon la forme indiquée par notre dessin. Quand on a réparé l'intérieur de l'essuie-plumes, on colle dessus les iuit morceaux de drap en leur donnant la forme creuse l'un cornet, et en les disposant de façon que la broderie oit au milieu et à l'extérieur. Afin de faire ce travail exac-

AVIS IMPORTANT.

Les réclamations non accompagnées de l'adresse de l'abonnée figurant sur l'enveloppe du journal sont forcément considérées comme non-avenues. Les deux numéros d'inscription qui se trouvent sur l'adresse sont indispensables pour les recherches, rectifications et renouvellements.



POÉSIE DE F. RUCKERT.
(Trad. de l'allemand.)

MUSIQUE DE HEINRICH MARSCHNER.

Passionato.

CHANT.

PIANO.

É - cou - te-moi, mon bien ai-mé, Ma voix te dit : « Je t'ai - - me. » Ah ! ré - ponds à mon cœur charmé, Tou - jours, toujours : « Je t'ai - - me. » Re - gar - de-moi, mon bien ai-mé ; Mes yeux di-sent : « Je t'ai - - me. » Ah ! ré - ponds à mon cœur charmé, Dans un bai-ser : « Je t'ai - - me. »

Ah ! ré - ponds à mon cœur charmé, Dans un bai-ser : « Je t'ai - me. »

Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

Dans un soupir, lors - que mon cœur, A - - mi di-ra : « Je t'ai - - me, » Lors-que mon cœur a - mi di - ra : « Je t'ai - - me, » Dai - gne sourire à ma douleur, Et dis, en - fant : « Je t'ai - - me, » Dai - gne sourire à ma douleur, Et dis, enfant : « Je t'ai - - me. » Oh ! dis, en-fant : « Je t'ai - - - me. » Dis, enfant : « Je t'ai - me ! je t'ai - - me ! »

Ped. ✫ p Cres. f Ad libitum. Colla voce. A tempo. Con fuoco.

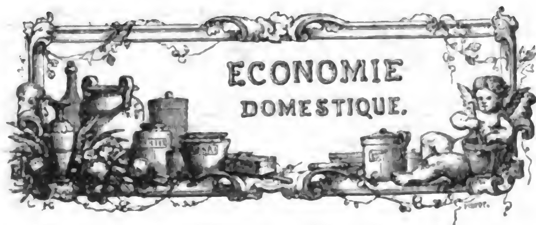
PROCÉDÉ A. GURMER.

A PROPOS DE MUSIQUE

Nous donnons aujourd'hui la troisième romance de Heinrich Marschner, écrite expressément pour la *Mode illustrée*. A ce sujet, nous rappelons à nos abonnées amies de la belle musique que, dans le numéro 31 du journal, nous les avions engagées à nous seconder dans la création d'un *Album musical* composé de *dix* romances inédites du grand maître allemand (le prix pour les souscripteurs devant être de 10 francs seulement). Mais, avant de demander une souscription formelle, nous avons voulu laisser nos abonnées juger par elles-mêmes de la valeur de ces compositions; et c'est pour cela que nous avons publié dans les numéros 31 et 40 de la *Mode illustrée* et que nous donnons dans le présent numéro une romance destinée à servir, pour ainsi dire, de spécimen. Le numéro 31 est encore à la disposition de nos lectrices, mais le numéro 40 est complétement épuisé. L'*Album musical* pourra paraître à l'époque des fêtes de Pâques. Nous répétons que notre proposition n'est nullement faite dans un but de spéculation : un chiffre modeste de *cent* abonnées nous suffira pour nous décider à cette publication, que nous entreprendrons uniquement pour varier les récréations de nos abonnées.

Cette troisième romance que nous leur soumettons aujourd'hui déterminera sans doute quelques-unes d'entre elles à souscrire à cette publication. Nous les prions donc de vouloir bien nous adresser, dans le plus bref délai, le bulletin ci-joint signé très-lisiblement.

L'Administration du Journal.



MACARONS A LA FLEUR D'ORANGER.

Prenez 500 grammes de sucre concassé, mettez-les dans une bassine, avec un peu d'eau ; quand le sucre est fondu, laissez-le cuire jusqu'au moment où, trempant l'écumoire dans la bassine, et soufflant au travers de l'écumoire, il s'en détache des globules qui s'envolent; vous avez haché 125 grammes de pétales de fleur d'oranger et battu trois blancs d'œuf en neige très-ferme ; mettez la fleur d'oranger dans le sucre; mêlez, ajoutez les œufs, remuez le tout, retirez du feu, et, avec une cuiller, versez immédiatement le mélange sur des morceaux de papier, en séparant suffisamment les cuillerées; mettez au four deux heures après avoir retiré le pain; laissez une heure, retirez, mouillez un peu le papier en dessous pour détacher les macarons; placez-les, *à l'envers*, sur du papier, remettez-les au four pour les faire sécher. Conservez dans des boîtes.

PLUM-PUDDING.

Voici une recette authentique du véritable plum-pudding anglais, qui est adressée d'Édimbourg par une aimable abonnée à M. Sainfoin; notre collaborateur nous charge de transmettre ses remercîments à qui de droit, et de faire part de ces renseignements précieux à toutes nos lectrices :

450 grammes de raisin de Corinthe.
450 grammes de raisin en caisse.
330 grammes de graisse de bœuf.
110 grammes de moelle de bœuf.
330 grammes de mie de pain.
110 grammes de farine.
130 grammes de sucre roux.
25 centilitres de bonne eau-de-vie ou rhum.
8 jaunes d'œufs.
10 blancs battus en neige.
60 grammes d'amandes douces.
Un peu de citron confit, d'écorce d'orange, d'angélique, haché menu.
Une bonne pincée de sel.

Épluchez les raisins, — hachez la graisse et la moelle, — râpez le pain, — mélangez le tout, ajoutant les blancs battus les derniers, — saupoudrez de farine un morceau de toile, — versez au milieu le pudding, — attachez solidement en rassemblant les coins du linge, mais en ayant soin de ne pas serrer la pâte, pour permettre au pudding de gonfler; mettez-le dans une grande marmite d'eau bouillante, qui doit recouvrir le pudding.

Le pudding doit cuire *six heures*. Servez aussi chaud que possible. Au moment de le poser sur la table, versez dessus un verre de rhum ou d'eau-de-vie, mettez-y le feu et versez pendant qu'il brûle.

BONBONS AU CAFÉ.

Mettez dans une petite poêle, sur un feu très-vif, 250 grammes de sucre concassé et 100 grammes de beurre très-frais; laissez bouillir dix minutes, en remuant; ajoutez un verre de café noir très-fort et un verre de crème très-fraîche; remuez, laissez bouillir pendant dix minutes; quand quelques gouttes de ce mélange jetées dans un verre d'eau se durcissent immédiatement, il est assez cuit. On a huilé un marbre, on y verse le contenu de la poêle; on le raye avec un couteau pointu; quand il est froid, on le casse en tablettes.

On peut faire ce bonbon au chocolat en râpant deux tasses de chocolat, et, au lieu de mettre de la crème, on met un demi-verre d'eau, en ajoutant le chocolat à la préparation.

NETTOYAGE DES PAPIERS TACHÉS D'HUILE.

On place le papier taché sur un papier *buvard*, et l'on presse sur la tache un morceau de coton enduit d'éther. — On emploiera avec un succès plus certain encore de la benzine au lieu d'éther.

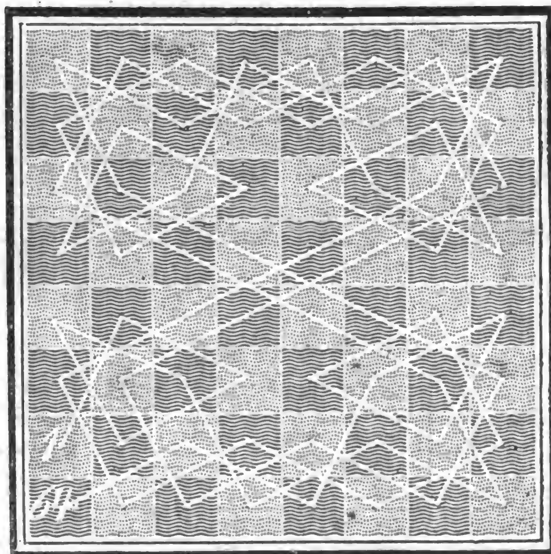
Si le papier est uni, on pourra faire une pâte avec de la magnésie calcinée et de l'eau, la placer sur la tache, l'y laisser sécher, et ratisser ensuite le papier.



ADIEU.

Tu t'en vas, infidèle année,
Et ton départ est sans retour;
Déjà ta couronne fanée
S'effeuille avec ton dernier jour.
Quand pour toi le néant commence,
Respect à ton dernier soupir :
Si tu nous ôtes l'espérance,
Tu nous laisses le souvenir.

J. Boulmier.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses soixante-quatre cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.



J'ai deux petites jumelles,
Deux consonnes, deux voyelles
Que tout le monde confond,
Pour premier et pour second ;
Et mon tout, quoique leur père,
Sans elles ne naîtrait pas.
Si vous savez le mystère
Confiez-le-moi tout bas.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Cricri*.



Je conseillerais, *à une personne petite et mince*, une sortie de bal de cachemire ou mérinos blanc ou bleu, bordée de plusieurs rangées de velours noir d'inégale largeur : le plus large (4 centimètres) au bord. La peluche est généralement employée comme doublure; elle a perdu de sa faveur comme garniture ; on peut employer le cygne; toutes les pèlerines ou sorties de bal sont longues et amples. On ne doit mettre des coiffures ornées de fleurs que pour les soirées dansantes, ou à peu près; les coiffures en ruban de velours de toutes nuances, en ruban de taffetas, sont préférables pour les *petites* soirées; nous publierons prochainement des modèles de coiffures faciles à imiter. La résille tout à fait résille, c'est-à-dire en soie, avec glands balançant de côté, ne nous semble pas convenable passé trente ans; mais une résille en grosse chenille ou bien en ruban, garnie de dentelle et de nœuds de rubans, est une coiffure qui peut être adoptée, même lorsqu'on a quelques années de plus. — Nous ne pouvons accepter aucun travail littéraire sans en avoir pris connaissance; il faut donc qu'on nous envoie d'*Aigueperse* ce qu'on nous propose, avant que nous exprimions notre avis. — Nous remercions notre correspondante de Clerpie; monsieur Sainfoin se joint à nous pour exprimer sa reconnaissance pour cette aimable lettre. — Nous n'avons pu malheureusement nous rendre à la charmante invitation qui nous a été adressée d'Édimbourg; quant à M. Sainfoin, il est à la fois glorieux et charmé; mais la traversée lui a fait peur, et il se console un peu par la pensée de faire connaissance avec le pudding anglais. — Pris note de la *blague* en maroquin. — Les petites filles portent *toutes* les formes de manteaux. — Quant aux chapeaux, la forme Tudor, en velours et en drap, est de rigueur. — On donne la table des matières aux abonnées pour l'année entière ; il suffit de la demander, ainsi que les *numéros égarés*, à l'Administration du journal, contre remboursement du prix des numéros. — Le manteau en drap velouté est préférable sans la *bande en satin noir*, qui a toujours un peu l'apparence d'allonger le manteau, et qui semble, en un mot, être un *arrangement*, non un *ornement*. Les armoiries dessinées pour être exécutées au crochet coûteraient 15 francs. — Pris note des demandes de *Dourlers*. — On porte des mantelets de mousseline ; le n° 4 de cette année contient déjà un dessin qui peut servir pour cet usage.

Le Directeur-gérant : W. UNGER.

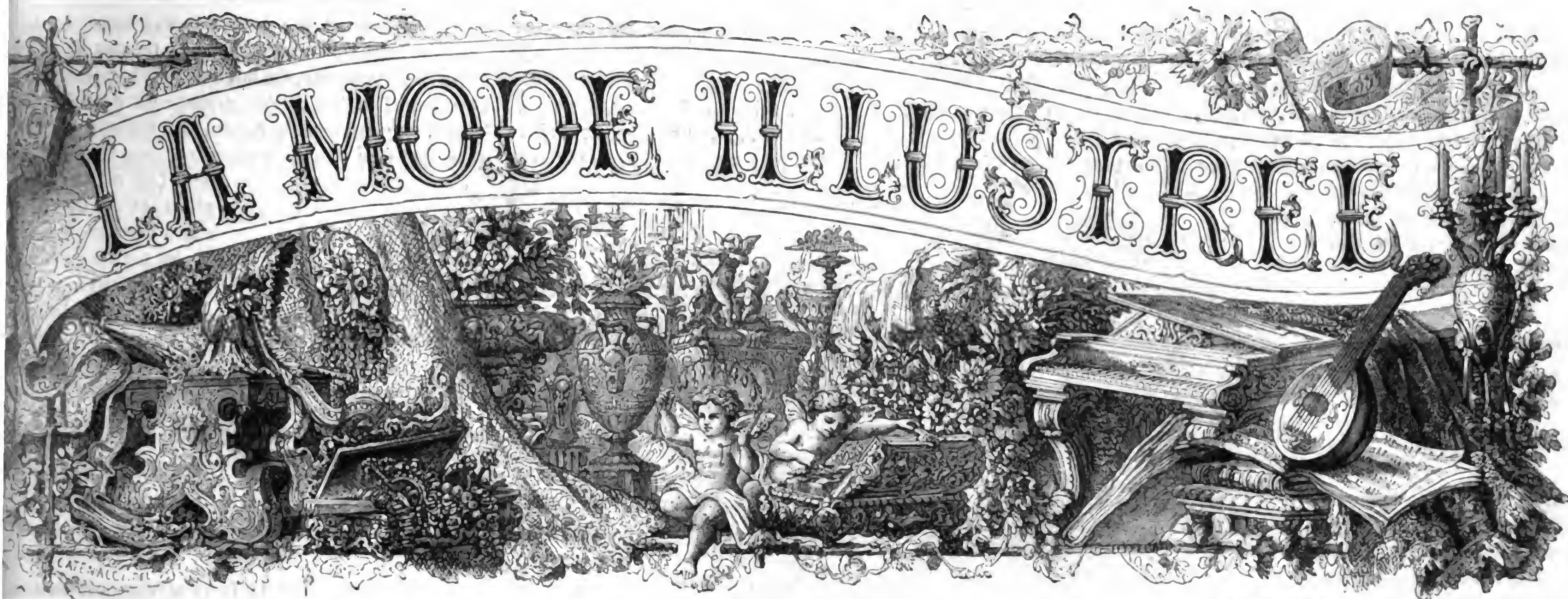
Paris. — Typ. de Firmin Didot frères, fils et Cie, r. Jacob, 56.

RÉBUS ALLÉGORIQUE.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La vertu, c'est la richesse.

N° 6 (avec patrons.) DEUXIÈME ANNÉE. 2 février 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. [Av]ec une gravure coloriée : 50 centimes.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. Avec une gravure coloriée : 75 centimes.

[CON]TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. [U]n an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). [Un] an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

EXPLICATION
de la
[P]LANCHE DE PATRONS.

[F]ichu en tulle de soie avec rubans roses.

[Les] figures 24 et 25 (verso) appartiennent à ce patron.

Ce fichu-berthe sert pour les [toi]lettes de bal et de soirée, et [po]ur toutes les occasions où [o]n met une robe à corsage dé[co]lleté. Il se compose de deux [br]etelles réunies devant et der[riè]re par une pièce couverte de [bo]uillonnés disposés en éven[ta]il. Un grand nœud en tulle, [à] longs bouts, termine le fichu [pa]r devant. La figure 24 représe[nte] l'une des deux bretelles, [qu]e l'on fait en tulle double et [qu]e l'on taille d'un seul morceau, en plaçant l'étoffe qua[dr]uple sur la ligne indiquant le [m]ilieu de la bretelle, afin que, [dé]pliée, c'est-à-dire entière, la [br]etelle se trouve taillée dou[bl]e. Le côté de dessus est re[pl]ié sur celui de dessous, iné[ga]lement, de façon à laisser dé[pa]sser ce côté de dessous; les



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Sortie de bal en cachemire blanc, brodée d'une bande en velours bleu ; cette bande est encadrée par un dessin brodé au point de chaînette en cordonnet de soie noire. Un *motif* brodé en soie noire est placé aux coins de la sortie de bal, et au milieu du capuchon, par derrière ; les glands et cordelières servant à nouer la sortie de bal, sont bleus, blancs et noirs.

deux côtés sont bordés avec un ruban rose, ayant un demi-centimètre de largeur; on attache à ce ruban une blonde légère ayant 5 centimètres de largeur, que l'on fronce très-peu. Avant de coudre cette blonde, on coud le fichu ensemble, c'est-à-dire les deux bretelles, en réunissant par derrière R avec R jusqu'à l'étoile; cette couture doit donner au fichu une forme *en pointe;* ceci doit être fait pour les deux côtés des bretelles; le côté de dessus est plissé au bout et fixé quand on coud la blonde.

La figure 25 représente la moitié de la *pièce,* que l'on recouvre avec six bouillonnés en tulle de soie, dont la place est indiquée sur la pièce par des lignes; on garnit le haut de la *pièce* avec un ruban rose, étroit, au bord duquel on place de chaque côté une blonde très-peu froncée, ayant 1 centimètre de largeur. On fixe la pièce sous les bretelles depuis la lettre Q jusqu'à la lettre R. On place derrière une pièce semblable à celle-ci, mais tout à fait en pointe, en bas, et fixée pareillement sous les bretelles.

Le nœud est fait aussi en tulle *double*, rabattu de chaque côté de façon à former un ourlet *quadruple* ayant 1 centimètre de largeur. Les deux boucles de ce nœud ont chacune 47 centimètres de longueur, et, après que l'ourlet est fait, 10 centimètres de largeur. On coud un ruban rose sur l'ourlet. Les bouts, ourlés comme le nœud, ont chacun 64 centimètres de longueur, 17 centimètres de largeur; deux rangs de ruban rose les encadrent. On dispose, à l'ex-

trémité de ces bouts, la blonde plus large (pareille à celle du bord du fichu), on la dispose, disons-nous, en carrés, en la fronçant seulement aux quatre coins. Un ruban rose est cousu sur le bord intérieur de la blonde; un petit nœud en ruban rose, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, frangé au bout sur une hauteur de 2 centimètres, est placé au milieu de ces carrés; un nœud pareil figure au milieu du nœud de tulle.

Fichu en tulle de soie blanc avec velours noir et or.

Les figures 20 et 21 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu-berthe pourra servir dans les mêmes occasions que le précédent. Le bord inférieur se compose de cintres figurés par un ruban de velours noir, au milieu duquel est cousue une soutache d'or extrêmement fine; des boutons en passementerie noire et or marquent les cintres et fixent les lignes perpendiculaires composées, comme les cintres, de ruban de velours noir rehaussé de soutache d'or; une blonde blanche ayant 7 à 9 centimètres de hauteur borde le bas du fichu; la blonde du haut est moins large et séparée d'une autre blonde plus étroite encore par un ruban de velours noir, orné de soutache d'or. Les deux bouts qui terminent ce fichu par devant sont garnis comme le fichu; une rosette en ruban de velours cerise est placée sur le devant.

La figure 20 représente la moitié du fichu, la figure 21 l'un des bouts qui le terminent par devant. On place le tulle de soie double sur la ligne indiquant le milieu, afin de tailler le fichu d'un seul morceau; il est inutile d'ourler le tulle, on le replie seulement sous la garniture. La disposition et la largeur du ruban de velours noir sont indiquées sur le patron. La figure 21 est taillée à part, et réunie à la figure 20, M avec M jusqu'à N.

Ceinture Esméralda, en velours noir.

Les figures 31 et 32 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On porte cette ceinture sur toutes les robes de laine ou de soie indistinctement; on la double en soie noire, et on la ferme devant avec une agrafe byzantine. Les figures 31 et 32 représentent la moitié de la ceinture, et sont réunies X avec X jusqu'à l'Y. On place sur cette couture, dans la doublure, et au milieu de la couture de derrière, une baleine, ainsi que dans la partie marquée par des points dans la figure 31. On met un passe-poil tout autour de la ceinture; la partie étroite que l'on voit sur le devant de la figure 31 est destinée à être passée et repliée sous l'agrafe, de façon que cette agrafe termine les deux pointes de devant, ainsi que l'indique le dessin.

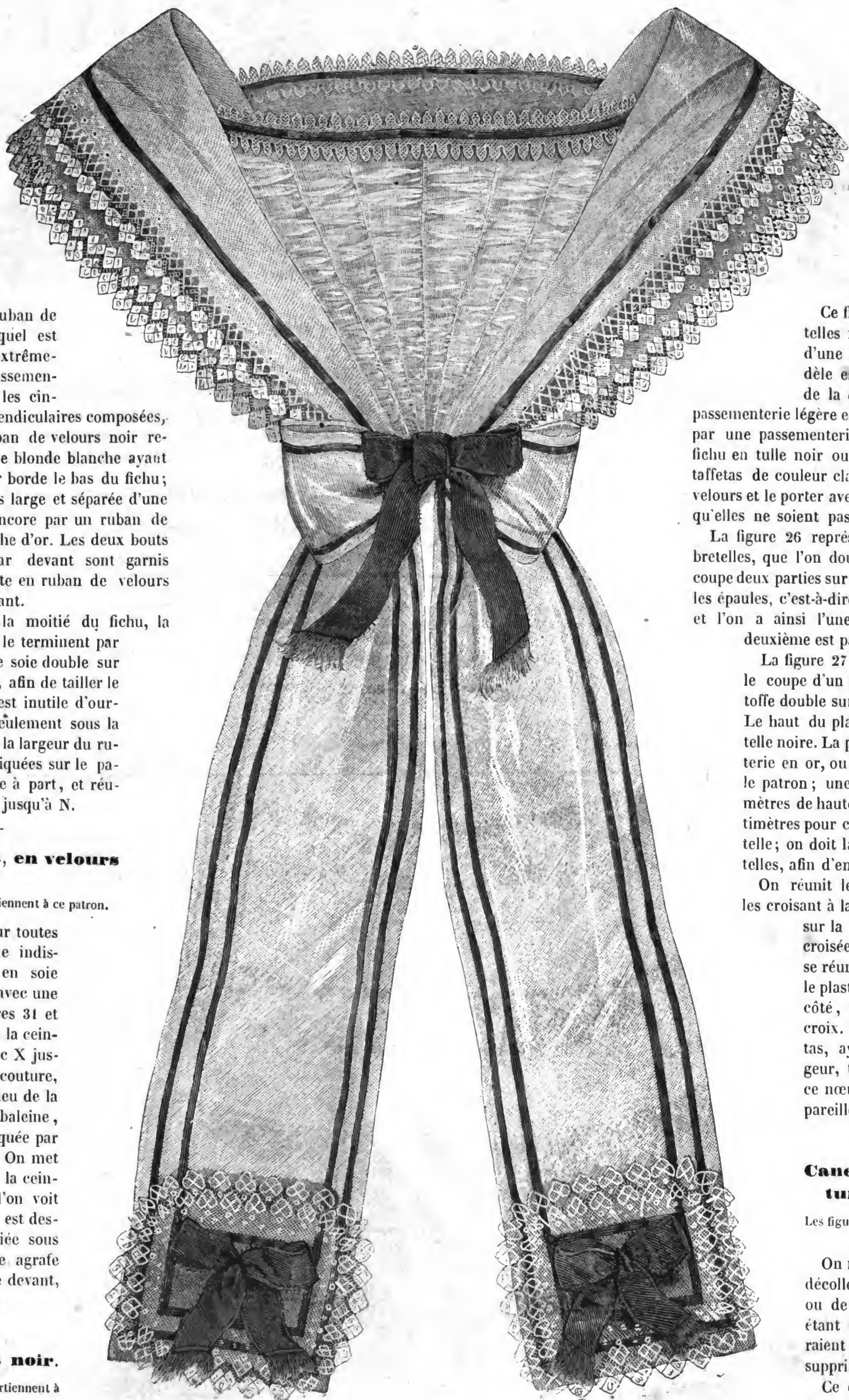
Cravate en taffetas noir.

Les figures 29 et 30 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les pans de cette cravate sont ornés d'un *treillage* exécuté au point de chaînette en soie de cordonnet blanche ou de couleur; la pointe de derrière de cette cravate, en forme de fichu, est ornée de la même façon.

La figure 29 représente la moitié de la cravate; la figure 30 l'un des pans du nœud de devant. On place l'étoffe double en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu de la figure 29. On brode le dessin, on double la cravate en florence de même couleur que la broderie, et on la borde avec une guipure noire ayant 2 centimètres de largeur, qui ne doit pas être froncée.

On prépare deux parties pareilles à la figure 30; on fait d'abord le dessin au point de chaînette, puis on double les pans avec du tulle noir, roide; on les borde (depuis V jusqu'à l'angle extérieur du carreau, et depuis celui-ci jusqu'à l'autre V) avec une guipure pareille à celle de la cravate. On coud ensemble la figure 30, V avec V, jusqu'au W; on place cette couture de façon que le W se trouve à l'intérieur sur le point, et l'on fait deux plis au côté le plus étroit du pan. Les deux boucles du nœud sont en taffetas noir sans broderie; elles sont formées d'une bande de taffetas ayant 14 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur pour chaque boucle; une troisième boucle de même longueur, mais ayant seulement 7 centimètres de largeur, les réunit au milieu et forme le *nœud* proprement dit; cette dernière boucle est doublée avec du tulle roide, sur lequel le taffetas doit être rabattu de chaque côté. On fait deux plis à chacune des deux premières boucles, et l'on arrange les quatre parties du nœud, en consultant le dessin, qui indique que l'un des pans doit être passé *par derrière*, dans la boucle du milieu (le nœud) que l'on plisse, et qui doit être cousue à l'envers. Quand toutes les parties du nœud sont fixées, on met sous le nœud, d'un côté un bouton, de l'autre une boutonniere, afin de faire joindre les deux côtés de la cravate.



FICHU EN TULLE DE SOIE BLANC AVEC RUBANS ROSES.

Fichu en taffetas noir.

Les figures 26 et 27 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu se compose de deux bretelles réunies par devant au moyen d'une sorte de plastron; notre modèle est en taffetas noir, garni avec de la dentelle noire, et orné d'une passementerie légère en or. — On peut la remplacer par une passementerie noire. On peut aussi faire ce fichu en tulle noir ou blanc, pareil à une robe en taffetas de couleur claire, etc. On peut le faire en velours et le porter avec des robes de couleur, pourvu qu'elles ne soient pas de nuances trop claires.

La figure 26 représente le devant de l'une des bretelles, que l'on double avec du tulle roide. On coupe deux parties sur cette figure 26, on les coud sur les épaules, c'est-à-dire sur la ligne entre S et T, — et l'on a ainsi l'une des bretelles complète. La deuxième est pareille à celle-ci.

La figure 27 est la moitié du plastron; on le coupe d'un seul morceau, en plaçant l'étoffe double sur la ligne indiquant le milieu. Le haut du plastron est garni avec une dentelle noire. La place occupée par la passementerie en or, ou bien en soie, est indiquée sur le patron; une dentelle noire ayant 5 centimètres de hauteur (il en faut 2 mètres 28 centimètres pour chaque bretelle) entoure la bretelle; on doit la replier vers le bout des bretelles, afin d'en diminuer la largeur.

On réunit les bretelles, par derrière, en les croisant à la place indiquée par une étoile sur la figure 26; elles ne sont pas croisées par devant, et les deux bouts se réunissent en formant une pointe; le plastron est fixé dessous, de chaque côté, point avec point, jusqu'à la croix. Un nœud en ruban de taffetas, ayant 6 à 8 centimètres de largeur, termine le fichu par devant; ce nœud est orné de passementerie pareille à celle du fichu.

Canezou avec une garniture de taffetas noir.

Les figures 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On met ce canezou sur un corsage décolleté, pour toilette de dîner prié ou de petite soirée; les tailles qui, étant un peu fortes, s'accommoderaient mal de la berthe, peuvent le supprimer.

Ce canezou se compose d'entre-deux en dentelle de soie ou de fil. Les manches dépassent le coude; elles ont un revers qui, de même que la berthe et la ceinture, est en taffetas noir; un ruban étroit en taffetas noir, entoure le cou; nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'on peut faire ce canezou en tulle uni, ou bien à dessins, ou enfin en mousseline.

On fronce le bas de la figure 1 (devant), d'abord depuis le point jusqu'au point, puis au-dessus, sur la ligne, depuis la croix jusqu'à la croix; on fronce de même la figure 2 (dos), depuis l'étoile jusqu'à l'étoile, — depuis la croix jusqu'à la croix; on rassemble ces fronces de façon

qu'elles occupent, sur la figure 3, la place qui est désignée par les mêmes signes; on réunit les devants et le dos sur les côtés, depuis A jusqu'à B, — sur l'épaule, depuis C jusqu'à D; on fait à chaque *devant*, depuis le cou jusqu'au bas de la taille, un ourlet ayant 1 centimètre de largeur; sur l'un des côtés on place des petits boutons dorés; sur l'autre on fait des boutonnières. La figure 3 représente la moitié du tour de la taille; on fixe cette ceinture au bas du canezou, en assemblant les lettres et les signes. — La figure 4 représente la moitié de la manche; il faut donc, pour tailler la manche, placer l'étoffe double sur la ligne indiquant le milieu; l'une des parties de manche doit être échancrée, ainsi que l'indique le patron. On fronce le haut et le bas de la manche; on monte le bas sur un poignet (fig. 5), que l'on coud sur la manche, E avec E, — F avec F; — puis on coud celle-ci ensemble depuis G, en fronçant cette couture de façon à lui laisser 9 centimètres de hauteur. On met au bord du poignet une garniture composée de deux rangs de dentelles; le premier (celui de dessous) doit avoir 90 centimètres de longueur, — 11 centimètres de hauteur au milieu, — puis on le replie *en mourant* jusqu'à ce qu'il n'ait à chaque extrémité que 4 centimètres de hauteur. Le second volant a 80 centimètres de longueur, — 6 centimètres 1/2 de hauteur au milieu, — 3 centimètres à chaque extrémité.

La couture G de la manche doit se trouver sur le G de de la figure 1, lorsque l'on coud la manche au corsage.

La garniture en taffetas noir (ceinture, berthe et revers) doit être doublée en gaze noire. La figure 6 (revers) est ornée de deux rangs de soutache d'or, indiqués sur le patron, garnie avec une dentelle étroite, puis placée sur la manche, E avec E, — F avec F. — La berthe (figures 7 et 8) est composée de deux parties, on coupe par conséquent d'un seul morceau la figure 7, et aussi la figure 8; on les réunit sur l'épaule, H avec H, jusqu'à J; puis on y place la soutache d'or; la garniture de la berthe est pareille à celle des manches; elle se compose de deux rangs de dentelle dont la largeur doit être, pour le volant de dessus, de 6 centimètres 1/2; — pour celui de dessous, de 9 centimètres: chacun de ces volants doit avoir 2 mètres 10 centimètres de longueur avant d'être froncé.

La ceinture (fig. 9) doit se fermer avec des agrafes sous le bras gauche; la ligne fine indique la place de cette *fermeture*. On double cette ceinture en soie, et l'on met une baleine sous les pointes devant et derrière. On borde la ceinture avec un passe-poil, et on l'orne avec de la soutache d'or.

Nous devons ajouter que nous préférons ce canezou sans la berthe. La ceinture peut être reproduite en velours noir, et portée avec toutes les robes de laine ou de soie.

Fichu en tulle de soie, blanc, avec rubans bleus.

Les figures 10, 11 et 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu, en tulle de soie double, est à demi décolleté, et forme une pointe par derrière. On place le tulle *double* sur les figures 10 et 11, et l'on forme, avec ce tulle *double*, deux plis qui commencent à l'épaule et continuent jusqu'au bout du fichu; ces plis sont marqués sur le patron; ainsi, on ploie le tulle en dedans sur la ligne du premier pli, on en réunit les extrémités en mettant d'un côté les deux lettres K ensemble, et de l'autre côté les lettres M ensemble. On en fait autant pour le deuxième pli en mettant les lettres L ensemble et les étoiles ensemble. On arrange le dos de la même manière (fig. 11), et l'on réunit les deux parties sur l'épaule en assemblant les lettres K et L; le fichu a une couture au milieu par derrière; l'autre côté est pareil à celui que l'on vient de faire. Les trois coutures (celles des épaules et du dos) sont recouvertes avec un ruban bleu ayant 1 centimètre de largeur, posé à plat et entouré d'une dentelle noire ayant 1 centimètre 1/2 de largeur.

FICHU EN TULLE DE SOIE BLANC, ORNÉ DE VELOURS NOIR ET OR.

Le bord du fichu est garni avec une blonde blanche ayant 5 centimètres de hauteur, non pas froncée, mais seulement *soutenue*; sa hauteur doit être diminuée (repliée) à 14 centimètres de distance du bout de la figure 10; on pose *sur* la couture de la blonde un ruban de taffetas bleu entouré de dentelle noire, pareil à celui qui recouvre les coutures des épaules et du dos, de façon que la dentelle noire retombe sur la blonde blanche; une deuxième garniture, pareille à celle que nous venons de décrire, est placée à quelque distance de celle-ci; sa place est indiquée sur le patron par une ligne composée de *hachures* pour la figure 10, et de points pour la figure 11. A la deuxième garniture, à 26 centimètres de distance de la pointe de devant de la figure 10, on commence à diminuer la hauteur de la dentelle pour former les pans (fig. 12); le ruban bleu, garni comme nous l'avons dit avec la dentelle noire, est placé au milieu des pans et terminé par un nœud en ruban bleu; la blonde blanche, repliée en dessous afin d'être moins haute, redevient plus large autour du bord des pans.

On fait de charmantes *imitations* de blonde blanche et de dentelle noire; on peut s'en servir sans craindre d'être accusée de faux luxe et de mauvais goût.


CEINTURE ESMÉRALDA, EN VELOURS NOIR.

Fichu en tulle de coton blanc.

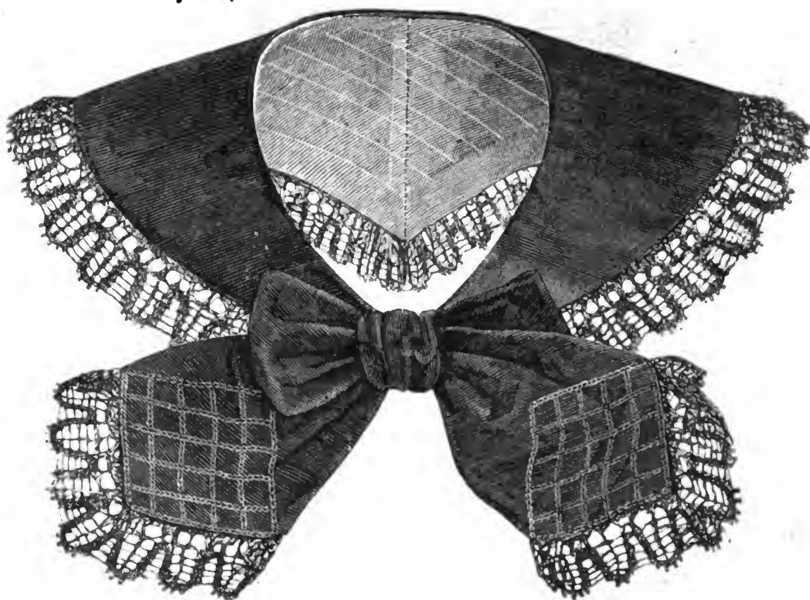
Les figures 13, 14 et 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici une forme de fichu qui pourra être reproduite en tulle noir, — tulle blanc, — mousseline blanche, — et même, pour cet été, en mousseline de couleur. Ce fichu est croisé par devant; il forme une pointe par derrière; il a, sur les épaules, une fente, retenue par un nœud de ruban cerise.

Le devant (fig. 13) se compose de cinq parties en tulle, séparées par des entre-deux en guipure. La garniture se compose d'une guipure ayant 4 centimètres 1/2 de hauteur, d'un entre-deux et de deux bandes en tulle uni, dont la disposition est indiquée sur la figure 14. L'entre-deux forme, ainsi qu'on le voit, un angle; il est réuni à la bande de tulle uni, que l'on borde avec la guipure, qui doit être froncée à tous les coins, et repliée (afin d'en diminuer la hauteur) quand cela est indiqué sur le patron. On coud cette garniture à la figure 13, *à plat*, O avec O, jusqu'à la lettre Q; depuis cette lettre on fronce un peu la garniture, de façon que les croix et les lettres R soient assemblées; depuis la lettre R le devant est prolongé par la garniture. La figure 15 est la moitié du dos, que l'on compose de tulle uni et d'entre-deux, comme le devant, et que l'on garnit de la même façon. Sur cette moitié du dos on trouvera deux parties en tulle uni, et trois entre-deux; celui qui forme le milieu du dos est indiqué à moitié de sa largeur. Au bas de l'entre-deux, qui se trouve sur les épaules, on trouvera l'indication de la garniture. La direction des *flèches* indique que la largeur de la garniture doit être maintenue égale; elle doit avoir, depuis la lettre J jusqu'au milieu du dos, 60 centimètres de longueur. On assemble le dos et les devants sur les épaules, N avec N, jusqu'à O; à cette lettre, la garniture du devant doit être un peu froncée, puis placée sur celle du dos, P avec P, étoile avec étoile, et fixée par quelques points. Une guipure étroite est placée, au bord du fichu, autour du cou, sur la couture de la garniture, et aussi sur la figure 13, depuis la lettre R jusque sur la pointe de la garniture de la figure 14. On place un nœud *sans bouts* sur la lettre P (épaule), et un deuxième nœud *avec des bouts* sur l'étoile.

Pour faire ce fichu en mousseline, on brodera un semé (nos deux dernières planches de patrons en contiennent un grand nombre) sur les parties indiquées en tulle uni; les entre-deux pourront être soit en guipure, soit en bandes de mousseline brodées comme le fichu, et festonnées.

Si l'on fait une robe de mousseline de couleur, avec un


CRAVATE EN TAFFETAS NOIR.





corsage décolleté, on fera ce fichu en mousseline pareille à la robe; les entre-deux seront remplacés par des *bouillonnés* en même mousseline, ayant la largeur indiquée sur le patron pour les entre-deux; ces bouillonnés, on le comprend aisément, devront être presque plats. On portera beaucoup de corsages décolletés pour les robes d'été.

Berthe en dentelle noire.

Les figures 22 et 23 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette berthe en dentelle noire est doublée avec du tulle en blanc, et le rapprochement de ces deux couleurs, désormais consacré par la mode, enlève à la dentelle noire son aspect un peu solennel, sans supprimer le caractère de haute utilité d'une berthe qui se prête à accompagner tous les corsages décolletés.

La figure 22 représente le devant de la berthe; la figure 23 est la moitié du dos; *les remplis ne sont pas compris dans les patrons;* on laisse l'étoffe nécessaire pour ces remplis, et on taille ces deux parties du patron en tulle noire roide; on les coud ensemble depuis O jusqu'à P; on fait un ourlet tout autour. On place trois volants en dentelle noire sur les lignes ponctuées des patrons; le premier de ces volants est cousu au bord de la berthe en tulle noir: il doit avoir 1 mètre 70 centimètres de longueur; le deuxième volant est pareil au premier; le troisième doit avoir 1 mètre 50 centimètres de longueur; il est placé autour du bord supérieur, retombe sur la ligne indiquant la place du deuxième volant, et descend devant en forme de *cœur*. On couvre avec un morceau de dentelle posé à plat le tulle noir non encore garni de dentelle. On replie sur le devant de la berthe les bouts de chaque volant, et on les coud à l'envers sur le tulle; le dernier volant doit être replié en dessous, de façon à se trouver sur la même ligne que les pointes de la berthe. On coupe sur les mêmes patrons (22 et 23) une deuxième berthe en tulle blanc, en laissant en dehors des patrons le tulle nécessaire pour les remplir; on coud ce tulle blanc sous le tulle noir en le fixant seulement en haut et en bas.

Pour faire la ruche qui garnit le haut de la berthe, on prend du tulle de soie noir ayant 4 centimètres de largeur, et du tulle de soie blanc ayant 3 centimètres 1/2 de largeur; on place le tulle blanc sur le tulle noir, et l'on fait une ruche formée de plis doubles; entre chaque pli on place trois petites boucles en ruban de velours noir très-étroit, disposées comme notre dessin l'indique.

Corsage décolleté.

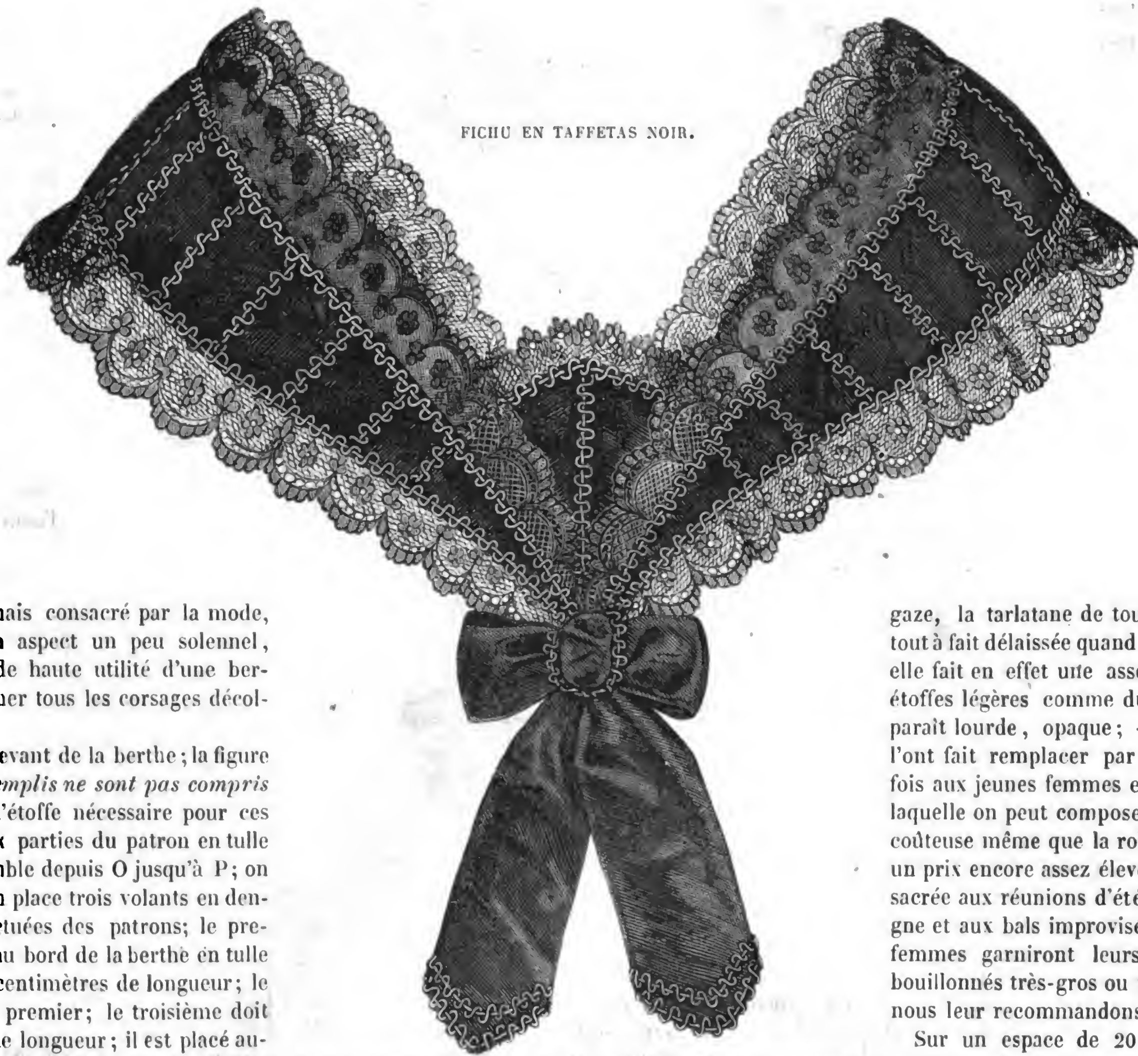
Les figures 16, 17, 18 et 19 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Le patron représente la moitié du corsage, qui se compose de cinq parties; il est à pointe, mais on trouvera sur chaque partie la ligne qui le réduit de façon à le convertir en corsage à ceinture. On lace le corsage par derrière au moyen d'œillets. Les pinces des figures 16ᵃ et 16ᵇ sont faites seulement dans la doublure; le dessus doit être uni; on réunit les lettres de chaque partie pour assembler le corsage.

Qui peut plus peut moins; il est assez difficile d'augmenter les proportions d'un corsage; en revanche, il est très-facile de les diminuer, en faisant les coutures *sous les bras* plus profondes. C'est toujours sur ce point que doivent se porter les diminutions.

Passe d'un bonnet.

Le dessin et la description de la coiffure figurant sur la planche de patrons sous le nº 28 doivent être renvoyés à un prochain numéro, l'espace nous manquant pour les donner aujourd'hui.



FICHU EN TAFFETAS NOIR.

LE BAL. — MODES.

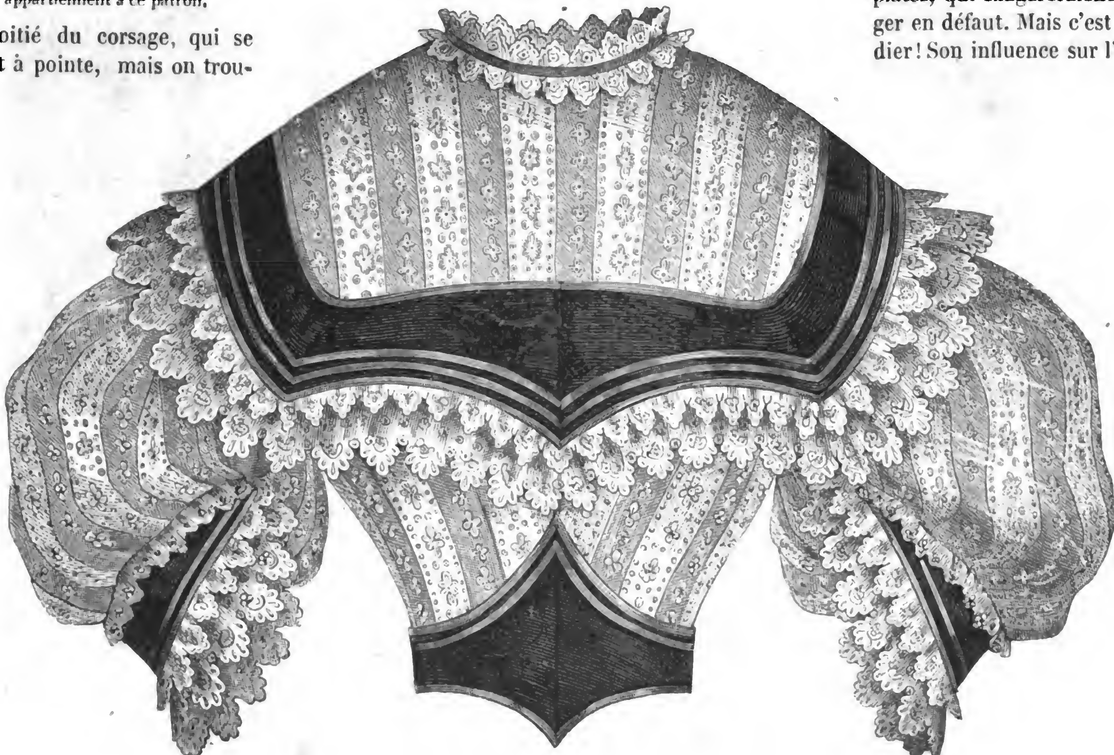
Nous avons fait dans ce numéro une assez large part à l'utilité pour qu'il nous soit permis de consacrer quelques lignes à la description pure et simple de notre gravure représentant un bal. Avec nos patrons, nos dessins et nos explications, nos lectrices pourront imiter quelques-unes des toilettes que nous rassemblons pour les placer sous leurs yeux. Le corsage décolleté qui figure sur notre planche peut servir pour *toutes* les toilettes, car cette forme est invariable. Les berthes et les fichus que nous leur offrons doivent, par leur diversité, satisfaire tous les goûts et tous les âges; oui, tous les âges, car il faut tenir compte de ces mères, de ces tantes dévouées, qui se décident à quitter le coin du feu, à faire une *grande* toilette pour accompagner les jeunes filles. Nous dirons en passant que l'adoption des fichus en tulle, ou dentelle noire ou blanche, permet de concilier les exigences de la parure avec celles de l'âge, et que, même à cinquante ans, on peut encore se décolleter, en adjoignant au corsage décolleté un fichu à demi montant. Ce fichu est là pour affirmer que l'on se conforme au *décorum* voulu, sans pour cela avoir des prétentions inconciliables avec la dignité de la vieillesse.

La mode préférait, il y a quelques années, les étoffes de soie à toutes les autres, et les imposait même au bal, même aux jeunes femmes. Plus sage aujourd'hui, plus logique, elle protége surtout les tissus légers, le tulle, la gaze, la tarlatane de toutes couleurs. La mousseline est tout à fait délaissée quand il s'agit de bals proprement dits; elle fait en effet une assez triste figure au milieu de ces étoffes légères comme du *vent tissé;* — elle enlaidit et paraît lourde, opaque; — et toutes ces raisons réunies l'ont fait remplacer par la tarlatane, qui convient à la fois aux jeunes femmes et aux jeunes filles, et à l'aide de laquelle on peut composer une robe plus jolie et moins coûteuse même que la robe de mousseline, qui atteignait un prix encore assez élevé; cette dernière robe reste consacrée aux réunions d'été, aux dîners priés à la campagne et aux bals improvisés de la belle saison. Les jeunes femmes garniront leurs robes de tarlatane avec des bouillonnés très-gros ou très-petits. Dans ce dernier cas, nous leur recommandons la combinaison suivante:

Sur un espace de 20 centimètres, elles placeront dix bouillonnés en tarlatane rose ou bleue; puis dix bouillonnés pareils en tarlatane blanche, — puis encore dix bouillonnés roses ou bleus. Le *fond* de la robe est en tarlatane blanche; la tarlatane de couleur figure dans la toilette seulement à l'état d'accessoire; la berthe et les manches seront garnies dans le même style que la robe. Cette garniture est *inchiffonnable* et supporte bravement toutes les épreuves qui atteignent une robe de bal dans les salons d'aujourd'hui, si petits et si remplis.

Une jeune fille garnira sa robe de tarlatane avec des ruches plutôt qu'avec des bouillonnés; elle mettra une large ceinture-écharpe, et sera suffisamment élégante pour figurer dans les bals les plus brillants.

On porte des tuniques ou robes à double jupe, mais à la condition que la tunique soit plus longue derrière que devant; enfin on porte à peu près tout ce que l'on veut, en se conformant au style général du jour, et surtout en adaptant à sa physionomie, à sa taille, les différents ornements entre lesquels on peut choisir. Ainsi, une personne un peu replète devra éviter les gros bouillonnés, qui augmenteraient le volume de sa taille; tandis qu'une femme mince, élancée, devra rejeter au contraire les garnitures plates, qui exagéreraient ses grâces au point de les changer en défaut. Mais c'est surtout la coiffure qu'il faut étudier! Son influence sur l'expression de la physionomie est incalculable; la disposition de ses cheveux peut donner à une femme un aspect sournois, farouche, si elle les ramène trop en avant sur son visage, éventé et même plus qu'éventé, si elle les rejette trop en arrière. En cela comme en toute chose, il faut savoir adapter les modes du jour à sa physionomie, et ne pas s'empresser d'imiter indistinctement toutes les nouveautés que l'on rencontre. Ainsi, on voit en ce moment des femmes qui ramassent leurs cheveux sur le devant du front en touffes frisées; cette coiffure rappelle l'aspect menaçant du monstre qui causa la mort d'Hippolyte en épouvantant ses coursiers, ainsi que nous l'apprend le récit lamentable de Théramène; les touffes ne se main-



CANEZOU AVEC UNE GARNITURE DE TAFFETAS NOIR.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de la Mlle FAUVET 4, rue Ménars

ennent pas toujours frisées, et alors physionomie change de caractère, imite à s'y méprendre celle d'un iarmant petit chien griffon, qui fait irtie de ma famille; seulement ette coiffure ébouriffée, qui sied ien à l'espèce canine, est burlesque uand il s'agit d'un visage féminin.

Les bandeaux plats sont tout à it délaissés. Nos lectrices ont reçu usieurs jolies coiffures composées ir M. Croizat; *à la ville*, c'est-à-re sous les chapeaux, on porte tou-urs beaucoup de nattes; on fait ir le devant un bandeau plat, très-roit, puis on natte les cheveux en ois branches, *aussi près que pos-ble* du visage.

Notre gravure représente l'un de s palais féeriques consacrés de nos urs au dieu du plaisir; des pal-iers gigantesques servent de candélabres; int lustres éblouissants *versent des tor-ents de lumière* sur l'escalier monumen-l qui fait communiquer entre elles les dif-érentes pièces, disposées pour les besoins la fête. Les invités circulent, et nous lons arrêter au passage quelques-unes des lies toilettes que nous apercevons, pour s décrire à nos lectrices, qui pourront les iiter.

Nous commençons par la gauche de la avure.

1. Robe de tulle rose; la jupe se compose trois doubles volants, coupés en biais et oncés de chaque côté, de façon à former grands bouillonnés. Le volant du milieu t en tulle blanc, et retenu, de distance i distance, avec des bouquets de roses. Le rsage, à draperie, est orné d'un bouquet ireil à ceux de la jupe. Les manches se mposent, comme la jupe, de trois volants oubles, — celui du milieu en tulle blanc, s autres en tulle rose. Couronne de roses ins les cheveux.

2. Robe de tulle blanc. La jupe est composée de larges ouillonnés perpendiculaires, séparés par quatre écharpes irdées de blonde attachées sous le corsage; ces écharpes eux de chaque côté) sont arrêtées à mi-hauteur de la pe, avec des bouquets de marguerites de toutes couleurs; s écharpes *paraissent* se terminer sous les bouquets, blonde étant disposée de façon à figurer une extrémité rondie; elles continuent cependant jusqu'au bas de la pe, où elles se terminent réellement en *rond*. Corsage à raperie garni sur le devant et sur les épaules avec des ouquets de marguerites; coiffure assortie.

3. Robe en taffetas rose Solferino: le bas de la jupe est irni avec une ruche en taffetas pareil, découpé; cette ipe est couverte d'une tunique ouverte, en crêpe de même iance, garnie avec deux volants de dentelle blanche, dis-osés en *zigzags* sur le devant, en droite ligne par der-ère, et retombant sans couvrir la ruche du bas de la pe. Une ruche en taffetas découpé est posée sur le pre-iier volant; la berthe, compo-e de deux volants en dentelle rmontés d'une ruche en taffetas, oise par devant, en laissant voir haut du corsage. Les man-ies, très courtes devant, cou-ent le coude; elles sont en êpe, garnies avec des dentelles anches, surmontées de ruches i taffetas. Diadème de feuillage ins les cheveux.

4. Robe en pou de soie jaune, couverte avec des volants en entelle blanche, ornés de ru-ies en taffetas découpé dispo-es en festons sur le dernier vo-nt, en médaillons sur le pre-ier; une ruche pareille entoure s épaules. Les manches se com-osent de deux bouillonnés, terminés par un volant de entelle. Fleurs d'acacias dans les cheveux.

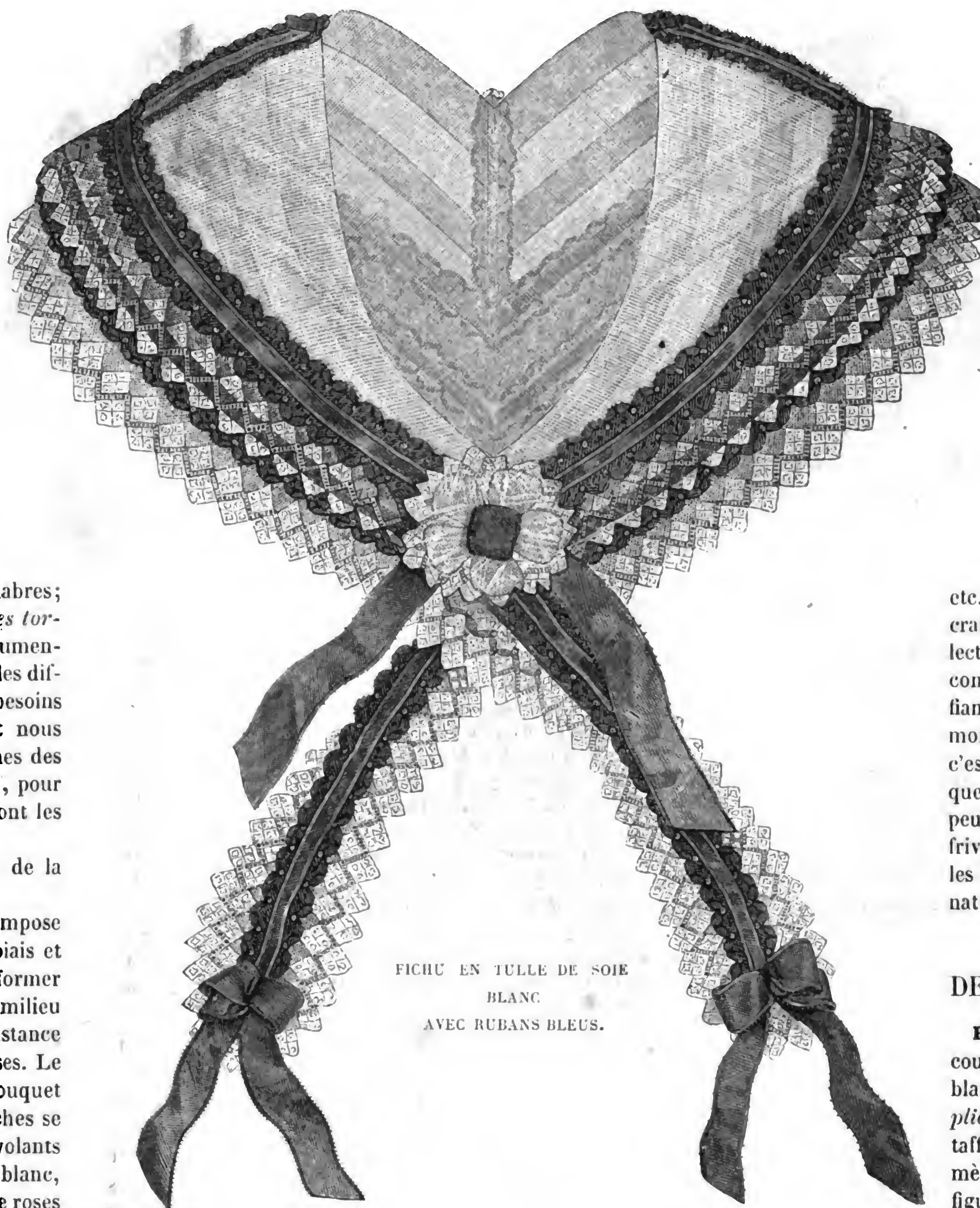
5. Robe en tulle vert, composée de bouillonnés perpen-iculaires, posés sur une jupe en satin vert, jusqu'à mi-auteur de la jupe, où ils sont terminés par un volant en dentelle blanche, qui recouvre en partie un bouillonné en tulle, terminé par un volant en dentelle; chaque volant est surmonté d'une ruche en rubans, garnie de chaque côté avec une dentelle blanche étroite; une guirlande de feuilles de houx est placée au-dessus des volants; deux grands bouquets de houx, garnis de leurs fruits rouges, sont placés du côté gauche; le corsage et les manches sont ornés de bouquets pareils; couronne assortie dans les cheveux.

Nos lecteurs masculins, — car nous en avons, — vont peut-être nous trouver aujourd'hui bien frivole; nous leur demandons la permission de placer sous leurs yeux la citation suivante:

« Mademoiselle *** était dernièrement à l'Opéra avec une robe *soupirs étouffés*, ornée de *regrets superflus*, un point au milieu, de *candeur parfaite*, garnie en *plaintes indiscrètes;* des rubans en *attentions marquées;* des souliers *cheveux de la reine*, brodés en diamants, *en coups perfides*, et les *venez-y-voir* en émeraudes; frisée en *sentiments soutenus*, avec un bonnet de *conquête assurée*, garni de *plumes volages* et de rubans d'*œil abattu*, un *chat* sur le col, couleur de *gueux nouvellement arrivé;* et sur les épaules une *médicis* montée en *bienséance*, et son manchon d'*agitation momentanée*. »

Notre article, on en conviendra, est un modèle de gravité près de ce courrier de modes, qui remonte à l'année 1780 environ. Ce n'est pas une femme frivole qui l'a écrit, c'est un lieutenant-général, cordon rouge, etc.; nous ne le nommerons pas, car nous craindrions d'exciter la curiosité de nos lectrices, qui voudraient peut-être prendre connaissance de ses *Souvenirs*, peu édifiants; nous avons voulu seulement démontrer, en passant, une petite vérité: c'est que chaque chose a son temps, et que, tout en étant fort raisonnable, on peut prendre intérêt aux choses les plus frivoles, quand elles se produisent dans les circonstances qui leur servent de cadre naturel.

EMMELINE RAYMOND.

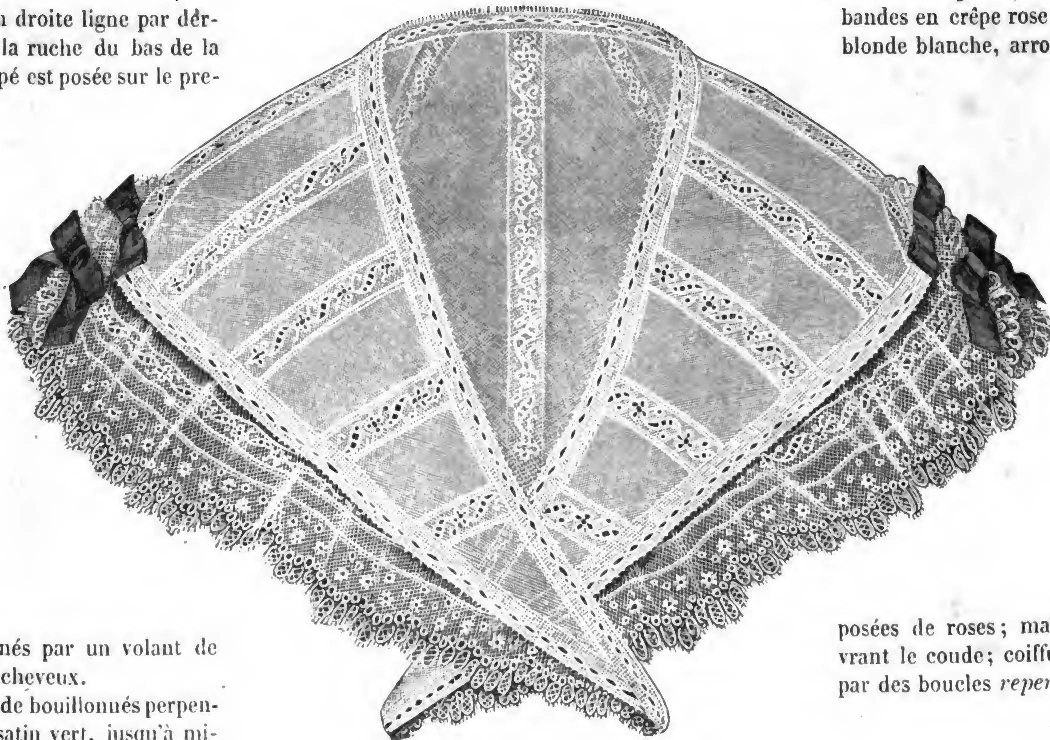


FICHU EN TULLE DE SOIE BLANC AVEC RUBANS BLEUS.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en taffetas blanc, recouverte de deux jupes en gaze de soie blanche. La première de ces jupes est *repliée* au-dessus de l'ourlet de la robe de taffetas blanc, à une distance de dix centimètres environ de cet ourlet, de façon à figurer un gros bouillonné; la deuxième jupe est repliée de la même façon (c'est-à-dire en dessous), en laissant dépasser seulement dix centimètres de la première jupe. Une guirlande de géraniums à fleurs rouges est placée de chaque côté; chacune de ces guirlandes, attachée au bas de la taille, augmente de volume vers l'extrémité de la première jupe, où elle se partage en deux branches qui tombent sur la deuxième jupe. Manches très-courtes, composées d'un bouillonné. Corsage plat, à pointe, garni en guise de berthe, avec une guirlande de géraniums placée autour des épaules et se terminant sur le devant par une branche qui se prolonge presque jusqu'au bas du corsage. Bandeaux roulés en arrière, couronne de géraniums dans les cheveux.

Robe à deux jupes en crêpe rose. Chacune de ces jupes est assez longue pour pouvoir être froncée à chaque couture de chaque lé, de façon à former des bouillonnés; des bandes en crêpe rose pareillement froncées, entourées de blonde blanche, arrondies du bas, et diminuant de largeur sur le haut, sont placées sur chaque couture, réunissant les lés de la robe; ces bandes se terminent au bas de la première jupe, et sont fixées par des bouquets de roses *roses;* d'autres bandes pareilles à celles-ci, arrondies comme celles-ci à leur extrémité, sont placées sur la deuxième jupe, et sous les bouquets de roses placés sur les premières bandes; la deuxième jupe est bordée avec une ruche tuyautée, plissée dans le milieu, sur laquelle retombe l'extrémité arrondie des dernières bandes, qui, ainsi que les premières, sont entourées de blonde blanche. Corsage à draperie, bouquet de corsage, et agrafes d'épaule composées de roses; manches très-courtes devant et couvrant le coude; coiffure en bandeaux roulés, terminés par des boucles *repentir;* couronnes de roses *roses*.

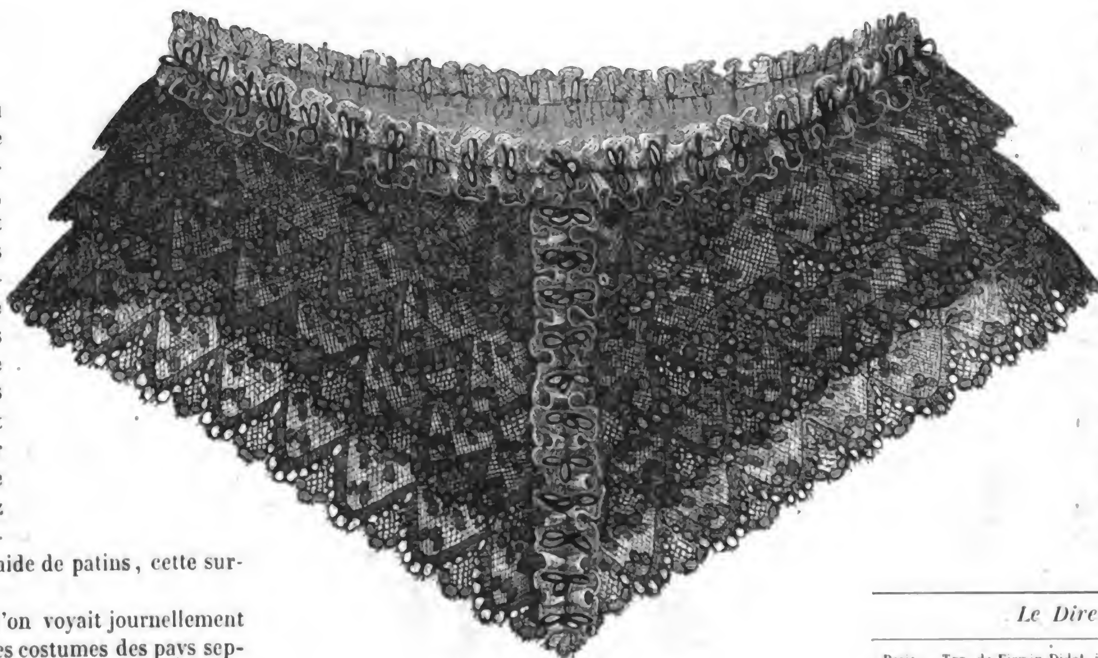


FICHU EN TULLE DE COTON BLANC.

LES PATINEURS
DU BOIS DE BOULOGNE.

La Mode illustrée met au nombre de ses devoirs celui de rendre compte des divertissements de l'époque actuelle; ainsi, près de la gravure représentant une fête élégante, nos lectrices trouveront un dessin reproduisant l'image de plaisirs d'un autre genre. Pendant les fortes gelées de cet hiver, les habitants de Paris se sont portés en foule vers les lacs du bois de Boulogne, soit pour jouir du spectacle qui leur était donné, soit pour prendre part eux-mêmes au plaisir assez rare, sous notre latitude, de parcourir en traîneaux, ou bien à l'aide de patins, cette surface, solidifiée par le froid.

L'exemple venait de haut, et l'on voyait journellement de grands personnages revêtir les costumes des pays septentrionaux pour patiner sur les lacs; les costumes russes jouissaient naturellement d'u… grande vogue, et l'on voit … le premier plan de notre gr… vure une grande dame russe d… venue française, qui a pris … costume de son pays et qui p… tine avec une nonchalance et … facilité qui accusent l'expérien… de cet exercice; son mari … près d'elle; une dame mo… courageuse est assise dans … traîneau; une foule élégan… couverte de fourrures, envelo… pée dans les grands manteau… que la mode et le froid ont … en vogue cet hiver, couvre … rives du lac et prend un vif pl… sir à suivre des yeux les évolution… gracieuses et les costumes pi… resques des patineurs.



BERTHE EN DENTELLE NOIRE.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, …

Une aimable et spirituelle abonnée nous envoie le logogriphe suivant. L'empressement que nous mettons à le publier lui garantit le plaisir que son envoi nous a causé, et la reconnaissance que nous lui devrons pour tous les envois du même genre, si, ainsi que nous l'espérons, elle veut bien les renouveler.

LOGOGRIPHE

Je suis un pauvre diable, et je vis dans les bois;
Mon travail, cher lecteur, te mettrait aux abois.
Toujours la hache en main, ma besogne est pénible;
Pour vivre chaque jour chacun fait son possible;
Mais le ciel, juste en tout, compense un sort fâcheux.
Car en rentrant chez moi je suis un homme heureux;
On me fait un bon feu, je me sèche à la flamme,
En caressant mon chien, mes enfants et ma femme.
Ceci, mon cher lecteur, peut servir de leçon;
Seul au coin de son feu, souvent un vieux garçon,
Quoiqu'il ait de l'argent, que d'esprit il petille,
Est bien loin du bonheur d'un père de famille.
Je marche sur huit pieds; si c'est ton bon plaisir,
Tu chercheras les mots qu'ici je viens t'offrir:
Un trait, s'il est petit, qui sied à la figure,
Et qui ne doit jamais prononcer une injure;
Un meuble de cuisine; un instrument à vent;
Ce dont, quand il fait froid, on se sert très-souvent;
Ce qu'il faut avoir bon, si quelqu'un vous attaque;
Ce qui doit se trouver dans le fond d'un cloaque;
Un vilain animal, des anciens révéré,
Mais qui sent fort mauvais, le fait est avéré;
Un état qui déplaît aux âmes trop sensibles;
Un métal qui corrompt jusqu'aux plus inflexibles;
Ce qui coiffe assez bien, posé sur un turban;
Ce que fait rarement un mauvais charlatan;
Ce qui contient un suc doux comme les paroles
D'un ami qui s'exprime en tendres hyperboles;
Un sauvage assez drôle et par trop ingénu
(Tu sais tout ce qu'il fit; il doit t'être connu);
Ce qui favorisa le dessein trop funeste
De la tendre Sapho. Quel mot encor me reste?
Ah! j'y suis. De Didon voudrais-tu le tombeau?
Mais tu n'es pas jaloux d'un trépas aussi beau;
Ce qu'offrit Méléagre à la belle Atalante;
Las! pour rimer encor ma muse devient lente.
Je sens qu'il faut finir; déjà j'en ai trop dit;
Je ne veux pas, lecteur, te fatiguer l'esprit.

La comtesse D'O…T…..T.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier … méro est : *Papa*.

LES PATINEURS DU BOIS DE BOULOGNE.

N° 7. DEUXIÈME ANNÉE. 9 février 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
[AV]EC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

[CON]TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
[U]n an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
[Un] an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

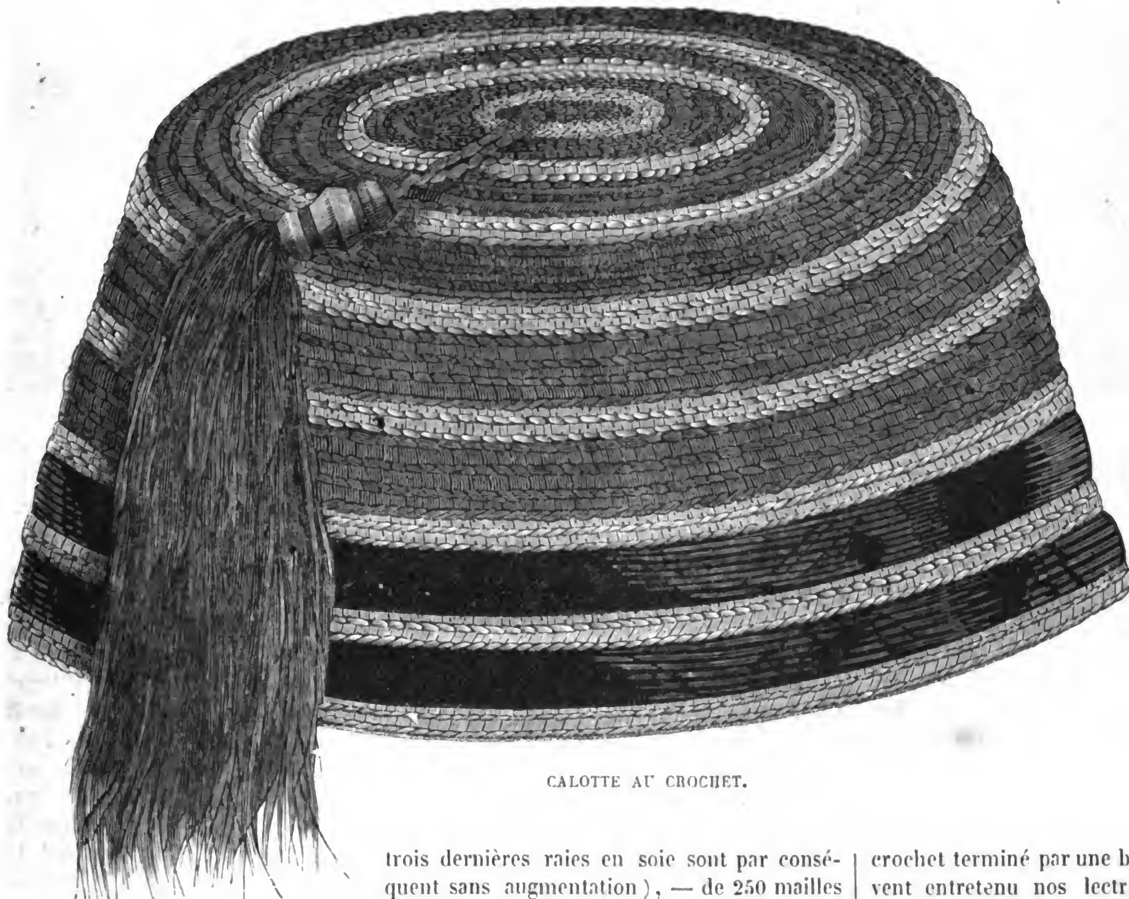
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Calotte au crochet.

[MA]TÉRIAUX. — 16 grammes de laine fine, couleur raisin de Corinthe; [.] écheveaux de soie d'Alger maïs; ficelle fine; rubans de velours noir.

[C]ette calotte réunit tous les [avan]tages : elle est jolie, chaude, [.] vite exécutée, et enfin le [prix] d'achat des matériaux qui [la co]mposent est peu élevé. On [la fa]it au crochet, sur une ficelle [.], entièrement en mailles [sim]ples et en raies, alternative[men]t en soie et en laine. On [pose] deux rubans en velours [noir], ayant la largeur des raies [.]s en laine, sur les deux raies [du b]ord de la calotte, qui doit [avoi]r, depuis le milieu du des[sus] jusqu'au bord extérieur, [. c]entimètres de hauteur, — [. ce]ntimètres pour le dessus, [et le]s 8 autres centimètres pour [la ha]uteur de la bande formant [le to]ur de la calotte; on doit [choi]sir un crochet assez fin [pour]que les mailles soient bien [pres]sées les unes contre les au[tres] et que l'on n'aperçoive pas [la fi]celle.

[O]n commence la calotte par [le m]ilieu, et on travaille en [ov]ale; on monte d'abord 6 à [. m]ailles sur la ficelle, et dans [les] tours suivants on aug[men]te le nombre des mailles, [de f]açon que le 4e tour se com[pose] de 36 mailles; on prend [alor]s la soie maïs, et l'on fait [. to]urs, toujours en augmentant le nombre des mailles, [en v]eillant à ce que le rond soit toujours *plat*, pour ces [tour]s, comme pour tous ceux qui suivent. La calotte se [com]pose de raies en laine (4 tours) et de raies en soie [(2 t]ours), disposées alternativement; il y a 8 raies en soie, et chacune de ces raies, — en comptant depuis la première, qui se trouve au milieu du dessus, — se compose, pour le 2e tour, de 64 mailles dans la première raie en soie, — de 114 mailles pour le 2e tour de la 2e raie en soie, — de 114 mailles pour le 2e tour de la 3e raie en soie, — de 209 mailles pour le 2e tour de la 4e raie en soie, — de 238 mailles pour le 2e tour de la 5e raie en soie, — de 238 mailles pareillement pour le 2e tour de la 6e raie en soie, — de 240 mailles pour le 2e tour de la 7e raie en soie (les tours en laine qui se trouvent entre les



CALOTTE AU CROCHET.

trois dernières raies en soie sont par conséquent sans augmentation), — de 250 mailles pour le 2e tour de la 8e raie en soie.

Ces indications du nombre des mailles composant les raies maïs, permettront à nos lectrices d'exécuter ce travail sans aucune peine. Les deux dernières raies en laine sont couvertes avec deux rubans de velours noir, ayant chacun la même largeur que chacune de ces raies; il faut 1 mètre 10 centimètres de ruban de velours pour les deux raies; on place au milieu du dessus un gland en soie couleur raisin de Corinthe; ce gland est suspendu à une boucle en cordon de soie de même couleur, que l'on fixe de façon à cacher le point où les tours se rejoignent; le gland tombe de côté; on peut, si l'on veut, doubler le tour de la calotte avec une bande de soie; cette doublure n'est pas indispensable. Cette calotte serait aussi fort jolie en laine gros-bleu et soie maïs, en laine grise, etc.

Dessin en tapisserie pour coussin.

MATÉRIAUX. — Canevas n° 4 ou 5; laine et soie d'après les couleurs indiquées près du dessin.

Le dessin représente le quart du coussin; outre l'originalité de sa disposition, ce dessin possède un avantage qui sera apprécié : on peut l'exécuter avec des *restes* de laines et de soies, puisque le fond même du dessin est de différentes couleurs indiquées par des chiffres placés dans le *fond* du dessin; la soie n'est point de rigueur, mais l'ouvrage sera plus beau si on l'emploie. — On borde les coussins avec des ganses, ou bien avec des ruches de ruban.

Crochet tunisien

POUR COUVERTURE DE LIT D'ENFANT, ETC., — POUR COUSSIN OU TAPIS DE PIED.

MATÉRIAUX. — Laine blanche, rouge et noire; soie d'Alger jaune.

Ce nouveau *point*, au crochet tunisien, est fait avec le crochet terminé par une boule dont nous avons déjà souvent entretenu nos lectrices. Notre modèle représente quatre carreaux, — deux blancs, — deux rouges, disposés en damier, encadrés avec de la soie jaune, et réunis avec de la laine noire; une petite houppe noire, jaune et blanche est placée à chaque coin des carreaux.

Nous allons décrire l'un des carreaux : ils sont tous pareils à celui-ci.

On fait une chaînette composée de 11 ou 13 mailles; on revient sur cette chaînette pour faire le 1er *tour*, durant lequel on passe une boucle de laine dans chaque maille de la chaînette, en gardant sur le crochet toutes ces boucles, qui forment des mailles; le nombre de ces boucles doit être identique à celui des mailles composant la chaînette.

2e *tour*. — On prend la laine sur le crochet et on la passe au travers de la première maille qui se trouve sur le crochet; — * on prend la laine sur le crochet, et on la passe au travers des deux mailles les plus rapprochées, dont l'une se trouve être la maille que l'on vient de former; on recommence toujours depuis *, jusqu'aux trois dernières mailles, au travers desquelles on passe la laine *à la fois*, de façon qu'il reste sur le crochet seulement une maille.

3e *tour*. — Ce tour est semblable au premier, avec cette différence, que l'on passe la boucle de laine, non *dans* chaque maille, mais *entre* chaque maille, sous l'espèce de tresse formée par le tour que l'on vient de terminer, et par conséquent dans le vide qui se trouve entre chaque maille. Après avoir passé la boucle dans le dernier vide du tour, on passe encore une boucle dans la partie perpendiculaire de la dernière maille formant la fin du tour précédent; ceci, pas plus que les trois dernières mailles du tour allant de gauche à droite, faites dans une seule maille, ne doit jamais être omis, sous peine de faire *biaiser* le carreau. Le nombre des mailles du 3e tour doit être le même que celui du 1er tour. On alterne ainsi le 2e et le 3e tour, jusqu'à ce que la hauteur du carreau soit pareille à sa largeur; puis on recommence un autre carreau; on en fait un nombre égal de chaque couleur. — On entoure chaque carreau avec un tour de mailles simples en soie jaune; puis on assemble les carreaux en *damier*, et on les réunit avec des mailles-chaînettes faites avec de la laine noire, de façon que cette chaînette encadre tous les carreaux. Pour faire les petites houppes on prend 20 à 30 brins de laine blanche et soie jaune; on y joint 2 brins de laine noire; on noue ces brins ensemble, en laissant entre eux un espace de 2 à 3 centimètres. — On les coupe au milieu de cet espace. On ploie les brins de façon à former une houppe, en disposant le noir au milieu du blanc; on coud chaque houppe à chaque coin de carreau, puis on les *tond* afin de les réduire à la forme d'un bouton rond, velouté, dont notre dessin reproduit l'effet très-exactement.

Bandes brodées.

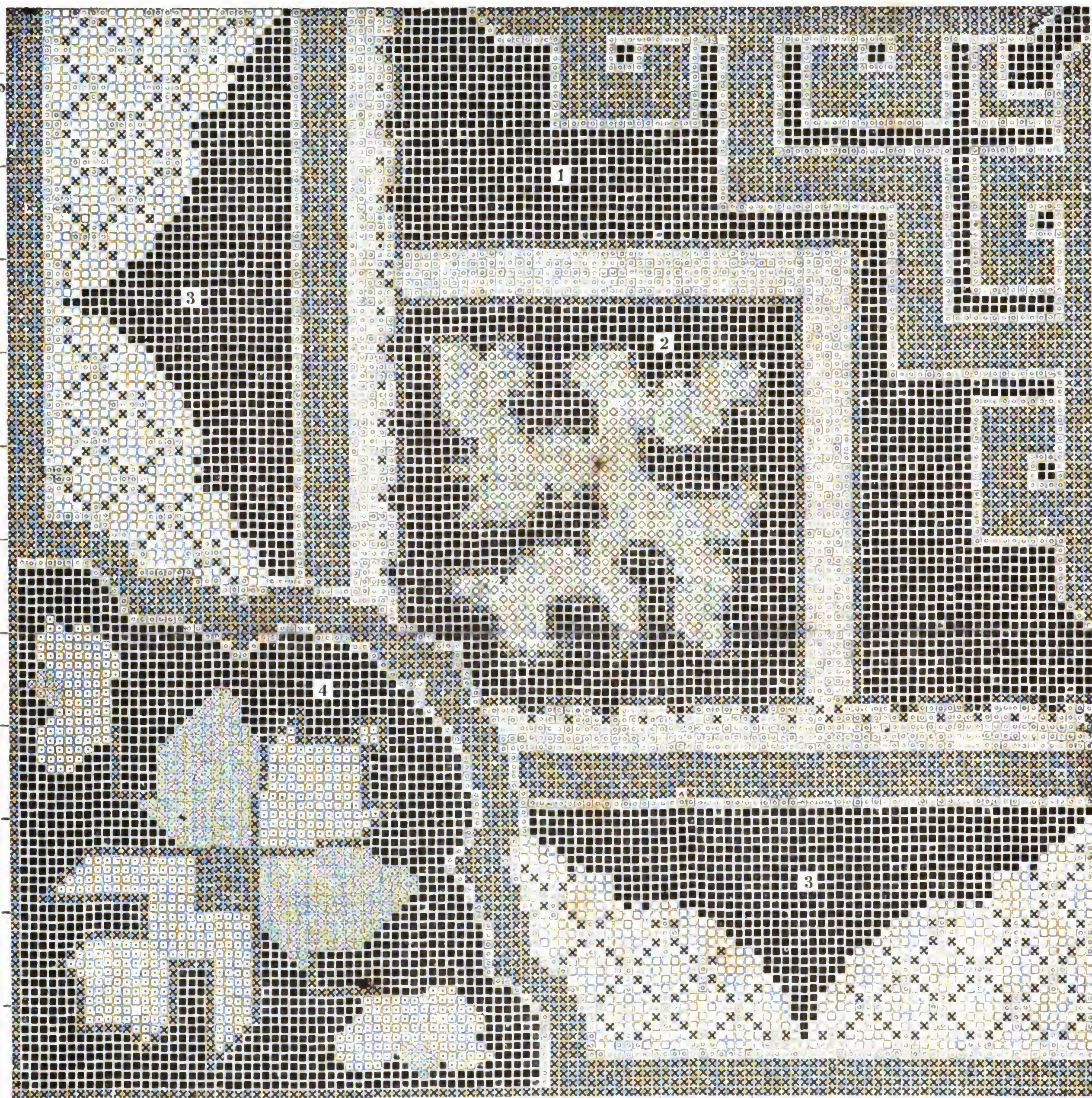
Ces deux dessins, no 1 et no 2, serviront pour garnitures de camisoles, pour vêtements et pantalons d'enfant, etc. On les fait au plumétis; le bord est festonné. On peut aussi faire les pois au *point de poste*.

Encadrement en tapisserie, pour filet ou crochet.

Nous avons publié dans le no 3 (12 janvier 1861) un dessin en tapisserie pour portefeuille; le présent encadrement, ajouté à ce dessin, servirait pour composer un beau tapis de table ou de foyer; dans ce dernier cas, on n'emploierait point de soie de couleur, et l'on ferait le fond aussi bien que les fleurs entièrement avec de la laine.

On peut aussi employer ce dessin pour encadrer des rideaux au filet, des couvertures d'édredon, etc.; dans ce dernier cas, on brode le dessin en *reprises* sur un fond uni, en filet, composé de mailles placées les unes au-dessus des autres; on commence ce fond avec *une* seule maille, et l'on ajoute une maille au commencement et à la fin de chaque tour jusqu'à ce que l'on ait atteint la largeur nécessaire pour l'usage auquel on destine le travail; alors, si l'on fait un carré, on commence la diminution, tandis que, si l'on fait une bordure ou bien un carré long, etc., —on prend à la fin du premier tour 2 mailles ensemble,—puis au contraire on ajoute une maille à la fin du deuxième tour, —et l'on continue à alterner ainsi la diminution et l'augmentation jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur voulue pour la bordure ou bande; alors on continue la diminution à la fin de chaque tour, jusqu'à ce que l'on n'ait plus qu'une maille, avec laquelle on termine le filet.

Si l'on veut faire cette bordure au crochet, on compose le fond avec des brides placées *les unes au-dessus des autres*, et séparées entre elles par 2 mailles en l'air; on marque le dessin en faisant, au lieu des 2 mailles en l'air, 2 brides dans chaque petit carreau qui se trouve entre les brides; ces 2 brides comptent pour l'un des points ou carreaux dont le dessin est composé; on les compte comme lorsqu'il s'agit de faire de la tapisserie.



DESSIN EN TAPISSERIE POUR COUSSIN.

Explication des signes : ■ Soie noire. ◘ Soie brun clair. ⊡ Soie bronze. ⊠ Laine maïs. □ Laine bleu bluet. ⊠ Laine ponceau.
Fonds : 1. ■ Soie ponceau. 2. ■ Laine bleu bluet. 3. ■ Laine rouge-brun. ■ 4. Laine vert-bleu, nuance moyenne.

CONSEILS D'UN VIEUX JARDINIER.

MOIS DE FÉVRIER.

Si j'entame aujourd'hui mon chapitre mensuel, c'est grande partie par inclination pour la régularité qui exi que j'accomplisse mon évolution jusqu'au dernier d douze mois de l'année durant laquelle j'ai entrepr d'inspirer à mes lectrices quelques-uns des sentiments tendresse que j'éprouve pour les fleurs.

La saison est ingrate, en effet, pour traiter ce sujet, je cours risque de voir en ce moment mes chères prot gées remplacées dans l'estime de mon public fémin par des fleurs en papier ou bien en mousseline, servan à composer les couronnes et les guirlandes, les bouque de corsage et les agrafes de jupe, qui sont la plus cha mante parure des femmes et des bals. Cela s'est déjà v et cela se verra toujours: l'artifice l'a souvent emporté su le vrai, et, quoiqu le *vrai seul soit ai mable*, les humain n'ont pas toujour le bon sens de s'e apercevoir. D'ail leurs, je ne médi pas des fleurs artificielles quand leu composition n'es pas un outrage à la nature; quand leu coloris, leur feui lage, ont le rare m rite de l'exactitude quand, en un mo la fleuriste ne pr tend pas réform l'œuvre du Cré teur, et substitu à la vérité les cré tions de sa prop imagination, q sont toujours mauvais goût d qu'elles s'écar tent de l'imitati exacte des produ tions de la natur Je ne prétends p empiéter sur des tributions qui font pas partie mes fonctions mais je suis certa d'avance que, vous consultez directrice, elle vo dira comme moi Adoptez pour v parures les fleu artificielles qui so la reproduction plus fidèle des fleu naturelles, et lai sez les fleurs i possibles, accomp gnées de feuilla extravagants, a personnes blasées dont le goût, tou jours douteux parce qu'il est toujours hasardé, dépas le but qu'il s'est proposé, et le manque par suite des forts démesurés qui ont été faits pour l'atteindre.

Réglons d'abord les affaires qui concernent les cons tations que mes lectrices me font l'honneur de demander. Il me serait bien difficile d'indiquer le li d'horticulture que l'on désire; ce livre n'existe pas, moins à ma connaissance, dans les conditions que l m'indique. La science a, selon moi, un grand tort: ce de ne pas être accessible à tous, et de dédaigner ignorants. En général, les savants écrivent seulement po eux, et il faut être déjà savant soi-même pour compren leurs leçons, qui servent, par conséquent, seulement ceux qui n'en ont pas besoin; il paraît que rien n'est pl difficile que de ne pas écrire *pour ses pareils*, et, mal les efforts que l'on peut faire, la personnalité se rév toujours et domine toutes les manifestations de la pensée. Je connais beaucoup de gros livres consacrés aux fleurs;

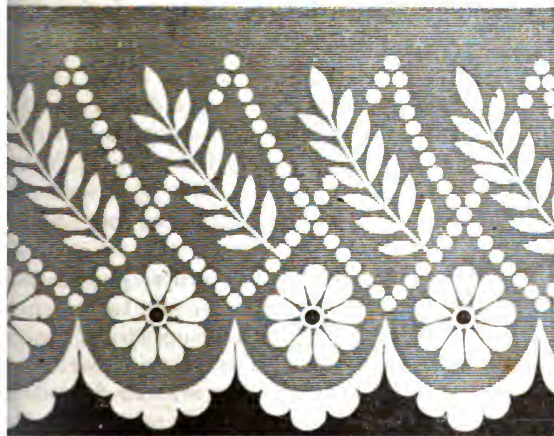
r malheur il faut savoir non-seulement l'horticulture, mais core le grec et le latin pour s'y retrouver; un ignorant que moi n'a par conséquent rien pu apprendre dans s traités; comment deviner, en effet, que les roseaux, r exemple, sont des *typhacées*, que le *sternbergia lutea* de la famille des amaryllidées, et que tout cela désigne narcisse? En vérité, je vous le dis, un ignorant seul ut écrire de façon à se faire comprendre des ignorants, si jamais j'en ai le loisir, je nposerai le livre que l'on demande; en attendant, diquerai le petit traité orticulture qui figure dans *Maison rustique des da-s*, ouvrage estimable et sen-que l'on doit à Mme Millet-ɔinet.

Quant à la *consultation* l'on me demande relati-ient aux orangers, je re-tte que l'on n'ait pas pré-; davantage le point sur uel mes conseils doivent ter; mais, comme j'ai pour ncipe que *dans le doute ne faut pas s'abstenir*, je s essayer de traiter ici les ncipaux détails relatifs à el arbre.

On avait autrefois des pré-és sur la composition du ain propre à la culture de anger; on y faisait entrer foule d'ingrédients pré-tés comme indispensables, dont on ne devait cepen-t se servir qu'au moment la décomposition les avait uits à la condition de ter-u. On a reconnu que tou-ces combinaisons pou-ent se réduire à celle-ci : la terre de potager mêlée oitié avec du bon terreau fumier de vache et de che-; il faut, en un mot, que sol de l'oranger soit en me temps nutritif et per-able, afin que les arrose-nts échauffent aisément les ines et puissent cependant couler très-vite. Plus le sol sera léger, plus il faudra oser fréquemment l'arbuste; quand il paraît malade, il t l'enlever à sa caisse, mettre les racines à nu, et les nter, vers le mois d'avril, sur une couche tiède, mê-avec un tiers de bonne terre; à l'automne suivant, on remet en caisse dans le sol ordinaire, mais en lui lais-it la motte qui s'est formée autour des racines.

Quand les orangers sont en serre, il faut les placer aussi s que possible de la lumière, frotter quelquefois leurs ieaux avec une brosse mouillée, et laver leurs feuilles c une éponge pour combattre l'influence pernicieuse de poussière. Tous les deux ou trois ans on les change de sse, en se gardant bien d'augmenter hors de mesure les portions de la caisse nouvelle; car, si elle était trop nde, les orangers souffriraient. Il faut toujours mettre plâtras ou des coquilles d'huîtres au fond de la caisse, de faciliter l'écoulement des eaux; on profite de la nsplantation pour supprimer, c'est-à-dire couper au vif, les racines pourries ou trop vieilles; on arrose la motte; puis, quand le sol est bien pressé dans la caisse, on y place l'oranger, que la terre doit recouvrir, en dépassant même un peu les bords de la caisse. L'époque qui me semble la plus favorable pour la transplantation de l'oranger est la fin du présent mois. La végétation a plus de vigueur, et l'arbuste peut supporter plus facilement cette douloureuse épreuve. Il est toujours pénible, pour les orangers comme pour les humains, d'être violemment déraciné, de voir tailler au vif dans les vieilles habitudes et les vieilles racines, de rompre enfin avec un entourage auquel on trouvait des agréments, même lorsqu'on lui *prêtait* ces agréments qu'il ne possédait pas en réalité. Voilà pourquoi il faut y regarder à deux fois avant de procéder à des opérations de cette nature; voilà pourquoi on les évite, quand on n'est pas naturellement méchant, et voilà pourquoi un jardinier qui connaît son métier transplante ses orangers plus souvent quand ils sont jeunes, c'est-à-dire quand ils peuvent s'habituer facilement à leur nouvelle situation, tandis qu'il transplante les orangers de huit à dix ans seulement après un laps de temps qui n'est pas moindre que six ans.

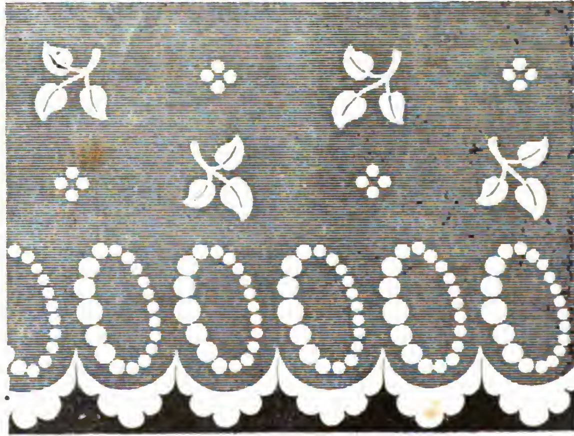
CROCHET TUNISIEN POUR COUVERTURE DE LIT D'ENFANT, ETC.



BANDE BRODÉE.

Si l'on a suivi quelques-uns de mes conseils, et que l'on ait laissé en pleine terre quelques plantes réputées *délicates*, en ayant eu le soin d'employer les précautions que j'ai indiquées, il faudra, dans le courant de ce mois, leur donner de l'air pendant les heures les plus chaudes de la journée, puis les recouvrir soigneusement à l'approche de la nuit. Quand le soleil sera un peu vif, et que la rigueur de la température ne permettra pas d'ouvrir les châssis des serres, il faudra arroser non-seulement les plantes, mais encore leurs feuilles et même le plancher, afin de provoquer une légère vapeur; la serre même, dans les plus fortes gelées, ne devra pas avoir plus de cinq à six degrés au-dessus de zéro.

Mais tout le monde ne possède pas une serre: il faut en conséquence nous arrêter un moment sur les travaux qui vont commencer dans chaque jardin, grand ou petit. Vers la fin de ce mois, il faudra labourer les pelouses et y semer du gazon; le plus beau de tous est, sans contredit, le *ray-grass;* mais il a un mauvais caractère; vaniteux et ambitieux, tout lui fait ombrage, et il redoute tout ce qui pourrait le mettre dans l'*ombre;* dès qu'il se trouve placé dans le voisinage des grands arbres, il fait paraître son naturel bassement envieux; semblable à ces personnes qui veulent accaparer l'attention et l'admiration universelles, il exècre tous ceux qui, volontairement ou involontairement, lui enlèvent le premier rôle; aussi maladroit que ces mêmes personnes, au lieu de redoubler d'amabilité, de lutter à force de grâce, pour conserver la supériorité qui est leur besoin dominant, au lieu de se résigner avec justice quand la lutte est trop inégale, et d'échapper aux affreux tourments de l'envie par la bienveillance des sentiments, le *ray-grass*, farouche, haineux, blêmit, jaunit, se dévore lui-même et dépérit dès qu'il se trouve sous des arbres dont l'élévation et la dignité lui semblent une injure permanente pour lui qui doit toujours rester terre à terre; il ne comprend pas (car les sentiments bas impliquent toujours l'étroitesse du cerveau, c'est-à-dire la bêtise), il ne comprend pas qu'il est des qualités de toute taille, et que, lors même que la nature nous retient dans une situation secondaire, en nous refusant les facultés qui nous permettent de nous élever, il nous est toujours loisible d'inspirer mille bons sentiments, à la condition, il est vrai, de les éprouver nous-mêmes. Ainsi, pour ne parler que du *ray-grass*, il y aurait avantage pour tout le monde s'il adoptait franchement sa mission ici-bas, et s'il en tirait tout le parti possible; mais il est trop bête et trop vaniteux pour y consentir, et, comme tout le monde n'a pas le mauvais goût de le préférer aux autres végétaux, et l'immoralité de flatter ses mauvais penchants en se rendant complice de ses sentiments envieux, il arrive qu'au lieu de lui sacrifier les arbres, on l'expulse au contraire des jardins, et qu'on le remplace sur les pelouses par le *poa nemoralis*. Au double titre de jardinier moraliste, qui m'a été décerné par l'une de mes charmantes lectrices, je conseille l'adoption du *poa nemoralis*; rien n'est indifférent dans nos actions, croyez-en ma vieille expérience; on ne se repent jamais de n'avoir pas encouragé les mauvais sentiments, et il se trouve toujours qu'en agissant avec justice on a fait une bonne affaire, en même temps qu'une bonne action; dans le cas particulier dont il s'agit, en résistant aux injustes prétentions du *ray-grass*, qui ne veut accorder les agréments de sa végétation qu'à la condition d'être préservé de tout voisinage tendant à l'éclipser, vous aurez la ressource de vous adresser au *poa nemoralis*, qui vous livrera sans condition ses beaux tapis veloutés, que vous pouvez égayer en les parsemant, ainsi qu'on le fait au Luxembourg, avec de petites masses de *crocus*, que vous remplacerez à l'automne par des *colchiques*, ce qui produira le plus charmant effet.

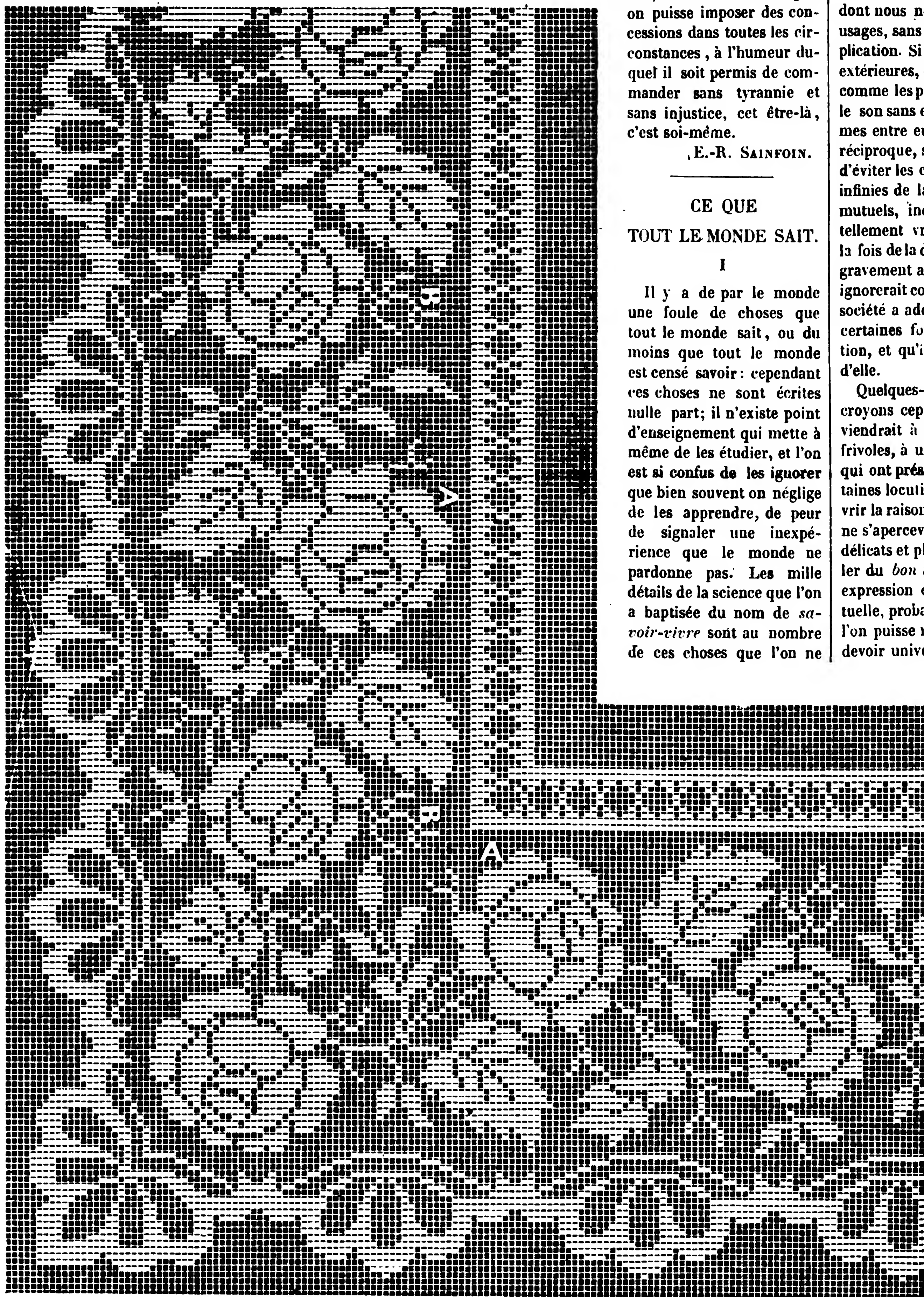


BANDE BRODÉE.

Et à propos de *crocus*, savez-vous bien qu'il n'y a pas de temps à perdre si vous désirez en avoir des bordures? C'est le moment ou jamais de les planter, ainsi que les iris nains, les pensées, et aussi de semer notre cher réséda, les pois de senteur, le *thlaspi*, le pavot, le coquelicot. Toutes ces jolies petites fleurs réussissent mal quand on les transplante; elles désirent naître, vivre et mourir dans le même sol; ce vœu est trop touchant pour que nous voulions essayer de le contrarier; semons en conséquence ces graines à l'endroit où nous désirons les voir se développer et fleurir. Il y a d'ailleurs des plantes pour tous les goûts : certaines fleurs ont au contraire la fureur du changement; on n'a jamais fini de les transplanter, de les dépoter, et le métier de jardinier serait une rude profession si toutes les fleurs avaient la même humeur. Il n'en est pas ainsi, heureusement; je m'acquitte avec résignation de mes devoirs envers celles qui sont exigeantes, en éprouvant, je ne le cache pas, plus d'affection pour celles qui sont accommodantes, et ne m'imposent pas des soins continuels.

Je vis ainsi en paix avec mes fleurs, et je ne terminerai pas ces conseils sans vous engager à essayer de mon système : ce qu'il y a de mieux en ce monde, c'est d'essayer de nous accommoder aux autres, au lieu de prétendre que les autres s'accommodent à nous. Je ne vous engage pas, vous avez pu le voir dans l'analyse que je vous ai faite du caractère du *ray-grass*, à faire des concessions incompatibles avec l'esprit de justice qui doit régler nos actions; quand les concessions faites aux mauvais caractères peuvent être préjudiciables à d'autres qu'à nous-mêmes, on peut être certain qu'elles sont en opposition avec la morale, et il faut savoir résister courageusement aux exigences qui ont pour but de nuire à autrui; dans ce cas, on ne serait pas guidé par l'amour de la paix, mais simplement par la lâcheté. Il n'est point de situation, point de liens qui puissent excuser d'aider quelqu'un à mal faire; l'amitié est un sentiment trop noble pour demander des concessions de cette nature; la complicité seule peut les imposer. Mais quand, au contraire, il s'agit seulement de soi-même... on peut passer aux autres bien des exigences; car le seul être auquel on puisse imposer des concessions dans toutes les circonstances, à l'humeur duquel il soit permis de commander sans tyrannie et sans injustice, cet être-là, c'est soi-même.

E.-R. SAINFOIN.



ENCADREMENT EN TAPISSERIE, POUR FILET OU CROCHET.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT.

I

Il y a de par le monde une foule de choses que tout le monde sait, ou du moins que tout le monde est censé savoir : cependant ces choses ne sont écrites nulle part; il n'existe point d'enseignement qui mette à même de les étudier, et l'on est si confus de les ignorer que bien souvent on néglige de les apprendre, de peur de signaler une inexpérience que le monde ne pardonne pas. Les mille détails de la science que l'on a baptisée du nom de *savoir-vivre* sont au nombre de ces choses que l'on ne peut pas ignorer et que l'on ne peut apprendre qu'à f
d'observation. Or notre époque veut aller vite en t
choses : les longues recherches, les essais, les efforts
dant à un but éloigné, lui sont insupportables; le t
lui semble la monnaie la plus précieuse, celle qu'il faut
nomiser à tout prix; et cette tendance, en se générali
a donné naissance aux dictionnaires géographiques
toriques, grâce auxquels on a toujours le savoir,
dans la tête, au moins sous la main, dans sa biblioth
— aux manuels scientifiques de toutes sortes, dans
quels on a condensé le résultat des travaux, des re
ches et des observations des générations qui nous
précédés. Nous croyons que l'on peut, jusqu'à un ce
point, faire pour une science essentiellement fémini
celle du savoir-vivre, — ce que l'on a fait pour toutes
sciences masculines. Si les observations que nous
proposons de recueillir sont inutiles à quelques person
elles y trouveront la confirmation des choses qu'elles
vent, et nous espérons que l'on nous saura gré, au mo
de nos efforts et de l'intention qui les dicte.

Il ne faut point espérer posséder jamais la sci
dont nous nous occupons si l'on s'en tient à la lettre
usages, sans en pénétrer l'esprit et sans en raisonner l
plication. Si l'on en étudie uniquement les manifestat
extérieures, on les applique à tort et à travers, à peu
comme les perroquets articulent les mots, dont ils ren
le son sans en connaître le sens. Les rapports des h
mes entre eux reposent sur des sentiments de cha
réciproque, sur le désir de diminuer les peines et sur c
d'éviter les chocs blessants; de là viennent les nua
infinies de la politesse, les attentions, les ménagem
mutuels, indispensables aux rapports sociaux. Cela
tellement vrai qu'une personne douée de bonté, aya
la fois de la dignité et de la modestie, ne manquera jam
gravement aux lois du savoir-vivre, lors même qu'elle
ignorerait complétement; mais il faut bien ajouter qu
société a adopté, pour traduire tous ces bons sentime
certaines formes extérieures qui en sont la manife
tion, et qu'il faut les connaître pour se faire compren
d'elle.

Quelques-unes de ces nuances sont arbitraires; n
croyons cependant qu'en les analysant avec soin on
viendrait à rattacher, même celles qui paraissent t
frivoles, à une raison quelconque émanant des princi
qui ont présidé à la formation des liens de la société. C
taines locutions passent de mode; on ne pourrait déc
vrir la raison de la défaveur dont elles sont l'objet, si l
ne s'apercevait qu'on les a remplacées par des termes
délicats et plus fins. Ainsi, il est de mauvais goût de p
ler du *bon ton*, probablement parce que cette derni
expression évoque une image plus matérielle que sp
tuelle, probablement aussi parce qu'on n'admet guère
l'on puisse remarquer et approuver ce qui constitue
devoir universel. On ne dit donc plus qu'une personn
mauvais ton, mais on dit avec plu
simplicité qu'elle est mal élevée et qu'
a des habitudes de mauvais goût.

La première règle à observer, p
une maîtresse de maison, est d'é
toute ligne de démarcation tracée e
les diverses personnes qui se trou
réunies chez elle. Toute distinction, t
attention particulière pour une pers
considérable, est blessante pour les
tres hôtes et dénonce en même temp
vanité d'une personne qui croit ne pou
trop honorer les grandeurs. La vieille
— quel que soit le rang qu'elle occupe d
la hiérarchie sociale, — doit être parti
lièrement honorée : il est équitable de
rendre en respects ce qu'elle a perdu
agréments; une maîtresse de maison
cera donc auprès d'elle à dîner les d
hommes les plus âgés de sa compag
son mari en fera autant pour les femm
Ils ne contreviendront l'un et l'autr
cette règle que s'il s'agissait de pl
près d'eux des personnes étrangères
familiarisées avec les autres invités
dont ils doivent s'occuper plus particu
rement, afin de remplir les devoirs
l'hospitalité, qui commandent d'éparg
aux hôtes que l'on a conviés l'embarra
l'ennui de l'isolement. Les domestiq
se modèlent volontiers sur leurs maîtr
s'ils ne voient pas chez ceux-ci des pr
rences de mauvais goût, ils seront ég

ient polis pour tout le monde, et ne serviront pas, par temple, les hommes les plus *décorés* avant tous les itres. La bonne compagnie en France a toujours ins- :it l'égalité dans l'article premier de son code, et, plus ère que celle des autres pays, elle n'a jamais admis que on pût réunir dans un même salon des personnes qui : soient pas dignes des mêmes égards.

Dans certaines parties de l'Allemagne, on établirait vo- ntiers de petites barrières pour parquer par catégories : noblesse plus ou moins nombreuses, plus ou moins au- entiques; et ces barrières, pour n'être pas visibles, n'en ut pas moins réelles. On a mauvaise grâce à se plaindre : ces usages, car on est toujours libre de ne point s'y umettre, en s'abstenant de fréquenter les maisons où la nité l'emporte sur la politesse.

On ne prend pas le café et les liqueurs à table, à moins ie l'on ne soit en famille. Un dîner est toujours long et :igant, et il vaut mieux rendre les convives à la liberté, faisant servir au salon le café, que l'on peut prendre out.

Dans les grandes soirées, on sert seulement les rafraî- ssements au salon; on dresse dans la salle à manger la le à thé, le chocolat, les gâteaux, les bonbons, etc., es invités s'y rendent dans le cours de la soirée. Dans soirées plus intimes, on sert le thé indifféremment is le salon ou bien dans la salle à manger ; la maîtresse la maison le fait elle-même à l'aide d'une bouilloire cée devant elle, chaque tasse doit être accompagnée d'une petite serviette, afin d'éviter les accidents dange- reux pour les robes. On sert d'abord les femmes, puis les hommes, en s'occupant d'abord des personnes âgées.

Il serait du plus mauvais goût d'insister près de ses convives pour les obliger à manger; on doit offrir tout ce qui se trouve sur la table, mais laisser à chacun la liberté d'accepter ou de refuser.

Nous nous rappelons, à ce sujet, un jugement porté par l'un de nos vieux amis; il était fort original et prétendait apprécier chacun à sa véritable valeur à première vue. Il ne voulut jamais retourner chez une dame, parce qu'elle l'avait forcé à manger d'un gros gâteau. « Elle était si glo- rieuse de son gâteau, disait-il avec un emportement co- mique, qu'il est évident pour moi que ce gâteau est un événement dans sa vie; cette femme-là n'est pas du monde, j'en suis certain! » Ce qu'il y eut de plus singulier dans ce jugement sommaire, c'est qu'il se trouva exact.

On fait preuve, non-seulement d'une mauvaise éduca- tion, mais encore d'un mauvais cœur, en critiquant l'or- donnance d'un repas ou d'une soirée dont on a fait partie en qualité de convive. Si l'on a l'estomac plus délicat que la conscience, on peut s'abstenir et refuser les invitations : il est toujours facile de ne pas faire un mauvais dîner; mais l'eût-on fait, on est inexcusable de ne pas paraître satis- fait et reconnaissant de la politesse qu'on a reçue. Un travers d'esprit, commun à quelques personnes, leur fait croire que leur critique prouve des habitudes délicates et recherchées : cette critique prouve le contraire, car tout être bien élevé met les devoirs de la politesse au-dessus des satisfactions de la gourmandise.

EMMELINE RAYMOND.



RIKKE-TIKKE-TAK.

Suite.

V

Dans une heure le soleil inondera la bruyère de ses rayons; déjà l'horizon s'illumine et les ténèbres se re- plient vers l'occident; mille bruits indéfinissables annon- cent le réveil de la nature.

Dans la chambre de la ferme isolée l'horloge poursuit son incessant tictac; rien n'y trouble encore le morne si- lence de la nuit; le foyer est glacé.

Dans un coin, à demi perdu dans les ténèbres, se trouve un rouet dont la quenouille est encore chargée de lin finement sérancé, dont le fil est intact comme si la fileuse venait de le quitter.

A deux ou trois pas du rouet une forme humaine se des-

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Sortie de bal. — Manteau en mérinos bleu bordé d'une bande en velours noir; la pèlerine de ce manteau se termine sur les épaules, et couvre les ouvertures destinées aux bras; cette pèlerine est garnie avec un effilé en soie bleue, composé de gros glands isolés.

Robe en velours vert; corsage décolleté, mantelet en dentelle noire, à demi-dé- colleté, fixé sur le devant du corsage; coiffure composée d'un bouquet de fleurs placé au- dessus du front et d'une grande plume blanche attachée à ce bouquet.

Cette toilette est convenable pour un concert *paré* donné le soir.

Manteau en cachemire blanc, à pèlerine et capuchon; le manteau est en- tièrement garni avec une bande en peluche blanche; la pèlerine se termine aux coutures de côté du manteau; elle est en deux parties, par conséquent ne couvre pas le manteau par derrière, et cache les ouvertures destinées aux bras. Doublure piquée en soie rose. Cordelières et glands en soie blanche et rose.

sine dans l'ombre : c'est un jeune homme assis, qui contemple l'instrument avec une étrange expression. Les bras croisés sur la poitrine et la tête courbée, il porte alternativement son regard absorbé du rouet à la chaise voisine. Son visage porte les signes d'une profonde tristesse; un feu sombre rayonne dans ses yeux, comme si le désespoir habitait son cœur; et pourtant un sourire fugitif apparaît par moments sur ses lèvres. Qui l'eût vu ainsi eût pensé qu'une fileuse invisible était assise au rouet, et que le jeune homme avait avec elle, dans le langage des yeux, un émouvant entretien. Des sons, si doux que le silence nocturne n'en est pas troublé, flottent dans la chambre. Le jeune homme pose le doigt sur ses lèvres et semble écouter, bien que ce soit lui-même qui chante, sans en avoir conscience :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou !
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons !
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout !
Rikke-tikke-tou.

Il se lève, prend en main une houlette, et sort à pas lents de sa chambre. Le voilà qui marche, rêveur, au milieu des aunes; il s'arrête, cueille une fleur, la regarde en souriant, l'effeuille et laisse distraitement les pétales tomber sur le sol. Il atteint le bord du chemin, contemple les légers monticules de sable qui s'élèvent au-dessus de la bruyère ; ses yeux se remplissent de larmes : il s'assied et pleure amèrement.

Il se relève encore, va plus loin jusqu'à un hêtre gigantesque dans le voisinage duquel quelques genévriers au sombre feuillage élèvent leur cime vacillante. Là, il demeure un instant, oublieux de lui-même, et il écoute comme si une voix mystérieuse, venant de l'arbre, lui parlait; un doux chant monte de son cœur à ses lèvres. Sous l'ombre des genévriers murmure la chanson :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou !
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons !
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout !
Rikke-tikke-tou.

Ce rêve aussi s'achève. Le jeune homme, tout songeur, quitte le hêtre et s'avance dans la bruyère. Il gravit un coteau sablonneux; parvenu au sommet, il enfonce devant lui sa houlette dans le sable, en pose l'extrémité sur son épaule, y appuie son bras droit, et, reposant sur ce soutien, demeure immobile comme une statue. Son œil est dirigé vers un point bleuâtre qui apparaît au dernier plan du lointain horizon, et d'où part un chemin tortueux qui sillonne la bruyère de ses courbes capricieuses et vient se perdre à peu de distance du coteau.

Que peut attendre là le mélancolique adolescent? Qu'espère-t-il que lui amènera le sentier de la bruyère? Vers qui le vent porte-t-il les soupirs pénibles et étouffés qui s'échappent de son sein?

Écoutez! lui-même le dit; car ses soupirs se transforment en un mot, en un nom prononcé avec amour, avec douleur :

« Léna!... Monique!... »

Derrière lui une jeune paysanne gravit la colline; arrivée près du jeune homme, elle lui dit d'un ton aigre :

« Jean, il faut venir à la maison! »

Il tressaille, se retourne, et jette un regard de reproche sur celle qui vient troubler sa rêverie. Toutefois sa physionomie devient soudain calme et indifférente; il descend le coteau, et répond :

« Je viens, sœur! »

Tandis qu'il la suit, la tête penchée, la jeune fille reprend :

« C'est une belle vie que tu mènes avec tous tes caprices! Tu penses sans doute que le pain se gagne en rêvant? Depuis trois mois te voilà fou comme cette fainéante Léna, qui est partie avec son père, à ce qu'on dit! Tu peux te vanter d'avoir bien appris d'elle ses sottises! Tu es là-haut à bayer aux corneilles du matin jusqu'au soir et par tous les temps... A ta place je serais honteux! Tu laisses notre mère malade se démener dans son lit et tu vas ton train! Si cela continue, la ferme sera bientôt à rien, nous sur la paille, et toi à Gheel (*). »

(*) Village de la Campine où l'on envoie en traitement la plupart des ous du pays.

Jean ne répondit rien à ces reproches et parut même ne pas les entendre. Il laissa poursuivre sa sœur sans s'émouvoir le moins du monde de ses paroles, et la suivit ainsi, avec une apparente indifférence, jusqu'à la ferme.

VI

Une après-dînée, Jean se retrouvait, rêveur, devant le hêtre et regardait fixement des marques gravées depuis peu dans l'écorce lisse de l'arbre. Le pauvre jeune homme avait l'air maladif et languissant; un ton mat et livide avait remplacé sur son visage le teint vermeil de la jeunesse; ses yeux avaient le morne éclat du regard de l'insensé, et sa tête s'inclinait avec abattement sur l'épaule gauche.

Après être resté plus d'une demi-heure sans bouger, il entendit derrière la bordure d'aunes les feuilles sèches craquer sous un pas d'homme; en se retournant il vit le vieux curé de Desschel qui s'approchait de lui. Il fit un visible effort pour donner à ses traits leur expression habituelle et insouciante; il salua le prêtre en essayant de sourire; mais, hélas! ce sourire n'annonçait que la souffrance et de navrantes douleurs.

Le curé lui fit signe de s'asseoir sur l'herbe, lui prit la main, et, le regardant avec une expression de pitié profonde, lui dit d'un ton grave :

« Jean, Jean, est-ce ainsi que vous tenez votre promesse solennelle? Encore, toujours sous le hêtre? Voulez-vous donc que votre mère accomplisse sa menace et fasse abattre l'arbre pour vous guérir? »

A ces mots, le jeune homme tressaillit convulsivement, et, fixant sur le prêtre un regard étincelant, il s'écria :

« Comment! abattre l'arbre?... abattre le hêtre? Oh! non, non, mon père, je tuerais les ouvriers! »

Cette sortie surprit le bon curé, qui souvent s'était efforcé, par de sages conseils, de faire oublier à Jean l'objet de sa tristesse, et qui pensait être déjà arrivé bien loin. Il répondit sans colère et d'une voix toute paternelle :

« Jean, mon fils, c'est un péché que de parler ainsi. Votre mère a dit cela à la volée, et, vous le savez bien, toutes ses paroles ne sont pas évangile. Mais que vous, qui avez du cœur et de l'esprit, vous vous laissiez emporter, à propos de choses aussi frivoles, par un rêve insensé, jusqu'à des menaces de mort, je ne le comprends pas, et cela me fait grande peine. Ai-je mérité que vous me répondiez ainsi?

— Pardonnez-moi, mon père, dit le jeune homme dont les yeux annonçaient un sincère repentir. Je sais que vous ne souhaitez que ce qui me serait bon et profitable; mais il y a dans mon cœur quelque chose d'incompréhensible et qui est plus puissant que votre parole et que ma volonté.

— Jean, il est écrit : *Celui qui cherche le danger y périra*, et il en est ainsi de vous, mon ami. Si vous ne vous complaisiez pas dans des rêveries qui paralysent votre corps par le défaut de mouvement; si vous travailliez aux champs, comme c'est votre devoir, vous oublieriez bientôt la cause de vos chagrins; la santé et le courage vous reviendraient, et vous seriez en état de travailler pour votre mère malade. Mais non, vous passez toutes vos journées sous cet arbre ou sur le coteau, et vous êtes non-seulement un grand pécheur en ne remplissant pas comme il faut vos devoirs envers Dieu et envers votre mère, mais encore vous êtes un insensé, un fou, qui se nourrit de l'espoir d'une chose impossible, et qui donne sa vie pour une vaine chimère.

— O mon père, après son départ, longtemps encore j'ai été actif et laborieux, — je ne venais ici alors qu'avant et après les heures de travail. J'espérais aussi que je pourrais l'oublier. Hélas! son image me suivait partout. A la charrue, elle murmurait mon nom à mon oreille; à la grange, les fléaux chantaient son cher Rikke-tikke-tak; dans le chant des oiseaux j'entendais sa voix; tous les bruits, toutes les voix de la nature criaient : Monique! Monique! A quoi donc me servait le travail? Savais-je ce que je faisais? Oh! non, mon père, cela ne me servait de rien. Le sommeil même était pour moi une vie plus complète que celle du jour : j'y trouvais des consolations, je la voyais, je m'entretenais avec elle; mais de repos, je n'en goûtais jamais. Maintenant, je ne puis plus travailler quand même je le voudrais : je suis faible et malade. »

Le curé hocha la tête et garda quelque temps le silence, après quoi il prit de nouveau la main du jeune homme et l'interrogea en ces termes :

« Allons, Jean, il faut me dire si vous voulez, oui ou non, demeurer dans l'état où vous êtes. Il est certain, et vous le savez, que Monique ne reviendra jamais ici, — et revînt-elle, ce serait pire encore : elle est une riche demoiselle, et vous êtes un fils de paysan. Votre maladie est donc une véritable folie.

— Ah! pourrais-je jamais l'oublier, mon père?

— Le désirez-vous sincèrement?

— Je le désire du fond du cœur, mon père : car dep longtemps mes rêves ne sont que fiel et amertume. L désespoir remplit mon âme.

— Eh bien, montrez que vous avez vraiment du co rage et que vous voulez guérir. Satisfaites au vœu de vo mère; suivez mon conseil : allez à Malines!

— J'en mourrais, mon père.

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi? Mon père, il y a quelques mois, j suis allé à Bruxelles, et j'ai dû y passer huit jours. Que les souffrances inouïes j'y ai endurées!

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais vous le dire. Quand il me fut permis de revenir, je marchai nuit et jour, sans repos. Quand, pour la première fois, le vent m'apporta l'odeur des feux de *sarts*, je fus si ému que je me mis à pleurer comme un enfant; plus loin, au milieu de la première sapinière, je me jeta à genoux par terre et remerciai Dieu à haute voix de c que je pouvais revoir mes sapins bien-aimés. J'ai mang de la première bruyère que j'ai vue; j'ai pressé sur mo cœur la plante chérie, — et, en arrivant ici, je n'allai pa directement à la maison; je vins d'abord embrasser l hêtre mon ami, et c'est les larmes aux yeux que je parla aux genévriers comme si c'étaient des gens... Et vous m proposez de passer six ans loin de ma bruyère! Impossible!

— Mon fils, je sais pourquoi, plus qu'un autre, vous aimez la bruyère; mais c'est justement cette cause qu'i nous faut détruire. Mieux qu'un travail corporel, l'étud chassera de votre esprit l'image qui vous poursuit, et la conviction que vous êtes destiné à vous consacrer tout entier au service de Dieu parviendra à triompher de vos r veries mondaines, n'en doutez pas. »

Le prêtre donna à sa voix un ton solennel et à de fâché qui fit une profonde impression sur le jeune homm et reprit :

« Je dois faire parler d'autres motifs encore pour vo ramener à de meilleures pensées. Jean, vous vous tu vous-même, car vous épuisez votre vie en vous abando nant à une tristesse continuelle. Croyez-vous que Di vous pardonne votre coupable folie, si vous y persévér jusqu'à la mort? Dans votre fatal égarement, vous songez qu'à une seule chose. — S'éveille-t-il jamais da votre esprit une pensée qui monte vers le ciel? Sont de véritables prières, celles que vos lèvres profèrent, ta dis que vous adorez une créature dans le temple mê du Seigneur? Et, songez-y bien, la tombe s'ouvre dev vous; vous livrez votre âme au démon, et le feu éter sera la punition de votre oubli insensé des choses ciel! »

Les paroles du prêtre, prononcées avec une somb conviction, avaient vivement ému le jeune homme. Il se tait bien que le curé lui avait dit de terribles vérités, e tremblait encore après la menaçante prédiction. Il re quelque temps muet, les yeux baissés, et, relevant enfin tête comme quelqu'un qui a pris une pénible résoluti il dit :

« Eh bien, mon père, soit! j'irai à Malines.

— Demain? demanda le curé avec joie.

— Demain déjà? répliqua le jeune homme, dem quitter ma bruyère? et peut-être pour toujours!

— Jean, ne dites donc pas des choses si peu sensé répondit le prêtre. Chaque année vous viendrez visi votre mère plus d'une fois, et, pendant les vacances, vo reverrez à loisir votre bruyère. Et puis, quand vous ser prêtre, vous pourrez être placé dans un village de la Ca pine, et là vous passerez une vie calme et paisible s le ciel de la bruyère... Demain, n'est-ce pas?

— Eh bien, demain! C'est dit! s'écria le jeune hom d'une voix si déchirante qu'elle retentit au delà des aun Demain! demain! »

Et il porta les deux mains à ses yeux, d'où s'échappa torrent de larmes.

Une demi-heure après, la main dans la main du curé, s'en allait vers la ferme.

VII

Lorsque Monique quitta la bruyère pour la France, u joie profonde remplissait son cœur; son rêve était réalis elle avait trouvé celui dont, pendant tant d'années, s regard avait épié la venue du haut de la colline sablo neuse! Tout entière à l'amour de son père, choyée sa cesse par ses tendres caresses, elle oublia peu à peu q quelqu'un dans la ferme solitaire devait se désoler de s départ, et bientôt le souvenir de sa vie passée et de cel

, dans son malheur, avait été pour elle un protecteur n ami; ce souvenir, disons-nous, parut s'être entièrement effacé de son âme.

rrivée à Paris avec son père, on lui donna les meilleurs maîtres, et, comme elle avait une belle intelligence e voyait encouragée par les éloges continuels du colonel enchanté, elle sut, en quatre années, tout ce qu'a be- de savoir une demoiselle bien élevée pour briller dans monde, si la nature l'a douée de beauté.

ès l'abord, un doux coloris se montra sur les joues de ique, et elle se fortifia physiquement. Une félicité rien ne venait altérer lui avait rendu la santé; on dit que la maladie de langueur qui la minait avait à fait abandonné sa victime. L'homme s'accoutume à , et peut-être plutôt au bonheur qu'à tout le reste. n fut ainsi pour Monique; pendant une année entière trouva plaisir à tout; elle fréquenta les soirées et bals, elle aima le monde et désira ses applaudissements...

ependant cette joie insoucieuse et libre de tout mé- ge ne fut pas de longue durée : parfois de fugitives iniscences passaient sous les yeux de Monique, et, dans ours de la seconde année, de taciturnes rêveries parurent de nouveau s'emparer d'elle. Sollicitée par les accents raînants de la musique, sous l'éclat des lustres, au ieu du bruit des fêtes, elle restait toujours distraite nme si un mystérieux souvenir l'eût poursuivie. C'était en effet un souvenir du passé, et un souvenir tout ntin, qui faisait battre son cœur; elle-même avoua à père que par moments elle revoyait devant elle la yère, le grand hêtre et les genévriers vacillants. Elle fit aveu en riant et plaisanta sur son *mal rêveur*, comme l'appelait.

oyait-elle aussi dans cette vaporeuse apparition de la yère une forme humaine, un jeune homme qui pleurait absence? Qui le sait? Au moins ne l'avait-elle jamais ié, ni à elle-même, ni aux autres.

eu à peu, Monique prit en aversion le monde et les sirs; elle n'alla plus en soirée ou dans d'autres réu- s que sur les pressantes instances de son père, et commença à rechercher l'isolement. De temps en temps, ses es se remuaient machinalement, et la chanson oubliée Rikke-tikke-tak flottait vaguement sur sa bouche. Ses s redevinrent pâles; elle s'amaigrit et languit tellement son père, après avoir tenté tous les moyens possibles r conjurer ce dépérissement physique et moral, craignit de survivre à son enfant. Un savant médecin qu'il sulta lui indiqua comme le meilleur remède le ma- e, et assura que Monique se rétablirait infailliblement n pouvait la décider à faire choix d'un époux. En e occurrence, le colonel Van Milgem ne pouvait son- à personne autre qu'à ce jeune officier, Adolphe, son le compagnon, qui avait assisté à la reconnaissance de enfant.

e colonel mit tout en œuvre pour attirer sur Adolphe ention de sa fille; il la trouva sensible aux marques fection et aux belles qualités de son protégé; mais, amour pour lui, son cœur restait froid comme glace à-vis du jeune officier. Cela affligea vivement le père, se voyait privé du seul moyen par lequel il eût espéré ver son enfant. Presque chaque jour, le colonel faisait rès de sa fille des tentatives pour apprendre d'elle ce désirait son cœur et quelle était la source de son mal. elle assurait n'être pas malade, et savait chaque fois urner ses questions en l'accablant des marques de plus tendre affection. Tout ce que put entendre et prendre le colonel, c'est qu'elle désirait retourner en bant et dans la bruyère; en un mot, qu'elle avait la talgie ou le mal du pays.

lus d'une fois, il avait promis à sa fille de faire avec le voyage de la Campine et d'y prolonger autant que sible son séjour pour qu'elle pût se ranimer en respi- t l'air de la bruyère; mais toujours ses projets avaient mis à néant par les événements militaires qui survent peu après.

la fin de l'année 1812, grâce à de pressantes et con- elles instances, il avait obtenu du ministre de la rre la promesse qu'un congé de trois mois lui serait rdé au printemps suivant. Monique, toute joyeuse a certitude du retour dans sa chère patrie, parut se blir de sa maladie. Mais de terribles nouvelles arri- nt du Nord : l'armée française avait été presque antie par les Russes et par un hiver terrible; personne pouvait prévoir les nouveaux événements qui allaient gir de la défaite de Napoléon. Une émotion générale ait emparée aussi de tous les militaires restés en nce. Le colonel ne put cacher à Monique des nouvelles répandues partout, ni lui épargner le chagrin que lui causa la conviction que rien au monde n'était moins assuré que son voyage dans la Campine.

Soudain l'Empereur revint de Russie sans son armée et fit rendre par le sénat un décret qui appelait sous les armes trois cent cinquante mille jeunes gens. Le colonel reçut aussi l'ordre de rejoindre l'armée en Allemagne, à la tête de son régiment. Il mit sa fille dans une maison d'éducation à Paris, mêla ses larmes avec les siennes, et s'arracha des bras de son enfant malade pour suivre l'Empereur au delà du Rhin.

Six mois plus tard, à la bataille de Dresde, une balle l'atteignit au genou. Après la guérison de sa blessure, sa jambe demeura courbée : il boitait pour le reste de sa vie et ne pouvait marcher sans l'appui d'une canne. Cette infirmité fut cause qu'on lui permit, sur sa demande, de revenir à Paris. Il trouva sa chère Monique plus amaigrie qu'à son départ, blême, les yeux brillants, ne parlant qu'avec distraction et comme en rêve.

Deux cordes seulement étaient encore sensibles dans son cœur, deux passions toujours ardentes : son amour pour lui, et son aspiration vers la Campine tant regrettée.

Il fit immédiatement, et avec la plus grande diligence, tous les préparatifs nécessaires pour retourner avec Monique en Brabant. Une personne fut envoyée d'avance à Anvers pour louer et disposer une maison convenable, jusqu'à ce que la situation se fût dessinée et éclaircie, et que le colonel pût acheter ou louer, dans les environs de Moll, une petite campagne.

Quelques jours après, le père et la fille partaient en chaise de poste. Aucun incident particulier ne signala l'heureux voyage qui les ramenait dans leur patrie; seulement, à Anvers même, et au moment où la voiture approchait de la nouvelle demeure du colonel, Monique jeta par hasard un coup d'œil dans la rue et poussa un cri de surprise si perçant que le colonel en tressaillit d'effroi.

Quand il lui demanda la cause de cette soudaine émotion, elle répondit :

« Oh! ce n'est rien, mon père... et puis je m'émeus si facilement! J'ai vu là, dans la rue, un jeune homme vêtu de mauvais habits, qui, au passage, m'a regardée si fixement qu'on eût dit qu'il voulait percer mon cœur de son regard. Et voyez-vous, mon père, il ressemblait tellement à Jean Daelmens que je n'ai pu m'empêcher de jeter un cri. Mais ce n'était pas lui. — C'est déjà fini; je suis remise. »

VIII

Six semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée du colonel à Anvers.

Dans le grenier d'une pauvre maisonnette située au Mont-d'Or, une femme très-âgée était assise devant un carreau à dentelles. C'était au commencement de la soirée. Le logement de la vieille femme avait une misérable apparence, car elle demeurait sous les tuiles nues, et avait pour tout mobilier une petite table, deux chaises et un lit dont la couverture était un assemblage de lambeaux de toute sorte cousus ensemble. Cette femme paraissait entremêler ses fuseaux avec indifférence; pourtant elle tendait l'oreille de temps en temps vers l'alcôve où se trouvait le lit, et écoutait attentivement un bruit imperceptible.

Elle venait de poser ses deux mains immobiles sur le carreau, lorsque la porte de la mansarde s'ouvrit et livra passage à une autre femme. La vieille posa l'index sur la bouche, et par un léger pst! invita la nouvelle venue au silence. Elle se leva, alla à elle, l'amena par la main jusqu'à la table, et, lui montrant la seconde chaise, dit à voix basse :

« Ne faites pas de bruit, Trine; il dort si tranquillement! »

Trine tira de sa poche un tricot, et dit à voix basse aussi :

« Ah! c'est l'homme que vous avez pris chez vous! Croiriez-vous, mère Teerlinck, que c'est une bonne œuvre que vous avez faite là, si les choses sont comme on dit?

— Oui, Trine, soyez-en sûre : sans moi, le pauvre garçon était mort et enterré! »

Après avoir un instant exploré du regard tous les coins de la mansarde, Trine reprit :

« Mais, si je ne me trompe, mère, vous avez cet homme dans votre chambre depuis cinq ou six semaines. Où vous couchez-vous donc?

— Où je me couche, dites-vous, Trine? Dans ce coin-là, sur une chaise, et la tête sur la table. Au reste, cela m'importe peu; j'ai eu mon temps, ma chère!

— C'est bon à dire; mais comment pouvez-vous le supporter? Six semaines sans se coucher sous une couverture! Il y a de quoi en mourir!

— Trine, chacun donne à son prochain ce qu'il a : les riches donnent leur argent, et moi... moi je donne aussi ce que j'ai : mon lit et mon repos.

— Eh bien! j'avoue que je ne pourrais en faire autant; mais ce n'en est pas moins beau, mère, et Dieu vous revaudra cela... Mais je ne connais pas encore le fin mot de l'histoire; l'un dit ceci, l'autre cela, et, au bout du compte, on ne sait rien. Comment donc l'affaire est-elle arrivée?

— Je vais vous dire cela; mais approchez-vous un peu, car il pourrait s'éveiller. C'était il y a cinq ou six semaines, un samedi; il était bien onze heures du soir. J'avais cuit un peu de rate pour mon chat, et, comme il n'avait pas été à la maison de toute l'après-dînée, je pris ma petite lampe et allai contre le mur, au milieu des charrettes et des voitures, à la recherche de ma sorcière de bête. Comme je traînais par là en appelant Mouny! Mouny! j'entends tout d'un coup comme un gémissement d'homme; je fus si saisie que j'en sautai en l'air; je regarde par terre. Je ne saurais dire ma frayeur : il y avait là un homme couché sur le dos et le visage tout en sang!

— Mon Dieu, tout en sang?

— Oui, Trine, tout en sang. Pensez un peu quelle aventure! Je courus bien vite chez les voisins; ils accoururent avec de la lumière, et nous vîmes alors que c'était un jeune homme qui était probablement allé se coucher sur une voiture à charbon et qui en était tombé. Il devait être là depuis longtemps, car le sang qui dégouttait de sa tête était presque entièrement figé.

— Était-il mort, mère?

— Oh! mort! sotte que vous êtes, — il dort là dans ce lit!

— Que voulez-vous y faire, mère, la mémoire s'en va! Eh bien, qu'a-t-on fait alors?

— Qu'a-t-on fait? Comme toujours! Beaucoup de conseils et peu d'effet; et pendant ce temps-là le pauvre garçon était étendu dans son sang, sur les pierres froides, que mon cœur se brisait de le voir. Je me suis dit en moi-même : Allons, allons, tous les hommes sont frères; et je n'ai pas attendu que le docteur vînt pour faire porter le malheureux à l'hôpital.... Je l'ai fait relever et mettre dans mon lit....

— Mais, mère, où avez-vous pris de quoi le soigner et l'entretenir? à moins que vous n'ayez un bas caché quelque part sous les tuiles (*)!

— Oh! non, Trine! j'ai beaucoup travaillé et aussi fait quelques dettes; mais ce n'est rien; ce qui est donné de bon cœur, Dieu le rend.

— C'est égal, c'est bien beau! Connaissez-vous ses parents, et savez-vous d'où il est?

— Non, je ne le lui ai pas encore demandé... Mais, quand il avait la fièvre, il rêvait toujours beaucoup, et j'ai entendu que son père et sa mère sont morts.

— Et n'avez-vous pu comprendre autre chose dans ce qu'il disait?

— Non, je ne sais ce qu'il racontait d'un hêtre, de la bruyère et des sapinières... Il parlait latin aussi, et quelquefois il s'écriait : Monique! Monique! C'est probablement le nom de sa mère ou de sa sœur. Il sait une chanson, Trine, que je voudrais pour un florin que vous pussiez entendre! C'est toujours Rikke-tikke-tak, qu'il y a de quoi se mettre à danser. Et, ce qui était le plus beau, c'est qu'il parlait toujours comme si on voulait le faire curé malgré lui; — j'ai regardé à sa tête s'il n'y avait pas de tonsure, mais il n'y a pas eu un coup de ciseau dans ses cheveux blonds....

— Mon Dieu, c'est peut-être un pauvre garçon qui était ivre ou qui avait perdu la tête.

— Perdu la tête, Trine? perdu la tête? Si vous l'entendiez parler, vous tomberiez à genoux.... Tout ce qu'il dit est comme si c'était écrit, et le plus beau sermon de notre vicaire n'est rien auprès. Voilà ses habits pendus au mur : voyez, ils sont de drap fin, Trine. Chaque fois qu'il ouvre la bouche pour me remercier, les larmes me viennent aux yeux : c'est comme un ange qui parle! Croyez-moi, je l'aime beaucoup plus que s'il était mon propre fils, et, s'il voulait rester avec moi, je travaillerais pour lui jusqu'à mon lit de mort. Il m'appelle *maman*, Trine; il faudrait que vous entendissiez ce mot dans sa bouche!

(*) Beaucoup de vieilles gens de la classe populaire mettent leurs épargnes dans un bas caché sous les tuiles du toit.

— Mais comment va-t-il maintenant? Se guérit-il?

— Oui, il a eu pendant tout un mois l'esprit perdu et une fièvre de cheval; mais depuis huit jours cela va mieux. Il revient ainsi tout doucement, et retrouve la mémoire. D'ailleurs il a tous ses sens. S'il parlait un peu plus, j'en saurais aussi davantage; mais il n'ouvre jamais la bouche que pour me remercier, et moi, je ne lui demande rien. Il s'appelle Jean; il me l'a dit hier; le reste viendra bien, Trine, quand il sera un peu mieux portant. A cette heure il est encore maigre comme une arête et aussi blanc que votre bonnet; la première fois qu'il s'est levé, il était si faible qu'il serait tombé si je ne l'eusse soutenu dans mes bras.

— Le pauvre garçon!

— Cela va beaucoup mieux maintenant: il marche très-bien, et même il disait hier qu'il sortirait ce soir pour prendre un peu l'air. »

A peine la mère Teerlinck avait-elle prononcé ces derniers mots qu'une voix douce et tendre se fit entendre derrière les rideaux; elle disait:

« Maman! bonne maman! »

Ce nom et le ton qui lui était donné devaient avoir un pouvoir extraordinaire, une vertu magique sur la vieille femme, car ses yeux brillèrent d'émotion; elle prit précipitamment la lampe et un verre de lait coupé d'eau, et courut au lit.

Le malade la regarda dans les yeux avec tant d'amour et de reconnaissance, que la vieille détourna la tête pour essuyer une larme. Le jeune homme saisit une de ses mains, y appuya ses lèvres dans un long baiser.

« Bonne maman! » répéta-t-il encore.

Trine désirait vivement voir le visage du malade, et son cœur battait bien fort; elle frissonna de peur lorsque les yeux caves de Jean vinrent à se fixer sur elle, et recula sa chaise comme pour fuir une funèbre apparition.

Le malade passa le bras au cou de sa bienfaitrice, l'attira tout près de lui, et lui dit probablement quelque chose à l'oreille, car la vieille alla aussitôt prendre ses habits, les déposa sur le lit et ferma les rideaux. Elle revint à la table, et dit tout bas avec joie à Trine encore toute tremblante:

« Il va se lever! »

Cette confidence ne parut nullement tranquilliser la voisine, car elle pâlit et jeta vers la porte un regard plein d'anxiété. Sans nul doute l'effroi la poussait à quitter la chambre avant l'apparition de ce jeune homme, tout semblable à un fantôme; la curiosité féminine la retint cependant clouée sur sa chaise.

Quelques instants après les rideaux du lit s'ouvrirent. La mère Teerlinck s'élança vers le malade, l'aida à descendre de sa couche, et soutint ses pas jusqu'à la table.

Ce squelette vivant serait-il le jeune paysan que nous connaissons? Oui, c'est lui, l'infortuné! Les os percent à travers sa peau sans couleur; ses yeux sont profondément enfoncés dans l'orbite; son dos est voûté; sa tête inerte penche de côté. Ces vêtements, ou plutôt ces haillons sales et grossiers, ne peuvent couvrir qu'un mendiant. Qu'est-il donc arrivé à Jean?

Il s'arrête devant la compatissante vieille et presse une de ses mains dans les siennes; il contemple sa bienfaitrice avec cette expression de tendresse qui n'appartient qu'aux enfants caressants, et dit:

« Bonne maman, je désire sortir. Cela ne vous fera-t-il pas de peine?

— Jean, mon garçon, » répond la vieille femme, « vous êtes encore si faible! Vous courez risque de tomber... et pensez combien je serai inquiète. »

La sollicitude de la vieille était si profondément empreinte sur son visage ridé, que Jean fut ému jusqu'au fond du cœur en rencontrant son regard doux et affectueux:

« Maman, maman, dit-il, pourquoi m'aimez-vous tant? Oui, soyez mon ange gardien! Ce que personne n'a pu faire, l'amour désintéressé d'une pauvre femme le fera peut être! Cœur excellent! au bord de la tombe, il vous reste encore assez de tendresse pour rendre la vie douce à un malheureux tel que moi et pour le retirer du gouffre du plus profond désespoir... Oh! j'ai prié Dieu de vous bénir! et jugez de ma reconnaissance pour vous, bonne maman; c'est la première fois que, depuis sept ans, j'ai pu adresser une prière au ciel sans distraction. »

La parole du jeune homme avait une animation étrange, et ce ton enthousiaste fit une profonde impression sur Trine; ses inquiétudes étaient complétement dissipées, et, la bouche béante et les yeux largement ouverts, elle écoutait la voix du jeune homme, voix qui l'émouvait comme une ravissante harmonie. La mère Teerlinck la regarda d'un air interrogateur; elle semblait dire: Eh bien, que dites-vous de mon fils? Est-il fou? — Mais Trine continuait d'écouter religieusement, même après que Jean avait fini de parler.

« Pauvre garçon, » dit la vieille, « prenez courage! Je suis pauvre et âgée, c'est vrai; mais si vous voulez rester près de moi, je vous aimerai toujours bien, — et je travaillerai pour vous de tous mes doigts. »

Le jeune homme porta à ses lèvres la main de la vieille femme, mais ne répondit pas.

« Jean, » dit la mère Teerlinck avec douceur, « si vous tenez à sortir, il ne faut pas y renoncer pour moi; je vous accompagnerai.

— Bonne maman, » répondit Jean d'une voix pleine de prière, « je désire sortir; mais je dois sortir seul. Ma tête brûle; je trouverai du soulagement dans la solitude. Demain, bonne maman, je vous dirai qui je suis et quelle douleur inouïe a empoisonné ma vie. Laissez-moi partir, et restez ici bien tranquille; dans une heure je serai de retour. »

La mère Teerlinck mit en main à Jean ses propres béquilles, le conduisit jusqu'au bas de l'escalier, lui adressa encore quelques douces paroles, et ferma la porte derrière lui.

Le jeune malade s'en va d'un pas chancelant, longeant les maisons dans l'obscurité; il s'appuie sur les béquilles que lui a données la vieille, et la fatigue le fait bientôt haleter péniblement. Assurément il va vers un but précis, car il n'hésite pas dans le choix des rues. De temps en temps il s'arrête et se repose, puis il se remet en route, et continue ainsi jusqu'à la place de Meir. Là encore il se serre contre les maisons et se glisse lentement dans les ténèbres comme un voleur ou un espion. Bientôt il s'arrête sous les fenêtres closes d'une magnifique habitation; il pose son coude sur le rebord de pierre de taille et cherche à voir au travers des persiennes. L'intérieur est éclairé, car un rayon de lumière frappe le visage du jeune homme, qui, après être longtemps resté en observation, succombe tout à fait à la fatigue, et, comme inanimé, laisse tomber sa tête sur l'appui de la fenêtre.

(La fin au prochain numéro.)



Je suis tout, et je ne suis rien,
Et chaque académicien
Croit me posséder tout entière.
A peu je donne ma lumière,
Et tel qui croit avoir mon tout
Bien souvent ne sait rien du tout.
Dans mes sept pieds, lecteur, on trouve
Un instrument par lequel on éprouve
Un grand ennui, grâce au bruit irritant,
Aigu, qu'il fait toujours en travaillant;
Puis une ville autrefois savoyarde,
Et qui, malgré certaine voix criarde,
A notre France est liée aujourd'hui;
Une rivière où se baigne Paris;
Et puis encore une sainte assemblée
Où de Jésus la famille attablée,
En l'écoutant, mange l'agneau pascal:
Jean lui sourit, et Judas pense au mal.
On trouve aussi la brillante carrière
Des jeux piquants de notre bon Molière,
Et sur lequel autrefois on voyait
Des gens d'esprit... alors qu'on en avait;
Du frère de la mère une proche parente;
Un conditionnel, parole décevante;
Un mot dubitatif ayant un double emploi,
Qui fait que l'on attend sans trop savoir pourquoi,
Et souvent donne au cœur quelque chose de triste;
Un petit mot latin aimé du journaliste,
Une note, un pronom... Lecteur trop indulgent,
Si tu me tiens enfin, tu seras bien savant.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est: *Bûcheron*, dont les lettres diversement groupées donnent: *bouche, broche, cor, bûche, bec, bou*, *bouc, boucher, or, héron, cure, ruche, huron, roche*, *bûcher* et *hure*.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de visite. Robe en taffetas vert foncé, garnie avec trois volants ayant 10, puis 9, puis 8 centimètres de hauteur; le plus large est celui qui est placé au bas de la jupe; chacun de ces volants est surmonté d'une ruche en taffetas pareil (chicorée) découpée de chaque côté. Manteau-casaque, c'est-à-dire à moitié ajusté, en velours noir doublé de peluche blanche; manches très-amples; chapeau en velours noir, orné de dentelles noires et de fleurs en velours rouge; tour de tête pareil; brides en velours rouge.

Costume d'intérieur en popeline lilas. Jupe noire; corsage en forme de *veste hongroise*, pareil à la jupe, garni avec une ruche formée de trois rangs de dentelles noires étroites; les manches sont garnies comme la veste; celle-ci est retenue au cou par deux boutons et une boutonnière formée par une ganse en soie lilas, au bas de la taille par quatre boutons (deux pour chaque boutonnière) et deux boutonnières pareilles à celles du cou. La chemisette se compose d'une ruche en mousseline blanche; un jabot plissé en mousseline blanche garnit le devant de la veste, qui est entr'ouverte. Manches bouffantes à poignets en mousseline blanche; bonnet en dentelle noire et blanche.



Errata. Dessin de portefeuille n° 3 de l'année 1861. Il faut [illegible] nuances grises pour les *roses*, et autant pour les *feuilles*. Le gris plus foncé est employé pour les *ombres* séparant les feuilles des [illegible] *ombres* indiquées sur le dessin par des points noirs pareils au fond. Le gris le plus foncé des feuilles sert pour les nervures.

M. Valladier continue à nous tenir rigueur; nous plaçons ici les renseignements qu'on nous demande, ne pouvant le charger de les porter lui-même.

Nous publierons les modèles de filet que l'on nous demande, sans pouvoir cependant nous engager à donner l'encadrement uniforme [illegible] l'on désire. La diversité est la devise des ouvrages de ce genre; il ne faut donc pas l'éviter, mais, au contraire, la rechercher; on [illegible] joindre à ces *carrés* d'autres *carrés* de même grandeur, en percale [illegible] nansouk brodés en broderie anglaise. L'effet de tous ces carrés, disposés en damier, est charmant; on en compose des couvertures d'édredon, voiles de fauteuil, etc. — Il est difficile de répondre ici à la question [illegible] nous adresse l'une de *nos plus fidèles abonnées;* mais, tout en [illegible] abstenant de donner trop de détails, nous pouvons dire que nous [illegible] comprenons pas l'objet en question autrement que *ouvert*. — Nous espérons publier la *ceinture* que demande Mme B. — Nous n'avons pu répondre à Mlle *Rose et blanc*, dans le délai indiqué; mais nos numéros lui ont porté un grand nombre de détails qui auront pu remplacer [illegible] conseils *directs* qu'elle demandait. On brode toujours des initiales [illegible] milieu des taies d'oreiller; quant à la troisième demande, nous craindrions d'indiquer un cosmétique; car en enlevant l'objet en question [illegible] pourrait enlever aussi l'épiderme; il nous semble facile de *raser* cette boucle gênante. — On s'occupe des modèles de *fanchon;* celle [illegible] 1er janvier est facile à exécuter: le dessin, le patron et l'explication [illegible] trouvent dans le même numéro, car nous ne nous bornons pas à donner le *dessin* et la description des objets, et nous y joignons la manière *de les exécuter*. — Quand nos patrons de corsage se trouvent trop larges, il faut diminuer leur ampleur *à la couture qui se trouve sous le bras;* c'est toujours sur ce point que doivent se porter les diminutions et les augmentations des patrons de corsage.

Une aimable abonnée nous dit qu'elle a exécuté plusieurs de [illegible] dessins en employant le procédé suivant pour reporter le dessin sur l'étoffe: après avoir calqué le dessin, elle l'a placé sur l'envers [illegible] l'étoffe, et en a tracé les contours avec une aiguille fine et du coton blanc fin; nous connaissons ce procédé, qui a l'avantage de ne pas nuire à la fraîcheur de l'étoffe comme l'emploi de la craie, par exemple; nous l'approuvons et la remercions de sa communication. — [illegible] avons dû renoncer à publier des initiales *séparées*, car nos abonnées ayant des droits égaux, le nombre de ces initiales absorberait à [illegible] seul toutes les colonnes de notre journal, qui ne serait plus qu'un abécédaire dépourvu d'intérêt. Nous publierons des alphabets, qui, dans [illegible] 24 lettres, offrent toutes les combinaisons possibles. — Nous avons publié dans le n° 5 de l'année 1860, le dessin d'un écran-étendard tout pareil à celui que l'on nous demande; on peut demander ce numéro au bureau; il nous serait impossible de le publier cette année, et plus impossible encore d'y joindre les initiales que l'on nous demande d'y placer, [illegible] dessin, exécuté dans ces conditions, servirait seulement à l'une de [illegible] abonnées. Pris note de la demande de col. — Nous ne saurions terminer ces lignes sans y ajouter l'expression de notre gratitude pour les encouragements que l'on veut bien nous adresser; nous regrettons de [illegible] pouvoir mieux préciser nos remercîments; cela nous est interdit par l'administration des postes, et nous prions les personnes auxquelles [illegible] remercîments s'adressent, de vouloir bien les recueillir ici.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob [illegible]



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris.

Toilettes de Mme LEBALLEUR, 74, Rue Taitbout

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, Rue d'Hauteville, 53, à Paris

N° 8. DEUXIÈME ANNÉE. 16 février 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Coiffure en blonde blanche et rubans roses.

Figure 28 (verso de la planche de patrons, accompagnant le n° 6 du journal) appartient à cette coiffure.

Cette coiffure se compose d'une garniture placée sur une passe étroite ; elle se rapproche du genre *bonnet*, et convient, non pas aux jeunes filles, mais aux femmes. La figure 28 représente la moitié de la passe. On prend ...mètres 20 centimètres de blonde blanche, ...ant 3 centimètres de largeur, et on la coud ...une bande de tulle de soie blanc ayant près ...5 centimètres de largeur; on fronce cette ...nde et on la coud sur la passe, que l'on a ...te avec du tulle blanc roide (sans y ajouter ...fil d'archal), et que l'on a simplement *ra-...ttue* de chaque côté. La bande est placée ...*coquille*, et cette disposition est indiquée ...le patron de la passe par une ligne ponc-...e, sur laquelle on doit coudre la bande, ...nt on prend le milieu que l'on place sur le ...lieu de devant de la passe; on la coud de-...s le point jusqu'à la ligne qui serpente, en ...nt soin de la placer *unie*, sans fronces; ...and on est arrivé à la ligne ponctuée, on ...sse quelques fronces, d'abord peu pressées ; ...s, environ au deuxième feston de la ligne, ...augmente les fronces de façon à coudre ...ite la bande sur la passe. On dispose l'au-...côté de la même façon, puis on coud en-...nble (à l'envers) les deux extrémités de la ...nde jusqu'à la lettre U. Entre les *coquilles* ...la garniture, aux places indiquées sur la ...se par des étoiles, on met des morceaux ...ruban ayant 16 centimètres de longueur, ...entimètres 1/2 de largeur. Le nœud de de-...it se compose de six boucles (trois à droite, ...is à gauche) que l'on pose *à plat ;* ce nœud est terminé par deux bouts de ruban qui retombent en arrière ; ...est retenu au milieu par une boucle qui l'entoure. Il ...it 1 mètre 16 centimètres de ruban pour faire ce nœud. ...s deux bouts de la coiffure sont liés ensemble par derrière à l'aide de deux morceaux de ruban très-étroit. Un nœud, fait avec 87 centimètres de ruban, est placé sur la lettre U.


COIFFURE EN BLONDE BLANCHE ET RUBANS ROSES.

Coiffure en velours ponceau.

On fait un cercle en fil d'archal ; on l'entoure avec un cordon en or, sur lequel on *enroule* du ruban de velours ponceau ; trois grandes rosettes, faites avec une bande de velours *double* et coupée en biais, sont placées sur le cercle, l'une à droite, l'autre à gauche, la troisième par derrière. Un gland est placé au milieu de chaque rosette : on peut le supprimer.

Coiffure en rubans de velours bleu.

On prend une bande de tulle roide ayant 64 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur ; on en réunit les deux extrémités ; on fait, de distance en distance, quelques plis pour rendre ce cercle à peu près plat, et l'on met sous le tulle un fil d'archal ; on entoure ce cercle, ainsi préparé, avec un ruban étroit en taffetas noir. On prend deux morceaux de ruban de velours ayant 85 centimètres de longueur et 4 centimètres de largeur ; on les place sur le cercle, en les assujettissant de distance en distance, et en ayant soin de ne pas les *tendre* sur le cercle, mais, au contraire, de laisser *bouffer* le ruban. Ces rubans doivent se croiser aux places où ils sont fixés sur le cercle, et on y met une agrafe en métal, qui peut être remplacée par une boucle en ruban pareil à celui qui compose la coiffure. Sur le côté gauche, on place une touffe composée de boucles en ruban ayant chacune 7 centimètres de longueur, et terminée par deux longs bouts (35 centimètres pour chaque bout). On fait cette touffe sur un morceau de tulle roide : elle se compose de 9 boucles de ruban.

Coiffure en taffetas cerise.

On met, avec cette coiffure, un *cache-peigne* en cheveux, composé de nattes, de boucles ou de rouleaux, qui remplit l'espace qu'elle laisse vide par derrière.—On prépare une *carcasse* semblable à celle de la coiffure n° 9, avec cette différence que chacun des ovales placés de chaque côté doit avoir 9 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur dans le milieu; la partie du cercle qui se trouve entre ces deux ovales, sur le devant, a 35 centimètres de longueur; le cercle entier a 63 centimètres de circonférence ; on le recouvre d'une bande de tulle roide ayant 2 centimètres de largeur, et sur ce tulle on coud une bande de taffetas de la couleur la plus foncée ; cette coiffure est composée de rosettes en taffetas découpé, de trois nuances, appartenant à la couleur cerise. La couture est faite à l'extérieur du cercle ; on la recouvre avec un ruban



COIFFURE EN VELOURS PONCEAU.

en taffetas noir ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. On emploie pour les touffes *une* bande de taffetas de *chacune* des trois nuances; cette bande doit avoir 1 mètre 84 centimètres de longueur; on la découpe à l'emporte-pièce d'un côté seulement; chacune de ces bandes a 4 centimètres de largeur, et doit être coupée en quatre morceaux égaux. Avec ces douze bandes on fait douze rosettes, en fronçant chaque bande du côté non découpé; on serre ces fronces autant que possible, et on dispose la bande en spirale (voir le dessin représentant une rosette). On roule le bout de la bande, que l'on coud de façon à former une sorte de tige, quand la rosette est terminée. Quand les douze rosettes sont achevées, on en place six sur chaque ovale (deux de chaque nuance). Notre dessin indique la disposition des nuances; la plus foncée est placée au milieu de la touffe de rosettes.

Coiffure en dentelle noire.

Le fond de cette coiffure (voir le dessin) se compose d'un *rond* en tulle roide ayant 9 centimètres de diamètre, et bordé de fil d'archal; un demi-cercle en fil d'archal, ayant 35 centimètres de longueur, est joint à ce fond, ainsi que l'indique le dessin représentant l'intérieur de la coiffure. Huit pensées un peu volumineuses sont placées sur ce *rond*; la demi-couronne de devant est formée de huit pensées que l'on fixe sur le fil d'archal, en entourant leurs tiges avec un ruban étroit en taffetas noir.

On prend un morceau de dentelle noire ayant 91 centimètres de longueur, 16 centimètres de largeur; on en coud les deux extrémités ensemble, et on la fronce; 50 centimètres de cette dentelle *froncée* sont cousus sur le fil d'archal, de façon que la dentelle retombe en arrière vers le fond; au point de jonction du fil d'archal avec le fond, on ramène la dentelle *par-dessus* les pensées, et on la coud sous le fond en lui laissant seulement 13 centimètres de largeur au milieu par derrière. La direction de la dentelle sur le *fond* est indiquée par la ligne noire qui traverse le fond, sur le dessin représentant l'intérieur de la coiffure.

On peut remplacer les fleurs par des ruches de tulle de couleur.



COIFFURE EN TAFFETAS CERISE.

Coiffure en rubans de taffetas noir avec raisins d'or.

On peut remplacer les raisins d'or par des fleurs ou par des rubans de velours de couleur. — On prend un morceau de fil d'archal ayant la dimension du tour de la tête; le devant doit former un diadème, et par derrière la coiffure doit être placée à la naissance des cheveux; on recouvre le fil d'archal avec une bande de velours noir coupée en biais. On prend ensuite 2 mètres 75 centimètres de ruban de taffetas noir ayant 9 centimètres de largeur; on coupe d'abord un morceau ayant 1 mètre 13 de longueur; on le coud ensemble dans sa longueur, et on y glisse un ruban de coton noir garni de fil d'archal léger. On marque le milieu du ruban de taffetas, on le place sur le milieu de devant du fil d'archal recouvert de velours, et on le replie de chaque côté sur ce fil d'archal en lui en faisant suivre la forme. On fixe le ruban par quelques points, puis on tourne trois fois le ruban sur le cercle de fil d'archal, en consultant notre dessin; le ruban de coton, garni de fil d'archal, soutient les ondulations du ruban de taffetas. On fixe ces ondulations sur le cercle, et l'on met au bas de la coiffure deux boucles de ruban terminées par deux longs bouts, pour lesquels on emploie (y compris les boucles) 1 mètre 10 centimètres de ruban; le nœud de devant se compose de deux boucles (28 centimètres de ruban) terminées par deux bouts ayant chacun 12 centimètres de longueur. On place ensuite les cinq grappes de raisins, ou bouquets de fleurs, l'une au milieu, par devant, les autres de côté : il en faut deux pour chaque côté.

Coiffure de blonde blanche.

Cette coiffure est disposée sur un cercle ovale en fil d'archal recouvert de ruban et ayant 62 centimètres de circonférence. On entoure ce cercle avec deux bouts de ruban que l'on croise l'un sur l'autre; ces rubans doivent être pareils, quant à la couleur, au ruban que l'on veut employer pour la coiffure; il faut 60 centimètres pour les deux bouts, qui doivent avoir près de 5 centimètres de largeur. — On garnit ensuite le cercle par devant avec 70 centimètres de dentelle noire ayant 6 centimètres de largeur; on fronce cette dentelle, y compris les côtés (extrémité des bouts), et on la coud à l'intérieur du cercle sur un espace de 17 centimètres environ. On coupe quatre morceaux de ruban de taffetas ayant chacun 11 centimètres de longueur, et on en fait quatre boucles isolées que l'on place sous la dentelle à distance égale les unes des autres. On peut consulter, sur ce point, le dessin qui représente l'*intérieur* de la coiffure.

La garniture extérieure est une sorte d'écharpe qui se compose de deux bandes de blonde blanche, ayant chacune 6 centimètres 1/2 de largeur, et cousues ensemble par le haut. Pour former cette écharpe, ou *barbe*, on emploie 3 mètres 40 centimètres de blonde; il faut *soutenir* la blonde extérieure qui doit couvrir le milieu de la coiffure, et par conséquent mettre environ 30 centimètres de plus pour ce côté que pour l'autre. Sur les côtés de la coiffure les deux rangs de blonde sont tout à fait plats; on en fronce les extrémités pour les arrondir. On dispose la *barbe* en consultant notre dessin, qui indique que l'on doit faire quelques plis sur le devant, dans la largeur de la blonde qui tombe en arrière; on en fait autant par derrière pour les deux bouts, qui doivent être séparés par un espace de 3 centimètres environ. Sur cet espace on met un nœud sans bouts; deux nœuds pareils fixent les deux côtés de la barbe. On place sur le devant un nœud composé de quatre boucles; on emploie 25 centimètres de ruban pour chaque boucle.

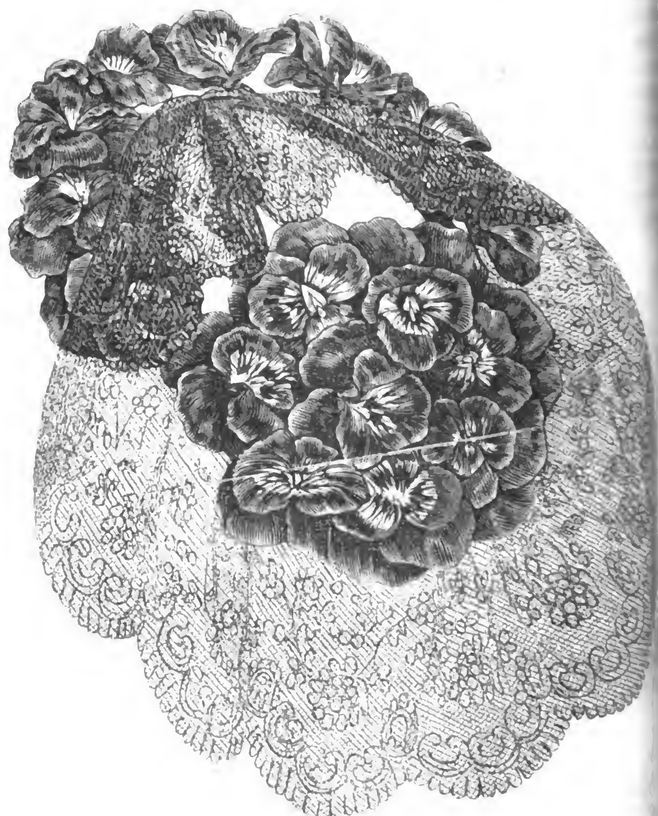


COIFFURE EN VEL[...] BLEU.

Coiffure en taffetas bleu bluet.

Cette coiffure de jeune fille est très simple et très-fa[...] à exécuter.

On prend un bout de fil d'archal ayant 90 centimè[...] de longueur. On forme un cercle ovale ayant 5 centi[...] tres de diamètre, en laissant dépasser les deux bouts du[...] d'archal qu'on replie de chaque côté au-dessus du cer[...] de façon à former des deux côtés une sorte d'ovale ay[...]



COIFFURE EN DENTELLE NOIRE.

2 centimètres de longueur
t 3 centimètres de hauteur;
n recouvre cette *carcasse*
vec du tulle roide. — La
oiffure se compose de huit
andes de taffetas ayant
hacune 40 centimè-
res de longueur et dont
a largeur sera expli-
uée plus bas. Ces ban-
es sont découpées de
haque côté et plissées
u milieu à plis dou-
les; sur chacun des
vales placés de côté on
et deux bandes ayant



COIFFURE EN VELOURS AVEC RAISINS D'OR.

centimètres de largeur au milieu; cette largeur diminue chaque côté, et la bande n'a plus que 5 centimètres à aque bout. — L'espace qui se trouve par derrière, en- les deux ovales, est recouvert par une bande plissée ant 4 centimètres de largeur. A l'extrémité de chaque ale, sur chaque côté, on met une bande plissée ayant centimètres de largeur, et diminuée sur son extrémité façon à n'avoir plus que 4 centimètres de largeur; le vant est recouvert avec une bande ayant 3 centimè-s 1/2 de largeur. Les bouts de cette bande doivent être



ROSETTE DE LA COIFFURE EN TAFFETAS CERISE.

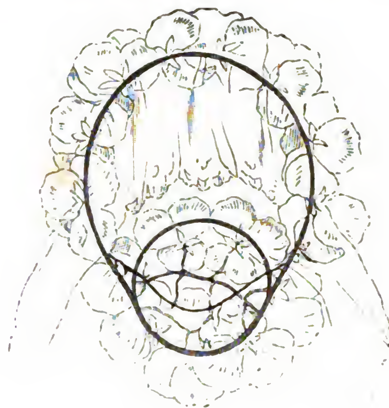
issés et se *perdre* dans les bandes voisines. On donne à coiffure la forme de la tête en la ployant un peu devant derrière.

Ceintures-écharpes.

La mode des ceintures-écharpes paraît si bien établie ue nous offrons à nos lectrices une collection de modèles que l'on peut exécuter en étoffes de tous genres.

N° 1. Le modèle de cette ceinture était en moire antique violette; les pans ornés de velours noir, sur lequel on avait brodé un *semé* de fleurettes violettes; l'effilé était noir et violet.

N° 2. Ce modèle est bordé de dentelle; deux



nœuds en velours noir sont placés au bas des pans; on diminue un peu pour toutes les ceintures la largeur des pans vers le haut, et l'on y fait deux plis. La dentelle, garnissant les boucles du nœud de cette ceinture, doit être plus étroite que celle des pans.

N° 3. Ceinture en ruban écossais; les pans sont terminés par un *treillage à jours* et bordés avec un large effilé; cette ceinture est convenable pour une roble blanche.

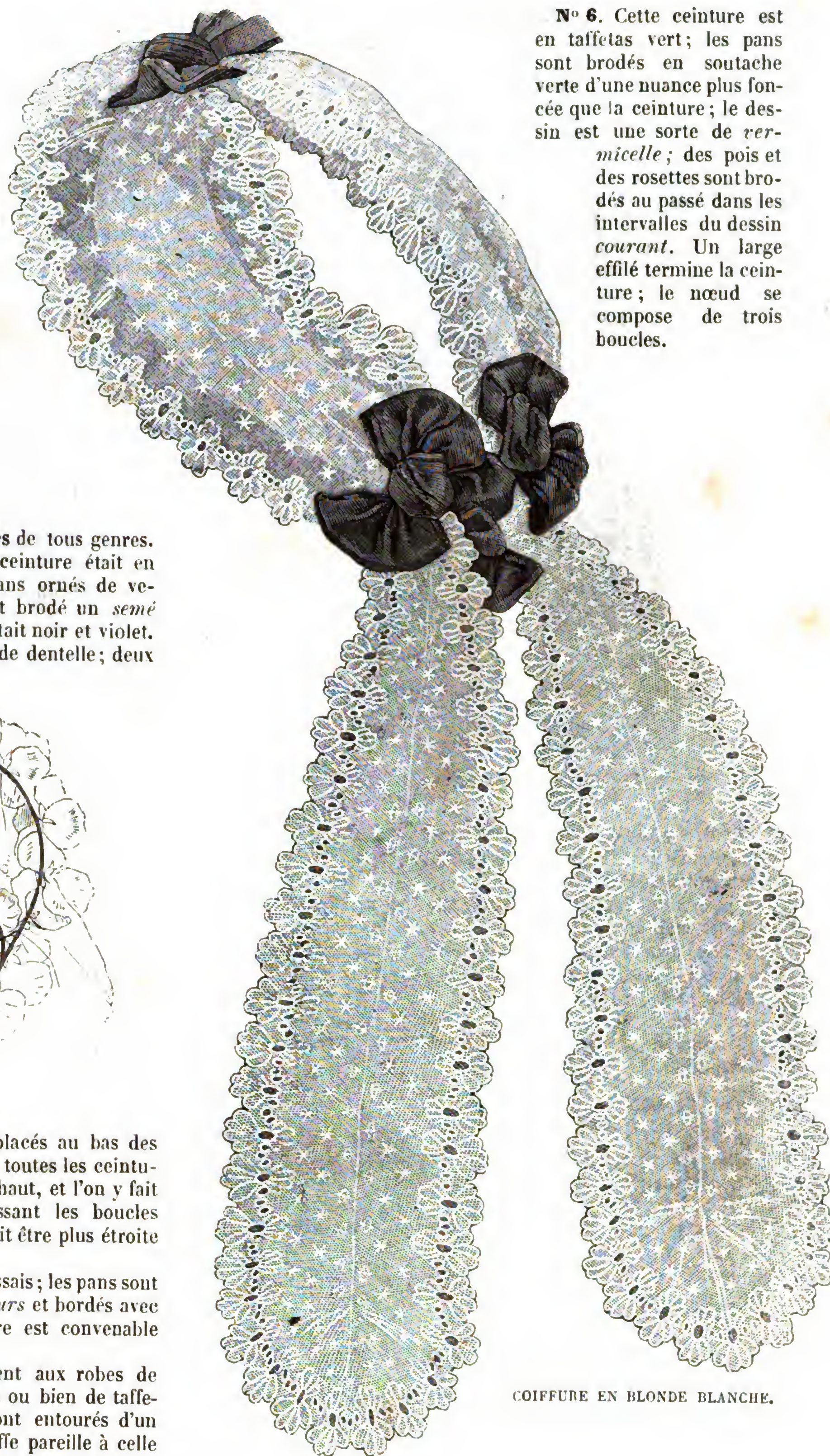
N° 4. Cette ceinture convient aux robes de baréges, de gaze, de grenadine ou bien de taffetas léger; les pans arrondis sont entourés d'un petit volant; ce volant, en étoffe pareille à celle de la ceinture, est coupé en biais; un passe-poil, ou bien un ruban étroit en velours noir, est placé sur la couture qui réunit le volant à la ceinture; une rosette remplace le nœud habituel.

N° 5. Ce modèle, plus simple que les précédents, convient à une jeune fille, et peut être reproduit en étoffe de laine. Un ruban de velours noir, ayant 2 centimètres de largeur, borde la ceinture et les boucles du nœud, qui sont *tombantes*.



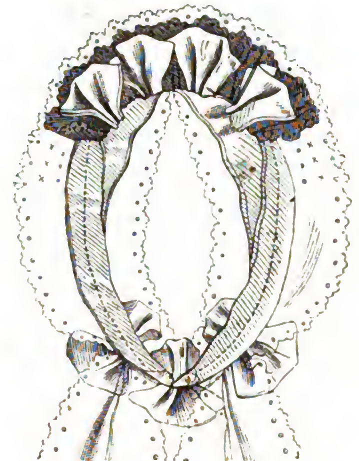
COIFFURE EN TAFFETAS BLEU BLUET.

N° 6. Cette ceinture est en taffetas vert; les pans sont brodés en soutache verte d'une nuance plus foncée que la ceinture; le dessin est une sorte de *vermicelle;* des pois et des rosettes sont brodés au passé dans les intervalles du dessin *courant*. Un large effilé termine la ceinture; le nœud se compose de trois boucles.



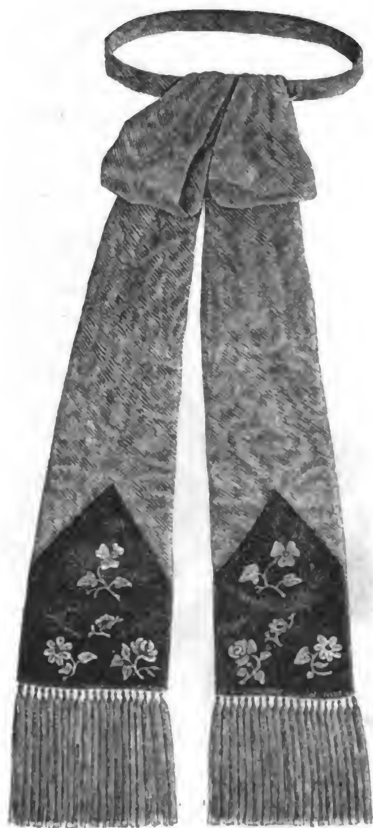
COIFFURE EN BLONDE BLANCHE.

N° 7. Cette ceinture est en étoffe de soie; on diminue un peu le haut des pans en biais et l'on y fait deux plis; la longueur de la ceinture dépend de la taille à laquelle elle est destinée; la largeur des pans, dans le bas, est de 25 centimètres. On coupe le bas des pans en pointe, comme notre dessin l'indique, et on les borde avec deux rangs de ruban de velours noir ayant 2 centimètres de largeur; une dentelle noire est cousue au bord des pans. Un carreau en velours noir entouré de dentelle est placé



INTÉRIEUR DE LA COIFFURE EN BLONDE BLANCHE.

à chaque extrémité des pans; le nœud, composé de quatre boucles, est pareil à la ceinture.



CEINTURE N° 1.



CEINTURE N° 2.



CEINTURE N° 3.

N° 8. Le bas des pans de cette ceinture a 28 centimètres de largeur; on les diminue un peu vers le haut en les réduisant à 16 centimètres. Le nœud et les pans sont bordés d'un passe-poil. Les bandes de velours sont placées de façon à laisser voir ce passe-poil. Les bandes de velours diminuent de largeur vers le haut; elles sont terminées en bas par un bouton et un gland : ce dernier ornement n'est pas obligatoire. Une rangée de boutons de velours est placée au milieu de chaque passe. Le nœud est pareil à la ceinture.

Bande brodée.

Ce dessin peut servir pour des mantelets d'été, pour des manches, etc. Le bord est exécuté au point de rose, les œillets sont en broderie anglaise, les fleurettes au plumetis, les grandes feuilles enfin au point de chaînette; les nervures de ces feuilles sont au point de cordonnet, les pois figurant à l'intérieur au point de poste.

DESCRIPTION DE COIFFURES.

M. Croizat a exécuté trois coiffures que nous allons décrire; il s'est appliqué à concilier les exigences de la mode avec le désir bien naturel de ne point lui sacrifier une belle chevelure. Les personnes qui ont trop de cheveux et celles qui n'en ont pas assez peuvent également s'adresser à M. Croizat: il évitera aux unes la douleur de couper de beaux cheveux pour les friser, il fournira aux autres tout ce qui leur manque pour copier les coiffures suivantes :

N° 1. Cette coiffure se compose, par derrière, d'une tresse disposée en S, attachée de chaque côté avec une épingle en écaille incrustée d'or et retenue au milieu par un peigne à boucles. Une couronne en cheveux frisés, que



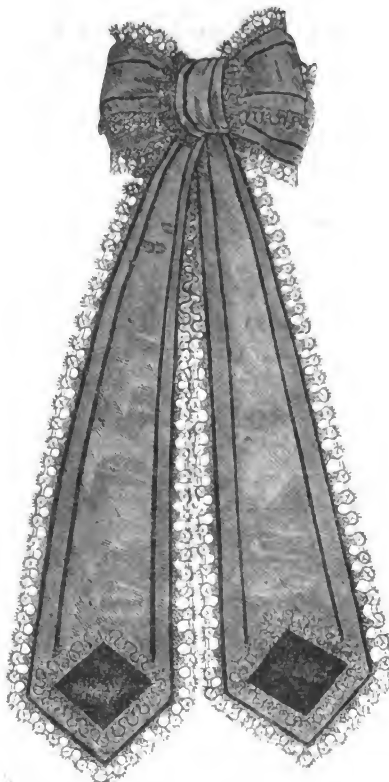
CEINTURE N° 4.



CEINTURE N° 5.



CEINTURE N° 6.



CEINTURE N° 7.

l'on place comme une guirlande de fleurs, est disposée sur le devant de la tête; les cheveux des bandeaux recouvrent cette couronne de distance en distance. Une rose est placée devant; une branche de roses orne l'un des côtés de la coiffure.

N° 2. *Turban mauresque.* On partage les cheveux en cinq ou six bandeaux que l'on croise les uns sur autres, en plaçant dessous une *bouffante* crê sur le devant de la tête M. Croizat a mis une d couronne en cheveux frisés.

On prend deux écharpes étroites et légères; s'en sert pour envelopper le chignon par derrière, on les dispose en torsades peu serrées, et, après a entouré la tête, on fait retomber les deux bouts côté gauche; on ajoute, si l'on veut, une aigrett cette coiffure.

N° 3. La moitié des cheveux de derrière est posée en natte, l'autre en chignon; et, pour éviter crêper les cheveux, M. Croizat exécute des *sous-gnons* analogues aux sous-bandeaux. On noue ens autour de la tête le ruban étroit ou la ganse desti à former une résille, rappelant le réseau grec. On sur ce ruban, de distance en distance, des morc de ruban qui sont rattachés sur le chignon de rière, puis on forme les carrés de la résille en pla d'autres rubans dans le sens opposé, c'est-à-dire gauche à droite; la natte de derrière est ram par-dessus la résille, et on l'attache sous le chig de derrière.

Les cheveux de devant n'ont pas été coupés; quoi très-longs, ils sont frisés et maintenus à l'aide des *broc frisettes* qui ont été inventées par M. Croizat.

Le nœud-papillon est monté sur un petit peigne et p sur la ganse qui entoure la tête; on l'entoure avec coques de ruban de même couleur que la résille.



CEINTURE N° 8.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Coiffures de Mr. CROIZAT, 76, rue de Richelieu.

Parures de Mme. C. FAUCHET 5, Bd. des Capucines

CHRONIQUE DU MOIS.

vez-vous vu les *Effrontés* de M. Augier? — Ah!... j'en ı bien d'autres!.. Cette exclamation, recueillie je ne sais aurait pu être proférée par l'une des victimes d'une aine portion du public assistant à la séance de l'Acaie, le jeudi 24 janvier. La réception de M. Lacordaire t excité la curiosité des Parisiens à un si haut degré l'Institut a été littéralement pris d'assaut ce jour-là. a eu beaucoup d'appelés, et infiniment trop d'élus, 'exiguïté de la salle des séances de l'Académie. Dès heures du matin, la foule se pressait aux portes qui lient s'ouvrir quatre heures plus tard. Le froid, l'huiité, la fatigue, n'avaient pu calmer cet empressement; ı ne parlerons que pour mémoire de quelques.... *ef-tés* qui, usant tour à tour de leur force ou de leur sse, étaient parvenus à conquérir, dans la foule, une e qui ne leur appartenait pas. Enfin les portes s'ou-t... on se précipite... O douleur! ô déception! Le icle de la multiplication des pains et des poissons vede se renouveler de la façon la plus fâcheuse. Toutes places étaient envahies, et, phénomène inexplicable, ule était bien plus nombreuse à l'intérieur qu'elle ne it été à l'extérieur. Mais on était à l'Académie; on voulait surtout *avoir été à l'Académie*. On resta sur les degrés conduisant aux tribunes, on s'établit sur ses voisins, on repoussa ses voisines, et, d'empiétements en empiétements, on s'installa tant bien que mal. Tout n'était pas fini cependant: quelques individus *audacieux*, mais non pas *fluets*, hélas! escaladèrent la rampe de l'escalier, et vinrent se placer devant quelques femmes, en usurpant *effrontément* les places exiguës qu'elles avaient conquises au prix de tant d'efforts.

La critique a trouvé le discours de M. Lacordaire trop *américain;* l'auditoire a prouvé qu'il s'associait aux sympathies du récipiendaire, en mettant ce jour-là la force et l'adresse au-dessus du droit, de la justice et de la politesse. Jamais on ne vit un empressement, ou plutôt une rage, comparable à celle qui s'était emparée des Parisiens à l'occasion de cette séance. Le mérite littéraire des discours qui devaient être prononcés ne suffit pas pour expliquer cette disposition, puisque ces discours devaient être imprimés, et mis par conséquent à la portée de tous. Mais on est si amateur de spectacle à Paris! On était si curieux de voir un moine dominicain, vêtu de sa robe blanche, *reçu* par un protestant, ancien ministre! Cette antithèse était frappante, on n'en voulait perdre aucun détail; de plus, on aime tant les priviléges dans ce pays, qui, d'après le discours de M. Lacordaire, tient trop à l'égalité, et lui sacrifie toutes choses! Il était si doux d'avoir pu aller à l'Académie, d'exciter la jalousie ou les regrets de ceux qui n'avaient pu faire partie d'un public *privilégié!* La vogue des concerts du Conservatoire est due, non pas à la perfection d'un orchestre exécutant des œuvres magnifiques, mais à l'exiguïté de la salle consacrée à ces concerts. Si l'on plaçait cet orchestre dans le Palais de l'Industrie, si l'Académie s'y transportait pour ses séances de *réception*, le public ferait totalement défaut. Ce n'est point un plaisir personnel que l'on recherche, c'est un privilége que l'on sollicite, afin de prouver, en l'obtenant, que l'on possède une certaine influence, et que l'on a été jugé digne d'*exception*.

Une partie de la famille impériale s'était rendue à cette séance. Sa Majesté l'Impératrice, accompagnée de la princesse Mathilde et de la princesse Clotilde, a été reçue par le bureau de l'Académie, composé de MM. Guizot, Villemain et de Laprade, qui se sont transportés au devant d'elle, et l'ont accompagnée jusqu'à la tribune qui lui avait été destinée. S. A. I. le prince Napoléon assistait également à cette séance.

La physionomie de M. Lacordaire est remarquable à plus d'un titre; elle respire l'enthousiasme, la convic-



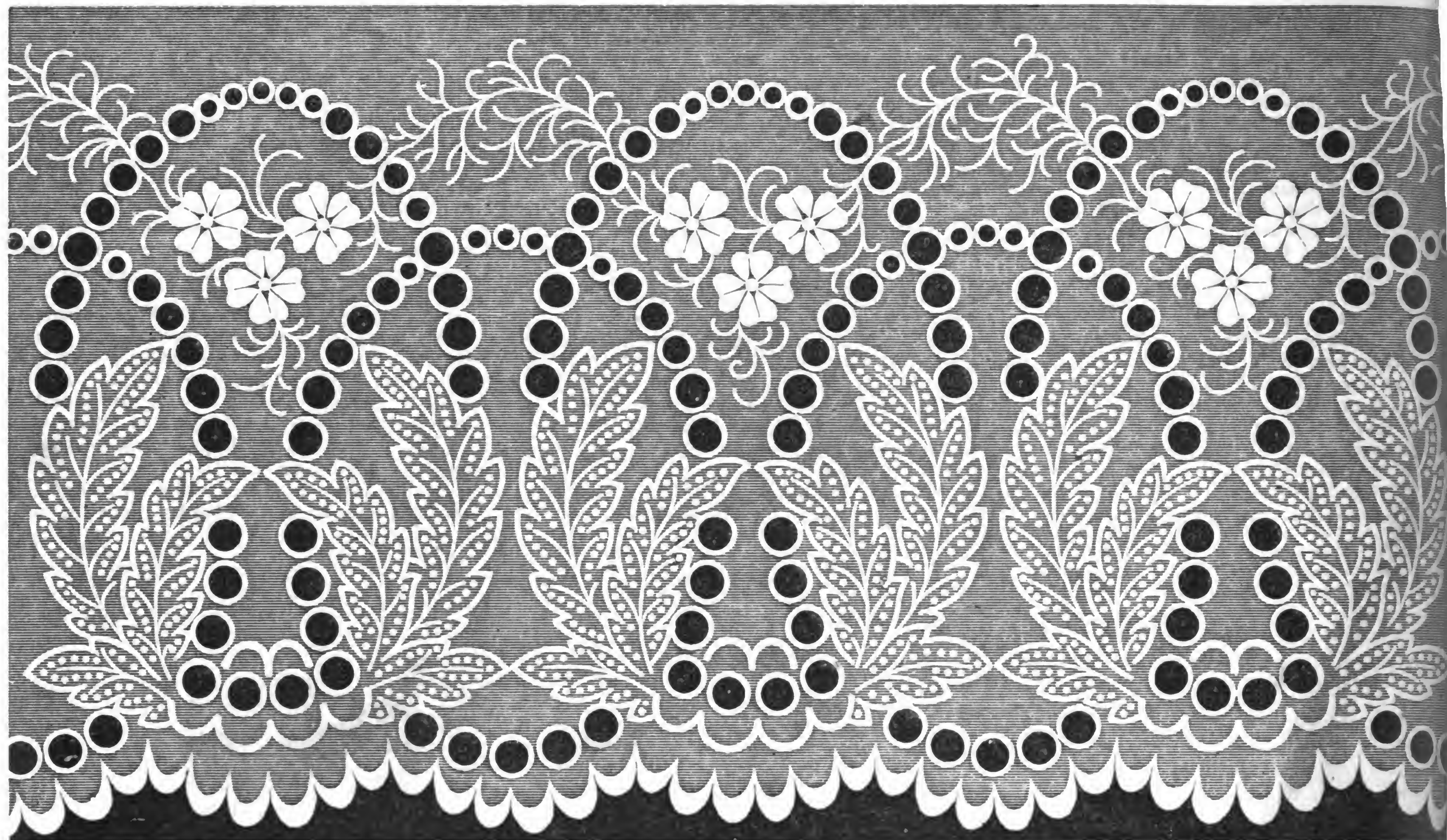
EXPLICATION DES TOILETTES DE BAL.

Toilette de jeune fille. Jupe en taffetas blanc garnie de trois bouillonnés en taffetas blanc, ayant chacun 4 centimètres de hauteur. Robe en crêpe blanc, relevée du côté gauche avec écharpe en large ruban blanc, garnie, ainsi que le grand nœud qui la termine, avec un petit bouillonné en taffetas blanc; berthe en crêpe formant draperie, garnie d'un bouillonné en taffetas blanc; un bouillonné pareil est placé au milieu du corsage sur la draperie, jusqu'au bout de la pointe du corsage. Agrafe en ruban blanc garnie de bouillonnés en taffetas blanc, placée sur chaque épaule. Manches composées d'un haut bouillonné en crêpe blanc, surmonté d'un bouillonné plus petit. Coiffure en diadème composée de myosotis.

Jupe en pou-de-soie rose Solferino, garnie d'un bouillonné ayant 6 centimètres de hauteur; au-dessus du bouillonné se trouve un petit volant en dentelle blanche, surmonté d'un volant d'égale hauteur en dentelle noire, lequel est lui-même surmonté d'un volant en dentelle blanche, garni d'une *crête* en ruban rose ayant 3 centimètres de hauteur. Quatre rubans en velours noir, ayant chacun 3 centimètres de largeur, séparent cette première garniture d'une deuxième garniture semblable; quatre autres rubans en velours noir séparent cette deuxième garniture d'une troisième garniture toute pareille. Une jupe en crêpe rose Solferino est placée sur cette jupe; elle est ouverte par devant et garnie tout autour, ainsi que sur les devants, de la façon suivante: une dentelle blanche, — une dentelle noire, — une dentelle blanche, — toutes légèrement froncées; un velours noir est posé sur la dernière dentelle; 2 centimètres séparent cette première garniture d'une deuxième garniture pareille; un bouillonné en crêpe rose à tête de chaque côté surmonte cette deuxième garniture; à 2 centimètres de distance de celle-ci se trouvent deux dentelles blanches, surmontées d'une *crête* en ruban rose; deux larges nœuds en ruban rose bordés de velours noir et de deux dentelles étroites, l'une blanche, l'autre noire, sont placés de chaque côté sur chaque devant.

Le corsage est rond, sans ceinture; la berthe, composée de dentelles blanches et noires et de quatre rangs de velours noir, placés en *cœur*. Grand nœud de corsage pareil à ceux de la robe; manches composées d'un haut bouillonné en tulle blanc surmonté de dentelles blanches et noires.

Coiffure en diadème composée d'un bandeau de velours rose Solferino, garni du côté gauche avec une plume blanche.



BANDE BRODÉE.

tion, et une ardeur qui semble modérée par une expression ascétique. On trouve généralement que son discours n'a pas été aussi bien *dit* que celui de M. Guizot, dont les années n'ont pas affaibli l'organe sonore, vibrant, et qui s'est montré en cette occasion l'orateur éloquent dont le talent a toujours été admiré par ses adversaires comme par ses amis. Cette joute courtoise a été signalée, comme d'habitude, par l'échange de louanges délicates adressées à l'illustre défunt, à celui qui le remplaçait, et même à l'un des *parrains* du récipiendaire, M. Berryer, auquel M. Guizot a consacré quelques éloges fort applaudis.

Et maintenant me sera-t-il permis de passer sans transition aucune *du grave au doux?* Il le faut bien, car l'espace est mesuré, et je ne saurais, à l'instar du public de l'Académie, empiéter sur la place réservée aux autres. Eh bien! donc, parlons du carnaval. Il a été peu *dansant*, et l'on ne peut se dissimuler plus longtemps la défaveur croissante qui s'attache au plaisir de la danse, si cher aux jeunes filles et aux femmes qui voient poindre la triste aurore de la maturité. La danse s'en va, faute de danseurs; cet exercice est-il donc destiné à disparaître de nos mœurs comme les mascarades du mardi gras? Quelques collégiens, recrutés à grand'peine par les maîtresses de maison réduites à dégarnir les tables de jeu pour compléter les contredanses, et amenant dans la salle de bal des vieillards qui cachent mal leur contrariété: tel est le personnel masculin des bals. Aussi l'on en vient, de guerre lasse, à renoncer aux réunions dansantes, et il y a eu cette année moins de bals particuliers que d'habitude. Les bals officiels aux Tuileries et chez les ministres ont eu lieu selon le programme invariable qui préside à ces réceptions. Les bals des Tuileries ont été moins nombreux, et par conséquent plus beaux; on pouvait circuler aisément, et danser sans trop de peine dans les trois salons. Sa Majesté l'Impératrice, qui, si l'on en avait cru quelques journaux, devait porter une robe en crêpe noir parsemée de diamants, n'avait point revêtu ce costume funèbre, elle portait une robe en crêpe blanc, garnie de deux volants surmontés d'une ruche, et une couronne en roses blanches du Japon, exécutée par Constantin; elle n'avait point de bijoux, et cette toilette toute blanche, si simple, était d'une élégance suprême.

Le bal donné au ministère des affaires étrangères a été le plus brillant de cette saison; ce palais est peut-être le plus beau des édifices de ce genre, et les salons de réception sont décorés avec une magnificence tempérée par le bon goût des ornements et par les heureuses proportions de chaque pièce. Madame Thouvenel portait une toilette blanche d'une extrême légèreté, tout à fait en harmonie avec le caractère particulier de sa beauté pleine de distinction; sa taille est si élégante, ses mouvements si gracieux et si majestueux à la fois, qu'en la voyant enveloppée d'un nuage vaporeux composé de bouillonnés en tulle, on évoquait malgré soi le gracieux souvenir des déesses habituées à marcher sur les nuées. Les toilettes blanches étaient en grande majorité à ce bal. L'or est décidément à peu près banni de la toilette des femmes. Madame la comtesse de Morny était coiffée d'un *crêpé* extrêmement élevé, qui rappelait la coiffure poudrée des pastels du dix-huitième siècle. Le monde officiel était là tout entier, et, si la terre avait dû être frappée ce jour-là du cataclysme auquel Noé seul put échapper, si le ministère des affaires étrangères avait été préservé, comme l'arche miraculeuse, on y aurait retrouvé les échantillons de toutes les contrées composant le globe terrestre, et tous les signes honorifiques des diverses charges et dignités de notre temps. Nous sommes bien loin de l'époque où Washington était forcé de s'excuser près de ses compatriotes d'avoir fondé l'ordre de Cincinnatus; il n'est si mince république qui n'ait aujourd'hui des envoyés couverts de grosses décorations, et l'on a même remarqué que la dimension de ces décorations était toujours en sens inverse de l'importance des États qui les accordent.

Le carnaval étant très-court, on a dû précipiter et rapprocher toutes les fêtes officielles, c'est-à-dire *obligées*. Le bal du ministère de la guerre a été fort animé; le souper était splendide, et le buffet a failli être pris d'assaut... Nous nous souvenons à temps que le métier de chroniqueur a ses périls, et, comme nous nous soucions médiocrement de renouveler pour notre propre compte le tragique incident qui a failli enlever, il y a quelques années, M. de Pènes à sa famille et à ses amis, nous imiterons la sage réserve de Brunet l'acteur. Il avait fait, dans l'un de ses rôles, une allusion moqueuse aux péniches que l'on construisait pour l'éventualité d'une descente en Angleterre; quelques jours de prison avaient servi d'expiation à cette plaisanterie. Rendu à la liberté et à son rôle, Brunet, au lieu de répéter, dans la scène qui avait causé son emprisonnement, le mot dangereux de *péniche*, répondait à son interlocuteur qui l'interrogeait sur la destination de ses coquilles de noix: *Je sais bien ce que je fais, mais je ne suis pas assez sot pour le dire.* — Nous aussi, nous savons bien quelles sont les personnes qui ont montré un empressement extraordinaire à pénétrer dans la salle du souper, — mais nous nous garderons bien de les nommer.

Pendant deux ou trois mois de l'hiver, les Parisiens, et surtout les Parisiennes, paraissent jouir du don d'ubiquité: on les voit partout à la fois. Les bals ne dépeuplent pas les théâtres; ceux-ci n'ont jamais été si suivis. Le bureau de location du Théâtre-Français devra, si l'empressement du public se maintient, se faire garder par des factionnaires. Le succès de la pièce de M. Augier a pris des proportions colossales; tout le monde court aux *Effrontés*; personne ne se reconnaît dans ces caractères si énergiquement tracés, mais chacun y reconnaît ses voisins. Cette pièce a ce qu'il faut, par-dessus tout, pour réussir à Paris: de l'esprit, de l'esprit et encore de l'esprit. Sur toutes les scènes en effet, et dans toutes les situations, l'esprit est à Paris le nerf de l'attaque et celui de la défense. Celui qui fait rire a toujours raison, et le succès de M. Augier prouve une fois de plus cette vérité si connue. La [...] des *Effrontés* aurait dû irriter beaucoup de suscepti[...]tés; mais, comme elle fait rire tout le monde, chacun [...] retourne content, même s'il est battu.

Le Théâtre-Lyrique ne peut parvenir à épuiser le s[...] du *Val d'Andorre;* M. Battaille a trouvé dans ce char[...] opéra de M. Halévy un rôle qui lui permet de dépl[...] ses qualités de grand chanteur et de bon comédien. [...]péra-Comique vient d'obtenir un succès sans contest[...] l'opéra de *la Circassienne*, de MM. Scribe et Au[...] l'association de ces deux noms a toujours été si heur[...] ils ont signé ensemble tant d'œuvres charmantes, q[...] public aurait éprouvé un regret profond s'il avait dû a[...]der à *la Circassienne* seulement un succès d'es[...] M. Auber vient de prouver que l'inspiration ne sa[...] être ralentie chez lui par le nombre des années, et ses [...]lodies élégantes, gaies, faciles, proclament l'éternelle [...]nesse de son talent.

Le premier acte de *la Circassienne* se passe dans [...] forteresse rustique élevée au milieu des neiges pa[...] détachement de l'armée russe, qui attend, au milie[...] Caucase, le retour du printemps pour continuer la c[...]pagne entreprise contre les Circassiens. On s'ennuie b[...]coup dans cette forteresse. Un jeune officier, Zoubow [...]taubry), rêve à une charmante jeune fille. Il était en[...]mée, il a été jeté à terre par son cheval, comme cela a[...] souvent dans les opéras-comiques; il a été recueilli [...] un château, comme cela arrive toujours dans les op[...] comiques; la dame châtelaine avait une nièce, la nièc[...] dispensable de tous les opéras-comiques; les jeunes ge[...] sont aimés, ce qui est naturel dans un opéra-comique[...] Mais ce n'est pas cette passion que Zoubow confie à [...] camarades; il en entretient seulement le public, et rac[...] aux officiers qui l'entourent comment il a inspir[...] amour ardent.... à un général, le féroce prince Orsa[...] Zoubow sortait du corps des pages, et, se prêtant à [...] plaisanterie, il s'est costumé en femme; *le* voir, l'ad[...] a été pour le général l'affaire d'un moment, et la fa[...] Prascovia a dû se soustraire par la fuite aux pours[...] de son terrible adorateur, auquel il était impossibl[...] vouer que l'on s'était moqué de lui. Sur ces entref[...] on voit arriver le peintre de la cour, envoyé pour des[...] des sujets circassiens. Il propose de jouer la com[...] pour tuer le temps; il a justement sur lui une pièce [...]çaise, *Adolphe et Clara*. Zoubow, qui a eu de si [...]lants succès dans son travestissement féminin, jou[...] rôle de Clara; il lui manque des vêtements de femm[...] Mais Lauskoi vient d'acheter un costume circassien; [...]bow jouera le rôle de Clara en *Circassienne*, et tou[...] officiers s'éloignent pour s'occuper des préparatifs d[...] mise en scène.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit appara[...] terrible Orsakoff, chargé d'inspecter la garnison. Pers[...] n'est à son poste, et il condamne tous les officiers [...] prison, tous les soldats au knout; — mais il pousse [...] cri de joie, car il voit entrer sa Prascovia adorée, per[...]

rchée et jamais retrouvée... en un mot, Zoubow cosé en Circassienne.

a situation est compliquée pour celui-ci. Attendez, va se compliquer davantage encore ; car, s'il est imsible, vu l'état des routes, de quitter la forteresse, il ait bien facile d'y arriver; en effet, voici la jeune pu du général, la princesse Olga, qui vient rejoindre tuteur. Vous pensez bien que cette jeune pupille se ive être justement l'objet de la passion de Zoubow. a gardé de lui un souvenir très-doux, et il explique essemblance qui la frappe, en lui apprenant qu'il a frère.

omment suivre et raconter les faits burlesques, amus et invraisemblables, qui se déroulent pendant le s de ces trois actes? Prascovia-Zoubow est surprise levée par des Circassiens qui la destinent au harem ur sultan. Quel est ce sultan? On l'ignore, mais porte! On ne peut chicaner M. Scribe sur de pa vétilles, pas plus que sur quelques anachronismes raisemblances. Ainsi la neige condamnait l'armée e à l'inaction... A quelques pas de leur forteresse, trouvons chez les Circassiens des jardins fleuris. princesse Olga est confiée, sans aucune escorte, à naturels du pays, qui, au lieu de la conduire dans uvent, la vendent au sultan, déjà propriétaire de ovia-Zoubow. On se retrouve, tout le monde est dé; Prascovia se dérobe aux empressements de son eur et disparaît de nouveau.

général veut se débarrasser de sa pupille. Il va la er; mais Zoubow, qui a repris son uniforme d'officier, rt du nom adoré de sa sœur Prascovia pour obte main d'Olga, et au moment où le général vient de r les deux jeunes gens, on lui apprend que Pras est morte dans un couvent.

pièce est amusante, et la musique de M. Auber fort chantée par ses divers interprètes. Mlle Monrose a jolie voix, une jolie figure et des costumes non moins que sa voix et son visage ; aux deux premiers actes, porte une toilette de voyage vraiment royale, compo d'une robe en velours vert, bordée d'hermine, et e immense *polonaise* pareille à la robe, et retenue des agrafes d'or ; elle est coiffée avec une petite to de velours vert, ornée d'un plumet. Elle est vêtue en n blanc au dernier acte. M. Montaubry exécute parement son tour de force : sa voix de tête est trèsable, et il fait réellement illusion quand il chante femme ; il reprend avec son costume d'officier ses es notes graves et vibrantes.

es *plumets* nous mettent au désespoir; il faut bien egistrer ici qu'il y en avait un grand nombre dans la e; qui nous délivrera des *plumets*? Quelle est donc raison d'être? Ils sont si burlesques dans leur roir, qu'on ne peut guère les regarder sans rire. Les cessions ont toujours été funestes à l'autorité; la mode erd, hélas! car, en voulant accorder la liberté, elle pose à produire la licence... Il n'y a plus de frein! n n'est défendu, et chacun use et abuse de la permis de porter ce que l'on veut. Il y avait des toilettes rmantes, à cette représentation de *la Circassienne*; ucoup de femmes étaient décolletées; un nombre plus nd encore portaient des fichus de dentelle sur un cor décolleté; mais il y avait aussi des corselets suisses, velours noir, des plumets de pandour, des coiffures élites, composées de pendeloques tombant sur le front, les boucles — *repentirs*, si longues qu'elles rappent les cordons de sonnette suspendus près des chemi. Enfin espérons que le carnaval était pour quelque e dans cette diversité incroyable de costumes, et sans tolérer les excentricités des jours gras.

ous venons d'assister à la première représentation de *lame Grégoire*, opéra de MM. Scribe et Clapisson, au Théâtre-Lyrique; le succès a été très-grand et -mérité. Nous reviendrons sur ce nouvel opéra qui met de fournir une brillante carrière.

EMMELINE RAYMOND.



RIKKE-TIKKE-TAK.

Suite et fin.

IX

ans le riche salon sur la fenêtre duquel le jeune me épuisé reposait sa tête se trouvaient deux pernes. Le colonel Van Milgen était assis dans un fauteuil velours, près de la cheminée de marbre; il semblait proie à une profonde préoccupation, car son regard pensif était opiniâtrément fixé sur le tapis de pied. Auprès d'une table sur laquelle se trouvait un nécessaire en argent, une jeune fille était occupée à enfiler des perles. Son visage, extrêmement pâle, portait tous les signes d'une longue maladie de langueur, et la mate blancheur de ses joues était d'autant plus frappante qu'au moindre mouvement les longues boucles de sa chevelure d'un noir de jais venaient les caresser. Après un long silence, elle chanta à voix basse le refrain de la chanson de Rikke-tikke-tak. Cela déplut apparemment au colonel, car il secoua la tête d'un air chagrin, et dit à la jeune fille :

« Monique, ne chante donc pas toujours cette chanson; cela entretient ta tristesse, — et tu sais que cela me fait peine.

— Mon Dieu ! l'ai-je encore chantée? » s'écria Monique avec surprise. « Je ne le savais pas, mon père ; pardonnez-moi ma distraction.

— Eh bien, » demanda le colonel, « la bourse est-elle bientôt achevée ? Pauvre Adolphe ! quelle joie ton cadeau va lui faire ! Il t'aime tant !

— Où peut-il être maintenant ?

— Oh ! ce serait difficile à savoir. Qui pourrait dire qu'il ne gît pas dans quelque hôpital ou qu'une balle ennemie ne l'a pas frappé sur le champ d'honneur ?

— Ciel! vous me faites frémir, mon père !

— Comment, je te fais frémir ? Portes-tu donc quelque intérêt à son sort, Monique ?

— Je l'aime, assurément, comme un frère.

— Tu devrais l'aimer autrement, Monique. Il le mérite de tout point : c'est un beau garçon, doué de tout ce qui peut relever un homme aux yeux d'une femme. Et puis il fut le sauveur de ton père à la sanglante bataille de Dresde. Si l'amour ne trouve pas le chemin de ton cœur, la reconnaissance devrait te décider à suivre mes conseils, à céder à mes prières, et à lui accorder la récompense de sa générosité et de son amour.

— O mon père, regardez-moi! Que pourrais-je donner à Adolphe? Il n'y a pas de place dans mon cœur à côté de mon amour pour vous. Une épouse insensible ! Faut-il que je fasse son malheur par mon indifférence? Un époux demande plus pour son bonheur qu'une froide amitié.... Et puis j'éprouve une invincible répulsion pour des liens qui me priveraient de ma liberté.

— Quelle liberté, Monique? La liberté de rêver et de songer? Plût à Dieu qu'elle te fût ôtée, cette liberté qui te consume et te rend malade! Vois un peu, mon enfant : quand nous habiterons notre campagne près de Moll, combien ne serais-tu pas heureuse d'avoir un ami qui parcourût avec toi ta chère bruyère, qui visitât avec nous le hêtre et le petit ruisseau, qui fût le compagnon de notre solitude! Car tout cela, mon enfant, est froid et mort quand aucun sentiment d'affection ne vient l'animer; le cœur se dessèche quand il ne peut s'épancher dans un autre cœur.

— Mon père, cela peut être vrai; mais Adolphe n'est pas un enfant de la bruyère. Comprendrait-il ce que dit le cri mélancolique du grillon? Les noirs sapins ont-ils abrité sous leur ombre les jeux de son enfance? La bruyère, vaste comme une mer, et le ciel qui la couvre de son immense coupole d'azur, ne lui sembleraient-ils pas monotones, à lui, fils d'un pays de montagnes? Oh! oui, avouez-le, mon père : entre moi et ma bruyère il serait un étranger qui ne pourrait comprendre notre langage. »

Les paroles de Monique déplurent à son père; son visage prit une expression de tristesse, et, se tournant tout à fait vers sa fille, il dit d'une voix émue :

« Monique, mon enfant, les prières de ton père n'ont donc pas le moindre pouvoir sur ton âme? Pendant des années je t'ai suppliée en faveur d'Adolphe : j'ai fait valoir sa beauté, son courage, sa glorieuse conduite, pour éveiller dans ton cœur un sentiment de tendresse; j'ai dit qu'il avait sauvé ton père à Dresde au prix de son sang, — et je demandais, comme récompense pour lui et pour moi, que tu consentisses à l'attacher à notre famille par des liens solennels. Tu as refusé et tu refuses encore. Pourquoi? Pour demeurer tout entière en proie à ces rêveries qui te font mourir! Parce que tu ne l'aimes pas? Mais il ne te demande pas d'amour. »

Monique regarda son père avec surprise, et répéta :

« Il ne me demande pas d'amour? Que veut-il donc de moi? »

Le colonel reprit avec une énergie croissante :

« Tu me forces enfin, Monique, à te dire une chose qui ne devait jamais s'échapper de ma bouche. Écoute donc, et admire l'homme que tu dédaignes. Monique, depuis plusieurs années tu marches à grands pas vers le tombeau; jamais mes yeux ne s'arrêtent sur toi, ma chère et unique enfant, sans voir la mort à ton côté. Oh ! la certitude que je dois te perdre déchire mon cœur depuis bien longtemps; cette épée suspendue sur ma tête abrége ma vie, et je souffre d'inexprimables douleurs. J'ai laissé lire Adolphe dans mon âme inquiète; je lui ai dit qu'il ne restait qu'un seul moyen de te délivrer de tes mystérieuses et fatales rêveries, et de t'arracher à une mort infaillible. Moi-même, moi ton père, je l'ai supplié de te témoigner de l'amour et de demander ta main; lui qui avait sauvé le père voulut aussi sauver l'enfant. Il avait d'autres engagements : fortune, honneurs, beauté, sa fiancée possédait tout; et cependant, cédant à ses instincts généreux, se sacrifiant lui-même, il brisa ces liens pour nous rendre à toi et à moi un inestimable bienfait. Lui, le beau jeune homme, à qui tout souriait en ce monde, il résolut d'associer sa vie à celle d'une jeune fille malade et insensible envers lui; il renonça à l'espoir d'habiter un jour avec sa vieille mère les montagnes qui l'ont vu naître, pour nous suivre dans les solitudes de la bruyère. Et tout cela pour te conserver la vie, à toi qui le dédaignes; pour chasser, comme un ange protecteur, la mort loin de toi! O Monique! un semblable dévouement n'éveillera-t-il en toi rien de plus qu'un sentiment de reconnaissance? Toutes les fibres de ton cœur sont-elles brisées, que tu n'aies rien à me répondre qu'un *non* désolant? »

Monique était vivement émue; sa physionomie l'attestait assez. Elle répondit :

« Mon père, j'ai été ingrate envers Adolphe et envers vous, je l'avoue, et mon âme en ressent une profonde douleur; mais aussi que ne demandez-vous pas de moi! Comprenez donc, mon excellent père, que c'est exiger le renoncement à tous mes souvenirs; car, si je consentais à devenir la femme d'Adolphe, je devrais lui donner une large place dans mon cœur. Je ne me montrerais pas ingrate, et je récompenserais la noblesse de son dévouement par une tendre sympathie, sinon par un ardent amour. Dès lors il me faudrait renoncer à tout ce que m'a laissé ma vie passée. »

Une expression de joie se peignit sur le visage du colonel; il prit la main de sa fille, et dit :

« Chère Monique, le sacrifice de tes rêveries est nécessaire si tu veux vivre. Je t'en prie, aie du courage; dis-moi que tu acceptes Adolphe pour époux; rends-moi heureux, mon enfant chérie; vois, je t'en prie les mains jointes, dis-moi que tu consens, dis oui! »

Un tremblement visible avait saisi la jeune fille, qui pencha la tête sans répondre.

« Mon enfant! mon enfant! reprit le colonel, ne laisse pas échapper cette bonne inspiration. Dis oui, oh! dis oui! »

Monique releva lentement la tête, et répondit d'une voix résolue :

« Eh bien, mon père, si cela peut vous rendre heureux.... »

Tout à coup une émotion inattendue s'empara d'elle; elle leva le doigt, et, tremblante, prêta l'oreille à un doux murmure.

« Qu'entends-tu? » s'écria le colonel stupéfait.

« Écoutez! écoutez! » répondit Monique avec un angélique sourire.

Des accents, venant de l'extérieur dans la direction de la fenêtre, pénétraient dans le salon, et le colonel entendit distinctement :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou !
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons !
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout !
Rikke-tikke-tou.

Le colonel connaissait la puissance inouïe de cette chanson sur l'âme de sa fille; de plus, il la considéra cette fois comme une injure à lui adressée à propos de son humble extraction; transporté de colère, il tira le cordon de sonnette, et frappant violemment du pied sur le tapis :

« Je veux savoir, » s'écria-t-il, « qui a ici l'audace de se railler de moi ! »

Un domestique vint prendre les ordres du maître, qui lui dit d'une voix courroucée :

« Il y a là dehors un insolent qui chante sous la fenêtre. Allez avec vos camarades; emparez-vous de lui; je veux le voir. S'il résiste, employez la force.

— O mon père! » s'écria Monique en se levant tout effrayée; « que dites-vous? la force! savez-vous contre qui?

— Nous le verrons! » répondit le colonel irrité.

La jeune fille retourna près de la table et se rassit toute frémissante d'anxiété.

On entendit la porte extérieure s'ouvrir et se refermer. Peu d'instants après le domestique rentra dans le salon, et dit à son maître :

« Colonel, c'est un pauvre mendiant, si faible et si maladif qu'il ne peut presque pas marcher. Le malheureux ne pouvait guère nous résister. Il est là dans l'allée. Faut-il le relâcher ?

— Non, non, s'écria le colonel; je veux avoir le mot de cette énigme... Monique, qu'as-tu à trembler ainsi? Connaîtrais-tu ce mendiant? Allons, qu'on l'amène ici ! »

A peine le pauvre homme, la tête penchée et les yeux baissés, parut-il à la porte de la salle, que Monique

poussa un cri déchirant, courut à lui, s'empara de sa main, et s'écria :

« Jean, Jean, est-ce vous?

— C'est moi, mademoiselle, » répondit le jeune homme sans lever les yeux.

Le colonel demeura quelque temps interdit, et passa la main sur son front comme si une pensée soudaine avait surgi dans son esprit. Toutefois il chassa bien vite ce soupçon, et, prenant le jeune homme par le bras, il l'attira doucement jusqu'à un fauteuil de velours où il le força de s'asseoir. Monique n'avait pas quitté la main de Jean; elle aussi baissait les yeux et restait muette.

Le colonel se rassit, et dit au jeune homme :

« Jean Daelmans, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenu de moi dans le malheur? Ne vous avais-je pas dit, près de la ferme, que je serais votre protecteur si vous aviez jamais besoin d'un appui? Je vois jusqu'à quel point vous êtes tombé dans la misère; mais, à dater d'aujourd'hui, vous n'aurez plus à souffrir aucune privation, mon ami. Prenez courage; je ne suis pas ingrat, et je veux commencer sur-le-champ à régler mon compte envers vous. »

Le colonel ouvrit le tiroir d'une commode, y prit une poignée de napoléons, et les déposant sur une table à jeu voisine du jeune homme, il dit :

« Tenez, mon ami, ce n'est pas une aumône que je vous fais, c'est une minime récompense de ce que vous avez fait autrefois pour ma fille. Je vous en prie, acceptez cela de moi, qui veux être votre ami et votre protecteur. »

Jean promena ses yeux de la table à jeu au colonel, poussa un profond soupir, et s'écria en souriant dédaigneusement :

« De l'or! toujours de l'or! »

Et, considérant ses habits en lambeaux, il ajouta :

« Oui, de l'or me serait utile; je pourrais acheter d'autres vêtements, et récompenser celle qui a pris soin de moi. Mais, monsieur, épargnez-moi, je vous en prie, cette humiliation; ce n'est pas de votre main que je puis recevoir de l'argent, cet argent dût-il servir à me racheter de la mort! »

En disant ces mots, Jean avait fait un mouvement de la main et dégagé celle-ci de la main de Monique. La jeune fille, très-émue et toute tremblante, avait regagné son siége, et, muette et immobile, regardait fixement le jeune homme.

« Jean, mon ami, reprit le colonel, vous êtes injuste envers moi et envers vous. Si vous ne voulez pas d'argent, dites-moi ce que je puis faire pour vous; ce sera un bonheur pour moi de pouvoir vous rendre un service, quel qu'il soit. Si vous me mettez à même de vous obliger, je vous en serai reconnaissant.

— Vous voulez me rendre un service? » répondit le jeune homme, « eh bien, je vous demande une grâce. Me l'accorderez-vous?

— Parlez, Jean, je satisferai à votre désir. Que souhaitez-vous? »

Le jeune homme redressa dans le fauteuil son torse fatigué, et parut se préparer à une révélation solennelle.

« Colonel Van Milgem, dit-il, demain commence pour moi une vie nouvelle; je vais élever entre mon passé et mon avenir un mur infranchissable. On ne s'arrache pas facilement aux souvenirs qui ont grandi avec notre intelligence et notre cœur et qui font partie de notre vie. Et peut-être, dans cette lutte, aurais-je pu trébucher sur le bord d'une tombe; le hasard m'a servi : je me trouve en présence de celle qui, seule au monde, peut me comprendre! Que je puisse parler, parler longtemps sans être troublé dans mon récit; qu'elle apprenne quel a été mon sort sur la terre, — et alors, alors, dis-je, je dirai adieu au rêve qui me tue, sinon avec joie, du moins avec résignation. — Colonel Van Milgem, voilà la grâce que j'implore de vous. Consentez à ce que je parle; — ne vous fâchez pas de ce que je dirai : en faisant cela, vous me donnerez plus que la vie! »

La voix de Jean était si douce et si résignée, que le colonel se sentit profondément ému. Il était en outre extrêmement curieux d'entendre une explication dans laquelle il espérait trouver la confirmation de certains soupçons. Il répondit donc avec bonté :

« Parlez, mon ami, et ne craignez rien : je vous écouterai religieusement. »

Le jeune homme commença ainsi, d'une voix lente et pénible :

« J'étais jeune, content de mon sort, amoureux de la vie. Écoutant la sensibilité de mon cœur, je fis une sœur de notre jeune servante; mon affection pour elle grandit avec ses souffrances et son malheur : innocent et pur sentiment qui s'enracinait alors dans mon âme, et qui, plus tard, feu dévorant, devait me consumer! Colonel, je sens encore dans ma main la place brûlante où, dans la bruyère, vous avez posé les pièces d'or de l'humiliation. Quoi! vous pensiez par une vile rémunération me consoler de l'enlèvement de ma sœur? Et vous me portiez un coup de poignard! Alors, oh! alors seulement, je compris l'immensité de mon malheur : le désespoir brisa ce cœur dans lequel votre départ laissait tous les tourments de l'amour sans espoir. J'oubliai tout au monde pour nourrir un seul, un navrant souvenir; j'ai longtemps pleuré au pied du hêtre. Moi aussi, j'ai attendu et espéré au haut du coteau de sable; moi aussi, je suis devenu maigre et languissant. Rien ne pouvait me consoler ni me toucher : impuissant au travail, indifférent à tout, je vivais dans le monde fatal des rêves, et j'ai vu ma mère étendue sur son lit de souffrances sans trouver place dans mon cœur pour une nouvelle tristesse. Tous ceux qui me connaissaient avaient pitié de moi, pauvre insensé que j'étais. Je me complaisais dans ma douleur, car mes larmes coulaient pour celle dont je déplorais la perte. Pleurer était ma vie; soupirer, mon langage. Mon robuste corps s'épuisait consumé par le feu qui brûlait mon sein, et, ombre vivante, j'errais, comme un spectre, sous le feuillage qui jadis avait aussi entendu ses plaintes.

« Un vieil ami de mon père voulut m'arracher par force au lieu où j'étais né; il espérait me guérir. Je résistai aux prières de tous ceux qui m'aimaient. Pourquoi? Parce que le ciel de la bruyère est plus bleu? parce que l'air est rempli de senteurs enivrantes? parce que la plaine immense séduit le cœur et élève l'âme? Oh! non, non. C'est là qu'elle avait vécu, là qu'était le sentier foulé par ses pas. Je savais quels brins d'herbe s'étaient courbés sous elle. Je savais retrouver sur l'écorce des arbres l'endroit où sa main s'était posée une seule fois et la fleur qu'elle avait un jour arrosée de ses larmes. Les arbres, la bruyère, le ruisseau, là tout avait une voix qui me parlait d'elle. Là, je n'étais jamais seul, elle était toujours auprès de moi, perdue avec moi dans l'oubli du monde entier. Le vent m'apportait sa voix à travers le feuillage des aunes; le cri des grillons me redisait son charmant refrain de Rikke-tikke-tak. Et pourtant je souffrais d'inexprimables douleurs; je comprenais, cruelle vérité, qu'elle ne reviendrait jamais. J'avais perdu ma sœur pour toujours, et je trouvais ma joie dans l'espoir d'une mort prochaine.

« Les exhortations du vieux curé de Desschel et les larmes de ma mère malade me rappelèrent enfin à de meilleurs sentiments, et me donnèrent momentanément assez de force pour lutter contre son souvenir. Je voulus chasser l'image dont l'incessante apparition me torturait, m'arracher à la tyrannie qu'elle exerçait sur mon âme, échapper à l'abîme de douleur dans lequel je m'enfonçais, remplir de nouveau mes devoirs, longtemps oubliés, envers Dieu et envers ma mère. Je partis pour Malines, afin d'y chercher, après de longues années d'études, dans l'état ecclésiastique une arme contre le souvenir qui me poursuivait. Hélas! qui pourrait exprimer ce que j'ai souffert dans la solitude du séminaire? Qui dira quelles blessures ont reçues mon cœur déchiré et mon âme ulcérée dans cette lutte désespérée contre elle? Quoi que je fisse, quelque résolution que je prisse, où que j'allasse, elle était toujours là, toujours présente, chassant tyranniquement de mon âme toutes les autres pensées... Elle! toujours elle!...

« La science développa encore la puissance de mon imagination, qui s'empara alors, pour les grandir, des moindres défaillances de mon âme. Toujours taciturne, je m'éloignais de mes condisciples; je me cachais dans les coins écartés, afin de pouvoir murmurer la chanson de Rikke-tikke-tak sans m'exposer aux railleries; j'étais l'objet d'une réprobation générale; rien ne pouvait me guérir, ni la sévérité de mes maîtres, ni leurs affectueuses remontrances. Enfin approcha le temps où je devais décider si j'embrasserais l'état ecclésiastique. Mais à quoi pouvait me servir de délibérer? J'étais indigne d'approcher de l'autel, j'étais incapable même de prier; jamais je n'élevais ma voix ou ma pensée vers le ciel sans que son image vînt se placer entre Dieu et moi. Je renonçai au sacerdoce aussi bien par la conviction où j'étais de mon indignité que par les conseils de mes professeurs qui me prenaient en pitié, et je quittai le séminaire. Ma mère était morte; il me restait encore une faible partie de mon héritage. Je menai une vie insouciease et errante, et, ne m'inquiétant pas d'un avenir qui m'était indifférent, j'eus bientôt dissipé le peu que je possédais. La misère aussi me trouva insensible; je dormais sous le ciel bleu, à l'abri d'un chariot ou sur les remparts; je laissais la faim déchirer mes entrailles, et, le sourire de l'ironie sur les lèvres, je recevais le pain de l'aumône. Mais qu'était-ce que la vie du corps, qu'étaient-ce que les douleurs physiques auprès des souffrances qui déchiraient mon cœur? Rien au monde ne pouvait me toucher, rien ne pouvait m'éveiller de mon insensibilité. Voir sans cesse son image sous mes yeux, lui parler en moi-même, répéter à voix basse sa chanson, c'était là ma vie : tout le reste était mort en moi. »

Ici le jeune homme se tut un instant, épuisé de fatigue, et respira péniblement.

Monique, la tête appuyée sur la table, devait pleurer amèrement; car, pendant cette pause, on entendait les sanglots qui soulevaient sa poitrine oppressée. Le front penché et regardant fixement le parquet, le colonel demeurait immobile sur son siége.

Le jeune homme poursuivit :

« J'essayai encore, sur un conseil d'ami, un vi[...] moyen de guérison. Je bus à longs traits de l'eau-de[...] et tombai ivre mort sur le sol..... Rien, rien n'y fai[...] son image était toujours devant mes yeux égarés[...] jour, je ne l'oublierai jamais, un jour, je traversais [...] lents la place de Meir, lorsque je la vis passer rapid[...] dans une voiture. Son regard me frappa comm[...] flèche; mon cœur se brisa dans ma poitrine, je tom[...] mon haut sur le pavé. Cependant je pus me relever [...] tôt et aller cacher mon émotion dans la solitude. L[...] j'allai me coucher sur une voiture. Mon front étai[...] lant de fièvre; dans mon égarement, je me jetai [...] de la voiture; mon crâne alla frapper la pierre, u[...] rent de sang s'échappa de la blessure....

« Une pauvre femme m'a recueilli dans sa man[...] elle m'a soigné comme une mère, ma vie lui est [...] crée désormais. Son affection sans bornes a trouvé l[...] min de mon cœur, et elle a pris place à côté de l'i[...] qui m'obsédait. Il m'est possible maintenant de [...] quérir ma liberté; je dois vivre pour aimer ma no[...] mère et la récompenser de ce qu'elle a fait pour [...] Fasse Dieu que cette dernière espérance ne soit pas [...] aussi, — sinon la tombe qui s'ouvre béante devant [...] fera justice de mon indigne faiblesse! Demain, je ne [...] connaîtrai plus, mademoiselle, ni vous, colonel Van [...] gem! Oubliez aussi celui qui a souffert d'inexprima[...] douleurs en mémoire de votre fille; je vous tiens qu[...] moi, de ce que vous me devez. Pardonnez-moi, pa[...] insensé que je suis, les paroles téméraires que j'ai [...] prononcer; si vous avez jamais porté quelque intérêt [...] jeune paysan d'autrefois, épargnez le squelette déch[...] qui est devant vous. Et vous, mademoiselle, oh! je v[...] en supplie, souvenez-vous de moi dans vos prières, et [...] mandez au ciel qu'il me donne la force de soutenir [...] dernière lutte contre vous... Laissez-moi partir mai[...] nant; jamais vous ne m'entendrez ni ne me verrez pl[...] Que Dieu vous donne à tous deux le bonheur! »

En prononçant ces derniers mots, Jean s'était lev[...] allait se diriger vers la porte; mais soudain Moniqu[...] leva brusquement, rejeta en arrière ses longues bou[...] essuya les larmes qui remplissaient ses yeux, et, fai[...] de la main un signe impératif, elle s'écria :

« Reste! reste! »

Et, se jetant à genoux devant son père, elle tendit [...] lui des mains suppliantes :

« O mon père, dit-elle, pardonnez-moi, pardonnez-[...] Retenez-le, ou je meurs. Son image, à lui, flottait [...] dans mes rêves; il est mon frère, mon protecteur, [...] bien-aimé! O mon Dieu, il s'en va! Lui seul peut [...] sauver. Donnez-le-moi! donnez-le-moi! Vous ple[...] aussi, vous avez senti tout ce que j'ai souffert, n'es[...] pas? Oh! je ne serai qu'à lui, à lui seul, ou à la tom[...] Mon père, mon bon père, ne me livrez pas à la mort! [...] vivrai, je guérirai, je vous bénirai! Au nom de ma m[...] donnez-le-moi! »

Le colonel fit un mouvement soudain, releva sa f[...] et, d'une voix brisée par l'émotion, il murmura:

« C'était donc là l'énigme! Quel cœur! Hé bien, [...] nique, sois sauvée, mon enfant! qu'il soit ton époux! »

Un cri perçant s'échappa du sein de Jean; il che[...] à s'appuyer sur le fauteuil, mais s'affaissa lourde[...] sur le tapis, tandis que Monique courait à lui les [...] ouverts.

HENRI CONSCIENCE, traduit par LÉON WOCQU[...]

FIN.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier [...] méro est : *Science*, dont les lettres diversement gro[...] donnent : *scie*, *Nice*, *cène*, *scène*, *nièce*, *se*, *sic* [...] et *si*.



Les réclamations relatives aux numéros qu'on n'au[...] pas reçus doivent toujours être adressées au lieu mê[...] où l'abonnement a été fait. L'Administration ne rép[...] pas des erreurs qu'elle n'a pas commises. Le titre et [...] table des matières de l'année 1860 seront fournis gra[...] (sur demande affranchie) aux abonnées pour l'année [...] *tière* de 1860; ils seraient inutiles pour les abonnées [...] moins d'une année. La belle couverture en percaline de[...] ne coûte que 5 francs.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. – Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob[...]

N° 9 (*avec patrons*). DEUXIEME ANNÉE. 23 février 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Nœud de dentelle.

MATÉRIAUX. — Taffetas noir ; ruban de velours n° 0 ; dentelle et tulle noirs ; jais et perles noires.

Ce nœud se compose de quatre parties; chacune des deux boucles est faite avec une bande de taffetas ayant 14 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur, doublée de tulle noir roide sur lequel on rabat de chaque côté le taffetas ; on fait ensuite sur ces boucles un *semé* de perles noires, puis on forme la boucle en faisant un ou deux plis à l'extrémité de la bande dont on a réuni les deux bouts.

Pour faire les pans, on prend une bande en tulle de soie noire un peu empesé, ayant 15 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur; on la coupe aux deux bouts, en *pointe*, en lui donnant la forme indiquée par notre dessin (voir le pan auquel la dentelle est attachée); puis on diminue aussi la largeur de cette bande en la coupant un peu en biais vers le haut. On recouvre ce tulle avec une bande de taffetas à laquelle on donne la même forme, mais qui doit être de 4 centimètres plus courte que la bande de tulle; on coud sur le tulle (en consultant la disposition indiquée par notre dessin) quatre rangs de ruban de velours *zéro;* le premier rang borde le taffetas, les autres sont placés à distance égale. On coud ensuite entre chaque rang le jais et les perles, disposés comme notre dessin l'indique. On fait sur les pans un *semé* de perles pareil à celui des boucles et on les entoure avec une dentelle noire ayant 4 centimètres de largeur; il en faut un mètre pour les deux pans. On plisse le *haut* de ces pans, et l'on dispose les quatre parties du nœud comme l'indique le dessin. On met au milieu un bouton recouvert de taffetas noir orné d'un treillage exécuté en petites perles et entouré d'un double rang de dentelle noire. On attache ce nœud sur un *tour de cou* en tulle noir replié trois fois sur lui-même.

NŒUD DE CRAVATE.

LINGERIE D'ENFANTS.

Nous avons fait, dans nos derniers numéros, une assez large part aux objets de luxe, pour qu'il nous soit permis de revenir à des travaux d'un autre ordre : nous publions aujourd'hui la suite de la collection des modèles de lingerie d'enfants, collection commencée dans le n° 44 de l'année 1860.



CHEMISE POUR PETIT GARÇON DE CINQ A HUIT ANS.

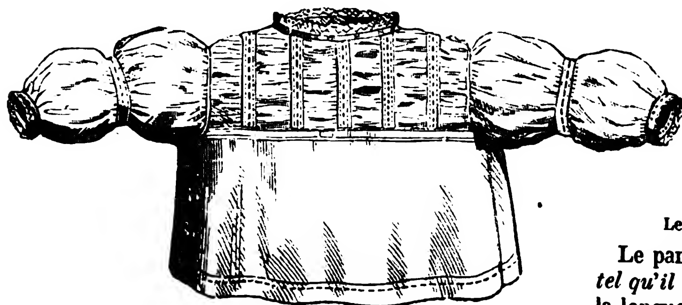
EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Camisole pour enfant nouveau-né.

Les figures 36, 37, 38 et 39 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce gracieux modèle est en nansouk ; la figure 36 (moitié du corps de la camisole) doit être coupée de façon à ajouter au patron l'étoffe nécessaire pour un ourlet fait au bas de la camisole et sur les côtés qui sont ouverts par derrière ; la figure 37 représente la moitié de la pièce de la poitrine, qui se compose d'entre-deux étroits et de bandes étroites légèrement froncées de chaque côté, et qui doivent être assemblées sur le patron même ; on réunit les figures 36 et 37 en les cousant ensemble, A avec A, jusqu'au point ; on recouvre cette couture, à l'endroit, avec une bande très-étroite, piquée (*points arrière*) de chaque côté ; on en fait autant pour la couture de l'épaule qui réunit ces deux mêmes figures, depuis B jusqu'au C. Le tour du cou est pareillement bordé avec une bande piquée que l'on garnit avec une valencienne étroite. La manche se compose de deux bouillonnés (la figure 38 représente celui de dessus, la figure 39 celui de dessous) que l'on réunit par une couture en surjet en roulant sous le doigt le bord des bouillonnés ; on recouvre cette couture avec 20 à 21 centimètres d'entre-deux brodé pareil à celui du devant. Le bouillonné de dessous est pareillement garni avec 17 ou 18 centimètres d'entre-deux bordé de valencienne, puis on coud la manche ensemble depuis D jusqu'à G. On fronce le haut de la manche, on y met un passe-poil et on la coud dans l'entournure, de façon que le D de la manche se trouve sur le D de la figure 36. On met sur l'un des ourlets, par derrière, des boutons ; sur l'ourlet du côté opposé, des boutonnières.

Il est superflu d'ajouter que, si l'on veut faire cette camisole moins élégante, on supprime la valencienne, et l'on met, au lieu d'entre-deux brodés, des bandes piquées de chaque côté.



CAMISOLE POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Bonnet pour enfant nouveau-né.

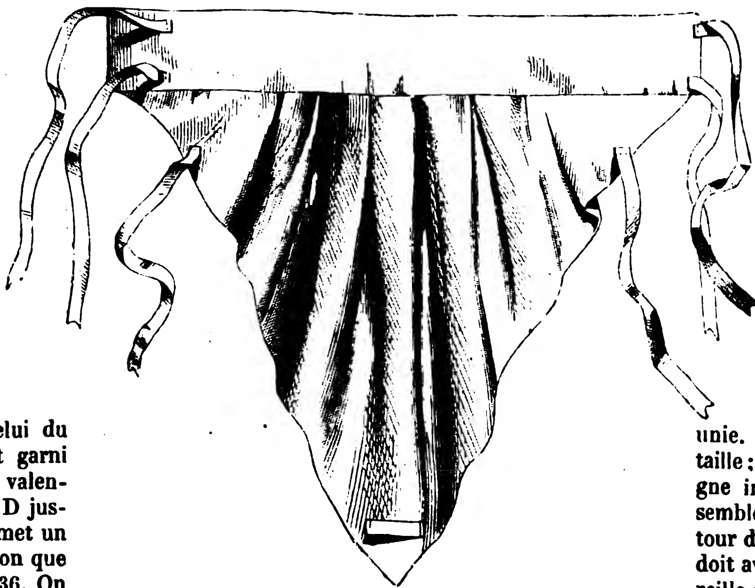
Les figures 40 et 41 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La figure 41 doit être coupée double et cousue aux deux côtés de la figure 40, depuis H jusqu'à J. On borde le bonnet, soit avec un ourlet, soit avec une bande piquée ; on peut mettre par derrière une petite coulisse pour y passer un cordon, et garnir le bonnet, soit avec une dentelle étroite, soit avec une bande brodée.

Chemise pour petit garçon.

Les figures 42, 43, 44, 45, 46, 47 et 48 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est en percale fine ; la chemisette, le col et les manches sont ornés de broderie au plumetis ou point de poste. La figure 42 représente le devant dans toute sa longueur, la figure 43 le dos de la chemise aussi dans toute sa longueur. Les deux parties de la chemisette sont chacune d'un seul morceau ; les deux plis de côté de cette chemisette sont cousus avec dos points *devant*, de même que les petits plis (trois par trois) qui séparent les entre-deux brodés. Le pli du milieu est piqué de chaque côté, et l'on y fait des boutonnières ; l'ourlet de devant de l'autre côté de la chemisette, couvert par ce pli, est garni de boutons qui s'adaptent aux boutonnières ; le *corps* de la chemise est froncé au bas, depuis K jusqu'à L, et doit être placé (K avec K) sous la petite bande que l'on pique de chaque côté. Le devant et le dos sont cousus ensemble sur le côté, Q avec Q, jusqu'aux étoiles ; à l'étoile, on met pour plus de solidité une petite pointe, ou triangle, à cause de la fente. La figure 44 représente la moitié de la pièce d'épaule, qui doit être en étoffe *double* et cousue avec le devant, depuis M jusqu'à N. Le dos doit être froncé au bord depuis le point, puis cousu à la pièce d'épaule, croix avec croix, O avec O. Le col (fig. 45) est brodé sur l'étoffe *simple ;* on le coud à la chemise, depuis P jusqu'à la croix ; cette couture est couverte à l'envers avec une bande étroite que l'on coud en montant le col et que l'on rabat ensuite. La figure 46 est la moitié de la manche ; on la coud ensemble depuis Q jusqu'au point ; elle reste fendue depuis S, et l'on met à cette fente une petite pointe ou *triangle*. La manchette (fig. 47) est faite comme le col, puis montée, depuis J jusqu'à U, sur le poignet, en étoffe *double* (fig. 48). On fronce le bas de la manche, puis on la coud sur le poignet, S avec S, R avec R ; toutes les fronces de la manche sont placées dans l'espace qui se trouve sur le poignet entre les deux croix. Ces fronces sont naturellement celles de la manche entière, non celles de la *moitié* seulement, que notre patron représente. En *montant* la manche dans l'entournure, le Q doit se trouver avec le Q de la couture de côté, l'N avec l'N de la pièce d'épaule ; la manche est *unie* depuis le Q jusqu'à la petite étoile de chaque côté de l'entournure ; elle est froncée sur l'espace qui se trouve en dehors de celui que nous venons de désigner.



LANGE.

Pantalon pour petite fille de neuf à douze ans.

Les figures 49 et 50 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le pantalon (fig. 49) est replié sur le patron, c'est-à-dire *tel qu'il doit être quand il est cousu*. La figure 49 donne la longueur du pantalon jusqu'au petit volant brodé qui a 5 à 6 centimètres de hauteur ; on le coud, soit à un entre-deux brodé, soit au bas d'une broderie faite dans le pantalon même ; au-dessus de cette broderie on fait plusieurs plis indiqués sur le patron ; on coud chaque *jambe* du pantalon ensemble, depuis V jusqu'à W, puis on réunit les deux jambes devant, depuis X jusqu'à la croix ; on fait un ourlet étroit au bord extérieur, depuis la croix jusqu'au V, et depuis le V jusqu'au Z, ou, ce qui est plus solide, on y met un faux ourlet. La figure 50 est la moitié de la ceinture pour laquelle on prend l'étoffe dans sa longueur en droit-fil ; on place l'étoffe double sur le côté de dessus (sur la plus courte des deux lignes) ; on assemble les deux moitiés de la ceinture, devant, par une couture faite sur les côtés qui sont en biais, afin de former la pointe indiquée, ou bien l'on forme cette pointe en faisant une pince, si l'on a taillé la ceinture d'un seul morceau, puis on coud les coulisses aux places indiquées ; on fronce ensuite la figure 49 depuis le point jusqu'à l'Y, depuis l'Y jusqu'au Z, puis on place la ceinture dessus, X avec X, Y avec Y, Z avec Z. On coud les deux *jambes* de la même façon. On met ensuite des cordons dans les coulisses en les plaçant au bout de la ceinture et les faisant sortir par les œillets.

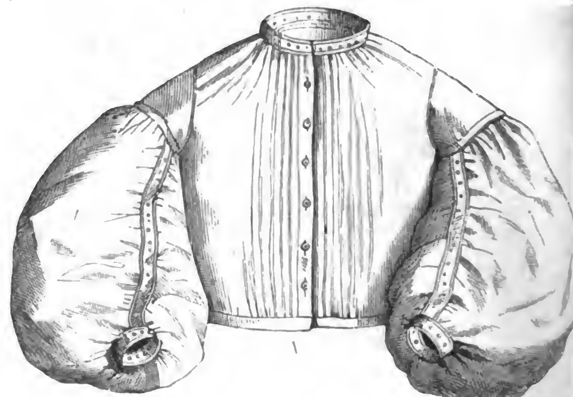


ROBE DE NUIT POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

Robe de nuit pour enfant d'un à trois ans.

Les figures 51 et 52 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce modèle est si simple que l'on pourra, si on le désire, en augmenter facilement les proportions. Notre modèle est un basin rayé, et plissé devant jusqu'à la taille ; on laisse derrière une fente de 25 centimètres et on y met une coulisse. La figure 51 représente la moitié de la robe ; on met en conséquence l'étoffe *double*, sur la ligne indiquant le milieu, quand on veut tailler la robe. Les plis sont faits de la façon suivante : on place chacune des deux croix, l'une à droite sur le point, l'autre à gauche sur le point ; il y a sept plis sur le devant, un pli sous chaque bras à la hauteur de la taille ; on fait les mêmes plis en procédant de la même façon ; les croix et les points sont placés sur le patron en ligne unie. On coud les plis *dans leur longueur* jusqu'à la taille ; on fait une couture *piquée*, à l'endroit, sur la ligne indiquant les plis de la taille ; on coud la robe ensemble sur les épaules depuis A jusqu'à B ; on place autour du cou une bande qui doit servir de coulisse et qui doit avoir 1 centimètre de largeur ; on met une bande pareille par derrière à la hauteur de la taille, et on passe dans ces coulisses des cordons que l'on tire par derrière. La manche (fig. 52) est cousue ensemble depuis C jusqu'à D, ourlée au bout et placée dans l'entournure, de façon que le C de la manche se trouve avec le C de la robe, sous le bras ; la couture réunissant la manche à la robe doit être un peu large ; il faut donc laisser l'étoffe nécessaire pour rabattre cette couture à l'envers.



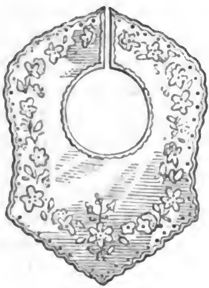
CHEMISE RUSSE POUR ENFANT DE TROIS A CINQ ANS.

Pantalon pour petit garçon de trois à cinq ans.

Les figures 53 et 54 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce pantalon est garni avec des entre-deux brodés, auxquels se rattache une garniture froncée, également brodée, dont le dessin est joint au patron ; on y trouvera aussi la disposition des petits plis qui surmontent les entre-deux.

e pantalon est dessiné *replié*, comme celui de petite le; on le coud ensemble, depuis E jusqu'à F, depuis F squ'à G, puis on réunit devant les deux *jambes*, depuis jusqu'à la croix. La ceinture est taillée d'un seul morau; on y met une coulisse double; on dispose la ceinte et les cordons des coulisses comme nous venons de diquer pour le pantalon de petite fille; les cordons ce-



BAVETTE BRODÉE.

ndant sont *contrariés* et doivent passer encore une fois r les coulisses de l'autre côté de la ceinture, afin de se ouver du côté opposé à celui où ils sont fixés; le volant rnissant le pantalon a 6 centimètres de hauteur, 58 cenmètres de longueur.

Bavette brodée.

La figure 55 (*verso*) appartient à ce patron.

Cette bavette, en piqué fin, est festonnée tout autour et odée à l'intérieur. La figure 55 est la bavette entière; répète le dessin pour l'autre côté; on met par derrière ux boutons et deux boutonnières.

Chemise russe pour enfant de quatre à six ans.

Les figures 56, 57, 58, 59 et 60 appartiennent à ce patron.

Cette petite chemise peut servir pour les enfants des ux sexes; on la porte sous les vestes zouaves et autres. a figure 56 représente la moitié de cette chemise, qui est nansouk. On trouvera sur le patron deux lignes à l'aide esquelles on pourra le modifier; si l'on veut avoir cette nemise plate, on la coupera seulement jusqu'à la ligne ne et droite; si au contraire on la veut *bouffante* par evant, on ira jusqu'à la ligne *arrondie*, et on laissera en ace l'étoffe nécessaire pour un ourlet qui servira de couse; on ajoutera aussi sur les côtés l'étoffe nécessaire our les ourlets sur lesquels on place les boutons et les outonnières. On coupe l'*entournure* telle qu'elle est arquée sur le patron. La figure 57 est la moitié de la nde formant le *tour du cou;* cette bande, ainsi que lle qui traverse perpendiculairement la manche, est orée d'une broderie dont le dessin est joint au patron. On once la figure 56 depuis L jusqu'à l'étoile, depuis l'étoile squ'à l'M, et ainsi de suite, c'est-à-dire sur tout le bord ipérieur, puis on attache la chemise sur le *tour du cou*, avec L, étoile avec étoile, M avec M; si on a taillé la nemise droite devant (sans bouffant), on y met une petite nde ayant la largeur de la taille. La figure 58 est la oitié de la manche bouffante qui doit être froncée de aque côté, depuis l'étoile jusqu'à l'O, au moyen d'une uture en *surjet* que l'on tire pour former les fronces. n fait ensuite, avec une bande brodée, la figure 59, dont côté le moins long sert de poignet; l'autre côté, qui se ttache à celui-ci, sert d'entre-deux posé perpendiculairement entre les deux côtés de la manche; le milieu du

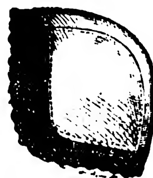


PANTALON POUR PETITE FILLE DE NEUF A DOUZE ANS.



MANTEAU POUR PETIT ENFANT.

poignet doit se trouver sur la manche, croix avec croix, N avec N, O avec O. Sur le côté le plus long de l'entredeux, celui-ci reste séparé de la manche depuis l'étoile, afin de former la fente de la manche. La figure 60 (jockey) est cousue ensemble, depuis Q jusqu'à P; la ligne P est ourlée, cousue sur le haut de la manche, et le *point* de la figure 60 doit se trouver sur le *point* de la manche. La manche est cousue dans l'entournure avec un passe-



BONNET POUR ENFANT NOUVEAU-NÉ.

poil, et la lettre Q de la figure 60 doit se trouver avec la lettre Q de la figure 56. On peut broder l'entre-deux en laine rouge fine; on peut aussi faire cette petite chemise en cachemire blanc, bleu ou rouge.

Manteau pour petite fille.

Les figures 61, 62, 63, 64 et 65 appartiennent à ce patron.

Ce manteau est en percale pour l'été, en mérinos ou cachemire pour l'hiver; il est bordé d'un ourlet surmonté de petits plis quand on fait le manteau en percale. Le manteau (ourlet et petits plis non compris) doit avoir 2 mètres 30 centimètres de largeur et 94 centimètres de longueur. Outre la pèlerine, la manche et la pièce d'épaule, nous joignons aux différentes figures composant le patron, l'*entournure* de la manche (fig. 61). On plie le manteau en deux parties égales, et sur l'une des moitiés, c'est-à-dire au bord supérieur du manteau, on place la figure 61, dont la ligne droite indique le bord supérieur du manteau. On coupe l'étoffe sur la ligne droite en commençant à la ligne ponctuée, et on en fait autant pour l'autre moitié du manteau. Les figures 62 (pièce d'épaule du devant) et 63 (moitié de la pièce d'épaule par derrière) doivent être coupées dans l'étoffe *double* et sont réunies, V avec V, jusqu'au W; on fronce ensuite le manteau tout entier, y compris l'ourlet de devant, et on le coud avec un passe-poil entre les deux parties (dessus et dessous) des pièces d'épaule, qui, ainsi que nous l'avons dit, doivent être doubles. On coud le devant du manteau à la figure 62, depuis R jusqu'à S; on coud le dos à la figure 63, depuis T jusqu'à l'U. A chaque coin de l'entournure on laisse le manteau plat (sans fronces) sur un espace de 2 centimètres. Les lettres R et T, qui se trouvent sur la figure 61, ne laissent point de doute sur la réunion de cette figure aux autres parties du manteau; cette réunion a lieu par l'assemblage des lettres. Il serait bon de faire les fronces *doubles*, c'est-à-dire de froncer une seconde fois à une distance d'un centimètre des premières fronces. Il faut ajouter à la manche (fig. 64) l'étoffe nécessaire pour un large ourlet et trois petits plis placés au bas de la manche; après avoir fait l'ourlet et les plis, on coud la manche ensemble, depuis X jusqu'à Y; cette couture doit contenir une ganse mince que l'on tire afin de froncer la manche, qui doit avoir 10 centimètres de longueur. Les fronces sont placées dans l'espace qui se trouvent entre les deux *points* (le surplus de la manche reste plat). Quand on coud la manche dans l'entournure, la lettre X de la man-



RÉSILLE-BONNET DE NUIT.

che doit se trouver avec la lettre X de l'entournure. La figure 25 (moitié de la pèlerine) est bordée d'un faux ourlet ayant 3 centimètres de hauteur surmonté de cinq petits plis. On fait de chaque côté de la pèlerine la *pince* indiquée; on coud la pèlerine sur le manteau, depuis Z jusqu'à l'étoile, et l'on met une valencienne étroite autour du cou. On place devant deux boutonnières et deux boutons indiqués sur le patron.

Lange.

Ce lange se compose d'un morceau carré ayant 72 centimètres de largeur et autant de longueur; on le coupe en deux triangles égaux que l'on coud ensemble en les plaçant l'un sur l'autre. Cette couture est faite sur les côtés; on retourne ce lange afin que les coutures se trouvent à l'intérieur; on fait ensuite cinq gros plis sur le côté *droit* (opposé à la pointe du triangle) des langes; ces plis doivent avoir chacun 4 centimètres environ; on laisse de chaque côté un espace sans plis ayant aussi 4 centimètres de longueur.

On monte ce côté *plissé* sur une bande ayant 8 centimètres de hauteur; on place les bandes qui servent à nouer le lange en consultant la disposition indiquée par notre dessin; on noue ces bandes par devant; on ramène la pointe par-dessus le corps de l'enfant, et l'on passe dans la petite boucle qui se trouve sur la pointe l'une des bandes fixées sur la ceinture, en la nouant avec la bande opposée. Chaque bande a 24 centimètres de longueur.

Résille-bonnet de nuit.

Nous recommandons à nos lectrices l'emploi de cette résille, qui maintient les cheveux pendant la nuit sans les emprisonner, et les préserve du mauvais effet de la transpiration, si funeste quand elle se prolonge pendant plusieurs heures.

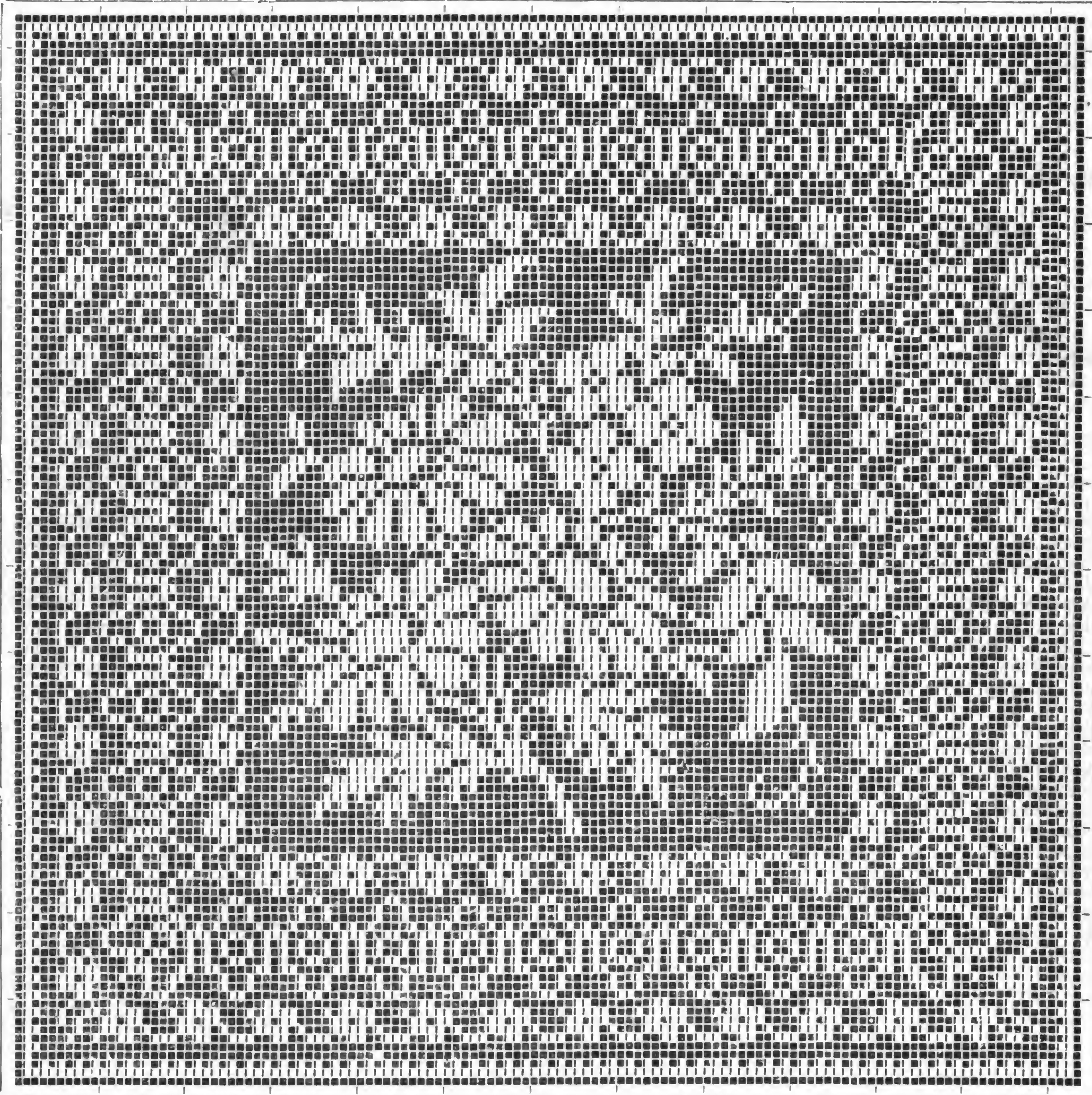
On prend 40 mètres de ruban de coton blanc très-étroit, un moule ayant 4 centimètres de circonférence; on monte 9 mailles et l'on fait (au filet) 6 tours, en allant et revenant, qui forment un carré long. Sur ce carré on fait 10 tours, durant lesquels on fait toujours deux mailles dans chaque maille; après le dixième tour, on fait trois mailles dans chaque maille; après ce tour, on prend un moule plus fin et l'on fait une maille dans chaque maille. On passe dans le tour qui précède les deux derniers tours un ruban élastique blanc ayant la dimension du tour de tête; on coud ensemble les deux extrémités de ce ruban : la résille est terminée.



PANTALON POUR PETIT GARÇON.

Carré au filet.

Ce carré, fait au filet et brodé en reprises, peut servir à composer des rideaux de vitrage; on fait des carrés en mousseline dont la dimension est pareille à celle des carrés au filet; on brode sur la mousseline des dessins en broderie anglaise (le dessin peut être différent pour chaque carré), et on réunit tous ces carrés en les disposant eu *damier*. L'effet de ce travail est ravissant; il peut aussi servir pour des couvertures d'édredons, nappes d'autel, etc.



CARRÉ AU FILET.

LA COQUETTERIE.

Il faut renoncer au carnaval, à ses pompes et à ses œuvres. Le carême est venu, et cette époque ayant été consacrée, de temps immémorial, aux méditations et aux examens de conscience, nous allons essayer aujourd'hui de diriger l'attention de nos lectrices vers un mot qui est souvent employé, et qui nous semble protégé par une indulgence qu'il ne mérite pas. Or il nous paraît important d'exercer en toute occasion le principe de la justice, et, en l'appliquant aux mots, on le fera pénétrer plus souvent dans les actions. Plaçons la justice partout, réhabilitons les termes dont on n'apprécie pas la valeur; et quand nous en rencontrerons qui se sont fait tolérer, accepter, excuser enfin, à l'aide d'une apparence mensongère, il faut les analyser et leur restituer leur véritable signification.

La coquetterie est au nombre des derniers. Beaucoup de femmes, aujourd'hui, considèrent la coquetterie comme un art charmant; et elles seraient presque humiliées de n'être point accusées de ce péché, qui leur semble, non-seulement innocent, mais encore gracieux. Leur erreur provient justement de la difficulté que l'on éprouve lorsqu'il s'agit de dégager des fausses interprétations les termes qui ne représentent pas des objets matériels. Ainsi les femmes, qui sont charmées d'être accusées de coquetterie, trouveraient cette accusation fort désagréable si elles se rendaient compte, par la réflexion, de la signification de ce mot et des conséquences qu'il entraîne; en effet, en disant à une femme qu'elle est coquette, on lui dit qu'elle est vaniteuse, inepte, et incapable d'éprouver un bon sentiment. C'est que la coquetterie a plusieurs aspects, et qu'elle sait les modifier selon le caractère des personnes qu'elle veut égarer ou séduire. Elle se montre brillante, légère, élégante, ou bien elle s'attribue les apparences d'une vertu, et s'élève jusqu'aux proportions d'un devoir; elle dit tout bas, — ou tout haut, suivant les circonstances: qu'une femme doit plaire, et qu'elle ne peut négliger aucun des moyens qui conduisent à ce but. Le mensonge n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il contient une dose de vérité; il faut donc nous arrêter sur cette dernière affirmation et l'examiner soigneusement.

Il est certain que le désir de plaire est non-seulement un besoin légitime, mais encore un devoir sérieux; seulement la coquetterie n'a rien de commun avec ce sentiment si naturel. La coquetterie n'est pas le désir de se rendre agréable à ceux qui nous entourent; elle est le besoin dévorant, fiévreux, de la domination et du triomphe, et elle emploie tous les moyens pour parvenir à son but. Une femme coquette exige les hommages, les adulations de tous: — mais ce qu'elle désire par-dessus tout, c'est de l'emporter sur ses rivales; toutes les femmes sont à ses yeux des ennemies contre lesquelles elle emploie les armes les plus perfides: les suppositions malveillantes, le mensonge et la calomnie; car il lui importe moins encore d'attirer sur elle l'attention des hommes, que de détourner cette attention d'un autre objet; en un mot, la vanité est la source de la coquetterie, l'envie en est le corollaire. Ainsi que nous le disions en commençant cette analyse, la coquetterie implique l'ineptie; il est absurde de prétendre attirer tous les hommages, et, pour descendre jusqu'à l'envie, il faut avoir la conscience de sa propre infériorité, rendue incontestable par la connaissance des vulgaires pensées qui agitent et dirigent les âmes sans élévation.

Une femme coquette ne peut éprouver aucun des sentiments qui sont l'honneur et la consolation de son sexe. Ses enfants lui semblent gênants quand ils sont petits; elle les éloigne ou les néglige. Quand ils sont grands, ils lui inspirent une fureur secrète, car les années se sont écoulées pour elle comme pour eux, et ils sont les témoignages vivants de l'inutilité des efforts qu'elle tenterait pour continuer les tristes et honteux manéges dont le besoin est d'autant plus impérieux qu'il devient plus difficile à satisfaire. Son mari supporte journellement le contrecoup de son humeur rendue violente et tracassière par les inévitables déceptions qui sont la conséquence de prétentions insensées; sa maison lui semble insupportable, à moins qu'elle ne réussisse à établir autour d'elle un cercle dans lequel elle puisse trôner sans partage; toute femme qui, volontairement ou involontairement, pourrait détourner d'elle une partie des hommages qui lui semblent être sa propriété légitime, devient une victime dévouée à ses fureurs et à sa vengeance; pour légitimer ses sentiments, pour cacher ses véritables mobiles, elle accumule les mensonges et les calomnies, et s'efforce d'abaisser ses rivales, afin de pouvoir les écarter, sans énoncer les motifs qui lui rendent toute rivalité insupportable.

Le goût de la parure est quelquefois confondu, à tort, avec la coquetterie. Ce goût, contenu dans les limites qui semblent si naturelles à toute femme sensée: ce goût, appliqué au désir de se montrer à sa famille et à ses amis sous un aspect agréable, n'a rien que de louable, et n'est point particulier à la femme coquette. Tous ses efforts, en effet, détournés du seul but honnête qu'une femme puisse se proposer en essayant de plaire, tendent à attirer l'attention des étrangers, leur admiration et leurs adulations; la coquetterie la plus effrénée s'allie très-souvent avec la plus complète négligence des soins que toute femme doit prendre d'elle-même quand elle éprouve le désir d'inspirer à sa famille des sentiments de respect qui sont inconciliables avec le désordre et la malpropreté. On ne peut respecter la femme qui ne se respecte pas elle-même, dont l'*extérieur* révèle l'incurie et l'oubli de ses devoirs les plus élémentaires, devoirs *qui lui commandent* de présenter à *toute* heure l'exemple d'une existence consacrée aux soins qui donnent à *la vie* de famille la dignité qui la rend honorable et les agréments qui la font chérir.

La coquetterie ne sait point se borner; elle ne sait pas même s'arrêter devant la barrière infranchissable que lui présente la vieillesse. Une jeune femme coquette, et par conséquent dépourvue de jugement, peut encore se faire illusion jusqu'à un certain point; elle peut s'excuser à ses propres yeux, en se persuadant que le penchant qui l'entraîne, qui la porte à rechercher les hommages, à exciter des sentiments d'admiration ou des passions plus vives; elle peut croire, disons-nous, que cette disposition est excusable à son âge. Mais, pendant qu'elle se livre tout entière à la vanité, au désir des *conquêtes*, le temps passe rapidement; les devoirs méconnus se dressent devant elle. Ces devoirs auraient été un préservatif pour ses jeunes années, une consolation pour la plus longue partie de l'existence qui se compose de l'âge mûr et de la vieillesse; ils ne sont plus qu'un remords incessant, aux atteintes duquel elle essaye de se soustraire, en redoublant de coquetterie. Quand la lutte est devenue impossible, quand les années lui ont enlevé les derniers restes de sa beauté, une femme coquette devient un être monstrueux; elle est la proie des sentiments malveillants, haineux, envieux, qui font autant de mal à ceux qui les éprouvent qu'à ceux qui les inspirent. L'heure du châtiment a sonné: on lui inflige la solitude, car chacun s'éloigne avec effroi et dégoût de cette femme qui a tous les défauts de son sexe, et ne possède aucune de ses qualités; qui a été conduite par la vanité à l'envie et à la méchanceté, et chez laquelle le désir de la domination est devenu le besoin de

uire; car, ne pouvant plus briller elle-même, elle essaye l'effacer l'éclat les autres.

Ce portrait n'est point chargé, et il doit être ressem-blant : c'est une photographie prise sur nature. La coquetterie peut être comparée, dans sa marche et ses conséquences, à ces machines meurtrières auxquelles il suffit le saisir un être par l'une de ses extrémités pour l'attirer tout entier et le broyer dans les engrenages qui se succèdent fatalement. A son début la coquetterie est seulement le désir d'être remarquée, recherchée, celui d'é-clipser une autre femme.... Peu à peu elle devient plus exigeante, et, comme nous l'avons déjà dit, elle ne peut plus se borner et s'arrêter; il n'est point de sujet plus digne de méditation que celui-ci.... Mais combien est-il regrettable que nous ne puissions faire entendre aux femmes, en place des réflexions qu'elles viennent de lire, les conversations auxquelles les coquetteries d'une femme donnent lieu! Les moqueries méprisantes des hommes qui s'égayent au sujet les efforts tentés pour leur plaire, seraient plus efficaces pour les guérir de ce travers que tous les conseils qu'on pourrait leur donner. Elles apprendraient, si elles écoutaient ces conversations, que la réserve et la dignité constituent le principal charme d'une femme, et que les petits manéges que l'on croit fort habiles, sont toujours pénétrés, ramenés à leur véritable prix, et estimés leur juste valeur.

Nous n'avons guère l'espoir de modifier les penchants des femmes qui naissent coquettes, et qui n'ont pas u combattre par la réflexion cette tendance fâcheuse; mais, comme nous pensons qu'en l'absence des qualités sérieuses, les défauts bien dirigés peuvent en certains cas contribuer au perfectionnement, s'il arrivait qu'une coquette jetât les yeux sur ces lignes, nous ferons appel... à sa vanité. N'est-il pas humiliant, en effet, d'acheter au prix de tant de mensonges et de manéges, honteux ou odieux, le blâme de cette partie du genre humain dont les femmes coquettes s'occupent exclusivement, et leur vanité, à défaut d'autres sentiments plus honorables, ne devrait-elle pas s'appliquer à les préserver du danger d'exciter les moqueries des hommes?

Il y a des femmes modestes, qui ne sont pas et ne peuvent pas devenir coquettes, et qui ont la bonne foi de s'en affliger, comme d'une infériorité de leur organisation. A celles-ci nous dirons : La femme coquette n'est pas et ne peut jamais être une femme honorable; la coquetterie est semblable à un terrain aride et sablonneux, qui absorbe tout, ne rend rien, et sur lequel on ne peut espérer de voir prospérer, ni les sentiments de tendresse que l'on doit à quelques personnes, ni les sentiments de justice et de probité que l'on doit à tout le monde.

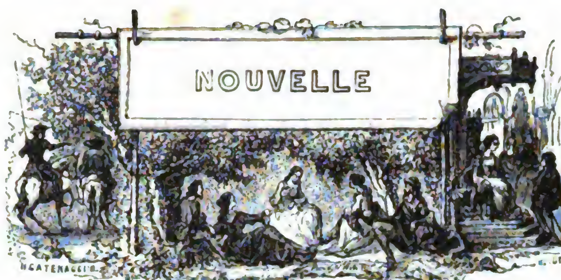
EMMELINE RAYMOND.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de chambre en étoffe de laine marron, bordée en imitation d'astracan blanc et noir avec boutons en soie assortis; pour l'été on remplace l'astracan par des bandes de velours.

Costume de petit garçon. Veste en drap plus foncé, col blanc rabattu à la matelotte; jupe en tartanelle écossaise; guêtres grises bordées en bleu de chez Mme Lemaire, 25, boulevard des Italiens.

Casaque et jupe de cachemire gris clair, soutachées noir ou marron; de la maison Edme-Paris, 9, boulevard de la Madeleine.



LES TROIS BONHEURS DE CLAIRE.

I

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous
« pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Quelle brillante matinée!... Depuis que je rêve à cette fenêtre où je me suis hâtée d'accourir, lorsque j'ai entendu les cris joyeux des enfants, venant s'abattre comme une nichée de gais pierrots sur le gazon de ma pelouse, on dirait que mes sens ont acquis une finesse de perception extraordinaire. Je crois distinguer le frémissement des ailes de l'hirondelle qui bâtit son nid au bord de mon humble toit; le rire musical de l'heureuse fontaine, dont la source bondit et serpente là-bas sous les buissons; je vois les arbres et les plantes en fleurs balancer mollement l'abeille, et je devine jusqu'à l'ombre que la pâquerette projette sur la goutte de rosée pour la garantir des ardeurs du soleil.

Les chiens aboient, les troupeaux bêlent, l'oiseau chante, le feuillage bruit, le soleil resplendit. Autour de moi vit tout un monde de joie, d'innocence et d'amour.

Trois enfants que j'aime sont là dans mon jardin. Une belle fille de treize ans brode, assise sous un des sapins qui bordent la pelouse, et s'interrompt de temps en temps pour sourire aux espiègleries innocentes d'un petit garçon à tête blonde et frisée, au visage rose et joufflu. A côté d'elle, une plus jeune sœur étudie son catéchisme, et, en ce moment, M. Luc, qu'on le pardonne à ses trois ans, est tout occupé à faire tomber, sur les magnifiques boucles brunes de la studieuse enfant, une pluie de sable fin, qu'elle se contente de secouer par un gracieux mouvement de sa jolie tête, sans pour cela ôter ses yeux de dessus son livre.

Le petit taquin rit alors aux éclats, et court, aussi vite que ses petites jambes nues peuvent le lui permettre, jusqu'à l'allée qui ceint la pelouse, pour remplir de nouveau ses mains de la poussière dorée qui fuit entre ses doigts, et revenir à la hâte en saupoudrer de plus belle la tête de sa patiente sœur.

Un peu plus loin, accroupie à l'ombre de deux grands saules, dont un vent frais et léger fait flotter l'extrémité des longues branches sur la nappe d'eau limpide de la fontaine, la vieille grand'mère des trois enfants étend ses mains ridées pour les réchauffer au soleil, qui darde ses rayons sur la dalle humide et grise du bassin.

A ses pieds sa fidèle Pomaré, seule survivante des trois chiens qui ont tout particulièrement possédé les affections de sa vie, étire, sous le regard plein de sollicitude de sa maîtresse, ses membres engourdis par l'âge, et auxquels la chaleur bienfaisante du soleil rend quelque élasticité.

C'est que nous sommes en mai!... et c'est mai sans doute qui *affine*, si je puis m'exprimer ainsi, toutes les facultés de mon esprit, au point de me faire revivre jour par jour, heure par heure, toutes mes années écoulées. C'est lui qui enlace aux miens les doigts d'une chère mourante, et qui me fait sentir, comme il y a quatorze ans, le dernier battement de son cœur, ce faible et dernier battement de cœur qui fut pour moi.

En recommençant un passé si différent, dans ses agitations, de mon tranquille présent, je m'étonne de me sentir aussi calme, aussi heureuse. Est-ce la conscience d'avoir traversé noblement, chrétiennement, les épreuves de ma jeunesse, qui met dans mon âme cette sérénité, ou bien est-ce mai qui jette, comme sur les fleurs, ses tendres et fraîches nuances sur mes souvenirs?..... Il m'a apporté, à quelques années de distance, les trois seuls bonheurs de ma vie : me les ramène-t-il encore aujourd'hui?...

J'avais dix-sept ans quand Dieu m'a donné mon premier jour heureux; mais que j'avais souffert déjà! J'ai un toit à moi maintenant; je m'appuie sur une fenêtre qui s'ouvre sur un vaste et rustique jardin qui m'appartient; mais il y a eu un temps où je ne possédais rien au monde, où, pauvre orpheline, je n'avais d'autre asile que la maison d'une tante avare et grondeuse, qui me faisait payer bien cher l'hospitalité qu'elle m'accordait depuis trois

ans, c'est-à-dire depuis que Dieu, en me prenant ma mère, m'avait retiré mon dernier appui ici-bas.

Quelle émotion j'éprouvai lorsque la respectable institutrice qui avait bien voulu me garder comme élève externe dans son établissement, vint m'annoncer qu'elle m'avait trouvé une place de gouvernante!

Quelque chose que je ne pouvais définir me saisit au cœur. Je me sentais toute tremblante, et je devais être fort pâle: c'est à peine si je pouvais suivre les détails qu'avec tant de bonté madame Fayolle me donnait sur la nouvelle position que j'allais avoir.

La mère de ma future élève était Française. Elle avait épousé fort jeune un Espagnol qui l'avait emmenée au Brésil, et qui y était mort en lui laissant une assez belle fortune acquise dans l'industrie.

Madame Salviados revenait en France, où une sœur lui restait encore, et elle était décidée à se fixer à quelques lieues de Paris, dans une magnifique propriété qu'elle avait achetée, pour se livrer plus entièrement et plus librement à l'éducation de sa fille. C'était seulement pour la seconder dans cette tâche qu'elle désirait s'adjoindre une jeune personne instruite et bien élevée. Une institutrice proprement dite l'aurait effrayée par les idées arrêtées que nécessairement elle aurait eues en éducation, idées que madame Salviados n'aurait pas voulu heurter, et qui auraient pu ne pas se trouver en harmonie avec les siennes. Pour éviter cet inconvénient, une toute jeune fille, qui n'aurait aucune répugnance à suivre sa direction, était tout ce qu'il lui fallait.

« Madame Salviados, » ajouta madame Fayolle en s'adressant à moi, « est un ange de bonté. Aimée, sa fille, a six ans. Élevée par une pareille mère, il est inutile de dire ce qu'elle a déjà acquis, non de science (madame Salviados ne veut point inutilement fatiguer l'intelligence de sa fille), mais de raison, mais de grâces dans sa précoce sensibilité, que l'on cherche à diriger le plus sagement qu'il est possible.

« Vous aurez auprès de cette enfant, ma chère Claire, l'occupation la plus facile, la tâche la plus agréable et la plus douce.

— Mais les arts d'agrément? interrompis-je, je n'en possède guère...

— Que cela ne vous mette pas en souci, » reprit madame Fayolle; « je sais que madame Salviados a l'intention de donner des professeurs à sa fille. Vous assisterez seulement aux leçons, et je crois même que, si vous le désirez, vous pourrez les prendre avec votre élève.

« En arrivant en France, madame Salviados y a trouvé sa sœur dans un état voisin de la misère. Elle s'est empressée de lui offrir sa maison. Cette sœur a une fille qui, à l'époque de la ruine de ses parents, a été adoptée par un riche cousin sans enfants; elle habite Paris avec eux. On dit que madame Dodémont, c'est ainsi que se nomme la sœur de madame Salviados, a dépensé la fortune de son mari en affichant un luxe extravagant, et des prétentions de grandeur tout à fait au-dessus de sa position. M. Dodémont est mort d'une maladie de langueur; quelques-uns assurent que le chagrin seul l'a fait mourir.

« Quoi qu'il en soit, il ne reste à madame Dodémont, de tout son faste, que son nom, dont elle est très-fière, et qu'elle a soin d'orner d'une particule d'Odémont, quoique son mari se soit toujours obstiné à signer tout simplement Dodémont.

« Tous ces détails m'ont été donnés par l'élève qui s'est chargée de parler de vous à madame Salviados. Je vous les rapporte, afin que vous connaissiez les personnes avec lesquelles vous allez probablement être appelée à vivre.

« On peut quelquefois, par inadvertance, heurter une innocente manie ou un défaut sérieux, et se trouver par là l'objet d'une inimitié dont on ignore l'origine. Malheureusement, chez certaines gens, les premières impressions sont celles qui restent; il est donc essentiel de se tenir en garde, afin de n'en point faire au moins de fâcheuses.

« De son côté, madame Salviados, avant de vous faire prier de passer à l'hôtel (elle serait venue elle-même, si une légère indisposition ne l'en eût empêchée), a eu soin de prendre sur ce qui vous concerne les renseignements les plus minutieux. Vous pouvez, je crois, regarder la place comme vous étant assurée. Il faudrait, pour que ce ne fût pas une affaire entièrement terminée, que votre extérieur ne plût pas à madame Salviados, ce qui est peu probable, ajouta madame Fayolle en souriant.

« Vous accompagnerez votre nièce dans cette importante visite, n'est-ce pas, madame? » continua-t-elle en se tournant vers ma tante, qui s'inclina en signe d'acquiescement.

« Il faudra vous hâter, » reprit madame Fayolle; « Madame Salviados compte aller prendre très-prochainement possession de sa propriété, qui est située aux environs de la Ferté-Milon, dans l'Aisne.

« Quel bonheur! » pensai-je, « je pourrai peut-être visiter, auprès de cette chère et toute petite ville, la maison dans laquelle je suis née, et où mon enfance s'est écoulée si heureuse et si calme. »

« Je ne vous offre point d'aller vous présenter moi-même à madame Salviados, ma bonne Claire, » me dit madame Fayolle en se levant. « Je ne connais cette dame que par tout le bien que m'en a dit mon élève, et les renseignements que j'ai pris ailleurs encore dans votre intérêt. Venez me voir aussitôt après votre visite, pour m'en faire connaître le résultat. »

Madame Fayolle m'embrassa; elle dut me sentir toute tremblante. « Adieu, chère petite, » me dit-elle avec attendrissement, « bonne chance! » et, saluant ma tante d'un air froid, elle partit.

Quand nous fûmes seules, ma tante plaisanta avec aigreur sur l'émotion excessive que la joie m'avait fait éprouver. « Vous avez le bonheur triste, » me dit-elle en se moquant; et tout aussitôt, prenant un ton sec et absolu, elle ajouta des recommandations pressantes pour que j'eusse à me tenir prête pour me présenter le lendemain même chez madame Salviados.

Je hasardai quelques timides observations sur le misérable état du seul costume que j'eusse à revêtir; mais ma tante me ferma la bouche en me disant que madame Salviados savait fort bien que les jeunes personnes qui se présentaient pour être gouvernantes n'étaient point des filles de millionnaires, et que par conséquent on ne pouvait exiger qu'elles en eussent la mise.

Je soupirai en songeant aux humiliations, aux dédains sans nombre que la pauvreté de mon extérieur m'avait fait subir déjà, lorsque j'avais essayé de trouver quelques leçons de français ou d'anglais à donner.

Je paraissais avoir trop besoin de travailler pour qu'on se souciât beaucoup de me donner à travailler. « Si elle avait le moins du monde le talent nécessaire pour enseigner, pensait-on, elle gagnerait assez d'argent pour ne point traîner la mandille. »

Aussi, malgré les recommandations de quelques personnes bienveillantes qui, du reste, ne me connaissaient pas particulièrement, partout j'avais été éconduite avec froideur.

La conscience que j'avais de mes dehors peu engageants me faisait paraître d'ailleurs si sotte, si empruntée! Et Dieu sait, quand je revenais à la maison après avoir échoué, quel accueil j'y recevais!

Ma tante devina ce qui se passait dans mon esprit. « Tout le monde ne juge pas les gens sur la mine, » dit-elle; et renversant le sens du proverbe, l'habit ne fait pas le moine. « Il faut bien, quoi que vous en ayez, que vous vous présentiez telle que vous êtes. Je ne puis faire en ce moment aucune dépense; je ne sais même si ce mois-ci je joindrai les deux bouts. Tout éthérée que vous êtes, vous ne vivez pas seulement de l'air du temps, ma nièce, et vous devez bien vous douter un peu que votre présence ici n'a pas augmenté mes revenus. »

Si la bonne nouvelle qu'était venue m'annoncer madame Fayolle m'avait fait affluer le sang vers le cœur, les paroles de ma tante me le firent monter violemment au visage. Mes yeux se remplirent de larmes; je me détournai pour les lui cacher, et sortis de sa chambre quelques minutes après, sans hâte et sans affectation, pour ne point lui laisser comprendre combien ses reproches cruels me faisaient de peine. Inutile précaution: elle n'était capable ni de s'en apercevoir, ni d'en éprouver le moindre regret.

Le lendemain, après avoir essayé de donner un air moins malheureux à ma toilette, je descendis chez ma tante à l'heure convenue pour aller faire notre visite à madame Salviados.

Je la trouvai dans son négligé ordinaire, enfoncée dans son fauteuil, avec son journal sur les genoux.

En m'entendant venir, elle avait cessé de lire. Quand je fus auprès d'elle, elle me regarda par-dessus ses lunettes, et me signifia qu'ayant une affreuse migraine, il lui serait impossible de m'accompagner.

J'offris de remettre notre visite au lendemain. L'idée qu'il lui faudrait attendre un jour de plus pour savoir si elle serait enfin débarrassée de moi la fit bondir de frayeur.

« Non, non, non, » s'écria-t-elle; « il est inutile de remettre au lendemain ce qu'on peut faire aujourd'hui. Partez, partez tout de suite; c'est moi qui ferai le dîner. Et dites après cela que je manque de complaisance envers vous! »

J'obéis. Mais en passant devant l'église Notre-Dame, ma paroisse, j'allai demander à Dieu de me rendre favorable l'esprit de la personne à laquelle je me trouvais si heureuse d'offrir, sinon des talents, du moins tout le bon vouloir de mon jeune cœur. Oh! que ma prière fut fervente!

De la rue Chanoinesse, où nous demeurions, à la rue de l'Université qu'habitait madame Salviados, il y avait assez loin pour que j'eusse le temps de me créer mille chimères, de me laisser dominer par mille terreurs. Si j'allais encore être repoussée!

Chemin faisant, je détaillais, malgré moi, toutes les parties de mon costume, depuis le chapeau marron, auquel j'avais en vain essayé de donner une forme possible, jusqu'aux bottines reprisées qui avaient honte de trottiner à découvert sous une robe noire fanée, raccommodée et trop courte, par la raison que l'ourlet en avait été rafraîchi deux fois.

J'étais déjà trop raisonnable à cette époque pour avoir la faiblesse de me sentir malheureuse, par coquetterie, d'une toilette simple, modeste, pauvre même; mais ce qui me semblait terrible, ce qui était au-dessus de mes forces, c'était de me savoir habillée, non-seulement d'une façon misérable, mais aussi d'une façon vulgaire.

C'était surtout d'être presque sûre que j'allais être jugée sur cet extérieur.

J'avais beau me répéter que madame Salviados avait trop d'esprit pour faire attention à ma mise, qu'elle me connaissait déjà par tout le bien que l'élève de mon ancienne maîtresse de pension lui avait dit de moi: rien n'y faisait.

Je ne voyais qu'une chose: c'est que j'allais me présenter chez une femme qu'on assurait être aimable, élégante, du meilleur ton; que cette femme devait s'attendre de son côté à recevoir une jeune personne de quelque distinction de manières, et que, paralysée comme je l'étais, je lui paraîtrais bien certainement la plus stupide créature du monde.

J'arrivai enfin à la porte de la maison qu'habitait madame Salviados. J'hésitai avant d'entrer; puis, prenant tout à coup un élan désespéré, je passai rapidement devant la loge du concierge, et, montant l'escalier sans reprendre haleine, je saisis le cordon de la sonnette, et.... m'arrêtai; ma résolution m'abandonnait subitement. Heureusement, la porte s'ouvrit, un domestique sortait. Il me demanda poliment qui je cherchais. Je répondis d'une voix éteinte: « Madame Salviados.

— C'est ici, me dit-il; veuillez entrer, et me dire votre nom. »

Exprimer tout ce que j'éprouvai d'angoisses pendant ces quelques minutes d'attente serait impossible.

On me fit entrer dans la chambre même de madame Salviados, qui était à sa toilette, et qui vint gracieusement au-devant de moi, s'excusant de me recevoir avec aussi peu de cérémonie.

Quelle charmante femme! quelle grâce, quelle distinction! Comme je me serais vite sentie à l'aise auprès d'elle, si je n'avais été si odieusement accoutrée! Mais j'avais trop présentes à l'esprit les cruelles déceptions du passé pour me laisser aller à la confiance. Aussi, malgré toute l'affabilité avec laquelle je fus reçue, il me fut impossible de dominer ma timidité et ma gêne.

Je fus sotte et gauche à faire peine. Je voulais vaincre cette paralysie qui de ma langue gagnait mes idées, et, lorsque j'ouvrais la bouche, je ne pouvais trouver l'expression qui devait achever de rendre ma pensée. Toutes mes phrases restaient inachevées. Madame Salviados, avec un tact parfait, ne parut point s'apercevoir de mon embarras. Elle me parla de sa fille, de sa chère Aimée, qui, en ce moment, était à la promenade.

« Elle vous aimera, » me dit-elle avec bonté, « car vous avez dans la figure quelque chose de sympathique qui attire. »

C'était certainement pour me rassurer tout à fait que l'aimable femme me parlait avec cette bienveillance. Son charitable dessein réussit. J'oubliai mes mésaventures passées; j'oubliai que ma mise, comme disait un jour un très-bon et très-spirituel jeune homme de ma connaissance, devait nécessairement exciter l'indignation des yeux.

Mon cœur s'ouvrit à l'espoir, à la confiance, et j'allais enfin me laisser aller à être moi, lorsque je crus entendre les aboiements de toute une meute dans l'antichambre.

« Gauche, droite! » disait une voix féminine très-flûtée.

La porte s'ouvrit, et je vis entrer une femme assez grande, très-forte, très-brune, toute vêtue de noir, et suivie de trois chiens également tout de noir habillés, qu'elle menaçait d'une énorme cravache, en répétant: « Gauche, droite, » jusque dans la chambre de madame Salviados.

Je me levai pour prendre congé; mais madame Salviados me retint pour me présenter à cette dame, qui était sa sœur.

Je restai donc quelques instants encore, et j'eus le temps de m'étonner à mon aise de l'aspect étrange de madame Dodémont. C'était une femme d'une cinquantaine d'années environ, dont les traits étaient encore agréables, malgré deux yeux noirs, petits et ronds, un nez très-fort, et de rares cheveux, presque gris, et coupés en touffes péniblement claires.

Elle était coiffée d'un chapeau noir, sous la passe duquel pendillait jusque sur son col de crêpe, brodé de perles de jais, une quantité d'ornements également en jais, ce qui, joint à de larges bracelets des mêmes perles, accompagnait d'un cliquetis fort réjouissant chacun des gestes qu'elle faisait, ou des airs de tête qu'elle se donnait.

Le corsage de la robe de madame Dodémont, qu'une sorte de paletot en soie, fort long et flottant, permettait d'entrevoir, descendait beaucoup plus bas que la taille ordinaire. Elle avait avec cela un buste rejeté en arrière, et des plus arqués, qui achevait de lui donner la tournure la plus extraordinaire.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilette de Première Communion

l'avoue que j'en oubliai tout à fait mon trouble. Après ɔir balbutié quelques mots en réponse au compliment haut style que m'adressa cette dame, je pris définitivent congé.

le pense que ce fut à la vénération que m'inspirait déjà dame Salviados que je dus de ne pas rire, même inieurement, du salut étrange que je reçus en échange mien.

Madame Dodémont glissa le pied droit en avant, tourna peu la tête sur son épaule droite, et s'inclina en dont à sa bouche un sourire en cœur.

le m'aperçus que madame Salviados suivait sur ma phyaomie, avec une sorte d'inquiétude, l'impression que sœur faisait sur moi ; mais je fus parfaitement naelle dans mon attitude à la fois respectueuse et digne, e fus certaine, en me retirant, que j'emportais l'approion de madame Salviados.

Au moment où je franchissais le seuil de la chambre, :e dame me prit à part, et me dit avec une bonté charnte : « Je pense qu'avant de quitter Paris, vous aurez lques dispositions à prendre, mademoiselle ; dans :e bourse, faite par ma fille, vous trouverez une pesomme que je vous prie de vouloir bien agréer pour frais de déplacement. »

La certitude d'entrer dans huit jours chez madame Sallos me donna des ailes. Je me sentais si heureuse, que s pieds ne touchaient plus la terre. Ma toilette ne mportait guère en ce moment ; je n'en rougissais plus. ne glissais plus timidement le long des trottoirs, j'y rchais avec une assurance convenable.

'allais donc enfin cesser :re à charge à ma tante !

En entrant, je m'empressai ller l'informer du résultat ma visite, et en même ps je lui remis une partie l'argent que j'avais reçu.

C'est un à-compte, ma te, » lui dis-je affectueuseıt, « sur ce que je désire vous acceptiez toutes les que je toucherai mes apitements. C'est bien le ıns que je vous dédomge un peu de la gêne que je s fais éprouver depuis trois , et qu'aussi je contribue, ce qui dépend de moi, au n-être de la vieillesse de la ır de mon père. »

Le cœur me battait affreuıent pendant que je lui parainsi. Elle m'avait rensi malheureuse que je nblais de n'être pas bien ère en parlant de reconssance, et j'avais grand'r aussi de ne pas mettre te la délicatesse possible ıs la manière dont je faisais n offrande.

l parait que mon air et mes oles plurent à ma tante, elle eut un sourire presbon lorsqu'elle allongea nain sèche et ridée pour evoir l'argent que je lui ɛentais.

our moi, la pensée que je m'acquittais envers elle de eule manière qui pût lui être agréable, et que je meten pratique en cette occasion le précepte favori de mère, celui de pardonner les offenses à ceux qui nous offensés ; cette pensée, dis-je, me fit éprouver une inexprimable.

'étais sûre que dans le ciel mes bien-aimés parents pprouvaient et me bénissaient.

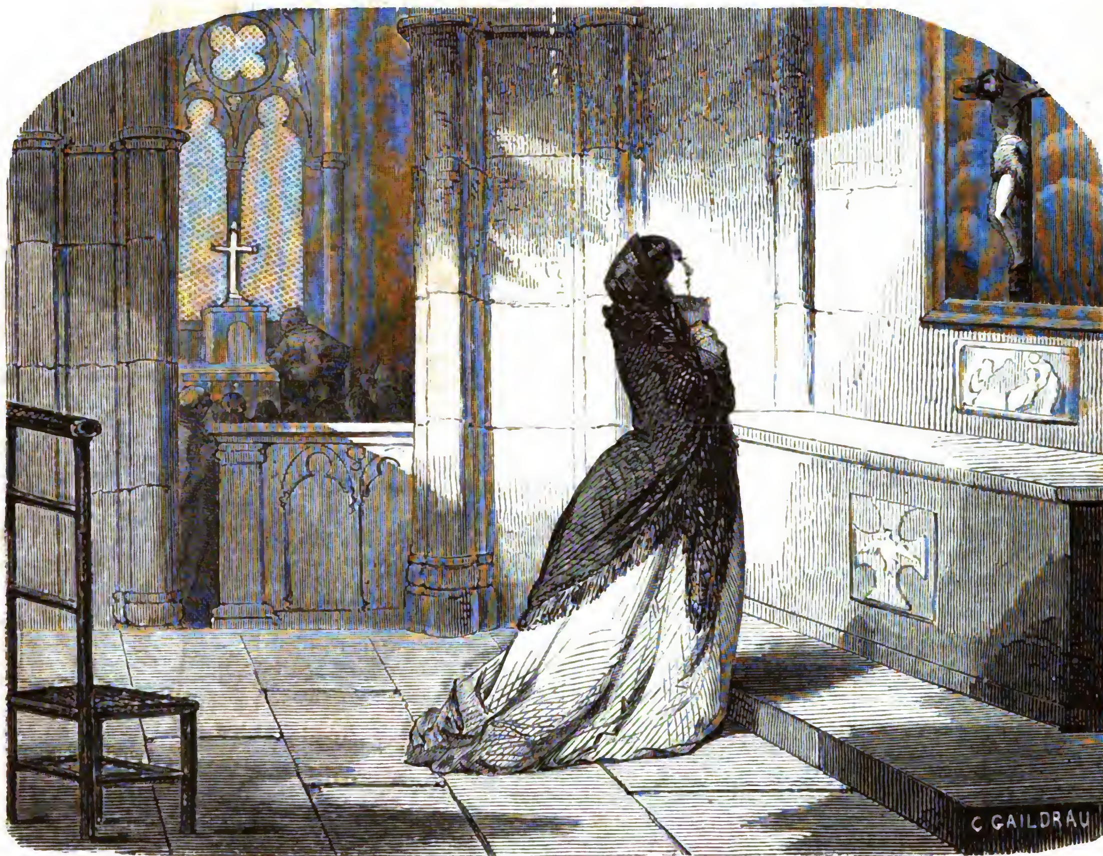
Le fut là mon premier bonheur.

Mademoiselle Claire Devillars en était là de sa rêverie, sque huit heures sonnèrent à l'église de Saint-Nicolas, à Ferté-Milon. Aussitôt les jeunes filles, assises sur la pese, se levèrent précipitamment. La cadette jeta son lidans la corbeille à ouvrage de sa sœur, et, prenant petit frère par la main, ils se mirent à courir vers naison.

L'aînée s'approcha de la vieille dame, l'aida doucement relever, et, lorsque la grand'mère fut bien solide sur jambes, elle lui mit dans la main une cravache qui gisur le sable à côté du bassin, et à laquelle, hélas ! à se de son grand âge, Pomaré n'avait plus à obéir ; puis, ès avoir caressé la pauvre chienne, elle s'élança à son r sur les traces de Pauline et de Luc.

La vieille dame les suivit d'un pas encore assuré, tout grommelant d'une voix plaintive : « Allons, viens, maré, viens, Majesté ; prends ton courage à deux mains, ı, je veux dire à deux pattes ; viens, nous allons déner. »

Pomaré semblait comprendre sa maîtresse, et marchait devant elle en remuant la queue, et se tournant de temps en temps pour la regarder avec affection. Toutes deux se dirigèrent vers la salle à manger, qui était au rez-de-chaussée.



OH ! QUE MA PRIÈRE FUT FERVENTE.

Pour les enfants, ils s'étaient précipités dans la chambre de mademoiselle Devillars.

Les deux jeunes filles lui sautaient au cou, en lui demandant comment elle avait passé la nuit, tandis que monsieur Luc, qu'elle soulevait entre ses bras pour l'embrasser, lui criait à tue-tête : « *Viens, viens, ma mie Claire, t'est ma tèvre noire ti donne audourd'hui le lait du dédeûner.* » Ce qui voulait dire en langue vulgaire : « Viens, viens, ma mie Claire, c'est ma chèvre noire qui donne aujourd'hui le lait du déjeûner. »

Puisque ma mie Claire, comme l'appelle monsieur Luc, nous a initiés elle-même à son premier bonheur, je vais tâcher, moi, de me rappeler tout ce qu'elle m'a raconté de sa vie dans nos longues promenades sur les bords charmants de l'Ourcq, pour présenter ici l'histoire des deux jours heureux qui l'ont suivi.

L. AGIMONT.

(*La suite au prochain numéro.*)

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de première communion. Robe en mousseline blanche, composée d'un haut volant attaché sur la jupe de dessous (taffetas ou percale) et d'une jupe retombant sur le volant, en couvrant ce volant sur une hauteur de 3 à 4 centimètres. Corsage plat, montant, boutonné ; large ceinture en ruban de taffetas blanc, nouée par devant et tombant presque jusqu'aux pieds. Manches à poignet demi-larges, et froncées dans toute leur hauteur sur la couture qui est placée sous le bras.

On place sur cette couture une bande de mousseline piquée de chaque côté (couture en points arrière). Une ruche en tulle borde le poignet ; un nœud en ruban blanc étroit est placé sur l'ouverture de ce poignet. Collerette en mousseline bordée d'un volant tuyauté. Bonnet en tulle blanc, garni avec des ruches en tulle et noué avec des brides blanches ; grand voile en mousseline blanche simplement ourlé.

Robe en pou-de-soie couleur violet clair. Le devant de la jupe est orné, ainsi que le corsage, avec des nœuds en taffetas noir, bordés de dentelle noire ; la dimension de ces nœuds est graduée ; le premier (bas de la jupe) est le plus grand. Mantelet en taffetas noir, garni avec deux larges volants en dentelle noire, surmontés d'une ruche en taffetas noir découpé. Ce mantelet forme par derrière une pointe ; il est échancré à la hauteur des bras, et terminé devant par deux pans très-courts encadrés par l'un des volants de dentelle qui remonte à l'intérieur et se termine en diminuant de hauteur. Manches à poignet, col et manchettes en toile unie ; gants de peau de Suède ; chapeau en crêpe blanc, à passe de velours violet, orné d'une plume blanche mouchetée de violet. Tour de tête en blonde blanche ; nœud de velours violet sous la passe ; brides blanches.

EXTRAIT INÉDIT D'UNE ENCYCLOPÉDIE

ARTICLE ÉNIGME.



Les énigmes, de même que les fables, ont charmé les hommes dès les temps les plus reculés, tant il est vrai que l'esprit humain a toujours cherché à pénétrer les vérités cachées sous des voiles plus ou moins épais. Les anciens oracles parlaient par énigmes (*), et Salomon s'y plaisait dans sa sagesse. Le génie grec y a excellé. Transmises des Grecs aux Romains, les énigmes ont fait le charme de nos pères. Au siècle de Louis XIV, c'est par des énigmes que Fénelon, conformément aux usages de l'antiquité, faisait éprouver la sagesse de Télémaque, pour lui obtenir le royaume de Crète (**), et les plus beaux esprits d'alors se plaisaient à composer des énigmes : Boileau celle de la *Puce*, Dufrény celle de *l'Orange*, Lamotte celle du *Ramoneur* ; et l'abbé Cottin, qui était homme d'esprit, a composé un recueil de deux cent quarante énigmes dont plusieurs, en forme de sonnets, sont aussi ingénieuses qu'élégamment versifiées.

Voltaire et Jean-Jacques Rousseau n'ont pas dédaigné ce genre d'amusement. Voltaire a composé celle de la *Perruque*, J.-J. Rousseau celle du *Portrait*, l'abbé Blanchet se permettait celle du *Fiacre*, et le *Mercure de France* gratifiait ses lecteurs chaque samedi d'une énigme, d'un logogriphe et d'une charade. C'était beaucoup à la fois, mais cela prouve combien cet exercice de l'esprit fut de tout temps apprécié même par les hommes sérieux.

Les énigmes sont, en effet, un agréable délassement pour l'esprit français, toujours curieux, et il en est peu qu'il ne pénètre. Plus la difficulté est grande, plus l'énigme offre de charme et satisfait l'amour-propre lorsqu'on la devine, sauf à critiquer l'auteur s'il a su la rendre impénétrable.

Le P. jésuite Ménestrier (***), qui a composé un *Traité des Énigmes*, dit que « ce « qui fait l'agrément des énig« mes, c'est le plaisir d'em« barrasser son discours et ses « figures de plusieurs opposi« tions et contrariétés, dont « l'auteur se flatte d'être le « seul qui puisse en avoir l'in« telligence, parce que, « comme le remarque Aris« tote (*Poétique*, 21), c'est en « cela que consiste tout l'ar« tifice des énigmes. Le plai« sir de celui qui les explique est de faire voir qu'il a de « l'esprit et de la pénétration dans l'adresse qu'il fait pa« raître à démêler toutes ces contrariétés, parce que, « comme a dit Aristote au même endroit de sa *Poéti« que,* c'est la marque d'un esprit vif, subtil et péné« trant de trouver de la ressemblance, de la raison et « de la convenance dans les choses qui d'elles-mêmes et « de premier abord paraissent contraires, opposées, « même contradictoires, et qui cependant conviennent « en certains points... »

« Les énigmes, dit ailleurs le P. Ménestrier, peuvent se « produire sous forme de *question* ou de *description*, « ou à la manière des *prosopopées*, en faisant agir ou « parler la chose que l'on veut représenter énigmatique-

(*) Voir *la Bible : Nombres*, 12, ch. 8. | III *Rois*, 10, a. 1. | *Paralip.*, 9, a. 1. | *Job*, 13, ch. 17. | *Prov.*, 1, a. 6. | *Ecclés.*, 47, c. 17. | *Ezech.*, 17, a. 2. | *Hab.*, 2, b. 6. | *Corinth.*, 13, d. 12.

(**) Dans une des préfaces du Télémaque, ce poëme en prose qui est une énigme, puisqu'on cherche à y découvrir, en maint endroit, la satire cachée du règne de Louis XIV, on lit ces vers :

Contre Cambray de Meaux chicane ;
Quoi ! pour des contes de Peau-d'Ane
Fallait-il en venir aux mains ?
Mais Cambray s'attire l'attaque
Moins pour les *Maximes des saints*
Que pour celles de *Télémaque*.
(Édit. d'Amsterdam, 1719.)

(***) Le P. MÉNESTRIER, de la Compagnie de Jésus, *Traité des Énigmes*, in-12, 1694, p. 192.

« ment. Cette forme est la plus vive et la plus agréable, « parce que, selon la remarque d'Aristote, de toutes les « métaphores, les plus spirituelles sont celles où l'on donne « de la vie, du mouvement et de l'action aux choses qui, « d'elles-mêmes, n'en ont pas : qui sont les deux fins de l'é- « nigme : *ut delectet et approbetur*. Et en effet, les res- « semblances, les contrariétés, les répugnances, y parais- « sent beaucoup mieux. »

Comme exemple le P. Ménestrier cite cette énigme :

Ressemblance de pays. L'on veut que je sois d'origine
D'une barbare nation;
Opposition. Quoi qu'il en soit, sans nulle ambition,
Je n'ai rien de barbare à me voir à la mine.
Ressemblance et opposition croisées. Iris dans sa beauté n'a pas tant de couleurs
Qu'il en éclate sur ma robe;
Le temps cruel tous les jours m'en dérobe
Métaphore. Et chasse de mon teint la jeunesse et les fleurs;
Quelquefois on me bat; mais, toujours agréable,
Équivoque. On me voit à la cour comme au lieu le plus saint;
Je fais honneur partout même jusqu'à la table(*),
Équivoque d'opposition. Où je me tiens toujours sans avoir jamais faim.

Il donne aussi des exemples d'*énigmes* ou plutôt de *griphes* ou *logogriphes* qui consistent en équivoques ou allitérations concernant un mot ou une lettre qu'il s'agit de deviner. Telle est celle-ci :

Le monde me recèle, et tout droit au milieu
On voit bien que j'étends ma double jambe noire.
Toutefois je ne bouge, et la chose est notoire
Que l'on détruit le monde en m'ôtant de mon lieu (**).

Cette autre est ingénieuse, et nous laisserons le plaisir de la deviner dans ce joli sonnet :

Je suis en liberté sans sortir de prison;
Je suis au désespoir sans quitter l'espérance,
Quoique dans les périls je suis en assurance;
Je parais à l'armée et suis en garnison.

J'ai part sans lâcheté même à la trahison;
Je sers à la richesse autant qu'à la souffrance;
Je préside à la rime ainsi qu'à la raison,
Et, dernier en faveur, je suis second en France.

Comme il n'est rien de grand ni de rare sans moi,
Je suis et dans la cour et dans l'esprit du roi,
Et c'est à moi qu'il rit, qu'il s'entretient, qu'il s'ouvre;
S'il erre en me cherchant, il rit s'il me découvre.

J'assiste à son coucher, j'assiste à son réveil;
Il me souffre à Versaille, à Saint-Germain, au Louvre,
Mais me laisse à la porte en entrant au conseil (***).

A l'énigme se rattachent d'autres jeux d'esprit tels que la charade, l'anagramme, le logogriphe, et les vers tronqués dont chaque hémistiche forme un sens tout différent de celui qui résulte de l'adjonction du second hémistiche. Tels sont ces vers trouvés sur un morceau de papier déchiré :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi

qui, complétés par l'autre hémistiche, forment un sens tout opposé, et, dans un roman célèbre, sauvent la vie à celui que les premiers hémistiches séparés du tout avaient fait accuser du crime de lèse-majesté. En rapprochant les deux morceaux on lit :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre;
Sur le trône affermi le roi sait tout dompter;
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre,
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

La CHARADE est une espèce de logogriphe qui consiste à décomposer un mot de plusieurs syllabes dont chacune fait un mot: Tel est : *chien-dent*.

De même que pour l'énigme, les définitions doivent faire naître de l'hésitation dans l'esprit, sans toutefois qu'elles soient présentées en termes trop généraux. Ainsi, par exemple, cette exposition, quoique parfaitement juste, rendrait cette *charade* difficile à deviner :

Dans mon tout on fait toujours mon premier et souvent mon second (****).

(*) C'était alors l'usage, et ce vers rappelle ceux de la Fontaine :

Sur un *tapis* de Turquie
Le couvert se trouva mis.

(**) En retranchant la lettre *n* on aurait *mode* au lieu de *monde*.

Tel est ce salut en forme épigrammatique envoyé par un poëte latin à son ami :

Mitto tibi *navem* prora puppique carentem.

En retranchant la *tête* et la *queue* du mot *navem*, reste le mot *ave* qui signifie *salut*. Parmi les énigmes que Symposius a laissées se trouve un semblable jeu de mot. Si l'on ôte la première lettre du mot *lapis* (pierre) on trouve *apis* (abeille) :

Deucalionis ego crudeli sospes ab unda,
Adfinis terræ, sed longe durior illa.
Litera decedat, volucris quoque nomen habebo.

(***) Explication : la lettre *R*.

(****) Réponse : *Parlement*.

Dans l'ANAGRAMME toutes les lettres d'un mot doivent composer d'autres mots où figurent ces mêmes lettres dans un autre ordre. Tel est le mot *écran*, où l'on trouve *nacre*, *crâne*, *rance*. On l'emploie souvent pour déguiser les noms propres des personnes qui ne veulent pas se nommer, et se désignent ainsi d'une manière voilée. C'est ainsi que Calvin déguise son nom sur le titre de ses *Institutions* (Strasbourg, 1530) en celui d'Alcuin.

Le LOGOGRIPHE est une sorte d'énigme consistant en un mot dont les lettres diversement combinées forment d'autres mots qu'il faut également deviner. La Condamine fait remarquer que dans un mot de sept lettres il y a 5,000 combinaisons. Ce même savant, célèbre par ses voyages et par la méridienne qu'il alla mesurer à Quito, a donné un modèle de logogriphe : c'est le mot *silex* où l'on trouve *ilex*, *lex*, *ex*, *x*, et, en ôtant la dernière lettre, *sile;* il disait avoir fait pendant trente à quarante ans une étude sérieuse de cette sorte de jeux d'esprit.

« Le P. Porée, mon régent de rhétorique, dit-il, en fai- « sait de très-ingénieux. Ses mots étaient heureusement « choisis, et il les rendait piquants par des contrastes. Les « combinaisons étaient indiquées exactement, ce qui ne « laisse pas d'avoir sa difficulté, et chaque combinaison « fournissait une nouvelle énigme. Je me rappelle que le « mot de l'un de ses logogriphes était *muscipula*. Il y « trouvait *mus*, *musca*, *mula*, *lupa*, et faisait d'une sou- « ricière l'arche de Noé. »

En Orient, et même en Europe, les fleurs, auxquelles on attribue des significations diverses, servent aussi à composer de véritables énigmes par la manière dont on les compose pour en former un bouquet *parlant aux yeux*. Les armes parlantes, les devises, sont aussi de véritables énigmes, et c'est par des représentations figurées que, dès les temps les plus reculés, on a exprimé ses pensées lorsqu'on voulait par des signes visibles frapper l'imagination plus fortement encore que par des paroles. Tel était le présent que les Scythes envoyèrent à Darius s'apprêtant à envahir leur pays : *un oiseau*, *un rat*, *une grenouille* et *cinq flèches*. Les Perses, qui n'en pénétrèrent pas d'abord le sens, interrogèrent le héraut qui leur avait remis ces objets. Mais celui-ci leur répondit « qu'on l'a- « vait seulement chargé de les remettre et de revenir « aussitôt, que cependant il serait facile aux Perses d'en « deviner le sens, pour peu qu'ils eussent de sagacité. » Or on découvrit que les Scythes voulaient faire entendre aux Perses que, fussent-ils comme des oiseaux dans les airs, ou des rats sous terre, ou des grenouilles sous les eaux, ils n'échapperaient pas aux flèches des Scythes (*).

Ces jeux d'esprit se retrouvent chez tous les peuples, même en Chine, où les énigmes, les rébus, les charades, les calembours et jusqu'aux casse-tête chinois, firent de tout temps la distraction des esprits sérieux et des esprits frivoles. Je consultais à ce sujet un savant sinologue, M. Pauthier, et voici ce qu'il m'écrivait :

« Il y a des *énigmes* en Chine, dans l'Inde et dans la « Perse, partout, en Asie comme en Europe, et dans tou- « tes les autres parties du monde. A mon avis, tout est « *énigme* dans l'univers, et chaque jour on en voit poser « qui ne sont devinées que lorsque ceux qui les posent en « ont donné le mot.

« Pour en revenir aux Chinois, qui sont eux-mêmes en « ce moment une *énigme* pour nous, ils connaissent ce « genre d'amusement, je ne sais depuis quelle époque, « mais très-vraisemblablement depuis l'invention de leur « *écriture*, qui est, jusqu'à un certain point, une conti- « nuelle énigme. Il y a, en chinois, des *Recueils d'é-* « *nigmes* qu'ils nomment Yà-Mî : ce qui signifie *Ruses* « *de mots pour rire*. La Bibliothèque impériale doit con- « tenir un de ces livres d'énigmes chinoises.

« Les *rébus*, qui sont aussi des énigmes, sont très à « la mode chez les lettrés chinois. Un missionnaire cite « un grand qui reçut d'un lettré offensé et étala dans son « salon des *rébus* que ce lettré lui avait adressés, et qui « étaient une satire sanglante de sa conduite. »

Voici quelques exemples de ces *rébus* ou jeux de mots :

On demande quelle est la chose que l'empereur Yao *Thang* 唐 et l'ancien empereur Chun *Yu* 虞 avaient, et que cependant Yao 堯 et Chun 舜 n'avaient pas; que les dynasties de Chang 商 et de Tcheou 周 avaient, et que leurs fondateurs Tang 湯 et Wou (Wang) 武 n'avaient pas; qui se trouve dans l'ancienne littérature : Kou 古, et qui n'existe pas dans la nouvelle : Kin 今 ?

On répond : la bouche 口 *Kheou*. Elle se trouve en effet dans la composition des groupes Thang, Yu, Chang, Tcheou et dans le mot Kou; mais ne se trouve pas dans les mots Yao, Chun, Tang, Wou et Kin.

(*) Hérodote, l. IV, ch. 131.

Parmi d'autres exemples cités par M. Abel Rému[sat] (*Mélanges asiatiques*, t. II, p. 266), je me bornerai deux seulement :

Qu'est-ce qui suit un homme à cent lieues, habite av[ec] lui, n'a besoin ni de thé, ni de riz, ni de fleurs, ne cra[int] ni l'eau, ni le feu, ni les armes, et disparaît quand le so[leil] est couché (*) ?

Qu'est-ce qui est tourné vers le nord quand vous reg[ar]dez vers le midi, qui s'afflige et se réjouit avec vous (**) ?

(*) Le mot de l'énigme est l'*Ombre*.

(**) Réponse : le *Miroir*.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE SAUT DU CAVALIER

COUCHER DE SOLEIL.

chis-	rois	La	meils,	du	flots	calme,	prés,
mer	on	flé-	deux	à	et	se	les
a-	sait	Com-	vent;	ver-	bri	pour-	chait,
voy-	ré-	mis,	l'a-	me	cou-	dans	roi
ce	leils	be	l'un	Ce	dans	du	cieux
d'or	ait	monde,	au-	et	vant	tre-	Et
ve-	glo-	so-	vant,	de	nôtre;	les	beau
deux	vi-	nir	âme	de-	flam-	l'autre.	L'as-

RENSEIGNEMENTS

Malgré les *avis* que nous avons publiés à ce sujet, on s'adresse [fré]quemment à madame Raymond pour lui demander de s'occuper d'ach[ats] de tout genre; nous répétons ici que madame Raymond ne peut, à [son] grand regret, accepter les commissions qu'on lui adresse : les pers[onnes] qui lui ont demandé des *bronzes*, celles qui l'ont priée de choisir [un] trousseau et des meubles, peuvent s'adresser à une maison de comm[is]sion générale, celle de M. Mendez, rue d'Hauteville, 53.

Je ne puis envoyer M. Valladier à Marseille, mais je charge M. Sa[...] foin d'aller voir son confrère, le *jardinier de Château-Raoul*, pour [me] défendre contre les accusations dont on m'accable dans ces parages. [Je] n'ai pas répondu dans la correspondance du journal, parce que cette c[or]respondance a été supprimée par ordre supérieur; de plus, il est t[rès] difficile, quel que soit le degré de perspicacité que l'on veuille bien [me] supposer, de répondre à une lettre que l'on n'a pas reçue; il serait [plus] équitable, et plus charitable à la fois, de supposer quelque erreur [com]mise à la poste, avant de formuler une accusation de *partialité*, [qui] n'aurait aucune raison d'exister. Tous les abonnés sont égaux de[vant] mon bureau, et si j'avais reçu la demande en question (j'ignore [tout à] fait ce dont il s'agit), M. Valladier aurait emporté ma réponse. — [Le] numéro prochain contiendra deux dessins de robes de chambre qui po[ur]ront servir *pour l'avenir;* je choisirais celle que porte la figure [...] je la ferais exécuter en popeline de couleur unie, gros-bleu, brune [ou] verte, avec les broderies ou passementeries en soie noire. Je n'ose p[ro]mettre le secret de l'*engraissement* des poulardes, mais je le cher[che]. — Pris note des dessins de tricot pour rideaux et dentelles. — *Pour* [re]*lever régulièrement sa robe dans la rue*, on coud à l'intérieur de [la] jupe quatre cordons ronds fixés plus bas que le genou, à distance ég[ale] les uns des autres; on fait deux petits œillets de chaque côté de la c[ein]ture, sous le bras, on y fait passer les cordons. Il suffit de les tirer pour [que] la robe soit relevée, et de les nouer devant pour que la robe soit fix[ée]. — Quand le dessin pour rideaux au filet sera exécuté, nous le publier[ons]. — Nous avons donné tous les détails *possibles* pour exécuter la *frivol[ité]*; plusieurs personnes nous ont écrit qu'elles avaient parfaitement réussi[;] [le] dernier col en *frivolité* a même été publié d'après leur demande. — [Il] faut trouver, puis faire dessiner et graver un dessin de tapisserie pour [l'a]*meublement d'une bibliothèque;* cela ne pourra, à notre grand reg[ret,] se faire immédiatement; mais nous nous en occuperons : il faut au m[oins] deux fauteuils; je les choisirai à dossier droit, soutenu par des *mont[ants]* tournés. Les dossiers doivent être brodés comme le siége : le tra[vail] serait immense si on ne faisait pas les siéges à bandes de tapisserie [et] de velours; je choisirais ces dernières vertes : les rideaux seraient [en] reps vert; si j'avais beaucoup de temps, je broderais des bandes [pa]reilles à celles des siéges, qui serviraient à encadrer chaque panneau [de] la chambre qui serait tapissée en vert; mais comme la pièce serait [as]sévère, je ferais des bandes à *fleurs* (voir le coffre à bois n° 45, année 18[...]).

Nous avons examiné la *ceinture* en question; elle nous paraît [de]voir être plus nuisible qu'un corset, pour les poitrines délicates. C[ette] ceinture est simplement un corset très-court : le busc pèse sur l'e[sto]mac. — Le drap n'est pas de rigueur pour le costume destiné aux p[ro]menades à cheval; on peut faire ce costume en *orléans* ou alpaga [...] et doubler la jupe avec une percaline épaisse; le corsage est en fo[rme] de veste ajustée; pour l'été, on peut choisir de l'alpaga gris; chap[eau] à fond plat, en paille, ou bien en feutre; bords relevés, plume de [fai]san, ou grande plume noire.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, [...]

N° 10. DEUXIÈME ANNÉE. 2 mars 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

[DONN]ANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Barbe en application.

Ce dessin, reproduit en mousse[lin]e blanche sur du tulle de Bruxel[les], en crêpe ou florence noir sur du [tul]le noir, servira pour des coiffures, [bon]nets, chapeaux, etc.; on pourra [au]ssi l'employer pour des cravates [do]ublées avec du taffetas de couleur [...]e, et l'on broderait alors seule[me]nt les pans de la cravate. Si l'on [s'e]n sert pour une barbe, on conti[nu]e le dessin dans toute la longueur [qu]e l'on veut donner à cet objet. Les [de]ux bouts sont arrondis. Cette [ba]rbe, accompagnée de quelques [nœ]uds de ruban, composera une [jol]ie coiffure.

Ceinture brodée.

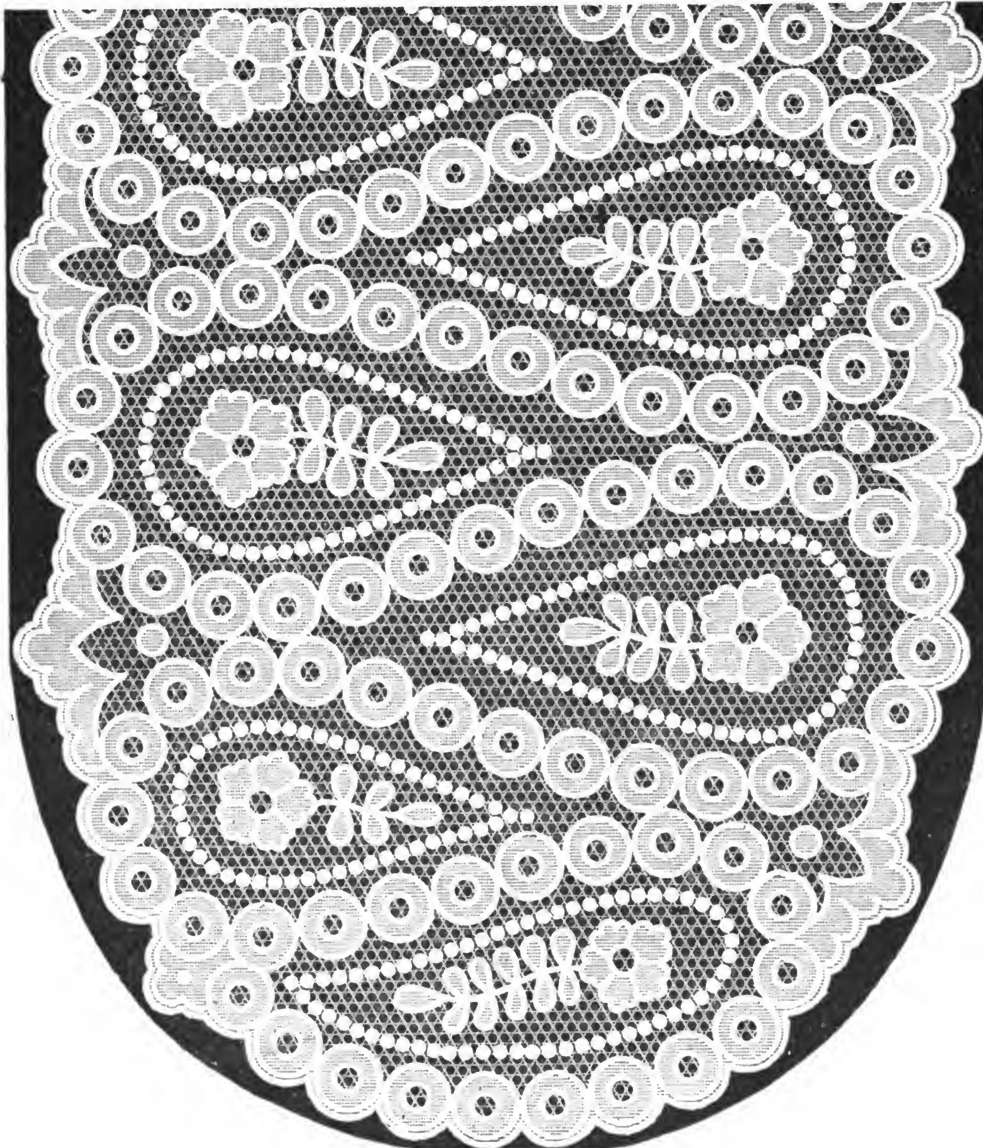
On trouvera dans le présent nu[mé]ro le dessin brodé sur les pans [de] cette ceinture au passé et en soie cordonnet. Notre modèle est en [ve]lours noir, brodé en soie noire; [on] peut broder ce dessin sur toutes [le]s étoffes. Les pans des ceintures en [ve]lours ne sont point plissés, mais [on] les diminue vers le haut en les [co]upant en biais; un large effilé ter[m]ine les pans; la boucle qui forme [le] nœud ne peut être plissée si la [ce]inture est en velours; elle est pa[re]illement diminuée à chaque bout [et] posée à plat.

Ce dessin peut aussi être brodé *sur [ch]aque couture*, réunissant les lés [d']une robe en taffetas de couleur [no]ire; si la robe est de deux cou[le]urs, on brode les bouquets avec de [la] soie pareille à la couleur la plus [fo]ncée. Les bouquets doivent être [pl]acés au bas de la jupe.

Cravate.

On emploie pour faire cette cravate du taffetas de couleur (notre modèle est cerise), un peu de taffetas noir, de la guipure noire et l'entre-deux pareil à la guipure. On met cette cravate avec les cols de toutes formes, particulièrement avec les cols *droits*, dits cols *couteaux*, avec les cols ruchés, etc.

On coupe une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur, 1 mètre 2 centimètres de longueur; on fait un ourlet de chaque côté, afin de laisser à la bande seulement 3 centimètres de largeur. — L'entre-deux de guipure a 3 centimètres 1/2 de largeur; on le place sur la bande de taffetas, que l'on borde avec un passe-poil très-fin; on coud sous le passe-poil, en la soutenant un peu, une guipure noire ayant 2 centimètres de largeur; cette guipure borde chacun des pans sur un espace de 30 centimètres, depuis leur extrémité; le reste de la bande de taffetas, étant destiné à entourer le cou, n'est point bordé de guipure. — La cravate est d'un seul morceau et se compose de la bande que nous venons de décrire; on la double avec du taffetas noir.



BARBE EN APPLICATION.

Sac tricoté.

MATÉRIAUX. — 160 grammes de laine blanche de Berlin ou grosse laine de Strasbourg; 4m,45 centimètres de ruban de taffetas ponceau, ayant 3 centimètres de largeur.

Quoique l'hiver touche à sa fin, nous publions aujourd'hui l'explication de ce sac tricoté, que l'on met dans les lits; les personnes âgées ou souffrantes ont froid aux pieds en toute saison, et nous ne voulons pas attendre l'hiver prochain pour engager nos lectrices à exécuter cet objet *confortable*. Ce sac est à coulisse; en serrant les rubans on le fixe autour des pieds, qui conservent ainsi pendant toute la nuit une chaleur salutaire.

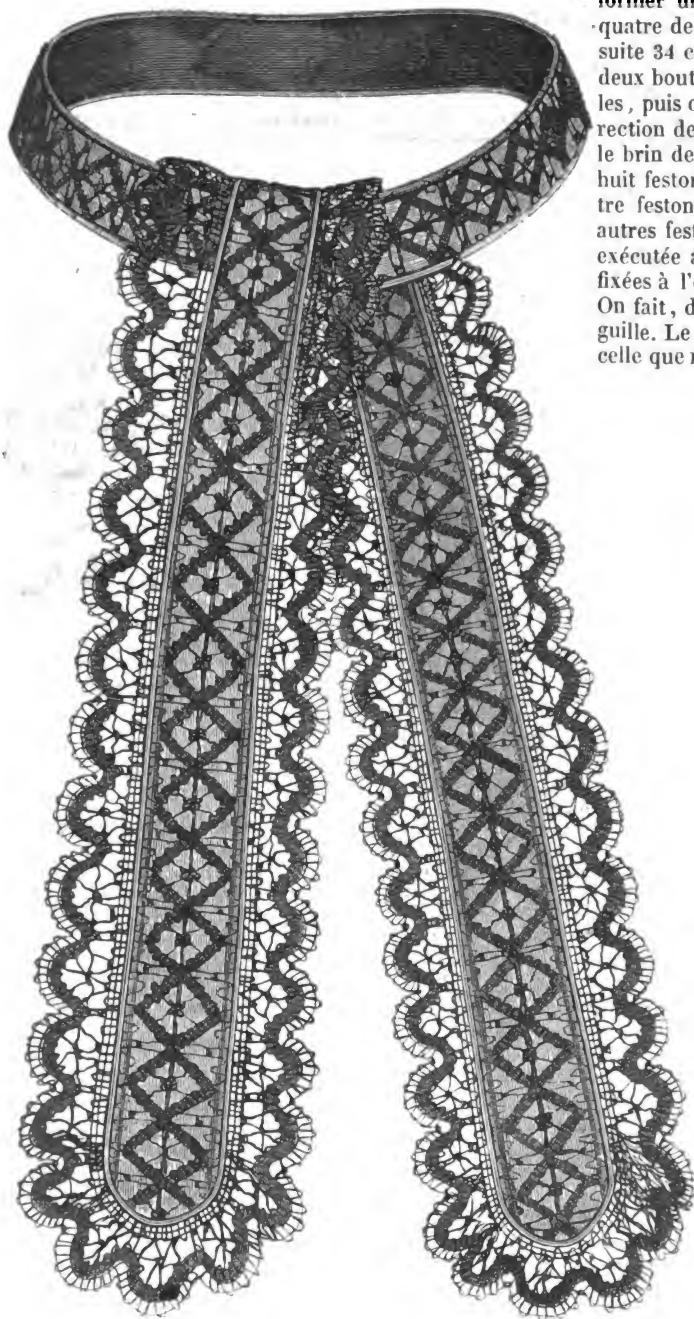
Le sac doit avoir 1 mètre de longueur, 40 à 42 centimètres de largeur; on le replie dans sa longueur, et l'on réunit les deux côtés, *de chaque côté*, en passant un ruban dans les mailles. — On prend deux longues aiguilles à tricoter, en bois, ayant 2 centimètres de circonférence, et l'on monte 48 mailles; on fait un tour à l'endroit sur ces 48 mailles, puis on commence le dessin.

1er *tour*. — Prenez une maille sans la tricoter; * jetez la laine sur

l'aiguille, — prenez une maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la tricoter *à l'envers*, — tricotez une maille à l'endroit, — jetez la laine sur l'aiguille, — prenez une maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la tricoter à l'envers, — tricotez une maille à l'endroit; recommencez depuis *. La dernière maille du tour doit être une maille prise sans être tricotée, précédée d'un *jeté* sur l'aiguille.

2e tour. — * Tricotez ensemble, à l'endroit, la maille et le jeté, — faites un *jeté*, c'est-à-dire jetez la laine sur l'aiguille, — prenez une maille sans la tricoter, comme si vous vouliez la tricoter à l'envers; recommencez depuis *.

Tous les tours sont pareils au *deuxième tour*, qui forme le dessin; il en faut 180 pour le sac. Quand ils sont faits, on démonte le travail, on le plie en deux parties égales, et l'on fait autour de cette ouverture (les deux côtés *longs* restent encore ouverts) un rang de mailles simples au crochet; sur ce rang on fait : 3 mailles en l'air, — une double bride, pour laquelle on jette trois fois la laine sur le crochet (de façon à figurer, quand cette double bride est faite, 3 mailles placées les unes au-dessus des autres), — 3 mailles en l'air, — une double bride, et ainsi de suite pour tout le tour; on passe toujours une des mailles simples du tour précédent, entre les brides doubles, qui sont séparées, en haut, par les 3 mailles en l'air. C'est dans ce tour que l'on passe ce ruban, qui sert à *serrer* le sac. — On fait ensuite un tour composé de brides simples placées dans chacune des mailles du tour précédent. — Sur ces brides on fait 6 mailles en l'air, sous lesquelles on passe trois brides du tour précédent, — 2 mailles simples, — 6 mailles en l'air, et ainsi de suite pour tout le tour. On passe, à l'aide d'un *passe-cordon*, un morceau de ruban de taffetas au travers des mailles qui se trouvent à l'extrémité des côtés *longs* du sac, de façon à réunir les deux parties du sac; on replie ce ruban sur lui-même, en haut et en bas, et on le coud solidement; on fait deux nœuds de ruban, et on les fixe au bas du sac, un de chaque côté. On passe, dans le tour composé de brides au crochet, deux morceaux de ruban (ayant chacun 1 mètre 30 centimètres de longueur), qui doivent se *contrarier*, afin de fermer le sac lorsqu'on les tire; on les noue ensemble, au bout, comme notre dessin l'indique.



CRAVATE.



No 1. — CEINTURE BRODÉE.

Plateau de lampe.

Deux dessins sont consacrés à ce modèle : le no 1 représente le plateau terminé; le no 2 indique le procédé par lequel on fronce le ruban pour former les rosettes. — On emploie, pour faire ce plateau, 2 mètres 85 centimètres de ruban de coton blanc, 72 centimètres d'effilé blanc en coton, et un peu de coton Bresson no 80.

On emploie ce coton pour froncer le ruban de coton, et former une petite *roue* ou rosette; on coud ensemble quatre de ces rosettes (voyez le dessin no 1); on prend ensuite 34 centimètres 1/2 de ruban de coton, on coud les deux bouts ensemble, on le partage en seize parties égales, puis on fronce ce ruban (le dessin no 2 indique la direction des points), de façon à former des festons en tirant le brin de coton; on coud ce cercle, qui se compose de huit festons, autour des quatre rosettes assemblées; quatre festons sont cousus *sur* les rosettes; les quatre autres festons sont rattachés aux rosettes par une barrette exécutée au point de feston; ces barrettes doivent être fixées à l'endroit où les rosettes sont cousues ensemble. On fait, dans l'intérieur de chaque rosette, un *jour* à l'aiguille. Le plateau se compose de quatre parties, pareilles à celle que nous venons de décrire. Le milieu se compose d'une rosette isolée, fixée par quatre barrettes au feston. La garniture extérieure se compose d'un effilé que l'on coud à *plat* dans le creux des festons, et que l'on soutient un peu lorsque les festons s'arrondissent. — Nous n'avons guère besoin d'ajouter que ce genre de travail peut servir pour exécuter des couvertures d'édredon, des voiles de fauteuil, des nappes de toilette, etc. Il s'agit seulement de faire un certain nombre de *carrés* pareils à celui que nous venons de décrire.

Nécessaire de travail.

L'utilité jointe à l'élégance! Telle est la devise de ce petit nécessaire, que toutes nos lectrices voudront exécuter. Ce joli nœud figure très-bien sur le côté de la ceinture, et nous nous hâtons de passer à l'explication de ce petit travail. Le dessin d'un objet et l'éloge de ses qualités sont en effet très-insuffisants, et, si nous tardions à indiquer le moyen de l'exécuter, on nous dirait : Tout cela est bel et bon, mais comment faut-il s'y prendre?

Il faut avoir 3 mètres de ruban de taffetas ayant 3 centimètres de largeur (notre modèle est en ruban gros-bleu). On brode, sur les morceaux soutenant les divers ustensiles, le petit *semé* représenté sur notre dessin; on emploie pour cette broderie, faite au passé, de la soie de cordonnet noire; chacun de ces morceaux a 40 centimètres de longueur. — La petite *ménagère*, suspendue à l'un de ces bouts, se compose de deux morceaux de carton recouverts à l'intérieur avec un taffetas blanc, à l'extérieur avec un peu de ruban pareil à celui que l'on emploie pour toute la garniture; la largeur de ce ruban est suffisante pour la *ménagère;* on met à l'intérieur deux morceaux de flanelle blanche, très-fine, pour y piquer les aiguilles; on entoure la ménagère avec un bout de cordon élastique en soie noire qui est cousu au bord du ruban brodé. — La bourse, qui sert à contenir le dé et un petit peloton, est aussi faite avec le même ruban : il en faut deux largeurs pour chaque côté. Cette bourse a 7 centimètres de hauteur, y compris la *crête* formée par la coulisse dans laquelle on passe un bout de ganse noire très-fine. L'un des côtés de la bourse est cousu au bord du ruban. — La pelote à épingles se compose de deux *ronds* en carton, dont la circonférence est assortie à la largeur du ruban; on recouvre chacun de ces ronds, *d'un côté*, avec du ruban; on les assemble en mettant à l'intérieur les deux côtés non garnis de ruban, on les coud ensemble en piquant seulement dans l'étoffe, non dans le carton. Sur cette couture même on place les épingles tout autour de la pelote, leurs pointes se rencontrant à l'intérieur entre les deux morceaux de carton. — Les ciseaux sont passés dans une boucle en cordon élastique attachée à l'un des bouts de ruban. On réunit les quatre bouts de ruban, et on les fixe sous une rosette, composée de six boucles de ruban cousues sur un *rond* en tulle roide; on y ajoute trois bouts de ruban ayant chacun 8 centimètres de longueur; on met au milieu de la rosette une toute petite boucle de ruban qui cache le point de jonction des autres boucles. Sous la rosette on coud un grand et fort crochet qui permet de la suspendre à la ceinture.

Manchette.

Cette manchette est destinée à accompagner le nœud de cravate publié dans le no 9 de l'année 1861. Pour faire cette manchette il faut prendre du taffetas noir, du ruban de velours noir *zéro*, 42 centimètres de dentelle noire, ayant 8 centimètres de largeur, — 1 mètre 12 centimètres de dentelle étroite, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, du tulle noir, du jais et des perles noires.

On prépare deux bracelets élastiques ayant la longueur nécessaire pour pouvoir y passer la main; on les couvre d'une bande de taffetas noir; on coud les deux extrémités ensemble. On coud le morceau de dentelle large (42 centimètres de longueur) avec la dentelle étroite (même longueur de 42 centimètres), de façon que les deux côtés *droits*, dits *pieds* de la dentelle, soient réunis; on place l'un des bracelets élastiques sous cette couture; on fronce la dentelle large à 2 centimètres 1/2 de distance du premier bracelet, et l'on coud sous ces fronces le deuxième bracelet. La dentelle large forme ainsi un petit bouillonné autour du poignet. — Le nœud de la manchette est pareil au nœud de cravate (voir le no 9, année 1861): le



SAC TRICOTÉ.

pans de ce nœud doivent avoir 8 centimètres de longueur, 5 centimètres 1/2 de largeur. On place le nœud sur le bouillonné, de façon à cacher la couture qui en réunit les deux extrémités. — Ces manchettes sont fort commodes pour les toilettes de voyage; les manchettes blanches étant inconciliables avec la poussière et la fumée de charbon de terre, en compagnie de laquelle il faut voyager, quel que soit le mode de transport que l'on adopte, chemin de fer ou bateau à vapeur.

MODES.

La saison est ingrate entre toutes pour traiter cet important sujet : on connaît ce qui est, et l'on ne sait pas ce qui sera. Cependant, en écoutant un peu aux portes... C'est là une vilaine habitude, condamnée à juste titre, et que nous n'oserions mettre en pratique, si le désir d'être utile à nos lectrices n'était devenu notre principale préoccupation. Aussi, quoique nous pensions que la fameuse maxime, *la fin justifie les moyens*, peut aboutir aux conséquences les plus immorales, nous avons fait taire nos scrupules dans la présente occasion, et nous avons écouté aux portes, afin de découvrir quelques-unes des décisions de la Mode. Nous n'osons affirmer que les propositions agitées au conseil soient adoptées en masse, mais enfin elles pourront mettre sur la voie des tendances futures de la Mode.

Le costume féminin se rapproche toujours davantage du style Louis XV; tous les détails des toilettes de cette époque peuvent donc être considérés comme applicables aux toilettes actuelles. La Mode, après avoir entendu les rapports des astronomes, des naturalistes et autres savants experts en météorologie, en a tiré les conclusions suivantes : « L'été prochain fera oublier l'affreuse conduite de son prédécesseur; il offrira un ciel sans nuages, des jours sans pluie, et par conséquent des chaleurs persévérantes. *Donc* les étoffes légères seront à la mode; les mousselines imprimées seront généralement adoptées, et, comme les mantelets de taffetas noir pourront être souvent trop lourds à porter, je viens au secours de mes sujettes, et je décrète l'adoption des mantelets-écharpes en mousseline pareille aux robes, ou bien en mousseline blanche. On les garnira avec des volants tuyautés, gaufrés, avec des ruches à la vieille, et, comme leur forme se rapprochera beaucoup de celle des *mantelets-douairière* du siècle passé, on mettra leurs garnitures en harmonie avec le style de ce temps. Je permets de plus que l'on ajoute un capuchon *rond* (non pas pointu) à ces mantelets, afin de pouvoir se garantir de l'action pernicieuse du serein quand on passera la soirée dans un jardin. Je décrète encore (toujours en prévision des grandes chaleurs) l'adoption des corsages décolletés *à la vierge*, recouverts de fichus et de pèlerines en étoffe pareille à la robe, ou bien en mousseline blanche. Mais, comme les savants pourraient bien se tromper (cela s'est déjà vu), je maintiens les formes susdites, en permettant de les exécuter en étoffes moins légères, telles que baréges de tous prix, taffetas léger, etc. J'ai dit. »

Ainsi que nous le répétons sans cesse, tout est permis en fait de garnitures et d'ornements. Cette tolérance de la mode fournit aux individualités l'occasion de s'accuser et de révéler leurs défauts et leurs qualités, par le choix des objets qui leur sont offerts. De même qu'Achille, oubliant ses vêtements féminins, se précipitait sur les armes, en dédaignant les parures qui les accompagnaient, on voit aujourd'hui les femmes prétentieuses, celles qui sont dévorées du désir de produire *de l'effet*, adopter les formes et les détails les plus excentriques, tandis que les femmes naturellement élégantes et sensées savent éviter les exagérations et se maintenir dans la simplicité. « La Mode le permet, » disent les premières. — « La Mode ne l'ordonne pas, » disent les secondes. On prépare en ce moment quelques toilettes de printemps; nous allons les décrire, dans l'espoir de fournir quelques *idées* à nos lectrices. Nous ne voulons pas numéroter ces toilettes en les appelant des *mises;* écrire un article de *modes* n'est pas une raison pour offenser la grammaire, et, sans être Bélise ou Philaminte, on peut essayer d'éviter les expressions condamnées par le bon goût. Nous avons vu une robe en taffetas rayé, de deux nuances bois; une bande de taffetas, pareil à la nuance la plus foncée, était placée au-dessus de l'ourlet de la jupe; elle s'élevait un peu en s'approchant des coutures réunissant les lés, décrivait une losange sur ces coutures, puis reprenait la ligne droite jusqu'à la couture suivante; elle faisait ainsi le tour de la jupe. Les manches amples étaient garnies comme la jupe; la ceinture, à longs bouts, était en taffetas pareil à celui de la bande; les boutons fermant le corsage plat étaient en taffetas de même nuance que la bande et la ceinture.

Les toilettes *simples* pour jeunes filles se composent de robes sans garniture aucune; la ceinture-écharpe relève un peu cette simplicité. Cependant les petits volants garnissant le bas de la jupe ne leur sont pas interdits, et le numéro prochain leur portera un modèle de garniture qui est élégant sans s'écarter de la simplicité qui leur est prescrite. Le taffetas noir est toujours à la mode : il est passé dans les mœurs, et les innombrables services qu'il rend en toute occasion et à tous les âges le garantissent de l'abandon. Quelques couturières, qui veulent *pousser à la consommation*, essayent, il est vrai, de le détrôner, et de le faire remplacer par des couleurs qui, en étant moins durables, sont plus avantageuses pour les fournisseurs; mais leurs efforts sont inutiles, et la robe de taffetas noir est indispensable à toutes les femmes.

On fait des taffetas à rayures noires et blanches, violettes et noires, ou bien encore à rayures de deux tons, qui auront beaucoup de succès pour les robes de printemps. Les *semés* de tous genres sont toujours en faveur. Nous donnerons bientôt de plus amples détails sur les modes de printemps.

Ce ne sont pas les *excentricités* en fait de modes qu'il importe le plus de faire connaître. Les femmes qui peuvent ou qui veulent jeter l'argent par les fenêtres n'ont pas besoin des renseignements d'une chroniqueuse plus ou moins habile: elles vont chez leur couturière, chez les fleuristes en renom, dans toutes les maisons où l'on est certain de trouver des choses, sinon toujours belles, du moins toujours chères, ce qui n'est pas un mince mérite à leurs yeux, et là elles choisissent tout le superflu qui leur est nécessaire. Tout le papillotage de mots que l'on imprime à ce sujet est donc parfaitement inutile; car les femmes qui donnent la vogue aux objets de toilette sont tout à fait indifférentes aux renseignements, lorsqu'ils confirment leur choix, et plus encore lorsqu'ils le démentent. Il nous semble donc que l'on doit s'occuper principalement des femmes qui veulent, non pas suivre la mode dans tous ses écarts et tous ses essais, mais l'imiter dans sa physionomie générale sans compromettre l'équilibre de leur budget. C'est donc principalement à celles-ci que nous consacrons tous nos efforts, et, en leur disant ce que l'on porte, nous essayons de leur enseigner ce qu'il faut faire pour suivre la mode en utilisant les objets *démodés*.

Il n'est point de femme qui ne possède au moins une robe *à disposition;* disposition funeste aujourd'hui, car on ne peut plus mettre une robe de ce genre, lors même que l'on serait en possession d'une forte dose de philosophie et de résignation, lors même que l'on n'aurait aucune prétention à l'élégance. Ces robes ont ordinairement trois volants, dont une partie rayée. On les coupe en deux, et l'on met alternativement un volant uni et un volant rayé; le volant uni est placé au bord de la jupe; on en met aussi deux unis, puis deux rayés, puis un uni, et un rayé. Tout cela est permis; car la mode est bonne personne, quoi qu'on en dise, et elle ne ruine que les têtes éventées qui sont très-disposées à se laisser entraîner. On peut même assembler deux anciennes robes, et composer, grâce à cette association, une robe à la mode. Ainsi, l'on peut faire des volants avec une robe à carreaux de deux couleurs, et poser ces volants sur une robe unie, pourvu qu'elle soit de même couleur que la couleur *domi-*



N° 2. — CEINTURE BRODÉE.

nante des volants à carreaux. Seulement il serait bon de séparer les volants par deux bandes en velours noir surmontées d'une ruche en ruban noir; on met, dans ce cas, trois volants, — une bande de velours, — deux volants, — puis encore une bande de velours. La principale objection que l'on peut faire à ces combinaisons économiques est la différence notable qui se trouve entre l'ampleur des jupes d'aujourd'hui et celle des robes qui datent de plus loin. Nous allons essayer de lever cet obstacle. Si la robe est d'une étoffe unie et sans envers, on peut faire deux lés avec un seul lé, en le repliant en biais et en coupant le lé en deux morceaux, qui ont chacun environ 20 centimètres de largeur dans le haut; lorsqu'ils sont coupés, on renverse les lés pour les assembler, c'est-à-dire que tous les côtés plus étroits forment le haut de la jupe.

Nous placerons ici quelques renseignements qui nous ont été demandés, parce que nous leur trouvons un caractère d'utilité générale qui ne pourrait pas être assez développé à l'article *Renseignements*. On ne peut faire de robe *tout unie* en mousseline, à moins qu'il ne s'agisse d'un peignoir du matin; il en est de même du barége anglais et de toutes les étoffes légères. *Une femme de trente-deux ans* n'est pas encore assez vénérable pour devoir s'interdire une robe en mousseline; mais elle doit y mettre des volants, parce que les étoffes légères, et par conséquent flasques, ne peuvent s'en passer. Le barége anglais a toutes nos sympathies, et nous le conseillons aux personnes qui veulent éviter un entretien coûteux; avec le barége anglais, on est à l'abri des ennuis d'un *repassage* continuel.

Nous trouvons qu'une robe grise et un châle long sont très-convenables pour assister à une messe de mariage; pour le dîner et la soirée, on peut choisir l'une des coiffures publiées dans l'un de nos derniers numéros; toutes ces coiffures conviennent à la circonstance. Les chapeaux de velours noir ne peuvent être portés après Pâques; on a des chapeaux de demi-saison en taffetas de couleur, tulle et dentelles noires, qui servent de transition au printemps et à l'automne, c'est-à-dire quand on quitte les chapeaux de velours, et avant de les reprendre. Le chapeau de demi-saison en crêpe et velours, en taffetas et tulle, ou crêpe, est le trait d'union entre les chapeaux de velours et les chapeaux de paille.

Quant aux manteaux et mantelets de printemps, il serait impossible d'en parler pertinemment dès aujourd'hui; on sait seulement que tous les vêtements de ce genre seront immenses. Nous publierons les formes les plus nouvelles, dont les modèles nous seront fournis par les meilleures maisons de Paris.

Les petits garçons portent toujours pour coiffure le chapeau *Tudor* à plumes; ils quittent ce chapeau vers huit ans, et le remplacent par une casquette en velours ou bien en paille, selon les saisons, afin de se conformer à la mâle simplicité qui leur commande de répudier les plumages de toutes sortes. Les petites filles portent le même chapeau et le conservent plus longtemps; elles le quittent quand elles deviennent des jeunes filles, c'est-à-dire vers douze ou treize ans. La blouse et le pantalon de même étoffe conviennent pour les petits garçons qui ont atteint l'âge de huit ans. Jusqu'à cet âge, ils portent les costumes de fantaisie : veste de *zouave* et jupe pareille, ou bien jupe et chemise *russe* bouffante. Vers onze ans, on met des vestes aux jeunes garçons, mais non pas des vestes *zouaves* : celles-ci ne peuvent être portées qu'avec une jupe, lorsqu'on n'a pas l'honneur de faire partie de ce corps célèbre.

E. R.

Post-scriptum. On fait des taffetas quadrillés pour robe de printemps qui sont d'un effet charmant; ainsi un carreau noir se trouve encadré entre quatre raies blanches; la crudité produite par la différence de ton est adoucie par un dessin noir très-léger jeté sur les raies blanches; au milieu du carreau noir se trouve un petit bouquet chiné représentant des roses entourées de leur feuillage. Cette combinaison est aussi fort jolie en marron et blanc, violet et blanc, bleu bluet et blanc, et

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas gris foncé, ornée de cinq volants, couvrant un espace de 60 centimètres; cachemire de l'Inde long, à larges rayures; chapeau en taffetas noir, orné de ruban groseille, d'une plume de même couleur, et de dentelles noires.

Robe en popeline verte; le bas de la jupe est garni avec deux rangées de losanges, formées par un treillage de velours noir; le corsage est à ceinture et à revers; une losange en velours noir est placée sur chaque revers; deux losanges sont placées sur le devant de la manche, qui est ample; la ceinture, à longs bouts, est pareillement ornée de losanges, dont les dimensions diminuent vers le haut des pans; les losanges des revers sont aussi plus petites que celles qui garnissent le bas de la jupe.

Costume de petit garçon; jupe en reps de laine noire; par-dessus à manches, pareil à la jupe, garni d'une bande en velours groseille; sous ce par-dessus, que l'enfant porte *à la ville*, on lui met une chemise *russe* bouffante en cachemire de couleur; toque *Tudor* en feutre noir, garnie d'une plume noire.

N° 1. — PLATEAU DE LAMPE.

N° 2. — APPARTENANT AU PLATEAU DE LAMPE.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme CARPENTIER Rue Louis le Grand.

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE r. Hauteville, 33 à Paris.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT.

II.

Nos lectrices trouveront quelquefois, dans le courant e ces lignes, des détails qui leur sembleront puérils, ous les prions de vouloir bien se souvenir que ces lignes épondent à des questions qui nous nt été adressées, que l'on a renouelées avec instance, et qui, vu leur ombre, ont acquis à nos yeux une ertaine importance. Nous cédons, en crivant ce que tout le monde sait, au œu d'une imposante majorité, et nous rions la minorité de vouloir bien upporter avec indulgence les conséuences de ce vœu, qui émane d'une utorité à laquelle notre époque défère ı toute-puissance, c'est-à-dire de la ıajorité.

On envoie des cartes de visite, nonculement au jour de l'an, mais aussi n retour des *lettres de faire part*, oit qu'elles annoncent un mariage, ne naissance, ou bien un décès. Si ependant ces lettres de faire part, nprimées au nom de plusieurs memres d'une même famille, et adressées ı toutes les personnes de leur conaissance par chacune des personnes ommées dans ces lettres, ont été enoyées par un homme, une femme 'en accusera pas réception par l'envoi e sa carte; elle doit toujours l'enoyer, au contraire, lorsqu'elle conaît l'une des femmes qui figurent ans la lettre *de faire part*, et la arte est adressée par elle à la femme ui lui annonce un événement imporınt survenu dans la famille dont elle iit partie. On doit envoyer les *lettres e faire part* à toutes les personnes ue l'on connaît; un oubli, une négligence, seraient considérés à juste tre comme une offense. Dans les evoirs imposés par l'état de société, ı corrélation entre la cause et l'efıt se trouve modifiée en un sens inerse de ses lois ordinaires : on attache 'autant plus d'importance à l'accomlissement d'une obligation imposée ar les usages, que cette obligation est lus légère et plus facile à remplir. ette inconséquence apparente est fort ɣgique au fond : si l'obligation paraît roir trop peu d'importance pour u'on s'y soumette, les autres en conluent avec raison que l'on attache ne importance moindre encore à leur pinion, et que l'on préfère le risque les blesser à l'ennui très-léger de mplir envers eux un devoir de soété. — Si une femme reçoit une *lete de faire part*, à elle adressée par ı homme qui figure au nombre de s amis, elle peut lui écrire un billet condoléance ou de félicitations, sen la circonstance; les différents egrés d'intimité règlent toutes ces uances légères.

Les hommes doivent envoyer des rtes de visite, le jour de l'an, chez us les hommes et chez toutes les mmes qu'ils connaissent. Ce sont néralement les plus jeunes qui *comencent:* ceux qui ont reçu ces cartes répondent immédiatement par un ıvoi semblable, et, comme nous le sions tantôt, rien ne serait plus blesınt que de se trouver l'objet d'une nission dans cette circonstance. Ce nt les omissions de cette nature qui nt naître les petits ressentiments; il y a qu'un pas de ceux-ci à la malillance la plus dangereuse, et l'on saurait éviter trop soigneusement péril d'avoir des ennemis. Il arrive alheureusement trop souvent que, algré toutes les précautions, malgré s marques d'une bienveillance natulle et constante, on ne peut éviter ce danger, parce que on rencontre des âmes basses et envieuses, dont l'irritaon est d'autant plus intense qu'elle a moins de sujet 'être avouée, et qu'elle ne trouve aucune raison pour se ıanifester. Mais l'on a, dans ce cas, la consolation de 'avoir point provoqué avec légèreté et témérité la mal-



NÉCESSAIRE DE TRAVAIL.

veillance dont on se trouve l'objet, et de ne lui avoir fourni aucune raison plausible pour s'exercer.

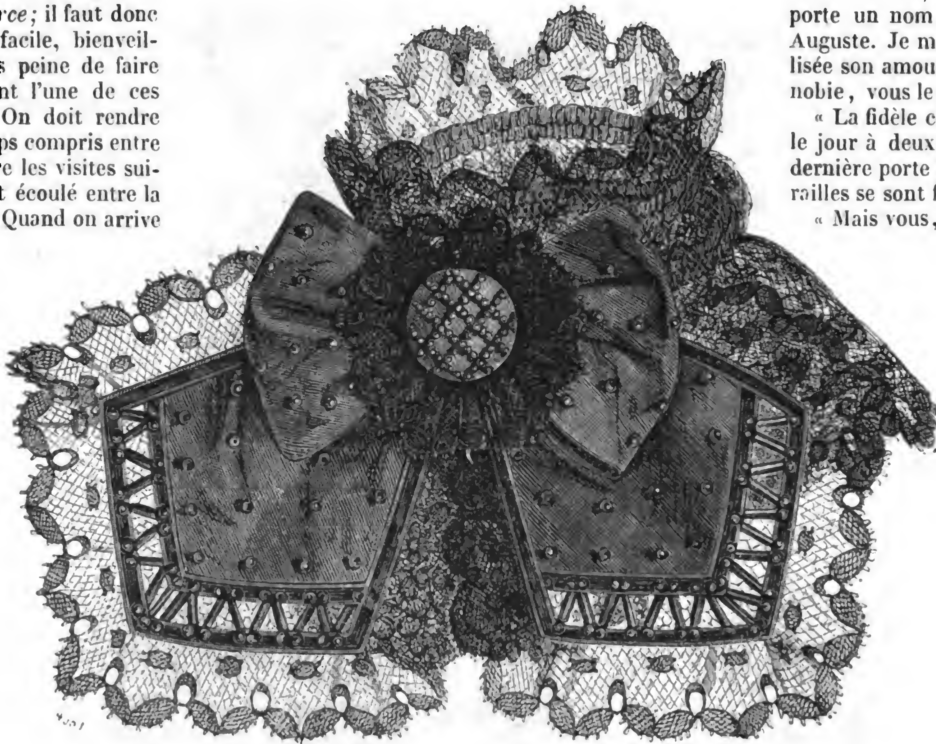
Les femmes envoient également des cartes de visite, à l'époque du jour de l'an, chez les femmes qu'elles connaissent; leurs obligations sont pareilles à celles que nous venons d'énumérer. Lorsqu'on porte soi-même des cartes de visite, et qu'on les dépose chez la personne que l'on était venu visiter, si cette personne est absente ou qu'elle ne puisse recevoir, on plie la carte, pour indiquer que l'on était venu avec l'intention de voir cette personne, et que la carte n'a pas été *envoyée*, mais *apportée*. On pliait, il y a quelque temps, l'un des coins de la carte; cette mode est abandonnée aujourd'hui, et la carte doit être pliée dans sa largeur sur l'un des côtés. Il est difficile de découvrir la véritable raison de ces petites modifications dont on ne connaît jamais la source, et auxquelles on se soumet sans les discuter. Peut-être cette modification est-elle due en partie à l'usage de placer l'indication de la rue et du numéro de la maison que l'on habite au bord de la carte de visite, dans l'un de ses coins; le bout de la carte, plié sur l'adresse, était facilement déchiré, et il peut être gênant de ne pas avoir cette adresse, qui, du reste, ne doit pas figurer sur des cartes féminines. On peut avoir de nombreux motifs, relatifs à des affaires de toutes sortes, qui rendent la connaissance de l'adresse d'un homme tout à fait indispensable; ces motifs n'existent pas lorsqu'il s'agit d'une femme, et les femmes qui exercent une profession mettent seules sur leurs cartes l'indication de leur domicile; les autres femmes sont dispensées de ce soin, puisque cette indication figure sur les cartes de leurs maris. — Les cartes de visite sont sujettes aux variations de la mode comme tous les détails de l'existence. On a eu des cartes de visite *mousseline*, *porcelaine*, etc. Aujourd'hui les plus élégantes sont imprimées sur une sorte de carton, ou papier *Bristol*, très-fort, non glacé. On peut mettre au-dessus de son nom les armoiries de sa famille, quand elles sont bien authentiques : tout mensonge sur ce point est du plus mauvais goût. Il en est de même de la particule et des titres de noblesse; il n'est point permis de prendre ce qui ne nous appartient pas, et l'on s'expose, par un motif de pure vanité, à la pitié des gens sensés, au mépris des honnêtes gens, et enfin, depuis quelque temps, aux poursuites de la justice; tout cela ne vaut pas, en vérité, le sot plaisir de s'affubler d'un faux titre. Nous ajouterons que, si la femme seule possède un titre et des armoiries, elle ne doit pas les placer près du nom bourgeois de son mari; ce nom est devenu le sien, c'est le seul qu'elle doive porter, et il n'y a pas plus de raison pour lui adjoindre son propre nom, que pour l'accompagner du nom d'une aïeule ou d'une bisaïeule, décoré d'une particule. Les cartes de visite ne sont pas des arbres généalogiques: elles servent à représenter une personne, et non les alliances d'une famille. De plus, le soin de mentionner une particule ou bien un titre que l'on ne porte plus indique une faiblesse vaniteuse, qui ne trompe personne. Cet usage, en effet, n'est pas général, et, lorsque l'inverse a eu lieu, lorsqu'une femme a échangé un nom bourgeois contre un nom aristocratique, nous voyons qu'elle se garde soigneusement de joindre le nom qu'elle ne porte plus à celui qui est devenu le sien. On ne peut, en conséquence, garder le moindre doute sur les motifs qui déterminent *madame Martin* à ajouter sous ce nom *née de Courville;* car *madame de Courville* n'ajouterait point qu'elle est *née Martin*. Ces puérilités n'augmentent pas la considération que l'on veut inspirer; elles la diminuent, au contraire, dans l'esprit des personnes sensées, et c'est là un résultat qu'il importe d'éviter. On comprend difficilement l'importance que l'on attache depuis quelque temps à ces faux semblants d'aristocratie. Quand on possède réellement une particule et un titre, on ne peut les supprimer sans affectation; autant vaudrait retrancher une partie de son nom. Mais l'usurpation d'une particule et d'un titre semble inconcevable dans un pays comme la France, à une époque où ces signes de distinction ne représentent plus aucun avantage sérieux.

Cette faiblesse a pourtant pris des proportions si grandes que la loi a dû intervenir pour régler les droits de tous, et interdire les noms et les titres de fantaisie,

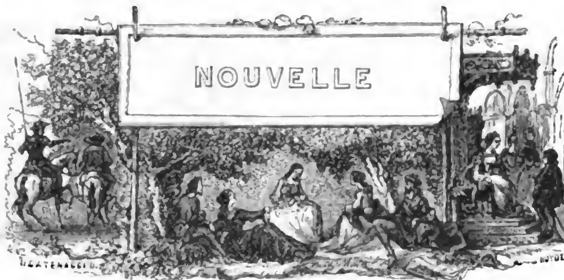
qui donnaient à la société l'apparence d'un bal travesti.

Les obligations imposées par la société sont nombreuses, minutieuses, ennuyeuses même ; mais il faut s'étudier à les remplir sans laisser percer la contrainte que l'on s'impose, parce que ces obligations règlent les rapports des hommes, et parce que l'on ne peut demander à la société les avantages qu'elle comporte, sans acquitter la dette que l'on contracte envers elle. La société ne *donne* pas, elle *échange*, et voilà pourquoi, sans doute, on a appelé les relations du monde un *commerce;* il faut donc s'appliquer à rendre ce commerce égal, facile, bienveillant, et exact dans tous ses détails, sous peine de faire banqueroute à la société. Les visites sont l'une de ces obligations, et non la moins onéreuse. On doit rendre une première visite dans l'espace de temps compris entre les huit jours qui la suivent ; on met entre les visites suivantes un intervalle égal à celui qui s'est écoulé entre la visite rendue et celle qui a suivi celle-ci. Quand on arrive dans un salon, la femme assise près de la maîtresse de la maison cède cette place à la nouvelle venue ; c'est une obligation à laquelle on ne peut manquer si l'on sait vivre, et dont on ne peut se dispenser que dans le cas où la nouvelle venue serait beaucoup plus jeune que la femme placée près de la maîtresse de la maison. S'il y a un cercle autour de celle-ci, les femmes réunies dans le salon se lèvent pour saluer la femme qui vient d'entrer ; celle-ci les saluera de la même façon, si elles se retirent avant elle. On ne se lève pas pour saluer un homme ; la maîtresse de la maison, seule, pourra faire quelques pas au devant de lui s'il est âgé, et s'il faut s'occuper de le placer convenablement. Depuis quelque temps, il se glisse dans la société quelques nuances qui prouvent un manque absolu d'éducation. Aujourd'hui *ce n'est plus la naissance, c'est la seule richesse qui fait la différence...* aux yeux de quelques personnes. Ainsi les femmes qui sont venues en voiture dans leur voiture salueront à peine celles qui ne jouissent pas de cet avantage inestimable, et leur accorderont tout au plus un petit signe de tête bref et saccadé. Quelques femmes ont la simplicité de s'affecter de ces manières, que nous appellerons les *petits airs*, en opposition avec les *grands airs*, dont on a dénaturé le sens depuis que l'on en a perdu la tradition. Le *grand air* était l'air parfaitement noble, c'est-à-dire parfaitement poli avec tout le monde ; on disait, en effet, *poli comme un grand seigneur*, et l'on ne saurait trop citer cet axiome à ceux qui sont dévorés du désir de paraître *nobles.* Quand les grands seigneurs voulaient être impertinents (ce qui leur arrivait quelquefois), ils se gardaient bien d'être grossiers ; ils exagéraient à dessein les marques de leur politesse, et embarrassaient, par cette exagération même, ceux auxquels ils s'adressaient. Nous n'avons pas le projet d'excuser ces façons : sous quelque forme qu'elle se produise, l'impertinence est toujours sotte ou cruelle. Nous voulons rappeler seulement à ceux et à celles qui veulent la pratiquer aujourd'hui, qu'ils ne savent pas faire une distinction suffisante entre l'impertinence et la grossièreté : la première est le défaut des méchants cœurs, mais elle peut s'allier au savoir-vivre ; la deuxième est le vice des natures peu élevées, et dénote toujours l'ignorance complète des devoirs réciproques qui sont imposés par les notions les plus élémentaires de la politesse. La grossièreté, en un mot, est le défaut des parvenus, des gens gonflés par une prospérité récente, des familles enrichies, quand elles n'ont pas su mettre leur éducation en rapport avec leur richesse. Ces personnes ignorent que toute supériorité, à quelque degré social qu'elle appartienne, entraîne forcément des devoirs proportionnés à son importance, au lieu d'affranchir des obligations, qui sont égales pour tous les membres de la société. Elles manifestent cette ignorance dans toutes les occasions : on les voit faire *bande à part* et se réunir *entre millions;* elles ne savent pas saluer ; elles parlent haut ; elles rient à gorge déployée lorsqu'elles se trouvent dans une réunion, lors même qu'elles assistent à l'exécution d'un morceau de musique ; elles manquent enfin à toutes les règles du savoir-vivre, et, croyant que leur propre importance les dispense de suivre ces règles, elles s'en écartent. Mais, en pensant se mettre *au-dessus* de ces obligations, elles se placent en réalité *au-dessous ;* car ces obligations sont égales pour tout le monde, et l'on ne saurait y contrevenir sans avouer que l'on est aveuglé par l'ignorance la plus impardonnable : celle qui implique une mauvaise éducation, la sécheresse du cœur et l'insuffisance de l'esprit.

Quelques jeunes filles ont aujourd'hui un tort, sur lequel nous reviendrons et que nous allons seulement indiquer : elles ont une attitude assurée, une conversation tranchante, que l'on doit attribuer en partie à la fréquentation de certains *cours*, dans lesquels les jeunes filles apprennent, sans doute, beaucoup de choses utiles, mais où elles *désapprennent* quelquefois les choses indispensables. On les habitue à parler en public, à improviser des définitions, à résoudre des problèmes géographiques et historiques. L'instruction est une belle et bonne chose, mais il n'est pas nécessaire de lui sacrifier les façons douces et polies, la modestie dépourvue d'affectation ; et l'on est condamnable de ne pas concilier les soins donnés à l'intelligence avec les devoirs de la société. E. R.



MANCHETTE PAREILLE AU NŒUD DE CRAVATE DU N° 9.



LES TROIS BONHEURS DE CLAIRE.

II.

Depuis huit jours mademoiselle Claire Devillars habitait chez madame Salviados, lorsqu'elle reçut, dans la chambre des études, une visite de madame Dodémont.

Cette dame entra d'un air majestueux, tenant, comme un sceptre, sa cravache en main ; ses trois chiens la suivaient.

Claire se leva pour la recevoir, et madame Dodémont s'installa royalement sur le siége qu'elle lui présenta, tandis qu'Aimée s'empressait de mettre un tabouret sous les pieds de sa tante.

« Mademoiselle Devillars, » dit madame Dodémont avec le plus gracieux de ses sourires en cœur, « je suis venue vous voir chez vous, pour que nous fassions plus ample connaissance. C'est bien le moins qu'on ne reste pas étrangers les uns aux autres, lorsqu'on est destinés à vivre sous le même toit. »

Claire s'inclina.

« Moi, mademoiselle, » ajouta madame Dodémont, en levant les yeux au ciel et en portant une main à son cœur, « moi, j'ai perdu un époux que je pleurerai toute ma vie. Voici bientôt cinq ans que je porte son deuil. Tout ce que j'aime porte son deuil. » Ici, elle tendit vers ses chiens noirs une main tremblante d'émotion. « Nous le porterons jusqu'à notre dernier soupir. »

Madame Dodémont, en prononçant ces mots, poussa un profond gémissement, auquel ses trois chiens répondirent par un gémissement pareil. « J'ai aussi perdu l'opulence et la haute position sociale dont je jouissais. Je ne les regrette pas auprès de ma sœur, qui abrite mes infortunes sous les ailes de son amitié ; mais j'ai une fille, mademoiselle, une fille bien-aimée, qui vit loin de moi. A la mort de mon époux, de riches parents ont désiré l'adopter ; pouvais-je m'opposer à son bonheur ?..... J'ai donc sacrifié mon amour maternel, et ne la vois plus que rarement, même lorsque je suis à Paris, qu'elle habite toute l'année : de sorte que je n'ai d'autres consolations, dans le solitaire chemin de ma vie, que la tendresse de ma sœur, de sa fille, et des trois fidèles amis que voilà. »

Madame Dodémont exhala un second gémissement, qu[i] fut répété en chœur par les trois chiens.

« Pauvre Pomaré ! » continua-t-elle en caressant [la] tête de celle-ci, « elle a connu mon mari, elle se souvie[nt] de lui.

— Pomaré ! » dit Claire en souriant, « vous appel[ez] votre chienne Pomaré ?

— Dans notre famille, » reprit madame Dodémont [en] se redressant, « tout ce qui me touche particulièrem[ent] porte un nom souverain. Mon époux s'appelait Cé[sar-]Auguste. Je me nomme Artémise, reine qu'a immor[ta]lisée son amour conjugal, et ma fille a nom Zénobie. Z[é]nobie, vous le savez, fut reine de Palmyre.

« La fidèle compagne que je nomme Pomaré a don[né] le jour à deux Majestés, Soulouque et la Begum. Ce[tte] dernière porte le titre de la reine d'Oude, dont les fun[é]railles se sont faites il y a trois ans à Paris.

« Mais vous, mademoiselle, vous avez aussi un no[m] qui décèle une noble origine. Celui [de] Villars est célèbre dans notre histoire.

« Sans doute, vous souffrez com[me] moi des caprices de la fantasque f[or]tune, et c'est elle qui vous a réduit[e à] accepter une place de gouvernante, e[m]ploi très-honorable d'ailleurs, » ajou[ta-]t-elle avec un mouvement de tête pl[ein] de condescendance, « mais pour leq[uel] vous n'étiez point faite assurément.

— Vous vous trompez, madame, » [dit] Claire avec simplicité.

« Je n'ai point l'avantage d'apparte[nir] à l'illustre famille dont vous parlez. [Ma] mère était la fille d'un cultivateur a[isé] qui lui fit donner de l'éducation. M[on] père était un employé sans fortune, [et] sa sœur, la seule parente qui me res[te,] vit d'une petite rente qui suffit à pei[ne] à ses modestes besoins.

« Ma position actuelle n'est donc [ni] au-dessus ni au dessous de ce qu'il ét[ait] raisonnable pour moi d'ambitionner. »

Les coins de la bouche de madame Dodémont se ba[is]sèrent dédaigneusement en entendant cette déclarati[on] noble et franche de la jeune fille, et elle laissa tomb[er] la conversation.

Claire, qui devinait parfaitement l'impression fâcheu[se] qu'avaient produite ses loyales paroles, n'osa la relever.

Aimée lut sans doute quelque chose de triste dans [les] yeux de son institutrice ; car elle passa tout doucem[ent] derrière la chaise de la jeune fille, et, montant sur les ba[r]reaux pour se grandir un peu, elle entoura le cou [de] Claire de ses deux petits bras en lui appuyant ses lèv[res] roses sur la joue.

Quelques minutes après, madame Dodémont se lev[a,] salua de l'air le plus aristocratique qu'elle put trouver, [en] pesant avec affectation sur la première syllabe du nom [de] la jeune institutrice : « A l'avantage de vous revoir, m[a]demoiselle de — Villars, » dit-elle en glissant le pie[d;] puis, faisant claquer sa cravache : « Allons, en ava[nt] Soulouque ! laissez passer les dames, monsieur ; Poma[ré,] la Begum, allons donc, en avant ! » et elle sortit thé[â]tralement comme elle était entrée.

Claire, restée seule avec la petite fille, la prit sur [ses] genoux et l'embrassa tendrement. Ces deux natures sympathiques étaient déjà nécessaires l'une à l'autre. A[i]mée n'aurait pu passer un jour sans son institutrice. Ap[rès] sa mère, c'était la personne qu'elle aimait le plus [au] monde.

De son côté, ma mie Claire, c'est le doux nom d'a[mi]tié que madame Salviados avait donné à la jeune fille, [ma] mie Claire se sentait attachée de tout son bon et no[ble] cœur à cette aimable enfant.

Chère petite ! qui ne l'eût tendrement aimée ? Il [ne] pouvait y avoir au ciel d'ange plus beau et meill[eur] qu'elle.

Pendant toute l'année qui s'écoula ensuite, Claire n'[eut] jamais à s'apercevoir que l'enfant lui eût désobéi [une] seule fois, ou qu'elle eût causé la moindre peine à qui [que] ce fût. Son cœur était si tendre, sa bienveillance si un[i]verselle, que, même en courant dans le jardin, elle [se] détournait pour ne pas marcher sur un ver.

Si laid que fût un animal, il ne lui inspirait auc[une] répugnance, puisque, disait-elle, le bon Dieu l'a f[ait] ainsi ! Elle n'avait aucune frayeur puérile, et examin[ait] aussi curieusement le travail d'une araignée que les ai[les] d'un papillon. Elle aimait tant les fleurs qu'en pass[ant] à côté d'elles elle retenait sa robe sur les côtés pour [ne] pas les froisser. Avec quelles précautions elle se b[ais]sait pour respirer leur parfum ou les embrasser ! « Il [me] semble qu'elles me sourient, » disait-elle à sa mère. E[lle] dansait et chantait toujours ; mais un mot un peu b[rusque] voilait tout de suite de grosses larmes son beau regard, [et] les larmes roulaient pressées sur ses joues comme les p[er]les d'un collier dont on aurait rompu les fils, et cela, sa[ns] qu'on entendît sortir un sanglot de ses lèvres, un soupir [de] sa petite poitrine. Elle se contenait de peur d'affliger. p[ar] son chagrin, ceux qui avaient cru nécessaire de lui fai[re]

le réprimande. Un mot de bonté, une caresse, un éloge, rendaient radieuse. Elle voulait que toujours on fût ntent d'elle. Lorsqu'elle jouait avec d'autres enfants, s'il levait quelques contestations, et que les apparences fussent contre Aimée, on était toujours sûr, en examinant bien question, qu'elle n'avait aucun tort, et cependant elle laissait gronder plutôt que d'accuser les autres.

Lorsque ses leçons la fatiguaient, ou lorsqu'elle aurait éféré jouer encore, on voyait qu'elle faisait tous ses orts, soit pour ramener son attention, soit pour se mettre à l'étude de bonne grâce.

Elle apprenait toutes choses avec une facilité surprenante, et, pourvu que ses maîtres eussent soin de lui donner leurs leçons dans un langage simple, naturel, et non arré de grands mots et d'emphase, comme le font quelques professeurs qui ont plus de souci de briller que d'être compris, on était sûr que son intelligence et sa bonne onté les seconderaient merveilleusement.

Aimée excellait surtout à mettre sa tante en belle humeur; et la chose n'était pas toujours facile, surtout lorsque Leurs Majestés Pomaré, Soulouque et la Begum avaient vapeurs, ce qui, au dire de madame Dodémont, leur ivait souvent.

Je ne sais où cette enfant avait été chercher le secret des nces délicates et charmantes qu'elle mettait dans sa nduite avec chacun... Où elle avait été les chercher? ais dans les exemples admirables que lui donnait madame Salviados.

Ah! l'on s'apercevait bien qu'Aimée n'avait jamais itté sa mère : sa mère, la lce exquise dans la bonté; mère, qui portait le ciel ns son cœur, et qui donnait ous ceux qui l'approchaient e vision des béatitudes éternelles.

Vers la fin de cette année nt nous parlons, il se fit ns le caractère d'Aimée elques changements qui amenèrent madame Salviados. délicieux babil de l'enfant tait plus intarissable. Elle it des moments de rêves vagues pendant lesquels doux yeux bleus se voilent; ses joues, si délicament rosées, devenaient pâles, et, lorsqu'on lui demandait le sujet de son silence, son immobilité subite, elle le savait pas.

Un jour, par exemple, madame Salviados, Claire et mée descendirent ensemble grand matin au jardin. s dames voulaient ellesmes cueillir des fleurs pour ner les vases du salon. Le rle sifflait délicieusement ns les grands arbres, les oiux gazouillaient sur toutes branches, et les rayons du eil, pénétrant à travers le illage touffu des marronrs, venaient inonder d'une ude lumière dorée les fleurs roses d'un bel arbre de lée, en même temps que celles du petit jardin d'Aimée, qui les considérait tristement.

« Pourquoi ne chantes-tu point, pourquoi ne sautes-tu nt, ma fille? Cela ne t'amuse donc plus de cueillir des rs?

— Si, maman; seulement, en voyant briller toutes ces les perles d'eau qu'on appelle la rosée, je pensais... » née hésita, et regarda sa mère avec ce regard mélanique et doux qui l'attristait tant.

« Eh bien! mon enfant, » reprit sa mère.

« Je pensais, » répondit l'enfant, « que peut-être les ges avaient pleuré, et que leurs larmes étaient tombées mes fleurs. »

Madame Salviados et Claire échangèrent un regard in d'anxiété, et la mère embrassa tendrement sa fille, expliquant avec simplicité ce qui produisait la rosée.

Mais quelle charmante et poétique idée avait eue cette fant!

« Attachons-nous, ma mie Claire, » dit ensuite avec stesse madame Salviados, pendant qu'Aimée courait devant elles, « attachons-nous à ne pas exalter sa sensibilité. ur la garder avec nous sur la terre, il ne faut pas que son e s'éveille trop tôt. Présentons-lui toutes choses de la nière la plus calme, la plus positive possible. Ma mie ire, » ajouta-t-elle avec un accent profondément ému, 'ai peur que Dieu ne s'aperçoive bientôt qu'un de ses ges lui manque au ciel. » La jeune fille courba la tête; e ne trouvait rien à répondre; la même crainte était ns son cœur.

Le mois de mai jetait ses enchantements sur les riantes campagnes de la Ferté-Milon. On eût dit qu'au milieu des vertes prairies, émaillées à profusion de blanches marguerites et des fleurs jaunes du *coucou*, l'Ourcq promenait avec plus de coquetterie que jamais ses eaux abondantes et limpides entre les deux rangées de peupliers qui bordent ses rives.

Madame Salviados faisait faire à Aimée de fréquentes excursions dans les champs. Un jour, elle proposa une promenade aux ruines d'un château qui se dressait, au temps jadis, sur une petite éminence à quelques pas de la ville.

Ce projet fut accueilli avec enthousiasme. Aimée se promettait de moissonner toutes les fleurs qui se trouveraient sur son chemin, pour en faire des couronnes aux trois dames. Elle se faisait fête aussi d'en orner le cou de Soulouque, de la Begum et de Pomaré.

Madame Dodémont y voyait une partie de plaisir pour ses chiens, et Claire pensa que peut-être elle pourrait entrevoir la chère maisonnette où elle était née, et le haut des arbres que sa mère avait plantés dans le petit verger.

Les chevaux attelés piaffaient dans la cour lorsqu'on annonça M. Luc del Merimas.

Madame Salviados fit un cri de surprise et de joie. C'était le fils de l'ancien associé de son mari au Brésil. Elle l'avait connu tout enfant, elle l'avait fait sauter sur ses genoux, elle avait été l'amie de sa mère. On peut juger de l'accueil qu'il reçut.



ELLE ENTOURA LE COU DE CLAIRE DE SES DEUX PETITS BRAS EN LUI APPUYANT SES LÈVRES ROSES SUR LA JOUE.

M. del Merimas, ayant perdu ses parents, se trouvait à vingt-cinq ans maître d'une immense fortune. Il l'avait liquidée avant de quitter le Brésil, et venait se fixer en France. Son intention était de planter définitivement sa tente à Paris; mais d'abord ce jeune homme voulait connaître minutieusement sa patrie d'adoption, et il l'explorait en touriste, accompagné d'un seul domestique. En revenant de Neuilly-Saint-Front, il s'était arrêté pour admirer une superbe propriété qui se trouvait sur sa route, et qu'un paysan qu'il interrogea lui dit appartenir à une dame brésilienne qu'on nommait madame Salviados.

Enchanté de cette rencontre, il n'avait pas hésité à venir renouveler connaissance avec une personne dont il avait gardé, disait-il, le plus cher souvenir.

Madame Salviados proposa sur-le-champ à M. del Merimas de passer quelques jours aux Eaux-Vives, ce qu'il accepta avec empressement.

« Vous voudrez donc bien commencer par être de notre partie champêtre, » lui dit-elle gaiement. « Nous allions partir lorsqu'on vous a annoncé. Je vous emmène, mon cher Luc. »

L. Agimont.

(*La suite prochainement.*)



ARTICLE ÉNIGME.

Suite.

Dans l'ancienne Égypte et même en Éthiopie, les énigmes étaient en grand honneur, et à les deviner s'attachait un grand intérêt, puisqu'il ne s'agissait pas moins que de villes ou provinces dont le vaincu devait abandonner la possession au vainqueur.

C'est dans une de ces luttes d'esprit que le roi d'Éthiopie proposa au roi d'Égypte Amasis, comme question à résoudre, *de boire toute l'eau de la mer*. Amasis, après avoir consulté Bias, l'un des sept sages de la Grèce, lui répondit: « Qu'il fallait d'abord, pour empêcher l'accroissement de cette masse d'eau, qu'Amasis détournât le cours des rivières et des ruisseaux qui versent leur tribut, qu'alors il boirait la mer. » Il fut victorieux.

Homère, malgré son génie (et même probablement à cause de ce génie), ne réussit pas à deviner la réponse énigmatique que lui firent des pêcheurs qu'il interrogeait sur le résultat de leur pêche. Voici leur réponse, telle qu'Hérodote la rapporte: « Nous avons jeté ce que nous avons pris, et nous emportons ce que nous n'avons pu prendre (*). »

Salomon, qui sut deviner les énigmes que la reine de Saba était venue lui proposer, était entré en lutte avec son voisin Hiram, le roi de Tyr, très-habile en fait d'énigmes que ces deux rois se proposaient réciproquement. D'après Flavius Josèphe, qui cite ses autorités, Hiram fut d'abord vaincu dans ces joutes d'esprit, et dut payer des sommes considérables à Salomon; mais, plus tard, le plus jeune des fils du roi de Tyr, nommé Abdémon, doué d'une grande perspicacité, parvint non-seulement à deviner celles qu'envoyait Salomon, mais à faire rentrer dans le trésor de son père plus d'argent que Salomon n'en avait reçu (**).

C'est dans la Bible, au livre des Juges, que Samson propose cette énigme aux trente jeunes gens qui l'avaient accompagné lors de son mariage avec une fille du pays des Philistins:

> De celui qui mangeait est sortie la viande, et du fort est venue la douceur.

Il leur donna sept jours pour la deviner, avec promesse, s'ils y parvenaient, de leur donner trente fines chemises et autant de robes.

Déjà plusieurs jours s'étaient écoulés en vains efforts; mais enfin ils recoururent à la nouvelle épouse de Samson, qui, par ses prières et ses larmes, parvint à obtenir de lui le mot de l'énigme. Elle en instruisit les jeunes gens, qui, le septième jour, au coucher du soleil, dirent à Samson:

> Quelle chose est plus douce que le miel, et plus forte que le lion?

Or Samson avait tué récemment un lion, et, ayant trouvé peu de temps après un rayon de miel que les abeilles avaient déposé dans la gueule du lion, il en avait mangé.

Voyant son énigme découverte, Samson reprocha à ces jeunes gens leur ruse; toutefois, pour s'acquitter envers eux, il attaqua une ville voisine des Philistins, leur tua trente hommes, dont il prit les vêtements, qu'il donna à ces jeunes gens, et c'est ainsi qu'il accomplit sa promesse (***).

L'obscurité de cette énigme est telle que la sagacité française pourrait difficilement la découvrir, même en sept jours; d'ailleurs personne ne voudrait d'un triomphe à un tel prix. L'imagination des Grecs est plus aimable, et cette énigme, que nous devons à Sapho, plaira mieux,

(*) Il s'agit de ces insectes si incommodes et si nombreux dans les pays chauds, compagnons de l'indigence et de la malpropreté.

(**) Flavius Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. VIII, ch. v, § 3. Il cite comme autorité l'historien Dius.

(***) Chap. xiv, vs. 12 et suivants.

bien que ses vers charmants perdent presque tout leur mérite dans une traduction :

SAPHO.

D'une nature féminine, je porte en mon sein des fils qui, quoique muets, font entendre clairement leur langage à travers la mer retentissante et les continents, même aux absents, même aux sourds.

L'INTERLOCUTEUR.

Cette créature féminine, c'est Athènes, qui nourrit dans son sein des orateurs dont la voix bruyante attire, à travers les mers, les présents de l'Asie et de la Thrace qu'ils se disputent, tandis que, muet et sourd, le peuple assiste à leurs bruyants débats sans y rien comprendre.

SAPHO.

Mais comment un orateur peut-il être muet, à moins toutefois qu'il n'ait été trois fois condamné pour infraction à la loi?

L'INTERLOCUTEUR.

Cependant je croyais avoir bien deviné. Qu'est-ce donc?

SAPHO.

Cette créature féminine, c'est une *lettre;* ses enfants sont les lettres qu'elle porte dans son sein; toutes muettes qu'elles sont, ces lettres parlent à travers les distances à qui elles s'adressent, sans que le son parvienne à celui qui est près du lecteur.

Parmi le grand nombre d'énigmes que nous a conservées l'Anthologie grecque, on peut citer celle-ci :

Quelles sont les quatre choses que l'on voit au ciel, sur terre et dans la mer?

Réponse : *l'ours, le serpent, l'aigle, le chien.*

Je citerai encore cette autre énigme grecque, bien qu'elle soit connue et facile à deviner : elle se retrouve, avec des variantes, dans le recueil latin de Symposius et dans celui de l'abbé Cotin (*). Voici l'énigme grecque :

D'un père dont les qualités sont brillantes je suis le fils obscur; comme un oiseau, mais sans aile, je vole jusqu'aux nues, où je me perds; je fais couler les larmes des jeunes filles sans leur causer de désespoir, et, à peine née, je me dissous dans l'air.

Voici l'énigme latine de Symposius :

Je fais couler des pleurs, mais sans causer d'affliction; je volerais jusqu'au ciel si l'air n'y mettait obstacle; mon père ne saurait vivre sans moi (**).

Voici celle de l'abbé Cotin :

D'un père lumineux je suis la fille obscure;
Je méprise la terre, et je m'élève aux cieux,
Où j'apaise souvent la colère des dieux
Quand ils ont résolu de perdre la nature.
Mon père est agréable, et moi, je suis fâcheuse,
Et fais souvent pleurer une personne heureuse.

Dans le *Banquet* d'Athénée, les assistants se proposent des énigmes comme on le ferait aujourd'hui dans un repas d'hommes d'esprit.

En voici une du poëte grec Alexis :

Ma nature n'est ni mortelle ni immortelle; elle tient de l'une et de l'autre et vit en partie dans l'homme et en partie dans la divinité; renaissant sans cesse, elle se succède après s'être évanouie. L'œil ne saurait m'apercevoir, et cependant chacun me connaît.

LA JEUNE FILLE.

Mais, bonne femme, tu te plais toujours aux énigmes.

LA VIEILLE.

Ce que j'en ai dit est assez simple et assez clair pour te la faire deviner.

LA JEUNE FILLE.

Une telle nature, dans quel être peut-elle donc se rencontrer?

LA VIEILLE.

Jeune fille, c'est dans le sommeil qui calme tous les maux.

Voici une autre énigme, fort peu connue, et que l'empereur Julien composa, peut-être à Paris, aux Thermes du boulevard Sébastopol. La traduction en est assez difficile parce qu'elle roule sur un jeu de mots :

Dans le palais des princes s'élève un arbre dont la racine vit et parle tout en portant des fruits. Une heure durant, il reste planté d'une étrange manière, et, quand le fruit est parvenu au sommet, l'arbre tombe déraciné (***).

C'est dans les moindres détails de la vie privée et dans les jeux de l'esprit de la Grèce que se dévoile, mieux encore que dans l'histoire, la similitude du génie grec et du génie français.

Plus sérieux, le génie latin se prêtait bien moins à ces amusements. Aussi nous est-il resté peu d'énigmes latines; celles de Symposius sont plutôt des descriptions figurées de choses que des énigmes. On en peut juger par celles-ci :

J'ai trois dents, toutes semblables; mais une autre qui s'attache à l'extrémité et que saisit un dieu, me rend redoutable et aux vents et aux flots. — *Trident.*

Nous sommes deux pierres, sœurs jumelles; placées l'une sur l'autre, nous ne faisons qu'un tout. Quand l'une se repose, l'autre marche rapidement; et, si celle-ci se repose, l'autre reprend sa course. — *La meule.*

Nourrice de Jupiter, mon vêtement est à longs poils, et sur les sommets les plus ardus je cours non sans peine, en répondant au pasteur d'une voix tremblotante. — *La chèvre.*

Cependant quelques-unes se rapprochent davantage de nos énigmes :

Être singulier, j'ai quatre pieds et deux mains, et, sans être une unité, je suis un tout je porte et suis porté, puisque j'ai deux corps (*). —*Le centaure.*

Un grand homme, empreint comme Horace du génie grec, Cicéron, dont l'esprit enjoué se plaisait aux contrastes durant une vie si sérieuse et si tourmentée par les tempêtes politiques où il succomba, avait composé un recueil de jeux de mots. C'est Quintilien qui nous l'apprend, et il en cite un distique intraduisible en français, puisqu'il roule sur l'orthographe d'un mot latin. Virgile s'amuse aussi aux énigmes, lorsqu'il fait demander à l'un de ses pasteurs *quel est l'endroit où le ciel est renfermé dans trois coudées?*

Tous ces grands noms, indépendamment d'une foule d'autres savants et littérateurs, autorisent donc cet amusement qui aiguise et rend plus vives et plus promptes l'intelligence et la mémoire. L'énigme est une continuelle allusion à toute chose, histoire, mythologie, mœurs et coutumes, et mille autres sujets qu'il faut avoir sans cesse présents à l'esprit pour pouvoir découvrir l'allusion cachée; chaque énigme empêche donc d'oublier tout ce que nous avons appris; cet exercice le rappelle sans cesse à la mémoire.

Mais autant le genre énigmatique exige que des voiles plus ou moins transparents fassent hésiter l'esprit, autant doit-on éviter le défaut de clarté partout ailleurs que dans les énigmes. Malheur aux écrivains dont le style énigmatique devient une fatigue pour le lecteur.

Lorsque Cicéron décrit ainsi l'histoire : *C'est le témoin du temps, la lumière de la vérité, la vie de la mémoire, le guide de la conduite et la messagère de l'antiquité*, il nous donnerait une véritable énigme à deviner, s'il n'eût tout d'abord indiqué l'objet auquel se rapporte cette définition. C'est pour n'avoir pas agi de la sorte que Voltaire, commençant sa *Henriade* par ces vers :

Je chante les combats et ce roi généreux
Qui força les Français à devenir heureux...

s'attira d'un jeune poëte grec, interprète du roi d'Angleterre, devant qui il les récitait, cette interruption : « Monsieur, excusez-moi, mais je suis du pays d'Homère, et « il ne commençait pas ses poëmes par une énigme. » Voltaire corrigea ces vers à l'édition suivante, et cette juste critique fut peut-être l'une des causes de cette admirable et perpétuelle clarté qui est l'un des caractères les plus éminents de son génie et celui de la langue française.

(*) Quatuor insignis pedibus, manibusque duabus,
Dissimilis mihi sum, quia sum non unus et unus;
Et vehor et gradior, quia me duo corpora portant.

FIN. A. F.-D.

(*) Il l'a mise en vers deux ou trois fois.

(**) Énigme 7.

(***) Chez les Grecs le mot χαρπός, *fruit*, peut signifier aussi *enfant*. Or il s'agit ici d'un tour de force, ou amusement, appelé χοντοπαίχτης, que saint Jean Chrysostome décrit ainsi :

« Sur le front d'un faiseur de tours un arbuste se maintient en équi-« libre, et des enfants font divers exercices sur les branches. »



On annonce M. Valladier.

Moi. — Vous voilà enfin ! Tout le monde me demande de vos nouvelles; je ne savais comment expliquer votre disparition, et je serai enchantée de pouvoir vous excuser près de nos lectrices qui veulent bien s'intéresser à vous.

M. Valladier. — Cet intérêt ne me touche guère...

Moi. — Je vous reconnais bien là... Vous êtes le plus serviable, et le moins aimable des hommes.

M. Valladier. — Je veux dire que cet *intérêt* étant *intéressé*, je ne suis pas forcé d'être reconnaissant des preuves que l'on m'en donne. On s'enquiert de moi..., on s'inquiète..., absolument comme on le ferait pour une machine qui ne fonctionnerait plus. Allez, je ne me fais pas d'illusions !

Moi. — Tant pis pour vous; si l'on risque de se tromper en voyant tout en beau, on n'évite pas ce risque en voyant tout en noir.

M. Valladier, brusquement. — C'est possible; mais alors, du moins, le risque est moins fréquent. En voilà assez; je ne suis pas venu ici pour faire des réflexions philosophiques, mais pour vous demander des renseignements. Je ne comprends rien au métier que vous me faites faire. Plusieurs journaux adressent leurs réponses comme par le passé, c'est-à-dire par la voie du journal, et vous m'obligez à venir chercher les vôtres et à les distribuer moi-même! Vous me condamnez à une profession pire que celle d'un *facteur*, *qui n'est pas chargé, lui, d'aller chercher les demandes et de porter les réponses, et tout cela p[...]* obéir...

Moi. — Pour obéir à la loi ! Comment, vous me reprochez mes s[...]pules? Vous m'engagez à imiter des exemples de contravention? v[...] m'excitez au mépris de la loi, à la révolte... O monsieur Valladier!

M. Valladier. — Allons, voilà que je suis un fauteur de dés[...] Il n'est pas de pire destinée que la mienne! Je suis toujours en m[...] et pour recueillir une foule d'imputations désagréables; cette terre [...]rait un lieu de délices, si on pouvait en expulser les femmes; ce [...] elles qui causent mes peines, et vous (encore une femme), vous les [...]menez encore... Voilà mon carnet, répondez-moi bien vite, afin q[...] m'en aille de suite.

Moi. — Toujours aimable... Voyons vos notes. — Le fond rose [...]*férino* du portefeuille ne doit pas être continué sous la dentelle [...] ainsi que nous l'avons expliqué, cette dentelle doit laisser voir le c[...]vas. On trouvera sur la planche de patrons (nº 8 du journal) un [...]dèle de chemise *russe*, que l'on fait en cachemire de couleur pour petits garçons de deux à trois ans; ils portent cette chemise avec [...] jupe bordée d'une bande de cachemire de même couleur que la che[...] on noue sur le côté une ceinture-écharpe, toujours en même cach[...] — Le costume le plus convenable pour l'*état intéressant* est un pei[...] et un petit mantelet en étoffe pareille au peignoir; on garde ce [...]telet dans la chambre. — Le bonnet suffit pour les tout petits enf[...] dans la maison; on leur met, pour sortir, une capeline en soie ou [...] piquée. Une capeline est une sorte de petit chapeau; le grand ma[...] est en cachemire ouaté pour l'hiver, en piqué blanc pour l'été; [...] adapte, si l'on veut, un capuchon que l'on met par-dessus la cape[...] les enfants portent aussi de grandes pèlerines rondes. — Les [...] garçons portent, outre le costume zouave, des blouses comme pa[...] passé; rien ne s'oppose aux plis creux. Dès qu'ils marchent, ils peu[...] porter des chapeaux ronds en paille pour l'été, en feutre pour l'hiv[...] Je préférerais la pointe en cachemire noir; quant aux robes de mous[...]line fond blanc, comme on ne peut les mettre que pendant les gran[...] chaleurs, on fait un mante et-écharpe en mousseline blanche, ou bi[...] en mousseline pareille à la robe; nous préférons cette dernière com[...]naison. Voilà ce que je vous charge de répondre à Mme Hortense. L[...] femmes de quarante ans seraient très-offensées si nous imaginions [...] modèles qui leur seraient spécialement dédiés; il n'existe pas de m[...] particulière pour cet âge, qui n'est pas encore assez vénérable po[...] devoir s'interdire les différentes combinaisons d'ornements que [...] publions. Le département de Seine-et-Oise a donc tort de se plain[...] nous avons pris note de ses réclamations. — Nous ne promettons pa[...] publier immédiatement la *toque* en velours brodé, mais nous nous [...] occuperons. — La réponse à *Mme Hortense* servira en partie p[...] *Mme L. M.;* les petites filles de huit ans portent tout ce que l'on ve[...] des robes à volants, — sans volants, — bordées de bandes de velours, e[...] leurs corsages sont plats ou froncés. Nous publierons sur ce sujet [...] plus amples renseignements. — Nous publierons un costume destiné a[...] promenades à cheval.

Au bon goût, on peut faire les résilles en lacet de soie à bas pri[...] nous ne pouvons indiquer ce qui ne se fait pas, — nous n'invento[...] rien, nous ne faisons que reproduire les objets créés par la mode. On recevra des plateaux de lampes et des mantelets blancs pour l'é[...] — Même réponse pour la lingerie de femme. — Nous répétons d[...] chaque numéro que nous publions des *alphabets* qui peuvent conve[...] à tout le monde, tandis que les initiales séparées ne servent qu'à [...] personne; nous publierons des couronnes de *marquis* et autres co[...]ronnes. — La saison est trop avancée pour que l'on puisse donner [...] patron de *coin du feu*. — Nous remercions notre aimable abon[...] pour sa recette du gâteau de marrons; dès que nous aurons eu le te[...] de l'essayer, nous la publierons. — On prêche M. Sainfoin pour le dé[...]der à livrer son visage aux dessinateurs et graveurs. On n'a pas enc[...] obtenu son consentement. Il redoute la célébrité.

AVIS DE LA RÉDACTION.

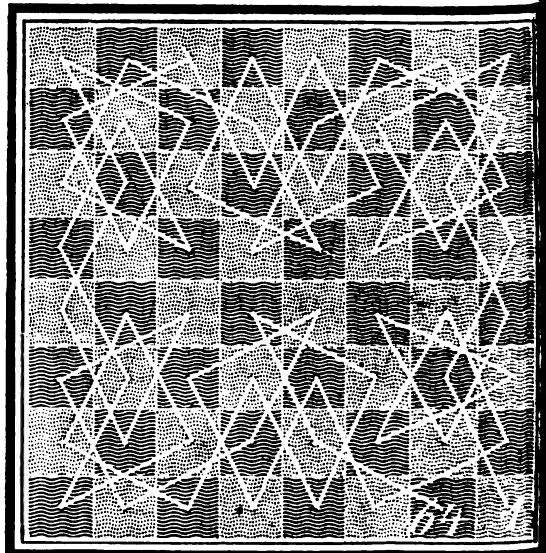
On ne peut se charger de renvoyer les manuscrits adressés à [...] rédaction du journal. Mme Emmeline Raymond, après avoir pris co[...]naissance de ces manuscrits, répond aux personnes qui les ont envoy[...] *seulement dans le cas où ces manuscrits sont acceptés pour être p[...]bliés.*



COUCHER DE SOLEIL.

L'astre-roi se couchait, calme, à l'abri du vent;
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre;
Et dans les cieux pourprés, et dans les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au-devant l'un de l'autre.

VICTOR HUGO.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, dissémin[...] dans ses soixante-quatre cases, les syllabes contenues dans les vers q[...] précèdent.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 11. DEUXIEME ANNÉE. 9 mars 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. Avec une gravure coloriée : 50 centimes.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. Avec une gravure coloriée : 75 centimes.

…ntenant les dessins de modes les plus élégants et des modèles de travaux d'aiguille, etc. — Beaux-arts — Musique — Nouvelles — Chroniques — Littérature, etc.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :	RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.	PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.	S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.	PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.	Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.	DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.	Toutes les lettres doivent être affranchies.	Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sac à ouvrage.

On emploie, pour faire ce sac, du maroquin, du velours ou bien une étoffe de laine à petites *côtes*. Le fond de notre modèle est bleu foncé; les ornements se composent de quelques petits morceaux de drap rouge et de drap blanc, — de galon — et de soie cordonnet de diverses nuances.

Le dessin n° 1 représente le sac terminé, il se compose de quatre parties égales; le dessin n° 2 est l'une de ces parties en grandeur naturelle. On trouvera près de ce dessin l'indication des diverses couleurs employées, que l'on peut changer à sa guise. La soutache qui serpente autour du bouquet est *maïs*; on fait autour de cette soutache un point de chainette avec de la soie cordonnet brun clair; au milieu de la soutache on fait une couture en *arêtes* avec la même soie. Les fleurs sont découpées dans de petits morceaux de drap rouge et de drap blanc; les tiges sont faites en *arêtes* avec des soies de cordonnet de diverses nuances; les petits *ronds* du bouquet sont en soie bleu clair. On peut changer toutes ces couleurs et employer toutes les petits morceaux d'étoffe que l'on possède.

Lorsque les quatre parties sont brodées, on les réunit, on les double de florence blanc, et on recouvre les coutures à l'extérieur avec un cordon de même couleur que le *fond* du sac. On fait une coulisse dans laquelle on passe des cordons de soie de même couleur que le sac, terminés par des glands pareils au cordon. On met un gland au bas de chaque couture sur le fond du sac, ainsi que l'indique le dessin n° 1. On peut aussi employer comme doublure, au lieu de florence blanc, de la peau, qui soutiendra mieux la broderie.



N° 1. — SAC A OUVRAGE.

Ceinturon brodé.

Ce *ceinturon* servira pour retenir la blouse d'un petit garçon; nos dessins représentent le milieu et les côtés, que l'on assemble en mettant la croix près de la croix, le *point* avec le *point*; on le fait d'un seul morceau, ayant 70 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur.

On brode cette ceinture au passé, avec de la soie de cordonnet de diverses couleurs. L'arabesque du milieu est faite avec de la soie verte; on voit le maroquin au milieu des deux feuilles allongées qui la composent, et l'on fait, au milieu de ces feuilles, des nœuds avec de la soie ponceau; les contours de ces feuilles sont en perles d'acier; la feuille de trèfle, qui se trouve au milieu de ces feuilles vertes, est en soie ponceau; — on fait les autres feuilles avec des perles d'acier entourées de cordonnet d'or, à l'exception des feuilles presque rondes, qui sont en soie lilas.

Les deux feuilles des côtés de la ceinture sont, l'une en soie blanche, l'autre en soie rouge : les contours, les nervures et les petits ronds sont en perles d'acier; les arabesques qui sont près de ces feuilles sont faites avec des perles vertes et des perles d'or, indiquées sur le dessin par la différence des *tons*. On entoure ces arabesques avec du cordonnet d'or. — On pourrait exécuter cette ceinture pour femme et jeune fille, en la brodant en soie noire sur fond noir; on pourrait, dans ce cas, se permettre *tout au plus* l'adjonction de perles noires. — On ferme la ceinture par devant avec deux larges agrafes de métal.

Bourse au crochet.

MATÉRIAUX. — 6 petits écheveaux de soie blanche, fine, de cordonnet; 3 petits écheveaux de même soie noire; 5 nuances de même soie rouge; 4 petits écheveaux de la plus claire; 3 petits écheveaux de chacune des autres nuances; une demi-*masse* de perles d'or, et autant de perles d'acier n° 5; une *masse* de perles blanches mates, autant de perles blanches de cristal; quelques perles noires; deux anneaux en acier.

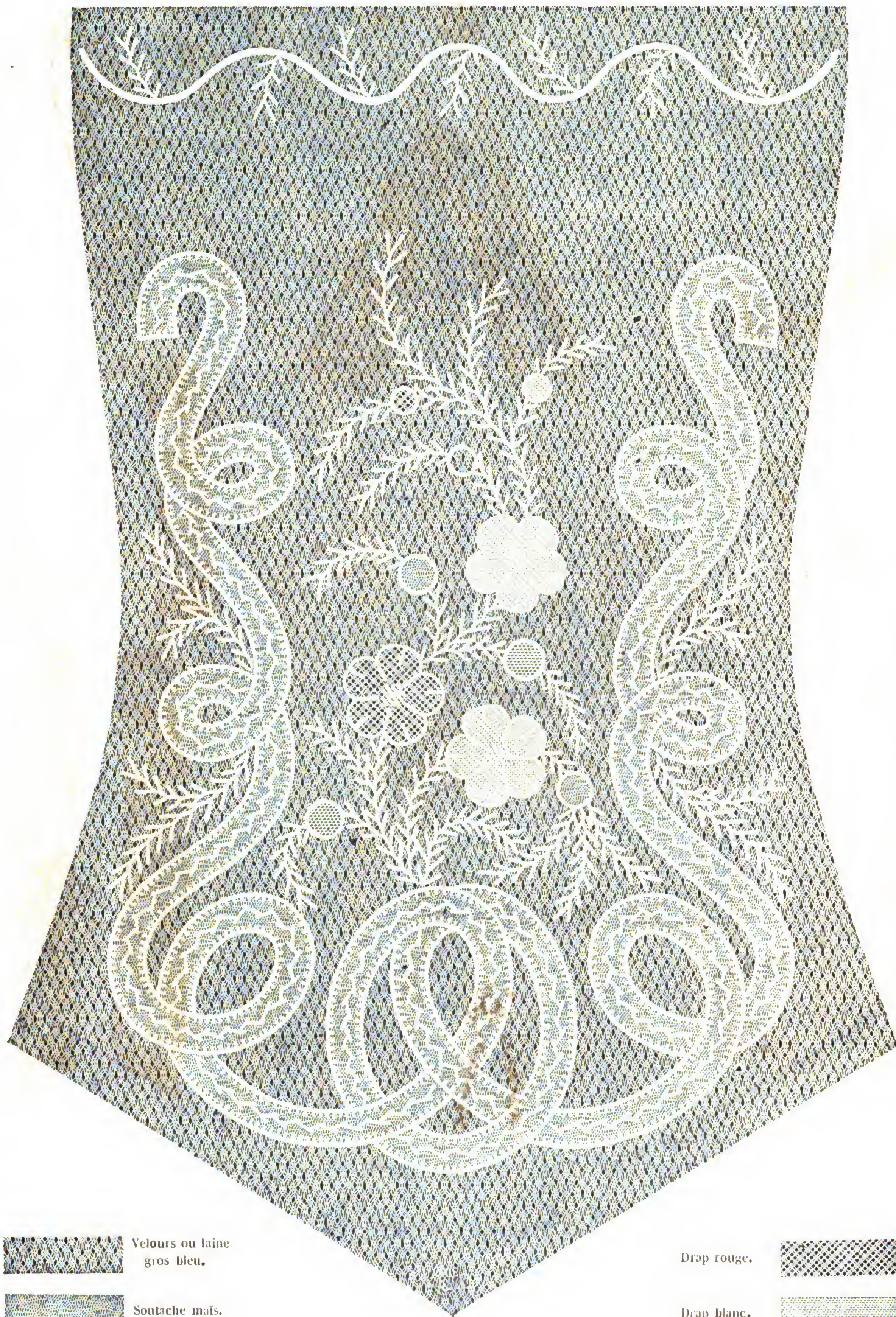
Les deux bouts de cette bourse sont faits en mailles simples; le fond est nuancé de-

puis le rouge jusqu'au noir, et les perles se détachent parfaitement sur ce fond. Le milieu est à *jours;* on l'exécute avec la nuance rouge la plus claire.

Nous conseillons d'enfiler les perles en petite quantité; les écheveaux de soie étant petits, il est toujours facile d'ajouter les perles nécessaires. Les perles composant les raies du milieu sont enfilées sur la soie blanche. On fait l'un des côtés de la bourse tel que nous allons le décrire; l'autre côté est tout à fait pareil. — On prend la soie noire sur laquelle on enfile des perles d'acier, et l'on monte 6 mailles, que l'on réunit en *rond;* aux deux tours suivants on *augmente,* en faisant à chaque extrémité 3 mailles dans une maille; l'espace qui se trouve entre les augmentations doit se composer du même nombre de mailles pour chaque moitié du tour, et cette augmentation doit être continuée dans les tours suivants: on fait 3 mailles dans la maille du milieu des 3 mailles *augmentées* du tour précédent. — On comprend, d'après ce que nous venons de dire, que la bourse est faite en *rond,* et que le dessin doit être fait des deux côtés. — Avec le 3e tour on commence à placer les perles qui se trouvent à l'envers de l'ouvrage, *envers* qui devient l'*endroit* de la bourse; on doit serrer les mailles, afin que les perles soient bien maintenues. — On met donc dans le 3e tour une perle d'acier sur chacune des mailles qui se trouvent entre les mailles augmentées; puis, ainsi que nous l'avons dit, on fait 3 mailles dans la maille du milieu des mailles augmentées; ceci se répète pour chaque côté, de façon que sur chaque côté il y a 5 mailles sans perles.

Dans chacun des tours suivants on met, immédiatement *avant* et *après* chaque augmentation, deux perles d'acier, et l'on fait, dans la maille suivante, 2 mailles, de façon que le nombre des mailles s'augmente de 8 mailles à chaque tour, et que de chaque côté la raie de deux perles d'acier soit séparée par 3 mailles (les mailles augmentées de côté).

On fait encore deux tours pareils à celui-ci (en tout 4 tours avec perles), et l'on commence le dessin du milieu par la petite croix, dont la perle du bas (perle d'or) se trouve sur la maille noire du milieu de l'un des côtés. — La disposition des perles est indiquée sur le dessin joint à la bourse, et qui servira nos lectrices mieux qu'une description pure et simple. Les perles d'acier et les augmentations de côté doivent être continuées jusqu'à ce que l'on ait atteint le nombre de 100 mailles; on cesse alors d'augmenter à l'intérieur, et l'on augmente seulement à l'extérieur entre les deux rangs de perles d'acier de chaque côté, en faisant toujours 3 mailles dans la maille du milieu des 3 mailles augmentées dans le tour précédent. — On continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait atteint le nombre de 120 mailles, — puis l'on n'augmente plus du tout. Avec la première des raies de perles (voir le dessin no 2) se termine le fond noir; on prend la nuance rouge la plus foncée, avec laquelle on fait 9 tours avec le même nombre de mailles, et la deuxième raie de perles (on fait une raie de perles sur chaque nuance). Après le 9e tour on commence à diminuer; on diminue quatre fois dans ce tour (chaque fois d'une maille) sur la raie de perles d'acier, qui continue cependant à être séparée de la raie pareille (de l'autre côté) par 3 mailles. On renouvelle cette diminution à chaque 4e tour, et l'on fait par conséquent toujours 3 tours sans diminution; on termine chaque nuance avec le dernier tour de la raie de perles. La diminution cesse dans la troisième nuance rouge. — On fait encore 4 tours unis avec la nuance rouge la plus claire, puis on commence la partie à *jours* et la fente, que l'on forme, en travaillant en *aller* et *retour;* cette partie à *jours* se compose d'une bride et d'une maille en l'air, alternant sans cesse. — On fait 30 tours à jours. — On fait une deuxième partie pareille à celle que nous venons de décrire (avec les raies de perles), en commençant aussi par le bout inférieur, et, après avoir passé les anneaux, on la coud au bas de la partie à jours. On fait ensuite les festons de perles d'acier qui garnissent la bourse, comme l'indique notre dessin.



N° 2. — COTÉ DU SAC A OUVRAGE, DE GRANDEUR NATURELLE.

Soie bleu clair.

Plateau de lampe.

Ce plateau est fait sur du canevas, avec application de velours noir. On prend un carré de canevas de 30 centimètres, *exactement de même grosseur que notre modèle,* c'est-à-dire que la croix (point de marque) doit occuper sur le canevas le même espace que l'un des points d notre dessin; on calque l'encadrement en velours noir s un morceau de papier blanc; on découpe ce papier, e l'enduit avec une dissolution de gomme arabique. On colle *sur l'envers* d'un morceau de velours noir; quan le papier est sec, on découpe le velours noir, et l'on pla ces découpures sur le canevas. Le plateau se compose huit compartiments: notre dessin en représente deu par conséquent le quart du plateau. On coud le velours de distance en distance, avec de la soie noire fine (par culièrement aux pointes); puis on exécute la broderie, suivant les indications qui désignent les différents maté riaux employés pour ce tra vail; ces matériaux sont outre le velours noir, de nuances de laine d'un be vert, des perles blanch des perles d'or; la nuan verte la plus claire s pour le fond *intérieur,* — plus foncée, pour le f extérieur; les bouquets s en perles blanches et perle d'or. — On encadre les con tours de velours avec un fine soutache d'or. — S l'on craignait un insuccè dans le travail d'*application,* on pourrait remplacer le velours en *remplissant* la place qu'il occupe avec des *croix* (points de marque) exécutés avec de la soie ou bien de la laine noire; il faudrait, pour cette modification, calquer l'encadrement en velours noi sur du papier, *découper* c papier, le coudre sur le ca nevas, exécuter tout le pla teau, le fond intérieur et l fond extérieur; puis enle ver le papier, remplir ave de la soie noire l'espace qu' a occupé; finalement, en cadrer ces contours noi avec de la soutache d'o comme avec de la soie jaun très-fine. Il faut que le ca nevas soit couvert bien exac tement jusqu'aux contour noirs, dût-on faire çà et l des demi-points.

On monte le plateau su un morceau de carton dou blé de percaline ou de taffe tas; on le borde avec un grosse chenille, ou bien ave une frange de perles.

LINGERIE ÉLÉGANTE.

Berthe en tulle, composée de bouillonnés perpendiculaires. Cette berthe e à pointe par devant et garnie avec une blonde large surmontée d'une ruche de tulle; une ruche pareill borde le tour des épaules; quatre agrafes, ou *patte* sont placées l'une au milieu sur le devant, une sur cha que épaule, la quatrième au milieu du dos; ces agrafes sont en velours rouge entourées de dentelle noire étroite, avec des ornements en jais noir; les pans de la berthe sont en velours rouge, entourés de dentelle noire étroite, puis bordé avec une blonde blanche pareille à celle de la berthe.

Manches bouffantes en mousseline blanche, ornées d'un treillage en velours noir, placé sur toute la longueur de la manche (côté du coude); manchettes brodées rabattues sur un poignet et ornées d'un nœud de ruban posé sur les boutons du poignet.

Autres manches ornées d'une *échelle* en velours noir placée comme le treillage ci-dessus.

Fichu décolleté, composé d'un fond en tulle de dentelle et garni de chaque côté avec une bande de taffetas lilas découpée en *dents* carrées et entourées d'une dentelle noire fort étroite; un long nœud est placé au bout de chaque pointe du fichu, qui est croisé par-devant, et garni avec une blonde blanche large.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

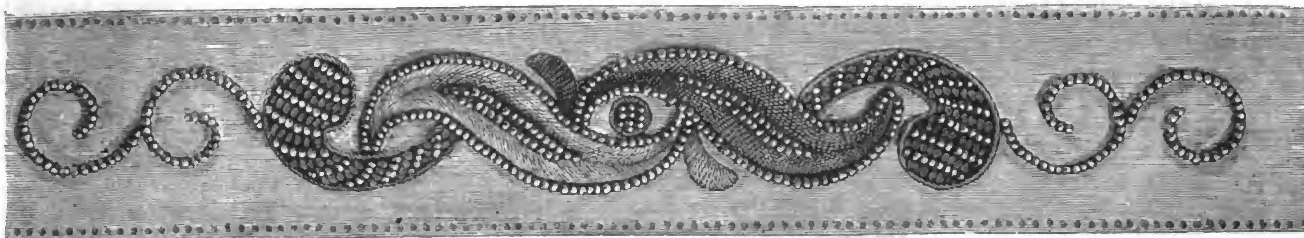
Bureaux du Journal, 56, rue Jacob, Paris.

Lingeries de Mme PAYAN 13, rue Vivienne

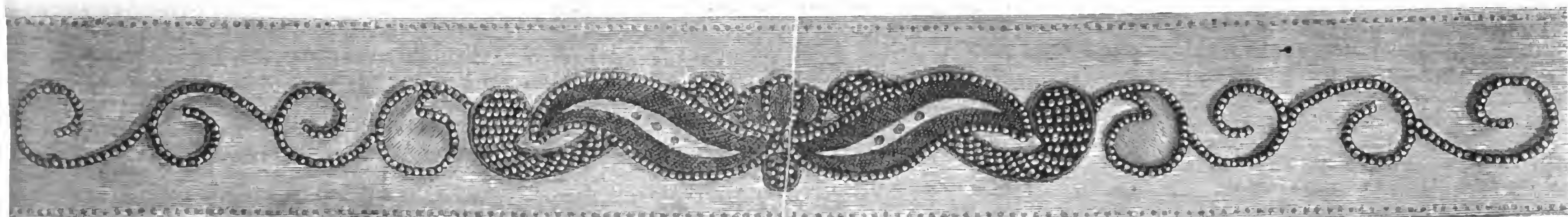
Bonnet en blonde lanche, orné de osettes lilas placées n touffes de chaque ôté du visage.

Bonnet rond en aille blanc à dessins. e bonnet est bordé vec une dentelle lanche à demi reouverte avec une entelle noire; des œuds de ruban en affetas noir et taffeas rose sont placés lu côté gauche; ces œuds sont à longs outs; les brides ont en taffetas noir t garnies de blonde lanche étroite.

Col brodé garni l'une bande égalenent brodée au plunetis et légèrement plissée. Nœud-rosette en ruban bleu.



COTÉ DU CEINTURON.



MILIEU DU CEINTURON.

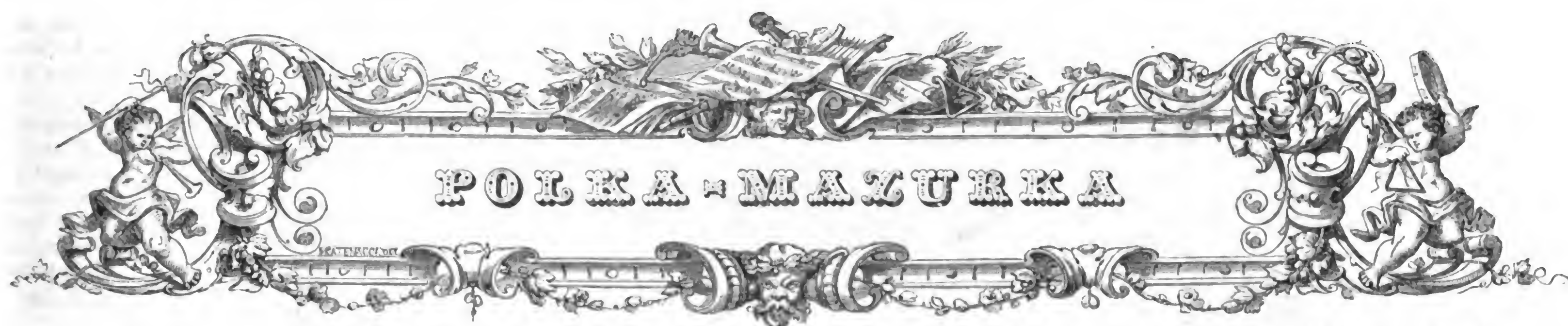
COTÉ DU CEINTURON.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.
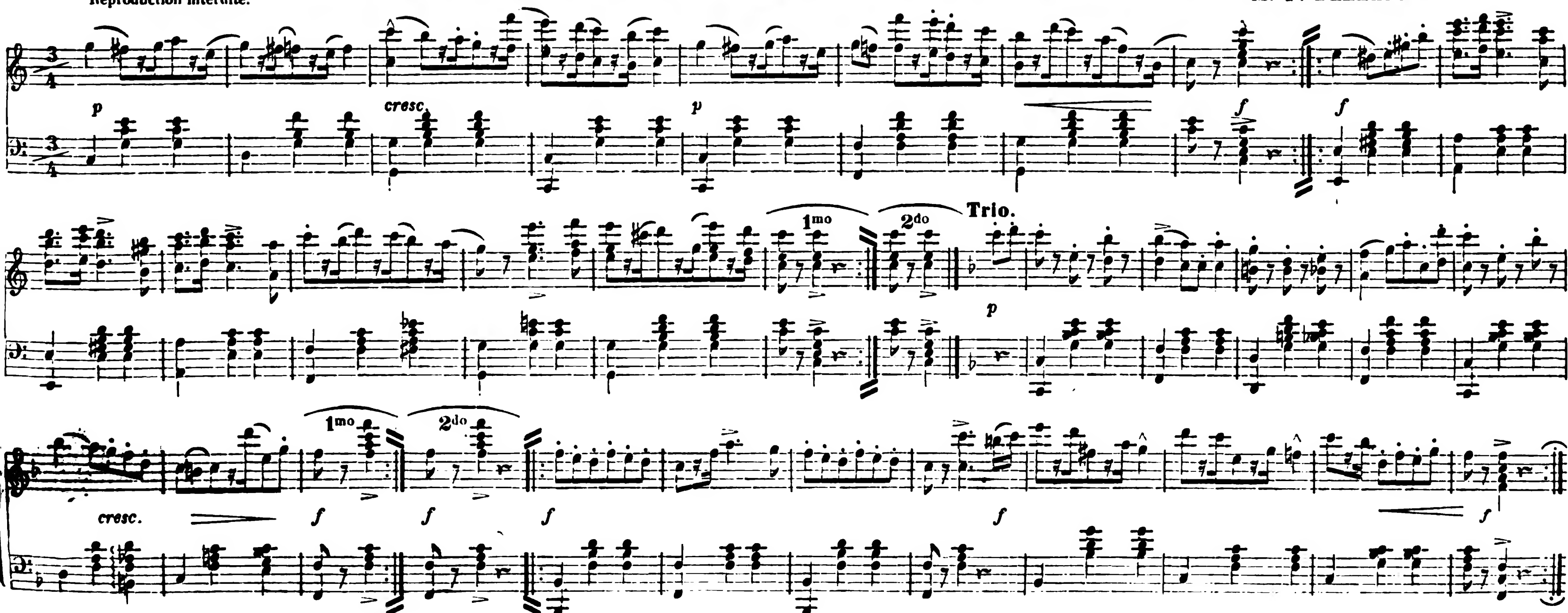
X

Votre mari m'écrit, ma chère enfant, que votre santé est excellente, et que vous réclamez instamment une longue lettre de moi; vous voulez que je vous écrive, M. de Guymont le désire, votre médecin le permet... Je n'avais pas besoin de toutes ces bonnes raisons pour m'installer à mon petit bureau, et pour m'occuper de vous, car ce plaisir est le plus vif parmi ceux que je puis éprouver; mais ces raisons sont les bienvenues. J'étais retenue par un scrupule peut-être exagéré, mais à coup sûr désintéressé: je craignais de vous fatiguer durant ces premiers jours où le repos est si nécessaire, et j'avais supprimé ma correspondance avec vous. Je me hâte de la reprendre; avec quelle joie! je n'ai pas besoin de vous l'exprimer. — Ne craignez pas, ma chère Hélène, que je vous enlève mon affection pour la reporter sur votre petite fille. M. de Guymont me fait part de votre *jalousie* à cet égard; il me décrit vos combats intérieurs, et me dit que vous êtes partagée entre le regret de n'être plus la principale affection de ma vie, et l'amour-propre maternel, qui vous fait souhaiter que la petite Marie soit *adorée* par moi. Ma tendresse pour vous est du nombre des sentiments qui, au lieu de diminuer, augmentent en se divisant. C'est le privilége des sentiments sincères; et voilà pourquoi les mères, vraiment mères, aiment, non-seulement tous leurs enfants, mais encore leurs petits-enfants; or je ne puis m'empêcher de reporter sur Marie la tendresse que j'aurais pour elle si vous étiez réellement ma fille; et voilà pourquoi vous pouvez être tranquille. Le cœur de votre vieille amie s'enrichit de tout ce qu'il donne, et je vous aime d'autant plus que j'ai deux êtres à aimer en vous.

Je vais faire une vilaine action : je viens dénoncer votre mari; il s'amuse à vos dépens; il m'écrit que, pour vous satisfaire, il rentre chaque jour accablé par le poids de tous les *Traités d'éducation* que vous lui faites acheter; il lui semble très-plaisant que vous vouliez vous occuper immédiatement de l'éducation de Marie, qui a quinze jours; il trouve qu'elle est bien jeune, et que vous pourriez attendre quelque temps avant de vous livrer à ces soins... Eh bien, dussé-je ébranler la confiance qu'il me témoigne, je vous donnerai raison contre lui; dites-lui que ses plaisanteries m'ont amusée sans me convaincre; il s'agit en effet, non pas de l'éducation de votre fille, mais de la vôtre. Avant d'élever les enfants, il faut élever les mères, et il faut applaudir au désir que vous manifestez d'acquérir toutes les lumières possibles par l'étude et la comparaison des différents livres qui traitent de ce sujet. Lisez-les, ma chère Hélène, lisez-les tous, si vous le pouvez. Les systèmes ne sont jamais entièrement et utilement applicables: mais vous trouverez partout une petite somme de vérité; votre intelligence, votre instinct maternel, vous apprendront à les dégager des erreurs et à les appliquer dans les occasions où ils pourront produire un bon résultat. Vous trouverez peut-être cette recom-

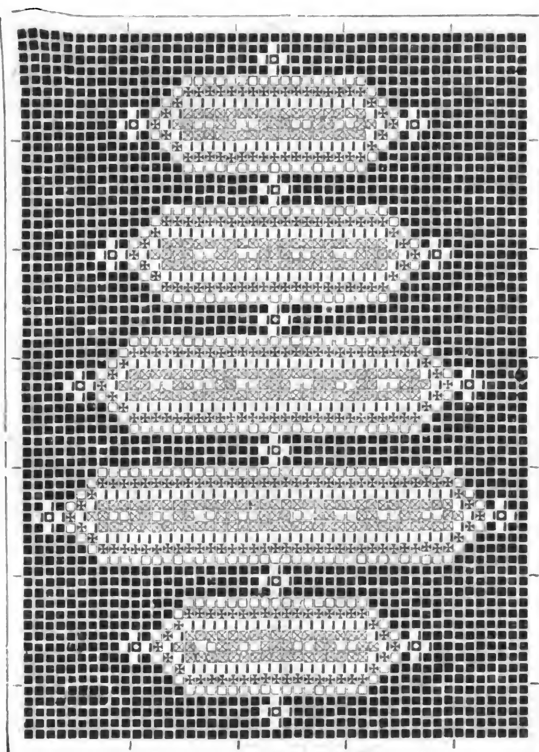


M. F. BELLEDA.



mandation un peu vague; je vais essayer de la préciser. Pour *élever* votre fille (voyez comme cette expression est heureusement choisie! *élever*, c'est-à-dire placer plus haut au point de vue moral et intellectuel....), pour *élever* votre enfant, il faut que vous vous *éleviez* vous-même! Votre instruction, vos bonnes qualités, ne suffisent plus; il faut augmenter l'une, il faut donner aux autres une plus grande élévation. Vous devez en toute occasion, pour inspirer à votre enfant la foi qui est nécessaire à l'efficacité de vos enseignements, mettre votre conduite en rapport parfait avec vos conseils; il faut donc veiller sans cesse sur vous. Un philosophe, dont j'ai oublié le nom, a dit que *la vérité est l'identité parfaite des actions avec les paroles;* les enfants, sans avoir étudié les écrits de ce philosophe, ont l'instinct très-développé de la nécessité de cette identité. Si on leur prêche la patience, la modération, la sobriété, et qu'on leur donne journellement l'exemple des défauts opposés aux qualités que l'on exige d'eux, il en résultera, dans leur jeune intelligence, un trouble qui se manifestera dans le sens particulier à leur organisation, et dont les effets seront également fâcheux : s'ils suivent les préceptes qu'on leur enseigne, ils auront peu de considération pour ceux qui les démentent sous leurs yeux; si au contraire ils trouvent plus commode d'imiter les exemples qu'on leur donne, ils s'habitueront à considérer ces préceptes comme insignifiants. C'est la nécessité de veiller sans cesse sur soi-même, et de se perfectionner, pour pouvoir conduire ses enfants au perfectionnement, qui rend le titre de mère si sacré. Une femme n'est point respectable par cela seul qu'elle est *mère de famille*. Si elle se borne à donner l'existence à ses enfants; si, ainsi que j'en ai vu des exemples, elle leur offre quotidiennement le spectacle d'une humeur tracassière, violente, en les faisant assister aux déplorables conséquences des mauvais sentiments qui la dominent; si les enfants voient leur mère en proie à la colère, à l'envie : ils peuvent avoir pour elle ce respect tiède que le devoir leur commande; mais ils ne peuvent l'honorer comme le vivant exemple des vertus qu'on leur a enseignées.

Laissez-donc M. de Guymont rire de nous, et occupez-vous, dès à présent, de l'éducation de Marie. Le sentiment *du juste* et *de l'injuste* existe chez les enfants dès leur naissance; ils ont des caprices, des petites volontés iniques auxquelles il faut bien se garder de céder, sous peine de leur apprendre que leurs cris et leurs exigences ont le pouvoir de changer les résolutions que l'on a prises; la faiblesse est le plus sûr moyen d'éterniser les luttes avec les enfants comme avec les grandes personnes, et les concessions ont pour résultat de multiplier indéfiniment les exigences. Mais, si je vous prêche la fermeté, c'est à la condition qu'elle soit *toujours* accompagnée de la justice. N'oubliez pas que, si vous devez toujours être infaillible aux yeux de votre enfant, il doit respecter votre volonté, non-seulement parce qu'elle sera *vôtre*, mais parce qu'elle sera juste dans ses causes et sensée dans ses résultats. Il ne faut donc pas contrarier inutilement votre enfant, en multipliant les interdictions et les recommandations; mais il ne faut jamais revenir sur vos décisions quand vous les aurez exprimées. La faiblesse produit inévitablement l'importunité et la désobéissance : car l'enfant apprend que ses instances peuvent arracher un consentement que l'on refusait, et il en conclut logiquement que le refus était inutile, et qu'il peut enfreindre les interdictions sans inconvénient. De plus, la faiblesse et la violence vont toujours de compagnie, et j'ai vu beaucoup de parents, cédant à un mouvement d'impatience causé par l'obstination de leurs enfants, leur administrer des châtiments corporels qui prouvaient à ceux-ci, non pas le droit du plus juste, mais le droit du plus fort. J'ai eu pour voisine une jeune femme qui avait deux petits enfants; elle les aimait beaucoup, et les élevait fort mal, quoiqu'elle s'en occupât sans cesse; sa tendresse, mal entendue, la rendait incapable de supporter leurs cris et leurs emportements, et, lorsqu'elle perdait



Explication des signes : ◻ Perles d'acier. ' Perles d'or. ◻ Perles noires. ▦ Perles blanches. ▦ Perles blanches en cristal.

patience, il lui arrivait quelquefois de les frapper. Or les enfants ne s'y trompent pas : ils comprennent fort bien qu'au lieu de leur infliger un juste châtiment, on exerce une vengeance, et les *corrections* de cette nature ne les corrigent jamais. Je travaillais un jour près d'elle : son petit garçon, âgé de deux ans, vint me demander mon peloton de fil; je lui dis que je ne pouvais le lui donner, puisqu'il m'était nécessaire; mais je lui fis un petit peloton dont il se contenta, et qui l'amusa quelques instants. Mais il est bien difficile de borner ses désirs! Cette vertu est si rare chez les hommes qu'on ne peut l'exiger des enfants. Le petit garçon voulut s'emparer de mes ciseaux; je lui démontrai que cet instrument pourrait être dangereux pour lui, et je le refusai; il se mit à crier. Sa mère, ennuyée de voir notre conversation interrompue, allait lui donner les ciseaux; je réussis à l'en empêcher. Alors l'enfant, exaspéré par une résistance à laquelle on ne l'avait pas accoutumé, se sauva dans le salon voisin, où il se mit à rugir comme si on l'avait mis à la broche : je retins sa mère près de moi, et je repris tranquillement notre conversation. L'enfant continuait à crier; seulement il faisait quelques pauses, et avançait parfois sa petite tête frisée afin de bien s'assurer que l'on n'accourait pas près de lui. Quand il lui fut bien démontré qu'il criait en vain, il se tut, et revint près de nous, honteux et calmé. Quand ses enfants étaient intraitables, ma voisine m'envoyait chercher.... Je n'ai jamais donné une chiquenaude à ces enfants; ils m'ont toujours obéi, et m'ont toujours aimée. « Je n'y comprends rien, me disait leur mère en soupirant; vous en faites tout ce que vous voulez! Vous devriez bien me donner votre recette. » Cette recette était fort simple : je ne les contrariais pas inutilement; je supportais patiemment leurs petites fantaisies quand elles n'avaient pas d'inconvénients sérieux; je motivais toujours mes refus en leur démontrant avec tendresse que leur propre intérêt me défendait de consentir à leurs demandes, et enfin je ne me laissais jamais ébranler par leurs prières, leurs larmes et leurs emportements. Il est très-fatigant de crier et de pleurer; les enfants ne s'imposent pas cette fatigue gratuitement, et, lorsqu'ils sont bien certains de ne rien gagner en se mettant en colère, ils suppriment ce procédé violent. Ma *recette* (comme disait ma voisine) est applicable à tous les âges et dans toutes les situations, et les *personnes faibles*, celles qui ne peuvent supporter les violences d'autrui et qui les éternisent en voulant y échapper, devraient bien en essayer. Mais les caractères faibles ne considèrent que le moment présent; la lutte leur paraissant insupportable, ils cèdent pour la faire cesser; *ils cèdent*, sans tenir compte du préjudice qui peut être causé par leur complicité avec des êtres toujours injustes, et quelquefois méchants; pourvu que leur chaîne soit momentanément allongée, peu leur importe de la rendre toujours plus lourde.

On emploie fréquemment avec les enfants un système qui me semble funeste : on les effraye en leur parlant des *Croquemitaines*, des *loups-garous* qui viendront les dévorer s'ils ne sont pas sages; ou bien encore, on les entretient de l'existence d'influences surnaturelles qui dénoncent leurs petites fautes à leurs parents. Ces moyens sont dangereux et puérils : si l'enfant ajoute foi à ces discours, il est malheureux, il devient poltron; son imagination, toujours vive et ardente, peuple le monde de fantômes effrayants; si au contraire sa raison est assez ferme pour admettre le doute sur ce chapitre, il apprend à suspecter la bonne foi de ses parents, et, ne sachant pas distinguer le vrai d'avec le faux, il arrive insensiblement à n'accorder aucune confiance aux affirmations qu'on lui fait. C'est là un résultat qu'il faut éviter à tout prix, et l'on n'y parvient qu'en disant la vérité aux enfants dans toutes les occasions, au lieu d'appeler à son aide des contes de bonne femme et des mensonges effrayants dont il faut plus tard s'appliquer à détruire l'influence. Il vaut mieux surveiller soigneusement les enfants que de les placer sous la surveillance chimérique d'agents surnaturels. Il faut connaître leurs actions, leurs petits mensonges, et non pas leur dire qu'on en est averti par le *petit doigt*; il faut enfin, en toute occasion, chercher un

BOURSE AU CROCHET.

pui dans la raison et la vérité, au lieu d'agir sur leur agination par des assertions dont ils ne sont pas long-nps dupes. Il n'y a pas d'autre moyen de leur ins-er le respect qu'ils doivent éprouver pour ceux qui les vent; et ce respect est indispensable à la moralité des ants, ainsi qu'à l'efficacité des enseignements qu'ils oivent. Avec eux, en effet, il faut toujours joindre temple au précepte, et le premier est bien plus frap-nt que le second, car leur intelligence perçoit difficile-nt les idées abstraites. Il faut donc éviter de les in-ire volontairement en erreur; car, en leur donnant temple du mensonge, on leur donne le droit de le pra-uer à leur tour.

.es enfants sont des questionneurs éternels : le génie ternel inspire les imes et leur ensei-: à mettre les ex-:ations à la por-des jeunes intel-nces qui les in-rogent ; il est endant des expli-ions qu'on ne peut r donner, et dans cas il est facile de r faire compren-i que, de même ils ne sont pas as-: grands pour at-ndre un objet placé peu haut, leur es-t ne pourrait saisir explications au-sus de sa portée.

'e ne prétends pas, chère Hélène, s donner des avis faits; vous les difierez dans l'ap-:ation. Je sais bien si que je n'ai pu, quelques ligues, cher à tous les nts d'un sujet aussi portant que celui l'éducation des ants. J'ai été *au s pressé*, ou du ins à ce qui me aissait être le plus ssé. Nous revien-ns souvent sur le pitre qui vous it maintenant si t à cœur. Laissez-i me réjouir avec s de vous savoir possession de la s puissante des af-tions. Les mères comprennent leur he sont à l'abri des le petits chagrins sont le juste lot femmes mécon-ssant leurs de-rs. Elles sont à ri de la coquette-, des troubles et déceptions de la ité, qui causent douleurs frivoles s doute, mais poi-ntes malgré leur olité; enfin elles t surtout à l'abri atteintes de leur s cruel ennemi, nui. Quelle est la re qui oserait se indre de s'en-er? Cette plainte contient-elle pas l'aveu implicite des torts de la mère le la femme? Ne dit-elle pas que ses enfants sont aban-nés ou imparfaitement élevés? Pourrait-elle s'ennuyer effet si elle s'appliquait sans cesse à perfectionner l'âme son enfant, à diriger ses sentiments, à développer son lligence? Et cependant le nombre des femmes qui nuient est malheureusement assez grand. Beaucoup itre elles croient avoir rempli leur tâche maternelle en cupant d'attifer leur fille; elles ne confieraient à per-ne le soin de leur mettre des papillotes, de placer gra-ssement un nœud dans leurs boucles, de choisir ou ne de préparer leurs vêtements selon les derniers ts de la mode nouvelle. Mais, lorsqu'il s'agit de ucation morale et physique de l'enfant ; quand il t lui enseigner à réprimer des penchants mauvais et vulgaires et l'empêcher de les manifester par des ac-tions inconvenantes et des paroles grossières, elles pen-sent qu'il serait puéril d'attacher trop d'importance à ces petites imperfections, qui disparaîtront d'elles-mêmes... avec le temps. Le temps, en effet, accomplit son œuvre; il met une couche de vernis sur les côtés saillants de ces défauts, mais il ne les détruit pas. Les défauts subsistent; ils grandissent avec l'enfant, ils deviennent ceux de la femme, qui donnera à son tour l'éducation imparfaite qu'elle a reçue de sa mère. Elle a vu celle-ci négliger les soins qui auraient eu pour objet le cœur et l'esprit; elle se souvient qu'elle a été réprimandée seulement lorsqu'elle dérangeait sa coiffure, ou bien lorsqu'il arrivait un accident à sa toilette; — elle n'a pas oublié la tolérance que professait sa mère pour tous les défauts accusant de mauvais sentiments. — Elle en a conclu qu'il faut s'arrêter uniquement aux dehors qui peuvent satisfaire la vanité, et s'empresse de mettre en pratique les seules leçons qu'elle ait reçues. Ces leçons l'ont douée d'une triste et pré-coce sécheresse de cœur; elle y a puisé le goût du luxe, le besoin de la flatterie, le mépris des qualités morales et des supériorités de l'esprit : elle transmet à sa postérité ces pernicieux enseignements, et voilà pourquoi il y a beau-coup de femmes mal élevées, et peu de mères de famille vraiment dignes de ce titre.

Je ne veux pas manquer, ma chère Hélène, de vous engager à éviter un tort commun à beaucoup de jeunes mères, et d'autant plus fréquent qu'il est fort naturel: leur enfant devient pour elles une idole à laquelle tout doit être subordonné Gardez-vous bien de sacrifier M. de Guymont à sa fille; épargnez-lui les petits ennuis qu'elle pourrait lui causer; et, quand il rentre chez lui, souvenez-vous qu'il a besoin de vos soins et de votre tendresse. Enfin, s'il ne manifestait pas aussi vivement que vous les sentiments d'*adoration* que vous inspire votre enfant, ne lui en faites pas un crime: la nature a mis au cœur des parents un amour égal en puissance, mais dissemblable dans ses effets; et il est certain que le meilleur des pè-res serait une mauvaise mère, ou du moins une mère mal-habile. C'est afin que vous puissiez entourer votre enfant de soins continuels, fatigants, quelquefois rebutants, que vous éprouvez cette tendresse passionnée qui a pour effet de rendre tous les sacrifices, non-seulement faciles, mais doux. Les attributions d'un père sont tout à fait différentes : il intervient dans l'éducation de l'enfant quand il s'agit de former son cœur et d'éclairer son esprit. En ce moment il s'agit seulement de veiller à ses besoins physiques; ce soin n'appartient qu'à vous, et je ne saurais vous engager trop instamment à éviter à votre mari la vue et la connaissance des soins nécessaires au bien-être de votre petite Marie. Il ne faut pas qu'il se croie remplacé dans votre affection, et, pour qu'il continue à aimer son intérieur, pour qu'il s'attache toujours davantage à sa famille, il faut qu'il y trouve sa femme occupée de lui, son enfant toujours bien soigné, proprement tenu sans qu'il aperçoive jamais les rouages qui servent à faire fonctionner les choses et les efforts indispensables à la conciliation de tous ces devoirs. Je sais que la tâche est difficile, multiple; mais c'est seulement en la remplissant que vous jouirez des seuls biens de la vie. N'avais-je pas raison de vous dire qu'une femme, une mère, ne pouvait connaître l'ennui? Toutes vos heures sont remplies, tous vos moments occupés; et c'est seulement dans ces conditions, — croyez-en ma vieille expérience, — qu'une femme peut être à l'abri des périls de toute sorte contenus dans l'oisiveté, qui est la mère de tous les malheurs.

E. RAYMOND.



MARIE, REINE DE NAPLES (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

MARIE

REINE DE NAPLES.

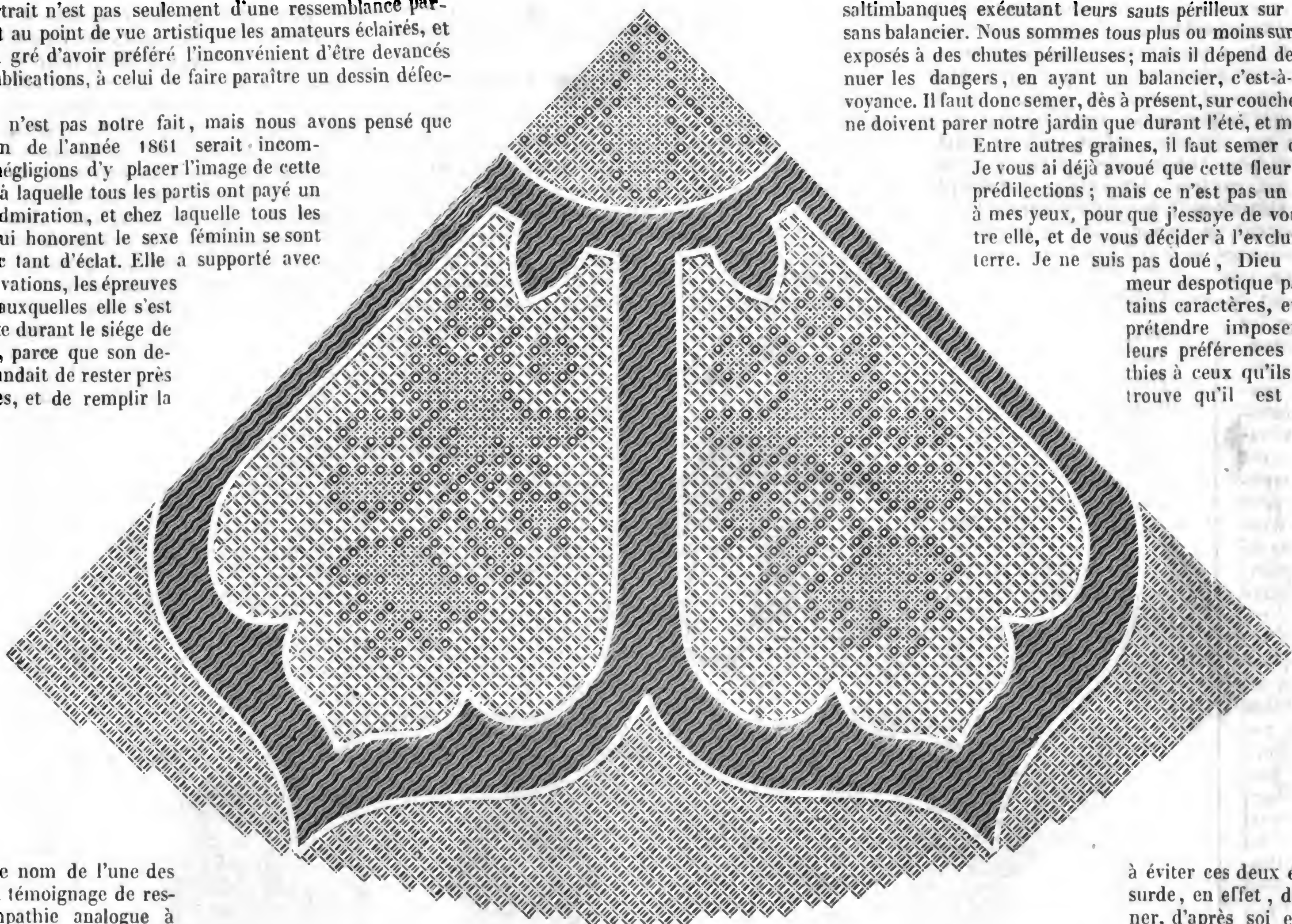
Nous pensons que les événements contemporains peuvent trouver place dans ce recueil lorsqu'ils sont représentés par de grands caractères; nous offrons donc aujourd'hui à nos lectrices le portrait de la reine de Naples; la *Mode illustrée* est un journal spécialement destiné aux femmes, et sa mission est de toucher successivement à tous les sujets qui peuvent les intéresser. Par respect pour la jeune reine qui vient de montrer tant de courage uni à tant d'énergie morale, nous n'avons pas voulu placer dans notre collection une esquisse infidèle, et satisfaire la curiosité aux dépens de la ressemblance des traits et de la bonne exécution de la

gravure. Ce portrait n'est pas seulement d'une ressemblance parfaite; il satisfait au point de vue artistique les amateurs éclairés, et l'on nous saura gré d'avoir préféré l'inconvénient d'être devancés par d'autres publications, à celui de faire paraître un dessin défectueux.

La politique n'est pas notre fait, mais nous avons pensé que notre collection de l'année 1861 serait incomplète si nous négligions d'y placer l'image de cette jeune héroïne, à laquelle tous les partis ont payé un juste tribut d'admiration, et chez laquelle tous les dévouements qui honorent le sexe féminin se sont manifestés avec tant d'éclat. Elle a supporté avec courage les privations, les épreuves de tout genre auxquelles elle s'est trouvée en butte durant le siége de Gaëte, et cela, parce que son devoir lui commandait de rester près du roi de Naples, et de remplir la mission de consolatrice des malheurs inséparables de la triste situation créée par les périls de la guerre.

La reine de Naples est une princesse de Bavière. Les princesses allemandes lui ont envoyé une couronne en or composée de feuilles de laurier; chacune de ses feuilles porte le nom de l'une des princesses. Un témoignage de respectueuse sympathie analogue à celui-ci va lui être adressé par quelques dames françaises; on prépare un coffret en or garni de pierreries, dont le travail est aussi précieux que la matière. Le sentiment qui a inspiré ce projet est plus précieux encore; il prouve le respect qu'impose à tous les cœurs l'infortune noblement supportée.

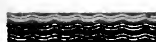
W. UNGER.




Perles blanches en cristal.


Laine vert foncé.

PLATEAU DE LAMPE.


Velours noir.


Laine vert clair.


Perles d'or.

CONSEILS D'UN VIEUX JARDINIER.

MOIS DE MARS.

Il y a déjà dans l'air un je ne sais quoi annonçant la bonne nouvelle. Le printemps est proche; encore un peu de patience, et il va frapper à nos fenêtres en nous disant: « Ouvrez, pour laisser entrer les rayons du soleil. » Voici les beaux jours. Les arbres vont être verts; les fleurs vont jaillir de leurs tiges, pour charmer nos yeux de leurs couleurs brillantes. Tout se réveille; tout aspire à la vie; tout se réjouit d'avoir une mission quelconque à remplir ici-bas, et de contribuer pour sa part à l'harmonie générale des choses. On est bien heureux quand on aime ce qui ne peut nous manquer, ce que Dieu nous rend chaque année: la nature, les fleurs, le soleil! Ces amis-là ne nous abandonnent pas; lorsqu'ils nous quittent, ce n'est pas volontairement, et l'on sait qu'ils nous seront rendus. Avec eux les déceptions sont, sinon impossibles, du moins bien rares; ils ne nous font pas des protestations, démenties quelquefois sans honte et sans remords... Mais je me laisse entraîner à des réflexions misanthropiques, et je crois qu'il est temps de m'arrêter sur cette pente, qui pourrait me conduire là où je désire que vous ne me suiviez jamais. C'est que le printemps, mes chères lectrices, ranime toutes choses: les fleurs et les arbres, les jeunes espérances et les vieilles peines; c'est ainsi que mon âge est peu accessible aux espérances, et qu'il est difficile d'avoir longtemps vécu sans avoir reçu quelques blessures, dont on se ressent plus particulièrement quand les jours sont très-beaux, ou très-laids; car la physionomie de la nature agit sur nous, et nous afflige, soit par le contraste, soit par l'analogie que nous lui trouvons avec nos propres dispositions. Mais, bah! les nuages passent; le soleil resplendit de nouveau... Tant pis pour les tempéraments mélancoliques! je les plains, mais je ne veux pas leur ressembler, et je reviens vite à mes chères fleurs, qui sont bien faites pour consoler de tout. Je vous parle avec l'autorité de l'expérience, et voilà pourquoi je voudrais vous communiquer ce goût charmant qui anime les belles heures de la vie, et nous aide à supporter les autres.... celles qui sont moins belles.

On travaille pendant toute l'année, non-seulement à soigner les fleurs de la saison, mais encore à préparer celles qui doivent fleurir plus tard. Le métier de jardinier pour être exercé avec succès, exige une foule de qualités, et c'est pour cela qu'il est si honorable. Il faut qu'un bon jardinier ait de la patience, de la délicatesse, du discernement, et beaucoup de prévoyance; car les soins du présent ne dispensent pas, surtout durant ce mois, des soins que l'on doit à l'avenir, pour éviter d'être tout à coup privé de fleurs. Un pays dont on s'occupe beaucoup en ce moment, — la Chine, — honore particulièrement l'agriculture, et son empereur ne dédaigne pas de mettre la main à la charrue. Or l'horticulture est proche parente de l'agriculture; elle en est la partie *artistique*, comme on dit aujourd'hui; et, si la première fournit aux besoins matériels, la deuxième satisfait ceux de l'âme, dont il faut bien tenir compte si l'on ne veut pas être réduit à la condition du bétail qui broute les pâturages. La conséquence de tous ces raisonnements est que l'on doit être fier à juste titre quand on est parvenu à devenir un bon jardinier; car l'on a appris beaucoup de bonnes choses, et l'on en a oublié de mauvaises.

La qualité la plus importante à exercer durant ce mois est, comme je vous le disais tantôt, la prévoyance. Il faut faire labourer les plates-bandes, y mettre du terreau, planter les arbres et arbustes (excepté ceux qui sont verts et résineux, dont nous parlerons le mois prochain), sabler les allées, nettoyer les gazons, placer en bonne exposition les plantes à floraison précoce, et mener de front, avec tous ces soins, les *semailles* des fleurs dont on ne jouira que dans l'arrière-saison. Évitez, je ne saurais trop vous en conjurer, évitez de considérer seulement le moment présent; songez que, dès qu'il est, il n'est déjà plus, et qu'il ne vous laissera que des regrets stériles, si vous ne l'employez pas à préparer, à préserver l'avenir. La prévoyance a été donnée à l'homme, au jardinier (et aussi à la femme, j'aime à le croire), pour les aider à éviter une foule de maux. C'est la prévoyance qui empêche l'un de vider son escarcelle aujourd'hui, afin qu'il ne la trouve pas vide demain, et que, pour la remplir, il ne soit pas exposé à faire des démarches humiliantes... et pis encore, peut-être. C'est la prévoyance qui apprendra au jardinier à semer dès à présent les fleurs de l'été et celles de l'automne, afin que le jardin ne soit pas désert, dénudé, affligeant à considérer. C'est la prévoyance, enfin, qui engage les femmes à ne point dépenser en colifichets et affiquets l'argent péniblement gagné par le chef de la famille, et leur dit, tout bas, que cet argent représente la sécurité, le repos, la dignité des vieux jours, l'éducation et l'établissement des enfants. C'est grâce à cette qualité qu'elles bornent leurs fantaisies, qu'elles modèrent leurs besoins de vanité, et qu'elles comprennent combien il serait monstrueux de sacrifier tous ces besoins réels et sacrés au goût immodéré de la parure, à la tentation de briller et d'éclipser les autres femmes. Les gens sans prévoyance me font toujours frémir: ils me rappellent les saltimbanques exécutant leurs sauts périlleux sur la corde roide, sans balancier. Nous sommes tous plus ou moins sur la corde roide, exposés à des chutes périlleuses; mais il dépend de nous de diminuer les dangers, en ayant un balancier, c'est-à-dire de la prévoyance. Il faut donc semer, dès à présent, sur couches, des fleurs qui ne doivent parer notre jardin que durant l'été, et même l'automn[e].

Entre autres graines, il faut semer des balsamin[es]. Je vous ai déjà avoué que cette fleur n'avait pas m[es] prédilections; mais ce n'est pas un motif suffisan[t] à mes yeux, pour que j'essaye de vous prévenir contre elle, et de vous décider à l'exclure de votre parterre. Je ne suis pas doué, Dieu merci! de l'humeur despotique particulière à certains caractères, et qui les porte à prétendre imposer leurs goûts, leurs préférences et leurs antipathies à ceux qu'ils connaissent. Je trouve qu'il est souverainemen[t] injuste de vouloir retir[er] aux autres u[n] droit que l'o[n] revendiqu[e] pour soi-même: celui de juger les cho[ses], les ge[ns] et les fleur[s] à sa guise. Cette prétention est absurde, en même temps qu'elle est impertinente, et je me suis tou[jours] appliqu[é] soigneusemen[t] à éviter ces deux écueils. Il est absurde, en effet, de vouloir façonner, d'après soi et sur sa propr[e] mesure, l'esprit d'autrui; il e[st] impertinent de paraître suppose[r] que l'on est seul infaillible, seul en possession de discernement et de perspicacité, seul capable, enfin, de se conduire sensément. Cette disposition dénote, outre une vanité insensée, un manque absol[u] de jugement; car la personne qui en est atteinte semble incapable de tenir compte des mille différences de tempéra[ment] que l'on signale entre les hommes, et rappelle la vieille histoire de cet ancien tyran qui prétendait allong[er] les uns et raccourcir les autres. Semez donc des balsamines, sans vous arrêter aux confidences que je vous ai faite[s] à propos de mes sentiments particuliers pour cette fleur; ce n'est pas moi qui le trouverai mauvais. N'oubliez pas le[s] *zinnies* de différentes espèces. Je vous recommande l[a] zinnie *multiflora*, les zinnies *elegans*, *coccinea*: ce so[nt] les plus nouvelles, et, depuis qu'on les connaît, on a abandonné les espèces anciennes, *revoluta*, *verticillata*, *pauciflora*. Il est bien difficile de résister à l'attrait de la nouveauté; on abandonne les *anciennes* et les *ancien[s]* tantôt parce qu'on les connaît trop, tantôt parce qu'il[s] nous connaissent trop. Je dois ajouter, pour rester fidèle à la vérité, que les zinnies nouvelles sont plus belles que les anciennes, et, lorsqu'il s'agit de fleurs, cette raiso[n] est valable pour certaines personnes qui s'attachent uniquement à la beauté, et n'ont pas l'infirmité dont je sui[s] affligé, celle de m'attacher à mes *sujets*, et de les aime[r] quand même. Je pourrais les remplacer par d'autres espèces jouissant d'un plus grand éclat.

Les zinnies atteignent quelquefois une hauteur de 70 à 80 centimètres. Ce sont de belles fleurs; mais elles ne figurent pas au nombre de celles que je préfère. Elles sont bariolées de couleurs criantes (le rouge et le jaun[e] mélangés); elles ont un port superbe, et leur éclat est [si] grand que les yeux peuvent à peine le supporter. J'ai la manie des personnifications, vous le savez, et, dans chaque fleur, je vois l'incarnation d'un caractère féminin, la copie fidèle de ses qualités et de ses défauts; or la zinni[e] me représente une variété de la *femme à la mode* d'aujourd'hui, qui porte des costumes trempés dans l'arc-en-ciel, qui se présente la tête levée, le verbe haut, et qui, ainsi que la zinnie, fait baisser les yeux à ceux qui la regardent. Je ne m'entends pas beaucoup à toutes ces choses; mais il me semble qu'en procédant ainsi, une femme est en désaccord avec sa propre nature. Je ne lui demande pas de baisser les yeux sans cesse: ce serait une affectation, et qui dit affectation dit mensonge. Mais je pense qu'on peut bien lui demander de ne pas faire baisser les yeux aux autres, et même je l'y engage fortement.

Je suis forcé aujourd'hui de renvoyer mes lectrices au prochain numéro pour la fin de ces *conseils*, qui ne peuvent trouver une place suffisante aujourd'hui.

E. SAINFOIN.



.ES TROIS BONHEURS DE CLAIRE.

Suite.

. del Merimas y consentit de la meilleure grâce du ıde.

était un grand et beau jeune homme, ayant le teint ltre des gens de son pays, de magnifiques cheveux s à reflets bleuâtres, et de grands yeux, noirs aussi, : l'expression était parfois dure et perçante. Ses ma- es hautaines ne démentaient point son origine espa- e; mais le son de sa voix avait un charme infini, et ıemble de toute sa personne était d'une rare distinc- .

n partit. Pendant le trajet, M. del Merimas montra gaieté fine et spirituelle, une galanterie de bon goût, plut beaucoup aux dames.

ımée seule le considérait avec une attention froide et ıuse qui étonna sa mère, attentive à chaque mouve- ıt de sa fille, à chaque ɡe qui passait sur son t.

orsqu'on arriva aux rui- la physionomie d'Aimée aircit, et elle joua à ca- cache derrière les vieux s avec les chiens de sa e, jusqu'à ce que, se sen- fatiguée d'avoir couru, se mit à chercher par- des fleurs pour en tresser couronnes, comme elle se it promis.

endant qu'on interrogeait assé de ce vieux château, t quelques murs chargés mousse sont seuls restés out, et qui peut-être fut é par le même comte Mi- qui, sous Louis le Gros, bâtir la ville, Aimée eut e de s'aider de quelques res en saillie pour grim- jusqu'à une touffe de ces :s parfumées qu'on appelle oétiquement violettes de s au pays de Liége, et gi- ɛes à Paris.

. del Merimas, charmé du ıage, en montrait aux es divers endroits déli- x, lorsque la voix d'Ai- l'interrompit.

Mère, » dit-elle, « je n'ai assez de fleurs encore : toutes mes couronnes; ɛ-tu me donner celle qui pousse là, entre ces deux res? J'ai en vain essayé de l'atteindre, je suis trop te, et ne puis monter plus haut... »

adame Salviados leva les yeux. Elle devint toute pâle, lait s'élancer vers sa fille, lorsque M. del Merimas lui t vivement le bras, tout en faisant signe à madame émont de se taire.

Ne faites pas un mouvement, ne jetez pas un cri, » l, en montrant Claire qui s'approchait d'Aimée. « Il it de la vie de l'enfant. »

adame Salviados, plus morte que vive, comprit la pen- de Luc; et elle resta complétement muette et immo- , suivant seulement du regard avec une inexprimable ısse les mouvements de la jeune fille.

ımée, debout sur un des créneaux à demi écroulés, ıyait un de ses petits pieds sur une pierre vacillante menaçait de tomber en l'entraînant dans sa chute. tre pied était en l'air. D'une main elle se retenait aux ıches faibles d'un arbuste qui s'était fait jour dans les :des du mur, et qui balançait au-dessus de sa tête 'ameaux gracieux; de l'autre elle montrait la fleur lle désirait. Claire parla à l'enfant d'une voix calme 'esque enjouée.

N'essayez plus de cueillir cette fleur, Aimée, » dit- en s'approchant le plus près possible. « Je sais où en ver de semblables en grande quantité. En voici une e que je veux vous donner en attendant, et qui est plus jolie.

- Où est-elle? » dit l'enfant, oubliant sa giroflée, et rdant Claire avec curiosité.

— La voici, » dit la jeune fille, en ôtant de sa ceinture une belle branche d'aubépine qu'elle avait cueillie quelques instants auparavant.

Aimée attendit que Claire fût à portée de lui donner la fleur; mais, lorsqu'elle tendit la main pour s'en emparer, la jeune institutrice se cramponna solidement à une brèche du mur, et attira sans affectation l'enfant à elle.

La branche que tenait Aimée se cassa, la pierre qui la soutenait se détacha; mais l'enfant se trouva sur le sein de ma mie Claire, sans avoir éprouvé aucune frayeur, sans se douter du danger qu'elle avait couru.

Madame Salviados n'osa tout d'abord prendre sa fille dans ses bras; mais, quelques minutes après, elle appuya ses lèvres décolorées sur le front de la petite fille, en rendant à Dieu, qui la lui avait conservée, de silencieuses actions de grâces.

Aimée, habituée aux caresses de sa mère, ne prit pas garde à son émotion, et on continua la promenade.

M. del Merimas remercia Claire par quelques paroles bien senties au sujet du jugement et de la présence d'esprit dont elle venait de faire preuve.

Pour madame Dodémont, elle se contenta de pérorer sur l'importance qu'il y a à ne jamais laisser les enfants à eux-mêmes. Elle glissa en même temps quelques petites insinuations malveillantes contre l'institutrice dont le défaut de surveillance aurait pu causer un affreux malheur.

Le jeune homme eut un mouvement d'impatience très-vif. Elle l'attribua aux aboiements de ses chiens qui harcelaient tout le monde, et elle en fut profondément irritée. « A gauche, la Begum! Soulouque, Pomaré, à gauche! n'allez pas de ce côté. M'entendez-vous, Majesté? » Ceci s'adressait à Pomaré, qui, en ce moment, faisait la sourde oreille, si tant est qu'en d'autres instants elle l'eût moins dure aux paroles humaines.

Pendant ce temps madame Salviados, tout à fait maîtresse d'elle-même, s'approcha de mademoiselle Devillars. « Merci, ma mie Claire, » lui dit-elle simplement en lui serrant la main, « je n'oublierai jamais que je vous dois la vie d'Aimée. »

M. del Merimas, témoin de cet épanchement, regarda la jeune fille, à laquelle il n'avait fait encore qu'une très-légère attention.

Elle n'était point jolie; mais une si belle âme se reflétait sur sa physionomie, il y avait tant de pureté sur son front, d'intelligence et de douceur dans le regard limpide de ses grands yeux bruns, qu'on ne songeait pas à demander à ses traits plus de régularité.

Sa taille, du reste, était pleine de grâce et d'élégance, et une duchesse eût envié la petitesse aristocratique de sa main et de son pied.

On revint aux Eaux-Vives sans qu'aucun autre incident se produisît.

Chacun était pensif; on parlait peu, on était resté sous l'influence de l'émotion qu'on avait éprouvée.

M. del Merimas passa deux jours chez madame Salviados.

En partant, il lui demanda la permission de revenir de temps en temps lui présenter ses devoirs, ce qui lui fut accordé avec empressement.

En quittant les dames, il jeta sur Claire un long et expressif regard, que ne remarqua point madame Salviados, mais qui pénétra jusqu'au fond du cœur de la jeune institutrice.

Ce jour devait faire époque dans sa vie.

Cependant l'hiver était venu, et il avait fallu retourner à Paris. Aimée devenait de jour en jour moins vive, moins gaie, plus songeuse. Elle dépérissait à vue d'œil.

Madame Salviados s'entoura de toutes les lumières de la science, et, sans laisser deviner à sa fille les inquiétudes dont elle était l'objet, elle lui donnait tous les soins, elle prenait toutes les précautions recommandées par les savants médecins qu'elle avait consultés.

Ce n'était pas seulement la science que madame Salviados appelait au secours de la santé de sa fille; c'était à Dieu d'abord qu'avec une déchirante agonie de cœur, elle demandait cette chère vie qui semblait lui échapper. Prières, aumônes, rien n'était négligé. Mais ce fut en vain : l'enfant était marquée du sceau céleste; Dieu rappelait l'ange qu'il avait prêté.

Cet hiver-là, Claire perdit sa tante. Elle la pleura sincèrement, parce que cette parente était tout ce qui lui restait du meilleur des pères; mais sa douleur ne pouvait être et ne fut pas de longue durée. C'était le dernier lien de son cœur en dehors de la famille dans laquelle elle vivait. Lorsque ce lien fut rompu, Claire borna son univers à madame Salviados et à son enfant.

Je ne dis pas qu'une image à peine distincte ne passait pas quelquefois dans ses jeunes rêveries; mais, par un effort de sa raison, la sage jeune fille détournait les yeux, c'est-à-dire sa pensée, et l'image s'effaçait aussitôt.

Quant à M. del Merimas, il faisait à madame Salvadios des visites aussi assidues que les convenances pouvaient le permettre.

Le printemps revint, et Aimée demanda à retourner aux Eaux-Vives. On s'empressa d'accéder à son désir; mais l'air pur des champs fut impuissant à ranimer cette douce petite fleur.

Le 9 juin suivant,—c'était le jour de l'Ascension,—l'enfant se réveilla avec une fièvre brûlante. Claire, qui avait le lit d'Aimée à côté du sien, et qui depuis plusieurs heures la regardait dormir avec inquiétude, Claire appela madame Salviados.

La pauvre mère accourut, et s'installa auprès du petit lit de sa fille: Aimée la reconnut à peine.

On envoya un exprès à la Ferté-Milon, pour faire venir tout de suite le médecin qui soignait l'enfant. Il se rendit sur-le-champ à cette invitation; mais, lorsqu'il eut vu Aimée, il secoua la tête d'un air soucieux, et demanda à s'adjoindre un confrère de Neuilly-Saint-Front, qu'il désigna.



CLAIRE TOMBA A GENOUX ET SAISIT UNE DE SES MAINS QU'ELLE BAISA.

Les deux docteurs déclarèrent que l'enfant était atteinte d'une fièvre cérébrale, qui ne laissait que peu d'espoir. Madame Salviados, en entendant cet arrêt, comprit que tout était perdu.

Dès cet instant, elle ne voulut plus quitter sa fille, et eut une telle jalousie de soins qu'elle ne permettait à personne d'en approcher.

Il semblait qu'elle voulût, en veillant continuellement à son chevet, en écoutant sans cesse le faible souffle qui allait et venait sur ses lèvres décolorées, empêcher la mort d'atteindre jusqu'à son enfant. Quelquefois elle s'agenouillait devant le petit lit, et ses prières sans voix et sans larmes déchiraient le cœur de Claire, qui ne la quittait pas et n'osait lui parler.

Quatre jours se passèrent ainsi, quatre jours, pendant lesquels madame Salviados ne prit aucune nourriture, ne ferma pas les yeux un instant, ne prononça aucune parole, si ce n'est celle-ci, qui tombait de ses lèvres sans qu'elle en eût connaissance : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite. » Ce cri de l'âme, c'était la révélation du combat effrayant que le désespoir de la mère livrait à la résignation de la chrétienne.

Monsieur le curé de la Ferté-Milon, qu'Aimée affectionnait beaucoup, était venu la voir; il était venu la bénir.

Madame Salviados écouta en silence ses exhortations paternelles. Quand il fut sur le seuil de la chambre, le bon vieillard, avant de s'éloigner tout à fait, se retourna pour jeter un regard compatissant sur la mère désolée. « Mon Dieu, » dit-elle enfin, sans lever les yeux, sans

quitter la chaise sur laquelle elle restait assise comme pétrifiée, « mon Dieu, que votre volonté soit faite!

— Bien, mon enfant, » dit le bon prêtre attendri; « je vais prier pour vous. » Ce fut tout l'adieu qu'il emporta.

Après son départ, le regard morne et fixe de madame Salviados revint s'arrêter sur sa fille. Claire crut y apercevoir comme de l'égarement. Jusqu'alors, tout en ne quittant point d'une minute la chambre d'Aimée, qui était aussi la sienne, tout en se rendant discrètement utile, elle n'avait osé adresser un mot d'espoir ou de consolation à la pauvre mère. Mais, en ce moment, elle s'avança doucement vers le lit, en joignant les mains d'un air suppliant.

Madame Salviados tourna vers elle ses yeux qui regardaient sans voir, et ne fit aucun mouvement.

Les paupières d'Aimée tremblèrent; ses beaux yeux, clos depuis vingt-quatre heures, s'ouvrirent tout grands, cherchèrent le visage de sa mère, et s'y arrêtèrent avec satisfaction. Un sourire entr'ouvrit ses lèvres pâles, elle essaya de parler.

« Maman, » dit-elle presque imperceptiblement. Madame Salviados tressaillit et sembla reprendre une nouvelle vie. Elle mit sa tête sur l'oreiller auprès de celle d'Aimée, pour ne rien perdre de ses faibles paroles. « Maman, » reprit l'enfant d'une voix un peu plus distincte, « je ne suis plus malade.

— Ah! ma fille, ma chère fille! » répondit la mère. Il y eut un long silence.

« Où es-tu, maman? je ne puis te voir. » Madame Salviados passa son bras sous la tête de la petite malade, et la tint appuyée sur son sein. La respiration de l'enfant devenait de plus en plus difficile.

« Ma mie Claire, » dit-elle encore, en rouvrant ses yeux avec effort comme pour essayer de la voir.

Claire tomba à genoux et saisit une de ses mains, qu'elle baisa. Une faible pression lui rendit cette caresse, et les doux yeux s'éteignirent de nouveau.

« Mère! » appela l'enfant une seconde fois. Madame Salviados posa sa joue contre celle de sa fille; leurs bouches se touchèrent. « Viens! » murmura l'enfant.

Ce fut tout. Les lèvres de la mère avaient recueilli le dernier souffle de son enfant.

Madame Salviados resta trois heures immobile dans cette même attitude. Elle n'eut ni larmes, ni sanglots, ni gémissements.

Lorsqu'elle eut bien compris que tout était fini, elle dit encore de cette voix brisée qui faisait tant de mal à entendre: « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! » puis elle se releva, et se mit en devoir d'ensevelir elle-même sa fille.

Claire lui prit la main; cette main froide et presque aussi rigide que celle d'une statue de marbre, et lui dit, en retenant ses sanglots: « Madame! oh! madame, vous savez combien elle m'aimait, laissez-moi partager avec vous ces tristes et derniers soins!... »

Toutes deux ensevelirent l'enfant.

Chez madame Dodémont, la chambre retentissait de ses clameurs, et les domestiques qui la servaient en étaient étourdis. De leur côté, Pomaré, Soulouque et la Begum faisaient entendre ce hurlement plaintif qu'on prétend être l'annonce de la mort dans une maison.

Pauvres bêtes! leurs cœurs avaient-ils vraiment cette divination?

Quelques mois après ce douloureux événement, madame Salviados n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle ne souriait plus, parlait peu et errait comme un fantôme dans sa vaste maison. Elle ne recevait non plus personne, si ce n'est le curé de la Ferté-Milon.

Une visite cependant parut lui être agréable, ce fut celle de M. del Merimas. Elle le chargea de faire exécuter à Paris la croix de pierre et le simple entourage qu'elle voulait faire poser sur la tombe de sa fille dans l'humble cimetière du pays.

Lorsqu'elle donna les indications nécessaires à Luc, Claire était auprès d'elle, et ce fut en lui prenant les mains qu'elle prononça, devant le jeune homme, les seules paroles qui, depuis la mort d'Aimée, révélassent la muette désolation de son âme.

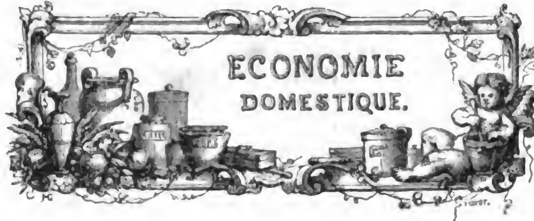
« Promettez-moi, » lui dit-elle, « de ne point me quitter jusqu'au jour où j'irai la rejoindre.

— Ah! madame, » répondit la pauvre enfant, en fondant en larmes, « je suis trop heureuse que vous veuillez bien me permettre de vous consacrer ma vie.

— Je ne serais pas assez égoïste pour accepter le sacrifice de votre belle jeunesse, *ma mie Claire!...* » Elle prononça ces derniers mots avec effort: « Je ne vous demande que quelques jours. Vous savez qu'en partant *elle* m'a dit: Viens! ... et je vais.... »

L. Agimont.

(*La suite au prochain numéro*).



NETTOYAGE DES MEUBLES, GLACES ET VITRES.

On peut faire, sans le secours d'un ouvrier, et à peu de frais, un vernis qui rendra aux meubles en bois d'acajou, de noyer, etc., leur éclat primitif. — On prend 30 grammes de cire jaune et 30 grammes d'esprit de térébenthine; on place ces ingrédients sur un feu extrêmement doux, afin d'éviter l'évaporation de l'esprit de térébenthine; quand la cire est fondue et que l'on a eu le soin d'essuyer le bois que l'on veut vernir, on prend un tampon de linge, on l'enduit de vernis et l'on frotte le meuble, qui ne tarde pas à reprendre son éclat.

On rend le *poli* au marbre en employant ce même vernis, avec cette seule différence qu'il faut prendre de la cire blanche au lieu de cire jaune. — Une fois par an il faut frotter le marbre avec une pâte composée de *tripoli anglais* et d'huile d'olive; on prend un morceau de cette pâte et on l'étend sur le marbre, en employant un tampon de linge.

Le nettoyage des vitres à l'aide d'un morceau de mousseline humecté d'alcool et d'eau, est suffisant pour enlever la poussière, mais non pour leur rendre leur limpidité première. Pour atteindre ce but, il faut prendre un quart de litre d'eau, le placer sur le feu, et, au moment de l'ébullition, y ajouter deux cuillerées de bon vinaigre; on y met ensuite un morceau de craie très-blanche, pesant environ 16 grammes, et l'on retire ces ingrédients du feu. — Après avoir nettoyé les glaces et les vitres avec de l'alcool et de l'eau, on passe dans un morceau de mousseline la préparation que nous venons d'indiquer, on en mouille un morceau de peau, et l'on frotte doucement les vitres et les glaces.

On peut employer la même préparation pour nettoyer les cristaux unis ou taillés; dans ce dernier cas, il faut, après les avoir frottés, employer une petite brosse pour enlever les parcelles de craie qui pourraient être restées dans les endroits creux du cristal.

Il ne serait pas prudent d'employer autrement la craie; si purifiée qu'elle puisse être, elle contient toujours quelques parcelles de sable ou de grès qui pourraient rayer la surface des glaces.



Du juste l'espérance,
Du coupable l'effroi,
J'ai la même balance
Pour le pâtre et le roi;

Je suis celle qu'implore
Le pauvre en ses douleurs;
C'est moi qui fais éclore
Les moissons et les fleurs;

L'homme ici-bas s'agite,
Dieu le mène, et c'est moi
Qui veille sur son gîte
Et qui soutiens sa foi;

Redoutable et sévère
Mais consolant partout,
Mon nom que l'on révère
A dix lettres en tout.

Il renferme: Une épine;
L'un des points cardinaux;
Aux enfers Proserpine;
La couche des moineaux;

Un monarque; deux bêtes;
Un songe; une clameur;
Un sermon; deux poëtes;
Un mont; une douleur;

Un refus; une plage;
Un insecte rampant;
Des rigueurs d'un grand âge
Un indice frappant;

Une phrase arrondie;
Un grand et haut seigneur;
Le vin de Normandie;
Ce que cherche un auteur;

Sur une blanche feuille
Ce qu'étend l'imprimeur;
Le pays où se cueille
L'olive en sa primeur;

Plus mal que le mal même;
Moins encor que très-peu;
Ce que tout avare aime;
Une heure de beau jeu;

L'arbre aux grappes rougies;
Un repas; un cadeau;
La moisson; les bougies;
Ce qu'empêche un bandeau

Ce qui chaque jour s'use;
Ce qui ne contient rien;
Ce dont l'ivresse abuse;
Celui qui vit sans bien;

Un mets que la gourmande
Prépare en carnaval;
Une ville normande;
Un climat sans rival;

Un jaune métallique;
Une sombre couleur;
Un fleuve germanique;
L'oiseau le plus voleur;

La menaçante armure
Du bélier du troupeau;
L'âme d'une serrure;
Des trous à votre peau;

En famille une fête;
La terre où vient le riz
Un outil; un prophète;
Un bourgeois de Paris;

Un poids; un vaudeville
Un arrêt suspendu;
Une petite ville;
Un homme confondu;

Un guerrier scandinave;
Un péché capital;
Une danse; une épave;
Un cercle; un piédestal;

Une tâche ennuyeuse;
Le collier d'un forban;
Une pierre poreuse;
Un arbre du Liban;

Pour l'humaine faiblesse
Un périlleux écueil;
Un durillon qui blesse;
De nos lois un recueil.

Un poëme lyrique;
Un fruit; un excitant;
Deux notes de musique;
Un reflet éclatant;

Deux prénoms; une route;
Un serpent venimeux;
Un oiseau qu'on écoute;
Un voleur trop fameux;

Notre commune mère;
Vendre; pondre; venir;
Le terme qui réfère
Au passé l'avenir;

Le bleu séjour des phoques;
La fille de ma sœur;
Le début des époques
Et votre confesseur.

E. Simonot.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine r. Jacob. 56.

N° 12. DEUXIÈME ANNÉE. 16 mars 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
1 an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Coiffures exécutées par M. Croizat.

No 1. Cette coiffure convient aux jeunes filles. Elle est ut-être un peu simple pour être adoptée par une jeune mme; mais elle se prête merveilleusement à figurer sous chapeau pour tous les âges.

Les nattes doivent être épaisses. Si l'on n'a pas assez de eveux pour former les trois *branches* nécessaires à la tte, il faut avoir recours aux mèches *soudées*, inventées r M. Croizat; on les joint aux cheveux véritables, sans nployer aucun peigne, aucun crochet pour les fixer, et est absolument impossible de distinguer les mèches *udées* des mèches naturelles.

Pour exécuter cette coiffure en nattes, on peigne les eveux naturels en les dirigeant en avant, on place une ngue mèche artificielle en dessous et par le milieu de sa ngueur (mèche à soudure); après cela on fait la tresse trois ordinaire. Quand elle est terminée, on l'élargit étendant un peu la mèche de derrière, afin de former tte sorte de bouffant qui est indiqué sur notre gravure. i la coiffure est faite pour une jeune fille, on ajoute au hignon quelques nœuds de ruban de taffetas ou de ruan de velours.

No 2. Deux dessins sont consacrés à représenter cette iffure, que toutes les mères nous saunt gré de leur indiquer. Plus *parée* qu'un onnet, elle est suffisamment *respectable* our être adoptée par les femmes d'un *cerain âge*.

Le dessin de gauche représente la coiffure ue de dos. Une natte placée en *couronne* est etenue par un peigne à *boules*. L'intérieur e cette couronne est rempli par 2 mètres e dentelle noire ou blanche froncée, et disosée en *coquille*, de façon à former une orte de bavolet couvrant la naissance du ou, tandis que vers le haut on l'attache ous les boules du peigne. Quelques boules de ruban, terminées par des *bouts*, sont lacées entre les rangs de dentelle.

Par devant, les cheveux sont frisés en oucles étagées. Ces boucles, grâce à l'invention des *broches-frisettes*, pour lesquelles on devrait décerner à M. Croizat une récompense, sinon nationale, du moins féminine, se maintiennent constamment telles que notre dessin les représente, sans que les femmes soient jamais exposées à paraître échevelées, à voir l'harmonie de leur coiffure, et par conséquent celle de leurs traits, compromise par le dérangement de leurs boucles. On place sur la tête une barbe de dentelle pareille à celle qui forme le chignon; on attache cette barbe de chaque côté, en y ajoutant une touffe de fleurs, et, si l'on veut, des épingles à tête dorée, ou bien ornées de pierreries.

Les touffes de fleurs conviennent pour une toilette parée destinée à un bal ou bien à un dîner *prié*. On les remplace par des rosettes de ruban quand il s'agit de composer une toilette plus simple.



N° 1. — COIFFURE DE JEUNE FILLE.

Outre les mèches *soudées*, M. Croizat fournit aussi des sous-bandeaux tout préparés pour exécuter facilement les coiffures en nattes, qui décidément remplacent les bandeaux pour les toilettes du matin.

Pantoufle en tapisserie.

Ce dessin peut être facilement prolongé. Sa dimension est suffisante pour un pied de femme; si on veut l'exécuter pour *homme*, il faudra choisir des canevas plus gros, ou bien continuer le dessin jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur nécessaire.

On fait cette pantoufle sur du canevas n° 5, et par conséquent on emploie des laines fines. Les personnes qui ne voudront pas se servir de perles remplaceront les perles d'acier par de la laine, ou mieux encore par de la soie grise, — les perles blanches, mates, par de la soie ou de la laine d'une nuance grise plus claire; — enfin les perles blanches de cristal seront remplacées par de la soie ou de la laine blanche; si l'on ne veut pas employer de l'or, on y substituera de la soie d'Alger, jaune d'or. — Le dessin et le fond noir (que nous allons expliquer) reposent sur un fond ponceau qui se compose de trois nuances: la plus claire de ces nuances sert à l'encadrement extérieur; le fond noir, indiqué par le même signe pour toute la pantoufle, doit être exécuté en laine noire pour le côté intérieur (ouverture de la pantoufle), en soie noire pour l'autre côté, qui vient se joindre à l'encadrement extérieur, exécuté avec la laine ponceau clair.

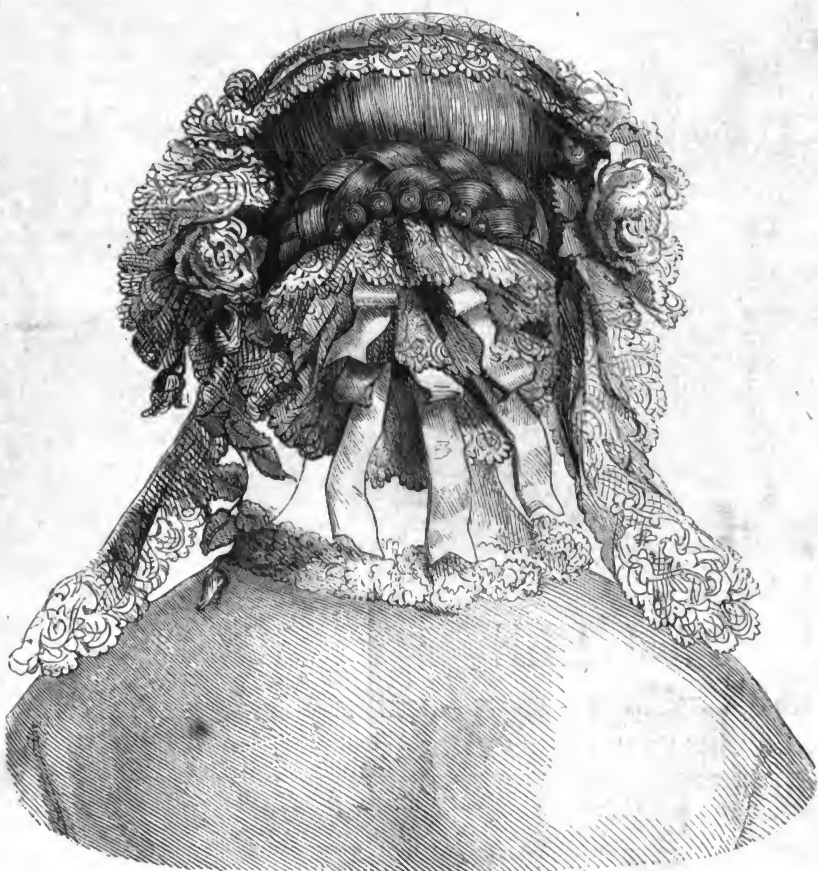
Coussin de pieds, en forme de pouff.

MATÉRIAUX. — Laine de Berlin ou de Hambourg (4 fils ou brins); 64 grammes de laine maïs; 64 grammes de laine violette; 16 grammes de laine noire; 8 grammes de laine blanche; deux nuances vertes et deux nuances ponceau bien *tranchées* par 8 grammes de chaque nuance.

Ce coussin est fait au crochet tunisien; il se compose de seize parties que l'on réunit. Trois dessins sont consacrés à cet objet utile et très-vite exécuté: le n° 1 représente le pouff terminé; les nos 2 et 3 sont les dessins de tapisserie que l'on exécute sur chaque partie du pouff.

Notre modèle est maïs et violet. — On fait huit parties avec chacune de ces couleurs, et on les réunit en assemblant une partie violette avec une partie maïs, ainsi de suite. Chacune de ces parties est entourée de noir et réunie à la partie voisine avec de la laine blanche; le dessin de tapisserie est exécuté avec deux nuances ponceau sur les parties maïs, — avec deux nuances vertes sur les parties violettes.

On commence le travail par le bas, qui est le côté le plus large; on fait, avec la laine maïs, une chaînette de 20 mailles; le dessin du crochet tunisien, que nous avons





N° 2. — COIFFURE DE DAME.

expliqué à nos lectrices à plusieurs reprises (notamment dans le n° 45 de l'année 1860) (*), se compose de deux tours; on fait sur la chaînette six rangées du même dessin (douze tours en tout), en conservant toujours le même nombre de mailles; ensuite on diminue d'une maille au commencement et à la fin de ce treizième tour, c'est-à-dire qu'au lieu de passer la laine au milieu d'une maille, on la passe au travers de 2 mailles à la fois; on fait douze tours avec ce nombre de 18 mailles; on continue ainsi à diminuer 2 mailles à chaque tour qui succède à douze tours jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 6 mailles; on diminue quelques mailles, de façon à terminer en pointe.

On fait en tout seize parties pareilles à celle que nous venons de décrire; on entoure chaque partie avec des mailles simples en laine noire (on n'en fait pas au bas de chaque partie), puis l'on brode à la croix, sur chaque partie, les dessins destinés à cet usage; ensuite on assemble les parties au crochet avec de la laine blanche, en prenant toujours le côté extérieur de la maille noire.

Ce pouff doit être monté par un tapissier.

Alphabet gothique.

Les lettres de cet alphabet serviront pour marquer des mouchoirs féminins et masculins. — Dans le premier cas, on les emploiera pour des mouchoirs du matin, destinés à accompagner des toilettes simples. On exécute ces lettres au plumetis, en se servant du coton très-fin.

(*) Voir page 354, *Dessin de tapisserie.*

Voile pour globe de lampe.

On emploie, pour faire ce travail, du coton de crochet n° 80. Deux dessins servent à la représentation de ce voile pour globe de lampe, qui imite une dentelle ancienne, et dont la solidité égale la beauté : le dessin n° 1 est le voile terminé, posé sur le globe de la lampe; le n° 2 représente l'une des parties en grandeur naturelle. Ajoutons que l'on peut exécuter ce travail en lui donnant d'autres destinations : on peut le faire en soie noire et s'en servir pour recouvrir une ombrelle, ou bien pour composer un col-pèlerine, pour les mantelets de taffetas.

Le voile pour globe de lampe se compose de cinq parties; si le globe est extraordinairement grand, il faut six parties. Chaque partie est formée de 33 étoiles à 6 branches; on peut aussi employer du coton plus fin (n° 100 ou 120), l'ouvrage n'en sera que plus beau. Il faut se servir d'un crochet fin et faire les mailles assez serrées.

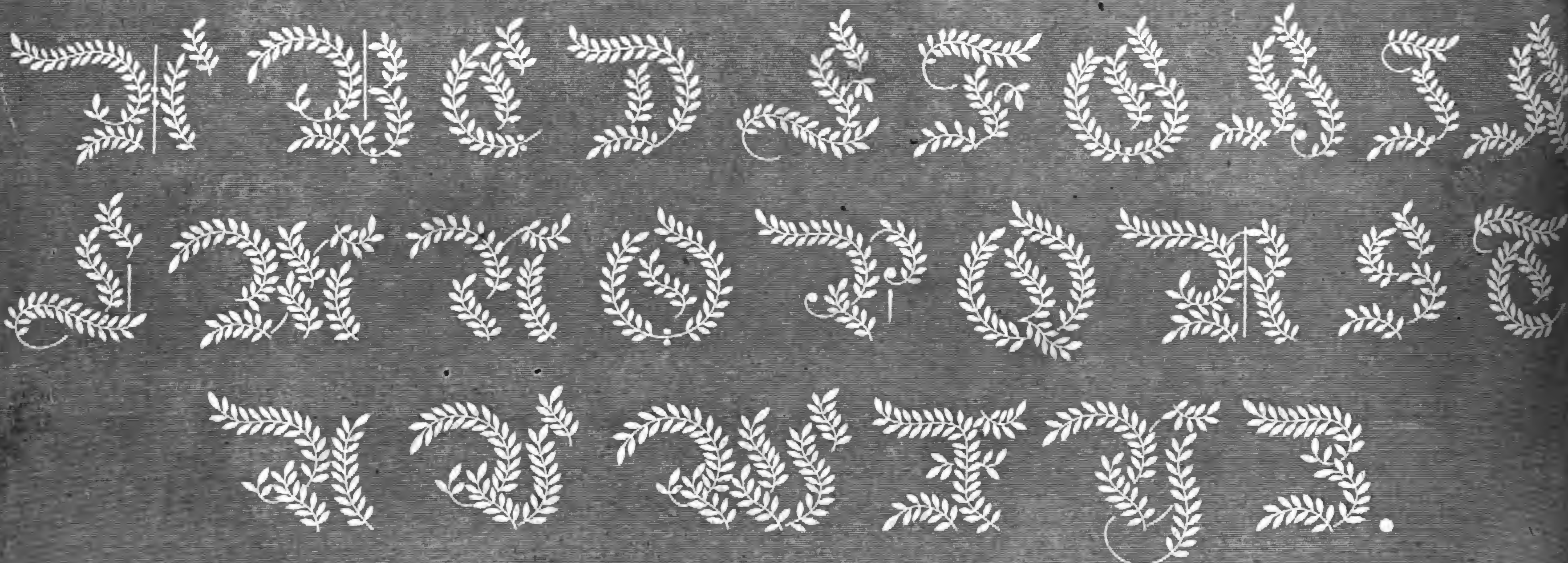
On fait une chaînette de 12 mailles, que l'on réunit en *rond;* sur cette chaînette on fait un tour composé alternativement de 6 mailles en l'air et de 3 mailles simples, avec lesquelles on entoure le petit *rond* ou cercle. On doit avoir dans ce cercle six festons composés des 6 mailles en l'air que nous venons d'indiquer.

2e *tour.* — On fait 2 mailles simples sur les premières des 6 mailles en l'air du précédent tour (et cela seulement dans le but d'arriver au milieu du premier des six festons), puis * 12 mailles en l'air (aussi serrées que possible), — 1 maille simple sur le deuxième feston du précédent tour. Recommencez cinq fois depuis *.

3e *tour.* — On remplit les festons du deuxième tour de la façon suivante : 2 mailles simples, — 7 brides, — 2 mailles en l'air (celles-ci forment le milieu ou *pointe* du feston), — 7 brides, — 2 mailles simples. — Recommencez cinq fois depuis *.

On a terminé une étoile, et l'on fait de la même façon toutes les étoiles dont se compose le voile de globe de lampe. On les réunit en cousant leurs pointes, comme l'indique notre dessin, et l'on forme ainsi une sorte d'ovale, auquel il manque *deux* étoiles dans le rang du milieu.

On attache le coton dans le vide qui se trouve sur le côté de l'ovale (c'est-à-dire à l'une des pointes de l'étoile qui précède le rang du milieu, composé de quatre étoiles) et l'on fait 18 mailles en l'air; ensuite une double bride, attachée au bord du milieu de l'étoile qui fait partie du rang du milieu; — puis 18 mailles en l'air, — 1 maille simple pour les rattacher au milieu du feston de l'étoile suivante. On retourne l'ouvrage, et l'on recouvre ces deux festons avec des demi-brides bien serrées. La demi-bride se compose, comme la bride proprement dite, d'un *jeté*



ALPHABET GOTHIQUE.

sur le crochet; mais on passe le *jeté* au travers des trois boucles qui se trouvent sur le crochet, *en une seule fois;* ces demi-brides se trouvent, étant ainsi faites, moins longues que les brides ordinaires. Pour chaque feston il faut environ 20 demi-brides. Quand on a recouvert les deux festons avec ces demi-brides, on se trouve au point de départ des festons; on continue le travail en se dirigeant vers le haut, c'est-à-dire vers la partie la plus étroite de l'ovale. On fait 9 mailles en l'air, — 1 maille simple pour fixer ces mailles en l'air; cette maille simple est placée tantôt au milieu de l'une des branches de l'étoile, tantôt entre deux de ces branches. On continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait atteint le côté opposé de l'ovale, c'est-à-dire l'étoile placée de l'autre côté, et faisant *pendant* à l'étoile à laquelle on a attaché le premier feston. A cette place on fait (comme à l'étoile opposée) 18 mailles en l'air, — une double bride, — 18 mailles en l'air, — 1 maille simple; et l'on recouvre chacun de ces deux festons avec 20 demi-brides.

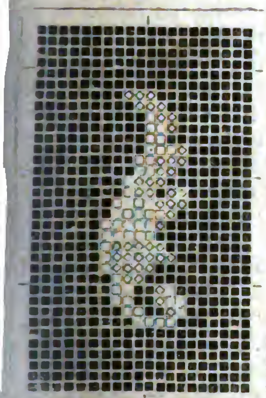
On recouvre de même les deux festons suivants, composés de 9 mailles en l'air faisant partie du tour précédent; on les recouvre, disons-nous, chacun avec 12 demi-brides, puis on fait sur les autres festons, tout autour du haut de l'ovale, des festons composés de 8 mailles en l'air et 1 maille simple. Quand on a atteint les deux festons précédant les grands festons composés chacun de 18 mailles en l'air, on recouvre ces deux festons (composés chacun de 9 mailles en l'air) avec 12 demi-brides, comme on l'a fait de l'autre côté de l'ovale.

On a de nouveau atteint le point où le coton a été attaché, et l'on travaille en se dirigeant vers le bas de l'ovale (côté arrondi). On fait 15 mailles en l'air, — 1 maille simple dans les 12 demi-brides du premier grand feston appartenant au tour précédent, — 12 mailles en l'air, — 1 maille simple dans les 8 demi-brides du deuxième grand feston; — 15 mailles en l'air, — 1 maille simple à la pointe de la première étoile qui se présente. Ensuite 15 mailles en l'air, — 1 maille simple sur les deux mailles en l'air de la branche d'étoile la plus proche, — 15 mailles en l'air, — 1 maille simple aussi dans le milieu des deux branches d'étoile cousues ensemble les plus proches du point où l'on se trouve. On continue ainsi (15 mailles en l'air, — 1 maille simple, placée sur la pointe des branches) tout autour du bas de l'ovale jusqu'à ce que l'on ait atteint le côté opposé, c'est-à-dire les grands festons; sur ceux-ci on fait, de nouveau, 15 mailles en l'air, — 1 maille simple, — 12 mailles en l'air, — 1 maille simple, — 15 mailles en l'air, — 1 maille simple attachée à la pointe de l'étoile. On noue solidement le coton, puis on le coupe.

On attache le coton au côté opposé au bas du deuxième grand feston, et l'on travaille en se diri-

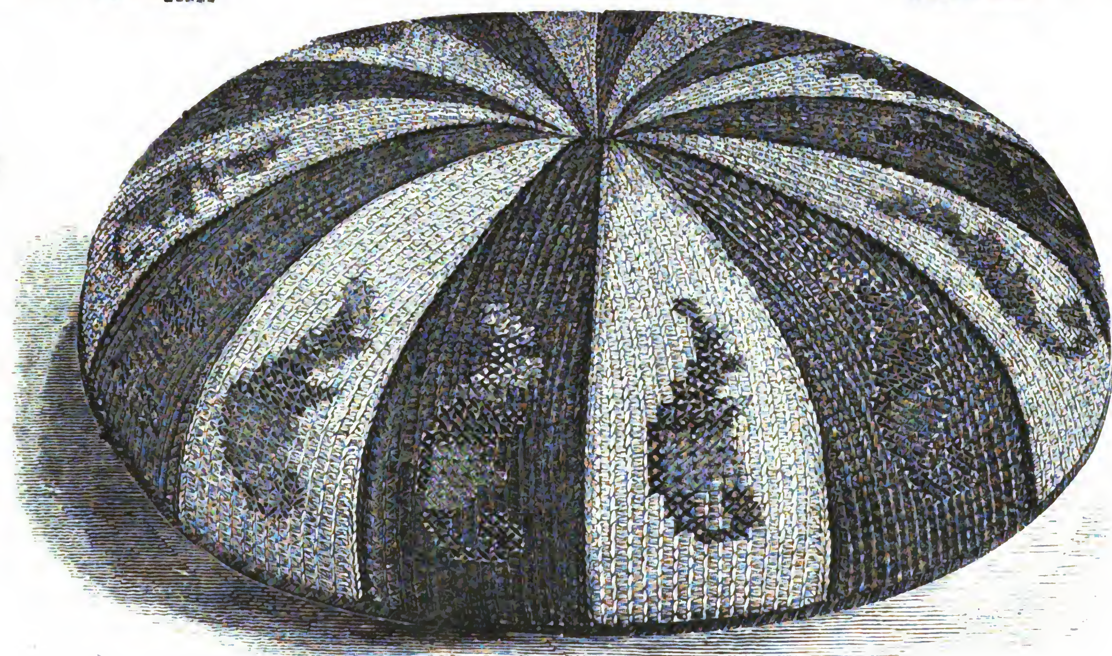
PANTOUFLE EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ⊞ Ponceau clair, ▫ moins clair, ⊞ foncé. ■ Vert clair, ⊡ moins clair, ▫ plus foncé, ⊠ très-foncé. ✖ Noir. ▫ Perles d'acier ou laine grise. - Perles blanches mates ou laine grise plus claire. ⊡ Perles blanches opaques, ou laine grise plus claire. ▫ Perles blanches de cristal, ou laine, ou soie blanche. ▪ Gris plus foncé que le gris remplaçant les perles d'acier. ■ Gris encore plus foncé. ▫ Or, ou perles d'or, ou soie d'Alger jaune d'or. ' Laine couleur bronze.

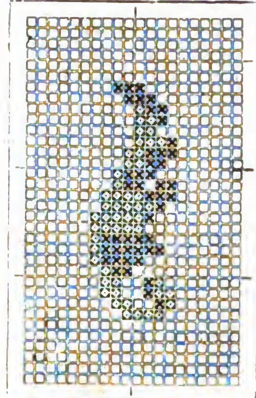


Nº 1. — DESSIN POUR BRODER LE POUFF.

Explication des signes : ▫ Vert foncé. ▫ Vert plus clair.



COUSSIN EN FORME DE POUFF.



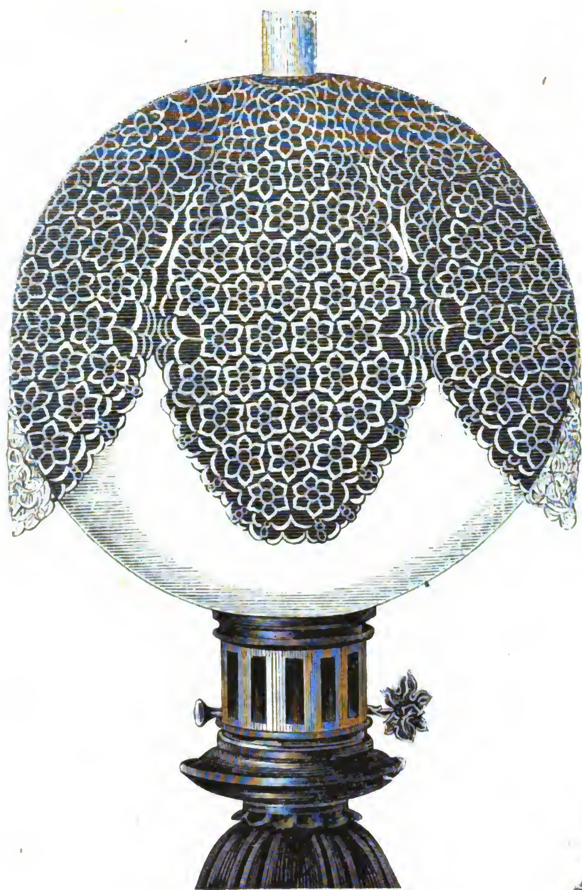
Nº 2. — DESSIN POUR BRODER LE POUFF.

Explication des signes : ⊡ Rouge foncé. ✖ Rouge plus clair.

*** 7 mailles en l'air, — 1 maille simple dans le milieu des** festons des 7 mailles en l'air, appartenant au tour précédent; — on recommence 21 fois depuis *. On fait ensuite des demi-brides sur sept festons du tour précédent, — puis on fait deux festons sur lesquels on fait des mailles simples. On doit avoir atteint les trois festons composés de 12 mailles en l'air; on les recouvre avec des mailles simples (12 environ pour chaque feston).

Il ne reste plus que les festons inférieurs à terminer; sur chacun de ces festons, composés de 6 mailles en l'air, on fait 2 mailles simples, — deux demi-brides, — deux brides entières, — deux demi-brides, — 2 mailles simples. L'ovale est terminé.

On fait encore quatre ovales pareils à celui-ci; on les réunit en consultant leur disposition, indiquée par le dessin qui représente le globe de lampe recouvert de ce voile.



N° 1. — VOILE DE GLOBE DE LAMPE.



N° 2. — VOILE DE GLOBE DE LAMPE.

geant vers le bas de l'ovale. On fait sur le feston composé de 15 mailles en l'air : * 2 mailles simples, — 18 demi-brides, — 2 mailles simples; on recommence depuis * jusqu'à ce que l'on ait atteint le côté opposé, c'est-à-dire les deux grands festons. On passe ces deux festons et le feston qui les suit.

On fait, après ces trois festons : 12 mailles en l'air, — une bride sur la maille simple du tour précédent, — 12 mailles en l'air, — une bride sur la pointe de la branche la plus rapprochée (n'oublions pas d'ajouter que l'on travaille en se dirigeant vers le haut de l'ovale). On a atteint les deux festons entourés avec 12 demi-brides, et l'on fait dans chacune de ces demi-brides, *et seulement pour ces deux festons*, des mailles simples; ensuite 7 mailles en l'air, — 1 maille simple dans la maille du milieu du feston composé de 8 mailles en l'air, — 7 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la maille du milieu du feston suivant, et ainsi de suite pour le tour supérieur de l'ovale. Quand on a atteint les deux festons déjà mentionnés pour le côté opposé, on fait dans chaque demi-bride des mailles simples.

On fait ensuite 12 mailles en l'air, — une bride sur la maille simple du tour précédent (on se dirige vers le bas de l'ovale), — 12 mailles en l'air, — une bride sur la maille simple la plus proche, — 12 mailles en l'air (ces trois derniers festons doivent former un second rang sur les deux grands festons). On fait autour du bas de l'ovale des festons composés de 6 mailles en l'air, fixés par une bride aux festons du tour précédent. On continue de cette façon jusqu'à ce que l'on ait atteint les trois grands festons du côté opposé; ces trois festons, composés de 12 mailles en l'air, sont recouverts de mailles simples très-serrées. On fait aussi des mailles simples sur les deux festons suivants, et l'on recouvre les sept festons suivants (appartenant au tour précédent) avec des demi-brides; on fait environ huit demi-brides sur chaque **feston.**

On fait ensuite des festons *contrariés* ainsi qu'il suit:

DESSIN AU CROCHET POUR LE VOILE DE GLOBE DE LAMPE N° 1.

Deuxième voile pour globe de lampe.

MATÉRIAUX. — 26 grammes de laine ponceau clair; 2 grammes de laine ponceau très-foncé; 3 nuances intermédiaires; 4 grammes de chaque nuance; cette laine doit être très-fine; on l'appelle en Allemagne laine mousse, en France laine anglaise; perles blanches opaques; perles blanches en cristal et perles blanches mates; perles d'acier n° 7.

On fait ce travail au crochet; il n'exige pas autant de temps et de peine que le *voile* n° 1. Le fond est nuancé, bordé de cinq rosettes faites isolément et rattachées au fond. Notre modèle est exécuté avec cinq nuances de laine ponceau; on peut les remplacer par cinq nuances vertes, plus salutaires pour la vue.

On commence le travail par le haut, et l'on fait, avec la laine ponceau la plus claire, une chaînette de 150 mailles, dont on réunit les deux extrémités pour former un cercle.

1er *tour*. * 1 bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles de la chaînette; recommencez depuis *. On doit avoir 50 brides dans le tour terminé, et l'on attache la dernière maille en l'air à la première bride du tour.

2e *tour*. On fait 3 mailles en l'air pour former la première bride (on en fait autant pour tous les autres tours), et l'on fait, sur la première des deux mailles en l'air du tour précédent, une double bride (la double bride se compose de deux jetés sur le crochet, la bride triple de trois jetés, ainsi de suite); puis on fait 2 mailles en l'air, — 2 doubles brides; — on passe 2 mailles en l'air du tour précédent, — on fait 2 mailles en l'air, — et dans les 2 mailles en l'air du tour précédent, on fait : * 2 doubles brides, — 2 mailles en l'air, — 2 doubles brides, — 2 mailles en l'air; — les 2 mailles en l'air les plus proches, appartenant au tour précédent, doivent être passées. — On recommence toujours depuis *. Dans le tour terminé, on doit avoir 25 groupes de brides, séparés par 2 mailles en l'air.

Le 3e et le 4e *tour* sont faits avec le même nombre de mailles; sur les 2 mailles en l'air du tour précédent,

i séparent les brides, on fait 4 doubles brides séparées ıx par deux par 2 mailles en l'air. Les brides se trouıt ainsi au-dessus de celles du tour précédent.

5e *tour*. On prend de la laine ponceau un peu moins ire que la précédente. * 2 doubles brides, — 2 mailles l'air, — 2 brides sur les deux premières mailles en l'air tour précédent; 3 mailles en l'air; recommencez des *.

Le 6e et le 7e *tour* sont pareils au 5e tour.

8e *tour*. On prend de la laine ponceau un peu moins ire que la précédente; on fait : * 3 triples brides, — mailles en l'air, — 3 triples brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — puis 3 mailles l'air; recommencez depuis *.

9e *tour*. Ce tour diffère du 8e seulement en ceci : entre que 5e et 6e groupe de brides, on fait, au lieu de 3 mailles en l'air, 5 mailles en l'air; ces 5 mailles en l'air répètent *cinq* fois dans le tour.

10e *tour*. Comme le 9e; seulement on fait, au-dessus s 5 mailles en l'air, un nouveau groupe de brides commé comme les autres de 3 brides triples, — 2 mailles en ir, — 3 brides triples.

11e *tour*. On prend de la laine ponceau plus foncée que précédente; on fait : * 3 brides triples, — 2 mailles en ir, — 3 brides triples sur les deux premières mailles en ir du tour précédent; 3 mailles en l'air; recommencez puis *.

12e *tour*. On compte 5 groupes de brides; sur le premier on fait : * 3 triples brides, — 2 mailles en l'air, — 3 triples brides, — 3 mailles en l'air; — dans le 6e groupe de brides, on fait : 3 brides quadruples, — 2 mailles en l'air, — 3 brides quadruples, — 2 mailles en l'air, — 3 brides quadruples, — 3 mailles en l'air; on recommence quatre fois depuis *.

13e *tour*. * 3 triples brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 1 maille simple (en passant 3 mailles en l'air du précédent tour) sur les 2 mailles en l'air les plus proches, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple sur les 2 mailles en l'air (en passant 3 mailles en l'air), — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple sur les 2 mailles en l'air (toujours en passant 3 mailles en l'air), — 4 mailles en l'air, — 3 triples brides, — 2 mailles en l'air, — 3 triples brides sur les 2 mailles en l'air les plus proches, — 3 mailles en l'air, — 3 brides *quadruples*, — 2 mailles en l'air, — 3 brides *quintuples* sur les mailles en l'air du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — 3 brides *quintuples*, — 2 mailles en l'air, — 3 brides *quadruples* sur les mailles en l'air les plus proches du tour précédent, — 3 mailles en l'air; recommencez quatre fois depuis *.

Le fond du *voile* est terminé; nous allons décrire l'une des rosettes qui le bordent. Comme pour le fond, les groupes de brides sont disposés en rayons; excepté pour le premier et pour le dernier tour, toutes les brides sont doubles.

On commence la rosette avec la cinquième nuance ponceau, qui est la plus foncée; on fait une chaînette de 8 mailles, que l'on réunit en cercle.

1er *tour*. Sur chaque maille de la chaînette, on fait une bride simple, toujours suivie de 2 mailles en l'air; la dernière maille est attachée à la première : il y a 8 brides dans le tour.

2e *tour*. On forme, avec 4 ou 5 mailles en l'air, la première *double* bride; on fait encore une double bride, — 2 mailles en l'air, — 2 doubles brides sur les premières mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air. Dans les mailles en l'air les plus proches, appartenant au tour précédent, on fait : * 2 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides, — 3 mailles en l'air; recommencez six fois depuis *.

3e *tour*. Avec la nuance ponceau moins foncée. * 2 brides, — 2 mailles en l'air, — 2 brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air; recommencez sept fois depuis *.

4e *tour*. Même nuance. * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air; recommencez sept fois depuis *.

5e *tour*. Nuance moins foncée. * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les premières mailles en l'air du tour précédent,



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de printemps, en taffetas gris poussière; la jupe est garnie de trois bandes de velours noir; une ruche en taffetas pareil à la robe, plissée à plis creux, est posée au bas de la jupe; une ruche pareille est placée au-dessus des bandes de velours, mais en sens inverse, c'est-à-dire que le côté non cousu de la ruche est dirigé vers le corsage; corsage plat boutonné avec des boutons en velours noir; manches larges garnies comme la jupe; ceinture-écharpe de même étoffe que la robe, garnie d'une ruche.

Toilette de visite. Robe en pou-de-soie noir; paletot en velours de laine garni de peluche noire; chapeau en taffetas gros bleu *piqué*.

Costume de petit garçon de six ans. Blouse en velours noir garnie avec une ruche de ruban gros bleu. Pantalon bouffant, en cachemire gris, arrêté aux genoux; bottes molles.

— 3 mailles en l'air; recommencez sept fois depuis *.

6e *tour*. Même nuance. * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — 2 mailles en l'air, puis 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les mailles en l'air les plus proches du tour précédent, — ensuite 3 mailles en l'air; recommencez sept fois depuis *.

7e *tour*. Nuance plus claire. * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air; on passe les deux mailles en l'air suivantes, — et sur les mailles en l'air les plus proches de celles que l'on a passées, on fait: 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides, — 3 mailles en l'air; on recommence sept fois depuis *.

8e *tour*. Même nuance. * 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les deux premières mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 3 brides, — 2 mailles en l'air, — 3 brides sur les mailles en l'air suivantes (on passe les 3 mailles en l'air du tour précédent), — 3 mailles en l'air; on recommence sept fois depuis *.

9e *tour*. Nuance la plus claire. Dans chaque maille du tour précédent, on fait une bride simple; il doit y avoir 188 brides pour le tour entier. La rosette est terminée.

On en fait cinq en tout; on les coud au voile, on les réunit sur les côtés; on garnit le bord avec des festons de perles pour chacun desquels on enfile 16 perles blanches opaques, — 16 perles blanches mates, — 16 perles blanches de cristal, — 14 perles d'acier, — puis encore 16 perles opaques, mates, de cristal; on attache ce feston au bord de la rosette; il en faut huit environ pour chaque rosette.

Ce *voile* est d'un effet charmant; la rosette peut aussi servir isolément pour former des couvre-pieds, voiles de fauteuil, etc., en coton blanc.

Dessin de tapisserie.

Ce dessin servira pour exécuter un cordon de sonnette, des bandes alternant avec des bandes de velours, pour siéges portières, — ou enfin pour encadrer des portières. Les cordons de sonnette brodés en perles sont d'une grande élégance. Les signes indiquant les couleurs des perles marquent aussi les nuances qu'il faut leur substituer si l'on veut exécuter ce dessin sans employer des perles.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en velours violet; jupe très-longue par derrière, formant une sorte de *queue;* corsage plat boutonné, allongé par devant en forme de *veste* ou gilet; grand bouquet brodé au passé en soie de cordonnet noire; cette broderie couvre chaque pan de devant du corsage, s'élargit sur la poitrine, et se termine à une petite distance du cou; les pans du corsage sont entourés d'une ruche plissée en ruban noir; manches larges, à revers brodés; cette broderie se compose de bouquets détachés, exécutés, comme ceux du corsage, en soie de cordonnet noire; les revers sont bordés d'une ruche en ruban noir. La coiffure se compose d'une résille en chenille violette.

Toilette de mariée. Robe en pou-de-soie blanc; jupe unie, corsage plat boutonné; ceinture-écharpe en ruban blanc. Manches larges ornées de ruches de ruban blanc; sous-manches à poignet, ornées de dentelle. Coiffure composée de bandeaux relevés, terminée de chaque côté du visage par une large natte. Couronne de muguets et de fleurs d'oranger; grand voile en tulle blanc couvrant toute la robe par derrière; ce voile est posé sur la couronne de fleurs; il couvre toute la tête, le visage, et tombe, pardevant, jusqu'à la ceinture; il reste baissé pendant toute la durée de la cérémonie.

CONSEILS D'UN VIEUX JARDINIER.

MOIS DE MARS.

Suite.

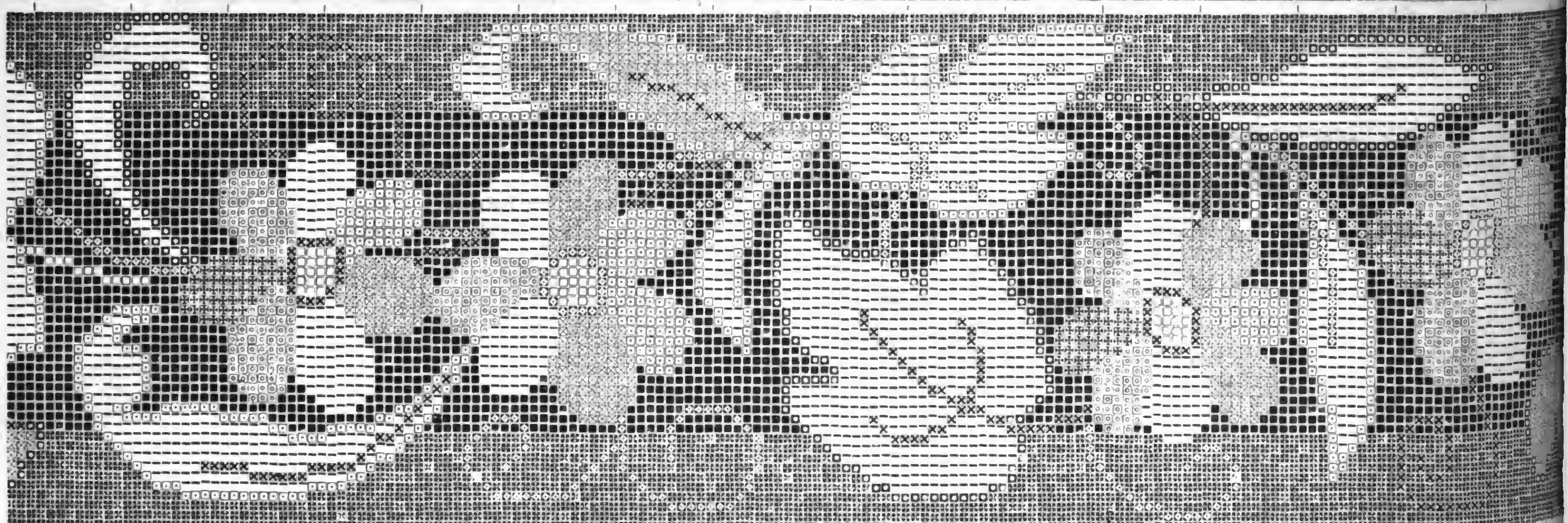
Il faut semer aussi (toujours sur couches) les *quarantaines*, les *belles-de-nuit*. Je n'ai rien à dire des belles-de-nuit : c'est une fleur charmante, dont il faut absolument approvisionner votre jardin. Les savants l'appellent *mirabilis ;* si, comme j'incline à le croire, cela signifie *admirable*, je souscris volontiers à ce surnom. Il faut les repiquer, à la fin de mai, dans une terre substantielle et cependant légère. Les *longiflora* sont blanches, les *hybrida* roses; beaucoup de variétés sont panachées; toutes ont, vers le soir, une odeur délicieuse. Quant aux quarantaines, qu'on appelle des *mathiola*, c'est une espèce de giroflée dont la culture vous donnera un peu de peine. Il faut d'abord la semer, cela va sans dire; on le fait dès à présent sur couches; on repique les plantes dans une bonne exposition, en ayant le soin de les adosser, puis on les transplante en planche, vers la fin du mois de juin. La *mathiola fenestralis* est la plus belle; ses grappes sont bien fournies, et ses fleurs plus grandes que dans les autres espèces. Celles-ci ont bien leur mérite aussi : il y en a de toutes les couleurs, et, si l'on veut m'en croire, on réservera quelques graines pour les semer au mois de juin; par ce moyen, on les aura en fleurs jusqu'aux prochaines gelées. L'une des espèces de cette plante, la *mutabilis* (qui n'est pas la plus belle), possède une singulière propriété : ses fleurs changent de couleur sur pied. Quand je dis que cette propriété est singulière, c'est que je parle du monde des fleurs; je sais bien qu'ailleurs, chez les hommes, par exemple, ce phénomène ne serait pas remarquable, et qu'il est bien fréquent de les voir *changer de couleur* selon que leurs caprices ou leurs intérêts l'exigent. Parmi les fleurs, ce scandale est bien plus rare; voilà pourquoi j'ai signalé cette particularité, tout en trouvant, à part moi, qu'il n'est point nécessaire d'encourager la *mutabilis* en la cultivant; son exemple pourrait même être dangereux pour le caractère des autres plantes, qui se conduisent d'après des principes invariables, logiques, et sur lesquelles l'exemple de cette fleur inconséquente et capricieuse pourrait avoir des effets pernicieux. Les mauvais exemples sont si dangereux!

Je suppose que vous avez mis en place les plantes à *oignon*, c'est-à-dire les narcisses, les crocus, les tulipes *duc de Tholl*, puis aussi les tussilages, les hépatiques; tout cela va bientôt fleurir. Le narcisse a été la victime d'un caprice de l'antiquité, et les préjugés qu'elle nous a transmis le font considérer, aujourd'hui encore, comme l'emblème de la fatuité poussée jusqu'à la folie. Le narcisse est, au contraire, une fleur modeste, odorante, qui a été calomniée. Outre les plantes que je viens de nommer, il y a bien encore la *fritillaire*, dite couronne impériale, qui est fort belle, et fleurit dès le commencement du mois prochain. Elle a un mètre de hauteur; ses fleurs, d'un rouge vif, sont pareilles à des tulipes renversées, groupées en couronne autour de sa tige. Ce portrait est séduisant : malheureusement la *fritillaire* exhale une odeur infecte; on ne peut guère la supporter que dans les grands parterres, et à cause de la pénurie de fleurs qui afflige les premiers jours du printemps.

Les jacinthes vont aussi fleurir, mais on ne jouit guère de cette fleur charmante quand elle est en plein air, sa floraison coïncide avec ces fantasques journées durant lesquelles la température varie sans cesse, et reproduit en quelques heures, la physionomie particulière à chaque saison. Semblable aux femmes déraisonnables, revêches, jalouses et capricieuses, la température nous accable tour à tour de bourrasques, de tempêtes, mélangées de grêle, et nous fait acheter chaque rayon de soleil par une bise aiguë et pénétrante. Il est bien difficile d'aller, par ces vilaines journées, errer autour des jacinthes en fleurs; et il faut avoir soin d'avoir toujours dans leur voisinage des paillassons que l'on peut étendre sur les plantes de jacinthes, afin de les mettre à l'abri des fureurs imprévues qui peuvent les assaillir sous forme de pluie et de grêle. Heureux ceux qui savent se garantir à temps, avec des paillassons quelconques! Cela n'est pas toujours facile et possible. J'ai eu un confrère qui était mon voisin, et pour lequel j'éprouvais une certaine sympathie; j'aimais ses enfants, et j'étais fort content quand je pouvais contribuer à augmenter leurs petits plaisirs. Mais ce voisin avait une femme!...

O ciel! quand j'y pense, je frissonne encore, et je puis à peine tenir ma bêche : c'était bien la plus effroyable mégère que la terre ait portée, et les tempêtes, chez elle, n'étaient pas entrecoupées par des rayons de soleil comme celles qui affligent le mois de mars; elle tourmentait sans cesse son infortuné mari, trop faible pour se défendre et la mettre à la raison; elle se plaisait seulement à attaquer tout le monde, à construire, dans son propre cerveau, des histoires abominables sur son prochain et surtout sur ses *prochaines*, et les répandait comme des vérités. Mon métier de jardinier m'a souvent mis en contact avec des plantes malfaisantes, qui font toujours du mal à ceux qui ont le malheur de s'en approcher, et ces souvenirs *cuisants* m'avaient inspiré un surnom qui me semblait tout à fait applicable à ma voisine : je l'appelais Mme *Ortie*. Eh bien! je vous jure qu'on ne pouvait se garantir contre son humeur, comme vous garantiriez vos jacinthes contre la grêle et la pluie; il n'y avait pas de *paillassons* possibles avec elle. Après avoir supporté vingt tours abominables, j'ai pris la fuite, — et le parti de me vouer au célibat, quoiqu'il me semble bien difficile de croire que la nature ait pu recommencer une femme pareille à celle-là. Je suis resté célibataire; dois-je en faire un reproche à ma voisine, ou bien lui être reconnaissant? Quand je lis les lettres charmantes qui me sont adressées par mes lectrices, je penche vers les regrets; mais, lorsque mes souvenirs me reportent vers l'infortuné qui avait à son foyer cette nouvelle Xanthippe, je me dis que mon sort aurait pu être pareil au sien... Et voilà comment une méchante femme peut causer des malheurs irréparables. C'est la faute de ma voisine s'il n'y a pas eu de Mme Sainfoin, et j'ai toujours eu dans l'idée qu'elle aurait été heureuse. Il y a donc, quelque part, une femme qui a été privée d'une destinée enviable, et cela, parce que j'ai eu une voisine acariâtre!

Vers la fin de ce mois vous aurez déjà le plaisir de voir fleurir vos bordures d'œillets, *mignardise*, ou nain. Une trop grande humidité est nuisible pour les œillets, qui craignent aussi les gelées du printemps : il faut les préserver de ces deux fléaux en les couvrant de litière ou de paillassons légers, lorsque le temps semble menaçant. L'œillet est une fleur gaie, et l'on fera bien d'en avoir à profusion. Depuis quelque temps, on essaye de le multiplier par boutures; mais ce procédé n'a pas eu de



BORDURE EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ▪ Vert foncé. ■ Vert plus clair. ⊡ Perles blanches opaques, ou laine, ou soie blanche. ꞌ Perles blanches de cristal ou gris très-clair. ⊡ Perles d'or, ou laine, ou soie jaune d'or. ✖ Perles d'acier, ou laine grise. ⊠ Perles blanches mates, ou gris plus clair que le gris précédent. ◘ Perles noires, ou laine noire. ▪ Perles ou laine nuance foncée *sépia*. ⊡ Perles, ou laine nuance sépia plus claire. □ Perles en acier bleu, ou laine gros bleu.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris.

Toilettes de Mme BERNARD, 162, Rue de Rivoli.

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville 53, à Paris

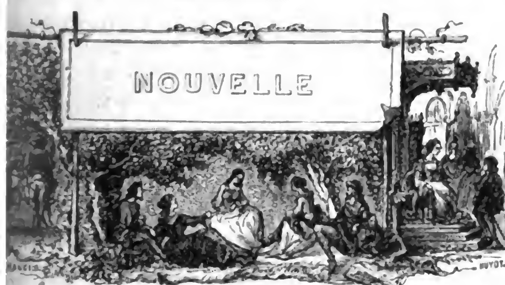
ltats assez heureux pour que je vous engage à l'ap- ner. Beaucoup de geus croient avancer dès qu'ils itent : ils marchent ; ils sont fiers et glorieux du ivement qu'ils se donnent. Ils s'éloignent, en effet, point atteint par leurs devanciers ; mais il arrive quefois qu'au lieu d'avoir avancé, ils ont reculé. t ce qui est arrivé aux propagateurs de la nouvelle hode de multiplication pour les œillets ; ces novateurs été forcés de revenir à nos vieux moyens et de repro- e l'œillet par la marcotte.

ur faire une bonne marcotte, bien réussie, on opère leine terre. Aussitôt après la floraison de la plante, rend une à une les pousses de l'année, qui se trou- autour de la tige principale, et l'on fait, à quelques- des nœuds de ces pousses, une légère incision, par elle la plante pourra donner naissance à de nouvelles ies. Cette incision devra être d'abord horizontale ; on fait biaiser un peu le canif, afin de pratiquer une ième incision, dont la direction sera presque perpen- aire. On couche ensuite dans la terre cette branche préparée, après l'avoir effeuillée ; elle doit être placée e profondeur de 7 à 8 centimètres, et fixée par un crochet de bois ; on la recouvre de terre, que l'on e doucement, mais de manière à la masser fortement, on la laisse bien tranquille, en ayant soin de redres- ı partie de la branche qui se trouve hors de terre.

délicatesse est l'une des qualités qui sont in- nsables dans ma profession, et c'est pour cela que age toutes les femmes à s'occuper d'horticulture : qualité n'est donnée hommes que par ntion, tandis qu'elle presque jamais refusée emmes — Au bout de à six semaines, toutes narcottes ont des ra- ; le miracle est ac- li. N'en est-ce pas un, fet, que de voir des hes changer de nature, cider à vivre enfouies, icer à l'air, au soleil, le bien de la plante es produiront ? Mais ce mène doit exciter en une surprise moindre hez nous autres hom- il s'accomplit en vous, toutes, ou presque tou- s femmes. Les mères, nds les bonnes mères, donnent chaque jour nple d'un dévouement complet que celui dont ns de vous entretenir.

ne veux pas terminer onseils sans adresser rière à mes chères lec- : je les supplie de mé- ma pauvre tête. Si continue à m'adresser ettres si charmantes, pîtres en vers ; si l'on mon portrait, on va, je ins, exciter en moi une déplorable, et celui igne ces lignes courra que de devenir un vieux fou.

E. R. SAINFOIN.



S TROIS BONHEURS DE CLAIRE.

Suite.

del Merimas aurait désiré prolonger son séjour madame Salviados, mais les différentes affaires dont avait chargé réclamaient sa présence : il retourna à .

ntôt après son départ, deux lettres arrivaient en temps aux Eaux-Vives. La première, adressée à me Salviados, était de M. del Merimas ; Luc y de- ait la main de Claire.

e suis assez riche, disait-il, pour me permettre d'é- ser une femme sans fortune. Mademoiselle Devillars nit toutes les qualités que je désire rencontrer dans e qui sera ma femme.

lle a une instruction solide, une raison calme et se- « reine dont j'ai pu juger lors de notre promenade aux « ruines du château de la Ferté-Milon.

« Dernièrement toute la beauté de son âme, toute la « tendresse de son cœur, se sont montrées dans les atten- « tions touchantes dont je l'ai vue vous entourer. C'est « dans l'affliction que des mérites comme les siens trou- « vent le plus d'occasion de se révéler.

« Mademoiselle Devillars peut me rendre heureux. Je « suis seul : je ne la séparerai point de vous, madame, si « vous voulez bien consentir à vivre dans notre intérieur, « et votre présence ne fera qu'ajouter au bonheur que je « suis sûr d'y rencontrer.

« Je vous supplierai même de ne point refuser de venir « habiter près de nous, car peut-être mademoiselle De- « villars ne consentirait-elle point, sans cette promesse de « votre part, à contracter une union qui pourrait vous « priver de ses soins, la priver de votre présence. »

L'autre lettre était de mademoiselle Zénobie Dodémont. Elle écrivait à sa mère « qu'elle allait se hâter d'arriver, « qu'elle comprenait parfaitement les motifs que celle-ci « lui donnait pour qu'elle se résignât à venir s'enterrer « quelques jours aux Eaux-Vives. J'espère, ajoutait-elle, « que l'affection que m'a toujours témoignée ma tante « triomphera de l'engouement qu'elle a pris pour cette « petite fille (Claire apparemment).

« Ne t'exagère donc rien, chère maman ; je ne serai « pas huit jours là-bas, que tout rentrera dans l'ordre, « et que l'héritage que tu crains de me voir perdre me « sera plus assuré que jamais.


« COMBIEN JE L'AIME, » RÉPONDIT CLAIRE EN CACHANT SON VISAGE SUR L'ÉPAULE DE MADAME SALVIADOS.

« Entre nous, je pourrais bien m'en passer. La fortune « de nos vieux parents me met en état de ne point con- « voiter celle de ma tante Salviados ; mais, puisque tu le « veux, je vais me mettre en devoir de ne pas la lais- « ser échapper. Je comprends fort bien d'ailleurs que « 25,000 francs de rente de plus ne feront aucun tort à « ma beauté.

« Je suivrai cette lettre de près. En attendant, je t'em- « brasse. Prépare ma tante à me revoir. Pauvre tante !... je « lui dois dans tous les cas une visite de condoléances.

« J'arriverai chargée de pralines et de croquignoles « pour tes noirs amis. »

Madame Salviados se promenait au jardin avec Claire lorsqu'elle reçut la lettre qui lui était adressée. Après l'avoir lue, elle la tendit sans rien dire à la jeune fille. Claire, étonnée, la parcourut des yeux, et à mesure qu'elle lisait une charmante confusion colorait ses joues.

Lorsqu'elle l'eut terminée elle la rendit à madame Salviados sans oser lever les yeux, tant elle craignait que son regard n'exprimât trop naïvement le bonheur qui inondait son âme.

Nous nous sommes déjà doutés que, sans trop se l'avouer à elle-même, la pauvre enfant aimait Luc depuis qu'ils s'étaient vus pour la première fois, depuis qu'en quittant les Eaux-Vives il avait demandé la permission d'y revenir, en jetant sur elle ce regard que parfois elle croyait encore sentir sur ses yeux.

La raisonnable Claire, nous le savons, avait toujours fui ce souvenir ; elle s'était constamment soustraite aux illusions d'un espoir insensé : mais, en apprenant tout à coup qu'elle pouvait s'abandonner sans honte, sans danger, à tous les sentiments qu'elle avait jusqu'alors repoussés avec tant de persévérance, qu'on juge de sa joie, de sa surprise, de son émotion, du tumulte enfin qui se fit dans son cœur si sage et si bon !

Madame Salviados la considéra quelques instants, et, pour la première fois depuis la mort d'Aimée, elle eut un faible sourire. Puis elle l'embrassa, et lui dit avec une encourageante douceur : « Eh bien ! ma mie Claire, que dites-vous de cette lettre ?

— Oh ! madame, » s'écria naïvement la jeune fille, « consentiriez-vous à habiter l'hôtel de M. del Merimas ?

— Donc, vous accepteriez, mon enfant ? »

Claire baissa les yeux, en disant d'une voix timide : « Non, si je devais vous quitter.

— J'espère que rien ne nous séparera que la mort, ma fille, » dit madame Salviados, en passant sa main amaigrie sur les bandeaux éblouissants de ma mie Claire.

« Quel bonheur ! » s'écria la jeune fille.

« Vous l'aimez donc bien ? » ajouta la bonne dame en la regardant avec une triste anxiété.

« Je sens seulement à présent combien je l'aime, » répondit Claire en cachant son visage sur l'épaule de madame Salviados. « Oh ! quel rêve je fais !

— Je suis un peu fatiguée ce soir, mon enfant ; si vous le voulez bien, nous causerons demain toutes deux de ce beau rêve qui vous émerveille. En attendant, chère petite, mettez-vous sous la protection du bon Dieu ; demandez-lui de le réaliser ou de le dissiper, selon qu'il jugera bon pour vous de le faire. »

Madame Salviados embrassa encore Claire, et reprit, appuyée sur son bras, le chemin de son appartement.

Lorsque la jeune fille fut rentrée dans le sien, elle tomba à genoux, et remercia Dieu de toute son âme de la recherche honorable de M. del Merimas.

Cette grande estime qui faisait considérer à Luc comme un bonheur d'obtenir la main d'une jeune fille sans nom, sans fortune, sans talents, sans beauté remarquable, c'était la récompense de son attachement à ses devoirs, du dévouement avec lequel elle les avait remplis.

Ce fut le second bonheur de Claire : car c'est une des bénédictions de la vie que l'accomplissement des devoirs accroisse notre félicité.

III.

Le lendemain, madame Salviados fit appeler mademoiselle Devillars dans sa chambre.

La jeune fille y entra toute timide, toute rougissante ; mais qu'il y avait de rayonnements sur sa charmante physionomie !

Madame Salviados était dans son fauteuil. Elle avait un tabouret à ses pieds sur lequel elle fit asseoir ma mie Claire. Puis, lui prenant les deux mains, elle lui dit : « Je devrais être contente pour vous de la demande que Luc fait de votre main, mon enfant, j'ai même essayé de l'être. Mais, je ne sais comment cela se fait, à peine eus-je lu sa lettre, que le souvenir du regard froid avec lequel mon Aimée a constamment regardé M. del Merimas s'est réveillé en moi avec une telle puissance que je n'ai pu parvenir à l'éloigner. Toujours, depuis hier, ce regard se place pour moi entre vous et lui.

« J'ai demandé à Dieu de m'inspirer les conseils que j'aurais à vous donner aujourd'hui, et il ne m'est venu à l'esprit, il ne me vient aux lèvres que des paroles de découragement.

« Non, Claire, Luc n'est pas le mari que je vous aurais souhaité.

« Il a quelque chose de trop dur, de trop altier dans le caractère.

« Avez-vous remarqué la fermeté des contours de sa belle bouche ?

« Luc a, sans nul doute, outre son immense fortune, une intelligence hors ligne, de grandes manières ; mais il a toujours aimé à vivre seul. Il a quitté pour jamais, et sans les regretter, sa patrie, ses amis d'enfance, la tombe de ses parents ; il est venu en France au printemps de l'âge, et ayant acquis déjà tous les genres de prestige, même celui qui fait qu'involontairement tous nous obéissent. Mais il n'y a formé aucune liaison de cœur parmi

les jeunes gens dont il fait sa société habituelle. Il a des compagnons de plaisirs, il n'a point d'amis; et, si votre présence, comme je le comprends maintenant, ne l'eût attiré ici, il est plus que probable qu'il n'aurait jamais cherché à y revenir.

— Mais alors, » dit Claire, un peu mécontente de la sécheresse de ce portrait, « quel sentiment peut le porter à embarrasser son existence d'une femme?

— Le désir d'être à son tour chef de famille, d'ouvrir sa maison à l'élite de la société, d'avoir une femme qui préside aux splendides fêtes qu'il donnera, peut-être aussi celui d'avoir des enfants qui héritent de ses trésors et de son nom. Que sais-je, moi!...... et puis, ma bien-aimée Claire, il a été aussi attiré, en dépit de lui-même, par la douceur, la grâce de votre personne.

— Ah! madame, il a lui-même tant de bonté dans le regard! il a quelque chose de si tendre dans l'accent! Serait-il possible qu'il fût aussi personnel que vous le dépeignez?.....

— Ma mie Claire, sa volonté ferme d'obteuir votre affection a seule mis dans son regard cette bonté, dans son accent cette tendresse que vous leur connaissez. C'est peut-être la première fois de sa vie qu'ils ont eu cette expression. »

La jeune fille secoua la tête.

Madame Salviados vit le mouvement. « N'en parlons plus, » dit-elle; « vous êtes le meilleur juge dans cette cause. Je vais écrire à Luc que sa demande est agréée, et que, lorsqu'il viendra ici, c'est une fiancée qu'il y trouvera.

— Vous parlerez aussi, n'est-ce pas? de la condition à laquelle j'accepte l'honneur qu'il me fait?

— Soyez tranquille, ma fille, » dit avec son faible et triste sourire madame Salviados; il n'aura pas le temps de se lasser de ma présence, et, après tout, lorsque je mourrai, je m'en irai tout à fait heureuse en vous laissant sous la protection d'un mari que vous aimez, et qui apprécie toutes vos éminentes vertus. »

Quelques larmes roulèrent sur les joues de Claire.

« Il ne faut pas que cela t'afflige, ma fille, » lui dit-elle avec tendresse, en la tutoyant pour la première fois. « Tu sais que je n'ai plus d'espoir en ce monde. Je n'en murmure point; mais sûrement il doit m'être permis de tourner mes regards vers la dernière heure de mes jours, et de demander à Dieu que ce soit bientôt sa volonté de terminer les épreuves de ma vie.

« Quand je ne serai plus, cela te consolera, mon enfant, de penser au bien que m'auront fait ta tendresse et ton dévouement. »

Huit jours après cet entretien, M. del Merimas était aux Eaux-Vives, et son mariage avec Claire se fixait au printemps prochain.

Dans cet intervalle, Luc se montra aimable, sans être cependant très-empressé, avec sa charmante fiancée.

Il se trouvait plus heureux auprès d'elle que partout ailleurs. Le calme, la pureté, qui semblaient être l'atmosphère dans laquelle vivait cette charmante jeune fille, jetaient dans une douce quiétude l'âme de tous ceux qui l'approchaient; mais il y avait quelque chose de condescendant dans les manières de Luc, qui, sans qu'elle en témoignât rien, déplaisait à madame Salviados.

Claire ne s'en apercevait pas. Il y avait dans son cœur une telle richesse d'amour, une si entière confiance, qu'elle était toujours satisfaite des moindres marques d'attention qu'il lui donnait.

S'il ne l'avait pas aimée, pourquoi l'aurait-il choisie?.....

Madame Dodémont avait été extrêmement surprise d'apprendre la demande qu'avait faite M. del Merimas de la main de Claire. Aussi, un jour qu'ils s'étaient rencontrés dans une des allées du jardin, madame Dodémont ne put s'empêcher de lui dire avec le sourire le plus gracieux qu'il lui fût possible de trouver: « Comment se fait-il donc, monsieur del Merimas, que vous ayez pris Claire en si haute estime? Elle est, j'en conviens, assez gracieuse, assez intelligente; mais vous auriez pu choisir entre cinquante jeunes filles plus belles, plus spirituelles et surtout plus nobles, si vous l'aviez voulu.

« Vous n'ignorez pas que, malgré l'aristocratique *de* qui décore son nom, elle appartient à la plus pure roture? J'avoue que je suis surprise de votre choix. A bas, Pomaré! vous êtes trop hardie, Majesté; vous approchez monsieur del Merimas de trop près.

— Je ne désire pas, » dit Luc d'un air froid, « que ma femme soit une beauté, ou un esprit supérieur. Mademoiselle Devillars est parfaitement élevée. Son caractère est ouvert et affectueux. Elle a trop d'esprit naturel pour être ennuyeuse; elle n'est pas assez savante pour être pédante. Son énergie n'est pas assez grande pour qu'elle tente d'être la maîtresse dans notre ménage, et elle n'est pas assez nulle pour recourir à toutes ces petites affectations mignardes et ridicules de certaines femmes, qui veulent faire encore les intéressantes ou les ingénues lorsque leur quart de siècle est passé.

— Alors vous l'avez préférée à cause de ses vertus négatives?

— Précisément à cause de cela. »

Madame Dodémont se pinça les lèvres, et, tout en marchant, elle frappa avec sa cravache quelques fleurs dont elle brisa la tête.

Au détour de l'allée, un domestique qui la cherchait lui annonça que sa fille était arrivée.

Elle fit à Luc le salut qu'on connaît, et qu'elle n'accordait qu'aux personnes auxquelles elle voulait donner une haute idée de ses manières distinguées, et elle se précipita vers la maison.

L. AGIMONT.

(*La fin au prochain numéro.*)

PUBLICATIONS NOUVELLES

Nous lisions dernièrement un article signé par M. Scudo; cela nous arrive chaque fois que cet éminent et spirituel critique musical écrit ses appréciations sur les œuvres contemporaines, qui excitent parfois en lui cette *haine vigoureuse* que les hommes de bien vouent au mal quand ils sont doués d'énergie. M. Scudo est l'*Alceste* de l'art musical, et son approbation est inestimable, parce que nulle considération ne saurait l'obliger à faire l'aumône d'un éloge à tous les mendiants de célébrité qui assiégent aujourd'hui la *Publicité*, cette reine du monde contemporain.

Dans cet article, M. Scudo mentionne particulièrement une collection de symphonies transcrites pour le piano, et nous regrettons de ne pas avoir sous les yeux les termes éloquents et justes qu'il emploie pour stigmatiser certaines publications: ses paroles auraient figuré en épigraphe en tête des présentes lignes, et nous aurions pu nous appuyer de cette autorité sans appel pour recommander à notre tour les *Classiques du piano*, excellente bibliothèque musicale, éditée par M. Maho, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25. Les compositeurs anciens et modernes ont été mis à contribution pour former cette belle collection, publiée sous la direction de M. Le Couppey, professeur au Conservatoire, qui a, de plus, doigté soigneusement chacun de ces morceaux. On sait en effet qu'une œuvre charmante peut être défigurée par un doigter défectueux: la grâce des mélodies, la netteté des traits, — et en plusieurs occasions le sens harmonique lui-même, — dépendent, avant tout, de la façon *d'attaquer* les touches du piano; si le doigter est défectueux, les sons obtenus par le martellement des cordes seront secs, tronqués, saccadés, désagréables en un mot. Ce danger est évité dans la collection dont nous parlons par le soin extrême pris par l'éditeur afin de maintenir, presque sous chaque note, le doigter indiqué par M. Le Couppey. Si les éducations musicales sont imparfaites; si le piano est considéré comme un instrument de torture par ceux qui l'étudient, comme par ceux qui l'entendent, la faute en doit être renvoyée principalement aux compositions absurdes avec lesquelles, selon M. Scudo, *on empoisonne la jeunesse*. Les *Brises du soir*, les *Hymnes à la lune*, et autres morceaux de même valeur, ont duré assez — et trop longtemps: il faut que l'on apprenne enfin que le choix de la musique n'est pas plus indifférent que celui des livres permis à la jeunesse; il faut qu'elle trouve dans la musique une distraction noble et profitable, au lieu de n'y voir qu'un prétexte à doubles et triples croches, un ennui bruyant, un moyen de faire briller l'agilité des doigts. On peut demander à M. Maho, par *lettre affranchie*, le catalogue de cette collection, dont chaque morceau se vend séparément.

De la musique à la littérature la transition est facile, grâce à l'intéressant ouvrage que M. Fétis publie en ce moment sous le titre de *Biographie universelle des musiciens* et *Bibliographie générale de la musique*. Le nom de M. Fétis est si connu, sa renommée de savant si bien établie, qu'il serait superflu d'insister sur le mérite de cette œuvre immense: elle comprend en effet, non-seulement la biographie de tous les musiciens, mais encore le catalogue de leurs œuvres, accompagné d'appréciations éclairées. Les *gens du monde* et les *gens du métier* trouveront donc dans ce livre les détails intimes qui peuvent les intéresser, ou bien les remarques savantes qui sont de nature à les instruire.

Près de cet ouvrage si considérable et si complet, nous citerons un petit volume de M. Sauzay, dont le nom est placé au premier rang des musiciens de notre époque. Ce volume est une *Étude sur le quatuor*; il contient les biographies abrégées des trois génies qui forment la trinité musicale devant laquelle s'incline tout être doué de goût et de sentiment: Haydn, Mozart, Beethoven. Un catalogue thématique, joint à ces biographies, contient la nomenclature des quatuor composés par ces grands maîtres; M. Sauzay n'a pas seulement l'autorité que donne l'expérience, il possède aussi cette puissance qui est inséparable d'une conviction sincère, et il communique à ses lecteurs non-seulement les lumières, mais encore l'ardeur qui ranime le goût du noble plaisir de la musique.

A côté de ces travaux, nous en avons remarqué un
tre: il ne s'agit pas dans celui-ci de l'histoire des mu
ciens, mais bien de l'histoire des Français. Il y a
doute un fort grand nombre de livres racontant pl
moins bien l'histoire de France. Malheureusement,
ces œuvres, les historiens sont généralement portés
ger le passé à leur point de vue personnel, et ils v
les événements et les personnages au travers de leur
sions ou de leurs convictions. Cette partialité dans
torien a pour résultat de défigurer l'histoire et de d
les notions les plus fausses sur le caractère des indi
et sur la portée de leurs actions; on relègue au de
plan les personnages incommodes, parce qu'ils sont
connus pour qu'il soit possible de les travestir; on
devant eux, on appelle au premier rang des individ
obscures, avec lesquelles il est plus facile de s'ente
par cela même qu'elles sont ignorées; on rapetiss
tains événements, on donne à des incidents puéril
proportion démesurée, et l'on parvient ainsi à faire,
pas une histoire de France, mais une œuvre de pa
N'avons-nous pas vu tout récemment Jeanne d'Arc, m
tyre de son culte pour la royauté autant que de son amo
pour la patrie, transformée en républicaine et costu
presque en *Vésuvienne?*

Les inconvénients de ce genre ne peuvent exister d
l'ouvrage intitulé: *les Grands faits de l'histoire*
France, racontés par les contemporains. Ce livre
publié par M. Dussieux, professeur d'histoire, et fait
plus grand honneur à son érudition. Il a puisé dans to
les chroniques, dans tous les mémoires relatifs aux di
rentes époques du passé, et il a composé une œuvre
trayante spécialement destinée à la jeunesse, qui trouve
à côté des grands faits historiques, mille détails inté
sants sur les mœurs et les coutumes de chaque époq
M. Dussieux ne fait pas une nouvelle histoire de Fran
mais il initie ses lecteurs à tous les événements grands
petits, sans prétendre l'influencer, et en lui laissan
soin de conclure selon sa conscience et selon ses
mières.

Un éditeur fort spirituel disait tout récemment: L
femmes seules écrivent aujourd'hui! S'il en est beauc
qui puissent écrire comme madame Louis Figuier, salu
la bonne nouvelle! Madame Figuier a fait paraître d
l'un des recueils les plus estimés de notre époque, d
la *Revue des Deux-Mondes*, plusieurs récits attachan
intitulés: *Scènes et Souvenirs du bas Languedoc*.
Bibliothèque des chemins de fer s'est emparée de ces
cits et les a publiés en volume. Nous avons sous les y
les Sœurs de lait, de madame Figuier, et ces détails
mœurs, finement observés, intercalés dans une act
attachante, nous ont inspiré un vif intérêt. N'oublions
cependant que nous parlons en ce moment à des jeu
filles en même temps qu'à des femmes. Les dernières
les liront ce petit livre: la peinture des agitations
peuvent survenir dans les âmes, tout en restant parf
ment convenable, est au moins inutile à faire con
tre à ces jeunes filles, car elles pourraient y puiser le
goût des livres instructifs qui doivent être leur lect
principale.

Nous ne terminerons pas ce rapide compte rendu s
annoncer à nos lectrices la publication d'un nouveau
lume de poésies de M. Édouard Grenier. Ce volume
intitulé: *Poëmes dramatiques* (*). De nos jours, à ce
époque où l'intelligence semble déserter un peu les v
de l'art pour se reporter vers les préoccupations ma
rielles, les femmes, du moins, sont restées fidèles au c
du beau; malheureusement la poésie ne leur offre
toujours l'élévation des idées et des sentiments unie à
légance de la forme. Les poésies de M. Grenier sont
cialement destinées à satisfaire les personnes qui rech
chent les émotions à la fois tendres et fortes, et
veulent les voir revêtues d'une forme pure et élégante.
tous ces titres, nous en recommandons la lecture.

(*) Collection Hetzel, Michel Lévy, libraire, rue Vivienne, 2 *bis*.

EMMELINE RAYMOND.

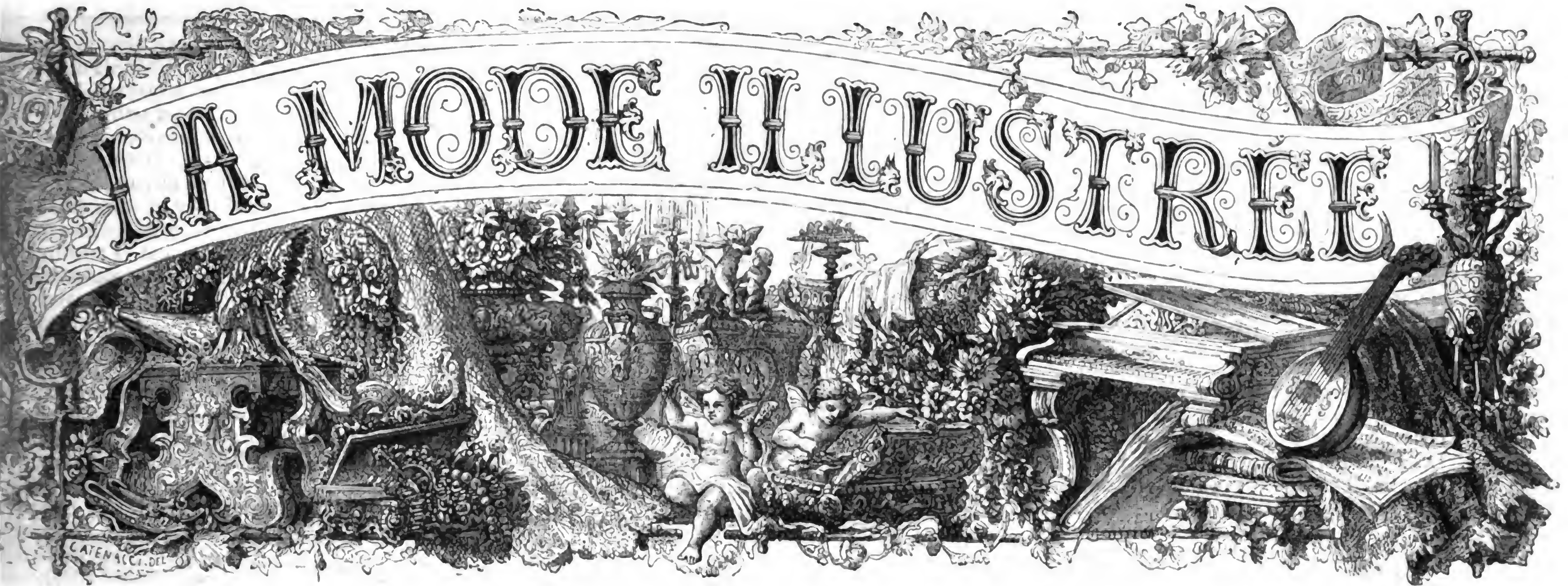
Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier
méro est: *Providence*, dont les lettres diversement
pées forment: *ronce, nord, reine, nid, roi, oie,*
rêve, cri, prône, Ovide, Piron, pic, peine, non,
ver, ride, période, prince, cidre, idée, encre, Proven
pire, rien, or, veine, cep, dîner, don, épi, cire, ro
vie, vide, vin, privé, crêpe, Vire, Nice, ocre, no
Oder, pie, corne, pêne, pore, noce, Inde, pince, der
Véron, once, pièce, renvoi, province, coi, Odin, en
ronde, proie, rond, pied, corvée, corde, ponce, cèd
vice, cor, code, ode, poire, poivre, do-ré, doré, Irè
René, voie, vipère, verdon, Vidoc, Ève, rendre, p
dre, venir, encore, onde, nièce, ère, père.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob

N° 13 (*avec patrons.*) DEUXIÈME ANNÉE. 23 mars 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
'EC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
In an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent ou 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Tabliers.

i nous plaçons aujourd'hui sous les yeux de nos lec- es une collection complète de modèles de tabliers, ce t pas seulement parce que ces modèles sont élégants; s ne consultons pas non plus, en cette occasion, seu- ent notre inclination, qui nous fait approuver le ta- r comme l'un des plus charmants compléments de la ette d'intérieur des femmes et des jeunes filles labo- uses et soigneuses; nous avons encore un autre motif : tabliers, par leurs ornements variés, peuvent servir


TABLIER N° 2.


TABLIER N° 1.


TABLIER N° 3.

modèles pour garnir des jupes de robes, et nous indi- erons, dans le cours de cette description, ceux qui us semblent offrir le genre de garnitures convenable ur les jupes.

La dimension des tabliers est de 70 à 74 centimètres e longueur pour les femmes, — ourlet non compris; ur largeur est de 78 à 94 centimètres, et, lorsqu'ils nt froncés, 16 à 20 centimètres.

N° 1. Voici une garniture très-nouvelle et très-gra- cieuse, que l'on peut reproduire sur une robe en taffetas, ou même en barége, si l'on supprime les boutons de de- vant. Les volants garniraient le tour de la jupe, excepté le devant.

Ce tablier a 92 à 94 centimètres de largeur. De chaque côté, sur un espace de 26 à 28 centimètres, on place les volants découpés; le plus large, celui du bas, a 8 centi- mètres de hauteur : cette hauteur diminue pour tous les autres volants. Le dernier a 4 centimètres de hauteur; le bord d'un volant retombe toujours sur la tête du volant inférieur et couvre la couture. Les volants du bas ont 40 à 45 centimètres de longueur; ceux du haut sont moins longs. On fait, au milieu de l'espace vide de devant, un pli de 2 centimètres dans la longueur du tablier (ou de la robe). On place sur ce pli, fait à l'extérieur, une rangée de boutons en passementerie. La ruche de taffetas dé- coupé qui encadre l'espace vide a 4 centimètres de lar- geur; elle diminue vers la ceinture. La ceinture peut être coupée sur les fig. 19 et 20 (planche de patrons). On em- ploie pour ce tablier 1m,70 ou 1m,90, l'étoffe ayant 62 cen- timètres de largeur.

N° 2. Tablier en taffetas noir pour enfant. Un volant est posé en forme de tunique; ce tablier a 53 centimètres de largeur, 30 centimètres de hauteur. Le volant se com- pose de deux parties; il est coupé en biais; il a 5 centi- mètres de hauteur, 62 centimètres de longueur pour chaque côté. Cette hauteur doit être diminuée de moitié environ vers la ceinture, où les volants sont séparés par un espace de 1 centimètre et demi seulement. Le tablier est froncé trois fois sur un espace de 15 centimètres; à moitié de la hauteur du tablier la séparation des deux volants est de 19 centimètres. Au lieu de poches, on met deux nœuds de rubans, pour chacun desquels on emploie 45 centimètres de ruban ayant 2 centimètres et demi de

largeur. Les bretelles sont pareilles à celles des nos 14 et 15.

N° 3. Ce tablier est en taffetas de nuance claire, recouvert en partie avec du taffetas noir qui forme la garniture de devant. Les *dents* entre lesquelles le fond du tablier ressort sont entourées avec une dentelle noire ayant 2 à 3 centimètres de largeur; le point où elles se réunissent est caché par une rosette ou bouton *macaron*. Des boutons pareils sont placés sur les côtés. On peut aussi faire le tablier entièrement en taffetas noir, et placer du taffetas de couleur seulement dans l'espace qui se trouve entre les *dents*, par devant. Cette garniture peut être exécutée sur le devant d'une robe; elle doit, dans ce cas, continuer sur le corsage et les manches.

N° 4. Ce tablier est en taffetas noir et taffetas violet. Le taffetas violet est recouvert de tulle noir; il borde le tablier sur une hauteur de 19 centimètres, et les poches sont ornées de la même façon : taffetas violet recouvert de tulle noir. Les poches sont séparées par un espace de 33 centimètres, et sont placées à 20 centimètres du bord supérieur du tablier; elles ont 14 centimètres 1/2 de



TABLIER N° 4.

hauteur, — 20 centimètres de largeur dans le haut. Une ruche de ruban (3 centimètres de largeur), plissée au milieu, couvre la couture réunissant le taffetas violet au taffetas noir, et entoure les poches. Une tresse en soie est placée, ainsi que l'indique le dessin, de chaque côté; elle est fixée sur chaque poche par une rosette en passementerie. Le haut du tablier est froncé trois fois et monté sur une bande étroite coupée en biais, cachée par la tresse qui sert à fixer le tablier, et terminée par derrière, d'un côté, avec une boucle, de l'autre avec un bouton. On peut faire soi-même cette *tresse*, en prenant du cordon de soie flexible. Ce cordon est généralement fait en torsade; on le défait, et l'on forme une tresse à trois branches.

La disposition des poches est la même pour tous les autres tabliers.

N° 5. Tablier en taffetas. On le borde avec une bande en velours, garnie d'une dentelle noire très-étroite. On



TABLIER N° 5.



TABLIER N° 6.

place des macarons (gros boutons) garnis de dentelle, en consultant la disposition du dessin.

N° 6. Tablier pour petites filles de dix ans. On brode ce tablier en soutache ou bien en velours noir.

N° 7. Tablier en moire pour petite fille de dix ans. Il est orné avec une tresse pareille à celle que nous avons indiquée pour le n° 1, et des rosettes en passementerie, que l'on peut remplacer par des rosettes en ruban. On place un gland à chaque bout de la tresse.

N° 8. Tablier en moi-



TABLIER N° 7.

re. Les coins sont arrondis; deux rangs d'effilé, ayant 10 centimètres de hauteur, sont placés au bas du tablier; le premier rang n'atteint pas le bord. Il est terminé par un ornement en passementerie, pareil à celui qui figure sur les poches.

N° 9. Tablier en moire. Les ornements se composent de bandes de velours *frappé*, disposées comme l'indique le dessin. On peut remplacer les ornements de passementerie, placés sur les côtés, par des nœuds de ruban isolés ou bien se rattachant aux bandes de velours.

N° 10. Tablier en taffetas noir. Un entre-

deux en guipure noire, ayant de 4 à 5 centim. de larg entoure le tablier; cet entre-deux est bordé d'un pli en fetas noir, ayant 3 centimètres de largeur. Le tablier plissé. Sur le devant on place deux *pattes*, qui cou l'ouverture des poches; ces pattes se composent d'un en deux de guipure ayant 23 centimètres de longueur, plié pointe vers le bas, et bordé d'un pli en taffetas de 3 ce mètres de largeur. Ces pattes sont cousues sur le tab et terminées par une rosette en passementerie ou rub elles sont fixées sous la ceinture, qui se termine der par un nœud de ruban, si l'on a mis des rosettes en ru sur les pattes. On peut doubler l'entre-deux avec un ru de couleur. Il faut, pour faire ce tablier, 90 centimè d'étoffe ayant 84 à 85 centimètres de largeur et 3 mè de guipure.

N° 11. Tablier en taffetas noir. La garniture se com pose de quatre rangs de velours noir très-étroit, placé deux par deux, en *ondulations*, et séparés par un espa de 6 centimètres. Entre les deux premiers rangs et ce qui les surmontent, on pose un bouillonné en taffetas q se compose d'une bande droite, ourlée de chaque côt



TABLIER N° 8.

ayant 6 centimètres 1/2 de largeur. On fronce cette band en lui laissant une *tête* ou crête de chaque côté; cette tê a 1 centimètre de hauteur. Le bouillonné couvre un e pace de 4 à 5 centimètres; on le coud avant de fr le tablier : ces fronces (celles du tablier) sont quad et placées à un centimètre de distance les unes des Les fronces du bord extérieur sont faites sur le t replié; on les tire de façon que le tablier tout fro seulement 16 centimètres 1/2 de largeur sur le p rang de fronces, et 26 sur le quatrième rang. On le tablier sur une cordelière.

N° 12. On peut employer, pour faire ce tabli *reste* d'étoffe quadrillée. Notre modèle est en moir et étoffe *écossaise*. Disons, avant d'en aborder la d tion, que cette disposition pourrait être adaptée robe, pourvu que l'étoffe quadrillée ne fût pas d leurs trop criantes; on pourrait disposer le *devant* en quadrillée gros bleu et noire, verte et noire, etc., po



TABLIER N° 9.

robe noire, ou de nuance foncée gros bleu ou verte [l]'étoffe quadrillée, un peu ancienne, et par consé[quen]t trop étroite. La description du tablier peut, en [con]séquence, être utilisée pour garniture de devant de [robe].

[N]otre modèle se compose de cinq bandes réunies. Deux [de m]oire noire, ayant de 24 à 26 centimètres de largeur, [form]ent les côtés ; à ces bandes se réunit, de chaque [côté], une bande quadrillée ayant de 8 à 9 centimètres de [larg]eur ; au milieu se trouve une bande quadrillée plus [large], et, sur chaque couture, on place une ruche de ru[ban] noir ayant 4 centimètres de largeur. La bande qua[drill]ée du milieu est traversée horizontalement par des [band]es de moire ou de taffetas noir, sur le milieu desquelles on place un gros bouton entouré de dentelle.

On peut employer, pour faire ce tablier, une étoffe quadrillée de couleurs vives. Si l'on veut appliquer cette disposition à une robe, il faut, ainsi que nous l'avons dit, s'interdire les couleurs vives et se renfermer dans deux tons ; la robe devra être de même couleur que l'une des deux couleurs de l'étoffe quadrillée.

La ceinture de ce tablier se trouve sur la planche de patrons (fig. 20) ; on la borde avec un passe-poil.

N° 13. Ce tablier, en taffetas noir, convient pour une petite fille de dix à douze ans. La draperie (ou bretelles) se trouve sur la planche de patrons (fig. 17). Le patron représente la moitié de la draperie, c'est-à-dire l'une des deux parties qui la composent. On la borde tout autour avec une bande de velours noir, puis on y fait trois plis au bout et sur la longueur de la ligne ponctuée, en pla-



TABLIER N° 13.



TABLIER N° 10.



TABLIER N° 16.



TABLIER N° 14.



TABLIER N° 11.



TABLIER N° 17.



TABLIER N° 15.



TABLIER N° 12.



TABLIER N° 18

çant toujours la croix sur le point le plus rapproché, et en cousant le pli à cette place. Un nœud pareil à la draperie est fixé sur l'un des bouts, de façon à retomber sur l'épaule. Le tablier est bordé avec un ruban de velours ayant 2 centimètres de largeur; on met, si l'on veut, sur la ceinture, par derrière, un nœud pareil à celui des épaules.

Observations importantes. Les petites filles qui ont grandi vite ont quelquefois des robes dont le corsage ne peut plus servir; on le remplace par un corsage blanc, et l'on fait la draperie ci-dessus décrite en étoffe pareille à une jupe dont le corsage est hors de service, et qu'elles peuvent porter avec un corsage blanc orné de cette draperie, qui peut être aussi en velours noir et s'adapter alors à toutes les jupes.

Nº 14. Ce tablier de petite fille est en taffetas noir, orné de bretelles et de quatre volants disposés en festons et largeur, bordée à l'extérieur (ainsi que les volants) avec un passe-poil. On fronce ces rosettes et on les coud autour d'un gros bouton. Les deux rosettes supérieures atteignent les fronces du tablier; l'espace qui les sépare est de 18 centimètres, tandis qu'il est de 32 centimètres pour le volant du bas. Il faut huit rosettes pour le tablier. La ceinture a 67 centimètres de longueur. La bretelle se compose (pour chaque côté) d'une bande de taffetas ayant un peu plus de 1 centimètre de largeur, bordée d'une bande de taffetas coupée en biais ayant 5 centimètres de largeur, 60 centimètres de longueur, et très-peu froncée. Cette bande est ourlée de chaque côté; une ganse fine est placée dans chaque ourlet; on tire un peu cette ganse d'un côté pour froncer la bande. Ces bretelles se réunissent devant et derrière; on les plisse un peu au point de jonction. Elles sont réunies devant par trois bandes transversales faites en taffetas double. La bande supé-

taffetas. Cette disposition est fort gracieuse pour toutes les étoffes : taffetas, — barége anglais, — mousseline imprimée; dans ce dernier cas, au lieu de rosettes on mettrait un nœud à pans arrondis en mousseline pareille à la robe.

Nº 15. Ce tablier est en taffetas noir. Il a 43 centimètres de largeur, 25 centimètres de hauteur; les poches sont arrondies, plissées dans le milieu, et recouvertes par un nœud de ruban ayant 4 centimètres de largeur. Un volant borde ce tablier, qui est entouré de gros boutons *macarons*. Ces boutons sont entourés d'une bande de taffetas ayant 2 centimètres de largeur, 15 centimètres de longueur, froncée et cousue autour du bouton.

Le volant qui entoure le tablier a 4 centimètres 1/2 de hauteur; il est découpé d'un côté, très-peu froncé de l'autre côté sur une ganse. La ceinture et les bretelles sont pareilles à celles du nº 14.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas violet garnie en forme de tunique, avec une ruche de même étoffe que la robe; cette ruche est bordée de chaque côté avec une bande de taffetas noir, surmontée d'un côté par trois rangs de ruban de velours noir. La garniture des manches est assortie à celle de la robe. Le corsage et le devant de la jupe sont ornés de nœuds de taffetas violet garnis de rubans étroits en velours noir, et bordés de dentelle noire étroite. Chapeau de Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Ce chapeau est en crêpe blanc et taffetas violet; la passe, en crêpe blanc, est bouillonnée en losanges formées par une *piqûre* en soie violette; le fond et le bavolet sont en taffetas violet; brides blanches; plumes blanches et violettes.

Robe en pou-de-soie couleur cuir de Cordoue. Corsage dit *zouave;* toutes les coutures du corsage, des manches et de la jupe sont couvertes avec un cordon de soie rond de même couleur que la robe. Le corsage figure sur la planche de patrons accompagnant le présent numéro. Il conviendrait parfaitement pour un costume destiné aux promenades à cheval. — Chapeau en crêpe vert, orné de plumes vertes nuancées.

terminés par une rosette. La largeur du tablier est de 51 centimètres, sa hauteur de 33 centimètres; il est froncé trois fois sur un espace de 14 centimètres. Ces volants se composent de bandes en biais ayant 5 centimètres de hauteur, très-peu froncées. Le premier volant (celui du bas) atteint au milieu le bord du tablier; il s'élève sur les côtés à une distance de 11 centimètres de ce bord. Les autres volants sont disposés de la même façon, en festons, toujours un peu plus profonds à mesure qu'ils deviennent plus étroits. Les volants sont rassemblés à leur extrémité et recouverts par une rosette; chacune de ces rosettes se compose d'une bande en biais ayant 1 centimètre 1/2 de rieure est cousue sur la bretelle, à une distance de 19 centimètres 1/2 de la ceinture.

Observation importante. — Ces bretelles peuvent servir, comme la draperie du tablier nº 14, pour accompagner une jupe de couleur et un corsage blanc. La disposition des volants peut aussi être reproduite pour une robe de grande personne ou de petite fille : les volants seraient disposés par devant comme ceux du tablier, tandis que les volants faisant par derrière le tour de jupe viendraient de chaque côté *s'élever* pour joindre les volants de devant; le bord de la jupe dépasserait par conséquent, et le point de jonction des volants serait caché par une rosette de

Nº 16. Voici encore une combinaison qui se prêtera parfaitement à la garniture d'une robe de printemps et d'été; on peut la reproduire en taffetas, — gaze de soie, — barége, — mousseline. Le volant qui forme tunique devra être placé de façon que son bord atteigne le bord de la jupe, dont il garnira le tour par derrière; cette garniture a l'avantage de n'être pas facilement chiffonnée. Si l'on imite cette garniture pour une robe, on pourra placer les volants tels qu'ils sont disposés sur notre dessin : le premier, celui du bas, un peu relevé, de façon à laisser dépasser le bord de la jupe. Ces volants sont bordés avec une bande de taffetas d'une nuance différente.

Revenons à notre tablier. Ce modèle est en taffetas oir; les volants sont bordés en taffetas bleu de Chine. ette bande bleue est coupée en biais; elle a 1 centimère 1/2 de largeur. Les volants de devant sont placés en eston, c'est-à-dire que les extrémités s'élèvent un peu, isposition qui peut être conservée s'il s'agit d'une robe. e premier volant, celui du bas, a 11 centimètres de auteur; le deuxième est moins large, ainsi de suite jus-u'au sixième, qui est froncé à *tête*, et n'a plus que 6 cenimètres de largeur, y compris la *tête*. La couture de chaue volant doit être cachée par le volant qui lui succède. e volant formant tunique est séparé, devant, de l'autre xtrémité du volant par un espace de 4 à 5 centimètres, 26 centimètres de distance du haut; cet espace doit être de 20 centimètres, puis augmenter encore, afin que le volant-tunique s'élargisse gracieusement.

Les volants de devant sont, ainsi que nous l'avons dit, disposés en festons. Le premier doit s'élever à 8 centimètres du bord à chacune de ses extrémités; cette disposition est répétée pour les autres volants. — Le volant-tunique est à tête; il a 11 centimètres de hauteur dans sa plus grande largeur, et diminue vers le haut; il n'a plus que 5 centimètres à ses extrémités.

Les volants ne doivent pas être très-foncés : pour couvrir un espace de 20 centimètres il faut de 35 à 40 centimètres de volant. — On fronce le tablier et on le coud à la ceinture, bordée de taffetas vert, et formant devant une petite pointe.

On emploie pour ce tablier environ 2 mètres de taffetas noir et 69 centimètres de taffetas de couleur.

Nous répétons que cette garniture composerait une robe charmante.

Nº 17. Ce tablier est en taffetas noir, orné de coutures *piquées* en soie blanche. La garniture se compose de trois plis doubles coupés en biais, fixés par une couture *piquée* en soie blanche; ces plis ont chacun 7 centimètres 1/2 de hauteur, et sont bordés avec une ruche *chicorée* en taffetas découpé ayant 1 centimètre 1/2 de hauteur. Les poches sont coupées en biais et recouvertes par un revers qui se trouve sur la planche de patrons (fig. 18). Ce revers est piqué en soie blanche sur la ligne ponctuée, doublé en florence léger, et bordé de trois côtés avec une ruche *chi-*



DESCRIPTION DES CORSAGES DE ROBE ET DU COSTUME D'ENFANT.

Nos 1 et 2, dos et devant. Corsage plat, montant, garni de dentelle noire sur les coutures; les manches sont garnies de la même façon; les devants sont pareillement garnis de dentelle noire bordant la rangée de boutons. Cette robe est en taffetas vert; la jupe est unie.

Nos 3 et 4, dos et devant. Corsage plat, montant, boutonné; manches à revers bordées ainsi que la couture avec un volant. Cette robe en barége anglais est garnie avec sept volants.

Nº 5. Corsage montant, orné d'une pièce en velours noir à *dents* de chaque côté, continuant, en forme de tablier, sur le devant de la jupe; manches à garniture assortie. La robe est en taffetas noir; le corsage est fermé avec des agrafes.

Nº 6. Corsage montant ou à demi décolleté, recouvert d'une pèlerine carrée en velours noir bordé d'un effilé; manches garnies d'un revers en velours noir bordé de passementerie. La robe est en alpaga anglais noir.

Nº 7. Corsage montant garni de bretelles en étoffe pareille à la robe; ces bretelles sont bordées d'une ruche étroite découpée, à demi couverte par une dentelle noire étroite. Une sorte de *patte* en étoffe pareille à la robe, terminée par un effilé, fixe la bretelle sur l'épaule; cette garniture continue sur la jupe en forme de tunique, et fait par derrière le tour de la jupe; manches garnies comme la robe; celle-ci est en taffetas violet.

Nº 8. Corsage montant à ceinture; manches garnies de trois volants, séparés de deux autres volants par un espace de 3 à 4 centimètres. Jupe garnie de cinq volants disposés comme ceux des manches. Ce modèle est en pou-de-soie couleur cuir de Cordoue. On peut le reproduire en barége et mousseline.

Nº 9. Corsage à demi décolleté, coupé carré; une ruche *à la vieille* garnit le haut; manches demi-courtes garnies de ruches. La jupe est garnie de ruches perpendiculaires qui la divisent en espaces alternativement larges et étroits; dans les premiers on place neuf volants; dans les seconds, quatre nœuds. La robe est en taffetas lilas.

Nº 10. Costume pour petit garçon de six à huit ans. On le trouvera sur la planche de patrons. Ce costume est en popeline brune et velours noir. Pantalons bouffants en popeline brune, arrêtés au-dessous du genou. Chapeau *Tudor*, à plumes, en castor ou bien en paille.

corée. Quatre boutons noirs, ornés d'un treillage blanc, sont placés sur le revers, qui doit être cousu sur l'ouverture de la poche, puis rabattu vers le bas du tablier; cette ouverture a 13 centimètres de longueur. Les poches sont séparées par un espace de 34 centimètres et placées à 17 centimètres de distance du bord supérieur. Le tablier est froncé deux fois, puis monté sur la ceinture qui se trouve sur la planche de patrons (fig. 19). On la coupe en biais, on la pique en soie blanche et on l'entoure d'un passe-poil. Un cordon double est placé à chaque extrémité et se termine d'un côté par un bouton, de l'autre par une *boucle*-boutonnière, les deux cordons étant cousus ensemble de façon à former cette boucle à l'extrémité.

Cette garniture conviendrait pour un bas de jupe.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage montant.

Les figures 1, 2, 3, 4 et 5 appartiennent à ce patron.

La doublure et l'étoffe sont coupées pareilles pour chaque partie du corsage, à l'exception du dos, fig. 4. La doublure du dos doit avoir une pince (indiquée sur le patron) placée près de l'entournure de la manche, et dans le milieu une couture; l'étoffe de dessus est au contraire d'un seul morceau pour le dos. On faufile l'étoffe sur la couture du milieu de la doublure; puis, après l'avoir bien étendue, on la coupe. La réunion des diverses parties du corsage a lieu en assemblant les lettres. Les coutures sont garnies de baleines. Le côté gauche de devant est garni de boutons; on fait des boutonnières sur le côté droit. Le bord du corsage est replié à l'intérieur autour de la taille, puis garni avec une ganse ronde; on recouvre toutes les coutures à l'extérieur avec une ganse pareille. — La manche (fig. 5) se compose de deux parties coupées sur la figure 5; la partie de dessous doit être creusée en suivant l'indication de la ligne fine. Les deux parties doivent être cousues ensemble depuis N jusqu'à O, — depuis P jusqu'à Q. La partie de dessous est garnie, depuis le poignet, de quatre boutons; la partie de dessus a quatre boutonnières. Le coin de la fente de la manche est arrondi et assez large pour que l'on puisse mettre une manchette sous la manche. Les deux coutures de la manche sont recouvertes, à l'extérieur, avec une ganse ronde pareille à celle qui recouvre les coutures du corsage et celles des lés de la jupe. On met aussi de la ganse au bord de la manche, et sur les deux côtés de la fente.

Lorsqu'on monte la manche dans l'entournure, la couture Q doit se trouver avec la couture Q de la figure 1.

Les lés de la robe sont taillés un peu en pointe vers le haut; les deux poches sont aussi entourées avec de la ganse.

Costume pour petit garçon de six à huit ans.

Les figures 6 à 16 appartiennent à ce patron.

Notre patron représente le *plastron* de ce costume, ainsi que les autres détails relatifs au corsage. La jupe ne figure pas sur le patron; elle a 1 mètre 75 centimètres de largeur, et 40 centimètres de hauteur, ourlet non compris. Notre modèle est en popeline brune, le plastron en velours noir; on peut remplacer le velours par de la popeline noire, ou bien encore faire le costume en étoffe de laine de couleur, et le plastron en étoffe de laine noire.

Les figures 6, 11 et 12 sont taillées en velours noir, en ajoutant l'étoffe nécessaire pour les remplis; les autres figures sont en popeline. On coud ensemble les figures 6 et 7 depuis *A* jusqu'à *B*, et l'on réunit la figure 6 à la jupe, d'un côté, depuis la lettre *B*; on réunit les différentes *figures* composant le corsage; on les réunit, disons-nous, en assemblant les lettres; on réunit aussi le dos avec les devants en cousant sur l'épaule depuis *G* jusqu'à l'*H*, et l'on fronce la jupe à gros plis autour du corsage. La largeur de la jupe est calculée pour être adaptée au plastron, qui continue sur la jupe en figurant une sorte de tablier. Le milieu de la jupe doit être placé sur le milieu du dos du corsage; la jupe doit avoir en tout sept plis creux; le pli de derrière (celui du milieu) est double.

Le plastron est fixé sur les côtés et les épaules par un galon brun et noir; on place d'un côté des boutons, et sur l'autre côté on fait des boutonnières pour fermer les devants. La manche (fig. 12) se compose de deux parties dessinées l'une sur l'autre, et intitulées *dessus* et *dessous*. Ces deux parties sont cousues ensemble depuis *I* jusqu'à *K*, — depuis *L* jusqu'à *M*. On place sur la couture *J* — *K* une bande de velours coupée en biais, que l'on maintient aussi tendue que possible, afin de lui faire suivre la forme de la manche; la ligne ponctuée indique la *moitié* de la largeur de cette bande. On couvre les coutures de côté de la bande avec du galon pareil à celui du plastron.

La figure 11 est une petite épaulette qui, de même que le revers (fig. 12), est taillée en velours noir, bordée avec du galon du côté qui décrit une courbe, puis cousue sur le haut de la manche depuis *K* jusqu'à *L*. Le revers doit être cousu au bas de la manche, *J* avec *J*, — *M* avec *M*, puis rabattu vers le haut, et fixé sur la manche *point* sur *point*. La couture *K* de la manche doit se trouver sur le *K* de la figure 7, quand on remonte la manche dans l'entournure.

La figure 13 représente le pantalon. Celui-ci est dessiné à moitié replié, tel qu'il doit être quand il est cousu, depuis *N* jusqu'à *O*. Sur le devant on fait une fente au milieu de la ligne double jusqu'à la croix, et cette partie, ainsi séparée, est repliée et ourlée à l'intérieur jusqu'au bord supérieur du pantalon, de façon que la ligne fine partant de la croix forme le côté de devant; on fait cette fente seulement à gauche (jambe gauche). Pour le côté droit cette fente est supprimée, et la partie reste entière. Les deux jambes sont cousues ensemble par derrière depuis *N* jusqu'à *P*, — par devant depuis *N* jusqu'à la croix. On met une coulisse en haut et en bas du pantalon : cette coulisse est indiquée sur le patron.

Les figures 14, 15 et 16 représentent la guêtre, qui est en drap gris.

La figure 14 doit être taillée *double* pour chaque guêtre. La partie qui appartient à l'intérieur de la guêtre (sans boutons) doit être cousue depuis *Q* jusqu'à *R* avec la figure 15, — depuis *S* jusqu'à *T* avec la figure 14 (côté extérieur de la guêtre), sur laquelle on place des boutons. On fait des boutonnières sur la figure 15. On peut doubler la guêtre en toile; on pique la doublure (couture en points *arrière*).

La figure 16 (semelle) est en cuir verni; on la coud aux deux côtés de la guêtre, croix avec croix.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe en taffetas Pompadour, à rayures vertes et blanches. Des bouquets de fleurs sont semés sur les rayures blanches. Corsage-gilet en taffetas blanc. Veste en tulle blanc orné de dentelles noires et de velours ponceau très-étroit. Bonnet en dentelle blanche et dentelle noire, orné de fleurs de grenade.

Toilette de jeune fille. Robe en taffetas lilas; jupe bordée d'un volant ayant 20 centimètres de hauteur, surmonté de deux volants ayant, le premier 6, le deuxième 5 centimètres de hauteur, découpés d'un côté à l'emporte-pièce, et garnis de l'autre côté avec une ruche *chicorée* également découpée; les volants étroits sont disposés en festons tout autour de la jupe. Corsage à pointe décolleté à la vierge: le corsage est bordé autour des épaules avec une ruche *chicorée*. Manches très-courtes, ornées d'un nœud en taffetas pareil à la robe, bordé d'une ruche *chicorée* très-étroite. Guimpe montante en mousseline blanche plissée. Manches demi-courtes en mousseline, composées de deux bouillonnés, et arrêtées sur le bras par un ruban lilas passé dans le bas de la manche et terminé par un nœud. Cette toilette peut être reproduite en gaze de soie, en barége français et anglais, en mousseline imprimée.

CHRONIQUE DU MOIS.

S'il nous fallait enregistrer aujourd'hui tous les grands et petits événements accomplis dans le courant du mois qui vient de s'écouler, les fêtes du carnaval empiétant sur les austérités du carême, les morts subites, les bals brillants, les réceptions officielles, les premières représentations, les concerts innombrables, les sermons éloquents, les promenades du bois de Boulogne; s'il nous fallait, disons-nous, raconter ici les faits et gestes du monde parisien, le présent numéro, consacré tout entier à cette narration, suffirait à peine pour la contenir. Jamais, cependant, l'espace dont il nous est permis de disposer ne fut aussi restreint, et la brièveté nous est imposée par les articles qui nous enserrent de tous côtés.

Le carnaval a un peu envahi le carême; on a dansé après le mercredi des cendres. Mais peu à peu les régions officielles ont donné l'exemple, et les fêtes ont changé de caractère: on a remplacé les bals par des concerts, et les artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique et de l'Opéra-Italien ont été tour à tour appelés aux Tuileries. Cette réforme n'a pas été générale, cet exemple n'a pas été suivi. Les invitations, il est vrai, ne conviaient plus à des bals: mais, après avoir entendu quelques morceaux de musique vocale et instrumentale, il se trouvait que l'un des assistants essayait au piano une jolie danse; l'assemblée, seulement pour reconnaître le talent et la complaisance du nouvel exécutant, essayait à son tour de danser cette jolie polka. La maîtresse de la maison ne pouvait souffrir que l'un de ses invités s'imposât la fatigue de remplacer un orchestre: un pianiste de profession, ayant à sa droite un violoniste, à sa gauche un cornet à piston, surgissait tout à coup, évoqué par un coup de baguette, et l'on dansait ainsi jusqu'à cinq heures du matin..... sans en avoir eu l'intention, et, chacun sait que l'intention seule constitue le délit; ce n'était pas un bal, mais une simple *sauterie*. « C'est bien *maigre* de danser au piano, » disait un jeune homme habitué aux orchestres *imposants des grands bals*. — Sans doute, répondait sa *danseuse*, et voilà pourquoi cela est permis en carême. »

La musique est donc à l'ordre du jour; c'est un prétexte pour se réunir, une *occasion* pour faire des toilettes toutes spéciales, qui participent à la fois des somptuosités de l'hiver et de la fraîcheur du printemps, un peu atténuées par les exigences d'une saison qui impose le recueillement. Faut-il parler ici des concerts qui se succèdent quotidiennement depuis deux heures après midi jusqu'à minuit? On vit en ce moment au sein d'un tourbillon musical qui emporte les auditeurs éperdus sans leur laisser le temps d'analyser leurs impressions et de fixer leurs opinions. Comment se prononcer, en effet? Tous ces artistes sont remarquables comme exécutants; mais ils sont si nombreux, et les formules laudatives sont si vite épuisées, qu'en vérité il faut renoncer à les nommer, si l'on veut éviter soit des exclusions injustes, soit une nomenclature aride. Disons seulement que les concerts de charité, celui de la Miséricorde, des Anges, etc., ont été les plus beaux de la saison. Les programmes de ces concerts, fort bien composés, offraient les noms des meilleurs chanteurs et des artistes que le public préfère : Mesdames Grisi, Marchisio, MM. Gardoni, Graziani, M. Allard, violoniste, que nous plaçons à dessein parmi les chanteurs admirables, étaient chargés des *soli*. Les chœurs étaient composés, comme d'habitude, des jeunes femmes et des jeunes filles du grand monde parisien. L'œuvre de la Miséricorde est une association féminine consacrée à la recherche des *pauvres honteux*, des misères inconnues, de tous les êtres qui se cachent pour souffrir; ses bienfaits prennent chaque année une extension plus considérable.

Outre ces concerts, nous citerons encore celui de M. Bessems, artiste sérieux, et maître d'accompagnement de toutes les jeunes filles parisiennes auxquelles on a donné une bonne éducation musicale. Le public qui assiste à son concert annuel est composé en grande partie de ses élèves passées et présentes : il est nombreux, par conséquent, et sympathique pour le talent et la personne de l'artiste. La dernière séance de la société des concerts du Conservatoire a été la plus remarquable de la saison. Madame Pauline Viardot a obtenu un succès immense dans les fragments de l'*Alceste* de Gluck. Le public du Conservatoire, qui est, ainsi que chacun sait, un auditoire d'élite, lui a décerné une ovation enthousiaste. Puissent les succès de madame Viardot apprendre aux artistes contemporains que la meilleure et la plus sûre renommée est celle que l'on obtient par l'étude incessante de l'art, par la simplicité des moyens, par l'*effacement* de la personne de l'artiste, par son abnégation complète, qui lui permet de substituer à son individualité la création du compositeur, et lui fait chercher et trouver le triomphe dans l'incarnation du type auquel il prête son souffle! Si l'on rencontre aujourd'hui tant d'artistes incomplets, tant de renommées usurpées, c'est parce que cette méthode, si simple et si sûre, est rejetée comme étant trop lente. Une vanité, mal entendue, comme toutes les vanités, tue le talent des artistes, dès qu'ils paraissent devant le public : ils oublient leur mission d'interprètes; ils substituent l'idolâtrie de leur personne au culte de l'art; l'inspiration se retire d'eux, et ils appellent le charlatanisme à leur secours. Celui-ci ne leur fait jamais défaut : il proclame leur génie par les mille voix de la presse; il enregistre leurs faits et gestes; il leur élève des piédestaux. Le public se laisse souvent égarer..... Mais le jour où il lui est donné d'entendre enfin un artiste remarquable, doué à la fois de talent et de conscience, il fait comme au dernier concert du Conservatoire, il reconnaît la véritable lumière, il déserte le culte des faux dieux, et ceux-ci s'écroulent, avec leurs piédestaux de carton peint, au milieu de leurs feux de Bengale, absolument comme au dernier acte d'une féerie à grand spectacle.

On représente en ce moment à l'Ambigu (soit dit à propos de *féerie*) une lugubre, mais saisissante pièce, intitulée *l'Ange de Minuit*. Cet ange funèbre, qui apparaît sous tous les déguisements, qui a le don d'ubiquité et le privilége de la métamorphose, n'est autre chose que la Mort. On peut dire que cette pièce est de circonstance, car la saison qui vient de s'écouler a été marquée par des coups aussi imprévus, aussi terribles, que ceux auxquels le drame de l'Ambigu nous fait assister. *L'Ange de Minuit* attendait Scribe dans cette voiture de louage qui le conduisait chez l'un de ses amis; il l'a frappé plein de vie, au lendemain du grand succès de *la Circassienne*. Le jugement de la postérité a commencé pour Scribe; la plupart des articles nécrologiques publiés sur lui contiennent, outre les détails biographiques de rigueur en pareil cas, des appréciations passionnées, à quelque point de vue que se soient placés les écrivains. Scribe est encore trop près de ses contemporains pour être jugé avec impartialité. On est injuste envers lui, si on veut l'égaler ou le comparer aux grands écrivains qui ont légué à la postérité des types impérissables parce qu'ils représentent les sentiments invariables, éternellement vrais, qui agitent l'âme humaine. Ceux qui établissent une comparaison quelconque entre Scribe et ces grands écrivains sont maladroits ou injustes : cette comparaison,



A. Coudouze   Imp. F. Didot — Mesnil (Eure)

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Mme RABIER FURGAULT, 6, Place de la Madeleine

te à son avantage ou bien à son détriment, l'écrase ou ssomme ; le point de départ est erroné. Il ne faut pas blier, en effet, que, près des vérités générales, il y a ; vérités de détail fort précieuses à recueillir, et qui gent un observateur fin et habile. Scribe n'a pas été grand peintre, d'accord.... Il a été plutôt un photo-iphe, qui a eu le mérite, assez rare aujourd'hui, de 'oir choisir ses sujets, et qui, du moins, n'a pas repro-it, comme quelques photographes ou auteurs de notre)que, le monument et l'immondice qui se trouve à ses ds. Du reste, dans son œuvre immense, on trouve des ations vraiment originales, et qui auraient suffi seules tablir la réputation de leur auteur. Dans le jugement ; l'on porte sur lui, on n'a pas songé à placer à part *e Passion secrète*, *Une Chaîne*, et tant d'autres com-sitions. Les uns veulent admirer son œuvre en *bloc;* autres, oubliant qu'elle a mille facettes, s'obstinent xaminer seulement celles qui prêtent à la critique.

.e théâtre du Gymnase, qui, lorsqu'il portait le titre de *éâtre de Madame*, a dû sa fortune aux pièces de ibe, est toujours l'une des scènes que préfère le public isien. Les artistes de ce théâtre sont presque tous ex-lents ; il possède une réunion remarquable de comiques bonne compagnie : MM. Geoffroy, Priston, Lesueur, dame Mélanie, sont parfaits dans tous leurs rôles. Le et du *Gentilhomme pauvre* est tiré d'une Nouvelle Ienri Conscience. Cette pièce est fort intéressante ; on peut lui reprocher que des nuances un peu trop mélo-imatiques pour le local.

.e Théâtre-Lyrique continue à représenter *Madame égoire.* Les artistes chargés représenter les personna-de l'opéra de M. Clapisson quittent de leur tâche avec ucoup de talent. Made-iselle Moreau possède une belle voix, et, ce qui ne e rien, une très-belle phy-omie; elle chante brillam-nt son grand air du pre-er acte ; mademoiselle Ro-; anime la pièce par une ve éblouissante ; il faut ci-l'ouverture, qui est belle ; rio du premier acte : *Mais ci le soir*, et surtout le ile du second acte, qui est ne facture magistrale ; *ıdame Grégoire* promet au éâtre-Lyrique une succes-n de recettes fructueuses.

Vous y avons vu aussi les *x Cadis*, amusante bouf-nerie, musique de M. Ym-t, et dont le spirituel li-tto est de MM. Gille et Fur-e.

.'opéra du *Tannhauser*, lécrié et si prôné, a été n représenté. Il serait im-sible d'apprécier immédia-ient cette œuvre au point vue musical. Nous allons lement offrir à nos lectri-la description pure et sim-de cette solennité.

.'assemblée était brillante ıombreuse. A huit heures moins un quart, l'ouverture ımençait. L'Empereur n'avait pas encore pris place ıs sa loge. L'ouverture a été applaudie. Au lever du eau apparaît madame Tedesco, d'une beauté remar-ıble dans son rôle de Vénus; auprès d'elle, on voit le valier Tannhauser (M. Nieman), assis, et tout à fait ensible aux divertissements chorégraphiques dont son esse l'accable. Quoique très-bruyant, le *motif* (nous disons pas, et à dessein, *les motifs*) de ce ballet est languissant. Le chevalier continue à rester immobile; egrette Élisabeth, sa bien-aimée, et résiste aux pers-tives séduisantes de son séjour chez Vénus; un nuage cend fort à propos, enveloppe toute la scène, et, quand e dissipe, le chevalier se retrouve au milieu de la forêt Thuringe, en vue du château qui renferme Élisabeth. chevalier, tout ému par l'aspect de son pays, tombe sans uvement. Rien ne peut l'arracher à son immobilité. Tout oup on entend les sons d'une musette : impuissants ır éveiller le chevalier, ils réussissent mieux près du blic, qui se livre à une hilarité prolongée. Des pèlerins ilent au fond du théâtre, et leur saint caractère ne fit pas pour empêcher la gaieté et les quolibets de l'au-oire; il est vrai qu'un carillon de clochettes de vaches ontribue. Aux pèlerins succèdent des chevaliers, chan-t les plaisirs de la chasse. Ils aperçoivent Tannhauser prières. On lui apprend qu'un tournoi de ménestrels avoir lieu, et que la main d'Elisabeth sera le prix du nqueur. Il veut naturellement prendre part à ce con-ırs, et il s'y prépare en allant à la chasse avec les che-iers. Une meute de chiens paraît; ils sont admirable-ment dressés, sinon pour la chasse, du moins pour l'Opéra ; ils gardent un mutisme complet et la toile tombe sur ce tableau.

Le deuxième acte se passe au château. Élisabeth (mademoiselle Sax) chante fort bien son grand air, et un duo avec Tannhauser, qui a été applaudi. Enfin, l'assemblée qui doit être juge du concours se réunit, et c'est à ce moment que M. Wagner a placé une marche d'une remarquable beauté, qui a été chaleureusement applaudie. Nous devons déclarer qu'elle a été *fort belle*. Puis commence la lutte des ménestrels. Enfin, des querelles s'élèvent ; Tannhauser fond sur ses rivaux l'épée à la main ; on décide qu'il doit aller à Rome pour expier ce péché et ceux du premier acte. Cette décision est prise dans un finale qui a le grand tort de ne point finir. Tout à coup, un bruit inexplicable se produit dans l'orchestre : il est dû à une combinaison de sons si extraordinaires, que le public accompagne ses rires des sifflets les plus caractérisés.

Le troisième acte se passe dans la forêt de Thuringe ; Élisabeth prie pour Tannhauser, puis elle remonte au château. La musique en est si monotone qu'une hilarité générale a rempli la salle, et que des sifflets très-prononcés se sont fait entendre ; heureusement pour l'auteur, Wolfram (Morelli) vient chanter son hymne à l'étoile du soir, qui renferme de belles phrases, et qui a réussi à calmer l'hilarité. Tannhauser revient de son pèlerinage ; mais la grâce ne l'a point touché, car il veut retourner près de Vénus. Un nuage doit l'aider à se transporter ; seulement ce nuage se fait un peu attendre, et le public a saisi cette nouvelle occasion pour manifester sa gaieté. Wolfram retient Tannhauser, et l'on entend des chants funèbres : c'est le cortége qui conduit la bière d'Élisabeth, morte sur ces entrefaites ; Tannhauser se précipite sur cette bière, et l'on suppose qu'il expire de douleur. La toile tombe sur des marques très-prononcées de mécontentement de l'auditoire, qui a eu la justice de rappeler et d'applaudir les artistes de talent qui avaient entrepris une tâche si difficile.

Nous ne sommes pas responsables de l'incohérence de ce récit ; nous nous sommes bornés à enregistrer les faits qui se sont passés sur la scène et dans la salle, où l'on disait hautement que ce nouvel opéra devait prendre le titre d'une pièce de Shakspeare, et s'appeler : *Beaucoup de bruit pour rien.*

La mise en scène de cet opéra est splendide. Qu'il nous soit permis d'exprimer un regret : La France a généreusement donné l'hospitalité à une œuvre étrangère ; elle a mis à la disposition du compositeur sa plus belle scène et ses meilleurs artistes ; cette hospitalité n'aurait-elle pu s'exercer en faveur d'autres compositeurs éminents d'Allemagne, tels que Heinrich Marschner, par exemple, dont les œuvres, trop peu connues en France, l'ont placé en Allemagne au même rang que Weber ? Il ne faut pas que l'échec de M. Wagner puisse faire supposer en France que le génie musical allemand se soit noyé dans les brumes qui enveloppent la musique de *l'avenir*. Quelques rares morceaux seulement des opéras de M. Wagner sont applaudis par le public d'outre-Rhin, et cela parce qu'ils offrent des mélodies traitées d'après les règles admises par les compositeurs du *passé*. EMMELINE RAYMOND.

LES TROIS BONHEURS DE CLAIRE.

Suite et fin.

Mademoiselle Zénobie Dodémont était avec sa tante lorsque sa mère parut. Elle courut au-devant d'elle et se jeta dans ses bras ; toutes deux s'embrassèrent avec les plus vives démonstrations de tendresse.

Claire était là aussi. Madame Salviados la présenta à Zénobie, qui s'inclina légèrement, et continua à parler à sa mère et à sa tante, sans faire à elle plus d'attention.

C'était vraiment une royale beauté. Sa taille élevée et bien prise était pleine de noblesse. Elle avait un profil grec de la plus admirable pureté de lignes. Son front semblait fait tout exprès pour porter un diadème, et de magnifiques cheveux d'un or pâle, s'enroulant autour de sa tête en nattes épaisses, lui formaient une splendide couronne. Elle avait avec cela des yeux d'une couleur fort rare ; ils étaient verts, ce qui donnait à son regard hautain d'étranges lueurs.

En la regardant, Claire ne put s'empêcher de dire d'abord : Qu'elle est belle!..... et puis : Comment Luc va-t-il la trouver ? Quelque chose d'aigu lui traversa le cœur. Elle se reprocha ce sentiment, et parvint bientôt à reprendre sa douce sérénité.

Luc fut présenté à son tour à la belle Zénobie.

Elle ne fit pas grande attention à lui. Que pouvait être un homme qui demandait en mariage une créature aussi insignifiante que la demoiselle de compagnie de sa tante ? C'était ainsi qu'elle qualifiait Claire.

Pour lui, il détestait les lionnes, les femmes à beauté incomparable.

Il fut donc froidement poli et ce fut tout.

Le cœur de Claire se dilata, et elle n'eut aucune peine à en éloigner le moindre sentiment d'envie. Lorsqu'elle rentra chez elle, cependant, elle demanda pardon à Dieu de celui qu'un instant elle avait éprouvé, et ce fut avec toute la ferveur d'une âme angélique qu'elle récita, en songeant à Zénobie, l'acte d'amour de sa prière du soir :

« Mon Dieu, je vous aime « de tout mon cœur, et j'aime « mon prochain comme moi-« même, pour l'amour de « vous. »

Pendant que Claire offrait son cœur à Dieu, madame Dodémont et sa fille, réunies dans la chambre de la première, causaient de leurs projets, de leurs espérances.

On vint à parler de Luc. Madame Dodémont exprima à sa fille combien elle regrettait que cette riche proie lui échappât.

« Mais, maman, » lui dit en riant sa fille, « tu veux donc que je me mette à chasser toutes les fortunes ?

— Je voudrais te mettre sur un trône, » lui répondit madame Dodémont.

« Oui, » répartit Zénobie d'un air légèrement railleur, « pour être toi-même reine douairière. Et puis, avisant les chiens : « Comment ! » s'écria-t-elle, « tu as donné tout cet énorme sac de croquignoles à tes amis ? mais ils vont crever cette nuit !

— Crever, » répéta d'un ton méprisant madame Dodémont, « quelle expression pour une future comtesse del Merimas !

— Est-ce qu'il est comte ? » demanda vivement Zénobie.

« Oui, il est comte, quoique son père ait un peu dérogé en se mettant dans l'industrie. Mais je tiens de source certaine qu'il est d'aussi bonne noblesse que l'infant d'Espagne lui-même.

— Ah ! cela demande réflexion, » dit Zénobie.

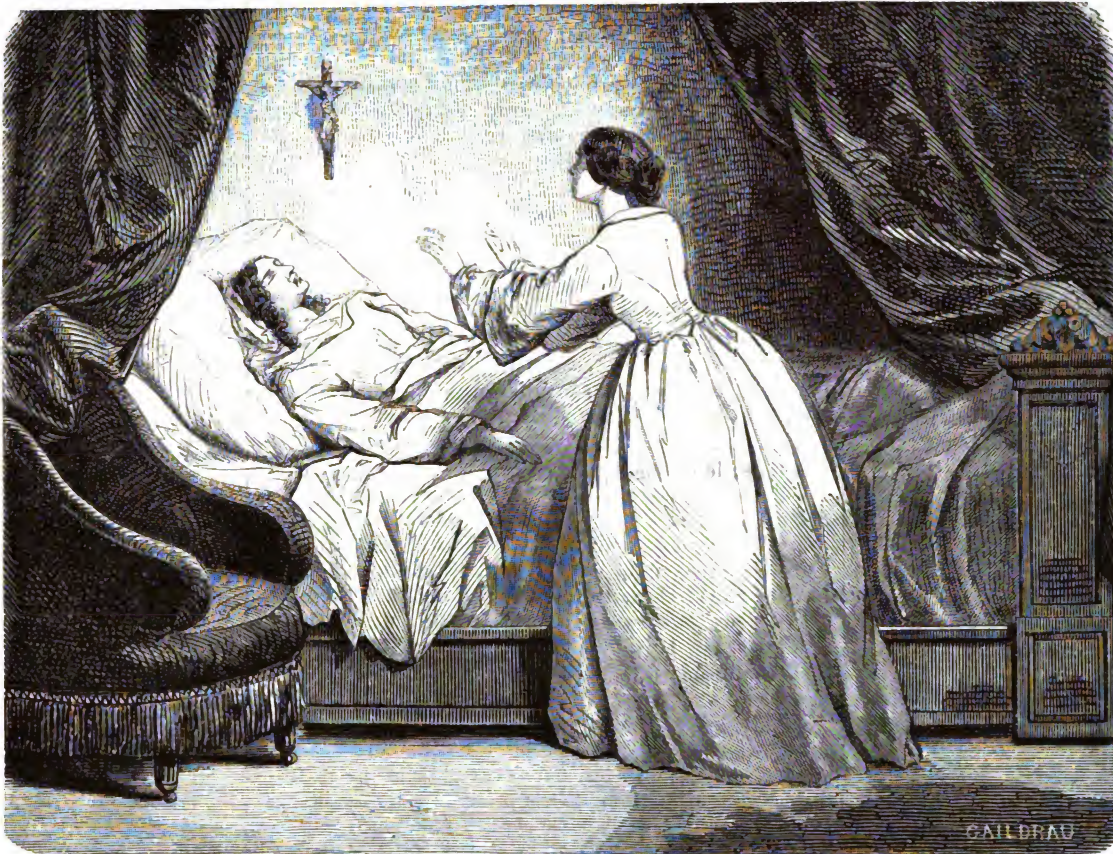
A dater de ce jour, mademoiselle Dodémont déploya toutes ses séductions, toutes ses grâces, pour plaire à M. le comte del Merimas.

Elle avait une voix magnifique, et un talent remarquable sur le piano. Elle fit de la musique, et eut l'art de choisir le genre qui plaisait le plus à Luc.

Claire avait aussi une voix délicieuse, mais elle n'était pas musicienne ; elle n'osa plus chanter devant son fiancé, aussitôt que Zénobie se fut fait entendre.

Chaque jour, Luc trouva plus de plaisir dans la société de la coquette Parisienne, chaque jour il négligea Claire davantage.

Il en vint à ce point qu'il ne vivait plus que pour mademoiselle Dodémont. Claire n'en éprouvait point de ja-



« VOUS POUVEZ MOURIR EN PAIX, MA BIENFAITRICE, MA SECONDE MÈRE. »

lousie. N'était-il pas naturel qu'il cherchât à entendre de bonne musique ?..... et était-ce une raison, parce qu'elle n'en pouvait faire, pour qu'il se privât d'une distraction si attrayante pour lui ?..... Zénobie avait un esprit si brillant! Quoi d'étonnant que Luc se plût à causer avec elle ?..... son rôle à elle était bien plus doux. D'autres pouvaient certainement l'amuser, elle seule était destinée à le rendre heureux.

Zénobie, de son côté, disait : « M. del Merimas est le mari qu'il me faut : je l'aurai, je le veux. Je serai si fière de lui!..... Eh quoi! laisserais-je remporter à cette petite niaise un prix dont elle ne connaît pas même la valeur? Ma foi! non, cela ne sera pas! »

Luc, lui, pensait : « Quel éclat Zénobie ajouterait à ma fortune, à ma dignité de chef de famille! Claire est si insipide parfois! Certainement mademoiselle Dodémont ne déparerait pas un trône. C'est bien l'idéal que je désespérais de rencontrer jamais. Quel dommage que je me sois aussi avancé avec mademoiselle Devillars! »

Madame Salviados observait tout ce qui passait autour d'elle, et priait Dieu de veiller sur l'enfant de son cœur.

Un jour, Claire entra dans le salon. Zénobie et Luc y étaient. Ils causaient avec tant d'animation, dans l'embrasure de la fenêtre, qu'ils ne l'entendirent pas venir.

Luc prenait la main de Zénobie et la baisait avec passion. Mademoiselle Dodémont s'aperçut la première de la présence de Claire, qui était restée stupéfaite au milieu du salon. Elle retira vivement sa main, et changea de conversation.

Luc se retourna et eut le temps de remarquer la mortelle pâleur répandue sur le visage de Claire, qui traversa lentement et sans les regarder la pièce où ils se trouvaient.

Le voile était tombé. La pauvre enfant savait maintenant qu'elle était trahie. Mille circonstances lui revinrent à l'esprit; elle n'y avait d'abord ajouté aucune importance, mais toutes eussent été significatives pour un esprit moins droit que le sien.

Elle se jeta sur son lit, et pleura amèrement. Deux heures se passèrent, pendant lesquelles la jalousie, l'amour, le désespoir, déchirèrent son cœur. Puis enfin elle rassembla toutes ses forces pour redevenir maîtresse d'elle-même, pour pouvoir prier.

Elle essaya même de le faire pour sa rivale. Ce ne fut pas d'abord sincèrement, son cœur était trop plein d'indignation; mais peu à peu elle y parvint, et ce fut avec une résignation qui n'était pas exempte d'angoisses sans doute, qu'elle demanda à Dieu de rendre Luc et Zénobie heureux. Après cette prière elle se coucha, et s'endormit réellement, on peut le dire, dans la paix du Seigneur.

Tout le monde n'en put faire autant.

Luc avait des remords de son indigne conduite. Zénobie craignit les reproches de sa tante, et madame Dodémont était charmée qu'une circonstance quelconque fût venue brusquer un dénoûment qui menaçait selon elle de n'en finir jamais.

Toute la nuit la mère intrigante fut occupée à dresser des batteries pour conjurer le mécontentement de madame Salviados.

Le lendemain matin, aussitôt que Claire sut que cette dame était éveillée, elle fit demander la permission d'entrer chez elle.

Madame Salviados était encore couchée. En voyant la jeune fille, elle fut effrayée de l'altération de ses traits.

« Mon Dieu! ma mie Claire, qu'y a-t-il donc? »

Claire lui dit simplement qu'elle avait réfléchi; qu'elle s'apercevait que M. del Merimas n'avait pour elle qu'une affection fort modérée; qu'au bout du compte, il pourrait se repentir d'avoir fait un mariage si peu sortable, et qu'enfin elle était décidée à lui rendre sa parole.

Madame Salviados la regarda avec un long étonnement : « Est-ce là tout, ma mie Claire? »

La jeune fille baissa les yeux sans répondre. Madame Salviados l'attira vers elle, et examina quelque temps ses yeux rougis, ses traits gonflés par les larmes qu'elle avait versées. Elle se dit que Claire avait enfin acquis la preuve de ce qu'elle-même soupçonnait depuis longtemps, et elle comprit que, pour ne point affliger sa bienfaitrice en accusant sa nièce, la douce jeune fille taisait les motifs de sa subite résolution.

Elle voulut lui laisser tout le mérite de son abnégation. Seulement elle leva les yeux au ciel, et supplia le Dieu des miséricordes de faire descendre ses bénédictions sur le front pur qui se cachait en ce moment dans son sein.

Madame Dodémont et Zénobie s'inquiétèrent de la visite matinale de Claire. Elles ne furent rassurées que lorsqu'elles eurent vu madame Salviados, qui leur parla le plus naturellement du monde du dessein qu'avait mademoiselle Devillars de rendre à M. del Merimas la parole qu'il lui avait engagée.

« Il paraît que décidément Claire n'a point de goût pour le mariage, » ajouta-t-elle, car, sans cela, « où pourrait-elle trouver un parti plus avantageux que celui qu'elle refuse ?..... »

Zénobie fut touchée de la générosité de Claire. Si elle n'avait pas aimé Luc, peut-être eût-elle regretté ce qu'elle avait fait.

Pour M. del Merimas, lorsque Claire lui eut rendu avec calme et dignité cette liberté tant désirée, il fut pris d'un tel accès d'enthousiasme qu'il sollicita presque avec ardeur la permission de rentrer dans ses anciens droits.

Claire fut inébranlable.

Le mariage de Zénobie et de M. del Merimas se célébra à Paris, quelques semaines après. Seulement Luc posa pour condition de son union avec la fille de madame Dodémont que jamais sa belle-mère n'habiterait avec eux.

Il exigea la promesse formelle qu'elle ne paraîtrait jamais chez lui; que jamais, en public ni en particulier, elle ne l'appellerait son gendre.

Il autorisait sa fille à aller la voir aussi souvent qu'elle le voudrait. Il ferait même à madame Dodémont une pension qui lui permettrait de vivre à l'aise partout où elle désirerait aller; mais il n'avait pas assez d'estime pour son caractère, il redoutait trop ses menées, il avait trop de honte de ses prétentions ridicules, pour l'avouer jamais pour sa belle-mère.

Cet arrêt fut un coup de foudre pour madame Dodémont. Elle s'en consola cependant, en vouant une haine féroce à son gendre, et en se disant qu'au demeurant il ne pouvait empêcher qu'elle fût la mère d'une comtesse.

Madame del Merimas se soumit aux volontés de son mari, sans en éprouver trop de peine. Elle n'avait presque jamais vécu avec sa mère, et les riches parents qui l'avaient élevée l'aimant tendrement, leur affection lui suffisait amplement.

Madame Salviados ne tarda guère, après ces événements, à aller rejoindre sa fille.

Un matin qu'elle se sentait plus mal qu'à l'ordinaire, madame Dodémont entra chez elle. La reine de Carie était bien changée; l'ambition qu'elle avait eue pour elle-même, plus encore que pour sa fille, cette ambition déçue lui rongeait le cœur.

Madame Salviados écouta avec bonté les plaintes amères qu'elle exhala contre M. et madame del Merimas. Elle essaya de lui faire comprendre qu'avec la santé et l'aisance dont elle jouissait, elle pouvait encore se faire un intérieur heureux.

« Ne me parlez pas de bonheur tant que je ne serai pas vengée, » s'écria madame Dodémont. « Eh quoi! j'ai tout fait pour que Zénobie arrivât à la magnifique position qu'elle possède. Je lui ai préparé toutes les voies. Je lui ai donné la clef du cœur altier, de l'esprit orgueilleux de son mari. Elle n'a eu qu'à paraître avec sa triomphante beauté, qu'à vouloir avec son caractère inflexible, pour que tout lui réussît à souhait. Et voilà comment elle me récompense! Ah! mais j'en suis sûre, les tortures qu'ils s'infligeront mutuellement me vengeront de l'abaissement dans lequel ils me tiennent.

— Artémise! Artémise! » lui dit avec compassion madame Salviados; « rien ne pourra-t-il donc jamais éteindre cette soif de grandeur qui te dévore? Détourne les yeux de ce faux éclat qui t'éblouit, descends au fond de ton cœur. Autrefois, ma sœur, quand nous étions enfants toutes deux, je me souviens que ce cœur était plein de tendresse. Me laisseras-tu mourir avec cette douleur de ne te voir aimer personne, de ne te savoir aimée de personne?

— Eh! qui m'aimera après toi, » dit madame Dodémont émue, « puisque ma propre fille me renie? »

En ce moment, Claire, qui s'était absentée un instant, revint avec une potion qu'elle présenta à la malade. Madame Dodémont, voulant cacher son émotion à la jeune fille, sortit de la chambre après avoir serré la main de sa sœur.

Madame Salviados la suivit des yeux, et, lorsque la porte se fut refermée sur elle, elle poussa un profond soupir.

« Ma mie Claire, » dit-elle en prenant entre ses deux mains pâles et déjà froides la tête de la jeune fille, et la regardant avec une souveraine confiance, une ardente affection :

« Ma mie Claire, ton cœur est capable de toutes les générosités. Si tu veux que je meure en paix, promets-moi de ne point abandonner cette malheureuse femme qui est ma sœur, quand Dieu m'aura appelée à lui. »

Et elle posa ses lèvres sur le front de la jeune fille, qu'une sueur froide venait d'inonder à ces paroles, mais qui n'en prononça pas moins d'une voix lente et grave :

« Vous pouvez mourir en paix, ma bienfaitrice, ma seconde mère; Claire, en ce qui dépendra d'elle, vous remplacera auprès de votre sœur.

— Que Dieu te bénisse, mon enfant, et te rende tout le bien que tu m'as fait. »

En disant ces dernières paroles, madame Salviados se laissa tomber épuisée sur son oreiller.

Le soir elle avait cessé de vivre.

Quand on prit connaissance de ses dernières dispositions, on vit qu'elle avait racheté à Claire la maisonnette de sa mère à la Ferté-Milon, et partagé sa fortune entre elle et madame Dodémont.

Quatorze ans se sont écoulés depuis le mariage de M. del Merimas.

Luc a une femme sans pareille, une étoile du monde fashionable. Elle trône dans l'hôtel de son mari, comme une reine dans son palais.

Il a deux filles charmantes, et un fils, dont l'enfan[ce] donne les plus tendres, les plus glorieuses promesses d'[a]venir.

Les riches, les savants, les artistes, les nobles, forme[nt] autour de lui une société d'élite. Que peut-il désirer plus ?.....

Il n'est pas nécessaire de parler ici des jalousies, [des] querelles, des rancunes, des résistances, du défaut [de] sympathie enfin, qui causent un conflit acharné et co[nti]nuel entre ces deux natures absolument semblables.

Non; un voile brillant cache toutes ces décepti[ons] amères : ne le soulevons pas.

Luc ne regrette-t-il jamais le tendre et pur am[our] qu'il a repoussé? N'a-t-il jamais de visions de la vie p[lus] pure et meilleure qui aurait pu être la sienne auprès [de] Claire?

Ce sont de ces choses que ni moi ni personne ne pou[r]rons jamais savoir : le cœur de Luc est un abîme impén[é]trable à tout autre œil que celui de Dieu.

J'ajouterai qu'à la mort de madame Salviados, ma mi[e] Claire, en pitié de l'isolement de madame Dodémont, [et] en souvenir aussi de la promesse faite à la tendre amie q[ui] n'était plus, offrit à cette dame l'hospitalité dans sa ch[ère] petite maison.

Madame Dodémont, vaincue par cet excès de magnani[]mité, ne put s'empêcher de pleurer de reconnaissance [et] d'attendrissement. Elle alla même jusqu'à lui demand[er] pardon de tout le mal qu'elle lui avait fait.

Claire lui ferma la bouche en l'embrassant, et en [la] suppliant de ne jamais plus faire d'allusion au passé, de n[e] jamais plus y songer.

Madame Dodémont fit part à sa fille de la propositi[on] de mademoiselle Devillars.

Monsieur del Merimas permit à sa femme d'aller av[ec] ses enfants installer la grand'mère chez la générem[se] fille.

Le jour où Claire, pour la première fois, réunit à sa pro[]pre table madame del Merimas, ses enfants, et mada[me] Dodémont, fut le jour de son troisième bonheur.

Le soir, quand elle se coucha, elle pensa qu'au ciel [sa] mère était contente d'elle. Toute sa vie n'avait-elle pas [été] l'application constante du précepte divin qu'elle av[ait] cherché à lui graver au fond du cœur :

« Mon Dieu, pardonnez-nous nos offenses, comme no[us] « pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

On devine sans doute que, ce beau matin du mois [de] mai où mademoiselle Devillars, à sa fenêtre et plongée d[ans] de profondes réflexions, se retraçait si vivement son p[re]mier jour heureux, c'étaient les enfants de M. et m[a]dame del Merimas qui jouaient sur la pelouse de son jard[in].

Une visite de quelques jours à la maisonnette de [sa] mie Claire, où demeurait d'ailleurs leur grand'mama[n], était, depuis qu'ils se sentaient vivre, la récompense plus chère de leur sagesse et de leur assiduité au trav[ail].

Jamais M. del Merimas n'y accompagna ses enfants.

FIN.

L. AGIMONT.



Nous ne connaissons pas d'autre procédé, pour la *broderie* [sur] *drap*, que celui de tracer les contours à la craie, puis de *suivre* [les] contours avec du fil blanc, si l'on craint de les voir disparaître; [on] peut aussi broder sur le papier même, et l'arracher après que la [bro]derie est terminée. — Nous ne pouvons que répéter ici l'adresse [de] madame Aubert, modiste, rue du Faubourg-Poissonnière, 46; elle e[xé]cutera les coiffures que l'on désire. Il faut lui écrire par lettre aff[ran]chie pour lui demander le prix des coiffures en question : nous av[ons] déjà donné cet avis plusieurs fois, car le temps nous manque ab[solu]ment, à notre grand regret, pour aller demander ces prix et les [en]voyer directement. — Pris note des bretelles. — Pour broder une r[obe] blanche en mousseline, il faut exécuter, soit une bordure au dessu[s de] l'ourlet, soit une broderie en tablier qui serait encadrée de chaque [côté] par un volant brodé formant tunique, et augmentant de largeur [vers] le bas de la jupe. Ce volant serait placé tout autour, excepté au [bas] du *tablier*; il aurait 15 centimètres dans sa plus grande largeur, et [di]minuerait graduellement vers la ceinture. Le corsage serait, comm[e la] jupe, brodé sur le devant; un volant brodé formerait *bretelles*. — [Les] châles de cachemire noir brodés ont généralement 1m,50 en carré : 7 [mè]tres de dentelle sont insuffisants pour garnir ces châles : il en [faut] 8 mètres. Il faut choisir la forme de mantelet à laquelle on p[eut] adapter cette dentelle, de façon que la dentelle ait d'abord la long[ueur] du mantelet, puis une moitié en plus au moins. Nous n'osons prome[ttre] de publier ce mantelet, car nous devons nous préoccuper de la [nou]*veauté*, et les *confections* seront immenses pour la saison prochai[ne]. Nous avons cependant un mantelet *douairière*, qui, nous l'espér[ons], pourra convenir à cette dentelle. — Les jeunes filles portent des c[or]sages unis quand ils sont montants; — des fichus en tulle, en mous[se]line blanche, quand ces corsages sont décolletés. On peut aussi mett[re] sur les corsages montants en mousseline blanche, des bretelles en v[e]lours noir terminées devant par un nœud court et derrière par un nœ[ud] à longs bouts. Elles peuvent aussi porter des jupes en taffetas [de] nuance claire, avec un corsage ou canezou blanc, sur lequel on pose [des] bretelles en taffetas pareil à la jupe; cette combinaison n'est plus [ad]missible passé quatorze ans. On publiera les mantelets *à temps*. — M[ille] remerciments pour l'eau de Botot. — Si M. Valladier fait son appariti[on] accoutumée, on lui demandera de passer au château de Barrière pour [lui] porter mille remerciments.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 14. DEUXIÈME ANNÉE. 30 mars 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
VEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

ITENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Essuie-plumes.

Ce petit modèle peut aussi servir pour bouchon de lampe. Pour xécuter, il faut se procurer une petite tête de poupée, quelques uts de drap de couleurs vives, des perles blanches opaques de deux osseurs différentes, des perles blanches en cristal et des perles d'or llées.

Le dessin n° 1 représente la figurine en grandeur naturelle; le ssin n° 2 est le dessin de l'une des parties de son vêtement. Sur ce ssin n° 2 on coupe deux morceaux de drap jaune, — deux en drap s bleu, — deux en drap blanc, — deux en drap ponceau. On brode chacun de ces morceaux le petit dessin composé ne rosette surmontée d'une branche. Le cœur de rosette est formé par des perles blanches opaques tourées par des boucles de perles composées de façon suivante : 4 perles de cristal, — 4 perles r, — 4 perles de cristal. Les feuilles de rosette sont exécutées en perles de cris- ; la branche qui la surmonte est exécu- e en perles de cristal quant à la tige; petites feuilles de cette branche sont mposées chacune de 2 perles de cristal, 2 perles blanches opaques, — et 1 perle r à l'extrémité.

On prépare les huit morceaux de la ême façon; on les coud ensemble à l'en- rs (coutures en points *arrière*) dans ordre suivant : gros bleu, ponceau, blanc, une, puis encore gros bleu, etc. Il faut apter le haut de ce petit vêtement à la mension des épaules de la poupée; on it autour des épaules une bordure en rles blanches opaques; chaque point est mposé de 5 perles.

On coupe, pour le haut bonnet de la upée, quatre morceaux de drap (un de aque couleur ci-dessus indiquée). La mension et la forme de ces morceaux nt faciles à relever sur le dessin n° 1. On ud ces morceaux ensemble à l'envers, en conformant dimension du bonnet à celle de la tête; on recouvre es coutures avec des perles de cristal; il faut 5 perles our chaque point. On emploie les mêmes perles pour les eux rangs qui bordent le bas du bonnet.

On colle, au bas des épaules de la poupée, un cylindre n carton, ayant au bas 9 centimètres de circonférence; n prend un morceau de drap noir ayant 28 centimètres e largeur, 5 centimètres de hauteur ; on découpe l'un des côtés *à dents*, on fronce l'autre côté et on le coud autour du cylindre ; on place par-dessus le petit vêtement brodé, que l'on fixe sur le drap noir; le morceau ponceau doit se trouver par devant. On enduit la tête avec une dissolution de gomme arabique, afin de fixer le bonnet; le morceau blanc doit se trouver sur le devant de la coiffure. Si cette petite figure d'arlequin est destinée à devenir un essuie-plumes, on fixe une petite brosse noire à l'intérieur du cylindre.



N° 1. — ESSUIE-PLUMES.

Bouchon de lampe.

MATÉRIAUX. — Deux écheveaux de soie de cordonnet ponceau; un peu de soie de cordonnet blanche; ficelle blanche très-fine ou gros fil blanc.

On fait, sur la ficelle, 6 mailles avec la soie ponceau, et l'on travaille en spirale, toujours avec des mailles simples et serrées; on augmente le nombre des mailles dans les 7 tours suivants, de façon à avoir, dans le dernier de ces tours, 63 mailles. On pique toujours le crochet dans la maille entière. Après ces 7 tours on travaille sans augmenter, jusqu'à ce que l'on ait fait 17 tours.

Ici commence le bord du petit chapeau : 1er *tour*. — Sur chaque maille du tour précédent, 2 brides.

2e *tour*. — Sur chaque bride du tour précédent, 2 brides.

3e *tour*. — Soie blanche. Sur chaque bride du tour précédent, 1 bride.

4e *tour*. — Même soie. 4 mailles simples sur 4 brides du tour précédent; * 2 mailles en l'air, — on passe 10 brides du tour précédent sur les 4 brides suivantes, 4 mailles simples; recommencez depuis *.

5e *tour*. — Soie ponceau. * Sur les 2 mailles en l'air du tour précédent, 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air; recommencez depuis *.

Bobèche en perles.

MATÉRIAUX. — Coton à tricoter de moyenne grosseur; grosses perles blanches de cristal ; perles blanches soufflées.

On forme un cercle avec le coton à tricoter, en le tournant trois fois autour de deux doigts de la main gauche ; on fait sur ce cercle 42 mailles au crochet ; dans les 6 tours suivants on augmente de 6 mailles dans chaque tour, et, si l'on juge que cela n'est pas suffisant, on augmente de 8 mailles, au lieu de 6 mailles dans les deux derniers tours.

On commence à placer les festons de perles, pour lesquels on attache au dernier tour (le plus large) et à la première maille de ce tour, un brin de fil très-fort; on enfile 10 perles de cristal, — 1 perle soufflée, — 10 perles de cristal, puis l'on passe le fil dans la troisième maille; — ensuite on le passe en arrière dans la deuxième maille; on enfile de nouveau le même nombre de perles, — on passe le fil dans la cinquième maille, puis dans la quatrième, et ainsi de suite pour tout le tour. — Le deuxième rang de perles est placé sur le troisième tour du crochet, le troisième rang de perles sur le cinquième tour du crochet, — et enfin le quatrième rang de perles sur le septième rang du crochet, c'est-à-dire sur la chaînette même. Cette bobèche est aussi fort jolie en perles bleues soufflées.



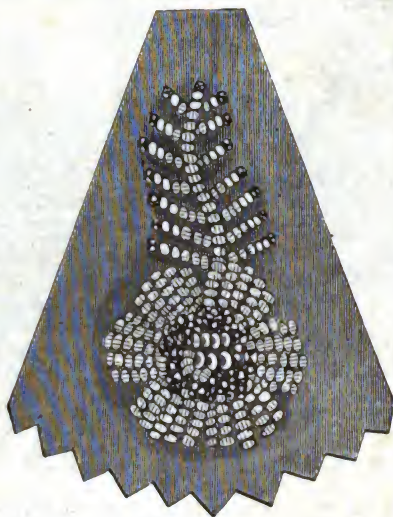
BOUCHON DE LAMPE.

Coin de mouchoir.

On fait ce joli dessin au plumetis ; il est fort élégant, sans présenter de grandes difficultés ; quoique chargé, il est léger, et sera, par conséquent, assez rapidement exécuté ; les nervures des feuilles, la séparation des boutons de roses, doivent être finement indiquées.



BOBÈCHE EN PERLES.



Nº 2. — DESSIN APPARTENANT A L'ESSUIE-PLUMES.

Sac à ouvrage.

MATÉRIAUX. — Canevas nº 5 ; 4 à 5 mètres de tresses de paille ; laine fine ; soie de cordonnet bleu bluet et maïs ; taffetas bleu bluet ; ruban de même nuance ayant 2 centimètres 1/2 de largeur.

Trois dessins sont consacrés à la représentation de ce sac à ouvrage, spécialement destiné à contenir les tricots, travaux au crochet, etc. Le nº 1 représente le sac terminé, plus petit que nature ; — le nº 2, la forme de la tapisserie (plus petit que nature) ; — le nº 3, une partie de cette tapisserie en grandeur naturelle.

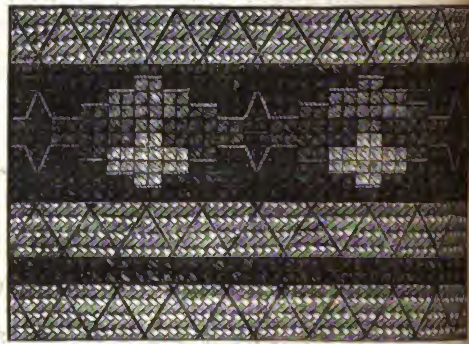
On trace sur le canevas un espace ayant 37 centimètres 1/3 de longueur, 28 centimètres de hauteur ; comme l'indique le dessin nº 2, on ne remplit pas avec la tapisserie les coins de cet espace. On mesure 6 centimètres de la largeur, autant de la hauteur, au bord du canevas ; on laisse cet espace vide, et, quand la tapisserie est ter- née, on coupe cet espace et l'on replie le canevas à l'e vers.

On commence la tapisserie ; on fait au milieu du fo une raie dont le fond est noir ; le dessin de cette raie (v nº 3) se compose d'arabesques, exécutées avec qua couleurs : laine blanche, — bleu bluet, — ponceau, — verte ; le fond est noir ; les arabesques sont entourées soie de cordonnet maïs, que l'on emploie lorsque le de sin et le fond sont faits ; les points en soie sont fa toujours sur deux *croix* (point de marque). De chaq côté de cette raie noire on place deux tresses de pai séparées par deux rangées de *croix* en laine ponce sur ces tresses, qui doivent couvrir un espace de qua croix (en hauteur), on fait une couture en croix (voir dessin nº 3) avec de la soie de cordonnet bleu bluet. L raie noire est répétée sept fois ; la double rangée de tres de paille est répétée six fois (voir le dessin nº 2).

Quand la tapisserie est terminée, on prépare un sac taffetas bleu bluet, ayant 55 centimètres de hauteur



Nº 2. — FORME DE LA TAPISSERIE POUR LE SAC A OUVRAGE.



Nº 3. — DESSIN EN TAPISSERIE POUR LE SAC A OUVRAGE.

24 centimètres de longueur ; la hauteur sert pour l deux côtés du sac. Aux deux bords supérieurs taffetas on fait un rempli de 4 centimètres à u distance de 3 centimètres du bord, et l'on p dans ce rempli les cordons qui doivent servir fermer le sac ; on place le milieu de la tapisser c'est-à-dire de la raie noire, sur le milieu du s de taffetas ; on coud la tapisserie sur ce sac ; ap avoir replié à l'envers les bouts de la tapisserie, les coud aussi sur le sac ; on replie vers le haut deux bouts (voir le dessin nº 2), qui sont les p

COIN DE MOUCHOIR.

Imp. F. Dupuy, Évreux (Eure)

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 rue Jacob Paris

Toilettes de la COMPAGNIE LYONNAISE, Boulevard des Capucines 37.

---

longs, et on les coud aux autres côtés de la tapisserie; on fait au bord une sorte de pli, de façon que les raies noires, séparées au bas, soient réunies en haut.

Le sac est terminé. On coupe une bande de taffetas bleu bluet, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, 25 centimètres de longueur; on la double de tulle roide et de florence noir; on la coud de chaque côté du sac pour former l'anse; on la recouvre d'une ruche à la vieille, de même largeur. Une ruche pareille borde le sac; pour ces ruches et pour la coulisse du sac il faut 4 mètres 72 centimètres de ruban. Les rubans de la coulisse ont chacun 71 centimètres de longueur.

Si l'on ne peut se procurer des *tresses* de paille, on les remplace en faisant *quatre rangées* de *croix* en soie ou laine maïs.

Col en mignardise.

MATÉRIAUX. — Mignardise; fil très-fin.

La mignardise est une sorte de petit galon plat, blanc, en coton et bordé de picots. Ce galon est de fabrication nouvelle; on ne le trouve pas encore dans les maisons où l'on vend *au détail*, ou du moins on ne l'y trouve qu'exceptionnellement. Quelques maisons de *gros* le fabriquent; on peut s'adresser à l'administration du journal si l'on veut s'en procurer : on n'en vend pas moins de 100 mètres, qui coûtent environ 6 francs.

Le travail que nous allons décrire est très-vite exécuté, très-solide, d'un charmant effet, et enfin d'un prix peu élevé : comme on le voit, il réunit toutes les qualités. — On calque ce dessin sur un papier ordinaire ou sur du papier bleu; on *monte* ce papier sur une toile cirée. On coud *sur ce papier* le galon mignardise sans jamais couper ce galon; le dessin en indique le commencement et la fin. On coud les picots, soit ensemble, soit au galon, selon que le dessin l'indique; on emploie pour cet usage du fil extrêmement fin. On doit commencer le col par l'un des côtés de devant; le bout du galon est visible : il se trouve au-dessus de l'espèce de trèfle placé sur chaque côté par devant; quand le col est entièrement cousu, on fait, avec du fil très-fin, le *jour* (roue) qui se trouve dans le trèfle, puis on déchire le papier.



N° 1. — SAC A OUVRAGE.

Il faut environ 6 mètres de *mignardise* pour exécuter ce col; nous pensons que l'on peut trouver de la mignardise en soie noire pour cols de deuil.

Ce genre de travail offre deux avantages considérables : il est très-vite exécuté et sa solidité défie les outrages du temps et les efforts des blanchisseuses. Il reproduit l'effet de la guipure d'Irlande qui exige malheureusement trop de temps et d'application. On fait non-seulement des cols, mais aussi des manchettes et des fonds de bonnets en mignardise, comme nous venons de l'indiquer.

COL EN MIGNARDISE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en mousseline imprimée fond blanc, composée d'une jupe à grands bouquets de fleurs formant *colonne*, et bordée d'un dessin représentant un ruban brun posé à plat, et formant, de distance en distance, des nœuds à pans très-courts. Cette jupe a 70 centimètres de longueur environ; elle retombe sur quatre volants étroits, aussi en mousseline imprimée, representant la bordure de la jupe, c'est-à-dire un ruban brun noué de distance en distance. Le corsage est décolleté; une guimpe en mousseline blanche, ornée de velours noir très-étroit, couvre les épaules. Les manches sont composées de cinq bouillonnés terminés par un revers. Ceinture longue en ruban de même nuance que les rubans imprimés dans la mousseline.

Robe en pou-de-soie couleur Havane, semée de fleurettes noires. Manteau en taffetas noir. Les lés de ce manteau, arrondis de chaque côté, sont séparés par quatre lés en taffetas violet, en pointe vers le haut et presque entièrement couverts d'une broderie exécutée au passé, en soie noire de cordonnet. Les lés de taffetas noir sont entourés d'une ruche en ruban noir qui encadre les lés violets; ils sont brodés en soie noire. Les manches, très-amples, sont également ornées de taffetas violet brodé en soie noire. Une pèlerine en dentelle noire est placée sur le manteau. Les lés violets sont au nombre de quatre; ils se terminent en pointe à la hauteur de la ceinture.

Ces deux toilettes ont été exécutées à la *Compagnie Lyonnaise*.

JUPONS.

Les jupons de laine rayés conservent toujours leur vogue; les rayures de couleur, et surtout les rayures blanches et noires, dépassent toutes les robes relevées en festons rappelant les costumes pompadour. Comme il est fort commode de n'avoir pas à se préoccuper de sa robe et qu'il est fort économique de ne point la laisser traîner, soit dans les rues humides, soit dans les allées sablées d'un jardin, nous allons indiquer le système de *tirage* à l'aide duquel on relève la robe sur le jupon de dessous.

On fait deux ouvertures à la ceinture de chaque côté; on divise la largeur de la jupe en quatre parties égales; on passe au travers des ouvertures de la ceinture un morceau de cordon dont on coud chaque extrémité sur l'un des quarts de la jupe, à 30 cent. de distance du bord de la jupe. On coud à la même hauteur, et sur *chaque couture* réunissant les lés de la jupe, un morceau de cordon dont l'autre extrémité est cousue sur l'un des cordons principaux passés dans la ceinture; on tire de chaque côté ces cordons principaux qui entraînent tous les autres, et on les noue par devant. Les cordons principaux sont chacun d'un seul morceau; quand on les tire, ils sont par conséquent *doubles* de chaque côté. On cache ces cordons sous la ceinture ou sous le corsage s'il est à pointe.





MP.

LONGCHAMP. — MODES.

L'abbaye de Longchamp, située sur la rive droite de la Seine, vis-à-vis l'une des portes du bois de Boulogne, fut fondée, au treizième siècle, par une sœur de saint Louis. La communauté qui s'y installa modifia bientôt la sévérité des statuts qui lui avaient été imposés, et cette abbaye devint peu à peu un but de promenades et de réunions mondaines. Saint Vincent de Paul, aidé par le cardinal Mazarin, essaya, mais inutilement, de réformer cet état de choses : l'esprit mondain se perpétua dans la communauté, et vers la fin du règne de Louis XIV, on voit *la cour et la ville* se donner rendez-vous à la chapelle de Longchamp pour entendre une cantatrice célèbre, mademoiselle Lemaure, qui avait pris le voile dans l'abbaye. Ce fut surtout le mercredi, le jeudi et le vendredi saints que l'on vint à Longchamp, et ceux qui ne pouvaient entrer dans l'église, trop petite pour contenir tous les curieux, prirent l'habitude de se promener sur la route de Longchamp pour assister au défilé de cette foule élégante.

Telle fut l'origine de la promenade de Longchamp, dont le présent numéro offre l'image. Cette promenade a un peu dégénéré, et, près des voitures élégantes qui s'y rendent encore, on voit beaucoup de chars industriels qui sont des *réclames* roulantes, et dont les panneaux sont couverts d'annonces et d'adresses. Quoi qu'il en soit, la promenade de Longchamp est une époque importante au point de vue de la mode : c'est de ce jour, en effet, que date l'adoption des formes de vêtements et des détails de toilette qui doivent régner pendant la saison nouvelle, inaugurée le vendredi saint. L'hiver est fini, et, si l'on veut encore se parer, danser et figurer dans les réunions, il faut que les vêtements et les ornements qui les embellissent prennent la livrée du printemps. L'hiver est fini, sans doute, mais les plaisirs durent encore. L'élégance a seulement changé de style et de caractère : aux majestueuses étoffes de l'hiver, aux velours, aux soieries épaisses, on substitue les pous-de-soie, les taffetas unis, ou bien à dessins; les plumes, les fleurs de velours, s'effacent pour faire place aux fleurs printanières, lilas et violettes, ou bien encore se soumettent à une sage fusion qui conduit, par une gradation imperceptible, aux modes d'été proprement dites. Cette fusion se fait apercevoir dans tous les détails de la toilette. Nous avons vu dernièrement une *exposition* de chapeaux chez madame Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46 : tous ces chapeaux de *demi-saison*, ou du moins presque tous, étaient d'ordre composite; l'hiver et le printemps avaient pactisé, et cette alliance avait produit les effets les plus heureux. Des passes de tulle blanc, bouillonné, se rattachaient à des fonds en velours de nuance claire; des dentelles noires relevaient la fadeur de quelques-unes de ces nuances qui ne pouvaient être abandonnées à leurs propres forces. La fantaisie la plus ingénieuse présidait à ces combinaisons; mais il est bien difficile de décrire la fantaisie: quand on veut la saisir pour la fixer, elle s'échappe, en nous laissant aux doigts un peu de cette poussière qui veloute les ailes des papillons. Il faut essayer pourtant, car ces descriptions peuvent être utiles à nos lectrices; mais nous déclarons d'avance que leur imagination devra nous venir en aide pour restituer à nos récits le *je ne sais quoi* qui constitue la grâce, c'est-à-dire ce qui échappe à toute description, et ce qui fait la valeur de ces créations éphémères. Un chapeau, destiné à une personne très-brune, était en velours couleur saumon: le bord de la passe était en velours ; cette passe, en tulle blanc, à dessins, et bouillonné ; le fond, en velours, était tombant, à *crevés* de tulle; des dentelles noires étaient jetées sur ce fond, sur le bord, et étaient nouées sur le côté; les pans de ce nœud, arrondis en forme de *barbes*, étaient très-courts; du côté opposé était placé un bouquet de petites plumes noires, blanches et couleur *saumon;* trois roses des mêmes nuances que les plumes garnissaient l'intérieur du chapeau.

Un chapeau en crêpe lilas devait coiffer une figure accompagnée de boucles légères et blondes ; celui-ci était un véritable nuage composé de ruches de crêpe : il y en avait dessus, sur le bord de la passe, dessous, autour du visage, sur le bavolet, autour du fond ; — enfin il y en avait partout; — mais il n'y avait que des ruches, et cet ensemble, très-frais, très-léger, était en même temps très-simple.

Un chapeau très-simple, fort distingué, destiné aux courses du matin, était en crêpe et taffetas bruns, orné seulement d'une barbe en dentelle noire, — voilette pareille, — larges brides en taffetas brun.

Un chapeau en tulle noir à dessins, doublé de tulle blanc, était bordé d'un biais fort étroit en velours bleu de Chine; plumes bleues; — brides en velours de même nuance; — tour de tête en tulle ruché noir et blanc.

Chapeau rose. — Mon Dieu, oui! Il faut bien l'avouer, on *reporte* des chapeaux roses! Cette couleur, abandonnée depuis tant d'années aux modistes du passage du Saumon, semble recruter des adhérentes dans d'autres régions; se révoltant contre l'ostracisme dont elle était l'objet, elle se glisse même dans la toilette des femmes qui s'habillent bien. Cependant nous ne pouvons encore secouer le joug du préjugé sous lequel nous avons toujours vécu, et le chapeau rose nous blesse dans toutes nos convictions. Celui dont il s'agit n'était pas tout à fait rose cependant : le crêpe rose s'alliait à du tulle noir et blanc, à des dentelles noires; puis il était orné d'un si joli bouquet de roses moussues voilées de dentelles noires!.... Allons, pardonnons-lui d'être rose, en songeant au frais visage de vingt ans qu'il devait encadrer.

La livrée de cette saison est le lilas dans toutes ses nuances, — et, comme nous faisions une objection timide (qui exprimait en même temps un regret) au nom des femmes économes forcées de s'interdire cette ravissante et trop éphémère couleur, madame Aubert s'est récriée avec chaleur, et nous a appris que depuis deux ans déjà on avait découvert et appliqué un procédé de teinture qui rendait la couleur lilas aussi solide que toutes les autres couleurs. Il faut se féliciter de ce perfectionnement, car il n'y a pas de couleur plus jolie que celle-ci. Elle convient à tous les âges : elle est jeune avec les jeunes figures; elle est digne et convenable avec les visages âgés; elle est simple avec les toilettes simples, élégante avec les toilettes élégantes. Aussi la voit-on partout : elle compose le fond et les accessoires des toilettes de cette saison. Les robes sont lilas ou violettes, — les mantelets sont bordés de volants, bordés eux-mêmes d'ornements lilas ou violets; les chapeaux, enfin, arborent les mêmes couleurs.

Les mantelets se divisent en plusieurs catégories; quel que soit leur caractère, leurs proportions sont immenses. Il y a d'abord le manteau de demi-saison, qui servira plus tard pour les voyages et les bains de mer: on le fait en drap léger, gris poussière ou gris lilas de nuance très-claire; ces couleurs sont préférables aux nuances *saumon* clair, roses, verdâtres, qui semblent être des couleurs fanées par un soleil trop vif. La forme du manteau de demi-saison est en tout point pareille à celle du manteau Melazzo publié dans le nº 46 de l'année 1860; on remplace la passementerie, sur ces manteaux légers, par des bandes de taffetas de couleur, *piquées* de chaque côté en soie blanche. A cette couture piquée on peut substituer une soutache blanche.

Les mantelets en taffetas noir sont en forme de *pelisses*, — de paletots à manches, — de casaques non ajustées à la taille, — de châles doubles à pans très-longs. Quels qu'ils soient, ils doivent être très-grands pour être à la mode; il faut donc, si l'on ne veut pas abandonner un mantelet dont la date remonte à un, ou bien à deux ans, ajouter à ce mantelet un volant en taffetas noir, très-haut. Outre ces mantelets, on en fait que l'on appelle mantelets *douairière :* ils rappellent un peu les mantes de taffetas à capuchon rond que l'on portait à la fin du siècle dernier; ils ne sont pas très-longs par derrière, mais par devant les pans atteignent presque le bord de la jupe.

Le châle de cachemire noir brodé appartient essentiellement à cette saison; on le garnit de guipures ou de dentelles noires, mais surtout de guipures. Ce châle est et restera élégant, quoiqu'il soit économique et solide; en effet, pour un prix inférieur à celui d'une modeste *confection*, dont la forme est soumise aux caprices de la mode, on peut acquérir un châle que l'on porte au printemps, à l'automne et pendant les jours sombres et pluvieux de l'été. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, qui se charge des commissions de nos lectrices, fournit des châles de cachemire noir brodés et garnis de guipure, depuis 95 francs jusqu'à 5 et 600 francs, selon la hauteur de la guipure et la richesse de la broderie; nous ajoutons que les châles de 95 francs sont très-convenables.

La forme, l'ampleur et la longueur des manteaux et mantelets d'été doivent nécessairement introduire quelques changements dans la garniture des jupes. Les robes entièrement garnies deviennent presque impossibles avec ces vêtements qui les recouvrent entièrement par derrière et qui permettent d'apercevoir la robe seulement sur les côtés et par devant; on garnit ou garnira en conséquence les robes de printemps et d'été seulement au bas de la jupe, ou bien en *tablier ;* notre dernier numéro (voir le nº 13 de l'année 1861) contient un grand nombre de tabliers dont les différentes combinaisons peuvent, ainsi que nous l'avons dit dans l'explication de ces tabliers, convenir pour les robes de printemps et d'été. Nous allons compléter cette explication en décrivant quelques garnitures de robes.

Une robe en taffetas noir était garnie, en bas de la jupe, d'abord avec un volant *à tête* ayant 8 centimètres de hauteur, cousu en droite ligne. Au-dessus de ce volant il y en avait trois autres, disposés en *festons :* le premier de ces volants atteignait, au milieu de chaque lé, la tête du volant placé au bas de la jupe, puis il s'élevait insensiblement, en se rapprochant de la couture du lé. Cette disposition se renouvelait à chaque lé, et pour chaque volant; le dernier était *à tête*.

Une robe en taffetas écru, à minces filets noirs disposés en losanges, était garnie à peu près dans le même style que la robe précédente. Le premier volant était cousu en ligne droite. Les trois autres étaient *droits* aussi autour de la jupe; mais ils s'élevaient en formant des *festons* sur le lé de devant. Chaque volant était bordé d'une guipure noire étroite.

Une robe en taffetas vert était garnie avec un volant placé droit au bord de la jupe, mais s'élevant devant en forme de tunique jusqu'au corsage. Cinq volants étaient placés sur le lé de devant, et sur chaque côté ils s'élevaient un peu et s'arrondissaient en forme de *festons*. Le bas de la jupe dépassait par conséquent le premier de ces cinq volants formant *tablier*.

On porte toujours des ceintures longues, larges, de même étoffe que la robe. On les coupe dans une bande en biais, en pointe vers le bas, bordée d'un seul côté avec un volant pareil à la ceinture et froncé très-légèrement. Les côtés non garnis par le volant sont placés en *vis-à-vis;* les côtés garnis forment le bord extérieur de la ceinture, qui est nouée du côté gauche.

Les corsages sont toujours plats, à ceinture, ou bien à pointe. Les manches sont toujours larges; on en fait aussi (ou plutôt on en fera), pour les robes d'été, qui seront demi-longues, bouffantes, montées sur un poignet demi-large, dépassant le coude. E. R.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Le mont Valérien domine l'horizon; les promeneurs et les promeneuses, en voiture, à cheval, à pied, remplissent la plaine de Longchamp. Nous nous occuperons surtout des personnes qui ont quitté leur voiture, et dont la toilette se trouve tout à fait en vue.

(*A gauche*). Robe en taffetas violet, parsemée de pois nuancés depuis le noir jusqu'au lilas clair. Mantelet en velours noir, garni de deux volants en dentelle, ayant, le premier, 30 centimètres de hauteur, le deuxième, 40 centimètres de hauteur: on peut faire ce mantelet en taffetas noir, garni avec deux volants en biais, également en taffetas noir, ayant la dimension ci-dessus indiquée. Chapeau de madame Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46 : ce chapeau est en tulle blanc bouillonné, rehaussé de bandes en taffetas violet. Bavolet et brides de même nuance; plumes blanches.

Derrière cette figure, on voit un manteau de demi-saison, en drap gris, léger, de chez Gagelin, rue Richelieu : les plis de ce manteau (vu de dos) sont rassemblés dans le haut du manteau, et recouverts par des *pattes* bordées de taffetas brun.

Jeune fille de treize ans, coiffée d'un chapeau *Tudor :* elle porte une casaque, non ajustée à la taille, de chez M. Buisson, rue Montmartre.

Robe en taffetas noir semé de fleurettes noires. Manteau de M. Leballeur, rue Taitbout, 74: ce manteau est en taffetas noir; il est bordé d'un volant de taffetas noir, ayant 30 centimètres de hauteur, plissé à gros plis, et se terminant sur les côtés de façon à laisser un espace vide sur les devants, qui sont garnis, depuis le col, avec des ornements en passementerie. Sur chaque pli, un ornement en passementerie. Les manches sont garnies, comme le manteau, avec un volant ayant 15 centimètres de hauteur. Chapeau de madame Aubert, avec dentelle noire et velours vert.

Robe en taffetas vert, garnie avec trois volants. Manteau-paletot en taffetas noir, bordé d'une ruche pareille. Chapeau en tulle blanc et noir, garni de velours bleu de chine; plume de même nuance.

Costumes d'enfants : Petite fille vêtue d'un paletot en velours *rehaussé* avec une bande de pou-de-soie groseille *losangée* avec des velours noirs étroits. Petit garçon vêtu d'un paletot-*sac* en drap brun.

Mantelet en taffetas noir, bordé d'un volant ruché ayant 5 centimètres de largeur; chapeau en crêpe rose, orné de dentelles noires et blanches, et roses *roses*.

Manteau en taffetas noir brodé: le bas du manteau est festonné, à larges *dents;* une guirlande est brodée au *passé*, en soie noire de cordonnet, tout autour du manteau. Robe en taffetas brun, boutonnée depuis le col jusqu'au bas de la jupe. Chapeau en crêpe, couleur *abricot*, recouvert de dentelles noires.

Costume de petit garçon, de chez madame Lemaire, boulevard des Italiens : Blouse en velours noir, boutonnée depuis le col jusqu'au bas de la jupe; chapeau *Tudor*, en feutre et velours noir.

Robe en taffetas gris parsemé de fleurettes nuancées, depuis le brun foncé jusqu'au jaune d'or. Manteau-pelisse, de M. Leballeur, en taffetas noir. Petit col-pèlerine en dentelle noire. Chapeau en crêpe gris, et dentelles noires; brides grises, bordées d'un filet jaune d'or; petit bouquet de *boutons d'or* sous la passe.

Manteau en velours noir; pèlerine de dentelle noire; chapeau en taffetas lilas, orné d'un oiseau de paradis.

Nous ne pouvons apercevoir les manches des robes portées sous ces manteaux, mais nous savons que leur forme n'a point varié. Notre dernier numéro contient plusieurs dessins représentant les corsages et les manches généralement adoptés. Nous répétons encore ici que notre dernier numéro donne à l'article *Tabliers* des dispositions nouvelles pour garnitures de robes.

LA LUMIÈRE.

FANTAISIE D'HIVER.

La terre a-t-elle oublié le commandement de Dieu : *Que la lumière soit!* — Au dehors tout est sombre, inanimé; la mère nature semble affaissée sur elle-même; tout respire le découragement, tout semble imprégné de tristesse, et les grands acacias, rangés militairement devant l'entrée de la ville, élèvent vers le ciel gris leurs cimes dénudées, supportées par des troncs desséchés.

Vers l'extrémité de la rue, quoique la journée soit peu avancée, on voit quelques flammes s'allumer pour relayer le soleil fatigué. L'homme a parlé à la création et lui a dit : *Que la lumière soit!* Et la lumière se fait.

Que la lumière soit! Des siècles se sont écoulés depuis que Dieu a prononcé cette parole afin de dissiper les ténèbres qui enveloppaient son œuvre, et cependant le soleil échauffe toujours le monde. Ses rayons perdent quelquefois leur force, les nuages voilent souvent ce globe de feu: mais chaque matin il réveille des millions d'hommes par sa clarté; il les appelle au travail, à la peine, au plaisir; chaque soir il prend congé de ces millions d'êtres, en les laissant fatigués par leurs labeurs, plus fatigués encore par leur oisiveté.

Si la lumière pouvait parler! Si elle pouvait raconter tout ce qu'elle a vu depuis le jour où, suivant la trace marquée par le Créateur, elle est venue éclairer l'univers! Si elle pouvait dire les horreurs et les splendeurs, l'héroïsme et la bassesse, la générosité et l'avilissement de cette masse humaine qui s'agite si loin au-dessous d'elle, et dont elle a éclairé toutes les actions! — L'histoire de l'humanité nous apprend, sans doute, une partie de ce que la lumière pourrait dire, mais une partie seulement, car la lumière divine a vu plus et plus loin que tous ceux qui ont écrit les faits et gestes des hommes. Elle a vu dans l'âme humaine; elle a assisté aux luttes secrètes; elle connaît les motifs inavoués et tout-puissants qui décident les grandes et les petites actions; elle sait que tel être honoré mérite le mépris, que telle autre créature condamnée est éclatante et pure; elle éclaire, en un mot, non-seulement les actes extérieurs de l'homme, mais jusqu'aux moindres replis de son cœur, et les illumine selon la volonté de Dieu, qui y lit à toute heure.

Pourquoi ces pensées mélancoliques viennent-elles hanter cette chambrette gaie et commode? Quelle est donc la cause qui assombrit et qui voile toute une partie de l'âme, cette partie qui est bonne, calme ou résignée, tandis que les souvenirs amers, le ressentiment des maux injustement infligés, se dressent au contraire poignants et vivants? C'est que le foyer est éteint et que la lampe n'est pas allumée; c'est que la lumière et sa douce fille la chaleur n'ont pas été appelées ici. La lumière, qui est l'esclave de Dieu, est la servante de l'homme; elle va obéir au commandement de celui-ci, elle va s'allumer dans la cheminée, sa flamme s'élancera en jets éclatants; et, comme le feu purifie tout, dès que la chambre sera éclairée, les pensées tristes et amères s'évanouiront devant la lumière.

Soulevons ce rideau : les passants se croisent, pressés, affairés, comme ils le sont toujours dans les grandes villes. Cependant ils s'arrêtent; oui, ils font halte successivement devant ce marchand-photographe qui a mis en évidence un grand cadre contenant de petites cartes; les passants s'arrêtent pour examiner ces portraits, qui représentent des personnes appartenant à toutes les classes de la société. Singulier assemblage! On y voit les empereurs et les impératrices, les rois et les reines, les princes et les maréchaux, les compositeurs et les acteurs, les



PAROLES DE LAMARTINE. — MUSIQUE DE HENRI BRUN.

Chant — Piano. Moderato.

dolce — O Pè - re qu'ado - re mon pè - - re, Toi qu'on ne nom - me qu'à ge - noux, Toi dont le nom ter - rible et doux Fait cour-ber le front de ma mè - re; cresc. On dit que ce brillant so - leil N'est qu'un jou - et de ta puis-san - ce, Que sous tes pieds il se balan - ce Comme u-ne lam - pe de ver - meil, Que sous tes pieds il se balan - ce Comme u-ne lam - pe de ver - meil. ritenuto

Procédés TANTENSTEIN, 8, rue Neuve des Poirées

jeunes filles et les danseuses, les maréchaux et les zouaves, les philosophes et les clowns, les grandes dames et les bouquetières; on parcourt, en un moment, tous les degrés de l'échelle sociale; on touche à tous les points les plus extrêmes; on voit côte à côte, sinon réconciliés, du moins réunis, les représentants des opinions les plus opposées, et la magicienne qui a opéré le miracle de reporter ces physionomies si diverses sur de petits morceaux de carton, cette magicienne, c'est la lumière. On voit là des généraux de toutes les nations, des rois vainqueurs et des rois vaincus, et chacun, moyennant quelques francs, peut grouper autour de lui l'histoire ancienne, moderne, contemporaine, retracée par la lumière.

Depuis que l'invention de Niepce et de Daguerre a appris aux hommes que l'on pouvait, à l'aide de la lumière, fixer une image sur une plaque de métal, depuis que cette invention, perfectionnée, a permis de reporter cette image sur le papier, la photographie est devenue l'une des parties intégrantes de l'existence moderne. Autrefois on pouvait rarement posséder le portrait d'un parent, d'un ami; aujourd'hui les images de ceux que l'on aime peuvent orner tous les foyers, car si l'art travaille seulement pour quelques privilégiés qui peuvent le rétribuer largement, la lumière travaille pour tout le monde.

Le temps du *dolce far niente* est passé, même pour la lumière. Le dix-neuvième siècle, qui a attelé la vapeur pour le transporter d'un bout à l'autre du globe, ne pouvait souffrir que la lumière restât inactive, et se bornât à éclairer cette terre où se presse une foule affairée: la lumière, soumise, obéissante, s'est prêtée au commandement de l'homme; elle circule sous nos pieds, à nos côtés, contenue dans quelques tuyaux invisibles; elle apparaît au-dessus de nous, près de nous, dès que nous voulons que *la lumière soit.*

Je disais, il y a quelques moments : Si la lumière pouvait parler! Eh! ne parle-t-elle pas? Elle raconte par les images qu'elle produit. L'homme, auquel tous les services de la lumière ne suffisaient plus, lui a demandé plus encore que l'azur du ciel, la verdure des forêts, la chaleur, la couleur: il l'a enchaînée à une machine, et elle doit travailler. Il ne veut pas qu'elle reste oisive sur son trône d'azur, qu'elle passe silencieuse au travers des siècles et des générations qui se succèdent. Il veut qu'elle lui retrace tout ce qui a été, tout ce qui est: les édifices qu'il élève, ceux qu'il a détruits, les ruines de la mystérieuse Égypte, les monuments orgueilleux dont il embellit ses villes capitales, les personnes illustres, les personnes célèbres, ce doux et honnête visage ami, cette vaniteuse figure qui veut avoir la *pourtraiture* de ses bijoux, de son cachemire, de ses plumages, — et qui, heureusement, n'y joint pas son ramage, — tout défile tour à tour devant la machine, tout est raconté, reproduit, fixé par la lumière.

Ainsi la lumière est devenue la servante de l'homme; elle travaille pour le progrès de la science, pour satisfaire l'affection, la curiosité, la vanité, et reste toujours, malgré son complaisant servage, cet agent élevé qui prouve Dieu à l'homme, et lui apporte la consolation et l'espérance.

Que la lumière soit! Elle est, elle sera toujours plus vive, toujours plus puissante; elle se fera par le travail, par l'intelligence, et, grâce à son action toujours croissante, le mal sera combattu et diminué. La lumière est l'alliée de toutes les bonnes causes, l'ennemie de toutes les causes mauvaises. Tout ce qui est honteux la fuit, tout ce qui est pur la recherche. Elle enseigne non-seulement à éviter le mal, mais encore à lui pardonner; car, si l'on pénètre au fond de l'âme, même la plus perverse, on y trouve encore quelques motifs pour la plaindre et l'excuser. Voir, c'est pardonner!

Au travail donc! c'est là que se trouve la lumière; l'oisiveté, au contraire, vit dans les ténèbres, et, lors même que l'on ne devrait créer qu'une étincelle, il ne faut pas s'arrêter et se livrer au découragement: beaucoup d'étincelles réunies produisent la lumière. Il faut que les limites de la puissance et de la science humaines soient portées plus loin; et, pour que la vérité triomphe, il faut que la lumière soit.

S. DE PAROY.



NETTOYAGE DES LITS DE PLUME.

Les lits de plume perdent leur élasticité en vieillissant: pour les remettre à neuf, il faut vider la plume dans un petit tonneau, l'arroser d'eau de savon et la remuer fortement; on la retire, on la presse pour faire égoutter l'eau, et on bat la plume avec des verges fines.

ENGRAISSEMENT DES POULARDES.

On emploie au Mans la méthode suivante : Les volailles sont placées dans une boîte, dite *épinette*, ayant 50 centimètres de haut, autant de large; sa longueur dépend du nombre des volailles qui doivent l'habiter. On la divise par compartiments, afin que les volailles ne puissent pas s'y retourner. La partie supérieure de l'épinette est à claire-voie, et doit pouvoir s'enlever, afin qu'on puisse retirer les volailles pour l'*empâtement*. En arrière des volailles il doit y avoir une ouverture, afin que l'épinette ne soit jamais salie, ce qui peut occasionner la maladie des *pattes*, qui empêche les *sujets* d'engraisser.

Les volailles sont prises une à une pour recevoir leur nourriture, et remises en place après l'avoir reçue; pendant ce temps on nettoie l'épinette. On les engraisse avec des *pâtons*, cylindres ayant 5 à 6 centimètres de longueur, gros comme un doigt, et coupés en biais par le bout afin d'être introduits plus facilement dans le gosier de la volaille. Ces *pâtons* sont faits avec de la farine de sarrasin, ou bien de la farine de maïs mêlée d'un quart de farine d'orge ou de sarrasin; ces derniers sont les plus nourrissants. On force la volaille à avaler les *pâtons* en lui ouvrant le bec et en les introduisant dans son gosier. On lui en donne, le premier jour, trois le matin, autant le soir; on augmente cette ration chaque jour d'un *pâton* le matin et autant le soir. Cependant il faut s'assurer, en touchant le jabot de l'animal, que le repas précédent est digéré : s'il ne l'était point, il faudrait supprimer un repas. L'engraissement doit durer dix-sept jours au moins, vingt-deux jours au plus. Si l'on emploie la farine de maïs, les *pâtons* doivent être moins gros.



Écoute-moi, chère maîtresse,
Car c'est à toi que je m'adresse;
Avec toi je prétends causer
Pour me distraire et m'amuser.
Tu m'embellis pour orner ta chambrette,
Et, si j'étais un tant soit peu coquette,
On me verrait fière de mes succès.
Mais, dédaignant l'encens qu'on donne à mes attraits,
Semblable, sur ce point, à la beauté farouche,
Je consens qu'on m'admire, et non pas qu'on me touche.
J'aime à voir le respect que je sais imposer :
Quel est l'audacieux que l'on verrait oser
Porter sur moi la main et rompre mon silence?
Je ne redoute pas cet excès de licence.
Personne n'a de droit ni de pouvoir sur moi;
Je ne connais qu'un maître, et ce maître, c'est toi.
S'il advenait pourtant que, te trouvant absente,
Dans ta chambre quelqu'un fût saisi d'épouvante,
Et que dans sa détresse il eût à moi recours,
On me verrait soudain lui prêter mon secours.
Sur tous tes serviteurs quand je commande en reine,
Chez toi, pour m'obéir, chacun se met en peine;
La soubrette à ma voix quitte les ris, les jeux,
Et je fais accourir le valet paresseux.
On me maudit souvent parmi la gent servile,
Mais on n'en est pas moins à mes ordres docile.
Je ferais bientôt fuir l'insolent, le voleur
Qui viendrait te saisir de crainte ou de frayeur.
Toujours auprès de toi, véritable Cerbère,
On me redoute plus qu'une duègne sévère.
Je suis, sur mes huit pieds, l'écho de tes désirs;
Par moi sont satisfaits tes goûts et tes plaisirs.
Hélas! tu vieilliras, ô maîtresse chérie!
Tout est sombre et fâcheux au déclin de la vie.
Ni l'aimable gaîté, ni les folles amours,
N'accompagnent les ans dans leur rapide cours.
Les cruelles douleurs, l'ennui, la solitude,
Ne seront plus pour toi qu'une triste habitude;
Et moi, comme jadis, fidèle à tes côtés,
Je te soulagerai dans tes infirmités.
Si tu veux ton fauteuil, un coussin, des douillettes,
Du sirop, un bouillon, du tabac, des lunettes,
Tes désirs par mes soins seront bientôt remplis.
Ah! je vaux mieux cent fois qu'un grand nombre d'amis!
On ne peut avec moi redouter l'inconstance,
Ni les cruels tourments d'une funeste absence.
Je serai près de toi, pour adoucir tes maux,
Jusqu'à l'instant fatal de l'éternel repos.

*La comtesse d'*OUT.....T.



Les jupons en laine, pour les jours *pluvieux et sombres* de l'é... sont à rayures noires et blanches; cette combinaison est celle que n... préférons. — Nous ne pourrions donner un *sujet* en tapisserie p... chauffeuse; la dimension de cet objet s'y oppose. La plupart de... dessins de tapisserie peuvent être exécutés pour siéges de tous g... La robe de nankin soutachée de blanc est tout à fait convenable. N... espérons publier le dessin demandé. Nous ne pouvons rectifier l... dont on fait mention sans nous indiquer sur quel point elle port... La largeur des jupons *piqués* est de 3 mètres 50 centimètres; la ... dépend de la taille à laquelle il est destiné; il doit avoir 10 centi... de moins que la hauteur de la robe; ces jupons sont ourlés; on les ... quand ils sont prêts, avant de monter la ceinture. Oui, pour l'alp... — Il n'est pas toujours possible d'envoyer immédiatement les patr... dessins que l'on demande; les planches de patrons ne peuvent être ... difiées selon les demandes qui nous parviennent, et il faut nous rés... à retarder l'envoi des objets demandés trop tard. — Le chapeau le... convenable pour une petite fille de deux ans, est le chapeau rond ... paille.—L'article modes, Longchamp, répond à la question des mante... — L'article auquel on fait allusion répond à la question des robes à d... position. Les volants dont on envoie l'échantillon peuvent être coupés ... deux, de façon à composer six volants; le corsage ne peut rester ... *basques;* il faut le couper et faire un corsage à ceinture ou bien ... pointe; les manches peuvent être conservées telles qu'elles sont. — ... point de la tapisserie-*bosse* (passée de mode) serait très-facile à indiqu... mais la chose principale, dans cette tapisserie, est le *tondage* de la lain... qui ne peut se démontrer par écrit; il faut pouvoir y joindre l'exemp... — Le dessin de prie-Dieu ne pourrait tenir sur nos feuilles; sa dimen... sion s'y oppose. — Nous publierons les dessins pour pelotes au cr... chet. — La robe verte, fût-elle rayée en long, est très-convenable; ... genre de rayure est toujours à la mode. Nous avons publié des dessi... de *cravate brodée;* on peut en employer un pour l'usage mentionné. — Il a été impossible de faire préparer *à temps* le dessin de mouchoir ... communiante. — Les robes soutachées au-dessus de l'ourlet et en ta... *blier* seront fort à la mode; les basquines tout à fait ajustées à la tail... ont disparu. Mille remercîments pour les bons offices de notre aimab... correspondante. — Toutes les étoffes qu'on nous indique peuvent conv... nir pour robe de mariée; nous y ajouterons la moire antique blanche... le choix de l'étoffe dépend uniquement du prix que l'on y veut mettr... Le n° 13 contient des dessins de corsage et manches; — tous peuve... convenir pour robe de mariée. — Madame Clémençon, 8, rue du Por... Mahon, exécutera le corset parfaitement: il faut lui faire part des con... ditions particulières dans lesquelles on se trouve. Quant aux sous-jupe... il est plus économique de les faire soi-même: nous publierons procha... nement les indications et dimensions nécessaires à ce sujet. Nous som... mes bien sensible à cette aimable lettre. Pris note des autres demande... qu'elle contient. — On peut exécuter un couvre-pieds ouaté et piqu... avec les bouts de rubans en question; voir le n° 29 de l'année 1860. — La saison est trop avancée pour publier le jupon tricoté. Pris note de... autres demandes, et merci pour la lettre. — Nos dessinateurs ne nous o... pas encore livré le dessin pour devant d'autel; ceux qu'ils nous ont sou... mis étaient trop grands pour nos feuilles; nous espérons en publier u... qui sera convenable. — On peut s'adresser à M. Leballeur, rue Tait... bout, 74, pour le coton *à frivolité*. — Pris note des petits dessins d... tapisserie pour crochet tunisien. L'explication pour monter la mou... ne peut être donnée dans les renseignements; elle exige un article sp... cial qui paraîtra.—Nous ne promettons pas de publier immédiatement de... patrons de chemises pour hommes; les détails concernant les femm... absorbent nos colonnes et nos planches. — Les fleurs et les fruits art... ficiels ne sont pas de très-bon goût dans les appartements; il faut av... des fleurs naturelles dans ses jardinières. Pris note des demandes. — Nous avons publié tout récemment des plateaux de lampe et cous... de pied. — Les résilles en perles ne sont pas *bien portées;* il faut l... faire en grosse chenille de couleur; le n° 9 de l'année 1861 donne l'e... plication d'une résille en lacet, qui peut être exécutée en chenille n... ou de couleur.

AVIS.

Nos prochains numéros contiendront les patrons d... manteaux et mantelets de printemps et d'été, choi... dans les meilleures maisons de Paris, et successiveme... les patrons de vêtements d'enfants, de lingerie de to... genre, les chapeaux d'été en paille, etc.

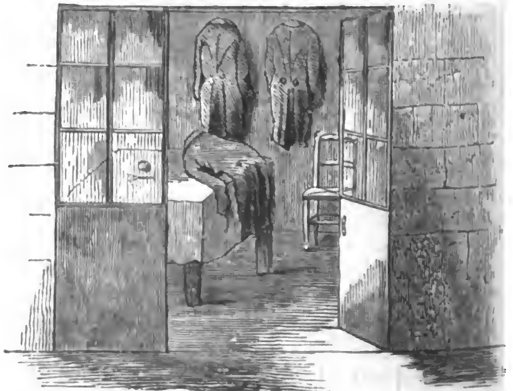
Le renouvellement des abonnements occasionne u... travail si considérable dans nos bureaux que nous prio... nos abonnées, si elles ne veulent pas éprouver de reta... dans l'envoi des prochains numéros, de vouloir bien no... adresser dès à présent le montant de leur nouvelle sou... cription.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS

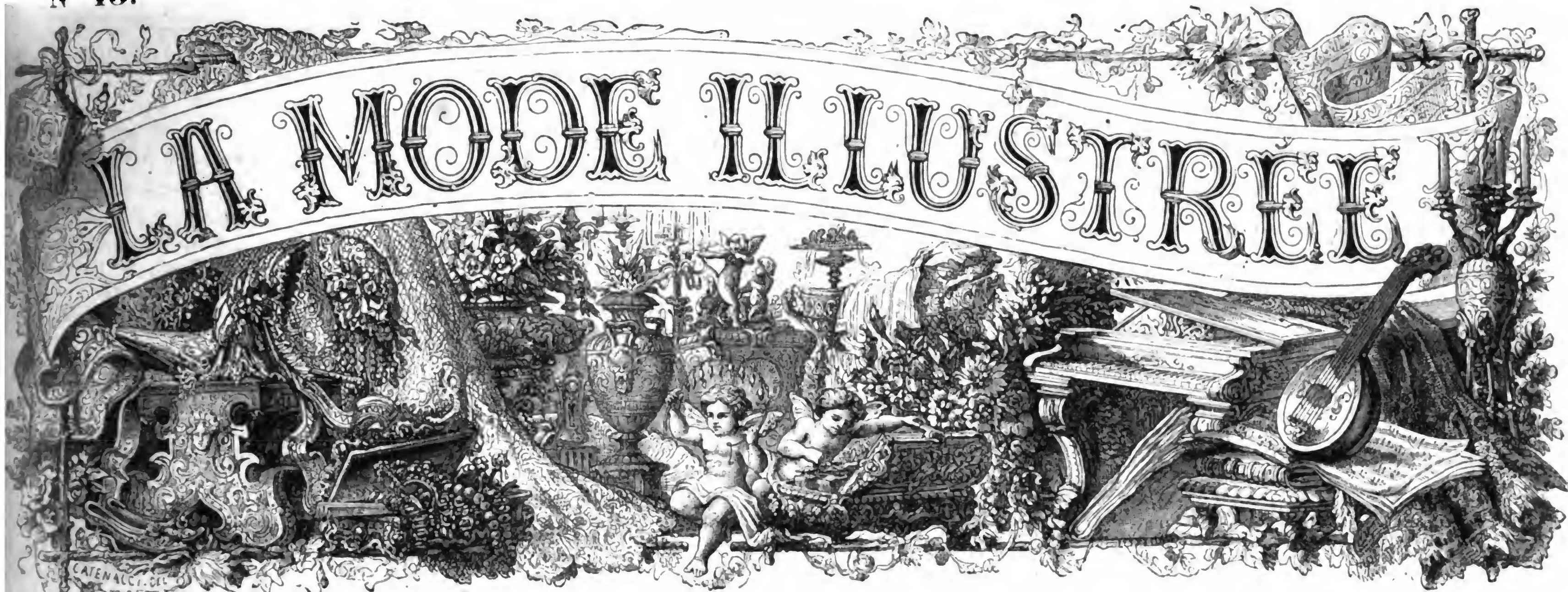
PARLEZ AU CONCIERGE.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots...

Nº 15. DEUXIÈME ANNÉE. 6 avril 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Pelote au crochet.

MATÉRIAUX. — Soie de cordonnet jaune d'or; taffetas lilas.

Le dessus de cette pelote se compose de 13 carreaux faits au crochet; dans l'intervalle de ces carreaux on voit ressortir des *crevés* en taffetas lilas. Les carreaux sont faits en biais. On monte 60 mailles avec la soie jaune; sur les 12 dernières mailles de la chaînette on fait 12 mailles simples en revenant en arrière, puis on retourne l'ouvrage, qui est exécuté en *allant* et *revenant*; on fait 1 maille en l'air, puis, en piquant le crochet dans le côté intérieur de la maille du tour précédent, on fait sur chaque maille 1 maille simple, en tout 12 mailles, comme au tour précédent. On fait ainsi 11 tours avec le même nombre de mailles, et cela forme le premier carreau. On fait ensuite 12 mailles en l'air, sur lesquelles on exécute le 2ᵉ carreau; — on fait de la même façon le 3ᵉ, le 4ᵉ et le 5ᵉ carreau, et l'on a terminé la plus longue rangée de carreaux.

On compte, dans les 60 mailles-chaînettes sur lesquelles on a commencé les carreaux, on compte, disons-nous, 12 mailles, qui forment le vide laissé entre chaque carreau, composé, comme les précédents, de 11 tours. Avant de commencer le 11ᵉ tour, on joint le carreau que l'on exécute au 2ᵉ carreau de la première rangée déjà terminée, puis l'on fait ce 11ᵉ tour. — On fait ensuite 12 mailles en l'air, sur lesquelles on exécute un autre carreau, rattaché de la même façon à la première rangée de carreaux; — et enfin on fait un 3ᵉ carreau sur 12 mailles en l'air, rattachées au 5ᵉ carreau de la première rangée. On fait, au-dessus des 12 mailles de la chaînette, un carreau isolé, rattaché au carreau le plus proche, avant que l'on ait fait le 11ᵉ tour; on le joint au carreau supérieur par 12 mailles en l'air. Sur l'autre côté de la première rangée de 5 carreaux on répète le travail que nous venons de décrire, et le dessus de la pelote se trouve être d'un seul morceau.

On prépare une pelote convenant à la dimension du travail au crochet; on la remplit avec du crin, de façon à former un coussin carré et bien rempli. On coupe un morceau de taffetas lilas, plus grand et plus long que la pelote; si, par exemple, la pelote a, comme notre modèle, 16 centimètres, le morceau de taffetas doit être un carré ayant 24 centimètres de longueur et autant de largeur; on fronce ce carré des quatre côtés, et on le coud sur la doublure formant la pelote. On place le travail au crochet sur le dessus de la pelote; on le tend fortement en tirant le taffetas entre chaque carreau, pour former des *crevés*, et l'on coud le travail au crochet sur le taffetas. Une ruche en taffetas découpé, ayant 4 centimètres de largeur, entoure la pelote et cache la couture qui fixe le travail au crochet sur le taffetas.


PELOTE AU CROCHET.

On peut exécuter cette pelote en toutes couleurs : on la fait en satin cerise avec le travail au crochet, en fil d'or, ou bien en soie noire, — en satin blanc, avec les carreaux roses ou bleus, ou bien encore chaque carreau en soie de couleur différente (disposition écossaise) avec crevés de satin blanc.

Porte-cigares en forme de navire.

MATÉRIAUX. — Un petit navire en jonc, ayant la forme d'une gondole vénitienne; drap rouge, bleu, blanc; soutache de soie mais; soie de cordonnet verte, lilas, ponceau, brune; même soie nuancée verte et brune; soutache de laine rouge; 100 petites *formes* en bois pour grelots; laine anglaise (très-fine) de plusieurs nuances pour recouvrir les grelots; quelques perles noires, etc.

Quatre dessins sont consacrés à représenter ce petit navire, qui est d'un effet fort original, et peut aussi servir de corbeille à ouvrage si les proportions en sont augmentées. Le nº 1 représente le navire terminé à moitié de sa grandeur naturelle; le nº 2 est la carcasse du navire; — le nº 3, une partie de la bande formant tapis; — le nº 4, une partie du lambrequin garnissant une partie du navire; ces deux derniers dessins sont en grandeur naturelle. La carcasse doit avoir un fond plat, afin d'être posée solidement; elle a une cahute et deux petits paniers, l'un attaché au mât, l'autre placé à l'intérieur, vers la proue du navire. Le premier panier a 7 centimètres de longueur, — 4 centimètres de largeur, — 3 centimètres de hauteur. Le deuxième, muni d'un couvercle, est un peu plus grand et arrondi d'un côté : il sert à contenir les allumettes. — L'autre remplit l'office de *cendrier;* celui-ci doit avoir trois anneaux, l'un grand, les deux autres petits, dans lesquels on passe les cordons nécessaires pour le fixer. Le fond du navire a 54 centimètres de longueur, — 9 centimètres de largeur au milieu, — 5 centimètres 1/2 de largeur à la proue. La cahute a 13 centimètres de hauteur; le toit bombé a la même dimension. Le mât est un roseau ayant 44 centimètres de longueur.

Le mât et le panier le plus grand sont fixés sur la barre transversale, placée sur *l'avant* du navire. Si l'on ne pouvait se procurer une carcasse pareille à celle que nous venons de décrire, on ferait exécuter un petit canot en bois léger, d'après les dimensions ci-dessus indiquées.

Nous allons nous occuper d'abord de la bande placée à l'intérieur du navire, depuis la cahute jusqu'à la proue; cette bande est en drap écarlate, coupée sur la forme du navire, et découpée à *dents* de chaque côté, ainsi que vers

ses extrémités arrondies. Cette bande dépasse la proue de 3 centimètres environ, et doit avoir 57 centimètres de longueur; elle est arrondie par devant, ainsi que nous l'avons dit, a 9 centimètres de largeur dans le milieu, diminue vers le devant, de façon à avoir 6 centimètres de largeur et 7 centimètres vers la cahute. C'est de ce côté que l'on commence la broderie de la bande (voir le dessin nº 3), se composant de soutache maïs cousue de chaque côté avec un point de feston exécuté en soie de cordonnet brune; sur la soutache on fait une couture en *arêtes* avec la même soie. La soutache doit suivre la forme arrondie de l'extrémité, et *revenir* pour former le deuxième rang de soutache, séparé du premier par un espace d'un centimètre environ. On coupe dans le drap blanc 40 à 45 fleurettes (voir le dessin nº 3), et on en place une dans chaque *creux* formé par l'ondulation de la soutache; on les fixe par un point en soie rouge, et l'on fait, avec la même soie, un point marquant la séparation de chaque feuille. On fait encore quelques points au milieu de la fleurette. Les *ramages* qui serpentent autour de la soutache sont exécutés au point de cordonnet avec de la soie verte de deux nuances, comme l'indique le dessin; les pois sont exécutés au passé avec plusieurs nuances de soie bleue.

Outre cette bande, on fait 19 grands festons et 3 plus petits festons en drap écarlate, découpés sur le dessin nº 4; ces festons (ou *dents*) sont ornés des mêmes fleurettes en drap blanc, fixées avec de la laine rouge, et entourées de tiges en soie lilas et soie verte. On place 15 festons autour du navire; ils forment, en alternant avec des grelots, le lambrequin représenté par le nº 4. — Les grelots se composent de petites *formes* rondes en bois recouvertes de laine jaune, blanche, ponceau, de deux nuances, — bleue et verte de deux nuances. — On doit avoir encore deux *formes* plus grosses, en bois, creuses, dont l'une a 2 centimètres de circonférence; l'autre, très-étroite, ayant à peu près la forme d'une pelle, a 3 centimètres de longueur. On garnit la première forme de laine bleue, blanche et rouge; — la deuxième entièrement en rouge; on prépare aussi 8 houppes en soie jaune, blanche, rouge et verte.

Revenons aux festons en drap rouge. Entre chaque feston on dispose des grelots de la façon suivante : on prend un brin de fil ou de soie *double;* on enfile une perle noire, — un grelot, — une perle, — un grelot de couleur différente; on sépare les deux brins et l'on enfile sur chacun une perle, — un grelot, — une perle; on répète cette combinaison entre chaque feston. On place à la proue quatre rangs composés chacun d'une perle, — un grelot, — une perle, qui garnissent le devant du navire.

Avant de placer la bande écarlate, on garnit les parois du navire avec du drap bleu; le fond est recouvert de drap rouge. Le bord du navire est garni avec un galon rouge en laine, non *tendu*, mais arrêté de distance en distance de façon à produire l'effet retracé sur notre dessin nº 1, c'est-à-dire de petits *bouillonnés*. Ce galon a 1 centimètre de



Nº 2. — CARCASSE DU PORTE-CIGARES.

largeur. — La cahute est recouverte avec 4 festons pareils à ceux du lambrequin; leur pointe est dirigée vers l'arrière du navire; ils sont fixés par le galon de laine, disposé autour de la cahute comme celui qui borde le navire. Des grelots sont placés aux pointes des festons, sur le toit de la cahute, et enfilés sur de la soutache rouge. Quatre houppes, blanche, verte, rouge, jaune, sont suspendues sur le devant de la cahute.

Les 3 plus petits *festons* en drap écarlate servent à couvrir le couvercle du panier placé à l'intérieur du navire, et bordé avec le galon rouge disposé comme pour les autres parties du navire. Ce panier est fixé avec de la soutache rouge à une barre transversale, après que l'intérieur du navire est garni. L'autre petit panier est bordé de cordon rouge entouré de grelots enfilés comme ceux du lambrequin.

On fixe la grosse forme ronde au haut du mât au moyen d'une épingle à grosse tête noire. A une distance de 1/2 centimètre on place un drapeau rouge découpé tout autour, ayant 20 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur, plié en deux, et portant d'un côté le mot *Havana*, de l'autre le mot *Cigares*, brodés en soie noire. Au-dessus et au-dessous du drapeau on place une houppe jaune. A 15 centimètres du bout du mât, on place le petit panier, suspendu par ses anneaux; la *forme creuse allongée* est passée dans deux morceaux de soutache rouge attachés à la proue du navire; on place de chaque côté de cette forme une houppe en soie. On attache à la cahute six morceaux de soutache rouge, qui vont rejoindre le mât, et servent à soutenir le petit p[anier]. Ce travail, original et élégant, e[st] terminé.

Étoile au crochet.

MATÉRIAUX. — Coton nº 15.

Cette étoile servira pour voile de fa[u]teuil, couverture d'édredon, nappe de to[i]lette, etc. Le dessin nº 1 représente l'é[toile] en grandeur naturelle; — le dess[in] nº 2 reproduit l'effet de quatre étoiles réunies, plus p[e]tites que nature.

Les mailles simples de l'étoile se font toujours e[n] passant le crochet sous la maille entière du tour préc[é]dent, au lieu de le piquer seulement dans une partie de [la] maille. — On monte 8 mailles, que l'on réunit en rond.

1er *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 1 maille simple da[ns] la 2e des 8 mailles formant le cercle. Recommencez tro[is] fois depuis *; sous les mailles en l'air on passe toujou[rs] 1 maille.

2e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 4 mailles simples sur les 4 dernières mailles du feston composé de maill[es] en l'air, appartenant au tour précédent. Recommence[z] trois fois depuis *.

3e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 7 mailles simples dont 4 sur les 4 dernières des mailles en l'air du tour pr[é]cédent; les 3 autres sur les 3 premières mailles simple[s] du tour précédent. Recommencez trois fois depuis *.

4e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 9 mailles *simple[s]* dont les 3 premières sur les dernières mailles en l'air d[u] précédent tour; les 6 suivantes sur les 7 mailles simpl[es] du tour précédent. La dernière de ces mailles reste libre[;] la dernière des mailles simples reste libre dans tous le[s] tours jusqu'au 10e. Recommencez trois fois depuis *.

5e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 12 mailles simples dont les 4 premières sur les 4 dernières mailles en *l'air*[,] les 8 autres sur les 9 mailles simples. Recommencez tro[is] fois depuis *.

Pour les 6e, 7e, 8e *tours*, on augmentera toujours d[e] 3 mailles le nombre des mailles simples, qui s'élèvent a[u] chiffre 21 dans le 8e *tour*.

9e *tour*. — * 5 mailles en l'air, — 1 maille simple su[r] le milieu des 6 mailles en l'air du tour précédent; — 6 mailles en l'air, — 20 mailles simples sur les 21 maille[s] simples, dont la dernière reste libre. Recommencez tro[is] fois depuis *.

10e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 1 maille simple su[r] le milieu des 5 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le milieu des 6 mailles en l'air d[u] précédent tour; — 6 mailles en l'air, — 18 mailles sim[]ples sur les 20 mailles simples du précédent tour, en lais[]sant la première et la dernière libres. Recommencez troi[s] fois depuis *.

Les 11e, 12e, 13e et 14e *tours* sont faits de la même fa[]çon, en augmentant à chaque tour d'*un feston* le nombr[e] des festons composés de mailles en l'air, et les 6 maille[s] en l'air étant toujours placées de chaque côté du dess[in] *épais*. Les mailles simples diminuent au nombre de [2] dans chacune de ces quatre tours : on passe la premièr[e] et la dernière de celles qui appartiennent au tour préc[é]dent. Dans le 14e tour on a 10 mailles simples et 5 fe[s]tons de 5 mailles en l'air.

15e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 1 maille simple, — 6 festons composés chacun de 5 maill[es] en l'air, — 6 mailles en l'air, — 6 ma[il]les simples sur les 10 mailles simple[s] du tour précédent en passant la pre[mière]

Nº 1. — NAVIRE PORTE-CIGARES.



Imp. F. Jalot — Mesnil (Eure)

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Chapeaux de Mme AUBERT, 46, Rue du Fg Poissonnière.



N° 3. — DOUBLURE DU PORTE-CIGARES.

DESCRIPTION DE CHAPEAUX.

Nous avons vu chez madame Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, plusieurs chapeaux que nous voulons faire connaître à nos lectrices, parce qu'ils sont d'une élégance irréprochable, nouveaux, en évitant l'écueil de l'exagération, tels, en un mot, que doivent les adopter les femmes qui désirent rester élégantes sans devenir excentriques.

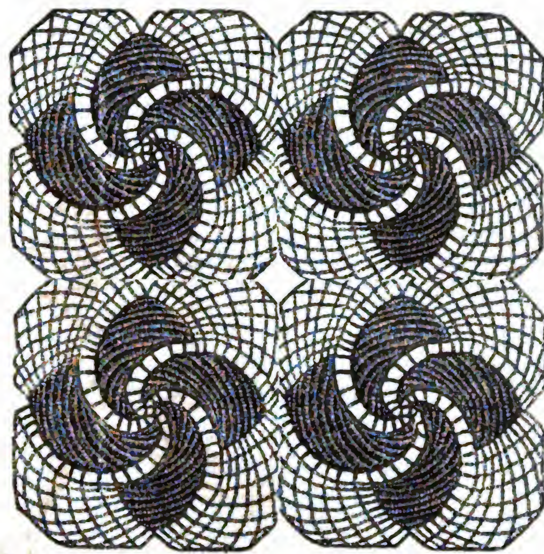
Un chapeau dont le fond était en velours mauve, entouré d'une bande en crêpe blanc, avait une passe également en velours mauve, plissée seulement autour de la bande en crêpe qui séparait le fond de la passe. Une blonde blanche à dents très-creuses garnissait le bord de la passe sur laquelle elle était posée; une grande plume blanche couvrait la bande de crêpe blanc, en entourant tout le chapeau depuis le côté droit jusqu'au côté gauche; le bavolet était en blonde blanche, les brides en velours mauve; deux longues barbes en blonde blanche formaient doubles brides. L'intérieur était garni de blonde blanche et de velours mauve.

Un chapeau coulissé, en tulle blanc, était traversé par trois rubans en taffetas noir; larges brides blanches, semées de fleurettes noires; sur le côté, un superbe oiseau de paradis à plumage noir; un petit *chou* en dentelle noire était placé à l'intérieur, au-dessus du front.

Chapeau à fond de taffetas noir, plissé et tombant. Bavolet pareil, liseré de blanc; passe plissée en tulle blanc; sur la passe un chou de blonde blanche, entouré d'une dentelle noire assez large. De chaque côté de cet ornement partait un large ruban en taffetas noir, orné de fleurettes blanches, brodées à la main en soie de cordonnet. Ce ruban prolongé formait les brides. Intérieur orné d'une rose *rose*.

Chapeau coulissé en crêpe vert d'Isly. La passe est coulissée en deux parties; le fond est en tulle blanc; des roses roses sans feuilles, entourées de dentelle noire, sont posées autour du fond. Bavolet vert en crêpe; larges brides vertes; écharpe en blonde blanche formant doubles brides.

Chapeau en crêpe rose de Chine; passe coulissée en deux parties; fond en tulle blanc. Une petite écharpe en dentelle noire, entourant le chapeau, est nouée du côté gauche, et renferme dans son nœud trois roses roses sans feuillage. Intérieur en blonde blanche; traverse en ruches de dentelle noire; au milieu de la traverse une rose. Bavolet rose; larges brides de ruban rose semé de fleurettes noires.



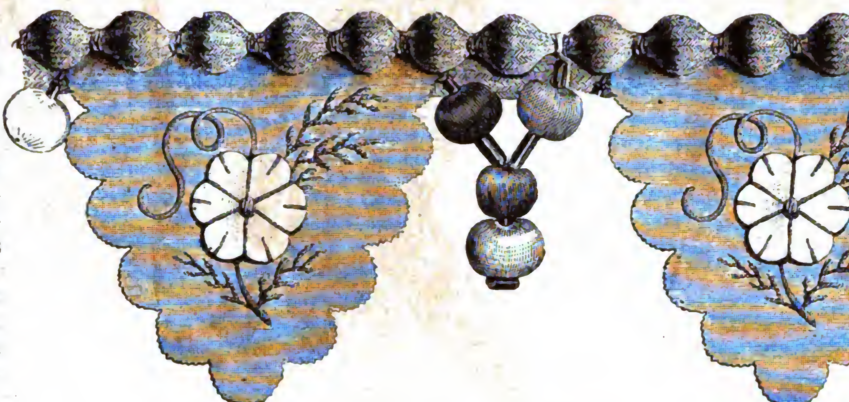
N° 2. — ÉTOILES AU CROCHET RÉUNIES.

nière, — la troisième et les deux dernières de ces 10 mailles. Recommencez trois fois depuis *.

16e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 1 maille simple, — 7 festons chacun de 5 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 6 mailles simples du tour précédent, en passant la première et les deux dernières de ces 6 mailles. Recommencez trois fois depuis *.

17e *tour*. — * 6 mailles en l'air, — 1 maille simple, — 8 festons chacun de 5 mailles en l'air, — 6 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le milieu de 3 mailles simples du tour précédent. Recommencez trois fois depuis *.

Pour réunir les étoiles on laisse libre le premier feston de 6 mailles en l'air du tour extérieur; on coud ensemble les 3 festons suivants, de deux étoiles, — on passe 2 festons, — on coud ensemble les 3 festons suivants. Notre dessin, représentant quatre étoiles réunies, indique clairement cette disposition.



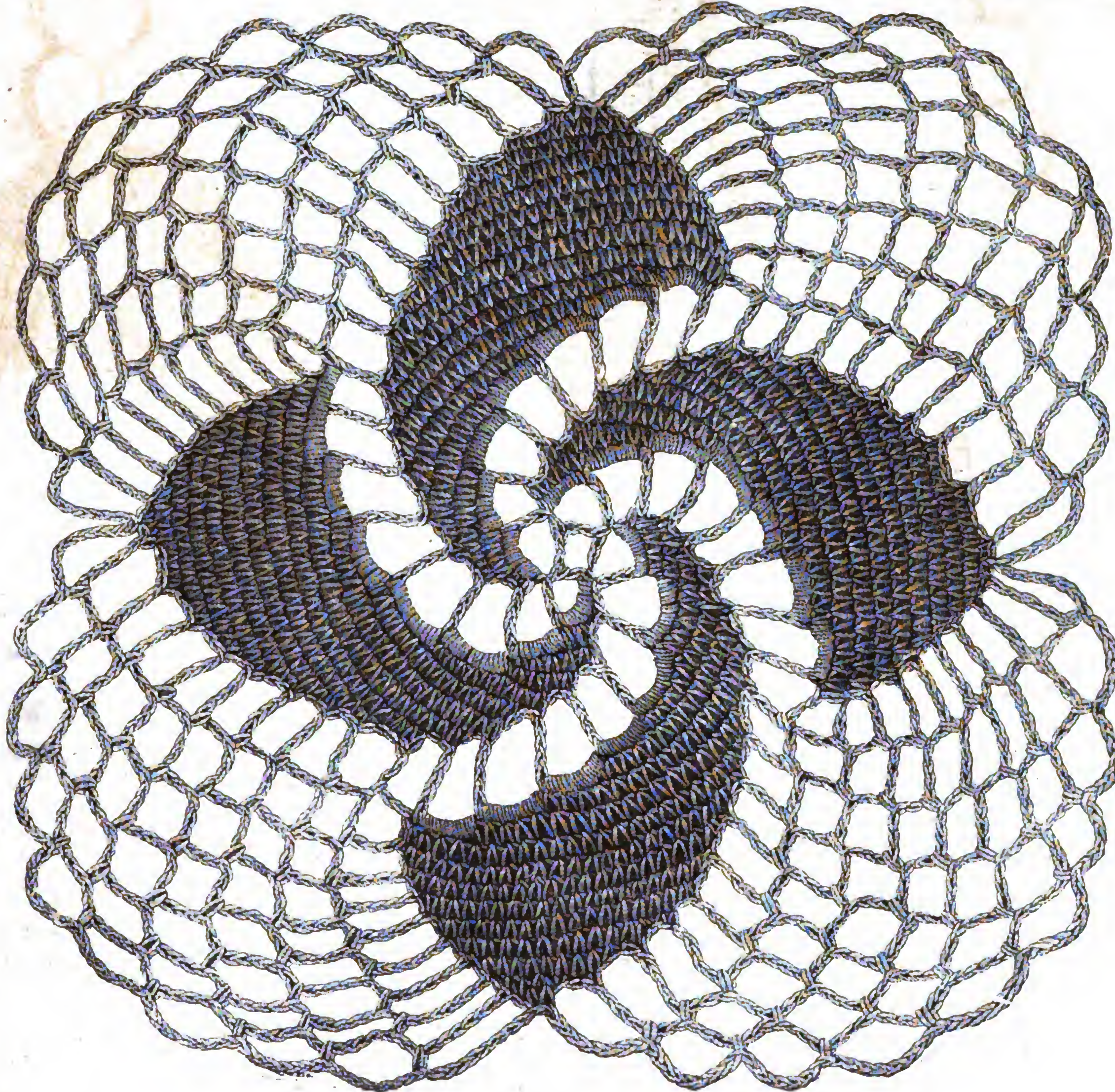
N° 4. — LAMBREQUIN DU PORTE-CIGARES.

Dessin de tapisserie.

Nous recommandons particulièrement ce dessin, qui, par la combinaison des couleurs employées, produit un effet très-heureux. Il peut servir pour siéges, tapis de foyer, et, si l'on choisit du canevas fin, pour coussin de canapé, tabouret de piano ou de pied, etc. Dans ces derniers cas, on pourra embellir l'ouvrage en exécutant les couleurs jaune et blanche en soie.

Deux plateaux pour lampes ou flambeaux.

On exécute ces dessins sur du canevas avec de la laine ou de la soie, ou bien sur du papier canevas, avec des perles de mêmes couleurs que les nuances indiquées pour les laines et les soies. Le dessin n° 2 est spécialement destiné aux flambeaux éclairant les tables de jeu, et représente, en conséquence, les quatre signes qui classent les cartes: cœur, trèfle, pique et carreau. On monte ces plateaux sur un morceau de carton doublé de taffetas ou de percaline; on les borde avec une ganse, ou bien avec une ruche de ruban étroit.



ÉTOILE AU CROCHET.

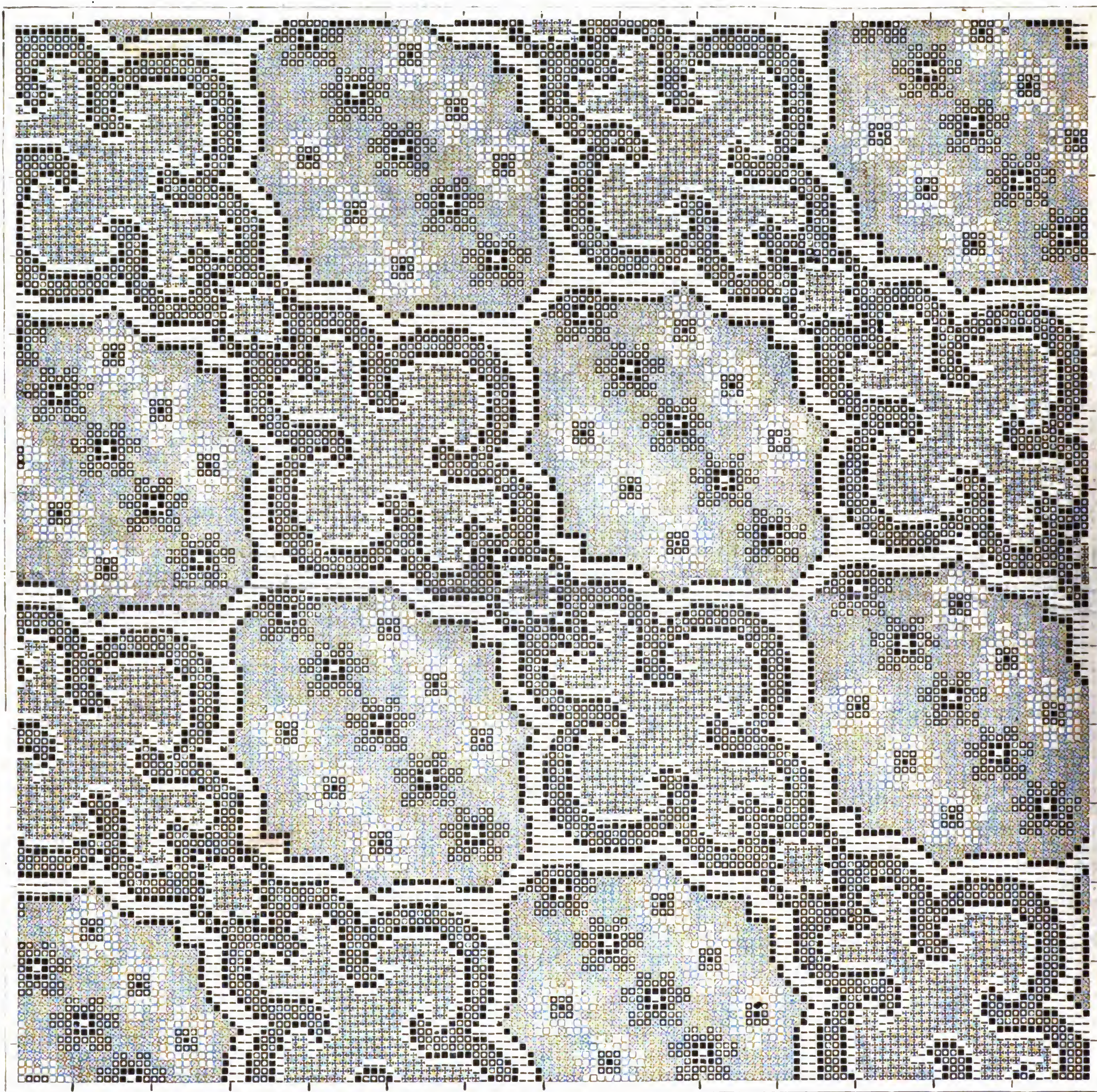
CONSEILS

D'UN VIEUX JARDINIER

MOIS D'AVRIL.

C'est l'âme navrée de douleur que je commence aujourd'hui mes *conseils* mensuels: en effet, pour éviter de tourner plusieurs fois dans le même cercle, je dois clore ici mon cours de jardinage, qui a parcouru les douze mois de l'année, et par conséquent prendre congé de mes lectrices. Cette obligation m'est pénible à tous égards. Mes regrets sont mélangés, comme tous les sentiments humains: en les analysant, j'y trouve sans doute un élément égoïste qui a pour origine le chagrin de renoncer à une habitude devenue chère; mais j'y découvre aussi, Dieu merci! d'autres mobiles moins personnels, et par conséquent plus dignes d'intérêt. J'avais le désir, et même, depuis que j'ai reçu un si grand nombre de charmantes lettres, j'avais l'espoir de ne pas être tout à fait inutile à mes lectrices. En leur parlant des œuvres de Dieu, en leur enseignant

quelques-uns des moyens par lesquels on fait prospérer la parure de la terre, je ne pouvais éviter de leur signaler les rapports intimes qui existent entre le beau et le bien, et d'appeler leur attention sur les bons sentiments pour les leur faire chérir, sur les mauvais instincts pour les montrer dans toute leur laideur. Tout se tient en ce monde: non-seulement la beauté et la laideur humaine ont leurs équivalents dans le règne animal et le règne végétal, mais on trouve encore des analogies morales tout aussi frappantes en comparant les caractères, les tendances, les sympathies et les antipathies des êtres qui appartiennent à la création à divers titres. Voilà pourquoi, en parlant de fleurs, j'ai rencontré si souvent, involontairement et forcément, des personnifications féminines; voilà pourquoi j'ai signalé une foule d'analogies, afin de faire remarquer à la fois celles qui sont recommandables et celles qu'il faut éviter. Je crois fermement dernière science devrait être la base de toute éducation féminine. Toutes les femmes veulent être belles; toutes peuvent avoir, sinon une beauté absolue, du moins une beauté relative. Or elles ne peuvent arriver à ce but, si ardemment poursuivi, qu'en se pénétrant de la vérité que je leur signale, c'est-à-dire en veillant sans cesse sur leur âme pour en extirper les mauvaises herbes..., non, je veux dire les sentiments bas et mauvais que leur visage est condamné à refléter. Toutes les pommades, toutes les eaux, les crêmes, les baumes orientaux et occidentaux, approuvés ou désapprouvés par l'Académie de médecine, ne pourront réussir à effacer sur leur visage les traces indélébiles de la colère, de la jalousie, de la malveillance et de l'envie. Il n'est point de cosmétique qui vaille un caractère doux, un cœur généreux... et de l'eau de pluie; car, nouvelle analogie! les femmes, comme les fleurs, conservent et recouvrent leur fraîcheur quand elles se sont destinée: elle fleurit sous la neige en grelottant; ses semblables ne la connaissent jamais; les fêtes du soleil, l'éclat des beaux jours lui sont refusés, et elle disparaît au moment où elle pourrait prendre sa part des joies de ce monde. Plaignez la perce-neige; plaignez-la d'autant plus vivement qu'elle est l'image de certaines destinées, condamnées comme elle à fleurir dans l'isolement, à vivre et à mourir sans avoir recueilli la sympathie de leurs semblables. Mais n'oubliez pas que cette fleur est précieuse, par cela seul qu'elle est unique à son époque. Vers la fin de l'été, quand ses feuilles se flétrissent, vous déplanterez ses touffes, vous séparerez ses caïeux, et vous les remettrez en place dans le courant du mois d'octobre. La perce-neige ne demande pas une terre trop nourrissante: plus sage que certaines personnes de ma connaissance, elle sait proportionner ses prétentions à son rôle, et, comme il est modeste, celles-là sont modérées. Donnez-lui une terre



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes: ■ Noir. □ Jaune. ǀ Blanc. ▣ Vert anglais. ◘ Ponceau. ⊠ Bleu bluet.

que, lorsqu'une femme est méchante, c'est parce qu'elle ignore combien la méchanceté est laide: si elle la voyait telle qu'elle est, avec son cortége de scènes violentes et d'entreprises perfides; si elle savait surtout quelles tristes traces la méchanceté imprime sur son visage, qui, grâce aux sentiments amers, se contracte, jaunit et se flétrit, non-seulement avant l'âge, mais d'une façon particulière, dénonçant hautement l'origine de ses rides, la femme la plus frivole, celle qui est la plus mal partagée du côté du cœur, reculerait épouvantée, et se corrigerait, sinon par inclination pour le bien, du moins par amour pour le beau. On enseigne aujourd'hui beaucoup de choses aux femmes; on leur fait cultiver les arts et les lettres; j'en connais une qui est professeur de grec et de latin: pourquoi néglige-t-on de leur faire connaître l'influence des sentiments sur la physionomie? Si je ne me trompe, cette retrempées dans l'eau du ciel. Mais il ne faut pas que ma sympathie pour mes lectrices me fasse oublier mes devoirs envers les fleurs. Le mois d'avril est l'un des plus charmants de l'année; il a toutes les grâces de l'enfance: la fraîcheur, la gaieté, l'épanouissement confiant; ses pluies traversées par les rayons du soleil rappellent les larmes de cet âge bienheureux pour lequel le chagrin est léger, passager, et ne suspend un moment la joie que pour lui donner une force nouvelle.

La végétation de ce mois possède un caractère particulier de fraîcheur tendre; les couleurs des fleurs que l'on voit déjà en pleine terre sont douces et peu caractérisées. La perce-neige apparaît un moment pour annoncer la belle saison; sa mission accomplie, elle meurt, comme elle a vécu, dans l'isolement. On ne peut se défendre d'un sentiment de commisération quand on réfléchit sur cette légère, un peu sèche, et elle vous prodiguera ses fleurettes blanches tachées de vert.

Les primevères vous offrent, durant ce mois, un choix considérable: on en compte quatre cents variétés. Vous composerez, grâce à elles, des bordures ravissantes. Vous pourrez les multiplier, soit en ce moment, soit à l'automne, en séparant leurs touffes vivaces et les repiquant dans une terre légère et fraîche. La primevère est une fleur tendre, modeste, qui redoute les ardeurs du soleil, et ne recherche pas le plaisir de se mettre en évidence; il faut encourager ces bons instincts, et la placer dans les endroits ombragés.

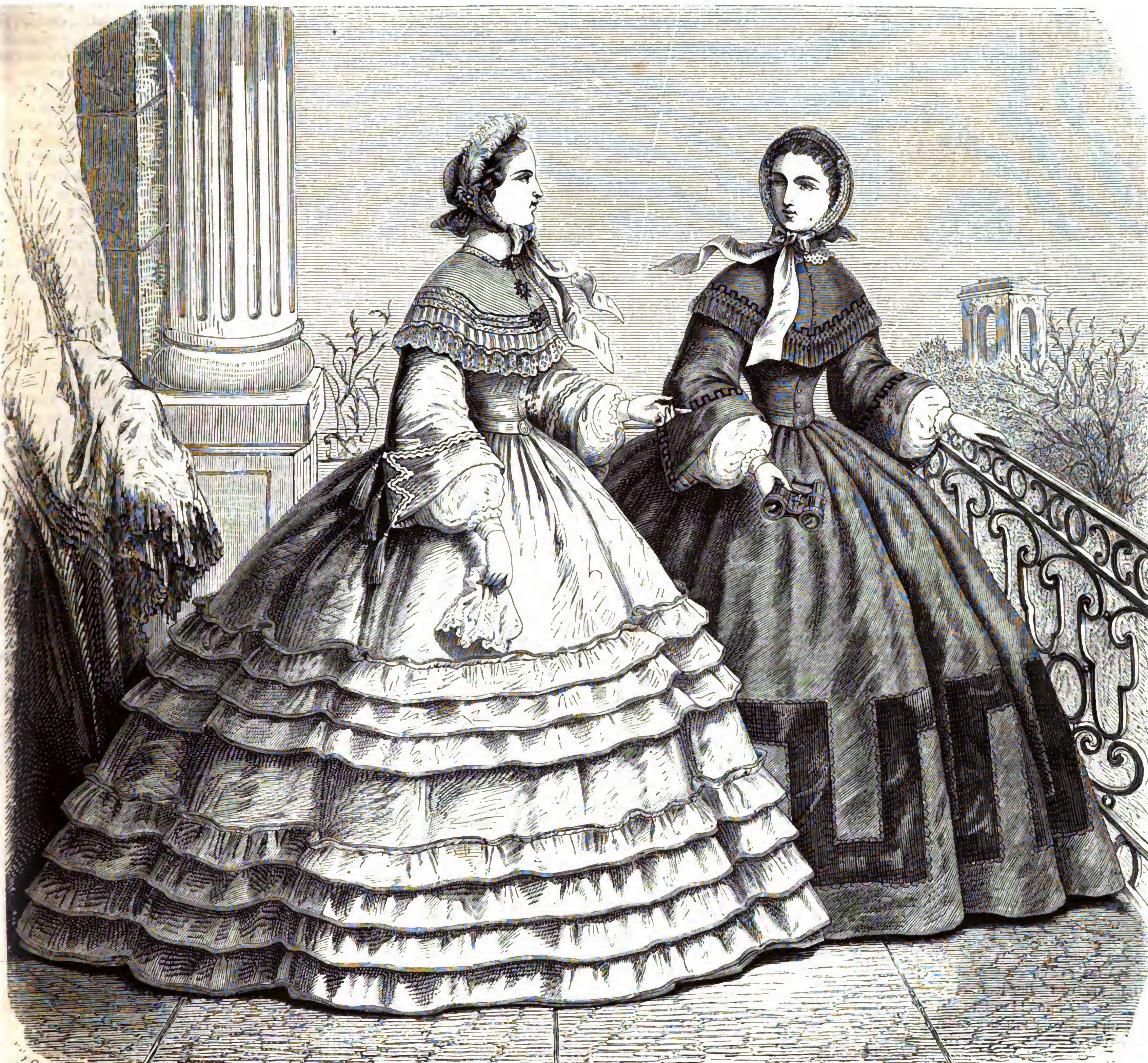
Les oreilles d'ours, ou *auricules*, fleurissent depuis ce mois jusqu'à la fin de mai; on obtient quelquefois une seconde floraison en automne. La fleur est plus jolie que son nom: elle est veloutée; ses couleurs sont vives, et,

omme il en existe six cents espèces différentes, on peut hoisir celles qui se prêtent le mieux à faire ressortir les autres plantes. Seulement son caractère est un peu bizarre : c'est un composé de contradictions et de sentiments opposés, quoique simultanés, que vous rencontrerez aussi ailleurs que chez les *auricules*. L'oreille d'ours n'aime point le soleil : on se dit alors qu'il est bien facile de la contenter, car la conséquence logique de cette antipathie est sans doute un penchant prononcé pour l'humidité. Pas du tout, elle redoute l'humidité autant que le soleil; elle ignore la logique absolue, et ne veut pas comprendre que, lorsqu'on repousse un principe, c'est sans doute par inclination pour le principe opposé. C'est une plante justement, qu'il faut à la fois garantir du soleil et de la pluie : voilà pourquoi je vous conseille de la cultiver en pots. Lorsque les pluies sont opiniâtres, prolongées, il faut coucher les pots de façon que leurs parois seules soient exposées à l'humidité, et que le sol dans lequel cette plante se développe soit préservé autant que possible. En cas de sécheresse, on arrose cette plante, mais avec beaucoup de modération.

Si vous n'avez pas d'anémones dans votre jardin, je vous engage à préparer cette jolie fleur pour l'année prochaine. Choisissez les belles espèces : l'anémone *à œil de paon*, qui est cramoisi clair, verte au centre ; — l'anémone *pulsatile*, bleu violacé ; — l'anémone *hépatique*, blanche, rose ou bleue ; — l'anémone *narcissiflore*. Ces variétés me semblent être les plus jolies. Semez leurs graines dans un endroit abrité sur de bon terreau passé au tamis; n'enterrez pas ces graines, couvrez-les seulement de mousse hachée; arrosez. Plus tard il faut sarcler et *éclaircir*, c'est-à-dire supprimer un certain nombre de pousses, sous peine de les voir se nuire les unes aux autres. Les graines ne fleurissent pas la première année. Quand la tige est desséchée, on arrache les racines ou *griffes* ; on les met dans un petit panier que l'on plonge dans l'eau plusieurs fois; on les fait sécher; ensuite on les conserve dans une chambre aérée; on les plante en octobre et on les couvre pendant l'hiver

Le corydallis, ou *fumeterre bulbeuse*, est une plante vivace et rustique, c'est-à-dire facile à cultiver, et dont les grappes, blanches, pourpres ou grises, fleurissent durant ce mois. Je recommande le corydallis *nobilis*, *lutea*, *capnoïdes*; ces deux dernières espèces sont propres à orner les rocailles et les rochers; une fois plantées, il n'y a plus à s'en occuper, car elles se reproduisent d'elles-mêmes. Toutes les espèces de corydallis se multiplient par boutures des racines.

Le *trollius* est une jolie plante dont la tige peut s'élever à une hauteur de 70 centimètres; elle fleurit durant ce mois et donne une grande fleur jaune. Si le trollius est convenablement traité, c'est-à-dire placé à l'ombre, dans une pleine terre franche, il se comporte bien, et fleurit plutôt deux fois qu'une, surtout si l'on a choisi le trollius *caucasius*. Comme on le voit, il vaut mieux que certains caractères qui considèrent la politesse, les égards et les bons procédés comme un tribut qui leur revient de droit, non comme une marque de bonté et de bonne éducation qui impose la réciprocité. D'autres caractères encore considèrent les marques de sympathie comme un piége tendu à leur bonne foi; ils ne comprennent pas que l'on puisse être bienveillant *gratis*, et ils ont toujours la fable du Corbeau et du Renard présente à l'esprit, même lorsqu'ils n'ont pas le moindre fromage à défendre. Je vous le dis, en vérité, les plantes valent mieux que les hommes, et même que certaines femmes.



DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe de taffetas bleu azuline. Corsage décolleté, manches à revers. Ces revers sont terminés par trois pointes et bordés à cheval avec une ruche en ruban de taffetas noir, ayant 2 centimètres de largeur. Chaque pointe du revers est terminée par un gland noir. Pèlerine en tulle, entre-deux de guipure blanche et velours noir posés à plat ; cette pèlerine est garnie avec une guipure blanche. Ceinture à plaque de métal.

La jupe est garnie avec sept volants très-peu froncés, bordés d'un ruban de taffetas noir ; ces volants ont 12 centimètres de hauteur : le quatrième a une tête de 2 centimètres prise dans les 12 centimètres ; le cinquième est posé à une distance de 12 centimètres ; le septième est à tête comme le quatrième, et de la même hauteur. Cette disposition convient pour toutes les robes d'été.

Robe en taffetas brun. Corsage décolleté, recouvert d'une pèlerine formant par devant une pointe peu accusée et bordée d'un effilé en soie noire. Jupe garnie d'une grecque en velours noir, placée au-dessus de l'ourlet et ayant environ 30 centimètres de hauteur ; la bande de velours employée pour la grecque a 5 centimètres de largeur ; elle est bordée d'une engrelure en guipure noire. Les manches sont à revers, garnis d'une grecque en velours noir. Une grecque semblable borde la pèlerine au-dessus de l'effilé.

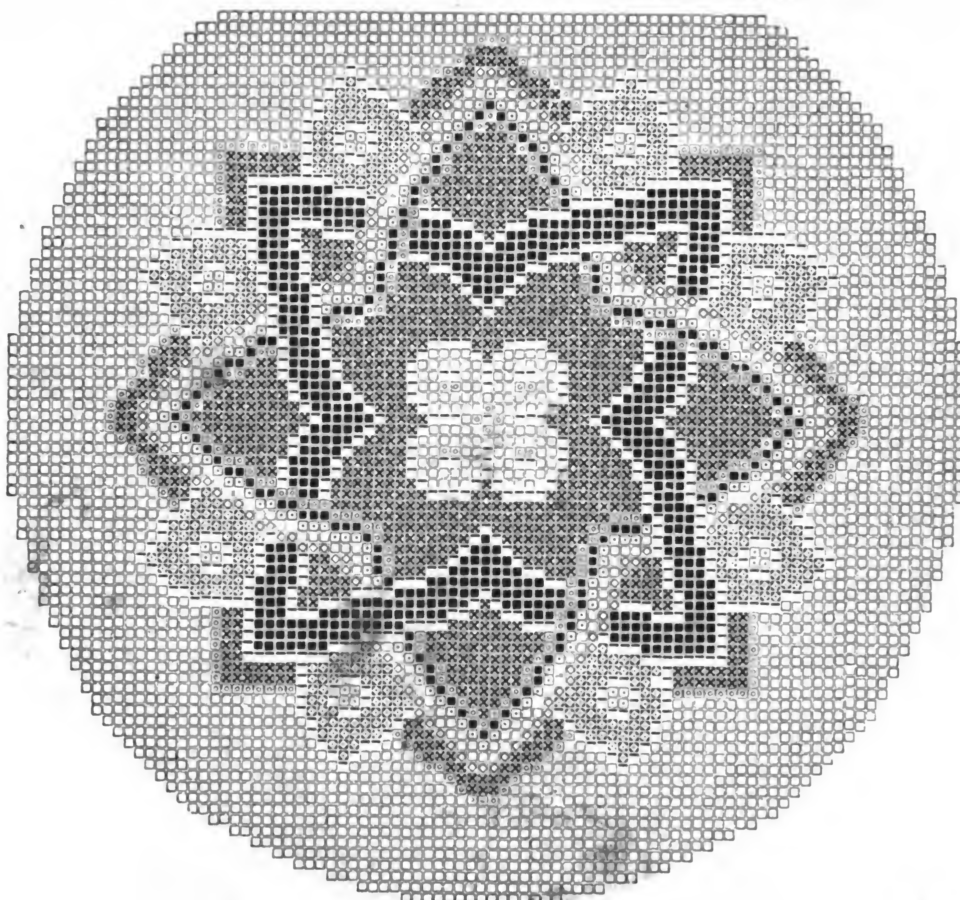
La tulipe, pour laquelle on a fait tant de folies, ne mérite pas, à mes yeux du moins, cet excès d'honneur ; cependant je reconnais qu'il est des mérites de tout ordre, et une plate-bande de tulipes, de couleurs bien assorties, est faite pour charmer la vue. Je n'en ferais pas volontiers ma compagnie habituelle; mais enfin je l'accepte comme parure de jardin. Comme toutes les fleurs privées de parfum, la tulipe me représente une femme vaine et un peu sotte, drapée dans des vêtements de couleurs éclatantes, mais tout à fait impropre à satisfaire le cœur et l'esprit. La plupart des tulipes fleurissent maintenant ; le sol qui leur convient le mieux est mélangé de terreau de feuilles sèches, tout à fait consommé ; tout autre engrais plus puissant les fait dépérir. Quand la floraison est passée, on coupe les tiges à 15 centimètres de terre ; puis, lorsque les feuilles sont entièrement desséchées, on déterre les oignons avec délicatesse, afin de ne pas les entamer; on les fait sécher à l'ombre, on les nettoie soigneusement, en enlevant toutes les vieilles tiges et les vieilles enveloppes des oignons ; on sépare les caïeux et on les conserve dans un endroit sec pour les replanter au mois de septembre.

Si, comme je n'en doute pas, vous désirez avoir des dahlias dans votre jardin, il faut les planter dès la fin de ce mois, en terre franche. Je sais bien qu'un bon nombre de cultivateurs se livrent à une culture préparatoire qui exige beaucoup de soins, de place, et n'est pas, par conséquent, à la portée de tout le monde. J'ai essayé de cette culture : j'ai d'abord placé mes dahlias dans une petite fosse ; j'ai mis dans les interstices du terreau mêlé de fumier ; j'ai recouvert cette plantation avec du fumier chaud, et je n'ai retiré mes dahlias qu'au mois de mai pour les mettre définitivement en place, en ne leur laissant qu'une seule pousse, la plus vigoureuse. Je n'empêche personne d'essayer de cette méthode; mais j'ai éprouvé que ses avantages ne sont pas proportionnés aux travaux qu'elle occasionne, et je mets tout simplement mes dahlias en place lorsque les gelées ne sont plus à craindre.

Parmi les plantes qui commencent à fleurir maintenant, je ne veux pas omettre de mentionner les glycines de Chine, dites *kennedies*; je vous recommande la *kennidya monophylla*, qui donne des fleurs presque toute l'année; elle est surtout belle dans les climats un peu chauds.

Ici finit ma tâche. Cependant, comme j'ai l'espoir un peu égoïste d'inspirer quelques regrets, je me hâte d'annoncer à mes lectrices que je ne disparais pas sans retour : cette assurance adoucira, je l'espère, la vivacité des plaintes qui vont être adressées à ma directrice. Quand il y aura quelque sujet d'horticulture à traiter isolément, Sainfoin se fera un devoir et un plaisir de renouer connaissance avec ses anciennes lectrices. S'il disparaît aujourd'hui, c'est à la façon du phénix, pour renaître de ses cendres. Cette comparaison paraîtra peut-être un peu ambitieuse; le sentiment d'outrecuidance qui la dicte ne pèse pas à ma conscience: j'en reporte la responsabilité aux aimables lettres qui ont causé à ma modestie un tort peut-être irréparable. Cependant, malgré ces lettres, j'ai conservé un reste de bon sens qui me dit que je n'ai peut-être pas été également apprécié par toutes mes lectrices. Je termine donc mon discours en disant à celles qui n'ont éprouvé, pour moi, qu'un intérêt médiocre : Réjouissez-vous, Sainfoin cesse aujourd'hui ses *conseils*. — Puis, m'adressant aux autres, à celles qui m'ont envoyé des lettres en prose, des épîtres en vers, qui voudraient m'envoyer des bouquets de fleurs, je leur dis avec sympathie : Consolez-vous, je ne vous quitte pas pour toujours.

E. R. SAINFOIN.



Nº 1. — PLATEAU DE LAMPE.

Explication des signes : ■ Noir. – Fil d'or. ■ Bleu de nuance moyenne. ⊠ Gris d'acier. □ Soie blanche. ◘ Laine blanche. ⊡ Gris clair. ⊡ Rouge grenat.

LES PERCE-NEIGE.

Les premiers rayons un peu chauds du soleil avaient dépouillé la terre de sa froide couche de neige; les premières fleurs de l'année, joyeuses, impatientes, pleines de confiance, crurent que le moment était déjà venu d'annoncer le printemps et d'appeler leurs sœurs à la lumière, à la vie, au bonheur de se sentir belles et aimées. Les perce-neige, donc, se hâtèrent de fleurir, sans prévoir que leur confiance était un peu témé raire et leur joie prématurée. Le imprudence devait leur coûter cher les rayons du soleil disparurent; l'h ver et le printemps se retrouvère en face l'un de l'autre; la lutte s'e gagea, et l'hiver fut vainqueur.

Une bise aigre, froide, commen à s'élever; elle apporta des nuag gris, puis noirs, de sinistre augu En effet, la neige tomba bientôt flocons serrés, et recouvrit la ter qui en avait été momentanément d livrée. On entendit alors une plain douce, mais poignante : c'était cel des perce-neige.

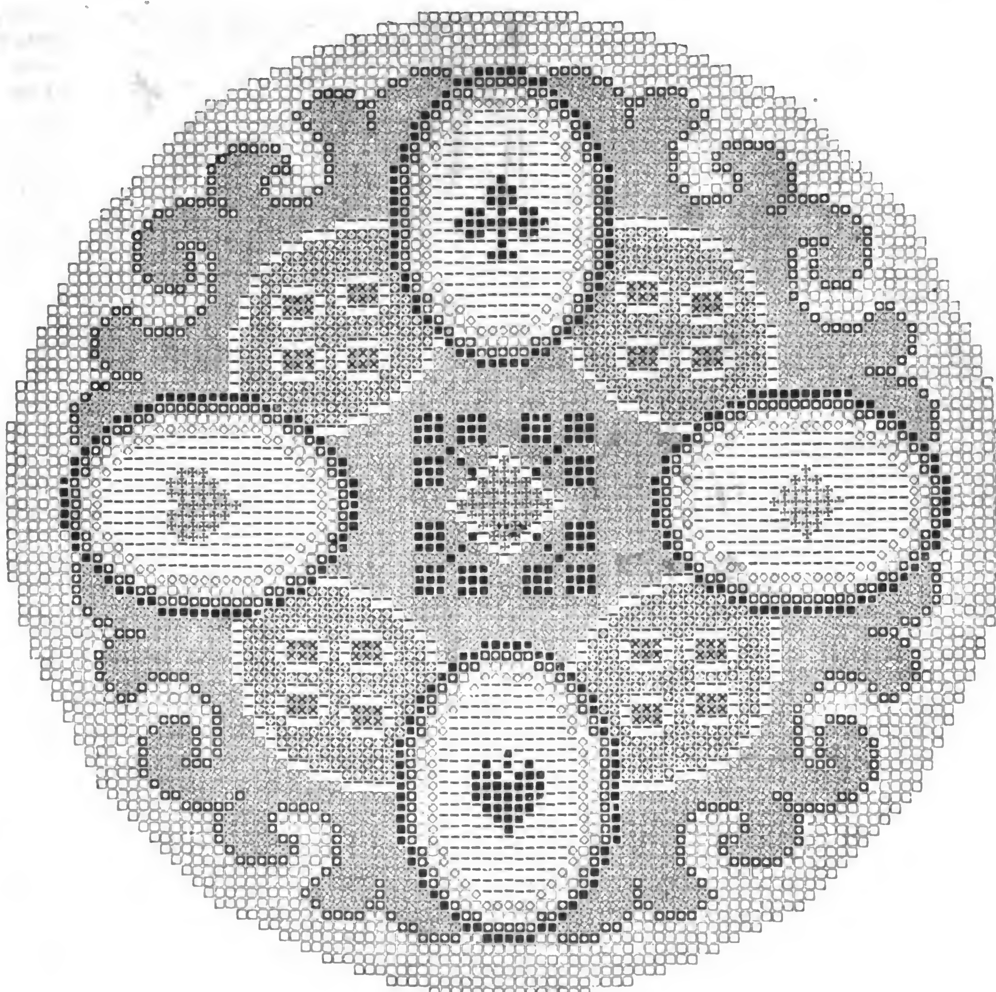
«Quoi! disaient ces fleurs, nous avo cru aux promesses du printemp sur la foi de la bienfaisante chale du soleil nous avons quitté le sein d la terre où nous dormions, sans jo sans doute, mais sans douleur; no sommes sorties de l'insensibilit nous avons aspiré à la vie, et no voici abandonnées aux horreurs froid! La neige s'élève autour d nous, bientôt elle nous couvrira, alors il faudra mourir! Nos joie nos espérances, tout a été détr par cette température impitoyabl et le soleil, qui a hâté notre flor son, se cache là-bas, derrière c gros nuages, semblable à ces cœ égoïstes et durs, auxquels la so france des autres est indifféren dès qu'ils n'assistent pas à son dé loppement! Il faut mourir d l'isolement, avec le sentiment am et douloureux de la méchanceté q nous condamne et de l'indifféren qui lui vient en aide ! »

Cette plainte fut entendue; les perce-neige avaient fle dans un jardin attenant à une petite maison occupée p son propriétaire, jeune orphelin âgé de vingt-cinq ans.

Georges Garnier avait recueilli un modeste héritage, suffisait à ses besoins. Libre de s'occuper suivant ses g il s'était voué à la littérature, et traitait à sa fantaisie différents sujets qui s'offraient à son imagination, tan en vers, tantôt en prose. Cependant jusqu'ici il avait to jours été mécontent de ses compositions, marque inf ble de sa valeur, car les gens insuffisants sont fo *suffisants*, qu'on nous pardonne ce jeu de mots : il prime brièvement une vérité, et voilà pourquoi nous maintenons. Ceux-là seuls qui n' encore rien fait, ou qui ne sont c pables de rien faire, se croient ap à tout; ceux-là seuls qui ne doiv jamais progresser croient avoir teint du premier coup la supério dans tous les genres qu'il leur co vient de traiter.

A quelques pas de la maison d Georges s'élevait une autre ma son, plus belle que la sienne. M dame Agieulle avait perdu son ma et vivait seule avec sa fille unique, Hélène. La fortune de madame Agieulle était considérable pour la campagne; la mère et la fille menaient une existence fort retirée, et se bornaient à faire et à recevoir quelques rares visites; les pauvres les connaissaient bien, et il n'y avait pas, à cinq lieues à la ronde, une chaumière qui ne reçût la visite de madame Agieulle, accompagnée d'Hélène, qui était une charmante jeune fille de dix-huit ans. Georges connaissait ces dames; il était même admis dans leur maison: mais depuis quelque temps ses visites étaient devenues plus rares, et madame Agieulle ne lui avait point adressé de reproches à ce sujet. Georges était un cœur courageux autant qu'honnête; s'étant aperçu que la présence d'Hélène lui était bien douce, il s'était imposé le devoir de s'éloigner d'elle, car la disproportion de leurs fortunes lui semblait un obstacle insurmontable, qui devait les séparer à jamais.

Madame Agieulle travaillait habituellement près d'une fenêtre qui dominait le jardin de Georges. Bien souvent elle échangeait avec lui un salut amical, mais réservé; le salut



Nº 2. — PLATEAU DE LAMPE.

Explication des signes : ■ Noir. ◘ Gris d'acier. □ Soie blanche. ⊡ Laine blanche. ◘ Gris clair. ⊠ Bleu de ciel. ■ Bleu plus foncé. – Fil d'or. ■ Rouge grenat.

de Georges était plus réservé encore, et il régnait entre ces voisins une sorte de froideur tacite qui ne paraissait pas devoir être dissipée.

Ce jour-là, Georges se promenait dans son jardin, selon sa coutume quotidienne et invariable. Selon sa coutume, aussi, madame Agieulle travaillait près de sa fenêtre : les deux voisins se saluèrent, puis Georges continua sa promenade. Il arriva près des perce-neige au moment où elles exhalaient leurs plaintes; il s'arrêta, puis, touché de leur triste destinée, il alla chercher quelques outils de jardinage, écarta la neige, enleva les perce-neige avec la motte de terre dans laquelle elles avaient pris naissance, les plaça dans une caisse, et enfin les porta dans sa chambre près de sa fenêtre : les perce-neige étaient sauvées.

La nuit vint; Georges se coucha, s'endormit, puis, soit rêve, soit vision, assista à une scène singulière. Les perce-neige étaient sorties de leur caisse; se tenant par leurs feuilles, elles entouraient son lit, et penchaient vers lui leurs clochettes blanches. Tout à coup un chant léger, suave, s'éleva, et Georges ne perdit aucune de leurs intonations, aucune des paroles de ce chant étrange :

« Dors en paix, disaient-elles, nous veillons sur toi; tu as eu pitié d'une humble infortune, tu l'as secourue, et cette bonne action te sera comptée. Tu es capable de dévouement; ton cœur ne sait pas supporter la souffrance d'autrui, donc il n'est pas capable de faire souffrir. Tu es bon, en un mot : nous allons te faire grand! Nous allons initier ton esprit aux secrets de la nature, et lui enseigner le langage qui les rend intelligibles pour les hommes; nous allons t'apprendre à concevoir par l'esprit, à exprimer par les paroles tout ce qui sommeille en toi, tout ce qui est beau et bon. Chaque nuit nous viendrons, comme en ce moment, autour de toi; nous t'inspirerons, nous te guiderons. Lors même que notre existence sera terminée, notre âme restera ici près de toi; elle continuera notre œuvre, et tu seras célèbre si tu le veux, heureux certainement, car le bonheur est en nous, dans nos bons sentiments! »

Dès que les premiers rayons du jour eurent paru, Georges se leva en proie à une excitation étrange. Il s'approcha des perce-neige. Ranimées par la tiédeur de l'atmosphère, elles fleurissaient gaiement, et chacune de leurs clochettes blanches tachetées de vert semblaient adresser à leur sauveur une ardente action de grâce.

Georges se mit à sa table de travail; il avait entrepris une nouvelle dont la forme ne le satisfaisait pas. Ce jour-là il écrivit sans s'arrêter; les expressions élégantes et fines se succédaient sous sa plume, sans effort, sans hésitation, et relevaient le sujet honnête et délicat qu'il avait entrepris de traiter. Les descriptions de la nature se succédaient vivantes, animées, comme des paysages tracés par un grand peintre; l'analyse des sentiments était vraie, sans parti pris de scepticisme ni d'optimisme. Il travailla sans relâche pendant toute la journée, et, pour la première fois de sa vie, il fut satisfait de son travail : il éprouva dans toute sa plénitude cette joie immense de l'artiste qui a trouvé enfin la forme la plus propre à la manifestation de son talent.

La nuit vint, et la vision se reproduisit. Il entendit dans sa chambre le bruissement léger des feuilles de ses protégées; elles se penchèrent encore sur lui, et lui parlèrent tout bas : il les écouta, les comprit, et le lendemain il reprit sa tâche. Cela dura ainsi plusieurs jours, et Georges termina une œuvre charmante, dont il pouvait être fier à juste titre.

Le soleil avait reparu. La matinée promettait d'être belle et gaie; cependant la chaleur du foyer était encore nécessaire, et la cheminée envoyait sur tous les meubles de la chambre de Georges la lueur de sa flamme. Elle faisait resplendir le vieux bureau de marqueterie orné de bronzes; elle éclairait le portrait de sa mère, suspendu au-dessus de ce bureau, qui lui avait appartenu; elle semblait caresser tantôt le manuscrit terminé, tantôt la caisse rustique qui contenait les perce-neige, allant de celui-ci à celles-là, et touchant à la fois à la cause et à l'effet. Les fenêtres de cette chambre, située au rez-de-chaussée, avaient vue d'un côté sur le jardin, de l'autre sur la route. Tout à coup une des vitres inférieures de cette dernière fenêtre fut heurtée légèrement : c'était celle où s'épanouissaient les perce-neige, parce que l'exposition en était meilleure. Georges, qui vivait depuis quelques jours dans une sorte d'hallucination, crut à un nouveau miracle. C'en était un, en effet; la vitre était heurtée par madame Agieulle. Elle souriait d'un sourire cordial, charmant, tel que le pauvre Georges aurait pu le concevoir seulement en songe. « Voulez-vous m'ouvrir votre porte, voisin? » disait-elle, « je désire me réchauffer à ce bon feu. »

Georges se précipita dehors; il introduisit madame Agieulle, la fit asseoir dans un bon fauteuil, puis resta devant elle en balbutiant quelques paroles confuses.

« Il s'est passé plusieurs jours, monsieur Georges, depuis que vous n'avez paru dans votre jardin; avez-vous été malade?

— Oui, madame... Mais, non... je n'ai pas été malade; j'ai... j'ai travaillé... Puis le temps était si mauvais!

— Oh! je vous ai vu dehors lorsque le temps était plus mauvais encore. Tenez, il y a huit jours à peu près, vous vous livriez à des travaux de jardinage qui ont excité ma curiosité. Vous déplantiez... Eh mais! voici les fleurs que vous déplantiez, voici les perce-neige.

— Oui, madame, » dit Georges fort troublé. « Ces pauvres fleurs allaient périr sous la neige, et j'ai voulu prolonger leur existence.

— C'est un bon sentiment, » dit madame Agieulle en lui tendant la main, « et je vous félicite de l'avoir éprouvé. Vous m'avez parlé de votre travail; c'est sans doute ce manuscrit. Si je ne craignais de vous paraître bien indiscrète, je vous demanderais la faveur d'en prendre connaissance.

— Ah! madame, je suis trop heureux de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner. Le voici... je... je vous le porterai.

— Je vais le prendre tout de suite, puisque vous me le permettez. Votre intention est-elle de le publier?

— Je ne connais personne, madame, et je ne saurais à



LA MAISON DE REFUGE, QUI ÉTAIT SITUÉE SUR L'UN DES PICS...

qui m'adresser pour le faire imprimer. Je travaille seulement pour donner une forme à mes pensées, à mes sentiments; et je n'irai jamais à Paris pour solliciter un éditeur ou bien un directeur de journal. Jamais je ne quitterai cette maison où je suis né, où j'ai vu mourir mon père et ma mère. »

Madame Agieulle termina sa visite, et partit en emportant le manuscrit, et en engageant Georges à venir la voir. Jamais il n'avait été si heureux!

Il alla voir ses voisines; ses visites étaient fréquentes, et madame Agieulle, mettant peu à peu de côté toute cérémonie, se montrait chaque jour plus bienveillante. Elle avait lu le manuscrit qui lui avait été confié; elle avait compris les grâces d'un style exquis, admiré les sentiments vrais et sains qui s'y révélaient : mais elle ne l'avait pas rendu à l'auteur.

Un mois s'était écoulé. Un jour, Georges arriva chez madame Agieulle et la trouva seule; sur sa table à ouvrage était une revue justement célèbre, dont les feuillets étaient fraîchement coupés. Madame Agieulle était plus tendre, mais aussi plus sérieuse que de coutume.

« Monsieur Georges, » lui dit-elle, « j'ai des amis à Paris; je leur ai envoyé votre manuscrit : il vient d'être publié dans cette revue. C'est vous dire que votre talent est réel, et que vous allez prendre place parmi les meilleurs écrivains. Une vie brillante vous attend à Paris. N'êtes-vous pas tenté d'aller en jouir?

— Moi, madame! » s'écria Georges, étourdi, heureux et effrayé de cette nouvelle, « moi partir! vous quitter, vous et tout ce qui vous entoure! Ce serait à mes yeux le plus grand des malheurs; ce serait d'ailleurs le suicide de ce que vous appelez mon talent : mes inspirations, mes souvenirs, mes espérances sont ici!

— Eh bien! s'il en est ainsi, » dit madame Agieulle en souriant, « je crois que nous pourrons être heureux ensemble tous les trois. Vous êtes bon, je le sais : vos perce-neige me l'ont dit! »

On ouvre une porte de communication dans le mur mitoyen qui sépare le jardin de madame Agieulle du jardin de Georges. Le mariage de celui-ci avec Hélène est décidé.

SUZANNE E.

UN HIVER DANS LES ALPES.

I

On était à la fin de septembre 18**, le jour finissait, et le maître de la maison de refuge, qui était située sur l'un des pics de la chaîne des Alpes, se reposait devant la porte de l'édifice long et peu élevé qu'il habitait pendant l'été; sa famille l'entourait, ses serviteurs étaient groupés autour de lui, et ce tableau patriarcal rappelait celui que devait offrir Abraham, assis devant sa tente au milieu de sa nombreuse postérité.

La nuit envahissait successivement les cimes des montagnes; en dépit de l'expression consacrée, au lieu de descendre dans la vallée, elle semblait gravir les hauteurs. Les pics inférieurs étaient déjà plongés dans l'ombre, tandis que les sommets plus élevés retenaient et reflétaient encore la lumière du jour; ils se détachaient sur le bleu sombre du ciel, en portant fièrement la couronne flamboyante que les derniers rayons du soleil leur prêtaient pour un instant. Bientôt ces derniers rayons s'éteignirent eux-mêmes, et les étoiles, dont la lueur modeste avait été éclipsée par ce voisinage éclatant, brillèrent seules dans la nuit.

« Il s'est passé une semaine, dit le chef de la maison, sans que nous ayons donné asile à quelque voyageur. La saison s'avance, notre mission touche à sa fin; il suffira de laisser ici un serviteur pour porter secours aux pèlerins et aux voyageurs attardés. Quant à nous, il faut songer à regagner dès demain la vallée; car si nous tardions davantage, les provisions pour les hommes et les fourrages pour le bétail pourraient manquer. Quel est celui d'entre vous qui restera ici pour porter secours aux gens en péril? »

Tous les serviteurs présents s'offrirent avec empressement pour remplir ce devoir d'humanité. On tira au sort, et ce fut Erni, le plus jeune de tous les serviteurs, qui fut désigné. Il s'en réjouit de tout son cœur; car c'était un brave et digne garçon, heureux de se rendre utile, de venir au secours des victimes et de les arracher aux dangers de la montagne. De plus, il y avait en lui un certain penchant aventureux qui le portait vers la lutte que l'intelligence engage avec la matière et le dévouement avec le danger.

Le lendemain matin, le maître fit appeler Erni. « La maison est amplement fournie de provisions de toutes sortes, lui dit-il; tu as de l'huile pour ta lampe, du fourrage pour les quadrupèdes, et le chauffage ne te fera pas faute. L'hiver peut venir t'assiéger, et, dût le siége durer deux fois plus longtemps que d'habitude, la forteresse ne sera pas forcée de se rendre faute de vivres.

« Je te laisse les deux meilleurs chiens pour chercher et découvrir les hommes égarés; tu garderas quelques chèvres. Je ne doute pas de la sollicitude avec laquelle tu iras à la recherche des voyageurs, surtout quand le temps sera rigoureux; mais c'est justement parce que je ne doute pas de ta bonté et de ton courage, que je te demande de n'être point téméraire. Aie de la prudence; surveille le feu et la lumière; porte-toi bien, et dis-moi : *Au revoir!* — Tu aimais cette montre en argent; elle t'appartient; garde-la en mémoire de moi.

« Lis et relis la Bible et les livres de piété; rapproche-toi de Dieu par tes actions, par tes prières; il sera ta consolation et ton protecteur! »

Les yeux d'Erni se mouillèrent de ces larmes que le cœur nous envoie dans les moments d'émotion comme un témoignage et comme un tribut de nos peines et de nos joies. Il serra la main du maître, de la maîtresse de la maison, embrassa tous ses compagnons, choisit et rassembla les chèvres et les chiens qu'il gardait. Mais tout n'était pas fini! On aurait pu croire, en observant l'angoisse du pauvre garçon, que le plus pénible de ses adieux n'avait pas encore été prononcé. Justement, en ce moment, on vit paraître la plus jeune des filles de la maison; elle

se nommait Elsi, elle avait dix-sept ans; sa gaieté, sa franchise, sa bonté, la faisaient aimer de tous ceux qui la connaissaient. Elle n'avait pu se décider à quitter la maison sans aller en visiter les moindres recoins, sans adresser ses adieux à tous les objets qui lui étaient familiers; elle courut vers l'escalier extérieur, le gravit en une seconde, examina quelque chose avec soin, puis elle appela Erni.

Il s'élança vers elle. « Écoute, lui dit-elle, je te confie des choses qui me sont bien précieuses : mes fleurs. Soigne-les bien; fais en sorte que je ne les retrouve pas desséchées; et, si tu réussis à me les conserver, je t'aimerai de tout mon cœur.

— Si, en exposant ma vie, je pouvais espérer, Elsi, que tu m'aimerais un peu, tu pourrais jeter ton anneau dans l'un des précipices de la mer de Glace : j'irais te le chercher. »

Les deux jeunes gens descendaient l'escalier en causant ainsi; Elsi dit au jeune homme qu'il était un hâbleur, serra vivement la main qu'il lui tendait, et disparut au milieu de la petite caravane qui se dirigeait vers Meyringen, au son des clochettes suspendues au cou des chèvres.

Erni resta pendant toute cette journée dans un état qui tenait du rêve bien plus que de la vie réelle.

Le lendemain, sa volonté combattit vaillamment toutes les pensées qui l'assiégeaient, et il résolut de remplir avec activité tous les devoirs qui lui étaient imposés; il sentait, avec certitude, qu'il n'était pas de meilleur moyen à employer pour supporter avec courage les jours d'isolement qui le séparaient du temps où il se retrouverait au milieu de ses semblables, où il entendrait la voix de ses compagnons, celle..... Mais non, il ne voulait pas penser à cette voix-là, et il écartait courageusement cette pensée qui aurait pu lui rendre le devoir plus difficile, et peut-être endormir sa vigilance. Il appela *Trouveur* et *Voyant;* les deux chiens accoururent, il leur distribua leur pitance. Ensuite il se mit à traire les chèvres, leur donna du foin et du sel, et, songeant enfin à lui, il déjeuna avec du lait, du fromage et un peu de biscuit. Il lut quelques pages dans sa Bible, puis, jetant son sac sur son épaule, il s'arma de son bâton ferré, couvrit de son chapeau sa chevelure bouclée, appela les chiens et sortit pour commencer ses recherches.

L'horizon était clair, aucun nuage ne menaçait d'apporter ces dangereux tourbillons de neige auxquels il fallait disputer les malheureux voyageurs. Néanmoins Erni accomplit consciencieusement la tâche qu'il s'était imposée, et revint lentement au logis, en se promettant d'envoyer dans quelques heures ses deux chiens recommencer une tournée d'investigation; ils étaient si bien dressés et si intelligents que, lorsqu'il leur arrivait de trouver un voyageur ayant besoin de secours, l'un d'eux s'établissait près de l'homme défaillant ou évanoui, tandis que l'autre courait à la maison pour appeler du secours.

II

Erni divisa l'emploi de ses journées en deux parts: l'une était consacrée à l'exploration des montagnes au milieu desquelles sa demeure était située; l'autre appartenait aux soins domestiques. Lorsque le temps était menaçant, quand les tourbillons de neige avaient couvert les sentiers et défiguré l'aspect des chemins, il partait avant le jour, et revenait seulement le soir; mais, quand le temps était beau, il employait ses heures à faire de bonnes lectures, et il exécutait avec une adresse et un goût remarquables ces petits objets en bois sculpté qui constituent l'une des industries de la Suisse.

Le mois d'octobre lui offrit encore un grand nombre de ces beaux jours par lesquels la plus riante moitié de l'année nous fait ses adieux; puis ces jours devinrent toujours plus courts, les matinées et les soirées toujours plus fraîches; la mousse et les lichens, après avoir subi toutes les décolorations de l'automne, disparurent peu à peu, et les rayons du soleil prirent cet éclat intermittent et fébrile qui colore les jeunes visages quand ils sont atteints par la souffrance.

Chacun des nuages qui se montrait à l'horizon laissait après lui un amas de neige; la ligne blanche se rapprochait toujours davantage, et bientôt il n'y eut plus une seule crevasse qui ne fût en apparence comblée. Les précipices eux-mêmes furent envahis par une couche blanche cristallisée, et les torrents s'arrêtèrent immobilisés par la puissance qui avait posé à leur source une digue de glace qui ne pouvait plus être détruite par les rayons du soleil, désormais trop faibles pour lutter avec l'hiver.

Deux ou trois fois Erni eut le bonheur de sauver des hommes que les besoins d'un négoce quelconque avaient décidés à affronter l'inclémence de la température; d'autres voyageurs atteignirent la maison de refuge par un temps relativement beau, et y reçurent les soins de l'hospitalité la plus cordiale. Mais les hôtes devinrent toujours plus rares, et bientôt ils cessèrent de paraître, les passages des hautes Alpes étant devenus tout à fait impraticables. D'autres hôtes succédèrent à ceux-ci : des troupes d'oiseaux voyageurs, séduits par la tranquillité de l'ermitage d'Erni, s'arrêtaient pendant une journée entière sur le plateau qu'il habitait, puis repartaient reposés et restaurés. Les chamois et les gélinottes vinrent à leur tour s'installer près de la maison, et les nobles chiens qui étaient les compagnons d'Erni, dressés à secourir et à sauver de la mort, non à verser le sang et à tuer, ne troublèrent pas leurs nouveaux hôtes. Tous les autres animaux avaient disparu; les marmottes, renfermées dans leurs cellules, dormaient déjà du sommeil des justes.

III

Le petit lac voisin de la maison de refuge n'était plus l'œil bleu de la montagne, toujours fixé sur le ciel; il était fermé pour longtemps, et recouvert d'une couche épaisse de glace. Des rameaux délicats, des mousses, des plantes de toutes sortes, étaient revêtus d'une enveloppe étincelante qui reproduisait scrupuleusement leurs formes, et la fantaisie des couleurs arabes n'a jamais créé dans ses rêves les plus merveilleux des objets aussi splendides que ceux dont Erni se trouvait environné: le cristal, l'argent, les diamants dans leurs différentes teintes, opaques ou brillantes, couvraient la terre; les végétaux se suspendaient en grappes aux flancs des rochers, et offraient sur toutes les surfaces les ciselures les plus surprenantes par leur variété infinie, par la grâce de leurs contours et la richesse de leurs dessins.

Un soir, le jeune ermite était encore plus disposé que de coutume à examiner sous tous ses aspects le paysage grandiose et bizarre au milieu duquel il vivait; le froid était moins intense, et il aurait pu espérer une belle journée pour le lendemain, s'il n'avait vu les chamois se diriger vers une grange remplie de foin qu'il leur avait abandonnée, tant il lui semblait impossible de voir souffrir un être quelconque sans songer à le secourir. Cette grange était située sur un versant assez éloigné de la maison, et beaucoup moins élevé que le plateau habité par Erni; il se dit avec justesse que l'émigration de ces animaux lui annonçait une recrudescence de froid et de neige. Le lendemain, en effet, on voyait l'horizon couvert de tous côtés par des nuages de sinistre augure, et la nuit vint bien avant l'heure, — une nuit sans étoiles.

Le jour suivant, la montre d'Erni marqua vainement les heures pendant lesquelles la lumière du ciel nous éclaire : il faisait toujours nuit, et la lampe ne cessa pas de rester allumée. Enfin la neige commença à tomber; mais combien cette expression est insuffisante pour caractériser ce qui se passait autour de l'ermitage d'Erni! Le Grimsel, l'un des pics les plus élevés des Alpes, était son proche voisin. Le Grimsel est l'un des laboratoires où cette grande magicienne qu'on appelle la Nature se livre à ses combinaisons chimiques: c'est là qu'elle se recueille et qu'elle rassemble tous les éléments qui lui sont nécessaires pour produire les orages, les ouragans, la grêle, la pluie, la neige, et tous ces phénomènes que nous ne trouvons pas merveilleux, parce que l'habitude nous a familiarisés avec eux; c'est là qu'elle brasse les nuages dont les ingrédients, distribués sur les ailes des vents complaisants et actifs, vont s'éparpiller sur toutes les contrées; c'est là qu'elle distille les eaux, qu'elle alimente les sources, qui filtrent au travers des couches de la terre, s'élancent plus loin en se faisant jour dans une crevasse, se répandent de tous côtés en changeant de nom suivant les contrées qu'elles arrosent, puis se retrouvent et se réunissent à jamais au sein de l'Océan.

Hier, aujourd'hui, la neige s'est préparée; on y travaillera demain, et longtemps encore; l'oxygène et l'eau sont assemblés et mélangés; la force expansive du gaz est diminuée, la vapeur se solidifie, se cristallise, et forme enfin ces légers flocons que les nuages déversent sur la terre. Les serviteurs d'Éole commencent leur chœur formidable :

Alerte! alerte!
Nous sommes infatigables....

Et les montagnes, les vallées, les rochers, se couvrent de ces molécules cristallisées qui semblent, quant à la forme, copiées sur les astres, dont elles nous ont momentanément dérobé l'aspect. Enfin, quand ces petites étoiles blanches eurent tout envahi, quand les couches de neige eurent produit l'épaisseur qui leur était ordonnée, tout s'apaisa pour quelques jours.

E. DE PAROY.

(*La fin au prochain numéro.*)

Omission.

Nous avons omis d'indiquer que les toilettes publiées dans le n° 13 (23 mars), ont été exécutées chez Mme Hardy, place de la Bourse, 15.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier num[éro] est *sonnette*.



Chacun ici-bas me recherche
Et souvent me laisse échapper;
Je me dérobe à qui me cherche
Et plus loin me laisse attraper.

Évitant ceux à qui j'importe,
Par caprice et malin plaisir
Bien souvent je frappe à la porte
De qui ne songe à me saisir.

Le chauve, chez l'humaine race,
Perd tous ses cheveux par devant;
Moi derrière je n'en ai trace,
Et mon toupet est en avant.

E. SIMONNOT.



ADIEU!

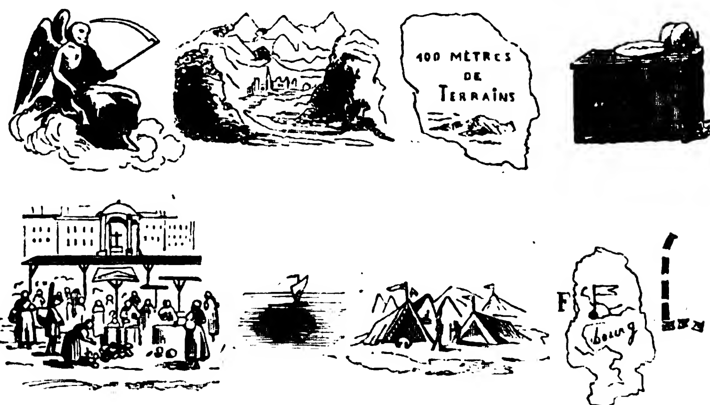
Dieu;	En	l'a-	Blas-	mon	dé-	nè-	[illegible]
ge-	phé-	De	l'é-	ne	tendre	bon-	mon
cœur,	à	mot	c'est	un	di-	crois	Ra-
In-	nie,	mer	ma	cou-	heur	mo-	sant:
sée	mon	cru-	ce	en	nier	nie	je
Et	gubre	pen-	sou-	elle	tant,	A-	quenr.
de	sa	tendre,	pleure	dieu!	En	der-	ro-
et	je	pir	vain	Ce	i-	A-	dieu!

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

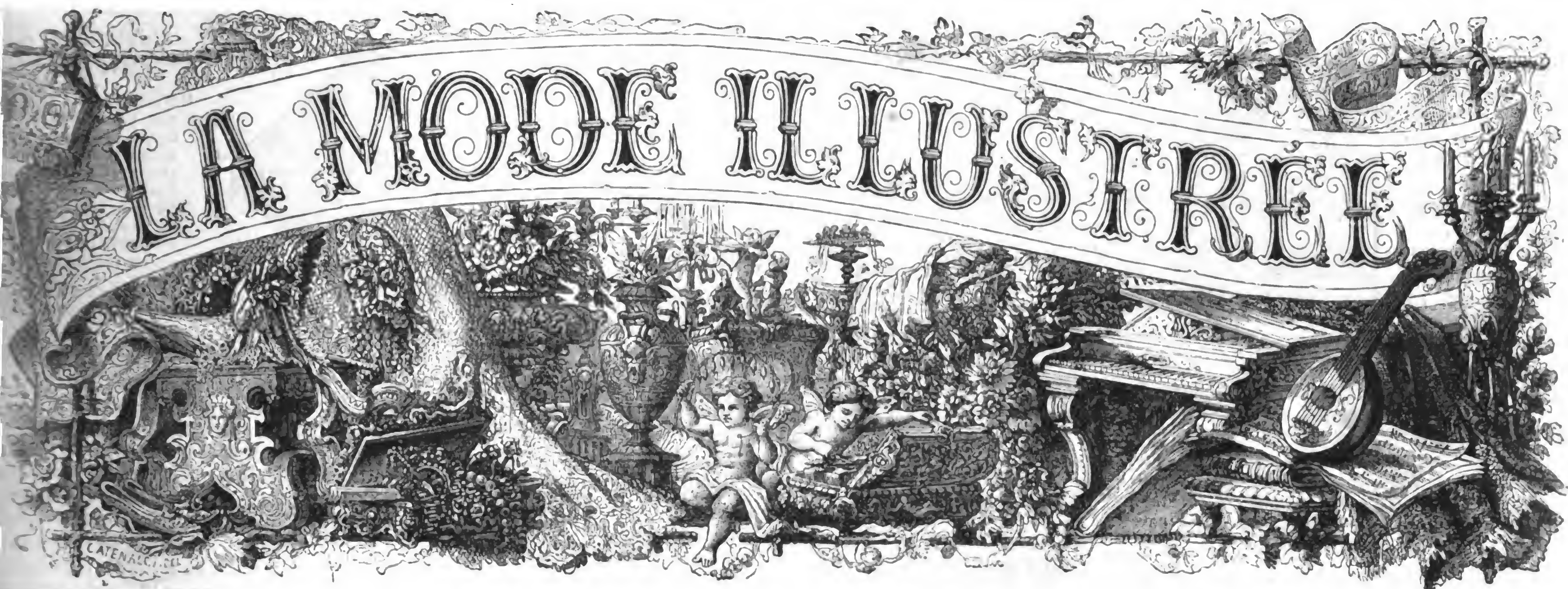
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Le concierge est ailleurs (tailleur).

N° 16. DEUXIEME ANNEE. 13 avril 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

MODES.

La gracieuse toilette qui orne cette page a été dessinée à la Compagnie Lyonnaise; elle nous servira de point de départ pour décrire à nos lectrices quelques-unes des jolies étoffes fabriquées par cette maison pour la saison qui commence. On y voit un nombre infini de robes en mousseline imprimée, à dessins entièrement nouveaux; les soieries de printemps et d'été y sont splendides; les semés sur fonds unis s'allient à des carreaux, à des losanges, qui les rajeunissent et leur prêtent une vie nouvelle. Plusieurs de ces robes ont des bas de jupe, des ornements de poche et de devant de corsage tissés dans l'étoffe même, et la robe verte (dite châtelaine) avec dessins noirs est la plus élégante de cette saison. N'oublions pas cependant que nous parlons à des femmes économes. Notre devoir nous commande d'ajouter que ces robes sont trop remarquables pour pouvoir être portées longtemps; il faut les laisser aux femmes qui n'ont pas d'autre souci que celui de leur toilette, et chez lesquelles les modes vivent à peine l'espace de quelques matins. Nous recommanderons en conséquence aux personnes qui veulent atteindre l'élégance par la fraîcheur des vêtements et le bon goût de leurs dispositions plutôt que par le prix élevé des étoffes; nous recommanderons, disons-nous, à ces personnes, les grenadines mises en vente par plusieurs grandes maisons de de nouveauté telles que les Villes de France, le Louvre, la Ville de Paris. Ces étoffes composeront des robes d'été, légères et solides à la fois, élégantes par le bon goût



ROBE EN MOUSSELINE DE LA COMPAGNIE LYONNAISE.
Robe en mousseline imprimée, fond blanc, semé de fleurettes violettes; le bas de la jupe est brun nuancé. Vareuse en cachemire violet ornée d'un dessin en soutache noire. Chapeau Tudor, en paille, garni de plumes noires.

de leurs dessins. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se charge d'exécuter les commissions de nos abonnées; elles peuvent lui demander des échantillons de ces grenadines, qui coûtent 1 franc 45 centimes le mètre. Ces robes doivent être garnies avec des volants. Le n° 13 du journal contient, à l'article *Tabliers*, un grand nombre de garnitures nouvelles. Il faut 20 à 22 mètres de grenadine pour faire une robe à volants; ajoutons qu'il est indispensable de mettre sous ces robes une jupe de soie ou bien une jupe de grosse mousseline de nuance assortie à celle du fond de la robe. Ces robes sont généralement à fonds blancs, rayés ou quadrillés de lilas, de vert, de bleu; il y en a aussi à fond gris, avec ramages de branches grises d'une nuance plus claire, qui sont d'un effet charmant. On borde toujours les volants et les garnitures avec des biais de taffetas. La grenadine grise que nous venons de mentionner serait d'une grande distinction avec des volants bordés de taffetas de même nuance que le fond de la robe. Pour les grenadines à fond blanc le liseré de taffetas devra être de couleur pareille à celle des dessins : lilas, si les carreaux sont lilas. Ces liserés peuvent être très-étroits; on peut aussi leur donner 2 ou 3 centimètres de largeur. Le barége anglais est toujours à la mode pour toilettes très-simples. On a fait revivre cette année une ancienne étoffe, bien connue de nos mères, le chaly : le nom est changé, l'étoffe est la même. Salomon l'a dit : il n'y a rien de nouveau sous le soleil; le chaly s'appelle donc maintenant *tusor*. C'est une étoffe soyeuse, souple, légère, et cependant solide, qui se prêtera parfaitement aux garnitures en *tabliers*, c'est-à-dire aux devants de jupes ornés de ruches ou de volants. Nous avons vu du *tusor* fond gris semé de petits bouquets de roses entourées de leur feuillage, dont l'effet était charmant. Le *tusor* sera la robe de soie de l'été, celle qui conciliera les exigences de la belle saison, qui impose les dessins gais et fleuris, et qui ne permet pas toujours les étoffes tout à fait légères. Un grand nombre de ces robes présentent des nuances indéfinissables, que l'on ne peut classer dans aucune couleur parce qu'elles participent de plusieurs couleurs à la fois : ce sont des rayures blanches alternant avec des rayures qui appartiennent aux teintes grises, écrues, brun clair, fondues ensemble. Ces nuances sont précieuses, parce qu'elles s'allient avec toutes les couleurs, et aussi parce que ces teintes neutres ne visant

point à l'effet, n'attirant point les regards, sont le domaine exclusif des femmes qui recherchent la distinction et fuient les couleurs tapageuses.

Avec les robes de *tusor*, avec les robes de taffetas léger, on portera les châles de cachemire noir, les mantelets de taffetas noir. Les robes de grenadine, celles de mousseline imprimée, devront être accompagnées de mantelets, de châles ou d'écharpes en mousseline blanche brodée ou bien unie. Nous aimerions beaucoup, pour une robe de grenadine, un grand châle double en étoffe pareille à celle de la robe, garni tout autour avec un large pli double, *à tête*, posé presque plat.

Nous avons pensé que ces renseignements offriraient quelque intérêt à nos lectrices : il n'est rien de si difficile, en effet, que le choix des robes d'été. En hiver, on sait tout de suite ce que l'on veut : la laine et la soie sont les éléments invariables qui servent à toutes les toilettes. En été, il faut concilier la légèreté des tissus avec leur solidité : car les robes en mousseline imprimée sont non-seulement d'un entretien fort coûteux à Paris, mais encore d'un *porter* fort désagréable. On ne peut éviter de les chiffonner : la moindre course en voiture, en chemin de fer, détruit la fraîcheur d'une robe de mousseline. Il faut obvier à ce grand inconvénient, et cette nécessité a fait la fortune des baréges anglais, des grenadines, etc.

Nous nous résumons en quelques lignes : barége anglais pour toilettes simples, grenadines et *tusors* pour robes plus habillées : telles sont les étoffes réellement avantageuses que l'industrie a mises en vente cette année. Le piqué et le nankin ont sans doute beaucoup de mérite ; mais ces étoffes sont un peu lourdes, et ne sont pas très-*seyantes*. Quant aux foulards, ils sont très-séduisants dans les magasins ; mais cette étoffe est trop chère, parce qu'elle est peu solide. Quand l'*apprêt* qu'on lui donne en fabrique est tombé, on se trouve en possession d'une robe flasque, tombant à plis disgracieux, fragile enfin comme une toile d'araignée.

E. R.



N° 1. — CORBEILLE A OUVRAGE.

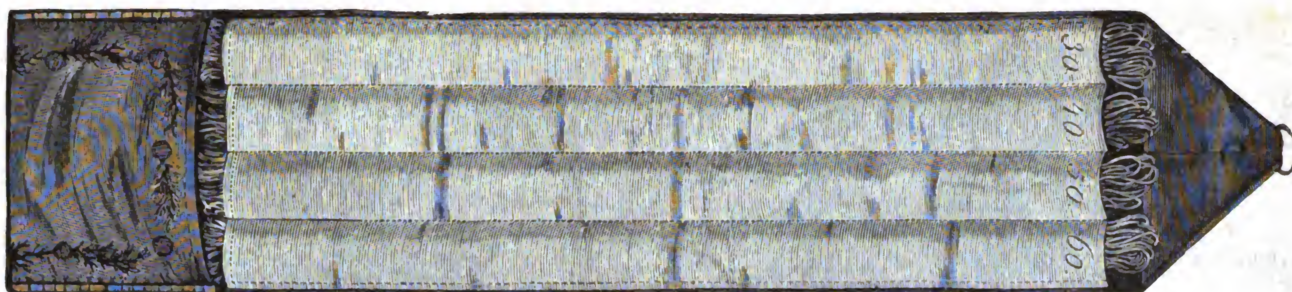
Étui pour coton à broder.

MATÉRIAUX. — Ruban ou bande de taffetas de couleur foncée ayant 42 centimètres de longueur, 8 centimètres de largeur ; soie de cordonnet un peu forte, — un bouton à grelots.

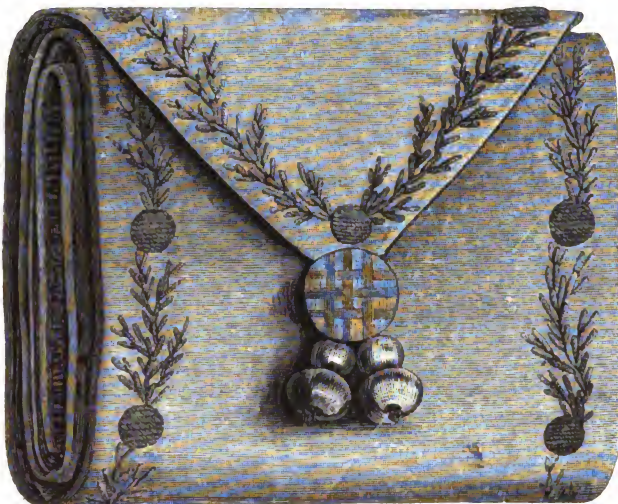
Parmi les nombreux travaux publiés par la *Mode illustrée*, nous voulons placer aussi quelques petits objets faciles à exécuter, et qui sont commodes et utiles, soit qu'on veuille s'en servir, soit qu'on les destine à une amie. Nous publions aujourd'hui un étui destiné à contenir et à classer le coton à broder.

Le dessin n° 1 représente l'étui fermé de grandeur naturelle ; le dessin n° 2 est la reproduction de l'intérieur de l'étui déployé.

Notre modèle est fait en ruban de taffetas de nuance moyenne. On fait de chaque côté du ruban, ayant 42 centimètres de longueur et 7 centimètres 1/2 de largeur, le petit dessin composé de tiges et de pois. Ce dessin est exécuté au passé (ou bien en *arêtes*) pour les tiges, avec plusieurs nuances de soie verte pour les pois, aussi au passé, avec deux nuances de soie brune ; le bout du ruban, destiné à être rabattu, doit être brodé comme l'indique le dessin n° 1, de façon que les tiges, se rapprochant, forment une pointe. A l'autre extrémité, le ruban doit être brodé aussi à l'envers, c'est-à-dire à l'intérieur.



N° 2. — ÉTUI POUR COTON A BRODER DÉPLOYÉ.



N° 1. — ÉTUI POUR COTON A BRODER.

Quand la broderie est terminée, on prépare l'intérieur de l'étui. On prend une bande de soie ou de calicot ayant 25 centimètres de longueur, 7 centimètres 1/2 de largeur, puis une deuxième bande de même dimension en florence ou bien en cachemire blanc ; on ourle les deux extrémités de cette bande, et l'on brode sur l'une de ces extrémités les chiffres indiquant la grosseur du coton ; ces chiffres sont brodés (*sur les deux doublures réunies*) en soie de cordonnet rouge, en points *arrière*, c'est-à-dire *piqués* ; on fait ensuite, à distances égales, trois coutures *piquées* dans la longueur des doublures, en employant aussi de la soie rouge de cordonnet. On forme ensuite la partie destinée à être rabattue en pliant à l'intérieur les coins du ruban que l'on *pique* sur le cachemire ; on replie, à l'extrémité opposée, le bout du ruban brodé, afin de former une petite poche, et l'on *pique* cette poche de chaque côté : la poche est faite avec le morceau de ruban dépassant la doublure.

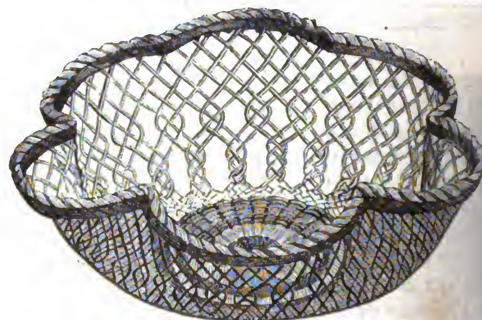
On replie l'étui en le disposant comme l'indique le dessin n° 1 ; on fait une boutonnière à la pointe repliée, et l'on place, à distance convenable, le petit bouton à grelots.

Corbeille à ouvrage.

MATÉRIAUX. — Un petit [pa]nier tressé en jonc [ou] bien en paille ; sati[n] couleur vive ; fr[ange] blanche ayant 2 cen[timè]tres 1/2 de haut[eur] ; frange de même co[uleur] que le satin, ayant [.. cen]timètres de hauteur ; [nan]souk blanc fin ; co[ton à] broder.

Trois dessins [ap]partiennent à c[ette] corbeille : le n° [1 re]présente la corbeille terminée ; notre modèle est en [sa]tin bleu. Ainsi que l'indique le dessin, cette corb[eille] forme six festons, utilisés en qualité de *poches* fort co[m]modes pour séparer et classer les divers ustensiles de [tra]vail ; nous ajouterons que la forme en *festons*, représ[en]tée par le dessin n° 2, n'est point indispensable, et que l['on] peut employer un panier rond ; le dessin n° 3 rep[ré]sente les poches *plaquées* contre les parois du pani[er] — le dessin n° 1 les représente au contraire *déploy[ées]*.

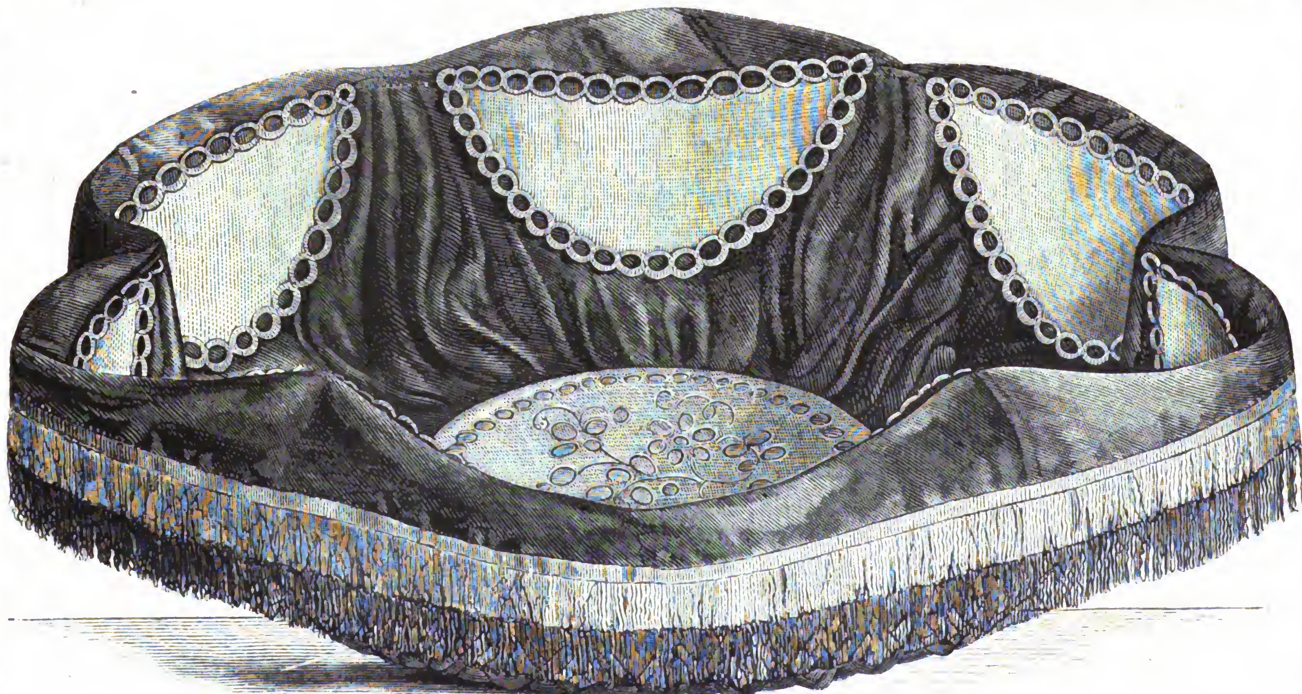
Notre modèle a 9 centimètres de hauteur et 29 c[en]timètres de longueur, en mesurant d'un bord su[pé]rieur de l'un des festons au bord du feston opposé. [Le] morceau de satin, dépassant le bord extérieur du [pa]nier de 1 centimètre 1/2 environ, a 16 centimè[tres] de largeur, 92 centimètres de longueur ; ce mor[ceau] doit être posé *plat*, sans cependant être tendu. [La] partie intérieure destinée aux poches se comp[ose] d'une bande de satin de même longueur, ayant 13 c[en]timètres de largeur. On ourle l'un des côtés *longs* [de] cette dernière bande, et, plaçant l'*envers* de l'ét[offe] à l'intérieur sur l'*endroit* de la bande qui dépass[e le] panier, on fait, dans la largeur de cette deuxi[ème] bande, six coutures placées à distances égales et [for]mant les poches. Le *bas* des deux bandes est n[atu]rellement placé sur la même ligne, et les cout[ures] formant les poches sont exécutées sur les deux b[an]des à la fois. On coud ensemble les deux extrém[ités] de ces deux bandes réunies, et l'on garnit le bord [ex]térieur de la plus large bande d'abord avec la fra[nge] de même nuance que l'étoffe sur laquelle on coud la fra[nge] blanche ; ensuite on coud ces bandes ainsi préparé[es à] l'intérieur du panier. On taille un rond de carton ay[ant] 12 centimètres 1/2 de diamètre ; on le couvre de ou[ate]



N° 2. — CARCASSE DE LA CORBEILLE A OUVRAGE.

pour lui donner une forme bombée. On prend un mor[ceau] de 18 centimètres de satin bleu, on le coupe en rond, on le fronce tout autour, et on le place sur le carton ; sur le satin on met un rond en nansouk, orné de broderie anglaise, puis on fixe ce *fond* sur le fond du panier. Les petits revers en nansouk qui ornent les poches ont 13 centimètres de longueur du côté qui est droit ; ils sont arrondis, ont 4 centimètres 1/2 de hauteur dans le milieu ; et sont entourés d'œillets festonnés. On fixe ces revers sur le satin très-légèrement, afin de pouvoir les enlever quand il devient nécessaire de les faire blanchir. Le fond brodé est entouré d'œillets festonnés ; au milieu se trouve un petit bouquet brodé. Notre dernière planche contient une collection de dessins qui laissera seulement l'embarras du choix.

On peut supprimer



N° 3. — CORBEILLE A OUVRAGE.

DEUX BANDES BRODÉES POUR BAS DE JUPONS, ETC.

le nansouk brodé et exécuter cette corbeille en mérinos ou cachemire bleu-rouge, — vert-rose — ou lilas. Nous devons recommander ce modèle comme très-nouveau et très-élégant.

Deux bordures ou bas de jupon.

Ces bordures serviront pour des peignoirs, des jupons, etc.; on peut les broder au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline blanche. On peut aussi répéter cette bordure trois fois pour la hauteur de la jupe, et placer sous chaque bordure un ruban de couleur lorsqu'on veut composer une toilette de bal d'été.

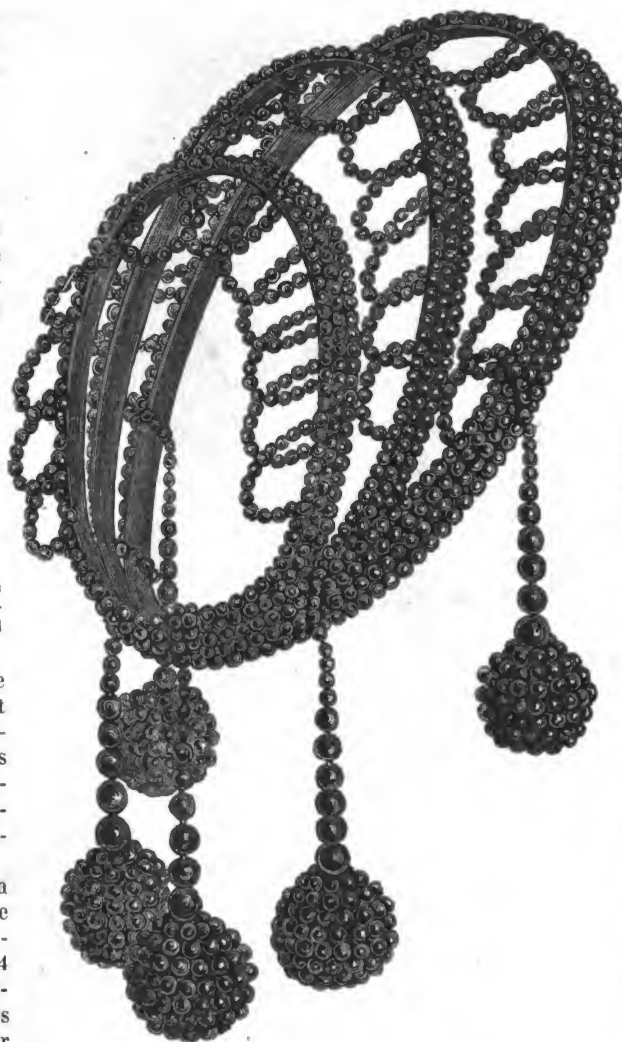
Le dessin n° 2 peut servir aux mêmes usages; sa disposition permet d'en augmenter la hauteur. Il pourra servir, par conséquent, pour broder un bas de jupe pour une robe de mousseline blanche; ce bas de jupe devra avoir, dans ce dernier cas, 30 à 35 centimètres de hauteur.

Coiffure en perles.

MATÉRIAUX. — Deux petits paquets de perles noires soufflées, n° 2; un petit paquet de perles noires plus grosses; quelques grosses perles noires soufflées; un morceau de ruban ou de taffetas noir; fil d'archal noir; fil noir très-fort.

La carcasse de cette coiffure se compose d'un triple cercle en fil d'archal garni de taffetas noir et recouvert de perles; des festons de perles sont attachés à ces cercles, et cinq glands, également en perles, sont suspendus aux cercles au moyen d'un anneau composé de perles enfilées. Les plus petites perles servent à recouvrir la carcasse et à former les festons; les plus grosses sont employées pour les glands.

On coupe trois bandes de tulle noir roide en biais : la première a 3/4 de centimètre de largeur, 30 centimètres de longueur;—la deuxième, 1 centimètre de largeur, 40 centimètres de longueur; — la troisième, 1 centimètre 1/4 de largeur, 50 centimètres de longueur. On place au milieu de la bande la plus étroite un fil d'archal; sous les deux bandes plus larges, deux rangs de fil d'archal pour chaque bande, puis on enveloppe chaque bande avec du taffetas ou du ruban noir, ayant 3 centimètres de largeur. On fait un cercle avec la bande la plus courte; on attache les deux autres bandes sur ce cercle de chaque côté à distance égale, en consultant la disposition indiquée par notre dessin. La coiffure doit couvrir seulement l'arrière-partie de la tête, et la bande la plus large n'est pas visible par-devant. Si la tête à laquelle cette coiffure est destinée est très-petite, il faut diminuer la dimension indiquée pour chaque cercle; on garnit avec du taffetas noir le point de jonction de chaque cercle, puis on les recouvre entièrement (par-dessus seulement) avec les petites perles noires. Pour les deux cercles les plus étroits, on enfile trois perles à la fois; on les place en biais sur le dessus du cercle; on fait un point dans le taffetas : on enfile de nouveau trois perles, et ainsi de suite. Pour le cercle le plus large, on enfile 4 perles, et, pour le point où les cercles se rejoignent, on en enfile un nombre suffisant pour couvrir et cacher le taffetas. On enfile ensuite les perles nécessaires pour les festons : il faut 10 perles pour les festons de côté, — 14 ou 15 perles pour ceux du milieu.


COIFFURE EN PERLES NOIRES.

Pour exécuter les glands, on forme, avec de la ouate, une petite boule de la grosseur d'une noisette : on la recouvre de taffetas noir, puis on coud les plus grosses perles sur cette boule, de façon à ne point laisser de vide où le taffetas serait visible; on commence par le bout, on coud une perle, on en enfile un nombre suffisant pour entourer cette première perle; on fixe par un point chacune de ces perles, puis on continue de la même façon pour chaque cercle suivant. Quand l'un de ces glands est terminé, on attache un brin de fil très-fort à la place où le taffetas de la petite boule a été rassemblé et cousu, et l'on enfile d'abord quelques perles très-grosses, puis d'autres plus petites, et enfin 12 à 14 perles très-petites, qui servent à former un anneau, à l'aide duquel on suspend le gland à l'un des cercles (voir le dessin); on repasse le fil au travers des grosses perles jusqu'au gland, où l'on arrête le fil. On fait encore quatre glands pareils, cinq en tout, que l'on dispose en consultant notre dessin.

On peut exécuter cette coiffure en perles blanches, en perles bleues soufflées, etc.; elle convient parfaitement aux jeunes filles.

Alphabets.

Plusieurs de nos lectrices ayant exprimé le désir de voir paraître un alphabet composé de lettres à exécuter au point de marque (croix), nous publions aujourd'hui ces lettres majuscules et minuscules qui serviront soit à marquer le linge, soit à broder des initiales ou bien un nom entier sur du canevas.

Diadème en jais et perles noires.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de jais fin ayant 1/2 centimètre de longueur; 10 fils de perles noires soufflées n° 3; 60 centimètres de ruban de taffetas noir ayant 2 centimètres de largeur; 2 rouleaux de fil de laiton n° 3.

Deux dessins sont consacrés à ce diadème en perles, qui peut aussi être exécuté en jais blanc et perles blanches pour toilette parée. Le n° 1 le représente placé dans les cheveux; le n° 2 est une partie de la tresse qui le compose; chacune des branches de cette tresse est exécutée avec un rang de perles et deux rangs de jais.

On adapte la grosseur du fil de laiton à celle des perles et du jais; avant de l'employer, il faut le faire un peu rougir à la lumière ou bien au feu, l'essuyer soigneusement, puis enfiler les perles. On mesure neuf morceaux de fil de laiton ayant chacun 68 centimètres de longueur; on enfile du jais sur six de ces morceaux, des perles sur les trois autres, en laissant à chaque extrémité un espace de 3 à 4 centimètres sans perles; on replie ces extrémités de façon que le jais et les perles ne soient pas séparés, puis on lie les neuf morceaux ensemble, d'un côté, en plaçant toujours un rang de perles entre deux rangs de jais; on fait ensuite une tresse (voir le dessin n° 2). On donne à cette tresse la forme d'un diadème, en pressant les perles davantage à l'endroit où la tresse est courbée. Ce travail serait fait plus régulièrement si deux personnes l'exécutaient ensemble : pendant que l'une ferait la tresse, l'autre veillerait à lui donner la *courbe* nécessaire; si l'on s'apercevait que les perles ou le jais fussent trop pressés, on déplierait l'un des bouts afin de donner plus d'espace aux perles. On lie les bouts de la tresse, on coupe l'excédant du laiton, enfin on coud de chaque côté un morceau de ruban ayant 30 centimètres de longueur. Ces bouts de ruban servant à nouer le diadème par derrière.


ALPHABETS GOTHIQUES, MAJUSCULE ET MINUSCULE.

Bordure au crochet.

Cette bordure servira soit à encadrer un couvre-pied, oit à exécuter des entre-deux pour pantalons et vêtenents d'enfants; dans ce dernier cas, on choisira du coon fin.

L'un de ces carreaux est fait au point *russe*, c'est-àlire que, lorsqu'on fait un rang de mailles simples sur un ang précédent, également composé de mailles simples, u lieu de piquer le crochet daus une partie de la maille, n le *passe sous* la maille entière: on obtient ainsi un effet nouveau que notre dessin représente (voir le carreau le plus épais).

On fait une chaînette de 8 mailles; on joint la dernière à la première, et, sur ce rond, on fait :

1er *tour.* — * 5 mailles en l'air, — 1 maille simple sur a deuxième maille-chaînette; recommencez trois fois depuis *; on passe toujours 1 maille du tour précédent sous les 5 mailles en l'air.

2e *tour.* — On fait sur la première des 5 mailles en l'air 1 maille-*chaînette*, c'est-à-dire que, ne formant pas la maille, on passe simplement le coton au travers de la maille du tour précédent; puis * 3 mailles simples sur les mêmes 5 mailles en l'air, — 5 mailles en l'air. Recommencez trois fois depuis *.

3e *tour.* — 5 mailles simples, dont les 3 premières doivent se trouver sur les 3 mailles simples du tour précédent, — 5 mailles en l'air; — * 7 mailles simples, — 5 mailles en l'air; recommencez deux fois depuis *. Au commencement de ce tour, on a fait, au lieu de 7, seulement 5 mailles simples; on fait les deux mailles simples (complétant les 5 déjà faites) quand le tour est fini et que l'on va commencer le tour suivant. On fait de même pour les trois tours suivants. Nous dirons en même temps que le nombre des mailles simples augmente à chaque tour de 4 mailles, toujours placées sur les mailles en l'air les plus proches, de façon que les mailles simples débordent de chaque côté au nombre de 2. Les quatre coins du carreau sont toujours formés par 5 mailles en l'air. On fait par conséquent 11 mailles simples au 4e tour, — 15 mailles simples dans le 5e tour,— 19 mailles simples dans le 6e tour.

7e *tour.*— Entièrement en mailles simples; sur chaque feston composé de mailles en l'air, on fait 6 mailles simples.

8e *tour.*— Sur chaque coin, 7 mailles simples, et sur chacun des quatre côtés du carreau, 8 à 9 brides séparées par 1 maille en l'air.

CARREAU A JOURS.

On fait une chaînette de 4 mailles réunies en rond.

1er *tour.* — 5 mailles en l'air, — 1 bride; — 2 mailles en l'air, — 1 bride; — 2 mailles en l'air, — 1 bride; — 2 mailles en l'air, — 1 bride; — 2 mailles en l'air sur le petit cercle.

2e *tour.* — Sur les 5 mailles en l'air du tour précédent: 1 bride, — 2 mailles en l'air; — 1 bride, — 2 mailles en l'air; — sur les 2 mailles en l'air du tour précédent : 1 bride, — 2 mailles en l'air; — 1 bride, — 2 mailles en l'air; — sur les deux mailles en l'air suivantes, appartenant au tour précédent: 1 bride, — 2 mailles en l'air; — 1 bride, — 2 mailles en l'air; puis on fait comme :

3e *tour.* —* Sur les 2 mailles en l'air du tour précédent: 2 brides, — 3 mailles en l'air; — 2 brides (ceci forme le premier coin du carreau), — 3 mailles en l'air; — 1 bride sur les 2 mailles en l'air suivantes; — 3 mailles en l'air. Recommencez trois fois depuis *.

4e *tour.* — * 2 brides, — 3 mailles en l'air; — 2 brides sur les 3 mailles en l'air placées dans le tour suivant, entre les doubles brides, — 2 mailles en l'air; — 1 bride, — 2 mailles en l'air; — 1 bride, — 2 mailles en l'air. Recommencez trois fois depuis *.



N° 1. — COIFFURE AVEC DIADÈME.

5e *tour.* — * 2 brides, — 3 mailles en l'air; — 2 brides sur les 3 mailles en l'air qui séparent les doubles brides,— 3 mailles en l'air; — 1 bride sur les 2 mailles en l'air les plus proches, — 3 mailles en l'air; 1 bride, — 3 mailles en l'air; — 1 bride, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

6e *tour.* — * 2 brides, — 3 mailles en l'air; — 2 brides sur les 3 mailles en l'air séparant, dans le tour précédent, les doubles brides, — 3 mailles en l'air; — 1 bride sur les 3 mailles en l'air les plus proches, — 3 mailles en l'air;—1 bride,— 3 mailles en l'air;— 1 bride,— 3 mailles en l'air; — 1 bride, — 3 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

Le carreau est terminé; on le coud au carreau précédent, et l'on continue la bordure en faisant alterner ces deux carreaux.



DIADÈME EN PERLES.

Rosettes et ornements au crochet.

On emploie ces rosettes pour orner les robes, les tabliers, les mantelets, etc.

Pour faire la rosette n° 1, on prend un morceau de cordon noir en soie ayant 8 centimètres de longueur; on le coud, en le repliant; on y introduit un morceau de fil d'archal fin; on réunit les deux extrémités, et l'on forme un ovale. On recouvre cet ovale avec des mailles simples et serrées, faites avec de la soie noire de cordonnet assez grosse.

1er *tour.* — Après avoir recouvert l'ovale, on fait * une bride, 5 mailles en l'air, en passant 3 mailles du tour précédent. On recommence depuis *.

2e *tour.* — Sur chaque feston composé de 5 mailles en l'air, on fait * 1 maille simple, 6 *grandes* brides (pour faire une grande bride, on jette la soie sur le crochet; on passe ce jeté dans 1 maille du précédent tour, on passe la soie dans la boucle que l'on vient de former, puis on la passe encore dans les deux boucles qui se trouvent sur le crochet, et l'on forme la maille). Après les 6 grandes brides, on fait 1 maille simple; recommencez depuis *.

3e *tour.* — 1 maille simple sur une bride, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la bride suivante, ainsi de suite; on pique le crochet *derrière* les brides.

4e *tour.* — Il se compose entièrement de brides; on en fait 6 à 7 sur les festons de mailles en l'air, — une sur chaque maille simple.

5e *tour.* — On commence les *dents;* on fait 7 mailles en l'air; — sur celles-ci, 6 mailles simples. — Ceci compose la nervure du milieu de la dent; on place la soie *au-dessous* de la nervure, la boucle qui se trouve sur le crochet, *au-dessus* de la nervure dirigée à droite; — on fait 3 mailles en l'air (la première de ces mailles termine le bout de la nervure); on les fixe à la 3e ou 4e maille de la nervure, en comptant vers le côté droit; puis on fait, sur ce côté de la nervure,—2 grandes brides,—2 brides,— une demi-bride (une demi-bride se fait, comme nous l'avons déjà dit, en passant le brin saisi par le crochet au travers des trois boucles qui se trouvent sur le crochet *en une seule fois*), — puis 1 maille simple, — ensuite, sur la pointe de la nervure, on fait: 1 maille en l'air, — 1 demi-bride, — 1 maille simple sur le côté de cette demi-bride; — puis, sur l'autre côté de la nervure : 1 maille simple, — 1 demi-bride, — 2 brides, — 2 grandes brides. — S'il y a un vide entre la dernière bride et le tour composé entièrement de brides, on fait encore une grande bride, et l'on passe le brin dans la 3e ou 4e bride du tour composé de brides. Sur ce tour on fait encore 3 ou 4 mailles simples, puis l'on commence la deuxième dent par 7 mailles en l'air.

Nous avons indiqué approximativement le nombre des mailles composant le dernier tour de la *dent*, ce nombre dépendant de celui du 4e tour. Le nombre et la dimension des *dents* figurent sur le dessin.

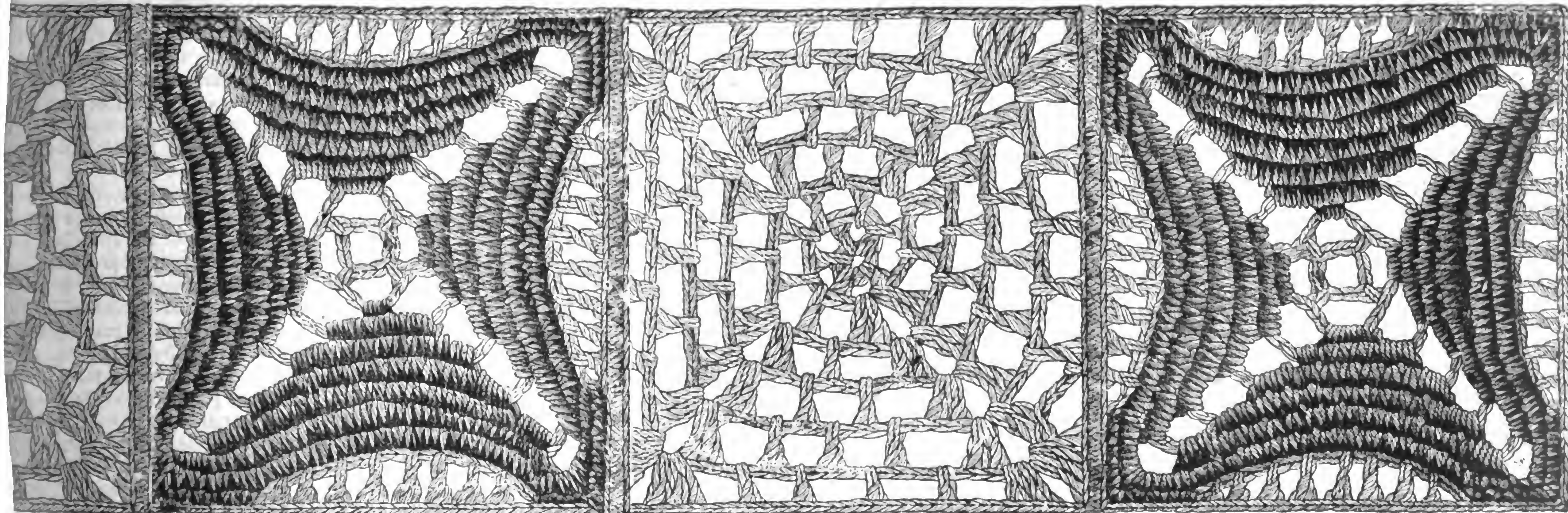
On remplit le milieu de la rosette avec un bouton en bois recouvert de ouate, sur lequel on pose un morceau de carton recouvert de velours de même dimension que le vide de la rosette. On coud sur le velours des perles noires disposés en *treillage*, et l'on entoure le bouton avec de petits morceaux de jais. On place sur chaque dent un morceau de jais long entre deux morceaux de jais plus courts; on ajoute, si l'on veut, au bas de la rosette trois petits grelots composés de perles et de jais.

DEUXIÈME ROSETTE.

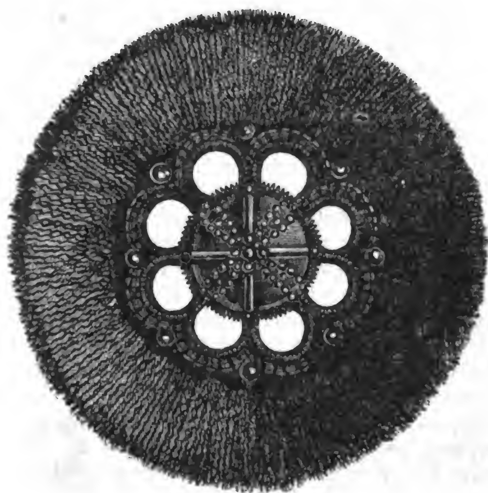
On fait, comme pour la rosette précédente, un cercle en fil d'archal recouvert de mailles au crochet; les festons qui entourent ce cercle peuvent être plus ou moins grands; l'explication de la précédente rosette servira pour celle-ci. On met au milieu un bouton en velours orné de perles; on entoure la rosette avec un effilé ou bien avec de la dentelle.

Bouton en perles.

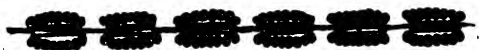
On recouvre d'étoffe un bouton en bois; on coud sur cette étoffe des perles et du jais, de façon à recouvrir entièrement le bouton; deux petits glands en perles et jais sont placés au bas du bouton.



BANDE AU CROCHET.



N° 1. — ROSETTE AU CROCHET.



MIGNARDISE EN PERLES.

Mignardise en soie et perles.

On emploie cette *mignardise* pour recouvrir la couture des dentelles employées comme garnitures de mantelets, de châles de cachemire ou de robes. — On prend du cordon noir très-fin (il peut être de laine); on coud sur ce cordon des morceaux de jais séparés par un espace dont on se rendra compte en consultant le dessin. On enfile sur deux bouts de soie des perles noires; on prend une aiguille fine, enfilée de soie noire, et l'on fixe les perles de chaque côté des morceaux de jais, en faisant des points de feston sur l'espace qui se trouve entre chaque morceau de jais.

Mignardise au crochet.

On enfile de petits morceaux de jais sur de la soie de cordonnet assez forte; on fait au crochet 3 mailles en l'air; — on glisse deux morceaux de jais, — 1 maille en l'air, que l'on tient un peu longue, de façon à lui donner la dimension d'une bride; — on fait une bride dans la dernière des trois mailles en l'air du commencement. — * On retourne l'ouvrage, on glisse deux morceaux de jais, — une maille en l'air un peu longue, — une bride sur la bride précédente; — on recommence depuis *. — Les morceaux de jais forment les petits festons.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas vert clair composée d'un volant ayant 40 centimètres de hauteur, bordé d'un velours noir posé à cheval; au-dessus de ce volant on voit trois bouillonnés peu froncés, ayant chacun 5 centimètres de largeur. Une jupe retombe sur le volant, de façon à cacher le haut de ce volant; cette jupe est aussi bordée d'un ruban de velours noir surmonté de trois bouillonnés. Corsage plat; ceinture à longs bouts bordée en velours; les pans sont brodés en soie noire de cordonnet. Manches amples, bordées d'un volant surmonté de trois bouillonnés. Coiffure de velours groseille, disposée en forme de couronne; gros nœud pareil pour cache-peigne.

La garniture de la robe que nous venons de décrire, conviendrait parfaitement pour les robes de barége, de gaze de soie, de mousseline imprimée. Si le fond de ces étoffes est blanc, on fera une première jupe en grosse mousseline blanche sur laquelle on attachera le volant et la jupe.

Si l'étoffe au contraire est de couleur, on fera cette première jupe en grosse mousseline de même nuance que l'étoffe; une doublure ou jupe de dessous en soie, est toujours préférable pour les baréges et gazes de soie; mais, à défaut de la jupe de soie, nous indiquons la jupe de grosse mousseline.

Robe en taffetas violet. Jupe unie; corsage plat à pointe; les devants du corsage, le haut des manches (qui sont presque plates et froncées seulement à la saignée), le tour des poches, sont soutachés en velours noir. Manchettes brodées très-hautes. Col brodé. Chapeau en crêpe blanc, garni d'une fanchon en dentelle noire couvrant le fond sur lequel elle retombe; sur le côté gauche, une branche de roses blanches un peu *rosées;* intérieur composé de blonde blanche et roses rosées; brides blanches très-larges. Gants en peau de Suède. Cette toilette est complétée par un châle en cachemire noir, brodé, garni de guipure. — Les ornements en velours noir peuvent être remplacés par un treillage exécuté en velours noir *zéro.* Ces ornements se composent d'une berthe et d'une sorte de jockey.

THÉORIE DES COULEURS.

Connais-toi toi-même.

I

La théorie des couleurs, c'est-à-dire la connaissance des principes qui doivent présider à l'adoption, au rejet, à la fusion des couleurs, constitue une science essentiellement



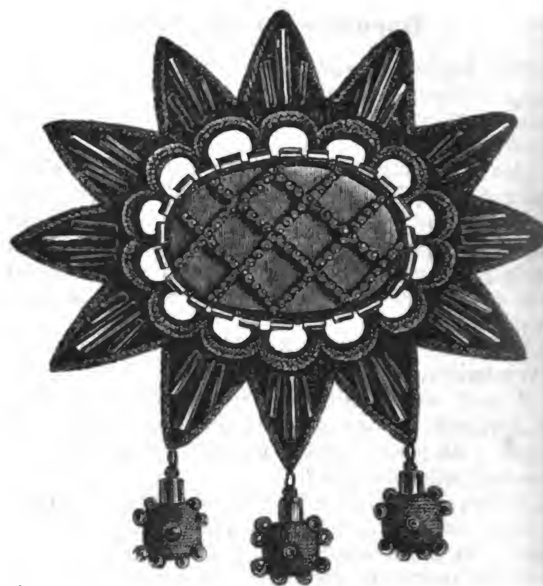
BOUTON EN PERLES.

féminine et fort négligée jusqu'ici. L'ignorance de ces principes a des résultats déplorables : l'amalgame des couleurs ennemies produit les toilettes ridicules; l'adoption des nuances nuisibles au teint, à la couleur des cheveux, à celle des yeux, peut enlaidir un joli visage, et, à plus forte raison, un visage passable. L'étude des couleurs est par conséquent importante au point de vue de la toilette d'abord, puis aussi au point de vue de l'ameublement. Nous nous occuperons aujourd'hui du premier sujet, en nous réservant de traiter bientôt le deuxième.

Les Parisiennes possèdent généralement, sinon la science, du moins l'instinct du coloris; elles savent discerner les nuances les plus favorables à leur personne, celles qui animent un teint pâle, qui adoucissent un teint trop animé, qui font ressortir, par un contraste habilement ménagé, la nuance de la chevelure et l'expression de la physionomie. Mais si l'instinct peut suppléer quelquefois au raisonnement, il ne le remplace pas en toute occasion. Il peut éclairer en certaines circonstances; mais sa lueur est éphémère, capricieuse, soumise à des intermittences; en un mot, il peut être parfois un flambeau, il n'est jamais un guide. Si nous voulions donner à ces paroles l'appui de preuves irrécusables, nous pourrions en appeler à ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, nous pourrions citer le bariolage insensé de certaines toilettes, l'orgie de couleurs à laquelle se livrent quelques Parisiennes, qui, toutes Parisiennes qu'elles soient, ayant eu seulement l'instinct et non la science du coloris, se sont laissées entraîner par des exemples funestes, et, privées de principes sûrs, de règles positives, errent au hasard *sans boussole et sans guide*, ballottées entre le ponceau et le jaune, le bleu et le vert, qu'elles associent sans pitié pour ces couleurs, pour elles-mêmes et pour les personnes qui doivent laisser tomber leurs regards sur ces alliances monstrueuses et impossibles.

Avant d'établir quelques-unes des règles fondamentales de la science qui nous occupe en ce moment, nous devons avertir nos lectrices que l'énoncé de ces règles doit être précédé d'une maxime qui appartenait à l'école de Socrate; voilà pourquoi nous avons pris pour épigraphe ces mots célèbres : *Connais-toi toi-même.* Si on ne veut pas les mettre en pratique, si une femme n'a pas le courage de se placer devant son miroir, de s'y voir, non telle qu'elle voudrait être, mais telle qu'elle est, nos paroles seront vaines et vides pour elle; elle n'en retirera aucun fruit, et n'évitera aucun des écueils que nous désirons lui signaler.

Il est des couleurs si difficiles à manier, qui se prêtent si mal au voisinage des autres couleurs, qui ont l'humeur si dominatrice, qu'elles ont été pendant longtemps exclues de la toilette : nous voulons parler entre autres du rouge vif, qui a pris sa revanche depuis quelques années, et qui est venu s'établir en conquérant dans les vêtements féminins de notre époque. Il y aurait des observations curieuses à faire sur la prédilection manifestée par certaines femmes pour certaines couleurs; mais ces observations nous écarteraient de notre sujet, et nous nous bornons à indiquer aujourd'hui l'analogie manifeste qui existe entre l'humeur des femmes qui aiment cette couleur, et le caractère même de cette nuance, violente, vaniteuse, voulant être regardée, et tenant à écraser tout ce qui l'environne. Nous ne parlons pas, bien entendu, du ponceau à l'état d'accessoire, mais seulement des robes rouges, des chapeaux rouges, des châles entièrement rouges. Mélangé, et surtout ménagé avec talent, le rouge produit des effets charmants; mais, nous le répétons encore, son emploi est chose difficile et délicate. Le rouge doit être évité, fût-ce à l'état d'accessoire, par les teints trop colorés; une femme couperosée, eût-elle une physionomie douce et bienveillante, aura un aspect aigre, acariâtre, presque un air de *mégère*, si elle mêle à sa coiffure des fleurs ponceau. Pour porter cette couleur sans inconvénient, il faut avoir un teint pâle, des cheveux et des yeux sinon tout à fait noirs, du moins châtains. Le ponceau passe généralement pour être l'un des attributs des femmes blondes; cette croyance est un préjugé funeste : le



N° 2. — ROSETTE AU CROCHET.



MIGNARDISE EN JAIS.

ponceau écrase les cheveux blonds et les teints rosés qui les accompagnent habituellement; il leur enlève leur douceur vaporeuse, et dissipe cette sorte de lueur voilée qui environne le visage d'une femme blonde; en un mot, cette couleur est trop caractérisée pour s'allier sans inconvénient à des traits dont les contours ne sont pas très-nettement accusés. Il y a lutte entre ces deux caractères opposés; et, dans cette lutte, c'est le ponceau qui est le plus fort.

Les cheveux blonds devront rechercher les couleurs qui relèvent leur teinte un peu effacée, et adopter de préférence le vert, le bleu, le lilas. Les nuances claires de ces couleurs devront être choisies pour le jour · les teintes moyennes, telles que le vert anglais, le bleu de Chine, le lilas *perse*, seront employées le soir avec plus de succès que les nuances claires, parce que les cheveux blonds sont plus incolores le soir qu'au grand jour, et que les couleurs plus foncées leur donnent du *ton;* encore faut-il avoir soin d'écarter presque complétement, même le jour, le vert trop clair lorsqu'il incline vers le jaune et le gris : ces teintes sont trop aigres pour s'allier sans inconvénient aux cheveux blonds, qu'elles affadissent outre mesure. La couleur *groseille* pure, ou groseille des Alpes, convient à tous les teints et à toutes les nuances de chevelure : elle les soutient sans les écraser, et sied également bien aux cheveux blonds, bruns et noirs.

Au risque d'être accusée de paradoxe, nous en dirons autant du lilas, et presque autant du violet. Un préjugé généralement adopté fait éviter le lilas quand on a le teint bilieux et les cheveux bruns ou noirs. Le lilas, au contraire, a le don d'éclaircir le teint qu'il encadre, et d'atténuer les nuances jaunes : par ce double motif il peut être adopté, non-seulement sans inconvénient, mais encore avec avantage, par les teints bilieux et bruns. L'industrie a d'ailleurs créé depuis peu de temps une foule de nuances lilas d'une richesse ou d'une diversité de tons incomparable. Les teints bilieux devront seulement éviter les nuances qui inclinent vers le rouge, et choisir parmi celles qui se rapprochent du lilas *varin.* Quant au violet, pourvu que l'on évite les nuances trop noires, on peut l'employer sans inconvénient, même lorsqu'on a le teint brun.

De même que le lilas, le bleu, dans toutes ses nuances, convient à tous les teints : cette vérité est tellement élémentaire que nous nous dispensons de l'établir, et de nous y arrêter longtemps : ajoutons que, pour les teints pâles et les cheveux bruns ou noirs, le bleu de Chine est préférable au bleu clair, qui, étant faible, se trouverait en désaccord de forces avec des contours arrêtés, avec des cheveux d'une nuance bien tranchée.

Le rose est la couleur qui encadre le plus avantageusement les jeunes visages, bruns ou blonds : c'est en revanche la couleur la plus dangereuse pour les teints fatigués et les visages un peu flétris. Le rose est si printanier, si gai, si frais, qu'il fait ressortir impitoyablement tous les détails qui sont en opposition avec ses qualités radieuses et pleines de jeunesse : il semble railler les paupières rougies et fanées par le temps, les plaisirs, les peines ou les larmes; il nuit par son contraste; il écrase par sa fraîcheur; il est donc d'une bonne politique de l'abandonner vers trente-cinq ans. On le reprend quinze ans plus tard, quand on ne peut plus être accusée de prétentions à la jeunesse : les cheveux blanchis s'accommodent merveilleusement du voisinage de cette jolie couleur, et une grand'mère peut parfaitement placer des roses *roses* près de ses boucles argentées. Nous dirons seulement qu'il y a



Imp F Didot — Mesnil (Eure)

Mode Illustrée 186[illegible] N° 16

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Mme BERNARD, 162, Rue de Rivoli

vieillesse et vieillesse. On conserve quelquefois une chevelure pleine de séve, quoiqu'elle ait blanchi ; c'est seulement alors qu'on peut reprendre le rose et *les roses*. Quand les signes de décadence sont trop visibles, quand la chevelure est clair-semée, nous croyons que l'on agit raisonnablement en abandonnant cette couleur sans retour.

Le jaune est la nuance favorable seulement aux brunes blanches, c'est-à-dire aux teints blancs, accompagnés de cheveux bruns ou noirs. Ces teints sont d'ailleurs privilégiés ; ils peuvent s'accommoder de toutes les couleurs, car il n'en existe point qui leur soit opposée. Pour revenir au jaune, nous dirons que cette nuance est presque aussi difficile à employer que le rouge ; il est, pour ainsi dire, impossible de l'employer isolément, et il est fort difficile de lui adjoindre une autre nuance, en évitant le bariolage. On peut atténuer une robe jaune au bal, en la garnissant de dentelles noires et de fuchsias, ou enfin de fleurs à feuillage un peu foncé. De même que le ponceau, le jaune doit être employé avec sobriété, et nous ne l'admettons qu'à l'état d'accessoire.

Nous reviendrons sur la théorie des couleurs, et terminons aujourd'hui cette esquisse, en engageant nos lectrices à méditer l'épigraphe qui la précède.

EMMELINE RAYMOND.

LE THÉ.

Un empereur de Chine avait réuni un jour autour de lui son conseil de mandarins, afin de discuter les mesures à prendre dans l'intérêt de ses États. Entre autres matières humblement soumises au « Frère du soleil », un mandarin, prosterné aux pieds de la « Lumière de la terre », demanda qu'on promulguât une interdiction ayant pour but d'empêcher l'exportation des feuilles du thé ; cette plante étant, d'après la volonté du Créateur, spécialement destinée aux habitants du Céleste Empire, et à leurs voisins les Japonais, puisqu'elle croissait seulement sur leurs terres, on contrariait évidemment le Créateur en permettant aux barbares de l'Occident de l'emporter en échange de leur or et de leurs marchandises. L'empereur chinois laissa tomber, de ses yeux fendus en biais, un regard miséricordieux sur son ministre, étendu sur le plancher, la face contre terre, et daigna parler lui-même à l'assemblée qui l'écoutait religieusement. Son discours prouva, une fois de plus, qu'il ne portait pas en vain le titre de « Lumière de la terre ». Voici ses paroles, qui furent gravées en lettres d'or sur une table de lapis-lazuli :

« Aucun sujet de méditation ne peut m'être étranger ; aucun détail concernant l'intérêt de mes sujets et le maintien de leur suprématie séculaire sur les vils barbares que j'admets quelquefois dans mes États, ne peut être négligé par moi. J'ai pesé, dans la balance de ma sagesse infaillible, la question de savoir si je devais leur accorder ou leur refuser le bienfait de l'exportation de la plante que le Créateur a fait croître pour notre satisfaction particulière, et ma décision a été prise d'après les renseignements qui me sont parvenus. Je pourrais vous dire que les motifs qui ont dicté ma décision sont tout à fait au-dessus de votre intelligence (tous les mandarins se prosternent en signe d'acquiescement) ; mais je consens à vous les faire connaître, parce que ma bonté égale ma puissance. Voici ces motifs : Les barbares ne savent point faire le thé ; par conséquent, la volonté de Dieu, qui les a privés de cette plante, ne saurait être contrariée par le commerce que je permets à mes sujets. Les avantages de cet échange sont considérables pour nous ; ils sont nuls pour les barbares inintelligents. »

L'empereur de la Chine se trompait sans doute sur les facultés intellectuelles des barbares ; cela est arrivé très-souvent aux frères du soleil. Cependant il faut bien avouer que tout le monde, en Europe, ne sait pas faire ce breuvage dont l'usage est si répandu, et quelques renseignements à ce sujet ne sont pas tout à fait superflus.

Il ne s'agit pas, en effet, de mettre dans une théière quelconque une quantité plus ou moins considérable de feuilles de thé, d'y jeter de l'eau plus ou moins chaude, et de servir ce thé, sans avoir observé les prescriptions d'après lesquelles l'arome léger de cette plante *divine* atteint son plus haut degré de développement. Un amateur de thé, faisant partie de l'expédition de Chine, nous adresse les renseignements suivants, récueillis sur les lieux mêmes où l'on cultive l'arbre du thé :

Les théières doivent être en métal ; quand elles n'ont pas encore servi, on y met une infusion de thé, qu'on y laisse refroidir avant de la jeter. On conserve les feuilles de thé dans des boîtes en bois doublées d'étain, afin qu'elles soient toujours préservées du contact de l'air et de la lumière. L'habitude de conserver le thé dans des sacs de papier, placés dans des armoires contenant d'autres objets odorants, est donc essentiellement pernicieuse.

On met dans la théière un peu d'eau bouillante, que l'on jette quand la théière est échauffée ; on y met ensuite le thé dans les proportions suivantes : deux petites cuillères de thé (ou 4 grammes) suffisent pour trois tasses ; on jette sur ce thé une tasse d'eau aussi bouillante que possible ; on le laisse infuser pendant huit minutes, puis on ajoute les deux autres tasses d'eau bouillante ; deux minutes après, le thé est prêt.

La proportion est moindre pour un plus grand nombre de tasses : pour douze tasses, on met 12 grammes de thé, tandis que l'on emploie 20 grammes seulement pour vingt-quatre tasses. Quand on veut remettre de l'eau dans la théière, il ne faut pas attendre qu'elle soit vide, sous peine d'avoir la seconde infusion incolore et sans parfum. Il faut toujours remplir la théière lorsqu'elle est encore à moitié pleine ; si l'on mettait l'eau bouillante quand la théière est tout à fait vide, il faudrait attendre fort longtemps pour que l'infusion fût colorée ; les feuilles de thé seraient en bouillie et ne donneraient plus qu'un breuvage âcre et désagréable.



TRENTE HOMMES DE MEYRINGEN, POURVUS DE PIOCHES, ETC.



UN HIVER DANS LES ALPES.

Suite et fin.

IV

A ce travail des éléments succéda une nuit glaciale ; le ciel bleu et limpide faisait resplendir les myriades d'étoiles qui composent la voie lactée, semblable à une écharpe tissée avec des fils d'argent ; un silence solennel s'était établi, et l'on n'aurait pu se décider à rompre ce silence, plus imposant encore dans cette immensité que celui des temples consacrés par l'homme à Dieu.

Le sentiment qui nous porte à nous rapprocher de Dieu et à demander aux voûtes des cathédrales gothiques la tranquillité qui manque à nos cœurs, entraîna Erni vers les hauteurs du Grimsel dès que le temps lui permit de sortir. En se rapprochant des œuvres de Dieu, si imposantes, si effrayantes qu'elles fussent, il n'éprouvait ni angoisse ni terreur ; car ces œuvres, en lui montrant la toute-puissance, lui rappelaient qu'elle était inséparable de la miséricorde. — Il pourvut à la subsistance de ses chèvres pour la journée entière, mit dans son sac sa nourriture, celle de *Trouveur* et de *Voyant*, et partit accompagné de ses deux fidèles compagnons. Il atteignit bientôt une hutte de chevrier située sur les glaciers, non loin de la place où l'immortel Agassiz devait un peu plus tard établir sa demeure construite en planches, et écrire ses *Études sur les glaciers*, qui ont transformé la science de la géologie. On sait maintenant, grâce à lui, qu'un froid subit a couvert la terre d'une sorte de déluge de glaces dont les glaciers sont le dernier vestige ; une température plus douce fit fondre ces masses, qui entraînèrent les blocs erratiques dont la composition prouve qu'ils n'appartiennent pas aux lieux dans lesquels ils sont parsemés aujourd'hui. La vallée du Rhône, entre autres, contient un grand nombre de ces blocs voyageurs dont le déplacement a été causé par l'un des cataclysmes les plus effrayants dont notre terre ait été le théâtre.

Erni s'arrêta quelque temps dans ces solitudes, oppressé, non par la fatigue, non par l'élévation de la température, mais par la majesté de cette immensité glacée. Aucun oiseau, aucun insecte n'y pouvait vivre ; le vent n'y agitait aucune feuille, ne courbait aucun brin d'herbe. L'œil ne rencontrait qu'une blancheur éclatante, uniforme ; partout s'étendait un Sahara de neige. Au-dessus de ces hauteurs désertées par la vie, par la végétation, s'élevaient encore le mont Blanc, que le soleil revêtait de pourpre, le Finsterhorn, et tous ces sommets que la nature défend avec jalousie, et que les hommes ont réussi à explorer malgré les obstacles et les dangers. Tout ce qui entourait Erni semblait être le temple de la mort. Mais il se dit que la mort était un mensonge : la création ne la connaît pas, et dément, par son travail incessant, cette illusion due à la faiblesse des hommes. Même dans ces hauteurs, frappées en apparence d'immobilité, le travail des éléments ne cesse pas : les glaciers avancent ou reculent selon la volonté de celui qui commande à toutes choses ; leur mouvement, pour être moins sensible, n'est pas moins réel que celui de leur frère l'Océan, qui semble traduire, dans ses élans, son inquiétude et sa soumission, les aspirations, les plaintes, l'obéissance que la création tout entière met aux pieds du Créateur. — Pénétré de respect par ce spectacle auguste, Erni se prosterna. Il n'articula aucune prière, car les mots ne pouvaient traduire son émotion ; mais celui pour lequel le mont Blanc est un atome accueillit avec bonté l'élan qui portait vers lui ce cœur rempli de dévouement et d'amour.

V

Après s'être reposé quelque temps dans la hutte du chevrier, le jeune ermite songea à regagner sa demeure. Il y revint sans avoir fait aucune rencontre, et les jours continuèrent à se succéder avec des alternatives de tempêtes de neige et de beau temps. Erni continua ses travaux de sculpture, ses lectures, ses courses habituelles dans les montagnes. Ses jours de solitude, ainsi employés, s'écoulaient, sinon joyeusement, du moins paisiblement. Les fêtes de Noël, le jour de l'an, arrivèrent. Sa pensée se reportait sans cesse vers les amis de la vallée, vers le maître, et surtout vers Elsi, qu'il ne pouvait bannir de son cœur, malgré les conseils de sa raison, qui lui reprochait d'avoir placé ses ses affections trop haut. Le carnaval se passa ainsi ; les fêtes de Pâques étaient proches. Erni s'apprêtait à célébrer ce grand jour, qui marque le retour du printemps, et qui, pour lui, annonçait la délivrance. Le froid était déjà moins intense, et, le jour du vendredi saint, il sortit pour assister au coucher du soleil. Le ciel et les montagnes semblaient être de feu ; l'air était pesant, et toute la nature était en proie à un malaise inexplicable. Erni appela ses chiens, qui se montraient un peu languissants, et rentra tout pensif. Il ferma soigneusement toutes les issues de sa demeure, il consacra quelques moments à prier avec plus de ferveur encore que de coutume, et se coucha.

Son sommeil fut inquiet et troublé par des rêves effrayants. Vers onze heures environ il fut réveillé par un bruit singulier : les volets des fenêtres semblaient fouettés par une pluie de sable ; l'édifice gémissait ébranlé par des coups de vent furieux ; la tempête s'apaisait de temps en temps, mais c'était seulement pour recueillir ses forces et reprendre son cours avec une fureur plus grande. La nuit paraissait interminable au pauvre Erni, car le danger diminue quand on peut le voir en face, et il lui semblait

que la lumière ferait cesser ses angoisses. Tout à coup il entendit un bruit que nulle parole ne peut dépeindre; on aurait pu croire que des milliers de cloches sonnaient à la fois le glas des agonisants, que des batteries de canon partaient en même temps... et ce bruit était toujours plus effrayant, car il se rapprochait toujours davantage. Un mugissement effroyable se fit entendre au-dessus de la maison de refuge... puis la tempête s'arrêta un moment comme épuisée... Elle recommença; mais Erni n'entendit plus rien, car la tombe est sourde comme elle est muette, et il était enterré. La maison de refuge était son cercueil; les masses de neige devenaient sa fosse; en s'élevant autour de lui, le pic du sud lui servait de colonne funéraire.

VII

Dans la vallée du Hasli on célébrait l'arrivée d'un hôte charmant, qui était venu les mains remplies de présents : le printemps était de retour, et sa douce influence repoussait l'hiver, qui reculait en grondant vers les hauteurs des Alpes, traqué de sommet en sommet par les vents du sud et la chaleur du soleil; les sources délivrées alimentaient les torrents, et la nature engourdie s'arrachait à son long sommeil. Dans un charmant chalet de Meyringen, vivait une jeune fille que nous connaissons déjà; sa place de prédilection était la fenêtre de sa chambrette; elle s'y établissait chaque jour avec son rouet, et ses beaux yeux bleus se fixaient souvent avec une expression douce et tendre sur le sommet du Grimsel, qu'elle apercevait de son poste d'observation. Au-dessous de sa chambre s'étendait une grande pièce qui servait de lieu de réunion à toute la famille, et dans laquelle on offrait aux voyageurs une hospitalité cordiale.

Elle vit un jour trois hommes, munis de bâtons ferrés, se diriger vers la maison; ils arrivaient peut-être des hauteurs du Grimsel? Prompte comme l'éclair, Elsi descendit dans la grande pièce du rez-de-chaussée et elle s'installa derrière le poêle, afin de ne point gêner la conversation qui allait peut-être avoir pour objet la maison de refuge et celui qui l'habitait.

Ces hommes entrèrent en effet dans le chalet. L'un d'entre eux était un chasseur de chamois; les autres, des négociants. Ils avaient passé près du Grimsel; mais leurs discours, au lieu de faire naître sur le visage d'Elsi la rougeur d'une émotion douce, y amenèrent la pâleur de l'épouvante, et elle s'évanouit en apprenant la catastrophe qui avait englouti le pauvre Erni.

VIII

La nuit suivante était belle, et la pleine lune éclairait la marche d'une petite troupe composée de trente hommes de Meyringen, pourvus de perches, de haches, de pelles, de crampons, de cordiaux de toutes sortes. Ces hommes s'entretenaient tristement de l'affreuse catastrophe qui venait de les priver du compagnon que tous aimaient; on se rappelait les événements analogues à celui-ci; on parlait du *Blumlisalp*, qui était le plus riche pâturage de la Suisse, et qui, envahi par les glaciers, comme Pompéi par le feu et la lave, avait disparu à jamais; on se souvint aussi de la chapelle de Sainte-Pétronille (*), recouverte un jour par une irruption de glaces, et dont on retrouva les débris cinquante ans plus tard dans les grottes du glacier. En serait-il de même de la maison de refuge qui avait abrité et sauvé tant de créatures humaines? Et cet Erni, si bon, si dévoué, était-il mort victime du devoir qu'il s'était imposé?

Nul dans cette troupe n'éprouvait un chagrin aussi profond que le père d'Elsi. Il chérissait son serviteur comme un fils, et de grosses larmes couvraient son visage sans que sa douleur abattît son courage; son activité n'en était point ralentie, et il encourageait sans cesse ses compagnons par son exemple et ses paroles. Il ne voulut prendre aucun repos, et l'on arriva enfin sur le lieu du sinistre. Hélas! tout avait disparu!... La maison, le petit lac, ou plutôt la plaque de glace qui le recouvrait; les écuries, les bâtiments qui dépendaient de l'établissement, n'avaient laissé aucune trace. Les hommes se regardaient avec découragement, puis ils adressèrent au ciel une courte prière, car ils savaient que Dieu retrouve ses créatures, quel que soit le lieu où elles sont enfouies, soit qu'elles reposent dans le sein de la mer, dans les glaces, dans les sables du désert ou bien sur les champs de bataille. Dieu seul désormais connaissait la place où gisait Erni, et il avait déjà séparé son âme immortelle de son enveloppe terrestre.

Au-dessus de la place occupée naguère par la maison de refuge, on voyait une énorme masse brune qui semblait se mouvoir; on s'en approcha, et l'on vit un ours de la plus grande espèce, déjà réveillé de son engourdissement de l'hiver. La troupe n'avait point d'armes, mais on s'apprêtait à faire usage des bâtons ferrés, et l'on assujettissait les raquettes aux chaussures, afin d'entourer et de poursuivre le monstrueux animal, qui n'accordait pas la moindre attention aux préparatifs que l'on faisait contre lui; les ours sont peu craintifs en cette saison, et celui-ci était extraordinairement occupé, et travaillait à creuser la neige, dans laquelle il avait probablement caché son déjeuner.

Une détonation éveilla tout à coup les échos formidables de la montagne; chacun se regarda avec effroi, croyant au passage d'une avalanche. Mais non, tout était calme, tout, excepté l'ours qui était retombé en arrière se débattant dans les convulsions de l'agonie, et rougissant la neige de son sang; en s'écartant il laissait à découvert un trou profond au-dessus duquel voltigeait une vapeur bleuâtre.

Un hourra général s'éleva, tous s'élancèrent vers cette place; chacun s'y pencha avidement, et, quelques secondes plus tard, à l'endroit même où l'ours travaillait avec tant d'activité, on vit apparaître la tête d'Erni, aidé, entouré, saisi par ses amis, qui se jetaient sur lui en pleurant de joie.

IX

Après le passage de l'avalanche, Erni était resté quelque temps en proie à l'épouvante; puis, secouant sa stupeur, il avait allumé sa lampe, et s'était élancé vers l'étable. Les animaux étaient sains et saufs; le bâtiment était si solidement construit qu'il avait supporté le choc de l'avalanche et le poids des glaces et des neiges qui venaient de le couvrir de leurs masses énormes. Tout espoir n'était donc pas perdu, s'il pouvait vivre dans son habitation souterraine jusqu'au moment où l'on viendrait à son secours. Il s'appliqua d'abord à allumer un grand feu sur l'âtre de la cuisine. La cheminée était comblée par la neige, l'air chaud la faisait fondre, des rigoles d'eau coulaient de toutes parts, et luttaient avec le feu qu'Erni s'appliquait à entretenir, malgré la fumée qui le suffoquait. Enfin un bloc énorme de neige se détacha du sommet de la cheminée, et, en tombant à l'intérieur, découvrit une petite échappée de ciel bleu; l'air fut renouvelé dans l'habitation, le foyer nettoyé par Erni, et bientôt le feu brûla sans difficulté. Quand il se fut bien réchauffé, il couvrit l'âtre, et monta facilement dans l'énorme cheminée qui était désormais son unique moyen de communication avec l'extérieur. Il inspecta l'état de la température, et se décida à quitter le lendemain son habitation, afin d'aller chercher des secours pour délivrer ses quadrupèdes. Il rentra chez lui par la cheminée, s'occupa comme de coutume, dormit paisiblement, et, quand la nuit fut passée, il songea à effectuer son projet. Au moment où il avançait la tête dans l'ouverture de la cheminée, il aperçut une ombre, et vit une autre tête qui s'avançait aussi du dehors, et se penchait vers lui avec curiosité; cette inspection terminée, la tête se retira. Mais Erni avait reconnu un ours de la plus grande espèce, dont les projets ne pouvaient être douteux. Affamé par une saison rigoureuse, qui avait rendu les moyens de subsistance fort rares, flairant une proie succulente, l'ours se mit en effet à creuser la neige, afin d'agrandir l'ouverture et de se frayer un passage; de temps en temps il avançait la tête, afin de mesurer les progrès de son travail. Erni avait armé son fusil; il saisit le moment où l'ours le contemplait avec convoitise, et lui envoya une balle qui le fit tomber en arrière, et découvrit ainsi sa retraite à ses amis.

Nous savons le reste.

La troupe, conduite par le maître, se mit gaiement à l'ouvrage, et pratiqua un tunnel aboutissant à la porte de l'étable; on put ainsi emmener tous les quadrupèdes, et le retour de la petite troupe fut une fête publique pour le village de Meyringen.

Chacun voulait voir et embrasser le jeune homme si miraculeusement sauvé; mais quelle que fût la joie générale, elle n'était rien auprès de celle qu'éprouvait le cœur de la jeune fille du maître d'Erni.

Le vent du sud aidant, la maison de refuge fut entièrement déblayée.

Deux ans plus tard, Meyringen était encore en joie, et toujours au sujet d'Erni. Mais cette fois il n'était pas seul l'objet de la fête : Elsi partageait les félicitations qu'on adressait au jeune homme, car on venait de célébrer leur mariage.

FIN.

E. de Paroy.

(*) Sainte Pétronille est, dans la Suisse catholique, la patronne des voyageurs.



L'estime de soi-même est une des premières conditions du bonheur. Duclos.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit. La Rochefoucauld.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé. Id.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Occasion.*



Je suis, sur quatre pieds, le nom d'un prince arabe;
Prenez-les à l'envers et vous n'aurez que..... crabe,
A moins que de ces vers le *suffisant* auteur
Ne se montre peu *riche* à l'égard du lecteur;
Retournez-les encore et vous aurez la cible
Dont nos chasseurs à pied ont bientôt fait un crible.

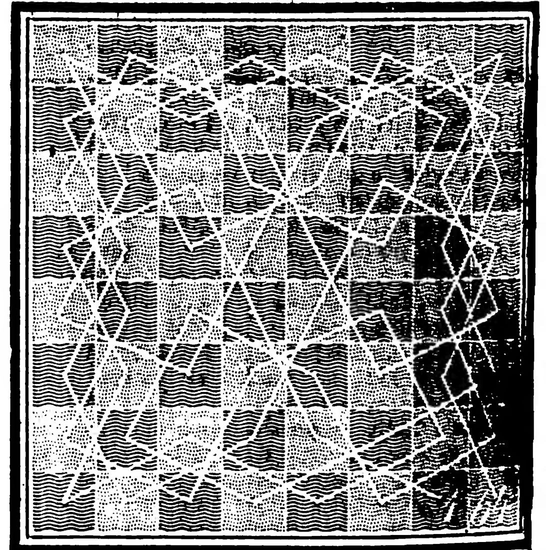
E. Simonot.



ADIEU!

Adieu! ce mot lugubre et tendre,
Ce dernier soupir de mon cœur,
En l'écoutant, je crois entendre
Blasphémer un démon moqueur.
En vain sa cruelle ironie
Ramène ma pensée à Dieu;
De mon bonheur c'est l'agonie,
Et je pleure en disant : Adieu!

J. B.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses soixante-quatre cases, les syllabes contenues dans les vers précédent.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob.

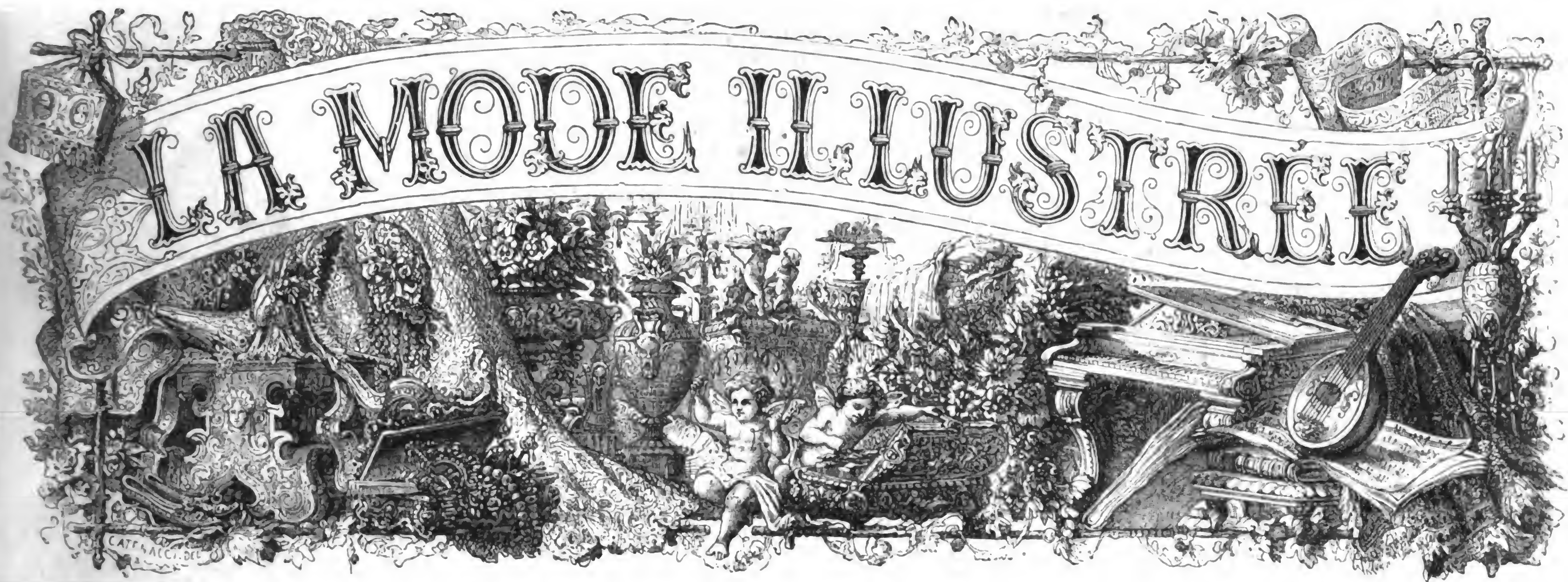
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse.

N° 17. DEUXIÈME ANNÉE. 20 avril 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —


CHAPEAU N° 1.


CHAPEAU N° 2.

Sommaire. — Chapeaux d'été. — Mantelets. — Chronique du mois. — Description de toilettes. — NOUVELLE : Biographie d'une héritière.

Chapeaux d'été.

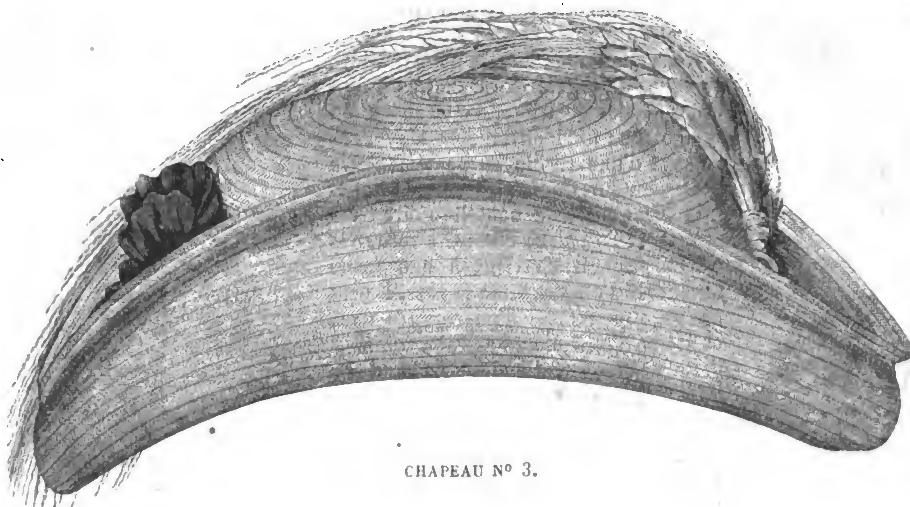
Dans le monde, comme dans la nature, tout procède par transitions, et, quoi qu'on en dise, les extrêmes ne se touchent pas : une montagne ne se dresse pas à pic au milieu d'un terrain plat; des pentes conduisent au sommet par gradations, et leur déclivité permet de regagner insensiblement les vallées. Il en est de même pour les créations éphémères de la mode : leurs proportions augmentent ou diminuent, en observant cette règle si sage de la gradation, qui familiarise avec tous les aspects, et qui renouvelle toutes choses, sans rompre trop brusquement avec les habitudes contractées.

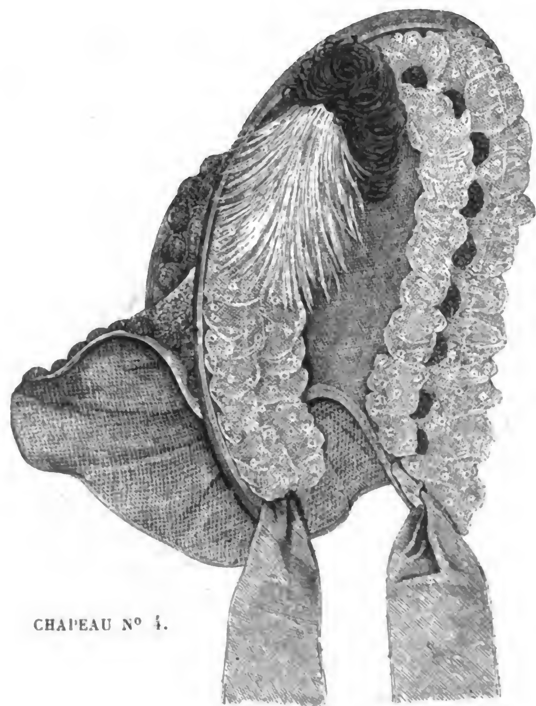
Si l'on désire un exemple à l'appui de cette vérité, nous citerons les corsages, dont les basques ont d'abord été si courtes, si modestes, qu'elles se sont fait accepter sans opposition; puis elles sont devenues toujours plus longues, elles ont envahi toutes les toilettes, et, comme il était impossible de les porter avec des corsages décolletés, ceux-ci ont été mis à l'index, et l'on voyait les femmes, affublées de casaquin, danser en corsage montant, à *basques*, dès qu'elles n'étaient point priées pour un grand bal. Ceci se passait il y a neuf ans environ. Mais les basques ont suivi les errements communs : elles ont abusé de leur puissance, elles n'ont pas su se borner, et, augmentant sans cesse leur longueur, elles ont atteint, sous forme de casaque ajustée, les bords de la jupe qu'elles devaient accompagner, et non pas remplacer. Qu'est-il arrivé ? leur apogée a été le point de départ de leur déclin. Les corsages sans basques ont fait leur apparition; modestes à leur début, ils n'affichèrent point la prétention de remplacer leurs devanciers, et cependant ceux-ci ont perdu peu à peu toutes les positions qu'ils avaient conquises, et ont été relégués parmi les modes surannées.

Nous prédisons la même destinée aux chapeaux. Eux aussi savent observer les lois d'une progression habile : les changements sont imperceptibles, et il semble, à première vue, qu'il n'y ait rien de changé dans les formes qui succèdent aux formes d'une saison précédente; mais comme ce changement est frappant quand on compare les chapeaux de cet été à ceux qui datent de deux ans !

Le chapeau grandit, grandit toujours; rien n'arrêtera plus son développement, et nous reverrons ces envergures effroyables qui enfermaient les visages dans un cercle gigantesque vers l'année 1831 et 1832. Puis, quand le chapeau sera devenu démesuré, il procédera par gradations opposées, et reviendra, dans quinze ou vingt ans, aux *bibis* de 1815. Hélas! il est donc écrit que les hommes, les femmes et les chapeaux ne sauront jamais s'accommoder de la stabilité, et qu'ils doivent aller sans cesse, à l'instar des balanciers de pendule, d'un point au point opposé?

Donc, les chapeaux diffèrent peu, quant à la forme, de ceux de l'hiver dernier : cette différence est en *plus*, non pas en *moins*. En effet, la passe est encore un peu plus proéminente au-dessus du front. Les bords dépas-


CHAPEAU N° 3.

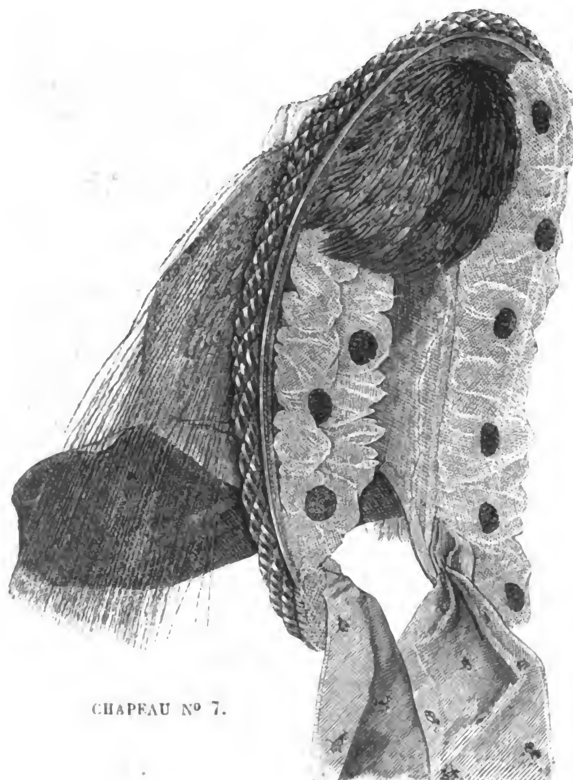

CHAPEAU N° 4.

sent un peu plus le contour du visage : bref, ils sont plus grands. Mais la mode a entendu les doléances des femmes économes, et leur permet d'*augmenter* un chapeau de l'année précédente en le bordant avec un biais de taffetas ou de velours.

Les chapeaux ronds sont décidément acquis à la toilette pour la campagne, les voyages, les bains de mer et les villes d'*eaux*. Et comme les distances sont supprimées, grâce aux chemins de fer ; comme on se trouve toujours dans le voisinage d'une ville, soit que l'on habite la campagne, soit que l'on se soit installé près de quelque source bienfaisante, le chapeau rond a acquis droit de cité, et on le voit souvent, même dans les grandes villes. Ajoutons qu'il est toujours préférable de ne point en faire une coiffure habituelle dans l'intérieur des villes, et qu'on ne peut le tolérer qu'à l'état de chapeau *voyageur*. Parmi les formes rondes, nous signalerons, comme chapeau de voyage pour les jeunes filles et les jeunes femmes, le chapeau *hongrois-calabrais-Tudor;* pour promenades matinales, le chapeau *régate* et *Richemond*. Ce dernier conviendra parfaitement pour les derniers jours d'automne.

Ces chapeaux ronds sont en paille noire ou brune, en paille belge, ou bien encore en paille d'Italie. Toutes ces pailles conviennent pour les chapeaux de petits garçons et de petites filles. Depuis l'âge de huit ans environ, les petits garçons portent des casquettes de paille.

N° 1. Chapeau en paille, orné d'une tresse en crin ; cette tresse est bordée d'une guirlande formée de fleurons de jacinthes lilas, sans feuilles. Ruban blanc et lilas ; à l'intérieur guirlande de fleurons de jacinthes pareille à celle de la passe. — Tour de tête en blonde blanche ; brides en ruban blanc et lilas.


CHAPEAU N° 7.

N° 2. Chapeau en paille blanche, avec entre-deux de guipure noire et cordelière très-légère en paille, disposée sur l'entre-deux ; ruban blanc à fleurettes noires ; pensées en velours noir. Intérieur analogue.

N° 3. Chapeau calédonien en paille ; bouquet et cordelière en paille ; rosette en taffetas noir.

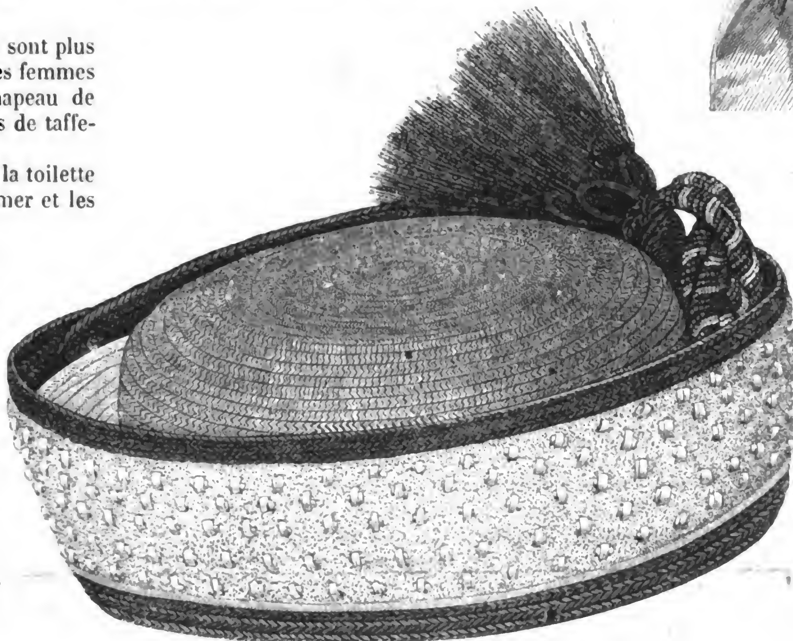
N°s 4 et 5. Chapeau vu à l'intérieur et de côté : il est en crin, avec une fanchon en *peluche* de paille, bordée de boutons en paille ; intérieur composé de *choux* en dentelle noire, placés dans la garniture en blonde blanche ; brides blanches.

N° 6. Chapeau hongrois. Fond et bord en paille noire ; le bord est garni en *peluche* de paille blanche. Cordelière en paille blanche et noire ; plumet noir. Ce chapeau ne peut être porté par une jeune fille au-dessus de douze ans.

N°s 7 et 8. Chapeau vu par derrière et à l'intérieur. Ce chapeau est en paille belge ; le bord est garni d'une cordelière en paille ; la passe est ornée d'une plume en crin. Ruban blanc parsemé d'abeilles ; intérieur composé de tulle blanc et de boutons en paille noire.

N°s 9 et 10. Chapeau (vu à l'intérieur et de côté) en paille belge, avec cordelière et glands en paille, orné à l'intérieur avec des pensées en velours.

N° 11. Chapeau Tudor. Même observation que pour le chapeau hongrois. Celui-ci est en crin noir et paille noire ; plumes noires et plumes blanches.


CHAPEAU N° 6.

N°s 12 et 13. Chapeau vu par devant et de côté. Chapeau en paille blanche très-fine, garni de rubans verts en taffetas, de velours noir et de roses blanches. Intérieur composé de tulle blanc et de tulle noir, de velours noir et de roses blanches.

N° 14. Chapeau écossais. Fond en paille blanche, bords en paille anglaise noire ; plumes noires et blanches.

N° 15. Chapeau Richemond. Fond en paille blanche, bords en paille noire, cordelière et glands en paille blanche et paille noire. Brides en velours bleu, bordées de dentelles noires ; au bord du chapeau à l'intérieur, ruche en taffetas bleu, découpé.

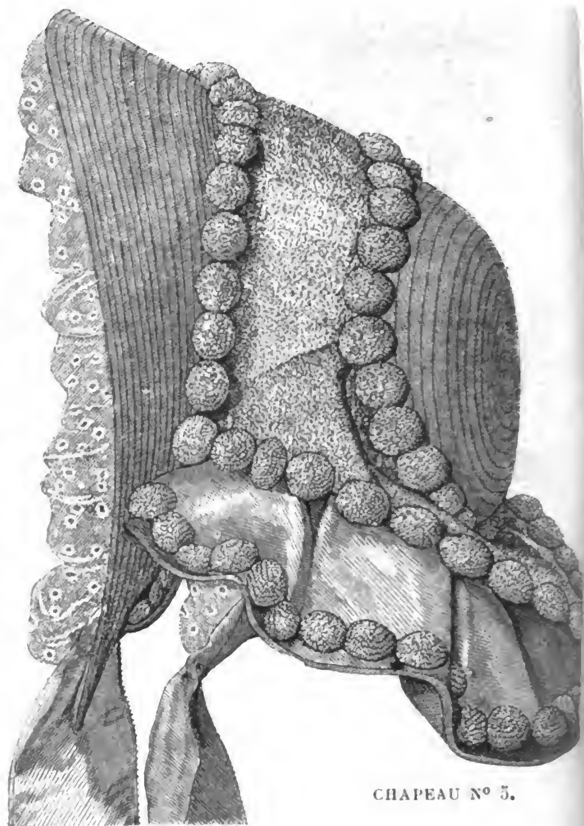
N° 16. Casquette en paille brune, bordée de velours noir, pour petit garçon.

N° 17. Chapeau italien pour petit garçon. Ce chapeau est en paille blanche, avec ornements de paille.

N° 18. Chapeau *régate* en paille anglaise noire, garni de ruches en taffetas noir et de plumes noires.

Nous ajouterons à cette nomenclature quelques descriptions qui pourront être utiles à nos lectrices. — Chapeau en crin blanc ; fond en taffetas blanc, recouvert d'une résille en passementerie noire ; autour du fond, ruche en taffetas blanc bordée de dentelle noire très-étroite. Si l'on place une belle rose sous ce chapeau, il convient à une jeune femme. Si l'on supprime la rose, il peut coiffer une femme d'un *certain* âge, et même d'un âge très-certain.

Chapeau en paille de riz. Fond en taffetas gris clair, quadrillé d'un entredeux très-étroit en dentelle noire ; nœud en ruban gris ; brides pareilles. Ce chapeau a de quarante-cinq à soixante-cinq ans.


CHAPEAU N° 5.

Chapeau en tresses de crin blanc et de crin lilas, disposées alternativement ; grappe de lilas blanc et lilas ; brides lilas. Age : de trente à quarante-cinq ans.

Chapeau en paille blanche, orné de branches de lierre et de rubans blancs ; même âge que le chapeau ci-dessus mentionné.

Chapeau en crin blanc, orné d'une touffe de muguets, entourant une rose *rose*. Age : de vingt à trente ans.

Chapeau en paille blanche, orné de rubans blancs et d'une touffe de boutons de roses blanches ; dessous une demi-guirlande de boutons de roses blanches. Age : de seize à vingt-cinq ans.

Les chapeaux en paille-*paillasson* sont toujours à la mode pour chapeaux du matin ; on les garnit de rubans de couleur. Les chapeaux en crin, paille de riz, paille blanche, sont garnis, cette année, de préférence, avec des rubans blancs pour les jeunes personnes, et rubans gris clair, maïs, pour femmes plus âgées. Le chapeau en paille brune doit être garni de rubans bruns : toute autre nuance est inadmissible ; car ce chapeau doit accuser le désir de passer inaperçue, et accompagner une toilette fort simple.


CHAPEAU N° 8.



Adam — Williams

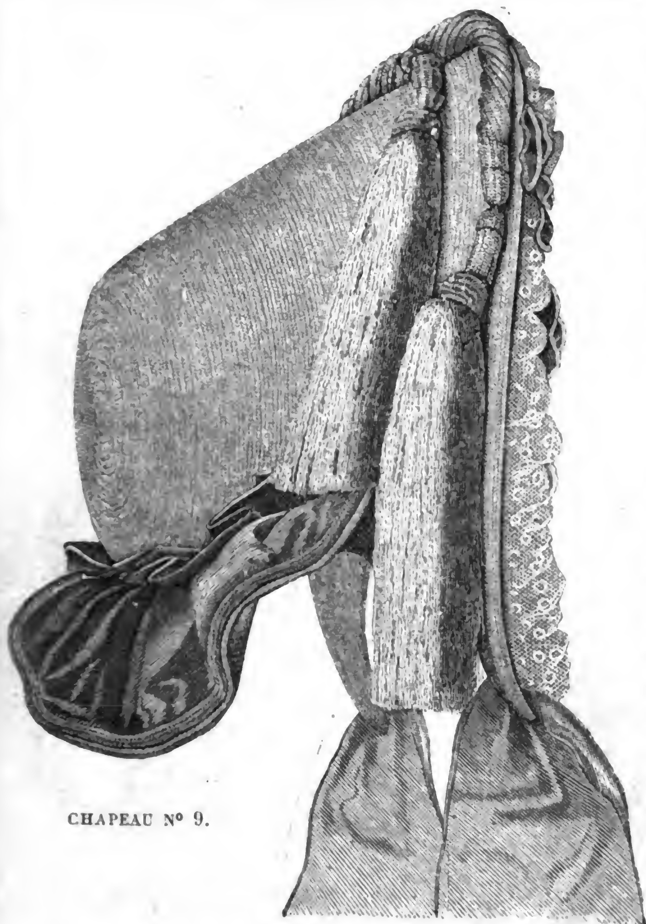
Imp. F. Dulot — Mesnil (Eure)

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob à Paris.

Toilettes de la Mon GAGELIN 83, Rue de Richelieu

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE Rue d'Hauteville, 3...


CHAPEAU N° 9.


CHAPEAU N° 10.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe verte en pou-de-soie, parsemée de gros pois nuancés de couleur verte, disposés par quatre en forme de croix. Grand mantelet montant en taffetas noir, bordé d'une guipure noire très-légèrement froncée, ayant 50 centimètres de hauteur. Une ruche à la vieille, terminée par un ornement et un gland en passementerie, marque le tour des épaules perpendiculairement, et sépare les devants de la partie de derrière. Un col-pèlerine garnit e haut du mantelet; il est orné d'entre-deux de guipure noire disposés en zigzag. Chapeau en crêpe blanc orné de brides roses et de roses *roses*.

Robe en pou-de-soie lilas, forme Gabrielle, corsage montant, à revers figurés. A 50 centimètres de distance du bord de la jupe, une ruche en pou-de-soie, pareille à la robe, est disposée en festons; sous cette ruche, une grecque en taffetas noir. Dans l'un des *creux* de la grecque se trouvent des barrettes en velours noir; dans le creux suivant, des boutons en velours sont placés autour de la grecque : la garniture se compose de ces deux combinaisons, alternant. Un très-haut *jockey*, composé de bandes de taffetas noir, de barrettes et de boutons de velours noir, couvre la manche presque jusqu'à la hauteur du coude. Les manches, assez larges du haut, diminuent d'ampleur vers le poignet, et deviennent *justes* autour de la main. Les poches sont indiquées par des bandes de taffetas noir entourées de boutons en velours noir. Les revers *figurés* se composent également de bandes en taffetas noir, bordées de ruches en pou-de-soie pareilles à la robe. Les gros boutons qui ferment la robe depuis le col jusqu'à la garniture de la jupe sont en velours noir.

MODES.

La physionomie de la *Mode* a mille aspects divers. Quoiqu'un principe général semble toujours présider à chacune de ses créations, il importe de noter les diverses applications qui en sont faites, et qui varient suivant le goût personnel de chacune des personnes employées à l'exécution des objets désignés par ces mots magiques dont on a tant abusé : *haute nouveauté!* Chacune des grandes maisons de Paris, qui déversent leurs produits sur le monde entier, a son style particulier et l'impose à sa clientèle, qui le subit parce qu'elle l'a choisi, parce qu'il est en harmonie avec ses propres tendances, et qu'il répond à ses qualités ou bien à ses imperfections, non-seulement physiques, mais encore morales. Le mot semble bien sérieux pour la chose; nous le maintenons cependant, parce qu'il est vrai, parce que le choix des objets qui composent une toilette est, pour qui sait déduire certaines conséquences de certains principes, une révélation éclatante du caractère de la femme, de ses tendances, de certaines luttes secrètes, inavouées, qui s'élèvent tout à coup dans l'esprit féminin, vers cet âge marqué par M. Octave Feuillet comme le plus fécond en *crises*. Après trente ans, en effet, une femme commence à se préoccuper de sa toilette tout autrement qu'elle ne l'a fait jusqu'à ce moment; elle se livre à mille essais, elle adopte des excentricités qu'elle eût repoussées naguère avec indignation; enfin elle veut à tout prix continuer à *faire de l'effet*, et, n'osant plus se fier à ses propres forces, elle appelle à son secours les ressources du changement et de la nouveauté, qui la conduisent sur une pente aboutissant de l'excentricité au ridicule.


CHAPEAU N° 11.

Toutes ces dispositions sont connues, devinées, exploitées par les commerçants parisiens, qui doivent leur habileté à leur profonde connaissance du cœur humain et surtout du cœur féminin. Le style de chacune des maisons de Paris répond non-seulement au goût de leur clientèle spéciale, mais encore à l'âge des femmes qui adoptent le genre particulier des modes de chacune de ces maisons. Hâtons-nous de rassurer tout le monde : nous ne commettrons pas l'indiscrétion de compléter nos observations, ni surtout celle d'indiquer le nom de ces maisons de nouveautés auxquelles les femmes ont recours quand elles ont atteint l'âge poétisé par M. de Balzac. Nous pouvons ajouter seulement quelques renseignements très-vagues, et dire ici que les produits de ces maisons se font remarquer par une certaine originalité un peu risquée, par l'abus des ornements et des garnitures, par le bariolage de leurs tissus, et qu'en un mot l'adoption de leurs modes conduit par des degrés insensibles aux excès du mauvais goût.

Ce danger n'est point à redouter quand on a la bonne habitude de s'adresser à la maison Delisle. Nous avons fait dessiner quelques-unes des *confections* d'été exécutées dans cette maison; elles figurent dans le présent numéro et seront complétées dans le numéro prochain par d'autres modèles, accompagnés de patrons choisis dans différentes maisons, afin de mettre successivement sous les yeux de nos lectrices des objets reproduisant les différents caractères de la mode. Parmi les mantelets publiés aujourd'hui nous signalerons particulièrement les mantelets *Isabelle*, *Mignonnette*, pour jeune fille; *Fatime*, pour manteau de voyage et de demi-saison; *Doria*.... Mais nous nous apercevons que, tout en voulant faire un choix parmi ces mantelets, nous arrivons insensiblement à les désigner tous. Ce résultat est difficile à éviter dans la maison Delisle: tous les objets que l'on y voit, tous les tissus que l'on y admire, sont également parfaits sous le rapport de la fabrication et de l'heureuse combinaison des dessins et des couleurs. Depuis sa création, cette maison a conquis et conservé le premier rang · elle le doit à ses principes invariables d'élégance *tranquille*, de simplicité grandiose; c'est en quelque sorte sa signature, apposée sur chacun des objets qu'elle livre au public. Cette maison a eu le courage habile d'opposer aux envahissements du mauvais goût une barrière infranchissable; elle a rendu au commerce parisien le service inappréciable de conserver chez elle les grandes traditions, et de ne point vouloir sacrifier aux faux dieux, c'est-à-dire au clinquant, au bariolage, aux dessins extra-


CHAPEAU N° 12.


CHAPEAU N° 13.



MANTELETS DE LA MAISON DELISLE,

Mantelet Isabelle en taffetas noir. Ce mantelet est à revers et garni d'un large effilé en soie noire et soie verte. Selon la qualité du taffetas, il coûte 65 fr., 90 fr. ou 190 fr.

Mignonnette, mantelet-écharpe pour jeune fille. On le fait en taffetas noir ou bien en taffetas pareil à la robe. Nous l'avons vu en taffetas gris à très-petits carreaux ; il accompagnait une robe de même taffetas. Le mantelet et le revers sont bordés de deux volants déchiquetés, ayant, l'un 8 centimètres de largeur, l'autre 9 centimètres à la hauteur de la ceinture. Par devant on ajoute un troisième volant ayant 10 centimètres de largeur : celui-ci borde le mantelet par derrière et se termine de chaque côté en diminuant vers la taille. Le prix varie de 70 à 90 fr.

Fornarina, manteau en taffetas noir, garni de volants étroits en taffetas et de guipure noire. Les manches, très-amples, sont ornées d'une large *patte* garnie comme le manteau ; une guipure noire forme une pèlerine. Le prix de ce manteau est de 150 fr., orné de passementerie au lieu de guipure ; de 250 fr., s'il est garni de guipures plus ou moins larges.

ND DES CAPUCINES, 6, A PARIS.

ous klephte] en drap de fantaisie : manteau de Son prix est de 35 à 80 fr., si l'on désire un drap onnellement beau.

tot Almaviva en taffetas noir : les trois coutures ière, le col et les manches sont ornés de guipure ou de passementerie. Ce manteau coûte de 150 à

tpensier, paletot en taffetas noir; toutes les coutures sont ornées d'un passe-poil également noir; petit col; manches demi-larges.

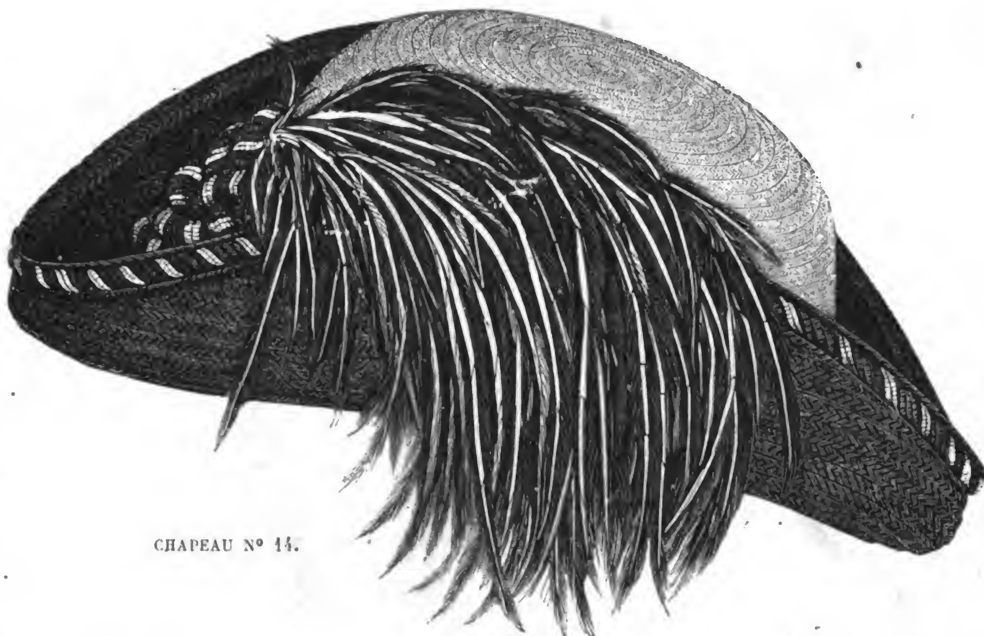
Alhambra, pelisse en taffetas noir ornée de passementerie et de guipure noire. Elle coûte 150 ou 240 fr., selon la garniture.

Châle brodé en cachemire noir, orné de guipure noire. Selon la hauteur de la guipure, le prix de ce châle varie de 150 à 800 fr.

Fatime, burnous d'été en drap de fantaisie. Le prix est de 45 fr., et de 80 fr. pour un drap à fleurettes.

Doria. Ce mantelet se compose d'un *fichu*, qui ne dépasse guère les épaules; un volant très-large est attaché à ce fichu; une ruche à la vieille couvre la couture, et garnit en s'élargissant les devants du mantelet, qui est montant, fermé par devant. Il coûte 120 fr.; avec effilés gaufrés, 150 fr.; plus riche, 200 fr.

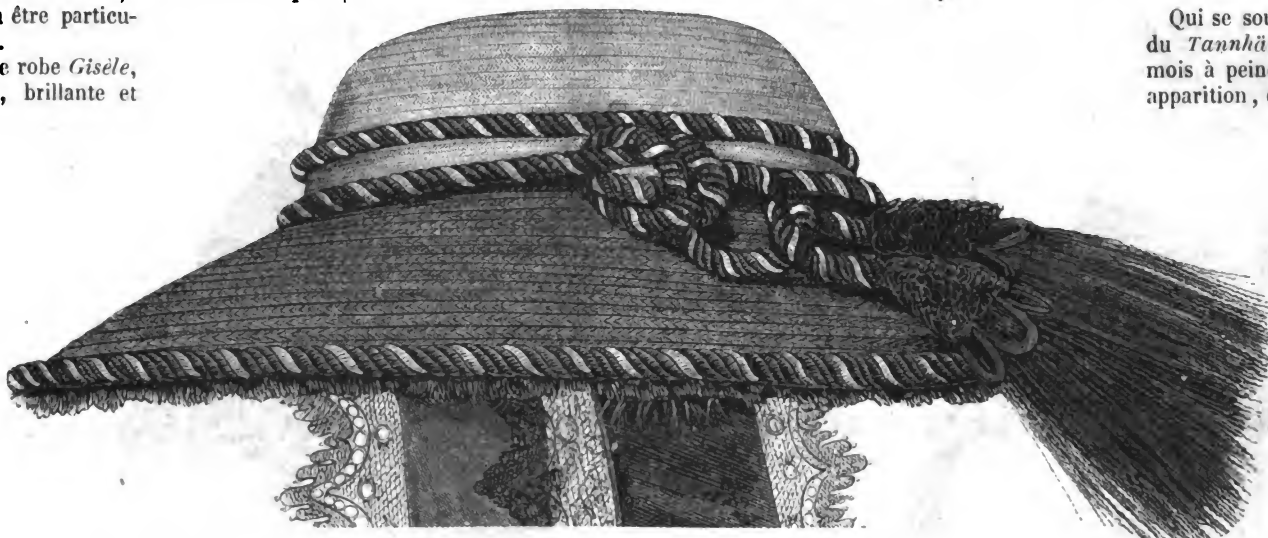
vagants. Sa supériorité incontestable, et du reste incontestée, est fondée sur l'excellence de ses tissus et sur l'heureuse disposition de ses dessins. Quel que soit en effet le prix d'une robe chez Delisle, on est certain de ne point la payer au-dessus de sa valeur. Si l'on y trouve des moires antiques à 32 francs le mètre, ces moires, d'une largeur exceptionnelle (1 mètre), composent des robes qui valent le prix qu'elles ont coûté, car elles sont vraiment royales, d'une richesse et d'une épaisseur de tissu incomparables, et pourraient se léguer de génération en génération, comme les étoffes du siècle dernier. Cependant, comme il faut être en mesure de satisfaire toutes les fortunes, on trouve, à côté des moires que nous venons de mentionner, d'autres moires de prix inférieurs et qui descendent graduellement jusqu'au prix de 8 francs le mètre; nous devons à la vérité d'ajouter que celles-ci nous ont paru fort supérieures, comme tissu, aux étoffes de même prix mises en vente à Paris.



CHAPEAU Nº 14.

Parmi les soieries d'été, nous essayerons de signaler quelques robes. Il est difficile en effet de faire un choix parmi tant de tissus et de dessins charmants: à égalité de mérite, toute préférence devient une injustice. Mais, comme il faut nécessairement se borner, comme il est impossible de placer ici le relevé complet de tous les tissus fabriqués dans la maison Delisle, nous allons indiquer ceux qui nous ont paru être particulièrement remarquables.

Parlons d'abord d'une robe *Gisèle*, de couleur changeante, brillante et douce à la fois, non point accusée et précise comme une couleur prismatique, mais indécise et vaporeuse, semée de bouquets mipartis brochés et chinés. La même étoffe existe sous le nom de *genre camaïeu;* le fond en est gris, les dessins, bruns et noirs, de nuances mêlées. La nuance est la conquête et la preuve de la civilisation; nulle part nous ne l'avons vue aussi heureusement employée que dans les étoffes de la maison Delisle. Qu'est-ce que la couleur, en effet? une chose primordiale donnée à l'humanité dans la lumière, et qu'elle a trouvée



CHAPEAU Nº 15.



CASQUETTE Nº 16.

en décomposant celle-ci. La nuance, au contraire, est la création de l'homme: grâce à elle, il a multiplié, adouci, mélangé les couleurs; il a relevé les tons neutres par l'adjonction des couleurs vives; il a atténué celles-ci en les alliant à des teintes indécises. La nuance est, en toutes choses, indispensable à l'homme civilisé: dans les arts, elle forme la chaîne qui relie des beautés d'ordre divers par une suite de transitions insensibles; dans les rapports sociaux, elle atténue la sévérité, elle contient l'expansion quand ses manifestations deviennent trop exagérées; elle règle l'action et la réaction; en un mot, si l'on supprimait la nuance, on se trouverait en face de la brutalité.

Si l'on supprimait la nuance, ce serait grand dommage aussi pour la maison Delisle: c'est la nuance qui fait le charme de cette étoffe grise, sur laquelle on voit un dessin courant, blanc, renfermant des bouquets de roses *noires* et *roses*. Près de ces étoffes, nous en avons admiré une autre d'un blanc de lait, parsemée de grands et de petits bouquets bleus nuancés.

Veut-on une robe de soie bon marché et de bonne qualité? Le problème est résolu: voici un taffetas à rayures blanches et bleues, encadrées d'une étroite soie noire, à 2 fr. 90 c. le mètre; de plus, la robe est jolie.

Laissons toutes ces belles choses, et abordons les robes qui sont seulement élégantes; la saison d'été les veut ainsi. Mais où s'arrêter? comment se décider à commettre des injustices, en citant certaines étoffes au détriment des autres? Nous allons toujours en mentionner le plus grand nombre possible. Si nous méritons des reproches, nous saurons les braver avec insensibilité: c'est le procédé employé avec un succès constant par tous ceux qui ont quelque laide injustice sur la conscience. Voici d'abord des grenadines de laine, qui composeront les plus fraîches toilettes d'été, car elles sont souples, légères comme la mousseline, et ont sur elle l'avantage inappréciable de ne point se chiffonner. Ces grenadines sont à losanges de deux couleurs. Ici nous avouons hautement une prédilection qui a pour objet la grenadine grise à losanges noirs et jaunes; cette étoffe coûte 2 fr. 90 c. le mètre. Deuxième prédilection: étoffe nommée *doubleté*, plus épaisse que la grenadine ci-dessus mentionnée, mais cependant fort-claire: le fond est noir, traversé par des rayures formant quadrilles, en soie violette et en soie blanche, qui brillent discrètement sur ce fond sombre.

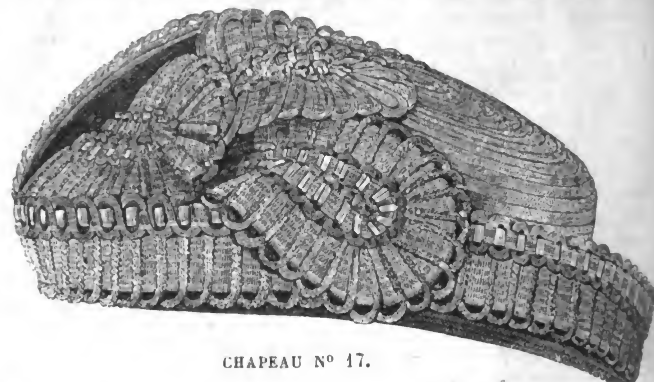
J'en passe, et des plus charmantes. Il y a des grenadines à pois nuancés (cette disposition existe dans toutes les nuances; elle coûte 1 fr. 75 c. le mètre); des mozambiques, tissu plus épais à carreaux et fleurettes de soie; des grenadines à bouquets imprimés sur un fond traversé par des rayures en soie (celles-ci coûtent 75 c. le mètre); des grenadines de soie en toute nuance. Enfin il y a tout ce que l'on peut souhaiter; je me trompe, il n'y a pas une seule étoffe de mauvais goût, pas un seul tissu qui ne présente des dispositions exquises.

EMMELINE RAYMOND.

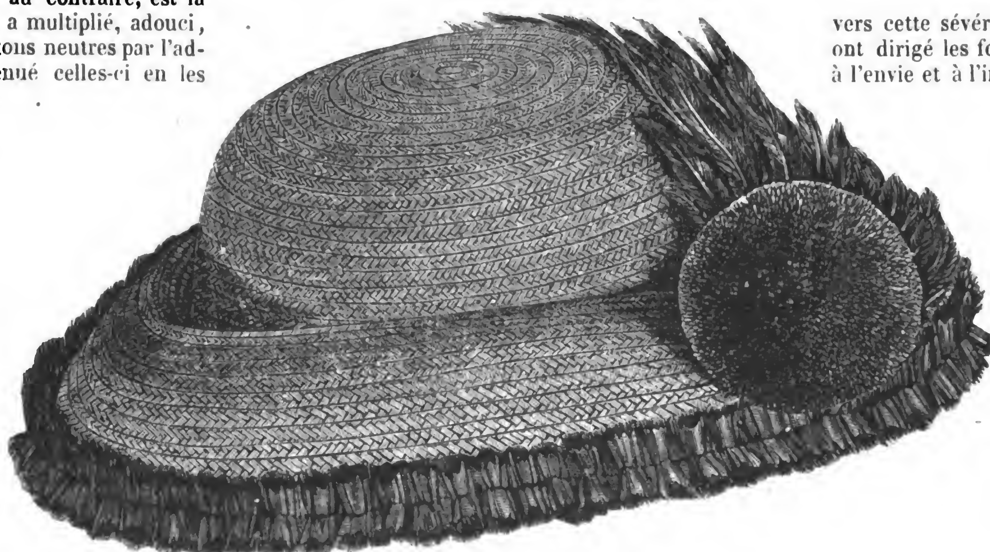
CHRONIQUE DU MOIS.

Qui se souvient encore aujourd'hui du *Tannhäuser* de M. Wagner? Un mois à peine s'est écoulé depuis son apparition, et ce sujet est déjà relégué parmi ceux dont on ne s'occupe plus. La cause est entendue, comme on dit au Palais; le jugement a été rendu. Il ne s'agit donc pas de revenir sur une œuvre dont nous avons à peine eu le temps d'annoncer l'apparition en *post-scriptum*, mais seulement de résumer les appréciations qui en ont été faites.

Les critiques, qui se divisent en plusieurs catégories, et qui, selon leur tempérament, sont sévères, bénins, superficiels, mélancoliques ou gais, ont été unanimes dans le jugement qu'ils ont porté. Ce premier point est accablant pour le compositeur; aussi est-ce vers cette sévérité universelle que les amis de l'auteur ont dirigé les foudres de leur indignation, en attribuant à l'envie et à l'ineptie des feuilletonistes la chute si complète du *Tannhäuser*. Malheureusement le public avait prononcé avant les critiques, et ceux-ci ont seulement justifié, résumé, expliqué les impressions de l'auditoire de la première représentation, qui n'était évidemment pas soumis à l'influence des articles non encore parus. Les défenseurs de cette œuvre singulière se sont aussi plaints amèrement de l'*impolitesse* du public; ils ont oublié qu'il est certains droits qu'à la porte on achète en entrant, et que l'appréciation des œuvres artistiques ne comporte guère les formules hypocrites qui servent à déguiser la sincérité des impressions, et à l'adoucir lorsqu'elle peut être blessante. Ces défenseurs oublient aussi, peut-être volontairement, que les marques de désapprobation ont été une re-



CHAPEAU Nº 17.



CHAPEAU Nº 18.

saille, non une agression, et que, s'ils n'avaient pas es-
é d'imposer aux assistants par des *bravos* intempestifs
des *bis* maladroits les sentiments d'admiration dont ils
ient animés, la chute du *Tannhauser* eût été plus si-
cieuse, et le public plus poli. Quoi qu'il en soit, tout le
nde s'accorde à reconnaître à M. Wagner une science
ontestable; les savants ajoutent qu'il n'y a pas dans
te son œuvre une seule faute d'harmonie (Mozart
a fait quelques-unes). M. Wagner possède tout ce qui
t s'acquérir par le travail consciencieux, par l'expé-
nce, par l'étude persévérante; il lui manque seulement
qui ne s'acquiert pas, ce que la nature accorde à ses
s, la puissance de l'invention, le charme de la mélodie,
lon d'émouvoir et celui de plaire. Les représentations
Tannhauser ont été suspendues après la troisième
périence; on ne sait pas encore si cette œuvre est défi-
ivement retirée. Si elle doit être reprise, cette suspen-
n prouve une tactique fort habile: une réaction est en
t inévitable; elle serait éphémère sans doute, mais en-
'elle se produirait, ne fût-ce que par suite de l'esprit
contradiction qui est inhérent à la nature humaine.
ant la chute du *Tannhauser*, M. Wagner se présentait
l'attitude superbe qui convient à un réformateur.
ce à cette chute, il devient une victime intéressante,
l'on ne veut plus tenir compte des motifs qui ont justi-
la sévérité du public. M. Wagner attaquait à la fois,
son système, son œuvre et ses prétentions, tout ce qui
té jugé digne d'admiration jusqu'ici. Or, lorsqu'une at-
ue quelconque se produit, lorsqu'elle provoque une dé-
se vigoureuse, est-ce l'attaque que l'on condamne?
n, car, pour juger sainement les choses, il faut possé-
r une certaine dose d'équité, et chacun sait que l'équité
une qualité peu commune. On condamne, non pas
x qui ont porté les premiers coups, mais bien ceux
i, après les avoir reçus, ont essayé d'user du droit de
fense; les moins modérés absolvent les agresseurs lors-
e ceux-ci ont rencontré de la résistance; ceux qui ont
prétention de l'impartialité, renvoient les deux parties
à dos, et les placent sur le même niveau. O Justice!
ntiquité savait bien ce qu'elle faisait lorsqu'elle te repré-
tait avec un bandeau sur les yeux!

La dernière quinzaine du carême a été languissante. On
sait encore, mais les danseuses, conciliant les soins
leur salut avec les plaisirs du bal, ne touchaient à au-
n rafraîchissement avant minuit; on se retirait plus
t; enfin il y eut un temps d'arrêt assez sensible dans les
vertissements mondains. On regagne le temps perdu,
les bals ont repris depuis Pâques; seulement ils ont un
ractère différent. Les toilettes affectent un style pastoral:
rgandi, les fleurs des champs en font tous les frais.

Cette saison est aussi celle qui est spécialement consa-
e aux matinées dansantes d'enfants. Un bal d'enfants
ait charmant: mais, hélas! il n'y a plus d'enfants, il n'y
plus que des petites personnes. Ces demoiselles, de six
dix ans, savent fort bien évaluer le prix de leur toilette
estimer la dépense qui a été faite pour leurs compagnes;
s jeunes messieurs invitent de préférence les demoiselles
i *ont voiture;* enfin, dernière déception! tout ce pe-
monde sait danser; un bal d'enfant n'est plus une mê-
e ravissante où les petits pieds, les petites mains se con-
ndent, sans égard pour les règles solennelles des chaînes
glaises et de la Trénis! C'est une exhibition de toilettes
égantes de petites personnes parfaitement façonnées par
maître de danse, accomplissant gravement les évolu-
ns du quadrille des Lanciers; c'est en un mot le monde
miniature. Le dernier bal d'enfants donné par madame
comtesse Fleury a été d'une gaieté ravissante: le prince
périal s'y est montré aussi *enfant* qu'on peut le dési-
r; cependant il choisissait parfaitement ses danseuses,
se montrait fort empressé près des plus jolies.

Le grand Opéra a, peut-être involontairement, peut-
re malicieusement, encadré chacune des trois représen-
tions du *Tannhauser* entre *Guillaume Tell*, les *Hu-
enots* et *Robert le Diable*. Chacun de ces trois
efs-d'œuvre fait toujours *salle comble*. Madame Guey-
rd-Lauters vient d'aborder le rôle de *Valentine* dans
Huguenots; elle a parfaitement réussi à rendre le ca-
ctère de tendresse et de passion contenue que les au-
rs ont donné à ce personnage, représenté, il y a quel-
es années, d'une façon peut-être trop fougueuse par
ademoiselle Cruvelli.

Le Théâtre-Italien prolonge sa saison jusqu'au mois de
ai. La distribution des rôles, dans les *Noces de Figaro*,
été malheureuse, et l'opéra de Mozart a cédé la place à
miramide.

Le Théâtre-Lyrique est infatigable. Aux représentations
Orphée, joué par madame Viardot, a succédé la *Sta-
e*, dont le libretto est de MM. Jules Barbier et Michel
rré, la musique de M. E. Reyer. La première représen-
tion de la *Statue* a été fort brillante. La scène se passe
ns le pays des Mille et une Nuits. Un génie bienfaisant
tervient pour retenir un jeune homme sur la pente des
aisirs grossiers; il l'enlève à l'ivresse abrutissante de l'o-
m et du hachich, en lui promettant la possession des
ésors les plus dignes d'envie. Sélim abandonne ses amis,
n palais de Damas, et se rend au lieu de rendez-vous que
i a désigné le génie, déguisé en derviche; il se trouve dans un désert, et va périr accablé par la chaleur et la soif. Une jeune fille ravissante apparaît, tenant une cruche d'eau qu'elle vient de remplir à une citerne voisine. Sélim, pénétré de reconnaissance, ne tarde pas à éprouver des sentiments plus vifs; il apprend que la jeune fille va se remettre en route avec une caravane pour se rendre à la Mecque, chez son vieil oncle Kaloum-Barouck, seul parent qui lui soit resté. Le derviche paraît; Sélim, un moment ébranlé par son affection naissante pour la jeune fille, préfère décidément la richesse au bonheur, et laisse partir la caravane. Il pénètre dans une grotte, et revient ébloui par les splendeurs qu'il a entrevues. Douze statues ornent cette grotte; mais l'or, les diamants, les pierreries qui les couvrent sont moins admirables, a dit le derviche, que les perfections de la treizième statue. Celle-ci n'est point sur un piédestal; Sélim n'en sera possesseur que lorsqu'il aura épousé à la Mecque la nièce du vieux marchand, et qu'il l'aura livrée au génie. Il accepte toutes ces conditions et se rend à la Mecque.

Le vieux Kaloum-Barouck a trouvé sa nièce fort à son gré; il veut l'épouser, et chasse avec fureur l'envoyé de Sélim qui la demande pour son maître. Sa nièce Margyane n'a point oublié le jeune homme qu'elle a sauvé dans le désert; mais elle se résigne à obéir à celui qui représente son père. Tout s'apprête pour ce triste mariage, lorsque Kaloum-Barouck, effaré, voit apparaître un second Kaloum-Barouck, en tout semblable au premier, qui donne des ordres opposés aux siens, le fait chasser comme un imposteur par ses propres domestiques, et dispose de tout, même de sa nièce, qu'il marie à Sélim. Les scènes des deux Sosie sont fort amusantes. Sélim se marie sans avoir vu Margyane, qui est voilée. Après la cérémonie, il reconnaît la jeune fille qu'il aime; mais l'ambition et la vanité sont plus fortes que son amour, et il persiste à conclure le marché fait avec le génie en lui livrant la jeune fille.

Cependant ses sentiments se modifient, et, arrivé dans le désert (il paraîtrait qu'il ne peut aimer que là), Sélim se décide à renoncer à toutes les richesses pour garder Margyane. Le derviche reparaît, et menace Sélim, qui brave ses menaces; mais Margyane, qui aime son époux, détourne la vengeance et suit le derviche.

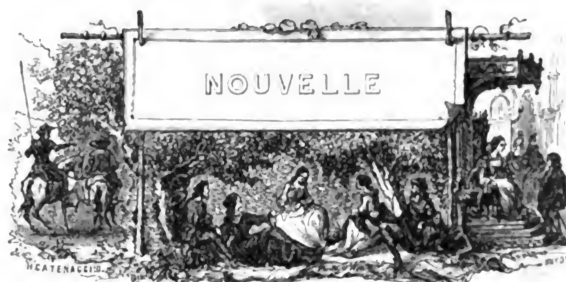
Sélim, désespéré, arrive dans cette grotte féerique dont toutes les richesses lui semblent insuffisantes depuis qu'il a connu les charmes d'une tendresse pure et vraie; il veut anéantir cette treizième statue qui lui coûte si cher. Sur le piédestal, vide jusqu'ici, apparaît Margyane elle-même, et le génie réunit les deux époux.

Il n'y a point d'ouverture, mais seulement une introduction, dont le motif doux et mélodieux est repris par le chœur du premier acte. Les morceaux qui ont été les plus chaleureusement applaudis sont le chœur dont nous venons de parler, le récit de Sélim après sa première visite à la grotte, le chœur comique chez Kaloum-Barouck, le grand air de Sélim, un duo entre les deux amants, un autre duo entre Sélim et le derviche. Le récit de Sélim est un morceau capital, dont l'effet est grandiose. La mise en scène fait le plus grand honneur à l'administration du théâtre; les décors et les costumes sont splendides. Tout Paris ira applaudir l'opéra de M. Reyer et admirer ces paysages de Syrie et ces tableaux féeriques. L'assemblée était brillante; chacun était à son poste; les femmes en grande toilette occupaient les loges, et l'on voyait de tous côtés les critiques et les feuilletonistes munis de leurs portefeuilles, et prenant consciencieusement note des morceaux remarquables qui ont été applaudis avec enthousiasme par le public tout entier.

On s'est beaucoup occupé durant ce mois de la vente de deux collections célèbres: la collection de curiosités du prince Soltykoff, et la galerie de tableaux de madame Lehon. Les meubles anciens, les émaux, les armes, les bijoux, qui composaient la collection du prince Soltykoff, sont célèbres depuis longtemps, et bien connus des amateurs parisiens. Les armes ont été achetées pour le compte de l'Empereur; les meubles n'ont pas été vendus en bloc, et cependant ils auraient tenu dignement leur place à l'hôtel Cluny, qui n'offre rien d'aussi beau que ces bahuts sculptés, ces armoires, ces tables incrustées d'ébène et de nacre.

Le mobilier, les bronzes de madame Lehon, ont été mis en vente en même temps que ses tableaux. Le petit hôtel, acheté par la ville de Paris, est condamné à disparaître; sa propriétaire quitte Paris, à ce que l'on assure. La vente de la galerie de tableaux a produit plus de 200,000 francs; les tableaux de Décamps sont ceux qui ont atteint les prix les plus élevés. Quant aux meubles et aux bronzes, on leur reproche un peu de lourdeur. Mentionnons en passant deux immenses vases en porcelaine de Chine, dans lesquels on aurait pu se placer debout.

Rien n'est plus triste qu'une vente. Tous ces objets, réunis par le goût de leur propriétaire, ont certainement des affinités visibles ou cachées qui font d'eux une seule et même famille; les hasards ou les caprices les mettent à l'enchère, et voilà cette famille éparpillée dans le monde entier, emportant de tous côtés des lambeaux de souvenirs. Cet hôtel de madame Lehon a vu des fêtes splendides; toutes les illustrations du temps y ont reçu l'hospitalité. Il n'en restera rien, ni les murs, ni le mobilier: les uns vont être rasés, l'autre est dispersé. E. R.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

I

Je vais donc écrire l'histoire de ma vie, vie orageuse et pleine d'épreuves, singulièrement entremêlée de succès et de revers; et pourtant, j'ose le dire, une pareille existence est le partage d'un grand nombre de ces milliers de créatures humaines qui peuplent Londres ou toute autre grande cité!

J'avais à peine quelques mois, lorsqu'on m'emporta loin du pays où j'étais née. Quel fut-il? Je ne m'en suis jamais inquiétée; je l'ai longtemps ignoré, et il ne tient pas plus de place dans mon cœur que les nombreuses contrées que parcourut ma jeunesse errante.

Le plus ancien de mes souvenirs, c'est un incendie qui consuma le marché de notre ville, et je vois encore le tablier bleu dont ma bonne Bessy enveloppa ma petite tête nue.

Quatre ou cinq ans après, j'étais déjà assez grande pour regarder par la fenêtre du salon sans le secours d'un tabouret, lorsqu'il m'arriva une douloureuse histoire que je ne puis oublier.

Avant de la redire, je dois donner quelques détails sur mes parents.

Ma mère, Frances Aylmer, appartenait à une orgueilleuse famille du Yorkshire, dont la fortune consistait en biens attachés autrefois aux vieux Saxons par leur impitoyable conquérant, et accordés aux Aylmer en reconnaissance de leurs bons et loyaux services. Mon grand-père, Foulques Aylmer, avait hérité de tout l'orgueil de ses ancêtres, mais non de leur fortune, grâce à la prodigalité de son père. Pour réparer ce malheur, il épousa une jeune femme de dix-huit ans, douce et charmante, mais d'une naissance inférieure à la sienne. Une grande fortune compensait bien ce défaut; mais, par malheur, sir Williams Jones, le père de la jeune femme, se lança dans de fausses spéculations, et mon grand-père, loin de se trouver enrichi par son mariage, se vit plus embarrassé que jamais. Il était trop bien élevé pour traiter durement l'innocente créature qu'il avait associée à sa vie; mais, l'ayant toujours considérée comme une gêne à laquelle il ne s'était soumis que pour augmenter son avoir, lorsqu'il se vit déçu dans ses espérances, il oublia les douces vertus de sa femme, sa bonté, sa patience, sa beauté, pour ne plus voir en elle qu'une cause de ruine.

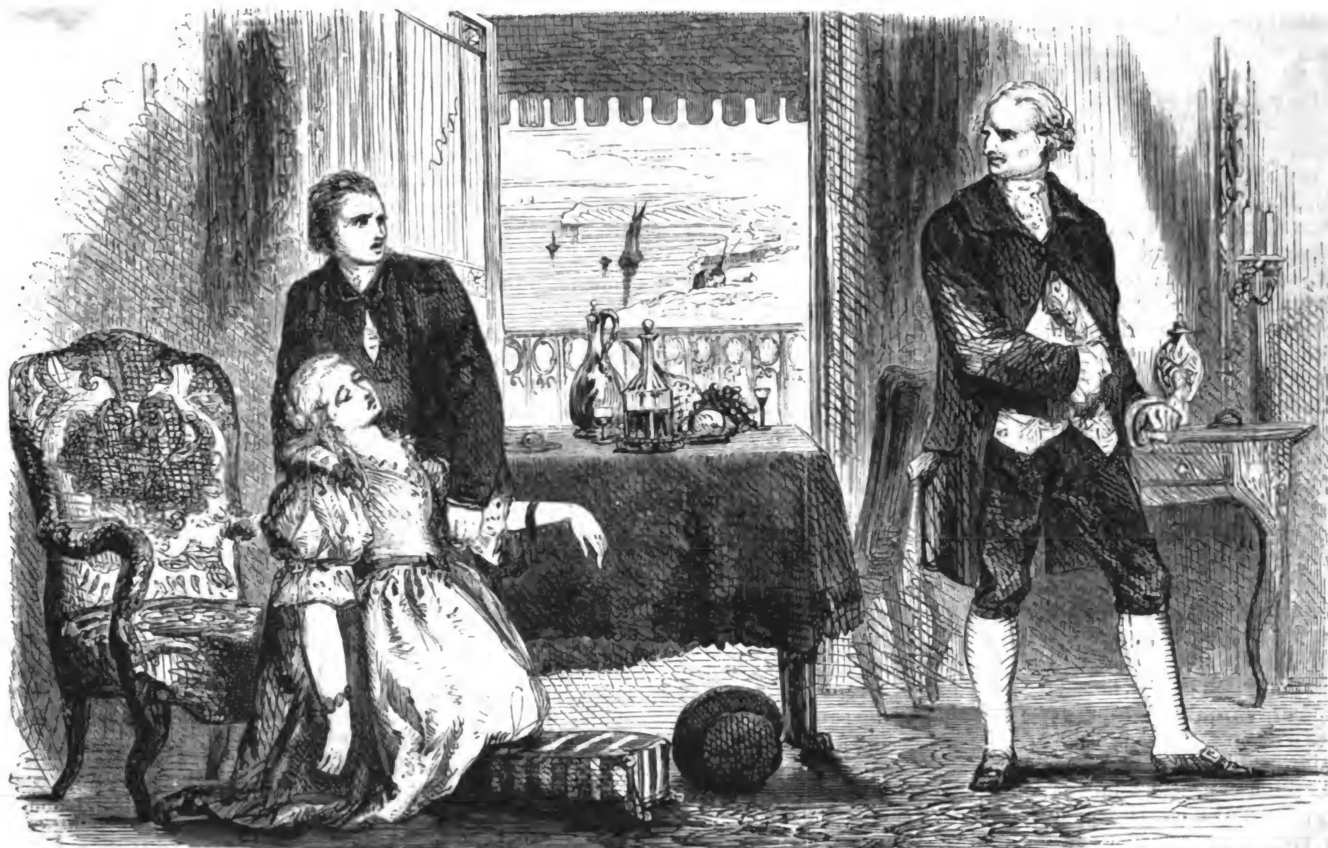
Même la naissance de ses enfants fut pour lui un grand chagrin: car, au lieu d'un fils qui eût pu, à l'aide d'un riche mariage, relever l'éclat de sa maison, le ciel lui envoya deux petites filles, incapables de transmettre après lui ce nom dont il était si fier. L'une d'elles portait l'empreinte de sa race; ses traits offraient une parfaite ressemblance avec les grands portraits de famille qui décoraient la longue galerie du château, et son caractère était déjà plein d'une arrogance qui faisait les délices de son père. La plus jeune, Frances, différait complétement d'Éléonore; vivant portrait de sa mère, elle en avait la douceur et la grâce, et en était particulièrement aimée. Elle ne tenait de son père que par une singulière force de volonté, une obstination extrême à suivre ses propres idées. Ce défaut, n'étant point tempéré par une grande rectitude de jugement, fut la principale cause de ses malheurs.

Frances, par son aimable caractère, se fit aimer de tout son entourage, mais ne put pourtant jamais parvenir à vaincre la froideur que son père lui témoignait, froideur qui ne fit qu'augmenter de jour en jour. En revanche, M. Aylmer semblait chérir de plus en plus son autre fille, Éléonore, qui, fière et arrogante, et attirant tous les suffrages par son éclatante beauté, ne laissait pourtant pas d'envier à sa sœur les marques de sympathie et d'affection que celle-ci s'attirait par la bienveillance de son caractère.

Pendant un court séjour que toute la famille fit à Londres, Éléonore eut le triomphe de se voir deux fois demandée en mariage. Mais, à ces deux propositions, elle ne répondit que par un refus formel, qu'elle sut rendre aussi blessant que possible.

Mais enfin, pour cette fière créature, sonna aussi l'heure du grand événement de la vie des femmes. Elle se prit à aimer, et, malheureusement, sans que son amour fût partagé. Elle, qui refusait les hommages des plus riches héritiers d'Angleterre, eût tout donné pour s'attirer un seul sourire d'un jeune commandant de vaisseau, qui, n'ayant que sa solde pour toute fortune, avait conçu de son côté une ardente passion pour Frances.

Geoffroy Neville était membre d'une famille qui, depuis des siècles, était en hostilité avec celle de M. Aylmer. Pourtant les chefs des deux maisons avaient combattu sous la même bannière et versé leur sang pour la même cause à Runnymède; ils avaient suivi tous deux le grand Warwick, le faiseur de rois. Sur le champ de bataille, en face de l'ennemi commun, ils faisaient taire leur vieille haine; mais, en déposant les armes, ils la reprenaient aussi vive que jamais. Le temps n'y changea rien, et mon grand-père Foulques détestait Georges Neville de toute la force de son âme. Quelques traits de ressemblance se faisaient remar-



« ASSEZ, MONSIEUR, » DIT M. AYLMER, « JE NE PUIS EN ENTENDRE DAVANTAGE. »

quer dans le sort de ces deux antagonistes. Tous deux s'étaient mariés par intérêt, et tous deux s'étaient vus frustrés dans leurs espérances cupides.

Mais, tandis que mon grand-père, en voyant la fortune lui échapper, se mettait courageusement à l'œuvre, retranchant toute dépense inutile, et tâchant, à force d'économie, de regagner les terres qu'il avait perdues, M. Neville, au contraire, s'abandonnait à toutes sortes de folies, dissipait le peu qui lui restait, se livrait à toutes les fureurs du jeu, maltraitait sa femme, et se trouvait réduit enfin, après avoir placé ses fils dans la marine, à vivre misérablement d'une modique pension.

Aussi, à la haine que mon grand père Aylmer éprouvait pour M. Neville, vint se joindre le plus profond mépris pour le nom de cette famille, et jamais ses sourcils ne se fronçaient plus profondément que lorsqu'il entendait faire devant lui l'éloge du jeune Geoffroy Neville.

Et, malheureusement pour lui, cet éloge se faisait souvent. La mort brillante du frère aîné, Harry Neville, qui perdit la vie en traversant à la tête des siens les rangs serrés des ennemis, avait rendu au nom de cette famille un certain éclat qu'étaient venus augmenter, quelques années après, les exploits de son autre frère, Geoffroy. Aussi toute la province était-elle fière de ces deux jeunes gens, et les louanges qu'elle leur adressait étaient pour M. Aylmer autant de coups poignants.

Le jeune officier s'indignait du repos forcé auquel le condamnait depuis quelque temps une blessure reçue dans un des plus brillants combats livrés par Nelson. Il lui tardait de prendre part aux victoires qui élevaient alors si haut la gloire du drapeau anglais. Avec quelle joie il eût renoncé à ces banquets dont il était le héros, à ces fêtes données en son honneur, pour se trouver sur le pont de son vaisseau et le conduire au combat et à la victoire! Son aversion pour les habitudes de son père, et son chagrin à la vue des douleurs qui consumaient la vie de sa mère, tout lui faisait haïr le séjour de Londres : aussi, n'écoutant ni les conseils de la prudence ni ceux de la faculté, il partit pour Harrogate, où il devait retrouver un contre-maître de vaisseau, une ancienne connaissance de mer.

C'est au moment où son désir de reprendre son service était à son comble, que le jeune Neville rencontra la famille Aylmer.

Absent du Yorkshire depuis de longues années, il ignorait la rivalité qui séparait les deux familles, et se trouva puissamment attiré vers les deux jeunes et charmantes sœurs, filles de Foulques. Guidé par une nature franche et droite, il chercha à se lier avec le père afin d'arriver loyalement auprès des jeunes filles. La froide réception qu'il en reçut lui causa d'abord un vif étonnement, qui se changea bientôt en colère; et il résolut de donner suite à ses projets, ne fût-ce que pour contrarier M. Aylmer. Mais, lorsqu'il eut vu plusieurs fois les deux sœurs, il se joignit à ce motif peu louable une raison plus forte et plus digne de Geoffroy : il se sentit attiré par les charmes et surtout par la parfaite douceur de Frances. Le jeune marin, d'un caractère hardi et résolu, fut subjugué par les grâces timides de la jeune Aylmer; et, indifférent à la royale beauté d'Éléonore, il offrit ses hommages à sa charmante sœur.

Quant à Éléonore, dès le premier moment qu'elle aperçut Geoffroy, elle conçut pour lui une vive passion, et telle était l'opinion qu'elle avait de sa propre beauté, que, ne pouvant mettre en doute qu'elle ne subjuguât le jeune officier, elle se laissa aller au charme de cet amour, persuadée intimement qu'il devait être partagé.

Aussi, lorsque, longtemps après, une légère circonstance vint découvrir à miss Aylmer l'amour du jeune capitaine pour sa sœur Frances, toute apparence de paix et de tranquillité disparut-elle à jamais du sein de cette famille.

Éléonore, écrasée sous ce coup terrible, fut pendant quelques heures incapable de sentir elle-même l'étendue de son malheur. Enfin elle releva la tête, résolue à étouffer son chagrin et à cacher au fond de son cœur brisé le secret qui la torturait; mais aussi elle jura de se venger, et c'est vers ce but qu'elle dirigea toutes ses facultés. Les deux sœurs n'avaient pas entre elles ce lien d'affection qui unit en général les enfants d'une même famille. Témoins de la désunion de leurs parents, elles étaient restées presque étrangères l'une à l'autre; Frances s'attachait à sa mère, et la fière Éléonore se rangeait du côté de son père, qui la préférait à tout.

Elle se rappelait, en rougissant de honte et de colère, les mille circonstances qui avaient pu révéler au capitaine Neville l'empire qu'il avait pris involontairement sur elle, et se sentait capable de tout braver pour punir sa rivale des tourments qu'elle subissait. Elle connaissait trop bien son père pour ne pas savoir quelle serait sa fureur en apprenant l'attachement de sa fille pour l'ennemi de sa race. Après avoir combiné son récit de manière à rendre sa sœur plus coupable encore aux yeux du sévère Foulques, elle se rendit auprès de lui, et lui révéla tout avec un sang-froid et une habileté qui ne pouvaient qu'augmenter encore l'exaspération sur laquelle elle avait compté de la part de son père.

M. Aylmer, furieux à cette nouvelle, se rendit aussitôt auprès de ma mère; Éléonore l'y suivit.

Frances, tout habituée qu'elle était à l'indifférence de son père et même à ses fréquents reproches, frémit cependant dès qu'elle le vit entrer, et prévit l'orage qui allait fondre sur elle. Ce fut une entrevue terrible, et la timide créature se sentait écrasée sous le poids de la fureur paternelle, lorsque, par un étrange hasard, Geoffroy lui-même vint à entrer et eut à soutenir les reproches et les injures que le père lui prodigua, en proie à la plus violente colère. Le jeune homme répondit d'abord en toute humilité; mais, se laissant à la fin emporter à son tour, il échangea avec M. Aylmer des paroles irritées. Certain, d'après la contenance d'Éléonore, du rôle infâme qu'elle avait joué dans toute cette triste affaire, Geoffroy se laissa entraîner à lui faire part directement de ses suppositions, et, ce qui, hélas! n'était que trop vrai, il lui reprocha son odieuse délation et les honteux motifs de jalousie qui l'avaient guidée. Un moment Éléonore se sentit profondément humiliée et prête à demander grâce; mais son émotion fut de courte durée, et, lorsque Geoffroy, revenu à lui-même, voulut rétracter ses paroles, elle refusa froidement les excuses qu'il lui offrait, et sortit avec un calme plein d'arrogance et de dédain.

Après son départ, Geoffroy osa pourtant demander à M. Aylmer la main de sa fille; elle lui fut refusée en termes blessants, et le jeune homme, de plus en plus irrité, après avoir subi sans répondre mille paroles cruelles, jura de ne jamais renoncer à Frances tant qu'il aurait un souffle de vie.

Avec un calme subit et effrayant, M. Aylmer se tourna alors vers sa fille, qui, toute tremblante, pouvait à peine l'entendre :

« Retenez bien ceci, Frances, » dit-il : « il vous faut choisir entre moi et cet homme; si vous le suivez, vous serez désormais pour moi comme si vous n'aviez jamais existé, bannie de ma mémoire et de mon cœur. Devenez une Neville, mais sachez qu'en même temps vous perdez père, famille, maison; vous ne serez plus pour nous qu'une étrangère, et nous ne vous reverrons jamais. Allez, enfant dénaturée, honte de notre famille, méprisée......

— Arrêtez, Monsieur! » s'écria Geoffroy en recevant dans ses bras la pauvre enfant, que la colère de son père av[ait] privée de ses sens; « ne brisez pas celle que vous devri[ez] soutenir et protéger : elle est déjà assez malheureuse [de] vous devoir la vie. Désormais elle ne vous est plus rie[n]; c'est à moi à répondre pour elle, et voici le choix que [je] fais : elle quitte l'esclavage pour la liberté; elle ab[an]donne la maison où tous, sauf sa mère, n'étaient pour [elle] que des tyrans sans pitié, et elle se rend dans la no[ble] habitation où elle sera souveraine maîtresse. Elle renon[ce] à cet odieux nom d'Aylmer, et ses enfants porteront cel[ui] de Neville, qui.....

— Assez, Monsieur! » dit impérieusement M. Aylme[r], « je ne puis en entendre davantage. Je l'abandonne d[onc] au sort qu'elle a choisi; elle n'est plus ma fille. Dégrad[ée] par son indigne attachement, elle peut maintenant ent[rer] dans l'*honorable* maison d'un joueur ruiné et de son f[ils] réduit à la mendicité. Je vous souhaite, Monsieur, beau[coup] de bonheur; vous devez être fier du prix de votre vi[c]toire. »

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de l'Anagramme.

Les mots de l'Anagramme insérée dans notre derni[er] numéro sont : *Émir, rime, mire.*

AVIS.

Plusieurs de nos abonnées, dont l'abonnement n'a é[té] fait que pour *trois* mois, à dater du 1er janvier 1861, no[us] ont réclamé le numéro du 31 mars, c'est-à-dire le numéro 1[4] auquel elles pensaient avoir droit. Nous répéterons ici q[ue] nous sommes toujours disposés à remplir rigoureuseme[nt] nos engagements, mais que c'est à tort que les abonnées d[u] premier trimestre nous réclament ce numéro.

Nous nous sommes engagés à donner autant de numér[os] qu'il y a de semaines dans l'année (52), ce qui fait trei[ze] numéros à livrer pour un abonnement de trois mois. Lor[s]que l'abonnement est pris au commencement de l'anné[e], les numéros se divisent ainsi pour cette année :

1 à 13, du 1er janvier au 23 mars;
14 à 26, du 30 mars au 22 juin;
27 à 39, du 29 juin au 28 septembre;
40 à 52, du 1er octobre au 21 décembre.

A l'inverse des autres journaux, nous servons le premi[er] numéro de la *Mode illustrée*, non pas le 7 janvier, mais bi[en] le 1er janvier; nous devons donc nécessairement finir [le] trimestre le 23 mars, avec le No 13, et non le 31 mars. P[ar] suite, l'année 1861 finit le 21 décembre avec le No 52; et, [le] 28 décembre 1861, paraîtra le No 1 de l'année 1862.

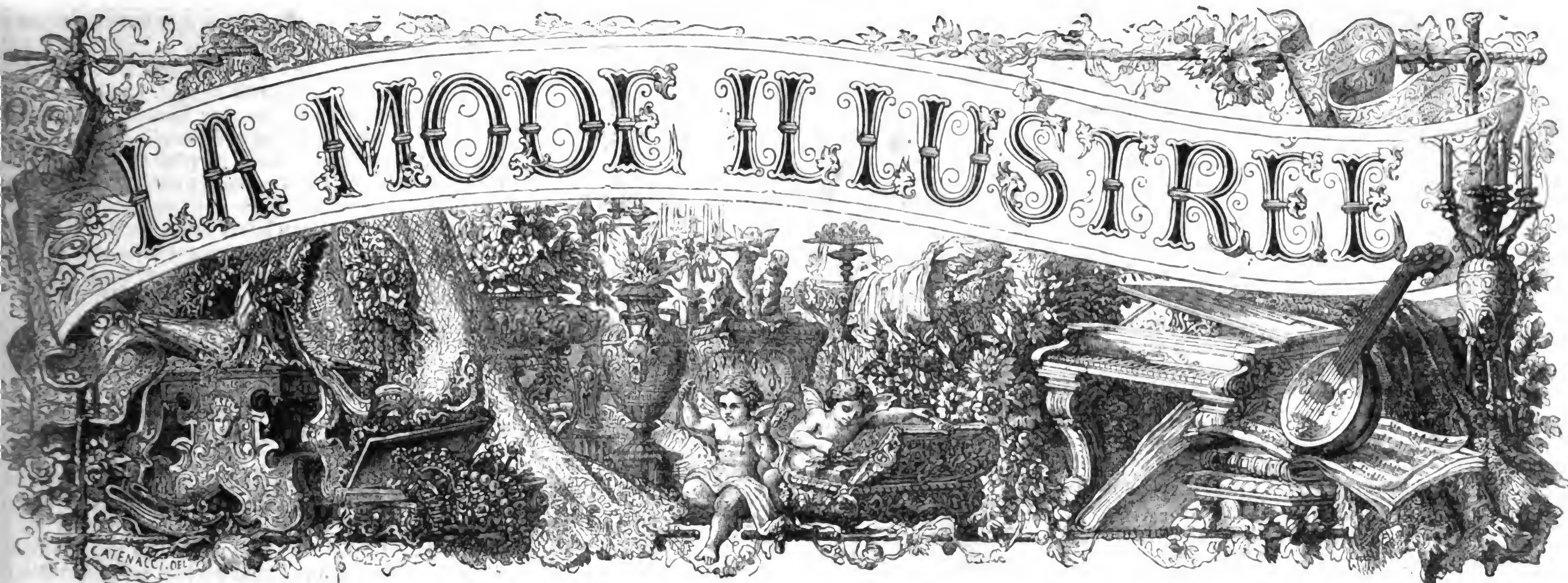
Cette combinaison est évidemment à l'avantage des abo[n]nées, car, en recevant le premier numéro de l'année su[i]vante dans les derniers jours de décembre, elles peuve[nt] offrir en cadeau, au jour de l'an, le premier numéro *joint* [à] la quittance d'abonnement.

La mignardise dont on a envoyé un échantillon est bie[n] celle que nous avons indiquée.—On peut porter *chez soi* un[e] jupe de couleur, non avec un corsage de taffetas noir, *ajus[té]* à la taille, mais avec un *zouave* en taffetas noir.

Le Directeur-Gérant : **W. UNGER.**

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 18 (avec patrons). DEUXIÈME ANNÉE. 27 avril 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cc, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

MANTELETS.

Nous offrons aujourd'hui à nos lectrices une collection de modèles choisis avec le désir et publiés avec l'espoir de satisfaire tous les goûts et de convenir à tous les âges. Les mantelets-écharpes seront la forme préférée pour les jeunes filles et les très-jeunes femmes. Nous devons ce modèle à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. Le mantelet duchesse, qui est nouveau sans être excentrique, plein de distinction, d'élégance et de simplicité, a été exécuté dans la maison Gagelin, dont le nom est, à lui seul, une recommandation suffisante.

N° 1. — Mantelet-écharpe, dit Alice.

La figure 3 (*recto*) appartient à ce patron.

On emploie, pour faire ce mantelet, 4 mètres 1/2 de taffetas. Disons tout d'abord, avant d'aborder l'explication de ce patron, qu'une robe en taffetas gris, à carreaux, accompagnée d'un mantelet *Alice*, en étoffe pareille à la robe, composerait une charmante toilette de jeune fille. Cette toilette, infiniment moins riche, mais toujours très-convenable, pourrait être faite en barége anglais.

La figure 3 représente la moitié de l'écharpe, qui est coupée d'un seul morceau. On place par conséquent l'étoffe *double* sur la ligne indiquant le milieu du patron; on fait un ourlet étroit autour de l'écharpe, et l'on met une ganse fine dans cet ourlet. Les volants sont découpés *à dents* pour le volant supérieur, à dents plus larges pour le volant inférieur. On peut aussi faire ces dents égales; on les remplace par un ourlet étroit pour les baréges, grenadines, etc. — On fronce ces volants sur une ganse fine, de façon à laisser dépasser une *tête* ayant 3 centimètres de hauteur. Le volant qui borde le revers a 11 centimètres de hauteur, y compris la tête; l'autre volant a 13 centimètres de hauteur.

Pour ce dernier volant, on fronce une longueur de 63 centimètres (une largeur de taffetas); on fronce, disons-nous, 63 centimètres pour un espace de 40 centimètres; en d'autres termes, le volant doit avoir 63 centimètres de longueur pour 40 centimètres du mantelet; mais, depuis le bras, en se dirigeant vers le bas du mantelet, le volant est moins froncé et n'a en tout que 47 centimètres de longueur. Au volant supérieur qui garnit le revers, on met 63 centimètres de volant sur un espace de 50 à 53 centimètres du mantelet. La longueur *totale* du volant supérieur est de 3m,70 pour le mantelet entier. — Cette longueur est de 4m,84 pour le volant inférieur. Le pli du revers est indiqué sur la figure 3 par une ligne ponctuée; on fixe ce revers sur le mantelet par quelques points imperceptibles.


N° 1. — MANTELET-ÉCHARPE ALICE.


N° 2. — MANTILLE MARIE.

N° 2 — Mantille Marie.

Cette mantille diffère du n° 1 seulement par la disposition des garnitures. On ajoute au patron précédent une sorte de volant plat, arrondi vers le bas et couvert de 7 petits volants. Le premier de ces volants est attaché au bord du mantelet proprement dit. Le deuxième *se perd* sur les côtés. Tous les volants sont bordés d'une guipure noire étroite, surmontée par une *chaînette* exécutée en soie violette de cordonnet.

N° 3. — Mantelet Elliner.

Ce mantelet se compose d'un simple carré en mousseline blanche ayant 1m,10 en longueur et hauteur. Le côté rabattu est entouré d'une ruche *à la vieille*, également en mousseline, et formant la *tête* du volant de mousseline qui garnit l'autre côté du carré. Ce volant a 41 centimètres de hauteur; il est bordé d'un ourlet de 8 centimètres et a 6m,10 de longueur. Il est plissé à plis *creux* autour du côté de dessous du carré; chacun de ces plis a 5 centim. de largeur, et l'on place dans chaque pli (à l'envers du volant) un ruban rose ou de toute autre couleur, ayant 3 centimètres de largeur, terminé par un nœud sans bouts placé *sur* le volant. Les plis (il y en a onze pour chaque côté) sont placés les uns près des autres par derrière; ils s'écartent graduellement par devant; le dernier est séparé de l'avant-dernier par un espace de 6 centimètres. Les bouts de ruban placés dans les plis ont, devant, 11 centimètres de longueur; ils augmentent graduellement par derrière et atteignent 15 centimètres de longueur. Chacun des nœuds posés sur chaque pli est fait avec 24 centimètres de ruban; il faut 4 mètres de ruban pour les bouts placés dans les plis. La ruche *à la vieille* bordant le côté de dessus est faite avec un morceau de mousseline ayant 4m,60 de longueur, ourlé de chaque côté, plissé à plis de 2 centimètres, en laissant dépasser de chaque côté une *tête* de 2 centimètres. On place *sous* le milieu de la ruche un ruban ayant 3 centimètres de largeur et de même couleur que la garniture de ruban du volant.

Nos 4 et 5. — Mantelet duchesse.

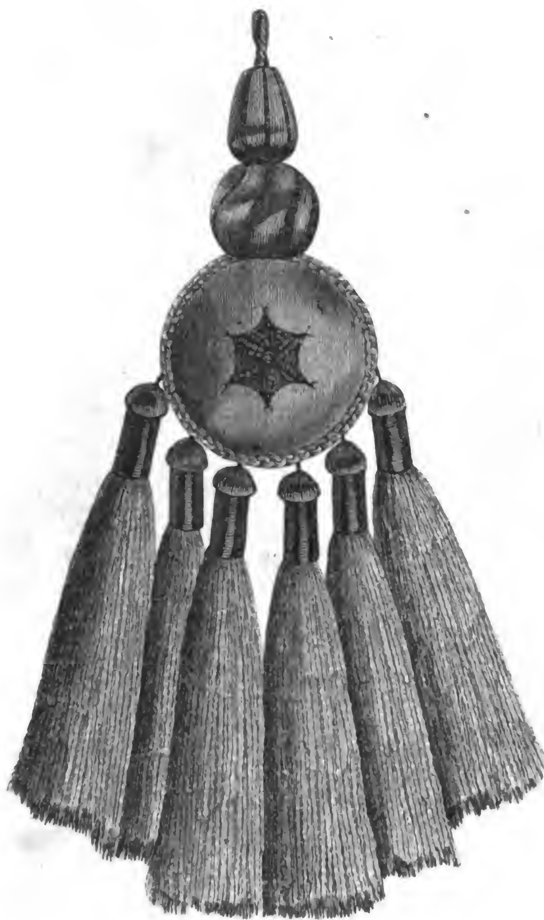
Les figures 4, 5 et 6 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce mantelet est un des plus charmants de la saison, et nous le recommandons particulièrement parce qu'il nous semble réunir ces rares qualités d'élégance *tranquille* et sérieuse si difficiles à rencontrer à notre époque, vouée aux essais et aux excès en fait de formes et de couleurs.

Il se compose d'une grande *pointe* sur laquelle des *pièces* sont disposées d'une façon nouvelle, originale, et cependant simple. Deux dessins (nos 4 et 5) représentent sous ses deux aspects ce mantelet, composé de cinq morceaux, dont deux plus grands et trois autres complétant ceux-ci. Ces deux morceaux plus grands sont ceux que l'on voit par derrière et qui sont croisés l'un sur l'autre. Un passe-poil double (extérieurement noir, intérieurement violet) encadre ces deux morceaux. Les morceaux qui remplissent les côtés et la pointe de derrière sont garnis avec trois volants étroits et plissés. Le premier de ces volants, — celui qui est posé au bas du mantelet, — continue *seul* par-devant et garnit les pans du mantelet. Quatre glands (le dessin de l'un de ces glands figure dans le présent numéro) sont placés sur les parties *croisées* du mantelet (voir le dessin n° 4). On emploie, pour exécuter ce mantelet, 6m,34 de taffetas noir en grande largeur.

La dimension extraordinaire des mantelets de cette saison nous a obligée à replier plusieurs fois les patrons sur eux-mêmes. Nous avons déjà adressé plusieurs fois des conseils à nos lectrices pour les aider à *lever* nos patrons; nous répéterons ici, à l'adresse de nos nouvelles abonnées, quelques notions élémentaires et indispensables. — Lorsqu'un patron, ou l'une des parties de ce patron, est dessiné *replié*, on découpe *isolément* chacune des parties repliées, et on les ajoute les unes aux autres comme si l'on dépliait les parties dessinées les unes sur les autres. Les indications abondent sur nos planches, et, ne négligeant aucun des détails qui peuvent faciliter la tâche de nos lectrices, nous voulons encore remplir le devoir de les engager à vaincre les premières difficultés que l'on rencontre au début de tous les travaux, et qui sont aisément surmontées avec un peu de patience et d'application.

Cela dit, reprenons l'explication de



GLAND DU MANTELET DUCHESSE.

notre mantelet duchesse. Les figures 4 et 5 (repliées chacune deux fois sur le patron) sont coupées deux fois, c'est-à-dire qu'il y a deux morceaux pareils coupés sur chacune de ces figures. La figure 6 est coupée une seule fois: on place l'étoffe double en biais sur la ligne indiquant le milieu. L'assemblage des parties repliées et leur réunion *en un seul morceau* sont facilités par la représentation *en petit* des différents morceaux composant le mantelet.

Les deux parties qui croisent sont doublées avec du florence noir; cependant, au point où elles sont croisées, on peut supprimer la doublure de l'*une* des parties, afin que, sur ce point, au lieu d'être quadruple, l'étoffe soit seulement triple. Entre la doublure et l'étoffe de dessus (garnie, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'un passe-poil double), on assemble les figures 5 et 6 de la façon sui- vante : la figure 5 est réunie depuis A jusqu'à B avec devant de la figure 4. — Depuis B jusqu'à E elle est réu par derrière avec l'autre partie croisée. La lettre E de figure 4 sert pour la jonction avec le deuxième morce coupé sur la figure 5. La figure 6 remplit le coin par de rière ; elle est attachée C avec C jusqu'au D, de chaque cô des pièces croisées. Nous engageons encore nos lectrices consulter la représentation *en petit* des divers morceau du mantelet; cet examen lèvera toutes les difficultés. O y trouvera aussi les lignes ponctuées indiquant la place d petits volants : elles n'auraient pu figurer sur le patron grandeur naturelle qu'aux dépens de la clarté. — Ces v lants se composent de bandes droites en taffetas, ayant bas un ourlet très-étroit, et plissées à plis creux d'un ce timètre. Ces bandes ont *en tout* 5 centimètres de haute l'espace qui sépare chaque pli est d'un centimètre. Po un espace de 67 centimètres, il faut 1 mètre 1/2 de ban de taffetas. A l'endroit où les pièces du mantelet s croisées, les bandes doivent être *prises* entre l'étoffe e doublure. Pour les deux volants placés sur le mantelet, faut fixer par un point chaque pli sur le mantelet. Pour volant du bord, il faut passer à l'envers un brin de s qui maintient chaque pli à sa place. Les morceaux c pés sur les figures 5 et 6 sont doublés avec du tulle n roide, nécessaire pour soutenir ces morceaux. La pl des glands est visible sur le dessin. La place du gland milieu est indiquée sur le patron par une étoile.



N° 4. — MANTELET DUCHESSE (DERRIÈRE).

Gland appartenant au mantelet duchesse.

On prend un moule rond en bois ayant trois centimè de circonférence; on le recouvre avec du taffetas viol on fait une étoile de chaque côté avec de la soie no de cordonnet. Cette broderie peut être exécutée au po de chaînette *avant* que l'on ait tendu l'étoffe sur moule. Cette étoffe est en deux morceaux, un pour chaq côté du moule. La couture qui réunit ces deux morcea est couverte d'une ganse noire et violette; on fait cette co ture à moitié, puis on introduit le moule entre ces de morceaux à demi réunis. A ce bouton l'on suspend six hou pes en soie lilas, de cordonnet; au-dessus du bouton l'o enfile deux formes creuses recouvertes de soie de cordo net violette et de soie noire. La première de ces form est ronde, la deuxième allongée; on passe dans ces fo mes une boucle de ganse qui sert à attacher le gland.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DES MANTELETS.

Le patron du pardessus *vénitien* se trouve sur la planche de supplém

N° 1. — Pardessus Marguerite.

Tous ces modèles ont été dessinés chez M. Leballeu rue Taitbout, 74. Ce pardessus, en forme de paletot, orné d'une bande étroite en taffetas, bordée d'une g pure noire ayant 3 centimètres de largeur. Sur le dev un revers est *figuré* de la même façon. Une garniture quille, composée d'entre-deux de guipure, bordés de g pure, orne les côtés du pardessus, lequel elle forme cinq *pattes*; de rangs de cinq pattes sont placés sur pardessus; un seul rang sur les man ches, bordées comme le haut du man telet d'une bande de taffetas et de gui pure noire.

Nos 2 et 4. — Pardessus vénitien en taffetas noir

Les figures 1 et 2 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce vêtement, exécuté chez M. Le balleur, offre tous les avantages d paletot, en évitant son aspect disgra cieux. Le haut est garni d'une sorte d *pièce* entourée d'une guipure ayan 7 centimètres de largeur, et orné, soi d'une broderie au passé, soit de passementerie; il est entièrement bordé d'un pli en taffetas noir ou de couleur, avec une guipure noire ayant 3 centimètres de largeur.

Pour faire ce pardessus on emploie 4 mètres 1/2 de taffetas ayant 1 mètre 20 centimètres de largeur.

Le patron représente la moitié du pardessus. Les figures 1 et 2 sont repliées; la moitié supérieure est désignée par la figure 1a, la moitié inférieure par la figure 1b. Il faut donc couper isolément tous les morceaux et les rétablir dans leur forme naturelle avant de couper le taffetas. La figure 1a est repliée trois fois, ses deux extrémités étant repliées en dedans, et l'un



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob, Paris.

le ses côtés étant encore replié. La figure 1[b] est repliée deux fois; la ligne composée de petits traits marque l'endroit où chaque partie est repliée. Nous avons fait dessiner ces figures, réduites au seizième, afin d'indiquer clairement à nos lectrices l'assemblage de ces parties repliées, qui, coupées isolément, doivent être réunies de façon à recomposer ces parties *en entier*. Quand les deux moitiés sont coupées, on les réunit en assemblant les chiffres 1 avec 1, — 2 avec 2, et l'on a ainsi en entier la figure 1. On place le taffetas en biais sur la ligne indiquant le milieu, tant pour la figure 1 que pour la figure 2 (*pièce*). Les figures 1 et 2 sont cousues ensemble depuis A jusqu'à B, — depuis B (sur l'épaule) jusqu'au C, — depuis C milieu par derrière) jusqu'à D. On borde le mantelet comme nous l'avons indiqué; on borde aussi le tour du cou, et l'on place des agrafes sur les devants.

N° 3. — Mantelet-écharpe.

Deux volants garnissent ce mantelet : l'un fait le tour du mantelet, l'autre est placé seulement par derrière. Deux guipures réunies *pied à pied* ornent le mantelet, et sont disposées en zigzags. Un léger galon est placé sur la couture réunissant les deux guipures, qui ont chacune 3 centimètres de largeur; un gros bouton en passementerie est placé à chaque coin du zigzag. Une guipure noire borde ces volants.

N° 5. — Pardessus en taffetas noir.

Ce pardessus se compose de huit parties disposées par derrière en éventail. Toutes les coutures sont couvertes d'une guipure noire; le mantelet est bordé d'une bande de taffetas coupée en biais et garnie d'une guipure noire ayant 3 centimètres de largeur.

Couronnes de comte et de vicomte.

Ces deux couronnes, l'une de comte, l'autre de vicomte, sont dessinées pour être brodées sur du canevas, soit au point croisé (point de marque), soit en perles de couleur. Les points noirs qui se trouvent dans la couronne, ainsi que les cercles noirs qui l'encadrent, peuvent être exécutés en perles de couleur, ou soie de couleur, pour imiter les pierreries.

Serviette pour buisson d'écrevisses.

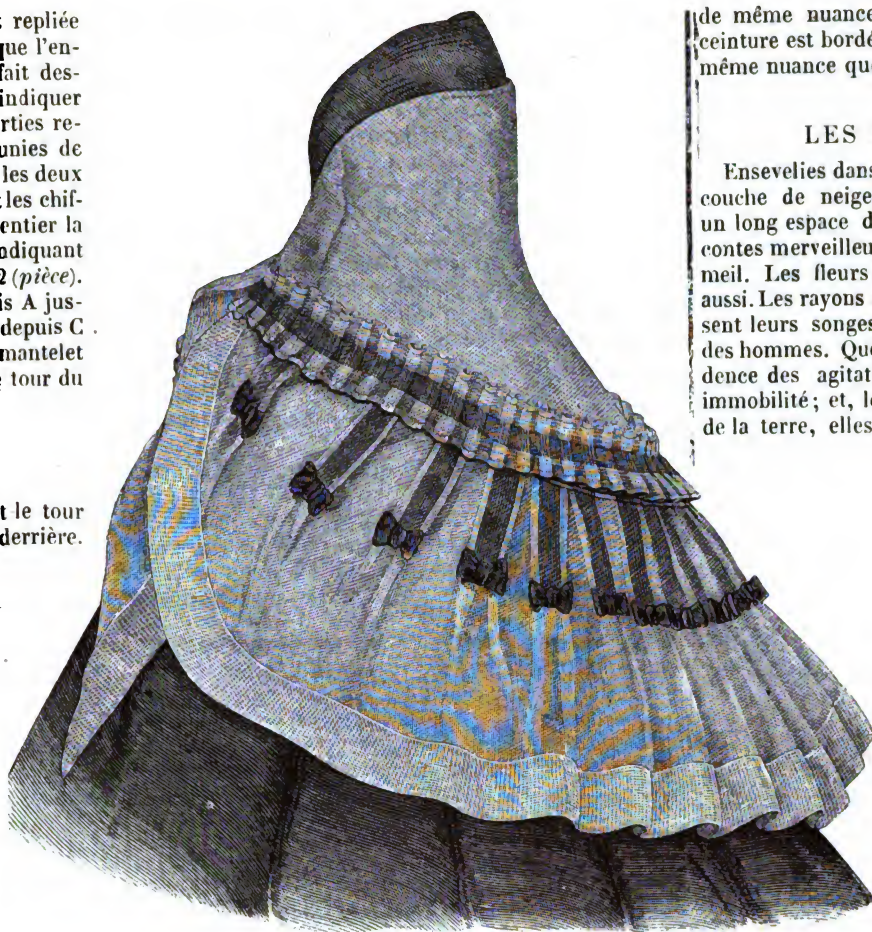
On fait cette serviette au crochet; on la place sur le plat dans lequel on dresse un buisson d'écrevisses. Sa forme est allongée; le fond est fait en brides à jour, c'est-à-dire séparées par des mailles en l'air; le dessin est au contraire en brides compactes, c'est-à-dire non séparées par des mailles en l'air. On compte trois brides pour un *point*, ou petit carreau; on fait une maille en l'air entre chaque bride pour le fond à jour, et trois brides non séparées par des mailles en l'air pour chaque point du dessin.

Alphabet au point croisé.

Nous ne voulons pas omettre d'indiquer à nos lectrices un moyen très-simple, et peut-être déjà connu par un grand nombre d'entre elles, moyen qui permet d'exécuter très-régulièrement, sur le linge, les lettres au point croisé. On place sur la pièce de linge que l'on veut *marquer* un petit morceau de canevas fin; on brode les lettres avec du coton rouge ou bleu; puis, les lettres terminées, on tire un à un tous les fils du canevas.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en grenadine de soie, à rayures vertes et blanches; la jupe est bordée de trois volants ayant 10, — puis 9, — puis 8 centimètres de hauteur; chacun de ces volants est bordé d'une bande en taffetas vert, d'une nuance plus foncée que la rayure verte de la robe. Le dernier volant est à tête, également bordée de taffetas vert; au-dessus de ces trois premiers volants, deux volants, également bordés de taffetas vert, sont disposés en *festons*, c'est-à-dire que, sur chaque couture réunissant les lés de la jupe, ces volants remontent vers le haut de la robe. Le deuxième volant est également *à tête et bordé* de taffetas vert. La distance qui sépare le premier de ces deux volants du troisième volant est de 4 centimètres environ, à la place où le volant forme *feston*, par conséquent à la place où il descend vers le troisième volant. Corsage plat, boutonné, montant, doublé d'un corsage décolleté en taffetas vert; manches amples bordées de trois volants, dont les deux derniers sont disposés en *festons* comme ceux de la jupe. Mantelet-écharpe en taffetas noir, bordé de guipure noire, surmontée d'une ruche *chicorée* en taffetas noir. Chapeau en crêpe blanc orné de plumes vertes et de rubans blancs, parsemé de fleurettes vertes.



N° 3. — MANTELET ELLINOR.

Robe en pou-de-soie lilas. Jupe unie. Manches demi-longues fendues vers le coude et bordées d'une guipure noire, surmontée d'un biais en pou-de-soie, d'une nuance plus foncée que la robe. Une rosette, de même nuance que le biais, est placée sur la fente de la manche. Corsage plat, boutonné avec des boutons de même nuance que le biais garnissant les manches, c'est-à-dire plus foncés que la robe. Ceinture à longs bouts arrondis, encadrés d'un biais de même nuance que celui qui garnit les manches. La ceinture est bordée de guipure noire. Col plat. Cravate de même nuance que le biais, et ornée de guipure noire.



N° 5. — MANTELET DUCHESSE (DEVANT).

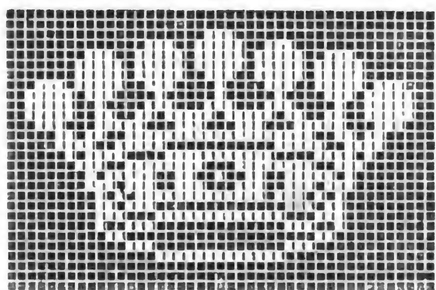
LES RÊVES DES FLEURS.

Ensevelies dans le sein de la terre, préservées par une couche de neige, les fleurs restent immobiles pendant un long espace de temps, pareilles à cette princesse des contes merveilleux, dont la vie fut suspendue par le sommeil. Les fleurs dorment pendant l'hiver; elles rêvent aussi. Les rayons du soleil, les chants des oiseaux, traversent leurs songes, qui demeurent inconnus à la plupart des hommes. Quelques-uns cependant reçoivent la confidence des agitations éprouvées pendant leur apparente immobilité; et, lorsque les fleurs surgissent à la surface de la terre, elles apportent, incarnés dans leur forme, leur coloris et leur parfum, quelques-uns des rêves qui ont rempli leur existence précédente.

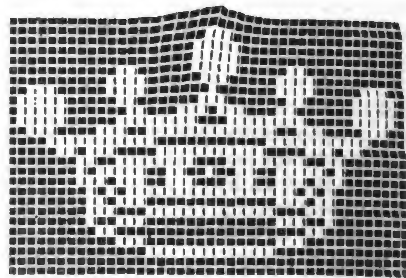
Lorsque le vent du sud a remplacé son terrible confrère, le vent du nord; lorsque le soleil a fait disparaître les glaces et les neiges; quand le premier souffle du printemps a passé sur la terre, les fleurs engourdies commencent à tressaillir, et leur sommeil devient agité. Elles se relèvent un peu, et, s'appuyant sur leur lit de repos, elles tiennent conseil, en se demandant si l'hiver est déjà vaincu dans sa lutte annuelle. Elles s'aventurent timidement, et, lorsque la plus brave, partie en éclaireur, leur transmet la bonne nouvelle, celle du retour du printemps, elles poussent un cri de joie qui réveille les plus paresseuses. Alors elles se lèvent, elles agitent leurs petites têtes, et se pressent d'apparaître au grand jour, les unes après les autres; elles se reconnaissent, se saluent tendrement; et, rendues à la vie, elles se communiquent les songes qu'elles ont faits durant ce long sommeil.

« J'ai rêvé, disait récemment la violette, que j'étais une jeune paysanne; j'habitais une petite cabane cachée sous des arbres touffus, et je vivais tranquille et heureuse. Les bruits extérieurs arrivaient bien rarement jusqu'à moi. Je ne connaissais pas le monde, et, lorsque j'y pensais, c'était avec une curiosité craintive. J'aurais volontiers jeté un coup d'œil sur ses plaisirs et ses splendeurs; mais qu'aurais-je pu faire dans le monde, moi, pauvre fille, ignorante et simple? Personne n'eût fait attention à moi, je n'aurais pu être agréable ni utile à personne. J'imposais donc silence à mes secrètes aspirations, et je renfermais mon existence dans l'horizon borné qui entourait ma demeure. Cependant, lorsque j'entendais dans la forêt les clameurs d'une chasse ardente, quand les échos m'apportaient le retentissement des fanfares, j'étais agitée par le vague désir d'entrevoir, au moins de loin, les fêtes, l'éclat, les plaisirs du monde; j'entr'ouvrais ma petite fenêtre, et je restais accoudée, pensive, écoutant les bruits qui s'éloignaient et se rapprochaient, écoutant surtout les agitations de mon jeune cœur. Un jour.... ah! comme ce rêve est vivant en moi!... un jour, un jeune homme, en costume de chasseur, passa devant ma fenêtre; son regard me troubla.... je ne sais pourquoi.... j'oubliai de quitter la fenêtre.... j'oubliai qu'il pouvait me voir, et il me regarda longtemps; il s'approcha de moi et me parla tendrement. J'ai oublié ce qu'il me disait; mais je me souviens que ses paroles étaient douces et persuasives, et que je n'en avais jamais entendu de semblables. Il saisit ma main, il me conjura de quitter cette humble cabane. Je pensai à mes parents, et, malgré les lamentations de mon cœur, je résistai... lorsque l'appel du printemps se fit entendre.... et je me réveillai. »

« Moi, dit la tulipe, j'ai rêvé que j'étais une femme revêtue de vêtements de couleur éclatante, brodés de paillettes... en un mot, une saltimbanque. Je montais des chevaux fougueux, j'exécutais des tours prodigieux, aux applaudissements bruyants d'une foule enivrée. La musique accompagnait ma course fougueuse; les chevaux se cabraient, hennissaient, enivrés eux-mêmes par le bruit et l'émulation. Et moi, ah! comme j'étais fière d'être le centre de tous les regards! comme je redoublais d'efforts pour exciter l'étonnement et l'admiration! Tout à coup je fis un faux pas, et je me trouvai à terre, brisée et couverte de sang. Un long cri de compassion s'éleva; mon oreille le perçut; puis je n'entendis plus rien. Quand je revins



COURONNE DE COMTE.



COURONNE DE VICOMTE.

à moi, je gisais, isolée, sur un grabat; les habits couverts de paillettes m'avaient été enlevés.... Ma beauté éclatante n'existait plus; j'étais abandonnée, infirme, n'ayant rien qui pût me rattacher au monde, qui avait été mon unique souci. Alors je m'éveillai, heureuse..... ah! bien heureuse!... de recommencer mon existence végétative. »

« Moi aussi, dit la jacinthe, j'ai eu un rêve troublé et anxieux. J'étais une jeune fille qui s'épanouissait sous les yeux d'une mère tendre et éclairée; je recevais une éducation solide, appuyée sur des exemples admirables. Mais la régularité de mon existence me pesait. Je demandais, en agitant impatiemment les boucles de cheveux qui entouraient mon visage, je demandais à prendre ma part des plaisirs du monde, dont mes compagnes m'entretenaient sans cesse. Elles s'amusaient... et l'on me forçait à travailler et à étudier. Je me trouvais victime d'une tyrannie intolérable, et mes plaintes devinrent toujours plus fréquentes. « Folle enfant, me disait ma mère en souriant, tu gémis quand tu devrais te réjouir! Tes compagnes usent en de précoces plaisirs la santé de leur corps et celle de leur âme..... Tu fortifies l'une et l'autre. Quand elles seront envahies par le dégoût, elles n'auront pas pour refuge les plaisirs de l'étude dont tu prends l'habitude, même malgré toi; quand l'heure de prendre part à la vie du monde aura sonné pour toi, tu sauras du moins que ses plaisirs ne suffisent pas pour remplir le cœur, et tu auras amassé des trésors dont tu me remercieras un jour. »

« Enfin cette heure sonna pour moi. Je fis mon entrée dans le monde en assistant à un grand bal; j'arrivai, radieuse de fraîcheur, de jeunesse, et je trouvai mes compagnes, celles que j'avais tant enviées, celles qui étaient du même âge que moi; je les trouvai, dis-je, pâles, fanées, et leurs yeux battus jetèrent sur moi un regard fatigué et envieux. Je me retournai confuse pour adresser à ma mère quelques paroles de reconnaissance et de repentir, et je me réveillai: j'étais une fleur! Mais mon rêve sembla se continuer, car j'aperçus, au travers des vitres de la serre, mes sœurs les jacinthes, dont j'avais tant envié la destinée l'automne dernier, au moment où elles furent choisies pour fleurir hâtivement. Leur végétation avait été forcée par des moyens artificiels; et, au moment où je m'éveillais, pleine de force et de santé, au moment où retentissait l'appel du printemps, je les vis s'affaisser et expirer! »

« J'ai été une sœur de charité, dit la camomille. J'avais éprouvé des mécomptes cruels; l'appui qui s'était offert à moi s'était brisé au moment où je l'avais accepté; les protestations que j'avais accueillies étaient des mensonges; le cœur auquel je consacrais avec bonheur tous mes sentiments de tendresse était celui d'un lâche, qui trouva un avantage quelconque à s'éloigner de moi. Alors je résolus de renoncer aux joies de la terre, et j'abandonnai tout espoir de bonheur personnel; je me consacrai à soulager les souffrances de l'humanité; je me renfermai dans les hôpitaux. J'allais près de chaque lit de douleur, posant ma main sur les fronts enflammés par l'ardeur de la fièvre; je calmais l'impatience d'une pauvre femme, retenue par la maladie loin de ses enfants; je relevais le courage d'un laborieux ouvrier, cloué sur son grabat, en proie à la fois aux douleurs physiques et aux inquiétudes morales. Mes soins étaient récompensés, non pas seulement par les bénédictions de ceux que je soulageais, mais aussi, mais surtout par le bonheur ineffable que j'éprouvais à me rendre utile, à être bienfaisante. Aussi, croyant renoncer au bonheur pour mon propre compte, je l'ai trouvé durable, continuel: car il est en moi, il dépend de mon dévouement pour les autres, et non de la tendresse et du dévouement des autres pour moi! »

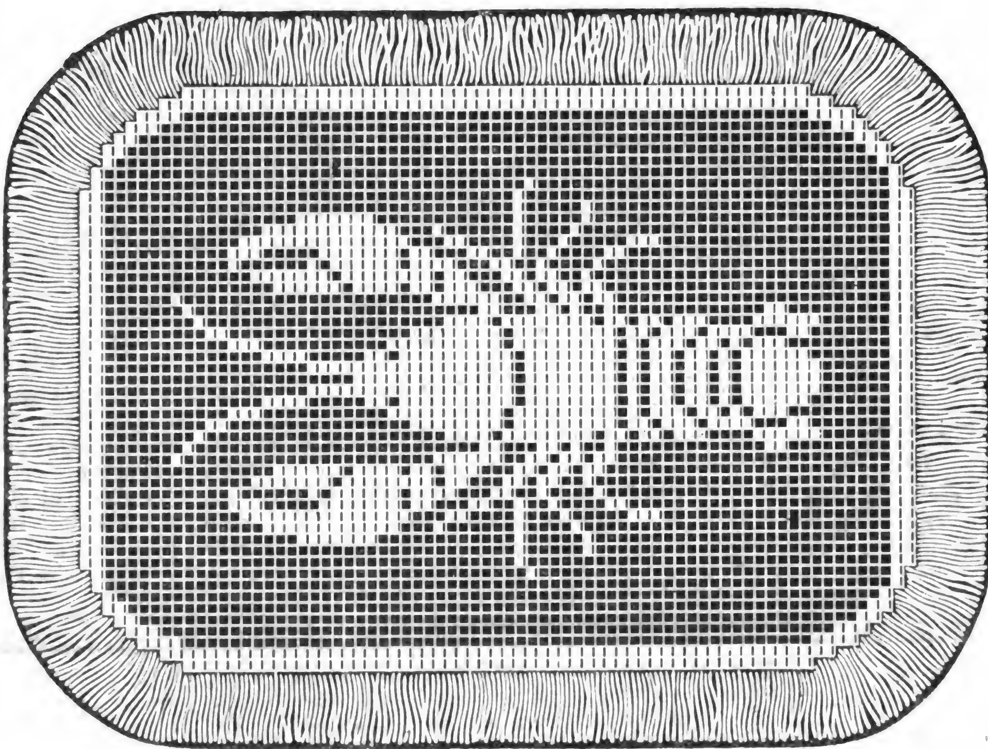
« Ah! ah! ah! s'écria la digitale pourprée en éclatant de rire; mon rêve a été bien différent! J'étais une fille de roi, assise sur un trône éclatant; je recevais tous les hommages, j'appelais tous les regards; par ma coquetterie, j'attirais autour de moi tous ces pauvres niais dont je tenais à honneur de troubler le cerveau. Quel plaisir, féroce sans doute, mais profond et réel, j'éprouvais quand, par mon influence perfide, je parvenais à glacer les cœurs que j'avais enflammés! Ce plaisir si vif était surpassé encore par celui de me glisser jusqu'au cœur de mes rivales, d'attaquer leur vie à sa source, et de les abandonner à toutes les horreurs d'une agonie lente. Empoisonner leurs actions, empoisonner leur existence... ce bonheur est le plus grand de tous; et, quoique je me sois réveillée, quoique je sois une fleur aujourd'hui, je ne pourrais plus renoncer à la jouissance de faire le mal. »

« Tais-toi, empoisonneuse, calomniatrice (ce qui est la même chose); tais-toi, dit avec dégoût le fier et noble iris. Comment oses-tu raconter ici tes rêves honteux et tes odieux sentiments? Comment oses-tu te vanter de ta perfidie? Les lâches seuls peuvent s'approcher de toi sans éprouver une profonde et juste répulsion. J'aime, je recherche le triomphe; mais j'ai rêvé la lutte loyale, au grand jour, à forces égales. J'ai été un noble chevalier; j'ai attaqué mes ennemis, mais non par surprise, et je n'ai jamais employé tes armes perfides. Comme mon rêve a été brillant! Oh! si je connaissais un poëte, un vrai poëte, je lui ferais chanter mes combats, mes aventures, mes triomphes, et le monde croirait à la résurrection des preux chevaliers qui se vouaient à la protection des opprimés, au redressement de tous les torts, à la punition de toutes les injustices. Qu'il vienne, ce poëte, et, pendant une des longues nuits de l'été, je lui dirai à voix basse le rêve que j'ai fait durant mon sommeil de l'hiver. »

« J'en ferai autant, dit le lis martagon en redressant sa taille majestueuse et sa fleur pourprée, ponctuée de noir. Moi aussi, je pourrais inspirer un poëte en lui racontant mon rêve. Je régnais en Arabie; j'étais un digne fils du désert; je montais un cheval qui dévorait l'espace; à la tête d'une troupe de sujets dévoués et hardis, tenant dans leurs mains nerveuses les lames de Damas, je fondais sur les caravanes, et je revenais vainqueur et chargé de butin vers les tentes où m'attendaient mes esclaves soumises. J'engageais des luttes glorieuses avec les chacals, les tigres, avec les lions surtout, qui m'attiraient par les secrètes affinités de leur nature avec la mienne. Oh! je pourrais transporter un poëte dans un monde féerique! »

« Malgré tout ce que vous pourriez lui raconter, dit à son tour la rose, son poëme serait incomplet s'il n'y joignait la narration de mon rêve. Je vivais là où se trouve le berceau du soleil, dont je recevais les premiers rayons; j'étais souveraine d'un grand empire. Ceux qui s'approchaient de moi avec une âme pure, avec une foi sincère, étaient comblés de mes dons; ceux-là seuls qui ne consentaient pas à déposer les pensées égoïstes, les sentiments jaloux, envieux, haineux, ceux-là se déchiraient aux épines dont j'étais environnée, même dans mon rêve, et qui servaient à la punition des abominables passions auxquelles l'âme humaine est quelquefois livrée. Je régnais en étant à la fois généreuse et juste, et je gouvernais mon empire en me souvenant sans cesse qu'il n'est point de pire iniquité que celle de placer sur le même niveau les coupables et leurs victimes, et d'absoudre les premiers au nom d'une fausse impartialité et d'une coupable neutralité, qui n'est qu'une complicité mal déguisée, ou bien un masque sous lequel se cache la lâcheté. »

Le soleil avait atteint le zénith; les fleurs devinrent muettes, car elles se font entendre seulement lorsqu'elles ont été ranimées par la rosée du matin, ou lorsqu'elles sont éclairées par la lueur des premières étoiles. Je ne suis point le poëte qu'elles attendent, celui qui traduira leurs rêves et les racontera dans le langage des hommes. J'ai seulement découvert, en les écoutant, que, durant leur sommeil de l'hiver, elles font des rêves qui les transportent dans le monde agité par les sentiments et les passions humaines. J'ai découvert aussi qu'elles ont des antipathies et des sympathies, et que, muettes pour les uns, elles



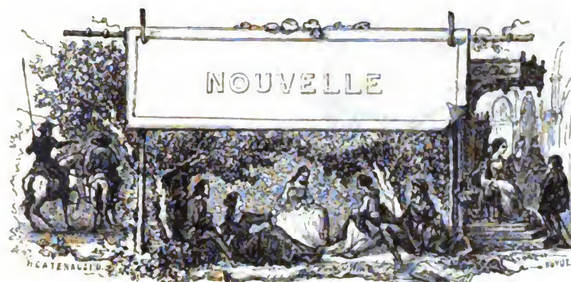
SERVIETTE POUR BUISSON D'ÉCREVISSES.

ALPHABET AU POINT CROISÉ.



PARDESSUS ET MANTELETS DE LA MAISON LEBALLEUR, RUE TAITBOUT, 74.

réservent leurs secrets pour les raconter à quelques élus : ceux-ci, poëtes quelquefois inconnus au monde, ont une âme sereine, qui semble être toujours rafraîchie et parfumée par le souffle du printemps. S. DE PAROY.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

II

Le lendemain, le mariage de ma mère fut célébré en présence d'un officier de marine, ami de Geoffroy, et de lord et lady Mauleverer, nobles et bons voisins des Aylmer. Ces seuls amis de Frances écrivirent à ses parents pour leur faire part du mariage de leur fille et demander sa grâce. Madame Aylmer répondit et remercia avec effusion ceux qui bandonner, de quitter le service, sans réfléchir qu'en temps de guerre une hésitation d'un jour c'était le déshonneur. La douloureuse expression qui se peignit sur les traits de Geoffroy à cette demande inconsidérée la rappela à elle-même, et elle ne témoigna plus qu'une douce résignation. Six heures plus tard, le capitaine et sa femme montaient dans une chaise de poste et se rendaient à Portsmouth.

Arrivés sur le port, ils eurent le bonheur de rencontrer un vieil ami du jeune marin, qui faisait partie de son équipage, et dont la femme et la fille, bonnes et simples personnes, allaient retourner dans le pays de Galles après avoir assisté à l'embarquement. Geoffroy aborda madame Denham, lui confia sa position, ses inquiétudes pour sa jeune femme, et reçut en réponse ce qu'il désirait vivement, une cordiale invitation pour Frances.

La séparation n'en fut pas moins une pénible épreuve pour tous deux ; et la pauvre enfant, élevée jusqu'à ce jour au sein du luxe, partit pour le petit village gallois, où elle devait attendre le retour de son mari.

C'était une triste existence pour la belle jeune femme; néanmoins elle la supporta courageusement pendant trois ans. Enfin la paix fut signée, et le jeune officier revint, plus brillant, plus à la mode que jamais. Ces trois années de solitude avaient reposé et accru la beauté de Frances, et c'est avec délices qu'elle rentra dans le monde, qu'elle vit son époux fêté de toutes parts, ainsi qu'elle-même, dont les charmes ajoutaient encore au triomphe du beau marin.

Le jeune ménage ne se fixa point dans le Yorkshire ; leur rupture avec leurs parents ne pouvait que leur rendre odieux le séjour de cette province. Ils se rendirent à Chelsea où s'écoulèrent oupr eux deux belles et heureuses années. Mais, hélas ! ce fut là que mourut mon père, six mois avant ma naissance.

Sa maladie fut courte et sa mort soudaine : convalescent d'une fièvre scarlatine, il s'exposa trop tôt à l'air, et mourut en quelques heures. Ma mère n'était pas à la maison lorsque ce grand malheur la frappa; quand elle revint en toute hâte, son seul appui n'existait plus.

Sa santé, déjà si délicate, ne put résister à cette immense douleur; la maladie s'empara d'elle, et les médecins, alarmés, firent connaître son sort à ses amis les plus proches. Cet acte, si simple et si naturel, devait amener bien des maux imprévus.



LA SÉPARATION FUT UNE PÉNIBLE ÉPREUVE.....

III

La première personne qui répondit à cet appel fut une miss Cunningham, peu connue et peu aimée de ma mère, mais sa proche voisine. C'était une dame d'un certain âge, de bonne famille, mais pauvre, et vivant aux dépens des gens riches qu'elle fréquentait.

Miss Cunningham accourut près de madame Neville avec un officieux empressement, persuadée que cette jeune femme jouissait d'une grande fortune. En effet, mon père avait toujours entouré sa chère Frances de tous les raffinements du luxe. Cette adroite personne sut si bien s'installer auprès de la malade que, lorsque la guérison fut complète, ma mère refusa l'offre que lui avait faite son grand-père Williams Jones, de venir passer le temps de son veuvage chez lui, uniquement parce qu'elle se crut obligée de garder avec elle pendant quelque temps celle qui semblait lui avoir rendu de si grands services.

Peu de temps suffit à miss Cunningham pour se rendre maîtresse de tout dans la maison de ma mère et pour gagner en même temps ses bonnes grâces et jusqu'à son affection. La pauvre jeune femme était trop délaissée par sa famille pour ne pas s'attacher à une étrangère qui lui témoignait un si vif intérêt.

La mort du capitaine Neville n'avait pas éteint les haines que cette union avait excitées contre Frances. Son père garda sa contenance froide et sévère, et continua à ne point répondre aux lettres qu'elle osa lui écrire. La jalousie d'Éléonore ne s'éteignit pas avec la vie de celui qui l'avait causée ; elle s'attacha au contraire encore plus au souvenir de Geoffroy, et se mit à chérir mort celui qu'elle n'avait pas eu le droit d'aimer vivant. Quant à M. Neville, la perte de son fils lui fut une occasion de briser plus complétement encore avec celle qu'il n'avait jamais voulu reconnaître pour sa fille.

Sir Williams Jones, irrité du refus que lui avait fait sa petite-fille, de venir le rejoindre après la mort de son mari, partit pour un long voyage en Italie.

Trois mois après la mort de mon père, miss Cunningham engagea ma mère à quitter sa maison de Chelsea pour se rendre à Brodstaires; la faible créature se laissa conduire comme un enfant, et, dans sa nouvelle habitation, isolée et loin de toute ancienne connaissance, elle fut plus complétement que jamais à la merci de son adroite compagne.

Ce fut alors que l'on fit paraître un certain frère de miss Cunningham, en faveur duquel toutes ces machinations avaient été dressées. De plus en plus dominée par son entourage, ma mère commit une déplorable erreur ; à la fin de son année de deuil elle épousa ce jeune homme.

Comme on le pense bien, cette malheureuse détermination lui aliéna le peu d'affection que ses parents pouvaient lui avoir conservée.

Dans l'esprit de ma tante Éléonore, ce second mariage était une trahison insigne. Elle qui était restée fidèle à son secret penchant pour Geoffroy, pouvait-elle ne pas mépriser la femme qui, après avoir possédé le cœur qu'Éléonore eût payé de sa vie, après avoir porté ce nom dont sa sœur eût été fière, semblait oublier, après si peu de temps, celui dont le souvenir seul faisait le triste bonheur de miss Aylmer?

Ainsi l'infortunée Frances se vit plus que jamais à la merci des Cunningham, et quelle merci !

La première semaine de mariage s'était à peine écoulée, que M. Cunningham interrogea ma mère sur l'état de sa fortune. Que devint-il en apprenant que sa pension constituait toutes ses ressources ! Pour bien apprécier le désappointement causé par une telle découverte, il faut connaître un peu les Cunningham.

Le nouvel époux de ma mère était le dernier enfant d'une noble et pauvre famille écossaise ; dès sa jeunesse il avait été l'idole de sa sœur aînée, qui lui servit de mère après la mort de leurs parents. Fière et charmée de la jolie figure et des manières élégantes de son jeune frère, miss Cunningham rêvait pour lui un brillant mariage, tandis que lui, de son côté, cherchait depuis longtemps une héritière à Londres. Aussi crut-elle être au comble de ses vœux en lui faisant épouser madame Neville. Quoiqu'elle la sût brouillée avec ses parents, elle ne pouvait supposer qu'une femme née d'une si riche famille, et alliée aux Neville, qui passaient pour avoir de grands biens, qu'une telle femme n'eût pas elle-même une brillante fortune. De plus, le ca-

ctère doux et facile de Frances promettait un règne ab- lu à son mari.

La rage et la mortification de ces deux êtres sans cœur, apprenant la position réelle de ma mère, peut aisément deviner, mais ne saurait se décrire. Leur manière d'agir à gard de leur victime changea brusquement. Aux atten- ons continuelles, aux flatteries insinuantes, succéda la oideur; puis vinrent les reproches injustes, les querelles ns cause et sans fin. Un mois ne s'était pas écoulé depuis fatal mariage, que ma pauvre mère eût donné tout au onde pour échapper à ceux qui se montraient pour elle s tyrans sans pitié.

IV

Je n'ose prévoir jusqu'où la fureur de M. Cunningham ût emporté; mais, par bonheur, la Providence lui fit ren- ontrer dans le monde un vieil ami de sir Williams Jones, i lui parla avec chaleur de l'extrême affection que le eux gentilhomme avait conservée pour sa petite-fille favo- e. Cette révélation eut un heureux résultat. Ranimé r l'espérance de jouir bientôt de cette riche succession, . Cunningham retourna auprès de sa femme, et sut si oitement reprendre ses anciennes façons d'agir, flat- uses et insinuantes, que ma pauvre mère oublia ce qu'elle ait souffert.

Je ne pourrais dire combien de pays différents nous ons habités pendant mon enfance; les côtes, l'intérieur s terres, le pays de Galles, les montagnes, villes et vil- ges, nous avons tout parcouru. Ma mère était ainsi dans mpossibilité de se former des amis qui l'eussent éclairée r les intentions du couple avide qui vivait à ses dépens.

Ma seule consolation était dans la présence de Bessy, notre fidèle servante. Comment s'y prit-elle pour que M. Cunningham ne la renvoyât point, je ne puis encore me l'expliquer. Il comprenait sans doute qu'il n'aurait trouvé nulle part une fille plus adroite et plus économe. Dès son enfance elle avait été au service de la famille Aylmer, s'était particulièrement attachée à sa jeune maîtresse Frances, et l'avait suivie depuis son mariage, à travers mille privations. Voyant la pénurie à laquelle nous étions réduits, elle s'était faite cuisinière, couturière, et enfin bonne d'enfant. Elle seule nous servait et suffisait à tout. Ma mère était obligée de cacher à son mari la véritable affection qu'elle portait à cette fille. S'il avait su lui causer un mortel chagrin en la renvoyant, sans aucun doute il l'eût fait.

Mon seul plaisir était, de temps en temps, une rare promenade en compagnie de Bessy au château d'Ellerslie, et surtout mes visites à La Grange. On appelait ainsi l'habitation d'une vieille dame Wilton, qui m'avait prise en amitié et me recevait deux ou trois fois par semaine. C'étaient mes jours de bonheur. Je m'asseyais alors sur un petit tabouret aux pieds de ma vieille amie, entourée de joujoux auxquels j'osais à peine toucher, tant ils me semblaient précieux.

Lorsque le mauvais temps me retenait au cottage, je n'avais pas d'autre distraction que de regarder à la fenêtre de ma petite chambre, qui donnait sur les champs, derrière la maison. Là j'entendais trop souvent les grossiers propos des paysans; mais c'était ma seule manière d'employer mon temps, car personne ne s'occupait de moi lorsque ma bonne Bessy était à son ouvrage, loin de sa chère petite Isabelle.

PÊLE-MÊLE

Quiconque n'a point de caractère, n'est point un homme, c'est une chose. CHAMFORT.

Tout homme qui se connaît des sentiments élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position. Id.

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais. Id.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même; ils infectent et ravagent. Id.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles. Id.

La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot. Id.



JE M'ASSEYAIS SUR UN PETIT TABOURET, AUX PIEDS DE MA VIEILLE AMIE.....

Enfin nous nous fixâmes dans un ravissant village du nté d'Essex. Shirley était à deux milles d'Ellerslie, la he résidence de mon arrière-grand-père; mais, en l'ab- ce du maître, le château était désert; un jardinier et sa me étaient seuls restés pour prendre soin, l'une des ap- tements, l'autre des jardins.

Pourquoi M. Cunningham avait-il choisi cette habitation? 'ignore. Elle déplaisait à ma mère, qui n'était pas bien e de découvrir aux yeux des voisins de son grand-père istence plus que modeste à laquelle elle était condam- . Pourtant il lui fallut céder, cette fois comme toujours. n père fit meubler convenablement un petit salon et une mbre à coucher; le reste de la maison fut à peine pourvu nécessaire. Il ne voulait pas que ma mère fût en posi- de recevoir chez elle.

répandit partout dans le pays le bruit de son arrivée c sa femme, petite-fille de sir Williams Jones, le riche neur d'Ellerslie; faisant sonner bien haut cette parenté, d'obtenir pour lui la considération que les gens du s s'empressèrent en effet de lui accorder.

uelquefois il rentrait de joyeuse humeur à la maison: s tout se passait bien; mais je me souviens que trop sou- t il se laissait aller à son caractère violent et irascible. ais trop jeune pour comprendre les querelles, les me- es dont il accablait ma pauvre mère; mais j'en voyais z pour le détester de toutes mes forces. Il me rendait ma haine, et au centuple. Jamais enfant ne fut maltraité que moi. La moindre chose qui m'amusait ne faisait plaisir m'était aussitôt arrachée. Je ne pou- lutter contre mon tyran; mais je me sauvais dans le in, et là je frappais du pied avec fureur; j'exhalais ma impuissante contre l'ennemi que je haïssais.

Quand j'étais au salon, M. Cunningham avait l'habitude de me reléguer dans l'embrasure de la fenêtre; c'est là que s'est passée la scène à laquelle j'avais fait allusion au commencement de ce récit et que je vais raconter ici.

Le ministre de notre paroisse, M. Beauchamp, se maria. Après l'inévitable voyage qui suit le jour des noces, il amena sa jeune épouse à Shirley. Grande était la curiosité de tout le village à ce sujet, et, le jour de leur arrivée, tout le monde était sur la route pour apercevoir plus tôt les traits de la nouvelle mariée. Les curieux furent déçus, car la nuit tombait lorsque le révérend ministre arriva, et l'on dut attendre le dimanche suivant. Aussi, lorsque, par une petite porte commune entre sa maison et l'église, M. et madame Beauchamp firent leur entrée dans le lieu saint, chacun quitta plus ou moins sa place pour apercevoir l'héroïne du jour.

Hissée sur mon banc, je vis une jolie figure, d'une grande pâleur, entourée de longues boucles blondes, qui retombaient sur une riche pelisse de satin violet. Ayant satisfait ma curiosité, je tournai les yeux d'un autre côté, et, lorsque longtemps après je les reportai sur la jeune femme, je fus frappée de l'immobilité de ses traits et de sa pâleur croissante.

Au même instant, M. Beauchamp se retourna vers sa femme et fit sans doute la même remarque, car, à la stupéfaction générale, il s'interrompit au milieu des Litanies, et se dirigea vers elle. Après quelques paroles échangées, il la conduisit au grand air sous le vestibule, et revint prendre sa place de l'air le plus naturel du monde.

(La suite au prochain numéro).

Robinson, dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, le désœuvrement lui eût rendu l'existence insupportable. Id.

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étaient deux choses différentes; le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit. Cette lumière pénètre le fond des choses, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement. Id.

Les maximes générales sont, dans la conduite de la vie, ce que les routines sont dans les arts. Id.

La haine est un sentiment honteux, parce qu'elle implique toujours la conscience de l'infériorité chez ceux qui haïssent; voilà pourquoi certaines âmes sont inaccessibles à ce sentiment violent, qui a toujours l'envie pour origine. On ne hait point les êtres qui, par leurs actions ou leur caractère, sont indignes d'estime : on les méprise; mais les âmes basses haïssent ceux qui, par leur supériorité morale et intellectuelle, humilient leur propre vanité.

E. R.



EAU DE BOTOT.

Prenez 32 grammes de semence d'anis, — 8 grammes de clous de girofle, — 8 grammes de cannelle; pilez ces ingrédients soigneusement; mettez-les infuser pendant huit jours dans une livre 1/2 d'eau-de-vie; au bout de ce temps, ajoutez un peu plus d'un gramme d'huile de menthe poivrée et 4 grammes de teinture d'ambre. Passez le tout dans un papier à filtrer.

MOYEN POUR VIEILLIR LES LIQUEURS NOUVELLES, LE RHUM, ETC.

On met les liqueurs dans des bouteilles que l'on ne remplit pas tout à fait; on les recouvre avec des bouts de vessie que l'on a fait tremper dans une eau chaude, et que l'on noue autour des bouteilles quand ces morceaux sont encore humides; on place les bouteilles dans une chaudière que l'on remplit aux trois quarts avec de l'eau froide; on sépare les bouteilles avec un peu de foin ou de paille, afin d'éviter leur choc. On allume du feu sous la chaudière; quand l'eau commence à bouillir, on entretient l'ébullition pendant dix minutes, puis on retire le feu; on laisse les bouteilles refroidir dans l'eau, on enlève la vessie, on remplit les bouteilles.

Les liqueurs, par ce procédé, prennent immédiatement le goût qu'elles acquièrent seulement au bout de plusieurs années quand on n'emploie pas ce moyen.

PUITS D'ORANGES.

On enlève avec un couteau le dessus de l'un des côtés de l'orange, absolument comme s'il s'agissait d'ouvrir un œuf à la coque; on détache, avec une cuiller, tout l'intérieur de l'orange, en ayant bien soin de ne pas entamer la pelure, dans laquelle la chair de l'orange doit rester contenue; on ajoute de temps en temps une cuillerée de sucre pilé; on continue à détacher l'orange de sa pelure, et l'on ajoute du sucre jusqu'à ce que l'on ait fait une sorte de marmelade qui reste contenue dans la pelure de l'orange. Quand celle-ci est suffisamment *travaillée*, on recouvre son ouverture avec le petit morceau enlevé; on sert les oranges ainsi préparées sur des assiettes de dessert, avec des petites cuillers à café.

COMPOTE D'ORANGES CRUES.

On enlève la pelure des oranges; on les coupe en tranches rondes; on les couvre de sucre en poudre. Cette manière est préférable à celle que l'on emploie généralement, et qui consiste à couper les oranges avec leur pelure: quand celle-ci n'est pas enlevée, il faut y porter les doigts, et le sucre ne pénètre pas aussi complétement dans les tranches non dépouillées de l'écorce.

NETTOYAGE DES VERRES DE LAMPE.

Les verres de lampe sont très-souvent couverts de taches d'huile séchées par la flamme et qui ne peuvent s'enlever par le lavage; on les nettoie parfaitement en employant le procédé suivant: on mouille un linge avec de l'eau tiède; on met sur ce linge mouillé de la poudre d'*émeri* (pierre qui sert à polir les métaux) que l'on trouve chez tous les épiciers; on frotte le verre de lampe avec ce linge ainsi couvert de poudre d'émeri: toutes les taches disparaissent.

NETTOYAGE DES CUIVRES DORÉS.

Les flambeaux dorés sont souvent couverts de petites taches de cire, ou plutôt de graisse, les bougies *stéarines* ayant généralement remplacé les bougies de cire; il faut enlever immédiatement ces taches qui se convertissent en vert-de-gris. On humecte une petite éponge avec de l'eau tiède; on la passe sur du savon et l'on frotte les taches, qui disparaissent immédiatement. Lorsque ces taches se sont produites sur des meubles en bois, il faut les enlever à l'aide d'un tampon de flanelle imbibé d'huile.

NETTOYAGE DE L'ÉCAILLE.

Les peignes d'écaille peuvent recouvrer leur éclat primitif lorsqu'on les frotte avec de la *terre pourrie* humectée d'huile d'olive. On fait un tampon de linge, et l'on frotte le peigne en employant ce mélange. Quand l'écaille a repris son éclat, on continue l'opération en employant seulement de la terre pourrie, et enfin en la frottant avec un morceau de peau. On polit la corne de la même façon.



Chacun de nos numéros contient des toilettes offrant un grand choix de garnitures. — Pour une robe de taffetas marron nous conseillerons la garniture du tablier n° 1 ou du tablier n° 16 (n° 13 du journal). Les petits volants sont toujours à la mode. Si l'on tient à *innover* un peu cette disposition, on peut les placer en festons, c'est-à-dire remontant sur chaque couture réunissant les lés de la jupe. — Nous ferons usage des renseignements que l'on nous adresse à propos du crochet tunisien, et nous en remercions notre abonnée. — Mêmes remercîments pour la recette du département de l'Ain; nous sollicitons seulement l'indication de l'emploi de la pommade. — L'alphabet au point croisé est prêt. — Nous n'en pouvons malheureusement dire autant des fleurs demandées, mais nous nous en occupons. — Même réponse pour le dessous de flambeau. — La planche accompagnant le n° 13 contenait un alphabet pour marquer le linge de table; quelle que soit la beauté du service, on ne fait pas les lettres plus ornées. On les exécute en coton rouge entouré d'un point de cordonnet en coton blanc qui indique les contours, ou bien ceux-ci en coton rouge, l'intérieur en coton blanc. — On fera toujours des mantelets, des châles ou des mantelets-écharpes en étoffe pareille à la robe, quand celle-ci sera en barége ou grenadine de laine. Les articles *Modes*, les gravures et *Descriptions de toilettes*, contiennent la description des garnitures convenables pour les robes de cette saison. — L'échantillon de soie *pensée* me semble un peu sévère comme étoffe et nuance, pour jeune fille de vingt ans, surtout dans cette saison. Je ferais garnir le chapeau blanc avec une touffe d'herbes de côté encadrant une rose *rose;* l'intérieur serait orné de blonde blanche et d'herbe; les brides, blanches. Cette combinaison permettrait de porter le chapeau avec toutes les toilettes.

Les mèches à *soudure*, de M. Croizat, ne doivent pas être confondues avec les nattes. La différence de prix contre laquelle on a réclamé mon intervention, est due à la différence de longueur des cheveux; les mèches à soudure, devant être pliées en deux, sont faites avec des cheveux très-longs, et par conséquent très-chers. M. Croizat ne peut les livrer à moins de quarante francs pour les deux côtés. Le système est du reste parfait: on prend simplement sa mèche par le milieu et on la tresse avec les cheveux véritables qui forment l'une des trois branches de la natte; les faux cheveux sont mêlés aux cheveux véritables sans le secours des peignes, qui usent toujours un peu la place qu'ils occupent. — Nous publierons les dessins demandés pour compléter les mouchoirs; nous publierons aussi le dessin de guéridon, composé selon les recommandations qui nous ont été faites. — Pour toilette de mariée, nous conseillons une robe en organdi blanc, bouillonnée à petits bouillons, sur une hauteur de 70 centimètres; une deuxième robe, toujours en organdi, garnie d'un petit volant surmonté d'un bouillonné, recouvrirait la première jupe par derrière, et formerait tunique par devant; grand voile en organdi. Cette combinaison nous paraît satisfaire aux conditions exigées, c'est-à dire *simplicité, économie, légèreté*. Quant aux toilettes de visite, chacun de nos numéros contient des gravures et des descriptions de toilettes, parmi lesquelles il doit être facile de choisir. — On porte toujours des manches blanches, à manchettes fermées par un gros bouton. Le mantelet en tulle noir, recouvert de dentelles noires, est toujours fort élégant et fort à la mode. — On peut *rajeunir* une robe en mousseline blanche brodée à deux volants. Il suffit de découdre les volants, de former un bouillonné avec la partie supérieure de chaque volant, et de les placer sur la robe, à 3 centimètres de distance l'un de l'autre. On peut passer un ruban de couleur dans chaque bouillonné, si la robe est destinée à une réunion d'été. — Je ne connais pas d'autres combinaisons pour les robes à *disposition* que celles déjà indiquées. Les volants de 33 centimètres ne seraient pas trop larges, étant coupés en deux, car on fait des volants de toute hauteur; on pourrait laisser le premier (celui du bas) entier, et couper seulement les deux autres; on pourrait aussi n'en couper aucun, et faire un bouillonné avec la partie supérieure de chaque volant. — On brode toujours les mouchoirs au-dessus de l'ourlet, ou bien on les festonne simplement, et l'on brode un bouquet à chaque coin. — Je n'ose m'engager à envoyer *immédiatement* le dessin pareil à celui de la *cassette* brodée; un grand nombre d'objets sont déjà choisis et arrêtés pour composer les prochaines planches. — M. Valladier n'a pas paru; mais je le remplace, en indiquant à Mlle Valérie, Mme Aubert, modiste, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, qui s'occupera consciencieusement de son chapeau de paille d'Italie. — Je ne prendrai jamais la responsabilité d'indiquer l'emploi d'un cosmétique quelconque; j'ai vu des résultats terribles succédant à l'emploi de teintures et pommades annoncées comme tout à fait inoffensives; il en existe peut-être qui sont innocentes; mais, ne pouvant les analyser, je ne puis les garantir. Je conseille à la nièce de M. Valladier d'employer les bâtons noirs qui servent à lustrer les cheveux et les noircissent en même temps. — La bourse au crochet, publiée dans le n° 3 de l'année 1861, peut servir pour blague; on trouvera aussi une fort belle blague au crochet dans le n° 45 de l'année 1860. — On porte toujours des châles en mousseline blanche brodée. Nous publions fréquemment des dessins de tricots et de crochet; on ne fait point de tapis de table au tricot. — Si l'on maintient les couleurs indiquées pour la tapisserie du n° 45, il faudra mettre les bandes en velours vert. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se charge de *tous* les achats; il faut lui indiquer le numéro du journal et l'objet dont il s'agit. — On fait des couvertures d'enfant qui sont ravissantes, au crochet, avec du gros coton; on les double en cachemire rose ou bleu: cela est très-souple et très-commode, car il est facile de découdre le dessus de la couverture quand on désire le faire blanchir. Le journal contient une foule de rosaces et d'étoiles propres à cet usage; nous indiquerons entre autres la rosace faite avec du cordon plat; elle figure dans le n° 10 sous la dénomination de *plateau au crochet;* si, cependant, on préfère la couverture en laine, nous trouvons la combinaison en question fort jolie. Le n° 4 de l'année 1861 contient un tricot qui conviendrait pour la raie bleue; le n° 12 contient aussi deux petites palmes qui peuvent servir pour la raie blanche; ces palmes appartiennent au coussin de pieds. — La dentelle de soie ou *blonde* se blanchit mal; on peut essayer cependant le procédé suivant: on découd les blondes, on les repasse, on les plie, puis on les met dans un petit sac de toile fine dont on coud l'ouverture; on laisse ce sac pendant vingt-quatre heures dans de l'huile d'olive; on fait une eau de savon très-épaisse, on y met le sac quand cette eau est bouillante; on l'y laisse pendant vingt à vingt-cinq minutes; on retire le sac, on le rince dans de l'eau tiède, puis on le passe dans une eau qui contient un peu d'amidon; on retire les blondes de leur sac, on les repasse, ou bien on les tient tendues au moyen d'épingles. — M. Sainfoin est retourné dans son ermitage pour surveiller son cher jardin; les lettres qui le concernent lui ont été envoyées; il nous charge d'adresser ses plus vifs remercîments à ses chères lectrices pour toutes leurs marques de sympathie. Nous joignons nos propres remercîments à ceux que nous nous sommes chargés de transmettre: les rigueurs de la poste nous interdisent toute marque particulière de notre reconnaissance; nous prions nos correspondantes de vouloir prendre ici la part de sympathie que nous ne pouvons leur adresser plus *particulièrement*.

E. R.



Au clair de la lune
Comme au grand soleil,
Chez l'autre et chez l'une
Je suis tout pareil;
Quoique très-fantasque
Et toujours changeant,
J'ai pour la bourrasque
Un amour constant.

Je suis de naissance
Un nom masculin,
Mais la médisance
Me dit féminin.
Sur ce point, Madame,
L'auteur se taira;
Je suis homme ou femme,
Comme il vous plaira.

Je loue et je blâme
Chacun tour à tour;
Je suis glace ou flamme
Vingt fois en un jour;
Aujourd'hui j'abhorre
Ce qu'hier j'aimai,
Que peut-être encore
Demain j'aimerai.

Vous me voyez rire,
Puis soudain pleurer;
Le matin sourire,
Le soir soupirer;
Faire à la rudesse
Un accueil riant,
A la politesse
Répondre en boudant.

Un don fait éclore
Chez moi des refus,
Mais j'en veux encore
Dès qu'on n'en a plus;
C'est la girouette,
Ma règle et ma loi,
Qui prend ou rejette
Ce qui s'offre à moi.

On dit qu'à ma vue
S'enfuit la raison:
Pourtant l'entrevue
Serait de saison.
Mais à l'antipode
Le sort nous fixa;
Sa froide méthode
Jamais ne m'ira.

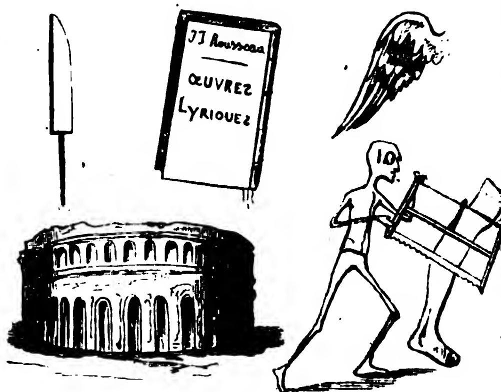
C'est sur mon chapitre
Assez discourir,
Ma trop longue épître
Me fait découvrir;
Si pourtant les femmes
Ne me trouvent pas,
Vos maris, Mesdames,
Ne s'en plaindront pas.

E. SIMONOT.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

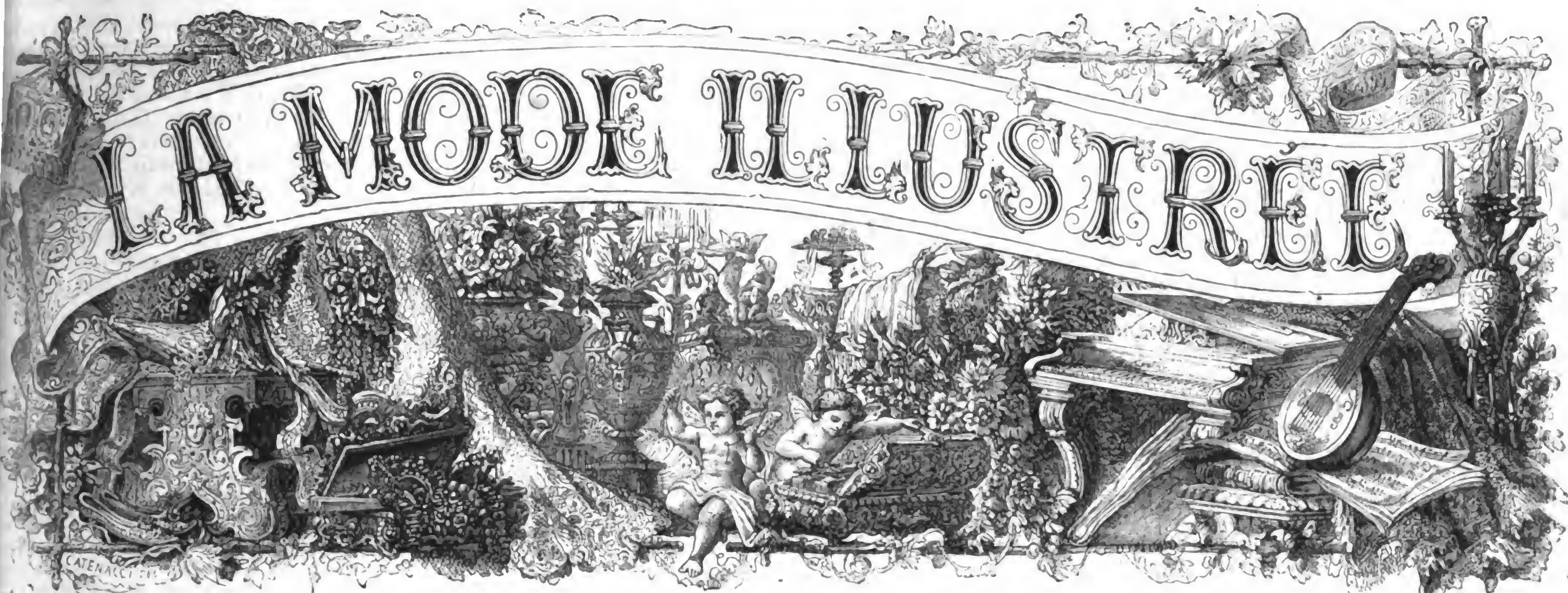
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Santé vaut mieux que richesse.

N° 19. DEUXIÈME ANNÉE. 4 mai 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Col brodé.

On peut exécuter ce col sur du tulle, ou bien sur de la mousseline. Dans le premier cas, la partie mate du dessin serait faite en application de mousseline ; dans le deuxième, on ferait cette partie au point de feston avec application de tulle à dessins variés pour l'intérieur des feuilles. L'intérieur des petites feuilles composant les branches est vide. On y fait trois barrettes au point de feston. Les petits œillets sont aussi au feston et vides.

Corsets.

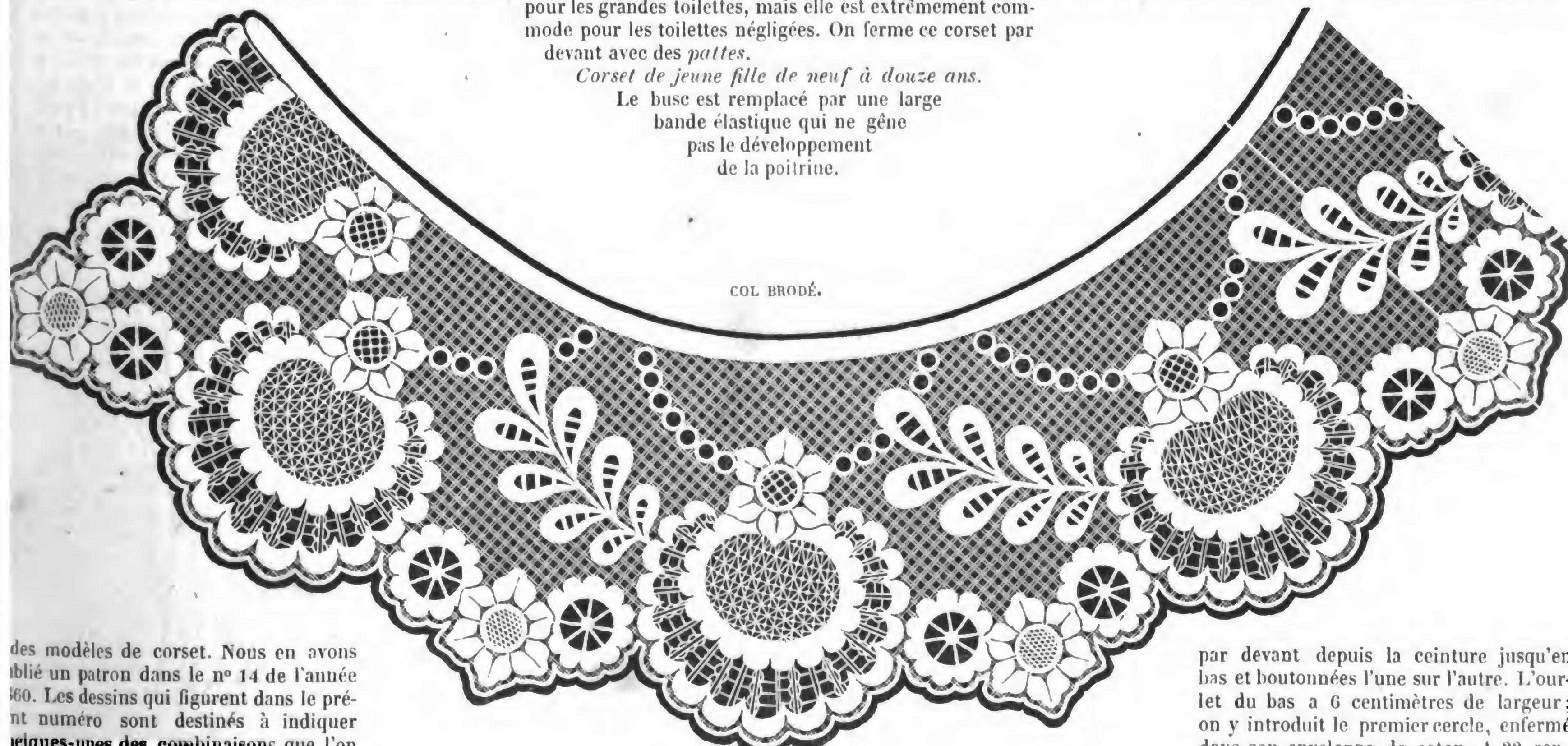
Plusieurs demandes nous ont été adressées relativement des modèles de corset. Nous en avons publié un patron dans le n° 14 de l'année 1860. Les dessins qui figurent dans le présent numéro sont destinés à indiquer quelques-unes des combinaisons que l'on pourra faire exécuter par une couturière. Si l'on est assez habile pour faire soi-même un corset (chose fort rare), on pourra adapter quelques-unes des modifications indiquées par nos dessins de ce jour au patron ci-dessus mentionné. Mais, ainsi que nous l'avons dit, le talent de faire un corset est chose si rare chez une femme qui n'exerce pas la profession de corsetière, que nous nous sommes abstenus de publier les patrons de ces nouveaux modèles, dans la crainte de causer un préjudice à la très-grande majorité de nos abonnées, pour lesquelles d'autres patrons présentent plus d'utilité.

Le *corset-ceinture* est une ceinture lacée plutôt qu'un corset. Quelques personnes aiment l'usage de cette forme ; d'autres, au contraire, la trouvent incommode. En fait de corsets tout dépend des habitudes du corps.

Le *corset-paresseuse* est muni de chaque côté d'une bande élastique qui empêche toute pression sur les côtes. Il se ferme avec des bandes larges qui sont croisées sur le dos et peuvent être plus ou moins serrées sur la poitrine, où elles sont agrafées.

Corset du matin. Cette forme n'est point favorable pour les grandes toilettes, mais elle est extrêmement commode pour les toilettes négligées. On ferme ce corset par devant avec des *pattes*.

Corset de jeune fille de neuf à douze ans. Le busc est remplacé par une large bande élastique qui ne gêne pas le développement de la poitrine.



COL BRODÉ.

Jupon à cercles.

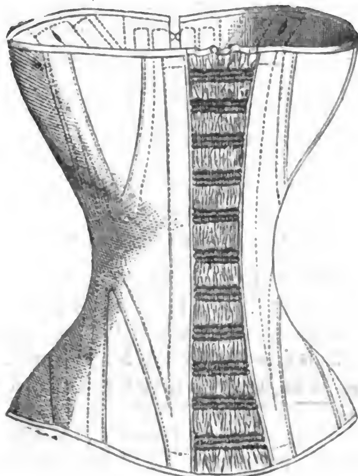
On nous a sollicités quelquefois de donner des adresses de fabricants de jupons. Nous indiquons volontiers la provenance des objets *que l'on ne peut exécuter soi-même;* mais nous pensons être plus fidèles à notre mission d'utilité en engageant les femmes, non pas à *acheter,* mais à *exécuter* les objets qu'elles peuvent faire elles-mêmes. Le présent dessin dispensera de recourir aux fabricants de jupons. On trouve partout de la *tartanelle* grise, légère, pour jupon d'automne et d'hiver. On remplace cette tartanelle, l'été, par de la percale blanche.

Notre modèle se compose de huit parties, dont six ont chacune 40 centimètres de largeur dans le bas, — puis, coupées en pointe vers le haut, elles n'ont plus à l'autre extrémité que 22 centimètres de largeur. Les deux autres parties, formant les lés de devant, sont presque droites. On les coupe un peu en biais depuis le genou jusqu'à la ceinture ; celles-ci ont en bas 45 centimètres de largeur, mais un pli profond fait dans la longueur du jupon les réduit à 34 centimètres. Ces deux parties sont séparées par devant depuis la ceinture jusqu'en bas et boutonnées l'une sur l'autre. L'ourlet du bas a 6 centimètres de largeur ; on y introduit le premier cercle, enfermé dans son enveloppe de coton. A 22 cen-

timètres de distance on place le deuxième cercle. Cette distance sépare les deux cercles seulement par derrière; — sur les côtés le deuxième cercle incline vers le premier et s'arrête à la couture qui est sur le côté (voir le dessin). La distance entre le deuxième et le troisième cercle est pareillement de 22 centimètres par derrière; il est incliné par devant et vient rejoindre le premier cercle. Le quatrième cercle, placé à 18 centimètres de distance du troisième, est aussi incliné par devant et se termine à la deuxième couture de côté (voir le dessin), tandis que le cinquième et dernier cercle se termine à la couture qui précède celle où s'arrête le quatrième cercle. Comme on le voit, le devant du jupon n'est point garni de cercles: cela permet d'obtenir la tournure en *éventail* qui est à la mode en ce moment. Le jupon est plissé et monté sur une ceinture en pointe. On place un cordon de chaque côté du lé de devant, à l'envers du jupon, et l'on noue ce cordon par derrière, afin de prévenir l'effet disgracieux du jupon poussé en avant. On peut, si l'on veut, ajouter une *tournure* à ce jupon, et l'exécuter avec une bande de crinoline ayant 2m,10 de longueur, 25 centimètres de hauteur. On fronce cette bande sur une ceinture après l'avoir un peu échancrée à la hauteur des hanches. Cette tournure figure sur notre dessin; elle est placée sur le jupon, que nous recommandons comme étant facile à exécuter, et tout à fait dans les conditions exigées en ce moment par la mode.

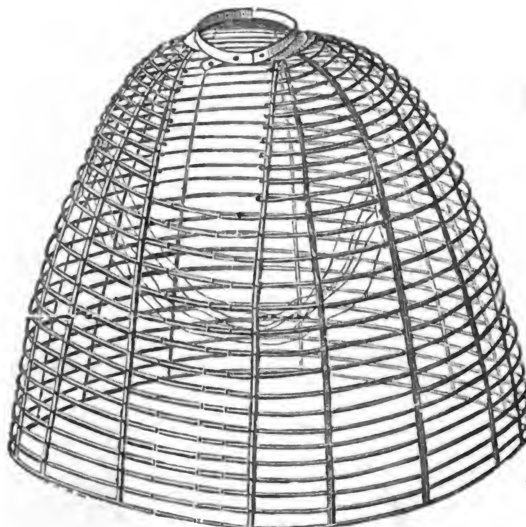
Jupon de bal.

Ce jupon se compose de trente cercles légers, flexibles, placés à 3 centimètres de distance les uns des autres, et attachés sur des cordons perpendiculaires. Sur ces trente



CORSET DE JEUNE FILLE.

cercles, dix-sept seulement font le tour du jupon; les cercles supérieurs ne se rejoignent pas par devant, et sont séparés par un espace de 18 centimètres. On place à l'intérieur du jupon deux bandes pourvues d'œillets et cousues sur les cordons qui se trouvent sur les hanches. On passe un lacet dans ces œillets afin de pouvoir serrer ces bandes, qui maintiennent le jupon et l'empêchent de revenir en avant. Nous recommandons à nos lectrices de couvrir cette cage avec un jupon *double* en grosse mousseline; cette enveloppe devra être en forme de sac, afin d'*habiller* la cage à l'extérieur et à l'intérieur. Sans cette précaution la cage pourrait être dangereuse et occasionner des chutes, les pieds étant exposés à s'engager dans cette cage à *claire-voie*.



JUPON DE BAL.

Essuie-plumes.

MATÉRIAUX. — Maroquin imprimé brun clair; cordonnet d'or très-fin; soutache de soie; drap noir.

Le dessin représente l'essuie-plumes de grandeur naturelle: il se compose de deux parties égales en maroquin coupées sur la forme du dessin (non compris la partie inférieure noire découpée à dents). Le manche est aussi en maroquin et taillé d'un seul morceau avec chacun des côtés de l'essuie-plumes.

On exécute le dessin avec de la soutache de couleur gros bleu, par exemple, et on l'encadre de chaque côté avec du cordonnet d'or. On borde le tour avec la même soutache, fixée par des points en biais exécutés avec du cordonnet d'or. On réunit les deux côtés en cousant ensemble les deux morceaux composant le manche de l'essuie-plumes. On remplit ce manche avec un peu de ouate, et l'on y introduit un morceau de fil d'archal, qui, placé dans toute la longueur du manche, le dépasse encore et atteint environ le milieu de l'essuie-plumes. A cet endroit le fil d'archal est cousu et coupé.

On met à l'intérieur sept feuilles de drap noir ayant la forme de l'essuie-plumes, mais le dépassant de la longueur des *dents* que l'on découpe au bord de ces feuilles de drap. Ces feuilles sont cousues l'une sur l'autre, puis fixées à l'intérieur entre les deux côtés de l'essuie-plumes.

Carreau au crochet.

Deux dessins appartiennent à ce carreau représenté de grandeur naturelle sur le n° 1; le n° 2 retrace l'effet produit par quatre carreaux réunis. On compose avec ce dessin des couvertures en coton ou bien en laine, et, en employant du coton plus fin, des voiles de fauteuil, dessus d'édredon, nappes de toilettes, etc.

On tourne quatre fois du coton autour de l'index de la main gauche. On recouvre ce petit cercle avec 28 mailles simples. Sur ce tour on fait, comme 2e tour, 24 brides, en plaçant toujours 2 brides l'une près de l'autre, et séparant ces 2 brides des 2 brides suivantes par 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent. La dernière maille en l'air est rattachée à la première bride du tour.

3e *tour*. * 5 mailles en l'air, — 2 mailles simples sur les 2 mailles en l'air du tour précédent. Recommencez 11 fois depuis *.

4e *tour*. * Sur les 5 premières mailles en l'air du tour précédent on fait 8 brides; — on passe les 2 mailles simples suivantes et l'on recommence 11 fois depuis *.

Les trois tours suivants se composent de brides contrariées, séparées par 2 mailles en l'air. Entre chaque bride on passe toujours une maille du tour précédent. Dans le premier de ces trois tours il y a 48 brides; — dans les deuxième et troisième, 49 brides. Les deux dernières mailles en l'air sont toujours attachées au commencement du tour précédent, et l'on fait toujours 3 mailles en l'air pour former la première bride du tour que l'on commence.

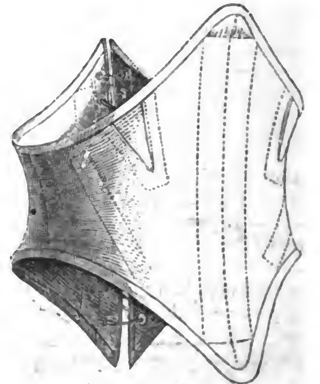
8e *tour*. Il se compose uniquement de brides en même nombre que les mailles du tour précédent. Il doit y avoir 147 brides dans le tour. La dernière bride est rattachée à la première.

9e *tour*. — 2 brides sur 2 brides du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 brides du tour précédent, — 2 brides, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 brides du tour précédent. Ainsi de suite pour tout le tour.

Le 10e *tour* se compose entièrement de brides; il est *compacte* comme le 8e tour; il y a 180 brides dans ce 10e tour.

Jusqu'ici le carreau est rond; on le plie en quatre, et l'on marque la quatrième partie de ce rond, sur laquelle on fait comme onzième tour: * 6 mailles en l'air, — 2 mailles simples sur 2 mailles du tour précédent (on passe, entre les mailles en l'air, 3 mailles du tour précédent), — 6 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 6 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 6 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 6 mailles en l'air, — 20 brides. On recommence sur les trois autres côtés depuis *.

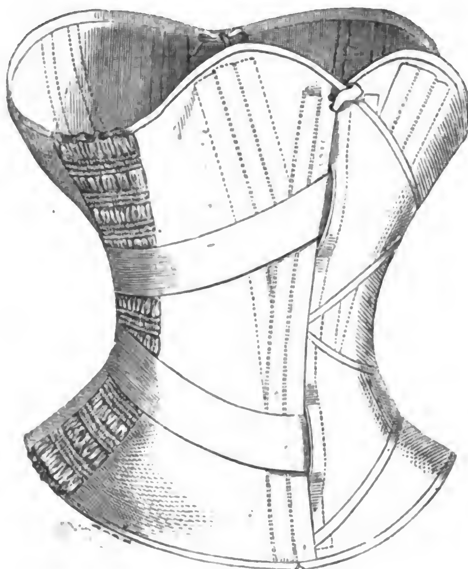
12e *tour*. — * 3 mailles simples sur les trois premières des 6 mailles en l'air appartenant au commencement du tour précédent, — 7 mailles en l'air, — 3 brides sur le 2e feston composé de mailles en l'air appartenant au tour précédent, — 7 mailles en l'air, — 3 brides sur le 3e fes-



CORSET-CEINTURE.

ton, — 7 mailles en l'air, — 3 brides sur le 4e feston, — 7 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 3 dernières des 6 mailles en l'air du tour précédent. Sur les 20 brides du tour précédent on fait le même nombre de mailles, qui sont alternativement une maille simple et une maille en l'air sous laquelle on passe une maille du tour précédent. On recommence ce tour trois fois depuis *.

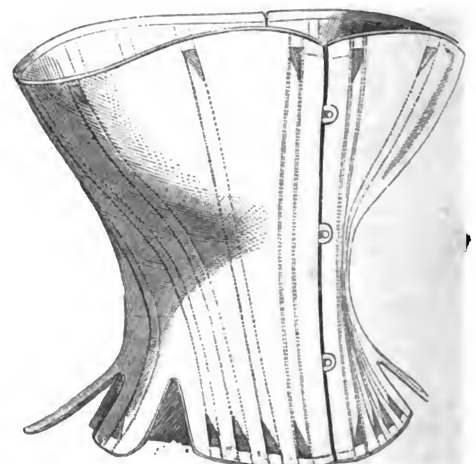
13e *tour*. — * 3 mailles simples sur les 3 premières des 7 mailles en l'air du tour précédent, — 8 mailles en l'air, — 3 brides sur les mailles du milieu du 2e feston composé de mailles en l'air appartenant au tour précédent, — 9 mailles en l'air, — 3 brides sur le 3e feston, — 8 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur chacun des trois derniers festons du tour précédent; puis on fait le *plein* déjà indiqué, mais en commençant cette fois par: 1 maille en l'air, — 1 maille simple, — 1 maille en l'air, — 1 maille simple, — et ainsi de suite, afin que les mailles simples se trouvent au-dessus des mailles en l'air, et celles-ci au-des-



CORSET-PARESSEUSE.



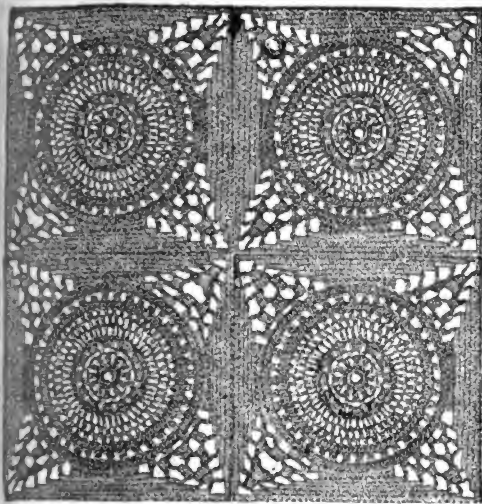
JUPON A CERCLES.



CORSET DU MATIN.

… des mailles simples; — la dernière maille est une maille simple. On recommence depuis * pour chacun des trois autres coins.

14e *tour.* — * 3 mailles simples sur les 3 premières des mailles en l'air appartenant au commencement du tour précédent, — 9 mailles en l'air, — 7 mailles simples sur



N° 2. — QUATRE CARREAUX AU CROCHET.

9 mailles en l'air du tour précédent, — 9 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les trois dernières des 8 mailles en l'air du tour précédent. On fait ensuite le *plein* composé seize fois de suite de : 1 maille en l'air, — 1 maille simple. Puis on recommence 3 fois depuis *.

15e *tour.* * 3 mailles simples sur les 3 premières des mailles en l'air du tour précédent, — 11 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la 2e des 7 mailles simples du tour précédent, — 1 maille en l'air, — 1 maille simple sur la 4e et 1 maille en l'air, — 1 maille simple sur la 6e maille du tour précédent, — 11 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur les 3 dernières des 9 mailles en l'air du tour précédent, puis le *plein*, composé d'une maille en l'air et d'une maille simple, alternant 19 fois. On recommence 3 fois depuis *.

16e *tour.* * 6 mailles simples sur les premières des 11 mailles en l'air du tour précédent, — 9 mailles en l'air, — 6 mailles simples sur les dernières des 11 mailles en l'air du tour précédent; — puis le *plein*, composé d'une maille en l'air et d'une maille simple alternant 21 fois. Recommencez 3 fois depuis *.

17e *tour.* * 9 mailles simples sur les 9 mailles en l'air du tour précédent. — On fait le *plein* jusqu'aux 9 mailles en l'air du tour précédent. On recommence 3 fois depuis *.

On assemble les carreaux à l'aide du crochet à l'*envers*.

Serviette.

MATÉRIAUX. — Toile fine; coton à broder n°s 20 et 40; coton à crochet n°s 80 ou 90.

Cette serviette servira à couvrir le fond d'une corbeille à pain ou d'un plat dans lequel on place des œufs à la coque, des petits pâtés, etc. Le dessin représente la 8e partie de la serviette, qui a 3 centimètres en carré; on plie ce morceau en deux et l'on marque le milieu avec un fil de couleur. On le plie en deux dans l'autre sens, on marque encore le milieu de la même façon; on plie encore en deux chacune de ces quatre parties, et l'on en marque le milieu : la serviette se trouve partagée en huit parties égales.

On prend de la gaze roide servant pour les doublures; on en coupe un morceau pareil à notre dessin. Sur ce morceau, on trace au crayon les contours du dessin. On prend du papier bleu à décalquer, on le place sous l'étoffe qui va être brodée; sur cette étoffe, on met la gaze, et l'on suit tous les contours avec un crayon en appuyant suffisamment (on peut employer du nansouk un peu gros au lieu de gaze). La pression du crayon a suffi pour reporter les contours en bleu sur l'étoffe. On répète cette opération pour chacune des huit parties.

On trace les contours avec le coton le plus gros; on les *bourre* et l'on exécute les festons avec le coton plus fin. L'étoffe doit être découpée à toutes les places où le noir paraît. Les petites *mouches* que l'on voit à l'intérieur de l'étoffe sont faites au plumetis et partagées au milieu. On fait ensuite le dessin à *jours* avec le coton à crochet. Ce dessin se compose d'une sorte de point de feston, c'est-à-dire que l'on pique l'aiguille à des distances égales, et qu'au lieu de serrer le coton on le laisse un peu *lâche;* on revient sur ce premier tour en passant le coton dans chaque petite boucle, en contrariant les nouvelles avec les anciennes. Au milieu de l'étoile, on fait un seul rang de boucles; on en fait deux rangs dans les roues qui entourent l'étoile, et quelques-uns des vides sont entièrement remplis de la même façon. On coupe l'étoffe tout autour de la serviette au bord du feston.

On peut exécuter de la même façon des voiles de fauteuil, en semant le fond de fleurettes exécutées en broderie anglaise.

Bretelles pour homme.

MATÉRIAUX. — Canevas fin; perles fines de diverses nuances.

Les bretelles brodées sont aujourd'hui exécutées de la façon suivante : le milieu se compose d'une bande étroite brodée, placée entre deux bandes de maroquin gris piquées au bord de la broderie en soie blanche. La bande



ESSUIE-PLUMES.

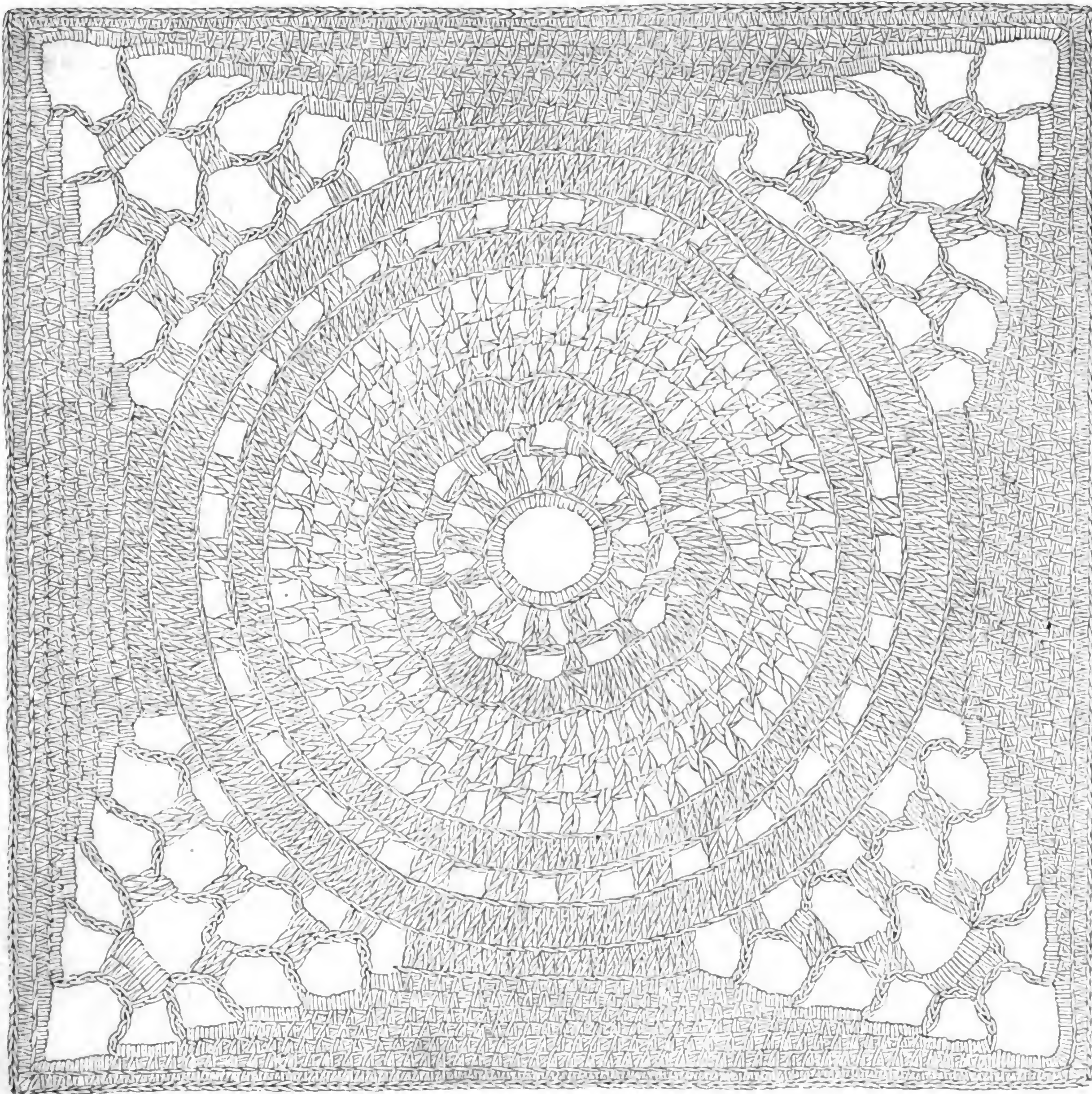
brodée ne doit pas être plus large que notre dessin n° 2. La bretelle terminée, c'est-à-dire encadrée des deux bandes de maroquin, a la longueur du dessin n° 1.

Si l'on ne veut pas employer des perles, on peut remplacer par des soies toutes les nuances indiquées pour les perles.

Signet.

MATÉRIAUX. — Canevas fin; soie ou petites perles.

On peut aussi exécuter ce signet sur du papier-canevas avec de la soie, ou bien avec des perles. Le fond doit être fait avec les mêmes matériaux que le dessin; cependant, si l'on a employé du papier-canevas, on peut se dispenser de remplir ce fond. On double le signet avec du taffetas blanc, et l'on met à chaque bout un effilé en perles.



N° 1. — CARREAU AU CROCHET.

MODES D'ENFANTS.

Une réunion d'enfants présente aujourd'hui l'aspect d'un bal déguisé : costumes de *matelot*, de *porteur d'eau*, costumes *russes*, *zouaves*, *renaissance*, *écossais*, *hongrois*, tout cela est admis pour les petits garçons jusqu'à l'âge de sept à huit ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils cessent d'être pour leurs mères des poupées vivantes. Passé cet âge, ils abandonnent le domaine de la fantaisie, et adoptent les costumes classiques, composés de la blouse traditionnelle et nationale (les Gaulois portaient des blouses), ou bien encore de la petite veste, qu'ils portent depuis l'âge de neuf à dix ans jusqu'à celui de treize à quatorze.

Parmi les costumes de fantaisie nous signalerons tout particulièrement la combinaison suivante : chemise russe et jupe bouffante. Nous avons publié dans le n° 9 (23 février 1861) le patron de la chemise russe; on la fait en cachemire de couleur, ornée soit d'une broderie en soutache, soit de bandes de cachemire d'une nuance différente de celle de la chemise.

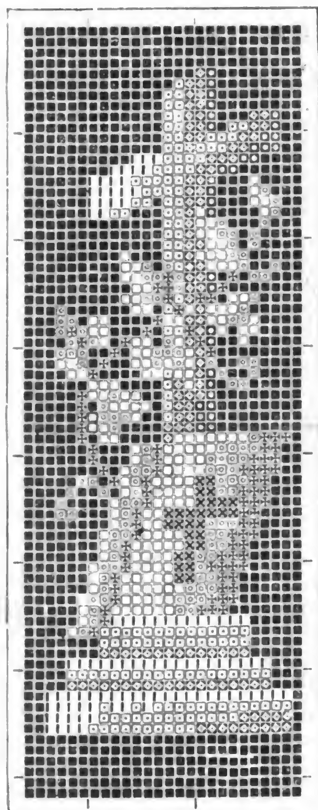
Nous avons vu cette chemise russe (bouffante) exécutée en cachemire bleu de Chine. Les devants, le col et les man-

chettes étaient ornés d'une bande en cachemire blanc ayant 2 centimètres de largeur. Sur chaque couture réunissant le cachemire blanc au cachemire bleu, il y avait un velours noir posé à plat; des velours noirs, pareils à celui-ci, étaient placés sur la bande de cachemire blanc à intervalles égaux, et reproduisaient par conséquent l'effet d'une étoffe à rayures blanches et noires. La bande en cachemire blanc formait entre-deux pour le col et les manchettes, dont le bord était formé par un ourlet assez large en cachemire bleu.

La jupe était en cachemire bleu bordée (au-dessus de l'ourlet, assez large) avec une bande en cachemire blanc ayant 15 centimètres de largeur, et ornée, comme la chemise, de velours noirs étroits; une large ceinture de cachemire bleu encadrée (au-dessus de l'ourlet qui la bordait) d'une bande en cachemire blanc, ornée de velours noirs, était nouée sur le côté gauche.

Ce costume est frais, élégant, et peut être reproduit en toutes nuances; la combinaison que nous venons de décrire est la plus jolie de toutes. On peut mettre ce costume à des petits garçons jusqu'à l'âge de trois ans; les petites filles le portent jusqu'à huit ou neuf ans.

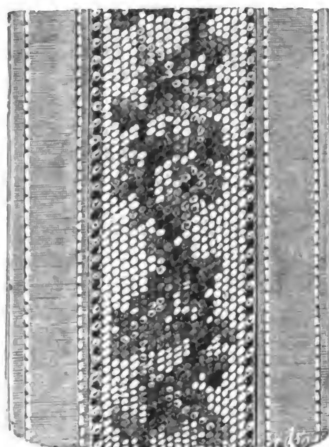
On peut conserver l'élégance de ce costume, tout en diminuant sa richesse. Ainsi la chemise et la jupe peuvent être faites en mérinos bleu; la bande de cachemire blanc ornée de velours noirs peut être remplacée par une bande en étoffe de laine à rayures blanches et noires. Si l'on veut utiliser des bouts d'étoffe, on peut faire la jupe d'une autre couleur que la chemise; mais il faut alors avoir le soin d'assortir les couleurs, afin d'éviter un bariolage choquant et particulièrement pénible lorsqu'il s'agit des enfants qui, vu leur petite taille, courent le risque, lorsqu'ils ont des vêtements excentriques, de ressembler à des chiens savants, utilisant leurs petits talents de société au bénéfice de leur entrepreneur. Cette raison nous engage à recommander avec instance d'éviter les chemises russes ponceau, et le costume de zouave trop exact, qui a remplacé, dans les prédilections de quelques mères de famille, le costume de garde national, si fort à la mode vers l'année 1831. Nous avons rencontré tout récemment un pauvre petit garçon revêtu d'un costume zouave tout à fait militaire : pantalon rouge, guêtres blanches, veste bleue bordée de galons jaunes, calotte (fez) bleue, ornée d'un long gland jaune ; enfin rien n'y manquait..... Si, cependant : il lui manquait la barbe. Ce pauvre petit être était ridicule. Or l'on doit être jaloux de la dignité à tous les âges, mais particulièrement lorsqu'il s'agit de l'enfance et de la vieillesse.



SIGNET.

Explication des signes : ' Jaune d'or. ⊡ Couleur bronze clair. ◇ Bronze plus foncé. ▪ Brun-jaune. □ Blanc. ⊡ Gris clair, ⊞ moins clair. × Gris foncé.

Revenons à notre petit costume : la matière n'est pas encore épuisée. On fait aussi cette chemise russe à ourlets simplement *piqués*. Nous l'avons vue en cachemire rose uni, *piquée* de soie noire sur tous les ourlets des devants, du col et des manchettes; la jupe était en étoffe de laine à rayures roses et blanches; la ceinture longue en cachemire rose uni, *piquée* tout autour en soie noire. On fait aussi la chemise en cachemire (ou mérinos blanc) soutachée de noir, pour accompagner des jupes de toutes couleurs. On fera ce costume pour l'été en substituant aux étoffes de laine le nansouk pour la chemise et le piqué pour la jupe. Les enfants ne portent pas de pardessus sur ce costume; cependant, si la fillette qui en est revêtue a plus de six ans, il est plus convenable d'ajouter à sa toilette une petite pèlerine *Talma* en piqué blanc.



Nº 1. — BRETELLE.

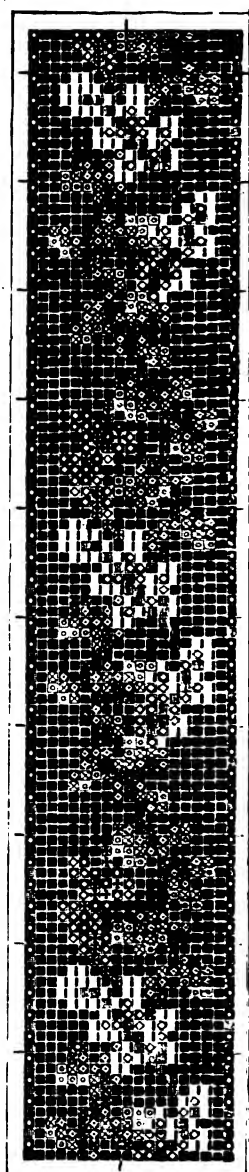
Le costume de *zouave*, — entendons-nous, il ne s'agit pas du costume militaire, — est toujours à la mode pour enfants de dix-huit mois à six ans. On le fait en piqué couleur nankin, orné de bandes blanches soutachées de noir, ou bien en piqué blanc orné de bandes de coule[…] nankin soutachées de noir. Ces bandes sont placées […] *entre-deux*, c'est-à-dire au-dessus des ourlets de la ju[…] de la veste et des manches de la veste. Au-dessus de […] ans les petits garçons remplacent la jupe par les pan[…] Le costume zouave est exécuté en piqué, pop[…] étoffes de laine de tous genres.

Quant aux petites filles, elles portent des robes […] ornées que celles de leurs mères : volants, garnitures […] tablier, etc. Leurs corsages sont généralement décolle[…] sur une chemise montante simple ou *suissesse*, c'est-à-d[…] à petits plis, et velours noirs très-étroits posés entre […] que pli. Les corsages blancs, accompagnant des jupe[…] couleur, sont très-convenables pour les petites filles et […] *très*-jeunes filles ; on les fait à plis ornés, si l'on v[…] velours noirs, étroits, posés entre chaque pli, et r[…] la robe par une large ceinture en velours noir. On p[…] aussi poser sur ces corsages blancs des bretelles pareil[…] à la jupe, se rejoignant derrière et devant sous un nœ[…] de même étoffe que les bretelles; celles-ci peuvent au[…] être en velours noir, et servir par conséquent pour tou[…] les robes.

Les pantalons des petites filles et des petits garçons […] toujours ornés de hautes garnitures brodées : ces ga[…]tures dépassent seules le vêtement, quel qu'il soit, fém[…]nin ou masculin. Les petits garçons portent aussi bea[…]coup de pantalons bouffants en étoffe pareille à leur vê[…]ment et arrêtés au-dessous du genou.

La coiffure se compose d'un chapeau en paille, gar[…] de plumes ou d'ornements en paille, tels que torsade[…] glands, etc. Ces chapeaux, *Tudor*, *Garibaldi*, etc., so[…] en paille blanche, ou brune, ou blanche et noire; ils so[…] indispensables pour tous les enfants. Une petite fille […] peut porter un chapeau de même forme que celui de sa mère, sous peine de ressembler à une petite vieille femme. Un petit garçon ne saurait trop retarder l'adoption du chapeau d'*homme*, qui lui donnerait un aspect grotesque : il portera des chapeaux à bords ronds ou relevés jusqu'à neuf ou dix ans; puis il leur substituera les casquettes jusqu'à quinze ans.

On nous a adressé un reproche dont nous tenons à nous disculper. Si nous n'avons pas publié des costumes de jeune garçon *pour la première communion*, c'est parce que nous ne connaissons pas de costume qui soit particulier pour cette cérémonie. A l'âge où ils font leur première communion, les jeunes garçons ont douze ans, et portent par conséquent, et *invariablement*, des vestes.



Nº 2. BRETELLE D'HOMME.

Explication des signes : ■ Blanc d'opale. – Vert clai[…] ◘ Vert plus foncé. ▪ Or[…] ⊞ Acier. ◘ Noir. ⊡ Lila[…] très-clair, ⊠ moins clair, ⊙ plus foncé, ■ très foncé.

Nous ne pouvons publie[…] des costumes pour la Fête-Dieu par la même raison : il n'existe pas de costume particulier pour cette solennité ; les enfants sont vêtus selon leur âge et selon la fortune de leurs parents.

SERVIETTE.



COSTUMES D'ENFANTS DE LA MAISON LECLERC, BOULEVARD DE L'OPÉRA.

Explication de la gravure de modes.

Un goûter réunit plusieurs enfants d'âges différents. Tandis que les sœurs aînées achèvent de décorer la table de fruits et de fleurs, les enfants se livrent à divers jeux. Sur le premier plan, à gauche, trois garçons de neuf à douze ans, jouant aux quilles, se sont pris de querelle, et l'un d'eux, renversé déjà, est menacé par son camarade; mais l'intervention pacifique du troisième nous fait espérer que la dispute n'aura pas de suites fâcheuses.—Le costume du petit garçon renversé est tout en velours noir; on l'appelle *porteur d'eau*. Il se compose d'une veste courte et ronde à revers et à poches; les manches ont un parement un peu en pointe; les parements, les revers et les poches sont liserés en soie rouge; les boutons sont en passementerie rouge et noire. Le pantalon, large et court, est liseré de rouge sur la couture. Le col de chemise est droit, en toile à ourlet piqué, et les manches pareilles. Une petite cravate de soie rouge soutient le col. Les guêtres montent jusqu'au genou et sont en velours noir.

Le petit pacificateur a une veste en drap velours, d'un gris foncé, pointue par devant et fermée en haut par un bouton; les manches sont larges et à revers. Il porte sous cette veste un petit gilet de piqué blanc, à poches, fait comme celui des hommes. Le pantalon est large et à bandes sur les coutures. Le col et les manches sont en toile à ourlets piqués. La cravate est en soie à carreaux bleus et blancs.

Le troisième garçon est vêtu d'une blouse droite en cachemire marron, bordée tout autour d'une bande de velours marron plus foncé; les poches sont marquées d'une bande pareille; la ceinture en velours est serrée par une boucle d'acier. Le pantalon, large et court, de la même étoffe que la blouse, est garni sur la couture d'une bande de velours avec boutons. Un petite collerette droite, en batiste plissée, entoure le cou. Les bas sont blancs, rayés en travers de lignes rouges. Les brodequins sont marron à bouts de cuir laqué.

Deux autres petits garçons, plus jeunes et beaucoup plus sages, causent tranquillement. L'un a le costume

appelé zouave : la veste courte, en velours gros bleu, laisse voir la chemisette flottante en jaconas; les manches, pareilles, tiennent d'en haut à cette chemisette. Une petite jupe en velours, pareille à la veste, est plissée à gros plis sur une ceinture. Le pantalon large est en jaconas à entre-deux brodés. Les guêtres longues sont en drap gris. Son petit camarade a le costume russe, si en vogue depuis quelque temps. La tunique droite, à manches larges, est en drap de fantaisie, gris mêlé de noir; elle est serrée à la taille par une ceinture de cuir fauve à boucle d'acier. Le pantalon bouffant est en cachemire rouge; il entre dans la botte molle, en maroquin noir.

Nous voici au groupe de petites filles : celle qui paraît inviter si gracieusement les autres à s'avancer vers la table porte une robe de taffetas à petits dessins mauves et blancs; la jupe courte est garnie de trois volants liserés de taffetas uni mauve. Une ceinture, en ruban large, de même nuance, est nouée par devant et retombe en longs pans juqu'au bas de la jupe; le corsage, décolleté, est plat et à taille ronde. Un fichu de mousseline brodée, orné d'un volant festonné à grandes dents, est croisé par devant et rattaché par derrière; les manches sont courtes et bouffantes. Le pantalon, en jaconas brodé, ne dépasse pas de beaucoup le bord de la jupe. Les bottines sont en étoffe de même nuance que la robe. Cette petite élégante peut avoir de sept à huit ans.

Celle qui regarde un livre d'images, appuyée sur les genoux de sa compagne, est une enfant de cinq ans. Sa robe blanche est ornée en tablier de six petits volants brodés; les intervalles sont remplis de petits plis; un volant encadre le tablier de chaque côté. Le devant du corsage est brodé en plastron; les manches sont courtes, à poignets brodés.

L'autre jeune fille, de dix à douze ans, a une robe de popeline à petits carreaux noirs et blancs. Deux bandes de taffetas groseille, de 18 à 20 centim., bordent la jupe. Sur ces bandes sont posés de petits velours noirs très-étroits au nombre de cinq ou sept, et, de chaque côté de la bande, il y a une petite guipure noire légèrement froncée. Le corsage, plat et décolleté, est orné de trois bandes semblables, mais plus étroites, et de bretelles, allant en s'élargissant sur les épaules et qui sont garnies de même, ainsi que les manches larges, assez courtes et ouvertes sur le coude carrément. Une chemisette à demi décolletée dépasse le haut du corsage; elle est en mousseline froncée sur un poignet brodé, et garnie d'une valencienne étroite. Les sous-manches sont en mousseline à poignets lâches et assortis à l'entre-deux de la chemisette. Une ceinture en taffetas groseille, bordée de velours noir, complète cette jolie toilette. Les bottines sont fermées sur le cou-de-pied par un double rang de boutons dorés.

Une jeune personne de dix-huit ans, placée derrière ce groupe, est habillée d'une robe de taffetas vert; le bas de la jupe est orné d'une ruche de 25 centimètres de hauteur, bordé de chaque côté d'un velours vert foncé. Le corsage est plat et montant; les manches ont deux gros bouillons, séparés par des bandes de velours, et se terminent par un volant de dentelle. La ceinture, de velours vert, est attachée par une agrafe en émail. Sous le petit col de dentelle, un nœud de ruban rose *Solferino* comme les rubans de la coiffure.

La petite fille de douze à treize ans qui porte une corbeille d'oranges a une robe de reps de laine grise, à corsage plat, décolletée carrément. Le bord en est brodé en soutache d'une grecque bleu de France; la ceinture, les nœuds d'épaule et le dessus d'ourlet de la jupe sont ornés



ROND DE LA CALOTTE POUR HOMME.

de la même soutache. La chemise suissesse en nansouk, à petits plis masqués, se termine par un entre-deux brodé et une petite valencienne; les sous-manches sont pareilles. La coiffure est un filet de soie bleue avec nœud de ruban de taffetas.

Il ne nous reste à décrire que la toilette de la jeune personne qui pose une coupe de fruits sur la table. Sa robe est de mousseline de soie d'un lilas bleu. Trois ruches étagées de hauteur différente forment la garniture de la jupe. Le corsage, décolleté, est froncé en gerbe; une ruche pareille à la robe et une plus petite en tulle de soie blanc garnissent le haut du corsage; un petit *jockey* est garni de même, et une manche courte et bouffante en mousseline blanche en sort. Une large ceinture en ruban de taffetas blanc, brodée à chaque bout de bouquets lilas, donne beaucoup d'élégance à cette robe.

Les costumes d'enfants sont de la maison Leclerc, boulevard de l'Opéra. Les robes des jeunes filles ont été faites par Mlle Guyot, boulevard Montmartre, 19. Les coiffures sont de la maison Desmarres et Comp., rue de Grenelle-Saint-Germain, 82.

Calotte pour homme.

On brode cette calotte sur du maroquin gris ou brun, du velours, de la moire antique, ou bien sur une étoffe de laine *à côtes*, c'est-à-dire un peu ferme. Si l'étoffe est gros bleu, par exemple, l'application sera en velours noir; la soutache qui encadre le velours sera noire, ou bien en or; la même soutache sera employée pour les arabesques. Les pois seront des perles noires ou d'or si la soutache est en or, ou bien encore on fera un *nœud* en soie de cordonnet pour chaque pois.

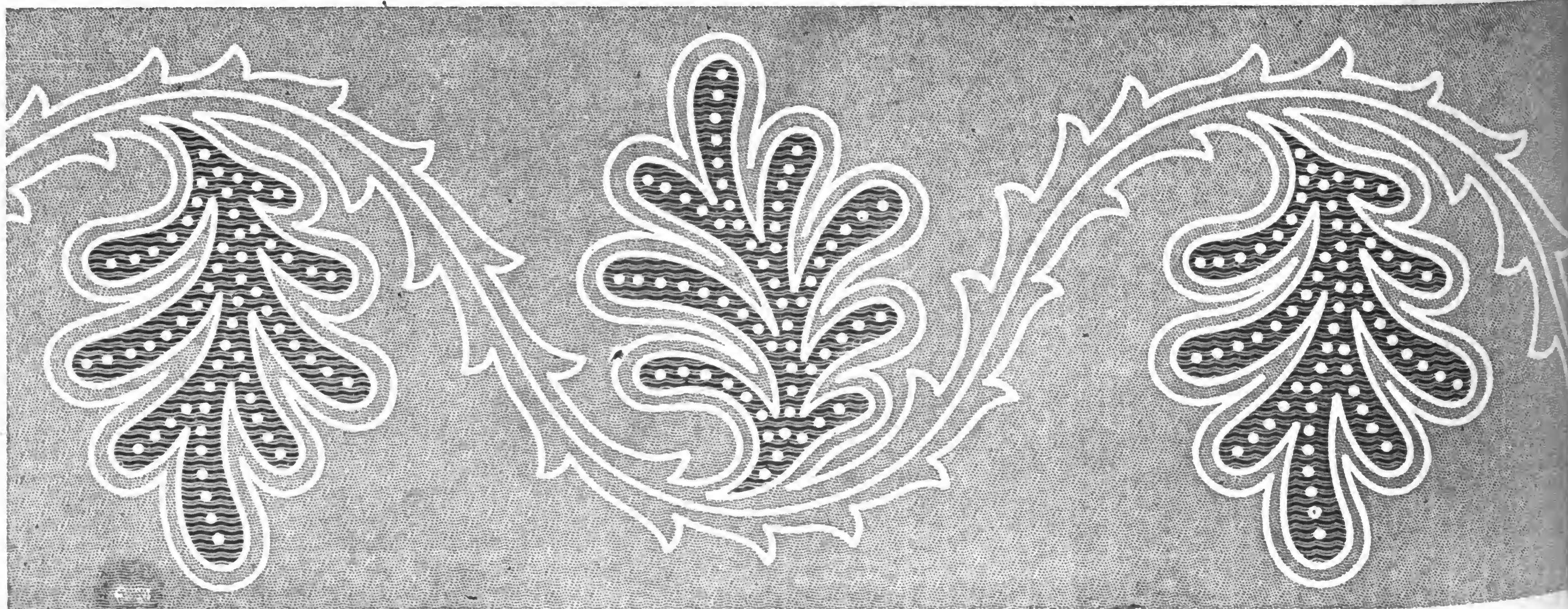
On trace sur un papier les contours de l'une des feuilles *noires;* on découpe ce papier, et sur ce patron on coupe les feuilles en velours. On a dessiné ces mêmes feuilles sur l'étoffe que l'on veut broder; on les fixe à leur place, et l'on coud la soutache tout autour. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce dessin composerait un bas de jupe fort remarquable, soit qu'on l'exécute en blanc sur du nankin ou du foulard, soit que, maintenant l'application de velours noir et la soutache de même couleur, on exécute ce dessin au-dessus de l'ourlet d'une robe en taffetas noir, et au bord d'un mantelet également en taffetas noir.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

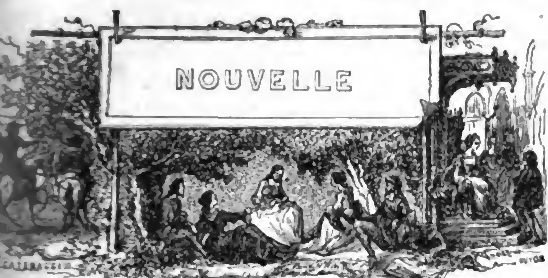
Robe en popeline grise, à rayures gros bleu, parsemée de losanges en soie brune. Grand manteau en taffetas noir. Les devants de ce manteau sont ornés d'une *échelle* composée de velours noirs étroits encadrés par un large liseré gros bleu; ce liseré est bordé d'une guipure noire posée à plat. L'*échelle* de velours diminue de largeur vers la taille, et s'arrondit sur le corsage en forme de revers. Les manches, amples, sont garnies comme les devants du manteau, tout entier doublé de florence gros bleu. Chapeau gris en crêpe, orné de velours gros bleu; les brides, en taffetas gris, sont bordées de velours gros bleu.

Robe de taffetas gris clair, à rayures grises plus foncées. Des bouquets gris, chinés, nuancés, sont parsemés dans la rayure la plus large. Grand manteau en taffetas noir. Les manches, très-amples, sont froncées autour de l'épaule et tombent presque jusqu'au bas du manteau; elles sont légèrement fendues sur le bas. Le manteau est doublé de taffetas rose vif; il est bordé d'une ganse ronde rose et noire; les manches et le petit col sont ornés de festons formés avec la même ganse rose et noire. Chapeau mi-parti rose et blanc; la passe est en crêpe rose, le fond en crêpe blanc; une barbe en dentelle noire encadre un bouquet de roses *roses* sur le côté gauche du chapeau.

Les manteaux en taffetas doublé sont les plus élégants comme manteaux de demi-saison. Ajoutons que les doublures de couleur doivent toujours être assorties au chapeau et à la robe que le manteau *doublé* doit accompagner. On ne saurait éviter trop soigneusement le bariolage dont les femmes excentriques seules ne tiennent pas à se préserver.



BANDE DE LA CALOTTE POUR HOMME.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

V

On parla beaucoup de cet incident. La semaine passa ns qu'on revît madame Beauchamp; mais, le samedi suint, j'étais au salon lorsque j'entendis du bruit dans la e: c'était le ministre et sa femme qui approchaient. Déant les voir et partager ce plaisir avec Bessy, je courus ppeler à grands cris, et nous prenions place toutes deux la fenêtre lorsque M. Cunningham entra. Je n'oublierai mais l'air de colère qui animait ses traits; il me saisit r les épaules, serrant mes membres délicats avec tant de rce que ses doigts pénétraient dans ma chair meurtrie. même instant la pelisse violette se montra, et mon ran m'oublia un moment pour regarder passer le jeune uple.

Lorsque la foule se fut éloignée, mon beau-père se rapNous nous tenions ainsi embrassés, nous gardant bien de témoigner notre joie par le moindre cri, lorsque tout à coup, dans la cour, nous entendîmes des voix, puis un violent coup de sifflet. Nous ne savions que trop bien d'où il partait. Aussi Ponto, en gémissant, commença-t-il à ramper vers la porte. Mais la pensée que j'allais me trouver encore seule dans cet affreux réduit me fit serrer les bras encore plus étroitement autour du cou du chien, qui, comprenant sans doute mon anxiété, se décida à rester. Le combat que cet animal se livrait à lui-même devait être pénible, car, à chaque appel réitéré de son maître, ses oreilles se dressaient, et pourtant il restait avec moi. Enfin, peu à peu la voix s'éloigna du côté du jardin, et quelques instants après j'entendis un pas précipité s'avancer vers la cour, dont la porte s'ouvrit.

« Me voici, mon trésor ! où es-tu ?

— Ici, Bessy, ici, ouvre-moi ! » m'écriai-je, en me précipitant vers la porte, tandis que Ponto allongeait son museau en dessous.

« Dans l'instant, dans l'instant, ma chère petite; une minute de patience. Oh! le misérable! enfermer ici une pauvre créature aussi inoffensive que toi ! » dit Bessy en ouvrant la serrure ; et, me pressant, dans ses bras, elle s'efforça de calmer mes sanglots convulsifs.

Enfin, au moment où, après qu'elle fut parvenue à me calmer, nous nous dirigions vers la maison, nous fûmes tout à coup frappés de terreur en entendant la voix de Cunningham.

« Oh ! mon Dieu ! où te cacher ? » s'écria Bessy; « s'il te trouve ici, le misérable, il va te battre cent fois plus encore qu'auparavant. »

Et il l'eût fait, en effet, si, pour mon bonheur, il n'eût été persécuteur et exhalai ma rage en un flot de paroles qui m'étonnèrent moi-même.

« Honte à vous, Monsieur ! » m'écriai-je. « Comment pouvez-vous agir ainsi? Si vous m'en voulez, frappez-moi comme vous l'avez fait ce matin, mais ne battez pas Ponto parce qu'il est venu me trouver. Oh! si j'étais un homme, vous n'oseriez me frapper, ni battre votre chien, ni briser le cœur de ma mère ; mais patience ! un jour je deviendrai grande fille, et alors je pourrai vous prouver combien je vous hais.

— Je n'en doute pas, ma petite Xanthippe,» répliqua M. Cunningham, irrité au suprême degré ; mais d'ici là je verrai à te dompter. Allons, rentre à la maison.

— Non, je ne rentrerai pas que vous n'ayez lâché Ponto. C'est moi que vous haïssez; frappez-moi donc. Le chien aurait été vous retrouver si je ne l'avais retenu. Ce n'est pas sa faute, mais la mienne.

— Rentre à la maison !

— Non, je ne veux pas. Vous êtes un homme cruel, et vous voulez battre Ponto parce qu'il m'aime.

— Tais-toi, ou..... »

La cravache fut de nouveau levée en l'air et serait retombée sur moi, car je ne bougeais pas, si le voisin ne l'eût arrachée de ses mains et ne m'eût dit :

« Voyons, allez-vous-en.

— Non, pas sans Ponto !

— Eh bien, prenez-le et allez; vous êtes une étrange enfant; si votre caractère ne change pas, il ne fera pas bon être de vos ennemis plus tard. »

Quelques semaines après cet événement, qui révélait toute la méchanceté de mon beau-père, mon cher frère, le petit Foulques, vint au monde.



JE M'AVANÇAI DONC EN CRIANT, ET REÇUS EN PLEIN LE COUP QUI ÉTAIT DESTINÉ A PONTO...

cha ma présence et me battit cruellement; pourquoi ? je gnore. Bien que la douleur me fît presque perdre connaissance, je ne poussai pourtant pas le moindre cri, et utins tous ses mauvais traitements avec constance, le avant même, jusqu'à ce qu'enfin, las de frapper, il me ta loin de lui comme on jette un paquet de hardes, m'ordonnant de m'éloigner de ses yeux. Comment fit Bessy ur retenir sa langue dans cette triste circonstance, je ne uis me l'expliquer. Évidemment, ce ne fut pas par insensibilité, mais plutôt par prudence. Eût-elle en effet issé échapper la moindre marque de sympathie à mon gard, immédiatement elle eût été congédiée.

Quelques minutes venaient à peine de s'écouler, que mon ersécuteur me saisit de nouveau, et, me traînant dans un es recoins les plus sombres de la maison, m'y enferma, atendant pour me rendre la liberté que je voulusse lui demander pardon, ce que je faisais rarement à son égard.

Je ne pouvais même pas m'asseoir dans cette prison. Il n'y avait en effet qu'un fagot d'épines dans un coin, trop piquantes pour me permettre de m'y asseoir. Je voulus donc m'appuyer au mur; mais deux fois mes mains y rencontrèrent le froid visqueux des limaces. Enfin un léger bruit vint interrompre ma solitude, et, après des efforts inouïs, Ponto, le grand chien de M. Cunningham, parvint à se glisser jusqu'à moi à travers les ais mal joints de la porte.

Évidemment ce n'était pas sans souffrir qu'il avait pu pénétrer jusqu'à moi, car le lendemain je trouvai encore de larges places de poils adhérents aux déchirures des planches. Mais nous oubliâmes bien vite nos douleurs. Je jetai un léger cri de joie et passai mes deux bras autour de son cou, tandis qu'il me léchait comme pour me consoler de l'abandon où j'étais.

accompagné d'un voisin qui était venu lui rendre visite, et devant lequel il n'osa montrer toute sa cruauté. Mais, bien que j'évitasse les coups, mon cœur du moins devait être cruellement blessé.

Le premier coup d'œil qu'il jeta en effet sur nous lui fit comprendre toute la désobéissance de Ponto et lui indiqua le moyen de me punir cruellement. Ma dernière résistance lui avait appris qu'il ne viendrait pas à bout de me soumettre par la violence ni de m'arracher un cri; aussi saisit-il avec empressement le moyen de m'infliger une autre torture.

Appelant donc lentement son chien, et me lançant un coup d'œil où se laissait voir toute sa fureur contenue, il attendit que le chien fût venu en rampant se coucher à ses pieds, et levant un gros fouet plein de nœuds, il en cingla violemment l'animal.

Ponto fit entendre de lamentables gémissements. Je sentis le sang se retirer de tout mon corps; mais, néanmoins, je m'efforçai de rester tranquille.

Un second coup suivit le premier, puis un troisième, puis beaucoup d'autres. Chacun d'eux me frappait au cœur; tout mon corps tremblait et je ne pouvais bouger; toutefois je l'aurais pu que je serais restée immobile.

Le voisin de Cunningham eut beau intercéder; celui-ci voulait me forcer à lui demander pardon. Bien que je me sentisse près de m'évanouir, j'aurais pourtant tenu bon si Ponto ne m'eût jeté un regard mourant et où il semblait protester contre mon orgueil.

Je m'avançai donc en criant, et reçus en plein le coup qui était destiné à Ponto, et qui me cingla les épaules et les bras.

Rendue furieuse par la douleur, je me tournai vers mon

Pendant huit jours je vis installée dans la maison une vieille garde-malade que je détestais, parce qu'elle exigeait de bons morceaux, et que la bonne Bessy, n'osant pas augmenter les dépenses, se refusait le nécessaire pour contenter cette femme.

Après son départ, son grand fauteuil fut occupé par un large oreiller sur lequel s'étendait le petit Foulques; et moi, assise sur un tabouret, je reposais ma tête sur ce même oreiller, tout à côté de celle de mon frère, et je le regardais avec bonheur pendant de longues heures. Cet enfant était une joie pour tous; ma mère était heureuse de le contempler, et le père lui-même oubliait de se mettre en colère.

« Le bel enfant! Frances, il ressemble aux Aylmer, » disait-il à ma mère.

— Mais je trouve qu'il vous ressemble plutôt, Malcolm.

— Non, certes, dit-il brusquement; il est bien de la race des Aylmer, et on l'élèvera dans cette pensée.

— Quoi ! lorsque ma famille lui sera toujours étrangère, hostile ?

— Étrangère ! hostile ! Vous devenez absurde, Frances. Éléonore ne se mariera jamais; Isabelle (et il me jeta un regard de dédain) est hors de la question, car jamais une Neville n'héritera des Aylmer ; et si mon fils est ce que j'espère, le vieux grand-papa sera trop heureux de le reconnaître. A propos, où est cette bague en diamant que vous portez habituellement, Frances ?

— Je ne sais ; sur la table, sans doute. Pourquoi ?

— J'en ai besoin. Mon fils doit recevoir le baptême avec la solennité due à son rang futur, et j'ai besoin d'argent.

— Mais, Malcolm, cette bague n'est pas à moi ; elle est à Bella ; son père me l'a donnée pour elle.

— Qu'importe ! Ce qui est à elle n'est-il pas à vous ? Foul-

ques la lui rendra, et au delà, lorsqu'il sera maître au Wold (c'était le nom du château des Aylmer), et elle aura sa part dans les gâteaux qu'on achètera avec cet argent.

— Dieu sait que je la donnerais si elle m'appartenait; mais elle est à Isabelle.

— J'en ai besoin, je vous le dis; justement un évêque est en visite chez les Chetwode, et je veux qu'il vienne baptiser mon fils.

— Un évêque chez nous! Malcolm, à quoi bon? Quelle folie! Et quel est-il?

— Un Kingsford de Boston.

— O Malcolm, de grâce, ne faites pas entrer ici ce prélat; il est voisin de mon père; il m'a connue autrefois. Je ne veux pas qu'il voie où je suis tombée; mes parents sauront quelle misérable vie est notre partage. Je vous en prie, Malcolm.

— C'est inutile, j'y suis décidé; seulement je veux remonter la maison sur un tel pied qu'il ne puisse faire aucune remarque fâcheuse pour nous. Ainsi donnez-moi la bague. »

Mais moi, dès que j'eus entendu que ce bijou m'appartenait et qu'il valait de l'argent, je le saisis sans qu'on s'en aperçut, et je le cachai dans mon corsage. Je me disais que j'aimais mieux donner cet argent à ma mère ou à Bessy, mais certes je ne voulais pas que M. Cunningham en profitât.

Naturellement toute recherche fut inutile; on ne put retrouver la bague, et je continuai à regarder Foulques d'un air si paisible que je ne fus même pas soupçonnée. M. Cunningham quitta la chambre furieux, en accusant ma mère d'avoir caché cette bague. Aussitôt qu'il fut dehors, je m'empressai de la rendre à maman, qui, à ma grande mortification, voulait rappeler son mari pour la lui donner. Elle se décida pourtant à la garder, sur l'observation de Bessy, que l'argent qu'on en retirerait ne servirait pas au bien-être de l'enfant, mais à une simple satisfaction d'orgueil. Et ma mère consentit à cacher la bague, ce qui lui fut aisé, car mon beau-père fut absent pendant deux jours.

Il n'avait pas abandonné le dessein de donner à la naissance de son fils toute la publicité possible. Le jour suivant, voici ce que vit ma mère dans les journaux :

« Le 6 juin, à Shirley, Frances, épouse de Malcolm Cun- « ningham, esquire, et fille de Foulques Aylmer, esquire « du Yorkshire, a donné naissance à un fils. »

« Hélas! » soupira ma mère, « que diront mon père et Éléonore? cette nouvelle les irritera encore peut-être. Et ma mère pensera-t-elle à m'écrire à présent qu'elle saura où je suis? Elle le ferait si elle savait combien je serais heureuse de recevoir un mot de souvenir d'elle ou de mon grand-père.

— Grand-père? » m'écriai-je subitement; « est-ce le grand-père qui demeure à Ellerslie, et qui vous donnera bientôt son beau château?

— Que dis-tu, mon enfant?

— Oh! je sais bien qu'autrefois vous étiez une grande dame, chère maman, et que bientôt grand-papa Jones vous donnera son château. Vous redeviendrez riche, très-riche; chère maman, sera-ce bientôt?

— Qui t'a dit tout cela?

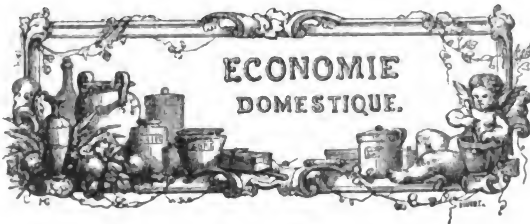
— C'est Bessy, et elle en est bien sûre; elle dit que le père de grand-papa et le père de son père étaient nobles et beaux chevaliers comme ceux dont on parle dans les histoires. Maman, vous savez, ils avaient des armures, et beaucoup, beaucoup de serviteurs.....

— Silence, enfant, il n'y a rien de vrai dans tout cela. Nous n'irons jamais à Ellerslie. Ne me parle plus de toutes ces folies. »

Je me tus. J'aimais pourtant bien à parler de toutes ces splendeurs qui me touchaient de si près, et du grand château de Wold, et surtout de mon père. Bessy m'avait dit que je lui ressemblais, de sorte que je me le représentais avec une petite figure ronde tout entourée de boucles frisées, comme la mienne. Mais j'étais fière d'entendre parler de son noble caractère et de ses vaillants exploits, et je l'aimais du plus profond de mon cœur.

Trois semaines après, mon frère fut baptisé. Je ne sais où mon père trouva l'argent nécessaire pour décorer notre petit cottage d'une foule de superfluités. Bessy se moquait toute la journée de l'extravagance et de l'inutilité des meubles et des draperies qu'on apportait. Moi, je n'étais pas de son avis: je trouvais la maison bien plus belle qu'auparavant, et je me plaisais au tumulte qui accompagnait tous ces changements.

(*La suite au prochain numéro.*)



LAMPE DE NUIT ÉCONOMIQUE.

On prend une petite bouteille de forme allongée en verre blanc et clair, on y met un morceau de phosphore gros comme un pois; on fait chauffer doucement la bouteille afin d'éviter qu'elle n'éclate, et l'on y verse jusqu'au tiers de bonne huile d'olive bouillante. On bouche soigneusement la bouteille. Chaque fois que l'on veut s'en servir, on la débouche, afin d'y laisser entrer de l'air; on replace le bouchon et l'on obtient une clarté suffisante pour suivre des yeux les aiguilles d'une montre. Si la lueur s'éteignait, il suffirait, pour la ranimer, de déboucher la bouteille, puis de la reboucher; si la chambre était très-froide, il faudrait chauffer la bouteille dans la main avant de la déboucher. L'expérience a prouvé que cette lampe de nuit peut durer six mois sans être renouvelée.

FLEURS FANÉES.

Quand un bouquet de fleurs coupées est fané, on le rafraîchit en plongeant dans l'eau bouillante les deux tiers des tiges; on coupe immédiatement la partie des tiges qui a été trempée; on place le bouquet dans un vase plein d'eau fraîche, et les fleurs vivent ainsi l'espace de plusieurs matins.

CHOUX-FLEURS AU PARMESAN.

On fait cuire et égoutter un chou-fleur; on frotte de beurre un plat profond pouvant aller au feu; on saupoudre le plat avec du fromage râpé; on y place le chou-fleur, sur lequel on verse une sauce blanche; on saupoudre le tout de fromage râpé et de chapelure; on pose le plat sur un feu très-doux; on le couvre, en mettant du feu sur le couvercle, et on laisse cuire doucement, pas trop longtemps, le chou-fleur étant déjà cuit.

NETTOYAGE DES DENTELLES, DES RUBANS ET DU VELOURS NOIR.

On plonge les dentelles et les rubans dans de la bière; on les presse et on les repasse tandis qu'ils sont encore humides. Le velours noir, écrasé et rougi, peut être rafraîchi de la façon suivante : deux personnes tiennent le morceau de velours par les deux extrémités; une troisième passe sur l'envers du velours une éponge humectée de bière; puis, tandis que l'on tient ce velours comme nous l'avons dit, et pendant qu'il est humide, on le repasse avec un fer chaud.

NETTOYAGE DES SOULIERS DE SATIN BLANC.

On prend un tampon de coton humecté d'esprit-de-vin, avec lequel on frotte les souliers, et on se sert d'un deuxième tampon sec pour les essuyer.

CHIMIE DOMESTIQUE.

Pour rendre aux rubans lilas, fanés et tachés, leur fraîcheur primitive, il suffit de mettre dans un litre d'eau un morceau de sel de soude de la grosseur d'une noix, et d'y tremper le ruban; on le retire, on laisse découler l'eau, on le repasse encore humide.

NETTOYAGE DES GANTS.

On se gante avec le gant qu'il s'agit de nettoyer; on imbibe une petite éponge d'esprit de térébenthine, on passe l'éponge à plusieurs reprises sur le gant; on le suspend pour le faire sécher.

POMMES ET POIRES GELÉES, ETC.

On les plonge dans de l'eau froide; on les y laisse pendant quelque temps; on les retire, on essuie avec un linge sec la croûte glacée qui s'est produite; on les met sécher dans une chambre chauffée. On ne peut employer ce moyen que lorsque les fruits ne sont pas encore dégelés.

Lorsqu'une viande quelconque est coriace, on peut l'amollir et en presser la cuisson en mettant dans le vase qui la contient, au moment de l'ébullition, deux cuillerées d'eau-de-vie de grain pour 3 livres de viande environ. La viande devient tendre, et ne conserve pas le moindre goût d'eau-de-vie.

ŒUFS GELÉS.

On mêle un peu de sel à de l'eau de puits; on y met les œufs gelés. On les retire après quelque temps: les œufs sont aussi bons qu'ils l'étaient avant d'avoir été gelés.

TACHES DE GRAISSE SUR LE PARQUET.

On les enlève en préparant une mixture composée de 3/4 de poudre d'argile et de 1/4 de carbonate de soude; on humecte d'eau cette mixture, on l'étend sur la tache de graisse; au bout de six à huit heures la tache a disparu.

NETTOYAGE DU TULLE, DES DENTELLES, ETC.

On découd les dentelles, on les plie et on les faufile en petits paquets; on les place dans un petit sac en toile blanche, que l'on met tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'huile d'olive. On prépare une eau de savon très-épaisse, on la fait cuire, et, quand elle est bouillante, on y jette le sac contenant les dentelles; après un quart d'heure on le retire, on le frotte soigneusement en le rinçant dans de l'eau tiède, puis on le plonge dans l'amidon que l'on a préparé, ou mieux encore, s'il s'agit de belles dentelles, dans de l'eau gommée. On retire les dentelles du sac, on les étend et on les laisse sécher.

PÊLE-MÊLE

La flatterie est une fausse monnaie, qui n'a de cou[rs] que par notre vanité. LA ROCHEFOUCAULD.

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut. Id.

On ne saurait conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs, si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts. Id.

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'avoir des torts. Id.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre. Id.

L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré et une certaine aisance qui empêchent qu'on ne prenne quel que avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté. CHAMFORT.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Caprice*.



J'enseigne sans parler et le mal et le bien,
Et je fais tout savoir; pourtant je ne sais rien.
Je suis belle, quoique fort noire;
Je suis tutrice de la gloire.

Sans moi la renommée en naissant périroit,
Je rends ses beautés immortelles;
Les vivants et les morts reconnoissent mon droit,
Et j'enchaîne le Temps en lui coupant les ailes.



BERGERONNETTE.

re-	n'ai	sau-	sole :	trou-	toi.	Par	net-
tille,	con-	m-	que	le,	ron-	du	Ber-
pas	toi	Je	net-	te,	peau,	te,	les
me	Et	d'autre	til-	mi	prés	ge-	tour
dans	ton	ron-	de-	te	net-	Qui	vo-
ge-	qui	seau...	a-	sau-	Ber-	au-	ron-
C'est	le	doux	si	vant	tour-	le,	tille,
chant	Ber-	moi.	ruis-	vole,	pen	ge-	les

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 20. DEUXIÈME ANNÉE. 11 mai 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.**
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Étoile au crochet.

Sur cette première page, nos lectrices voient cette étoile en grandeur naturelle ; en tournant la page, elles verront l'effet produit par l'assemblage des étoiles. Avant de leur donner les détails indispensables pour l'exécution de ce travail, nous allons leur indiquer les différents usages auxquels on peut l'employer.

Si l'on destine ces étoiles à former un dessus d'édredon, un voile de fauteuil, une nappe de toilette, etc., on les exécute entièrement en coton blanc, plus ou moins fin, selon le temps que l'on veut donner à ce travail ; mais ces étoiles, dont le milieu présente une rose en relief, peuvent servir à composer des couvertures charmantes pour enfants. On fait la rose en laine de cinq nuances différentes ; l'entourage, c'est-à-dire le fond à *jour*, est fait en coton blanc. On ferait, par exemple, la rose avec cinq nuances groseille, parcourant la gamme de cette couleur depuis le noir jusqu'au groseille clair (c'est-à-dire rose foncé), et, lorsque l'entourage en coton blanc serait fait et les étoiles assemblées, on doublerait cette couverture avec du cachemire ou du mérinos d'un rose plus pâle que la nuance la plus claire de la rose en relief. On pourrait aussi faire cette rose en laine grise et doubler la couverture en cachemire bleu de Chine. Quelle que soit la combinaison adoptée, nous garantissons à nos lectrices qu'elles seront satisfaites du résultat et de l'effet de ce travail.

Si l'on fait cette étoile entièrement en coton blanc, on regardera comme non avenus les détails qui désignent dans notre description les différentes nuances de la rose ; on commencera et l'on finira l'étoile avec du coton.

On prend de la laine noire, on fait une chaînette composée de 8 mailles ; on pique la dernière dans la première afin de former un cercle.

Le 1er *tour* se compose de 8 brides faites sur les 8 mailles de la chaînette, et séparées l'une de l'autre par 2 mailles en l'air.

2e *tour*. — Laine groseille très-foncée. * 1 maille simple, — 3 brides, — 1 maille simple sur les 2 mailles en l'air les plus proches appartenant au tour précédent. Recommencez sept fois depuis *.

3e *tour*. — Laine groseille un peu moins foncée. * 3 mailles en l'air ; — 1 maille simple. Les mailles en l'air doivent se trouver *derrière* la petite feuille formée par les brides dans le précédent tour ; la maille simple est placée dans le creux qui se trouve entre chaque feuille. Recommencez sept fois depuis *.

4e *tour*. — Même nuance. Sur les mailles en l'air du tour précédent on fait : * 1 maille simple, — 5 brides, — 1 maille simple. On recommencera sept fois depuis * pour compléter le deuxième rang de feuilles.

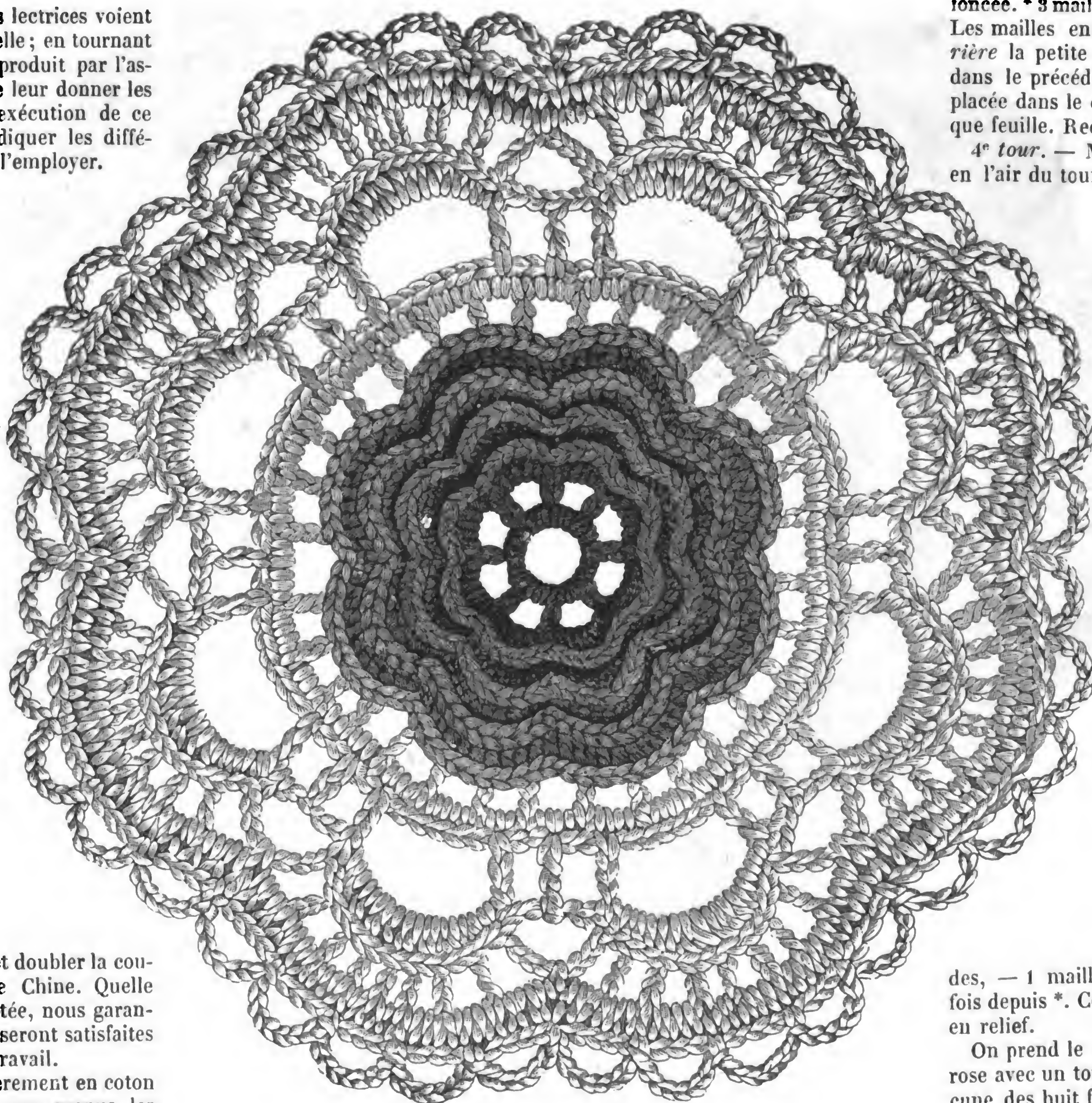
5e *tour*. — Laine groseille moins foncée. Comme le 3e tour, avec cette différence, que l'on fait 4 mailles en l'air au lieu de 3.

6e *tour*. — Même nuance. Sur les mailles en l'air du tour précédent on fait : * 1 maille simple, — 7 brides, — 1 maille simple. Recommencez neuf fois depuis *. Le troisième rang de feuilles est terminé.

7e *tour*. — Laine rose foncé. Comme le 3e et le 5e tour, avec cette différence, que l'on fait 5 mailles en l'air au lieu des 3 mailles en l'air du 3e tour. Ces mailles en l'air doivent *toujours* se trouver placées *derrière* les feuilles faites dans le tour précédent.

8e *tour*. — Même nuance. Sur les mailles en l'air du tour précédent on fait : * 1 maille simple, — 9 brides, — 1 maille simple. Recommencez sept fois depuis *. Ces huit tours composent la rose en relief.

On prend le coton blanc et l'on entoure la rose avec un tour composé de brides. Sur chacune des huit feuilles de la rose il doit y avoir 8 brides. Avant de continuer la description de



N° 1. — ÉTOILE AU CROCHET.

ce tour, disons qu'afin de laisser les feuilles aussi en relief que possible, il faut piquer le crochet non dans l'un des deux côtés de la maille, mais *derrière* cette maille, dans la petite boucle qui la serre vers le milieu. — Reprenons notre tour : au commencement on fait 5 mailles en l'air, puis une bride; chaque bride est séparée de la bride suivante par 2 mailles en l'air; les dernières mailles en l'air sont rattachées à la première bride : il y a en tout 32 brides dans le tour entier.

Le 10e *tour* est composé entièrement de mailles simples, dont le nombre est pareil à celui des brides du tour précédent.

11e *tour.* — 5 mailles en l'air (dont les trois premières servent à former une bride), — une bride, et l'on passe entre ces 2 brides 2 mailles du tour précédent; — * 8 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent; — puis 3 brides, entre chaque bride 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent. La bride du milieu de ces 3 brides doit se trouver au-dessus du creux qui sépare deux feuilles de la rose appartenant au dernier rang de celle-ci. On recommencera six fois depuis *. — On fait ensuite : 8 mailles en l'air, — une bride, — 2 mailles en l'air. Celles-ci sont rattachées à la première bride du présent tour.

12e *tour.* — On fait sur le premier feston de brides 2 à 3 mailles-chaînettes afin d'atteindre le grand feston, sur lequel on fait : * 1 maille simple, — 11 brides, — 1 maille simple; sur le feston de brides suivant : 1 maille simple, 5 mailles en l'air; — puis encore 1 maille simple sur le feston de brides suivant. On recommence sept fois depuis *.

13e *tour.* — Sur le feston de mailles en l'air, on fait 2 mailles en arrière afin d'en atteindre le milieu; puis * 2 mailles en l'air, — une bride dans la deuxième maille du grand feston rempli par des brides, en piquant le crochet, comme dans le premier tour qui encadre la rose, non dans l'un des côtés de la maille, mais dans la petite boucle de derrière, afin que le bord des brides reste en relief. On fait ensuite 2 mailles en l'air, — une bride dans la 4e maille du tour précédent. — Puis, quatre fois de suite, on fait : 1 maille en l'air, suivie d'une bride dans les quatre mailles les plus proches du grand feston suivant; — puis 2 mailles en l'air, — une bride dans la 10e maille du même feston; — 2 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la maille du milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent. On recommence sept fois depuis *.

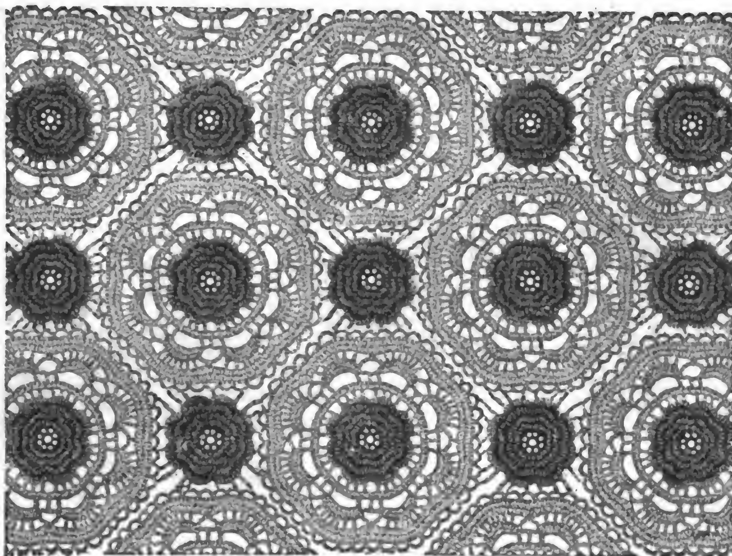
14e *tour.* — Entièrement en mailles simples. Au milieu de chaque feuille on augmente le nombre des mailles, en en faisant une ou deux de plus. Ce tour est fait en prenant la maille *entière*, c'est-à-dire en passant le crochet *sous* les deux côtés de la maille.

15e *tour.*—Comme le précédent.

16e *tour.* — Au-dessus de chacune des huit feuilles de la rose, on fait cinq festons, composés de 5 mailles en l'air et d'une maille simple. La maille simple du cinquième feston doit se trouver *toujours* au-dessus du creux qui est entre chaque feuille de la rose. Sous chaque feston, composé de mailles en l'air, on passe 2 à 3 mailles du tour précédent. L'étoile est terminée.

Quand on en a fait un nombre suffisant, on assemble les étoiles dans l'ordre indiqué par le dessin n° 2 ; on fait une rose en relief (sans entourage) pour remplir le vide qui se trouve au milieu de quatre étoiles assemblées. On réunit deux étoiles en cousant ensemble un demi-feston extérieur de l'étoile, quatre festons entiers et encore un demi-feston, afin que, dans le vide laissé par quatre étoiles réunies, il y ait toujours quatre festons entiers qui soient libres, sur lesquels repose la rose sans entourage. On attache cette rose à l'envers afin que le tour extérieur de ces feuilles reste en relief.

En prenant du coton très-fin, on exécute avec ce dessin des *dessus* de pelote d'un effet ravissant. On fait la pelote en satin de couleur vive : cerise bleue, orange ou vert émeraude.



N° 2. — ÉTOILES AU CROCHET RÉUNIES.

TRICOTEUSE.

Tricoteuse.

MATÉRIAUX. — Étoffe de laine brune *côtelée*; 24 centimè[tres] de taffetas vert ayant 63 centimètres de largeur; 1m,15 [de] galon de soie maïs; 80 centimètres de galon blanc; 52 c[en]timètres de galon jaune d'or; 52 centimètres de galon r[ouge]; un écheveau de soie de cordonnet (très-forte), rouge-br[un]; même soie, de plusieurs autres nuances; 1 mètre de c[or]don rond, vert; deux petites boules creuses, en bois.

Le dessin représente ce sac-*tricoteuse* de gra[n]deur naturelle.

Ce dessin aidera nos lectrices à exécuter l[es] grosses fleurs qui figurent sur le sac. On de[s]sine d'abord sur l'étoffe deux côtés pareils à ce[lui] que présente le dessin. A l'endroit où le sac [est] serré par les cordons, les deux côtés doive[nt] avoir chacun 9 centimètres de largeur; puis u[ne] ligne en biais part de chaque côté du morce[au] et porte à 12 centimètres la largeur du haut [du] sac; ce haut est un peu arrondi, et chaque côté [a], depuis la pointe inférieure jusqu'au bord su[pé]rieur, 19 centimètres de hauteur. On trace [le] dessin sur l'étoffe; on coud le galon de soie m[aïs] qui sert d'encadrement, en employant la s[oie] rouge brun pour exécuter les coutures en cr[oix] placées de chaque côté du galon et les croix [for]mées sur le galon même.

Les feuilles sont exécutées au point de tige (ou cordo[n]net) avec trois nuances de soie verte, — une nuance d[if]férente pour chacun des trois rangs qui forment les co[n]tours des feuilles; — la nuance la plus claire est employ[ée] pour le contour extérieur, et aussi pour les points sem[és] à l'intérieur des feuilles, dont la nervure est en soie brun[e]. Les branches fines sont mi-parties en soie verte et [en] soie brune de plusieurs nuances. La petite fleur, vers l[e] haut du sac, est exécutée au passé avec plusieurs nuance[s] de soie rose; le calice de cette fleur est jaune; les branches sont vertes. Le bouton allongé, qu[i] se trouve à gauche vers le haut, est en soie ble[u] bluet; l'intérieur, jaune d'or; la ligne noire qu[i] serpente au milieu de l'intérieur est jaune foncé.

Nous allons nous occuper des grandes fleur[s] en relief. On coupe un morceau de galon blanc, en soie, ayant 20 centimètres de longueur; o[n] fronce ce galon en zigzag (*); on tire la soie, et le galon forme environ douze festons. On prend le galon jaune, ayant 26 centimètres de longueur; on le fronce de la même façon, on le place en deux rangs superposés au milieu du galon blanc; on met au milieu du deuxième rang jaune une perle blanche, entourée d'un cercle de petites perles noires, et l'on fixe la fleur, ainsi préparée, à la place marquée sur le dessin. La deuxième fleur, pareille à celle-ci, est en galon blanc et galon rose.

Quand les deux côtés du sac sont brodés, on laisse l'étoffe nécessaire pour les coutures, et l'on coupe chaque côté séparément. On prend une bande de taffetas vert, ayant dix centimètres de hauteur, 63 centimètres de longueur; on fait un ourlet étroit sur les deux côtés les plus longs, un ourlet d'un centimètre 1/2 à chaque bout de la bande; cet ourlet sert de coulisse pour le cordon rond. On fronce la bande de chaque côté jusqu'aux ourlets que nous venons de mentionner; on marque le milieu de la bande qui doit se trouver sous la pointe du sac, et l'on coud cette bande à l'envers de l'un des côtés brodés, en distribuant les fronces également. Cette bande ne garnit pas le sac jusqu'au bord supérieur : elle s'arrête, ainsi que l'indique le dessin, à la hauteur de la coulisse qui ferme le sac. On coud de la même façon l'autre côté du sac sur l'autre côté

(*) Voir le dessin n° 2 (plateau de lampe, n° 10 de l'année 1861).



Imp. F. Didot. _ Mesnil (Eure)

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal. 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Mme BERNARD, 162, Rue de Rivoli.

BOUQUET EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ꞌ Rose très-clair, ▫ moins clair, ▫ plus foncé, ▫ foncé. ▫ Cramoisi foncé. ▫ Nuance raisin de Corinthe, ▫ même nuance plus foncée. ▫ Jaune d'or. ▫ Bronze clair, ▫ plus foncé. ■ Vert très-clair, ▫ moins clair, ■ plus foncé, ■ foncé, ■ Blanc.

de la bande, qui forme ainsi une sorte de *bouillonné* réunissant les deux côtés du sac.

On double ensuite l'intérieur du sac avec du taffetas vert qui cache toutes les coutures; on coud une coulisse à l'intérieur de chaque côté du sac, à la hauteur des ourlets de la bande formant *bouillonné*, et l'on passe un double cordon rond dans ces coulisses et ces ourlets. On coupe par conséquent le cordon en deux parties égales, et l'on coud les petites formes rondes recouvertes de soie verte aux extrémités réunies de ces cordons.

Bouquets en tapisserie.

Ces bouquets serviront pour de petits portefeuilles destinés à contenir des cartes de visite; — pour des semés brodés sur crochet tunisien; — sur bandes tricotées en laine et destinées à composer des couvertures; — pour dessus de brosses en laine servant au nettoyage des robes de soie, etc.

On exécutera ces dessins en laine, en soie ou bien en perles de couleur. On peut aussi les reproduire en genre *camaïeu*, c'est-à-dire en faisant les feuilles de deux nuances *bronze*, les fleurs en nuances grises. Le fond devra être de couleur vive, bleu bluet par exemple, pour cette dernière combinaison.

Coin de mouchoir.

Ce mouchoir est fait en application de batiste sur du tulle de Bruxelles; les contours sont exécutés avec du coton très-fin; une ligne blanche indique le milieu de la bordure.

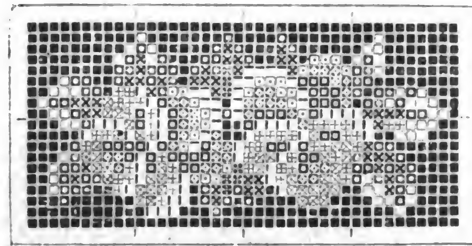
Nous ajouterons que ce dessin peut être exécuté entièrement au plumetis, si l'on supprime l'encadrement extérieur et si on le remplace par un feston qui suivrait les ondulations du bord de cet encadrement; on placerait alors, dans chacune de ces ondulations, une fleurette proportionnée à la dimension du feston.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en barége gris feutre, ornée de quatre volants tuyautés. La jupe est bordée, ainsi que les volants, d'un biais en taffetas vert. Le premier volant (celui du bas) est placé de façon à laisser dépasser le bord de la jupe; il a 8 centimètres de hauteur; le deuxième, séparé de celui-ci par un espace de 2 centimètres, a 7 centimètres de hauteur; le troisième, 6 centimètres; le quatrième, 5 centimètres de hauteur. Ils sont tous séparés par un espace de 2 centimètres. Corsage plat, boutons feutre et verts, ceinture à longs bouts en taffetas feutre, bordée de taffetas vert; manches à revers, garnies d'un volant tuyauté remontant jusqu'à l'épaule; coiffure en velours rouge.

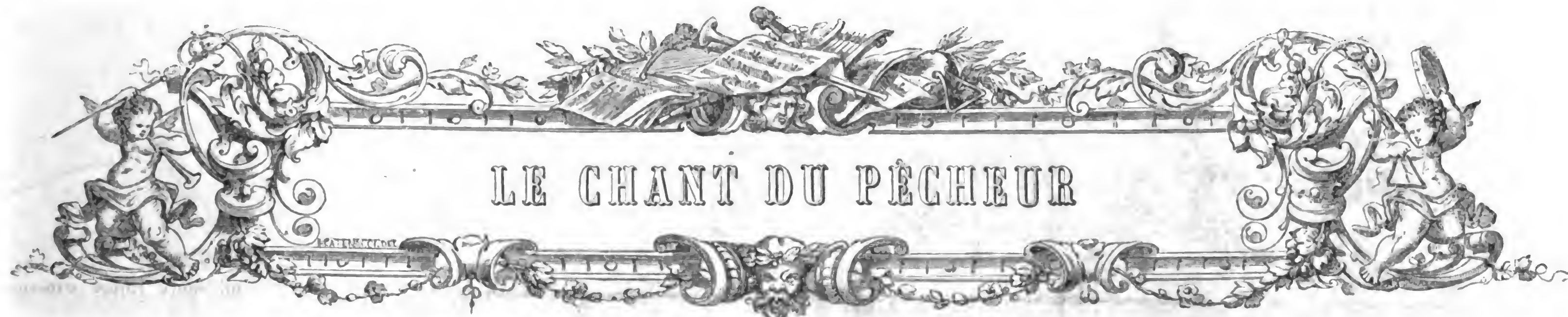
Robe en taffetas violet, ornée de trois volants surmontés d'un bouillonné à *tête*, garnie de velours noir; chaque volant est séparé du volant précédent par un espace de 2 centimètres; manches garnies d'un volant surmonté d'un bouillonné; corsage plat, boutonné, à pointes. Coiffure en rubans de taffetas violet, col plat en batiste, sous-manches blanches en mousseline, avec manchettes plates de batiste.

Petit garçon vêtu d'une robe en popeline groseille, garnie de trois larges bandes en velours noir, séparées par une bande plus étroite, également en velours noir; ceinture à longs bouts en ruban groseille bordé de velours noir. Chapeau *Tudor* en paille, orné d'un *pompon* groseille et d'une plume noire; bas en coton, rayés de rouge et de blanc, souliers en cuir verni, à rosettes noires.



BOUQUET EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ꞌ Blanc. ▫ Gris très-clair, ▫ moins clair. – Or ou jaune d'or. ▫ Bronze clair, ▫ moins clair, ▫ plus foncé. ▫ Couleur *fauve* clair, ▫ moins clair, ■ plus foncé, ■ foncé. ■ Bleu bluet.



ROMANCE SANS PAROLES.

Allegretto con grazia piacevole.

p dolce — sf — Ped. * — 8va — loco — Ped. diminuendo * — mf — a tempo — poco ad lib. — Ped. sempre — di - mi - nu - en - do. — pp — ppp



COIN DE MOUCHOIR.



DESCRIPTION DE LA COIFFURE DE MARIÉE (DITE A LA *JUIVE*),

EXÉCUTÉE PAR M. CROIZAT, RUE RICHELIEU, 76.

Les cheveux sont attachés avec un cordon. On forme un chignon arrondi en les crêpant en dessous, et en les attachant avec un peigne, en avant du cordon qui les attache. On emploie plus tard le bout des cheveux.

On fait, par-devant, la coiffure impériale, et l'on ajoute à ces bandeaux relevés une mèche de cheveux, bouclée, montée sur une frisette, dite Marie-Antoinette. Cette mèche est préparée de façon à tourner au bas du bandeau relevé, afin d'imiter parfaitement l'effet des boucles naturelles.

On fixe la couronne derrière les bandeaux et sur le chignon de derrière. Les cheveux non encore employés sont divisés en trois mèches, avec lesquelles on forme trois coques qui entourent les fleurs.

Le voile est en tulle de *huit quarts* sur 3 mètres et demi de long. On le plisse au milieu, et on le fixe par des épingles derrière la couronne.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT.

Suite.

III

Les devoirs d'une maîtresse de maison sont si nom- reux qu'il serait à peu près impossible de les inscrire ns le *code* que l'on nous demande de composer. Nous pouvons en indiquer qu'une faible partie ; mais on supéera aisément aux lacunes inévitables, aux *cas non prés par la loi*, en se souvenant sans cesse que ces de- irs peuvent être résumés en quelques mots : plaire à ses ites, ménager leurs susceptibilités, satisfaire leurs goûts, par conséquent connaître leurs habitudes, afin de leur iter des privations et des obligations qui leur seraient nibles.

Il ne faut point conclure de ces recommandations que rôle d'une maîtresse de maison puisse obliger une mme à tolérer chez elle des habitudes de mauvais goût, s discours inconvenants, des façons vulgaires et cho- antes. Une maîtresse de maison, vraiment digne de mplir ses fonctions délicates, doit avoir, outre le soin de ménager les susceptibilités de tous ses hôtes, le respect de sa propre dignité, et l'imposer avant tout à ceux qui passent le seuil de sa demeure. Lors même qu'il lui conviendrait de tolérer pour son propre compte certaines habitudes vers lesquelles les hommes de notre époque inclinent volontiers, elle doit songer que, du moment où elle reçoit du monde, elle doit abdiquer ses sympathies et ses antipathies, et veiller à ce que nul ne soit favorisé au détriment des autres. Elle doit une part égale de sollicitude à chacun de ses hôtes; et ceux-ci, pour peu qu'ils aient le sentiment des convenances, sauront joindre leurs efforts aux siens propres, afin de concourir à l'agrément de tous. Mais s'ils n'avaient pas ce sentiment des convenances? A cette question, nous répondrons que le devoir de la maîtresse de maison est justement de l'inspirer, d'enseigner avec tact et délicatesse les règles du savoir-vivre à ceux qui les ignorent, et de leur apprendre, non par ses préceptes, mais par ses actions, que les relations de la société sont basées sur le respect de droits égaux, sur le désir de faire disparaître toute aspérité blessante, sur la politesse en un mot. Il en existe deux variétés, la fausse et la vraie: la première peut être très-blessante, tout en conservant les dehors les plus irréprochables; la seconde, celle qui vient du cœur, sera toujours charmante, lors même qu'elle aurait quelques défauts de forme, et comporte tant de qualités délicates, tant de sentiments généreux, qu'elle est presque une vertu. En effet, préférer constamment les autres à soi-même, faire gracieusement abnégation de ses volontés, de ses goûts; éviter, que dis-je éviter?.... n'avoir pas même la pensée d'adresser une parole désobligeante, de laisser percer une intention dédaigneuse ou moqueuse; ne faire jamais acte de supériorité sociale ou intellectuelle, afin d'éviter de heurter ceux qui sont moins favorisés par la fortune ou la nature... ces caractères ne sont-ils pas ceux auxquels on reconnaît une vertu? On voit combien la vraie politesse diffère de celle qui est fausse: celle-ci, en effet, tout en observant scrupuleusement les formes, sait renfermer une offense dans un salut, placer dans la phrase la plus gracieuse en apparence la parole qui doit blesser; elle est, en un mot, la politesse des hypocrites, celle des méchants cœurs, et elle fournit la plupart des armes que l'on dirige contre les lois de la politesse proprement dite. En effet, les caractères égoïstes et vaniteux, les gens qui ne veulent s'im-

poser aucune contrainte profitable aux autres, ceux qui ne veulent pas admettre l'obligation de voiler leurs prétentions blessantes pour l'amour-propre d'autrui, ceux-là condamnent la politesse au nom de la sincérité, et l'assimilent à l'hypocrisie. Mais, en croyant prouver une qualité, ils ne prouvent en réalité que la sécheresse de leur nature ; ils prouvent qu'ils ne peuvent être polis avec sincérité, et que leur personnalité envahissante a détruit en eux les sentiments de bienveillance inhérents à toute âme un peu élevée. La société n'impose pas le mensonge à titre de politesse; elle exige la manifestation de certaines vertus, telles que la modestie et l'abnégation : mais elle ne défend pas à ces vertus d'exister réellement et d'être la source de ces manifestations. La grossièreté ne peut donc, en aucun cas, se parer et s'honorer des dons de la franchise : celle-ci n'est point une qualité quand elle dévoile des défauts, et la société ne fait point preuve d'hypocrisie en la condamnant; elle use seulement du droit de défense, car elle écarte de son sein ceux qui, par leurs habitudes, rendraient ses relations impossibles.

Ces principes doivent être toujours présents à la pensée d'une maîtresse de maison, et, ainsi que nous l'avons dit, elle doit les propager surtout par son exemple. Elle y parviendra en n'occupant jamais les autres d'elle-même, et en s'occupant sans cesse des autres. Elle tomberait dans une erreur grave si elle croyait avoir le droit d'imposer à ses hôtes les passe-temps qui lui conviennent le mieux. L'hospitalité qu'elle donne exige le sacrifice de ses propres goûts lorsqu'ils ne s'accordent pas avec ceux des personnes qu'elle reçoit. De plus, une maîtresse de maison ne doit pas prendre une part trop active aux divertissements que l'on trouve chez elle : si l'on joue, si l'on danse, ou bien si l'on fait de la musique, elle doit avoir pris des mesures qui la dispensent de figurer au premier rang, et de se livrer à des divertissements qui l'empêcheraient de veiller sur tous ses hôtes. Il ne peut y avoir d'exception à cette règle que dans le cas où la maîtresse de maison pourrait se faire suppléer dans ses fonctions par une mère ou une belle-mère, qui, ayant les mêmes droits qu'elle, aurait qualité pour exercer les devoirs qu'elle lui céderait.

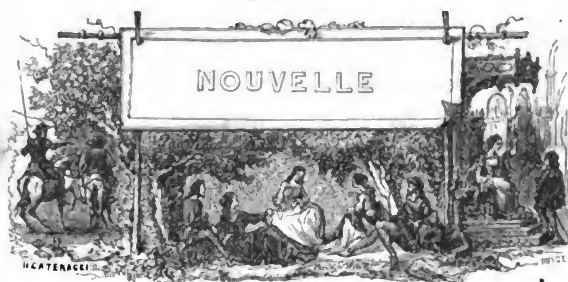
Quel que soit l'objet d'une invitation, qu'il s'agisse d'un dîner, d'un concert ou d'une simple soirée, la maîtresse de maison doit être prête avant l'arrivée de ses invités; elle doit avoir prévu le cas où quelques-uns de ceux-ci pourraient arriver de bonne heure, et leur éviter la crainte d'être arrivés trop tôt. Le salon doit être prêt de bonne heure, par la même raison, puis aussi parce que des préparatifs faits à la hâte, au dernier moment, devant une partie des invités déjà réunis, indiquent le manque d'ordre et de prévoyance, ou bien encore une insouciance dédaigneuse, et par conséquent blessante pour ceux qui en sont l'objet. On doit aussi se préoccuper du bien-être matériel de ses convives, et ne point les introduire dans un salon où l'on allume du feu devant eux, et dans lequel ils attendent en grelottant que l'on ait terminé les préparatifs qui devaient précéder leur arrivée. Quel que soit le nombre des domestiques dont une maîtresse de maison puisse disposer, elle agira sagement en faisant prendre, la veille du jour où elle doit recevoir, toutes les dispositions qui peuvent être faites d'avance. Si nombreux que soient les domestiques, ils s'acquitteront toujours imparfaitement de leur tâche si la maîtresse de maison les abandonne à eux-mêmes et leur permet d'attendre les derniers moments. L'ordre et la prévoyance sont des qualités indispensables dans toute administration; elles peuvent, jusqu'à un certain point, remplacer la richesse : mais celle-ci ne les remplace jamais, et n'existe pas longtemps quand elle ne les a pas pour soutiens.

L'élégance du service, qu'il s'agisse d'une soirée ou d'un dîner, est toujours subordonnée à la fortune de ceux qui reçoivent; il nous est par conséquent impossible de donner ici les règles absolues que l'on nous demande, puisque ces règles sont au contraire relatives. Nous devons ajouter cependant, en thèse générale, qu'il est un luxe à la portée de tout le monde, et que la maîtresse de maison doit à ses invités de diriger tous ses efforts vers ce point capital, qui est la propreté. Elle doit déployer à cet égard une sévérité rigoureuse et user d'une surveillance minutieuse. Quelques apparitions, courtes, mais imprévues, dans l'office ou dans la chambre où s'élaborent les rafraîchissements, suffiront pour faire exécuter ses ordres. Quelle que soit la simplicité des rafraîchissements que l'on est en mesure d'offrir, ils doivent toujours être bien préparés et servis avec abondance. Il vaut mieux faire circuler des verres de sirop bien frais que d'offrir des glaces, des sorbets, etc., en quantité insuffisante. Il n'est rien de plus pauvre que le faux luxe, et, comme il dénonce toujours une vanité mal entendue, il porte toujours le cachet du mauvais goût. De même que l'on aura épargné aux invités la vue des rouages qui servent à faire fonctionner la fête à laquelle ils ont été conviés, il faut éviter de les initier aux efforts qui auront été faits pour les recevoir convenablement, et par conséquent il faut se garder soigneusement d'entreprendre une tâche au-dessus de ses moyens.

L'influence de la maîtresse de maison doit être toujours présente et toujours invisible. Elle aura le soin de réunir les personnes qui se connaissent et qui se conviennent, afin que nul ne reste délaissé et abandonné à ses propres forces. Si l'on danse chez elle, elle préparera une ou plusieurs tables de jeu, afin que les mères, les pères, les tantes, les oncles, puissent trouver les divertissements de leur âge. Si l'on joue, eût-elle beaucoup de plaisir à jouer, elle devra s'en abstenir, afin de ne négliger aucune des personnes présentes, aucun des soins qu'exige toute réunion. Enfin, si l'on fait de la musique d'amateurs, lors même qu'elle aurait beaucoup de prétention à un talent musical quelconque, elle s'abstiendra de jouer le premier rôle, et s'appliquera à placer les autres sur le premier plan. Elle aura les mêmes précautions lorsqu'il s'agira de sa toilette : elle sera assez élégante pour faire honneur à ses hôtes, mais elle évitera d'éclipser les femmes qu'elle reçoit. La toilette d'une femme qui connaît les lois du savoir-vivre est moins brillante chez elle que chez les autres; elle sait en effet que son but doit être de s'effacer au profit des autres, et d'employer tous ses efforts, non pas à éblouir ceux qu'elle reçoit, mais à mériter leur reconnaissance pour tous les sentiments d'abnégation dont elle fait preuve.

Comme on le voit dans cette esquisse rapide, le rôle d'une maîtresse de maison se compose surtout de dévouement; mais n'est-ce point toujours le dévouement que l'on trouve quand on analyse les petits et les grands devoirs des femmes, ceux qui leur sont imposés par la société, comme ceux qui leur sont dictés par la nature? Aucune femme, vraiment digne de ce titre, ne songe à s'en plaindre ni à les rejeter parce qu'ils sont trop lourds. Le dévouement ennoblit tous les soins, même ceux qui sont les plus infimes; il allége tous les fardeaux; il facilite tous les sacrifices, et, en les imposant, il donne la force de les supporter. Il donne plus encore, car il apporte avec lui une satisfaction pleine de sérénité, qui échappe aux douloureuses déceptions auxquelles sont soumises les relations du monde, et, puisant sa force en lui-même, il n'est point soumis aux pénibles conditions de mobilité qui président à toutes les joies et à toutes les espérances que l'on fait reposer sur les autres.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

VI

La cérémonie eut lieu dans une petite pièce somptueusement ornée pour la circonstance. Lorsque ma mère entra, portant dans ses bras le petit Foulques, je n'oublierai jamais combien elle était belle. L'embarras de se trouver en face de l'évêque, ami de sa famille, animait ses yeux et ses joues d'un éclat inaccoutumé.

L'évêque vint au-devant d'elle :

« Madame, » lui dit-il, « je verrai dans quelques jours M. Aylmer; je me ferai un plaisir de lui dire dans quel florissant état de santé j'ai eu le bonheur de vous trouver, et quel bel enfant le ciel vous a envoyé. Le seul fils de la famille! Quelle brillante destinée l'attend, ce cher enfant! »

Ma mère s'inclina sans répondre.

« Il est singulier, » continua-t-il, « que votre sœur Éléonore ne soit pas encore mariée. Vous avez sans doute entendu parler de..... »

Ici M. Cunningham se hâta d'interrompre l'évêque, en l'invitant à se mettre à table, et ma mère ne put ramener la conversation sur un sujet qu'elle avait si fort à cœur.

Je m'aperçus de sa rougeur et de sa contrariété lorsqu'on entra dans le salon qui avait été préparé pour le repas. C'est qu'en effet le faux luxe qui brillait ne pouvait tromper personne; les meubles et les tentures de rencontre avaient été faits pour un vaste salon, et non point pour une petite pièce basse et sombre, où ils étaient cent fois plus ridicules que les simples objets qui le garnissaient d'habitude.

Quant à moi, je me sauvai vers la fin du repas, et je courus chercher Bessy; mais je ne trouvai dans la cuisine que des personnes étrangères, menant joyeuse vie et buvant à pleins verres. Après avoir cherché partout, désolée et craignant que le renvoi de ma bonne ne fût au nombre des changements du jour, je me mis à pleurer, et j'allai cacher mes larmes au fond du jardin.

La porte était ouverte, et la voix de Bessy parvint distinctement jusqu'à moi. Tout heureuse de l'avoir retrouvée, j'accourus auprès d'elle.

Bessy n'était pas seule; un homme de son âge, vêtu comme un domestique, causait avec elle.

« Qu'est-ce donc, ma chère petite Bella? » dit la bonne fille en voyant mes larmes. Quelqu'un vous a-t-il fait du chagrin?

— Oh! non, Bessy; je te cherchais, et j'avais peur q
tu ne fusses perdue.

— Bon petit cœur! Tranquillise-toi, » me dit-elle en n
couvrant de baisers, « et viens voir quelqu'un qui a con
ton père, et qui voit souvent ton grand-père, ainsi que
grand'mère et ta tante, au Wold. »

Mes larmes se séchèrent comme par magie, et je fix
curieusement mes yeux sur l'inconnu.

« Comme elle ressemble au capitaine Neville! » d
Bessy.

— Oui, mais plus encore à sa tante, miss Aylmer; sa pr
pre fille ne lui ressemblerait pas davantage.

— Dieu veuille qu'elle ne lui ressemble que de visage! d
Bessy. Oh! quand donc arrivera la réconciliation ta
désirée!

— Il faudra que le vieux monsieur change bien pour
arriver là. Croiriez-vous, Bessy, qu'un jour nous parvint
fausse nouvelle que madame Neville était morte? La pauv
madame Aylmer faillit en mourir elle-même, et pria
vieux Burton, le sommelier, de s'informer de la vérité.
ne sais comment M. Aylmer apprit tout ceci; mais il ent
dans une affreuse colère, renvoya le pauvre vieux serv
teur, qui lui était attaché depuis cinquante ans, et jura q
pareil sort serait réservé à quiconque oserait seuleme
prononcer le nom de sa fille Frances.

— Quelle cruauté, Georges! Jamais notre chère ma
tresse ne reverra-t-elle donc sa famille?

— Et la pauvre madame Aylmer, n'est-elle pas bien
plaindre aussi? Son mari ne lui permet pas de le quitte
dans la crainte qu'elle n'aille voir madame Neville. So
père est attaqué d'une paralysie; il ne reviendra jama
d'Italie, et elle n'a pas la permission d'aller le voir.

— Paralysé! Et moi qui espérais si bien qu'il passera
l'été à Ellerslie, et que sa fille viendrait le voir! Madam
aurait enfin embrassé sa mère : quelle joie pour elle!

— Ne l'espérez pas. M. Aylmer sait par les journaux qu
sa fille est à Shirley, et il ne laissera jamais venir madam
Aylmer si près d'elle.

— Hélas! que de malheurs cause le cruel orgueil de ce
homme! Mais, Georges, » dit Bessy avec un regard sup
pliant, « ne pourriez-vous pas faire savoir à madame Ayl
mer que vous avez eu des nouvelles de Madame, que vou
avez vu sa petite-fille? Dites-lui que madame Neville serai
bien heureuse de recevoir une lettre de sa mère, et qu
vous vous chargeriez de la faire parvenir. Ne pourriez-vou
pas vous charger de cette commission, dites, mon bo
Georges? »

Et la voix de Bessy s'était faite si touchante que le bo
garçon ne put refuser de se rendre à sa prière.

« Merci, merci, Georges; je compte sur votre parole. J
suis tranquille maintenant : madame Aylmer aura des nou
velles de sa fille. Que n'ai-je su plus tôt que vous étiez a
service d'une famille liée avec les Aylmer! Mais je vou
croyais parti pour les Indes, et j'en étais bien fâchée.

— Merci, Bessy : voici la première bonne parole que vou
m'adressez depuis ce jour où (vous en souvenez-vous?) vou
m'avez accusé de faire la cour à Marie Gray, qui est à présen
la femme de mon frère. Vous voyez, Bessy, que je vous a
gardé mon affection. J'ai de quoi vous faire vivre à l'aise
chère Bessy; ne voulez-vous pas enfin m'accorder votr
main, que j'ai sollicitée tant de fois? N'attendons pas l
vieillesse pour nous marier, Bessy; pensez aux longue
années qui se sont écoulées depuis que je vous ai dit pou
la première fois que je serais heureux de vous avoir pou
femme.

— Georges, vous êtes un brave et fidèle cœur. Si j'étai
libre, je ne vous ferais pas attendre plus longtemps, car j'a
confiance en vous; mais j'ai promis de rester fidèle à m
maîtresse et à son enfant. Georges, je suis leur seule amie
que penseriez-vous de moi si je les abandonnais?

— Georges! Georges! » cria une voix partie d'une maiso
voisine.

« J'y vais! Adieu donc, Bessy; j'admire et je comprend
votre conduite. Je pars demain; si vous avez quelque chos
à envoyer au Wold, donnez-le-moi ce soir. Adieu, Bessy
je ne vous oublierai jamais. »

Après avoir tendrement embrassé son ancienne fiancée,
Georges disparut.

Ce soir même, la plus longue, la plus jolie boucle de mes cheveux fut coupée par Bessy, et envoyée à ma grand'mère avec un de mes petits gants. Bessy me recommanda de ne rien dire de l'entrevue ni de l'envoi : elle craignait d'inquiéter ma mère. Je promis le silence, et je tins parole.

L'hiver qui suivit ces événements fut long et rigoureux; les cruelles attaques de la pauvreté se firent grandement sentir pour nous. M. Cunningham était presque toujours absent; il allait chercher le confortable dans quelques maisons où il était reçu. C'était à grand'peine qu'on obtenait de lui l'argent nécessaire à notre petit ménage. Pour ne pas l'irriter, ma mère laissait le foyer sans feu, et se contentait des mets les plus simples, les plus grossiers même. Mais la bonne Bessy se faisait toujours payer très-exactement ses gages, et tout l'argent de la pauvre fille se dépensait pour nous.

Notre garde-robe était à sec. Ma mère avait encore des restes de son ancienne élégance; mais des robes de satin bleu et rose étaient peu convenables à notre état actuel, et je préférais la petite robe imprimée que Bessy m'achetait sur ses gages aux belles toilettes qu'on faisait quelquefois pour moi avec les anciennes robes de ma mère, car alors je ne pouvais faire un mouvement sans m'entendre dire : « Prenez donc garde, Isabelle, vous allez abîmer votre belle robe. »

De longs mois se passèrent depuis l'envoi de Bessy, et nous ne recevions aucune nouvelle de madame Aylmer. Aussi ma bonne se félicitait de n'avoir parlé de rien à ma mère, qui eût été bien inquiète pendant tout ce temps.

Enfin une lettre de Georges apprit à Bessy que son petit

paquet avait été remis à ma grand'mère, mais que la pauvre dame avait été plus effrayée que joyeuse de cet envoi, et qu'elle craignait toujours que son mari n'en fût instruit un jour ou l'autre. Bessy connaissait bien la nature timide de madame Aylmer, et crut fermement qu'elle n'oserait pas donner de ses nouvelles à sa fille.

Elle se trompait cependant: une lettre, écrite par une main tremblante, lui arriva de Londres par la poste. Elle l'avertissait qu'une caisse lui parviendrait bientôt *pour les amis.*

« Chère miss Isabelle, » me dit Bessy toute joyeuse, « la lettre n'est pas signée, mais elle vient sûrement de votre grand'mère, et la caisse sera pour votre maman. Mais il faut que vous me promettiez de ne rien dire de tout ceci: la bonne dame serait trop inquiète. »

Dieu sait si j'eus de la peine à garder mon secret! pourtant j'eus la constance de n'en rien découvrir. Fort heureusement pour ma discrétion, la caisse ne se fit pas attendre.

VII

Deux jours après la réception de la lettre, M. Cunningham s'absenta pour une semaine; et une demi-heure après son départ, ô bonheur! j'étais dans la cuisine, sautant de joie autour de la caisse qui venait d'arriver.

Bessy courut avertir ma mère, qui, n'étant pas prévenue d'avance, n'en voulait rien croire d'abord. Lorsqu'elle apprit ce que Bessy avait fait, elle pâlit et s'écria :

« Une boucle de cheveux d'Isabelle! son gant! O Bessy, comment avez-vous pu être si imprudente! Ma bonne et pauvre mère! Mais, Bessy, cette lettre n'est pas de son écriture; vous vous êtes trompée; cette caisse est pour vous.

— Oh! non, madame, dit Bessy, qui avait promptement décloué le couvercle; je n'ai pas d'amis qui puissent m'envoyer de tels présents. Voyez donc, madame! et peut-être trouverons-nous une lettre dans la caisse. »

Ranimée par cette espérance, et convaincue, à l'aspect des objets contenus dans l'envoi, que c'était bien à elle qu'ils étaient adressés, ma mère aida Bessy à vider la boîte, pendant que j'examinais avec joie et surprise tout ce qui en sortait.

Que de choses utiles et si bien appropriées à nos besoins! Du linge, de la flanelle, des bas, des étoffes en pièce, de la mousseline, des souliers. Un paquet, ficelé avec soin, était à l'usage de maman, et contenait une belle fourrure et deux robes de soie foncées; un autre renfermait un cadeau pour Bessy. Tout au fond, enveloppé dans du coton, maman trouva un paquet sur lequel, pour bien montrer qu'il m'était destiné, on avait attaché une mèche de la boucle envoyée par Bessy. C'était une magnifique poupée, habillée en vieille dame, avec des bandeaux gris lissés sous une belle dentelle. A ce cadeau était joint un livre de prières et une belle Bible ornée de mes initiales I. N.

Mais, hélas! la lettre tant désirée ne se trouvait nulle part, et ma mère, au désespoir, se laissa tomber sur une chaise en s'écriant :

« O ma mère! ma mère! m'avez-vous donc rejetée, vous aussi!... »

Peu de menus objets restaient encore au fond de la caisse; en les enlevant, Bessy et moi, nous jetâmes tout à coup un cri de joie : nous avions enfin aperçu un petit billet soigneusement plié. Hélas! l'adresse était pour Bessy! La pauvre fille s'approcha doucement de sa maîtresse en larmes, et lui dit d'une voix pleine de compassion :

« Madame, voilà une lettre pour moi; voulez-vous la lire? »

Ma mère prit le billet, l'ouvrit, et essaya d'en prendre connaissance, mais en vain; ses yeux, gonflés et rougis, lui refusèrent ce service. Ce fut Bessy qui en fit lecture à haute voix :

« La petite boucle de cheveux qui accompagne la poupée ne vous laissera aucun doute sur la personne qui vous fait cet envoi. Merci pour les nouvelles que, grâce à vous, j'ai eu le bonheur de recevoir de mes enfants. J'ai fait serment de ne jamais leur écrire; cette promesse a été faite à celui qui a le droit d'exiger mon obéissance. Il ne m'a jamais été défendu de vous écrire à vous, parce que la possibilité d'une telle correspondance n'a pas été prévue. Ranimez de ma part le courage de celle que je ne puis nommer, et donnez-moi quelquefois de ses nouvelles par le brave garçon qui m'a remis votre petit paquet.

« J'envoie ma bénédiction aux chers enfants. A vous, mille remerciments du fond du cœur pour votre attachement et votre fidélité à votre maîtresse. »

Maman baisa avec transport ce papier, écrit de la main de sa mère, seule chose qui lui vînt de sa famille depuis qu'elle l'avait quittée, et elle s'enferma chez elle pendant de longues heures, sans doute pour remercier le ciel de cet instant de bonheur.

Heureusement M. Cunningham avait depuis longtemps perdu l'habitude de s'informer de nos besoins, et il ne s'avisa point de remarquer le changement qui s'était opéré dans notre garde-robe, dans la crainte qu'on ne lui demandât de l'argent pour payer ces dépenses. Il jugea plus prudent de n'y prêter aucune attention.

Ma mère et Bessy étaient évidemment charmées du contenu de la boîte; il n'en était pas de même de moi. J'avais rêvé un monceau de joujoux pour Foulques, et une foule d'autres choses dont je ne me rendais pas bien compte. Des tabliers festonnés, des robes, jolies, mais simples; une grande poupée, trop belle pour que je pusse m'en amuser, quand même j'aurais aimé les poupées; de beaux livres, qu'on renferma avec soin dans la crainte de me les voir gâter: tout cela n'avait pas grande valeur à mes yeux. Les jolies bottines et les petits souliers, dont il y avait une série de diverses grandeurs, me plurent davantage. Je ne fus plus forcée de rester à la maison les jours de pluie, comme le manque de chaussures solides m'y avait retenue trop souvent.

Si maman avait voulu permettre à Foulques de jouer avec la poupée, dont je ne faisais pas grand cas pour moi-même, j'aurais été contente; mais j'en vins bientôt à détester ce malheureux joujou, qui n'apparaissait jamais sans causer à mon petit frère un violent chagrin, à cause de la défense qu'on m'avait faite de le lui laisser toucher.

Au bout du jardin était un grand fossé dont les bords étaient garnis d'une belle mousse épaisse; d'un côté fleurissaient les violettes, les liserons et les primevères; l'autre était abrité par de grands arbres, à l'ombre desquels nous allions bien souvent jouer et nous reposer.

C'était mon jour de naissance, jour que me rendaient cher les quelques gâteaux que la bonne Bessy ajoutait à notre goûter, et surtout l'entière permission que j'avais de faire tout ce que je voulais.

Pour profiter de ce magnifique privilége, je n'imaginai rien de mieux que d'aller prendre ma poupée dans la boîte où elle reposait, soigneusement enveloppée; je la cachai sous mon tablier, et, toute fière de ma hardiesse, je me dirigeai vers le jardin.

Foulques y était déjà, à l'ombre des grands arbres dont j'ai parlé. Il s'amusait à faire de petits plats de sa façon avec de la terre, de l'herbe et du sable; il les faisait cuire sur un vieux débris de banc en bois qui lui représentait à merveille un fourneau, et il se réjouissait beaucoup de me les servir. Il attendait patiemment la tartine de confiture que j'avais promis de lui rapporter. Mais, lorsque je déroulai mon tablier et que je lui fis voir la belle poupée, ses grands yeux s'animèrent d'une telle joie, qu'oubliant toute prudence, je lui mis entre les bras le joujou tant désiré.

Le pauvre enfant, tout joyeux qu'il était, n'osait pourtant toucher la poupée qu'avec la plus grande précaution, et aucun accident ne serait arrivé si je ne lui avais malheureusement pas persuadé qu'elle dormait, et qu'il fallait la laisser reposer sur l'herbe. Foulques, quoique à regret, consentit à abandonner son fardeau, que je déposai bien soigneusement à l'ombre de la haie d'aubépine à deux pas de nous.

Nous reprîmes nos occupations culinaires, et de temps en temps Foulques regardait si sa favorite ne s'éveillait pas.

Mais, hélas! juste au moment où je me disposais à la reprendre pour lui donner sa part de notre petit dîner, un grand vilain chien, qui poursuivait un pauvre chat, s'élança à travers la haie, et fit rouler la poupée dans le fossé, à moitié rempli d'une eau bourbeuse.

A cette vue, le désespoir de Foulques ne connut pas de bornes, et je ne sais si, pour le calmer, je ne me serais pas jetée moi-même dans le fossé pour reprendre la poupée, lorsque Bessy accourut tout effrayée :



LA JEUNE FEMME ME CONDUISIT UN PEU PLUS LOIN, A L'ABRI DES POURSUITES.

« Qu'y a-t-il donc, chers enfants? Le petit s'est-il fait mal? Bella, dites-moi donc ce qui est arrivé! » demandait-elle en essayant d'arrêter les larmes de mon frère.

Je n'osais pas répondre; tout en essayant de me convaincre que la poupée était bien à moi, et que j'avais, ce jour-là surtout, le droit de la prendre pour m'amuser, je sentais bien, aux reproches de ma conscience, que j'avais mal agi en traitant avec négligence un objet donné par ma grand'mère, et auquel maman tenait beaucoup.

Dans quel piteux état je revis cette malheureuse poupée, lorsque Bessy, guidée par les gestes de Foulques, la retira du fossé! A cette vue, ma bonne, oubliant sa douceur habituelle, m'emmena rudement à la maison pour recevoir les reproches dont ma mère m'accabla.

M. Cunningham fut absent presque tout l'été. Je crois qu'il nous eût tout à fait abandonnées sans son affection pour son fils, qu'il considérait comme un moyen d'arriver à la fortune des Aylmer.

A cette époque, j'eus une aventure singulière, et je ne sais comment il se fit qu'elle n'eut jamais de confident.

C'était au temps de la moisson. Bessy, ayant fini son ouvrage de bonne heure, nous emmena dans les champs, et nous donna la liberté de courir et de nous amuser comme bon nous semblerait.

Après avoir longtemps joué avec moi, Foulques s'endormit dans les bras de sa bonne, qui s'assit alors à l'ombre, tandis que je continuais à courir çà et là.

Tout en cueillant des fleurs, j'arrivai à l'entrée d'un petit bois, qui servait en ce moment de lieu de campement à une troupe de bohémiens : c'était l'heure de leur repas, et j'allais m'éloigner inaperçue lorsqu'une jeune fille vint à moi et me demanda la charité.

« Je n'ai pas d'argent, » dis-je toute confuse.

— Oh! si, vous devez en avoir; les belles petites demoi-

selles comme vous ont toujours de l'argent pour acheter des joujoux et des gâteaux. Je vous prie, mademoiselle, donnez-moi quelque chose, c'est pour mon frère.

— Votre frère! » m'écriai-je en pensant à mon cher petit Foulques; « où est-il? Il dort, peut-être; est-ce un joli *bébé?*

— Pas tout à fait; il n'est plus au berceau.

— Ah! puis-je le voir? est-il gentil? Il sait déjà marcher alors, » dis-je, ne me représentant pas le frère de cette bohémienne autrement que le mien.

— Il est là. Viens ici, James; voici une demoiselle qui demande si tu sais marcher, » dit la jeune fille d'un ton railleur, en s'adressant à un grand vilain garçon qui fumait nonchalamment étendu au soleil.

Fâchée des plaisanteries que m'attiraient mes naïves mais bienveillantes questions, j'allais m'en aller, lorsqu'un des jeunes hommes de la troupe me saisit par le bras pour me retenir; je me mis à crier et à pleurer, à sa grande satisfaction.

Mais, heureusement pour moi, le bruit attira vers nous une grande belle jeune femme qui accourut et me prit sous sa protection.

« Laissez cette enfant, vous autres. Êtes-vous fous de la faire pleurer ainsi? N'ayez pas peur, ma petite belle: on ne vous fera pas de mal, je vous en réponds. Mais aussi pourquoi quitter votre bonne et courir toute seule? Voyons votre main, que je vous dise la bonne aventure.

— Viens donc, Madge; comment vas-tu perdre ton temps avec cette petite qui n'aura pas l'esprit de te comprendre, ni d'argent pour te payer? D'ailleurs, c'est la fille du monsieur de Shirley, qui a lâché ses chiens sur James l'autre jour. Nous allons lui rendre la pareille. »

Et le méchant homme appela un hideux boule-dogue et un énorme terrier et les excita contre moi. Mais la compatissante Madge veillait sur sa protégée, et les deux chiens, rudement repoussés, s'éloignèrent en grinçant des dents.

VIII

La jeune femme me conduisit un peu plus loin, à l'abri des poursuites de mes persécuteurs, et me dit d'une voix insinuante;

« Donnez-moi votre main. Ah! » dit-elle en regardant avec attention les lignes qui s'y croisaient, comme si elle eût eu réellement le pouvoir d'y lire ma vie future, quoique évidemment elle eût entendu dire dans le voisinage ce qu'elle me dit alors: « Oh! quel sort étrange! que de douleurs, que d'épreuves! mais, à la fin, le triomphe et la paix. Voici une ligne brisée qui m'étonne; elle s'arrête ici, puis elle reparaît.... Cela signifie toujours..... Mais non, je me trompe sans-doute. Enfant, avez-vous donc un ennemi mortel qui a juré votre perte? Prenez garde alors: un grand danger vous menace. Mais non, soyez sans crainte; vous triompherez de toutes ces épreuves, et vous ramènerez la joie dans un cœur qui est maintenant plus froid qu'un tombeau. »

Quoique ma jeune intelligence ne pût comprendre la moitié de ces étranges paroles, je les avais écoutées avec une si grande attention qu'elles se gravèrent dans ma mémoire.

« Et maintenant allez retrouver votre bonne, n'ayez pas peur des chiens, je veille sur vous. »

En effet, lorsque je l'eus quittée, je tournai plusieurs fois la tête en arrière, et je vis la belle gipsy me suivant de loin avec sollicitude. Je fus bientôt près de Bessy, et je ne sais quel sentiment me porta à tenir secrète cette petite aventure.

Quelque temps après, un homme auquel on devait de l'argent, après s'être présenté en vain plusieurs fois, pénétra, je ne sais comment, dans le salon où nous étions tous réunis, et, fort de son droit, réclama vivement à M. Cunningham le payement de sa note. Mon beau-père, qui ne pouvait nier l'existence de cette dette, se vit contraint de payer; mais, aussitôt après le départ du créancier, il fit cruellement retomber sa fureur sur son innocente femme, l'accabla d'injures, l'accusa de le ruiner, et sortit, la laissant à demi morte de terreur.

« Oh! que ne puis-je mourir, ou m'en aller bien loin d'ici! » s'écria ma pauvre mère lorsque son tyran fut parti.

— Chère madame, songeriez-vous réellement à quitter cette maison et votre mari? » demanda vivement Bessy.

— Où irais-je, hélas! vous savez bien qu'il n'y a pas sur la terre une seule personne à la porte de laquelle je puisse aller frapper.

— Ne vous inquiétez de rien, madame; dites seulement que vous voulez partir avec les enfants, et je me charge de tout.

— Mais, Bessy, je n'ai point d'argent.

— Je n'en ai guère, mais enfin j'ai reçu mes gages du mois ce matin; vous avez la bague de miss Bella; nous prendrons un petit logement; et, si vous voulez seulement soigner les enfants, mon travail saura bien nous nourrir. Vous n'aurez ni luxe ni confortable, mais vous vivrez toujours aussi bien qu'ici, » dit Bessy avec amertume. « Je suis sûre qu'il n'ira pas vous rechercher, allez, madame; le méchant homme sera trop heureux d'être délivré de ce qu'il considère comme une charge. Oh! dites seulement que vous voulez bien vous confier à moi. »

Mais ma mère refusa ce généreux dévouement. Elle était malheureuse, il est vrai, autant qu'on peut l'être; mais enfin cette maison était la sienne, et elle ne voulait pas la quitter pour une existence errante et peu honorable en réalité. Elle sentait que sa place était auprès de son mari, quel qu'il pût être. Bessy, désolée du refus de ma mère, pleurait silencieusement, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à M. Cunningham.

(*La suite au prochain numéro.*)

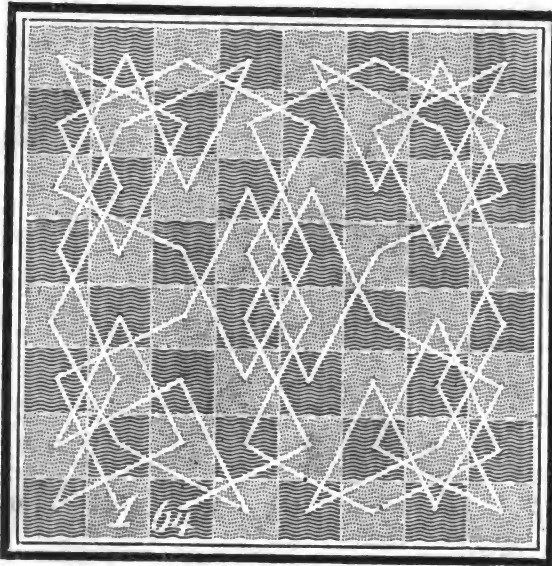


BERGERONNETTE.

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau...

C'est ton doux chant qui me console:
Je n'ai pas d'autre ami que toi.
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi.

DOVALLE.



Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est: *l'Écriture.*



A sa chère moitié l'avare avec adresse,
Par des discours trompeurs qu'il répète sans cesse,
Voudrait faire oublier tout ce que j'ai d'attraits;
Il dit que de Vénus elle reçut les traits,
Les grâces, le maintien et le divin corsage;
Qu'à la nature enfin elle ferait outrage
En cédant au penchant qui l'entraîne vers moi;
Et ces propos flatteurs sont pour elle une loi.

Pour un bal, un concert, je suis brillante et belle,
Mais du mari jaloux je trouble la cervelle;
Souvent, dès qu'il me voit, j'excite son courroux.
C'est en vain que, tremblante, auprès de son époux
Une jeune beauté pour moi demande grâce,
En voulant me servir elle accroît ma disgrâce:
Il commande, et dès lors il faut exécuter
Un ordre qui, soudain, la force à me quitter.

Un mari, s'il est bon (par le monde il s'en trouve),
Jamais ne me maudit, jamais ne me réprouve;
Il est aussi content que fier de mes succès
Si la femme, avec soin, évite en moi l'excès,
Consulte ses moyens, redoute la détresse,
Et sait par le bon goût remplacer la richesse.

J'ai six pieds, cher lecteur: en moi tu trouveras
L'endroit où très-souvent tu diriges tes pas;
Le miroir qui, troublant le repos de Narcisse,
Vengea la nymphe Écho du trop cruel supplice
D'aimer sans obtenir le plus léger retour;
Ce que doit être l'air ainsi que ton amour;
Une ville en Béarn, qui donna la naissance
A l'un des vaillants rois adorés de la France;
Tu peux trouver encor ce qui n'est pas commun.
Il me reste deux mots; d'abord je t'en offre un,
Ce que fille à quinze ans doit avoir fraîche et lisse;
Et le dernier, enfin, est un meuble d'office.
Pour terminer, lecteur, je plais en tous pays,
A la ville, à la cour, et surtout à Paris.

La comtesse D'OUT.....T.

LES CLEFS DIPLOMATIQUES

Qui n'a connu les mystérieuses correspondances d deux pensionnaires, amies intimes, qui croient couvri leurs petits secrets d'un voile impénétrable en rempla çant par des chiffres quelques-unes des lettres de l'al phabet?

Les pauvrettes ne se doutent pas que la plus modest perspicacité soulève le voile sans beaucoup de peine.

Les clefs diplomatiques sont d'une bien autre difficult et cependant les plus compliquées se déchiffrent. Nos le trices en donneront bientôt la preuve en lisant celles qu nous nous proposons de leur offrir pour varier les exer cices de divination qu'elles aiment à rencontrer à la der nière page de leur journal.

En les initiant aux mystères des correspondances de l diplomatie, nous procéderons graduellement, et nou commençons par la plus simple des clefs: les quatre ver alexandrins que nous leur donnons à déchiffrer aujour d'hui seront bientôt traduits par celles qui auront remar qué les voyelles ou consonnes dont le retour est plus fré quent dans les mots de la langue française, qui se deman deront quelles lettres peuvent se doubler dans un mêm mot, quelles autres lettres peuvent être suivies d'une apos trophe au commencement d'un mot, etc., etc. On nou reprocherait de rendre la tâche trop facile si nous ajou tions d'autres explications.

Disons pourtant encore que les conjectures sur tel o tel monosyllabe, en raison de sa place dans la phrase sont quelquefois d'un grand secours, et donnons un peti moyen pratique dont l'emploi conduit souvent à la solu tion cherchée.

Pointez des lignes semblables à celles de la phrase déchiffrer, en figurant chaque mot par autant de point qu'il renferme de signes et conséquemment de lettres trouver. Quand vous aurez cru deviner un mot, essayez en les lettres sur les points, non-seulement de ce mot mais encore de tous les mots de la phrase où les même signes se trouvent reproduits, et vous arriverez bien vit à reconnaître la vraisemblance ou l'impossibilité de votr conjecture.

Vous tâtonnerez sans doute quelquefois un peu; mais dès que vous aurez exactement rencontré un ou deu mots, vous verrez se révéler rapidement la phrase entière

Assez d'aide, cette fois; promettons plutôt à nos lec trices une complication de difficultés que nous leur don nerons à résoudre quand elles seront familiarisées avec c nouvel exercice.

E. S.

CLEF DIPLOMATIQUE.

Dans cette clef chaque chiffre ou signe est la reproduction d'une lettre de l'alphabet. — Les mots sont distincts et espacés. — Les apostrophes, points et virgules comptent pour leur valeur de signes de ponctuation et non comme re présentation d'une lettre.

⊣4⊻∧48 < 4∧8 ⌋⊻ > 7⊢457⊢4⌓ 24 7⊢49>∧ +⊻ −⊼∧⊢4⊻5,
+>83>6 ⊻∧ −⊼∧ ○>4>2235+ 3⊻ 84⊻>2 +4 83 7⊢3⊻9>454,
8494⌓, ◡⊼⊻5 30⊼>5 2'35−54 ⊼⊻ 84 7⊻4>224 83 ✕24⊻5,
24 65303>2, 23 0456⊻, 2'3⊻9⊼∧4 46 23 ◡5>454.

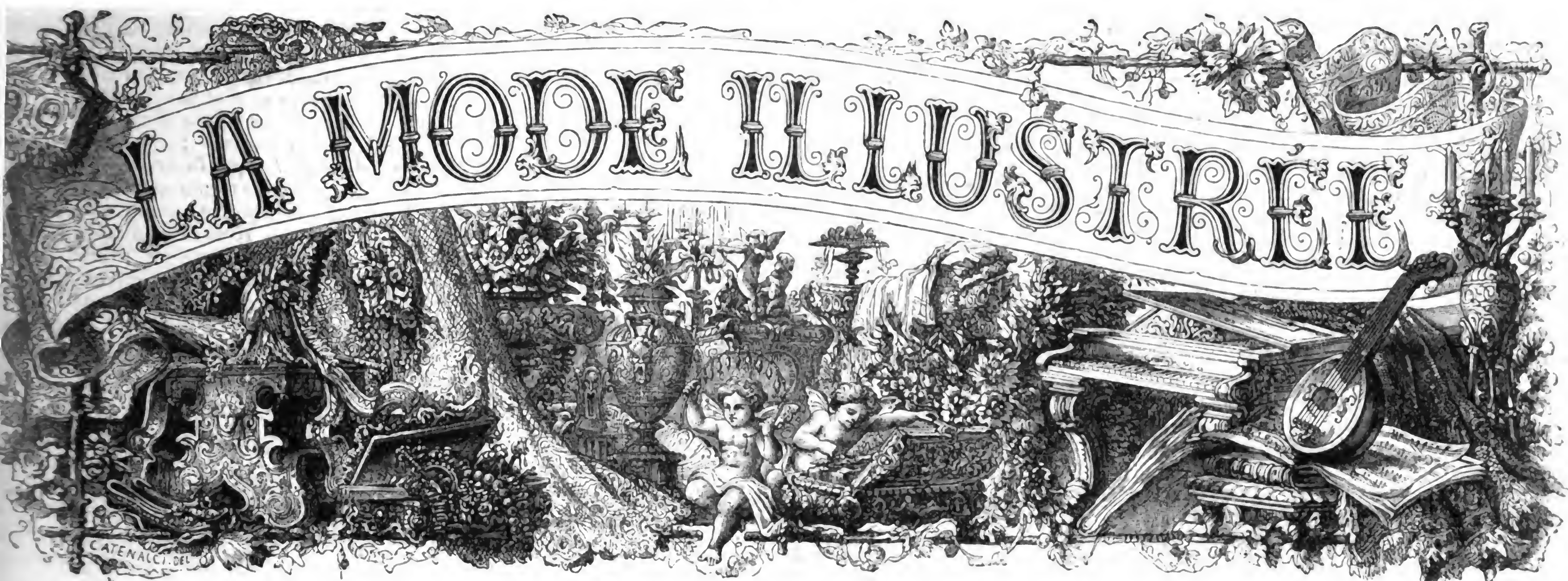
4+94 8>9⊼∧⊼6.

EDME SIMONOT.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 21. DEUXIÈME ANNÉE. 18 mai 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Explication de la gravure de modes.

Robe en mousseline imprimée fond blanc, parsemée de petits boutons de rose; quatre volants bordent le bas de cette robe; ces volants, également en mousseline imprimée, représentent un ruban brun clair noué de distance en distance et fixé par une boucle; des volants pareils à ceux-ci garnissent les manches, qui sont fort larges.

Le mantelet est en taffetas noir; il est garni avec un large volant froncé à tête, et bordé de chaque côté avec un biais en taffetas blanc, recouvert d'un entre-deux en dentelle noire. Le volant diminue de largeur sur les côtés, et se termine à la hauteur du bras. Les pans du mantelet tombent droits comme ceux d'une écharpe. Le bout des pans est garni avec un volant pareil à celui qui borde le mantelet par derrière.

Le volant en taffetas est garni avec un large volant en dentelle noire qui l'accompagne, s'arrête avec lui et se montre enfin partout où l'on voit le volant de taffetas. Deux volants noirs, étroits, sont placés *droits* autour des épaules, qu'ils encadrent. Une dentelle noire est placée sous ces volants, et fixée au milieu du dos par un nœud en taffetas noir



TOILETTE D'ÉTÉ DE LA COMPAGNIE LYONNAISE.

bordé de taffetas blanc, recouvert d'une dentelle noire qui dépasse le bord blanc.

Chapeau en tulle blanc, coulissé, orné de roses *roses* et de dentelle noire. Brides blanches.

Nous profitons de l'espace que nous laisse cette première page, pour faire connaître à nos lectrices une mode nouvelle.

On porte des cachemires noirs, *longs*, brodés; ils sont garnis, à chaque extrémité, simplement par un effilé fait dans le châle même; la broderie peut être aussi haute, aussi riche qu'on le désirera ; on l'exécute, bien entendu, en soie noire de cordonnet. Il faut broder une guirlande encadrant entièrement le châle, puis un haut bouquet, ou mieux encore des palmes à l'un des bouts, si l'on porte toujours le châle du même côté, ou bien aux deux bouts, si on le plie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

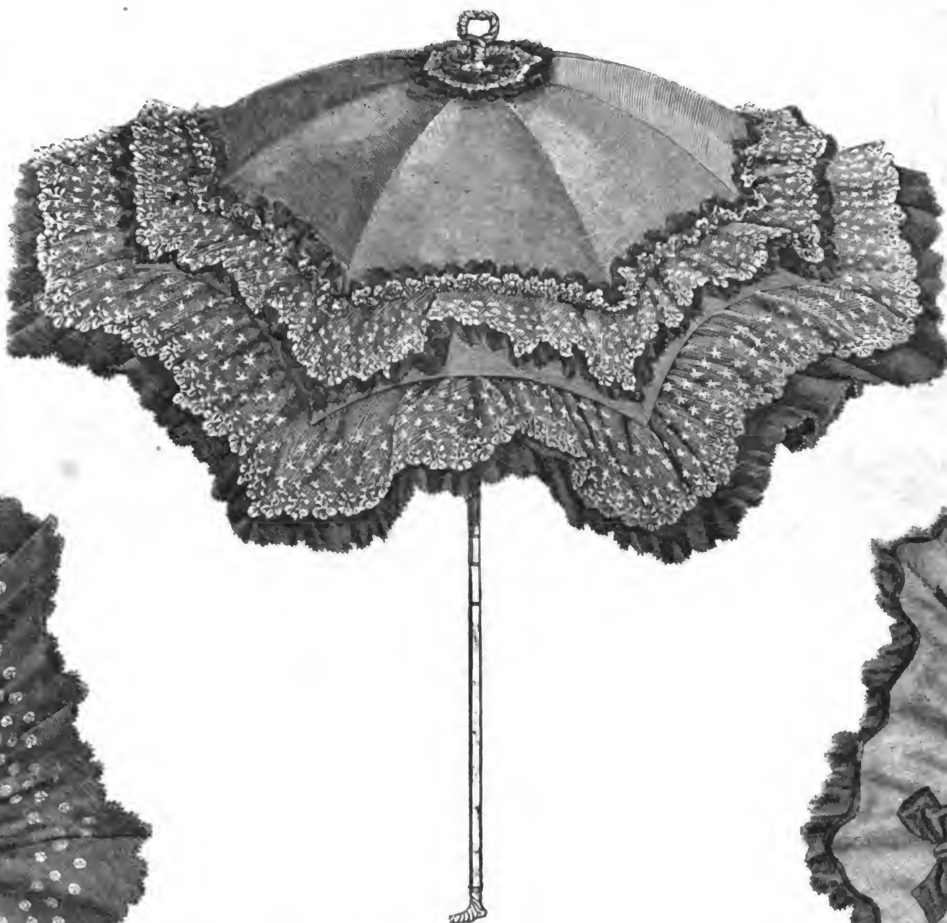
On peut utiliser un châle de *deuil* en le brodant ainsi que nous venons de le dire. La dimension de ce dessin ne nous permet pas de le publier sur nos planches ; il serait d'ailleurs inutile, puisque les dessins à très-grandes proportions ne peuvent être reportés convenablement sur l'étoffe destinée à être brodée qu'en employant un dessinateur spécial. Les personnes qui désireraient profiter des renseignements que nous leur donnons peuvent s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour faire dessiner ou broder un châle de deuil, qui, ainsi transformé, peut accompagner toutes les toilettes.

Ombrelles.

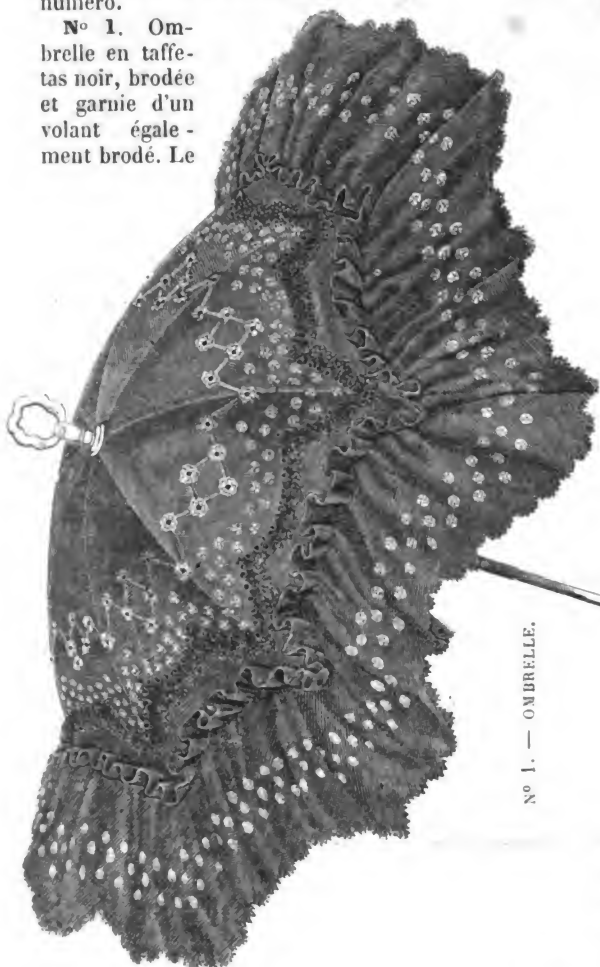
Non-seulement la mode autorise la variété dans les ornements des ombrelles, mais encore elle la commande; pour peu qu'une femme soit portée à l'élégance, elle ne considère pas l'ombrelle uniquement comme un ustensile destiné à la préserver des ardeurs du soleil, mais aussi comme un objet dont les ornements sont destinés à attester le bon goût de celle qui l'a choisi, — mieux encore, de celle qui l'a exécuté. Une ombrelle sans ornements descend au rang modeste de parapluie. Nous allons décrire à nos lectrices les modèles dont les dessins figurent dans le présent numéro.

N° 1. Ombrelle en taffetas noir, brodée et garnie d'un volant également brodé. Le dessin de cette broderie figure dans le présent numéro. On l'exécute en soie de cordonnet, — noir sur noir, — gros bleu, — gros vert — ou violet sur noir. La broderie est entourée d'une dentelle noire très-étroite, disposée en festons. Le volant a 13 centimètres 1/2 de hauteur, y compris la tête, — 2 mètres 40 centimètres de longueur. Le dessin n° 4 représente l'une des parties de l'ombrelle en grandeur naturelle, *les coutures ne sont pas comprises*; il faut donc laisser l'étoffe nécessaire pour as- sembler ces parties; on les découpe *seu- lement lorsque la broderie est termi- née;* si on la monte sur un métier, l'ou- vrage sera plus net, par conséquent plus beau. Les rosettes sont faites en soie violette, par exemple, et encadrées avec une nuance plus foncée, qu'on emploie aussi pour les lignes qui servent de traits d'union entre les rosettes. Les pois sont faits avec la nuance plus claire; les deux points en croix qui les recouvrent sont de la nuance plus foncée. On met une perle noire au milieu de chaque rosette.

La ligne ponctuée indique la place du vola



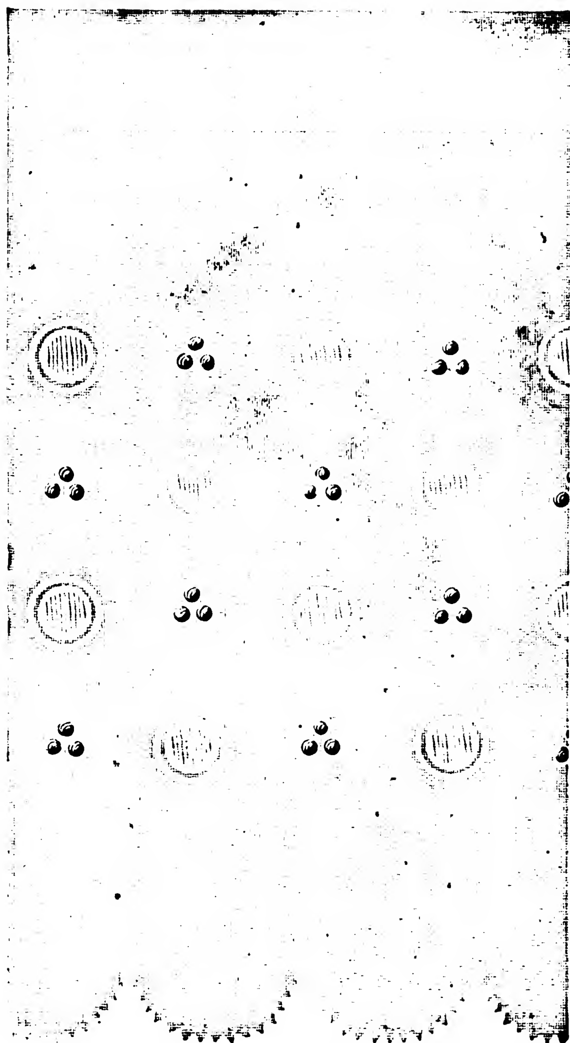
N° 2. — OMBRELLE.



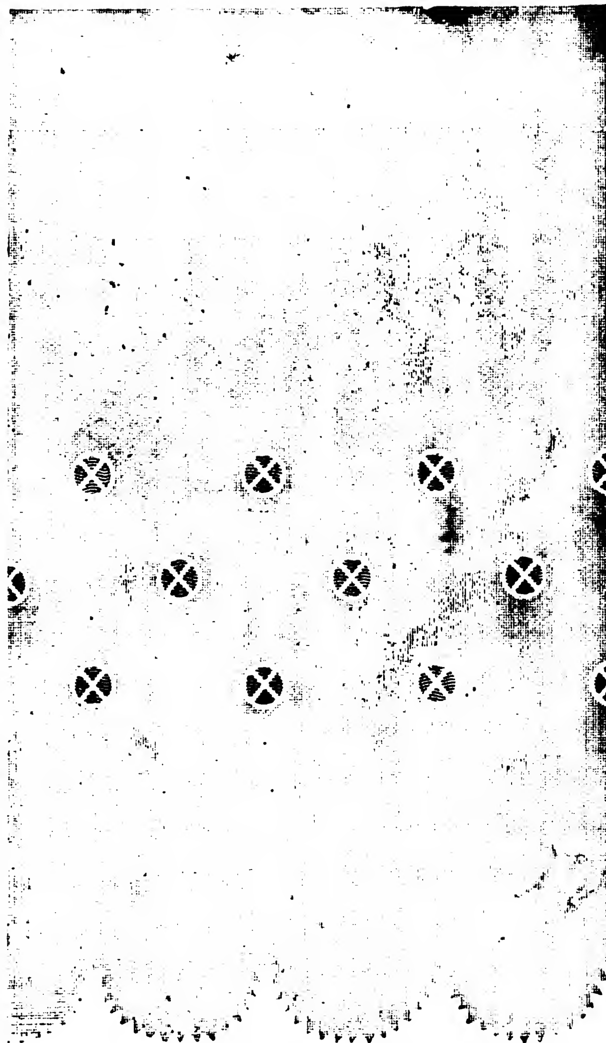
N° 1. — OMBRELLE.



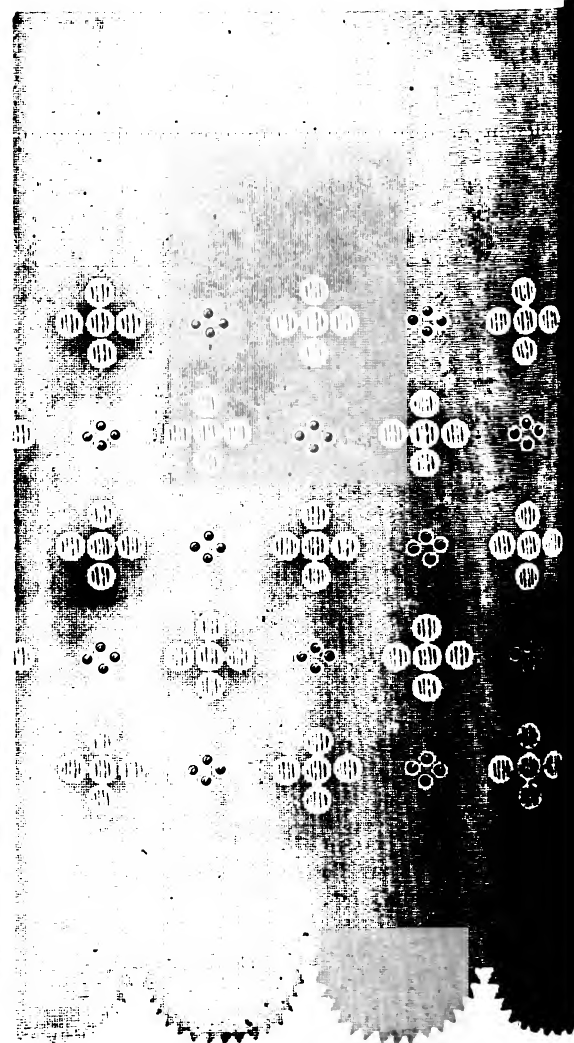
N° 3. — OMBRELLE.



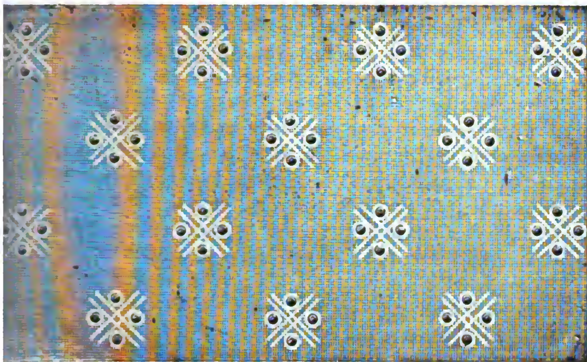
N° 7. — VOLANT D'UNE OMBRELLE.



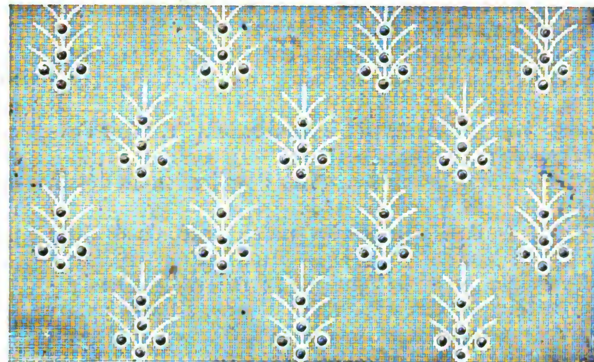
N° 1. — VOLANT DE L'OMBRELLE N° 3.



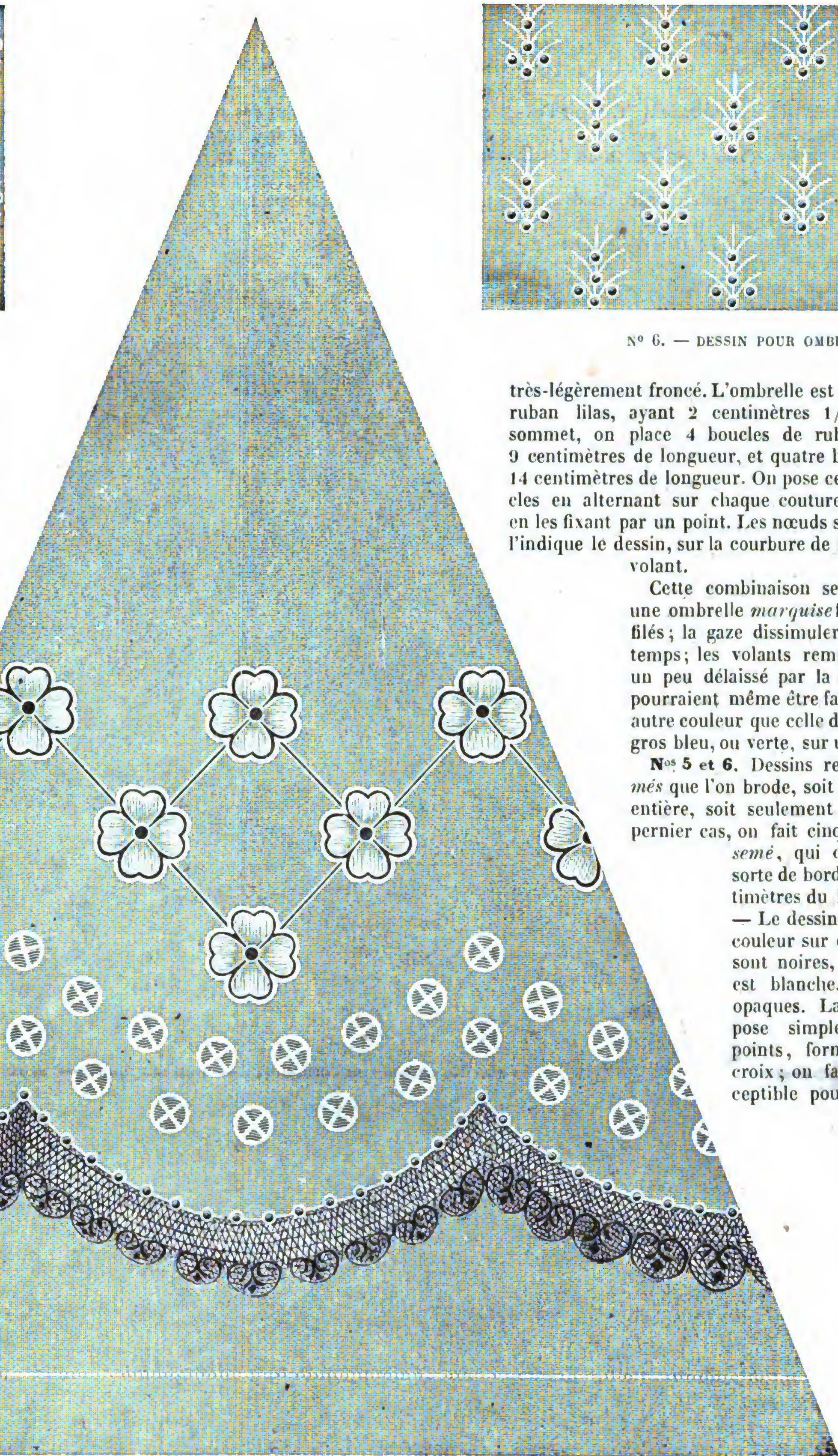
N° 9. — VOLANT D'UNE OMBRELLE.



N° 5. — SEMÉ POUR OMBRELLE.



N° 6. — DESSIN POUR OMBRELLE.



N° 4. — DESSIN APPARTENANT A L'OMBRELLE N° 1.

rodé selon le dessin n° 8. La ligne ponctuée de ce dernier essin indique la place où le volant doit être froncé, et ussi, par conséquent, la hauteur de sa *tête*, dont le *rempli* est de même hauteur; la *tête* est donc double. On peut ire cette ombrelle en taffetas gris, — brun, — blanc; la roderie est très-vite exécutée. — La petite dentelle noire st posée *à plat*, et l'on met sur la couture une perle noire e distance en distance.

N° 2. Ombrelle en taffetas blanc, garnie e deux volants découpés en taffetas vert lair, recouverts d'une dentelle blanche. Le remier volant est *à tête*, ayant 2 centimèes 1/2 de hauteur; on figure la tête du olant en dentelle qui le recouvre par une entelle étroite (blanche), cousue à la denelle large. La couture réunissant ces deux entelles est cachée sous un entre-deux roit, doublé de taffetas vert. Le premier olant, placé à cinq centimètres de distance u bord, a 2 mètres 16 centimètres de lonueur et 9 centimètres 1/2 de hauteur, y ompris la tête; il dépasse la entelle d'un centimètre 1/2 nviron. Le volant du bord est e même hauteur; il a 2 mètres centimètres de longueur; on place entre le dessus et la oublure; il n'a point de tête et épasse la dentelle comme le remier volant. Une rosette en affetas vert, recouverte de denelle, garnit le sommet. On eut exécuter cette ombrelle en affetas rose, -bleu, — lilas; - remplacer la entelle blanhe par de la entelle noire, u même metre un volant en entelle blanhe, celui du ord, et la roette en denelle noire.

N° 3. Omrelle en taffes lilas, garnie un volant découpé, de même toffe; ce volant a 12 centimètres de hauteur; l'omrelle est entièrement recouverte de gaze de soie blanhe; le volant est églement recouvert d'un volant en gaze, bordé de chaque côté par un biais étroit, en taffetas lilas; le premier volant (celui de taffetas), dépasse celui de gaze de la largeur de la *tête* de celui-ci, qui est très-légèrement froncé. L'ombrelle est ornée de nœuds de ruban lilas, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; au sommet, on place 4 boucles de ruban, ayant chacune 9 centimètres de longueur, et quatre bouts, ayant chacun 14 centimètres de longueur. On pose ces bouts et ces boucles en alternant sur chaque couture de l'ombrelle, et en les fixant par un point. Les nœuds sont placés, comme l'indique le dessin, sur la courbure de l'ombrelle et sur le volant.

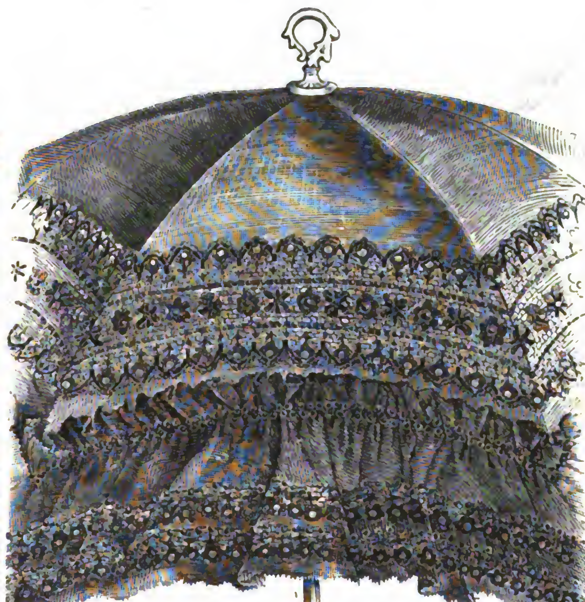
Cette combinaison servirait à *rajeunir* une ombrelle *marquise* fanée et garnie d'effilés; la gaze dissimulerait les outrages du temps; les volants remplaceraient l'effilé, un peu délaissé par la mode actuelle; ils pourraient même être faits en étoffe d'une autre couleur que celle de l'ombrelle : lilas, gros bleu, ou verte, sur une ombrelle grise.

Nos 5 et 6. Dessins représentant des *semés* que l'on brode, soit sur l'ombrelle tout entière, soit seulement au bord; dans ce pernier cas, on fait cinq à six rangs de ce *semé*, qui compose ainsi une sorte de bordure placée à 4 centimètres du bord de l'ombrelle. — Le dessin n° 5 est exécuté couleur sur couleur; les perles sont noires, ou, si l'ombrelle est blanche, blanches aussi et opaques. La broderie se compose simplement de quatre points, formant une double croix; on fait un point imperceptible pour fixer ces croix à l'endroit où elles se croisent. Le volant qui borde l'ombrelle a 12 à 13 centimètres de hauteur; il est brodé comme celle-ci, et froncé *à tête*.

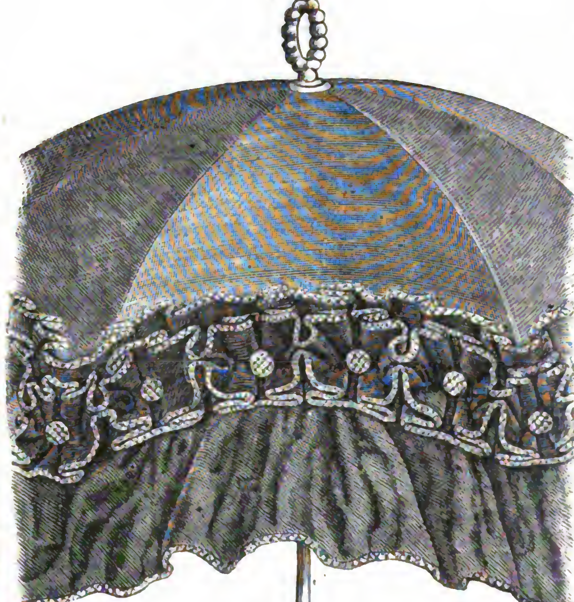
Le dessin n° 6 est exécuté comme le précédent; le croquis de l'ombrelle terminée porte le n° 10; le volant est *à tête*, découpé de chaque côté; il a de 12 à 13 centim de hauteur, — 2m,40 de longueur. Un volant en dentelle noire (9 centimètres de hauteur) recouvre le volant de taffetas.



N° 10. — OMBRELLE BRODÉE.



N° 11. — OMBRELLE BRODÉE.



N° 12. — OMBRELLE BRODÉE.

N° 7. Volant et dessin d'ombrelle. Cette broderie se compose de perles noires et de pois, exécutés au passé en soie de cordonnet; on brode cinq rangs de ce semé, à cinq centimètres de distance du bord de l'ombrelle.

N° 8. Volant appartenant à l'ombrelle n° 1. (Voir l'explication de cette ombrelle.)

N° 10. Ombrelle brodée. (Voir l'explication au dessin n° 6.)

N° 11. Ombrelle en taffetas violet, ornée de dentelle noire et de jais.

Sur chaque partie de l'ombrelle, un entre-deux en dentelle noire, ayant 3 centimètres de largeur, est posé à plat; il est encadré par deux rangs de dentelle noire, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, posés à plat et fixés par un petit galon (ou *mignardise*) de soie noire, orné de jais. — On peut aussi recouvrir *entièrement*, de la même façon, une ombrelle fanée de couleur claire.

N° 12. Ombrelle en taffetas brun. Le volant, pareil à l'ombrelle, est bordé d'une bande de taffetas à carreaux blancs et bruns; *la tête* de ce volant a 2 centimètres 1/2 de hauteur; sous le bord de cette tête on place une ruche (également bordée de taffetas à carreaux blancs et bruns), plissée à plis creux. On met sur cette ruche, de distance en distance, un bouton recouvert de taffetas pareil à la bande qui la borde; pour couvrir, avec cette ruche *toute faite*, un espace de huit centimètres, il faut employer 32 centimètres d'étoffe. On peut faire cette garniture en taffetas de couleur sur une ombrelle grise.

N° 13. Dessin en application pour recouvrir une ombrelle. On exécutera ce dessin en mousseline blanche, sur du tulle blanc de Bruxelles, ou bien en crêpe, ou florence noire sur du tulle noir. Le dessin représente l'une des parties de l'ombrelle; on les assemble en les cousant depuis les coins, qui sont sur les côtés, jusqu'à la pointe du haut. Cette couture ne doit pas avoir de remplis; il faudra donc réunir les différentes parties et faire une légère couture en feston, qui permettra de couper en dessous l'excédant du tulle.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe en mousseline de soie fond blanc, parsemée de fleurettes lilas entourées de leur feuillage. La jupe est ornée de quatre volants ayant, le premier (celui du bas) 12 centimètres de hauteur, — le deuxième 11 centimètres, — le troisième 10 centimètres, — le quatrième 9 centimètres de hauteur, ourlets compris. Le quatrième volant est surmonté d'une ruche en taffetas lilas; la bande formant cette ruche (froncée au milieu) a 5 centimètres de largeur. Le corsage à ceinture est ouvert; deux ruches le garnissent sur le devant. Une *pièce* également garnie de deux ruches est placée par-devant, dans l'échancrure du corsage. Les manches, demi-longues, sont garnies avec deux volants bordés d'une ruche lilas. Une ruche semblable surmonte le dernier volant de la manche. Sous-manches blanches en mousseline laissant l'avant-bras à découvert.

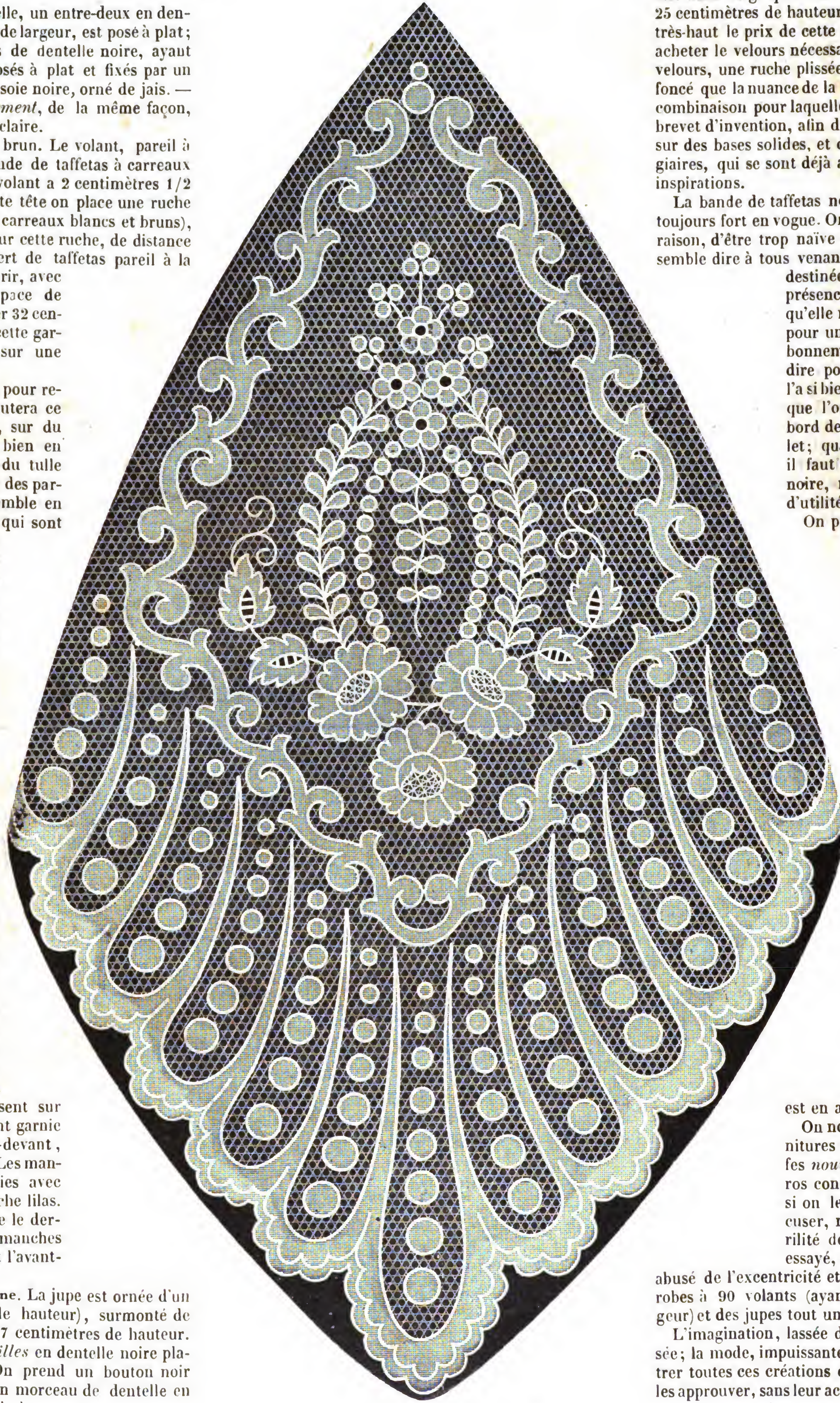
Robe en taffetas bleu de Chine. La jupe est ornée d'un large volant (40 centimètres de hauteur), surmonté de deux volants étroits ayant 8 et 7 centimètres de hauteur.

Les volants sont ornés de *feuilles* en dentelle noire placées de distance en distance. On prend un bouton noir en passementerie; on fronce un morceau de dentelle en laissant libre une petite partie du bouton; on replie cette dentelle en dessous, de façon à figurer les entailles d'une feuille.

Le corsage est décolleté *à la vierge*, et garni d'une berthe à pointe ornée de feuilles en dentelle noire. Les manches, à bouillonnés et très-larges, sont aussi garnies au bord avec les mêmes feuilles, qui sont naturellement plus petites, pour les volants étroits, pour les manches et la berthe, que pour le grand volant du bas de la jupe. Guimpe en mousseline blanche, montante; sous-manches en mousseline non-ajustées au poignet.

MODES.

Lorsque la solution de certaines questions qui nous sont adressées nous semble avoir un degré d'intérêt à peu près général, nous la plaçons, non à l'article *Renseignements*, mais dans le cours des articles auxquels ces questions se rattachent, afin de pouvoir, à la fois, donner plus d'étendue à nos réponses et en faire profiter un plus grand nombre de nos lectrices; nous prévenons en conséquence nos abonnées que, lorsque notre réponse ne figure pas à



N° 13. — DESSIN EN APPLICATION POUR OMBRELLE.

l'article *Renseignements*, elle se trouve dans l'un des articles du journal.

Lorsque le bord d'une robe est taché et sali (cela n'arrive jamais avec le procédé que nous avons indiqué, dans le n° 14 de la présente année, sous le titre de *jupons*), on peut, grâce aux garnitures actuelles, dissimuler cet accident; on garnit en effet les bas de jupe avec des bandes de velours ou de taffetas, — des ruches à la vieille, des volants étroits posés au-dessus de l'ourlet, et le couvrant. Mais il ne s'agit pas seulement de dissimuler les avari d'un bas de jupe, il faut encore *dissimuler* l'économi la métamorphoser en élégance, et obtenir ce résultat peu de frais. Voyons s'il sera possible de concilier tout ces contradictions et de lever toutes ces difficultés.

Prenons pour base de notre argumentation une ro en *moire verte*, dont le bord ne peut plus support l'éclat du jour. Si l'on possède du velours noir et qu' veuille l'employer à cet usage, rien de plus élémentai que de s'en servir pour border la jupe; cette bordure pe être aussi large que l'on voudra, et avoir par exemple 15 25 centimètres de hauteur. Mais cette largeur même élè très-haut le prix de cette réparation, surtout si l'on do acheter le velours nécessaire. On peut mettre, au lieu velours, une ruche plissée en taffetas noir ou vert, pl foncé que la nuance de la robe; enfin, voici une troisième combinaison pour laquelle nous songeons à demander un brevet d'invention, afin d'établir notre gloire d'inventeu sur des bases solides, et de nous mettre à l'abri des plagiaires, qui se sont déjà approprié quelques-unes de no inspirations.

La bande de taffetas noir, placée au bas de la jupe, es toujours fort en vogue. On lui reproche seulement, et ave raison, d'être trop naïve et trop indiscrète: en effet, ell semble dire à tous venants les petits mystères qu'elle es destinée à cacher, et les révèle par sa présence; elle est si simple et si uni qu'elle n'a pas la prétention de passe pour un ornement, et qu'elle se donn bonnement pour ce qu'elle est, c'est-à dire pour un procédé économique. On l'a si bien compris, depuis quelque temps que l'on place ces bandes, non pas au bord de la jupe, mais au dessus de l'our let; quand il s'agit de cacher ce bord il faut bien le couvrir avec la band noire, mais en lui ôtant ce caractère d'utilité trop prononcé.

On prend une bande de taffetas noir ayant la hauteur exigée par le avaries de la robe; sur cett bande on coud des lacets de soi verte, en *losanges*, c'est-à-dir que l'on dispose ces lacets e biais d'un bout à l'autre de la largeur de la bande, en les sé parant par un intervalle d'u centimètre; puis on place, tou jours en biais, dans le sens op posé, des morceaux de lacet qui, se croisant sur les pre miers, forment des losanges on peut, si l'on veut, placer au milieu de ces losanges, pou plus de recherche, un petit bou ton plat, recouvert de soie verte on coud la bande sur la jupe et l'on cache chacune des deu coutures sous un lacet de soi verte. On comprend aisémen que cette combinaison peut s'ap pliquer à toutes les robes. L bande devra être toujours e taffetas noir, — ou, s'il s'ag d'une robe très-simple, en al paga noir; les lacets devron être de même couleur que l robe, — en soie si la bande e en taffetas, — en laine si ell est en alpaga.

On nous demande d'indiquer des gar nitures *nouvelles*, *distinguées*, des étof fes *nouvelles*, etc. Chacun de nos numé ros contient des détails de ce genre, et si on les trouve insuffisants, il faut ac cuser, non pas notre zèle, mais la sté rilité de l'époque actuelle. On a tou essayé, et l'on n'a rien produit; on abusé de l'excentricité et de la simplicité; on a porté de robes à 90 volants (ayant chacun 1 centimètre de lar geur) et des jupes tout unies.

L'imagination, lassée de tous ces essais, s'arrête haras sée; la mode, impuissante à suivre, à contrôler, à enregis trer toutes ces créations éphémères, les laisse passer san les approuver, sans leur accorder la sanction qui leur donne une existence plus ou moins longue, mais aussi sans le condamner absolument; de là ces tentatives qui ne viven pas même l'espace d'un jour, qui ne se propagent pas, e qui tombent devant l'indifférence générale. Ce qui manque le plus à notre époque, c'est un caractère quelconque, e voilà pourquoi il est si difficile de la définir; elle ne sait n se diriger ni se contenir, et ses écarts sont si nombreu qu'il est impossible d'en faire la nomenclature. Commen créer de l'ordre avec ce désordre? Comment se reconnaîtr dans ce chaos? Le moyen en est bien simple: c'est d'agi comme les femmes raisonnables, qui n'aspirent pas ave une ardeur insatiable à porter des choses *nouvelles*, et qu



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob, Paris

Toilettes de la COMPAGNIE LYONNAISE.

---

préfèrent la garniture d'hier, si elle est jolie, à la garniture de demain, si elle est disgracieuse. D'ailleurs, tous les genres étant adoptés, toutes les époques se trouvent confondues, et l'on ne peut plus assigner une date bien précise à ces légers détails. Une *jeune personne malade*, qui va aux eaux, peut s'habiller avec une jupe de piqué couleur nankin, soutachée de blanc ou de noir, veste zouave pareille, et sous la veste une large ceinture à double pointe. Nous avons vu ce même costume exécuté de la façon suivante : la jupe, en piqué blanc, était bordée avec une bande en piqué lilas uni, ayant environ 15 centimètres de hauteur; au-dessus de cette bande était placée une bordure en soutache noire; la veste zouave était naturellement pareille à la jupe, la garniture semblable; une ceinture fort large était placée sous cette veste; la pointe de cette ceinture était double par-devant, c'est-à-dire qu'une de ces pointes descendait sur la jupe, et que l'autre remontait jusqu'au creux de l'estomac; deux longs bouts terminaient cette ceinture sur le côté gauche.

Si ces combinaisons ne convenaient pas à la jeune malade, nous lui conseillerions le tissu *mozambique*, gris chiné; cette étoffe est charmante, soyeuse, souple, claire, et cependant *consistante;* elle a un mètre de largeur. On peut la garnir de la façon suivante : on place au-dessus de l'ourlet de la jupe une bande en taffetas gris plus foncé que l'étoffe de la robe et ayant 15 centimètres de largeur; sur cette bande, *de chaque côté*, on met trois lacets noirs cousus à plat; à quatre centimètres de distance de cette première bande on en place une deuxième pareille, garnie de la même façon, mais ayant seulement 10 centimètres de hauteur. — A trois centimètres de cette bande, on en place une troisième toute pareille, ayant six centimètres de hauteur. Cette garniture peut être faite en taffetas de couleur, mais elle imposera la servitude d'avoir *toujours* un chapeau de nuance assortie, — mieux encore, pareille à la garniture. Le *mozambique* coûte 3f,25 le m.

J'ai vu une robe, destinée à une toilette plus élégante, ornée de la façon suivante par madame Carpentier, rue Louis-le-Grand, 23. Cette maison est dirigée avec le goût le plus sûr, avec l'intelligence de la véritable élégance, qui n'admet pas plus la banalité que l'excentricité. La robe en question était en taffetas gris, à carreaux imperceptibles; au-dessus de l'ourlet était placée une bande en taffetas bleu de Chine, ayant 10 centimètres de largeur, garnie de chaque côté avec trois rangs de velours noir étroit; sous chaque troisième rang une guipure noire étroite était cousue à plat; une deuxième bande, pareille quant à la garniture, mais moindre en hauteur (8 centimètres), était placée à cinq ou six centimètres de distance de la première; cette deuxième bande remontait de chaque côté de la jupe (en diminuant de largeur bien entendu) jusqu'à la ceinture, à longs bouts, en étoffe pareille à la robe et garnie comme celle-ci. Les manches, très-amples, étaient garnies comme la robe. Cette toilette *exige* un chapeau garni d'ornements bleu de Chine, — ou tout blanc.

Une autre robe en gaze de soie, fond blanc à fleurettes de couleur, était garnie avec cinq petits volants; au-dessus de ces volants était posée une ruche en étoffe pareille à la robe, froncée au milieu et remontant par-devant en *tablier* jusqu'au corsage; sur l'espace encadré par la ruche, c'est-à-dire sur le lé de devant, il y avait des volants recouvrant entièrement ce lé jusqu'à la ceinture (sans bouts).



1 3 4 5 2 6

EXPLICATION DES COIFFURES EXÉCUTÉES PAR M. CROIZAT, RUE DE RICHELIEU, 76.

Nos 1 et 2. *Turban mauresque.* On partage les cheveux en cinq ou six bandeaux que l'on croise les uns sur les autres, en plaçant dessous une bouffante crêpée. M. Croizat a mis sur le devant de la tête une demi-couronne en cheveux frisés. On prend deux écharpes étroites et légères en tulle de soie ou gaze de soie rayée ; on s'en sert pour envelopper le chignon par derrière, puis on les dispose en torsades peu serrées, et, après avoir entouré la tête, on fait retomber les deux bouts du côté gauche.

Nos 3 et 4. Cette coiffure se compose, par derrière, d'une tresse disposée en S, attachée de chaque côté avec une épingle en écaille incrustée d'or, et retenue au milieu par un peigne à boules. Une couronne en cheveux frisés, que l'on place comme une guirlande de fleurs, est disposée sur le devant de la tête. Les cheveux des bandeaux recouvrent cette couronne de distance en distance. Une rose est placée devant; une branche de roses orne l'un des côtés de la coiffure.

Nos 5 et 6. Cette coiffure convient pour une jeune fille et pour une très-jeune femme. La moitié des cheveux de derrière est disposée en nattes, l'autre moitié en chignon tombant, et, pour éviter de crêper les cheveux, M. Croizat exécute des *sous-chignons* analogues aux *sous-bandeaux*. On noue ensuite autour de la tête le ruban étroit ou le lacet, destinés à former une résille rappelant le réseau grec. On fixe sur ce ruban, de distance en distance, des morceaux de ruban qui sont rattachés sous le chignon de derrière, puis on forme les carrés de la résille en plaçant d'autres rubans dans le sens opposé, c'est-à-dire de gauche à droite; la natte de derrière est ramenée par-dessus la résille et on l'attache sous le chignon. Les cheveux de devant n'ont pas été coupés; quoique très-longs, ils sont frisés et maintenus à l'aide des *broches-frisettes* qui ont été inventées par M. Croizat. Le nœud *papillon* est monté sur un petit peigne et placé sur le ruban qui entoure la tête. On l'encadre avec des coques de ruban de même couleur que la résille.

Le corsage était froncé, les manches larges, garnies de cinq petits volants.

Une robe *tout unie* ne peut jamais être aussi élégante qu'une robe à volants. Si l'on ne veut pas découper une belle étoffe, comme on nous l'écrit, il faut renoncer aux volants, que l'on porte *petits* plus que jamais: le nombre des volants est facultatif: on en met neuf si l'on veut, — ou sept, — ou cinq, — ou trois; mais toujours à la condition de ne pas dépasser 10 centimètres pour le plus large, placé au bord de la jupe.

Les châles de cachemire noir, garnis de guipures ou de dentelles, jouissent d'une faveur si grande et si méritée que l'on vient d'inventer des châles qui produisent le même effet, et qui, vu leur légèreté, peuvent être portés même dans la saison la plus chaude: ils sont noirs, ils sont brodés et garnis de dentelles ou de guipures comme les châles de cachemire; mais ils sont en grenadine, que l'on fabrique maintenant en grande largeur. Il ne peut y avoir de vêtement plus distingué et plus charmant que celui-ci.

On fait aussi des châles doubles, en taffetas noir ou barége, pareil à la robe; pour éviter l'effet disgracieux des plis roides et inégaux de ces châles, on y met trois *pattes*, l'une au milieu du dos, les autres sur les épaules; ces pattes, pareilles à celles qui figuraient, il y a un certain nombre d'années, sur les fichus à la paysanne, maintiennent gracieusement le haut du châle, qui, dépourvu de cette addition, tendrait sans cesse à rejoindre le bavolet du chapeau.

On porte beaucoup de corsages décolletés, ainsi que nous l'avons déjà dit; les pèlerines-fichus ou carrées, pareilles à la robe, recouvrent ces corsages le jour; pour le soir, on les remplace par des fichus en tulle; les fichus blancs brodés ont cédé un peu de terrain aux fichus blancs et noirs en tulle, en dentelle, etc.

On me demande d'indiquer un chapeau rond; nous en avons publié récemment un grand nombre, et nous ne connaissons pas d'autres formes que celles publiées par nous.

Selon la prière qui m'avait été adressée, je suis allée voir les chapeaux que madame Aubert expédiait aux *deux sœurs*; ces chapeaux en crin blanc, ornés l'un de myosotis, l'autre d'une belle branche de laurier-rose, sont charmants; j'en ai vu d'autres en examinant ceux-ci, et je fais mon sincère compliment à la destinataire du chapeau de crin blanc, orné d'un *saule* noir, accompagné de petites plumes couleur abricot; les rubans et la garniture de même nuance composent un ensemble qui sera toujours distingué, en évitant l'excentricité; car cette nuance abricot, un peu rosée et comme glacée de blanc, n'a rien de trop accusé. Quand notre lectrice recevra son chapeau, elle dira comme nous: Madame Aubert est une véritable artiste!

EMMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris ne cesse point d'être brillant; on ne danse plus, il est vrai, mais on se promène beaucoup, et surtout l'on promène les autres, car cette saison est celle qui attire le plus grand nombre de visiteurs; chacun a son *étranger* à guider, qui lui fournit l'occasion inappréciable et inespérée de faire connaissance avec les *merveilles de la capitale*, qui auraient bien pu lui demeurer toujours étrangères sans cette circonstance particulière. Certains Parisiens nous rappellent la situation critique de l'un de nos compatriotes, un Français, porté par les vicissitudes de la fortune et les jeux du hasard jusque dans l'une des provinces les plus écartées de la Russie; ce Français se présenta bravement, en qualité de précepteur, chez un seigneur qui ne savait pas la langue française, et voulait la faire enseigner à ses enfants; il fut accepté et on le chargea d'instruire quelques petits garçons, qu'un prédécesseur avait initiés aux premiers éléments de la lecture.

Seulement l'éducation du nouveau précepteur avait été quelque peu négligée, ainsi que cela arrive souvent dans certaines classes de notre population: il ne savait pas lire. Comment s'y prendre pour enseigner ce qu'il ignorait? Vous allez voir qu'il ne se troublait pas pour si peu de chose. Mis en présence de ses écoliers et d'un abécédaire, il prit le livre d'un air doctoral, et, s'adressant à l'aîné de ses élèves, il lui dit d'une voix tonnante: Comment s'appelle cette lettre? — C'est un *A*, répondit l'enfant en balbutiant, intimidé par l'attitude superbe de son interrogateur. — Ah! c'est un *A!* C'est bien; j'étais sûr de parvenir à vous la faire nommer. Et celle-ci? Répondez! — C'est un *B*...., et ainsi de suite; l'ingénieux précepteur apprit ainsi à lire en faisant épeler ses élèves; et ce qu'il y eut de particulier dans ce singulier mode d'instruction, c'est qu'il réussit assez bien, et que notre compatriote, à force d'application, de patience et d'aplomb, apprit peu à peu tout ce qu'il était chargé d'enseigner. Eh bien! ainsi que nous le disions tantôt, la majorité des Parisiens se trouve dans la même situation que cet apprenti précepteur; ils sont chargés de remplir l'office de *cicerone* près de leurs parents ou amis, provinciaux ou étrangers, qui ont appris Paris dans les livres et le connaissent mieux que ceux qui l'habitent. Cela se conçoit aisément; la population parisienne se divise en travailleurs et en oisifs; les uns et les autres sont trop occupés pour explorer les musées, les monuments, les merveilles de tout genre, au sein desquelles leur existence s'écoule. Les travailleurs trouvent encore de temps en temps un moment de loisir, qu'ils peuvent consacrer à cette exploration. Quant aux oisifs, cela leur est tout à fait impossible; leur semaine est dépensée bien avant l'échéance, et les obligations, les devoirs de société, sont d'autant plus nombreux pour eux, d'autant plus sévères, qu'ils n'ont aucune excuse pour leur soustraire une petite partie de leur temps. Il n'est point d'autre moyen qu'un travail inflexible dans sa régularité, pour conserver un peu d'indépendance; on peut dire de ce travail ce que nous disions un jour de la migraine: Cela est bien commode, car cela dispense de faire ce qui déplaît, sans jamais empêcher de faire ce qui convient.

Ce qu'il y a de plus à la mode en ce moment à Paris, ce sont les cours, — non pas ainsi que l'a dit plaisamment M. de Laprade, *les cours de la rente*, mais des cours ou des *entretiens* littéraires, artistiques ou scientifiques. Ce symptôme est bon, et il nous paraît utile d'en rendre compte, ne fût-ce que pour stimuler les paresseux. L'audition ou la lecture des *entretiens* fondés rue de la Paix par messieurs Laurent-Pichat, Jules Simon, Eugène Pelletan, n'offre-t-elle pas une occupation plus agréable et plus saine que la lecture des petits journaux scandaleux et les tristes plaisirs de la jeunesse actuelle? Ceci est une simple question, résolue d'elle-même sans doute, mais que l'on peut malheureusement poser à une grande partie de la génération contemporaine. Une certaine réaction, qu'il faut applaudir et encourager de toutes ses forces, se fait heureusement sentir dans le domaine du spiritualisme: on semble revenir à ces grandes questions d'art qui ont passionné nos prédécesseurs, il y a trente ans environ. Une foule émue, attentive, se presse pour entendre les éloquentes analyses de M. Laurent-Pichat, la parole austère, mais attendrie et convaincue, de M. Jules Simon. Les vibrations de ce mouvement de l'esprit se font sentir en d'autres sphères encore; nos lectrices se souviennent peut-être que nous leur avons signalé, il y a quelque temps, la fondation d'un cours de M. Bauderon, peintre d'histoire. Cette entreprise, modeste à son début, comme tout ce qui possède la conscience de sa valeur, n'a point appelé à son aide les retentissements de la réclame; elle a prouvé son utilité au lieu de l'affirmer, et le cours, qui se proposait de traiter *l'histoire de la peinture*, prend chaque jour une importance plus considérable. Plusieurs institutions de jeunes gens et de jeunes filles se sont adjoint le talent de M. Bauderon: nous citerons particulièrement le couvent de Saint-Joseph, rue de Monceaux, 23; il est dirigé par une femme remarquable, qui a promptement discerné l'influence heureuse que l'entreprise de M. Bauderon devait avoir sur l'éducation des femmes; elle a invité, en conséquence, le peintre à mettre ses recherches curieuses, ses remarques fines et profondes, à la portée des élèves du couvent. Le jeudi et le samedi de chaque semaine, une vaste salle d'études est consacrée à ce cours intéressant; les parents des jeunes filles assistent à ces leçons, qui sont, en réalité, une conversation tour à tour spirituelle et solide, dans laquelle le peintre parle des règles de l'art, de l'influence qu'il exerce sur la civilisation, des affinités curieuses que l'observation révèle entre les tendances générales des époques et les œuvres qui en marquent la date, et, enfin, se souvenant qu'il s'adresse à des femmes, il ne néglige pas de leur donner quelques conseils relatifs aux ornements dont elles embellissent — ou surchargent leur personne. On peut se faire inscrire pour assister à ces cours, et nous y avons remarqué un public nombreux et brillant. Enfin, comme dernier avis adressé aux femmes qui considèrent l'occasion de s'habiller comme l'un des plus grands bonheurs de l'existence, nous leur dirons que l'on y voit des toilettes fort élégantes; ce dernier renseignement pourrait bien n'être pas aussi frivole qu'il en a l'apparence. Il pourrait arriver, en effet, que les femmes venues pour exhiber des plumages et des dentelles soient frappées et convaincues par la parole de M. Bauderon, et reconnaissent la nécessité de donner à leur vie et à leur esprit des occupations plus sérieuses.

Il n'y a qu'un pas du couvent de la rue de Monceaux et du cours de l'histoire de la peinture à l'exposition de tableaux installée au Palais de l'Industrie. On ne peut apprécier le *salon* en détail après une ou deux visites; nous reviendrons en conséquence sur cette exposition. Disons seulement que l'impression première et générale est celle-ci: il n'y a point d'œuvre hors ligne, mais il y en a beaucoup qui sont charmantes; point de lingot, mais une quantité considérable de jolie monnaie. Le portrait du prince Napoléon, de M. Flandrin, est magnifique; celui de la princesse Clotilde a le tort d'être un peu trop *bleu*, mais il a le mérite de mettre en relief les sentiments gracieux, distingués, élevés, de cette princesse, qui, à dix-huit ans, offre un caractère à la fois sérieux et charmant de jeunesse et de gravité.

Avant de donner à nos lectrices un aperçu de la chronique des théâtres, nous voulons leur signaler un nouveau journal politique, *le Temps*. D'autres que nous apprécieront l'importance de ce journal; le nom de son directeur, M. Nefftzer, est à lui seul un programme et une garantie. On sait, en effet, que M. Nefftzer discutera loyalement les choses, sans parti pris pour ou contre les hommes; disons seulement que ce journal, innovateur heureux, s'est attaché un *chroniqueur* qui veut rompre résolûment avec les habitudes déplorables de la *chronique* actuelle. M. Xavier Aubryet, dans un brillant feuilleton d'inauguration, écrit avec autant d'esprit que de bon sens et de bon goût, annonce qu'il ne se propose pas d'émailler sa chronique de noms propres indiscrets, ni d'initiales mensongères; il pense que les plats commérages, les fastidieux comptes rendus de bals et de dîners particuliers, ont fait leur temps. Cette méthode était commode cependant, on ne peut le nier; elle dispensait un courriériste d'avoir de l'esprit, de posséder un style agréable, et lui permettait de réduire ses fonctions au rôle très-simple rempli aujourd'hui par ces cadres dans lesquels on enchâsse les affiches de spectacle. On procédait à peu près ainsi:

Lundi, bal chez madame de A***. Mesdames X***, Y*** et Z*** avaient des toilettes ravissantes. On a dansé jusqu'à deux heures du matin.

Mardi, bal chez madame de B*** Mesdames Z***, Y*** et X*** avaient des toilettes délicieuses. Madame de Y*** a trébuché dans les volants de sa robe.

Mercredi, bal chez madame de C***. Mesdames Y***, X*** et Z*** avaient des toilettes éblouissantes.

Et ainsi de suite pour tous les jours de la semaine.

O courriéristes, justement maltraités par M. Aubryet, quel intérêt le public peut-il trouver à ces énumérations plus ou moins exactes? La portion du public qui prenait part aux plaisirs dont vous imprimez la relation n'a rien à apprendre de vous; l'autre portion, celle qui ne connaît pas mesdames X***, Y*** et Z***, commençait à se lasser outre mesure de votre uniformité; or vous savez que ce substantif a légué à l'humanité une triste postérité.

M. Aubryet a trop de raison et d'esprit à la fois pour échouer dans la mission qu'il a entreprise. Il veut révolutionner la chronique, et remplacer les platitudes dans lesquelles l'esprit français s'égare depuis quelque temps, par des détails sur la physionomie morale de son époque. Cette voie est large, et M. Aubryet saura la parcourir avec succès. Il était temps d'opposer une barrière aux flots envahissants de ces commérages, qui n'avaient pas même l'excuse d'être spirituels. Paris, qui s'est moqué si longtemps des habitudes de quelques localités où l'on s'occupe immodérément de la toilette de madame ***, et des menus des dîners voisins, Paris commençait à perdre le droit de railler ces *badauderies*.

Le théâtre du Gymnase est le seul qui ait donné une pièce nouvelle durant ce mois. *La Vertu de Célimène* est une comédie spirituelle qui aura un grand nombre de représentations. La marquise de Mercey (madame Rose Chéri) est une femme oisive qui croit, avec la meilleure foi du monde, que les hommes sont des machines à soupirs, des serinettes répétant toujours les mêmes compliments, et elle s'amuse à attirer tous les hommages, sans se douter qu'elle est à la fois blâmable et féroce; à force de coquetterie, elle a fasciné le fiancé de la nièce de son mari, et, quand la passion qu'elle a excitée éclate avec fureur, elle veut éconduire cet adorateur gênant qui trouble l'harmonie de son existence. Celui-ci, poussé par un traître qui veut se venger du marquis de Mercey, tend un piége à la marquise: son cocher, gagné par le traître, la conduit à une maison de campagne voisine de la sienne, et tout à fait semblable à celle-ci. La marquise croit rentrer chez elle, et se trouve seule, la nuit, en face d'Albert de Woëll, qui lui apprend qu'elle est à sa merci: il lui inflige le châtiment de son mépris, lui adresse les reproches les plus mérités; puis, au moment où la marquise est arrivée au paroxysme du désespoir, la porte s'ouvre et son mari entre tranquillement. « Tuez-moi, s'écrie Albert, je l'ai bien mérité! — Eh! mon Dieu! pourquoi faire du drame? répond le marquis, restons dans la comédie; qu'y a-t-il de surprenant à ce que la marquise soit chez elle et vous chez nous, puisque vous avez accepté notre hospitalité? » Tout s'explique alors, et le dénoûment est conduit à la fois avec verve et délicatesse. Le marquis veillait sur sa femme; il a pensé qu'elle méritait une leçon: seulement il a jugé plus convenable de la lui faire donner à domicile. Par une contre-mine habilement pratiquée, il a changé le plan de bataille: la marquise a été conduite chez elle, et Albert, qui croyait l'attirer dans une autre maison, a été au contraire enlevé par le marquis et amené chez la marquise. Il revient à sa fiancée avec repentir et tendresse, et l'imbroglio se dénoue à la satisfaction générale. La marquise mérite bien la leçon qu'elle reçoit; mais l'auteur a eu le soin de ne pas rendre ce caractère trop odieux; sa coquetterie, tout instinctive, n'est pas accompagnée des sentiments de méchanceté qui sont presque toujours inséparables du désir immodéré d'attirer tous les hommages.

A part la scène de l'enlèvement, qui rappelle un incident de l'un des romans de Balzac (*Ne touchez pas à la hache*), la pièce est originale et fort intéressante. Les deux principaux rôles (le marquis et la marquise) sont parfaitement joués par M. Lafont et madame Rose Chéri.

EMMELINE RAYMOND.

NOUVELLE

LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Ma mère, s'attendant à une nouvelle scène, pâlit encore ... Mais M. Cunningham avait le sourire sur les lèvres et s'écria joyeusement :

« Ah ! Frances, ma chère, bonne nouvelle ! Enfin, le ...eillard est mort, et Ellerslie est à vous ! » Puis, trans...orté de joie à la réalisation de ses espérances, il embrassa ...ndrement sa femme stupéfiée.

« Le vieillard ?.... mort ?... Ellerslie ?. . » dit-elle lente...ent en passant la main sur son front brûlant.

« Eh ! oui ; ne croyez-vous pas que votre grand-père allait ...ivre éternellement ? On va bientôt rapporter son corps ...our l'enterrer à Ellerslie.

— Mort ! mon seul, mon dernier ami ! » En disant ces ...ots, l'héritière d'Ellerslie tomba sans connaissance aux ...ieds de son mari.

Deux heures ...lus tôt, un tel ac...ident n'eût pas ...ême attiré l'at...ention de M. Cun...ingham ; mais ...aintenant que sa ...mme était riche, ...lle lui devenait ...récieuse, et il l'ac...abla des soins les ...lus tendres. Moi-...ême, l'objet de ...a haine, je reçus ...es marques de sa ...onté dans cet ...eureux moment, ...t il m'appela sa chère Isabelle, son petit ange : le mi...sérable !....

Deux jours se ...assèrent, et nous quittâmes notre pauvre cottage pour aller pren...dre possession d'Ellerslie.

Nous arrivâmes le soir, après un court voyage, mais par un temps affreux. La voi...ture s'arrêta au pied d'un élégant perron ; M. Cun...ningham nous at...tendait, accompa...gné d'un person...nage étranger et ...ntouré de plu...sieurs domesti...ques, pris je ne ...ais où : les portes s'ouvrirent devant nous, et nous entrâmes dans de vastes et beaux appartements, bien éclairés et confortablement chauffés à l'avance. Je n'avais jamais rien vu de si magni...fique, et je ne pouvais croire que cette belle maison fût réel...lement devenue la nôtre.

Je suivis Bessy avec Foulques dans une grande chambre garnie d'un chaud tapis et gaiement éclairée par la lueur d'un bon feu ; c'était notre chambre. ¡Que je la trouvais belle ! Bessy s'installa auprès de la cheminée, prit Foulques sur ses genoux, et moi, je me couchai sur le tapis moelleux, et je regardai mon frère, en essayant de comprendre no...tre heureux changement de fortune.

Sur ces entrefaites, M. Cunningham entra, l'air radieux, accompagné de l'étranger que j'avais déjà vu un instant auparavant.

« Ainsi, voilà les enfants ? » dit ce dernier en s'avançant vers nous ; « quel beau garçon ! vous devez en être fier.

— Oui, en vérité, » dit le père en embrassant Foulques.

— Il vous ressemble, je crois.

— Oh ! non, non. N'est-ce pas, Foulques, que tu ressembles à ta mère ?

— Foulques ? Mais n'est-ce pas là le nom de M. Aylmer, le père de madame Cunningham ?

— Eh ! oui ; aussi j'espère bien qu'un jour il sera le favori de son grand-père comme il est le mien. » Et, s'emparant de l'enfant, il le fit joyeusement sauter jusqu'au plafond.

— N'y comptez pas trop, cher monsieur ; mais quelle est cette jolie enfant aux grands yeux brillants, qui semble si effrayée des sauts périlleux que vous faites faire à votre héritier ?

— Cela, dit mon beau-père d'un ton méprisant, ce n'est que la fille de ma femme et de ce vaurien de marin, Geoffroy Neville, vous savez ?

— Ah ! c'est la petite Neville, dit l'étranger avec intérêt ; mais elle ne me paraît pas aussi méchante que vous me l'avez dépeinte.

— Si vous la connaissiez comme moi, vous parleriez autrement. »

Quant à moi, je sentais quelque chose de bon et d'affectueux dans la douce pression de la main que l'étranger avait posée sur mes cheveux ; et, lisant la franchise et l'affection dans ses yeux, je vis que j'avais en lui un ami.

Lorsque nous fûmes seuls de nouveau, Bessy coucha l'enfant, et moi, me rappelant les froides et dures paroles que M. Cunningham avait prononcées en parlant de moi, je me mis à pleurer.

« O Bessy ! Bessy ! je vois bien que je serai malheureuse à Ellerslie comme au cottage ; personne ne m'aime ! personne ! *Il* me déteste ; et en quels termes il ose parler de mon père ! avez-vous entendu ? de mon père qui est au ciel depuis si longtemps ! Oh ! je voudrais y être aussi ! Je voudrais..... je voudrais !.....

— Qu'y a-t-il donc ? que voudrais-tu, Isabelle ? » dit ma mère en entrant tout à coup. « Quoi ! tu n'es pas encore couchée ? Il est pourtant neuf heures passées. »

Un grand changement s'était opéré dans les manières de ma mère, sans qu'elle en eût peut-être conscience, depuis que la fortune lui souriait. Elle n'avait plus l'air craintif et timide que je lui avais toujours connu ; sa voix avait perdu son accent découragé ; ses yeux brillaient d'un vif éclat, et ses mouvements étaient empreints d'une gracieuse dignité. Malheureusement une légère teinte de commandement et d'arrogante fierté se remarquait aussi dans son ton et dans ses gestes.

« Eh bien, Bessy, » continua-t-elle, comment trouvez-vous votre nouvel appartement ? Si vous voyez quelque changement à y faire, dites-le, on le fera. »

Cela fut dit d'un air assez froid ; Bessy ne répondit rien.

« Vous resterez avec les enfants, je suppose ? » ajouta ma mère d'un ton de condescendance qui blessa au cœur la pauvre Bessy.

« Vous me demandez si je resterai ! Vous ne faites que le supposer ! O miss Frances ! miss Frances ! pourquoi me parlez-vous ainsi ? » Et la pauvre fille se mit à pleurer.

« Quoi donc, Bessy ? qu'avez-vous ? » dit ma mère étonnée.

« Hélas ! si vous ne sentez pas..... si vous ne comprenez pas !..... Oh ! quel changement ! A présent, vous êtes riche, tout le monde sera bien aise de vous servir, et vous n'avez plus *besoin* de moi.

— Bessy ! ma chère Bessy ! ne pleure pas ainsi ; je t'aime toujours, moi, et Foulques aussi ; et je n'ai pas changé pour toi ! » m'écriai-je en l'embrassant.

« Mais je ne vous comprends pas, Bessy, continua ma mère. Pourquoi vous fâchez-vous lorsque je vous demande de rester avec les enfants ?

— Oh ! madame, lorsque vous étiez dans l'affliction, m'avez-vous jamais fait une question pareille ?

— Je pensais que peut-être vous aviez quelque projet en vue.

— Depuis que je vous sers, Madame, je me suis accoutumée à ne faire jamais de projet pour moi. »

Ma mère ne comprit pas tout ce que renfermait de noblesse cette simple réponse, et elle continua à ne point voir en quoi Bessy pouvait se trouver offensée.

Les dernières volontés de sir William Jones portant qu'il serait enterré à Ellerslie, et que sa fille et madame Cunningham assisteraient à ses funérailles sous peine d'être privées de leur part d'héritage, ses restes, ramenés d'Italie, durent rester une nuit au château, et entrer le lendemain matin sous les voûtes du caveau funéraire d'Ellerslie.

M. Murray, mon ami l'étranger, qui était le notaire chargé des dernières volontés du défunt, partit pour le Wold afin de prévenir madame Aylmer de la nécessité de sa présence à Ellerslie.

IX

Lorsque M. Murray arriva au Wold, demandant une audience particulière à madame Aylmer, M. Aylmer lui fit répondre que, sa femme étant indisposée, il croyait devoir l'assister dans l'entretien qu'on demandait.

Le notaire vit bientôt que ceci n'était qu'un prétexte pour motiver la présence de M. Aylmer. Malgré la pâleur qui avait envahi ses traits, il était évident que la pauvre dame était tenue en charte privée par la volonté de son mari et non par ordonnance du médecin.

M. Murray vit tout cela d'un coup d'œil ; il présenta en silence à madame Aylmer la lettre que son père avait écrite avant sa mort, et qui l'obligeait à assister à ses obsèques ou à refuser sa part d'héritage. Après avoir lu, elle tendit la lettre à son mari sans prononcer une parole. Celui-ci la parcourut d'un air de totale indifférence.

« Eh bien, madame, il n'y a pas à hésiter, je suppose.

— Je n'osais..... je n'étais pas sûre.....

— Oh ! votre santé est si faible en ce moment que vous ne pouvez pas promettre ; mais, si c'est possible, je pense que vous vous rendrez à l'invitation de sir William Jones. »

Madame Aylmer connaissait trop bien son mari pour être certaine de le comprendre, quelque claires que fussent ses paroles. Elle le regarda sans trouver un mot à répondre.

M. Aylmer continua l'entretien.

« Où se fera l'enterrement, monsieur, et qui doit y assister avec madame Aylmer ?

— La cérémonie aura lieu à l'église d'Ellerslie, et madame Cunningham y assistera.

— Quand le corps du défunt arrivera-t-il à Ellerslie ?

— Dans dix jours, je pense, et le lendemain matin l'inhumation aura lieu.

— Veuillez alors faire savoir la veille à madame Aylmer *l'heure exacte à laquelle le cortége funèbre quittera le château pour se rendre à l'église.* »

Et, saluant légèrement M. Murray, le froid interlocuteur reprit son journal.

L'homme de loi se leva, s'inclina et sortit.

Après un moment de silence, madame Aylmer dit d'une voix pleine de larmes :

« J'ignorais que mon pauvre père fût mort !...

« Moi aussi, » répondit son mari sans quitter son journal des yeux.

« Il est bien bon d'avoir pensé à moi, et je vous remercie de la permission que vous m'accordez.....

— C'est tout naturel. »

La pauvre femme n'osait croire à ce bonheur ; elle allait remercier plus chaleureusement son mari lorsque ma tante Éléonore entra vivement, les traits animés par la colère.

« L'insolent ! » s'écria-t-elle ; « comment ose-t-il se mêler d'une si honteuse affaire ! Je m'étonne, monsieur, que vous l'ayez écouté avec tant de calme.

— Honteuse affaire, Éléonore ? » dit la mère.

« Oui, n'est-il pas évident que M. et madame Cunningham n'ont trouvé rien de mieux que cette prétendue volonté d'un père mourant pour vous ramener auprès de celle que nous méprisons tous ? Du reste, le fantasque vieillard avait singulièrement choisi sa favorite.....

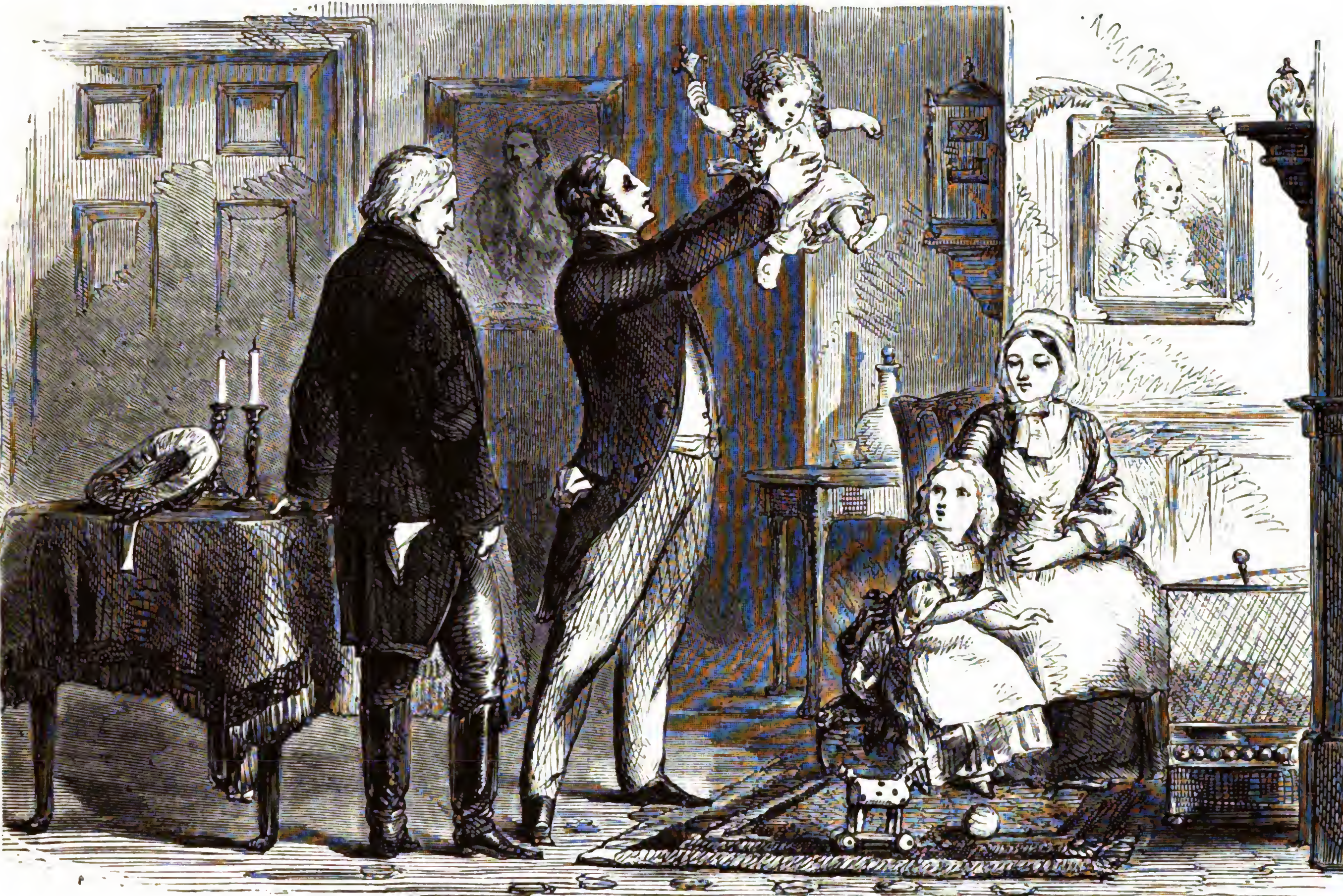
— Silence, Éléonore, » dit sa mère avec fermeté ; je ne permettrai pas qu'un seul mot inconvenant attaque la mémoire de mon père. Monsieur Aylmer, vous avez dit que j'irais à Ellerslie ?

— Oui.

— Mais, monsieur, c'est impossible ; réfléchissez, » s'écria Éléonore.

« Je ne manquerai jamais à ma parole. J'ai promis, votre mère ira. »

Le sourire que cette promesse fit naître sur les lèvres pâlies de madame Aylmer déchira le cœur d'Éléonore ; et, tandis que la mère passa la nuit à songer au bonheur de revoir sa chère Frances, la jeune fille cherchait les moyens d'empêcher cette entrevue qui pouvait, craignait-elle, avoir de si heureux résultats pour la sœur qu'elle haïssait.



« N'EST-CE PAS, FOULQUES, QUE TU RESSEMBLES A TA MÈRE ? »

Le lendemain matin, résolue de faire tous ses efforts pour empêcher ce voyage, Éléonore se rendit auprès de son père. Peut-être son désir de triompher l'emporta-t-il trop loin; car M. Aylmer crut lire dans ses traits agités le fatal secret de sa haine implacable contre sa sœur.

« Que signifie tout ceci? » demanda-t-il enfin, « et pourquoi tant d'insistance? Que craignez-vous?

—Je crains tout; je vois que celle que vous avez chassée de votre maison veut y rentrer et ramener la honte dans notre famille....

—Vous craignez que votre sœur ne rentre en grâce auprès de nous? Bannissez tout soupçon à cet égard. J'ai dit que votre mère suivrait le corps de son père à sa dernière demeure; mais *c'est tout. Elles* ne se parleront pas; la voiture de madame Aylmer joindra le convoi sur la route; ainsi l'*entrevue* que vous redoutez n'aura pas lieu.

— Mais ma mère n'y consentira pas. Être à deux pas de sa..... favorite, et ne pas lui parler !....

— Il en sera pourtant ainsi. Vous devez être satisfaite, si vous n'avez en vue que l'honneur de la famille. Si je soupçonnais l'existence d'un autre sentiment..... prenez garde; je n'hésiterais pas à vous rejeter, vous aussi, loin de moi. »

Quelques instants après, M. Aylmer apprit à sa femme de quelle manière se ferait le voyage, et brisa ainsi froidement ses plus chères espérances.

Pendant ce temps, maman faisait mille préparatifs pour recevoir sa mère; elle pensait qu'on ne la lui laisserait pas longtemps, mais encore viendrait-elle sûrement la veille de la cérémonie, et passerait-elle une nuit sous le toit, d'Ellerslie!

Le soir vint et la grand'mère n'arrivait pas! Le lendemain matin, ma mère, désolée, pria M. Cunningham de faire retarder la cérémonie; il refusa. On m'habilla de noir, et je dus accompagner maman à l'église.

Les voitures défilaient lentement le long de la route. Tout à coup je vis un équipage qui, arrêté à quelque distance de l'église, semblait nous attendre. En effet, lorsque nous passâmes, il s'avança et prit son rang derrière le nôtre. Je ne sais comment l'idée me vint aussitôt que c'était ma grand'mère qui arrivait. En entrant à l'église, je la cherchais partout des yeux; je sentais bien que je la reconnaîtrais. Enfin j'aperçus dans l'ombre la douce figure d'une dame déjà âgée qui me regardait avec attendrissement.

Lorsque j'eus pris ma place dans un banc, je sentis une main s'emparer de la mienne. Je me retournai vivement, et je revis la même physionomie étrangère qui m'avait frappée tout à l'heure. Un doigt posé sur les lèvres m'engagea au silence, et je la perdis de vue.

L'office terminé, un furieux orage éclata subitement et remplit de ténèbres l'église déjà fort sombre. Alors, dans le tumulte qui accompagna la sortie, quelqu'un s'approcha de moi et me glissa dans la main un très-petit paquet. Qui était-ce? Je ne pus le voir, mais je pensai aussitôt que c'était encore l'étrangère, c'est-à-dire ma grand'mère elle-même.

Tout occupée des mille pensées que sa vue avait fait naître en mon esprit, je me laissai mettre dans la voiture presque sans savoir ce que l'on faisait de moi, et, sans rien dire à ma mère, je fermais les yeux pour revoir la douce figure de l'inconnue, et je serrais fortement le petit paquet qu'elle m'avait confié.

Aussitôt que je me trouvai dans ma chambre, je me jetai au cou de Bessy, et, suffoquée par une indéfinissable émotion, je m'écriai en fondant en larmes :

« Grand'maman m'a donné ceci.

— Taisez-vous, ma chérie, et ne parlez pas de votre grand'maman; vous savez bien qu'elle n'est pas venue.

— Mais si, elle est venue; je l'ai vue, et c'est elle qui m'a donné.....

— Chère petite, avez-vous la fièvre? Êtes-vous malade? Votre front est brûlant.

— Non, non; écoutez-moi donc, Bessy. Grand'maman est venue, j'en suis sûre, et voyez ce qu'elle m'a donné. Ouvrez donc vite, Bessy; voyez ce que c'est. »

Bessy consentit à ouvrir le paquet, persuadée que je ne savais pas ce que je disais. Il renfermait une lettre sans adresse qui enveloppait un petit objet sur lequel Bessy n'eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle s'écria :

« Grand Dieu! Bella! où est votre maman? Chère petite, pourquoi donc ne lui avez-vous pas montré ce paquet tout de suite? Allons vite le lui porter. »

Nous trouvâmes maman dans la chambre qu'elle avait préparée avec tant de bonheur pour sa mère; elle pleurait amèrement. D'abord elle ne parut pas remarquer notre présence; mais, lorsque Bessy lui mit sous les yeux la lettre dépliée, elle lut d'une voix faible :

« Si j'ai pu assister aux funérailles de mon père, c'est à la condition expresse de ne pas voir ma fille chérie, de n'avoir aucune communication avec elle; un seul mot, un geste ne m'est pas permis. De toutes les défenses auxquelles j'ai dû me soumettre, celle-ci est la plus pénible pour moi. Être à deux pas d'elle, et ne pas pouvoir la presser sur mon cœur! C'est affreux! J'aurai du moins la satisfaction d'apercevoir ses traits chéris; mais je dois lui dérober les miens. Que n'a-t-elle un fils! Sans doute il eût été présent à la triste cérémonie, et j'aurais pu l'embrasser peut-être; mais la petite-fille y sera-t-elle? Je n'ose l'espérer; on ne m'a pas défendu de la voir, car on n'a pas soupçonné la possibilité de sa présence. Je ne sais encore comment ce petit paquet parviendra. J'ai l'intention de le confier au prêtre d'Ellerslie; Dieu me viendra en aide. Voici deux billets de cinquante livres et une petite miniature, mon portrait, que j'envoie à ma chère fille avec mes bénédictions. L'argent est à l'intention de mes petits-enfants, et sera employé à leur éducation. C'est peu de chose, mais j'ai dû amasser cette somme pièce à pièce pendant longtemps avant de la réunir, tout insuffisante qu'elle est. Chacun de mes enfants donnera cinq livres à Bessy comme un témoignage de la gratitude que vous lui devez tous. Je joins à la miniature une boucle de cheveux réunissant les miens, ceux de mon mari et ceux de ma fille aînée. Je voudrais pouvoir dire que l'envoi est fait en leur nom.

« Adieu, mes enfants; je vous aime de tout mon cœur. Que Dieu vous préserve de tout malheur! »

Un long silence suivit la lecture de cette lettre; enfin, voyant que ma mère pleurait toujours, sans même avoir la force de me demander où et comment ce message m'avait été confié, Bessy m'adressa quelques questions, et je racontai en détail tout ce qui m'était arrivé pendant cette triste matinée.

« Oh! Isabelle, vous m'avez enlevé ce bonheur! Je ne l'ai pas vue, moi! » Ce fut tout ce que ma mère put dire, et ses larmes recommencèrent à couler en abondance.

(*La suite au prochain numéro.*)



« MAIS MA MÈRE N'Y CONSENTIRA PAS. ÊTRE A DEUX PAS DE SA..... FAVORITE, ET NE PAS LUI PARLER ! »



Il est impossible de répondre aux demandes d'échantillons et de patrons, lorsque ces demandes ne sont pas accompagnées : 1° d'un timbre-poste suffisant pour la réponse, 2° d'un timbre-poste de 10 centimes pour l'affranchissement des échantillons, enfin du prix des patrons demandés; il faut de plus envoyer l'adresse du destinataire suffisamment détaillée et lisiblement écrite. — Mlle Rose-de-mai peut demander un chapeau à Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, en toute sécurité quant au bon goût du chapeau, et, puisqu'elle veut bien exiger notre opinion *personnelle*, nous lui dirons que nous ne connaissons pas de modiste qui réussisse mieux que Mme Aubert à composer des chapeaux élégants, solides et d'un prix raisonnable. L'envoi sur lequel on nous questionne est très-facile. Mme Aubert expédie journellement des chapeaux à nos lectric[...] des départements. — Le corsage en q[...] tion ne pourrait [...] pour [...] jupes d'une [...] que celle du [...] On peut user [...] pes avec une [...] zouave, en [...] noir, soutaché[...] nie de plusieurs [...] de velours étroi[...] se trompe à [...] court : ces vestes [...] mieux aux perso[...] un peu fortes que [...] corsages ajustés. Ce[...] ci d'ailleurs ne p[...] vent être d'une [...] étoffe que celle de [...] jupe. — Une com[...] de comte au [...] marque a paru d[...] l'un des derniers [...] méros. Les dessins [...] mandés paraîtront. — La lettre du quai Sai[...] Symphorien nous [...] été bien agréa[...] nous en remerci[...] qui de droit. — [...] ne connaissons pa[...] livre traitant de [...] préparation des [...] mes. Ce travail e[...] des ouvrières spé[...] les. Mme Aubert, [...] diste, rue du Fa[...] bourg-Poissonniè[...] 46, se charge de [...] monter les plumes. [...] Nous espérons pub[...] la *monture* deman[...] de Tlemcen. — N[...] avons publié un d[...] sin de mantelet bla[...] On peut, si l'on [...] beaucoup de bandes brodées, garnir les deux côtés du châle de la m[...] façon. Le nôtre était bordé avec une ruche à la vieille d'un côté et [...] volant de l'autre; pour 1 mètre de longueur, il faut 1m,50 de b[...] brodée. Nous conseillons pour l'été toutes les nuances dérivées du [...] pour une robe de soie de jeune personne; ou bien encore les ray[...] étroites. — Nous avons vu une étoffe charmante chez Delisle, à ray[...] très-fines, blanches, bleues et noires. L'article *Modes* répond aux [...] tres questions. — La place nous a manqué pour publier à temps les [...] inspirés par le conte des *Perce-neige*. Mille regrets. — Les corsages [...] robes de barége, — de mousseline, — de gaze de soie, doivent [...] froncés quand ils sont montants et doublés avec un corsage en toile, [...] bien en soie, de même nuance que la robe et *décolletés*. On fait b[...] coup de corsages décolletés cet été; on les porte avec un fichu-pèlerine [...] même étoffe, ou blanc. Quand les corsages sont décolletés, ils sont p[...] comme ceux des robes de bal. — Les jeunes filles de douze ans por[...] des écharpes en taffetas noir ou bien en étoffe pareille à la robe, [...] d'un velours noir dans le premier cas, d'un pli dans le deuxième [...] Les écharpes étant droites, un patron serait superflu. Nous publions [...] alphabets parce qu'il nous serait impossible de publier les initial[...] *toutes* nos abonnées. Mille regrets adressés à Flers de l'Orne.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier n[...] méro est : *Parure*, dont les lettres diversement group[...] forment : *rue*, *eau*, *pur*, *Pau*, *rare*, *peau*, *râpe*.

Explication de la clef diplomatique.

Jeunes gens qui cherchez le chemin du bonheur,
Disait un bon vieillard au seuil de sa chaumière,
Semez, pour avoir l'arbre où se cueille sa fleur,
Le travail, la vertu, l'aumône et la prière.

EDME SIMONOT.



Je fais peu de chemin, et je marche à toute heure;
Bien qu'il semble à me voir que mes pas soient pesants,
Ma vitesse est égale à la course des ans;
Je voyage toujours, sans quitter ma demeure.
Je ne puis reposer qu'à l'instant je ne meure;
Mais les subtils humains, de mon sort artisans,
Pour me ressusciter ont des secrets puissants,
Et, selon qu'il leur plaît, je suis pire ou meilleure.
Dans un riche palais et sous une clef d'or,
Par de nombreux liens modérant mon essor,
Mes maîtres curieux me tiennent asservie.
Je m'accommode au temps et je suis la saison;
Je m'agite sans cesse en ma belle prison,
Et d'un filet dépend et ma mort et ma vie.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 22. DEUXIÈME ANNÉE. 25 mai 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

CATENACCI. DEL

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

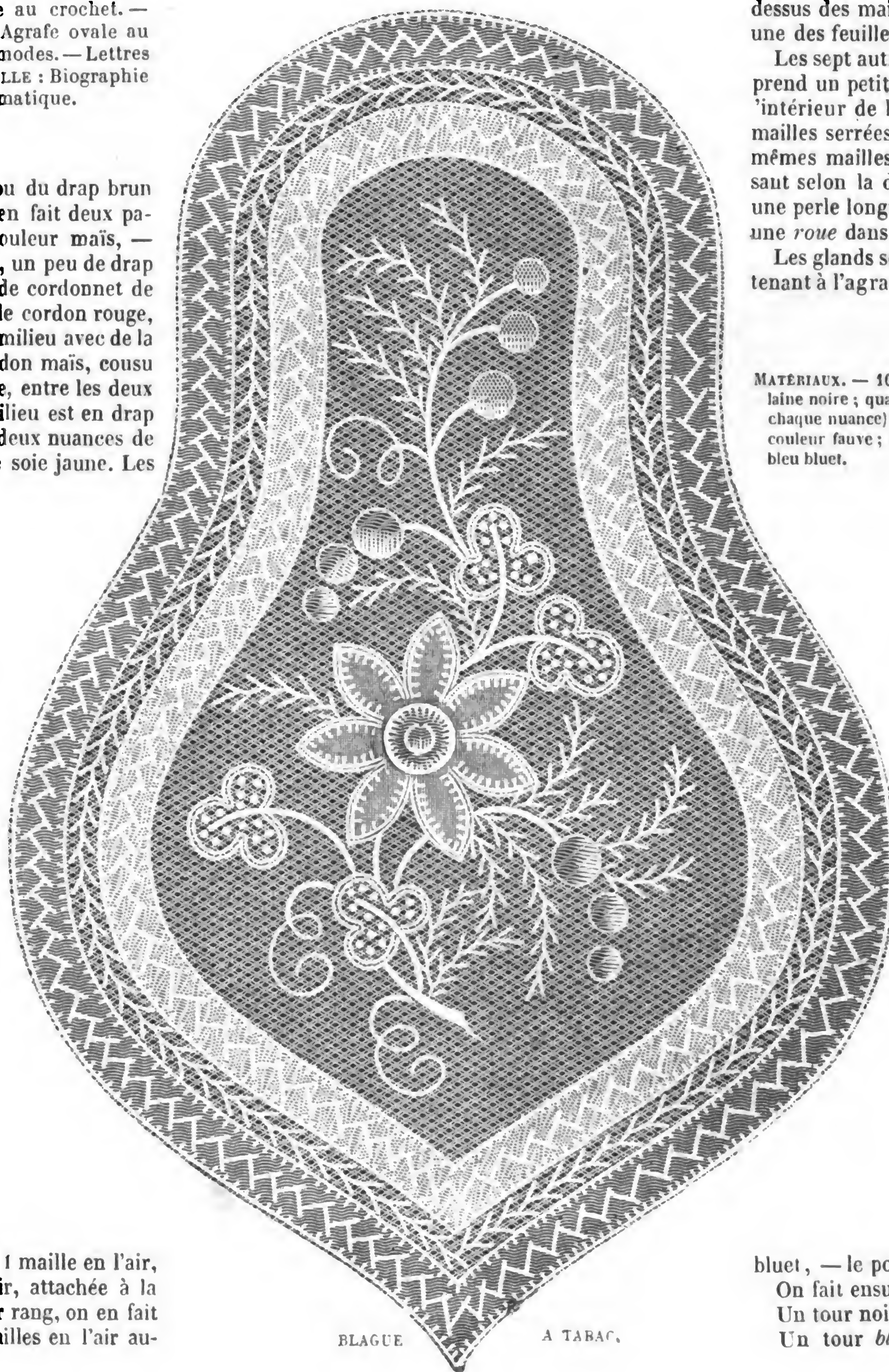
PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Blague à tabac.

On fait cette blague sur du maroquin ou du drap brun ou gris; il faut, pour l'*un* des côtés (on en fait deux pareils), 45 centimètres de cordon plat, couleur maïs, — 52 centimètres de même cordon ponceau, un peu de drap blanc ou de cachemire fin, — de la soie de cordonnet de diverses nuances. Le bord est fait avec le cordon rouge, cousu avec de la soie maïs; les points du milieu avec de la même soie, — le second rang est en cordon maïs, cousu avec de la soie violette. La petite branche, entre les deux cordons, est en soie verte. La fleur du milieu est en drap blanc appliqué sur le fond, et fixée avec deux nuances de soie rose; le milieu est bleu, festonné de soie jaune. Les branches fines sont vertes en partie et brunes, en soie. Les petits boutons sont brodés *au passé* en soie rose, — bleue; — les branches et tiges, vertes et brunes.

On coud les deux côtés ensemble; on les double de peau blanche ou de taffetas; on ajoute d'un côté, à l'intérieur, une petite poche destinée à contenir le cahier de papier à cigarettes; on met une coulisse, toujours à l'intérieur, à la hauteur du deuxième bouton rond du bouquet (du côté arrondi); la bourse étant serrée, les côtés arrondis forment une crête. On ajoute un gland au côté opposé, c'est-à-dire à la pointe.


BLAGUE A TABAC.

Rosette au crochet.

On fait cette rosette avec des mailles chaînettes, en procédant ainsi qu'il suit : on pique toujours le crochet, non dans l'un des côtés de la maille appartenant au tour précédent, mais dans la petite boucle qui se trouve derrière la maille; après avoir piqué le crochet, on prend le brin et on le passe *à la fois* au travers des deux boucles qui se trouvent sur le crochet. Ceci étant établi, nous allons donner l'explication de la rosette.

On fait une chaînette de 20 mailles, on la réunit en rond; on fait 10 mailles chaînettes sur 10 mailles précédentes, — 1 maille en l'air, 10 mailles chaînettes, — 1 maille en l'air, attachée à la première du présent tour. Sur ce premier rang, on en fait trois pareils, en faisant toujours des mailles en l'air au-dessus des mailles en l'air du tour précédent. Cela forme une des feuilles allongées, qui sont au nombre de huit.

Les sept autres feuilles sont faites comme celle-ci. — On prend un petit cercle de métal, de même grandeur que l'intérieur de la rosette (voir le dessin); on le recouvre de mailles serrées, sur lesquelles on fait encore un rang des mêmes mailles, puis on assemble les feuilles en les cousant selon la disposition indiquée par le dessin; on met une perle longue au milieu de chaque feuille, et l'on fait une *roue* dans le cercle du milieu.

Les glands sont faits de la même façon que ceux appartenant à l'agrafe ovale.

Coussin rond.

MATÉRIAUX. — 16 petits écheveaux de laine blanche; 16 grammes de laine noire; quatre nuances de laine vert anglais (7 petits écheveaux de chaque nuance); un petit écheveau de laine ponceau; *idem* de laine couleur fauve; *idem* de soie d'Alger jaune d'or; *idem* de soie d'Alger bleu bluet.

Ce coussin sera particulièrement apprécié par les voyageurs, auxquels il rendra, dans les wagons, des services inestimables. Il suffit pour soutenir le cou et reposer la tête; il sert de plus à dissimuler les angles blessants des sièges à dossier sculpté : en effet, on suspend ces coussins ronds aux dossiers élevés, et en certains cas ils favorisent la sieste.

On fait l'enveloppe de ce coussin au crochet, dans sa longueur; les raies sont alternativement plates et épaisses, en relief par les *coquilles*, que nous allons décrire. Ces raies sont séparées par des rayures noires étroites, semées de points blancs.

Le dessin représente l'un des bouts du coussin en grandeur naturelle : les raies sont disposées en biais.

On fait avec la laine *noire* une chaînette ayant de 65 à 70 centimètres de longueur; sur cette chaînette on fait un tour composé de mailles simples avec la laine *blanche*. Au tour suivant (mailles simples) on ajoute la laine verte, et l'on fait alternativement 11 mailles blanches, 8 mailles vertes. On fait encore cinq tours de mailles simples, en disposant les couleurs ainsi qu'il suit : sur le vert on place la couleur fauve, puis le bleu bluet, — le ponceau, — le noir, — le jaune d'or.

On fait ensuite un tour entièrement blanc;

Un tour noir;

Un tour *blanc*, en faisant alternativement 1 maille

simple, — 1 maille en l'air; sous celle-ci on passe 1 maille du tour précédent.

Un tour *noir* comme le précédent : on entoure avec la maille simple la maille en l'air du tour précédent. A la fin de ce tour, qui termine une raie, on fait 14 mailles en l'air, qui servent pour reculer la raie suivante.

On commence la deuxième raie *sur la 15e maille* du tour précédent, en employant la laine noire et faisant alternativement une bride, — 1 maille en l'air.

On fait les *coquilles* avec la laine verte. Nos lectrices connaissent déjà ce détail, qui figure dans le nº 36 de l'année 1860, à l'article *gibecière*. Cependant nous le répéterons ici pour nos nouvelles abonnées. — Une *coquille* se compose de *six brides;* quand elles sont faites, on pique le crochet dans la première de ces six brides, et l'on passe au travers de cette bride et de la maille qui se trouve sur le crochet une boucle, qui forme une maille ; on forme ainsi une sorte de *coquille* en relief, et, dans le cours de l'explication, nous désignerons ce détail par le mot de *coquille*.

On prend la laine verte la plus foncée, et l'on fait alternativement, sur l'une des mailles en l'air du tour précédent, une bride, — sur la deuxième maille en l'air, une *coquille* (les six brides sont faites dans cette seule maille en l'air); — entre la bride et la coquille on fait toujours 1 maille en l'air. — On répète ce tour avec chacune des trois autres nuances de laine verte; les coquilles doivent être placées en biais, et par conséquent on les fait sur la maille en l'air qui se trouve entre la coquille et la bride du tour précédent; la bride est placée sur la maille en l'air la plus proche. Le nombre des mailles doit rester invariable. — Chaque *coquille* compte pour une maille.

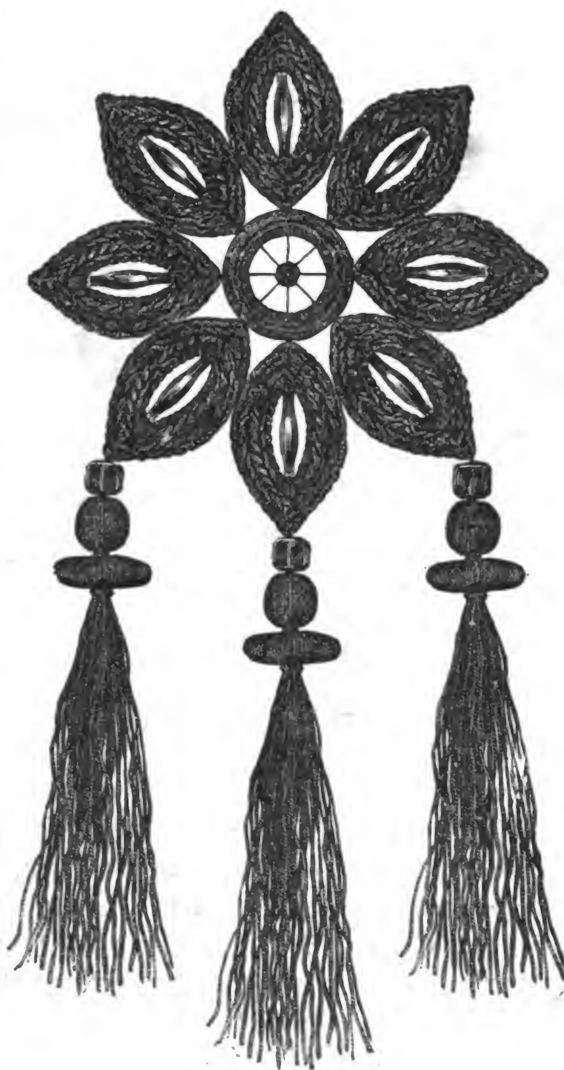
On fait ensuite un tour de brides avec la laine noire, pareil à celui qui a précédé les coquilles; on piquera le crochet seulement dans les mailles en l'air, en laissant les *coquilles* libres.

Un tour avec la laine *blanche*, en faisant alternativement 1 maille simple, — 1 maille en l'air.

Un tour avec la laine noire, comme le précédent, en plaçant la maille simple sur la maille en l'air du tour précédent. A la fin du tour on fait 14 mailles en l'air.

La deuxième raie est terminée, et l'on continue en recommençant depuis *le premier tour blanc;* on fait ainsi quatre raies, toujours *reculées*, et lorsque l'on assemble les deux côtés de l'ouvrage, on réunit la première raie à la dernière, en observant la même disposition.

La partie de chaque raie qui forme un coin doit être cousue sur le côté, à la raie correspondante qui a été reculee; on ne peut coudre qu'un seul côté : l'autre est fermé seulement lorsque l'enveloppe est tendue sur le coussin. Ce coussin est un rouleau rempli de plumes ou de crin, recouvert de percaline blanche lustrée; on attache au coussin terminé un gros cordon rond, et, à chaque bout, deux glands assortis.



ROSETTE AU CROCHET.

Grappe de raisin.

Ce bel ornement servira pour garnir les devants des robes de soie, les mantelets de taffetas en été, ceux de velours en hiver. — Enfin, si on l'exécute en coton blanc, on l'emploiera pour les robes de nankin et de piqué. — On le fait en soie de cordonnet noire, ou de couleur pareille à celle de la robe ; ajoutons qu'il rehaussera la simplicité d'une robe de laine, d'automne ou d'hiver. On met une de ces grappes sur le haut de chaque manche; on en garnit le devant des robes en guise de gros boutons *macarons*. Les grappes destinées au corsage doivent être moins grosses que celles de la jupe. Si nos lectrices veulent bien accorder quelque attention à l'explication que nous allons leur donner, elles pourront se convaincre qu'il est facile de diminuer et d'augmenter le volume de ces grappes.

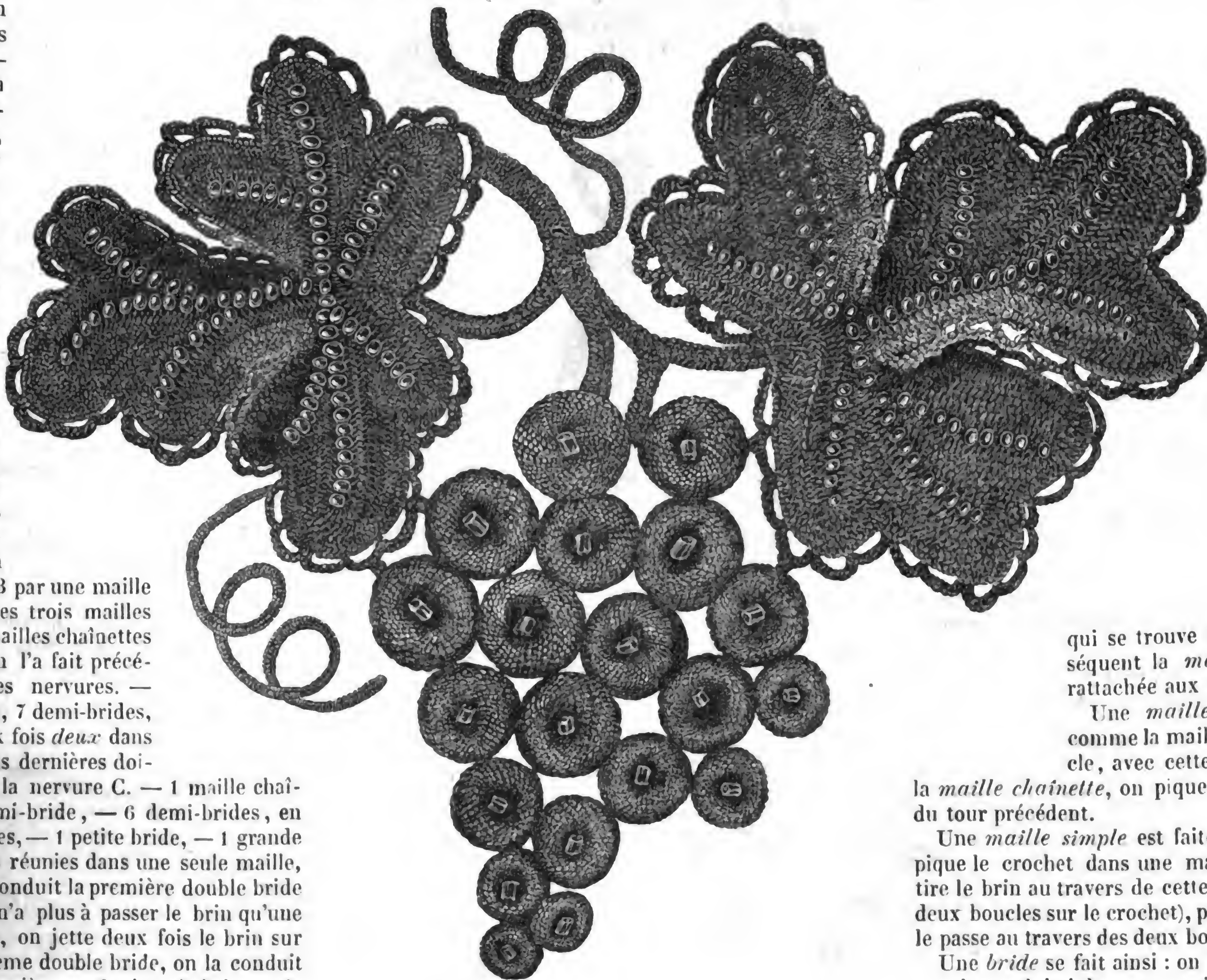
Nous commençons par l'un des *grains* de la grappe, qui est fait entièrement avec des *mailles chaînettes*. On monte trois mailles, on réunit la dernière à la première et l'on travaille en spirale, augmentant çà et là le nombre des mailles, de façon à maintenir le grain presque plat ; quand on a atteint la grosseur indiquée par le dessin, on fait encore un ou deux tours sans augmentation, afin de *bomber* un peu le grain. On coupe le brin, et l'on fait de la même façon tous les autres grains. L'*envers* du travail est l'*endroit* du grain.

On commence la feuille par la nervure que représente notre dessin dans sa grandeur naturelle ; on travaille en serrant les mailles autant que possible ; on fait 11 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant des mailles chaînettes; la dernière maille en l'air (c'est-à-dire la onzième) est naturellement *passée* quand l'on revient sur ses pas ; la nervure A est terminée. On passe à la nervure B, et l'on fait 18 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 14 mailles chaînettes; trois mailles en l'air de la nervure B restent libres. — 9 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 8 mailles chaînettes, forment la nervure C. — On fait une maille chaînette dans la première maille de la nervure C, en piquant à la fois dans la dernière maille chaînette de la nervure B, et dans la maille en l'air placée sous celle-ci, dans la même nervure. — On fait ensuite 3 mailles chaînettes dans les 3 mailles en l'air restées libres dans la nervure B. — 19 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 13 mailles chaînettes, en laissant libres 5 mailles en l'air ; ceci compose la nervure D. — 18 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 13 mailles chaînettes, en laissant libres 4 mailles en l'air ; ceci forme la nervure E. — 10 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 9 mailles chaînettes; ceci est la nervure F. — Puis on fait des mailles chaînettes jusqu'au commencement de la nervure A, en n'oubliant pas qu'il faut toujours faire une maille chaînette dans les mailles qui commencent chaque nervure. — 18 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 12 mailles chaînettes (nervure G). — 12 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 11 mailles chaînettes (nervure H); une maille chaînette sur la première maille de la nervure G, — puis encore

COUSSIN ROND.

trois mailles chaînettes sur les trois mailles en l'air les plus voisines. — 11 mailles en l'air, sur lesquelles on fait 10 mailles chaînettes (nervure I), — puis encore des mailles chaînettes sur la première maille de la nervure la plus proche, et sur les mailles en l'air de la nervure A, où l'on rassemble les trois nervures par une maille chaînette. — Nous allons maintenant expliquer le premier des tours qui encadrent cette nervure; les autres tours se font de la même façon et leur nombre dépend de la dimension que l'on veut donner aux feuilles; cette dimension est plus grande pour les grappes placées au bas de la jupe que pour celles qui ornent le corsage et le haut de la jupe.

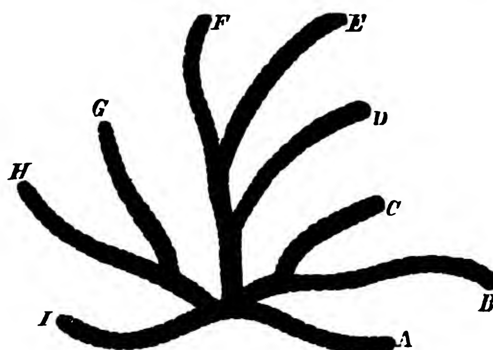
On fait encore quelques mailles à l'endroit où se trouve le brin, afin de maintenir la forme de la feuille. — On commence par l'un des côtés de la nervure A : 2 mailles chaînettes, — 5 demi-brides, — 2 mailles chaînettes; sur la pointe de la nervure, 3 mailles chaînettes. — De l'autre côté de la nervure : 5 demi-brides, — 4 mailles chaînettes. — On passe à la nervure B; on attache ses deux mailles en l'air par une maille chaînette à la nervure A; on pique le crochet dans la maille la plus rapprochée de la nervure B; on tire le brin de façon à avoir deux boucles sur le crochet; puis, avant de former la maille, on pique le crochet dans la maille que l'on vient de faire sur la nervure A, et l'on passe le brin au travers des trois boucles à la fois. On réunit de la même façon les deux mailles suivantes de la nervure B avec la nervure A, puis on fait sur la nervure B : 2 mailles chaînettes, — 14 demi-brides, dont les trois dernières sur la pointe de la nervure; quelques-unes de ces demi-brides sont quelquefois placées par deux dans une même maille, ce qui arrondit le bout de la feuille; — 1 maille chaînette dans la dernière demi-bride que l'on vient de faire, — 4 demi-brides, en passant une ou deux mailles de la nervure, — 2 mailles chaînettes en passant une maille, — puis des mailles chaînettes jusqu'à la nervure la plus proche. — On rattache les nervures C et B par une maille chaînette, et l'on réunit les trois mailles les plus proches par des mailles chaînettes à la nervure B, comme on l'a fait précédemment pour les autres nervures. — Puis : 2 mailles chaînettes, 7 demi-brides, en en faisant une ou deux fois *deux* dans une même maille; les trois dernières doivent être sur la pointe de la nervure C. — 1 maille chaînette dans la dernière demi-bride, — 6 demi-brides, en passant une ou deux mailles, — 1 petite bride, — 1 grande bride, — 3 doubles brides réunies dans une seule maille, de la façon suivante : on conduit la première double bride jusqu'au moment où l'on n'a plus à passer le brin qu'une seule fois; — on la quitte, on jette deux fois le brin sur le crochet; pour la deuxième double bride, on la conduit au même point que la première. — On jette le brin sur le crochet *une fois*, on commence la troisième bride, et l'on passe le brin *à la fois* au travers de toutes les boucles, de façon à former une sorte de pointe ou d'éventail, qui occupe un large espace vers le bas, tandis qu'il ne se compose que d'une maille vers le crochet; ces trois brides empiètent sur la nervure suivante; on rattache celle-ci par une maille chaînette à la hauteur de ces brides; — on passe deux à trois mailles de la nervure, — on passe le peloton au travers de la boucle qui se trouve sur le crochet et l'on tire cette boucle tout près du brin. On compte trois mailles en arrière sur les brides; on pique le crochet dans le côté de devant de la troisième maille; on tire une boucle au travers, puis on tire deux boucles au travers des deux premières mailles (en arrière), puis encore au travers de la maille chaînette fixant la nervure; on a, par conséquent, 4 boucles sur le crochet; on passe le brin au travers des quatre à la fois. — On travaille ensuite sur la nervure D : 1 petite bride, — des demi-brides jusqu'à la pointe, en passant deux fois une maille, — trois demi-brides sur la pointe; — une maille chaînette dans la dernière demi-bride, — 1 demi-bride, — 2 petites brides, — 4 demi-brides, — 1 maille chaînette, — puis des mailles chaînettes jusqu'à la nervure E, dont on attache la maille la plus proche par une maille chaînette, comme d'habitude, et l'on réunit les trois mailles suivantes de la nervure avec la nervure D, par 3 mailles chaînettes; — puis on réunit la 4e et la 5e maille par des demi-brides; pour cela, on pique le crochet dans la maille de la nervure D; on jette le brin sur le crochet et l'on fait la demi-bride dans la maille de la nervure E, puis on passe le brin au travers des mailles des deux nervures à la fois. — On fait sur la nervure E un rang de demi-brides (en passant deux fois, çà et là, une maille) jusqu'à la pointe, où l'on fait 3 à 4 petites brides, et dans la dernière une ou deux mailles chaînettes. — Un rang de demi-brides (en passant deux mailles) jusqu'à la 4e ou 5e maille, précédant la nervure F; sur cette maille on fait une maille chaînette, puis des mailles chaînettes jusqu'à l'entaille de la feuille. On attache, comme on l'a déjà fait, la nervure F; on la réunit à la précédente, d'abord par deux mailles chaînettes, puis par une demi-bride; puis on fait des demi-brides jusqu'à la pointe, sur laquelle on place trois demi-brides. — Sur l'autre côté, 12 petites brides (deux fois, on en place deux dans une maille), puis des demi-brides jusqu'à deux mailles précédant l'entaille, sur lesquelles on fait deux mailles chaînettes. On réunit la nervure la plus proche à celle-ci, en faisant d'abord deux mailles chaînettes, puis 1 demi-bride, — puis une petite bride, en prenant, comme d'habitude, *ensemble* les mailles des deux nervures. — Sur la nervure G : 1 petite bride, — des demi-brides jusqu'à la pointe; sur celle-ci, trois demi-brides, — 1 maille chaînette dans la dernière demi-bride, — 5 à 6 demi-brides (en passant 1 maille), — 4 mailles chaînettes; on réunit les nervures H et G en faisant 2 mailles chaînettes, — 1 demi-bride, — puis : 2 demi-brides, — 5 petites brides, — 3 petites brides sur la pointe, — 1 maille chaînette dans la dernière demi-bride, — des demi-brides (en passant une



GRAPPE AU CROCHET.

maille) jusqu'à la 4e ou 5e maille précédant l'entaille; sur cette maille : 3 mailles simples, — 1 maille chaînette. — On réunit les nervures I et G par trois mailles chaînettes, — 1 demi-bride, — puis des demi-brides jusqu'à la pointe; sur celle-ci 3 demi-brides, — puis 6 demi-brides, — 6 petites brides, — 2 demi-brides, — 3 mailles chaînettes.

Le premier tour est terminé, et la feuille a acquis sa forme; selon la dimension qu'on veut lui donner, on recommence le premier tour, puis on le borde avec un ou deux rangs de mailles chaînettes, ou bien on fait seulement les rangs de mailles chaînettes en maintenant toujours les entailles de la feuille; quand celle-ci est terminée, on l'entoure avec des festons composés de mailles en l'air, indiqués sur le dessin. Les indications que nous venons



NERVURE D'UNE FEUILLE.

de donner constituent, pour ainsi dire, une formule universelle applicable à des feuilles de toute forme; si on les veut allongées, on fera les nervures de côté plus courtes, celle qui traverse la feuille plus longue, etc.

Quand la feuille est terminée, on coud les perles sur les nervures à l'*envers*, qui est, ainsi que nous l'avons dit, l'*endroit* de l'ouvrage; on dessine sur du papier les contours du bouquet et de la grappe; on place sur ce papier le travail que l'on vient de faire, en mettant l'*endroit* sur le papier, sur lequel on fixe par quelques points les différentes parties du travail; on coud les grains ensemble, en prenant toujours les mailles du deuxième rang, non celles du bord; on réunit de la même façon les feuilles à la grappe; on enlève le papier, on coud une perle au milieu de chaque grain. On fait ensuite la tige *à part*; on prend un peu de fil d'archal très-fin, on le recouvre de mailles serrées, en revenant toujours au point où commence une nouvelle tige; on fait de même *à part* les petits *tire-bouchons*, en attachant d'abord la soie à la branche, puis, en ajoutant le fil d'archal, que l'on recouvre de mailles serrées, et que l'on recourbe en forme de vrille.

EXPLICATION DES TERMES DU CROCHET.

Les différents ornements exécutés au crochet et publiés dans le présent numéro nous font juger qu'il est utile de placer sous les yeux de nos lectrices une sorte de petit *glossaire* contenant l'explication des termes employés dans la description des travaux au crochet. Ce *glossaire* servira pour les ornements publiés aujourd'hui, et aussi pour *tous les travaux* du même genre qui prendront place dans nos colonnes : nous prions donc nos lectrices de vouloir bien consulter ce petit dictionnaire chaque fois qu'elles rencontreront un terme dont la signification ne leur sera pas tout à fait connue.

Une *maille en l'air* se compose d'une boucle tirée au travers de la maille qui se trouve sur le crochet, et par conséquent la *maille en l'air* n'est point rattachée aux mailles du tour précédent.

Une *maille chaînette* se compose, comme la maille en l'air, d'une seule boucle, avec cette différence que, pour faire la *maille chaînette*, on pique le crochet dans une maille du tour précédent.

Une *maille simple* est faite de la façon suivante : on pique le crochet dans une maille du tour précédent, on tire le brin au travers de cette maille (on a par conséquent deux boucles sur le crochet), puis on reprend le brin et on le passe au travers des deux boucles à la fois.

Une *bride* se fait ainsi : on jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans une maille du tour précédent; — on reprend le brin, on le passe au travers des deux premières boucles qui se trouvent sur le crochet; — on reprend le brin, on le passe au travers de la dernière boucle qui se trouve sur le crochet.

Une *demi-bride* est faite comme la maille simple, avec cette différence qu'on jette le brin sur le crochet, avant de piquer celui-ci, dans une maille du tour précédent; — puis on passe le brin au travers de cette *maille appartenant au tour précédent;* — on reprend le brin et on le passe à la fois au travers des trois boucles qui se trouvent sur le crochet.

Une *petite bride* se fait ainsi qu'il suit : on jette le brin sur le crochet, — on pique celui-ci dans une maille du tour précédent; — on reprend le brin, on le passe au travers de cette maille; — on reprend le brin, on le passe au travers des deux premières boucles qui se trouvent sur le crochet; — on reprend le brin, on le passe au travers de la troisième boucle qui se trouve sur le crochet.

Une *grande bride* se fait ainsi : on jette le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans une maille du tour précédent; on passe le brin dans cette maille; — on reprend le brin, on le passe au travers de la boucle que l'on vient de former; — on reprend le brin, on le passe au travers de deux boucles à la fois; — on reprend le brin, on le passe au travers de la dernière boucle qui se trouve sur le crochet.

Une *double-bride* se fait de la façon suivante : on jette *deux fois* le brin sur le crochet, on pique celui-ci dans une maille du tour précédent, au travers de laquelle on passe le brin; — on reprend le brin, on le passe à la fois au travers de la boucle que l'on vient de former et de celle formée par le deuxième *jeté;* — on reprend le brin,

on le passe à la fois au travers de la boucle que l'on vient de former et du prémier *jeté;* — on reprend le brin, ou le passe au travers de la dernière boucle qui se trouve sur le crochet.

On fait de la même façon des *brides triples, quadruples, quintuples*, en jetant le coton sur le crochet, trois, quatre ou cinq fois; mais on n'a que fort rarement l'occasion de faire des brides qui ont de semblables proportions.

Agrafe ovale au crochet.

On garnit avec cet ornement le devant des corsages montants et des jupes en forme de redingote; on le place sur les mantelets, etc.; on l'exécute avec de la soie noire de cordonnet assez forte. Quand l'agrafe est terminée, on y ajoute des perles noires ou de petits morceaux de jais. On fait cette agrafe avec des mailles en l'air, *en allant et revenant*. On fait une chaînette de neuf mailles, sur laquelle on revient en faisant comme *premier tour* une maille simple sur la *troisième, sixième, neuvième* maille de la chaînette; chacune de ces mailles simples est séparée de la suivante par quatre mailles en l'air. Cela forme trois festons. On retourne l'ouvrage.

2e *tour*. — 8 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la première de ces 8 mailles en l'air, afin de former un nouveau feston. — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la maille du milieu du feston appartenant au tour précédent; recommencez deux fois depuis *.

3e *tour*. — On retourne l'ouvrage : 8 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la première, comme au tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez trois fois depuis *.

4e *tour*. — 6 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la maille du milieu du premier feston du tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez depuis *.

5e *tour*. — 6 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le milieu du premier feston du tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez trois fois depuis. * — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple dans le même dernier feston du tour précédent; on doit avoir six festons dans ce tour.

6e *tour*. — 2 mailles simples pour atteindre le milieu du premier feston du tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez quatre fois depuis*. — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple dans le même feston du tour précédent sur lequel on vient de faire un feston.

7e *tour*. — 2 mailles simples sur le premier feston; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez cinq fois depuis *.

8e *tour*. — 6 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le milieu du premier feston appartenant au tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez cinq fois depuis *. On a maintenant sept festons dans le tour.

Depuis le 9e *tour* jusqu'au 14e l'agrafe conserve la même largeur; on fait donc ces six tours comme le huitième.

15e *tour*. — 2 mailles simples sur le premier feston du tour précédent; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le feston suivant; recommencez cinq fois depuis *.

16e *tour*. — Comme le 15e.

17e *tour*. — 2 mailles simples; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez quatre fois depuis *.

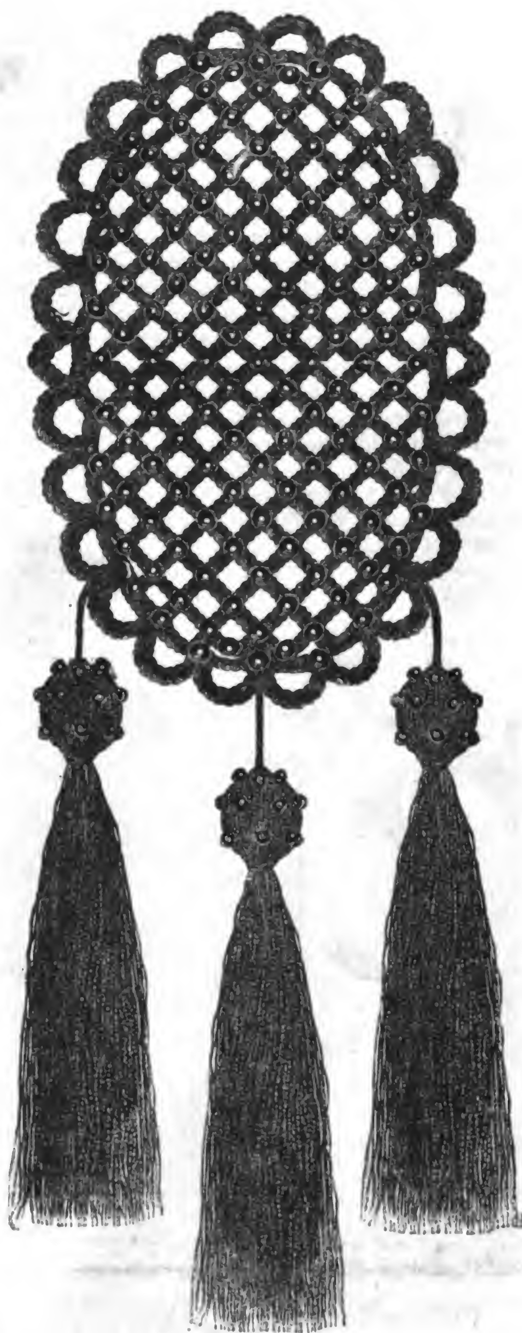
18e *tour*. — 2 mailles simples, — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez trois fois depuis *.

19e *tour*. — 2 mailles simples; — * 4 mailles en l'air, — 1 maille simple; recommencez deux fois depuis *.

20e *tour*. — 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le milieu du premier feston du tour précédent; — 3 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le deuxième et dernier feston; — 3 mailles en l'air, — 1 maille simple sur l'une des mailles de côté. L'ovale est terminé.

On l'entoure avec des festons composés de 7 mailles en l'air, — 1 maille simple. — Le dessin indique la place des perles ou du jais, que l'on coud avec de la soie fine.

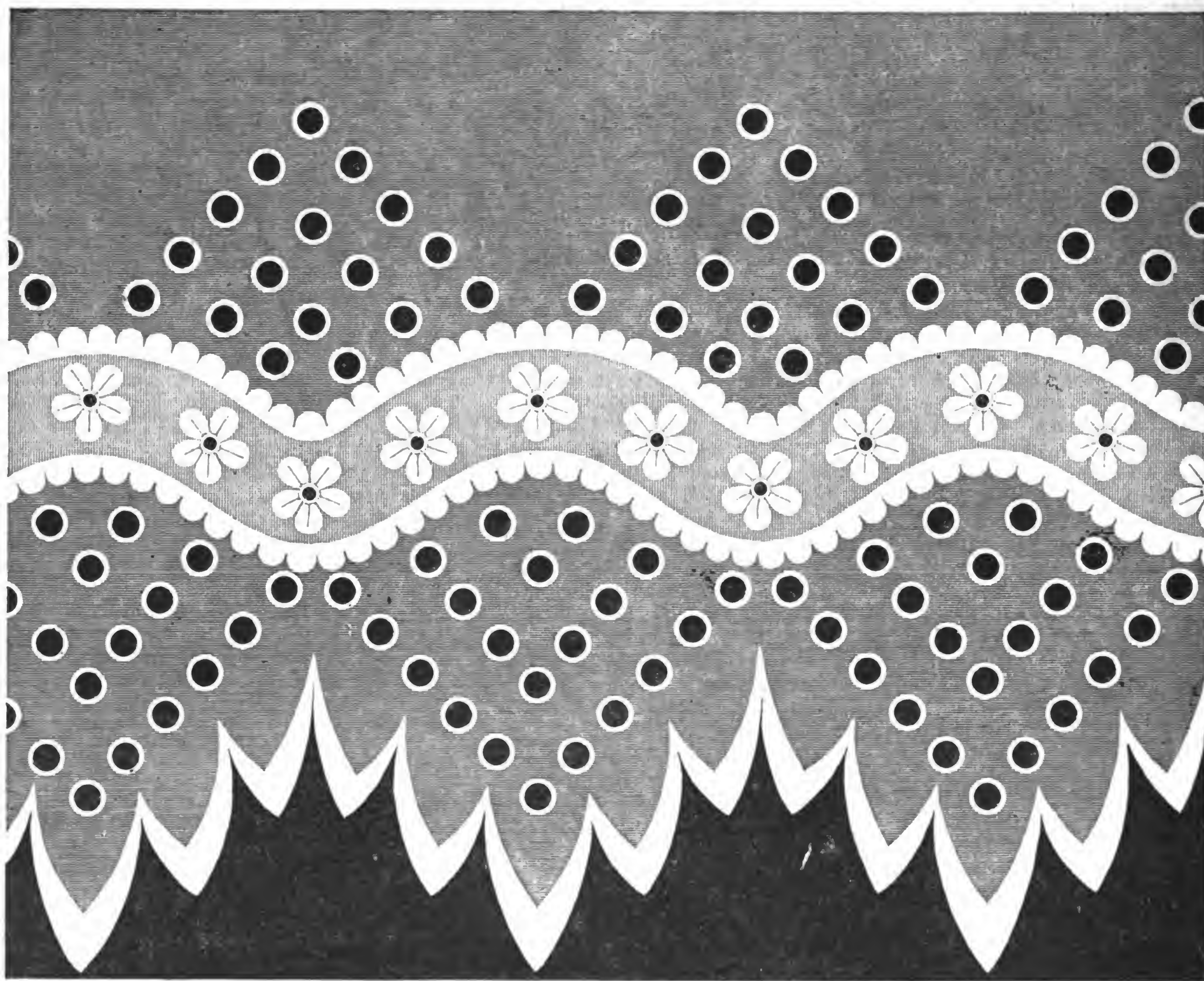
Les glands sont faits avec la même soie que celle employée pour l'agrafe. On tourne cette soie dix à douze fois autour d'un morceau de carton : le dessin indique la hauteur de ces glands, et par conséquent celle du carton que l'on doit employer. On noue ces brins de soie fortement d'un côté, et l'on enfile du même côté une petite *forme* creuse recouverte de soie noire, sur laquelle on coud des perles noires. On adapte à cette *forme* une boule formée de ganse fine qui sert à attacher le gland; on coupe les brins de soie du côté opposé : le dessin indique la place des trois glands.



AGRAFE OVALE AU CROCHET.

Bande brodée.

Ce dessin servira pour volant de mantelet, bas de jupon, etc. On l'exécute au plumetis et broderie anglaise. Le bord à dents festonnés sera découpé seulement dans le cas où ce dessin devrait servir pour des volants. Si on l'emploie pour bas de jupon, on brodera ces dents sur un large ourlet. Le ruban, qui est disposé en ondulations, est marqué par l'adjonction d'une bande de mousseline ou de jaconas placée sous l'étoffe que l'on brode, et festonnée de chaque côté. Le bord de cette bande est ensuite découpé à l'envers.



BANDE BRODÉE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas couleur Havane. La jupe est ornée avec deux volants en dentelle noire simulés; ils sont tissés dans l'étoffe même. Polonaise en taffetas noir très-longue, plissée autour de la taille à gros plis creux, ouverte et flottante par devant, demi-ajustée par derrière; manches très-amples; un fichu en guipure noire recouvre le corsage de la polonaise. Chapeau en crêpe rose, orné d'un *saule* noir en plumes : l'intérieur du chapeau se compose d'une demi-couronne de roses entourées de dentelle noire. Ombrelle de même nuance que la robe et recouverte de dentelle noire. Gants en peau de Suède couleur chamois.

Robe en mousseline imprimée, fond blanc, parsemée de bouquets de *fuchsias* entourés de leur feuillage. Cette robe se compose d'un large volant, ayant 40 centimètres de hauteur, garni d'un petit volant tuyauté, à tête, ayant 10 centimètres de hauteur; la tête du grand volant est recouverte par une jupe qui le dépasse un peu, et qui est garnie d'un volant tuyauté, à tête, ayant 8 centimètres de largeur. Les têtes et les ourlets de ces volants ne sont pas compris dans ces dimensions, qui sont prises sur les volants terminés et posés.

Corsage plat, décolleté; fichu à pans arrondis, en mousseline blanche à dessins brochés. Ce fichu est orné de bandes festonnées surmontées de bouillonnés traversés par des rubans verts. Manches composées d'un bouillonné, d'une garniture, et d'un second bouillonné dépassant le coude et garni avec un volant tuyauté. Gants demi-longs. Chapeau rond en paille blanche, orné de rubans verts, de brides flottantes, et bordé tout autour avec une dentelle blanche. — La robe que nous venons de décrire peut être reproduite en barége, gaze de soie ou taffetas.



Paris, Imp. Moine

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme BERNARD, 162, Rue de Rivoli.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

X

« Ma chère Hélène,

« Vous connaissez les raisons qui depuis quelque temps 'ont obligée à interrompre ma correspondance avec us. La maladie de ma pauvre tante a été longue et inétante; elle ne pouvait se passer de moi un seul moent, car je suis, physiquement et moralement, le traitmion qui la rattache à la vie. Je n'aurais pu, même pour e heure, la confier à d'autres soins que les miens, car, dévoués qu'ils puissent être, les soins mercenaires ne lent jamais ceux des personnes que nous aimons. Enfin, eu merci, la malade est en pleine convalescence, et je is vous confirmer aujourd'hui la teneur de mon dernier illetin.

« Vous me demandiez, ma chère enfant, au moment où itre correspondance a été si tristement interrompue, de vous donner quelques conseils sur l'éducation *physique* de votre petite fille. Mon expérience sur ce sujet est peut-être incomplète, car je n'ai jamais élevé d'autre enfant que vous; cependant le résultat de cette éducation a été assez brillant pour me donner quelque confiance dans mes propres forces. Mais comment discerner si j'ai bien dirigé la nature, ou si la nature, au contraire, a été assez forte et assez généreuse pour suppléer à mon insuffisance? Quoi qu'il en soit, je vais vous envoyer la relation des soins que vous avez reçus à une époque dont il vous serait difficile de conserver le souvenir. Je vous répéterai, au sujet de l'éducation physique, ce que je vous disais dans ma dernière lettre à propos de l'éducation morale de votre fille : c'est que les systèmes ne peuvent jamais être entièrement applicables, et qu'au lieu de forcer les dispositions particulières, l'organisation et les goûts d'un enfant, à se modeler sur certaines idées préconçues, il vaut mieux éviter cette nouvelle application du lit de Procuste, et subordonner, au contraire, tous les systèmes possibles à la nature particulière de l'enfant qu'on élève.

« Dès l'instant de votre naissance, ma chère enfant, vous avez été habituée à prendre, deux ou trois fois par jour, une légère bouillie au lait. J'avais une inquiétude perpétuelle, qui portait sur la santé de votre nourrice, sur une maladie, sinon probable, du moins possible, qui l'empêcherait de vous donner votre nourriture, et j'ai voulu vous affranchir, autant que possible, de l'obligation d'attendre d'elle seule votre lait quotidien; ce *système* a parfaitement réussi avec vous, et l'on vous a sevrée sans peine, car vous étiez déjà habituée à une autre nourriture. Si Marie est aussi robuste que vous le dites, vous pouvez agir envers elle comme on a agi envers vous. Si elle était très-délicate, je vous conseillerais, au contraire, de procéder par transitions, de diminuer les doses de *bouillie ;* en un mot, de l'habituer insensiblement à se passer de sa nourrice.

« Je sais qu'aujourd'hui le système des ablutions d'eau glacée compte beaucoup d'adhérents : je ne saurais me prononcer pour ou contre son efficacité, mais je n'aurais pas osé l'employer pour vous. Je ne crois pas en effet qu'il y ait aucun inconvénient à faire tiédir légèrement l'eau qu'on emploie, de façon à lui ôter seulement sa crudité, tandis que je crois découvrir quelque danger dans l'emploi de l'eau glacée. Le moindre de tous, assurément, est de durcir l'épiderme; mais, lors même qu'il serait le seul à redouter, pourquoi ne point l'éviter? En été, vous pouvez vous borner à faire chauffer au soleil l'eau destinée au bain quotidien et *indispensable* de votre enfant ; en hiver, vous y ajouterez une petite quantité d'eau chaude.

« La mode anglaise, qui consiste à faire sortir les enfants en *toute saison* avec les jambes nues, a trouvé aussi un certain nombre d'imitateurs; ceux-ci nous soutiennent que l'habitude triomphe de la souffrance, et que les enfants supportent le contact de l'air sur leurs jambes nues aussi facilement que sur leur visage.

« Je persiste à croire, malgré ces affirmations, que cet usage entraîne plus d'inconvénients que d'avantages. D'abord, à quoi bon donner aux enfants une habitude à laquelle ils devront renoncer forcément? Votre enfant, lors même qu'il serait un garçon, n'est point destiné à augmenter le corps des *Highlanders*, qui servent dans l'armée anglaise; il n'y a par conséquent aucune nécessité qui vous oblige à aguerrir cette partie de son être. Je pense donc que l'on agit sagement en conformant les vêtements des enfants à l'état de la température. Marie pourra, *devra* même être très-légèrement vêtue quand elle sera dans une chambre bien chauffée, ou bien quand elle prendra ses ébats pendant l'été dans votre jardin; mais il sera prudent de la couvrir suffisamment quand elle sortira pendant les jours froids. Évitez surtout l'excès opposé à la mode anglaise, et ne l'accablez pas sous le poids de plusieurs enveloppes tricotées, ouatées, etc.; ne l'étouffez pas sous les *cache-nez ;* laissez en toute occasion l'air arriver jusqu'à elle; seulement garantissez-la contre les atteintes trop rudes. Si l'excès de précautions entraîne la mollesse, la débilité, et expose les enfants à toutes les maladies que



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. Mme HARDY, COUTURIÈRE, 5, PLACE DE LA BOURSE.

Robe en taffetas noir. Le corsage et la jupe sont ornés d'une large bande en velours noir ayant 15 centimètres de largeur, se rétrécissant vers la taille et au bas du corsage; elle devient plus large sur les épaules ; cette bande de velours est encadrée avec une ruche en ruban noir. Les manches sont garnies comme la jupe et le corsage. La robe est boutonnée depuis le cou jusqu'au bas de la jupe. Chapeau en crêpe blanc orné de dentelles noires et de roses *roses*.

Redingote en taffetas gros bleu. Devant de la jupe et du corsage brodés en *lacets* de soie noire. Manches brodées de même. Une guipure noire borde le dessin en *lacets* sur le devant du corsage de la jupe et sur les manches. La robe est boutonnée depuis le cou jusqu'au bas de la jupe avec des boutons noirs en passementerie.

Nota : Les lacets sont disposés en *trèfle* (trois petites boules), à chaque extrémité de chaque rang de *treillage.*

l'on a voulu leur éviter, l'excès opposé peut entraîner des inconvénients qui, pour être différents, ne sont pas moins graves: les fluxions de poitrine, les rhumatismes, etc., sont quelquefois causés par l'application de la mode anglaise. On m'a conté l'histoire d'une dame russe qui voulut introduire cette mode dans son pays : elle a perdu tous ses enfants, sans vouloir renoncer à son *système*. Rien de plus funeste, en effet, que le servage dans lequel on est tenu par une idée absolue. Il est faux de dire que l'on a un *système :* c'est le *système* qui vous possède, vous gouverne et vous aveugle. Cette dame n'a conservé qu'un seul enfant ; il est perclus et ne peut marcher qu'avec des béquilles, mais cet affreux résultat ne l'a point convaincue de son erreur. L'amour-propre est le plus obstiné des sentiments. On avoue volontiers (toute proportion gardée) des fautes, même des crimes, le cas échéant : on n'avoue jamais une erreur.

« J'ai encore une recommandation instante à vous adresser : n'adoptez jamais pour votre enfant des vêtements qui comprimeraient ses membres; la liberté la plus absolue est nécessaire à son développement, et celui-ci est indispensable à sa santé. Beaucoup de mères parisiennes pensent que les exigences de la mode sont plus sacrées que le bien-être de leurs enfants; elles soumettent ceux-ci à la torture des corsets, lorsqu'ils sont à peine sevrés, afin que le corsage de leur robe soit bien tendu, et que chacun des ornements qui le garnissent produise son effet : j'espère que vous ne les imiterez pas, et que vous ne songerez pas à comprimer la taille de Marie dans ces corsages justes et serrés. On vous a parlé récemment, dans la *Mode illustrée*, d'un costume d'enfant qui est fort en faveur en ce moment : je veux dire la chemise russe bouffante, et la jupe pareille ou différente. Ce costume est rationnel, commode, *hygiénique* même, et, pour toutes ces raisons réunies, il me semble appelé à une longue existence; adoptez-le pour votre enfant dès qu'elle sera en âge de le porter, et vous éviterez ainsi de lui infliger une gêne insupportable à un âge où la liberté des mouvements est si nécessaire.

« J'approuve fort la résolution manifestée par Aline : elle veut perfectionner par un travail sérieux son talent musical, peu développé durant son séjour au couvent. Dites-lui que les quelques années qui la séparent de l'époque probable de son mariage sont précieuses entre toutes et décident de l'existence d'une femme; c'est de l'emploi judicieux ou frivole de ces années que dépend le bonheur ou le malheur de son avenir. A dix-sept ans, une jeune fille a terminé ses études, c'est-à-dire qu'elle n'apprend plus la grammaire : mais il lui reste à classer ce qu'on lui a enseigné, à comprendre ce qu'elle a appris, à perfectionner les talents vers lesquels on a dirigé ses facultés; ce n'est pas une mince affaire, et cette deuxième éducation est pour le moins aussi nécessaire que l'enseignement élémentaire qui a occupé son enfance. Beaucoup de jeunes filles s'en affranchissent, et croient avoir payé largement leur dette au travail lorsqu'elles ont appris par cœur la date de quelques faits historiques, et qu'elles jouent, tant bien que mal, une *fantaisie* quelconque sur leur piano. Celles-là deviennent des poupées de salon, uniquement occupées de leur toilette, incapables de remplir les devoirs sérieux de la femme et de la mère; nous n'avons pas à nous en occuper : mais il faut les plaindre, car leur jeunesse frivole, vouée tout entière au désir de briller et de s'amuser, leur prépare une vieillesse épouvantable, qui est le châtiment juste, mais cruel, des sentiments égoïstes et vaniteux qui ont régi leur existence.

« La femme ne fait pas sa destinée : elle la subit. Il faut donc qu'elle sache se préparer, par son éducation, à partager la bonne ou la mauvaise fortune de son mari; qu'elle apprenne à être riche avec simplicité, — comme je l'entendais dire récemment par une femme remarquable à tous égards, — ou pauvre avec dignité. Elle ne peut y parvenir que par le mérite personnel, c'est-à-dire par les qualités du cœur et la culture de l'intelligence. L'un et l'autre de ces résultats sont également difficiles à atteindre, — du moins si nous en jugeons d'après les personnes que nous rencontrons journellement. Rien n'est plus rare que de voir une jeune fille, une femme, posséder une grande fortune sans en tirer vanité, et s'en prévaloir comme d'une supériorité qui lui donne le droit de prétendre aux hommages, à la considération universelle; ce sentiment les porte à négliger de mériter par elles-mêmes cette considération qu'elles ne doivent qu'à leur argent. Je crois que si l'on savait être, comme je viens de le dire, *pauvre avec dignité,* on rencontrerait un plus grand nombre de personnes qui sauraient être *riches avec simplicité ;* l'humilité, la fausse honte des pauvres vaniteux, alimentent le sot orgueil des riches outrecuidants. Si les premiers consentaient à établir nettement, franchement leur situation, en maintenant les droits de leur dignité vis-à-vis des seconds, ceux-ci seraient forcément ramenés aux sentiments de modestie qui semblent leur être devenus étrangers. Depuis quelque temps, en effet, on paraît avoir perdu la tradition de certaines notions élémentaires, rationnelles, qui désignaient à l'estime publique les individualités qui avaient une valeur personnelle incontestable, la seule qui soit à l'abri des vicissitudes humaines. Je sais bien qu'autrefois, comme aujourd'hui, le pouvoir, et la fortune, qui constitue sans nul doute une variété du pouvoir, ont eu leurs courtisans empressés et intéressés; mais, si je ne me trompe, notre époque va plus loin dans cette voie qu'aucune des époques qui l'ont précédée. Que les personnes riches (j'entends celles qui n'ont pas d'autre mérite que leur richesse) trouvent des complaisants et des flatteurs parmi leurs fournisseurs, auxquels elles payent de grosses notes, ou parmi quelques parasites qui sont admis à leurs dîners, cela s'est toujours vu et se verra toujours. Mais que cette complaisance, cette flatterie intéressée, s'étende jusqu'aux personnes indépendantes; que celles-ci dressent un piédestal sur lequel elles placent les gens riches, quelle que soit leur ineptie, quelle que soit l'origine de leur fortune ; que la richesse, en un mot, trouve des adorateurs platoniques : voilà un abus tout à fait particulier à notre temps, et qui aboutit à l'anéantissement de tous les sentiments d'honneur et de dignité. S'il est vrai, ainsi qu'on l'a répété maintes fois, que les femmes fassent les mœurs pendant que les hommes font les lois, il est évident que, pour combattre ces tendances pernicieuses, ennemies de toute moralité, il faut agir surtout sur l'éducation des femmes, et leur donner les qualités, l'instruction, les talents, qui constituent le seul mérite véritable qu'elles puissent posséder, quel que soit l'avenir que le sort leur réserve. A défaut de bons sentiments, — et il faut, hélas! prévoir cette éventualité, — ne pourrait-on pas essayer d'employer à leur perfectionnement ce mauvais sentiment, la vanité, dont elles sont la proie, quand leur cœur et leur intelligence sont également rebelles à l'action du raisonnement ? N'éprouveraient-elles pas une honte salutaire, si on leur faisait envisager que les suites de la perte *possible* de leur fortune les réduiraient, vu leur ignorance et leur incapacité, à l'exercice des professions les plus serviles?

« Me voici ramenée à mon point de départ, qui était, si je ne me trompe, le perfectionnement des talents d'Aline. Je m'en suis un peu écartée, mais je ne m'en excuse pas près d'elle, et je ne le regrette pas, si j'ai pu fortifier sa résolution et si j'ai réussi à faire passer en elle une partie des convictions qui sont si vivantes et si puissantes en moi. Parmi les arts qui sont à la portée des femmes, elle a choisi la musique; engagez-la à développer assez son talent pour qu'elle ne l'abandonne pas dès qu'*elle sera sa maîtresse*, comme disent les jeunes filles, qui ignorent encore qu'à l'autorité si douce de leurs parents succédera le joug bien autrement pesant des devoirs sérieux qui les attendent. Elle s'intéressera toujours à la musique si elle dirige ses études de façon à comprendre les inspirations des grands maîtres; si elle ne poursuit pas dans cet art uniquement un moyen d'attirer l'attention et de se faire adresser quelques compliments, souvent plus polis que sincères. L'art est un dieu jaloux, qui veut être aimé pour lui-même; quand le culte qui lui est voué est sincère, il récompense ses fidèles par des joies intimes aussi vives qu'élevées. — Si ce culte est intéressé, au contraire; si la vanité en est le mobile, si l'on considère l'art, non comme un but, mais comme un moyen propre à conquérir la louange et la flatterie, le sentiment du beau, inconciliable avec les passions mesquines, s'efface et disparaît à tout jamais. Il reste, il est vrai, la perfection des procédés, c'est-à-dire la partie toute matérielle de l'art; mais, si loin que cette perfection soit portée, elle ne vaut pas une note émue ou une lueur d'enthousiasme, et ce n'est pas uniquement vers ce point que doivent se diriger les efforts d'Aline.

« Elle comprendra ce qu'elle doit chercher à acquérir, si elle profite des occasions que Paris lui offre, et qui la mettront à même d'entendre des exécutants parfaits. Il semble que, parmi le nombre immense de musiciens qui viennent se présenter devant le public parisien, exigeant de sa nature et ne tolérant pas la médiocrité, tout choix devienne superflu, puisqu'ils ont tous triomphé des difficultés les plus excessives; il n'en est cependant pas tout à fait ainsi. On ne recueille pas beaucoup de profit ni beaucoup de plaisir en assistant aux prodigieux tours de force exécutés aujourd'hui par la plupart des solistes, et je ne pense pas qu'Aline se propose pour but principal celui de faire concurrence aux boîtes à musique. La netteté de l'exécution est une fort belle chose, mais elle ne saurait constituer à elle seule un véritable talent musical; ce qu'il faut rechercher avant tout, pour son propre plaisir et pour celui de ses auditeurs, c'est une méthode pure, un large et beau style. J'ai entendu trois femmes, qui savent joindre à une exécution parfaite, sous le rapport matériel, la simplicité dans l'expression et la justesse dans les intentions; ce sont mesdames Mattmann, Wilhelmine Clauss-Szarvady, enfin madame Saint-Phal, qui n'est point une artiste, en ce sens qu'elle ne se fait pas entendre en public, mais qui ne peut être surpassée par aucune artiste proprement dite; son talent est à la fois gracieux, énergique, dramatique; il transforme le piano, et cet instrument sec et ingrat acquiert sous ses doigts la plus grande puissance d'expression.

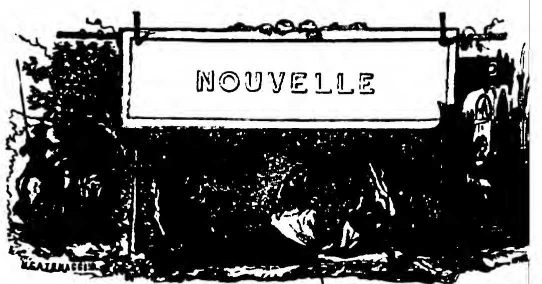
« Mais, comme il n'est pas donné à tout le monde de l'entendre, je vais essayer d'analyser sa *manière;* je souhaite qu'Aline puise dans cette analyse quelques-unes de ces n[...]tions si négligées par la plupart des personnes qui étu[...]dient la musique, et qui sont cependant si essentielles.

« La musique a des ombres et des lumières comme [...] peinture ; elle a de plus, comme la poésie, un rhythm[...] particulier au sentiment qu'elle exprime, et qui doit ê[...] indiqué par une ponctuation exacte. Le plus beau morce[...] de poésie n'offrirait qu'un chaos informe si l'on n'obse[...]vait pas cette *ponctuation* qui, en réglant la mesure, ét[...]blit le sens. Il en est de même pour la musique; cet[...] vérité est bien connue, mais elle est souvent mal appliqué[...] En cherchant l'expression dans l'afféterie, on ralentit [...] l'on presse le mouvement, selon son bon plaisir, et l'[...] rend l'œuvre que l'on exécute tout à fait inintelligibl[...] puisqu'on substitue sa propre initiative à celle du com[...]positeur, qui a fixé lui-même la mesure dans laquelle il [...] renfermé sa pensée.

« Ce n'est point au mouvement plus ou moins précipi[...] qu'il faut demander les teintes éclatantes ou douces, [...] *ponctuation* d'un morceau de musique, mais seuleme[...] à l'intensité plus ou moins forte du son, dont il faut s'ap[...]pliquer à éteindre ou seulement à diminuer la puissanc[...] enfin, selon le caractère de la phrase musicale, [...] donne au son toute la vigueur nécessaire, en évitant [...] mettre en péril la solidité de l'instrument : car ce n'est p[...] seulement au piano qu'on ne frappe pas toujours juste [...] frappant fort. Ajoutons que le degré de force du son d[...]pend, non pas de la vigueur des doigts qui le produisen[...] mais uniquement de la manière dont on attaque [...] note.

« Voilà une longue digression pratique sur l'étude d[...] piano ; Aline ne me reprochera pas cette fois de l'avoi[...] négligée. J'espère, du reste, n'avoir oublié aucun des su[...]jets sur lesquels vous m'avez interrogée. Récapitulons[...] Je me suis occupée de votre petite Marie, puis de l'éducatio[...] des jeunes filles, puis de l'étude de la musique. — Non[...] vraiment, je n'ai rien oublié. Votre mari seul aurait [...] droit de réclamer; mais, s'il s'en avisait, j'espère que vou[...] sauriez le réduire au silence, en lui rappelant que m'étant occupée de sa fille, de sa femme par conséquent et de sa sœur, c'est absolument comme si je lui ava[...] consacré cette lettre tout entière. »

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

X

Le lendemain se passa pour moi un peu plus gaiement. I[...] faisait un temps superbe, et je courus dans les longue[...] allées du parc, suivie du fidèle Ponto. Tout à coup, au détour d'une charmille, je me trouvai face à face avec le bo[...] M. Murray.

« Si loin de la maison et toute seule, chère enfant ? O[...] donc est le petit frère ?

— Il dort, Monsieur.

— Et vous ne suivez pas son exemple ?

— Moi? oh! non. Mais, vous savez, les enfants ont toujours envie de dormir.

— Vraiment ! Et vous, n'êtes-vous donc pas une enfant, Bella ? Ah ! c'est très-bien !

— Je ne suis qu'une enfant aussi, je le sais bien, » répondis-je un peu piquée ; « mais je voulais dire..... ce n'est pas la même chose..... enfin.

— Vous avez raison, chère petite ; je vous comprends à merveille, et ce n'était qu'une plaisanterie de ma part. Venez faire un tour avec moi. Travaillez-vous un peu? Vous occupez-vous d'histoire ?

— Quelle histoire, Monsieur ?

— Je vous demande si vous étudiez un peu l'histoire d'Angleterre, par exemple, dans vos leçons.

— Je ne la connais pas ; qu'est-ce que c'est donc ? Est-ce que l'Angleterre a une histoire ? Je ne prends pas de leçons, Monsieur ; je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Pas de leçons encore ! Pauvre enfant ! Savez-vous lire, du moins ?

— Oui, un peu ; Bessy m'a appris.

— Et c'est là tout ce que vous savez ? Et l'écriture ?

— C'est très-ennuyeux d'écrire ; aussi j'écris peu et très-mal.

— Il faut bien faire souvent ce qu'on trouve ennuyeux ; mais soyez raisonnable, Bella : est-ce que tout le monde n'est pas obligé de savoir bien écrire ? Vous devriez vous y appliquer avec bonne volonté, chère petite. Aimeriez-vous à prendre des leçons ?

— Oui, j'aimerais à savoir ce qui s'est passé dans le monde depuis bien longtemps ; est-ce là ce que vous appelez de l'histoire ? Et puis, surtout, je voudrais chanter et jouer du

iano aussi bien, mieux, mieux même que personne, » m'écriai-je avec enthousiasme. « Oh ! oui, la musique avant out. L'aimez-vous? C'est si beau !

— Allons, ce n'est pas mal, l'histoire, la musique; mais e n'est pas tout. Qu'aimeriez-vous à savoir encore?

— C'est tout; je ne veux pas écrire et faire des chiffres, t.... tout cela m'ennuie.

— Si vous vous mettiez à l'étude, je suis sûr que vous aimeriez ce qui vous semble si ennuyeux. Mais qu'ai-je entendu dire? Est-il vrai que vous ayez un si mauvais caractère ?

— Oh ! non, non, ce n'est pas vrai. Il ne faut pas croire e qu'*il* vous dit; c'est un méchant homme qui fait pleurer a mère ; il me déteste, et moi, je ne puis le souffrir.

— Taisez-vous, petite fille; ne parlez pas ainsi du mari e votre mère, du père de Foulques; et surtout, continua-t-il en caressant mes cheveux, comme pour adoucir la évérité de son reproche, souvenez-vous que les enfants ne oivent jamais raconter ce qui se passe à la maison, ni arler contre leurs parents.

— Ce n'est pas mon père!

— Qu'est-ce que cela signifie ? J'ai trois enfants qui ne ont pas les miens, et nous nous aimons tous beaucoup.

— C'est que vous êtes bon, vous. Vous ne les battez pas, ous ne leur dites pas de mal de leur père, vous ne faites as pleurer leur mère!

— Est-ce ainsi que vous profitez de mes conseils, Isabelle? Mais je ne veux pas vous gronder; je suis sûr que vous ne lemandez pas mieux que de devenir une bonne fille. Je ais conseiller à votre maman de vous faire donner des eçons d'histoire....

— Et de musique?

— Et de musique; alors, quand vous serez occupée, votre petite tête se tourmentera moins. Au revoir, chère enfant. Soyez sage pour me faire plaisir. »

Nous nous séparâmes.

Quelque temps après, maman m'appela auprès d'elle, et m'annonça que j'allais avoir une institutrice.

« C'est une personne très-convenable pour toi, [illegible]elle essayera [illegible] former un [illegible] de te don[illegible] manières [illegible]moiselle; [illegible] tu as bien mauvaise tenue, mon enfant.

— Maman, quand j'aurai une gouvernante, est-ce que je ne pourrai plus courir et jouer avec Foulques?

— Si, mais moins souvent et d'une manière plus convenable. J'ai été honteuse des reproches que M. Murray m'a faits au sujet de ton ignorance. As-tu donc oublié ce qu'on t'est donné tant de peine à t'enseigner? »

Je restai confondue. Avais-je donc jamais reçu une leçon?

Huit jours après, miss Amyott arriva. C'était une toute jeune et gentille petite personne, une figure blanche, fine et rondelette; je sentis bien qu'elle n'était pas à redouter. En effet, nous nous entendîmes à merveille. Elle aimait la musique avec passion; et moi, qui ne rêvais que chant et piano, je fis sans ennui de rapides progrès sous son indulgente direction.

L'existence de Bessy devint bien différente de ce qu'elle avait été aux jours de notre misère; alors elle était l'amie de ma mère, et maintenant elle ne la voyait presque jamais! Moi, j'appartenais désormais à miss Amyott, et la pauvre Bessy souffrait de son isolement. Après beaucoup de combats intérieurs, elle écrivit à son fidèle Georges que, maintenant que sa maîtresse n'avait plus besoin de ses services, elle acceptait ses propositions d'autrefois. Le digne garçon ne perdit pas un jour pour venir chercher sa chère fiancée, et celle qui m'avait élevée avec tant de tendresse et que je chérissais si bien, Bessy, nous quitta un matin avant mon réveil. Mon désespoir fut affreux; mais les larmes des enfants coulent avec facilité et se sèchent de même. Pourtant je ne pus jamais oublier ma chère bonne, que j'aimais tant.

Je voyais quelquefois M. Murray, et l'intérêt qu'il prenait à mes études stimulait mon zèle et m'excitait à de nouveaux progrès.

Le château était toujours plein d'étrangers, des amis de M. Cunningham. De ma chambre d'étude, que je ne quittais guère, j'entendais le bruit des joyeux propos, des gais soupers, des bruyantes cavalcades. Quant à mon beau-père, j'évitais sa présence autant que possible; lorsque ma mère me faisait descendre au salon, j'étais sûre de recevoir d'injustes reproches et d'entendre des paroles dures et insultantes. J'aimais mieux ma solitude ou la société de la bonne miss Amyott.

XI

Je ne sais quels événements amenèrent le départ de mon institutrice; je fus confiée aux soins d'une dame que M. Murray recommanda vivement à ma mère. Miss Wyndham était certainement une personne fort instruite et bien élevée, mais je la trouvais froide et peu sympathique. J'étais souvent livrée à moi-même, car Foulques devenait grand, et son père aimait à l'avoir auprès de lui; quant à ma gouvernante, elle avait stipulé en entrant chez nous que ses soirées lui appartiendraient. Je m'accommodais du reste assez bien de son caractère; elle était peu démonstrative, mais très-juste et d'un jugement droit. Ses leçons de musique étaient excellentes, et, en peu de temps, j'appris à chanter assez bien pour satisfaire un auditoire de véritables connaisseurs. Mais je ne chantais jamais que devant miss Wyndham, Foulques ou ma mère.

Un jour, tandis que j'étudiais une romance nouvelle, miss Cunningham entra dans ma chambre, m'écouta un instant, et, après une ou deux critiques mal fondées, dit à miss Wyndham :

« Mais, après tout, sa voix n'est pas trop mauvaise; si elle travaillait un peu, elle arriverait tout comme une autre. Je suppose qu'elle utilisera ses talents plus tard, puisqu'elle n'a pas de fortune. Dans ce cas, il serait bien désirable qu'elle prît des manières un peu plus posées et qu'elle fût moins gauche devant le monde, autrement elle aura de la peine à se placer; vous savez, on est si difficile à présent pour les institutrices ! »


« TAISEZ-VOUS, PETITE FILLE; NE PARLEZ PAS AINSI DU MARI DE VOTRE MÈRE... »

Miss Wyndham était d'un caractère assez timide; mais, en entendant ces paroles insultantes pour moi, en me voyant rougir d'indignation, elle dit froidement à miss Cunningham qu'elle tenait peu à entendre parler des affaires et des intentions de la famille, et qu'elle aimait encore moins à se voir dérangée pendant les études : elle avait stipulé que les leçons n'auraient jamais d'autre témoin que ma mère, et, à la première interruption nouvelle, elle n'hésiterait pas à résigner son emploi. Depuis ce jour, je ne fus plus troublée par cette ennuyeuse et insolente personne.

Je n'entendais plus parler de Bessy; ses jeunes enfants l'absorbaient entièrement. Je n'avais donc plus de nouvelles de ma grand'mère, car, la seule voie de communication que nous possions avoir avec elle étant fermée par le départ de notre bonne, elle n'osait confier à personne le secret de sa correspondance.

J'avais atteint ma seizième année lorsqu'un grand malheur nous arriva.

C'était par une belle journée d'automne; M. Cunningham était absent comme de coutume, et ma mère et moi nous nous promenions sur la terrasse qui longeait la rivière. Il était bien rare que ma mère consentît à partager mes promenades; nous semblions heureuses toutes deux de nous trouver ensemble, et nous conversions joyeusement. Tout à coup nous aperçûmes Foulques monté sur le plus vicieux des chevaux de son père, et lancé au galop à travers les allées du parc.

Du premier coup d'œil nous vîmes le danger que courait l'enfant. C'était un miracle qu'il n'eût pas déjà été jeté à terre; ses petits pieds étaient loin d'arriver aux étriers. Il fallait s'attendre à tout d'un moment à l'autre. Un cri perçant s'échappa de la poitrine de ma mère à ce terrible spectacle. L'enfant l'entendit et tourna vers nous sa petite figure pâle et épouvantée, comme pour nous appeler à son secours. Mais, hélas! nous ne pouvions rien pour le pauvre petit Foulques; des cris, des poursuites, eussent rendu le cheval encore plus farouche, et il nous fallut attendre, dans une anxiété inexprimable, le dénoûment dont nous frémissions d'avance.

La rivière était à deux pas de la route que suivait la bête furieuse. Tout à coup une secousse plus violente renversa le pauvre petit cavalier, qui, par un dernier espoir, ne lâcha point les rênes. Nous le vîmes, ce cher enfant, traîné un instant le long de la rive; puis il glissa dans la rivière, et le cheval le suivit dans sa chute.

Oh! quel affreux moment pour nous!

Je m'élançai, folle de désespoir, à l'endroit où je l'avais vu disparaître, et où déjà plusieurs hommes sondaient la rivière; enfin, après plusieurs minutes d'une horrible attente, je reçus dans mes bras le pauvre corps inanimé. Comment dépeindre l'immense douleur qui s'empara de moi à cette vue? Foulques, mon bien-aimé petit frère, l'idole, le bonheur de ma vie, respirait-il encore? Hélas! j'osais à peine l'espérer.

Chargée de mon précieux fardeau, je revins en toute hâte, et, m'arrêtant dans la première chambre que je trouvai ouverte au rez-de-chaussée, je le déposai sur un canapé. Ma pauvre mère m'aida à enlever les vêtements mouillés qui glaçaient ses membres, et nous essayâmes, mais en vain, de rappeler la vie qui semblait éteinte dans ce cher petit être. « Oh! non, » m'écriai-je, « il ne peut pas être mort déjà, ce bel et joyeux enfant qui tout à l'heure faisait nos délices par ses vives reparties et sa folle gaieté. Mon Dieu, conservez-le à notre amour! »

Le docteur Medway avait été promptement averti; il arriva, et sa présence nous rendit quelque espoir.

« Allons, » dit-il du ton brusque, mais bon, qui lui était particulier, « c'est plutôt un évanouissement qu'une suffocation. C'est la tête qui a reçu le coup. Allons! vite! vite! des ciseaux! des ciseaux! »

En une minute, les belles boucles que nous nous plaisions tant à baiser jonchèrent le parquet et laissèrent à découvert une plaie béante, horrible à voir; l'enfant avait reçu un coup de pied de cheval! Soulagé par les soins intelligents du docteur, Foulques entr'ouvrit sa paupière avec effort. Un cri de joie m'échappa; mais M. Medway me fit signe de me taire, et renvoya tout le monde, excepté moi, qui devais l'aider et lui donner ce dont il avait besoin.

Pendant de longues semaines je fus la seule garde-malade de mon frère chéri. Mais quel fut notre désespoir lorsque, au moment où nous espérions chaque jour l'entière guérison de notre jeune malade, M. Medway nous révéla l'affreuse vérité! Ce n'était plus maintenant de la faiblesse seule qui retenait Foulques dans son lit: désormais le pauvre infortuné avait perdu l'usage de ses jambes; il ne marcherait plus!...

A cette nouvelle, M. Cunningham faillit perdre la raison; on eût dit qu'il venait d'entendre prononcer son arrêt de mort. Lorsqu'il fut bien persuadé qu'il n'y avait aucun espoir, il s'éloigna de son fils et devint aussi froid, aussi indifférent pour lui qu'il l'avait toujours été pour moi; il avait basé sur cet enfant ses espérances de fortune, et il ne lui pardonnait pas de les avoir renversées par ce fatal accident.

Je passais tout mon temps auprès du pauvre invalide. M. Cunningham fit un jour la réflexion que mon institutrice m'était devenue inutile; que, si je reprenais mes études, il faudrait placer quelqu'un auprès de Foulques, qui ne pouvait plus faire aucun mouvement sans secours: il y avait double économie à renvoyer miss Wyndham et à m'installer au chevet de mon frère. Je fus blessée de cet odieux calcul. Je regrettais mes études inachevées, en même temps que la compagnie que je perdais dans la seule personne qui pût me consoler et me protéger parfois contre mon beau-père et sa sœur. Mais il fallut céder. Je n'osai réclamer auprès de ma mère, qui, en ce moment, restait chez elle, occupée de la naissance attendue d'un enfant, un second fils peut-être, qui remplacerait Foulques dans les bonnes grâces de la famille.



UN CRI PERÇANT S'ÉCHAPPA DE LA POITRINE DE MA MÈRE A CE TERRIBLE SPECTACLE.

J'avais obtenu pour mon cher invalide un fauteuil roulant dans lequel je le faisais promener dans les allées du parc. Un beau jour, je le conduisis sous un berceau touffu où il s'amusait à dessiner : c'était son occupation favorite depuis son malheur. Lorsqu'il eut achevé une tête de fantaisie, il voulut l'orner d'une couronne de lierre, et me pria d'aller lui en chercher une guirlande. Il ne courait aucun risque en cet endroit du parc ; je le laissai donc sous la garde de notre bon chien César, et je me mis à la recherche de ce qu'il me demandait.

XII

Je fus bien étonnée lorsque, sous une allée sombre où je m'étais engagée, je me trouvai face à face avec la bohémienne qui m'avait dit la bonne aventure tant d'années auparavant ! Je la reconnus aussitôt, et, tirant une bourse, je lui offris un schelling.

« Je ne suis pas une mendiante, » dit-elle ; « gardez cet argent jusqu'à ce que vous en ayez à vous.

— Si vous attendez ce moment, vous feriez mieux d'accepter mon offrande, toute légère qu'elle est ; c'est plus certain.

— Vous n'ignorez pas sans doute que vous serez l'héritière de M. Aylmer ?

— Qui vous a dit cela ?

— Je viens exprès pour vous en parler, et je suis bien aise que vous m'ayez reconnue : je craignais déjà d'être oubliée. Souvenez-vous toujours de ce que je vous ai dit à Shirley ; tenez-vous en garde : un ennemi redoutable en veut à votre vie. Prenez garde ! Quant à la fortune de votre grand-père, elle vous appartiendra, soyez-en sûre. Voudraient-ils la laisser à un enfant estropié ?...

— Taisez-vous ! » m'écriai-je vivement ; si vous connaissiez cet ange de douceur, de résignation !

— Il est votre rival !

— Il n'y a pas de rivalité entre nous ; nous avons trop d'affection l'un pour l'autre, et rien ne détruira ce lien qui nous unit si étroitement. Ensuite, ne me parlez pas de ma fortune à venir : la plus pauvre des filles du village a une position plus assurée que la mienne. Quant à cet ennemi mortel dont vous parlez, je n'en ai point, vous vous trompez.

— Jeune fille, écoutez ma voix, il en est temps encore. Prenez garde !

— Qui donc êtes-vous, pour connaître ainsi ma famille et ceux qui m'entourent mieux que moi-même ? dis-je, un peu surprise de son insistance.

« Qui je suis ? Demandez-le à celui qui a brisé mon bonheur ! O Miriam ! Miriam ! tu seras vengée ! » Et, se cachant le front sous les plis de son manteau, elle pleura amèrement.

XIII

L'émotion profonde que le souvenir de ses malheurs avait excitée s'apaisa peu à peu, et la bohémienne, relevant lentement la tête, me montra un visage décoloré : on y lisait clairement la lutte qui se livrait en elle entre la douleur et le féroce désir de la vengeance.

« Qui je suis ? » me dit-elle d'une voix lente et profondément accentuée ; « qui je suis ? Il vous importe peu de le savoir à présent. Sachez seulement que votre ennemi est le mien, et que vous pouvez croire à mes paroles : je ne vous trompe pas. Veillez, jeune fille : le danger vous environne. Ne le combattez pas, ce péril, par la crainte et la timidité, mais par le courage et la prudence. Vous triompherez à la fin, car le Seigneur ne permettra pas qu'un tel meurtre reste impuni. Quand la mesure de ses crimes sera comblée, je sais la main qui vengera vos injures et les miennes ! » Et elle serra convulsivement un objet caché sous son manteau.

« Non, non, vous vous méprenez étrangement, » dis-je avec douceur. « Je n'ai point d'ennemi ; et, si j'en avais, je n'en repousserais pas moins avec horreur la vengeance que vous me laissez entrevoir.

— Et pourquoi ? Qui donc hésite à écraser le reptile venimeux ? Qui reculerait devant l'idée d'affranchir le monde du plus vil, du plus infâme des hommes ! Oh ! la vengeance ! Mais c'est cette pensée seule qui m'a soutenue pendant les dix années de souffrances qu'il m'a fait endurer. C'est par haine contre lui que je veille sur vous, sur vous qu'il déteste ! Montrez-moi encore une fois votre main.

— C'est étrange ! toujours cette ligne qui déroute mes prévisions ; — mais veillez, veillez, le danger est évident. »

Tout à coup le bruit aigu d'un sifflet retentit au loin, et la bohémienne, laissant retomber ma main, disparut sans me laisser le temps d'ajouter un seul mot.

Je me sentis en proie à un vague sentiment de crainte ; je revins pensive auprès de mon frère. Pendant mon absence, le temps s'était assombri, et les nuages plombés semblaient reposer sur la cime des arbres. De rares mais larges gouttes de pluie me rappelaient enfin au présent et à la réalité, car les paroles de la bohémienne m'avaient jetée loin dans l'avenir. Je me souvins de Foulques, et j'accourus vers lui.

Je le trouvai en compagnie de Gilbert, le domestique, qui faisait rouler son fauteuil le plus vite possible afin d'éviter l'orage qui allait éclater. J'enveloppai soigneusement les jambes de notre cher malade avec une chaude couverture, espérant que la pluie ne le traverserait pas, car le froid et l'humidité étaient extrêmement à craindre pour la maladie de Foulques.

(La suite au prochain numéro.)



Quels que soient les progrès accomplis dans l'art de la typographie, on n'a pas encore réussi à imprimer d'un seul coup 16,000 numéros différents. Nous regrettons en conséquence de ne pouvoir envoyer à Nantua le numéro spécial qu'on nous demande. Toutes nos abonnées sont condamnées à rece[voir] des numéros id[enti]ques. — Notre ab[on]née du *palais d'An[...]nis* ne peut recev[oir] le n° 53 : il n'exi[ste] pas ; l'année ay[ant] 52 semaines, une [an]née nouvelle co[m]mence avec le n° 5[3] qui est le n° 1 de [la] présente année ; j'e[s]père lui envoyer [ce] qu'elle désire, m[ais] pas *immédiatem[ent]*. Notre abonnée [de] Strasbourg a reçu [les] modèles de sous-j[upes] ... pris note de ses [...] demandes et mil[le re]merciments pou[r sa] gracieuse lettre. — [Une] lettre datée de G[reno]ble nous demand[e des] modèles de chaus[sures.] Notre mission e[st de] publier les obje[ts que] les femmes pe[uvent] exécuter elles-mê[mes;] la chaussure n'est [pas] de notre domaine [par] conséquent. S'il [se] produisait quelq[ue] nouveauté dans ces r[é]gions, nous la signal[e]rions ; mais la chau[s]sure ne semble [pas] devoir varier. — O[n] réclame mon interv[en]tion pour ramener [les] cochers de remi[se à] des sentiments d['ura]bité et de poli[tesse] dont ils sont trop [sou]vent dépourvus, [...] que l'on m'a écrit [...] n'ai pas l'autorité [né]cessaire pour réfo[rmer] ces abus, et je [dois à] la vérité d'ajout[er que] je n'ai jamais eu lieu de m'en plaindre ; je crois que le meilleur m[oyen] d'éviter les tracasseries de ce genre, c'est de passer sous les fourches [cau]dines d'un pourboire suffisant. — Nous venons de publier les j[upes] cercle, et un grand nombre de modèles de chapeaux ronds ; qu[ant aux] manteaux de demi-saison, on les fait en drap léger sur le patr[on du] *par-dessus vénitien* que nous avons publié, ou, mieux encore, le patron du manteau Melazzo publié dans la planche des manteau[x d'hi]ver : ce dernier modèle est plus gracieux. L'article *Modes* répond [aux] autres questions. — Je remercie notre abonnée de la rue des [...] des renseignements qu'elle veut bien me transmettre. J'essayerai [d']essayer les substances en question.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier [nu]méro est : *la Montre*.



Sans lui faire aucun compliment,
Je serre l'homme étroitement ;
Quoique souvent brillant de broderie,
Je n'en tiens pas moins en état
Ce qui ne doit servir, dans un noble combat,
Qu'à la gloire de la patrie.

CLEF DIPLOMATIQUE.

Dans cette clef chaque chiffre ou signe est la reproduction d'une lettre de l'alphabet. — Les mots sont distincts [et] espacés. — Les apostrophes, points et virgules comptent pour leur valeur de signes de ponctuation et non comme re[-]présentation d'une lettre.

9 47 >< 187.

⊣'93 ⊣2 ш2'24 ⊣125 24 7++51487 ∟96>14,
6'78948 ⊢75X36 >7589347 3X⊢7583474>7,
<'24 >12⊢ <7 ⊢37< +28, 74 096 <2 ⊢75514
⊢95 ⊣76 <7∟576, ⊣787 ⊢125 >7887 1++7467;
92857 ш27 ⊣23, >14+14<2 <7 ⊣'9++5148,
728 ⊢536 ⊣9 +2387 9⊢576 24 87⊣ 76>⊣94<57;
⊣23 67 57⊣7∧7 78 059∧7X748 57⊢14< :
3⊣ 47 X'3X⊢1587!...... ⊣7 ∧12⊣936 <76>74<57.

7<X7 63X1418.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 23 (*avec patrons*). DEUXIÈME ANNÉE. 1er juin 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

CATENACCI DEL

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
n an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Col à revers.

La forme de ce ol est nouvelle et la fois élégante. a pointe est placée sur l'épaule; l est fermé devant avec deux outonnières. Les petits pois sont aits au point de poste, et se composent de trois points, celui du milieu plus long que les deux autres; pour ces pois, on emploie du oton un peu plus gros que pour e reste du dessin, qui est au plumetis. Le dessin représente la moitié du col; la ligne blanche en indique le milieu.

COL A REVERS.

XPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Pèlerine en tulle broché.

Les figures 19 et 20 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette pèlerine servira pour des jeunes filles de dix à quatorze ans; il sera facile d'en augmenter les proportions, — le patron étant très-simple, — si l'on veut employer ce modèle pour une grande personne.

Cette pèlerine est garnie avec des bandes festonnées; — on trouvera le dessin de ce feston sur la planche de patrons. (Voir no 23.)

On coupe deux devants, et l'on place l'étoffe *double* sur la figure 20 (moitié du dos), afin de la couper d'un seul morceau. On assemble les morceaux en cousant sur les épaules S avec S, — jusqu'aux T. On fait autour de la pèlerine un ourlet ayant un centimètre de largeur, et autour de l'*encolure* un ourlet étroit. Ces ourlets ne sont pas compris dans le patron; il faut, en conséquence, laisser en plus l'étoffe nécessaire pour les faire.

Le volant qui entoure le bord inférieur de la pèlerine a 9 centimètres de hauteur, y compris la tête, qui a 2 centimètres 1/2 de hauteur; la longueur de ce volant est de 2 mètres 30 centimètres. Le volant entourant le cou a 6 centimètres de largeur, y compris la tête, qui a 1 centimètre 1/2 de hauteur, — 77 centimètres de longueur. Ces volants sont festonnés des deux côtés.

Le devant est garni avec une sorte de *jabot*, composé d'une bande ayant 4 centimètres de largeur, — 77 centimètres de longueur, festonnée d'un côté. Les deux côtés non festonnés de cette bande sont cousus ensemble et froncés; on la coud sur le devant de la pèlerine. La bande s'arrondit au bas lorsque les fronces sont tirées.

Fichu en mousseline.

Les figures 21, 22 et 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On prend de la mousseline brochée à petits dessins, pour exécuter ce fichu, qui est très-simple, très-gracieux, et convient à toutes les jeunes personnes. On le garnit avec deux volants d'égale hauteur, dont l'un est festonné d'un côté seulement, tandis que l'autre (qui est le premier) est festonné des deux côtés pour former la tête du volant; une bande, également festonnée, garnit l'intérieur du fichu.

Après avoir coupé deux morceaux sur la figure 21 (devants du fichu), on coupe d'un seul morceau la figure 22, qui représente la moitié du dos, et par conséquent on place la mousseline *double* sur cette

figure 22. *Les remplis ne sont jamais compris dans nos patrons*; on laisse en conséquence l'étoffe nécessaire pour les faire. On trace avec un crayon, sur la mousseline, la ligne ponctuée indiquant la place où l'on pose le premier volant (qui est à tête); — puis l'on coud le fichu ensemble sur les épaules, U avec U, — jusqu'au V. On fait autour du fichu un petit ourlet. On fronce l'un des volants festonnés, ayant 6 centimètres de hauteur, — 1 mètre 8 centimètres de longueur (les deux volants sont pareils), et on le coud au bord du fichu, en diminuant un peu la largeur du volant vers les deux bouts de devant. Le volant supérieur est froncé, à tête, et placé sur la ligne ponctuée; sa largeur diminue par devant comme celle du volant inférieur. La bande qui garnit le fichu à l'intérieur a deux ou trois centimètres de largeur, — 1 mètre 17 centimètres de longueur. Le dessin nécessaire pour festonner cette bande, ainsi que les volants, se trouve sur la planche de patrons avec les figures 21 et 23.



PÈLERINE EN TULLE BROCHÉ.



FICHU EN MOUSSELINE.

Col droit.

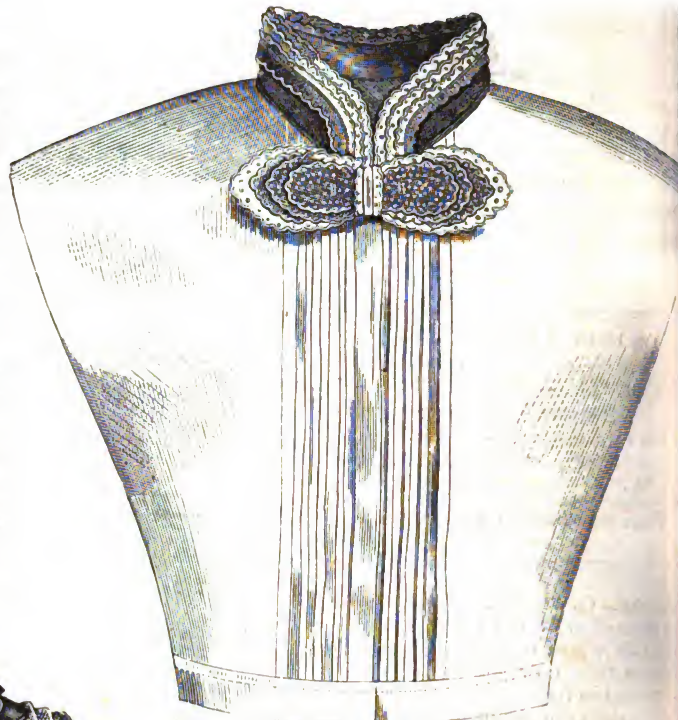
Les figures 7, 8, 9, 10 et 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce col est en mousseline festonnée; un ruban rose ayant 3 centimètres de largeur est posé sous le col. Le nœud du col est aussi fait en mousseline festonnée; il se compose de deux *pattes* doubles; un ruban rose est placé sous la première. La chemisette est garnie par devant de plis larges et étroits.

Le col (fig. 7) se compose de trois parties séparées, réunies par trois coutures *piquées* (points arrière) indiquées sur la figure 7 par trois lignes ponctuées. La partie de dessus, qui est la plus étroite, est celle qui est traversée par les trois coutures piquées placées entre deux côtés festonnés; la deuxième partie se compose de l'espace uni qui dépasse la partie de dessus, et du feston qui succède à la partie de dessus. La troisième partie enfin se compose du feston du bord; elle doit être assez large pour atteindre l'endroit où l'on voit les coutures piquées, dans lesquelles cette troisième partie doit être comprise. On coupe chacune de ces parties sur la figure 70, d'après les indications que nous venons de donner, et l'on fait le feston en brodant un *pois* dans chaque dent. On place les trois parties les unes sur les autres, et on les réunit par les trois coutures piquées. On marque, si l'on veut, ces coutures en mettant entre la première et la deuxième, entre la deuxième et la troisième, une ganse très-fine, ou plutôt un brin de coton que l'on place sous la partie de dessus.

Le nœud se compose de deux parties (fig. 8 et 9); le bord est festonné à part, et réuni à la pièce du milieu par une couture roulée sous le doigt. La figure 9 (dessus du nœud) est ornée d'une branche brodée, dont les pois sont exécutés en broderie anglaise. On fait à ces deux parties (fig. 8 et 9) un pli au milieu, en plaçant chaque croix à droite et à gauche sur le *point* qui l'accompagne; on met au milieu une petite boucle, qui se compose d'une bande ayant 4 à 5 centimètres de longueur, — 2 centimètres de largeur, festonnée de chaque côté et plissée au milieu. La partie de dessous du nœud est doublée avec un ruban rose ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, pareil à celui qui double le col, pour lequel on emploie 34 centimètres de ruban coupé en biais à chaque extrémité.

Les numéros 10 et 11 représentent la chemisette. On place l'étoffe double sur la figure 11 (dos), en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu. Nous insérons ici un renseignement qui servira pour toutes nos explications relatives aux patrons: quand l'étoffe doit être coupée en biais, nous l'indiquons toujours; — quand cette indication manque, l'étoffe doit être toujours placée en droit fil. Avant de couper le haut des devants, on fait les plis et les ourlets indiqués; on met un faux ourlet au bas des devants, et l'on réunit les trois parties sur les épaules depuis E jusqu'à F; on fait un petit ourlet autour de l'encolure, et l'on coud le col en plaçant le G avec l[e] G devant, l'H avec l'H derrière. O[n] place un bouton sur l'un des devants on fait une boutonnière sur l'autre côt[é]



COL DROIT.

Bonnet en tulle de soie garni de rubans roses.

Les figures 3, 4 et 5 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet se compose d'une pass[e] garnie de ruches en tulle; un fond pliss[é] s'y rattache et se termine par un boui[l]lonné formant le bavolet, qui est su[r]monté de ruches. Une sorte de barb[e] double, en tulle, plissée et bordée d[e] rubans roses, est retenue sur le som[]met de la tête par une rosette en ruba[n] et retombe de chaque côté du bonne[t].



BONNET EN TULLE DE SOIE GARNI DE RUBANS ROSES.

On emploie, pour faire ce bonnet, 1 mètre 34 centim[è]tres de tulle de soie, — 13 mètres de bandes en tulle p[a]reil pour les ruches, — 2 mètres 80 centimètres de rub[an] rose, ayant 3 centimètres de largeur, — et pour les brid[es] 1 mètre de ruban pareil, ayant 6 à 7 centimètres de la[r]geur.

La figure 3 représente la moitié de la passe, qui d[oit] être coupée en tulle noir roide, et ourlée tout autour. L[a] figure 4 est la moitié de la petite bande qui entoure [la] passe; on la coupe également en tulle noir, roide, *tripl[e]*; on la joint à la passe, en plaçant l'étoile avec l'étoile, — le point avec le point. La figure 5 représente la moitié d[u] fond qui soutient le fond plissé; on la coupe en plaç[ant] du tulle *blanc, double*, sur cette figure; on coud ce fo[nd] sur la passe, B avec B par devant, derrière, C avec C s[ur] la bande; — sur les côtés, étoile avec étoile; — on f[ait] deux plis sur chaque côté de ce fond, en plaçant cha[que] croix sur le point suivant, puis on coud le fond tout a[u]tour, sur la passe et la petite bande. La ligne fine de [la] figurè 3 indique que le fond empiète sur la passe jusq[u'à] cette place. On place sur le fond un morceau de tu[lle] dont les plis ont un peu plus d'un centimètre de large[ur] et sont disposés en biais. Le bouillonné, formant bav[o]let, se compose d'un morceau de tulle ayant 26 cen[ti]mètres de largeur, 75 centimètres de longueur, que l'o[n] plie en deux dans sa largeur, et dont on fronce les de[ux] côtés ensemble (on fronce en même temps les deux extr[é]mités de la bande). On place une ruche sur la coutu[re] réunissant le bouillonné au fond du bonnet; une deuxièm[e] ruche est posée sur le bouillonné même, — une tr[oi]sième sur le fond. La passe est garnie avec des ruch[es] d'inégale longueur, placées sur les lignes ponctuées [et] sur le bord. La *barbe* double se compose d'un morce[au] de tulle ayant 66 centimètres de longueur, — 33 cent[i]mètres 1/2 de largeur; de chaque côté on fait un ourle[t] ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, dans lequel on plac[e] un ruban rose. On fait cinq plis dans cette bande de tull[e] ainsi préparée, qui, étant plissée, n'a plus que 9 centimè[]tres de largeur, et, fronçant le milieu, on le place sur l[e] sommet du bonnet; les deux extrémités de cette barb[e] dépassent le bonnet de 3 centimètres environ, et son[t] repliées en dessous, à la hauteur où l'on place les brides. On met une rosette sur le milieu de la barbe, et quelques nœuds de ruban sur le bouillonné formant bavolet.

CRAVATES.

La mode protége toujours cet accessoire de la toilette minine, et varie seulement quelques-unes de ses dispoions. Nous publions aujourd'hui trois dessins relatifs à s cravates. Le nº 1 en représente une terminée ; — le 1 *bis* est un des pans de cette cravate, en grandeur narelle ; — le nº 3 reproduit l'un des pans d'une autre crate, dont le patron se trouve sur notre planche (fig. 24).

1 *bis*. — Cravate en tulle noir, brodée en chenille.

ÉRIAUX. — 1^{m},10 de tulle noir en soie, ayant 17 centimètres de larur ; 4 mètres de chenille violette fine (chenille à broder) ; soie de rdonnet noire ; même soie maïs.

Cette cravate se compose d'une bande en tulle noir, de , ayant 1 mètre 10 centimètres de longueur. Chaque rémité est arrondie, brodée et garnie d'effilé ; les roes sont faites en chenille ; les losanges qui entourent rosettes sont faites en soie au point de chaînette. On lque sur du papier le dessin nº 1 *bis* ; on le place sous tulle et l'on fait les losanges en soie maïs. Les rosettes nt en chenille ; mais, comme le tulle pourrait se déchirer on essayait de passer la chenille au travers, on la coud r le tulle avec de la soie fine de même nuance que la enille. On met cinq perles noires au milieu de chaque sette ; une perle noire au milieu de la petite rosette qui trouve aux quatre coins des losanges.

Quand la broderie est terminée, on fait un ourlet étroit autour de la cravate, et l'on noue, à chaque bout, de petites houppes composées de plusieurs brins de soie noire.



Nº 1. — CRAVATE EN TULLE BRODÉ.

Nº 2. — Cravate de cachemire ponceau, ornée de velours noir.

MATÉRIAUX. — 35 centimètres de cachemire ponceau ; un peu de velours noir ; 4 mètres de cordonnet fin en or ; soie noire de cordonnet.

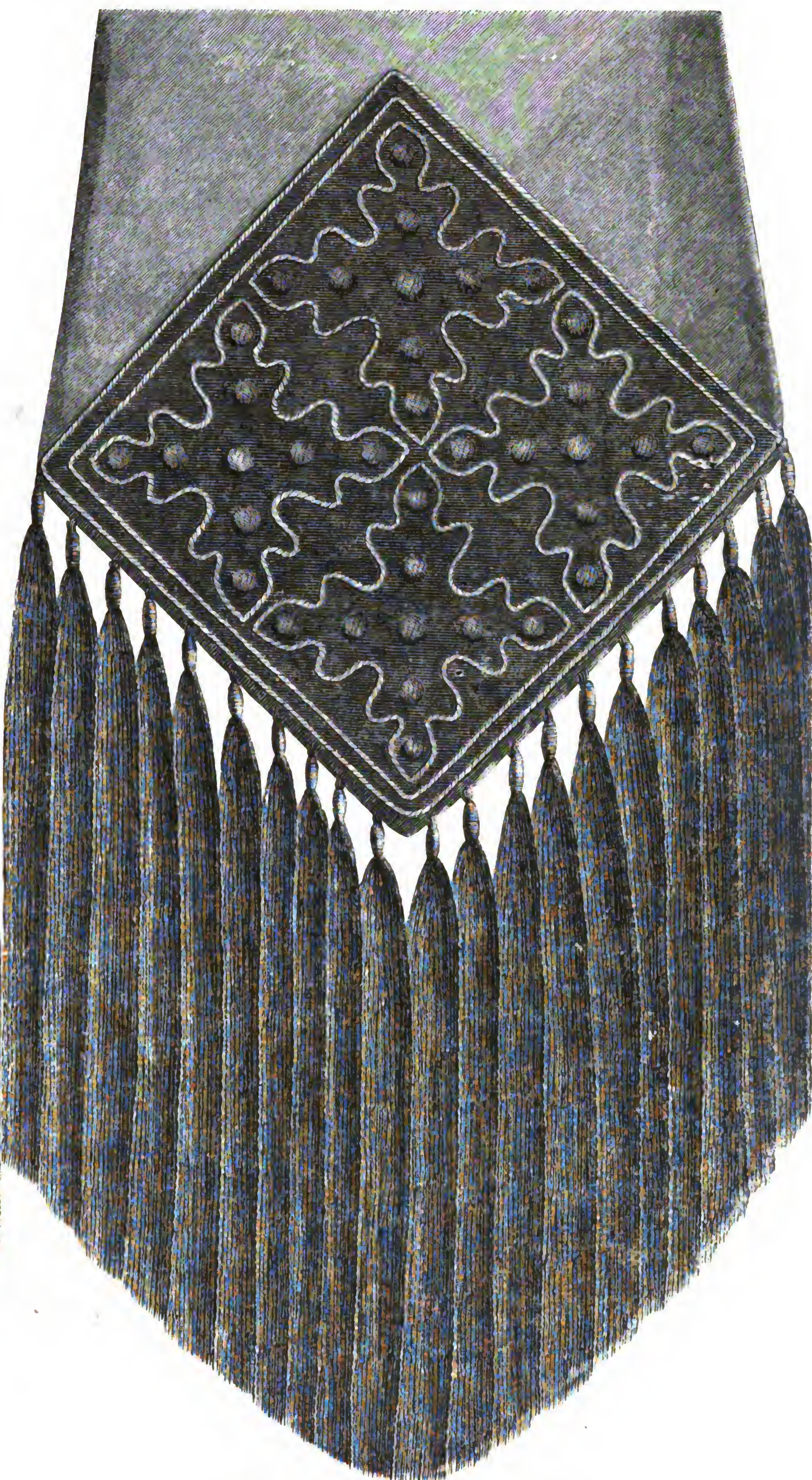
Les deux pans de la cravate sont ornés d'un carreau en velours noir sur lequel on coud le cordonnet d'or. Ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois, le procédé le plus simple, pour les travaux de ce genre, est de calquer le dessin sur du papier, de poser ce papier sur le velours et de coudre le cordonnet ou la soutache sur le papier et l'étoffe à la fois. Le dessin est fait avec le cordonnet d'or ; les pois sont en soie noire. Quand tout le dessin (y compris les pois) est terminé, on arrache le papier.

Le tour du cou, seul, est doublé avec une gaze roide double. — La figure 24 représente la moitié de la cravate. On coupe deux morceaux pareils sur cette figure 24 (en laissant l'étoffe nécessaire pour les coutures) ; on les coud ensemble par derrière.

On coupe deux carrés en velours noir (le dessin nº 2 représente ces carrés en grandeur naturelle), en laissant seulement sur deux côtés du carré l'étoffe nécessaire pour un rempli, que l'on fait en repliant le velours sous le cachemire ; les deux autres côtes sont cousus sur le cachemire, et le cordonnet, qui entoure deux fois le carré, cache cette couture. Les pois sont faits au passé. — On fait les deux côtés pareils ; on double le tour du cou, ainsi que



Nº 1 *bis*. — CRAVATE EN TULLE NOIR.



Nº 2. — CRAVATE EN CACHEMIRE PONCEAU.



BONNET EN FORME DE FANCHON.

nous l'avons dit, et l'on replie les deux côtés de la cravate à l'envers, sur la longueur des lignes ponctuées, de façon que les deux points qui se trouvent vers le bas, sur les côtés, se rencontrent sur le point placé au milieu. — Les deux croix qui sont de chaque côté, vers le haut de la cravate, se rencontrent sur la croix du milieu. Pour faire l'effilé, on pique le velours avec un poinçon fin, et l'on passe dans ces ouvertures des brins de soie ayant 20 centimètres de longueur; on les noue, ou bien on les entoure avec de la soie. La forme du carré de velours est indiquée sur le patron (fig. 24) par une ligne fine.

Bonnet en forme de fanchon.

Les figures 1 et 2 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici un modèle que nous ne saurions trop recommander à nos lectrices: il embellit tous les visages, et de plus il rendra des services importants aux personnes qui redoutent les courants d'air et tiennent à s'en préserver en couvrant un peu les côtés de la tête. Notre modèle, que l'on peut exécuter en tulle blanc ou noir — ou noir doublé de blanc — est en mousseline blanche garnie avec une dentelle de valencienne étroite; la fanchon est montée sur une passe entourant la tête et recouverte de ruban bleu. La pointe de la fanchon tombe par derrière sur un nœud de ruban bleu à longs bouts; le devant est orné de trois rosettes placées, l'une *sur* la fanchon, au milieu; les deux autres, de chaque côté, *sous* la fanchon. Une quatrième rosette réunit les deux barbes par devant.

La figure 1 représente la moitié de la fanchon. On place en conséquence la mousseline double, en biais, sur la ligne indiquant le milieu; quand la mousseline est taillée, on fait tout autour un ourlet très-étroit sur lequel on coud à plat une dentelle ayant 2 centimètres de largeur. Il en faut 3 mètres 20 centimètres pour la fanchon entière. — La figure 2 représente la moitié de la passe: on la fait en tulle blanc roide *triple*, c'est-à-dire composée de trois bandes pareilles placées les unes sur les autres. On fait les deux moitiés séparées, on les coupe en biais, et on les réunit de façon à former une pointe devant et derrière, ou bien l'on coupe la passe d'un seul morceau, et l'on marque les pointes en faisant un pli devant et derrière. On recouvre cette passe avec du ruban bleu ayant 6 ou 7 centimètres de largeur; il en faut deux morceaux, ayant chacun 33 centimètres de longueur. On coud l'une des extrémités sur le devant de la passe en plissant un peu le ruban; puis on le coud sur le côté sans le *tendre*, afin qu'il suive la courbe de la passe, qu'il doit dépasser de 1/2 centimètre. On coud l'autre extrémité du ruban sur la pointe de derrière; on fait l'autre côté comme celui-ci, et l'on pose derrière un nœud de ruban dont chaque boucle a 16 centimètres de longueur, — chaque bout 30 centimètres de longueur.

On coud la fanchon sur la passe en mettant l'A sur l'A, — on la coud par derrière à l'endroit où l'on voit une croix entourée d'un cercle; la pointe de la fanchon retombe par conséquent sur le nœud de ruban. Sur chaque côté, on coud la fanchon sur la passe, sur les points 1, 2 et 3. On fait ensuite quatre petites rosettes avec du ruban bleu ayant 3/4 de centimètre de largeur; il en faut 1 mètre 64 centimètres pour chaque rosette. On coupe en rond un morceau de tulle blanc roide, dont la dimension est de 4 centimètres: sur ce rond, on coud des boucles de ruban ayant 3 centimètres de longueur; il faut huit boucles pour chaque rosette. On place six boucles en rond sur le morceau de tulle, — deux boucles au milieu; on les dispose de façon à ce qu'elles forment une touffe un peu serrée. L'une de ces touffes est cousue *sur* la fanchon à l'endroit marqué A, — deux autres sont placées *sous* la fanchon (endroit marqué *rosette*); un demi-cercle indique à cette place la moitié du rond de tulle sur lequel la rosette est faite. La moitié seulement de la rosette doit se trouver en effet sur la passe, — l'autre moitié est en dehors. — La place de la quatrième rosette est indiquée sur la barbe par une étoile accompagnée du mot *rosette*.



BONNET EN CRÊPE BLEU.

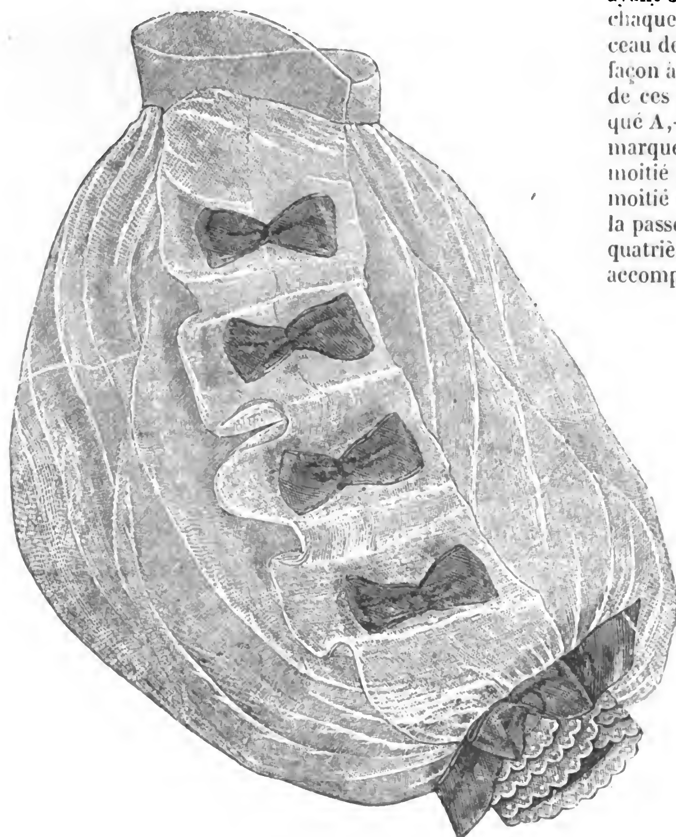
Bonnet en crêpe bleu et tulle de soie.

La figure 6 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce bonnet à fond tombant est charmant comme coiffure *négligée*. Le fond est en crêpe bleu; la passe est garnie de ruches en crêpe bleu et en tulle blanc de soie; le large nœud placé au sommet de la tête est, de même que les brides, en tulle de soie *double* bordé d'une bande en crêpe bleu ayant un peu plus d'un centimètre de largeur.

On emploie, pour faire ce bonnet, 67 centimètres de crêpe, — autant de tulle blanc en soie ayant 75 centimètres de largeur, — 6 mètres 35 centimètres de tulle de soie en bandes.

La figure 6 représente la moitié du fond. La passe est pareille à celle du bonnet garni de rubans roses; on coupe par conséquent la figure 3 en tulle noir roide, on fait un ourlet tout autour, et l'on met par derrière une petite bande, toujours comme au bonnet garni de rubans roses. Le fond est coupé en crêpe bleu, que l'on pose double sur la figure 6, qui en représente la moitié; l'on fait de chaque côté des plis, en plaçant chaque croix sur le point suivant. Depuis l'étoile on fronce le fond par derrière; on tire les fronces de façon à couvrir la longueur de la petite



MANCHE ACCOMPAGNANT LE COL DROIT.



MANCHE AVEC MANCHETTE RABATTUE.



MODES D'ENFANTS. — MAISON BUISINE, RUE MONTMARTRE, 98.

bande, en plaçant le C sur le C. Une sorte d'agrafe ou de *patte* en crêpe est placée sur le fond, à 2 centimètres env. ron de distance de la passe; on l'attache à chaque bout sur la passe même. Cette agrafe se compose de deux bandes en crêpe plissées et posées l'une sur l'autre: celle de dessous a 7 centimètres de largeur, celle de dessus 3 centimètres de largeur. La garniture de la passe diffère de celle du bonnet garni de rose, en ce que la deuxième garniture est en crêpe bleu double; à la place de la cinquième garniture qui se trouve au bonnet rose, on pose une bande de crêpe plissée qui couvre la couture de la quatrième garniture. Le large nœud placé sur le sommet du bonnet se compose de deux morceaux (formant chacun une boucle et un pan) qui doivent avoir, quand ils sont bordés et terminés, chacun 34 centimètres de longueur et 7 centimètres de largeur, à l'endroit où l'on forme la boucle; le pan doit être plus large et taillé en pointe. La boucle qui traverse le nœud est en crêpe bleu.

Les brides (en tulle de soie *double*, encadrées de crêpe bleu) ont chacune 52 centimètres de longueur, — 5 centimètres de largeur en haut; — puis cette largeur augmente vers le bas, où elles atteignent 20 centimètres de largeur, en s'arrondissant.

Manche accompagnant le col droit.

Les figures 12, 13, 14 et 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette manche est ornée d'un bouillonné qui la traverse dans sa longueur, retenu de distance en distance par des nœuds de ruban sans bouts. Une manchette s'y rattache; elle est droite, comme le col qu'elle accompagne, et retombe sur la main. Un nœud de ruban ferme la manchette.

La figure 12 représente la moitié de la manche. On place l'étoffe *double* sur la ligne indiquant le milieu; on coud la manche ensemble par une couture roulée sous le doigt, depuis J jusqu'au double point; de là jusqu'au K on laisse une fente. Cette couture est cachée par le bouillonné (fig. 13), qui doit être coupé en droit-fil, et dont les deux côtés les plus longs sont froncés ensemble par une couture roulée sous le doigt; on le coud ensuite sur la manche, L avec L, sur la ligne ponctuée de la manche, jusqu'à l'M — J avec J, et sur l'un des côtés de la fente jusqu'au K. On place le bouillonné sur la manche, de façon que les points numérotés sur celle-ci — de 4 à 7 — se trouvent sur les points numérotés de la même façon que sur le bouillonné. Sur chacun de ces points on place un nœud sans bouts; on emploie pour chaque nœud 15 centimètres de ruban. On fronce la manche en haut et en bas (y compris le bouillonné). La figure 14 représente la partie plate de la manche; on fait un ourlet de chaque côté, on réunit les deux côtés les plus étroits, on attache cette partie à la manche, J avec J, étoile avec étoile. La manchette est faite comme le col: on la coud à la manche, K avec K, N avec N. Le nœud qui ferme la manchette est fait avec 30 centimètres de ruban; on met aussi un morceau de ruban sous la manchette, — un bouton et une boutonnière au bord de la manche.

Manche avec manchette rabattue.

Les figures 16, 17 et 18 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette manche diffère de la *manche accompagnant le col droit* seulement par la garniture. Le bouillonné entoure le bord de la manche: il est posé sur une large pièce plate, sur laquelle on place aussi la manchette, rabattue sur le poignet. Trois agrafes en ruban lilas entourent le poignet; la manchette se compose de carreaux formés avec des bandes en biais de batiste, *piquées* de chaque côté; des entre-deux brodés, garnis de dentelle de Valenciennes, forment les pattes de la manchette et l'encadrent.

Pour faire une paire de manches pareilles à ce modèle, on emploie 90 centimètres de mousseline, — 1 mètre 50 centimètres de dentelle, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, — 1 mètre 22 centimètres de même dentelle, ayant 1 centimètre de largeur, — 32 centimètres d'entre-deux en dentelle, ayant 2 centimètres de largeur, — 3 mètres de ruban lilas, ayant 2 centimètres de largeur.

La manche est coupée sur le même patron que celle qui *accompagne le col droit* (fig. 12), mais avec cette différence, qu'elle doit avoir seulement 35 centimètres de longueur, et qu'on doit l'arrondir vers la couture, en haut et en bas, de façon qu'à cette place la manche ait seulement 21 centimètres de longueur. — On coud la manche ensemble dans sa longueur, on la fronce en haut et en bas par une couture roulée sous le doigt (surjet lâche); on met en haut une pièce plate, coupée sur la figure 14. Les figures 16, 17, 18, représentent la moitié des différents morceaux du patron; on place, par conséquent, l'étoffe *double* pliée sur la ligne indiquant le milieu de ces différentes figures, afin de les couper d'un seul morceau. On fait un ourlet (marqué sur la figure 16) sur lequel on place un bouton, et l'on coud cette partie avec la manche sur la ligne O P; depuis le P jusqu'au *point*, on coud ensemble cette partie plate. On ourle les deux côtés étroits du bouillonné (fig. 17), puis on le fronce, en faisant sur les deux autres côtés à la fois (dans sa longueur) une couture roulée sous le doigt; on le place sur la figure 16, O sur O jusqu'au P, — étoile avec étoile, le long de la ligne fine, jusqu'au point (ou petite étoile) de la figure 16. Le bouillonné reste ouvert sur les côtés, où il est ourlé.

L'entre-deux brodé qui encadre la manchette, et dont le dessin se trouve sur la figure 18, est fait à part et cousu à la manchette, de façon à couvrir le bout des bandes piquées, qui forment des carreaux. La couture réunissant l'entre-deux à la manchette est couverte d'une bande semblable à celles qui forment les carreaux: la largeur de ces bandes et leur disposition sont indiquées sur la figure 18. La manchette est de plus ornée de trois pattes en entre-deux de dentelle, garnies avec la dentelle la plus étroite et doublées de ruban lilas; l'une des pattes est placée au milieu de la manchette, les deux autres sur les côtés. La dentelle la plus large est froncée autour de l'entre-deux brodé qui encadre la manchette; on coud celle-ci, avec un passe-poil, à la figure 16, en assemblant les lettres depuis Q jusqu'à R. — Pour faire les agrafes de ruban posées sur le bouillonné, on prend trois bouts de ruban ayant chacun 40 centimètres de longueur, avec lesquels on forme deux boucles, employant chacune 17 centimètres, terminées par un bout qui reste *simple* et forme la troisième boucle. On place ces agrafes, l'une, celle du milieu, sur la lettre O, en dirigeant les boucles vers le haut du bouillonné; on coud le bout sous le bouillonné (voir le dessin); les deux autres agrafes sont placées à droite et à gauche de celle-ci, sur le point entouré d'un cercle (fig. 16).

Corsage décolleté pour jeune fille de onze à treize ans.

Les figures 25, 26, 27, 28, 29 et 30 (*verso*) appartiennent à ce patron, et représentent la moitié du corsage.

Ce corsage figure sur la gravure de modes d'enfant publiée dans le dernier numéro, et dont la description est faite sous le numéro 7.

On coupe l'étoffe et la doublure ensemble pour les quatre parties du corsage; on fait les pinces sur les devants, en cousant A avec A jusqu'au B, — C avec C jusqu'au D. On assemble les différents morceaux du corsage en réunissant les lettres, et l'on place des baleines sous les coutures; on met des agrafes derrière pour fermer le corsage, et un passe-poil à chaque bord. La bretelle (fig. 29) peut être coupée à volonté, soit en biais, soit de droit-fil; du côté qui est *droit*, on ajoute l'étoffe nécessaire pour faire une *tête* ayant 2 centimètres de largeur.

On garnit le bord de la bretelle d'un ourlet, — ou d'un liséré, — ou bien d'un biais en taffetas de couleur; cet arrangement dépend de celui de la robe. On met sur le corsage deux bretelles (coupées sur la figure 29) cousues ensemble devant et derrière. On fronce la bretelle sur la ligne ponctuée depuis O jusqu'à P, de façon à former une tête, et on la fixe sur la ligne ponctuée des figures 25 et 28, en plaçant, devant, O sur O, — étoile sur étoile; — derrière, *point* sur *point*, P sur P. La bretelle n'est presque point froncée sur l'épaule, et forme une sorte d'épaulette ronde, indiquée sur le patron, et fixée par deux boutons en passementerie. — La manche (fig. 30) est plissée Q avec Q jusqu'à R. Quand ce pli est fait, on coud la manche ensemble depuis S jusqu'à T, et on la garnit avec deux volants en biais, dont l'un (garnissant le bord) a 7 centimètres 1/2 de hauteur, 41 centimètres de longueur; — l'autre, placé au-dessus de celui-ci, a 7 centimètres de hauteur, — 35 centimètres de longueur. On les fronce, et l'on place le plus étroit sur la ligne ponctuée, en laissant une tête d'un centimètre. On monte les manches en plaçant dans l'*entournure* la couture T sur le T de la figure 25. Le dessin indique la disposition des volants de la jupe.

Corsage pour petite fille de six à huit ans.

Les figures 31, 32, 33, 34, 35, 36 et 37 appartiennent à ce patron.

La description de la robe à laquelle ce corsage appartient figure au n° 4 des costumes d'enfants publiés dans le présent numéro.

Le patron représente la moitié du corsage. On coupe ce corsage comme le précédent, on l'assemble de même; on le borde avec une bande de taffetas de couleur, et l'on place des boutons par devant.

La figure 35 est une sorte de berthe à pans arrondis; on la double avec une gaze roide, on la garnit d'une bande pareille à celle du corsage, et de boutons indiqués sur le patron. Cette berthe reste ouverte par derrière; on la coud sur le corsage par derrière, depuis la croix jusqu'à l'U des devants, depuis l'U jusqu'au V du bas du corsage; on la fixe de distance en distance sur la jupe.

La manche courte (fig. 37) se compose de deux bouillonnés dont le patron est la figure 36. On fronce cette figure 36 de chaque côté, puis au milieu, sur la ligne ponctuée; on place ces bouillonnés sur la figure 37, de façon à couvrir la partie inférieure depuis la ligne ponctuée jusqu'au bord; la partie supérieure de la figure 37 reste libre. On réunit, pour plus de facilité, les lettres pareilles qui se trouvent sur les figures 36 et 37. — On coud la manche ensemble, C avec C (y compris le bouillonné). La couture C de la manche doit se trouver sur le C de la figure 32.

Avis. — Le manque d'espace nous oblige à renvoyer au n° 25 l'explication du *cache-pot* dont le patron se trouve sur la planche jointe au présent numéro.

Modes d'enfants.

Enfant de huit mois porté par sa nourrice. L'enfant est vêtu d'une longue robe blanche garnie de volants, formant tablier, et d'une pelisse en taffetas rose, ornée de passementerie.

Petite fille de deux ans. Robe en cachemire blanc, ornée de bandes en biais de taffetas blanc, soutachées, formant berthe et tablier. Les manches se composent d'un volant retombant sur un bouillonné de mousseline blanche. Chemisette brodée. Chapeau rond, orné d'une plume blanche.

Petite fille de sept ans. Robe en taffetas vert, ornée de bretelles. Le patron de cette robe se trouve sur la planche de patrons jointe au présent numéro, recto, figures 31 à 37.

Petit garçon de cinq ans. Blouse grise fermée sur le côté par des *pattes;* pantalons pareils à la blouse, qui est garnie avec une bande en étoffe rouge. Col et cravate.

Petite fille de trois ans. Robe en popeline, garnie d'une bande en taffetas de couleur différente de celle de la robe; cette bande est bordée de soutache noire. Chemisette, manches et pantalons brodés.

Jeune fille de douze ans. Robe marquise en taffetas gris; la jupe est garnie d'un volant formant tunique, et de trois volants disposés en tablier; le patron de cette robe se trouve sur la planche jointe au présent numéro, verso, fig. 25 à 30.

Petit garçon de quatre ans. Veste spahis et jupe en poil de chèvre à carreaux bleus et blancs; le costume est orné de soutache.

Petit garçon de huit ans. Blouse en piqué couleur nankin, garnie de bandes en piqué lilas.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en mousseline imprimée fond blanc. Le dessin de cette robe se compose de guirlandes de fuchsias et de branches pareilles remontant en colonnes. Trois volants ornent le bas de la jupe; ils reproduisent également des guirlandes de fuchsias. Un ruban bleu est passé dans l'ourlet de chaque volant; une ruche bleue surmonte le dernier volant. Corsage décolleté carrément, garni d'une ruche bleue; manches à moitié longues, composées de trois bouillons et d'un revers garni avec une ruche bleue. Chapeau rond en paille, garni de velours noir, de bluets et de pavots rouges.

Robe en taffetas blanc, garnie avec deux larges volants de dentelle noire, surmontés de ruches en taffetas blanc. Manteau en taffetas blanc, recouvert d'un manteau en dentelle noire; capuchon en taffetas blanc, recouvert de dentelle noire; corsage décolleté. Coiffure composée de lilas.

PUBLICATIONS NOUVELLES

M. Jules Simon a fait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs études ayant pour objet la condition des femmes qui vivent du travail manuel; ces études ont été réunies en un volume ayant pour titre *l'Ouvrière*.

Il est peu de livres qui aient produit une sensation plus profonde que celui-ci. La forme en est simple; mais M. Jules Simon est animé d'une conviction si grande qu'il donne à la statistique la plus aride en apparence l'intérêt du drame le plus émouvant. Que l'on nous pardonne de placer ainsi en évidence, et comme en première ligne, l'un des moindres mérites de ce livre, qui est plus qu'un beau livre, car il est une bonne action; le nombre des femmes qui cherchent dans la lecture seulement une distraction est grand, et il importe que ce livre pénètre dans tous les esprits, afin de toucher toutes les consciences.

« La plupart des hommes vivent à côté de la misère sans l'apercevoir, » a dit M. Simon, dans les premières pages de l'une de ces études. Cette insouciance sera-t-elle pardonnée aux hommes? Nous l'ignorons; mais nous avons la certitude qu'elle est inexcusable chez les femmes, surtout quand il s'agit de la misère des femmes, la plus poignante de toutes les misères, parce qu'une femme ne souffre jamais seule, et qu'elle est atteinte, dans son mari, dans ses enfants, si vivement et si profondément, qu'elle perd, pour ainsi dire, la conscience de ses propres souf-



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de la COMPAGNIE LYONNAISE

nces. C'est surtout aux femmes qu'il appartient de connaître, de soulager, d'améliorer la situation de leurs semblables; elles représentent dans les familles la charité, la piété, et peuvent toutes contribuer, quelle que soit la place qu'elles occupent dans la société, à diminuer ce monde la somme du malheur qui pèse d'un poids si lourd sur une majorité effrayante. Filles ou femmes de fabricants, elles pourront étudier, dans le chapitre consacré aux cités ouvrières de Mulhouse, le véritable moyen d'améliorer la situation des familles pauvres et de les moraliser, par l'emploi avantageux de l'épargne, qui, en les mettant en possession d'une indépendance due au travail, leur restitue les vertus que la misère leur avait fait abdiquer. Femmes du monde, elles apprendront à connaître, par le livre de M. Simon, des souffrances et des privations qu'elles ne soupçonnaient pas; elles seront moins exigeantes. — Quelques-unes d'entre elles seront moins impitoyables: car la véritable, la seule source des maux ici-bas est toujours l'ignorance; c'est l'ignorance qui entretient la dureté, la sécheresse du cœur; c'est l'ignorance qui, frappant à la fois de cécité et de surdité, cause l'insensibilité à laquelle les douleurs d'autrui viennent se heurter.

Les romans se terminaient autrefois par le mariage des héros du livre; on les conduisait, en passant par quelques péripéties, jusqu'à ce dénoûment au delà duquel on n'entrevoyait plus qu'une surface calme comme celle d'un beau lac dormant à l'abri des orages. Cette méthode a subi quelques changements : on a trouvé, avec quelque raison, que la vie, pour une femme, commençait au contraire à ce moment, que nos prédécesseurs regardaient comme le terme de toutes les épreuves; c'est alors, en effet, qu'elle devient responsable de ses actes, et non-seulement du mal qu'elle fait, du bien qu'elle ne fait pas, mais encore du mal qu'elle laisse faire et du bien dont elle n'inspire pas la pensée, dont elle ne provoque pas la réalisation. Madame Ulliac-Trémadeure a compris de cette façon le drame de la vie d'une femme. Sous ce titre, *les Secrets du Foyer domestique*, elle a publié un livre qui, ainsi que toutes les compositions dues à sa plume, est une lecture attachante et morale à la fois. Il ne suffit pas, en effet, de prêcher le bien et d'anathématiser le mal : la forme didactique, la plus aisée de toutes assurément, n'est pas la plus féconde en résultats; l'effet des meilleures exhortations est perdu quand on ne sait pas incarner les bons et les mauvais principes en des caractères vivant de notre vie, et subissant les épreuves qui peuvent nous être réservées; il faut voir le mal et le bien *à l'œuvre*, pour fuir l'un, rechercher l'autre et y persévérer. Les jeunes filles liront avec plaisir et profit les *Secrets du Foyer domestique*. Grâce à ce livre, elles verront au delà du but qu'elles se représentent volontiers, à l'instar des romans d'autrefois, comme le dénoûment charmant et facile de l'existence; elles apprendront que la faiblesse est le pire de tous les défauts, parce qu'elle encourage tous les vices en les tolérant; elles verront aussi qu'il n'est point de situation que l'on ne puisse améliorer, point de caractère que l'on ne puisse corriger et relever, quand on appelle à son aide la patience, la persévérance et la tendresse, qui sont les trois vertus théologales des femmes.

M. N. Martin, qui a publié il y a quelque temps un livre de poésies, — *le Presbytère,* — fort bien accueilli par le public et la critique, vient de faire paraître une légende madgyare intitulée *Mariska*. Il ne s'agit pas ici d'une épopée domestique, telle que *le Presbytère*, qui comportait surtout la facilité, la simplicité, et une sorte de gaieté attendrie, dont les traits avaient été rendus par le poëte avec exactitude et finesse. Le cadre s'est agrandi pour contenir *Mariska*. Si le poëte qui est le héros, et, suivant M. Martin, l'auteur même de *Mariska*, si ce poëte, disons-nous, est Madgyare par la naissance, il est notre contemporain, et le compatriote de tous ceux qui ont éprouvé les enchantements de la jeunesse et ceux de la passion ardente et pure. Dans ce livre, l'art est déguisé sous une simplicité habile; l'observance rigoureuse des lois d'identité qui régissent à la fois la nature tout entière, c'est-à-dire le cœur humain, avec le ciel et la terre, place les inspirations du poëte dans une sphère particulièrement harmonieuse. Le livre commence comme un beau jour, éclairé par une lumière vive et pure : cette lumière se modifie, devient plus intense; puis elle décline insensiblement, jusqu'au moment où elle s'éteint, en laissant le souvenir profond de son éclat. Toutes ces nuances sont ménagées avec un talent remarquable, et nous n'avons pas voulu négliger d'indiquer à nos lectrices cette légende, qu'elles liront avec intérêt.

L'un des tableaux qui font partie de l'exposition de peinture porte pour épigraphe quatre vers allemands dont voici la traduction littérale : *Si tu veux faire vibrer les cordes du cœur humain, il faut toucher celles de la douleur et non celles de la joie.* Cette épigraphe pourrait figurer en tête du charmant volume de M. André Lemoyne : il s'est inspiré de cette vérité dans toutes ses poésies, et chacune des pièces qui composent ce petit volume fait vibrer en effet ce sentiment de la mélancolie inhérent à tous les cœurs humains, soit que l'on regarde en avant ou bien en arrière de soi ; souvenir ou appréhension, la vie tout entière est ballottée entre ces deux points, qui marquent le passé et l'avenir. Les vers de M. Lemoyne sont élégants, harmonieux, et, lorsqu'on a terminé ce volume, on n'a guère qu'un seul reproche à adresser à l'auteur : on regrette que les images évoquées par lui n'aient pas plus de développement. M. André Lemoyne prouve d'une façon irrécusable que l'analyse des sentiments les plus ténus, les plus délicats, lui est facile et familière ; il mérite par conséquent le reproche que nous lui adressons, et doit un dédommagement à ses lecteurs, en donnant dans ses œuvres futures plus de place aux détails qui complètent si heureusement la physionomie de l'ensemble, et qu'il traitera avec une élégance et une délicatesse dont son volume offre le sûr garant.

EMMELINE RAYMOND.



« PRENEZ CETTE FIOLE, FAITES-EN BOIRE INCONTINENT LA MOITIÉ A L'ENFANT, ET LE RESTE AU LEVER DU SOLEIL. »



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Aussitôt que nous fûmes revenus à la maison, je fis coucher mon frère, et j'essayai de ramener la chaleur dans ses membres engourdis. Toutefois mes soins ne purent empêcher la fièvre de se déclarer, et le délire s'empara de lui. Ce symptôme m'était inconnu, et je frémissais dans la crainte de tout ce qui pouvait en résulter.

Il était fort tard ; minuit avait sonné depuis longtemps. Je ne savais que faire; ma mère était souffrante, je n'osais aller demander auprès d'elle du secours pour mon cher petit frère. Les domestiques avaient depuis longtemps perdu l'habitude de m'obéir ; je puis même dire qu'ils ne l'avaient jamais eue. J'allais me rendre auprès de M. Cunningham qui soupait avec quelques amis, lorsque la fenêtre qui donnait sur la terrasse s'ouvrit, et mon amie la bohémienne s'avança vers moi.

« Silence ! » dit-elle, « je sais toutes vos craintes. Voyons l'enfant. »

Elle s'approcha du lit où mon frère venait enfin de s'endormir, vaincu par le sommeil et la fatigue. Le regard perçant qu'elle jeta d'abord sur lui me remplit d'effroi ; mais peu à peu je vis l'expression de ses grands yeux noirs s'adoucir, et la plus douce pitié animait son regard quand elle ajouta :

« Pauvre enfant ! Est-ce ainsi que devait se passer ton existence ? Où est maintenant le bonheur pour toi ? Ne serai-je pas plus cruelle en rappelant en toi la vie, en te condamnant à souffrir encore, qu'en t'abandonnant à la cruelle indifférence de tes parents ? Est-il donc vrai que le crime du père retombe souvent sur le fils ? S'il en est ainsi, je te plains !

— Bella ! ma sœur ! Bella ! où est Bella ? » s'écria l'enfant sans pourtant cesser de dormir. Je l'embrassais tendrement, mais son cri plaintif recommençait aussitôt : « Bella ! je veux voir Bella !

— Les pauvres enfants ! Il serait trop cruel de les séparer ! De la pitié ! moi ! A-t-on eu pitié de mon enfant ? Curieux spectacle, vraiment, que de me voir, moi, venir au secours de *son* fils, à *lui* ! »

En achevant ces paroles, elle éclata d'un rire étrange, presque infernal, qui m'effraya, et je reculai instinctivement.

« Ne craignez rien, dit-elle, je vous veux du bien. Prenez cette fiole, faites-en boire incontinent la moitié à l'enfant, et le reste au lever du soleil. Il tombera dans un profond sommeil jusqu'à midi, et, lorsqu'il se réveillera, il sera guéri.

« Quant à vous, jeune fille, si le danger dont j'ai parlé vous menace, et qu'un puissant secours puisse vous être utile, faites une petite croix blanche sur le pied de l'arbre auprès duquel je vous ai rencontrée hier. Adieu ! »

Elle disparut ; la petite fiole, restée dans ma main, pouvait seule me convaincre que sa présence n'avait pas été un rêve. Je restai là, immobile, à me demander ce que je devais faire. Je craignais de faire prendre à Foulques le contenu de cette bouteille ; n'avait-elle pas dit que le pauvre enfant était mon rival ?

Pendant que j'hésitais ainsi, debout près de la fenêtre que la bohémienne avait laissée entr'ouverte, j'entendis M. Cunningham et ses amis qui, au sortir du souper, se promenaient sur la terrasse à dix pas de moi. Rassemblant toute mon énergie, je sortis de la chambre et je m'avançai.

Mon beau-père causait en ce moment avec un jeune homme que je ne connaissais pas, mais dont la douce et noble figure, bien éclairée en ce moment par la lune, ranima mon courage près de faiblir.

Tous deux s'arrêtèrent, surpris, à ma vue ; je semblais un spectre avec ma robe blanche et mes traits pâlis. Enfin M. Cunningham me reconnut, et s'écria brusquement :

« Isabelle ! quel mauvais esprit vous amène ici ? »

Je fis peu attention à cette gracieuse demande.

« Foulques est très-malade, » dis-je ; « je crois qu'il faudrait envoyer chercher le docteur Medway. Ma mère n'est pas bien ce soir ; c'est pour cela que je suis venue vous trouver, car je crois bien qu'il ne faut pas perdre de temps.

— Bah ! vous rendrez cet enfant aussi stupide que vous, avec vos craintes exagérées. Laissez-moi en repos, et allez vous coucher.

— Je ne puis le laisser dans cet état ! Venez le voir vous-même.

— C'est parfaitement inutile : il allait bien ce matin ; demain il se portera le mieux du monde.

— Mais il a le délire !

— Vous croyez ? Bah ! il parle en dormant, voilà tout. Encore une fois, allez-vous-en.

— Je vous en prie ; il est si mal ! Envoyez chercher le docteur.

— J'ai autre chose à faire avec mon argent ; je ne le jette pas à plaisir pour des bagatelles pareilles.

— Mais, monsieur Cunningham, vous ne me comprenez pas ! Vous ne considérez pas sans doute comme une bagatelle la santé de votre fils. Qu'importe un peu d'argent s'il doit sauver sa vie ?

— Je n'en crois rien ; vous le gâtez affreusement ; c'est un vrai fardeau pour moi que cet enfant estropié. »

J'allais répondre, mais l'approche de ses gais compagnons m'en empêcha ; l'un de ces messieurs s'avança et voulut s'emparer de ma main en disant :

« Eh ! quelle est donc cette belle enfant ?

— Par Jupiter, » dit un autre, « qui est-elle donc, Cunningham ? C'est une beauté assez farouche, à en juger par ses regards irrités. Allons, la belle, déridez ce jeune front, et honorez-nous d'un sourire.

— Monsieur, » m'écriai-je indignée, « laissez-moi, ne m'approchez pas ! Comment osez-vous me toucher ? » dis-je à celui qui avait pris hardiment ma main.

« Vous laisser ? Non, par le charme de ces beaux yeux, je veux vous forcer à sourire.

— Monsieur, monsieur Cunningham, comment me laissez-vous traiter ainsi ? Dites-leur qui je suis ; ne le savez-vous pas ?

— Oui certes, vous êtes la plus détestable petite furie qui soit jamais sortie des enfers. »

La douleur de me voir ainsi outrager se peignit sans doute avec évidence sur mes traits, car elle éveilla la compassion du jeune homme qui causait avec mon beau-père à mon arrivée. Il s'était retiré à l'écart pour me laisser libre de lui parler ; mais cette scène le ramena auprès de moi.

« Stafford ! » s'écria-t-il, « quelle honte ! laissez-la, vous dis-je ! Cunningham ! comment permettez-vous donc à vos hôtes d'insulter une femme ?

— Bravo, chevalier des dames ! » dit avec ironie mon persécuteur.

« Jamais je ne laisserai outrager une femme en ma présence, » dit mon protecteur avec fermeté. « Cédez de bonne grâce, Stafford, et allez-vous-en. »

M. Stafford ricanait et ne lâchait pas ma main, malgré tous mes efforts pour m'affranchir. Il fallut un soufflet de mon *chevalier* indigné pour le forcer à reculer.

« Vous me rendrez raison de cette insulte, major Sommerset.

— Quand il vous plaira ; et maintenant, Madame, vous me permettrez de vous ramener chez vous, » dit avec une froide politesse M. Somerset.

Je tressaillis ; la légère teinte d'ironie qui avait accentué ces paroles me fit rougir. Je vis bien que mon défenseur se méprenait aussi étrangement que les autres sur mon propre compte, et qu'il ignorait qui j'étais.

« Chez moi, Monsieur ? j'y suis. Je n'abuserai pas plus longtemps... » et, m'inclinant légèrement, je rentrai dans la chambre où j'avais laissé Foulques.

L'enfant dormait. Je fondis en larmes ; le courage factice qui m'avait soutenue pendant cette douloureuse scène m'abandonnait entièrement. Tout à coup j'entendis quelqu'un frapper discrètement à la fenêtre. Sans réfléchir à la singularité de ce fait, je me levai pour aller voir qui c'était.

XIV

Quel fut mon étonnement ! Le visiteur n'était autre que mon *chevalier*, qui, me saluant avec respect, me dit :

« Je ne sais comment me présenter devant vous, miss Neville, pour vous faire agréer mes excuses. J'ignorais complétement qui vous étiez lorsque j'ai laissé échapper les paroles qui vous ont sans doute blessée. Je vous prie d'être bien persuadée de mon respect et de mes regrets.

— Je n'y ai pas fait grande attention, Monsieur, » dis-je froidement, « car un ami de mon beau-père était naturellement un ennemi pour moi.

— J'espère que vous voudrez bien ne plus vous en souvenir, et me permettre de vous rendre le service que je viens vous offrir.

— Un service ? Je n'en réclame aucun.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle. J'ai cru entendre que votre frère est malade ; le désir seul de vous être utile a pu m'engager à me présenter à une pareille heure, » dit-il, comme s'il eût deviné ma pensée. « Vous avez appelé en vain le protecteur naturel de cet enfant ; me permettrez-vous de faire ce qu'il eût dû faire lui-même ? La présence du médecin est nécessaire, croyez-vous : ne puis-je aller l'avertir ? Veuillez me donner une note de tout ce que le malade a éprouvé depuis la dernière visite du médecin ; et si celui-ci ne peut venir à cette heure, il me dira du moins ce qu'il faut faire.

— Sa dernière visite ? M. le docteur Medway n'a pas vu mon frère encore.

— Vraiment ? je croyais qu'il était malade depuis longtemps. Qui donc le soigne ?

— Moi.

— Seule ?

— Seule.

— Dieu ! quelle conduite de la part d'un père ! Je ne perds pas une minute ; donnez-moi le nom et l'adresse du docteur en un instant il sera ici. »

En effet, le bon docteur ne tarda guère à venir ; lorsqu'il eut fini son ordonnance et ses recommandations, il demanda à voir M. Cunningham.

« Mais il ne sait même pas que vous êtes ici, » dis-je. « Il ne voulait pas qu'on allât vous chercher.

— Que dites-vous ? Aurait-il donc laissé mourir son fils sans secours ?

— C'est moi qui vous ai prié de venir. Je craignais trop...

— Et vous avez bien fait. Qui donc avez-vous chargé de cette mission, miss Bella ? Quel est ce jeune cavalier ?

— Je ne sais ; un visiteur, un ami de M. Cunningham. »

Et je racontai au docteur comment les choses s'étaient passées.

« C'est affreux ! Quel homme ! » s'écria-t-il. « Dieu sait ce que l'avenir vous réserve, pauvres enfants ! Et maintenant, un conseil, chère miss Bella. Vous n'êtes plus une petite fille ; tenez-vous toujours loin de cette bande d'amis qui escorte M. Cunningham. Ce n'est pas une bonne société pour miss Neville.

— Mais, docteur !... » dis-je tout indignée.

« Je sais, je sais ; c'est malgré vous que vous vous êtes trouvée en contact avec ces personnes ; mais prenez garde à l'avenir. Vous voilà tout agitée, vous avez la fièvre : il faut vous retirer.

— Et qui veillera auprès de Foulques ? Je vais m'étendre sur ce fauteuil, bien enveloppée avec une couverture ; je serai à merveille.

— Non, sonnez quelque domestique pour garder le malade ; je ne veux pas que vous restiez.

— Quand je sonne, il ne vient jamais personne.

— Vraiment ? J'essayerai, » dit-il. Il allait saisir la sonnette, lorsque M. Cunningham entra. Le docteur se trouvait caché par le rideau du lit de Foulques ; mon beau-père ne le vit pas, et, s'adressant à moi, me fit les plus insultants reproches sur ce que j'avais osé me présenter devant lui au milieu de ses amis, et en envoyer un pour faire mes commissions.

Je me laissai accabler sans répondre. Tout à coup le docteur traversa la chambre, à la grande stupéfaction de M. Cunningham, et debout devant lui, le regardant en face, il lui dit :

« Depuis douze ans, le bruit de semblables scènes court dans le pays. Je n'ai jamais voulu y ajouter foi, par égard pour le noble gentilhomme que vous remplacez ici. Ce que j'ai vu et entendu ce soir ne me laisse aucun doute au sujet de votre caractère ; et, demain, mon témoignage s'ajoutera à ceux qui condamnent le possesseur des biens de sir William Jones, d'honorée mémoire.

— Docteur, vous excuserez ma vivacité, » dit M. Cunningham un peu confus. « Mais aussi pourquoi cette petite sotte vient-elle me déranger au milieu de mes amis, et les instruire de ce qui se passe dans ma famille ?

— Pourquoi ? pourquoi ? Regardez, » dit le docteur, en montrant du doigt le lit où reposait mon frère.

« Qu'y a-t-il ? que voulez-vous dire ? » fit mon père, effrayé de l'air solennel du docteur.

« Que votre fils est mort, et les dépenses qu'il vous occasionne terminées à la fin.... Non, non..... pas encore ; mais il en aurait été ainsi dans quelques heures, si miss Isabelle n'avait pas eu plus de pitié de cet enfant que son père. »

Longtemps je me souvins de cette scène, où j'avais vu l'honnête homme écraser du poids de son mépris le mauvais père, le méchant homme, l'être vil et infâme, tyran de ma mère et de ses pauvres enfants.

J'avais toujours conservé la fiole qui me venait de la bohémienne, mais sans oser en faire usage. Le docteur Medway l'aperçut un jour.

« D'où vient cela ? Qu'est-ce que c'est ? » me demanda-t-il.

« Je voudrais bien le savoir ; ne pourriez-vous pas l'examiner et m'en dire la composition et la vertu ? N'y goûtez pas, » dis-je avec terreur, au moment où il portait la fiole à ses lèvres.

« Est-ce donc du poison ?

— J'espère que non ; mais je ne sais pas, » et je lui racontai l'histoire de cette petite bouteille.

Cherchant le moment où je ne le regardais pas, il goûta la liqueur ; je m'en aperçus ; mais il se mit à rire de ma frayeur, et me dit « que c'était une bonne chose, et qu'il voudrait bien en avoir un tonneau. » C'était un composé d'herbes rares et d'un prix fort élevé.

« Vraiment ! Et moi qui soupçonnais... J'étais bien ingrate !

— Que voulez-vous ! l'ingratitude est plus commune que la reconnaissance parmi les hommes, » me répondit froidement le docteur Medway.

XV

Pendant tout ce temps, ma mère était malade, confinée dans sa chambre. Le château était pourtant rempli de visiteurs, dont la présence dans un moment pareil était au moins inconvenante. Mais M. Cunningham n'y prenait pas garde. Pendant plusieurs jours, je fus ennuyée par les promenades continuelles de ces messieurs, qui s'étaient emparés de la terrasse, autrefois tranquille et tout à fait abandonnée, qui s'étendait devant mes fenêtres. Mais comme j'avais grand soin de tenir les volets fermés, ils se fatiguèrent bientôt de leur inutile impertinence.

Parmi ces visiteurs, il y en avait un dont je ne pus pas aussi aisément me débarrasser ; c'était le major Somerset, mon messager auprès du docteur Medway. Matin et soir il venait savoir des nouvelles de Foulques, et chaque jour il apportait un bouquet de fleurs de la serre pour égayer la chambre du petit malade. Il ne restait guère que le temps indispensable pour recevoir ma réponse au sujet de l'enfant, et pour demander s'il pouvait nous être utile à quelque chose.

Nous ne tardâmes pas, Foulques et moi, à prendre plaisir à ces bonnes visites ; elles devinrent l'événement important de la journée pour nous, car nous ne voyions personne, si ce n'est le docteur Medway. Deux ou trois fois par semaine, je descendais auprès de ma mère, et je la trouvais toujours si faible que je ne pouvais guère rester auprès d'elle que quelques minutes. Elle était toujours bien bonne et douce, mais elle s'occupait peu de nous. Elle ne savait pas toutes les difficultés contre lesquelles j'avais à lutter, l'impossibilité pour moi de me procurer la moitié des potions qu'ordonnait le médecin, et l'état d'isolement dans lequel j'aurais été sans le bienveillant secours du major Somerset.

Il arriva qu'un jour une certaine poudre que mon frère prenait régulièrement, et que le docteur regardait comme très-importante pour lui, vint à manquer. Je ne pus décider aucun domestique à aller en chercher à la ville, et notre ami était absent. J'étais dans l'alternative de faire la course moi-même, en abandonnant Foulques, ou bien de détruire tout le bon effet obtenu jusqu'ici par cette poudre en laissant le malade en manquer.

Je pris le premier parti, et, après avoir bien promis à Foulques de revenir bientôt, je le quittai. J'étais à peine hors du château que je me souvins d'une vieille femme qui demeurait à un mille de là, et qui ferait la commission à la ville tout aussi bien que moi. En effet, la bonne femme y consentit ; mais elle ajouta que j'avais pris le plus long pour me rendre chez elle, et que, si je suivais le chemin qu'elle m'indiquait, je serais de retour en cinq minutes.

Me voilà donc engagée dans un sentier que je ne connaissais nullement. J'arrivai bientôt en présence d'un large ruisseau sur lequel ne s'élevait aucun pont ; seulement, de distance en distance, une grosse pierre sortait à peine de l'eau. Je me risquai sans hésitation sur ces pierres vacillantes ; mais vouloir et pouvoir ne sont pas toujours synonymes, quoi qu'en disent les hommes, et, malgré ma bonne volonté, mon pied glissa, et je n'évitai que par le plus grand hasard un bain forcé dans le ruisseau. Mais je m'étais foulé le pied, et ce fut avec des efforts inouïs que je parvins à la rive opposée.

A peine y étais-je arrivée que je m'entendis appeler par une voix bien connue, et j'aperçus M. Cunningham et un de ses amis, à cheval, suivis de leurs chiens, et se dirigeant de mon côté.

L'étranger arriva le premier près de moi : « Mademoiselle, » dit-il avec politesse, « il vous est impossible de marcher sans aide ; permettez-moi de vous offrir mon bras et de vous reconduire chez vous. »

A ces mots, tout naturels qu'ils étaient, je me sentis frissonner. Plusieurs fois, dans ma vie, j'éprouvai la même impression en entendant pour la première fois la voix d'une personne qui devait être une cause de souffrances pour moi, et cette sorte de divination ne m'a jamais trompée.

J'étais donc là, dans l'impossibilité de trouver une parole en réponse à cette offre aimable et toute courtoise, lorsque l'arrivée de mon beau-père me tira d'embarras.

« Allons donc, Meredith, ne vous occupez pas de cette maladroite petite sotte ; nous perdrons la trace de notre gibier avec tout cela.

— Connaissez-vous donc cette jeune personne ? » demanda M. Meredith surpris.

« Eh ! c'est Isabelle Neville, la fille de ma femme.

— En vérité ? Ellerslie renferme un pareil trésor, et je l'ignorais ?

— Elle reste presque toujours auprès de son frère malade. Mais, encore une fois, Meredith, laissez-la et venez avec moi.

— Non, j'ai donné ma parole que je reconduirais mademoiselle chez elle, et il en sera ainsi, quoi que vous disiez. »

Malgré ma répugnance à accepter son offre, je me vis forcée de lui permettre de m'accompagner.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

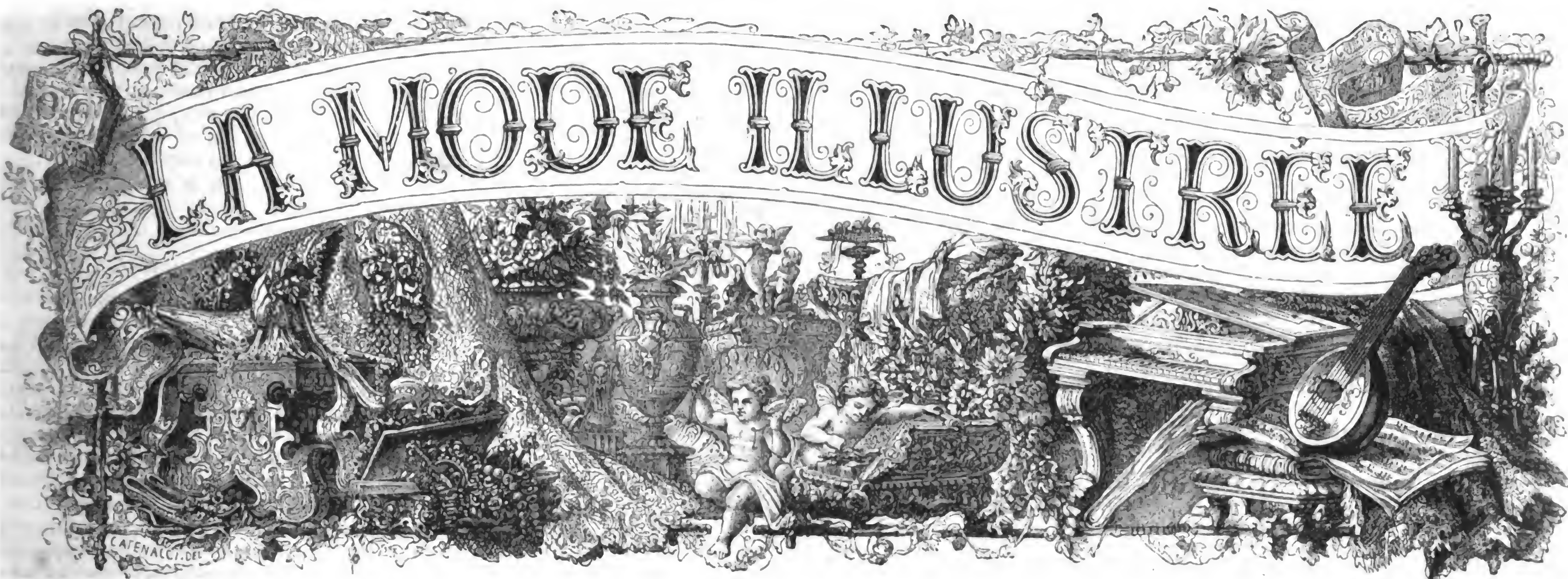
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La musique est la reine d'ici-bas.

N° 24. DEUXIÈME ANNÉE. 8 juin 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Coiffure de jardin.

Cette coiffure, un peu italienne, fait une heureuse diversion aux affreuses *capuches* dans lesquelles on ensevelit indistinctement, pendant les beaux jours de l'été, les jeunes et les vieux visages; elle convient particulièrement aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Nous allons décrire notre modèle, en prévenant d'avance nos lectrices qu'on peut le copier en mousseline imprimée, à petits dessins sur fond blanc : ce renseignement servira aux personnes qui trouveraient cette coiffure, telle qu'elle est, d'un prix trop élevé.

On forme un ovale avec du fil d'archal que l'on entoure d'une bande de taffetas rose. Nous ne donnons pas la mesure exacte de cet ovale, parce qu'il dépend de la volonté de nos lectrices d'augmenter ou de diminuer ses proportions. Ajoutons cependant que, pour remplir son but d'utilité, pour n'être pas uniquement une coiffure très-seyante, cet ovale doit dépasser un peu le front, qu'il est destiné à préserver. Sur cet ovale on *tend*, comme sur un métier, un morceau de taffetas rose que l'on coud sur la bande pareille qui *habille* le cercle; sur ce taffetas on *tend* de la mousseline blanche.

On mesure le tour de l'ovale d'une tempe à l'autre, en tournant derrière la tête; sur cet espace on place cinq *barbes* en taffetas rose, recouvertes de mousseline blanche. Ces barbes sont droites d'un côté, arrondies à l'autre extrémité. Leur largeur est calculée de façon à couvrir l'espace que l'on a mesuré d'une tempe à l'autre; c'est-à-dire que, cet espace étant de 50 centimètres, par exemple (le cercle doit dépasser la tête, derrière comme devant), chaque barbe devra avoir 14 centimètres de largeur du côté qui est *droit*, opposé à l'autre côté arrondi. On fait un pli creux au milieu de chaque barbe, et on les coud autour du cercle, les unes près des autres. Ces barbes encadrent le visage, en tombant par devant à la hauteur des tempes environ; elles couvrent entièrement le cou par derrière.


COIFFURE DE JARDIN DE LA MAISON DIEULAFAIT, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 1.

Les deux barbes de devant ont 31 centimètres de longueur, ourlets non compris; elles sont, ainsi que nous l'avons dit, arrondies du bas. Les deux barbes qui suivent celles-ci (placées à droite et à gauche) ont 33 centimètres de longueur; la barbe de derrière, placée au milieu, a 35 centimètres de longueur.

Les barbes sont bordées tout autour (excepté le côté qui est *droit* et cousu sur le cercle) avec des ruches en tulle blanc étroit; une ruche pareille garnit le tour du cercle, et cache la réunion des barbes avec le cercle en question. Des nœuds en rubans roses (n° 5) sont disposés comme l'indique notre dessin.

Telle est la description bien détaillée de cette jolie coiffure; nos lectrices nous sauront gré, nous l'espérons du moins, de leur avoir indiqué cette variété des coiffures de jardin, qui permet de se garantir sans forcer à s'enlaidir.

Table à ouvrage.

Voici un petit meuble qui se présente avec confiance à nos lectrices. Il réunit les qualités de l'élégance et de l'utilité, et peut être transporté dans tous les endroits où une table à ouvrage devient nécessaire : près des fenêtres, sur les balcons, au jardin, etc.

On rembourre le tour de cette table à ouvrage de façon à pouvoir y attacher l'objet que l'on coud; l'intérieur est vide, afin de contenir tous les ustensiles de travail.

Le coussin qui l'entoure est *habillé* avec des *feuilles* découpées en drap, qui retombent les unes sur les autres; il y en a cinq rangées. Sur chaque feuille on place un morceau rond en drap de couleur tranchante, fixé par une grosse perle; le bord de chaque feuille est festonné en laine fine.

Le dessin n° 1 représente le meuble terminé; les nos 1 *bis*, 2, 3, 4, 5, sont les feuilles en grandeur naturelle.

Pour exécuter cette table à ouvrage, il faut se procurer un *pied* en bois poli, pareil à celui que représente notre dessin, ou bien encore modifié de façon à ce que la partie inférieure de ce *pied* soit entourée d'une planchette solide, destinée à servir de tabouret. Le dessus du guéridon se compose d'une planchette en bois ordinaire (non *poli*), ayant 28 centimètres de diamètre. Sur cette planchette on fait poser par un tapissier (si l'on n'est pas assez habile pour le faire soi-même) un coussin recouvert en étoffe de laine de couleur foncée. Ce coussin doit recouvrir la

planchette, excepté au milieu, où une cloison en bois, également recouverte d'étoffe de laine, doit ménager un creux ayant 14 centimètres de diamètre et 8 centimètres 1/2 de profondeur. Le coussin doit être bien rembourré et bien tendu, de façon à être plus élevé autour de la partie creuse, et à décliver un peu par devant. Ce coussin est recouvert de la façon suivante : le rang inférieur se compose de feuilles découpées sur le dessin n° 1 *bis;* on découpe ces feuilles en drap gros bleu, on les festonne en laine jaune d'or. Les festons en laine agrandissant chaque feuille, il faut les découper sans aller jusqu'au bord formé par ce feston ; nous ne parlons pas, bien entendu, des points que l'on voit sur les feuilles, mais seulement de la ligne qui les borde. Un petit rond en drap gris est fixé sur chaque feuille par une grosse perle dorée et soufflée.

Le deuxième rang, découpé sur le dessin n° 2, est en drap de couleur fauve, festonné en ponceau foncé ; le *rond* est en drap ou mérinos bleu de ciel; on le fixe avec une grosse perle blanche en cristal.

Le troisième rang, découpé sur le dessin n° 3, est en drap orange, festonné en laine noire; le rond est blanc, et fixé par une grosse perle grenat.

Le quatrième rang, découpé sur le dessin n° 4, est en drap bleu, festonné en laine blanche ; le rond est rouge, fixé par une perle d'acier. Le cinquième et dernier rang, découpé sur le dessin n° 5, est en drap gris, festonné de laine brune ; le rond est noir, fixé par une perle blanche opaque.

Lorsqu'on a préparé un nombre suffisant de ces feuilles, qui doivent être découpées et festonnées isolément, on coud chaque feuille sur le coussin, en commençant par le bord inférieur, c'est-à-dire par le rang des plus grandes feuilles, en drap gros bleu ; on les coud *à plat* du côté non festonné ; au-dessus de ce premier rang, on coud le second en disposant ces feuilles comme l'indique notre dessin n° 1. Les trois autres rangs sont disposés de la même façon, chaque feuille recouvrant la couture du rang précédent ; le dernier rang est celui des plus petites feuilles. On recouvre la couture de ces dernières feuilles avec une bande de drap coupée en biais; on met une perle entre chaque feuille.

Plateau de lampe.

On nous a quelquefois demandé un plateau de lampe facile à exécuter : celui-ci répond à ce vœu, et nous allons expliquer cet ouvrage, qui est très-vite exécuté.

On prend de la laine verte, blanche, noire, de la soie ou filoselle brune et couleur bronze, de la ficelle de moyenne grosseur. On fait une chaînette de 8 mailles en l'air, que l'on réunit en joignant la dernière maille à la première; on pose la ficelle, sur laquelle on fait quatorze tours en travaillant en spirale et ajoutant le nombre de mailles nécessaires de temps en temps, afin que l'ouvrage soit toujours maintenu plat, et ne forme cependant aucun pli. Ces quatorze tours ont, sur notre modèle, 14 centimètres de diamètre. On prend la laine blanche, et l'on fait un tour; les cinq rangs suivants sont blancs, avec un dessin chiné; le dessin reproduit l'ouvrage (deux tiers de sa grandeur) avec tant de précision que l'on peut non-seulement compter les mailles de ce *chiné*, mais encore reconnaître les différentes nuances par les teintes plus ou moins accusées. La raie du milieu de ce chiné est noire ; les deux raies placées de chaque côté de la raie noire sont en soie brune; les deux raies au-dessus des raies brunes sont en soie couleur bronze. Après ce chiné on fait un tour blanc uni, puis un tour noir, pour lequel on pique le crochet, alternativement, une fois dans la maille entière, une fois dans l'envers de la maille. On encadre le plateau avec des festons en laine verte exécutés de la façon suivante : * 2 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — une double bride (c'est-à-dire que l'on jette deux fois la laine sur le crochet), — 1 maille en l'air, — une double bride, — 3 mailles en l'air ; — on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. On doit aussi veiller dans ce tour à ce que l'ouvrage ne soit pas *tendu*. Sur notre modèle on passe sous les 3 premières mailles en l'air, 2 mailles du tour précédent sous les secondes, 3 mailles en l'air, — 1 maille seulement du tour précédent. Pour terminer on passe dans les festons, ainsi que notre dessin


N° 1. — TABLE A OUVRAGE.

l'indique, de la soie brune et de la soie couleur bronze.

Dessins de tapisserie.

Ces deux dessins peuvent servir pour fauteuil, chaise, tapis de pied, tabouret, sac de voyage, etc. On peut varier les combinaisons de couleur indiquées par les signes placés au bas des dessins, et exécuter le n° 1, par exemple, avec trois nuances d'une même couleur, en faisant la plus foncée en chenille, celle qui est intermédiaire en laine, la plus claire en soie.

Le dessin n° 2 peut aussi être exécuté de différentes façons : si on le destine à composer un tapis, par exemple, le fond serait noir, l'étoile indiquée en ponceau serait maïs ; l'intérieur de cette même étoile, indiqué par un signe semblable à celui qui désigne le fond, serait rempli avec une nuance maïs plus foncée ; l'autre étoile, indiquée pour être exécutée en ponceau foncé, serait gros bleu ; les lignes qui la traversent en biais seraient ponceau ; l'intérieur de cette même étoile serait rempli avec une nuance gros bleu, plus foncée que l'étoile même.

Ajoutons, à propos du dessin n° 1, que l'on pourrait s'en servir pour broder un dessus de guéridon : on prendrait du canevas fin, et l'on emploierait des perles d'acier, des perles blanches, de la soie d'Alger bleu bluet ou rose de Chine.

Épaulette au crochet.

Cette épaulette servira pour orner le haut des manches d'une robe ou bien d'un paletot en taffetas noir ; on pourra aussi placer l'un de ces ornements au bas de la taille d'une *polonaise* ou casaque à demi ajustée. On emploie pour ce travail de la soie noire de cordonnet, des anneaux légers en métal de plusieurs dimensions, et enfin du fil d'archal.

Huit anneaux très-petits et trois un peu plus grands forment le tour de la rosette; un anneau plus grand est placé au milieu. Si nos lectrices éprouvaient quelque difficulté à se procurer ces anneaux (on les trouve chez tous les quincailliers), elles pourraient les remplacer par des morceaux de fil d'archal très-légers, ployés en rond.

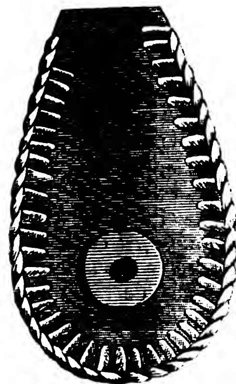
On commence le travail par le milieu de la rosette ronde, c'est-à-dire par la petite étoile placée à l'intérieur du plus grand anneau. On prend un petit anneau ayant à peu près la circonférence d'un pois ; on le couvre de mailles serrées en faisant alternativement 2 à 3 mailles simples, — 5 mailles en l'air, ainsi de suite ; les 5 mailles en l'air, répétées cinq fois, forment les petites branches de l'étoile; on couvre ensuite de mailles serrées le plus grand anneau en piquant le crochet dans le milieu de chacune des cinq branches.

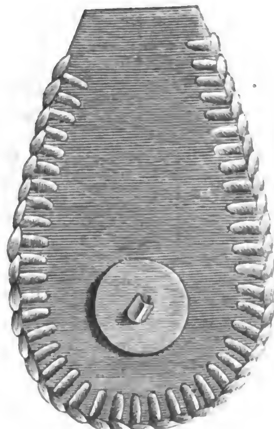
On recouvre de la même façon huit petits anneaux, que l'on coud ensemble en les disposant en cercle, et l'on complète ce cercle en y ajoutant les trois anneaux du haut, qui sont un peu plus gros. On peut aussi, si l'on veut, réunir ces anneaux sans les coudre, en couvrant d'abord avec des mailles l'une des moitiés de chaque anneau, et travailler sur les deux anneaux à la fois au point où ils se joignent ; puis l'on revient sur les autres moitiés, en les couvrant de mailles serrées. On coud le grand anneau au milieu, et l'on continue le travail *à l'endroit où se trouve le brin de soie.*

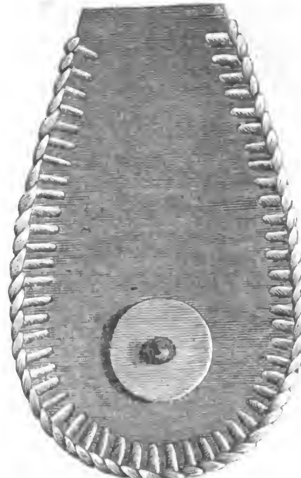
On fait 4 à 5 mailles simples sur le premier des huit petits anneaux, puis 3 mailles en l'air, — 5 brides sur la maille du milieu de l'anneau suivant ; — 3 mailles en l'air, — 5 brides dans la même maille; — 5 brides, — 3 mailles en l'air; — 5 brides dans la maille du milieu de l'anneau suivant; ainsi de suite pour six anneaux ; — après les dernières 5 brides on fait 3 mailles en l'air, — 4 à 5 mailles simples sur le huitième anneau ; la rosette ronde est terminée. Nous allons décrire l'une des rosettes ovales qui s'y rattachent.

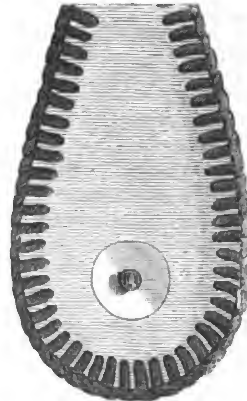
On prend du fil d'archal, que l'on replie deux ou trois fois sur lui-même en lui donnant la forme du carreau allongé qui forme le milieu de l'ovale. On le recouvre de mailles simples serrées, sur lesquelles on fait encore trois tours de mailles simples, en ajoutant, à chaque extrémité et au milieu de chaque côté, 1 ou 2 mailles en l'air, afin de maintenir la forme du carreau. On fait ensuite un tour de doubles brides entre chacune desquelles on fait 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 1 maille du tour précédent. A chaque bout du carreau (en haut et en bas) on fait deux ou trois doubles brides dans une seule maille, mais toujours en les séparant par 2 mailles en l'air ; ensuite trois tours de mailles simples, en augmentant aux quatre côtés déjà indiqués : l'ovale est terminé. On en fait trois semblables ; on les réunit en les cousant autour de la rosette (voir le dessin). L'envers de l'ouvrage est l'endroit de l'épaulette.

On garnit la rosette avec des perles noires, ainsi que l'indique notre dessin. On fait ensuite des festons composés de 4 mailles en l'air, — 1 maille simple autour du


N° 4.

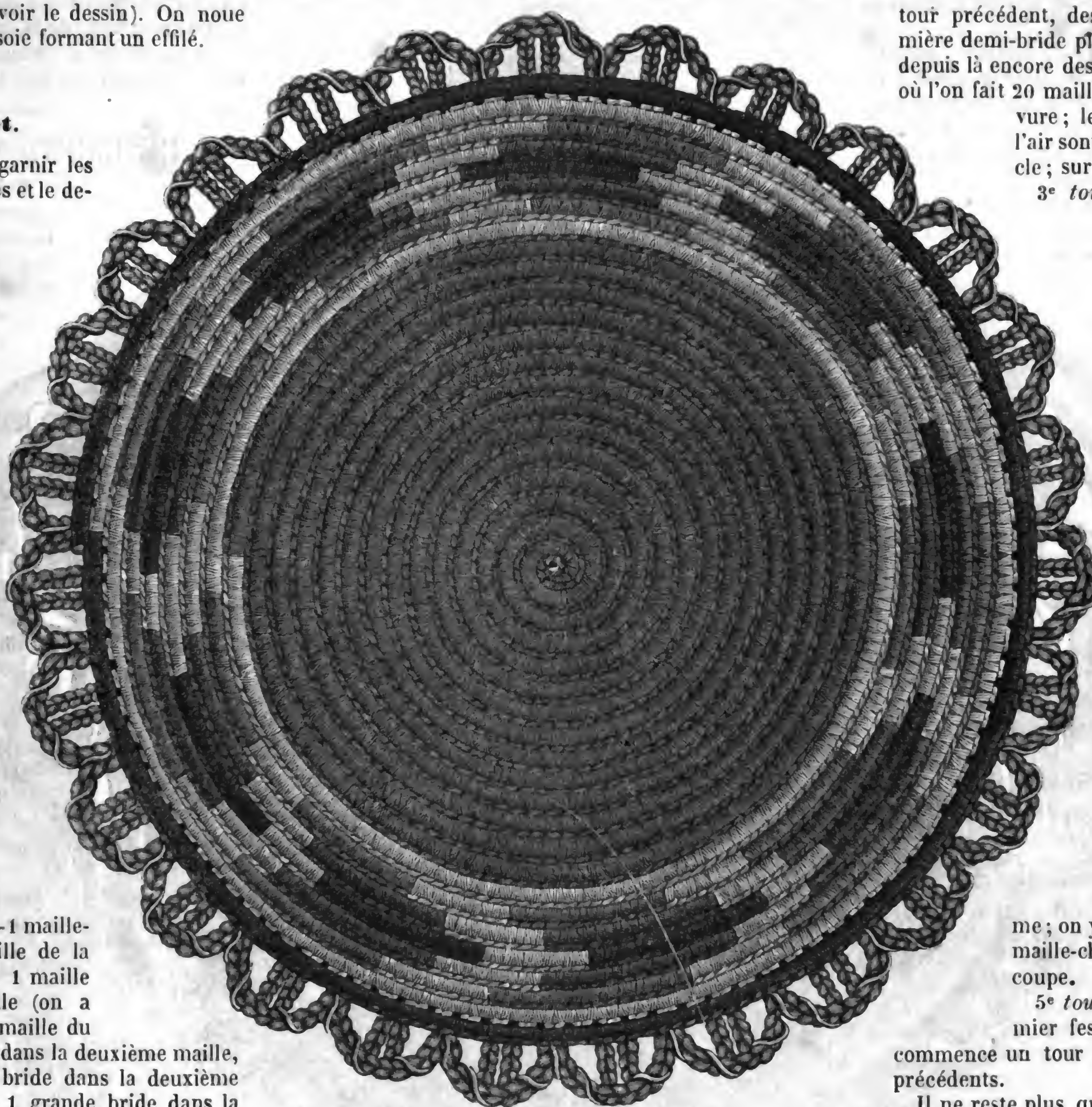

N° 2.


N° 1 *bis*.


N° 3.


N° 5.

bord inférieur de l'épaulette (voir le dessin). On noue dans ces festons les houppes de soie formant un effilé.



PLATEAU DE LAMPE.

Palme au crochet.

Cet ornement servira pour garnir les devants des corsages, les manches et le devant de la jupe ; il s'emploiera même pour des mantelets, etc. On pourra disposer les palmes sur un seul rang, ou bien encore en guise d'agrafes, deux par deux, en rapprochant les côtés les plus larges. Ces agrafes tiendront lieu, en ce cas, des *pattes* de guipure que l'on emploie comme ornements de robes et de mantelets. On pourra aussi les exécuter en coton blanc (en supprimant, bien entendu, les perles) pour garniture de robes d'été.

Nous avons publié récemment un petit glossaire des termes du crochet; nous prions nos lectrices de le consulter lorsqu'elles trouveront dans le cours de nos descriptions un terme qui leur sera inconnu.

On commence la palme par la nervure du milieu ; on fait pour cette nervure une chaînette de 27 mailles, sur lesquelles on revient en faisant des mailles-chaînettes.

1er *tour*. — 1 maille en l'air, — 1 maille-chaînette; dans la première maille de la nervure, — 1 maille en l'air, — 1 maille simple dans la deuxième maille (on a passé sous la maille en l'air 1 maille du tour précédent), — 1 demi-bride dans la deuxième maille, — 1 maille en l'air, — 1 demi-bride dans la deuxième maille, — 1 maille en l'air, — 1 grande bride dans la deuxième maille, — 1 maille en l'air, — 1 grande bride dans la deuxième maille, — 1 maille en l'air, — 1 double bride dans la troisième maille, — 2 mailles en l'air, — 1 double bride dans la quatrième maille, — 2 mailles en l'air, — 1 triple bride dans la troisième maille, — 2 mailles en l'air, — 1 double bride dans la deuxième maille, — 2 mailles en l'air, — 1 double bride dans la maille suivante, — 2 mailles en l'air, — 4 doubles brides dans la maille formant la pointe de la nervure; chaque double bride séparée de la suivante par deux mailles en l'air. — Sur l'autre côté de la nervure on fait 2 mailles en l'air, — 1 double bride sur la première maille, — * 2 mailles en l'air, — 1 triple bride dans la deuxième maille ; — recommencez trois fois depuis *. † 2 mailles en l'air, — 1 double bride dans la deuxième maille ; — recommencez deux fois depuis †, ensuite : 2 grandes brides, — puis 2 petites brides, toujours séparées les unes des autres par 2 mailles en l'air sous lesquelles on passe 1 maille du tour précédent ; — 1 maille en l'air, — 1 demi-bride dans la deuxième maille, — 1 maille simple, — 1 maille-chaînette sur la dernière maille de la nervure, — 3 mailles en l'air, qui prolongent la nervure.

2e *tour*. — Dans la deuxième et la troisième des dernières mailles en l'air 1 maille-chaînette, — puis, sur le tour précédent, des mailles simples jusqu'à la première demi-bride placée sur l'autre côté de la palme, depuis là encore des mailles simples jusqu'à la pointe, où l'on fait 20 mailles en l'air qui prolongent la nervure; les 8 dernières de ces mailles en l'air sont réunies de façon à former un cercle ; sur les autres on fait le :

3e *tour*. — 9 mailles-chaînettes, — 2 mailles simples (sous ces 9 mailles on passe trois fois 1 maille pour arrondir le bout de la palme); — ensuite une demi-bride qui doit se trouver sur la dernière maille-chaînette du tour précédent, c'est-à-dire sur la pointe, — puis, dans les 6 mailles suivantes, 6 petites brides; — ensuite, autour de la palme, de grandes brides, en en faisant deux dans chaque maille. Quand on est arrivé au petit cercle, on fait 1 petite bride, — 1 demi-bride, — puis, autour du cercle, des mailles simples. Depuis la fin du petit cercle on fait :

4e *tour*. — Dans le creux on fait des mailles-chaînettes jusqu'aux grandes brides du tour précédent, sur lesquelles on fait 3 mailles en l'air, — 1 maille simple dans la troisième maille, — * 5 mailles en l'air, — 1 maille simple dans la troisième maille ; recommencez depuis * jusqu'au petit cercle qui termine la palme ; on y attache le dernier feston par une maille-chaînette ; on fixe la soie, et on la coupe.

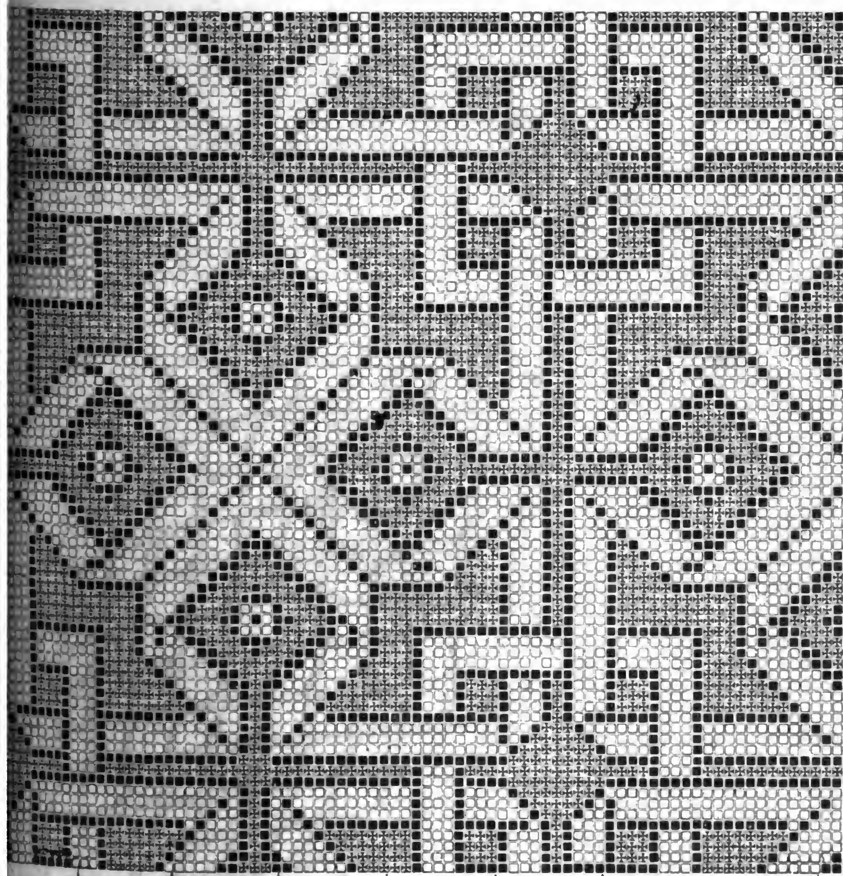
5e *tour*. — On attache la soie au premier feston du tour précédent, et on recommence un tour composé de festons pareils aux précédents.

Il ne reste plus qu'à coudre les perles et le jais, en consultant la disposition du dessin.

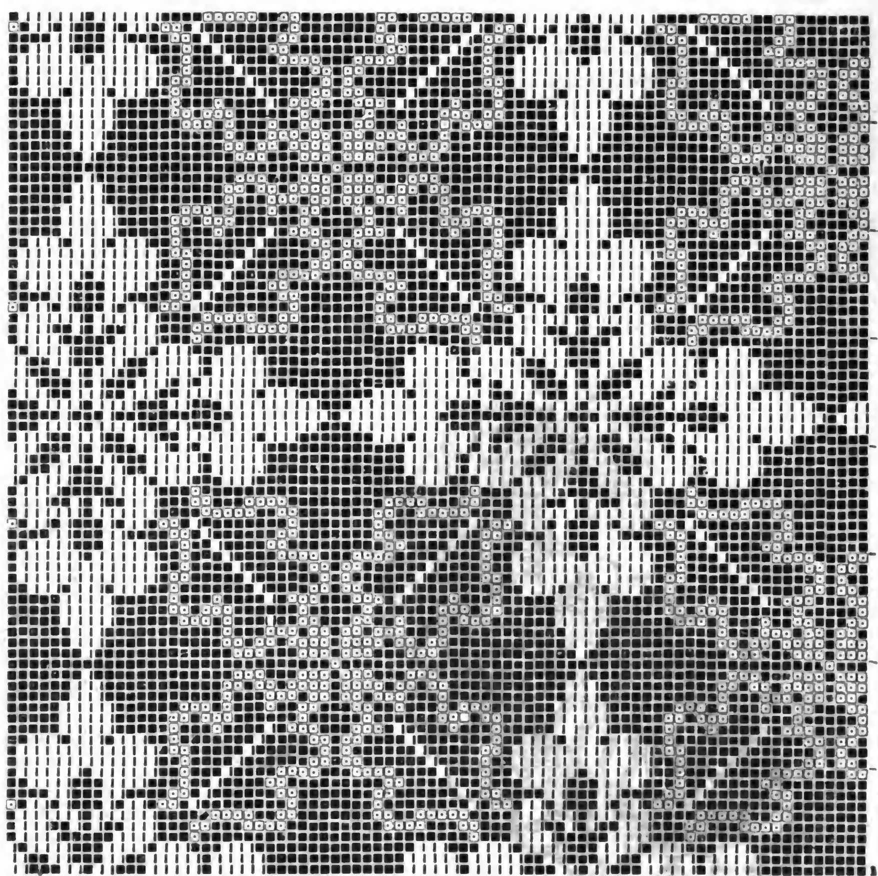
Si l'on voulait faire ces palmes de différentes grandeurs (ce qui est indispensable quand on les destine à garnir une robe), on ferait un, ou deux, ou trois, ou quatre tours pareils au troisième tour.

Palme en perles.

Cette palme servira pour garnir des coiffures, des chapeaux en paille ronds pour enfants, etc. — On prend, pour faire une de ces palmes, 16 brins sur lesquels sont enfilées des perles noires fines, — 3 brins avec des perles noires plus grosses, — 10 perles soufflées, — du fil d'archal très-fin. On fait deux ou trois palmes de ce genre



N° 1.



N° 2.

DESSINS DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Gris d'acier. □ Blanc. ⊞ Ponceau de nuance moyenne.

Explication des signes : ■ Noir. ⊡ Ponceau. ׀ Ponceau plus foncé.

pour entourer, soit une grande plume, soit un bouquet de petites plumes.

On fait chauffer le fil d'archal à la lumière, puis on coupe un morceau ayant 50 centimètres de longueur; on le plie en deux, et l'on commence la palme par la pointe; on enfile au milieu 1 grosse perle, — de chaque côté 5 petites perles, — 1 grosse perle, — 5 petites, — 1 grosse perle, qui serre le carreau, puisque l'on passe les deux bouts de fil d'archal *croisés* au travers de cette grosse perle. On recommence un autre carreau pareil à celui-ci, et l'on en fait ainsi dix, qui complètent la longueur de la palme; on enfile encore quelques petites perles, et l'on tourne le fil d'archal sur lui-même.

On attache un nouveau morceau de fil d'archal ayant 20 centimètres de longueur, en le passant près de la perle du milieu; on enfile 5 petites perles, — 1 grosse perle, — 5 petites perles, et l'on passe le fil d'archal dans la grosse perle qui se trouve sur le côté du carreau terminé; — on fait encore huit carreaux de la même façon et l'on arrête le fil d'archal au bas de la palme. On répète ces neuf carreaux de l'autre côté du rang qui se trouve au milieu. — On continue de la même façon toute la palme; après avoir travaillé d'un côté, on répète le même travail de l'autre côté; on verra, en consultant le dessin, que le nombre des carreaux diminue, et que chaque rang a un carreau de moins que le rang précédent. On fait les festons qui entourent le haut de la palme en attachant le fil d'archal à la grosse perle du onzième carreau (en comptant depuis la pointe du haut); on enfile les perles (on peut les compter sur notre dessin), et, lorsque les festons sont terminés, on fixe le fil d'archal. On enfile ensuite les perles soufflées, que l'on place comme l'indique notre dessin.

ÉPAULETTE AU CROCHET.

Rosette avec feuilles au crochet.

Voici encore un ornement en passementerie qui formera une élégante garniture de robe ou de mantelet.

On prend de la soie noire de cordonnet et l'on fait une chaînette que l'on réunit en cercle, ayant environ 1 centimètre de diamètre, sur lequel on fait quatre tours composés de mailles-chaînettes, en augmentant de temps en temps le nombre des mailles, afin que le cercle reste plat. On fait ensuite six festons composés chacun de 13 mailles en l'air attachées sur le cercle par 3 mailles-chaînettes; sur ces festons on fait quatre tours de mailles-chaînettes, en diminuant toujours 2 mailles dans le *creux* des festons, et augmentant de 2 mailles à l'endroit où ils s'arrondissent.


PALME AU CROCHET.

On commence la branche dans l'un des *creux* des festons; on fait 1 maille en l'air, et dans celle-ci 1 demi-bride; on pique le crochet dans celle des boucles formant la demi-bride qui se trouve au bord vers la main gauche; on y fait 1 maille simple; * on pique le crochet dans la boucle de cette dernière maille, la plus rapprochée de la main gauche; on fait 1 maille simple; on recommence depuis * jusqu'à ce que la tige ait 2 centimètres de longueur; ensuite 11 mailles en l'air, sur lesquelles on fait un rang de mailles simples afin de former la nervure de l'une des feuilles; sur cette nervure, et piquant dans chaque maille, on fait 1 maille simple, — 1 demi-bride, — 1 petite bride, — ensuite de grandes brides jusqu'à la pointe de la nervure, sur laquelle on fait 3 à 4 grandes brides; on fait l'autre côté de la nervure pareil à celui-ci, et les dernières mailles commé on a fait les premières, afin que la feuille soit bien pointue. A la fin de ce tour, qui termine la feuille, on fait 11 mailles en l'air pour la nervure de la seconde feuille, que l'on fait pareille à la première. Quand la seconde feuille est terminée, on fait, au bord de la première feuille, 7 mailles-chaînettes, et l'on prend, avec les dernières de ces mailles, le bord de l'autre feuille, afin de la réunir à la première; depuis ce point on recommence une tige semblable à celle que nous avons décrite, et de même longueur; on fait ensuite la troisième feuille de la même façon que les deux autres.

De l'autre côté du feston près duquel la première tige se trouve placée, on fait une deuxième branche à trois feuilles pareille à celle que l'on vient de terminer. On place les perles et le jais en consultant la disposition de notre dessin, et l'on entoure la rosette, ainsi que les feuilles, avec une dentelle noire très-étroite. On ferme l'ouverture du cercle de la rosette avec un petit bouton au crochet, pareil aux grains de la grappe de raisin figurant dans le n° 22 de la présente année.

On augmente à volonté la dimension de la rosette et celle des feuilles en faisant un ou plusieurs tours de plus.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas vert, garnie avec une bande en taffetas noir ayant 20 centimètres de hauteur et formant des festons creux, garnis d'une guipure noire. Mantelet en taffetas noir bordé d'une bande de taffetas violet sur laquelle sont disposés en zigzag des bandes de velours noir, et des entre-deux en guipure. Une pèlerine en guipure garnit le haut du mantelet. Chapeau en crin blanc garni d'une plume lilas; brides blanches.

Robe de jeune fille, en mousseline de soie, rayée de blanc et de gris. La jupe est garnie avec un volant à tête, tuyauté à plis creux, ayant 20 centimètres de hauteur. Les manches sont entourées en haut avec une large ruche à la vieille (10 centimètres de hauteur) formant jockey; elles sont bordées au bas avec un volant tuyauté à tête pareil à celui de la robe.

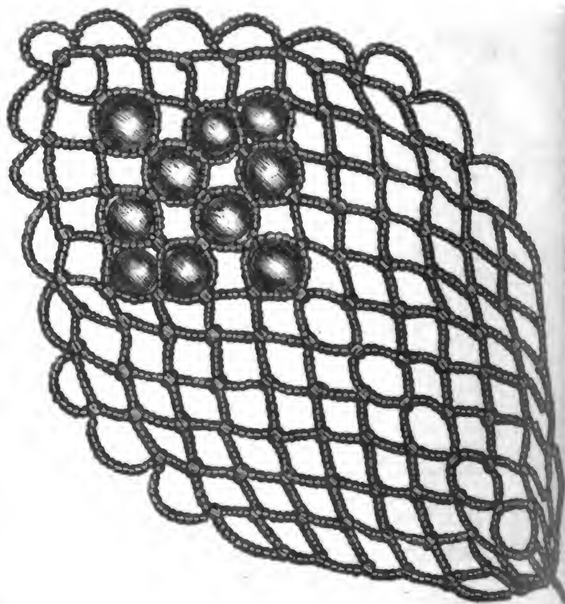
Écharpe droite, en étoffe, pareille à celle de la robe, garnie à chaque bout avec un volant à tête tuyauté (20 centimètres de hauteur); une ruche à la vieille, toujours à tête (10 centimètres de hauteur), est placée de chaque côté dans la longueur de l'écharpe. Chapeau blanc en crin, orné d'une guirlande de fleurs des champs.

LES VARIATIONS DE LA MODE.

A PROPOS D'ATTITUDES.

La mode soumet à sa loi non-seulement les vêtements, les ameublements, tous les objets utiles et inutiles, mais aussi le langage, les mouvements et les attitudes. On le comprend aisément: car les gestes sont en général la traduction et la manifestation extérieure des sentiments et des idées qui dominent les individus, et qui, à certaines époques, se convertissent en règle absolue, à laquelle chacun se soumet volontairement ou involontairement, par instinct ou par esprit d'imitation.

Or l'esprit d'imitation est celui auquel les jeunes gens et les jeunes filles demandent le plus fréquemment l'indi-


PALME EN PERLES.



Paris Imp. de Moine

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob, Paris.

Toilettes de la Mme EMVET, 4, Rue Menars

Ceintures Régentes de Mmes de VERTÉS Sœurs, 26, r. de la Chaussée d'Antin

Jupons et Ganterie de la VÉNITIENNE, 42, r. de la Chauée d'Antin.

---

iduulité qu'ils n'osent encore déduire de leur personnaté; ils copient un geste, imitent une inflexion de voix, t se créent ainsi une physionomie d'emprunt qui a le tort névitable de manquer d'harmonie et de naturel, — et le léfaut de reproduire certains détails surannés, arriérés, qui, portant leur date avec eux-mêmes, révèlent le plagiat.

Nous ne voulons pas, dans cette étude, remonter jusqu'à l'origine et à la création du monde; on nous engagerait bien vite à passer au déluge : nous prendrons nos exemples dans une époque encore assez rapprochée de nous pour compter quelques représentants dans la société contemporaine. Sans aller plus loin que le siècle actuel, nous trouverons quelques exemples qui pourront servir aux comparaisons par lesquelles nous voulons démontrer que coudes en dehors; les femmes, qui partageaient la gloire, les triomphes et les sentiments de leurs pères, de leurs frères et de leurs maris, avaient le verbe haut et le geste théâtral. La mode le permettait; pourquoi? parce que ces attitudes, ces mouvements, ces habitudes extérieures, étaient la traduction du sentiment de domination qui exaltait toutes les âmes. Aujourd'hui les gestes *arrondis* sont proscrits; les hommes les plus vulgaires tiennent seuls leurs coudes en dehors; les femmes qui n'ont reçu aucune éducation ont seules gardé la tradition de ces attitudes superbes, de ces intonations stridentes. La mode les condamne, parce que le sentiment du respect que l'on doit à tous les droits a remplacé l'enivrement de la domination et le culte de la force.



TOILETTES DE MADAME HARDY, PLACE DE LA BOURSE, 15.

Ameublements et bronzes de la maison de *Commission générale*, rue d'Hauteville, 53, à Paris.

Robe en taffetas violet. Corsage à revers garnis de velours noirs étroits et de dentelle noire; deux nœuds en taffetas, entourés de dentelle, sont placés sur le devant du corsage. Quatre nœuds pareils, de dimension graduée, sont placés sur chaque côté de la jupe, qui est ornée d'une ruche disposée en forme de tunique. Les manches marquent un peu le coude; elles sont ornées de ruches bordées de dentelle noire. Chapeau en crin blanc garni d'un bavolet en taffetas violet et d'une grande plume blanche.

Robe en taffetas vert. Corsage plat, boutonné. Les manches marquent un peu le coude, et sont garnies d'un revers bordé d'une ruche et d'un volant; le volant remonte sur la couture de la manche jusqu'à l'épaule. La jupe est garnie avec six volants découpés et deux ruches bordées de dentelle noire. Ceinture-écharpe bordée, avec une ruche et un volant.

la mode règle ici-bas, par des lois qui sont frivoles seulement en apparence, non-seulement notre physionomie extérieure, mais encore notre individualité morale.

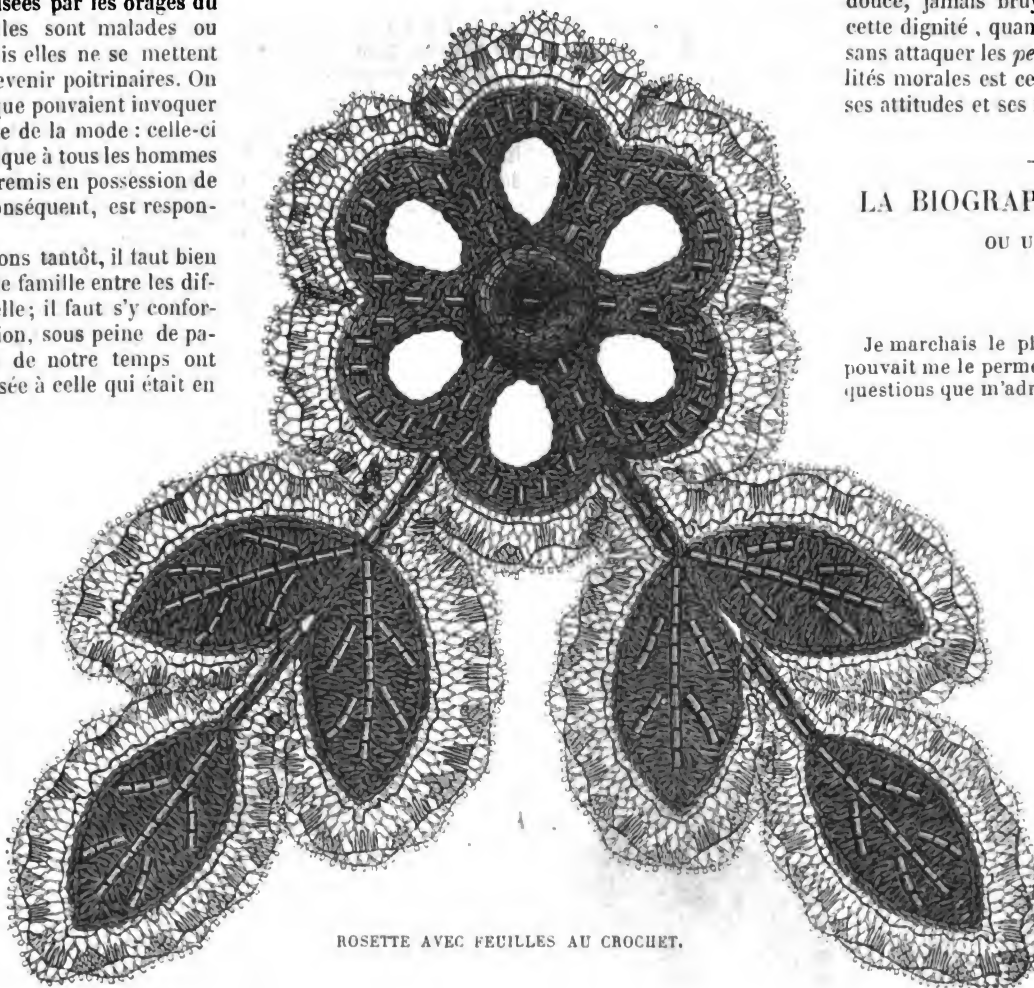
Au commencement de ce siècle, c'est-à-dire à l'époque du premier empire, la nation française, enivrée par des triomphes rapides, par des victoires éclatantes, traduisait la confiance de sa force et de sa suprématie par des attitudes et des mouvements expressifs sans doute, — mais un peu trop accusés. A cette époque, la mode autorisait l'ampleur des gestes.....; les hommes, habitués à saisir leur sabre, arrondissaient toujours leurs bras et tenaient leurs

Plus tard, la littérature romantique, traduisant un ordre d'idées particulier à l'époque dans laquelle elle puisait son existence et ses inspirations, mit à la mode les attitudes que l'on appelait *byroniennes*, du nom du poëte qui résuma en lui, de la façon la plus complète, le caractère général de son temps. Les hommes adoptèrent alors la physionomie fatale et mélancolique des héros de Byron : une contraction ironique plissait leur lèvre; leurs cheveux flottaient au gré des orages qui devaient forcément bouleverser leur existence. L'époque précédente avait, de plus, légué à celle-ci certains gestes dominateurs qui témoignaient du fatalisme inhérent à la *passion!* Les femmes, pour donner la réplique à ces héros dramatiques, étaient alors de *faibles femmes;* leur attitude était résignée, leurs mouvements lents et rares, et comme la mode a non-seulement ses fanatiques, mais encore ses martyrs, on a vu des femmes détruire leur santé pour rester ou devenir la créature frêle, éthérée, diaphane, exigée par l'esprit du rôle qu'elles s'étaient imposé. Le ridicule a fait justice de ces affectations diverses, et la mode les a condamnées.

Notre époque n'a presque point de caractère général : on aperçoit, à force d'observation, un certain air de famille entre les contemporains; mais il n'y a plus de genre collectif. Il n'y a que des qualités ou des défauts et des ridicules individuels. La simplicité est fort à la mode chez les personnes bien élevées; on parle avec un son de voix doux, en évitant les inflexions élevées qui blesseraient l'oreille des assistants et attireraient leur attention, que l'on ne doit jamais provoquer. Le ridicule ferait bonne et prompte justice des prétentions qui se traduiraient par des attitudes et des gestes *passés de mode*. Les littérateurs et les âmes poétiques n'affichent ni leur profession ni leurs goûts sur leur personne. Les militaires ne sont plus des *guerriers* se présentant le poing sur la hanche; cette posture n'est permise qu'à Jean Bart, et encore en peinture. Les femmes, enfin,

ne sont plus de faibles créatures brisées par les orages du cœur : elles sont pâles lorsqu'elles sont malades ou lorsqu'elles ont le teint bilieux ; mais elles ne se mettent plus au régime du vinaigre pour devenir poitrinaires. On n'a plus, par conséquent, l'excuse que pouvaient invoquer les générations précédentes, l'excuse de la mode : celle-ci n'impose pas une physionomie identique à tous les hommes et à toutes les femmes; chacun est remis en possession de son individualité, et chacun, par conséquent, est responsable du *genre* qu'il adopte.

Cependant, ainsi que nous le disions tantôt, il faut bien reconnaître qu'il y a un certain air de famille entre les différents individus de l'époque actuelle; il faut s'y conformer, sans servilité et sans exagération, sous peine de paraître suranné. Ainsi, les hommes de notre temps ont adopté une attitude tout à fait opposée à celle qui était en faveur au commencement de ce siècle : les bras sont aussi rapprochés que possible du corps; le geste n'est jamais pompeux, et, lorsqu'il traduit une prétention quelconque, il devient ridicule. Les élégants se présentaient, il y a quelques années, en tenant leur chapeau sur la hanche; il n'y a plus que les jeunes gens copiant une pose *arriérée* qui puissent commettre la bévue de reproduire cette attitude, car elle excite un sourire involontaire. Aujourd'hui, les hommes tiennent simplement leur chapeau à la main devant eux ; ils ne placent pas non plus leur main dans leur gilet, à l'instar des orateurs posant pour leur portrait. Toutes ces poses stéréotypées sont devenues banales et par conséquent vulgaires. La *tenue* des hommes d'aujourd'hui penche plutôt vers l'excès de la roideur; une extrême souplesse de mouvements paraît incompatible avec la dignité calme. Si nous ne craignions de nous laisser entraîner par une digression qui ne se rattacherait pas très-intimement à notre sujet, nous ajouterions que la mode qui impose un peu de roideur n'est point aussi frivole qu'elle en a l'air. L'observation démontre en effet que les habitudes du corps sont bien souvent, sinon toujours, la traduction en langue vulgaire des habitudes de l'âme. Quand la souplesse des membres est telle qu'ils semblent être soutenus à grand' peine par des ressorts usés, on peut croire avec raison que le caractère est aussi flexible que l'individu, et que les ressorts de l'âme sont aussi usés que ceux du corps.


ROSETTE AVEC FEUILLES AU CROCHET.

Quant aux femmes, qui doivent nous occuper plus spécialement, elles semblent avoir pris à tâche de mériter la définition que Montaigne donnait de l'homme, *être ondoyant :* elles sont extrêmement *ondoyantes* aujourd'hui ; elles le sont même un peu trop. Elles se penchent et se plient dans tous les sens, en avant et en arrière ; elles saluent en se courbant de côté, et se relèvent avec un petit mouvement saccadé qui manque absolument de grâce ; elles adoptent volontiers le genre folâtre, et accompagnent leur babil d'une variété extraordinaire de mouvements; elles élèvent et abaissent leurs sourcils, contractent leur bouche, et semblent avoir pour principal but celui de s'enlaidir et de se défigurer. Il en est aussi qui ont adopté le genre familier. elles embrassent les femmes dans les assemblées les plus nombreuses; elles interpellent les hommes en les appelant par leur nom de baptême; elles les saisissent par le bras, et causent quelquefois avec eux en les retenant par un bouton de leur habit... Que l'on ne se récrie pas... ce type n'est point une création imaginaire : il existe, et peut être rencontré dans la meilleure compagnie; car la bonne compagnie n'est plus aujourd'hui une forteresse accessible seulement à ceux qui possèdent le *laissez-passer* d'une éducation convenable. Il s'y glisse beaucoup d'intrus, et l'on est souvent stupéfait d'y rencontrer des personnes dont le langage et les façons paraissent en opposition formelle avec les règles du savoir-vivre et celles des plus simples convenances. D'ailleurs, nous avons choisi pour cette esquisse les traits les plus saillants de la physionomie générale : chacun sait en effet que la ressemblance d'une société, comme celle d'un individu, se rencontre surtout dans la reproduction des détails qui sont les plus caractéristiques, et que la caricature, pour cette raison, arrive à l'exactitude, en dépit de l'exagération. Nous ne voulons pas cependant borner notre esquisse à ce résultat facile : nous essayerons de la compléter en y ajoutant la physionomie des femmes qui, tout en observant les prescriptions générales de la mode, savent y joindre leur expression particulière, éviter à la fois l'écueil de l'exagération et celui de la vulgarité, et, dépourvues de prétentions agressives et blessantes, réussir, à force de naturel, à atteindre en toute occasion le but, qui ne doit rester ni en deçà ni au delà de leurs efforts.

Leur attitude exprime, en toute situation, le désir de concilier les tendances opposées sans déroger à la vérité. Comme elles n'éprouvent jamais le besoin égoïste de se *faire valoir* aux dépens d'autrui, leurs gestes ne sont ni exagérés ni affectés. L'affectation, qui est la conséquence rigoureuse d'un caractère emprunté, porte avec elle le châtiment du mensonge permanent qu'elle représente : elle éveille la méfiance, lors même qu'elle demeure parfaitement inoffensive, et ne peut éviter l'écueil du mauvais goût sur lequel toute exagération chavire forcément. Aussi les minauderies de tout genre manquent-elles toujours le but qu'elles s'efforcent d'atteindre : elles excitent, non pas l'intérêt, mais le sourire et une sorte de pitié ironique; on déplore ces efforts laborieux dépensés en pure perte, cette substitution d'un caractère d'emprunt à celui qui nous a été donné par la nature. Les prétentions des personnes minaudières les rendent à la fois fatigantes et ennuyeuses; de plus, on estime rarement une personne affectée : la méfiance qu'elle inspire est fondée sur cette opinion, parfaitement juste, qu'un caractère doit avoir quelque motif important pour se dissimuler sous des formes d'emprunt, et qu'enfin on espère cacher ce que l'on éprouve en feignant ce que l'on n'éprouve pas. La principale règle à observer dans les attitudes, les gestes, et même les inflexions de voix, est donc le naturel ; mais, pour n'être jamais choquant, ce *naturel* doit être la traduction littérale des sentiments honnêtes, bienveillants et modestes, si indispensables chez les femmes, qu'elles doivent les acquérir par la réflexion lorsque, par malheur, elles ne les atteignent pas par le cœur.

La mode exige aujourd'hui, chez les femmes, une certaine souplesse dans les attitudes : les mouvements des bras sont aisés; on ne les écarte jamais beaucoup du corps. La main, lorsqu'elle s'agite pour appuyer par une pantomime modérée les affirmations ou les dénégations de la parole, doit aussi astreindre ses mouvements au *style* général du temps ; elle doit éviter de se présenter en *râteau*, les doigts écartés les uns des autres. Un observateur de nos amis a refusé de donner suite à des projets de mariage, parce que la femme dont il devait faire sa compagne avait l'habitude d'écarter démesurément le pouce, et aussi celle de séparer tous ses doigts en avançant sa main : « Elle a toujours l'air de compter de l'argent, disait-il, ou bien d'être prête à en attirer vers elle ; il y a dans ce caractère-là, j'en suis certain, des germes de rapacité, par conséquent d'égoïsme et de bassesse. »

Sans être aussi absolue que cet observateur, nous devons à la vérité de confesser que les gestes sont fort indiscrets, et qu'il faut veiller soigneusement sur ses mouvements, ou, ce qui est plus sûr et plus moral à la fois, sur ses sentiments : quand ceux-ci sont élevés, les gestes ne peuvent jamais être accusateurs et vulgaires. La volubilité, une pantomime trop vive, l'exagération et l'affectation sont, à divers titres, incompatibles avec cette dignité calme et modeste qui sied à tous les âges, qui embellit et honore toutes les femmes, qui rend la vieillesse respectable et la jeunesse charmante. Quand une gaieté douce, jamais bruyante, toujours convenable, se join[t à] cette dignité, quand cette gaieté sait s'amuser des *ch[oses]* sans attaquer les *personnes*, une femme douée de ces q[ua]lités morales est certaine d'être toujours *à la mode* d[ans] ses attitudes et ses mouvements.

EMMELINE RAYMOND.

LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

XVI

Je marchais le plus rapidement que ma cheville fo[ulée] pouvait me le permettre, et je répondais à peine aux m[ille] questions que m'adressait mon trop empressé cavalier, [qui] ne me quitta qu'à la porte de [ma] chambre, en disant qu'il allait f[aire] venir le médecin.

Cet ennuyeux personnage mit [une] persistance inouïe à se rendre c[ha]que jour auprès de nous, d'ab[ord] pour savoir comment je me tr[ou]vais de ma foulure ; puis, quand [je] fut guérie, il prit le prétexte de [ve]nir s'informer très-régulièrem[ent] de la santé de Foulques.

Ces désagréables visites remp[la]cèrent, à notre grand regret, ce[lles] du major Somerset, qui avait qu[itté] Ellerslie. M. Meredith resta s[eul] avec mon beau-père, qui, un jo[ur,] m'apprit que dorénavant j'au[rais] à descendre dans la salle à m[an]ger pour présider au déjeuner. [De]puis longtemps je prenais tous m[es] repas dans ma chambre.

Ce fut avec le cœur brisé que j[e] dus me résigner à entendre chaqu[e] matin, pendant une heure, les rail[]leries et les mots piquants de mo[n] beau-père, et les flatteries plus in[]supportables encore de son ami. Mais il fallait obéir! J'obéis.

Ce fut dans ces circonstances que ma mère mit au mond[e] un second fils, dont la naissance fut l'occasion de fêtes ridi[]culement splendides. On eût dit d'un fils unique, héritie[r] du plus grand nom d'Angleterre. Je me rappelais le bap[]tême de Foulques, à présent si négligé, et je pleurais à ce souvenir.

Un grand bal devait avoir lieu après la cérémonie du baptême, et j'appris avec la plus grande surprise que j'y as[]sisterais. J'étais effrayée de paraître dans le monde, et j'in[]sistai pour m'affranchir de cette obligation ; mais ce fut en vain.

Je me préparai donc à assister à mon *premier bal.* Je m'é[]tais habillée sans prêter grande attention à ma toilette ; les cris joyeux de Foulques et ses exclamations admirative[s] me déterminèrent enfin à m'approcher d'une glace et à jeter un coup d'œil sur ma personne.

Je portais une charmante robe de fine mousseline des Indes, dont la double jupe, richement garnie de dentelles, était relevée avec grâce sur le côté par une guirlande de feuilles de lierre; ce même ornement se retrouvait mêlé aux bruns anneaux de ma chevelure, et se cachait sous les flots de dentelle qui formaient mes manches. Souvent, depuis, je me suis vue plus richement vêtue, mais je ne croi[s] pas avoir jamais porté une toilette plus simplement bell[e] que ce jour-là.

Après avoir passé une heure au moins avec Foulques qui ne se lassait pas de m'admirer et qui se plaisait à ar[]ranger mes guirlandes de mille façons, je me rendis auprè[s] de ma mère. Elle s'habillait, tournant le dos à la porte, e[t] ne m'entendit pas entrer. Tout à coup, en se retournant pou[r] prendre sa ceinture, elle m'aperçut, pâlit, jeta un cri et re[]cula de deux pas en murmurant :

« Éléonore! Ce n'est pas possible ! »

Une minute lui suffit pour reconnaître son erreur; et soupirant profondément, elle dit avec tristesse :

« Quelle étrange ressemblance ! Comment ne l'ai-je ja[]mais remarquée jusqu'à présent ! Cette toilette me rappell[e] si bien celles que portait souvent votre tante Éléonore Je prie Dieu qu'avec ses traits il ne vous ait pas donné so[n] cœur ! »

M. Cunningham vint nous chercher, et je suivis ma mèr[e] dans la salle de bal. Étrangère au monde comme je l'avai[s] été jusque-là, je fus tout étourdie de me trouver au milie[u] d'un si grand nombre de personnes; le bruit, le mouve[]ment inséparable d'une nombreuse réunion, me parut un tu[]multe insupportable ; sans une amie pour me guider et m[e] tenir compagnie, je me sentais l'air gauche et maussade, e[t] je me dirigeai sans bruit vers une des portes du salon pour me sauver auprès de mon cher Foulques, que je devi[]nais bien triste de mon absence.

« C'est vous, miss Neville ? me dit le major Somerset, qu[i] entrait au même instant ; quel heureux hasard ! Je vous a[i] déjà cherchée inutilement parmi les rangs des danseuse[s] qui déjà sont à leur poste. Puis-je espérer qu'aucune inv[i]tation plus ancienne que la mienne ne me privera du pla[i]sir d'être votre cavalier ?

— Merci; je suis une triste danseuse; j'assiste aujou[r]d'hui à mon premier bal, et je ne saurais que brouiller le[s] figures, » dis-je, en manifestant toujours l'intention de m[e] retirer.

« Il y a commencement à tout, et je mets avec plaisi[r] mon expérience à votre disposition, » reprit-il d'un ton ai[]mable qui me décida. « Permettez-moi de vous dire,

outa-t-il, « combien je plains mon jeune ami, votre frère, être privé de votre compagnie ce soir. J'espère, du moins, que vous l'aurez dédommagé en lui montrant quelle charmante sœur il nous prête?

— Des compliments, major? Vous oubliez que je suis très-ignorante dans toutes ces sortes de choses, et que vous perdez votre temps en m'adressant vos gracieux propos, que je ne sais pas apprécier.

— Jamais une jeune personne n'est fâchée d'entendre ce qu'elle est charmante, je suppose.

— Je ne sais pas quelle est à cet égard la mode que suivent les demoiselles; vous savez que je ne les fréquente pas. Quant à moi, je dis tout simplement ce que je pense, en vous priant de garder vos compliments pour une meilleure occasion.

— La vérité n'est pas un compliment, miss Neville, » répliqua doucement le major.

« Isabelle, » me dit brusquement mon beau-père en s'approchant de nous, « voici M. Meredith qui *vous fait l'honneur* de vous offrir son bras pour le quadrille.

— Miss Neville est engagée par moi, » dit vivement le major Somerset; *j'ai eu l'honneur* de l'inviter il y a quelques instants.

— Elle avait donc oublié que ce quadrille était promis à M. Meredith? » dit M. Cunningham d'un ton piqué.

« S'il en est ainsi, miss Neville doit être punie de sa distraction, *en se privant de l'honneur* de danser avec M. Meredith, » dit mon cavalier avec ironie.

XVII

Fatiguée de la danse, j'étais allée m'asseoir dans un salon écarté, et je me tenais, par hasard, cachée sous une draperie. Deux invités, cherchant probablement le calme et la solitude, vinrent prendre quelques rafraîchissements dans cette salle, et, s'y trouvant bien sans doute, se mirent à causer au coin du feu. Je n'osais pas m'en aller, car il me fallait passer devant eux pour sortir, et ils ne m'avaient pas aperçue: je n'aimais pas à surprendre ainsi une conversation qui devait m'être étrangère. Mais, au moment où j'allais prendre le parti de me retirer, le nom de mon beau-père attira mon attention: je restai.

« Quel heureux garçon que ce Cunningham! Ellerslie, un bel héritage; et puis ce fils tant désiré! Il sera sans doute un jour le maître du Wold, ce petit seigneur naissant?

— Vous oubliez les deux autres enfants.

— Bah! un fils estropié et une Neville! Il n'y a pas de danger de ce côté; M. Aylmer déteste trop le nom de son premier gendre.

— *Détestait*..... Mais qui peut savoir ce que l'avenir réserve à cette jeune fille? Meredith est homme à ne reculer devant rien, s'il l'épouse, pour obtenir une brillante fortune, qui deviendrait la sienne. Je m'étonne que Cunningham se soit mis ce mariage en tête; cela peut lui jouer un mauvais tour.

— A propos, qu'est devenue cette belle et jeune bohémienne?

— Morte de chagrin, je crois; elle ne savait pas qu'il était marié.

— Pauvre fille! »

Ils se levèrent, et me rendirent ma liberté. Mais, tout alarmée de ce que je venais d'entendre, je n'en profitai point, et je réfléchis à ce nouveau malheur qui allait fondre sur moi. On voulait donc me faire épouser M. Meredith? Oh! cette pensée me faisait frémir. Je me sentais la force d'affronter la mort plutôt que de mettre ma main dans celle de cet homme que je haïssais. Et cette bohémienne! quelque chose me disait qu'un secret rapport liait son histoire à celle de la femme que je connaissais.

Me faire épouser M. Meredith! C'était donc pour cela que l'on m'avait obligée à présider aux apprêts du déjeuner; que je recevais forcément ses ennuyeuses visites; que M. Cunningham avait voulu me contraindre à danser avec lui! Je connaissais trop bien ma mère pour espérer son secours dans cette occasion; mais j'étais bien décidée à lutter contre M. Meredith, contre M. Cunningham lui-même, et à ne jamais consentir à ce mariage.

Perdue dans mes douloureuses réflexions, je ne m'aperçus pas que les deux messieurs que je venais d'entendre avaient été remplacés, jusqu'au moment où la voix de mon beau-père éveilla mon attention. C'était lui, en effet; il s'assit près du feu, en compagnie d'un individu que j'avais déjà vu au château: un petit homme difforme, au visage bizarrement travaillé, aux yeux de chat, à la contenance simple et rusée.

« Je vous avertis; c'est dans votre intérêt, disait ce dernier; ne comptez pas sur une indulgence qui vous fera défaut.

— Je ne puis rien de plus, vous le savez aussi bien que moi, » répondit M. Cunningham d'une voix agitée.

« Ah! il n'y a plus rien à dire alors, s'il en est ainsi. On ne peut donner ce qu'on n'a pas, c'est connu. Reste à savoir si Elton se contentera de cette réponse; j'en doute.

— Pourquoi chantez-vous donc sur ce ton aujourd'hui? Qu'y a-t-il de nouveau pour que vous soyez si ennuyeux? Quelle belle découverte a donc faite votre sagesse?

— Mais.... j'ai découvert vos plans, et par conséquent la destruction des principales garanties d'Elton.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Quels plans? quelles garanties?

— Allons donc! Espérez-vous me jouer? Nierez-vous vos espérances de fortune basées sur votre fils? Si vous renversez ces espérances, où est la sûreté d'Elton, qui n'a prêté que parce qu'il comptait sur les biens des Aylmer?

— Eh! qui parle de renverser ces espérances?

— Vous-même. N'avez-vous pas remarqué l'étrange ressemblance de miss Neville avec sa tante, ressemblance unie à une vague expression de physionomie qui rappelle assez son père pour intéresser miss Éléonore Aylmer, toute-puissante au Wold, comme vous le savez? Que miss Neville se montre dans le Yorkshire, et adieu la fortune de votre fils!

— Mais jamais elle n'y paraîtra.

— Croyez-vous donc que M. Meredith négligera une si brillante fortune? Croyez-vous qu'il cachera sa femme aux yeux de ceux qu'elle peut et qu'elle doit intéresser si vivement?

— Qui vous a dit qu'elle épousera Meredith?

— C'est assez visible; non pas qu'elle en paraisse enchantée, mais il est facile de s'apercevoir que vous faites tous vos efforts pour en arriver là.

— En vérité! Est-ce là ce qui vous trouble? Rassurez-vous, il n'en est rien; jamais ce mariage ne se fera. Me croyez-vous donc fou?

— Vous avez pourtant l'air de l'avoir fort à cœur.

— En apparence, oui. Meredith m'a rendu service, je dois le ménager; mais, soyez tranquille, les choses n'iront pas au delà. »

De plus en plus agitée par les révélations que le hasard me faisait entendre, je me hâtai de quitter ma cachette dès que M. Cunningham et son compagnon se furent éloignés. Je comptais bien remonter chez moi, lorsque je rencontrai ma mère qui me ramena dans la salle de bal.

Combien tout me semblait triste et pénible en ce moment! tout, jusqu'au bon major Somerset, qui vint me tenir compagnie, et se chargea de répondre, à tous ceux qui m'approchaient, que j'étais souffrante et que je désirais ne plus danser.

J'avais jusqu'ici échappé à l'odieux M. Meredith. Brisée de fatigue, accablée de tristesse, je vins dire bonsoir à ma mère, et je quittai le major Somerset, qui seul pouvait me préserver de l'obligation que je redoutais. En effet, M. Meredith vint à nous, et réclama la contredanse qui lui avait été refusée au commencement de la soirée.

« Je ne danserai plus ce soir, dis-je brusquement; je suis morte de fatigue. Bonsoir, ma mère, permettez-moi de me retirer.

— Chère Isabelle, vous ne pouvez nous quitter avec une invitation; je ne vous ai guère vue danser; vous ne pouvez être fatiguée de si bonne heure.

— Je vous remercie, madame, de plaider si bien ma cause. Nous ne pouvons laisser s'éclipser notre plus brillante étoile, » dit M. Meredith en m'emmenant à la danse.

Je dus brouiller les figures d'une manière bien choquante, car M. Meredith me dit qu'en vérité il aurait mieux fait de ne pas insister, et que, si j'étais réellement souffrante et fatiguée, il valait mieux me reposer. Je le quittai sans presque rien répondre, et je m'enfuis dans ma chambre, où le sommeil vint heureusement me faire oublier un peu tous mes sujets d'alarme.

Mais, hélas! le lendemain il me fallut encore subir les odieuses visites de M. Meredith, et j'entendis faire son éloge par toute la maison. Ma mère elle-même semblait charmée de le voir, et ne parlait de lui que comme d'un parfait gentilhomme.

Vers ce temps M. Meredith fit placer auprès de Foulques une digne et excellente femme qui devait partager avec moi les soins que réclamait notre cher malade. Mon frère s'attacha bien vite à la bonne Esther, et plus tard la pensée de sa présence à Ellerslie fut pour moi une grande consolation.

XVIII

Un matin, à déjeuner, M. Meredith lisait une lettre, lorsqu'il s'interrompit tout à coup:

« Voici une petite nouvelle qui aura pour vous quelque intérêt, Cunningham, » dit-il; « Stafford m'écrit du Yorkshire que votre beau-père est très-malade. Les uns disent qu'il parle de recevoir sa fille en grâce; les autres croient savoir qu'il n'a jamais été plus éloigné de cette miséricordieuse pensée. »

Je ne sus pas la fin de cette conversation, car je m'éloignai inaperçue, et je retournai auprès de Foulques. Que m'importaient, à moi, les affaires de succession, les questions de fortune? Je me croyais bien sûre de n'en avoir jamais, et d'ailleurs je n'y attachais aucun prix.

Il paraît que M. Meredith ne pensait pas ainsi, car ce jour-là même il vint me rendre sa visite accoutumée, et, après un long préambule, il m'offrit sa main. J'étais préparée à cette demande, depuis longtemps je m'y attendais; pourtant un frisson glacé me saisit, et ce fut avec peine que je pus prononcer mon refus d'une voix ferme.

« Que dites-vous? » s'écria M. Meredith jouant la surprise. « Oh! miss Neville, vous n'êtes pas assez cruelle pour vous être fait un jeu de mes sentiments, et vous ne m'avez pas donné tant de sujets d'espoir pour m'accabler d'un refus!

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, » dis-je avec une indignation que je n'osais faire éclater; « je suis jeune, et j'ai peu d'expérience, il est vrai, mais je me crois sûre de ne vous avoir jamais donné lieu d'espérer une autre réponse que celle que vous venez d'entendre. Vous ne pouvez vous être mépris sur mes sentiments à votre égard; lorsque j'ai été forcée de recevoir vos soins, je crois vous avoir parfaitement laissé comprendre combien ils m'étaient désagréables, et, chaque fois que je l'ai pu, j'ai évité votre présence.

— Mais tout mon bonheur est entre vos mains, miss Neville; je vous en conjure, considérez mon attachement...

— Vous ne parlez pas du principal mobile qui vous fait agir, M. Meredith.

— Que voulez-vous dire? En pouvez-vous douter? une sincère affection!...

— Et votre intérêt?

— Eh bien! puisqu'il faut vous parler clairement, puisque vous repoussez l'expression de mes sentiments, oui, mon intérêt veut aussi notre union. Mais, Isabelle, je serais heureux de vous obtenir de vous-même, » dit-il d'un ton plus doux; dites-moi ce qu'il faut faire pour gagner votre cœur, et je le ferai. Je vous aime, Isabelle, profondément, pour toujours. De grâce, accordez-moi une réponse



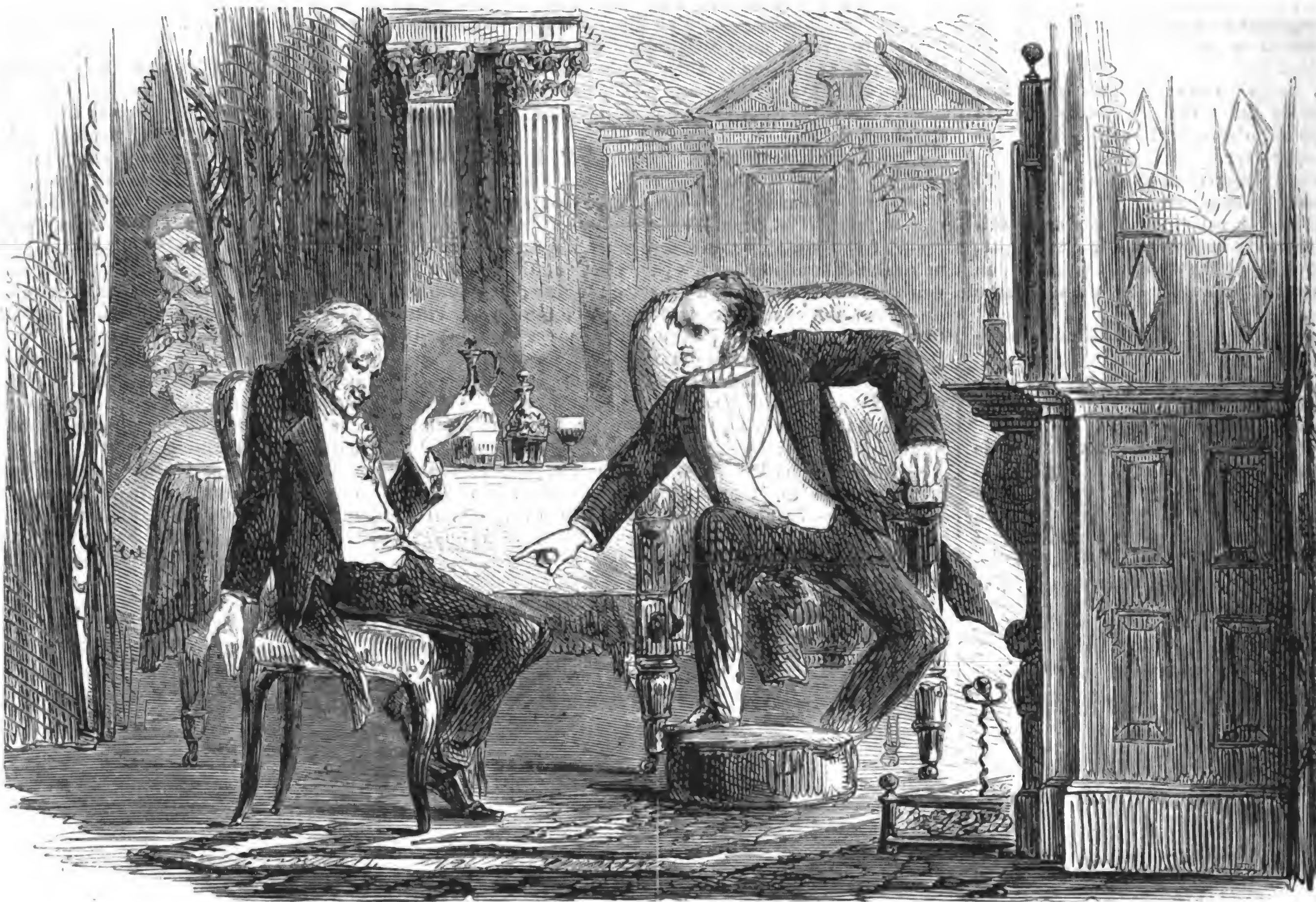
« MIS NEVILLE DOIT ÊTRE PUNIE... EN SE PRIVANT DE L'HONNEUR DE DANSER AVEC M. MEREDITH... »

plus favorable; laissez-moi du moins quelque espérance; dites-moi qu'avec le temps je parviendrai peut-être à vous plaire. »

Son regard, qui cherchait le mien, me disait que ses paroles étaient sincères. Je n'en fus que plus effrayée; un tel homme ne devait pas être aisément éconduit.

« En aucun temps n'espérez rien de plus qu'aujourd'hui, » dis-je avec fermeté; « ma détermination sera inébranlable.

— Et la mienne aussi, » s'écria-t-il vivement. « Isabelle, songez à la triste existence que vous menez ici. D'un mot vous pouvez la changer en joies, en plaisirs de tous les instants. Je vous rendrai la plus heureuse, la plus fêtée, la plus honorée de toutes les femmes. Votre frère, que vous aimez, vous suivra si vous voulez; riche désormais, sa sœur pourra l'entourer de toutes les jouissances qu'il peut encore apprécier.



« EH! QUI PARLE DE RENVERSER CES ESPÉRANCES? »

— Tout ce que vous me dites est inutile, » dis-je en retenant les larmes dont sa dernière phrase avait mouillé mes paupières; « je ne varierai pas dans ma réponse: elle sera toujours non, mille fois non!

— Savez-vous, miss Neville, contre qui vous aurez à lutter? Votre beau-père veut ce mariage, votre mère l'approuve....

— Êtes-vous bien sûr que M. Cunningham veuille ce mariage?

— J'en crois sa parole: il me l'a dit cent fois.

— Et s'il vous trompait, s'il vous abusait par des apparences?

— Il n'oserait. »

L'arrivée d'Esther mit fin à cette conversation, fort heureusement pour moi, car je craignais à chaque instant de me laisser emporter au delà des limites de la prudence. Après quelques lieux communs insignifiants, M. Meredith se retira.

J'étais à peine tranquille depuis une heure, lorsque ma mère me fit dire de descendre dans sa chambre. J'obéis. Je la trouvai assise sur sa chaise basse, à côté du feu. M. Cunningham était à la fenêtre; mais lorsque, après avoir dit un affectueux bonjour à ma mère, je lui demandai ce qu'elle désirait de moi, il se retourna brusquement, et s'écria:

« Ah! vous voilà? Vous vous conduisez d'une étrange manière.

— Malcolm, » dit ma mère avec douceur, « je croyais que vous m'aviez autorisée à expliquer à Isabelle ce que vous désirez.....

— Ce que je désire? Ce que j'ordonne, Madame. Et qu'elle refuse d'obéir, si elle l'ose.

— Elle ne refuse pas, mon ami, j'en suis sûre; je vous en prie, ne vous fâchez pas ainsi; vous l'effrayez.

— Elle, effrayée? Semble-t-elle donc avoir si peur de moi, dites? Regardez-la; sur ma parole, si vous ne prenez pas une contenance plus humble, si vous me jetez encore de ces regards froids et arrogants, vous feriez mieux de quitter la maison. J'ai juré de me rendre maître de ce caractère rebelle.

— Si vous le pouvez, » dis-je avec courage; « mais je ne suis plus une enfant, et, comme autrefois à Sherley, vous ne pouvez plus m'enfermer et me battre comme votre chien.

— Que signifie? » dit-il avec rage, « vous osez me menacer?

— Non; seulement je vous avertis que je me défendrai.

— Isabelle! » s'écria ma mère, étonnée de ma hardiesse.

« Laissez-moi lui parler une fois enfin librement, » dis-je; « je ne veux plus supporter ceci plus longtemps. Et pourquoi le supporterais-je? Quel droit a-t-il à mon respect, à mon obéissance? Pourquoi me soumettrais-je à ses violences?

— Pourquoi?... parce que vous dépendez de moi; que vous êtes une fille insolente et perverse, et que je dois vous châtier.

— Autrefois, lorsque je n'étais qu'une faible enfant, j'étais forcée de dépendre de vous; mais à présent je ne dépens que de ma mère, et je vous préviens qu'ils sont passés, les jours où je souffrais sans me plaindre.

— En vérité, c'est à en perdre la tête! Et que comptez-vous donc faire, jeune indépendante?

— Une démarche que vous redoutez plus que tout au monde.

— Quelle insolence! Je vois que je vous ai trop longtemps laissée parler: à mon tour, maintenant. Mon ami M. Meredith vous fait l'honneur de vous offrir sa main. Je trouve que c'est là une distinction dont vous ne pouvez que vous trouver très-honorée. Vous êtes complétement indigne d'une pareille alliance; mais, puisqu'il en juge autrement, je vous ai fait appeler afin de savoir si vous acceptez.

— Je lui ai déjà répondu non, d'une manière assez positive, je pense.

— Il faut que vous rétractiez cette réponse; il le faut, Isabelle.

— Jamais! »

(La suite au prochain numéro.)



Nous ne connaissons pas d'autre poids que celui des *grammes*, qui remplacent l'ancienne mesure des *onces* et des *gros*; il nous semble, non pas difficile, mais impossible d'employer *un terme moins suranné* que le mot *grammes*, lorsqu'il s'agit de recettes domestiques; si notre lecteur connaît un poids légal moins suranné que le gramme, nous le prions de vouloir bien nous le communiquer.

Je ne connais pas d'autres formes de chapeaux ronds que celles publiées récemment dans le journal. — On ne fait plus de robes à deux jupes, ni pour premières communiantes, ni pour mariées. Le nombre des plis est facultatif; le premier, celui placé au bord de la jupe, ne doit guère dépasser 10 centimètres de largeur; la largeur des autres plis diminue de 1 centimètre pour chaque pli; les corsages doivent être montants, froncés sur les épaules; ceux des robes de barége se font de même. L'article *mode* a répondu aux autres questions. Le mantelet-écharpe serait mieux tout noir, avec bordures et ruches lilas; les corsages des étoffes épaisses, telles que le piqué, ne peuvent être froncés; on les fait plats. — Nous avons déjà expliqué plusieurs fois qu'il était impossible de publier, soit des *réponses*, soit des *dessins* dans le numéro qui paraît immédiatement après les demandes qui nous sont adressées; les numéros exigent plusieurs jours de travail, et sont *arrêtés* quand les lettres nous parviennent. — Il nous est également impossible de faire paraître certains dessins *à l'époque que l'on nous fixe;* ces dessins ne sont pas prêts: il faut les composer, et bien souvent ils ne peuvent s'accorder, comme dimension, avec les autres objets figurant dans le journal. Nous avons publié récemment un dessin de calotte; nous ne comprenons pas bien ce que l'on désigne par le mot de *toque;* nous engageons la personne qui désire une *toque* pour homme, à la faire dessiner à Paris, en expli- quant à M. Leballeur, rue Taitbout, 78, c... qu'elle entend par... mot. — Même répo... quant à l'échéance... finiment trop rapp... chée que l'on no... fixe pour la robe... dée en soutache s... dessins ne sont... *tous prêts* à notre... position. Nous publie... rons un dessin de... soutachée; quant à ce- lui de la jupe, on doi... comprendre aisém... que sa dimension... s'accorde pas avec cel... de nos colonnes. — O... peut porter le châle... crêpe de Chine... en noir, mais non d... les premiers mois d... deuil. La robe de gre- nadine noire et le man- telet pareil sont très convenables pour jeu- ne femme. — C'est jus- tement parce que nous ne pouvons analyser les *cosmétiques* et ga- rantir leur innocuité, que nous nous abste- nons soigneusement de les recommander; il m'est par conséquent impossible d'affirmer l'effet heureux ou mal- heureux du cosmétique en question.

Malgré les regrets si souvent exprimés à cette place, à propos de l'impossibilité de répondre directement aux lettres qui nous sont adressées, on continue à demander des réponses *particulières;* nous ne pouvons que répéter ici qu'il nous est bien pénible de ne pouvoir accéder à ce vœu, qui est incompatible avec nos occupations. — Je ne comprends pas la description du mantelet qui est *entièrement en dentelle noire, avec des volants garnis d'effilés*: les volants, s'ils sont en dentelle, ne peuvent être bordés d'effilés; et si le mantelet est en dentelle, les volants ne peuvent être en étoffe; je dois me borner, dans les ténèbres où cette description me plonge, à dire, en thèse générale, que l'on *modernise* un mantelet dont les pans sont trop courts en le garnissant d'un ou de deux volants très-hauts.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre avant-dernier numéro est: *Ceinturon.*

Explication de la clef diplomatique.

ANECDOTE.

J'ai lu qu'un jour un effronté Gascon,
S'étant permis certaine impertinence,
D'un coup de pied fut, en bas du perron,
Par les degrés, jeté pour cette offense.
Autre que lui, confondu de l'affront,
Eût pris la fuite après un tel esclandre;
Lui, se relève et bravement répond:
« *Il ne m'importe!...* Je voulais descendre. »

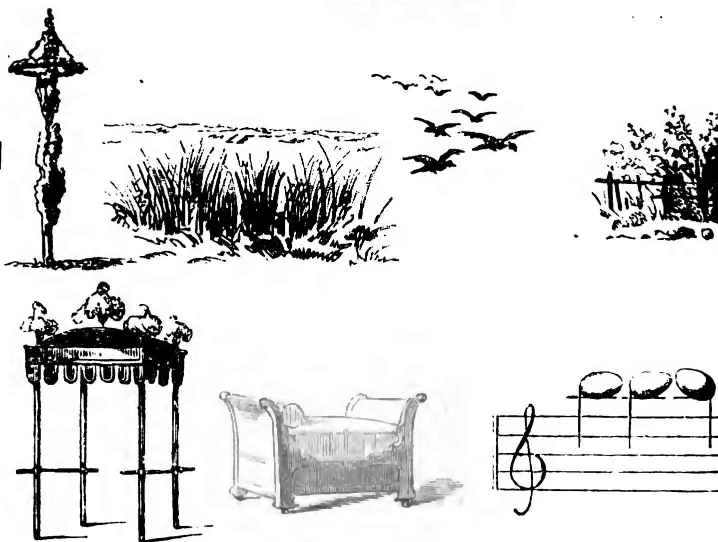
EDME SIMONOT.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS

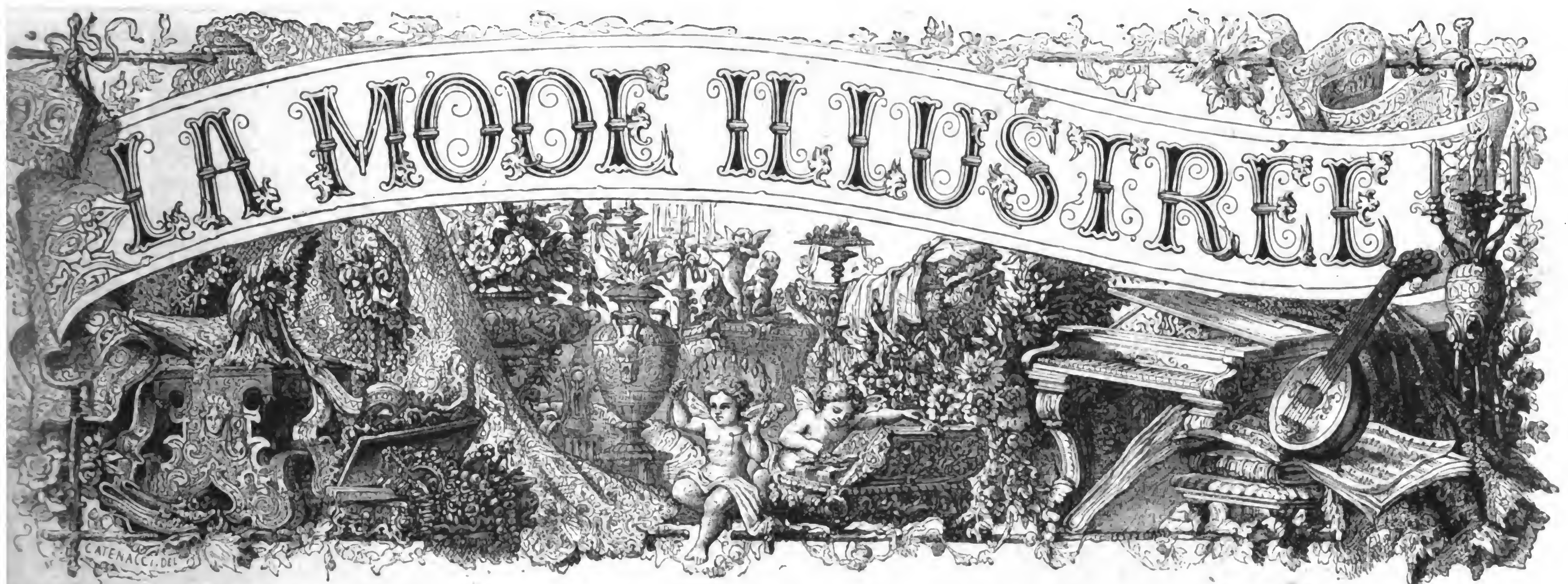
EN



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

La vérité sort de la bouche des enfants.

N° 25 (avec patrons). DEUXIÈME ANNÉE. 15 juin 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

[CON]TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). [Un] an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

[EX]PLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

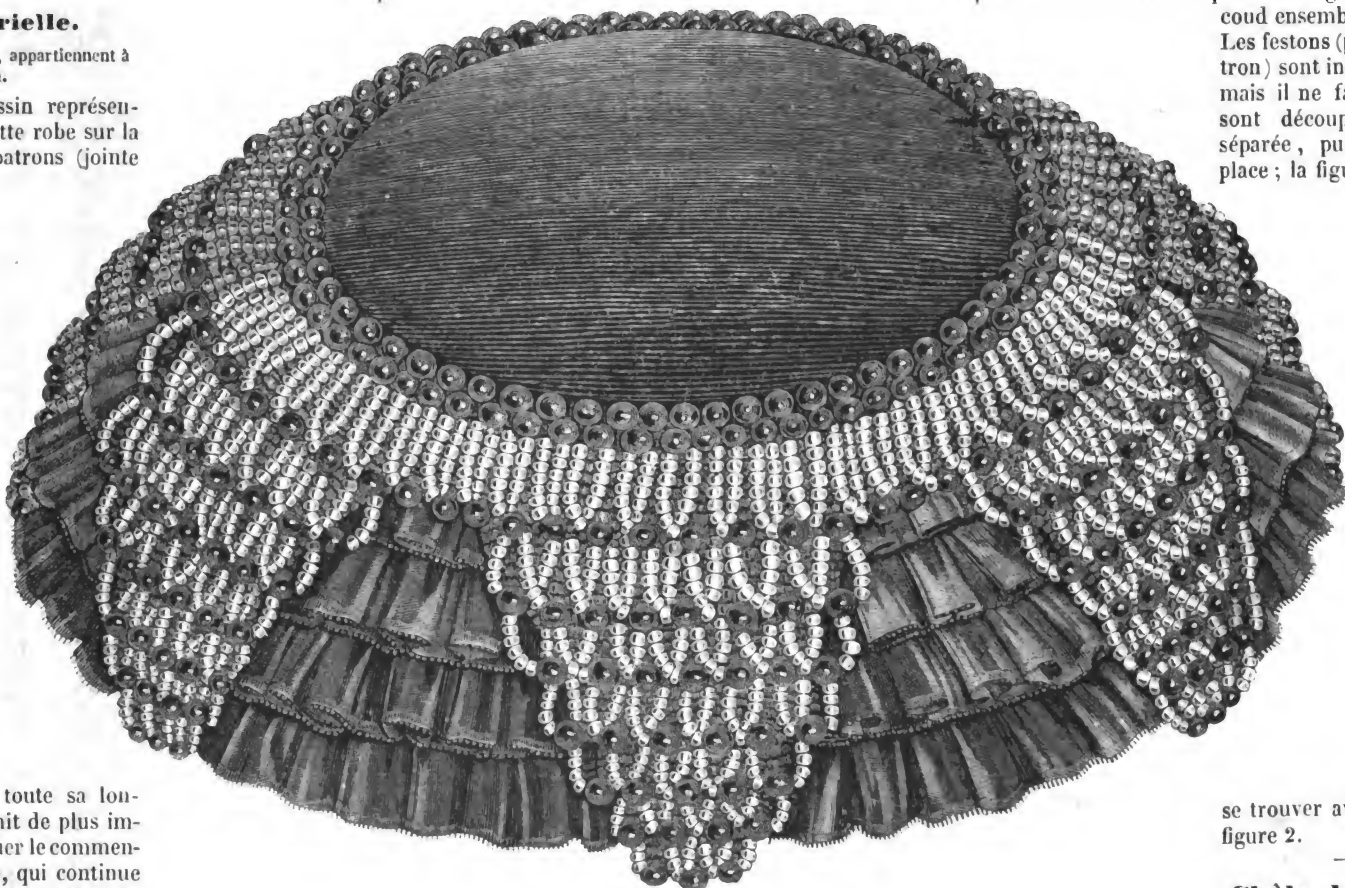
Robe Gabrielle.

[Le]s figures 1 à 7 (*recto*), appartiennent à ce patron.

On trouvera le dessin représen[tan]t le corsage de cette robe sur la [pla]nche même de patrons (jointe [au] présent numéro). [Ce]tte robe ne peut [êtr]e faite qu'en [éto]ffe épaisse, — [pi]qué, — soie — ou [lai]ne; elle est ornée [d'u]n plastron, qui [se] prolonge sur la [jup]e en forme de [tab]lier; on fera ce [pla]stron en piqué [co]uleur nankin sur [un]e robe de piqué [bl]anc, — en taffetas [no]ir sur une robe [de] taffetas de nuan[ce] moyenne; — en[fin], pour l'automne, [en] velours noir sur [ét]offe de soie ou de [la]ine; le corsage et [la] jupe sont coupés [d'] un seul morceau.

On n'a pu reproduire la jupe dans toute sa lon[gu]eur : ce qu'il y avait de plus im[po]rtant était d'indiquer le commen[ce]ment de cette jupe, qui continue [le] corsage. C'est ce qui a été fait. [O]n continue les lés de la jupe, en [le]s coupant *dans la direction* in[diq]uée sur le patron.

Le devant (fig. 1), entièrement coupé en velours (ou [b]ien en taffetas noir), est taillé en pointe, et sa largeur [a]ugmente par conséquent en biaisant jusqu'au bas de la [ju]pe ; la figure 2 (petit côté de devant) doit être coupée [e]n augmentant de largeur, seulement par devant, à l'endroit où l'on voit les festons du plastron; du côté opposé, la figure 2 est coupée *droite*, comme on le fait habituellement pour les lés des jupes; le bord des figures 1 et 2, *prolongées* selon la longueur voulue pour la jupe, doit être légèrement arrondi, comme l'indique le patron. Les plis marqués sur les figures 1 et 5 sont faits seulement dans la doublure; l'étoffe de dessus est sans plis. On fait aussi une couture dans la doublure sur la longueur du dos, au milieu; l'étoffe de dessus est sans couture. La figure 2 est garnie dans toute sa longueur avec des festons pareils au plastron, découpés dans une bande droite, légèrement repliés en dessous, et fixés sur l'étoffe de la robe; on réunit ensuite les figures 1 et 2; la dernière doit être un peu *tendue;* il faut par conséquent la tirer en cousant, notamment depuis B jusqu'à la croix. La réunion des diverses autres parties du corsage a lieu par l'assemblage des lettres; on fait autour de la taille de gros plis creux disposés de façon que, de chaque côté, les plis soient fixés sur le même point; on place, par exemple, entre la figure 4 et la figure 5 la croix n° 1 de chaque côté sur la croix n° 2; celle-ci de chaque côté sur la croix n° 3, qui à son tour est placée de chaque côté sur le point K; entre la figure 3 et la figure 4, on met les croix nos 1 et 2; sur le point G, entre les figures 2 et 3, on place les plis indiqués par des croix sur le point E, puis on assujettit les plis autour de la taille.



PELOTE.

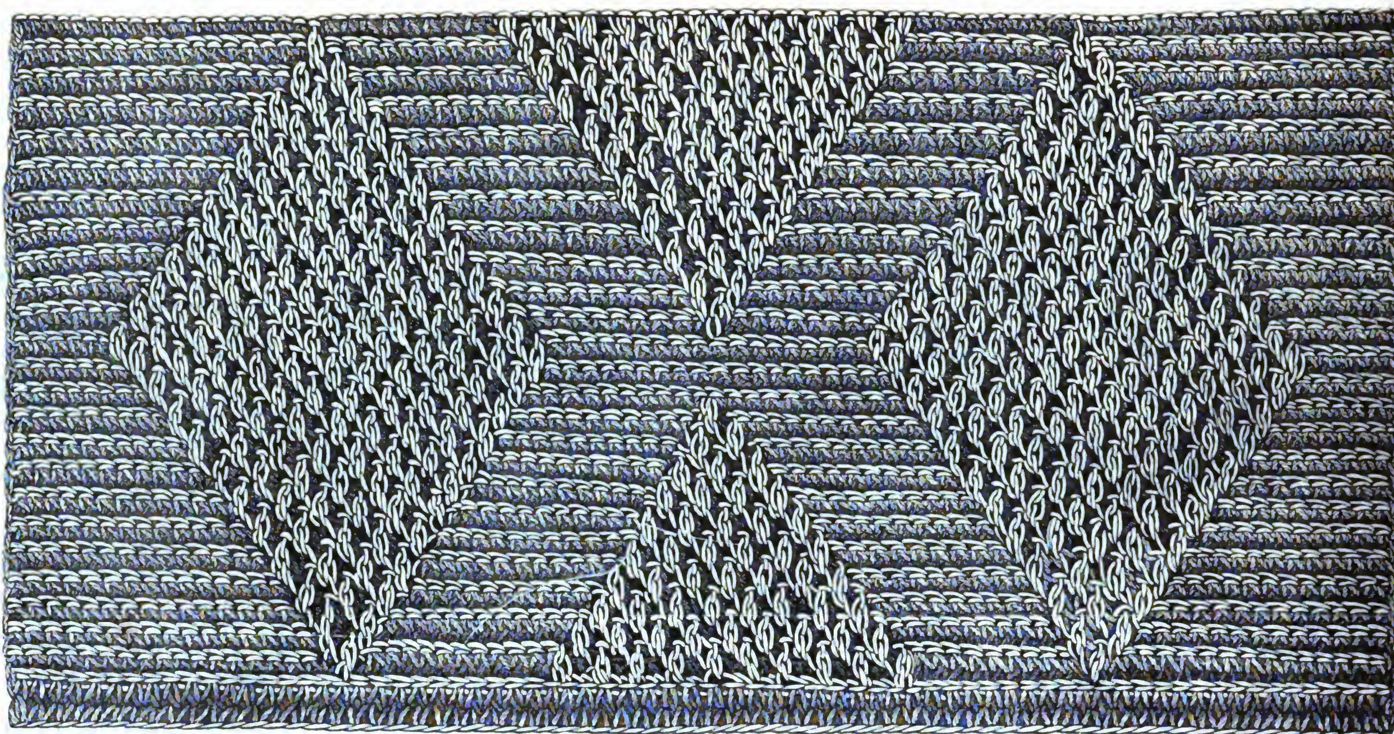
La manche se compose des figures 6 et 7, que l'on coud ensemble depuis S jusqu'à T. Les festons (pareils à ceux du plastron) sont indiqués sur la figure 6; mais il ne faut pas oublier qu'ils sont découpés dans une bande séparée, puis appliqués à leur place; la figure 7 (côté de dessous de la manche), sur laquelle le plastron n'a pu être dessiné, dans la crainte de nuire à la clarté de la démonstration, doit être garnie comme la figure 6, depuis R jusqu'à T (bord inférieur), et sur la couture depuis Q, seulement avec des festons comme le devant (fig. 2). Par l'assemblage des figures 6 et 7 (couture Q à R) le plastron de la manche se trouve complet, tel qu'il apparaît sur le dessin. Lorsqu'on monte les manches, la couture Q doit se trouver avec la couture Q de la figure 2.

Châle de cachemire ou de grenadine.

Nos lectrices peuvent entreprendre ce châle sans craindre de se trouver en possession d'un objet délaissé par la mode : le châle de cachemire brodé appartient désormais à la toilette féminine au même titre que le cachemire de l'Inde. On peut aussi broder ce dessin sur de la grenadine noire ou de couleur, — mais, en tout cas, *couleur sur couleur*.

La figure 8 *a* représente le dessin de la bordure; — la figure 8 *b* celui du bouquet placé au coin du châle. Ce dessin offre l'avantage d'être très-vite exécuté, et de faire cependant *beaucoup d'effet*. On porte aussi des châles de cachemire blanc, brodés en soie noire, et garnis de guipures noires; mais ils font trop d'effet pour être portés *à pied*.

On emploie toujours de la soie de cordonnet pour broder ces châles, qui ont généralement 1^m,50 de longueur, des quatre côtés; ils sont carrés, par conséquent. On peut broder le bouquet seulement sur la pointe supérieure. La bordure doit être faite sur les quatre côtés.



DESSIN AU CROCHET.

Blouse pour petit garçon de cinq à huit ans.

Les figures 13 à 19 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette blouse compose, avec le pantalon pareil (publié sur la planche jointe au présent numéro), un costume simple et élégant, quelle que soit l'étoffe employée pour l'exécuter. La blouse est ornée, sur le côté gauche, de cinq pattes, dont les trois premières servent seulement d'ornement, tandis que les deux pattes suivantes ferment réellement la blouse. Ces pattes sont bordées en étoffe d'une couleur autre que celle du vêtement; une bande en biais, de même couleur que l'encadrement des pattes, est placée sur le côté: trois autres pattes sont placées vis-à-vis des trois premières. La blouse est retenue par une ceinture double en même étoffe, bordée comme les pattes. Les manches sont garnies d'un revers, bordé et fermé par quatre pattes. On peut exécuter ce costume en piqué blanc, le border de piqué chamois, ou bien en étoffe de laine grise légère, et bordure bleue, verte, — brune — ou rouge, — ou bien enfin en popeline et bordure de couleur ou de velours noir.

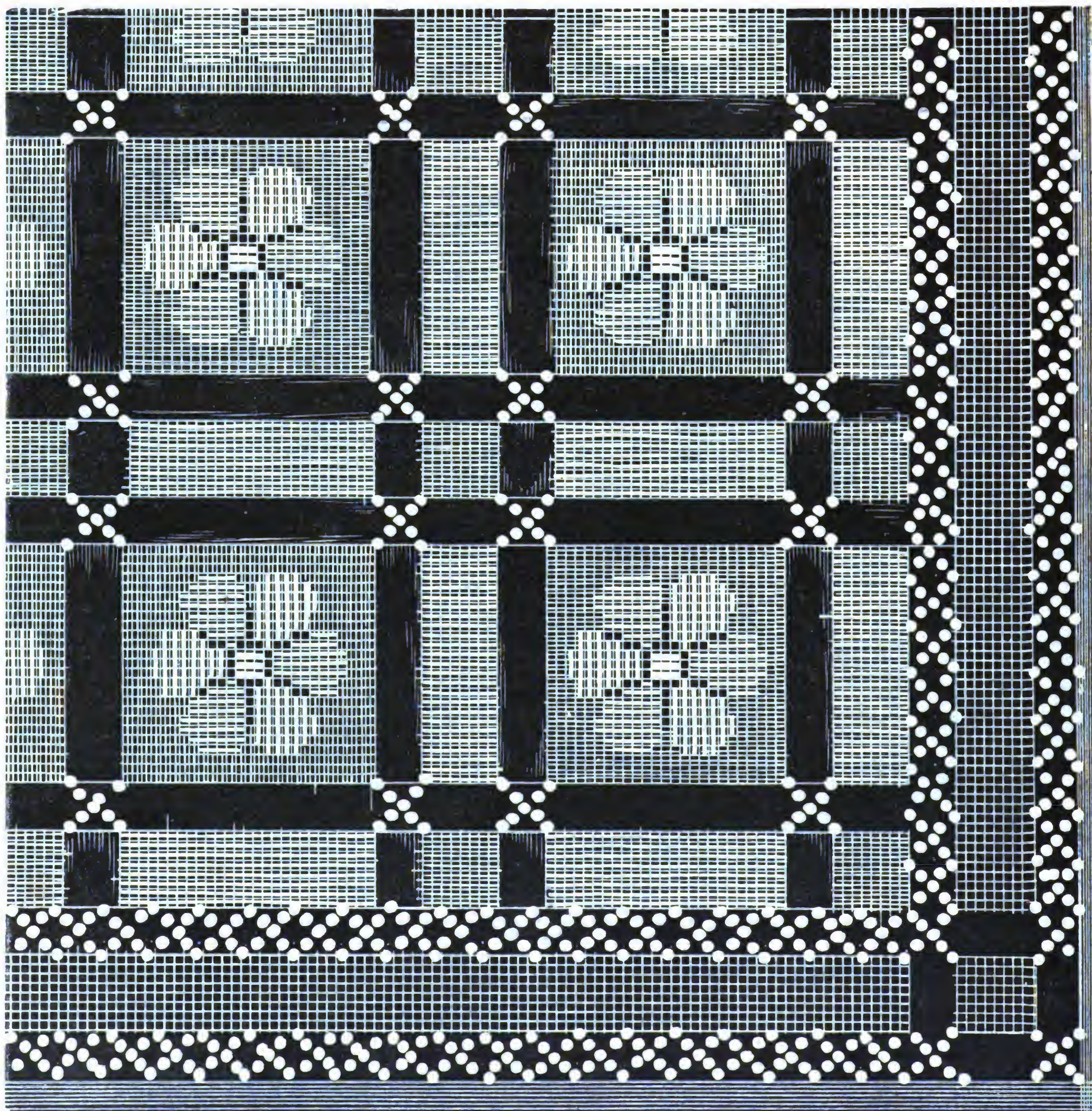
On place l'étoffe en droit fil, sur le bord des pièces de devant; on la met double sur la ligne indiquant le milieu du dos, et celui de la ceinture. On laisse partout, *en plus*, l'étoffe nécessaire pour les remplis et les ourlets.

Le devant (fig. 13) doit être bordé d'une bande de couleur en biais, dont la largeur est indiquée sur le patron; cette bande est placée par devant, depuis B; — elle continue autour du cou et sur les épaules. Chaque patte est coupée à part, bordée et placée à l'endroit indiqué sous la bande.

Le second devant (fig. 14) est orné, depuis E (couture de l'épaule) jusqu'au bas, avec une bande en biais indiquée sur le patron; on réunit ce second devant au premier (fig. 13), en faisant une couture depuis A jusqu'à B. Des points placés sur le patron indiquent la place des boutons qui figurent sur les pattes; les trois pattes de dessous sont entièrement cousues sur la blouse; on met une agrafe sous les boutons des pattes qui servent à fermer la blouse, et l'on fait un petit œillet aux places indiquées par des points sur la figure 14, afin d'y introduire les agrafes placées sous les boutons. La blouse est fermée sur l'épaule par deux boutons, et la croix de la figure 14 doit se trouver avec la croix de la figure 13, — l'F de la figure 14 avec l'F de la figure 15. La ligne qui va depuis la croix de la figure 14 jusqu'à l'ourlet du bas marque la partie qui est recouverte, et à laquelle on doit ajouter à l'envers un faux ourlet. On met aussi une bande en biais sur la couture de côté de la figure 14. — La figure 15 représente la moitié du dos; on place sur cette figure, du côté droit, trois pattes réunies à la figure 14, comme nous l'avons ci-dessus expliqué. On coud le dos et les devants ensemble, depuis C jusqu'à D, et à gauche, sur l'épaule, depuis E jusqu'à G.

La ceinture (fig. 16) est en étoffe double, bordée d'une bande tout autour; on place un bouton d'un côté, on fait une boutonnière de l'autre côté, puis on la coud au milieu (ligne ponctuée), sur le dos, étoile sur étoile.

La manche se compose de deux parties, figures 17 et 18, *dessus* et *dessous*. On les coud ensemble, depuis H jusqu'à J, — depuis K jusqu'à L. Le revers (fig. 19) est placé au bord de la manche, M avec M sur les deux côtés, — L avec L au milieu. Le haut de la figure 19 est bordé avec une bande en biais, et l'on met quatre pattes sur la couture du coude; ces pattes, ornées de boutons, sont agrafées comme nous l'avons déjà dit. Quand on monte les manches, la couture K doit se trouver avec la couture K de la figure 14.



DESSIN EN TAPISSERIE.

Pantalon accompagnant la blouse.

Les figures 20, 21 et 22 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce pantalon est fait en étoffe pareille à celle de la blouse; il est également orné de pattes.

On coupe deux parties semblables sur la figure 20 (jambe) en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un large ourlet au bas; on place les trois pattes sur chaque partie, puis l'on coud chaque jambe ensemble, depuis O jusqu'à P. On coupe la figure 21 en même étoffe, on la double avec de la percaline *double*, et l'on fait les boutonnières indiquées sur le patron. On replie en dessous la partie indiquée sur la figure 20 par une ligne fine: cette partie doit être repliée à la jambe gauche et jusqu'à la ligne. On place la figure 21 à cet endroit, — R avec R, — Q avec Q, et l'on réunit les figures 20 et 21 par une couture piquée (points arrière), exécutée sur les lignes ponctuées des deux figures, de façon que la figure 21 ne soit pas attachée au bord extérieur. Sur la



N° 2.

jambe droite, cette partie, qui est repliée pour la jambe gauche, reste non repliée; on la double jusqu'à la ligne fine et garnie de deux boutons indiqués sur le patron.

On coud ensemble les deux jambes du pantalon, en commençant par derrière, et assemblant S avec S, — depuis S jusqu'à O, — depuis O jusqu'à R par devant; la partie garnie de boutons doit être cousue à la jambe opposée depuis R jusqu'au point. On plisse ensuite le pantalon en plaçant toujours une croix sur le point qui est le plus rapproché; on a ainsi trois plis devant, cinq plis derrière pour chaque jambe. La ceinture est coupée sur la figure 22, double en largeur et en longueur, et cousue sur le pantalon, Q avec Q, — S avec S. On fait une boutonnière à la place indiquée sur le patron; on met un bouton à l'autre extrémité de la ceinture.

Pelote.

MATÉRIAUX. — Grosses perles blanches en cristal; perles soufflées en argent; coton à tricoter de grosseur moyenne; velours couleur groseille des Alpes; ruban en taffetas (2 centimètres 1/2 de largeur) de même couleur.

Cette pelote est recouverte de velours et garnie de ruches en ruban, sur lesquelles retombent six festons en perles blanches et perles d'argent. Le dessin représente la pelote aux deux tiers de sa grandeur naturelle. Pour exécuter les festons on fait une chaînette (au crochet) ayant 14 centimètres de diamètre; sur notre modèle cette chaînette se compose de 144 mailles exécutées avec du coton blanc de moyenne grosseur; on réunit cette chaînette en *rond*, et l'on fait deux tours de mailles simples; au deuxième tour, et pour tous les tours suivants, on passe le crochet dans la maille entière, au lieu de le piquer dans l'un des côtés seulement; depuis le deuxième tour on divise les mailles du cercle en six parties composées sur notre modèle, de 24 mailles chacune, puis l'on fait chaque feston en *allant* et *revenant*. Il y a 28 tours dans chaque feston, qui a 24 mailles au commencement, — 6 mailles au dernier tour. D'après cette indication il sera facile de diminuer le nombre des mailles *également* à la fin de chaque tour.

On fait six festons pareils; on les recouvre avec des festons en perles; chaque boucle se compose de 8 perles de cristal, — 1 perle d'argent soufflée, — 8 perles de cristal enfilées sur du fil assez fort. Les deux tours formant le cercle sont recouverts avec deux rangées de perles soufflées en argent.

Pour faire la pelote on coupe deux ronds en percaline foncée ayant, l'un 20 centimètres, — l'autre 25 centimètres de diamètre. On coud ces deux parties ensemble, en laissant une petite ouverture pour remplir la pelote avec du crin, de la ouate ou bien du son. La pelote doit être bien tendue; un *rond* en velours, ayant 16 centimètres de diamètre, est placé sur la partie supérieure; la partie inférieure est recouverte d'étoffe de soie; une bande pareille, ayant 9 centimètres de largeur, est plissée autour de la pelote; ces plis sont faits sur le bord supérieur et cachent la couture du dessus en velours; sur cette bande on place quatre ruches en ruban plissé; le dessin indique que la dernière ruche doit être placée au bord de la pelote, afin d'en cacher le fond: quand les ruches sont cousues, on tend la bande et on la coud sous la pelote. On place les festons de perles sur la pelote, et l'on fixe légèrement chaque pointe de chaque feston.

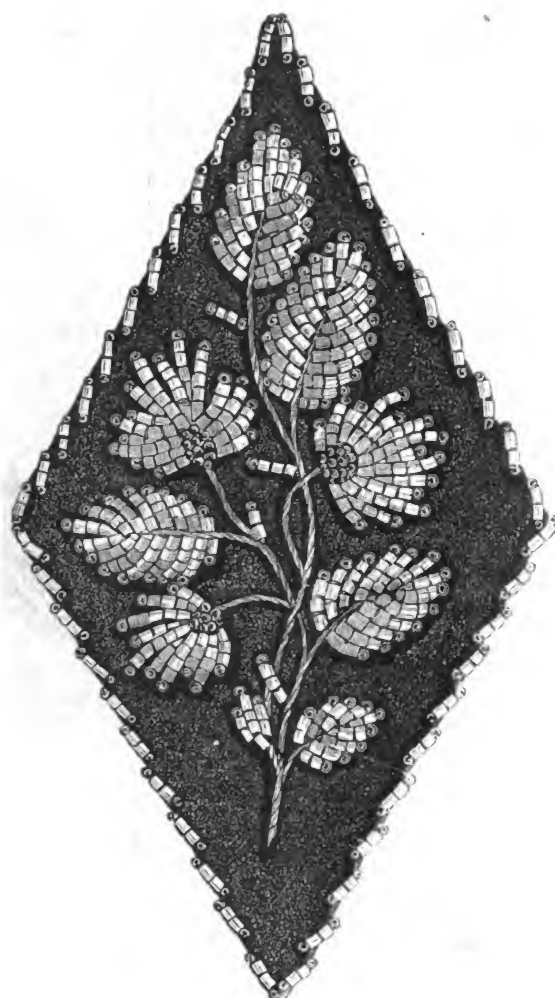
On fait cette pelote en toutes couleurs: par exemple, en velours noir, avec les ruches en ruban groseille, — velours orange et ruches de même couleur, etc.

Dessin au crochet.

Ce dessin se compose de losanges semées sur un fond côtelé; on s'en sert pour exécuter des couvertures pour enfants et grandes personnes, des sacs de chasse, etc. L'extrême solidité de ce travail le rend indestructible. On l'exécute en coton ou bien en laine pour couverture, en fil gris pour sac de chasse.

Le nombre des mailles, sur lesquelles on monte ce travail, dépend de l'usage auquel on le destine; nous prendrons pour base de notre démonstration l'échantillon représenté par notre dessin.

On fait une chaînette de 69 mailles, et l'on travaille en *allant* et *revenant;* on fait sur cette chaînette 4 tours de mailles simples en piquant toujours le crochet dans la boucle qui se trouve derrière la maille, afin de former les *côtes* du dessin. Au commencement de chaque tour, on fait une maille en l'air, afin de pouvoir placer dans la dernière maille du tour précédent la première maille du tour que l'on commence.



N° 3.

Avec le cinquième tour, on commence le fond *côtelé.*

On fait 15 mailles simples; — on jette le brin sur le crochet; — on fait une bride, non dans la maille du tour précédent, mais dans la boucle de la maille placée *sous* celle du tour précédent; cette bride ne doit pas être très-serrée; elle figure la pointe de l'une des losanges. On passe 1 maille du tour précédent et l'on fait 9 mailles simples, — une bride exécutée comme celle que nous venons de décrire, — une maille simple, — une bride (toutes les brides doivent être faites comme la première), et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait fait 10 brides, qui forment le rang du milieu du carreau qui figure à moitié sur notre dessin; entre chacune de ces dix brides on fait une maille simple, — ensuite 9 mailles simples, — une bride, — 15 mailles simples.

6e *tour.* — Entièrement en mailles simples, en revenant sur le cinquième tour.

7e *tour.* — 14 mailles simples, — 1 bride, — 1 maille simple, — une bride, — 9 mailles simples, — 9 brides, entre chacune desquelles on fait une maille simple; ces brides doivent être placées *entre* les brides précédentes, — 9 mailles simples, — 1 bride, — 1 maille simple, — 1 bride, — 14 mailles simples.

8e *tour.* — Entièrement en mailles simples.

On continue à travailler ainsi, c'est-à-dire en faisant alterner un tour avec brides, — un tour de mailles simples; — on augmente d'une bride le nombre de celles qui composent la losange commencée par la pointe, tandis qu'on diminue d'une bride le nombre de celles qui composent la losange dont on voit seulement la moitié; — on continue de la même façon jusqu'à ce que la première losange ait 12 brides dans sa largeur, et que la deuxième



N° 1. — CACHE-POT.

n'en ait plus qu'une seule. Les douze brides forment le milieu de la losange, qui doit ensuite diminuer d'une bride pour chaque rang où l'on fait des brides; au tour pour lequel on fait dix brides dans la losange, on fait une bride au-dessus de celle qui termine l'autre losange, afin d'en commencer une nouvelle. On continue de la même façon pendant tout le cours de ce travail.

Dessin en tapisserie.

On exécute ce dessin en laine, perles et rubans de velours; il servira pour coussin, chaise, sac de voyage.

On prend du canevas n° 5; le ruban de velours doit avoir la largeur nécessaire pour couvrir l'espace qui serait occupé par quatre croix (points de marque); les perles doivent être assorties à la grosseur du canevas. — On fait d'abord les carreaux en tapisserie; la rosette du milieu est en perles blanches opaques et perles de cristal; le contour de chaque feuille est en perles d'acier; on fait alternativement une feuille en perles de cristal, l'autre en perles opaques; le fond est en laine bleue bluet. Les petits carreaux qui se trouvent entre les rubans de velours à chaque coin des grands carreaux sont remplis en laine blanche; la partie qui encadre chaque grand carreau est en laine ponceau; l'espace qui se trouve entre les deux rubans de velours, au bord du dessin, est en laine ponceau plus foncé que celui employé à l'intérieur.

On place le ruban de velours de l'intérieur avant celui du bord qui encadre le dessin; le canevas est resté vide à l'endroit qui doit être occupé par le velours; le ruban du bord cache la fin des rubans employés à l'intérieur; on coud ces rubans avec de la soie noire très-fine; à la place où ils sont croisés on coud des perles blanches: les perles cousues sur les deux rubans de velours qui servent d'encadrement sont en or.

On peut exécuter les rosettes placées au milieu des grands carreaux en employant de la soie blanche, — gris clair, — gris un peu plus foncé pour les contours, — remplacer les perles blanches et les perles d'or cousues sur le velours par de la soie blanche et de la soie jaune d'or. Cet ouvrage est d'un effet charmant. Ajoutons que la croix désignée par des points noirs (milieu de la *rosette*), doit être faite en perles d'or, si l'on emploie des perles pour faire ce travail; en soie jaune d'or, si l'on remplace les perles par de la soie.

BOURSE AU CROCHET.

Cache-pot.

Voir sur la planche de patrons, jointe au n° 23 du journal, les figures 38 et 39 (*verso*) appartenant à ce patron.

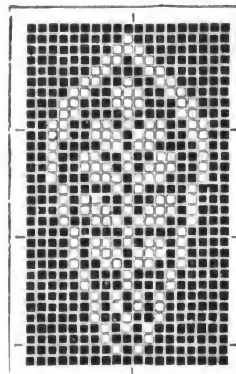
MATÉRIAUX. — 20 centimètres de cachemire ponceau; drap blanc fin; velours noir; 48 grammes de jais blanc fin; perles d'or n° 3; perles blanches de cristal et perles noires fines; 1m,10 de ruban de velours noir ayant 1/2 centimètre de largeur; carton épais.

Si M. Sainfoin, notre collaborateur pour les articles de jardinage, était consulté à propos de ce cache-pot, il donnerait son approbation à cette enveloppe, qui permettra à nos lectrices de dissimuler la rusticité des vases de fleurs appelés aux honneurs de leur salon; cette rusticité même est indispensable à la santé des plantes, qui dépérissent dès qu'on les enlève aux vases de terre, humbles, mais *poreux*, pour les placer dans ces vases élégants et durs, riches et secs, faits en porcelaine fine, dorée, mais mortelle pour les fleurs que l'on condamne à vivre, ou plutôt à mourir dans ce milieu antipathique à leur nature.

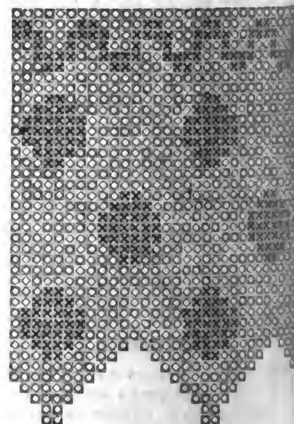
Ce cache-pot se compose de six parties égales, coupées séparément et ornées d'un carreau brodé, alternativement blanc et noir, orné de jais. Le bord supérieur de ce cache-pot est garni d'une bande de cachemire rouge bordée de velours noir, ornée de jais et d'un effilé également en jais. Le bord inférieur est garni avec une bande en velours noir brodée de jais blanc.

Trois dessins sont consacrés à l'objet qui nous occupe en ce moment; le n° 1 le représente aux deux tiers de sa grandeur naturelle; les nos 2 et 3 sont les deux carreaux brodés de jais, représentés en grandeur naturelle. On brode trois carreaux sur du drap blanc, — trois carreaux sur du velours noir (dessins nos 2 et 3). Sur les trois carreaux noirs on fait les tiges avec de la soie de cordonnet jaune d'or; les fleurs sont en jais blanc. Le dessin indique la direction et jusqu'au nombre des perles; une perle de cristal est placée au bout de chaque rangée de jais; le calice des fleurs est en perles d'or.

Les carreaux blancs sont brodés en jais noir et perles noires rondes; les tiges sont faites en soie noire de cordonnet; chaque rangée de jais est terminée par une perle d'or; le calice des fleurs est en perles d'or; les différentes teintes du dessin indiquent du reste l'emploi des perles d'or qui sont d'une nuance plus claire; les perles *noires* sont des perles noires (cette explication ne manque pas de clarté). Revenons à notre travail. Après avoir brodé les six carreaux, on coupe six morceaux de carton épais sur la figure 38 (verso de la planche de patrons accompagnant le n° 23); on coupe sur cette même figure 38 six morceaux de cachemire ponceau, en laissant l'étoffe néces-



N° 1 *bis*.
Explication des signes: ▪ Soie blanche. ▫ Perles d'acier.



N° 2.
Explication des signes: ✱ Perles noires. ▫ Soie ponceau.

DESSIN EN SOUTACHE.

ire pour les remplis; on fixe ces morceaux de cachemire, bien tendus, sur les morceaux de carton; on place un carreau sur chaque partie, puis l'on entoure chaque carreau avec des perles disposées comme l'indique notre dessin : ces perles sont or et noires pour les carreaux blancs, or et blanches pour les carreaux noirs.

On fait, sur le fond de cachemire rouge, un semé composé de jais noir et de perles d'or, en piquant chaque fois l'aiguille au travers du carton; on double ensuite chaque partie avec de la percaline de couleur foncée; on les réunit en les cousant (on ne fait pas la dernière couture), puis on dispose des perles or et noires sur chaque couture comme on les a placées autour des carreaux. On garnit le bord inférieur avec une bande de velours noir brodée de jais blanc et de perles d'or; on recouvre un fil d'archal assez gros avec de la percaline, on le fixe à chaque bord du cache-pot, puis on fait la dernière couture.

La fig. 39 représente la moitié du rebord supérieur; on taille cette fig. 39 en carton, on la recouvre à l'endroit avec du cachemire rouge; à l'envers, avec une doublure de couleur foncée, puis on coud au bord de cette fig. 39 du ruban de velours noir brodé de jais blanc et de perles d'or; les zigzags sont en jais noir et perles d'or. La frange se compose de festons faits alternativement en jais blanc, — jais noir.

Bourse au crochet.

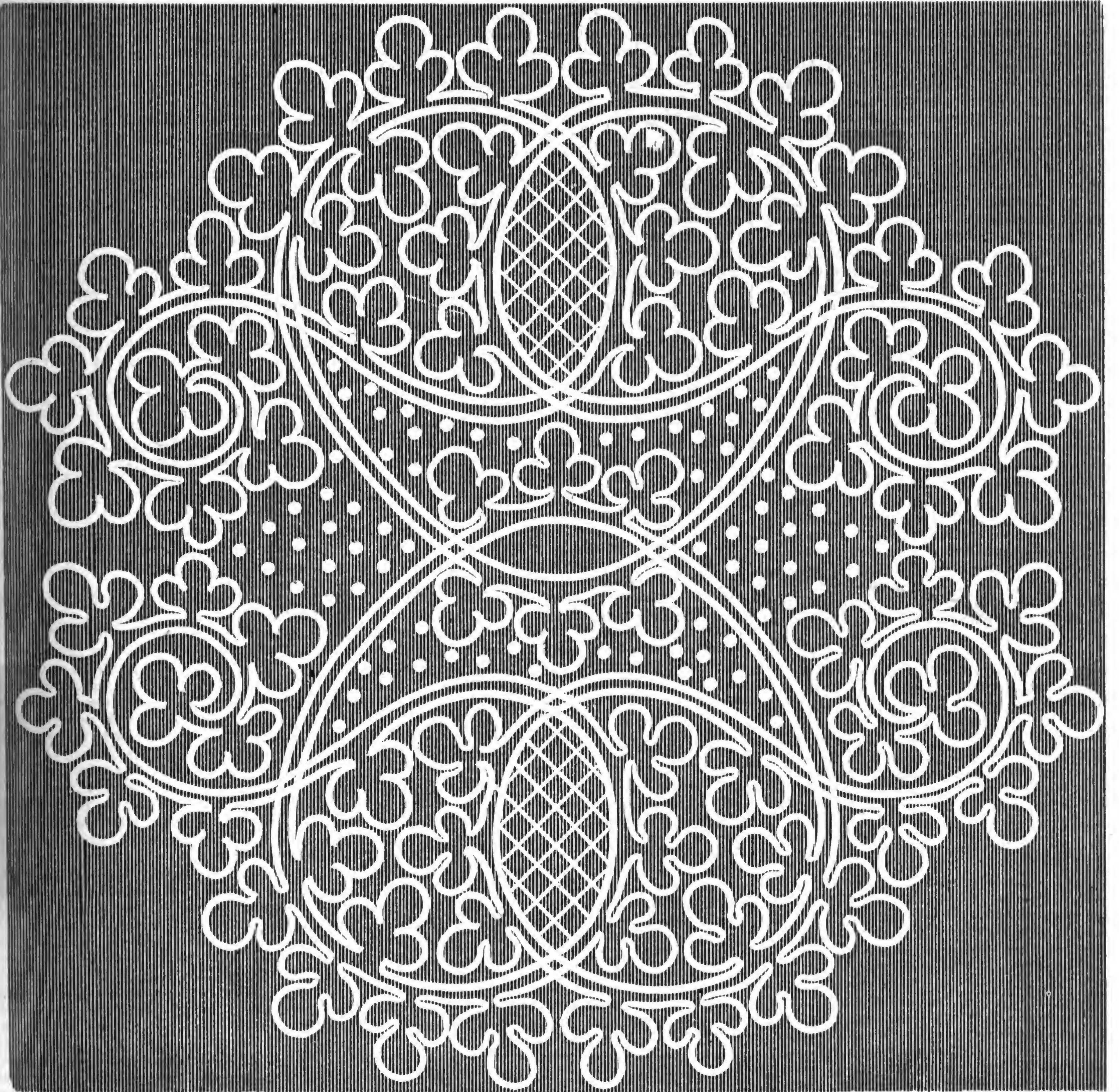
Matériaux. — 5 petits écheveaux de soie blanche de cordonnet (fine); 15 petits écheveaux de même soie ponceau; une masse de perles d'acier n° 5; une demi-masse de perles d'or n° 5; quelques perles noires de même grosseur que les autres perles.

Cette bourse, à l'exception de la partie du milieu, faite à *jours*, est exécutée en mailles simples, qui ne doivent pas être trop serrées. Le dessin de feuilles (n° 1 *bis*) est fait en perles d'acier sur un fond blanc, dont les festons empiètent sur le fond rouge de la bourse, parsemé de pois en perles d'or, auxquels sont suspendues des boucles en perles d'or.

Le dessin n° 1 représente la bourse en grandeur naturelle; le n° 1 *bis* est la feuille exécutée en perles d'acier; le n° 2 représente le semé du fond rouge et la petite bordure qui le termine.

On enfile des perles d'acier sur la soie blanche avec laquelle on fait une chaînette composée de 6 mailles en l'air réunies en rond. Pour le second tour on fait 2 mailles dans chaque maille; au tour suivant on commence les feuilles; il y en a six pour chaque extrémité de la bourse. Il faut, pour commencer ces feuilles, 18 mailles en tout (3 mailles pour chaque feuille); on augmente en conséquence de 6 mailles dans le courant de ce premier tour. Le nombre des mailles doit être augmenté selon que les feuilles vont en s'élargissant; ainsi, après ce tour de 18 mailles, on en fera deux avec 30 mailles, — puis trois avec 42 mailles, — deux avec 54 mailles, — quatre avec 66 mailles, — quatre avec 78 mailles, — six avec 90 mailles. — On a toujours soin d'augmenter le nombre des mailles après les contours de chaque feuille; ces contours sont du reste toujours rapprochés les uns des autres, et l'on place les deux perles d'acier appartenant, l'une à une feuille, l'autre à la feuille suivante; on place, disons-nous, ces perles dans la même maille pendant toute la durée de l'augmentation du nombre des mailles; cette augmentation cesse au moment où le contour, devenant double, forme la pointe de la feuille; à l'endroit où il se trouve un espace de 2 mailles entre chaque feuille, on attache la soie rouge sur laquelle on a enfilé des perles noires, et l'on commence entre chaque feuille le fond rouge qui, s'élargissant à chaque tour, diminue la largeur du fond blanc.

A l'avant-dernier tour des feuilles on commence le semé du fond rouge (dessin n° 2); on met un pois au milieu de l'espace qui se trouve entre chaque feuille. Quand les feuilles sont terminées, on travaille seulement avec la soie rouge et les perles noires qui forment les pois et la bordure (voir le dessin n° 2). Au-dessus du troisième rang de pois on commence la bordure; quand elle est terminée, on fait un tour de mailles simples, sans dessin, avec la soie rouge. On commence le milieu à jour; on travaille en *allant* et *revenant* afin de former la fente de la bourse. Ce jour se compose d'une bride, — 1 maille en l'air, — ainsi de suite alternativement; on contrarie les brides à chaque tour, c'est-à-dire que l'on place la bride sur la maille en l'air du tour précédent, et que l'on fait la maille en l'air au-dessus de la bride du tour précédent. On fait ainsi onze tours; on arrête la soie; la moitié de la bourse est terminée; on fait l'autre moitié, qui est pareille à celle-ci, on passe un anneau d'acier dans chaque moi-



DESSIN EN SOUTACHE.

tié; on coud les deux côtés ensemble. Chaque boucle, passée dans chaque pois, se compose de 25 perles d'or enfilées sur de la soie jaune, qui passe d'un pois à l'autre à l'envers de la bourse. On fait autour des festons (composés des feuilles en perles d'acier) une sorte de garniture en perles d'or; on enfile 15 perles, on fait un point long, mais non tout à fait tendu; on enfile encore 15 perles d'acier après avoir passé l'aiguille un peu plus bas que l'endroit où l'on a piqué le premier point, et ainsi de suite, afin d'entrelacer les points.

On place au bas de la bourse (voir le dessin n° 1) un effilé composé de boucles de perles d'acier entrelacées, dont la dimension augmente vers le bas de la bourse.

Dessin en soutache.

On peut employer ce dessin pour tapis de table, coussin de canapé, plateau de lampe ou de candélabre, etc.; il est facile de varier non-seulement les couleurs du fond et celles de la soutache, mais aussi la combinaison même de ce travail; ainsi le dessin carré peut servir pour un guéridon rond; on broderait le dessin en soutache d'or sur un fond groseille ou d'une autre couleur assortie au meuble; on ferait autour de ce fond une bordure exécutée en tapisserie sur canevas représentant soit des fleurs, soit des arabesques, sur un fond en soie blanche. On peut aussi faire ce dessin en points *arrière* avec de la soie de cordonnet bleue sur de la moire blanche pour sachet à mouchoirs. La bordure peut aussi servir isolément pour vêtement d'enfant et de femme, soit qu'on l'exécute en soutache, ou bien en soie de cordonnet à points *arrière* pour bas de jupe ou montants de redingote; pour ce dernier usage on ferait la bordure en soie violette, par exemple, sur taffetas gris ou noir.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en mousseline fond blanc parsemée de pois rouges. La jupe est garnie avec quatre volants à tête, disposés de la façon suivante: le volant placé au bas de la jupe est le seul qui soit *entier;* les trois autres sont séparés de façon à figurer des sortes de dents de feston sur lesquelles un bouillonné est disposé en zigzags; en d'autres termes ces trois volants sont disposés par morceaux isolés; le deuxième volant est, par exemple, séparé du morceau suivant, appartenant au deuxième volant, par un espace de 10 centimètres; le troisième est séparé du morceau suivant par un espace de 15 centimètres; le quatrième est séparé du morceau suivant par un espace de 20 centimètres; ces séparations, formant les dents que nous venons de décrire, sont au nombre de six. Corsage décolleté, garni d'un bouillonné et de deux volants; manches demi-longues, garnies avec un volant à tête. Chemisette en mousseline blanche, plis ée. Chapeau rond en paille, garni de rubans roses.

Robe en taffetas vert, ornée de trois volants étroits, surmontés par un volant plus large, tuyauté; à 20 centimètres de distance de ce dernier volant est placée une ruche à la vieille. Corsage à revers, garni avec une ruche à la vieille; manches formant vers le coude un bouillonné serré en haut et en bas par une ruche à la vieille; celle du bas est terminée par trois volants étroits; une large ruche à la vieille est placée sur la couture perpendiculaire de la manche. Ceinture à longs bouts.

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris traverse en ce moment cette saison exceptionnelle durant laquelle il est plus animé, plus joyeux, plus paré que jamais; les fêtes de l'hiver font alliance avec les plaisirs de l'été; tout marche de front, les promenades et les réunions, qui sont encore assez nombreuses. Les Parisiens ont compris, depuis quelques années, la nécessité de rester plus longtemps chez eux, afin de faire les honneurs de leur ville aux étrangers, attirés de tous les points du globe, non-seulement par le désir de visiter Paris, mais aussi par celui d'étudier ses habitants. Il serait peu habile, et en même temps peu patriotique, de condamner tous ces étrangers à traverser des rues bordées de maisons aux persiennes tristement closes, des promenades abandonnées par les voitures élégantes, de les exposer enfin à voir Paris dépouillé de tous ses rayons, c'est-à-dire de toutes les personnes illustres par leur génie, célèbres par leurs talents, remarquables par leur luxe.

De plus, les Parisiens ne pouvaient décemment quitter leur résidence au moment où soixante-dix mille étrangers arrivaient tout exprès pour visiter l'exposition de peinture; on ne peut avouer sans détour que les questions d'art sont moins intéressantes pour les habitants des bords de la Seine que pour les habitants des rives de l'Ohio, du Volga, du Danube, de la Tamise; on est donc resté à Paris, et chaque jour une foule immense s'est transportée au Palais de l'Industrie. Ce trajet constitue à lui seul un vif plaisir; cet édifice immense, d'un aspect peu gracieux, est heureusement situé au milieu de ces massifs fleuris, de ces bosquets charmants, de ces pelouses si vertes, qui justifient depuis deux ans ce nom de *Champs-Élysées*, si longtemps usurpé par cette promenade poudreuse, dont les arbres chétifs, clair-semés, dévorés par la chaleur et la poussière, offraient le spectacle lamentable d'une végétation luttant péniblement et inutilement contre les causes de destruction dont elle était enveloppée; le gaz desséchait leurs racines, le soleil et la poussière dévoraient leurs feuilles. Si insensible que l'on pût être aux progrès de la sylviculture, on ne pouvait s'empêcher de plaindre ces arbres infortunés, enlevés à leurs forêts natales et condamnés à périr, ou, ce qui est bien pis, à végéter, victimes des caprices et de l'ignorance des hommes.

Tout cela est bien changé: aujourd'hui le mot de *Champs-Élysées* est devenu une vérité; tout le monde semble y être heureux: les hommes, les femmes, les plantes et les arbres.

Les journaux quotidiens, hebdomadaires, les revues mensuelles, ont rendu un compte détaillé de l'exposition de peinture. Malheureusement les critiques se sont acquittés de leur tâche avec trop de conscience; ils n'ont rien omis, et leurs articles, dans lesquels chaque tableau figure à la place qui lui a été décernée par le hasard de l'initiale, frappent l'esprit de cet éblouissement qui saisit la vue lorsqu'o pénètre dans ces immenses galeries, où les couleurs et les genres se livrent une lutte acharnée. Les critiques ont suivi le livret pas à pas, en ajoutant seulement, aux titres des tableaux et aux noms des artistes, leurs impressions entremêlées de termes techniques, empruntés surtout aux procédés matériels de l'art de la peinture. Les critiques sont trop savants; ils parlent un langage qui est étranger aux profanes, c'est-à-dire à la majorité des visiteurs de l'exposition. Ceux-ci ne le disent pas tout haut, mais nous leur rendrons le service de parler pour eux: ils seraient bien heureux d'avoir des *guides* ignorants. Ces *guides*-là du moins sauraient se mettre à leur portée: ils ne parleraient ni d'*empâtements*, vilain mot qui fait songer au cruel procédé employé dans la Bresse pour, ou plutôt *contre* les poulardes; — ni de *méplats*, — ni de *truculence*, etc.; ces critiques ignorants indiqueraient seulement les tableaux les plus remarquables, et ne se croiraient pas obligés d'épuiser la lettre *A* avant de passer aux tableaux rangés sous la lettre *B;* ils diraient franchement leur opinion sans parti pris; ils n'appartiendraient à aucune secte, ils ne marcheraient sous la bannière d'aucun système. Mais où sont ces critiques, hélas!

Il s'agit bien d'équité, de simplicité, du ferme désir d'être sincère! Il s'agit, non pas d'éclairer le public sur la valeur contestable ou incontestable des œuvres d'art, mais bien de lui faire connaître la science du critique, et voilà pourquoi les critiques les plus instruits sont les moins instructifs.

Celles de nos lectrices qui habitent loin de Paris trouveront peut-être quelque intérêt à nous suivre dans une visite à l'exposition. Au rez-de-chaussée, nous sommes arrêtée par les tourniquets, dont la dimension n'a pas été calculée d'après l'envergure des jupons actuels; on paye, — on passe, un peu difficilement; on monte les degrés du vaste escalier intérieur. On se trouve dans une sorte de vestibule tapissé de tableaux; ce sont les lots achetés aux peintres exposants, pour la loterie qui doit être tirée après la clôture de l'exposition. De ce vestibule on passe dans le grand salon carré, qui est peuplé d'empereurs, de rois, de maréchaux, de généraux et de ministres; on se croirait dans un congrès œcuménique. En face de la porte principale, on voit la bataille de Solferino, qui n'est point effrayante; on examine avec beaucoup de calme ces personnages qui conservent tant de sang-froid au moment où la lutte est si acharnée. Vis-à-vis de ce tableau, on voit une bataille de l'Alma, de M. Pils, qui produit un effet opposé: ces zouaves, ces turcos, transportant l'artillerie sur des pentes réputées inaccessibles, et que l'ennemi n'avait pas même songé à défendre, sont vivants; ils ne *posent* pas, ils agissent, et avec tant de vigueur et de courage, qu'ils remettent en mémoire ce passage tout biblique du rapport du prince Mentchikoff, annonçant la perte de la bataille: « *Alors apparut une troupe d'Afrique qu'on appelle les zouaves!...* » Ce salon est consacré tout entier aux tableaux commandés par l'État, et aux portraits des princes et des fonctionnaires publics.

Dans les galeries qui s'étendent autour de ce centre, les tableaux sont placés par ordre alphabétique, c'est-à-dire d'après la lettre initiale du nom de chaque peintre; mais nous ne sommes pas forcée de passer en revue trois mille tableaux, et, n'ayant pas les capacités requises pour exercer la profession de critique, nous pourrons consulter seulement le sentiment juste ou faux qui nous portera à choisir, parmi cette multitude d'œuvres, celles qui nous émeuvent à tort ou à raison. Et d'abord il nous semble, à tort ou à raison, que les tableaux les plus remarquables de cette exposition sont les paysages et les portraits. Nous nous garderons bien de tirer une conclusion de ce fait; nous ne nous demanderons pas si le sentiment créateur manque à notre époque, et nous admirerons sans réserve les paysages de M. Français. Il n'a pas été chercher ses sujets bien loin: il a simplement reproduit les bords de la Seine aux environs de Paris; et, après avoir examiné les tableaux qui remplissent les galeries, on revient s'arrê-ter devant ces trois paysages, qui reposent l'esprit et transportent l'âme dans une région sereine, assez mélancolique cependant pour attirer et retenir les rêveurs. *Charlotte Corday*, de M. Baudry, a été très-diversement appréciée; nous ne vous dirons pas que le *raccourci* du corps de Marat est manqué ou admirablement réussi ainsi qu'on l'affirme simultanément, mais nul ne peut nier l'effet simple et puissant de cette figure de jeune fille glacée par l'épouvante; l'exaltation puisée dans la lecture de Plutarque a fait place au sentiment d'horreur que lui inspire la vue de cet homme qu'elle vient d'assassiner; le doute, le remords, peut-être, viennent d'envahir son âme, et elle s'aperçoit que le mobile le plus noble ne peut jamais ennoblir et justifier le crime.

Madame Henriette Browne a exposé des tableaux qui représentent des intérieurs de harem, une étude sur une femme d'Éleusis, enfin un portrait du baron de S***, et une ravissante petite toile intitulée *la Consolation*. Une petite fille pleure à chaudes larmes; son frère, plus petit encore, l'entoure de ses bras, et voudrait arriver jusqu'à son visage pour essuyer ces larmes si douloureuses. Madame Browne possède un talent élevé, fin et ferme à la fois, qui enrichit l'école française d'un grand peintre de plus, et, comme ce peintre est une femme, il est bien juste que nous nous arrêtions de préférence auprès de ses œuvres.

La première discorde, de M. Bouguereau, nous montre Abel se réfugiant près d'Ève, et se cachant le visage pour ne point voir, sans doute, cette figure haineuse et envieuse de son frère Caïn. L'envie fut le premier et le plus effroyable des péchés; il n'a point dégénéré, et il est toujours la cause de la plus grande partie des maux qui affligent l'humanité.

Une grande femme *avinée*, — excusez ce terme, il est le seul qui puisse rendre l'impression causée par ce soi-disant portrait, — vêtue de rouge, et tenant une grande lyre d'une main défaillante, est censée représenter mademoiselle Rachel. O monsieur Gérôme!... si le livret n'indiquait pas votre nom et celui de mademoiselle Rachel, on ne reconnaîtrait ni vous ni elle. Citons encore les scènes de famille de M. Toulmouche, — les paysages de M. Daubigny. Citons... mais non, ne citons plus rien; nous avons voulu seulement vous conduire devant un petit nombre de tableaux, et non vous fatiguer par une trop longue nomenclature; au risque d'être injuste, nous nous bornerons à ces brèves indications.

La sculpture a été placée au rez-de-chaussée, converti en jardin français; la photographie est reléguée vers l'exposition algérienne.

Les théâtres commencent à ralentir leur zèle; peu ou point de représentations nouvelles, quelques reprises de pièces anciennes, et la clôture annuelle de l'Odéon et du Théâtre-Lyrique, voilà tout ce que l'on peut noter dans ce mois. Le Théâtre-Lyrique a suspendu ses représentations, signalées par plusieurs succès; *la Statue*, de M. Reyer, est une œuvre que le public retrouvera avec satisfaction l'automne prochain. *Au travers du mur*, un charmant opéra-comique du prince Poniatowski, a obtenu un succès remarquable. Le sujet en est fort amusant: on y voit, ou plutôt on y entend un mari qui a trouvé le moyen de réduire au silence une *épouse* acariâtre; ce tour de force semble prodigieux, et tout d'abord on refuse d'en admettre la possibilité; le procédé est bien simple cependant: chaque fois que la femme entame une discussion qui va dégénérer en querelle, le mari prend un trombone, et joue l'Évocation des Nonnes, de *Robert le Diable*. Le moyen de lutter avec un trombone! La femme est forcée de suspendre ses reproches et ses accusations; le mari évite ainsi les accès de fureur de son aimable *moitié*. Tous les hommes devraient apprendre à jouer du trombone: ils ne sont pas tous destinés, Dieu merci! à faire usage de ce formidable instrument; mais enfin on ne peut prévoir ce que l'avenir tient en réserve. Le trombone aurait rendu des services importants à certain mari forcé de céder aux exigences que sa femme formulait en des scènes où elle élevait la voix à un diapason qui eût pu être couvert seulement par les sons majestueux de cet instrument; malheureusement on ne s'avise jamais des procédés les plus simples. Le mari en question était réduit au silence par les cris de son acariâtre compagne, et il n'a jamais eu l'idée d'appeler le trombone à son aide! Espérons que, si ce moyen ne peut réagir sur le passé, il aura quelques bons résultats pour l'avenir; d'un côté, les maris étudieront cet instrument; d'un autre, les femmes s'appliqueront à le rendre inutile, et ces efforts réunis concourront à maintenir la paix des ménages.

Si le présent est aride, l'avenir théâtral s'annonce brillamment. L'Opéra français nous fera entendre *l'Alceste* de Gluck, interprétée par madame Viardot; Meyerbeer fera exécuter son *Africaine* au même théâtre, qui doit aussi donner, à ce que l'on dit, le *Freyschütz* de Weber. Enfin, le Théâtre-Lyrique se transportera, au mois d'octobre, dans la nouvelle salle, située à la place du Châtelet. Cette inauguration n'aura sans doute pas lieu sans que M. Réty ménage au public une de ces bonnes surprises auxquelles il a si bien habitué les Parisiens. Il leur ré-



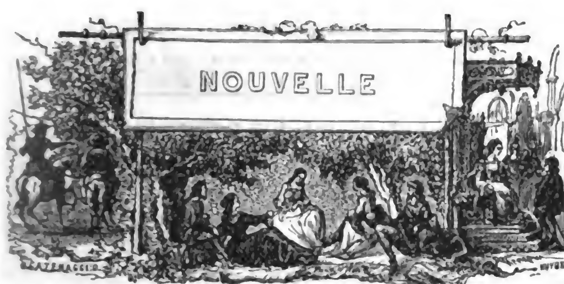
ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob. Paris

Toilettes de Mme BERNARD, 162, Rue de Rivoli.

serve peut-être l'*Idoménée* de Mozart, opéra inconnu en France : il appartiendrait à la direction qui nous a fait connaître *les Noces de Figaro* d'exhumer l'un des rares chefs-d'œuvre de ce maître incomparable.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Une singulière expression brilla dans les yeux de M. Cunningham; c'était tout à la fois la colère de se voir bravé par moi, et une sorte de joie que je m'expliquai bientôt en me souvenant des paroles que je lui avais entendu prononcer le soir du bal. Pourtant il continua :

« Je ne veux pas disputer plus longtemps avec vous. J'ai promis votre main à M. Meredith, et vous devez obéir.

— Chère Isabelle, » dit à son tour ma mère d'un ton plein d'affectueux encouragement.

« C'est inutile, ma bonne mère, n'insistez pas. Jamais je n'épouserai M. Meredith.

— Je ne vous conseille pas, dit M. Cunningham, de résister à vos parents, jeune fille; l'exemple de votre mère doit vous prouver combien peu le monde sympathise avec une fille qui refuse de se soumettre aux décisions de sa famille à cet égard. »

Exaspérée par cette lâche insulte, sous laquelle ma pauvre mère avait pâli, je ne gardai plus aucune mesure.

« J'ai vu, » dis-je avec fermeté, « que ma mère ne s'est aliéné l'affection générale que le jour où, fatalement conseillée, elle a consenti à échanger le nom d'un noble et vaillant gentilhomme contre celui d'un vil aventurier.



« O MALCOLM ! » S'ÉCRIA MA MÈRE EN ARRÊTANT SON INDIGNE MARI.

— Isabelle! » murmura ma mère, qui tremblait pour moi.

« Non, mère, ne craignez rien, il n'osera pas me frapper; le temps est passé où j'ai dû me soumettre à la force brutale. Il ne me chassera pas de votre maison. Traître à celui qu'il appelle son ami, il ne sait pas ce qu'il veut en ce moment, et sa colère elle-même n'est ni franche ni réelle.

— Isabelle ! Isabelle ! vous oubliez ! O Malcolm ! » s'écria ma mère en arrêtant son indigne mari, qui s'avançait vers moi les poings fermés, et qui vociférait, au comble de la fureur.

« Sortez d'ici, sortez d'ici à l'instant, malheureuse, ou préparez-vous à m'obéir.

— Ni l'un ni l'autre, » dis-je froidement. « Je suis préparée à tout, et, comme je vous l'ai dit, je sais ce que je ferai si vous me chassez de force; j'irai là où je puis réclamer un asile, où je pourrai d'un mot anéantir vos espérances; j'irai vers ceux qui me recevront, qui me protégeront.

— Quelle nouvelle absurdité vous êtes-vous mise en tête? Qui donc voudra recevoir une fille désobéissante et fugitive?

— Mon grand-père et ma tante : si je quitte cette maison, ce sera pour me rendre au Wold. »

On eût dit que la terre s'était entr'ouverte sous les pas de mon tyran. De mon côté, ma stupéfaction égalait la sienne; j'étais effrayée de mon audace. Elle réussit pourtant au delà de toute espérance, et, plus désappointé qu'il ne voulait bien le laisser voir, M. Cunningham quitta la chambre après m'avoir répété une fois encore qu'il m'ordonnait d'accepter l'offre de M. Meredith.

XIX

Pendant quelque temps je pus croire que mes persécuteurs s'étaient lassés, et qu'enfin le repos me serait rendu. Mais je m'aperçus bientôt que cette apparente cessation d'hostilités n'était qu'un stratagème pour couvrir un nouveau complot contre ma liberté.

Sous prétexte qu'il était temps de m'habituer à la vie du monde, je reçus l'ordre de rester au salon et de renoncer à ma solitude, seule consolation qui m'eût été laissée jusqu'alors.

Il me fallut donc me mêler du matin au soir à ce tourbillon d'inconnus qui encombraient en tout temps le château. Je vis alors qu'aux yeux de tous je passais pour la fiancée de M. Meredith, qui, sans jamais se permettre un mot ni une action que j'aurais eu le droit de réprimer, prenait à mon égard un certain ton qui ne devait laisser aucun doute aux hôtes d'Ellerslie. Ce fut ainsi que peu à peu, et sans que j'y eusse participé en rien, je vis s'établir la conviction générale que M. Meredith allait m'épouser.

Un jour même, une vieille dame, assez bavarde, me prit à part dans un coin du salon, et me dit :

« Je vous félicite, chère miss Isabelle; vous jouirez donc de tout le bonheur que vous méritez.

— Vous êtes bien bonne, madame, » répondis-je froidement, mais il ne m'est rien arrivé qui puisse m'attirer de pareilles félicitations.

— Diplomate? déjà? à votre âge?

— C'est bien sans le savoir, alors; mais réellement je ne comprends pas....

— Oh! pardon; je suis indiscrète sans doute.

— Nullement, madame; soyez sûre que j'accepterais vos compliments avec plaisir si je m'y connaissais le moindre droit.

— Mais, chère miss Neville, nous ne nous entendons pas alors. Je veux parler de votre prochain mariage avec M. Meredith.

— Je vous remercie, madame, de m'avoir enfin parlé clairement, et je suis heureuse de vous dire qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais de projet de mariage entre M. Meredith et moi. Si quelques personnes font courir ce bruit, vous me rendrez un véritable service en voulant bien le démentir. »

Je quittai la bonne dame, qui, toute stupéfaite, s'empressa de conter à chacun ce que je venais de lui dire. C'était ce que je voulais.

La semaine suivante, il fut subitement décidé que nous partions tous pour Bath. M. Cunningham prétendit que la santé de sa femme était dérangée, et que le changement d'air la remettrait.

« D'ailleurs, » ajouta-t-il froidement, « ce sera pour vous une occasion de faire les emplettes nécessaires, car je suppose que ce mariage aura lieu dès notre retour. »

Je ne répondis rien, car cette phrase ne m'était pas adressée, et j'avoue que la hardiesse de l'attaque me paralysa pour un instant. Quand j'eus préparé ma réponse, M. Cunningham avait quitté la chambre.

La nouvelle de ce déplacement m'affecta beaucoup; loin de la maison, entourée d'étrangers, dans une ville que je ne connaissais pas, à quoi pouvais-je être entraînée? A la vérité, je n'avais pas d'amis à Ellerslie; mais ne se sent-on pas moins abandonnée dans la maison qui vous est familière que dans un lieu où tout vous est étranger?

Cette crainte influa sur ma santé au point de me faire tomber tout à fait malade, et je vis avec surprise M. Cunningham proclamer partout mon état de souffrance, lui qui s'était toujours montré si indifférent à mon égard; il exigea même que je visse le médecin.

Les interrogations pleines de bonté du docteur Medway m'émurent vivement, et je me souviens qu'au lieu de répondre, je me mis à pleurer.

« Qu'est-ce donc? » dit-il en me prenant la main et en m'examinant avec plus d'attention; « ceci n'est pas une maladie du corps, c'est l'esprit qui souffre! Miss Isabelle, qu'avez-vous donc? Que s'est-il passé? Des larmes à la veille de votre mariage!

— Je ne me marie pas! » m'écriai-je avec véhémence; qui vous a dit cela? Je souffre des persécutions sans fin, docteur; on veut me forcer à épouser cet homme, qui ne me recherche que parce qu'il espère s'unir en moi à l'héritière des Aylmer.

— Pauvre enfant! Et cet héritage, croyez-vous qu'en effet il vous appartiendra?

— Je suis sûre du contraire.

— Eh bien, voyons, contez-moi vos chagrins, puisque vous avez commencé. Je suis un rude confident pour une jeune fille; mais je suis bon au fond, et je souffre de vous voir souffrir. »

XX

Encouragée par ce ton bienveillant, moi, pauvre fille, si peu accoutumée aux douces paroles, je racontai tout au bon docteur.

« Cet homme est bien, » dit-il, « il est jeune et riche; il porte un beau nom; ne pouvez-vous essayer de vous attacher à lui?

— Jamais! Il lui manque le cœur, l'honneur, et..... qu'importe! je ne l'épouserai jamais.

— Réfléchissez bien pourtant; vous pouvez vous tirer d'affaire par une autre porte que je vous indiquerai si vous le désirez. Mais c'est une porte bien basse, je vous en avertis.

— Dites! dites! Quel sort ne serait préférable à celui qui m'attend si je l'épouse?

— Aimeriez-vous donc mieux être ma femme, miss Isabelle?

— Oh! cent fois mieux! Mais pourquoi vous jouer de moi en ce moment où je me sens si malheureuse? Si vous connaissez réellement un moyen que je puisse employer pour fuir cette odieuse tyrannie, dites-le-moi sans prolonger à plaisir mon anxiété.

— Vous seriez plus heureuse dans une retraite moins élégante que celle-ci, mais du moins tranquille, miss Isabelle. »

Je ne répondis pas; j'étais peinée de cette insistance sur un sujet que je prenais pour une plaisanterie de sa part. Il se tut un instant, car il lut le reproche dans mes yeux; mais, reprenant courage, il continua :

« Je vais peut-être vous sembler bien absurde; mais, écoutez, vous êtes trop malheureuse ici : vous perdez chaque jour santé, force et courage. Vous refusez la main d'un homme jeune et riche, voulez-vous accepter la mienne? car un mariage est le seul moyen d'affranchissement pour vous. J'ai deux fois l'âge de M. Meredith et à peine la moitié de sa fortune; mais j'ose dire que j'ai le cœur bon et l'âme honnête. Jamais je n'aurais songé, je l'avoue, à vous faire cette proposition; ce sont les pénibles circonstances dont vous êtes entourée qui me la dictent. Eh bien, miss Isabelle, si rien de mieux ne s'offre à vous, si vous persistez dans votre refus de M. Meredith, si vous n'avez à espérer aucune fortune, comme vous le dites, ma maison sera la vôtre le jour où vous jugerez à propos de réclamer l'accomplissement de ma parole. »

XXI

Les traits du docteur s'étaient embellis d'une expression de noble générosité qui relevait sa placide physionomie. La rudesse accoutumée de sa voix s'était adoucie, et le simple médecin de campagne était vraiment transformé. Mais ce n'était pas ainsi que j'avais espéré m'affranchir, et je restai immobile et muette, embarrassée de cette offre que je ne voulais pas accepter.

« Je ne vous demande pas de prendre une décision à l'instant, Isabelle, » reprit M. Medway; « il sera toujours

temps d'en venir là quand vous n'aurez pas d'autre ressource. »

Cette conversation ne fit qu'accroître ma tristesse ; il me semblait que j'avais perdu un ami, car je n'osais plus considérer le docteur comme tel, bien que je susse parfaitement que la compassion seule l'avait engagé à parler ainsi. Je n'opposai plus aucune résistance à notre départ ; aussi je fus bien surprise lorsque, la veille de notre départ, j'appris que M. Cunningham, attendant quelques amis, ne quitterait pas Ellerslie en même temps que ma mère et les deux enfants, et que je resterais avec lui jusqu'au moment où nous irions retrouver le reste de la famille à Bath.

Je ne pus obtenir aucun changement dans ce projet ; il me fallut quitter Foulques, que j'embrassai comme si je ne devais plus le revoir, et je me vis seule au château en présence de M. Cunningham.

« Maintenant, » me dit-il, « il faut aller vous reposer, Isabelle ; je ne vous trouve réellement pas bien, » me dit-il avec une bonté singulière. « J'espère que vous viendrez me tenir compagnie à l'heure du dîner. »

Toute cette soirée, mon beau-père fut auprès de moi d'une prévenance tellement hors de ses habitudes que je m'en trouvais plus gênée que contente. Il m'offrit de m'accompagner tous les matins si je désirais faire une promenade à cheval ; enfin, changement complet.

Malgré ses soins continuels, je devenais chaque jour plus souffrante, et je passais presque toute l'après-midi couchée. Je me trouvai ainsi dispensée de me rencontrer souvent avec un ami de mon beau-père qui vint passer deux ou trois jours avec lui, et que je connaissais déjà : M. Baldwin, ce petit homme bizarre dont j'avais entendu la conversation avec M. Cunningham le soir du bal.

On s'occupait beaucoup de mon état de souffrance, plus même que je ne le croyais nécessaire. Un jour, M. Cunningham me dit qu'à son grand regret il devait s'absenter pour quelques jours, et qu'il espérait me trouver rétablie à son retour.

Le soir, je fus servie dans ma chambre par une fille de la maison qui avait été spécialement chargée de me soigner en son absence.

« Comme Monsieur est bon ! » me dit cette fille ; il semble qu'il ne puisse faire assez pour vous. Croiriez-vous, miss Isabelle, que la dernière chose qu'il a faite avant de partir, c'est de décanter lui-même votre vin, le meilleur de sa cave ? Il ne savait pas que je le voyais, car il s'était presque caché..... Il n'avait pas besoin d'être honteux pour cela ; la bonté ne déshonore personne.

— Oui, tout le monde est bien bon pour moi depuis que je suis malade, Lucie.

— Aussi vous allez mieux ; vous avez bien dîné aujourd'hui ; il faut maintenant boire un doigt de ce vin pur ; Monsieur dit qu'il vous fera du bien.

— Je ne pourrais, » dis-je en y trempant mes lèvres ; je n'aime pas le vin, et je lui trouve un goût désagréable, surtout aujourd'hui.

— Essayez donc ; vous savez que cela vous donnera des forces, miss Isabelle ; et puis que dirai-je à Monsieur, qui m'a si bien recommandé de vous en faire boire le plus possible ?

— Je suis sûre que je me trouverai mieux de le laisser, Lucie ; je ne puis me décider à vaincre ma répugnance. »

Quelques jours après, je me portais beaucoup mieux en effet.

(*La suite au prochain numéro.*)



Chaque matin je me lève,
Et je me couche le soir ;
Avec moi les filles d'Ève
Se regardent au miroir.

J'enveloppe, insaisissable,
L'éléphant et le ciron ;
J'épouvante le coupable,
Je rassure le poltron.

Sans mon secours la parure
Serait d'inutile emploi ;
Je passe par la serrure
Quand on la ferme sur moi.

Souvent on me rend l'hommage,
Je le dis sans vanité,
De m'emprunter mon image
Pour dépeindre la beauté ;

Longtemps ce fut du langage
Une forme au figuré :
Daguerre seul au passage
Sut me saisir à son gré.

Sa magique découverte,
Sans pinceau, crayon ni trait,
Devant une boîte ouverte
Par moi vous donne un portrait.

Jamais les fils de mon père
N'ont pu se donner la main :
Hier a fini mon frère,
Mon frère naîtra demain.

Nombreuse est notre famille :
On aurait plus tôt compté
L'étoile au ciel qui scintille
Ou le sable au vent jeté.

Que le ciel, chère lectrice,
Vous préserve pour longtemps
De la faux dévastatrice
De mon grand-père le Temps ;

Sans répit il me dévore,
Mais je lui pardonne ici
A vous s'il me laisse encore
Et vous accorde merci.

J'en ai dit assez, je gage,
Pour vous faire deviner,
Et je vais, sans plus d'ambage,
Par un conseil terminer :

Tandis que je vous invite
A lire votre journal,
Prudemment profitez vite
Du secours de mon fanal.

EDME SIMONOT.



Les mantelets-écharpes peuvent être blancs, brodés en application ; seulement il faudrait peut-être doubler avec du taffetas de couleur un mantelet de ce genre, qui serait un peu trop *mou* avec son fond de tulle ; un seul volant est suffisant pour le garnir ; on peut le surmonter avec une ruche en tulle, froncée au milieu de la bande formant la ruche. On brode sur le maroquin, au *passé*, comme sur toute autre étoffe ; nos dessins sont si minutieusement gravés, que l'on peut suivre la direction et presque le nombre des points. Vos compliments doivent être adressés à M. Simonot ; nous les lui transmettrons avec tous ceux qui nous sont parvenus à propos des charmantes compositions qu'il veut bien nous envoyer. — Quand on a des armoiries, on les place sur le papier à lettre, de préférence aux initiales. L'espace nous manque pour insérer des formules de *lettres de deuil*, qui n'auraient pas d'ailleurs un caractère d'utilité générale ; soit que l'on écrive, soit que l'on fasse une visite dans ces tristes circonstances, il faut exprimer simplement, en peu de mots, l'impression douloureuse qu'un semblable événement cause toujours, lors même que l'on est atteint, non par un coup direct, mais par un contre-coup, c'est-à-dire par le chagrin de ses amis ou celui des personnes que l'on [illegible] Un petit garçon de deux ans et demi porte les costumes que [illegible] indiqués : — veste zouave avec une jupe, — chemise russe avec une jupe ou blouse ; dans tous les cas il porte des pantalons blancs, dont la garniture seule dépasse la jupe ou la blouse. Les guêtres blanches sont plus convenables avec un costume blanc ; quand le costume est de couleur, on met toujours des guêtres grises, ou de même couleur que le costume. Mille remercîments pour la sympathie qui nous est témoignée. — Nous publierons dans le courant du prochain trimestre des patrons de bonnets de nuit, camisoles, etc. — Les housses ou *voiles de fauteuil* sont infiniment plus élégants au crochet ; quand nous indiquons le tricot pour cet usage, c'est afin de satisfaire tout le monde, et seulement pour le cas où l'on aurait en vue seulement l'utilité, sans lui adjoindre l'élégance. La *marraine* est fort touchée des sentiments qu'on lui exprime. — Nous demandons de plus amples renseignements pour répondre à l'aimable abonnée qui réclame la publication d'un procédé pour *teindre la mousse*. Quelle est la mousse dont il s'agit ? — Nous ne pouvons faire usage de la réponse adressée à M. Simonot, parce que l'on a omis de joindre à cette réponse sa traduction en langue vulgaire, et que le temps nous manque absolument pour déchiffrer ces hiéroglyphes.

Le mantelet-duchesse, publié dans le nº 18 du journal, convient parfaitement pour une femme de 60 ans. — Une jeune fille met son châle de façon à ce que la pointe tombe *droite* par derrière ; ce châle ne monte pas jusqu'au cou ; après l'avoir fixé sur les épaules avec deux épingles, on rabat la partie supérieure du châle. On peut mettre un mantelet avec un chapeau rond. — La lettre qui demande de la grenadine de laine bon marché, du taffetas noir, des échantillons de mérinos et de l'indienne, ne contenant ni timbres-poste pour l'affranchissement des échantillons, ni *adresse*, mais seulement le nom du destinataire, a été considérée comme non avenue. Nous ne pouvons répéter perpétuellement les mêmes avis ; nous avons dit et redit, que toute demande non accompagnée de timbres-poste et d'*adresse bien lisible*, ne pouvait être satisfaite. — Nous ne connaissons point de cosmétique inoffensif propre à faire disparaître les taches de rousseur accidentelles ; il faut les soumettre au traitement suivant, qui réussit quelquefois : on prend des fraises des bois, on les écrase à moitié, et on les met sur le visage, dans des sachets de mousseline très claire ; on garde ces sachets pendant toute la nuit ; le traitement doit être continué sans interruption pendant 15 nuits. On peut encore faire du lait virginal avec 30 grammes d'amandes douces, 8 grammes d'amandes amères, 150 grammes d'eau de rose ; après avoir enlevé la peau des amandes, on les pile dans un mortier de marbre, en ajoutant peu à peu l'eau de rose ; on filtre et on ajoute 1 gramme de benjoin ; on se lave le visage deux ou trois fois par jour avec cette préparation.

Une lettre datée de Lille, non signée, non accompagnée d'une bande justifiant de l'abonnement, contient des réclamations absolument dépourvues de justesse. Nous pourrions nous dispenser d'y répondre, ayant prévenu nos abonnées que nous ne prenions pas connaissance des lettres anonymes. Celle dont il est question ne peut avoir été écrite par une abonnée. On nous reproche de ne pas publier de détails relatifs aux modes ! Chaque numéro contient des gravures de costumes, des descriptions de toilettes, des dessins représentant tous les objets qui composent la toilette des femmes. Nous ne pouvons voir en conséquence, dans la lettre datée de Lille, autre chose qu'une plaisanterie de goût médiocre.

AVIS A NOS ABONNÉES.

Le nº 26, qui paraîtra le 22 de ce mois, terminera les abonnements qui ont été pris pour six mois, à dater du 1er janvier de cette année, ou ceux de trois mois, pris le 1er avril. Nous avons déjà expliqué à nos abonnées qu'à l'inverse des autres journaux, nous servons, chaque année, le *premier* numéro de *la Mode illustrée*, non pas le 7 janvier, mais bien le 1er janvier ; nous devions donc nécessairement finir le premier trimestre avec le nº 13, que nous avons fait paraître le 23 mars, et le trimestre actuel avec le nº 26, qui paraîtra le 22 juin. Le nº 27 portera la date du 1er juillet.

Pour éviter toute réclamation, nous nous permettons de rappeler ici que nous nous sommes engagés envers les personnes abonnées pour un an à leur livrer 52 numéros (autant de numéros qu'il y a de semaines dans l'année). L'abonnée pour six mois ne peut donc exiger que 26 numéros.

Nous nous sommes engagés également à fournir de 15 à 18 feuilles détachées donnant des patrons de *grandeur naturelle* de robes, manteaux, etc. Si, jusqu'au présent numéro, nous n'en avons donné que 6 feuilles détachées, sur lesquelles il est vrai plus de *vingt* patrons sont représentés, c'est que la seconde moitié de chaque année exige un plus grand nombre de patrons à cause de la coupe bien plus compliquée des vêtements d'hiver. Donc, nos abonnées qui n'interrompent pas leur abonnement, c'est-à-dire celles qui prennent le journal pour toute l'année, quand bien même elles ne le payeraient que par trimestre, ont évidemment un avantage, puisqu'elles reçoivent tous les patrons que *la Mode illustrée* publie dans le courant de l'année.

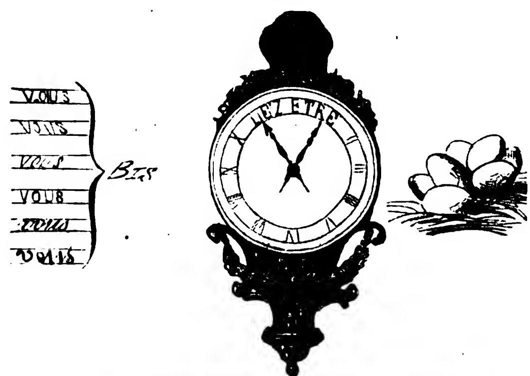
Celles de nos abonnées dont l'engagement, n'ayant eu lieu que pour six mois, à partir du 1er janvier, finit avec le nº 26, et qui voudraient nous continuer leur bienveillant concours, sont priées de se servir de l'un des bulletins d'abonnement joints à ce numéro, et de nous le renvoyer immédiatement (*franco*) par la poste, accompagné du montant de la nouvelle souscription, *afin de n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal.*

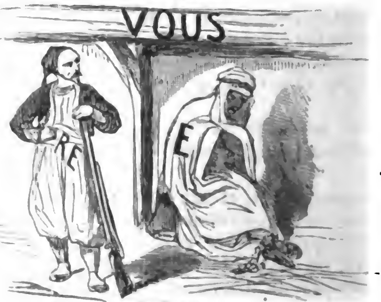
Il est important de mettre sur le bulletin d'abonnement le mot : *Renouvellement.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS

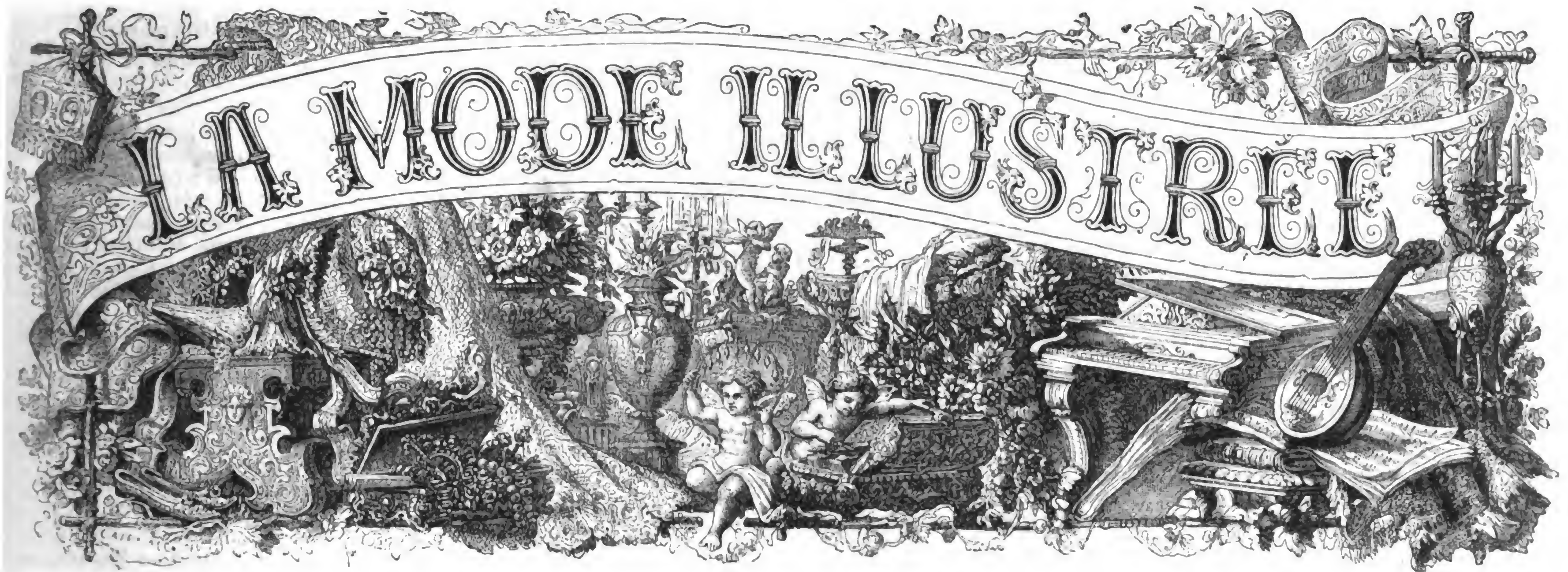




EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

En mai le chant des oiseaux est délicieux.

N° 26. DEUXIÈME ANNÉE. 22 juin 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Coiffure Maintenon.

Cette coiffure ne convient ni à tous les âges, ni même à toutes les positions; pour la porter sans être accusée d'excentricité, une femme devra être à cet âge que l'on qualifie de *certain;* elle devra avoir des habitudes d'élégance qui pourront se concilier avec l'adoption d'une coiffure appartenant au domaine de la fantaisie.

Un fichu blanc en application, un peu roide, compose cette coiffure; un diadème en fleurs est posé sur le devant de la tête; le fichu froncé, seulement sur l'espace qui encadrera le visage, est placé derrière le diadème de fleurs; il forme (étant froncé) une sorte de crête, qui se maintient lorsqu'il est un peu amidonné; il retombe sur les épaules et croise par devant, où il est fixé par des épingles en pierreries.

Frange au crochet.

Ce travail est très-facile à exécuter; il servira, s'il est fait en soie, à garnir des mantelets; si on le fait en coton, on l'emploiera à border des dessus d'édredon, des voiles de fauteuil, etc.

Dans le premier cas (lorsqu'on emploie de la soie de cordonnet), on se procurera de petits anneaux légers en métal, de même dimension que les anneaux figurant sur notre dessin. On commence par couvrir *à moitié* l'un de ces anneaux avec des mailles simples et très-serrées l'une contre l'autre, puis on prend un autre anneau et on le recouvre de même, à moitié, et ainsi de suite, afin de faire la frange d'un seul morceau. Quand on a la longueur nécessaire, on recouvre l'autre moitié de chaque anneau, en faisant toujours 1 ou 2 mailles simples sur le point de jonction des anneaux, à l'intérieur desquels on fait ensuite une *roue*.

La *tête* qui se trouve au-dessus des anneaux est faite de la façon suivante :

1er *tour*. — On fait 2 mailles simples sur les 2 mailles du milieu qui se trouvent en haut du premier anneau, — 8 à 9 mailles en l'air, afin d'arriver à faire 2 mailles simples sur les 2 mailles du milieu de l'anneau suivant; — ainsi de suite jusqu'au dernier anneau.


COIFFURE MAINTENON.

2e *tour*. — * 1 bride, — 2 mailles en l'air; — recommencez depuis *; sous les 2 mailles en l'air on passe toujours 2 mailles du tour précédent.

3e *tour*. — Sur la première bride du tour précédent on fait 7 brides, — * 1 maille simple sur la bride suivante, en passant les 2 mailles en l'air du tour précédent; — 7 brides sur la bride suivante; — recommencez toujours depuis *. On fait, au bord inférieur des anneaux, des festons composés de 4 mailles en l'air, — 1 maille simple. Dans ces festons on noue les brins de soie formant la frange; chaque petite houppe se compose de quatre brins ayant 22 centimètres de longueur, que l'on plie par le milieu pour les nouer dans les festons. *L'envers* de l'ouvrage devient *l'endroit* de la frange.

Si on l'exécute en coton, on remplace les anneaux de métal par des morceaux de ganse en coton, de longueur bien exactement pareille, et dont les deux bouts sont cousus ensemble afin de former un anneau.

Bordure au crochet.

Rien n'est plus facile à exécuter que ce travail : il servira pour relever des rideaux blancs si l'on emploie du gros coton; si on le fait en laine, de même couleur que les grands rideaux en damas de laine, on l'emploiera pour le même usage; enfin il peut servir pour encadrer un couvre-pied en coton ou bien en laine.

Après chaque tour on retourne l'ouvrage.

On monte 15 mailles; on réunit la première à la dernière, et l'on travaille sur cet anneau, à la place même où l'on a joint les deux extrémités.

1er *tour*. — 1 maille simple, — une demi-bride, — 10 brides, — 6 mailles en l'air, — 1 maille simple dans la maille qui se trouve au milieu des mailles restées libres; retournez l'ouvrage.

2e *tour*. — Sur les 6 mailles en l'air du tour précédent : * 1 maille simple, — 1 demi-bride, — 10 brides, — puis 1 maille en l'air, — 1 bride entre la première et la deuxième bride des dix brides du tour précédent, — 6 mailles en l'air, — 1 maille simple dans la sixième bride du tour précédent; — retournez l'ouvrage; recommencez depuis *; la répétition continuelle de ce second tour compose cette bordure.

Bordure en tapisserie.

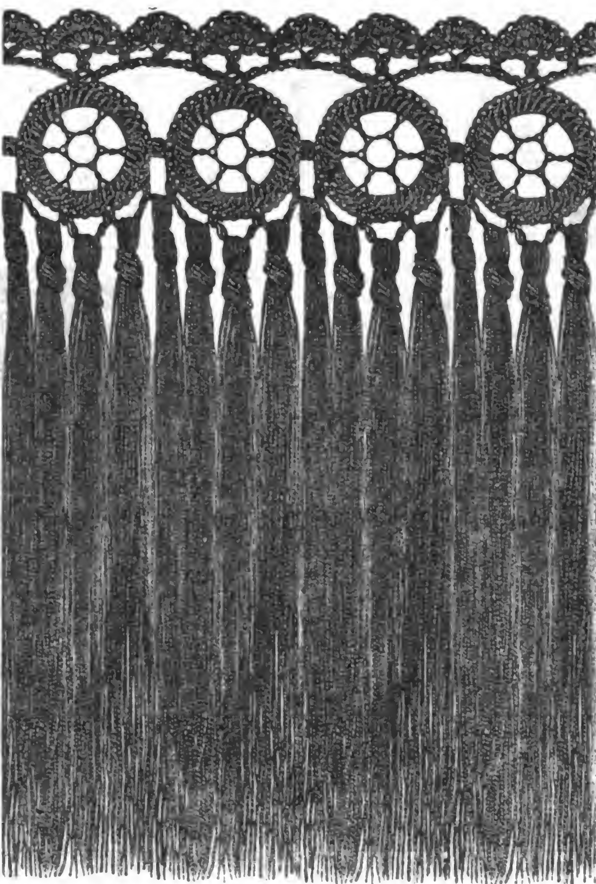
Ce dessin peut être exécuté en tapisserie (soie et laine pour le fond), en perles et soie pour le fond,—crochet ou filet. Il servira à faire des bandes alternant avec des bandes de velours, pour portières, rideaux ou siéges, ou bien des dessus d'édredon, des rideaux de vitrage, si on l'exécute au filet ou crochet et qu'on le dispose avec des bandes de mousseline brochée. Si on le destine, par exemple, à couvrir une longue jardinière composée, soit d'une bande de carton très-fort, soit de zinc ou de bois léger, on l'exécutera en perles de cristal sur un fond cerise, — bleu de Chine,— violet, — ou rose Solferino; le fond sera en soie ou bien en laine.

Broderie en reprises.

On exécutera cette broderie avec du coton à reprises (huit brins); elle servira pour rideaux de vitrage si on la fait sur du gros tulle; si l'on veut orner un voile quelconque, on choisira du tulle et du coton fins. Cette broderie a été bien connue de nos grand'mères; on y a apporté quelques modifications, en employant du coton dont les brins plus ou moins nombreux forment une sorte d'affaiblissement dans les teintes.

On prend du coton (non tordu) à huit brins; on l'emploie *entier* pour le premier rang; on retranche un brin pour le deuxième rang, qui est fait avec sept brins; — le troisième avec six brins, et ainsi de suite jusqu'au dernier, exécuté avec un seul brin. On peut suivre sur notre dessin la direction de tous ces rangs et compter jusqu'aux vides du tulle; ce premier rang est le seul qui exige un peu d'attention; les autres suivent celui-ci. Il est superflu d'ajouter qu'à l'endroit où les rangs paraissent repliés les uns sur les autres, le brin de coton du tour précédent ne doit pas être couvert par le nouveau brin, et que celui-ci doit être toujours passé en dessous et piqué seulement dans le tulle.

On peut répéter ce dessin sur toute la hauteur des rideaux, qui se trouvent ainsi ornés de rayures d'un charmant effet. Si on l'exécute sur un voile de mariée ou sur un voile ordinaire, on le répétera deux fois dans le premier cas; — dans le deuxième on le fera une seule fois en qualité de bordure.



FRANGE AU CROCHET.

Tricot tunisien.

Ce tricot, reproduisant exactement le *crochet tunisien*, conviendra à celles de nos lectrices qui conservent une préférence pour les aiguilles à tricoter, et n'ont point voulu les sacrifier au crochet. On composera, avec ce tricot, des bandes ou des carrés qui serviront à former des couvre-pieds, des couvertures d'enfant, etc.; on pourra broder sur ces bandes des dessins de tapisserie isolés, ou bien encore un dessin *courant* de branches de fleurs. Nous recommandons, comme *fond*, la couleur fauve jointe au blanc; elle est fort solide, et fait valoir admirablement toutes les autres couleurs employées dans les dessins de tapisserie.

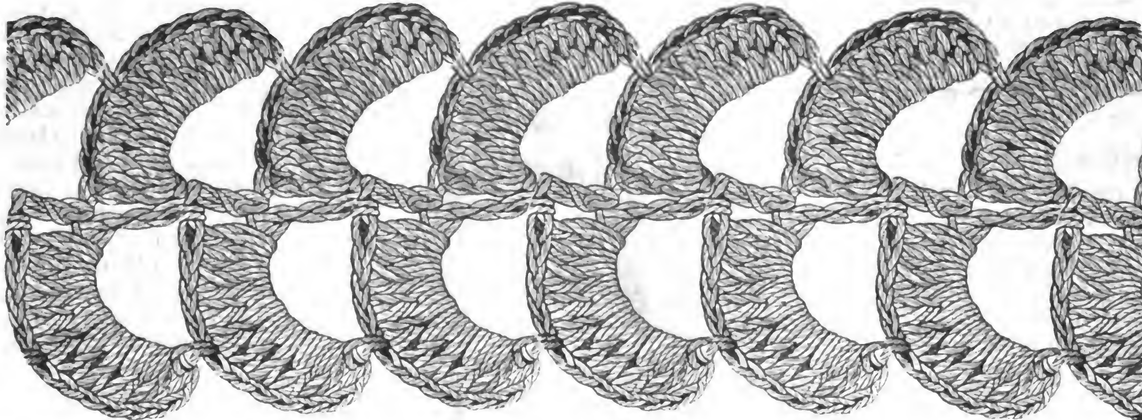
On tricote ce *point* en *allant* et *revenant*; on prend des aiguilles proportionnées à la grosseur de la laine ou du coton que l'on emploie; au commencement et à la fin de chaque tour on tricote une maille à l'endroit.

On monte le nombre de mailles nécessaires pour la dimension de la bande ou du carreau que l'on entreprend; on tricote par-dessus un tour à l'endroit.

1er *tour*. — 1 maille à l'endroit, — * 1 jeté; — on prend la maille suivante comme si l'on voulait la tricoter à l'envers; — on ne la tricote pas, et on la laisse sur l'aiguille de droite après l'avoir enlevée à l'aiguille de gauche; — on recommence sans cesse depuis *. La dernière maille est tricotée à l'endroit.

2e *tour*. — On retourne l'ouvrage; le nombre des mailles est doublé. La première maille est tricotée à l'endroit; on tricote ensuite le jeté, qui succède immédiatement à cette première maille, — on tricote, disons-nous, ce jeté *ensemble* avec la maille suivante, en passant l'aiguille de droite à gauche, et tricotant le jeté et la maille croisés ensemble. On continue ainsi jusqu'à la dernière maille, que l'on tricote à l'endroit. On a maintenant le même nombre de mailles qu'en commençant.

Ces deux tours, faits alternativement, composent ce *point*, qui peut aussi servir pour sacs de voyage, tapis de foyer, etc.



BORDURE AU CROCHET.

Collier en coquillages.

MATÉRIAUX. — Coquillages (nacrés, si c'est possible) de trois grosseurs différentes; grosses perles blanches de cristal; soie blanche de cordonnet; un fermoir doré.

Voici un bijou qui conviendra aux jeunes filles pour parures de campagne, et qu'elles pourront exécuter elles-mêmes si elles se trouvent dans le voisinage de quelque port de mer. Le collier se compose de trois rangées de petites coquilles de grosseur différente, percées à quatre endroits, et réunies par des perles de cristal; les plus petites coquilles sont placées autour du cou, les plus grosses forment le troisième rang; il en faut 48 pour chaque rang. On prend de la soie blanche; on l'assujettit solidement à l'un des côtés du fermoir; on enfile trois perles et une coquille, — celle-ci du côté le plus étroit, où les trous sont très-rapprochés, — 3 perles de cristal, — une coquille, — ainsi de suite pour le rang tout entier, qui se termine par trois perles de cristal fixées à l'autre partie du fermoir. On réunit ensuite l'autre côté des coquilles en plaçant trois perles entre chaque coquille. On est revenu au point où l'on a commencé le collier; on ne coupe pas la soie, et l'on enfile quelques perles, puis une coquille de grosseur moyenne,—deux perles; — on passe la soie dans la perle du milieu des trois perles appartenant au premier rang, — puis on enfile deux perles,— une coquille; — ainsi de suite pour le deuxième rang; on revient sur ses pas pour réunir le côté le plus large des coquilles, et l'on place cinq perles entre chaque coquille.

On enfile quelques perles et l'on commence le troisième rang avec le même brin de soie; on enfile une des plus grosses coquilles,—3 perles;—on passe la soie dans la perle du milieu des cinq perles appartenant au tour précédent; —3 perles,—une coquille;—ainsi de suite pour le troisième et dernier rang.

Bracelet en coquillages.

Ce bracelet est exécuté de la même façon que le collier: il se compose de deux rangs pour chacun desquels on emploie 18 coquilles attachées à un fermoir; on n'attache pas le fermoir dès le premier rang comme pour le collier, mais seulement lorsqu'on réunit le second rang au premier; il faut passer la soie plusieurs fois dans les coquilles et dans les perles, afin que le fermoir soit fixé solidement.

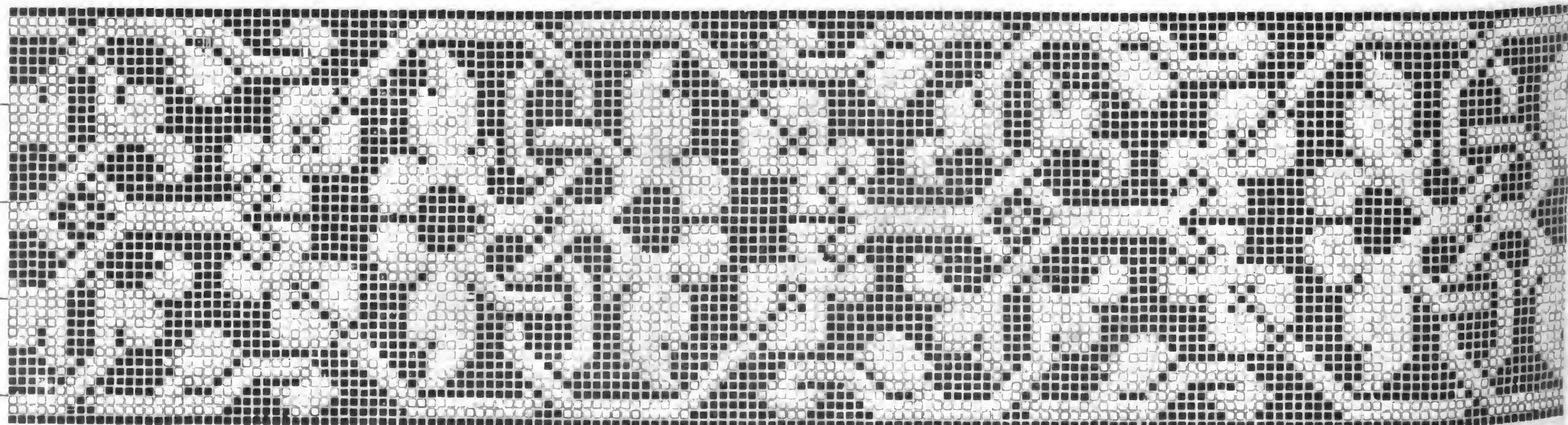
Col au crochet,

GUIPURE D'IRLANDE.

MATÉRIAUX. — Coton ou fil d'Irlande n° 100.

La guipure d'Irlande est un travail assez difficile, qui exige une certaine habitude et beaucoup d'application; si nous en jugeons d'après les demandes nombreuses qui nous ont été adressées, ces difficultés n'effrayent pas nos lectrices. Nous publions en conséquence ce col en guipure d'Irlande, en promettant de faire paraître dans un bref délai un autre col du même genre, beaucoup plus facile, mais aussi, — nous voudrions en vain le cacher à nos lectrices, — infiniment moins beau que celui-ci.

Ce col est représenté en grandeur naturelle; les moindres détails sont exécutés avec un soin qui vient en aide à notre description, et qui, épargnant des redites inutiles, nous permet de décrire seulement les figures *mates*. Nous commençons par l'une des principales figures placées à chaque coin.



BORDURE EN TAPISSERIE.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilette de Mme LORIOT, Place de la Madeleine, 8.
Nouveautés de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, rue d'Hauteville, 53, Paris.

On prend du coton très-fin, et l'on s'en sert pour entourer trente fois environ une grosse aiguille à tricoter en acier; on a placé le coton, ou fil d'Irlande (avec lequel on va exécuter le col) sur la longueur de l'aiguille; ce fil d'Irlande a entouré le coton tourné autour de l'aiguille, et sert pour l'en retirer, sans qu'il se déroule; on fait sur cet anneau épais, composé de coton, des mailles serrées de façon à former une sorte de bouton bombé, ayant une petite ouverture au milieu, représenté sur notre dessin par un gros pois blanc.

On fait autour de ce bouton trois tours de mailles simples, en augmentant de temps à autre le nombre des mailles, afin que ce *rond* reste plat. Autour de ce rond on fait quatre festons composés de mailles en l'air, rattachés par deux mailles simples et placés à distance égale les uns des autres. Nous n'indiquons pas le nombre des mailles en l'air composant ces festons, parce que le dessin les représente en grandeur naturelle. Les petites roues qui sont à l'intérieur de chaque feston sont faites, non pas au crochet, mais avec une aiguille, lorsque l'ouvrage est terminé.

On fait sur les festons un tour de mailles simples, en passant le crochet *sous* la maille, au lieu de le piquer *dans* la maille. Sur ce tour on en fait un autre toujours composé de mailles simples, mais pour lesquelles on pique le crochet dans les mailles du tour précédent; sur ce tour on en fait un de brides, séparées chacune de la bride suivante par deux mailles en l'air; les festons doivent rester bien marqués, et il faut pour cela tantôt augmenter, tantôt diminuer le nombre des mailles, selon que le besoin s'en révèle dans le courant de l'ouvrage. On fait ensuite un tour de mailles simples en sens contraire, c'est-à-dire à l'envers, en travaillant seulement sur les mailles en l'air qui se trouvent entre les brides, — puis un tour de mailles simples à l'endroit, — puis un tour de mailles simples à l'envers, — un tour de mailles simples à

TRICOT TUNISIEN.

endroit; dans ce dernier tour on fait les petits nœuds ou picots qui entourent la rosette; ce picot s'exécute ainsi : * 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air ; on passe la dernière de ces 5 mailles en l'air dans la première, et cela forme un picot. — On recommence depuis*; la première des 4 mailles simples est toujours faite dans la maille qui a précédé le picot. Avec ce tour à *picots* la rosette est terminée. On fait les roues à l'intérieur des festons avec une aiguille et du coton fin.

On fait encore trois rosettes pareilles à celle-ci. Outre ces quatre rosettes, on en voit deux autres qui ont seulement trois festons au lieu de quatre; la seule différence, pour exécuter les dernières, est de faire trois festons autour du petit rond par lequel on commence la rosette. Après ces rosettes on fait des étoiles : trois sont à six branches, deux à cinq branches.

Étoile à six branches (celle qui est placée près de la rosette du coin). On la commence, comme la rosette, avec un bouton bombé entouré de deux tours en mailles simples; au troisième tour (mailles simples) on commence les branches; depuis la dernière maille du tour précédent on fait 30 mailles en l'air, dont on attache la dernière à la 9e maille en l'air, de façon que les huit premières mailles en l'air forment une tige, et les autres une boucle ronde (intérieur de l'une des branches de l'étoile). Sur le tour de cette boucle on fait des brides serrées les unes près des autres, en passant le crochet *sous* la maille, au lieu de le piquer *dans* la maille. Au commencement et à la fin on fait 1 ou 2 mailles, afin que la branche diminue d'épaisseur vers la tige. Sur ce tour de brides on fait un tour à *picots* semblable à celui que nous avons expliqué pour la rosette; on fait des mailles simples sur les 8 mailles en l'air composant la tige, et aussi sur le petit rond, pour atteindre la place où l'on commence une autre branche pareille à celle que nous venons de décrire.



BRACELET EN COQUILLAGES.

L'étoile à cinq branches diffère de celle-ci seulement en ce que l'on fait une branche de moins; on commence de la même façon et le petit rond et la branche; mais, au lieu du premier tour de brides, on fait un tour de mailles simples sur la boucle composée de mailles en l'air, — puis un tour de brides, séparées les unes des autres par 2 mailles en l'air, — puis le tour à *picots*.

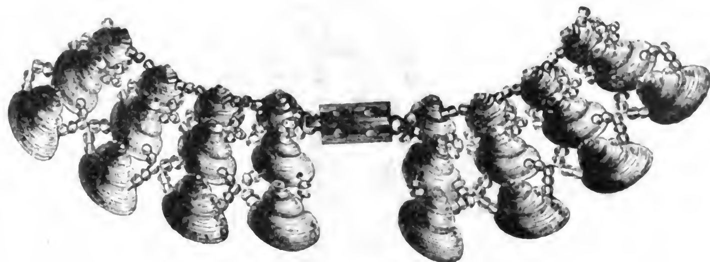
Il y a treize autres *figures* plus petites, disposées entre ces principales figures; on les fait en se servant des principes généraux que nous venons de poser pour les rosettes et les étoiles. On comprend en effet que le nombre des mailles n'étant point absolument identique, que l'extrême régularité étant à la fois impossible et inutile, nous ne puissions donner des règles absolues pour un ouvrage dans lequel la fantaisie occupe une place si grande. Notre dessin sera plus que suffisant pour guider les personnes qui ont l'expérience de cette sorte de travail; et nous avons déjà dit qu'il présentait, à cause même de son irrégularité, quelques difficultés aux personnes qui ne sont pas habituées à faire de la guipure d'Irlande. Ajoutons que ce travail est extrêmement intéressant, et son résultat d'une beauté remarquable, jointe à une solidité qui défie les efforts des blanchisseuses, dont le but paraît être, de nos jours, non pas de nettoyer, mais de déchirer.

Quand on a fait les figures *mates*, on prend du papier mou, ou bien de la toile cirée, que l'on découpe sur la forme de ce col; on dispose sur cette toile cirée les différentes figures que l'on vient de faire, et on les coud à points longs, mais solides. On réunit toutes ces figures par des barrettes composées de mailles en l'air, auxquelles on fait çà et là des picots. Il n'y a point de règle à suivre pour ces barrettes : on les fait tantôt en long, tantôt en travers, coupant le fil, le rattachant à un autre endroit, etc., selon que cela devient nécessaire; ajoutons cependant que notre dessin est un guide fidèle. Dans les vides très-étroits on fait des zigzags en faisant une bride, tantôt sur une figure, tantôt sur une autre, et entre ces brides quelques mailles en l'air, avec un picot; on peut aussi, au lieu de brides, faire des barrettes de mailles en l'air, sur celles-ci des mailles simples, pour revenir à l'endroit où l'on veut continuer ce fond à *jour*.

On fait le bord en exécutant un tour composé de brides et mailles en l'air, alternant; on prend dans ce tour les figures *mates* et le fond à jour, en faisant des brides plus ou moins longues, afin de régulariser ce que le travail a d'irrégulier. Le nombre des mailles en l'air placées entre les brides dépend aussi de la situation des figures; on augmente ou l'on diminue ce nombre à volonté. Sur ce tour on fait des mailles simples, et en même temps les petits festons du bord; on fait d'abord un nombre de mailles simples suffisant pour la place occupée par l'un de ces festons (composé de trois festons); on retourne l'ouvrage et l'on fait sur les mailles simples deux festons composés de mailles en l'air, rattachés, le premier par une bride, le second par une maille simple; la dimension des festons est indiquée par le dessin; on retourne l'ouvrage, et l'on fait sur le premier feston environ 6 mailles simples; entre la 3e et la 4e de ces 6 mailles un picot, — puis l'on fait le troisième feston, — trois picots sur ce feston, qui est rattaché au milieu du deuxième feston; on fait sur celui-ci environ 6 mailles simples, — entre la 3e et la 4e un picot, — puis l'on continue en recommençant un second feston (composé de trois festons) pareil à celui que l'on vient de terminer, — ainsi de suite pour tout le bord.

Autour de l'*encolure* on fait un ou deux tours composés de brides *contrariées* et de mailles en l'air; pour le deuxième de ces tours on placera deux brides l'une près de l'autre, afin de donner plus de *soutien* au col, et l'on terminera par un rang de mailles simples.

On fera de la même façon, soit des manchettes (en cousant les figures mates sur une forme de manchette coupée en toile cirée, et les réunissant par un fond à *jour*), soit une large garniture droite que l'on froncera autour d'une manche à *bouillonnés* de mousseline.

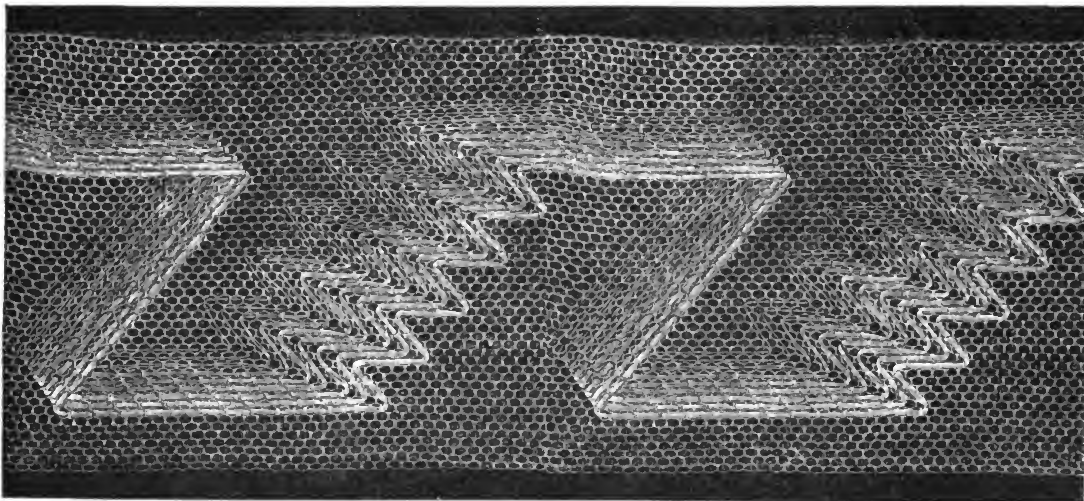


COLLIER EN COQUILLAGES.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe Gabrielle en taffetas écru foncé. Le bas de la jupe est garni avec une bande de taffetas pareil à la robe, ayant 15 centimètres de largeur; une ruche tuyautée et découpée est placée de chaque côté de cette bande, au-dessus d'une broderie en soutache noire; la robe est fermée depuis le col jusqu'au bas de la jupe avec des boutons en passementerie écrus et noirs; chaque pli de la robe est marqué par une broderie en soutache noire terminée par un ornement en passementerie noire; les manches, étroites sans être justes, sont à revers garnis de ruches tuyautées, de soutache et d'ornements en passementerie; le tour du cou est garni avec une ruche tuyautée, surmontée par un petit col droit en toile fine; manchettes assorties au col.

Robe en taffetas bleu azuline. Grand châle en cachemire blanc, brodé en soie noire de cordonnet; cette broderie se compose de branches remontant vers le haut du cou, terminées vers le bas par une grande fleur, d'où s'échappe un gland de soie blanche. Le châle est garni avec deux rangs de haute guipure noire. Chapeau en crin blanc orné de rubans roses.

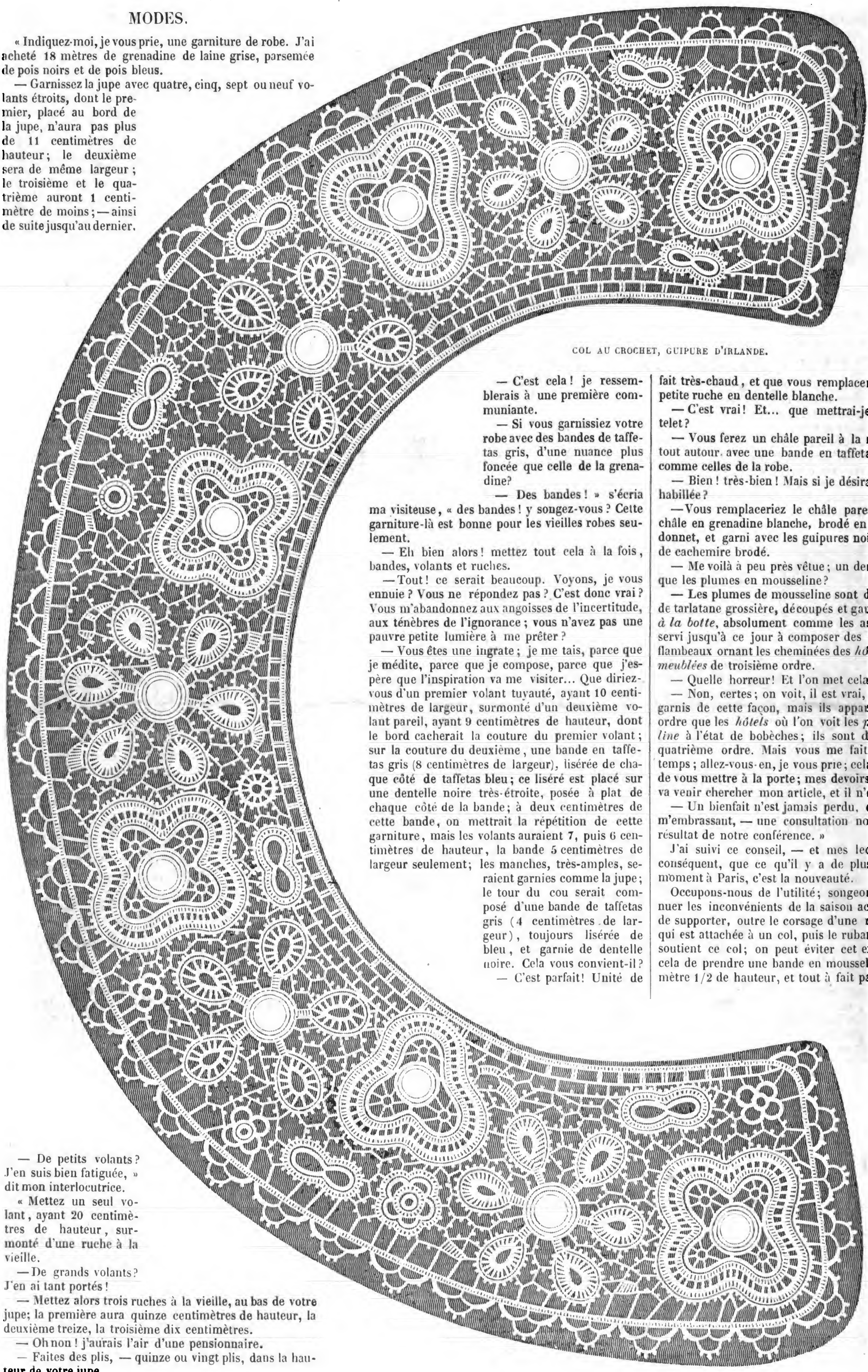


BRODERIE EN REPRISES.

MODES.

« Indiquez-moi, je vous prie, une garniture de robe. J'ai acheté 18 mètres de grenadine de laine grise, parsemée de pois noirs et de pois bleus.

— Garnissez la jupe avec quatre, cinq, sept ou neuf volants étroits, dont le premier, placé au bord de la jupe, n'aura pas plus de 11 centimètres de hauteur; le deuxième sera de même largeur; le troisième et le quatrième auront 1 centimètre de moins; — ainsi de suite jusqu'au dernier.



COL AU CROCHET, GUIPURE D'IRLANDE.

— De petits volants? J'en suis bien fatiguée, » dit mon interlocutrice.

« Mettez un seul volant, ayant 20 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche à la vieille.

— De grands volants? J'en ai tant portés!

— Mettez alors trois ruches à la vieille, au bas de votre jupe; la première aura quinze centimètres de hauteur, la deuxième treize, la troisième dix centimètres.

— Oh non! j'aurais l'air d'une pensionnaire.

— Faites des plis, — quinze ou vingt plis, dans la hauteur de votre jupe.

— C'est cela! je ressemblerais à une première communiante.

— Si vous garnissiez votre robe avec des bandes de taffetas gris, d'une nuance plus foncée que celle de la grenadine?

— Des bandes! » s'écria ma visiteuse, « des bandes! y songez-vous? Cette garniture-là est bonne pour les vieilles robes seulement.

— Eh bien alors! mettez tout cela à la fois, bandes, volants et ruches.

— Tout! ce serait beaucoup. Voyons, je vous ennuie? Vous ne répondez pas? C'est donc vrai? Vous m'abandonnez aux angoisses de l'incertitude, aux ténèbres de l'ignorance; vous n'avez pas une pauvre petite lumière à me prêter?

— Vous êtes une ingrate; je me tais, parce que je médite, parce que je compose, parce que j'espère que l'inspiration va me visiter... Que diriez-vous d'un premier volant tuyauté, ayant 10 centimètres de largeur, surmonté d'un deuxième volant pareil, ayant 9 centimètres de hauteur, dont le bord cacherait la couture du premier volant; sur la couture du deuxième, une bande en taffetas gris (8 centimètres de largeur), lisérée de chaque côté de taffetas bleu; ce liséré est placé sur une dentelle noire très-étroite, posée à plat de chaque côté de la bande; à deux centimètres de cette bande, on mettrait la répétition de cette garniture, mais les volants auraient 7, puis 6 centimètres de hauteur, la bande 5 centimètres de largeur seulement; les manches, très-amples, seraient garnies comme la jupe; le tour du cou serait composé d'une bande de taffetas gris (4 centimètres de largeur), toujours lisérée de bleu, et garnie de dentelle noire. Cela vous convient-il?

— C'est parfait! Unité de style, — reproduction dans les ornements des couleurs de la robe, — gris, — noir, — bleu; — simplicité, élégance, économie, car je mettrai de la fausse petite dentelle noire...

— Bien entendu.

— Enfin, quelque chose qui, tout en ressemblant à ce que l'on fait, ne ressemble pas à tout ce que l'on fait..... Je trouve tout cela dans votre conseil. Mais pourquoi mettre une bande autour du cou?

— Parce qu'il fait très-chaud, et que vous remplacerez les cols par une petite ruche en dentelle blanche.

— C'est vrai! Et... que mettrai-je en fait de mantelet?

— Vous ferez un châle pareil à la robe, double, garni tout autour avec une bande en taffetas, qui sera ornée comme celles de la robe.

— Bien! très-bien! Mais si je désirais être un peu plus habillée?

— Vous remplaceriez le châle pareil à la robe par un châle en grenadine blanche, brodé en soie noire de cordonnet, et garni avec les guipures noires de votre châle de cachemire brodé.

— Me voilà à peu près vêtue; un dernier mot: qu'est-ce que les plumes en mousseline?

— Les plumes de mousseline sont de petits morceaux de tarlatane grossière, découpés et gaufrés, que l'on vend *à la botte*, absolument comme les asperges, et qui on servi jusqu'à ce jour à composer des bobèches pour les flambeaux ornant les cheminées des *hôtels* et des maisons *meublées* de troisième ordre.

— Quelle horreur! Et l'on met cela sur les chapeaux?

— Non, certes; on voit, il est vrai, quelques chapeaux garnis de cette façon, mais ils appartiennent au même ordre que les *hôtels* où l'on voit les *plumes de mousseline* à l'état de bobèches; ils sont de troisième ou de quatrième ordre. Mais vous me faites perdre trop de temps; allez-vous-en, je vous prie; cela m'évitera la peine de vous mettre à la porte; mes devoirs me réclament; on va venir chercher mon article, et il n'est pas commencé!

— Un bienfait n'est jamais perdu, dit ma visiteuse en m'embrassant, — une consultation non plus; écrivez le résultat de notre conférence. »

J'ai suivi ce conseil, — et mes lectrices savent, par conséquent, que ce qu'il y a de plus introuvable en ce moment à Paris, c'est la nouveauté.

Occupons-nous de l'utilité; songeons d'abord à diminuer les inconvénients de la saison actuelle. Il est cruel de supporter, outre le corsage d'une robe, la chemisette qui est attachée à un col, puis le ruban ou la cravate qui soutient ce col; on peut éviter cet ennui; il suffit pour cela de prendre une bande en mousseline, ayant 1 centimètre 1/2 de hauteur, et tout à fait pareille, pour la longueur, à l'*encolure* de la robe; on fronce une bande de mousseline bordée d'une dentelle très-étroite; elle doit avoir (y compris la dentelle) 1 centimètre 1/2 de hauteur; on *pique* cette bande (couture à points arrière) sur l'un des côtés de la bande qui sert de cravate; une seconde bande, garnie comme la première, mais ayant en tout 2 centimètres 1/2 de largeur, est froncée et *piquée* de l'autre côté; on taille ensuite deux pans arrondis en mousseline bordés de

entelle; on les coud au bord de la cravate, que l'on atiche sur le corsage de la robe, et l'on évite ainsi la iemisette intérieure et la cravate de soie, insupportales dans cette saison; on fait un nœud simple, ou bien n nœud à *coques*, avec les pans de mousseline.

En ajoutant que nous avons vu le modèle de cette jolie ravate chez MM. Leborgne et Henneveu, successeurs de upont, rue du Bac, 56, nous remplirons un devoir d'éuité, et nous profiterons de cette occasion pour remplir n autre devoir que l'on nous reproche de trop négliger.

Toutes vos lectrices, nous dit-on, n'ont pas le loisir ou habileté nécessaire pour exécuter vos modèles; leurs resources leur permettent d'acheter certains objets, et vous 'en indiquez presque jamais la provenance.

Le reproche est mérité, nous l'avouons, non pas avec umilité, mais avec orgueil : nous n'avons pas voulu suire l'ornière des annonces; nous n'avons voulu recomander aucune maison sans avoir examiné s'il y avait ble, en mousseline blanche, orné de plis; la pointe de dessous était garnie avec un haut volant, également orné de plis. L'ensemble de ce châle est frais, simple et distingué: il coûte 20 francs.

Un autre châle en mousseline imite, quant à la forme, le châle long; il est garni de volants étroits.

Une robe de toile grise, soutachée de noir au bas de la jupe et sur les côtés; corsage à basques presque ajusté, ouvert seulement par devant afin de laisser voir une jolie guimpe brodée. Le prix de cette robe est de 100 francs; on la porte, soit avec un paletot pareil, dont le prix est de 50 francs, soit avec une pèlerine-talma (combinaison que nous recommandons particulièrement) qui coûte 15 fr. On fait aussi cette robe lisérée sur toutes les coutures, en noir, gros bleu ou gros vert; elle coûte 60 francs; avec le talma pareil, 70 francs.

Nous reviendrons sur les objets que l'on trouve chez Mme Henneveu. Puisse notre docilité envers nos lectrices 15 centimètres au-dessus du niveau des boîtes qui les ont précédées, afin de ne point écraser le bord du chapeau et de ne point plier le bavolet.

Voici quelques-unes des toilettes qui allaient prendre place dans les malles en question; mais procédons avec ordre, et commençons par la robe de voyage : elle était en taffetas gris-poussière; la jupe était ornée, au-dessus de l'ourlet, d'une grecque en taffetas violet encadrée d'une soutache noire; cette grecque formait deux montants, et, traversant la jupe et le corsage plat dans leur longueur, se terminait au col; depuis le col jusqu'au bas de la jupe, des boutons en taffetas violet; manches à revers ornées d'une grecque; paletot casaque en taffetas noir. Rien ne s'oppose à ce que cette robe soit reproduite en mozambique. Chapeau en paille de Fribourg, garni de rubans violets et d'une voilette en dentelle noire.

Robe en taffetas noir destinée aux jours pluvieux : le lé de devant était entièrement brodé avec de gros pois



ROBES DE LA COMPAGNIE LYONNAISE, BOULEVARD DES CAPUCINES, 37. — LINGERIE DE LA MAISON DUPONT, RUE DU BAC, 56.

Robe en taffetas violet. Le bas de la jupe, le tour des poches, les devants du corsage et les revers des manches sont ornés d'une broderie exécutée au passé, en soie noire de cordonnet. Col brodé à revers, sous-manches ornées d'une bande brodée. Bonnet rond, orné de rubans en taffetas noir. Le jockey des manches est orné d'une broderie pareille à celle des revers. Ceinture fermée avec deux agrafes.

Robe en grenadine de laine grise, parsemée de feuilles brochées en soie, nuancées depuis le brun foncé jusqu'au jaune d'or; la jupe est ornée de quatre volants; le dernier est à tête. Le corsage, ouvert, est garni par devant d'un plastron bordé d'une ruche; une ruche pareille borde le tour du corsage. Manche à demi courtes, composées de deux volants; sous-manches blanches composées de deux bandes brodées.

véritablement *avantage* pour nos lectrices à user de notre recommandation. Celles d'entre elles qui ne *peuvent* ou ne veulent pas exécuter elles-mêmes nos modèles de lingerie, d'après les patrons que nous leur fournissons, peuvent s'adresser à Mme Henneveu; nous avons vu chez elle des objets dont l'exécution est irréprochable, et le prix *relativement* raisonnable; nous employons cet adverbe, parce qu'il est juste de tenir compte de l'ampleur actuelle des jupes, des ornements coûteux qui couvrent tous les objets, et qu'enfin l'on ne peut exiger de payer les robes d'aujourd'hui au même prix que les robes d'il y a dix ans.

Nous avons vu chez Mme Henneveu un grand châle dou-concilier les exigences les plus opposées, et puissions-nous satisfaire à la fois celles qui veulent exécuter elles-mêmes les objets qui servent à leur parure, et celles qui désirent trouver ici des renseignements consciencieusement donnés!

Que porte-t-on à Paris? Nous lisons cette question en tête d'une charmante lettre, qui a traversé le mont Cenis pour nous arriver. — Ce que l'on porte le plus en ce moment, ce sont les malles et les sacs de voyage. On va me répondre qu'il ne s'agit pas de cela. — Patience, le contenant va nous conduire au contenu; disons seulement que le volume des malles suit la progression du volume des robes, et que toutes les boîtes à chapeaux sont élevées de en grosse soie noire de cordonnet; deux rangées de ces pois étaient placées autour de la jupe, c'est-à-dire au-dessus de l'ourlet.

Robe en gaze de soie, à rayures blanches et lilas : le bas de la jupe était garni avec un grand volant tuyauté, surmonté d'une ruche découpée en taffetas lilas. Corsage décolleté carrément, garni avec une ruche pareille à celle qui surmonte le volant; manches à demi courtes, composées de deux bouillonnés séparés par une ruche de taffetas et terminés par un volant tuyauté. Ceinture à longs bouts arrondis entourés d'un ruche découpée, en taffetas.

Robe de mousseline blanche, ornée d'un pli ayant 10 centimètres de hauteur, terminé par un entre-deux

brodé, terminé lui-même par une dentelle; un volant plat, garni comme le pli (entre-deux et dentelle), était placé au-dessus du premier pli, et, diminuant de largeur (il avait 9 centimètres de hauteur), il remontait en tunique du côté gauche seulement; corsage froncé, décolleté; fichu-pèlerine en mousseline brodée; manches assez courtes composées de bouillonnés.

Un dialogue assez vif se fait entendre à ma porte; on insiste, on veut entrer. — « Et le chapeau? » me dit ma visiteuse en se précipitant dans ma chambre.

« Quel chapeau?

— Celui qui doit accompagner la robe dont nous venons d'arrêter la garniture?

— Ah! madame Aubert vient d'en faire un qui était charmant; il est destiné à l'une de mes amies; c'est une paille de Fribourg qui a été garnie avec des plumes noires, des plumes bleu de Chine et des rubans bleus.

— Merci, je cours en commander un semblable. »

EMMELINE RAYMOND.

CE QUE TOUT LE MONDE SAIT.

IV

La société, qui n'a pas le temps de sonder les consciences et d'analyser les sentiments, juge les individus d'après certaines règles établies par elle, et destinées à lui présenter l'apparence des qualités et des vertus qu'elle exige chez ceux qu'elle adopte.

Ces jugements sommaires ne sont pas aussi frivoles qu'on voudrait le faire croire; il est difficile qu'un caractère bas et égoïste prenne constamment les dehors de la grandeur et de la générosité; il est impossible qu'un caractère noble revête volontairement ou involontairement une forme triviale.

Parmi les symptômes qui servent à établir le soin donné à l'éducation du cœur et à celle de l'esprit, le choix des termes qui composent le langage figure au premier rang. Cependant une sévérité absolue court le risque d'être injuste quand elle se formule à propos du langage : mille causes indépendantes de la volonté et de la personnalité peuvent introduire dans le langage des locutions vicieuses ou triviales; le manque de réflexion, l'empressement à adopter des termes nouveaux, l'instinct d'imitation, enfin les rapports avec les domestiques, toutes ces causes diverses agissent isolément ou simultanément sur les individus et apportent leur contingent d'expressions impropres, de néologismes antigrammaticaux et de termes vulgaires. L'habitude de réfléchir sur les paroles que l'on prononce suffira pour écarter du langage les locutions triviales qui y sont *transplantées;* quand elles sont au contraire le produit du sol, quand elles représentent et formulent le véritable caractère de l'individu, ce n'est plus sur la forme, c'est sur le fond même qu'il faut agir.

La trivialité n'est point, du reste, le seul écueil que l'on doive éviter; le désir de paraître élevé, quand ce n'est qu'un désir et non l'attestation même de l'élévation naturelle du caractère, conduit inévitablement à l'emphase. L'emphase, à son tour, mène au ridicule. Les faux savants cherchent à éblouir, et emploient de préférence les termes peu usités, les appellations par trop techniques; les savants véritables cherchent à se faire comprendre et se mettent à la portée de tous; le pédantisme dans le langage est un défaut qui appartient à l'extrême jeunesse ou bien à l'extrême vanité. La première, enivrée des connaissances qu'elle vient d'acquérir, est facilement portée à en faire parade; on sourit à ces efforts, mais on sourit avec indulgence, car on sait que la réflexion, et surtout l'instruction véritable, feront disparaître ce léger défaut. On est plus sévère pour la vanité qui, dévorée du besoin d'éblouir, fait entrer en première ligne dans ses calculs l'infériorité d'autrui; cette vanité est blessante par cela seul qu'elle se produit; un sot peut seul l'éprouver; voilà pourquoi un jeune pédant fait sourire, tandis qu'un pédant arrivé à la maturité de l'âge fait rire.

Si la vulgarité doit être soigneusement évitée parce qu'elle implique pour les observateurs sévères la bassesse des instincts et la trivialité des habitudes, l'extrême recherche des termes que l'on emploie entraîne des inconvénients d'une autre nature : le premier de tous est d'indiquer que l'on manque de naturel, de bon goût et de mesure; l'élégance du langage, comme toutes les élégances, ressort, non pas de l'emploi de ce qui est beau et pompeux, mais de la juste application des termes et des choses, du sentiment vrai, qui fait connaître leur opportunité. Une femme sera fort élégante en portant le soir une robe ornée de dentelles et de fleurs; si elle voulait mettre cette robe le matin, elle serait parfaitement ridicule. Il en est de même du langage : si l'on transporte dans la prose les termes pompeux de la poésie, on prouvera que l'on ignore les lois qui règlent les attributions des genres et l'emploi des choses.

Il faut éviter en général les locutions impropres, celles qui sont détournées de leur sens positif. Une simple recherche dans un dictionnaire suffira pour écarter les doutes. Nous donnerons pour exemple une locution qui s'est glissée de l'office au salon, et qui est employée aujourd'hui, même par des personnes *bien élevées :* elles disent, comme leurs domestiques, *avoir de la chance*, pour *avoir du bonheur*, être privilégié. Si ces personnes prenaient la peine d'ouvrir un dictionnaire, elles verraient que le mot *chance* est synonyme de hasard. Or on ne peut pas *avoir du hasard*. *Avoir de la chance* ne peut signifier que l'on a du bonheur; car la chance peut être mauvaise comme elle peut être bonne.

Une personne bien élevée ne prononcera jamais le nom d'une artiste en le faisant précéder de l'article *la : la Ristori*, *l'Alboni*, etc. Cette façon de parler est à la fois vulgaire et blessante; elle affecte un faux air de dilettantisme, et rabaisse l'artiste que l'on nomme à l'état d'une *chose*. On applique l'article surtout aux artistes de l'Opéra-Italien, parce que l'usage l'admet en Italie. Si mal élevée que l'on soit, on n'essayera jamais de dire *la Viardot*, *la Plessy*. Lorsqu'on adopte cette façon de parler en France, fût-ce à propos d'artistes italiens, on oublie les habitudes courtoises que la langue française impose, et, voulant paraître familiarisé avec les coutumes d'un pays étranger, incompatibles avec les mœurs françaises, on court le risque de prouver seulement que l'on manque de politesse et de bon goût. En Italie, en effet, on désigne toutes les femmes par leur nom de famille, précédé de l'article. Cet usage n'est pas appliqué uniquement aux artistes, et perd par conséquent le caractère d'une exception blessante : on dit *la Doria*, *la Colonna*, comme on dit *la Grisi*, *la Penco;* cet usage est seulement familier en Italie, en France il devient cavalier et grossier. La règle observée par les gens bien élevés est de faire précéder du mot de *Monsieur* ou de celui de *Madame* les noms des personnes célèbres, tant qu'elles sont vivantes; cet usage reste en vigueur pour les femmes, même après leur mort, et l'on dit toujours *madame* Malibran, *mademoiselle* Rachel.

Une locution vicieuse qu'il importe de signaler, parce qu'elle est employée non-seulement par quelques personnes ignorantes, mais par des écrivains qui l'ont transportée de l'office dans leurs livres, est celle-ci : *Partir à la campagne*, *aller en voyage*. Or beaucoup de jeunes gens pourraient s'y tromper, et, pensant que tout ce que l'on imprime est conforme aux règles de la grammaire et à celles du bon sens, ils courraient le risque d'employer à leur tour cette locution, qui est fort triviale : on part *pour* la campagne, on *va* voyager. Les expressions que nous avons signalées ne peuvent être employées que par des personnes dépourvues de toute instruction.

Il est aussi extrêmement vulgaire de dire *votre dame*, *votre demoiselle*, en parlant à un homme de sa femme et de sa fille; les domestiques, lorsqu'ils causent entre eux des personnes qu'ils servent, peuvent seuls employer ce pronom possessif. On demande à M. *Valladier*, par exemple, des nouvelles de madame *Valladier*, de mademoiselle *Valladier ;* si on est très-lié avec lui, on peut lui demander des nouvelles de *sa femme*, de *sa fille*, jamais de *son épouse*, de *sa dame* ou de *sa demoiselle ;* le premier terme, visant à l'emphase, est burlesque; les autres, visant à la recherche, sont vulgaires. On ne dira pas non plus à M. Valladier : Comment se porte *madame* ou *mademoiselle?* sans ajouter le nom de famille appartenant à la personne dont on parle; lui-même, parlant de sa femme à des personnes qui n'ont pas des rapports très-intimes avec lui, ne dira pas *madame* tout court, mais bien *madame Valladier*.

On emploie souvent une locution qui, par suite du bouleversement de la société, ne présente plus aucun sens aujourd'hui. On dit : *Aller dans le monde, — une personne du monde*. Avant la révolution, il n'y avait en effet qu'un *monde*, celui de la cour, hors duquel il n'existait personne qui méritât d'être mentionné; les mœurs ayant changé, ce terme ne peut plus être employé.

Notre époque se distingue par la pluralité des *mondes*, et le monde est composé d'une infinité de sociétés : le monde officiel compte des représentants de toutes les classes de la nation; le monde aristocratique fait partie de toutes les sociétés; on le rencontre dans le monde officiel, — chez les artistes, — chez les financiers, — chez les commerçants. La fusion de toutes les classes de la société est si complète en France qu'il n'existe plus de monde proprement dit; tout le monde est *du monde*, car chacun fait partie d'un monde quelconque. Il faut donc dire, non pas que l'*on va dans le monde,* mais que l'on a des relations avec un grand nombre de personnes.

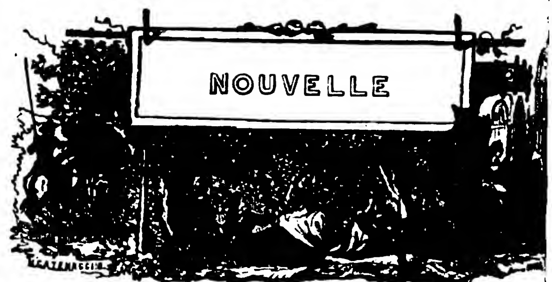
Dire que Mme *** a *ouvert ses salons* est une expression de tapissier. Il est d'ailleurs bon de noter en passant qu'il en est des salons comme de la vertu : ceux qui en ont le moins sont justement ceux qui en parlent le plus. On ne peut donc pas dire que l'on a reçu du monde *dans ses salons*, sans courir le risque de paraître surpris et ébloui d'avoir plusieurs salons; une personne bien élevée dira que Mme *** a reçu beaucoup de monde, — sans se croire obligée d'indiquer par le pluriel le nombre des pièces consacré aux réceptions.

Il est difficile, pour ne point dire impossible, de noter toutes les locutions vicieuses qui s'introduisent chaque jour dans le langage [un excellent ouvrage à consulter serait celui de M. F. Wey (*)]; nous comptons en signaler certain nombre, mais nous pensons qu'il est plus sûr de monter à la cause, pour la détruire, que d'engager avec effets une lutte qui se renouvellerait sans cesse. Pour ter la trivialité dans le langage, il faut l'écarter de la p sée; il faut proscrire la vanité qui inspire le désir de b ler, et celui d'humilier les autres en insistant sur les a tages de la richesse, sur le prestige d'un nom illustre faut avoir de la délicatesse dans les sentiments et dans goûts, si l'on veut éviter la fausse recherche qui ind seulement l'absence de la vraie distinction. C'est le d d'éblouir en faisant parade d'une instruction superfici qui égare le langage dans les phrases nébuleuses, dans termes techniques qui nécessiteraient, pour être comp l'emploi d'un dictionnaire de philosophie ou de mé cine; c'est l'ignorance, enfin, qui fait adopter des lo tions contraires aux règles de la grammaire. En un m si l'on n'a pas des instincts grossiers, on n'emploiera des termes vulgaires; si l'on n'est pas vaniteux, on évi naturellement les expressions qui indiquent l'enivrem causé par une prospérité récente; si l'on est réellem instruit, on ne cherchera pas à paraître savant, et évitera, sans efforts, l'écueil du pédantisme; si l'on a de bonnes lectures, on aura pris la peine de réfléchir l'emploi des mots; on pourra discerner les fautes les meilleurs écrivains peuvent commettre, et l'on évi de les imiter.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

EMMELINE RAYMOND.

(*) Wey, *Remarques sur la langue française*, 2 vol. in-8° (F. Didot).



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

« Comme Monsieur va être content de vous trouver si bien! Il n'osait l'espérer en vous quittant, » me dit Lucie.

— Mais si; il m'a bien dit que le repos me guérirait avant son retour.

— Oh! il disait cela pour vous tranquilliser; mais il ne le pensait pas plus que nous tous.

— Ah! Et que pensiez-vous donc? Que j'allais faire comme la vieille veuve Jones?

— Ce n'est pas la même chose, miss Isabelle; cette bonne femme est morte de vieillesse et non pas d'une maladie de poitrine.

— Croyez-vous donc que je sois poitrinaire? » fis-je tout étonnée.

— Oh! ne faites pas attention à ce vilain mot, je vous en prie. Comment l'ai-je laissé échapper! Vous savez bien que les médecins se trompent tous les jours.

— Qui donc a dit que j'étais poitrinaire? » répliquai-je toute pensive.

« Monsieur, le docteur Medway, tout le monde; mais cela ne signifie rien, puisque vous vous portez mieux.

— Ah! le docteur Medway aussi? Est-ce que vous l'avez entendu parler de ma maladie?

— Non, pas moi; mais il paraît qu'il a confié ses craintes à Monsieur, qui en a eu bien du chagrin.

— Vraiment!

— Oui, surtout en se rappelant votre petite sœur, qui est morte poitrinaire. Mais de ce qu'une personne est morte de cette maladie dans une famille, il ne s'ensuit pas que tous ses parents doivent être atteints de même.

— Je ne vous comprends pas, Lucie; je n'ai jamais eu de sœur.

— Allons! c'est bon! c'est bon! » fit-elle comme pour ne pas me contrarier en insistant.

« Mais, Lucie, vous êtes dans l'erreur; je suis le seul enfant de mon père; je n'ai jamais eu de sœur.

— Et celle qui est morte de la poitrine quand vous étiez encore toute petite?

— Je vous répète, Lucie, que vous vous trompez.

— C'est singulier! Pourquoi donc alors Monsieur a-t-il dit cela? Et il a ajouté qu'il voyait bien que vous étiez atteinte de cette terrible maladie, qu'il avait bien peur qu'elle ne vous emportât dans l'année comme votre sœur, et que certainement votre mère en aurait un grand chagrin. Pourquoi faire de telles histoires?

— Je n'y comprends rien. Quand donc a-t-il ainsi parlé?

— Monsieur parlait beaucoup de vous à M. Baldwin, et, à table, pendant que nous servions, nous entendions naturellement tout ce que ces messieurs se disaient. Comme il vous trouvait chaque jour plus mal, nous craignions bien de vous voir mourir bientôt, miss Isabelle. »

On devine facilement l'inquiétude que me causa cette conversation. Je me demandais dans quelle intention M. Cunningham avait inventé cette histoire d'une jeune

œur morte poitrinaire. Je me souvins des plaintes exagé-ées dont ma santé avait été l'objet; je me rappelai la onté inusitée de mon beau-père à mon égard ; je remar-uai encore que, depuis son absence, je me portais mieux; me demandais aussi pourquoi l'on m'avait fait rester à llerslie sous prétexte de recevoir des amis qui n'arrivaient as.

Tous ces faits isolés n'offraient rien de bien effrayant; ais, considérés dans leur ensemble, ils me donnaient eaucoup à réfléchir, et me rappelaient les paroles de la ohémienne. Malgré tout mon désir de me persuader qu'il 'en était rien, je ne pus me défendre de penser que ma e était menacée.

Pourtant ma santé s'améliorait chaque jour. Un matin, sortis pour respirer l'air frais du parc; je suivais gaîment bord de la rivière, quand tout à coup je me trouvai en ce de M. Cunningham, qui marchait lentement, tenant son eval par la bride. Ses yeux étaient baissés, et ses traits rtaient l'empreinte d'une profonde préoccupation.

Il ne m'aperçut que lorsque je fus à deux pas de lui; alors leva les yeux et pâlit affreusement. L'apparition inatten-e d'un spectre ne lui eût pas causé plus d'épouvante; un émissement convulsif agita ses membres, et il essaya en in de me dire bonjour : il était comme pétrifié.

Son émotion confirma mes craintes; on eût dit qu'il s'at-ndait à m'entendre lui reprocher son crime. A la fin, reprit courage, et balbutia quelques paroles presque inin-lligibles.

« Oh! Isabelle! Est-ce bien vous ? Quelle surprise! Je ne 'attendais pas à vous trouver ici. Comment vous portez-ous?

— Mieux que jamais, » dis-je d'une voix ferme.

— Tant mieux, » dit-il avec effort. « Quel nouveau mé-cament avez-vous donc découvert qui ait su opérer un si erveilleux chan-ement?

— Je crois que tte amélioration ma santé tient us à ce que je ai pas pris qu'à ute autre cho-, » dis-je en le gardant fixe-ent.

Il tressaillit, la crainte doute de ce j'allais ajou-r. Mais je conti-uai tranquille-ent la conversa-on, comme si ucun soupçon ne était élevé dans on esprit. Il me uitta bientôt, en e disant qu'il pérait me revoir l'heure du dî-er, et je repris a promenade.

Je me dirigeai ers le petit bois ù, un an plus tôt, vais été cher-er inutilement e guirlande de erre pour Foul-es. J'essayais oublier mes dou-ureuses préoc-pations, lorsque aboiements n chien me nduisirent à un arré où je vis garde-chasse mon beau-père qui tenait au collet un jeune garçon t effrayé. Auprès d'eux un lièvre mort attirait parti-lièrement l'attention de deux vigoureux chiens.

L'enfant semblait exaspéré de se voir ainsi arrêté; il le-it ses grands yeux pleins d'indignation sur le dur visage garde, et répétait : « Je vous dis que je n'ai pas touché otre gibier; laissez-moi aller, ou vous vous en repen-ez.

— Assez de raisonnements,» dit l'homme avec brusquerie; enez avec moi, vous vous expliquerez devant le maître.

— Je n'irai pas.

— Soit; je vous ferai marcher de force. »

Le jeune garçon, furieux de cette menace, et sans doute t de son innocence, se retourna vivement et lança un up de poing en plein dans la figure du garde.

« Ah! c'est comme ça, » s'écria celui-ci; « je vais vous acher; et pendant que j'irai chercher une corde, Lion chargera de vous tenir en respect, mon jeune drôle. , Lion! ici! »

Un énorme boule-dogue répondit à l'appel et s'é-nça vers le pauvre garçon, comme s'il eût voulu le dévo-. Mais j'accourus à temps pour retenir Lion par son col-r. Malgré moi j'étais émue de l'air de franchise du jeune rçon, dans les traits duquel je retrouvais une certaine ssemblance, mais avec qui ? c'est ce que je ne pouvais couvrir de suite. Toutefois la figure de cet enfant me ppelait une personne qui m'était proche. Je priai donc le rde de lui rendre la liberté.

Mais Perks refusa obstinément. Une bande de bohémiens vastait les environs, dit-il, et il était bien aise de mettre main sur un de ces vagabonds.

J'insistai vivement, faisant observer à Perks qu'il n'avait pas vu l'enfant tuer le lièvre, et qu'ainsi l'assertion de son prisonnier pouvait être exacte.

« Désolé de vous désobliger, miss Neville, » répondit-il froidement; « mais je ne connais que mon devoir. »

XXII

Je compris, au ton de la réponse, toute l'inutilité de mes efforts pour sauver cet enfant, et je baissais tristement la tête, lorsque, regardant machinalement le lièvre, je vis, à n'en pouvoir douter, à deux traces de morsures encore saignantes au cou de l'animal, qu'il avait été tué par un furet. Aussitôt, croyant ma cause gagnée et montrant au garde les empreintes des dents du furet, je lui dis d'un air de triomphe :

« Laissez aller ce garçon à présent, vous n'avez plus de motif pour l'arrêter plus longtemps.

— On a toujours des motifs suffisants pour arrêter les vagabonds; d'ailleurs, ces bohémiens déplaisent à Monsieur, et celui-ci ira coucher en prison.

— Prenez-y garde, Perks, » dis-je avec force, « il faudra que vous conduisiez cet enfant devant le juge; j'irai aussi, je déclarerai son innocence, et prenez garde à vous : vous savez que l'on vous a déjà reproché une fois votre trop grande rigueur dans l'exécution de vos fonctions.

— Merci, merci, » dit à mes côtés une voix bien connue et qui me fit tressaillir : c'était celle de la bohémienne. « Vous me payez de ce que j'ai pu faire pour vous. Perks, dit-elle en appuyant sa main sur l'épaule du garde, laisse aller cet enfant, je le veux.

— Madge! » s'écria l'homme tout effrayé en reculant de deux pas.

— Oui, c'est Madge, Madge la Noire; ce nom seul te paralyse, n'est-ce pas? misérable exécuteur des ordres d'un maître plus méprisable que toi ! Va-t'en! Et toi, enfant, pourquoi rôder sur ces terres où tu devrais dédaigner de poser ton pied? Retourne vite aux tentes, et ne reviens plus ici. »

A mon grand étonnement, Perks obéit sans murmurer à la bohémienne, et, le jeune garçon ayant disparu aussi, nous restâmes seules toutes deux.

« Merci encore une fois, jeune fille, pour la protection que vous accordez à notre race proscrite. Vous voyez pourtant que nous n'avons pas perdu tout pouvoir; moi et quelques autres, nous avons conservé de l'autorité dans ce monde, comme vous venez d'en avoir la preuve. Si jamais l'enfant que vous protégiez si bien tout à l'heure a besoin de vous, ne l'abandonnez pas dans le danger. Promettez-le-moi.

— Mais quel est cet enfant?

— Ne le devinez-vous pas? Vous le saurez d'ailleurs un jour. Adieu. »

La cloche du dîner me rappela au château ; je fis une rapide toilette, et je descendis. M. Baldwin était avec M. Cunningham dans le salon, et la porte ouverte me permit d'entendre la dernière phrase de leur conversation : c'était M. Baldwin qui parlait :

« Tout retard vous perdra, si ce n'est déjà fait. J'aurais fini depuis longtemps à votre place. Ah! miss Neville, est-ce vous? » dit le traître en m'apercevant. « Permettez-moi de me réjouir avec votre famille de l'heureux changement de votre santé; je n'espérais pas vous revoir en état si prospère. Irez-vous bientôt rejoindre madame Cunningham?

— Je l'espère.

— Elle va être charmée de vous retrouver si fraîche et si charmante; et je ne serai pas le dernier à me rendre à Bath pour jouir de vos succès dans le monde, en ma qualité d'ami de la famille. On prétend que M. et miss Aylmer passeront aussi la saison à Bath. Ce sera une belle occasion pour leur être présentée, et ils ne pourront qu'être fiers de leur gracieuse parente. »

Je le laissai dire, sans même le remercier de ses compliments, comme il semblait s'y attendre.

« Vous n'avez pas connu votre père? » continua-t-il. « Ah! quel homme charmant, noble et bon ! On dit qu'il eût pu choisir un autre membre de la famille Aylmer sans être repoussé. Votre sourire le rappelle à merveille, et je sais une belle tante qui ne verra pas sans émotion sa propre ressemblance, si merveilleusement réunie dans vos traits à celle de sir Geoffroy Neville. Brillante destinée que la vôtre, miss Isabelle ! Cette grande fortune vous appartiendra sûrement un jour, et je suis certain que vous en emploierez une partie à soulager les souffrances de votre frère.

— Monsieur, que voulez-vous dire ?

— En doutez-vous? qui pourrait résister à votre influence, chère miss Isabelle? Qui pourrait, en vous voyant si charmante, n'être pas heureux d'augmenter le bonheur que vous réserve l'avenir par le don d'une fortune à laquelle, du reste, vous avez tant de droits?

— Je vous crois dans l'erreur, M. Baldwin; si c'est à l'héritier probable des biens de mon grand-père que s'adressent vos compliments, veuillez les prodiguer, non pas à moi, mais à mes frères.

— Isabelle ! s'écria vivement mon beau-père, pensez-vous réellement ce que vous dites ?

— Comment voulez-vous qu'une jeune fille repousse un aussi beau rêve? » continua M. Baldwin. « Vous ne pouvez l'ignorer, miss Neville, *tant que vous vivrez*, c'est à vous seule que reviendra l'héritage des Aylmer.

— Jamais je ne voudrais prendre ainsi la place de mes frères, » dis-je avec calme.

« Eh quoi! Isabelle, serait-il possible que vous refusassiez cet héritage? » demanda M. Cunningham d'une voix agitée.

« Bah! quelle folle question! A quoi sert de mettre ainsi miss Neville dans l'embarras, et de lui arracher une promesse qu'elle ferait peut-être dans un moment d'enthousiasme irréfléchi, mais qu'elle ne pourrait tenir plus tard? »

XXIII

« Non, dis-je avec fermeté, ce n'est pas là une question sans portée. Je n'espère pas que M. Aylmer me choisisse jamais pour son héritière; mais, s'il lui plaisait d'agir ainsi, je serais toujours libre d'accepter ou de refuser ses bienfaits, et je sais que rien au monde ne m'engagera jamais à profiter de ce que je considérerais comme une injustice à l'égard de Foulques. Oh ! monsieur, » dis-je en m'adressant à mon beau-père, « pourquoi la désunion se glisse-t-elle entre nous, et pourquoi refuseriez-vous de croire à la parole que je vous donne? Pourquoi me croyez-vous capable de trahir les intérêts d'un frère que j'aime si tendrement? Si l'affection ne peut régner entre nous, laissez-y du moins subsister la paix et la confiance !

— Chère miss Isabelle, vous êtes tout à fait tragique, et vous stupéfiez M. Cunningham, qui ne sait que vous répondre. Nous ferions mieux d'aller dîner. » Et, m'offrant son bras, il me conduisit à ma place.

Le repas fut triste et silencieux. Lorsque nous nous retrouvâmes dans le salon, on me pria de chanter; et, malgré mon désir de rentrer chez moi, je cédai de bonne grâce.

M. Baldwin semblait enchanté de lui et de tout le monde; il me complimentait à tout propos. Tout à coup, un billet lui fut remis par un domestique; et il s'excusa de nous quitter, en disant qu'il devait se rendre auprès d'un ami qui se trouvait à la ville pour quelques heures seulement, et qui désirait le voir.

Son départ sembla soulager M. Cunningham. Déjà même il se rapprochait du piano pour m'écouter avec plus d'attention, lorsqu'on vint l'avertir que M. Baldwin désirait lui dire un mot avant de partir.

« Qu'on lui dise que je suis sorti, » répondit-il brusquement, en ouvrant la porte qui donnait sur la terrasse.

« Parti déjà ! » dit en rentrant au salon M. Baldwin, tout étonné de l'absence de son ami ; « il s'est donc sauvé pour ne pas me recevoir? Il n'y avait pourtant pas de quoi s'a-



MAIS J'ACCOURUS A TEMPS POUR RETENIR LION PAR SON COLLIER.

larmer; je venais lui demander son jour pour notre partie à Hatton. Vous voudrez bien lui remettre ce billet de ma part, miss Isabelle. Au revoir. »

Une indicible émotion s'était emparée de moi; je ne sais pourquoi je me figurais que toutes ces allées et venues, ces billets et ces mystères me concernaient, et je regardais avec terreur le papier cacheté que M. Baldwin avait laissé sur la table. Contenait-il donc mon arrêt?

M. Cunningham revint, et prit connaissance du billet de M. Baldwin. Je l'examinais pendant cette lecture, et je le vis rougir et pâlir comme un homme violemment attiré par deux sentiments contraires.

« Eh bien! Isabelle, » dit-il en venant s'asseoir sur le canapé tout près de moi, « comment avez-vous passé votre temps en mon absence? Assez bien, je suppose. Pourtant vous paraissez fatiguée ce soir; vous êtes toute pâle. Votre voyage ne pourra pas encore se faire cette semaine. Cependant votre mère s'ennuie là-bas toute seule, et je pensais que nous irions la rejoindre dans un jour ou deux.

— Je suis toute prête; je me sens aussi bien que jamais, » dis-je avec empressement.

— Vous paraissez souffrante, ce soir; nous allons souper, cela vous remettra. Faites-nous servir ici, dit-il au domestique qui venait prendre ses ordres; surtout qu'on n'oublie pas la gelée que madame prend habituellement, et qui devrait faire partie de tous les repas de miss Neville.

— Merci, vous êtes mille fois trop bon; mais je ne prendrai rien ce soir; je ne soupe jamais, vous savez; seulement Lucie apporte dans ma chambre un biscuit et une tasse de lait que je prends pendant la nuit.

— Je sais cela, » dit-il sans réfléchir; puis, voyant ma surprise, il ajouta: « Je crois que vous me l'avez déjà dit.

— Non vraiment; je n'ai pris cette habitude que depuis quelques jours en votre absence, et je suis sûre de ne pas vous en avoir encore parlé.

— Ah! je me serai trompé, alors. A propos, avez-vous achevé le vin que j'avais laissé pour vous? C'est celui que votre mère préfère.

— Non, je lui ai trouvé un goût désagréable, et je l'ai laissé.

— Vous avez eu grand tort; cela vous aurait rendu des forces. J'espère qu'on ne l'a pas jeté. C'est un excellent vin auquel je tiens.

— Je ne le crois pas; il est encore à l'office. »

Il me quitta pour aller vérifier le fait, et revint un peu après, une petite bouteille à la main.

« Je ne m'étonne plus de votre dégoût; je me serai trompé, » dit-il; « il est en effet détestable. Mais en voici de parfait, et vous allez en boire un petit verre pour ramener les couleurs sur vos joues, qui sont d'un blanc tout à fait sépulcral.

— Merci; mais, encore une fois, je ne prendrai rien; je ne suis pas malade.

— Je voudrais pouvoir vous croire, Isabelle; mais votre pâleur m'effraye horriblement. Ah! j'ai bien peur que cette guérison trop rapide n'ait été qu'apparente! Mais quoi! vous pâlissez encore! Elle se trouve mal! De l'eau! de l'eau! »

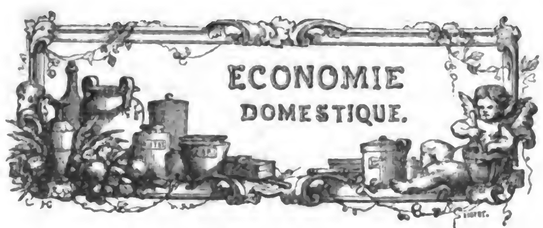
(*La fin au prochain numéro.*)

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est: *Jour*.



Une main roturière assez souvent m'exerce;
Né dans les bois, en ville j'ai commerce;
Bien souvent employé dans le palais d'un roi,
A-t-on fait ce qu'on veut de moi,
On me met sur l'heure à la porte.
A connaître mon nom si ton désir te porte,
Il n'est rien, cher lecteur, qui soit plus devant toi.



ENTRETIEN ET NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE.

Après s'être servi de l'argenterie, il faut la laver dans de l'eau bouillante, puis dans de l'eau chaude, et enfin, après l'avoir rincée dans de l'eau froide, la frotter avec un morceau de flanelle. Si l'on découvre des taches qui aient résisté à ce nettoyage, il faut faire bouillir l'argenterie dans de l'eau mélangée de cendre, ou bien la frotter avec de la suie dissoute dans de l'alcool.

Pour rendre à l'argenterie son lustre primitif, on mélange de la crême de tartre, de l'alun et du blanc d'Espagne pulvérisés, en mettant une égale quantité de crême de tartre et de blanc d'Espagne et seulement la moitié de cette mesure d'alun. On fait dissoudre ce mélange dans de l'eau, et l'on s'en sert pour frotter l'argenterie avec une brosse très-douce; on la rince ensuite dans de l'eau pure, on l'essuie avec un morceau de peau.

GATEAU DE POMMES DE TERRE.

Prenez un demi-litre de pommes de terre; faites-les cuire à l'eau; laissez refroidir, pelez, réduisez en purée, soit en les râpant, soit en les écrasant; prenez quatre œufs, séparez le blanc du jaune; mettez dans une terrine les quatre jaunes d'œufs, ajoutez 125 grammes de sucre en poudre; mêlez pendant 30 minutes, en ajoutant peu à peu les pommes de terre râpées, 30 grammes d'amandes douces, 30 grammes d'amandes amères, un peu de zeste de citron; battez les blancs d'œufs en neige, ajoutez-les aux autres ingrédients; — battez le tout ensemble pendant dix minutes.

Beurrez une tourtière; versez-y la préparation que vous venez de faire; faites cuire pendant un quart d'heure, sous un four de campagne, avec un feu très-doux dessus et dessous; servez chaud. Ce gâteau, très-facile à préparer et très-facile à cuire, est excellent.

LIQUEUR.

Prenez une orange et un citron bien sain; essuyez-les; mettez-les tout entiers dans un bocal de verre; remplissez avec un litre d'eau-de-vie; laissez infuser pendant six semaines; au bout de ce temps, faites un sirop à froid, en faisant fondre un demi-kilo et 125 grammes de sucre dans une petite quantité d'eau; ajoutez l'eau-de-vie, et mêlez bien le tout ensemble; faites filtrer, mettez en bouteille.

ORANGEADE.

Prenez, pour un litre d'eau, quatre oranges, un citron, un demi-kilo de sucre; enlevez le zeste de deux oranges, mettez-le dans l'eau avec le sucre; exprimez dans cette eau le jus des quatre oranges et celui du citron; au bout de trois heures, passez l'orangeade dans un morceau de mousseline; mettez en bouteille; conservez à la cave.

CRÊME FOUETTÉE AUX FRAMBOISES.

Mettez 16 grammes de gomme pulvérisée et 125 grammes de sucre en poudre dans un demi-litre de bonne crême; laissez fondre; écrasez des framboises, passez-les au tamis, mêlez ce jus avec la crême; battez fortement avec un balai d'osier; enlevez la mousse à mesure qu'elle se forme; disposez la crême fouettée en pyramide sur un plat; entourez-la avec des biscuits à la cuiller dont vous aurez coupé l'une des extrémités, afin de les placer debout autour de la crême.

PATE DE COINGS.

Essuyez soigneusement les coings; faites-les cuire à l'eau sur un feu très-vif; quand ils sont bien cuits retirez-les du feu; enlevez la pelure, écrasez-les et faites passer au travers d'un tamis, en employant un pilon de bois ou de marbre; faites égoutter cette purée, ajoutez du sucre tamisé en poids égal au fruit, remettez sur le feu, remuez sans cesse; retirez du feu au bout d'un quart d'heure, versez la pâte sur des assiettes ou sur une tablette de marbre; la couche de pâte doit être très-mince; deux heures après saupoudrez la pâte avec du sucre tamisé; laissez sécher. Dix jours après cette opération, retournez la pâte, saupoudrez-la avec du sucre pilé; coupez la pâte en bandes que vous roulerez en forme d'S, ou bien servez-vous d'un verre à liqueur pour découper des tablettes rondes.



Rien n'égale notre surprise! Nous commençons notre répouse lettre de Fontenay par un récitatif d'opéra comique; à qui la faute demment à la personne qui cause cette surprise. On réclame une nous n'en avons jamais promis, et à ce sujet la personne qui nous veut-elle bien se livrer à un petit calcul? Elle nous laisse le choix prime! Faut-il lui offrir un château acheté sur nos économies, dans la *Dame blanche?* Faut-il lui envoyer un objet dont la valeur cédera le prix de l'abonnement par elle versé? Il nous resterait quement le plaisir de lui avoir envoyé le journal; cette opération désastreuse pour nous, et nous ne pensons pas que la personne appelle à notre *conscience*, puisse avoir la conscience bien nous accédions à sa demande. N'a-t-elle jamais fait une réflexion ple? Nous la lui livrons à titre de prime: — Si l'on peut donner valant 7 francs, je suppose, en retour d'un abonnement de 14 prix du journal est réduit à 7 francs: pourquoi ne pas le livrer au à ce prix? Mais, me dira notre abonnée de Fontenay, comment journaux qui.... C'est leur secret, Madame, essayez-en; toute se paye en ce monde, et l'arbre de la science a toujours coûté fort — Le défaut signalé provient évidemment de la mauvaise qualité aciers employés pour exécuter le jupon; quand les aciers sont trop bles, le poids de la robe les ploie, et nuit à la grâce du jupon, modèle est bon. Il ne faut pas placer le cordon sur les hanches, il cousu plus bas. — Il n'y a qu'un seul moyen de tirer parti de *la mousseline blanche, qui a 1 mètre 80 cent. de longueur et 3 mètres de largeur.* La robe, pour être *portable*, doit avoir 4 mètres 50 largeur; il faut couper en deux, dans leur longueur, autant de en faudra pour atteindre cette largeur; on coupera l'excédant des lés, que l'on disposera en garniture composée soit d'un haut tuyauté, soit de deux ou trois volants; on ajoutera, au bas des lés a coupés, de la mousseline ordinaire, qui sera cachée par les dont la tête cachera aussi la couture réunissant la mousseline aux lés de la jupe. Mille remercîments pour cette gracieuse lettre. — note du plateau de candélabre et des fichus: cette lettre de la guay-Trouin est du nombre de celles que nous conservons avec tude. — Mlle Mary a fort bien choisi son bournous; cette forme est cieuse; il nous reste à la remercier pour tout ce qu'elle nous On a bien compris le *fond* du portefeuille; on l'exécute, en effet, sant une *croix vide*, et les fils du canevas sont visibles; il faut, cette raison, le choisir bleu. Pour tous les autres renseignements s'adresser à M. Leballeur, 74, rue Taitbout; le temps nous manque les donner nous-mêmes. M. Leballeur est aussi chargé de procurer abonnées, *aux prix les plus réduits*, tous les objets de toilette dessins se trouvent reproduits dans la *Mode illustrée*. Joindre un poste pour la réponse; on peut envoyer l'ouvrage *échantillonné*, à-dire commencé. — On porte toujours des bournous algériens; fait aussi pareils à la robe, qui doit être alors en étoffe assez épaisse, que légère, en mozambique, par exemple, ou laine grise légère; doit être unie, ou tout au plus à carreaux imperceptibles; on ne rait faire un bournous pareil à la robe, si l'étoffe était à dessins.

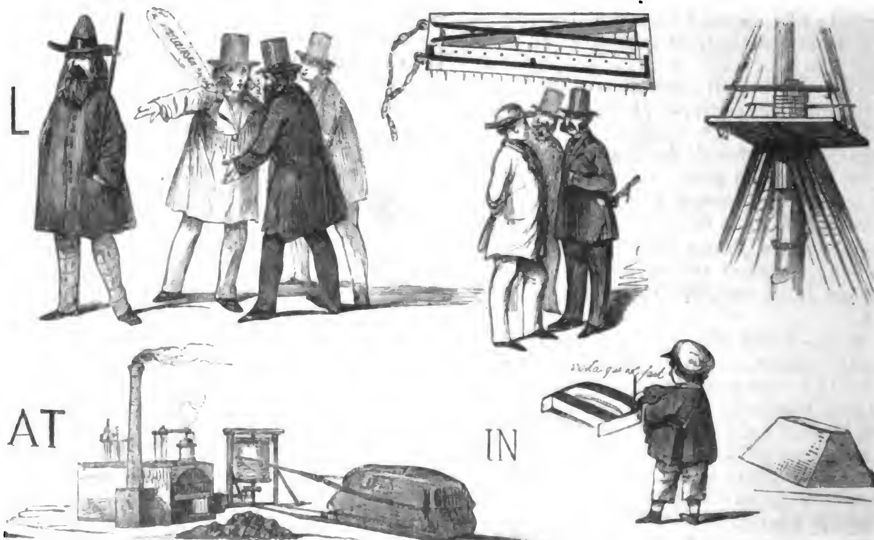
AVIS.

Nous prions les personnes dont l'abonnement pire avec le n° 26 (*dernier numéro du de trimestre de la présente année*) de vouloir bien faire parvenir (si toutefois elles ne l'ont déjà fait montant de leur renouvellement, afin de n'é ver aucun retard dans l'envoi du journal. Il est portant d'écrire sur le bulletin d'abonnement mot: *Renouvellement.*

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

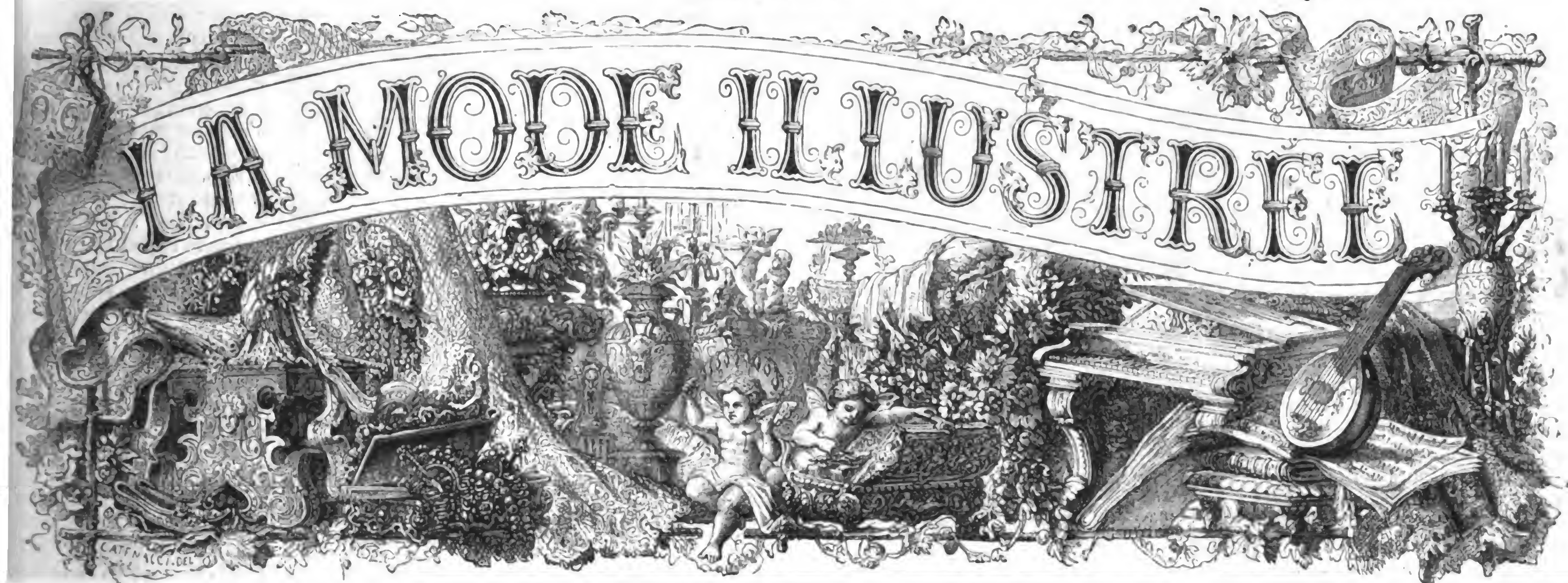
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob,

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Si vous voulez être heureux, regardez au-dessous de vous.

N° 27. DEUXIÈME ANNÉE. 1er juillet 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Bavette au crochet.

MATÉRIAUX. — Coton fin à tricoter ; coton à crochet, six brins n° 60 ; deux aiguilles à tricoter de grosseur différente.

Le dessin représente la bavette réduite aux trois quarts de sa grandeur naturelle ; on la boutonne par-dessus le manteau de promenade qui enveloppe l'enfant. Le milieu est fait au crochet tunisien avec du coton à tricoter ; le bord, qui représente une sorte d'entre-deux, en imitation de guipure, terminé par une dentelle, est fait avec le coton à crochet. Une petite bordure faite avec le même coton que la partie du milieu sépare l'entre-deux de la dentelle.

BAVETTE AU CROCHET.

Nous avons souvent expliqué le crochet tunisien à nos lectrices ; au risque de nous répéter, nous allons encore le décrire aujourd'hui, afin de ne pas encourir les reproches de nos nouvelles lectrices. — On fait une chaînette plus ou moins longue, selon l'objet que l'on commence ; on revient sur cette chaînette en piquant le crochet dans chaque maille et tirant une boucle au travers de celle-ci ; on conserve toutes ces boucles sur le crochet. Quand le tour est fini, on prend le brin avec le crochet, on le passe au travers de deux mailles qu'on laisse tomber hors du crochet. — On reprend le brin, on le passe au travers de deux mailles, ainsi de suite, jusqu'à la fin du tour ; il reste sur le crochet une seule maille ou *boucle ;* on passe le crochet, non dans la *tresse* formée par le tour que l'on vient de finir, mais dans la partie perpendiculaire de la maille ; sous cette tresse, on prend le brin avec le crochet, on le tire au travers de cette partie perpendiculaire, ainsi de suite pour chaque maille. On recommence le tour que nous avons déjà indiqué, c'est-à-dire que l'on prend le brin avec le crochet, qu'on le passe au travers de deux mailles qu'on laisse tomber hors du crochet, et ainsi de suite. On voit que, lorsqu'on va de droite à gauche, on con-

serve toutes les mailles ou boucles sur le crochet, et que, lorsqu'on revient de gauche à droite, on les laisse tomber, deux par deux, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une sur le crochet.

On fait une chaînette composée de 69 mailles pour commencer le milieu de la bavette; on fait le premier tour de droite à gauche, — le deuxième de gauche à droite, comme nous venons de l'expliquer.

3e *tour*. — On fait 32 mailles; — les deux mailles suivantes sont prises ensemble pour former une seule maille; — la maille suivante est prise seule, — les deux mailles qui la suivent sont prises ensemble, puis on continue jusqu'à la fin du tour à faire chaque maille isolément.

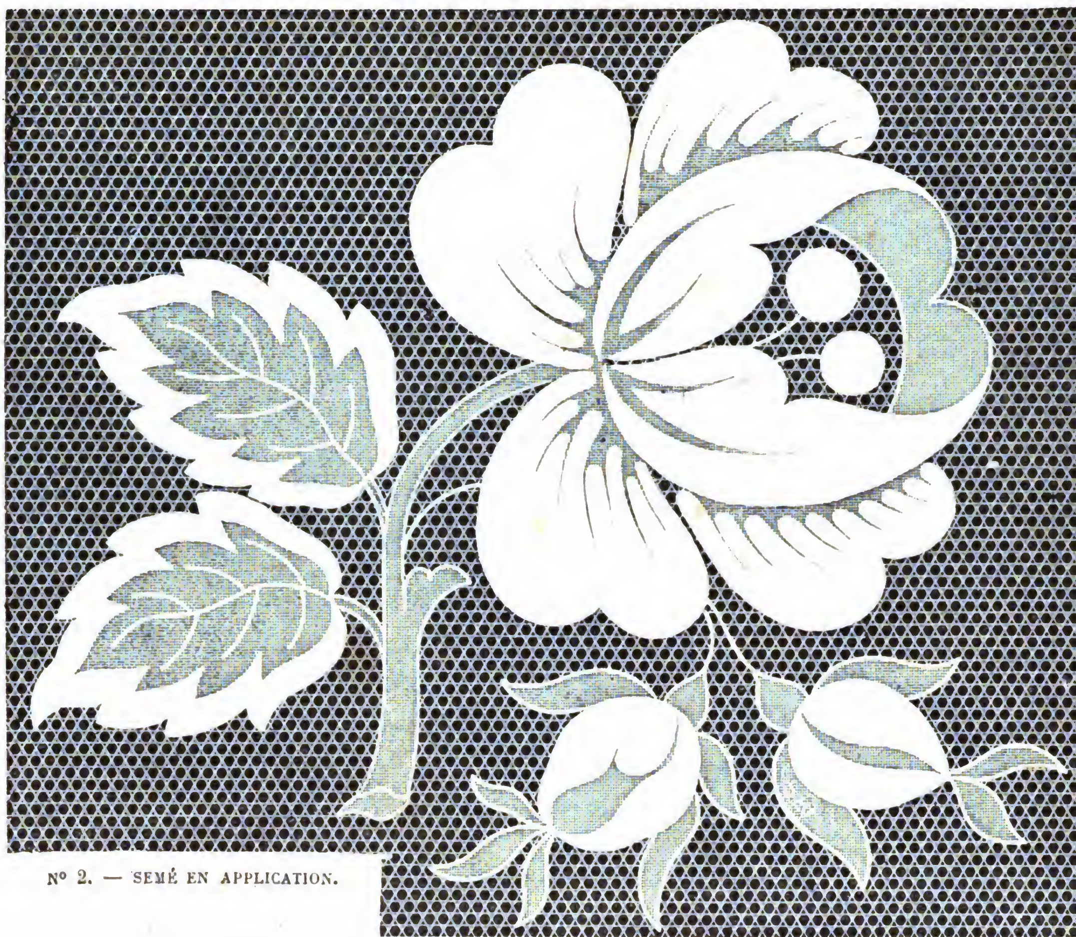
4e *tour*, de gauche à droite uni.

5e et 6e *tours*, sans diminution.

Le 7e *tour* est fait avec *diminution*, comme le 3e; cette diminution précède et suit la maille du milieu.

Les trois tours suivants sans diminution.

De quatre en quatre tours, on répète la diminution, qui



No 2. — SEMÉ EN APPLICATION.

forme la pointe de la bavette on fait ainsi 62 tours. Les qu tre derniers tours sont faits sa diminution ; le dernier tour (a diminué quinze fois) se com pose de 39 mailles.

La petite bordure qui encad le fond est faite avec le mêm coton, mais avec un croch ordinaire et plus fin que le c chet tunisien : cette bordu forme en même temps le t du cou de la bavette. Après dernier tour du fond de la vette, on fait de chaque c 50 mailles en l'air, sur lesque on fait des mailles simpl continuées tout autour du b de la bavette et du côté qui *l'endroit* de l'ouvrage; qu on a fait de l'autre côté 50 mailles en l'air formant tour du cou, on retourne l' vrage, et l'on fait, *à l'enve* * 7 mailles simples sur 7 mai du tour précédent, en piqu le crochet dans la boucle derrière de ces mailles ; — 4 des dans la maille suivante; on recommence depuis *; augmente de quelques mai à chaque extrémité, et à pointe de milieu du fond. Qua ce tour est fait jusqu'au b du tour du cou, on retou

DESSIN EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ◻ Blanc. ⊡ Brun très-clair, ▣ moins clair, ⊠ moins clair, ▪ plus foncé, ■ très-foncé. ■ Noir.

l'ouvrage et l'on travaille *à l'endroit*; * 7 mailles simples sur les mailles placées entre les quatre brides au tour précédent, — 1 bride *dans la maille* dans laquelle on a fait quatre brides au tour précédent; on recommence depuis *. On a retrouvé ainsi le nombre de mailles qui composait le premier de ces trois tours, et les brides forment des sortes de petites *coquilles*.

L'entre-deux-guipure est fait avec du coton n° 60. On travaille *à l'endroit;* on se trouve naturellement à l'une des extrémités du tour du cou; * 1 maille simple, — 4 mailles en l'air; × on prend le brin sur le crochet; on pique dans la 2e des 4 mailles en l'air (par conséquent en arrière), et l'on fait une *grande bride* que l'on ne termine pas tout à fait, car on laisse deux boucles sur le crochet; on jette deux fois le brin sur le crochet, on le pique de nouveau dans la 2e maille en l'air, et l'on fait une *double bride* dont on tire la dernière boucle à la fois au travers de toutes les boucles qui se trouvent sur le crochet; on fait 4 mailles en l'air, et l'on recommence depuis le deuxième signe ×. On passe 5 mailles du tour précédent, et l'on recommence depuis le premier signe *. La répétition de cette combinaison produit ces sortes de zigzags que l'on voit sur le dessin; on rapproche ces zigzags aux trois coins inférieurs du fond, en séparant les zigzags par 3 mailles seulement au lieu de 5 mailles. Quand le tour est fini, on arrête, on coupe le coton, on le rattache au commencement du tour terminé.

2e *tour*. — 6 mailles en l'air pour atteindre le deuxième zigzag; 4 mailles en l'air qui appartiennent au présent zigzag. On fait celui-ci comme ceux du 1er tour, — 1 maille simple sur la maille simple, faite entre les deux zigzags du tour précédent; recommencez depuis *. A la fin du tour, on arrête le coton, on le coupe.

3e *tour*. — On attache le coton au commencement du tour précédent; — on fait sur le premier zigzag 6 mailles en l'air afin de réunir le 2e et le 3e tour, — puis un zig-



N° 1. — BORDURE EN APPLICATION POUR RIDEAUX.

zag, — * 1 maille simple sur la maille simple qui sépare 2 zigzags au tour précédent, — 2 zigzags comme au premier tour. On recommence depuis *.

4e *tour.* — On attache le coton au premier zigzag du tour précédent, puis on fait, entre chaque zigzag, autant de mailles en l'air que cela est nécessaire pour que la bordure ne soit pas *tendue*.

On répète ensuite la bordure à *coquilles* qui encadre le fond.

Bordure, 1er *tour.* — Coton plus gros. En mailles simples : on commence sur l'une des extrémités du tour du cou, et l'on fait sur chaque maille en l'air une maille simple; des mailles simples tout autour de l'entre-deux.

2e *tour.* — On fait les *coquilles* déjà expliquées en les séparant par 8 mailles au lieu de 7 mailles; aux coins inférieurs, on augmente de quelques mailles.

3e *tour.* — Entièrement en mailles simples d'un bout à l'autre de l'entre-deux. On attache à la dernière maille le coton fin pour faire la dentelle.

COL BRODÉ.

BRETELLE POUR HOMME.

Dentelle. 1er *tour.* — * 6 mailles en l'air, — 1 maille simple sur la 3e maille simple du tour précédent; on recommence depuis *, en passant toujours, sous les mailles en l'air, 2 mailles du tour précédent. Au coin, on fait cinq à six festons de mailles en l'air, les uns près des autres, sans passer des mailles du tour précédent; on fait de même pour tous les coins.

2e *tour.* — 1 maille simple dans le milieu du premier feston composé de mailles en l'air, — 5 mailles en l'air, — * 2 grandes brides, — 3 mailles en l'air, — 2 grandes brides sur le feston suivant, puis on passe un feston du tour précédent; on fait 4 mailles en l'air; on recommence depuis *.

3e *tour.* — Sur la maille du milieu des 5 mailles en l'air du tour précédent, on fait une maille simple, puis * 5 mailles en l'air, — encore 5 mailles en l'air; on pique dans la première de ces dernières 5 mailles en l'air (en arrière), et l'on fait : 1 maille simple, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple dans cette même maille, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple toujours dans la même maille. Ceci forme les trois boucles du bord de la dentelle ; 5 mailles en l'air, — 1 maille simple sur le feston suivant appartenant au tour précédent; on passe les brides qui se trouvent avant ce feston. On recommence depuis *. La bavette est terminée. On place deux boutons d'un côté; on fait deux boutonnières de l'autre côté.

Dessin en application pour rideaux.

Ce magnifique dessin composera des rideaux de croisée d'une richesse incomparable; on l'exécute sur du gros tulle, avec application de mousseline.

Le dessin n° 1 est la bordure, que l'on continue par la répétition des feuilles marquées A et B; on distingue trois teintes différentes, l'une est produite par la broderie, l'autre par la mousseline que l'on découpe quand l'ouvrage est terminé; la troisième enfin est le tulle transparent.

On calque le dessin sur la mousseline que l'on coud sur le tulle; on brode le dessin de deux façons; nous allons les indiquer toutes deux, afin que l'on puisse choisir entre les deux procédés.

On remplit toutes les places dont la teinte est plus accusée (plus blanche), au point de chaînette avec du coton assez gros; on exécute ce point au crochet, quand l'ouvrage est tendu sur un métier; le point de chaînette au crochet est d'une exécution facile et prompte.

Au lieu du point de chaînette, on remplit les espaces *blancs* au *passé*, c'est-à-dire qu'après avoir passé du coton d'un bout à l'autre, dans l'intérieur des contours, on *repasse* sur ce coton avec du coton plus fin.

Nous avons annoncé deux procédés à nos lectrices ; nous leur en livrerons un troisième, qui aura le mérite d'une exécution plus rapide : nous leur proposons de remplacer le point de chaînette et le *passé* par une application *générale* de mousseline; les pois plus blancs, les nervures des feuilles, seraient marqués par une deuxième application de mousseline, c'est-à-dire qu'à ces places la mousseline serait double; la *double* application serait aussi employée pour les places blanches, *mates* des roses; leurs nervures seraient au contraire indiquées par l'application de la mousseline *simple*. Tous les contours seraient faits au point de cordonnet, excepté ceux du bas, qui doivent être festonnés.

Le dessin n° 2 est un *semé* que l'on exécutera de la même façon sur la hauteur du rideau ; la tige de cette rose doit être *contrariée*, c'est-à-dire que, dirigée d'un seul et même côté, dans une rangée, elle devra être placée du côté opposé pour la seconde rangée, et ainsi de suite.

Ce dessin composerait une magnifique nappe d'autel.

Dessin en tapisserie.

On emploiera ce dessin pour sac de voyage, sac de chasse, coussin de canapé, etc. On l'exécute à la croix, avec des nuances brunes; la nuance la plus claire est en soie blanche. Le fond est, à volonté, vert d'eau, — bleu de Chine, — rose Solferino, etc.; si l'on choisit du canevas n° 4 et des laines fines, ce dessin aura 45 centimètres de largeur et 34 centimètres de hauteur.

Si l'on veut faire un sac de chasse, il faut employer du canevas n° 5 ou 6.

Bretelle pour homme.

Cette bretelle est faite au crochet, en soie de cordonnet, blanche ou de couleur vive, ou bien enfin simplement en coton. On fait ce travail en *allant* et *revenant*, au crochet *russe;* ce crochet, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, se compose de mailles simples ; mais, au lieu de piquer le crochet dans l'un des côtés de la maille seulement, on le passe toujours *sous* la maille entière du tour précédent.

On fait une chaînette de 200 mailles sur laquelle on revient pour faire le *premier tour*, qui se compose de mailles simples exécutées comme d'habitude.

2e *tour.* — Au crochet russe d'un bout à l'autre; pour ce tour, et pour tous les suivants, on fait à la fin, avant de retourner l'ouvrage, 1 maille en l'air, afin de pouvoir toujours passer le crochet dans la première maille du tour suivant.

3e *tour.* — Mailles simples jusqu'à ce qu'il reste 40 mailles du tour précédent; on retourne alors l'ouvrage.

4e *tour.* — Uni, en revenant sur ses pas.

5e *tour.*—6 mailles unies, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent; — 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air, — 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air; ceci forme les trois premières boutonnières; — le reste du tour est fait en mailles simples jusqu'aux 12 dernières mailles.

6e *tour.* — On le fait en mailles simples en revenant sur ses pas; sur chaque maille en l'air du tour précédent on fait 1 maille simple.

7e *tour.* — En mailles simples; il est plus court de 12 mailles que les deux tours précédents.

8e *tour.* — En mailles simples.

9e *tour.* — Il doit avoir la même longueur que le premier tour, c'est-à-dire 200 mailles; ce tour représente le milieu de la bretelle, qui se compose de 18 tours en tout.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilette de Mme BERNARD, 162 Rue de Rivoli

10e *tour.* — 6 mailles simples, — 5 mailles en l'air, - 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air, — 4 mailles mples, — 5 mailles en l'air; ceci représente trois bouonnières : on conduit le tour jusque sur 36 mailles en rrière; on fait une chaînette de 36 mailles, qui marque fente de la bretelle, et sur cette chaînette on fait l'aue côté.

11e *tour.* — Sur chaque maille de la chaînette 1 maille mple, ainsi que sur le reste du tour, jusqu'à ce que cei-ci soit de même longueur que les 7e et 8e tours, qui nt les plus courts.

12e *tour.* — Entièrement en mailles simples, en revent sur le tour précédent.

13e et 14e *tours.* — On les fait de 12 mailles plus longs ue les précédents.

15e *tour.* — On fait d'abord trois boutonnières de la çon que nous avons déjà indiquée, puis on fait ce tour e 12 mailles plus long que les 2 tours précédents.

16e *tour.* — Uni, en mailles simples.

Les 17e et 18e *tours* sont faits, d'un bout à l'autre de bretelle, avec le nombre de mailles qui a servi pour la ommencer. On entoure la bretelle avec un tour de ailles. Afin d'assurer la solidité des boutonnières, on en stonnera le tour avec de la soie.

Col brodé.

Notre dessin représente la moitié de ce col, que l'on exécute sur de la mousseline ou du nansouk; il est en forme de revers dont la pointe est dirigée vers l'épaule. On emploie du coton très-fin pour exécuter le bouquet, dont les feuilles sont en partie au point d'*armes*. Les petits *ronds* sont faits au point de *poste;* les œillets placés au centre des fleurs sont ouverts et festonnés; le reste du dessin est exécuté au plumetis. On festonne le col tout autour à l'*intérieur* et à l'*extérieur*, afin de pouvoir le mettre sur la robe sans le coudre sur une chemisette intérieure.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en grenadine de laine couleur mauve, quadrillée de raies blanches en soie: dans chaque quadrille une petite étoile jaune; de distance en distance un carreau noir avec une étoile jaune. La jupe est garnie avec quatre volants bordés d'un lacet jaune, blanc et noir; sur le derrière de ces volants retombe une garniture dentelée également bordée d'un lacet; les manches, unies en dessous, ont par-dessus une pièce dentelée au bord et sur le côté, qui remonte jusqu'à l'épaule; deux volants (5 et 4 centimètres de largeur) sont placés sous cette pièce, garnissent le tour de la manche, et remontent jusqu'à l'épaule, en diminuant de hauteur. Corsage plat, fermé avec des boutons en passementerie noire, brodés d'une étoile jaune. Ceinture à longs bouts en taffetas couleur mauve; l'extrémité de chaque pan est brodée en soie blanche, jaune et noire. Le dessin de cette broderie reproduit celui de la robe, et se compose par conséquent de raies quadrillées en soie blanche, avec une étoile jaune dans chaque carreau, et de quatre carreaux noirs, au milieu desquels se trouve une étoile jaune. Sous-manches en mousseline blanche; col uni en mousseline blanche; pantoufles à talons en taffetas couleur mauve.

Robe en taffetas couleur cannelle foncée. La jupe est ornée d'un volant à tête, garni de chaque côté avec une guipure noire; ce volant est tuyauté à très-gros plis; le bord de la robe dépasse le bord du volant de 4 centimètres environ; le volant a 40 centimètres de hauteur. Corsage montant, rond, à ceinture, manches demi-ajustées au coude. Grand châle en taffetas noir à revers, ouvrant sur la poitrine; ce châle est garni, sur les épaules, avec deux lisérés en taffetas blanc couvrant la couture; deux lisérés pareils marquent un peu le tour du bras; trois lisérés bordent les revers; quatre lisérés plus gros,



ROBES DE MADAME PETIT, 20, RUE MAZARINE.

Ameublements et bronzes de la maison de Commission générale, rue d'Hauteville, 53, à Paris. — Coiffures de M. Croizat, rue Richelieu, 76.

Robe en grenadine de soie gros bleu, posée sur une jupe de dessous en grosse mousseline gros bleu. La garniture de la robe se compose de six volants en taffetas quadrillé, noir et gros bleu; trois volants ayant 9, — puis 8, — puis 7 cent. de hauteur, sont posés au bas de la jupe; une bande en taffetas noir (6 cent. de largeur) les sépare de deux autres volants en taffetas quadrillé comme les premiers, ayant 6, puis 5 cent. de hauteur, surmontés d'une seconde bande de taffetas noir, ayant 5 cent. de largeur; au-dessus de cette bande est posé un dernier volant en taffetas quadrillé, ayant 4 cent. de hauteur, et dont la *tête* a 3 cent. de hauteur; tous les volants sont découpés à l'emporte-pièce. Corsage boutonné à pointe. Manches larges ornées de deux volants quadrillés (6 et 5 cent. de hauteur), surmontés d'une bande en taffetas noir (4 cent. de hauteur); cette bande est garnie de l'autre côté avec une ruche simple en taffetas quadrillé, qui remonte jusqu'à l'épaule; les volants du bas de la manche, diminuant de hauteur, remontent ainsi jusqu'à l'épaule.

Robe en gaze de Chambéry, couleur cannelle; la jupe est garnie avec trois bandes de taffetas de couleur plus foncée que l'étoffe de la robe, encadrées avec une ruche de ruban de taffetas de même nuance que les bandes. Corsage boutonné à pointe; manches larges, garnies comme la robe.

Costume de petit garçon; jupe et veste zouave en poil de chèvre à rayures blanches et bleues; la veste et la jupe sont garnies avec une bande de cachemire bleu; boutonnières et boutons de même couleur que la bande; chemise bouffante en nansouk; col uni; manches assorties; pantalons blancs, atteignant seulement la jarretière.

toujours en taffetas blanc, garnissent le bord du châle. Chapeau en tulle noir et blanc, à fond tombant, garni de fleurs de grenade; brides vertes, bavolet vert. Gants en peau de Suède gris clair.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XII.

Ce ne sont pas seulement des avis que je vais vous adresser aujourd'hui, ma chère enfant; ma lettre contiendra quelques reproches, et je me verrai peut-être conduite, par la force des choses, à composer un sermon qui traitera de certaines exigences, non-seulement *injustes* (la justice importe peu à la passion), mais éminemment *impolitiques*. J'essayerai cependant de vous épargner la forme dogmatique du sermon proprement dit, et de traiter avec vous au point de vue féminin le sujet qui vous occupe; nous allons en parler comme peuvent le faire deux personnes qui s'aiment d'une affection réelle, et qui sont disposées par conséquent, l'une à ne railler aucune souffrance, même imaginaire, l'autre à écouter avec attention et à convenir de ses torts avec bonne foi.

Vous écarterez les suggestions de l'amour-propre, ma chère enfant, et lorsque vous aurez lu mon appréciation sur les faits que vous me communiquez, vous vous avouerez avec sincérité que vos récriminations sont injustes, et qu'en tout ceci la vanité est plus lésée que l'affection.

M. de Guymont a désiré vous installer à la campagne dans l'intérêt de votre santé; il a loué à Chatenay un joli pavillon que vous occupez avec Aline et Marie; les occupations de votre mari exigent qu'il vous quitte tous les matins; il revient près de vous chaque soir à l'heure du dîner.

Ces séparations, qui sont inévitables quand le chef de la famille est occupé, me semblent l'une des meilleures conditions pour assurer le bonheur d'un ménage. Les hommes ont une certaine dose d'activité qu'ils doivent employer à des travaux utiles, sous peine de la dépenser en tracasseries mesquines. Un homme oisif est le pire de tous les fléaux; il assiste au jeu des rouages qui font fonctionner son existence, et s'en mêle à tout propos et mal à propos, car ses aptitudes sont et doivent être en opposition avec les soins minutieux qu'entraîne le gouvernement d'un ménage; ses goûts doivent être consultés pour l'ensemble de l'existence, mais son intervention dans les détails entrave l'action qui doit être exercée seulement par la femme, mieux faite pour en peser la valeur et l'opportunité. Vous vous plaignez de voir moins longtemps votre mari; employez les moments qu'il passe loin de vous à embellir votre maison, à la rendre toujours plus agréable, à cultiver votre intelligence et vos talents: ce temps vous semblera moins long, et votre mari, qui jouira du résultat, sans avoir assisté aux travaux et aux efforts nécessaires pour atteindre ce résultat, en sera plus heureux, plus reconnaissant, plus empressé à venir jouir près de vous de ses heures de repos, que vous pourrez partager avec lui, puisque vous aurez pris en son absence tous les soins indispensables pour préparer ces heures de quiétude et de contentement. Ce premier point de mon sermon, que vous connaissez déjà, car je vous ai souvent entretenue de ces conditions qui contribuent si puissamment à la somme de bonheur que l'on peut espérer ici-bas; ce premier point, dis-je, n'est pas le plus important à mes yeux. Dans vos récits, — dirai-je dans vos plaintes? — j'aperçois un autre point qui est encore imperceptible, mais qui me semble préparer des orages, si vous ne prenez soin de l'écarter de vous.

La propriétaire du pavillon que vous occupez s'est réservé un corps de logis principal, où elle habite dans votre voisinage immédiat. Vous me dites qu'elle est intelligente... et que M. de Guymont trouve beaucoup de plaisir dans les relations de voisinage qui se sont établies entre elle et vous..... Ce plaisir n'est pas aussi vif en ce qui vous concerne, si j'en juge par les phrases empreintes d'aigreur que vous consacrez à cette dame, et par les paroles pleines d'amertume avec lesquelles vous me dépeignez l'amabilité que M. de Guymont déploie pour sa voisine.

Je sais, ma chère enfant, que beaucoup d'événements douloureux peuvent surgir de relations semblables; mais, dans le cas présent, les incidents dont vous me parlez n'auront pas d'autre gravité que celle qui leur serait prêtée par vous. Et, à ce sujet, permettez-moi de rectifier quelques erreurs qui ne vous sont pas particulières, du reste, car elles sont toujours le partage de l'extrême jeunesse.

A votre âge, Hélène, on ne se rend pas encore un compte bien exact de la marche du temps, lente, sourde, mais continue; on ne s'aperçoit pas que les jours, en s'écoulant, modifient insensiblement, mais inévitablement, les pensées, les goûts, et jusqu'aux sentiments; on croit pouvoir arrêter l'existence à un certain point; on pense y avoir réussi en ne changeant pas soi-même, et, lorsqu'on s'aperçoit que ces efforts ont été vains, que le temps a entraîné les autres, tandis qu'on restait stationnaire soi-même, on se lamente, — comme vous le faites, — on formule des reproches, des accusations, — comme vous le faites.

Sachez bien qu'il n'est point d'affection qui puisse *toujours* se suffire à elle-même, et apprenez, ma pauvre enfant, que, si les relations qui vous tourmentent ne s'étaient pas établies d'elles-mêmes, il aurait fallu les rechercher pour amener au sein de votre intimité un élément nouveau, étranger, propre à prévenir l'engourdissement de la monotonie. Votre mari ne vous aime pas moins qu'il ne vous aimait il y a deux ans; j'affirme, au contraire, qu'il vous aime davantage; — mais son affection doit nécessairement changer de caractère avec le temps. Votre mission est de lui rendre sa maison agréable; vous n'y parviendrez pas, si vous voulez écarter de lui les personnes dont la compagnie lui apporte quelques distractions. Des distractions! Ce mot vous révolte; vous ne pouvez comprendre qu'il en éprouve le besoin, tandis que vous ne les trouvez pas nécessaires pour vous: cela est ainsi cependant, car si les femmes vivent principalement par le cœur, les hommes vivent par l'esprit au moins autant que par le cœur, et il faut s'appliquer soigneusement à satisfaire l'un autant que l'autre. Quelle que soit l'étendue d'une intelligence féminine, elle ne peut suffire à cette tâche, si elle n'appelle à son aide l'intervention d'individualités qui la fortifieront autant par le contraste que par l'analogie; quelle que soit la mesure des intelligences qui sont mises en contact, leurs rapports ne sont jamais stériles: il en résulte toujours quelque étincelle qui sert à alimenter le foyer commun. C'est une grande erreur de supposer que l'on puisse se suffire à soi-même; l'isolement produit toujours l'amoindrissement. Rien ne demeure stationnaire, et il faut opter entre le progrès et la décadence; il n'est donné à personne de parcourir toujours le *même cercle*. Cette image, si souvent employée pour désigner le mouvement de l'esprit, quand il est contenu dans des limites invariables, me semble fausse de tous points: nous ne parcourons pas un cercle, mais une spirale, qui s'amoindrit d'un côté, qui se développe de l'autre, selon que nous nous éloignons de nos semblables, ou que nous savons nous en rapprocher. Il n'est point d'intelligence, si humble en apparence, qui ne puisse, à certaines heures, nous communiquer une force qui lui est propre, et, dans nos rapports avec les autres, nous nous enrichissons à la fois de ce que nous recevons et de ce que nous donnons.

L'esprit est enclin à la paresse autant que le corps; il leur faut des stimulants pour les arracher aux décevantes douceurs de l'oisiveté. En écartant de vous les relations que vous envisagez avec inquiétude, vous vous exposeriez à un danger réel pour éviter un danger imaginaire; profitez-en au contraire pour renouveler vos forces, pour secouer la torpeur qui est la conséquence inévitable d'une sécurité trop profonde, et souvenez-vous sans cesse qu'il n'est aucun bien en ce monde dont on puisse se croire assuré, si l'on n'est toujours prêt à le défendre et à le reconquérir.

Dans le cas particulier dont il s'agit, il y a seulement chez votre mari un goût honnête pour la compagnie d'une honnête femme; votre affection n'a aucun sujet de s'en alarmer; elle peut au contraire y trouver un appui et une diversion utile contre la monotonie, qui se place toujours en tiers dans toutes les intimités, quand on n'a pas l'habileté d'appeler d'autres tiers *à temps*. Ce n'est donc pas votre affection qui est inquiète: serait-ce votre vanité qui est froissée? Je le crains, et c'est là que je vois le *point noir* qu'il faut dissiper à tout prix.

Si vous vous obstiniez, ma chère Hélène, à retenir votre mari dans un *tête-à-tête* perpétuel, il céderait peut-être à votre volonté, dominé qu'il serait par sa tendresse pour vous, par sa délicatesse, qui lui défendrait de froisser vos désirs: mais la lassitude arriverait bientôt; mais un mécontentement sourd ne tarderait pas à se produire; et bientôt vous le verriez devenir non-seulement indifférent pour vos qualités et votre affection, mais encore injuste dans leur appréciation. La contrainte que vous lui auriez imposée, qu'il aurait acceptée par égard pour vous, produirait une irritation dont les effets se traduiraient par des reproches injustes dans leur forme, mais trop fondés par la cause qui les aurait produits; il pourrait avoir tort dans le présent, mais vous auriez tort dans le passé, car vous auriez créé vous-même la situation dont vous souffririez tous deux.

Il faut bien aborder enfin, mon enfant, le sujet devant lequel je recule depuis le commencement de cette lettre; il faut bien parler enfin du mal que vous me révélez par chacune de vos plaintes. Je sais que la jalousie est un sentiment involontaire, amer, cruel, et qui empoisonne l'existence tout entière; si la vôtre était de cette nature, je pourrais seulement vous plaindre et essayer de vous démontrer combien elle serait peu fondée dans le cas présent: mais je crois découvrir que le sentiment qui vous agite n'a point pour unique origine la crainte de partager avec une autre personne les soins et l'affection de votre mari.

La jalousie est une passion, ou bien un sentiment honteux, complexe, qui est le résultat de la vanité et de l'envie coalisées. Dans le premier cas, on souffre, mais on ne fait pas souffrir les autres; et ceux-ci, touchés de commisération, peuvent veiller sur leurs actions, afin de ménager la susceptibilité d'une organisation presque maladive. Dans le deuxième cas, la jalousie, ayant pour cause principale, non pas une affection exaltée, inquiète, mais bien un besoin immodéré de domination, et le désir effréné d'accaparer l'attention universelle, devient un sentiment bas, odieux, dont la pente entraîne naturellement à mille actions répréhensibles. Je vous connais assez, Hélène, pour être persuadée que l'analyse de cette triste passion, que l'examen de ses causes et de ses résultats suffiront pour vous tenir en garde et vous préserver des conséquences qu'elle entraîne.

Les exemples ont plus d'autorité que les exhortations. Écoutez un court récit qui vous convaincra mieux que mes sermons:

Avant votre naissance, lorsque je vivais seule, un ménage vint s'établir dans mon voisinage; le chef de la famille était un homme excellent, pacifique, mais ayant les défauts de ses qualités, c'est-à-dire la pusillanimité et la faiblesse. Sa femme me parut une bonne ménagère, d'une nature un peu vulgaire, sans intelligence, mais à laquelle je supposai avec complaisance les qualités de ses défauts: je la crus sans prétention, dévouée à sa famille, et s'occupant uniquement du bonheur matériel de ceux qui l'entouraient. Sa tâche était facile du reste, et cet intérieur aurait pu être heureux; eh bien! cet intérieur était un enfer, et la cause de tous les maux que l'on y endurait se trouvait dans l'humeur jalouse de la femme, qui était atteinte de cette mauvaise variété de la jalousie que je viens de vous signaler. Son infortuné mari était quotidiennement en butte à des reproches insensés, à des accusations absurdes, à des injures grossières. Son humeur ne se bornait pas à empoisonner l'existence de ce pauvre homme; toute marque de sympathie adressée à une autre femme par un homme quelconque lui semblait un attentat commis contre ses propres droits, et elle s'appliquait avec une ardeur infatigable à incriminer le soin le plus insignifiant, la phrase la plus simple. Puis, comme les défauts qui ne se corrigent point s'aggravent fatalement, elle descendit tous les degrés qui conduisent aux conséquences des sentiments odieux qu'elle avait laissés grandir en elle: toutes les armes lui furent bonnes, et elle ne recula devant aucune action perverse, du moment où elle espéra frapper les personnes qui excitaient sa jalousie. Ce nom fait trop d'honneur au sentiment qui la dominait; elle était graduellement devenue la proie d'une passion bien plus basse, qu'on appelle l'envie, et qui causa des ravages épouvantables en elle et autour d'elle. Son âme manquait d'élévation, son esprit de clarté, son caractère de moralité; elle ne trouva pas en elle la force nécessaire pour réagir contre ses mauvais instincts, et ne rencontra pas non plus près d'elle des caractères qui auraient pu la guider, la soutenir et prévenir ses chutes. Au lieu de répondre aux querelles par le raisonnement, son mari se contentait de hausser les épaules; plus tard, quand les querelles devinrent des tempêtes, il fuyait son logis et allait conter ses douleurs à quelques amis, la rougeur au front et les larmes aux yeux.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne songe pas à établir un rapprochement quelconque entre cette nature pervertie et la vôtre; j'ai voulu seulement vous indiquer la pente sur laquelle on peut être entraînée lorsqu'on ne réagit pas à temps contre une mauvaise passion. Ma foi dans l'*éducabilité* du cœur et de l'esprit est si profonde que je n'admets aucune exception à la possibilité du perfectionnement relatif de tout être faisant partie de l'humanité; je crois fermement, malgré toutes les apparences contraires, que le caractère dont je viens de vous présenter l'esquisse aurait pu être modifié s'il avait rencontré une direction éclairée: mais cette direction lui manqua; la faiblesse revêtit les dehors de la complaisance, et préféra la honte de la complicité à la fatigue de la lutte.

Il n'en sera pas ainsi, mon enfant, en ce qui vous concerne; nous tous qui vous aimons d'une tendresse à la fois vive et courageuse, nous ne craindrons pas de nous liguer contre les sentiments qui pourraient apporter quelque trouble dans votre existence. Je recommande à votre méditation, pour tous les cas et dans toutes les occasions où vous interrogerez votre âme, le criterium suivant: si les sentiments qui vous agitent ne sont pas de nature, soit dans leur manifestation, soit dans leurs effets, à causer un préjudice aux autres, votre conscience ne doit pas s'en alarmer; votre raison seule doit les examiner et les combattre, comme s'il s'agissait d'une maladie. Si au contraire ces sentiments peuvent troubler la paix d'autrui, ils sont essentiellement mauvais; fuyez-les, en les envisageant, non pas tels qu'ils vous semblent à leur début, mais tels qu'ils seront plus tard, quand le temps aura développé leur germe et déduit toutes les conséquences qu'ils renferment.

A bientôt, ma chère Hélène.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Avant qu'il me fût possible de dire un mot pour lui prouver son erreur, je reçus en plein visage un verre d'eau glacée. La sensation désagréable que j'éprouvai suffisait pour me rendre malade, et je me mis à frissonner d'une manière convulsive. Le domestique fut chargé d'aller chercher du secours; et, pour consommer l'œuvre, M. Cunningham m'obligea à respirer un flacon d'une essence si forte que je perdis la respiration pour quelques instants. Je ne repris mes sens qu'avec de douloureux efforts et des spasmes nerveux qui persuadèrent à toute la maison réunie autour de moi que j'étais vraiment fort mal.

Je sentais combien vaines eussent été mes protestations en ce moment, et, tout indignée que j'étais en voyant les odieuses machinations qui se formaient autour de moi, je ne pouvais faire connaître la vérité à ceux qui m'entouraient. D'ailleurs, lorsque j'ouvrais la bouche, mon beau-père se hâtait de me couper la parole par une phrase pleine de tendre compassion. Les plaintes qui m'entouraient me rendaient à moitié folle, et je devais certainement avoir l'œil hagard et la physionomie étrangement altérée, car je sentais ma tête se perdre et mes idées s'égarer.

Toute persuadée que j'étais des odieux desseins de M. Cunningham, je ne pouvais cependant l'accuser à haute voix; n'ayant d'autre preuve que ma conviction, je ne pouvais que garder le silence.

XXIV

On m'emporta plutôt qu'on ne me conduisit dans ma chambre; les femmes me déshabillèrent, et, sur mon refus d'accepter une garde pour la nuit, elles me laissèrent seule.

J'étais à peine rendue au repos que M. Cunningham vint me souhaiter le bonsoir; il était accompagé de madame Danby, la femme de charge.

« J'ai voulu m'assurer si vous vous trouvez réellement mieux, Bella, me dit-il; vous auriez dû permettre à quelqu'un de passer la nuit auprès de vous; mais, puisque vous ne le voulez pas, Danby écoutera avec plus de vigilance que d'habitude si le bruit de votre sonnette ne réclame pas ses soins. Que vois-je dans cette tasse ?

— Du lait, monsieur; miss Neville en prend toutes les nuits depuis quelque temps.

— Je ne sais pas si c'est très-bon; cette boisson est un peu lourde, je le crains; mais, si vous vous en trouvez bien, cela suffit. Est-il frais, du moins? Il me semble aigrelet.

— Oh! que non, monsieur; il est de ce soir même; monsieur veut-il s'en assurer ?

— Merci! c'est une chose que je ne puis souffrir; pourtant je m'y connais assez pour voir que ce lait n'est pas d'une fraîcheur parfaite.

— J'irai en chercher une autre tasse moi-même à la laiterie, si monsieur le désire, » dit Danby d'un ton piqué.

— C'est cela, je serai plus tranquille. Allons, bonne nuit, Isabelle. Ne vous manque-t-il rien ; la fenêtre est-elle bien fermée ? »

Il prit la bougie, s'approcha de la fenêtre, et, en apparence du moins, la ferma avec le plus grand soin.

« Danby, vous rapporterez le lait de miss Neville, et vous fermerez la porte de sa chambre, entendez-vous?» dit-il en me quittant.

Danby revint peu après avec une nouvelle tasse de lait, qu'elle m'engagea à goûter pour m'assurer de sa parfaite fraîcheur.

« Oui, Danby, il est très-bon, merci; mais je le trouve toujours ainsi, » répondis-je doucement.

J'étais trop agitée pour pouvoir jouir d'un paisible sommeil. Pourquoi me faire ainsi passer pour gravement malade ? Pourquoi ces soins inusités? Je n'en pouvais douter, on avait juré ma perte, et j'approchais du dénoûment.

Tout entière à mes pénibles réflexions, je me levai, je jetai un peignoir sur mes épaules, et je résolus de rester levée une partie de la nuit. J'avais besoin de prendre l'air et de marcher un peu pour me remettre.

XXV

Il faisait un splendide clair de lune; je m'approchai de la table où brûlait une bougie, dans l'intention de l'éteindre, car elle m'était inutile. Quel fut mon étonnement, en trouvant sur cette table un billet à moitié déplié, décacheté et sans adresse! Je fis ce que toute personne eût fait à ma place : j'ouvris et je lus.

Dès les premières lignes, je vis clairement que ce billet était celui que M. Baldwine avait laissé le soir même pour M. Cunningham. Voici ce qu'il renfermait :

« Je suis fatigué de tous ces délais; il est temps que cela finisse. Ne vous y trompez pas, Eton est las d'attendre; il est furieux de votre lâcheté. Si vous aviez le courage d'accomplir ce que vous avez vous-même si bien combiné, tout serait arrangé entre vous; vous échangeriez la fâcheuse position d'un débiteur insolvable, qui est à la merci de son créancier, contre une brillante situation et un crédit illimité. C'est pour vous forcer à agir au plus tôt que je *lui* ai parlé ce soir comme vous l'avez entendu. Elle connaît sa position à présent, vous n'en pouvez douter. Attendez-vous que le soupçon la chasse d'Ellerslie et la conduise là où vous n'êtes guère pressé de la voir aller? Votre premier plan est le meilleur; il faut l'exécuter immédiatement. »

Cette terrible lecture m'anéantit complétement. Mes craintes étaient donc fondées ? On en voulait à ma vie, et il fallait agir *immédiatement !* Je cherchais en vain le moyen de me soustraire à la mort qui m'attendait; mes idées se confondaient, ma tête était en feu.

Combien de temps restai-je là, debout, immobile, cette fatale lettre entre les mains? je ne saurais le dire. Tout à coup je m'aperçus que la bougie s'était entièrement consumée, et s'éteignait lentement en jetant une légère fumée rougeâtre. La lune n'éclairait plus qu'une partie de la chambre et la table contre laquelle je m'appuyais pour ne pas défaillir. Un frisson me rappela que j'étais à peine couverte et que je souffrais du froid ; je me dirigeai vers un portemanteau où mes vêtements étaient suspendus au pied du lit; mais à ce moment un bruit de pas se fit entendre tout près de ma chambre. Je m'arrêtai pour écouter.

Malgré les précautions qu'il employait naturellement en pareil cas, je reconnus la marche de M. Cunningham. Il s'approcha de la porte, tourna le bouton, s'assura qu'elle était fermée et s'éloigna doucement.

Après cinq minutes d'une horrible attente, j'entendis un léger bruit sur la terrasse, et ma fenêtre s'ouvrit lentement.

Mon cœur battait à briser ma poitrine. De sanglantes visions me passèrent devant les yeux; je me voyais déjà cruellement assassinée, et je fus sur le point d'appeler au secours. Mais je me souvins à temps que ma chambre était retirée, loin de tout appartement habité, et que les cris de la plus affreuse agonie y mourraient sans être entendus. Je me cachai donc dans l'ombre, et j'attendis dans une angoisse inexprimable ce qui allait se passer.

Au lieu de fermer la fenêtre, M. Cunningham l'avait ouverte en venant me dire bonsoir; il entra donc aisément, car c'était bien lui! La lune l'éclairait en plein.

Il se dirigea vers mon lit, et entr'ouvrit les rideaux, apparemment pour s'assurer de mon sommeil. Je me crus découverte; mais heureusement la couverture avait gardé la forme de mon corps. Il crut sans doute que je dormais profondément.

Alors il s'approcha de la table où était posée ma tasse de lait, et tira de sa poche une petite fiole qu'il examina longuement. L'ombre me mettait à l'abri de ses regards, tandis que moi, je pouvais deviner par sa physionomie agitée les sensations qu'il éprouvait dans ce moment décisif. Après quelques minutes d'hésitation, il versa lentement le contenu de sa bouteille dans mon lait. Tout était consommé!

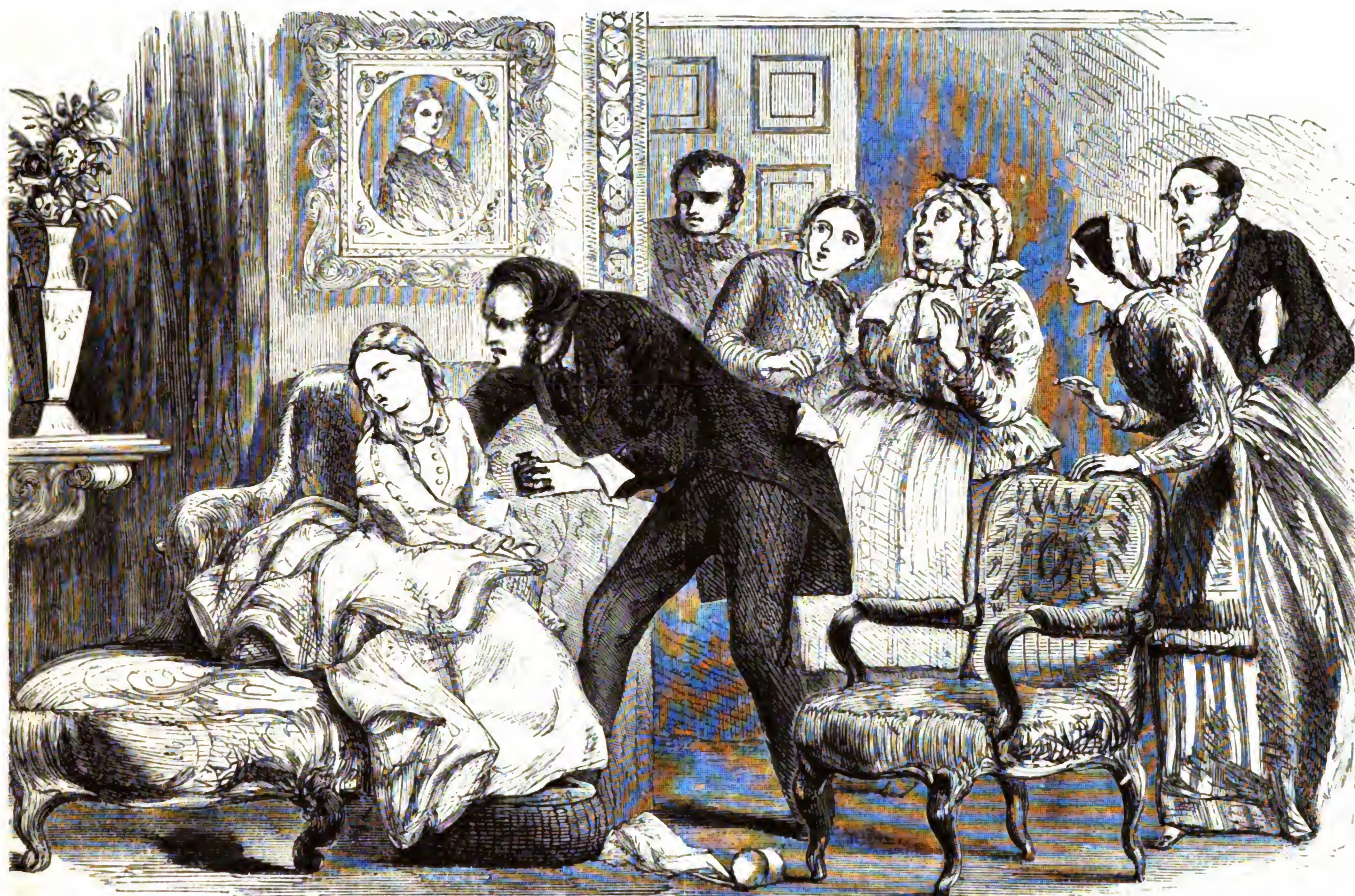
Quel horrible aspect présentait en ce moment l'homme qui, doublement assassin, trahissait à la fois tous ses devoirs en immolant à son ambition la faible créature qu'il eût dû protéger! Le moindre bruit, le murmure du vent, le vol de l'oiseau de nuit, le faisaient tressaillir. Il jeta un dernier regard autour de lui, et sortit par la terrasse, comme il était entré.

Et c'était le mari de ma mère, le père de Foulques! Hélas! que faire? mon Dieu! Devais-je dénoncer le crime, réclamer la punition du meurtrier, et, d'un mot, condamner les dernières années de ma mère à la douleur, l'existence entière de ses fils à la honte? Oh! non, je ne pouvais m'y résoudre.

Devais-je aller trouver l'assassin, lui offrir son pardon avec la promesse de ne jamais rien accepter de mes parents du Yorkshire? Non encore; cet homme ne se fierait pas à ma discrétion; il ne laisserait pas vivre le témoin de son crime, et les dangers renaîtraient autour de moi.

Il fallait fuir, quitter Ellerslie, ma demeure depuis tant d'années; aller bien loin de Foulques et de ma mère, partir seule, la nuit, sans amis, sans protection, sans ressources! C'était affreux, mais je ne pouvais choisir. Je me décidai.

Je m'habillai à la hâte et sans bruit; je réunis les quelques objets de valeur que je possédais, ma chaîne, ma montre et trois bagues, bijoux achetés, suivant le désir de ma grand'mère, avec une partie de l'argent qu'elle avait envoyé; le diamant dont M. Cunningham avait autrefois voulu s'emparer, et vingt pièces d'or, épargne de bien des années. Je réunis à ces objets un médaillon contenant des cheveux de mon père, de ma mère et de Foulques, une miniature de mon père, et deux lettres que ma mère m'avait écrites de Bath, les seules que j'eusse jamais reçues d'elle.


M. CUNNINGHAM M'OBLIGEA A RESPIRER UN FLACON D'UNE ESSENCE SI FORTE QUE JE PERDIS LA RESPIRATION...

Je fis un léger paquet de quelques objets de première nécessité; puis, au moment de partir, j'eus l'idée d'emporter le breuvage que je supposais empoisonné, dans l'intention d'acquérir tôt ou tard la conviction que je ne m'étais pas trompée dans mes craintes. Enfin je sortis de ma chambre, et, sans prendre le temps de réfléchir, de dire adieu à tout ce que je laissais derrière moi, je sortis par la terrasse, je traversai rapidement le parc, et je suivis au hasard la route qui s'ouvrait devant moi.

Où allais-je ainsi? je l'ignorais; je continuai ma route jusqu'au moment où les premières heures du jour vinrent éclairer ma fuite. Je me trouvais à l'embranchement de deux routes : laquelle prendre ? Je n'en savais rien, puisque le but même de mon voyage m'était inconnu. Je m'assis, fatiguée, sur la pierre qui indiquait les distances; je crois que je dus rester là pendant assez longtemps dans une complète inaction de corps et d'esprit; enfin une circonstance bien futile me traça mon chemin. Poussé par l'air vif du matin, mon mouchoir s'envola; je me levai pour le ressaisir, et je suivis la route dans laquelle il m'avait conduite.

A un mille de là, je fus rejointe par la diligence de Londres; j'y montai, acceptant avec plaisir la place d'impériale que m'offrit le conducteur; j'aimais mieux être à l'air que de respirer la chaleur suffocante de l'intérieur.

Le conducteur me témoigna beaucoup de bienveillance ; il se doutait que je me soucierais peu de quitter ma place pour déjeuner à l'auberge, et il me fit apporter quelques rafraîchissements. Bientôt il chercha à lier conversation avec moi, et, comme il me paraissait fort brave homme, je ne fis aucune difficulté pour lui répondre.

« Vous ne voyagez pas souvent, miss? » me demanda-t-il d'abord.

« Non, je ne suis jamais allée à Londres.

— Ah! c'est une belle ville pour ceux qui ont des amis et de l'argent. Vous y connaissez du monde?

— Non, personne! » dis-je avec un soupir.

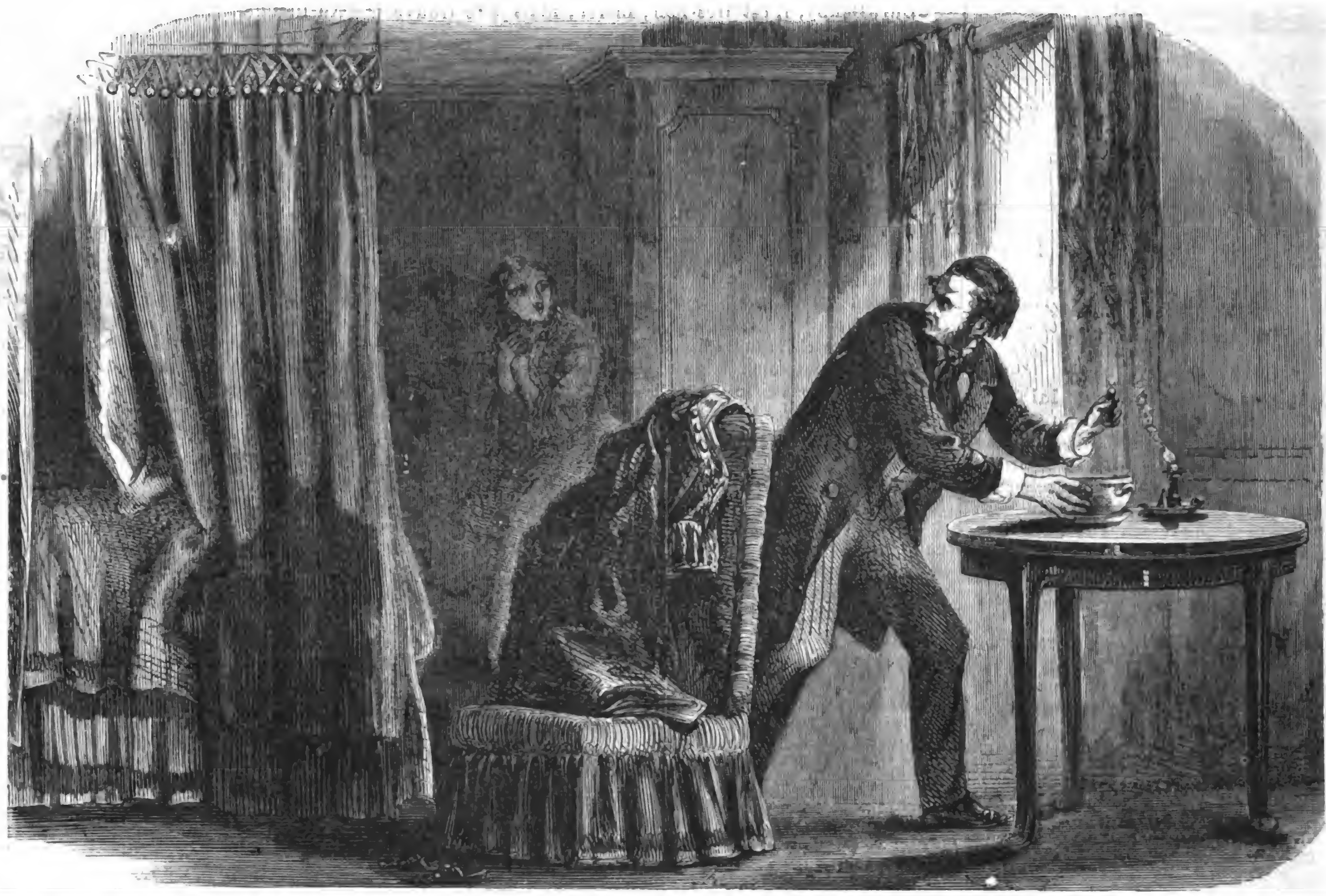
« Alors, vous allez y entrer en place, je suppose, » dit le conducteur en regardant ma simple toilette, et mon léger bagage.

« Je ne sais encore ce que je ferai.

— C'est drôle; aller à Londres sans y avoir d'amis et sans savoir ce qu'on y va faire!

— Les circonstances m'y obligent.

— Ah! c'est différent; mais c'est drôle tout de même, » continua l'homme en se parlant à demi-voix.



IL VERSA LENTEMENT LE CONTENU DE SA BOUTEILLE DANS MON LAIT.

XXVI

Le brave conducteur persista pendant assez longtemps à me faire changer d'avis. Qu'allais-je faire à Londres? Ne valait-il pas mieux retourner sur mes pas? Il en était temps encore. Il devina pourtant, par quelques paroles qui m'échappèrent, une partie de ma réelle situation, c'est-à-dire que les mauvais traitements d'un beau-père me chassaient de ma famille, et, me voyant inébranlable dans mon dessein d'accomplir le voyage jusqu'au bout, il cessa de m'engager à fuir le séjour de Londres.

Un nouveau voyageur nous rejoignit sur la route, et son domestique monta auprès de nous sur l'impériale, où j'étais d'abord seule avec le conducteur. Ceci mit fin à notre conversation; je m'enveloppai dans mon manteau et me plongeai de nouveau dans de tristes réflexions.

A cette heure, mon évasion devait être connue au château. Qu'allait dire et penser M. Cunningham, et surtout qu'allait-il faire? L'idée que j'allais être sans doute poursuivie se présenta pour la première fois à mon esprit, et je me mis à trembler de frayeur en songeant que je pouvais être bientôt ramenée de force à Ellerslie.

(*La suite au prochain numéro.*)

HISTOIRE DE MARIE-ANTOINETTE

Par Edmond et Jules DE GONCOURT (*). — 1er extrait.

Ce livre n'est pas une œuvre de parti; c'est une œuvre de réparation accomplie envers la mémoire d'une reine, d'une femme qui, selon le prince de Ligne, n'a jamais eu une journée parfaitement heureuse. Si l'on explique cette malveillance, sourde d'abord, latente, mais infatigable, dont elle fut l'objet dès son arrivée en France, en attribuant les effets de cette malveillance à la coalition des coteries opposées qui divisaient la cour; si l'on comprend que Marie-Antoinette dut paraître trop pure et trop charmante aux favoris du vieux roi, trop vive et trop gaie aux courtisans de Mesdames; si la gaieté de son caractère, l'exubérance de son âge, la simplicité de ses coutumes purent être facilement dénaturées et incriminées par ses contemporains, on ne saurait constater, sans un regret amer, la complaisance avec laquelle la postérité a admis les témoignages de libelles obscurs et honteux, et leur a donné l'autorité de l'histoire. Le mobile du sentiment haineux voué à cette infortunée serait-il dans le remords secret de la destinée qui lui a été faite en France? Voudrait-on essayer instinctivement de diminuer le crime en flétrissant la victime?

La boue ne peut effacer le sang, et, quels que soient les sentiments que l'on ait voués à la révolution française, lors même que l'on applaudit à ses conquêtes et que l'on reconnaît ses bienfaits, on ne saurait s'associer à la persécution que Marie-Antoinette a subie pendant sa vie et après sa mort, sans imposer silence aux instincts de justice qui animent toute âme élevée. Cette vérité existait sans doute; elle était évidente pour un grand nombre d'esprits. MM. de Goncourt, appuyant leurs affirmations sur les recherches les plus minutieuses, sur des citations dont la sincérité ne peut être mise en doute, ont enfin séparé la mémoire de Marie-Antoinette des accusations perfides ou ignobles qui pesaient sur elle. Nous empruntons à ce beau livre quelques passages qui nous semblent de nature à offrir un vif intérêt :

« La faiblesse de la France, l'accroissement de la puissance anglaise, avaient décidé le cabinet de Versailles à chercher une alliée sur le continent; cette alliée était la maison d'Autriche, dont l'abaissement avait été le but constant de la politique des Bourbons.

« Marie-Antoinette cessait d'être cette folle enfant qui associait Mozart à ses jeux; elle avait tous les maîtres capables de donner à ses grâces les grâces françaises; deux comédiens étaient chargés de la former à toutes les délicatesses de la prononciation, de la déclamation et du chant français; ses livres arrivent de Paris; son instituteur, l'abbé de Vermond, est Français. Enfin la secrète ambition de Marie-Thérèse est satisfaite : sa fille sera dauphine de France; elle part le 26 août 1770, emportant cette dernière recommandation de sa mère : « Je vous recommande, ma chère enfant, de prendre sur vous deux jours tous les ans, pour vous préparer à la mort comme si vous étiez sûre que ce sont les deux derniers jours de votre vie. » Cette exhortation chrétienne était l'un de ces pressentiments qui semblent inséparables des affections profondes dans les moments solennels de la vie.

« Le 7 mai, l'archiduchesse arrivait à la frontière de France. Il avait été construit dans une île du Rhin, auprès de Strasbourg, un pavillon meublé par le garde-meuble du roi; ce pavillon devait être le pavillon de remise. La dauphine mettait pied à terre dans la partie du pavillon réservée à la cour autrichienne. Là elle était déshabillée selon l'étiquette, dépouillée de sa chemise même et de ses bas, pour que rien ne lui restât d'un pays qui n'était plus le sien. Rhabillée, elle se rendait dans la salle destinée à la cérémonie de la remise. La lecture des pleins-pouvoirs faite, les actes de remise et de réception de la dauphine signés par les commissaires, le côté où se tenait la cour française de la dauphine est ouvert. Marie-Antoinette se présente à sa nouvelle patrie; elle va au devant de la France, émue, tremblante, les yeux humides et brillants de larmes. Elle paraît, elle triomphe.

« La dauphine est jolie, presque belle déjà; la majesté commence en ce corps de quinze ans. Sa taille, grande, libre, aisée, maigre encore et de son âge, promet un port de reine. Ses cheveux d'enfant, admirablement plantés, sont de ce blond rare et charmant, plus tendre que le châtain cendré. Le tour de son visage est un ovale allongé. Son front est noble et droit. Sous des sourcils singulièrement fournis, les yeux de la dauphine, d'un bleu sans fadeur, parlent, vivent, sourient. Son nez est aquilin et fin, sa bouche petite, mignonne et bien arquée. Sa lèvre inférieure s'épanouit à l'autrichienne. Son teint éblouit; il efface ses traits par la plus délicate blancheur, par la vie et l'éclat de couleurs naturelles, dont le rouge eût pu suffire à ses joues. Mais ce qui ravit avant tout dans la dauphine, c'est l'âme de sa jeunesse répandue en tous ses dehors. Cette naïveté du regard, cette timidité de l'attitude, cette ingénuité de toute sa personne emportent d'abord tous les yeux et gagnent tous les cœurs.

« La Dauphine monte dans les carrosses du roi pour entrer dans la ville. Les régiments de cavalerie, en bataille dans la plaine, la saluent. Une triple décharge de l'artillerie des remparts, les volées des cloches de toutes les églises, annoncent son entrée en ville; la dauphine passe sous un magnifique arc de triomphe; des fontaines de vin coulent pour le peuple. Elle descend au palais épiscopal, où le cardinal de Rohan la reçoit avec son grand chapitre; tous les corps sont présentés à la dauphine.

« Le lendemain, messe en musique à la cathédrale; la dauphine continue son voyage triomphal au milieu des populations avides de la voir, des villes en fête, des autorités lui rendant les honneurs qui lui étaient dus. Cette route avait été longue et fatigante, mais elle avait été aussi une continuelle et douce ovation. « Qu'elle est jolie, notre dauphine! » disaient les villages accourus sur son passage, les campagnes endimanchées, rangées sur les chemins, les vieux curés, les jeunes femmes. « Vive la dauphine! » ce n'était qu'un cri courant de champs en champs, de clochers en clochers. N'oubliant jamais de plaire et de remercier, les stores de sa voiture levés pour se laisser voir, honteuse et ravie de toutes ces louanges qui la suivaient, la dauphine trouvait un sourire pour chacun, une réponse à toute chose; et même, à quelques lieues de Soissons, elle retrouvait quelques mots du peu de latin qu'elle avait appris, pour répondre au compliment cicéronien de jeunes écoliers.

« Reçue à quelques lieues de Compiègne par le duc de Choiseul, Marie-Antoinette rencontre dans la forêt, au pont de Berne, le roi, le dauphin, Mesdames et la cour en grand cortège. La dauphine descend de carrosse. Le comte de Saulx-Tavannes et le comte de Tessé la mènent au roi par la main. Toutes ses dames l'accompagnent. Arrivée au roi, la dauphine se jette à ses pieds. Louis XV, l'ayant relevée et embrassée avec une bonté paternelle et royale, lui présente le dauphin, qui l'embrasse.

« Le mardi, 15 mai, la dauphine arrive au château de la Muette, où l'attend la magnifique parure de diamants, que lui offre le roi. Le mercredi, 16 mai, vers neuf heures, Marie-Antoinette, coiffée et habillée en très-grand négligé, part pour Versailles, où doit se faire sa toilette. A une heure, la dauphine se rend à l'appartement du roi. De là le cortége passe dans la chapelle.

« Précédés du grand maître, du maître et de l'aide des cérémonies, suivis du roi, le dauphin et la dauphine s'avancent au bas de l'autel. L'archevêque de Reims bénit d'abord treize pièces d'or et un anneau d'or; il les présente au dauphin, qui met l'anneau au quatrième doigt de la main gauche de la dauphine, et lui donne les treize pièces d'or. A la fin du *Pater* le poêle de brocart d'argent est tenu, du côté du dauphin par l'évêque de Senlis, du côté de la dauphine par l'évêque de Chartres.

« Le lendemain commençaient à Versailles des fêtes sans exemple : grands appartements, bals parés, bals masqués, feux d'artifice, illumination du grand canal et de tous les jardins. Le peuple de Paris eut des écus de 6 livres, des distributions de pain, de vin, de viande, et la foire des remparts.

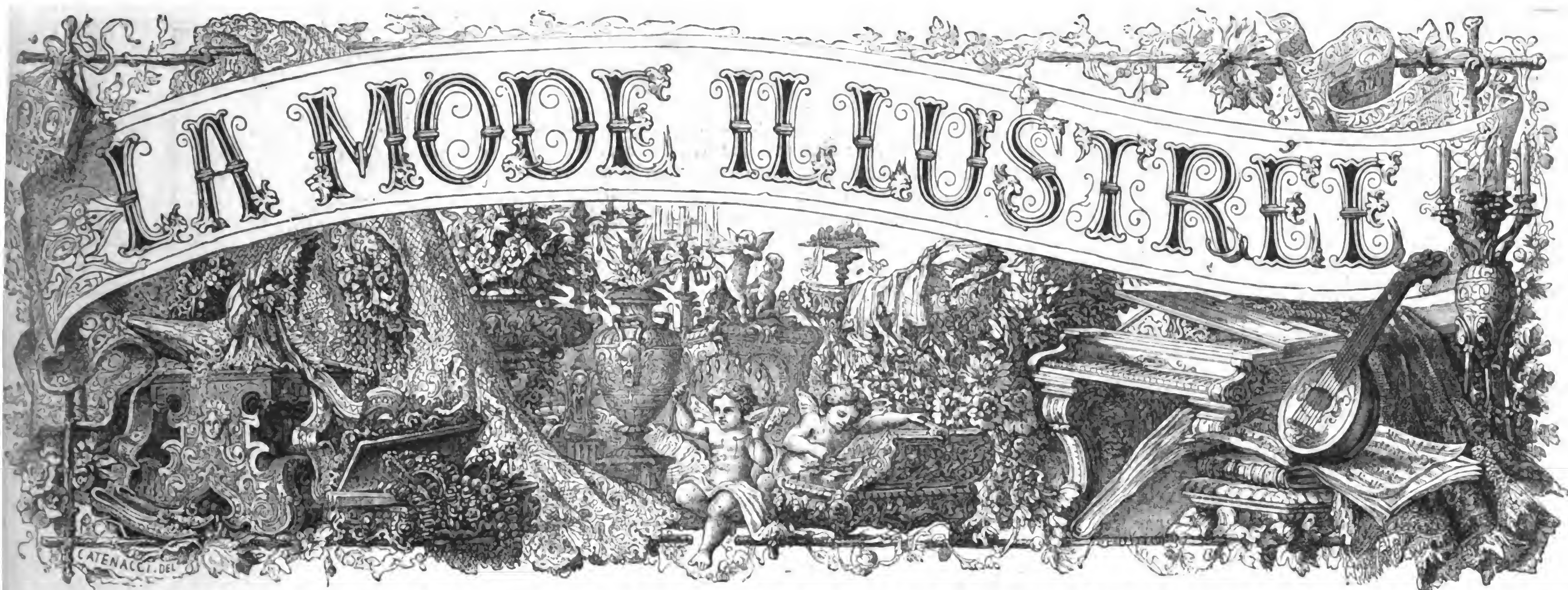
« Le 30 mai, Ruggieri tirait un feu d'artifice sur la place Louis XV. Le manque d'ordre, l'insuffisance de la garde, laissaient aller la foule contre la foule. Il y eut une presse, un carnage épouvantables. Des centaines de blessés étaient recueillis rue Royale. On ramassait cent trente-deux morts: et ces morts des fêtes du mariage du dauphin et de la dauphine étaient jetés au cimetière de la Madeleine. Qui eût dit alors les voisins qu'ils y attendaient? »

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

(*) 1 volume, chez Firmin Didot.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

. N° 28 (avec patrons). DEUXIÈME ANNÉE. 6 juillet 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

MODES.

Jupons. — Corsets. — Chapeaux.

La gravure ci-jointe ne portera pas cette fois à nos lectrices une nouvelle garniture de robe, — un mantelet élégant, — un joli ensemble de toilette; elle a seulement le caractère d'une utilité incontestable, et nous a semblé devoir, à ce titre, figurer dans la collection des dessins qui reproduisent tous les aspects et tous les détails de la mode.

Qu'est ce que la plus jolie toilette, en effet, sans un bon corset et sans un bon jupon? Ces deux objets, selon qu'ils sont bien ou mal choisis, peuvent donner à une femme un aspect gracieux ou la transformer en *paquet*. Après avoir examiné le corset et le jupon que nous plaçons aujourd'hui sous les yeux de nos lectrices, nous avons jugé que ces objets méritaient non-seulement une mention, mais une reproduction accompagnée de quelques détails.

Le corset est la *ceinture régente* de mesdames de Vertus, rue de la Chaussée-d'Antin, 26. Si nous avions le droit d'adresser un conseil à ces dames, nous les engagerions à soumettre leur ceinture à l'Académie de médecine : la Faculté, qui a dirigé si longtemps les foudres de son indignation contre les corsets tels que les portaient nos grand'mères, approuverait avec enthousiasme ce corset, qui n'est pas un *corset*, dans la mauvaise acception du mot; car, tout en maintenant la taille, il laisse toute liberté aux mouvements. La *ceinture régente*, pour laquelle mesdames de Vertus ont pris un brevet, donne à la taille une finesse qui n'est point acquise aux dépens de la souplesse; la roideur n'est plus permise aujourd'hui, et la mode condamne ces attitudes superbes, ce port altier, abandonné aux figurines de cire qui tournent majestueusement sur elles-mêmes dans les vitrines des coiffeurs. Si la femme est plus femme que poupée aujourd'hui, c'est en grande partie à mesdames de Vertus qu'on en est redevable. Elles expédient leurs ceintures dans tout l'univers, *e in altri siti* encore; car il suffit de leur envoyer le tour de la taille à la ceinture, la largeur de la poitrine, le tour des hanches, la longueur de la taille sous le bras et la longueur du buse, pour recevoir une de ces ceintures qui métamorphosent les femmes de toutes les contrées en véritables Parisiennes.

En quittant mesdames de Vertus, nous avons quelques pas à faire seulement pour examiner, dans le magasin de la *Vénitienne*, rue de la Chaussée-d'Antin, 62, le nouveau jupon dont notre dessin reproduit la disposition; mais ce que le dessin ne saurait reproduire, c'est l'incomparable légèreté de ce jupon, qui joint la souplesse à la résistance. Ce problème paraît insoluble au premier abord; mais l'expérience nous démontre chaque jour que l'on peut en rencontrer la solution ailleurs encore qu'à la *Vénitienne*. Savoir plier et résister à propos.... mais toute la science sociale est contenue dans ce petit nombre de mots! Nous ne voulons pas faire une incursion dans le domaine de la satire, et noter en passant les opinions qui savent *plier* et *résister* selon que l'intérêt le commande; nous voulons ajouter seulement que nous souhaitons à tous les caractères les qualités du jupon qui nous occupe : quand on sait *plier* devant quelques défauts inoffensifs de caractère, quand on sait *résister* aux exigences injustes qui pourraient entraîner des actes blâmables ou bien une complicité quelconque de ces actes, on est bien près de la perfection! Revenons à nos jupons, dont cette digression ne nous a pas trop éloignées.

Le jupon de la *Vénitienne* se compose de vingt ressorts en acier, étroits, mais non pas minces, point important à noter; en effet, quand les ressorts sont trop flexibles, le jupon se bosselle facilement, et présente sous la robe toutes sortes d'angles menaçants sur lesquels ses



CEINTURE RÉGENTE DE MESDAMES DE VERTUS, BREVETÉES, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 26.
Jupon à ressorts de la *Vénitienne*, rue de la Chaussée-d'Antin, 62.

détracteurs fondent leur critique acharnée. Nous n'avons jamais dissimulé notre sympathie pour ces jupons, si commodes en été, et qui soutiennent si bien les belles étoffes, tout en faisant *valoir* les étoffes médiocres et les robes un peu fanées; on nous permettra donc de mentionner particulièrement le jupon de la *Vénitienne*, et d'ajouter qu'en le faisant exécuter, les chefs de cet établissement ont bien mérité de la crinoline. Le prix du jupon à vingt ressorts est de 25 francs; on en trouve d'autres, à la *Vénitienne*, à 20 et à 15 fr., à ressorts moins nombreux, mais également bien exécutés. On met sur ces jupons des jupes en étoffe très-légère, à rayures blanches et noires, ou bien à rayures de couleur, garnies au-dessus de l'ourlet avec une large bande de velours noir; le prix en est de 20 fr. Ces jupes sont si jolies que l'économie devient de l'élégance, quand on juge nécessaire de relever un peu la robe que l'on porte, afin d'en préserver le bord. Nous avons vu encore dans ce magasin des rubans de toute nuance à 1 fr. et 1 fr. 25 c. le mètre; nous y avons pris les renseignements suivants, qui pourront servir à nos lectrices lorsqu'elles s'adresseront à la *Vénitienne*, qui expédie journellement en province tous les objets qu'on lui demande, cravates, ceintures, brides de chapeaux que l'on veut renouveler, gants, rubans, etc.; c'est justement aux rubans que se rapportent les renseignements dont nous parlons.



Nº 1. — PAN DE CRAVATE.

On nous écrit que l'on est quelquefois embarrassé lorsqu'on rencontre dans nos descriptions les numéros indiquant la largeur des rubans, parce que ces numéros ne sont pas connus de toutes les personnes qui nous lisent; l'observation est juste, et nous allons combler cette lacune.

Le nº 0 ne compte pas, ainsi qu'on le comprend aisément par sa désignation même; sa largeur est un peu moindre que celle d'un demi-centimètre. Le nº 1 n'atteint pas tout à fait 1 centimètre de largeur; — le nº 3 dépasse 1 centimètre de 2 millimètres; — le nº 4 a 1 centimètre 1/2; — le nº 5 a 2 centimètres; — le nº 6, 2 centimètres 7 millimètres; — le nº 7, 3 centimètres 7 millimètres; — le nº 9, 4 centimètres 1/2; — le nº 12, 5 centimètres 7 millimètres; — le nº 16, 7 centimètres; — le nº 20, 8 centimètres; — le nº 22, 8 centimètres 1/2; — le nº 30, 9 centimètres 1/2; — le nº 40, 10 centimètres; — le nº 60, 11 centimètres.

On trouve aussi de fort bons gants en peau de Suède à la Vénitienne; on les paye 1 fr. 75 c. longs, à deux boutons. Il faut se défier d'un extrême bon marché, lorsqu'il s'agit de gants, car on n'obtient ce bon marché qu'aux dépens de la solidité du gant et de la grâce de sa forme.

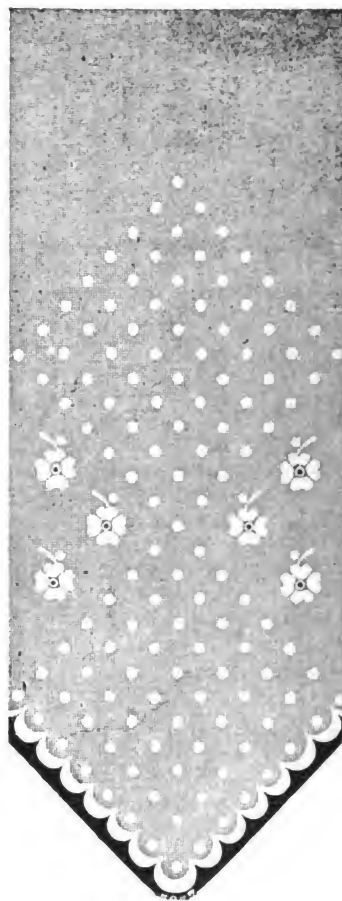
Les chapeaux qui figurent dans le présent numéro ont été dessinés chez madame Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Madame Aubert trouve que le dessin a un peu exagéré leurs formes, et nous insérons son observation. Ces chapeaux sont en tulle, ou crêpe et étoffe de soie; les personnes fort élégantes n'en portent pas d'autres le soir : les chapeaux de paille et de crin, plus ou moins ornés, sont réservés pour accompagner les toilettes plus ou moins élégantes qui précèdent le dîner. Pour les promenades du soir on a adopté, cette année, ces chapeaux *mixtes* qui servent aussi pour l'automne et le printemps quand on ne porte plus les chapeaux de paille ou les chapeaux de velours. Madame Aubert possède un talent que nous apprécions beaucoup, parce qu'elle sait entourer chaque visage des ornements qui lui conviennent spécialement; elle ne fait pas payer à sa clientèle les frais considérables d'une opulente *mise en scène*, et peut vendre, par conséquent, à des prix qui sont inférieurs aux prix exorbitants de certaines modistes qui n'ont pas le talent dont elle est douée; on lui écrit seulement la couleur des cheveux, celle des yeux, quelques détails sur le teint et la physionomie, et l'on reçoit un chapeau qui embellit et reste gracieux jusqu'à son dernier jour.

Nº 1. Chapeau en crêpe vert et tulle blanc : la passe est coulissée, en crêpe; le fond est en tulle et garni de roses sans feuilles, encadrées de dentelle noire; larges brides vertes; barbes en blonde, que l'on noue sur les brides.

Nº 2. Le fond de ce chapeau est en taffetas lilas, recouvert par une grande plume blanche enroulée; la passe est en tulle lilas, bordée d'une belle blonde blanche *dentelée*. Bavolet en blonde blanche (le dessinateur a fait les bavolets trop grands). Brides en taffetas lilas, et barbes en blonde blanche. Intérieur en ruban lilas et blonde blanche.

Nº 3. Chapeau à fond *tombant* : le fond est en taffetas violet, à fleurettes blanches; la passe est coulissée en tulle blanc; une rosette en dentelle noire et blonde blanche est placée sur le chapeau; un large ruban violet, à fleurettes blanches, est placé sur cette rosette et se prolonge pour former les brides. Bavolet en tulle et taffetas; à l'intérieur une demi-couronne de fleurs.

Nº 4. Chapeau en tulle blanc bouillonné, traversé par des rubans en taffetas noir; larges brides blanches, à fleurettes noires; sur le côté gauche, un oiseau de paradis à plumes noires; l'intérieur se compose d'une ruche de dentelle noire et de ruches de blonde blanche.



Nº 2. — PAN DE CRAVATE.

Nº 5. Chapeau à passe coulissée en crêpe couleur abricot; le fond est en tulle blanc; le chapeau est orné d'une ruche en dentelle noire terminée par deux barbes nouées sur le côté, et enfermant des roses de même couleur que la passe du chapeau; larges brides couleur abricot, semées de pois noirs; petites brides noires; intérieur composé d'un diadème ruché en dentelle noire, d'une rose couleur abricot, et de ruches en blonde blanche.

E. RAYMOND.

Pans de cravates

EN MOUSSELINE BRODÉE.

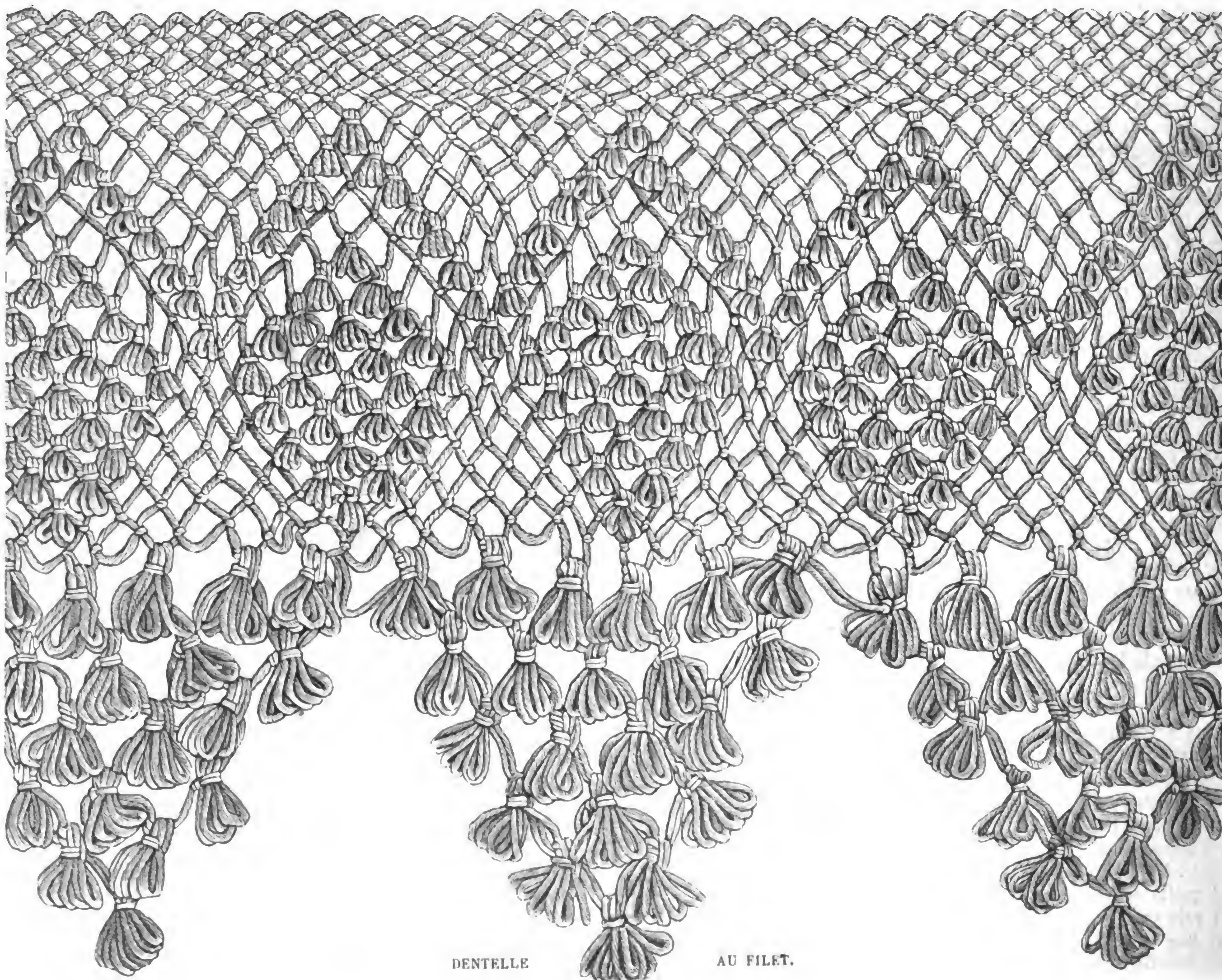
On exécute ces dessins sur de la mousseline ou de la batiste.

Le dessin nº 1 est fait au plumetis; les feuilles sont partagées au milieu; les pois peuvent être faits soit au plumetis, soit en broderie anglaise; le bout est festonné.

Le dessin nº 2 est fait en grande partie avec des œillets ouverts; les fleurettes sont au plumetis; le bout est festonné. On replie la cravate en dessous quand la broderie est terminée. Nous avons publié de nombreux patrons de cravates qui pourront servir pour celles que l'on exécute en mousseline.

Dentelle au filet.

Cette dentelle servira pour border des couvertures d'édredon, des rideaux, des voiles de fauteuil, etc.; son exécution est facile. On monte 3 mailles sur un moule de grosseur moyenne, et l'on fait toute la longueur que l'on veut donner à la dentelle en *allant* et *revenant*; quand ce premier travail est fini, on passe sur l'un des côtés longs un brin de gros coton dans chaque maille, puis l'on commence la dentelle proprement dite, que l'on fait aussi en *allant* et *revenant*. Le premier tour est uni, mais on emploie pour faire ce premier tour et les suivants, qui forment une sorte de *dent* ou de feston, on emploie, disons-nous, un moule un peu plus gros que le précédent. Le dessin commence avec le deuxième tour. On fait d'abord 7 mailles simples; la 8e maille forme toujours la pointe d'un feston, que l'on fait de la façon suivante : on passe la navette deux fois dans la maille du précé-



DENTELLE AU FILET.



N° 1.

ent tour, dans laquelle on a déjà fait le nœud de la 7ᵉ maille, out en entourant le moule avec le brin, sans le serrer, et ans terminer le nœud qui forme la première et la deuxième oucle; le dessin indique clairement trois boucles sur la maille; la troisième boucle est faite comme une maille rdinaire; mais, au lieu de la nouer dans une maille pré-édente, comme on le fait habituellement, on passe la avette sous cette maille dans la 7ᵉ maille du tour que on fait, et l'on réunit ainsi les trois boucles en une seule aille. Après cette maille *à boucles* on en fait 7 unies, uis 1 maille à trois boucles, et ainsi de suite jusqu'à la n du tour. La précision de notre dessin nous dispense e détailler les quatorze tours suivants, puisqu'il indique a continuation du dessin au moyen des *mailles à boucles*, t que l'on peut compter, non-seulement celles-ci, mais ncore les mailles simples.

Les festons qui composent la frange se composent ussi de *mailles à boucles*, pour lesquelles nous répé-ons encore qu'il faut tourner trois fois le brin double au-our du moule en tenant ce brin *lâche*, et nouant seule-ent la quatrième boucle. On comprend que le moule mployé pour la frange doit avoir une grosseur presque ouble du moule employé pour les 15 tours précédents. haque feston de la frange est fait isolément. On fait 6 *mailles à boucles;* entre chacune de ces mailles on fait toujours 1 maille simple à laquelle vient se rattacher la *maille à boucles*, et l'on passe toujours 1 maille du tour précédent. Quand la 6ᵉ *maille à boucles* est faite on retourne l'ouvrage et l'on noue 1 maille simple dans la dernière maille simple du premier tour; on fait dans celle-ci 1 *maille à boucles*, qui se rattache aussi à la maille simple précédente, — puis 1 maille simple, — puis 1 *maille à boucles*, et ainsi de suite, de façon que l'espace occupé pour le premier tour par 1 maille simple soit rempli par 1 *maille à boucles* appartenant au deuxième tour; on fait ainsi 5 *mailles à boucles;* les tours suivants sont exécutés de la même façon, mais avec 1 *maille à boucles* de moins, de façon que le dernier tour n'a plus qu'une seule *maille à boucles*, qui forme la pointe du feston. On coupe le brin de même longueur que les boucles, et l'on commence le deuxième feston en attachant le brin à la 6ᵉ *maille à boucles* du premier tour des festons terminés; on passe 1 maille, et l'on fait 1 maille unie, à laquelle vient se rattacher la première *maille à boucles* du feston que l'on commence et qui s'exécute exactement comme les précédents.



N° 2.



N° 3.

Nœuds, cocardes et rosettes.

Nous présentons aujourd'hui à nos lectrices une collection de rosettes de tous genres; nous ne nous bornerons pas à placer sous leurs yeux ces ornements légers et gracieux, et nous allons joindre à leur description les explications *nécessaires* et les mesures *indispensables* à l'aide desquelles elles pourront exécuter ces rosettes, dont l'emploi sera indiqué près de chaque explication.

N° 1. — *Rosette Pompadour*, exécutée avec 1 mètre de ruban de satin noir ayant 2 centimètres de largeur. On coupe en *rond* un morceau de tulle roide de 4 centimètres; on plisse le ruban à tout petits plis et on le coud en spirale sur le tulle roide. Cette rosette servira pour pantoufles, souliers de maison, en peau, en étoffe de soie, ou bien en coutil.

N° 2. — *Cocarde*, exécutée avec 45 centimètres de ruban ayant un centimètre de largeur. On place au milieu une petite boucle d'acier; le ruban est froncé, puis disposé en spirale sur un morceau rond de tulle roide; le ruban forme trois ou quatre tours; on passe dans le milieu de la boucle d'acier un petit morceau de ruban qui sert à la coudre au milieu de la cocarde. Cet ornement convient particulièrement pour les pantoufles de coutil. On fait à volonté la cocarde en ruban gris ou de couleur vive; dans ce dernier cas on borde la pantoufle avec un ruban posé *à cheval*, de même couleur que la cocarde.

N° 3. — *Rosette impériale.* On l'exécute avec 70 centimètres de dentelle noire ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, 77 centimètres de chenille fine, couleur groseille et montée sur du fil d'archal; 19 perles noires soufflées. On prend un morceau de tulle ou de mousseline roide de 3 centimètres; on le coupe en rond, on fronce la dentelle et on la dispose sur le morceau rond en une spirale composée de trois tours; entre les deux premiers tours on place huit boucles en chenille; dans le milieu de chaque boucle se trouve une perle soufflée; le milieu de la rosette est rempli avec une touffe de boucles de chenille pareillement ornées de perles. Cet ornement pourrait convenir pour pantoufles, et aussi pour orner le devant d'une redingote; dans ce dernier cas on supprimerait les perles ou bien on les remplacerait par du jais.



N° 4.

N° 4. — *Rosette*, exécutée avec 67 centimètres de ruban ayant 4 centimètres de largeur. La meilleure explication de cette rosette est le dessin qui la reproduit avec tant de précision; on place au milieu une boucle en métal si on la destine à orner des pantoufles; en supprimant la boucle et augmentant graduellement les proportions de cette rosette, on pourrait la placer sur le devant d'une robe; les rosettes seraient cousues sur la robe depuis le col jusqu'au bas de la jupe.

N° 5. — *Rosette en dentelle* pour coiffures, devant de



N° 5.

corsage de robe, etc. On l'exécute avec 66 centimètres de dentelle noire ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, un petit morceau de taffetas de couleur, un bouton en métal ou bien en passementerie. On coupe un morceau de carton en *rond* ou disque de 3 centimètres 1/2; on le couvre d'un côté avec de la grosse mousseline, de l'autre avec le taffetas de couleur; on coupe la dentelle en deux morceaux, ayant l'un 23 centimètres, l'autre 43 centimètres de longueur; on fronce chaque morceau, et, à moitié de la largeur de la dentelle, on passe encore un brin de soie afin de maintenir les fronces bien régulièrement. Le morceau le plus long est cousu autour du disque (au bord), qu'elle doit dépasser de 2 centimètres environ; le morceau le plus court est froncé de manière à former une rosette que l'on coud sur le disque, au centre duquel on place le bouton.



N° 1. — ROSETTE POMPADOUR.



N° 2. — COCARDE.



N° 6. — NŒUD PAPILLON.

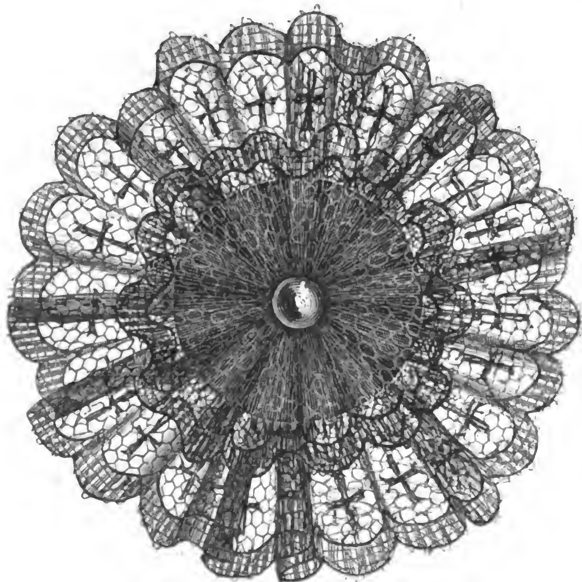


N° 3. — ROSETTE IMPÉRIALE.

N° 6. — *Nœud papillon*, exécuté avec 40 centimètres de ruban ayant 1 centimètre de largeur, et 20 centimètres de même ruban, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. On coupe le ruban le plus large en quatre morceaux égaux; on en fait quatre boucles que l'on coud sur un morceau de tulle roide. L'intérieur se compose d'une rosette en tout pareille au n° 2. On peut placer ces nœuds papillons, en guise de boutons, sur le devant d'une robe; il faut naturellement augmenter les proportions pour les nœuds qui se rapprochent du bas de la jupe.

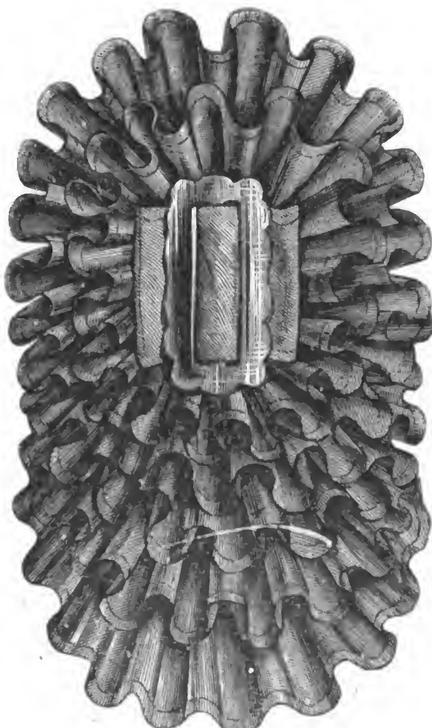
N° 4. — ROSETTE.

N° 7. — *Rosette coquillée*. On l'exécute avec 88 centimètres de ruban ayant 2 centimètres 1/4 de largeur, 38 centimètres de blonde noire ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, une boucle en acier. Les feuilles coquillées qui composent cette rosette sont faites chacune avec un morceau de ruban ayant 8 centimètres de longueur. On plisse ce morceau, depuis le milieu du bord inférieur, en biais, vers le coin du bord supérieur, d'abord sur une moitié, puis sur l'autre moitié du morceau de ruban : il y a trois plis en tout, qui marquent les nervures des feuilles, et qui, vers le milieu, empiètent un peu les uns sur les autres. Le ruban, ainsi plissé, a, vers le milieu, environ 3 centimètres de longueur; le bord inférieur est droit. Le dessous de cette rosette est en forme de cœur; on le coupe en tulle roide (4 centimètres de hauteur, 5 centimètres de largeur); on coud tout autour la blonde froncée, puis le premier rang de 7 feuilles, puis le deuxième rang de 3 feuilles; le milieu est couvert aussi par une feuille, au milieu de laquelle on place une boucle traversée par un petit morceau de ruban de velours noir. Cette rosette peut servir pour pantoufles; dans ce cas, on dirige le côté pointu vers la pointe de la pantoufle; on peut aussi employer cette rosette pour orner le devant d'une robe.



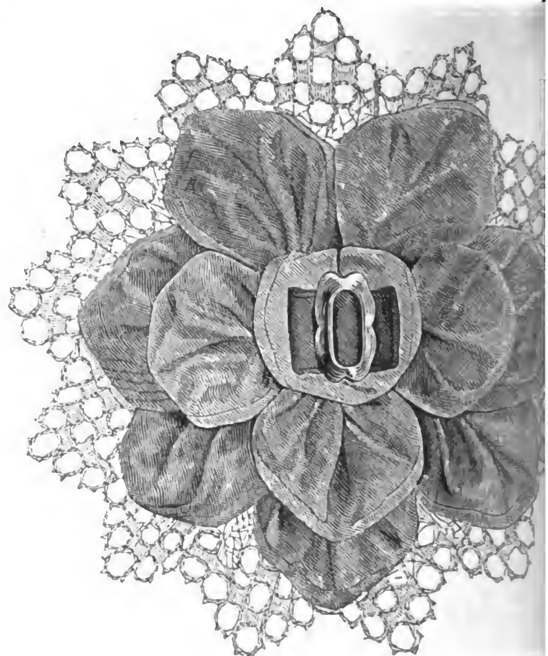
N° 5. — ROSETTE EN DENTELLE.

N° 8. — *Rosette*, exécutée avec 1 mètre 40 centimètres de ruban ayant 2 centimètres de largeur. On coupe un morceau de tulle en ovale irrégulier ayant 8 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur à l'un des bouts, 2 centimètres de largeur à l'autre bout; on arrondit les bouts, et l'on place sur cet ovale les ruches de ruban disposées de la façon suivante : on commence par le bout le plus étroit, et l'on place deux rangs de ruches en demi-cercle. Le troisième rang de ruche est continué sur l'autre bout (au bord), puis ramené en spirale à l'intérieur, en demi-cercle; l'espace resté vide est couvert par une boucle dans laquelle on a passé un bout de ruban. Au moment d'indiquer l'usage de cette rosette, spécialement destinée à orner des bottines, nous croyons devoir présenter à nos lectrices quelques observations préalables. Les nœuds sont charmants sur toutes les chaussures; ils embellissent le pied et dissimulent ses imperfections; mais les rosettes sur les bottines ne peuvent être portées *à la ville*, et, en aucun cas, *à pied*. Il n'y a pas d'inconvénient à porter cet ornement à la campagne, ou bien *à la maison*. La mode ne descend pas toujours de haut en bas, elle monte parfois de bas en haut; il est possible que la mode des nœuds de chaussure *à la ville* soit un jour adoptée par toutes les femmes; mais ce moment n'est pas encore arrivé, et une femme ne peut se montrer dans la rue avec des bottines ornées de rosettes. Ceci posé, continuons nos explications.



N° 8. — ROSETTE.

N° 9. — *Rosette avec glands.* On l'exécute avec 78 centimètres de ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, — 33 centimètres de dentelle noire (3 centimètres de largeur), — 7 centimètres de dentelle noire très-étroite, — deux petits glands en soie, — une petite boucle en acier. Pour former les 15 feuilles, on coupe le ruban en morceaux de 5 centimètres (il reste 2 centimètres du ruban); on plie chaque feuille de la façon suivante : chacun des bouts du côté le plus long est replié jusqu'à la moitié du bord inférieur (l'autre côté *long*); ceci forme un triangle; on le retourne, et l'on plie vers le bas les deux coins qui sont sur les côtés, de façon qu'ils soient l'un sur l'autre, et qu'ils débordent le bord inférieur du triangle. On imite ainsi la forme indiquée par le dessin et qui rappelle celle de la fleur du dahlia. Chacune des feuilles est ornée (si l'on veut) de trois perles enfilées sur un brin de soie, et cousues en un seul point au bout de la feuille. On dispose les feuilles en deux cercles, non tout à fait complets, et on les coud sur un morceau rond de tulle roide, replié d'un côté, afin de suivre la forme de la rosette. On fronce la dentelle la plus large, on la coud au bord du *rond*; les



N° 7. — ROSETTE COQUILLÉE.

ux glands sont placés de façon à retomber sur le côté échancré de la rosette; on fait une petite rosette avec la ntelle étroite; on la place au milieu de la rosette de ban; la boucle en métal dans laquelle on a passé le petit bout de ruban mis en réserve est fixée au milieu de la sette de dentelle. On met cet ornement sur une pantoufle; les glands doivent être dirigés vers la pointe de pantoufle.



FICHU A REVERS.



FICHU GARNI DE DENTELLE.



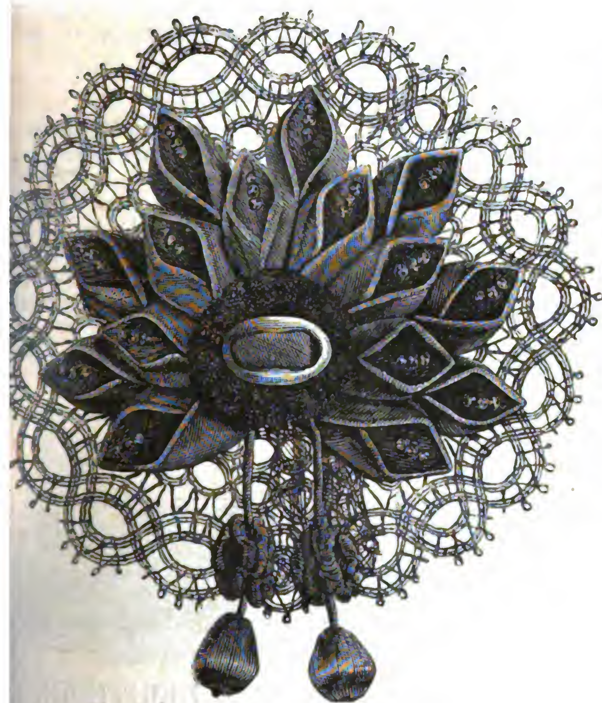
FICHU CARRÉ.



MANTEAU D'ÉTÉ POUR ENFANT.

Nº 10. — *Nœud papillon*, exécuté avec 40 centimètres de ruban ayant 4 centimètres de largeur, — 5 centimètres de dentelle noire ayant 3 centimètres e largeur, — une boucle en métal. On coupe quatre morceaux de ruban ayant chacun 5 centimètres e longueur, — 3 feuilles coquillées, semblables à elles qui sont expliquées dans le nº 7, et l'on groupe es boucles et ces feuilles sur un morceau de tulle oide, en imitant la disposition indiquée par le dessin. Le milieu est occupé par la boucle de métal. Ce nœud pourra être placé sur le devant d'un col, sur les pantoufles, etc. La dentelle est cousue entre les oucles de ruban et les feuilles coquillées, ainsi que le dessin l'indique.

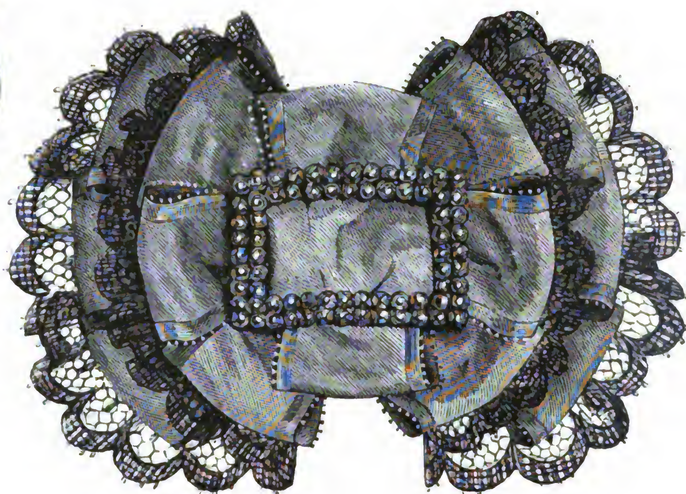
Nº 11. — *Rosette* pour pantoufles, ou pour orner e devant des robes en guise de gros boutons macarons. On l'exécute avec 78 centimètres de ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, — 70 centimètres de dentelle noire de même largeur que le ruban. Le tulle roide sur lequel on dispose cette rosette doit avoir centimètres 1/2 de longueur, 4 centimètres de largeur; est un peu échancré au milieu, selon la forme de rosette. On coupe douze morceaux de ruban ayant 5 centimètres de longueur; on en forme des boucles disposées trois par trois, entre lesquelles on lace la dentelle, ainsi que l'indique le dessin. Le milieu est rempli par deux boucles plus petites, dont la jonction est cachée par une boucle en métal dans le milieu de laquelle on passe un bout de ruban.



Nº 9. — ROSETTE AVEC GLANDS.



Nº 10. — NŒUD PAPILLON.



Nº 11. — ROSETTE.



MANTELET DOUAIRIÈRE.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Fichu garni de dentelle.

Les figures 1 *a*, 1 *b*, 1 *c*, 2 *a*, 2 *b*, 2 *c* (*verso*) appartiennent à ce patron.

On brode ce fichu sur de la mousseline ou du tulle, à moins que l'on ne préfère employer de la mousseline ou du tulle brochés à petits dessins; on se bornerait, en ce cas, à festonner les diverses parties du patron, qui sont au nombre de six, et séparées par trois rangs de dentelle noire. Les coutures réunissant les morceaux du fichu sont couvertes par un velours noir, très-étroit. Le patron représente la moitié du fichu; les figures 1 *a*, 1 *b*, 1 *c*, forment l'un des devants; — les figures 2 *a*, 2 *b*, 2 *c*, représentent la moitié du dos, qui doit être fait sans couture. Le ruban de velours noir est marqué sur le patron. On coud d'abord l'un des devants ensemble, en réunissant la figure 1 *b* avec la figure 1 *a*, A avec A jusqu'à B avec B; on réunit de même la figure 1 *c* et la figure 1 *b*, depuis C jusqu'à D. On assemble le dos en cousant la figure 2 *b* sous la figure 2 *a*, depuis E jusqu'à F, — puis la figure 2 *c* sous la figure 2 *b*, depuis G jusqu'à H. On coud ensuite le dos avec les devants, sur l'épaule, depuis J jusqu'au K; — puis on place les volants de dentelle noire et les velours, en consultant la disposition du dessin. La dentelle doit avoir 6 à 8 centimètres de largeur; elle est peu froncée. On place autour du cou, et sur le devant du fichu, une ruche festonnée de chaque côté, froncée au milieu, de même étoffe que le fichu, ou bien une ruche de dentelle; sur le milieu de la ruche on met un ruban de velours noir, pareil à celui que l'on a employé pour le fichu. On peut remplacer la dentelle noire par de la dentelle blanche, le velours par une bande *piquée* (points arrière).

Fichu carré, à demi décolleté.

La figure 3 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce fichu est l'un des plus jolis modèles qu'il soit possible de choisir. Le fond est en tulle; les fleurettes sont brodées et encadrées avec du ruban de velours noir, dont la place est indiquée sur le patron. On peut broder ces fleurettes en application de mousseline, ou bien au plumetis, si l'on ne redoute pas un travail plus long. Le fichu est bordé d'un volant en dentelle blanche, ayant 9 à 10 cent. de largeur, et d'un deuxième volant en dentelle noire, ayant 7 à 8 cent. de largeur, très-peu froncés, surmontés d'une ruche de ruban de taffetas ou de dentelle; le tour du cou est garni avec la même ruche.

La figure 3 représente la moitié du fichu, qui doit être d'un seul morceau, par conséquent sans couture. On peut aussi exécuter ce fichu en tulle noir, et le doubler de tulle blanc. On fixe le ruban de velours par quelques points, aux places où il est croisé.

Fichu à revers.

Les figures 4, 5 et 6 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu est en mousseline, sur laquelle on brode le dessin qui se trouve sur le patron. On coupe les deux devants sur la figure 4; la figure 5 représente la moitié du dos; il faut placer par conséquent l'étoffe *double* sur cette

figure, qui doit être d'un seul morceau, sans couture; on agit de même pour la figure 6, qui représente la moitié du revers. On brode le dessin au point de poste; les branches au plumetis; on réunit les devants avec le dos en les cousant ensemble sur l'épaule, depuis L jusqu'à M. On coud le revers, O avec O, — N avec N, sur les figures 4 et 5. On borde le fichu avec deux dentelles, ayant, la première 9 cent., la deuxième 6 cent. de largeur, et surmontées d'une ruche en dentelle. On peut remplacer la dentelle par une bande en mousseline festonnée, et broder dans le creux des festons une branche pareille à celles qui sont semées sur le fichu. On pose sur le devant du fichu une bande étroite brodée, soit avec le dessin qui serpente, soit avec un semé de branches.

Pantoufle pour homme.

Les figures 7 et 8 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On peut exécuter cette pantoufle, soit en maroquin, soit en velours; — dans les deux cas, on la fait de deux couleurs. — La figure 7 est en maroquin rouge et peau noire vernie, réunis par une couture en soie blanche, faite en points *arrière;* la figure 7 représente ces deux parties (noire et rouge) réunies. La figure qui se compose de petits traits, et qui va de P à Q, marque le dessin qui est en maroquin rouge, et indique en même temps jusqu'où le maroquin rouge est placé sous la peau noire. La ligne ponctuée marque la couture piquée réunissant les deux parties. On brode, si l'on veut, un bouquet au passé, en soie noire de cordonnet, sur le dessus de la pantoufle (maroquin rouge); on peut remplacer ce bouquet par un *motif*, exécuté en soutache d'or.

La figure 8 (tour de la pantoufle) est en peau noire vernie; on fait au bord supérieur une couture piquée en soie blanche; les figures 7 et 8 sont réunies sur les côtés, P avec P, — Q avec Q, de façon que les pointes de la figure 7 soient cachées sous la figure 8.

Manteau d'été pour enfants de cinq à huit ans.

Les figures 9, 10 et 11 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau convient aux enfants des deux sexes; on l'exécute en étoffe de laine légère, grise, avec coutures *piquées* en soie gros bleu ou groseille; ce manteau est à col relevé, et à revers fixés sur les devants par un gros bouton en nacre de perle; un bouton semblable ferme le petit col; deux grandes poches, qui atteignent presque le bord du manteau, sont placées sur les devants.

Les étoffes de laine ont généralement un mètre de largeur; il faut 1 mètre 34 cent. d'étoffe pour ce manteau, qui peut aussi être fait en cachemire.

Le patron représente la moitié du manteau; la figure 9 est le devant; la figure 10 la moitié du dos; la figure 11 la moitié du col; ce patron est replié; pour en faciliter l'exécution nous reproduisons (réduites au 16me) les différentes figures qui le composent.

Pour couper les figures 10 et 11, on place l'étoffe double sur ces figures, en mettant le pli de l'étoffe sur la ligne indiquant le milieu des figures, afin qu'elles soient d'un seul morceau. *Les remplis et ourlets ne sont jamais compris dans nos patrons.*

On double, avec de l'étoffe pareille au manteau, la partie qui forme *revers* sur la figure 9; cette doublure doit être ourlée sur la ligne qui indique la place que la doublure occupe. Au bord, la doublure et le dessus sont rabattus à l'intérieur, et la couture qui les réunit est piquée. Cette couture est faite, ainsi que nous l'avons dit, avec de la soie de couleur vive.

Les devants et le dos sont réunis depuis R jusqu'à S, par une couture en points *arrière*, que l'on rabat d'un côté, et que l'on fixe par un ourlet.

On rabat le bord du manteau sur une largeur d'un centimètre environ, et l'on fait une couture piquée. Le col est fait en étoffe double; le dessus et le dessous sont *piqués* comme les revers. Le col est réuni au manteau, T avec T, — U avec U, par une couture piquée que l'on fait après avoir rabattu à l'intérieur le tour du cou, sur lequel on pique le col; on place d'un côté un bouton, on fait de l'autre côté une boutonnière en soie de même couleur que les coutures; les revers sont rabattus sur la ligne qui indique leur pli, et fixés par un bouton placé sur l'étoile. Il ne reste plus qu'à placer les poches indiquées sur la figure 9; on les coupe en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les remplis, puis on les fixe par une couture piquée tout autour de la poche; deux coutures piquées ornent le bord supérieur de cette poche.

Toutes les coutures sont faites en soie de couleur vive.

Recto de la planche de patrons.

BRODERIES.

N° 1. Col-cravate. Ce col doit être fait d'un seul morceau; quand la broderie est terminée, on découpe les festons qui l'encadrent; on brode le dessin au plumetis; on fait une boutonnière au milieu du médaillon, afin de fermer le col avec un gros bouton. Ce modèle est charmant.

N° 2. Col brodé sur de la toile avec des *nœuds*, qui forment tous les petits ronds. Les tiges sont en point de cordonnet; le bord est festonné.

N° 3. Manchette accompagnant le col n° 2.

N° 4. Col brodé sur mousseline, au plumetis; on fait une roue au milieu des rosettes.

N° 7. Dessin pour bonnet du matin; on le brode sur de la mousseline; la passe est représentée par le dessin; le fond est brodé avec un *semé* de pois pareils à ceux qui se trouvent sur la passe; ces pois peuvent être faits en broderie anglaise, ou bien au plumetis.

N° 8. Bas de jupons; broderie anglaise et plumetis.

N°s 9 et 10. Bordures pour pantalons, bas de jupon, etc.

N° 11. Bas de jupon; on le brode au-dessus de l'ourlet; on l'encadre de chaque côté avec quelques petits plis.

N° 12. Bas de jupon; on peut répéter deux fois cette bordure, en la séparant par des petits plis; on la fait en broderie anglaise et plumetis.

N° 13. Bas de jupon; broderie anglaise et plumetis; les œillets et les ovales sont faits en broderie anglaise; on brode ce dessin au-dessus de l'ourlet.

N° 14. Bordure en soutache blanche et feston, pour bas de jupon, garniture de pantalon, etc. On peut aussi l'exécuter en points *arrière* sur une bande de soie, garnissant un vêtement d'enfant.

N°s 15 à 20. Entre-deux pour manches, camisoles, etc.; plumetis et point de poste.

N° 21. Bordure pour lingerie; plumetis.

N°s 22 à 26. Coins de mouchoirs; plumetis; on peut exécuter les dessins 23, 24 et 26, au passé, en soie de cordonnet, pour cravates, ceintures, etc.

N° 27. Coin de mouchoir avec les initiales B C, au plumetis.

N° 28. Julie, au plumetis.
N° 29. Émilie, au plumetis.
N° 30. Clotilde, au plumetis
N° 31. Fanny, au plumetis.
N° 32. Couronne de prince.
N° 33. Couronne de fantaisie.
N° 34. Couronne de marquis.
N° 35. Couronne de comte.
N° 36. Alphabet gothique, au plumetis.
N° 37. Élise, au plumetis.
N° 38. Agathe, au plumetis.

Mantelet douairière en mousseline blanche.

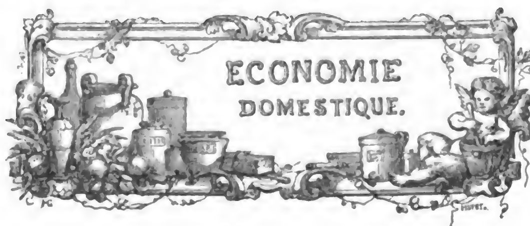
Ce mantelet, rond par derrière, se termine devant par deux pans assez longs; il est garni avec des volants tuyautés, en mousseline, surmontés d'une ruche dont le milieu est couvert avec un ruban lilas n° 4.

Le capuchon est rond, garni avec une ruche à la vieille, et orné de nœuds de ruban lilas; un large nœud lilas ferme le mantelet par devant. Un ruban lilas est placé sous la ruche qui borde le capuchon.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupe en mousseline blanche, parsemée de fleurettes lilas. La garniture se compose de quatre volants, dont l'ourlet est traversé par un ruban lilas n° 3; une ruche en ruban lilas n° 5 surmonte le dernier volant; le volant placé au bas de la jupe a 15 centimètres de hauteur; le deuxième, 14; le troisième, 13; le quatrième, 12 centimètres de hauteur. Gilet en mousseline blanche brodée; veste non ajustée en taffetas lilas, richement brodée en soie noire de cordonnet; sous-manches blanches brodées comme le gilet, retenues au poignet par un bracelet en velours noir; cravate étroite en satin noir.

Jupe en piqué blanc, quadrillée de losanges noires; casaque pareille non ajustée à la taille, à revers ouvrant sur la poitrine. Les bords de la jupe et de la casaque, les revers et le devant de la robe sont garnis d'un velours noir n° 3. Des boutons en velours noir ferment les devants de la casaque, de la jupe, et sont placés sur les revers des manches. Chapeau Doche en paille, garni de velours noir; chemisette à boutons; col droit; cravate lilas.



PATE D'ABRICOTS.

Pilez les abricots, ôtez les noyaux, faites cuire les fruits; passez-les au tamis; remettez-les sur le feu, en remuant sans cesse; diminuez beaucoup le feu vers la fin de la cuisson; ajoutez une partie du sucre tamisé, dont il faut employer un poids *triple* de celui des abricots; retirez la pâte, laissez-la refroidir sur une tablette de marbre ou sur une table à pâtisserie; étendez-la avec un rouleau à pâtisserie, en saupoudrant fortement avec du sucre; recommencez cette opération plusieurs fois, en ajoutant toujours du sucre en poudre; découpez la pâte en tablettes rondes à l'aide d'un verre à liqueur.

CONFITURES DE FRAISES.

On choisit des fraises bien mûres, qui viennent d'être cueillies, et l'on prend du sucre en poids égal aux fraises, c'est-à-dire *livre pour livre*. On met le sucre cassé dans une bassine, avec un demi-litre d'eau par kilogramme; on la fait cuire au *grand boulé;* ce terme signifie que le sucre, quand il a atteint le degré de cuisson nécessaire, doit former des bulles lorsqu'on trempe l'écumoire dans le sirop et que l'on souffle au travers. On met les fraises dans ce sirop quand il cuit au grand boulé, on laisse faire quelques bouillons, on enlève les fraises avec l'écumoire, on les place dans les pots à confitures que l'on remplit à moitié; on remet le sirop sur le feu; on le laisse cuire au petit boulé, c'est-à-dire un peu moins que la première fois, puis on remplit entièrement les pots de confitures.

Les fraises ananas sont les meilleures pour cette confiture.

EAU DE SELTZ (SODA WATER).

Mettez dans une bouteille d'eau 8 grammes de bicarbonate de soude, 6 grammes d'acide tartrique, 60 grammes de sucre pilé. Bouchez vite, et ficelez le bouchon.

PUNCH AU RHUM.

Faites infuser 8 grammes de thé dans 250 grammes d'eau bouillante; ajoutez 250 grammes de rhum, 100 grammes de sucre, un citron entier coupé par tranches.

LIQUEUR A LA VANILLE, DITE HUILE DE VANILLE.

Faites infuser dans un litre d'eau-de-vie, pendant deux jours, 8 grammes de vanille fine, découpée en très-petits morceaux; passez dans un morceau de mousseline; ajoutez 250 grammes de sucre, que l'on a fait fondre dans 100 grammes d'eau; mêlez bien le tout ensemble: faites filtrer.

ÉLIXIR POUR LES DENTS.

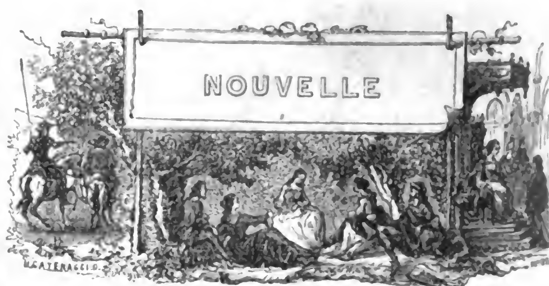
Mélangez les substances suivantes: 500 grammes d'alcool à 36 degrés, 1 gramme de sulfate de quinine, 4 grammes d'essence de menthe anglaise, 60 grammes de teinture de cochenille.

POUDRE POUR LES DENTS.

32 grammes de magnésie anglaise, 64 grammes de quinquina rouge en poudre, 1 gramme d'essence de menthe, 1 gramme de carmin.

POUDRE VÉGÉTALE DENTIFRICE.

20 grammes de charbon lavé en poudre, 40 grammes de quinquina, 10 grammes de tannin pur, 20 grammes de calamus aromatique; mélangez bien ces ingrédients; ajoutez 20 grammes de menthe.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

J'étais tout agitée par cette crainte lorsqu'une voix bien connue, mais que je ne m'attendais guère à entendre, vint frapper mon oreille.

C'était celle de M. Meredith; l'homme qui était assis près de moi était son domestique. Le maître passa la tête à la portière et lui fit quelques questions pendant lesquelles je ressentis une telle émotion que le conducteur me demanda avec bonté si j'étais malade. Je n'osais lui répondre, dans la crainte de me faire reconnaître par l'homme que je redoutais le plus après mon beau-père; je lui fis signe que non, et je baissai mon voile avec le plus grand soin.

Pourtant, je ne sais si M. Meredith eut un soupçon de la vérité, ou si son valet voulait simplement satisfaire sa curiosité, mais, en descendant de voiture, cet homme s'approcha de moi et essaya brusquement de soulever mon voile. Heureusement je le tenais serré dans ma main; il ne put m'apercevoir, et le brave conducteur, témoin de cette grossière conduite, envoya l'insolent rouler contre le mur de la cour, d'un vigoureux coup de poing en plein visage.

J'étais donc arrivée à Londres. La cour de l'hôtel était tout tapage et confusion. Je me tenais immobile, dans un coin, ne sachant où me diriger, lorsqu'une fille de service vint à moi et me demanda si je désirais une chambre.



Alonne Imp Paris

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56. Rue Jacob, Paris.

Toilettes de Mme LORIOT, Place de la Madeleine, 8.

« Oui, merci, » dis-je avec empressement; « je vais m'arrêter ici quelques heures au moins, et peut-être même y passerai-je la nuit.

— Vous ne le savez pas encore? Sans doute vous attendez des parents, des amis. Venez toujours, miss; voulez-vous prendre une tasse de thé? »

J'acceptai, et je fus introduite dans une petite salle où je pus me débarrasser de mon paquet, de mon lourd manteau, et secouer la poussière de mes vêtements.

A cet instant l'horloge sonna, et je me rappelai involontairement ce que je faisais la veille à pareille heure. Hélas! j'étais sous les grands arbres d'Ellerslie, j'intercédais auprès de Perks en faveur du jeune bohémien. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis; que de changements elles avaient amenés avec elles!

XXVII

J'étais restée là, immobile, abîmée dans les plus douloureuses réflexions, lorsque la servante m'apporta mon thé et me dit que le conducteur de la diligence demandait à me parler.

Quoique je n'eusse pas encore pris le temps de réparer le désordre de ma toilette, je m'imagine que le brave homme me trouva autre qu'il ne s'y était attendu, car il me salua très-respectueusement, formalité dont il avait trouvé bon de s'affranchir pendant le voyage, et il me fit mille excuses de ce qu'il venait ainsi me déranger.

Je l'assurai de ma reconnaissance pour toute la peine qu'il avait prise à mon égard, tant pour sa complaisance pendant la route que pour son obligeante démarche; il se mit à ma disposition, et m'offrit ses services du meilleur cœur du monde. Je sentais en ce simple conducteur quelque chose qui l'élevait au-dessus de sa position; il me semblait que je pouvais me confier à lui, ou du moins lui demander conseil sur ce que je devais faire dans cette grande cité où tout m'était étranger.

Je ne sais quelle fausse honte me retint; je me bornai à le remercier vivement de sa bonté, et je restai seule.

J'éprouvais un grand désir de me mettre au travail, de me suffire à moi-même; je me sentais jeune, forte, courageuse; il me sembait facile de me tirer d'affaire. Pourtant, inconnue dans Londres, où m'adresser? que faire? Je n'étais pourtant pas aussi inquiète que j'aurais dû l'être sur mon avenir; j'attendais qu'un événement imprévu me traçât mon chemin.

Je fus tirée de ma rêverie par la voix de la servante, qui me dit qu'une nouvelle diligence venait d'arriver, et qu'un voyageur allait souper dans la salle que j'occupais. Je me levai pour me faire conduire dans une chambre à coucher, car je comptais bien passer la nuit à l'hôtel; mais, au même instant, le voyageur annoncé entra et s'écria vivement :

« Miss Neville! En vérité, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer ici. Vous êtes arrivée depuis longtemps?

— Depuis quelques heures seulement, » répondis-je toute confuse en reconnaissant le major Somerset. Il me vit pâlir en dépit de mes efforts pour paraître calme.

« Vous êtes souffrante, j'en suis sûr, » dit-il avec sollicitude.

« Non, merci; mais.... je vous dis adieu.... je ne veux pas.... vous retenir plus longtemps, » balbutiai-je en me dirigeant vers la porte.

« Vous ne me quitterez pas si brusquement, j'espère. Aurai-je le plaisir de saluer M. et madame Cunningham?

— Ils ne sont pas ici.

— Grand Dieu! que voulez-vous dire? Sûrement je ne suis pas assez malheureux pour que vous soyez.....? »

Je compris cette muette interrogation; il cherchait à voir si mon doigt portait l'alliance; il me croyait mariée.

« Oh! non, m'écriai-je plus vivement que je ne l'aurais voulu; je n'en suis pas encore là, Dieu merci!

— Mais comment vous trouvez-vous seule ici?

— Ne me le demandez pas, si vous voulez mériter ma reconnaissance; laissez-moi seule, et oubliez que vous m'avez vue.

— Je vous en supplie! N'avez-vous donc en moi aucune confiance? Oh! Isabelle, n'avez-vous pas lu dans mon cœur? Ne savez-vous pas combien je vous aime? Oui, depuis ce jour où je vous ai vue enchaînée au chevet d'un frère malade, repoussée, négligée de tous, je me suis attaché à vous, Isabelle, et je vous supplie de vous confier à moi aujourd'hui que je vous trouve seule, sans protecteurs, sans asile peut-être! »

Un sentiment inexprimable de joie inonda mon cœur à ces paroles; quoique je n'y eusse jamais songé, j'étais heureuse d'être aimée par ce noble et généreux jeune homme; j'avais confiance en lui. Pourtant, ma position isolée m'empêchait de laisser lire ma pensée aussi librement que j'eusse pu le faire en présence de ma mère.

« Je ne puis vous écouter à présent, » dis-je toute troublée; mon existence est bien changée! Je ne suis plus ce que j'étais à Ellerslie! Croyez-moi, quittez la pauvre Isabelle et oubliez-la!

— Moi, vous quitter, vous oublier, parce que vous êtes isolée et sans appui! Mais c'est vous seule que je veux, Isabelle! Ici ou à Ellerslie, n'êtes-vous pas la même pour moi? Donnez-moi seulement le droit de vous protéger, et je ne vous demanderai même pas comment et pourquoi vous avez quitté votre famille. Isabelle, un mot, de grâce! »

Je levai les yeux sur lui pour la première fois depuis qu'il me parlait ainsi, et je lus dans son regard une si profonde affection qu'un instant je fus tentée d'accepter avec bonheur le secours inespéré qui s'offrait à moi. La brusque entrée d'un domestique, qui se retira aussitôt, me rappela à la froide raison, et la voix expira sur mes lèvres. Le major Somerset devina sans doute ce qui se passait en moi; il se rapprocha doucement et s'empara de ma main; mais j'eus la force de la dégager, et je gardai une attitude impassible qui déguisait mal mon agitation.



LE BRAVE CONDUCTEUR, TÉMOIN DE CETTE GROSSIÈRE CONDUITE, ENVOYA L'INSOLENT ROULER CONTRE LE MUR...

XXVIII

« N'insistez pas davantage sur ce sujet, ce serait inutile, » dis-je avec fermeté au major Somerset. « Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire; soyez généreux, et ne m'en demandez pas davantage.

— Un mot, un seul mot encore, miss Neville; dites-moi du moins que, si vous êtes vraiment forcée d'abandonner la maison de vos parents, vous accepterez un asile dans celle de ma mère!

— Non, jamais! je suis une malheureuse fugitive; ma vie dépend du secret dans lequel je dois m'envelopper. Nul ne doit connaître ma retraite. Croyez bien que vous ne pouvez que me nuire en vous attachant à moi; je vous le demande avec instance, je vous en prie; laissez-moi seule et oubliez cette pénible entrevue.

— Pouvez-vous bien me parler ainsi, Isabelle! Pour aujourd'hui je vous obéirai; vous êtes fatiguée, le repos vous est nécessaire; je vous quitte, puisque vous le voulez; mais demain matin vous ne m'empêcherez pas de vous procurer un refuge honorable, jusqu'au jour où je pourrai vous offrir ma propre maison comme résidence. Écoutez bien ceci, Isabelle, je jure de ne jamais chercher à pénétrer la cause de votre fuite, tant que vous m'autoriserez à veiller sur vous; le jour où vous m'échapperez, ma promesse ne me retiendra plus, et j'userai de tous les moyens en mon pouvoir pour connaître vos ennemis, pour savoir le motif qui vous force à errer ainsi loin de tout appui, et pour découvrir la retraite où vous aurez tenté d'échapper à ma sollicitude. »

Il me quitta, et je restai de nouveau seule et plus triste que jamais. Quel bonheur j'aurais éprouvé à entendre l'aveu de cette sincère affection, si les douloureuses circonstances qui m'enveloppaient ne m'eussent forcée à repousser loin de moi ce noble cœur! Mais la triste position dans laquelle je me trouvais devait me forcer à refuser sa protection.

Il me fallait donc le fuir, lui aussi, et le fuir immédiatement. Je ne pouvais passer la nuit à l'hôtel; car dès le matin il serait là, et je ne pourrais lui échapper. Je résolus de partir à l'instant, sans m'effrayer de l'heure avancée et de ma complète ignorance de Londres.

XXIX

Une fois sortie de l'hôtel, je comptai sur le hasard pour guider mes pas. Je remis aussitôt mon chapeau, et je me disposais à partir, lorsqu'un léger coup frappé à ma porte me fit tressaillir. « Entrez! » dis-je en hésitant. La personne qui s'était ainsi annoncée hésita comme moi, et une minute tout entière s'écoula avant que la porte ouverte me fît voir, qui? mon brave conducteur, accompagné d'une gentille jeune femme, qui le suivait toute timide.

« Mille pardons, miss, je viens encore vous déranger; mais je n'ai pu m'empêcher de parler de vous à ma femme, ma bonne Marie que voilà; votre position ne nous semble pas heureuse, autant que nous en pouvons juger, jeune comme vous l'êtes, et seule dans une grande ville. Notre désir de vous être utiles nous amène auprès de vous. J'espérais que Marie réussirait à vous faire accepter nos offres de service; mais elle n'a pas osé venir seule, et je l'ai accompagnée.

— Je vous en remercie bien sincèrement, » dis-je à ces braves gens.

« Et maintenant êtes-vous toujours décidée à rester à Londres?

— Plus que jamais.

— Connaissez-vous une maison où vous pourrez loger, une famille avec laquelle vous pourrez vivre?

— Aucune, hélas! Aussi vous serai-je bien obligée si vous pouvez m'indiquer une.....

— Oh! c'est bien facile; c'est dans cette intention que nous sommes venus. Mais parle, toi, Marie, à ton tour.

— Oh! non! » dit la jeune femme en rougissant et en cherchant à se cacher derrière son mari; tu parleras bien mieux que moi à madame.

— J'espère bien ne pas vous intimider, dis-je avec douceur à cette jeune femme; je suis une étrangère sans amis, sans conseils, et serai bien heureuse de profiter des avis que vous voudrez bien me donner.

— Allons, Marie, un peu de raison, » lui dit son mari; si tu n'oses parler à madame, il ne faut donc pas lui proposer ce que tu sais bien. Arrange-toi; d'ailleurs il faut que j'aille veiller aux bagages.

— Je vous demande mille pardons, miss; sans doute vous me trouvez bien sotte, bien gauche, » dit la jeune femme lorsque la retraite de son mari l'eut obligée à prendre la parole; « mais j'ai toujours vécu à la campagne, et je suis timide devant les dames de la ville. Je venais..... nous venions donc pour vous demander, miss, s'il vous plairait d'accepter une chambre chez nous, au moins jusqu'à ce que vous ayez eu le temps de choisir un asile plus convenable. C'est une grande hardiesse de notre part de vous faire une pareille offre; mais vous êtes étrangère ici, et nous espérons que vous voudrez bien accepter, pour quelques jours au moins, le pauvre réduit que nous vous offrons. Vous n'aurez pas de désagréments chez nous, je vous en réponds; si vous voulez prendre des informations sur Jean et sur moi, le propriétaire de notre maison pourra vous en donner. »

Après avoir prononcé très-vite et fort bas ce discours si long pour elle, la bonne Marie rougit et baissa les yeux, comme si elle eût eu honte de son aimable empressement.

« Moi! prendre des renseignements sur vous! sur vous qui êtes si bons, si généreux pour une inconnue! Et vous, donc, où vous adresserez-vous pour savoir qui vous recevez ainsi? Ignorez-vous que personne à Londres ne me connaît et ne peut répondre pour moi?

— Oh! n'ayez aucune inquiétude à ce sujet, miss, » dit Marie avec plus de hardiesse; si Jean n'avait pas deviné votre embarras, s'il ne vous avait pas sue sans amis, sans refuge, il ne vous aurait même pas dit un mot, et nous ne serions pas venus vous importuner ainsi.



« ALLONS, MARIE, UN PEU DE RAISON, » LUI DIT SON MARI, « SI TU N'OSES PARLER A MADAME...

— Voulez-vous donc réellement m'admettre chez vous, moi, pauvre étrangère, triste et dénuée de tout secours? » m'écriai-je, émue jusqu'aux larmes de cette touchante simplicité.

« Oh! oui, assurément, et nous en serons enchantés! » s'écria Jean qui rentrait en ce moment. « Miss a donc consenti à accepter le pauvre petit trou que tu lui offres, dis, Marie? Ah! dame! ça n'est pas beau; quand j'y ai amené ma femme, qui n'avait jamais quitté son village et les champs, elle a trouvé l'endroit bien laid!

— Que dis-tu donc, Jean? Non, miss, ne l'écoutez pas; nos chambres ne sont pas grandes, il est vrai, mais elles sont bien claires, propres et gaies. Vous aurez un joli petit lit à rideaux de percale, un tapis...

— Ne vous inquiétez pas, » disje à cette excellente créature; ce sera toujours beau et bon pour moi, qui n'ai pas un asile sur la terre; je serai trop heureuse d'être sous votre toit.

— Eh bien, partons alors, dit cet excellent homme.

— Je dois vous dire, fis-je en rougissant, que j'ai quitté ma maison à l'insu de mes parents, et que je dois me cacher et rester inconnue. Je sens bien que je perds peut-être votre confiance en vous parlant ainsi, mais je ne veux pas vous tromper.

— Ne croyez pas que nous allons vous trahir! Non, miss, nous vous recevrons pour vous-même, telle que vous êtes, et nous ne voulons rien savoir de plus, » dit Jean avec chaleur.

— Merci de votre générosité, » dis-je au brave conducteur; mais je crains les poursuites; on me recherchera partout; cet hôtel sera visité; on saura que je suis partie avec vous, on viendra jusque dans votre maison. Par une triste fatalité, un ami de ma famille m'a déjà vue ici.

— C'est fâcheux! Mais comment faire? Ah! une idée! Personne ne nous a vus entrer ici, et d'ailleurs nous sommes dans une salle commune à tout le monde; je vais sortir avec Marie, et prendre avec elle quelques rafraîchissements en bas. Vous, pendant ce temps, vous demanderez votre compte, vous le payerez et ferez venir une voiture; vous irez dans Fleet Street, nº 19; là, vous renverrez votre voiture, puis vous entrerez dans la boutique d'un bonnetier qui demeure en cet endroit, et y achèterez la moindre chose, pour laisser au cocher le temps de repartir. Si on va jusqu'à l'interroger plus tard, il ne pourra donc donner aucun renseignement. De là, vous vous rendrez à une place de voitures qui se trouve à dix pas à gauche, vous prendrez un autre fiacre qui vous conduira dans Little Nord Street, Pantonville, nº 10. C'est là que nous demeurons. Vous demanderez l'appartement de Marie Walton, et vous nous y attendrez un moment; nous ne tarderons guère à rentrer, bien que toutefois nous ne puissions pas quitter l'hôtel trop précipitamment, de peur qu'on ne le remarque et qu'on ne s'en souvienne quand les recherches commenceront. Que dites-vous de mon plan?

— J'espère qu'il réussira, quoique aujourd'hui j'aie peine à croire à aucune réussite. Je suis si triste, si malheureuse! Dieu me protégera et me laissera auprès de vous; il faut nous confier à sa bonté. »

J'eus beaucoup de peine à me faire donner ma note à l'hôtel; la fille de service s'étonna de ma subite décision, moi qui avais demandé un lit pour la nuit. La maîtresse elle-même vint essayer de me retenir, disant qu'un monsieur lui avait recommandé de ne me laisser manquer de rien, m'avait fait préparer le meilleur appartement de la maison, et avait chargé la première femme de chambre de me servir.

J'étais touchée de cette sollicitude de la part du major Somerset, mais je n'en persistai pas moins à partir immédiatement.

(La suite au prochain numéro.)

LE SAUT DU CAVALIER.

EUX ET LUI.

		qui	un	rons	gaire	fres	in-	nous,	mal-		
		sau-	vul-	souf-	bon-	à	Le	tant,	som-		
se-	som-mes,	contre	toi	nou-	bien	gues	ler?	heur	jeu-	Je	de-
pas	tage	vrer	Nous	heur	O	i-	viens	nies?	Que	qui	nes
nous	quoi	des-	a	te	i	rou-	lon-	té	va	vien-	suis
par-	rai	con-	ton	le	lar-	bien-	se	nies.	mes	hom-mes;	ver-
Pour-	que	vou-	tin	du	dé-	que	mes	champs	l'é-	trop	draient
ge-	En	cœur	so-	lu	fait	mes	quand	vous	bé-	doie	Viens,
tant	ler.	na	ne-	sou-	leur,	la	frir.	vre-	nos	sans	heu-
guère	chan-	tous	dou-	de	m'of-	rit,	ô	joie,	reux	li-	Sur
		Je	bleu	chè-	âme,	souf-	le	O	nous		
		re	et	frir!	ciel	ma	ton	de	Quand		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.



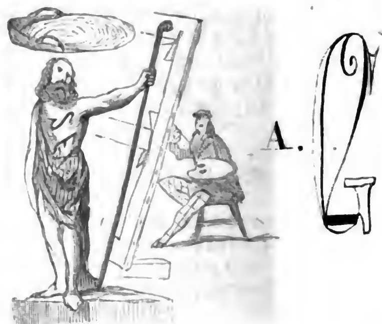
La dame qui m'écrit *après avoir visité ses armoires* peut s'adresser en toute sécurité à la *teinturerie Saint-Germain, rue du Bac*, 46. J'y ai vu des objets parfaitement restaurés, et qui n'avaient pas l'aspect *piteux* que ma correspondante reproche aux objets qui ont subi la teinture; les nettoyages, la teinture, les apprêts, les châles de cachemire teints avec réserve, toutes ces opérations délicates sont faites dans cette maison avec une extrême habileté. — Celle de mes lectrices qui me demande des renseignements *sur une robe de piqué*, recevra le patron qu'elle désire; si malheureusement son impatience ne pouvait s'accommoder des lenteurs de nos dessinateurs, je lui conseillerais de soutacher la jupe de sa robe, en faisant l'un des nombreux dessins que nous avons publiés, sur chaque couture réunissant les lés de la jupe; quand la jupe sera prête, le corsage lui parviendra. L'ourlet doit avoir 12 cent. de largeur environ : le bas n'est pas bordé de noir quand la robe est brodée, soit en colonnes comme je viens de le dire, soit au-dessus de l'ourlet. Le complément le plus gracieux de cette toilette est une pèlerine; je ne puis en promettre immédiatement le patron. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargera de l'expédier si on lui en fait la demande. — L'*une de nos abonnées de Bordeaux* ne doit pas craindre que nous cessions la publication du *Saut du cavalier*; nous n'avons jamais eu cette intention. — Nous avons publié dans le nº 36 de l'année 1860 un dessin pour gibecière au crochet; si nous trouvons un dessin nouveau, nous le publierons. La tapisserie en relief, fort passée de mode, du reste, ne peut être enseignée par écrit; le point de cette tapisserie est très-facile; le découpage l'est beaucoup moins, et nécessite quelques leçons. — Le nº du 22 était malheureusement destiné à contenir les *renseignements* en retard, et, faute d'espace, j'ai dû remettre la réponse que je devais adresser *près des fleurs;* je préférerais les volants lisérés en taffetas gris, d'une nuance un peu plus foncée que l'échantillon de la robe. Le *fichu en mousseline* du nº 23 de la présente année conviendrait parfaitement sur un corsage décolleté. Le fichu à revers du présent numéro est aussi fort élégant, et conviendrait non-seulement à l'une des deux sœurs, mais à toutes deux.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

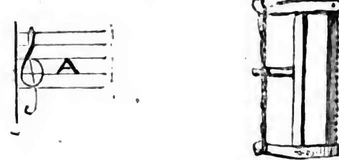
RÉBUS





A.



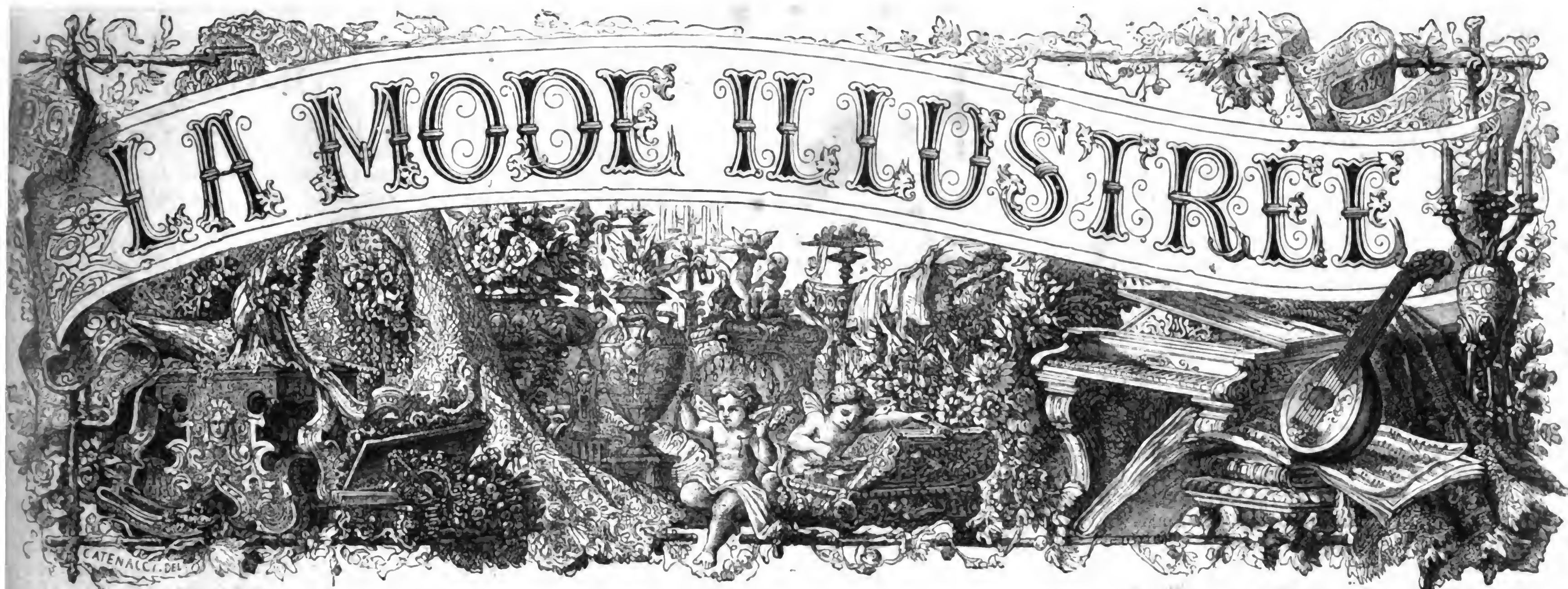




EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'inconnu exerce sur les hommes une attraction indéfinissable.

N° 29. DEUXIÈME ANNÉE. 13 juillet 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes**.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

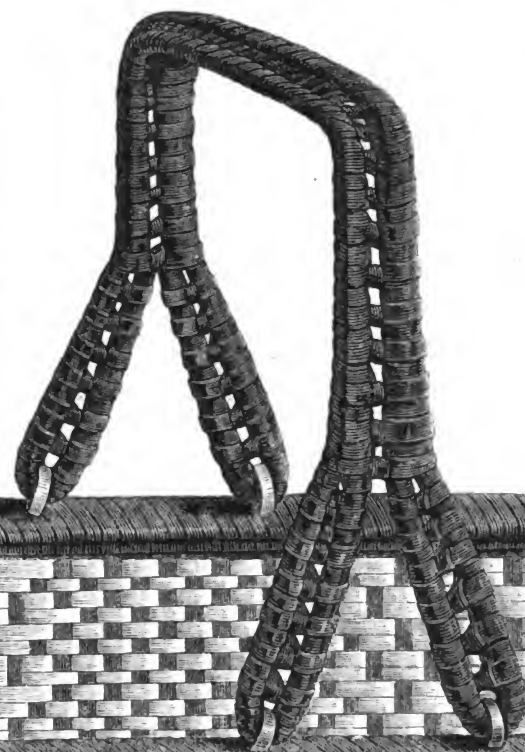
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

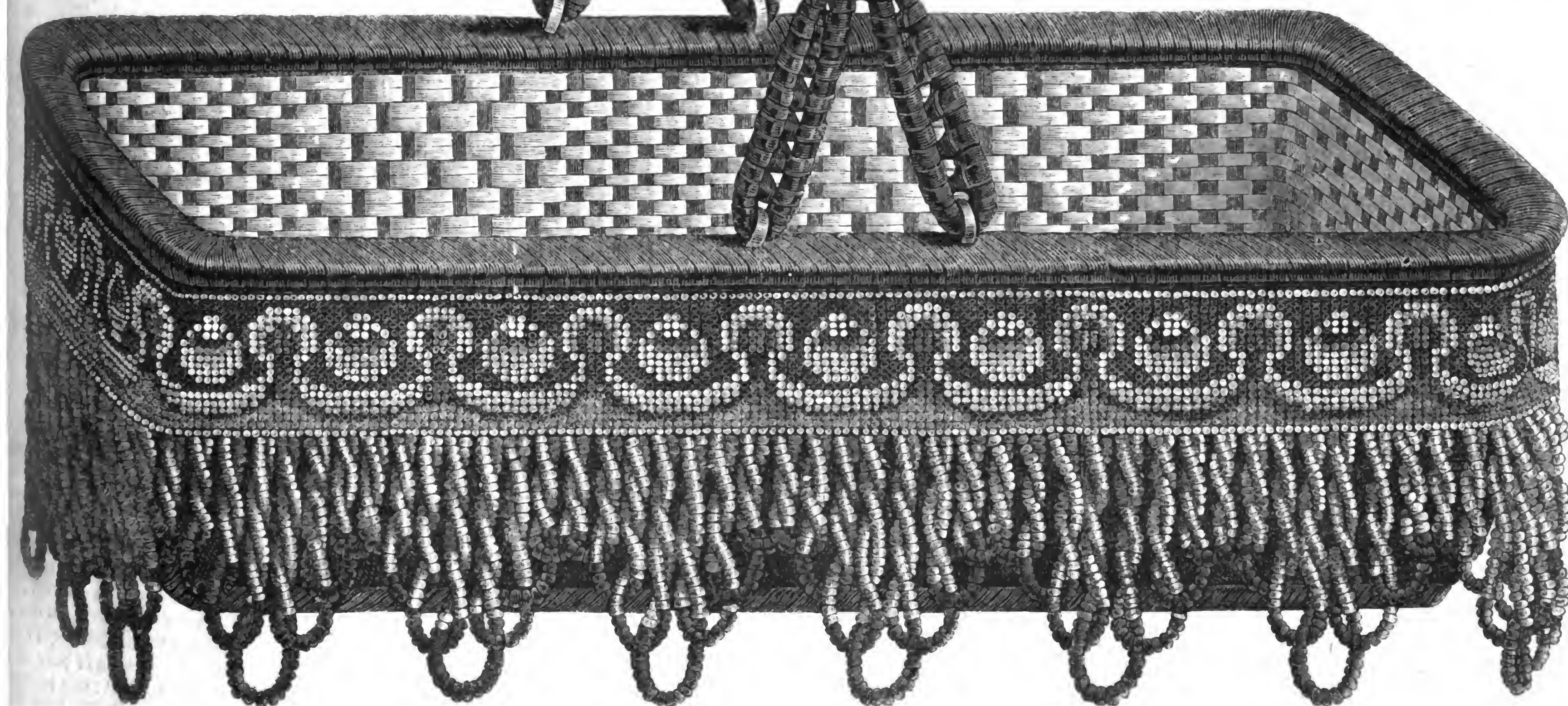
Corbeille à ouvrage.

On placera dans ce petit panier les ouvrages tels que les objets faits au crochet, les broderies fines, etc., que l'on transporte, avec tous les ustensiles nécessaires, dans les kiosques et les jardins où l'on s'établit pendant les beaux jours. On prendra un panier ayant la forme indiquée par notre dessin, du canevas fin, des perles bleues et des perles blanches, des perles de différentes couleurs. On peut remplacer les perles par de la soie; l'effilé devra, dans ce cas, être en soie torse.

Outre le dessin représentant la corbeille terminée, on trouvera sur cette page le dessin nécessaire pour exécuter la bordure. Le canevas doit être assez fin pour que la bordure (effilé non compris) ait 2 centimètres 1/2 de hauteur, et, d'après notre modèle, 62 centimètres de longueur. On double cette bordure, puis on place l'effilé, composé de perles bleues et de perles blanches plus grosses que celles employées pour la broderie; ces dernières portent le n° 4.

On peut suivre sur notre dessin la disposition des perles bleues et des perles blanches, que l'on distingue par la différence des tons. L'effilé se compose de boucles entrelacées; la boucle la plus longue atteint le bord du panier. Cette garniture (bordure et effilé) peut convenir pour des corbeilles de toutes formes.





N° 1. — CORBEILLE A OUVRAGE.

Carreaux au crochet.

MATÉRIAUX. — Coton blanc à tricoter, de moyenne grosseur; deux nuances bien tranchées de laine fine ponceau.

Ces carreaux réunis serviront pour couvre-pied, couverture d'enfant, etc. Ils se composent d'une étoile à huit branches, exécutée en laine ponceau : quatre branches seulement sont fixées sur le fond; les quatre autres branches sont jointes plus tard au fond, qui est en coton blanc.

Le dessin n° 1 représente un carreau en grandeur naturelle; le dessin n° 2 est la réunion de plusieurs carreaux.

On commence l'étoile par le milieu; on prend la laine ponceau la plus foncée; on monte 5 à 6 mailles, on les

réunit en rond; on travaille trois tours en spirale, en augmentant toujours le nombre des mailles, de façon à atteindre le chiffre de 24 mailles au troisième tour; sur ces 24 mailles on fait les huit nervures des branches de l'étoile.

4e *tour*. — *On fait 10 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 9 mailles simples; ceci représente l'une des nervures : on passe 1 maille du tour précédent; on fait 2 mailles simples; on recommence sept fois depuis *.

5e *tour*. — Ce tour, ainsi que les deux suivants, est fait avec la laine ponceau plus claire. Sur les premières 10 mailles en l'air, qui ont commencé l'une des nervures (et sur lesquelles on a fait 9 mailles simples), on fait : * 4 mailles simples, puis 16 brides distribuées comme il suit : 6 de ces brides sont placées sur les 2 mailles formant la pointe de la nervure; entre la 3e et la 4e de ces 6 brides on fait 1 maille en l'air; 5 brides sont placées de chaque côté de ces 6 brides; on fait ensuite sur la nervure 4 mailles simples, lesquelles doivent être au-dessus des 4 mailles qui sont au commencement de ce tour; on passe les 2 mailles suivantes qui appartiennent au tour précédent, et sur les 4 premières mailles suivantes on recommence depuis *.

6e *tour*. — On passe 3 mailles simples du tour précédent, et dans les 4 mailles suivantes on fait : * 4 mailles simples, — puis, jusqu'à la pointe de la nervure, 8 brides, — 1 maille en l'air, — 8 brides, — 4 mailles simples; on passe les 6 mailles simples suivantes appartenant au tour précédent, puis l'on recommence depuis *.

7e *tour*. — On passe deux mailles des 4 mailles qui commencent le tour précédent*, puis l'on fait autour de la branche de l'étoile 21 mailles simples; il reste 2 mailles de cette branche; — on les passe, ainsi que les 2 mailles suivantes; on recommence depuis *. L'étoile est finie.

8e *tour*. Fond. On prend le coton blanc, et sur 11 mailles on fait 14 brides en faisant 3 brides dans la première maille, — 7 mailles en l'air; * puis on passe la branche suivante (les mailles en l'air restent libres derrière la branche que l'on vient de passer), et l'on recommence les brides en entourant la branche avec 26 brides, en faisant 1 maille en l'air après la 13e bride (à la pointe de cette troisième branche on fait 6 brides sur 2 brides du tour précédent, par conséquent 3 brides dans 1 bride de chaque côté de la maille en l'air). On passe la quatrième branche; — on fait pour la cinquième branche ce que l'on a fait pour la troisième, — on passe la sixième branche, ainsi de suite.

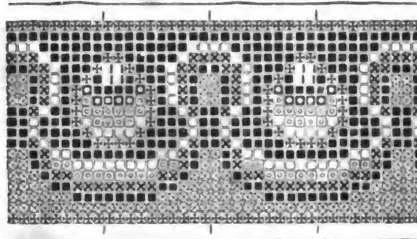
9e *tour*. — De l'un des coins du carreau à l'autre coin on fait 39 brides, — 1 maille en l'air, en plaçant au commencement et à la fin 3 brides dans une seule maille du tour précédent; sur les 7 mailles en l'air, 7 brides; on recommence de même pour les trois autres coins.

10e *tour*. — De l'un des coins du carreau à l'autre coin on fait 45 brides, — 1 maille en l'air, en faisant au commencement et à la fin 3 brides dans une seule maille du tour précédent. Quand on a fait 22 brides, on prend, en même temps que la 23e bride, la maille du milieu de la branche de l'étoile restée libre, et on la fixe sur le fond, en faisant la 23e bride. Les trois autres côtés sont faits comme celui-ci.

11e *tour*. — 51 brides, — 1 maille en l'air pour chaque coin de carreau, au commencement et à la fin, — 3 brides dans une seule bride.

12e *tour*. — 57 brides, — 1 maille en l'air. Le commencement et la fin de chaque coin comme pour le 11e tour.

On fait ainsi le nombre de carreaux nécessaires pour la dimension de la couverture; on les réunit en les cousant à l'envers. — On peut exécuter ces carreaux entièrement en laine, en choisissant celle du fond un peu plus fine que celle des étoiles.

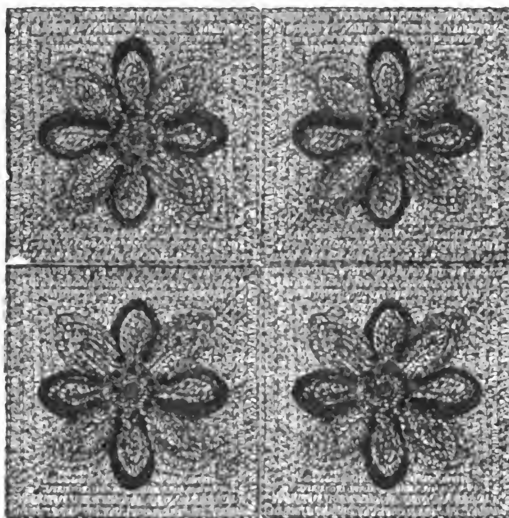


N° 2. — BORDURE DE LA CORBEILLE.

Explication des signes : ■ perles noires. □ Blanches (ou gris en soie). ׀ Perles blanches opaques (ou bien gris plus clair en soie). ⊞ Perles de cristal (ou soie blanche). ■ Perles d'acier. ⊞ Perles d'or. ⊠ Perles bleues. ◘ Perles vert-gris.

Points de dentelle.

Nous présentons aujourd'hui à nos lectrices la première



N° 2. — CARREAUX RÉUNIS.

partie d'une collection de *points*, que l'on mélange avec les broderies au plumetis. Ces *jours*, que nous allons expliquer le mieux qu'il nous sera possible, ne composent pas un dessin très-gracieux; mais ils seront fort utiles à nos lectrices, et cette considération est la plus impor[tante] de toutes à nos yeux.

On emploie pour faire ces *jours* du fil tors t[rès fin], n° 200 par exemple.

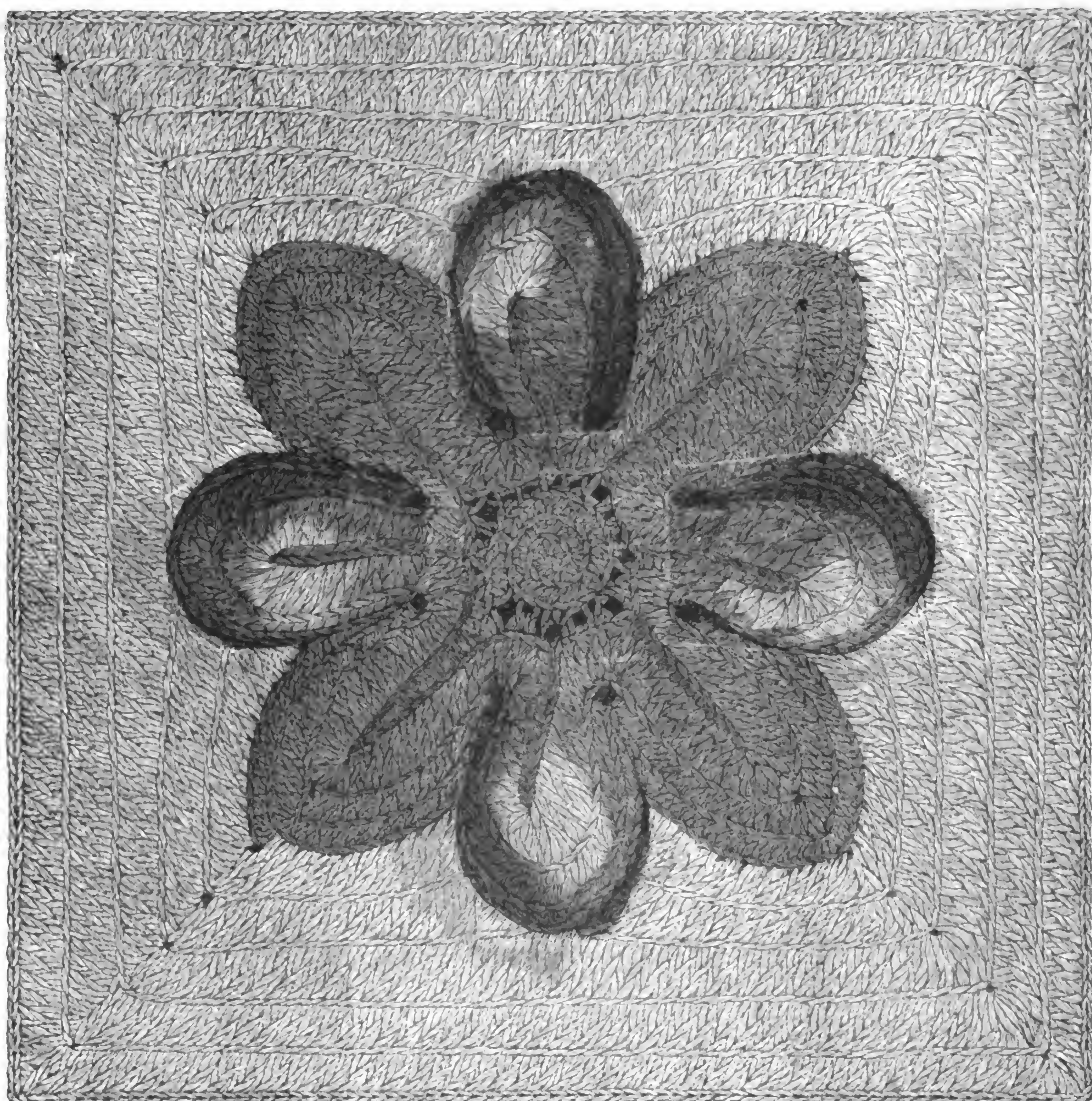
Nos dessins représentent les points de dentelle [gros]seur naturelle, puis aussi leur exécution sur du t[ulle] gros, afin que l'on puisse juger de leur effet, e[n même] temps que l'on pourra copier le procédé à l'aide [duquel] on exécute ces points.

N° 1. — Le point en *reprise* est employé pour [les des]sins de *blondes*; il sert à faire les parties mates [qui sont] reproduites avec de la mousseline dans les tra[vaux d'] application. On passe le fil en *reprises* (voyez n° 1[a]) le dirigeant toujours en biais, et couvrant chaque [fois] seulement l'un des fils du tulle; on ne doit passer a[ucun] des vides du tulle, et le fil ne doit être ni *serré* ni *l[âche]*. Quand on a rempli de cette façon l'espace voulu, o[n re]vient sur ce remplissage en sens opposé, en ayant so[in de] passer l'aiguille toujours *sous* le fil du tulle, et en pa[ssant] au contraire *sur* le fil qui a servi pour le premier ra[ng de] la reprise. Le dessin n° 1a représente la direction des rangs de *reprises*.

N° 2. — C'est une sorte de point croisé applicab[le au] même usage que le n° 1, mais produisant un ton [plus] mat. On peut le faire en ligne droite ou en biais, à vol[onté]. Le n° 2a représente le point numéroté sur du gros t[ulle]; les numéros indiquent le premier rang, les points [mar]quent le deuxième rang. Le fil doit être placé au com[men]cement, de façon à *pendre* en dehors du vide n° 1[; on] travaille d'abord de gauche à droite; on pique l'aig[uille] dans le n° 2, on la sort par le n° 3; — on la pique [dans] le 4, — on la sort par le 5; — on la pique dans le 6[, —] on la sort par le 7; ainsi de suite pour tout le rang. [En] revenant de droite à gauche, on pique dans le 8, — on [sort] par le 9; — on pique dans le 6, — on sort par le 7; on pique dans le 4, — on sort par le 5; ainsi de suite [jus]qu'à la fin. Le deuxième rang se joint au premier en [pas]sant dans le rang précédent et dans celui qui suiv[ra le] rang que l'on fait. On part du premier point du bor[d in]férieur, on pique dans le premier point du bord supéri[eur;] — on sort par le deuxième point du bord inférieur; — [on] pique dans le deuxième point du bord supérieur; — [on] sort par le troisième point du bord inférieur; — on p[ique] dans le troisième point du bord supérieur; — on sort [par] le quatrième point du rang inférieur, et l'on continue a[insi] de gauche à droite, puis on revient de droite à gauc[he,] comme nous l'avons indiqué pour le rang *croisé*, au c[om]mencement de cette explication. Le n° 2b représent[e le] point exécuté en biais.

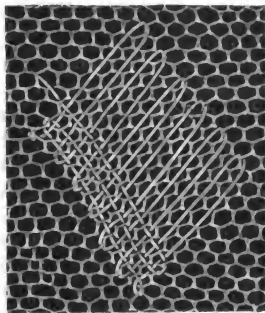
N° 3. C'est un *jour* [de] dentelle que l'on place a[u] milieu des fleurs au plum[e]tis. On le fait en travers [du] tulle placé sur l'index de [la] main gauche. Le n° 3a ind[i]que la direction du fil p[ar] des chiffres et des signe[s]. On place le fil dans le pe[tit] cercle du milieu, puis [on] exécute l'*œillet* en comme[n]çant depuis le n° 1, et s[ui]vant les autres numéros; [on] pique l'aiguille dans chaq[ue] numéro, on la sort par l'o[eil]let du milieu, en serrant [le] fil à chaque point; qua[nd] l'œillet est terminé, on [l'é]largit avec précaution [à] l'aide d'un poinçon. P[our] faire le second œillet, on passe le fil dans les nos 1[,] 3, et l'on commence [le] nouvel œillet indiqué [par] des points sur le n° 3a. [On] pique encore deux fois l['ai]guille du 4 au 3, et l'on [fait] un œillet, pareil au prem[ier]. Le troisième œillet est m[ar]qué par des traits. Quan[d le] premier rang d'œillets [est] terminé, on commence [le] second rang en reven[ant] sur ses pas. Les petits tri[an]gles et les croix indiqu[ent] de quelle façon ce rang [se] joint au premier; ces sig[nes] servent comme les chiff[res] du premier œillet, ils m[ar]quent le nombre et la di[rec]tion des points.

N° 4. — Quoique prés[en]tant un aspect différent[, il] est exécuté comme le n° [3,] avec cette différence que l['on] ne serre pas le fil pour f[or]mer un œillet; cela pro[duit] de petites étoiles. Le n°



N° 1. — CARREAU AU CROCHET.

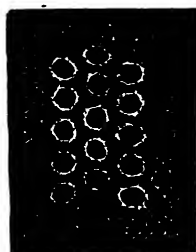

N° 1.

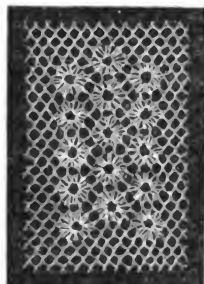

N° 1 *a*.

lique le nombre et la direction des points.

N° 5. — Il est fait dans la longueur du tulle; il forme œillets allongés; le n° 5a indique le nombre et la di- tion des points que l'on fait comme ceux du n° 3. On nmence par l'œillet désigné par des chiffres; — on fait uite l'œillet désigné par des points, — puis celui dési- é par des croix; le second rang est fait en sens con- ire, c'est-à-dire en revenant sur celui-ci, et les œillets nt désignés par des triangles, des traits et des anneaux. élargit les œillets avec un poinçon quand ils sont ter- nés.

N° 6. — Il est fait dans le même sens que le n° 5. On ar- e le fil dans le n° 1 (voyez le n° 6a); on fait deux fois un int de 1 à 2 en serrant le fil du tulle; on pique une fois, 1 à 3, sans serrer le tulle, — deux fois de 2 à 3, — une


N° 4.


N° 3.

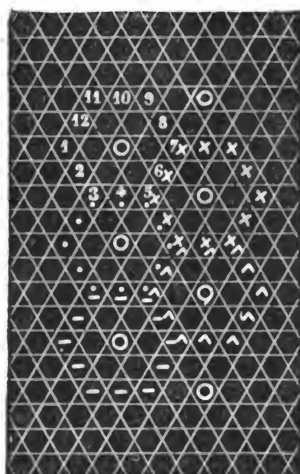
s de 2 à 4, — deux fois de 3 à 4, — une fois de 3 à 5, — ux fois de 4 à 5, — une fois de 4 à 6, — deux fois de 6, ainsi de suite jusqu'à 10 et 11, en serrant le tulle cha- fois que l'on passe deux fois dans les mêmes chiffres. élargit les œillets avec le poinçon. Quand on commence second rang, on tourne le tulle de telle façon que, tout revenant sur ses pas, on travaille de droite à gauche, mme au premier rang. On pique deux fois de 11 à 12, une fois de 11 à 9, — deux fois de 12 à 9, — une fois 12 à 13, — deux fois de 9 à 13, — une fois de 9 à 7, deux fois de 13 à 7, — une fois de 13 à 14, et ainsi de ite en serrant le tulle quand on passe deux fois dans les êmes chiffres.

N° 7. — Il a quelque analogie avec le n° 6, seulement est fait en biais (voir le n° 7a). On pique de 1 à 2, de 3 à 4, — de 2 à 5, — de 4 à 6, — de 5 à 7, — de 8, — de 7 à 9, — de 8 à 10, en serrant le tulle et élar- ssant les œillets. Au second rang on retourne l'ouvrage mme au n° 6; on pique de 10 à 8, — de 11 à 12, — de 6, — de 12 à 13, — de 6 à 4, — de 13 à 14, — de 4 , — de 14 à 15; on élargit les œillets; — on a serré le lle. On peut laisser ce dessin tel qu'on vient de le re; si l'on veut copier exactement le dessin n° 7, on mplit l'espace qui se trouve entre les œillets avec un int de reprise.

N° 8. — Il est fait dans le même sens que le n° 3; le des- n n° 8a indique la direction des points; on va de 1 à 2, de 3 à 4, — ensuite de 1 à 3, ce qui forme une croix r l'un des vides du tulle; on refait une autre croix en ssant de 5 à 1, — de 6 à 3, — de 5 à 6, et l'on fait ainsi ut le rang. Le rang suivant est diqué sur le dessin 8a par des oix au lieu de chiffres; il reste tre les deux rangs une ligne le de tulle; à la place où les fils tulle se croisent on fait un pe- point en passant plusieurs fois fil à la même place; quand ce int est terminé, on coupe le et l'on fait un autre point.

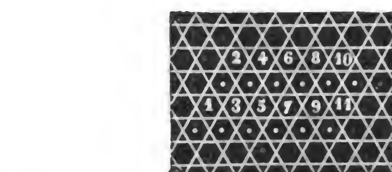
POINTS D'ALENÇON.

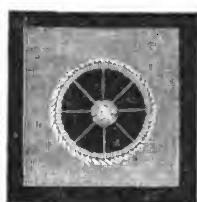
Cette variété de *jours* con- ent particulièrement pour or- r les travaux en guipure, faits, it en broderie, soit au crochet; les place dans le cœur des urs, dans les arabesques, etc. espace que l'on doit remplir ec ces jours doit être entouré broderie ou d'un point de fes- ton sous lequel on coupe l'étoffe sur laquelle on travaille. On peut faire ces points avec du fil plus ou moins gros, selon l'objet qu'ils doivent orner.

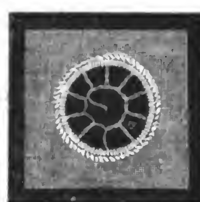

N° 3 *a*.

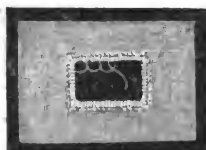
N° 9. — C'est une *roue* qui sert à remplir les gros œillets. On place le fil à distances égales dans l'œillet, d'une extrémité à l'autre, en faisant des points imperceptibles dans le feston pour atteindre la place d'un autre point; le nombre des fils tendus à l'intérieur de l'œillet doit être impair, afin que le dernier fil se termine au milieu de la roue; on passe alors le fil *sur* et *sous* les autres fils, en tournant toujours en spirale pour former le pois qui est au milieu; quand il est terminé, on arrête et l'on coupe le fil.

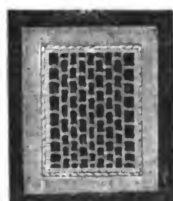
N° 10. — Il indique les petites boucles qui forment la plupart des points de dentelle. Le dessin représente un carré long, vide. On attache le fil à l'envers du carré dans le coin

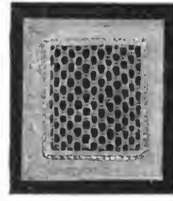

N° 2 *a*.

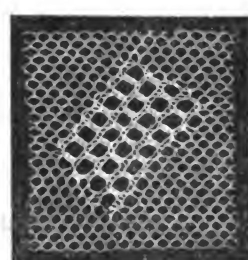

N° 9.

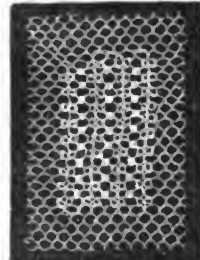

N° 11.

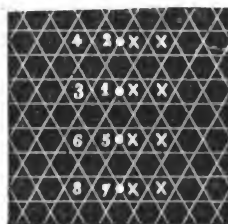

N° 10.

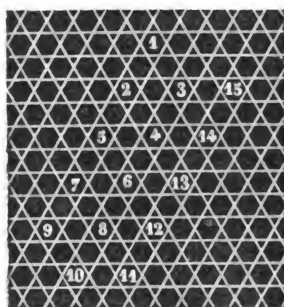

N° 12.

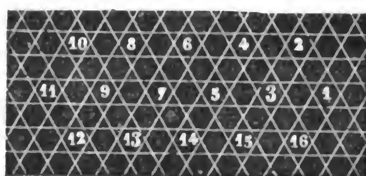

N° 13.

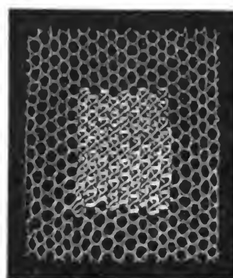

N° 7.


N° 8.


N° 8 *a*.


N° 7 *a*.

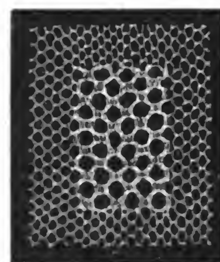

N° 6 *a*.


N° 2.


N° 2 *b*.

supérieur, et l'on fait un point de feston que l'on ne serre pas, et dont on laisse un peu *lâcher* les boucles placées à distance régulière. Le dessin représente trois de ces boucles; on pique le fil, toujours en dedans de ces boucles, de bas en haut. A la fin du premier rang on pique au bord du carré à l'*endroit* de la broderie, et l'on revient de droite à gauche en passant l'aiguille de bas en haut une ou deux fois dans l'une des boucles du précédent tour, ainsi de suite; quand on revient de gauche à droite, on pique au contraire de haut en bas.

N° 11. — Seconde variété de *roue;* on la fait comme la *roue* n° 9. On fait des *boucles* que l'on place à distance régulière; pour faire une seconde, puis une troisième boucle, on tourne le fil autour de la boucle déjà formée; quand toutes les boucles sont faites, on tourne le fil en


N° 6.


N° 5.

rond, c'est-à-dire en prenant toutes les boucles les unes après les autres. On tourne le fil autour de la dernière boucle, restée *simple* jusqu'ici, puis on arrête le fil dans le feston qui entoure l'œillet.

N° 12. — On fait ce *jour* comme celui indiqué par le n° 10. Les boucles sont faites au milieu des boucles formant le rang précédent. Le premier et le dernier rang sont arrêtés dans la broderie du tour.

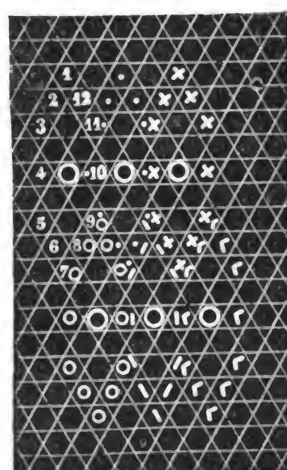
N° 13. — On place les boucles deux par deux; dans le deuxième rang, les deux boucles, rapprochées l'une de l'autre, sont placées au milieu de l'espace qui sépare les boucles du rang précédent; on appelle ce point et le précédent *boucles contrariées*.

Col en guipure d'Irlande.

MATÉRIAUX. — Fil d'Irlande n° 100; coton fin, à tricoter.

Ce col, d'une exécution plus facile que celui publié dans le n° 26, pourra être exécuté par celles de nos lectrices qui auront reculé devant le travail que nous leur avons expliqué. On exécute tous ces petits cercles isolément, on les réunit par un fond *à jours*, en les disposant en trois rangées. Ces petits cercles sont faits comme les boutons qui servent à commencer les étoiles du col, publié dans le n° 26. On prend un moule, ou bien un crayon fin, on l'entoure plusieurs fois avec le coton à tricoter, et l'on couvre ce petit anneau avec des mailles simples très-serrées; on fait encore un tour de mailles simples au bord de cet anneau; notre modèle se compose de 25 anneaux pour le premier rang, — 29 pour le deuxième, — 31 pour le troisième. On coupe une forme de col en papier; sur ce papier on coud les anneaux, puis on les réunit par un fond *à jours*, exécuté comme celui que nous avons décrit dans le n° 26. Quand ce fond est terminé, on fait la dentelle suivante.

On fait des mailles simples sur la chaînette des brides du bord, de façon à couvrir un espace d'un centimètre environ; on fait ensuite 8 à 9 mailles en l'air que l'on attache en arrière pour former le plus petit des deux festons qui composent cette dentelle. On couvre ce feston de mailles simples très-rapprochées, l'on fait encore quelques mailles sur le bord du col, puis 12 à 14 mailles pour former le grand feston fixé en arrière à 2 ou 3


5 *a*.

mailles de distance du petit feston ; on recouvre le grand feston avec des mailles simples, en faisant 8 picots pareils à ceux que nous avons décrits pour le col en guipure, publié dans le n° 26. On fait des mailles simples sur le bord du col, jusqu'au point où l'on recommence un second petit feston, et ainsi de suite. On recouvre avec des mailles simples la chaînette des brides qui forme le tour du cou.

Coussin de canapé.

APPLICATION ET COUTURES PIQUÉES.

MATÉRIAUX. — Taffetas bleu azur; drap blanc fin; drap noir fin; soie de cordonnet ponceau; même soie noire; soie bleue.

Ce coussin se compose de carreaux de deux couleurs disposés en damier. L'effet de ce travail est ravissant. On pourrait l'employer aussi pour recouvrir des siéges de fantaisie, tels que petites chaises *volantes* en bois doré ou bien en laque, chauffeuses, tabourets, etc. Gn peut aussi faire ces carreaux de plusieurs couleurs, si l'on a des bouts d'étoffe à employer; mais dans ce cas l'effet sera moins joli que celui produit par la combinaison que nous décrivons. Notre dessin reproduit deux carreaux en grandeur naturelle. Il faut 25 carreaux pour faire ce coussin, 13 en taffetas bleu, *piqués* en soie bleue, — 12 en drap blanc, avec application. On coupe ces carreaux, qui ont sur le dessin 8 centimètres 3/4; on les coupe, disons-nous, de 9 centimètres 1/2 pour chaque côté, c'est-à-dire en carrés ayant 9 centimètres 1/2; ce surplus d'étoffe sert pour les remplis. Chaque carreau bleu est doublé d'une ouate légère repliée en dedans des quatre côtés, puis on exécute la couture *piquée* indiquée sur notre dessin. Les carreaux en drap blanc de même dimension (9 centimètres 1/2 en carré) sont ornés d'un dessin en application; la rosette du milieu et les quatre palmes placées dans les coins sont coupées en drap noir et fixées sur le carreau blanc. Le bord de la rosette est festonné en soie ponceau ; au bord de ce feston, sur le drap blanc, on fait un second feston en soie jaune. Le milieu de la rosette est rempli par un petit *rond* en cachemire ponceau; on en festonne le tour, ainsi que celui des palmes, avec de la soie jaune. Les branches qui entourent ces palmes sont faites avec de la soie jaune, en *arêtes*, c'est-à-dire qu'un seul point suffit pour chaque feuille et pour chaque partie de la tige se rattachant aux feuilles. Quand les 25 carreaux sont terminés, on les assemble en les cousant à l'envers. Le coussin terminé est doublé de taffetas bleu ou de drap blanc; on le borde d'une ruche en ruban de taffetas bleu, ou bien avec une ganse blanche et bleue.

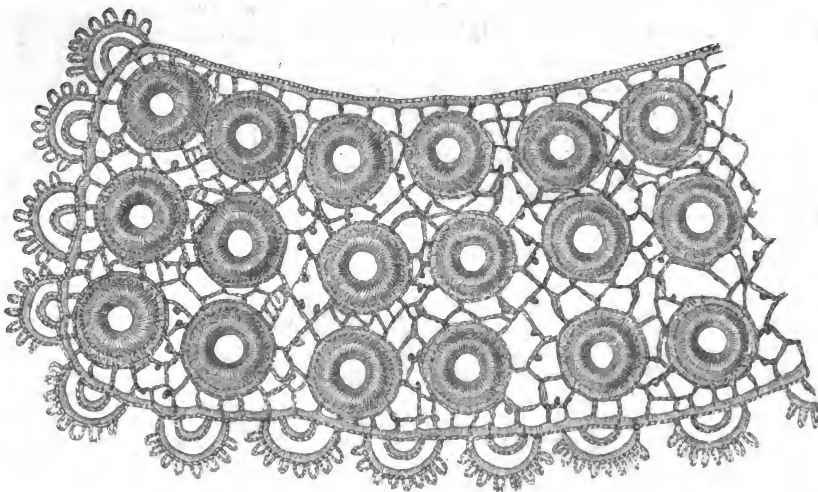
Rien n'est plus commode à faire que ce travail, puisque chaque carreau est préparé isolément. Quant à son effet, nous répétons encore à nos lectrices qu'il serait difficile de trouver une combinaison plus harmonieuse et plus gaie. On peut aussi la reproduire en drap bleu et drap blanc pour couverture d'enfant, couvre-pied, etc.

Explication de la gravure de modes.

Costume de mariée : Robe en taffetas blanc, bordée d'une ruche à la vieille; sur cette robe, deux volants en dentelle sont disposés de façon à figurer une deuxième jupe; ils forment des festons sur chaque lé et sont arrêtés d'un côté (par devant) par une ruche à la vieille qui rejoint la ceinture; une rosette en ruban blanc, entourée de dentelle, attache la ruche sur le deuxième volant; la même rosette est placée sur chaque lé de la jupe, au point culminant du volant disposé en *feston*. Une ruche à la vieille, en taffetas, surmonte le dernier volant de dentelle; corsage montant, garni autour du cou et sur le côté droit, avec une ruche à la vieille rejoignant celle qui est placée sur le côté gauche de la jupe; manches fendues, garnies d'une ruche à la vieille; ceinture arrêtée par une rosette; bouquet placé sous cette rosette; grand voile en tulle blanc.

Toilette de la dame placée devant la mariée : Robe gris-perle ornée de quatre volants en guipure noire; écharpe pareille à la robe, encadrée d'une broderie en soie violette, et bordée de guipure noire. Manches à revers brodé et bordé de guipure noire.

Toilette de la dame placée derrière la mariée : Pardessus en taffetas noir, garni de ruches en taffetas violet découpé : une guipure noire est placée entre chaque ruche; manches très-larges, ornées comme le pardessus.



COL EN GUIPURE D'IRLANDE.

Deuxième costume de mariée : Robe en mousseline blanche unie; la jupe de mousseline est bordée avec un volant de dentelle; cette jupe est plus courte que celle de taffetas blanc, qu'elle recouvre ; le volant de dentelle est surmonté d'une ruche de ruban blanc très-peu froncée, et remontant de chaque côté jusqu'à la ceinture ; l'espace encadré par cette ruche est orné d'un bouquet brodé au plumetis. Corsage plat, montant; ceinture en taffetas blanc à longs bouts, brodés en soie blanche. Manches très-longues et très-amples; le coin supérieur de ces manches est relevé et retenu par un gros bouton, formé d'une perle blanche. Les manches sont bordées à l'intérieur avec une ruche de ruban blanc à l'extérieur avec de la dentelle blanche; ces manches de mousseline sont entièrement doublées de taffetas blanc; couronne de muguets et de fleurs d'oranger; grand voile de tulle blanc.

Toilette de la dame placée derrière la deuxième mariée : Robe en taffetas lilas; paletot en taffetas noir, orné sur le devant avec des ruches horizontales, encadrées par une guipure noire, étroite. Manches bouffantes ornées de ruches. Chapeau en tulle blanc bouillonné; brides blanches; demi-couronne d'héliotrope.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de toile couleur chamois. Paletot pareil à la robe, soutaché de noir et bordé de biais bleu de Chine. Chemise en cachemire bleu de Chine *piquée* en soie noire. Capulet en cachemire rouge.

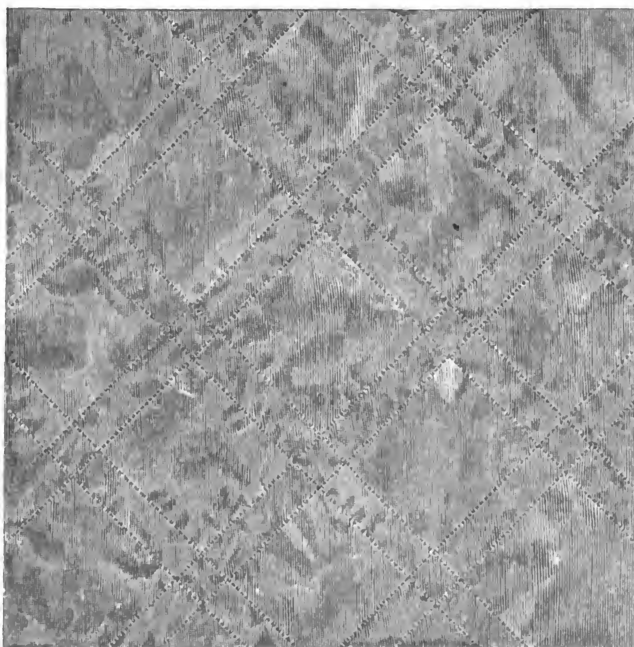
Robe en piqué blanc. Chaque couture réunissant les lés de la jupe est ornée d'un dessin en soutache noire ayant 20 centimètres de hauteur à peu près. Les poches ont le même ornement. Le corsage se compose d'un gilet et d'une veste zouave soutachés de noir. Chapeau rond, en paille de riz, garni de velours noir et de dentelle noire; larges brides flottantes en ruban blanc bordé de noir.

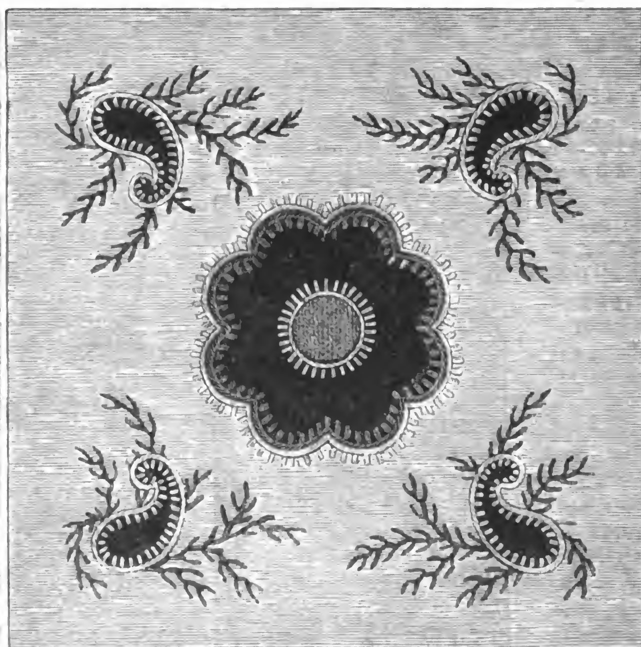
MODES.

La saison est mauvaise pour traiter cet important suj La mode est partout et nulle part; elle est au bord de mer, dans les villes où, sous prétexte de rétablir des sa tés chancelantes, l'on se réunit pour continuer les pla sirs de l'hiver; ce qui est certain, c'est qu'elle n'est pas Paris. Si nous profitions de son absence pour médi d'elle ? L'occasion est favorable : la mode laissé à Paris ses premiers ministres, charg de veiller à l'exécution de ses derniers décret mais ces ministres eux-mêmes, affranchis toute domination, se laissent entraîner par l plaisirs de la villégiature. Cette désertion g nérale nous remet en mémoire un vaudevil amusant : le chef d'un magasin veut assist à une brillante revue, mais il ne veut pas q son commerce souffre de son absence; il pa en recommandant à son premier commis rester à son poste. Celui-ci, séduit par l'exe ple de son patron, va aussi voir la revue, remettant ses pouvoirs au second commis, qu à son tour, se fait suppléer par le garçon magasin, lequel s'éloigne après avoir confié l affaires au chien de la maison. Les salons d couturières en renom sont remplis par une co lection de crinolines dépouillées des robes él gantes qui les couvraient naguère. Les comp toirs des modistes présentent au regard l'aspe désolé d'une multitude de *champignons*, qui sont plus coiffés, hélas ! de ces délicieux chapeaux, si vi enlevés, si vite renouvelés... De loin en loin apparaît que que *rossignol* mélancolique, attendant avec anxiété la v site d'une étrangère peu familiarisée avec les roueries d commerce parisien, et qui se coiffera avec enthousiasm du *rossignol* en question, qu'elle trouvera *délirant*, avec raison, car certains chapeaux présentent réelleme tous les caractères du délire.

Toutes mes lectrices ne comprennent peut-être pas l terme que j'emploie : on vient de me l'enseigner, et je m hâte naturellement de faire briller une érudition si récen ment acquise. Le *rossignol*, quand il s'agit de nouveauté équivaut à l'*ours* de la librairie : c'est un objet dédaign par le public, rejeté par les acheteurs, et qui, pour êtr *écoulé* (encore un terme de commerce, qui signifie *rendu*) attend le passage de quelque femme dont le goût n'es pas encore formé, et qui est disposée à revêtir sa personn de tous les objets qu'on lui offre à Paris. Parmi les voya geuses qui traversent Paris en ce moment, il se trouv peut-être un certain nombre de nos lectrices; nous n pouvons nous empêcher de prendre fait et cause pour elle et nous allons essayer de les prémunir contre le dange de s'affubler de *rossignols;* notre critique sera d'autan plus courageuse que nous ne courons aucun danger e attaquant certaines créations de la mode. La mode es bien loin d'ici, et son absence nous donne une hardiess dont il serait injuste de sourire. Où sont-ils, en effet, ce fiers caractères qui tiennent toujours le même langage, e dont les dispositions ne se modifient pas selon qu'ils s trouvent en face de leurs adversaires ou bien à l'abri d toute lutte avec eux? Si vous en avez rencontré, ô vou qui me lisez, vous avez été plus heureuses que moi ! — J demande à ceux qui seraient tentés de m'accuser de pol tronnerie, de vouloir bien me *comparer* avant de me *ju ger:* en effet, outre les organisations timides qui reculen devant les luttes à outrance, l'humanité nous présente en core le spectacle des caractères faibles jusqu'à la fausset et qui n'attendent pas même le chant du coq pour rejete leurs sympathies d la veille, pour nier c qu'ils affirmaient pour affirmer ce qu'il niaient; or, si je n'a pas toujours eu le cou rage de toutes me opinions, je n'ai pa du moins à m'adres ser ce reproche d'in signe lâcheté, et j suis décidée aujour d'hui, non-seulemen à dire la vérité, comm toujours, mais encor à dire toute la vérit La mode s'arranger comme elle pourra.

J'ai rencontré de femmes, — en peti nombre, c'est vrai — mais enfin j'en a rencontré qui semblaient être des portraits descendus de leurs cadres, tant l peinture s'étendait sur leur visage en couches visibles. Croient-





COUSSIN DE CANAPÉ.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme PIVIN, 13, Rue Vivienne.



TOILETTES DE MARIÉES.
Corbeilles de mariage de la maison de Commission générale, 53, rue d'Hauteville, à Paris.

elles, ou bien leur a-t-on fait croire, que la mode à Paris exige cette odieuse peinture? Je vous prends toutes à témoin, mes lectrices: vous ai-je jamais vanté les *boîtes de beauté*, qui contiennent du rouge et du blanc, du noir pour les sourcils et pour le tour des yeux, du bleu pour les veines, etc.? Je m'en suis bien gardée, car la mode se modifie selon les classes de la société, et jamais une femme honnête et distinguée ne consentira à pratiquer sur elle-même cet affreux barbouillage.

La mode des objets brodés en or, portés à la ville, a trouvé aussi des appuis *intéressés*. Dieu merci, nous n'avons pas touché cet écueil; la mode a rougi de ce caprice inconvenant, et l'a abandonné sans retour. Quelques femmes ignorantes se promènent encore dans les rues avec leurs cheveux roulés dans des résilles d'or, qui retombent sur leur cou, et portent sur le sommet de leur tête l'un de ces chapeaux *Tudor*, bons seulement pour les enfants; elles le complètent en plaçant sur le devant de ce chapeau une aigrette, qui rappelle le jet d'eau placé au milieu du rond-point des Champs-Élysées; cette jolie coiffure est ordinairement accompagnée par un sac en laine grise, qui a la prétention d'être un paletot.

Hé, grand Dieu! il ne faut pas déduire de la mode des manteaux d'été l'obligation de porter ces manteaux à toute heure et en tout lieu! Le manteau d'été a été créé pour les voyages, pour les séjours au bord de la mer, pour les soirées fraîches; — il est inexcusable à la ville, au grand jour, quand le jour est chaud, et d'autant plus inexcusable qu'il semble avoir été endossé pour cacher le désordre de la toilette. De plus, nous ne nous lasserons pas de répéter que le paletot est la plus laide de toutes les formes de manteaux; cette robe de chambre d'homme, étroite, à longues manches, est en opposition formelle avec les toilettes volumineuses qu'elle écrase de son poids, et dont elle cache les détails. Elle doit sans nul doute son origine à quelque femme dont la tournure était disgracieuse, et qui a voulu cacher non-seulement sa disgrâce, mais encore la grâce des autres. Nous n'admettons, en fait de manteau d'été, que les bournous, les manteaux Melazzo, toutes les formes enfin qui se rapprochent de celles des bournous, et qui se drapent gracieusement.

Dirai-je l'affligeant spectacle dont mes yeux ont été frappés il y a deux jours? J'étais dans les magasins de *la Vénitienne*, rue de la Chaussée d'Antin, 62. Le chef de la maison me faisait examiner des ceintures en larges rubans, en taffetas brodé; mais je ne prêtais qu'une attention distraite à tous ces jolis objets: une dame venait d'entrer dans le magasin. Elle était accompagnée de trois jeunes filles: l'aînée avait quinze ans à peu près, la deuxième quatorze, la troisième treize. Ces jeunes filles avaient toutes trois le même costume: des jupes grises, des chemises rouges en cachemire. Leur apparition causa une certaine émotion; on crut un moment à une invasion de Garibaldiens. Hâtons-nous, pour prévenir des méprises si déplorables, hâtons-nous de noter ici que les chemises en cachemire de couleur ne sont plus *possibles* passé dix ans, et qu'en toute circonstance il faut éviter de les choisir rouges, d'abord parce que cette couleur est devenue un signe de ralliement politique, ensuite parce qu'elle a toujours été adoptée pour les vêtements des animaux savants, tels que singes, chiens, etc., qui exécutent leurs tours sur les places publiques.

Il n'est pas inutile non plus de blâmer vivement les gants de couleur trop positive. On en voit qui sont couleur brique, jaune, carotte, vert d'eau, lilas; les personnes qui les portent ressemblent à des teinturiers qui n'ont pas lavé leurs mains et ne les ont pas cachées sous des gants. Quand on sait s'habiller, on choisit des gants nuance chamois, plus ou moins claire, selon que la toilette est plus ou moins parée. Les gants doivent parcourir la nuance chamois, depuis le noir, consacré aux courses du matin en hiver, jusqu'au blanc, réservé pour le soir. Les autres nuances nuisent à la toilette, quelle qu'elle soit, en tranchant trop vivement sur les couleurs du vêtement, et en attirant le regard outre mesure.

Notons aussi que les chapeaux ronds, si charmants à la campagne, au bord de la mer, aux eaux, ne peuvent être portés à Paris: dans les villes, la toilette doit conserver un caractère *officiel*; hors des villes, il lui est permis de devenir *fantaisiste*. Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46, a parfaitement compris que la forme même de ces chapeaux les exposait à tomber dans le domaine de la caricature, si les ornements n'étaient pas combinés de façon à éviter toute excentricité. J'ai toujours oublié de dire à notre lectrice de Chaumont que son chapeau *cloche* m'a paru un petit chef-d'œuvre, et que Mme Aubert ne fut jamais mieux inspirée. Elle a exécuté plusieurs chapeaux *Richmond*, des chapeaux *hongrois*, etc., qui composaient de charmantes coiffures. Les chapeaux de ce genre nous semblent inconvenants dans les rues de Paris; nous devons ajouter que les chapeaux de *ville* nous paraissent ridicules dans toutes les occasions où l'on doit chercher à se garantir du soleil. La garniture qui me semble la plus jolie se compose de velours noir, de brides pareilles, flottantes, et de bouquets de fleurs des champs, que Mme Aubert dispose d'une façon charmante.

EMMELINE RAYMOND.

CHRONIQUE DU MOIS.

Les gens sensés disent avec infiniment de raison que *l'on doit se taire quand on n'a rien à dire*. Il en est de cette maxime comme de presque tous les adages, qui sont excellents en théorie, mais difficiles à mettre en pratique. Une maîtresse de maison est forcée de parler, n'eût-elle rien à dire, quand la conversation devient languissante autour d'elle. Un avocat est forcé de parler quand il n'a rien à dire, lorsqu'il s'agit de défendre une cause perdue d'avance. — En ce moment même, je suis forcée de parler, quoique Paris soit désert, les théâtres inhabités et inhabitables, quoique je n'aie rien à dire, en un mot. Pourquoi ne nous est-il pas permis de placer sur cette page l'inscription gigantesque qui décore le théâtre de l'Odéon et le Théâtre-Lyrique: *Clôture jusqu'au 1er septembre?* Tout serait dit, et nous irions vivre à la campagne ou visiter les bords de la mer, Vichy, Bade, Spa, etc. Mais non, il faut parler; il faut donner des nouvelles de Paris, et quand on n'a pas le don de l'invention, quand on ne peut se résoudre à placer sous les yeux des jeunes filles, abonnées à la *Mode illustrée*, la narration de scandales, vrais ou apocryphes, quand on veut dire *la vérité, rien que la vérité*, mais non pas *toute la vérité* (toute vérité n'est pas bonne à dire), on se trouve fort dépourvue quand la bise n'est pas venue: elle seule (la bise) donne la vie au monde parisien; elle le réunit, elle l'attire de tous les coins de l'univers; elle ouvre les salons, les salles de spectacle et de concert. Quand j'aurai dit que Paris est livré aux démolisseurs et aux maçons, que toute sa population circule dans une atmosphère chargée de plâtre réduit en poudre impalpable, j'aurai à peu près épuisé les nouvelles que je puis consigner ici. Ce n'est plus à Paris qu'il faut chercher des détails parisiens: les Parisiens sont là où vous êtes, mesdames, à Dieppe, à Arcachon, à Royan, à Vichy. Mais une inspiration merveilleuse traverse ma pensée: je m'adresse à toutes mes lectrices et leur demande, au nom de leur intérêt commun, de vouloir bien m'envoyer la relation de tous les plaisirs auxquels elles auront pris part; j'emploierai ces éléments pour composer la chronique du mois prochain, et cette combinaison ingénieuse me permettra de satisfaire la curiosité sans porter atteinte à la vérité. Si, au mépris de tous les devoirs qui m'attachent ici, je me rendais dans quelque endroit célèbre, tel que Bade ou Spa, je ne pourrais parler à mes lectrices que de Bade ou Spa, tandis que, si elles veulent bien venir à mon secours, je serai en possession du don d'ubiquité; je serai partout en même temps, je verrai et j'entendrai tout ce que l'on fait, tout ce que l'on dit, dans tous les endroits vers lesquels la *fashion* a émigré, et je pourrai, écho fidèle, redire à toutes mes lectrices ce que chacune d'elles m'aura appris.

Paris, en ce moment, est occupé à se préparer pour la saison prochaine. Les démolitions continuent sur la plus vaste échelle. La salle de l'Opéra sera définitivement construite par M. Garnier, dont le plan a été préféré à ceux de ses quatre concurrents. Et, à ce sujet, je vais faire un court récit.

Cinq architectes avaient été choisis pour ce dernier concours; parmi eux se trouvaient M. Garnier, et son maître, M. Garnaud, artiste remarquable, qui a toujours rêvé la gloire d'attacher son nom à l'un des plus beaux monuments de Paris. Mais les artistes véritables atteignent rarement le but de leur ambition; ils sont inhabiles aux choses de ce monde, et vivent dans une sphère qui les isole. M. Garnaud a passé une grande partie de sa vie à composer des projets magnifiques, bien connus de tous les hommes qui ont le goût des belles choses, mais tout à fait ignorés du public, qui peut juger les œuvres architecturales seulement lorsqu'elles sont traduites en pierre et en marbre. Dans le concours dont il s'agit, M. Garnaud fut poursuivi par la mauvaise influence qui semble avoir pris à tâche de détruire toutes ses espérances. Le plan de M. Garnier, son élève, fut préféré par le jury à tous ceux qui lui avaient été présentés.

M. Garnier demanda une audience à Son Excellence M. le comte Walewski: « Je suis l'élève de M. Garnaud, » dit-il au ministre; « je lui dois ce que je sais: sa plus chère ambition a toujours été de construire un beau monument, et je viens demander à Votre Excellence la permission d'associer mon maître à l'œuvre dont on me charge; son expérience, son savoir me sont indispensables, et, si Votre Excellence le permet, il partagera avec moi la rémunération et l'honneur attachés à ce travail. » La permission, si noblement sollicitée, a été accordée. Si l'acceptation du plan de M. Garnier prouve son talent, cette action prouve plus encore: conserver de la modestie et de la reconnaissance dans l'enivrement d'un succès, cela est beau autant que rare. Allons, allons..... il y a encore des *justes* dans Babylone.

Les répétitions de l'*Alceste* de Gluck se poursuivent activement à l'Opéra. Madame Viardot y chantera ce rôle dans le courant du mois d'août. Ce retour aux bonnes traditions, cette promesse d'entendre une artiste si bien douée, nous donne l'espoir que l'une des grandes scènes saura enfin s'attacher une autre grande artiste, madame Bockholtz-Falconi. Notre époque est-elle donc si féconde en cantatrices qui savent unir le goût le plus pur à la méthode la plus large et la plus parfaite, que l'on puisse négliger un talent aussi remarquable que celui de madame B.-Falconi? Elle possède un savoir immense, un sentiment dramatique et passionné, qui la placerait au premier rang des *cantatrices-actrices*; enfin, détail qui n'est pas absolument insignifiant, sa voix est pure, fraîche, vibrante, douce et puissante à la fois. Ah! monsieur Réty, comme votre nouvelle salle serait brillamment inaugurée, si vous vouliez bien y faire entendre madame B.-Falconi! Le Théâtre-Lyrique a plus d'une fois indiqué la bonne voie à l'Opéra français; songez-y: *passé oblige*.

Cette saison, funeste entre toutes pour les recettes théâtrales, n'a pas encore diminué l'empressement du public qui remplit chaque soir la salle du *Théâtre-Français*. Les étrangers sont venus relayer les Parisiens: on ne peut visiter Paris, en effet, sans voir *les Effrontés*. Cette pièce figure sur l'affiche pendant quatre jours de chaque semaine. On a représenté aussi l'une des premières œuvres de Corneille, *l'Illusion comique*, admirablement jouée par mademoiselle Fix, MM. Got et Delaunay, et l'on a rapproché de cette comédie la dernière tragédie de Corneille: *Nicomède*. M. Got est parfait, comme toujours, dans le rôle du Matamore de *l'Illusion comique*. Il y a, à la Comédie-Française, une sorte d'atmosphère de bon goût qui règle tout ce qu'on y fait et tout ce que l'on dit. Cet heureux mélange de juste mesure, de délicatesse et d'esprit est le secret des artistes qui composent cet ensemble parfait dont on ne peut se lasser; la charge même, — le rôle de M. Got, dans *l'Illusion comique*, appartient à la caricature, — la charge n'y est jamais outrée et ne perd cependant jamais ce caractère d'exagération bouffonne qui excite le rire sans blesser la délicatesse.

Notre époque est si blasée sur les événements extraordinaires que l'ambassade des rois de Siam a passé presque inaperçue. Louis XIV attacha plus d'importance à la comédie dont on amusa ses vieux jours, à cette *imitation* d'ambassade de Siam, que nos contemporains n'en ont donnée à la mission authentique qui s'est rendue à Fontainebleau. Les ambassadeurs siamois, dont il me serait impossible d'écrire les noms, trop riches en consonnes, se sont traînés sur les genoux depuis la porte de la galerie de Henri II jusqu'au pied du trône dressé à l'autre extrémité de la galerie. Sa Majesté l'Impératrice portait tous les diamants de la couronne. Elle a embrassé avec bonté l'enfant de l'un des ambassadeurs, qui s'est écrié avec enthousiasme: *Maintenant, mon fils, tu as du bonheur pour toute ta vie!* Les présents offerts par les ambassadeurs se composent de tous les insignes royaux, de boîtes, de coupes, de gobelets en filigrane d'or, rehaussés d'émaux très-remarquablement exécutés. On dit que les fabriques de Lyon seraient à bon droit jalouses des pièces d'étoffes, des brocarts d'or et d'argent déposés aux pieds de Sa Majesté. Malgré tout le respect dû à la personne des ambassadeurs, on a généralement trouvé que, tout en étant peut-être fort beaux dans leur pays, ils sont très-laids en Europe, selon les règles admises pour juger la beauté et la laideur: leur teint est presque celui de la race nègre; leurs habitudes leur font considérer les places les plus *élevées* comme étant seules en harmonie avec leur haut rang; ils n'ont jamais voulu accepter l'avant-scène qui avait été préparée pour eux à l'Opéra, et sont montés à l'étage supérieur, en regrettant beaucoup de ne pouvoir se placer au paradis.

Pouvons-nous mentionner ici la mort du sultan Abdul-Medjid sans être accusée de parler politique? Le sultan est mort à trente-neuf ans; il était bon, et l'avénement même de son successeur prouve qu'il s'était affranchi des coutumes féroces de ses prédécesseurs. L'héritage du trône se transmet, en Turquie, non au fils du sultan décédé, mais à son frère. Tout sultan, dès qu'il montait sur le trône, faisait étrangler ses frères afin d'assurer à ses enfants la succession de la couronne. Abdul-Medjid ne voulut pas consentir à cette mesure atroce: Abdul-Aziz vécut, et règne aujourd'hui.

La saison de Vichy est fort brillante cette année. Sa Majesté l'Empereur y passe trois semaines; Sa Majesté habitera la maison de Strauss, dont le jardin vient d'être magnifiquement arrangé. Sa Majesté l'Impératrice restera à Fontainebleau; mais, ne voulant pas permettre que sa présence prive le public de visiter ce palais, Elle a donné l'ordre d'y recevoir toutes les personnes qui se présenteront le dimanche et le jeudi de deux à quatre heures.

Ce qu'il reste encore de monde à Paris a adopté les concerts Musard aux Champs-Élysées, comme but favori de promenade. L'orchestre y est excellent, le jardin tout embaumé de fleurs, et l'on est certain non-seulement d'y trouver bonne compagnie, mais encore d'y trouver uniquement de la bonne compagnie. La direction de ces concerts a agi sagement en se montrant sévère pour l'admission de son public. La population parisienne, *honnête*, peut se rendre en toute sécurité aux concerts Musard; les jeunes femmes et les jeunes filles sont préservées du danger de rencontrer ce personnel bruyant, déplaisant, aux allures excentriques, au verbe haut, qui pullule dans tous les lieux publics.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Arrivée à la maison des Walton et à l'étage indiqué, je ne heurtai par mégarde à une petite porte cachée dans le mur, et j'entendis aussitôt une voix étrangère dire en français :

« *Entrez!* »

Sans réfléchir, j'ouvris la petite porte, et je me vis dans une chambre étroite et sombre. Un homme pâle et amaigri copiait de la musique à la lueur vacillante d'une chandelle. Il leva à peine la tête quand j'entrai.

« Je vous demande pardon, monsieur, » dis-je tout interdite; je me suis trompée, sans doute. Je cherche l'appartement de madame Walton.

— Ah! ah! c'est la femme de Jean, je crois, » dit obligeamment le pauvre musicien; « je vais vous montrer le chemin. Prenez garde, le corridor est étroit! Voici la porte. Tiens! elle est fermée! Mais, n'importe, je connais le secret. Voilà! »

Il poussa un ressort caché, et la porte s'ouvrit.

XXX

« Nous y voilà! » dit mon introducteur; « puis-je vous être utile en quelque chose, madame?

— Non, merci mille fois, » répondis-je; « seulement je suis honteuse de vous avoir dérangé.

— C'est un honneur et un plaisir, » et, saluant très-bas, le Français se retira.

J'étais tellement fatiguée que, sans me donner la peine d'ôter mon manteau et mon chapeau, sans prendre le temps d'examiner le lieu où je me trouvais, je m'établis sur un bon fauteuil où je ne tardai pas à m'endormir.

Je ne fus tirée de mon sommeil que par le léger bruit que fit autour de moi la bonne Marie, qui, à peine de retour, s'empressait d'allumer un grand feu et de me préparer du thé.

« Que je suis contrariée de vous avoir éveillée! » me dit-elle avec bonté. « Vous dormiez si bien! Mais vous serez mieux dans votre lit, et une tasse de thé ne vous fera point de mal.

— Ai-je dormi? » demandai-je toute honteuse.

— Oh! guère plus de deux heures; il y a déjà bien longtemps que nous sommes rentrés.

— Je ne vois pas votre mari; où donc est-il?

— Il est allé passer la nuit chez un ami; il a pensé que, pour les premières heures de votre arrivée, vous préféreriez être seule.

— Oh! combien j'ai d'excuses à vous faire pour ces mille dérangements que je vous cause! C'est peut-être ici votre chambre, Marie; si je ne m'étais pas endormie si maladroitement, votre mari n'aurait pas été obligé de s'en aller ainsi.

— Je vous en prie, miss, ne faites pas attention à tout cela; voulez-vous venir dans votre chambre? je vous aiderai à vous déshabiller. »

Elle m'introduisit dans une jolie chambre, infiniment mieux meublée que je n'aurais pu m'y attendre. Marie se hâta de m'expliquer ce petit luxe : la chambre avait été autrefois habitée par le fils du propriétaire, et on l'avait ensuite louée telle qu'elle était.

Les premiers jours se passèrent fort tristement pour moi. Un violent mal de tête, joint à une faiblesse extrême, me retint au lit et me rendit précieux les bons soins de Marie.

Lorsque je pus me lever, j'insistai pour aller remercier le brave Jean, qui déjeunait en ce moment dans la chambre voisine de la mienne. Il se montra touché de ma reconnaissance, et surtout heureux de voir combien j'appréciais l'asile qu'il m'avait offert.

« Voici un journal que j'apporte, miss, » me dit-il avec quelque embarras. « Je ne sais si je fais bien de vous le communiquer; mais j'ai pensé que vous y trouveriez peut-être de l'intérêt. »

Je pris le journal, et, lorsqu'il eut quitté l'appartement avec Marie, je lus ce qui suit :

Mystérieuse disparition : — « Un douloureux événement vient de frapper une de nos plus respectables familles. Le fait est déjà si connu que nous ne violons aucun secret en le publiant. Il paraît que, depuis quelque temps, la mésintelligence s'était glissée entre deux des membres de la famille Cunningham, qui demeure à Ellerslie, ancienne résidence de sir Williams Jones. Miss Neville, fille de madame Cunningham par un premier mariage, refusa dernièrement d'accomplir une union approuvée par sa mère et son beau-père, et même consentie par elle quelque temps auparavant. Cette résistance est attribuée à quelque secret attachement indigne d'elle et de ses parents.

« Dans ces circonstances, madame Cunningham et ses deux jeunes fils se rendirent à Bath, laissant à Ellerslie miss Neville et son beau-père, qui devaient bientôt les rejoindre. Malheureusement, une affaire grave emmena M. Cunningham loin du château pendant quelques jours, et c'est sans doute durant cette fatale absence que tout se décida. D'ailleurs, on vit souvent miss Neville en conférence avec une misérable vagabonde, femme mal notée; c'est cette créature qu'on soupçonne fortement d'avoir aidé à l'accomplissement des projets de miss Neville. Toute tentative pour retrouver ses traces a été inutile; elle a disparu du pays.



M. DE COUTANCE NOUS SALUA, MARIE ET MOI, AVEC L'EXQUISE POLITESSE QUI NE L'ABANDONNAIT JAMAIS.

Le soir du retour de M. Cunningham, miss Neville dîna avec lui et un de ses amis, causa beaucoup de son prochain voyage à Bath, et se montra plus gaie que d'ordinaire. Tout à coup elle se sentit indisposée et dut être portée au plus vite dans sa chambre. Elle refusa tous les soins et renvoya la personne qui s'offrait pour veiller auprès d'elle. Ce qui se passa pendant cette nuit, nous l'ignorons; mais le lendemain matin la chambre de miss Neville était vide, et l'on put aussi constater la disparition de ses bijoux. Une particularité inexplicable de cet événement si singulier, c'est la découverte qu'on a faite d'un poison subtil resté au fond de la tasse de lait que miss Neville buvait toutes les nuits. La tasse était presque vide; quelques gouttes seulement, restées au fond du vase, ont démontré le fait. Maintenant, ce poison a-t-il été administré à miss Neville par ceux auxquels elle s'était sans doute imprudemment confiée et qui auraient ensuite fait disparaître son corps; ou bien miss Neville a-t-elle laissé elle-même ce poison dans sa chambre pour détourner l'attention et dérober plus sûrement sa fuite ou peut-être un enlèvement volontaire? On l'ignore encore; on ne connaît que la mystérieuse disparition de la jeune personne et le désespoir de sa famille. Son beau-père lui était particulièrement attaché et ne se console pas de ce malheur. »

On peut s'imaginer la cruelle émotion que me fit ressentir cette horrible lecture. Ces mots : ***secret attachement indigne d'elle, enlèvement volontaire***, me firent pâlir de rage. Oh! les lâches, qui ne craignaient pas de m'outrager à ce point! Je froissai le journal avec colère, et je me mis à marcher dans la chambre comme une insensée.

Jean rentra.

« Cet article vous a fait de la peine, miss, » dit-il; « je le regrette; j'ai cru bien faire en vous le montrant; j'espérais qu'il vous engagerait à retourner chez vous.

— Ainsi, vous savez à présent qui je suis?

— Oui; mais ne craignez rien, je ne vous trahirai pas, miss.

— Et vous croyez tout ce qu'on dit là contre moi?

— Pas tout à fait; je ne puis.....

— Oh! merci pour cette bonne pensée. Non, ne croyez pas ces indignes accusations; si j'ai quitté Ellerslie, c'est après y avoir été forcée. Et ce poison! L'infâme histoire! Oh! si je révélais la vérité! mais non, votre opinion suffira pour me consoler.

— J'avais déjà entendu parler de M. Cunningham, et je dois dire que je le soupçonne de bien des choses que le journal ne dit pas. J'irai dans le pays, je m'informerai.

— Par pitié, non, ne le faites pas! » m'écriai-je épouvantée. « Je comprends votre répugnance à admettre chez vous une personne dont on a pu parler ainsi! Je dois vous quitter, je le sens.

— Oh! non, vous ne nous quitterez pas! » s'écria Marie, qui rentrait en cet instant. « Qu'y a-t-il donc, Jean? Pourquoi parler de partir?

— Rien, rien, Marie; j'ai cru faire pour le mieux, et j'ai contrarié miss.

— Oh! les hommes n'en font jamais d'autres! Comment, Jean, la faire pleurer ainsi! N'y songez plus, miss; quoi que ce puisse être, il va vous faire ses excuses.

— Jean n'a pas tort, dis-je à travers mes larmes; mais j'ai cru un moment devoir vous quitter, Marie, et, dans ma triste position, je ne me sentais pas le courage de supporter ce nouveau malheur! »

XXXI

« Nous quitter! s'écria Marie toute consternée; et pourquoi donc parler de nous quitter? Jean, que s'est-il donc passé?

— N'en parlons plus, » dit Jean; « un malentendu et voilà tout. Mais, à propos, miss, nous savons que vous désirez cacher votre nom; mais enfin faut-il bien que nous puissions vous appeler, vous désigner d'une manière quelconque.

— C'est juste, je n'y avais pas songé, » répondis-je; « la dernière syllabe de mon nom de baptême ne suffirait-elle pas? Bell.

— Oh! c'est parfait! Bell, miss Bell; bien fin sera celui qui vous découvrira sous ce nom-là. »

Nous eûmes ce soir même la visite de M. de Coutance, le musicien français chez lequel je m'étais introduite par hasard le jour de mon arrivée. Il était venu demander quelques renseignements à Jean : la conversation s'engagea, et il finit par accepter une tasse de thé après s'en être longtemps défendu. Il n'était pas en tenue convenable pour paraître devant des dames, disait-il dans son langage, moitié français, moitié anglais. Malgré la détresse évidente de son costume, il avait toutes les manières d'un homme comme il faut. Je fus frappée de son air distingué, et je fis part de mes réflexions à Marie.

« Ah! le pauvre monsieur! » me dit-elle; « je crois, comme vous, qu'il doit avoir essuyé bien des revers de fortune; il a toujours de si bonnes façons d'agir et de parler, même avec moi qu'il traite comme si j'étais une dame!

— A quoi s'occupe-t-il?

— Il joue du violon à l'Opéra; mais je crois que cela ne lui rapporte pas grand'chose. Je me demande s'il est marié. Un jour qu'il était malade, j'étais allée lui allumer son feu, lorsque j'aperçus sur sa table une jolie miniature, un portrait de femme attaché à une rosette bleue. Il me demanda si je ne trouvais pas cette figure charmante, et, lorsque je lui répondis affirmativement, il soupira et dit avec une profonde tristesse : « Quel malheur que la beauté ne soit pas toujours unie à la vertu! » Et il avait bien raison, miss Bell; un joli visage nous enlève toute défiance et ne nous rend que plus faciles à tromper. »

Désireuse de me mettre à l'ouvrage et de gagner ma vie, je demandai conseil à ma bonne hôtesse : mais elle était aussi novice que moi dans ces sortes de choses; elle ne connaissait personne et ignorait les ressources que pouvait offrir la ville. Jean fournissait à tous ses besoins; et, quoiqu'elle ne fût pas assez simple pour ignorer la valeur de l'argent, elle ne se doutait guère des travaux au prix desquels tant de gens soutiennent leur pénible existence. Sa naïveté à cet égard me rappelait celle de cette pauvre petite princesse de France qui, un jour, entendant dire que

le peuple s'ameutait parce qu'il n'avait pas de pain, demanda pourquoi il n'achetait pas de la brioche.

Ce qui n'empêchait pas Marie d'être la plus active petite femme du monde; elle entretenait son linge, ses habits et ceux de son mari, et les confectionnait elle-même. Elle s'entendait à merveille à administrer son petit ménage, économisant la moindre dépense inutile, et faisant tout convenablement avec peu. Elle tenait sa chambre avec une propreté scrupuleuse, et voulait absolument se charger aussi de la mienne.

Elle me permettait de payer ce qui coûtait réellement de l'argent, comme ma part de loyer et de nourriture. Si bonne qu'elle fût, elle n'aurait pas voulu dépenser ainsi sans nécessité ce que gagnait son mari avec tant de peine et de fatigue. Mais, pour ses soins de tous les jours, elle ne voulait rien accepter en échange; son temps lui appartenait, et elle se disait libre de l'employer à sa façon sans faire tort à personne.

Je me décidai à confier mon embarras à M. de Coutance; je lui fis demander la permission de venir lui parler, mais il s'empressa de se rendre lui-même auprès de nous, dans la chambre de Marie qui tenait lieu de salon.

« Ah! vous aussi, mademoiselle, vous voulez de l'ouvrage? Ce n'est pas chose facile à trouver. Quel genre d'ouvrage? Que pouvez-vous faire?

— Pas grand'chose, élever des enfants ou bien coudre.

— Élever des enfants! Et où donc en trouver?

— C'est là toute la difficulté. Si je pouvais trouver des élèves, je mettrais tant de soin à les élever qu'on ne me les retirerait pas, j'ose le dire.

— Je n'en doute pas; mais c'est une chose difficile à trouver que des élèves. Moi, que vous voyez, j'en ai cherché pendant trois ans avant de prendre la place que j'occupe à l'orchestre de l'Opéra.

— Et vous n'avez pas réussi?

— Non, mon Dieu, non! Je n'avais aucune connaissance à Londres, aucune recommandation, et personne n'osait avoir confiance en moi. J'aurais eu beau avoir le plus magnifique talent du monde, les parents me disaient : Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Chez qui peut-on prendre des informations! Et lorsque je répondais : Je suis étranger, je ne connais personne ici, ils me tournaient le dos et ne voulaient même plus m'écouter.

— Ne trouverais-je donc pas quelqu'un qui me permettrait de tenter un essai, à condition de ne payer qu'en cas de pleine satisfaction?

— Ah! ce serait une mauvaise spéculation à tenter, mademoiselle. On vous laisserait donner des leçons tant qu'il vous plairait, mais on ne vous payerait pas plus après qu'avant. On vous répondrait qu'on n'est pas satisfait, et voilà tout. Qu'auriez-vous à dire?

— Ce n'est pas possible!

— Croyez-moi, mademoiselle, j'en ai fait la triste expérience; j'ai professé pendant dix mois aux conditions que vous proposez, et lorsque j'ai parlé de payement, le monsieur, le père, veux-je dire, m'a traité de misérable racleur, et m'a chassé, oui, chassé de sa présence, sans autre remercîment.

— Eh bien, je me mettrai à coudre, s'il en est ainsi.

— Coudre? Faire des robes, voulez-vous dire? Mais, pauvre jeune demoiselle, savez-vous que, pour gagner sa vie à ce métier, il faut se tuer au travail?

— Vous n'êtes pas fort encourageant, monsieur de Coutance, » dis-je d'un ton de gaieté forcée.

« Je crois devoir vous dire la vérité, mademoiselle. Pourtant, Dieu sait que je vous souhaite la meilleure chance possible. Une idée! Si vous mettiez une annonce dans les journaux? vous savez, cela se fait beaucoup en Angleterre.

— En vérité, votre plan me paraît fort bon; c'est singulier que cette pensée ne nous soit pas venue tout de suite. J'accepterai toute occupation et à quelque prix que ce soit; puis je travaillerai avec tant de courage que je finirai bien par réussir.

— Voulez-vous écrire tout de suite cet avis, mademoiselle? je me charge de le porter au journal.»

M. de Coutance nous quitta après nous avoir saluées, Marie et moi, avec l'exquise politesse qui ne l'abandonnait jamais.

J'eus beaucoup de peine à rédiger convenablement mon avis; je m'arrêtai, après plusieurs essais, à la forme suivante :

« Une jeune dame, étrangère à Londres, demande un emploi. Elle a reçu une bonne éducation, sait chanter et jouer du piano. Elle se contentera d'une légère rétribution. S'adresser, par lettres affranchies, à madame Walton, 10, Little North Street, Pentonville. »

« C'est bon, c'est bon, » dit M. de Coutance, quand je lui montrai mon annonce. « Ah! ah! vous êtes musicienne, mademoiselle? vous jouez du piano?

— Oui; j'ai aussi appris la harpe et la guitare, mais je n'ai aucune prétention sur ces instruments.

— Oh! très-bien! Et vous chantez? Ainsi vous vous adonnez à ce bel art de la musique? Vous l'aimez sans doute?

— Passionnément, » dis-je avec vivacité.

— C'est charmant! J'ai là un violon qui a le plus joli son possible; les plus belles dames de France m'ont souvent permis de les accompagner. Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur et le plaisir de me chanter quelque chose?

— Volontiers. » Et je chantai ma ballade favorite, qu'il accompagna avec un réel talent.

« C'est merveilleux! » s'écria-t-il quand j'eus fini; vous avez toute une fortune dans cette voix, mademoiselle. Vous chantez comme le rossignol. Ah! vous m'avez ravi! » s'écriait-il avec enthousiasme.

« Je suis bien heureuse de vos éloges, monsieur; ainsi donc, vous pensez que si je savais inspirer à d'autres la même admiration, je pourrais espérer quelque succès comme professeur de chant?

— Je ne suis plus inquiet sur votre compte; chantez seulement; faites-vous entendre, et votre cause est gagnée. Je vous quitte, mademoiselle, pour faire insérer votre annonce, dont j'espère les plus heureux résultats. »

(*La suite au prochain numéro.*)

LE SAUT DU CAVALIER.

EUX ET LUI.

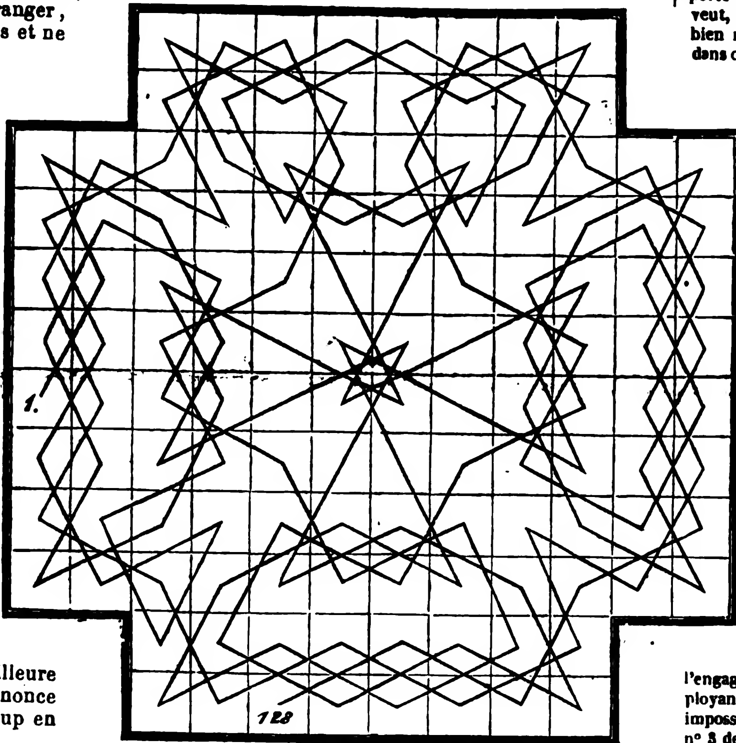
EUX.

Pourquoi sevrer ton cœur du bienfait de la joie,
Quand le ciel bleu sourit, quand l'été qui verdoie
Sur nos champs va se dérouler?
O toi qui souffres tant, viens à nous, jeunes hommes;
Viens, livre-nous ton âme, et, tous tant que nous sommes,
Nous saurons bien te consoler.

LUI.

Je ne changerai pas contre un bonheur vulgaire
Le malheur inouï que le destin naguère
En partage a voulu m'offrir.
O ma chère douleur, ô mes larmes bénies,
Que deviendraient sans vous mes longues insomnies?
Je suis trop heureux de souffrir!

Joseph BOULMIER.



Voir, à notre dernier numéro, le double Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre n° 26 est : *Balai.*

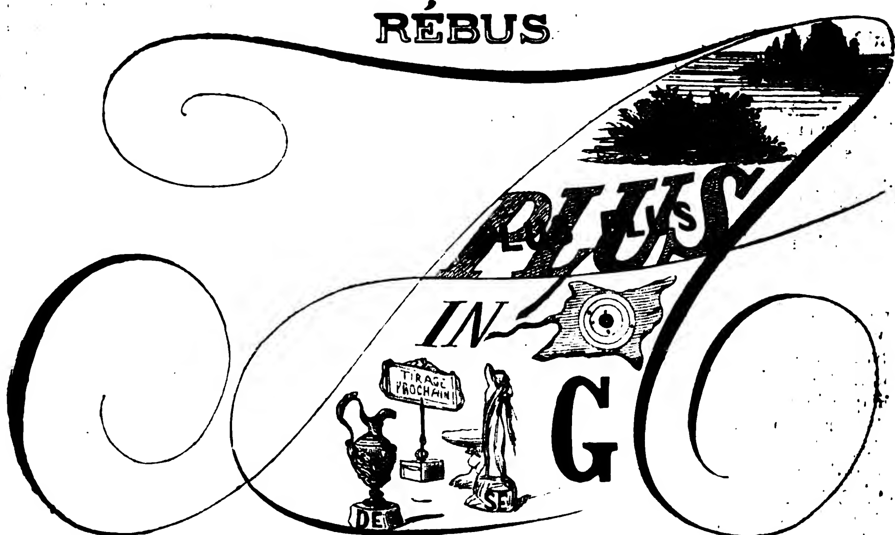
RENSEIGNEMENTS

Si j'avais une robe *en taffetas gris à trois volants* et la dentelle n[…] indiquée, je laisserais les deux volants du bas; je couperais le troisi[…] de même hauteur que la dentelle, je le placerais, recouvert de cette d[…]telle, au-dessus des deux autres volants, en le posant droit ou bien […] ondulations, si le métrage de la dentelle le permet. — Le petit envo[…] M. Joseph Legris ne peut malheureusement trouver place dans nos [co]lonnes; en notre qualité de journal de la famille, nous sommes forcé[…] *prouver toujours quelque chose.* Une moralité quelconque doit res[…]tir de tout ce que nous publions. — Sera-t-il encore temps d'envo[…] les détails que l'on me demande de *la campagne*, au sujet d'un […]tume de voyage? Les réponses aux lettres qui me sont adressées […] faites par ordre d'ancienneté, et je n'ai *pas* toujours la place nécess[…] pour les insérer. Je choisirais pour costume de voyage une robe en […]zambique grise, chinée de noir; je ferais placer sur toutes les cou[…] de la jupe et du corsage un liséré en taffetas noir; la jupe n'aurait pa[…] garniture; je mettrais, soit un talma pareil à la robe, liséré de noir […] toutes les coutures, et bordé d'un biais de taffetas noir, soit un c[…] double, toujours en mozambique, bordé d'un biais de taffetas noir[…] passe du chapeau serait en crin blanc et noir; le fond plissé en taf[…] noir; l'intérieur bordé de taffetas bleu de Chine; les *joues* en bl[…] blanche, surmontées d'une ruche en taffetas bleu découpé; les pe[…] brides bleues, — les brides larges noires, — le bavolet doublé de b[…] sur le côté du chapeau une barbe en dentelle noire entourant un n[…] de taffetas noir avec quelques coques bleues. Avant d'aborder les dé[…] relatifs au col-cravate, je veux placer ici l'expression de ma grati[…] pour la charmante lettre qui m'a été adressée; je conserve cette let[…] elle prendra place dans mes archives. Le col-cravate se compose […] rang relevé autour du cou; l'autre rang retombe sur la robe; tous […] sont tuyautés; ils sont *piqués* de chaque côté de la cravate, ou pl[…] de la bande étroite sur laquelle ils sont montés.

Mille remercîments aussi pour la lettre de Manosque. Le chapeau […]gate peut être bordé de dentelle, mais la ruche est plus nouvelle. […] porte toujours des mouchoirs brodés; on les garnit de dentelle s[…] veut, mais, dans ce dernier cas, on s'en sert le soir seulement. Je […] bien reconnaissante de la sympathie que l'on veut bien me témoig[…] dans cette lettre. — Nous publierons des dessins pour *mignardise.* M[…] pour l'énigme. — Nous demandons de plus amples expl[…]tions de *Richelieu*, au sujet des travaux que l'on nous […]mande de publier; nous prions notre abonnée de vouloir b[…] nous indiquer quel est *à peu près* le genre de ces travaux. La pèlerine-*talma*, au sujet de laquelle on nous écrit[…] Marseille, peut être plus ou moins longue; quelquefois […] dépasse la taille de 20 centimètres seulement, ou bien elle[…] assez longue pour couvrir la jupe, en n'en laissant dépasser […] 30 à 40 centimètres. — Le dessin symbolique que l'on n[…] demande est malheureusement trop grand pour figurer d[…] nos colonnes. — Notre abonnée qui nous écrit de Paris, p[…] les fichus au crochet, sera prochainement satisfaite. — L[…]bonnée de Haguenau recevra des patrons de bonnets […] nuit; il ne nous est pas possible de supprimer les travaux d[…] elle parle; la majorité de nos lectrices se plaindrait de ne […] les trouver dans nos colonnes. — Nous publierons le tri[…] demandé pour rideaux. — Je ne connais malheureusement […] de secret pour faire repousser les cheveux; je crois mê[…] qu'il n'en existe pas. — Oui pour la musique. — On a reçu […] cols. — Je regrette de ne pouvoir envoyer à notre abonnée […] *Viareggio* le dessin pour tapis de lit; le sujet qu'elle m[…] indique ne s'accorde pas avec les proportions de notre jo[ur]nal; elle doit réclamer le numéro qui lui manque à la p[er]sonne qui a fait son abonnement; j'espère satisfaire une […]tre demande. — Nous publierons un fond de bonnet en […]plication, et peut-être aussi le col demandé. — Nous tiendr[…] compte, *autant que cela sera possible*, du désir exprimé […] *Marguerite*. Nous assurons *notre abonnée* que rien n[…] plus facile que de suivre les indications, pour l'exécution […] dessin de tapisserie; si elle ne veut pas nous croire, n[…] l'engageons à couvrir chaque carreau avec la couleur indiquée, en e[m]ployant une plume trempée dans les différentes couleurs; il nous […] impossible, à notre grand regret, de lui envoyer ce dessin *colorié*. — […] n° 3 de l'année 1860 contient une charmante corbeille à papiers, que l[…] suspend dans un cabinet. Une grande partie des dessins de tapiss[…] publiés dans nos colonnes peuvent servir pour cet objet, si l'on est t[…] pressé; nous ne pouvons malheureusement nous engager à publier […] nouvelle corbeille dans un délai déterminé et rapproché.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

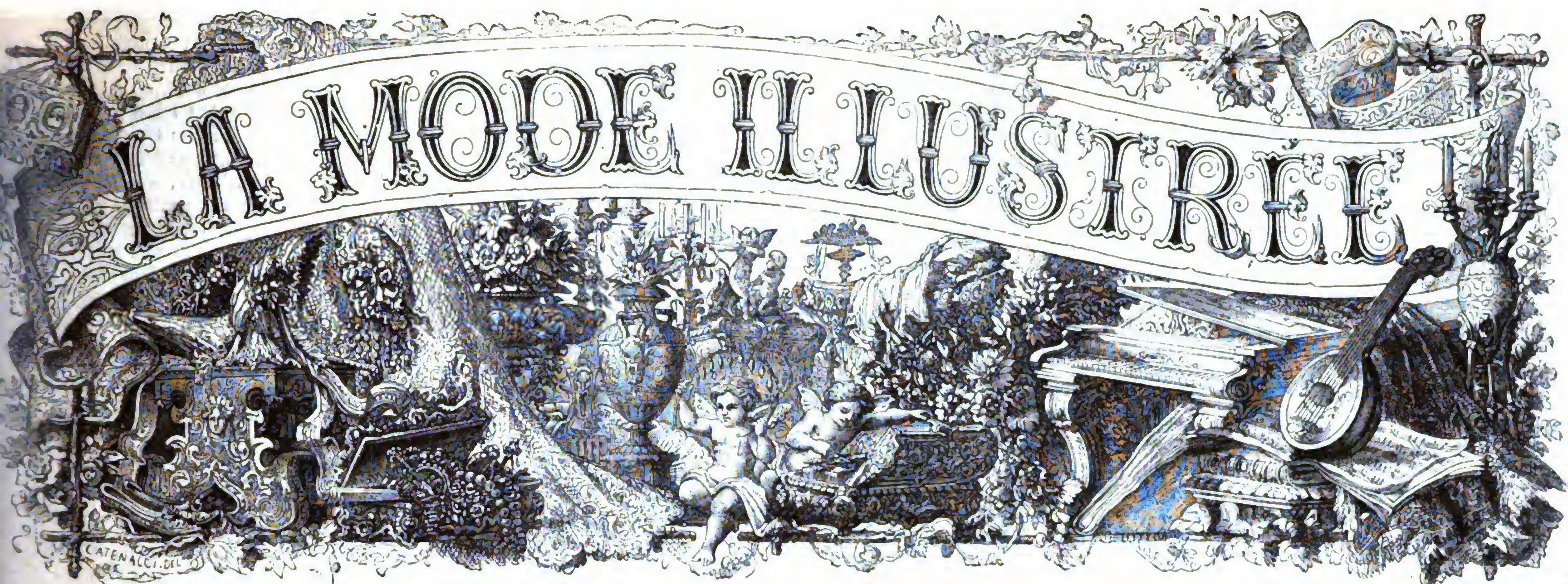
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob[…]



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les savants s'exposent souvent à de grands dangers pour faire faire un pas à la science.

N° 30 (*avec patrons*). DEUXIÈME ANNÉE. 20 juillet 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes**. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Nœud de cravate.

MATÉRIAUX. — 66 centimètres de ruban de taffetas groseille, ayant 6 à 7 centimètres de largeur ; 3m,26 de dentelle noire, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur ; 3m,26 de dentelle noire ; 84 centimètres de tulle noir en bande ; perles noires ; un écheveau de soie noire de cordonnet pour faire le gland.

Ce nœud de cravate et les manchettes qui l'accompagnent sont destinés principalement aux toilettes de voyage, qui s'accommodent difficilement des manchettes en lingerie. On placera ces manchettes sur la manche de la robe, si elle est à poignet; — sur une sous-manche en barége ou taffetas noir, si la manche de la robe est ample et ouverte.

Pour faire ce nœud de cravate, on prend 66 centimètres de ruban de taffetas, on en plie les deux extrémités en pointe, et l'on borde le ruban avec de la dentelle noire, en commençant par le milieu de la longueur du ruban. On couvre la couture réunissant la dentelle au ruban avec de la soutache noire que l'on plie en boucle à chaque pointe du ruban; chacun des pans du nœud doit avoir 18 centimètres de longueur; le milieu du ruban est disposé en nœud. On prend 36 centimètres de tulle noir en bande, ayant 3 centimètres de largeur; on divise sa largeur en trois parties égales, et l'on borde cette bande avec de la dentelle noire et de la soutache pareilles à celles qui bordent le ruban. On place quelques perles noires dans la partie du milieu qui se trouve encadrée par la soutache, et l'on dispose avec cette bande ainsi préparée deux boucles et deux pans que l'on place sur le nœud : les pans du nœud de taffetas sont ornés d'une bande en tulle, garnie comme celle que nous venons de décrire. Chacune de ces dernières bandes a 16 centimètres de longueur; elle est repliée en dessous (voir le dessin), de façon à former une boucle non fixée; une troisième bande pareille, de même longueur, forme une boucle qui sert à rassembler les boucles du nœud. Il ne reste plus qu'à faire et à placer les trois glands que l'on voit à chaque pointe et au milieu de la cravate; on coupe 15 à 20 brides de 10 à 12 centimètres de longueur; on les noue au milieu, puis on les serre fortement un peu plus bas, en les entourant plusieurs fois avec le brin qui a servi pour les nouer. On fait trois glands en tout; on les place en consultant le dessin.

NŒUD DE CRAVATE.

Cendrier.

On prend une petite corbeille ronde, on la garnit à l'extérieur avec trois bandes de drap fin : la première, celle qui est placée près des anneaux, est noire, découpée de chaque côté à *dents;* la deuxième est rouge, la troisième est gros bleu, découpée seulement d'un côté. Ces bandes sont fixées sur le panier par une couture en croix, exécutée avec du fil d'or. Entre les bandes, on fixe sur le panier des morceaux ronds de même couleur que les bandes. Ces morceaux ont la dimension d'une lentille; on les fixe en mettant une perle blanche au milieu de chaque *rond*. Un ou plusieurs morceaux de jais, enfilés sur un morceau de fil d'archal, forment la *traverse* qui sert à

secouer la cendre du cigare. On place à l'intérieur du panier un petit gobelet en zinc, ou bien on double le panier avec du carton recouvert de papier argenté.

Manchette n° 1.

Matériaux. — 70 centimètres de ruban de taffetas noir, ayant 11 centimètres de largeur; 18 centimètres de taffetas groseille ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; 48 centimètres de blonde noire ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; même quantité de blonde blanche ayant 3 centimètres de largeur; 70 centimètres de ruban de taffetas noir léger, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; soie blanche de cordonnet; perles noires. Ces quantités sont celles qu'on emploie pour deux manchettes.

On coupe 35 centimètres de ruban noir large; on calque sur un papier les contours de l'espèce de palme qui figure sur notre dessin; on la découpe en ruban groseille, on la fixe sur le ruban noir, à 10 centimètres de distance de l'un des bouts; on fait autour de cette palme un feston en soie blanche; on marque les nervures en cousant des perles noires. Le feston ne doit pas être trop serré, et peut-être vaudrait-il mieux découper l'étoffe groseille lorsque le feston est terminé.

On coud ensemble les deux bouts du ruban noir après avoir cousu à l'intérieur, à 1 centimètre 1/2 du bord, 35 centimètres de ruban noir étroit, posé à plat, pour former la coulisse dans laquelle on introduit le ruban élastique qui serre la manchette autour du poignet.

La *patte* qui couvre la couture en même temps qu'elle orne la manchette se compose de 9 centimètres de ruban groseille, ayant 1 centimètre de largeur, entouré de trois côtés avec de la blonde noire, sous laquelle déborde un peu la blonde blanche. On réunit ces blondes au ruban par une couture en *arêtes* exécutée avec de la soie blanche de cordonnet; quelques perles noires sont cousues au milieu du ruban. Le côté étroit, non garni, de ce ruban est replié sur la tige de la palme, cousu sur le ruban élastique, et caché par une rosette de blonde noire et de blonde blanche, dans le milieu de laquelle on place un bouton recouvert de taffetas groseille et orné de perles. Un bouton semblable est placé à l'autre extrémité du ruban groseille.

Manchette n° 2.

Matériaux. — 70 centimètres de ruban groseille ayant 6 à 7 centimètres de largeur; 70 centimètres de ruban de taffetas noir, ayant 3 centimètres de largeur; même quantité de même ruban ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; 2m,82 de blonde noire, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; même quantité de blonde blanche ayant 3 centimètres de largeur; perles noires.

L'assemblage de cette manchette, serrée par un ruban élastique, a lieu comme pour la manchette n° 1; celle-ci est faite avec du ruban groseille, bordé de ruban noir ayant 3 centimètres de largeur, que l'on garnit avec une blonde noire, sous laquelle on pose de la blonde blanche.

La manchette est garnie de deux *pattes* de blonde blanche et blonde noire, ornées dans le milieu avec un semé



CENDRIER.

composé de trois perles noires; au bord de ce milieu, on fait une petite étoile en perles; la partie supérieure de ces pattes est placée en biais et fixée aussi par une petite étoile en perles. Les deux pattes sont réunies sous une rosette en blonde blanche et blonde noire, au milieu de laquelle on place un bouton orné de perles. Ces deux pattes doivent être disposées en sens inverse pour l'autre manchette.

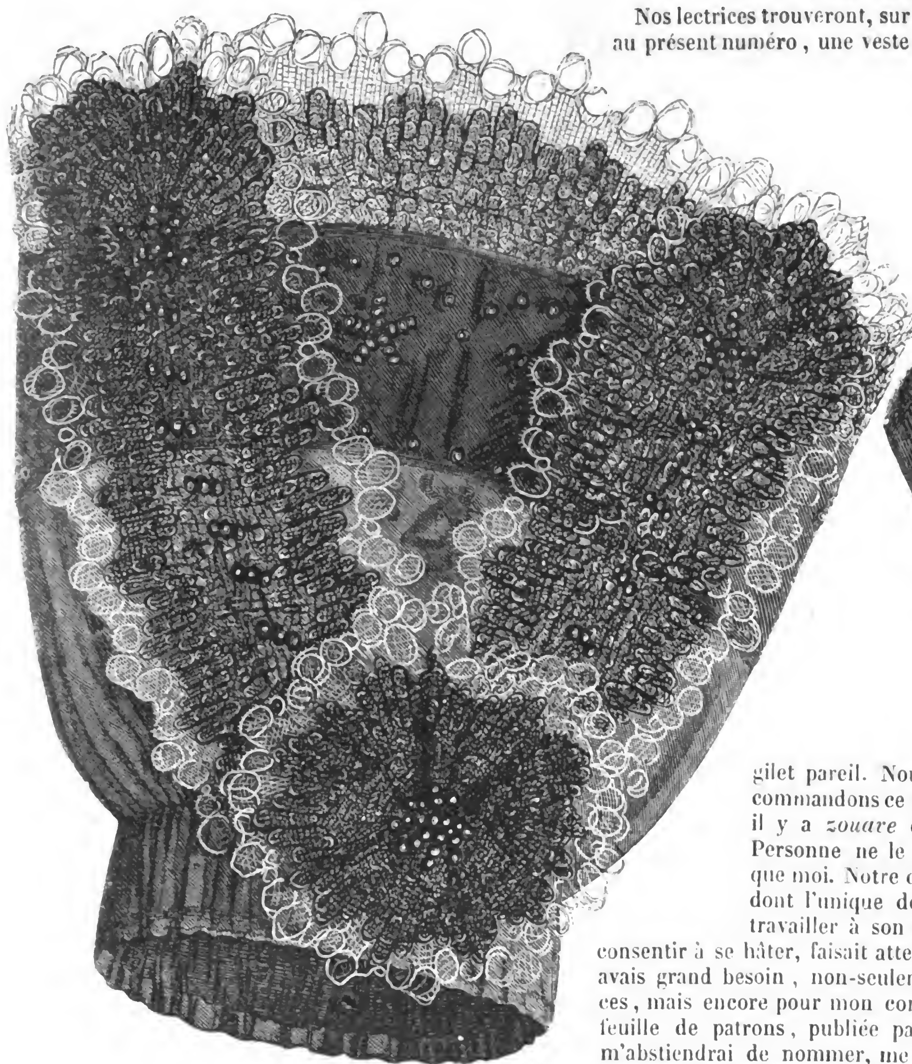
Bordure en tapisserie.

Ce dessin servira pour encadrer un petit tapis en fourrure, que l'on met dans les voitures ou bien devant le fauteuil d'une personne frileuse. Les lignes blanches qui se trouvent au milieu du fond noir indiquent le milieu du dessin : il suffit, par conséquent, de le retourner pour faire l'autre côté. Si l'on choisit du canevas très-gros et des laines assorties à la grosseur du canevas, le tapis sera plus grand.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

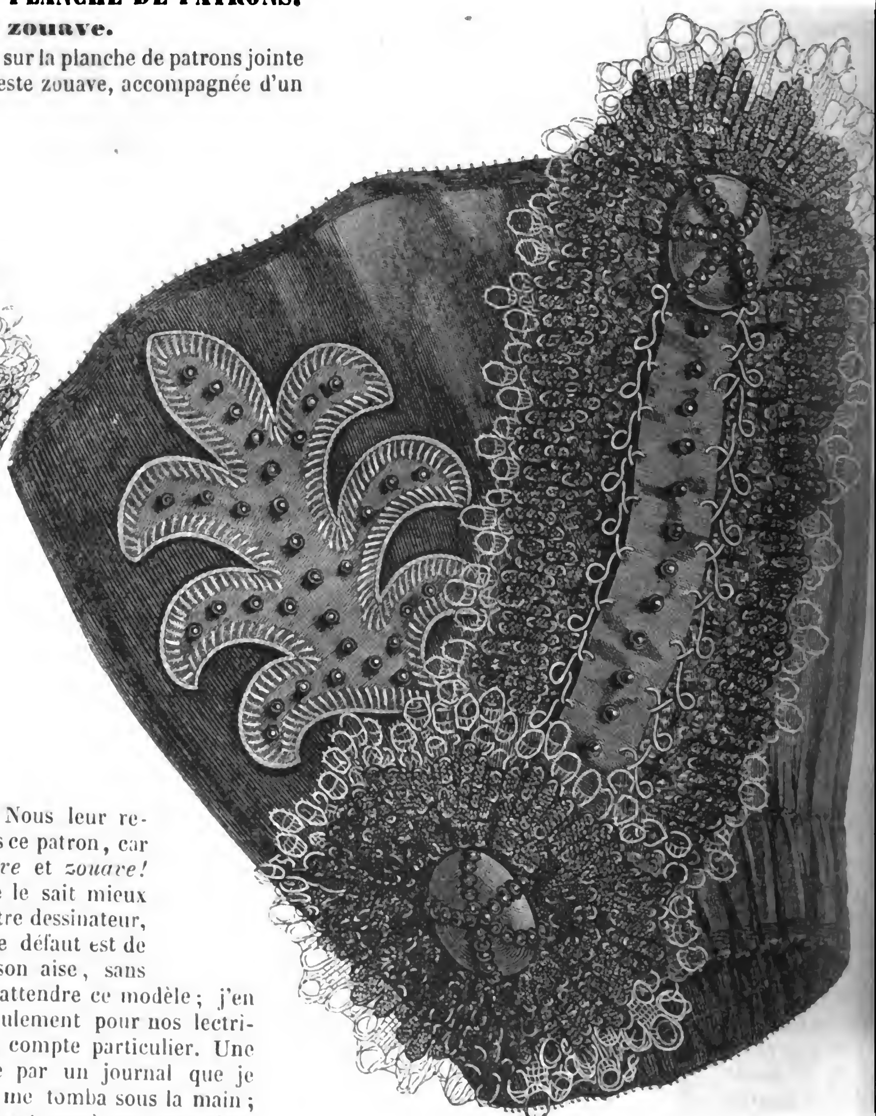
Veste zouave.

Nos lectrices trouveront, sur la planche de patrons jointe au présent numéro, une veste zouave, accompagnée d'un



MANCHETTE N° 2.

gilet pareil. Nous leur recommandons ce patron, car il y a *zouave* et *zouave!* Personne ne le sait mieux que moi. Notre dessinateur, dont l'unique défaut est de travailler à son aise, sans consentir à se hâter, faisait attendre ce modèle; j'en avais grand besoin, non-seulement pour nos lectrices, mais encore pour mon compte particulier. Une feuille de patrons, publiée par un journal que je m'abstiendrai de nommer, me tomba sous la main; j'adopte la veste zouave qui se trouvait sur cette planche, et je l'exécute. O ciel! combien j'ai été punie de mon infidélité envers nos patrons! Jamais on n'a vu *zouave* plus grotesque; et je me trouve dans la cruelle alternative d'abandonner mon costume, ou de rire de ma personne quand je le porte. Les nos 1 à 6 (*recto*) appartiennent à cette veste zouave. Si l'on trouvait la saison trop avancée pour l'exécuter en piqué blanc soutaché de noir, on la ferait en cachemire noir, soutaché de gros bleu, en cachemire ou drap brun, soutaché de noir. Le corsage servira pour *finir* les jupes dont les corsages sont usés; on peut aussi le faire en taffetas noir ou de couleur foncée, ou bien encore en taffetas de couleur claire : mais dans ce cas, la jupe devra être pareille au corsage.



MANCHETTE N° 1.

On coupe les différentes parties du patron; les figures 3 (dos), 4 (col), 6 (revers de la manche), sont d'un seul morceau; on place par conséquent l'étoffe *double* en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de ces figures. On coud les pinces de la figure 1 depuis A jusqu'à B; on coupe ensuite ces pinces à l'intérieur, en laissant l'étoffe nécessaire pour faire un petit ourlet. — On coud la figure 1 depuis D jusqu'à C avec la figure 2; — celle-ci depuis E jusqu'à F avec la figure 3; la figure 1 est cousue avec la figure depuis G jusqu'à H, sur l'épaule. On place ensuite la soutache sur toutes ces parties; les petits *ronds* sont des moules de bois recouverts en taffetas noir. Après avoir bordé le col avec le galon, on le coud à la veste, et l'on borde le tour du cou avec le même galon; on met aussi la soutache sur la manche (fig. 5) avant de l'avoir cousue, sur le coude, M avec M jusqu'à L, puis ensemble de N jusqu'à O; après avoir brodé le revers de la manche (fig. 6) avec la soutache, on le borde avec du galon tout autour, à l'exception du bord inférieur et de l'un des côtés transversaux; on coud les deux côtés transversaux ensemble, de façon que le côté *bordé* couvre le côté *non bordé*. On coud le revers autour de la manche depuis M jusqu'à N, puis on le rabat sur la manche; on le fixe sur la ligne ponctuée par quelques points faits de distance en distance. En montant la manche, la lettre O doit se trouver sur la lettre O de la fig. 1 (devant).

Gilet pour accompagner la veste zouave.

Les figures 8 à 12 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les devants et les revers des manches sont en étoffe pareille à la veste zouave; le dos et les manches sont en percale blanche si la veste est en piqué. Si au contraire elle est en étoffe de couleur foncée, le dos est en percaline de même couleur; les manches sont supprimées et remplacées par des sous-manches blanches. On peut aussi faire le gilet et les manches en cachemire de couleur bleu de Chine ou violet. — Mais nous supplions nos lectrices

d'éviter les couleurs trop criantes, telles que le ponceau et le groseille.

On coupe les deux devants sur la figure 8, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire, par devant, un large ourlet *piqué* sur la ligne ponctuée. On coupe le dos sur la fig. 9 en plaçant l'étoffe *double* sur la ligne du milieu, le dos devant être d'un seul morceau; on laisse au bas, en plus, l'étoffe nécessaire pour faire un large ourlet, qui doit être *piqué* sur la ligne supérieure, et qui sert de coulisse. On place l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le *milieu de la manche, par derrière* (fig. 10). Le poignet (fig. 11) est coupé deux fois pour chaque manche; le revers (fig. 12) est coupé une fois pour chaque manche. On coud les deux pinces de la figure 8, depuis S jusqu'à R, — depuis P jusqu'à Q à points *arrière ;* on coupe les pinces à l'intérieur, on *ouvre* la couture et l'on *pique* de chaque côté à 1/3 de centimètre de distance de la couture. On fait les fentes pour les poches (indiquées sur le patron), et l'on place des poches à l'intérieur. On brode les devants avec la soutache, en continuant le dessin aux places où il a été impossible de le marquer. On met 13 boutons recouverts de taffetas noir sur le devant de gauche; on fait 13 boutonnières sur le devant de droite. Le bas des devants est bordé de galon. — Le dos (fig. 9) est ourlé au bas; on fait les œillets aux places indiquées, on passe un cordon dans la coulisse. On réunit la figure 9 avec la figure 8, depuis U jusqu'à T, et l'on pique l'ourlet du dos depuis T sous le galon de la figure 8. On coud les figures 8 et 9 ensemble sur l'épaule, depuis V jusqu'à W, et l'on borde le tour du cou avec du galon.

La manche doit être creusée sur la ligne indiquée sur le patron; on la fronce au bas; on la coud entre les deux poignets coupés sur la figure 11. On coud la manche ensemble dans sa longueur depuis X jusqu'à la croix, depuis la croix jusqu'à l'Y du poignet, et l'on fait sur cette couture un pli profond qui diminue la longueur de la manche; ce pli est placé sur la saignée. Le revers, brodé et bordé de galon, est placé sur le poignet et garni de galon autour de la main; ce revers est cousu Y avec Y, — Z avec Z sur le poignet. En montant les manches, l'X des manches doit se trouver avec l'X de la figure 8. Le galon est posé *à cheval* autour de la veste, du gilet, des manches, etc.

LA TOILE A NOTRE ÉPOQUE.

Le temps n'est plus où la quenouille et le métier à tisser la toile figuraient dans chaque maison et occupaient chaque femme. La fabrication de la toile ne compte plus au nombre des travaux féminins; mais le choix judicieux du linge, le soin donné à sa conservation fera toujours partie des attributions d'une femme qui sait remplir tous ses devoirs, grands et petits, et qui, dans l'intérieur de son ménage, veut allier l'abondance à l'économie; ces résultats sont du reste inséparables l'un de l'autre, tandis que la mesquinerie marche toujours de compagnie avec la prodigalité. En effet, du moment où l'on ne sait pas équilibrer ses dépenses, et sitôt que la balance penche du côté du superflu, le nécessaire s'en ressent immédiatement.

L'un de nos prochains numéros sera presque entièrement consacré à traiter des travaux de lingerie. Nous pensons aller au-devant des vœux de nos lectrices en plaçant ici quelques notions

BORDURE EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Noir. ▫ Olive clair, ⊡ moins clair, ⊡ foncé. ⊞ Ponceau très-clair, ▫ clair, ⊠ moins clair, ⊠ un peu plus foncé, ⊠ plus foncé, ▫ foncé, ■ très-foncé.

à l'aide desquelles il sera facile de reconnaître les fraudes diverses que l'on est exposé à rencontrer dans les toiles livrées aux acheteurs.

Il n'est pas aussi aisé que le croient beaucoup de maîtresses de maison de distinguer les fils mélangés qui peuvent avoir été employés dans sa fabrication. L'*apprêt* vient si puissamment en aide à la fraude du fabricant, que les marchands eux-mêmes y sont souvent trompés.

On croit généralement que le *brillant* de la toile est une sûre garantie de sa pureté : cette fois encore on peut dire que tout ce qui reluit n'est pas.... toile. On ne peut être positivement assuré de la bonne qualité d'une toile qu'en en déchirant un petit morceau, et le *défilant*, afin de voir si tous les fils sont d'égale force.

Quelques-unes de nos lectrices ignorent peut-être que l'on désigne par le mot de *chaîne* les fils d'un tissu lorsqu'ils sont placés dans le sens de la longueur du tissu, tandis que les fils qui croisent ceux-ci dans l'autre sens sont appelés *trame*. La trame se voit mieux que la chaîne, et l'acheteur l'examine tout d'abord ; le fabricant connaît cette circonstance, et voilà pourquoi les toiles falsifiées se composent d'une *trame* de lin et d'une *chaîne* de coton ; c'est donc principalement sur la chaîne qu'il faut diriger son examen.

Cette chaîne même n'est pas toujours en coton pur ; la fraude serait trop grossière ; mais elle est très-souvent mélangée, et l'on s'en assure par le moyen suivant :

A une petite distance de la lisière on coupe un morceau de toile dans le sens de la longueur ; on essaye ensuite de déchirer ce morceau en travers en se dirigeant vers la lisière ; si la chaîne est en lin, les fils ne se déchireront pas, ils se tireront de telle façon que les fils de la trame resteront en main, pareils à de la charpie.



VESTE ZOUAVE.

Mais la fraude est bien plus difficile à constater quand le lin est filé avec du coton avant d'être tissé ; dans ce cas il faut avoir recours à la chimie pour reconnaître ce mélange : on met un morceau de la toile suspectée dans de l'eau-forte ; quand elle a été bien imprégnée, on retire la toile, on la fait sécher : le coton apparaît brun clair, comme *roussi*, tandis que le lin est intact.

Quand il est bien prouvé que la toile n'est point mélangée de coton, il faut s'assurer que les fils de la chaîne et ceux de la trame sont, à peu de chose près, d'égale grosseur ; l'inégalité des brins nuit à la solidité du tissu.

Le blanchissage de la toile, après sa fabrication, était autrefois pratiqué avec du petit-lait ; on étendait ensuite les toiles sur les prairies. Aujourd'hui la chimie offre aux fabricants des procédés expéditifs ; mais ces procédés sont éminemment préjudiciables pour les consommateurs. On emploie de la chaux, du chlore et autres substances de même nature qui donnent à la toile une blancheur éclatante, mais qui la rongent insensiblement ; il est donc essentiel de faire laver la toile aussitôt qu'on l'a achetée, afin de combattre autant que possible les causes de destruction qu'elle porte en elle-même.

La toile filée à la mécanique est d'un aspect plus séduisant que la toile dite *à la main ;* celle-ci est cependant préférable. L'inégalité des brins, que nous avons signalée comme étant l'une des causes qui nuisent à la solidité, est plus visible dans la toile *à la main* que dans la toile *à la mécanique :* mais cette inégalité existe entre les mêmes brins, c'est-à-dire parmi ceux de la *chaîne* et parmi ceux de la *trame ;* elle n'a pas les mêmes inconvénients que l'inégalité entre les brins qui composent la trame et ceux qui composent la chaîne, c'est-à-dire que l'inégalité est entre les brins qui forment la trame ou la chaîne, non entre la trame et la chaîne.

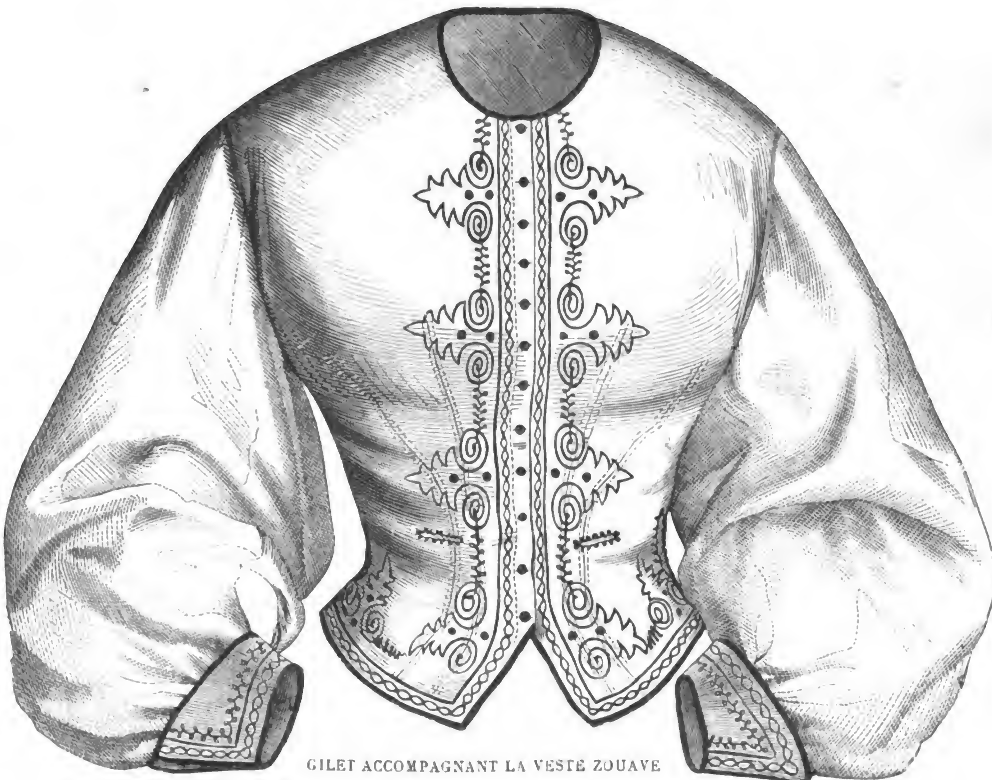
Les procédés de fabrication, en se perfectionnant, ont abaissé certains prix ; la masse des consommateurs n'a pas universellement accepté le bénéfice de cet abaissement des prix, et l'on voit encore beaucoup de personnes conserver, à titre de préjugé, l'habitude d'employer pour le linge de table de la toile unie au lieu de toile *ouvrée*. Elles pensent agir avec une économie bien entendue : cette économie n'a plus de raison d'être aujourd'hui, et l'on ne devrait pas conserver un usage qui donne un aspect par trop simple à la table, et qui impressionne désagréablement les personnes habituées au linge ouvré ou damassé. Le linge de table, quand il est uni, s'assimile facilement au linge de corps, et les nappes et les serviettes semblent avoir été taillées dans des draps hors d'usage.

L'Allemagne, l'Irlande, la Belgique et la Hollande sont, abstraction faite de la France, les contrées où la fabrication des toiles est arrivée au plus haut point de perfection. Les fabriques de Johnsdorf, en Saxe, sont celles qui livrent les toiles les plus larges : on en trouve qui ont 3 mètres 50 centimètres de largeur.

La toile d'Irlande se divise en plusieurs catégories : les plus recommandables sont le *light medium*, —*heavy*, —*strong linen*. La première est très-légère ; on l'emploie pour la lingerie plutôt que pour le linge de corps. Pour ce dernier usage on choisit le *heavy* et le *strong linen ;* cette dernière espèce est d'un prix assez élevé, mais son *blanchiment* est excellent.

Certaines toiles de Belgique se rapprochent du *light medium* et du *heavy ;* leur *blanchiment* laisse beaucoup à désirer.

Nous avons, en France, les toiles d'Alençon, de Mamers, de Château-du-Loir et du Mans ; les plus belles sont fabriquées avec le *cœur du lin ;* les toiles plus ordinaires, dites *demi-lin*, ont la chaîne en lin et la trame en étoupe. Nous avons de plus les belles toiles cretonnes et celles de Bretagne, qui sont les plus estimées de toutes.



GILET ACCOMPAGNANT LA VESTE ZOUAVE

LA BASSE-COUR.

Ma tante était une femme excellente, mais sévère et sérieuse ; ces deux dernières qualités étaient même si prononcées en elle, que mes séjours dans son tranquille domaine auraient été toujours plus courts et toujours plus rares si ma tante n'avait jugé à propos de m'associer à quelques-unes de ses distractions. Quand j'arrivais chez elle, je venais de quitter les bals, les concerts, les représentations théâtrales, et tout ce mouvement qui se communique à tous les habitants d'une grande ville. Les premiers jours qui succédaient à mon arrivée m'engourdissaient dans une sorte de torpeur composée d'oisiveté et de solitude. Mes regards ne découvraient rien autour de moi ; des plaines sablonneuses m'entouraient ; un village misérable se laissait voir ; puis, au delà, rien, rien, qu'une solitude désolée. Ma tante s'aperçut de l'impression que j'éprouvais, et s'appliqua avec persévérance à me soustraire à ces influences énervantes ; elle exigea ma compagnie assidue dans la cuisine et dans le garde-manger, dans la cour et dans le jardin, à la bergerie, à la vacherie, et près des ruches d'abeilles. Cependant, quoique les observations que ma tante me communiquait me parussent intéressantes, je dois avouer que je n'apportais qu'un intérêt assez médiocre au spectacle qu'elle me donnait. Mon humeur était toujours languissante, et l'ennui, pour l'appeler par son nom, pesait toujours sur moi comme une chape de plomb. Peu à peu cette situation se modifia, et le changement qui s'opéra en moi fut dû, le croiriez-vous ? à la basse-cour ! Mais aussi quel monde animé remplissait la basse-cour de ma tante ! Quel spectacle intéressant me présentait cette foule bigarrée d'aspect si varié ! Là aussi, comme dans le monde, les apparences seules étaient diverses ; les mêmes passions, les mêmes sentiments se retrouvaient dans chacun des individus qui peuplaient ce petit coin. Quand nous arrivions, nous apercevions tout d'abord le dindon, tout bouffi de vanité, et qui s'avançait vers nous en faisant la roue majestueusement, comme un sot qui espère faire pénétrer dans l'esprit de ceux qu'il rencontre le sentiment de son incomparable supériorité. Son large cou se gonflait, se teignait d'un rouge pourpre, et, se cambrant en arrière, le dindon semblait dire à tous venants : *Voyez quel personnage important s'avance vers vous !* Tous les symptômes de la suffisance éclataient en lui, si visibles, si comiques, éveillant en moi des souvenirs si précis, que je ne manquais pas de le saluer en lui disant : *Sot masque, je te connais!*

Derrière lui on voyait la tribu pacifique des oies ; dans les ménages qui composent cette race, le mâle seul, chose extraordinaire ! est hargneux et méchant ; les femelles sont douces, appliquées à leurs devoirs, soignant bien leur couvée, défendue par le large bec toujours ouvert, par le sifflement effrayant du père. Je m'arrêtais devant ces tableaux de famille, et j'essayais de résoudre un problème qui m'avait rendu quelquefois bien rêveur dans le monde humain. Je cherchais à comprendre le pouvoir invincible exercé par la méchanceté ; je voulais savoir le secret de la domination qui est l'apanage des caractères hargneux, haineux et haïssables. Un jour, je m'écriai, comme Archimède : *Eurêka !* J'avais trouvé ! et je devais ma découverte à la basse-cour de ma tante.

Pour accepter la lutte avec l'injustice, il faut posséder du courage et de l'équité : ces sentiments ne courent pas les rues ; pour mépriser la violence et la combattre, il faut être doué d'une certaine élévation d'âme qui, elle non plus, n'est pas très-commune. Les lâches trouvent plus commode de céder que de lutter ; les natures peu élevées, celles qui penchent un peu vers la bestialité, sont frappées d'une sorte de respect pour la violence, qu'elles confondent avec la force ; elles s'y soumettent volontiers, sans la discuter, sans l'analyser, sans comprendre qu'il est des triomphes honteux et des défaites honorables ; enfin leur conscience peu éclairée est tout à fait indifférente pour les moyens employés. Peut-être, me disais-je en examinant la tribu des oies, peut-être que si le chef de la famille était moins hargneux, moins grossier, ses femelles se ligueraient contre lui pour le

tourmenter..... Voilà une triste alternative : être bourreau ou victime.... Mais que m'importe, après tout! Je ne serai jamais assez sot pour m'associer à une oie, eût-elle le plumage le plus blanc.

Plus loin, on voyait la famille des canards, ventrus, se dandinant, pour aller barboter. — Ventrus, encore une analogie. Décidément, les souvenirs me poursuivent; oui, ils sont toujours les mêmes partout et toujours : s'arrondir et barboter, voilà le but de leur existence.

Ce qu'il y avait de plus beau dans la basse-cour de ma tante, c'était sa collection de poules; toutes les espèces y étaient représentées, depuis les Brahma et les Cochinchine jusqu'aux délicieuses poules naines qui viennent de l'Angleterre. Je m'oubliais pendant des heures entières à étudier ces mœurs qui sont de nature à inspirer bien des réflexions. Je souhaiterais à beaucoup de femmes de ma connaissance les vertus domestiques des..... poules. Quelle docilité envers leur mari ! Quelle tendresse pour leurs enfants ! Et le coq lui-même, le coq trop calomnié, si souvent, si à tort représenté comme l'emblème de la sottise vaniteuse, quels exemples de délicatesse il pourrait donner à certains jeunes gens, mes contemporains ! Le coq est un Français de la vieille roche, toujours aux petits soins pour le *beau sexe*. Ce n'est pas lui, je vous en réponds, qui, dans une salle d'attente des chemins de fer, resterait étalé dans un bon fauteuil, en laissant debout près de lui, non-seulement des femmes, mais des vieilles femmes ! Ce n'est pas lui qui fumerait son cigare, en envoyant des bouffées de tabac au visage de ses voisines; ce n'est pas lui qui, à table d'hôte, se servirait le premier en choisissant les meilleurs morceaux. Voyez-le plutôt quand il vient de découvrir un mets friand; il appelle immédiatement ses compagnes, et s'écarte de quelques pas, avec le sentiment de sa dignité et du devoir, qui l'oblige à protéger la faiblesse et à embellir les existences qui lui sont confiées; il veille à ce que tout se passe équitablement, et s'il arrive parfois qu'il distribue quelques coups de bec, c'est seulement pour rétablir l'ordre troublé par la violence, l'envie, la jalousie féminines. Soyez bien certain que ces coups de bec sont pour lui une obligation très-pénible. Mais que voulez-vous ? Il y a des femmes, — non, pardon, je veux dire des poules, si mal nées, que la force seule peut les maintenir et empêcher leurs mauvaises actions. Si le coq ne savait pas les dominer, qu'arriverait-il? elles se jetteraient sur cette jolie petite poule, elles la plumeraient, elles lui crèveraient les yeux..... Vous voyez bien, hélas ! que les coups de bec sont nécessaires lorsqu'il s'agit de bêtes, et que, dans le cas particulier dont il est question, la force est la gardienne de la justice.

Quant aux mères, le spectacle de leur sollicitude est vraiment admirable : leurs enfants sont leur principal intérêt; le sentiment de la maternité est si développé en elles qu'il absorbe tous les autres sentiments. Dès qu'elles ont des enfants à élever, à soigner, elles ne sont plus jalouses ni envieuses, et n'espionnent plus le coq pour découvrir s'il adresse trop de gloussements à une rivale ; elles placent les plus petits dans leur voisinage immédiat, tandis que les plus forts sont un peu plus éloignés; leur sollicitude est toujours vigilante, leurs soins toujours éclairés. Un jour, une mère de famille se hasarda malheureusement à passer avec toute sa couvée près d'une étable de porcs. l'un de ces vilains animaux se précipita sur les poussins; — la mère se jeta en avant; elle fut tuée, — mais ses enfants eurent le temps de prendre la fuite pendant la lutte héroïque qu'elle sut soutenir.

Voilà les drames que la basse-cour de ma tante me présentait. L'élément comique n'y manquait pas non plus, et les réflexions philosophiques m'arrivaient en foule. Je pris goût à cette existence de la campagne. Le soir, ma tante m'emmenait dans ses promenades à travers champs et forêts; son exemple et ses paroles m'apprirent que l'on peut trouver, dans l'examen d'une fleur, d'un oiseau, un intérêt plus vif et plus pur que dans les plaisirs vains et vides du monde. E. DE PAROY.



COSTUMES DE BAINS DE MER.

Robe en piqué blanc garnie de deux bandes en piqué mauve, encadrées d'un dessin en soutache noire. Corsage ajusté à petites basques garnies de bandes de piqué mauve. Ce corsage, ouvert autour du cou, est garni d'un petit col en piqué blanc bordé de piqué mauve. Nœud en ruban de même nuance. Guimpe plissée en mousseline blanche. Manches demi-longues bordées de piqué lilas. Chapeau rond en paille de Fribourg, orné de ruban en velours noir; deux cocardes en velours de même couleur sont placées devant et derrière.

Robe en popeline à carreaux verts et noirs. La jupe est garnie avec un volant tuyauté en taffetas noir. Ce volant, qui a 12 centimètres de hauteur, est surmonté d'une bande en taffetas vert uni (11 centimètres de hauteur) soutachée de noir. Un deuxième volant en taffetas noir (10 centimètres de hauteur) est placé au-dessus de cette bande. Corsage ouvert sur une guimpe de mousseline, et garni d'une demi-berthe en taffetas noir. Ceinture à longs bouts en taffetas noir. Manches à poignet et *jockey* de taffetas noir. Capeline en cachemire rouge, ornée de nœuds et de ruches en taffetas noir.

DESCRIPTION DE LINGERIES.

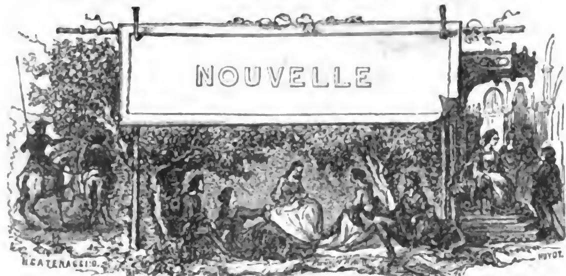
Fichu montant en mousseline blanche. Il est entièrement plissé à petits plis perpendiculaires. Une ruche double en tulle est placée autour de l'encolure. Le milieu de cette ruche est couvert par un velours noir, nº 0. Le fichu est boutonné par devant avec des petits boutons d'ivoire. Il est bordé tout autour par un ruban de velours noir ayant 5 centimètres de largeur, terminé par un nœud à bouts flottants. Ce fichu, très-simple et très-élégant, convient aux jeunes femmes comme aux jeunes filles. On le porte sur un corsage décolleté.

Col composé d'un large entre-deux, formé par des carreaux de bandes piquées en mousseline encadrant des médaillons de valencienne; une ruche de valencienne garnit les deux côtés de cet entre-deux et les devants du col posé sur une cravate en taffetas lilas soutachée de noir et bordée de dentelle noire étroite.

La manche qui accompagne ce col est un petit chef-d'œuvre dû au goût distingué de madame Henneveu. Cette manche est large. Des *pattes* d'entre-deux pareils à celui du col remontent en colonnes à mi-hauteur de la manche environ. Entre chaque patte se trouve un pli profond qui diminue l'ampleur de la manche vers le bas. Elle se termine par deux garnitures de mousseline bordées de valencienne. Sous chaque patte on place un morceau de ruban pareil à celui qui sert de cravate.

Col et manche en point d'Alençon. Une large dentelle est posée sur un ruban rose de même largeur, qui en fait ressortir le dessin. Un nœud rose termine ce ruban. Une ruche étroite en tulle blanc borde le tour du cou. Le col est un peu ouvert. Les manches en mousseline, ouvertes aussi, sont bordées d'une large dentelle rabattue en arrière sur un ruban rose. Le tour est garni d'une ruche de tulle.

Col et manchette composés de médaillons de batiste et d'entre-deux mélangés. Le tour du col et celui de la manchette sont bordés d'une dentelle.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Je me sentis le cœur plus léger après cette conférence; le musicien français avait été très-avare de ses encouragements là où il ne voyait aucune chance de succès; je pouvais donc avec raison partager ses espérances. La journée se passa gaîment pour moi; ma pauvre petite garde-robe réclamait impérieusement quelque addition, et je me mis à confectionner plusieurs objets de toilette dont je manquais absolument. Marie eut la bonté de se charger de mes achats d'étoffe, et avec peu de dépense je parvins à renouveler mes effets.

M. de Coutance revint le soir pour me dire qu'il s'était acquitté de sa petite commission. Son extrême obligeance nous avait promptement liés, et ce jour-là, pour la première fois, je me permis de l'examiner à mon aise.

J'ai déjà dit que ses manières étaient parfaitement polies et distinguées. Je remarquai aussi que ses traits conservaient encore les traces d'une beauté que les chagrins plutôt que les années lui avaient ravie. Quelques légers fils d'argent sillonnaient sa chevelure, mais ses yeux brillaient encore d'un feu tout juvénile; son front n'avait pas une seule ride; sa bouche conservait habituellement le sourire affable qui avait dû rendre autrefois cette physionomie tout à fait attrayante. En le voyant, on se sentait prêt à lui accorder sa confiance; et le pauvre musicien, logé au quatrième dans une mansarde, inspirait involontairement une sorte de respect par la dignité de ses manières. Je crois vraiment que ce fut lui qui me remercia pour le service qu'il m'avait rendu.

« Vous m'avez fait un grand plaisir, mademoiselle; » dit-il, « j'ai si rarement l'occasion d'être utile à quelqu'un! »

XXXII

Le lendemain, à notre grande surprise, nous entendîmes une voiture s'arrêter à la porte de notre pauvre maison, et, comme Marie allait ouvrir la fenêtre pour voir qui arrivait ainsi, Jean entra tout effaré.

« Qu'y a-t-il, Jean? Qu'est-il donc arrivé? » s'écria Marie avec inquiétude.

« Rien, peut-être; mais je crains que la retraite de miss Bell ne soit découverte; n'ayez pas peur, miss, nous tâcherons que vous soyez bien loin d'ici avant que vos ennemis y arrivent.

— Qu'avez-vous donc appris, Jean? » demandai-je à mon tour. « Qu'est-ce qui vous fait craindre pour moi?

— Je vais vous dire la chose, miss Bell. Ces jours derniers je me suis plusieurs fois rencontré avec des individus qui avaient certainement le projet de me faire causer plus que je ne voulais; mais soyez tranquille, miss, leur complot n'a pas trop bien réussi de ce côté, car ils n'en ont pas plus appris en me questionnant que s'ils avaient parlé à mon manteau que voilà. Pourtant il faut que je ne sais quelle circonstance ait éveillé les soupçons, car, depuis, je vois un drôle qui rôde autour de la maison, et que je crois connaître; c'est le domestique que j'ai amené à Londres avec son maître le jour même de votre arrivée.

— Grand Dieu! M. Meredith!

— J'ai reconnu le garçon dès le premier moment que je l'ai revu; lui, de son côté, m'a abordé en me parlant de vous, et en me faisant des excuses sur sa grossière conduite à votre égard, vous vous en souvenez, miss Bell. Malgré son air de bon apôtre, je me sentais l'envie de lui donner la suite de cette volée de coups de poing qu'il avait si bien gagnée en descendant de ma diligence; je songeais à l'emmener dans l'écurie sous un prétexte quelconque, et à l'oublier là après avoir fermé la porte à clef, quand j'entendis un coup de sifflet qui le fit disparaître comme une flèche. Depuis, il ne cesse de tourner autour de la maison; il s'informe de tout; il demande si je suis marié, si personne ne demeure avec Marie et moi. Par bonheur, la seule femme qui vous ait vue arriver est partie pour une noce à Exeter; ainsi, jusqu'à présent, il n'y a rien qui doive bien vous effrayer.

— Je m'étonne que M. Meredith ne soit pas venu lui-même.

— C'est bien ce qu'il a fait, miss Bell. Je l'ai rencontré par ici, flânant en apparence d'un air insouciant, et m'observant du coin de l'œil sans en avoir l'air. Moi, qui n'aime pas tous ces manéges-là, je suis allé droit à lui et je lui ai demandé s'il avait à me parler. Voyant qu'il était inutile de dissimuler plus longtemps avec moi, il a joué franc jeu, et m'a dit tout net que, si je voulais lui dire où vous êtes, miss, il me donnerait ce que vaudraient mes renseignements.

— Oh! c'est indigne! » s'écria Marie; « vouloir corrompre ta conscience, Jean! Eh! sait-il donc ce qu'elle vaut? Pourrait-il la payer sa valeur?

— Je vous avoue que je ne savais trop que dire d'abord; je voyais bien qu'il était sur vos traces, et le repousser rudement n'eût pas été adroit. J'eus donc l'air de vouloir entrer en accommodement avec lui, et je lui demandai ce qu'il me donnerait pour prix de mes renseignements.

— Fi donc, Jean! » dit Marie tout indignée.

« Écoute donc, femme, avant de parler. S'il avait été un peu fin, il aurait bien vu que je me décidais trop facilement pour que ma réponse fût bien sincère. Mais il n'y prit pas garde, me dit immédiatement combien il comptait me payer et offrit de me remettre tout de suite moitié de la somme. Le voyant si peu défiant, je lui demandai en quelle qualité il s'intéressait à vous, car, dis-je, je craignais de vous faire du tort en livrant votre secret à quelqu'un que vous ne seriez peut-être pas fort aise de voir. — Ne craignez rien, me dit-il, cette jeune personne est ma fiancée, et elle sera aussi heureuse que moi de notre réunion, la pauvre fille!

— Le traître! Quelle insigne fausseté! » m'écriai-je.

« Je pris son adresse, et nous nous quittâmes, lui tout joyeux de son succès, moi bien aise de l'avoir joué. Il crut sans doute que tout était arrangé pour le mieux, et je n'entendis plus parler de lui depuis ce jour-là; mais je viens de l'apercevoir à l'hôtel du Cygne. J'ai appris aussi qu'un autre monsieur s'est beaucoup informé de vous à l'hôtel où vous êtes descendue en arrivant. Il est désolé de votre disparition, et revient chaque jour pour savoir si l'on n'a rien appris de nouveau sur votre compte.

— Oh! celui-là, c'est sans doute un ami, » dit Marie en voyant sur mes joues une vive rougeur que le souvenir du major Sommerset y faisait monter.

« Peut-être; mais le temps s'écoule et il est précieux; madame Browne, qui vous a vue venir ici, est de retour d'un petit voyage, et M. Meredith saura bien d'elle où vous trouver.

— Et il ne nous trouvera pas; le nid sera vide et les oiseaux envolés, » dit la bonne Marie; « je vais à la hâte faire nos paquets et nous partirons.

— Non, non, Marie, je n'y consentirai pas. Quitter votre maison à cause de moi! je ne le veux absolument pas.

— Je ne vous demande pas si vous le permettez, miss, » dit doucement Marie. « Puisqu'il faut que vous quittiez cette maison, nous irons avec vous, n'est-ce pas, Jean?

— Mes bons amis, merci pour votre généreuse bonté; mais écoutez, Marie; dans mon intérêt même, je ne dois pas permettre un dévouement inutile. Votre fuite sera une preuve de ma présence chez vous, et l'on saura toujours retrouver votre demeure. Il faut que Jean travaille; il ne peut pas cacher son domicile comme moi. J'irai seule; il faut que je vous quitte, Marie. »

Un mortel silence suivit ces paroles: la raison était évidemment de mon côté; Jean baissait la tête et ne voulait pas mentir à sa conscience en m'engageant à rester. Marie pleurait. A la fin, à moitié convaincue, elle me demanda où j'irais.

« Je ne sais; pas bien loin de vous, si je puis; je me sentirais trop isolée.

— Oh! Jean, doit-elle réellement partir? Que fera-t-elle toute seule? Elle est si peu accoutumée à se subvenir à elle-même. Jean, que faire?

— Il faut que je parte, il le faut, Marie; s'*il* me voit, je suis perdue!

— Oh! alors, partez bien vite, miss Bell. Ne vous inquiétez pas de vos affaires, je vous les porterai. Dépêchez-vous, » me dit Marie qui tremblait pour moi et qui était maintenant pressée de me voir dehors. « Voici votre chapeau, votre manteau; j'irai avec vous. Jean, reste ici pour recevoir ce monsieur s'il ose venir. Chut! qu'est-ce? Ah! ce n'est que M. de Coutance qui rentre chez lui. Pauvre monsieur! comme il sera fâché de votre départ! »

Cinq minutes plus tard, j'étais dans la rue. Marie m'accompagnait et me conduisit dans une allée étroite et

….. LE BRAVE JEAN LES AVAIT JETÉS A LA PORTE PAR LES ÉPAULES.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, rue Jacob, Paris

Lingeries de la M^on DUPONT (LEBORGNE ET HENNEVEU, Successeurs)

56, Rue du Bac

mbre où elle avait vu l'écriteau d'une chambre à louer. « Voici l'appartement, » nous dit une grosse femme à ir rude, en nous introduisant dans une chambre déla- ée au dernier étage de la maison. « Pour qui est-ce? Je us avertis que je suis très-difficile pour mes locataires. prends mes informations. D'abord, êtes-vous mariée? » e demanda-t-elle.

« Non.

— Alors, comment vivez-vous? Travaillez-vous dehors?

— Non, je suis étrangère, et je ne sais pas encore ce que vais faire.

— Hem! » fit la femme d'un air tout à fait désagréa- e. « A qui puis-je demander des renseignements sur votre mpte? »

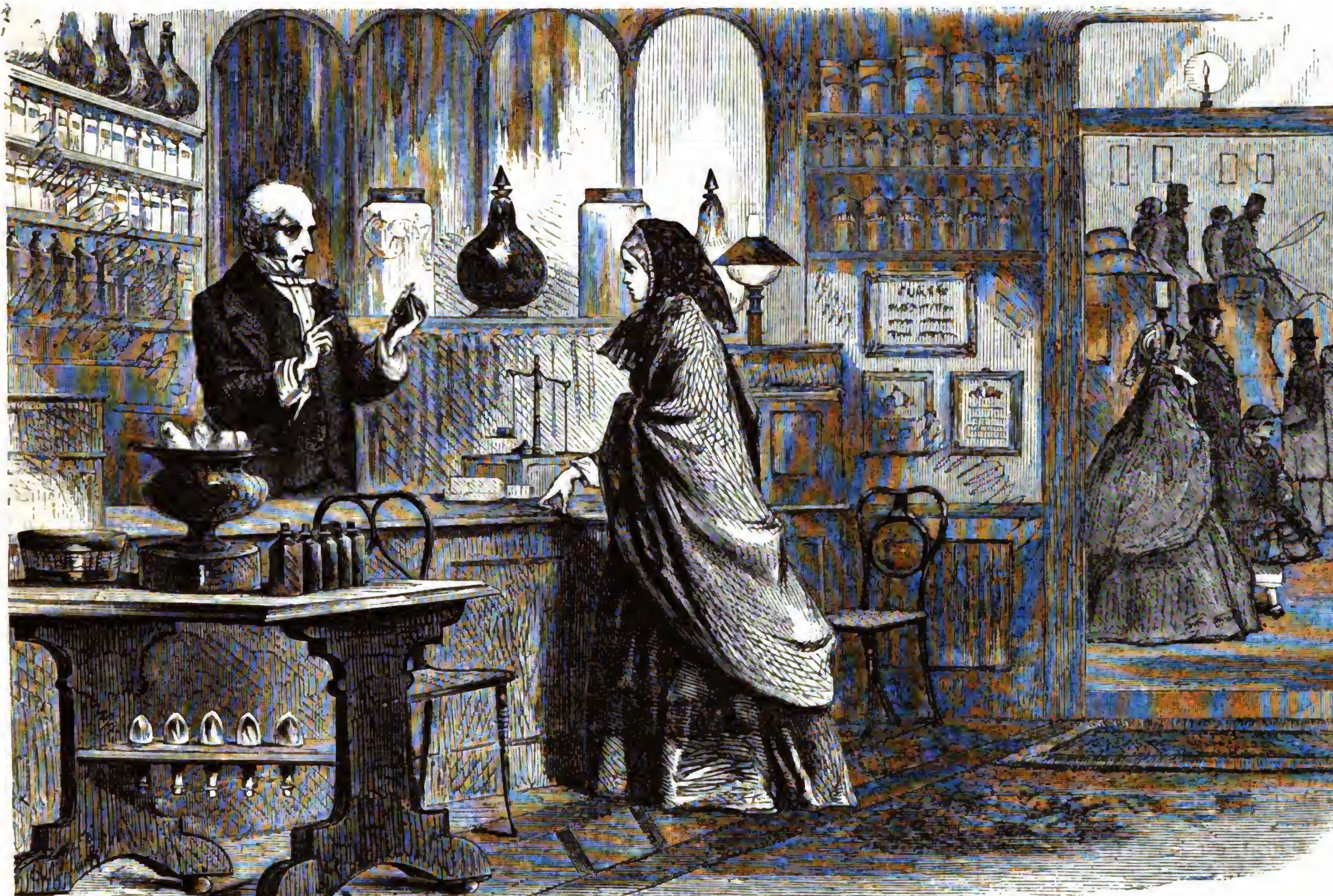
J'avais envie de quitter cette maison si peu hospitalière; ais l'heure avancée me retint, et je dis à ma disgracieuse tesse que je lui payerais une semaine d'avance. « Cela doit pas se payer fort cher, » dis-je en jetant un regard tour de moi. Je donnai sans réclamer les cinq schellings 'on me demanda, et je dis bonsoir à Marie.

Le lendemain matin, je m'éveillai triste et désolée dans a chambre solitaire. Le souvenir de ceux que j'aimais, Foulques, de ma mère, me rendait ma situation encore us pénible. Je me rappelais aussi les paroles de celui ii m'avait offert son appui, sa vie tout entière, et que j'a- is dû repousser bien malgré moi. Je pleurais comme un fant quand Marie vint me voir; sa présence me consola. le m'apprit que la veille au soir, peu de temps après 'elle fut revenue, M. Meredith était venu chez eux ec un de ses amis, et qu'à la suite d'une altercation des us vives, le brave Jean les avait jetés à la porte par les aules.

XXXIII

«Quelle affreuse ène! » m'écriai- lorsque Marie 'eut fait en dé- il le récit de ce ii s'était passé. uel bonheur ur moi d'avoir é avertie à mps! Mais pour us et pour Jean, ie de peine, que tracas je vous use, ma pauvre arie!

— Ne vous in- uiétez pas, miss; vous assure que préfère ceux ui sont dans l'em- arras..... Non, ce 'est pas tout à iit cela que je eux dire; je sou- aiterais bien de out mon cœur ue vous n'y eus- iez jamais été, niss Bell. Mais 'est que moi, oyez-vous, je uis si peu de hose, que les gens heureux, qui l'ont besoin de ien ni de per- onne, ne vien- lraient guère me rouver. Mainte- ant, voyons, qu'allez-vous fai- re? Il faut que je vous dise que M. de Coutance est désolé de tout ce qui vous arrive. Il répète toujours que vous chantez comme un ange, et, si vous voulez bien lui permettre de venir vous voir, il espère vous apporter bientôt quelque bonne nouvelle.



« AH! COMMENT CE FLACON EST-IL ENTRE VOS MAINS, ALORS? »

— Et l'annonce dans les journaux? je n'y songeais plus seulement.

— Que je voudrais pour vous une bonne et sérieuse oc- cupation, miss! vous songeriez moins à vous désoler. Si vous voulez prendre l'air, je viendrai vous chercher ce soir et nous irons sur le chemin d'Islington; il n'y a guère de promeneurs de ce côté, cela vous fera du bien, car vous paraissez toute souffrante aujourd'hui.

— J'irai avec vous volontiers. En attendant, je vais met- tre mon linge en ordre dans cette armoire, qui, je vois, ferme à clef.

— Méfiez-vous: la serrure peut avoir deux clefs, et j'ai peu de confiance en votre hôtesse. Qu'avez-vous, mon Dieu! » s'écria-t-elle tout à coup; «vous souffrez, miss Bell? êtes- vous malade?

— Non, non, ce n'est rien, » dis-je en m'efforçant de vaincre l'émotion que venait d'exciter en moi la vue du flacon de lait que j'avais rapporté d'Ellerslie, et qui, soi- gneusement enveloppé, n'était pas tombé sous mes yeux de- puis cette nuit fatale de mon départ. Pendant quelques mi- nutes, je considérai d'un air égaré ce douloureux témoin du plus lâche des crimes, sans trouver une réponse aux affectueuses questions de Marie. Enfin, je lui montrai ce fatal objet, en lui demandant si elle le reconnaîtrait plus tard dans le cas où il lui serait présenté.

« Je n'en suis pas bien sûre, miss; il est très-beau, mais je n'y vois rien de très-particulier qui puisse me le faire distinguer d'un autre.

— Si, vraiment, regardez bien, Marie. Il y a deux ini- tiales, F N, celles de ma mère, puis une étoile blanche qui semble être dans l'intérieur même du flacon. Regardez bien, vous en souviendrez-vous à présent?

— Oh! oui.

— Et vous voyez ce qu'il contient?

— On dirait du lait aigre, » dit-elle en débouchant le flacon pour le sentir.

« Vous vous en souviendrez bien, Marie?

— Oui, mais pourquoi?...

— Ne m'interrogez pas à présent, je ne puis rien vous dire; je vous prie seulement de ne pas oublier ce flacon, afin que vous puissiez le reconnaître si un jour je réclame votre témoignage. »

XXXIV

« Je vous le promets, » me dit Marie. « Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes si pâle! Vous pleurez! Qu'avez-vous, chère miss Bell? Vous souffrez, je le vois bien; votre pau- vre tête est brûlante. »

Avec un geste plein de compatissante bonté, elle appuya sa main fraîche sur mon front, essuya mes larmes, et crut bientôt m'avoir consolée.

Vers le soir, je m'enveloppai dans mon grand manteau, et je sortis avec l'intention de changer en certitude les doutes pénibles que j'avais emportés d'Ellerslie. Je marchai plus d'une heure en demandant fréquemment mon che- min, et j'arrivai dans Oxford Street. Une grande et belle pharmacie attira mes regards, j'entrai. Un monsieur s'a- vança poliment vers moi et me demanda ce que je dési- rais. Je le priai de vouloir bien analyser le contenu de mon flacon.

« Je le regrette, mais ce n'est pas une chose que nous fassions pour les personnes qui nous sont inconnues.

— Je le craignais, monsieur; mais je suis étrangère dans Londres, vous ne pouvez pas me connaître; et pourtant il est très-important que j'éclaircisse mes soupçons relative- ment à la liqueur enfermée dans ce flacon. Si cette ana- lyse doit se payer cher, je suis prête à supporter cette dé- pense, quelle qu'elle soit.

— Ce n'est pas là la question; mais c'est une chose con- traire à nos habitudes. Est-ce une médecine, une potion quelconque?

— Non, j'ai toute raison de croire que c'est du poison.

— Ah! comment ce flacon est-il entre vos mains, alors?

— C'est ce que je ne puis vous dire; les circonstances qui m'ont mise en possession de cette petite fiole sont peu intéressantes à connaître pour tout autre que moi. Mais les renseignements que j'espérais obtenir me sont d'une grande importance.

— C'est singulier, » dit le pharmacien en m'examinant d'un air de doute; « veuillez alors me donner votre nom et votre adresse. »

J'hésitai, troublée par cette question inattendue.

« Vous refusez? Alors vous voudrez bien m'excuser, » dit-il froidement, en posant le flacon devant moi sur le comptoir.

» Je ne sais, » dis-je, « de quelle utilité peuvent être pour vous mon nom et mon adresse; je pourrais facilement vous abuser par une fausse indication; pourtant, si c'est né- cessaire.....

— Pas pour moi; mais, si j'enfreins nos usages, je veux du moins savoir en faveur de qui j'agirai. D'ailleurs, vous trouverez sans doute d'autres maisons moins scrupuleuses que la mienne, et où l'on vous renseignera parfaitement. »

Là-dessus, le pharmacien me salua et servit plusieurs personnes qui entraient au même instant. Ainsi congédiée, je sentais bien que j'aurais dû quitter immédiatement le magasin; mais je ne sais quel vague espoir me retint. Étonné sans doute de ma persistance, le pharmacien re- vint à moi et me dit d'un ton plein de bonté:

« Cette affaire me paraît vous embarrasser fortement; je voudrais pouvoir vous être utile; mais, si je vais jusqu'à analyser cette liqueur, ce que nous ne faisons que sur la demande d'un confrère ou d'un médecin, je ne puis pourtant le faire pour une dame qui non-seulement m'est tout à fait étrangère, mais qui refuse de dire son nom et d'expliquer de quelle manière elle se trouve posséder ce qu'elle croit être un poison. Je sais bien qu'on se cache souvent sans être coupable; pourtant, quand on n'a rien à se reprocher, il vaut mieux ne rien cacher.

— Vous avez raison; aussi.....

— Vous m'avez dit que vous n'êtes pas de Londres; vous venez de la campagne?

— Du comté d'Essex.

— D'Essex! Ah! j'y ai un frère, et je connais moi-même beaucoup le pays.

— Vraiment? » dis-je en rougissant.

« Pouvez-vous me nommer quelques personnes de votre connaissance? Peu de noms me sont inconnus dans ce comté.

— Je vivais fort retirée; il y a peu de monde à Shirley, » répondis-je toute troublée, sans presque savoir ce que je disais.

« Shirley! Vous avez habité Shirley? Alors vous con- naissez sûrement le médecin de cet endroit.

— Le docteur Medway?

— C'est bien cela. Vous le con- naissez?

— Intimement.

— Ah! vous connaissez mon frère!

— Votre frère! Le docteur Med- way est votre frè- re! Oh! alors, je puis me confier à vous, » dis-je avec joie.

« Certainement; les amis de Wal- ter sont les miens. Ce que vous lui diriez, ce que vous lui demanderiez à lui-même, vous pouvez me le de- mander aussi. Vo- tre nom... mais... attendez... Ce n'est pas possible!... Si, peut-être!... Veuillez entrer dans cette cham- bre, » dit avec agi- tation le pharma- cien en m'intro- duisant dans une petite pièce où il se hâta de me faire asseoir, car il vit que mon émotion croissante mena- çait de me priver de mes sens.

« Ne vous ef- frayez pas si j'ai par hasard deviné la vérité; ne craignez rien: je respecterai votre secret aussi sûrement que le ferait mon frère.

— Vous devinez?... Qui donc croyez-vous que je sois?

— Une personne qui eût pu me devenir bien proche, si elle eût voulu..... celle qui a mérité l'affection de mon frère et qui a toute mon estime,.... miss Neville d'Ellerslie.

— Comment savez-vous?... J'espérais n'être reconnue ici par personne.

— Depuis longtemps je vous connais sans jamais vous avoir vue. Mon frère m'a si souvent parlé de vous! C'est par une lettre de lui que j'ai appris hier même votre mys- térieuse disparition et les bruits qu'on laisse courir à ce sujet. Je suis heureux de vous dire que, Walter et moi, nous ne partageons pas l'opinion que vos ennemis vou- draient imposer à tous.

— Merci, merci mille fois pour ces bonnes pensées!

— Remerciez plutôt le ciel qui a inscrit sur vos traits un démenti formel aux accusations injurieuses dont vous êtes victime. Revenons à cette petite bouteille; je crois à pré- sent en connaître toute l'histoire.

— Oh! non, c'est impossible! » m'écriai-je avec vivacité.

« Votre exclamation elle-même me dit que je ne me trompe pas; ce flacon se rattache de la manière la plus intime à votre départ d'Ellerslie. »

Il y eut entre nous un long silence; je ne pouvais rien dire, rien répondre à un homme si bien instruit et si clair- voyant.

« Je n'ai aucun droit à votre confiance, miss Neville, » dit M. Medway; « pourtant je vous répète que, si vous avez besoin d'un ami, vous le trouverez en moi. Je vous pro- mets que votre secret sera bien gardé entre mes mains.

— Pardonnez-moi, monsieur, et croyez à toute ma re-

connaissance; mais je ne puis rien confier à personne; mon secret, je dois le garder seule et m'interdire même la sympathie de mes amis.

— Comme vous voudrez, miss Neville; et cette fiole, désirez-vous encore savoir ce qu'elle contient?

— Si vous avez la bonté de me le dire, j'en serai bien aise; mais laissez-moi y mettre une condition: quoi qu'elle contienne, promettez-moi le secret le plus absolu, et gardez ce flacon jusqu'à ce que je vienne vous le redemander.

— J'y consens volontiers. Mais vous savez bien ce qu'il contient; les journaux ont déjà parlé du lait empoisonné trouvé dans votre tasse.

— Oui, mais je tiens à en être plus sûre. Je dois vous faire encore une prière; je crains que vous ne me refusiez.

— Parlez en toute confiance; je ferai tout au monde pour vous être utile.

— Ne parlez de cette visite à personne, pas même à votre frère.

— Et pourquoi? Que pouvez-vous craindre de la part de Walter?

— Rien, certainement: mais ma sûreté exige que je reste cachée, inconnue à tout le monde.

— Pauvre enfant! En vérité votre position est douloureusement étrange. Chez qui êtes-vous logée ici?

— Je n'en sais rien. Chassée d'une maison hospitalière où le ciel m'avait d'abord conduite, je suis seule à présent, entourée d'étrangers.

— Pauvre enfant! pauvre enfant!» dit-il avec compassion. Ce serait pourtant un bonheur pour mon frère de savoir que je vous ai vue, que vous êtes saine et sauve; mais je vous obéirai, je garderai le silence. Pendant que vous prendrez une tasse de thé, je vais faire l'analyse que vous souhaitez!»

L'absence de M. Medway fut longue; la vieille femme de charge qui servit le thé s'impatientait, et disait qu'il ne vaudrait plus rien quand son maître reviendrait. En effet, une heure au moins s'écoula avant le retour du pharmacien.

XXXV

Quand M. Medway revint, ses traits étaient altérés par une profonde émotion; il me dit d'une voix grave qui me fit frissonner:

« Vos craintes n'étaient que trop fondées, miss Neville; cette liqueur contient un des plus violents poisons connus; il donne la mort avec une promptitude effrayante, et ses effets sont difficiles à reconnaître, car ils ressemblent étrangement à ceux d'une maladie fatale et trop commune. »

Je m'attendais à ce résultat; le contraire m'eût profondément surprise, et pourtant je n'entendis pas sans une affreuse commotion intérieure la déclaration du pharmacien, après laquelle je ne pouvais plus conserver aucun doute sur l'attentat dont j'avais failli être victime.

Malgré toute ma gratitude pour les bontés de M. Medway, je désirais me retrouver seule avec mes pensées, et je me levai pour partir. Le pharmacien me fit accepter une voiture pour retourner chez moi, et me pria instamment de lui faire parvenir quelquefois de mes nouvelles.

Il était neuf heures et demie lorsque je rentrai dans ma chambre. Je m'attendais à la trouver triste et solitaire; la présence de Marie me fut une agréable surprise; cette excellente créature m'attendait pour veiller à mon souper habituel, une tasse de thé.

« Je savais bien,» dit-elle gaîment en accrochant mon manteau et mon chapeau que j'avais jetés avec négligence sur mon lit, je savais bien que, si je ne venais pas, vous vous coucheriez sans songer à rien prendre. Vous n'entendez rien aux travaux du ménage, pas plus que je ne m'entendrais à faire la grande dame. Je ne serais pas étonnée de vous trouver un jour morte de faim pour n'avoir pas su vous procurer le nécessaire. »

Je la remerciai machinalement, car j'étais trop préoccupée pour répondre à ses innocentes railleries.

« Là! vous voilà toute triste, ma pauvre miss Bell! Il faudrait un peu vous distraire. M. de Coutance dit que, la semaine prochaine, on entendra une célèbre cantatrice à l'Opéra. Si vous le désirez, il vous procurera un billet et un pour moi, si vous craignez d'aller seule au théâtre et que vous ne soyez pas honteuse de paraître en ma compagnie..... Allons, ne vous fâchez pas, dit-elle en voyant que la fin de sa phrase m'avait vivement blessée; ce n'est pas cela que je voulais dire; mais je sais bien qu'il n'y a que les personnes du monde qui vont à l'Opéra, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous ne fussiez pas bien aise de m'y mener.

— Vous mériteriez d'être grondée, Marie, pour avoir de pareilles idées; ne voyez-vous pas combien de peine vous me faites?

— N'en parlons plus; prenez cette tasse de thé, cela vous remettra (le thé était le remède universel de Marie, et elle l'appliquait à tous les maux comme infaillible); et puis dites-moi quel jour vous voulez aller à l'Opéra. Est-ce mercredi?

— J'aimerais mieux ne pas y aller du tout.

— Ce pauvre monsieur sera si fâché d'un refus, miss Bell! Si vous vous enfermez toujours ainsi, vous tomberez malade.

— Je le suis déjà, je crois, et je ne puis vraiment que remercier M. de Coutance de son offre aimable. »

Marie n'insista pas davantage; voyant combien j'étais fatiguée et souffrante, elle m'aida à me déshabiller et retourna chez elle.

Le lendemain, je me trouvai faible, aussi brisée que la veille; ma santé s'altérait sous l'influence des douloureuses réflexions qui seules m'occupaient nuit et jour. Le peuple se plaint des maux qu'amène le travail forcé; mais je crois qu'une totale inaction, comme celle à laquelle je me trouvais condamnée, est plus pénible à supporter qu'un excès de travail.

La Providence eut sans doute pitié du désœuvrement dans lequel je passais forcément les journées qui me paraissaient si longues: j'entendis frapper doucement à ma porte; c'était une jeune femme que je connaissais de vue pour l'avoir rencontrée déjà dans l'escalier.

« Je vous demande bien pardon,» me dit-elle, « de m'introduire ainsi chez vous; mais je me trouve dans un tel embarras que je me suis aventurée à venir vous demander si vous ne pourriez pas m'aider.

— Avec plaisir, si je le peux; en quoi puis-je vous être utile?

— Je demeure dans la chambre précisément au-dessous de la vôtre; je suis couturière et je travaille chez moi pour une maison de la Cité. Ma sœur Élisa m'aidait depuis quelque temps, de sorte que je pouvais prendre beaucoup plus d'ouvrage; mais la dame chez laquelle elle est femme de chambre est revenue à l'improviste, et j'ai sur les bras de l'ouvrage pour deux que je dois livrer à la fin de la semaine. J'ai osé venir vous demander si vous voudriez bien m'aider à le terminer,» dit-elle d'un air un peu embarrassé: sans doute elle s'apercevait que je n'avais pas trop l'air d'une ouvrière.

« Je n'ai rien à faire, » lui dis-je simplement, « et je ne refuse pas de m'occuper. Dois-je vous suivre tout de suite?

— Comme il vous plaira. Mais je vois que vous n'avez pas l'habitude de travailler pour les autres.

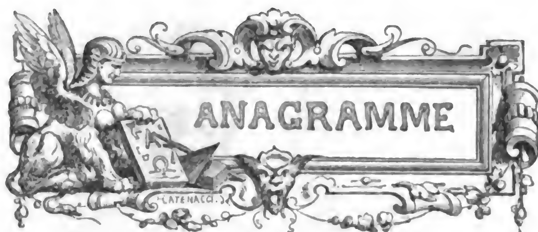
— Qu'importe, pourvu que je sache faire le travail que vous me confierez.

— C'est que vous en trouverez probablement le prix bien minime!

— Je le prendrai tel qu'il sera, pour vous rendre service.»

Je descendis avec la couturière, moi, petite-fille du plus orgueilleux Anglais de l'Angleterre, pour gagner ma première pièce de six pence, comme une pauvre ouvrière. Et certainement jamais femme de cette classe ne fut plus heureuse en trouvant l'occasion de gagner son pain que moi, lorsque je me vis enfin à l'abri de la terrible oisiveté qui me minait. Déjà fort occupée par mon travail à l'aiguille, j'étais encore distraite par le bavardage incessant de ma compagne, qui ne me faisait pas grâce de la plus petite aventure du quartier.

(La suite au prochain numéro.)



Pour t'aider, cher lecteur, à deviner mon nom,
De Merlin l'enchanteur il faudrait le renom,
Et mieux peut-être encor les talents poétiques
De l'immortel Boileau, dans ses chants satiriques.
Je ne dis pas cela pour te décourager;
Allons, prends ton crayon, et commence à chercher.
La terre me produit, je suis une semence
De diverses couleurs, de plus d'une nuance;
L'on me trouve partout, car j'excite à la fois
Et l'appétit du pauvre, et le palais des rois;
J'offre, dans plusieurs cas, une bonne recette
A qui craint la sangsue ou le coup de lancette;
A Dijon, à Bordeaux, jusques à Saint-Maixent,
On fait de mes huit pieds le plus fin condiment.

Je renferme un foyer; un travail difficile;
Deux beaux départements; un instrument qui file;
L'épouse d'un bourgeois; un principe odorant;
Un sentiment qu'à Dieu l'on offre en l'adorant;
Le mois de la moisson; des champs une mesure;
Un mot qui bien souvent embellit la nature;
Un poëte célèbre; un enfant; un oiseau;
Une cage à poulets faite avec du roseau;
Le contraire de doux; de notre être l'essence;
Ce que chacun de nous porte pour sa défense;
Une simple parole et deux petits pronoms;
Une voie; une plante et beaucoup d'autres noms;
L'instrument principal de la serrurerie;
De nos funestes mœurs la triste tragédie;
L'associé de l'un, pronom démonstratif;
Une sensation sur le nerf olfactif;
Une muse; un cadeau qu'on fait en mariage;
Ce qu'est le cœur humain; un homme sans courage;
L'ouvrage des maçons; ce qui fait tout mouvoir;
Celui qui de parler n'a plus aucun pouvoir;
Ce que l'on chante à deux; deux notes de musique;
D'un hôtel de Paris une voûte sphérique;
Un viscère; un poisson; un mets; un fin matois;
Un sac de peau de bouc, un adverbe à la fois;
Un chemin indirect; puis une incertitude;
L'un des quatre éléments que l'on boit d'habitude;
Un mécontentement; notre charmant journal;
Ce qui fait tout mouvoir dans un grand arsenal;
Un prince de la cour, des maçons le grand maître;
Le porteur de la faux qui nous fait disparaître;
Ce qui n'est pas poli; puis vingt mains de papier;
Un volume élégant que l'on fait relier;
L'épouvante du rat, animal domestique;
Un terme au jeu d'échecs; un peuple de l'Afrique;
Ce qu'avant de peser font les petits marchands;
Un terme familier à tous les tisserands;
Le fruit noir des buissons; une eau sale et dormante;
Un plus grand amas d'eau sans cesse remuante;
Un phare à feu tournant que l'on voit de Royan,
Et qu'en géographie on nomme Cordouan;
Un acte par lequel on fait de la farine;
Un pacha gouverneur; un terme de marine;
A Londres, un endroit où l'on se réunit;
Un homme dont la ruse à la fraude s'unit;
Un arbre où l'on s'attend; ce que tout avare aime;
Une conjonction; un lyrique poëme;
Un coup fort dangereux que porte le cheval;
Une ville de France; un rongeur animal;
Un fleuve du Béarn; une riche fourrure;
Pour les vaisseaux un port; une chaude doublure;
Un vin doux, sans ferment; un temps déterminé;
Celui, si tu le veux, où le Seigneur est né;
Un acte par lequel on arrache la vie;
La plus grande cité de la belle Italie;
Une ville de Suisse, un lac du même nom,
Qui rappelle un désastre aussi grand que Granson;
Un creux; un nom de chien; une jeune génisse;

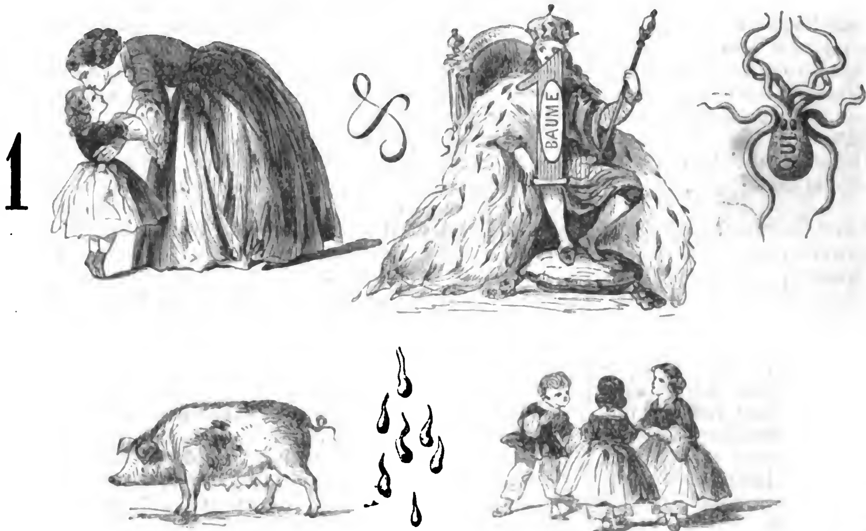
Mais j'abuse... allons donc; il faut que j'en finisse;
Un dernier mot pourtant, c'est le nom de l'auteur,
Tu ne peux refuser; courage, ami lecteur.
Ce nom que maint bourgeois porte aujourd'hui sans gloire
Retentit autrefois au champ de la victoire;
Plus tard il fut chéri de la muse Érato...
N'en ai-je pas trop dit pour mon incognito?...

F. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Il est de plus en plus impossible de se loger dans la capitale.

AVIS.

Plusieurs de nos abonnées continuent à nous réclamer le numéro du 30 juin, c'est-à-dire le n° 26, nous répétons qu'il est daté du 1er juillet. *Nous prions instamment de vouloir bien lire l'avis donné dans le n° 25,* de la MODE ILLUSTRÉE. Ce n'est pas par les dates, c'est par les numéros qu'il faudra collationner le journal.

N° 31. DEUXIÈME ANNÉE. 27 juillet 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.
UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
1 an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Éventail de la princesse de Prusse

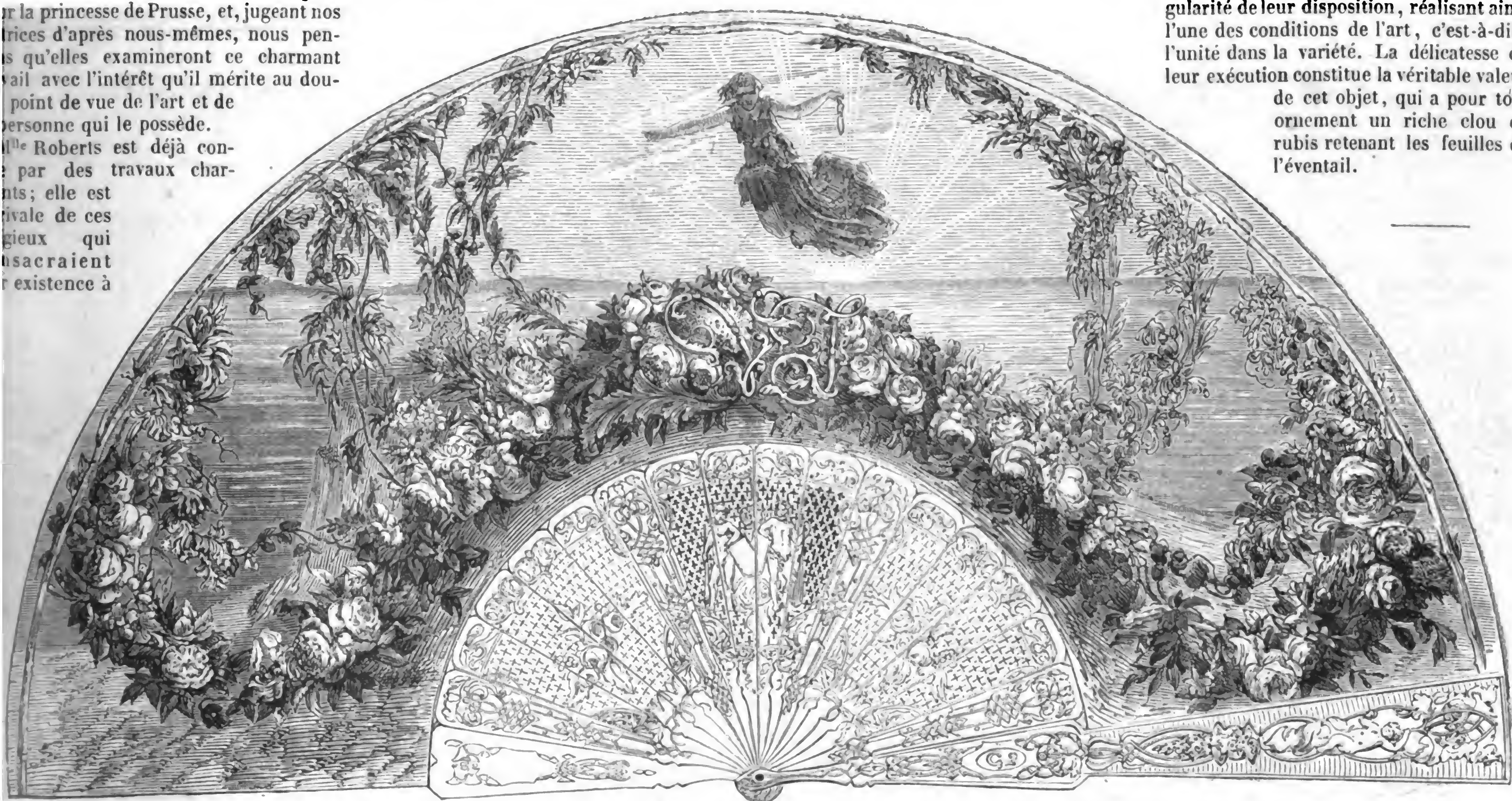
(PRINCESSE VICTORIA).

Si l'un des recueils du temps nous avait conservé le ssin et la description d'un éventail appartenant à quel- grande princesse, si nous rencontrions, en feuille- t un volume, la reproduction d'un éventail ayant partenu à la duchesse de Bourgogne, par exemple, us nous arrêterions pour l'examiner avec un cer- n intérêt. Nous avons en ce moment sous les yeux le sin de l'éventail exécuté, à Paris, par Mlle E. Roberts, r la princesse de Prusse, et, jugeant nos trices d'après nous-mêmes, nous pen- s qu'elles examineront ce charmant ail avec l'intérêt qu'il mérite au dou- point de vue de l'art et de ersonne qui le possède. Mlle Roberts est déjà con- par des travaux char- nts; elle est ivale de ces gieux qui nsacraient r existence à l'exécution des admirables vignettes, des petits tableaux si vrais, si vivants, si incroyablement *finis*, qui ornent les missels dont le moyen âge nous a légué l'héritage; elle a fait de cet éventail un bijou ravissant qui mérite d'être consacré et propagé par la *Mode illustrée*.

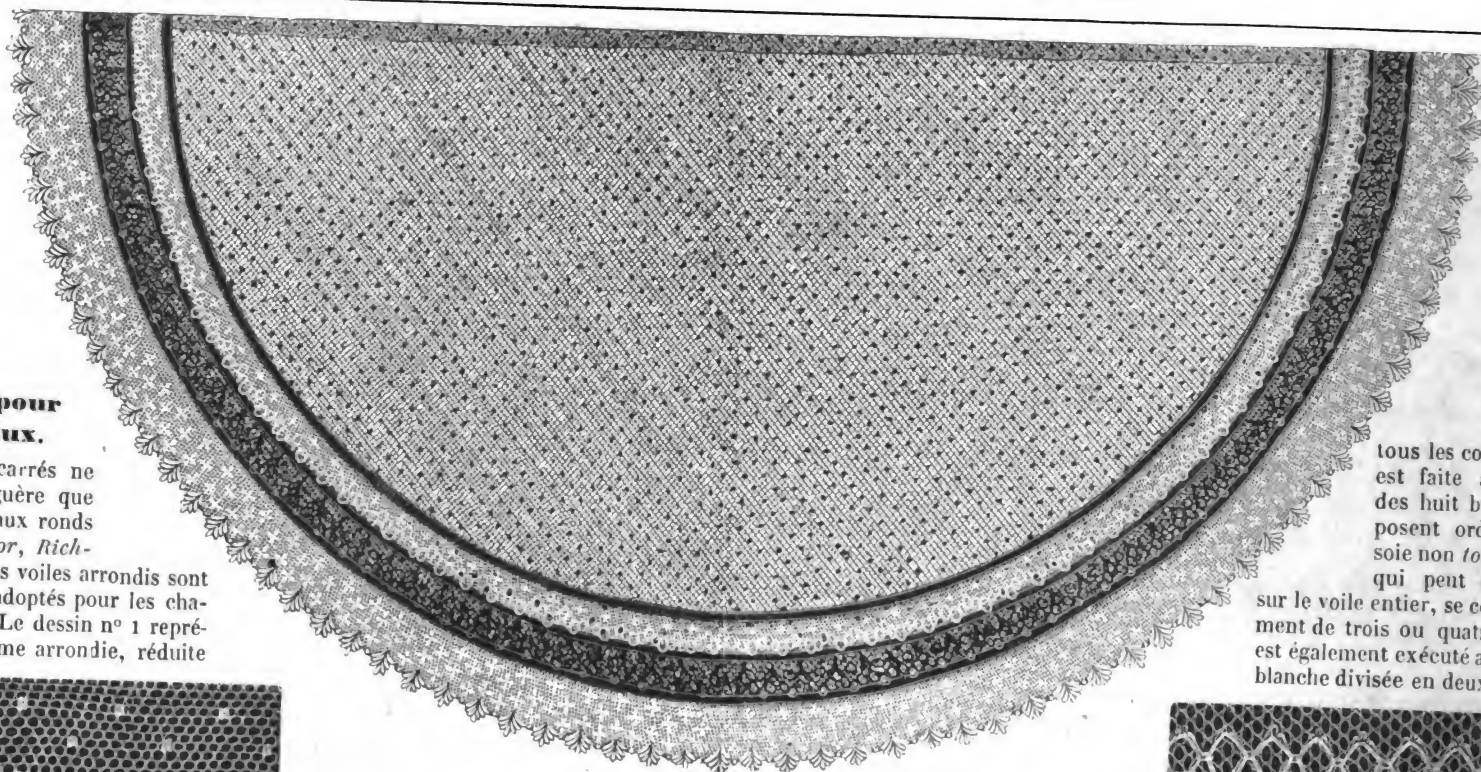
La peinture représente les falaises de l'Angleterre. Puissance maritime par excellence, l'Angleterre veut en toute occasion rappeler au monde entier qu'elle considère la mer comme son domaine et la véritable source de sa prospérité. L'Aurore plane au-dessus des falaises, en indiquant de la main à la princesse d'Angleterre la nouvelle patrie vers laquelle elle va se diriger. L'Aurore tient de l'autre main des anneaux constellés qui figurent la réunion des destinées des jeunes époux. Le soleil se montre à l'horizon; il éclaire le tableau d'une lumière jeune, fraîche, pure et radieuse comme l'avenir qui s'ouvre pour le nouveau ménage.

Au centre du tableau on voit les initiales de la princesse et celles du prince, entrelacées, au milieu d'un éblouissant fouillis de fleurs aux couleurs vives et tendres. Ces fleurs représentent, par leur choix, les armes des trois royaumes unis : la rose, le trèfle et le chardon.

Ces fleurs sont répétées dans les branches en ivoire ciselé qui soutiennent l'éventail. Au milieu de ces branches se trouvent : d'un côté, l'écusson d'Angleterre surmonté de la couronne royale ; de l'autre côté, l'écusson de Prusse également surmonté de la couronne royale. Tous ces détails sont d'une légèreté et cependant d'un *fini* admirables. Les guirlandes roses de trèfles, de chardons, s'entrelacent, retombent en festons légers, qui semblent balancés par un souffle de vent, remontent en colonnes, et forment des médaillons réguliers, malgré l'apparente irrégularité de leur disposition, réalisant ainsi l'une des conditions de l'art, c'est-à-dire l'unité dans la variété. La délicatesse de leur exécution constitue la véritable valeur de cet objet, qui a pour tout ornement un riche clou en rubis retenant les feuilles de l'éventail.



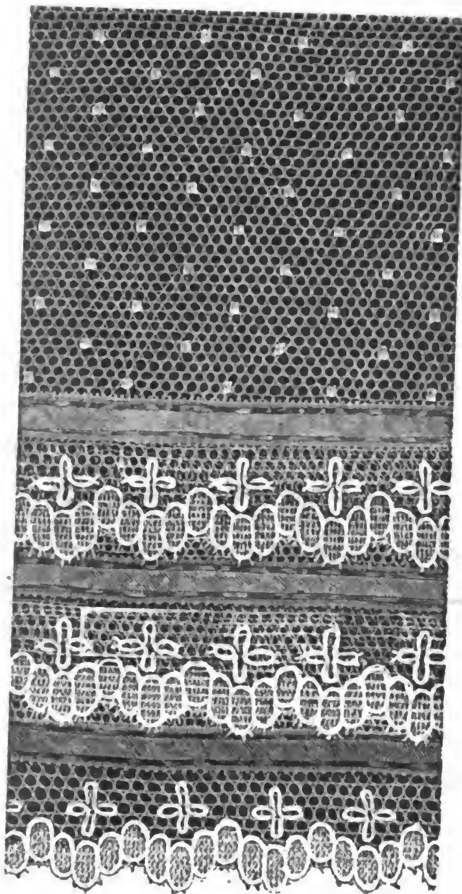
ÉVENTAIL DE LA PRINCESSE DE PRUSSE (PRINCESSE VICTORIA).



N° 1. — VOILE AU QUART DE SA GRANDEUR NATURELLE.

Voiles pour chapeaux.

Les voiles carrés ne servent plus guère que pour les chapeaux ronds de forme *Tudor*, *Richmond*, etc. Les voiles arrondis sont généralement adoptés pour les chapeaux de *ville*. Le dessin n° 1 représente cette forme arrondie, réduite au quart de sa grandeur naturelle. Les dix dessins suivants offrent une collection de divers ornements que l'on peut adapter aux voiles de ce genre. La dimension du modèle n° 1 est de 80 centimètres de largeur pour le bord supérieur, et de 39 centimètres pour la hauteur, mesurée dans le milieu. Ces voiles arrondis peuvent être plus grands, jamais plus petits. Le n° 1 est en tulle noir moucheté (point d'esprit); la garniture se compose de trois rangs de dentelle posés à plat, ayant, le premier (blonde blanche), 1 centimètre 1/2 de largeur ; le second (dentelle noire), 2 centimètres de largeur; le troisième (blonde blanche), 3 centimètres 1/2 de largeur. Chacun de ces rangs est garni d'un velours noir *zéro*, cousu sur la couture réunissant la dentelle au voile. On fait à l'autre côté du voile un ourlet d'un centimètre, pour y passer un cordon rond, élastique, ou bien on y coud un entre-deux de dentelle noire, dans les vides duquel on passe le cordon.

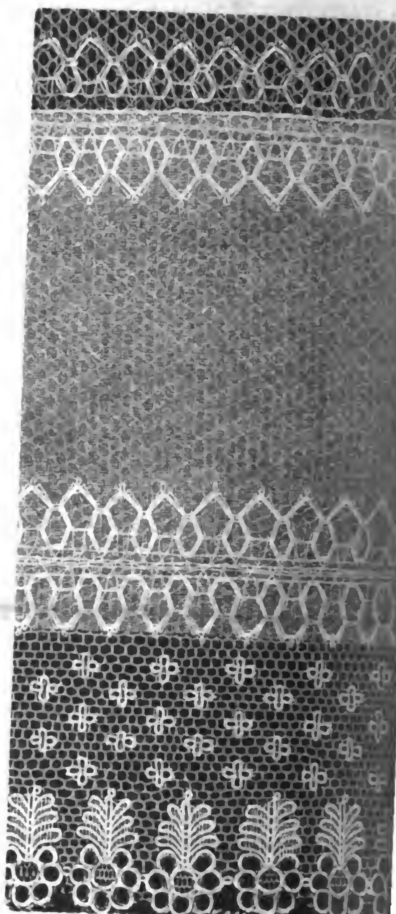


N° 2.

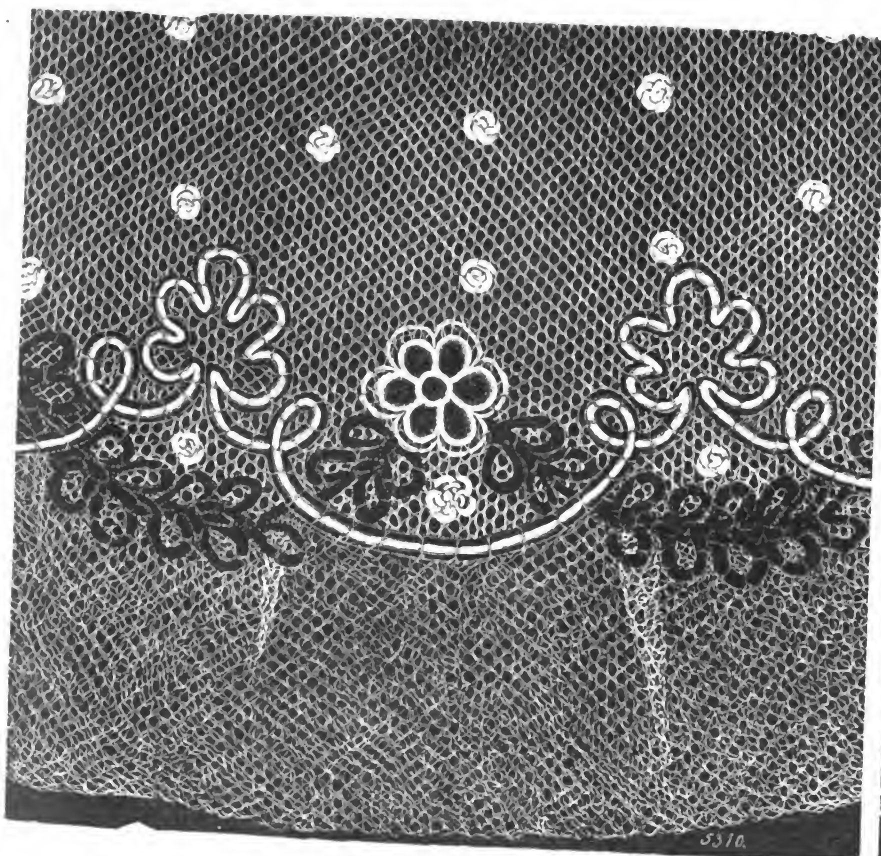
N° 2. Fond en tulle blanc moucheté, en soie. Le voile est garni avec trois rangs de blonde blanche surmontés de rubans lilas n° 1 ; le ruban inférieur est lilas foncé, le deuxième ruban est d'une nuance plus claire; le troisième est lilas clair.

N° 3. On exécute ce dessin en soie noire et soie blanche sur un fond de tulle blanc uni en soie. En coupant le voile on laisse le tulle nécessaire pour faire au bord inférieur un rempli de 5 centimètres 1/2 ; en fixant ce rempli on fait, à distance régulière, un pli, dont on peut suivre la direction sur le dessin. Les plis sont nécessaires, vu la forme arrondie du voile qu'il faut maintenir bien égale. On calque le dessin sur du papier, et l'on brode les festons inférieurs, ainsi que la branche de feuilles, sur le rempli, c'est-à-dire sur le tulle double. La différence des *tons* du dessin indique l'emploi de la soie blanche et celui de la soie noire : ces soies doivent être *non torses*.

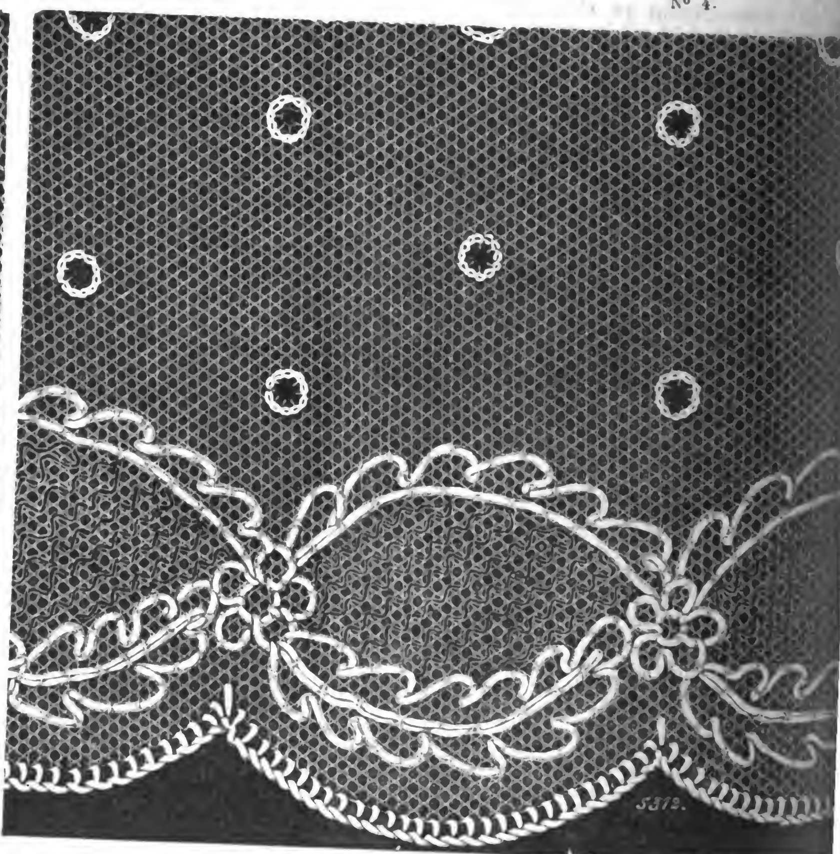
On brode ce dessin en *reprises*, à l'exception des rosettes, exécutées en broderie anglaise, très-*légèrement*, c'est-à-dire sans rapprocher les points trop consciencieusement. Pour ces rosettes, et pour le reste du dessin fait en soie blanche, on sépare chaque brin de cette soie en deux brins. La ligne noire, qui suit tous les contours est faite avec u[n] des huit brins qu[i com]posent ordinaire[ment la] soie non *torse*. L[e ...] qui peut être c[...] sur le voile entier, se compos[e seule]ment de trois ou quatre rang[s ...] est également exécuté avec de [la soie] blanche divisée en deux brins.



N° 4.



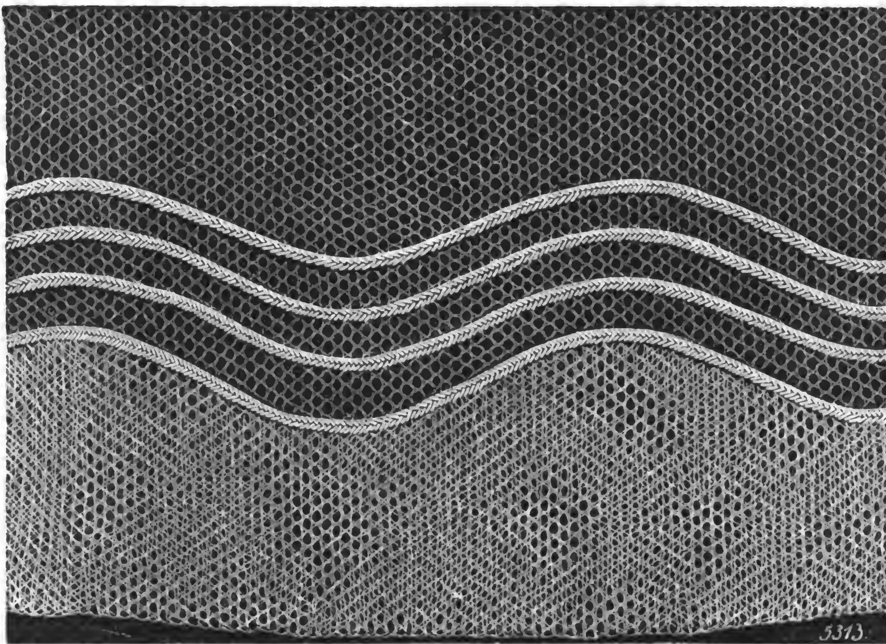
N° 3.



N° 5.

Nº 4. Fond blanc en tulle de soie noire. Le bord de ce voile est couvert d'une bande double de crêpe lilas ayant 6 à 7 centimètres de largeur; cette bande est coupée en rond comme le voile; de chaque côté de cette bande on place deux blondes étroites, terminées, pour le bord inférieur, par une dentelle noire ayant 5 à 6 centimètres de largeur. Le crêpe n'étant pas assez large pour que la bande soit d'un seul morceau, il faut dissimuler la jonction des différents morceaux en les joignant par une couture imperceptible. La couleur du crêpe doit être analogue à celle de la garniture du chapeau.

Nº 5. Le semé de ce fond se compose de pois noirs avec un contour blanc. On exécute ce semé au métier, si l'on ne peut se procurer du tulle brodé; on peut faire ce semé en *reprises*, ou bien au point de chaînette. La bordure est faite en *reprises* avec de la soie blanche, non torse. L'intérieur des sortes de médaillons qui se trouvent entre les deux rangs de la bordure est rempli avec de la soie noire très-fine; les rangs *ondulés* que l'on fait avec cette soie noire se composent d'un demi-point croisé, dont on peut suivre la direction sur le dessin. Le feston du bord est formé par une soutache noire, sur laquelle on fait un feston en soie blanche. Quand il est terminé, on coupe le bord du tulle en dehors de ce feston.



Nº 6.

Nº 6. Fond en tulle uni, simplement orné de soutache de soie dont la couleur est assortie à celle de la garniture du chapeau. En coupant ce voile, on laisse en plus le tulle nécessaire pour un rempli de 3 à 4 centimètres de hauteur, que l'on fixe en cousant le premier rang de soutache; on coupe le bord de ce rempli, afin que les trois autres rangs de soutache soient posés sur le tulle simple.

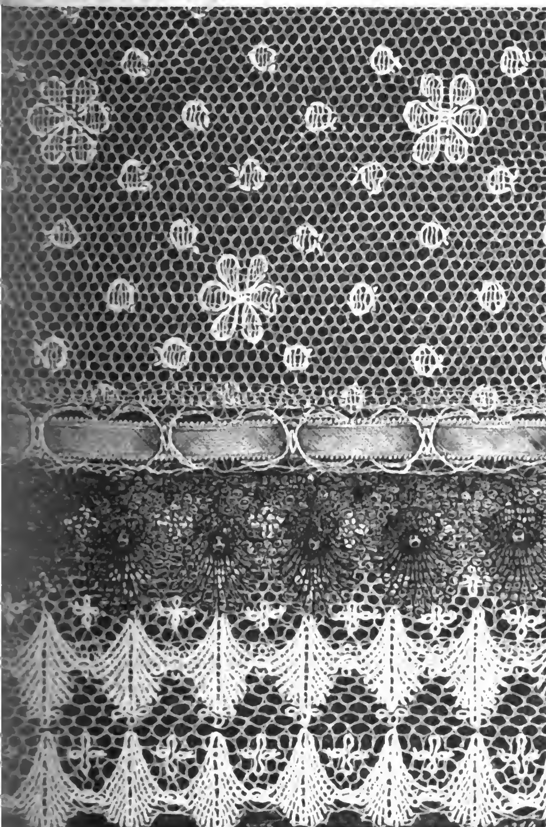
Nº 7. Fond blanc en tulle de soie à dessins. Le bord est garni avec une blonde blanche ayant 4 centimètres de largeur, surmontée d'une dentelle noire ayant 2 centimètres de largeur. Un entre-deux de blonde blanche, traversé par un ruban de taffetas bleu, est placé au-dessus de la dentelle noire.

Nº 8. Fond blanc, semé de fleurettes exécutées en soie blanche et soie maïs. Le bord est garni avec trois rubans maïs et une blonde blanche.

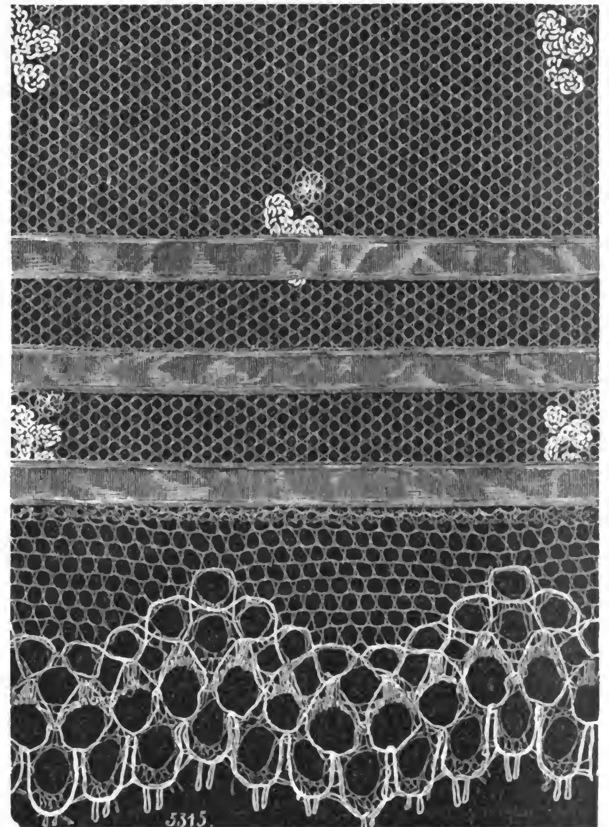
Nº 9. Fond noir en tulle de soie uni bordé de blonde blanche ayant 4 centimètres 1/2 de hauteur; sur cette blonde on pose deux blondes blanches étroites et très-légères, réunies par un ruban de velours noir *zéro*. Le semé se compose de *nœuds* en chenille noire, continués sur le bord de la blonde étroite.

Nº 10. Fond blanc en tulle de soie uni; à 2 centimètres de distance du bord intérieur on exécute les losanges avec de la soie blanche; au milieu de chaque losange on fait un nœud en chenille gros bleu. Un entre-deux de blonde blanche, traversé par un ruban gros bleu, est placé sous ce dessin; cet entre-deux est terminé par une guipure noire.

Nº 11. Même fond que le nº 4. La garniture se compose de dentelles noires et d'un rang de dentelle blanche; un ruban de velours noir couvre les coutures qui fixent les dentelles sur le voile.



Nº 7.

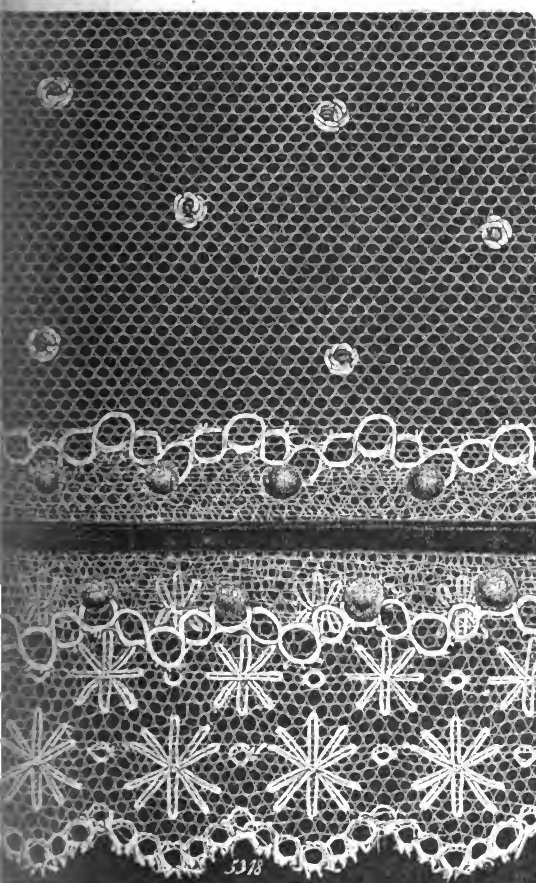


Nº 8.

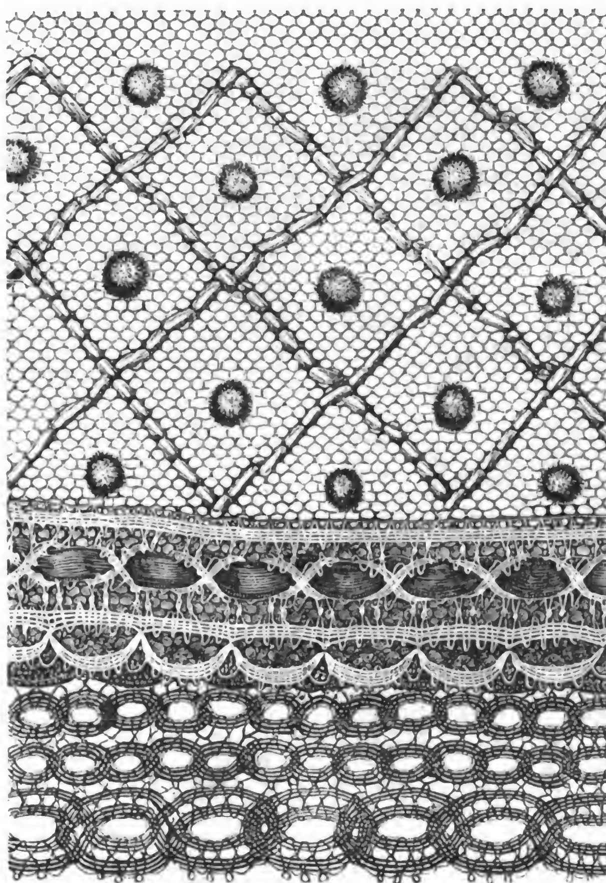
Col tricoté pour enfants.

Pour faire ce col on emploie du coton à crochet, six brins, nº 40 ou 50; on tricote avec des aiguilles extrêmement fines, et le tricot doit être très-égal et *aussi serré que possible*, afin de bien marquer les *côtes* du dessin.

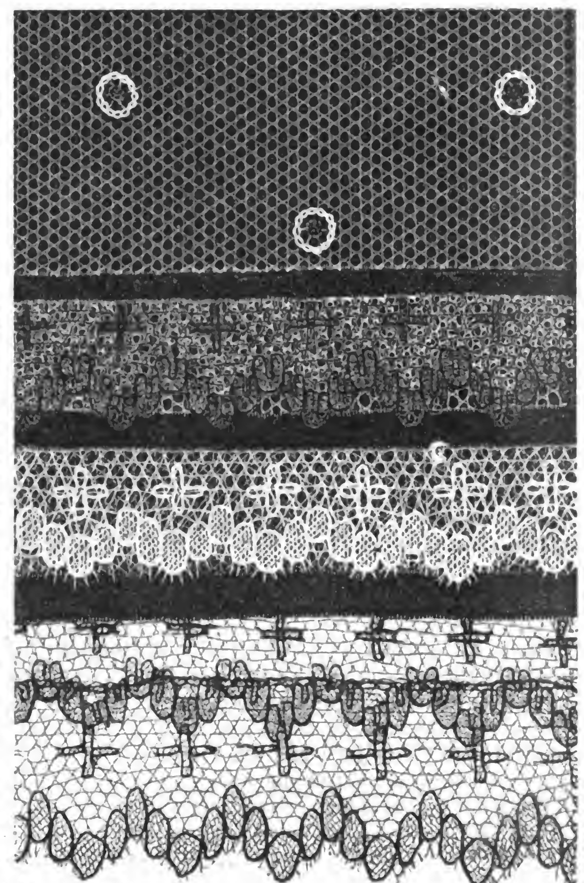
On fait le col en travers, par conséquent en *allant* et *revenant*. On monte 28 mailles.



Nº 9.



Nº 10.



Nº 11.

1er *tour*. — A l'endroit.

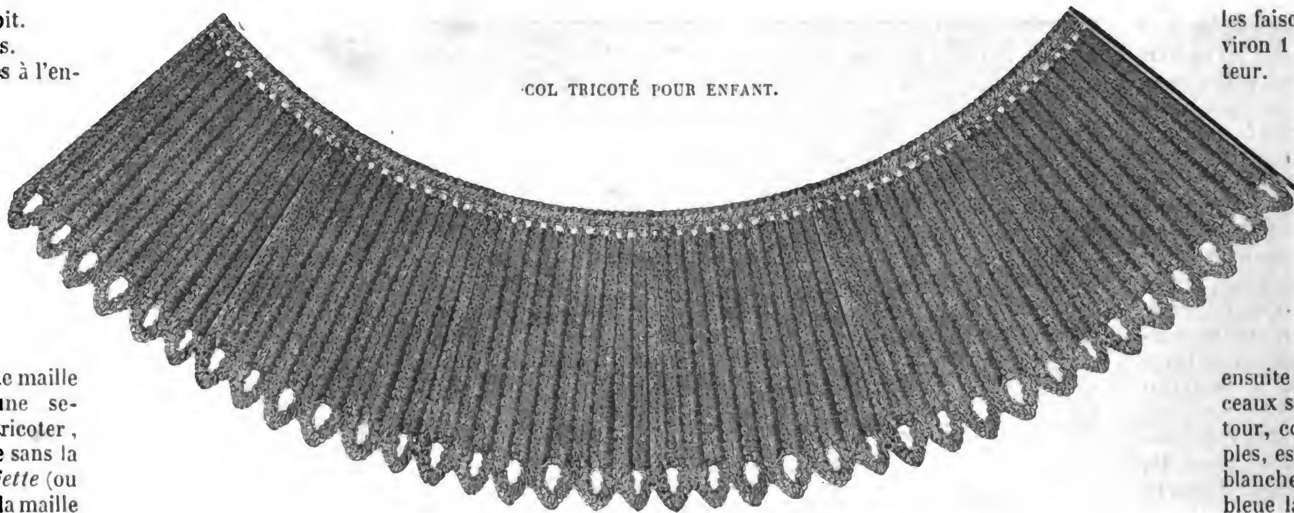
2e *tour*. — A l'envers.

3e *tour*. — 25 mailles à l'envers. On jette trois fois le coton sur l'aiguille; — 3 mailles à l'envers.

4e *tour*. — 4 mailles à l'endroit, — 1 maille à l'envers, — les autres mailles à l'endroit.

5e *tour*. — A l'endroit.

6e *tour*. — On *surjette* 3 mailles, c'est-à-dire que l'on prend une maille sans la tricoter, — une seconde maille sans la tricoter, — une troisième maille sans la tricoter, — on les *surjette* (ou on les jette) par-dessus la maille suivante, que l'on tricote à l'envers, ainsi que toutes les autres.



COL TRICOTÉ POUR ENFANT.

7e *tour*. — A l'envers.

8e *tour*. — A l'endroit.

9e *tour*. — 25 mailles à l'endroit; on jette trois fois le coton sur l'aiguille; on fait 3 mailles à l'endroit.

10e *tour*. — 4 mailles à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — les autres mailles à l'envers.

11e *tour*. — A l'envers.

12e *tour*. — On surjette 3 mailles, — les autres mailles à l'endroit.

On recommence depuis le 1er tour, et l'on répète le dessin jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur nécessaire. Notre modèle a 150 *côtes* ou *raies* en *relief*, et le même nombre de raies *creuses*.

Du côté uni, formant l'encolure, on fait, *au crochet*, un tour de brides pour lesquelles on pique le crochet dans les raies *creuses*, en passant les raies en relief; sur ces brides on fait un tour de mailles simples qui terminent le col.

On peut faire avec ce dessin des garnitures pour chemises de nuit, pour pantalons d'enfants, etc.; ces garnitures sont extrêmement solides.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX. — Laine blanche et de trois nuances bleues.

Ce travail peut être exécuté en quelques heures; notre dessin en représente la dimension, réduite aux deux tiers. On prend, pour l'exécuter, un gros crochet et un moule à filet ayant environ 3 centimètres de circonférence.

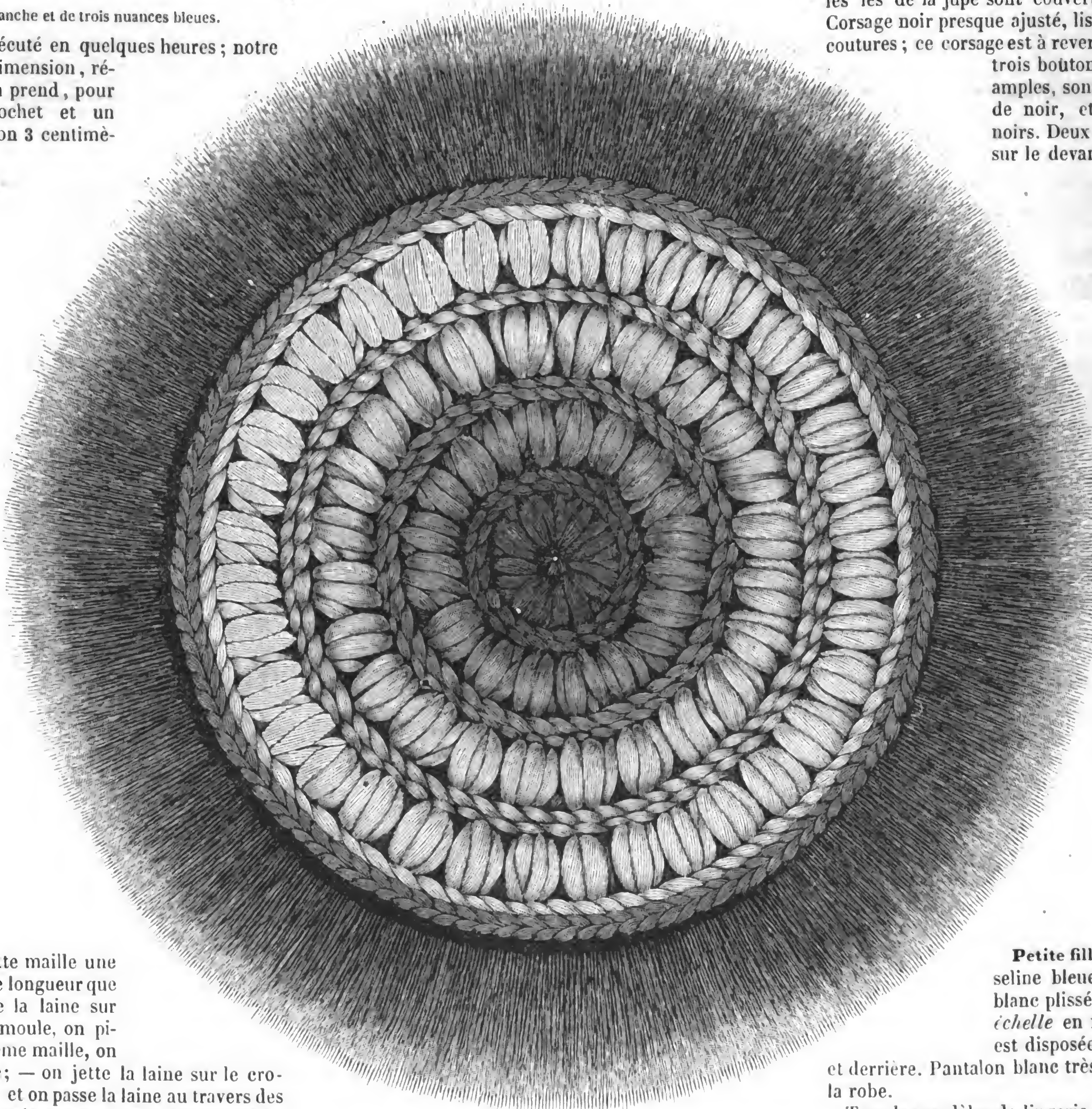
On prend la laine bleue la plus foncée, et l'on fait une chaînette de 8 mailles; on réunit la première maille à la dernière, de façon à former un rond.

1er *tour*. — Même laine. On prend le moule à filet; on l'introduit dans la maille qui se trouve sur le crochet, en élargissant cette maille, et lui donnant environ 2 centimètres de hauteur, afin que la maille repose en partie sur le moule. — On tient l'ouvrage comme tous les ouvrages au crochet, la laine étant toujours derrière le moule, sur l'index de la main gauche, et le crochet dans la maille au-dessus du moule. — On jette la laine sur le crochet, comme lorsqu'on veut faire une bride, et l'on pique le crochet dans la même maille à laquelle appartient la boucle qui se trouve sur le moule; on tire au travers de cette maille une nouvelle boucle de même longueur que la première; — on jette la laine sur le crochet au-dessus du moule, on pique le crochet dans la même maille, on forme encore une boucle; — on jette la laine sur le crochet au-dessus du moule, et on passe la laine au travers des mailles qui se trouvent sur le crochet; on fait 2 mailles en l'air sans déplacer le moule; — * on jette la laine comme pour faire une bride, on pique le crochet dans la maille de la chaînette du commencement, on tire le brin qui se trouve par derrière et l'on forme une boucle; — on jette la laine sur le crochet par-dessus le moule, on passe la laine au travers de la même maille, pour former une deuxième boucle; — on jette la laine sur le crochet au-dessus du moule, on la passe au travers de la même maille pour former une troisième boucle. — On a, après cette troisième boucle, 7 mailles sur le crochet, y compris la maille qui s'y trouvait au point que nous avons indiqué par ce signe *; on passe la laine au travers de ces 7 mailles à la fois, et l'on a ainsi un deuxième petit faisceau. On fait 2 mailles en l'air et l'on recommence depuis * jusqu'à ce que l'on ait huit petits faisceaux. On joint les deux dernières mailles en l'air au premier faisceau, et l'on termine ainsi le premier tour.

2e *tour*. — Même laine. Dans chaque maille du tour précédent on fait une maille simple.

3e *tour*. — Laine bleue plus claire. Ce tour est fait comme le premier tour, et se compose de 16 faisceaux. En commençant ce tour on n'attache pas le brin au tour précédent, mais on commence le faisceau au moment où l'on jette le brin sur le crochet. Quand le tour est fini, les faisceaux doivent avoir en viron 1 centimètre 1/2 de hau teur.

4e *tour*. — Mêm laine. Dans chaqu maille 1 maille simpl On prend ensuite l laine bleue la pl claire, et l'on fait l deux tours comm ceux de la nuanc bleue précédente; l faisceaux sont au nom bre de 24. — On pren ensuite la laine blanche; les fai ceaux sont au nombre de 36. C tour, composé de mailles sim ples, est fait, non avec la lain blanche, mais avec la lain bleue la plus foncée, — pu deux tours de mailles simples avec la nuance ble moyenne. Le fond du plateau est terminé. On commenc la frange, qui est faite sur un moule ayant 3 centimètr de largeur; on prend d'abord la laine blanche, on fa des mailles simples, et l'on tourne le brin autour d moule *entre chaque maille simple*, en piquant to jours le crochet dans la partie extérieure des mailles d tour précédent; on coupe la frange sur le moule mêm puis on la peigne. — Le second tour de la frange est fa avec la nuance bleue la plus claire et sur les mêm mailles simples, mais en piquant cette fois le crochet l'*endroit*, c'est-à-dire dans la partie inférieure de la maill — Le troisième tour de la frange est fait avec la lai bleue de nuance moyenne sur le tour suivant de maill simples appartenant au plateau. — Le quatrième to de la frange est fait avec la laine bleue la plus foncée a bord des mailles simples faites avec la laine bleue la pl foncée. Quand la frange est terminée, on coupe tous l brins bien également.



PLATEAU DE LAMPE.

DESCRIPTION DE TOILETTES

de la maison Dupont, 56, rue du Bac (MM. Leborgne et Henneveu succ.).

Robe en piqué blanc. Toutes les coutures réunissa les lés de la jupe sont couvertes d'une soutache noir Corsage noir presque ajusté, liséré de noir sur toutes l coutures; ce corsage est à revers et fermé par devant av trois boutons doubles. Les manche amples, sont également à revers lisér de noir, et fixés par trois bouton noirs. Deux petites poches sont placée sur le devant du corsage. Chemisett montante à plis orné de velours noir étroit Bandeaux relevés, terminés par une boucl *repentir*. Un ruban d velours noir est nou dans les cheveux.

Robe en toile couleur chamois, soutachée de noir. Le dessin remonte en colonnes su la jupe. Paletot parei à la robe soutache d noir, ouvert sur les côtés, à moitié boutonn par devant. Ce paletot dépasse la taille d 25 à 30 centimètres environ; il n'est pas ajusté, et les côtés qui sont séparés sont rapproche par une soutache noire disposée en échelle. Manches fendues su le coude. Sous-manches de mousseline blanche, garnies d'une ruche autour du poignet, qui est assez large pour que la main puisse y passer. Col droit en mousseline double. Fichu en filet de soie rouge, posé en fanchon sur la tête.

Petite fille vêtue d'une jupe en mousseline bleue à trois volants. Corsage blanc plissé, en nansouk. Bretelles à *échelle* en ruban bleu. Cette échelle est disposée de la même façon devant et derrière. Pantalon blanc très-court qui ne dépasse pas la robe.

Tous les modèles de lingerie appartiennent à la maison Dupont, rue du Bac, 56.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de la Mon DUPONT (MM LEBORGNE et HENNEVEU Successeurs)

56, Rue du Bac

MODES.

Il est impossible, dans cette saison, d'annoncer à nos lectrices des innovations quelconques en fait d'ajustements. La mode est fixée; il nous reste seulement, en enregistrant les faits accomplis, la ressource de les discuter, et la liberté de les blâmer quand ils nous semblent mériter le blâme.

Notre devoir, en effet, est d'abord de reproduire les variations de la mode : nous le remplissons, mais en nous réservant le droit de critique, que nous allons exercer aujourd'hui. Nos lectrices adopteront ou rejetteront à leur gré les réserves que nous allons faire parmi les objets que l'on porte en ce moment.

Disons tout de suite que nous ne pouvons nous décider à préconiser les chemises rouges: cette nuance est fort dangereuse à la campagne, où l'on est exposé à rencontrer des troupeaux de génisses et de taureaux; de plus, une chemise de laine rouge est très-chaude, et... peu propre; destinée à remplacer les chemisettes, les cols et les manches de lingerie, elle peut être économique, mais elle est, par cela même, désagréable à voir et à porter. Le linge et la lingerie ne peuvent être trop *salissants;* cet inconvénient est une qualité, car il est la garantie d'un renouvellement très-fréquent. Comprend-on que l'on remette une chemise de cachemire après l'avoir portée par une journée très-chaude? Éloignons cette pensée, et passons à un autre sujet.

Les femmes, en ce moment, paraissent avoir pris à tâche de s'enlaidir de toutes les façons. Après avoir endossé cette chemise rouge qui semble avoir été copiée sur le costume des *débraillés* de Louis XIII, elles se font, autour du visage, une auréole crêpée, crêpue, hideuse à voir. Nous avons rencontré à la campagne une troupe de jeunes femmes costumées de la façon suivante :

Elles portaient des chemises rouges, des casaques rouges, une jupe de couleur; elles étaient coiffées, ou plutôt *échevelées*, de la façon que nous venons de décrire : un gros paquet de cheveux, enveloppé d'une résille rouge aussi, retombait sur le cou. « Si nous leur demandions quelques petits tours de leur métier? » disaient des promeneurs qui les regardaient en riant. Hélas! cette moquerie sanglante était juste, car cet accoutrement donnait à celles qui le portaient l'aspect de saltimbanques en tournée de voyage.

Qui nous délivrera des résilles? Qui? Mais ce sera l'abus même que l'on en fait. L'excès est toujours le remède de tous les maux; quand il est atteint, on entre dans la période de la décroissance. — Ajoutez aux résilles un chapeau *à rigole*, dit chapeau Tudor, qui doit être bien incommode dans cette saison orageuse et pluvieuse, puisqu'il sert de réservoir aux eaux qui tombent du ciel, et vous compléterez la coiffure la plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer.

Les chapeaux *Tudor* conviennent seulement aux enfants. Les petites filles les portent jusqu'à l'âge de douze ans; en deçà de cet âge, les coiffures de *fantaisie* leur sont permises; il faut les supprimer passé douze ans. Les résilles nous semblent convenables pour les enfants qui se décoiffent facilement dans leurs jeux animés; la résille maintient leurs cheveux et prévient le désordre. Les jeunes filles qui veulent absolument se vieillir en cachant leur chevelure, qui compose la plus charmante des parures, peuvent aussi porter des résilles, mais à la maison seulement; rien n'est plus laid que de voir ces bourses pleines de cheveux dépasser un bavolet et dénaturer la forme du chapeau par leur volume. Nous comprenons toutes les innovations; nous n'avons pas la rigueur d'exiger que la mode se conforme toujours à la raison; mais encore faut-il que les extravagances aient un motif quelconque pour se produire, qu'elles embellissent par exemple les personnes et les visages... En formulant cette concession, nous nous apercevons qu'elle est illusoire. Ce qui est extravagant ne peut embellir, et voilà pourquoi presque toutes les femmes sont laides aujourd'hui. Ces touffes de cheveux, ces paquets de fleurs, placés sur le front, donnent au visage un air ahuri fort déplaisant; ces couleurs criantes offensent le regard et le bon goût à la fois; ces longues redingotes non ajustées à la taille, et cependant étroites, sont en désaccord permanent avec les jupes actuelles, volumineuses et chargées d'ornements. Quand une pèlerine très-courte couvre le haut de ces redingotes, elles sont plus disgracieuses encore, car cette forme de pèlerine produit deux effets opposés qui devraient s'exclure :



TOILETTES DE CHEZ MADAME HARDY, PLACE DE LA BOURSE, 15.

Toilette d'intérieur. Robe en taffetas gris, garnie avec deux larges volants découpés à dents de *rose* et surmontés d'une ruche en ruban gris, ayant 4 centimètres de largeur. Une ruche plus étroite encadre l'ouverture de la poche. La veste zouave, de même étoffe et de même couleur que la jupe, est garnie, ainsi que les manches, avec des ruches de ruban. Une chemisette blanche est placée sous la veste.

Robe en taffetas violet. La jupe est ornée d'un volant ayant 24 centimètres de hauteur surmonté d'une ruche à la vieille ayant 8 centimètres de hauteur. Le second volant a 15 centimètres de largeur, la ruche qui l'accompagne a 7 centimètres de largeur. Ce volant est disposé de façon à figurer une tunique. La garniture placée au-dessus du premier volant se compose d'un volant et d'une ruche de même hauteur que la garniture de tunique simulée. Corsage plat boutonné. Manches ornées en haut et en bas avec une ruche et un volant. Chapeau de paille garni avec une cordelière en paille. Intérieur composé de violettes.

Costume hongrois pour petit garçon de cinq à huit ans. Veste en cachemire bleu soutachée en noir. Un biais en velours noir borde la veste. Les épaulettes sont en velours noir. Pantalons courts pareils à la veste. Écharpe-ceinture en soie rouge soutachée en noir à chaque bout. Guêtres noires.

elle rétrécit les personnes maigres, elle grossit les personnes qui ont de l'embonpoint.

Tout n'est point laid, d'ailleurs, dans les modes actuelles; il s'agit seulement de savoir choisir la forme et la couleur des vêtements que l'on adopte. Les étoffes légères se prêtent parfaitement aux garnitures composées d'un grand nombre de volants; les mantelets et les châles en étoffe pareille à la robe composent une toilette demi-négligée très-harmonieuse; seulement il est temps, je crois, d'abandonner les biais de couleur tranchante, dont on a abusé; il vaut mieux ourler simplement les étoffes très-légères; et, si l'on tient à border les volants, il faut employer du ruban ou du taffetas de même nuance que la robe, noir tout au plus si la robe est grise. Mais toutes les robes sont grises! On ne comprend plus, on n'admet plus une autre teinte pour les robes d'été, et l'on a tout lieu d'applaudir à ce choix : rien n'est plus distingué, plus vaporeux, plus complaisant que le gris; il supporte la poussière, il brave les rayons du soleil, il s'associe de bonne grâce à toutes les autres couleurs.

Les mantelets douairières, les mantelets-écharpes en taffetas noir, sont très-convenables et très-préférables à ces sacs informes que l'on appelle des paletots. Les châles de cachemire noirs, bruns, bleus de Chine, brodés et garnis de guipure, ont prolongé leur règne, même dans la saison actuelle, qui n'est pas assez chaude pour que l'on doive les abandonner. Quelques personnes fort élégantes doublent leurs pointes de dentelle noire avec du taffetas léger, lilas, violet ou bleu; cette doublure dépasse un peu la pointe, et l'on pose une ruche *chicorée* en taffetas découpé sur le bord de la doublure, de façon à encadrer la pointe.

La mode a une tendance fort accusée : elle *masculinise* beaucoup de détails. Que l'on nous pardonne l'emploi de ce vilain verbe, qui n'existe pas, et dont il faut pourtant se servir pour désigner cette tendance absurde, contre nature, qui a pour résultat, d'abord, d'introduire dans le costume féminin des formes disgracieuses, puis d'obliger les hommes à faire de leur côté quelques emprunts aux vêtements féminins : ces emprunts mutuels conduisent les deux sexes au ridicule. Les femmes ont essayé de porter des manches plates; pour maintenir une différence, les hommes ont adopté des manches larges; les femmes ont voulu porter des cravates, les hommes ont porté des rubans; elles ont trouvé les robes de chambre masculines si extraordinairement gracieuses, qu'elles les ont revêtues en les appelant des paletots; les hommes ont adopté les larges manteaux à longue pèlerine connus sous le nom de Mac-Farlane. Enfin, les femmes portent en ce moment des corsages à revers fixés sur la poitrine; c'est encore un emprunt médiocrement heureux fait au costume masculin. Ces corsages à revers habillent fort mal les personnes qui sont un peu maigres; ils siéent un peu mieux aux personnes qui sont grasses; mais une robe ouverte par devant atteindrait le même résultat. Les revers ne signifient rien; ils sont simulés, ne peuvent être croisés sur la poitrine, comme ceux des habits masculins, et, comme ils ne constituent pas un ornement gracieux, ils n'ont aucune raison d'exister.

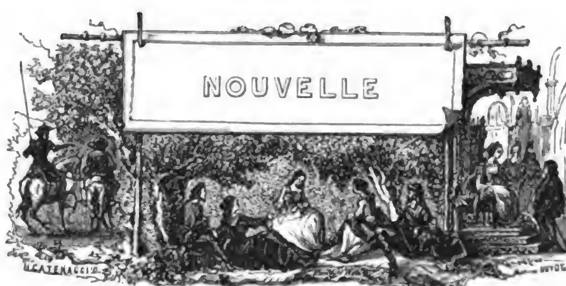
Quand les renseignements que l'on nous demande exigent un certain développement, ou bien lorsqu'ils sont de nature à être assez généralement utiles, nous les plaçons dans l'article *Modes;* c'est là que nos lectrices les trouveront, et nous les prions de ne pas nous accuser d'oubli lorsque les détails qui les concernent sont omis à l'article *Renseignements.* Cette observation n'est point inutile; on nous a déjà adressé des reproches qui étaient immérités; nous répondons toujours à toutes les lettres qui nous sont adressées; seulement cette réponse se trouve tantôt dans l'un des dessins qui satisfait un vœu qui nous a été exprimé, tantôt dans les explications de travaux, tantôt enfin dans l'article *Modes.*

Nous dirons en conséquence à notre gracieuse abonnée du Mesnil que l'on porte toujours des manteaux gris en étoffe de laine; les rigueurs de l'été en font une nécessité. La forme que nous préférerions pour une jeune fille serait celle d'un grand collet (long talma) tombant sur la jupe, à une distance de 45 centimètres environ du bord de la jupe. La forme *burnous* est toujours charmante, et conviendra parfaitement à la mère de cette jeune fille.

On nous demande d'indiquer bien exactement le genre de toilette qui convient aux femmes de quarante ans. Cette lettre a éveillé en nous une certaine méfiance... Ne serait-elle pas l'œuvre ténébreuse d'un concurrent jaloux qui voudrait nous exposer à l'animosité de toutes les femmes qui portent avec déplaisir ce triste chiffre : quarante ans! La lettre n'était point signée.... Cette omission même prouve peut-être son authenticité. Nous avons accommodé quelques proverbes à notre usage; c'est le seul point de ressemblance que nous voulions avoir avec Basile; nous nous disons : *Dans le doute ne t'abstiens pas.* Les égoïstes seuls peuvent conformer leur conduite au proverbe tel qu'il est sans cette variante. Nous allons donc affronter les périls que nous redoutons, et répondre à la lettre en question. D'ailleurs, lorsqu'une femme ne peut se résoudre à voir fuir la jeunesse, elle se persuade aisément que l'on ne distingue pas en elle les outrages irréparables du temps, et elle ne trouvera, par conséquent, rien qui lui soit applicable dans les lignes que nous allons consacrer à ce chapitre délicat.

Il est de bon goût d'être toujours de son âge : mais les robes de mousseline imprimée ne sont pas interdites aux femmes de quarante ans, ainsi que notre abonnée paraît le craindre; nous en dirons autant des mantelets en mousseline blanche. Les bonnets ronds siéent seulement aux jeunes visages; si l'on a conservé de beaux cheveux, rien ne s'oppose à ce que l'on se dispense de les couvrir *chez soi.* On peut encore porter des corsages décolletés à quarante ans, quand on va au bal; mais du moment où l'on a ou pourrait avoir une fille en âge de danser, il vaut mieux renoncer à la danse : ce divertissement convient seulement à la jeunesse, et il est rare qu'une femme ayant la conscience de ses devoirs et le goût des occupations sérieuses conserve ce goût lorsqu'elle est arrivée à la maturité de l'âge; si par malheur on l'avait encore, il vaudrait mieux agir comme s'il était passé, afin d'éviter les railleries. Parmi les fleurs qui peuvent être employées à orner les chapeaux et les coiffures, une femme de quarante ans devra choisir celles qui ont un certain caractère de gravité; elle évitera les roses, les muguets, les myosotis, qui semblent être plus spécialement l'apanage de l'extrême jeunesse. Nous espérons n'avoir omis aucun des détails qui nous étaient demandés.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

XXXVI

Heureusement pour moi je savais coudre vite et assez bien pour enchanter miss Hall, qui me demanda si je reviendrais encore les jours suivants; elle me promit de me trouver un ouvrage mieux rétribué dès qu'elle serait hors d'embarras.

J'acceptai avec reconnaissance, et je vins assidûment travailler chaque matin jusqu'à la nuit. Marie se montra d'abord très-mécontente de me voir ainsi occupée comme une simple ouvrière; mais lorsqu'elle me vit devenir chaque jour moins triste, moins douloureusement absorbée par mes souvenirs, elle se réjouit avec moi du moyen de distraction que la Providence m'avait envoyé.

J'étais parfaitement tranquille chez miss Hall; nous étions toutes deux seules; personne ne venait jamais nous importuner. Le bavardage continuel de la couturière était devenu pour moi comme le bruit régulier et monotone des voitures roulant sur le pavé, ou du vent qui siffle à travers les portes mal jointes; je l'écoutais machinalement, sans y prêter aucune attention; et comme elle exigeait peu de réponses, un *oui* ou un *non*, placés au hasard, la satisfaisaient complétement sans me demander grand effort.

Le dimanche suivant, je reçus quelques visites : Marie, d'abord, puis Jean et M. de Coutance.

Quinze jours plus tôt, j'ignorais parfaitement l'existence de ces trois personnes, et pourtant je les reçus avec le plus vif plaisir, comme de bons et loyaux amis qu'il étaient. Je remerciai le brave conducteur d'avoir si bien mis à la porte mon prétendu fiancé, M. Meredith, et j'appris que ce dernier avait grand soin de se tenir à l'écart lorsqu'il rencontrait Jean. Il avait sans doute compris qu'il ne tirerait jamais rien de cet honnête homme.

Jean me raconta aussi un fait qui, disait-il, pouvait m'intéresser : Une bande de bohémiens rôdait autour d'Ellerslie; quelques arrestations avaient même été faites parmi eux, lorsqu'un message, envoyé par une des bohémiennes nommée Madge la Noire, avait produit un tel effet sur l'esprit de M. Cunningham, qu'il avait ordonné l'immédiate mise en liberté des captifs.

La conversation tomba sur ma nouvelle occupation. M. de Coutance faillit entrer en fureur en apprenant que je m'étais humblement mise à faire de la couture du matin au soir.

« Ne vous fâchez pas, monsieur, » lui dis-je; « vous auriez tort; ce travail me distrait, et de plus j'espère qu'en acquérant l'habileté qui me manque encore, j'arriverai bientôt à suffire à mon existence. N'est-ce pas là tout ce que je peux désirer?

— Vous n'y arriverez pas, » me dit le Français d'un air de doute.

« Eh! pourquoi me décourager ainsi? Il me faut peu de chose pour vivre, et je me passe aisément de luxe.

— Il le faudra bien; mais qu'appelez-vous le luxe?

— Toute chose qui n'est pas indispensable.

— C'est égal, vous pourriez faire mieux que cela.

— Peut-être. Mais serait-il bien raisonnable de renoncer à cette occupation avant d'en avoir trouvé une autre?

— Je sens que j'ai une foule d'objections à vous faire là-dessus, et je ne sais pas les exprimer; c'est mon ignorance de votre langue qui est cause de ma défaite. Mais, croyez-moi, miss Bell, allez trouver un professeur de chant, faites-vous entendre, et demandez-lui ensuite s'il vous conseille de vous faire couturière, vous verrez quelle sera sa réponse. »

En dépit des instances du Français, notre ami, je continuai à tirer l'aiguille le lendemain de sa visite et le jour d'après. Le mercredi matin, comme je me disposais à descendre chez miss Hall, Marie entra toute joyeuse dans ma chambre, en brandissant triomphalement une lettre qu'elle venait de recevoir.

XXXVII

« Voyez! voyez! M. de Coutance avait bien raison; voici une lettre que vous devez sûrement à l'article du journal. Lisez! lisez! » me criait Marie tout essoufflée et hors d'elle-même.

C'était un court billet écrit par une main de femme:

« Si la jeune dame annoncée dans les journaux d'hier n'est pas encore placée, qu'elle veuille bien se rendre Regent-villa, Castelreagh Palace, Regent's Park, le plus tôt possible. »

« C'est assez bref, » dis-je après avoir lu cette lettre; « j'aurais désiré quelque explication écrite avant une entrevue toujours embarrassante.

— Il est vrai que vous n'êtes guère avancée; irez-vous? » me demanda Marie.

— Certainement; je suis trop heureuse de trouver un emploi, pour aller me fâcher du style laconique de cette dépêche. Où donc est Regent's Park, savez-vous, Marie?

— C'est très-loin d'ici, voilà tout ce que je sais; je suis pourtant allée déjà m'y promener avec Jean; je suis sûre que le moindre renseignement me fera naturellement retrouver mon chemin.

— Seriez-vous assez bonne pour venir avec moi, si vous en avez le temps?

— Certainement, je vous accompagnerai. Avez-vous donc pu croire que j'allais vous laisser aller ainsi toute seule?

— Merci, ma bonne Marie. Il fait bien chaud aujourd'hui; il nous faut partir de suite, car je veux revenir avant la nuit. Si la course est aussi longue que vous le dites, ne serez-vous pas trop fatiguée?

— Oh! non! Si vous avez le courage de marcher jusque-là, je l'aurai bien aussi, moi qui suis moins délicate que vous. Que je suis contente! Il faut espérer que c'est quelque chose de convenable que l'on va vous proposer. Mais, mon Dieu! je n'y songeais pas : quand vous serez placée, je ne vous verrai donc plus? »

A cette pensée, les yeux de Marie se remplirent de larmes.

« Et moi, croyez-vous que je vous quitterai sans chagrin? » dis-je avec une vive émotion. « Où retrouverai-je jamais d'aussi bons amis que vous? Mais ne songeons au regret de nous quitter que quand le moment sera venu. Il s'agit pour le moment de décider quelle toilette je dois faire pour cette entrevue; je voudrais être à peu près présentable. — Dieu! que mon manteau est lourd! je ne pourrai le garder sur moi par ce beau soleil.

— Si vous ôtiez le capuchon, ne serait-il pas plus léger et aussi joli?

— Vous avez raison! vous avez toujours de bonnes idées, Marie. »

L'adroite petite femme se hâta d'opérer le changement imaginé par elle, pendant que je m'habillais au plus vite, et nous partîmes toutes deux pour Regent's Park.

Comme je l'ai déjà dit, la chaleur était étouffante; la poussière et le soleil ajoutaient à la fatigue d'une longue marche. Pourtant nous allions joyeusement, lorsque je m'aperçus que Marie ralentissait un peu le pas; puis ses réponses devinrent plus courtes, plus rares; et lorsque, tout étonnée, je la regardai en face, je la vis toute pâle et les yeux cerclés de rouge; elle subissait depuis un moment, sans le dire, une de ces affreuses migraines auxquelles je la savais sujette, mais qu'elle dissimulait en cet instant le mieux possible pour ne pas m'alarmer, et peut-être me faire retourner sur mes pas.

Je vis bien qu'elle n'aurait pas la force d'arriver au terme de notre course, et, quoique l'excellente créature s'efforçât de me sourire et de conserver sa bonne humeur accoutumée, je sentais pour elle la nécessité de s'arrêter à l'ombre et de se reposer au plus tôt.

Je songeais à la difficulté que nous éprouverions à trouver un asile convenable où Marie pût se remettre un peu, lorsque j'aperçus une boutique de fleuriste dont les fraîches émanations me semblèrent propres à ranimer ma chère malade. Je m'approchai sans trop savoir ce que j'allais faire, lorsque la marchande, belle paysanne qui travaillait sur sa porte, remarqua l'air souffrant de Marie, et lui offrit complaisamment de s'asseoir un moment chez elle.

L'offre venait trop à propos pour que je n'en profitasse pas avec empressement. Marie prit place sur la chaise de la bouquetière; une eau fraîche inonda son front et ses tempes brûlantes, et je la vis avec joie se ranimer un peu. Je ne sais si la Providence eut pitié de notre embarras, ou si l'aimable physionomie de ma compagne suffit seule à lui attirer la compassion de la fleuriste; toujours est-il que cette dernière ne voulut pas la laisser partir avant qu'elle fût tout à fait remise; et, lorsqu'elle sut que j'avais une longue course à faire, la bonne femme alla au-devant de ma demande en insistant pour garder Marie jusqu'à mon retour.

Je continuai donc seule, et, à l'aide de quelques indications, j'arrivai bientôt au but de mon petit voyage. Je vis une jolie maison, simple, mais bien bâtie et agréablement située, et, sans me laisser le temps de réfléchir ni de m'effrayer d'avance, je sonnai d'une main ferme. On m'atten-

ait sans doute, car la porte fut ouverte aussitôt, et je fus ntroduite dans un grand salon. J'étais à peine assise, lorsqu'une dame entra et me demanda si j'étais la personne à aquelle elle avait écrit de venir lui parler.

Ma réponse fut brève; je ne sais pourquoi l'air et les manières de cette dame me déplurent excessivement; je lui rouvais le regard faux et dissimulé, le sourire menteur. Elle s'aperçut peut-être de l'impression défavorable qu'elle aisait sur moi, car elle s'empressa de me dire que ce n'était pas pour elle qu'elle m'avait fait demander.

« Ma sœur est malade depuis des années, » continua-t-elle, « et la musique est sa principale distraction. Elle st veuve, seule, et cherche une compagne convenable ui puisse l'accompagner en Italie où l'envoient les médecins. Elle sera volontiers libérale dans ses arrangements si elle peut rencontrer une personne de bonnes manières et e quelque talent. J'espère que vous réunirez les qualités u'elle recherche. Vous êtes musicienne?

— Oui, madame, » répondis-je, toute heureuse de savoir ue je ne devrais pas vivre avec cette personne, qui m'était i peu sympathique.

« Vous chantez, je crois?

— Oui; j'aime beaucoup la musique, et je l'ai longtemps tudiée.

— Voici un assez bon piano et une collection de romances la mode; voyez si vous en connaissez quelqu'une, et euillez, je vous prie, me permettre de vous entendre; je errai bien si votre talent peut satisfaire ma sœur.

— Madame votre sœur n'est-elle donc pas ici?

— Non; elle demeure à une petite distance de chez moi; pourrai vous conduire auprès d'elle aussitôt que j'aurai ugé si vous pouvez ou non lui convenir. Ainsi, vous n'aurez pas l'ennui d'une longue attente, et, si cela vous convient, tout sera arrangé aujourd'hui même. »

Je m'avançai vers le piano, et je vis avec surprise que resque toutes mes romances favorites se trouvaient là omme par miracle. Enchantée de cet heureux hasard, je s choix de l'air que je crus le plus favorable à la nature de a voix, et j'eus le plaisir de m'accompagner sur le meilleur piano que j'eusse jamais rencontré.

Pendant quelques instants la dame qui m'avait reçue parut m'écouter avec attention; puis, sans attendre la fin de a dernière note, elle se leva et passa dans la pièce voisine, ù je pus l'entendre distinctement causer avec une personne étrangère. L'idée me vint que c'était peut-être sa œur qui voulait, à mon insu, m'entendre et me juger; ussi je fis de mon mieux, et aussitôt que j'eus dit la dernière note de mon chant, j'écoutai instinctivement pour aisir une parole d'approbation ou de blâme de la part de a personne invisible.

Grand Dieu! je l'entendis en effet un instant, un seul nstant, cette voix! Mais elle pénétra mon âme comme un er aigu. Avant que je fusse revenue de la terreur qu'elle m'avait causée, je n'étais plus seule, la dame rentra vivement, et s'écria avec une apparente admiration:

« C'est magnifique! Jamais je n'ai entendu plus belle voix. Malheureusement j'ai été forcée de perdre quelques notes de cet air admirable; le médecin de ma sœur était là, fort pressé, comme le sont toutes les personnes de sa profession, et j'ai mieux aimé aller lui dire un mot dans la pièce voisine que de le faire entrer. J'espère que nous ne vous avons pas dérangée?

— Pas le moins du monde, » dis-je en regardant d'un air effrayé tout autour de moi; « mais, c'est étrange, je crois avoir entendu la voix d'une personne que je connais.

— Vraiment? Je vous croyais étrangère à Londres; sans doute vous aurez rencontré le docteur Lester à la campagne.

— Non, madame; je ne connais personne de ce nom; mais cette voix.... Pardon... mon oreille me trompe rarement; veuillez excuser la singularité de ma demande; mais je désirerais beaucoup voir la personne que je viens d'entendre parler avec vous, madame.

— Avec plaisir; rien n'est plus facile. Je crains seulement qu'il ne soit déjà parti, car il était extrêmement pressé. »

Elle sonna, et demanda au domestique de l'air le plus naturel:

« Le docteur Lester est-il encore là?

— Non, madame, il est parti; mais il n'est pas encore bien loin, et si madame le désirait, je puis le rejoindre et le prier de revenir. »

La dame me demanda si je voulais qu'on allât chercher le docteur; mais je refusai, un peu rassurée par la réponse du domestique, et fort honteuse de mes soupçons.

« Comme vous voudrez. Le docteur Lester est un vieillard fort agréable, de bon ton et d'aimable conversation; et l'on a toujours du plaisir à retrouver d'anciens amis. Mais le temps presse; je vous emmène avec moi. Ma sœur sera charmée de vous entendre.

— Je ne puis me rendre chez elle en ce moment, » dis-je, en songeant tout à coup à Marie; « j'ai laissé une amie dans le voisinage, et je dois aller la reprendre au plus tôt. »

La dame me parut surprise et contrariée de ma réponse.

« Une amie? dit-elle; et pourquoi l'avoir laissée dans le voisinage? Je l'aurais reçue avec plaisir, puisqu'elle était avec vous.

— Je vous remercie, madame; vous êtes mille fois trop bonne; mais mon amie s'est trouvée souffrante en route, et dans l'impossibilité de venir jusqu'ici. Elle m'attend: vous voyez, madame, que je ne puis....

— C'est tout naturel; mais je suis toute contrariée. Réfléchissez; une visite à ma sœur ne vous retardera guère, et je vous reconduirai en voiture jusqu'à votre amie; ainsi vous ne perdriez pas de temps; l'affaire serait conclue tout de suite, et vous n'auriez pas l'ennui de revenir. »

Malgré la conviction intime que j'avais de connaître la voix que j'avais entendue, malgré mon désir de rejoindre Marie, je ne sais pourquoi je consentis. Je suivis l'étrangère, et nous montâmes dans une belle, mais simple voiture, que deux magnifiques chevaux entraînèrent rapidement.

La route me parut plus longue que je ne m'y attendais. Enfin, nous descendîmes devant une petite maison dont la cour délabrée indiquait une singulière incurie. On eût dit une place déserte et inhabitée.

« Ma sœur est ici depuis peu, me dit ma compagne, répondant à une pensée; d'ailleurs, elle est trop malade pour s'occuper des mille détails de la tenue d'une maison. »

Nous montâmes les degrés d'un perron qui disparaissait sous une mousse verdâtre; les vitres de la porte d'entrée étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière. Nous entrâmes dans une pièce sombre, humide, froide et déserte comme tout le reste de cette singulière habitation; puis, sans nous y arrêter, nous traversâmes un second vestibule plus propre que l'entrée, et même assez élégant, et nous nous trouvâmes dans un salon où l'étrangère me laissa seule, en disant qu'elle allait avertir sa sœur de mon arrivée.

Je ne sais pourquoi, je me sentais mal à l'aise dans cette maison; aussi étais-je en proie à une vive agitation et à une sorte de crainte que je ne pouvais surmonter. Hélas! mes tristes pressentiments ne devaient pas tarder à se réaliser. J'entendis bientôt un pas approcher, la porte s'ouvrit, et je me trouvai en présence de monsieur Meredith!...

« Ah! vous voilà donc enfin, ma belle fugitive, me dit-il. Vous me pardonnerez ma petite ruse, Isabelle; tous les stratagèmes sont admis en amour, vous savez?

— En amour! » m'écriai-je involontairement avec un mouvement de mépris qui exaspéra celui qui était devenu mon maître...

« Oui, Isabelle, et cet amour triomphera de tous les obstacles. J'avais juré de vous retrouver et de vous avoir en ma puissance. C'est, si vous le voulez, une folie; une folie comme celle qui pousse à l'accomplissement des plus grands crimes.

— Comme votre action d'aujourd'hui, fis-je d'un air impassible.

— Est-ce donc un crime, ce que j'ai fait jusqu'à présent?» dit cet homme d'une voix où vibrait une sorte de rage. « Oh! Isabelle, ne me bravez pas; vous succomberiez. Autrefois, je l'avoue, c'était la main de l'héritière des Aylmer que je demandais; mais à présent, je vous aime, vous, Isabelle Neville, plus que les biens de ce monde, plus que ma vie, plus que mon âme. Je vous en prie, écoutez-moi, » continua-t-il, en changeant de ton; « je ne veux pas vous effrayer; je tâcherai de gagner votre cœur, de me faire aimer un peu de vous; donnez-moi un mot d'espoir et je vous laisse partir à l'instant sans plus vous importuner.

— Promesse facile, qui sera vite oubliée!

— Jamais! Croyez-moi, Isabelle, je ne vous trompe pas.

— Que feriez-vous donc pour prouver cette affection dont vous parlez?

— Tout au monde!

— Commencez alors par me rendre à la liberté sans condition; car, je le vois, je suis prisonnière ici.

— Ce que vous me demandez m'est impossible, chère Isabelle....

— Je m'en doutais. Comment puis-je croire en vous quand vous agissez ainsi à mon égard? Pourquoi suis-je ici? Que comptez-vous faire de moi?

— J'ai voulu vous arracher aux dangers qui menacent une jeune fille isolée comme vous l'êtes; j'ai voulu vous placer sous un toit protecteur, jusqu'à ce que.....

— Pourquoi dissimuler, monsieur? Vous ne me prouverez pas qu'une telle conduite soit celle d'un homme d'honneur.

— Eh bien! Isabelle, c'est avec l'autorisation de vos parents que je vous ai amenée ici, pour vous engager à remplir la promesse qu'ils m'avaient faite autrefois, et à laquelle vous m'avez trop longtemps laissé croire.

— Encore une fois, monsieur, jamais une de mes paroles, jamais la moindre de mes actions n'a pu vous faire supposer que j'acceptais l'honneur que vous daigniez me faire. Et vous croyez réussir en me tenant ici renfermée prisonnière, en m'arrachant à la liberté, seul bien qui me fût resté, hélas! Et vous croyez que Dieu ne saura pas me protéger et déjouer vos indignes projets! Je ne suis pas une héroïne; je ne cherche pas la mort en pensant que le monde racontera ma fin tragique; mais, je vous en donne ma parole, je me laisserai mourir de faim plutôt que d'être votre femme, parce que, non-seulement je vous hais, mais je vous méprise.

— Quoi! c'est là votre réponse, lorsque je vous offre mon nom, oubliant votre fuite étrange, votre position de jeune fille sans appui, votre liaison à Londres avec des gens de la plus basse extraction! »

L'indignation que me causa cette grossière insulte ne connut plus de bornes, et je me contins à grand'peine pour ne pas éclater tout à fait.

« Ai-je bien entendu? m'écriai-je; vous osez me redire en face que je ne mérite pas votre alliance, que vous me l'offrez par pitié, par grâce, comme une faveur? En vérité, monsieur, je crois que vous êtes fou!... »

Un éclair de rage s'alluma dans les yeux de M. Meredith, se voyant ainsi bravé.

« Prenez garde! me dit-il d'une voix altérée par la colère; je ne supporterai pas ceci longtemps.

— Mettez-y fin en me rendant à la liberté; alors je me tairai: sinon, je saurai bien m'affranchir de votre odieuse domination.

— Vraiment! Eh bien, essayez. Les personnes qui vous entourent vous serviront ici avec le plus grand respect; mais ne songez point à les corrompre. Quelques offres brillantes que vous puissiez leur faire, elles savent que je leur donnerai le double si elles me restent fidèles. »

Et, me saluant profondément, M. Meredith me laissa seule.

XXXVIII

Le départ de mon ennemi me donna le loisir d'examiner ma prison. Je me trouvais dans un grand salon carré à deux fenêtres donnant sur une sorte d'enclos inculte et sauvage que limitait un mur élevé. J'essayai d'ouvrir les portes et les fenêtres, plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir de rencontrer des moyens d'évasion qu'on ne m'eût certes pas laissés. Tout était solidement fermé.

J'étais donc bien au pouvoir de mon ennemi. Rien ne pouvait me faire découvrir; car, en admettant que la bonne Marie fit des recherches, elles ne pouvaient qu'aboutir à la maison de Regent's Park, et ce n'était pas là qu'on indiquerait ma prison à mes amis.

A la nuit tombante, une fille de service entra avec des bougies, me servit du thé, me débarrassa de mon manteau, de mon chapeau, et m'offrit ses services. Elle me demanda si je désirais me retirer dans ma chambre, où elle me porterait le thé, car, ajouta-t-elle, je devais me trouver bien isolée dans une si vaste pièce.

Je regardais attentivement cette fille, pour essayer de lire dans ses traits. Celle qui me parlait avec tant de politesse et de complaisance ne serait-elle pas assez touchée de ma situation pour me donner les moyens d'en sortir? Mais elle resta impassible et répéta sa question.

« Je vous suis, » lui répondis-je. Elle prit alors le plateau à thé et me précéda pour me montrer le chemin.

Je fus conduite dans une jolie chambre à coucher, où tout le confortable de la vie anglaise se trouvait réuni. Comme il faisait très-chaud, je dis à la femme de chambre d'ouvrir la fenêtre, oubliant déjà ma position de captive. Avant que la fille m'eût répondu, je lui dis vivement:

« Non, non, c'est inutile; je pourrais m'échapper, n'est-ce pas?... »

Elle me regarda d'un air froidement étonné, et sortit.

Tout sommeil m'était impossible; je le sentais bien; aussi je n'essayai pas de me coucher. Je rafraîchis mon front et mes mains, et je parcourus ma chambre de long en large jusqu'au matin. Lorsque la femme de chambre vint m'habiller, elle poussa une exclamation de surprise en s'apercevant que je n'avais pris aucun repos; mais, à travers sa pitié apparente, j'entrevis une nuance d'ironie qui m'ôta tout espoir de gagner cette fille ni de lui inspirer la moindre compassion.

Je résolus de supporter ma position avec courage, de garder, autant que possible, une contenance calme et de ne montrer aucune crainte en présence de M. Meredith. Je cherchais de quelle manière je pourrais employer mon temps. Autour de moi, pas un livre, pas une plume. Que faire? J'aperçus enfin un crayon oublié dans un coin, et, sur un débris de papier froissé, que je trouvai, je me mis à dessiner les arbres que j'apercevais de ma fenêtre.

Ce dessin, que j'avais commencé à faire par désœuvrement, je le continuai avec un véritable intérêt; les heures s'écoulèrent plus rapides et moins pesantes, et j'étais si absorbée que je n'entendis pas entrer M. Meredith.

Comme je l'avais bien pensé, il fut contrarié de me trouver l'esprit si tranquille; j'eus à peine le temps de m'en apercevoir à l'expression de ses traits, car il se remit aussitôt, et me dit d'un air enjoué:

« Je suis charmé de vous trouver ainsi occupée, miss Neville; puis-je donc espérer que vous me serez devenue plus favorable?

— Je ne vois pas pourquoi vous vous hâtez si tôt de supposer que mes sentiments à votre égard soient changés depuis hier. Il n'en est rien, je vous prie de le croire.

— Quoi! un si gracieux visage cacherait une âme sans pitié! Isabelle, est-ce donc à genoux qu'il me faut demander votre main?

— Vous parlez singulièrement à votre prisonnière.

— Est-ce donc ma faute si vous êtes captive ici au lieu d'y être reine et maîtresse? Soyez ma femme, et vous serez libre pour la vie.

— Je ne vous ai jamais fait espérer cette union, monsieur. Si d'autres vous en ont fait la promesse, je ne me crois pas obligée d'obéir à leur parole. Il ne me plaît pas d'être toujours esclave et de ne faire que changer de tyran. »

Comme j'achevais cette réponse, il me vint pour la première fois l'idée d'user de stratagème pour regagner ma liberté. J'étais au pouvoir d'un homme que mes prières ne pourraient jamais attendrir, et qui s'était trop avancé pour reculer. La force, la violence était inutile; j'étais bien gardée et solidement enfermée. N'étais-je pas en droit d'user de tous les moyens possibles pour arriver à ma délivrance? Mon plan était encore bien vague; je n'avais pas eu le temps d'y réfléchir, je l'entrevoyais indistinctement comme une dernière planche de salut qu'il ne fallait pas négliger. Je mis donc un peu moins de roideur dans mes réponses, et je commençai peu à peu à céder.

« Pourquoi me tourmenter ainsi, dis-je d'une voix adoucie; vous rêvez sans doute encore cette fortune des Aylmer qui ne me viendra jamais; et alors ne vous repentirez-vous pas lorsqu'il sera trop tard?

— Ah! qu'il en soit ainsi, et je ne me plaindrai pas, chère Isabelle; votre cœur et votre main, voilà tout ce que je veux!

— Croyez-moi, la continuelle présence d'une femme qui ne sera devenue la vôtre que malgré elle n'embellirait pas beaucoup votre existence.

— Consentez seulement, et je vous aimerai tant que vous finirez peut-être par me haïr un peu moins.

— Et si vous vous trompiez, si j'avais raison lorsque je vous dis que jamais mes sentiments pour vous ne changeront?

— Ce n'est pas possible, Isabelle ; si, en retour de la plus entière affection, je n'obtenais de vous que haine et que mépris, je crois que je vous tuerais !

— Ainsi, je n'ai que le choix entre une mort immédiate qui peut seule m'affranchir de votre pouvoir, et celle qui sera sûrement un jour la récompense de mon inflexible froideur pour un époux que je n'ai pas choisi ! Il n'est pas besoin de réfléchir plus longtemps; mon choix est fait ; j'aime mieux quitter la vie à présent que de me la voir arracher après des années de souffrance et de chagrin. »

XXXIX

J'oubliais mon plan; je me laissais aller à la libre expression de ma pensée; je me reprochai bien vite de l'avoir exprimée si énergiquement. Cette réponse devait rendre plus singulière la conduite que j'avais résolu de tenir. Au moment où je m'étais arrêtée, repentante de ma précipitation et inquiète de savoir comment je sortirais de cette situation, le bruit d'une sonnette violemment agitée fit tressaillir M. Meredith, qui se leva brusquement et me quitta sans me dire un mot.

Restée seule, j'eus le temps de combiner mon stratagème et de peser les chances de succès qu'il pouvait m'offrir. J'ai toujours eu la ruse en horreur, et il me répugnait de l'employer, même dans l'extrémité où j'étais réduite. Pourtant ma position était assez critique pour autoriser l'exécution de mes projets.

Je résolus donc de paraître de jour en jour moins sévère, et de finir enfin par consentir à ce mariage, à la seule condition qu'il aurait lieu dans une église. Là, je me mettrais sous la protection du ministre qui se préparerait à bénir notre union ; je lui déclarerais toute la vérité, et j'échapperais ainsi à mon persécuteur. Qui sait si, avant le jour fatal, M. Meredith, se confiant en moi, ne relâcherait pas un peu les liens qui me retenaient captive... Alors je comptais m'enfuir sans avoir besoin de jouer mon rôle jusqu'au moment suprême.

Ce plan me paraissait odieux de fausseté, de dissimulation ; mais pouvais-je supporter l'idée de m'unir à un homme pour lequel je n'éprouvais que le plus profond mépris? Si je refusais, j'étais sa prisonnière peut-être pour plusieurs années ; cette terrible alternative excusait bien tout ce que je pourrais tenter pour m'en affranchir.

Mon persécuteur me laissa libre pendant deux jours ; lorsque je le revis, ses manières polies et convenables à mon égard m'amenèrent tout naturellement à me montrer moins éloignée d'entrer dans ses vues que je ne l'avais paru jusqu'ici. Je ne voulais pas aller trop vite, de peur qu'il ne pénétrât mon projet et ne me mît dans l'impossibilité de l'accomplir; mais il ne se douta de rien, et accepta mon apparente soumission comme une chose sur laquelle il avait toujours compté. Je m'indignais en moi-même de son aveugle fatuité, et j'avais peine à soutenir le rôle que je m'étais imposé.

Le lendemain matin, comme je me livrais à la seule distraction possible dans ma solitude, et que, à l'exemple d'Hamlet, je suivais du regard les nuages auxquels je prêtais des formes terrestres, je fus tirée de ma contemplation par l'arrivée de M. Meredith. Quatre hommes le suivaient, portant un magnifique piano et un grand carton rempli de morceaux de musique. Je ne pus réprimer un sincère mouvement de joie : après de longues journées d'ennui et de désœuvrement, j'allais donc enfin pouvoir me livrer à mon occupation favorite. M. Meredith m'observait.

« Merci pour ce sourire, Isabelle, le premier que vous ayez laissé échapper depuis votre entrée dans cette maison.

— Tout le monde sourit au moindre plaisir; c'est tout naturel, » dis-je d'un air distrait, en laissant mes doigts errer sur le clavier de l'instrument.

« J'aurais aimé un remercîment un peu plus chaleureux; mais je saurai me contenter de peu, avec l'espérance d'arriver à beaucoup. Ma patience et mes efforts ont déjà gagné bien du terrain; ils seront bientôt au but, je l'espère. »

Mais pourquoi raconter ces longues conversations roulant sur le même sujet? Pourquoi redire ces phrases impertinentes qui rendaient ma résolution si difficile à tenir? Après une semaine très-pénible pour moi, je tentai un dernier effort pour obtenir ma liberté d'une manière franche et honorable; et, n'ayant pu réussir, je me décidai à prononcer les paroles si redoutées que je tenais toutes prêtes depuis longtemps. Je consentais à devenir la femme de M. Meredith.

Comme je le craignais, il ne céda pas sans difficulté lorsque je demandai que la cérémonie eût lieu dans une église; il connaissait intimement un ministre qui nous aurait mariés dans sa propre maison avec les dispenses nécessaires. Mais je ne voulus rien céder, moi non plus, sur ce point, et il y consentit. Nous devions, après la bénédiction nuptiale, partir immédiatement pour l'Italie.

Dès lors je fus relativement heureuse ; j'étais entourée de livres, de musique, de dessins, de fleurs, de tout ce qui pouvait charmer ma solitude, tout, excepté la liberté! Mais, hélas ! la pensée du fatal moment dont chaque heure écoulée me rapprochait, eût suffi pour me plonger dans la plus douloureuse préoccupation.

Je me sentais indigne des attentions de celui que je trompais ainsi de sang froid, et j'éprouvais un serrement de cœur inexprimable toutes les fois que je voyais apporter à mon intention les objets les plus riches et les plus rares. Rien n'était épargné, et c'était précisément cette généreuse prodigalité qui me rendait honteuse et désolée. Je ne voulais donner mon avis sur rien, et je refusai même de choisir et d'essayer mes robes. Les ouvrières durent se contenter de prendre le patron de celle que j'avais apportée d'Ellerslie et que je ne quittais pas, tout entourée que j'étais de charmantes toilettes faites pour moi. Je ne pouvais me décider à profiter des dons que M. Meredith croyait offrir à sa fiancée.

Il arriva enfin, ce jour fatal!...

(La suite au prochain numéro.)

Explication de l'Anagramme.

Les mots de l'Anagramme insérée dans notre dernier numéro sont : *moutarde, âtre, ardu, Aude, Drôme, rouet, dame, arome, amour, août, are, art, Marot, moutard, outarde, mue, amer, âme, arme, mot, me, te, route, rue, étau, drame, autre, odeur, Érato, dot, dur, mou, mur, moteur, muet, duo, do, ré, dôme, rate, morue, rot, madré, outre, détour, doute, eau, moue, Mode, roue, Murat, mort, rude, rame, tome, matou, mat, maure, tare, trame, mûre, mare, mer, tour, moudre, Omer, mâter, raout, roué, orme, or, ou, ode, ruade, Muret, rat, Adour, marte, rade, ouate, moût, date, tuer, Rome, Morat, trou, Médor, taure, Moreau.*

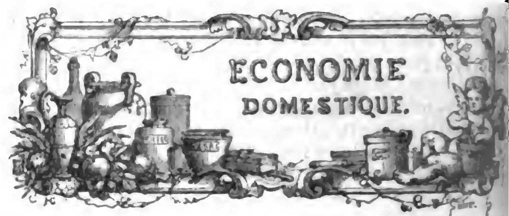


RENSEIGNEMENTS

Si les 69 mailles de la bavette n'ont pu tenir sur le crochet, c'est parce que le crochet n'était pas assez long, ou que le coton était trop gros ; on fait ce travail avec un crochet en acier, dont on garnit le bout avec une boule de cire à cacheter. Nous ferons toujours tous les efforts possibles pour maintenir la clarté des explications dont on veut bien nous féliciter. — *Une abonnée de l'étranger*, habitant un climat humide, devrait garnir le chapeau, que l'on recouvre quelquefois d'un capuchon, avec des ruches de taffetas, découpées à dents; on ferait un ou deux *choux*, selon la garniture du chapeau, en deux ou trois nuances de la même couleur ; le *cœur* du chou serait en taffetas noir, entouré de taffetas de nuance foncée, — puis d'une autre nuance plus claire. Une ruche pareille serait placée en demi-couronne à l'intérieur. Cette garniture est la plus solide de toutes. Mille remercîments pour ce gracieux billet. Pris note de la demande, que nous sommes forcés de remettre à une saison un peu plus avancée. — Nous nous occuperons du dessin mosaïque pour tapis de table, mais nous ne pouvons promettre sa publication *immédiate* ; en tout cas, ce dessin ne peut être colorié; quant à le faire faire pour le compte de notre abonnée, *au papier marqué D. P.*, il est impossible d'y songer ; elle devrait payer les frais de dessin, — de gravure, — de tirage, — de coloriage, qui s'élèveraient très-haut. Je trouve l'échantillon envoyé ravissant, et je félicite la future propriétaire de ce joli couvre-pied.

Je dois avant tout placer ici l'expression de ma vive reconnaissance pour les lettres de nos abonnées ; je ne puis les remercier en particulier, et les prie de ne pas attribuer mon silence à un sentiment d'ingratitude ou d'indifférence. *Mlle Thérèse* ne peut employer un meilleur moyen que celui des cordons pour relever sa jupe de cachemire ; il faut placer les cordons plus haut quand on veut laisser voir le bas de la jupe brodée. L'approbation de son grand-père me cause une vive satisfaction, et je suis très-heureuse aussi de celle de sa mère, et de l'utilité qu'elle trouve à nos patrons. — J'ai reçu et essayé la musique envoyée d'Angers; j'ai trouvé ces danses fort jolies; malheureusement nous avons un traité qui ne nous permet pas de faire graver de la musique : un éditeur nous la fournit sur nos indications. — La ceinture de Mmes de Vertus coûte 40 fr. — Les bandes de tapisserie destinées à recouvrir des meubles peuvent être différentes quant au dessin, mais je préfère un fond uniforme pour toutes les bandes. J'espère publier le dessin souhaité, et j'ai pris note du désir exprimé à propos des livres à choisir. M. Sainfoin est bien sensible aux regrets qu'on lui témoigne; il vit renfermé dans son jardin, et je croirais volontiers qu'il s'y prépare à satisfaire le désir que l'on nous exprime. Il me reste à remercier l'aimable abonnée qui m'écrit de *Maine-et-Loire*. — En adressant à Mme Morin l'expression de ma reconnaissance pour sa bienveillance, je la préviens que je n'ai écrit que pour la *Mode illustrée*. — J'éprouve mille regrets de ne pouvoir satisfaire immédiatement au vœu que l'on nous exprime de Saint-Étienne. Quand un dessin est tracé, il faut un mois *au moins* pour le graver sur bois. L'échantillon que l'on m'envoie est charmant, et je ne souhaiterais rien de mieux que l'assemblage de ces losanges pour le tapis de table en question; je ne puis me charger de l'envoyer colorié. — Il n'existe pas d'autre moyen pour faire sécher les dentelles en général, les valenciennes en particulier, que celui de piquer une épingle très-fine dans chaque *picot*, la dentelle étan[t] étendue sur une couverture de laine ou sur une sorte de *tamis* re[m]bourré. — Nous publierons les dessins pour mignardise demandés [de] Cauterets, mais il faut nous laisser le temps de les faire graver. — Mê[me] réponse pour la lettre qui demande une pèlerine tricotée : elle para[îtra] en automne. — Nous publierons le patron de guêtre avec les costu[mes] d'enfants qui paraîtront dans quelque temps. — On ne brode pas la b[ande] qui réunit les deux côtés d'un sac de voyage ; l'ouvrier qui monte ce [sac] place cette bande, qui est en cuir, et sert de soufflet. — La lettre à laque[lle] nous devons répondre sous les initiales *L. B.* ne nous donne pas [d']indications suffisantes ; nous demandons qu'on veuille bien nous [dire] quel est le genre des corbeilles de laiton sur lesquelles on nous in[ter]roge. — Il nous est impossible de répéter le *glossaire* des termes [du] crochet ; on peut se le procurer en demandant au bureau le nº 22 de [la] présente année ; la répétition de cette explication pourrait déplaire [aux] abonnées qui l'ont déjà reçue. Les crochets tunisiens en bois coût[ent] 1 fr. 25, en ivoire 4 à 5 fr. — Ma jeune correspondante du château [de] Barrière recevra prochainement une réponse à sa lettre. — L'abon[née] du nº 1659 a dû recevoir ce qu'elle désirait; cela a été adressé à La[...]ville, Eure et-Loir.

Une lettre non affranchie, venant de l'Espagne, a été refusée. — [On] marque les nappes et les serviettes damassées au plumetis, en coton bla[nc]; les contours sont indiqués par du coton rouge; les initiales sont placées a[u-]dessus d'un coin. Nous avons dit bien souvent, et nous répétons enco[re] ici, qu'à notre grand regret il nous est impossible de publier des initi[a]les; nous les remplaçons par des alphabets. — Je préfère, autour de [la] couverture au crochet, un effilé très-large, parce qu'il termine mie[ux] la couverture ; nous publierons une large dentelle au crochet. — En r[e]merciant notre abonnée de Maison-Lafitte de son aimable lettre et [de] son aimable envoi, nous lui dirons que, d'après l'avis d'un médecin trè[s] compétent, nous nous abstenons de publier des formules de remè[des] énergiques ; nous nous en abstenons surtout lorsqu'il s'agit du trai[te]ment de la chevelure, car un remède peut convenir en certains cas, [et] être très-nuisible à une autre personne. Il ne peut y avoir de panac[ée] universelle pour les affections du cuir chevelu. — Pris note de la [de]mande adressée d'Angoulême ; nous craignons seulement que ces des[sins] ne soient d'un aspect peu agréable. — Il est impossible d'expliquer la [ma]nière employée pour nouer la maille du filet; il faut absolument la v[oir] faire, et le précepte serait insuffisant si l'on n'y joignait l'exemple.



ECONOMIE DOMESTIQUE.

EAU-DE-VIE DE GAYAC.

Faites infuser pendant quinze jours 60 grammes [de] bois de Gayac dans un litre d'eau-de-vie; agitez la bou[]teille de temps en temps; filtrez la liqueur. Cette eau-de-vie compose un excellent dentifrice ; on en met quelq[ues] gouttes dans un verre d'eau pour se laver la bouche, ap[rès] s'être brossé les dents.

ÉLIXIR POUR CALMER LES DOULEURS DE DENTS CARIÉES.

Mélangez 8 grammes d'éther, 5 grammes 25 centi[]grammes d'opium, 20 gouttes d'essence de girofle. O[n] met cet élixir sur un peu de coton, que l'on introduit dan[s] la dent cariée.

EAU-DE VIE DE LAVANDE.

On fait infuser pendant trois jours 500 grammes d[e] fleurs fraîches de lavande dans un litre d'eau-de-vie; o[n] filtre, et l'on ajoute 33 grammes d'ambre, ou de roses ou de citronnelle, ou de bergamote.

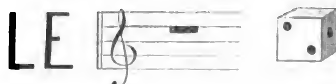
EAU D'HÉLIOTROPE.

Faites infuser, dans un demi-litre d'alcool à 33 degrés 6 grammes de vanille et 60 grammes d'eau de fleur d'o[]ranger double; faites filtrer, et colorez avec de la tein[]ture de cochenille.

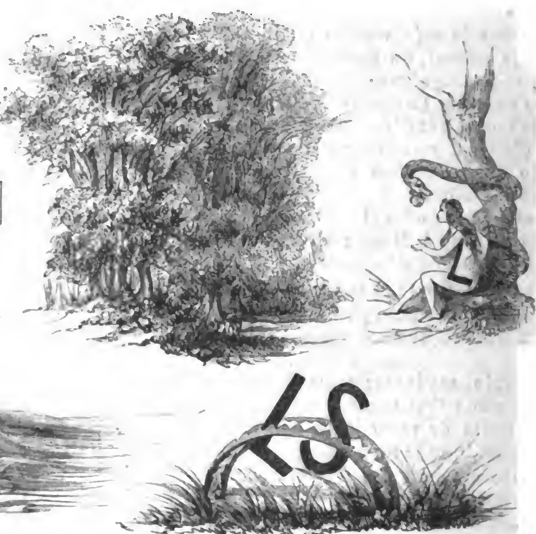
Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 5[6].

RÉBUS







EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Un baiser de mère est un baume souverain qui sèche les larmes des enfants.

N° 32 (*avec patrons*). DEUXIÈME ANNÉE. 3 août 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes**.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Bourse au crochet.

Trois dessins appartiennent à cette bourse.

MATÉRIAUX. — 16 grammes de fine soie verte de cordonnet; 4 écheveaux de même soie noire; 4 écheveaux de soie blanche; perles de grosseur assortie à la soie (leur couleur est indiquée près des dessins de tapisserie); une garniture de bourse en acier.

Voici une bourse qui fera les délices d'un chasseur; nos lectrices voudront exécuter ce travail, qui est fort joli et tout à fait conforme aux goûts de leurs pères, frères et maris.

Le no 1 représente la bourse terminée; les nos 2 et 3 sont les dessins qui servent pour orner les côtés larges de la bourse. La couronne de chêne qui entoure les têtes d'animaux est faite avec de la soie noire, sur laquelle on a enfilé des perles noires qui servent à marquer les contours, les nervures et les branches. Des perles d'or et d'acier sont enfilées sur la soie verte pour remplir les glands de la guirlande de chêne, la tête de cerf, etc. — Les perles blanches (nuance grise) sont enfilées sur la soie blanche; on enfile les perles en comptant les points du dessin et en observant l'ordre dans lequel les nuances sont désignées. Il ne faut pas oublier que les deux côtés de la bourse sont pareils, que l'on répète le dessin sur chaque côté, et il faut par conséquent enfiler autant de perles que cela est nécessaire *pour les deux côtés*. Il est inutile de compter les perles noires que l'on enfile. Après en avoir enfilé une certaine quantité, et quand on les a employées en travaillant, on en ajoute encore si le nombre n'en est pas suffisant.



N° 1. — BOURSE AU CROCHET.

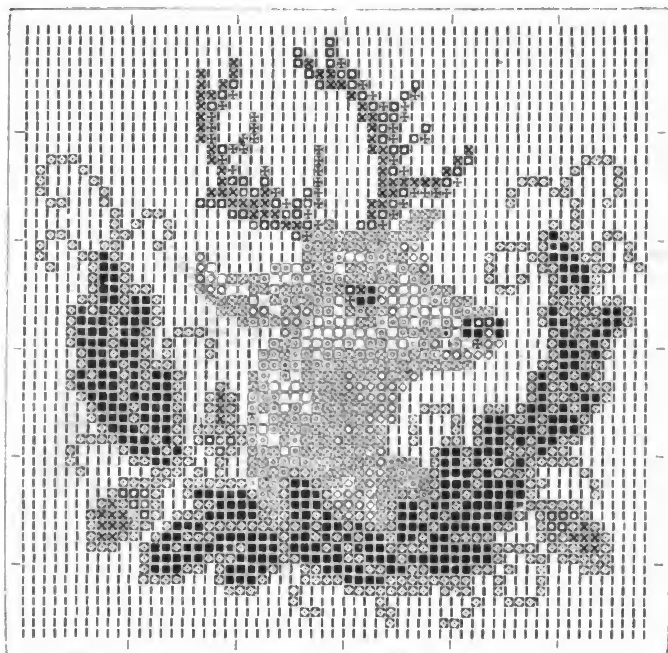
Pour faire le dessin, on travaille avec plusieurs soies à la fois; on laisse celle que l'on vient de quitter *à l'envers*, jusqu'à ce qu'on la reprenne; il ne faut jamais laisser passer *à l'endroit* un brin de soie d'une autre nuance, sous peine de nuire à la clarté du dessin. On place les perles *à l'envers*, qui devient *l'endroit* de la bourse.

On fait une chaînette de 122 mailles; on réunit la première maille à la dernière, puis on fait sur cette chaînette un tour de brides serrées, en plaçant une bride dans chaque maille. Le dessin commence au tour suivant, composé comme tous les autres de mailles simples.

On divise le nombre des mailles en deux parties égales, qui servent pour les deux côtés de la bourse. Chacun des deux côtés de la bourse se compose de 56 tours, le tour de brides non compris. Le dessin no 3 laisse vers le haut un espace de 10 tours qui est vide; le dessin no 2 se prolonge jusqu'au dernier tour.

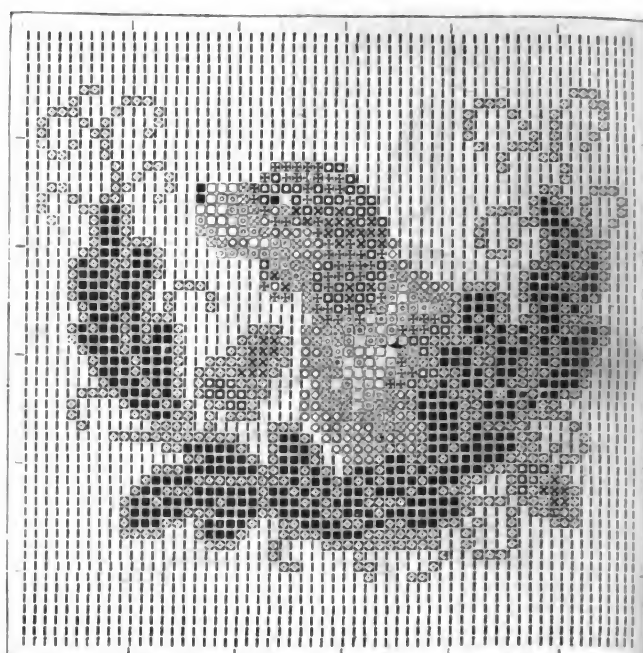
La partie compacte de la bourse est surmontée d'une partie *à jours*, qui se compose de 25 tours de brides *contrariées*, dans laquelle on laisse la fente du milieu. Après avoir terminé cette partie *à jours*, on y passe les deux anneaux, puis on l'attache à l'autre côté de la bourse fait séparément; on ferme aussi les bouts de la bourse en les réunissant à l'intérieur avec des mailles simples; on place à chaque bout la garniture ou l'effilé de perles d'acier; on peut l'exécuter soi-même; notre modèle est fait avec des perles rondes et des perles longues. Si l'on ne peut se procurer facilement les dernières, on les remplace par des perles rondes, en enfilant toujours trois perles rondes au lieu d'*une* perle longue.

On commence cette garniture sur la bourse même. Le



N° 2. — DESSIN POUR LA BOURSE AU CROCHET.

Explication des signes : ꞌ Soie verte. ■ Dans les feuilles soie noire, dans la tête du cerf perles noires. ◘ Perles noires. ✖ Perles d'or. ◘ Perles d'acier. ⊞ Perles d'acier taillées. □ Perles blanches. ◙ Perles blanches opaques. ⊠ Perles blanches de cristal. ◘ Perles grises.



N° 3. — DESSIN POUR LA BOURSE AU CROCHET.

Explication des signes : ꞌ Soie verte. ■ Dans les feuilles so noire, dans la tête du chien perles noires. ⊞ Perles d'o ◘ Perles d'acier. ✖ Perles d'acier taillées. □ Perles bla ches. ◙ Perles blanches opaques. ⊠ Perles blanches d cristal. ◘ Perles grises.

premier tour se compose de festons pour chacun desquels on enfile 9 perles rondes que l'on attache à la bourse, en laissant un espace de trois quarts de centimètre à l'intérieur de chaque feston.

2e *tour.* — On retourne l'ouvrage, on passe le fil jusqu'à la perle du milieu du dernier feston que l'on vient de faire, * on enfile une perle longue, — une ronde, — une longue, et l'on passe le fil dans la perle du milieu du feston suivant, appartenant au tour précédent ; on recommence depuis *.

3e *tour.* — On retourne l'ouvrage ; on enfile une perle longue, — 11 rondes ; — * on passe le fil dans la perle du milieu du feston suivant, appartenant au tour précédent, en plaçant l'aiguille de façon que sa pointe soit dirigée vers le commencement du présent tour ; on enfile trois perles rondes, on passe le fil dans la direction opposée, au travers de la 8e des 11 perles rondes (en les comptant depuis la perle du commencement), de façon à former un petit anneau composé de 8 perles ; on enfile 11 perles rondes, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin. On enfile alors une perle longue.

4e *tour.* — On retourne l'ouvrage ; on passe le fil dans la perle longue *en arrière,* — on enfile 3 perles rondes, on passe le fil au travers de la 5e perle ronde, — * on enfile 9 perles rondes, on passe le fil au travers de la 2e de ces perles en arrière, de façon que 8 perles forment un anneau placé en sens contraire de l'anneau du tour précédent ; — on enfile une perle ronde, on passe le fil dans la 2e perle du feston le plus proche, appartenant au tour précédent ; — on enfile 3 perles rondes, — on passe le fil dans la 4e perle du même feston, appartenant au tour précédent, en passant 3 perles, et l'on recommence depuis *. On fait ensuite 2 tours comme le 2e tour ; puis on refait le 3e et le 4e tour, — puis encore le 2e tour.

On fait chaque fois les tours un peu plus courts pour arrondir la garniture, comme l'indique le dessin ; on termine par un rang de boucles en perles qui entoure la garniture jusqu'au 3e tour. Chacune de ces boucles se compose d'une perle longue, — 12 perles rondes, — une perle longue. On les attache à la garniture, en consultant la disposition du dessin.

EXPLICATION DES PATRONS.

Nous plaçons en tête de ces patrons de lingerie des indications que nous ne répéterons plus dans le courant de ces explications.

Lorsque les patrons sont représentés *à moitié,* le milieu est indiqué par une ligne composée de petits traits ; on place par conséquent l'étoffe *double* en *droit fil* sur cette ligne. Lorsque l'étoffe devra être placée en biais, nous l'indiquerons dans l'explication même.

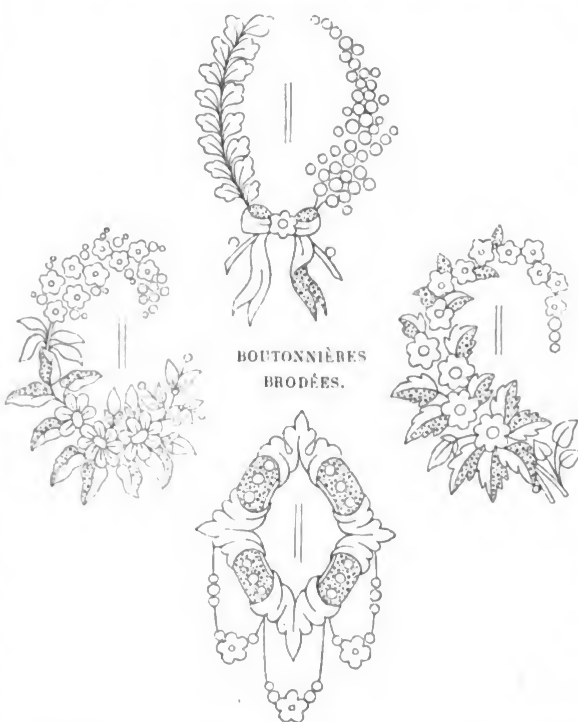
Le *corps* des chemises ne peut être indiqué dans toute sa longueur. On en trouve la partie supérieure sur le patron. Dans le courant des explications on trouvera l'indication du prolongement de ce corps.

Les coutures, remplis, ourlets, *ne sont jamais compris* dans les patrons ; on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour les faire, et on les exécute sur *la ligne même* du patron.

Chemise de nuit pour femme.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce patron.

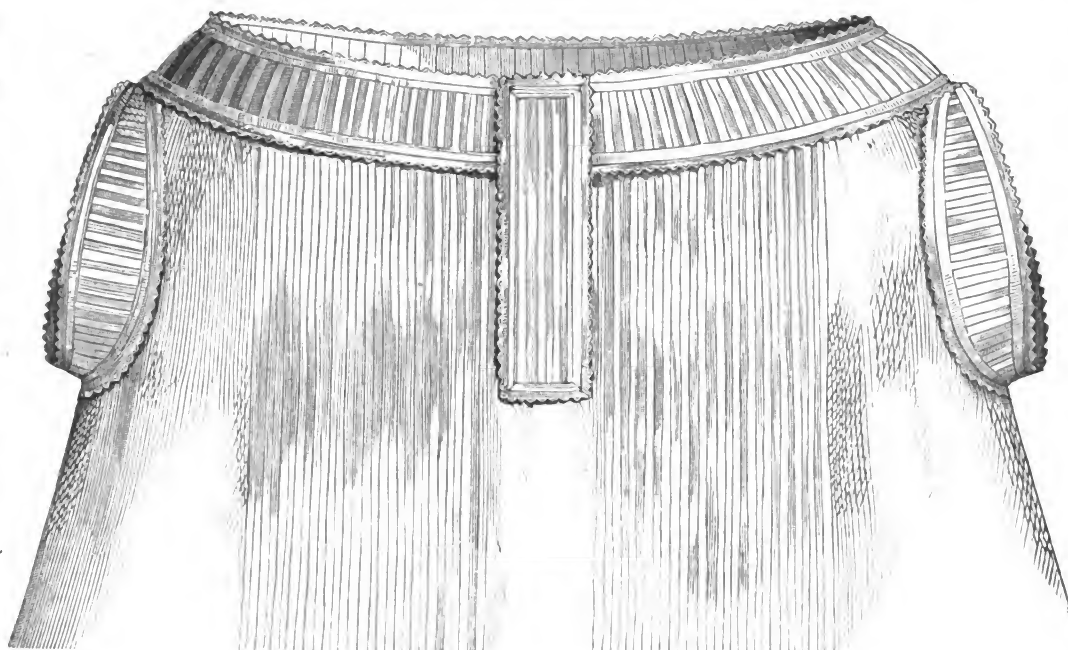
La longueur de la chemise de nuit est d'un mètre 5 centimètres, en mesurant depuis le dessous du bras ; sa largeur, dans le bas, est de 2 mètres 28 centimètres ; elle est faite en percale fine, *sans pointe.* Le devant est plissé à plis droits depuis la couture de l'épaule ; ces plis sont arrêtés sur la poitrine par deux garnitures composées de bandes brodées. Les plis que l'on voit au-dessous de la garniture sont simulés (à l'exception des cinq plis de devant) ; c'est le repassage de la chemise qui les continue sur la partie inférieure. La figure 1a représente la moitié de la partie supérieure du devant de la chemise, c'est-à-dire cette partie jusqu'à la fente. On prolonge ce devant en continuant *en droite ligne* la ligne indiquant



BOUTONNIÈRES BRODÉES.

le milieu du devant sur la figure 1a, — et l'on continue *en biais* la ligne indiquant la couture de côté, afin d'augmenter la largeur de la chemise en même temps que sa longueur, ce qui nécessiterait l'adjonction de *pointes* si l'on faisait la chemise en toile au lieu de la faire en percale. Le *corps* de derrière de la chemise, pour lequel nous ne donnons pas de patron, puisqu'il se compose d'un morceau droit, doit être coupé sur les côtés et dans les entournures des manches, comme la partie du devant de la chemise ; la partie de derrière doit suivre celle de devant jusqu'à la hauteur de la croix marquée sur la figure 1a : depuis cet endroit, la partie de derrière est coupée *droit.* On fait au bord inférieur de la chemise un ourlet ayant 3 à 4 centimètres de largeur.

Le tour du cou ne pouvant être creusé avant que les plis soient faits, nous ne l'avons pas marqué sur la figure 1a, et nous recommandons de couper l'étoffe avec un très fort rempli sur l'épaule depuis C, parce que le bord devient inégal lorsque les plis sont faits, et qu'il faut le recouper plus tard. La forme de la partie *toute plissée* avec l'encolure creusée, est représentée par la figure 1b, et il faut la consulter pour l'arrangement des plis, dont le nombre et la largeur y sont indiqués. La couture de ces plis est à l'intérieur, au milieu même du pli qui n'est point fixé sur les côtés. On distingue sur la figure 1b les plis de l'espace qui les sépare, en ce que ces plis sont marqués par quelques petits traits. Après avoir coupé la fente dans le milieu de la partie de devant, en lui donnant depuis A 39 centimètres de longueur, on place sur l'un des côtés de cette fente un ourlet ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. L'autre côté, qui est celui représenté par le patron, est garni d'un pli aussi large que l'ourlet de l'autre côté et *piqué* deux fois. Ce pli déborde un peu sur la fente vers le bas ; sa place est indiquée sur la figure 1a. On fait trois boutonnières sur ce pli ; on met trois boutons sur l'ourlet opposé ; les plis commencent depuis la lettre F de la figure 1b ; les 5 premiers sont d'égale longueur avec la fente ; les autres suivent la direction de la petite bande indiquée sur la figure 1b. Quand les plis sont faits, on place la figure 1b sur la figure 1a, de telle façon que, dans le haut de la fente, A se trouve sur A ; — dans le milieu de la fente, l'étoile se trouve avec l'étoile ; — au commencement de la ligne de l'épaule, C se trouve avec C ; on coupe alors la figure 1a sur la figure 1b, en laissant sur l'épaule et à l'encolure l'étoffe nécessaire pour les remplis ; on fait ensuite la garniture des devants : elle se compose de deux bandes brodées en batiste ayant 2 centimètres de largeur, et placées l'une contre l'autre ; au milieu de ces bandes, on pose une bande étroite indiquée sur le patron et fixée par une couture en *arêtes*, marquée sur cette petite bande, à l'une des extrémités de la figure 1b ; pour faire cette couture, on emploie du coton fin à crochet. Les bandes brodées doivent être légèrement froncées ; elles se terminent en diminuant de largeur sous l'ourlet de la fente ; le bout est coupé comme l'indique le dessin de cette bande brodée joint à la figure 1b. — La ligne ponctuée, qui traverse l'ourlet de



CHEMISE DÉCOLLETÉE POUR FEMME.



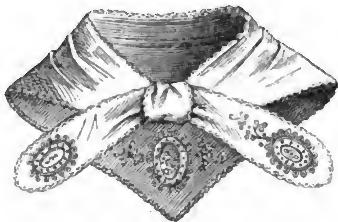
BONNET DE NUIT POUR JEUNE FILLE.

on coud le poignet ensemble depuis H jusqu'à J, et l'on place la manchette H avec H jusqu'au point avec le point, entre les deux *doubles* du poignet. — On fronce le bas de la manchette, et l'on y place le poignet, G sur G, — J sur J, — croix sur croix, de façon qu'il n'y ait point de fronces sur les deux côtés de la manche, J à la croix. On attache la manche à la chemise, par une couture rabattue, de façon que le C de la manche de la chemise se trouve avec le C de l'épaule, — et, sous le bras, D avec D.

Chemise décolletée pour femme.

Les figures 7, 8, 9 et 10 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle, étant en percale fine très-large, n'a pas de *pointes;* sa longueur, depuis le dessous du bras jusqu'au bas de la chemise, est de 99 centimètres; sa largeur, dans le bas, est de 2 mètres 32 centimètres. Il faut par conséquent continuer les lignes, en en conservant la direction jusqu'à ce que l'on ait atteint ces proportions, c'est-à-dire en *ligne droite*, à la place indiquant le milieu par devant, et en *biais* pour la couture de côté; on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 3 centimètres. La figure 7 représente le *corps* de devant de la chemise jusqu'à la fente. — Le *corps* de derrière est taillé pareil au *corps* de devant, moins la fente; on les coud ensemble sur l'épaule, depuis L jusqu'à O, — sur le côté depuis M jusqu'en bas. La figure 8 représente la moitié de la manche, qui est très courte et entièrement plissée. Pour la faire, on coupe une bande ayant 5 centimètres de hauteur, et dont la longueur est quadruple à peu près de celle de la figure 8. On fait dans cette bande des plis en travers, ayant 2/3 de centimètre et séparés par un espace de même largeur; puis on coupe cette bande plissée sur la figure 8, en plaçant la bande *double* sur la ligne indiquant le milieu de la manche; on coupe la manche sans laisser de l'étoffe pour les remplis *sur les côtés*, puisqu'ils sont bordés avec une bande *piquée*. On coud la manche ensemble par devant, en plaçant L avec L; en cousant la bande *piquée* au bas de la manche, on coud en même temps une garniture festonnée en batiste ou nansouk, dont la largeur est indiquée sur le patron, et qui doit encadrer entièrement la manche. Quand on monte celle-ci dans l'entournure, L doit se trouver avec L sur l'épaule, — M avec M sous le bras; la bande en biais, terminée par la garniture festonnée, sert à réunir la manche avec la chemise. — La *pièce* de devant est plissée en travers comme la manche; elle se compose d'une bande ayant la largeur de la figure 9, et placée sur celle-ci après avoir été plissée; on l'arrondit en tirant les plis, de façon qu'ils soient réunis sur le bord supérieur, puis fixés par une bande piquée, terminée par une garniture festonnée, pareille à celle de la manche; on coud ensuite de la même façon la pièce avec la chemise, N avec N par devant, — O avec O sur l'épaule; on fronce le *corps* de devant, de la croix à la croix; le *corps* de derrière doit être uni, sans fronces depuis l'épaule, sur un espace pareil à celui qui se trouve entre la croix et l'O sur le *corps* de devant. On place une petite bande ou *poignet* à l'envers de cette couture; on place sur l'un des côtés de la fente une bande formant faux-ourlet; — sur l'autre côté, on met la *patte* représentée par la figure 10; cette *patte* a cinq plis perpendiculaires; elle est encadrée par une bande piquée, terminée par une garniture festonnée. Cette patte doit être cousue P avec P sur la figure 9, — Q et point sur Q et point de la figure 7. La partie de la patte qui dépasse la chemise doit être doublée; on y fait des boutonnières; on place des boutons sur l'ourlet qui est au bord du côté opposé.



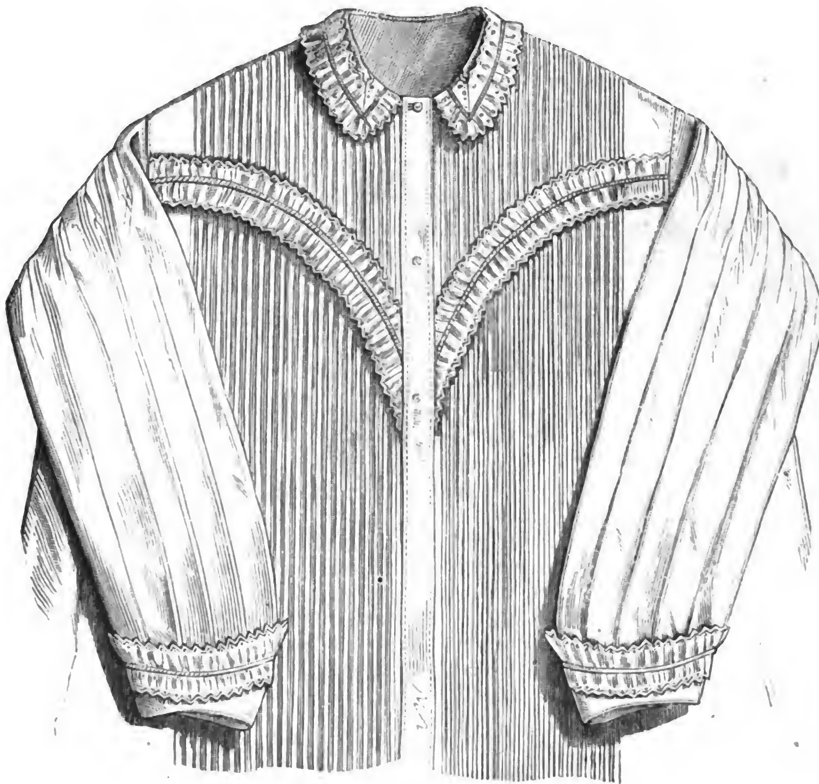
FICHU CRAVATE.



BONNET DE NUIT POUR FEMME.

devant, indique la place où les deux côtés de la fente sont réunis et *piqués*. — On coud ensemble le *corps* de devant et celui de derrière, depuis D jusqu'au bas, en les réunissant par une couture rabattue, et l'on place la pièce d'épaule représentée à moitié par la figure 2, en faisant une couture piquée sur le corps de devant, depuis B jusqu'à C; la doublure de la pièce d'épaule est ourlée par derrière sur cette couture. On met le corps de derrière sur la pièce d'épaule à la place indiquée par un point; le milieu du *corps* de derrière doit se trouver sur le milieu de la pièce d'épaule, et depuis le point il doit être uni, sans plis, jusqu'à l'entournure de la manche. Le col, représenté à moitié par la figure 3, est uni et bordé d'une garniture pareille à celle qui orne le devant de la chemise, composée de deux bandes brodées, placées, l'une au bord du col, l'autre en sens contraire *sur* le col; une petite bande est posée au milieu de ces deux garnitures. La bande brodée, posée au bord du col, a 95 centimètres de longueur; l'autre est posée *à plat* et pliée à l'intérieur à chacune des pointes du col; on coupe l'excédant de cette bande quand elle est pliée. On réunit le col à la chemise avec une bande en biais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, en plaçant E avec E, F avec F; la bande, après avoir recouvert la couture, est rabattue et ourlée à l'envers.

Les figures 4, 5 et 6 appartiennent à la manche dont elles représentent *la moitié* quand elles sont réunies; on place par conséquent l'étoffe *double* sur ces figures pour tailler la manche. La figure 4^b représente la manche telle qu'elle est, *quand on y a fait les plis et que l'on a creusé l'entournure;* la figure 4^a est cette manche, *non encore plissée et creusée.* On fait d'abord les 9 plis, — dont 4 1/2 sont représentés sur la figure 4^a, — en plaçant le point 1 sur le point 1, — la croix 1 sur la coix 1, etc., et cousant le long des lignes fines qui sont réunies. Cette couture est faite naturellement à l'envers de la manche; quand les 9 plis sont terminés, on place la figure 4^b sur la figure 4^a, en réunissant les lettres et les signes pareils, et l'on arrondit le bord supérieur de la manche des deux côtés, en suivant la figure 4^b. On coud la manche ensemble depuis D jusqu'à J. — La manchette figure 5 est cousue ensemble depuis H jusqu'à la croix, et garnie comme le col. La figure 6 (poignet) est en étoffe double;



CHEMISE DE NUIT POUR FEMME.

Bonnet de nuit pour jeune fille.

La figure 30 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce bonnet est en toile fine ou nansouk, garni de dentelle. On coupe la figure 30 double; on coupe aussi une bande étroite en biais, qui couvre les fronces de chaque côté, et contient la coulisse servant à serrer le bonnet.

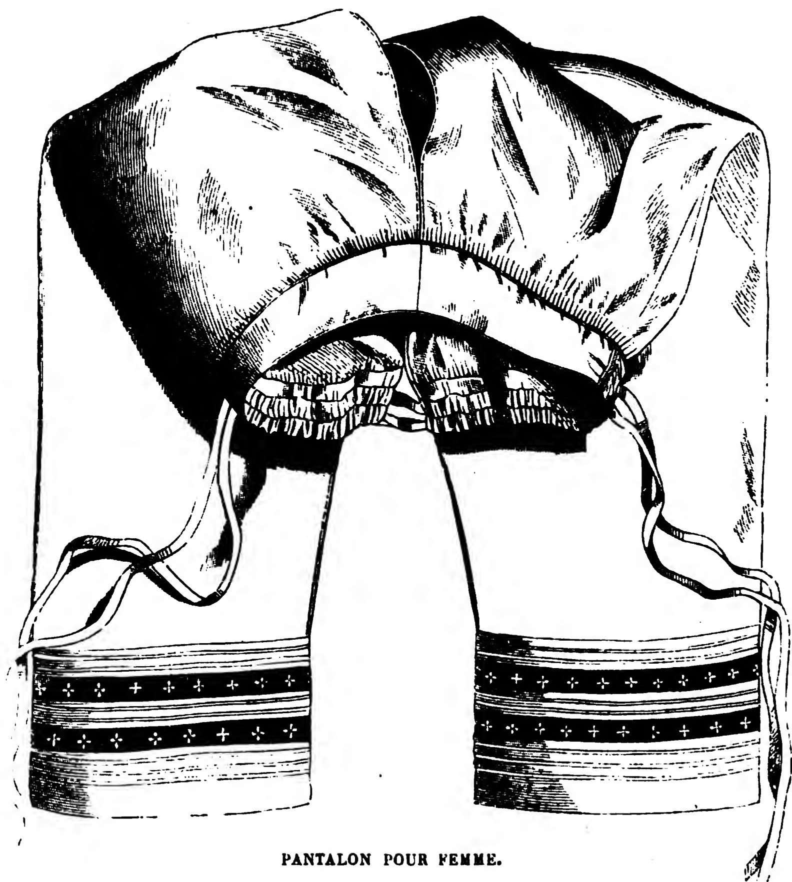
On forme ce bonnet (figure 30) en piquant ensemble les deux côtés depuis V jusqu'à W. La partie qui représente le fond est froncée depuis la croix jusqu'au point, puis réunie à la partie qui forme la passe depuis V jusqu'au point par une couture à points *arrière*. Cette couture est couverte par une bande en biais ayant 1 centimètre de largeur, 15 centimètres de longueur, *piquée* des deux côtés sans interruption depuis le *point* de la figure 30 jusqu'à la même place, après avoir *suivi* le bonnet. On a fait d'abord les œillets indiqués sur le patron. On passe deux cordons dans la coulisse, on les fixe sur le V.

Le bonnet a deux garnitures devant, une derrière; cette garniture se compose d'une dentelle (ou d'une bande festonnée) ayant 1 centimètre 3/4 de largeur. Pour le premier rang, qui borde entièrement le bonnet, on emploie 1 mètre 36 centimètres de garniture; pour le deuxième rang 1 mètre 2 centimètres. Les brides ont chacune 41 centimètres de longueur, 4 centimètres 1/2 de largeur; elles sont un peu diminuées en biais d'un côté, arrondies de l'autre côté, et garnies de dentelle du côté arrondi (voir le dessin).

Bonnet de nuit pour femme.

Les figures 11, 12 et 13 (*recto*) appartiennent à ce patron.

La figure 11 représente la passe du bonnet. On place l'étoffe en droit fil sur la ligne marquée par deux croix; l'étoffe doit, au contraire, être placée en biais au milieu de la figure 12 (fond du bonnet). On fronce le fond d'un côté depuis R jusqu'à la croix, — de l'autre côté depuis S jusqu'à la croix, et on le coud à la passe, de façon que les croix de celles-ci se trouvent avec les croix du fond. — Les bandes qui garnissent la



PANTALON POUR FEMME.



CAMISOLE.

passe ont 2 centimètres de largeur ; on les replie en dedans, de façon qu'elles aient *exactement* la largeur indiquée sur le patron ; la plus longue de ces bandes couvre la couture qui réunit le fond à la passe ; les quatre autres bandes sont placées à distance égale (voir le patron, fig. 11). On fait une couture en *arêtes* sur ces bandes avec du coton tors n° 40. La figure 13 (coulisse) doit être coupée double et sans couture, du côté non marqué par des lettres ; on y fait l'œillet indiqué, puis on fronce le bas du fond, on le coud dans la coulisse, de même que les deux côtés de la passe depuis T jusqu'à l'U, de façon que la coulisse atteigne le devant de la passe, que l'étoile du fond se trouve avec l'étoile de la coulisse ; les deux bandes qui servent à serrer le bonnet sont coupées en pointe à l'une de leurs extrémités. Ces bandes ont 7 centimètres de largeur, — 29 centimètres de longueur ; quand elles sont ourlées, on les passe dans la coulisse et on les coud à la figure 13, sous le point traversé par un trait.

Pour faire la garniture de devant on prend une bande ayant 6 centimètres de largeur, 1 mètre 56 centimètres de longueur, ourlée à chaque bout. On plisse cette bande à plis creux ayant 3/4 de centimètre de largeur, séparés par un espace d'un quart de centimètre. On fixe les plis deux fois, de façon qu'ils forment d'un côté une *tête* d'un centimètre 1/2, — de l'autre côté une *tête* de 3 centimètres 3/4 ; la bande ainsi plissée a 49 centimètres de longueur ; du côté de la *tête* la plus étroite on pique la bande plissée sur la passe, de façon que la tête soit posée sur la passe même ; la bande déborde la passe de 3 centimètres à chaque bout ; on coupe ce bout de garniture en pointe, et l'on pique une petite bande au bord de la *tête* la plus large.

Le bavolet se compose d'une bande droite ayant 72 centimètres de long, portant d'un côté un ourlet d'un centimètre 1/2, surmonté de deux petits plis ; ce bavolet, tout terminé, doit avoir 5 centimètres 1/2 de largeur ; on le diminue en biais à chaque bout, de façon qu'il n'ait plus que 3 centimètres 1/2 de largeur ; on le fronce du côté non ourlé par une couture roulée sous le doigt (surjet lâche), et on le coud au bas du fond sur la coulisse ; les deux bouts du bavolet vont rejoindre les bouts de la garniture avec lesquels ils doivent être cousus. Les brides ont 10 centimètres de largeur, coupés en pointe au bout ; elles ont 48 centimètres de longueur ; quand elles sont ourlées on les fronce à l'un des bouts, et on les coud sur la petite bande qui borde la garniture du devant.

Fichu-cravate.

La figure 18 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce fichu, que l'on noue autour du cou sur une robe du matin, est en mousseline ou en nansouk. Le dessin se trouve sur la figure 18 ; il est assez prolongé pour que l'on y trouve le coin tout entier. On place l'étoffe en biais sur le côté le plus long du fichu. On fait le dessin, soit en broderie anglaise, soit au plumetis, ou bien au plumetis et broderie anglaise mélangés. Le bord est festonné. On noue le fichu par devant.

Pantalon pour femme.

Les figures 24, 25, 26 et 27 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La dimension de ce patron a exigé qu'il fût replié deux fois : une fois dans sa longueur, et le patron représente le bas du pantalon tel qu'il est après avoir été cousu ; une seconde fois en travers, vers la partie brodée ; ce dernier rempli doit être tout d'abord *rétabli*, puis on coupe le deuxième rempli. Quand la figure 24 est ainsi rétablie dans sa forme, on la coupe deux fois en percale. La garniture, qui se compose de plis étroits et de bandes brodées, peut être faite sur le pantalon même, ou bien à part ; dans ce dernier cas on ajoutera seulement l'étoffe nécessaire pour les trois plis supérieurs ; on coupera le pantalon court, et on l'allongera par la garn[iture]. Un large ourlet est placé au bord du pantalon.

On coud les deux côtés du pantalon ensemble depuis [...] jusqu'à l'O, en faisant une couture rabattue, et l'on bord[e] la fente avec un cordon ou bien une bande de percale e[n] biais indiquée sur le patron. L'autre partie de la fe[nte] jusqu'à l'S par derrière, jusqu'à P par devant, doit ê[tre] ourlée ; puis les deux parties du pantalon sont réunies pa[r] une couture rabattue depuis P jusqu'à Q.

La figure 25 représente une ceinture plate à pointe[s] ; on place l'étoffe double sur la ligne indiquant le milie[u] par devant ; on coupe un morceau pareil à celui-ci pou[r] la partie de derrière de la ceinture. On fronce le panta[-]lon depuis Q jusqu'à S, puis on le coud à la ceinture [...] avec R.

Les figures 26 et 27 représentent une autre ceinture [à] coulisse. La figure 26, qui est la partie de devant de la cein[-]ture, est taillée sans couture avec, ou à volonté ; la dou[-]blure est cousue au bord supérieur avec l'étoffe de dessu[s] de façon que la couture soit en dedans. La figure 27 (par[-]tie de derrière de la ceinture) doit être coupée deux fois et l'on place l'étoffe double sur le bord supérieur. On our[le]



N° 1. — TABLIER DE PERCALE.



N° 2. — TABLIER DE PERCALE.

en travers l'un des côtés de la ceinture pour y laisser passer le cordon; on fait au côté opposé deux grands œillets, puis on forme la coulisse en cousant la ceinture sur les lignes fines. On passe dans chaque coulisse de chaque partie de la ceinture deux cordons ayant environ 45 centimètres de longueur; on *pique* sur les lignes ponctuées placées derrière les œillets, puis on *pique* la figure 26 sur la figure 27, depuis la croix jusqu'aux points. Les cordons sont croisés et sortent par les œillets du côté opposé. On fronce le pantalon et on le coud sur la ceinture depuis Q jusqu'à l'S, de façon que l'R du pantalon se trouve sur le *point* de la partie de derrière de la ceinture.

Camisole.

Les figures 19, 20, 21, 22 et 23 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est en percale *côtelée;* la partie plissée est coupée deux fois sur la figure 19; on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 2 centimètres 1/2 au



COSTUMES, POUR PROMENADES A CHEVAL, DE LA MAISON LAVIGNE, 3, RUE DE ROHAN.

Première toilette. Amazone en toile anglaise couleur gris poussière. Cette toile est très lourde, très-épaisse et spécialement fabriquée pour les amazones ; on la trouve en gris-vert d'eau et couleur nankin. La jupe a 1m,50 de longueur. Le corsage est ouvert à revers et longues basques. Les manches, toutes masculines, sont étroites, mais non ajustées. Le poignet, fermé par trois boutons, est assez large. Petit col droit retenu par une cravate. Gants en peau de daim. Chapeau de paille garni de velours brun.

Deuxième toilette. Amazone en laine noire côtelée, étoffe dite *Biarritz*. Corsage fermé, boutonné à basques courtes. Manches pareilles à celles de première toilette. Chapeau en feutre gris bordé de velours noir, orné d'une longue plume blanche et d'une aigrette noire. Col droit. Manchettes dépassant à peine le poignet.

Robe Gabrielle en taffetas vert, fermée par des boutons et des boucles en passementerie noire. Manches composées de quatre bouillonnés. La sous-manche blanche forme un cinquième bouillonné.

Costume de petit garçon. Veste en drap brun foncé. Pantalon gris.

bord, — d'un centimètre 1/2 dans le bas ; il faut laisser aussi un peu d'étoffe sur l'épaule, et couper définitivement la figure 19; seulement, quand les plis sont terminés, on les fait en plaçant chaque croix sur le point qui la suit; la ligne ponctuée indique la couture du pli ; la ligne fine le bord du pli. Une bande étroite, ayant 15 centimètres de longueur, est piquée au bord des plis ; l'ourlet large est piqué, et l'on y fait des boutonnières; on met des boutons sur l'ourlet de l'autre devant. On coud la figure 20 (côté) avec le devant depuis A jusqu'à B; la figure 21, qui représente la moitié du dos, doit être doublée dans le haut jusqu'à la coulisse. La figure 20 (côté) est doublée aussi depuis l'entournure de la manche jusqu'à la coulisse du dos et cousue avec le dos depuis C jusqu'à D. Le devant et le dos sont cousus ensemble sur l'épaule avec un passe-poil depuis E jusqu'à F. — La figure 22 (tour du cou) est coupée double ; on la garnit avec une bande brodée ayant 3 centimètres de largeur, 65 centimètres de longueur, puis on la coud dans l'encolure depuis G jusqu'à l'H. — La figure 23 représente la manche entière ; le bas en est garni avec une bande brodée ayant 40 centimètres de longueur, 1 centimètre 3/4 de largeur. On fronce le bas de la manche deux fois sur les lignes ponctuées, depuis L jusqu'à M. ; une bande étroite, ayant 12 centimètres de longueur, couvre ces fronces, qui forment une sorte de manchette. — La manche est cousue ensemble, dans sa longueur, de J à K, et placée dans l'entournure avec un passe-poil, K avec K. Les bandes qui servent à nouer la camisole ont chacune 82 centimètres de longueur, 5 centimètres 1/2 de largeur; elles sont cousues, à la hauteur de la taille, sur la couture qui réunit le devant au côté.

Plastron du tablier n° 1.

Les figures 14, 15, 16 et 17 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le patron représente la moitié du plastron. Le tablier est en percale ; il a 1 mètre 5 centimètres de largeur, 80 centimètres de longueur; l'ourlet du bas a 3 centimètres de largeur ; le tablier est froncé et cousu sur une ceinture ayant 2 centimètres 1/2 de hauteur; sur cette ceinture on place un bouton à 5 centimètres de distance du milieu de la ceinture. Le plastron est orné d'entre-deux en broderie anglaise et plumetis (voir la figure 15). La garniture qui borde le plastron forme une sorte d'épaulette ; on l'orne d'une broderie simple, dont le dessin se trouve sur les figures 16 et 17. — La figure 14 représente la moitié du plastron ; la place de l'entre-deux y est indiquée. La figure 15 est l'une des bretelles; elle se compose d'une bande droite brodée, avec une couture par devant depuis V jusqu'à X. Les figures 16 et 17 sont les garnitures qui bordent l'entre-deux; elles sont brodées depuis la croix jusqu'à l'Y. — On fronce, sur une ganse fine, la figure 16, depuis X jusqu'à l'Y, — la figure 17, depuis l'Y jusqu'au Z, et l'on réunit la figure 16, X avec X, jusqu'à l'Y; — la figure 17 depuis l'Y jusqu'à Z; — on réunit, disons-nous, ces deux figures avec la figure 15. On coud celle-ci au plastron, V avec V, — point avec point, jusqu'au W, et l'on garnit le bord supérieur du plastron avec une dentelle étroite, légèrement froncée, qui continue sur la bretelle jusqu'à la croix de la figure 17. Le plastron est fixé sur le tablier de telle sorte que la ligne V à X de la figure 15 soit placée sur la ceinture, dépassée par la garniture du plastron. On met au bout des bretelles un cordon ayant 3 centimètres de largeur, 29 centimètres de longueur; il est cousu sous la garniture sur le Z ; à l'autre bout il est ourlé, et l'on y fait deux boutonnières, afin de pouvoir serrer plus ou moins les bretelles en les boutonnant sur la ceinture, sur laquelle on a placé un bouton de chaque côté; on met un cordon pareil à la ceinture pour nouer le tablier.

Plastron du tablier n° 2.

Les figures 28 et 29 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce tablier de percale a 1 mètre 16 centimètres de largeur, 77 centimètres de longueur. On fait de chaque côté un ourlet étroit, au bas un ourlet de 3 centimètres ; on fronce le tablier, qui, tout froncé, a 25 centimètres de largeur, et on le coud sur une ceinture ayant 3 centimètres de largeur, cousue en pointe par devant, terminée derrière par des cordons qui servent à nouer le tablier. A quelque distance du bout de la ceinture on place un bouton de chaque côté. Les figures 28 et 29 représentent la moitié du plastron, qui a une sorte d'épaulette garnie d'un volant brodé. On place l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 28, quand on la coupe. On coud l'épaulette (figure 29) à la figure 28 depuis S jusqu'à U, puis on ourle le bord du plastron réuni à l'épaulette. A chaque bout de l'épaulette, par derrière, on coud un cordon ayant 3 centimètres de largeur, 29 centimètres de longueur, terminé par deux boutonnières qui servent à attacher le plastron sur le bouton fixé sur la ceinture.

La garniture bordant le côté supérieur du plastron a 5 centimètres de largeur, 1 mètre 52 centimètres de longueur; les bouts en sont arrondis. La garniture extérieure a 2 mètres 30 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur ; elle est non-seulement arrondie à chaque bout, mais *diminuée* sur un espace de 45 centimètres, de façon à avoir seulement 3 centimètres de largeur. Les deux garnitures sont ornées de broderie ou de festons. On les fronce sur un cordon fin, et on les coud au plastron et à l'épaulette. Le plastron est cousu devant sur le tablier, de façon que la garniture dépasse les *fronces* du tablier.

Le manque d'espace nous force à remettre l'explication des autres objets figurant sur la planche ; nous la publierons avec la suite de patrons de lingerie.

THÉORIE DES COULEURS *.

II. — AMEUBLEMENT.

Le choix des couleurs qui doivent entourer une femme est au moins aussi important, lorsqu'il s'agit d'ameublement, que lorsqu'il est question d'ajustement. (Quelle que soit, par exemple, l'inclination d'une femme blonde pour la nuance jaune, elle est forcée de répudier ses préférences, et de choisir un ameublement d'une autre nuance, moins perfide pour ses cheveux blonds; une femme pâle devra éviter le gros bleu, le violet, qui la pâliraient encore, et ainsi de suite.

Mais ces principes sont élémentaires, et nous n'apprendrions rien à nos lectrices si nous nous bornions à les exposer ici. Nous n'avons, du reste, en aucune occasion, la prétention de poser des règles absolues : nous savons que, parmi les femmes qui nous lisent, il en est beaucoup qui ont besoin d'être, non pas *enseignées*, mais *renseignées*; notre volumineuse correspondance nous prouve qu'elles possèdent l'instinct du bon goût, et qu'il s'agit seulement de leur indiquer quelques-unes des innovations que les efforts de l'industrie créent sans cesse à Paris.

Ces innovations se rencontrent plutôt dans les détails que dans l'ensemble. L'esprit parisien est en effet simultanément changeant et routinier ; le besoin de l'innovation lutte en lui avec le bon sens qui lui a fait atteindre la perfection relative, et qui l'oblige à demeurer fidèle aux habitudes acquises, en lui prouvant qu'il ne gagnerait rien au changement.

C'est pour cette raison que tous les mobiliers parisiens ont entre eux une ressemblance si complète : plus ou moins riches et élégants, selon la fortune et le bon goût de leurs propriétaires, ils se composent des mêmes éléments, parce qu'ils sont destinés à satisfaire les mêmes goûts et à servir les mêmes habitudes. Le salon du premier étage sera peut-être meublé en bois doré et en soie rouge; celui du deuxième étage sera en bois de palissandre et en étoffe de soie et de laine mélangées, mais toujours rouges. Le salon du troisième et celui du quatrième étage seront modestement meublés en bois d'acajou et damas de laine, encore rouge. Cette préférence universelle qui se maintient en dépit même de son universalité, c'est-à-dire en dépit de la banalité, a sa raison d'être : le rouge est en effet une couleur gaie, riante, qui *s'éclaire* facilement et semble destinée à rehausser l'éclat de toutes les réunions. Le jaune, moins éclatant que le rouge, est plus distingué, infiniment moins solide, par conséquent plus élégant, et moins généralement adopté. C'est la nuance que nous indiquerions à une femme très-élégante, si elle était brune, bien entendu. Les meubles en bois doré, recouverts de damas de soie jaune, constituent un luxe tranquille, qui ne semble pas empressé de se montrer *cossu* par le contraste de la dorure avec une couleur aussi éclatante que le rouge. Le jaune s'accommode aussi parfaitement de l'encadrement en bois de palissandre; il ne saurait s'entendre avec le bois d'acajou, dont il fuit avec horreur les tons orangés. Ajoutons, à propos de ce bois qui constituait la suprême élégance il y a de cela un demi-siècle environ, ajoutons qu'il est tombé dans un discrédit qui augmente chaque jour. Le bois de palissandre l'a détrôné; mais ce bois lui-même a un aspect revêche, sec, âpre, et qui nous semble personnifier une certaine variété d'enrichis, égoïstes, vaniteux, méprisants pour tous ceux qui sont moins riches qu'eux. Les meubles en bois doré coûtent fort cher; les meubles en bois de palissandre sont froids et attristent le regard par leur surface lisse et sombre; le bois d'acajou est réputé vulgaire, *bourgeois* dans l'acception ironique de ce mot. A quel bois faut-il donc se vouer? s'écrieront peut-être mes lectrices. Je leur répondrai que l'on peut tout concilier, et qu'il suffit, pour y parvenir, de choisir des meubles capitonnés, entièrement recouverts d'étoffe; ces meubles sont doux, moelleux, et ne reviennent pas à un prix plus élevé que les meubles en bois d'acajou, par exemple ; ils donnent un aspect confortable au salon le plus modeste, et ils tiennent toutes les promesses qu'ils font au regard qui les interroge.

Lorsqu'il m'arrive, comme en ce moment, de chercher à conseiller les personnes qui font appel à mon désir d'être utile, je me place de préférence au point de vue des situations modestes, qui doivent concilier leurs ressources avec leurs instincts d'élégance. Ma sollicitude est inutile aux personnes qui sont fort riches : elles ont autour d'elles, parmi leurs relations, les guides et les conseils nécessaires ; elles suivent une route battue, et mes réserves et mes recherches leur paraîtraient probablement entachées de mesquinerie. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de personnes qui possèdent des ressources limitées, et que l'économie pourrait quelquefois faire incliner vers le mauvais goût. Il y a là une erreur que nous combattrons toujours : le mauvais goût n'est point meilleur marché que l'élégance, et celle-ci augmente le charme de l'intérieur, élève les habitudes en inspirant, sinon le respect, — le mot est peut-être disproportionné pour la chose, — du moins une sorte de considération, parce qu'elle révèle chez la femme un goût fin et délicat, en même temps que l'amour du foyer domestique.

Dans ce petit salon, meublé selon sa dimension, avec un ou deux canapés, deux ou quatre fauteuils capitonnés, je placerais quatre ou six petites chaises que l'on appelle *volantes*, en bois doré ou simplement en laque, couvertes de tapisserie. Je ne choisirais pas un grand guéridon en bois d'acajou, mais une table en laque, par exemple, ou bien recouverte d'une tapisserie garnie d'un effilé. Je ne placerais pas sur la cheminée une immense pendule en zinc bronzé, et, si je ne pouvais y mettre une garniture de cheminée de bon goût, en bronze doré, je choisirais un simple socle en marbre, surmonté d'une statuette, d'une petite coupe ou d'un buste : je n'admettrais en aucun cas ces pendules placées sous des globes de verre destinés à les préserver éternellement en gênant de même.

Le salon, proprement dit, doit être décoré d'un ameublement dont la composition est classique. Des canapés, des fauteuils, un guéridon, une console en bois doré, ou bien une étagère, un piano ; voilà à peu près les éléments qui composent le mobilier de tous les salons. Ces pièces qui ne sont pas habitées, dans lesquelles on s'installe tout au plus une fois par semaine, lorsqu'on attend du monde, sont en général mornes et ennuyeuses ; la vie en est absente, car on n'y voit figurer aucun des objets qui attestent le mouvement de la pensée et les occupations féminines; on n'y trouve pas un livre ouvert, une broderie commencée, un jouet d'enfant. Il faut que le salon soit *rangé!* Et il l'est si bien que chacun a hâte d'en sortir, afin d'échapper à la contrainte qui s'installe sur ces siéges si bien alignés, sur ce guéridon vide, sur tous ces objets dont on fait seulement *semblant* de se servir.

Le désir de *ménager* l'ameublement d'une pièce que l'on réserve pour ses hôtes est fort naturel, mais on peut aisément arriver à ce résultat sans exposer le salon aux petits accidents qu'entraîne un usage quotidien. On peut y introduire quelques siéges préférés, recouverts de tapisserie, qui ne rompent pas l'harmonie par la différence de couleur ; on peut enfin, on peut surtout s'habituer à user avec soin et mesure de tous les objets qui le meublent, et l'on évite ainsi d'habiter constamment une chambre à coucher, comme on le fait à Paris lorsqu'on n'a pas un appartement assez vaste pour y établir un second petit salon *parloir* ou bien *ouvroir*, selon les habitudes de la maîtresse du logis.

L'ameublement du principal salon est invariablement soumis à des règles classiques. Il n'en est pas de même du petit salon : là, tout relève de la fantaisie, tout révèle les goûts, les habitudes de la femme qui s'entoure des objets représentant ses préférences et ses occupations. Point de canapé compassé et solennel : si elle est paresseuse ou souffrante, une chaise longue, une petite causeuse, sa table à ouvrage, son bureau, sa bibliothèque ; au milieu de la chambre une table plus grande pour pouvoir grouper autour de la lampe sa famille et ses amis; un chevalet ou une table à dessiner, un métier à broder, des étagères pour poser les livres ou les journaux, la poupée de la petite fille, le cheval du petit garçon : un pêle-mêle charmant, un désordre qui a sa raison d'être dans la diversité des âges, des goûts, des occupations de tous les membres de la famille. Tel est l'aspect que présente le petit salon quand il est habité par une femme qui aime le foyer domestique et qui sait s'y occuper. L'ameublement doit en être à la fois gai et solide; la maîtresse de la maison aura brodé pour les siéges des bandes de tapisserie représentant des guirlandes de fleurs. Le dessin pourra être différent pour chaque bande : le fond devra être le même, blanc ou gris clair; les nuances claires sont en réalité les plus solides pour les fonds de tapisserie. Ces bandes brodées alterneront avec des bandes en velours gros bleu. Les rideaux devront être de même nuance que le velours des bandes ; mais cette couleur convient seulement aux teints rosés : elle donnerait une pâleur livide aux visages non colorés. Elle atténue en revanche les teintes très-animées. Lorsqu'une femme est très-pâle, elle devra par conséquent choisir une autre nuance pour son petit salon, et prendra du velours grenat pour les bandes et les rideaux, ou du damas de laine grenat pour les rideaux, si le velours lui semble trop cher.

Les salles à manger sont généralement lambrissées ou tapissées de papier couleur bois. Cette pièce doit être à peu près uniforme de ton; les rideaux seront, par exemple, en reps des Gobelins (étoffe de laine *côtelée*) couleur

* Voir le n° 16 du journal.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris.

Toilettes de la M^on DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53

Lingeries de la M^on DUPONT, Rue du Bac, 56.

Coiffures de Mlle CROIZAT, r. Richelieu, 76

is; si l'on ne redoute pas le travail, je conseillerais de ɔder ces rideaux de la façon suivante :

On fait dessiner sur le rideau même un encadrement nposé de feuillage et de fleurs que l'on brode en laine, *passé*. Il faut avoir une certaine habitude de *nuancer*, st-à-dire de placer à propos les teintes claires, moyennes foncées, pour exécuter ce travail d'une façon satisfaiite; ou bien encore, copier d'après une tapisserie la position des ombres et des *clairs;* cela n'est pas diffie, et, de plus, ce travail n'est pas très-long. On com:nd en effet que les points ne sont pas très-petits, et e la laine, par son épaisseur, remplit assez vite un esce assez étendu. Rien n'est plus joli que l'effet de ce vail, très-cher à faire exécuter, et que l'on peut aisént faire soi-même. Il conviendrait aussi parfaitement ur les rideaux du petit salon; mais on comprend que diversité et le grand nombre des couleurs employées ur les fleurs exige un fond de couleur négative ou de ance claire. J'ai vu un petit salon en reps vert-pomme; siéges étaient aussi en reps, les rideaux et les porres étaient ornés d'une guirlande de roses, de muguets, lilas blanc et lilas, et cet ensemble était d'une fraîeur et d'une élégance incomparables.

Les meubles d'une salle à manger un peu confortable composent de chaises à siéges et dossiers rembourrés; ec les rideaux que je viens de décrire, je choisirais de *moleskine* de même nuance pour recouvrir les chaises, i, ainsi que la table et le buffet, seraient en bois de yer, mélangé bois noir; une nsole pareille, couverte d'un arbre blanc, feit face au buft; une grande mpe abat-jour, porcelaine blane, serait susndue au-dessus la table.

Les mobiliers salle à manger *imitation* de eux chêne sont venus un peu mmuns; ces mes anciennes, ncées, ces meules immenses, et des proporons qui ne s'acrdent pas avec s dimensions streintes des habitations moderes; cependant s formes droites, n peu anguleues, des siéges aniens, insupportales actuellement our l'usage coninuel, parce que s formes s'acordaient, à l'éoque où elles furent inventées, vec les cuirasses masculines et les corps baleinés qui emrisonnaient et roidissaient les femmes, conviennent auourd'hui pour les siéges de salle à manger, parce qu'elles ermettent d'être adossé, tout en se tenant droit. Il faut hoisir parmi ces formes celles qui, étant un peu *trapues*, arrées et peu élevées, ne sont pas en désaccord manieste avec le peu d'élévation des appartements modernes; le larges clous en fer, à tête ronde, retiendront, de disance en distance, la moleskine qui couvrira les siéges.

Le cabinet de travail du maître de la maison est garni l'un mobilier aussi classique que celui du salon; tous les cabinets contiennent un bureau, une bibliothèque, des fauteuils et des chaises. Ce mobilier peut avoir quelque analogie avec celui de la salle à manger. Les siéges sont couverts en reps vert d'une seule couleur, ou rayé de noir, ce qui est plus solide.

L'ameublement des chambres à coucher dépend absolument de l'arrangement de l'existence : si l'on n'habite pas une chambre à coucher dans la journée, elle pourra être disposée uniquement pour le sommeil et la toilette. Si au contraire une femme s'y installe habituellement, elle devra écarter tous les ustensiles, tous les petits meubles qui servent au soin de sa personne; du moment où l'on ne veut pas habiter le salon, et où l'on n'a pas une pièce servant d'*ouvroir*, il faut posséder un cabinet éclairé, et consacré spécialement à la toilette. L'ameublement de la chambre à coucher peut alors être *fantaisiste*, comme le serait celui d'un petit salon; les siéges ne sont pas soumis à l'uniformité de forme et d'étoffe; les meubles sont choisis un à un, selon que les habitudes les rendent nécessaires; les armoires à glace sont bannies des chambres à coucher; cependant, comme elles sont indispensables à la toilette d'une femme, si elle n'a pas un cabinet assez grand pour placer son armoire, elle agira sagement en ne se soumettant pas à ce caprice de la mode, qui n'est fondé sur aucune raison sérieuse. Les couleurs foncées sont celles qu'il faut préférer pour une chambre à coucher, à moins que l'on n'ait choisi de la perse ornée de grandes fleurs : cette étoffe est très-gaie, mais en réalité fort peu économique malgré son prix modéré, car elle se fane et se déchire vite.

L'antichambre, tapissée d'un papier à rayures, contient habituellement une ou deux banquettes rembourrées ou coffres à bois, et une table recouverte de marbre.

EMMELINE RAYMOND.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

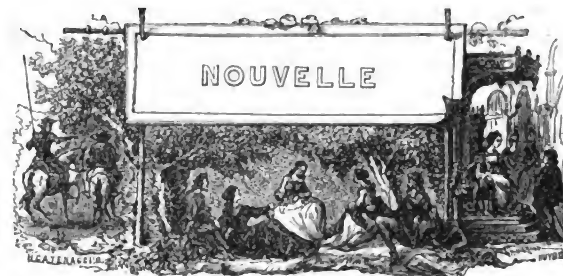
Jeune fille de seize ans. Robe en grenadine de laine, fond blanc, semé de pois bleus. La jupe est garnie d'un volant ayant 45 centimètres de hauteur, surmonté de deux volants ayant : le premier, 10 centimètres; le second, 8 centimètres de hauteur. Les volants sont bordés de ruban bleu. Le corsage est décolleté, recouvert d'un charmant fichu montant en mousseline blanche plissée, garni d'un large ruban de velours noir, terminé par un nœud à longs bouts. Manches composées d'un bouillonné et de deux volants. Sous-manches demi-longues, bordées de velours noir. Chapeau *cloche* en paille, orné de roses et de rubans bleus.



« ISABELLE, DE GRACE, OUBLIEZ ET PARDONNEZ... »

Petite fille de douze ans. Robe en barége à carreaux roses et blancs. Une ruche en ruban rose est placée sur chacune des coutures réunissant les lés de la jupe; cette ruche diminue de largeur vers la ceinture. Corsage décolleté. Fichu Marie-Antoinette en mousseline blanche garni de volants tuyautés. Manches courtes. Chapeau Tudor en paille orné d'une longue plume blanche.

Petit garçon de six ans. Costume en nankin orné de galons blancs. Pantalon demi-long, blouse courte, manches à revers. Col et manche en toile unie. Cravate noire.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

XL

A mon réveil, je m'aperçus de la disparition de mes vêtements. Profitant de mon sommeil, la femme qui me servait les avait remplacés par l'élégante toilette de mariée que je n'avais fait qu'entrevoir jusque alors.

J'agitai violemment la sonnette, et je réclamai avec indignation les habits que je portais la veille. La femme de chambre me répondit d'un ton respectueux, mais ferme, que les ordres formels de son maître s'y opposaient, et que je devais revêtir la toilette qui m'avait été préparée pour cette circonstance.

Je sentis bien qu'il était inutile de me révolter, et je dus me parer de l'élégante robe garnie de dentelles; tout avait été renouvelé, même mon linge et mes chaussures. Sur un seul point je fus inébranlable; je refusai de me laisser mettre aucun des bijoux qui brillaient là, sur le guéridon, étendus sur leur lit de velours et de satin.

« J'obéis, Isabelle, » dit M. Meredith en rejetant sur la table un riche bracelet d'émeraudes qu'il avait en vain essayé d'attacher à mon bras; « mais lorsqu'enfin mon nom et ma fortune seront devenus les vôtres, rien ne m'empêchera, j'espère, de vous parer de ces joyaux que miss Neville repousse. Ils verront alors, ces hautains Aylmer, si la noble fille qui descend d'eux n'est pas digne de marcher leur égale; ils verront si elle sait enfin réclamer ses droits !...

— Des droits ! moi ? Vous poursuivez en vain un fantôme, croyez-moi.

— La résignation seyait bien à Isabelle Neville, esclave d'un homme dénaturé, seule, sans amis, sans protection; mais Isabelle Meredith s'appuiera sur le courage et sur l'autorité de son mari; elle verra sa position reconquise, ses droits reconnus et ses ennemis accablés.

— Je n'ai pas d'ennemis, et, si j'en avais, je ne désirerais pas les fouler aux pieds. Je pardonne et j'oublie tous les torts qu'on a pu me faire, sauf un seul.....

— Grâce pour celui-là, Isabelle ! Si vous pardonnez à tous, ne me pardonnerez-vous pas aussi ?

— Je ne puis.

— Pas à présent, peut-être, mais plus tard, n'est-ce pas? Oh ! maintenant que nous entrons dans une vie nouvelle, et que désormais rien ne peut vous atteindre sans me blesser d'abord, Isabelle, dites-moi qu'un jour, oubliant tout ce que l'ambition autrefois et une profonde affection à présent m'ont fait entreprendre contre vous, dites que vous m'accorderez enfin un plein et entier pardon ! »

Je restais devant lui immobile et muette, sans pouvoir lui répondre une seule parole. Depuis quelques jours, ses manières avaient bien changé à mon égard; son arrogance avait complétement disparu pour faire place à une respectueuse et tendre déférence, qui me rendait presque pénible l'accomplissement de mes projets. En ce moment, une véritable émotion l'agitait; sa voix s'était faite humble et douce, et la main qui retenait la mienne tremblait violemment.

Je ne pouvais pas l'aimer; je me sentais au fond du cœur un souvenir que je ne pouvais éteindre, tout en sachant bien que, sans doute, je ne reverrais jamais celui qui s'était ainsi emparé de mon affection. Mais, en ce moment, il m'était impossible de ne pas le plaindre; je le sentais bien, cet homme m'aimait véritablement de toute la force de sa véhémente nature. J'hésitais, sur le point de frapper le coup décisif; je sentais une espèce de remords en songeant à la douleur profonde que j'allais lui causer. Sans doute M. Meredith pénétra quelque chose de ma pensée en cet instant, et, me croyant devenue enfin plus sensible à sa prière, il se jeta à mes pieds en s'écriant :

« Isabelle, de grâce, oubliez et pardonnez; je vous jure qu'après la cérémonie qui va nous unir, vous ne trouverez en moi que respect et soumission. Si vous l'ordonnez, je vous laisserai à vous-même, je ne me présenterai devant vous que lorsque vous me l'aurez permis, lorsque votre cœur consentira à ratifier les paroles que vous allez prononcer tout à l'heure. »

Oh ! combien cette soumission inattendue me rendait faible ! Il m'eût été facile de lutter contre l'orage d'une violente colère; mais un tel abaissement me privait de toute mon énergie. Pourtant je ne songeai pas un seul instant à l'épouser; si mon cœur eût été libre, je crois que j'aurais cédé à l'expression d'un sentiment si profond et si réel; mais, non-seulement pour moi, mais aussi pour lui-même, je ne pouvais pas, je ne devais pas aller plus loin. Malgré toute l'affection qu'il éprouvait pour moi, voudrait-il en-

core mettre ma main dans la sienne quand il saurait que mon cœur ne m'appartenait plus?

Pourquoi n'avais-je pas songé plus tôt à tout cela ? Pourquoi n'avoir pas fait tout d'abord un aveu qui eût soulevé sa colère, sans doute, mais qui m'eût rendue à la liberté ? Il fallait parler, enfin; je le sentais bien, et j'hésitais encore, lorsque M. Meredith appuya ses lèvres sur ma main, en disant doucement :

« Isabelle, mon Isabelle! un mot, de grâce! »

Ce premier témoignage d'affection qu'il se fût encore permis me tira de mon irrésolution; je retirai brusquement ma main, et je m'écriai d'une voix étrange qui le fit tressaillir :

« Non, jamais, jamais !

— Isabelle !

— Pardonnez-moi de vous avoir si longtemps trompé en vous cachant la vérité; mais c'est un aveu si pénible à faire ! »

Un sombre nuage se répandit sur les traits de M. Meredith; il se releva vivement et me regarda d'un air stupéfié.

« Oui, continuai-je, nous avons eu des torts tous deux : vous, en me retenant prisonnière, moi en gardant le silence jusqu'à ce jour. Oublions tout, et séparons-nous pour jamais; il le faut.

— Que voulez-vous dire ? Tout n'est-il pas conclu, décidé ? Avez-vous donc oublié à quelle journée nous touchons enfin, Isabelle ?

— Plût au ciel que je l'eusse oublié, ce jour fatal que je redoutais plus que la mort !

— Parlez, Isabelle; par pitié, que voulez-vous dire? Qu'ai-je fait pour mériter votre haine ? Est-ce la captivité dans laquelle mon affection inconsidérée vous a retenue que vous ne pouvez chasser de votre souvenir ? Oh ! dites-moi ce qu'il faut faire pour obtenir grâce devant vous, et je jure de vous obéir; gagner votre cœur, Isabelle, c'est pour moi une espérance qui m'est plus chère que la vie. Que vois-je? des larmes! Ne voulez-vous pas du moins les verser sur le cœur d'un époux? »

Et, par un mouvement plein d'une respectueuse compassion, il essaya de m'entourer de son bras; mais je me levai précipitamment, en disant d'une voix brisée :

« Épargnez-moi, par pitié! Oh! mon Dieu! pourquoi ai-je été si loin? Pourquoi ai-je laissé aller les choses jusque là ?

— Je ne vous comprends pas; de quoi parlez-vous ?

— Cette fatale cérémonie..... ce mariage..... n'aura jamais lieu ! »

Une pâleur livide envahit les traits de M. Meredith, qui me dit d'une voix sourde :

« Jamais ? et pourquoi ?

— Parce que.....

— Parce que?.....

— Mon cœur est à un autre !.... »

Il bondit vers moi, me saisit violemment le bras, et me regarda comme s'il eût voulu lire au fond de mon âme.

« Qu'avez-vous dit? Qu'avez-vous dit ? » répéta-t-il avec un accent impossible à décrire.

Il était enfin révélé, ce secret qui me faisait rougir et trembler comme une criminelle; j'étais là, frémissante et anéantie; je me sentais mourir.

Il attendit longtemps ma réponse : quel terrible et solennel silence ! A la fin, il reprit :

« Je ne vous crois pas : c'est un mensonge forgé à l'instant pour reconquérir votre liberté. La vérité ! Je veux la vérité !

— Vous l'avez entendue.

— C'est impossible; cela ne peut pas être; vous, vous que je croyais l'honneur, la franchise même..... Oh! Isabelle, est-ce donc vrai ? Vous qui, dans une heure, deviez être ma femme, vous qui possédez toutes mes affections !..... »

Et, succombant à son émotion, il se tut et se cacha le visage dans ses mains. Nos positions relatives étaient singulièrement changées : moi, la victime innocente de la veille, j'étais devenue la coupable créature qui s'était jouée du bonheur, de la vie d'un homme; je sentais mes torts, je maudissais mon criminel silence. Enfin M. Meredith releva la tête, et me dit d'un ton presque froid et sévère :

« Regardez-moi, Isabelle, et répondez-moi. Votre indigne silence sur un sujet que vous auriez dû éclaircir tout d'abord me donne le droit de vous interroger. Ce que vous m'avez avoué, est-ce bien vrai ?

— Oui.

— Et qui donc..... est mon rival?

— Ne me le demandez pas; je ne vous répondrai rien sur ce point.

— Je veux savoir le nom de cet homme qui m'arrache le bonheur de ma vie; votre joue est bien pâle en ce moment, mais elle blanchirait encore davantage si je savais deviner sur qui je dois faire tomber ma vengeance.

— Celui dont vous parlez ne se doute guère qu'il ait un rival; sait-il seulement ?.....

— Eh quoi, auriez-vous donné votre affection à un homme qui ne la cherchait pas et qui ignore son bonheur? quelque aventurier, peut-être !...

— Vos suppositions sont une insulte.

— Son nom, alors; j'ai le droit de vous faire cette question, car dans une heure vous m'appartiendrez; j'ai juré que vous seriez ma femme, et, quand je devrais en perdre la vie, je tiendrai mon serment.

— C'est impossible! » m'écriai-je en frémissant; « après ce que vous avez entendu de ma bouche, vous mépriseriez assez mes sentiments, vous profaneriez assez les vôtres, monsieur, pour exiger encore l'accomplissement d'une promesse que la frayeur seule a pu m'arracher!

— N'est-ce pas ainsi que vous alliez agir si la force de la vérité ne vous avait pas arraché un aveu ?

— Non, non, pas même pour sauver mes jours, jamais je n'y consentirai. »

Je ne sais comment se serait terminé ce terrible entretien; mais, par bonheur, la femme de charge entra précipitamment, et remit à son maître une lettre qu'elle assura être très-pressée; un courrier l'apportait de Windsor à toute bride.

M. Meredith fronça les sourcils et brisa l'enveloppe de la lettre.

« Que le ciel confonde le prêtre et ses stupides scrupules! Dites au messager qu'il peut s'en retourner; je ne rends personne responsable de mes actions; mais ce que j'ai résolu de faire, je l'accomplirai malgré tout.

— Monsieur ne veut-il pas voir le courrier lui-même ? » dit la femme de charge. « Et puis les voitures sont en bas.

— Qui vous le demande ? Sortez et laissez-moi en paix. »

« Et maintenant, Isabelle, » continua-t-il, « j'ai une prière à vous adresser. Je ne sais comment le prêtre qui devait bénir notre mariage a été informé de notre situation; il refuse de prêter son ministère, à moins qu'on ne lui accorde deux choses : l'une me regarde; l'autre, c'est que vous consentiez à vous rendre chez lui, et que là vous lui déclariez que vous êtes libre de contracter ce mariage, que vous agissez sans contrainte, et d'après votre volonté. Je crains que vous ne refusiez de faire cette démarche.

— Espérez-vous donc seulement que j'y consentirai?

— Non. »

Cette fermeté me fit frémir; cet homme avait donc juré que ses projets s'accompliraient malgré tout! Je me voyais seule, sans défense, à sa merci; et, après avoir espéré un instant que mon aveu d'abord et le refus du prêtre ensuite le détourneraient de son intention à mon égard, je vis que tout cela ne l'avait même pas ébranlé, et des larmes abondantes jaillirent de mes yeux et inondèrent mes joues pâlies.

XLI

Monsieur Meredith me laissa quelques instants à ma douleur; puis, se rapprochant de moi, il me dit avec douceur :

« Je ne puis vous voir ainsi, Isabelle; oh! si je pouvais vous rendre heureuse !

— Rien n'est plus facile; ouvrez-moi ces portes, rendez-moi à la liberté; c'est le seul parti que vous puissiez prendre; car je ne consentirai jamais à ce que vous exigez de moi. Et si, par ruse ou par contrainte, vous réussissiez à enchaîner ma vie à la vôtre, je vous engage à bien me garder; car, dès que je le pourrai, je m'enfuirai pour proclamer partout votre lâche conduite. Maintenant laissez-moi; je suppose que, pour aujourd'hui du moins, cette indigne comédie est achevée. Je me sens brisée par toutes ces émotions, et j'ai besoin de repos. Je vous prie, laissez-moi seule, » ajoutai-je d'une voix faible. En effet, je sentais depuis un moment que mes forces allaient me trahir; je m'affaissai sur un siége; des bruits étranges tintaient à mes oreilles, et ma vue se troublait singulièrement.

« Je ne puis vous laisser dans cet état, Isabelle. Grand Dieu! vous pâlissez! vous souffrez! et c'est moi, misérable, c'est moi qui vous tue! De l'air! de l'air! »

Il s'élança vers la fenêtre, et essaya de l'ouvrir. Un amer sourire éclaira mes lèvres blanchies; il oubliait ses propres précautions : ce sourire de dédain, il le vit, et je crus voir la honte couvrir son front. Il brisa la vitre en éclats, et sonna, sans doute pour faire ouvrir les fenêtres complétement. Je ne sais pas ce qui se passa ensuite; je perdis connaissance, et je tombai lourdement par terre.

Quand je revins à moi, j'étais dans une belle et vaste chambre, couchée sur un lit d'une rare élégance; l'air frais entrait à flots par de grandes fenêtres ouvertes; deux femmes me donnaient des soins, et, debout au pied du lit, M. Meredith attachait sur moi un regard plein de regret et d'humble supplication.

Je me sentais renaître; mes forces disparues revenaient insensiblement, et je pus bientôt remercier Lucie et la femme de charge pour leurs bons soins. M. Meredith les congédia d'un signe, et vint s'agenouiller auprès de moi; ses traits semblaient vieillis, tant sa résolution nouvelle lui avait coûté d'efforts sur lui-même. Il prit ma main glacée entre les siennes, et dit d'un ton pénétré :

« Ne craignez plus, Isabelle; la lutte est achevée, vous avez vaincu. J'ai trop souffert en vous voyant souffrir tout à l'heure; il me semblait que je vous avais tuée. Oh! revenez à la vie, Isabelle, que je sache bien que ma cruelle persistance ne vous a pas brisée; et, je le jure.... mais vous ne croiriez pas à une parole si souvent profanée; je vous promets donc sincèrement, Isabelle, que si, après votre guérison, vous refusez encore de m'épouser, vous serez libre. Ne me remerciez pas, » dit-il, en voyant un éclair de joie s'allumer dans mes yeux; « je ne pourrais le supporter à présent; plus tard, je serai peut-être plus calme. »

Il me laissa seule. Délivrée de mes craintes, je me senti plus forte, et le lendemain matin je me levai et je m'ha-billai seule, impatiente de savoir si cette journée tiendrai les promesses de la veille.

Mon incertitude ne fut pas de longue durée. La femme de charge, en venant m'annoncer que mon déjeûner éta servi, me remit une lettre de la part de M. Meredith. J l'ouvris avec empressement, et je lus avec surprise l lignes suivantes :

« Après avoir péniblement lutté contre moi-même, j'a pris la résolution de ne plus vous revoir. Je craindrais d n'avoir pas assez de courage pour tenir la promesse que l vue de vos souffrances m'a arrachée. C'en est fait, no sommes à jamais séparés, à moins que vous ne daigni vous-même me rappeler auprès de vous, ce que je n'ose e pérer. Fussé-je au bout du monde, votre message m'attei drait et me ramènerait bien vite..... Je n'attends pas pareil bonheur; je reconnais trop tard que ma conduite l'a pas mérité. Si jamais votre injuste et tyrannique déte tion chez moi portait atteinte à votre réputation, faites, vous en prie, que j'en sois instruit et que je puisse vo venger. Adieu; vous ne saurez jamais combien je vous a mais; votre souvenir règnera seul à jamais dans mon cœu Encore une fois, adieu, adieu ! »

Étrange chose, en vérité, que le cœur d'une femme Cette lettre m'apportait la plus heureuse nouvelle, la berté, l'éloignement de mon persécuteur détesté; et cep dant je versai d'abondantes larmes à cette lecture, com si elle m'eût annoncé de nouveaux malheurs. C'est q rien en ce monde ne cause une plus vive impression qu vue de l'abaissement d'une âme orgueilleuse et domi trice, qui consent enfin à reconnaître ses torts. Moi avais envisagé sans frémir la colère terrible de cet hom je pleurais de pitié en songeant à la souffrance qu'il s'ét volontairement infligée.

La femme de chambre revint me rappeler mon déjeûne Je passais sans lui parler, lorsqu'elle me dit que M. Mer dith lui avait remis cette lettre pour moi la veille, dans soirée, et qu'elle avait cru bien faire en ne m'éveillant p pour me la remettre aussitôt.

« Vous avez eu raison, » dis-je.

« Tant mieux. M. Meredith ne paraissait pas bien tout hier soir lorsqu'il est parti; je ne l'ai jamais vu agité. Et nous qui faisions les préparatifs d'une si be noce! Enfin, que Dieu le garde dans son voyage; c' un bon maître.

— Quoi! M. Meredith a-t-il donc quitté Londres? » d mandai-je presque involontairement.

« Mais oui; ne le saviez-vous pas? Il est allé en Itali Tout était prêt pour son voyage, puisqu'il devait part après la cérémonie; il a laissé ici un courrier qui se char gera de lui porter vos lettres si vous aviez à lui écrire, mi M. Meredith restera un jour à Southampton pour atten une réponse.

— A-t-il dit cela ?

— Oui, oui; il a dit à cet homme que, s'il y avait quel que chose pour lui, il le lui portât en toute hâte à Sou thampton, où il doit s'embarquer. Ainsi, miss, si vous avi une lettre à lui faire parvenir.....

— Non, merci; je n'ai rien à faire dire à M. Meredith. »

La femme de charge murmura encore quelques phra sur la noce qui était si bien préparée, sur le chagrin de so maître, sur sa santé; puis elle me demanda où il fall porter mes malles, si je n'aimais pas à rester dans la mai son plus longtemps, comme elle le croyait.

« Quelles malles? » dis-je avec étonnement.

« Celles qui étaient toutes prêtes pour votre voyage en Itali

— Je n'ai rien à faire avec ces objets; ils ne m'appar tiennent pas.

— C'est ce que j'ai pris la liberté de faire observer M. Meredith; mais il a donné l'ordre de les transporter votre suite quand vous partirez, ainsi que le piano et to ce qui pourrait vous faire plaisir. Oh! M. Meredith est gé néreux comme un roi; c'est la vérité!

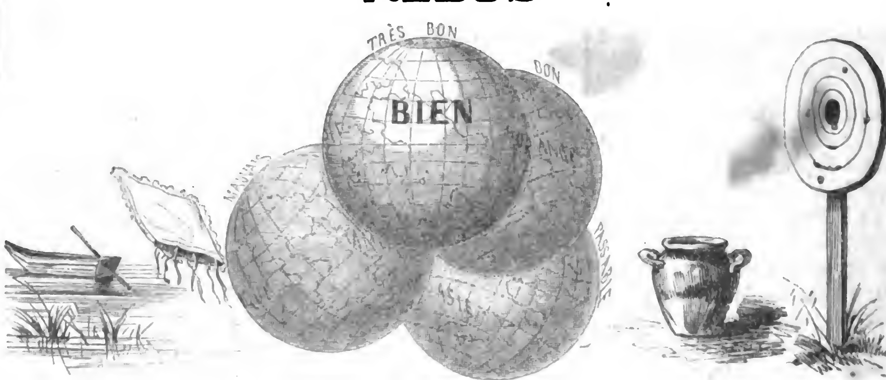
— Je n'ai rien à accepter de M. Meredith, si ce n'est le vêtements que je porte en ce moment, et qui remplacen ceux qu'on m'a enlevés hier matin. Assez sur ce sujet, » ajoutai-je; « je suis pressée de quitter la maison et de re tourner auprès de mes amis. »

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



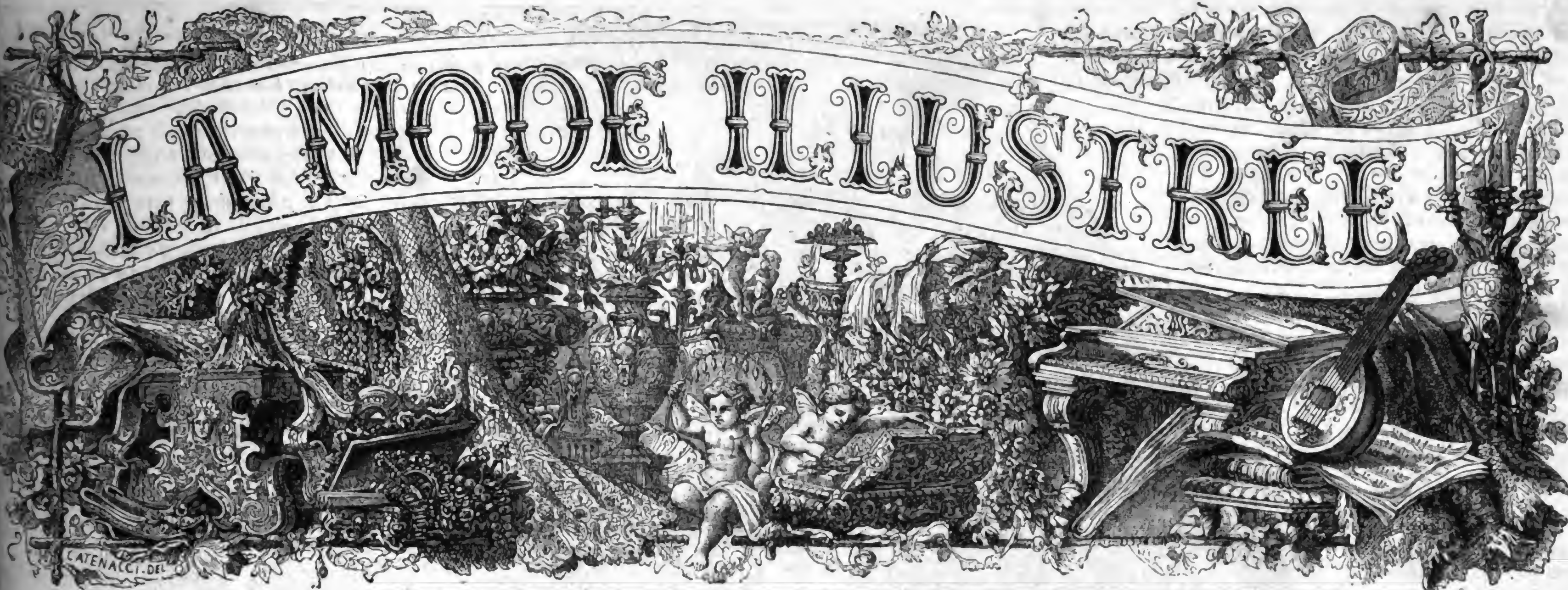
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le silence des grandes forêts élève l'âme et l'esprit.

RENSEIGNEMENTS.

La garniture la plus se[illegible] pour une personne qui n'est pa grande, me semble être une ruche plissée à la vieille, ayant 20 centimètres de hauteur et posée au-dessus de l'ourlet, c'est-à-dire à 10 centimètres du bord de la jupe; cette garniture fait paraître *élancée*. La robe de jeune fille peut être garnie avec un seul volant tuyauté à tête, ayant 25 centimètres de hauteur; l'écharpe, soit en mousseline blanche, soit en barége pareil à la robe, est fort convenable pour cet âge; je préfère la dernière combinaison. — Nous publions des alphabets, ne pouvant publier les initiales de toutes nos abonnées.

N° 33. DEUXIÈME ANNÉE. 12 août 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

MODES.

La figurine que nos lectrices voient sur cette page représente l'un de ces jupons rayés qui sont devenus indispensables pour toutes les saisons. En été, on porte ces jupons au bord de la mer, à la campagne; en hiver, une femme ne peut plus s'en passer, car les jupons blancs sont supprimés pour toutes les occasions où ils sont exposés à recevoir quelque éclaboussure ; l'économie et le bon goût sont d'accord pour protéger cette mode. Les blanchisseuses seules pourraient la blâmer; mais on leur répondrait : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse !*

Le modèle reproduit par notre dessinateur est à rayures blanches et noires; un ruban de velours noir est placé au-dessus de l'ourlet. Cette combinaison est celle qui nous semble devoir être preferée à toutes les autres, parce qu'elle possède l'avantage de passer inaperçue. Ces jupons, fabriqués à la *Vénitienne*, rue de la Chaussée-d'Antin, 62, coûtent de 20 à 28 fr., selon la finesse du tissu de la laine. Notre dessinateur a placé sur les épaules de la figurine un fichu fait au crochet, en laine, dont nous donnons l'explication pour celles de nos lectrices qui voudront exécuter ce travail elles-mêmes ; les autres trouveront ce fichu à la *Vénitienne*, au prix de .. francs. Une résille, en laine aussi, sert de coiffure à la figurine ; car les personnes qui aiment les résilles doivent être satisfaites : on en met partout; on dort avec une résille en coton blanc; on se pare avec une résille en soie ou bien en chenille ; on se baigne avec une résille en laine rouge, que l'on trouve dans la même maison, au prix de 2 francs 50 centimes.

Ce n'est pas tout, et nous signalerons à nos lectrices des *fronces américaines*, c'est-à-dire des bandes de nansouk ourlées et piquées qui servent pour garnir les lingeries de tout



FICHU ET JUPON DE LA VÉNITIENNE, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 62.

genre; on les vend par coupons de 5 mètres, et les plus larges coûtent 2 francs le coupon. Ces *fronces* servent de garnitures pour les camisoles, les chemises, les pantalons, etc.; elles épargnent un travail long et fastidieux, et sont faites avec une perfection qui laisse malheureusement bien loin derrière elle les travaux les plus parfaits exécutés par les mains féminines ; nous disons *malheureusement*, car les machines à coudre font une rude concurrence au travail des femmes, déjà si restreint et si mal rétribué. Nous savons bien que toutes les découvertes qui tendent à épargner à l'humanité les travaux purement mécaniques sont bonnes et utiles; mais avant que le mal momentané ait produit un bien durable, il y a toujours une époque de transition douloureuse, et plus d'une ouvrière souffrira de la concurrence des machines à coudre, avant d'avoir trouvé l'emploi de son temps et la rétribution des nouveaux travaux vers lesquels elle devra diriger ses facultés.

On s'étonnera peut-être du vagabondage auquel se livre mon imagination, qui passe des objets de mode à des réflexions sur la situation des femmes forcées de demander leur existence à des travaux manuels; je répondrai à ceux qui se plaindraient de mes digressions, par une citation que j'accommode à mon usage : *Je suis femme, et rien de ce qui intéresse les femmes ne peut m'être indifférent.* Les modes, les travaux au crochet, les tricots, les patrons, les confitures, les sirops, la belle musique et les bons livres peuvent, je dirai même *doivent* intéresser les femmes. Je ne prétends pas qu'elles éprouvent un enthousiasme égal pour un joli chapeau et pour une symphonie de Beethoven, pour un gâteau bien réussi et pour un livre bien fait ; mais je soutiens que toutes ces choses si diverses doivent occuper dans l'intelligence féminine la place qui leur revient, et qu'une femme doit s'appliquer à faire bien tout ce qu'elle fait, tout en ornant son esprit de bonnes pensées et son cœur de bons sentiments.

La population industrielle de Paris est fort affairée en ce moment; elle invente, elle prépare les modes de la saison prochaine, et nous pourrions faire quelques confidences à nos lectrices sur cet important sujet, si nous n'avions juré de respecter le mystère

qui préside à ces créations. En attendant qu'il nous soit permis de révéler ces nouveautés, disons que l'on trouvera à la *Vénitienne* un choix immense de rubans de velours de toutes nuances, à prix très-réduits. Le rôle du ruban de velours va toujours grandissant; il orne les chapeaux de paille, il garnit les bonnets, il compose les coiffures d'été et d'hiver. On comprend la faveur dont il est l'objet : ses plis ne sont pas roides et *cassants* comme ceux du taffetas. Le magasin de la *Vénitienne* est en mesure d'en fournir à toutes nos lectrices, qui peuvent y demander, par lettres affranchies, tous les échantillons, tous les prix, tous les objets qu'elles désirent. Nous pouvons cependant, sans manquer à nos serments, donner à nos lectrices un aperçu de la physionomie des modes futures : la crinoline ne sera pas encore détrônée; l'ampleur et la longueur des pardessus et des manteaux que l'on portera indiquent clairement que l'on compte toujours sur l'aide et l'appui des cercles d'acier. Les chapeaux ne peuvent diminuer tant que les proportions des vêtements garderont les mêmes dimensions.

Et à propos de chapeaux, nous dirons à la jeune *Anglaise* qui nous écrit ses déceptions, que ses plaintes n'auraient eu aucun sujet de se produire si elle avait bien voulu se fier à l'adresse de Mme Aubert, telle qu'elle a été donnée, *rue du Faubourg-Poissonnière*, 46; mais, au lieu d'aller au n° 46, elle est entrée dans une boutique. Mme Aubert n'a point de boutique, mais un salon; elle n'a point d'écusson à la porte de la maison qu'elle occupe, parce que sa clientèle, sérieuse et fidèle, n'exige aucun de ces moyens faits pour attirer les passants; elle abhorre le charlatanisme sous quelque forme qu'il se produise, et préfère rester dans son modeste appartement, plutôt que de faire payer à ses clientes les frais d'une installation somptueuse; mais, en revanche, elle les coiffe de façon à les embellir et à les rajeunir.

Les châles sont toujours fort à la mode; on en prépare, pour les derniers jours de ce mois, en grenadine de couleur unie, brune, violette, gros bleu, que l'on encadre avec un large pli double en taffetas de même nuance que la grenadine, posé *à cheval* sur le bord du châle; une soutache noire, disposée en petites *boucles*, couvre la couture qui réunit le pli au châle : celui-ci est double aussi, c'est-à-dire carré.

S'il nous est défendu de dévoiler l'avenir, nous ne sommes pas obligée de garder la même réserve envers le présent : voici quelques toilettes qui semblent annoncer la saison prochaine; le vent d'automne va souffler sur toutes les fleurs, et renouveler tous les vêtements.

Une robe d'alpaga anglais gris de fer était garnie avec onze rangs de rubans de velours, diminuant de largeur en montant vers la taille; le ruban le plus large, placé au-dessus de l'ourlet, avait 12 centimètres de hauteur; les boutons qui fermaient le corsage étaient en velours, et encadrés par un double rang de rubans de velours; les manches, amples, étaient garnies avec cinq rangs de rubans de velours.

Une robe de taffetas noir était garnie avec trois volants ayant 12, puis 11, puis 10 centimètres de hauteur; chaque volant était bordé d'un ruban étroit en velours noir, surmonté d'une bande en taffetas violet (2 centimètres de largeur); un second ruban de velours noir était posé de l'autre côté de cette bande; le dernier volant était surmonté d'une ruche *chicorée* en taffetas noir, au milieu de laquelle se trouvait une *chicorée* plus étroite en taffetas violet; les manches étaient garnies comme la jupe; le tour du cou était bordé d'une ruche *chicorée* noire et violette; une petite *fraise* en dentelle tenait lieu de col.

Une robe en *mozambique* grise, chinée de noir, était ornée en forme de *tablier;* une bande en taffetas noir, retenant un volant étroit, tuyauté, était placée de chaque côté de la jupe et descendait, en s'écartant et s'arrondissant un peu vers le bas; cette garniture se reproduisait sur le corsage en formant *bretelles* par devant, et fichu pointu par derrière; les manches, à revers arrondis, étaient garnies comme la jupe; la ceinture, ronde, était fermée par une large agrafe de métal.

E. R.

Pantoufle.

MATÉRIAUX. — Reps ou drap brun; maroquin brun d'une nuance p claire; soie de cordonnet brun ou maïs; cordonnet d'or fin et cor net de nuance moyenne.

Nous garantissons à nos lectrices la p faite élégance de ces pantoufles, qui ser exécutées très-rapidement. Tous les ma riaux nécessaires parcourent la gam brune, depuis le fond de reps ou de d jusqu'au cordonnet d'or. On découpera feuilles dans le maroquin brun, après avoir calquées séparém sur un papier, et déc pées en suivant leurs c tours. On calque le de de la pantoufle sur le f tendu sur un métier, l'on met chaque feuill sa place en la fixant feuille) par quel points. On fait autour feuilles un feston très- serré, avec de la soie b ne de cordonnet d' nuance intermédiaire tre le fond et le maroq Les nervures les tiges sont fa avec de la sou brune de m moyenne, ou au point de cor net, avec de la soie de cordonnet. Si l'on emploie de soutache, on l'enfile sur une grosse aiguille que l'on pa au travers de l'étoffe et du maroquin aux places où ligne est interrompue ou terminée; cette soutache est fi de distance en distance avec de la soie maïs, que l'on e ploie aussi pour border l'un des côtés de la soutache, a de longs points de *tige* ou *cordonnet*. Les *tire-boucho* sont exécutés en soie brune de plusieurs nuances, et le contours sont marqués par du cordonnet d'or fixé avec la soie noire.

On peut faire les feuilles en velours noir ou velo blanc, sur un fond bleu bluet, ponceau ou vert, et les e tourer de soie blanche ou noire. Les *tire-bouchons* serai en cordonnet d'or et soie noire.

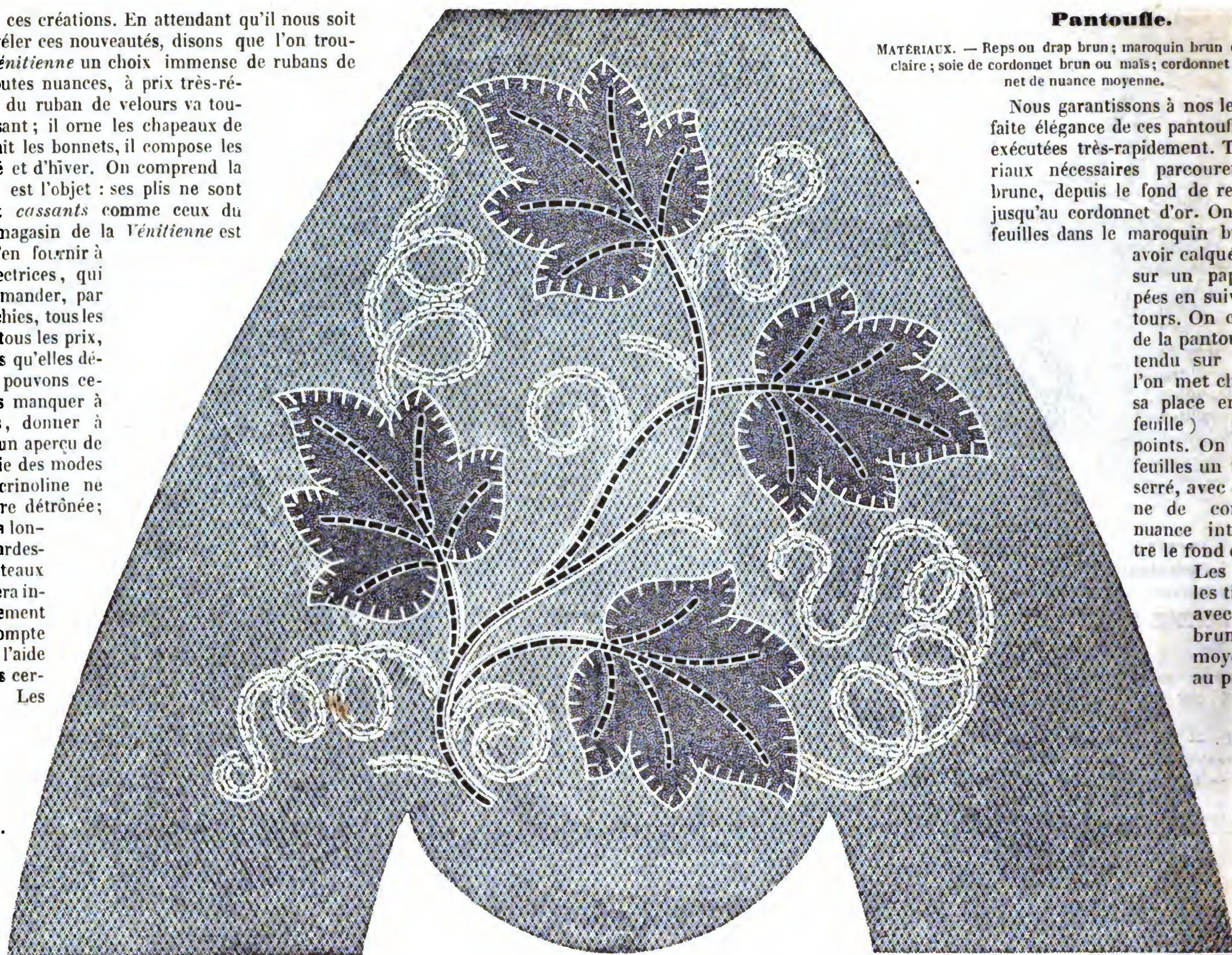
EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRO

PUBLIÉE AVEC LE N° 32.

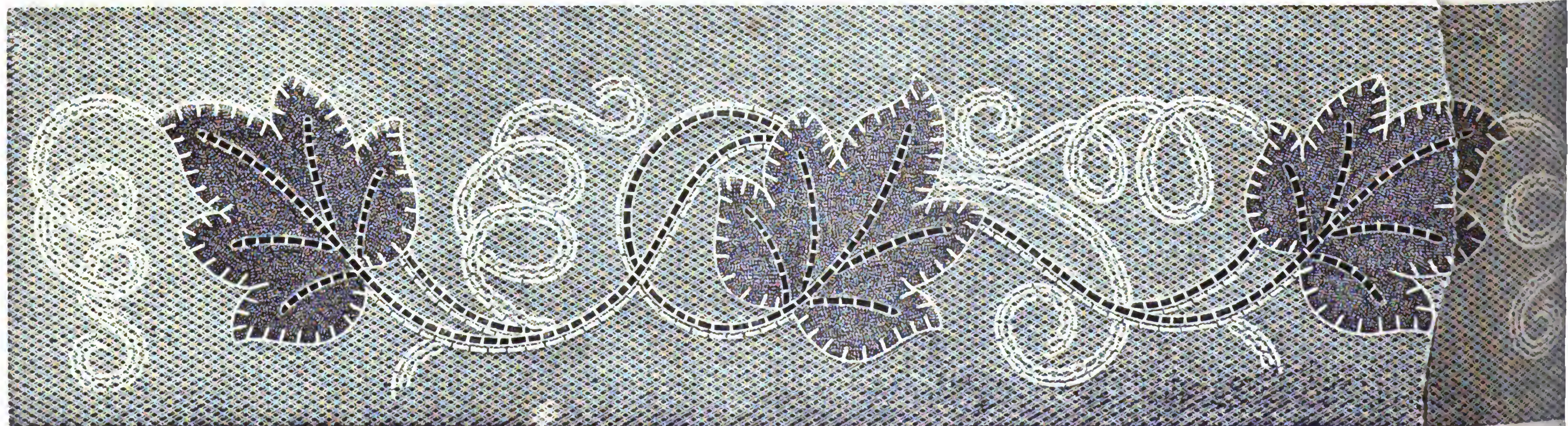
Col-négligé.

La figure 31 représente la moitié du col.

On fait ce col en toile fine *double*, et l'on exécute tre coutures *piquées* qui sont indiquées sur le patron place une ganse fine de coton entre chaque couture coupe deux morceaux de toile, en plaçant chaque f toile *double* sur la ligne indiquant le milieu, afin d'av col entier; on place ces deux morceaux l'un sur l'autr on les coud ensemble au bord. On retourne les deux mor ceaux afin que la couture se trouve à l'intérieur, puis o



DESSUS DE LA PANTOUFLE.



DERRIÈRE DE LA PANTOUFLE.

la première couture *piquée*, c'est-à-dire celle qui est la plus proche du . On place la ganse entre les deux parties du col, tout près de la couque l'on vient de terminer; on fait la deuxième couture, au-dessus quelle on met de la ganse, ainsi de suite. On replie à l'intérieur les parties du col autour de l'encolure, et l'on y fait une nouvelle couture uée. On fait deux boutonnières à chaque pointe du col. On peut emyer du coton blanc ou rose pour ces coutures *piquées;* cette *fantaisie* permise pour les cols-*négligés*.

Manchette accompagnant le col-négligé.

La figure 32 appartient à ce patron.

La description du col-négligé servira pour exécuter cette manchette.

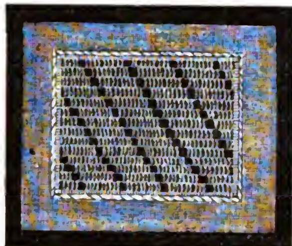
Ceinture de jupon.

La figure 33 appartient à ce patron.

La figure 33 représente la moitié de la ceinture. place l'étoffe en droit fil sur le côté de derrière de figure 33, et l'on coupe deux morceaux *doubles* ou tre morceaux *simples* pour le dessus et la doublure la ceinture. On coud ensemble, deux par deux, les tés qui sont un peu en biais, puis on place la ceine et la doublure l'une sur l'autre, *endroit* sur *enoit*, et on les coud ensemble sur le bord supérieur. ourle les côtés étroits (travers) de la ceinture, on t une double coulisse à la place indiquée, et l'on fait deux grands œillets à l'extrémité de la coulisse. On passe du cordon dans les boutonnières, on le croise et l'on fixe deux cordons dans la boutonnière gauche, les deux autres cordons dans la boutonnière droite;



N° 14.



N° 15.



N° 16.

N° 17.

N° 18.



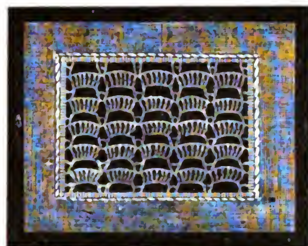
N° 19.



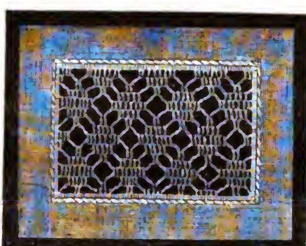
N° 20.

coud ces deux cordons de chaque té sur un cordon plus large, que l'on ue autour de la taille, puis on rabat ceinture sur la doublure, et on les ud ensemble sur le bord inférieur.

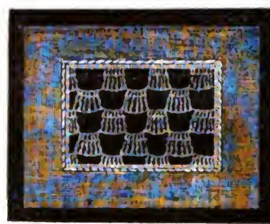
La longueur du jupon, pour une lle moyenne, doit être d'un mètre centimètres à la place où le jupon cousu sur la ceinture depuis l'Y qu'à Z. Ce jupon doit être un peu squé vers le milieu de devant, c'estdire vers l'X, de façon à n'avoir e 1 mètre 1 centimètre de longueur; on plie le bord supérieur pour le *busquer*, et on le fronce deux fois ainsi plié. Si le jupon a la largeur habituelle, c'est-à-dire 3 mètres 40 centimètres environ, on partage les fronces de façon que, depuis l'X de la ceinture jusqu'à l'Y de chaque côté, le jupon ait 70 centimètres de largeur, et depuis l'Y jusqu'au Z, de chaque côté, 1 mètre 3 centimètres de largeur.



N° 22.



N° 23.



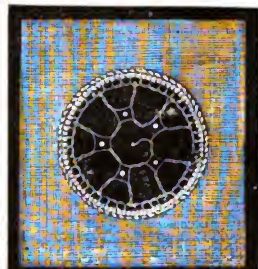
N° 24.



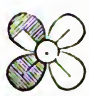
N° 26.



N° 25.



N° 25 *a*.



N° 29.



N° 30.



N° 31.



N° 34.

N° 27.

Points de dentelle.

2e série. (Voir le n° 29.)

N° 14. — Ovale traversé r des barrettes. Quand le tour de cet ovale est festonné, on se un fil d'un côté à l'autre côté, et l'on revient en tournant guillée autour de ce fil, de chaque côté duquel on fait ente des boucles indiquées au n° 10.

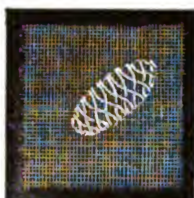
N° 15. — On fait 9 boucles serrées, puis on laisse un petit ace vide pareil à celui du dessin, et l'on recommence 9 aus boucles, en reculant toujours de deux boucles au-dessus neuf boucles précédentes.

N° 16. — Le premier rang se compose de deux boucles sépas par un espace alternativement resserré et plus étendu; sous dernier, on fait six boucles pour le xième rang; sous l'espace resserré, on deux boucles seulement; le troisième g est pareil au premier, et ainsi de suite.

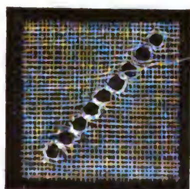
N° 17. — On fait pour ce dessin d'abord x rangs de boucles ou brides *contraes* placées du côté le plus large. On fait uite les boucles du milieu sur un fil sé d'un côté à l'autre, puis on exécute premières grandes brides; on fait ensuite les boucles placées au bout étroit, puis les brides qui les surmontent.



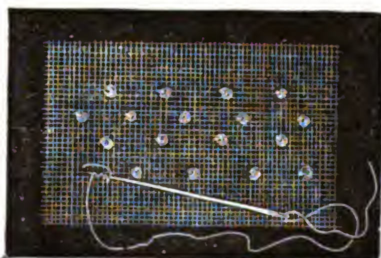
N° 32.



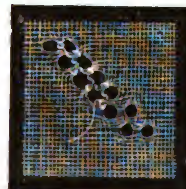
N° 32 *a*.



N° 35.



N° 33.



N° 36.

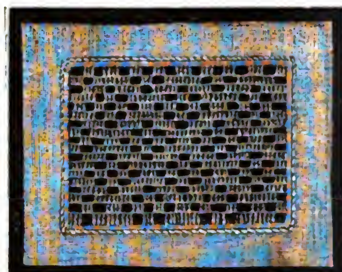
N° 18. — Il diffère peu du précédent. On fait d'abord les deux rangs de boucles du côté le plus large, puis les boucles du milieu, — ensuite les premières grandes brides, — les boucles placées du côté étroit, et enfin, en même temps que ces dernières, les brides qui surmontent ces dernières boucles. Pour faire ces brides, on passe le fil cinq ou six fois en *rayons*, que l'on rattache à la rangée supérieure de boucles, en revenant chaque fois au point de départ, c'est-à-dire en tournant l'aiguillée autour du fil que l'on vient de tendre.

N° 19. — On fait la première rangée de boucles séparées par un petit espace; le deuxième rang se compose de trois boucles placées au-dessus de cinq boucles du rang précédent. Le troisième rang est semblable au premier, et l'on doit faire, au-dessus de l'espace vide, autant de brides que l'on en a passé en faisant le deuxième rang; le quatrième rang est semblable au second, et ainsi de suite.

N° 20. — On l'exécute comme le n° 19, avec cette différence que l'on fait deux rangs de boucles placées l'un sur l'autre; les *mouches* qui séparent les rangs de boucles sont composées de trois boucles, sur lesquelles on fait un point de *reprise;* il faut attacher et couper le fil pour chaque *reprise*, qui doit être faite isolément.

N° 21. — Le dessin indique la disposition des boucles, exécutées comme celles des dessins précédents.

N° 22. — On place les bouches deux par deux pour le premier rang, en laissant l'espace indiqué par le dessin; sur cet espace, on fait pour le deuxième rang 7 brides, rattachées au fil qui est tendu entre les boucles du premier rang. Le troisième rang est pareil au premier, et ainsi de suite.



N° 21.

N° 23. — Le dessin indique la disposition des boucles mieux que nous ne pourrions le faire par la description la plus minutieuse.

N° 24. — Le premier rang se compose de petites boucles groupées 7 par 7. Entre chaque groupe on passe le fil dans le feston qui encadre le vide dans lequel on exécute le *jour*, puis on revient de droite à gauche pour faire le deuxième rang, en plaçant 6 brides au-dessus des 7 boucles. On passe le fil d'un groupe à l'autre, et ces brides sont d'une hauteur double de celle des boucles du tour précédent. Le troisième rang est semblable au premier, seulement en sens *contrarié*.

N° 25. — *Roue*, dont le dessin 25ᵃ indique l'exécution. On fait autour du vide un rang de boucles, puis, comme deuxième rang, dix grandes brides placées à distance égale, en laissant alternativement un vide plus grand que le vide suivant. Quand on revient sur ce tour, on tourne l'aiguillée seulement dans les vides les plus grands (voir le n° 25ᵃ). Quand les cinq grands vides sont faits, on fixe le fil au point de départ, et l'on remplit les petits coins marqués par un pois blanc, on les remplit, disons-nous, avec un point de reprise fait isolément pour chaque coin. On fait une petite roue au milieu de cette grande roue.



N° 26 *a*.



N° 28.

N° 26. — Ovale que l'on entoure d'abord avec un rang de petites boucles comme pour le n° 25; on fait ensuite, depuis le coin de gauche jusqu'au coin de droite, six brides plus rapprochées et plus courtes aux deux coins que dans le milieu; depuis le coin de droite jusqu'au coin de gauche, on refait encore six brides pareilles, en prenant chaque fois la bride du rang précédent, de façon à former les petits carreaux indiqués par le dessin n° 26ᵃ. Trois de ces carreaux, ceux des coins et celui du milieu, sont festonnés et forment de petits anneaux; les deux autres carreaux sont remplis en *reprise*. Le dessin 26ᵃ représente l'un de ces carreaux festonné; les deux autres, qui doivent être festonnés, sont marqués par un point blanc; avant d'exécuter le feston, on passe le fil autour du carreau. Le dessin n° 26 représente le *jour* terminé.

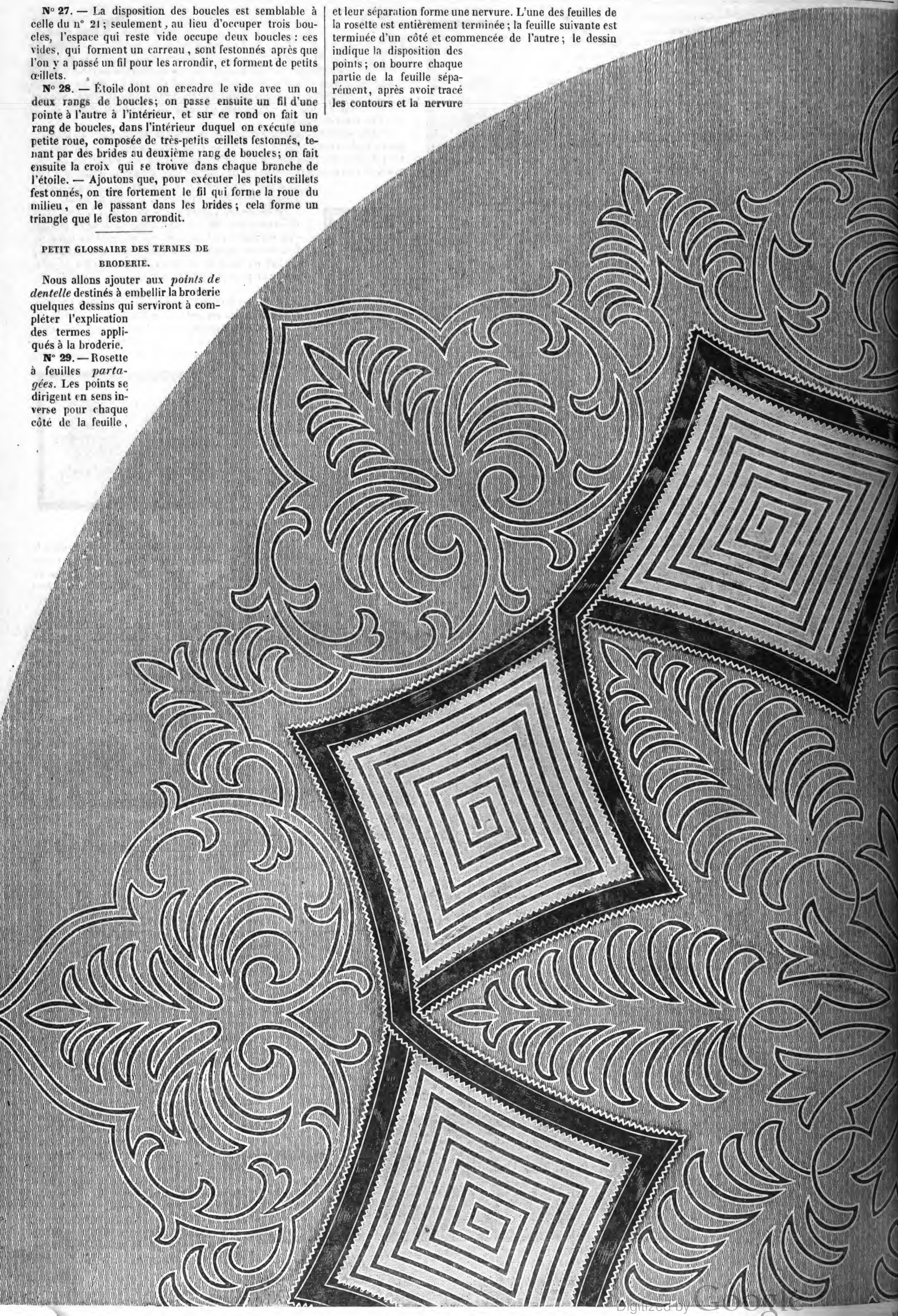
N° 27. — La disposition des boucles est semblable à celle du n° 21; seulement, au lieu d'occuper trois boucles, l'espace qui reste vide occupe deux boucles : ces vides, qui forment un carreau, sont festonnés après que l'on y a passé un fil pour les arrondir, et forment de petits œillets.

N° 28. — Étoile dont on encadre le vide avec un ou deux rangs de boucles; on passe ensuite un fil d'une pointe à l'autre à l'intérieur, et sur ce rond on fait un rang de boucles, dans l'intérieur duquel on exécute une petite roue, composée de très-petits œillets festonnés, tenant par des brides au deuxième rang de boucles; on fait ensuite la croix qui se trouve dans chaque branche de l'étoile. — Ajoutons que, pour exécuter les petits œillets festonnés, on tire fortement le fil qui forme la roue du milieu, en le passant dans les brides; cela forme un triangle que le feston arrondit.

PETIT GLOSSAIRE DES TERMES DE BRODERIE.

Nous allons ajouter aux *points de dentelle* destinés à embellir la broderie quelques dessins qui serviront à compléter l'explication des termes appliqués à la broderie.

N° 29. — Rosette à feuilles *partagées*. Les points se dirigent en sens inverse pour chaque côté de la feuille, et leur séparation forme une nervure. L'une des feuilles de la rosette est entièrement terminée; la feuille suivante est terminée d'un côté et commencée de l'autre; le dessin indique la disposition des points; on bourre chaque partie de la feuille séparément, après avoir tracé les contours et la nervure



à petits points, afin de bien maintenir la forme. *Règle générale :* il faut toujours broder, d'abord la partie inférieure de la feuille; si le côté supérieur était fait le premier, il gênerait l'aiguille lorsqu'on ferait le côté inférieur.

N° 30. — Broderie au *passé.* Les points sont en biais et faits en passant l'aiguille d'un côté de la feuille et la piquant du côté opposé, de façon à *passer* la soie, la laine ou le coton par-dessus l'étoffe d'un bout à l'autre, si la feuille est sans nervure; les points, en devenant toujours plus courts, commencent au bout de la feuille la tige qui la soutient.

N° 31. — Quand la feuille a une nervure, on fait les points au *passé* pour chaque côté, et ce point s'appelle alors *point de plume*, d'où vient probablement le terme de *plumetis.*

N° 32. — *Point d'armes* ou *de Damas.* On l'exécute seulement sur des étoffes très-légères et très-claires, telles que mousseline fine, batiste, etc. Les contours sont faits en points *arrière*, dont les fils se croisent sous la feuille ou la fleur, et lui donnent un ton mat. La figure 32ª représente ce point à l'envers, c'est-à-dire du côté où les fils sont croisés. On exécute ce point de la façon suivante : on fait à l'un des bouts un point *arrière*, — près de celui-ci un deuxième point *arrière*, — ou pique l'aiguille du côté opposé, et l'on fait un point qui rejoint le premier ; — on revient au côté opposé, on y fait un point, — puis on revient à l'autre côté, on y fait un point, ainsi de suite, en passant toujours le fil sous la mousseline. On peut exécuter des bordures de col, etc., avec ce point.



N° 33. — *Point noué.* On l'emploie pour les broderies de couleur et pour la lingerie. Le dessin représente plusieurs rangées de nœuds terminés, et, dans un coin, un nœud en préparation. Quand on a tiré le fil de *dessous* au *dessus*, c'est-à-dire au travers de l'étoffe, on enroule le fil deux ou trois fois autour de la pointe de l'aiguille, en examinant le dessin n° 33 et la direction de l'aiguille qui y est indiquée. On repique l'aiguille à l'endroit où le fil a passé, et, le soutenant un peu avec la main gauche, on le laisse glisser lentement au travers de l'étoffe; cela forme le nœud, dont on peut augmenter le volume en tournant plusieurs fois le fil autour de l'aiguille.

N° 34. — *Point d'armes* ou *sablé.* Le dessin représente une feuille remplie d'un côté par des nœuds (point noué), de l'autre côté par le *sablé.* Ce dernier se compose d'un contour exécuté très-finement au point de cordonnet; on fait les nervures de la même façon; on commence ensuite à l'endroit où le contour de la feuille rejoint la tige, et l'on fait à l'intérieur du contour une première rangée de points *arrière*, puis une deuxième et une troisième rangée, remplissant ainsi l'intérieur du contour; on place toujours ces points de telle façon que ceux de la deuxième rangée *contrarient* ceux de la première rangée, c'est-à-dire que chaque point commence au milieu des points appartenant à la rangée précédente. Ce *sablé* est employé pour l'un des côtés des feuilles seulement; l'autre côté est fait au plumetis, ou bien au point *noué*, afin d'établir deux nuances ou *tons* différents.

N° 35. — *Point d'échelle.* Le dessin représente ce point exécuté en biais. Afin d'assembler les fils de l'étoffe, et de les serrer en un seul groupe, on les écarte avec une grosse aiguille que l'on pique dans l'étoffe et que l'on fait ressortir à distance régulière dans la direction que doit avoir le point d'*échelle.* Le dessin qui reproduit ce point plus gros que nature montre trois vides préparés avec la grosse aiguille avant que les fils de l'étoffe aient été réunis et serrés avec le fil fin que l'on emploie pour ce travail. Le dessin indique que, pour passer d'un vide à l'autre, on fait quelques points d'un côté de l'échelle; on travaille en zigzag, allant d'un côté à l'autre, et faisant d'abord une moitié de chaque petit œillet, puis une moitié de l'œillet suivant, ainsi de suite, — puis l'on revient sur ses pas. Quand le point d'échelle est fait en ligne droite, on peut tirer quelques fils de l'étoffe; cette suppression rendra le point plus léger. On fait sur chaque côté de l'échelle un point semblable à celui qui encadre habituellement les œillets.

N° 36. — *Double échelle.* Le dessin représente ce point plus gros que nature, afin que l'on puisse compter les fils de l'étoffe; on exécute ce point comme le précédent, en préparant plusieurs vides avec une grosse aiguille. On travaille en zigzag, de droite à gauche, ou de gauche à droite, indifféremment. On peut suivre sur notre dessin la direction du fil et même le nombre des fils de l'étoffe écartés et rassemblés.

Tapis de table.

Nos lectrices savent combien un joli tapis de table augmente l'élégance d'un salon. Nous leur offrons aujourd'hui le dessin du milieu d'un tapis qu'elles exécuteront elles-mêmes, en les assurant d'avance que les frais causés par ce travail seront inférieurs à l'effet qu'il produira; notre prochain numéro contiendra la bordure de ce tapis.

On l'exécute sur du reps côtelé, ou sur du drap; le reps a 1 mètre 34 centimètres de largeur, et coûte de 9 à 12 francs le mètre. Les coutures sont cachées par le dessin même, qui se compose de carreaux en étoffe d'une nuance différente de celle du fond, encadrés avec du ruban de velours noir, et ornés de soutache. Des arabesques en soutache sont exécutées sur le fond du tapis. Les couleurs doivent être en harmonie avec les meubles de la chambre dans laquelle le tapis doit être placé.

Voici quelques combinaisons parmi lesquelles on pourra choisir.

Fond bleu bluet, — moire d'une nuance un peu plus claire pour les carreaux; rubans de velours noir et soutache noire. — Reps grenat, velours un peu plus clair pour les carreaux; rubans de velours noir et soutache noire. — Drap gris, velours vert ou bleu pour les carreaux; ruban de velours noir; — soutache noire pour l'intérieur des carreaux; soutache verte pour le fond du tapis.

Pour exécuter ce dessin, on calquera sur du papier la forme des carreaux et les contours de la soutache placée dans les carreaux; on découpera ceux-ci en velours de laine ou moire; on les mettra à la place qu'ils doivent occuper, et l'on coudra la soutache sur le papier, le velours et le fond *à la fois;* puis on déchirera le papier. On tracera de même sur du papier les contours du ruban de velours qui encadre les carreaux, et on coudra le velours sur le papier même, que l'on déchirera quand l'encadrement sera terminé. Enfin on exécutera de la même façon les arabesques extérieures. Il est facile de faire tous ces dessins séparément, de les tracer séparément sur du papier, et, après avoir déchiré ce papier, de continuer le dessin, en consultant notre modèle. Il faut exécuter cet ouvrage au métier, si l'on veut qu'il soit nettement exécuté : il se fait très-rapidement, et l'effet qu'il produit est très-beau.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Nous conservons une indépendance qui nous permet, Dieu merci, de reproduire et de louer ce qui nous semble joli partout où nous le trouvons, et sans être astreints à recommander uniquement ce que l'on fait dans une seule et même maison. Nous prenons ce qui nous semble devoir être utile ou joli, et nous engageons nos lectrices à faire elles-mêmes ces garnitures, si coûteuses quand on doit payer la main-d'œuvre.

Robe en gaze de soie gris poussière. La première jupe est garnie avec quatre volants lisérés en taffetas jaune de nuance moyenne; la deuxième jupe est découpée à dents carrées, tombant sur le premier volant et lisérées de jaune. Corsage plat à pointe, garni de boutons gris et jaunes; manches ouvertes au milieu, de façon à laisser passer la sous-manche blanche qui forme *crevé.* Ces manches sont presque *justes* sur l'avant-bras; elles sont lisérées de jaune comme la robe.

Robe en mousseline blanche, parsemée d'anneaux bleus entrelacés. Jupe garnie de quatre volants, interrompus devant par un *tablier* formé de deux bouillonnés traversés par un ruban bleu; sept volants sont placés entre ces deux bouillonnés sur le devant de la jupe. Corsage décolleté; fichu Marie-Antoinette; manches demi-courtes, composées d'un bouillonné et d'un volant surmonté d'un bouillonné étroit, traversé par un ruban bleu. Chapeau en paille, à bords légèrement relevés, orné de rubans bleus.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'appel que nous avons adressé à nos lectrices a été entendu, et l'on nous a envoyé quelques lettres datées des principales villes qui servent de point de réunion à cette partie oisive du monde parisien dont les faits et gestes fournissent aux chroniqueurs les éléments de leurs récits plus ou moins exacts. Mais, hélas! toutes ces relations se ressemblent! Ce ne sont point des narrations contenant des événements intéressants ou des descriptions exactes des divers paysages qui se déroulent en ce moment devant les Parisiens en voyage. C'est bien plutôt une circulaire adaptée indistinctement à toutes les plages, à toutes les sources d'eaux thermales. Jugez-en vous-mêmes par les extraits suivants :

Carlsbad. On se promène beaucoup, on danse quelquefois; on dîne à la salle de Saxe. Il pleut sans cesse.

Spa. Le pays est charmant, mais un peu triste, car la ville est enclavée dans cette immense forêt des Ardennes. Chaque jour amène son concert, ce qui est un peu monotone, à la longue. Il pleut sans cesse.

Nota. Ce dernier extrait dénote une humeur un peu hypocondriaque; espérons que la source des *Tonnelets* dissipera les dispositions acrimonieuses qui percent dans ces lignes.

Vichy. La saison a été splendide cette année, grâce à la présence de l'Empereur; si les eaux de Vichy ont fait quelque bien à Sa Majesté, elle le leur rend bien. On parle d'embellissements considérables qui doivent signaler le séjour de l'Empereur à Vichy, et à l'occasion desquels Son Excellence M. Rouher, ministre de l'agriculture et des travaux publics, a été mandé en toute hâte de Carlsbad. Les concerts et les fêtes se succèdent sans interruption; l'orchestre du Casino est parfait, quoique Strauss ne le dirige plus. Il pleut sans cesse.

Bade. Rien ne peut être comparé à l'animation qui règne ici; chaque année l'affluence des voyageurs est plus grande. Les souverains, les grands seigneurs, les artistes célèbres, les femmes élégantes, ont décidément adopté Bade comme résidence d'été. Les mauvaises langues prétendent que les eaux de Bade ne sont que de l'eau claire; qu'importe? N'existe-t-il pas une foule de maladies pour lesquelles les médecins recommandent la distraction et l'amusement comme remèdes infaillibles? C'est pour les mêmes affections qu'ils vous ordonnent d'écarter tout souci, et d'avoir des pensées *riantes.* Cette dernière ordonnance offre quelques difficultés d'application : Bade les écarte; il est impossible de résister à ce joyeux tourbillon, au plaisir de parcourir ce pays enchanteur; enfin, il n'est pas jusqu'aux drames occasionnés par les hasards de la roulette, qui ne concourent à réveiller la sensibilité engourdie des *fashionables* des deux sexes. On tue un peu les rois à Bade, c'est vrai; mais comme ils ne s'en portent pas plus mal, heureusement, on peut se livrer à l'indignation qu'inspirent de semblables forfaits, sans avoir lieu de déplorer leur résultat. — Mlle E***, qui était en *Circassienne* l'hiver dernier à Paris, fait les beaux jours du salon de *Conversation* — par le grand nombre et l'excentricité de ses toilettes. Nous ne l'avons pas encore vue en *Circassienne;* espérons que la saison ne s'écoulera pas sans qu'elle nous ait procuré la satisfaction de contempler ce costume qui a défrayé tous les *Courriers parisiens* de l'hiver dernier. Si j'ai bonne mémoire, ils commençaient tous ainsi : *Mlle E*** était en Circassienne.* Cette fastidieuse répétition a été spirituellement relevée par M. Xavier Aubryet, dans un feuilleton du journal *le Temps*, et, si je n'avais vécu à deux cents lieues de Paris, j'aurais été remercier M. Aubryet de *secouer* un peu vivement quelques chroniqueurs parisiens qui comptent trop en vérité sur la niaiserie et la *badauderie* de leurs lecteurs. — On se promène beaucoup à Bade; malheureusement il pleut sans cesse.

Et ainsi de suite! Toutes ces lettres se suivent et se ressemblent : l'affluence est grande partout, nous dit-on; les spectacles et les concerts sont très-suivis; mais enfin il n'y a rien de nouveau dans les nouvelles qu'on me donne, et je n'ai pas même la ressource qui vient en aide à la chronique lorsqu'elle est aux abois; je ne peux pas même inventer des anecdotes émouvantes! Si je disais, par exemple, que Mlle M***, faisant une promenade à cheval, à Biarritz, a été jetée à terre, et que ses jours sont en danger, on m'écrirait immédiatement pour me convaincre d'erreur, et l'on m'affirmerait qu'aucune chute n'a eu lieu à Biarritz. Si je m'avisais de composer un roman pastoral, et de conter que M. le duc de R***, épris des vertus d'une charmante jeune fille du département de l'Allier, vient de se décider à épouser cette jeune fille, malgré la différence de leurs rangs respectifs, tout le département de l'Allier se lèverait comme un seul homme afin de me démentir, et ainsi de suite! Ah! vive Paris! on peut en raconter ce que l'on veut, broder, enjoliver un fait particulier, l'inventer au besoin, sans courir aucun risque, pourvu que l'on se borne à indiquer les personnages par des initiales, d'autant plus discrètes qu'elles ne désignent personne. Le moyen d'être démenti, lorsqu'il s'agit d'une population de deux millions d'âmes? Personne n'a le temps de vérifier, de contrôler ou de nier un fait quelconque, et voilà pourquoi on écrit tant de *Courriers parisiens*, voilà pourquoi les *Chroniques* seraient impossibles dans toute autre localité.

Mais que fait Paris en ce moment? Telle est probablement la question que m'adressent mes lectrices; j'y répondrai en deux mots : Paris se baigne et prend des leçons de natation; c'est le passe-temps favori, hygiénique, de tous nos contemporains. Les beaux établissements des bains *Babeur*, au Pont-des-Arts, des bains *Lambert*, près de l'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis, sont toujours remplis par une foule considérable; les femmes, les jeunes filles, apprennent à nager; cet exercice leur fait acquérir une grande souplesse de mouvements et les familiarise avec l'élément qui, selon l'antiquité, donna naissance à la déesse de la beauté.

Nous sommes trop près de l'hôtel Lambert pour ne pas nous y arrêter un moment, afin de donner un souvenir au noble maître de cette habitation. Le prince Adam Czartorisky vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-onze ans; cette longue existence a été remplie de douleurs et de bonnes actions. Élevé à Saint-Pétersbourg, où il avait été conduit sur l'ordre de Catherine II, il y était devenu l'ami d'Alexandre Ier; il remplit pendant quelque temps les fonctions de ministre des affaires étrangères de Russie; puis, voyant que les espérances qui le soutenaient dans son exil, parmi les maîtres de son pays bien-aimé, étaient vaines, le prince Adam donna sa démission, qui ne fut pas acceptée, et obtint seulement des congés successifs qui lui permirent de vivre à l'écart. Depuis ce moment son existence fut une lutte perpétuelle entre le dévouement qu'il éprouvait pour la personne de l'empereur Alexandre et le culte passionné qu'il avait voué à sa patrie et à ses compatriotes. Sa fortune était immense, et sa residence de *Pulawy*, château presque royal, surnommé le Versailles de la Pologne, était un but de pèlerinage pour tous les opprimés, pour tous ceux qui avaient été victimes d'une injustice ou d'un malheur, sûrs qu'ils étaient d'y trouver le secours et la consolation. Le prince Adam avait épousé la gracieuse et spirituelle princesse Anne Sapieha, bien digne d'être la compagne de cette noble existence. Quand la révolution de 1830 éclata en Pologne, le prince Czartorisky se dévoua entièrement à son pays, qu'il gouverna en qualité de président, qu'il servit en qualité de simple soldat, et auquel il sacrifia la moitié de sa fortune.

La ruine de ses espérances le força à venir se fixer à Paris; ses biens furent confisqués, et le séquestre posé sur quatre terres qu'il possédait dans la Gallicie autrichienne. L'existence de la famille Czartorisky eut un grand éclat à Paris. Par ses sacrifices, son dévouement, par le courage et les talents qu'il avait déployés, le prince Adam méritait d'être considéré comme le chef de sa nation; la princesse le secondait ardemment, et leur charité fut toujours active et inépuisable. Les belles fêtes données à l'hôtel Lambert avaient toujours un but généreux; aux environs du jour de l'an les grands salons de leur demeure se remplissaient de comptoirs, et les femmes les plus élégantes briguaient l'honneur de s'asseoir derrière ces comptoirs couverts de menus objets qu'elles vendaient aussi cher qu'elles le pouvaient aux acheteurs. Un petit pâté coûtait vingt



Adam

Verdier

Mode Illustrée 1861

Paris, Moine, Impr.

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 Rue Jacob Paris

Toilettes de Mme FAUCET, 4 Rue Menars.

rancs quand il était vendu par une princesse ou par une h se. Cette vente était faite au profit des Polonais in- h s, et rapportait chaque année des sommes considé- ables. La princesse Adam Czartoriska faisait elle-même une oule d'objets ornés de tapisserie, que l'on se disputait prix d'or, et qui étaient gardés par leurs acquéreurs omme des reliques touchantes.

La princesse Marceline Czartoriska, nièce du prince dam, possède un grand talent de pianiste; elle s'est fait ntendre quelquefois au profit de ses compatriotes. L'un es fils du prince Adam a épousé la fille de la reine Chris- ine d'Espagne; enfin la princesse de Wurtemberg, morte l y a quelques années, était la sœur du prince Czartorisky; lle avait épousé un des frères de l'impératrice de Russie, mme de Paul Ier; elle portait un intérêt presque mater- el à Frédéric Chopin, qui était considéré à juste titre omme l'une des illustrations de la Pologne, et je me ouviens avoir vu la princesse, déjà fort âgée, courbée, étue invariablement de noir, chez ce grand artiste qu'elle enait visiter à l'époque où il était trop souffrant pour rendre lui-même à l'hôtel Lambert, où il était reçu et ité comme un des membres de la famille. Le prince dam tenait l'un des cordons du poêle lors des obsèques e Frédéric Chopin.

Les regrets qu'inspire la mort du prince Adam sont niversels; le service funèbre a été célébré à l'église de aint-Louis, au milieu d'une foule non pas seulement re- ueillie, mais désespérée. Toutes les notabilités de l'époque ssistaient à cette triste cérémonie.

Il est bien difficile de faire succéder des récits frivoles u grave sujet dont nous venons d'occuper nos lectrices. e quoi leur parlerions-nous d'ailleurs? Sera-ce de la omète? Non certes! Épargnons pour notre part à cet tre infortuné les commentaires qui l'ont assailli. Son pparition a été saluée comme une bonne fortune par les *ourriéristes* forcés de fonctionner en cette ingrate saison. a comète a été pour eux une proie bien vite dépecée, et 'est peut-être à leur voracité qu'il faut attribuer les mu- lations que l'on a remarquées en elle dès les premiers urs de sa carrière : une partie de sa queue a dis- aru prématurément. Or qu'est-ce qu'une comète sans ueue? C'est une étoile vulgaire, une étoile comme on en oit tant, et qui ne mérite plus d'occuper les savants ni s curieux.

Il serait bien tard aussi pour parler de l'incendie qui consumé, rue Richer, le magasin de décors de l'Opéra. uelle perte irréparable! disent les pessimistes; combien e richesses détruites par cet accident! — Mais non, ré- ondent les optimistes; il n'y avait là que de vieilles oiles hors de service, et tout est pour le mieux, grâce au eilleur des incendies.

Ce qu'il y a de positif, ce que nul ne songe plus à nier ujourd'hui, c'est que les décors du *Tannhäuser* ont été étruits. On cherche activement et vainement la cause de e sinistre; elle est peut-être dans ce fait, qui a passé aperçu : l'incendiaire ne serait-il pas un ennemi pas- ionné de la musique de l'avenir? Il aura voulu prévenir oute reprise de l'œuvre de M. Wagner, et n'aura pas re- ulé devant un crime pour ravir à ses adversaires toute spèce de revanche. Ceux-ci n'ont-ils pas raison de crier la persécution? Les bûchers, les auto-da-fé, un peu pas- és de mode, auront joué leur rôle à l'occasion des tenta- ives de M. Wagner, et il ne manquait plus à celui-ci, our anathématiser la France, que d'avoir vu périr par le eu ces splendides décors, dont la France avait si géné- eusement fait les frais.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

XLII

Je fis venir une voiture qui m'emporta rapidement loin le ma prison. Je n'en passai pas le seuil avec une joie omplète; je songeais à la douleur de celui qui l'avait ussi franchi la veille, et je remerciais Dieu d'avoir enfin ouché son cœur.

Arrivée près de la demeure de Marie et de Jean, je des- endis de voiture, ne voulant pas aller jusqu'à leur porte lans cet équipage.

« La servante de la maison m'a payé d'avance, ma- lame, » me dit le cocher; « où dois-je déposer cette malle?

— Elle ne m'appartient pas; rapportez-la à ceux qui vous ont remise.

— Je ne le puis; la femme de chambre me l'a bien défendu.

— Emportez-la, vous dis-je; que voulez-vous que j'en fasse? Je ne demeure pas ici, et je veux faire à pied le reste du chemin.

— Alors, madame, je vais la déposer chez le boulanger que voilà; il la gardera jusqu'à ce que vous la fassiez re- prendre. »

Extrêmement ennuyée de cette persistance, je pris le parti de laisser agir cet homme à sa guise; en effet, le bou- langer consentit à se charger du dépôt, et je continuai tran- quillement mon chemin.

Ce fut avec une véritable émotion que je frappai à la porte de ma bonne Marie; mais je n'entendis pas sa voix répondre à mon appel; il n'y avait personne. Rien n'était plus naturel qu'une absence; pourtant je ne sais quel fris- son me gagna le cœur. Heureusement je me souvins du mu- sicien français, et je frappai doucement à sa petite porte.

« Entrez, entrez, » me dit sa voix bien connue.

Ma soudaine apparition frappa de stupeur M. de Coutance; il me regarda d'un air tout effaré, et s'écria en joignant les mains :

« Ah! bon Dieu, est-ce possible?

— Vous ne m'attendiez pas; vous avez cru me croire per- due; mais me voilà de retour, » dis-je d'une voix que j'es- sayais de rendre claire et calme.

« Le ciel en soit loué. Nous n'espérions plus rien. Qu'a- vez-vous fait, et dans quelle inquiétude nous avez-vous laissés!

— Que n'ai-je pu venir vous tranquilliser plus tôt! Mais depuis le jour où j'ai laissé Marie Walton chez la fleuriste, j'ai été retenue prisonnière, et cette visite est le premier usage que je fasse de ma liberté. Où donc est Marie? sa porte est fermée.

— Ah! le pauvre Jean!... Vous ne savez donc pas?

— Comment pourrais-je savoir? Dites, qu'est-il arrivé? Jean serait-il malade?

— Hélas! oui. Mais reposez-vous d'abord un peu; vous paraissez souffrante, fatiguée; comment n'ai-je pas vu cela tout de suite! Veuillez vous asseoir; pardonnez-moi, miss Bell, cette vieille chaise délabrée est peu digne de vous être offerte. Je voudrais pouvoir vous présenter un trône, mais on fait ce que l'on peut.

— Merci, merci, monsieur, je suis très-bien; apprenez- moi donc vite ce qui est arrivé à ces pauvres Walton.

— Jean est tombé de son siége; les roues lui ont froissé la jambe, et il est à l'hôpital, pauvre brave garçon qu'il est!

— Grand Dieu! Et où est Marie, cette excellente Ma- rie, que je la voie tout de suite? Ne demeure-t-elle plus ici?

— Non, elle a pris une chambre tout près de l'hôpital, afin de pouvoir se rendre plus facilement auprès de son mari.

— Ainsi elle a quitté cette maison; où la trouverai-je, monsieur? Ne pourriez-vous pas m'indiquer sa nouvelle adresse? Je voudrais la voir le plus tôt possible.

— Je ne me souviens pas du nom de la rue, quoique je connaisse bien la maison; je vais chaque jour voir cette pauvre femme, qui a si grand besoin de consolation!

— Alors j'irai avec vous, si vous le voulez bien.

— Avec moi! Et ce misérable habit? » fit-il en jetant un regard sur ses vêtements plus qu'usés. Je ne puis me per- mettre de vous accompagner en cet état.

— En vérité, monsieur de Coutance, vous me causeriez une véritable peine en refusant; qu'ai-je besoin d'être ac- compagnée par un riche vêtement? C'est votre appui, ce sont vos conseils que j'estime. Je vous en prie, ne me les refusez pas.

— Pardon pour un vain reste de fierté, madame; heureu- sement mon cœur n'a pas vieilli comme mes habits. Je suis à vos ordres. »

Le chemin était long, une forte chaleur le rendait péni- ble; mais enfin nous arrivâmes à une petite maison de pauvre apparence. Nous montâmes l'escalier le plus déla- bré que j'aie jamais rencontré de ma vie, et nous nous ar- rêtâmes à une porte étroite au-dessus de la dernière mar- che, après une interminable ascension. « C'est moi, » dit M. de Coutance en entrant le premier; je le suivis timide- ment, craignant de causer une trop vive émotion à ma bonne Marie.

Mais la profonde douleur que ressentait la pauvre femme la rendait presque insensible à tout autre sentiment. En me voyant, elle se leva pour venir à ma rencontre.

« Oh! miss Bell! mon pauvre Jean! » Et, vaincue par son chagrin, elle détourna la tête et fondit en larmes. Je gardai le silence, respectant cette trop naturelle émotion; puis je l'amenai doucement à me conter l'accident qui avait frappé son mari. Le pauvre homme avait eu la jambe cassée; mais de prompts secours lui avaient été adminis- trés, et Marie elle-même s'étonnait du bien-être dont il jouissait à l'hôpital.

« Ce qui me fait le plus de peine, » continua-t-elle, c'est de le voir se tourmenter à cause de moi; il craint toujours que je manque de quelque chose. Bon Dieu! de quoi puis-je avoir besoin pendant que je le sais étendu sur un lit de douleur!

— J'irai le voir avec vous, Marie.

— Vous, miss Bell! vous entreriez dans un hôpital? Oh! c'est un bien triste lieu, bien différent de votre ancienne petite chambre. »

La pauvre Marie ne put retenir ses larmes à ce souvenir qui la ramenait aux heureux jours que nous avions passés ensemble avec Jean dans cette simple, mais agréable de- meure.

J'admirais le tact de M. de Coutance et le bon cœur qui paraissait si bien dans toutes les consolations qu'il adres- sait à notre amie. Comme tous les Français de bonne fa- mille, il avait d'excellentes manières et beaucoup de res- sources dans l'esprit, une politesse constante et un savoir- vivre dont il ne se départait jamais.

Ce fut avec la plus grande délicatesse qu'il m'adressa quelques questions au sujet de ma longue absence. Je n'a- vais pas de raison pour cacher mes aventures à ces bons amis, et je leur dis tout avec franchise.

Marie me raconta les mille démarches que Jean avait faites pour me retrouver, malgré les fréquentes interrup- tions de M. de Coutance, elle me dit combien cet excel- lent voisin s'était intéressé à leurs recherches.

« Vous avez beau me faire signe de me taire, monsieur, » dit-elle, « je suppose qu'il faut pourtant apprendre à miss Bell où sont les effets qu'elle a laissés chez elle, et qui, sans vous...

— Ce n'est pas bien, madame; je ne vous admettrai ja- mais dans mes secrets, » dit le musicien d'un air vraiment fâché. « Est-ce la peine de s'étendre ainsi sur une baga- telle? Rendez à mademoiselle ce qui lui appartient, et n'en parlons plus. »

En effet, Marie me restitua les objets que j'avais laissés dans ma chambre, et qui m'avaient été conservés par les soins de M. de Coutance. La déshonnête créature qui m'a- vait loué mon logement, voyant que je ne revenais pas, prétendait s'approprier le tout en payement d'une somme que je lui avais empruntée, disait-elle avec impudence. M. de Coutance paya à tout hasard, et sauva ainsi mon pe- tit trousseau. Je sus que mon excellent ami, pour se pro- curer cette somme, avait dû vendre plusieurs de ses meu- bles et de ses habits, et engager la miniature que Marie lui avait si souvent vue entre ses mains. Tant de générosité n'était-elle pas admirable, quand il s'agissait d'une étran- gère?

XLIII

Lorsque j'essayai de remercier M. de Coutance, il m'in- terrompit brusquement, en me disant qu'à ses yeux le ti- tre d'étrangère était le plus sacré de tous, et qu'il n'aurait, sans doute, pas songé à me rendre service si je n'avais pas été sans connaissances et sans appui.

J'engageai Marie à quitter sa trop petite chambre pour une autre plus grande, que nous pourrions habiter ensem- ble. Nous trouvâmes fort heureusement tout ce qui pouvait nous convenir dans la même maison : Marie tenait à ne pas s'éloigner de l'hôpital.

J'entrepris alors une tâche bien difficile; je voulais faire partager ma bourse à celle qui avait été pour moi une si précieuse amie. J'eus toutes les peines du monde à y réus- sir; la bonne Marie ne comprenait pas mes remercîments et ma reconnaissance pour ce qu'elle trouvait tout naturel d'avoir fait.

Le même jour, nous nous rendîmes auprès de notre pau- vre malade, qui fut bien étonné et bien joyeux de me re- voir. Il me conta qu'il avait été jusqu'à Ellerslie, à ma re- cherche; la famille était absente, mais il avait pu causer avec les domestiques et les gens du pays. On disait que miss Neville était sans doute allée rejoindre des bohémiens avec lesquels on l'avait souvent vue en conversation; mais personne ne disait de bien de M. Cunningham; sans lui, on pensait que miss Neville ne serait pas partie, et l'on plai- gnait beaucoup sa femme et ses enfants de vivre avec un homme si méchant et si méprisable.

Jean était ravi de la beauté d'Ellerslie; il admirait le vieux château, le vaste parc, le grand nombre de fleurs qui ornaient les jardins, et il ne pouvait concevoir qu'après avoir vécu dans ce lieu de délices, j'eusse consenti à parta- ger leur pauvre petite chambre.

XLIV

La maladie de Jean traînait en longueur. Cinq semaines s'étaient déjà écoulées depuis mon retour, et son médecin, bon et excellent homme s'il en fut jamais, ne lui permet- tait pas encore le moindre exercice. Le pauvre homme ag- gravait encore son mal par son impatience; il avait hâte de subvenir aux besoins de sa femme; il savait que je possé- dais peu d'argent, et qu'une fois ma petite bourse vide, j'aurais de la peine à la remplir; d'ailleurs, il lui répugnait extrêmement de laisser Marie à ma charge.

De mon côté, je cherchais avec anxiété quelque moyen de me créer des ressources. J'obtins de l'ouvrage dans un magasin de nouveautés; mais je ne l'avais dû qu'à l'ab- sence momentanée d'une ouvrière qui ne tarda pas à re- prendre ses occupations. La maîtresse de l'établissement, satisfaite de mon travail, eut la bonté de prendre mon adresse, et me promit de m'employer de préférence à toute autre, si l'occasion se présentait.

Enfin nous eûmes la joie de revoir le pauvre Jean guéri et rendu à l'affection de sa charmante petite femme. Son médecin, M. Arundel, prit la peine de le ramener lui-même en voiture; il fit à Marie quelques recommandations au sujet des soins que le convalescent exigeait encore, et nous quitta, emportant la sincère reconnaissance du pauvre co- cher, pour lequel il s'était montré un véritable ami.

Tout heureux de se retrouver chez lui, Jean ne pouvait se réjouir encore complétement; une grande faiblesse l'em- pêchait de reprendre ses anciennes fonctions, et il souffrait de partager le bien-être que mes ressources avaient créé autour de Marie, sans pouvoir gagner de quoi payer sa part de nos dépenses. Marie était admirable d'affection et de dévouement. Toujours gaie et souriante en présence de son mari, elle ramenait la joie dans ce cœur désolé, et char- mait ses heures oisives par une douce causerie.

La Providence ne nous abandonna pas dans ces circons- tances difficiles, et M. de Coutance eut un jour le bonheur, car c'en était un pour lui, de m'apporter une bonne nou- velle.

Notre ami M. de Coutance se trouva engagé à faire partie d'une petite fête musicale donnée dans une maison de Grosvenor-Place; une dame à laquelle était confiée l'exécu- tion de plusieurs romances tomba subitement malade, au

grand désappointement de Mme Elliot, la maîtresse de la maison. M. de Coutance eut aussitôt l'idée de faire tourner ce contre-temps à mon avantage, et dit à Mme Elliot qu'il connaissait une personne parfaitement capable de remplacer miss Whittaker.

« Quelque maîtresse de musique, je suppose? » dit la grande dame avec hauteur; « je n'admets pas de semblables personnes dans mon cercle.

— Pardon, madame, de la liberté que j'ai osé prendre, » fit le pauvre musicien tout interdit.

« Enfin dites-moi toujours de qui vous voulez me parler. Je suis dans un tel embarras que j'accepterai peut-être cette dame. J'en serai quitte pour la tenir à l'écart; elle ne paraîtra qu'au moment de chanter.

— Ah! madame, si vous pouviez l'entendre! Quelle voix riche et harmonieuse! quel talent!

— Vraiment! Qui est-ce? Une actrice, peut-être?

— Oh! non, une dame fort honorable, de bonne famille.

— Ah! Comment la connaissez-vous? Et voudra-t-elle venir?

— Quant à cela, je ne puis en répondre avant de lui en avoir parlé.

— Où demeure-t-elle?

— Je ne suis pas autorisé à donner son adresse.

— Alors comment puis-je m'informer de cette dame si honorable?

— Pardon, madame; n'en parlons plus.

— Mais si, au contraire; ne vous fâchez pas. Si vous êtes sûr que ce soit une personne convenable, et qu'elle puisse chanter aussi bien que miss Whittaker...

— Cent fois mieux; ne craignez rien là-dessus. »

Pourtant M. de Coutance affecta de répéter qu'il n'était pas bien sûr que je voulusse venir à cette soirée; enfin il déclara qu'il n'oserait même pas me le proposer, si la rémunération offerte n'était pas assez considérable pour m'engager à chanter ainsi chez des étrangers, ce qui n'était pas, dit-il, dans mes habitudes.

Son plan réussit; Mme Elliot voulut absolument m'avoir, et consentit à m'offrir la somme que M. de Coutance lui fixa.

« Mais croyez-vous que je sois capable de me faire entendre en public? » demandai-je avec hésitation, lorsque M. de Coutance accourut avec sa bonne nouvelle, plus heureux que si la fortune lui avait souri à lui-même. « Je serai intimidée, et je ne ferai rien de bon.

— Ne craignez rien, » me dit-il, d'un ton encourageant; « consentez seulement, et je réponds du succès... »

Avec l'empressement qui lui était naturel quand il s'agissait de rendre un service à ses amis, le musicien alla me louer un piano chez un facteur qu'il connaissait. Je me mis à étudier avec zèle, dans l'espoir que cette soirée pourrait peut-être me faire obtenir quelque emploi, et surtout pour faire plaisir à M. de Coutance, qui venait chaque jour m'encourager et me donner ses excellents conseils. J'arrivai au jour fixé dans les meilleures dispositions du monde; je sentais bien que, sauf un malheur imprévu, je pourrais tenir convenablement ma place dans ce concert, et faire honneur à notre excellent ami.

XLV

Toujours disposée à rendre service, la bonne Marie m'offrit de m'accompagner à cette soirée: « comme femme de chambre simplement, » s'empressa-t-elle d'ajouter; ils ne pourront rien dire à cela. »

Chez Mme Elliot, je rencontrai, sous le vestibule, M. de Coutance, qui guettait mon arrivée. Sous ses habits de cérémonie, le bon musicien paraissait ce qu'il était, un vrai gentilhomme de noble figure et de haute distinction. Appuyée sur son bras, je tremblais moins fort, et nous nous disposâmes à joindre Mme Elliot, qui m'était encore inconnue.

D'avance, je pressentais que cette dame ne me serait point sympathique. Quoique M. de Coutance eût évidemment adouci ses réponses brèves et hautaines en me les rapportant, je devinais en elle une femme orgueilleuse et pleine de dédain.

Une demoiselle vint à nous, et me pria poliment de passer dans la bibliothèque, où m'attendait Mme Elliot. Je ne pouvais m'y refuser; je confiai mon rouleau de musique à notre ami, et je suivis mon guide.

Mme Elliot n'était pas seule; auprès d'elle se trouvait une petite personne d'une douzaine d'années, aux traits réguliers, à la mise riche et soignée, et pourtant cette enfant me déplut au premier coup d'œil. Mme Elliot était une grande dame à l'air impérieux, à la figure belle et dédaigneuse; sa toilette était splendide, étincelante de bijoux précieux.

Je suppose que cette dame s'était fait de moi une idée assez éloignée de la réalité, car elle parut fort surprise de me voir. Elle me pria aussitôt de me mettre au piano, ce que je fis avec empressement. L'instrument était parfait, la salle vaste, élevée; je jouissais naïvement du plaisir d'entendre enfin ma voix résonner et s'étendre à son aise; depuis longtemps j'étais renfermée dans une trop petite chambre pour pouvoir juger moi-même de mes moyens d'exécution. Je vis bientôt que Mme Elliot n'entendait rien à la musique, par l'exagération même de ses éloges, qui portaient à faux; tandis qu'à ma grande surprise, un ouvrier tapissier qui se trouvait là, occupé à rajuster quelque draperie, exprima sa satisfaction en deux mots bien sentis, qui prouvaient du goût et le sentiment de l'art, auquel Mme Elliot me parut totalement étrangère.

De plus, j'eus promptement l'occasion de juger ce caractère impérieux, par la brusque manière dont elle parlait à la demoiselle qui m'avait introduite auprès d'elle, et que j'appris être la gouvernante de sa nièce.

Il était temps de songer à ma toilette; je demandai donc où je pourrais m'habiller, et où je trouverais la personne qui était venue avec moi.

« Qui donc? le musicien, M. de Coutance? » fit la dame tout étonnée, qui ne voyait pas de quelle utilité ce musicien pouvait être à ma toilette.

« Non, madame, je parle de Mme Walton, une amie qui m'a accompagnée.

— Je ne savais pas. Susanne, où donc est cette personne? Où l'a-t-on laissée, savez-vous?

— Mais, madame, c'est une femme de chambre, je suppose. Je ne savais pas qu'il fallût y faire grande attention; elle est dans l'antichambre.

— Une femme de chambre? » fit la dame d'un air méprisant, en me jetant un regard interrogateur.

— Non, madame, » dis-je un peu blessée; ce n'est pas une femme de chambre; c'est une amie qui possède un noble cœur malgré son rang modeste; je vous prie de la faire entrer dans la chambre où je dois m'habiller. »

Miss Huntingdon, la gouvernante, fut chargée de me conduire, et amena Marie, qui était restée dans un coin de l'antichambre pendant tout ce temps.

Avec son secours, je fus bientôt parée de la simple robe de mousseline blanche que je m'étais faite moi-même pour cette circonstance. J'étais toute prête lorsque miss Huntingdon revint près de moi.

« Vous ne devez pas vous trouver très-bien ici, » dit-elle d'un ton tout aimable; « mais la maison est dans un tel désordre que je ne vois aucune autre retraite plus agréable à vous offrir. Pourtant vous préféreriez peut-être vous rendre auprès de M. de Coutance; mais il est en compagnie de tous les autres musiciens, et vous serez encore plus tranquille ici.

— Merci, » répondis-je; « une soirée ne peut jamais durer bien longtemps, et il m'est indifférent de la passer ici ou ailleurs.

— Vous m'excuserez de vous quitter un instant, mademoiselle; je vais rejoindre mon élève, qui est dans une surexcitation extraordinaire aujourd'hui. Ah! j'entends sa voix. »

Au même instant, la jeune fille entra et dit d'un ton bref et déjà hautain:

« Ma tante désire que vous donniez du thé à la chanteuse; dépêchez-vous, car il faut aussi que vous me recousiez ce ruban, et je veux être au salon quand les dames arriveront. Ainsi ne perdez pas de temps, ou ma tante se fâchera et moi aussi. »

La petite créature, qui peignait en trois mots son aimable caractère, me regarda du haut en bas avec aplomb, pensant sans doute qu'on pouvait bien examiner ainsi *une chanteuse*.

A peine la jeune impertinente fut-elle partie que sa gracieuse tante entra majestueusement, et passa l'inspection de ma toilette, qu'elle daigna approuver. En vérité, il me semblait être sur un marché d'esclaves, où chacun a le droit de venir vous passer en revue comme si vous étiez un objet quelconque.

« Très-bien! Fort gentille! C'est convenable et sans prétention; j'aime à voir les gens se tenir à leur place. Avez-vous besoin de quelque chose? Que prenez-vous pour votre voix avant de chanter? un verre de porter, des œufs frais?

— Merci, madame; un verre d'eau suffira.

— Croyez-vous? C'est une rude épreuve! Vous produire devant un public d'élite, la haute société!.....

— J'espérais pouvoir me rendre digne de cet honneur, madame; mais si vous avez quelque doute sur le succès de mes efforts, veuillez me le dire; s'il est encore temps de trouver quelqu'un pour me remplacer, je suis prête à me retirer.

— Oh! je suis loin de penser une chose pareille; je voulais seulement dire qu'une aussi jeune personne que vous a souvent besoin d'exciter son courage par quelque moyen artificiel, quelque stimulant... »

Un grand coup frappé à la porte avertit madame Elliot de l'arrivée de ses invités; elle me quitta et je restai seule avec Marie jusqu'à ce que M. de Coutance, qui avait fini par nous découvrir, nous conduisit dans la bibliothèque, où il fut obligé de nous laisser; il avait ses musiciens à surveiller et s'occupait de la partie de la fête confiée à ses soins.

Une ou deux fois, la bonne miss Huntingdon vint me demander si je n'avais besoin de rien; la pauvre fille semblait fatiguée et à bout de forces et d'énergie.

Enfin arriva le moment redouté: je dus aller me joindre aux exécutantes. Jusque-là, je n'avais pas encore vu mes *collègues;* comme toutes étaient des *ladies*, Mme Elliot, avec une admirable délicatesse de sentiment et un tact de bon goût, m'avait tenue à part, pour ne pas offenser ses amies par la présence d'une chanteuse à gages. On se représentera facilement mon embarras, quand, avec la timidité naturelle à une jeune fille peu accoutumée au monde, je dus faire mon entrée dans un salon rempli de figures étrangères, sans qu'une seule personne fût là pour m'encourager d'un regard bienveillant ou d'une parole amicale.

J'essayais de dissimuler mon trouble le mieux possible; M. de Coutance s'en aperçut pourtant, et me dit à l'oreille: « Courage! courage! votre voix vous fera place. »

Je sentais les yeux de madame Elliot braqués sur moi avec une indiscrète curiosité; je m'en voulais sérieusement de manquer d'aplomb en ce moment; j'avais peur qu'elle ne me crût éblouie par son faste; je devinais que mes couleurs avaient pâli sous l'effet de mon émotion, contre laquelle je luttais vainement. M. de Coutance me conduisit près du piano, et je cachai mon embarras en feuilletant un gros cahier de musique.

Une contestation s'étant élevée sur une question musicale, on s'en rapporta à la décision de la prima donna; elle exprima son avis d'une voix gracieuse qui attira mon attention.

(*La suite prochainement.*)



Mon premier est cruel quand il est solitaire;
Mon second, moins honnête, est plus tendre que vou
Mon tout à votre cœur dès l'enfance a su plaire,
Et, parmi vos attraits, est le plus beau de tous.

MARTHA.



Notre abonnée, *un peu exigeante*, avait raison lorsqu'elle récla en faveur de l'authenticité de l'ambassade de Siam; seulement elle n riva pas jusqu'à Louis XIV, car les navires qui portaient les env du roi de Siam furent engloutis; d'autres Siamois firent le voyag France, mais sans être revêtus du caractère d'ambassadeurs; la fa royale les admit néanmoins en sa présence; le *Journal du marqui Dangeau* contient des détails fort intéressants sur ces voyageurs seule ambassade apocryphe fut celle de Perse. (Voyez le *Journa Dangeau*, tome XV, page 273, librairie Firmin Didot.)

Une lettre très-volumineuse, *non affranchie*, et venant de C tiania (Norvége), a été refusée. — La petite roulette pour relever patrons se trouve chez M. Leballeur, rue Taitbout, n° 74, qui se cha ainsi que nous l'avons dit si souvent, d'acheter, pour le compte de abonnées, tous les objets qu'elles peuvent désirer. — Nous avons expliqué l'*effilé* dont on nous envoie un échantillon *de Lille*. Pour cuter cet effilé, on attache à deux chaises cinq ou six brins de lai avec un autre brin on fait des nœuds à distance régulière, puis on co tous les brins noués, en ayant soin de ne pas couper le brin qui a s pour faire les nœuds, et qui soutient les petites *boules*.

Nous ne pouvons malheureusement satisfaire au désir expr par notre abonnée du château de Chamblon, en Suisse; le colori ne peut avoir lieu dans le journal même, sous peine de produire dessin affreux, à *placards* informes; en outre, nous ne pourri faire colorier 17,000 planches séparées par semaine; a-t-elle essayé se servir des dessins tels qu'ils sont? J'en doute; et je l'y engage fo ment, parce que ma propre expérience m'a démontré que rien n'é plus facile, et même plus amusant. — *Peut-être* pour *le corset;* puis notre abonnée de Saint-Crespin est si ravie de nos patrons, nous adresserons, je l'espère, celui qu'elle sollicite, malgré les difficultés d il est hérissé. — M. Leballeur, rue Taitbout, n° 74, enverra *à Nyon* échantillon de mignardise en soie noire, accompagné du prix de c mignardise, quand on lui en aura fait la demande par lettre affranch — Nous craignons que M. Joseph Legris ne se soit mépris sur no réponse. En notre qualité de *Journal de la famille*, nous devons t jours prouver quelque chose; or, le gracieux morceau qu'il nous a e voyé s'écartait de cette condition. Il ne dépend pas plus d'une fem d'être *gracieuse* que d'être *belle;* la grâce et la beauté sont données la nature, et l'on ne peut pas plus *acquérir* l'une que l'autre. Qu aux *énigmes*, *logogriphes*, *sauts du cavalier*, ils ne sont pas au inutiles que notre abonné de *Nice* le croit: la majorité de nos lectri serait fort mécontente si nous les supprimions. La *pâte d'abricot* bien son charme aussi, et on ne peut lui reprocher de manquer de veur. — Quant aux bas de soie, nous ne connaissons pas de moyen p les faire au crochet, et les aiguilles classiques nous semblent être i vitables.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56

RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Tout est bien dans le meilleur des mondes possible.

N° 34. DEUXIÈME ANNÉE. 20 août 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

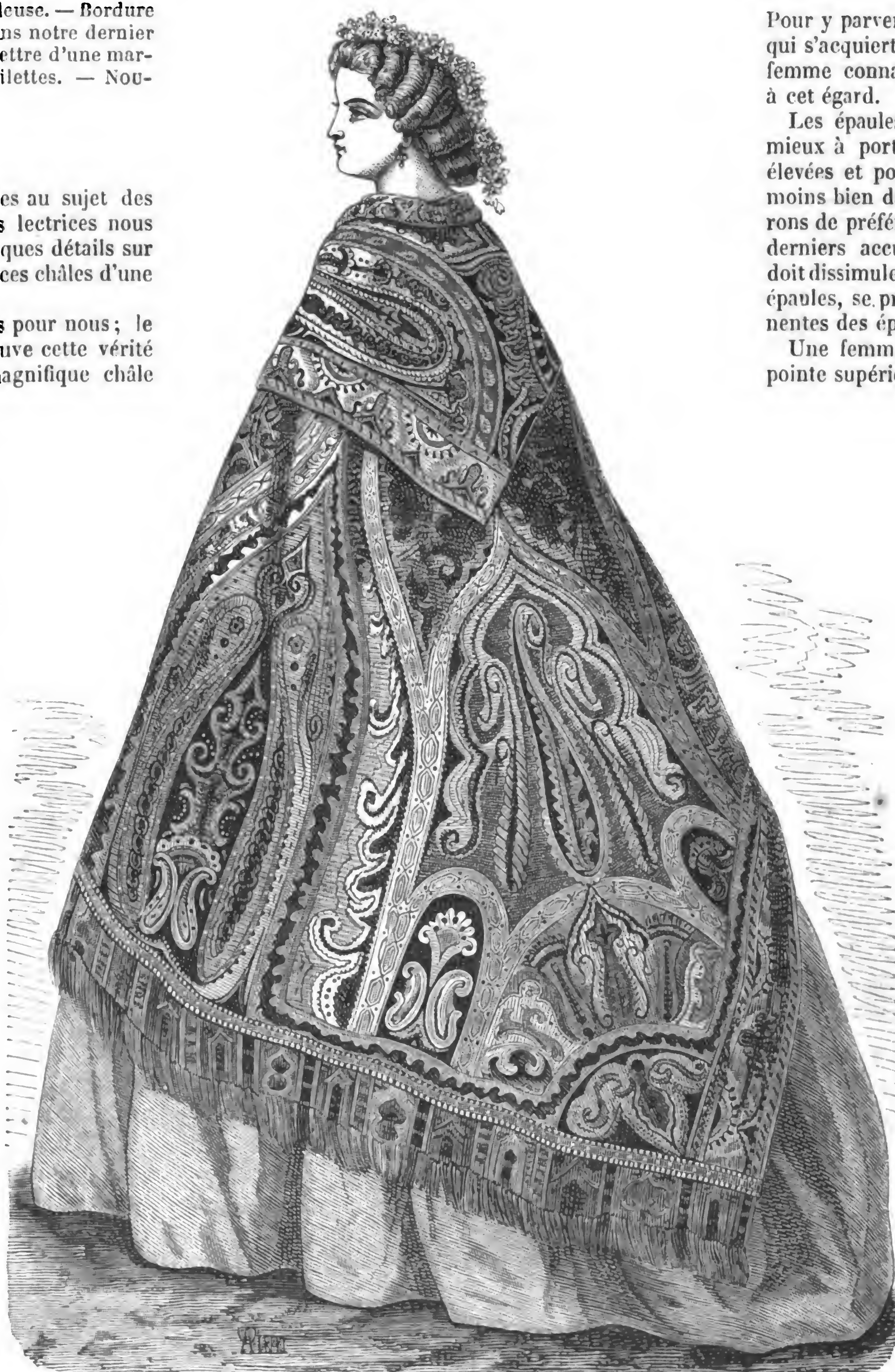
MODES.

Plusieurs lettres nous ont été adressées au sujet des châles de cachemire longs et carrés. Nos lectrices nous exprimaient le désir de voir paraître quelques détails sur le meilleur système à adopter pour porter ces châles d'une façon gracieuse.

Les désirs de nos lectrices sont des lois pour nous ; le dessin de notre première page leur prouve cette vérité une fois de plus : elles y verront un magnifique châle long drapé et dessiné à la Compagnie lyonnaise. Nous allons y joindre quelques explications. Nous dirons d'abord que, de même qu'il ne saurait exister une panacée universelle pour effacer les rides et faire repousser les cheveux, il ne peut y avoir un système absolu pour draper les châles : telle substance, bienfaisante ou plutôt inoffensive pour certaines personnes, peut être essentiellement préjudiciable en d'autres occasions. Telle façon de porter un châle, fort gracieuse lorsqu'on a une taille élancée, transformera en *paquet* une femme un peu replète.

Si le châle long est un peu exigu, on ne le plie pas tout à fait, c'est-à-dire que l'un des côtés reste plus long que l'autre, afin que le châle tombe plus bas. Cela est indispensable lorsqu'il s'agit des châles rayés. Ces châles, fort à la mode pour les toilettes du matin, sont beaucoup plus courts que les châles à bordure. On replie ensuite l'un des côtés de façon que les deux pointes ne se trouvent pas l'une au-dessus de l'autre. Si ces deux pointes en effet devaient être placées sur la même ligne, le côté le plus long du châle deviendrait trop court. On fait autour du cou deux ou trois plis que l'on fixe avec une longue épingle afin de dégager la tête, qui, sans cette précaution, serait *engoncée*. Rien n'est plus laid que de voir le bavolet du chapeau engagé dans une lutte désespérée avec un châle disposé à l'envahir. Il faut donc veiller d'abord à ce que le cou soit bien dégagé tout en étant préservé.

Mais ces règles ne suffisent pas pour que l'on porte gracieusement un châle.



CHALE LONG DRAPÉ, DE LA COMPAGNIE LYONNAISE.

Pour y parvenir, il faut avoir non-seulement l'expérience qui s'acquiert, mais l'instinct qui est inné. Il faut qu'une femme connaisse sa taille, et ne se paye pas d'illusions à cet égard.

Les épaules *tombantes* sont celles qui se prêtent le mieux à porter les châles longs ou carrés. Les épaules élevées et pointues, par conséquent étroites, réussissent moins bien dans cette tâche ; à celles-ci nous conseillerons de préférer les châles longs aux châles carrés, ces derniers accusant davantage les inconvénients que l'on doit dissimuler. Les châles longs, étant quadruples sur les épaules, se prêtent mieux à voiler les lignes trop proéminentes des épaules.

Une femme maigre pliera son châle de façon que la pointe supérieure tombe au milieu du dos et soit placée comme celle du châle qui enveloppe notre figure. Une femme un peu forte pliera au contraire son châle de façon que cette pointe supérieure soit plus grande et tombe plus bas, jusqu'à la taille environ. On comprend, en effet, que ce châle quadruple augmente beaucoup le volume du buste, et, lorsque ce buste est déjà chargé d'embonpoint, il faut que la pointe supérieure du châle retombe, ainsi que nous venons de le dire, environ à la hauteur de la taille, afin d'envelopper sans grossir.

Le côté le plus long du châle est ordinairement placé à gauche; le bras droit relève le plus court ; mais ce détail dépend absolument des habitudes acquises, et rien ne s'oppose à ce qu'on porte le châle en sens inverse.

Les châles carrés doivent être relevés sur les deux bras, et, lorsqu'une femme est très-grande ou très-grasse, elle devra éviter de plier un châle carré tout-à-fait double. Un côté sera plus long que l'autre, afin d'augmenter les proportions du châle, qui serait trop court, et par conséquent disgracieux, si elle négligeait cette précaution.

Ajoutons que tous les châles doivent être, autant que possible, drapés sur la femme qui les porte, soutenus par ses bras serrés sur son buste ; mais ajoutons aussi que nous n'avons livré à nos lectrices que la partie matérielle de cet art difficile. C'est malheureusement la seule que nous puissions analyser, car la grâce ne se démontre pas, et l'élégance est un don naturel qui échappe à toute définition et à tout commentaire. La richesse ne le remplace pas et l'expérience ne peut y suppléer.

Paravent pour veilleuse.

Ce petit meuble est en bois sculpté; on l'orne de broderies, et on le déploie autour d'une veilleuse ou d'une bouilloire échauffée par la flamme de l'esprit-de-vin, qui doit être préservée de tout courant d'air.

Le dessin n° 1, destiné à orner l'un des côtés des feuilles du paravent, se compose d'une branche de roses de couleur un peu foncée, exécutée sur de la moire blanche. Après avoir tendu l'étoffe sur un métier, on dessine la branche et on l'exécute en soie de cordonnet; les parties qui sont plus fortement ombrées sont faites avec des nuances foncées; les autres avec des tons plus clairs; le cœur des fleurs est en soie verte et brune, au *point noué*. Les feuilles sont en soie verte de plusieurs nuances; les nervures et les tiges en soie brune: la direction des points est indiquée sur le dessin.

Cette branche de fleurs est entourée d'un encadrement qui se compose de velours noir appliqué; on trace la forme de cet encadrement sur du papier, et l'on découpe le velours noir d'après ce papier, que l'on a collé à l'envers du velours, avec une légère dissolution de gomme arabique; on laisse tout autour un peu de velours pour les remplis; sur ce velours on exécute les ornements. La ligne qui encadre le médaillon de fleurs se compose de soutache d'or festonnée de distance en distance avec de la soie verte: la deuxième ligne est en soutache d'or, festonnée en soie ponceau; la troisième ligne, également en soutache d'or, est festonnée en soie verte. Entre la première et la seconde ligne on fait un *semé* de perles d'acier; les arabesques placées dans les coins sont en cordonnet d'or; les gros pois placés dans les arabesques sont faits au passé en soie blanche; les deux pois placés dans les coins inférieurs sont également au passé, en soie rouge: il y a par conséquent trois pois blancs et deux pois rouges. — On double la broderie en étoffe de soie.

Dessins nos 2 et 3.

Ces dessins, plus faciles à exécuter que le dessin n° 1, serviront pour le même usage, ou pour les autres feuilles du paravent, si l'on préfère la diversité; on choisit le fond en moire rouge, bleue ou verte, et l'on fait le dessin en soutache. Le n° 2 est fait avec une seule couleur de soutache; le milieu est un semé de perles d'or, d'acier ou de perles noires.

Le dessin n° 3 est exécuté avec deux couleurs de soutache; la plus claire est employée pour les contours intérieurs; les branches sont en soie, au point d'*arêtes*.

On pourrait, au lieu de doubler simplement l'autre côté des feuilles du paravent, exécuter pour ce côté un encadrement en velours de même genre que l'encadrement du dessin n° 1, et placer au milieu ces cartes de visite photographiées que l'on rencontre partout aujourd'hui. Ce petit paravent occuperait ainsi, à toute heure et en toute occasion, une place d'honneur dans le salon intime. — On pourrait aussi supprimer entièrement la broderie, exécuter seulement l'encadrement en velours, que l'on ferait carré, remplacer la broderie par les cartes photographiées, et doubler les feuilles du paravent en étoffe de soie.

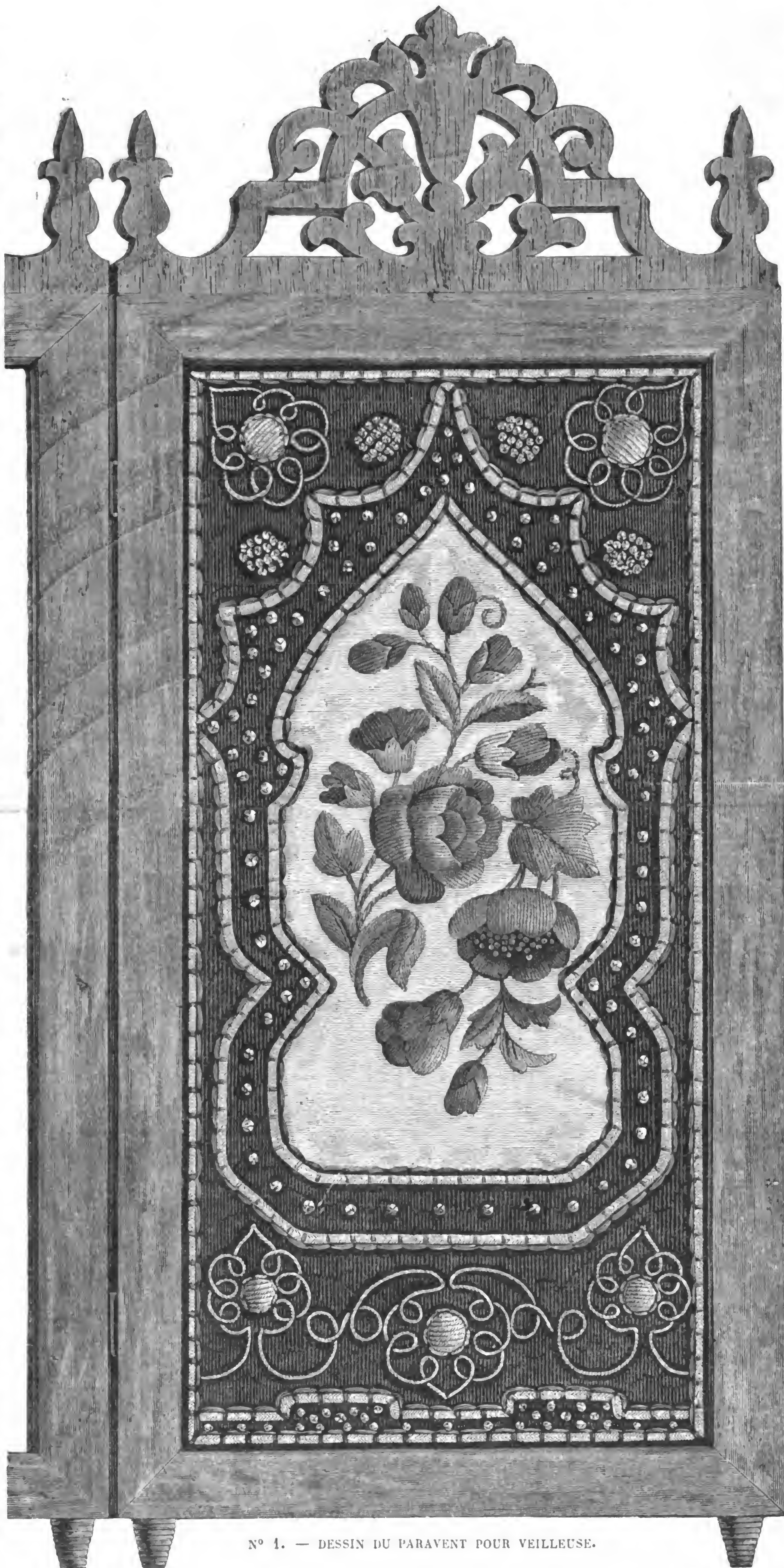
Bordure pour encadrer le tapis de table.

(Voir le n° 33.)

Cette bordure complète le tapis de table publié dans notre précédent numéro; l'exécution de ce travail sera plus facile si l'on calque bien exactement les carreaux sur du papier, et si l'on découpe les carreaux de velours sur ces carreaux de papier.

Cette bordure pourrait aussi servir pour couverture de piano à queue; le fond serait uni et encadré avec la bordure dont nous publions aujourd'hui le dessin.

Nous avons vu ce tapis exécuté sur velours gros bleu. Les carreaux étaient en moire antique noire. La soutache ornant l'intérieur des carreaux était en or. Une large frange noire et gros bleu bordait le tapis qui était destiné à composer l'un des plus charmants lots d'une loterie de charité.



N° 1. — DESSIN DU PARAVENT POUR VEILLEUSE.

On peut faire ce tapis moins riche, il sera toujours fort élégant. Les carreaux peuvent être en drap, appliqués sur un fond en étoffe de laine unie ou *côtelée*. Pour avoir les deux côtés du dessin, dont nous publions un quart, il suffit, ainsi que nous l'avons déjà dit à nos lectrices, de calquer le dessin, puis de retourner le papier et de calquer à l'envers les contours que l'on vient de tracer.

FICHUS AU CROCHET.

La figurine du précédent numéro porte l'un de ces fichus.

Il est un objet qui dispute en ce moment la vogue
résilles de toute nature: tout le monde fait, pour tou
monde, des fichus au crochet. Ces fichus en laine serv
aux grandes personnes pour la maison et le jardin,
petites filles pour la promenade, et même pour les visi
Rien n'est plus facile à faire,
n'est plus vite fait et moins coûte
puisqu'il suffit de demander au
gasin de la Vénitienne, rue de
Chaussée-d'Antin, 62, de la lain
un crochet en buis; la laine co
2 fr. 50 c., le crochet 50 cent. A
ces deux objets, et en suivant n
explication, nos lectrices exé
ront ce travail en une journée.

On fait une chaînette ayant la
gueur nécessaire pour entoure
cou; sur la dernière maille d
chaînette on fait * 3 brides dan
même maille, — 1 maille en l
en passant par-dessus 2 maille
la chaînette, — 3 brides dans
même maille, — 1 maille en l'ai
passant par-dessus 2 mailles de
chaînette, — ainsi de suite de
* *jusqu'à la maille du milieu*
la chaînette. Là, on fait 3 br
dans la même maille, — 2 maille
l'air, — 3 brides dans la maille
laquelle on a déjà fait 3 brides
puis 1 maille en l'air, — 3 br
comme précédemment, jusqu'à l
du tour; dans la dernière maill
la chaînette, 3 brides; puis 3 ma
en l'air; — retournez l'ouvrage;
2 brides dans la première maille, a
de compléter le groupe de 3 bri
dont la première est formée pa
3 mailles en l'air; — * 1 maille
l'air, — 3 brides sur la maille
l'air du tour précédent, mais en
sant le crochet sous cette maill
lieu de le piquer dedans, de
façon que les 3 brides soient *à*
val sur la maille en l'air. Re
mencez depuis * jusqu'au milie
fichu, où se trouvent 2 maill
l'air, sur lesquelles on place, tou
à cheval, 3 brides; — on fait 2 m
en l'air, — puis 3 brides, tou
sur les 2 mailles en l'air du tour
cédent; 1 maille en l'air, — 3
des, comme précédemment, et
qu'à la fin du tour, où l'on fait 3
des dans la dernière bride du
précédent en passant le crochet
les deux dernières brides du tour
cédent. Chaque tour augmente
de deux groupes de 3 brides pl
l'un au commencement, l'autr
fin du tour.

On recommence toujours
même, et l'on fait ainsi douze
avec la laine du fond, que
supposons grise, mélangée de
puis on commence la bordure,
compose d'un rang en laine
— 3 rangs en laine violette,
rang noir, — 1 rang pareil au
— 1 rang noir, — 1 rang viol
1 rang noir, — 3 rangs pare
fond. On fait ensuite sur les
transversaux (devants du fichu
la laine du fond des festons co
sés chacun de 3 mailles en l'air.
1 maille simple, — ainsi de suite,
puis on fait 3 brides à cheval sur
festons, — 1 maille simple, — ai
de suite.

On fait ces fichus avec ou s
col, à volonté. Si l'on veut faire
col, on prend la laine noire, on
1 rang autour du cou, — 3 ra
violets, — 1 rang noir en plaç
les brides de la façon suivante: * 2 brides sur la p
mière bride du tour précédent, — 1 bride sur la br
suivante, — 2 brides sur la troisième bride, — 1 ma
simple sur la maille en l'air du tour précédent; reco
mencez depuis *.

Pour faire l'effilé on coupe des brins de laine de 1
15 centimètres de longueur; on les noue dans chac
maille ou dans chaque deuxième maille du bord; se
qu'on le désire plus ou moins épais. On fait ensuite de

outs de cordon avec la laine du fond; on les termine par n gland fait avec des bouts de laine serrés ensemble à une de leurs extrémités. — On ne met pas d'effilés au ord du col.

On fait ces fichus plus ou moins grands, selon la taille e la personne à laquelle ils sont destinés; la bordure st fort jolie aussi, maïs et noir sur fond gris, bleu et noir, rose et noir sur fond blanc, etc.

LETTRES
D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XIII

Vous êtes plus calme, ma chère Hélène, et vous appré- iez maintenant à leur juste valeur les incidents puérils uxquels votre imagination avait prêté des proportions si xagérées; vous avouez vous-même que la compagnie de otre voisine n'a point troublé la paix de votre existence i diminué la tendresse que vous porte votre mari. Cet veu, loin de vous amoindrir à mes yeux, comme vous mbliez le redouter, augmente encore, si cela est pos- ble, l'affection que vous m'inspirez, et le juste et doux gueil que j'éprouve en me disant que j'ai peut-être con- ibué, dans une certaine mesure, à développer en vous sentiment de l'équité dont vous avez été douée par la ture. Personne n'est exempt d'erreurs en ce monde, ma hère enfant; mais le nombre de ceux qui savent recon- aître leurs torts est bien restreint, car il se compose de aractères qui ont plus d'équité et de franchise que de nité, et qu'un juste amour-propre excite, non pas à raître avoir toujours raison, mais à n'avoir jamais tort éellement. Ce n'est point l'erreur qui est haïssable, mais en ce sentiment de domination qui s'obstine à main- nir l'apparence des convictions que la conscience re- ousse comme erronées, et que l'on persiste néanmoins imposer à l'esprit d'autrui, tout en étant secrètement nvaincu de leur inanité. Si vous aviez employé vis-à-vis e votre mari un système de bouderie insupportable, de taquineries d'autant plus odieuses qu'elles sont plus subtiles, et que, se produisant à tout instant, elles semblent pénétrer par tous les pores; si vous aviez agi enfin comme les femmes dont le jugement est faussé par la vanité, et qui manquent à la fois de cœur et d'esprit, vous auriez atteint comme elles un résultat bien opposé à celui que l'on se propose en pareil cas. Malgré vos qualités, malgré vos vertus, malgré l'affection de votre mari, vous l'auriez conduit peu à peu à trouver son intérieur maussade et désagréable. Piqué et irrité de vos méfiances, des allusions blessantes à l'aide desquelles vous les auriez manifestées, il aurait lutté d'abord avec vous pour vous éclairer et vous ramener à la saine appréciation des faits infimes que vous lui auriez reprochés; puis ces efforts incessants et inutiles auraient produit la lassitude, et il se serait éloigné de vous pour échapper à l'irritation que causent les accusations et les récriminations injustes; il aurait été chercher ailleurs le repos, la confiance et l'enjouement qu'il n'aurait plus trouvés près de vous. Les femmes ont, il faut bien le dire, le génie de ces taquineries imperceptibles, de ces dédains voilés, et cependant agressifs, de ces mots à double entente qui traversent le cœur et flagellent l'individu auquel ils sont adressés; cette arme cruelle qui appartient à la faiblesse, et dont elle abuse trop souvent, est encore plus nuisible pour ceux qui l'emploient que pour ceux qu'elle atteint, car elle tue la confiance, et, en blessant l'orgueil, elle fait des plaies incurables dont on n'oublie jamais la cause. Il est malheureusement bien rare qu'une femme résiste au désir d'humilier ceux qui, volontairement ou même involontairement, ont fait souffrir sa vanité. Ce sentiment est cependant mauvais ou mesquin, car il indique un cœur sec ou bien une intelligence bornée. Le cœur, en effet, comprend tout, et pardonne avec effusion quand il doit exercer le droit de *grâce*, qui relève ceux qui ont failli, qui efface à la fois la trace et le souvenir de la faute; l'intelligence nous défend contre les prétentions absurdes, les exigences ridicules, qui portent les esprits étroits à voir une offense dans toute préférence dont ils ne sont pas l'unique objet.

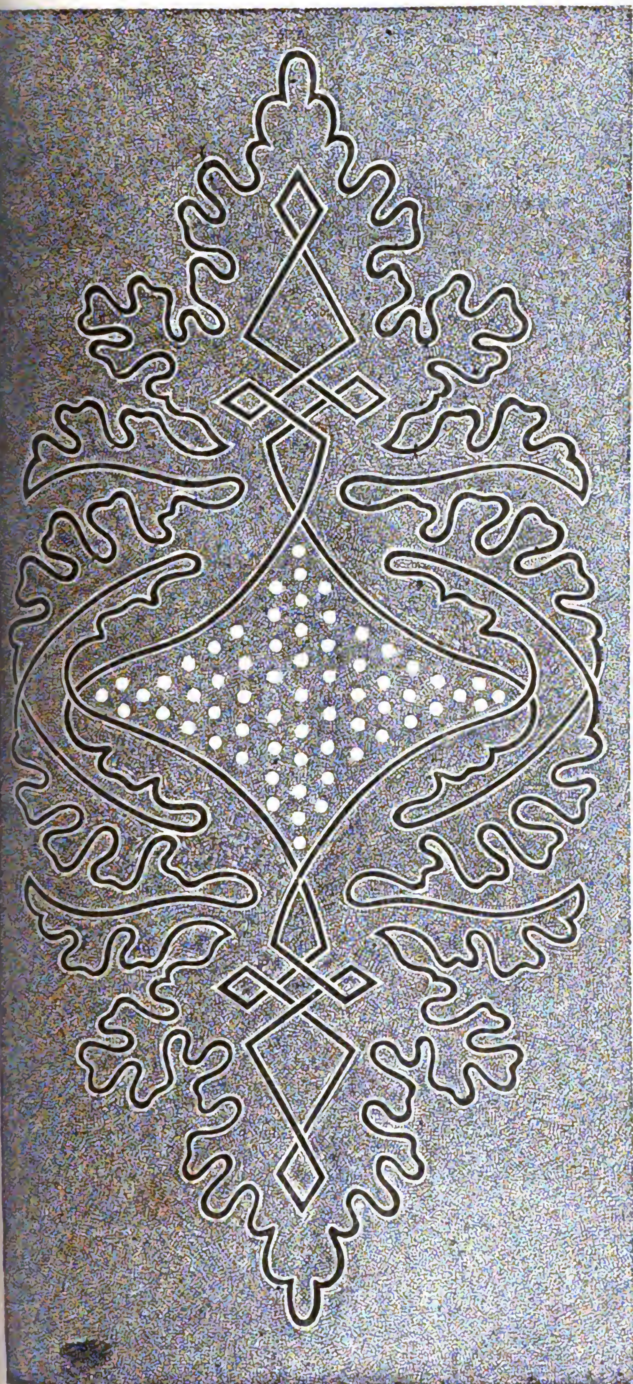
* Droits de traduction et de reproduction réservés.



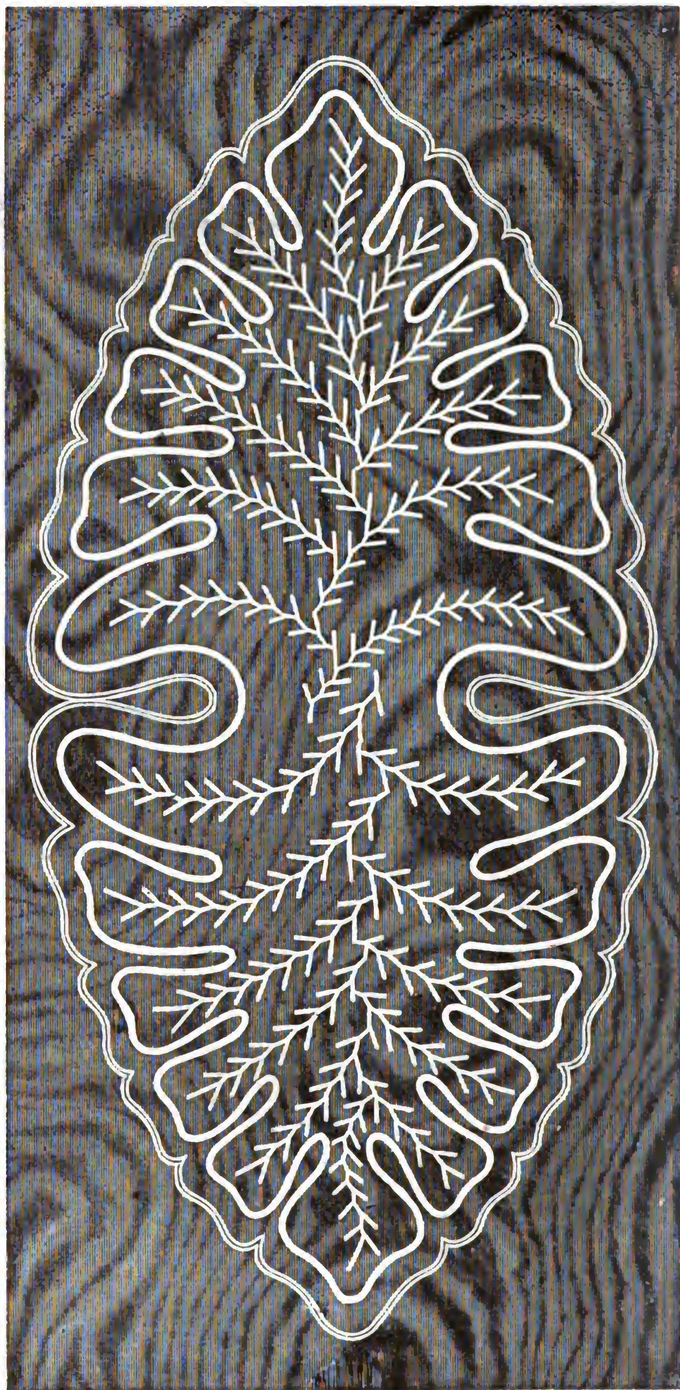
PARAVENT POUR VEILLEUSE.

Vous l'avez compris, et vous avez sagement écarté ce sentiment de jalousie qui ne pouvait prendre racine dans votre âme saine et bonne: vous auriez usé, dans ces tourments chimériques, la force qu'il faut réserver pour des circonstances plus sérieuses, et la tendresse de votre mari que vous devez maintenir intacte pour votre bonheur autant que pour le sien. Que serait devenue Marie si vous vous étiez laissé envahir par ce sentiment si personnel? Sa santé, son éducation, eussent été négligées par vous; car vous auriez été la proie de la passion la plus âpre et la plus exclusive. Il est des occasions où il faut savoir être plutôt épouse que mère; mais l'équilibre se rétablit bien vite, car il arrive aussi qu'il faut être quelquefois plutôt mère qu'épouse. Cette dernière obligation se produit surtout dans les circonstances où l'amour-propre féminin est seul en cause; il faut savoir alors détourner son esprit des préoccupations égoïstes, et envisager le tort qu'elles pourraient causer à votre enfant; vous lui devez de conserver et de préserver, non-seulement votre santé physique, mais aussi votre santé morale. Que deviendrait celle-ci si vous vous abandonniez à une passion dont la cause et l'effet seraient de nature à troubler sans cesse la tranquillité du foyer domestique? Comment pourriez-vous démontrer à votre fille que la douceur sera sa plus belle parure et sa principale force, si vos exemples devaient se trouver en opposition avec vos préceptes, si elle assistait aux débats violents qui sont la conséquence de l'abominable passion de la jalousie?

Mais il n'est pas encore temps de nous occuper de la triste impression que le spectacle des querelles domestiques peut faire sur l'esprit et le caractère des enfants. Si vous vous querelliez, ce qu'à Dieu ne plaise, Marie ne serait pas encore à même de faire beaucoup de réflexions philosophiques à ce sujet. Qui sait pourtant? Je n'en voudrais pas jurer! L'esprit et l'âme des enfants contiennent tant de facultés incompréhensibles, tant d'espaces inexplorés! L'enfant semble posséder le don de mettre en réserve dans un coin de sa mémoire tous les faits dont son intelligence ne perçoit pas encore bien clairement la cause et le résultat; et il attend patiemment le moment où il pourra enfin comprendre ce qu'il ne peut deviner, ce qu'on refuserait de lui expliquer. En retour des soins qu'on lui donne, de la tendresse qu'on lui prodigue, l'enfant est appelé à protéger, par sa faiblesse même et son innocence, la paix et l'honneur de la maison paternelle; il n'existe point de parents qui puissent se résigner à n'être point respectés de leurs enfants, et il ne suffit pas de *paraître* respectable, il faut l'*être*, car les enfants sont les observateurs les plus fins, et leur subtilité met en défaut l'habileté la plus consommée. Leur pénétration s'exerce sur des faits qu'ils analysent silencieusement, et leur instinct est d'autant plus infaillible que leur raison est moins éclairée. Pour obtenir leur respect, il faut n'avoir jamais tort devant eux, soit vis-à-vis d'eux, soit vis-à-vis des autres; l'instinct de la justice, inné chez toutes les créatures, n'a pas encore été altéré en eux par les calculs de l'intérêt, les compromis faits avec la conscience, et, lors même qu'ils désirent très-vivement une chose injuste, ils res-



N° 2. — DESSIN POUR PARAVENT DE VEILLEUSE.



N° 3. — DESSIN POUR PARAVENT DE VEILLEUSE.

pecteront et aimeront l'être qui les contrariera au nom de la justice, tandis qu'ils éprouveront un secret mépris pour ceux qui accéderaient à leurs vœux par faiblesse.

Il me serait bien difficile, ma chère enfant, de vous envoyer, comme vous le demandez, un système infaillible pour élever votre petite Marie. En fait de théories sur l'éducation, rien n'est absolument vrai, comme rien n'est absolument faux. Tous les caractères sont certainement composés des mêmes éléments, mais combinés d'une façon différente. Certaines doses dominent chez les uns, tandis qu'elles sont imperceptibles chez les autres. Ce n'est point l'intelligence des mères, ni même leur savoir et leur expérience, qui peut les guider dans la tâche difficile d'élever leurs enfants : leur cœur seul pourra leur enseigner les moyens les plus propres à dominer et à diriger ces êtres nerveux, fantastiques, exigeants, mais adorables par la fraîcheur des sentiments et des instincts qui n'ont pas encore été aigris par les peines de la vie; c'est le cœur maternel qui saura discerner quel juste mélange de douceur et de sévérité on doit employer pour former ces caractères, sans attrister les jours heureux de l'enfance, et pour leur enseigner la réalité, sans froisser et sans détruire leurs belles illusions.

Quant aux châtiments corporels, je ne saurais trop vous mettre en garde contre leur emploi; vous ne me semblez pas être fort disposée à les appliquer, mais vous désirez raisonner avec moi la répugnance que vous éprouvez contre ces moyens barbares, qui enseignent aux enfants une loi toute païenne, c'est-à-dire le droit du plus fort. Cette répugnance n'est pas uniquement physique; ce n'est pas seulement la crainte de *faire du mal* à votre enfant qui vous inspire une sorte d'effroi à l'idée de la frapper : vous comprenez fort bien qu'une douleur physique l'humiliera sans la convaincre, et que son cœur et sa raison ne gagneront rien à cette punition; cela seul condamne la punition, dont le but doit être toujours, non pas de réprimer, mais d'améliorer. L'habitude, d'ailleurs, émousse toutes les sensations, et un enfant auquel on aura infligé des châtiments violents ne leur accordera pas plus d'importance qu'un au-





tre enfant élevé différemment n'en donnerait au blâme exprimé par ses parents. L'enfant habitué à être frappé sera au contraire plus insensible aux punitions que si l'on avait écarté de son éducation la peine du fouet et les coups de tout genre. Il se vengera de l'abus de la force par l'insensibilité; mais il n'arrivera à ce résultat qu'en étouffant en lui le sentiment de l'amour-propre, qui est le plus puissant des leviers en matière d'éducation.

Quand on aime réellement ses enfants, il y a toujours mille moyens de maintenir la différence qu'ils doivent trouver dans les traitements de leurs parents : ces traitements ne peuvent évidemment être identiques et se modifient selon la conduite même des enfants. Il faut d'abord les aimer beaucoup, les rendre heureux, partant aimables : puis, lorsqu'ils sont tentés d'abuser de la tendresse qu'on leur montre, leur prouver qu'ils ont tort, d'abord par le raisonnement mis à la portée de leur intelligence ; ensuite, si cela ne suffisait pas, par la suppression de toute caresse, de toute complaisance, par un air de froideur ou de mécontentement, dont le contraste sera assez tranché avec la tendresse qu'on leur prodigue habituellement, pour que l'enfant soit affligé et éclairé par la peine et l'ennui qu'il éprouvera. Sa mère lui laissera voir l'affliction que sa paresse ou son obstination lui cause, et ce moyen sera le plus puissant de tous, si elle lui a témoigné un amour éclairé, exempt de faiblesse et de sévérité exagérée. En un mot, récompenser les enfants avec joie lorsqu'ils se conduisent bien ; les gronder avec énergie, ou les traiter avec froideur, selon leur tempérament, quand ils ne remplissent pas leurs devoirs, tel me semble être le résumé de l'éducation qu'une mère doit à ses enfants. Je m'occuperai prochainement de la tâche difficile que vous m'imposez, je veux dire des recherches nécessaires pour composer un catalogue des livres qui seront destinés à composer la bibliothèque de Marie; le besoin n'en est pas encore bien urgent, mais j'approuve votre désir de lire attentivement tous les livres qui seront destinés à développer l'intelligence et les sentiments de votre fille. M. de Guymont pourra bien rire un peu de nos soins prématurés, mais nous supporterons ses railleries avec le calme philosophique qui accompagne les convictions justes et fortes.

En faisant sans cesse appel à mon jugement pour tous les faits grands et petits qui se produisent dans votre existence, vous m'obligez quelquefois à faire violence à mon cœur; je vous donnerai tort, ma chère enfant, dans le petit incident dont vous m'envoyez la narration. Vous avez remarqué, à ce que vous me dites, une certaine contraction et un mécontentement voilé, mais visible, sur la physionomie de madame de Ch...., lorsque, allant dernièrement lui faire visite, vous lui avez tendu la main sans attendre qu'elle eût pris l'initiative de ce mouvement.

La mode anglaise, de tendre la main pour serrer celle de la personne que l'on reçoit ou que l'on visite, est devenue non pas générale, mais universelle; elle fait partie du salut, mais elle est soumise à certaines nuances que le savoir-vivre indique de lui-même. On ne tendra pas la main à une personne que l'on connaît fort peu; et, comme ce mouvement implique, outre une certaine familiarité, l'égalité ou la supériorité, selon l'âge et la position des personnes qui se rencontrent, on attendra que la personne la plus âgée donne l'exemple de ce complément du salut que l'on échange. Or madame de Ch...., qui est très formaliste, aurait désiré sans doute conserver le droit de prendre l'initiative en cette circonstance, vis-à-vis de vous, qui pourriez être sa petite-fille; vous avez soupçonné ce mobile, puisque vous blâmez les habitudes compassées et la roideur de cette dame. Ma chère enfant, la vieillesse est une dignité; trop de personnes l'oublient, parmi celles qui sont jeunes et parmi celles qui sont vieilles. Si j'étais à votre place, je tâcherais de me conformer aux habitudes de madame de Ch.... plutôt que de m'appliquer à les blâmer ; elle a été une amie excellente pour votre mari, et les preuves de dévouement qu'elle lui a données doivent compenser à vos yeux, et au delà, ce que vous appelez la *sécheresse* de son accueil, qui n'est peut-être en réalité que de la réserve ou même de la timidité : la timidité existe à tous les âges; elle paralyse l'effusion, et la personne qui en est atteinte se réfugie volontiers dans la froideur, comme dans un fort où elle pourra se tenir sur la défensive.

Je dois vous avouer de plus que le portrait que vous me tracez de madame de Ch.... ne me paraît pas de nature à anéantir la sympathie. Elle est grave, soit; mais aimez-vous beaucoup une gaieté bruyante chez les vieillards? Quant à moi, cette gaieté me blesse, car elle me semble déceler la légèreté ou l'indifférence. Il est impossible de traverser une longue vie sans souffrir pour soi ou pour les autres, et il est impossible de conserver une humeur folâtre quand on a éprouvé de grandes douleurs. Dans les âmes bien trempées, qui n'ont aucun reproche sérieux à s'adresser, la sérénité vient éclairer le déclin de l'existence; la gaieté revient aussi quelquefois, mais elle est alors douce, un peu attendrie, et semble se montrer plutôt pour complaire aux autres que pour se satisfaire elle-même. La compagnie d'un vieillard assez sensible pour avoir aimé et souffert, assez bon pour écarter les souvenirs et les regrets qui, en l'attristant, pourraient assombrir l'humeur de ceux qui l'entourent, est la plus précieuse de toutes les compagnies. Un vieillard bruyant, exigeant, médisant, est au contraire fort désagréable, et sa vieillesse seule peut commander le respect. Je voudrais que la vieillesse fût parfaite, et, quand je rencontre une personne âgée, qui néglige d'inspirer la sympathie en négligeant les qualités qui la font naître, j'en suis affligée et humiliée; il me semble qu'une partie du blâme qu'elle excite doit retomber sur tous les vieillards, que je voudrais voir en possession de l'estime et du respect universels.

Conservez précieusement, ma chère Hélène, vos relations avec madame de Ch.... Les personnes peu expansives ne sont pas toujours incapables de tendresse. Elles n'aiment pas tout le monde, c'est vrai; mais, quand elles donnent leur affection, on peut s'appuyer sur un sentiment solide, à l'épreuve des variations, des influences hostiles et de la triste mobilité qui caractérise les affections des personnes sujettes aux accès d'enthousiasme, qui sont forcément passagers.

EMMELINE RAYMOND.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de bal composée d'une jupe en tulle bleu, garnie avec quatre bouillonnés bordés de chaque côté d'une ruche en tulle blanc. Une deuxième jupe en tulle bleu, parsemée d'étoiles brodées au passé en soie blanche, retombe au-dessus du dernier bouillonné. Elle est fixée en festons retenus par des bouquets de bluets de nuance claire, entourés d'épis blancs et noirs. La seconde jupe est bordée avec deux ruches en tulle blanc. Corsage à draperie. Bouquet de corsage et bouquets sur les manches courtes.

Robe de mousseline blanche. La jupe est garnie avec six volants tuyautés en mousseline unie comme la robe. Le dernier volant remonte en tunique de chaque côté. Berthe couverte de trois volants tuyautés. Manches très-courtes composées d'un seul volant tuyauté.

La ceinture, extrêmement large (25 centimètres de largeur), est fort longue; elle retombe jusqu'au bas du troisième volant; les bouts en sont frangés sur un espace de 20 centimètres. Elle fait le tour de la taille et doit être nouée par derrière en formant deux coques tombantes.

Cette toilette convient parfaitement pour une jeune fille. Voici la description des coiffures accompagnant ces toilettes.

COIFFURES.

La mode avorise, à notre époque, les coiffures ornées de couronnes ou de demi-couronnes; on place ces dernières jusque sous les chapeaux, en les formant avec des fleurs, des rubans en torsade, des ruches en taffetas découpé. Lorsqu'il s'agit de coiffures de bal, on place souvent sur le sommet de la tête soit une rose, soit un bouquet de fleurs, ou bien enfin un nœud en cheveux, dit *nœud d'Apollon*.

M. Croizat, rue Richelieu, 76, a exécuté les deux coiffures que nous allons décrire; il les accompagne d'une description qui permettra à nos lectrices de faire elles-mêmes ces coiffures. Elles savent déjà que M. Croizat est à la fois habile et ingénieux, et que son expérience consommée, — on pourrait dire sa science, — lui permet d'adapter les modes nouvelles aux physionomies les plus diverses, parce qu'il trouve en lui-même les ressources de l'inventeur, et qu'il peut modifier certains détails de façon à donner à la physionomie toute la grâce possible, sans jamais rester en deçà, sans jamais aller au delà de la mode.

Nº 1. — Coiffure *à la Cérès*. Elle est faite sans peigne et sans cordon; les cheveux sont divisés en cinq parties inégales : deux parties de même volume sont destinées aux bandeaux relevés et nattés; deux parties plus volumineuses pour les larges bandeaux roulés, et enfin une cinquième partie, la moindre de toutes, qui sert cependant à soutenir toutes les autres.

Cette dernière partie est nattée, puis tournée sur elle-même, à plat, et solidement épinglée.

On fait ensuite les nattes relevées de devant, pour lesquelles on emploie les mèches à soudure inventées par M. Croizat : ces mèches ont quatre-vingts centimètres de longueur. On prend la mèche par le milieu, et on la natte avec les cheveux naturels, qui composent ainsi le tiers, c'est-à-dire l'une des branches de la natte. Ce procédé fort ingénieux dispense des petits peignes, des épingles, employés naguère pour fixer les faux cheveux, et défie l'œil le plus exercé. Les mèches à *soudure* offrent de plus l'avantage de pouvoir être employées pour d'autres coiffures, et remplacent parfaitement les fausses nattes que l'on adjoint aux chignons placés derrière la tête. — Quand la natte de devant est faite, on la retourne en arrière, et l'on forme ainsi un bandeau relevé, terminé par une belle tresse, dont on fixe l'extrémité sous la première petite natte fixée derrière la tête.

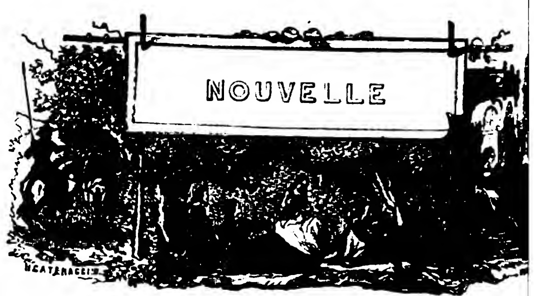
On fait ensuite les larges bandeaux roulés, et, avec l'excédant de ces bandeaux, on forme la coque tombante du chignon. Si l'on n'a que fort peu de cheveux, on met sous ces bandeaux des *crêpés* garnis de cheveux; si la chevelure est plus abondante, on se contente de la crêpe[r] légèrement en dessous; si enfin elle est très-abondante, i[l] suffit seulement de rouler les bandeaux.

On pose un bouquet de fleurs au-dessus de la coque d[e] derrière; la couronne de devant se perd de chaque cô[té] dans les bandeaux relevés.

Ajoutons ici un mot à l'adresse de quelques-unes d[e] mes lectrices; je parle à celles qui m'ont écrit justeme[nt] au sujet de mèches à soudure, ainsi nommées, non par[ce] qu'elles sont *soudées* dans leur longueur, mais par[ce] qu'elles se *soudent* aux cheveux naturels. Ces mèch[es] doivent être fort longues, puisqu'on les tresse en l[es] ployant au milieu ; leur prix dépend de leur longueur, [et] mes correspondantes doivent comprendre que des ch[e]veux, ayant 70 à 80 centimètres de longueur, sont pl[us] chers que ceux qui ont seulement 50 centimètres de lo[n]gueur. Je puis ajouter en toute conscience que les prix [de] M. Croizat sont très-raisonnables, eu égard à la quanti[té] des objets qu'il fabrique.

Nº 2. — Coiffure avec *nœud d'Apollon*. On divise l[es] cheveux en deux parties égales par une raie qui trave[rse] la tête depuis le milieu du front jusqu'au cou; une au[tre] raie transversale, placée à 15 ou 18 centimètres du fron[t] sépare les cheveux dans l'autre sens; avec les cheveux d[e] derrière on fait une tresse de chaque côté de la tête a[u-]desus des oreilles; on lève ensuite deux mèches as[sez] fortes sur les cheveux de devant, et l'on fait le *nœ[ud] d'Apollon*: on conduit la tresse de droite sur le côté ga[u]che, en passant par-dessus le cou; on fait de même av[ec] la tresse de gauche, que l'on ramène sur le côté droit: l[es] bouts de ces tresses sont solidement fixés au point de d[é]part de chaque natte. Cette coiffure est très-jeune, trè[s] gracieuse, et convient à toutes les jeunes filles en suppr[i]mant le *nœud d'Apollon*.

Il reste à ramener en arrière, sur la naissance d[es] nattes, les cheveux de devant, qui, ainsi soutenus, fo[r]ment des bandeaux mi-relevés, fort convenables en [ce] qu'ils ne dégagent pas trop complétement le visage. O[n] ajoute quelques fleurs détachées, ou, pour coiffure pl[us] simple, quelques bouts et nœuds de ruban de velour[s]. Dans ce dernier cas, le *nœud d'Apollon*, placé sur [le] sommet de la tête et offrant quelques difficultés d'exé[cu]tion pour les personnes inexpérimentées, peut être re[m]placé par un nœud de ruban de velours. Ce nœud e[x]cepté, la coiffure est très-facile à faire; et M. Croizat, d[é]sireux de lever tous les obstacles qui peuvent s'oppos[er] à la reproduction de ses coiffures, a fait exécuter d[es] *nœuds d'Apollon* qui ne laissent plus que la peine trè[s] légère de les poser.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HERITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

« A propos, » ajouta-t-elle, « où donc est la personne q[ui] remplace miss Whittaker? N'est-elle pas encore arrivé[e]? Ce serait grand dommage pour elle de tomber tout à co[up] au milieu d'une société nombreuse sans avoir un peu fa[it] connaissance avec elle.

— Elle est là, dit madame Elliot; je viens de l'envoy[er] chercher. » Elle ajouta quelques mots à demi-voix. Je v[is] alors la jeune dame à laquelle elle s'adressait lever l[es] yeux vers moi; puis elle s'avança en me tendant la main [et] disant :

« Vous êtes bien aimable de nous tirer d'embarras e[n] remplaçant notre amie absente. Nous vous sommes tou[s] fort obligés, croyez-moi. Je regrette bien de vous vo[ir] ainsi au dernier moment. Vous n'avez pas assisté aux ré[]pétitions; peut-être désirez-vous essayer vos romances[;] ne craignez pas de me le dire; si cela peut vous êtr[e] agréable, je m'en charge.

— Merci mille fois; vous êtes trop bonne; j'ai étudié jus[]qu'au dernier moment, et je m'accompagne seule. » Je ré[]pondis ces quelques mots d'une voix tremblante et les larme[s] aux yeux, car ces paroles, le premier encouragement qu[i] m'eût été adressé dans cette maison, ces paroles avaien[t] été dites d'un ton affectueux et accompagnées du plu[s] bienveillant sourire. La bonté a toujours eu plus d'effe[t] sur mon cœur que la froideur ou la brutalité.

« J'aime votre courage,» continua-t-elle; « ne vous laisse[z] pas intimider par le public ; je vous rappellerai ce qu'u[n] évêque disait à la reine Anne, qui lui demandait commen[t] il était si bien à son aise en chaire lorsqu'il prêchait devan[t] la cour : « N'en déplaise à Votre Majesté, » répondit-il : « j[e] considère dans ces moments-là mon église comme un jar[]din, mes auditeurs comme un carré de choux, et Votre Ma[]jesté comme un chou un peu plus grand que les autres. » Et maintenant, je vous quitte; mon tour est venu de m[e] faire entendre. Si votre courage vous abandonne, tourne[z]



Paris, Imp. Moine

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56 rue Jacob, Paris

Toilettes pour bal d'Été

Coiffures de Mr. CROIZAT, 76 r. de Richelieu.

(Reproduction interdite.)

yeux de mon côté, je saurai bien vous ranimer d'un ie ou d'un regard. *Addio...* »

inq minutes après cet entretien, la voix sonore de la tieuse cantatrice charmait un auditoire attentif; on it suspendu aux lèvres de l'artiste grande dame, qui sédait le plus magnifique talent.

ne seconde personne alla prendre sa place, puis une au- encore une autre, et enfin mon tour arriva. Je ne sais *comment* je trouvai la force de m'avancer : le salon, le alic, les lustres, tout m'éblouissait et semblait m'envi- ner comme un étourdissant tourbillon. Mes doigts ser- *ent* convulsivement mon rouleau de musique; je trem- is comme la feuille en automne. « Courage! courage! » rmura M. de Coutance lorsque je passai devant lui, sans *ne le voir* tant j'étais troublée. Enfin je me trouvai, je ais comment, assise devant le piano : je commençai. e premier accord que mes mains défaillantes essayèrent *frapper* retentit faiblement et trahit toute mon émotion. is au même instant j'aperçus le regard du musicien fixé moi avec une si vive expression d'intérêt que je résolus *vaincre* ma timidité pour qu'il n'eût pas à rougir de moi; entais combien il serait heureux de mon succès, son rage; je devinais sa douleur si j'éprouvais un échec; n énergie renaissant à cette pensée, je fis entendre d'une x nette et claire, plus vibrante peut-être que jamais, les gnifiques vers de Shakspeare auxquels on avait adapté : délicieuse musique :

Écoutez! écoutez! la joyeuse hirondelle chante dans cieux. »

n eut l'indulgence d'applaudir chaleureusement, et ne on me pria de recommencer ma romance. C'était le nier morceau de la première partie du concert; dix mi- es de repos le suivirent. La foule envahit notre estrade ient nous com- menter. Moi, ore tout émue, s'appuyais sur bras de mon tecteur rayon- it, et je rece- s, en baissant yeux pour ca- r ma joie, les itations de e qui, la pre- re de nous les par le talent a noblesse, l'é- t surtout par prit et le cœur. était trop ha- et aussi trop illente pour blessée du ès d'une ri- e; par un tact je ne me las- pas d'admirer, affectait de ccorder les gracieuses ques d'amitié, ant bien que dames qui s entouraient raient point refuser leurs ds, après m'a- r vue causer si ilièrement e leur plus bril- te étoile. L'aimable per- ne m'entraîna s un petit sa- , où nous au- s joui d'un t de calme et de fraîcheur sans l'arrivée de madame ot, qui vint nous offrir des rafraîchissements. Parmi les lques personnes qui l'accompagnaient, je distinguai d'abord une dame de l'extérieur le plus noble et le aimable à la fois.

Ah! bonne mère, est-ce vous? » s'écria ma nouvelle amie. le suis charmée de pouvoir vous présenter notre char- nte cantatrice miss Bell; je sais que la romance qu'elle antée a toutes vos sympathies, et je devine aussi que splendide voix a dû vous ravir. Miss Bell, voici ma re, la comtesse de Liddesdale.

— Miss Bell, » dit gracieusement la comtesse, « je venais écisément joindre mes félicitations à celles dont vous de- z être accablée. J'ai rarement entendu une telle puissance son unie à tant de suavité dans l'expression. Oserai-je us demander quel est l'heureux et habile professeur à ui nous devons un si riche talent?

— Les seules leçons que j'aie reçues depuis longtemps, adame, sont celles de M. de Coutance.

— Ah! vraiment, c'est votre professeur de chant?

— Je n'oserais lui faire cette injustice, madame, de me oclamer son élève. Une personne qui aurait joui quelque mps de ses inestimables conseils se serait acquittée bien ieux que moi...

— Je le croirais difficilement, » dit la prima donna. Mais, rdon si je vous fais remarquer que nos dix minutes de pos vont être écoulées. Miss Bell chante le premier mor- au, l'air favori de la Malibran : « A travers les bois..... » réclame pour elle un peu de tranquillité.

— Alors, adieu pour maintenant, » dit la comtesse en me onnant la main avec cordialité; je m'empresse d'aller re- ndre ma place, car je veux entendre votre délicieuse voix tout à l'aise. Adieu ou plutôt au revoir, miss Bell; je désire vivement que nous nous rencontrions bientôt et souvent.

XLVI

Les manières de madame Elliot avaient singulièrement changé depuis qu'elle me voyait entourée, fêtée par ses plus nobles hôtesses. Je n'étais plus pour elle *la chanteuse*, mais bien la protégée de lady Liddesdale et de sa char- mante fille, dont la présence à ce concert avait grande- ment honoré l'orgueilleuse dame.

J'eus le bonheur de réussir dans les deux autres mor- ceaux qui me restaient encore à exécuter. Aussi madame El- liot, à la demande de ses invités, me pria de me joindre à eux pour le souper. Je déclinai cet honneur, et je me retirai en songeant avec délices que, sans doute, tant de succès ne s'en irait pas en vaine fumée, et que j'allais probablement pouvoir suffire à mes besoins au moyen de mon talent.

J'ignorais, hélas! combien est frivole le monde des sa- lons, combien peu il se souvient de l'idole qu'il adorait la veille.

Si cette soirée s'était trouvée au temps de la saison des fêtes à Londres, certainement quelques personnes m'au- raient engagée pour varier le cercle habituel et trop usé de leurs distractions; mais presque toute la société était déjà à la campagne; le reste se préparait à quitter Londres. Mes nobles protectrices elles-mêmes abandonnèrent leur hôtel de Berkeley-square le lendemain; et, après une semaine d'attente inutile, je retombai dans le désespoir et dans le découragement, malgré l'amitié de notre bon musicien, qui essayait de me persuader que mon triomphe avait été trop complet pour s'éteindre avec les bougies de la fête.

La semaine suivante amena avec elle un événement qui détourna bientôt mon esprit de cet ordre d'idées pour l'ab- sorber par d'autres préoccupations.

Jean était sorti dès le matin, comme d'ordinaire, cher- chant toujours en vain un emploi quelconque; mais, au lieu de rentrer à l'heure accoutumée, il ne revint qu'à la nuit. Son air joyeux bannit bientôt toute inquiétude au su- jet de ce retard; il semblait à moitié fou de contentement, et s'écria en entrant :

« Ah! miss Bell! quelle chose extraordinaire, surpre- nante, imprévue! Marie, ne vous avisez plus de mal parler de ma pauvre jambe estropiée; elle a joliment fait son de- voir aujourd'hui, allez! Voyons, que pensez-vous que j'aie fait cette après-midi? Devinez.

— Comment voulez-vous que nous devinions? Vous avez trouvé un nouveau maître, sans doute.

— Bah! dites une nouvelle maîtresse; et cette maîtresse, c'est... Allons, devinez... c'est votre tante, miss Bell, c'est votre tante miss Aylmer!

— Miss Aylmer!...

— Oui; n'est-ce pas là une belle affaire? Enfin, j'ai la chance de vous être utile, à vous qui nous avez fait tant de bien, miss Bell; car me voilà cocher de votre tante, et j'aurai bien du malheur si, un jour ou l'autre, je ne viens pas à bout de lui dire un mot de sa nièce.

— Mais comment cela est-il arrivé, Jean? » demanda Marie; « ne voyez-vous pas que cette chère miss Bell est toute pâle d'anxiété. Dites bien vite ce qui s'est passé.

— Eh bien, cette après-midi, j'étais allé à Charing-Cross pour trouver de l'ouvrage, lorsque je vois venir un magni- fique équipage attelé de deux beaux chevaux très-frin- gants; il traversait au galop une mêlée de voitures, de charrettes, où il était vraiment impossible de songer à passer de sang-froid. J'eus bientôt reconnu ce qu'il en était : le cocher n'était plus maître de ses chevaux; il avait perdu les rênes, et la tête aussi, je crois, par-dessus le marché. Tout le monde courait, s'assemblait, se heur- tait, pour voir ce qui allait arriver. Tout était en émoi, ex- cepté la dame qui se trouvait seule dans la calèche; sûre- ment elle voyait bien quel danger elle courait; mais elle ne faisait pas un mouvement d'effroi, ne jetait pas un seul cri : on eût dit une statue. Bon Dieu! quelle attitude noble et princière! On se ferait briser un membre pour voir une si belle créature! Enfin, que vous dirai-je, miss Bell? je me suis élancé tout à coup au milieu de tout ce boulever- sement, et je peux dire que j'ai eu le bonheur de sauver la vie de cette belle dame, juste au moment où l'un de ses chevaux était tué roide sur place.

— Et vous, mon bon Jean, n'êtes-vous pas blessé?

— Pas le moins du monde! Jamais je n'ai été plus gai et plus heureux de ma vie, et je ne changerais pas volontiers de place avec le frère du roi Guillaume. Je fis donc entrer la dame dans une boutique, et je lui demandai la permis- sion de veiller à ce que sa voiture et le cheval qui restait pussent s'en tirer sans plus de dommage. Elle me pria de lui faire avancer une voiture et de la reconduire chez elle. Pendant tout ce temps-là, je la regardais en me disant qu'elle ressemblait bien à quelqu'un de ma connaissance; mais à qui? c'est ce que je ne pouvais démêler. Lors- que nous arrivâmes chez elle, je reçus l'ordre de monter dans son appartement, où elle était aussi calme, aussi tranquille, que s'il ne fût rien arrivé du tout. Et quel air de reine! si vous saviez! C'est alors que je m'aperçus que vous êtes tout son portrait, miss Bell. Oh! voyez-vous, c'est frappant!

— Vraiment! je l'ai déjà entendu dire autrefois. Et quel genre de personne est-elle? Très-hau- taine, froide, or- gueilleuse, je crois?

— Peut-être bien un peu; mais elle ne l'a pas été pour moi. Elle m'a remercié fort gra- cieusement, et m'a accablé de ques- tions bienveillan- tes sur ce que je suis, ce que je fais. Quand elle a su le malheur qui m'est arrivé, elle m'a dit que, si je voulais entrer à son service, elle demanderait à son père de nous don- ner le cottage du jardinier qui vient de mourir.

— Où est-ce? » s'écria Marie.

« Dans le York- shire. Mais j'ai ré- pondu que je ne pouvais rien dé- cider tout de suite sans avoir parlé de cela à ma fem- me. Nous avons tout le temps, chère Marie; la famille reste tenue ici pour affaires; il se passera en- core des mois avant qu'elle re- tourne dans le Yorkshire. Et j'aurai de beaux gages, allez. En voici déjà un échantillon. »



« JE ME SUIS ÉLANCÉ TOUT A COUP AU MILIEU DE CE BOULEVERSEMENT. »

Et Jean étala aux yeux surpris et charmés de Marie un billet de banque de vingt livres.

« Enfin, miss Bell, vos mauvais jours sont finis. Vous avez nourri ma femme lorsque je l'ai laissée là seule et sans ressource. A notre tour maintenant à vous prouver que nous avons la mémoire du cœur. C'est vous qui m'avez porté bonheur : quel hasard d'aller justement arrêter les chevaux de cette dame, plutôt que mille autres dans Lon- dres! Je vais tâcher de la servir bien, et si bien, qu'elle causera un peu de temps en temps avec moi. J'en viendrai bientôt à lui parler de Marie; alors, ma bonne amie, ce sera à toi de voir ce que tu peux dire en faveur de miss Bell.

— Oh! si je pouvais jamais vous être utile, miss Bell, quel bonheur pour moi!

— Vous oubliez toujours que je vous dois déjà cent fois plus que vous ne me devrez jamais, mes bons amis. Mais n'espérez rien de ce côté; ma tante est trop fière, trop hautaine, pour que nous puissions jamais réussir auprès d'elle. »

Nous passâmes toute la soirée à deviser sur ce sujet, à tâcher d'entrevoir par avance ce que nous réservait l'a- venir.

Le lendemain matin, Jean se rendit de bonne heure au- près de ma tante pour lui dire qu'il acceptait avec recon- naissance l'offre qu'elle avait bien voulu lui faire la veille. Je vis bientôt que mes bons amis s'étaient occupés de moi avant de songer à eux-mêmes; car Marie me dit que Jean partirait avec la famille, et que, s'il se trouvait bien, elle irait le rejoindre dans un an ou deux.

« Un an ou deux! Y pensez-vous, Marie? Vous séparer

ainsi de votre excellent mari ! Ne vois-je pas bien dans quel but vous avez pris cette décision? Ce n'est ni pour vous ni pour lui; c'est donc pour moi, pour moi que vous ne voulez pas laisser seule ici. Oh ! Marie ! Et vous croyez que je consentirai à un pareil dévouement?

— Laissez-nous faire, miss Bell; parlons d'autre chose. N'aimeriez-vous pas à retourner à notre ancien appartement de Pentonville? Il était plus gai que celui-ci; et puis nous serions plus près de Jean ; sans oublier le bon musicien français, qui redeviendrait ainsi notre voisin. »

Avant que j'eusse pu répondre, celui-là même dont nous parlions, M. de Coutance, arriva tout joyeux, agitant une lettre qu'il me présenta avec empressement.

« Voyez si je suis bon prophète! A la fin, le bonheur vous arrive, miss Bell; il ne faut jamais désespérer de rien. Voici le résultat de vos succès : ouvrez et lisez. »

J'obéis, et je lus à haute voix :

« Madame Elliot prie M. de Coutance de vouloir bien passer chez elle ; elle désire lui parler au sujet d'une maîtresse de musique pour sa nièce. Si miss Bell n'a pas d'engagement préalable, elle pense que cette jeune personne remplirait parfaitement l'emploi. »

« Eh bien, dis-je, l'avez-vous vue?

— Oui ; j'y suis allé immédiatement ; et tout est conclu, si toutefois les termes de l'engagement vous conviennent.

— J'accepterai ce qu'on m'offrira. Quand dois-je me rendre auprès de cette dame?

— Tout de suite, si vous voulez; elle vous attend. »

En effet, je trouvai madame Elliot chez elle, fort pressée de me faire part de ses intentions au sujet de sa jeune nièce. Elle n'avait pas oublié le succès qui m'avait accueilli le soir de son concert, et, malgré l'opposition de son mari, elle avait décidé de m'engager en qualité de maîtresse de musique à demeure.

Il paraît que cette idée lui avait été suggérée par une dame qui, m'ayant entendue chanter chez madame Elliot, était venue lui demander mon adresse, disant qu'elle désirait m'attacher à ses filles, déjà bonnes musiciennes. Si madame de Vismes songeait à donner une maîtresse de musique à ses enfants, pourquoi madame Elliot n'agirait-elle pas de même pour sa nièce, ce petit prodige que l'on vantait si haut? Aussi s'était-elle empressée de répondre qu'elle était précisément sur le point de m'engager.

Deux jours auparavant, j'aurais repoussé bien loin l'idée d'entrer chez madame Elliot, dont le caractère orgueilleux m'avait déjà froissée pendant les quelques heures qu'avaient duré nos rapports. Mais je songeai à Marie, qui allait se sacrifier pour moi en se séparant de Jean, et je résolus d'accepter une position qui du moins me permettrait de n'avoir plus recours à ces bons amis.

Madame Elliot se mit à énumérer avec complaisance les mille avantages que je trouverais dans cette nouvelle position. Je prévis que ces prétendus agréments seraient à déduire sur les termes de mon engagement, et je demandai nettement combien elle comptait me proposer.

« Voyez, miss Bell : vous n'aurez qu'à diriger les études musicales de ma nièce, à nous faire un peu de musique de temps en temps, à m'accompagner lorsque je voudrai chanter. Il ne serait pas raisonnable d'offrir une forte somme pour un emploi qui vous occupera si peu. Ainsi je pense que vingt guinées sont suffisantes.

— Vingt guinées par an ! Merci, madame; j'ose estimer mes services à un plus haut prix que ceux de votre cuisinière. Je regrette de vous avoir occasionné le dérangement de cette inutile entrevue. » Je me levai pour sortir; madame Elliot, surprise, s'écria :

« Mais j'ai dit vingt guinées sans trop réfléchir ; j'irai un peu au delà, s'il le faut.

— Madame, je m'entends mal à débattre un marché. Vous connaissez ma voix, vous savez si je puis vous convenir; vous avez entendu les éloges que vos amis ont bien voulu m'adresser; votre offre fait peu d'honneur à leur jugement.

— Ne vous fâchez pas ainsi, miss Bell; voulez-vous remplacer aussi comme institutrice miss Huntingdon? J'ajouterai dans ce cas ses gages à la somme que je vous propose.

— Non, madame, j'entends n'enseigner que la musique.

— Fixez alors vous-même vos émoluments; mais n'oubliez pas que vous êtes novice dans l'enseignement.

— Je m'en souviendrai, madame; et c'est cette considération qui me fera me contenter de cinquante guinées pour la première année.

— Oh! c'est impossible! je ne puis aller jusqu'à ce prix.

— C'est ce que je pensais. Aussi vous voudrez bien vous rappeler, madame, que c'est vous qui avez désiré cet entretien, et non pas moi; je n'aurais jamais osé m'adresser à vous pour obtenir une occupation. »

Au même instant, le hasard amena madame de Vismes en personne. En me voyant, elle s'écria :

« Ah! miss Bell, je suis charmée de vous voir. J'entends encore votre voix de rossignol, ainsi que l'appelle lady Liddesdale. Êtes-vous *tout à fait* d'accord avec madame Elliot? Sinon, je vous prie.....

— Oui, oui, s'écria vivement madame Elliot; nous n'avons plus qu'un mot à dire.

— Très-bien. Mais enfin, si quelque difficulté s'élevait, n'oubliez pas, miss Bell, qu'à n'importe quelles conditions, je vous réclame. »

Il va sans dire que madame Elliot céda à toutes mes demandes, dans la crainte de me voir passer à madame de Vismes. Ainsi fut conclu ce marché. J'appartenais désormais à cette femme vaine et orgueilleuse; mais Jean et Marie ne méritaient-ils pas bien ce sacrifice?

XLVII

J'étais bien loin de me sentir heureuse. J'éprouvais une vive indignation au souvenir des procédés si peu délicats de madame Elliot; puis, peu à peu, cette fermentation intérieure s'apaisa, fit place à la tristesse d'abord, puis à la résignation; et enfin je sentis naître au fond de mon cœur une vive gratitude pour la divine Providence, qui me permettait de gagner ma vie d'une manière honorable.

De retour auprès de Marie, je dissimulai le mieux possible le peu de satisfaction que me causait mon engagement, et je sus persuader à mes bons amis que j'en étais même heureuse; car, s'ils eussent soupçonné la vérité, ils auraient tout sacrifié pour ne pas m'abandonner.

Mon léger trousseau exigeait quelques améliorations ; je ne pouvais me présenter dans une maison étrangère avec le peu de linge et de vêtements que je possédais. La malle qui m'avait suivie malgré moi eût été d'un grand secours dans cette occasion, car elle contenait de belles et bonnes choses dont j'étais absolument dépourvue; mais je ne pus me résoudre à profiter de ce don, et je me résignai à vendre ma chaîne d'or et divers autres petits bijoux. Je ne voulus pas pourtant me défaire de ma montre ni de la bague qui me venait de mon père. A peu de frais, avec l'aide de mon travail et de celui de Marie, je fus bientôt en état de me présenter chez madame Elliot.

Pendant que nous nous occupions de ces préparatifs, les affaires de Jean allaient à merveille, et il faisait chaque jour des progrès dans l'estime de sa fière maîtresse. Je sus par lui que ma tante était toute-puissante chez son père, qui, tout absolu qu'il était lui-même, se laissait presque guider cependant par sa fille. Ma grand'mère était bonne et excellente, mais n'avait guère d'autorité dans la maison. Le nom de ma mère n'était jamais prononcé, ni par la famille ni par les anciens serviteurs.

Cependant, une fois, le chef des écuries se laissa aller à parler avec Jean sur ce sujet. Cet homme prétendait que Geoffroy Neville avait eu un fils qui lui ressemblait; il était bien certain que cet enfant aurait touché le cœur de miss Éléonore : d'où Jean tirait la conclusion que moi, dont la ressemblance avec ma tante était si remarquable, et qui joignais à cette similitude quelques traits de mon père, j'étais sûre de devenir un jour la favorite, et par suite l'héritière de mes parents du Wold. Je le laissais dire, le brave homme, mais sans en concevoir le moindre espoir.

Je pris enfin possession de mon nouvel emploi : j'étais chez cette madame Elliot, tant redoutée. La famille se composait d'elle, de son mari, de sa sœur miss Lawson, et de sa jeune nièce, Léonore, mon élève.

M. Elliot ne paraissait guère à la maison. Sa bonne mine avait séduit sa femme, qui, fort riche, mais d'une grande vulgarité, s'était trouvée très-heureuse de payer ses dettes et de lui fournir les moyens de continuer son existence dissipée.

Miss Lawson était presque aussi désagréable que sa sœur, et miss Léonore, fort mal élevée et entourée de mauvais exemples, ne pouvait guère être que ce qu'elle était, c'est-à-dire une petite fille insupportable.

La gouvernante, miss Ellen Huntingdon, était une bonne et douce créature, qui souffrait en silence des méchancetés continuelles de madame Elliot et de sa sœur.

Léonore Gurney était parfois gâtée à l'excès par sa capricieuse tante, et d'autres fois la pauvre petite souffrait cruellement de la brutale colère de cette terrible bienfaitrice. Tantôt on la traitait comme la fille unique de madame Elliot, et le lendemain elle s'entendait reprocher sa misérable condition : elle n'était plus qu'une pauvre fille recueillie par charité ; et quelle charité, bon Dieu !

Le caractère doux et résigné de miss Huntingdon la rendait plus que moi le point de mire des colères de madame Elliot et des insupportables tracasseries de miss Lawson. Quant à moi, je supportais mal tout mauvais procédé à mon égard, et l'on n'osait pas me traiter aussi durement que la pauvre Ellen.

J'avais souvent à me plaindre des exigences de madame Elliot, qui cherchait à annexer de nouvelles fonctions à celles que je devais remplir chez elle. Je refusai constamment de m'y prêter, sachant bien que, si je remplaçais accidentellement et par obligeance miss Huntingdon pendant une seule journée, la pauvre fille serait bientôt congédiée, et moi dans l'obligation de la remplacer. Lorsque je pouvais l'aider à la dérobée, achever le soir pour elle quelque long et ennuyeux travail, car on la chargeait de mille choses étrangères à ses fonctions, je le faisais de grand cœur, car je me sentais de la sympathie pour cette infortunée jeune fille; mais jamais je ne voulus le faire ouvertement, dans la crainte des tristes résultats que ma complaisance eût certainement amenés.

Je devais sortir chaque jour avec Léonore, et cela par les plus mauvais temps. Sa tante prit l'habitude de profiter de cette promenade pour nous charger de mille commissions que le premier domestique venu eût parfaitement pu remplir. Un jour de pluie, elle me remit un échantillon de chenille, en me priant de la lui rassortir dans un magasin assez éloigné dans Oxford-street. Au moment où nous allions partir, elle rappela Léonore pour lui faire jouer un morceau de musique devant une dame de ses amies, et je sortis seule ce jour-là.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Ver-tu.*



Je remercie notre abonnée de *Lyon* de sa lettre qui est, seulement aimable, mais *bonne*; il est rare de voir accueillir on avec tant de politesse ; quand on nous propose une œuvre quelconque on emploie les expressions les plus superlativement élogieuses *Mode illustrée est un journal incomparable*, *d'un goût exquis*, mais si, par malheur, le travail envoyé ne peut être accepté, s'il ne s'accorder avec le cadre du journal, alors, quelque poli qu'ait été fus, on reçoit une lettre aigre, blessante, visant à l'ironie, affligeante non par l'effet qu'elle produit, mais par les dispositions qu'elle dén J'ai donc été bien agréablement surprise par cette lettre de Lyon douce et si modeste. J'engage ma jeune correspondante à travaille rieusement; il faut étudier le style en lisant beaucoup de bons livr se méfier de l'abus des adjectifs; leur emploi trop fréquent rend le *mou* et fatigant à lire. — La XIIIe lettre d'une marraine répond à m questions adressées à la Guerche. Les petites filles portent toujou pardessus quelconque lorsqu'elles sortent ; on peut remplacer, à ans, un manteau ou un mantelet par un petit châle en mousseli laine blanche ou de couleur, noué derrière la taille. L'article châ répondu dernièrement aux autres questions ; les cols sont trop petit jourd'hui pour être ramenés *sur* les châles; si la mousseline n'est p sez large, il faut bien faire une couture pour le châle. Je ferais le le châle de grenadine en brun, et je le borderais avec une bande double en taffetas brun, posée à cheval sur le bord du châ Je chercherai le procédé demandé de la rue Monbazon, à Bordeaux.— abonnée qui a deviné l'anagramme *Sous le grand chêne*, a re complément des mots qui le composaient; elle s'était trompée p signature; je la remercie pour toutes les paroles aimables qu'elle adresse. — Notre abonnée au papier marqué E S a-t-elle compté le bre des objets qu'elle nous demande? Il y en a 27; nous enve les uns, qui sont d'une utilité générale; quant aux initiales de grandeurs, il nous est impossible de les publier; nous dépense 150 francs rien que pour ces initiales, qui ne peuvent servir qu'à seule abonnée; les autres abonnées n'auraient-elles pas le droit plaindre? Si elles faisaient la même demande, c'est-à-dire si elles laient à leur tour avoir leurs initiales de sept ou huit grandeurs rentes, *la Mode illustrée* devrait se vouer pendant toute l'année à blier uniquement des initiales. Les grands manteaux pour petits fants sont plus jolis en popeline qu'en flanelle; mais cette der étoffe est moins chère. Il est impossible de trouver une garniture compliquée pour robe de mousseline imprimée, sans que cette g ture entraîne des frais de repassage ; pour le cas particulier d s'agit, il faut porter un mantelet pareil à la robe, et ne point le ter. Nous avons publié une collection de chapeaux ronds; il est i sible que nous en publiions une seconde collection qui serait la répé de la première; la saison est d'ailleurs trop avancée pour que l'a vienne sur ces chapeaux. Il serait non moins impossible de faire p à la mécanique le numéro de notre abonnée; tous les numéros so primés ensemble, et ils sont forcément tous pareils.

AVIS.

Les changements de domicile doivent toujours être indiqués *au moins* huit jours d'avance, afin nous puissions rectifier en temps utile les bulletins dresse.

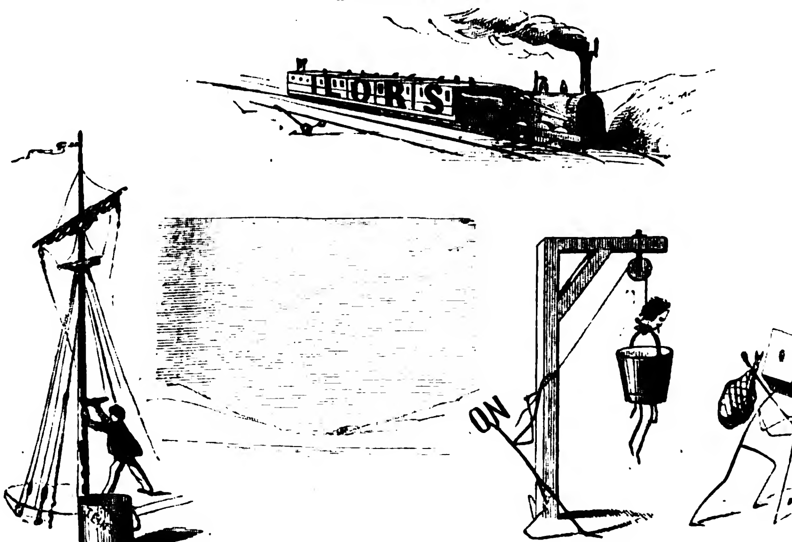
Nos abonnées de Paris qui changent leur adresse Paris pour celle de la campagne, pendant la saison d'é sont priées de vouloir bien faire acquitter, au Bureau Journal, le prix de l'affranchissement exigé par l'admi tration des postes pour l'envoi dans les départements.

Le prix est de 20 centimes par chaque mois d'affr chissement. Les personnes qui ne voudraient pas se placer sont priées de faire parvenir en timbres-poste 20 centimes cette minime différence à l'Administrat de la *Mode illustrée*, rue Jacob, 56, par *lettre affranc*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Avec de la patience on fait bien des choses.

N° 35. DEUXIÈME ANNÉE. 27 août 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sommaire. — Dessous de flacon. — Sac de voyage en tapisserie. — Calotte au crochet. — Alphabet en tapisserie. — Couronne de comte. — Couronne de baron. — Entre-deux pour chemisette. — Coins de mouchoirs en application. — Mitaine pour petite fille. — Économie domestique. — Correspondance entre la mère d'une jeune fille et le père d'un jeune homme. — NOUVELLE : La Biographie d'une héritière. — Le Saut du Cavalier.

Dessous de flacon.

MATÉRIAUX. — Reps brun ; galon de soie couleur maïs ; quelques petits morceaux de drap de différentes couleurs.

Ce travail se fait en application de drap sur un fond de reps brun ; après avoir tendu un petit morceau de reps sur un métier, on calque sur du papier fin le dessin et les contours du bord ; on place ce papier sur le reps, on le faufile, et l'on commence la broderie, que l'on exécute sur le papier et le reps à la fois.

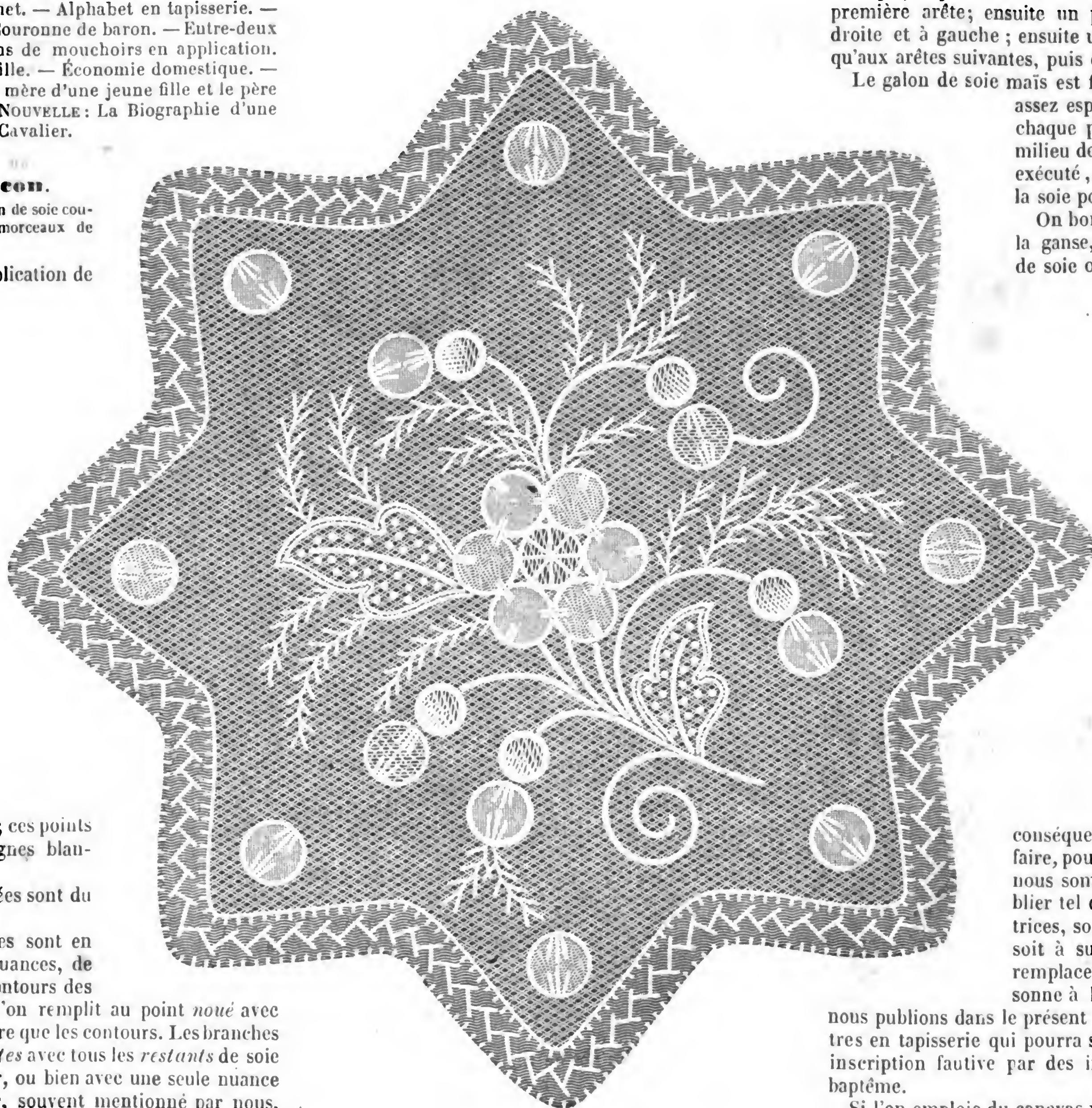
Nos lectrices trouveront près de ce dessin les *échantillons* indiquant les couleurs employées ; les morceaux ronds composant la fleur du milieu, et parsemés aussi, sur le petit plateau, sont simplement fixés par trois points faits de chaque côté avec de la soie noire de cordonnet ; ces points sont indiqués par des lignes blanches.

Toutes les soies employées sont du cordonnet.

Les tiges et les branches sont en soie verte de plusieurs nuances, de même que les doubles contours des deux grandes feuilles, qu'on remplit au point *noué* avec une nuance verte plus claire que les contours. Les branches sont faites au point d'*arêtes* avec tous les *restants* de soie verte que l'on peut réunir, ou bien avec une seule nuance verte. Ce point d'*arêtes*, souvent mentionné par nous, est très-facile et très-vite exécuté. On fait un point, par exemple, depuis le commencement de la tige jusqu'à la première arête ; ensuite un point pour chaque *arête* à droite et à gauche ; ensuite un point pour la tige, jusqu'aux arêtes suivantes, puis ces arêtes et ainsi de suite.

Le galon de soie maïs est fixé avec un point de feston assez espacé (le trait blanc indique chaque point de feston). On fait au milieu de ce galon un point d'*arêtes* exécuté, comme le feston, avec de la soie ponceau.

On borde ce petit plateau avec de la ganse, ou bien avec de la frange de soie ou de laine.



DESSOUS DE FLACON.

Drap rouge. Drap gros bleu. Galon de soie maïs. Reps brun. Drap blanc. Drap bleu clair.

Sac de voyage en tapisserie.

Nous avons hésité à publier ce sac, parce que notre dessinateur, peu soucieux des lois de la grammaire, a omis une lettre qui est indispensable à la correction de son inscription. Le Dictionnaire de l'Académie, celui de Boiste, nous disent, il est vrai, que *revoir* est à la fois verbe et substantif, et par conséquent il serait permis, en tant que verbe, de dire *à revoir ;* mais d'autres autorités, non moins compétentes, condamnent à la fois la locution, notre dessinateur, et par conséquent notre sac. Comment faire, pourtant ? Le sac est joli : nous nous sommes donc décidés à le publier tel quel, en engageant nos lectrices, soit à ajouter un *U* après l'*A*, soit à supprimer les mots et à les remplacer par les initiales de la personne à laquelle le sac est destiné ; nous publions dans le présent numéro un alphabet de lettres en tapisserie qui pourra servir pour remplacer cette inscription fautive par des initiales, ou par le nom de baptême.

Si l'on emploie du canevas n° 2 et de la grosse laine de Berlin, le sac aura 40 centimètres de hauteur. Le dessin

représente une guirlande de feuilles noires avec nervures grenat, sur un fond ponceau bordé de jaune.

Si l'on veut utiliser ce dessin pour faire un sac pareil à ceux que les femmes portent à la main et *à la ville*, il faut prendre du canevas nº 4 et de la laine fine.

Calotte au crochet pour homme.

MATÉRIAUX. — 40 grammes de laine fine couleur grenat; 16 grammes de laine blanche même grosseur; 8 grammes de soie plate noire; ficelle fine noire ou brune.

Nous espérons que ce gracieux modèle sera apprécié à sa juste valeur : il est facile à exécuter, très-vite fait, peu coûteux, et enfin très-seyant dans sa forme de toque hongroise.

Cette calotte est faite en laine fine d'une belle couleur grenat; le rebord est blanc, parsemé de *mouches* noires.

On commence par le milieu du fond, qui est fait sur de la ficelle en mailles très-serrées : les tours sont disposés en spirale; on monte 6 à 8 mailles, et l'on augmente, de façon que le fond reste plat, sans être *bombé* ni tendu. On fait ainsi 25 tours dont le dernier doit contenir 200 mailles; le diamètre du fond doit être alors de 16 centimètres 1/2.

Après le 25ᵉ tour, on commence le rebord pour lequel on retourne l'ouvrage, et l'on fait à l'envers encore un tour avec la laine grenat; pour le 2ᵉ tour du rebord, on prend la laine blanche; le rebord se compose de 23 tours.

3ᵉ *tour*. — Laine blanche. Il contient 224 mailles.

4ᵉ *tour*. — On augmente de 26 mailles, en distribuant les mailles de façon que les deux premières mailles des *mouches* noires soient séparées par 12 mailles blanches; il y a en tout 18 *mouches*. Après ce tour, on n'augmente plus le nombre des mailles.

5ᵉ *tour*. — On fait 3 mailles noires sur les 2 mailles noires du tour précédent, en les plaçant de façon que la 3ᵉ maille noire se trouve au-dessus de la première des 2 mailles noires du tour précédent.

6ᵉ *tour*. — Comme le 5ᵉ.

7ᵉ *tour*. — On contrarie les 3 mailles noires afin qu'elles dépassent d'une maille celles du tour précédent; un coup d'œil jeté sur le dessin rendra cette explication fort claire.

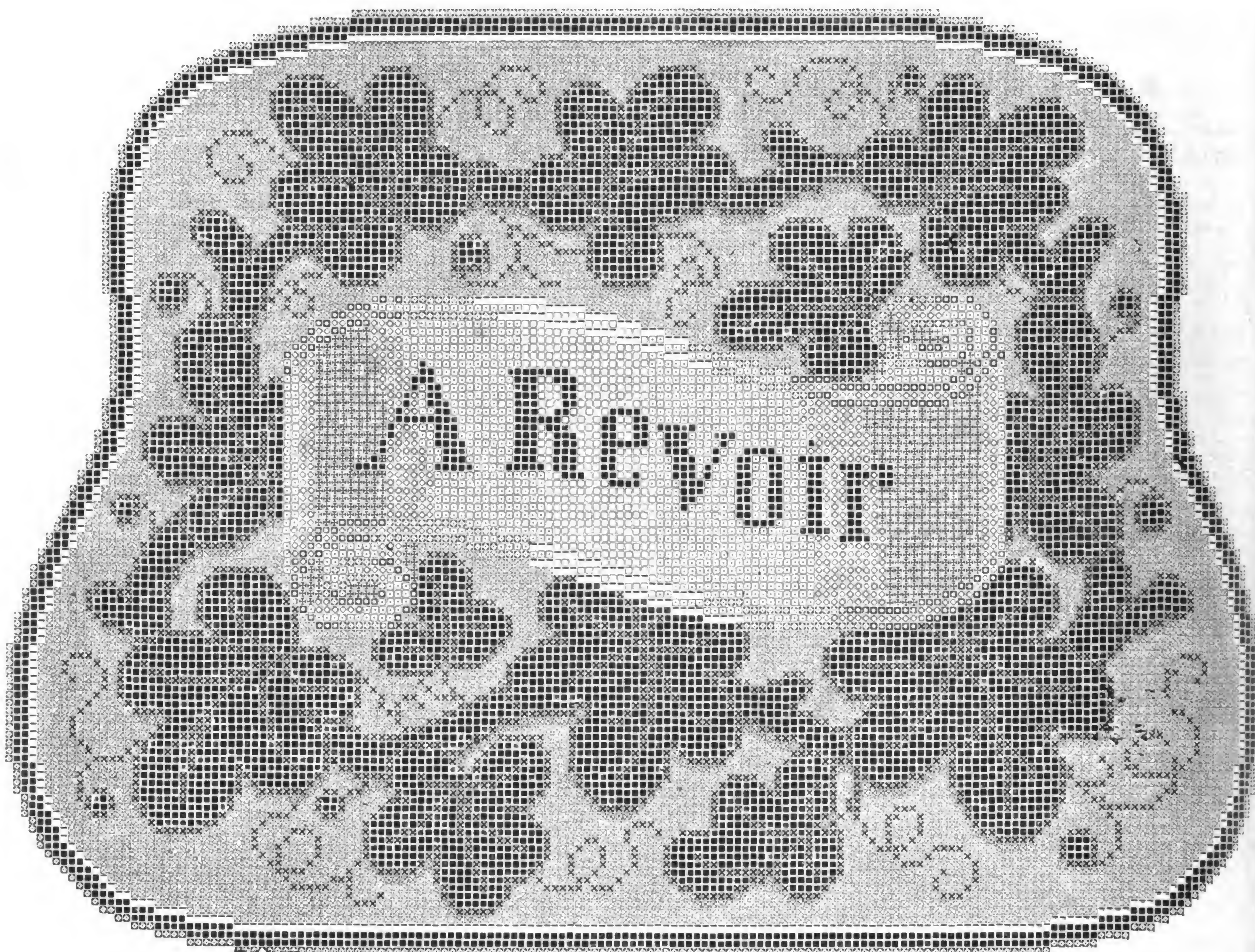
8ᵉ, 9ᵉ *et* 10ᵉ *tours*, entièrement en laine blanche.

11ᵉ *tour*. — On recommence les *mouches*, en les plaçant au milieu de l'espace qui sépare les *mouches* précédentes.

Au-dessus de ces *mouches* on fait encore trois tours entièrement blancs. On fait ensuite un tour avec de la soie noire, puis un tour avec la laine grenat. La calotte est terminée.

Alphabet en tapisserie.

Comme il nous est impossible, ainsi que nous l'avons déjà dit bien souvent, de publier les initiales que l'on nous demande, nous les remplaçons par des alphabets qui servent à toutes nos lectrices.



SAC DE VOYAGE.

Explication des signes : ■ Noir. ⊡ Ponceau. ■ Grenat clair. ⌴ Blanc. ⊡ Gris très-clair. ◘ Gris moins clair. ⊞ Gris foncé. - Jaune d'or. ⊡ Brun clair. ◘ Brun foncé.

Deux couronnes en tapisserie.

Nº 1. — Couronne de comte.

Nº 2. — Couronne de baron.

On exécute ces couronnes en perles d'or et perles de couleur pour les ornements des cercles, ou bien en soie et laine.

Entre-deux pour chemisette.

La mode des corsages à revers a eu pour résultat la nécessité d'orner le devant des chemisettes; ces entre-deux serviront à cet usage; on en placera, soit un, soit deux, séparés par des petits plis de chaque côté des boutons, qui fermeront la chemisette par devant du haut en bas; ces dessins serviront aussi pour des pèlerines carrées, en mousseline blanche, des fichus, des bonnets, etc.

Nº 1. Les feuilles de rose sont faites d'un côté au plumetis, de l'autre côté au point d'armes; on sait que ce point se compose des points *arrière*, rapprochés et semés dans l'espace compris entre les contours de la feuille, qui sont faits au point de cordonnet; la ligne qui serpente entre les boutons de rose est faite au point de poste, avec du coton un peu plus gros que celui employé pour les autres parties du dessin.

Nº 2. Coton extrêmement fin; feuilles au plumetis d'un côté, au point d'armes de l'autre côté; œillets percés avec le poinçon.

Nº 3. Les feuilles et les rosettes au plumetis; un œillet percé au milieu des rosettes; œillets pareils entre les rosettes et les feuilles.

Mitaine pour petite fille.

On emploie de la soie noire fine de cordonnet pour faire cette mitaine qui couvre une partie de l'avant-bras.

On sait que les mitaines de filet conviennent non-seulement en été, pour remplacer les gants de peau pendant les jours très-chauds, mais aussi pour les petites réunions de l'hiver, et nous publierons prochainement deux jolis modèles de mitaines pour femmes et jeunes filles.

Pour exécuter la mitaine de *petite fille*, on emploie trois moules de différentes grosseurs; nous désignerons le plus gros par le nº 1, — le moyen par le nº 2, — le plus fin par le nº 3. Le nº 1 doit avoir 2 centimètres, — le nº 2 1 centimètre 1/4 de grosseur; — le nº 3 est une aiguille à tricoter de grosseur moyenne.

Moule nº 1. — On monte 40 mailles qui servent à contenir le ruban élastique lorsque la mitaine est terminée; on réunit ce tour en rond. On prend le moule nº 2, et l'on fait d'abord la petite dentelle qui retombe sur le bras.

2ᵉ *tour*. — Dans chaque maille du tour précédent, on fait une maille.

3ᵉ *tour*. — Comme le 2ᵉ.

4ᵉ *tour*. — Dans ce tour, on augmente de 6 le nombre des mailles, en plaçant ces mailles augmentées à intervalles réguliers.

5ᵉ *tour*. — Dans chaque maille, une maille.

6ᵉ *tour*. — Comme le 5ᵉ tour.

7ᵉ *tour*. — 6 mailles unies; — dans la 7ᵉ maille 3 nœuds serrés à la fois, — puis 6 mailles unies, et ainsi de suite en alternant. Il doit y avoir dans le tour 8 mailles, dans lesquelles on a fait les trois nœuds qui forment une double maille.



Paris. Moine Imp

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Lingeries de M. M. LE BORGNE et HENNEVEU

(Ancienne Maison DUPONT) 56, Rue du Bac.

tour. — Uni jusqu'à la maille qui précède celle dans ...lle on a fait trois nœuds; dans cette maille (c'est-à-...*avant* celle qui contient les nœuds) on fait de nou-...trois nœuds; on passe celle du tour précédent qui ...ent trois nœuds, et l'on fait trois nœuds dans la ...e suivante; on fait des mailles unies, puis l'on re-...*nence les nœuds* dans la maille qui précède et celle ...uit la maille du précédent tour contenant trois nœuds; ...de suite pour tout le tour.

tour. — Uni jusqu'à la maille qui se trouve entre ...eux mailles *à nœuds* du précédent tour; dans cette ...*le, on* fait trois nœuds; on passe toujours les mailles ... lesquelles on a fait des ...ds au tour précédent; on ...t des mailles unies, — une ...le à nœuds; ainsi de suite ... tout le tour.

...e *tour.* — Uni, en passant ...urs les doubles mailles. Les ...es *mouches* sont terminées.

...e *tour.* — Une maille dans ...ue maille.

...e et 13e *tours.* — Comme le ...tour.

...e *tour.* — Moule nº 2. On ...ne la soie deux fois autour ...moule, et l'on fait une maille ... chaque maille.

...e *tour.* — Moule nº 3. Dans ...ue maille, une maille, en ...nant la soie une seule fois ...ur du moule.

...e *tour.* — Comme le 15e ...

...e *tour.* — Moule nº 2. On tourne, pour chaque maille, ...oie deux fois autour du moule, en laissant libre, entre ...ue maille, une maille du précédent tour. La dentelle ...terminée. On retourne l'ouvrage, et l'on recommence ...autre côté du premier tour.

...e *tour.* — Moule nº 3. Dans chaque maille on fait une ...lle.

... à 26e *tour.* — Comme le premier tour; seulement, ...s le courant de ces 25 tours, on diminue de 3 mailles, ...sorte que le 26e tour se compose de 37 mailles.

...e *tour.* — Moule nº 2. Dans chaque maille, une ...ille, en tournant toujours la soie deux fois autour du ...ule.

...e *tour.* — Moule nº 3. Dans chaque maille, une ...ille, en tournant la soie une seule fois autour du moule.

...e *tour.* — Moule nº 2. Dans chaque maille, une maille.

...e *tour.* — Filet point de rose. Moule nº 3. On fait ici ...let point de rose, représenté par un dessin spécial (voir ...*et point de rose*). Pour faire ce *point*, on tire la pre-...re maille du tour précédent, de bas en haut, au tra-...s de la maille suivante; on fait cette première maille; ...tire la maille suivante au travers de celle que l'on ...t de terminer, et on la fait comme celle-ci; ainsi de ...e pour tout le tour.

...1e *tour.* — Moule nº 2. Dans chaque maille, une maille.

...2e *tour.* — Moule nº 3. Comme le 30e tour, en con-...tant les mailles.

...3e *tour.* — Moule nº 2. Dans chaque maille, on fait ...e maille, en tournant deux fois la soie autour du moule.

...4e *tour.* — Moule nº 3. Dans chaque maille, une maille, ...tournant la soie une seule fois autour du moule.

...5e *tour.* — Ici commence l'augmentation nécessaire ...ur le pouce. Moule nº 3. On fait 9 mailles, et dans la ...maille 2 mailles, — 3 mailles, et dans la 3e maille on ... 2 mailles; le reste du tour est uni.

36e *tour.* — Une maille dans chaque maille.

37e *et* 38e *tours.* — Comme le précédent.

39e *tour.* — On augmente de 2 mailles, en laissant 5 mailles d'intervalle entre les 2 mailles augmentées. On fait ensuite 3 tours unis; dans le 43e tour, on augmente de 2 mailles; on continue ainsi jusqu'au 55e tour, en faisant trois fois les 3 tours unis, et augmentant dans chaque 4e tour de 2 mailles. A chaque tour où l'augmentation se produit, on augmente de 2 mailles le nombre des mailles qui se trouvent dans l'intervalle séparant les mailles augmentées, afin de former une pointe.

55e *tour.* — Il y a 13 mailles entre les 2 mailles augmentées. On attache un brin de soie, et l'on fait à part 4 mailles qui, jointes aux 15 mailles de la pointe, forment le tour du pouce composé de 19 mailles. Ces 4 mailles augmentées sont ensuite diminuées en pointe dans les 3 premiers tours du pouce; les trois tours qui suivent ceux-ci sont unis.

7e *tour* du pouce. — Moule nº 2. On fait alternativement une maille, et, dans la maille suivante, 2 mailles; ainsi de suite.

8e *tour.* — Moule nº 3. On fait une maille dans chaque maille, même dans celle qui est double, de façon que ce tour se compose du même nombre de mailles que le sixième tour.

9e *tour.* — Dans chaque maille, une maille.

10e *tour.* — Moule nº 2. 6 mailles dans une maille*. — On passe une maille, — une maille dans la maille suivante, — 6 mailles dans une seule maille. On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

11e *tour.* — Dans chaque maille, une maille.

12e *tour.* — Comme le précédent; le pouce est terminé.

On attache la soie au commencement du pouce, on tire la soie des 4 mailles ajoutées, et l'on travaille sur ces 4 mailles et sur les 33 mailles du 55e tour; on fait 13 tours unis. Le 14e tour est fait avec le moule nº 2. On fait une maille dans chaque maille, en tournant la soie deux fois autour du moule.

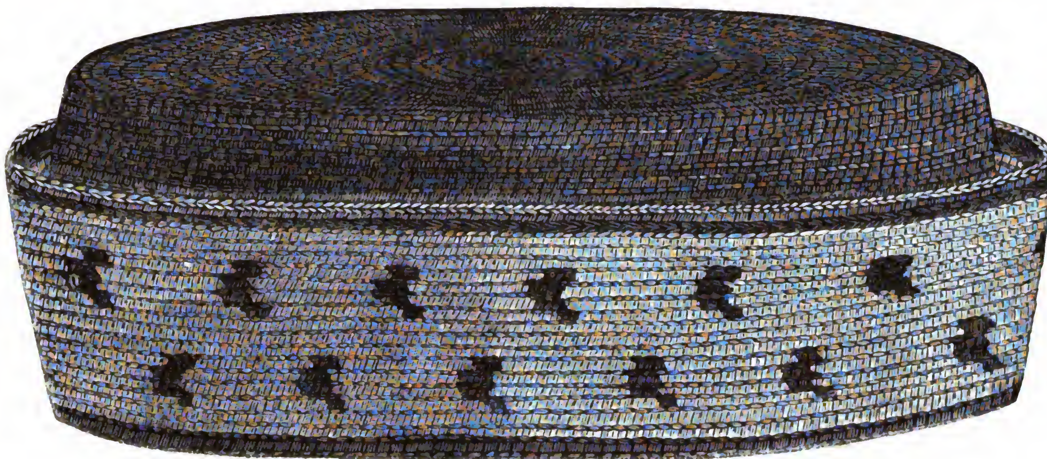
15e et 16e *tours.* — Moule nº 3. Ces tours sont unis.

17e *tour.* — Comme le 10e tour du pouce. Moule nº 2.

18e et 19e *tours.* — Moule nº 3. Ces tours sont unis.

La mitaine est terminée, moins le *semé* que l'on fait sur le dessus de la main et tout autour du bras. On fait ce *semé* en consultant notre dessin; chaque point couvre un carreau de filet.

On passe un ruban élastique dans le tour par lequel on a commencé la mitaine.



CALOTTE POUR HOMME.

Coin de mouchoir en application.

Ce beau dessin est exécuté en application sur du tulle de Bruxelles; les feuilles et les pois sont au plumetis; le bord est orné de *jours* ou points de dentelle, dont nous venons de publier une collection complète. — La ligne blanche qui traverse le dessin en marque le milieu.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

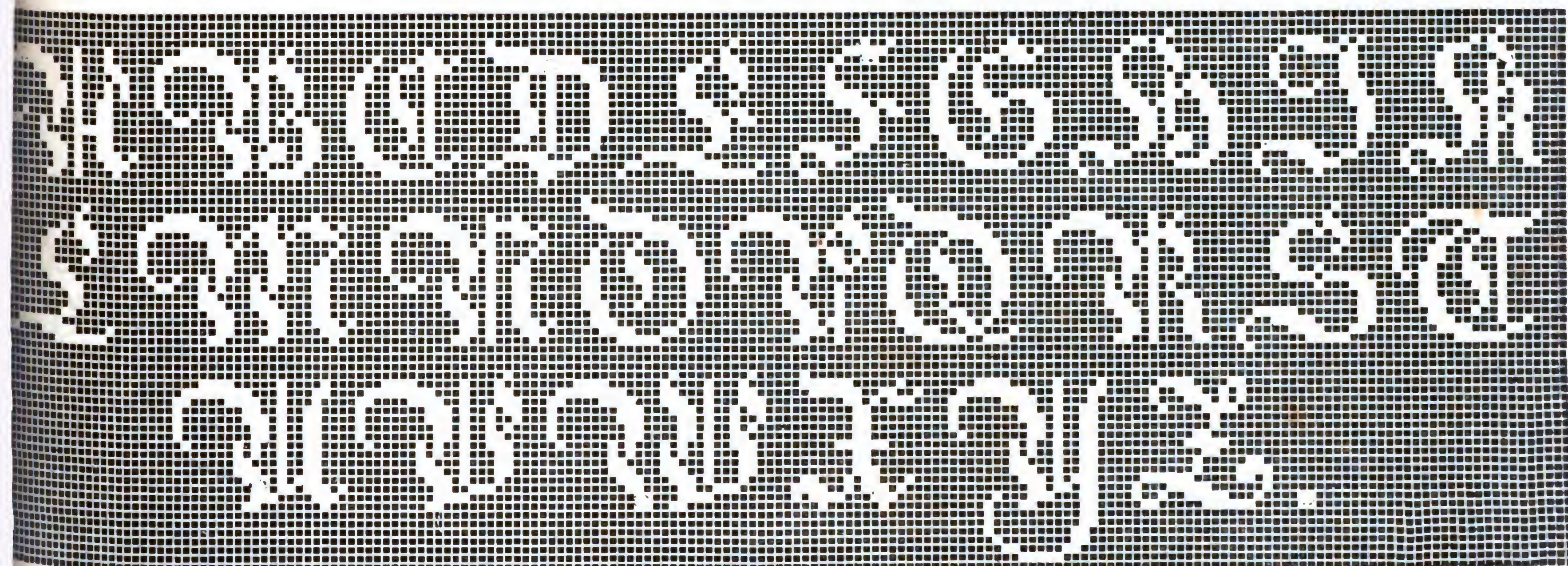
Robe en mousseline blanche, placée sur un jupon de grosse mousseline blanche. La jupe est garnie de cinq volants presque plats, festonnés à larges dents; quatre gros pois sont brodés dans chaque dent; le premier volant est placé de façon à laisser dépasser de 3 centimètres environ le bas de la jupe. Ce premier volant a 15 centimètres de hauteur, — le 2e 14, — le 3e 13, le 4e 12; — le 5e 11 centimètres de hauteur. Corsage montant, froncé, boutonné par devant avec des boutons bombés en nacre blanche. Manches composées d'un volant pareil à ceux de la robe et de deux larges bouillonnés séparés par un bouillonné étroit traversé par un ruban rose; un bouillonné, également traversé par un ruban rose, garnit l'entournure de la manche; le dernier bouillonné est terminé par une dentelle qui retombe sur le poignet. Une ceinture en ruban rose fort large, à bouts frangés, est nouée autour de la taille. Chapeau de paille, orné de roses et de rubans de velours noir.

Robe en gaze de soie gris perle. Au-dessus de l'ourlet de la jupe est placée une bande en taffetas bleu de Chine ayant 8 centimètres de hauteur; chaque côté de cette bande est bordé par une dentelle noire étroite, posée à plat; un ruban en velours noir cache le pied de cette dentelle

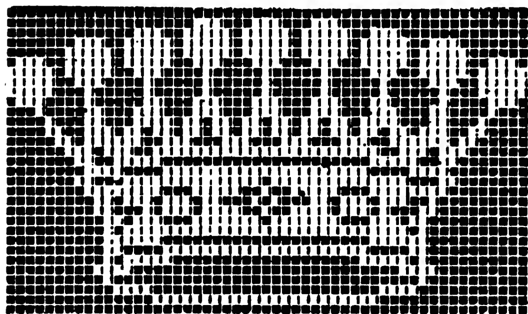
Une deuxième bande pareille à celle-ci, mais ayant seulement 7 centimètres de hauteur, est placée à 8 centimètres de distance de la première bande; les deux côtés de cette seconde bande remontent à droite jusqu'à la taille diminuant de largeur; le corsage est boutonné, plat, et terminé par une pointe peu accusée. Les manches sont garnies comme la jupe, avec deux bandes en taffetas bleu de Chine; la deuxième bande remonte jusqu'à l'épaule de chaque côté de la couture placée sous la manche. — Talma en gaze pareille à la robe, garni d'une bande en taffetas bleu de Chine, et terminé par une haute dentelle noire. Chapeau blanc, garni de rubans blancs à fleurettes bleues.

MODES.

Nous allons nous occuper aujourd'hui, non pas de la mode actuelle, mais de la mode future. La saison décline, et les travaux des modistes, couturières et *confectionneuses*, s'adressent à l'avenir, en dédaignant le présent, qui passe languissamment, revêtu d'objets connus et un peu fanés par l'usage; le présent est condamné à *finir* les toilettes d'été; l'avenir se présente avec toutes les grâces



ALPHABET EN TAPISSERIE.



COURONNE DE COMTE.

de l'inconnu, avec toutes les séductions de la nouveauté.

Avant tout, rendons à la raison l'honneur qui lui est dû, et occupons-nous des moyens à l'aide desquels on peut la concilier avec la mode et avec l'élégance.

Toutes les femmes possèdent des jupes encore fort belles, mais dont le corsage a succombé à la fatigue d'un long usage. Ces jupes rendront encore des services importants, si l'on exécute la veste et le gilet que nous avons publiés dans le n° 30 de la présente année. Les personnes fort élégantes feront cette veste et ce gilet en velours noir, soutaché en noir; si l'on trouve que cette combinaison revient à un prix trop élevé, on fera la veste en moire antique noire, ou bien en drap noir; le gilet en velours noir, ou bien enfin en drap ou cachemire noir. Si la veste et le gilet étaient de couleur (même foncée), on ne pourrait les employer que pour toilette d'intérieur; si, au contraire, on adopte le noir pour cette veste, on pourra la porter, même en visite, sous un manteau ou mantelet de velours ou de drap.

Les manteaux seront toujours plus grands; pour peu que leur dimension continue à progresser, chaque femme devra attacher à son service un petit négrillon qui portera dans la rue la queue des vêtements de sa maîtresse; cela sera fort coûteux. D'un autre côté, la mode de ces vêtements immenses élève déjà très-haut le prix d'un vêtement d'hiver. Heureusement la mode continue de favoriser les châles de tous genres, et c'est par le châle que l'économie sera sauvée.



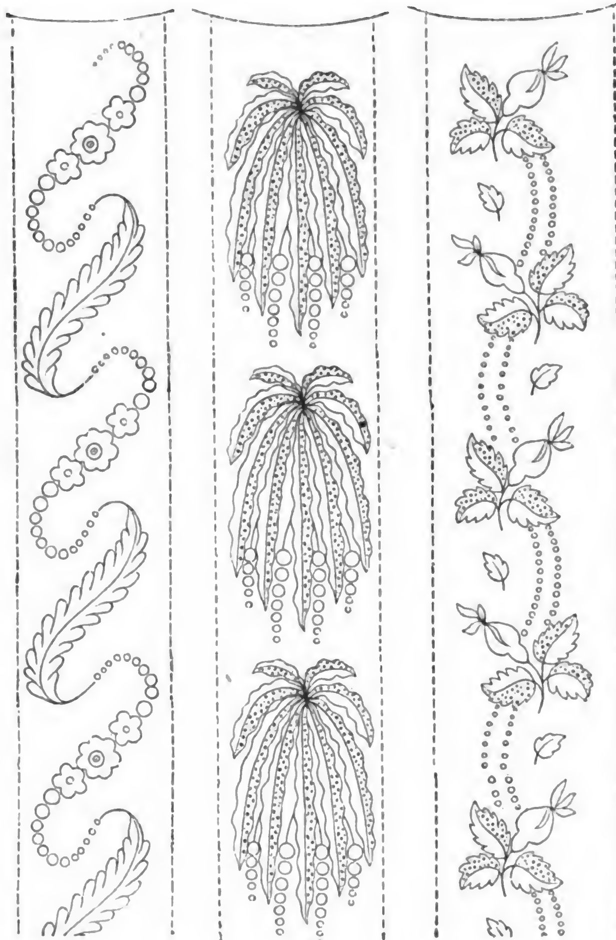
COIN DE MOUCHOIR.

On coupera, en florence noire, une pointe de dimension égale à la pointe inférieure d'un châle en cachemire noir brodé; on placera une feuille de ouate noire sur cette pointe de florence, et on la *piquera* en losanges ou bien en carreaux; on placera cette pointe ainsi ouatée et préparée sous l'un des côtés du châle de cachemire, à l'envers par conséquent; la pointe supérieure du châle, la plus courte par conséquent, retombera (non ouatée), comme d'habitude, sur la pointe inférieure; on aura acquis à peu de frais un vêtement chaud, convenable en toute occasion, et qui dispensera d'acheter une de ces coûteuses *confections* d'hiver.

On portera aussi des châles *longs* en drap fin, brun ou violet; on les borde avec un ruban de soie, à *piqûres* simulées, de soie blanche. Ces châles sont chauds, et fort distingués en raison même de leur simplicité.

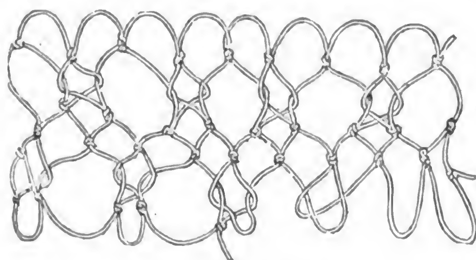
On prépare des ornements qu'il importe de faire connaître dès à présent à nos lectrices, afin qu'elles aient le temps de les exécuter elles-mêmes : les robes seront ornées cet hiver de médaillons, brodés soit au passé, soit en soutache, avec un bouquet de fleurs, ou un motif isolé. Ces médaillons, encadrés de dentelle noire étroite, *vraie* ou *fausse*, seront appliqués sur les robes, soit au-dessus de l'ourlet qui borde la jupe, soit en forme de tunique, c'est-à-dire remontant sur la jupe jusqu'à la ceinture, ornant le devant du corsage et le tour des manches.

Si les médaillons sont placés au bas de la jupe, ils sont tous d'égale dimension; ceux du corsage seul sont plus petits; ceux des manches, plus petits que ceux de la jupe, sont plus grands que ceux du corsage. La forme de ces médaillons est un cercle allongé. Pour robes [de] visite, en soie de couleur, on fait les médaillons [en] velours noir, — moire noire, — ou taffetas no[ir]. Pour les dîners *priés*, pour les soirées très-parée[s], on fait les médaillons en moire blanche ou taffet[as] blanc, avec broderie de couleur, ou bouquets *Pom*-*padour*. Sur une robe violette, par exemple, [les] médaillons seraient en velours noir, brodés en so[ie] violette, d'un ton plus clair que la robe; sur u[ne] robe bleu de Chine, grise ou mauve, les médaillo[ns] en taffetas blanc, ou moire antique blanche, serai[ent] brodés au passé, avec un bouquet *Pompadour*, [ou] bien en soutache jaune d'or ou rose.

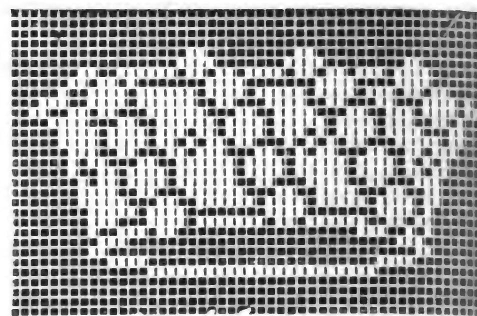


N° 1. N° 2. N° 3.

ENTRE-DEUX POUR CHEMISETTE.



FILET POINT DE ROSE.

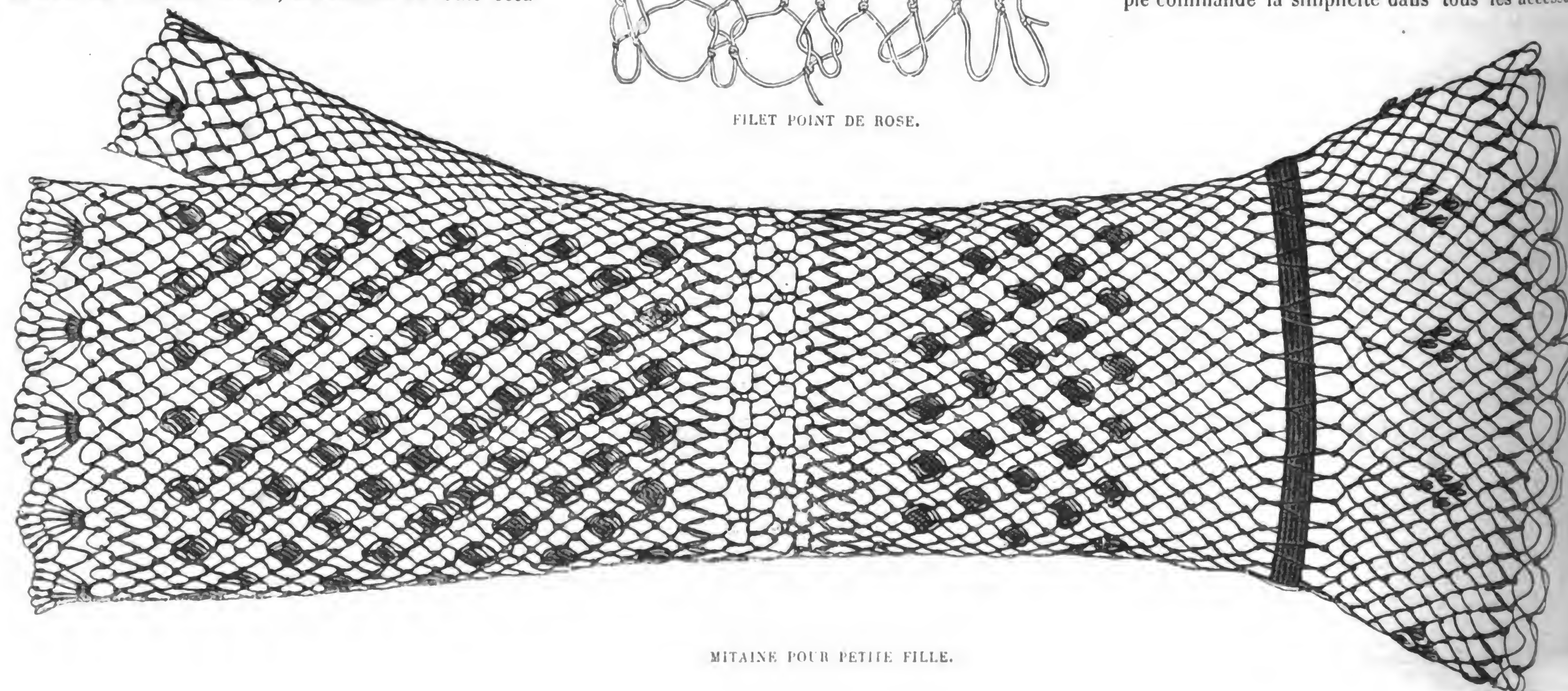


COURONNE DE BARON.

Nous ne prétendons pas prouver à nos lectri[ces] que ce travail soit très-vite exécuté, surtout si on [le] fait au passé; les médaillons soutachés sont au con[-] traire promptement et aisément exécutés. Mais [ce] travail ne sera pas perdu quand la mode aura d[é]laissé les garnitures en médaillons; on pourra réunir ceux-ci et en composer des siéges très-élégants, des coussins, des couvre-pieds, etc., en les appliquant sur un fond de couleur.

Il n'est peut-être pas superflu de prémunir nos lectrices contre certaines hérésies qui se produisent à la face du soleil; on semble avoir perdu depuis quelque temps ce goût sûr et minutieux qui était, il [y] a quelques années, l'apanage des Parisiennes. En so[i]gnant les détails, en les assemblant avec logique, elle[s] arrivaient à composer un ensemble toujours harmonieux, toujours élégant, toujours simple, même quand il ét[ait] riche. Ce secret va se perdant; le mélange de tous [les] genres produit la confusion et le chaos. On voit [de] riches mantelets de dentelle sur des robes de toile gri[se] ou écrue; des cols en toile unie avec des robes [qui] coûtent cinq cents francs. Sans continuer une énum[é]ration fastidieuse des hérésies du même genre, nous di[-] rons que la véritable élégance, pas plus que la véritabl[e] simplicité, ne peuvent s'accommoder du mélange de c[es] objets qui s'excluent mutuellement. Une robe très-sim[-] ple commande la simplicité dans tous les accessoires [d]

COIN DE MOUCHOIR.



MITAINE POUR PETITE FILLE.

toilette, de même qu'une robe très-ornée peut être de mauvais goût si elle se montre hors d'un cadre assorti, à des heures et en des circonstances où il est interdit à une femme d'étaler un trop grand luxe. La toilette d'une femme qui se trouve à pied dans la rue doit être aussi soignée que possible dans la mesure de ses ressources; mais elle doit écarter soigneusement les détails qui attireraient sur elle une attention peu respectueuse, par cela même que cette attention se produirait dans la rue.

Les toques en velours noir, à plumages, — hérésie ! On peut les porter pour les promenades à cheval dans une campagne écartée, mais jamais dans une ville quelconque.

Les manteaux arabes tissés d'or, — hérésie!

Les chaussures de coutil avec des robes très-parées, ou des robes de couleur foncée, — hérésie!

Les gants paille avec les robes de piqué ou de toile, — hérésie!

Les manches pagodes, en tulle et ornées de rubans, — hérésie! quand on les porte dans la rue, au grand jour.

En un mot, la règle suprême, en fait d'élégance, est d'assortir tous les accessoires du costume à ce costume même, et de mettre celui-ci en rapport avec les heures et les circonstances, en se préservant soigneusement des garnitures compliquées, des couleurs criantes et des coiffures excentriques, quand il s'agit de parcourir des rues populeuses, et, par conséquent, d'éviter les remarques malveillantes des passants, toujours disposés à juger d'après les apparences, et à condamner sévèrement toute femme qui semble disposée à se faire remarquer.

E. R.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

PROCÉDÉ POUR TEINDRE LA MOUSSE.

La mousse est fort nécessaire pour embellir les vases de fleurs, les jardinières, les corbeilles suspendues. Nous engageons nos lectrices à faire dès à présent leur provision en choisissant la mousse la plus touffue, celle qui croît sous les ombrages les plus épais. On la nettoie soigneusement en secouant la terre et les feuilles qui peuvent s'y trouver. On colore une certaine quantité d'eau avec une très-forte dose d'indigo, et l'on plonge la mousse dans cette eau colorée en bleu. On l'y laisse quelque temps, puis on la retire et on la fait sécher à l'ombre sur des feuilles de papier en ayant soin de la retourner quelquefois. Quand la mousse est séchée, on la conserve par paquets ficelés, à l'abri de la poussière et de l'humidité.

CORRESPONDANCE

ENTRE LA MÈRE D'UNE JEUNE FILLE

ET LE PÈRE D'UN JEUNE HOMME *.

I

Madame de Mongis à M. le baron de Langlebert.

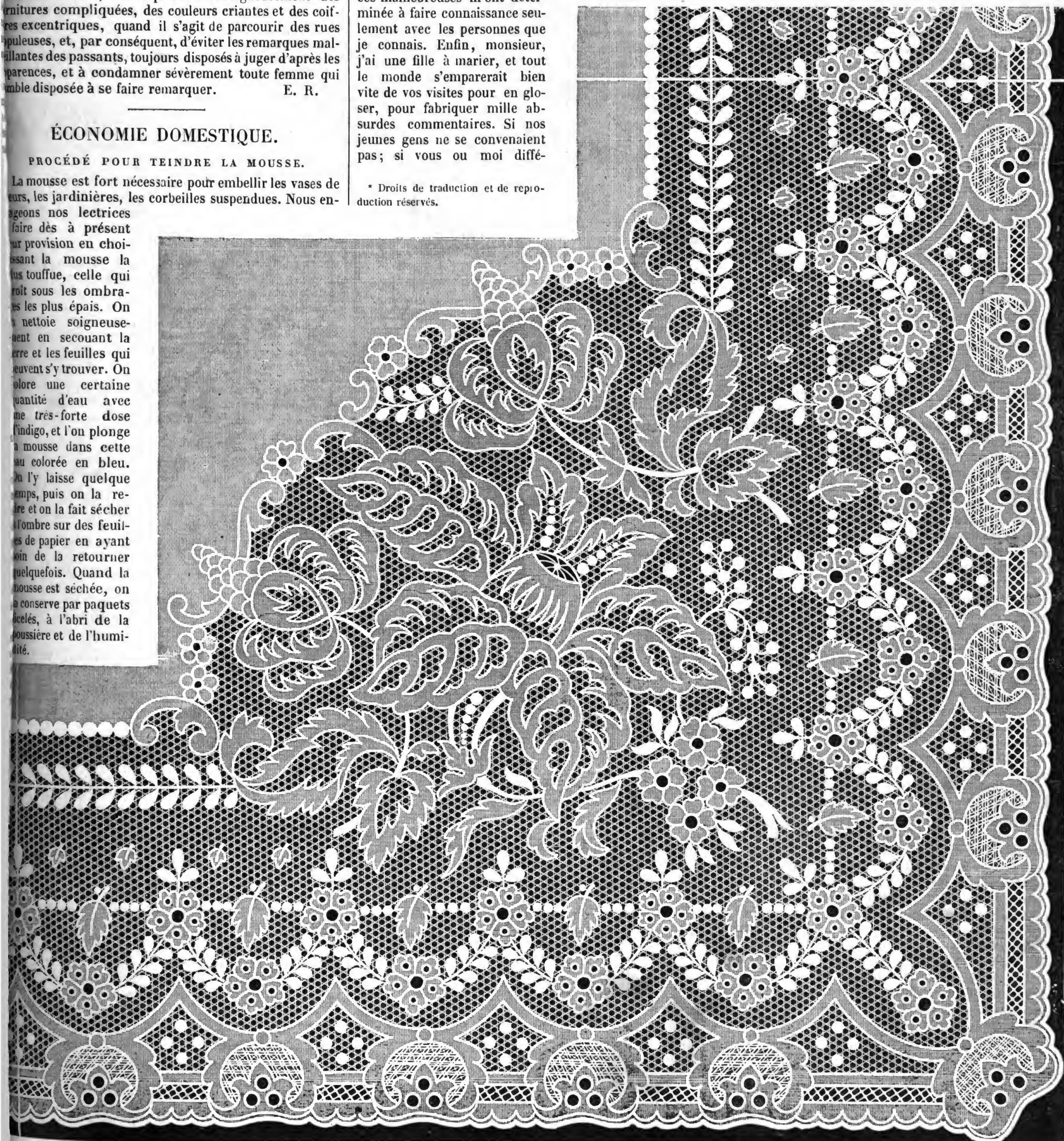
Monsieur le baron,

Madame Duvignon m'a fait part récemment du désir que vous lui avez exprimé; je devrais y répondre par les phrases d'usage, et vous dire que je serai charmée et honorée de vous recevoir chez moi, ainsi que monsieur votre fils, mais il me semble plus prudent de poser nettement nos résolutions de part et d'autre, et de nous faire connaître mutuellement nos opinions avant d'établir des rapports réguliers entre nos deux familles. Mes opinions sont fort arrêtées, monsieur, je vous en préviens; de plus, un certain nombre d'expériences malheureuses m'ont déterminée à faire connaissance seulement avec les personnes que je connais. Enfin, monsieur, j'ai une fille à marier, et tout le monde s'emparerait bien vite de vos visites pour en gloser, pour fabriquer mille absurdes commentaires. Si nos jeunes gens ne se convenaient pas; si vous ou moi différions d'avis sur les points principaux, on chercherait, comme toujours, à côté de la vérité, qui est trop simple et souvent trop honorable pour satisfaire la curiosité et la malignité des hommes et surtout des femmes; on inventerait des raisons absurdes, on accuserait l'un de nous quatre, bien heureux si l'on ne nous condamnait pas tous les quatre du même coup.

Voilà, monsieur, les raisons qui m'ont fait désirer établir cette correspondance préalable entre nous. Je sais bien que j'agis dans un sens opposé aux us et coutumes que l'on observe en semblables occasions; je sais qu'il est d'usage, dans les circonstances où nous nous trouvons, de revêtir, chacun de son côté, ses plus beaux habits, de prendre les dehors de toutes les qualités, les apparences de toutes les vertus, de ne faire connaître, en un mot, que le beau côté de son caractère, quitte à se reposer bientôt de tous ces efforts et à se montrer, au physique en robe de chambre, au moral...... en robe de chambre aussi.

Notez bien, monsieur, que je parle ici seulement pour mon camp; je ne doute pas un moment que vous et mon-

* Droits de traduction et de reproduction réservés.



COIN DE MOUCHOIR EN APPLICATION.

sieur votre fils ne vous montriez tels que vous êtes, c'est-à-dire parfaitement honorables, et que nous n'ayons pas à courir les risques d'une déception ; je parle pour moi, j'ai beaucoup de défauts. Ma fille en a aussi ; seulement elle possède une grande qualité : celle de faire ce que je veux, comme je le veux, quand je le veux. Ne vaut-il pas mieux vous éviter les découvertes qui pourraient vous être désagréables, et vous dire loyalement ce que nous sommes, ce que nous voulons, plutôt que de vous exposer à une désillusion pénible, si elle se produisait au moment de conclure une alliance, sans remède si elle arrivait lorsque cette alliance serait *un fait accompli*, comme on dit dans la politique moderne?

J'attendrai, monsieur, votre acquiescement à la proposition que je vous soumets pour formuler plus explicitement mes idées et mes projets, mes répugnances et mes vœux. On a l'habitude, dans les circonstances où nous nous trouvons, de traiter les grandes questions avant les petites, sans avoir égard aux lois de progression qui commanderaient d'agir en sens inverse; puis, lorsque les *grandes questions* sont résolues, c'est-à-dire quand le chiffre de la fortune est établi de part et d'autre, on dédaigne toutes les autres considérations : qu'est-ce que le caractère, l'éducation, le plan d'une existence commune, la conciliation des goûts, qui est quelquefois impossible? Moins que rien! C'est l'affaire des nouveaux époux; ils n'ont qu'à s'arranger!

Eh bien, non, monsieur, je prétends ne pas me conformer à cette façon d'agir! Je prétends arranger moi-même l'existence, l'avenir de ma fille, et cela selon mes goûts, qui sont les siens, selon mes idées, qui seront les siennes aussi quand elle en aura, car, à dix-sept ans, on ne sait pas encore penser et vouloir. Vous devez connaître monsieur votre fils comme je connais ma fille, et vous me ferez part de ses goûts et de ses projets ; je verrai jusqu'à quel point ils s'accordent avec les nôtres, et si nous différons sur des détails essentiels ; je n'ai pas besoin d'ajouter que je suis toute disposée à céder sur les questions secondaires.

Veuillez recevoir, monsieur le baron, l'assurance de ma parfaite considération. L. DE MONGIS.

II

M. le baron de Langlebert à madame de Mongis.

Madame,

J'ai reçu, il y a deux jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; j'ose espérer qu'un délai de vingt-quatre heures apporté à ma réponse ne vous aura pas semblé trop considérable. La matière était grave, et je désirais y réfléchir; mais, après avoir lu et relu votre lettre, j'ai découvert qu'elle était seulement une entrée en matière, une sorte de préface, et que mon rôle, aujourd'hui, se bornait simplement à accepter avec plaisir et reconnaissance la proposition que vous voulez bien me faire.

Vos idées sont fort arrêtées, dites-vous; les miennes aussi. Dès que vous aurez bien voulu me faire connaître votre façon de penser, je vous communiquerai mes opinions avec la plus entière franchise, en vous priant d'avance d'agréer mes excuses pour la dissidence qui pourra peut-être se produire entre nous.

Comme vous, madame, j'ai élevé mon fils dans la plus complète soumission, et j'ai réglé son avenir selon mes goûts, persuadé que ces goûts devaient lui convenir et qu'ils contribueraient à son bonheur. Veuillez donc m'écrire, madame, aussi explicitement que possible; je répondrai à toutes vos questions. J'agis envers vous comme j'agissais avec mon confesseur, quand j'étais tout jeune; j'étais très-confus de devoir m'accuser, et la honte que j'éprouvais de mes fautes, bien légères pourtant..... à cette époque, — me portait à le supplier de m'adresser des questions auxquelles je répondais affirmativement quand je reconnaissais les fautes signalées comme miennes, négativement quand j'avais eu le bonheur de les éviter.

Faites-moi les questions que vous voudrez, madame; j'engage ma parole d'honneur d'y répondre franchement. Je vous demande la réciprocité; veuillez m'accorder la même liberté, en me promettant la même franchise, et, soit que nous nous entendions, soit que nous différions d'avis, nous aurons tout lieu de nous féliciter de l'initiative que vous avez prise : dans le premier cas, nous aurons courageusement aplani la voie du bonheur qui est peut-être réservé à nos enfants; dans le second, nous leur aurons épargné les souffrances de la déception.

Nous nous entendons déjà sur le point principal, c'est-à-dire l'importance que vous attribuez à ces mille détails qui se rattachent au caractère, aux tendances, aux goûts des personnes qui doivent avoir la même existence. Lorsque ces goûts sont inconciliables, ces tendances opposées, la vie devient une épreuve bien rude et la résignation peut seule en alléger le fardeau; je désire bien vivement, madame, que mon fils ne soit pas réduit à chercher un peu de paix dans l'exercice de cette vertu, et qu'il ne soit jamais forcé de pratiquer la résignation, pas plus que de la faire pratiquer à sa femme, — du moins en ce qui concernera leurs mutuels défauts de carctère. Les événements heureux ou malheureux sont dans la main de Dieu, et il faut savoir nous *résigner* quand il nous éprouve. Mais, lorsque les chagrins sont causés par nos semblables, j'avoue que la résignation me semble beaucoup plus difficile, et, pour ma part, je n'ai jamis pu me *résigner* à supporter l'injustice et la méchanceté, sans lutter au nom de la justice et de la bonté.

Il me reste, madame, à vous expliquer l'origine de la correspondance qui s'établit entre nous : je visitais, il y a quinze jours environ, madame Duvignon ; elle me demanda avec obligeance des nouvelles de mon fils; je lui dis qu'il avait désiré faire un voyage dans l'une de mes terres, et qu'il se trouvait en ce moment dans les Vosges.

« Quel âge a-t-il ? » me demanda madame Duvignon en regardant pensivement un fort beau rosier grimpant qui faisait irruption par la fenêtre.

« Pierre est dans sa vingt-septième année, madame.

— Ne songez-vous pas à le marier?

— Mais oui, madame; j'y songe depuis qu'il est au monde.

— Vous êtes bien prévoyant! C'est surtout maintenant qu'il faut y songer.

— Je n'en disconviens pas, mais.....

— Eh bien?

— Mais *nous* sommes difficiles!

— Vous avez raison, pourvu que vous ne transformiez pas les difficultés en impossibilités.

— Puis nous sommes malhabiles; l'intervention d'une femme me semble indispensable dans les négociations de ce genre, et mon pauvre Pierre n'a plus de mère!..... Voyons, chère voisine, intéressez-vous à ce garçon, que vous avez vu grandir, et trouvez-lui une femme.

— Parfaite?

— Mais oui.

— Rien que cela! Êtes-vous parfait vous-même? Je pourrais vous accabler de toutes les flèches de mon ironie ; mais je préfère vous épargner. Voyons, connaissez-vous madame de Mongis?

— Très-peu.

— Elle demeure cependant à trois lieues d'ici ; mais vous avez toujours été si sauvage! Eh bien, elle a une fille charmante; Lucie a dix-sept ans, elle est bonne et raisonnable.....

— Raisonnable! madame; vous connaissez une jeune fille raisonnable et vous n'avez pas songé à m'avertir? Ah! quels reproches je vous adresserais si je n'avais pas grand besoin de vous! Raisonnable! Mais c'est ce qu'il y a de plus rare au monde; on rencontre une foule de femmes charmantes, — d'abord elles le sont toutes, — spirituelles, — instruites, — bonnes même, — mais raisonnables! Ah! ciel! Que ne donnerais-je pas pour que Pierre pût épouser mademoiselle de Mongis, — si elle est raisonnable!

— C'est peut-être par amour du contraste que vous y tenez tant? » me dit ma moqueuse voisine. « Je vous ferai remarquer, baron, que votre tirade n'est rien moins que polie ; d'abord vos éloges sont une satire fort peu déguisée ; puis votre trait final implique un doute sur ma bonne foi — ou sur la rectitude de mon jugement.

— Ne faites pas attention à ce que je vous dis; je suis si ému de la perspective que vous m'offrez, que je ne sais plus veiller sur mes paroles, et je dis tout ce que je pense!

— Merci; vous raccommodez bien vos maladresses; mais croyez-vous donc, homme des bois, que l'on excuse les rudesses adressées à ses semblables, en leur disant : Je ne connais pas les usages du monde et je dis ce que je pense? Apprenez que si la société nous impose l'obligation de paraître polis et bienveillants, notre cœur, lorsqu'il est bon, nous sauve de l'hypocrisie, parce qu'il contient les sentiments dont la manifestation est obligatoire dès que l'on vit en compagnie de ses semblables.

— Vous perdez votre temps et votre sermon est inutile, car vous savez bien que je pense comme vous sur ce sujet; mais que voulez-vous! J'ai rencontré tant de femmes déraisonnables, que la joie de trouver une exception a été combattue en moi par le doute; et voilà pourquoi je vous ai adressé des paroles irréfléchies que je désavoue humblement. Je crois en vous, madame; j'ai la confiance la plus absolue dans votre jugement, et l'amitié que vous avez toujours témoignée à Pierre m'est un sûr garant de la prudence que vous aurez dans cette occasion si importante. Voyons, quand nous présenterez-vous à madame de Mongis?

— Doucement, mon voisin; comme vous y allez! Quel feu! quel empressement! On dirait qu'il s'agit de vous!

— Pierre et moi, c'est absolument la même chose.

— Pas tout à fait; en tout cas, il faut d'abord que je connaisse les dispositions de madame de Mongis. »

J'ai cru de mon devoir, madame, de vous adresser l'historique de cette conversation ; il me semble que vous y trouverez quelques notions sur mon caractère; en tout cas, je vous répète ici que je suis prêt à répondre à toutes vos questions, à étudier toutes vos intentions, et qu'enfin j'attends votre lettre avec la plus vive impatience.

Daignez agréer, madame, l'hommage de mon profond respect. M. DE LANGLEBERT.

Copie certifiée exacte :

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOUVELLE

LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

Le magasin était encombré de monde, et j'attendais depuis longtemps l'occasion de faire ma demande, lorsqu'une demoiselle du magasin m'invita à monter au premier, où se tenaient les assortiments de chenille. « Et vous aussi, madame, » dit-elle à une personne voilée qui arrivait en ce moment, « les broderies que vous demandez sont en haut; d'ailleurs, vous serez plus à l'aise qu'ici pour choisir. »

La dame monta avec notre conductrice; je la suivis. Arrivées dans le magasin du premier, nous levâmes nos voiles en même temps ; nos regards se rencontrèrent, et je vis l'inconnue pâlir et rougir successivement, en proie à une vive émotion ; puis, d'une voix agitée, elle me dit, en me dévorant des yeux :

« Qui donc êtes-vous? »

Je n'avais pas besoin de lui demander son nom ; je devinai que j'étais en présence de ma tante Éléonore, de l'ennemie mortelle de ma pauvre mère !

XLVIII

Jetées ainsi brusquement en face l'une de l'autre, la surprise et l'embarras étaient égaux des deux côtés. Après un moment de silence, ma tante répéta sa question sur un ton plein d'affectueuse douceur.

« Qui donc êtes-vous?

— Isabelle Neville.

— Ah! je m'en doutais. Sa fille! oh! comme elle *lui* ressemble! » Et elle soupira douloureusement. Mille sentiments contraires semblaient lutter en elle; enfin elle reprit de la même voix douce et persuasive :

« Et moi, savez-vous qui je suis?

— Je le devine : miss Éléonore Aylmer, ma tante.

— Oui, en effet, c'est moi. Comment vous trouvez-vous ici? Êtes-vous seule?

— Oui.

— Ah! pour longtemps? » dit-elle avec anxiété.

« Jusqu'à ce que j'aie fini la commission dont je suis chargée. Je ne demeure plus chez mes parents. Mon temps ne m'appartient pas.

— Que voulez-vous dire? » s'écria-t-elle impétueusement.

« Je suis gouvernante, ou plutôt maîtresse de musique.

— Impossible! impossible! » et d'un geste rapide elle dénoua mon chapeau et écarta de ses deux mains les boucles qui m'encadraient le visage. Sans doute elle songeait à mon père, car je la vis verser furtivement une larme en me regardant.

« Venez ici, tout près de moi, Isabelle. Savez-vous à qui vous ressemblez?

— On me l'a dit souvent; mais, hélas! je ne l'ai pas connu.

— Je le sais, » dit-elle avec effort. « Vous avez un frère?

— Oui, le plus charmant enfant du monde. Ce n'est pas le fils de mon père; ma mère est remariée depuis longtemps.

— Je le sais, je le sais, » fit-elle brusquement; « un aventurier, un misérable sans principes, sans fortune et sans nom. Et vous avez été élevée par cet homme? vous avez vécu sous le toit de cet indigne successeur de votre père?

— Un enfant peut-il vivre ailleurs que chez ses parents? Je n'avais pas à choisir.

— Ce n'était pas de votre propre volonté que vous y restiez? » s'écria-t-elle en saisissant ma main qu'elle serra fortement dans les siennes. « Le sang qui coule dans vos veines vous a inspiré de plus nobles sentiments, j'espère. Vous le haïssez comme une Aylmer et une Neville que vous êtes; l'air qu'il respirait était une atmosphère de prison pour vous, dites, Isabelle?

— M. Cunningham ne m'aimait pas plus que je ne l'aimais, et nous nous sommes séparés.

— D'un commun accord? En paix? ou bien avec les paroles qui convenaient à une Neville dont le nom se trouve souillé par un tel contact?

— Ni en paix ni en hostilités ouvertes; j'ai quitté Ellerslie de mon propre mouvement; quant aux circonstances qui m'y ont forcée, je ne puis, je ne veux pas les révéler.

— Je veux tout savoir. Vous étiez maltraitée, sans doute? vous n'étiez pas heureuse? Le silence est souvent la plus éloquente réponse, et je devine tout; je lis la vérité dans vos yeux. Et quelle part votre mère a-t-elle prise à toutes ces indignités? A-t-elle donc souffert que sa fille aînée, le seul lien qui pût encore la rattacher à sa famille, fût lâchement outragée, maltraitée par l'indigne époux auquel elle n'a pas rougi de s'allier?

— Miss Aylmer, je ne puis entendre blâmer ainsi ma mère. Quelles que soient les fautes que vous lui reprochiez, sachez que sa vie tout entière les a cruellement expiées. Et si, au lieu de la répudier, sa famille l'avait accueillie lorsque la mort de mon père la laissa sans appui, sa confiance n'aurait pas été captée par des étrangers indignes de son alliance.

— Sa famille, la recueillir! elle! La faire rentrer dans une

on qu'elle a souillée, déshonorée, dont elle a fait une vivante! Non, jamais, tant que je vivrai, elle ne [illegible] le seuil du logis paternel, quand je devrais la [illegible] de mes propres mains.

— Dieu vous pardonne vos cruelles paroles, madame! [illegible] : il eût mieux valu ne nous être pas ren[illegible]!

— [illegible], » dit-elle d'un ton impérieux. « Je veux une [illegible] ma question. Qu'a dit votre mère de tout cela?

— [illegible] mère a toujours été bonne et douce pour moi, et [illegible] son absence que j'ai quitté Ellerslie.

— [illegible] l'aimez alors. Retourneriez-vous à Ellerslie?

— [illegible], jamais. Ceci est un secret qui ne m'appartient [illegible] madame; je dois taire les motifs qui m'ont éloignée de [illegible] de ma mère.

— [illegible] comprends! vous le haïssez; mais vous dédaignez [illegible] trahir. C'est bien.

— C'est le père de Foulques, » dis-je simplement. [illegible] me trop mon frère pour lui causer un chagrin ou un [illegible]dice.

— [illegible] nous fait votre frère? Il n'est rien pour nous.

— [illegible] est autant que moi de votre famille, enfant de ma [illegible]. J'aimerais mieux perdre votre faveur que d'en jouir [illegible] dépens.

— [illegible] vous parlez hardiment, jeune fille; mais qu'importe! [illegible] plaisez. Que faites-vous à Londres?

— [illegible] vous l'ai dit : maîtresse de musique chez madame [illegible], dans Grosvenor square.

— [illegible] fille, à lui! Et c'est cet homme qui vous a amenée [illegible] dre ce parti? Et votre mère n'a pas eu honte! A-t-elle [illegible] perdu tout sentiment d'honneur?

— [illegible] mère ne sait même pas que je suis à Londres. Je [illegible] seule responsable de mes actions.

— Pauvre enfant abandonnée! Venez! venez prendre la [illegible] qu'elle occupait autrefois; venez, vous serez *ma* fille.

— Mais M. Aylmer? O tante Éléonore! comment oserai-je [illegible] être en sa présence?

— Simplement et hardiment, comme vous avez paru de[illegible]moi; venez, et quand je vous amènerai par la main, [illegible] donc osera vous recevoir avec malveillance? Venez, [illegible] enfant, venez. »

[illegible] dai à son accent persuasif, et la douce pression de [illegible] sa main m'entraîna sans que j'en eusse presque conscience. [illegible] tant je me souvins de la commission dont j'étais char[illegible]. Je rappelai la demoiselle, qui, jugeant sa présence [illegible], avait disparu dès le commencement de notre con[illegible]sation.

— Pourquoi vous occuper de cette chenille? » dit ma tante. [illegible] ez cela et venez.

— Je me suis chargée de cette petite emplette, et je désire [illegible] quitter de ma commission.

— C'est absurde, vous dis-je. Laissez tout cela et venez. [illegible] ous me suivez, vous devez dès à présent renoncer *à* [illegible] *tout?* » fis-je tout interdite du ton avec lequel elle [illegible] prononcé ces paroles.

— [illegible] oi, du moment que vous m'appartenez, je ne veux [illegible] partager avec personne.

— Avec aucun indifférent, c'est tout naturel; mais ma [illegible], Foulques?.....

— Ne prononcez jamais ces noms en ma présence, » dit-[illegible] avec colère.

— Chère tante Éléonore! »

[illegible] parut s'adoucir un peu en s'entendant donner ce [illegible]; mais son émotion fut courte, et elle reprit aussitôt : [illegible] ce que j'ai dit est dit; je n'y changerai rien. Souvenez-[illegible] de mes paroles, Isabelle. Jamais, de mon vivant, votre [illegible] ne franchira le seuil de la maison paternelle; nul ne [illegible] être ami à la fois de l'une et de l'autre.

— Ma tante! par pitié, ne soyez pas inflexible.

— Choisissez entre nous.

— Mon choix est fait. Je ne puis abandonner ma mère et [illegible] frère Foulques. Merci mille fois pour l'affection que [illegible] m'avez témoignée, pour.....

— Assez, assez. Épargnez-vous ces phrases inutiles. » En [illegible] ces mots, ma tante se leva et sortit sans même m'ac[illegible] un regard d'adieu.

XLIX

[illegible] retour chez madame Elliot, je m'enfermai dans ma [illegible] mbre et je restai sourde aux messages successifs qui [illegible] engageaient à descendre auprès de mon élève. J'étais vi[illegible]ment agitée au souvenir de cette rencontre si inattendue, [illegible] fatiguais ma pauvre tête en gravant dans mon es[illegible] les moindres détails de cette scène si pleine d'intérêt [illegible] moi.

[illegible] endant deux jours, je fus obligée de garder la chambre, [illegible] reçus les bons soins d'Ellen Huntingdon, fort heureu[illegible]ment pour moi, car madame Elliot ne s'inquiéta de mon [illegible] position que pour demander vingt fois par jour si je [illegible] ais pas bientôt reprendre mes fonctions.

[illegible] urprise de mon silence de plusieurs jours, car je lui écri[illegible] fréquemment, ma bonne Marie vint me voir. Je fus [illegible] reuse de sa visite, car j'avais besoin de confier mon [illegible] ture à un cœur ami et dévoué comme le sien. L'hon[illegible] créature fut blessée de l'insistance qu'avait mise miss [illegible] mer à exiger de ma part l'abandon complet de mes pa[illegible]ts, et elle me félicita d'avoir eu le courage de refuser [illegible] offres auxquelles il lui avait plu d'attacher un tel prix. Madame Elliot continuait à se montrer froide et hautaine [illegible] mon égard; mais je ne pouvais m'en plaindre, en voyant [illegible] bien sa conduite envers miss Huntingdon était indigne. [illegible] savait que la pauvre jeune fille était le seul soutien de [illegible] mère tombée dans la plus triste position depuis la mort [illegible] son mari; elle devinait qu'Ellen n'oserait se révolter [illegible] tre sa tyrannie, dans la crainte d'exposer le pain quoti[illegible] de sa mère, et elle abusait cruellement de cette péni[illegible] situation.

Un jour je me trouvais dans la chambre d'Ellen; je l'aidais à terminer une délicate garniture de robe destinée à Léonore; car, ainsi que je l'ai déjà dit, on lui imposait toutes sortes de corvées incompatibles avec ses fonctions de gouvernante. On lui remit une lettre, et je la vis changer de couleur en la lisant, puis elle me la montra et fondit en larmes. Cette lettre était de M. Arundel, le chirurgien de l'hôpital où Jean avait été transporté, et le même qui s'était montré si bienveillant pour le pauvre cocher. Cette lettre informait miss Huntingdon que sa mère, étant tombée dangereusement malade, s'était fait conduire à l'hospice, et que si miss Ellen voulait la voir, elle ne devait point perdre de temps.

A cette désolante nouvelle, on peut s'imaginer le désespoir de la pauvre jeune fille; j'essayais en vain de lui rendre un peu de courage, mais je trouvais peu de consolation à une aussi légitime douleur.

L

« Que faire? que faire? » murmurait Ellen à travers ses sanglots.

« Chère amie, il faut aller voir votre mère tout de suite; peut-être votre présence la ranimera-t-elle un peu.

— Et la permission? Je n'oserai jamais la demander; madame Elliot ne l'accordera pas.

— Ce serait indigne de sa part, » dis-je vivement; « voulez-vous que j'aille la lui demander pour vous, Ellen?

— Oh! oui, si vous le voulez bien. »

Comme je le craignais, je reçus un refus formel lorsque je présentai ma requête à l'orgueilleuse dame.

« Mais c'est une horreur! » s'écria-t-elle; « la mère de ma gouvernante à l'hôpital! Comment ose-t-elle demander d'aller dans un lieu pareil?

— En vérité, madame, c'est une honte, non pas pour miss Huntingdon, mais pour celle qui l'emploie et qui la paye si mal que sa mère soit obligée d'avoir recours à la charité publique.

— Quelle insolence! Osez-vous bien me parler ainsi? Vous mériteriez d'être chassée.

— Si cela peut vous faire plaisir, madame, je suis prête à vous quitter à l'instant, et j'emmènerai miss Huntingdon avec moi. »

Je ne rapporterai point dans tous ses détails la longue discussion qui s'ensuivit et pendant laquelle, irritées l'une contre l'autre, nous nous dîmes plus de choses désobligeantes que je n'en ai jamais entendu prononcer dans tout le reste de ma vie. On connaît la grossière ignorance de madame Elliot; quant à moi, j'étais tellement outrée de ses procédés que je ne pus m'empêcher de laisser voir toute mon indignation.

Enfin, une visite coupa court à ce pénible entretien, et, jugeant madame Elliot trop occupée au salon pour faire attention à la sortie d'Ellen, je conseillai à la pauvre fille d'enfreindre ses ordres, au risque de ce qui pourrait en résulter.

Dès que madame Elliot s'aperçut de la disparition de sa gouvernante, elle entra dans un épouvantable accès de colère, et envoya à Ellen son congé en règle. Je dois dire que M. Elliot, choqué de la conduite de sa femme, prit soin lui-même que les effets de miss Huntingdon lui fussent remis, et il y ajouta le montant d'une année entière de ses gages.

Je sus plus tard que madame Huntingdon était revenue à la santé, grâce aux soins de sa fille; que M. Arundel, touché de la piété filiale d'Ellen, s'était attaché à cette aimable créature, et qu'un heureux mariage avait désormais placé la mère et la fille à l'abri du besoin. M. Arundel était déjà fort estimé, quoique jeune encore, et sa renommée croissante lui assura une belle fortune. Il hérita peu de temps après son mariage d'une importante baronnie. C'est ainsi que la pauvre Ellen devint non-seulement riche, mais encore titrée; et, plus d'une fois dans le monde, madame Elliot rencontra son ancienne gouvernante devenue lady, ce qui causait à l'orgueilleuse dame de véritables accès de rage.

LI

Le départ d'Ellen rendit ma position plus triste que jamais; si je ne quittai pas cette maison où j'étais si malheureuse, c'était dans la crainte de mettre obstacle au départ de Marie Walton, qui, maintenant qu'elle me croyait bien installée et contente de ma position, se faisait une joie d'aller habiter au Wold.

Madame Elliot, qui recevait toujours beaucoup de monde chez elle, organisa pour le jour de la fête de M. Elliot une petite solennité musicale dans le genre de celle qui m'avait amenée chez elle pour la première fois. J'avais une place assez importante à tenir dans ce concert; entre autres morceaux de chant, je dus étudier un magnifique duo composé par un jeune artiste alors peu connu, mais dont la renommée est devenue plus tard européenne. Mais je fus bien surprise lorsque j'appris que la personne qui était chargée de la partie de contralto n'était autre que miss Lawson. Elle possédait une assez jolie voix, mais très-faible et tout à fait en opposition avec le genre que demandait le duo. Pourtant, elle ne paraissait pas se douter le moins du monde de l'obstacle insurmontable contre lequel elle allait volontairement se briser. Je hasardai quelques observations qui furent très-mal reçues, et je dus me borner à admirer en silence le profond aveuglement que l'amour-propre cause à ceux qui se laissent dominer par lui.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, je suis forcée de donner quelques détails sur une particularité de l'aimable caractère de miss Lawson. La pauvre demoiselle s'imaginait toujours avoir fait la conquête de tous les cavaliers qu'elle rencontrait dans le monde. La plus légère attention, la plus simple politesse, que dis-je? la phrase la plus insignifiante, lui semblaient être la révélation de sentiments qu'elle se flattait d'inspirer à tous ceux qui l'approchaient. Tout récemment encore, miss Harriet Lawson nous avait parlé d'un nouvel admirateur qui semblait avoir gagné toute l'affection de cette sensible et romanesque personne; je ne sus pas d'abord le nom de cet heureux mortel. Ne pouvant m'empêcher de rire des déclamations sentimentales et par trop présomptueuses de miss Harriett, je l'écoutais avec la plus parfaite distraction lorsqu'elle me faisait la confidente de ses sentiments intimes.

Le jour fixé pour le concert arriva enfin; miss Lawson, tous les autres artistes et moi, nous étions réunis en un groupe autour du piano. L'admirateur de miss Lawson était là; je n'en pouvais douter aux manières pleines de coquetterie de la bonne demoiselle; mais je ne conçus pas une bonne opinion de sa galanterie, ni de celle des nombreux chevaliers de miss Harriett, car elle se rendit seule au piano, lorsque vint son tour de se faire entendre, sans qu'un bras s'offrît pour la conduire et la ramener.

Notre fameux duo était le premier morceau dans lequel j'eusse à paraître. Je m'avançai avec miss Lawson; mais, grand Dieu! quelle exclamation partit soudain de la foule des invités! Je crois encore l'entendre; et, à mon inexprimable surprise, le major Somerset m'apparut à deux pas de nous.

Comment vins-je à bout d'achever ce duo, je n'en sais rien; j'eus un éblouissement subit, et je perdis presque la conscience de mes actes; machinalement la voix allait encore, mais l'esprit n'y était plus.

J'avais à peine fini que le major m'entraîna loin de la foule, et je me laissai doucement aller au charme que me faisait éprouver cette voix amie qui s'informait avec une tendre sollicitude de la pauvre Isabelle, si négligée, hélas! depuis longtemps.

« Où donc étiez-vous, Isabelle? Où avez-vous si bien su vous cacher que toutes mes recherches pour vous découvrir ont été vaines jusqu'ici? D'où vient que je vous rencontre chez madame Elliot?

— Je vous ferai pas la même question; miss Lawson m'a beaucoup parlé de vous, monsieur, et je devine que vous venez ici pour elle.

— Comment? Que dites-vous, Isabelle? Qu'ai-je de commun avec miss Lawson? » dit-il en lançant sur la pauvre dédaignée un regard de mépris qu'elle dut avoir grand'peine à interpréter favorablement.

— Je sais que vous comptez au nombre de ses admirateurs, et je puis vous dire que vos hommages sont parfaitement accueillis.

— Mes hommages? moi, à miss Lawson? Quand même vous n'existeriez pas, vous, chère Isabelle, je vous jure que je n'aurais jamais eu pour elle que les attentions exigées par la plus simple politesse. Pourquoi vous examine-t-elle donc ainsi depuis un moment? Êtes-vous de ses amies?

— Que dites-vous là? Miss Lawson ne peut avoir pour amie la maîtresse de musique que sa sœur emploie.

— Sans doute; je ne parle pas de cela; je demande si vous.... Grand Dieu! Isabelle, » s'écria-t-il comme éclairé d'une lumière subite, « sûrement, vous ne voulez pas dire.... Vous n'êtes pas..... non, ce n'est pas possible; vous n'êtes pas cette maîtresse de musique dont se félicitait hier devant moi madame Elliot; elle la nommait miss Bell.

— Eh! bien, c'est moi; c'est mon nom, Isa-belle. »

A cet instant, les yeux enflammés de colère et la voix tremblante de rage, madame Elliot se précipita entre le major et moi, en disant :

« Quand donc finira cette scène plus que singulière? Vous voudrez bien, miss Bell, vous souvenir que vos services sont payés, et que je suis en droit de les réclamer ce soir en attendant que je vous engage, demain matin, à trouver une maison où ces façons d'agir soient tolérées. Après une telle conduite, je serais en droit d'exiger votre départ immédiat; mais je veux bien.....

— Oh! je ne crains pas cela de vous, madame, » dis-je avec une calme ironie; « je vous suis trop utile ce soir; vous ne me chasserez pas à l'instant comme cette pauvre miss Huntingdon, qui avait eu l'audace de demander à aller voir sa mère mourante.

— Insolente! » dit-elle, rouge de colère.

« Traître! » s'écria la voix aigre de miss Lawson qui accourait sur le théâtre de la discussion.

« Réellement, mesdames, » dit le major en jetant sur toutes deux un regard indigné, « je suis surpris de votre conduite à l'égard de cette jeune personne; j'ai l'honneur d'être de ses amis, et je.....

— De ses amis! Jolie connaissance, en vérité! Et vous osez dire cela en ma présence, après toutes vos attentions?

— Oui, c'est indigne, après ce que m'a conté ma sœur.

— Calmez-vous, Marguerite, » reprit Harriet; « ce n'est pas la faute du major, après tout, si une vile intrigante vient se jeter ainsi au-devant de lui. Qu'elle s'en aille; qu'elle ne trouble pas plus longtemps notre repos.

— Je maudis le jour où j'ai admis chez moi un pareil serpent. Cependant, en considération de.....

— Aucune considération, je vous prie, madame, » interrompit le major. « Je ne laisserai pas miss Neville en butte à vos mauvais traitements jusqu'à demain.

— Et de quel droit, s'il vous plaît, vous mêlez-vous de ce qui se passe entre moi et ma gouvernante?

— Je suis ami de la famille de miss Neville.

— Miss..... comment? » s'écria miss Lawson.

« Est-ce donc une de ces intrigantes qui se glissent dans les maisons respectables à l'aide d'un nom supposé? En vérité, Harriet, nous devons être heureuses d'en être débarrassées à si bon compte. Qui sait ce qui aurait pu arriver? un beau jour, nous nous serions trouvées dévalisées, pillées, sans doute. Aussi, dès demain matin.....

— Dès ce soir, madame, s'il vous plaît, » dit le major avec fermeté; « à l'instant même miss Neville va se rendre chez ma mère.

— Votre mère! Joli arrangement, en vérité; mais vous ne me tromperez pas si facilement; après ce qui s'est passé, je ne permettrai pas que miss, comme il vous plaira

de la nommer, quitte ma maison comme elle y est entrée.

— Miss Neville a le droit de réclamer la protection de M. Elliot, madame; j'espère qu'il serait honteux de soutenir la discussion comme vous le faites; si vous refusez de laisser partir miss Neville, c'est à lui que nous nous adresserons.

— Et c'est sur votre recommandation, Harriett, » dit madame Elliot à sa sœur, « que j'ai reçu monsieur chez moi? Vous avez été trompée sûrement vous-même.

— Assez, assez, Marguerite, » dit Harriett de son ton le plus gracieux; « le major Somerset croit sans doute de son devoir de défendre une dame quelle qu'elle soit; espérons qu'une autre fois il accordera sa protection avec plus de discernement. A présent, je suis d'avis que nous laissions toute cette affaire en repos jusqu'à demain; miss Bell finira de nous chanter ses romances, et le major voudra bien m'offrir son bras pour revenir à ma place, car je suis horriblement fatiguée de ce débat.

— Vous voudrez bien m'excuser, » dit froidement le major; « assez d'autres cavaliers seront heureux de me remplacer auprès de vous, tandis que miss Neville est seule. Je reste auprès d'elle pour accompagner son départ.

— Elle ne partira pas sans ma permission, j'espère! » dit madame Elliot avec rage.

« Il vous sera difficile de l'en empêcher; miss Neville n'est plus privée de tout appui.

— C'est vrai; elle a le bonheur de jouir de la protection du major Somerset, » dit miss Lawson d'un ton piqué.

« Je vous l'ai déjà dit, je suis ami de la famille de miss Neville, et j'ai le droit de la protéger; j'espère devoir bientôt ce droit à un titre plus cher, plus précieux encore pour moi.

— Est-il possible! Oh! major, après tout ce que vous m'aviez laissé deviner!... C'est affreux!

— J'espère, miss Lawson, que tout ceci n'est qu'une plaisanterie de votre part; je suis certain de ne vous avoir jamais donné lieu de croire..... Mais cette discussion n'a déjà que trop duré. Madame, voici l'adresse de ma mère: lady Anne Somerset; c'est là que miss Neville sera prête à répondre à M. Elliot, s'il juge convenable de réclamer au sujet de ce qui s'est passé entre nous ce soir. »

Le major prit mon bras et m'entraîna doucement loin des deux dames dont la colère ne se peut exprimer. C'est ainsi que, par la force des circonstances, je quittai cette maison où j'avais tant souffert.

LII

Lorsque nous fûmes parvenus à quelque distance du tumulte de la fête, sous le vestibule rafraîchi par le souffle de la nuit, je vis un peu plus clair dans ma position. Je me repentis d'avoir quitté si brusquement la maison de madame Elliot, car je sentais bien que je ne pouvais, sans inconvénient, me présenter à une pareille heure chez lady Somerset. Je résolus d'aller demander asile à ma bonne Marie. Comme je m'y attendais, le major repoussa bien loin cette idée; il m'assura que sa mère savait tout, qu'elle m'aimait déjà sans m'avoir jamais vue, et qu'elle serait heureuse de me recevoir à quelque heure que ce pût être. Enfin, sur mon refus formel de me rendre chez lady Anne, le major s'offrit à me conduire chez Marie Walton. Il ne voulait pas m'abandonner seule ainsi dans Londres au milieu de la nuit, et il désirait que la promesse de Marie lui répondît de ma personne. Il craignait de ne plus me retrouver lorsqu'il viendrait le lendemain matin me chercher pour me conduire chez sa mère.

Avec une délicatesse dont je lui sus gré, il m'installa dans sa voiture et monta sur le siége sous prétexte de montrer le chemin au cocher.

Ce ne fut pas sans quelque embarras que je présentai le major à mes amis les Walton; la politesse instinctive de ces braves gens les empêcha de témoigner la moindre surprise, et le tact de M. de Coutance, qui se trouvait là précisément, contribua à m'ôter toute gêne. Le major fit promettre à Marie qu'il me retrouverait chez elle le lendemain matin, et il me quitta charmé de l'affabilité de mes amis.

J'appris alors que M. de Coutance allait nous quitter; des affaires de famille réclamaient sa présence en France.

« Adieu, mademoiselle, » me dit-il d'une voix émue; peut-être ne nous reverrons-nous jamais; je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez si bien; adieu, le pauvre musicien ne vous oubliera pas. »

LIII

Le lendemain matin, comme je m'attendais à voir arriver le major, la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer une dame de la plus gracieuse physionomie et de la tournure la plus noble et la plus élégante; je devinai aussitôt qui elle était, car son fils lui ressemblait d'une manière frappante. D'ailleurs le major lui-même entra derrière elle, en me disant d'un ton joyeux:

« Isabelle, voici ma bonne mère qui vient à vous, puisque vous n'osez pas aller à elle. »

Je ne sais comment je reçus l'affectueux baiser de lady Anne; j'étais vivement émue; mais l'aimable lady sut bientôt dissiper mon embarras, et, une heure après, j'étais installée dans son hôtel et considérée déjà comme sa fille.

Un valet de pied reçut l'ordre de m'accompagner toutes les fois que je voudrais sortir. Je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à ce que j'étais hier encore: une pauvre gouvernante à laquelle personne ne prenait garde; aujourd'hui miss Neville d'Ellerslie était honorée comme une reine et gardée à vue comme un bijou précieux.

Que je me trouvais heureuse, entourée de soins affectueux et de visages amis! Le soleil me paraissait plus radieux, l'air plus doux et plus pur; l'avenir me souriait, et il n'aurait rien manqué à ma félicité si j'avais pu avoir des nouvelles de ma mère et de Foulques, s'il m'avait été donné de voir ce frère chéri une minute seulement. Le ciel ne me refusa point ce bonheur, quoique je fusse loin de m'y attendre.

Lady Somerset aimait beaucoup la musique; j'étais sortie un matin pour me procurer un joli duo que je croyais devoir lui plaire. En passant devant un bazar, mon attention fut attirée par une voiture qui stationnait là avec beaucoup d'autres. Je ne pouvais m'y tromper; c'était bien celle de ma mère! Je m'approchai avec précaution: elle était vide; qui donc avait-elle amené? Ce ne pouvait être M. Cunningham ni ma mère; l'un et l'autre détestaient de courir les boutiques, et j'aurais été plus que surprise de les rencontrer dans un bazar. Était-ce Foulques? Peut-être. A cette pensée, mon cœur battit plus vite; je ramenai soigneusement mon voile sur ma figure, et j'entrai dans le bazar.

D'abord rien ne vint confirmer mes espérances; des groupes de curieux ou d'indifférents s'offraient seuls à mes regards anxieux. J'allais me retirer, triste et désappointée, lorsque tout à coup j'aperçus une femme qui conduisait par la main un tout jeune enfant élégamment vêtu. C'était mon petit frère Aylmer!

A quelques pas de lui je distinguai un autre enfant, plus grand, étendu sur un fauteuil à roulettes, et surveillé par une femme âgée: c'était mon cher Foulques et la bonne Esther.

Foulques me sembla mieux portant que jamais; ses beaux yeux étincelaient de plaisir, et il souriait aux jeux et aux cris enfantins de son petit frère Aylmer. J'entendais sa voix aimée; je le voyais déployer cette charmante bonté que je lui avais toujours connue: il s'occupait de l'enfant, répondait avec patience à ses continuelles questions; mais il lui dit pourtant qu'il se sentait trop fatigué pour le suivre à l'autre extrémité du bazar, où quelques beaux jouets avaient attiré son attention. Il l'engagea à aller sans lui les admirer tout à son aise. Aylmer s'éloigna donc avec sa bonne.

L'instant était favorable pour me montrer; Esther restait seule auprès de Foulques, et j'étais sûre de la discrétion de cette femme. Sans réfléchir un moment de plus, sans craindre l'effet que ma brusque apparition pouvait avoir sur mon frère, je m'élançai vers lui, et je baisai son front et ses grands yeux étonnés.

« Isabelle! ma chère sœur, est-ce bien vous? Esther, voici notre Isabelle chérie!

— Oh! miss Isabelle, quel bonheur pour nous de vous revoir! Mais, de la prudence; car, je ne sais pourquoi, j'imagine que miss Bella ne revient pas avec nous, et qu'elle ne tient pas à être reconnue. Entrez dans ce petit corridor; moi, je ferai la garde pour que Benson et le petit ne vous voient pas.

— Merci, ma bonne Esther, vous avez raison. Non, je ne reviens pas auprès de vous; mais j'ai tant de choses à vous demander! Racontez-moi, cher Foulques, ce qui s'est passé à la maison depuis cette fatale nuit où j'ai quitté Ellerslie. »

C'était une longue histoire; une heureuse nouvelle pour moi, ce fut la certitude que j'acquis d'un grand changement dans la santé de Foulques. Grâce aux ordonnances des médecins de Bath, dont M. Cunningham se moquait, mais qu'Esther exécutait avec un soin religieux, mon frère chéri voyait chaque jour ses forces renaître, et il pouvait déjà entrevoir une guérison lointaine, mais probable. D'après quelques expressions échappées à ce cher enfant, je compris que son père était pour lui d'une cruelle indifférence, et que toute son affection s'était reportée sur le jeune Aylmer. Je sus encore que ma mère n'était pas plus heureuse qu'autrefois, et que son indigne époux faisait peser sur elle un joug plus lourd encore et plus insupportable que jamais.

Le retour de Benson nous força à nous séparer. J'eus à peine le temps d'embrasser Foulques, de glisser dans sa poche la moitié de l'argent que je possédais, et de recommander à Esther de m'écrire chez lady Somerset.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

LE SAUT DU CAVALIER

LES FOUS.

veau	pour	lait	quait,	un	ou-	son	jo
en	ch	nou-	ve-	meurt	man-	vrit	ma
beau	monde?	le	rail-	bli-	que	Le	sa
bien,	tout	rait	nous	trou-	qui	de-	co
Un	flam-	qu'on	genre	croix	ant	i-	clon
lieu;	de-	lègue	en-	fou	fou	dé-	[illegible]
Un	fou	Quel-	la	hu-	Dieu.	d'é-	nom
main	Sur	core	un	que	Un	main.	Q

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.

RENSEIGNEMENTS

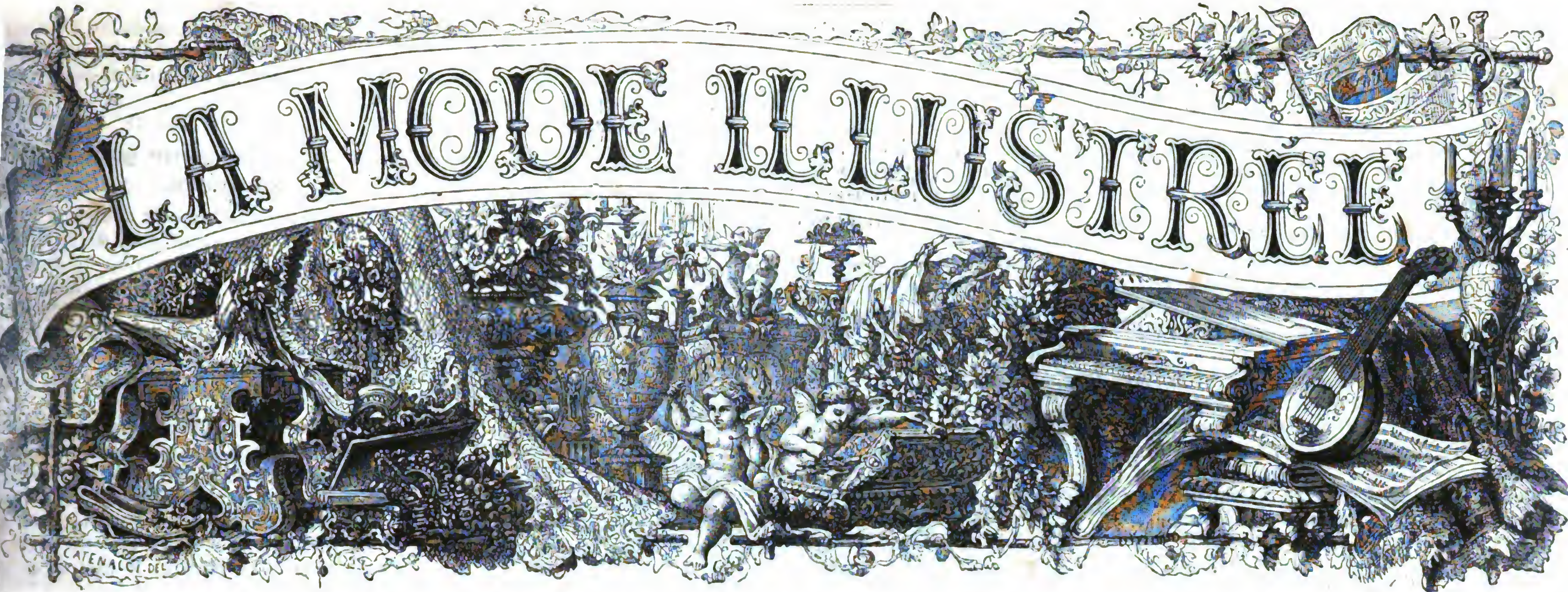
Le dessin demandé de *Rouffach* paraîtra, mais non immédiatement. — Le corsage d'un costume pour promenades à cheval sera plus joli s'il est brodé en brandebourgs; ceux-ci doivent être placés sur toute la hauteur du corsage, et non être arrêtés à la hauteur des pinces; le n'est jamais brodé, mais la broderie doit figurer au bord des manches ou sur les revers qui les garnissent. — Pour trouver un emploi à une pelisse d'enfant il faudrait en connaître l'ampleur et la longueur; on doit pouvoir en composer un talma pour sortie de bal ou de spectacle. Nous sommes très-satisfaits de l'approbation accordée au patron de veste zouave. — Nous publierons la musique dès que nous lui trouverons une place dans nos colonnes, c'est-à-dire très-probablement dans le n° La *Biographie d'une héritière* est traduite de l'anglais.—Le dessin de veste zouave peut servir pour broder une robe en nankin; la saison est malheureusement trop avancée pour que nous puissions publier le dessin demandé. — La veste et le gilet zouave composent un costume peu négligé qui ne convient pas tout à fait aux jeunes filles de quinze ans; cependant ce costume changerait de caractère si on l'exécutait en étoffe de soie ou de laine noire, afin de porter des jupes dont le corsage est usé; cette combinaison sera en grande faveur pour l'automne et l'hiver. — La dimension des carrés de filet et des carrés brodés pour rideaux de vitrage dépend absolument de la fantaisie; cependant il est plus régulier d'en faire quatre par carreau; rien n'est plus joli que ces rideaux. Le pli de devant du jupon à cercles pèse un peu sur le jupon et l'empêche d'avancer; les cercles doivent être passés dans des rubans cousus à l'envers du jupon; le pli de devant est cousu dans sa longueur. On peut parfaitement soutacher des bas de jupons; nous avons publié récemment un dessin pour *mignardise* qui pourra être exécuté en soutache. Il faut ajouter quatre pointes pour les chemises si la percale a seulement 80 centimètres de largeur; si l'on ne fait pas les chemises à coulisse, il faut faire une pièce *plissée*, ce qui est du reste plus élégant et plus soigné; nous venons de publier un patron de chemise, nous en publierons prochainement un autre. Les chemises de jeunes filles sont généralement à coulisse; il n'y a pas de patron spécial. L'alphabet du n° 13 n'est pas trop grand pour marquer le linge de table; on fait même des lettres plus grandes pour cet objet: on trace tous les contours avec du coton de couleur, on remplit le milieu avec du coton blanc. Pris note de la demande relative aux broderies; on la satisfera peu à peu, ainsi que les autres demandes contenues dans la même lettre. On peut parfaitement faire les plis du bonnet de nuit comme on nous l'indique. Les amandes du gâteau de pommes de terre doivent être pilées. — On recevra le patron pour pantalon d'enfant demandé de *Chaumont.* — La casaque en taffetas noir, ajustée à la taille, n'est plus de mode; la casaque non ajustée ne nous semble pas devoir fournir une longue carrière. Nous ferons paraître des costumes d'automne (dessins et patrons) tels qu'ils nous sont demandés d'*Escalquan.* — Nous avons publié récemment des costumes de mariée; toutes les combinaisons de robes à grands et petits volants indiquées dans le journal peuvent servir, pourvu que la robe soit en mousseline blanche à corsage montant.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Lorsqu'on voit le matin un ciel sans nuage, on pense au départ.

N° 36. DEUXIÈME ANNÉE. 3 septembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
ı an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

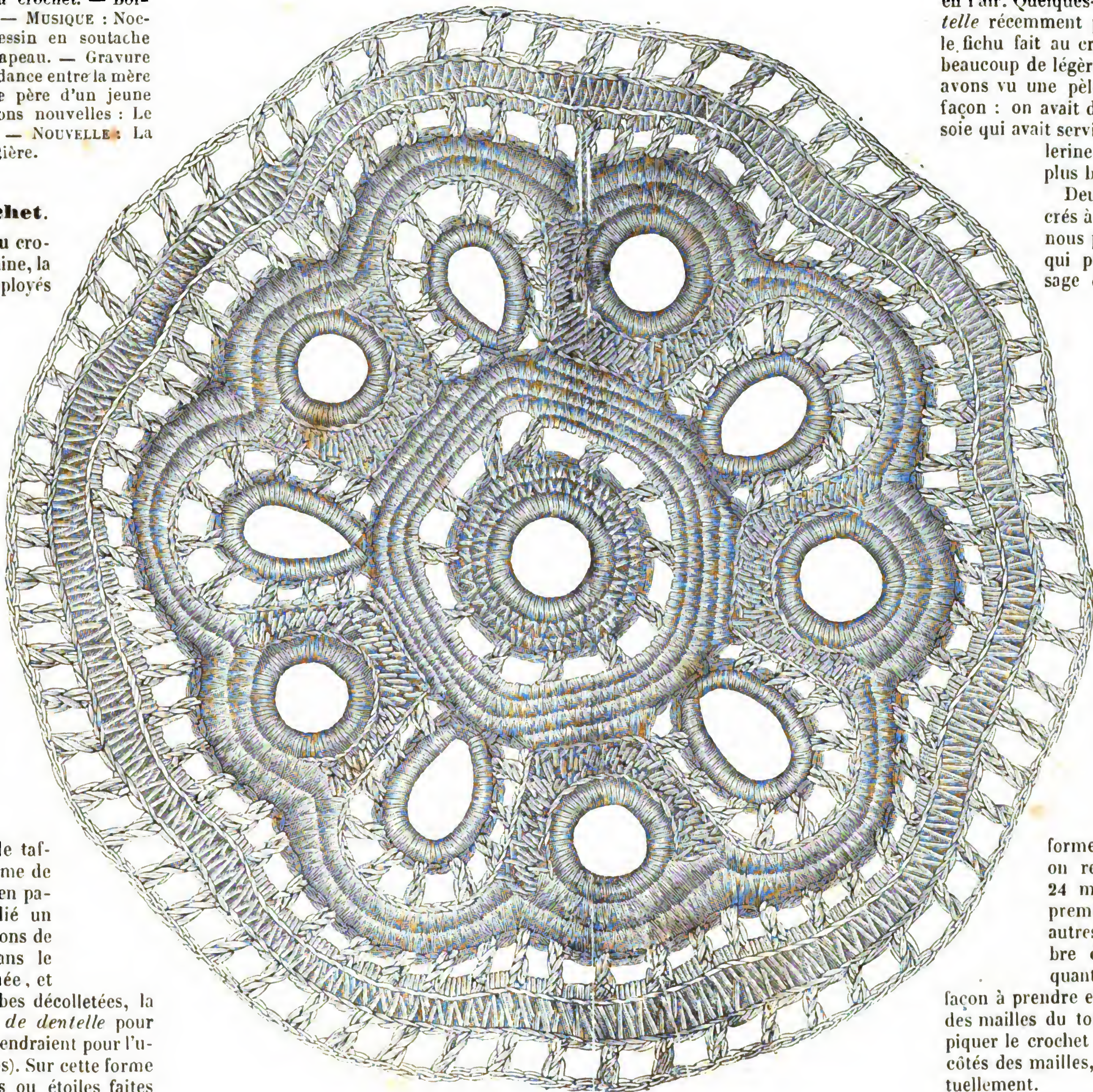
RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

osette au crochet.

Que ne fait-on pas au crochet aujourd'hui ? La laine, la ie, le coton, sont employés ur exécuter ces innombrables objets nt la variété est épuisable, résilles, chus, voiles de fauuil, cols, couvertus de tout genre. ous voulons appeer l'attention de nos ctrices sur un noul emploi des traux au crochet, qui ous semble devoir ur être profitable. n fait avec de la oie noire de cordonet des berthes, des chus et des pèleries; les fichus et les èlerines conviennent tous les âges, puis-u'on les met avec es robes montantes, t sur les manteaux t casaques de veours, ou, pour l'été, de tafetas. On coupe une forme de chu ou de pèlerine en paier (nous avons publié un rand nombre de patrons de ichus, notamment dans le o 28 de la présente année, et e *fichu carré* pour robes décolletées, la orme du *fichu garni de dentelle* pour obes montantes, conviendraient pour l'usage que nous indiquons). Sur cette forme n dispose des rosettes ou étoiles faites solément; on les faufile, puis on les réunit, soit avec des étoiles plus petites, soit vec des barrettes composées de mailles



ROSETTE AU CROCHET.

en l'air. Quelques-uns des *points de dentelle* récemment publiés, parsemés dans le fichu fait au crochet, lui donneraient beaucoup de légèreté et de richesse. Nous avons vu une pèlerine exécutée de cette façon : on avait dépensé 8 francs pour la soie qui avait servi au travail, et cette pèlerine était aussi belle que la plus belle guipure.

Deux dessins sont consacrés à la rosette ou étoile que nous publions aujourd'hui, et qui pourra servir pour l'usage que nous venons d'indiquer, si on l'exécute avec de la soie noire de cordonnet. Faite en coton de moyenne grosseur, cette rosette servira pour composer des couvertures d'édredon, voiles de fauteuil, etc.

Le dessin no 1 représente la rosette en grandeur naturelle; le dessin no 2 reproduit l'effet des rosettes réunies par des carreaux, que nous expliquerons dans le courant de cette description.

On commence la rosette par le milieu. On tourne le coton dix ou douze fois autour de l'index de la main gauche afin de former le cercle du milieu; on recouvre ce cercle avec 24 mailles simples; sur ce premier tour on en fait deux autres sans augmenter le nombre des mailles, et en piquant toujours le crochet de façon à prendre ensemble les deux côtés des mailles du tour précédent, au lieu de piquer le crochet seulement dans l'un des côtés des mailles, comme on le fait habituellement.

4e *tour.* — Une bride, — 3 mailles en l'air, — 1 bride dans la deuxième maille du tour précédent, — 3 mailles en l'air,

— 1 bride dans la quatrième maille du tour précédent; — on place de cette façon 12 brides pour les 24 mailles du tour précédent.

5e *tour.* — On fait 46 mailles simples sur le tour précédent.

6e *tour.* — 48 mailles sur le tour précédent en piquant le crochet de façon à prendre ensemble les deux côtés de chaque maille; on désigne cette façon par les mots : *point russe*.

7e *tour.* — * 9 mailles simples, puis un anneau exécuté comme celui du commencement de la rosette; on recouvre cet anneau avec 22 mailles simples, en commençant aussi près que possible des 9 mailles simples. On recommence quatre fois depuis *.

8e *tour.* — 8 mailles simples, — * 1 bride dans la deuxième des mailles faites autour de l'anneau, — 2 mailles en l'air. On entoure l'anneau avec 10 brides, en les séparant par 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 1 maille du tour précédent; quand l'anneau est entouré, on fait 7 mailles en l'air. On recommence quatre fois depuis *, puis on coupe le brin, en laissant un bout que l'on fixe dans le tour suivant, et dans les mailles que l'on fait à cette place. Quand ce 8e tour est terminé, la rosette est entourée de cinq anneaux ou cercles; les cinq autres cercles, placés entre ceux-ci, sont faits à part de la façon suivante :

9e *tour.* — On fait, en tournant le coton dix à douze fois autour du doigt, un cercle de la dimension indiquée par le dessin; on le recouvre avec 24 mailles simples; on compte ensuite *six mailles* depuis l'endroit où le premier cercle est joint à la rosette jusqu'à la troisième bride, et l'on place le cercle dans le vide qui se trouve là; on réunit ce cercle à la rosette, *à l'envers*, en prenant à la fois le côté extérieur des mailles du cercle et celui des mailles de la rosette; on réunit ainsi 16 mailles du cercle séparé avec 19 mailles de la rosette : ces 3 mailles de plus sont passées afin de maintenir la courbe du cercle séparé; on coupe le brin, en en laissant un morceau qui sera arrêté dans le tour suivant, et l'on recommence quatre fois depuis *.

10e *tour.* — Entièrement en mailles simples; seulement on pique le crochet dans les petites boucles qui se trouvent derrière les mailles pour les cercles entourés de brides, tandis que l'on pique le crochet sous les deux côtés de chaque maille pour les cercles *ajoutés*.

11e *tour.* — Mailles simples, point russe; dans le milieu de chaque cercle on augmente d'une maille.

12e *tour.* — * 1 bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe toujours 2 mailles du tour précédent; ainsi de suite pour tout le tour.

13e *tour.* — * 2 mailles simples sur les 2 mailles en l'air du tour précédent, — 1 maille en l'air; on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

14e *tour.* — Mailles simples en piquant le crochet dans la boucle de derrière de chaque maille.

15e *tour.* — * 1 bride sur la première maille du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent; on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, dans lequel il doit y avoir 64 brides.

La rosette est terminée; nous allons décrire le petit carreau qui sert à réunir les rosettes.

CARREAU.

On fait un cercle un peu plus grand que celui qui a servi pour le commencement de la rosette, en ajoutant à l'index un crayon, et en tournant le brin autour de l'index et du crayon à la fois. On recouvre ce cercle avec 24 mailles simples.

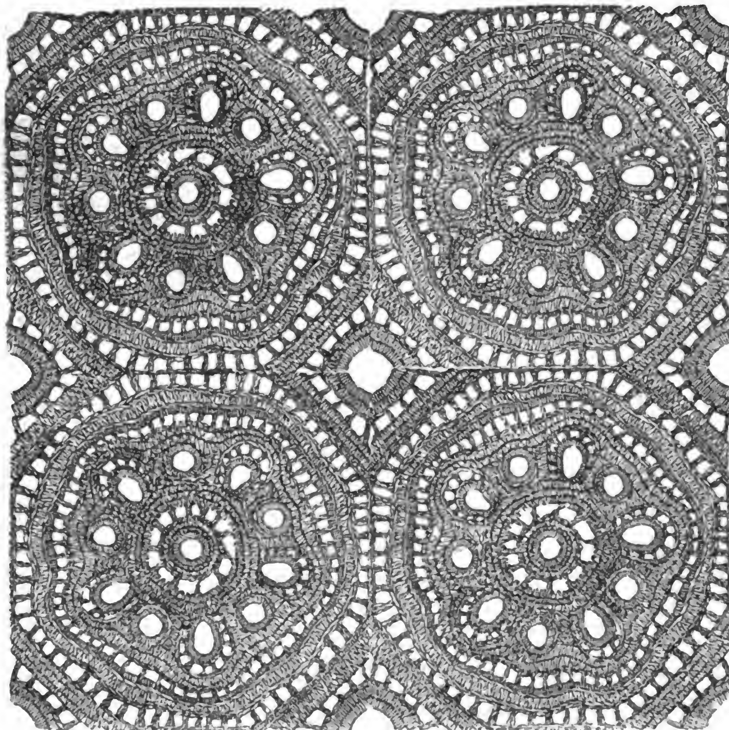
2e *tour.* — Mailles simples, point russe; on augmente de 4 mailles.

3e *tour.* — On partage le nombre des mailles en quatre parties égales, sur chacune desquelles on place 5 brides, séparées les unes des autres par 2 mailles en l'air; après la cinquième bride, c'est-à-dire à chaque coin, on fait 4 mailles en l'air, au lieu de 2 mailles en l'air.

4e *tour.* — Entièrement en mailles simples; à chacun des quatre coins on augmente de quelques mailles.

5e *tour.* — Mailles simples, point russe; à chaque coin on fait 4 mailles en l'air.

La rosette est entourée de 64 brides; on coud ensemble 8 brides d'une rosette et 8 brides d'une autre rosette; — on laisse les 8 brides suivantes des deux rosettes libres;



ROSETTES RÉUNIES.

— on coud les 8 autres brides des deux rosettes; on place de la même façon deux autres rosettes sur celles-ci (voir le dessin no 2), puis on coud le petit carreau dans le vide qui se trouve entre les quatre rosettes.

Bordure en mignardise.

Le col en mignardise publié par la *Mode illustrée* a obtenu un si brillant succès, que nous nous proposons de faire paraître plusieurs dessins du même genre. Celui-ci servira pour garniture de jupon blanc; on le placera au-dessus de l'ourlet, pour ornement de blouses d'enfant, pour garniture de robe de piqué ou de nankin. Enfin, exécuté en mignardise de soie noire, on emploiera ce dessin pour ornement de robe de soie ou de laine, en le plaçant, soit au-dessus de l'ourlet de la jupe, soit sur chaque couture réunissant les lés; dans ce cas, on mettra ce dessin sur le corsage de chaque côté des boutons et sur les manches. Ajoutons qu'il peut servir également pour manteaux et mantelets d'hiver, soit pour femmes ou enfants.

Nos lectrices connaissent déjà l'emploi de la mignar-



MIGNARDISE.

dise; cependant nous avons de nouvelles abonnées qui ne possèdent pas la collection du journal, et nous désirons les initier à ce travail, si facile et d'un si charmant effet.

On calque sur une bande de papier le dessin de *mignardise;* puis l'on faufile la mignardise sur le papier, et l'on coud ensemble les petites boucles ou picots, avec du fil blanc très-fin, avec de la soie noire si la mignardise est noire.

M. Leballeur, rue Taitbout, 74, et M. Simart, 64, rue Rambuteau, tiennent à la disposition de nos lectrices de l[a] mignardise noire et blanche; mais ils refusent toute lett[re] non affranchie, non munie d'un timbre-poste suffisa[nt] pour la réponse.

Dessin en soutache pour garniture d[e] chapeau.

Voici la saison où les garnitures de chapeaux chang[ent] de caractère et prennent plus de solidité et [de] gravité; des chapeaux de paille ou de dentel[le] ornés de rubans de velours ou de rubans brod[és] peuvent servir jusqu'à la saison des chapeaux [de] velours; tandis que, lorsqu'ils conservent le[s] rubans printaniers de couleur claire, ils d[oi]vent disparaître plus tôt et faire place aux ch[a]peaux d'automne.

Nous engageons donc celles de nos lectri[ces] qui sont économes par goût ou par devoir, [à] broder cette garniture, qui renouvellera un ch[a]peau et lui permettra de traverser la saison d'a[u]tomne. Pour exécuter cette garniture, on pre[n]dra 2 mètres de ruban de taffetas ayant 10 [à] 11 centimètres de largeur, 8 mètres de sout[a]che noire, quelques perles noires, que l'on pe[ut] remplacer par le point *noué*, récemment déc[rit] à l'article *Petit glossaire des termes de br[o]derie*, contenu dans le no 33 du journal.

Le dessin no 1 représente l'une des brides.

Le dessin no 2 est une sorte de fanchon pos[ée] à plat sur le chapeau, coupée en biais à cha[que] bout, et rejoignant les brides. La ligne blanc[he] qui le traverse indique le milieu du dessin.

On exécute cette broderie sur des rubans [de] toute nuance : maïs, blanc, groseille, gros bl[eu] ou gros vert; on peut aussi la faire sur du rub[an] de taffetas noir, couleur sur couleur : cette si[m]plicité est de fort bon goût.

Les petits pois sont des perles noires, ou d[es] nœuds, si l'on remplace les perles par le poi[nt] noué.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas couleur havane. Quatre ruches à [la] vieille garnissent la jupe. Depuis la dernière de ces ruch[es] (celle qui est la plus rapprochée du corsage) jusqu'au b[as] de la jupe, l'étoffe figure un damier composé de carrea[ux] couleur havane de deux tons.

Châle en dentelle noire doublé de taffetas vert. Cet[te] doublure dépasse le châle de dentelle, et sur ce bord e[st] placée une ruche chicorée en taffetas vert qui encadre [le] châle de dentelle. Chapeau en crin blanc orné de rub[ans] verts.

Robe en gaze de soie à carreaux roses et blancs. L[a] jupe est ornée avec deux ruches à la vieille. Corsage o[u]vert carrément sur une guimpe en mousseline blanch[e]. Une ruche borde le tour du corsage. Ceinture en rub[an] rose à longs bouts frangés. Manches larges bordées d'u[ne] ruche; sous-manches composées d'une haute garnitu[re] en mousseline brodée.

CORRESPONDANCE

ENTRE LA MÈRE D'UNE JEUNE FILLE

ET LE PÈRE D'UN JEUNE HOMME *.

Suite.

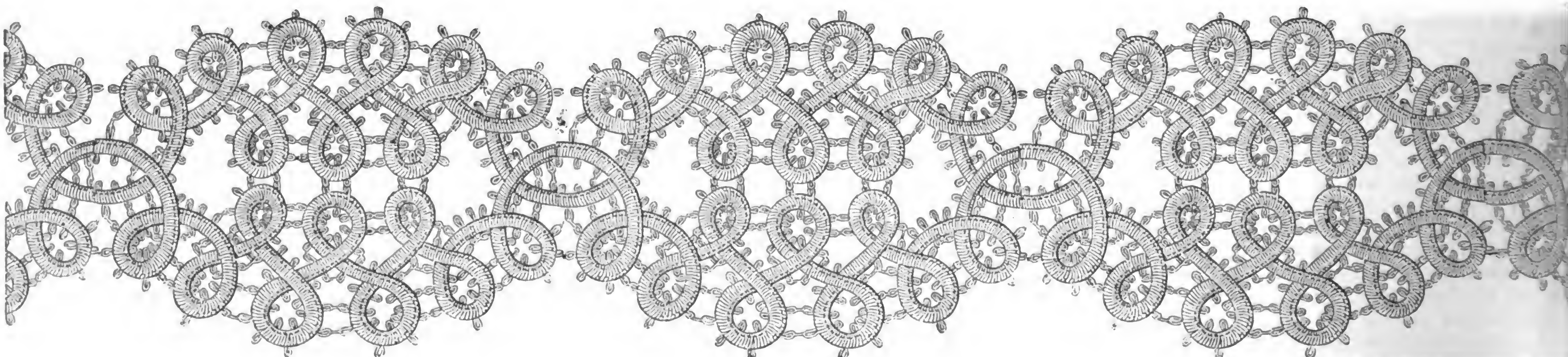
III

Madame de Mongis à M. de Langlebert.

Monsieur le baron,

La sincérité que vous voulez bien me promettre, et l[a] franchise que vous voulez bien me permettre, simplifieron[t]

* Droits de traduction et de reproduction réservés.



BORDURE EN MIGNARDISE.



Moine Imp. Paris

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Ceintures Régentes de Mmes DE VERTUS Sœurs, 26, r. de la Chaussée d'Antin, à Paris.

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53, à Paris.

NOCTURNE DE FIELD.

Cantabile.

FIELD, Noct. 5.

Piano.

sf dim.

p

cresc.

sf sf

sempre bene legato

8

cresc.

p p

pp

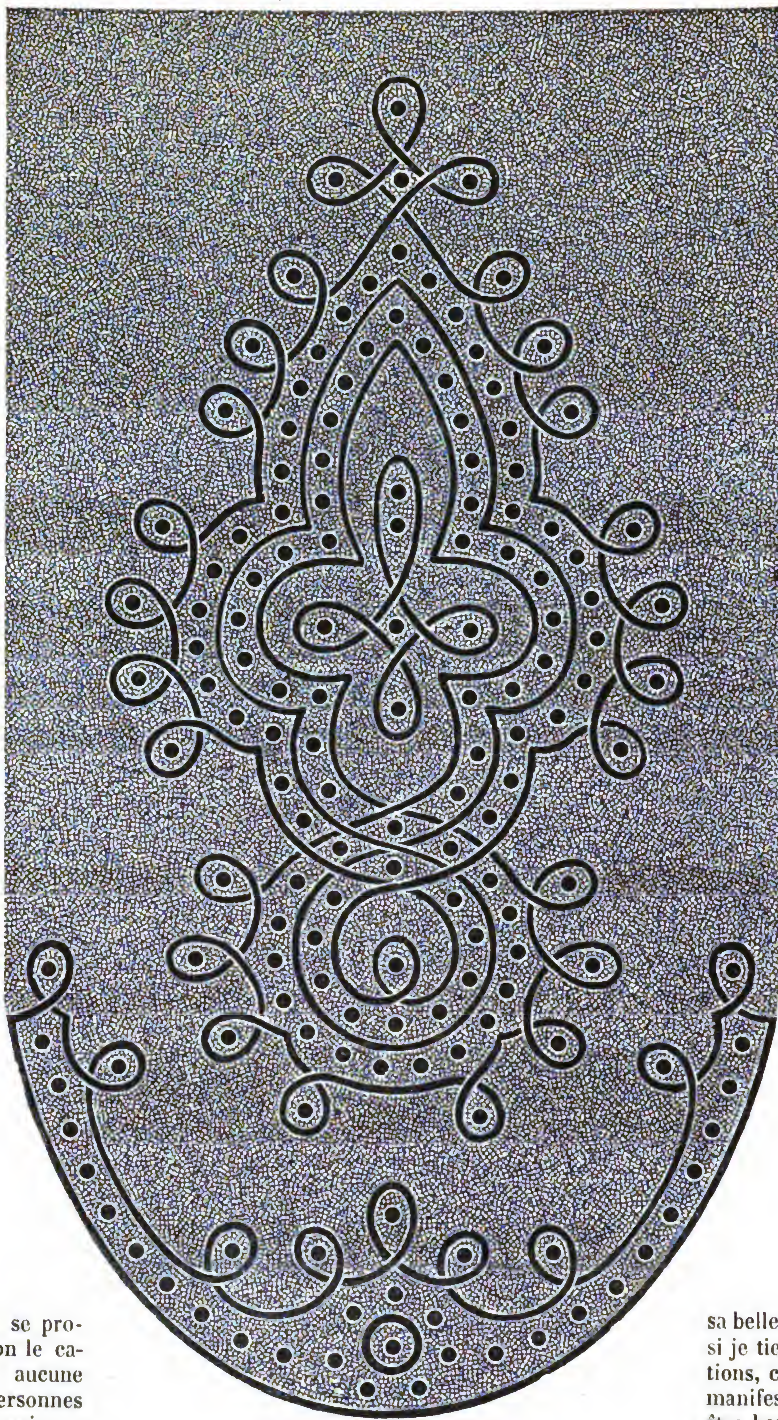
FIN.

Procédés TANTENSTEIN. 8. rue Neuve des Poirees.

notre tâche commune. Sans perdre plus de temps en circonlocutions, je vais aller droit au but, en vous faisant connaître mes sentiments et mes vœux, mes antipathies et mes sympathies; je faciliterai, je l'espère, notre examen de conscience, et nous pourrons voir s'il y a entre nous des points de dissidence.

Je ne vous cacherai pas, monsieur, que, depuis quelques années surtout, j'envisage avec terreur l'époque du mariage de ma fille; l'éducation, les sentiments et les habitudes des hommes qui appartiennent à la génération parmi laquelle je dois chercher un gendre, me semblent détestables. Autrefois le ton de la bonne compagnie commandait au moins l'apparence des sentiments généreux et désintéressés, pour suppléer à la réalité quand celle-ci faisait défaut; on était poli en toute occasion, non-seulement avec les étrangers, mais avec ses amis, et même avec les membres de sa famille; on parlait avec un son de voix doux et voilé; on évitait les discussions âpres et violentes; on ne donnait jamais un démenti; on émettait son opinion sans prétendre la proclamer comme infaillible, sans avoir l'injustice révoltante de vouloir l'imposer à autrui, parce que l'on comprenait que l'on ne pouvait revendiquer pour soi l'indépendance de la pensée, sans reconnaître aux autres une indépendance égale. La plaisanterie n'était jamais blessante, parce que l'on savait rire des choses sans se moquer des personnes; ou si la moquerie revêtait quelquefois le caractère d'une personnalité, c'était uniquement dans les occasions où l'on se servait du ridicule comme d'une arme défensive pour repousser les agressions de la sottise, les prétentions outrecuidantes de la vanité. On n'avait pas le mauvais goût d'attaquer des personnes inoffensives, ni surtout des personnes respectables, et de les mettre dans la cruelle alternative de supporter des paroles blessantes ou de les réprimer par une verte leçon. Ce n'est pas uniquement ma cause que je plaide en ajoutant que l'on savait alors respecter la vieillesse, et l'entourer de soins et d'égards.

Hélas! monsieur, je pourrais me borner à prendre le contre-pied des habitudes que je viens d'énumérer, si je voulais esquisser le caractère de la plupart des jeunes gens qui composent la génération actuelle. Leur égoïsme se proclame en écartant tous les voiles sous lesquels on le cachait jadis. Ils ne s'imposent aucune gêne, en aucune occasion, et pour qui que ce soit; vis-à-vis des personnes étrangères, ils se conduisent comme en pays conquis, se frayant un chemin dans la foule à coups de coude, marchant sur les robes des femmes, prenant les buffets d'assaut quand ils se trouvent dans une réunion; lorsqu'ils parlent, ils crient; quand ils discutent, ils vocifèrent; lorsqu'ils se taisent, ils fument en s'asseyant sur leur dos. Ils sont tous infaillibles, tous en particulier et en masse, et lorsqu'on ne partage pas leur opinion, ils vous font comprendre sans détour que vous êtes atteint de crétinisme. Le secret d'une plaisanterie fine et convenable est perdu pour eux; quand ils plaisantent ils sont inintelligibles, parce qu'ils parlent un patois particulier, qu'ils décorent, je crois, du noble terme d'*argot*. Quand ils se moquent, c'est différent, ils savent se faire comprendre tout de suite, parce que leur moquerie directe, lourde, sanglante, va tout droit devant elle, comme un boulet de canon. On disait autrefois les *flèches de la moquerie,* pour exprimer la légèreté de la plaisanterie française; il faut dire aujourd'hui le *boulet* de la moquerie, pour définir plus justement le caractère qu'elle a revêtu à notre époque.



DESSIN EN SOUTACHE POUR GARNITURE DE CHAPEAU.

Quant à la politesse, ils la considèrent généralement comme une duperie, et, selon eux, les niais peuvent seuls s'y astreindre. Lorsqu'ils ont une bonne place, ils la gardent résolûment, et s'inquiètent peu de voir rester debout près d'eux une femme ou un vieillard. Mon Dieu! je n'ignore pas qu'il y a bien des exceptions, mai[s] c'est là justement ce qui me fait gémir; je voudrais que ce qui est aujourd'hui l'exception fût la règle, tandis que je permettrai[s] tout au plus à la règle actuelle d'être l'exception.

Ces habitudes sont malheureusement si générales que deux jeunes femmes, arrivant u[n] jour dans une réunion, et voyant deux jeune[s] gens se lever pour leur céder deux places, s[e] dirent avec étonnement : « Ils sont polis! — C'est d'autant plus surprenant qu'ils so[nt] jeunes! »

Pourriez-vous m'expliquer, monsieur, pourquoi la vieillesse est devenue aujourd'hui synonyme de ridicule, pourquoi les jeune[s] gens emploient ce terme de *vieille* comm[e] une épithète méprisante et outrageante? J'a[vais] conduit récemment ma fille à un b[al] donné par le préfet de notre département; j'é[tais] assise commodément au premier rang[;] une conversation s'engage près de moi[:] « Ces *vieilles* femmes feraient bien mieux d[e] rester chez elles, disait un jeune homme e[n] me regardant. — Certes, lui répondait u[n] camarade, elles tiennent une place qui pourrait être plus agréablement occupée. » Je m[e] retournai doucement, et, m'adressant au[x] deux jeunes gens, je leur tins à peu près c[e] langage : « Je vous demande bien pardo[n,] messieurs, d'être assise tandis que vous ét[es] debout; l'usage ne nous oblige pas encor[e à] vous céder nos siéges; excusez-moi aussi [de] vous offrir l'aspect déplaisant de ma vieil[l]esse; j'accompagne ma fille. Or, tant q[ue] l'on conservera la mauvaise habitude d'avo[ir] des mères, il faudra bien supporter les vieill[es] femmes dans les réunions. »

Eh bien, monsieur, je vous déclare formellement que jamais ma fille n'épousera u[n] jeune homme élevé comme ces jeunes gen[s.] Il ne me suffit pas qu'il ne soit pas grossier d[e] propos délibéré, je veux qu'il soit poli; je n[e] veux pas qu'il se croie dispensé, par les rare[s] et grandes qualités dont il se croira naturellement doué, de témoigner en toute occasion son désir de rendre la vie douce et facile à ceux qui l'entoureront; je ne veux pa[s] qu'il s'attribue tous les droits en imposan[t] aux autres tous les devoirs; je veux que mo[n] gendre soit poli avec sa femme, et même ave[c] sa belle-mère. Je ne suis pas aussi frivole que j'en ai l'air[;] si je tiens si fortement aux soins, aux égards, aux attentions, c'est parce que je sais bien que la politesse est l[a] manifestation de la bonté, et que l'on ne peut pas pl[us] être bon en étant grossier, que l'on ne peut être constamment et affectueusement poli en étant méchant[.] Voyons, monsieur, votre fils est-il poli?

L. DE MONGIS.

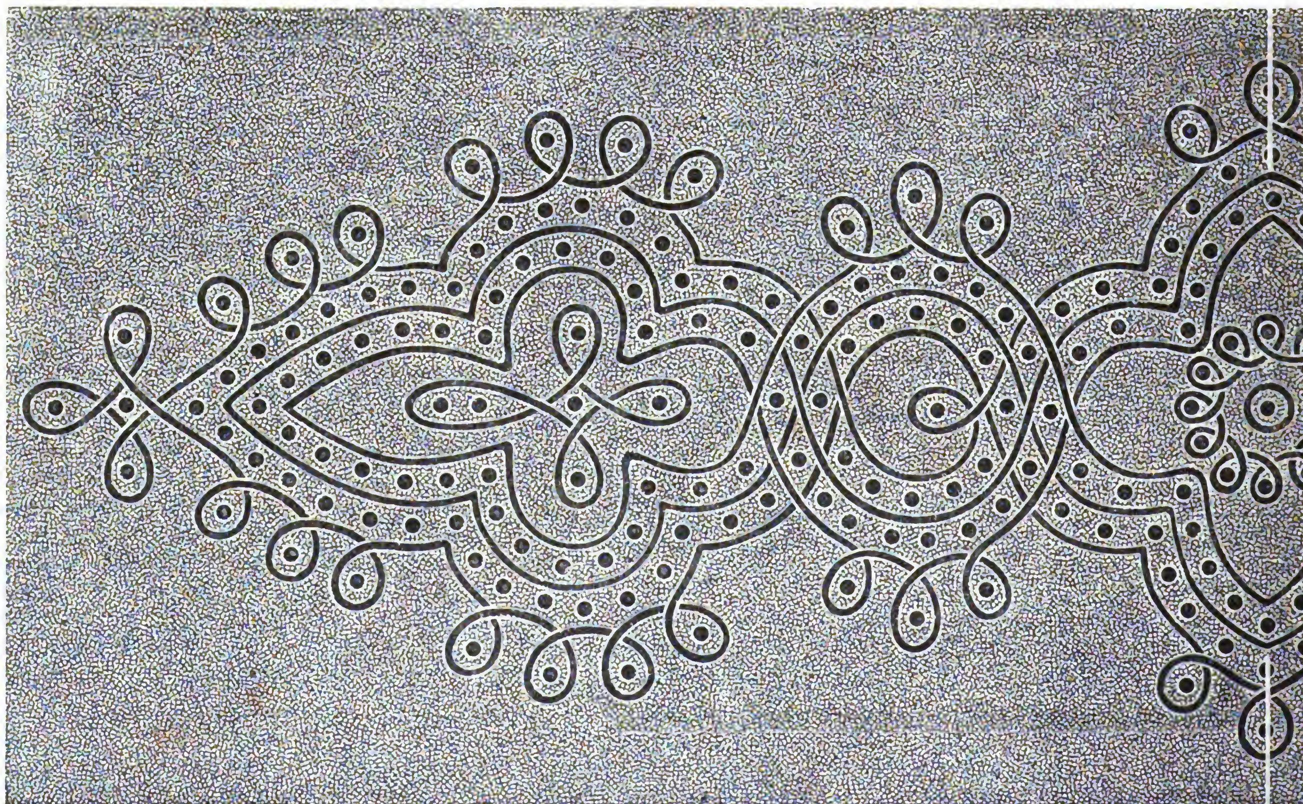
IV

M. de Langlebert à madame de Mongis.

Madame,

Je ne saurais m[e] faire l'avocat de [la] cause que vous att[a]quez, car mes op[i]nions s'accorde[nt en] tous points avec [les] vôtres. Permettez-moi seulement que[l]ques objections.

En faisant le pr[o]cès des jeunes ge[ns] de notre époque[,] vous ne vous ête[s] peut-être pas aper[-] çue que vous accu[-] siez les femmes[.] Vous savez, madame[,] que ce sont les fem[-] mes qui font le[s] mœurs; c'est donc [à] elles qu'il faut s'e[n] prendre si les hom[-] mes de notre temp[s] sont mal élevés; n[e] sont-elles pas leu[rs] mères, leurs sœurs[,] leurs femmes, leu[rs] amies? Pourquoi n[e] leur inspirent-elle[s] plus les sentiment[s] désintéressés et dé[-] voués dont vous dé[-]



DESSIN EN SOUTACHE POUR GARNITURE DE CHAPEAU.

lorez l'absence? Pourquoi supportent-elles le manque de avoir-vivre, l'impolitesse, et même la grossièreté? Si ous l'ignorez, madame, je vais vous le dire.

Il s'est établi depuis quelque temps une lutte entre les emmes de la bonne compagnie et celles d'une compagnie noins bonne: les premières, mues par un sentiment de anité, puérile et condamnable à la fois, veulent être aussi ntourées que possible, et comme les secondes attirent t retiennent autour d'elles une affluence masculine conidérable, en donnant à ces messieurs l'exemple et la pernission d'un aimable abandon, les femmes bien élevées e sont décidées à faire des concessions, beaucoup de oncessions, pour retenir quelques attentifs près d'elles.)r, madame, est-il bien nécessaire que les femmes soient ntourées? Est-il indispensable qu'elles exercent leur couetterie sur quelques godelureaux, enlevés par ruse ou ar force à un autre camp? Que ne les laissent-elles à eurs mauvaises habitudes et à leur mauvaise compagnie? En se plaçant sur le terrain ennemi, elles perdent toute eur puissance, car elles ne pourront jamais atteindre le iveau de leurs rivales. Serait-ce un grand malheur, si 'on abandonnait ces freluquets, et si on ne les disputait à ersonne? Est-ce là le rôle d'une honnête femme, d'une eune mère?

D'ailleurs, pourquoi les mères et les sœurs des jeunes gens que je qualifiais tantôt de freluquets, ne s'appliquentelles pas à leur faire connaître les charmes d'une honnête intimité? Pourquoi ne leur enseignent-elles pas le respect que l'on doit aux femmes, la politesse et la bienveillance que l'on doit à ses semblables? On n'oublie jamais, madame, les exemples reçus dans la maison maternelle. Si les jeunes gens ont eu une mère à la fois digne et affectueuse, austère et gaie, des sœurs dépourvues de vanité, n'aspirant pas uniquement à l'époque où elles pourront dépenser leur dot chez les couturières; remplissant leurs devoirs dans la maison paternelle, en attendant le moment où elles les rempliront dans la maison conjugale, pensez-vous qu'ils puissent professer le mépris pour la vieillesse, et l'indifférence grossière pour la jeunesse? Hélas! l'impolitesse des hommes ne s'explique-t-elle pas par celle des femmes? Nous leur devons des soins et des égards, sans contredit; mais ne doivent-elles rien en retour? Je ne prétends pas qu'elles soient obligées à une stricte réciprocité; je n'exige point qu'elles nous apportent un tabouret pour poser nos pieds, ni qu'elles nous cèdent leur fauteuil; mais enfin je voudrais qu'une attention fût au moins payée d'un mot de remerciment, d'une expression de gratitude; car il me semble que toute marque de politesse doit être reçue avec reconnaissance, comme un don, et rendue avec scrupule, comme un prêt. Au lieu de cela, nous voyons un grand nombre de femmes adopter vis-à-vis des hommes un ton impérieux et familier à la fois, tandis qu'elles devraient toujours se souvenir que nous leur devons des égards, seulement quand elles ne les exigent pas, et qu'en se familiarisant avec nous, en nous traitant sur un pied d'égalité, elles dérogent; car l'égalité, de fait, ne peut exister entre elles et nous.

Voilà, madame, ce que j'avais à vous dire, non pour excuser, mais pour expliquer les habitudes des jeunes gens de notre époque; je n'ai aucun intérêt particulier qui puisse me porter à m'ériger en défenseur de ceux qui sont mal élevés. Mon fils est très-poli, je vous l'affirme; sa politesse, étant naturelle, est dépourvue de fadeur, et n'est point sujette aux intermittences. Si je ne craignais d'employer une métaphore un peu tourmentée, je vous dirais que cette politesse est le souffle régulier, égal de sa bonté d'âme; n'ayant point de vanité, il ne se croit pas supérieur à tout le monde; mais comme il a de l'orgueil, — il faut bien que je le confesse, — il ne se croit moralement l'inférieur de personne; de là le mélange de douceur, de modestie et de dignité qui caractérise son ton et ses façons. S'il se trouve avec des personnes bien élevées, qui ne prétendent pas établir leur supériorité, qui ne pérorent pas avec un ton tranchant, la douceur et la modestie dominent en lui; si au contraire il se trouve en contact avec ces esprits vaniteux qui s'appliquent à prouver du même coup leur infaillibilité et la faillibilité des autres, il devient immédiatement fort récalcitrant, et le trait dominant de son caractère, en ces occasions-là, n'est plus la douceur.

J'espère, madame, que vous voudrez bien me parler prochainement de mademoiselle votre fille, et que vous



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas brun, garnie de deux hauts volants ayant: le premier, 15 centimètres, le second, 14 centimètres de largeur. Ces volants sont disposés en festons et surmontés d'une ruche en taffetas noir froncée au milieu; des nœuds de ruban en taffetas noir sont placés sur les pointes des festons. Le corsage rond, à moitié décolleté, est garni avec une ruche en taffetas noir. Les manches sont ornées de deux hauts volants qui diminuent de largeur sous le bras. Un nœud de ruban noir est placé à cet endroit. Chapeau de tulle orné de taffetas noir et de roses *roses*.

Robe en alpaga gris clair. La jupe est ornée de quatre volants ayant: 12, — 11, — 10, — puis 9 centimètres de largeur. Les ruches surmontant le dernier volant qui garnissent le corsage et les manches sont en taffetas gris bordé d'un liséré de taffetas gros bleu. Corsage légèrement froncé, carré, pas tout à fait montant. Manches composées d'un petit bouillonné et d'un second bouillonné plus large, terminé par un volant surmonté d'une ruche pareille à celle de la robe. Nœuds et ceinture en ruban gris encadré d'un liséré gros bleu.

aborderez aussi un sujet qui m'intéresse bien vivement, c'est-à-dire le plan de la direction que vous voulez donner à son existence.

Veuillez recevoir, madame, mes plus humbles hommages. M. DE LANGLEBERT.

Copie certifiée exacte :

EMMELINE RAYMOND.

(*La suite prochainement.*)

PUBLICATIONS NOUVELLES

Parmi les œuvres dignes d'être signalées à l'attention de cette partie du public qui sait comprendre et encourager les entreprises qui ont pour but la propagation de l'art, et par conséquent le développement du goût et l'augmentation des jouissances élevées, nous ne connaissons pas de publication plus utile et plus consciencieuse, pour le fond et la forme, que le recueil édité par M. A. Farrenc, sous le titre de *Trésor des pianistes*.

Ce recueil contient la reproduction d'œuvres aujourd'hui ignorées et à peu près introuvables, et la collection des compositions de Mozart, Beethoven, Weber, pour le piano. M. Farrenc, après avoir consacré une partie de sa vie à collectionner les auteurs qui ont écrit pour le piano depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, a entrepris une tâche aussi honorable que difficile; il a voulu initier le public à ses découvertes précieuses, et, s'appliquant avec ardeur à un travail hérissé de difficultés, il a, pour ainsi dire, traduit en langue vulgaire cette notation ancienne qui interdisait à nos contemporains la connaissance des œuvres du dix-septième siècle. Grâce à ce travail, chacun peut aujourd'hui étudier le caractère des compositions dues aux plus anciens clavecinistes, et les étudier dans un choix intelligent, qui a su écarter les œuvres secondaires et grouper celles qui contiennent des beautés incontestables et qui révèlent les traits caractéristiques de la *manière* particulière à chaque siècle.

Tout le monde aujourd'hui joue du piano; mais, hélas! combien y a-t-il de personnes qui, par une direction intelligente de leurs études, aient su trouver dans l'art musical, soit une noble occupation pour leurs loisirs, soit une ressource précieuse en cas d'adversité? Pour réussir cependant à devenir une bonne musicienne, il ne s'agit pas de travailler *plus*, mais de travailler *autrement*; lorsqu'on étudie seulement quelques procédés matériels, et uniquement pour exécuter plus ou moins bien un petit nombre de morceaux, l'ennui et le dégoût, inspirés par un travail insipide, vengent l'art méconnu et l'esprit sacrifié à la matière. Que reste-t-il de ces éducations musicales ébauchées tant bien que mal? Rien; pas même la faculté de comprendre ce qui est beau. Les jeunes filles, dès qu'elles sont libres de disposer de leur temps, abandonnent bien vite les *exercices*, qui n'ont rien révélé à leur intelligence, et toutes les peines, tous les frais occasionnés par un enseignement incomplet, n'aboutissent pas même à leur donner un talent qui serait une sauvegarde contre les périls de l'oisiveté.

D'autres que nous plaideront la cause de l'art, si puissamment servie par la publication de M. Farrenc; nous voulons nous borner à envisager cette publication au point de vue des intérêts féminins. Nous pensons que l'on ne peut rendre aux femmes un service plus considérable que celui de transporter à leur foyer les jouissances élevées que procure la connaissance et la pratique de la musique, c'est-à-dire de l'art féminin par excellence. Le *Trésor des pianistes* est une bibliothèque complète qui initie à tous les progrès de la musique, et qui, par une sorte de chronologie ingénieuse, fait parcourir tous les développements du sentiment musical, grandissant à travers les âges pour acquérir les proportions magnifiques que lui ont données les grands maîtres de la fin du siècle dernier.

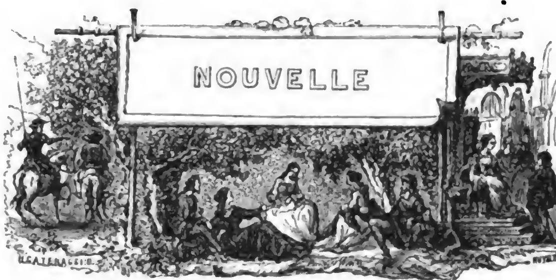
Non content de livrer à ses contemporains des œuvres précieuses et inconnues, M. Farrenc a voulu les initier aux procédés qui marquent le style particulier de chaque époque. Aidé dans cette œuvre délicate et difficile par Mme Louise Farrenc, il a publié une sorte de *guide pratique*, accompagné d'exemples propres à faciliter l'exécution des *appogiatures*, des trilles, des *agréments* dont l'emploi judicieux est indispensable à la pureté du style. Le nom de Mme Farrenc, l'un des plus illustres professeurs du Conservatoire de Paris, garantit la sûreté des indications et la science profonde qui a dicté les préceptes contenus dans le cahier intitulé : *Préliminaires*.

Le *Trésor des pianistes* se compose de douze livraisons; la première est en vente avec les *Préliminaires*. On souscrit à cette publication en s'adressant directement à M. Farrenc, rue Taitbout, 10; les noms des souscripteurs étant imprimés en tête des livraisons, il est essentiel que ces noms soient écrits lisiblement sur la demande de souscription. Le prix de chaque livraison est de 25 francs *net*; il paraît deux livraisons par an. Afin de faciliter l'acquisition de cette publication, M. Farrenc n'exige point le payement entier de la souscription : on acquitte le prix de chaque livraison séparément, c'est-à-dire par semestre.

M. Farrenc, désirant faire une œuvre *durable* à tous égards, a supporté des frais considérables pour que le *Trésor des pianistes* fût aussi parfait par la forme que par le fond; cette collection est imprimée en caractères magnifiques, et sur un papier d'une extrême solidité. La possession et l'étude du *Trésor des pianistes* peut, pour ainsi dire, remplacer un maître de musique pour les personnes qui habitent la campagne, et réparer quelques-unes des erreurs commises par certains professeurs plus soigneux d'exercer les doigts de leurs élèves que de former leur style et leur goût.

Nous rendrons compte des compositions contenues dans chacune des livraisons de cette collection; disons seulement, dès à présent, que des fautes et des erreurs regrettables s'étaient glissées dans la plupart des éditions livrées jusqu'ici au public; ces erreurs sont rectifiées dans la publication de M. Farrenc, qui s'est religieusement appliqué à faire connaître le texte authentique de chacune des œuvres qui figurent dans sa collection, en se conformant aux meilleures éditions publiées du vivant des compositeurs et corrigées par eux-mêmes.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite.

LIV

En effet, le lendemain matin je reçus une lettre d'Esther et une autre de Foulques. Esther me priait de lui faire parvenir mes lettres par quelque personne de sa condition, sous le couvert de laquelle nous pourrions correspondre sans crainte; car l'adresse de lady Somerset pouvait être vue par M. Cunningham, et ne manquerait pas d'éveiller ses soupçons.

Lady Anne était comme moi l'ennemie déclarée de tout stratagème; mais elle sentait aussi la nécessité d'échapper aux recherches de M. Cunningham, et nous prîmes la résolution de confier cette correspondance à Marie Walton. D'ailleurs, nous voulions faire accepter à cette excellente femme un petit présent en témoignage de reconnaissance pour les bons soins qu'elle m'avait prodigués.

Lady Anne voulut m'accompagner; plusieurs fois déjà elle avait eu l'occasion de voir Marie, et cette bonne et franche nature lui avait plu beaucoup.

Nous trouvâmes Marie occupée à travailler dans sa petite chambre. Lady Anne ouvrit alors une boîte qui contenait une montre et sa chaîne d'or; sur le couvercle de la montre se lisait cette inscription : « A Marie Walton, son amie Isabelle Neville. » Lady Somerset passa elle-même la chaîne au cou de Marie, en lui disant :

« Voici un souvenir qui, je crois, vous sera précieux. Chaque fois que vous le regarderez, rappelez-vous, ma bonne Marie, que vous avez acquis une amie qui sera toujours heureuse de vous reconnaître comme la sienne, et qui ne désire que s'acquitter autant que possible de la dette qu'elle a contractée en acceptant vos bons soins et votre aimable dévouement. »

Marie était dans le ravissement, non-seulement à cause du cadeau, mais surtout pour les gracieuses paroles qui l'avaient accompagné. Elle sut exprimer sa gratitude d'une manière aussi modeste que charmante.

« Puisque lady Somerset a bien voulu vous offrir mon petit présent, chère Marie, je vais maintenant offrir le mien à votre excellent mari. Voici, pour Jean, une montre toute pareille à la vôtre; j'y ai ajouté le cachet; j'espère que vous n'en serez point jalouse, car il a été mon ami avant que je vous eusse vue. A propos, et M. de Coutance est-il parti? J'aurais été si heureuse, lady Anne, si vous aviez bien voulu vous intéresser à lui!

— Certainement, avec plaisir; je puis lui procurer des élèves; car s'il est tout ce que vous me dites, il doit préférer l'argent gagné à un don gratuit. »

Nous quittâmes la bonne Marie, et nous descendîmes à la porte d'un riche hôtel de Carlton-Gardens. Lady Anne me dit que c'était la résidence d'une dame fort à la mode, mais affligée d'un terrible défaut : elle avait la faiblesse de se croire une excellente musicienne, et ne savait parler que musique. Lady Anne voulait me faire chanter devant elle; puis nous parlerions de mon professeur avec de tels éloges qu'elle se mettrait sûrement en tête de l'avoir, à quelque prix que ce fût.

« Ne vous étonnez pas des conditions que je fixerai pour notre maestro, chère Bella, » me dit lady Anne; « elle est assez riche pour faire la fortune de votre ami le Français. Écoutez, écoutez la fauvette!

— Plutôt le geai, » dis-je comme nous traversions de splendides appartements, et que les sons de la voix la plus discordante du monde venaient frapper désagréablement notre oreille.

« Ah! chère comtesse, déjà à l'étude? » dit lady Anne à une jeune dame d'un extérieur fort distingué, qui s'empressait de venir à notre rencontre. « Quelle persévérante sirène! Il faut que je vous présente cette jeune personne, qui est, comme vous, passionnée pour la musique.

— En vérité! Je vous en fais mon sincère compliment, » me dit la comtesse avec une grâce charmante. « Vous jouez du piano? vous chantez sans doute aussi?

— Oui, madame, c'est mon plus grand plaisir.

— C'est charmant! Je vais vous prier alors de me rendre bien heureuse; voulez-vous nous chanter quelque chose? Tenez, cette jolie romance de Bishop, qui a été écrite spécialement pour moi.

— Vraiment! Vous êtes tout à fait favorisée, à ce que je vois. Mais je n'oserai jamais me faire entendre devant une personne à laquelle notre grand compositeur a fait un pareil compliment.

— Allons, Isabelle, pas de cérémonies, » me dit lady Anne; vous chantez assez bien pour ne pas avoir besoin de vous faire prier; et d'ailleurs la méthode de votre professeur vaut à elle seule tous les éloges. Dites-nous cette petite romance française, vous savez? »

J'obéis de bonne grâce, et l'espoir d'être utile au musicien français rendit mon exécution assez brillante.

Lady Marchmont parut enchantée, et fit à lady Somerset mille questions sur mon professeur.

« Je ne puis vous en parler bien longuement, » répondit lady Anne; tout ce que je sais, c'est que M. de Coutance est un musicien d'un génie supérieur; il n'a pas d'autre élève que miss Neville, à laquelle il a donné des leçons comme ami. Je ne puis vous assurer qu'il veuille bien étendre à d'autres ses précieuses instructions.

— Mais s'il s'agissait d'une forte rémunération?

— Chère comtesse, vous savez mieux que moi que le vrai talent n'a pas de prix.

— Je suis de votre avis; mais les hommes de génie eux-mêmes ne font point fi de l'argent, il leur est tout aussi utile qu'aux autres. Ainsi, quel que soit le prix que miss Neville a dû payer, je suis prête.....

— Mais, je n'ai rien eu à payer à M. de Coutance; il est de mes amis, et ses leçons étaient toutes de complaisance; c'est un Français de rang distingué, voué comme vous au culte de la musique; et quoiqu'il n'ait pas de fortune.....

— Ah! j'entends; noblesse exilée, sans doute; je compte bien lui tenir compte de tout cela, et le dédommager très-amplement du temps qu'il voudra bien me consacrer. Miss Neville, seriez-vous assez bonne pour le lui proposer?

— Je crois qu'il est sur le point de retourner en France; et si vous pouviez lui persuader de rester, ce serait sans doute à des conditions par trop élevées.

— C'est impossible; je payerai tout ce qu'il faudra. Encore a-t-il une conscience, sans doute? »

Enfin, lady Marchmont me chargea de proposer à mon ami le musicien une somme que je jugeai énorme; mais j'eus la prudence de ne pas trahir mon étonnement, et je me chargeai de la négociation avec l'air de douter grandement du succès.

Lady Somerset ne voulut pas s'arrêter en si beau chemin; nous courûmes toutes les familles de sa connaissance, et dans cette même matinée nous procurâmes cinq élèves à mon professeur.

Il ne nous restait plus qu'à le prévenir de ce que nous avions fait pour lui. Je conduisis donc lady Somerset chez le musicien. Quand j'eus frappé à son étroite porte, je fus surprise de l'accent plaintif qui me répondit, et je restai un moment dans l'hésitation sans oser franchir le seuil de cette pauvre chambre.

Penché sur une table couverte de feuillets de musique, le teint pâli par les veilles, les joues creusées par la faim, M. de Coutance n'était plus qu'une ombre pensive et désolée. Je le contemplais sans oser avancer. Émue autant que moi, lady Anne me serra la main et recula jusque dans l'escalier, craignant de s'introduire, elle étrangère, au milieu d'une si profonde douleur.

M. de Coutance releva lentement la tête et jeta un cri en m'apercevant.

« Ah! mademoiselle! Est-ce une vision?

— Nullement, c'est bien moi. Mais comment vous portez-vous? Vous paraissez souffrant; avez-vous donc été malade?

— Un peu de migraine, c'est tout.

— Je suis sûre, moi, que vous avez eu des contrariétés, des chagrins peut-être. Et je venais encore vous tourmenter, vous demander une faveur....

— A moi, une faveur! Hélas! mademoiselle, à quoi puis-je donc être bon?

— A bien des choses. D'abord, reprenez votre sourire d'autrefois, ou bien je croirai que j'ai lassé votre patience, et que vous êtes fatigué de vos bontés pour moi. Il s'agit de mes amis, de plusieurs amis auxquels je viens vous prier de rendre un grand service.

— Ah! mademoiselle, votre seule vue me ranime, et je crois que vous parviendrez à me faire sourire. A quoi puis-je donc vous être utile, à vous et à vos amis?

— Écoutez donc. » Et je lui contai notre histoire.

Debout, les yeux fixés vers la terre, les mains convulsivement jointes, sans une exclamation de surprise, M. de Coutance m'écouta jusqu'au bout : la joie l'avait paralysé. Enfin, il dit d'une voix grave et solennelle :

« C'est un miracle du bon Dieu!

— Obligez-nous donc d'accepter, monsieur. Pardonnez à lady Anne et à moi la liberté que nous avons prise d'arranger tout sans votre autorisation; faites-nous cette grâce.

— Cette grâce! Ah! mademoiselle, » dit-il d'une voix tremblante d'émotion, « vous êtes la messagère du ciel! grand Dieu! Je pourrai donc revoir la France! je pénétrerai ce mystère! » Sa voix s'éteignit dans les larmes, tan-

is que nous nous retirions doucement, sans qu'il s'aperçût e notre départ.

Le jour suivant, M. de Coutance se présenta à l'hôtel de ady Somerset; il avait revêtu un costume neuf; sa phyonomie brillait de bonheur; c'était vraiment alors un arfait gentilhomme d'exquise distinction. Lady et son fils urent charmés de cette nouvelle connaissance, et nous l'engeâmes à multiplier ses visites.

Quant au mystère qui planait sur son existence et qui avait conduit en Angleterre, il devait bientôt nous être onné de le pénétrer.

LV

Introduit par lady Somerset elle-même auprès de lady archmont et des autres élèves que nous lui avions prourés, M. de Coutance fut reçu partout avec une distincon toute particulière; ses leçons, déjà excellentes par lles-mêmes, furent appréciées au double de leur valeur ar les enthousiastes ladyes, qui, toutes fières de leur proesseur, le prônèrent si bien qu'au bout d'un mois M. de outance, qui avait été sur le point de mourir de faim, vit es journées remplies par des leçons payées à des prix xorbitants.

Un jour, nous le vîmes arriver en proie à une surexcitaon extraordinaire; il avait reçu une lettre qui le priait accorder un peu de son temps si précieux à une jeune emoiselle de haute famille qui arrivait de Paris, et qui, vie d'entendre vanter un compatriote, voulait absolument être de ses élèves.

Ce billet était rédigé dans un style si boursouflé, si abrde, que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, à la rande indignation de M. de Coutance, pour lequel tout ce ui avait rapport à France était saé.

Malgré nos sarcases, il se déclara onc prêt à mettre on temps à la disposition de la jeune rançaise. Comme ady Anne et moi tions sur le point e sortir, nous lui mes accepter une lace dans la voiure.

Dans la maison à aquelle nous conuisimes M. de Couance se trouvait un agasin de modes. ttirées par une joe capote dans le tyle parisien, lady nne et moi nous escendîmes en mêe temps que notre mi, et tandis qu'il ontait l'escalier, ous allâmes voir s modes. La dame e ce magasin était rt avenante; elle ous assura que si ous voulions prenre la peine de moner à son atelier, ous ne serions pas chées d'avoir suii ses conseils. Nous ous trouvâmes onc engagées dans même escalier u'avait déjà paroru le musicien.

a porte de l'appartement où il était entré était restée ouerte; celui où l'on nous conduisait donnant sur le même alier, nous pouvions le voir dans la salle d'entrée attenant sa compatriote avec la plus vive impatience. Dans le essein de nous amuser de cette entrevue, qui ne pouvait anquer d'intérêt, nous considérions notre ami, qui ne ous avait pas aperçues.

Tout à coup une porte s'ouvrit de l'intérieur de l'appartent, et une jeune fille d'une beauté remarquable s'avança rs M. de Coutance. A notre grande stupéfaction, il ne ut pas plutôt aperçue qu'il jeta un cri, et, pâle comme marbre, s'appuya sur une console pour ne pas défaillir.

« Mon Dieu! mon Dieu! est-ce une vision!... » murmuit-il tout bas.

« Mais non, je ne suis pas une vision, » dit la jeune fille ec vivacité; « c'est moi, Félicité. Êtes-vous malade, moneur?

— La même voix, le même regard! Ah! c'est un rêve, ns doute.

— Vous êtes souffrant, monsieur? La chaleur vous aura commodé; reposez-vous donc un instant.

— Qui donc êtes-vous, vous dont l'aspect me rappelle si en ses traits?

— On m'appelle Félicité de Sainte-Foix.

— Comment? Répétez encore! » s'écria le musicien en culant comme terrifié.

La jeune fille redit son nom et ajouta quelques paroles e nous n'entendîmes point, mais qui parurent agiter olemment M. de Coutance. L'entretien continua en ançais.

« Et vos parents? » demanda-t-il?

« Mon père est mort.

— Votre mère?

— Elle est à Paris.

— Elle se nomme?

— Héloïse, marquise de Sainte-Foix. »

M. de Coutance pâlit encore plus, et tomba anéanti sur une chaise, tandis que nous accourions auprès de lui, à la grande satisfaction de la jeune fille qui ne savait que penser de tout cela.

« Oh! pardon, nous dit le Français lorsqu'il nous aperçut; je viens d'éprouver un choc terrible. Il y a vingt ans que j'ai confié mon bonheur à une personne dont les traits étaient tout semblables à ceux de cette jeune fille; elle porte aussi le même nom, celui que j'avais été fier de lui donner..... et qu'elle a déshonoré! Je n'ai pas besoin de vous dire qui je suis....

— Ah! s'écria Félicité, comme frappée d'un soudain pressentiment, qui êtes-vous donc, monsieur?

— Ernest-Xavier de Coutance, maître de musique pour vous servir, mademoiselle, » dit-il avec ironie.

« Ernest-Xavier! les mêmes noms!

— Que voulez-vous en faire de ces noms? » dit-il brusquement.

« Y joindre celui qui vous appartient, non pas M. de Coutance, mais le marquis de Sainte-Foix, qui, bon, mais trop crédule, a abandonné son innocente femme et sa fille qui n'avait pas encore vu le jour, les condamnant à la honte, à la misère.

— J'ai fait ce que j'ai dû. *Elle* n'était plus rien pour moi. Quant à l'enfant.....

— L'enfant.... c'était moi!

— Vous! si belle, si charmante, si innocente encore! Ah! pardon.

— Nous oublierons tout, s'écria la jeune Félicité; mais,



« MAIS NON, JE N'EN SUIS QUE TROP CERTAIN! ADIEU, QUE LE CIEL VOUS PROTÉGE! »

de grâce, écoutez et croyez-moi, quand je vous assure que vous avez été trompé.

— Oh! que ne puis-je vous croire! Mais non, je n'en suis que trop certain! Adieu, que le ciel vous protége!

— Nous ne vous laisserons pas partir ainsi, » dit lady Anne. Réfléchissez, cher M. de Coutance; peut-être croyez-vous avoir eu des preuves irrécusables; mais songez combien le plus sage est déçu par les apparences.

— Je crois ce que j'ai vu, » dit avec désespoir le pauvre musicien.

« Oh! comment le convaincre? Mon Dieu, faites luire la vérité, s'écria Félicité en joignant les mains et en fléchissant le genou : Qu'avez-vous donc vu? dites-le-moi.

— Non pas à vous, je ne puis.

— Je vous le dirai, moi! Vous avez vu votre jeune femme s'introduire dans une maison étrangère, entrer dans une petite chambre écartée, et s'agenouiller au pied d'un lit où gémissait *son frère!*

— Son frère! Mensonge!...

— Non, non, mais vérité pure; son frère, qui passait pour avoir été tué à Villafranca, et qui depuis, obligé de se cacher à tous les yeux pour cause politique, ne subsistait que grâce aux soins pieux de sa sœur Héloïse.

— Oh! pourquoi tout cela n'est-il pas vrai?

— C'est vrai, je vous le jure, et je vous promets de vous en donner la preuve : d'abord, la dernière confession du traître qui, pour se venger des refus de ma mère, la perdit dans votre estime; puis la déclaration du....

— Assez, assez; prouvez-moi que j'ai été la dupe d'une odieuse calomnie. Oh! mon Dieu, que je serai heureux!

— Oh oui! la paix, la joie, le bonheur, n'est-ce pas? » dit timidement Félicité en s'approchant de son père.

Quelques heures après mademoiselle de Sainte-Foix et le marquis étaient réunis chez lady Anne, et le général Morissier, ce frère de madame de Sainte-Foix, cause innocente de tout le mal, vint ajouter son témoignage à celui de sa nièce, car il se trouvait précisément à Londres, par un hasard providentiel.

Comme l'avait dit Félicité, tout devint alors joie et bonheur pour le marquis de Sainte-Foix. Sa fille lui redit mille fois combien sa mère serait heureuse de le revoir et d'oublier le passé; et il fut décidé que le père et la fille iraient retrouver la marquise à Paris dès le jour suivant.

LVI

Nous apprîmes avec joie l'heureux résultat de l'entrevue qui eut lieu entre M. de Sainte-Foix et sa femme; leurs biens, autrefois confisqués comme propriétés d'émigrés, leur furent rendus, et tous deux vinrent plus tard passer quelque temps en Angleterre, où nous fûmes heureux de les revoir ainsi que leur aimable fille.

Pendant tout ce temps je n'avais pas cessé d'entretenir une correspondance active avec mon frère. Le départ de lady Somerset pour la campagne ayant été décidé, j'en informai Foulques, qui me répondit que la famille allait retourner à Ellerslie, tandis que M. Cunningham resterait encore à Londres pendant quelque temps. Cette prompte détermination avait grandement surpris ma mère, qui croyait passer encore plusieurs mois à la ville; mais les décisions de son mari étaient sans appel. Foulques me priait de lui écrire chaque jour, et surtout de lui envoyer une description détaillée de Monkslade, résidence de lady Somerset.

Ce fut avec grand plaisir que je satisfis à l'innocente curiosité de mon frère. Monkslade me paraissait un paradis : le château était admirable, le parc délicieux, le pays magnifique; et puis je jouissais d'un bonheur si parfait que je prêtais encore de nouveaux charmes à des lieux déjà ravissants. Lady Anne montait à cheval avec une rare perfection, et nous faisions de charmantes excursions dans le voisinage. Fréquemment le major Harry Somerset venait passer quelques jours auprès de nous *pour ses affaires*, à ce qu'il disait; mais il savait si bien les expédier que nous le possédions du matin au soir, et sa présence ne nuisait aucunement à la vie tout agréable que nous menions à Monkslade.

Ainsi se passa le printemps, puis l'été, l'automne, lorsque arriva un terrible événement dont le souvenir seul me fait encore frémir.

C'était le 5 octobre : nous avions décidé de monter à cheval, lady Anne et moi, d'aller au-devant d'Harry, et de nous réunir à une petite ferme récemment occupée; là, nous ferions connaissance avec les nouveaux tenanciers, et nous prendrions une collation champêtre.

Malgré notre habitude de voyager dans le pays, je ne sais comment il se fit que nous nous égarâmes, et nous fûmes bien surprises de nous trouver tout à coup en vue d'un camp de Bohémiens.

Devant la porte principale se tenaient deux personnes : une grande femme à l'air fier et résolu, un homme aux traits rusés et moqueurs, mais au front pâle et à la lèvre contractée comme par un sentiment de crainte. Je les reconnus aussitôt.

C'était Madge la Noire et mon beau-père.

Je laissai échapper une exclamation de terreur, et je voulus prendre la fuite; mais il était trop tard : nous étions découvertes, et deux jeunes garçons de la bande tenaient déjà nos chevaux en respect.

« Ah! » s'écria Madge dont les yeux luisaient comme des charbons ardents, « ne t'avais-je pas bien dit que l'heure de la vengeance sonnerait tôt ou tard? Encore une de tes victimes, » dit-elle en me désignant du geste. « Traître à tous les sentiments de l'honneur et du devoir, traître à la jeune créature que tu trompais, traître à ta femme que tu délaissais, traître à cette enfant que tu aurais dû chérir comme ta propre fille! Regarde une dernière fois la lumière du ciel; avant le coucher du soleil tu ne compteras plus parmi les vivants!

— Silence, femme; cela ne sied pas de dire encore la bonne aventure, » répondit M. Cunningham d'un air insultant. « Ah! lorsque c'était la gentille Miriam.....

— Oses-tu bien proférer ce nom! Oh ma vengeance! ma vengeance! Approchez, Isabelle Neville, et vous aussi

mère de son futur époux. C'est par ma volonté que vous êtes ici. Rappelez-vous les guides qui vous ont conduites. »

En effet, notre chemin nous avait été indiqué à différentes fois par une vieille femme et par de jeunes garçons, des Bohémiens, sans doute.

« Allons donc; cela finit par devenir ennuyeux, » dit M. Cunningham, « n'as-tu rien à nous faire entendre que tes rapsodies? rien à nous montrer qu'une.... coureuse?

— N'ajoute pas à tes forfaits la moquerie, qui ne te sauverait pas; n'insulte pas cette pure fille de ta pauvre femme, dont tu as convoité l'héritage et condamné les jours. Si elle a fui, c'est devant le poison que tes mains meurtrières avaient préparé. Regarde-la en face, et déclare le contraire, si tu peux!

— Prenez garde! ma patience est à bout, et je me retire pour ne pas écouter davantage vos sottises. Allons, les gars, faites place! » dit-il; car deux vigoureux garçons lui barraient résolûment le chemin.

« Tu n'as pas d'ordres à donner ici; tu es en mon pouvoir. Une seule chose peut te sauver; use de toute ton influence pour délivrer le pauvre garçon qui gémit dans la prison d'York; déclare qui il est; tu as tous les droits du monde à le réclamer.

— Moi? qu'ai-je à démêler avec les vagabonds de votre espèce!

— Malheureux! mais c'est le fils de Miriam!

— Eh bien! le fils de Miriam ne me regarde pas.

— Misérable! O ma fille bien-aimée, l'entends-tu? Et c'est pour le suivre que tu nous a quittés! »

La pauvre femme succombait à son désespoir; elle se cacha le visage dans son manteau, et tomba sur la terre comme inanimée.

LVII

M. Cunningham eut alors un moment d'espoir; il offrit sa bourse au jeune Bohémien qui le tenait captif, croyant s'échapper à l'insu de la redoutable Madge. Mais son gardien jeta dédaigneusement à ses pieds cet or qu'il méprisait. Alors seulement M. Cunningham parut comprendre toute l'étendue du péril qui le menaçait: il pâlit, et sa hardiesse l'abandonna complétement.

Enfin, Madge se releva lentement, plus pâle encore que le coupable, et terrible par l'éclat de son regard où se lisait son inflexible résolution.

« Enfants, » dit-elle à ceux qui l'entouraient, « je vous ai appelés ici de tous les points de la Grande-Bretagne. Êtes-vous tous présents?

— Oui, tous, tous, excepté Paul, » répondirent mille voix ensemble.

— Je ne l'ai pas oublié! » fit-elle d'un ton qui fit tressaillir le coupable. Elle continua: « De l'est et de l'ouest, du nord et du midi, je vous ai convoqués pour que vous soyez témoins de ma vengeance. Depuis quinze ans, je suis votre chef; ai-je agi avec justice à votre égard, ai-je mérité votre affection ou encouru votre blâme? Répondez!

— Vous êtes notre mère!

— C'est vrai! mon cœur est d'accord avec vos paroles. Eh bien! écoutez-moi. Qui de vous ne se souvient de Miriam? Miriam, ma fille chérie, notre orgueil à tous, la rose de l'Égypte, la reine de beauté? Un jour, elle a fui, entraînée par un séducteur qui l'abusa par un faux mariage. La pauvre enfant vécut toute une année se croyant la femme du traître, qui, après ce temps, l'abandonna lâchement, elle et son enfant, Miriam et Paul; c'est une affreuse histoire, n'est-ce pas?

— Horrible! horrible! mais elle est vengée?

— Elle le sera.

— Comment? Miriam n'est pas vengée, et je vis, moi qui l'aimais tant! » s'écria un Bohémien à l'œil étincelant de fureur.

« Patience, Mendez. Que mérite cet homme? répondez, vous tous qui m'écoutez; que mérite cet homme, qui, après tous ses forfaits, refuse de prêter un secours au fils de Miriam?

— La mort! la mort! Où est-il?

— Il est devant vous.

— Ah! » s'écria Mendez en s'élançant vers son ennemi le couteau à la main, tandis que lady Anne et moi, terrifiées, nous demandions grâce pour le coupable.

« Arrêtez! » s'écria Madge; « c'est de ma main seule qu'il périra.

— Non, non, vous n'oserez pas m'assassiner ainsi, » criait l'infortuné en se débattant; et moi, m'élançant de mon cheval, je vins tomber aux pieds de la Bohémienne. Mais un roseau n'arrête pas la chute d'une avalanche. Madge me repoussa loin d'elle sans paraître me voir. Je poussai un cri suppliant, et au même instant j'entendis le bruit d'un coup de pistolet: M. Cunningham s'affaissa sur l'herbe qui se rougit de son sang, et lady Anne s'évanouit d'horreur dans les bras d'une Bohémienne. En même temps que sa victime, Madge tomba aussi comme si elle n'eût plus besoin de vivre après avoir vengé Miriam. Un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine: elle était morte.

Autour d'elle s'empressaient les Bohémiens au désespoir; je courus au secours de lady Anne, qui recouvra aisément ses sens, et toutes deux nous nous empressâmes d'assister mon coupable, mais malheureux beau-père, qui respirait encore. Il était urgent de lui donner des soins immédiats, et comme nous cherchions les moyens de le transporter loin de ce théâtre sanglant, deux chasseurs, que le bruit du coup de pistolet avait attirés, accoururent auprès de nous et nous offrirent leur aide. A la vue du crime qui venait d'être commis, l'un d'eux se retourna vers les Bohémiens, et leur déclara que la justice aurait raison de ce meurtre. Mais Mendez répondit avec sang-froid que lui et ses frères n'avaient rien à craindre des hommes: « Qui peut savoir où nous serons, » dit-il, « lorsque votre plainte aura attiré sur nous l'attention de la justice? » En effet, les tentes s'étaient repliées comme par enchantement, et avant que cinq minutes eussent suivi cette réponse, notre œil n'apercevait plus aucune trace de ces indomptables fils de la liberté.

Toute notre attention était d'ailleurs attirée par l'agonie du malheureux pour lequel nous ne ressentions que la plus profonde pitié. Par les soins de ces messieurs, il fut transporté à la ferme voisine, porté sur un brancard que nous suivîmes en silence, lady Somerset et moi. A quelques pas de la ferme je pris les devants pour prévenir les habitants de notre arrivée; sur le seuil de la porte je rencontrai la fermière qui venait à notre rencontre, et, à mon inexprimable surprise, je reconnus ma bonne vieille Bessy.

LVIII

Nous fûmes bien heureuses toutes deux de cette rencontre inespérée. Bessy et son mari Georges étaient les nouveaux tenanciers de cette même ferme à laquelle nous avions compté prendre une paisible collation. En ce moment, le blessé réclamait les soins de tous, et je ne pus qu'exprimer à ma pauvre Bessy, par un cordial serrement de main et un regard plein d'affection, les sentiments que je conservais toujours pour cette excellente femme.

Par bonheur, le médecin se trouvait dans la maison, appelé pour un léger accident arrivé à un garçon de labour. Il accourut auprès du malade, et nous attendîmes dans la plus vive anxiété le résultat de son examen. Pendant ce temps, je priais Dieu du fond du cœur; je lui demandais la force de pardonner à cet ennemi de ma vie entière; je lui demandais sa grâce pour cet homme si coupable; je priais pour le père de Foulques, le mari de ma mère! Et je souffris en mon cœur mille déchirements, comme si j'eusse attendu l'arrêt de vie ou de mort de l'homme le plus tendrement aimé.

Le médecin sortit de la chambre du malade; l'expression de ses traits disait assez qu'il avait perdu tout espoir. Il me déclara qu'il fallait faire venir au plus vite un prêtre et la famille du blessé. On envoya aussitôt chercher M. Ryland au presbytère voisin; quant à ma mère, elle était trop loin pour arriver à temps, et je devais être la dernière personne de la famille que les regards du mourant pussent revoir encore.

Je priai le médecin de ne pas quitter le malade auprès duquel je me rendis en tremblant. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me lança un regard furieux et m'ordonna de sortir.

« Laissez-moi auprès de vous, je vous soignerai, » dis-je d'une voix émue.

« Croyez-vous me tromper jusqu'à la fin? » dit-il; « je sais que je vais mourir, tué comme un chien par une misérable Bohémienne dont la main a été conduite.....

— Silence, » dit M. Ryland qui entrait au même instant, « sachez mieux employer votre heure dernière. Recueillez-vous, et préparez votre âme au douloureux voyage. »

Il se mit à genoux près du lit funèbre, et nous fit signe à tous de nous retirer.

Il eut une longue conférence avec le blessé, dont la conscience était aussi malade, hélas! que son pauvre corps expirant. Enfin, il ouvrit la porte et nous dit d'entrer.

Les ombres de la mort s'étendaient graduellement sur le visage de M. Cunningham; ses yeux, à demi éteints, rencontrèrent les miens, et il fit un geste comme s'il voulait parler; mais, épuisé par la souffrance, il retomba inerte sur son lit.

« Parlerai-je pour vous? » dit l'homme de Dieu.

Un léger signe d'assentiment répondit seul à cette demande.

« Miss Neville, avancez, » me dit M. Ryland; « je suis chargé par votre beau-père de vous exprimer son repentir pour tout le mal qu'il vous a causé autrefois.

— Assez! assez! » m'écriai-je tout en larmes; « ne parlons plus du passé; j'ai tout oublié.

— Vous me pardonnez donc? » murmura M. Cunningham.

« Oh! oui, et de tout mon cœur; ne pensez plus à moi, et calmez-vous, je vous en prie.

— Du calme pour moi! il n'en est plus; l'enfer me fait déjà souffrir ses tortures. N'est-ce pas un rêve? Je vais donc mourir, moi si plein de vie ce matin encore! ce soir un vil cadavre!... Oh! sois maudite, Bohémienne détestable!...

— Silence! » dit M. Ryland; ne maudissez pas votre assassin, qui a déjà comparu devant Dieu.

— Quoi! morte? Madge la Noire! morte? et comment?

— Tuée par la main de Dieu.

— Morte! Et Miriam? et son fils? L'enfant, où est-il? Oh! qu'il fait froid! » Il frissonna et pâlit encore plus. Le médecin lui tâta le pouls, et sans doute ses traits laissèrent deviner sa pensée, car le moribond s'écria douloureusement:

« Est-ce la mort? la mort! Oh! je ne veux pas mourir! Isabelle, sauvez-moi!

— Hélas! je le voudrais!

— Vous le voudriez! Ainsi, je ne meurs pas par votre ordre? Madge n'était pas excitée par vous à vous venger

— Grand Dieu! l'avez-vous donc pensé un seul instant?

— Pouvez-vous donc tout oublier, tout pardonner, même cette nuit fatale?...

— Tout, je vous le promets; et jamais cette funeste vérité ne sera connue de personne.

— Vous m'en donnez votre parole?

— Oui.

— C'est bien. Est-ce là lady Anne Somerset, la mère de celui qui sera votre époux?

— Oui, » dit Harry en s'avançant avec sa mère à ma grande surprise, car j'ignorais leur présence.

« Écoutez donc, pendant que je puis encore parler. Je déclare ici que miss Neville a dû fuir Ellerslie à la suite des mauvais traitements dont je l'accablais, et parce que sa vie même était menacée..... par moi..... La nuit même de sa fuite, je tentais de l'empoisonner!... Je déclare que l'article imprimé dans tous les journaux contre miss Neville a été fait par moi; Isabelle a toujours été une bon[ne] fille, et c'est moi seul qui suis la cause de son départ. Ava[nt] mon mariage, j'étais perdu de dettes; je voulais les a[c]quitter à tout prix, et, poussé par un misérable auquel [je] devais de l'argent, je résolus de faire disparaître Isabe[lle] pour m'enrichir, mes fils et moi, de son héritage. Lon[g]temps j'essayai mon œuvre de destruction; mais la faib[le] dose de poison que je mêlais au vin d'Isabelle ne put q[ue] la dégoûter de ce breuvage et altérer sa santé sans la fa[ire] périr. C'est alors que je frappai le coup décisif.... J'ai to[ut] dit: laissez-moi à présent avec le digne prêtre qui m'[ai]dera à paraître devant Dieu. »

Il avait mis beaucoup de temps à prononcer cette do[u]loureuse confession; sa voix s'affaiblissait, et de fréquen[ts] intervalles coupaient ses phrases, rendues presque incoh[é]rentes par la douleur. Quelques heures plus tard, il ex[pi]rait dans les bras de M. Ryland, avec toutes les marq[ues] d'un sincère repentir.

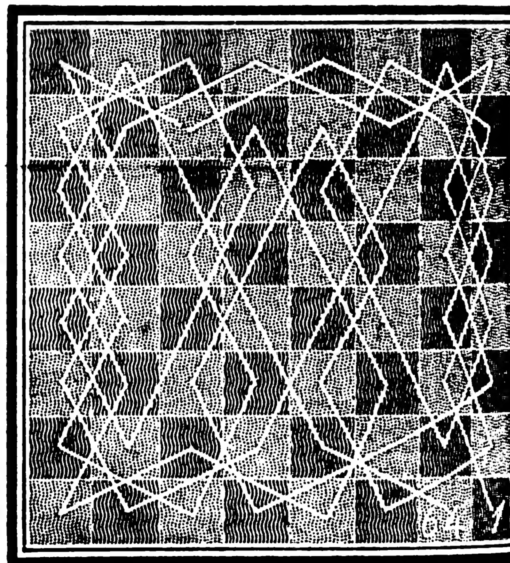
(*La fin au prochain numéro.*)



LES FOUS.

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

BÉRANGER.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, dissémin[ées] dans ses soixante-quatre cases, les syllabes contenues dans les vers [du] précédent.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob [5]

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La Fontaine était un grand esprit plein de finesse et de simplicité.

N° 37 (avec patrons). DEUXIÈME ANNÉE. 10 septembre 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

[Som]maire. — Robe de chambre. — Chemise pour homme. — Quatre cols. — Trois bon[ne]ts de nuit pour femme. — Trois camisoles pour [fem]me. — Peignoir en nan[so]k ou percale. — Fichu-[cr]avate. — Chemise décolle[tée] pour femme. — Peignoir [W]atteau. — Description de [to]ilettes. — Chronique du [mo]is. — NOUVELLE : La Bio[gra]phie d'une héritière.

[R]obe de chambre.

Le dessin ci-joint offre à [nos] lectrices le modèle d'une [ro]be de chambre commode et élégante, deux conditions difficiles à concilier, et qui expliquent et justifient la vogue de cette forme généralement adoptée aujourd'hui dès qu'on veut s'affranchir des vestes zouaves.

On peut exécuter cette robe de chambre en toute étoffe; nous conseillons, pour la saison actuelle, le poil de chèvre; — pour le mois prochain, le cachemire d'Écosse; — pour l'hiver, enfin, la flanelle à carreaux ou bien à rayures.

La reproduction de notre dessin peut avoir lieu de deux façons. Supposons la robe de chambre en flanelle, à rayures transversales, noires et blanches, — mauves et blanches, etc.; on ferait une première robe à corsage plat, sans manches, garnie depuis le col jusqu'aux pieds, avec une ruche en taffetas noir ou mauve; sur cette robe de dessous, on mettrait cette sorte de manteau à cinq gros plis creux; le pli du milieu est double; ce *manteau* est à manches longues et larges, garnies d'une ruche pareille à celle qui borde les devants du manteau et qui tourne par derrière au-dessus des plis.



ROBE DE CHAMBRE.

La deuxième combinaison est plus simple, et nous la recommandons particulièrement. La robe de dessous serait seulement *simulée;* on poserait les ruches telles qu'on les voit sur notre dessin, une au milieu, ayant 10 centimètres de largeur en bas et s'amoindrissant vers la taille; les autres à quelque distance de celle-ci, formant *tablier*, passant sur les épaules et garnissant le haut de la robe de chambre par derrière, au-dessus des plis.

Les deux côtés de la robe de chambre seraient cousus sous la ruche du milieu; la fente de devant serait cachée sous cette ruche, et l'on fermerait le corsage avec des boutons placés sous la ruche.

Si l'on voulait exécuter cette robe de chambre d'une façon plus économique, nous conseillerions de choisir une étoffe de laine grise, ou bien à carreaux blancs et noirs; on remplacerait les ruches par des bandes en cachemire d'Écosse bleu de Chine, par exemple; ces bandes, ourlées de chaque côté, froncées à un centimètre 1/2 de distance des ourlets, seraient posées en guise de bouillonnés presque plats; la largeur de ces bandes, ourlets non compris, serait de 10 centimètres pour le bas de la jupe. Elles diminueraient graduellement de largeur, et n'auraient plus que cinq centimètres sur le corsage; celles qui garnissent les manches ont six centimètres de largeur. Une ruche très-étroite froncée au milieu, pareille aux bouillonnés pour l'étoffe et la couleur, garnit l'entournure des manches. La couleur bleu de Chine, que nous indiquons pour les bandes de cachemire, ne pour-

rait s'allier à une nuance trop foncée; si l'on choisissait pour la robe de chambre une étoffe gris foncé, les bandes devraient être gros bleu ou gros vert. Le bleu de Chine pourrait accompagner le gris clair ou bien une étoffe noire et blanche.



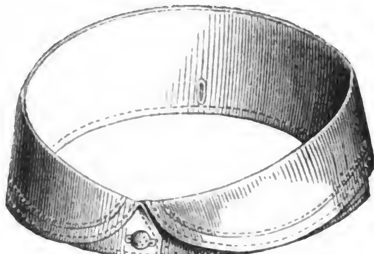
CAMISOLE N° 2.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Camisole n° 1.

Les figures 34 à 40 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Nous publions aujourd'hui le complément de la collection des objets de lingerie commencée dans le n° 32, et les n^os^ des patrons et des dessins font suite aux objets précédemment publiés. La camisole que ce dessin représente est en nansouk, garnie avec des bandes étroites festonnées, qui encadrent d'un double rang le col, les manchettes, les revers, et fixent les petits plis placés sur les manchettes et les revers. — On taille les devants sur la figure 34, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 2 centimètres sur les devants et un ourlet de 3 centimètres pour le bas des devants; la figure 36 (dos) doit être bordée d'un ourlet semblable (3 centimètres). On fait sur les devants (depuis l'épaule) douze petits plis indiqués sur le patron. La ligne simple représente le *pli* du pli, c'est-à-dire son bord extérieur; la ligne ponctuée marque la couture même du pli, qui est semblable aux plis des chemises n°s 1 et 2. (Voir le n° 32 du journal.) Les plis sont cousus seulement jusqu'à l'endroit que les lignes atteignent. — Les devants et le dos sont réunis par une couture ourlée sur les côtés depuis A jusqu'à B; — sur l'épaule depuis C jusqu'à D; on place un passe-poil sur toutes ces coutures; on fait ensuite l'ourlet qui borde le bas de la camisole. Les deux revers sont coupés sur la figure 35; chacune des quatre dents de ces revers est ornée de cinq plis transversaux pareils à ceux des devants; les deux plis extérieurs sont bordés avec une bande festonnée de batiste ou de mousseline ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Cette bande est posée *à plat*, ainsi que cela est indiqué sur la figure 35. Pour exécuter plus aisément ces revers, on prend une bande de nansouk ayant 10 centimètres de largeur, 98 centimètres de longueur; on fait dans cette bande les plis, en se guidant sur la figure 35 pour l'espace qui doit les séparer 5 par 5 : ces plis, quand



COL RABATTU N° 1.

ils sont terminés, doivent occuper une place égale à celle des dix lignes indiquant les cinq plis de chaque *dent*, tandis que les intervalles unis sont égaux à ces mêmes intervalles marqués sur le patron. Quand les plis sont terminés, on coupe les revers sur la figure 35, en laissant l'étoffe nécessaire pour les remplis, puis on borde les revers avec un double rang formé par deux bandes festonnées ayant, la première, 1 centimètre 1/2, la deuxième 1 centimètre de largeur; la première bande est simplement cousue au bord du revers, la deuxième, placée sur celle-ci, est *piquée* (couture en points *arrière*); on soutient un peu ces bandes dans le creux des dents. On coud les revers sur les devants, depuis E jusqu'à F, au bord de l'ourlet, que l'on rabat par dessus, de façon que le revers se trouve fixé; au milieu de cet ourlet, sur la ligne ponctuée, on place la garniture festonnée, qui se compose de deux bandes piquées ensemble du côté opposé aux festons, et ayant ensemble 2 centimètres de largeur. Cette garniture et les revers sont rabattus au bord inférieur de la camisole par dessus l'ourlet du bas. On arrondit en haut le revers sur la forme de l'encolure, et les revers sont cousus à cette place avec le col, que l'on taille sur la figure 37; on le garnit avec deux bandes festonnées, puis on le coud sur l'encolure, étoile avec étoile, jusqu'à G avec G.

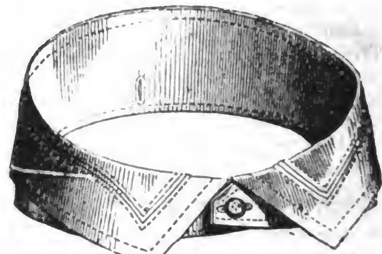
La figure 38 représente la manche; on y fait les plis indiqués par les lignes unies et ponctuées comme pour les devants; la figure 39 représente la manchette; on la prépare comme les revers, puis on la coud ensemble depuis K jusqu'à l'étoile. Le poignet est coupé deux fois sur la figure 40; chaque partie en est cousue ensemble depuis J jusqu'à K, puis le poignet est réuni à la manchette en assemblant les mêmes lettres et les mêmes signes. On coud la manche depuis H jusqu'au J, puis on la fronce en bas, et on la joint au poignet, J avec J, — étoile avec étoile, — point avec point. Quand on coud la manche dans l'entournure, l'H de la manche doit se trouver avec l'H du devant.

Camisole n° 2.

Les figures 41 à 45 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Cette camisole ne diffère de la précédente que par le col, les manches et les manchettes; ce col et ces manchettes pourraient aussi servir isolément pour toilette du matin. Les plis de la camisole sont pareils à ceux de la chemise de nuit (voir le n° 32 du journal). Les trois plis qui bordent chaque devant sont faits dans toute la hauteur de la camisole, tandis que les autres plis deviennent toujours plus courts, sans être fixés à l'endroit où ils se terminent. Le dos est semblable à celui de la précédente camisole; l'un des devants de la camisole est bordé d'un ourlet ayant 3 centimètres de largeur, garni de boutons en linge; l'autre devant est garni d'une bande sur laquelle les plis sont faits en travers, et de chaque côté de laquelle on place une garniture festonnée ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. Cet arrangement est pareil à celui de la chemise n° 2, publiée dans le n° 32. La bande, plissée en travers, est fixée sur la camisole par une bande très-étroite sur laquelle on fait une couture en *arêtes*, qui fixe en même temps la garniture festonnée.

La figure 41 représente la moitié de la manche; on fait 3 plis creux; le patron en indique 1 1/2; on forme ces plis en plaçant la croix n° 1 sur le point n° 1, — la croix n° 2 sur le point n° 2, — la croix n° 3 sur le point n° 3, et, pour l'autre moitié de la manche, on agit en sens inverse. On coud la manche ensemble depuis L jusqu'à M; on la fronce en bas, en laissant uni l'espace qui se trouve entre le point et l'M, de chaque côté de la couture, puis on coud la manche sur le poignet, taillé sur la figure 42 *double* en hauteur. La manchette (figure 43) est faite avec une bande droite plissée en travers; on la borde avec une garniture festonnée; sur le côté qui est droit (le plus large de la manchette), on fait un pli en mettant la croix sur le point; on met ensuite l'étoile du côté étroit sur l'étoile du



COL RABATTU N° 2.



CAMISOLE N° 1.



CAMISOLE EN NANSOUK OU PERCALE.

é large, et on réunit ces deux côtés par une rosette qui ompose de deux bandes festonnées ayant, l'une 10 centètres de longueur, 1 centimètre 3/4 de largeur, — l'au8 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/4 de larr; *on les* fronce séparément, on les place l'une sur



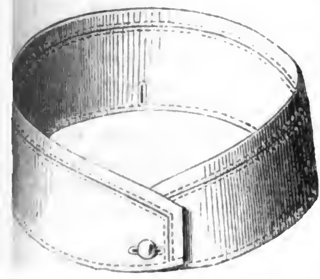
BONNET DE NUIT N° 1.

atre, et l'on met au milieu un petit bouton de linge. — *enfile* la manchette sur le poignet, on les coud ensem N avec N, la *patte* de la manchette retombant enders. — Le col-cravate, dont la figure 44 représente la moi, est fait comme la manchette; il se compose d'une nde droite que l'on arrondit pour l'encolure, comme us l'avons indiqué pour la pièce de la chemise n° 2 dans n° 32 du journal. On coupe un *poignet* ou *brisure* sur figure 45, que l'on joint au col en mettant O avec O, — vec P; on place sur le col, d'un côté le bouton indiqué la figure 44, — de l'autre côté une rosette pareille à lle de la manchette; sous la rosette, on fait une bounière. On coud le col terminé sur la camisole depuis croix jusqu'au point de la figure 45.

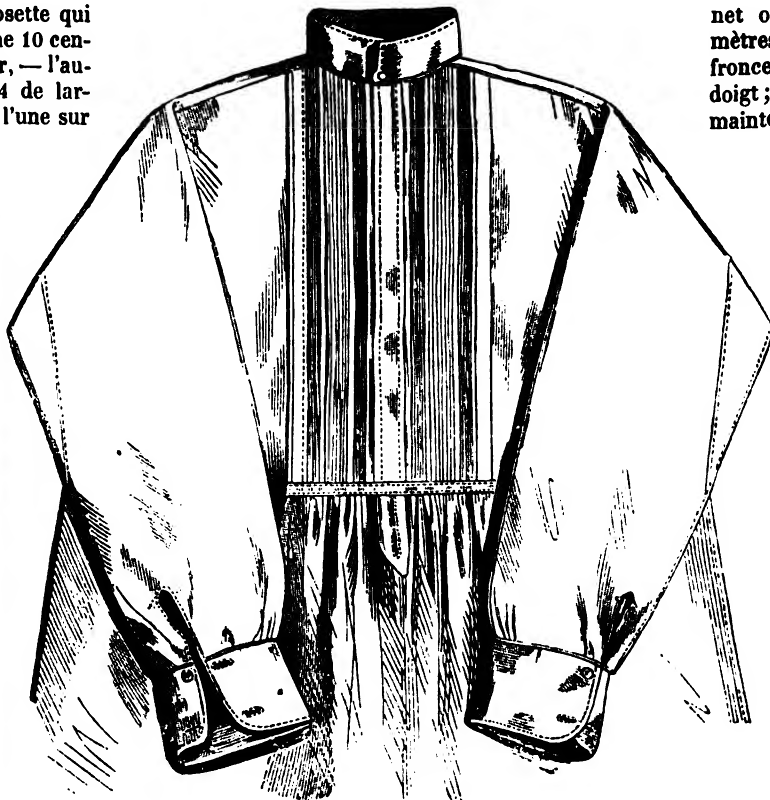
Bonnet de nuit n° 1.

Les figures 46 et 47 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet est fait en toile fine ou nansouk; il est garni vant avec deux bandes brodées, derrière avec une seule nde brodée. Le fond, qui est en pointe par devant, se ttache, par des entre-deux brodés, à des côtés arron, terminés par les brides qui sont taillées d'un seul orceau avec les côtés. On coupe le fond (figure 46) en ais, en laissant derrière l'étoffe nécessaire pour faire un rge pli qui servira de coulisse; on place de chaque côté ce fond l'entre-deux dont le dessin est joint au patron, employant le moyen suivant : on replie le fond de chaie côté, on y attache l'entre-deux par une couture piuée faite sur la ligne unie, puis on ourle le fond sous entre-deux; on fronce celui-ci du côté opposé depuis la croix jusqu'à la croix. — On fait la boutonnière indiquée sur la figure 46, puis on plie l'ourlet, que l'on fixe par une couture piquée. On taille deux bandes étroites de même étoffe que le bonnet; ces bandes ont 4 centimètres 1/2 de largeur, 30 centimètres de longueur;



COL ANGLAIS.



CHEMISE POUR HOMME.

elles sont arrondies d'un côté, coupées en biais de l'autre côté, de façon à avoir 3 centimètres de largeur, ourlées tout autour, passées dans la coulisse et dans la boutonnière. Le côté arrondi est garni avec une bande brodée. Le *côté* (figure 47) est coupé en droit-fil; on coupe naturellement ces deux côtés sur cette figure 47; on le borde d'un ourlet, excepté du côté supérieur, arrondi, puis on le réunit



BONNET DE NUIT N° 2.

au fond par une couture piquée depuis Q jusqu'à R; on serre les fronces du fond afin qu'elles soient placées dans l'espace qui se trouve entre Q et R; une petite bande ayant 2/3 de centimètres de largeur couvre cette couture à l'intérieur; cette bande est fixée à l'envers par une couture ourlée à l'endroit : elle est *piquée* sur la ligne ponctuée de la figure 47.

Pour faire la première garniture qui entoure le bonnet on prend une bande brodée de 1 mètre 32 centimètres, ayant 3 centimètres 3/4 de largeur, que l'on fronce par un surjet en roulant la mousseline sous le doigt; on coud cette garniture autour du bonnet en la maintenant plate par derrière, tandis qu'on la fronce de-



BONNET DE NUIT N° 3.

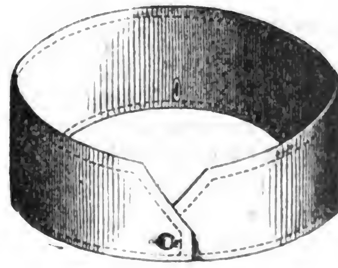
vant sur la ligne fine indiquée sur la figure 47. Une deuxième garniture, ayant 1 mètre 3 centimètres, est posée sur celle-ci; cette garniture, de même largeur que la première, froncée comme celle-ci, cousue sur la ligne qui marque sa place sur les figures 46 et 47, se termine sous les entre-deux placés sur les côtés. Les brides sont garnies avec une bande brodée ayant 23 centimètres de longueur, froncée et cousue autour du côté arrondi; cette bande a 3 centimètres de largeur; on la coupe un peu en biais à chaque extrémité, de façon à lui laisser seulement 2 centimètres de largeur.

Bonnet de nuit n° 2.

Les figures 48 et 49 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Si l'on fait ce bonnet en nansouk ou batiste, il servira seulement pour la nuit; si l'on emploie de la mousseline et des dentelles pour le garnir, on pourra l'élever à la dignité d'un bonnet du matin. Le fond (figure 48) doit être coupé en biais, en plaçant le pli de l'étoffe sur la ligne qui indique le milieu du fond. La passe (figure 49) doit être coupée en droit-fil, en plaçant aussi le pli de l'étoffe (par conséquent l'étoffe *double*) sur la ligne qui indique le milieu de la passe.

On coud la passe ensemble depuis T jusqu'à l'étoile par derrière, et on l'assemble avec le fond, de façon que les lettres se trouvent ensemble, S avec S par devant, T avec T par derrière; sur les côtés U avec U, V avec V, en maintenant le fond plat, devant, jusqu'à l'U, froncé assez fortement depuis l'U jusqu'au V, froncé très-légèrement depuis U jusqu'à T. On assemble ces deux parties à l'endroit, en prenant en même temps une bande en biais ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, que l'on rabat ensuite sur la couture et que l'on *pique* sur le fond. La passe est bordée d'un ourlet très-étroit, et l'on pose la coulisse, qui se compose d'une bande étroite, soit à l'endroit, et alors il faut la *piquer*, soit à l'envers, où elle est fixée par une couture ourlée. Les deux bandes qui servent à



COL DROIT.

froncer le bonnet ont chacune 6 centimètres 1/2 de largeur, 78 centimètres de longueur; ces bandes sont de même étoffe que le bonnet, passées dans la coulisse, et ressortent par l'œillet ovale marqué sur le patron.

La garniture du bonnet se compose de deux bandes de mousseline festonnées avec du coton rose; chacune de ces bandes a 3 centimètres 1/2 de largeur, 1 mètre 26 centimètres de longueur; on pose l'une au bord de la passe, l'autre sur la ligne ponctuée. Les brides (10 centimètres 1/2 de largeur, 49 centimètres de longueur) sont simplement ourlées et cousues à l'intérieur du bonnet à la place marquée par deux croix sur la figure 49.



PEIGNOIR EN NANSOUK OU PERCALE.

Bonnet de nuit n° 8.

La partie du milieu et la passe sont ornées de plis en travers, disposés trois par trois, et encadrés de bandes étroites festonnées, qui couvrent la couture réunissant les côtés unis. La garniture se compose de deux bandes festonnées et froncées. Les brides sont de même étoffe que le bonnet et simplement ourlées.

Chemise pour homme.

Les figures 51 à 55 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La partie plissée, le col et les manchettes de cette chemise sont en toile plus fine que le corps et les manches de la chemise. Nous avons indiqué sur le n° 51 la disposition des plis; si l'on craignait un travail considérable, on pourrait faire des plis plus larges, ou enfin acheter des plis tout préparés dans les magasins de lingerie. La figure 51 représente la moitié du corps de devant, c'est-à-dire cette partie jusqu'à la fente; on doit par conséquent la prolonger sur la ligne commençant à la lettre E et sur la ligne ponctuée indiquant le milieu du corps par devant, selon la taille de la personne à laquelle la chemise est destinée. Notre modèle a, depuis le bas jusqu'à l'entournure, 70 centimètres de longueur; le *corps* de derrière est de même longueur, mais il a au milieu, par derrière, 95 centimètres de longueur. L'entournure est coupée sur celui-ci comme sur le corps de devant; la ligne courte placée dans l'intérieur indique l'endroit où le corps de derrière doit être coupé en biais jusqu'au milieu.

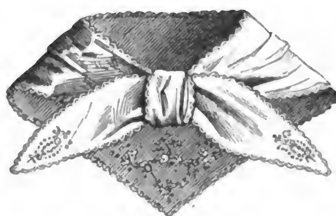
Pour faire la partie plissée on pratique une fente transversale à partir de l'extrémité de la fente perpendiculaire, en prenant sur le *corps* la toile nécessaire pour les plis; on plisse ensuite la partie inférieure, et on la réunit à la partie supérieure par la petite bande indiquée sur le patron. La patte avec boutonnière, pareillement indiquée sur le patron, est cousue en même temps, et l'on distribue les plis de façon que le *corps* soit plat sous cette *patte*.

La *pièce* d'épaule (figure 52) est piquée sur le *corps* de devant depuis A jusqu'à B, puis on y attache le *corps* de derrière, qui doit être plat depuis le point jusqu'à la croix de la figure 52. Cette *pièce* est doublée, et la doublure fixée par une couture ourlée. — La figure 53 représente la moitié du col qui doit être *double*, piqué tout autour, placé sur la chemise, C avec C, D avec D. La figure 54 représente la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis E jusqu'à F, en laissant la fente indiquée par une ligne fine. La manchette (figure 55), *double* comme le col, a trois boutonnières et un bouton (les deux boutonnières de devant sont jointes par des boutons de métal); on place cette manchette sur la manche froncée, G avec G, point avec point, de façon que les deux F se rencontrent et que les fronces de la manche se trouvent dans l'espace compris entre les deux croix de la manchette. Quand on monte les manches, l'E doit se trouver avec l'E du corps de devant, l'H avec l'H de la pièce d'épaule. La manche doit occuper toute l'entournure marquée par une ligne fine sur la figure 51.

Col rabattu n° 1.

Les figures 65 *a* et 65 *b* (*verso*) appartiennent à ce patron.

On coupe sur la figure 65ª un morceau de toile fine, puis un second morceau de toile plus grosse; on en fait autant pour la *brisure* (fig. 65ᵇ). On borde le col du côté arrondi, avec une bande de toile fine coupée en biais, placée *avant* que les deux parties du col soient cousues ensemble. Après que cette bande a été prise dans la couture qui réunit le dessus et la doublure, on la pique deux fois sur le col, à la place indiquée par des lignes ponctuées; ces coutures piquées prennent la doublure en même temps. On coud ensuite le col sur la brisure depuis X jusqu'au point.



FICHU-CRAVATE.

Col rabattu n° 2.

Les figures 67 *a* et 67 *b* (*verso*) appartiennent à ce patron.

La figure 67ª représente la moitié du col, qui se compose de deux morceaux égaux coupés l'un en toile fine, l'autre, servant de doublure, en toile plus grosse. On place entre les deux morceaux trois cordons ronds fins, fixés par des coutures piquées, indiquées par des ligne[s] ponctuées qui doivent être continuées sur tout le col, qu[e] l'on pique aussi au bord, puis on le monte sur la *brisu[re]* (fig. 67ᵇ), Y avec Y, jusqu'à la croix. La *brisure* e[st] double.

Col droit pour homme.

La figure 64 (*verso*) appartient à ce patron.

On fait ce col en toile triple, c'est-à-dire q[ue] l'on coupe trois morceaux sur le patron qui r[e]présente la moitié du col; on le pique to[ut] autour; on y fait les boutonnières indiquées.

Col anglais.

La figure 66 (*verso*) appartient à ce patro[n].

Ce col est triple, en toile; on pl[ace] au bord, sur le côté supérieur, un c[or]don rond fin, fixé par deux coutu[res] piquées; le bord inférieur est ga[rni] d'une couture piquée; ces coutu[res] sont indiquées sur le patron par d[es] lignes ponctuées; le patron représe[nte] la moitié du col.

Peignoir en nansouk.

Ce peignoir a une pièce plate plac[ée] par derrière. Les devants, qui att[ei]gnent les épaules, se rattachent à ce[tte] pièce par un entre-deux brodé. L[es] manches, larges, sont bordées avec u[ne] bande brodée. Le col se compose d'[un] entre-deux encadré par une bande br[o]dée. On place cinq boutons sur l'[un] des devants, on fait cinq boutonni[è]res sur l'autre côté pour fermer le p[ei]gnoir.

Fichu-cravate.

Ce fichu accompagnera les robes de chambre. On coupe en plaçant le nansouk ou la mousseline en biais s[ur] le milieu du patron, qui représente un peu plus de la moi[]tié du fichu.

On brode les trois coins au plumetis; on festonne [le] bord.

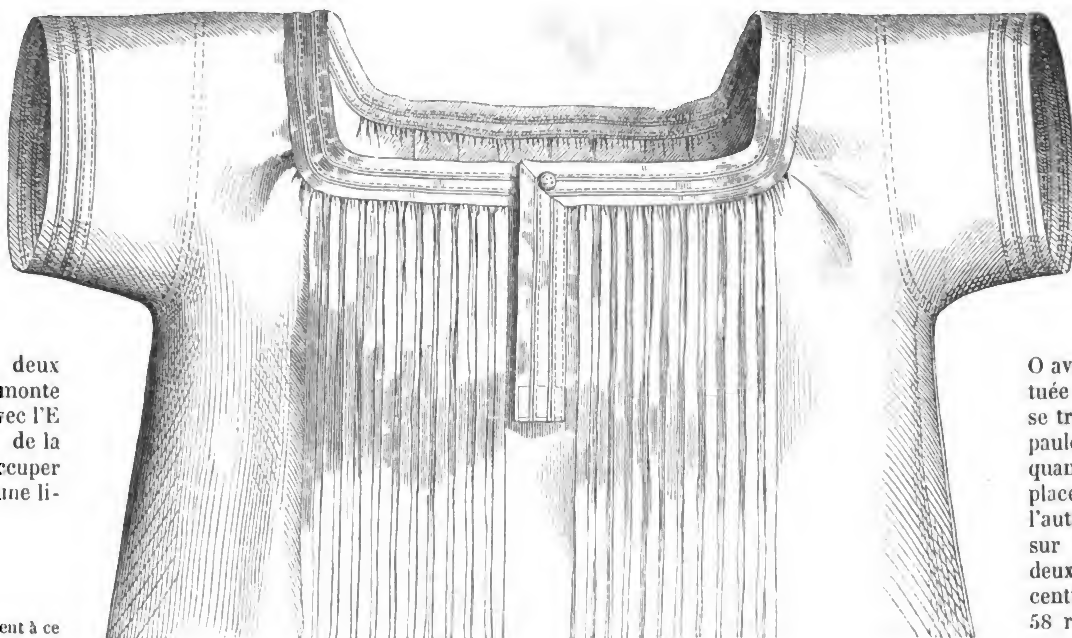
Chemise décolletée pour femme.

Les figures 56 à 58 (*verso*) appartiennent à ce patron.

La longueur de cette chemise, depuis le bas jusqu['à] l'épaule, est de 1 mètre 20 centimètres; sa largeur est [de] 1 mètre 96 centimètres. On met d'un côté deux larg[es] pointes; on fait au bas un ourlet de 3 centimètres.

La figure 56 représente la moitié de la partie supérieu[re] du *corps*. On place l'étoffe double sur la ligne indiqua[nt] le milieu de l'épaule, afin que la partie de devant et cel[le] de derrière soient d'un seul morceau; l'entournure e[st] égale devant et derrière; l'encolure est plus creusée d[e]vant que derrière, ainsi que cela est indiqué sur la figure 5[6]. On prolonge le patron selon la taille de la personne à l[a]quelle la chemise est destinée. La fente est faite à 1 cen[]timètre de distance du milieu; elle est pratiquée entre l[es] deux lignes qui indiquent sa place sur la figure 56. O[n] place sur le côté le plus large un faux ourlet de 1 cent[i]mètre 1/2. Le côté le plus étroit est bordé d'un ourl[et] qui se rattache aux plis.

La *pièce* est coupée double sur la figure 58, pliée [en] deux, puis on place entre l[es] deux morceaux quatre cordo[ns] ronds, deux par deux, ent[re] lesquels on fait des coutures p[i]quées, indiquées par les lign[es] ponctuées; on peut remplac[er] cet ornement par une broderi[e] si l'on veut avoir des chemis[es] plus élégantes. — On fronce l[a] partie de devant depuis L jus[]qu'au point, celle derrière de[]puis N jusqu'à la croix, et l'o[n] place la pièce et l'ourlet qui [y] est attaché; ce dernier doit s[e] trouver sur la fente, L avec L, O avec O; on le pique sur la ligne ponc[]tuée de la figure 56. — La pièce doi[t] se trouver devant, L avec L; sur l'é[]paule, M avec M; derrière, N avec N, quand on la *pique* sur la chemise. On place d'un côté un bouton, on fait de l'autre côté une boutonnière, indiqué[e] sur le patron. On pique ensemble le[s] deux côtés sur un espace d'un demi[-]centimètre depuis la fente. — La figure 58 représente la moitié de la manche; on la coud ensemble depuis J jusqu'à la croix; on fait au bas un ourlet orné



CHEMISE DÉCOLLETÉE POUR FEMME.



Paris, Moine Imp.

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

omme la *pièce*, puis on la coud dans l'entournure, J vec J, K avec K, en agissant comme pour la chemise n° 11 (voir le n° 32 du journal).

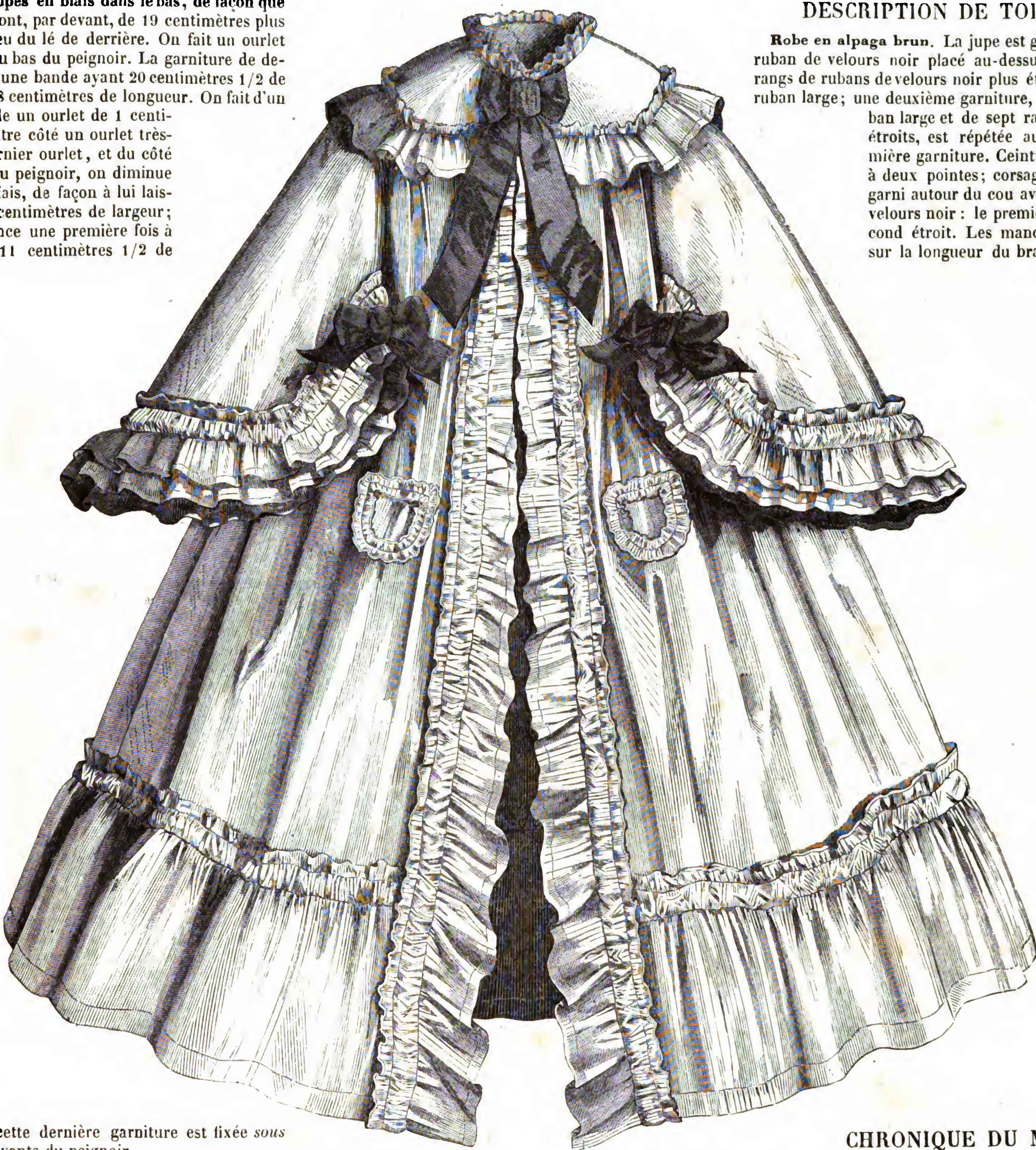
Peignoir Watteau.

Les figures 59 à 63 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce peignoir, qui peut aussi servir de robe de chambre l'été lorsqu'on le porte sur un jupon brodé ou garni de volants, est fait en nansouk, garni de volants et de bouillonnés; en hiver on le jette sur une robe de chambre, afin de la préserver quand on se coiffe. — On emploie pour le faire 9 mètres 50 centimètres d'étoffe ayant 1 mètre 23 centimètres de largeur. Ce peignoir se compose de trois lés; celui du milieu, placé par derrière, a 1 mètre 13 centimètres de longueur, et il est coupé en biais de chaque côté, en bas, sur un espace de 10 centimètres : chacun des lés de devant a 1 mètre 33 centimètres de longueur; ils sont coupés en biais dans le bas, de façon que les lés de devant sont, par devant, de 19 centimètres plus courts que le milieu du lé de derrière. On fait un ourlet de 2 centimètres au bas du peignoir. La garniture de devant se compose d'une bande ayant 20 centimètres 1/2 de largeur, 1 mètre 58 centimètres de longueur. On fait d'un côté de cette bande un ourlet de 1 centimètre 1/2, de l'autre côté un ourlet très-étroit; vers ce dernier ourlet, et du côté placé sur le haut du peignoir, on diminue cette bande, en biais, de façon à lui laisser seulement 12 centimètres de largeur; ensuite on la fronce une première fois à une distance de 11 centimètres 1/2 de l'ourlet le plus large; une deuxième fois à 2 centimètres 1/2 de distance de l'ourlet étroit, puis on coud cette garniture sur le bord du peignoir, par devant, de façon que le volant retombe en dehors, et que le bouillonné soit un peu bouffant; l'autre côté du peignoir est garni de la même façon. La garniture du bas a 6 mètres de longueur, 47 centimètres de largeur; on fait, d'un côté, un ourlet de 4 centimètres 1/2, de l'autre côté un ourlet étroit; on fronce la garniture une première fois à 3 centimètres de distance de l'ourlet étroit, une seconde fois à 7 centimètres 1/2 de distance de ces premières fronces, puis on place la garniture au bord du peignoir tout autour, de façon que le volant de 32 centimètres dépasse le peignoir, et que le bouillonné soit un peu bouffant; cette dernière garniture est fixée *sous* la garniture des devants du peignoir.

La figure 59 représente la ligne droite supérieure du peignoir et l'entournure, ainsi que la ligne indiquant l'échancrure du peignoir. On place cette figure 59 sur le peignoir de façon qu'il y ait un espace de 70 centimètres depuis le bord de devant (garniture non comprise) jusqu'à la lettre Q. On échancre d'après cette figure 59, et l'on coupe aussi l'entournure; l'espace qui se trouve depuis la lettre R, entre les deux entournures, appartient à la partie de derrière. On fait de chaque côté de la partie de devant deux plis creux dirigés en arrière; la partie de derrière a trois plis larges, très-creux; celui du milieu est triple, les deux autres doubles, et ceux-ci se terminent à 5 centimètres de distance de l'entournure. — La figure 60 représente la moitié de la pièce d'épaule; on la coupe d'un seul morceau en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet indiqué; on la coud avec un passepoil depuis P jusqu'à Q sur la partie de devant, depuis R jusqu'à S sur la partie de derrière.

La manche (figure 61) est coupée d'un seul morceau, et on l'échancre d'un côté à la place indiquée sur le patron. La garniture des manches, pareille à celle du peignoir, se compose d'un volant ayant 6 centimètres 1/2 de hauteur; l'ourlet est d'un centimètre; le volant a 1 mètre 70 centimètres de longueur. Sur ce volant, posé au bord de la manche, retombe un second volant avec bouillonné et tête: il est fait avec une bande ayant 15 centimètres de hauteur, 1 mètre 76 centimètres de longueur. On fait d'un côté un ourlet d'un centimètre, — de l'autre côté un ourlet très-étroit. On le coupe en biais à chaque bout sur un espace de 20 centimètres, de façon qu'il n'ait plus que 11 centimètres de hauteur: on le fronce une première fois à une distance de 2 centimètres 1/2 de l'ourlet étroit, — une deuxième fois à 5 centimètres de distance des premières fronces, puis on coud cette garniture sur les deux lignes ponctuées de la figure 61. La manche est ensuite cousue ensemble, depuis T jusqu'à U, et ornée d'un nœud de ruban rose. En cousant la manche dans l'entournure, l'U doit se trouver sur l'U de la figure 59.



PEIGNOIR WATTEAU.

La figure 62 représente la moitié du col, que l'on coupe d'un seul morceau, et que l'on garnit avec un volant ayant 9 centimètres de largeur, 2 mètres 44 centimètres de longueur; ce volant est diminué vers ses deux extrémités, et n'a plus que 6 centimètres de largeur; on fait un ourlet large d'un côté, étroit de l'autre; on fronce le volant *à tête* de 2 centimètres, on le coud autour du col que l'on place sur la pièce d'épaule V avec V, — W avec W, puis on place autour de l'encolure une ruche de 3 centimètres 1/2 froncée au milieu. Deux morceaux de ruban rose, chacun de 56 centimètres de longueur, servent à nouer le peignoir. — La poche (figure 63) est entourée d'une ruche pareille à celle de l'encolure, puis cousue à 19 centimètres de distance du bord du devant, à 34 centimètres de distance du bord supérieur du peignoir.

Camisole en nansouk.

La pièce de la poitrine est coupée à part, couverte de plis, puis garnie avec quinze médaillons brodés, encadrés par une bande en biais, piquée tout autour. Le devant est complété par une partie plissée, réunie à la camisole par une bande piquée. Le dos est large et plat; on y place une coulisse à la hauteur de la taille, et l'on passe dans la coulisse deux bandes ourlées qui servent à nouer la camisole; on met une petite agrafe de nansouk sur la couture de côté pour soutenir ces bandes. La manche, large, a trois plis, ornés chacun d'un médaillon; elle est montée sur un poignet, recouvert d'une manchette ornée de médaillons comme le col.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en alpaga brun. La jupe est garnie avec un large ruban de velours noir placé au-dessus de l'ourlet; sept rangs de rubans de velours noir plus étroit surmontent le ruban large; une deuxième garniture, composée d'un ruban large et de sept rangs de rubans plus étroits, est répétée au-dessus de la première garniture. Ceinture de velours noir à deux pointes; corsage plat, boutonné, garni autour du cou avec deux rubans en velours noir: le premier est large, le second étroit. Les manches sont ouvertes sur la longueur du bras, et laissent voir les sous-manches en mousseline blanche; l'ouverture des manches est encadrée avec deux rangs de rubans de velours noir, et le bord est garni d'un ruban de velours noir qui forme poignet. Cette toilette convient pour une jeune fille.

Robe en pou de soie vert. Chacune des coutures réunissant les lés de la jupe est couverte d'un ruban de velours noir, diminuant de largeur vers la taille; une ruche en ruban vert est placée de chaque côté du ruban de velours noir. Corsage boutonné à ceinture; manches larges, garnies de velours noir et de ruches de ruban vert.

Chapeau en tulle blanc et taffetas vert, orné d'un saule vert et de roses à l'intérieur; larges brides vertes.

CHRONIQUE DU MOIS.

Décidément Paris est vide; ce n'est plus qu'un désert peuplé de maçons, et je ne vois pas trop ce que l'on en pourrait dire en ce moment. On ne peut pas toujours parler de démolitions; non, sans doute, mais on peut raconter les conséquences de ces démolitions.

L'une de ces conséquences a été l'inauguration du boulevard Malesherbes, qui a eu lieu en grande pompe par une journée splendide. Une cloison de verdure, composée de guirlandes de feuillage, cachait l'immense tranchée pratiquée pour ouvrir ce boulevard, à l'extrémité duquel on avait élevé une tente moresque extrêmement élégante : le conseil municipal de Paris attendait S. M. l'Empereur. Des tribunes avaient été dressées pour les personnes invitées à cette cérémonie. Les tribunes du Nord, ainsi nommées sans doute parce qu'elles étaient exposées aux torrents de feu d'un soleil implacable, ne présentaient qu'un amas confus d'ombrelles et d'éventails, à l'aide desquels les femmes essayaient de lutter contre cette at-

mosphère embrasée. Cette journée a prouvé une fois de plus cette vérité bien connue : il n'est point d'incommodités, point de périls même, que la population parisienne ne supporte avec patience et ne brave avec héroïsme, lorsqu'il s'agit d'assister à un spectacle quelconque.

L'ambassade de Siam assistait à cette solennité ; mais on est bien blasé sur la laideur de ces hauts dignitaires. Ils portaient ce jour-là un costume composé d'une sorte de jaquette faite en toile d'or ; la partie inférieure de leur habillement se composait d'un châle placé en guise de jupe, et relevé par derrière de façon à former à peu près le vêtement que l'on nomme *pees* en Angleterre ; leur coiffure est un compromis entre la casquette de jockey et le casque prussien, un paratonnerre s'élevant au sommet d'un couvre-chef en velours noir galonné d'or. Ces étrangers ont appris le salut européen ; ils ont le tort de saluer un peu du pied en inclinant la tête, mais cette légère incorrection disparaîtra bientôt.

Sa Majesté est arrivée à cinq heures en calèche découverte ; le préfet de la Seine a prononcé son discours, auquel l'Empereur a répondu ; puis Sa Majesté a fait le tour du boulevard en revenant par le parc Monceaux.

Ici nous ferons une halte, s'il plaît à nos lectrices. Comment passer rapidement dans cette ravissante promenade qui vient d'être livrée aux Parisiens? Il faut s'y arrêter pour admirer ces jolis mouvements de terrains, ces beaux vieux arbres, ces pelouses si bien dessinées qu'elles paraissent infinies ; ces massifs d'arbustes entourés d'une triple guirlande de fleurs. M. Alphand est bien habile! Il y a de l'esprit, de la grâce, de l'*ingéniosité* dans ce jardin. Comme la critique ne perd jamais ses droits, on trouve le pont trop grand, et le rocher-caverne placé vis-à-vis trop petit. Le pont est jeté sur un ruisselet qui pourrait à la rigueur se passer de pont, et celui-ci pourrait certainement se passer de sa balustrade massive. Quant au rocher, c'est un charmant joujou, et tous les enfants que l'on promène au parc Monceaux doivent en avoir envie : il vient de Nuremberg en droite ligne, avec ses pierres moussues et les stalactites qui ornent sa caverne ; les stalactites n'ont point souffert du voyage, et leur conservation fait honneur à l'emballeur.

L'illumination de ce parc a été véritablement magique ; des lampions de toutes couleurs étaient suspendus aux arbres, parsemés dans la cascade et sur les roches du ruisseau, de façon à convertir l'eau en feu. Cette illumination d'*inauguration* a obtenu un si grand succès qu'on l'a répétée pour la fête du 15 août.

Les boulevards avoisinant le parc se garnissent de maisons, et cela avec une rapidité qui éveille de vives espérances chez les Parisiens. Ils voient dans cette immense quantité de constructions nouvelles le gage de leur indépendance, et jouissent d'avance de l'éclatante revanche qu'ils prendront sur leurs farouches propriétaires ; ceux-ci vont être forcés d'abdiquer leur dictature et de renoncer à cette exploitation de l'homme par l'appartement.

Cette saison, qualifiée de *morte* à Paris, est au contraire la saison vivante des départements. Outre les établissements thermaux, chaque département fait actuellement les plus louables efforts pour le perfectionnement des industries qui lui sont particulières. La question de la centralisation est trop importante pour être traitée par moi ; mais ceux qui signalent les dangers de cette dictature que Paris s'arroge sur le reste de la France doivent être satisfaits, à ce qu'il me semble, des tendances toujours plus accusées que manifestent les départements : ils veulent vivre pour eux et par eux ; les expositions, les fêtes se succèdent, et l'on ne saurait trop applaudir aux mesures qui répartissent la vie sur tous les points de la France, en prévenant les résultats d'une concentration trop exagérée sur un point unique. Paris a trop reçu de la *province*, à laquelle il doit presque tous les grands hommes qui ont illustré la France, pour ne pas lui payer une partie de sa dette, et chaque année l'on verra grandir l'importance de ces expositions locales qui stimulent l'industrie, l'émulation et la comparaison. Cette année, déjà, les Parisiens se sont empressés de se rendre aux fêtes organisées dans quelques départements, et les industries de Paris s'y font déjà représenter.

Parmi ces fêtes, on nous permettra de signaler plus particulièrement celles du département de la Moselle. Plus d'une raison m'engage à faire cette mention : d'abord, ce département est pour moi *une patrie dans la patrie;* cette raison toute personnelle ne serait pas à elle seule valable aux yeux de mes lectrices, mais je puis l'accompagner de plusieurs autres. Les fêtes données à Metz à l'occasion de l'exposition ouverte le 1er juin, pour être close au mois d'octobre, ont été remarquables par le bon goût de leur organisation. Plus de 60,000 visiteurs ont déjà parcouru ces galeries, ces jardins, dans lesquels on trouve réunis, non-seulement les industries principales des départements, mais encore tous les produits des autres provinces qui se sont associées à cette exposition. Ainsi, à côté des guipures des Vosges, des broderies de Nancy, des cristaux de Saint-Louis et des porcelaines de Sarguemines, que l'on admirait à juste titre, on voyait l'exposition des objets fabriqués chez M. Christofle, à Paris. Des fêtes musicales de tous genres ont lieu deux fois par mois ; 800 orphéonistes se sont fait entendre. N'oublions pas le tir international, auquel la Suisse envoie ses meilleurs arquebusiers, et mentionnons surtout la fête vénitienne donnée dans les premiers jours du mois dernier.

La Moselle se divise en plusieurs cours d'eau au bas des remparts ; nulle localité ne pourrait par conséquent offrir des conditions plus favorables à cette fête vénitienne. Une foule compacte se pressait sur la belle promenade de l'Esplanade, sur les talus, partout enfin où les curieux pouvaient trouver place ; les feux grégeois, les feux d'artifice les plus ingénieux s'élevaient au-dessus des embarcations élégantes qui circulaient sur la Moselle, aux applaudissements enthousiastes de cette foule enivrée, qui saluait, non pas seulement un plaisir éphémère, mais encore et surtout les mesures intelligentes qui donneront à chaque province sa part d'activité dans le mouvement non plus exclusivement *parisien*, mais *français*.

C'est à dessein que nous avons placé ici tous ces détails ; en effet, il nous semble que les lectrices de ce journal, disséminées sur tous les points de la France, composent une grande famille, et les efforts de chacun de ses membres doivent concourir au bien de tous ; nous les prions de nous adresser les relations des diverses solennités auxquelles elles assisteront : si la publicité leur semble devoir être profitable aux sujets qu'elles nous indiqueront, nous l'accorderons avec cet empressement bien naturel que l'on éprouve lorsqu'il s'agit d'être utile.

Nous avons déjà reçu une demande de cette nature, et nous recommandons à nos lectrices l'asile de Saint-Antoine de Padoue, à Ville-sur-Terre (Aube). Cet asile est destiné à recevoir les jeunes filles de toute classe, et à les ramener dans la bonne voie par ce grand moralisateur qui est le travail ; on y exécutera *tous les genres de travaux*. Les personnes trop éloignées pour prendre une part active à cette œuvre charitable contribuent à cette fondation moyennant 25 *centimes par an*, payés pendant dix ans. On reçoit, à titre d'aumône, les robes et les vêtements hors d'usage, pour habiller les jeunes filles que l'on recueille dans l'asile. Comme on le voit, cette charité est à la portée de toutes les femmes, et toutes peuvent contribuer à assurer l'avenir de cette fondation si utile, en adressant leur modeste souscription à Troyes sur Aube, rue du Grand-Cloître-Saint-Pierre, 26, au couvent des sœurs Franciscaines du Très-Saint-Sacrement.

Cette chronique de Paris ne s'occupe guère aujourd'hui que de la province. Hélas ! pour peu que Paris continue à parcourir la voie dans laquelle il s'engage, il faudra bien le délaisser et porter ailleurs son attention ! Parlerons-nous de l'art théâtral ? Il va se perdant ; d'ignobles flonflons, des caricatures de mauvais goût, attirent aujourd'hui une foule idolâtre ; les différents théâtres de Paris, placés selon leur genre sur divers échelons, aspiraient autrefois à l'échelon voisin, mais c'était à celui qui les dominait. Cela est changé en ce moment, et tous s'appliquent au contraire à conquérir le degré inférieur. On s'en prend à la spéculation, et l'on flétrit les spéculateurs qui se liguent pour abaisser le goût du public ; c'est confondre l'effet avec la cause. La spéculation sera toujours la spéculation, c'est-à-dire qu'elle étudiera toujours les tendances de son époque pour s'y conformer et s'enrichir en les satisfaisant. Si l'on ne préférait aujourd'hui les spectacles qui frappent uniquement la vue, au lieu de s'adresser à l'esprit et au cœur, pense-t-on que ces honteuses exhibitions de soi-disant *danseuses* auraient beaucoup de succès? Si la spéculation a remplacé la comédie fine et élégante, le vaudeville franchement gai, par des bouffonneries ignobles, les féeries, consacrées autrefois à l'amusement des enfants, par des *expositions* de femmes, croit-on que la faute en soit à la spéculation? Non, certes ; elle appartient tout entière au public indolent, qui ne veut plus des amusements de l'esprit, et qui leur préfère des plaisirs d'un ordre inférieur.

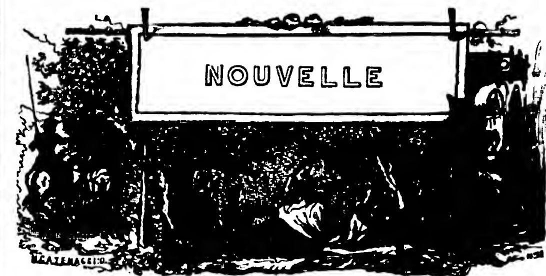
L'Opéra presse les répétitions d'*Alceste;* une partie de notre génération préférera sans nul doute les *Danses nationales* des Variétés à l'opéra de Gluck. Le Théâtre-Italien a déjà distribué son programme ; Mme Alboni fera partie du personnel ; engagé pour la saison future, M. Tamberlick passera au moins deux mois à Paris.

Quant à la Comédie-Française, elle est en voyage, abandonnant à la tragédie le soin de récréer les Parisiens ; elle était naguère à Pierrefonds, et elle avait bien raison ! Quel joli pays, et comment peut-on se décider à aller chercher si loin la santé, les beaux sites, les souvenirs historiques, quand tout cela se trouve rassemblé à quelques lieues de Paris? Que ne trouve-t-on pas à Pierrefonds? Des ruines imposantes, des paysages charmants, une forêt séculaire, un château fort qui va être restauré d'après l'ordre de S. M. l'Empereur, et qui recevra en dépôt les armes curieuses achetées à la vente de M. Soltikoff ; des sources bienfaisantes, un lac pittoresque ; puis, pour les personnes d'humeur mondaine, une belle salle de conversation, des réunions élégantes : tout cela se trouve à Pierrefonds. Quant aux soirées musicales et dramatiques, elles ne manquent pas non plus ; les artistes que l'on y applaudit sont, s'il vous plaît, M. Samson, Mlle Stella Colas, Mme Em. Samson et M. Albert Ferrand, que l'on a admirés comme pianiste et violoniste. Mme Em. Samson a joué avec beaucoup d'art les variations de Mozart, sur l'air de *Ah! vous dirai-je, maman?* Mlle Stella Colas a déclamé, avec un sentiment vrai, le prologue de *Jocelyn*, de M. de Lamartine ; Mlle Judith a récité le *Songe de Lucrèce*, de M. Ponsard. Mais avec quelle spirituelle naïveté, avec quelle bonhomie rustaude et fine M. Samson et Mlle Stella Colas ont joué une scène de *la Fausse Agnès!* Sagement réservée pour la fin de la soirée, cette scène a transporté tous les spectateurs, heureux de trouver à la campagne les plaisirs délicats de Paris. Nous avons regretté vivement l'absence de Mlle Favart, pour cause de changement de spectacle aux Français.

Ceux-là seuls qui ne connaissent pas encore Pierrefonds manquaient à la *saison* de cette année ; car ceux qui y sont allés y reviennent toujours, les uns parce qu'ils y trouvent la santé, les autres parce qu'ils l'y ont trouvée et qu'ils vont y chercher les loisirs de la campagne, agréablement entremêlés des plaisirs de la ville. Pierrefonds est entouré de buts de promenades aussi variés qu'intéressants ; les antiquaires trouvent un riche musée à Compiègne ; les amateurs de souvenirs historiques peuvent s'y croire en plein moyen âge lorsqu'ils examinent les ruines, les fortifications, les souterrains du château de Pierrefonds, l'hôtel de ville de Compiègne, bâti sous Charles VI, le beffroi, l'église Saint-Jacques, etc. ; — nous en passons, et des meilleurs.

N'oublions pas d'insister sur l'excellente organisation de l'hôtel des Étrangers, dirigé par une aimable hôtesse, Mme Sivé, qui a réalisé le problème ardu d'offrir à sa clientèle une existence vraiment confortable.

EMMELINE RAYMOND.



LA BIOGRAPHIE D'UNE HÉRITIÈRE,

OU UNE VIEILLE QUERELLE.

Suite et fin.

LIX

Harry se chargea de porter la douloureuse nouvelle à Ellerslie ; il nous y précéda d'un jour seulement. Lady Anne, M. Ryland et moi nous conduisîmes les restes mortels de M. Cunningham dans le caveau de famille qui avait déjà reçu précédemment mon grand-père. Bessy voulut aussi être du voyage.

Je ne dépeindrai point notre arrivée auprès de ma mère ; malgré le voile de deuil qui s'étendait sur nous, nous éprouvions du bonheur à nous retrouver ensemble, ma bonne mère et moi ; plus rien ne s'élevait entre nous.

Deux jours après les funérailles de M. Cunningham, Bessy entra dans ma chambre et me remit un papier plié en quatre. Je l'ouvris et je reconnus un dessin grossier, mais fidèle, de l'allée du parc dans laquelle Madge m'avait rencontrée. Une croix blanche marquait un des arbres à l'endroit le plus apparent. Je me souvins que la Bohémienne m'avait invitée à tracer ce signe à cette même place si jamais le secours d'elle et des siens m'était nécessaire.

« Qui donc a apporté ceci ? » demandai-je à Bessy.

« Une toute jeune fille, extrêmement jolie.

— Une Bohémienne?

— Oh ! non ; elle est blanche comme un lis. »

Je me rendis auprès de la petite messagère. C'était en effet une charmante enfant, fraîche et délicate ; de magnifiques boucles blondes se jouaient sur son front pur, et des yeux bleus d'une limpidité remarquable éclairaient son joli visage.

« Oh ! miss, vous voilà ? » dit-elle en m'apercevant ; « et Paul, mon cher Paul ! » Elle fondit en larmes à ces mots.

— Paul? le petit-fils de Madge, n'est-ce pas? celui qui est en prison, accusé d'un crime?

— Il est innocent, je vous le jure ; ne voulez-vous pas me croire? Il refuse de livrer le coupable ; il se laisse accuser, condamner pour un autre ; mais il est innocent. Oh ! sauvez-le !

— Vous vous intéressez bien à Paul, mon enfant ; êtes-vous sa sœur?

— Non, mais je l'aime comme s'il était mon frère ; il m'envoie vers vous pour vous prier de venir le voir à York, dans la prison. On l'accuse d'avoir volé une vieille femme, et d'avoir ensuite tenté de l'assassiner ; mais ce n'est pas vrai ; il est innocent. Oh ! venez ! il vous dira peut-être le nom du vrai coupable. »

Intéressée par la physionomie touchante de la jeune fille, je lui demandai qui elle était ; elle me conta en deux mots son histoire. Elle avait perdu sa mère en naissant ; son père s'était remarié et l'avait fait élever par sa nourrice à la campagne. Cette femme, assez mal payée, ne surveillait guère Amy, qui prit l'habitude de fréquenter une troupe de Bohémiens qui campait de ce côté. Elle se prit d'une enfantine affection pour le petit Paul. Madge et Mi-

la comblaient de caresses, et un beau jour qu'elle ap-
le prochain départ de ses amis, elle se cacha dans un
ot de bagages et partit avec eux. Quand on fut loin,
llut bien la garder, et Madge l'éleva avec son petit-fils.
nq ans plus tard, son père, ayant perdu sa seconde
e et ses enfants, fit des recherches et retrouva Amy;
la petite fille préférait sa vie errante à l'existence
ble qui l'attendait, et elle s'enfuit pour aller retrouver
mis, Paul surtout, qu'elle aimait sincèrement. Pour-
Amy tomba malade; un prêtre vint la visiter et lui
cha vivement l'abandon dans lequel elle laissait son
Rendue à la santé, la jeune fille retourna à la maison
nelle, et se contenta d'aller voir de temps en temps
nciens compagnons, avec l'autorisation de son père.
son dernier voyage, Amy avait appris l'arrestation de
l; elle était allée le voir dans la prison d'York, et s'é-
chargée de sa mission auprès de moi. Mais la pauvre
te avait perdu sa bourse à Londres, et, forte de sa naïve
tion, elle était venue à pied à Ellerslie, mendiant sa vie
la route, à la façon des Bohémiens. Quant au dessin
lle m'apportait, Paul le tenait de Madge, qui lui avait
recommandé de me le faire parvenir si jamais il se
vait en danger.
u moment où la jeune fille achevait son touchant récit,
ry entra dans la salle où nous étions, et s'écria d'un ton
ris :
Est-ce vous, ma petite Amy? Qui vous amène ici?
Vous la connaissez donc? » dis-je fort étonnée.
Oui, son père est un de nos bons fermiers. »
racontai au major tout ce que la petite m'avait dit;
nnaissait aussi le jeune Paul, et il crut facilement à
nocence de ce garçon, dont il disait le plus grand
. Il fut donc dé-
que nous nous
rions auprès du
onnier.
arry partit le
même avec
; il m'écrivit le
lemain que Paul
ait rien voulu
révéler, à lui, et
ma présence
nécessaire.
-être aurais-je
d'influence sur
ant.
Anne eut la
de m'accom-
er. Quel triste
qu'une pri-
! Que tout y est
bre et désolé!
eôlier nous pré-
auprès de Paul:
bout, mon gar-
lui dit-il,
ici une dame
vient vous voir.
Une dame? » fit
uvre captif tout
né. « Eh! miss
lle, c'est vous!
m'avez oublié,
doute; mais
je vous recon-
bien; je suis
ant que vous
protégé contre
rde-chasse d'El-
ie. »
effet, je l'avais
llé, le pauvre
nt; d'ailleurs,
vais jamais su
nom. Je me sou-
que Madge me l'avait vivement recommandé. Le motif
prière m'était enfin expliqué. Désireuse d'être utile
al, je l'interrogeai sur les circonstances du crime dont
accusait. Sur tout ce qui le concernait il parlait avec
chise et clarté; sur ce qui regardait le coupable, il se
ait.
était entré chez une vieille femme en demandant la
ité; cette femme lui avait dit qu'il lui rappelait un
qu'elle avait perdu, et lui avait donné du pain et de la
de. Paul avait quitté cette maison, et, menacé par
ge, il avait cherché un refuge dans un parc voisin; le
avait brisé et renversé sur lui une barrière au
de laquelle il s'était endormi; et ses mains et son
ge s'étaient trouvés tout ensanglantés. Quand on l'ar-
, il était porteur d'un sac qui contenait la montre de la
le femme et une cuiller d'argent. Ces objets et les ta-
de sang qui le couvraient l'avaient fait accuser du
e commis chez la vieille femme un peu après son dé-
Confronté avec lui, elle avait déclaré le recon-
e parfaitement. Il était rentré chez elle inaperçu,
avoir reçu son aumône, disait-elle: il l'avait volée,
ait essayé de la tuer pour empêcher ses cris. Le pauvre
me jura qu'il n'était pas rentré chez la vieille femme
seconde fois, qu'il était innocent du crime qu'on lui
tait, et qu'il ignorait le contenu du sac que le cou-
lui avait confié.
ns tout ceci, je pus acquérir la persuasion intime que
disait réellement la vérité, et que, dévoué à son cou-
camarade, il porterait plutôt la peine de ce crime que
révéler l'auteur. D'ailleurs il ne s'étonnait point que
eille femme eût déclaré le reconnaître : d'où je con-
que le voleur lui ressemblait à s'y méprendre. Mais je
s obtenir le moindre aveu relatif à ce misérable et
je quittai Paul avec la triste pensée qu'innocent il subirait la peine d'un crime dont il était incapable de concevoir même l'idée.

Nous ne pouvions nous résoudre à abandonner le pauvre prisonnier; et quoique nous ne pussions lui être d'aucun secours, nous résolûmes de rester quelques jours à York pour suivre cette pénible affaire.

LX

Les jours s'écoulaient rapidement, et nous perdions l'espoir de sauver l'infortuné captif. Paul devenait chaque jour plus pâle et plus faible; mais à mesure que sa santé décroissait, son caractère devenait plus doux et plus tranquille; il perdait cette brusquerie d'allures que nous avions à regret remarquée en lui; il écoutait avec attention les bonnes paroles de l'aumônier de la prison. Mais toute tentative d'obtenir son secret avait échoué devant son indomptable fermeté: rien ne pouvait le décider à livrer le nom de celui dont il allait expier le crime.

Nous désirions beaucoup ménager une nouvelle entrevue entre madame Huddart, la vieille femme volée, et notre protégé; nous espérions toujours que le malentendu qui allait flétrir l'honneur du pauvre garçon cesserait devant de nouvelles explications entre lui et sa prétendue victime. En effet, à la suite d'une longue conversation qu'ils eurent ensemble, madame Huddart fut elle-même convaincue de la sincérité de Paul, et la bonne femme sortit de la prison en pleurant et en s'écriant: « Ah! mon pauvre garçon! je vous ai tué! »

Pourtant, aucune autre preuve qu'une profonde conviction morale ne ressortait de tout cela, et le jour fatal arriva sans que nos efforts eussent rien pu opérer en faveur de l'innocent.



« AH! MON PAUVRE GARÇON! JE VOUS AI TUÉ! »

La veille du jour fixé pour le jugement se passa bien tristement pour nous, et quand vint l'heure du repos, je me sentis tellement agitée qu'il me fut impossible de dormir.

Tout à coup j'entends tout près de mon lit le murmure de deux voix inconnues. Je regarde!... A la lueur de la lune, j'aperçois deux hommes qui s'emparaient de mes bracelets que j'avais posés sur une commode en me déshabillant. Je ne sais comment je pus étouffer le cri, non de terreur, mais de surprise, qui faillit m'échapper. L'un de ces hommes, c'était Paul!... ou, si ce n'était pas lui, c'était quelqu'un qui lui ressemblait d'une manière frappante. Je savais le pauvre enfant sous les verrous, et je devinai bien vite que cette terrible ressemblance entre notre protégé et un misérable voleur avait causé l'arrestation du fils de Miriam. En regardant plus attentivement, je m'aperçus que l'individu qui était dans ma chambre était un peu plus âgé que Paul, un peu plus grand et plus fort; mais cette différence était trop légère pour que madame Huddart l'eût remarquée dans le court espace de temps pendant lequel elle s'était trouvée en relation avec ces deux personnages.

Je ne puis rendre bien exactement la scène qui se passa ensuite : le voleur s'aperçut qu'il était découvert; il s'élança sur moi pour me frapper d'un couteau que je parvins à lui arracher; puis une lutte affreuse!... Mes cris amenèrent enfin du secours; j'entendis un coup de pistolet, je m'évanouis, et, quand je repris connaissance, Harry et sa mère veillaient auprès de moi.

Occupés seulement de me sauver, ils avaient laissé échapper les voleurs.

Par un bonheur providentiel, je n'étais pas blessée; aussi, je priai lady Anne et son fils de ne pas s'occuper de moi, mais bien du malheureux prisonnier que j'espérais pouvoir sauver à l'aide de la découverte que je venais de faire. Dès le point du jour, nous envoyâmes chercher un habile avocat pour nous éclairer dans la marche que nous devions suivre pour sauver l'innocent.

LXI

Nous eûmes une longue conférence avec l'avocat, M. Cadagan; puis il nous quitta pour se livrer aux démarches nécessaires. A son retour, il avait l'air rayonnant, et nous apprit que l'affaire se trouvait en excellente voie de réussite. Voici ce qu'il nous raconta :

« Ce matin, mesdames, en vous quittant, j'eus l'idée de faire répandre un grand nombre d'imprimés et d'affiches, rappelant l'impunité promise par Sa Majesté au complice d'un malfaiteur qui livre le coupable. Un heure après, ce billet me fut jeté, je ne sais encore de quelle manière; voyez: « Monsieur, si vous désirez prouver l'innocence du jeune prisonnier dont vous vous occupez, suivez la première personne qui vous demandera l'heure. » Je fis ce que le billet m'engageait à faire, et je trouvai dans un misérable grenier l'individu que le pistolet du major a blessé cette nuit; ce n'était pas celui dont la ressemblance avec Paul vous a frappée, miss Neville, mais son compagnon. Il m'apprit que le coupable, le voleur et presque l'assassin de madame Huddart est un nommé Jerry, oncle de Paul. Ceci explique à la fois les constants refus de l'enfant qui ne voulait pas trahir le frère de sa mère, et la fatale similitude qui a failli perdre un innocent. »

La liberté de Paul était maintenant assurée. Le coupable Jerry fut saisi par la justice et subit la peine de ses crimes. Notre cher petit protégé fut adopté par la vieille madame Huddart, dont il remplaça le fils, et la tendre affection de la charmante Amy acheva de rendre heureux le pauvre petit Bohémien, désormais paisible cultivateur.

Cette grande affaire terminée, nous retournâmes tous à Ellerslie auprès de ma bonne mère, et nous reprîmes possession de notre vie calme et heureuse.

L'hiver s'écoula ainsi doucement, puis l'été suivant; et les feuilles jaunies commençaient à joncher les allées du parc lorsque arriva pour nous un événement bien inattendu et de la plus haute importance.

Un matin je me promenais avec Foulques, auquel le seul appui de mon bras suffisait maintenant, lorsqu'une lettre me fut remise; elle venait du Wold, et l'on me dit que le messager qui l'avait apportée attendait ma réponse.

Tout agitée de crainte et d'espérance, j'ouvris cette lettre. Elle était de ma tante Éléonore, et contenait ces seuls mots :

« Venez en toute hâte, et venez *seule*. »

J'accourus vers le messager; c'était Jean, Jean Walton, que je fus bien enchantée de revoir.

« Comment cela va-t-il, mon brave Jean? » demandai-je à Walton. « Et ma tante? Pourquoi m'appeler auprès d'elle? Serait-elle malade?

— Mon Dieu! oui, miss Neville, voilà plusieurs semaines qu'elle se meurt, et Marie a dû remplacer la femme de chambre pour la veiller la nuit. C'est ainsi qu'elle a su que nous vous connaissions. Oh! Marie a bien parlé de vous, allez; et c'est à la suite de tout cela que miss Aylmer m'a envoyé ici pour vous chercher. A présent, miss Isabelle, il nous faut repartir tout de suite; j'ai donné ma parole à ma maîtresse de ne pas m'arrêter en route et de vous ramener immédiatement.

— Il faut que je voie d'abord ma mère; je ne puis partir sans sa permission. D'ailleurs elle sera bien aise de vous voir, Jean, et de vous remercier de toutes vos bontés pour moi. Voici Foulques, mon frère.

— En vérité, je ne l'aurais pas deviné; je croyais que monsieur était..... était.....

— Un peu moins fort que vous, » dit gaîment mon frère; « c'est que j'ai bien changé depuis que ma chère Bella m'entoure de ses soins; je ne suis plus le pauvre invalide d'autrefois. »

Ma mère, comme je le pensais bien, fut charmée de voir l'honnête Walton; elle ne mit aucun obstacle à mon départ, et, aussi émue que moi, elle accélérait même de tout son pouvoir mes préparatifs de voyage. Je partis seule, sous la garde de Jean, ainsi que le voulait ma tante.

Absorbée dans mes pensées, je fis peu attention à la route que je parcourais. Je fus tirée de cette profonde rêverie par la voix de Jean, qui m'avertit qu'un léger accident arrivé à la roue de la voiture allait nous forcer à un temps d'arrêt. Je descendis et j'entrai dans une auberge de village pour me reposer un peu.

J'étais à peine assise depuis cinq minutes lorsque ma porte s'ouvrit, et, à mon inexprimable surprise, ma mère se jeta dans mes bras en pleurant.

« Je n'ai pas pu m'en empêcher, Bella, » s'écria-t-elle à travers ses larmes; « je n'ai pas voulu aller tout à fait avec vous, pour ne pas vous envelopper dans ma disgrâce, pauvre enfant; mais mon cœur désire si vivement le pardon de mon père! Il faut que je le voie, Bella. Oh! n'ayez pas peur, je serai prudente. Allez, ma chérie, et priez Dieu pour le succès de mon entreprise.

— Ça va mal, miss, » dit Jean en accourant auprès de nous; « voilà cinq messagers que l'on envoie au devant de vous depuis quelques heures. Dépêchez-vous, si vous tenez à la voir encore! »

Nous repartîmes à toute vitesse, et, peu de temps après, j'entrevis le château de ma famille.

Ce fut avec un frémissement de respect que j'entrai dans ces vastes salles, calmes et imposantes comme les vieux portraits qui les garnissaient. La bonne Marie vint au devant de moi, et, les yeux rougis par les larmes, elle me dit:

« Oh! miss Bell, elle est si malade! et elle vous demande constamment! Venez vite... par ici... »

Marie me précéda à travers les appartements; puis, ayant ouvert une dernière porte, elle s'arrêta pour me laisser passage. J'étais en présence de ma tante.

Je m'attendais à voir une chambre de malade avec les accessoires ordinaires. Mais rien de tout cela ne s'offrit à mes regards. Sur un lit splendide, supportée par de riches oreillers, ma tante était, non pas couchée, mais étendue; elle portait une robe de chambre élégante, et sa belle et pâle figure s'entourait de fines dentelles.

Auprès d'elle, silencieuse et pleine d'anxiété, se tenait sa mère; puis les principaux serviteurs de la maison remplissaient la chambre, groupés à distance de la malade.

En me voyant entrer, ma tante se souleva à demi et ouvrit les bras en disant:

« Mon enfant! mon enfant! Bella! Oh! je suis heureuse! A présent je puis mourir. Mère, voici celle qui me remplacera auprès de vous, qui réparera mes torts à votre égard. Adoptez-la et aimez-la bien. »

Moi je m'étais jetée éperdue à ses pieds; mais elle m'avait relevée et me pressait sur son cœur avec tous les témoignages d'une vive affection.

« Que Dieu vous bénisse! chère fille, » dit madame Aylmer. « Mais vous vivrez; je ne veux pas que vous nous quittiez, à présent que vous êtes..... »

Elle s'arrêta sans oser achever sa phrase; ma tante la comprit et ajouta:

« A présent que je suis devenue meilleure; oh! si je pouvais vivre pour faire oublier ma conduite envers une si bonne mère! Qu'on prie mon père de venir. Ne craignez rien, Bella; soutenez sa présence comme vous avez soutenu la mienne, et tout ira bien. »

Un homme de taille élevée et de l'aspect le plus noble entra avec empressement: c'était le père de ma tante.

« Vous avez désiré ma présence, Éléonore, » dit-il. « Qui est donc cette jeune personne? » ajouta-t-il en m'examinant avec surprise.

« Votre petite-fille et votre héritière, » dit ma tante en se levant; et elle me fit avancer auprès de mon redoutable grand-père. « Pardonnez-moi de vous surprendre si brusquement; mais je sens que mes heures sont comptées; j'ai cherché quelqu'un qui pût me remplacer auprès de vous lorsque je ne serai plus, quelqu'un qui pût porter dignement notre nom qui va s'éteindre. Mon père, ô mon père bien-aimé, » s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de M. Aylmer, « si jamais vous avez eu quelque affection pour moi, recevez cette enfant auprès de vous; bénissez-la, aimez-la. Je le reconnais à présent, j'ai été orgueilleuse et sans pitié; mais vous m'aimiez, mon père, malgré mes fautes. Laissez-moi donc mourir heureuse et sans regrets.

— Éléonore! ma chère fille! calmez cette dangereuse excitation; que signifie tout ceci? » dit M. Aylmer d'un ton froid et presque sévère.

« Que signifie tout ceci? Ne comprenez-vous donc pas? Regardez-la, mon père, voyez ces yeux, ces traits..... Ne vous disent-ils rien? Que signifie tout ceci? Oh! si vous ne le devinez pas, écoutez-moi, mon père, et je vous dirai bien bas le secret que je n'ose révéler à haute voix.

— Grand Dieu! » s'écria-t-il après avoir entendu quelques paroles que ma tante prononça à son oreille. Ma pauvre enfant, est-ce donc là le secret de toute votre vie?

— Oui, » dit-elle en baissant la tête. « Et maintenant, consentez-vous?

— Mais.....

— Oh! mon père, de grâce, n'hésitez pas plus longtemps. Ma vie s'écoule rapidement, je le sens bien; ne laisserez-vous pas expirer en paix? *Mon* enfant, si j'en avais eu, aurait été le vôtre, et après moi vous aurait aimé et consolé. Que cette enfant, la bien-aimée de mon cœur, soit pour vous *ma* fille! Oubliez tout, si ce n'est que je l'aime; et au nom de votre affection pour votre Éléonore, soyez pour Isabelle ce que vous avez toujours été pour moi. Vous aurai-je donc supplié si longtemps en vain! Verrai-je ma dernière prière repoussée?

— Non, non, ma fille chérie, je ferai tout ce que vous voudrez, » dit M. Aylmer, cédant enfin à une vive émotion.

— Merci! vous daignez consoler ma dernière heure. »

Ma tante prit ma main, et, appuyée sur le bras de son père, elle s'avança vers les serviteurs, témoins silencieux de cette scène touchante.

« Je vois, » dit-elle, « parmi vous plus d'un visage qui m'est familier depuis l'enfance. Vos longs et fidèles services ont créé, je l'espère, entre nous un lien de mutuelle affection. Écoutez donc, et respectez mes dernières volontés: Cette jeune fille, l'enfant de ma sœur, ma nièce bien-aimée, je vous la présente comme devant me succéder; comme l'héritière de mon père. Si vous croyez me devoir quelque attachement, reportez-le sur elle pour l'amour de moi. De ce moment la *vieille querelle* qui a si longtemps affligé notre famille, n'existe plus; car en cette jeune fille les deux races se sont unies; la paix, si longtemps étrangère à ces deux maisons, régnera désormais seule entre elles. Et maintenant, merci pour votre long attachement à ma personne; recevez les derniers adieux d'une mourante.

— Et moi! oh! Éléonore, ne voulez-vous pas me revoir, me pardonner? » s'écria ma mère en se jetant aux genoux de sa sœur, qu'elle tint étroitement embrassés. Cette apparition subite, cette voix que le temps n'avait point fait oublier, parut frapper d'une violente émotion mon grand-père et ma tante. Mme Aylmer, tremblante, s'approcha en disant d'une voix émue:

« Frances! ma fille! elle que je ne devais plus revoir!

— Pardon, pardon! Oh! ma mère! intercédez pour moi. »

Ma grand'mère s'approcha de son époux, et, posant une main sur son bras, elle lui dit d'un ton plein de touchantes supplications:

« Foulques, au nom des jours où vous m'aimiez, au nom de ces deux sœurs, nos enfants, par la mémoire de leur jeunesse calme et heureuse, refuserez-vous à Frances et à sa mère la miséricorde que vous avez accordée à Éléonore? De grâce, recevez votre fille repentante; sa vie entière n'a-t-elle pas suffi à expier sa faute? Éléonore, vous si bonne à présent, intercédez pour votre pauvre sœur!

— Inutile, ma bonne mère; voyez, tout est joie et bonheur maintenant, dit ma tante avec un céleste sourire. » En effet, ma mère, qui s'était jetée aux pieds de son père, était enfin pressée sur son cœur, et d'abondantes larmes coulaient de tous les yeux à l'aspect de cette réconciliation inespérée.

Dieu nous conserva une année encore ma tante, qui nous était devenue bien chère à tous. Ma mère, ses fils et moi nous fûmes bientôt installés au Wold. Foulques, mon frère bien-aimé, charmait toute la famille par son aimable caractère, et gagna l'affection générale de nos parents, dont je restai pourtant la favorite. Chaque jour il se fortifiait davantage, et devenait de plus en plus digne de la noble race à laquelle il appartenait.

Peu à peu, sur mes pressantes insinuations, l'on commença à songer qu'il était bien triste de voir périr un nom déjà vieux dans les annales de notre province. Le sang des Aylmer coulait dans les veines de mon frère, aussi généreux que dans les miennes, à moi qui allais bientôt perdre mon nom par mon alliance avec mon fiancé. Mon grand-père, qui avait promis de me reconnaître pour son héritière, ne pouvait repousser Foulques, son digne petit-fils. De son côté, le cher enfant ne sut jamais si sa sœur avait été pour quelque chose dans cette question dont il ne s'occupait guère.

Toujours est-il que depuis longues années mon grand-père occupe sa place dernière dans le tombeau de ses ancêtres, et que le nom de Foulques Aylmer n'est pas mort au Wold. Quant à la *vieille querelle*, on n'en parle plus, si ce n'est quelquefois pendant les longues soirées d'hiver, où ce sujet, devenu légende populaire, occupe les loisirs du foyer.

(*Traduit de l'anglais.*)

FIN.

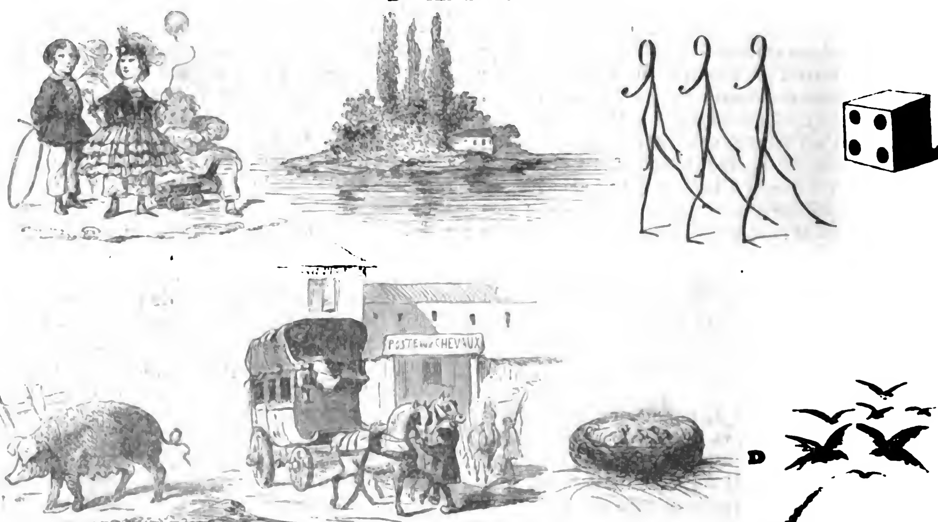


M. Leballeur, rue Taitbout, 74, et M. Simart, 64, rue Rambuteau, se chargent, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'expédier de la mignardise blanche en coton, et de la mignardise noire en soie, à toutes nos abonnées qui leur en feront la demande par lettre affranchie; on ne peut en envoyer moins de 100 mètres en coton, au prix de 7 francs les 100 mètres; moins de 25 mètres en soie, à 25 centimes le mètre. Mille remerciments à Mlle Nathalie pour son aimable lettre; c'est en effet la *Mode illustrée* qui a fait connaître les travaux en *mignardise*. Cette gloire nous appartient, et les plagiaires auraient dû avoir le bon goût d'indiquer cette origine. — *Lettre sur papier rose, couronne de vicomt*... notre abonnée trouvera dans le n° 29 l'explication des termes techni... la broderie en *reprises* est décrite dans l'article 1er des *points de* ... *telle* du n° 29; les *boucles contrariées* dans les mêmes articles 12... même n° 29 du journal. Le point *arrière* est un terme de coutu... versellement employé; on pique toujours l'aiguille en *arrière*, p... point que l'on vient de faire; le point d'*armes* et le point noué so... crits et gravés dans le n° 33 du journal, à l'article *Petit glossair*... *termes de broderie*. Les *brides contrariées* au crochet se font ... façon suivante: sur un premier rang de brides, entre chacune des... on a fait une maille en l'air, on fait un deuxième rang de brides ... çant chaque bride sur la maille en l'air du précédent tour, et la ... en l'air du tour que l'on fait au-dessus de la bride du tour suiva... emploie le terme de *brides contrariées* par extension, quand il s'... produire le même effet dans les points de dentelle. La bienveilla... préciation du *papier rose* nous cause beaucoup de satisfaction. — ... aussi pour la lettre signée L. B.; de jeunes amis ne doivent p... traités comme de vieux amis; il vaut donc mieux supprimer cet... que de supériorité, puisqu'elle implique une certaine intimité, et d... main seulement aux *vieux* amis de son mari. Les châles de deuil en été ... en grenadine ou bien en barége, bordés d'un pli double pareil, p... premiers mois de deuil, d'un pli en taffetas noir si le deuil n'est p... récent. Les corsages en dentelle noire sont à peu près passés de ... cependant on pourrait encore en porter avec une jupe noire si ... en deuil, à condition de supprimer les dentelles formant basques, ... substituer à ces dentelles une large ceinture à longs bouts. On pe... ter un corsage en velours noir à basques, en guise de *coin du feu*, ... à-dire chez soi. Mme Aubert fera un joli chapeau pour le maxim... prix qu'on m'indique. — La lettre aux initiales M E ne m'a p... sourire, du moins dans le mauvais sens que l'on suppose; je n... point répéter, moins encore imprimer l'âge que l'on me confesse ... je puis dire à notre abonnée que la presque totalité des Parisie... cet âge ne le considère pas comme la limite de la jeunesse. La ... mousseline blanche est permise en été à tous les âges; pour ... d'hiver, il faut la laisser aux jeunes filles. On fait des résilles ... qui sont presque des bonnets, et notre abonnée peut en choisir ... genre; le simple réseau sans garniture convient seulement aux ... filles et aux jeunes filles. Pris note du capuchon. — *A une abo*... *vouée*, J. T. Nous publierons prochainement la guêtre tricotée ... désire, et qui sera convenable pour les *grandes* et les *petites* ... Il ne faut pas mettre de liséré de couleur à la robe de moire ... cela pour plusieurs raisons; on a tant abusé de ces liserés, qu'ils ... venus communs; la mode pourrait s'en lasser tout d'un coup; c... liserés ne sont possibles que sur une couleur négative comme ... la nuance nankin, etc.; dans ce dernier cas même on pourrait ... d'une autre couleur que le noir. Notre abonnée si aimable rece... collection de patrons de vêtements d'enfants pour la saison proch... *Lettre de Flers*. Une jeune fille de douze ans ne peut sortir a... veste zouave; ce costume convient seulement aux femmes. — ... J. B. Nous publions plus de 50 gravures de mode dans le courant ... née, sans compter les objets séparés, coiffures, fichus, etc. La ... que l'on désire est une des gravures coloriées faisant partie de ... de la *Mode illustrée;* on peut la demander au bureau. Je ne puis ... notre abonnée sans la remercier de sa lettre si gracieuse. — Je s... heureuse aussi de la lettre de Tracy-le-Val; il me semble que j'ai ... collaboré au succès de ce beau col en guipure d'Irlande, pu... le n° 26, et je souhaite à toutes nos abonnées la patience et l'ha... Mlle Caroline J. Je crois qu'il sera impossible de publier en ... dessin pour pointe au crochet; mais l'habile travailleuse qui a fi... pourrait se servir de ce dessin pour une pointe, si elle est trop ... pour attendre d'autres dessins qui, étant *assemblés*, pourront ... cet usage. On ne fait pas de pointe au filet; on peut en faire au ... en coton, s'il est très-fin, ou bien en soie noire; nous préparons ... vaux de ce genre qui seront très-beaux. Il est malheureusem... tard pour le dessin d'ombrelle. Je laisserais la jupe telle qu'elle ... placerais un ruban de velours noir de 5 centimètres de largeur au ... de l'ourlet, ou bien j'y ferais un ornement en lacet de laine noi... posé en boucles (comme sur le zouave dont nous avons publié ... tron); enfin, si tout cela ne convenait pas, on pourrait coudre a... de l'ourlet, à plat, trois rangs de lacet noir de largeur graduée. ... garde de trouver cette lettre *importune*. Nous avons publié un ... de robe de chambre qui, nous l'espérons, satisfera nos abonnées de ... *dun*. — Nous publierons, dans le courant de l'automne, des modèl... *capeline* et plusieurs manteaux d'enfant; si l'on ne pouvait attendr... capelines en question, il faudrait demander à M. Leballeur, rue ... bout, 74, le patron du *capuchon à coulisse*, le faire comme on le ... sire en popeline noire et blanche, le doubler en cachemire de co... violette si l'on est en deuil. Les pardessus d'enfant les plus en vog... ront le mac-farlane pour petits garçons, la casaque demi-ajustée ... petites filles, le talma pour tous les âges et pour les deux sex... remercie notre aimable abonnée de Port-Marly pour la bienvei... qu'elle me témoigne. — Nous allons publier un dessin en tapisserie ... tapis de table: il est fort beau, mais le semé se compose de palme... de bouquets. Nous craignons de ne pouvoir satisfaire de suite ... abonnée d'*Utrecht;* j'espère qu'elle utilisera le dessin que nous ... publier. Je ferais le tapis de façon à couvrir la table sans la dép... je le borderais avec une bande en biais de velours de même nuanc... la couleur dominante, garnie avec une frange très-haute de co... assorties au tapis; la bande de velours peut être étroite ou large, ... qu'on le préfère.

Le Directeur-Gérant: W. UNGE...

Paris. — Typ. de Firmin Didot, Imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob...

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS: La douceur et la bonté sont aimables.

N° 38. DEUXIÈME ANNÉE. 18 septembre 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

CATENACCI. DEL.

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

ONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
n an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Col en médaillons de dentelle.

ATÉRIAUX. — Cordon blanc, dit *tresse* ; tulle blanc ; dentelle blanche très-étroite ; 1m,15 de ruban de taffetas ayant 5 centimètres 1/2 de largeur.

Ce col forme en même temps une cravate; il se compose de médaillons posés sur un *transparent* de ruban.

On coupe neuf petits médaillons en tulle ayant chacun centimètres 1/2 de hauteur, 3 centimètres de largeur, t on les entoure avec du ordon blanc (ou tresse) yant 1/2 centimètre de rgeur, en repliant légèement le tulle à l'intéieur; les deux petites uilles placées au milieu u médaillon sont en broerie appliquée; on peut mployer pour cet usage es feuilles et des *motifs* étachés d'une broderie ors d'usage. On encadre haque médaillon avec une entelle de valencienne rès-étroite ; on trace ensuite sur du papier le conour d'un col ayant 4 centimètres 1/2 de hauteur; n coud sur ce papier, sur les contours du ol, du cordon pareil à celui qui encadre les médaillons; on dispose ceux-ci sur ce coron, sur lequel on les coud en haut et en bas; n sépare le col du papier sur lequel il est âti; on met une barrette de ce même corlon entre chaque médaillon, puis on passe nsuite un ruban de couleur vive sous es médaillons, de façon que toutes les barrettes de cordon soient à l'envers du col; on tire un peu le ruban afin de le faire *bouffer* entre chaque médaillon; on forme un nœud, que l'on coud sur l'un des bouts du ruban.



COL EN MÉDAILLONS.

Pantoufle pour homme.

ATÉRIAUX. — Canevas n° 5; laine fine ponceau; même laine noire.

Les personnes qui nous ont souvent demandé un dessin de pantoufle *très-facile à exécuter*, seront satisfaites par le présent modèle ; le dessin est fait entièrement en laine noire sur un fond ponceau. Quant au dessin luimême, fort original à coup sûr, il sera tout à fait de saison cet hiver : nul ne peut s'étonner de voir des ramoneurs au coin du feu.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX. — Canevas n° 4; laine fine violette; perles blanches de cristal ; perles blanches opaques ; perles jaunes ; perles noires.

Ce plateau est très-facile à exécuter ; il se compose d'un fond rempli à la croix, en laine violette, parsemé d'étoiles en perles blanches de cristal, et bordé d'une garniture en grosses perles de Bohême. Le dessin n° 1 représente un quart du plateau en grandeur naturelle; le dessin n° 2 est une partie de la garniture.

On trace sur du canevas n° 4 un cercle ayant 26 centimètres de diamètre ; au-dessus de ce cercle, à l'intérieur, et à une distance de 3 centimètres 1/2, on trace un deuxième cercle; tout l'espace contenu dans ce deuxième cercle est rempli à la croix avec de la laine violette ; on laisse d'abord, au milieu, le nombre de points nécessaires pour faire l'étoile en perles, dont notre dessin indique le quart; puis on fait les autres étoiles avant ou après le fond, à volonté. Notre dessin indique le nombre de perles qu'on enfile pour chaque point.

On fait ensuite la garniture de perles, qui se compose de 20 parties pareilles à celle représentée par le dessin n° 2; les perles sont blanches, opaques, entourées de perles jaunes. Une perle noire est placée dans le creux de chaque dent : on met au milieu cinq perles jaunes, qui forment une sorte de *boucle* ou d'*agrafe*. On commence par le milieu de chaque partie, et l'on enfile les gr... perles de Bohême, en consultant le dessin n° 2 ... nombre et la disposition de ces perles.

On monte le plateau sur un morceau de carton, et l'on dispose tout autour, sur le canevas même, les 20 parties composant la garniture : elles sont posées à plat, sur le bord extérieur, et se trouvent un peu relevées vers l'intérieur.

Dessin de tapisserie pour coussin de pied.

Nous publions aujourd'hui un nouveau genre de tapisserie qui conviendra parfaitement aux vues affaiblies et aux personnes qui n'aiment point les travaux de longue haleine. Ce dessin et ce genre de tapisserie peut servir, non-seulement pour coussin de pied, mais aussi pour tapis, sac de voyage, etc.; on l'exécute sur du canevas extrêmement gros, avec de la grosse laine à 12 brins. On fait le point sur quatre fils en hauteur et en largeur ; on fait d'abord une croix *en biais*, puis on la recouvre avec une croix en *droit fil ;* un regard jeté sur notre dessin suffira pour comprendre et exécuter ce point.

Le n° 1 représente le dessin de tapisserie qui servira pour exécuter le coussin de pied ; reproduit sur le gros canevas que nous indiquons, le coussin aura 45 centimètres en carré.

Le n° 2 est le point de tapisserie en grandeur naturelle, et notre dessinateur a laissé dépasser au bord de cet échantillon un peu de canevas non recouvert encore, afin que l'on puisse en voir la grosseur. Ajoutons que l'on peut exécuter ce point sur du canevas plus fin, avec des laines plus fines; mais il faudrait alors choisir des dessins plus grands.

On pourra se procurer le canevas et les laines chez M. Simart, 64, rue Rambuteau.

Dessin en tulle brodé en reprises.

Ce dessin servira pour rideaux, couverture d'édredon, stores, nappe d'autel, etc. On l'exécute sur du tulle à

mailles rondes (dit gros-grec); la broderie est faite en *reprises*, à points comptés, comme pour le filet. On nous demande quelques détails sur la broderie en *reprises;* son nom suffit pour la faire comprendre ; qui n'a fait des *reprises* pour lesquelles on passe l'aiguille en dessus d'un fil, puis au-dessous, et ainsi de suite? Nous donnons tous les détails qu'il est possible de faire comprendre *par écrit;* il nous est malheureusement impossible d'expliquer certains procédés qui doivent être *vus* pour être *compris*. Ainsi comment pourrait-on enseigner à nouer la maille du filet, à exécuter la broderie en *reprises*, si l'on ne joignait l'exemple au précepte?

Nous dirons cependant aux personnes qui sollicitent de plus amples détails sur la broderie en reprises, qu'on l'exécute avec du gros coton à plusieurs brins, non tors, plat, semblable en un mot à celui que l'on emploie pour raccommoder les bas. On fait la broderie dans le sens de la lisière, en passant le coton alternativement *sous* l'un des fils formant la maille du tulle, puis *sur* le fil suivant, en comptant les points représentés par les mailles du tulle, absolument comme si l'on faisait de la tapisserie.

Le tulle est d'un prix peu élevé; il remplace avantageusement le filet, dont l'exécution emploie beaucoup de temps. On trouve chez M. Simart, rue Rambuteau, nº 64, le coton nécessaire pour la broderie en reprises, et aussi une grande variété de dessins pour faire ces broderies. Le dessin aujourd'hui a été composé chez M. Simart.

Quand le bord des travaux du genre de celui qui nous occupe en ce moment est à dents, on brode ce bord en feston. On fait de la même façon des voiles de fauteuil, des dessus de pelotes, etc.

Carnet.

Matériaux. — Maroquin gris; velours noir et brun ; plusieurs nuances de soie verte de cordonnet ; soie de cordonnet cerise; cordonnet d'or ; *bouillonné* d'or ; perles noires.

On peut remplacer le maroquin par de la moire grise ou brune. Il faut monter sur un métier un morceau d'étoffe suffisant pour y tracer les deux côtés du carnet; on coupe en velours brun les deux côtés les plus longs de la palme, et en velours noir la partie recourbée ; on *faufile* ces morceaux sur l'étoffe, puis on les fixe par du cordonnet d'or cousu autour des morceaux de velours avec de la soie jaune très-fine. L'intérieur de la palme est fait en *bouillonné* d'or que l'on coupe en très-petits morceaux; on met aussi de petits morceaux de bouillonné sur le velours brun, des perles d'or sur le velours noir.

La nervure qui réunit à l'intérieur de la palme les morceaux de *bouillonné* est, ainsi que la tige de la palme, faite en cordonnet d'or.

Les grandes feuilles placées du côté arrondi de la palme sont *tracées* et *bourrées* avec du coton blanc assez gros, puis recouvertes au *passé* avec de la soie verte de cordonnet de plusieurs nuances; on coud du cordonnet d'or d'un côté de ces feuilles. La garniture extérieure de la palme se compose de *pois tracés*, *bourrés* puis brodés au passé avec de la soie cerise ; les contours et les tiges de ces *pois* sont en cordonnet d'or. Le dessin indique la place où l'on met des perles noires alternant avec les tiges.

Si l'on a pris du maroquin brun ou de la moire brune pour le fond du carnet, on fera la palme tout entière en velours noir. On répète le dessin pour l'autre côté du carnet. Un relieur doit être chargé de monter cet ouvrage.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas à rayures gris-bleu et blanches. Le lé de devant est coupé en droit fil; les rayures de ce lé sont perpendiculaires par conséquent et il forme tablier; les autres lés sont coupés en biais, c'est-à-dire en pointes, et forment un peu la queue par derrière. Les lés placés de chaque côté du lé de devant, sont bordés avec une bande de velours noir en biais, et trois gros boutons en velours noir, entourés de dentelle, sont placés de chaque côté du lé de devant, c'est-à-dire sur les lés coupés en biais, de façon à paraître les fixer sur le lé de devant. Les manches sont à revers, encadrés de velours noir, et fixés par trois boutons pareils à ceux de la jupe, mais plus petits.

Le corsage boutonné avec des boutons de velours noir est à pointe et à revers bordés de velours noir. Une chemisette en mousseline blanche, plissée, garnie de dentelle, ouverte carrément sur le devant de la poitrine, accompagne le corsage. Les sous-manches blanches sont à haute manchette plissée autour du poignet.

PANTOUFLE POUR HOMME.

Explication des signes : ⊡ Ponceau. ■ Noir.

Robe en popeline unie, couleur havane, à 10 centimètres du bas de la jupe; une ruche à plis tuyautés est disposée en grecque sur une hauteur de 20 centimètres; cette ruche est en taffetas de même nuance que la robe; la bande qui la compose a 8 centimètres de largeur, ourlet compris. La ceinture, à longs bouts encadrés par une ruche, est en taffetas pareil à la ruche de la jupe; les manches très-larges, sont ornées, comme la jupe, avec une ruche en taffetas, disposée en *grecque* sur une hauteur de 10 centimètres, à 3 centimètres du bord de la manche. Le bande employée pour cette ruche a 6 centimètres de largeur, ourlets compris. Corsage plat, boutonné, encolure bordée d'une ruche de taffetas et d'une ruche en dentelle blanche.

CORRESPONDANCE

ENTRE LA MÈRE D'UNE JEUNE FILLE ET LE PÈRE D'UN JEUNE HOMME *.

Suite.

Vous avez raison, monsieur, il est temps d'aborder le sujet que nous devons traiter, et j'ai perdu un temps précieux en vous parlant dernièrement de généralités. Cependant ne pensez-vous pas qu'il était assez utile de nous faire connaître mutuellement notre opinion sur les défauts de la génération qui est appelée à nous succéder? En signalant parmi ces défauts ceux qui me semblent être les plus graves, n'était-ce point une indication suffisante des qualités qui me paraissent les plus précieuses?

Ce que vous me dites de votre fils, monsieur le baron, m'a donné le plus vif désir de connaître ce jeune homme, si différent de la plupart des jeunes gens de cette époque. Mais je ne céderai pas à ce désir sans vous avoir fait part du genre d'existence que mon gendre devra donner à ma fille, afin que vous jugiez si ce plan s'accorde avec vos projets.

Ma fille passera la moitié de l'année à Paris, l'autre moitié dans une campagne assez rapprochée pour que son mari puisse vaquer à ses occupations sans la quitter pour plus d'une matinée; mon gendre devra avoir un emploi quelconque, parce que je ne veux, pour rien au monde, imposer à ma fille un mari inoccupé, par conséquent tracassier, de méchante humeur, et toujours disposé à quitter sa maison pour chercher des distractions au dehors. Quand je dis un emploi *quelconque*, vous concevez que j'entends une situation en rapport avec sa naissance et sa fortune; je n'ai pas envie, naturellement, de le voir garçon de bureau. J'aimerais assez le conseil d'État; auditeur, cela sied bien quand on est jeune; puis maître des requêtes, puis enfin conseiller d'État et plus encore; nous verrons cela; l'essentiel pour moi est qu'il puisse accompagner sa femme dans le monde, et qu'elle y soit agréablement posée. J'ai passé ma vie à la campagne; je ne puis dire que j'y aie été malheureuse; mais enfin, ce n'est pas là le bonheur que j'avais dans la tête, et j'ai juré que ma fille connaîtrait les plaisirs de la jeunesse.

Vous êtes de mon avis, monsieur, j'en suis certaine à l'avance; vous ne voudrez pas que votre fils reste oisif, qu'il dépense ses revenus dans les paris, le jeu et tous les nobles plaisirs que l'on trouve dans les cercles. Quelle charmante chose, monsieur, que cette importation étrangère! Et comme les cercles sont bien faits pour former le cœur et l'esprit, et les manières de la jeunesse masculine! Cette funeste institution a donné le coup de grâce à la société française; je n'hésite pas à rendre les cercles res-

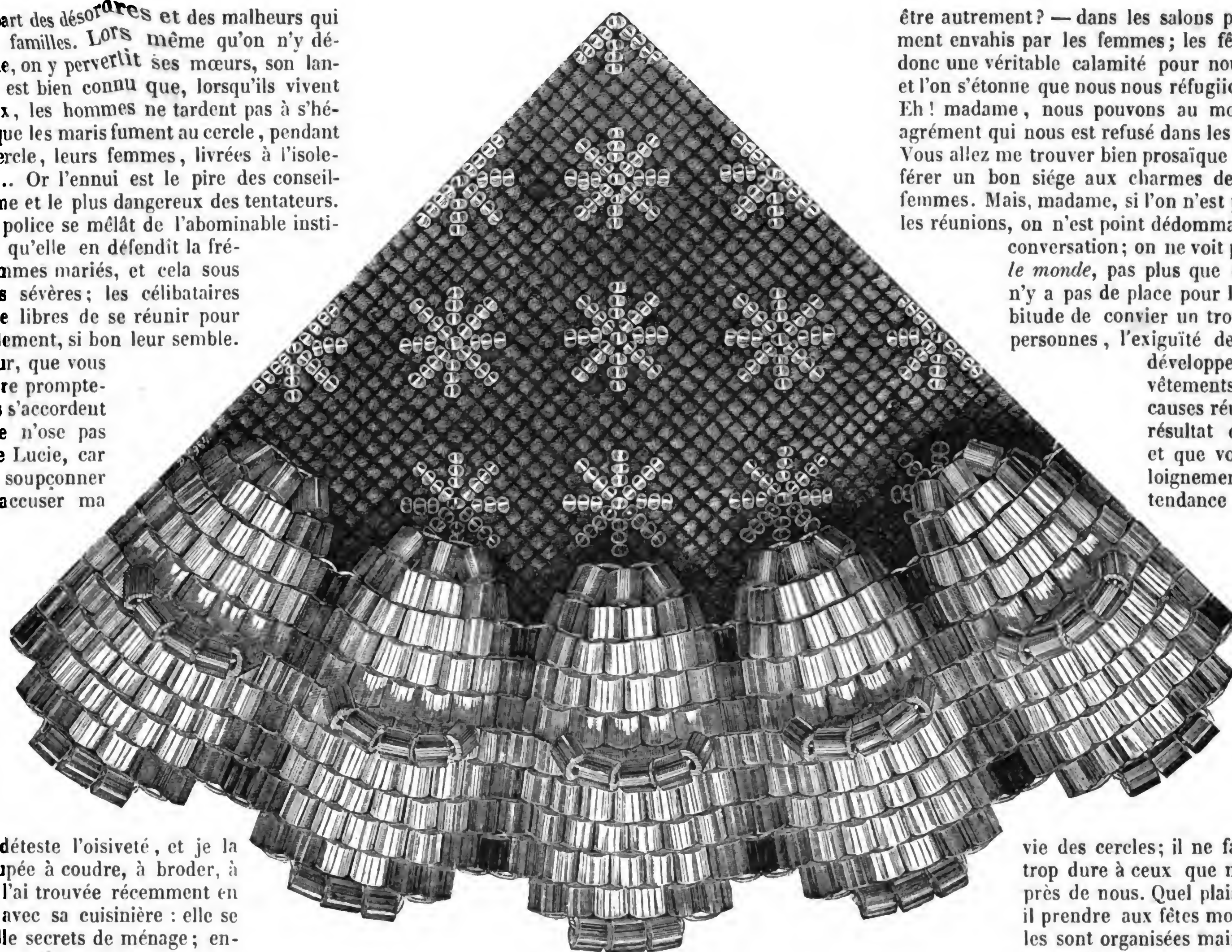


ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

ponsables de la plupart des désordres et des malheurs qui *peuvent* affliger les familles. Lors même qu'on n'y dérange pas sa fortune, on y pervertit ses mœurs, son langage, son esprit; il est bien connu que, lorsqu'ils vivent *seulement* entre eux, les hommes ne tardent pas à s'hébéter. Et pendant que les maris fument au cercle, pendant *qu'ils* jouent au cercle, leurs femmes, livrées à l'isolement, s'ennuient.... Or l'ennui est le pire des conseillers pour une femme et le plus dangereux des tentateurs. *Je voudrais* que la police se mêlât de l'abominable institution des cercles, qu'elle en défendît la fréquentation aux hommes mariés, et cela sous *les peines les plus* sévères; les célibataires seuls devraient être libres de se réunir pour *se pervertir* mutuellement, si bon leur semble.

J'espère, monsieur, que vous voudrez bien me dire promptement si mes projets s'accordent avec les vôtres. Je n'ose pas trop vous parler de Lucie, car vous pourriez me soupçonner d'exagération et accuser ma tendresse maternelle de s'en faire accroire. Lucie est mieux que belle, elle est charmante; elle a appris un peu de tout, comme toutes les jeunes filles de son âge, mais ce *peu* ne lui a pas suffi, et elle continue ses études, qu'elle prétend poursuivre pendant toute sa vie; elle déteste l'oisiveté, et je la vois sans cesse occupée à coudre, à broder, à lire, à dessiner; je l'ai trouvée récemment en grande conférence avec sa cuisinière : elle se faisait initier à mille secrets de ménage; enfin, comme elle est à la fois ambitieuse et modeste, elle trouve qu'il est utile de tout connaître, et pense que les difficultés ou le dédain ne doivent jamais lui interdire aucun travail, parce qu'il n'en est point qui soit au-dessus ou bien au-dessous de ses efforts.



N° 1. — PLATEAU DE LAMPE.

N'allez pas croire au moins que ce portrait soit flatté! Je ne vous parle pas des qualités de son cœur, parce qu'elles me semblent trop naturelles pour qu'il soit nécessaire de les mentionner; une jeune fille qui ne serait point indulgente et charitable m'apparaîtrait comme un phénomène affligeant. Vous conviendrez que mon ambition est bien légitime, et vous comprendrez que je ne puis me décider à mettre sous le boisseau une flamme si charmante; je veux que le monde connaisse ces aimables qualités, ce caractère franc, ce sens droit qui règle ses pensées et ses actions, parce que j'espère qu'elle sera aimée et admirée comme elle le mérite, et que son exemple sera salutaire à plus d'une jeune femme.

N° 2. — GARNITURE DU PLATEAU DE LAMPE.

A bientôt, monsieur le baron; j'attends votre réponse avec une vive impatience. L. DE MONGIS.

M. de Langlebert à madame de Mongis.

Madame,

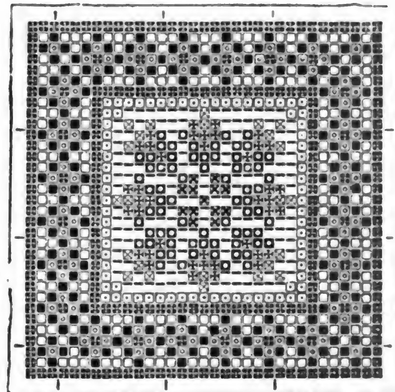
Comment vous exprimer les combats qui s'élèvent en moi, la perplexité dans laquelle vous m'avez plongé, les regrets que j'éprouve, l'entraînement auquel je résiste avec tant de peine? Hélas! ce que vous me dites de mademoiselle votre fille comblerait mes plus chers désirs et réaliserait mes plus douces espérances..... Mais vos plans s'accordent si peu avec les miens, qu'en vérité je ne prévois pas que nous puissions parvenir à nous entendre, même au prix des plus larges concessions faites de part et d'autre.

Vous voulez que mademoiselle Lucie vive à Paris dans le monde; je désire que mon fils reste à la campagne, dans cette terre que j'ai toujours habitée. Vous désirez que votre gendre ne reste pas oisif; je souhaite que mon fils ne prenne aucune de ces chaînes qu'on appelle *fonctions*, qu'il vive pour lui, pour sa famille, en s'occupant du bonheur de ceux qui l'entourent et du sien propre, par conséquent.

Il ne m'appartient pas, madame, de heurter trop violemment vos opinions; me permettrez-vous, cependant, de plaider ma cause? Le prix que j'attache à votre alliance excusera peut-être à vos yeux la témérité de mes contradictions.

Ce que l'on appelle *la vie du monde*, madame, réserve aux maris une tâche si rude qu'il faut peut-être attribuer à ces épreuves une grande partie des méfaits que vous reprochez aux hommes mariés et aux célibataires. Quel est le rôle d'un homme dans les fêtes et les réunions actuelles? La gêne et la fatigue, une fatigue sans compensation, lui sont réservées. Il faut d'abord conduire sa femme au bal; si je suis bien instruit, l'ampleur des vêtements féminins, combinée avec l'étroitesse des voitures modernes, oblige un mari soucieux des devoirs que lui impose la toilette de sa femme à lui céder la voiture tout entière et à monter sur le siége près du cocher. Or je ne veux pas que mon fils s'expose aux dangers d'une fluxion de poitrine pour ménager la fraîcheur des flots de gaze qui habilleront sa femme. Arrivés au bal, c'est bien pis; les maris en particulier, les hommes en général, sont relégués je ne sais où, debout dans l'antichambre, parmi les manteaux, sur l'escalier même, partout enfin, excepté au salon; quand il y a disette de danseurs, on va à la recherche des hommes, on les tire de leurs recoins, et on les amène maussades et ennuyés, — en peut-il être autrement? — dans les salons principaux, littéralement envahis par les femmes; les fêtes du monde sont donc une véritable calamité pour nous autres hommes, et l'on s'étonne que nous nous réfugiions dans les cercles! Eh! madame, nous pouvons au moins nous y asseoir, agrément qui nous est refusé dans les réunions modernes. Vous allez me trouver bien prosaïque et m'accuser de préférer un bon siége aux charmes de la compagnie des femmes. Mais, madame, si l'on n'est pas même assis dans les réunions, on n'est point dédommagé par une agréable conversation; on ne voit pas les femmes *dans le monde*, pas plus que dans les cercles: il n'y a pas de place pour les hommes, et l'habitude de convier un trop grand nombre de personnes, l'exiguïté des appartements, le développement immodéré des vêtements féminins, toutes ces causes réunies ont produit le résultat que vous constatez et que vous condamnez: l'éloignement des hommes, leur tendance à se réunir *entre hommes*, et par conséquent l'impolitesse toujours croissante de leur maintien et de leur langage.

Songez-y, madame; si votre fille est destinée à vivre principalement de la *vie du monde*, votre gendre est fatalement voué à la vie des cercles; il ne faut pas rendre la vie trop dure à ceux que nous voulons retenir près de nous. Quel plaisir un homme peut-il prendre aux fêtes mondaines telles qu'elles sont organisées maintenant? Il y va par complaisance, par devoir, et se délasse de ses efforts dans ces lieux qui excitent votre indignation, dans les cercles, en un mot. Je ne veux pas faire en ce moment un traité de morale, mais il me sera peut-être permis de signaler, en passant, à votre attention les tristes conséquences des plaisirs que vous ambitionnez pour mademoiselle Lucie: les dépenses exagérées et extravagantes, car le chiffre des ressources que l'on possède est toujours dépassé aujourd'hui, *quel qu'il soit*, par le luxe immodéré, *immoral*, des femmes qui veulent être remarquées; l'incurie qui préside à tous les détails importants, à toutes les obligations les plus sacrées; en un mot l'importance que l'on accorde aux futilités, et l'insouciance avec laquelle on traite toutes les matières graves, sont la conséquence forcée, inévitable, d'une existence trop mondaine. Tant de périls, tant d'efforts et de sacrifices de tout genre, conduisent-ils du moins au bonheur? Ils ne conduisent pas même au plaisir; j'en prends à témoin toutes ces femmes insoucieuses de leurs devoirs; elles continuent l'existence qu'elles ont adoptée, non pour les plaisirs qu'elles y trouvent, mais pour ceux qu'elles attendent — et qu'elles attendront vainement.



N° 1. — DESSIN EN TAPISSERIE POUR COUSSIN DE PIED.

Explication des signes : ■ Noir. ▫ Blanc. ▣ Violet clair. ■ Violet foncé. ▫ Ponceau clair. ꞁ Ponceau plus foncé. ▩ Vert très-clair. ▦ Vert clair. ▫ Vert moins clair. ■ Vert foncé.

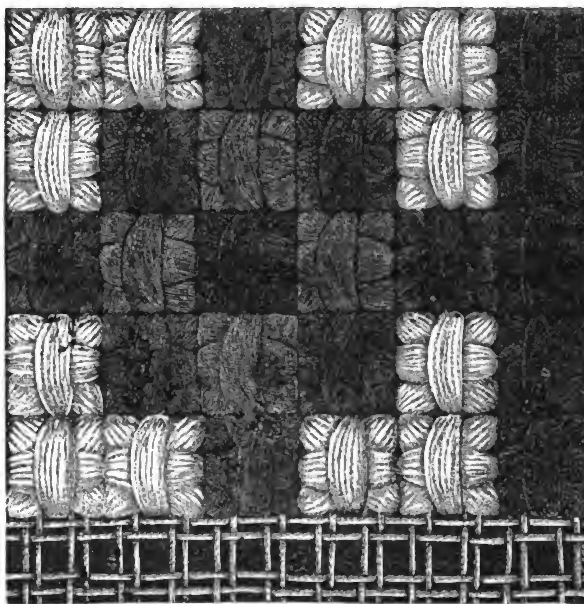
Laissez-moi, madame, invoquer l'image même dont vous vous êtes servie; laissez-moi vous supplier de réfléchir que le meilleur moyen de conserver cette *flamme pure et charmante* n'est pas de la livrer à tous les vents; consentez à ce que votre fille soit aimée et admirée par son mari, par sa famille et par quelques amis: elle trouvera plus de bonheur dans la tendresse de quelques êtres dévoués que dans les compliments, vrais ou faux, qui pourraient lui être adressés par des indifférents.

Agréez, madame, l'assurance de mon respectueux dévouement. M. DE LANGLEBERT.

Copie certifiée exacte :

EMMELINE RAYMOND.

(La suite prochainement.)



N° 2. — POINT DE GRANDEUR NATURELLE DU COUSSIN DE PIED.

MIEUX VAUT AIDE QUE CONSEIL

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES :
- ZOÉ, 20 ans, } filles du médecin de
- HÉLÈNE, 18 ans, } Meulan.
- Mlle PALMYRE ROBERT, 36 ans.
- MARTHE, vieille servante.
- LA VIOLETTE, sous-officier de gendarmerie.
- BLAISE, 14 ans.

La scène se passe à Meulan.

Le théâtre représente une salle à manger; au milieu une table ronde; près d'une fenêtre, une table à ouvrage; quelques chaises.

I

(On sonne à la porte d'entrée.)

MARTHE, traversant la chambre.

On y va... (Revenant sur le devant de la scène.) Dieu! quel métier que celui de servir un médecin! On sonne à toute heure du jour et de la nuit; il faut ouvrir la porte à tout venant, faire souper Monsieur le matin, le faire déjeuner le soir, et dîner... à toute heure. Ah! si ce n'était pas pour lui, qui est la meilleure pâte d'homme, — pour ma petite Hélène, pour mademoiselle Zoé, qui serait bonne tout de même si elle prenait le temps de penser aux autres... (On sonne de nouveau.) Si ce n'était pas pour cette maison, qui est quasi comme la mienne, je ne garderais pas longtemps la place, et je tâcherais de vivre plus tranquillement. Mais voilà! On se laisse prendre par les habitudes, qui sont comme qui dirait les racines de la vie, et l'on reste où elles ont poussé, quand même le terrain ne convient pas tout à fait.

(Sur ces dernières paroles Blaise entre timidement.)

II

MARTHE ET BLAISE.

BLAISE.

Mademoiselle Marthe...

MARTHE.

Par où entrez-vous comme ça?

BLAISE se troublant.

J'ai sonné...



RIDEAU EN TULLE BRODÉ EN REPRISES. — DESSIN DE LA COLLECTION DE M. SIMART, 64, RUE RAMBUTEAU.

MARTHE.

Je sais bien; mais je ne vous ai pas ouvert.

BLAISE.

Oui, vous étiez occupée; je n'osais pas entrer, car vous *usiez avec* quelqu'un.

MARTHE.

Avec quelqu'un ?... Hum! hum !... Oui, je causais; — mais *mment êtes-vous entré ?*

BLAISE.

C'est mademoiselle Hélène qui m'a ouvert la porte, et m'a it de l'attendre ici près de vous.

MARTHE.

C'est bien. Qu'est-ce qu'il vous faut?

BLAISE *se mettant à pleurer.*

Je viens dire à monsieur le docteur qu'il y a un gros hagrin à la maison: maman est retombée dans sa maladie, - sans compter Pierre, Louis, Simon, et puis Jeanne, qui nt la fièvre, — et le petiot, qui est tout malingre.

MARTHE, *l'imitant.*

... Sans compter Marguerite, et le grand Paul, et la pe- Marie, et tous les autres...

BLAISE.

Oui, mademoiselle Marthe.

MARTHE.

Sainte Vierge ! J'ai toujours dit que vous n'étiez pas une mille, mais un peuple.

BLAISE.

Oui, mademoiselle Marthe ; nous sommes treize enfants.

MARTHE.

Mauvais chiffre!

BLAISE.

Oui, mademoiselle Marthe... Aussi j'étais venu voir si monsieur le docteur...

MARTHE.

Il n'y est pas; mais, sois tranquille, dès qu'il sera de retour de Nogent...

BLAISE.

Ah ! Seigneur Dieu! vingt lieues d'ici !

MARTHE.

Il reviendra demain, ou le jour suivant peut-être, on ne sait pas; avec les médecins, on ne sait jamais...

BLAISE.

Qu'allons-nous devenir jusque-là!

III

MARTHE, BLAISE, ZOÉ ET HÉLÈNE.

(*Zoé entre, et va s'asseoir près de la table à ouvrage; peu après entre Hélène.*)

ZOÉ.

Eh bien, Marthe, vous ne faites rien? La bibliothèque n'est point nettoyée, et j'ai des traductions à faire (*à elle-même*), outre les notes historiques à recueillir!

MARTHE, *avec un peu d'aigreur.*

Je n'ai pas le temps de tout faire, et si l'on ne veut pas s'aider un peu soi-même....

ZOÉ, *sans l'écouter.*

Et mon extrait qui n'est pas fait!

MARTHE, *à demi-voix.*

Elle ferait mieux de faire ses chemises.

HÉLÈNE *entre gaiement.*

On peut faire l'un et l'autre.

MARTHE.

Oui, vous; — vous faites *l'un*, et puis vous faites *les autres* aussi.

HÉLÈNE.

Voyons, Marthe, ce n'est pas une raison, parce que tu m'as élevée, de gronder ma sœur; vous perdez, à vous quereller, le temps que vous pourriez employer à vous entendre; quand on est de bonne foi, des deux côtés, il est si facile de s'expliquer, et, quand on s'aime un peu, il est si facile de mettre l'amour-propre de côté! Tu oublies les choses essentielles; — je vais te sermonner à mon tour, toi qui sermonnes toujours les autres! Je parie que tu n'as pas fait déjeuner cet enfant : va vite; nous allons nous occuper de sa famille, car j'ai entendu votre conversation.

MARTHE.

C'est pourtant vrai, personne n'y pensait plus, à ce petiot; c'est le fils de Jérôme le pêcheur.

HÉLÈNE.

Je l'ai reconnu; fais-le reposer.

MARTHE, *s'en allant avec Blaise.*

Il n'y a rien de tel que toi, ma fille, pour avoir l'œil à la peine et au besoin de tout le monde.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — TOILETTES DE LA MAISON FAUVET, 4, RUE MÉNARS.

Robe en étoffe de laine grise, parsemée de petits bouquets. La jupe est garnie avec cinq volants ayant, le premier, celui du bas, 15 centimètres de hauteur; chacun des autres volants est moins large d'un centimètre que le volant précédent; une ruche en taffetas vert borde les volants, encadre les manches demi-courtes et fendues, et garnit le fichu décolleté, croisé, de même étoffe que la robe, dont le corsage est à demi décolleté.

Robe en gaze de Chambéry, fond blanc quadrillé de noir. Chacun des cinq volants tuyautés est à tête double, l'une de ces têtes faisant partie du volant, l'autre composée d'une petite ruche découpée à *dents*, en taffetas violet; les deux premiers volants (ceux du bas de la jupe) ont 10 centimètres de largeur, les deux suivants 9, — le cinquième et dernier, 8 centimètres de largeur. L'espace qui sépare chaque volant est de 2 centimètres. Le corsage, qui n'est pas tout à fait montant, est entouré de deux ruches, l'une en gaze pareille à la robe et froncée au milieu; l'autre, simple, en taffetas violet découpé à *dents*. Manches larges garnies d'un volant pareil à ceux de la jupe.

Costume de petite fille de huit ans. Robe en popeline grise, garnie avec deux bandes de taffetas noir. Corsage-veste, garni comme la jupe, décolleté carrément. Nous publierons prochainement le patron de cette robe.



CARNET.

IV

ZOÉ ET HÉLÈNE.

ZOÉ, pensive.

Tout cela est pourtant vrai, Hélène; je ne sais comment cela se fait, mais tu penses toujours aux autres.

HÉLÈNE.

C'est bien facile, va! Il n'y a qu'à ne pas penser à soi, ou bien à se dire : Qu'est-ce donc que je désirerais si j'étais à la place de celui-ci ou de celle-là? — puis tâcher de le leur procurer; voilà tout. Quand on en a pris l'habitude, on ne peut plus s'empêcher d'y penser toujours, et cela va tout seul, sans perte de temps, sans effort d'esprit.

ZOÉ.

C'est justement cette habitude qui est difficile à prendre; enfin je n'ai pas mauvais cœur, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Ah! grand Dieu, ma pauvre Zoé, quelle idée as-tu là!

ZOÉ.

N'est-ce pas? (Naïvement.) Eh bien, je suis trop occupée pour penser aux autres; je m'étais promis de te donner ce mois-ci une petite somme pour les pauvres, — et j'ai dû employer ma pension, non à des futilités, je me le reprocherais!... mais à l'achat de quelques livres qui m'étaient indispensables.

HÉLÈNE.

Je sais, — tu lis beaucoup... Quant à l'argent, ne sois pas en peine; mon mois est presque intact, et s'il arrivait que nous fussions imposées extraordinairement, je pourrais donner pour nous deux.

ZOÉ.

Tu es bonne, chère petite Hélène! Causons un peu, veux-tu?

HÉLÈNE.

C'est que... au fait, oui, nous pouvons causer. (Tout en parlant, Hélène prend différents objets dans les tiroirs d'un meuble et les range dans une corbeille.) Parlons du pauvre petit Blaise.

ZOÉ, distraite.

Ah! oui... il faut lui conseiller d'attendre patiemment le retour de notre père, auquel nous pourrions écrire pour le prier de presser son arrivée.

HÉLÈNE, à demi-voix.

Hum! attendre! écrire!...

ZOÉ.

Écoute-moi, Hélène; ce soir, si tu veux, avant de nous mettre au lit, je te lirai une petite composition qui me semble bien réussie.

HÉLÈNE.

J'y consens volontiers, — à une condition, — tu me permettras de te parler sérieusement de tout ce qui se passe ici.

ZOÉ.

Qu'y a-t-il donc?

HÉLÈNE.

Notre père, chère Zoé, est trop occupé pour s'apercevoir de certaines choses...

ZOÉ.

Lesquelles?

HÉLÈNE.

Mon Dieu! tu sais bien ce que je veux dire; avant ce séjour que tu as fait à Paris l'hiver dernier, chez ta marraine, nous étions tous bien heureux; l'avenir nous apparaissait comme une belle avenue, droite, ombragée, conduisant à un but bien défini; nous devions vivre toujours ici, toujours ensemble, — près de notre père, qui aura besoin de nos soins, quand la vieillesse sera venue... Tu avais accepté, et même avec satisfaction, il m'en souvient, d'épouser M. Charles...

ZOÉ, avec un peu de dédain.

Ah oui! le fils du maire...

HÉLÈNE, vivement.

Eh quoi! trouves-tu ce mariage au-dessous de toi? M. Charles a un cœur excellent, il est intelligent, sa petite fortune est très-suffisante.

ZOÉ.

Quelle chaleur! songerais-tu à l'épouser?

HÉLÈNE.

Moi! Oh! non, je ne suis pas aussi capricieuse que toi; tu sais bien que j'ai accepté avec reconnaissance les offres de M. Paul Duvigny, et je l'épouserai, comme cela a été décidé, à la fin de l'année.

ZOÉ.

Et son père lui cédera son étude; et tu seras la femme d'un notaire de village! Comme tous ces projets sont mesquins! Comme je te plains d'enchaîner ta jeunesse, ton avenir dans ce cercle étroit! Non, tu ne pourrais y consentir, si tu avais les mêmes aspirations que moi, — si, comme moi, tu avais entrevu la vie brillante, intelligente de ce beau Paris; si, admirant les œuvres des littérateurs de notre époque, parmi lesquels figurent tant de femmes, on t'avait inspiré le désir... l'espoir de prendre place parmi ces noms illustres!

HÉLÈNE.

Ah! je savais bien que tous ces dégoûts injustes pour notre vie si heureuse, que ces projets insensés ne s'étaient pas développés naturellement en toi; quelqu'un a accompli cette œuvre funeste... quelqu'un que j'ai pressenti, — que je connais.

ZOÉ.

Tu es injuste; pas un mot de plus.

HÉLÈNE.

Non pas; je parlerai; rien ne m'arrêtera, pas même la crainte de froisser tes sympathies. Dès le premier jour où cette Mlle Palmyre, que tu as connue chez ta marraine, est venue s'installer ici en qualité de locataire de notre petit pavillon, mon instinct m'a avertie que cette compagnie nous serait funeste. Cette grande personne décharnée, rousse, me semble la personnification de l'envie et de la méchanceté; elle est insinuante, elle flatte avec habileté; mais il y a des griffes au bout de ses longs doigts. Elle a eu quelque dessein en venant s'installer ici, en excitant ton amour-propre, en te détournant des projets qui nous promettaient un avenir si paisible. Mais je lutterai, je t'en réponds! Je ne me laisserai pas enlever ma sœur! Toi-même, tu redeviendras ce que tu étais autrefois, — ton cœur ne te permettra pas d'affliger plus longtemps par ta froideur l'excellent jeune homme que j'aime comme un frère. — Pour le moment, revenons à Blaise, qui attend, à sa mère, à cette pauvre famille. C'est bientôt fait de conseiller la patience à ceux qui souffrent : — il vaut mieux diminuer leurs maux, au moins par des soins affectueux. Blaise doit avoir déjeuné; il me conduira chez sa mère. Mon père m'appelle son aide de camp; en l'absence de mon général, c'est à moi que revient l'obligation de me porter là où est le danger.

ZOÉ.

Ce système de dévouement est très-respectable, mais tu conviendras qu'il ne laisserait guère le loisir de composer ces belles œuvres dont tu aimes la lecture autant que moi. Si l'on ne devait penser qu'aux autres, on n'aurait plus aucune individualité; on serait semblable à une médaille dont l'effigie serait effacée par le frottement.

HÉLÈNE, avec vivacité.

As-tu oublié la maxime que notre père cite avec tant de conviction : *Les grandes pensées viennent du cœur?* Jamais une supériorité réelle ne pourra exister sans une grande bonté. Lorsqu'on me dit qu'une œuvre manque de mesure, de grâce ou de bon goût, je parierais volontiers que l'auteur ne croit pas au bien, quant aux autres, — ou ne le pratique pas en ce qui le concerne. C'est en soi-même, et non hors de soi, que l'on peut trouver ces inspirations qui conduisent du bien au beau, lorsqu'on a le talent nécessaire pour formuler ses sentiments et ses convictions.

ZOÉ.

Allons, il me semble entendre notre père. Tu as bien retenu ses sermons.

HÉLÈNE, avec malice.

Il le faut bien! J'écoute pour deux! Et maintenant que je t'ai restitué la part qui te revenait, je vais chercher mon petit compagnon. (Elle appelle.) Blaise! (Elle prend sa corbeille et sort.)

V

ZOÉ seule.

Le résultat lui donne raison. Tous les visages s'épanouissent à son approche; ces soins constants, silencieux, intelligents, qui ont toujours pour but le soulagement ou l'agrément d'autrui, font d'elle une sorte de fée bienfaisante dont la présence console et satisfait tout le monde. On devient donc *tout* quand on consent à n'être *rien?*

VI

Mlle PALMYRE ROBERT ET ZOÉ.

Mlle PALMYRE entre et s'approche avec empressement de Zoé.

Bonjour, chère enfant; comment vont vos travaux depuis hier? Vous savez combien es vif l'intérêt que je porte à vo projets; j'aime mieux du rest vous le prouver que de vou l'affirmer; consultez-moi e toute occasion, et comptez tou jours sur mon aide.

ZOÉ.

Mes projets! Ah! vous m trouvez bien découragée. crains que votre amitié ne soit fait illusion sur mes apti tudes...

Mlle PALMYRE.

Non pas! Je vous ai jugé avec mon expérience, abstrac tion faite de ma sympathi Habituée à la compagnie de artistes, à la vie intelligent de Paris, j'ai bien vite compr que votre place était marqué au milieu de toutes les fem mes dont notre époque ho nore le talent; vous ne pou vez consentir à enfouir ici, dan un bourg, les facultés remar quables que vous tenez de la nature. J'ai écrit à votre mar raine, comme cela était con venu; elle est toute disposée vous recevoir chez elle. Vou y resterez une année; — au bout de ce temps ne serez vous pas majeure, — libre de disposer de votre destinée comme vous l'entendrez? Nous pourrons être si heureuses Je possède des relations nombreuses, précieuses, qui faci literont votre entrée dans la carrière littéraire. Un aveni brillant vous attend si vous avez le courage de romp quelques liens qui vous étoufferaient plus tard.

ZOÉ.

Quitter ma famille!... je n'en aurai pas le courage.

Mlle PALMYRE.

Cette séparation ne serait que momentanée; vous revien driez ici quand vous le voudriez, — célèbre, enviée...

ZOÉ, troublée.

Ma sœur! mon père!... (Tout bas.) Charles!

VII

LES MÊMES ET LA VIOLETTE.

(On sonne à la porte d'entrée; Marthe traverse la chambre et va ou vrir.)

LA VIOLETTE.

Excusez-moi, je vous prie, et veuillez me dire où loge Jé rôme Gambard.

MARTHE.

Tout près de l'église, à cent pas d'ici. Qu'est-ce que vous lui voulez, monsieur?

LA VIOLETTE.

On a dressé procès-verbal contre lui pour contravention à la loi; il a jeté ses filets dans la rivière en temps défendu et le tribunal l'a condamné à une amende de 50 fr.

MARTHE.

Ah! le pauvre homme!

ZOÉ, s'avançant.

Oh! monsieur, vous n'allez pas arrêter ce pauvre père de famille?

LA VIOLETTE.

L'arrêter, non; nous allons seulement l'obliger à payer.

MARTHE, joignant les mains.

Mais il n'a rien! Mais cela va tuer sa pauvre femme, qui est déjà malade!

LA VIOLETTE, tristement.

La loi le veut ainsi. (Il salue et se retire.)

VIII

Mlle PALMYRE, ZOÉ ET MARTHE.

ZOÉ.

Quelle dureté chez tous ces fonctionnaires! Instruments aveugles d'une loi implacable, ils frappent avec insensibi lité, sans se laisser fléchir par le désespoir de leurs vic times.

MARTHE.

Écoutez donc, mademoiselle; il faut être juste pour tout le monde; si les gendarmes passaient leur temps à s'api toyer, les choses ne pourraient plus marcher.

ZOÉ.

Mais ne pourrait-on pas intervenir pour suspendre l'exé cution dont on menace Jérôme?

Mlle PALMYRE.

En effet, vous pourriez écrire à quelqu'un... au maire; Marthe porterait la lettre.

ZOÉ.

J'y cours.

MARTHE.

Je veux bien; mais tout ça sera inutile; m'est avis qu'il vaudrait mieux payer l'amende de Jérôme.

ZOÉ.

Ah! si mon père était ici... ou bien Hélène...

MARTHE.

Oui, ceux-là trouvent toujours moyen d'arranger les choses.

ZOÉ.

Je vais toujours écrire. Viens, Marthe.

IX

Mlle PALMYRE, seule.

Tout cela ne va pas aussi vite que je croyais. Cette petite le s'avise d'être retenue par les sentiments; il faut qu'elle le cependant, il faut lui en inspirer la ferme volonté. nd elle sera chez sa marraine, M. Charles ne verra plus moi ici... il y a bien la différence d'âge... mais bah! Parisienne ne doit pas avoir d'âge pour un provincial; lleurs personne ici ne connaît mon acte de baptême; ne me désignera pas par cet affreux surnom : *les ruines Palmyre!* Je l'ai fait payer cher à celle qui l'avait mis en ulation, et cette bonne lettre anonyme que j'ai écrite elle lui a fait tout le mal que je désirais : laissons ces venirs. Ma situation est nette; il faut que j'épouse Charles; il est fort aimable pour moi, et les froideurs de n'ont pas peu contribué à amener ce bon résultat.

X

PALMYRE, HÉLÈNE, ZOÉ ET MARTHE rentrent ensemble.

ZOÉ.

uel bonheur!

MARTHE.

h! les braves gendarmes!

HÉLÈNE.

omme on est heureux de voir les hommes s'entr'aider, omme le bienfait est une belle et sainte chose, quand r l'accomplir on sacrifie non-seulement le superflu, mais écessaire!

Mlle PALMYRE.

u'y a-t-il donc, mesdemoiselles? ne puis-je prendre part otre joie?

HÉLÈNE, très-froidement.

l s'agit, mademoiselle, d'une chose très-simple et très-le : les gendarmes envoyés pour forcer Jérôme à payer amende pour son délit ont été saisis de commisération, et, apprenant que ce malheureux s'était mis en contravention avec la loi parce qu'il avait sa femme malade et ses enfants à nourrir, ils ont fait une collecte entre eux ont payé le montant de l'amende à laquelle Jérôme avait condamné *.

MARTHE.

a prouve que les gendarmes ne sont pas si méchants on le disait ici tantôt.

ZOÉ, avec expression.

'ai été si touchée du repentir, de la reconnaissance de femme, si heureuse de partager les soins que tu donnais à te pauvre famille, qu'en vérité, chère Hélène, je ne commande *plus* d'autre bonheur que celui de rester ici et de me rendre utile à tous.

HÉLÈNE, l'embrassant.

e n'ai jamais douté de ton cœur, et j'étais bien sûre l ramènerait ton esprit.

ZOÉ, gaiement.

ous les événements de cette journée nous ont détournées nos occupations; je vais ranger la bibliothèque afin que père la trouve prête à son retour. (A Mlle Palmyre.) Excusez-moi de vous quitter, mademoiselle : vous avez vous-même posé en principe la plus entière liberté dans nos rapports de voisinage.

MARTHE.

C'est pourtant vrai! Rien n'est fait dans ma cuisine.

HÉLÈNE.

e tiendrai compagnie à mademoiselle Robert.

(Zoé sort par la porte de droite, Marthe par la porte du fond.)

XI

Mlle PALMYRE ET HÉLÈNE.

Mlle PALMYRE.

Je craindrais, mademoiselle, de vous détourner de vos occupations, et je vais me retirer.

HÉLÈNE.

Je vous demande au contraire de vouloir bien m'accorder quelques moments.

Mlle PALMYRE, inquiète, et avec une légère raillerie.

Vous désirez un entretien, mademoiselle? De quoi s'agit-il donc?

HÉLÈNE, très-sérieuse.

Mademoiselle, je me trouvais avant-hier dans la chambre qui est contiguë à celle-ci, j'ai entendu votre conversation avec ma sœur; vous lui parliez de Paris, de ses enivrements, de l'existence brillante qu'elle pourrait s'y créer. Je ne suis qu'une campagnarde, mais j'ai assez de raison pour comprendre que ma sœur, eût-elle le talent que vous voulez bien lui reconnaître, ne pourrait arriver aux succès que vous lui prédisiez, et que ces succès mêmes ne remplaceraient jamais ce qu'elle perdrait de bonheur certain si elle s'éloignait de nous. — Dans l'après-midi, vous vous êtes longtemps promenée avec M. Charles.

Mlle PALMYRE, avec hauteur.

Pourquoi pas? Quel inconvénient trouvez-vous à ce que j'aie accepté la compagnie de M. Charles?

HÉLÈNE, continuant.

Vous lui avez fait un tableau charmant de cette vie de province si calme, si régulière, si douce quand elle est embellie par les joies de la famille, que l'on partage avec une personne intelligente et dévouée.

(*) Historique.

Mlle PALMYRE, avec une certaine violence.

Vous écoutiez encore sans doute?

HÉLÈNE.

Non, mademoiselle; c'est M. Charles qui m'a répété cette conversation. Je ne vous ai jamais *écoutée*, je vous ai *entendue*, ce qui est bien différent. Vous parliez à ma sœur, dans notre maison, et je ne pense pas que vous ayez à traiter avec elle des sujets qu'il me serait interdit de connaître.

Mlle PALMYRE.

Mais enfin, que signifie tout cela? où voulez-vous en venir?

HÉLÈNE.

A ceci. Je crois, mademoiselle, que votre compagnie peut être préjudiciable à ma sœur, et je viens vous prier de...

Mlle PALMYRE, avec explosion.

De quitter cette maison, sans doute? Permettez-moi quelques observations, mademoiselle : à quel titre agissez-vous ici? Quelle est votre autorité, car enfin cela est inimaginable! Quelques folles visions ont traversé votre cerveau, et vous vous arrogez le droit de prendre une décision importante?

HÉLÈNE, très-émue.

Non, mademoiselle, je ne m'arroge aucun droit... je voulais vous prévenir, — vous prier, — je voulais enfin éviter de vous communiquer la lettre que mon père vient de m'adresser... Épargnez-moi, je vous en prie, la peine de vous blesser inutilement, et quittez-nous sans rancune; j'oublierai ce que j'ai entendu et n'en parlerai jamais.

Mlle PALMYRE, agitée.

Votre père vous a écrit, dites-vous, et sa lettre me concerne? Montrez-la-moi.

HÉLÈNE, doucement.

Il vaut mieux que vous ne la voyiez pas. Mon père est inflexible dans ses décisions, et ses idées sont très-arrêtées sur tout ce qui touche à la probité...

Mlle PALMYRE, se redressant.

Qu'est-ce donc enfin? Vos ménagements sont cruels; parlez, je vous en prie.

HÉLÈNE, baissant les yeux.

J'ai écrit hier à mon père les deux conversations dont j'avais connaissance; je reçois sa réponse à l'instant même : il me dit, que n'ayant jamais pris d'engagement avec vous au sujet du pavillon que vous occupez, il en a disposé en faveur de l'un de ses vieux amis; il ne vous demande point le loyer de ce pavillon, son intention n'ayant jamais été de vous le faire payer; — seulement il ajoute qu'il désire que ce pavillon soit libre aujourd'hui-même... (Très-bas et avec hésitation.) Il a vu à Nogent une dame contre laquelle vous avez écrit une lettre anonyme, et il dit qu'il ne peut garder chez lui un jour de plus une personne qui... une personne enfin qui a commis cette action. Voici sa lettre, mademoiselle, voulez-vous la lire? (Mlle Palmyre fait un geste de dénégation, Hélène continue timidement.) Ne me gardez pas rancune, je vous en prie... j'avais une si vive crainte de perdre ma sœur, de la voir briser nos projets d'avenir!... Enfin, si vous vouliez m'écouter, j'ajouterais que vous pourriez effacer tous les sentiments pénibles qui nous ont agitées depuis un moment; vous voyez combien de conséquences amères et poignantes le mal entraîne à sa suite. Laissez-moi espérer que vous songerez à tout ce qui s'est passé et que vous vous souviendrez du vœu bien ardent que je forme en ce moment, celui de vous savoir bien convaincue d'une vérité que mon père nous répète souvent : *On ne peut nuire aux autres sans se nuire à soi-même.*

Mlle PALMYRE.

Merci, — je tâcherai. (Elle sort rapidement.)

XII

HÉLÈNE, seule.

Dieu soit loué! Les désirs de mon père sont accomplis sans que personne se doute ici de cette triste négociation; mais j'oublie le post-scriptum de sa lettre. (Appelant.) Zoé! Marthe!

XIII

HÉLÈNE, ZOÉ ET MARTHE rentrent toutes deux en scène.

ZOÉ.

Qu'y a-t-il donc, Hélène?

MARTHE.

J'ai cru que les gendarmes revenaient avec un procès-verbal!

HÉLÈNE.

C'est mon père qui revient aujourd'hui même.

MARTHE.

Là, j'en étais sûre! Il va falloir ajouter un plat à mon dîner! On ne sait jamais comment s'arranger ici!

ZOÉ.

Mon père a donc écrit?

HÉLÈNE.

Oui, il nous a écrit quelques mots. (Elle lui donne une feuille détachée.)

ZOÉ lisant.

« Mes chères enfants, je serai à la maison plutôt que je « ne l'espérais. Je prie Marthe de préparer le dîner pour « cinq heures. J'arrive aujourd'hui avec un vieil ami. »

MARTHE.

Un invité à présent!

HÉLÈNE.

Mademoiselle Palmyre vient de recevoir aussi une lettre; elle part aujourd'hui même; — l'un de ses parents est malade, je crois.

ZOÉ.

Elle part... (Bas.) Je n'en suis pas fâchée.

HÉLÈNE, bas.

Ni moi non plus.

ZOÉ.

Il faudra placer la table dans le jardin, sous la tonnelle; mon père aime à dîner en plein air.

MARTHE.

C'est cela! un surcroît de besogne!

HÉLÈNE, prenant la table par un bout.

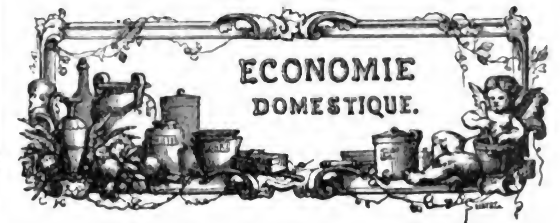
Viens, Zoé, nous allons mettre le couvert.

MARTHE.

Merci, ma fille. (Se tournant vers Zoé.) Voyez-vous, mademoiselle, votre sœur a pensé comme ces braves gendarmes quand ils ont payé pour Jérôme : *Mieux vaut aide que conseil.*

FIN.

EMMELINE RAYMOND.



TEINTURE ET RESTAURATION DES PLUMES.

Si loin que nous remontions dans les siècles passés, nous trouvons les plumes à l'état d'ornements, non-seulement féminins, mais aussi masculins. A peu près abandonnées par la moins belle moitié du genre humain, les plumes continuent à remplir des fonctions importantes dans la toilette des femmes. Nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de placer ici quelques détails relatifs à cet ornement.

Les plumes, telles que nous les livre la nature, sont malpropres et déplaisantes par la graisse qui y est adhérente; les plumes d'autruche, entre autres, sont collées ensemble, de telle façon que l'eau pure ne suffit pas à leur nettoyage; ces plumes, étant vendues au poids (nous parlons des plumes enlevées au cou, au dos et au ventre de l'autruche), sont souvent chargées de matières grasses par les trafiquants mêmes, qui trouvent du profit à les rendre plus pesantes. Cette industrie n'atteint pas les plumes de la queue, qui sont vendues à la pièce.

Pour nettoyer convenablement les plumes de toutes sortes, on met un demi-kilogramme de soude dans deux litres d'eau, c'est-à-dire 250 grammes de soude par litre d'eau. On fait chauffer l'eau et la soude de façon à pouvoir y tenir la main, et, lorsque les plumes sont très-grasses et très-malpropres, on les place dans cette eau et on les y laisse pendant douze heures; on les lave ensuite dans cette même eau, puis dans de l'eau tiède, avec du savon ordinaire, puis encore avec de l'eau tiède à plusieurs reprises. On les fait ensuite sécher au soleil, en les agitant quelquefois, ou bien à la chaleur du feu.

Avant d'aborder l'explication des procédés qui servent à la teinture des plumes, nous demandons à nos lectrices la permission de leur citer une petite anecdote, extraite des spirituels *Souvenirs* du comte d'Estourmel. Le sujet de cette anecdote ne s'écarte pas sensiblement de celui que nous traitons.

M. d'Argout se trouvait placé à table près de Mme***, qui n'avait pas fait des études ornithologiques bien complètes; elle se bornait à apprécier les ornements que nous devons aux oiseaux, et portait ce jour-là, en coiffure, un magnifique oiseau de paradis. M. d'Argout remarqua cette coiffure, et en fit compliment à Mme***. « Ce qui m'étonne toujours, » dit cette dame, « c'est que ces oiseaux-là puissent vivre, n'ayant rien qu'une tête et une queue. — Ils vivent de leur plume, » répondit M. d'Argout.

TEINTURE DES PLUMES EN BLANC.

Le plumes, si bien nettoyées qu'elles soient, ne sont jamais d'un blanc très-pur. Pour faire disparaître leur nuance jaunâtre, on emploie plusieurs procédés, que nous allons indiquer. Un grand nombre de fabricants se bornent à exposer les plumes à une fumigation de soufre; cette méthode est mauvaise, parce qu'elle roidit les plumes. Nous conseillons l'emploi de l'un des procédés suivants :

1° On prend dix litres d'eau chauffée à 60 degrés Réaumur; on y met une poignée d'amidon de froment, un peu d'acide oxalique et autant d'acide citrique; on mêle ces substances, et on place les plumes dans ce bain pendant huit à dix minutes, en les agitant sans cesse; on a mis dans un petit morceau de mousseline un peu d'indigo et de carmin; on retire les plumes, on place d'abord l'indigo et le carmin dans l'eau, on y ajoute un morceau de mousseline contenant du sel ammoniaque et de la coche-

nille; l'eau prend une teinte claire, rouge-lilas; on remet les plumes dans cette eau, en les retirant et les trempant plusieurs fois de suite. Le principal danger à éviter dans cette opération se trouve dans la température de l'eau : si elle était trop chaude, l'amidon se convertirait en colle.

2° On prend 125 grammes d'orcanette que l'on fait cuire dans un litre d'eau; on prépare une teinture d'indigo et de carmin mélangés (32 grammes pour une bouteille d'eau; on met une poignée d'amidon de froment dans le litre d'eau mélangée avec l'orcanette; on y verse une partie de l'eau *bleuie* et *carminée ;* quand le tout a pris une teinte rouge lilas, on y trempe les plumes plusieurs fois de suite, puis on les fait sécher en les agitant.

On supprime le carmin si l'on teint des marabouts en blanc.

TEINTURE EN BLEU DE CIEL.

On met sur le feu, dans une bassine de cuivre, 5 litres d'eau, 24 grammes d'alun, 12 gouttes d'acide sulfurique anglais; on fait cuire, puis on écarte la bassine du feu, et l'on ajoute à ces substances quelques verres d'eau *bleuie* et *carminée*, telle que nous l'avons indiquée ci-dessus pour le deuxième procédé de teinture en blanc; on remue le tout, et l'on y trempe les plumes *nettoyées et encore humides*. Si la couleur n'est pas assez foncée, on retire les plumes, on ajoute de la couleur, on remet les plumes dans l'eau; si les plumes étaient un peu *collantes*, on les ferait tremper dans une mixtion composée de 16 grammes de vitriol de zinc (ou vitriol blanc) étendu dans 3 litres d'eau.

TEINTURE EN BLEU BLUET.

Après avoir employé le procédé ci-dessus mentionné, on plonge les plumes dans deux litres d'eau contenant 125 grammes de bois de campêche (ou bois de Brésil). On rince ensuite deux fois les plumes dans de l'eau tiède; on les fait sécher en les agitant.

TEINTURE EN ROSE.

1er procédé. On prépare dans une tasse un peu de couleur composée d'une pincée de fleur de carmin en poudre et d'un peu d'acide citrique, que l'on humecte et que l'on mélange avec un pinceau un peu fort. On prépare de l'eau avec de l'amidon, comme pour la *teinture en blanc*, on y met la couleur préparée, et l'on y plonge les plumes; si le rose est un peu jaune, on replonge les plumes dans de l'eau *bleuie* à l'indigo, mais sans carmin. On ne doit pas sécher ces plumes au soleil, mais à l'ombre, en les agitant.

2e procédé. On met les plumes dans un litre d'eau contenant 16 grammes de crème de tartre; on les laisse *macérer;* on prend de l'eau plus que tiède, mais non bouillante; on y met 32 grammes de sel ammoniaque et de carthame; on y plonge les plumes, que l'on a retirées de leur premier bain; quand elles sont teintes, on les met dans un litre d'eau contenant une pincée de sel d'étain; on les y laisse jusqu'à ce qu'elles soient un peu *bleuies*, on les retire, on les sèche en les agitant.



A l'enfant comme à l'homme, offrant même plaisir,
Je les reçois tous deux avec obéissance ;
Sitôt qu'en mes dix pieds je les ai pu saisir,
A bonds précipités avec eux je m'élance.
Je suis leur maître alors, car, pour me retenir,
Leurs efforts seraient vains si le temps n'y travaille.
Mais à peine je pars qu'il me faut revenir,
Retourner sur mes pas, fuir sans livrer bataille,
Pour repartir soudain et reculer encor!
De mes deux mains de fer, fortement enlacées,
A mes longs bras je serre, en prenant mon essor,
Les arbres mes voisins d'étreintes cadencées!
J'en ai trop dit; déjà vous m'avez deviné.

Maintenant, dans mon sein, véritable Gigogne,
En trouvant tant d'enfants, vous serez étonné.
Je contiens l'exercice adoré de l'ivrogne,
L'objet qu'il prend en main pour aller au caveau,
Ce que son cœur voudrait ne jamais trouver vide;
Ce que n'est plus le vin dès qu'il y met de l'eau,
Ce qui vient à la fin du vin le plus limpide,
Et pour finir, enfin,
Le père du raisin.

Par opposition je contiens aussi l'onde
Qui va baigner les bords de l'un et l'autre monde ;
Les parures qu'arrache à son humide sein
Un courageux pêcheur avec drague et grappin
L'endroit où le vaisseau vient éviter l'orage,
Puis aussi ce qui doit assurer son mouillage;
Un fleuve déposant
Un limon bienfaisant.

De l'avare, ici-bas, le bonheur et la joie,
Ce qui souvent du chat doit devenir la proie,
Ce qu'était Robinson dans ce qu'il habitait,
Ce qui nous régit tous, ce que fit Mahomet;
Le devoir d'un sujet vis-à-vis de son prince;
Un serin, un serpent, l'animal le plus mince,
Le premier assassin,
Le frère de Caïn.

La rivale, en tous lieux, de notre belle France;
Un pont où l'ennemi sentit notre puissance;
Un fleuve que Carrier faillit combler de morts;
L'endroit où bien souvent on va plonger son corps;
Un ami de Sancho; son petit; d'Amérique
Un oiseau renommé; ce que de magnifique
Il ouvre pour voler;
Une plante à filer.

De la chèvre un petit, l'oiseau sauveur de Rome;
D'un lièvre le morceau chéri du gastronome;
Le chien de la marquise, et le cerf des Lapons;
L'instrument de Thémis; ce que font les fripons;
Ce qu'on regarde avant de partir en campagne;
Un animal dormeur; d'un canard la compagne;
Le gibier de Gérard;
Ce qu'a bon le bavard.

Un objet de repos, l'endroit où l'on s'amuse;
Un instrument à vent, et le nom d'une Muse;
Ce qui fera bientôt communiquer deux mers;
Ce que nous respirons, ce que devient le fer
Après qu'il est trempé; ce que produit l'abeille;
Le palais où sans peur le bûcheron sommeille;
Puis l'arme du portier,
Et celle du bélier.

Je contiens une pique et l'arme du sauvage;
Un sabre recourbé, ce qui sert au passage
D'un petit bras de fleuve, et la mère d'un chien;
Ce que sur la poitrine a tout prêtre chrétien;
Et deux conjonctions, deux pronoms, trois articles;
Comment on veut y voir en portant des besicles;
Ce qui devient du pain,
Et le lit d'un bambin.

Ce que n'est pas un blanc, ce que n'est pas un nègre;
Ce que l'on doit purger, quand cela devient aigre;
Ce qui sert à bâtir, puis un département,
Et l'armure aujourd'hui de plus d'un bâtiment;
Ce que parfois, hélas! un commerçant dépose;
L'acte dont en louant vous pesez chaque clause;
Un enduit résineux,
Un cheval fabuleux.

Je vous présente encore un titre de noblesse;
Ce que scalpe un Indien; ce qu'on pousse en détresse;
Ce qu'on aime petit, grand, droit ou rabattu;
A la bouillotte un jeu qui n'est jamais battu;
Ce qu'on reste souvent; la demeure de l'aigle;
Un vêtement marin, et l'attache du seigle;
Plus un pôle, un champ clos;
Un recueil de bons mots.

Ce que vous recherchez lorsque gronde l'orage;
Entre des champs divers ce qui sert de partage;
Le devant d'une selle et le fond d'un vaisseau;
Une boîte à bijoux, la mère d'un pourceau;
Ce que fait à ses fils un père en rendant l'âme;
Ce qui devant le feu vous garde de la flamme;
Un poids qui n'a plus cours,
Dont on use toujours.

Ne vous fatiguez pas, car nous touchons au terme;
Je contiens un coup d'œil, un poisson; je renferme
Ce que porte un mouton,
Ce qui fit que Jupin foudroya Phaéton;
L'ouvrage d'un vannier, la beauté de Genève;
Ce qu'un cheval secoue et fièrement relève;
Ce qui défend nos yeux
Contre l'éclat du jour ou l'insecte ennuyeux.



M. Leballeur, rue Taitbout, 74, et M. Simart, rue Rambut, 20, envoient de la mignardise noire en soie au prix de 25 centimes le [...] on ne peut en prendre moins de 26 mètres.

La réclamation de *Bar-sur-Aube* est fondée; deux mots o[...] omis dans l'explication de la résille bonnet de nuit, et ces mots s[...] sentiels; après les six premiers tours on fait deux mailles dans c[...] maille *des coins*, pendant dix tours; le reste de l'explication est [...] — La robe écossaise à carreaux ne comporte pas de garniture p[...] jupe; le corsage peut être à demi décolleté, plat, encadré par une r[...] de rubans de même nuance que la couleur dominante de la robe[...] manches garnies avec la même ruche; on mettrait une guimpe [...] tante en mousseline avec ce corsage, ou bien une petite pè[...] — J'ai mille remercîments à adresser à notre abonnée qui m'a é[...] Vichy; sa relation m'a fait le plus grand plaisir, et j'ai vivement r[...] de l'avoir reçue trop tard pour en faire usage; je lui serais fort [...] naissante si elle m'envoyait ce qu'elle me propose, pourvu qu[...] arrive à temps. — Le cercle placé au bas du jupon (nº 19) a 2 [...] tres 80 centimètres d'envergure; les autres diminuent graduel[...] jusqu'à la ceinture; on peut demander la ceinture-régente à M[...] Vertus, rue de la Chaussée-d'Antin, 62. Le prix de cette ceint[...] coutil est de 40 francs; Mmes de Vertus se chargent de l'expédit[...] porte beaucoup de châles de toute étoffe et de toutes couleurs; les [...] à pointe inférieure arrondie ont seuls disparu de la toilette. — J'a[...] la lettre de Vauchassis, canton d'Estissac, et m'empresserai de [...] prochainement la publicité que l'on réclame pour la réussite d'une [...] — M. Leballeur, rue Taitbout, 74, répondra à la première partie [...] lettre de Jurançon : il se charge des commissions de nos lectrices. — [...] fond rose Solferino, ne doit pas paraître sous la dentelle, puisque ce[...] imite une dentelle noire *jetée* sur le canevas. Les nervures des feu[...] et les ombres des roses sont en laine grise foncée; si on faisait ces n[...] vures en rose Solferino, on nuirait au dessin. Il ne faut pas s'effrayer [...] vides du canevas sous la dentelle noire. L'effet de ce travail est c[...] mant; on fait des coussins de toute forme : ronds, carrés et allong[...]

AVIS.

L'Administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'i[...] former ses abonnés que, par suite d'un traité particuli[...] passé avec la maison Gaget, elle peut leur livrer une r[...] *liure mobile*, dite *reliure Marie*, qui leur permettra [...] réunir en volume, au fur et à mesure de leur publication [...] les numéros du Journal, et de les mettre ainsi à l'abri [...] tout froissement et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie fi[...] les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les [...] térer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en r[...] tirer isolément un ou plusieurs sans déranger les autre[...]

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposé[...] pour y mettre *six mois* du Journal, aux prix réduits d[...]

Couverture en percaline chagrinée, 5 francs.
Cartonnage de couleur, 3 fr. 75 c.
Établies pour y réunir l'*année entière*, au prix de :
Couverture percaline, 6 fr. 50 c.
Cartonnage, 5 fr.

Ceux de nos abonnés qui désireraient avoir ces reliu[...] mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. Da[...] le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de tra[...] port seront à la charge de l'acquéreur, l'Administrati[...] livrant ces reliures au prix coûtant.

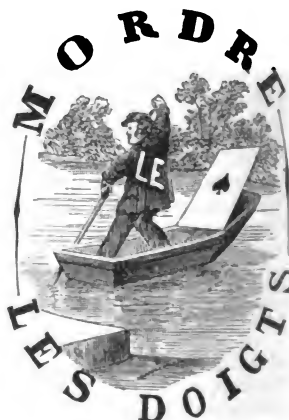
Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob[...]

RÉBUS

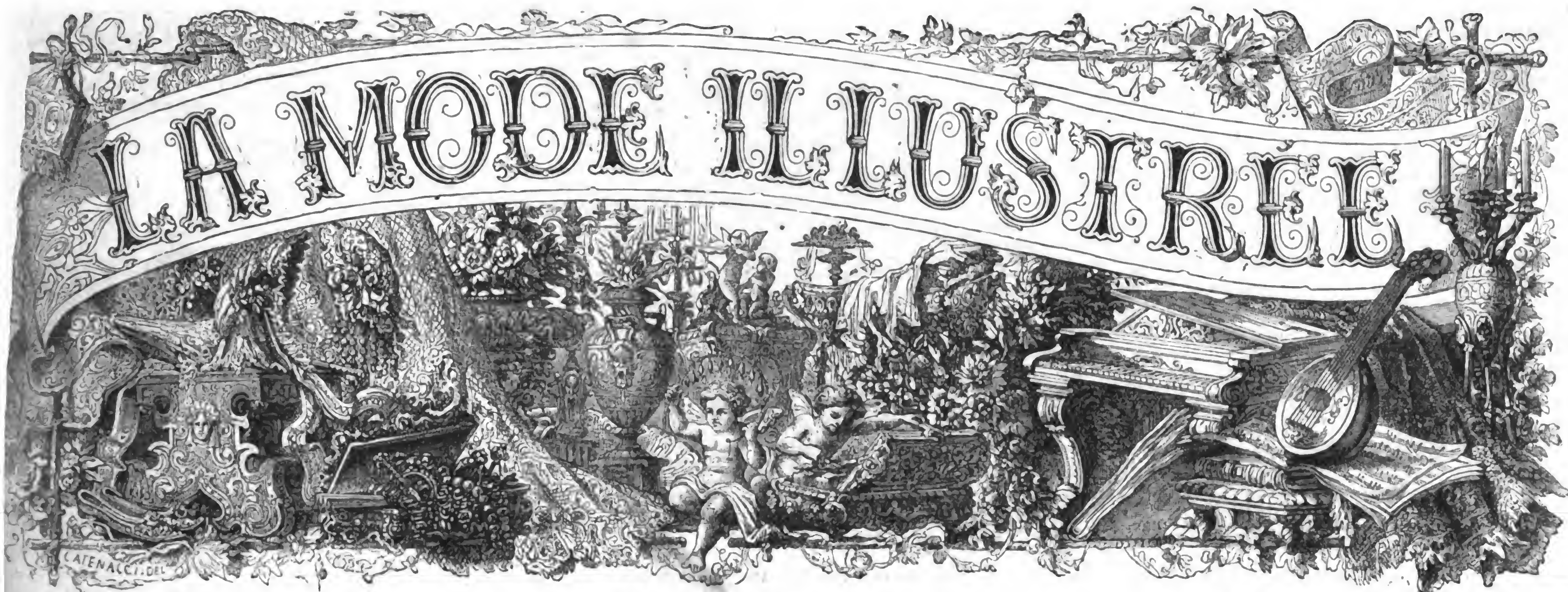






EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Enfants, il ne faut pas détruire les nids des oiseaux.

N° 39. DEUXIÈME ANNÉE. 26 septembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ELEGANTS ET DES MODELES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE, PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

Pan de cravate.

Matériaux. — 1 mètre de ruban lilas en taffetas, ayant 9 centimètres 1/2 de largeur; 4 petits écheveaux de soie blanche de cordonnet; perles noires de deux grosseurs; tulle noir en soie.

On calque sur du papier les contours du dessin, on pique ce papier, on met un peu de craie pilée dans un sachet de mousseline claire que l'on passe sur le dessin. On enlève le papier et l'on fixe les contours qui y sont indiqués en passant sur ces contours un crayon blanc taillé très-fin. On faufile le tulle noir sur le ruban, puis on fait tous les contours au point de chaînette avec de la soie blanche. Les contours extérieurs doivent être festonnés. Quand ce travail est fait, on découpe le tulle en le laissant seulement aux places indiquées sur notre dessin; on place ensuite les perles noires grandes et petites en consultant le modèle. Ces perles ne sont pas indispensables et peuvent être supprimées sans inconvénient.

Manchette-bracelet accompagnant le nœud de cravate.

Matériaux. — 1m,74 de ruban lilas ayant 7 centimètres de largeur; tulle noir en soie; 2 petits écheveaux de soie blanche de cordonnet; perles noires; doublure.

Ces manchettes-bracelets se placent sur le poignet d'une manche bouffante en mousseline; elles encadrent la main très-gracieusement. Pour exécuter ce modèle, on coupe 30 centimètres de ruban pour les deux manchettes. On double chacun de ces morceaux de 15 centimètres avec un morceau de taffetas ayant 4 centimètres de largeur, placé au milieu du ruban et ayant de chaque côté une double couture qui servira de coulisse pour le cordon élastique. On coud la doublure de façon que le ruban de dessus forme une sorte de petit bouillonné; on passe les cordons élastiques, puis on assemble les deux côtés du ruban lilas en forme de bracelet dans lequel on passe la main.

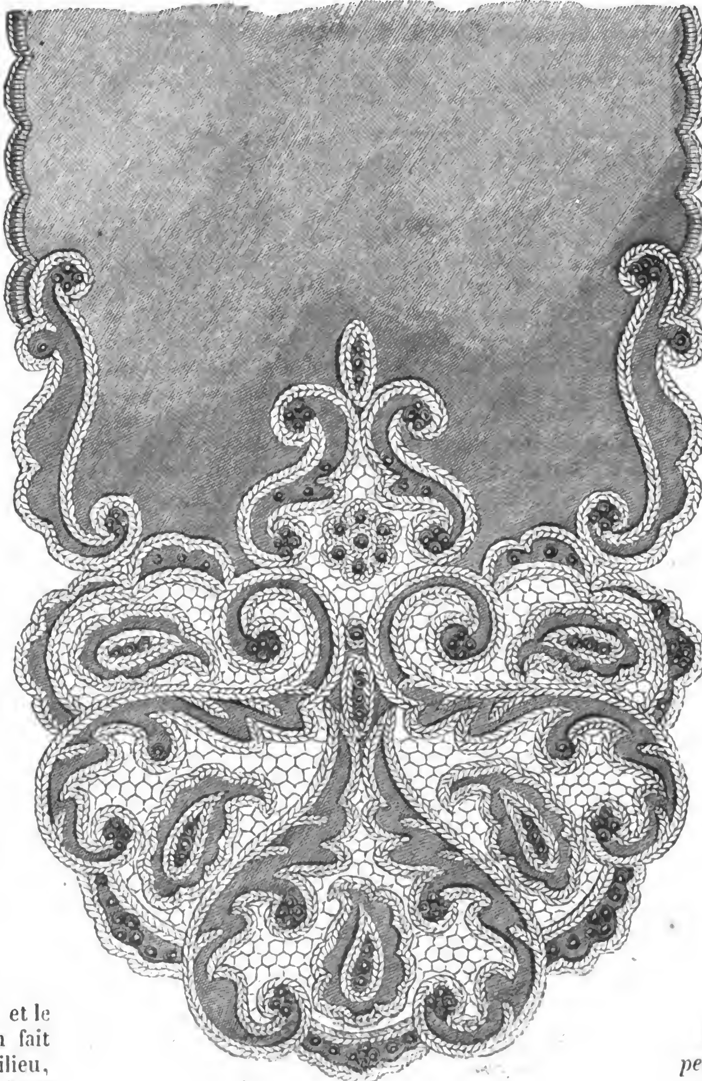
On emploie pour chaque nœud 57 centimètres de ruban, dont on brode chaque bout, selon l'explication donnée pour la cravate. Ces bouts sont inégaux, et le dessin est plus large pour l'un que pour l'autre. On fait ensuite le nœud, on met une boucle de ruban au milieu, puis on le coud sur la couture de la manchette. Le bout le plus long doit tomber en dehors.

Dessous de flacon.

Matériaux. — 1 carré de 23 centimètres de drap bleu de roi; petits morceaux de velours noir; cordonnet d'argent; soie noire floche.

Ce travail, très-facile et très-vite exécuté, servira aussi pour plateau de chandelier, de petit vase, etc. Il figurera à merveille sur une table de jeu, qu'il préservera du contact des flambeaux.

On emploiera les *rognures* de velours noir dont on pourra disposer pour découper les feuilles, après en avoir tracé les contours sur du papier. On calquera le dessin entier, on le posera sur le drap bleu en prenant ... puis on exécutera le travail sur le papier et le drap à la fois.



PAN DE CRAVATE.

Chacune de ces feuilles en velours noir doit être ... et découpée sur un morceau de papier que l'on collera à l'envers du velours avec une dissolution de gomme arabique. Lorsque le papier est sec, on découpe bien exactement la forme de la feuille dans le velours; on place ces feuilles suivant le dessin, et on les encadre avec du cordonnet d'argent retenu de distance en distance par un point transversal (indiqué sur le dessin) fait en soie noire. Les nervures et les tiges sont faites de la même façon.

Quand l'ouvrage est terminé, on le pose sur une planche à repasser, *l'envers* en dessus, et l'on passe sur l'envers un pinceau humecté dans une épaisse solution de gomme arabique. Cet apprêt égalise le travail. On coupe en carton un morceau de même forme que notre dessin, et l'on coud le travail sur ce carton avec une doublure assortie. On l'entoure avec deux ruches de ruban plissées au milieu : la première, qui est la plus large, est noire; la deuxième, de même couleur que le fond du plateau.

Cordon de sonnette.

Matériaux. — Canevas n° 4; laine noire; laine groseille; laine verte de nuance moyenne; grosses perles blanches; perles de cristal; perles vertes. (Ces perles sont connues dans le commerce sous la désignation de *perles de Bohême*.)

Ce cordon de sonnette se compose de médaillons dont le milieu est occupé par une étoile en longues perles vertes sur un fond de grosses perles blanches entouré d'un fond en laine noire; des perles blanches, longues, encadrent ce fond noir; l'espace qui se trouve en dehors de ces dernières perles blanches est rempli en laine groseille des Alpes.

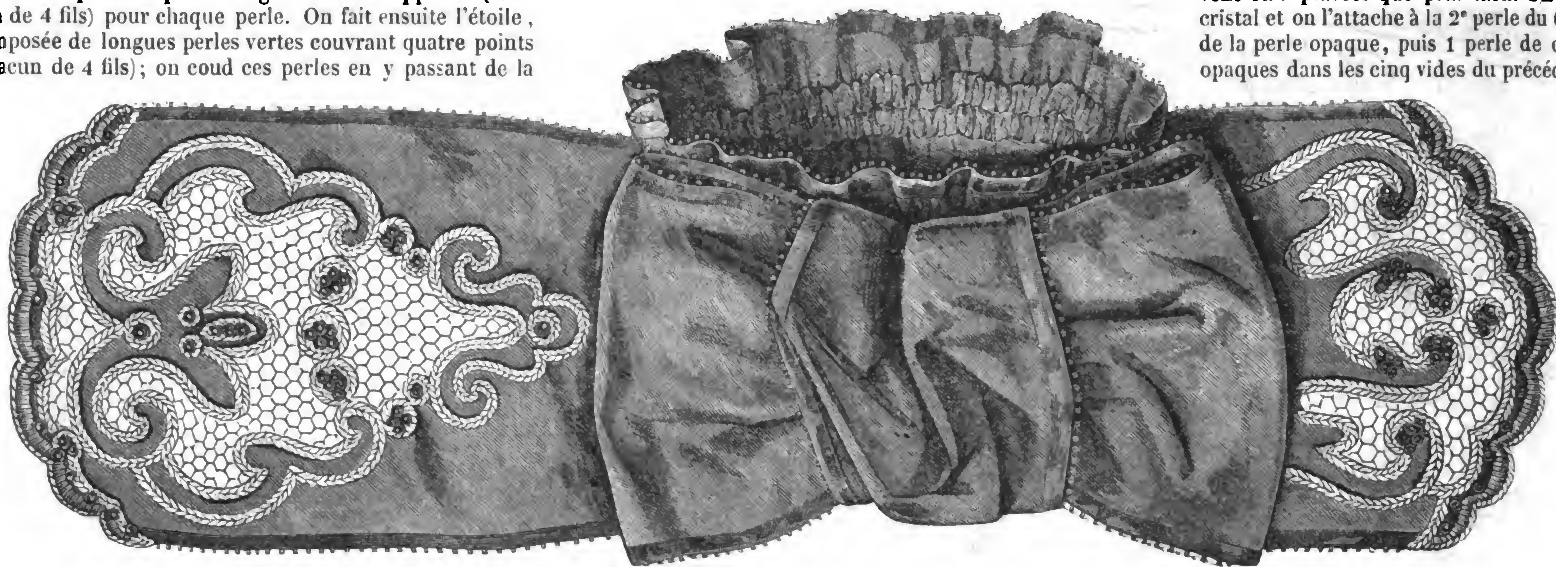
Notre dessin représente ces perles en grandeur naturelle; le fond en laine est fait à la *croix double*, point que nous avons expliqué dans le n° 37 (voir *Coussin de pied*). Nous conseillons de faire le fond en laine avant de poser les perles.

Enfin, si l'on ne pouvait se procurer ces longues et ces grosses perles, nous engagerions nos lectrices à faire d'abord le fond noir et le fond groseille, puis à remplacer les perles par de la soie blanche et de la soie verte, avec lesquelles on broderait au *passé* en mettant la soie double ou triple, et en suivant, pour les points, la direction des perles. Le gland de perles serait, dans ce cas, remplacé par un gros gland en soie.

Reprenons l'explication de ce travail *exécuté avec des perles :*

On fait d'abord le fond noir et le fond groseille, chaque point couvrant quatre fils en hauteur et en largeur; l'es-

pace laissé pour les perles longues est de cinq points (chacun de 4 fils) pour chaque perle. On fait ensuite l'étoile, composée de longues perles vertes couvrant quatre points (chacun de 4 fils); on coud ces perles en y passant de la laine verte; les quatre perles du milieu et les huit perles semées dans le fond blanc couvrent chacune un point et sont d'une nuance verte un peu plus foncée que les perles longues. Autour de cette étoile on exécute le fond de perles blanches; chacune de ces perles couvre un point, c'est-à-dire 4 fils. On ne coud pas ces perles isolément; on en enfile le nombre nécessaire pour remplir l'un des rangs (on peut voir sur notre dessin, à travers les perles, le fil qui les traverse et les fixe sur le canevas); ensuite, revenant avec le fil sur lequel les perles sont enfilées, on fait quelques points entre chaque perle pour la maintenir solidement; quelques-unes des perles sont cousues isolément, selon les exigences du dessin. On coud ensuite les perles longues entre le fond noir et le fond groseille, et l'on fait autant de médaillons que l'exige la hauteur du cordon de sonnette. Quand ils sont terminés, on coupe le canevas près de la broderie, en suivant ses ondulations, mais en laissant assez de canevas pour faire un rempli à l'envers et tout à fait au bord de la broderie; on couvre ce bord avec une ganse noire et groseille.



MANCHETTE-BRACELET ACCOMPAGNANT LE PAN DE CRAVATE.

Le gland (représenté en grandeur naturelle) est en forme de cloche, à six feuilles. Pour faire ce gland il faut se procurer trois *formes* en bois, c'est-à-dire, 1° une boule creuse qui, recouverte de perles, forme le bouton supérieur; 2° une demi-boule creuse ayant 5 centimètres de diamètre, sur laquelle retombent les six feuilles de la cloche; 3° un tube mince ayant 7 centimètres de longueur, qui sert à reunir le bouton et la cloche.

On *habille* ces trois formes avec du satin blanc, et l'on recouvre le bouton avec des perles blanches de cristal; on encadre l'ouverture avec des perles blanches opaques.

On fait ensuite la cloche avec des perles blanches opaques et de cristal.

1er *tour* de la cloche. — On enfile 6 perles opaques sur du fil très-fort.

2e *tour*. — On attache, à chaque 2 perles du 1er tour, 1 perle de cristal, laissant toujours libre 1 perle du précédent tour.

3e *tour*. — Dans chaque espace resté vide on place 1 perle de cristal.

4e *tour*. — On enfile 1 perle de cristal, — 1 perle opaque, — 1 perle de cristal; on passe le fil au travers de la première perle de cristal en arrière, et l'on remplit, avec 3 perles de cristal, les trois vides du précédent tour.

5e *tour*. — On enfile 1 perle de cristal, — 2 perles opaques, on passe le fil au travers de la perle de cristal en arrière, et l'on rattache au 4e tour 4 nouvelles perles de cristal.

6e *tour*. — On enfile 1 perle de cristal, — 1 perle opaque, — 1 perle de cristal, — on passe le fil au travers de la première perle de cristal en arrière, et l'on attache 5 perles dans les vides du précédent tour.

7e *tour*. — On est arrivé à la pointe de la feuille, mais les 3 perles opaques qui la terminent, ainsi que les mêmes perles qui manquent encore sur les côtés, ne peuvent être placées que plus tard. On enfile 1 perle cristal et on l'attache à la 2e perle du 6e tour, au-des de la perle opaque, puis 1 perle de cristal et 4 pe opaques dans les cinq vides du précédent tour.

8e *tour*. — On enfile 3 perles de cristal, on passe l au travers de la première, en arrière, et l'on fait ce jusqu'à la fin avec des perles de cristal. Ce tour form pointe supérieure de la feuille, à l'exception des perles térieures que l'on enfile plus tard. Les tours suivants disposés de façon que l'autre moitié de la feuille soit s blable à la moitié que nous venons de décrire.

On enfile ensuite les perles opaques qui servent à c pléter l'encadrement de la feuille, on place 1 perle o que dans le vide qui se trouve au bas de la feuille e les 6 dernières perles, puis les 2 perles opaques plac l'une près de l'autre. On enfile 2 perles opaques, on p le fil dans la perle du milieu du précédent tour, puis enfile 1 troisième perle opaque, et l'on passe le fil au t vers des 2 dernières perles opaques pour former la po inférieure de la feuille, après avoir placé de l'autre c la perle opaque qui manque enco On passe le fil au travers des 6 p mières perles qui ont commencé feuille, et l'on remplit les vides a des perles opaques; on place 3 perles de la pointe, on atta solidement le fil et on le coupe; fait encore c feuilles pareill celle-ci, puis attache la p mière perle d'u feuille avec la d nière perle de feuille suivan en passant un au travers de perles et l'a chant solideme On en fait aut pour la pointe périeure, et c pour cha feuille.

On prend forme de bois n et on la borde bas avec des f tons de perles se composent c cun de 46 à perles. On pl les feuilles cette *forme*, p on introduit tube dans l'ouv ture de la *for* et des feuilles entourent ce tu (*forme* n° 3), q l'on passe au dans le bouton couvert de perle on coud toutes c formes ensemb en faisant qu ques points sur perles.

On prend une ganse fine, m forte, sur laquelle on enfile 7 perle Ce feston doit être fixé A avec A — B avec B (voir les deux dessins les deux bouts de la ganse employée pour ce feston do vent pendre de chaque côté; on repasse l'un de ces bou au travers de 4 perles du feston, on enfile 2 perles et l'o conduit la ganse au travers du tube; on enfile 3 perle

DESSOUS DE FLACON.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

qui servent pour arrêter le feston à l'intérieur, on repasse la ganse dans le tube et on la laisse en dehors. On passe l'autre bout de la ganse dans 4 perles du feston, de l'autre côté on enfile 2 perles, et l'on noue les deux côtés de la ganse ensemble, de façon que le tube cache ce nœud.

Les personnes qui n'auraient jamais exécuté de travaux en perles peuvent remplacer ce gland de perles par un gland en soie ou bien en laine.

Guêtre tricotée

POUR ENFANT DE DEUX A TROIS ANS.

MATÉRIAUX. — 50 grammes de coton blanc, à brins n° 20; 10 boutons en nacre de perles; 18 centimètres de cordon blanc ayant 6 centimètres de largeur.

On prend des aiguilles à tricoter dont la grosseur doit être telle que le tricot soit un peu lâche. On commence la guêtre par le haut, et l'on monte 84 mailles distribuées sur quatre aiguilles; on tricote 20 tours en faisant alternativement 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers. Nous comptons les tours suivants en exceptant ces 20 tours que nous venons d'indiquer, et désignant les tours dont nous allons nous occuper par les chiffres 1, 2, 3, etc.

1er, 2e, 3e *tours* unis.

4e *tour.* — * 1 maille à l'endroit, — 1 mailles à l'envers; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

Ces 4 tours composent le dessin; quand on les a répétés vingt fois (quand on a fait par conséquent 80 tours, sans compter les 20 premiers tours), on commence la diminution; dans le deuxième des trois tours unis on tricote ensemble les deux premières, puis les deux dernières mailles du tour, de façon que le nombre des mailles soit diminué de 2 mailles. On fait ensuite 11 tours en suivant la marche du dessin telle que nous l'avons indiquée; on diminue comme précédemment, on fait 7 tours, — on diminué, — 7 tours, — on diminue, — 7 tours, — on diminue. Après cette diminution, on fait 3 tours à l'envers, et l'on commence les raies qui composent la partie inférieure de la guêtre.

1er *tour du dessin à raies.* — * 3 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers; — recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

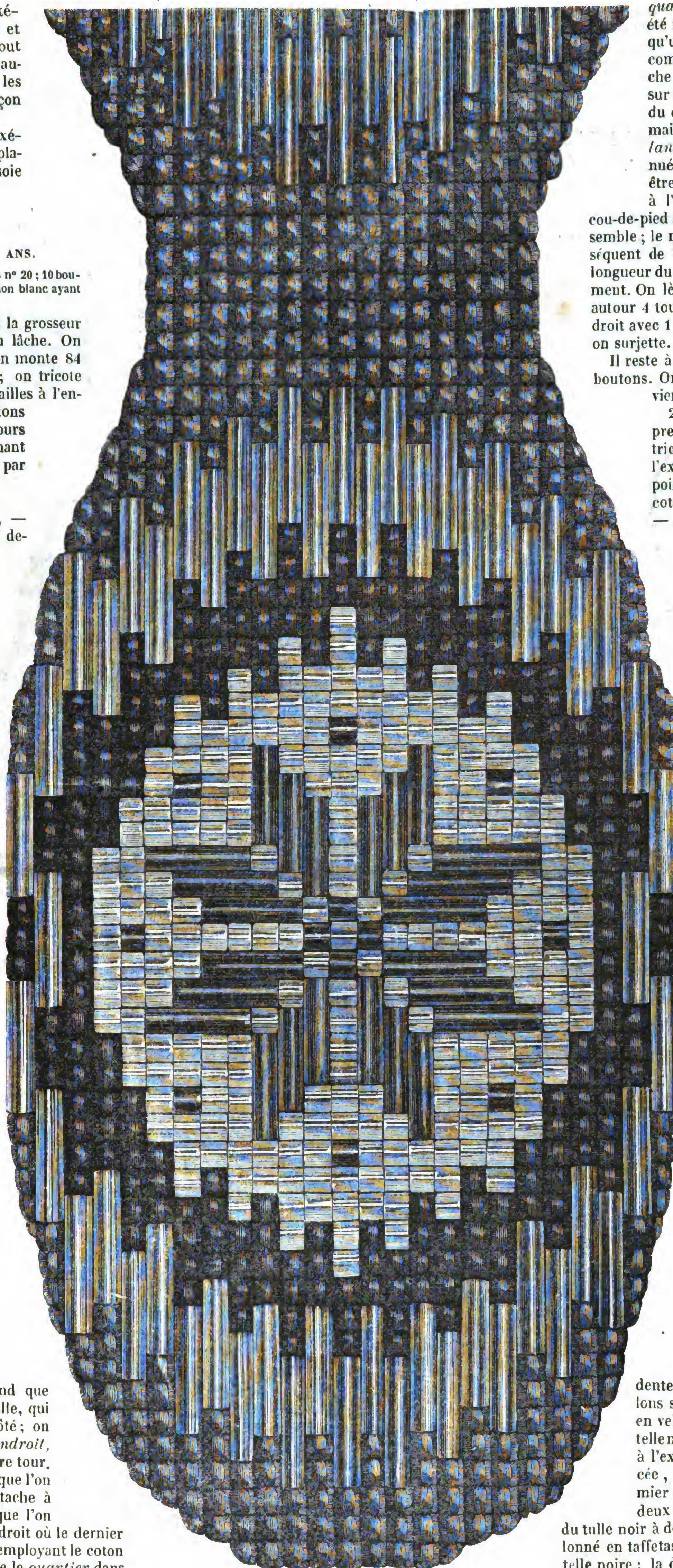
2e *tour.* — Comme le 1er tour.

3e *tour.* — * 1 maille à l'endroit, — 1 maille à l'envers, — 1 maille à l'endroit, — 2 mailles à l'envers; — recommencez depuis *.

4e *tour.* — Comme le 3e tour.

On répète ces quatre tours jusqu'à ce que l'on ait fait 43 tours; — on commence même le 44e tour, que l'on conduit jusqu'à ce qu'il reste 19 mailles; on coupe le coton, en laissant à ce brin une longueur de 2 mètres environ.

On prend deux aiguilles séparées pour faire le *quartier* de la guêtre; on monte 11 mailles, et l'on fait en *allant* et *revenant* le dessin de raies que nous venons de décrire, c'est-à-dire 3 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'envers, etc. Au commencement de chaque aiguille (ou *tour*), on lève la première maille sans la tricoter, comme maille de lisière; on comprend que pour le tour à l'envers on lève la maille, qui doit paraître *à l'envers* de l'autre côté; on lève, disons-nous, cette maille *à l'endroit*, tandis qu'on fait le contraire pour l'autre tour. Quand le *quartier* est assez long pour que l'on compte 38 mailles de lisière, on le rattache à la guêtre, sans enlever les aiguilles que l'on vient d'employer; on le rattache à l'endroit où le dernier tour de la guêtre a été interrompu, en employant le coton que l'on a laissé à cet endroit; on place le *quartier* dans sa longueur en joignant la première maille de lisière avec la première des 19 mailles qui n'ont pas été tricotées au dernier tour de la guêtre; le *quartier* doit être mis à l'endroit avec *l'endroit* de la guêtre; on tricote la maille de lisière avec la maille de la guêtre; on jette par-dessus la maille précédemment tricotée. — On tricote les mailles suivantes en *surjetant* toujours de la même façon, jusqu'à ce que l'on ait *surjeté* 37 mailles de la guêtre. On passe la 38e maille dans la plus proche des 11 mailles sur lesquelles on a monté le quartier, et on prend cette maille et les 10 autres sur l'aiguille la plus proche tenant à la guêtre. Le coton employé pour la réunion du *quartier* avec la guêtre est solidement fixé, puis coupé. On commence le *cou-de-pied* à la dernière maille tricotée du *quartier*; quand les mailles du quartier ont été surjetées jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, on lève 11 mailles sur le tour qui a commencé le quartier; on tricote la plus proche de ces mailles avec celle qui est restée sur l'aiguille (c'est-à-dire la dernière maille du quartier), puis on tricote les 10 autres mailles. On continue le dessin à raies en *allant* et *revenant.* A la place où l'on a diminué de chaque côté, la maille isolée doit être continuée entre les deux raies tricotées à l'envers. A chaque quatrième tour du cou-de-pied on tricote les deux premières mailles ensemble; le nombre des mailles a diminué par conséquent de 30 au 62e tour. Ces 62 tours forment la longueur du cou-de-pied, à l'exception de l'encadrement. On lève les mailles du bord, et l'on fait tout autour 4 tours, en faisant alterner une maille à l'endroit avec 1 maille à l'envers; après ces quatre tours on surjette.



CORDON DE SONNETTE.

Il reste à faire la petite *patte* qui sert pour les boutons. On monte 72 mailles sur lesquelles on revient en faisant un tour à l'endroit.

2e *tour. Endroit* de l'ouvrage. — La première maille est toujours levée sans être tricotée, et ne compte pas dans le dessin: l'explication prend la deuxième maille pour point de départ. * 2 mailles à l'endroit tricotées ensemble, — 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'endroit tricotées ensemble, — encore 2 mailles à l'endroit tricotées ensemble, — 2 mailles à l'endroit, — 2 mailles à l'endroit tricotées ensemble, — 1 maille à l'endroit, — jetez le coton sur l'aiguille; — recommencez quatre fois depuis *; à la quatrième fois on ne jette pas le coton sur l'aiguille, et la dernière maille est tricotée unie.

3e *tour.* — * 3 mailles à l'envers, — 2 mailles à l'envers tricotées ensemble, — encore 2 mailles à l'envers tricotées ensemble, — 3 mailles à l'envers, — un *jeté* (c'est-à-dire jetez le coton sur l'aiguille), tricotez à l'envers le *jeté* du tour précédent, — recommencez trois fois depuis *; — ensuite 3 mailles à l'envers, — 2 mailles à l'envers tricotées ensemble, — encore 2 mailles à l'envers tricotées ensemble, — 4 mailles à l'envers.

4e *tour.* — Uni; dans le milieu de chaque feston on tricote deux fois de suite 2 *mailles ensemble à l'endroit.*

5e *tour.* — A l'envers.

6e *tour.* — A l'endroit.

On fait ensuite un tour à l'envers, — un tour à l'endroit, puis on surjette.

On coud cette *patte* sur la guêtre, en consultant notre dessin. Pour l'autre guêtre il faut placer la patte dans le sens opposé, c'est-à-dire que chaque patte doit se trouver en dehors. On met un bouton de nacre dans chaque feston. On coud sous le *cou-de-pied* un morceau de cordon ayant 7 centimètres de longueur devant, 6 centimètres de longueur derrière; ce cordon sert de semelle ou sous-pied.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie rose, garnie de deux rangs de médaillons en dentelle noire et velours noir; ces médaillons se composent chacun d'un premier cercle en velours noir, encadrant un *motif* de dentelle noire; un dernier, cercle plus grand, bordé à l'extérieur d'une dentelle noire, étroite, froncée, est placé à quelque distance de ce premier cercle; l'espace qui se trouve entre les deux cercles de velours noir est rempli avec du tulle noir à dessins. Corsage décolleté, garni d'un bouillonné en taffetas rose bordé de chaque côté par une dentelle noire; la dentelle inférieure est la plus large; ceinture ronde, retenue par une agrafe; manches courtes, composées d'un haut bouillonné monté sur un poignet garni de chaque côté avec de la dentelle noire.

Robe en pou-de-soie vert émeraude. Une ruche en taffetas noir, découpé de chaque côté à l'emporte-pièce, est disposée en grecque à 10 centimètres du bord de la jupe sur une hauteur de 15 centimètres; cette ruche est à *tête* de chaque côté; un liséré en taffetas vert retient cette

tête de chaque côté de la ruche; corsage plat, ouvert en cœur; col à revers; manches garnies d'une ruche semblable à celle de la robe; ceinture fort large, encadrée d'une ruche disposée en grecque au bas de chaque pan.

CORRESPONDANCE

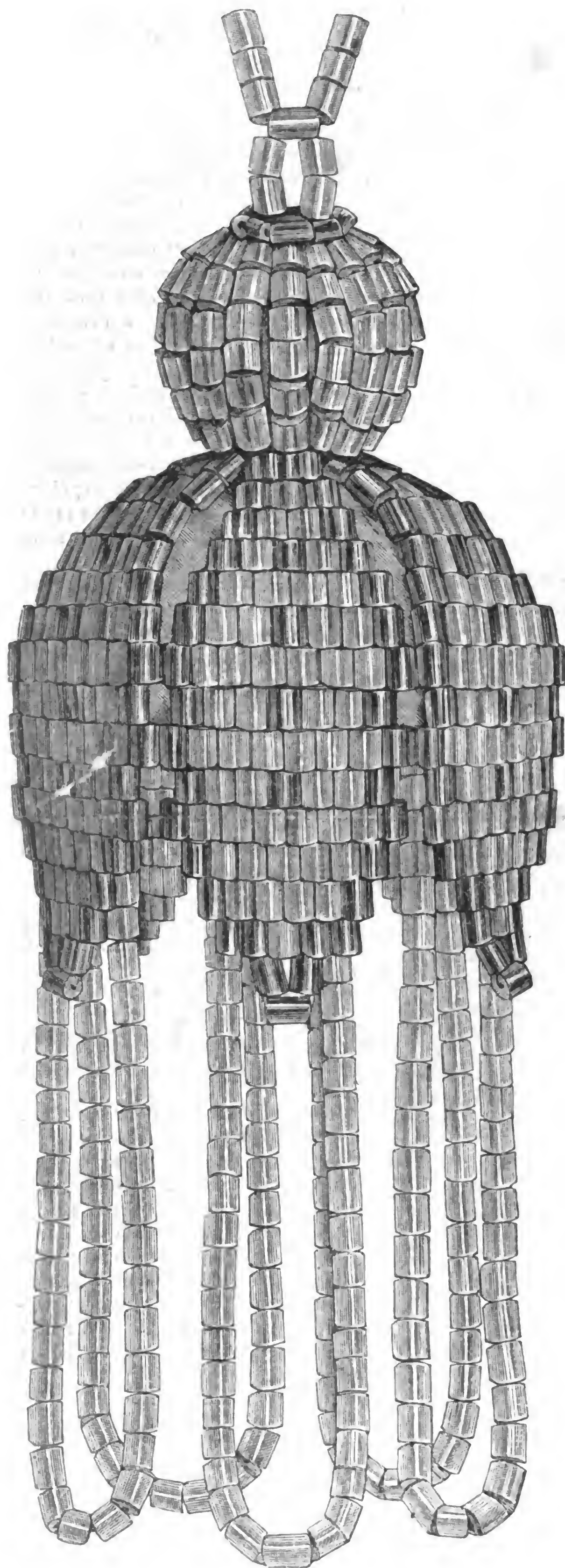
ENTRE LA MÈRE D'UNE JEUNE FILLE

ET LE PÈRE D'UN JEUNE HOMME *.

VII

Madame de Mongis à M. de Langlebert.

Touchez là, Monsieur, vous n'aurez pas ma fille. Mal-



GLAND DU CORDON DE SONNETTE.

gré l'estime particulière que m'inspire votre caractère, malgré l'excellente réputation de monsieur votre fils, je dois renoncer aux projets dont nous nous sommes occupés. Je ne saurais accepter pour ma fille la perspective d'une existence uniquement vouée aux plaisirs champêtres; elle serait donc la femme d'un gentilhomme campagnard? Son mari passerait sa vie à la chasse, à la pêche, aux comices agricoles, dans les étables et dans les écuries pour veiller à la prospérité de son bétail? Et que deviendrait ma fille pendant ce temps-là? Elle n'aurait point d'autre distraction que les occupations de son ménage? A quoi serviraient ses talents, son intelligence?

* Droits de traduction et de reproduction réservés.

Non, je ne puis admettre que tout cela s'anéantisse peu à peu dans la solitude, dans le cercle restreint qu'elle parcourrait sans cesse; ce serait un suicide partiel, et je n'y prêterai pas les mains.

D'ailleurs, monsieur, nous nous sommes promis une mutuelle franchise, et je ne veux pas vous cacher que j'ai fait tout récemment connaissance avec un jeune homme charmant. J'avais été rendre visite à l'une de nos parentes qui habite une terre assez éloignée de notre résidence; je revenais avec ma fille et nous nous étions placées dans un wagon tout à fait vide; un jeune homme y entra peu après; je ne saurais vous énumérer les attentions délicates qu'il eut pour nous; la conversation s'engagea, et tout en traitant seulement des généralités, ce jeune homme sut me donner la meilleure opinion de son esprit et de ses sentiments. Le chemin de fer nous abandonna, ou plutôt nous dûmes l'abandonner pour prendre la diligence qui devait nous ramener chez nous. Que faire dans une diligence, pendant huit heures, si l'on ne cause? Notre compagnon de wagon suivait la même route que nous; il prit la même diligence; la conversation continua; il vint à nous parler de lui, mais en homme bien élevé, c'est-à-dire sans préciser les détails qui n'auraient pu nous offrir beaucoup d'intérêt; il parla en général de ses projets; il compte créer dans une terre qui lui appartient un grand établissement de forges. Cette terre est située dans un pays magnifique; il nous parla avec feu de l'utilité de cet établissement, des bienfaits qu'une grande industrie répandrait dans cette contrée; enfin il me séduisit, moi qui n'ai cependant pas la fibre industrielle bien sensible! Puis, disait-il en continuant à nous entretenir de ses plans, je me marierai, et si ma femme désirait voir un peu le monde, je remettrais la direction de mes travaux à un contre-maître probe et intelligent, afin de pouvoir passer quelques mois à Paris.

Lucie se mêlait peu à la conversation; cependant l'intérêt qu'elle y prenait, quelques mots prononcés par elle, m'apprirent qu'elle partageait l'opinion favorable que je m'étais formée sur notre compagnon de route. Seulement elle réclamait de temps en temps au nom de la future femme de notre jeune voyageur, et affirmait que, dans les conditions d'existence qu'il nous esquissait, il n'était pas indispensable de quitter ses habitudes, sa maison, pour aller se mêler aux plaisirs du monde; c'est un propos de petite fille, et je suis bien certaine qu'un jour elle changera d'avis, et qu'elle pensera comme moi.

Vers la fin de notre voyage, une circonstance singulière se révéla: ce jeune homme connaît madame Duvignon! il l'a vue avant d'entreprendre l'excursion dont il nous a entretenues. Or, monsieur, notre compagnon répond à l'idéal que je m'étais formé du gendre que je me donnerais; ses projets diffèrent un peu de ceux que je vous avais communiqués relativement au genre d'existence que j'ambitionnais pour ma fille; mais, si notre alliance lui convenait, j'avoue que j'accepterais facilement cette modification à mes plans.

Je regrette, monsieur, et je vous le dis bien sincèrement, que vos projets se soient trouvés en opposition avec les miens; mais, ainsi que je vous l'ai dit, je désire avant tout que mon gendre ait des occupations, et je ne puis considérer comme telles les plaisirs campagnards; car, enfin, que fera monsieur votre fils quand il ne sera pas à la chasse?

Ne me gardez pas rancune, monsieur, je vous en prie, et écrivez-moi bien vite pour me le prouver. Qui sait, après tout, si nous ne finirons pas par nous entendre? Si vous n'êtes point irrévocablement attaché à votre programme; si le jeune voyageur qui a fait ma conquête ne reparaissait pas, venez me voir dans un mois; nous nous ferons peut-être quelques concessions qui aplaniraient les obstacles par lesquels nous sommes séparés.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma haute estime.

L. DE MONGIS.

VIII

M. de Langlebert à madame de Mongis.

Madame,

Je ne saurais vous cacher les regrets que la lecture de votre lettre m'a fait éprouver; si vous trouvez ici quelques reproches, veuillez les excuser, en songeant à l'amère déception que vous m'infligez; permettez-moi de vous dire la vérité, toute la vérité, et si elle vous semble parfois un peu rude, songez que mon ressentiment est la meilleure preuve du prix que j'attachais à votre alliance.

J'ai passé ma vie à la campagne, et j'y aurais été parfaitement heureux si je n'avais perdu ma femme après quelques années d'union; j'ai par conséquent toujours rêvé pour mon fils une existence analogue à la mienne, — moins le malheur qui m'a frappé. Je crois que l'existence vide et bruyante que l'on mène dans le monde des grandes villes ne contient pas beaucoup d'éléments de félicité, et je suis persuadé qu'elle conviendrait peu à l'humeur sérieuse et active de mon fils.

Vous, madame, qui raisonnez avec tant de justesse sur certains points, vous avez, sur quelques sujets, des opinions préconçues qui, permettez-moi de vous le dire, me semblent inconciliables avec la rectitude de votre jug ment. Mais voilà bien les femmes! Elles nous charme par leur raison, elles nous éblouissent par les grâces leur esprit; puis, tout à coup, on constate en elles contradictions inexplicables, une obstination invincible se trouve en opposition avec tous les sentiments raison bles qu'elles viennent d'exprimer. Je ne m'arrête pas pour vous présenter des excuses; je vous ai prévenue, dame, que je parlerais *rudement*, et je n'ai pas fini.

Qui vous garantit, madame, que le programme que vous êtes tracé comble tous les vœux de mademoi Lucie? Dans la cruelle narration que vous m'avez fa vous avouez qu'elle ne semble pas placer son bonh dans les bals, les réunions et les distractions du mon



GUÊTRE TRICOTÉE.

Voilà la bru qu'il me fallait! Et vous me l'enlevez! Et vous espérez que je ne vous garderai pas rancune! Renoncez à cet espoir, madame, et sachez que je lutterai contre vous, contre ce bel inconnu qui a été assez heureux pour vous plaire. Croyez-moi, madame, il ne faut pas s'obstiner à imposer à nos enfants nos propres goûts; il ne faut pas tailler leur existence sur un patron que nous fabriquons d'après nos convenances, et il faut employer notre expérience seulement à leur faire connaître les vrais biens, sans prétendre leur imposer des habitudes qui ne s'accorderont peut-être pas avec leurs propres tendances. Vous allez peut-être me renvoyer ce conseil, en me disant que, moi aussi, j'ai manifesté le désir d'arranger l'existence de mon fils selon mes inclinations. Cela est vrai, mais je

soutiens que mes projets étaient plus sages que les vôtres, puisque je voulais qu'il vécût pour lui, pour sa famille, au lieu de donner son temps en pâture à des indifférents, et de le consacrer uniquement à des plaisirs que l'on paye de toute façon fort au-dessus de leur valeur.

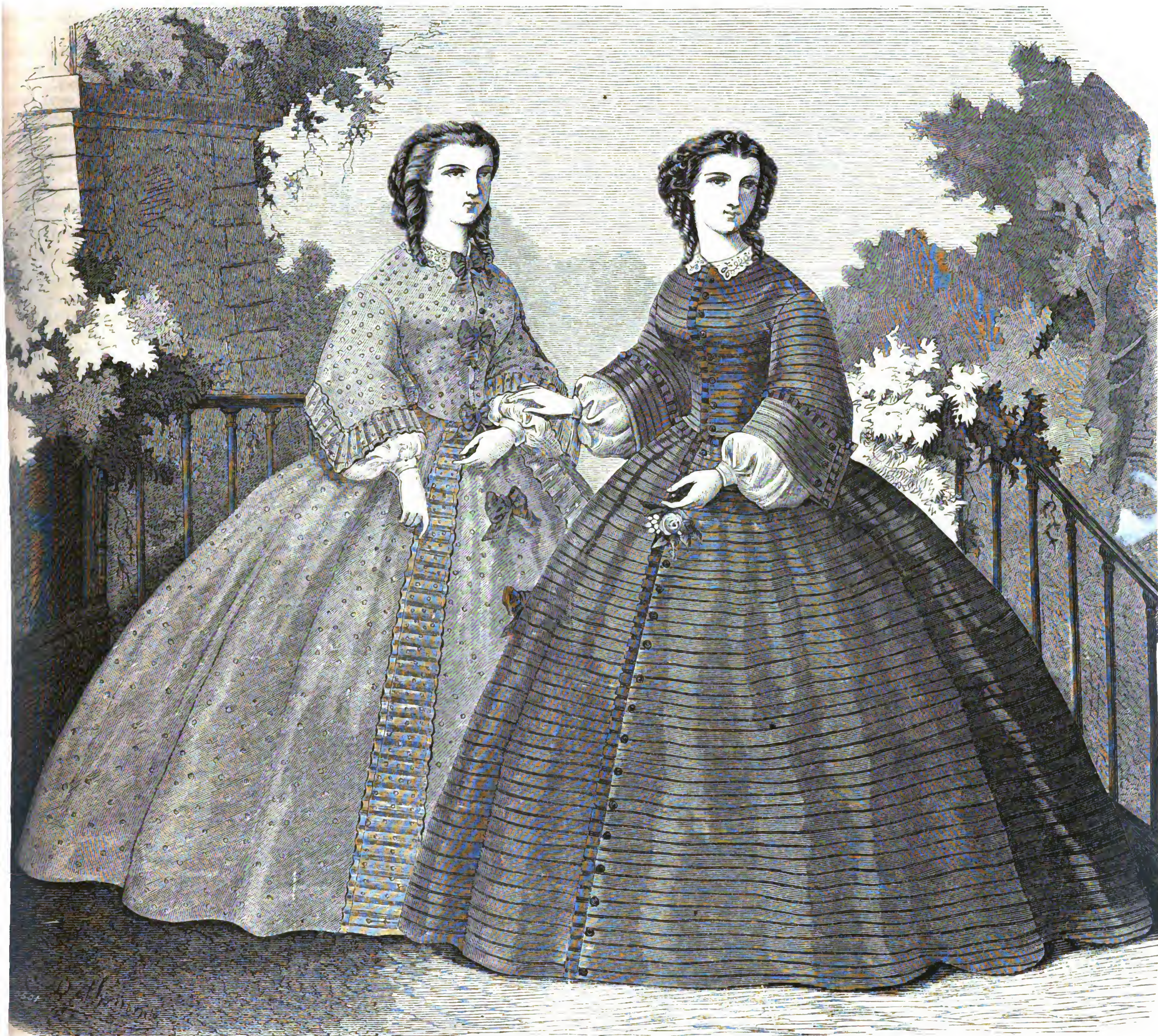
Veuillez remarquer aussi, madame, que vous-même avez reconnu jusqu'à un certain point la nécessité de modifier vos plans, puisque vous êtes toute prête à accepter pour mademoiselle votre fille une existence qui s'écarte du programme que vous m'avez tracé. Serez-vous inflexible seulement vis-à-vis de nous? Je pourrais vous remettre sous les yeux *presque* toutes les objections que vous m'avez adressées. Que fera la femme de ce forgeron pendant qu'il sera à ses forges, à ses bureaux, occupé de sa fabrication et de ses transactions commerciales? A quoi lui serviront sa beauté, son instruction et ses talents? Tout cela, madame, lui servira là comme cela lui aurait servi ici, c'est-à-dire à charmer son mari et sa famille, à occuper ses loisirs, à élever ses enfants. N'est-ce point assez?

Cette lettre, commencée hier, a été interrompue par l'arrivée de mon fils; lui aussi vient de me raconter son voyage, et sa narration offre des analogies surprenantes avec celle que vous avez bien voulu me faire. Mon fils a voyagé avec une dame et une jeune fille; celle-ci a fait sur lui une vive impression, et il vient de me tracer avec enthousiasme le portrait de sa compagne de voyage : sa conversation, son maintien, révèlent, selon lui, un heureux mélange de grâce et de dignité, de raison et de gaieté; en un mot, madame, mon fils a été assez heureux pour vous plaire, car c'est lui, je n'en puis plus douter, qui a posé pour le portrait flatteur que vous m'avez fait. Ce *forgeron* que je détestais, c'est mon fils!

Il vient de me faire part de ses projets et je leur ai accordé mon approbation, quoiqu'ils s'écartent un peu de ceux que j'avais formés. Mon fils a compris, et il m'a fait comprendre, que le travail était la loi suprême de notre époque; il pense que nul n'a le droit de s'y soustraire, et que chacun doit contribuer, dans la mesure de ses aptitudes, au développement de la richesse et des connaissances de tous. Je me résigne à le voir embrasser une carrière qui satisfait ses goûts, et je m'y résigne d'autant plus facilement que vous-même, madame, vous vous êtes montrée favorable à cette perspective. Laissons donc nos enfants être heureux à leur guise, et permettez-moi de ne pas attendre le délai d'un mois fixé par vous pour vous faire ma visite; nous avons à causer longuement, car mon fils prétend bâtir deux pavillons dans son parc, afin de réunir autour de lui la mère de sa femme et

Votre serviteur,

M. DE LANGLEBERT.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas gris parsemé de gros pois violets entourés d'un cercle noir. La jupe est garnie sur le devant avec deux ruches à la vieille, en étoffe pareille à la robe, diminuant de largeur vers la taille; des nœuds en ruban violet et noir sont placés sur le devant du corsage et de la jupe. Manches larges fendues, garnies avec une ruche à la vieille.

Robe en popeline verte à rayures noires transversales; jupe unie fermée avec des boutons noirs en passementerie et garnie sur le devant, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, avec une ruche découpée en taffetas noir. Corsage sans ceinture dépassant un peu la taille et garni au bord et sur le devant avec une ruche en taffetas noir. Manches larges à revers boutonnés et bordés avec une ruche de taffetas noir.

IX

Madame de Mongis à M. de Langlebert.

Que l'on vienne encore accuser devant moi l'invraisemblance des romans! Comment, monsieur, c'est votre fils qui a été notre compagnon de voyage? Décidément ce mariage était écrit, et je ne veux pas combattre les desseins de la Providence, d'autant plus que, ainsi que je vous l'ai avoué, votre fils m'a inspiré une sympathie fort décidée.

Il faut donc renoncer à tous mes plans? Il faudra donc me résigner à voir ma fille heureuse, sans doute, à ce que j'espère, mais heureuse autrement que je ne l'avais rêvé? C'est mon histoire que je recommence, et je vois bien qu'il ne faut pas entreprendre de diriger la marche des événements. Allons, nous jouerons, nous ferons des parties de whist, de piquet, voire même d'échecs, car je vois bien que ma fille fera chorus avec votre fils, et que nous ne quitterons guère la forge pour Paris.

Venez donc, monsieur, venez nous voir aussitôt que vous le voudrez; je me sacrifie! Il n'est rien que l'on n'obtienne de moi, quand on sait s'y prendre, et je vois bien que mon gendre aura sur moi une influence irrésistible.

Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments affectueux.

L. DE MONGIS.

Copie certifiée exacte :

EMMELINE RAYMOND.

Tabouret de piano.

Ce dessin pourra aussi servir pour un coussin rond; on le brode au passé et e soutache. Le fond est en velours ou reps de couleur assortie à l'ameublement. La ligne blanche qui traverse le dessin en indique la moitié. Nous conseillons nos lectrices de calquer cette moitié *à l'encre* sur du papier fin, d retourner ce papier, de le couvrir d'un autre papier fin sur lequ elles traceront les mêmes contours. Ces deux papiers réunis r présenteront le dessin entier, tel qu'il doit être exécuté. On l faufilera sur l'étoffe tendue sur un métier, et l'on brodera le de sin *tout entier,* soutache et passé, sur ce papier, q l'on déchirera quand l'ouvrage sera terminé. Ce tr vail est très-vite exécuté.

On peut le faire sur fond noir, soutache roug verte ou bleu de Chine, bouquet en soie maïs.

Fond brun; soutache brune, plus cl que le fond, bouquets maïs; ou sout che d'or, bouquets verts ou rouges.

Fond gris; soutache noire; bouque ponceau; ou soutache d'or ou po ceau, bouquets noirs.

Fond bleu de Chine; soutache no ou soutache d'or, bo quets blancs.

Fond vert d'eau soutache violette; bo quets lilas.

Fond couleur bois soutache brune; bo quets roses.

TABOURET DE PIANO.

LE CHATEAU
DE BALMORAL.

Depuis plusieurs an nées déjà la reine d'An gleterre se rend chaq année dans le châtea de Balmoral, situ dans les montagnes d l'Écosse; elle y vit en tourée de sa famill et le cercle qui l'en toure se compose seu lement des personn qu'elle honore de s bienveillance. Une con fortable simplicité ca ractérise cette rés dence d'été. Les bâti ments ne sont poin remarquables au poin de vue de l'architec ture, et, loin de fair pressentir le rang de augustes personnage qui les habitent, il semblent appartenir un simple gentilhom me. Le magnifiqu paysage qui les entoure la variété des sites ad mirables et grandios que l'on découvre d chacune des fenêtre du château, expliquen et justifient la prédilec tion de la reine de trois royaumes unis On aperçoit d'un cô la ville de Craig-Gova dominée par la monta gne du même nom; l château lui-même voi s'élever bien haut au dessus de lui le mont qui lui a donn son nom. A une faible distance se trouv le petit village de Crathie, dont la mo deste église est assidûment visitée pa les hôtes royaux de Balmoral; le châ teau et la forêt environnante servent de rendez-vous et de théâtre aux amateurs des plaisirs de la chasse. Moins d'un mille sépare ce château de celui d'Innercauld, de sombre mémoire. L'Écosse garde le souvenir du soulèvement dirigé par le comte de Mar, l'année 1715; ce soulèvement, or ganisé dans le château que nous venons de nommer, coûta la vie à un grand nombre de gentilshommes. On aperçoit un peu plus loin, dans sa majesté solitaire, le pic de Lochna gar, qui domine si fièrement les plus hautes montagnes de l'Écosse.

La reine Victoria connaît toutes les beautés du pays qui l'en toure: elle a accompli plusieurs fois l'ascension du Lochna gar, et elle ne se lasse pas de visiter ces sites sublimes, dignes d'inspirer Os sian. Elle fait plus que de les visiter: son album ne la quitte jamais dans ses promenades, et elle l'enrichit sans cesse de nouvelles esquisses. On sait que la reine d'Angleterre possède un talent remarquable; ses aquarelles, ses minia-

tures, sont exécutées avec un goût qui ferait l'honneur et la fortune d'un simple particulier. La princesse de Prusse (*fille de S. M.* la reine d'Angleterre) compte, parmi les objets qui lui sont le plus chers, un magnifique album contenant les portraits de sa famille, exécutés par la reine Victoria. Il y a bien de la grandeur dans cette noble simplicité dont s'entoure la famille royale d'Angleterre, pratiquant *le bien* sans emphase, sans publicité, ne demandant à la puissance que ses plus nobles prérogatives, *c'est-à-dire* le droit de récompenser ceux qui méritent ses bienfaits, et employant ses loisirs, non à des plaisirs *futiles*, mais à des travaux artistiques attestant l'élévation de ses goûts.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

LA CHEMINÉE DU PALAIS DE JUSTICE DE BRUGES.

Je visitais tout récemment la Belgique; je m'étais dirigé vers ce joli pays en me disposant à étudier tous les chefs-d'œuvre artistiques que l'on peut trouver dans ce riche musée. J'écarte volontairement le *pluriel*, et je persisterai à employer cette expression en dépit des observations qui vont sans doute m'être adressées par les correcteurs de M. Didot. On va sans doute me dire que je me trompe et que la Belgique va réclamer contre mon *singulier*, car elle possède non pas *un* musée, mais bien une foule de musées. C'est justement pour cela que je ne veux pas retirer le terme que j'ai employé. Il n'y a pas seulement les musées officiels en Belgique; on y voit partout des objets d'art merveilleux, disséminés chez les particuliers, dans les hôtelleries, et même dans les rues, sous forme de maisons et d'édifices de tout genre, et cela en si grand nombre qu'en vérité la Belgique n'est pas un pays, mais bien un musée.

Je le confesse humblement à mes charmantes lectrices, je ne songeais pas du tout à elles en prenant le train qui devait me conduire à Bruges. A la station de ***, deux dames se placèrent dans le wagon où j'avais été livré jusque-là aux charmes de la solitude: l'une de ces dames atteignait l'automne de la vie, c'est-à-dire, en termes moins vagues, qu'elle avait dépassé l'âge de quarante ans; l'autre, — sa fille, sans nul doute, — avait encore toutes les grâces de l'enfance unies aux charmes d'une jeunesse printanière. Je ne sais en vérité pourquoi je me laisse arrêter par toutes ces images; il serait bien plus simple de dire tout de suite que la jeune fille devait avoir seize ans environ.

A peine assise, la jeune fille déploya un journal et se mit à lire; en levant les yeux, j'aperçus ma signature au bas de la page, *S. de Paroy*; mon nom était là, imprimé en toutes lettres: la jeune fille lisait la *Mode illustrée*.

Quel sentiment de bienveillance et de sympathie on éprouve pour la personne qui lit un article dont on est l'auteur! Et combien ce sentiment acquiert plus de vivacité quand cette personne est une charmante jeune fille! La connaissance fut bientôt faite; mes cheveux blancs inspiraient beaucoup de confiance à mes compagnes de voyage; je me nommai, et dès ce moment toute gêne disparut entre nous trois.

Ces dames se rendaient à Bruges, qui est leur ville natale, et je promis d'aller les voir; la jeune fille me recommanda toutes les curiosités de la ville, et ce charmant *cicerone* me parla avec enthousiasme de l'église de l'hôpital Saint-Jean, où l'on voit la fresque de Hemling, représentant le martyre des onze mille vierges de Cologne, — de l'hôtel de ville, — de l'église Notre-Dame, ornée d'une statue de Michel-Ange, — de l'église Saint-Sauveur, si magnifiquement décorée par des tableaux admirables; enfin d'une foule d'autres édifices curieux. « Surtout, » ajoutait-elle de temps en temps, « n'oubliez pas la cheminée du palais de justice!

— Qu'a-t-elle donc de si remarquable, mademoiselle?

— Oh! monsieur, elle est très-remarquable, d'abord par elle-même, ensuite par son histoire.

— Vous devriez bien me décrire la cheminée et me raconter l'histoire.

— Le gardien vous la montrera et vous dira mieux que moi.....

— Non pas, j'aimerais beaucoup mieux être instruit par vous.

— Eh bien, monsieur, vous saurez que cette cheminée, en chêne sculpté, est l'un des plus beaux travaux de ce genre; elle est soutenue par des cariatides, ornée de statues de grandeur naturelle, de médaillons, d'ornements d'une variété inconcevable. On y voit la statue de Charles-Quint placée au centre, ayant à sa gauche Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et sa femme, Marguerite d'York; à sa droite l'empereur Maximilien et Marie de Bourgogne. Les écussons d'Espagne, de Bourgogne, de Brabant et de Flandre, merveilleusement sculptés, accompagnent ces figures.

« Aucune inscription n'indique à la postérité le nom de l'artiste auquel on doit cette belle œuvre; mais, malgré sa modestie, cet artiste n'est pas resté inconnu.

« Il s'appelait André; il était veuf et vivait avec sa petite fille qu'il adorait, et une vieille tante, bonne et riche, dont il devait hériter. C'était un homme doux, attaché à ses devoirs, aimant passionnément son art, rendant service à tous ceux qui s'adressaient à lui, car il était à la fois bon et bienveillant. C'est fort beau, monsieur, n'est-ce pas? Car on dit qu'il y a des caractères qui ont de la bonté sans bienveillance, et d'autres qui ont de la bienveillance sans bonté; c'est-à-dire que les premiers sont capables de faire du bien, mais avec mauvaise grâce et sans se faire faute de le reprocher, et même quelquefois de détruire ce bien, tandis que les seconds, très-bienveillants, très-bien disposés, ne peuvent se décider à prendre la moindre peine pour obliger leurs semblables.

— Peste! mademoiselle, comme vous analysez le cœur humain!

— Oh! monsieur, je répète ce que j'ai entendu dire à l'un de nos amis; je suis un perroquet, — mais un perroquet qui essaye de comprendre. Pour en revenir à notre histoire, pourrez-vous comprendre, monsieur, qu'un homme comme André, si habile et si bon, ait eu des ennemis?

— Oui, mademoiselle, je le comprends: il a dû avoir pour ennemis tous ceux qui ne lui ressemblaient pas.

— Mais, enfin, il n'avait fait de mal à personne.

— Ce n'est pas une raison.......

— C'était un homme de talent, presque un artiste de génie.....

— Ceci, c'est une raison.

— Le fait est que le plus acharné de ses ennemis était un sculpteur sur bois, nommé Jacques Vander Pitte, et qui ne perdait aucune occasion pour jouer toutes sortes de mauvais tours au pauvre André; enfin ce vilain homme avait quitté Bruges depuis plusieurs années déjà, et André était un peu plus tranquille.

« C'était à la fin de l'année 1527; André avait été chargé d'exécuter cette magnifique cheminée, et l'on disait dans toute la Flandre qu'il créait un chef-d'œuvre; son travail commencé avait été vu par quelques amis, et la renommée en publiait déjà les beautés. Tout lui souriait, et, le jour anniversaire de la naissance de la petite Marie, on fit les préparatifs nécessaires pour donner une fête de famille; tous les domestiques étaient en course afin de rapporter les provisions et les friandises indispensables, lorsqu'on heurta à la porte de la maison qu'André habitait avec sa tante: celle-ci, qui était seule au logis, introduisit un étranger qui demanda son neveu. André est sorti, répondit la tante. L'inconnu demanda la permission de l'attendre et suivit la bonne dame dans une salle attenant à l'atelier d'André, et ornée d'objets rares et précieux; un superbe poignard appartenant à André était posé sur une grande table en chêne sculpté.

« La vieille dame adorait son neveu; elle crut devoir faire les honneurs de la maison à cet hôte inconnu, en lui racontant les traits de bonté de son André bien-aimé, et en insistant sur la supériorité de son talent, qui était si bien reconnu qu'on lui confiait des œuvres considérables qui devaient l'enrichir et l'illustrer. L'inconnu était en proie à une agitation toujours plus violente; enfin il saisit le poignard qui était sur la table, le plongea dans la poitrine de la vieille dame et se sauva.

« Quelques minutes après ce tragique événement, André rentrait au logis; il trouvait sa tante assassinée, et la petite Marie, âgée de trois ans, pleurant près de ce corps qui baignait dans le sang.

« Mais le cri suprême de la vieille dame avait été entendu; des voisins accoururent et virent André retirer le poignard qui avait tué sa tante, espérant encore qu'on pourrait lui donner quelques secours. Personne n'avait vu entrer l'étranger, rien n'avait été dérobé..... et ces sottes gens commencèrent à murmurer et à dire qu'André devait hériter des biens considérables de sa tante et qu'il l'avait assassinée. Il fut arrêté; il ne put qu'affirmer son innocence, sans produire aucune preuve, aucun indice même, qui indiquassent le véritable meurtrier. On ne tint aucun compte de ses protestations; on le condamna à mort, en accordant un sursis d'une année, afin qu'il pût terminer son œuvre commencée.

« Tous les jours on le faisait sortir de prison, on le conduisait dans son atelier entouré de gardes, et c'est ainsi qu'il exécuta cette belle cheminée. Dans l'amertume de son cœur, il ajouta les bas-reliefs de marbre qui représentent le jugement et l'injuste condamnation de Susanne. La fin de son œuvre devait être pour lui la fin de sa vie. Que lui importait? Il travaillait avec cette ardeur qui est le privilége des véritables artistes, heureux de léguer à ses concitoyens, à la postérité, un travail qui devait honorer sa ville natale. Enfin il donna le dernier coup de ciseau, et la nuit qui commençait devait être sa dernière nuit. Il pressa contre son cœur sa petite Marie, baisa ses boucles blondes, — et retourna en prison.

« Durant cette même nuit, un prêtre fut appelé en toute hâte près d'un mourant, dont il reçut la confession. Ce mourant était cet odieux Jacques Vander Pitte, qui avait commis le meurtre et qui avait laissé condamner un innocent. Le prêtre, après avoir pardonné au repentir de ce grand coupable, courut à la prison. Le jour commençait et l'on faisait les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'André; le prêtre produisit l'aveu signé par Jacques Vander Pitte, qui faisait la narration des circonstances du meurtre commis, disait-il, dans un accès de folie furieuse, excité par l'éloge de l'homme qu'il haïssait et qu'il était venu trouver dans l'intention de le tuer.

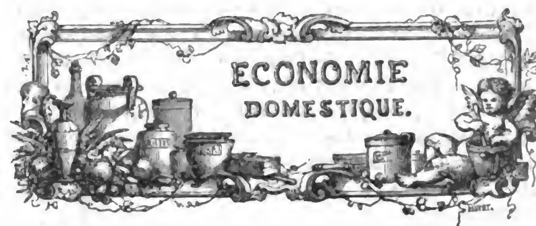
« On se rendit aussitôt dans le cachot du pauvre prisonnier pour lui annoncer qu'il était libre..... Hélas! André ne devait pas jouir de ce beau moment ni assister à sa réhabilitation. Il était mort, — tout seul, — et dans l'amertume qu'inspirent les accusations injustes; seulement il était si bon que nul n'a douté du pardon accordé par lui à ses juges, aveugles, mais non hostiles.

« On lui fit des obsèques presque royales; son convoi fut suivi par tous ses concitoyens, en tête desquels marchaient ses juges, pieds nus et la tête couverte de cendres, en signe de pénitence publique. — La ville de Bruges adopta la fille d'André, qui fut élevée, dotée et mariée au fils d'un riche bourgeois. Voilà, monsieur, l'histoire de la cheminée du palais de justice de Bruges.

— Merci, mademoiselle; je ne veux pas garder pour moi seul la narration que vous avez bien voulu me faire, et je vais l'envoyer à votre journal.

— Oh! monsieur!

— Rassurez-vous, je ne compte pas livrer votre nom à la publicité; mais ma conscience me commande d'indiquer à mes lectrices l'origine de l'histoire que vous m'avez racontée, et je leur dirai qu'elles la doivent à mademoiselle Susanne...., de Bruges. » S. DE PAROY.



TEINTURE DES PLUMES *.

Suite.

GROSEILLE DES ALPES.

On met, dans un vase de terre ou de porcelaine, 1 litre d'eau de lessive, 96 grammes de muroxyde, 16 grammes de nitrate de plomb. On mélange, en remuant fortement, et l'on trempe dans cette mixture les plumes encore humides du nettoyage; on les y laisse deux à trois heures en plaçant le vase contenant les plumes dans un tuyau de fourneau, ou en tout autre endroit où la température soit élevée. On prépare un bain composé d'un litre d'eau de lessive et de 8 grammes de sublimé corrosif; on rince les plumes jusqu'à ce que leur couleur soit bien pure; on les fait sécher en agitant.

PONCEAU.

On prépare une mixture composée de 1 litre 1/2 d'eau, de 130 grammes de cochenille au sel ammoniaque, et de 32 grammes de crème de tartre; on y plonge les plumes nettoyées et encore humides; on les laisse pendant une heure dans cette mixture qui doit avoir 70 à 75 degrés Réaumur; on retire les plumes; on ajoute à la mixture 8 grammes de chlorure d'étain; on y replonge les plumes; quand elles ont pris la teinte voulue, on les retire, on les rince dans de l'eau de lessive; on les sèche en les agitant.

LILAS.

On prend 250 grammes d'orseille bleue que l'on fait cuire dans 1 litre 1/2 d'eau; on passe le tout au travers d'un morceau de mousseline claire; on prend environ deux verres de cette eau, on les mêle avec 1 litre d'eau chaude, auquel on ajoute un verre d'eau *bleuie* et *carminée*, pareille à celle employée pour la teinture bleu de ciel, et l'on trempe dans cette mixture les plumes nettoyées et encore humides; on ajoute quelques gouttes d'acide sulfurique, et l'on maintient le tout à une température de 70 degrés Réaumur. Les plumes ont, après cette opération, une vilaine couleur, d'un rouge faux; mais elles prennent une belle nuance lilas dès qu'on les a plongées dans un composé de 1 litre d'eau froide et de 125 grammes de potasse.

PENSÉE.

Même procédé que pour la couleur lilas, avec cette seule différence, que l'on met plus de couleur.

JAUNE.

On pile (mais non trop fin) 250 grammes de racine de cucuma que l'on fait cuire ensuite dans 2 litres d'eau, et que l'on passe dans un morceau de grosse toile; on éclaircit cette mixture en y joignant de l'eau chaude et quelques gouttes d'acide sulfurique. On y plonge les plumes humides; quand elles ont pris la couleur, on les rince, on les sèche en les agitant.

JAUNE PAILLE.

On mélange dans 1 litre d'eau 125 grammes d'orcéine bleue et 16 grammes de potasse; on fait cuire le tout; on

* Voir le n° 38 du Journal.

en prend un verre que l'on met dans un peu d'eau chaude, et l'on s'en sert pour teindre les plumes; on ajoute à cette dernière mixture un peu d'acide nitrique.

VERT.

Après avoir teint les plumes en bleu de ciel, suivant le procédé que nous avons indiqué dans le n° 38, on les plonge dans une mixture d'eau et d'acide nitrique.

GRIS.

On fait cuire 250 grammes de cachou dans 2 litres d'eau; on passe le tout au travers d'un morceau de toile; on ajoute 4 litres d'eau chaude, et l'on y plonge les plumes encore humides; quand elles ont pris la couleur, on les retire; on ajoute à la teinture un peu de sulfate de fer, et l'on y remet les plumes pour *foncer* la nuance, qui devient un peu rougeâtre. Si l'on veut composer un gris-bleu ou b. n un gris-jaune, on ajoute aux substances déjà indiquées du bois de campêche dans le premier cas, du bois de fustet dans le second cas. Si les plumes sont un peu collées par cette teinture, on les rince dans de l'eau de lessive.

NOIR.

On prépare un bain composé de 12 litres d'eau, de 64 grammes de sulfate de fer, de 32 grammes de crème de tartre et de 16 grammes de sulfate de cuivre; on fait cuire ces substances pendant une heure, on y plonge les plumes, on les y laisse pendant vingt-quatre heures. On les retire, on les rince dans de l'eau lessivée jusqu'à ce qu'elles n'aient plus d'odeur; puis on prépare une teinture composée de 2 kilos de bois de campêche, de 1 kilo de quercitron que l'on fait cuire dans 14 litres d'eau; on y plonge les plumes, qui doivent y rester pendant vingt-quatre heures; on les retire, on les passe dans 1 litre d'eau, auquel on a ajouté 15 gouttes d'acide sulfurique, puis on les rince dans de l'eau de lessive.

Les quantités indiquées sont considérables; il faut se régler en général sur les proportions suivantes : pour 1/2 kilo de plume, on emploie 6 à 7 litres de teinture liquide, c'est-à-dire mélangée avec de l'eau, selon que nous l'avons indiqué.

Quand les plumes sont *chiffonnées*, c'est-à-dire lorsque, par un long usage, les brins en sont ramassés et presque collés ensemble, on les place pendant quelques instants au-dessus de la vapeur d'eau bouillante, ou bien on les plonge dans une eau tiède, et graduellement dans de l'eau plus froide, jusqu'à ce que l'on ait atteint la température de l'eau froide. On fait sécher comme toujours, c'est-à-dire en agitant les plumes.

SACHETS PARFUMÉS.

On fait ces sachets plus ou moins élégants : en taffetas uni, ou brodé, ou simplement en mousseline. On les place dans les armoires à linge, afin de combattre l'odeur presque toujours désagréable que répand le linge récemment blanchi. Nous nous occuperons aujourd'hui du *contenu* des sachets, en abandonnant le *contenant* au goût de nos lectrices.

SACHET A LA ROSE.

125 grammes de feuilles de rose, séchées à l'ombre et pulvérisées.
64 grammes de bois de sandal pilé.
2 grammes d'huile de rose.
Mélangez ces ingrédients pendant un quart d'heure; mettez en sachet.

SACHET A L'HÉLIOTROPE.

125 grammes de racine de violette.
64 grammes de feuilles de rose.
16 grammes de vanille en gousse.
4 grammes de musc.
Pulvérisez le tout, mêlez, ajoutez quelques gouttes d'huile d'amandes; mêlez encore; mettez en sachet.

SACHET PARISIEN.

32 grammes de poudre d'iris.
32 grammes d'*acore*.
4 grammes d'écorce d'oranges sèches.
16 grammes de benjoin.
8 grammes de bois de sandal jaune.
Un peu d'ambre et fort peu de musc.
Pulvérisez et mêlez.

SACHET DE LAVANDE.

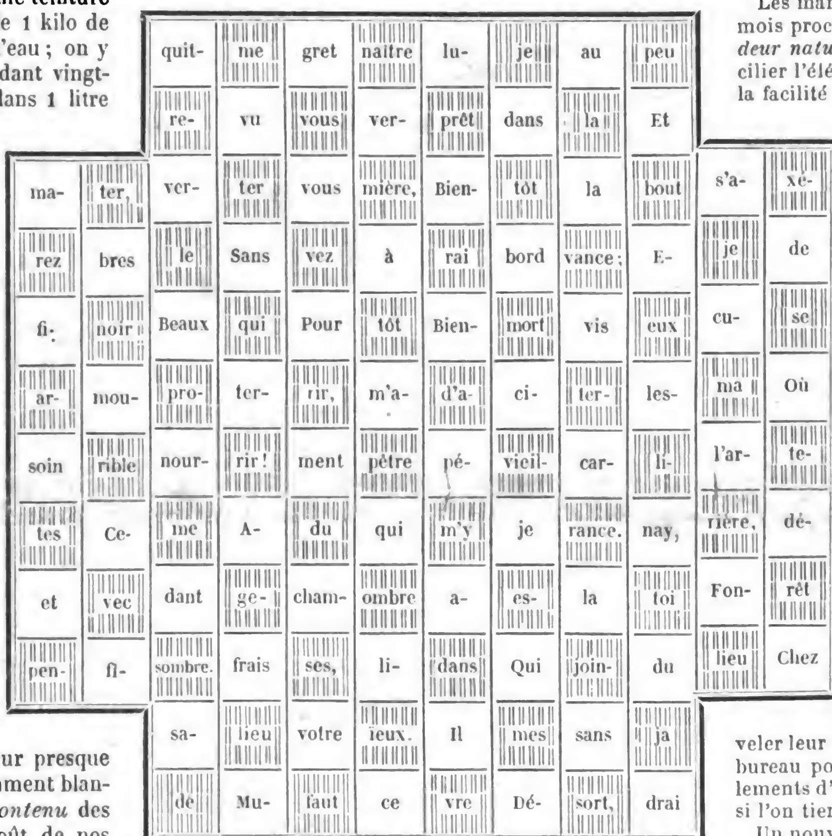
250 grammes de fleur de lavande.
64 grammes de gomme de benjoin.
16 grammes d'huile de lavande.
Pulvérisez; mêlez ces ingrédients; mettez en sachet.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Balançoire*, dont les lettres diversement groupées donnent : *Boire, broc, baril, bon, lie, Noé, Océan, corail* et *nacre, baie* ou *anse, ancre, Nil, or, rat, roi, île, loi, Coran, obéir, canari, boa, ciron, Caïn, Abel, Albion, Arcole, Loire, bain, âne, anon, ara, aile, lin, cabri, oie, râble, carlin, élan, balance, larcin, ciel, Loir, cane, lion, bec, banc, bal, cor, Clio, canal, air, acier, cire, cabane, balai, corne, lance, arc, bancal, bac, lice, rabat, car* et *ni, ce* et *on, il, le* et *la, clair, blé, ber, noir, blanc, bile, bloc, Ain, blin, bilan, bail, brai, licorne, baron, crâne, cri, col, brelan, coi, aire, caban, lien, boréal, arène, ana, abri, borne, arçon, cale, écrin, laie, bénir, écran, once, clin, raie, laine, ire, claie, lac, crin, cil.*



FONTENAY.



		quit-	me	gret	naître	lu-	je	au	peu		
		re-	vu	vous	ver-	prêt	dans	la	Et		
ma-	ter,	ver-	ter	vous	mère,	Bien-	tôt	la	bout	s'a-	xé-
rez	bres	le	Sans	vez	à	rai	bord	vance;	E-	je	de
fi-	noir	Beaux	qui	Pour	tôt	Bien-	mort	vis	eux	cu-	se
ar-	mou-	pro-	ter-	rir,	m'a-	d'a-	ci-	ter-	les-	ma	Où
soin	rible	nour-	rir!	ment	pètre	pé-	vieil-	car-	li-	l'ar-	te-
tes	Ce-	me	A-	du	qui	m'y	je	rance.	nay,	rière,	dé-
et	vec	dant	ge-	cham-	ombre	a-	es-	la	toi	Fon-	rêt
pen-	fi-	sombre.	frais	ses,	li-	dans	Qui	join-	du	lieu	Chez
		sa-	lieu	votre	ieux.	Il	mes	sans	ja		
		de	Mu-	faut	ce	vre	Dé-	sort,	drai		

Le Cavalier du jeu des échecs fait deux pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.



J'accepte avec reconnaissance l'offre de notre abonnée de *Christiania*, et je publierai ce qu'elle m'enverra, si cela s'accorde avec le cadre du journal. Quant aux recettes, je crains fort de ne jamais les utiliser : on est fort récalcitrant, en France, au sujet de ces mets étra gers. — Toutes les explications nécessaires accompagnaient le modè de cette veste zouave; il s'agit peut-être de la broderie? Nous rappelo à notre abonnée d'Auteuil que nous avons indiqué bien souvent le pr cédé le plus simple pour *soutacher*, procédé pour lequel nous avons gligé de solliciter un brevet d'invention; cette omission a permis a plagiaires de nous disputer notre gloire d'inventeur. On calque sur papier le dessin que l'on veut broder, on faufile ce papier sur l'étoffe, coud la soutache sur le papier et l'étoffe à la fois; quand la broderie terminée, on arrache le papier. — On fait beaucoup plus de rideaux tulle brodé en reprise que de rideaux au tricot. Nous sommes forcés suivre en *tout* les innovations de la mode; c'est là ce qui nous em chera de satisfaire immédiatement notre abonnée de Beaune; cepend si nous trouvons un très-joli modèle du genre indiqué, nous nous e presserons de le publier. — L'explication des fichus au crochet, n'aya pu trouver place dans le n° 33, a été publiée dans le n° 34. — No abonnée de Sainte-Honorine recevra prochainement les patrons p costumes d'enfant. Le petit garçon de trois ans et demi peut encore p ter le costume zouave, ou le vêtement publié dans le n° 25 de la p sente année; dans ce dernier cas, on mettra sous le pantalon large costume un pantalon en tricot pour le garantir du froid; le dessin de costume a été publié dans le n° 23. La fillette de deux ans doit por des blouses montantes ou décolletées, c'est-à-dire des corsages fron sur une ceinture. Les enfants portent, la nuit, le *béguin* classique, la forme n'a pas changé; on ne met pas de corsets aux petits garço Je suis très-flattée d'être considérée comme une *providence* par c aimable mère. — Madame la comtesse de H... ne doit rien au bur du journal, et le journal la remercie de la bienveillance qu'elle veut bi lui témoigner. — Mille regrets de ne pouvoir satisfaire Mlle M. B. nous est impossible de publier le modèle de robe de chambre po homme, le journal étant spécialement consacré aux objets féminins.

AVIS.

Une partie des lettres qui nous sont adressées traite à peu près les mêmes sujets; nous nous décidons à publie une réponse collective dans le présent avis.

Les manteaux d'hiver seront publiés dans le courant d mois prochain; ils seront accompagnés des patrons en *gran deur naturelle*. Leur forme a été choisie de façon à con cilier l'élégance la plus irréprochable avec la nouveauté e la facilité d'exécution.

Une collection de vêtements d'enfants (pa trons et dessins) sera publiée à peu près ver la même époque; ces vêtements ont été choi sis dans l'une des meilleures maisons de Pa ris, et réunissent l'élégance à la simplicité

Des patrons et dessins de *coins de feu*, d vestes, de capuches d'hiver, paraîtront suc cessivement. Nous n'omettrons pas les bon nets garnis de rubans, les fichus et berthe de bal, et nos mesures sont prises pour faire paraître tous ces objets assez à temps pou que nos abonnées puissent les reproduire.

Nous publierons aussi les modèles et pa trons de corsets que l'on nous demande; le objets tricotés, en laine, d'un genre tout à fait nouveau; les coiffures, avec notes expli catives. Nos abonnées savent que nous te nons *toutes* nos promesses; nous les prions de vouloir bien être persuadées que nous ne négligerons aucune occasion de leur être utile, et nous leur demandons d'attendre avec confiance la publication des objets qu'elles désirent.

Les numéros à patrons étant constamment achetés en dehors de l'abonnement, nous prévenons nos abonnées que ces numéros pourraient être épuisés si, tardant à renou veler leur abonnement, elles demandaient ces numéros au bureau pour compléter leur collection. Tous les renouvel lements d'abonnement doivent être faits le plus tôt possible si l'on tient à recevoir les patrons qui vont être publiés.

Un nouveau roman d'un vif intérêt, intitulé *Rose Deroy* commencera avec le n° 40.

Ce trimestre-ci finit donc avec le présent n° 39, et nou répétons que nous nous sommes engagés à donner autan de numéros qu'il y a de semaines dans l'année (52), ce qu fait *treize* numéros à livrer pour un abonnement de troi mois. Lorsque l'abonnement est pris au commencement d l'année, les numéros se divisent ainsi pour cette année :

1 à 13, du 1er janvier au 23 mars;
14 à 26, du 30 mars au 22 juin;
27 à 39, du 29 juin au 26 septembre;
40 à 52, du 1er octobre au 21 décembre.

A l'inverse des autres journaux, nous servons le premie numéro de la *Mode illustrée*, non pas le 7 janvier, mais bie le 1er janvier : nous devons donc nécessairement finir l trimestre le 23 mars, avec le n° 13, et non le 31 mars. Pa suite, l'année 1861 finit l 21 décembre avec le n° 52 et, le 28 décembre 1861, pa raîtra le n° 1 de l'année 1862

Cette combinaison e évidemment à l'avantag des abonnées, car, en rece vant le premier numéro d l'année suivante dans le derniers jours de décem bre, elles peuvent offrir e cadeau, au jour de l'an, l premier numéro *joint* à l quittance d'abonnement.

Le Directeur-Gérant :
W. UNGER.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
La jeunesse perd son temps en choses futiles, la vieillesse le passe à s'en mordre les doigts.

Paris. — Typographie de Firmin Didot rue Jacob, 56.

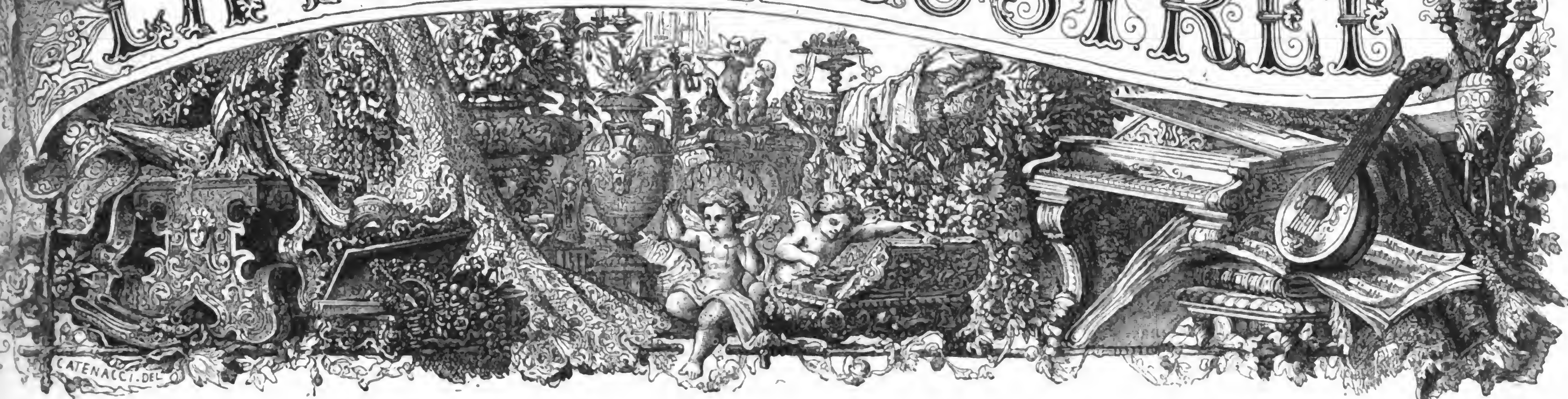


Meune Imp. Paris.

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob, Paris.

N° 40. DEUXIÈME ANNÉE. 1er octobre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (Pour l'étranger le port en sus). —

Sommaire. — Tabouret. — Six dessins pour bas de jupon, etc. — Deux dessins au crochet. — Plateau de lampe. — Description de toilettes. — Modes. — Une légende. — Réponse à trois lettres. — NOUVELLE : Rose Deroy, histoire wallonne. — Le Saut du cavalier.

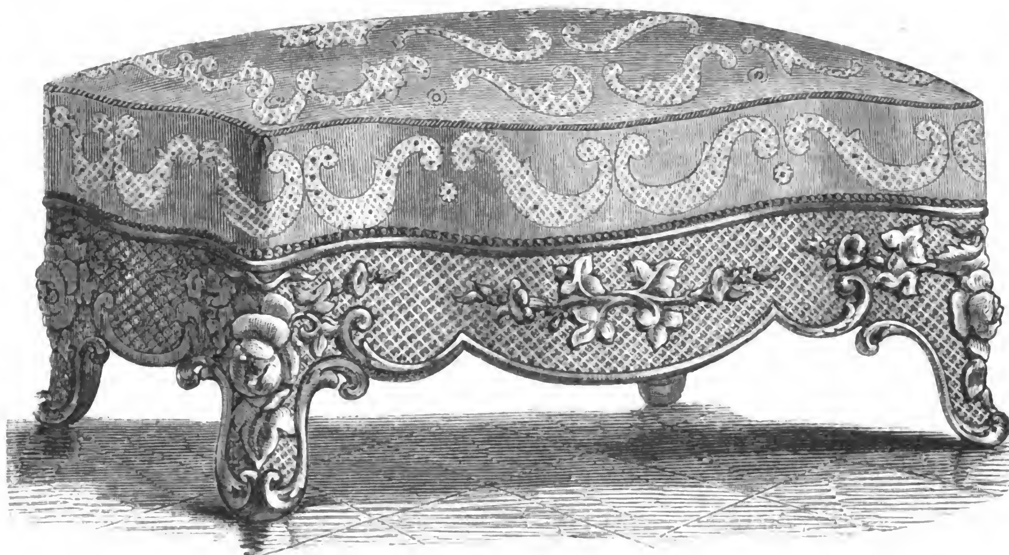
Tabouret.

MATÉRIAUX. — Drap ponceau ; maroquin brun clair ; soie brune et soie verte de cordonnet, perles noires rondes ; tabouret en bois doré.

Trois dessins appartiennent à cet ouvrage : le n° 1 représente le tabouret terminé ; le n° 2 est le dessus ; le n° 3, la bordure du tabouret.

On découpe les arabesques en maroquin ; on les *faufile* sur le drap rouge tendu sur un métier ; on les encadre au point de feston fait avec de la soie brune d'une nuance plus foncée que le maroquin ; on borde le feston au point de cordonnet avec de la soie d'un beau vert anglais. Disons de suite que l'on peut remplacer le maroquin par du velours de laine ou du reps gelé, ou même du drap.

Les pois noirs sont faits en perles noires ou bien en soie noire, au point noué. Le petit rond qui se trouve aux quatre coins se compose d'un petit morceau de drap vert entouré de points *noués*. Quand le tabouret a été rembourré, on le couvre avec ce carré long, puis on place la bordure tout autour en cachant la couture sous une ganse de laine ou de soie ponceau.



TABOURET.

Six dessins pour bas de jupon, etc.

Ces dessins de broderie anglaise, festons et plumetis mélangés, doivent être placés (à l'exception du dessin bordé de festons) au-dessus de l'ourlet des jupons. Si on les destine à un autre emploi, on les bordera d'un point de feston.

Deux dessins au crochet.

Ces dessins, exécutés au crochet ou bien au filet, brodés en reprises, sur du gros tulle, serviront pour couverture d'édredon, — housses de fauteuil, — rideaux, — carrés pour rideaux, alternant avec des carrés en mousseline ornés de broderie anglaise, etc.

On peut aussi les utiliser comme encadrement de tapis, en les exécutant avec deux nuances grises ou sépia ; enfin, reproduits au crochet, en laine noire, doublés en étoffe de laine de couleur vive, ces dessins composeraient des coussins de croisée, de pieds, etc.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX. — Drap fin, ou velours, ou moire de couleur brune, grise ou noire ; laine fine et soie de différentes couleurs ; petits coquillages vénitiens ; soie ou perles pour la frange.

On exécute ce beau travail au passé ; le dessin de cette guirlande indique, non-seulement la direction des points, mais aussi les différents *tons* des nuances, c'est-à-dire les *ombres* et les *clairs*.

Les feuilles sont de plusieurs tons verts : vert-bleu, vert-jaune, vert-émeraude ; la nuance doit être foncée d'un côté de la nervure, plus claire de l'autre côté ; la nuance la plus claire est en soie : les autres nuances sont en laine.

On peut, pour plus d'exactitude, ajouter à la nervure principale qui traverse les feuilles des nervures à peu près horizontales ; dans les feuilles de nuances claires ces nervures seront en soie ; dans les feuilles foncées on les fera en laine plus foncée encore. Les tiges seront faites au point allongé, dit *point de tige*, en laine ou soie brune.

Les huit fleurs seront de couleurs différentes : gris nuancé jusqu'au blanc, — rouge foncé de différentes nuances, — rose nuancé jusqu'au blanc, — lilas nuancé, en plaçant toujours une fleur foncée près d'une fleur de nuance claire. Les points partent toujours du cœur de la fleur pour chacune des feuilles qui la composent ; la nuance la plus claire est en soie : on la place sur les points déjà faits en laine. Le cœur des fleurs est fait, soit avec des perles d'or, — d'acier, — des perles noires, — ou bien au point *noué*, avec des nuances tantôt brunes, tantôt jaunes. Les petites branches chargées de trois et de quatre feuilles sont en laine et soie jaune ; leur tige est brune : les pois sont en perles noires, avec contour de perles d'or.

Nous conseillons à nos lectrices de calquer ce dessin sur du papier très-fin, de poser ce papier sur l'étoffe du fond, tendue sur un métier, puis de broder sur le papier même ; quand l'ouvrage est terminé, on déchire le papier. Avant de démonter le métier, on passe à l'envers de l'ouvrage, à l'aide d'un pinceau ou d'une petite éponge, une légère dissolution de gomme arabique. On coupe un morceau de carton de même dimension que le plateau brodé, on place la broderie sur le carton, on la double avec un morceau d'étoffe de soie ou de laine.

On coud autour du plateau une frange de laine, de soie ou de perles ; on cache cette couture par une rangée de petits coquillages ; si l'on ne peut se procurer ces coquillages troués, que l'on emploie beaucoup en ce moment pour les travaux de tapisserie, on les remplacera par un galon ou *crête* de soie ou de laine.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas noir. La jupe est garnie d'un grand volant ayant 35 centimètres de hauteur ; une ruche *chicorée* en taffetas découpé à l'emporte-pièce est placée au bas du volant ; une ruche semblable le surmonte ; deux ruches chicorées plus étroites sont posées *entrelacées* au-dessus du volant.

Corsage à pointe, garni de ruches entrelacées : ces mêmes ruches garnissent le bas de la manche ; une ruche plus large forme jockey sur le haut de la manche.

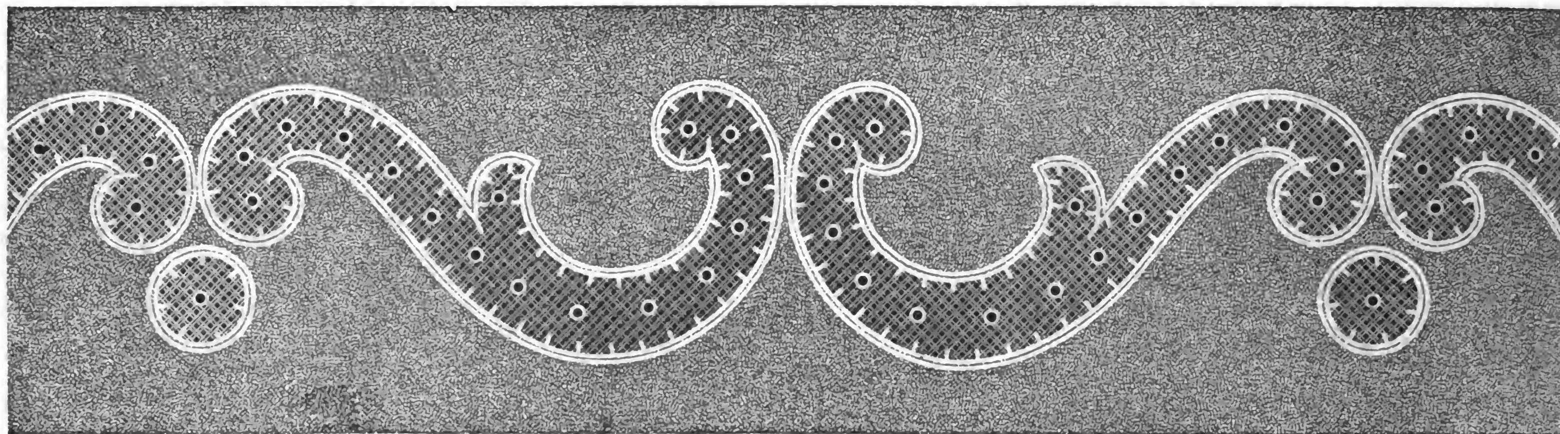
Les ruches entrelacées forment des anneaux allongées sur la jupe, le corsage et les manches. Bonnet en guipure, garni de ruban à bord de velours noir.

Le grand volant est posé de telle façon que le bas de la jupe le dépasse de toute la largeur de l'ourlet.

Robe en pou-de-soie bleu bluet. Jupe unie, ornée de boutons-médaillons en velours noir, entourés de guipure noire. Ces boutons, placés à 10 centimètres de distance du bord de la jupe, diminuent de grandeur en remontant

vers la taille, et forment ainsi une tunique. On peut les rapprocher davantage, et les joindre par la guipure qui les encadre.

Ces mêmes boutons-médaillons sont placés sur le devant du corsage, sur le tour des manches qui sont très-larges; on *monte* les boutons sur des morceaux ovales, en carton, de différentes proportions; les boutons plac sur l'ourlet de la jupe sont de même dimension, ils dim nuent seulement en remontant sur le corsage.



BORDURE DE TABOURET.

MODES.

Cette année aura marqué entre toutes par l'étrange confusion qui s'est produite dans le règlement des saisons; il est encore des femmes qui croient au printemps, et qui préparent des toilettes de printemps; elles font preuve d'obstination et non d'esprit d'observation; car enfin l'expérience de chaque année démontre que le printemps n'a jamais existé, et qu'il faut l'abandonner aux chants des poëtes qui aiment à se repaître de chimères. Ce n'est donc pas pour réclamer une saison qui ne figure que sur les almanachs que nous faisons une querelle à l'année actuelle, car, sur ce point-là, elle a été pareille à ses devancières; mais nous lui reprochons d'avoir confondu les autres saisons, de les avoir mélangées capricieusement, tantôt en plaçant l'automne au commencement de l'été, tantôt en prolongeant l'été jusqu'à cette époque, charmante entre toutes, où l'on devrait avoir les ombrages de l'été et les fruits de l'automne, le soleil sans ses ardeurs, les jours enfin éclatants et purs à la fois. Cette combinaison, qui faisait succéder l'automne à l'été, permettait de modifier le caractère des toilettes, et de s'habiller suivant la saison dans laquelle on se trouvait.

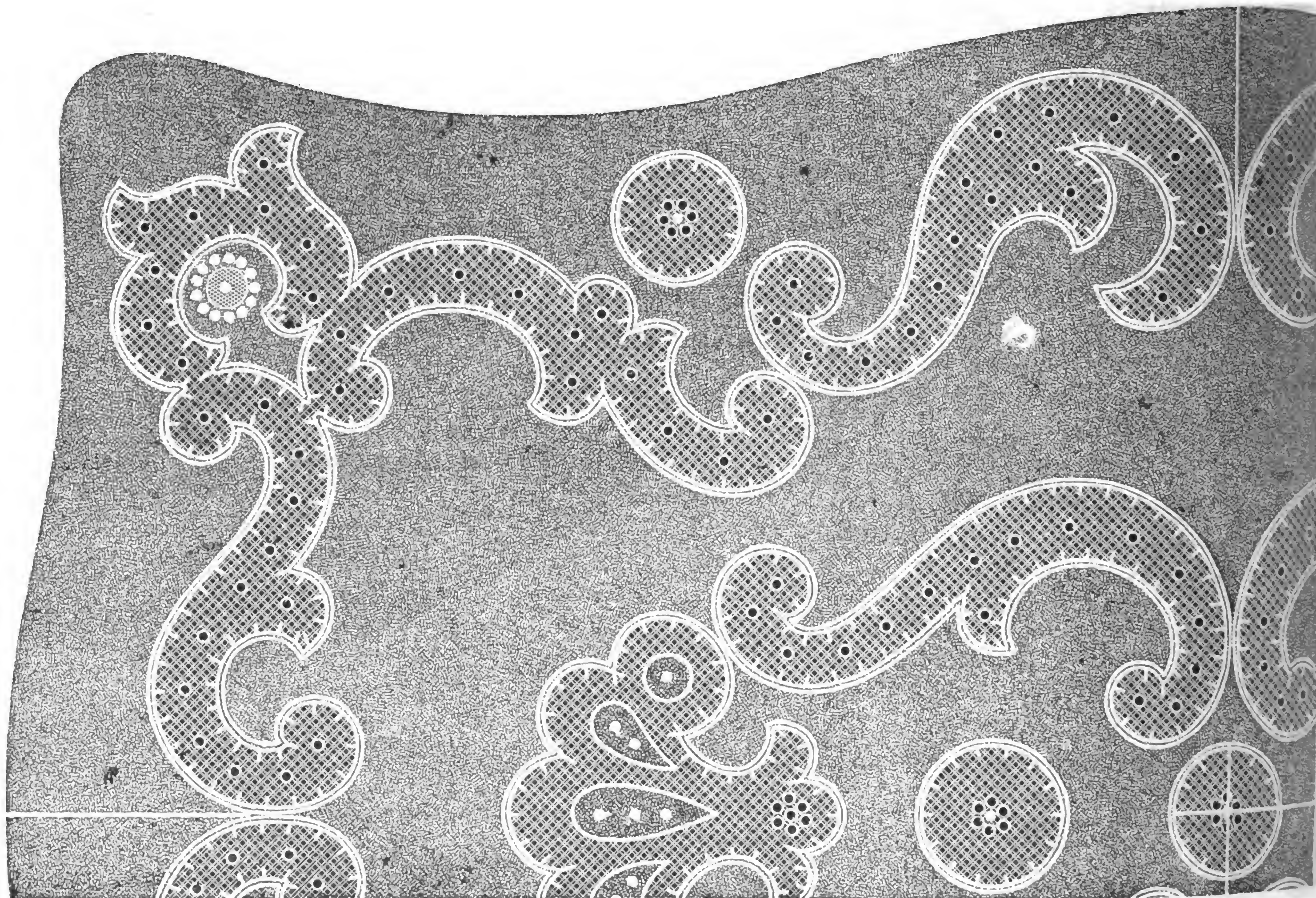
Tout cela est changé aujourd'hui; la confusion s'est élevée sur les ruines de l'ordre; on porte des toilettes d'automne en été et des toilettes d'été en automne! Septembre est encore vêtu de mousseline blanche malgré ses arbres dépouillés, malgré les feuilles mortes qui couvrent la terre. Comment s'y reconnaître? Comment classer ce qui échappe à toute règle, à toute classification?

Nous pouvons noter une petite révolution opérée dans la toilette; cette révolution est encore à l'état de germe: elle portera ses fruits l'été prochain. Les robes blanches étaient complétement interdites aux femmes lorsqu'elles ne sortaient pas en voiture; vers la fin de la présente saison quelques robes blanches ont commencé à se montrer dans la rue, et elles demeureront acquises à la toilette. Nous indiquons ce fait afin que les personnes prévoyantes aient le temps de festonner ou de broder des garnitures pour se trouver en mesure l'été prochain. Quant aux combinaisons de garnitures qui seront à la mode, on peut agir à coup sûr en surveillant les *fins de saison*, parce qu'elles lèguent toujours quelques détails aux saisons qui leur succèdent.

On prépare beaucoup de robes de taffetas noir et de taffetas de couleur pour le moment où il faudra abandonner les baréges, les grenadines et ces mille tissus créés en vue des ardeurs de l'été; toutes les garnitures ont été faites, toutes les combinaisons de ruches, de grands et de petits volants, de bandes unies et ornées ont été reproduites à satiété. Beaucoup de personnes fort élégantes s'affranchissent de toute espèce d'ornements et portent des jupes tout unies: dans ce cas la robe est faite en une belle étoffe, forte et soyeuse; le jupon, très-ample, est coupé en biais, afin de former un peu la queue par derrière, et l'on met une longue ceinture de même étoffe que la robe, à pans larges, très-larges, toujours plus larges, terminés par une haute frange nouée en soie. Disons seulement que le taffetas est trop *sec* pour se passer de garnitures, et que les robes à jupe unie doivent être en pou-de-soie, ou mieux encore en étoffe à petits dessins de même couleur, mais d'une nuance plus foncée, le tout glacé de blanc ou bien à reflets chatoyants, à la fois rosés et dorés.

Quant aux robes de taffetas, nos lectrices trouvent chaque semaine, à l'article *Description de toilettes*, des garnitures parmi lesquelles elles peuvent choisir celles qui leur conviennent le mieux; les volants découpés, les ruches *chicorées* composent toujours de fort jolis ornements. Mentionnons ici une robe de taffetas noir, garnie avec un haut volant, découpé d'un côté à dents très-larges et peu creuses, de l'autre côté à dents très-petites; ce côté formait une *tête* sous laquelle le volant était froncé de façon former un bouillonné ayant 10 centimètres de hauteur; volant (y compris *tête* et bouillonné) avait 50 centimètr de hauteur. Disons tout bas aux personnes économes q l'on peut mettre sous ce volant du taffetas moins cher, même du taffetas teint en noir.

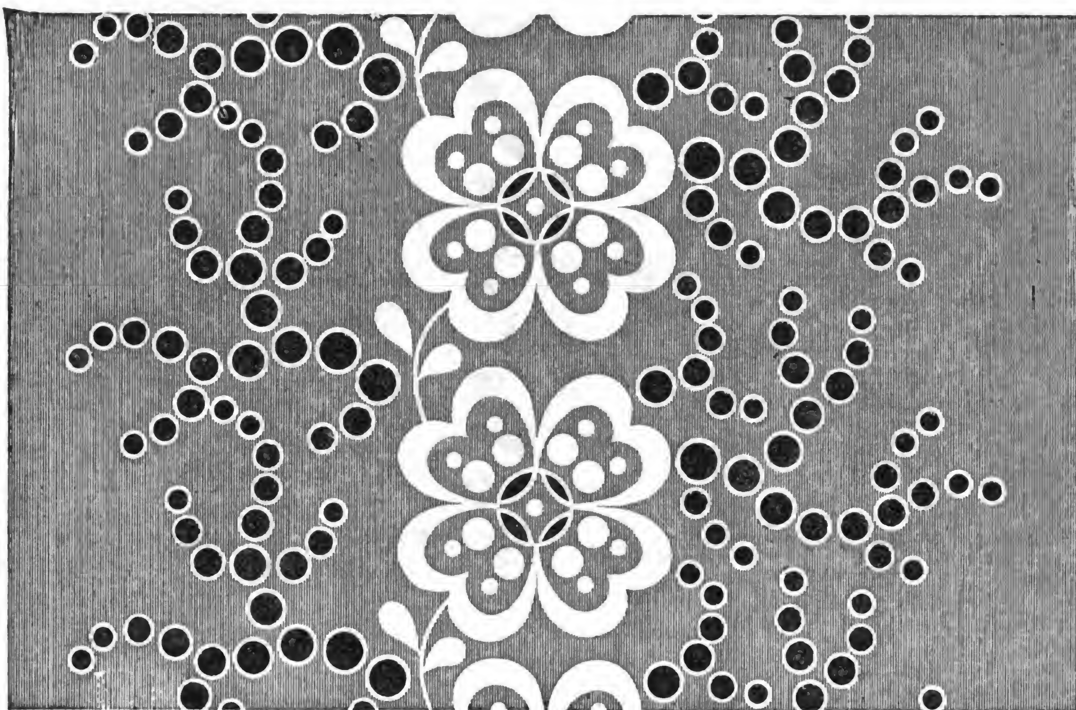
L'heure de la décadence a enfin sonné pour les pal tots; cette forme de manteau ne figure pas dans les no velles créations destinées à l'hiver prochain; on porte encore des paletots, parce que l'on ne peut jeter ceux q l'on possède, mais on n'en fera pas de nouveaux. L manteaux très-longs, très-larges, seront un comprom entre le burnous et la pelisse; on en portera à pèlerine et même à double et triple pèlerine: cela sera chaud mais laid; et, quoique nouveau, cela est très-connu, e tous les cochers sont voués à ce vêtement; nous ne recommandons pas à nos lectrices. Mais nous ne pou vons résister au désir de leur parler d'un grand mante rond en drap noir très-fin, entièrement encadré d'un broderie superbe, exécutée en soie noire de cordonnet le bord était entièrement festonné à très-petits festons nous avons vu ce manteau chez M. Leballeur, rue Tait bout, 74, et nous l'avons complimenté sur cette form très-heureuse, sur cet ornement de si bon goût dans s simplicité. Mais il faut être riche pour aborder cette sim plicité, et M. Leballeur, qui s'est voué à prévenir et à sa tisfaire le goût de toutes nos lectrices, leur prépare de vêtements d'un prix moins élevé, mais de forme très elé



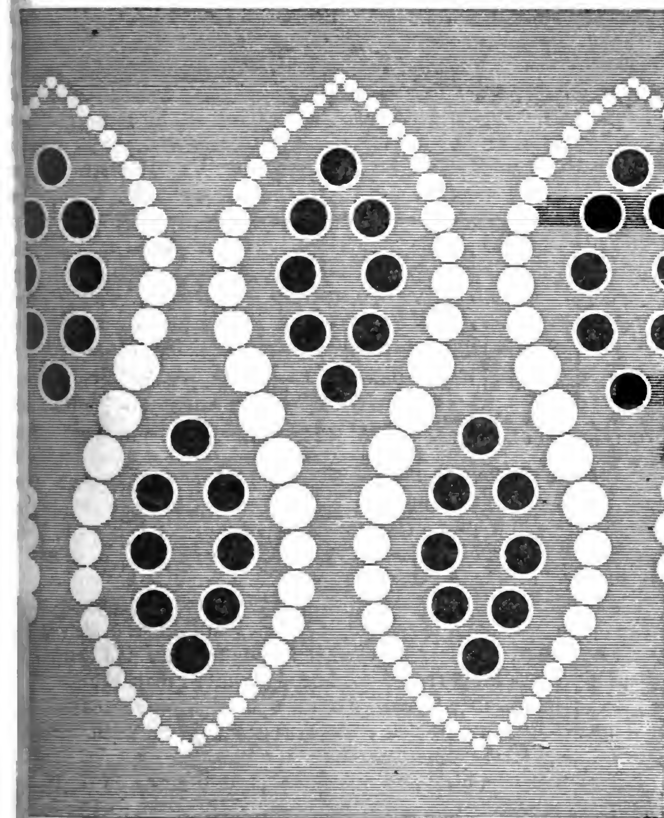
DESSUS DE TABOURET.

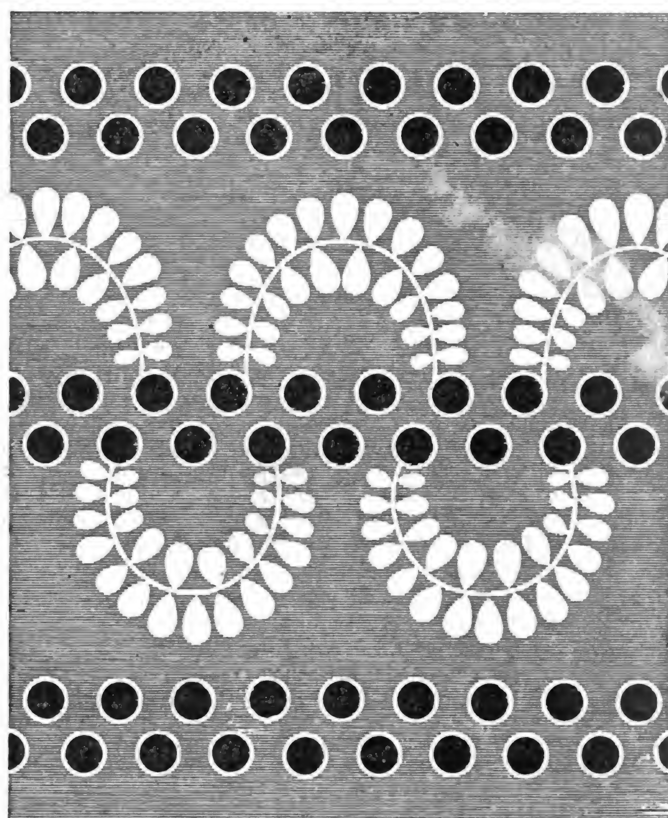
gante et très-distinguée. Nous publierons prochainement les dessins et les patrons des plus jolis modèles préparés chez M. Leballeur; mais le choix en a été difficile, et je regrettais tous ceux que j'étais forcée d'écarter.

La soutache est toujours en grande faveur; elle se mélange avec la broderie au passé sur les robes et les manteaux; tous les dessins de soutache peuvent être exécutés en mignardise, et deviennent encore plus jolis, employés de cette façon; on fait des *plastrons* de robes et de corsage en *mignardise*. La dimension de cet ornement (qui doit être d'un seul morceau) ne nous permet pas malheureusement de le publier dans le Journal. Nos lectrices peuvent s'adresser à M. Simart, rue Rambuteau, 64, si elles désirent faire l'un de ces *plastrons*, qui peuvent s'adapter à toutes les robes; il leur enverra un joli dessin qui sera très-vite reproduit en mignardise noire, et qui métamorphosera la robe la plus simple en toilette fort élégante. Il est inutile d'ajouter que des revers du même style doivent être placés sur les manches pour accompagner le plastron du corsage et celui de la jupe; on pose aussi des *devants* et des ornements de manches en mignardise noire sur les manteaux de velours.



SIX DESSINS POUR BAS DE JUPONS, ETC.





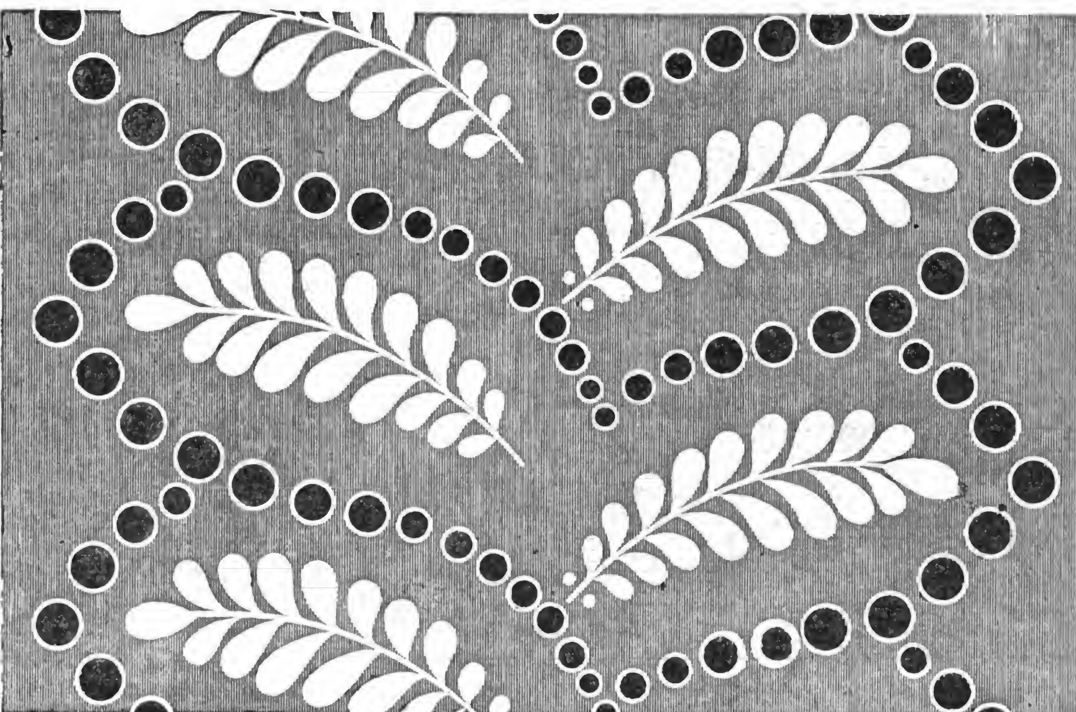
On me demande d'indiquer un procédé pour augmenter les proportions d'un mantelet de velours devenu trop petit par suite des variations de la mode. Si ce mantelet est garni d'une haute dentelle, on peut placer sous la dentelle un volant de velours très-peu plissé et assez large pour dépasser la dentelle; au bord du volant de velours, on fera une petite bordure en soutache ou bien en mignardise. La dentelle, ainsi soutenue, fera un effet plus riche, et le mantelet sera suffisamment augmenté.

M. Leballeur a ressuscité récemment un châle de cachemire appartenant à l'une des abonnées du Journal, et nous voulons parler ici de cette restauration si parfaite, parce que l'idée nous en a paru excellente, et de nature à rendre service à plusieurs de nos lectrices. Ce cachemire était ancien; il était long, par conséquent trop court, parce que l'on ne prévoyait pas autrefois l'immense développement des toilettes actuelles; le fond en était usé, mais la bordure était fort belle, très-harmonieuse de ton et de dessin; on en a composé un châle carré, garni d'une guipure noire placée sous une bordure brodée dans le même style que le cachemire; on y a ajouté des palmes; — bref on en a fait un châle ravissant et qui sera toujours de mode.

Nous avons visité aussi l'*exposition de la Mode illustrée;* c'est ainsi que madame Aubert appelle les envois qu'elle fait à nos lectrices de Paris et des départements. Un grand nombre de ces chapeaux méritent les honneurs de la description; — mais il ne me reste pas beaucoup de place, et je me vois forcée de commettre quelques injustices, car ceux que je passerai sous silence valent ceux dont je parlerai.

Un chapeau en crêpe gris était garni avec une touffe de fleurs qui appartiennent à la famille des giroflées. Afin de ne point employer un terme trop familier, je voulais appliquer à cette fleur son nom véritable, et, si je persistais dans cette résolution, je devrais dire que ce chapeau était orné de *cheiranthus cheiri;* cela n'est pas possible, et je dirai tout simplement que ces fleurs sont des *violiers* orangés. Mon collaborateur, M. Sainfoin, m'apprend que ces fleurs croissent sur les vieilles murailles. — Le fait est que ce chapeau est destiné à une dame qui a près de quarante ans, et qu'il était *composé* avec beaucoup de goût. Les violiers étaient si bien nuancés, depuis le jaune jusqu'aux teintes orange foncé, que leur groupe n'avait rien de *criant*, atténués qu'ils étaient par des dentelles noires qui voilaient les nuances les plus claires; la touffe de fleurs débordait un peu à l'intérieur du chapeau, garni de ruches blanches bordées d'une dentelle noire très-légère. Les brides étaient grises; le bavolet, gris aussi, était recouvert d'un petit fichu pointu en dentelle noire.

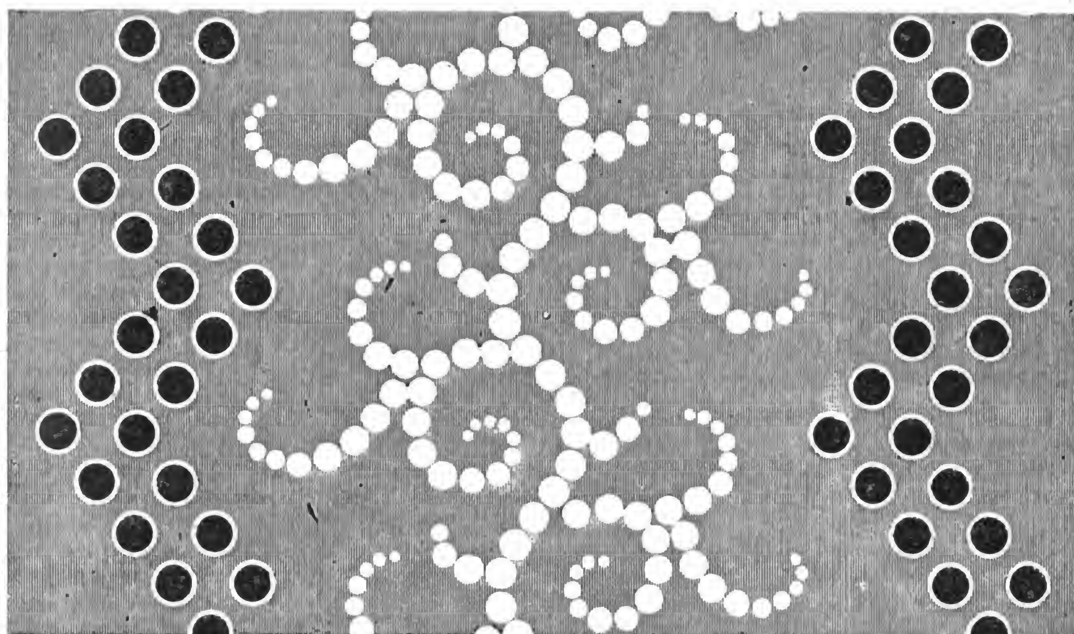
Près de ce chapeau, il y en avait un autre en tulle blanc, sobrement garni de verveine rouge : celui-ci avait de vingt à vingt-cinq ans. Plus loin, un chapeau en pou-de-soie et crêpe blanc, avait une physionomie si jeune et si simple qu'on lui assignait immédiatement les fonctions auxquelles il était destiné : il devait coiffer une jeune fille de seize à dix-huit ans. La passe était en crêpe; le fond, tendu et rond, était en pou-de-soie blanc; deux branches d'hémérocalle blanche, retenues sur le sommet de la tête par un nœud plat en ruban blanc, retombaient de chaque côté en suivant la courbure du fond; l'intérieur était garni seulement avec des ruches de tulle.



Un chapeau en tulle blanc, bordé de velours lilas, était simplement orné d'un nœud plat en velours lilas à pans brodés, au passé, en soie de même nuance : ce nœud avait trois pans, qui étaient placés de façon à recouvrir en partie le fond, qui se composait de bouillonnés. Ce chapeau n'avait point d'*âge;* nous avons cru pourtant devoir le classer dans les années qui succèdent à la vingt-cinquième.

Un chapeau en crêpe vert pomme était orné de dentelle noire, entourant une touffe de petites plumes de même nuance; des plumes semblables étaient disposées en diadème au-dessus des ruches blanches qui encadraient les joues; ce chapeau avait de vingt à trente ans.

Il ne me reste plus assez de place pour continuer la revue de cette exposition. Nos lectrices de Paris peuvent aller examiner chez madame Aubert,





rue du Faubourg-Poissonnière, 46, les chapeaux dont je ne puis parler aujourd'hui ; mais elles doivent se hâter, car tous ces modèles vont être expédiés à leurs différentes destinations : il est vrai que d'autres modèles les remplaceront. E. R.

UNE LÉGENDE.

« J'ai rêvé cette nuit de perles, » disait Marthe à sa mère, « et les perles signifient des larmes. »

Et, tout en parlant ainsi, la jeune fille, qui sortait à peine de l'enfance, appuyait sa tête sur le sein maternel, et quelques larmes brillantes roulaient dans ses yeux bleus.

La mère de Marthe sourit, puis elle baisa le front de sa fille, qui était à cet âge heureux où les larmes coulent facilement, sans laisser de traces sur les joues rosées qu'elles sillonnent ; la mère soupira ensuite, car elle se dit que les larmes étaient le lot universel, et qu'un temps viendrait où sa fille pleurerait plus amèrement, où les larmes éteindraient l'éclat de ses yeux et pâliraient la couleur de son frais visage.

Cependant elle ne voulait pas détruire les appréhensions enfantines de Marthe, parce qu'elle savait, ou plutôt parce qu'elle *sentait* qu'il ne faut pas vieillir prématurément l'esprit des enfants, ni les dépouiller trop tôt de leurs naïves croyances au profit de la science et de la raison. Elle aurait pu démontrer à sa fille le néant de ses rêves, lui expliquer l'origine et la formation des perles, et profiter de cette occasion pour l'initier à quelques-uns des mystères de l'histoire naturelle ; mais elle préféra s'en tenir au système qu'elle avait adopté : au lieu d'éclairer brusquement sa fille, elle voulut la ramener doucement à la réalité, sans écarter absolument la poésie, la distraire sans violente secousse, et, la rapprochant d'elle avec tendresse, elle entreprit de lui raconter la légende qui a donné lieu à ce dicton : *Les perles représentent des larmes.*

« A l'origine de la création, quand la nature s'épanouissait dans sa jeune et radieuse beauté ; quand les hommes étaient meilleurs qu'ils ne le sont aujourd'hui, des anges avaient reçu la mission de s'associer à l'existence de toutes les créatures humaines, afin de partager les peines et les joies qui leur sont dévolues, de les soutenir par leur divine tendresse, et de leur faire entrevoir le bonheur qui les attendait au ciel. Mais les hommes devinrent peu à peu méchants : l'existence était trop belle et trop facile pour ces cœurs faibles, que la prospérité endurcissait, et pour lesquels la tendresse n'était plus un frein suffisant. Il fallut, pour les sauver, leur envoyer les peines, les douleurs et les malheurs, et leur enlever leurs divins soutiens, afin de les ramener à la lumière par l'effroi et l'horreur des ténèbres ; les anges durent abandonner l'humanité à elle-même. Il y en eut deux, cependant, qui restèrent sur la terre : celui qui est chargé de placer l'enfant sur le sein maternel, d'enseigner à la mère le dévouement dans lequel elle trouvera son plus grand bonheur, — et l'ange qui se penche sur le lit des mourants, et qui emporte leurs âmes vers la véritable patrie, dans le séjour éternel des âmes sauvées par la justice, — ou rachetées par le repentir.

« Les anges s'éloignèrent avec douleur : ils aimaient les hommes, malgré leurs fautes, et leur tendresse, parfaite dans son essence, s'attachait encore à ces âmes qu'ils avaient vainement conseillées. Mais le plus désespéré fut l'ange Azariel, qui avait pour sœur ici-bas une bergère nommée Élimia ; elle le supplia de ne pas l'abandonner sur cette terre, qui lui semblerait désormais un désert froid et sombre, et dans sa douleur elle commit une grande faute, car elle accusa le ciel qui la séparait de son frère bien-aimé.

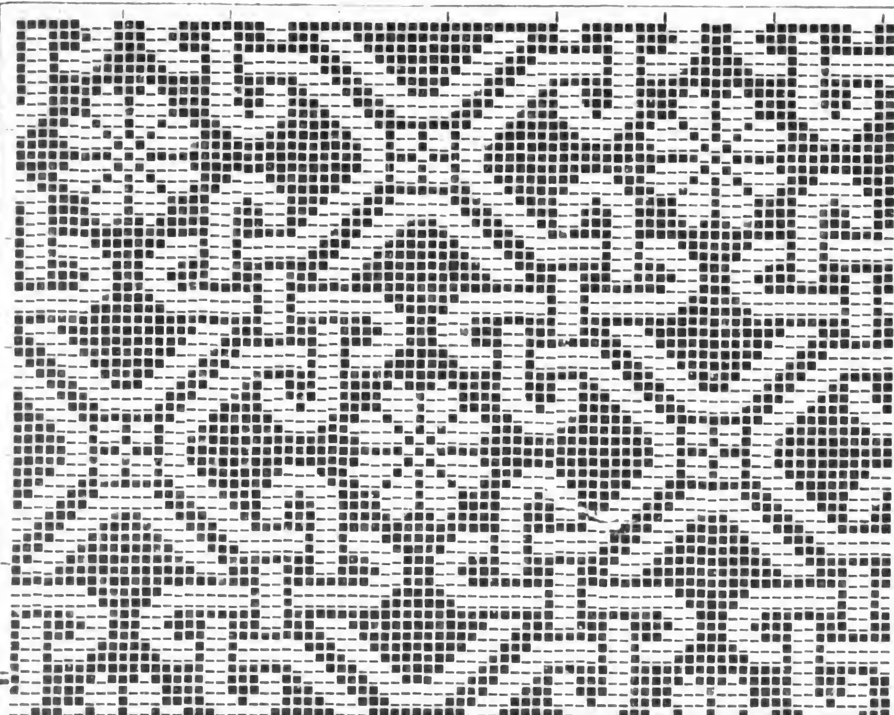
« Azariel s'adressa alors à l'ange de la mort, et lui demanda d'enlever Élimia ; mais celui-ci lui répondit qu'il ne dépendait pas de lui de trancher une existence avant l'heure qui était fixée, et que, en fût-il le maître, il ne conduirait pas dans le séjour éternel une âme insoumise, en révolte contre les décrets de son créateur : « Les portes du ciel, ajouta-t-il, s'ouvrent seulement pour ceux qui savent bénir et adorer la main qui les frappe afin de les améliorer. » Azariel déploya ses ailes et quitta la terre.

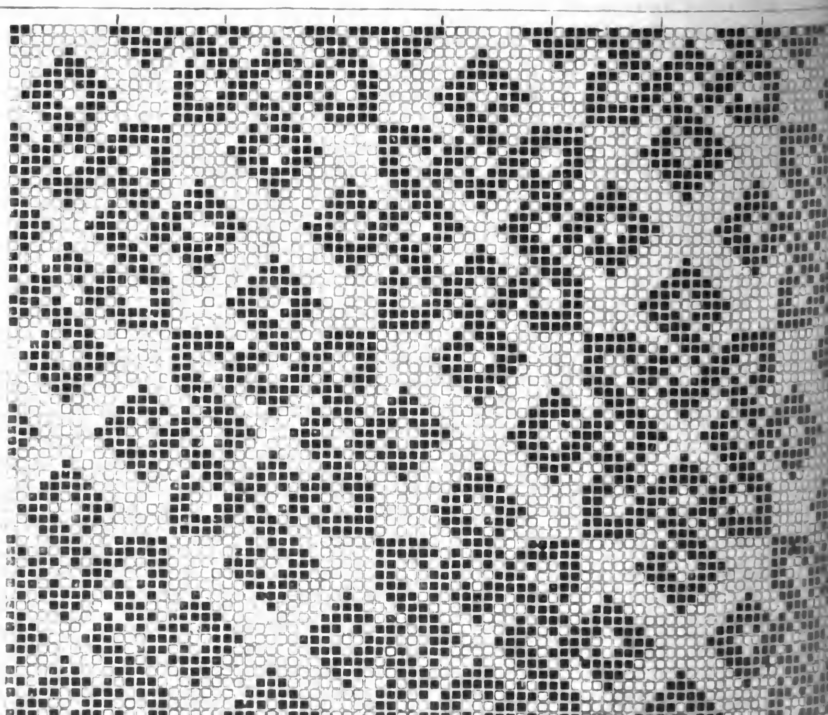
Tout à coup un grand cri se fit entendre à travers les espaces ; l'ange de la mort plana au-dessus de la cabane d'Élimia, et y descendit lentement. Élimia était prosternée ; la douleur avait changé en un moment ce cœur qui n'avait recherché que les joies égoïstes ; elle l'avait pénétré, purifié, et ses fautes étaient rachetées par sa résignation et son repentir. L'ange de la mort se pencha sur elle, la baisa au front et remonta au ciel, en emportant son âme, digne désormais de rejoindre le frère qu'elle avait aimé. Azariel la reconnut, et les larmes de regret qu'il répandait encore se changèrent en larmes de joie qui, portées par les nuages, traversées par les rayons du soleil, tombèrent sur la mer ; une coquille reçut une de ces larmes d'un éclat si doux et si brillant, et, depuis ce moment, ces larmes se multiplièrent parmi les coquilles qui étaient ses semblables.

« Les hommes découvrirent les *larmes des anges*, ces larmes formées de douleur et de joie, et ils en firent un des plus beaux joyaux de la terre. La mer est avare de ce trésor, mais les hommes vont le chercher au péril de leur vie. Telle est la légende qui leur a fait dire : Les perles représentent les larmes. »

La mère se tut ; dans les yeux de Marthe brillaient quelques larmes semblables aux gouttes de rosée que contient le calice d'une fleur ; elle était doucement émue, et dit en souriant : « Mon rêve avait raison, car j'ai pleuré, mais sans peine et presque sans motif ! »

Plusieurs années se sont écoulées. Marthe sait depuis longtemps que les perles appartiennent au règne animal ; elle connaît le nom des pêcheries où l'on recueille ce précieux bijou, et les cloches à plongeur à l'aide desquelles on va les chercher au fond de la mer : mais elle n'a point oublié cette légende racontée par sa mère, et, en dépit de l'âge, de la raison et de la science, je ne répondrais pas qu'elle repoussât absolument ce conte dans lequel on donnait, pour origine aux perles, des larmes de regret, de tendresse et de joie. S. DE PAROY.





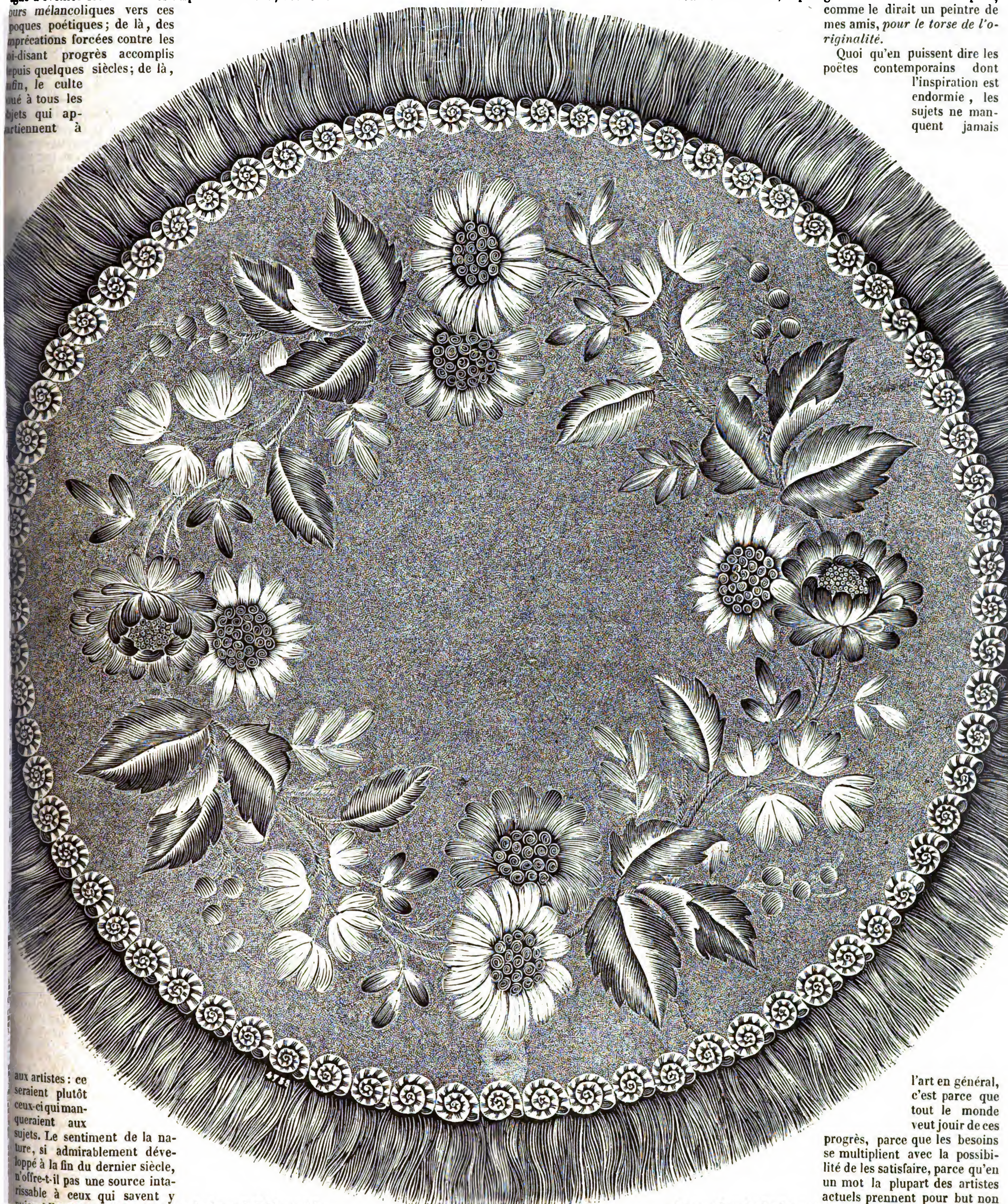
DESSINS POUR CROCHET, FILET OU BRODERIE EN REPRISE.

JADIS ET AUJOURD'HUI,

ÉQUIPAGES DES PRINCESSES A TROIS CENTS ANS DE DISTANCE.

On vante souvent le *bon vieux temps*, et les poëtes et les artistes dont nous avons l'honneur d'être contemporains déplorent sans cesse l'uniforme platitude des mœurs de notre époque et l'impossibilité d'y trouver un sujet digne d'éveiller leurs sublimes inspirations. De là, des retours mélancoliques vers ces époques poétiques; de là, des imprécations forcées contre les soi-disant progrès accomplis depuis quelques siècles; de là, enfin, le culte voué à tous les objets qui appartiennent à ces temps heureux, objets recherchés et collectionnés par des amateurs fanatiques.

Loin de nous la pensée de méconnaître le fini de l'exécution de certains travaux qui datent du *bon vieux temps:* nous rendons justice à ces conceptions naïves et à l'admirable patience qu'elles révèlent ; mais nous demandons et nous demanderons toujours (vainement, selon toute probabilité) que l'admiration se préserve d'être exclusive ; quand on ne sait pas se garantir de l'*exclusivité*, on devient forcément injuste et graduellement maniaque. Ce dernier résultat n'est pas de nature, du reste, à effrayer les collectionneurs, car, abstraction faite des collectionneurs de bonne foi, le plus grand nombre d'entre eux pose, comme le dirait un peintre de mes amis, *pour le torse de l'originalité.*



PLATEAU DE LAMPE.

Quoi qu'en puissent dire les poëtes contemporains dont l'inspiration est endormie, les sujets ne manquent jamais aux artistes : ce seraient plutôt ceux-ci qui manqueraient aux sujets. Le sentiment de la nature, si admirablement développé à la fin du dernier siècle, n'offre-t-il pas une source intarissable à ceux qui savent y puiser? Est-ce donc le sujet qui crée le poëte? Ne serait-ce pas plutôt le poëte qui, du fait le plus infime, peut faire jaillir l'inspiration la plus élevée, et cela en l'ennoblissant par sa pensée, en le douant de toutes les qualités qu'il puise en lui-même, dans son cerveau et dans son cœur?

Non, non, ce n'est pas parce que notre époque a perfectionné tous les objets qui sont à l'usage de notre génération, que le souffle poétique fait défaut; l'existence *confortable*, qui est le partage de nos contemporains, a nui peut-être à l'art proprement dit, mais ce n'est pas en lui enlevant des sujets dignes d'inspirer les artistes. Si les progrès de la civilisation s'accomplissent au détriment de l'art en général, c'est parce que tout le monde veut jouir de ces progrès, parce que les besoins se multiplient avec la possibilité de les satisfaire, parce qu'en un mot la plupart des artistes actuels prennent pour but non la grandeur de l'art, mais bien la satisfaction de leurs goûts vaniteux et sensuels.

Nous avons à dessein rapproché deux gravures qui caractérisent, à ce qu'il nous semble, deux époques souvent comparées. Quel sera le juge assez prévenu pour préférer le piteux équipage de cette princesse du seizième siècle? Nous n'accepterions pas aujourd'hui ce lourd chariot à la forme grotesque à force de simplicité,

qui offre à la puissante dame qu'il transporte l'abri de quelques cercles de bois recouverts d'un morceau de serge; les cahots occasionnés par la construction toute primitive de ce véhicule, et le mauvais état des routes, qui n'étaient que des sentiers à peine frayés, obligent cette pauvre princesse à se retenir des deux mains aux cercles qui l'abritent. Amateurs des us et coutumes de cette époque éloignée, admirateurs fanatiques du style gothique, accepteriez-vous ce mode de transport? Il est authentique; sa reproduction est exacte. Qu'attendez-vous pour abandonner les voitures modernes, les spacieux wagons de notre époque?

Voici un autre équipage de princesse : une voiture, à la fois gracieuse, commode et légère s'est avancée sous un portique à colonnes; la princesse s'est placée dans cette voiture qui roule dans l'avenue; quatre chevaux de bonne race l'entraînent sans en sentir le poids. Le piqueur chevauche en avant de l'attelage; la princesse, après avoir rendu les saluts respectueux qui lui sont adressés, s'appuie sur les coussins de satin blanc qui garnissent sa voiture; elle reprend sa conversation bienveillante avec la dame d'honneur qui l'accompagne : tel est l'équipage de promenade d'une princesse du dix-neuvième siècle.

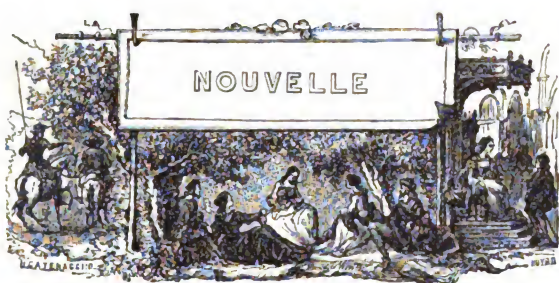
Nous ne considérons pas, dans le rapprochement de ces deux époques, la question du progrès uniquement au point de vue frivole : si les grandes dames d'aujourd'hui se promènent dans des voitures plus élégantes que celles d'autrefois, d'autres changements aussi se sont accomplis, qui sont tous à l'avantage de notre siècle.



JADIS.

RÉPONSE A TROIS LETTRES.

On peut faire la garniture de médaillons (qui figure dans la description de toilettes du précédent n°) en employant des morceaux de dentelle usée. On y détache çà et là les *motifs* ou bouquets qui composent l'intérieur des médaillons; il n'est pas nécessaire que ces *motifs* soient tous pareils. On prépare ces médaillons (plus ou moins grands à volonté) sur un morceau de carton ovale, sur lequel on *bâtit* le motif du milieu, l'encadrement de velours, le tulle noir à dessins, puis le dernier encadrement de velours; on coud tout cela ensemble avec de la soie fine, puis on fronce une dentelle étroite autour du dernier encadrement de velours; on applique un ou deux rangs de ces médaillons sur les robes de bal, de soirée ou de dîner prié.



ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

I

Dans le pli d'une des vertes collines avoisinant la ville de Liége, une jolie petite habitation, et ses dépendances consistant en un jardin rustique et charmant, tout à la fois parterre et potager, s'étalait coquettement, il y a une vingtaine d'années, derrière un rideau de frênes et de sapins.

Un sentier, longé d'un côté par une sorte de ravine aux flancs rougeâtres surmontés d'une colonnade de peupliers, et, de l'autre, par une haie vive et touffue, pavoisée de liserons et de clématites sauvages, montait paisiblement à cette riante demeure, et redescendait ensuite, se déroulant avec la même grâce lente et mesurée, autour d'une partie de la colline, à laquelle il faisait ainsi, pendant près d'un quart d'heure, une ceinture d'ombre et de fraîcheur.

Après, c'était la plaine avec ses riches pâturages. Là-bas, dominant le village de Vivegnis, c'était la tour d'Oupeye, plus ancienne que la ville de Liége même, et qui fut bâtie et habitée par la belle et perfide Alpaïde, mère de Charles Martel.

De ce côté s'étend le riant terroir d'Herstal, où étaient autrefois les écuries de ce maître qui s'appelait Pépin le Gros, — Herstal, Héristal, écuries du maître, — et où l'église, élevée par Charlemagne, est encore debout, présentant à la piété des fidèles et à la curiosité des antiquaires le grand Christ que ce même empereur commanda de faire de la hauteur de sa taille.

Par ici, le beau moulin à farine que la tradition donne pour retraite à la reine Berthe, mère de Charlemagne, une Liégeoise, à ce qu'assure le savant Mabillon, et puis enfin le village de Jupille, la ville aux sept châteaux, comme on l'appelait dans le temps de ses gloires, et où les chroniqueurs belges pensent qu'est né le grand empereur.

Il ne reste plus à Jupille, de toutes ses splendeurs, qu'une partie du château de Conrad le Frison. Elle est encore assez considérable, et on peut la voir au bord de la chaussée du village, sur la droite.

Pour peu que le regard du touriste, en train d'explorer ce sol fécond en vestiges historiques, tombât sur la pittoresque maisonnette en briques dont nous avons parlé, et qui, vue du pied de la colline, faisait l'effet d'une pomme rouge et parfumée abritée sous son feuillage, il ne manquait pas de s'engager dans l'agreste sentier, et arrivait bientôt sans efforts et sans lassitude sur l'étroit plateau où elle était située. A cette hauteur, tout le riche panorama que nous avons décrit se déroulait sous ses yeux, et, de plus, par un jour de beau soleil, son regard pouvait suivre, à quelque distance de la colline, les méandres capricieux de la Meuse, qui sépare Herstal de Jupille, et dont les eaux étincellent à travers le feuillage comme un magnifique ruban d'argent.

Ou encore, s'il se sentait le besoin d'un peu de solitude et de rêverie, il pouvait céder à l'invitation que lui faisaient l'herbe tendre et touffue, les pervenches aimées de Jean-Jacques, le muguet des bois, la violette parfumée, toutes les jolies fleurs enfin qui aiment la fraîcheur et l'obscurité; il pouvait s'étendre sous les grands arbres, pour écouter en même temps ce qu'avait à lui dire son cœur, le gai sifflement des merles, et le roucoulement d'une nuée de pigeons qui venaient de temps en temps s'abattre sur les hautes branches, pour repartir à tire d'aile dans la direction d'une bruyante et joyeuse basse-cour.

Alors, heureux le touriste d'un extérieur décent et favorisé par la nature d'une physionomie honnête, car il ne tardait pas à voir s'ouvrir la grille en fer d'une cour proprette, sur le pavé blanc de laquelle s'alignaient à l'aise, dans leurs grandes caisses vertes, d'admirables lauriers-roses, pour laisser sortir une vieille servante grande et maigre, à l'air avenant cependant, quoique un peu compassé, qui venait le prier de faire à son maître l'honneur de se reposer chez lui.

Si le touriste refusait, la cérémonieuse fille n'insistait pas; elle saluait encore avec dignité, et s'en retournait fermer sa grille, avec la même lenteur solennelle qu'elle avait mise à l'ouvrir, sans plus s'occuper de l'objet de sa civilité.

S'il acceptait, au contraire, c'était un changement à vue; cette même servante trouvait une agilité extraordinaire à mettre au service de la cordiale hospitalité qu'offrait son maître, et, en se retirant, on emportait de la maison des Frênes et de ses habitants une délicieuse impression qui laissait pour longtemps le plus agréable souvenir.

C'est ainsi que j'ai été introduit dans cette famille, et que j'ai eu occasion d'apprendre l'histoire de Rose Deroy, que je me propose de raconter aujourd'hui.

Au moment où je fais commencer ce récit, quatre personnes, y compris un garçon jardinier, habitaient la maisonnette.

D'abord M. Deroy, qui en était le maître, si toutefois on peut dire d'un savant aussi bon, aussi facile, aussi paresseux qu'il est le maître quelque part.

Pendant vingt années, M. Deroy avait professé les langues mortes et les langues vivantes au grand profit de la jeunesse de Liége, sinon de sa bourse, et il était venu se reposer des fatigues de l'enseignement dans cette modeste et riante retraite, que les économies de toute sa vie lui avaient enfin permis d'acheter. Là, entre son vieil Horace, sa vieille pipe (et pourquoi ne dirais-je pas aussi sa vieille bonne, puisque de longues années de bons services avaient fait de cette fidèle créature une partie intégrante de la famille?), le bon professeur laissait se passer sa vie dans un continuel enchantement des jours bien peu nombreux encore que comptait la petite Rose, sa fille unique, alors âgée de huit ans.

Mademoiselle Balbine, ainsi se nommait l'honnête servante, était entrée toute jeune au service de cette famille; elle y avait vieilli, avait soigné avec le plus entier dévouement madame Deroy, dans la longue et douloureuse maladie qui l'avait enlevée, toute jeune encore, à son mari et à sa fille, et enfin elle avait aidé de son mieux M. Deroy à gâter l'enfant qui restait confiée à leurs soins.

Comme son maître, la bonne et digne fille avait mis toute son existence dans cette frêle et douce enfant, à laquelle tous deux croyaient fermement devoir une indulgence sans bornes, en dédommagement des tendres caresses de sa mère, qu'elle n'avait jamais connue. Aussi n'était-elle jamais contrariée; sa volonté avait force de loi, et ses désirs étaient accomplis aussitôt que formés.

Quel bonheur que les caprices de Rose ne fussent ni trop déraisonnables, ni trop nombreux! Car, il faut lui rendre cette justice, elle n'abusait pas trop de son pouvoir; on pouvait, sans trop de peine, la convaincre qu'elle n'avait pas toujours raison, et, pour peu qu'on sût s'y prendre, on arrivait même le plus souvent à obtenir d'elle à peu près tout ce qu'on désirait.

Elle avait de ces beaux élans de cœur, de ces vives et tendres caresses qui désarmaient la sévérité, et la rendaient l'objet de toutes les abnégations possibles.

Et comme elle apprenait bien tout ce que M. Deroy enseignait à cette chère et dernière élève! Comme elle cousait, tricotait et même filait gentiment sous la direction de mademoiselle Balbine!

Les frais éclats de son jeune rire, les notes argentines et un peu grêles de sa naissante voix, lorsqu'elle essayait une ronde naïve, le sautillement même de ses petits pieds légers, animaient la maison, la remplissaient de mouvement et de gaieté.

Il fallait absolument, c'était du moins l'avis de son père et de sa bonne, passer sa vie à l'aimer et à l'admirer.

N'est-ce point un miracle qu'une aussi peu judicieuse éducation n'ait pas fait plus de tort à ce charmant naturel? En vérité, je ne serais pas éloigné de croire à une divine intervention. Avant de mourir, la mère de Rose avait tant prié pour elle, en mouillant de larmes ses doux yeux non encore ouverts à la lumière! Ah! quelle angoisse doit ressentir une mère, en laissant sur la terre un si petit enfant, et que les prières muettes de son agonie doivent être puissantes auprès de Dieu!

Il y avait pourtant une personne qui se permettait de ne pas trouver parfait tout ce que faisait Rose, qui osait ne pas applaudir toujours à ses caprices, et qui émettait franchement son opinion sur sa conduite, alors même que cette opinion était un blâme, et dont la voix, bienveillante d'ailleurs, ne se joignait jamais au concert d'éloges prodigués à la petite demoiselle. Et voyez comme on a raison de dire que l'esprit de contradiction est inhérent à la nature féminine : c'était précisément de cette personne que Rose redoutait le plus un regard désapprobateur et recherchait avec le plus d'empressement un rare et bon sourire.

Trois élèves de M. Deroy habitaient Jupille. L'un d'eux, Pierre Képenne, un orphelin, avait dû au bon professeur de faire des études soignées, sans qu'il en coûtât un sou au brave charron, son oncle, qui l'avait recueilli. C'était un enfant d'une intelligence hors ligne et d'un caractère singulier. Un mot d'affection de ceux qu'il aimait attirait des larmes de reconnaissance dans ses grands yeux calmes et pensifs. Une parole dure ou injuste donnait à son regard une expresion de fierté indomptable, ou, à l'occasion, d'un inexorable mépris.

M. Deroy avait touché avec une grande délicatesse à cette jeune âme brisée par de précoces douleurs. Il avait ménagé avec une bonté exquise cette sensibilité devenue maladive. Il avait développé avec amour cette magnifique intelligence, et, enfin, en dirigeant avec prudence cette nature si droite en pensées, en paroles et en actions, il était parvenu à faire de ce pauvre enfant sans famille un jeune homme remarquable, qui le payait de tous ses soins, de toute sa sollicitude, par le plus tendre, le plus filial attachement,

Ah! que M. Deroy ne s'entendait-il aussi bien à faire éducation d'une demoiselle!

Pierre donc, ayant grandi sous les yeux de son professeur, avait vu naître Rose, qui avait six ans de moins que lui. *Tous* les jours, lorsqu'il était écolier, il lui apportait un fruit, une fleur, un rien, et il avait fini par aimer la petite fille de cette tendre et chevaleresque affection que peut *prouver* un orphelin, qui sent vivement la perte de sa mère, pour une enfant frappée en naissant d'un semblable malheur.

Pierre aimait la musique et voulait être compositeur. A l'époque où M. Deroy avait quitté l'enseignement, ses études se trouvaient terminées, et il était devenu un des meilleurs élèves du conservatoire de Liége, ce qui ne l'avait pas empêché d'acquérir tout seul un joli talent pour le dessin. En sa qualité de voisin de campagne de Jupille et d'ancien élève et ami, il avait même donné pendant quelque temps des leçons à Rose.

M. Deroy m'a raconté, au sujet de ces leçons, une petite anecdote qu'il faut que je rapporte ici, parce qu'elle fait bien connaître l'espèce d'empire qu'exerçait, comme nous l'avons indiqué plus haut, le jeune maître sur son élève enfant.

Un matin, le bon professeur et Pierre Képenne causaient et fumaient tous deux assis près de la croisée ouverte de la salle à manger. Rose, qui ne se trouvait pas en gaieté ce jour-là, essayait nonchalamment de dessiner au crayon sur son ardoise le tronc droit et élancé d'un vieil acacia, dont les branches fleuries s'avançaient en se balançant jusque sur le bord de la fenêtre lorsqu'un léger souffle de vent les agitait.

Pour la troisième ou quatrième fois la petite fille apporta son esquisse à Pierre, et, lui montrant des lignes aussi courbes que celles de l'arc-en-ciel, elle lui demanda: «Est-ce bien, cette fois?

— Non, Rose,» répondit le jeune maître en les effaçant, «l'arbre qui vous sert de modèle est extrêmement droit, et celui-ci ne l'est pas du tout. Essayez encore.

— En vérité,» dit l'enfant avec un peu d'impatience, «c'est assez comme cela. Je me suis tellement efforcée de bien faire que j'en ai mal à la tête. Personne, j'en suis sûre, n'arriverait à dessiner exactement ce vieil arbre-là. Pour moi, j'y renonce.

— Comme il vous plaira,» répondit Pierre en détournant la tête et envoyant une bouffée de la fumée de son cigare du côté de l'acacia.

Il y avait quelque chose de si froid dans ces simples paroles, qu'après avoir hésité pendant cinq ou six minutes, regardant tour à tour son père qui affectait de ne se mêler de rien, et Pierre qui ne faisait plus attention à elle, Rose alla se rasseoir sur sa petite chaise, sans mot dire, mais aussi sans quitter son ardoise et son crayon.

Un charmant petit rouge-gorge passait et repassait avec la rapidité de l'éclair entre les feuilles de l'acacia, et, de temps en temps, s'arrêtait pour chanter sur une des grappes parfumées.

A la fin de chaque cadence, il buvait une goutte de rosée dans le calice des fleurs, et puis, relevant son petit bec vers le ciel, il recommençait ses joyeuses chansons.

Rose l'écouta et le regarda pendant un quart d'heure environ; puis, ressaisissant son crayon et son ardoise qui étaient sur ses genoux, elle se mit, en fredonnant, à recommencer son dessin.

D'abord sa main se promena lentement sur son ardoise; mais, à mesure que son chant s'anima, qu'il devint plus gai et plus vif, ses coups de crayon devinrent aussi plus rapides et plus sûrs, jusqu'à ce qu'enfin, finissant sa chanson à la hâte, et s'élançant auprès de Pierre, elle lui mit triomphalement un dessin très-correct sous les yeux.

Le jeune maître prit l'ardoise, loua les proportions de l'arbre, et dit avec bonté qu'il était bien aise qu'elle eût montré cette persévérance, cette volonté de faire bien.

«Et savez-vous, Pierre,» dit joyeusement l'enfant, «ce qui m'a fait réussir cette fois-ci? C'est que j'ai dessiné mon arbre en musique.»

Pierre eut en réponse un de ces beaux et fugitifs sourires qui plaisaient tant à la petite fille. Pour M. Deroy, il prit Rose sur ses genoux, et, l'embrassant tendrement: «Puisses-tu faire toutes les choses difficiles de ta vie en musique,» lui dit-il, «et tu t'épargneras bien des tourments!»

Le bon père avait raison; mais, pour préparer sa fille à faire toutes les choses difficiles de la vie en musique, il aurait fallu lui laisser entrevoir quelques-unes de ses aspérités. Loin de là, il semblait que l'ombre des grands arbres qui entouraient l'habitation ne dût jamais descendre sur sa tête; il semblait que ses jours dussent être invariablement d'une sereine et glorieuse pureté. Nous verrons bien!

En attendant, Rose éprouva un premier chagrin, sérieux pour son âge, mais qui, heureusement, n'eut pas de durée. Elle pouvait avoir douze ans à cette époque.

C'était un matin. Une perruche du Brésil, qu'elle aimait tendrement, s'échappant de ses mains pendant qu'elle la caressait, s'était envolée dans les frênes en dehors de l'habitation.

Protégée par la couleur verte de son plumage, elle échappait aux regards, et personne, malgré d'attentives recherches, n'avait pu la découvrir dans l'arbre où elle s'était réfugiée.

Rose l'avait appelée vainement de ses plus doux noms, l'ingrate petite bête était restée sourde à toutes les câlineries, à toutes les promesses, et enfin M. Deroy, mademoiselle Balbine et le garçon jardinier, perdant tout espoir de rattraper la fugitive, étaient rentrés fatigués, exténués, au logis.

Rose seule était restée dans la cour des Lauriers, ne pouvant se résoudre à cesser toutes recherches. De temps en temps, elle s'approchait de la grille fermée, et, d'une voix si douce et si triste qu'elle aurait persuadé tout autre cœur que celui d'un oiseau en liberté, elle appelait: «Cocotte, cocotte, viens donc! viens donc!»

Tout à coup elle entend au-dessus de sa tête un bruit d'ailes, et elle voit sa chère petite perruche se percher sur un des lauriers. — «Cocotte, Cocotte,» reprend d'une voix suppliante la jeune fille; «viens donc! viens donc! — Oui, oui, oui,» reprend avec volubilité la perruche, qui quitte son poste pour aller se poser sur une des traverses de fer de la grille d'entrée.

«Oh! mon Dieu! que faire?» se dit Rose avec désespoir. «Si j'appelle, elle va s'effrayer et s'envoler encore dans la campagne.»

Pendant ces perplexités de la pauvre enfant, la perruche suivait du coin de l'œil tous ses mouvements, et semblait la mettre au défi de s'emparer d'elle.

Il fallait pourtant en finir. Rose se décide à avancer bien doucement vers la grille, en épuisant le vocabulaire de toutes les tendresses qu'on a l'habitude de prodiguer à l'oiseau favori. Oh! comme le cœur lui bat! la voilà tout près de la perruche, elle s'élance pour la saisir, lorsque deux grosses mains velues la préviennent de l'autre côté.

Rose jette un cri perçant. Un homme qu'elle ne connaît



AUJOURD'HUI.

pas s'est emparé de la perruche. Mais elle se rassure bientôt, car cet inconnu la lui tend à travers les barreaux.

«Prenez, mademoiselle,» lui dit-il d'une voix singulièrement douce, «et n'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal. Seulement, si vous voulez bien en échange du petit service qu'il vous a rendu, permettre au roi des fleurs et des papillons de donner de l'eau à ceux de ses sujets qui, dans votre cour, souffrent un peu de la sécheresse, continua-t-il en désignant les beaux lauriers qui en ce moment courbaient en effet leurs têtes allanguies, je vous en serais bien reconnaissant.»

Rose regardait cet homme avec de grands yeux étonnés, et ne comprenait rien à sa bizarre prière. Mais M. Deroy, qui avait entendu le cri d'effroi jeté par sa fille, s'empressa d'ouvrir la grille lui-même.

«Entrez, entrez, monsieur Chabardèze,» dit-il.

«Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Deroy,» reprit poliment celui-ci.

C'était un invalide, vêtu d'un costume usé, mais très-propre, moitié militaire, moitié civil.

«Vous permettez?» reprit-il en montrant de nouveau les lauriers-roses.

«Comment donc! je vous en prie. C'est moi qui me charge ordinairement d'arroser les fleurs de cette cour; seulement,» ajoute M. Deroy en caressant la jolie tête gorge de pigeon et le joli collier de plumes oranges et roses de mademoiselle Cocotte, qui faisait la belle sur le doigt de sa maîtresse; «les battues que nous avons faites dans les environs pour retrouver cette mauvaise petite bête m'ont fait négliger ce devoir ce matin. Avec votre aide, monsieur Chabardèze, le mal va être bientôt réparé. Balbine! les arrosoirs, s'il vous plaît, ma fille.» Mademoiselle Balbine parut apportant les arrosoirs, que M. Deroy emplit en tournant le robinet d'un réservoir masqué par un des lauriers, et qui recevait les eaux pluviales de la maison.

Monsieur Chabardèze, puisque ainsi le maître de la maison avait nommé l'invalide, se mit aussitôt, avec une très-grande prestesse, malgré sa jambe de bois, à donner de l'eau aux lauriers de la cour, et il paraissait le faire avec tant de bonheur que sa figure, fort laide d'ailleurs, en était toute transfigurée.

Est-il bien juste de dire que l'invalide était laid? Sa physionomie avait tant de placidité, le regard un peu vague de ses yeux avait tant de douceur, les rides prématurées de son front, ses cheveux blanchis avant l'âge, racontaient une si longue histoire de patience et de résignation, qu'en vérité on ne songeait guère, en le regardant et en l'écoutant avec attention, à remarquer l'extrême irrégularité de ses traits.

Lorsque l'arrosement fut terminé, M. Chabardèze échangea encore quelques paroles avec M. Deroy, puis il prit congé de lui, le remerciant en fort bons termes de l'intérêt sérieux qu'il prenait à ses sujets. Le professeur lui répondit que dans sa retraite la culture des fleurs était une de ses occupations favorites, et que leur souverain pouvait être tranquille sur les objets de sa sollicitude.

Rose écoutait cette étrange conversation avec une curiosité pleine d'étonnement, et la grille s'était à peine refermée qu'elle accablait son père de questions.

«Tiens,» lui dit M. Deroy, «regarde là-bas sous les frênes: je vois venir quelqu'un qui t'instruira mieux que moi de tout ce que tu désires savoir.»

Rose se retourna vivement: c'était Pierre Képenne, qui donnait une cordiale poignée de main à l'invalide.

Quand le jeune homme entra, M. Deroy, après un affectueux compliment de bienvenue, lui dit:

«Tenez, Pierre, voici une demoiselle qui voudrait connaître l'histoire de votre ami. Mais, avant que vous donniez satisfaction à sa curiosité, laissez-moi vous dire à quelle occasion nous avons eu le plaisir de la visite de M. Chabardèze.»

Lorsque M. Deroy eut fini, Pierre se tourna vers Rose.

«Vous n'avez donc jamais entendu parler du roi des fleurs et des papillons? lui dit-il. Cependant il habite Jupille depuis bien des années. Mademoiselle Balbine doit le connaître; et, vous-même, il est impossible que vous ne l'ayez pas rencontré, soit dans vos promenades, soit à la sortie de l'église le dimanche.

— Je ne l'ai du moins jamais remarqué,» répondit Rose, «et personne ne m'a parlé de lui.

— Chabardèze * est un invalide français,» continua Pierre, «que j'ai toujours vu dans le village. J'ignore quelles circonstances l'y ont amené; tout ce que je sais, c'est qu'il est fort estimé, et surtout fort aimé des enfants, auxquels il témoigne une bienveillance toute particulière. Il a immensément souffert, à ce qu'il paraît, car, tout en apportant dans les choses ordinaires de la vie le sens le plus droit, la sagacité la plus sûre, ses facultés intellectuelles se sont ressenties de ses longs et cruels chagrins. Il a une folie partielle très-originale et très-poétique.

— Ah! c'est toujours un malheur!» dit Rose avec un accent plein de pitié.

«Sans doute,» reprit le jeune homme; «dans l'ordre commun des choses, c'est un malheur toujours. Mais Chabardèze ne souffre plus, Dieu ayant permis que sa folie fût un reflet de la beauté de son âme. Son erreur est la plus douce de toutes celles qui peuvent s'emparer d'un esprit malade: il se croit le roi des fleurs et des papillons.

— Roi des fleurs et des papillons?» répéta lentement la jeune fille pensive.

«Il paraît,» expliqua Pierre, «qu'avant d'être soldat Chabardèze avait été jardinier, et que les fleurs lui ayant donné les seules et pures jouissances qu'ait connues sa vie, il les a aimées si passionnément qu'il a fini par se persuader qu'il était le souverain de leur empire.

«Il vit actuellement d'une pension qui lui est faite par je ne sais qui (l'invalide ne parle jamais de ses affaires), et du produit de la vente de quelques paniers qu'il tresse fort joliment. Je vous en apporterai un, Rose; vous verrez. Dans ses moments de loisirs, le roi des fleurs et des papillons ne s'occupe que du bonheur de ses sujets.

«Il a créé un ordre de fleurs dans son empire pour les enfants de Jupille et d'Herstal, avec injonction aux dignitaires de prendre sous leur protection spéciale fleurs ou papillons indistinctement. Tous se disputent l'honneur d'obtenir un titre du bon invalide; mais il n'en accorde qu'aux plus sages. Aussi, lorsqu'un enfant a mérité, par sa bonne conduite chez ses parents et à l'école, d'être fait chevalier du bluet, par exemple, il porte en guise de décoration cette fleur à sa boutonnière avec une dignité charmante et heureuse qui fait sourire les vieillards et les mères.

«Lorsque ces mêmes enfants deviennent des hommes, ils conservent encore, par affection pour le bon invalide, leur titre imaginaire. C'est ainsi, ajouta Pierre, que je suis toujours pour lui le prince des giroflées, et que deux autres élèves de votre père, Rose, qui viennent souvent ici,

* Il y a eu réellement un invalide français de ce nom à la citadelle de Liége avant la révolution de 93. Tout ce qui dans ce récit se rapporte à la folie de ce personnage est rigoureusement vrai.

(Voir les *Promenades autour de Liége*, du Dr Bory, vol. 1.)

sont, l'un Arnold de Hanss, chevalier du houblon, et l'autre, Michel Léonis, chevalier du bouton d'or.

— Est-ce que, » s'écria la jeune fille, « votre roi des fleurs et des papillons assortirait par hasard ses décorations au caractère de celui qu'il revêt d'une dignité?

— Vous êtes une malicieuse petite créature, Rose, » répondit Pierre gaiement, « et, si Chabardèze avait à vous décorer d'un de ses insignes, je doute fort qu'il vous assignât d'autre fleur qu'une épine fleurie. »

Rose fit une profonde révérence à son professeur de dessin, pour le remercier de son gracieux compliment.

Quelques jours après cette visite du roi des fleurs à l'habitation des Frênes, Rose fut invitée à aller passer la journée chez une de ses amies, nouvellement arrivée dans le pays, et dont le père était un quartier-maître en garnison à Liége.

M. Spée avait loué une jolie propriété aux environs d'Herstal, et il y avait installé sa femme et sa fille pour toute la belle saison. Catherine et Rose étaient du même âge, et s'aimaient depuis leur plus tendre enfance; Mme Spée ayant été l'amie de Mme Deroy, les deux familles avaient conservé entre elles les plus affectueuses relations.

Mlle Balbine accompagna sa jeune maîtresse, et en s'en retournant elle fut saluée respectueusement par l'invalide, qui s'amusait à regarder par la grille du beau jardin de M. Spée les magnifiques fleurs qui s'y trouvaient à profusion. La bonne fille, charmée intérieurement de la déférence qu'il y avait dans la manière dont cette politesse lui était faite, y répondit par un sourire plein de dignité, et par la plus belle révérence de menuet; puis elle continua sa route, réfléchissant à l'éducation sérieuse et distinguée que devait avoir reçue l'ancien soldat.

Catherine n'était pas dans la maison lorsque Rose entra chez elle. Mme Spée, qui se préparait à faire une course dans le voisinage, voulut l'envoyer chercher; mais la jeune fille s'y opposa, et, se débarrassant vivement de son châle et de son chapeau, elle courut au jardin rejoindre son amie.

Mlle Spée était une jolie petite personne, la meilleure, la plus franche, la plus rieuse créature qu'il fût possible de rencontrer. En ce moment elle était occupée, un réseau à la main, à poursuivre des papillons dans les allées. Elle ne respectait aucune plate-bande pour s'emparer de ces beaux insectes; elle saccageait toutes les fleurs, et ses mains déchirées aux épines des buissons, et ses joues plus roses que les roses, et ses yeux plus brillants que les perles de la rosée, témoignaient suffisamment de l'ardeur excessive qu'elle mettait à cette chasse.

Lorsqu'elle aperçut son amie, elle courut vers elle, et, après l'avoir tendrement et joyeusement embrassée, elle lui montra deux magnifiques papillons qu'elle venait de faire prisonniers. Les deux jeunes filles s'étaient arrêtées près de la grille du jardin, et, tout occupées à les admi-[illegible] elles ne remarquaient pas l'invalide qui les observait [illegible]ement inquiet.

[illegible] bien examiné les brillantes couleurs de leurs ailes, tu vas leur rendre la liberté, » dit Rose.

« Ma foi! non, » répondit Catherine; « j'ai eu trop de mal à les prendre. D'ailleurs, tu sais que j'en fais une collection, et ceux-ci sont d'une espèce fort rare. Tu verras comme je suis riche déjà.

— Pauvres petites bêtes! » dit Rose avec compassion; « je ne t'envie pas cette fortune.

— Mais, Rose, reprit en souriant Catherine, « que deviendrait donc l'étude de l'entomologie si tout le monde pensait comme toi? »

Les deux jeunes filles s'éloignèrent, et Chabardèze, qui avait entendu leur conversation, s'empressa d'aller rôder autour des fenêtres du salon, qui étaient à hauteur d'homme et donnaient sur la rue, pour s'instruire du sort qu'on réservait à ses deux sujets prisonniers. Justement elles étaient ouvertes, et son regard put plonger dans l'intérieur de la pièce. Une sueur froide inonda son front lorsqu'il vit Mlle Spée sortir d'une boîte, qui était sur la table, un grand carton sur lequel étaient attachés par le milieu du corps plusieurs papillons fort rares, puis prendre de longues épingles, en examiner la pointe, tout en se moquant amicalement de la détresse de son amie.

« Tu diras tout ce que tu voudras, Catherine, » reprenait celle-ci, « je trouve que ce que tu vas faire là est affreux. Je conçois qu'on tue des papillons de nuit, des chenilles, des mouches, des araignées...

— Tout ce qui est laid, n'est-ce pas? » interrompit Catherine en riant.

« Non, mais tout ce qui est nuisible, » continua Rose avec douceur. « La seule condition que j'y mets, c'est qu'on le fasse promptement et sans faire souffrir ces pauvres créatures de Dieu plus qu'il n'est nécessaire. Pour ma part, je n'écraserais pas insoucieusement un insecte; et, si je mets le pied sur une guêpe, par exemple, je ne le retirerai pas que je ne sois assurée qu'elle a tout à fait cessé de vivre et de souffrir. Mais avoir le courage de donner une mort affreuse à ces insectes si charmants et si inoffensifs, ah! je t'avoue que je ne le pourrais jamais. »

Pendant qu'elle parlait avec cette chaleur, Catherine, sans sourciller, continuait ses préparatifs. Quand tous furent terminés, Rose se cacha la figure dans ses mains pour ne pas voir ce qui allait suivre, et son amie, prenant deux des longues épingles qu'elle avait préparées, en perça d'outre en outre le corps des papillons et les attacha sur le carton destiné à les recevoir.

Au même instant, un cri douloureux se fit entendre dans la rue. Rose se précipita à la fenêtre, elle ne vit personne, et revint auprès de Catherine en détournant les yeux du spectacle qu'offrait en ce moment les malheureux papillons.

Pauvres petites bêtes, dont une voix inconnue semblait avoir, dans un cri déchirant, exprimé les souffrances! Elles étaient sans voix; mais comme les frémissements de leurs corps, le battement de leurs ailes se ralentissant peu à peu, avaient un éloquent langage! Leur agonie ne fut pas longue; mais, relativement, elles avaient souffert un siècle, en ne vivant qu'un jour.

Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas. Un homme, les yeux flamboyants, les traits décomposés, s'élance dans le salon : c'est Chabardèze.

« Qui t'a autorisée, » s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre, en s'adressant à Catherine, « à torturer ainsi mes pauvres sujets?..... »

Il était effrayant à voir dans cet état d'exaspération. Jamais sa douce et bonne figure n'avait exprimé une si violente indignation, une colère si terrible. Catherine fit retentir le salon de ses cris. On accourut, on se saisit de l'ancien soldat, dont la fureur ne se traduisait plus au reste que par un tressaillement nerveux et une pâleur livide. Il se laissa faire sans résistance.

M. Spée ordonna qu'on le conduisît à Liége pour être renfermé dans la prison de cette ville, en attendant le jugement du tribunal correctionnel. Lorsque Rose, qui était restée muette et tremblante dans un coin, entendit cet arrêt, elle fondit en larmes, et suppliant M. Spée de pardonner à Chabardèze :

« Vous ne savez pas tout, monsieur, » dit-elle, « vous êtes depuis trop peu de temps dans le pays. C'est le roi des fleurs et des papillons. Il a voulu défendre la vie de ses sujets. On l'aime tant ici! il est si inoffensif! C'est la première fois qu'on a quelque chose à lui reprocher. Vous allez attrister tout le village. Catherine, prie donc aussi ton bon père de lui pardonner. Je t'assure que, si on l'enferme dans une prison, si on le prive d'air, de soleil et de fleurs, il n'y résistera pas. Il mourra le lendemain du jour où il cessera d'être libre. »

M. Spée, toujours irrité, secoua la tête d'un air d'incrédulité. Mais Catherine se joignit à son amie.

« Bon petit père, » dit-elle moitié riant, moitié pleurant, « je ne voudrais pas, pour tout au monde, avoir à me reprocher un si grand malheur. Cette mort-là serait autrement grave que celle d'un papillon. Je n'ai été qu'un peu effrayée, après tout, et cela ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe davantage. Si tu veux me faire bien plaisir, tu rendras tout de suite à M. Chabardèze sa liberté.

— Mais il serait bon pourtant que cet homme reçût une leçon qui l'empêchât de recommencer, » dit M. Spée, évidemment radouci. « On ne peut permettre qu'il s'introduise ainsi dans la maison des habitants de ce pays pour les rendre victimes de ses chimères.

— Eh bien, cher père, fais-lui grâce pour cette fois, » dit Catherine. « Je te promets que, si cela lui arrive encore, nous n'intercéderons point pour lui, et que, au besoin, nous te le livrerons nous-mêmes pieds et poings liés. N'est-ce pas, Rose? »

Rose eut un sourire au milieu des larmes qui coulaient abondamment sur ses joues. Ce fut comme un rayon de soleil à travers la pluie. Elle prit une main de M. Spée, Catherine s'empara de l'autre; toutes deux lui embrassèrent une joue; il leur rendit à chacune un baiser, et la grâce de l'invalide se trouva signée.

Le quartier-maître donna ordre de le relâcher. Ce fut une fête pour les deux amies, et, lorsque Mme Spée rentra, elle trouva dans la joie cette maison qui, dans sa courte absence, venait d'être si bouleversée.

On lui raconta tout ce qui s'était passé, et elle parut vivement satisfaite qu'on n'eût pas usé de plus de rigueur envers l'invalide. Rose, alors, dit tout ce qu'elle savait de la tranquille folie de cet homme; elle intéressa à lui toute la famille. M. Spée, heureux du contentement général, se plut à raconter à son tour plusieurs cas de curieuses aliénations mentales, et la soirée se passa en récits plaisants ou sérieux jusqu'à l'heure où, tous ensemble, on prit le chemin des Frênes pour reconduire Rose à l'habitation.

(*La suite au prochain numéro.*)



FONTENAY.

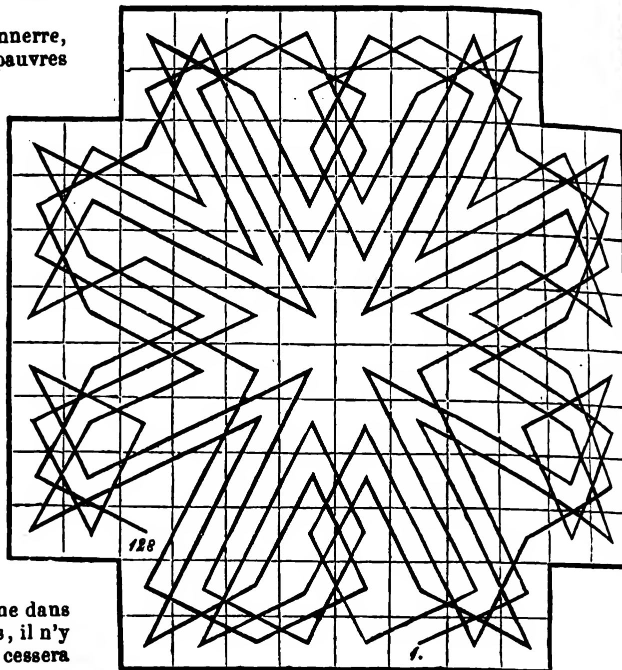
Déjà la vieillesse s'avance;
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir!

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter
Pour le manoir terrible et sombre.

CHAULIEU.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.



L'article Modes traite de l'agrandissement d'un mantelet en velours. Je n'ai pas bien compris la question relative *à la forme que l'on peut donner à une casaque de soie noire;* il me semble difficile d'en faire un autre vêtement, et je crois qu'il faut la conserver telle qu'elle est, à moins qu'on ne la *sacrifie* pour la convertir en veste, *coin du feu.* — Nous ne pourrions publier immédiatement le dessin demandé par Mlle Alida; nous lui conseillons de s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64, en lui envoyant tous les détails relatifs à la guirlande de chêne. M. Simart lui fera composer ce dessin, et le lui enverra directement. — *L'une de nos fidèles abonnées* recevra le patron de manteau de petite fille; nous publions et publierons des cols. Quant à la substitution des chiffres aux *signes*, sur les dessins, elle produirait une grande confusion; il y a souvent plus de dix nuances dans les dessins; il faudrait donc mettre deux chiffres en certains cas? De plus, ces chiffres ne pourraient correspondre aux diverses nuances, puisqu'on ne pourrait les répéter, et indiquer, par exemple, trois nuances vertes par les chiffres 1, 2, 3, puis trois nuances roses par les mêmes chiffres. — *Notre jeune abonnée de Meaux*, a reçu depuis longtemps l'explication relative aux fichus faits en laine et au crochet, puisque cette explication se trouve dans le n° 34, page 266. — Notre abonnée de *Mustapha, près Alger*, trouvera dans presque tous les numéros du journal les procédés qu'on emploie pour reporter les dessins sur les étoffes épaisses; on pique les dessins avec une aiguille fine, on les fixe sur l'étoffe, et l'on passe sur les piqûres un sachet de mousseline rempli de craie pilée; on enlève le dessin et l'on fixe les contours indiqués par la craie en les suivant avec un crayon blanc. — La calotte publiée dans le n° 35 n'est pas au crochet tunisien, mais au crochet ordinaire. — Je n'ai pas bien compris la question de Mme *Sara D...*, relative à l'arrangement de la robe de soie: est-elle à deux jupes et à disposition, ou bien ornée de volants à disposition? Dans ce dernier cas, l'arrangement en serait facile, surtout si la moitié de chaque volant était uni: on couperait la partie qui est à disposition, et l'on ferait ainsi deux volants avec chaque volant, en plaçant alternativement un volant uni et un volant broché. Cette robe est-elle à deux jupes à disposition? Je borderais alors la jupe la plus courte avec un ruban de velours noir, que je fixerais sur la jupe la plus longue, de façon à composer une seule jupe; je placerais, de distance en distance, d'autres rubans de velours noir, pour *meubler* l'espace qui se trouverait entre les deux dispositions. — Nous espérons publier le dossier au crochet demandé par Mme *Victorine P...*; on emploie la ficelle, dans les ouvrages au crochet, en passant le crochet sous la ficelle; on prend le brin de laine avec le crochet derrière la ficelle, et l'on fait la maille au-dessus de la ficelle, que l'on entoure ainsi avec la laine employée pour ce travail. Mille remerciments pour cette aimable lettre. — Il nous est impossible, à notre grand regret, d'envoyer des échantillons de travaux au crochet; nos occupations prennent tout notre temps, et nous engageons notre abonnée de *Villefranche* à s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — M. [illegible]bert, libraire au Havre, trouvera l'objet qu'on lui demande (dessin et patrons) dans le n° 30 de la présente année. — *Ma fidèle lectrice*, qui me permettra d'ajouter *mon aimable lectrice*, trouvera tout ce [illegible] dans les deux volumes intitulés : *Maison rustique des* [illegible] *Mme Robinet*. Ce livre, publié à la Librairie agricole, rue Jacob, [illegible] une foule d'excellents renseignements et de procédés pratiques. — [illegible] garnit toujours les mouchoirs avec des petits volants festonnés et brodés. La toilette que l'on m'indique serait trop *voyante* pour l'hiver; une sortie de spectacle, proprement dite, est toujours de nuance très-claire, il est par conséquent impossible de la porter de jour; si le pays que l'on habite est froid, on peut faire ouater et doubler les burnous. — Les jeux de mots sont presque toujours d'un goût douteux, et je ne conseillerais à aucune jeune fille de les introduire dans sa conversation. — Les gants de nuance chamois, plus ou moins claire, selon l'heure et la toilette, sont les plus jolis en été comme en hiver. — Nous publierons des dessins de filet pour couverture d'édredon.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 41 (avec Patrons). DEUXIÈME ANNÉE. 7 octobre 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
Avec une gravure coloriée : 50 centimes.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
Avec une gravure coloriée : 75 centimes.

…NANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
…n an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
…n, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

…PLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Veste zouave au crochet.

Les figures 22 et 23 (*verso*) appartiennent à ce patron.

…iaux. — 325 grammes de laine à 8 brins ; 50 grammes de cordonnet d'or de moyenne grosseur.

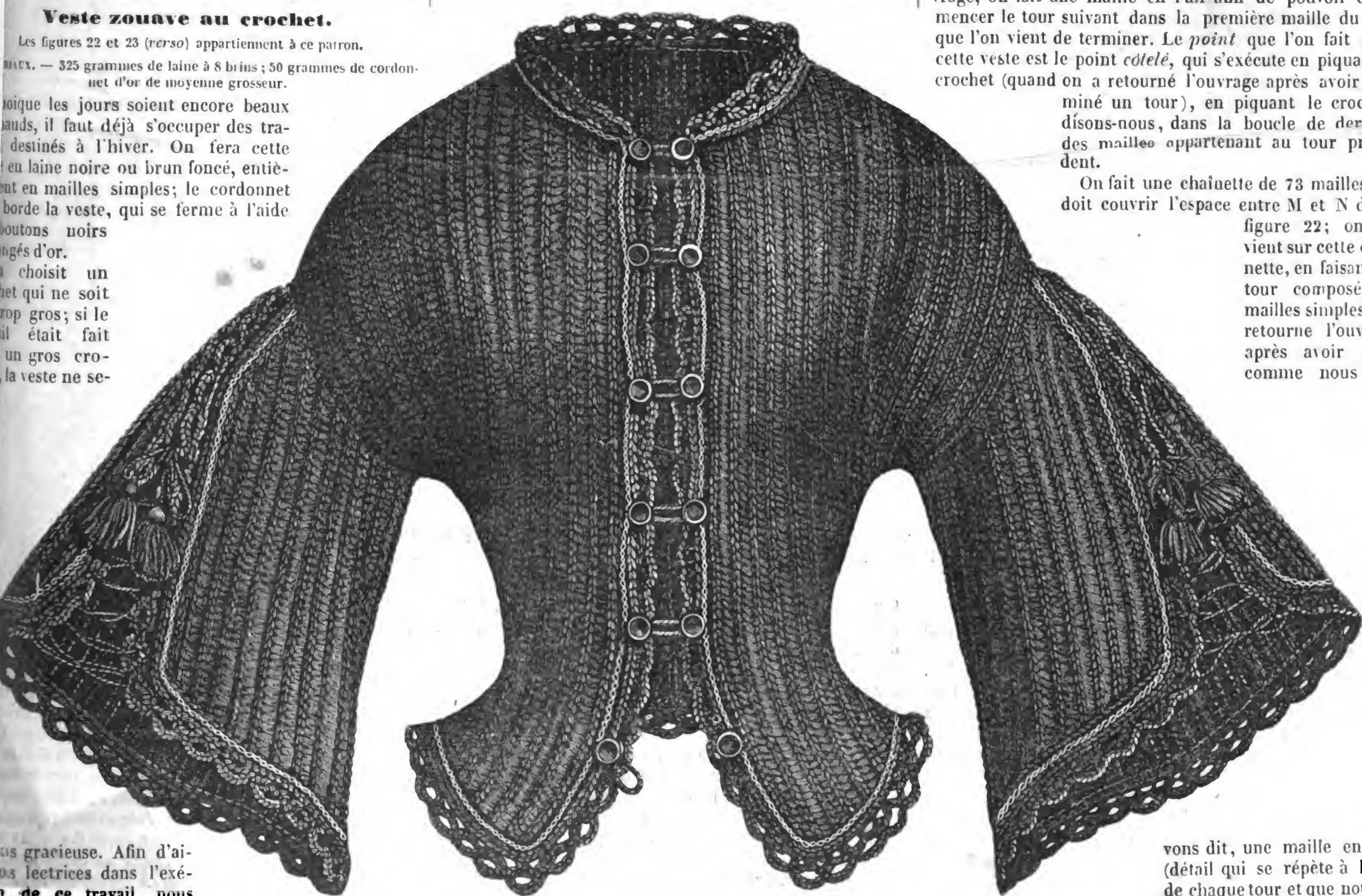
…oique les jours soient encore beaux …auds, il faut déjà s'occuper des tra… destinés à l'hiver. On fera cette … en laine noire ou brun foncé, entiè…nt en mailles simples; le cordonnet … borde la veste, qui se ferme à l'aide …boutons noirs …ugés d'or.

…n choisit un …het qui ne soit …trop gros; si le …ail était fait … un gros cro…, la veste ne se…pas gracieuse. Afin d'ai…os lectrices dans l'exé…n de ce travail, nous …s placé, sur la planche ci-jointe, la moitié du patron de la veste; notre explication portera par conséquent sur *la moitié de la veste;* le travail doit s'accorder avec le patron, sans être *tiré* ou tendu sur celui-ci, qui paraîtra peut-être un peu exigu : il est calculé pour une taille moyenne, et l'élasticité du travail au crochet suffit pour donner à la veste les proportions voulues.

La figure 22 représente la moitié du dos et la moitié du devant de la veste d'un seul morceau. La figure 23 est la manche entière en grandeur naturelle ; l'épaule est indiquée sur la figure 22 par une ligne fine sur laquelle on augmente le nombre des mailles; au bord inférieur de la figure 22, on augmente aussi les mailles, ainsi que nous l'expliquerons plus en détail.

Le dessin se compose de raies, qui comprennent chacune deux tours; l'augmentation n'a jamais lieu dans chaque tour, mais bien dans chaque raie, c'est-à-dire chaque deux tours. — La largeur de la poitrine exige que l'on ajoute (toujours au crochet) une *pointe* que nous décrirons. A la fin de chaque tour, avant de retourner l'ouvrage, on fait une maille en l'air afin de pouvoir commencer le tour suivant dans la première maille du tour que l'on vient de terminer. Le *point* que l'on fait pour cette veste est le point *côtelé*, qui s'exécute en piquant le crochet (quand on a retourné l'ouvrage après avoir terminé un tour), en piquant le crochet, disons-nous, dans la boucle de derrière des mailles appartenant au tour précédent.

On fait une chaînette de 73 mailles qui doit couvrir l'espace entre M et N de la figure 22; on revient sur cette chaînette, en faisant un tour composé de mailles simples. On retourne l'ouvrage après avoir fait, comme nous l'avons dit, une maille en l'air (détail qui se répète à la fin de chaque tour et que nous ne mentionnerons plus), et l'on



VESTE ZOUAVE AU CROCHET.

fait 2 mailles dans la première maille, — puis 35 mailles; dans la maille suivante, on commence l'augmentation de l'épaule, et l'on fait 2 mailles dans cette maille, — puis une maille dans chaque maille, 2 mailles dans celle qui termine le tour.

Le tour suivant est fait uni. On fait 7 raies (ou 14 tours) de la même façon, c'est-à-dire en augmentant dans chaque premier tour de la raie, au commencement, au milieu et à la fin, par conséquent de 3 mailles pour chaque tour dans lequel on place l'augmentation.

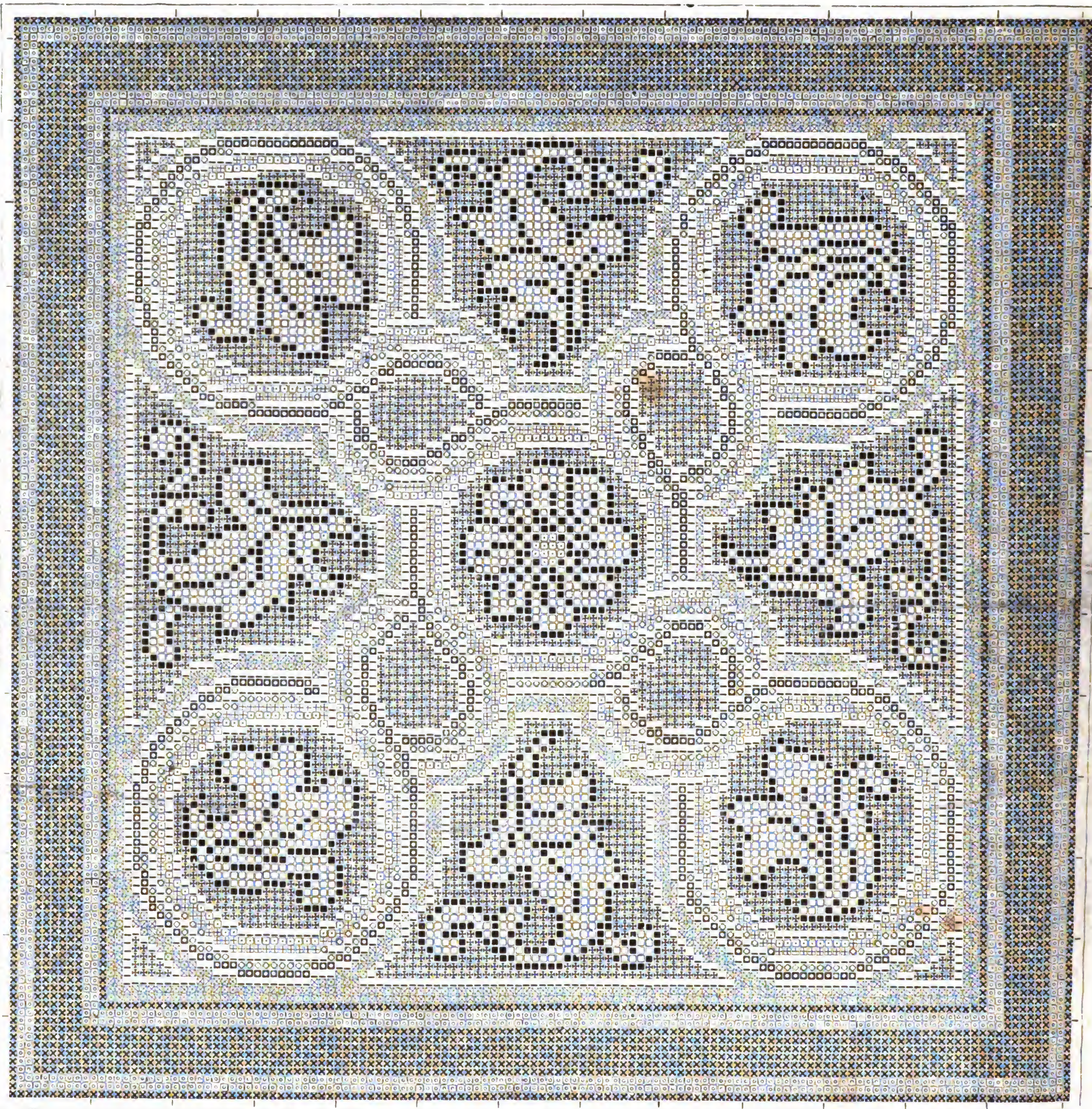
A la fin du 14e tour, qui se termine sur le dos, on fait 18 mailles en l'air qui doivent atteindre l'O. Le 15e tour, augmenté de 18 mailles sur le dos, n'est pas continué sur le devant jusqu'au bout, et l'on y commence la *pointe* de la poitrine. On fait ce 15e tour jusqu'à l'épaule, on continue le devant en faisant 18 mailles, puis on retourne l'ouvrage, et l'on travaille jusqu'au bout du dos. On continue l'augmentation de l'épaule, en plaçant régulièrement cette augmentation dans le premier des deux tours composant la raie, et, depuis l'O, on augmente aussi d'une maille dans chaque premier tour de chaque raie.

Les trois raies suivantes doivent être chacune plus longues de 5 mailles que la raie précédente sur le devant de la veste. La dernière de ces raies doit avoir 36 mailles sur le devant, en comptant depuis la maille du milieu de l'épaule; la pointe de la poitrine est terminée. Le tour suivant, fait depuis le bout du dos jusqu'à l'extrémité du devant de la veste, est sans augmentation sur l'épaule; on ajoute, quand ce tour est terminé, 18 mailles en l'air qui doivent atteindre la lettre P. La partie de l'épaule a maintenant la dimension voulue; les tours que nous allons décrire appartiennent au dos et au devant de la veste.

On fait une maille dans chaque maille en l'air depuis P, et l'on continue de la même façon (par conséquent une maille dans chaque maille) jusqu'à ce que l'on s… paré par 4 mailles de la maille du milieu de l'épa… retourne alors l'ouvrage et l'on travaille en arrière j… bord du devant, en continuant à augmenter à la… chaque tour, afin de maintenir la direction en bia… ligne du patron. On forme l'encolure en diminuant… du cou chaque *raie, d'une maille*. Le devant doit… poser, depuis la lettre P jusqu'au bord du pat… 7 raies 1/2, c'est-à-dire de 15 tours. Le devant … terminé.

On attache la laine à la partie de l'épaule, à 4 ma… distance de la maille du milieu de l'épaule, afin de… ner le dos, pour lequel on doit faire 6 raies (12 tou… diminuant pour l'encolure et augmentant pour … inférieur, comme on l'a fait pour le devant.

On fait l'autre moitié de la veste en tout pa… celle-ci, puis on réunit ces deux moitiés à l'envers …



DESSIN EN TAPISSERIE POUR COUSSIN DE CANAPÉ.

Explication des signes : Laine. ■ Noir. ▣ Grenat clair. ■ Grenat plus foncé. ⊞ Gris clair. ◘ Gris moins clair. ◘ Gris foncé. Soie. ◻ Ponceau. ' Jaune d'or. ⊠ Bleu bluet. ▣ Chamois. ⊡ Blanc.

chet dans le milieu du dos; on joint ensuite les côtés sous les bras M avec N, jusqu'à l'étoile; depuis l'étoile la veste reste fendue.

On encadre la veste avec un tour de mailles simples, en serrant un peu l'encolure; sur ce tour on en fait un avec du cordonnet d'or de moyenne grosseur, — puis deux tours avec la laine noire, l'un à l'endroit de l'ouvrage, l'autre à l'envers, sans couper la laine; tous ces tours sont en mailles simples. On fait ensuite les festons: 2 brides dans la première maille du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans la maille où l'on a déjà placé les 2 brides précédentes. On passe 2 mailles du tour précédent; l'on recommence un feston pareil à celui que nous venons de décrire, et ainsi de suite, pour tout le tour de la veste, à l'exception des devants, pour lesquels on fait, à partir du col, jusqu'au dernier bouton, 5 brides dans une maille; — on passe 2 mailles du tour précédent, on fait 5 brides et ainsi de suite, en supprimant les mailles en l'air pour plus de solidité. On place 6 boutons sur chaque devant, et l'on fait au crochet des boutonnières que l'on place sous chaque bouton fixé sur le côté droit.

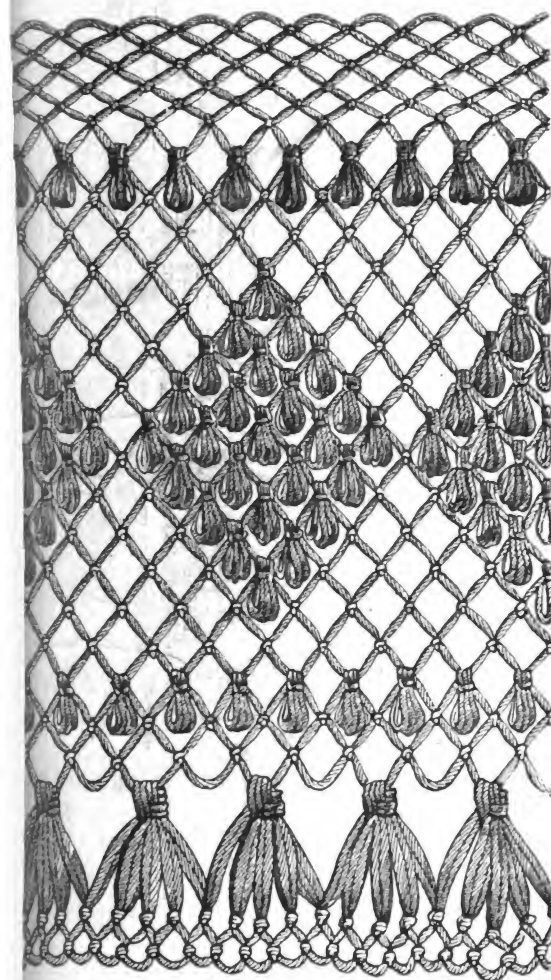
La manche (fig. 23) se commence à la lettre Q. On fait une chaînette de 34 mailles, qui doit aller de la lettre Q jusqu'à la lettre R, et l'on revient sur cette chaînette en faisant une maille simple dans chaque maille. A la fin du tour, on fait 8 mailles en l'air, on retourne l'ouvrage; on fait une maille dans chaque maille en l'air, puis on continue ce 2e tour, qui se compose de 42 mailles, en faisant toujours une maille simple dans chaque maille.

Le 3e tour est pareillement uni; on le termine … 8 mailles en l'air. Le 4e tour, uni, se compose de … mailles.

On est arrivé à la lettre S, c'est-à-dire au bord su… rieur de la manche. Les 36 tours suivants sont unis … bord inférieur, tandis que, vers le haut, on diminue u… maille dans chaque raie. Quand ces 36 tours sont termin… il reste 32 mailles dans le tour. Les 6 tours suivants so… aussi unis au bord inférieur, tandis que, vers le haut, l… deux premiers de ces tours sont unis, en même temps … l'on augmente une maille dans chaque raie (composée … 2 tours), de façon qu'après ces 6 tours il y a 34 maill… dans le tour. Les 26 tours suivants se composent de … même nombre de mailles. Afin de maintenir la courbe … bas de la figure 23, on laisse une maille au bas de chaqu…

uxième tour, tandis qu'on augmente d'une maille en ut de chaque raie. On fait ensuite 5 tours qui sont unis bord inférieur, mais augmentés sur le bord supérieur la façon déjà indiquée ; le dernier tour se compose de mailles. *On est* arrivé à la pointe inférieure marquée r la lettre T; depuis cette lettre jusqu'à la fin de la man-, *on main*tient le même iffre, sans augmenter ni di-*nuer.* — Le tour suivant raccourci à la fin de mailles, puis on revient sur tour *en faisant* un tour uni. Le tour qui succède à ce-*ci est* raccourci de 5 mail-et se compose de 28 mail-; on fait encore 2 tours s. On est arrivé à la let-U de la figure 23; la man-e *est terminée*, moins sa rniture; celle-ci est pareille elle de la veste et encadre manche. On fait quelques ints dans le haut de la fente, n que quelques festons ent placés les uns sur les tres; puis on met la man-e dans l'entournure, de façon que la fente se trouve milieu de l'épaule, et on réunit la manche et la veste à vers au crochet.

On fait 1 mètre 36 centimètres de ganse tordue, com-



DENTELLE AU CROCHET.

ée de laine noire et de cor-net d'or, que l'on passe re les mailles en l'air, de on à réunir les deux côtés la manche (voir le dessin); s on pose les glands, après ir fait, avec la ganse, un ud à longues boucles.

On peut remplacer le cor-net d'or par la soie jaune, si l'on redoute une dé-se assez considérable.

---

stume pour petite fille de huit ans.

igures 10 à 16 (*verso*) appar-tiennent à ce patron.

Ce costume se fait en étoffe soie, — popeline — ou fe de laine; on le borde une bande cachemire de leur différente de celle employée pour le vêtement; si ffe est grise, la bande peut être gros bleu, gros vert groseille, noire avec une étoffe brune, écossaise avec étoffe noire. La robe est ornée de deux bandes posées à plat, ou bien la seconde imitera une deuxième jupe, c'est-à-dire que cette seconde bande sera doublée et cousue d'un seul côté; l'autre côté, se séparant de la robe, figurera la deuxième jupe. La largeur de ces bandes est de 8 à 9 centimètres; l'intervalle qui les sépare est de 12 centimètres; la hauteur de la jupe est de 60 centimètres, tandis que sa largeur est de 3 mètres.

Le patron représente la moitié du corsage-veste. Les différentes parties du corsage et de la manche sont coupées deux fois; la doublure est coupée pareille à ces parties, et l'on coud les pinces de la poitrine et celles des hanches dans l'étoffe et la doublure à la fois; les différentes figures sont cousues en assemblant les lettres; il y a une couture au milieu du dos. La bande qui borde le corsage doit couvrir l'espace compris entre le bord du patron et la ligne fine, entre lesquels le mot *bande* est imprimé; cette ligne, pour les figures 11 et 12, est la plus rapprochée du bord du patron, et sert en même temps pour indiquer la place des pinces; cette bande, coupée en biais, doit être extrêmement tendue, afin d'être tout à fait plate; elle doit encadrer le corsage et être réunie au bord supérieur, où elle est coupée en travers avec la bande de l'encolure, depuis P jusqu'à Q. La bande de l'encolure, dont on voit la moitié sur la figure 14, doit être doublée sur l'épaule depuis N jusqu'à l'O, et cousue seulement d'un côté (de N à O); l'autre côté reste séparé et couvre l'entournure de la manche. Partout ailleurs la bande est cousue des deux côtés. On coud la bande avec un passe-poil autour de l'encolure. Les boutons indiqués sur la figure 10 sont en nacre, bombés, ou bien en passementerie; on place des boutons sur les deux devants, on les réunit par des doubles boutonnières faites avec de la ganse et placées sous les boutons; on met aussi deux boutons sur la taille par derrière.

La manche se compose des figures 15 et 16 cousues ensemble, R avec R jusqu'à l'S, — T avec T jusqu'à l'U. La bande qui la borde est coupée en biais; quand on coud la manche dans l'entournure, l'R doit se trouver avec l'R de la figure 10.

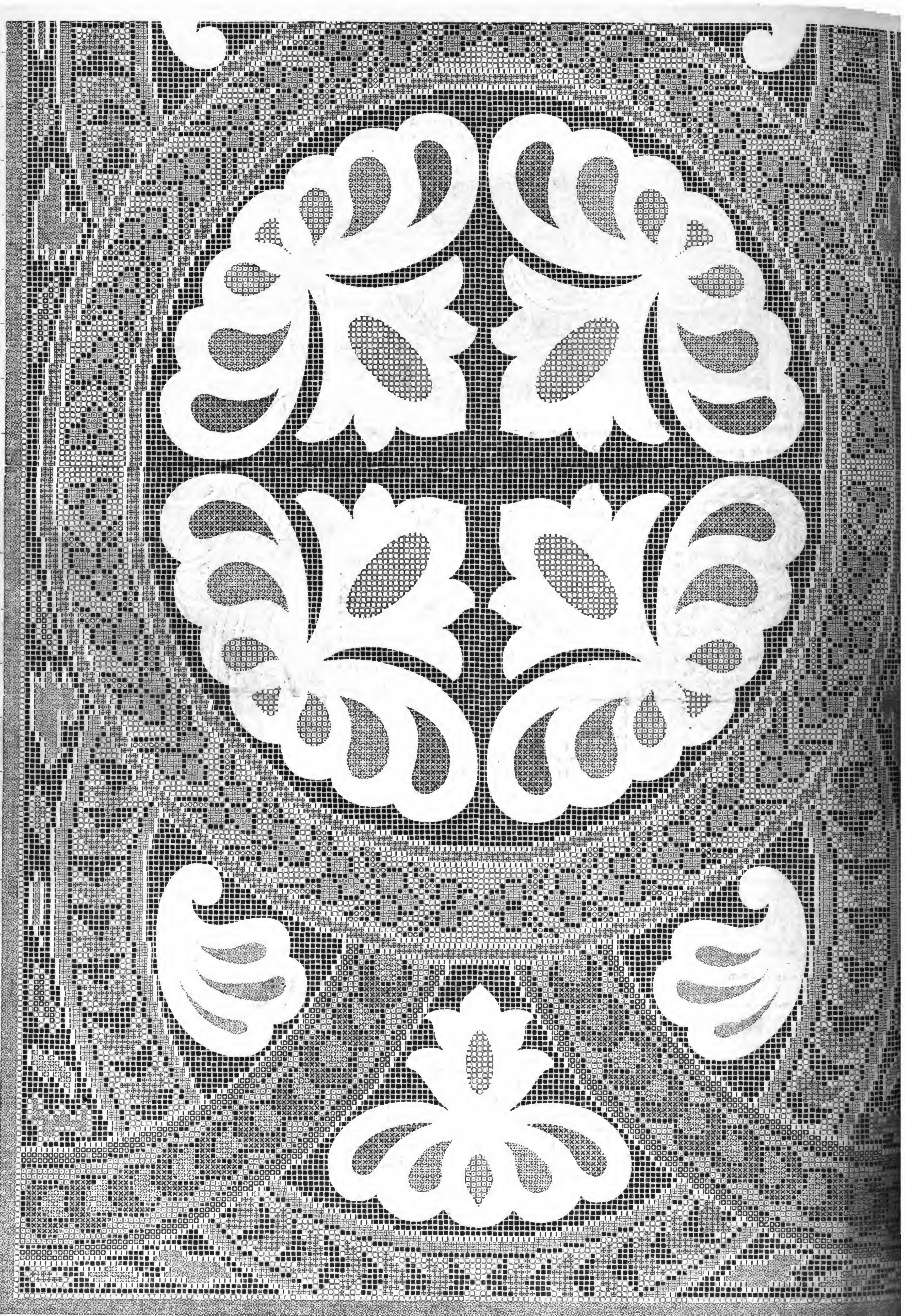
La chemisette qui accompagne ce corsage est aussi coupée carrément; elle est en mousseline ou nansouk clair, ornée de broderies. Elle n'a point d'ornements sur le devant, et le patron est préparé de telle façon qu'on peut la faire plate, montée sur une ceinture ou bouffante, comme les chemisettes *zouaves*.

Les figures 17 à 21 représentent la moitié de la chemisette. On coupe la figure 17 d'un seul morceau, en plaçant l'étoffe double sur la ligne indiquant le milieu, afin de fermer la chemisette par derrière. Si la chemisette doit être bouffante, on fait une coulisse dans le bas, et il faut alors couper la mousseline jusqu'au contour extérieur de la figure 17, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire la coulisse; si, au contraire, la chemisette doit être plate, la dernière ligne ponctuée de la figure 17 marque le bord du devant qui, dans ce cas, doit être froncé trois fois sur les trois lignes ponctuées, et monté sur une ceinture.

On coud les figures 17 et 18 sur les côtés, depuis A jusqu'à B; — sur l'épaule depuis C jusqu'à D; on fait ensuite l'ourlet au bas du dos et du devant (ce dernier forme la coulisse si la chemisette est bouffante); puis on fronce le haut depuis E jusqu'à F, — depuis G jusqu'à l'H. La figure 19 (encolure) se compose d'une bande brodée; on la coud à la chemisette, E avec E, — F avec F, — G avec G, — H avec H. On borde cette bande avec une dentelle étroite ou bien avec une garniture festonnée. On met derrière des boutons et l'on fait des boutonnières.

La figure 20 représente la moitié de la manche; on la creuse en dessous sur la ligne marquée sur le patron; la figure 21 (entre-deux et poignet) doit être brodée comme l'encolure. On fronce la manche dans sa longueur, depuis la croix jusqu'à la croix; on la fronce aussi dans le bas, et l'on place l'entre-deux brodé (fig. 21) J avec J jusqu'au K, entre les deux côtés longs de la manche, en laissant d'un côté (depuis le J) une petite fente; le côté le plus court de cet entre-deux sert de poignet; on le coud sur la manche, point avec point, — L avec L. La lettre K de la manche doit se trouver avec la même lettre de la figure 17, quand on la monte dans l'entournure.

COL EN MIGNARDISE.



TAPIS DE TABLE. — Explication des signes : □ Blanc. ' Soie jaune d'or. ⊠ Ponceau. ◘ Rouge foncé. ⊡ Vert anglais clair. ◘ Vert anglais moins clair. ✖ Vert anglais foncé. ▪ Bleu bl[illegible] ◙ Gris-brun clair. ⊞ Gris-brun moins clair. ◘ Gris-brun foncé. ■ Noir.

Chemisette pour robes ouvertes.

Les figures 6 à 8 (recto) appartiennent à ce patron.

La chemisette est plate, coupée en cœur; le col forme *ux revers* par devant, fixés par deux gros boutons pla- s dans les boutonnières qui figurent sur le patron. La *ure* 8 représente la moitié du col. Ainsi que nous l'avons à dit à nos lectrices, on calque les moitiés de col sur papier fin, on le retourne, on *recalque* le dessin sur *vers du papier*, et l'on a ainsi les deux moitiés du col. brode ce col sur de la mousseline; les pois peuvent être *œillets*, ou bien on les fait au point de poste; la pre- ère indication produit un effet plus beau. Les feuilles nt moitié au plumetis, moitié au point d'armes; on ud sous les festons du bord une dentelle de valenciennes e l'on fronce très-peu, ayant 1 centimètre 1/2 de lar- ur.

La chemisette, que l'on coupe sur les figures 6 et 7, est usue sur l'épaule depuis G jusqu'à l'H, puis ourlée tout tour. On réunit le col à la chemisette par derrière depuis lettres K jusqu'aux lettres J.

La manchette (fig. 9) est brodée comme le col; on la ce sur une manche bouffante, ayant 96 centimètres de geur, 43 centimètres de longueur dans le milieu, mais ancrée à la couture, qui doit avoir seulement 36 cen- ètres de longueur. On met en haut une bande ayant centimètres de longueur, 4 centimètres 1/2 de largeur; oignet se compose d'une bande de 3 centimètres de geur, sur laquelle on pose la manchette garnie de den- le comme le col.



MANCHE ACCOMPAGNANT LE FICHU EN TULLE BRODÉ.

Fichu en tulle brodé.

Les figures 1 à 3 (recto) appartiennent à ce patron.

Le dessin de broderie de ce fichu se trouve sur les diffé- tes parties du patron; on l'exécute au plumetis sur du e ou bien sur de la mousseline.

On coupe les deux devants sur la figure 1, — le dos sur la re 2, en plaçant l'étoffe double en droit fil la ligne indiquant le milieu du dos, afin celui-ci soit d'un seul morceau; la figure onne la largeur et le dessin du volant qui nit ce fichu, en indiquant le côté coupé en is pour diminuer la largeur. On t exécuter ce dessin en applica- de tulle sur tulle, en indiquant contours au point de cordonnet, en faisant des points de den- e en partie indiqués; on peut si broder le dessin au plumetis de la mousseline; le volant dé peut être remplacé par un nt de dentelle. — Les figures 1 2 sont cousues ensemble sur l'é- le depuis A jusqu'à B. On ourle ichu, et, sur cet ourlet, on pose volant, froncé sur une ganse -line, de façon que la pointe C volant se trouve avec la pointe u fichu. On fait le contour extérieur du dessin au point feston.

Manche accompagnant le fichu.

Les figures 4 et 5 (recto) appartiennent à ce patron.

ette manche se compose d'un volant très-large, séparé



COSTUME POUR PETITE FILLE DE HUIT ANS.

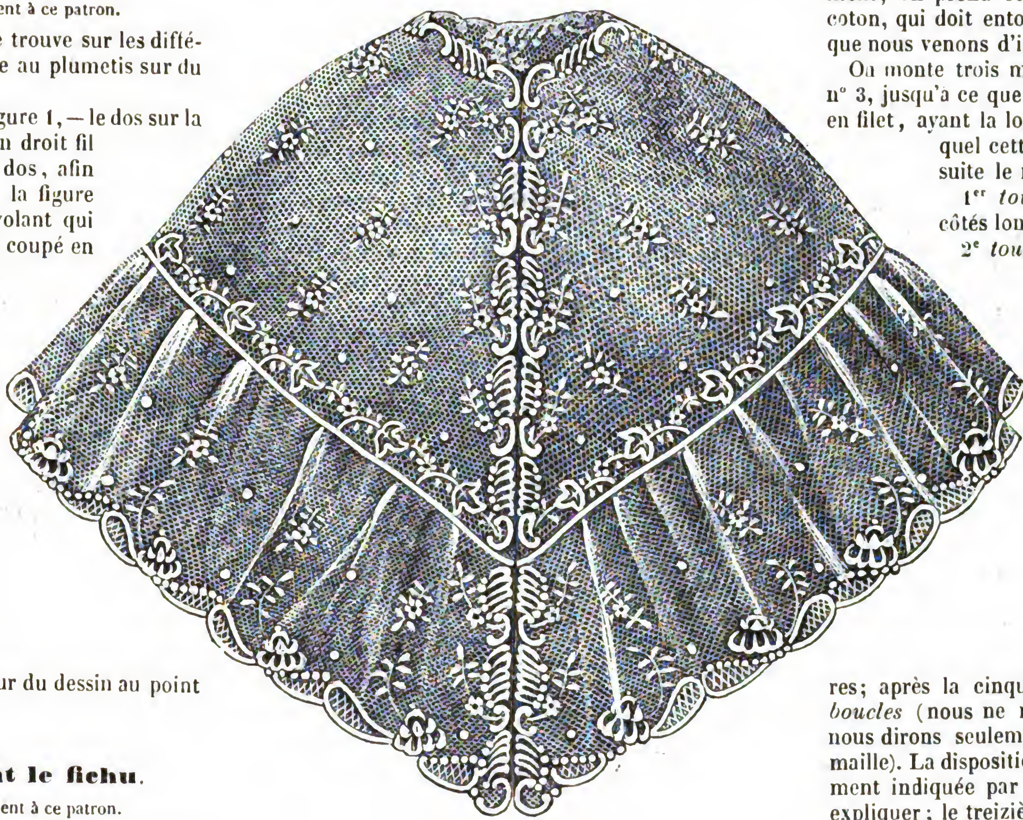
par devant, et de deux bouillonnés placés l'un sous le volant, l'autre au-dessus du volant, sur une petite manche; on coupe celle-ci en tulle sur la figure 4, en plaçant le tulle double sur la ligne indiquant le milieu; on coupe le volant de la même façon sur la figure 5, et on le brode comme le fichu; le semé se continue naturellement sur le volant entier; le bouillonné supérieur se compose d'une bande de tulle ayant 92 centimètres de longueur, 21 centimètres de largeur; le bouillonné inférieur, de même longueur, a 23 centimètres de largeur. On fronce ce dernier des deux côtés, et on le coud au bas de la figure 4, sur la ligne marquée E — D, en montant en même temps le volant et le bord inférieur du bouillonné supérieur que l'on a froncé comme l'autre bouillonné. L'autre côté du bouillonné supérieur est cousu sur la ligne ponctuée de la figure 4, puis la manche est cousue ensemble, depuis E jusqu'à F.

Tapis de table.

Les figures 24 à 26 (verso) appartiennent à ce patron.

Ce tapis est un heureux mélange d'application et de tapisserie; on l'exécute sur du canevas n° 0, avec les laines et les soies indiquées près du dessin, et avec des morceaux de drap rouge et de drap blanc découpés; ces morceaux se trouvent sur la planche jointe au présent numéro; on coupe la figure 24 quatre fois en drap blanc, et de façon que ces quatre figures soient placées *se regardant.* On complète les figures 25 et 26, que le patron ne représente pas tout entières, et dont le milieu est indiqué par une ligne, puis on coupe deux fois la figure 25, — quatre fois la figure 26 en drap rouge. Avant de placer ces arabesques de drap sur le canevas, on fait sur celui-ci les contours en soie jaune, qui encadrent le fond noir au milieu duquel on met les arabesques; on place celles-ci et on les fixe en faisant tout autour un feston (à points écartés) en laine noire. La longueur et la séparation de ces points sont indiquées sur le patron. On remplit ensuite le fond en faisant des demi-points, quand cela est nécessaire, pour couvrir bien exactement le canevas.

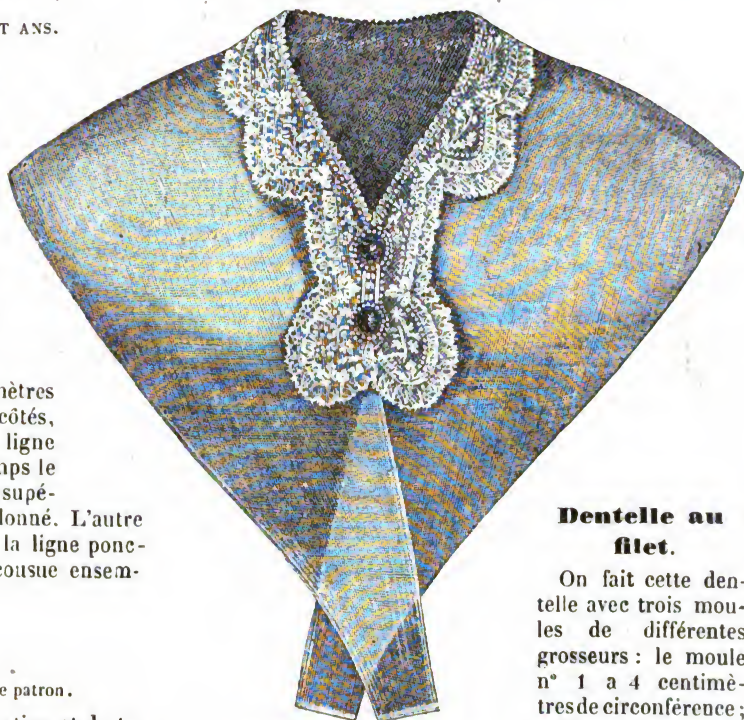
On prolonge et on répète le dessin autant qu'il le faut, c'est-à-dire selon la dimension du tapis; on le double avec de la toile de couleur, on le borde avec une frange en laine assortie aux couleurs du tapis.



FICHU EN TULLE BRODÉ.

Dessin en tapisserie pour coussin de canapé.

Ce dessin peut aussi servir pour tapis de foyer, si l'on répète ce carreau. On laisse autour de la broderie le canevas nécessaire pour un encadrement en galon brun, de laine, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur. On peut remplacer ce galon par un ruban de velours brun ou noir de même largeur.



CHEMISETTE POUR ROBES OUVERTES.

Dentelle au filet.

On fait cette dentelle avec trois moules de différentes grosseurs: le moule n° 1 a 4 centimètres de circonférence; — le n° 2, 1 centimètre 1/2; — le n° 3, 1 centimètre seulement; on prend ces diverses mesures avec un bout de coton, qui doit entourer chaque moule selon les mesures que nous venons d'indiquer.

On monte trois mailles, et l'on travaille avec le moule n° 3, jusqu'à ce que l'on ait fait une sorte de petit ruban en filet, ayant la longueur nécessaire pour l'emploi auquel cette dentelle est destinée. On prend ensuite le moule n° 2.

1er *tour.* Dans chaque maille de l'un des côtés longs du ruban de filet on fait une maille.

2e *tour.* Dans chaque maille du tour précédent on fait une boucle, c'est-à-dire que l'on tourne deux fois le coton autour du moule, et que l'on noue la maille en tournant le coton pour la troisième fois autour du moule, et prenant par conséquent trois boucles à la fois.

3e *tour.* Le dessin indique que les trois boucles composant chaque *boucle* restent libres; on fait par conséquent une maille entre chacune des boucles composées de trois boucles.

4e *tour.* Dans chaque maille du tour précédent on fait une maille.

5e *tour.* Cinq mailles ordinaires; après la cinquième une *boucle composée de trois boucles* (nous ne répèterons plus ce dernier détail, et nous dirons seulement *une boucle*, pour indiquer cette maille). La disposition des huit tours suivants est si clairement indiquée par le dessin, qu'il serait inutile de les expliquer; le treizième tour, qui est tout à fait pareil au cinquième, termine le dessin de carreaux.

14e tour. Dans chaque maille une maille, en laissant toujours libre celle qui est composée de trois boucles.

15e tour. Dans chaque maille une maille.

16e tour. Dans chaque maille une boucle.

17e tour. Comme le troisième tour.

18e tour. Dans chaque maille une maille.

19e tour. Moule n° 1, coton double; on fait une boucle dans chaque deuxième maille, c'est-à-dire en passant entre chaque boucle une maille du tour précédent.

20e tour. Moule n° 3. Dans chaque boucle du tour précédent on fait une maille.

21e tour. Même moule. Dans chaque maille on fait une maille.

Col en mignardise

de M. Simart, rue de Rambuteau, 64.

Nos anciennes abonnées connaissent déjà le travail qui compose ce col; nous répéterons ici quelques explications pour les personnes dont l'abonnement est postérieur à la publication du premier col en mignardise.

La mignardise est un petit galon plat, bordé de picots; on le fait en coton blanc et en soie noire. Il en faut 6 mètres environ pour un col.

On bâtit la mignardise sur le papier, en suivant exactement le dessin, comme lorsqu'on soutache, et sans jamais couper le galon. Lorsque les dessins ne peuvent être faits d'un seul morceau, on commence par les deux côtés de devant.

Quand le col est bâti, on coud les picots ensemble avec du fil d'Irlande, très-fin. Le dessin indique les places où les picots doivent être réunis. Afin de ne pas couper le fil à chaque picot, on passe l'aiguille, dans le galon, d'un picot à l'autre.

On fait, aux places indiquées, des *roues* (voir le n° 9, parmi les *points de dentelle*, du n° 29), avec du fil très-fin; puis on termine le col en passant un fil dans chaque picot de l'encolure, et en faisant un feston sur ce fil. On démonte le col, qui est terminé.

Ce travail est d'une extrême solidité; l'effet qu'il produit est charmant. Son prix est des plus minimes : la mignardise *perfectionnée* coûte 7 francs les 100 mètres, on ne vend pas moins de 100 mètres; le col revient, par conséquent, à 70 centimes. On trouve chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64, une grande variété de dessins pour cols pareils à celui-ci, et la mignardise nécessaire pour les exécuter. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se charge également d'envoyer à nos abonnées de la mignardise blanche et de la mignardise noire, en soie, pour cols de deuil, fichus, etc. M. Simart se charge de faire exécuter des dessins de fichus et pèlerines pour robes décolletées ou montantes, et pour manteaux de velours. S'adresser à lui par lettre affranchie.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas lilas, garnie de neuf volants découpés, divisés en trois séries, de quatre, puis de trois, puis de deux volants; ces séries sont séparées par un espace de 8 centimètres. Corsage plat, à ceinture dont les pans sont encadrés par un volant découpé. Manches larges, garnies de cinq volants.

Robe en pou-de-soie brun-doré; grand manteau en gros-grain noir; fichu, revers de devant et revers de manches en pou-de-soie blanc, entièrement recouverts d'une passementerie-guipure en soie noire.

CHRONIQUE DU MOIS.

Paris commence à se repeupler. Il n'est pas encore question d'y revoir les dames châtelaines, qui ne quittent guère la campagne avant le mois de janvier; mais on y rencontre déjà une partie de cette fashion féminine qui ne peut se permettre des voyages trop dispendieux et ne possède point des demeures féodales dignes de retenir leurs propriétaires pendant une grande partie de l'année. La saison des eaux et des bains de mer, quoique très-prolongée cette année, vient enfin de se terminer; elle n'a duré que trop longtemps pour quelques-unes des élégantes dont nous enregistrons le retour. Cette saison n'est plus en effet ce qu'un vain peuple pense ; les exigences du luxe, le besoin d'éclipser des rivales, ou tout au moins de lutter avec elles, imposent des sacrifices extraordinaires. On ne peut passer un mois à Dieppe sans emporter vingt toilettes, et ce chiffre est encore un des plus modérés! Les robes *exigent* des fichus, des mantelets, des bonnets, des chapeaux, et c'est ainsi que par l'enchaînement de toutes ces choses, l'été, qui passait pour être la saison du repos et celle de l'économie, est devenu insensiblement l'époque des fatigues les plus intolérables et des dépenses les plus considérables. Il y a bien de l'humilité dans cette vanité féminine! Un peu d'orgueil sauverait les femmes de ces dépenses insensées, et restituerait au bien-être de la famille tout ce qu'on lui enlève pour satisfaire la vanité; si les femmes, en effet, avaient un peu d'orgueil, elles ne consentiraient pas à attacher tant d'importance à leurs ajustements, et n'admettraient pas que leur supériorité puisse résider tout entière dans le luxe qu'elles étalent. Il serait préférable sans doute qu'une vertu quelconque opérât une réforme bien désirable : mais, dans l'intérêt même de cette réforme, il est peut-être plus sûr de la demander à un défaut que de l'attendre d'une vertu.

Certaines élégantes n'ont pu résister à l'humiliation de faire voir la même toilette plusieurs fois, et, abandonnant le champ de bataille, c'est-à-dire la plage et les promenades, à des rivales plus heureuses, qui avaient emporté un plus grand nombre de robes, elles sont revenues au gîte pour gémir dans l'ombre sur leur défaite humiliante. Leurs persiennes restent fermées; on entr'ouvre tout au plus les fenêtres qui ont vue sur une cour solitaire, et l'on passe ainsi, incognito, ce mois de septembre que l'on ne peut subir à Paris, sous peine d'abdiquer toute prétention à l'élégance. Ces martyres de la fashion commencent cependant a se laisser voir; mais, comme elles sont à peu près certaines de n'être pas vues, elles expient leurs dépenses par une rude pénitence; elles se condamnent à porter tous ces détails charmants dans leur fraîcheur, mais qui, fanés aujourd'hui, semblent se conformer à leur triste pensée. Cette robe fut ravissante, ce mantelet fut gracieux; mais ils reviennent des Pyrénées, de Bade, de partout! Or il n'en est pas des chapeaux comme de la jeunesse; si les voyages forment celle-ci, ils déforment ceux-là. Voyez plutôt ce joli chapeau de crêpe lilas! ce n'est plus aujourd'hui qu'un triste squelette montrant une hideuse carcasse; et ce saule pleureur! comme il est bien nommé! comme son attitude affaissée raconte avec éloquence les orages qu'il a traversés, les brouillards et les averses qu'il a subis! Décidément, les chapeaux *retour de l'Inde* ne sont pas appelés aux mêmes succès que les crus bordelais, d'autant plus estimés qu'ils ont plus voyagé. La morale de tout cela est qu'il faut beaucoup d'argent pour se déplacer, et qu'il vaut mieux avoir le courage de rester chez soi, sans fausse honte, que de s'imposer mille privations pour *faire comme tout le monde,* en se montrant à Bade ou à Dieppe.

Du reste, il n'y a rien de changé à Paris : il n'y a que des Parisiens de moins. L'affluence des étrangers supplée à ces absences; les théâtres sont combles, les boulevards sont encombrés, les promenades remplies de voitures, parmi lesquelles les fiacres et les voitures de remise sont, il est vrai, en majorité. Mais comme tout ce monde admire franchement les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, le parc de Monceaux! Personne ne se croit forcé de paraître blasé sur toutes ces magnificences et de placer la dignité dans le dénigrement.

Les théâtres se trouvent fort bien de cette affluence de visiteurs; ceux qui sont sujets à une clôture annuelle ont rouvert leurs portes, et ne les ont pas ouvertes inutilement. Le Théâtre-Lyrique est assiégé par la foule qui s'empresse d'applaudir Mme Cabel, revenue à la scène de ses premiers triomphes; elle a reparu dans *le Bijou perdu,* l'une des dernières œuvres d'Adam. Ce compositeur n'a jamais été visité par des inspirations très-élevées, mais ses mélodies sont faciles, et elles possèdent une qualité fort appréciée par une certaine portion du public parisien : on les retient facilement, et l'on rentre chez soi en chantonnant pendant le trajet les petits airs que l'on vient d'entendre. Le Théâtre-Lyrique a rendu des services très-importants à l'art musical en faisant représenter des chefs-d'œuvre inconnus à notre génération; il est naturel, il est équitable qu'il se préoccupe de satisfaire successivement chaque portion du public, et il faut ajouter que l'auditoire de Mme Cabel avait l'oreille ravie par ses cadences prodigieuses, ses roulades perlées, et toutes ses vocalises si parfaitement réussies. Mme Cabel, de son côté, joue et chante ses rôles avec cette verve et cet entrain qui animent une artiste sûre d'elle-même et soutenue par l'admiration de son public. Pour atteindre en effet la perfection relative, il faut que les communications de l'artiste avec son auditoire soient faciles et spontanées; il faut qu'il ne s'épuise pas à lutter contre des dispositions rebelles ou tièdes, et qu'il puisse employer ses efforts, non à se faire accepter, mais à se faire admirer. Il est impossible de jouer ce rôle de Toinon avec plus de rondeur, de finesse, de gaieté et de sentiment. Mme Cabel est du reste parfaitement secondée par un excellent acteur, M. Lesage, qui joue le rôle de Pacôme avec un naturel navrant à certains moments, et le chante avec une bonne voix nette et franche.

L'Odéon a inauguré sa réouverture par une pièce nouvelle, *l'Institutrice,* de M. Paul Foucher. On a reproché à cette pièce le manque d'originalité et la répétition de données trop communes; ces défauts sont inhérents à certains sujets trop vrais et trop naturels; mais il ne faut pas que la critique méconnaisse le mérite d'un dialogue naturel et spirituel, et d'un grand nombre de scènes attachantes. Le rôle principal est rempli par une débutante, Mlle Rousheil, qui s'acquitte de sa tâche avec beaucoup de distinction, et qui sait allier la simplicité même au pathétique.

La tragédie a aussi reparu au même théâtre, sous les traits de Mlle Karoly, abordant le rôle de Phèdre, l'un des plus difficiles, sans contredit, qu'il y ait au répertoire. Ce rôle peut aisément devenir odieux, si l'actrice qui en est chargée dépasse certaines limites et exagère quelques nuances. Phèdre, en effet, est victime de la vengeance d'une divinité ennemie, qui a fait naître en elle des sentiments criminels qu'elle n'eût jamais éprouvés sans cette intervention haineuse. Mlle Karoly a donné au personnage qu'elle représentait des allures emportées, une diction violente, bien éloignée de la passion contenue et voilée de Mlle Rachel dans le rôle de Phèdre. On disait près de moi que l'exagération est de tous les défauts le plus aisé à corriger, parce que l'on peut modérer l'emportement, tandis qu'il est impossible d'animer la tiédeur; cela n'est vrai que jusqu'à un certain point : l'exagération n'est pas une habitude que l'on peut modifier à son gré; c'est une disposition particulière à voir, à comprendre, à exprimer les choses d'une façon qui dépasse les proportions que l'on considère en général comme justes et exactes; l'exagération n'est point volontaire, elle fait partie de l'organisation, et l'on est exagéré comme on est myope ou presbyte.

La Comédie-Française, si l'on en croit quelques bruits, ne méritera plus son nom que trois fois par semaine; les autres jours seront consacrés à la tragédie. L'Opéra semble avoir pris à tâche d'user son répertoire de ballets; tout l'été a été consacré au culte de Terpsichore (style classique); cette mesure a été bien cruelle pour ces pauvres danseurs et ces pauvres danseuses. La danse devrait être défendue pendant les jours caniculaires; on prétend que les chanteurs manquant absolument à l'Académie de musique, elle a dû remplacer l'opéra par des danses vives et animées. Comment en serait-il autrement? Il n'est point de voix qui puissent lutter avec ce formidable orchestre, et surtout avec l'orchestration des opéras modernes, qui réduit les chanteurs à recourir à une pantomime désespérée, laquelle exprime avec éloquence, non pas seulement les infortunes du personnage, mais encore la détresse de l'acteur, essayant vainement de dominer le terrible fracas qui étouffe ses accents sous prétexte de les accompagner.

La fin du mois dernier a été marquée par un événement bien douloureux, et Paris, qui passe pour être si ingrat et si oublieux, est encore dominé par la triste impression causée par la mort de cette charmante actrice, de cette honnête et aimable femme que l'on applaudissait au Gymnase sous le nom de *Rose Chéri*, que l'on vénérait sous le nom de Mme Lemoine. Son caractère, ses vertus, son intelligence, étaient au-dessus de tout éloge; elle a été enlevée en vingt-quatre heures, dans la force de l'âge et du talent; elle est morte d'une angine couenneuse, maladie contagieuse qui lui a été communiquée par l'un de ses enfants qu'elle soignait avec le dévouement le plus absolu. Ses obsèques ont eu lieu à Passy, au milieu d'une foule désolée; tous les artistes, tous les littérateurs composaient le cortége, qui, si considérable qu'il fût, ne comptait pas dans ses rangs un seul indifférent. Ces tristes circonstances prouvent que notre époque n'est point aussi sceptique qu'elle en a la prétention, et que nul ne peut se soustraire au prestige exercé par le talent uni à l'honnêteté. Mme Rose Chéri, fille d'un directeur de théâtre nommé Cizos, naquit à Étampes en 182[illegible]; sa vocation théâtrale se manifesta dès ses premières années; à quatorze ans elle était déjà une excellente petite actrice. Elle jouait la comédie et le vaudeville à Périgueux. M. Romieu, alors préfet de la Dordogne, lui donna une lettre de recommandation pour M. Bayard; elle vint à Paris, et débuta au Gymnase sous le simple prénom de Marie : elle ne put y être engagée que deux ans plus tard. Le 5 juillet 1842 elle dut jouer un rôle créé par Mme Volnys; le public murmura à l'annonce d'une *doublure;* mais à la fin de la soirée la débutante avait obtenu un triomphe éclatant, et le public réclamait son nom avec insistance. « Quel nom dirai-je? demanda le régisseur à la mère de la jeune actrice. — Rose Cizos. — Cizos!... impossible de dire ce nom-là.... il prêterait à la plaisanterie. — Mon mari, dans ses tournées dramatiques, prenait le nom de *Chéri*. — Bien. » Et le régisseur lança au milieu des applaudissements le nom de *Rose Chéri*. Le lendemain, le directeur offrait à la débutante un engagement de 4,000 francs par an.

Ses succès grandirent d'année en année. Malgré les offres les plus brillantes, entre autres celle d'un engagement au Théâtre-Français, Mlle Rose Chéri resta au Gymnase pour ne point quitter la scène où elle s'était révélée. Elle vivait patriarcalement dans sa famille, partageant sa vie entre le travail et le devoir, lorsque M. Scribe se présenta pour demander sa main au nom de son directeur, M. Lemoine-Montigny, qu'elle épousa le 12 mai 1845.

Nulle union ne fut plus heureuse que celle-ci. Mme Lemoine fut aussi dévouée au bonheur de sa famille qu'à la prospérité du théâtre, dont elle était l'âme; elle suffisait à tous les travaux, à tous les soins domestiques, en se consacrant tout entière à son mari et à ses enfants, qu'elle adorait. Très-pieuse, elle ne manquait jamais la messe de sa paroisse; elle avait le bonheur et le donnait; la fortune la plus honorablement gagnée assurait l'avenir de ses enfants.... La mort est venue, elle a emporté cette charmante actrice, dont le jeu était si remarquable pour la finesse, la sensibilité, la grâce : cette mère admirable est morte comme elle a vécu, *pour* et *par* ses enfants.

EMMELINE RAYMOND.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Chapeau et Coiffure de M.me AUBERT, 40, r. du Faub.g Poissonnière

Toilettes de Madame LEBALLEUR.

Rue Taitbout, 74.



ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

Suite.

A peine l'invalide se vit-il en liberté, qu'il rentra chez lui ne sortit plus de la journée. Le lendemain matin, il alla tendre à la porte de l'école la sortie des petits garçons, et vita tous les membres de l'ordre des fleurs à se trouver jeudi suivant près du moulin de la reine Berthe, pour ler de là faire une excursion avec lui dans les champs. Il ait une grande nouvelle à leur annoncer.

Tous furent exacts au rendez-vous; et certes il n'y avait cun danger qu'aucun d'eux y manquât; ils étaient trop nreux de la perspective offerte d'une partie de plaisir prélée par leur ami le père des fleurs.

En quittant les écoliers, Chabardèze écrivit une lettre à nauld de Hanss, à Michel Léonis et à Pierre Kepenne, trois grands dignitaires de son ordre, les priant de vouir bien se rendre l'instant chez lui ur recevoir une iportante communcation.

Le bruit de la ène qui avait eu u chez le quarr-maître Spée à rstal, avait déjà nchi la Meuse, et trois jeunes ns, inquiets de nfluence qu'elle uvait avoir eue r le cerveau affai- de leur pauvre ni, s'empressèrent ecourir à son ination. L'invalide reçut avec la diité qu'il ne monit que dans les andes occasions, leur raconta en u de mots ce qui ait eu lieu chez Spée.

« J'ai pensé à offrune récompense Rose, » dit-il, pour la tendre mpassion qu'elle montrée à mes lheureux sujets, ur les efforts 'elle a tentés dans but de les sousire au supplice mérité qu'on leur ait subir, et aussi ur l'intervention néreuse et sponlée avec laquelle elle a défendu ma liberté. »

Les jeunes gens applaudirent à cette idée, et demandèt quelle était cette récompense.

« Je désire vivement que mon dessein obtienne votre apbation, » ajouta l'invalide, « et si vous trouvez qu'il lève pas trop haut cette jeune et charmante fille, je le mettrai aussi aux autres membres de l'ordre des fleurs. pendant, comme vous avez le droit d'objections, que le ir de m'être agréable ne vous empêche pas de dire sinement votre opinion. »

Les jeunes gens s'inclinèrent tous trois en signe d'assenent.

« Mon intention, » dit Chabardèze avec majesté, « serait ocier Rose Deroy à ma toute-puissance. Je voudrais la e acclamer reine des fleurs et des papillons, et que démais son nom, dans mon empire et partout ailleurs, celui de Rose-de-Roi. Vous entendez bien? » répéta bardèze en scindant les syllabes, « Rose-de-Roi. »

es grands dignitaires de l'ordre s'empressèrent d'apuver chaleureusement le pauvre invalide, et de déclarer il serait impossible de trouver un front plus digne que ui de cette jeune fille de porter la couronne de l'empire fleurs.

Chabardèze parut si heureux de cette approbation, que trois jeunes gens échangèrent rapidement entre eux un ard qui signifiait: Quel est celui de nous qui pourrait assez méchant pour chercher à détruire son illusion?... Michel Léonis, qui était fort riche, offrit sa bourse à abardèze.

« Puisque vous voulez faire acclamer Rose reine des fleurs tous les membres de notre ordre, » dit-il, « je crois essaire que vous leur fassiez des largesses. En ma quade chevalier du bouton d'or, j'ai le droit d'offrir à re Majesté les moyens de régaler tous les dignitaires de votre couronne, et je vous prie de puiser là-dedans. »

L'invalide montra quelques pièces de menue monnaie qu'il avait depuis longtemps en réserve.

« Voyez, » dit-il en souriant avec bonté à Michel Léonis et lui serrant la main pour le remercier, « voyez, le roi n'a pas besoin de subsides. »

Le jeudi suivant tous les enfants de l'école acclamèrent Rose Deroy souveraine de l'empire des fleurs et reine des papillons. Chabardèze leur fit faire une longue promenade dans la campagne, les régala de lait, de fruits, de gâteaux, et jamais, je crois, autorité ne fut établie par les faiseurs de tant de gouvernements tombés, sur d'aussi solides bases que celles posées par ce pauvre fou et ses grands hommes d'État les écoliers.

Le lendemain de ce jour mémorable dans l'empire des fleurs et des papillons, Chabardèze revêtit son uniforme, et monta aux Frênes, pour aller présenter sa couronne à la nouvelle reine. Il l'avait tressée de roses-pompons et de feuilles de lierre, ce qui faisait le plus charmant effet, et il l'avait enfermée dans une des plus délicieuses corbeilles qui fussent jamais sorties de ses mains.

Arrivé à l'habitation, il fit demander par M[lle] Balbine une audience particulière à M. Deroy. Celui-ci, étonné de ce cérémonial inusité, reçut l'invalide dans le salon. Quel triomphe pour M[lle] Balbine, qui avait si rarement l'occasion d'ouvrir à un visiteur les deux battants de cette pièce, entretenue néanmoins dans un luxe inouï de propreté!

« Monsieur Deroy, » dit l'ancien soldat, aussitôt qu'il aperçut le bon professeur, « je viens vous faire part d'un événement de la plus haute importance, et qui vous touche particulièrement.

— Qu'est-ce, monsieur? » dit avec inquiétude le savant.

« Je viens vous annoncer, » reprit solennellement Chabardèze, « qu'avec l'agrément de mes grands dignitaires et de tous les membres de l'ordre que j'ai fondé, M[lle] Rose Deroy, votre fille, vient d'être associée à mon empire. Je lui apporte, dans cette corbeille, la couronne de reine des fleurs et des papillons... »

A cette étrange déclaration, M. Deroy eut la plus grande peine à garder son sérieux. Comprenant cependant que l'affaire qui avait eu lieu chez M. Spée, en donnant un nouvel ébranlement au cerveau malade du pauvre soldat, avait provoqué un accès de plus longue durée, et qu'il y avait charité à entrer dans ses idées, il parvint à se contenir, et dit, avec un naturel parfait, qu'il était reconnaissant de l'insigne honneur qu'on faisait à sa fille, et il demanda comment elle avait pu mériter d'être élevée à cette suprême dignité.

L'invalide raconta alors tout ce qu'on sait déjà; seulement il lui donna des détails qu'avait omis Rose. La jeune fille n'avait rien dit à son père de la part efficace qu'elle avait prise à tout ce qui s'était passé. Le bon professeur en écouta donc le récit avec beaucoup d'intérêt.

« Mais, » dit-il enfin d'un air bonhomme, en présentant à Chabardèze sa tabatière ouverte, « que dira la reine Flore de cette usurpation? consent-elle à abdiquer?

— « Flore, » reprit Chabardèze d'un air dédaigneux, « c'est une vieille coureuse qui n'est pas faite pour décrot-« ter les souliers de Rose; qu'elle aille raccommoder les « culottes de son vieux Zéphire *. »

Cette fois, M. Deroy eut besoin de se mordre les lèvres pour ne pas céder à l'envie de rire qui s'emparait de lui.

(*) Historique.

« Ah! bien, bien, très-bien, » parvint-il à dire; puis enfin, devenant plus maître de lui: « Voulez-vous faire le tour de mon jardin, monsieur Chabardèze? » ajouta-t-il; « nous y trouverons Rose, et vous pourrez lui faire hommage de votre charmante couronne. »

L'invalide prit la jolie corbeille qu'il avait déposée sur la table, et suivit M. Deroy dans le jardin.

Rose avait si grande pitié du pauvre Chabardèze, qu'elle reçut son présent et l'annonce qu'il lui fit de son avénement à l'empire des fleurs avec une grâce, une bonté compatissante tout à fait exempte de moquerie. En vérité, ses jolis yeux avaient plutôt envie de pleurer que de rire en regardant l'invalide, en écoutant ses paroles, si profondément empreintes de l'égarement de son esprit.

M. Deroy fit visiter son jardin au souverain des fleurs. On causa culture, et toute la lucidité de raisonnement de l'ancien jardinier reparut. Ce n'était plus un insensé qu'il fallait bercer de ses propres chimères: c'était un homme pratique, connaissant à merveille tout ce qui concernait le bel art de la culture des fleurs et des fruits. Notre savant, émerveillé du bon sens, de la science que déployait l'invalide, l'engagea à venir visiter quelquefois son parterre et son potager, et surtout il le pria de lui procurer un jardinier capable de diriger parfaitement ses petites plantations.

« Moi, si vous voulez, » dit Chabardèze; « je serais enchanté de vous être utile en cette qualité, à condition que vous ne me parlerez point de gages, et que vous me laisserez du temps pour continuer à tresser mes paniers.

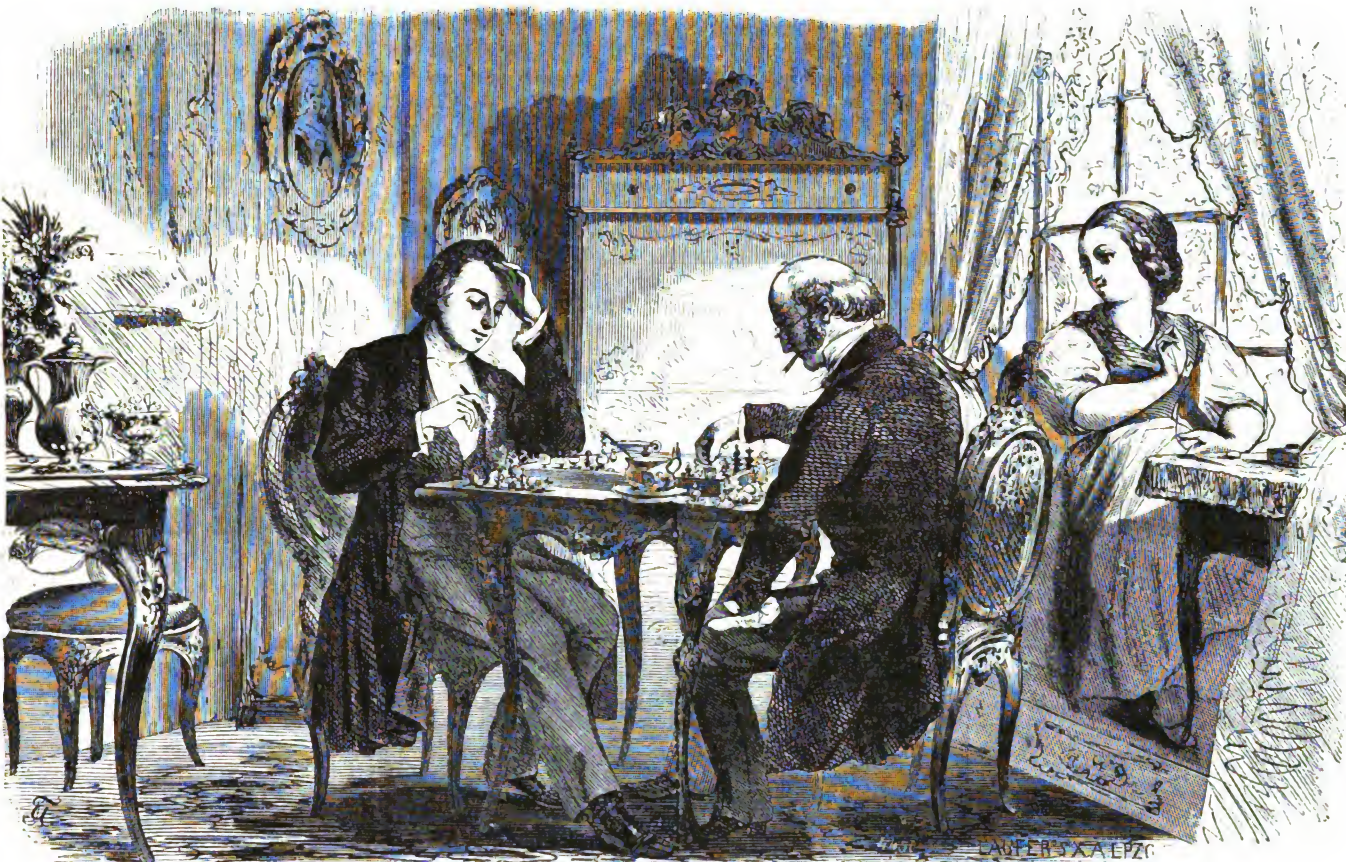
— Mais je ne puis souffrir, » s'écria M. Deroy.....

« Le bonheur de vivre sous le même toit que la reine des fleurs, » interrompit vivement Chabardèze, « sera une rémunération plus que suffisante pour le travail que j'aurai à faire chez vous.

— Avant de nous engager, pensez pendant quelques jours à la proposition que vous me faites, monsieur Chabardèze, » dit le maître de l'habitation d'un air un peu soucieux; « de mon côté je ne peux qu'être très-sensible à votre offre. Si vous le voulez bien, cependant, nous reviendrons dans huit jours sur ce sujet. »

L'invalide consentit à cet arrangement, et quitta les Frênes enchanté de l'accueil qu'il y avait reçu, et se promettant de revenir au jour indiqué faire connaître des intentions qu'il assurait devoir être les mêmes.

M. Deroy, lui, voulait interroger Pierre Kepenne, pour savoir, avant tout, si la présence de l'invalide à l'habitation ne serait point un embarras ou un danger.



ET C'EST AINSI QUE LA VIE S'ÉCOULE TRANQUILLE ET HEUREUSE A L'HABITATION.

II

Quatre ans après ces événements, nous retrouvons l'invalide installé aux Frênes. Il n'est pas seulement le jardinier de l'habitation, il est l'ami de la famille.

Le dérangement partiel de ses facultés ne nuit en rien à son activité. C'est lui qui soigne le jardin, scie le bois, va chercher de l'eau à la source du verger, monte les provisions de chauffage de la cave, et descend à Jupille, à Herstal ou à Liége, pour remplir certaines commissions dont il s'acquitte parfaitement bien. Toutes ces gracieusetés se font à l'intention de mademoiselle Balbine, qui, dans la pensée du galant invalide, a droit, comme femme, sinon aux mêmes adorations que sa jeune maîtresse, du moins aux mêmes respects empressés.

Mademoiselle Balbine, de son côté, reçoit tous ces témoignages de déférence avec le calme imposant qu'on lui connaît. On dirait même qu'elle plisse avec un soin plus minutieux le fichu d'indienne à grandes fleurs qui se croise sur sa poitrine, et que sa coiffe de mousseline blanche, aux ailes battantes sur le cou, est mise avec une plus grande prétention encore à la prudence et à la dignité. Mais tout cela, qu'on en soit bien sûr, c'est en tout bien et tout honneur, et, par-dessus tout, pour mieux sauvegarder la considération de la famille. Après cette déclaration, que j'ai cru devoir faire, des motifs purs de tout alliage de mademoiselle Balbine, honni soit qui mal y pense.

Quant à notre petite reine des fleurs, qui touche à ses dix-sept ans, chacun dans le village de Jupille, les autres jeunes filles exceptées, se plaît à lui donner le nom que lui a décerné Chabardèze. On ne l'appelle plus que *Rose-de-Roi*. Et comme elle porte bien ce nom! Jamais plus frais, plus pur, plus gracieux bouton de rose ne s'entr'ouvrit pour sourire au ciel. Elle est la joie, elle est l'âme, elle est la clarté

de la maison ; car nul ne s'entend comme elle à rendre à ceux qui l'entourent tout le bonheur qu'elle en reçoit.

Éveillée avec l'alouette, elle chante aussi, dès le matin, ses douces et vives chansons, tout en partageant avec mademoiselle Balbine les soins de l'intérieur. Son aiguille diligente suffit à l'entretien du linge et des effets de la maison, ce qui ne l'empêche nullement d'aider à la préparation des repas, et de faire souvent à son père et à l'invalide, grâce aux fécondes ressources de la cuisine, de petites surprises qu'ils apprécient tous deux très-particulièrement.

Elle a en outre une instruction solide, que lui a donnée son père ; aucun art d'agrément, il est vrai, si ce n'est le peu de dessin que Pierre lui a appris. Nous savons déjà que tous les petits talents féminins qu'elle possède, c'est à mademoiselle Balbine qu'elle en est redevable.

En hiver, les deux amis vont faire ensemble, avant le souper, une excursion dans la campagne, pour gagner de l'appétit, disent-ils.

Lorsqu'ils rentrent de leur promenade, ils trouvent un bon feu préparé par Rose. Leurs pantoufles, en les attendant, se chauffent doucement à une distance convenable de la grille brûlante, et les deux fauteuils sont à leur place de chaque côté de la cheminée. Ils arrivent. Rose s'empresse autour d'eux. Elle sert le thé, les œufs durs, les tartines de beurre saupoudrées de fromage de Hollande râpé, qui servent de souper. Après le repas elle s'assure qu'il ne manque rien à la lampe, roule une petite table sous le coude de son père, lui présente son journal et sa pipe. S'il choisit cette dernière, c'est elle qui lui fera, dans le journal de la province de Liége, la lecture des articles qui l'intéressent. S'il prend le journal, elle s'attable gaiement devant une corbeille pleine de linge à réparer ; mais ce n'est pas avant d'avoir, dans l'un ou l'autre cas, offert aussi à l'invalide sa pipe favorite, et placé à sa portée le bonhomme de grès, ventru et joufflu, qui contient le tabac à fumer. A côté de Rose, mademoiselle Balbine, que la lecture de la politique endort, file, roide et silencieuse, la quenouille plantée dans sa ceinture. L'excellente fille croirait manquer à tout ce qu'elle doit à elle et aux autres, si elle souffrait que le sommeil fît dévier sa tête de la verticale, alors même que toutes les choses présentes s'évanouissent à ses yeux. Aussi, lorsque la conversation succède au ton, devenu monotone à son oreille, de la lecture du journal, ou bien lorsqu'on s'interrompt pour retourner la feuille, qui crie en se repliant, il n'y a rien de plus plaisant à voir que la manière dont elle se redresse brusquement. On dirait, alors, de la tenue d'un soldat sous les armes, tant elle fait tourner son fuseau avec une fébrile vivacité ; mais bientôt sa main s'alanguit encore, son menton finit par toucher sa poitrine, et lorsqu'un temps d'arrêt la réveille de nouveau, si elle a conscience d'avoir définitivement cédé au sommeil, rien ne peut égaler la profonde et comique humiliation qui se peint dans ses traits. Je suis sûre que si l'un ou l'autre de la famille faisait la moindre allusion au deux ou trois ronflements sonores qui lui sont échappés, mademoiselle Balbine n'oserait plus, de quinze jours, venir prendre auprès de ses maîtres sa place accoutumée.

Dans la belle saison, Rose met le couvert sous le berceau de clématites, qui sert alors de salle à manger. C'est elle encore qui charme la soirée des deux amis par son gai babil, ses douces chansons, ou par l'attention qu'elle prête à leurs récits : c'est si rare de savoir écouter, et Rose écoute si bien !

Et puis souvent Catherine Spée, avec d'autres jeunes amies, accourent la visiter.

Les anciens élèves viennent voir leur professeur, comme ils continuent, après bien des années, à nommer avec un accent plein de cœur M. Deroy.

Alors, la maison est sens dessus dessous, car il faut, quand même, que tout le monde prenne part aux jeux qu'invente cette belle jeunesse. Ce ne sont qu'éclats de rire de tous les côtés ; signaux par-ci, appels étouffés par-là, froissement des feuilles dans les allées, robes fuyantes derrière les taillis ; enfin, le père est obligé d'en oublier sa pipe, l'invalide sa jambe de bois, et l'importante Balbine son *quant à elle*. Ces derniers mots résument tout.

Pierre surtout, l'élève de prédilection du bon professeur, Pierre vient souvent passer quelques heures auprès de son ancien maître. Il tient à honneur et à plaisir de se faire battre par lui aux échecs, ce qui est une grande joie pour le vieux savant ; et c'est ainsi que la vie s'écoule tranquille et heureuse à l'habitation.

Mais Rose ne sait pas être seulement une bonne ménagère, une fille tendre et prévenante, une amie attentive ; elle ne sait pas seulement rire, chanter et s'amuser : elle connaît aussi le chemin de toutes les chaumières visitées par la maladie ou la pauvreté. Tous les malheureux la bénissent ; tous les enfants, lorsqu'ils l'aperçoivent, courent au-devant d'elle pour lui faire fête ; tous l'aiment sans exception, parce que nul ne s'occupe aussi bien d'eux, ne leur dit d'aussi gentilles choses, et ne s'entend, comme elle, à retirer l'épine de leurs petites discussions.

N'est-ce pas là une bien aimable jeune fille, et y a-t-il une mère au monde qui ne s'estime heureuse de voir la sienne lui ressembler ?

Comment ce vieux professeur, cette vieille servante, et, depuis quatre ans, ce vieux soldat, ont-ils pu, à eux trois, achever une éducation aussi parfaite ? Hélas ! c'est ici que cette vérité éternelle, que rien n'est parfait sous les cieux, doit recevoir une nouvelle application. Je suis forcée d'être vraie, et je dois avouer, à mon grand regret, qu'une ombre fâcheuse est répandue sur la surface du charmant portrait que je viens de tracer. Cette ombre, la sage direction d'une mère l'eût assurément fait disparaître ; mais que pouvaient faire de plus le vieil invalide, la vieille bonne et le vieux professeur ?

Rose était coquette ! Il était résulté de tout cet enthousiasme, de toute cette admiration, de toutes les extases dont elle était constammen l'objet, qu'elle avait pris son nom de Rose-de-Roi et sa couronne de reine des fleurs au sérieux.

Elle exigeait tous les hommages et les recevait avec indifférence ; elle se plaisait à essayer le pouvoir de sa grâce, de sa beauté, et ne se souciait pas ensuite des impressions qu'elle avait fait naître. Elle ne songeait qu'au plaisir d'être louée, admirée, et, malheureusement pour elle, louanges et admirations lui arrivaient de tous côtés.

Si sa mère eût vécu, elle lui eût dit : « Mon enfant, cette attraction que tu possèdes est un présent de Dieu, car ce n'est point toi qui as pu te donner ton sourire éloquent, ta douce voix, tes yeux pleins de charme et de gaieté.

« Tu n'as point fait ton bon et tendre cœur, ton admirable intelligence ; ces choses te viennent d'un Être qui mérite tout ton amour, toutes tes adorations. N'en sois donc point vaine, et garde-toi de badiner avec les jeunes et sincères émotions que tu pourras inspirer.

« Fais un digne usage de ces biens périssables, afin que, plus tard, lorsque tu inclineras ta tête grise pour chercher dans le passé les jours heureux de ta jeunesse, tu puisses te ressouvenir sans remords. »

Mais Rose n'avait point de mère qui pût lui parler ainsi, et sa coquetterie, n'étant soumise à aucun contrôle tendre ou sévère, elle finit à la longue par s'y abandonner entièrement.

Tout naïf, tout innocent que fût chez elle ce sentiment, si toutefois la coquetterie peut être jamais innocente et naïve, il éloigna d'elle ses compagnes. Hors Catherine Spée, toutes la jalousaient, l'enviaient ; toutes, en sa présence, suivaient avec inquiétude la direction des yeux de leurs fiancés.

On la craignait, on la fuyait, on ne l'aimait plus. En vain ses grands yeux bruns rayonnaient avec une douceur ineffable sur ses jeunes amies, ils ne rencontraient presque jamais qu'un regard contraint et glacé.

Elle s'affligeait de ce changement et ne comprenait pas.

Pierre, le censeur, comme elle appelait quelquefois son ci-devant maître de dessin, Pierre n'était pas là pour l'éclairer.

On ne le voyait presque plus aux Frênes. Forcé d'aller à Liége tous les jours, il ne faisait plus que de loin en loin, et le dimanche seulement, une courte visite à ses amis ; ses travaux l'absorbaient tout entier.

Je citerai deux exemples de la manière dont mademoiselle Rose procédait avec les jeunes gens qui recherchaient sa main, et je choisis ces exemples de préférence, parce que les noms des deux aventureux personnages qui sont les héros de l'histoire ne nous sont pas inconnus.

On verra que, pour une jeune fille si accomplie, la conduite de mademoiselle Deroy n'eut rien de très-édifiant.

Il s'agit de deux grands dignitaires de l'ordre des fleurs.

MM. Arnold, baron de Hanss, et Michel Léonis, ayant eu le malheur de se croire encouragés par notre petite coquette, s'étaient mis sur les rangs.

L. AGIMONT.

(La suite au prochain numéro.)



Un âne porte mon premier,
Mon second porte mon entier.

La comtesse D'OUT.....T.



Il nous est malheureusement impossible de publier les dessins patrons demandés dans le numéro qui paraît immédiatement ap lettres que l'on nous adresse ; lorsqu'il s'agit de dessins, il faut le de graver les bois ; lorsqu'il s'agit de patrons, le travail est plus co rable encore. J'espère publier la *grecque* que l'on désire à *Morn* mais il ne dépend pas de ma bonne volonté de fixer la date de cett blication. — La robe que l'on me décrit *sur la montagne* est par ment convenable pour l'âge que l'on me désigne ; on ne porte p quarante ans, les toilettes qui accusent des prétentions de jeun mais on peut parfaitement se permettre les ornements que l'on me signe, parce qu'ils sont de tous les âges : seulement, il ne faut pas sir des nuances trop claires pour les volants de couleur que l'on poser sur une robe noire. En général, on met plutôt des ornem des volants noirs sur des robes de couleur foncée, que des vola couleur sur des robes noires. Cependant, on peut adopter cette nière combinaison, pourvu que les volants soient de couleur fo Mille remercîments pour l'aimable lettre écrite *sur la montagne*.

Nous répétons ici quelques avis déjà publiés, qu'il importe de connaître à nos nouvelles abonnées : 1° Il est impossible de répo immédiatement aux questions que l'on nous adresse ; le tirage co rable du journal dure plusieurs jours, et l'on doit nous excuser s ne reçoit pas le samedi, dans le journal, le renseignement deman le courant de la semaine ; 2° Il est encore plus impossible d'impr une planche de patrons en deux jours, ce travail dure au moin mois ; 3° Il est inutile de joindre des timbres-poste aux lettres q adresse à Mme Raymond ; ses occupations lui interdisent, à son regret, toute correspondance particulière : lorsqu'il s'agit de co sions et d'achats, les lettres doivent être adressées, affranchi M. Leballeur, rue Taitbout, 74 ; lorsqu'on désire une réponse de balleur, on joint à la lettre un timbre-poste pour affranchir cette ré

Le *Jardin des Plantes* est fort intéressant ; il me défend d' davantage ; cependant il faut bien que je le remercie de sa propo que j'accepte avec reconnaissance. L'échantillon de cachemire n' d'une nuance trop claire pour être porté à la ville, de jour ; je c lerais une garniture composée de quatre à cinq rangs de rubans lours noir posés au-dessus de l'ourlet, ou de trois petits volants fetas noir découpés de chaque côté et séparés par un esp 3 centimètres ; ces volants auraient 8, puis 7, puis 6 centim largeur ; le premier serait placé au-dessus de l'ourlet de la jupe cela est-il trop *élégant ?* Il reste pour unique ressource de remp rubans de velours noir par des bandes de mérinos noir, dimin largeur en s'élevant vers le haut de la jupe. Quant à la robe à ca je la ferais sans aucun ornement, ou bien je placerais sur chaq ture réunissant deux lés, soit un ruban de velours noir tout le même ruban, mais encadré de chaque côté par une ruche de découpé, de même couleur que la nuance dominante de la rob ruche aurait 2 centimètres 1/2 de largeur. La combinaison des p et des corsages décolletés est parfaite et très à la mode pour les de jeunes filles. Quant aux échantillons de garniture, on ne s songer : les garnitures sont faites par des couturières, qui ne c raient pas à en envoyer par échantillons. Mille compliments et cîments au *Jardin des Plantes*. — Je désire que Mlle Juliette vent besoin de renseignements, car sa spirituelle et aimable let fait le plus grand plaisir. 1er point : elle recevra des dessins et de vestes qui ne seraient pas *zouaves*, et nous la remercions de la co absolue qu'elle nous témoigne ; 2e point : M. Leballeur seul peut dre au sujet des paniers en question, et je n'ai malheureusement p temps d'aller l'interroger sur ce deuxième point ; 3e point : oui, fois oui, et ces fichus, qui reviennent très-bon marché, sont r sants ; le col en mignardise, dont vous venez de recevoir le dessin qui sera publié prochainement), se prêterait à être continué en form fichu : il s'agirait de tailler le patron du fichu sur du papier bla de calquer sur ce papier le dessin du col en le continuant sur to patron. Je ne suis pas sûre de pouvoir publier immédiatement le en mignardise ; si on désire le faire de suite, il faut s'adresser à M mart, rue Rambuteau, 64. — Les dessins de tapisserie vont être i més en caractères neufs, et nous espérons que l'on en sera satis *Suippes*. — Un chausson d'enfant a été publié dans le n° 15 de l' 1860 ; j'espère en envoyer encore un à Saint-Omer. — *Couron comtesse*. Les gravures de médaillons paraîtront bientôt, on y trai les autres objets demandés vont aussi paraître, selon le désir exprim cette aimable lettre signée *de Rose...* — Nous craignons de ne pouvo blier immédiatement le dessin pour fichu en mignardise ; les modes d' pour femmes et enfants, absorbent nos prochaines planches ; nou seillons à notre abonnée de Vaugirard de s'adresser à M. Simart, Rambuteau, 64 ; il lui fera composer ce dessin, qui serait trop pour le corps du journal, et qui exigerait l'un des côtés d'une feu patrons, dont nous ne pouvons disposer en cette saison.

La passementerie ou le v sont également convenable garnir une robe de satin b le corsage doit être plat, à montant pour la dame de il peut être ouvert en cœu la dame de 25 ans ; les m très-larges. Nos numéros c nent une foule de ces garn entre lesquelles notre abo Gournay pourra choisir, nous publions les dessins descriptions de toutes les tures que l'on fait. — Notr née des Charmes, dans les peut s'adresser avec séc Mme Aubert, rue du Faub Poissonnière, 46, pour sa c en résille ; Mme Aubert lui qui seront fort jolies. Il m' possible de répondre à la s demande, parce qu'il m'e possible de lire le mot q gne l'objet que l'on me de au *crochet tunisien* : nou rons fixer cette inconstan nous avoue ses habitudes d gement, et nous affirme en est corrigée.

Le Directeur-Gér
W. UNGER.

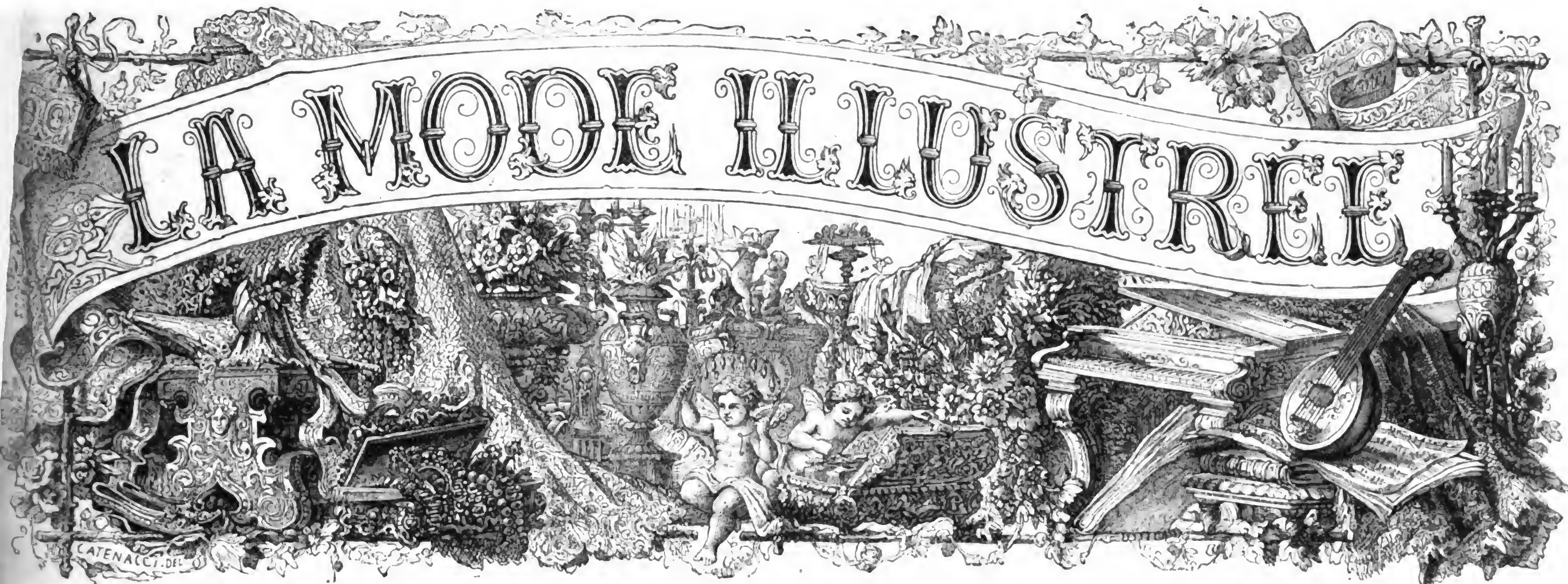
Paris. — Typographie de Firm rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Entre les deux mon cœur est indécis.

N° 42. DEUXIÈME ANNÉE. 14 octobre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Sac à ouvrage.

MATÉRIAUX. — Drap gris; soutache en soie violette; velours noir; cordon et glands assortis.

Le modèle de ce petit sac, que notre dessin représente en grandeur naturelle, est en drap fin de couleur grise; la soutache est violette. L'autre côté du sac est pareil à celui que l'on voit. Si l'on ne veut pas répéter le dessin, on peut le remplacer par les initiales ou par deux ou trois rangs de soutache encadrant simplement ce deuxième côté.

Nous ne connaissons pas d'autre moyen *pour reporter les dessins sur les étoffes non transparentes*, que le moyen déjà bien souvent indiqué par nous : après avoir calqué le dessin sur une feuille de papier, on pique tous les contours avec une aiguille fine ; on place ce papier sur l'étoffe, et l'on passe sur tous les contours *piqués* un petit sachet de mousseline claire contenant de la craie pulvérisée ; on enlève le papier, et l'on fixe les contours indiqués sur l'étoffe, en repassant sur tous ces contours avec un crayon blanc.

Ce procédé prend beaucoup de temps ; il a de plus l'inconvénient de faner les étoffes mises en contact avec la craie en poudre. Nous préférons le procédé que nous avons employé avec succès, et que nous indiquons sans cesse : calquer le dessin sur un papier, poser ce papier sur l'étoffe montée sur un métier, coudre la soutache ou broder avec la soie ou la laine *sur ce papier même* et sur l'étoffe à la fois ; déchirer le papier quand l'ouvrage est terminé.

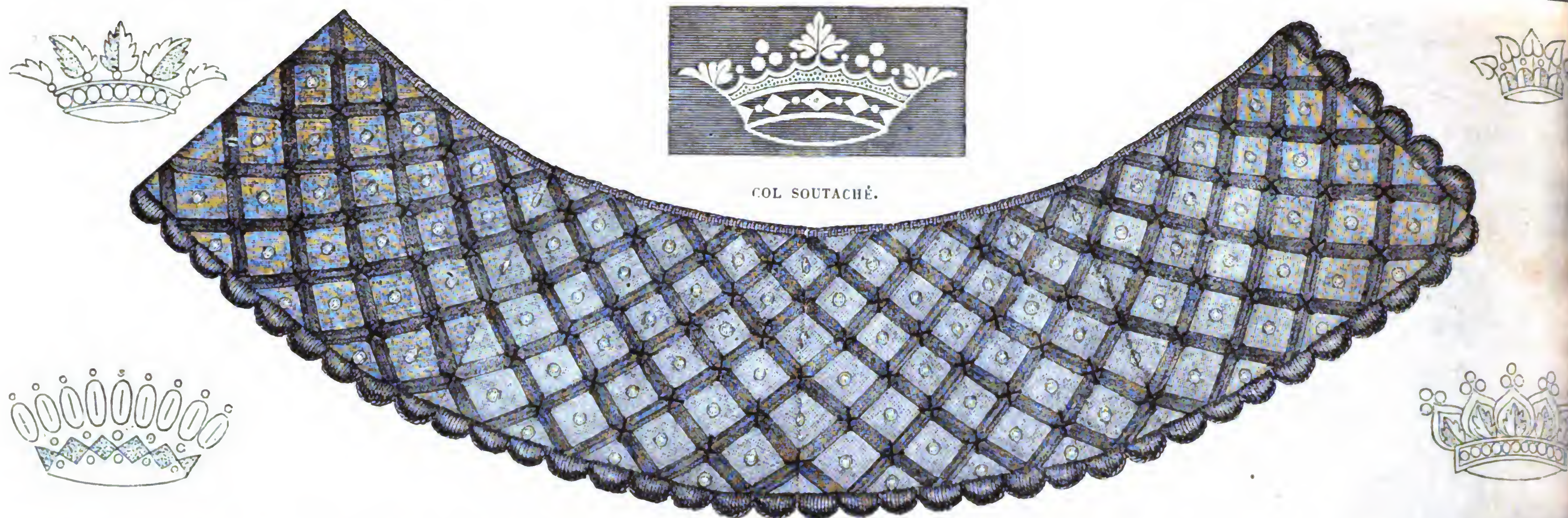
Quand les deux côtés du sac sont brodés, on les double avec un peu de taffetas noir ou violet, on les coud ensemble, on les borde avec un ruban étroit, en velours noir ou bien en soie, *piqué* avec de la soie violette. Il est superflu d'ajouter que l'un des côtés du sac doit être taillé *d'un seul morceau* avec la partie qui est rabattue, tandis que l'autre côté est droit. On peut cependant faire les deux côtés pareils et couper à part la partie qui est rabattue, puis la joindre à l'un des côtés en cachant la jonction sous la soutache.

On peut faire ce petit sac en velours avec soutache d'or ; en drap brun, soutache de soie brune, d'une nuance plus claire que le fond, cousue avec du fin cordonnet d'or ; cette combinaison est du plus charmant effet. On compléterait ce joli travail en le bordant avec un ruban de soie, de même nuance que la soutache, et l'on borderait ce ruban avec du cordonnet d'or. On mettra un cordon, qui sera, ainsi que les glands, en soie brune, mélangés de fils d'or.

SAC A OUVRAGE.

Col en soutache.

Voici un col qui sera très-vite exécuté, et nos lectrices n'auront pas à se repentir de leur confiance si elles veulent bien s'occuper d'exécuter ce travail sur notre recommandation. On calquera ce dessin une première fois sur du papier fin, on le retournera, et, sur ces contours qui traversent la transparence du papier, on calquera *sur un autre morceau de papier* l'autre côté du col. Ces deux papiers réunis forment le col entier ; on les posera sur un morceau de toile cirée, sur lequel on faufilera



COL SOUTACHÉ.

ensuite la mousseline qui doit servir pour faire ce col. On prend du cordon blanc fin (ou soutache blanche en coton), que l'on coud sur la mousseline en repliant ce cordon tantôt vers le haut, tantôt vers le bas du col; on forme ainsi tous les carreaux; on les fixe avec un point croisé, en coton blanc (si l'on est en deuil, on peut employer de la soie noire pour ce dernier détail, et aussi pour les pois placés au milieu des carreaux); puis on fait les pois au point de poste. On festonne le col tout autour afin de maintenir la soutache; les festons extérieurs forment de petites dents, tandis que le feston qui borde l'encolure est uni.

Couronnes de fantaisie.

Ces couronnes sont faites au plumetis et point d'armes; elles peuvent être placées au-dessus des initiales, sur un coin de mouchoir, lors même que l'on ne posséderait aucun titre; les personnes qui les porteront ne peuvent être accusées d'usurper des insignes nobiliaires, puisque ces couronnes sont tout à fait de fantaisie, et qu'elles ne représentent qu'un ornement gracieux.

COURONNES DE FANTAISIE
de chez M. Simart, rue Rambuteau, 64.

Bandes brodées.

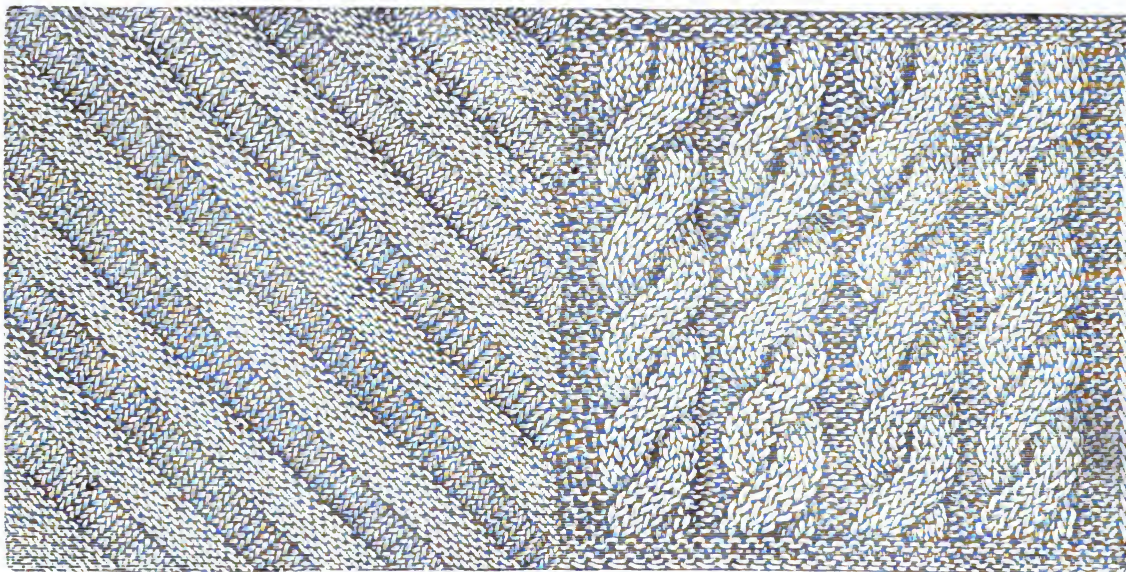
Ces deux dessins serviront pour garnir des vêtements d'enfants, des jupons, des camisoles, etc. Le n° 1 est fait au plumetis; le n° 2 est un mélange de broderie anglaise, de plumetis et de point de poste, pour les pois.

Carreaux tricotés
POUR COUVERTURE.

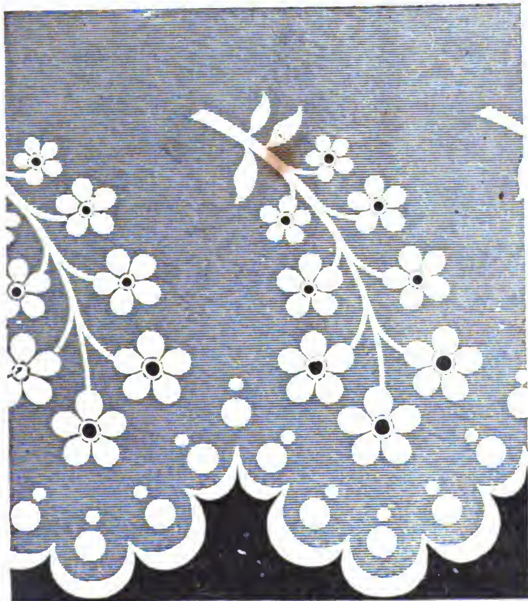
MATÉRIAUX. — Coton de grosseur moyenne ou laine.

Les deux carreaux, réunis sur notre dessin, sont disposés en damier pour composer la couverture. Nous commençons notre explication par le plus compliqué des deux carreaux, c'est-à-dire par celui qui se compose de quatre raies.

On monte 33 mailles et l'on tricote 4 aiguilles *à l'endroit*, en allant et revenant, en levant toujours la première maille sans la tricoter; cette



CARREAUX TRICOTÉS.



N° 1. — BANDE BRODÉE.

première maille est levée de la même façon pour tous les tours; nous éviterons par conséquent une répétition inutile, et nous la désignerons par le terme employé pour la maille qui la suit.

Après avoir tricoté ces quatre aiguilles unies, à l'endroit, on commence le dessin.

1er *tour*. — 3 mailles à l'endroit, — 1 maille à l'envers; * dans les 4 mailles suivantes on fait 8 mailles en tricotant d'abord 1 maille dans le côté de la maille qui se trouve devant l'aiguille; puis, sans rejeter celle-ci hors de l'aiguille, on tricote une seconde maille dans le côté qui se trouve derrière, — 3 mailles à l'envers; — on recommence trois fois depuis*; il reste 4 mailles: la première est faite à l'envers, les trois autres à l'endroit. On a maintenant 49 mailles sur l'aiguille.

2e *tour*. — On retourne l'ouvrage; on fait 4 mailles à l'endroit, — 8 mailles à l'envers; — * 3 mailles à l'endroit, — 8 mailles à l'envers; on recommence depuis * jusqu'à ce qu'il reste 4 mailles, qu'on fait à l'endroit.

3e *tour*. — 3 mailles à l'endroit, — 1 maille à l'envers; — * 8 mailles à l'endroit, — 3 mailles à l'envers; on recommence depuis * jusqu'aux 4 dernières mailles, dont la première est à l'envers, les trois autres à l'endroit.

4e *tour*. Comme le 2e tour. — 5e *tour*. Comm[illegible] 3e tour. — 6e *tour*. Comme le 2e tour.

7e *tour*. — 3 mailles à l'endroit, — 1 maille à l'env[illegible] * on lève les 4 mailles suivantes sur une troisième [illegible]guille que l'on place derrière les deux autres avec l[illegible]quelles on travaille, et l'on fait d'abord, à l'endroit, [illegible] 4 mailles qui suivent celles que l'on vient de séparer. [illegible] reprend ensuite, sur l'aiguille de gauche, les 4 mailles q[illegible] l'on avait mises sur une troisième aiguille, et on les t[illegible]cote à l'endroit; on fait ensuite 3 mailles à l'envers; [illegible] recommence depuis * jusqu'aux quatre dernières mail[illegible] dont la première est tricotée à l'envers, les trois aut[illegible] à l'endroit.

8e *tour*. Comme le 2e tour. — 9e *tour*. Comme le 3e to[illegible] — 10e *tour*. Comme le 2e tour. — 11e *tour*. Comme [illegible] 3e tour. — 12e *tour*. Comme le 2e tour. — 13e *t*[illegible] Comme le 3e tour. — 14e *tour*. Comme le 2e tour.

Le dessin se compose des tours numérotés de 7 à 1[illegible] On recommence ces 8 tours (de 7 à 14) encore quatre f[illegible] et l'on a fait ainsi 4 *ondulations* et 2 demi-ondulations[illegible] première au bas, la deuxième au haut du carreau, q[illegible] l'on termine par 4 tours unis faits à l'endroit, comme [illegible] commencement; il faut seulement diminuer les 16 mail[illegible] augmentées, en tricotant les 8 mailles que l'on a doublée[illegible] de façon qu'elles ne forment plus que 4 mailles à ch[illegible]que ondulation. On surjette après la dernière aiguille, o[illegible] démonte le carreau, et l'o[illegible] en recommence d'autres ju[illegible]qu'à ce que l'on ait fait [illegible] nombre nécessaire à la des[illegible]nation du travail.

Nous allons expliquer [illegible] deuxième carreau, qui [illegible] compose de raies en biais. O[illegible] le commence par un coin, [illegible] le termine au coin opposé.

On monte une maille tr[illegible] lâche; puis on y fait 3 mai[illegible] en tricotant 1 maille dans [illegible] côté de devant de cette pr[illegible]mière maille, et sans je[illegible] celle-ci hors de l'aiguille; [illegible] tricote une deuxième m[illegible] dans le côté de derrière, p[illegible] encore une troisième mai[illegible] dans le côté de devant. On [illegible] ainsi 3 mailles sur l'aiguil[illegible] et le coin du carreau e[illegible] formé.



N° 2. — BANDE BRODÉE.

2e *tour.* — On lève une maille sans la tricoter, on tricote la suivante à l'endroit; on fait dans la troisième maille 2 mailles, l'une dans le côté de devant, l'autre dans le côté de derrière (cette augmentation a lieu à la fin de chaque tour).

3e *tour.* — La première maille est levée sans être tricotée; nous ne mentionnerons plus ce détail, qui se répète à chaque tour; toutes les autres mailles sont tricotées à l'envers; dans la dernière maille on fait 2 mailles.

4e *tour.* — A l'endroit; 2 mailles dans la dernière maille.

5e *tour.* — Comme le 3e.

6e *tour.* — Comme le 4e; après ce tour on a 8 mailles sur l'aiguille.

7e *tour.* — A l'endroit; 2 mailles dans la dernière maille.

8e *tour.* — A l'envers; 2 mailles dans la dernière maille.

9e *tour.* — Comme le 7e.

10e *tour.* — Comme le 8e.

11e *tour.* — Comme le 7e.

12e *tour.* — Aussi à l'endroit, et l'on commence une nouvelle raie. On continue toujours de même, c'est-à-dire que l'on augmente d'une maille à la fin de chaque tour, jusqu'à ce que l'on ait 45 mailles sur l'aiguille ; on a fait 8 raies 1/2, se composant chacune de 5 tours.

Le tour suivant est fait sans augmentation, puis l'on commence la diminution. Au lieu de faire 2 mailles dans la dernière maille de chaque tour, on tricote ensemble les 2 dernières mailles de chaque tour, en suivant toujours les indications données pour les raies; on continue jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 3 mailles sur l'aiguille; on les tricote ensemble pour faire une seule maille et former la pointe du carreau.

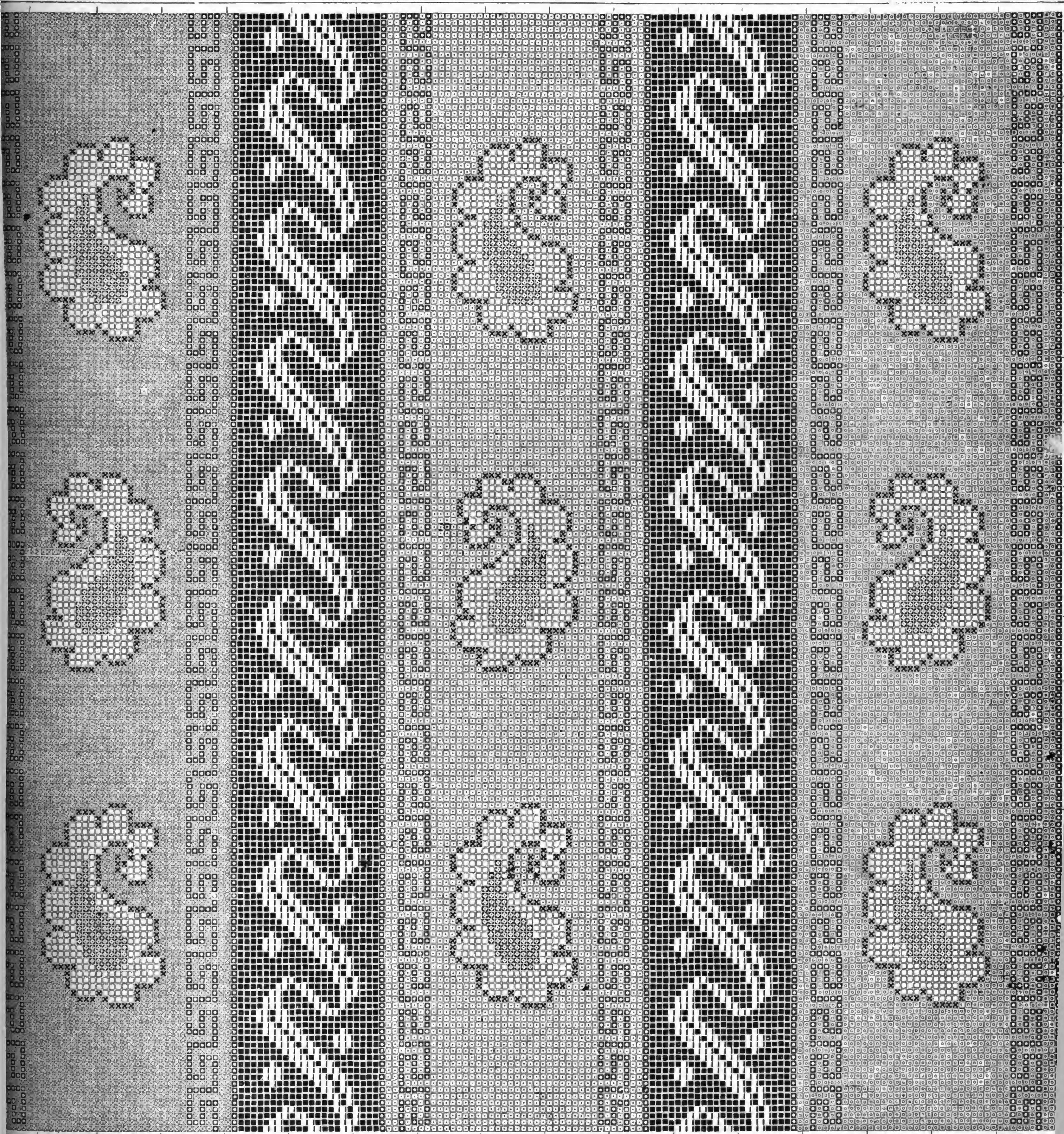
Quand on a terminé les carreaux, on les réunit en *damier* en les cousant ensemble à l'envers. Les raies du carreau en biais doivent être en relief *à l'endroit* du carreau ; elles sont formées par les tours faits à l'envers.

Dessin de tapisserie.

Ce dessin servira pour tapis de table, chaise ou fauteuil, coffre à bois, etc. ; son effet est très-beau. Notre modèle est exécuté en laines fines, sur des canevas n° 4. On peut employer pour le dessin de la raie à fond noir, du cordonnet d'or au lieu de soie jaune d'or; on peut remplacer les soies par des laines de même nuance, mais l'ouvrage sera moins beau.

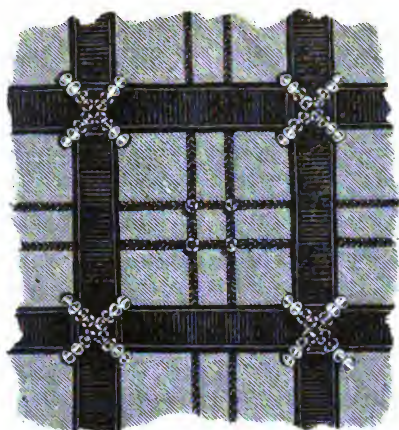
Coin de mouchoir.

Les points de dentelle publiés récemment et le petit glossaire des termes de broderie aideront nos lectrices pour l'exécution de ce mouchoir. Les feuilles, dont la moitié est *pointillée*, doivent être faites au point d'armes; le cœur des fleurs est orné de *points de dentelle;* le bord est festonné et l'on coud une dentelle de Valenciennes ou de Malines sous le feston, à moins que l'on ne veuille avoir un mouchoir plus simple en supprimant la dentelle.



DESSIN DE TAPISSERIE.

Explication des signes : ▫ Noir en soie (indispensable). ▫ Vert anglais. ▫ Ponceau. ▫ Bleu de roi. ■ Laine noire. ˡ Soie jaune d'or. × Soie gris d'acier. ▫ Soie blanche. ▫ Gris clair en soie.



N° 2. — FOND DU PLATEAU DE LAMPE.

Plateau de lampe.

MATÉRIAUX.—Cachemire vert; 2 mètres de ruban de velours noir; 4 mètres de soutache noire en soie; perles d'acier, perles blanches de cristal; perles blanches opaques; pour la bordure: 64 grammes de laine verte; 3 mètres de ruban de velours noir; perles soufflées en argent.

Le dessin n° 1 représente le plateau terminé; le n° 2 est une partie du fond en grandeur naturelle; le n° 3 reproduit une partie de la bordure, également en grandeur naturelle. Le fond est orné de doubles carreaux en rubans de velours noir et soutache noire; les carreaux de velours sont ornés aux quatre coins avec des croix en perles; les carreaux de soutache sont fixés avec des perles d'acier, ainsi que notre dessin l'indique clairement.

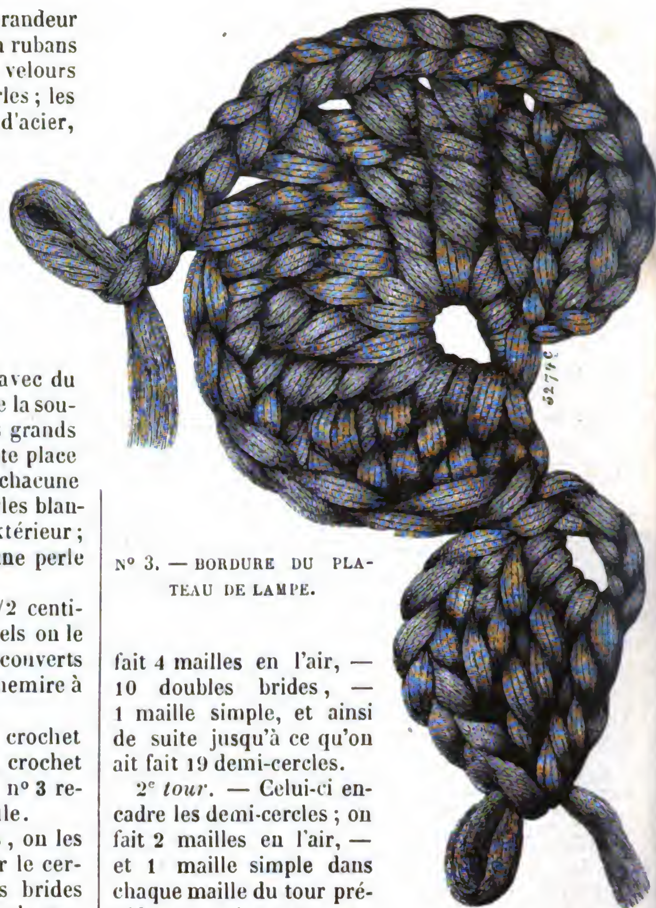
Pour exécuter ce plateau, on coupe deux ronds en carton ayant chacun 22 centimètres de diamètre; on les recouvre d'un côté avec du cachemire vert, et sur l'un de ces côtés on coud la soutache noire, en se conformant à notre dessin, c'est-à-dire en faisant des carreaux doubles, et plaçant les perles d'acier aux coins où la soutache est croisée.

Sur ces doubles carreaux on fait des carreaux avec du ruban de velours noir plus large naturellement que la soutache; ceux-ci se croisent toujours au milieu des grands carreaux formés par la soutache, et l'on fait à cette place une croix composée de quatre branches, formées chacune de deux perles blanches de cristal et de deux perles blanches opaques, ces dernières étant placées à l'extérieur; ces quatre branches sont réunies au milieu par une perle d'acier.

On coupe un troisième rond en carton de 1/2 centimètre plus petit que les deux autres, entre lesquels on le place, puis on coud ensemble les deux ronds recouverts de cachemire, en laissant, bien entendu, le cachemire à l'extérieur.

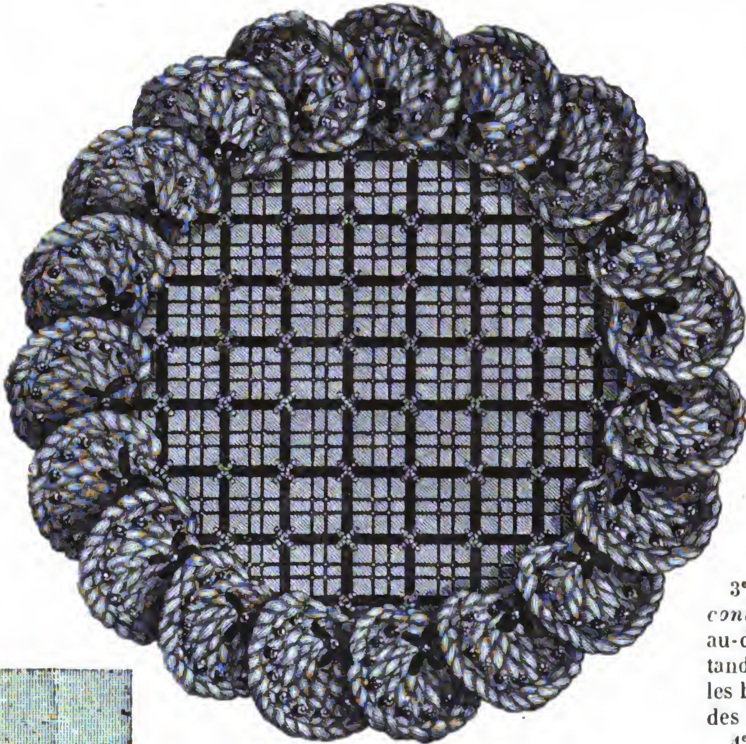
La bordure se compose de 19 feuilles faites au crochet avec de la laine à douze brins; on emploie un crochet en bois de grosseur assortie à la laine. Le dessin n° 3 représente l'une de ces feuilles en grandeur naturelle.

1er *tour* de la bordure. — On monte 5 mailles, on les réunit en cercle, on fait 4 mailles en l'air, et sur le cercle 10 doubles brides, en plaçant deux doubles brides dans chaque maille; on jette deux fois la laine sur le crochet, puis on fait 1 maille simple: cela forme une sorte de demi-cercle, et sur la maille simple on recommence un nouveau cercle se composant, comme celui que nous venons de décrire, d'un rond de 5 mailles, sur lequel on fait 4 mailles en l'air, — 10 doubles brides, — 1 maille simple, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait fait 19 demi-cercles.



N° 3. — BORDURE DU PLATEAU DE LAMPE.

2e *tour.* — Celui-ci encadre les demi-cercles; on fait 2 mailles en l'air, — et 1 maille simple dans chaque maille du tour précédent, en piquant le crochet sous la maille entière. On coud ensuite une perle soufflée en argent dans chaque maille simple; il faut, par conséquent, 10 de ces perles pour chaque feuille. On coud cette bordure autour du plateau, et l'on couvre l'ouverture de chaque anneau par un nœud en ruban de velours noir, composé de quatre bouclettes et d'une perle soufflée en argent, placée au milieu du nœud.



N° 1. — PLATEAU DE LAMPE.

Entre-deux au crochet.

Personne ne méconnaît, aujourd'hui, les avantages des travaux au crochet; le principal de tous est, sans contredit, leur solidité, et l'entre-deux que nous allons expliquer composera un ornement peu coûteux et *inusable* pour les pantalons et jupons d'enfant.

On fait, avec douze brins de coton, un anneau ayant 10 centimètres de longueur; le premier tour se compose de mailles *simples* recouvrant cet anneau; quand on en a recouvert la moitié, on le plie en forme de 8, puis l'on recouvre l'autre moitié.

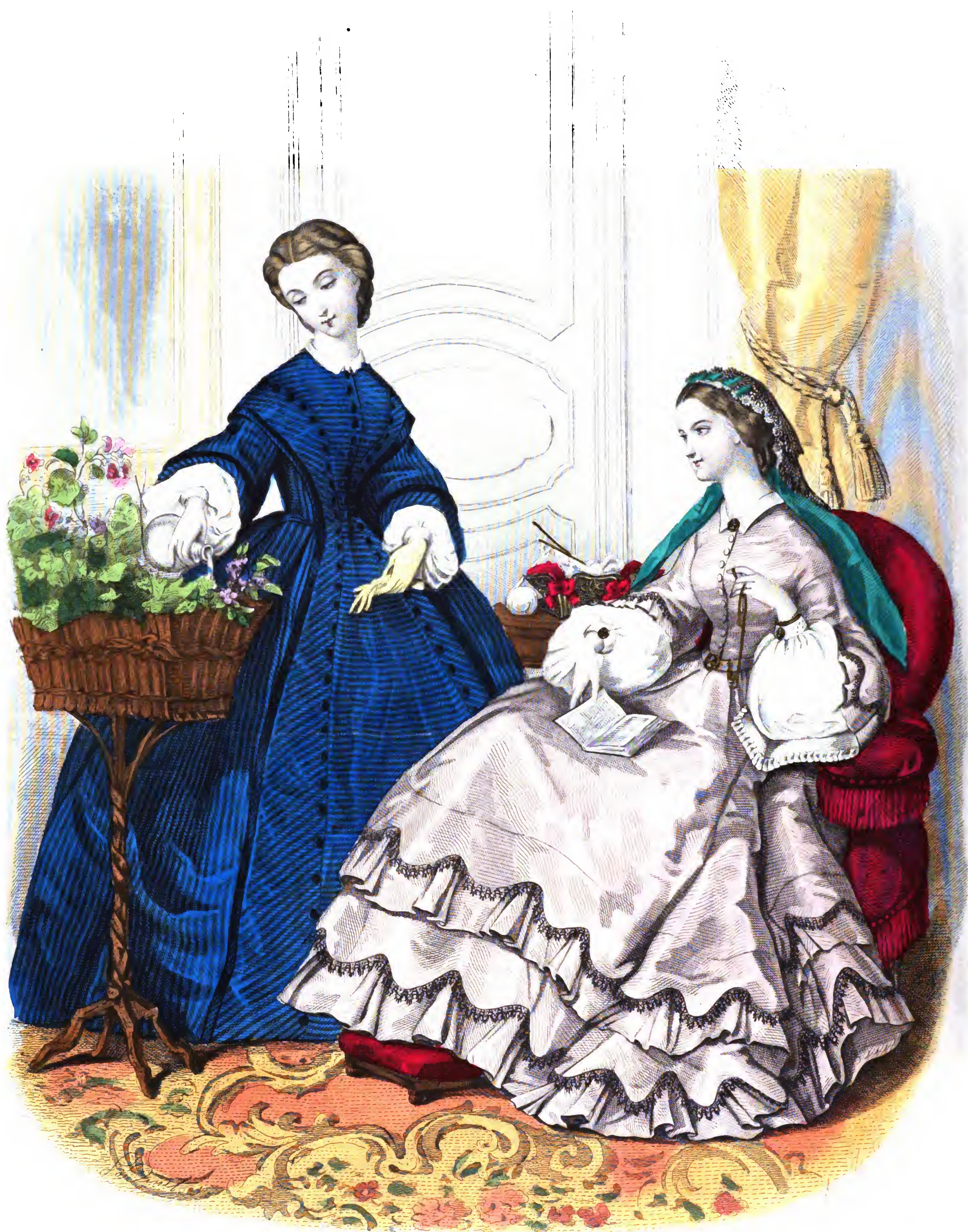
2e *tour.* On fait autour de l'anneau vingt-huit brides, entre lesquelles on fait deux mailles en l'air; sous ces mailles en l'air on passe une maille du tour précédent.

3e *tour.* Il se compose de vingt-huit brides *contrariées,* c'est-à-dire qu'elles sont placées au-dessus des mailles en l'air du précédent tour, tandis que les deux mailles en l'air qui séparent les brides du présent tour sont placées au-dessus des brides du tour précédent.

4e *tour.* Sur chaque maille du tour précédent on fait une maille simple.

5e *tour.* Sur les deux premières mailles du tour précédent on fait * deux mailles simples,

COIN DE MOUCHOIR.



Moine Imp. Paris

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob Paris

Étoffes des Mons DU LOUVRE, r. de Rivoli. Lingeries de Mmes LEBORGNE et HENNEVEU (Ancne Mson DUPONT), r. du Ba[illegible]

Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53.

[illegible] de Mmes DE VERTUS Sœurs, r. de la Chaussée d'Antin 26.

Mode Illustrée [illegible]

›uis cinq mailles en l'air sous lesquelles on passe deux mailles du tour précédent. On recommence encore dix-neuf fois depuis *. On a terminé une rosette ; on en fait e nombre nécessaire, on les réunit en assemblant de chaque côté trois festons que l'on coud ensemble (voir le dessin), et l'on compose ainsi une bande formant entre-deux; de chaque côté de cette bande on fait une chaînette en plaçant une maille *à cheval* sur la maille du milieu de chacun des cinq festons qui se trouvent sur le plus long côté de la rosette. Cette chaînette sert pour attacher l'entre-deux dans l'ourlet des pantalons ou des jupons.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Toilette de jeune fille. Robe en popeline à rayures gros bleu et noires; ces rayures sont perpendiculaires, excepté pour le lé de devant de la jupe; elles sont horizontales pour ce lé, et il est encadré d'un revers en biais qui est continué sur le corsage et forme bretelles; les manches sont à revers bordés, comme ceux de la jupe et du corsage, avec une bande de velours noir en biais; des boutons de velours noir ferment le corsage et sont placés sur les revers.

Robe en pou-de-soie gris. La jupe est garnie avec un volant alternativement tuyauté et plat, c'est-à-dire qu'un espace uni de 10 centimètres environ se trouve entre chaque gros pli du volant, qui a 15 centimètres de hauteur; sur ce volant retombe une bande plate, découpée à dents très-peu creuses, bordées de guipure noire; cette bande (depuis le bord des dents) a 8 centimètres de largeur. Une deuxième garniture, en tout semblable à celle-ci, surmonte celle que nous venons de décrire; seulement le volant tuyauté et la bande plate sont de 1 centimètre moins larges que le premier volant et la première bande. Manches larges, garnies comme la jupe; corsage à ceinture fermée par une agrafe d'émail noir; la broche qui attache le col, et les boutons qui ferment les sous-manches blanches sont semblables à l'agrafe de la ceinture.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune fille. Robe en mousseline blanche. La jupe est garnie avec trois volants tuyautés ayant 8, 7 et 6 centimètres de largeur; ce dernier est surmonté d'un ruban lilas posé *sous* la robe. Ce volant est interrompu par devant afin de former *tablier;* des nœuds de rubans lilas sont placés de distance en distance.

Le corsage est garni de bretelles en ruban lilas, recouvert de mousseline. Ces bretelles sont terminées par un volant tuyauté. Le corsage est à demi décolleté et orné par devant d'une *échelle* en ruban lilas. Les manches se composent de deux volants tuyautés, séparés par un ruban lilas.

Robe gris perle en gaze de Chambéry. La jupe est ornée d'un premier volant pareil à la robe, ayant 35 centimètres de hauteur et *tête* de taffetas vert myrte. Une garniture, composée de cinq volants, commence à 6 centimètres de distance de ce premier volant. Ces volants sont alternativement en gaze comme la robe, et en taffetas vert myrte; trois volants sont en gaze, les autres en taffetas. Le corsage, à demi-montant, est entouré d'une ruche en gaze d'un côté, en taffetas de l'autre. Les manches, demi-courtes, sont garnies avec trois volants, celui du milieu en taffetas; la *tête* du dernier volant de gaze est aussi en taffetas vert myrte. Ceinture verte, retenue par une agrafe d'argent ciselé.

MODES.

Avant d'aborder la revue des nouveautés destinées à l'embellissement des femmes pendant la prochaine saison, conviendrait-il à mes lectrices de jeter un regard en arrière sur les objets qui ont composé leurs toilettes de l'hiver dernier? Tous ne sont peut-être pas hors de service, et l'industrie féminine doit s'exercer de façon à diminuer les dépenses et à éviter les frais inutiles, afin de faire une part plus large au bien-être de la famille... et aux secours accordés par la charité. L'achat, les ornements, la façon d'une robe, sont aujourd'hui une dépense considérable, et il est honorable de chercher à alléger ces frais. Examinons les robes de l'année passée, et voyons si l'on ne pourrait pas dégrever le budget de l'hiver prochain d'une robe au moins: ce résultat serait déjà satisfaisant, car une robe représente en ce moment plusieurs centaines de francs.

Avez-vous beaucoup porté une jolie robe en taffetas fort, ornée de garnitures? La jupe est belle encore; le corsage est malheureusement déformé, et même usé sous les bras. Prenez le patron de veste zouave joint au nº 30 du journal; faites cette veste en drap-cachemire ou velours noir: le gilet est inutile, car, démontant les manches du corsage de la robe, vous porterez cette veste avec ce corsage, dont on verra seulement les devants qui formeront le gilet. Ce costume vous rendra encore d'importants services : rien ne s'oppose à ce que vous le portiez en visite sous un châle, un mantelet ou bien un manteau; vous pourrez aussi le mettre pour ces petites soirées intimes durant lesquelles on travaille en causant autour d'une table, tandis que les personnes vénérables jouent le whist.

Vous avez une robe de velours, surprise, au milieu de sa fraîcheur et de son éclat, par la mode décrétant l'adoption de la crinoline. Cette robe, trop étroite et trop courte, végète tristement au fond d'une armoire..... Il faut l'en tirer bien vite; mais elle est étroite! Coupez quatre lés en pointe, cela suffira pour donner à sa jupe une ampleur raisonnable. Je dis *quatre* lés, ce chiffre est rigoureusement indispensable quand les étoffes ont un *envers;* lorsqu'elles sont unies, au contraire, il suffit de couper deux lés en pointe. Voilà la robe suffisamment large. Mais elle est trop courte! Je connais un seul moyen de remédier à ce malheur, mais ce moyen est bon. Il causera un peu de dépense, sans doute; cependant je crois que l'économie bien entendue ne reculera pas devant son emploi, car il ressuscitera une belle robe abandonnée et condamnée. Il faut acheter du velours, et placer au bas de la jupe, à bord, un petit volant, non pas froncé, mais plissé à gros plis creux. La hauteur de ce volant est subordonnée à la longueur de la jupe, et aura de 7 à 15 centimètres de largeur, selon que la jupe est plus ou moins longue.

On peut appliquer cette combinaison à toutes les robes qui se trouvent dans les mêmes conditions désavantageuses. Lors même que la robe serait de deux ou plusieurs couleurs, rien ne s'oppose à ce que le volant destiné à l'allonger soit en taffetas de même couleur que la nuance la plus foncée de la robe. Exemple : une robe en damas gros bleu et noir pourrait être allongée avec un volant tuyauté en taffetas noir ; les manches devraient être garnies d'un volant semblable, monté sur un passe-poil comme celui de la jupe.

Une couronne de fleurs est-elle trop fanée pour être exposée au grand jour des lustres ? Ajoutez-y une voilette ronde en dentelle ou bien en imitation, et vous composerez ainsi une coiffure assez parée pour être portée au théâtre ou bien à quelque dîner prié.

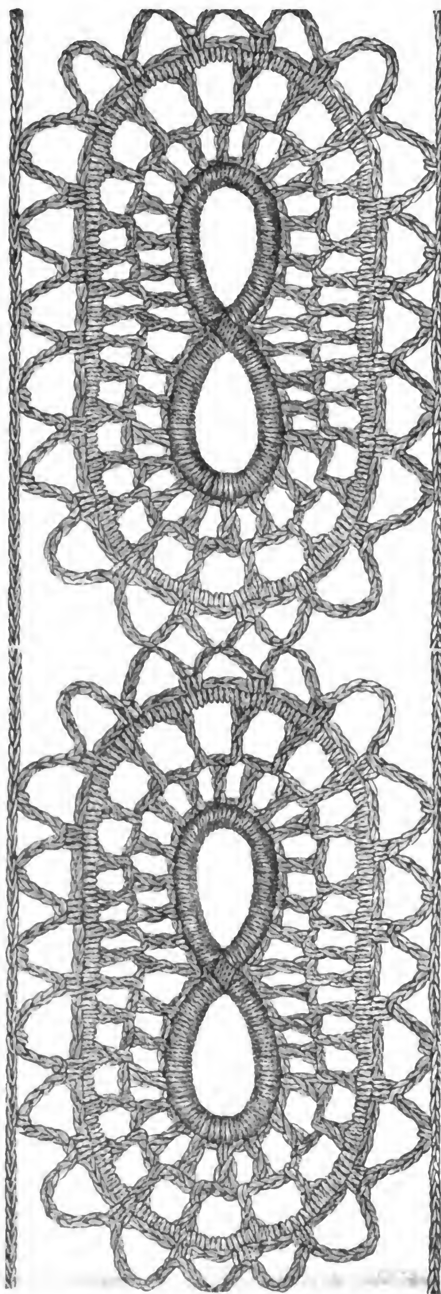
Quant aux garnitures de vos robes, ne vous en inquiétez pas : elles sont à la mode cet hiver, comme elles l'étaient il y a un an. On pouvait, il y a quelques années, se préoccuper de la nouveauté, parce que chaque saison avait son style bien accusé, et que chaque chose était ainsi marquée d'une estampille qui portait sa date : tout cela est changé aujourd'hui ; toutes les garnitures sont admises pêle-mêle, et rien n'indique plus leur âge. Heureux privilége ! Que ne peut-il être transporté des vêtements aux personnes qui les portent!

Il en est de même pour les étoffes. Jadis une saison tout entière se vouait à l'uni, une autre aux rayures, une troisième aux carreaux, une quatrième aux grands bouquets, une cinquième aux petits bouquets. Lorsqu'on voyait une robe unie pendant la saison des petits bouquets, on s'écriait : Madame *** a la même robe depuis cinq ans! Ainsi de suite pour tous les autres dessins. Aujourd'hui la nouveauté, proprement dite, n'existe plus ; les étoffes unies, celles à grands et petits bouquets, à grands et petits carreaux, à rayures transversales et perpendiculaires, marchent côte à côte, voient le jour dans la même saison, et nulle n'a plus le droit de toiser dédaigneusement une camarade, car rien n'indique que celle-ci l'ait devancée dans la carrière. Loin de déplorer cette confusion, nous y applaudissons, car l'économie y trouve son compte, et l'on peut porter une robe tant qu'elle est *portable*.

Que vous dire encore au nom de l'économie? Ah! voici un détail que nous ne voulons pas négliger : en ajoutant un bavolet de velours et des brides de velours à un chapeau de crin ou de tulle, on peut continuer à le porter jusqu'au mois de novembre.

On m'a souvent écrit pour me demander d'indiquer des cosmétiques infaillibles propres à faire repousser les cheveux, à effacer et prévenir les rides, etc. ; on ajoutait à ces demandes la prière d'indiquer seulement des cosmétiques *inoffensifs*. Je n'ai pu me décider à recommander des produits peut-être nuisibles, et j'ai dû laisser ces lettres sans réponse. Combien je m'en applaudis! Je viens de lire un article publié dans la *Gazette de médecine* (rue de Grenelle Saint-Germain, 39), et j'ai été saisie d'effroi et d'indignation en prenant connaissance des substances composant la plupart des cosmétiques, non-seulement *annoncés*, mais *recommandés*. Je renvoie mes lectrices au numéro du 10 juillet de la *Gazette de médecine;* elles y trouveront la justification de la répugnance que j'ai toujours manifestée pour cette blâmable industrie, qui spécule sur la crédulité des femmes, et leur vend des poisons violents qui peuvent altérer sérieusement leur santé. Les noms sous lesquels ces poisons se déguisent sont bien doux! Ce sont des *crèmes*, des *pâtes*, du *lait*, etc. M. Réveil nous apprend, dans son Mémoire adressé à l'Académie de médecine, que certain cosmétique *annoncé*, dit-il, *avec une impudence sans égale*, se compose de sublimé corrosif, d'oxyde de plomb, etc. La *Mode illustrée* n'a pas à se reprocher d'avoir sacrifié ses lectrices aux spéculations de quelques industriels, et elle peut applaudir aux conclusions énergiques de l'auteur de ce rapport, qui réclame l'intervention de l'autorité contre ces industries dangereuses, en s'indignant contre ceux qui les préconisent.

Nous arrivons enfin à la revue des nouveautés de la saison, et nous allons nous occuper de tous les objets mis en vente par la maison Delisle. Je connais beaucoup de femmes qui jettent un regard de convoitise sur les magnificences de cette maison, et n'osent y pénétrer, parce qu'elles sont intimidées par la réputation hors ligne acquise à ses magasins. Cela est bien beau ! se disent les femmes *raisonnables*, mais cela doit être bien cher ! C'est là un préjugé qu'il faut détruire dans l'intérêt de tout le monde. La maison Delisle, sans abdiquer ses hautes traditions, et tout en maintenant l'excellence de ses produits, a voulu mettre l'élégance à la portée de toutes les fortunes ; l'accueil que l'on y reçoit est courtois et empressé, sans importunité ; la politesse des employés attachés aux différents comptoirs de la maison ne se manifeste pas seulement vis-à-vis des femmes qui viennent y choisir des dentelles merveilleuses et des soieries splendides : quel que soit l'objet que l'on achète chez Delisle, on est certain d'être servi avec empressement et courtoisie. L'étoffe la plus modeste et le tissu le plus riche offrent des dessins créés par le goût le plus exquis, et c'est dans cette parfaite distinction que se trouve l'élégance à



ENTRE-DEUX AU CROCHET.

la fois gracieuse, sobre et digne que nous souhaitons à toutes les femmes.

Les manteaux destinés à la saison prochaine ont cette année des formes particulièrement élégantes. Presque tous participent du grand collet rond, qui n'est autre chose que le talma prolongé jusqu'aux pieds ; le drap velours est toujours consacré aux manteaux demi-habillés ; les nuances grises, teintées de bleu, m'ont paru dominer dans la collection que l'on m'a fait examiner chez Delisle. L'un de ces grands collets, qui conviendrait parfaitement à une jeune fille, est en drap velours gris et coûte 150 francs ; il est brodé avec un galon à double face, lilas d'un côté, blanc de l'autre, et qui montre, dans les combinaisons du dessin, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces couleurs : cela s'est déjà vu bien souvent dans le monde, mais chez les individus, non sur les manteaux. — Un autre manteau en drap noir est orné d'une broderie en forme de fichu par derrière, de revers par devant, imitant une belle dentelle : celui-ci est d'une suprême élégance ; son prix est de 200 francs. — Un grand collet, appelé *Rodrigue*, auquel des manches sont adaptées, m'a paru devoir être particulièrement confortable et chaud ; il coûte 120 francs ; une casaque Grignan, en drap gris, du prix de 110 francs, est tout à fait convenable pour une jeune fille. Mentionnons ensuite ces grands manteaux en gros-grain noir, tous très-amples, ornés de dentelle ou de guipures, ou de passementerie : ils sont à manches, ou bien à pèlerine, et tous ont une forme très-gracieuse, originale et nouvelle, sans se perdre dans l'excentricité.

Quant aux étoffes, nous allons les examiner en procédant avec ordre, et nous commencerons par les échelons inférieurs : nos lectrices pourront se convaincre par elles-mêmes que dans la maison Delisle l'infériorité est toute relative ; c'est seulement une affaire de classification, car l'étoffe la plus modeste y prend toujours ce caractère de bon goût qui la rend supérieure à ses semblables, malgré l'infériorité de son prix.

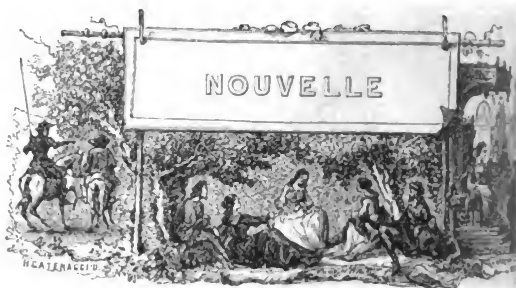
Examinons d'abord cet *épinglé brillant :* la laine est le fond de l'étoffe sur lequel la soie jette mille paillettes. Ces étoffes existent en toutes nuances, couleur sur couleur ; elles coûtent 2 francs 90 centimes le mètre ; leur largeur est de 90 centimètres. Rien n'est plus convenable pour toilettes du matin.

Voici des popelines quadrillées en toutes nuances, souples et soyeuses, à 3 francs 25 centimes le mètre ; du v lours de laine, dit *jardinière,* à cause des bouquets miniature dont il est parsemé ; son prix est de 2 fran 50 centimes le mètre. N'oublions pas les robes de laine, o nées d'une sorte de treillage au bas de chacun des l destinés à la jupe ; les dessins composés d'une double co ronne jetée sur un treillage de même couleur.

Quant aux soieries, l'énumération en serait impossibl Il faut voir par soi-même cet immense approvisionneme de tissus de toutes nuances, aux dessins d'une variété i finie : ce sont des brocatelles, des gros-grains à treillag losanges, bouquets, des armures, des pou-de-soie, etc mais l'étoffe la plus splendide est sans contredit la moi antique à bouquets chinés ; la gradation des nuances rive jusqu'à un ton argenté véritablement éblouissant. en est à fond noir avec fleurs lilas ou fleurs vertes ; d'a tres parsemés de muguets entourés de leur feuillag d'autres encore à dessins et bouquets brodés.

Nous en avons dit assez pour convaincre nos lectric non pas seulement de la supériorité des objets mis vente par la maison Delisle, mais encore du bon marché r de ses produits. Cette maison a compris que l'élégance devait plus être un privilége réservé seulement à quelqu femmes opulentes, et elle a su se rendre accessible à to le monde, non pas en abaissant sa fabrication, mais donnant aux objets les plus simples ce caractère exqu réservé jusqu'ici aux produits les plus chers.

E. R.



ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

Suite.

Arnold de Hanss ne dépendait que de lui-même, et étai un fort bon garçon, au dire des gens qui estiment par-des sus tout, dans un jeune homme, le triple talent de boire de battre et d'être un vert galant. Il avait de la fortune, u titre dont il ne se souciait guère, et une si bonne opinio de lui-même, qu'il avait coutume de dire en riant que lorsqu'il voudrait se marier, il n'aurait qu'à jeter en l'ai son mouchoir pour voir toutes les jeunes filles de trent lieues à la ronde se précipiter dessus pour le ramasser. O comprendra qu'avec cette manière de se juger, tout ce qu M. Arnold, baron de Hanss, pouvait avoir de franchise de bonne humeur dans le caractère avait dû se noyer dan un océan de vanités, sur lequel surnageait seulement un gaieté intarissable.

Rose ne se sentait aucun goût pour Arnold. Ses manière tour à tour libres ou réservées, hautaines ou courtoises, so esprit cultivé, mais souvent trivial, sa mise aristocratiqu et négligée tout à la fois, lui déplaisaient souverainemen Elle savait en outre qu'il s'était vanté d'être avant pe le roi de la Rose des Frênes, et il lui tardait de le puni d'un propos qu'en toute conscience ses frais d'amabilit envers le jeune homme, aidés de l'amour-propre excessi de celui-ci, lui avaient peut-être donné le droit de teni

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle sut qu'Arnold avait la per mission de son père de venir lui parler de ses désirs d prochaine union avec elle, le jour convenu pour cette en trevue, elle eut soin de se mettre sous les armes, c'est-à-dir qu'elle fit une de ces toilettes très-simples, mais charman tes, dont elle possédait si bien le secret.

Avec sa petite robe de guingan rose, étoffe légère qu'o portait beaucoup alors, son petit tablier de soie vert myrte et ses beaux cheveux, d'un noir éblouissant, roulés san prétention apparente autour de sa tête, elle avait l'air d la plus jolie petite rose moussue qu'il fût possible de voir Seulement ses yeux petillaient de malice, une sorte de sourire moqueur arquait ses lèvres vermeilles, en même temps qu'un dédain absolu faisait gonfler les narines minces et mobiles de son nez finement modelé, et ses mouvements, toujours si pleins de grâce, avaient pris la souplesse onduleuse d'une jeune chatte qui se prépare à jouer des griffes sous prétexte de faire patte de velours.

Rose attendit son noble amoureux dans le salon, ayant à côté d'elle sa perruche, qu'elle y avait transportée pour lui tenir compagnie. Lorsqu'elle distingua dans l'escalier le pas ferme d'Arnold, elle fit semblant d'être fort occupée d'un dessin qu'elle était en train d'ébaucher, et ce ne fut que lorsque le jeune homme s'arrêta tout auprès de son siége qu'elle trouva bon de se retourner et de lui rendre gracieusement son bonjour quelque peu embarrassé.

Arnold, enchanté d'un accueil sur lequel, au reste, il avait pleinement compté, prit, avant d'y être invité, un siége qu'il plaça en face de la jeune fille. Les sourcils noirs de Rose se rapprochèrent un instant ; ce fut un éclair, et elle se mit à agacer sa perruche, laissant à Arnold le soin de commencer l'entretien.

« Vous aimez ces oiseaux-là, mademoiselle Rose? » lui dit-il en la regardant d'un air aisé et sûr de lui, quoique son cœur battît bien fort.

« J'aime celui-ci, » répondit Rose, « parce qu'il a appartenu à ma mère.

— Alors vos plus anciennes connaissances peuvent compter sur votre amitié ?

— Oui, lorsque mes plus anciennes connaissances ont autant de cœur et un peu plus de cervelle que ma cocotte. »

Arnold n'ignorait pas qu'on l'accusait de n'avoir beaucoup ni de l'un ni de l'autre, et, selon la commune loi qui fait que l'on s'indigne lorsque quelque malavisé vous remet sous les yeux la besace que l'on s'obstine à rejeter en arrière, il fit une longue et chaleureuse réplique pour prouver au contraire qu'il était tout cœur et tout raison.

Voyant que Rose le laissait parler sans proférer une parole, et qu'attentive à son dessin elle ne paraissait pas même l'écouter, il se mit à rire.

« Tenez, Rose, » dit-il, « je veux être franc avec vous. Je conviens que, jusqu'à présent, j'ai été un véritable mauvais sujet. Mais que voulez-vous ? D'une part, on prétend que cela ne déplaît pas aux dames, et, de l'autre, on m'a toujours laissé faire toutes mes volontés. Mon père aurait pu me tenir la bride assez ferme pour que je ne pusse faire d'écarts, car c'était un homme d'un sens droit et d'une volonté inflexible ; mais je l'ai perdu fort jeune. J'ai fort peu connu ma mère, et les femmes ont fait ensuite tout ce qu'elles ont pû pour me gâter tout à fait. »

Ici Rose fit une petite moue dédaigneuse.

« Qu'est-ce que cela prouve ? » reprit vivement M. de Hanss; « on ne mérite pas la corde parce que l'on a un peu profité de la vie, que diable !

— Comment dites-vous ? » fit Rose en levant sur lui son œil limpide plein d'étonnement.

« Pardon ! » reprit Arnold d'un ton presque suppliant, presque tendre, « je voulais seulement dire que, maintenant, il n'y a plus qu'une femme au monde pour moi, et qu'après tout, mes fredaines n'étant pas de celles qui déconsidèrent un homme, elles ne doivent pas être un obstacle à ce que j'obtienne sa main ; n'est-ce pas votre avis, Rose ? »

Rose n'eut pas l'air d'avoir entendu l'interpellation. « Cette petite fille a-t-elle un cœur d'acier ou une tête de fer ? » dit Arnold ; « mais Ève est sa grand'mère, et la vanité doit s'être emparée chez elle d'une fibre quelconque. Laquelle ? C'est ce qu'il faudrait savoir. » Et, pour se rapprocher au moins de la question, qui lui paraissait plus éloignée que jamais, et pour essayer aussi si son titre de baron, qu'il n'estimait pas extraordinairement, pourrait lui être une fois bon à quelque chose, en faisant résonner la corde sensible :



ET CE NE FUT QUE LORSQUE LE JEUNE HOMME S'ARRÊTA TOUT AUPRÈS DE SON SIÉGE, ETC.

« Aimeriez-vous à devenir une grande dame, mademoiselle Rose ? » demanda-t-il à tout hasard.

« Pourquoi me faites-vous cette question ? » dit Rose, en posant son crayon sur la table et laissant rayonner en plein son beau regard dans les yeux du jeune homme.

« Mais, » balbutia celui-ci, « parce que je serais heureux de mettre à vos pieds ma baronnie et mon cœur. »

Enfin ! se dit Rose, tout bas, nous y voici.

« Il me semble, reprit-elle d'un air innocent, « que je n'ai besoin ni de votre nom, ni de votre cœur, pour être une grande dame.

— Ah ! » reprit Arnold en souriant, « vous faites allusion à l'empire des fleurs dont vous portez la couronne ?

— L'empereur Charlemagne, » répondit avec le plus grand sérieux la jeune fille, « pour des motifs que mon père vous dirait mieux que moi, a anobli les Liégeois et leurs descendants. Il leur a même permis, comme marque de la haute faveur dont ils jouissaient auprès de lui, de porter le vair, précieuse fourrure, alors surtout, et dont les gens du parage le plus élevé avaient seuls le droit de se vêtir.

— Que veut dire cela, Rose ? » dit Arnold avec anxiété.

« Or, » continua la jeune fille sans faire attention à l'interruption, « je suis Liégeoise, monsieur le baron de Hanss, et, pour ma part, j'ai résolu de n'entrer jamais que dans une famille dont le lignage pourra marcher de pair avec le mien. »

Là-dessus Rose se leva, fit une belle révérence à Arnold, et sortit du salon avec toute la dignité de la reine Berthe elle-même.

Le baron de Hanss, qui était de Maëstricht, sentit le trait que, comme le Parthe, la jeune fille lui décochait en se retirant. Les rôles étaient changés. Il était venu triomphalement aux Frênes, croyant pouvoir dire comme Jules César, en sortant de son entrevue avec Rose : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ; » et il se trouvait au contraire qu'on le laissait battu, confus, humilié.

« Bien joué, Rose-de-Roi ! » se dit-il en suivant des yeux la petite coquette ; « mais du diable si vous me reprenez jamais à filer le parfait amour près de vous ! Vous m'avez un peu égratigné le cœur avec vos jolies petites épines, mais j'espère qu'il ne saignera pas longtemps. Qui sait, d'ailleurs, si tout n'est pas pour le mieux ? Vous êtes bien jolie, et je ferais un triste mari ! » Sur cette réflexion philosophique, Arnold se leva, et descendit dans la grande allée pour prendre congé de M. Deroy, qui, tout en fumant sa pipe, faisait l'inspection des richesses de son jardin.

Et d'un !

Il ne faut pas cependant qu'on se scandalise trop de cette liberté grande laissée à une jeune fille d'éconduire ou d'accepter elle-même ses soupirants. Nous sommes en Belgique, et là, comme dans beaucoup d'autres contrées, les relations entre les jeunes gens des deux sexes sont beaucoup moins restreintes qu'en ce pays; je parle de Paris. — Est-ce un mal, est-ce un bien ? La question n'est pas là, et je n'ai nulle envie de rompre une lance en faveur de l'un ou de l'autre système ; je constate le fait, voilà tout. Seulement je prie les rigoristes de vouloir bien considérer que Rose, n'ayant point de mère qui pût recevoir ses jeunes confidences et diriger son choix, que son père s'entendant beaucoup mieux à déchiffrer ses auteurs grecs et latins que le cœur d'une jeune fille, elle était bien forcée d'agir par elle-même; et qu'enfin ces mêmes jeunes gens auxquels M. Deroy laissait auprès d'elle un si libre accès étaient d'anciens élèves qui l'avaient vue grandir sous leurs yeux. Sur ce, je continue.

Le dimanche suivant, Michel Léonis, le chevalier du bouton d'or, eut son tour. Il s'était fait habiller tout de neuf pour cette *audience*, et la gêne que ses vêtements lui faisaient éprouver lui donna un air plus gauche et plus emprunté que jamais.

Michel avait une très-belle fortune, et aussi une timidité insurmontable qui lui nuisait considérablement; il manquait surtout d'élégance et d'esprit ; mais il avait en revanche un bon sens incontestable, une grande décision dans le caractère et un cœur excellent. Ses traits, d'ailleurs, n'étaient pas désagréables ; sa tournure seule manquait de distinction. Rose eût été très-heureuse avec un mari tel que celui-là ; son père le sentait bien, et il accueillait favorablement les prétentions de Michel, sans cependant lui donner un espoir que lui-même ne possédait pas.

Rose était à la cuisine, où elle aidait mademoiselle Balbine à préparer le dîner, quand M. Deroy envoya Michel vers elle. Les manches de notre petite ménagère, retroussées et attachées avec une épingle, laissaient apercevoir les fossettes de ses bras potelés et éblouissants de blancheur. Disons, en passant, pour rendre justice à Rose, qu'ils n'étaient jamais à découvert que dans de semblables occasions. Un ample tablier de cotonnade préservait de toute atteinte la pureté de sa robe. Quand Michel entra, elle allait et venait dans la vaste et belle cuisine, dépeçant, épluchant, arrangeant le dessert.

On a beaucoup écrit sur la propreté flamande. On a parlé du salon, de la salle à manger, de la chambre à coucher et même de la rue; je ne sache pas qu'on se soit avisé d'entrer dans la cuisine. Et cependant la cuisine, pour la classe ouvrière et la petite bourgeoisie, était généralement, du moins à l'époque où s'est passée cette très-véridique histoire, le lieu de réunion habituel de la famille.

Mais aussi, quel coup d'œil confortable et gai ! sans parler des casserolles, des porcelaines, ou de la faïence du pays aux couleurs si réjouissantes, et qui brillent là d'un éclat inconnu partout ailleurs.

La grande table de cuisine, le dressoir, le buffet, les chaises de bois blanc, le pavé de marbre ou le plancher du sol, tout est éblouissant de netteté et de blancheur.

Les marmites de fonte, l'intérieur de la patriarcale cheminée, la grille où brûle la houille, les énormes crémaillères suspendues sur le foyer, tout cela brille comme de l'argent.

Aussi, quand les vieilles familles du pays, celles qui ont conservé dans leurs habitudes quelques restes des mœurs d'autrefois, et qui se plaisent encore à parler, dans l'intimité, l'idiome si coloré de leurs ancêtres ; lorsque les vieilles familles, dis-je, n'ont point d'étrangers à leur table, elles mangent à la cuisine. Elles aiment, l'hiver, à venir prendre un air de feu à la cuisine.

Il est vrai que la servante wallonne ne ressemble pas non plus à la bonne parisienne. Miséricorde ! quel chapitre allais-je commencer là ! Dépêchons nous de passer outre, et de revenir à nos moutons.

Rose offrit à Michel une de ces chaises de bois blanc dont nous avons parlé. Il s'assit tout heureux de pouvoir la regarder à son aise, tout heureux d'avoir reçu de M. Deroy l'autorisation de lui parler d'union et d'amour.

Pour s'enhardir à entamer l'entretien, le jeune homme commença par parler de la récolte qu'on ferait à l'automne, de la beauté des tulipes de son professeur, des soins particuliers que Chabardèze donnait au jardin de Rose, de tout enfin, excepté de ce qui lui tenait si fort au cœur.

La maligne jeune fille le regardait du coin de l'œil, et toutes les fois qu'il semblait à Michel qu'il allait pouvoir aborder la question, c'était comme un fait exprès, Rose avait besoin de prendre quelque chose tout à côté de lui.

Alors le parfum de ses cheveux, le frôlement de sa robe, l'éclat de ses jolis bras blancs, de ses lèvres roses et mutines, le fascinaient à un point qu'il en perdait la parole, et que son cœur se mourait en lui.

Quelle différence entre le bon et digne jeune homme, et l'avantageux baron de Hanss ! et pourtant les résultats étaient les mêmes, tous deux étaient magnétisés par la volonté d'une enfant. Rose s'apercevait de son pouvoir et en triomphait.

Pour Michel, il faisait en lui-même les plus tristes réflexions : « Que je dois lui paraître stupide ! disait-il ; comme elle doit, intérieurement, se moquer de moi ! car enfin, elle connaît le but de ma visite. Pourquoi ne m'aide-t-elle pas un peu à sortir de mon cruel embarras ? Cela lui serait si facile de me dire deux ou trois mots encourageants ! » Et Michel, tout désorienté, ne put retenir un gros soupir.

« Qu'avez vous ? » lui demanda Rose, avec un semblant d'intérêt à rendre fou. — Il allait lui parler, il allait lui dire combien il l'aimait, combien il serait heureux si elle consentait à devenir sa femme, lorsque Rose s'arrêta devant lui, et, s'accoudant sur la petite table placée à côté du jeune homme, elle plongea son regard dans celui de Michel, en répétant sa question, et souriant tout à la fois.

Oh ! ce regard ! oh ! ce sourire ! ils arrêtèrent encore sur les lèvres du pauvre amoureux l'aveu qu'il était sur le point de faire, et il se borna à répondre au gracieux défi de se prononcer qui lui était ainsi jeté :

« J'ai faim, Mademoiselle !

— N'est-ce que cela ? » dit Rose en riant, « eh bien ! nous allons dîner. Papa vous a invité, je crois, M. Michel ? Je vais servir dans un petit quart d'heure, le temps seulement de réparer un peu le désordre de ma toilette avant de nous mettre à table. Excusez-moi, je suis à vous dans un instant. » Et la jeune fille s'éloigna en courant.

Michel retourna vers son bon vieux professeur pour lui dire adieu.

« Eh bien, mon enfant, » lui dit M. Deroy avec amitié, « as-tu parlé ? »

Michel secoua la tête.

« Tu restes à dîner, n'est-ce pas ? c'est convenu ? » dit le vieux maître, touché de l'air abattu du jeune homme.

« Non, non, mon cher professeur, je vous quitte, cela me ferait trop de peine de revoir Rose aujourd'hui. Elle ne veut pas de moi.

— Te l'a-t-elle dit?

— Non, mais elle me l'a fait comprendre. Si son cœur eût été d'accord avec le mien, nous nous serions bien vite entendus; mais loin de là, Rose a évité toute explication. Je ne lui en veux pas. Il n'est pas étonnant que le merle ne plaise pas à la fauvette. » Seulement, pensa-t-il, la fauvette aurait pu se prononcer plus tôt.

Michel était très-ému. Son professeur lui serra la main et le laissa partir. Lorsqu'il fut de retour chez lui, et qu'il repassa dans son esprit toute sa conversation avec Rose, il eut un mouvement d'indignation et de colère, et il ne put s'empêcher de maudire la coquette jeune fille qui s'était attachée à lui fermer la bouche toutes les fois que son cœur débordait d'amour et d'espoir.

« Je souffrirai, se dit-il, en mettant ses deux poings fermés sur ses yeux pour défendre aux larmes d'en sortir, mais je guérirai. J'essayerai de porter ailleurs un cœur qui peut-être ne sera pas toujours dédaigné, et cela, je le ferai le plus tôt possible, afin qu'elle n'ait pas cette suprême vanité des coquettes, celle de croire qu'elle m'a désespéré. »

M. Deroy était enchanté. Il ne voulait certes pas empêcher sa fille de se marier; mais, en vérité, rien ne pressait selon lui. Il éprouvait toujours un serrement de cœur lorsqu'il songeait que cette enfant, qu'il avait élevée avec tant de soins et tant d'amour, il faudrait un jour la céder à un étranger, la voir emmenée peut-être bien loin de lui, et que, dans tous les cas, il n'occuperait plus, dans le cœur qui lui appartenait maintenant tout entier, qu'une place secondaire.

Mais l'amour des parents pour leurs enfants est le seul qui ne soit pas égoïste; et certes, si M. Deroy ressentait de secrètes et douloureuses appréhensions aux approches d'un événement que déjà il entrevoyait, il n'aurait rien fait pour le détourner.

Quant à l'invalide, lorsqu'il eut connaissance des deux nouvelles demandes en mariage que Rose avait rejetées, il se contenta de dire gravement à son ami que Rose-de-Roi ne pouvait accueillir d'autres hommages que ceux du Roi des fleurs.

Peu de temps après, le bruit se répandit dans Jupille et dans Herstal que Michel Léonis allait se marier avec la gentille Catherine Spée, l'amie de Rose.

En effet, cette jeune personne vint un jour, tout émue et toute souriante, faire une visite à la reine des fleurs. Elle se jeta dans ses bras en lui disant :

« Cela ne te fait point de peine, n'est-ce pas, que je l'épouse?

— Non, » lui répondit Rose en l'embrassant affectueusement, « car je ne pourrais te souhaiter un meilleur mari.

— Il m'a avoué, » dit Catherine avec bonne humeur, « qu'il ne m'aimait pas encore, mais qu'il était sûr que cela n'allait pas tarder. Je lui ai répondu, en plaisantant, qu'il eût à se dépêcher s'il ne voulait pas être prévenu par moi. Je savais, tu comprends bien, en lui parlant ainsi, qu'il m'avait déjà demandée en mariage à mon père. Là-dessus, il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée sur les deux joues en me disant : C'est fait! vous ne me devancerez pas. Je me suis mise à rire, et tous deux, nous prenant par la main, nous sommes allés demander à ma mère de fixer le jour de notre union. Comme tu as bien fait de me le laisser, Rose! » continua Catherine avec une conviction naïve, « tu as tant d'autres amoureux !

— Avec cela que tu en manques! » s'écria Rose.

« Aucun ne me plaît autant que lui, » reprit Catherine en rougissant un peu.

« Je crois que, lorsque Michel a désiré m'épouser, » dit Rose en souriant, « il ne voyait pas bien clair dans son propre cœur. Je soupçonne que, si certaine mienne amie ne s'y était pas déjà fait une logette inconnue à lui-même, elle n'aurait pas si tôt et si facilement pris possession de la place. Quant à lui, il laisse à mon amour-propre la satisfaction de penser qu'il n'aurait pas aussi philosophiquement accepté mon refus.

— Que tu es bonne, chère Rose, » dit Catherine, « de vouloir me persuader que je l'ai emporté sur toi! Mais je ne m'abuse pas, et je sais bien que, si tu l'avais voulu, je n'aurais jamais pu songer à devenir madame Michel Léonis. »

Rose fit un geste de dénégation.

« Cela ne me fâche pas, » reprit Catherine. « J'ai aussi mon petit grain d'amour-propre et de philosophie. Je me contente, pour le moment, de la part d'affection que peut me donner le noble cœur de mon fiancé, parce que je suis certaine de lui faire plus tard combler la mesure. En attendant, tout ce que je désire, c'est que mon bonheur ne jette aucun nuage sur notre amitié. »

Tout en causant ainsi, les deux jeunes filles descendirent au jardin, où Catherine reçut les félicitations bien sincères du père de Rose au sujet de son mariage prochain.

Deux mois après, Michel et Catherine se mariaient, et Rose était leur demoiselle d'honneur. Ce fut un grand sujet d'étonnement et de conjectures pour les autres jeunes filles à marier. Il n'est pas possible, disait-on, qu'*elle*, c'était Rose, ne regrette pas ce parti-là. Elle fait contre fortune bon cœur; mais, au fond, elle doit en vouloir joliment à Catherine de lui avoir enlevé cet épouseur. — Ce que c'est pourtant! voilà Michel Léonis, sa femme et Rose Deroy, les meilleurs amis du monde, disaient quelques autres.

La Rose des Frênes a l'air d'être enchantée du bonheur de son amie : on ne peut mieux cacher son dépit.

La reine des fleurs attend probablement qu'une majesté quelconque la demande en mariage, répondait-on; qu'elle y compte ! Nous ne sommes plus au temps où les rois épousaient les bergères. — Cette Rose-de-Roi n'est, après tout, que la fille d'un vieux pédagogue, ajoutaient les lettrés, et elle court grand risque de faire comme celle dont il est parlé dans la fable, qui fut, à la fin,

Tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

III

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu Pierre aux Frênes, lorsqu'il vint un jour faire une visite d'adieu à son professeur.

Il voulait, disait-il, se procurer une dernière journée de bonheur avant de partir pour Bruxelles. Son absence devait durer environ six mois. Il allait assister aux répétitions de son premier opéra, et il éprouvait une grande anxiété au sujet de cet ouvrage, dont dépendait tout son avenir de compositeur. Nous savons que Pierre était pauvre, et il ne pouvait attendre longtemps le succès. Il s'agissait donc pour lui de vaincre ou de périr. La situation était grave, comme on voit.

Le jeune homme ne s'en dissimulait point les difficultés, et, pour le distraire un instant de ses préoccupations, M. Deroy lui proposa une promenade sur les bords de la Meuse en attendant le souper, dont Rose avait déjà fait les apprêts les plus importants.

Pierre accepta. L'invalide, qui connaissait à fond toutes les légendes du pays, offrit de les raconter sur place à la reine des fleurs, et l'on partit gaîment pour ne rentrer qu'à l'heure de se mettre à table.

L'ancien soldat tint parole. Il conduisit M. Deroy et les jeunes gens au milieu des ruines pittoresques dont Jupille et Herstal sont semés, et leur en raconta l'histoire populaire.

Toutes les légendes plaisaient singulièrement à l'invalide, dont l'imagination poétique réveillait le passé avec enthousiasme.

Le savant professeur, vivement intéressé, s'amusait cependant à le contredire lorsque la tradition et l'histoire ne se trouvaient pas tout à fait d'accord. Chabardèze s'animait alors, et prétendait que M. Deroy n'avait pas une parcelle de poésie dans l'esprit.

« Comment ! comment ! » s'écriait le bon professeur avec une indignation trop comique pour ne pas être feinte, « comment! je ne sens pas la poésie, moi ! c'est plutôt vous, mon ami, qui n'entendez rien à cette adorable magie qui nous fait voir à travers un prisme riant les plus vulgaires choses de la vie. Vous êtes sensible aux beautés de cette belle nature pendant les beaux jours, » continua-t-il en s'arrêtant et désignant avec sa canne le magnifique paysage qui les entourait; la belle affaire ! il faudrait être aveugle et sourd de naissance pour qu'il en fût autrement; mais est-ce vous, par hasard, qui vous extasieriez sur les bijoux aux brillantes nuances que le givre suspend l'hiver à chaque pointe de ce vert gazon? Est-ce votre imagination qui pourrait voir, dans les rameaux enveloppés de glace de ce chêne mort que voilà, un géant couvert d'une scintillante et transparente armure? De votre vie, Chabardèze, et j'en suis sûr, ni peut-être de la vôtre, Pierre, vous n'avez admiré sur vos vitres les feuillages étincelants qu'y dessinent les nuits d'hiver. Avez-vous seulement jamais compris un mot de mes commentaires sur Horace? Cela s'adresse à vous, Chabardèze, car toi, Pierre, tu es un lettré. Horace, » reprit-il avec un redoublement de verve comique, « Horace, le poëte par excellence! Vous avez fait quelquefois semblant de les écouter avec plaisir; mais dites, Chabardèze, la main sur la conscience, en avez-vous jamais retenu un mot?

— Je ne dis pas, » répondit l'ancien soldat avec un calme, une modération qui voulait pleinement contraster avec la chaleur de cette vigoureuse apostrophe, « je ne dis pas que je comprenne grand'chose aux poëtes latins, et même aux wallons que vous placez à une si prodigieuse hauteur. En ma qualité d'ancien militaire, je suis dispensé d'être savant, et, en ma qualité de Français, il n'est pas surprenant que je n'entende rien au jargon de ce pays-ci. Tout ce que je puis dire, c'est que les historiens que vous me citez ne sont pas de mon avis; c'est tant pis pour eux, attendu que j'ai la tradition et le bon sens pour moi.

— Bien, bien, Chabardèze! » répliquait M. Deroy en se radoucissant; « ce sont pourtant les chroniqueurs qui ont écrit dans cette langue wallonne, que vous traitez si irrévérencieusement de jargon, parce que vous êtes incapabl[e], par parenthèse, d'en goûter le sel et l'originalité; ce so[nt] eux qui vous donnent gain de cause. Aussi est-ce seul[e]ment devant eux que j'incline ma raison. Quant à vous, tenez bien ce point, Chabardèze, je vous soutiens que saveur gauloise tant vantée, qu'a perdue votre langue, retrouve tout entière dans cet idiome que vous n'avez craint de traiter de jargon. »

L'invalide souriait et hochait la tête d'un air de do[ute], ce qui rallumait invariablement le flambeau de la disc[orde] entre les deux amis. Pendant qu'ils se disputent de belle, prêtons un peu l'oreille aux discours que se t[ien]nent à demi voix nos deux jeunes gens.

Ils parlent poésie aussi, je crois, tout en s'avançant les saules qui ombragent de ce côté la rive de la Me[use]. Écoutons!

C'est Rose qui parle. Elle regarde Pierre avec un p[etit] air vainqueur qui lui sied à ravir. Elle a mis en jeu to[utes] les ressources de son esprit pour distraire le jeune hom[me] de sa rêverie, et elle y est parvenue. Aussi sourit-elle lèvres et des yeux en lui disant :

« Vous êtes poëte aussi, Pierre, car que n'êtes-vous p[as]? Avant de partir pour Bruxelles, faites donc quelques v[ers] pour mon album.

— Sur quel sujet ? »

Rose regarda le jeune compositeur d'un air surpris. P[ou]vait-on bien faire une pareille question, être dans un embarras, quand il s'agissait de vers demandés par jeune et jolie personne qu'on avait surnommée Rose-de-R[oi], qu'on avait acclamée Reine des fleurs!

Elle fit une petite moue de désappointement, et, pour donner une contenance, elle prit à son corsage une r[ose] qu'elle avait cueillie sur un buisson, et, après avoir res[piré] son léger parfum, elle se mit distraitement à l'effeuil[ler]. Une des feuilles dispersées par le souffle de l'air alla to[m]ber au milieu du fleuve, voltigea quelques instants à surface, puis, se posant tout à coup, se laissa entraîner p[ar] le courant.

Rose avait suivi des yeux le destin de cette feuille. Lor[s]qu'elle la vit glisser légèrement sur les eaux, elle oubl[ia] son dépit, frappa des mains, et, se tournant gaiement ve[rs] le jeune homme : « Regardez, » lui dit-elle, « regard[ez], Pierre, le joli batelet de fée qui vogue sur cette resplendi[s]sante nappe d'eau. Voilà, j'espère, un joli sujet à traite[r], et, » ajouta-t-elle mentalement, « il faudrait que vous eu[s]siez bien peu d'imagination si vous ne trouviez moye[n] d'y glisser quelque chose de flatteur pour moi. » Pierre s'in[]clina. Si quelqu'un avait observé en ce moment sa belle franche figure, on aurait surpris sur ses lèvres un souri[re] heureux aussitôt réprimé.

Rose, tout occupée à suivre la course de son joli pet[it] navire, ne prit point garde à ce sourire-là. L. AGIMONT.

(*La suite prochainement.*)

Explication de la Charade.

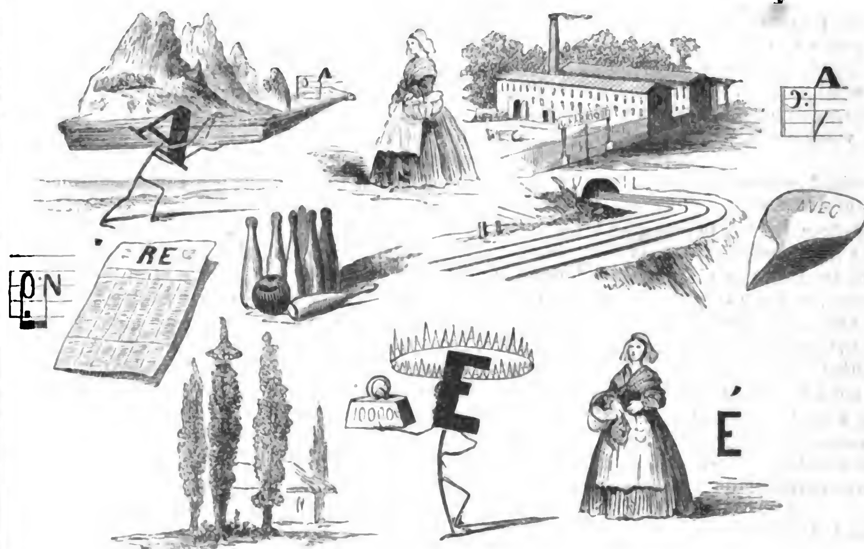
Le mot de la Charade insérée dans notre dernier nu[]méro est : *Bat-eau*.



Je ne suis rien : j'existe cependant.
Les lieux les plus cachés sont les lieux que j'habite.
Le sage me connaît et la folle m'évite.
Personne ne me voit, jamais on ne m'entend.
Du sort qui m'a fait naître
La rigoureuse loi
Veut que je cesse d'être
Dès qu'on parle de moi.

MARTHA.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Il faut habituer les enfants à modérer leurs passions.

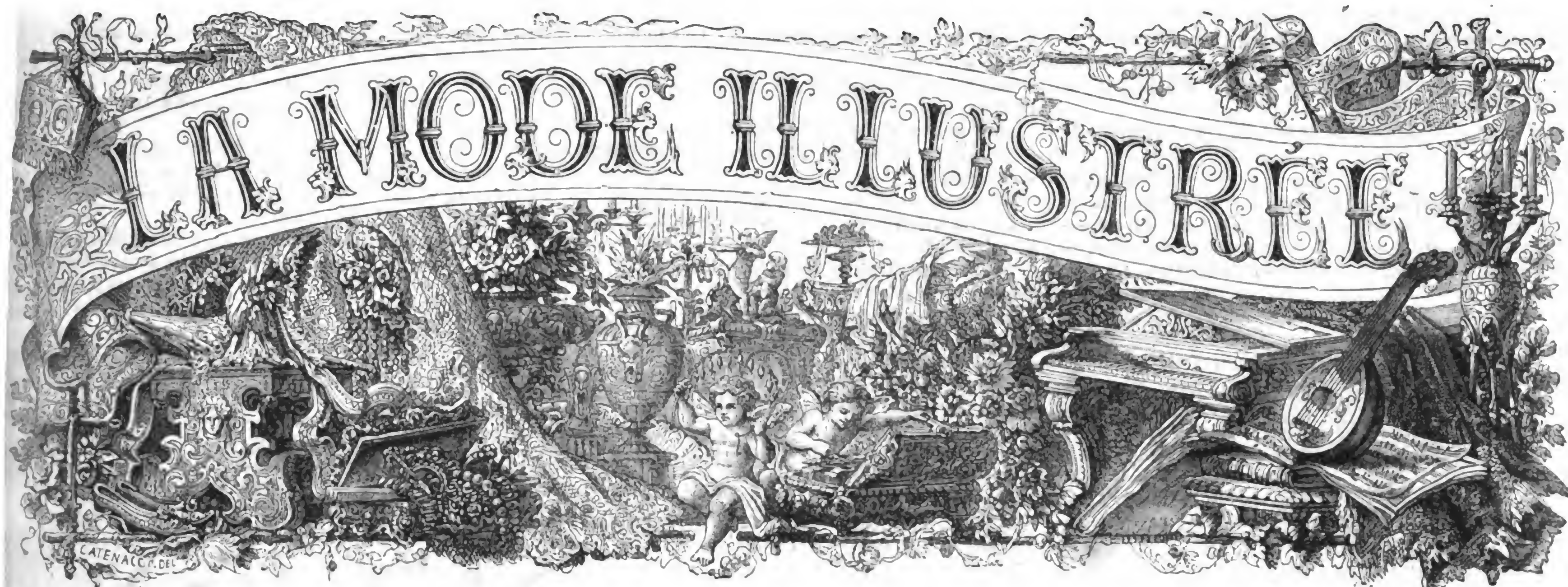
RENSEIGNEMENTS.

J'ai bien des remercîments [à] adresser à ma lectrice de Lav[al]; son approbation m'inspire beau[]coup de reconnaissance, et je su[is] charmée de savoir que nos dessi[ns] de tapisserie ont été trouvés *dé[li]cieux*. — Encore mille remerc[î]ments à ma jeune lectrice de *l'ai[]*; sa petite composition est char[]mante, mais malheureusement trop *enfantine* pour nos abonnée[s], parmi lesquelles il y a autant [de] dames que de jeunes filles. — *Je n'[ai] jamais* reçu les lettres de Mme [] de Clermont-Ferrand; si ces le[t]tres m'étaient parvenues, j'y au[]rais répondu à cette place. — Lor[s]qu'on désire un patron *en dehors de ceux publiés dans le journa[l]*, il faut s'adresser à M. Leballeu[], rue Taitbout, 78. — Les explicatio[ns] ne suffiraient pas pour exécuter [le] peignoir en question, puisqu'il [y] a une *pièce* autour de laquelle [le] peignoir est froncé. Je chercher[ai] la recette du *pot-pourri*.

Le Directeur-Gérant :
W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim[eurs de] l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

N° 43. DEUXIÈME ANNÉE. 21 octobre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (frais de poste compris). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Notre prochain numéro portera des dessins de manteaux d'hiver avec deux planches de patrons.

Robe de chambre.

Ce costume se compose d'une jupe et d'une veste en même étoffe, arrondie, fermée par des boutons et des boutonnières. La robe de chambre est en cachemire d'Écosse vert, de nuance moyenne : les ornements sont en rubans de velours noir très-étroits (zéro). Le devant de la jupe est couvert d'un gros pli double, sur lequel des boutons en velours noir sont placés de distance en distance ; les manches, très-larges, sont arrondies et fendues sur la couture. Manches bouffantes en mousseline ; col et manchettes en batiste unie ; les manchettes sont bordées d'une bande festonnée en batiste.

Fanchon tricotée.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de laine noire.

Cette fanchon se compose de deux parties faites séparément : le fond et la bordure qui l'encadre, et forme les barbes. On tricote avec deux aiguilles en bois, ou bien en baleine, ayant 3/4 de centimètre de circonférence. La laine doit être assortie à la grosseur de ces aiguilles ; on travaille en *allant* et *revenant* ; on fait d'abord le fond, qui est ovale ; le côté un peu pointu est celui de derrière.

On monte 24 mailles, et on fait trois tours unis ; seulement on augmente de mailles dans chaque tour, en tricotant chaque fois 2 mailles dans la deuxième et dans l'avant-dernière maille. Cette augmentation se fait, ainsi qu'on le sait généralement, en tricotant une maille dans le côté devant de la maille, — la seconde maille dans le côté de derrière de la maille, — on répète l'augmentation dans chaque tour jusqu'au 3e. Pour plus de sécurité, nous indiquerons çà et là le nombre de mailles composant les tours. — Cette explication devant être fort longue, nous supprimerons la répétition fastidieuse du mot *maille*, et nous le remplacerons par les chiffres qui indiquent le nombre des mailles ; ainsi 8, par exemple, signifiera 8 mailles, etc. Le mot *jeté* sera employé comme abréviation ; il signifie que l'on jette la laine sur l'aiguille avant de tricoter la maille.

4e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble ; * 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez depuis * une fois encore ; ensuite 6 à l'endroit.

5e *tour*. — Uni ; seulement on fait 2 mailles dans chaque *jeté* du tour précédent, en tricotant l'une à *l'envers* dans le côté du devant, — l'autre à l'endroit dans le côté de derrière du *jeté*.

6e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 6 à l'endroit.

7e *tour*. — Comme le 5e tour.

8e *tour*. — 10 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 12 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 10 à l'endroit.

9e *tour*. — Comme le 5e tour ; celui-ci se compose de 42 mailles.

10e *tour*. — 10 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 10 mailles à l'endroit.

11e *tour*. — Comme le 5e tour.

12e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble ; * 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez trois fois depuis *.

13e *tour*. — Comme le 5e tour.

14e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. — * 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté. Recommencez une fois depuis *, ensuite 6 à l'endroit.

15e *tour*. — Comme le 5e tour.

16e *tour*. — 10 à l'endroit, — 2

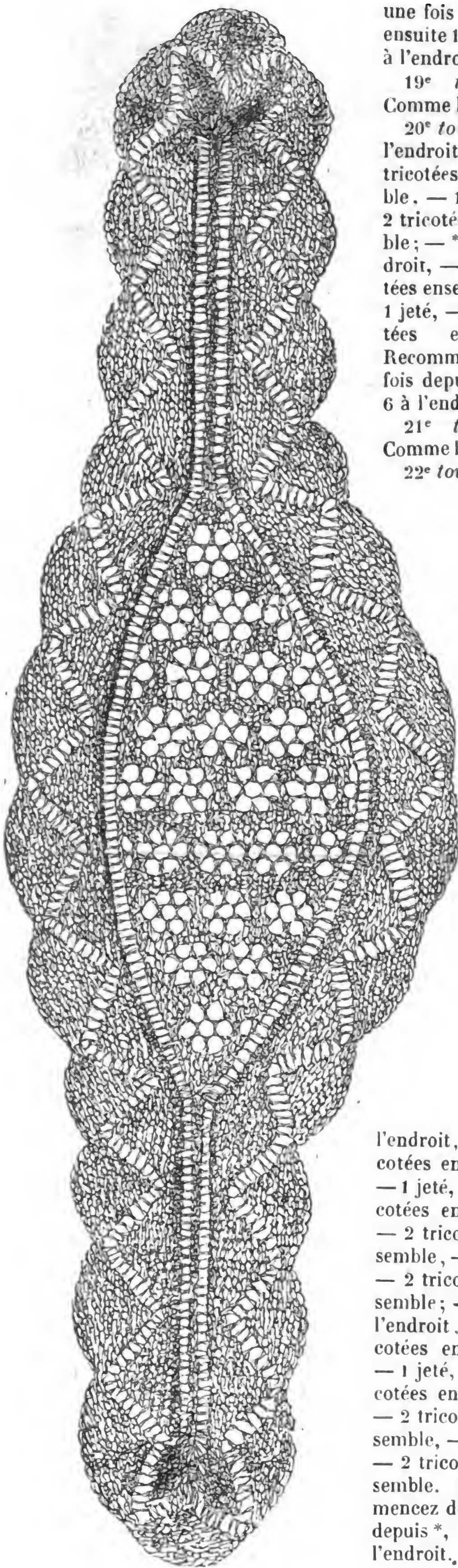


ROBE DE CHAMBRE DE LA MAISON EDME PARIS, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 9.

tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 12 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez une fois depuis *, — ensuite 10 mailles à l'endroit.

17e *tour*. — Comme le 5e tour : celui-ci se compose de 58 mailles.

18e *tour*. — 10 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — 8 * à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez une fois depuis *, ensuite 10 mailles à l'endroit.



FANCHON TRICOTÉE.

19e *tour*. — Comme le 5e tour.

20e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez 5 fois depuis *, — 6 à l'endroit.

21e *tour*. — Comme le 5e tour.

22e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez deux fois depuis *, — 10 à l'endroit.

23e *tour*. — Comme le 5e tour.

24e *tour*. — 10 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 12 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez deux fois depuis *, — 10 tricotées ensemble.

25e *tour*. — Comme le 5e tour; il se compose de 74 mailles.

26e *tour*. — 10 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotees ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez deux fois depuis *, — 10 à l'endroit.

27e *tour*. — Comme le 5e tour.

28e *tour*. — 6 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez sept fois depuis *, — 6 à l'endroit. Le tour se compose de 80 mailles.

29e *tour*. — Comme le 5e tour.

30e *tour*. — Comme le 22e tour, en recommençant trois fois depuis *.

31e *tour*. — Comme le 5e tour.

32e *tour*. — Comme le 24e tour, en recommençant trois fois depuis *.

33e *tour*. — Comme le 5e tour; ce tour se compose de 90 mailles.

34e *tour*. — Ce tour et les trois suivants sont faits sans augmentation, de façon que chacun de ces quatre tours se compose de 90 mailles; on fait donc : 9 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez trois fois depuis *, — 9 à l'endroit.

35e *tour*. — Comme le 5e; sans augmentation.

36e *tour*. — 3 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez neuf fois depuis *; — 3 à l'endroit.

37e *tour*. — Comme le 35e tour.

38e *tour*. — Avec ce tour commence la diminution, que l'on continue dans tous les tours, en levant la 1re maille sans la tricoter, et rejetant cette 1re maille sur la 2e que l'on tricote; — puis, à la fin de chaque tour, on tricote les deux dernières mailles ensemble.

Nous ne mentionnerons plus cette diminution. Le 38e tour est fait de la manière suivante : 3 tricotées ensemble (pour cette fois la diminution est comprise dans ces trois mailles), — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — * 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté; — 2 tricotées ensemble. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. — Les trois dernières mailles sont tricotées ensemble.

39e *tour*. — Comme le 5e, en diminuant d'une maille au commencement et à la fin. Ce tour se compose de 86 mailles.

40e *tour*. — 3 tricotées ensemble (la diminution y est comprise), — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — * 12 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour; — les trois dernières mailles tricotées ensemble.

41e *tour*. — Comme le 39e. — Il contient 82 mailles.

42e *tour*. — 3 tricotées ensemble (diminution comprise), — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — * 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour. Les trois dernières mailles sont tricotées ensemble.

43e *tour*. — Comme le 39e tour.

44e *tour*. — * 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble. Recommencez huit fois depuis *; — 4 à l'endroit.

45e *tour*. — Comme le 39e tour.

46e *tour*. — Comme le 38e. On recommence le dessin dans les 7 tours suivants, comme depuis le 38e jusqu'au 45e tour. Ces 8 tours sont répétés de la même façon encore deux fois, en continuant toujours la diminution.

70e *tour*. — Comme le 38e tour.

71e *tour*. — Comme le 39e.

72e *tour*. — Comme le 40e.

73e *tour*. — Comme le 39e (il se compose de 18 mailles).

74e *tour*. — 3 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble; — 8 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble.

75e *tour*. — Comme le 39e.

76e *tour*. — 4 à l'endroit, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 4 à l'endroit.

77e *tour*. — Comme le 39e.

78e *tour*. — 3 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 2 tricotées ensemble, — 2 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble.

79e *tour*. — Comme le 39e.

80e *tour*. — 3 tricotées ensemble, — 1 jeté, — 3 tricotées ensemble.

81e *tour*. — 2 mailles à l'endroit.

82e *tour*. — On tricote une seule des deux mailles; le fond est terminé.

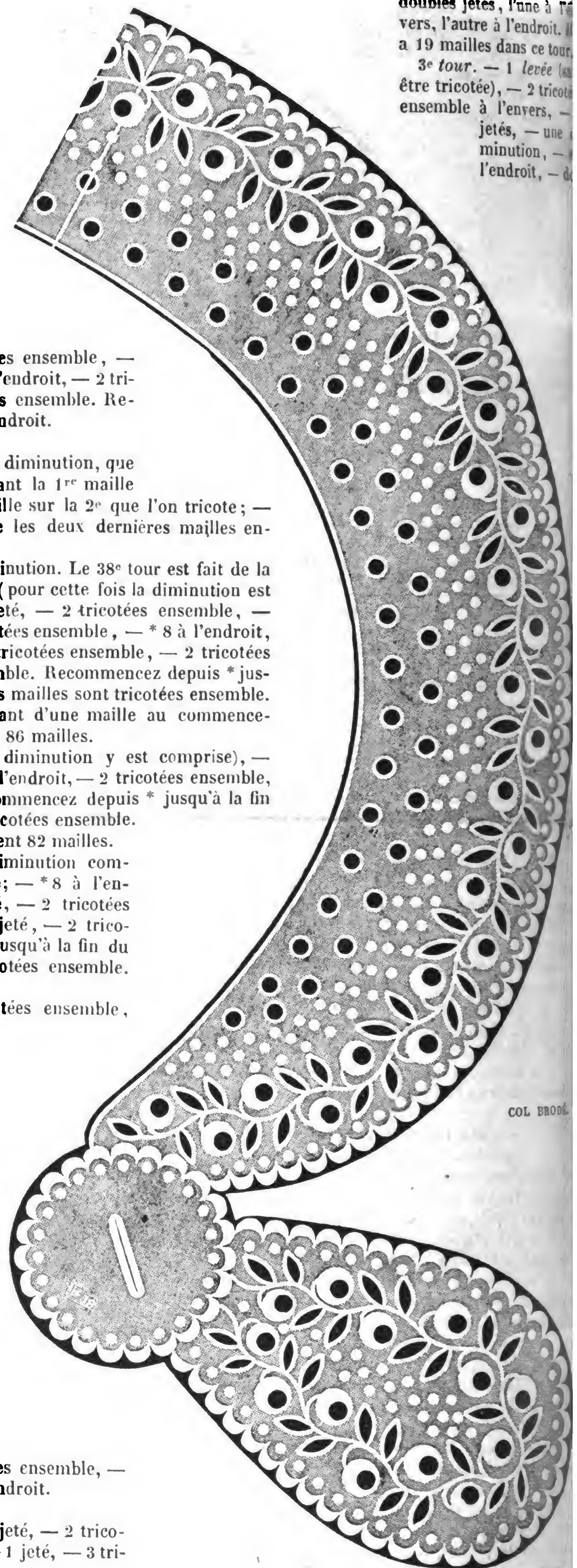
Nous allons décrire la dentelle qui entoure la fanchon, et plaçons ici quelques explications préliminaires : nous désignerons par le mot *diminution* une maille levée sans être tricotée et jetée par-dessus la maille suivante que l'on a tricotée. — Une *double diminution* se composera d'une maille levée sans être tricotée, les deux suivantes trico[tées] ensemble, et la maille qui n'a pas été tricotée jet[ée] sur ces deux dernières.

On monte 19 mailles sur les aiguilles qui ont servi po[ur] le fond.

1er *tour*. — Une maille levée sans être tricotée, — 2 t[ri]cotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — une diminutio[n], — 10 mailles à l'endroit, — 2 jetés, — une double di[mi]nution, — 1 à l'endroit.

2e *tour*. — Uni; seulement on fait 2 mailles dans [les] doubles jetés, l'une à l'e[n]vers, l'autre à l'endroit. [Il y] a 19 mailles dans ce tour.

3e *tour*. — 1 *levée* (sans être tricotée), — 2 tricot[ées] ensemble à l'envers, — [2] jetés, — une [di]minution, — [... à] l'endroit, — do[u]ble diminution, — 2 jetés, — 3 à l'endroit.



COL BRODÉ

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

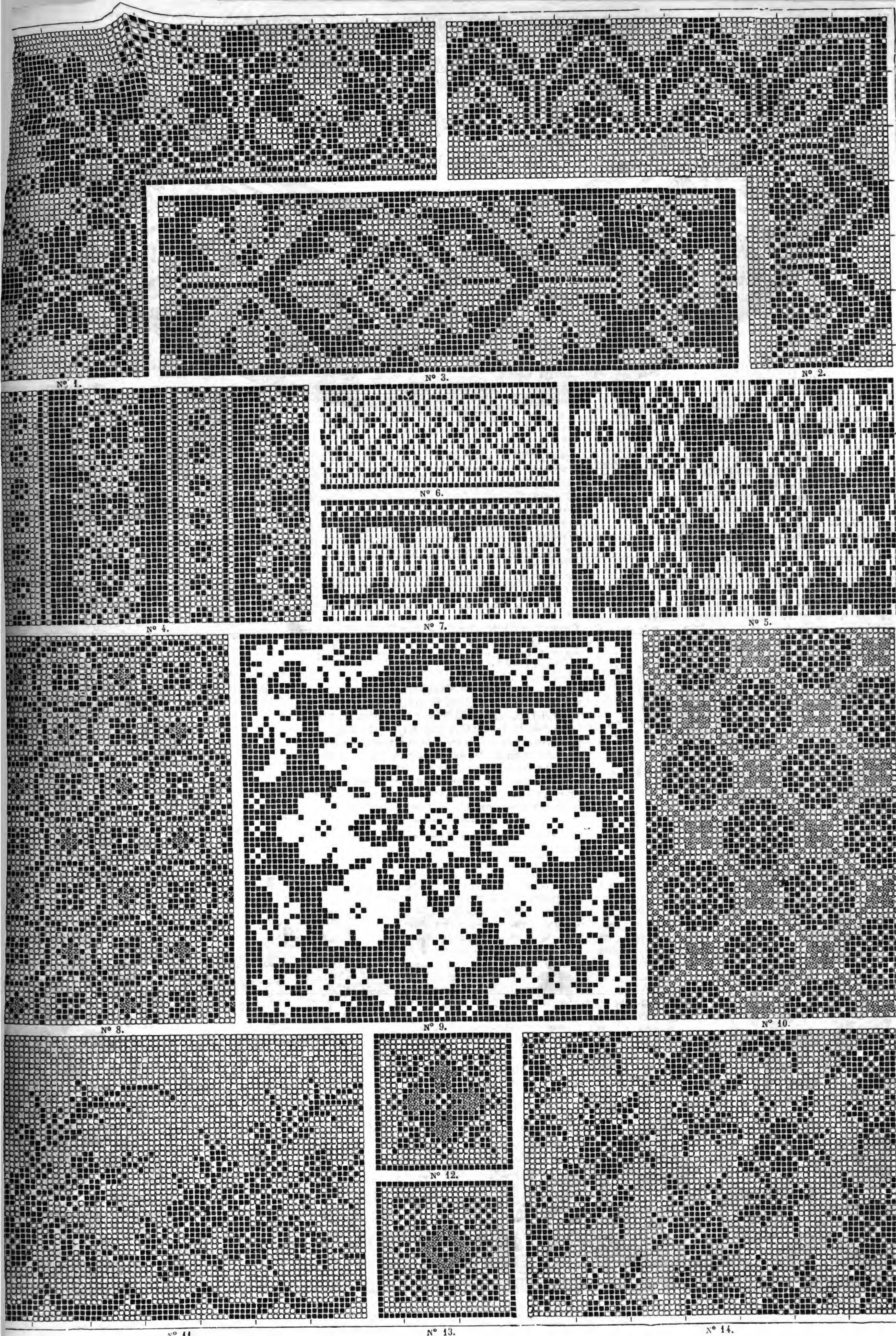
5e *tour*. — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'enver[s], — 2 jetés, — diminution, — 7 à l'endroit, — double d[i]minution, — 2 jetés, — 4 à l'endroit.

6e *tour*. — Comme le 2e.

7e *tour*. — 1 *levée*, — 2 tricotées à l'envers, — 2 jeté[s], — diminution, — 6 à l'endroit, — double diminution, — 2 jetés, — 5 à l'endroit.

8e *tour*. — Comme le 2e.

9e *tour*. — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'enver[s]



DESSINS POUR FILET OU CROCHET DE M. SIMART, 64, RUE DE RAMBUTEAU.

28e *tour.* — Comme le 2e.
29e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 8 à l'endroit, — 2 jetés, — double diminution, — 3 à l'endroit.
30e *tour.* — Comme le 2e.
31e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — 9 à l'endroit, — 2 jetés, — double diminution, — 2 à l'endroit.
32e *tour.* — Comme le 2e.

— 2 jetés, — diminution, — 5 à l'endroit, — double diminution, — 2 jetés, — 6 à l'endroit.
10e *tour.* — Comme le 2e.
11e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 4 à l'endroit, — double diminution, — 2 jetés, — 7 à l'endroit.
12e *tour.* — Comme le 2e.
13e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 3 à l'endroit, — double diminution, — 2 jetés, — 8 à l'endroit.
14e *tour.* — Comme le 2e,
15e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'endroit, — 2 jetés, — diminution, — 2 à l'endroit, — double diminution, — 2 jetés, — 9 à l'endroit.
16e *tour.* — Comme le 2e.
17e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 1 à l'endroit, — double diminution, — 2 jetés, — 10 à l'endroit.
18e *tour.* — Comme le 2e.
19e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 3 à l'endroit, — 2 jetés, — double diminution, — 8 à l'endroit.
20e *tour.* — Comme le 2e.
21e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble, — 2 jetés, — diminution, — 4 à l'endroit, — 2 jetés, — double diminution, — 7 à l'endroit.
22e *tour.* — Comme le 2e.
23e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 5 à l'endroit, — 2 jetés, — double diminution, — 6 à l'endroit.
24e *tour.* — Comme le 2e.
25e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, — 2 jetés, — diminution, — 6 à l'endroit, — 2 jetés, — double diminution, — 5 à l'endroit.
26e *tour.* — Comme le 2e.
27e *tour.* — 1 *levée*, — 2 tricotées ensemble à l'envers, 2 jetés, — diminution, — 7 à l'endroit, — 2 jetés — double diminution, — 4 à l'endroit.

COL EN MIGNARDISE.

33e *tour.* — Comme le 1er, et l'on recommence un autre feston, en répétant tous les tours que nous venons de décrire, depuis le 1er jusqu'au 32e; il faut faire 30 festons pareils. Quand le 30e feston est terminé, on démonte. On partage cette dentelle en quatre parties égales, marquées avec des épingles; on place la première de ces épingles sur la pointe de derrière du fond; — la quatrième de ces épingles sur la douzième maille du premier tour du fond, et l'on coud ensemble les deux bouts séparés de la dentelle, afin de l'arrondir en forme de *barbe;* on coud la dentelle autour du fond, et on coud cette dentelle ensemble, depuis le point où le fond se termine, afin de former la *barbe*.

On place la fanchon terminée dans de l'eau froide; on l'y laisse quelque temps, puis on la presse, et on la repasse. Cela suffit pour donner de *l'apprêt* à ce travail.

Col brodé.

On fait ce dessin au plumetis et broderie anglaise. On peut aussi l'exécuter entièrement au plumetis en faisant les gros pois et les feuilles sans les ouvrir. Les petits nœuds peuvent être faits au point de poste. Ce col est d'un seul morceau; les médaillons et les pans devant faire partie du col. On calque cette moitié du dessin sur du papier, puis sur du nansouk fin; on retourne ensuite le papier, on calque de nouveau cette même moitié, que l'on reporte sur le nansouk pour compléter le col.

Dessins pour filet ou crochet.

Nous publions aujourd'hui quelques dessins composés chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64; leur variété permet de les employer pour la plupart des objets que l'on exécute, soit au filet brodé en reprises, soit au crochet; on peut aussi les utiliser pour tapisserie de deux teintes.

Nos 1 et 2. — Encadrements pour rideaux, nappes de toilettes, voiles de fauteuil, etc.

No 3. — Entre-deux pour rideaux, etc.; on exécute aussi ce dessin au crochet, avec de la laine noire; on le pose sur un coussin en toile ou damas de laine de couleur vive, et l'on place ce coussin dans l'embrasure des doubles fenêtres.

Nos 4 et 5. — *Pleins* à rayures pour rideaux de vitrage, etc.

Nos 6 et 7. — Bordures ou entre-deux.

Nos 8, 9 et 10. — *Pleins* pour rideaux et voiles de fauteuils, que l'on encadre avec les dessins no 1 ou no 2. Le no 9 peut servir pour dessus de pelote si on l'exécute avec du coton fin, ou pour rideaux de vitrage, en le joignant à des carreaux de nansouk, ornés de broderie anglaise: dans ce dernier cas, le coton peut être un peu plus gros. Ces carreaux sont disposés en damier, et l'effet de ce travail est ravissant. En prenant du coton plus fin, et faisant les carreaux de nansouk plus petits (toujours de même dimension que les carreaux en filet, ou bien au crochet), on compose des voiles de canapés et de fauteuils, qui deviennent un ornement plutôt encore qu'un préservatif. Outre les rideaux de vitrage et les grands rideaux de damas, de laine ou de soie, de perse ou de velours, on place sous ces derniers de grands rideaux blancs en mousseline, qui servent, non-seulement à rehausser l'élégance de l'ameublement, mais encore à préserver les rideaux de damas du contact de l'air et des rayons du soleil. Ces grands rideaux de mousseline, dont le bord seul dépasse les rideaux de damas, peuvent être encadrés avec des carreaux au filet brodés en reprises, et des carreaux en nansouk, ornés de broderie anglaise, en faisant alterner ces carreaux; on entoure le bord de ces rideaux avec une dentelle au filet. Les dessins nos 8 et 10 sont brodés avec du

DESSIN POUR BAS DE JUPON.

coton mat et du coton brillant : ce dernier est représenté par les points remplis avec des croix; on peut aussi les exécuter en tapisserie pour tabourets, devants de foyer, etc., en faisant les rosettes avec de la laine noire, et le dessin courant avec de la laine bleue ou rose; le fond avec de la laine bleue ou rose, d'une nuance plus foncée que le dessin.

N° 11. — Bordure pour rideaux.

N°s 12 et 13. — Carreaux pour rideaux, couvertures d'édredons, etc. On les dispose en damier, avec des carreaux de *même* grandeur faits en nansouk, ornés de broderie anglaise. Nous ne saurions trop recommander cette charmante combinaison.

N° 14. — *Plein*, pour couvertures d'édredon, rideaux, etc.; on fait aussi ce dessin en tapisseries; les fleurettes sont vertes, d'une belle nuance moyenne; le fond, vert aussi, d'une nuance plus foncée.

Nous répétons encore à nos lectrices que M. Simart, rue de Rambuteau, 64, se charge de leur envoyer tous les matériaux nécessaires pour les travaux publiés dans la *Mode illustrée.* Elles trouveront chez lui le tulle qui remplace le filet, les cotons de tous genres, les laines, les soies et tous les dessins qu'elles pourront souhaiter; il se charge aussi de faire *échantillonner* les différents ouvrages, et de les expédier commencés.

S'adresser à lui par lettres affranchies.

Col en mignardise.

Nous avons récemment expliqué à nos lectrices ce joli travail, si vite exécuté, et nous ne répéterons pas ici ces explications; nous ajouterons seulement que le dessin représente un peu plus que la moitié du col. Il faut donc calquer ce dessin sur un papier fin, le plier à la moitié du col, et calquer ensuite l'autre moitié sur la moitié même que l'on vient de calquer; on remonte le papier, qui représente ainsi le col tout entier, sur un morceau de toile cirée, et l'on procède avec la mignardise, comme nous l'avons déjà expliqué.

Entre-deux pour jupon.

Ce mélange de soutache *ondulée* et de broderie anglaise est dû à M. Simart, rue de Rambuteau, 64; l'effet de ce travail est très-beau, l'exécution en est prompte et



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas noir. La jupe est garnie avec trois volants, ayant 15, — puis 14, — puis 13 centimètres de hauteur; ce dernier volant est à tête. Les trois volants sont relevés du côté droit. Le premier laisse dépasser la jupe; tous trois croisent leurs extrémités arrondies. Une sorte de *patte* encadrée par un volant semble rattacher les volants de la jupe à la ceinture. Corsage boutonné à ceinture. Manches demi-larges à double jockey, formé par deux volants. Un volant étroit borde la manche boutonnée dans sa longueur.

Robe en poil de chèvre gris de fer. La jupe est bordée d'une bande en taffetas gris ayant 16 centimètres de hauteur, et ornée d'un dessin en soutache noire; une ruche étroite en taffetas noir encadre cette bande. Les manches larges sont garnies comme la jupe. Le corsage est à revers fermés. Ces revers sont en taffetas gris, soutaché comme la bande de la jupe, et bordés d'une ruche en taffetas noir. Chapeau rond en crin noir orné de ruban de velours gros bleu. Grand voile en gaze gros bleu.

…ile; cette soutache figure une sorte de tresse en coton; …vale qui se trouve au milieu de l'arabesque est fait au …metis.

On peut utiliser ce dessin de différentes façons : on le …ode sur une bande qui est placée en qualité d'entre-…ux au-dessus de l'ourlet d'un jupon, au bas des panta-…s d'enfant et de femme, etc.; on peut aussi l'exécuter …soutache noire, au-dessus de l'ourlet d'une robe de …ie, de laine ou de popeline unie. Dans ce cas, les feuilles …les pois seraient faits au passé; la broderie sur étoffes constitue en ce moment le luxe suprême, parce que l'élévation du prix de la main-d'œuvre préservera toujours ce luxe de tomber dans le domaine de la vulgarité. Le dessin que nous offrons aujourd'hui à nos abonnées leur permettra d'exécuter elles-mêmes un ornement fort recherché; ce dessin pourrait aussi être brodé autour d'un châle en cachemire noir, bleu, brun ou blanc : dans tous les cas, cette broderie serait noire, même sur le cachemire blanc.

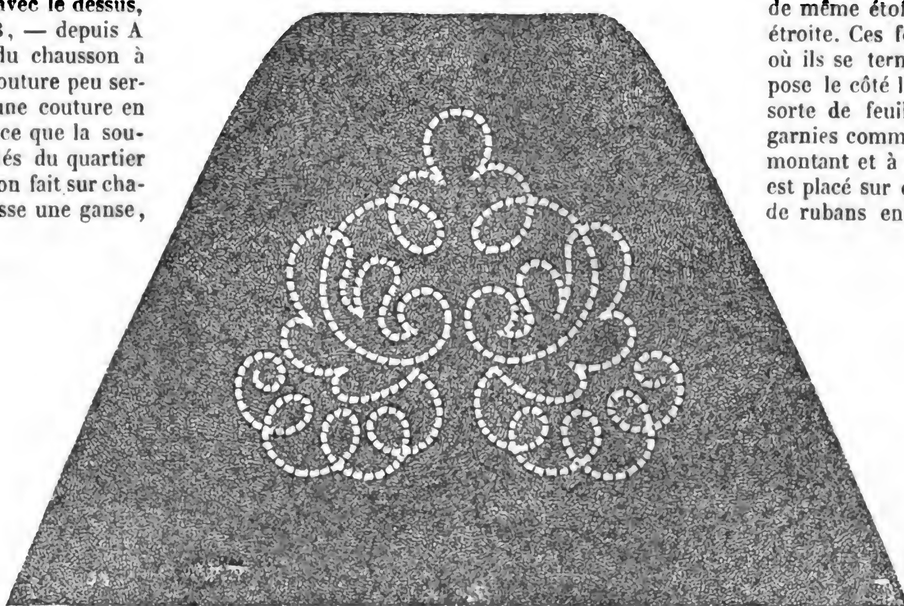
Chausson d'enfant de neuf mois à un an.

MATÉRIAUX. — Piqué ou cachemire blanc; soie de cordonnet bleu, rose ou verte.

Ce dessin représente en même temps le patron de ce petit chausson. On exécute ce dessin, soit en points arrière, soit au point de chaînette, ou bien enfin avec de la soutache fine, que l'on arrête de distance en distance par un point transversal, avec de la soie de même couleur que la soutache, ou d'une nuance plus foncée.

On double ensuite chaque partie du chausson avec de la

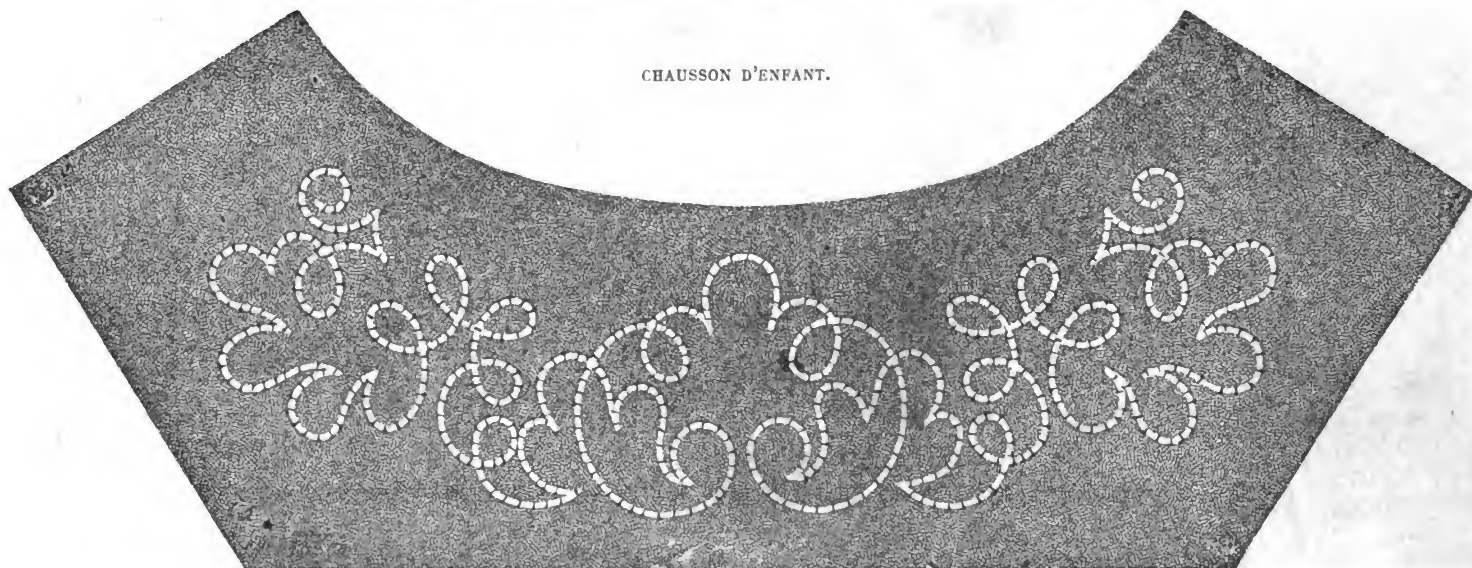
toile ou du calicot, en cousant la doublure avec le dessus, depuis A jusqu'à l'A. — depuis A jusqu'à B, — depuis A jusqu'à C; on assemble les deux parties du chausson à l'envers en réunissant les lettres par une couture peu serrée, que l'on recouvre à l'endroit avec une couture en croix faite avec de la soie de même nuance que la soutache employée pour le chausson. Les côtés du quartier restent séparés depuis l'A jusqu'à l'A, et l'on fait sur chaque côté deux œillets dans lesquels on passe une ganse, ornée de glands de même nuance que la soutache. La semelle est faite en percale double; on met entre ces morceaux de percale un peu de ouate, et l'on pique la semelle en losanges ou bien en carreaux; on coud la semelle à l'envers du chausson avec des points arrière, puis l'on retourne ce chausson, qui est terminé.



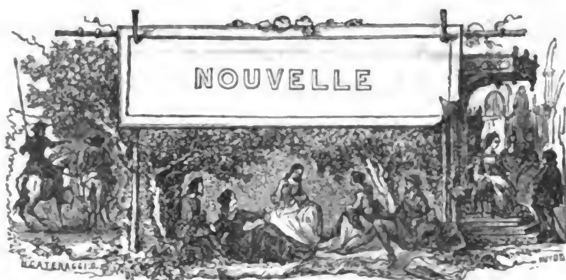
DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas gris. La jupe est garnie au-dessus de l'ourlet avec des festons larges, composés de deux volants de même étoffe que la robe, garnis d'une guipure noire étroite. Ces festons vont en s'amincissant jusqu'au point où ils se terminent. Sous ce côté étroit des festons on pose le côté large du feston suivant, afin de former une sorte de feuille arrondie. Les manches, très-larges, sont garnies comme la jupe. Le corsage est plat, boutonné, montant et à pointe. Un fichu montant en guipure noire est placé sur ce corsage montant. Coiffure-bonnet ornée de rubans en velours rouge. Sous-manches blanches à poignet retenu par un ruban de velours rouge.

Robe en popeline violette. Manteau en drap velours brun; deux bandes de velours noir forment bretelles sur le manteau; ces bandes, diminuant de largeur, continuent sur le devant du manteau qu'elles bordent. Deux autres bandes marquent l'entournure des larges manches qui sont prises dans l'ampleur du manteau; celui-ci marque un peu la taille; il est fermé par des boutons en velours noir. Chapeau à fond en tulle blanc; la passe est en velours violet; brides en velours violet.



CHAUSSON D'ENFANT.



ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

Suite.

Le lendemain, notre jeune compositeur vint faire ses adieux définitifs. Il partait décidément le jour suivant. La veille, en rentrant chez lui, il y avait trouvé des lettres qui le pressaient de hâter son arrivée à Bruxelles.

M. Deroy et le bon invalide lui prodiguèrent les encouragements les plus affectueux. Ils croyaient tous deux à un brillant succès.

Pierre ne paraissait pas trop y compter; cependant il ne désespérait de rien. Rose ne disait mot. Elle travaillait près de la table, et sa figure était tellement rapprochée de son ouvrage, qu'on ne pouvait presque l'apercevoir. Il fallait que la reprise qu'elle était en train de faire fût bien difficile pour absorber si entièrement son attention.

Elle ne releva pas une seule fois la tête pendant tout le temps que dura cet entretien, et lorsque Pierre vint lui dire, en déposant sur ses genoux un petit papier plié :

« Et vous, Rose, pensez-vous aussi que mon opéra aura du succès, et vous intéressez-vous assez à moi pour le désirer? » il put croire que le travail minutieux de la jeune fille lui avait bien fatigué les yeux, car ils étaient fort rouges, et sa voix semblait altérée lorsqu'elle répondit, en les détournant :

« Je prierai pour que vous réussissiez, Pierre. »

Quant au petit papier, les vers commandés sans doute, elle le prit froidement et le plaça dans sa corbeille sans l'ouvrir et sans paraître y penser davantage.

Au moment des adieux, Pierre embrassa tout le monde, même mademoiselle Balbine, dont les yeux clignotaient et la bouche se plissait comme si elle eût voulu se défendre de pleurer.

Pour Rose, ses joues étaient brûlantes, et, lorsque les lèvres de Pierre s'en approchèrent, une larme silencieuse y tomba; mais la jeune fille retira sa main de celle du jeune homme sans lui avoir rendu son étreinte.

Pierre, tout ému, la regarda. Souffrait-il, oui ou non, de ce mélange d'affection et d'indifférence? Je ne sais, mais, dans tous les cas, il n'y avait lieu ni pour l'un ni pour l'autre à dissimuler la pure et vive tendresse que, depuis l'enfance, ils s'étaient toujours portée.

Lorsque Pierre fut parti, Rose prit sa corbeille à ouvrage et monta bien vite dans sa chambre. Elle se saisit du petit papier; sa main tremblait en le dépliant. Comme elle était loin de la dédaigneuse insouciance qu'elle avait montrée en le recevant! Voici ce qu'il contenait :

Gissez, glissez, ô ma pensée!
Larme brûlante ou goutte de rosée,
N'importe; mais glissez entre les verts roseaux.
Dans la feuille de rose abandonnée aux eaux,
Comme sur un esquif, je vous ai déposée,
Avec elle glissez, glissez, ô ma pensée!

Glissez, glissez, ô ma pensée!
De mille insectes d'or la Meuse est nuancée.
Cortége éblouissant, paillettes de soleil,
Ils iront s'attacher au navire vermeil.
Sur les ailes de l'air vous serez balancée,
Laissez-vous entraîner..... glissez, ô ma pensée!

Glissez, glissez, ô ma pensée!
La fleur à vos dangers se sent intéressée.
La pâle fleur de l'onde aux rameaux gracieux,
Dont la frêle corolle a reflété les cieux,
Frémissant de vous voir sur la vague élancée,
Vous salue en passant. Glissez, ô ma pensée!

Glissez, glissez, ô ma pensée!
Mais ne revenez plus sur la rive passée;
Pour moi le souvenir est toujours un regret,
Et la feuille de rose emporte mon secret.
Elle n'enferme rien, rien qu'un peu de rosée,
Et pourtant tout est là.... glissez, ô ma pensée!

Glissez, glissez, ô ma pensée!
D'une brise de mai vous êtes caressée.
Qui peut vous arrêter?... l'aile de cet oiseau,
Qui plisse en l'effleurant la surface de l'eau?...
Ah! quand vous revenez éperdue et glacée,
Sur mes douleurs au moins, glissez, ô ma pensée!

A la fin de la dernière stance, le papier s'échappa des mains de Rose.

Que signifiaient ces vers?... Ils ne contenaient ni louanges à sa beauté, ni aucune des allusions sur lesquelles elle avait compté.

Qu'était-ce que cette pensée que Pierre aventurait avec tant d'angoisse sur le fleuve? Était-ce une pensée d'ambition ou d'amour? de crainte ou d'espoir? de douleur ou de joie?...

Un jeune homme pouvait-il bien, sans marquer son dédain pour celle à qui il les offrait, faire des vers sans y placer un compliment délicat, sinon une amoureuse confidence?

Pierre était stupide, en vérité, avec tout son génie. Et, au fait, qui donc lui reconnaissait du génie? Son père et Chabardèze, deux juges aveuglés par l'amitié. Tout autre que Pierre eût su tirer, certes, un excellent parti de l'occasion qu'elle avait été assez bonne pour lui fournir.

Arnold de Hanss, par exemple, ce pauvre Arnold, qui a quitté le pays à cause d'elle! il n'y aurait pas manqué, celui-là. Il est vrai qu'il ne savait guère faire autre chose que des chansons à boire. Ce Pierre! il sait pourtant bien que ce qu'on n'ose dire on le chante.

Mais, murmura à Rose une voix intérieure, s'il n'a rien à dire, que lui importe la permission de chanter?

Cette réflexion serra le cœur de la jeune fille, et lui fit frapper la terre de son petit pied.

« Eh bien! qu'il revienne, pensa-t-elle, et nous verrons s'il se souciera toujours aussi peu de mes bonnes dispositions pour lui.

« Ah! vous me bravez, monsieur Pierre, c'est bien! »

Sur cette menaçante exclamation, mademoiselle Rose se coucha; mais, avant de s'endormir, elle arrangea dans sa tête tout un petit plan de vengeance, et ce ne fut que lorsqu'il fut bien arrêté qu'elle s'abandonna au sommeil.

Elle rêva sans doute que Pierre était éperdûment amoureux, et qu'elle *s'amusait* à le désespérer à outrance, car son réveil, malgré l'insomnie des premières heures de la nuit, eut tout son éclat accoutumé.

On était au premier mai. Le soleil, à l'exemple de Rose, se leva radieux et déploya toutes ses magnificences. Les jenes filles des deux villages voisins devaient se réunir ce jour-là dès l'aurore, pour aller lier le jonc dans les vertes prairies, et notre petite coquette, qui ne pouvait se joindre à la bande joyeuse des jeunes paysannes, voulut cependant, à leur exemple, aller consulter l'oracle du premier mai. Elle se rendit, au point du jour, au fond du joli verger qui s'étendait derrière l'habitation, et là, elle chercha sous les buissons épais de seringat et d'aubépine une touffe de gazon bien fraîche et bien abritée.

Elle choisit ensuite les trois brins d'herbe les plus vigoureux, et attacha à chacun d'eux un fil de soie de différente couleur.
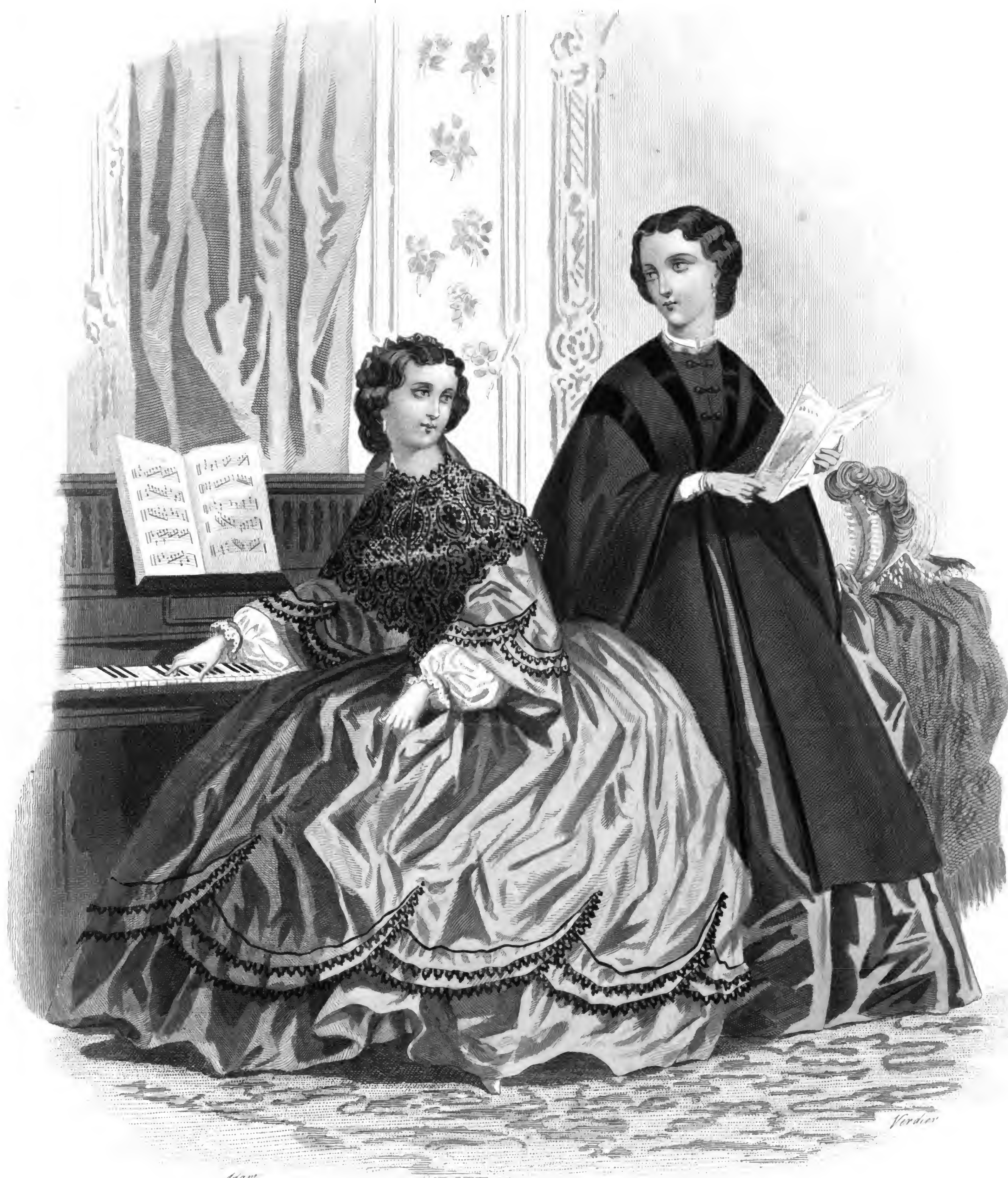
Le noir était la couleur du célibat, le rouge représentait l'amoureux inconnu, et le vert, emblème des secrètes espérances, celui que le cœur préférait.

A qui Rose pensa-t-elle, en attachant la soie verte? je serais bien en peine de le dire. Le moyen d'être assuré de quelque chose avec une jeune tête comme celle-là!

Quoi qu'il en soit, elle coupa les brins d'herbe à une égale hauteur, remarqua bien l'endroit, et se promit de ne pas oublier, après trois jours d'attente, de revenir chercher la réponse de l'oracle qu'elle venait d'interroger.

Le brin d'herbe qui aurait surpassé les autres en hauteur dans ce court espace de temps devait lui annoncer sa destinée.

En revenant à la maison, Rose se hâta de déjeuner et de vaquer à ses occupations habituelles; puis, s'habillant sim-



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob, Paris.

Etoffes de la Mon DELISLE, Boulevart des Capucines, 6.

plement, elle prit un panier à son bras, souhaita le bonjour à son père, à l'invalide et à sa bonne, et descendit rapidement le sentier de la colline.

Elle arriva en peu de temps à la porte d'une pauvre chaumière où elle était attendue sans doute, car cette porte était entrebâillée, et lorsqu'elle entra, une vieille femme, assise sur une chaise basse, dans un coin obscur de la cheminée, fit entendre un gémissement, et lui dit d'un ton plaintif et avec un accent alsacien fortement prononcé :

« Que Dieu vous bénisse, mademoiselle ! je ne sais pourquoi, mais je craignais de ne pas vous voir aujourd'hui.

— Comment cela, Lisbeth ? » répondit Rose en se débarrassant de son châle et de son chapeau. « Tant que les neuf jours ne seront pas écoulés, vous êtes bien sûre que je ne manquerai pas de venir aux heures convenues. »

En parlant ainsi, elle soulevait avec précaution le rideau blanc d'un petit berceau d'osier, et, jetant un regard plein d'une tendre sollicitude sur un bel enfant nouveau-né qui dormait d'un profond sommeil :

« Il ne va pas tarder à se réveiller, » dit-elle à demi-voix ; « son lait est-il ici ? »

La vieille femme leva la main pour lui désigner une tasse placée sur la cheminée. Rose la prit, versa son contenu dans une petite cafetière de porcelaine bleue, et puis, déterrant dans l'âtre quelques morceaux de braise, elle plaça de manière à faire doucement tiédir le lait. Après, elle s'empressa de tirer de son panier des langes bien blancs, un petit bonnet qui coiffait son poing mignon à ravir, tout ce qu'il fallait enfin pour habiller proprement et chaudement un petit enfant.

Pendant tous ces apprêts, Lisbeth, sans bouger de son coin, poussait par intervalles des gémissements à fendre le cœur. Lorsque Rose eut fini, elle s'approcha de la vieille femme.

« Eh bien, Lisbeth, » lui dit-elle d'un ton compatissant, « vous souffrez toujours, à ce que je vois ; vos douleurs ne veulent pas vous quitter ?

— Que Dieu vous bénisse, ma bonne demoiselle ! aujourd'hui je vais beaucoup mieux. C'est pour cela que j'ai permis à Nanette, votre petite chevrière, d'aller lier le jonc avec ses amies ; mais mon cœur reste malade, et c'est ce qui empêche mes jambes de se mouvoir.

— Pauvre Lisbeth ! Il faut pourtant tâcher de vous distraire. Notre petit Louis a besoin de votre santé ; » et Rose jeta un coup d'œil du côté du berceau. « Je ne vous engage pas, » continua-t-elle, « à ne point vous souvenir. On dit qu'il est impossible à une mère de jamais oublier son enfant ; mais il ne faut pas vous laisser abattre par le chagrin ; vous rappelez-vous les paroles que M. le curé vous disait l'autre jour ? Il faut tâcher de suivre ses conseils, ma bonne Lisbeth.

— Ah ! mademoiselle, que Dieu vous bénisse ! » répondit la vieille femme en fondant en larmes. « Si ce n'était ce pauvre petit, je n'aurais pas survécu à ma chère fille. Si je ne l'ai point suivie lorsqu'elle est morte, c'est que, dans l'autre monde, elle m'aurait, bien sûr, reproché de n'être point restée pour son enfant.

« Mais, en ce moment, ce n'est pas elle que je pleure ; je me désole à la pensée que bientôt je ne vous verrai plus.

« Quand vous êtes là, mademoiselle Rose, et que vous vous penchez si fraîche et si souriante sur le berceau du petit innocent, je me fais l'idée que c'est ma fille bien guérie et bien portante qui regarde son enfant, et que sa mort est seulement un mauvais rêve dont je suis trop longtemps à me réveiller.

— Je reviendrai souvent vous voir, Lisbeth ; vous pensez bien que notre Louis sera toujours l'enfant de mon cœur. Comment pourrais-je cesser entièrement de lui donner mes soins ? »

En ce moment, le petit Louis s'agita dans son berceau et fit entendre quelques vagissements. Rose courut à lui. L'enfant, en la voyant, cessa de crier ; sa bouche, vermeille comme une cerise, eut un frais sourire.

La jeune fille le prit avec transport dans ses bras et le couvrit de baisers. Elle lui fit ensuite sa toilette avec une adresse remarquable, lui donna à boire le lait de la petite cafetière avec la même dextérité que si elle n'avait fait que cela toute sa vie, puis elle le porta à embrasser à sa grand'mère.

Profitant alors des quelques moments que la vieille femme employait à caresser l'enfant et à pleurer sur lui, elle arrangea le berceau, donna de l'air aux couvertures, et, reprenant le petit Louis, elle s'assit sur une chaise, le dos tourné à la porte, pour bercer le cher petit être avec les doux refrains qui, sur les genoux de mademoiselle Balbine, l'avaient autrefois endormie si souvent.

Pendant qu'elle chantait, la grand-mère couvrit sa figure de son tablier, et recommença à gémir et à sangloter.

« Pourquoi vous désoler ainsi, quand les anges du bon Dieu sont auprès de vous, Lisbeth ? » dit une voix grave et profondément attendrie.

Rose jeta un petit cri en se retournant, et la vieille femme baissa précipitamment son tablier. Pierre Képenne était devant elles.

Pour se rendre à Liége, il avait dû passer à peu de distance de la chaumière, qui se trouvait un peu sur la droite du chemin qu'il suivait, et il était entré pour savoir comment allait Lisbeth et son enfant, et aussi probablement pour leur offrir quelques faibles secours, tels que ceux dont il pouvait disposer.

Entendant parler dans la chaumière, il avait regardé par la fenêtre et avait été témoin inaperçu de tout ce qui venait de se passer. La porte n'étant fermée d'ailleurs qu'au loquet, il avait pu ensuite entrer sans être entendu.

« Que Dieu vous bénisse, monsieur Képenne ! » dit la vieille femme, dont c'était décidément la phrase favorite ; « je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez ; je n'en attendais pas moins du fils du parrain de mon pauvre gendre. Je vais aussi bien que possible, et le petit vient à merveille, grâce aux bons soins de mademoiselle Rose.

— Le fait est, Rose, » dit Pierre, « que vous vous acquittez en perfection de votre rôle de petite maman. »

Rose était restée aussi interdite que si on l'eût prise en flagrant délit de quelque faute, et elle se contenta d'embrasser l'enfant sans répondre.

« Vous savez, monsieur Képenne, » dit la vieille femme, comme pour expliquer la présence de Rose chez elle à une heure si matinale ; « vous savez que ce qui tourmentait le plus ma pauvre fille avant de mourir, c'était l'incertitude de ce qu'allait devenir son petit Louis. Mademoiselle Rose, que Dieu la bénisse ! venait tous les jours, depuis qu'elle était si malade, lui apporter quelques petites douceurs, et elle se trouva chez nous le jour où, prenant son pauvre enfant dans ses bras, ma fille le regarda longtemps de ses doux yeux qui déjà s'éteignaient, en me disant d'une voix à peine distincte :

« Mère, n'oubliez pas, quand je serai morte, de me faire enterrer avec mes souliers, afin que le bon Dieu me permette de revenir encore, pendant neuf jours, donner le lait de mon sein à cet innocent.

« C'est une croyance qu'on a chez nous, mon bon monsieur Képenne, et cela ne pouvait offenser le bon Dieu que je fisse cette promesse à ma fille, puisque M. le curé m'a permis de la tenir. La pauvre chère âme s'en est allée plus tranquille, et elle avait ses souliers aux pieds quand on l'a clouée dans son cercueil.

« Je ne sais pas si, la nuit, le bon Dieu lui fait la grâce de quitter le cimetière pour venir nourrir son enfant, tout ce que je sais, c'est que, pendant le jour, mademoiselle Rose est la mère qu'il a envoyée pour la remplacer auprès du cher petit.

— Je dirai aussi comme cette bonne femme : Que Dieu vous bénisse, Rose ! » dit Pierre extrêmement ému.

« Depuis une semaine, » reprit Lisbeth, « elle ne manque pas de venir trois fois par jour soigner le pauvre orphelin et la pauvre vieille femme paralytique. Le petit pousse...... c'est une bénédiction ; pour mes jambes, c'est long à revenir ! Demain expirent les neuf jours, et quoique mademoiselle Rose, que Dieu la bénisse ! m'ait bien promis de revenir souvent ; quoique Nanette, la petite chevrière des Frênes, que mademoiselle a mise auprès de moi pour me soigner et veiller sur l'enfant, soit attentive et gentille pour moi, je suis toute chagrinée en pensant que je ne reverrai plus mademoiselle Rose, dont le doux visage me réjouissait plus le cœur qu'un beau soleil ne réjouit les champs après l'orage. »

Et la pauvre femme se reprit à sangloter.

« Y a-t-il quelqu'un pour vous remplacer près de l'enfant, Rose ? » demanda Pierre.

« Mademoiselle Balbine s'est chargée de trouver une personne convenable, » répondit timidement Rose. « Elle sera ici demain matin, nous passerons la journée ensemble, et je pourrai m'assurer si elle est aussi douce, aussi propre qu'on le dit.

« La petite Nanette restera avec Lisbeth jusqu'à ce qu'elle puisse reprendre ses occupations habituelles. »

Pierre alla à la vieille Alsacienne et lui donna une poignée de main ; s'approchant ensuite de Rose : « Ne dédaignez pas mon offrande pour cette pauvre femme et son enfant, » lui dit-il de cette voix pleine d'émotion et de tendresse qui avait un si grand charme. « Laissez-moi m'associer à votre bonne action ; c'est le denier du pauvre que je vous offre. »

Rose leva vers lui ses yeux baignés de larmes.

« Adieu, » dit-il encore en lui tendant une main dans laquelle la jeune fille mit la sienne. « Je suis heureux de vous avoir rencontrée ici ; j'emporte un souvenir qui me fera du bien lorsque je me sentirai accablé par les difficultés de la tâche que j'ai entreprise. Il illuminera de sa radieuse clarté les heures sombres de mes défaillances morales. »

Et, se penchant vers l'enfant endormi sur les genoux de la jeune fille, il le contempla quelques instants avec un silencieux intérêt.

Quand il se releva, ses lèvres s'arrêtèrent sur le front de Rose, qui, sans doute de crainte d'éveiller le petit Louis, ne fit aucun mouvement pour se dérober à ce baiser.

Maintenant que Pierre continue sa route vers Liége, où il doit prendre la voiture qui le conduira à Bruxelles ; maintenant que l'enfant, bien proprettement emmaillotté, dort dans son petit berceau ; que Rose est venue à bout de faire sortir Lisbeth de son coin obscur pour s'asseoir à la table et prendre un peu de nourriture ; à présent que la jeune fille est remontée aux Frênes, et qu'elle rend compte à mademoiselle Balbine et de sa visite et de celle que Pierre a faite à la chaumière, sans toutefois lui parler, ce qui m'étonne beaucoup de la part d'une jeune personne aussi sincère, du baiser d'adieu que le jeune homme lui a donné ; maintenant, dis-je, racontons tout de suite, pour n'y plus revenir, l'histoire de la vieille Alsacienne et de son petit-fils, auquel Rose ne cessa jamais de s'intéresser et dont elle continua à entourer l'enfance des plus tendres soins.

Un bon ouvrier fondeur de Jupille, en faisant ce qu'on appelle ici *le* tour de France, et qu'on doit appeler en Belgique *un* tour de France, avait fait dans la petite ville de Thann, en Alsace, la connaissance d'une jeune ouvrière, jolie, sage, laborieuse, et fille du maître d'école d'un des villages voisins. Il l'aima, en fut aimé et l'épousa. Après quelques mois de ménage, Léonard désira retourner dans son pays. Victoire, sa femme, ne connaissait d'autres lois que les désirs de son mari, et elle consentit à quitter pour toujours sa patrie ; seulement, elle pria Léonard de ne pas la séparer de sa vieille mère devenue veuve depuis leur mariage, et qui ne survivrait pas au chagrin de l'éloignement de son enfant.

Lisbeth était une de ces rares belles-mères qui ne se mêlent jamais du ménage que pour y prêcher à la jeune femme l'esprit de conciliation, d'ordre et de paix. Elle avait d'ailleurs reçu une sorte d'éducation qui avait, pour ainsi dire, les qualités réelles dont elle était douée.

Léonard avait eu le temps de les connaître et de devenir très-attaché à sa belle-mère, de sorte qu'il consentit avec plaisir à l'emmener.

L'heureux ménage arriva à Jupille, s'y installa, s'y fit estimer, et Léonard obtint du travail à la fonderie de canons, à Liége.

Il y avait deux ans qu'il y était occupé, lorsque Victoire donna le jour à un charmant petit garçon dont la naissance combla les vœux de ses parents.

Dans l'excès de sa joie, le pauvre père voulut faire une petite fête le jour du baptême de son Louis, et il invita au modeste repas qu'il offrait au parrain et à la marraine de son fils quelques bons camarades de la fonderie de canon.

En attendant l'heure de se mettre à table, on alla faire une partie de tir à la carabine. La tête de Léonard était un peu échauffée par des libations dont il n'avait pas l'habitude, et on ne sait comment cela arriva, mais l'arme meurtrière partit dans sa main, et la balle lui fit sauter le crâne en passant par-dessous le menton.

La mort fut instantanée.

Il fallut apprendre ce malheur à l'accouchée, qui commençait seulement depuis deux jours à se lever, et la commotion que cette fatale nouvelle lui occasionna, malgré toutes les précautions que l'on prit pour en atténuer l'effet, fut si forte qu'elle retomba dangereusement malade, et deux semaines après la mort de son cher Léonard, on l'enterrait auprès de lui.

Elle laissait à sa vieille mère un enfant d'un mois à élever.

La pauvre Alsacienne ne faillit point à sa tâche. Lorsque les premiers moments de désespoir furent passés, elle envisagea avec fermeté sa position, et se mit à travailler avec toute l'énergie que peut inspirer à l'être le plus faible une sainte mission à accomplir.

Une fois ses jambes guéries, elle fut la première à chercher une continuelle occupation pour se distraire de sa douleur.

Les habitants de Herstal et de Jupille se firent un plaisir et un devoir de lui venir en aide par mille petits services.

M. Deroy lui procura de l'ouvrage et subvint en grande partie aux dépenses occasionnées par les soins à donner au petit Louis, et enfin la compatissante amitié de Rose pour elle et pour l'orphelin, la vive tendresse de celui-ci pour toutes deux, furent le baume précieux dont Dieu se servit pour cicatriser les blessures de son cœur.

Avant de terminer ce chapitre, disons encore que l'enfant grandit pour devenir un homme plein de cœur et d'intelligence, qui rendit à sa grand'mère, tant qu'elle vécut, la tendresse dont elle avait entouré son enfance, et qui mérita toute sa vie le vif intérêt que Rose et Pierre ne cessèrent jamais de lui porter.

Ceci dit, retournons aux Frênes, et allons retrouver notre Rose-de-Roi, qui y attend avec impatience l'expiration des trois jours, après lesquels elle pourra aller trouver sous les seringats la réponse de son oracle.

Le matin de ce troisième jour, elle se dérobe un instant à ses occupations et court, gaie et légère comme un oiseau, au fond du petit verger.

Mais quelle déception l'y attendait ! Nanette la chevrière était venue un instant aux Frênes faire une visite aux bêtes dont habituellement le soin lui était confié, et elle avait cru faire une chose très-agréable à Rose en conduisant Cabriole, la petite bique favorite de la jeune fille, auprès des seringats, et en lui donnant à brouter l'herbe tendre et touffue qui croissait à l'ombre de leurs buissons : on n'avait pas eu besoin de la prier.

Mademoiselle Cabriole n'avait fait qu'une bouchée du *célibat*, de l'*amoureux inconnu* et même du *futur préféré*.

Rose en aurait bien pleuré de dépit si elle l'avait osé.

La gourmande petite chèvre ne se trouvait heureusement pas là ; sans cela, je ne veux pas répondre que Rose ne l'eût pas..... caressée comme de coutume.

En l'absence de Cabriole, notre reine des fleurs se contenta de prendre la sage résolution d'entourer son oracle, l'année suivante, de toutes les précautions nécessaires pour le garantir d'un semblable malheur.

IV

Deux mois s'étaient écoulés depuis le départ de Pierre. Dans cet intervalle on n'avait reçu qu'une lettre de lui aux Frênes, et il n'y parlait point de son retour. Seulement il paraissait satisfait de la marche de ses affaires.

Les répétitions allaient bon train, et il y avait surtout une jeune cantatrice, un peu parente de son oncle le charron, sur laquelle il fondait de grandes espérances pour bien faire valoir le premier rôle de la pièce qu'il lui avait confié.

Mademoiselle Delhèze l'avait étonné, disait-il, par l'intelligence avec laquelle elle avait composé le rôle, et elle l'éblouissait par les magnificences de sa voix.

Les dilettanti qui assistaient aux répétitions prédisaient un immense succès au jeune compositeur et à la prima donna. Tout allait donc au gré de ses souhaits.

Une autre lettre vint quelque temps après celle-ci. Avant de tenter la grande et définitive épreuve du public, Pierre voulait retremper ses forces dans l'air salubre et sympathique des Frênes.

La surexcitation qu'il éprouvait, alimentée par tout ce qui se disait de son œuvre, par tout ce qu'on attendait de son talent, lui faisait une nécessité de venir demander un peu de calme et de rafraîchissement à la tendresse de son oncle et à celle de ses deux amis.

Il voulait faire auprès d'eux une provision de courage en cas de non-réussite. Pierre se sentait assez d'énergie, disait-il, pour soutenir sans en perdre la tête l'immense bonheur d'un succès ; mais il avouait que, dans les disposi-

tions d'esprit où il se trouvait, il avait peur d'être écrasé tout entier et à jamais sous le poids d'une chute.

Il risquait en ce moment son unique enjeu contre le sort.

Rose se réjouit beaucoup d'abord à la pensée de revoir bientôt son ami d'enfance. Cependant, en réfléchissant un peu aux choses que contenait sa bonne et touchante lettre, elle se sentit prise d'une sorte d'inquiétude au sujet de l'enthousiasme que Pierre semblait professer pour la jeune prima donna.

Elle interrompait parfois son travail pour jeter un regard furtif sur le petit miroir placé en face d'elle, et lui demander si mademoiselle Delhez serait une rivale bien à craindre, s'il se pourrait qu'elle fût un obstacle sérieux aux projets de vengeance que, plus que jamais, elle nourrissait contre son censeur éternel.

Son miroir lui ayant affirmé qu'à son retour Pierre la trouverait plus jolie que jamais, elle se rassura pleinement, et, en attendant son arrivée, elle continua, à la grande indignation des autres jeunes filles, à jouer plus que jamais à la reine des fleurs et des papillons.

Une nouvelle lettre de Pierre ne tarda pas à annoncer son retour. Le jour même qu'on la reçut, Michel Léonis et sa jolie Catherine se trouvaient aux Frênes, et ils purent se réjouir de cette prochaine arrivée avec leurs amis.

Ils portaient, eux aussi, un vif intérêt au prince des giroflées, comme Michel se plaisait à nommer Pierre pour être agréable à l'invalide, et le vœu secret de Catherine était que Rose pût devenir sa femme, parce qu'il était l'ami le plus cher de son mari.

Ce bon Michel, comme il était heureux! comme le mariage l'avait avantageusement changé! Sa figure, si bienveillante déjà, s'était épanouie tout à fait.

Un maintien encore très-réservé, mais sans aucune apparence de malaise, avait remplacé sa pénible gaucherie. Il n'était point devenu bavard, tant s'en faut, mais il ne bredouillait plus par un excès d'embarras. Il exprimait maintenant clairement des idées toujours pleines d'un grand sens; et qui avait accompli ce miracle? Catherine.

Se sentant réellement apprécié, aimé, par une femme jeune, jolie, spirituelle, le chevalier du bouton d'or avait dû finir par se douter qu'il avait un autre mérite que celui d'être riche.

Cette pensée, lorsqu'elle lui vint, fut comme le bout de l'écheveau embrouillé de ses idées. Catherine s'en étant saisie, elle le dévida bientôt avec adresse et pour le plus grand avantage de son mari.

Michel se voyant avec cela à la veille d'être père, son bonheur et sa reconnaissance pour sa chère petite femme ne connurent plus de bornes, et ce fut un homme transformé.

Il était glorieux, lui qui jusqu'alors s'était toujours trouvé inférieur aux autres, de la protection qu'il exerçait à son tour. Il était fier de celle qu'un nouveau petit être, qui lui devrait la vie, allait avoir à réclamer de lui. Ces sensations, qu'il n'avait jamais connues, il éprouvait un plaisir immense à les sentir s'éveiller au fond de son cœur, à écouter dans la solitude des bois leur éloquent langage.

Il faisait souvent de longues promenades dans la campagne, sa chère Catherine à son bras, sans prononcer une seule parole. Mais sa figure était radieuse, et sa femme qui le devinait, sa femme, tout aussi heureuse que lui, respectait son silence, et ne lui parlait que lorsque lui-même, sortant de son extase, prenait la parole le premier.

Il ne faut pas croire cependant que notre chère petite madame Léonis eût servilement accédé à cette loi de Dieu et des hommes qui ordonne qu'une femme soit soumise à son mari. Non; elle s'était permis de la commenter pour le bien de tous deux, et elle prétendait au contraire tenir bel et bien dans le ménage les rênes du gouvernement. La lettre tue et l'esprit vivifie, s'était-elle dit, et, en conséquence, sa petite main serrait les guides avec autant d'adresse que de décision, s'arrangeant seulement pour que son bon Michel crût toujours les sentir flotter sur son cou.

Catherine tenait de sa mère les principes qu'elle professait dans cette belle et utile science. Madame Spée était une maîtresse femme qui avait constamment fait la pluie et le beau temps dans son ménage; tout en laissant à son mari une honnête liberté, elle avait eu le rare talent de le rendre parfaitement heureux sans le rendre ridicule. Aussi, en mariant sa fille, elle lui avait dit:

« Catherine, tu aimes ton mari. Tu as eu le bonheur de deviner et le bon sens d'apprécier un cœur qui peut être pour toi une mine inépuisable de tendresse. Veux-tu le conserver?

— Certes, » avait répondu résolûment la jeune fille.

« Eh bien, ne cesse jamais un seul jour de ta vie de veiller sur ton mari, de le protéger.

— Comment! ma mère, n'est-ce pas lui qui me doit appui et protection? » s'écria Catherine étonnée.

« Aux termes de la loi, oui, » reprit madame Spée; « mais, quand je parle de veiller sur ton mari, de le protéger, c'est veiller sur ton bonheur, que je veux dire; c'est protéger la paix, la sécurité, la joie de ton ménage, et, pour cela, il faut que tu sois la maîtresse au logis.

— Oh! je ne demande pas mieux, » dit vivement Catherine.

« Je n'en doute pas, » continua en souriant madame Spée, « fais donc tous tes efforts pour protéger ton mari contre les mauvaises pensées, les mauvais conseils, les tentations dangereuses qui pourraient l'assaillir. Pour y arriver sûrement, montre-toi sage, prudente, économe, dévouée, et surtout garde toujours une inaltérable sérénité, malgré les ennuis, les contrariétés que tu rencontrerais sur ta route.

« Quelque temps qu'il fasse chez toi, ma fille, il faut que ton sourire soit le rayon de soleil qui égayera constamment ta demeure, qui dissipera le nuage noir qui menacerait de l'assombrir; si tu profites de mes conseils, je te promets que ton mari sera préservé de tout mal, et qu'il ne se trouvera nulle part aussi bien que chez toi et auprès de toi.

« Tiens, » ajouta la bonne mère; « lis les quelques sentences que j'ai transcrites d'un auteur anglais. Elles m'ont dirigé dans ma conduite envers ton père; qu'elles soient le guide de la tienne envers ton mari.

« L'homme est mal à l'aise dans son intérieur, quelle que soit l'immensité de sa fortune, si une tendre sollicitude n'y projette pas ses sourires.

« Dans un bon ménage, la femme protége son mari au dedans, autant qu'elle en est protégée au dehors.

« Auprès de l'épouse qu'il aime et qu'il respecte, l'homme est son plus sûr protecteur. Il sent qu'à ses côtés les tentations du monde n'ont pas de prise sur lui.

« La protection qu'une femme exerce sur son mari dans leur intérieur est si nécessaire, le besoin de soins tendres et empressés de celui-ci est si réel, qu'on doit considérer chaque célibataire comme étant sur la pente d'un imminent danger personnel. Qui a jamais vu un mari tomber dans un péril quelconque en présence de sa femme? »

L. Agimont.

(*La suite prochainement.*)



L'ANGE ET L'ENFANT.

		ler.	ter-	seau.	La	d'un	vo-	semble:	ber-		
		Char-	Pro-	cou-	nelles.	en-	ceau,	des	t'en-		
me	en-	vais	Et,	é-	ruis-	ler :	La	d'un	Sem-	tu	A-
de-	se-	qui	mant	vi-	reux	Pau-	l'on-	vas	vec	bord	blait.
fant	res-	ant	que	blan-	res	terre	Pen-	tem-	sur	pace	moi
cou-	tu	ches	sait-	heu-	den-	dans	vre	champs	sage,	con-	le
oh!	se-	semble,	ses	jours	est	meu-	pler	ché-	l'es-	re !	dans
ces	ailes,	il,	rons	Di-	me	ce	de	mè-	les	vi-	ra-
nous	viens	à	a	in-	Des	son	de-	ange	di-	fant,	ton
L'ange,	mots	Viens,	a-	Com-	sor	de	te	En-	fils	au	eux
		pris	di-	moi ;	i-	grâce	est	les	Un		
		vec	mage	l'es-	gne	Vers	toi...	fait	mort.		

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Silence*.



C'est moi que ma chère lectrice
Tient dans ses mains pour me chercher;
Je suis le temple du caprice,
Où la raison vient se nicher.

Chez les hommes, comme une reine,
Je me flatte de gouverner;
C'est toujours moi qui les entraîne
Par où le vent me fait tourner.

Chez les femmes, d'humeur plus tendre,
Le cœur souvent me fait la loi;
Parfois même on ose prétendre
Que beaucoup se passent de moi.

Sous vos cheveux je me hasarde,
Belle lectrice, à me cacher;
Cherchez-moi bien; mais prenez garde
De me perdre à trop me chercher.

X. K.

RENSEIGNEMENTS.

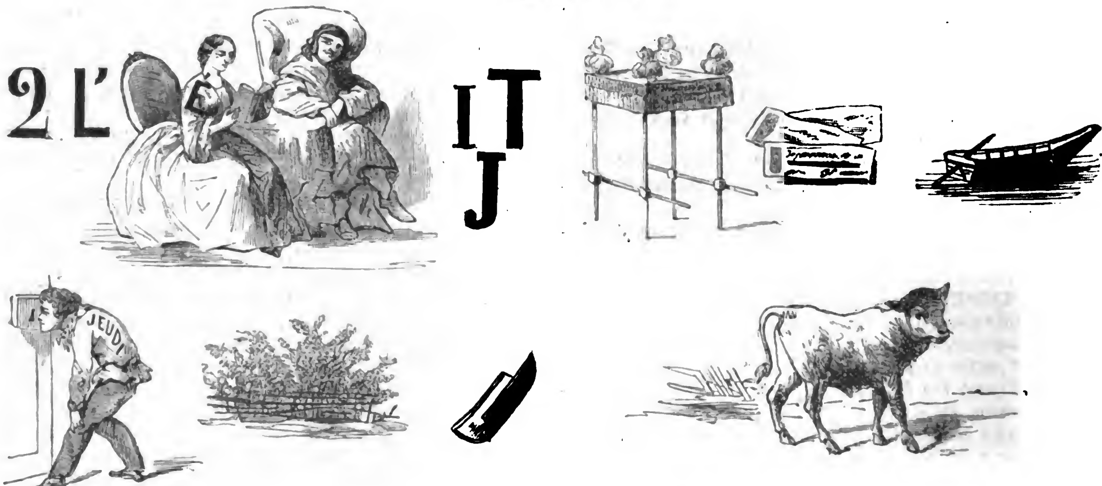
Echantillon de taffetas gris et noir. On ne pourrait assortir cette étoffe, qui appartient à une robe à dispositions; il faut se borner à couper quatre lés en pointe. Quant aux volants, ils pourraient tout au plus composer une jupe *à deux jupes;* le corsage ne pourrait être fait avec un volant à dispositions; il faudrait donc remplacer ce corsage par une petite veste en cachemire ou bien en velours.

Il est impossible de composer immédiatement une planche de patrons; les vêtements d'enfants paraîtront prochainement; mais nous sommes forcés de publier des objets nouveaux, et le patron de peignoir d'indienne n'aurait pas une utilité générale. Les chemises d'enfant sont faites en toile ou bien en percale. Quand on désire un patron en dehors de ceux publiés par le journal, on s'adresse à M. Leballeur, rue Taitbout, 74; on reçoit par la poste ces patrons, qui sont très-exacts. Les patrons que nous publions sont de grandeur naturelle. Nous avons indiqué plusieurs fois, notamment dans le n° 18 de la présente année, la manière de relever les patrons (page 138, mantelet *duchesse*). Je remercie notre abonnée de Maubert-Fontaine de son aimable lettre. — La robe de mousseline blanche à semé de pois serait fort jolie avec un volant ayant 35 centimètres de hauteur, surmonté d'un bouillonné traversé par un ruban de taffetas bleu, rose ou lilas; un fichu en tulle brodé ou bien en mousseline pareille à la robe couvrirait les épaules. Les manches se composeraient d'un volant surmonté d'un bouillonné pareil à celui de la jupe. Nous venons de publier un grand nombre de dessins au filet, pour rideaux; on pourra choisir dans ces dessins à *Mont-de-Marsan.* — Pour le dessin en tapisserie désiré par Mlle *Alida H...*, nous ne saurions mieux faire que de lui indiquer M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — Nous avons publié, dans le n° 12 de la présente année, un coussin de pied en forme de pouff (brioche); nous le recommandons à notre abonnée de Pierrefonds.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Apportant tout mon zèle à la bonne fabrication de notre journal, je vois mes efforts couronnés d'un grand nombre d'abonnés.

N° 44 (avec deux planches de patrons). DEUXIÈME ANNÉE. 28 octobre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

VÊTEMENTS D'HIVER. — SAISON DE 1861-62.

La modestie est une belle chose ; seulement, en certaines occasions et pour de certaines personnes, elle est plus nuisible qu'utile. Nous voyons chaque jour que le public, toujours crédule, se paye de mots, et n'estime guère que les choses qu'on lui vante ; si nous annoncions une foule d'avantages que nos abonnées attendraient vainement, nous ferions peut-être *plus d'effet* que si nous nous bornions à donner ces avantages sans les faire valoir. Faut-il absolument opter entre ces deux situations : *Être* ou *paraître?* Ne pourrait-on, sans se vanter, sans recourir à des réclames mensongères, faire remarquer à quelques abonnées exigeantes (le nombre en est bien minime, du reste) que nous leur livrons ce que tant d'autres se bornent à promettre, et que nous ne reculons devant aucuns frais, si considérables qu'ils puissent être, lorsqu'il s'agit de rendre des services réels? Le numéro d'aujourd'hui prouvera cette vérité à nos lectrices : il est accompagné d'une double planche de patrons sur laquelle elles trouveront une collection de vêtements d'enfants, des manteaux d'hiver, et enfin un grand dessin reproduisant les plus jolies *confections* préparées pour la saison prochaine.

Nous avons choisi parmi ces modèles ceux qui sont les plus nouveaux et les plus distingués, pour en joindre le patron aux dessins. Si, en dehors de ces patrons, d'autres





VESTE SLAVE DE M. LEDALLEUR, RUE TAITBOUT, 74.

formes convenaient mieux à nos lectrices, nous les engageons à s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74 ; il leur enverra par la poste tous les patrons qu'elles pourront désirer.

MANIÈRE DE LEVER LES PATRONS.

Les deux feuilles de supplément doivent être réunies pour relever les patrons de manteaux ; on joint ces deux feuilles en réunissant les signes qui se trouvent sur chaque feuille ≮ et >, de façon que ces signes assemblés produisent les signes suivants ⊗ et X. Pour plus de sûreté on colle ces feuilles ensemble, puis l'on procède comme nous l'avons déjà expliqué, et comme nous le répétons ici pour nos nouvelles abonnées. On épingle les patrons sur une ou plusieurs feuilles de grands journaux, et on pique avec une grosse épingle les contours du patron que l'on veut relever. *Quand ce patron est replié sur lui-même une ou deux fois*, on pique séparément chacune des parties repliées, que l'on joint ensuite à la partie principale, absolument comme si l'on dépliait un patron replié sur lui-même ; on coupe en suivant la direction des piqûres d'épingle, puis on taille l'étoffe sur ces patrons, dont nous garantissons la parfaite exactitude. La partie repliée est *toujours* indiquée par une ligne composée de petits traits. Pour faciliter encore la reproduction de nos patrons, nous publions la réduction des différentes parties composant chaque manteau ; on reporte sur chaque partie du patron que l'on vient de relever *tous les signes et toutes les lettres* qui figurent sur cette partie placée sur notre planche. Les coutures ne sont jamais comprises dans nos patrons : il faut par conséquent laisser en plus l'étoffe nécessaire pour les faire ; le bord des manteaux étant généralement garni de galon, on ne laisse point d'étoffe pour des ourlets extérieurs. — On place toujours l'étoffe double, en droit fil, sur la ligne qui marque le *milieu*.



MANTEAU POUR ENFANT DE HUIT A DOUZE ANS.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS

Veste slave.

Les figures 14 à 20 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce gracieux modèle s'écarte un peu du genre *zouave*, dont quelques-unes de nos lectrices se déclarent fatiguées ; il se prêtera facilement à accompagner les jupes dont le corsage a succombé à de longs services. Enfin, il est parfaitement convenable pour les jeunes filles autant que pour les femmes, parce que sa forme, tout en étant commode, n'a pas cet aspect indolent et un peu *débraillé* des vestes orientales.

Notre modèle est en drap gris clair ; les ornements se composent de galon noir en soie (il peut être en laine) et de soutache noire. Des boutons en acier ferment la veste et sont placés sur les manches.

Nous avons fait reproduire le dessin de ces ornements sur chacune des parties composant le patron ; on pourra calquer ces dessins en indiquant seulement par deux traits les contours du galon ; poser ce calque sur l'étoffe, coudre le galon et la soutache sur le papier et l'étoffe à la fois ; puis déchirer le papier. La veste est entièrement bordée avec un galon (posé à cheval) pareil à celui employé pour le dessin.

On emploie 1 mètre 69 centimètres d'étoffe en grande largeur pour faire cette veste. L'assemblage des diverses parties doit être fait avec beaucoup d'exactitude, afin que le dessin ne soit nulle part interrompu. Les personnes qui ont un certain embonpoint doivent augmenter ce patron, comme tous les patrons de corsage, *sur les coutures qui se trouvent sous les bras ;* il faudra par conséquent (dans le cas d'augmentation du patron) continuer le dessin sur la partie augmentée. On coud ensemble les figures 14 et 15 depuis A jusqu'à B ; — les figures 15 et 16, depuis C jusqu'à D ; — les figures 16 et 17, depuis E jusqu'à F, et dans cette dernière couture les croix qui se trouvent sur ces deux figures doivent se rencontrer. On coud ensemble (sur l'épaule) les figures 14 et 17, depuis G jusqu'à l'H. Toutes les coutures doivent être recouvertes à l'intérieur avec du galon gris en laine. La figure 18 représente la moitié du petit col droit, qui doit être double ; les deux *doubles* sont réunis par le galon posé à cheval ; le côté qui doit être cousu à la veste est fixé J avec J, jusqu'au K ; le côté extérieur du petit col est cousu avec des points arrière ; le côté intérieur est fixé par une couture ourlée. Le côté gauche de la veste est orné avec les boutons d'acier ; on fait des boutonnières sur le côté droit ; elles sont indiquées sur la figure 14, et doivent être exécutées avec de la soie noire. On coud le galon d'abord, la soutache ensuite ; le dessin indique la largeur du galon ; on peut, à volonté, fixer tout à fait les boucles de la soutache sur l'étoffe, ou laisser ces boucles non fixées. On coud la manche ensemble (fig. 19 et 20), L avec L jusqu'à M, — N avec N jusqu'à O, puis on la place dans l'entournure O sur l'O du devant. Le dessin peut être terminé seulement lorsque les figures 14, 15 et 19 sont réunies.

Manteau pour enfant de huit à douze ans.

Ce grand collet est en demi-drap gris encadré par une bande en taffetas groseille. Le col est à revers boutonnés. Les boutons sont en passementerie noire et groseille. Les revers peuvent être ouverts ou fermés à volonté.

Manteau pour petit garçon de six à dix ans.

Les figures 21 à 44 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce manteau est en demi-drap gris ; une sorte de pèlerine recouvre les ouvertures destinées aux bras. Cette pèlerine est ornée de pattes posées en biais ; les devants sont croisés et boutonnés ; le petit col peut être à volonté relevé ou rabattu ; un galon noir est posé *à cheval* autour du manteau ; les boutons sont recouverts d'une étoffe de soie grise ; un petit bouton noir est placé au milieu de ces grands boutons gris.

Le patron représente la moitié du manteau, pour lequel on emploie 2 mètres d'étoffe en grande largeur.

Les deux devants sont coupés sur la figure 21 on les double jusqu'à la ligne fine qui indique la place de la doublure, *avec de l'étoffe pareille à celle employée pour le manteau ;* on met trois boutons sur le côté gauche, on fait trois boutonnières sur le côté droit ; le premier de ces boutons est indiqué sur le patron ; les deux autres sont marqués par une étoile pareille à celle qui se trouve à l'intérieur de ce premier bouton.

La pèlerine (fig. 23) est réunie avec le dos depuis A jusqu'à D ; on laisse un rempli de 1 centimètre environ, et on pique cette pèlerine à *l'endroit* du dos. Le devant (fig. 21) doit avoir un ourlet étroit depuis B jusqu'à C ; puis on le réunit avec le dos, à l'envers, depuis A jusqu'à B, depuis C jusqu'à D par une couture ourlée, depuis D jusqu'à E par une couture en points arrière ; on borde la pèlerine avec du galon depuis S, avant de la réunir au manteau. Le col (fig. 24) est double ; les deux doubles sont réunis par le galon posé à cheval. On coud d'abord le côté supérieur du col sur le manteau, F sur F jusqu'à G, avec des points arrière, puis on fixe le côté intérieur par une couture ourlée ; on place sous chaque devant une poche arrondie, dont la fente, indiquée sur le patron, est bordée d'un galon comme tout le manteau. La première patte (la plus courte) est indiquée sur le patron ; la deuxième a 14 centimètres de longueur d'une pointe à l'autre ; la troisième a 17 centimètres de longueur. Chaque patte est bordée de galon ; un bouton est placé à chaque extrémité. L'espace qui sépare la première patte de la seconde est de 13 centimètres ; la seconde patte est séparée de la première par 15 centimètres mesurés depuis le milieu des boutons.

Paletot pour petite fille de quatre à six ans.

Les figures 40 à 45 (*verso*) appartiennent à ce paletot, dont le patron représente la moitié.

Ce paletot est en drap gris, orné de bandes de taffetas ou de velours gros bleu ; deux plis creux marquent la taille par derrière ; deux gros boutons en nacre de perle sont placés sur ces plis ; des boutons pareils ornent les manches et les devants du paletot. Les boutonnières se composent de boucles en ganse gros bleu. Le col est fermé par une agrafe et un œillet ; les bandes sont partout piquées en soie noire. Deux poches à revers sont placées sur les devants.

On coud ensemble les figures 40 et 41, *p* avec *p* jusqu'à l'*o*, les figures 41 et 42 depuis *r* jusqu'à la croix *s*, derrière depuis le point *s* jusqu'à l'étoile ; on place ensuite, aux figures 41 et 42, la croix *s* sur le point *s*, et l'on forme ainsi deux gros plis se rejoignant sur le point *s ;* on les coud à l'intérieur, puis on place les deux boutons de nacre. Les figures 40 et 42 sont cousues ensemble sur l'épaule, depuis *t* jusqu'à l'*u*, la figure 43 représente la moitié du col ; on le coupe double ; la partie de dessous doit être un peu plus étroite, afin de soutenir le col quand il est rabattu. On coud d'abord la partie de dessus sur le paletot, croix avec croix par devant, double point avec double point par derrière. Cette partie de dessus est cousue à l'intérieur ; la partie de dessous est ourlée à l'extérieur sur le paletot. Quand on rabat le col, on replie en même temps le coin de devant sur la ligne ponctuée. On borde le paletot avec une bande de taffetas ayant 2 centimètres de hauteur ; le col est garni de la même façon ; cette garniture est indiquée çà et là sur le patron. La manche se compose de deux parties (fig. 44 et 45) ; on les coud ensemble depuis *v* jusqu'à *w*, — depuis *y* jusqu'à *z* ; on pose la bande de taffetas qui, sur la figure 44, remonte jusqu'au *w*. Depuis *w* jusqu'à l'*x*, on place les deux parties ensemble, de façon que l'*x* se trouve sur l'*x*, et on les réunit par trois gros boutons de nacre. Quand on monte les manches dans l'entournure, le *z* doit se trouver avec le *z* de la figure 40. Chaque devant est orné de trois boutons ; sur le côté droit on place sous les boutons des boucles en ganse ayant 6 centimètres de longueur.

Chacune des deux poches a 9 centimètres de largeur, — 11 centimètres de longueur ; elles sont arrondies dans le bas, un peu en biais dans le haut, et garnies d'un revers (fig. 40) orné d'une bande de taffetas ; ces poches sont placées en biais, ainsi que le dessin l'indique, et *piquées* avec de la soie noire.



MANTEAU POUR PETIT GARÇON DE SIX A DIX ANS.



PALETOT POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Robe pour petite fille de huit à dix ans.

Les figures 7 à 13 appartiennent à ce patron. On emploie pour faire cette robe 3m,67 d'étoffe ayant 86 centimètres de largeur. La garniture est faite avec 35 centimètres de cachemire.

Cette robe est de forme dite *princesse*, par conséquent plate devant et coupée en pointe, plissée par derrière et garnie d'une petite basque. La manche, marquant un peu le coude, est à revers; le devant de la robe, les basques et les revers sont bordés avec une bande de cachemire groseille; la robe est en étoffe de laine grise; une soutache noire est posée *unie* sur le bord de la bande de cachemire.

En coupant la figure 7, on place l'étoffe en droit fil sur le bord de devant : pour la figure 8, on met l'étoffe en droit fil sur le côté de derrière de la jupe, laquelle doit être taillée d'un seul morceau avec les figures 7 et 8. On pose l'étoffe double sur la ligne indiquant le milieu de la figure 9 (dos); cinq boutons sont indiqués sur le patron; les autres sont marqués par les signes qui se trouvent aussi à l'intérieur de ces cinq boutons. Le deuxième devant est tout à fait pareil à la figure 7. La partie de la jupe non comprise dans les figures 7 et 8, et qui ne figure pas sur le patron, doit avoir 1 mètre 70 centimètres de largeur.

Le côté de droite est bordé depuis le col jusqu'au bas de la jupe avec la bande (coupée en biais) indiquée sur la figure 7. On pose cette bande de façon qu'elle forme un pli creux d'un demi-centimètre environ ; on pose de chaque côté une soutache noire à une petite distance du bord de la bande. Le côté gauche est placé sous le côté de droite, de façon à occuper en dessous l'espace occupé en dessus par la bande. La robe reste ouverte depuis le double point et on la ferme avec des agrafes. On pose les boutons de ce côté gauche comme on les a posés pour le côté de droite. On met une bande pareille aux manches et aux basques avant de les réunir à la robe.

Cette bande borde les basques jusqu'à la double croix; elle garnit les revers des manches au bord et sur le côté transversal : on la coud au bord inférieur *après* que le revers est fixé sur la manche.

On assemble les figures 7 et 8 depuis M jusqu'à l'N. — Depuis N jusqu'à l'O. On réunit de même les figures 8 et 9 depuis P jusqu'à Q; — les figures 9 et 10 depuis R jusqu'à S; — les figures 9 et 10, sur l'épaule, depuis T jusqu'à l'U. — On fait un pli de chaque côté de la basque en plaçant la croix sur le point; on la borde avec un passe-poil, puis on la pose sur le corsage, V avec V, jusqu'à la double croix du petit côté de devant. On réunit la partie de la jupe qui est droite avec les parties de cette même jupe qui tiennent au corsage, puis on y fait quatre gros plis creux ayant chacun 7 à 8 centimètres de largeur. Les deux plis de derrière sont doubles, les deux autres sont simples, et chacun de ces derniers doit atteindre la double croix du devant auquel la jupe a été jointe. La jupe est cousue sur un fort ruban de fil ayant la largeur de la taille, et fixée à la taille par ce ruban qui se continue jusqu'au bord de la figure 7, où il est fixé par une couture en croix. Deux agrafes sont indiquées sur la figure 7; on en place à même distance jusqu'à l'encolure.


PANTALON.

La manche est cousue ensemble, W avec W, jusqu'à l'X, et depuis Y jusqu'à Z; — puis on place le revers sur le dessus de la manche, étoile sur étoile, — croix sur croix; on le coud à la manche sur le bord inférieur depuis W jusqu'à l'Y; ensuite on coud le bord de la bande sur la manche et le revers à la fois; cette bande est partout encadrée avec une soutache noire; trois boutons sont placés sur le revers. Lorsqu'on place la manche dans l'entournure, le Z de la manche doit se trouver avec le Z de la figure 8. L'encolure est bordée avec un passe-poil.

Tous les boutons sont noirs, en passementerie, velours ou taffetas.

Costume pour petit garçon de six à huit ans.

Ce costume se compose de la veste, du gilet, des pantalons et des guêtres; il est fait en demi-drap gris (pareil à celui du manteau précédent) et orné d'une *grecque* exécutée avec du galon noir. Le gilet est à poches et boutonné; les boutonnières sont faites sur une bande placée en dessous du gilet. La veste est fermée par deux agrafes posées près de l'entournure du cou; cette veste reste ouverte sur le gilet; elle est fendue sur les côtés; les manches sont également fendues ; la grecque remonte sur cette fente sur le dessus de la manche. Cette grecque est continuée en ligne droite sur le dessous de la manche, dont la fente est fermée par trois boutons. Les pantalons bouffants, terminés sous le genou, sont ourlés dans le bas, et l'on passe un cordon élastique dans cet ourlet. La *grecque* remonte de chaque côté sur la couture. La guêtre est bordée avec du galon; la

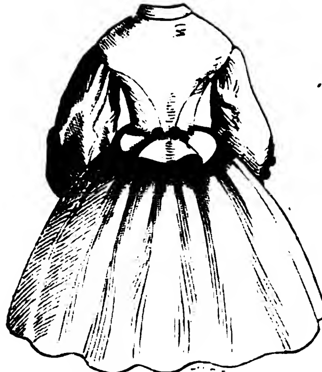

ROBE PRINCESSE, POUR PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS.

bordure à la *grecque* orne l'un des côtés; une bande de cuir verni, serrée par une boucle, tient lieu de *sous-pied.* On emploie pour faire ce costume 1 mètre 43 centimètres d'étoffe en grande largeur, et 22 mètres 1/2 de galon.

Veste.

Les figures 25 à 29 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le patron représente la moitié de la veste ; on la double avec de la percaline grise ; on coud ensemble les figures 25 et 26 depuis H jusqu'à J, les figures 25 et 27 sur l'épaule depuis K jusqu'à L, — les figures 26 et 27 depuis M jusqu'à N. On fait la fente indiquée sur la figure 26 par une ligne double ; on borde entièrement la veste avec du galon, puis on exécute la grecque indiquée en partie sur la figure 26,


DOS DE LA ROBE PRINCESSE.

à l'endroit où elle cesse d'être régulière; on la répète de la même façon de l'autre côté de la fente, puis autour de la veste. La manche se compose de deux parties (fig. 28 et 29); on les coud ensemble depuis O jusqu'à P, — depuis R jusqu'à S; on met au bord de la doublure de percaline une bande (2 centimètres de largeur) de même étoffe que la veste, afin que l'on n'aperçoive pas la percaline. On borde la fente avec du galon, puis on la ferme avec trois boutons en passementerie, de façon que les lettres Q se trouvent ensemble. En plaçant la manche dans l'entournure, l'S doit se trouver avec l'S de la figure 25. On met un bouton pour fermer la veste près du col.


VESTE.

Gilet.

Les figures 30 et 31 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Les deux devants sont coupés en même étoffe que la veste, en laissant, en plus, l'étoffe nécessaire pour un large rempli; le dos et la doublure des devants sont en percaline grise. On ourle le bas du dos, l'entournure, et on le réunit avec les devants, sur les côtés, depuis T jusqu'à U; sur l'épaule, depuis V jusqu'à W. On borde entièrement le gilet avec du galon; on place entre l'étoffe et la doublure une petite poche ronde, dont l'ouverture est indiquée sur la figure 30; on borde cette fente avec du galon Le dessin de la grecque est indiqué sur la figure 30 jusqu'au point où il se compose seulement d'une ligne droite. On attache au côté droit une bande de même étoffe que le gilet, sur laquelle on fait des boutonnières; une bande pareille, placée sous le côté gauche, est garnie de boutons; ces bandes sont placées sous les devants, de telle façon que le galon qui borde les devants dépasse les bandes. On met à la hauteur de la taille, sur chaque couture de côté, un fort ruban de fil que l'on noue par derrière pour fixer le gilet.

Pantalon.

Les figures 32 à 35 (*verso*) appartiennent à ce pantalon, dont le patron représente la moitié.

Le pantalon est doublé en percaline grise; les figures 32 et 34 sont coupées chacune deux fois; on laisse dans le bas l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 1 centimètre 1/2. La grecque doit être faite sur la couture de côté. On coud ensemble les figures 32 et 34, à l'intérieur depuis *d* jusqu'à *e*, — à l'extérieur depuis *f* jusqu'à *g*; — on pique la figure 32 sur la figure 34, et on laisse une ouverture de l'étoile à l'étoile pour placer la poche; on coud ensuite les deux jambes ensemble, devant depuis *d* jusqu'à *e*, — derrière depuis *d* jusqu'à *h*.

La bande à boutonnières (fig. 33) est coupée en même étoffe que le pantalon, doublée, puis les deux *doubles* sont cousus ensemble, depuis *a* jusqu'à *c*; les boutonnières sont indiquées par des lignes fines; on les fait dans l'étoffe et la doublure à la fois. Après avoir cousu la doublure (par une couture ourlée) sur l'étoffe de la jambe gauche, depuis *a* jusqu'à *c*, on place la bande à boutonnières sur la ligne ponctuée, c'est-à-dire sur la figure 32, depuis *b* jusqu'à *c*. Sur la jambe droite, depuis *a* jusqu'à *c*, on place également une bande d'étoffe avec des boutons; dans l'ourlet du bas on passe un ruban élastique de 25 centimètres de longueur, dont on coud les extrémités ensemble. On fronce le pantalon en haut de chaque côté, depuis le point jusqu'au *g*; — derrière, depuis le point jusqu'au *g*, aussi de chaque côté, puis on monte la ceinture (fig. 35) en assemblant les mêmes lettres. Cette ceinture doit être doublée, et l'on y place les boutons nécessaires pour les bretelles; un bouton est placé d'un côté de la ceinture, une boutonnière est faite du côté opposé.


GILET.

Guêtre.

Les figures 36 à 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

En taillant la figure 37, on laissera, du côté long et droit, l'étoffe nécessaire pour un large rempli. Toutes les parties de cette guêtre sont doublées, puis on coud ensemble les figures 36 et 38, depuis *j* jusqu'au *k*, — les figures 37 et 38 depuis *l* jusqu'à *m*. On borde avec du galon le haut et le bas, et la figure 36 depuis *n* jusqu'à *o*; ensuite on exécute la grecque. Le galon est posé à plat sur le bord inférieur de la guêtre; on fait six œillets festonnés indiqués sur la figure 37; on place des agrafes sur la figure 36, afin que la guêtre, étant fermée, *n* soit avec *n*, — *o* avec *o*. La figure 39 (sous-pied) est coupée en cuir verni; on y fait des œillets, et l'on coud une petite boucle au bord de la figure 36, afin de serrer cette bande de cuir verni sur la semelle de la chaussure.


GUÊTRE.

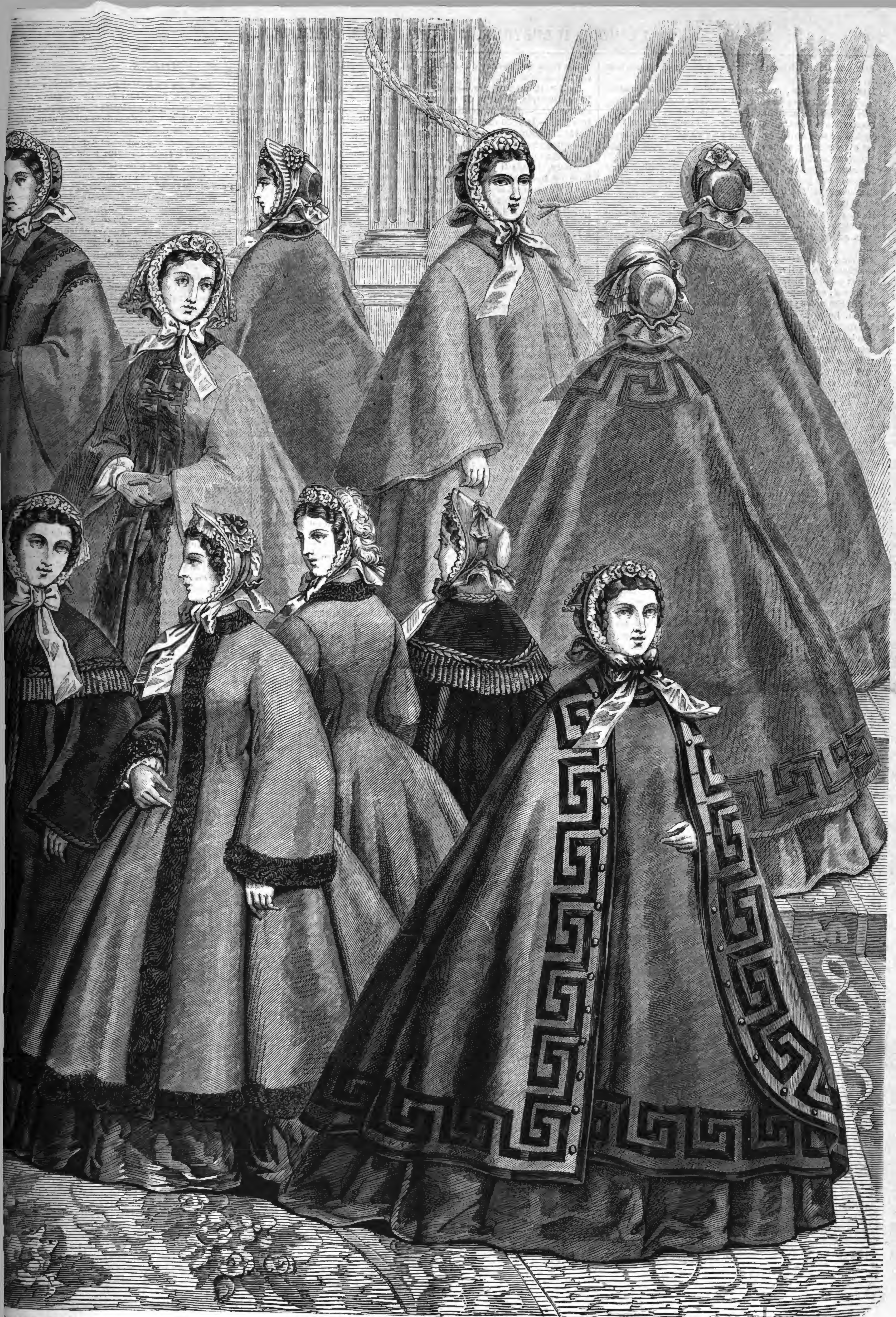
MODES. — MANTEAUX.

Nous présentons aujourd'hui à nos lectrices la collection des plus jolis manteaux. Celles d'entre elles qui ne *peuvent* ou ne *veulent* pas faire leurs manteaux elles-mêmes pourront demander à M. Leballeur, rue Taitbout 74, le modèle sur lequel leur choix se sera fixé; celles qui sont assez habiles pour travailler à leurs vêtements pourront, grâce à nos patrons, exécuter les plus jolis manteaux représentés sur cette planche.

Manteau dit *arabe* (par devant et par derrière). Il a toutes nos prédilections, car sa forme est particulièrement gracieuse, tout en étant très-simple. Il est fait en drap velours gris, très-beau; les ornements se composent de tresse de soie et de soutache; six glands sont placés sur chaque manche. Le prix de ce manteau est de 180 francs; mais M. Leballeur a un si vif désir de complaire à nos abonnées qu'il pourrait peut-être le livrer à meilleur marché, surtout si l'on consentait à faire faire ce manteau en drap moins fin;



MANTEAUX D'HIVER



il serait toujours charmant, car son élégance est surtout dans sa forme.

Manteau *parisien*, en drap gros bleu, avec ornements très-riches, en tresse de soie et soutache; deux glands sont placés sur chaque manche; il coûte 175 francs.

Doge. Celui-ci est en drap marron, avec *grecque* faite en galon de soie noire, côtelé; le prix en est de 150 francs; il est extrêmement *riche* et nous paraît un peu plus *âgé* que le manteau arabe.

Sibérien. Ce paletot, à demi ajusté, a trois coutures par derrière et une pince devant; il est garni d'astracan *moiré* (genre nouveau); sa forme le rend tout à fait convenable pour jeune fille.

Manteau à pèlerine. Il est fait en drap-velours; les manches tiennent à l'encolure; la pèlerine est doublée de soie; le prix est de 185 fr. Ce manteau a de quarante à soixante ans.

Américain. Manteau en drap-velours, à grandes manches sans entournures; il a de vingt-cinq à quarante-cinq ans; son prix est de 170 francs.

Espagnol, en drap-velours gris, sans pinces, avec *berthe* en soutache noire; il est charmant et d'une extrême distinction. Le prix est de 190 francs; — sans broderie, de 125 francs.

Paletot à pèlerine en drap-velours gros bleu; les ornements sont en chenille, mélangés de noir et de gros bleu; la pèlerine est garnie d'une frange en chenille. Le prix est de 230 francs. Le même modèle, sans ornement, coûterait 85 francs, si la qualité du drap était moins belle.

Manteau à manches, en drap de Sedan de toute nuance, depuis 60 francs.

Collet en drap noir, orné d'une broderie extrêmement riche et doublé de serge noire; il coûte 290 francs.

Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge de ces manteaux; ils sont sous les yeux de nos lectrices; — elles ont en partie inspiré ces modèles, dans lesquels on a cherché à combiner la grâce et l'élégance avec la distinction et la simplicité. Je maintiens le mot de *simplicité*, malgré les prix relativement élevés de quelques-uns de ces modèles, parce que leur principal mérite est dans leurs formes si heureuses et si variées, et que l'on peut avoir ces formes en écartant les broderies qui les ornent et en élèvent naturellement le prix. Je crois que nous pouvons ajouter ici que M. Leballeur a bien mérité, — sinon de la patrie, — du moins de la *Mode illustrée*.

E. R.

Manteau arabe.

Les figures 4, 5 et 6 appartiennent à ce patron.

Rien n'est plus gracieux que la forme de ce manteau; nous le recommandons particulièrement à nos abonnées. On emploie pour le faire 3 mètres 34 centimètres de drap velouté, en grande largeur, 60 mètres de galon de soie, 136 mètres de fine soutache noire, que l'on vend en pièces de 34 mètres environ.

Ce manteau est fait en drap-velours gris, orné de galon et de soutache; la deuxième figure du grand dessin le représente vu par devant; la figure placée en arrière, au-dessus du manteau parisien, le reproduit vu par derrière. Une extrême simplicité est le trait caractéristique de ce modèle, qui se compose de trois parties; la manche est formée par l'assemblage du dos et du côté de devant. La partie supérieure du manteau est entièrement recouverte par les ornements placés aussi de chaque côté, en diminuant graduellement de hauteur. Six glands noirs sont disposés sur la manche; l'un est placé à l'extrémité inférieure de la manche. Des boutons noirs, en passementerie, ferment le manteau par devant.

Les deux parties 4 et 5 sont, chacune, repliées deux fois transversalement; nous joignons à ce patron une réduction qui indique la disposition des ornements, sur lesquels nous reviendrons. L'assemblage des diverses parties de ce manteau est très-simple: on coud le devant et le dos ensemble depuis l'encolure, H avec H jusqu'au J; — sur les côtés, K avec K jusqu'à L; on recouvre les coutures à l'intérieur avec du galon gris en laine, et on borde le manteau tout autour avec du galon noir en laine fine. — On borde naturellement de la même façon la partie qui forme la manche.

On fait les boutonnières sur le côté gauche (fig. 4); les boutons sont placés au bord du côté droit. La figure 6 représente une partie des ornements en grandeur naturelle; la partie réduite au 8e servira de guide infaillible pour ces ornements, puisqu'il suffit de faire chacune des raies huit fois plus longue qu'elles ne le sont sur cette réduction; nous allons, pour plus de clarté, placer ici la longueur de chaque raie.

Les raies supérieures du devant, mesurées depuis le milieu jusqu'au bord inférieur de la petite arabesque en soutache, ont:

La 1re raie 55 centimètres, — la 2e 55 centimètres, — la 3e 48 centimètres, — la 4e 41 centimètres, — la 5e 37 centimètres 1/2, — la 6e 37 centimètres, — la 7e 44 centimètres, — la 8e 52 centimètres, — la 9e 62 centimètres, — la 10e 70 centimètres.

Les raies inférieures du devant ont, prises depuis la couture de côté:

La 1re 40 centimètres, — la 2e 37 centimètres, — la 3e 35 centimètres, — la 4e 32 centimètres, — la 5e 30 centimètres, — la 6e 27 centimètres, — la 7e 24 centimètres 1/2, — la 8e 21 centimètres 1/2, — la 9e 19 centimètres.

Les raies supérieures du dos ont, en commençant par la raie du milieu:

La 1re 60 centimètres, — la 2e 58 centimètres, — la 3e 55 centimètres, — la 4e 49 centimètres, — la 5e 44 centimètres 1/2, — la 6e 39 centimètres, — la 7e 38 centimètres, — la 8e 44 centimètres, — la 9e 51 centimètres, — la 10e 59 centimètres, — la 11e 63 centimètres, — la 12e 68 centimètres.

Les raies inférieures du dos ont, en commençant à la couture de côté:

La 1re 41 centimètres, — la 2e 40 centimètres, — la 3e 39 centimètres, — la 4e 37 centimètres, — la 5e 35 centimètres 1/2, — la 6e 34 centimètres 1/2, — la 7e 32 centimètres 1/2, — la 8e 30 centimètres, — la 9e 28 centimètres, — la 10e 25 centimètres, — la 11e 22 centimètres 1/2, — la 12e 20 centimètres 1/2.

Après avoir exécuté ces raies, on fait sur la couture supérieure, depuis H jusqu'à J, un petit dessin qui se compose de boucles de soutache; les cinq glands sont placés sur cette couture, séparés par un espace de 11 centimètres; ils ont 11 centimètres de longueur, y compris la boucle qui les soutient. Le gland inférieur est posé à 4 centimètres 1/2 de distance de la lettre J. On pose encore un gland à la pointe inférieure de la manche.

Le manteau arabe et le manteau parisien se font aussi en velours; ces formes seront longtemps à la mode, et nulle de nos lectrices ne se repentira de les avoir exécutées sur notre recommandation.

Manteau parisien.

Les figures 1a (devant), 1b (devant), 2 moitié du dos et 3 (manche), (*recto A et A*), appartiennent à ce patron, qui représente la moitié du manteau. On emploie pour le faire 3m,67 de drap velours en grande largeur; 42m,67 de galon noir; 67 centimètres de soutache noire en soie.

La première des figures placées sur le grand dessin représente le manteau parisien vu par devant; la deuxième figure (en arrière) le reproduit vu par derrière. Ce manteau est en drap-velours gros bleu foncé, richement orné de galon et de soutache disposés en arabesques sur les coins de devant et sur la manche-pèlerine; cette garniture est continuée autour du bord; elle est disposée en ondulations sur le devant, qui croise et couvre les coutures des manches par derrière, ainsi que l'indique le dessin. De gros boutons noirs ferment le manteau par devant; deux glands sont placés au bas des manches.

La grande arabesque, qui est la même pour le devant du manteau et pour la manche, devant être dessinée en entier, on n'a pu replier la figure 1 comme d'habitude: on l'a donc divisée en deux parties, figure 1a et figure 1b. Il faut donc, après avoir copié la figure 1b, la réunir à la figure 1a, le long de la ligne diamétrale ponctuée 1 avec 1, 2 avec 2. Le haut du devant, du côté droit, est orné d'une bordure ondulée en galon et soutache, dont le commencement est indiqué sur la figure 1; le côté gauche est coupé droit, depuis le col jusqu'en bas, et la bordure est placée en droite ligne. Les figures 2 et 3 sont repliées deux fois chacune; on coud les figures 1 et 2 (devant et dos) ensemble sur les côtés depuis A jusqu'à B. La manche (fig. 3) est d'abord cousue ensemble C avec C jusqu'au D, puis placée entre le dos et le devant, en réunissant les lettres D et E de la figure 3 avec les mêmes lettres de la figure 2, — l'F et le G de la figure 3 avec les mêmes lettres de la figure 1; on coud ensuite la manche depuis E jusqu'à D, — depuis D jusqu'à G, — depuis G jusqu'à F. On couvre toutes les coutures à l'intérieur avec un galon en laine; on borde avec du galon le tour du manteau et celui des manches: on fait ensuite les arabesques.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ainsi que le démontre la reproduction des différentes parties du manteau réduites au seizième, l'arabesque du manteau est reproduite sur la manche; on peut suivre, sur ces parties réduites, la direction de la bordure qui encadre le manteau. L'arabesque du dos est très-simple, le dessin l'indique clairement; elle a 30 centimètres de hauteur depuis l'encolure. La partie supérieure de cette arabesque, qui est en forme de 8, a 14 centimètres 1/2; la partie inférieure 11 centimètres 1/2 de hauteur. La largeur du galon qui encadre la soutache est indiquée sur le dessin: ce galon est en laine noire fine. Les boutons sont placés sur le côté gauche, à 6 centimètres de distance du bord; les boutonnières sont faites sur le côté droit. Les manches sont ornées de deux glands dont la longueur est de 18 centimètres, y compris la boucle à laquelle ils sont suspendus. On trouve sur la réduction de la figure 3 la disposition de ces glands.

DESCRIPTION DE CHAPEAUX.

Chapeau velours *plein*, bleu azuline; une grande plume bleue et noire est posée sur le bord de la passe, sur le devant de laquelle elle retombe comme un effilé très-léger; cette grande plume se termine sous la passe par devant; à cet endroit se trouvent deux petites plumes. Diadème en fleurs de velours bleu azuline; brides pareilles; bavolet de dentelle noire.

Chapeau à passe de velours noir; sur le fond tombant, de velours blanc, deux bandes plissées en velours noir se croisent; un bouquet de roses à feuillage de velours noir et entourées de dentelle est placé sur le sommet du chapeau; diadème pareil; brides en velours noir.

Chapeau rond en velours noir, pour jeune fille de dix ans. Il est orné d'une grande plume blanche et de dentelle noire.

Chapeau à fond tombant en velours noir, brodé d'étoiles maïs; passe coulissée en taffetas blanc; roses maïs entourées de dentelle noire; brides maïs; petites brides en dentelle noire.

Chapeau à passe de velours vert, à fond de tulle blanc brodé; une guirlande de feuilles de vigne en velours garnit l'intérieur et déborde sur la passe, qu'elle orne, du côté gauche, d'un bouquet composé de feuilles et de grappes de raisin. Brides en velours vert, encadrées de dentelle noire.

MODES.

Le temps est enfin venu de traiter avec gravité l'important sujet dont le titre est inscrit en tête de cet article. Il ne s'agit plus de glaner çà et là quelques nouveautés, mais bien de rendre compte à nos lectrices de la saison actuelle, qui arrête, sur des bases définitives, les formes, les modèles, les nuances et les dessins appelés à régir tout l'hiver prochain. Arrêtons d'abord les principaux détails.

La crinoline, ou, pour parler plus exactement, les jupons à ressorts d'acier, continuent la brillante carrière parcourue jusqu'ici: ces jupons sont indispensables pour soutenir l'ampleur toujours croissante des vêtements et des ornements dont ils sont surchargés. Les garnitures se composent de volants grands et petits, de bandes plus ou moins larges, de ruches à la vieille et de ruches chicorées; tout cela est disposé au gré des personnes: bienheureuses sont celles qui rencontrent une combinaison nouvelle et originale sans être excentrique. Les corsages sont toujours plats, avec une tendance marquée vers la pointe. Tout ce qui s'affiche trop est mal vu: avis aux élégantes infatigables et aux ceintures. Celles-ci se sont montrées partout; on a vu flotter leurs larges pans sur toutes les robes, dans toutes les occasions, et l'on s'en est un peu lassé; on les délaissera cet hiver, pour revenir aux corsages à pointe par devant et par derrière.

Le luxe suprême de cet hiver sera la broderie sur étoffe de soie ou de laine: on brode toutes choses, les manteaux, les robes, et même les jupons de laine à rayure. La soutache, employée isolément ou mélangée avec des galons et de la broderie au passé, se voit partout; on remplace le galon par la chenille, que l'on emploie comme la soutache, c'est-à-dire en la cousant sur les étoffes de laine ou de soie; cette chenille, grosse ou fine selon les proportions du dessin, produit un effet très-heureux. Une simple robe d'alpaga noir ou brun, brodée en chenille noire ou brune, composera une demi-toilette fort élégante. La broderie est placée soit en tablier et plastron sur le devant des jupes et des corsages, soit en guirlande au-dessus de l'ourlet, soit encore en *motifs* isolés sur les coutures réunissant les lés de la jupe; la chenille, si j'en crois mes pressentiments, est appelée à jouer un grand rôle dans les ornements de cet hiver; on la verra en frange autour des sorties de bal, au bord des mantelets de velours; elle se montrera en broderie sur les robes de ville, et même sur les robes de bal.

J'ai visité, dans l'intérêt de mes lectrices, la plupart des grandes maisons de *confection*; j'en rendrai compte successivement, car chacune a son caractère bien tranché et son individualité prononcée. J'ai vu notamment chez M. Gay, rue de la Vrillière, 4, un heureux emploi de la chenille comme garniture de manteau et de mantelet.

Les modèles de la maison Gay ont une élégance majestueuse qui ne se laisse pas entraîner sur la pente des excentricités, tout en faisant une large part à la nouveauté. J'y ai vu une sortie de bal particulièrement gracieuse; elle se composait d'un burnous de forme arabe à doubleétage, formant une pèlerine dans laquelle était compris le capuchon arabe; une très-belle frange en chenille garnissait la pèlerine et le manteau. Cette sortie de bal était en cachemire blanc très-fin; la frange était en chenille blanche mélangée d'or. J'ai remarqué dans la même maison un grand mantelet en velours noir, carré par derrière, à pans carrés, orné d'un effilé en chenille noire. Cette forme était très-heureuse, en ce qu'elle ne s'écartait pas trop des grandes proportions exigées par la mode actuelle, tout en ne cachant pas les garnitures d'une robe élégante. Il ne faut pas se le dissimuler, l'écueil sur lequel les manteaux actuels feront naufrage, sera justement l'inconvénient que je signale, c'est-à-dire celui de cacher et de froisser une belle garniture de robe; du reste, au risque d'être accusée de sophisme, j'ajouterai que la mode des grands manteaux est économique. En effet, quand cette mode aura changé, on pourra toujours tailler dans les vêtements du présent les vêtements de l'avenir: il est plus aisé de supprimer que d'ajouter; et, malgré mon vif désir d'être utile à mes lectrices, je ne pourrais leur indiquer aucun procédé propre à augmenter suffisamment les proportions des mantelets qui datent de deux ou trois ans. J'ai vu d'autres manteaux encore dans la maison Gay: tous m'ont paru charmants comme forme et ornements; j'y ai pris note d'une modeste sortie de bal, peu coûteuse, et très-convenable pour une jeune fille. Ce modèle était un burnous de forme arabe, en étoffe de laine blanche, à légers filets bleus; il était orné d'une frange mi-partie laine et soie bleue et blanche. Sous ce burnous, un peu léger, on met une pèlerine en soie ouatée et piquée, ou bien une pèlerine en laine tricotée, pareille à l'un des modèles que nous publierons prochainement.

Les jeunes mères qui m'interrogent sur les vêtements les plus convenables pour les enfants trouveront dans le présent numéro d'excellents patrons; je souhaite qu'elles aient un peu de patience et beaucoup de bonne volonté: moyennant ces qualités elles copieront facilement les modèles que nous leur offrons. A celles qui se privent volontairement du vif plaisir d'exécuter elles-mêmes les vêtements de leurs enfants, j'indiquerai la maison de Mme Pauline Royer, rue de Rivoli, no 186. C'est dans cette maison que j'ai choisi les modèles qui paraissent dans ce numéro. J'y ai vu un grand nombre de costumes charmants, ornés avec sobriété et *gaieté*, si je puis m'exprimer ainsi. Par le temps de bariolage où nous vivons, le mérite de savoir mélanger les couleurs n'est point médiocre; un essai malheureux, dicté par un goût peu sûr, transforme les pauvres enfants en animaux savants, qui semblent prêts à exécuter des cabrioles et à tendre gracieusement leur bonnet aux passants.

Les couleurs vives, employées comme accessoires, égayent les vêtements d'enfants que j'ai vus chez Mme Pauline Royer, mais il y a toujours unité dans leur emploi; la garniture du manteau est pareille à celle de la robe; les ornements du chapeau rappellent cette garniture; enfin, on y emploie



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Chapeaux de Mme AUBERT, 46 r. du Faubg Poissonnière

ıc une extrême sobriété la nuance rouge, couleur favo- des peuples primitifs, des nègres, des Indiens, des sau- ;es; et, par cela même, couleur blessante pour les races ilisées qui ont inventé les nuances, afin d'éviter l'im- ssion violente et brutale que causent les couleurs pri- ires, et surtout le rouge éclatant. On a publié le *lan- e des fleurs;* je signale aux observateurs le *langage des leurs;* cette étude pourrait servir de point de départ aux arques les plus ingénieuses, et serait un guide plus sûr le fil d'Ariane pour parcourir les détours de ce laby- the que l'on appelle le cœur féminin. Mlle Lenormant, célèbre tireuse de cartes, ne demandait-elle pas à toutes femmes qui venaient la consulter, quelle était leur cou- r favorite? Toutes nos préférences sont des indices révé- eurs; elles sont comme les morceaux épars d'un miroir sé, qui reflètent tous une partie de notre personne. J'ai nu une femme qui affectionnait exclusivement le rouge , non à l'état d'accessoire, ce qui est permis aux esprits plus judicieux, mais bien à l'état principal : chapeau ge, robe à grands dessins rouges, châle rouge; tels ient les éléments dont elle composait sa toilette, com- ités, à une certaine époque, par un parapluie rouge. Son ractère, qui était un composé de passions violentes et itales, expliquerait cette prédilection; et si jamais j'écris *langage des couleurs* pour nos lectrices, les observations e j'ai faites sur la curieuse analogie qui existait entre caractère de cette personne et la couleur qu'elle préfé- t à toutes les autres, ces observations, dis-je, me ser- ront de point de départ.

Outre les coiffures classiques, telles que les casquettes velours, les chapeaux ronds ou Tudor, en velours ou en feutre pour petits garçons ou petites filles, on pré- re chez Mme Pauline Royer des chapeaux dont le bord levé par devant forme une sorte de diadème qui se baisse aduellement sur les oreilles et tout à fait par derrière. Ce odèle est très-gracieux; on y fait aussi de petits *tricornes* ordés de frange de plumes blanches ou noires; mais cette rme me semble un peu excentrique, et avant de l'adop- r il vaudrait mieux attendre qu'elle fût devenue plus nérale.

Les robes de laine, pour enfants, sont ornées de garni- res en taffetas; cette mode s'étendra jusqu'aux robes de unes filles, et je ne doute pas qu'elle ne soit adoptée cet ver par les femmes. Les volants alourdissent beaucoup ne robe de laine, et l'élégance approuve le mélange de la ie et de la laine : on peut donc mettre trois ou quatre tits volants de taffetas noir au bas d'une jupe d'alpaga ir, de popeline à rayures, ou bien à carreaux violets et irs, gros bleu et noirs, bruns et noirs, etc. Ces volants uvent être aussi en taffetas de la couleur la plus claire, rt, par exemple, pour une robe verte et noire, ainsi de ite; mais alors la combinaison est plus *voyante*, plus *ibillée* par conséquent que les volants noirs.

EMMELINE RAYMOND.

LETTRES D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.

XIV

Je ne saurais m'empêcher, ma chère enfant, d'être éton- ée et touchée de la parfaite confiance que vous me témoi- nez avec tant de persévérance et en dépit des circons- nces qui m'ont obligée quelquefois à vous donner tort ns les occasions où il me semblait plus nécessaire de us éclairer que de vous complaire; cela prouve que votre eur est bon, mais cela prouve aussi que votre esprit est ste. Tout en étant doué de bonté et même d'esprit, on est posé, lorsqu'on n'a pas un jugement très-sain, à préférer s personnes qui nous donnent raison à celles qui vou- aient nous donner de la raison; les intentions les plus oites, l'affection la plus sincère, courent le risque d'être éconnues, dès que l'on ne partage pas toutes les opinions, us les sentiments, toutes les passions des personnes qui savent pas être parfaitement équitables, et qui ne veu- nt convenir, ni avec les autres, ni avec elles-mêmes, de la ssibilité d'une erreur ou d'une injustice.

Ce qui vous est arrivé récemment se réduit heureusement la proportion d'un ennui léger; il faut veiller cependant, itant que cela sera possible, à ce que rien de pareil ne uisse se reproduire; je dis *autant que possible*, parce que caractère le plus franc, et même la prudence la plus clairée, ne suffisent pas toujours pour se garantir des com- érages et pour préserver d'y figurer, soit comme acteur, it comme témoin à charge ou à décharge. La paix de xistence, la dignité du caractère, exigent cependant que on évite toute participation à ces *colportages* et *rappor- ges* de discours malveillants, parce qu'il ne saurait y oir de repos dans la menace des éclaircissements et des plications interminables qu'entraînent forcément les pro- s répétés et commentés par des personnes indiscrètes mal disposées. La dignité commande la même ligne de nduite, parce que l'on ne peut accorder aucune confiance ne personne qui, par légèreté ou par inclination, s'ex- se à voir son nom figurer fréquemment parmi des com- qui sont toujours avilissants, soit par leur gravité, leur mesquinerie.

e Mme V*** a commencé à vous entretenir de ses tre Mme C***, lorsqu'elle a bordé le chapitre des ns et des récriminations, vous auriez dû, ma chère ant, vous abstenir avec politesse, mais avec fermeté, de ter un jugement quelconque sur les motifs qui ont divisé dames; cela vous aurait évité l'ennui d'apprendre que propos ont été rapportés à Mme C***, comme cela arrive manquablement en pareil cas; les murs n'ont pas seule- nt des oreilles, ils ne se bornent pas à entendre, — ils ètent aussi, et avec quelles amplifications! Il faut se ntrer inabordable pour les commérages, s'imposer l'ef- t d'être sourde et indifférente pour tous les vains propos enfantés par la malveillance, colportés par l'indiscrétion et l'esprit d'intrigue : cet effort, d'ailleurs, ne se renouvelle pas sans cesse; quand on a établi réellement la répugnance que l'on éprouve à entendre des discours hostiles et des médisances dangereuses, on échappe à l'obligation de les repousser, car les médisants recherchent avant tout, non pas seulement des auditeurs, mais encore, mais surtout des échos.

La première règle à observer, vis-à-vis du monde, est celle de ne jamais parler d'une personne, en son absence, en des termes différents de ceux que vous emploieriez en sa présence; cette règle seule peut vous préserver de l'accu- sation de fausseté d'abord, puis d'une partie des ennuis qui sont la conséquence d'une conduite opposée; notez que je dis seulement *une partie*, parce qu'il ne dépend pas de vous d'éviter les mensonges intéressés et les accusations immé- ritées. Il faut vous résigner à les supporter, ma chère Hé- lène, et prendre d'avance votre parti sur le tort que l'on pourra vous faire en ébranlant l'estime et l'affection que vous méritez; cette tâche vous deviendra plus facile si vous réfléchissez un peu, et vous trouverez que les personnes ac- cessibles au mensonge, assez faibles pour se laisser prendre aux flatteries qui font partie de la tactique des menteurs, assez peu éclairées pour ne savoir pas discerner le mal et le bien, le vrai et le faux, ne valent pas un regret et ne méritent pas la peine, inutile d'ailleurs, que l'on prendrait pour les persuader.

Je ne veux pas vous démontrer les avantages d'une mé- fiance absolue, mais seulement vous conseiller de soumettre vos actions et toutes vos paroles aux règles d'une prudence éclairée. Vous rencontrerez peut-être un jour une amie sincère et solide, à laquelle vous pourrez communiquer vos pensées et vos opinions sans aucun danger; mais n'oubliez pas que ces amies sont rares, et que le temps peut seul vous faire connaître des qualités qui se trouvent seulement dans les caractères peu communicatifs, froids en apparence, et par conséquent peu disposés à se livrer aux démonstrations qui abrégent les préliminaires de l'amitié. Lors même que vous aurez eu le bonheur de rencontrer l'amie que je vous sou- haite, je vous conseille, ma chère enfant, de vous occuper le moins possible des actions et des défauts d'autrui. Ce n'est pas seulement afin de vous préserver des ennuis que vous venez d'éprouver que je vous donne ce conseil : c'est aussi, c'est surtout parce que cette abstention me paraît indispensable pour conserver les sentiments de charité et de sympathie que nous devons à nos semblables.

La malveillance est un sentiment quelquefois inné, quel- quefois *transplanté* en nous; l'habitude, comme vous le sa- vez, peut devenir une seconde nature, et rien n'est plus propre que la médisance à entretenir et à cultiver ce sen- timent, qui, en nous habituant à blâmer les autres, nous conduit à les haïr et à devenir nous-mêmes haïssables. Il est impossible d'aimer et de respecter les personnes dont on analyse souvent les défauts, et nous devons nous appliquer à remarquer surtout leurs qualités, si nous ne voulons éteindre en nous la bienveillance, qui peut seule nous aider à supporter les imperfections de nos semblables, et leur faire supporter nos propres imperfections.

D'ailleurs, cette habitude de médire n'abaisse pas seule- ment le cœur: elle rétrécit l'intelligence, elle rend incapa- ble de comprendre les grandes actions et de croire aux belles qualités; c'est une sorte d'*oïdium* moral, de mala- die gangréneuse, qui flétrit et dessèche les cœurs qu'elle a envahis; elle conduit à suspecter et à incriminer les actions les plus simples, et se transforme peu à peu, sans que l'on ait conscience de sa métamorphose, en l'un des vices les plus honteux: de même que certaines plantes changent de nom et de caractère, suivant leur âge, la médisance, après quelques années d'exercice, change de proportions et de- vient la calomnie. Une jeune femme médisante devient une vieille femme envieuse, aux propos calomnieux; la médi- sance, l'envie et la calomnie proviennent de la malveillance qui s'exagère avec l'âge, avec les regrets que la vieillesse inspire à toute femme frivole, et c'est ainsi qu'un défaut, qui paraît généralement assez léger à son origine, se déve- loppe jusqu'à devenir un vice odieux.

Est-ce à dire que je vous conseille d'appliquer indistinc- tement la même règle et la même mesure, la même tolé- rance et la même bienveillance, à toutes les personnes que vous rencontrerez dans le courant de votre vie? Non certes! En agissant ainsi, vous blesseriez la justice, et si vous met- tiez sur le même niveau tous les caractères quels qu'ils fussent, loyaux ou déloyaux, bons ou mauvais, vous offen- seriez les uns par cette assimilation, vous encourageriez les autres par cette tolérance. L'injustice ne consiste pas seulement à refuser une estime méritée: elle se manifeste aussi par cette coupable indulgence que certains caractères témoignent pour les personnes vicieuses et pour les actions répréhensibles; que cette indulgence ait pour origine la faiblesse, le scepticisme, ou l'intérêt personnel, elle n'en est pas moins condamnable, car elle prête au mal des ap- puis qui lui permettent d'étendre et de continuer son ac- tion, et ceux qui ont le sens moral assez faux ou assez faible pour continuer à accorder des marques de considération et d'estime à ceux qui ne méritent ni cette considération ni cette estime, deviennent en réalité les complices des mau- vaises actions qu'ils encouragent par leur tolérance.

Je ne prétends pas que vous deviez remplir en ce monde le rôle de Don Quichotte, se mettant en route armé de sa lance pour combattre les méchants et soutenir les bons: les rôles militants ne conviennent en aucun cas aux femmes. Je désire seulement que vous sachiez faire une juste distinc- tion entre les défauts de caractère et les vices du cœur. Ayez pour les premiers une indulgence à toute épreuve, mais ne confondez jamais les devoirs de la charité avec la faiblesse qui se croit obligée d'accorder aux gens vicieux et aux mauvaises actions l'indulgence que méritent seule- ment les défauts inhérents à la nature humaine et les ca- ractères aigris par le malheur. Si l'on plaint un voleur ar- rêté dans le cours de ses rapines par l'action de la justice, quel sentiment éprouvera-t-on pour ses victimes? Si l'on témoigne la même sympathie au menteur et à l'homme sincère, que devient l'équité, et comment la conscience peut-elle s'accommoder de cette égalité de traitement? N'est-ce point avouer hautement que le bien et le mal sont égaux devant notre indifférence?

Vous souvenez-vous encore, mon enfant, des lectures que nous faisions en commun, et, entre autres, de quelques scènes du *Misanthrope*, que je vous lisais pendant que vous vous occupiez près de moi de quelques travaux de couture? Vous m'avouiez avec bonne foi que vous étiez très-per- plexe, et que vous donniez raison à l'aimable et doux Phi- linte, puis raison aussi à l'orgueilleux Alceste : ce souvenir que je réveille en vous n'est point une vaine digression, et vous allez voir qu'il se rattache par plusieurs côtés au sujet qui nous occupe.

Philinte a raison quand il blâme la rudesse de son ami. La société serait impossible, en effet, si nous ne savions supporter avec indulgence les faiblesses et les ridicules inoffensifs, et ce n'est pas la sincérité, c'est la méchanceté, ou du moins une humeur morose et taquine, qui nous porte à blesser l'amour-propre d'autrui, à humilier et à ridiculiser nos semblables. La sincérité, dans ces occasions, n'est pas une vertu: elle devient un défaut incompatible avec la charité que la religion nous commande et que notre cœur nous conseille quand ce cœur est bon.

Mais Alceste a raison à son tour quand il s'indigne contre l'improbité, et sa misanthropie même, qui s'exhale en pa- roles violentes, prouve la tendresse de son âme. Plus in- différent pour ses semblables, il serait plus tolérant, sinon pour leurs vices, du moins pour leurs défauts; mais son hu- meur est morose, son caractère grondeur, et il enveloppe dans la même réprobation les défauts que nous devons sup- porter et les vices que nous devons détester.

Je souhaite pour votre bonheur, et pour votre honneur, que vous sachiez emprunter au premier de ces caractères la douceur et l'indulgence qui le rendent si aimable, et que vous gardiez quelque chose de l'humeur courageuse d'Alceste, tout en vous souvenant qu'il faut aimer le bien plus encore que détester le mal. Le rôle d'une femme doit être principalement et uniquement conciliateur; mais tout en n'admettant pas qu'une femme puisse attaquer haute- ment ceux qui méritent le blâme, je n'aimerais pas à la voir étendre une indulgence aveugle sur les actions qui bles- sent la morale et la probité. Sans condamner ces actions par ses paroles, elle peut, elle doit les réprouver par son silence, qui est, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la seule forme de blâme permise à une jeune femme. Enfin, sans imiter les emportements d'Alceste, sans rompre en visière comme lui avec les médisants et les méchants, elle doit s'éloigner peu à peu des personnes qui méritent réelle- ment le blâme des honnêtes gens. Une conscience délicate ne saurait s'accommoder de la compagnie des personnes qui ne méritent pas l'estime, et il n'y a pas de sécurité pos- sible dans les relations que l'on entretient avec les mé- disants. Ceux-ci s'éloigneront d'ailleurs d'eux-mêmes, si vous leur prouvez en toute occasion la ferme volonté de ne point entendre des propos malveillants sur le compte des personnes que vous connaissez; il vous sera facile de faire cesser ces discours déplaisants, et il vous suffira, pour cela, de dire avec politesse et fermeté que vous êtes liée avec les personnes dont il s'agit, et qu'il vous serait pé- nible d'en entendre parler en termes désobligeants. En un mot, ma chère enfant, et pour résumer cette longue lettre, je vous dirai qu'il faut être indulgente pour les défauts, charitable pour les ridicules, sévère seulement pour les ac- tions qui sont en opposition avec les règles de l'honneur et qui décèlent des sentiments bas et honteux. Le contraire arrive trop souvent: ceux-là même qui se montrent impi- toyables pour les faiblesses de l'amour-propre, agressifs pour les ridicules même inoffensifs, sont d'une indulgence à toute épreuve pour les vices du cœur et pour les actions répréhensibles. Il faudrait être plus habile que je ne le suis pour expliquer cette étrange inversion; je ne l'entre- prendrai pas, et me bornerai à constater que le cœur hu- main est pétri de contradictions. Je terminerai ma lettre sur cette maxime qui n'est point neuve, en vous exhortant, comme je m'exhorte moi-même, à éviter ces contradic- tions en ce qui nous concerne, et à faire tous nos efforts pour ne blesser ni la justice ni la charité.

EMMELINE RAYMOND.

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Tête.*



Ah! vous dirai-je comment
J'ai passé bien tristement
Loin de vous, chère lectrice,
Ces longs jours que le caprice
D'un destin malencontreux
Employa contre mes vœux?

Au clair de la lune
A vous je pensais,
Et de la fortune
Bien fort me plaignais,

Mais pour vous dans l'âme
J'ai su conserver
Ce qu'ici, madame,
Il faut deviner :

ÉNIGME

Du bon roi Dagobert
J'ai gardé pour vous l'habit vert,
Et le grand émoi
Du grand saint Éloi
Pour Sa Majesté
Serait oublié,
Si l'on n'avait par moi
Connu l'histoire du bon roi.

Partant pour l'Italie,
Un touriste affairé
Près des sœurs de Thalie
Cherche le feu sacré,
Et, s'il revient de Rome
Comme il était parti,
De l'esprit du pauvre homme
C'est que je suis sorti.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas...
Gardien des refrains du passé,
Je dis celui-là trépassé :
Ne faut au cigare une tabatière,
On fume aujourd'hui, l'on ne prise pas.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Mais l'on n'en parle guère
Quand je ne suis pas là,
Quand je ne suis pas là,
Quand je ne suis pas là.

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons.....
Ainsi parlaient naguère
Tircis et Corydons;
La muse romantique
Exige une autre loi,
Et le chant bucolique
Ne vit plus que chez moi.

C'est moi qui vous conte l'histoire
D'un jeune et galant postillon
Qui fut toujours, on peut m'en croire,
La coqueluche du canton.
C'est par moi que son équipage
Jusqu'à ma lectrice est venu,
Et par moi que, dans le village,
Ce refrain de tous est connu :
Oh ! oh ! oh ! oh !
Qu'il était beau,
Le postillon de Longjumeau !
Oh ! oh ! oh ! oh !
Qu'il était beau
Le postillon de Longjumeau !
Ah ! qu'il est beau, qu'il est beau, qu'il est beau
Le postillon de Longjumeau.

Que ne suis-je la fougère !.....
Dit une vieille chanson ;
Pour n'oublier ta bergère,
Berger, mieux vaut ma leçon.
Parfois ma trace est légère,
Mais nul n'échappe à ma loi,
Et sur la terre étrangère
Les absents sont avec moi.

Par moi vous reconnaissez
Plus d'une figure;
Avec moi vous rencontrez
Mainte conjecture ;
Où la leçon du passé
De l'avenir a tracé
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Je loge au quatrième étage,
Aux riches salons du premier,
Sous le toit du pauvre ménage
Et dans la loge du portier ;
Du juste, au calme domicile,
Paisible, je rêve et m'endors,
Et sur terre il n'est pas d'asile
Où je n'éveille le remords.

Vous vieillirez, ô ma belle lectrice !
Vous vieillirez, le destin l'a voulu,
Mais il permet qu'égide protectrice
Je charme encor les jours où l'on a plu ;
Que dis-je ?... plaire à tout âge est possible
Si vous restez fidèle à mes leçons,
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
A vos amis répétez mes chansons.

Bon voyage,
Petits couplets,
A ma lectrice emportez mon hommage ;
Bon voyage,
Petits couplets,
Soyez polis, si vous n'êtes bien faits.

Sous vos vieux airs que l'enfant balbutie,
Que le vieillard fredonne, grâce à moi,
Esprit français, douce philosophie,
Sont d'âge en âge arrivés avec moi.

Bon voyage,
Petits couplets,
A ma lectrice emportez mon hommage ;
Bon voyage,
Petits couplets,
Pour moi chez elle imprimez vos reflets.

EDME SIMONOT.



Les sorties de bal sont toujours en forme de burnous ou de talma très-long ; on les fait généralement en cachemire blanc, rose ou bleu ; les ornements se composent de broderies, de soutache, de peluche, de velours, etc. Je conseillerais à la jeune dame qui me consulte un burnous en cachemire blanc, bordé d'un large entre-deux en dentelle noire (vraie ou fausse) encadré par un ruban de velours noir, qui retient de chaque côté une dentelle noire étroite ; le burnous, ouaté, serait doublé de soie bleue ; le gland du capuchon serait en dentelle noire. Les robes brodées en soutache ont et conserveront longtemps la vogue ; la popeline de couleur unie et de nuance moyenne (grise ou havane) pourra servir pour l'hiver et le printemps. — Les robes pour jeunes filles de quatorze ans sont montantes ; si la robe est faite avec une étoffe de soie, on fait des corsages à moitié décolletés, avec des pèlerines montantes et carrées. — On brode les initiales au coin des serviettes, et cette broderie se fait toujours avec du coton de deux couleurs, à moins qu'on ne la préfère toute blanche. Nous avons publié cet été un alphabet pour le linge de table, je prends note cependant de la demande adressée par notre abonnée de Valence. — Pris note aussi des demandes de notre abonnée de *Jodoigne ;* le nom seul ne pourra trouver place dans nos colonnes, car ne pouvant publier les noms de *toutes* nos abonnées, nous avons dû prendre la résolution de n'en publier aucun, afin de demeurer équitables. — Notre jeune et aimable abonnée de *Barrière* voudra-t-elle bien m'excuser ? Mon oubli est seulement apparent ; les travaux de cette saison absorbent tout mon temps et m'empêchent d'adresser des marques de souvenir aux personnes qui veulent bien me témoigner de la sympathie. — Il n'est pas indispensable de broder en soutache le bas de la jupe destinée à accompagner la veste zouave ; si la jupe doit être brodée, je préférerais une bordure au-dessus de l'ourlet ; la soutache noire, gros bleu, marron ou violette sur du drap gris. — Nous avons déjà expliqué que l'on augmente ou que l'on diminue les proportions des patrons *sur la couture qui se trouve sous le bras.* Nous avons publié une foule de dessins pour couverture d'édredon, tant au filet qu'au crochet ; les dentelles qui encadrent ces couvertures sont posées à plat ; leur largeur est tout à fait facultative. Les dessins de ce genre peuvant servir pour différents objets, nous ne pouvons indiquer la grosseur du coton que l'on doit employer, cette grosseur se modifiant selon l'usage auquel on destine le travail. J'ai expliqué récemment le crochet carré. — J'ajouterais une bande de cachemire noir à la veste zouave qui habite le *Vieux clocher ;* je cacherais la couture avec de la soutache pareille à celle qui orne déjà la veste ; cette soutache peut rester telle qu'elle est. — J'ai déjà répondu à notre abonnée de Pierrefonds quant à la première partie de sa lettre ; elle peut faire tous les dessins de tapisserie avec le nouveau point que nous avons publié, et qu'elle trouve si joli ; seulement ces dessins doivent être très-petits, ou le canevas très-fin. Un tapis de pied serait charmant si on l'exécutait avec ce point, qui se fait très-vite. — Il m'est impossible d'éclairer notre abonnée au papier marqué J M sans savoir sur quel point doivent porter mes explications : l'objet en question a été soigneusement décrit, et plusieurs personnes l'ont déjà exécuté. — Les gravures coloriées sont pareilles pour toutes nos abonnées ; il nous est impossible de les faire composer isolément pour chaque numéro. — Si grande que soit une feuille de patrons, elle ne pourrait contenir un dessin pour broder en tablier le devant de la jupe, et en plastron le devant du corsage : je regrette bien vivement cette impossibilité ; on peut s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74 ; il se charge d'envoyer des dessins de tout genre. — Les ceintures que l'on désire *au château des Ardennes* sont devenues un peu vulgaires. J'ai répété bien souvent déjà les procédés pour calquer les dessins sur étoffe ; je prie notre aimable et fidèle abonnée de relire ces explications, reproduites sept ou huit fois dans le courant de l'année. — J'ai vu les échantillons envoyés par Mlle Dn...., de Lyon ; je l'engage à écrire à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, les transactions de ce genre n'étant pas de ma compétence ; je la remercie pour sa bienveillante appréciation. — Je prie notre abonnée de Brives de vouloir bien lire le renseignement qui précède les deux derniers renseignements ; elle y trouvera le motif qui nous empêche, à notre grand regret, d'accéder à sa demande. — Le renouvellement de la saison nous commande la publication d'un grand nombre de dessins et de patrons ; je crains de ne pouvoir envoyer *à temps* le dessin désiré par notre abonnée de Fontenay, et je l'engage à s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — Nous sommes forcés de tenir compte des désirs de toutes nos abonnées, et les patrons qui semblent inutiles à notre abonnée de la rue du Dragon rendent beaucoup de services, je ne dirai pas à la *généralité*, mais à la *totalité* de nos lectrices. Nous publions sans cesse des dessins de tapisserie. — Pris note des deux demandes d'*Agen*. — La dimension des cercles est proportionnée à la largeur de la jupe, que l'on taille à *pointes ;* il n'y a pas de dimension absolue pour ces jupes, que l'on fait plus ou moins larges, à volonté. — Pris note du porte-montre que je publierai dès que j'aurai trouvé un modèle réellement joli. — Les jeunes filles de quinze ans ne peuvent se permettre une robe de chambre ; pour costume négligé elles adoptent la veste zouave. Mme la baronne de Bro... peut porter son talma en velours : cette forme sera fort à la mode cet hiver ; il serait impossible, d'ailleurs, de la modifier dans un autre sens. Si le talma était trop court, il faudrait ajouter tout autour une très-haute bande de velours coupé en biais, cacher la couture sous une guipure noire de moyenne hauteur, placer à quelque distance une seconde guipure, et enfin border le talma avec une large guipure, préférable à la dentelle, pour accompagner le velours. On peut remplacer cette garniture par des franges de chenille étroites pour cacher la couture, et très-larges pour border le talma. Les franges de soie sont délaissées par la mode — Même réponse que ci-dessus à notre *fidèle abonnée* Mme Émilie ...... allonger le talma de drap avec du drap, cacher la couture avec une bande étroite de velours noir ; placer des bandes de velours graduellement plus larges, border le talma avec une bande large en velours. Nous avons déjà prévenu nos abonnées que l'on trouve la roulette pour relever les patrons à notre Administration, rue Jacob, 56. Les patrons demandés de Cadillac ont paru et vont paraître. — *H. B.* Les vêtements d'enfants se font en étoffe de laine, en popeline, en étoffe de soie. Le manteau pareil à la robe est fort distingué, mais à la condition que ce vêtement soit en étoffe unie. Les chapeaux sont en velours noir, ou bien en feutre gris ou noir, ronds ou relevés par devant en forme de diadème ; les petits chapeaux ronds sont et seront toujours de mode pour la campagne. Les bandes ourlées à la mécanique se trouvent aujourd'hui dans toutes les maisons de mercerie, entre autres chez M. Aubert, rue de la Chaussée-d'Antin, 62. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se charge d'en expédier à nos abonnées. — Je remercie mille fois notre revenant de Matha, pour son charmant envoi ; j'espère avoir le temps prochainement de paraphras[er] ces remerciments que j'adresse d'avance au nom de toutes nos lectric[es]. — Nos modèles de vêtements tricotés sont prêts, et nous allons les [pu]blier prochainement ; nous espérons que Mlle Valérie L.... en sera sa[tis]faite. — J'ai mille remerciments à adresser à Mme Lachal ; son en[voi] m'a profondément touchée, et je porterai son joli travail avec plaisir. Mille remerciments aussi à Mlle Lucie P.... ; on grave sa compo[si]tion, et je la publierai bientôt. — Mille regrets à *Claye ;* il me ser[ait] malheureusement impossible de m'occuper de l'affaire en questio[n] les ateliers sont encombrés, et je n'ai pu réussir dans mes tentativ[es]. J'engage Mme H. S. à s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74 ; pourra peut-être l'aider à exécuter sa louable résolution. — On por[te] toujours des casaques demi-ajustées ; nous sommes forcés de publi[er] d'abord les travaux qui appartiennent plus spécialement à l'hiver. blague au crochet ne pourra être publiée que plus tard. Quant a[ux] noms et initiales, nous avons été forcés de renoncer à en faire paraîtr[e] nos abonnées ayant toutes des droits égaux, il aurait fallu écarter to[ut] autre dessin, et remplir nos colonnes de noms propres et d'initiale[s] nous y suppléons par des alphabets. Quant aux noms de baptême, n'est plus de mode de les broder sur les mouchoirs. — Pris note des d[e]mandes adressées du château d'A... par Mme *Maria P....* ; j'espère la s[a]tisfaire. — Même réponse au n° 12,315, daté de Florence. — Le col et fond de bonnet paraîtront dès que nos graveurs auront terminé les t[ra]vaux que cette saison commande. — *Une jeune fille vendéenne* pe[ut] porter son burnous sans aucune *modification*, cette forme étant plus faveur que jamais. Nous publierons prochainement des coiffures ; je l'e[n]gage à porter ses cheveux nattés par devant (voir le n° 12 de la présen[te] année). La fanchon tricotée lui conviendra, je l'espère. — La lettre écri[te] sur le papier marqué A. L. m'a bien vivement touchée ; j'en remerc[ie] ma lectrice, et je m'efforcerai de mériter la sympathie qu'elle me t[é]moigne si chaleureusement. — Le dessin publié récemment (bas de j[u]pon) peut être exécuté en soutache et lacet ; on emploierait le lacet lieu de la soutache ondulée, et l'on suivrait, avec de la soutache fin[e] les contours des détails indiqués comme devant être faits en broder[ie] anglaise. — Mme de M..., de Saint-Servan, a reçu une fanchon tricoté[e] à barbes ; j'espère lui envoyer des coiffures du même genre ; on porte pas d'effilés en ce moment ; cependant, si cet effilé était étro[it] on pourrait en mettre plusieurs rangs au bord d'une *confection* qu[el]conque ; ces rangs devraient être superposés, sans intervalle entre eu[x]. Ce n'est point la ceinture régente dont nous publierons le patron ; cet[te] ceinture est la propriété de Mmes de Vertus, rue de la Chaussée-d'A[n]tin, 26. — Le meilleur costume à adopter, quand on ne peut porter *corsets* ni *brassières*, est la veste zouave. On peut mettre un volant taffetas noir au bord d'une jupe de cachemire noir devenue trop court[e] ou l'allonger avec une bande de velours noir ; cette bande est aussi seul moyen que l'on puisse employer pour allonger une robe en moi[re] antique. Mme M. L... doit adresser ses réclamations à la poste ; nos envo[is] sont toujours faits régulièrement. — Mme L...., de Bordeaux, recev[ra] prochainement des dessins et explications pour exécuter les médaillo[ns] en velours. Quel regret de ne pouvoir accéder à cette touchante pri[ère] signée F. D...! On n'a pas réfléchi en me l'adressant que nos feuilles peuvent contenir ce sujet de chasse, beaucoup trop grand pour nos p[ro]portions. Il faut s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — Co[u]ronne de baron, lettre signée *Mathilde ;* pris note des deux demande[s]. — Le voile de fauteuil, en mignardise, ne pourrait, vu ses proportio[ns] trouver place dans nos feuilles, ce dessin devant être donné en enti[er] M. Simart, rue de Rambuteau, 64, ou M. Leballeur, rue Taitbout, 7[4] se chargeront de le faire dessiner pour notre abonnée de Saint-Laure[nt]. — Les formes de manteaux sont très-amples cet hiver ; les paletots so[nt] étroits : il est par conséquent impossible de donner à un paletot u[ne] forme nouvelle ; on peut modifier un manteau large, mais non un ma[n]teau étroit. Nous ne pouvons publier des dessins de tapisserie colori[és] dans nos feuilles ; rien n'est plus affreusement laid et informe que dessins coloriés sur bois ; notre tirage est trop considérable pour pou[voir] ces dessins à part chaque semaine, puisqu'ils doivent être coloriés à main. — Je suis enchantée que notre abonnée de Montrijeau réussis[se] si bien à reproduire les travaux que nous publions, et les trouve jolis. — Je n'ose promettre que le dessin pour petit écran arrivera temps ; nous sommes encombrés par les objets de toilette qu'il faut p[u]blier pour cet hiver ; on se sert peu du papier de couleur. — M. L[e]balleur, rue Taitbout, 74, se chargera d'envoyer les matériaux néce[s]saires pour exécuter le tapis de table du n° 33. Il me serait impossi[ble] d'indiquer le prix auquel ce tapis reviendra ; je choisirais la coule[ur] dominante des bouquets pour faire les carreaux : bleus, par exempl[e] sur le fond de reps marron. — La veste zouave au crochet peut parfa[i]tement servir pour une taille de 65 centimètres. Il m'est impossi[ble] d'envoyer une autre manche ; celle qui a été publiée est la manche de veste zouave, ainsi que l'on peut s'en convaincre en relevant le p[a]tron joint au numéro qui contient la veste. M. Leballeur, rue Tai[t]bout, 74, se charge d'expédier à nos abonnées *tous les objets qu'ell[es] désirent* ; c'est lui qui répondra à la question du fil d'or, dont j'ignore prix. — Je conseille à Mme B...., de Thiers, de placer au bas de la ju[pe] en popeline marron un, deux ou trois volants en taffetas marron ; ce[tte] garniture est à la fois distinguée et nouvelle.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

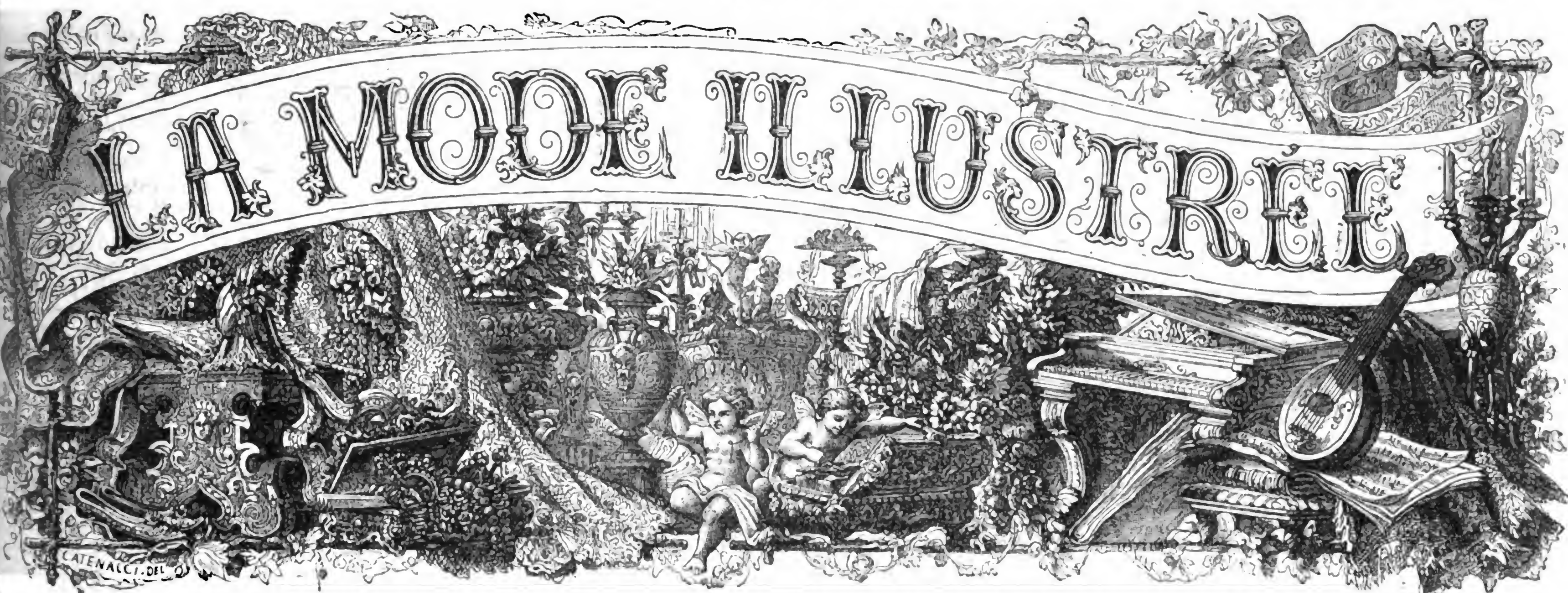
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 5[6]

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
De l'électricité surgit des effets toujours curieux et nouveaux.

N° 45. DEUXIÈME ANNÉE. 4 novembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes**. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Toilettes de jeunes filles.

Jeune fille de quatorze ans. — Robe de popeline verte à rayures quadrillées en soie verte. Une bande de velours noir, encadrée de volants étroits en taffetas vert, est posée au-dessus de la jupe. Une deuxième bande pareille, également encadrée, forme tablier sur le devant de la jupe et bretelles sur le corsage, ouvert carrément sur une guimpe de mousseline blanche. Manches larges et bouffantes en mousseline blanche.

Petite fille de neuf à dix ans. Robe en orléans gros bleu. La première jupe est ornée d'un large volant à tête bordé de chaque côté avec un ruban de velours noir. La deuxième jupe, également bordée de velours noir, est fendue sur les deux côtés. Corsage décolleté, à berthe, formant échelle. Manches courtes.

Col au crochet.

On emploie, pour faire ce col, du fil d'Irlande n° 100; ce col se compose de 11 dents; il est fait, à l'exception d'un tour, en allant et revenant. On monte une chaînette composée de 291 mailles, chiffre rigoureusement nécessaire pour les 11 dents du col; si on veut l'augmenter ou le diminuer d'une dent, il faut augmenter ou diminuer la chaînette de 26 mailles. Sur la chaînette, on fait un tour de mailles simples.

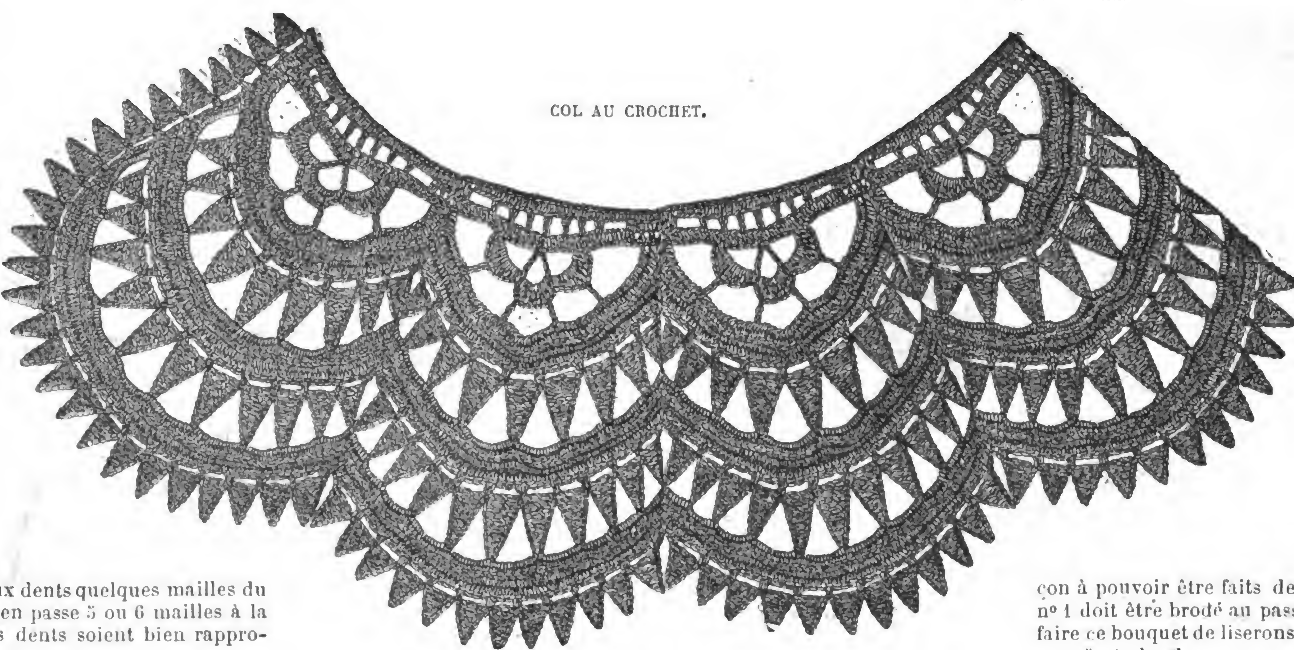
2e *tour.* — Sur les cinq premières mailles du tour précédent, on fait 5 mailles simples, puis * 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent; — une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles, de même que pour les mailles en l'air suivantes, on passe seulement une maille du tour précédent; — une double bride, — 2 mailles en l'air, — une


TOILETTES DE JEUNES FILLES.

double bride, — 2 mailles en l'air, — une triple bride, — 2 mailles en l'air, — une double bride, — 2 mailles en l'air, — une double bride, — 2 mailles en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent; — 5 mailles simples. Ceci représente la première dent; on recommence encore dix fois depuis *. Quand ce tour est fini, on coupe le fil. Ce tour est celui qui se fait séparément; les suivants sont faits *en allant et revenant.*

3e *tour.* — On attache le fil au commencement du tour précédent; on fait des mailles simples, jusqu'à la maille placée au-dessus de la sixième des brides que l'on a faites dans chaque dent; là on retourne l'ouvrage. On fait : * 7 mailles simples, — une double bride, en piquant le crochet dans la maille du tour précédent, placée au-dessus de la triple bride, qui marque le milieu du dessin; — 7 mailles en l'air, — une double bride dans la même maille que la double bride précédente, — 7 mailles en l'air, — une maille simple au-dessus de la première des doubles brides appartenant au tour précédent. On a formé ainsi les trois festons placés à l'intérieur de chaque dent; on les termine en retournant de nouveau l'ouvrage, en faisant sur chacun des trois festons une maille simple, — une demi-bride, — 7 brides, — une demi-bride, — une maille simple. On est revenu à la place où l'on a commencé les festons, et l'on fait de nouveau des mailles simples jusqu'à l'endroit où l'on doit commencer les festons de la dent suivante, c'est-à-dire jusqu'à la sixième des brides du 2e feston appartenant au tour précédent; alors on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour.* — On retourne l'ouvrage; on fait 4 mailles simples sur les 4 premières mailles qui se présentent, puis * 9 mailles en l'air, — une double bride sur la maille du milieu du premier feston, figurant dans l'une des dents du tour précédent; 10 mailles en l'air, — une double bride sur la 4e maille du feston du milieu, — 10 mailles en l'air, — une double bride sur la maille du milieu du



COL AU CROCHET.

3e feston, — 9 mailles en l'air, — 4 mailles simples sur les 5 mailles en l'air faites dans le 2e tour. Recommencez 10 fois depuis *.

5e *tour.* — On entoure les festons de mailles en l'air du tour précédent avec le même nombre de mailles simples; au milieu des 4 mailles simples du tour précédent, on fait 2 mailles simples dans une maille; recommencer ainsi jusqu'à la fin du tour.

6e *tour.* — On retourne l'ouvrage. Ce tour se compose entièrement de mailles simples, faites en piquant le crochet dans la partie de derrière des mailles du tour précédent. On passe entre deux dents quelques mailles du tour précédent, et l'on en passe 5 ou 6 mailles à la fin du tour, afin que les dents soient bien rapprochées.

Les 7e et 8e tours sont faits comme le 6e tour; au milieu de la courbe de chaque feston, on augmente de 2 à 3 mailles; au commencement et à la fin de chaque tour, on diminue de quelques mailles, afin de maintenir les lignes du dessin. Le premier rang de festons (composé de 4 tours de mailles simples) est terminé; chacun de ces festons, ou *dents*, doit se composer de 44 à 45 mailles. Sur chaque feston, on doit placer 9 petites *dents*, d'inégale hauteur. Ces petites *dents* étant pareilles, nous allons en décrire seulement une; les autres devront être graduellement augmentées jusqu'à celle du milieu, puis diminuées dans la même proportion.

Au commencement et à la fin de chaque feston, ou grande *dent*, on passe 2 mailles du tour précédent : pour la première petite *dent*, après avoir passé deux mailles, on fait 7 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant dans la 5e maille en l'air une maille simple, — dans la 4e une demi-bride, — dans la 3e une bride, — dans la 2e une bride, — dans la 1re une grande bride. La petite *dent* est faite; on la rattache, par une maille simple, au précédent tour.

On fait la 2e petite *dent* pareille à celle-ci; — la 3e avec 8 mailles en l'air, et celle-ci doit se terminer avec une double bride; — la 4e avec 9 mailles en l'air; elle se termine par 2 doubles brides; — la 5e avec 10 mailles en l'air; elle se termine, après les deux doubles brides, par une triple bride; celle-ci est placée au milieu; celles qui la suivent diminuent graduellement d'une maille en l'air; elles répètent la combinaison des petites *dents* placées de l'autre côté de celles du milieu. Après avoir fini ces 9 petites *dents*, on fait 2 ou 3 mailles simples, puis, retournant l'ouvrage, on fait 8 mailles en l'air, pour atteindre la pointe de la première petite *dent*, et l'on pique le crochet dans cette pointe; on y fait une maille simple, puis 5 mailles en l'air jusqu'à la pointe de la petite *dent* suivante, sur laquelle on fait une maille simple, et ainsi de suite jusqu'à la fin, seulement en faisant 6 mailles en l'air entre les petites *dents* suivantes, — puis 7 mailles en l'air entre les trois petites *dents* du milieu. Dans le creux de la grande *dent*, on réunit la dernière pointe avec la première de la *dent* suivante; ainsi de suite jusqu'à la fin; on fait alors 8 mailles en l'air, comme au commencement; on retourne l'ouvrage, et l'on fait 4 tours pareils aux 5e, 6e, 7e et 8e tours. Dans le 4e de ces tours de mailles simples chaque grande *dent* doit se composer de 52 à 54 mailles.

Sur ce nombre de mailles on place 11 petites *dents*, pareilles à celles que nous avons décrites : la 1re se fait sur 7 mailles en l'air; celles du milieu, sur 10 mailles en l'air; les autres, sur 8 et sur 9 mailles en l'air. On réunit les pointes sur ces petites *dents* avec des mailles en l'air, distribuées de façon que le col ne *fronce* pas et ne soit pas *tendu*. Sur les mailles en l'air, on fait les 4 tours de mailles simples déjà décrits. Quand ils sont terminés, on fait des mailles simples sur les côtés du col où les tours ont été raccourcis, puis on entoure tout le col avec des petites *dents*, faites chacune sur 6 mailles en l'air; sur la 4e de ces mailles on fait une demi-bride, — sur la 3e une bride, — sur la 2e une bride, — sur a 1re une double bride; on réunit la petite *dent* par une maille simple au bord du col, puis on commence une autre petite *dent*; il doit y en avoir 12 pour chaque grande *dent* ou feston, — 26 pour chaque *dent* placée à chaque extrémité du col.

Le prochain numéro portera à nos abonnées un autre col au crochet. Nous ne saurions trop leur recommander ce travail si joli et si solide, particulièrement convenable pour les enfants, pour les jeunes filles et pour les toilettes un peu négligées. Le dessin de ces cols règle leur emploi. Quand ce dessin est très-riche, très-léger, et que par la finesse du coton employé il se rapproche du genre de la vieille guipure, les cols au crochet peuvent être portés même avec des robes de velours.

Deux bordures en soutache.

La broderie en soutache est, ainsi que nous l'avons déjà dit à nos lectrices, fort en faveur comme ornement de robes, de manteaux, de jupons, de vêtements d'enfants, etc. Les deux dessins que nous publions dans le présent numéro peuvent servir pour ces différents usages. Le premier de ces dessins représente une arabesque gracieuse que l'on brodera au-dessus de l'ourlet d'une robe, ou bien au-dessous de l'ourlet d'un jupon de laine ou de soie. Le second est une guirlande de boutons de roses entourés de feuillage. Pour le premier dessin le jupon est quelquefois légèrement ouaté et bordé d'un ruban de velours, au-dessus duquel on exécute le dessin en soutache violette ou gros bleu, par exemple, sur un jupon no

On pique le jupon larges losanges exéc tées avec de la soie même nuance que soutache.

La guirlande de ros servira pour une rob on pourra l'interro pre sur le lé de devan et la faire remonter chaque côté de la ju jusqu'au corsage.

Médaillons

POUR ORNEMENT ROBE, ETC.

Les deux dessins p bliés dans le prése numéro serviront à n lectrices pour différen usages : ces médaillo ont été dessinés de f çon à pouvoir être faits de plusieurs grandeurs. n° 1 doit être brodé au passé; nous conseillerons faire ce bouquet de liserons avec deux teintes (gen camaïeu); les fleurs, par exemple, seraient blanch et les feuilles gris clair si l'on faisait ces médaillons sur fond bleu, rose ou vert, pour être appliqués sur une ro de moire blanche ou grise; si on les destine à orner u robe *de ville*, on adoptera toujours la même combinaiso c'est-à-dire deux teintes de la même couleur et de nuan foncée.

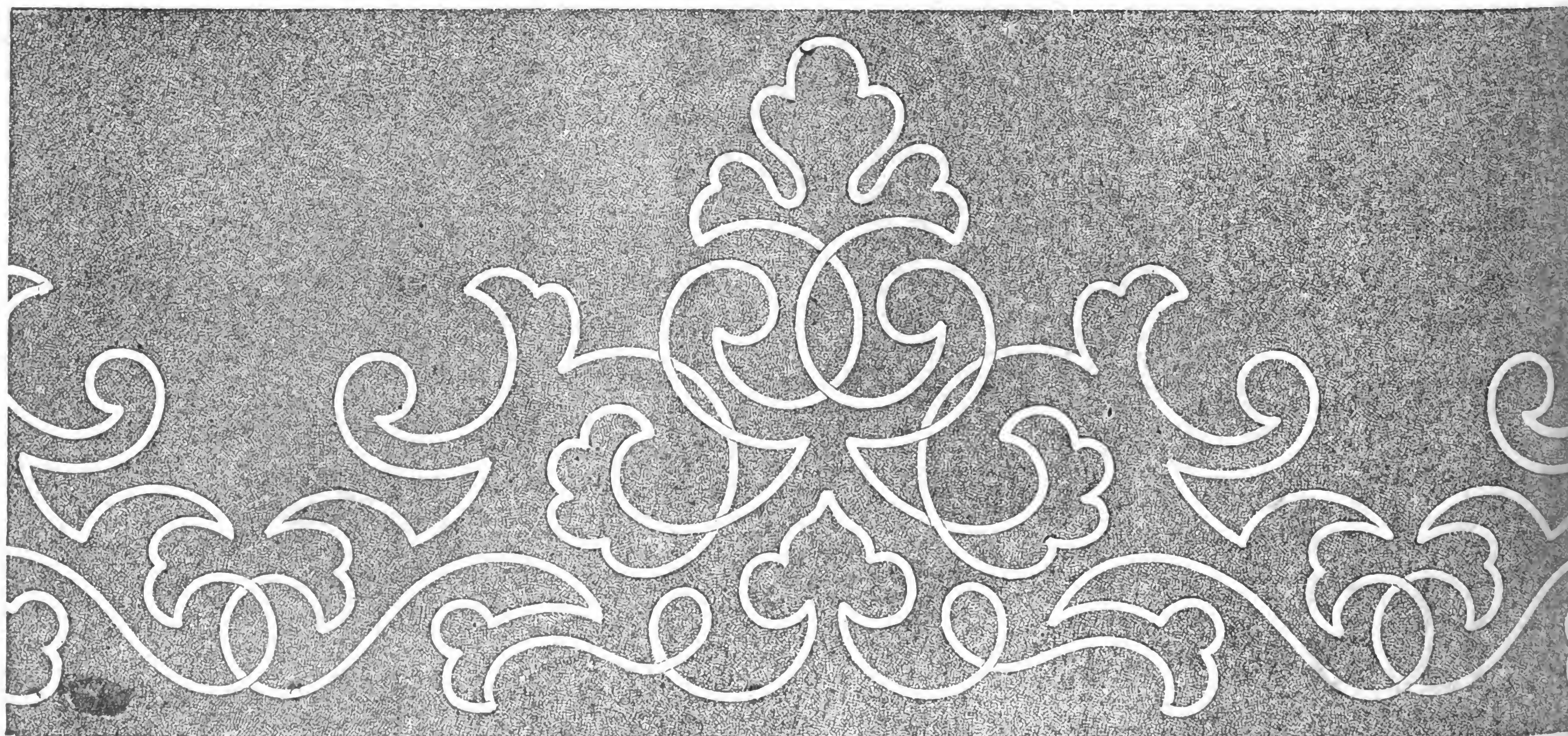
Le n° 2 est destiné à être reproduit en soutache sur un fo noir, ou de même couleur que la soutache, mais d'une nuan plus foncée; le médaillon serait, par exemple, de velours de taffetas brun appliqué sur une robe brune d'une nuan un peu plus claire et la soutache un peu plus claire que robe. Ces médaillons doivent être encadrés par une de telle ou guipure noire très-étroite, légèrement froncée.

On place ces médaillons au-dessus de l'ourlet de la rob lequel doit avoir 8 à 10 centimètres de hauteur; on pe aussi les disposer en tunique, c'est-à-dire remontant ve la taille; et dans ce cas ils devront diminuer leurs propo tions. Ces médaillons peuvent être faits seulement avec bouquet du milieu; avec ce bouquet et le premier enc drement; enfin, avec le bouquet et les deux encadrement On comprend que ces derniers, qui sont les plus grands doivent être placés au bas de la jupe; la grandeur moyen servira pour le tour des manches.

Nous indiquerons encore à nos lectrices la combinaiso suivante : un médaillon sera placé sur chaque couture ré nissant les lés de la jupe; une bande, de même étoffe et d même nuance que le fond des médaillons, servira de tra d'union entre ces médaillons; cette bande se terminera e pointe de chaque côté, et tiendra au médaillon par cett pointe.

Ces médaillons peuvent aussi servir pour robe de cham bre, manteaux, etc.; on les fera en taffetas noir, brodés e soie ou soutache violette ou verte, et appliqués sur une rob d'alpaga ou de foulard blanc, pour le printemps et l'ét prochains. Nous nous y prenons de bonne heure, comm on le voit, pour avertir nos lectrices; mais nous parlons coup sûr : les médaillons entrent à peine dans la carrièr et l'on en tirera une foule de conséquences, nous voulon dire d'ornements.

Les médaillons doivent être placés les uns près des autre ou séparés par une bande étroite de même couleur ayan environ 6 centimètres de longueur; on n'en met pas sur le corsages; les manches *à médaillons* doivent être très-large



BORDURE EN SOUTACHE.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Boulevard des Capucines

Il est superflu d'ajouter que la dentelle encadrant les édaillons doit être blanche si ceux-ci sont en étoffe de uance *claire*.

CHAPEAUX D'HIVER

de chez madame Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46.

N° 1. — Chapeau en velours vert. Une demi-couronne feuillage de velours vert, d'une nuance plus foncée que chapeau, rejoint une grande plume verte et noire qui fait *tour* du chapeau. Bavolet en dentelle, brides de velours rt; intérieur composé d'une guirlande de feuillage en velrs vert.

N° 2. — Chapeau à fond bouillonné transversalement. fond est en tulle blanc, moucheté; la passe, coulissée, en velours violet; un gros nœud plat, en velours viobordé de dentelle noire, est placé sur le sommet du apeau. Brides en velours violet; intérieur composé de ches blanches.

N° 3. — Chapeau en velours noir; bavolet en dentelle; uffe de roses, de raisin noir et de rubans de velours noir. térieur pareil à cette touffe, brides en taffetas noir, bores de dentelle.

N° 4. — Chapeau en velours lilas, orné d'une grande ume blanche placée à l'intérieur et rejetée en arrière sur chapeau. Brides en taffetas lilas; ruches en blonde.

N° 5. — Chapeau en velours bleu azuline. La passe est rdée d'une dentelle noire; une fanchon en dentelle noire t posée sur le dessus du chapeau; deux petites plumes, uleur azuline, sont placées sur le côté. Intérieur comsé de coques de velours azuline et de ruches de blonde.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en moire antique. Grand manteau en drap gris, des agasins Delisle, boulevard des Capucines, 6. Ce manteau t orné de brandebourgs en passementerie placés un peu biais. Les manches, très-amples et sans couture, sont rées dans le manteau même; leurs ornements sont pails à ceux du manteau. Chapeau en velours vert, orné de ntelle noire, de chez madame Aubert, rue du Faubourgoissonnière, 46.

Robe en pou-de-soie groseille foncé à larges rayures noires. orsage à ceinture noire; manches fendues en dessous et nées de dentelles noires, disposées au bas des manches r le côté et autour de l'entournure; cette garniture se mpose de ruches de dentelle étroite froncée sur un ruban roit en velours noir. La garniture des entournures est faurable aux épaules étroites.

L'ÉLÉGANCE*.

Je ne voudrais pas parler latin à mes lectrices, et cela ur plusieurs raisons; la première est que je ne connais pas tte langue: cette raison semblerait devoir me dispenser énumérer les autres; on voit cependant, à ce que l'on dit, l'en certaines occasions elle n'a pas dicté la réserve que bserve, et n'a point imposé le silence prudent auquel je e voue en ce moment. Les autres raisons qui m'obligent écarter les citations latines sont d'abord que ces citations seraient probablement pas comprises par mes lectrices les ennuieraient par conséquent; malgré tout, je ne is m'empêcher de répéter ici ce que je viens d'apprendre: mot *élégance* est dérivé du mot latin *eligere*, lequel sidifie, en latin comme en français, *élire, choisir*. Or cette rivation constitue la meilleure définition du sujet qui us occupe en ce moment. L'élégance, en effet, n'est pas tre chose qu'un choix judicieux des termes que l'on emoie dans le langage, des objets dont on s'entoure, des tements et des couleurs dont on compose ses vêtements. L'élégance provient, soit d'une grande habitude de la chesse et des plaisirs délicats qu'elle procure, soit d'une évation naturelle du goût et de l'esprit, qui fait recherer dans toutes les positions les objets gracieux de préfénce à ceux qui affligent les yeux par leur laideur, leurs oportions lourdes et leur désaccord avec les habitudes de l'existence. Une femme pauvre peut être élégante; une femme riche ne peut pas toujours être élégante, surtout si sa richesse est de fraîche date, et si son intelligence et son goût ne se sont pas épurés en même temps que sa fortune s'accroissait. L'élégance est, lorsqu'il s'agit de l'extérieur, un heureux instinct des formes et des couleurs qui s'accordent le mieux avec la taille et la physionomie; dans ce cas elle est innée, et peut, ainsi que je viens de le dire, être le partage d'une femme pauvre. Lorsque l'élégance n'est pas innée chez une femme riche ou enrichie, elle peut l'acquérir, mais à une condition absolue: celle d'oublier sa richesse et de ne jamais songer à s'en prévaloir près d'autrui. A quelque point de vue que l'on étudie les rapports qui existent entre les dons réputés frivoles, tels que la grâce, la politesse, la distinction, et les vertus solides et sérieuses, on aboutit à une conclusion rigoureuse et toujours identique: c'est qu'il n'est point de plus sûr moyen pour posséder ces dons extérieurs et charmants que celui d'avoir réellement les vertus solides que l'on appelle la charité et la bonté.

* Reproduction et traduction interdites.

Une femme riche dépourvue de ces vertus fera sonner bien haut le prix de ses dentelles, les dépenses de sa maison, le luxe de ses équipages: dans ce cas elle ne sera jamais élégante, parce que l'élégance commande, avant tout, le naturel, la simplicité, et qu'elle n'existe qu'à la condition de paraître s'ignorer; il ne lui est pas permis, non plus, d'être intermittente, et elle doit paraître toujours égale, toujours semblable à elle-même.

Dans quelque situation de fortune qu'une femme se trouve placée, elle doit, si elle veut être élégante, régler sa dépense de telle façon qu'il n'y ait pas une différence trop sensible entre ses vêtements habituels et ceux qu'elle réserve pour les circonstances qui commandent une toilette plus riche; si elle se condamne à porter des robes très-fanées ou très-grossières, afin de pouvoir, en certaines occasions, rivaliser avec des femmes beaucoup plus riches, elle ne sera jamais élégante, quel que soit le prix consacré à sa toilette, parce que le manque d'habitude la fera paraître *endimanchée* quand elle voudra être plus richement habillée; elle sera uniquement préoccupée du soin de préserver de tout accident sa robe et ses dentelles, et ce soin nécessaire, louable en lui-même, mais qui doit toujours être voilé soigneusement, lui donnera une attitude gauche et embarrassée, qui serait évitée s'il n'y avait pas une différence trop notable entre les habillements journaliers et ceux qui sont destinés à paraître en quelques rares occasions. La vanité manque son but en cette circonstance, ainsi que cela lui arrive souvent, et le désir de posséder un riche objet de toilette, quand ce désir ne peut être satisfait qu'à la condition de sacrifier les dépenses nécessaires pour être toujours proprement et nettement vêtue, entraîne à sa suite le manque d'élégance. Si les femmes entendaient réellement leurs intérêts, elles comprendraient qu'il ne faut jamais acquérir le superflu aux dépens du nécessaire, et qu'il est plus honorable et plus élégant, à la fois, de distribuer ses dépenses de façon à être toujours *présentable*, que de p séder une robe très-coûteuse, une *confection* très-ric acquises au détriment des objets nécessaires pour com ser des toilettes plus simples, destinées à un usage qu dien. Si l'on n'est pas assez riche pour remplacer des jets que la mode abandonne, il faut se résoudre à les p ter malgré les changements qu'elle introduit dans les mes de l'habillement. On voit, par conséquent, que l' gance, d'accord avec le bon sens, commande d'éviter acquisitions coûteuses auxquelles on sacrifie la fraîcheu le bon goût des vêtements journaliers; il est d'ailleurs



BORDURE EN SOUTACHE.

aimable de condamner un mari, une famille, à voir toujours des robes fanées, usées, tandis que l'on réserve pour les étrangers et les *grandes occasions* des toilettes dont les garnitures sont payées par des économies déplaisantes, faites sur l'élégance et la propreté des vêtements d'intérieur.

Il faut donc, si l'on veut être élégante, lors même que l'on n'est pas riche, éviter les étoffes dont les dessins et les nuances *marquent* trop ; choisir judicieusement les garnitures, en écartant celles qui sont trop ambitieuses ; adopter les couleurs unies ou à peu près unies ; écarter, en un mot, tous les détails qui portent leur date avec eux ; il faut surtout s'habituer à porter les vêtements de façon à ne point faire paraître trop d'anxiété pour leur préservation, et par conséquent il faut éviter d'acquérir des objets dont la perte constituerait une calamité domestique.

Si nous passons de ces considérations générales à des détails plus positifs, nous trouverons que l'élégance ne peut exister qu'à la condition de connaître parfaitement la science difficile de la toilette, et de savoir choisir (*eligere !*) les objets qui peuvent diminuer les imperfections du visage et celles de la taille. L'observation est un guide sûr en ces circonstances ; mais ce don n'appartient pas à tout le monde. Essayons de mettre mon expérience au service de celles de mes lectrices qui, par une modeste défiance d'elles-mêmes, plutôt que par une véritable ignorance, j'en suis certaine, m'ont demandé d'esquisser ici quelques principes généraux. Il est plus aisé d'être élégante quand on possède une taille moyenne et svelte que lorsque l'on est un peu replète ; cependant, même dans ces conditions heureuses, il faut éviter tous les détails qui pourraient exagérer les qualités et les convertir en défauts.

Un visage maigre et long devra éviter les coiffures plates et longues. Si l'on encadre ce visage maigre entre deux longues touffes de boucles frisées dépassant le visage, il est certain que, loin d'être dissimulée, la maigreur sera plus accusée et plus frappante ; il faut au contraire choisir des coiffures un peu larges, gonflées au-dessus de l'oreille et ne dépassant pas le visage, afin de ne pas en exagérer la longueur. Les boucles frisées, trop rapprochées de la figure, vieillissent les jeunes femmes ; en revanche, ces boucles rajeunissent les femmes d'un certain âge.

Les figures dites *chiffonnées* peuvent adopter des coiffures de fantaisie ; les visages à traits réguliers doivent au contraire éviter l'irrégularité dans les ornements qui les encadrent, et rejeter les coiffures étroites, fuyantes et serrées sur les côtés. Les petits tableaux supportent sans inconvénient les cadres à fort large bordure ; les grands tableaux offriraient un triste aspect s'ils étaient entourés d'un cadre très-étroit. Ces deux remarques sont applicables aux visages féminins : une coiffure un peu volumineuse sied également bien aux traits fins et aux physionomies très-accentuées ; on ne peut au contraire donner aux figures régulières, aux têtes un peu fortes un cadre plus désavantageux que les coiffures plates, exiguës, irrégulièrement disposées. Imagine-t-on une combinaison plus maladroite que celle de ces petites touffes frisées sur un front majestueux, tandis que les côtés restent plats et dégarnis ? Le plus beau visage paraîtra laid si l'on ne tient pas compte du caractère de ses traits, et si l'on ne sait établir l'harmonie, tantôt par l'analogie, tantôt par la dissemblance.

Les bandeaux plats sont tout à fait inconciliables avec le volume des vêtements actuels ; ils n'étaient seyants que pour les jeunes filles et les très-jeunes femmes. Aujourd'hui les bandeaux les plus simples doivent être bouffants au-dessus de l'oreille ; ils sont gonflés, soit par des crêpés, soit au moyen de petites tresses serrées, qui, faites la veille, servent à augmenter le volume des cheveux et à les onduler. Notons, en passant, que ces *ondulations* ne doivent pas être trop rapprochées quand il s'agit de coiffer un visage qui n'est plus très-jeune : les ondulations trop *serrées* vieillissent les figures un peu ridées. Les nattes conviennent à tous les âges et à toutes les physionomies ; elles dissimulent les proportions d'un visage un peu gros, et, si l'on a soin de ne pas les faire trop en avant, si l'on dégage les tempes et une partie du front, cette coiffure sera parfaite pour les jeunes visages.

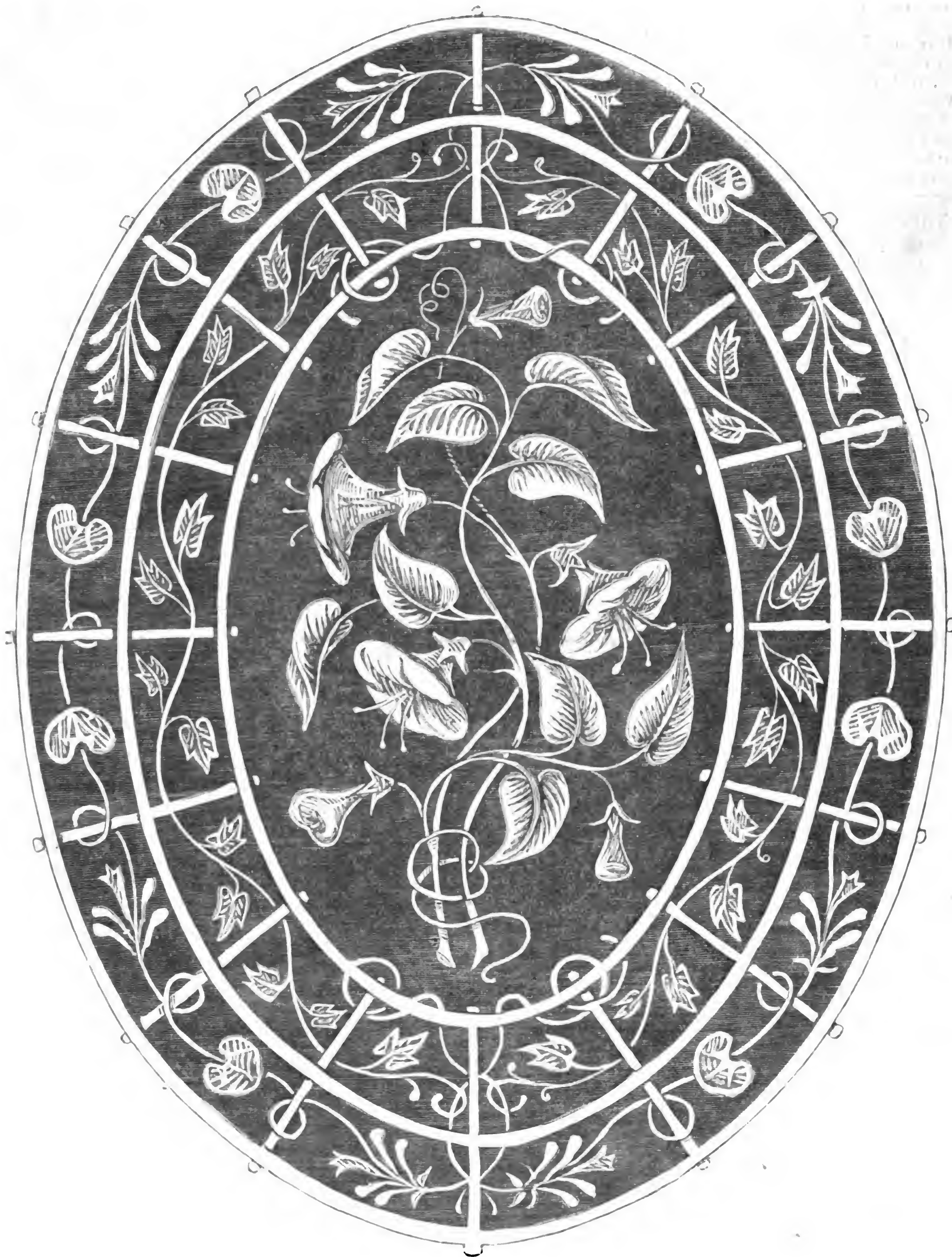
Les bonnets et les coiffures de dentelle ou de rubans doivent être choisis d'après les mêmes principes : une tête forte, un visage à traits accentués, s'accommoderaient mal d'une coiffure plate, et il leur faut des ornements qui garnissent surtout les côtés de la tête ; une figure maigre et fine pourra et devra adopter des coiffures un peu moins volumineuses.

La coiffure a des exigences plus accusées que celles des vêtements ; il y a pourtant quelques règles à observer si l'on veut choisir les formes de robes qui conviennent le mieux aux différentes tailles. Les corsages à pointe amincissent et prolongent la taille : ils sont, par conséquent, favorables aux personnes replètes, et elles doivent les adopter de préférence aux corsages à ceinture, qui seront, au contraire, choisis par les femmes grandes et sveltes ; les corsages froncés conviennent seulement à ces dernières ; les autres doivent éviter aussi les cols à brisure, encore rehaussés par une cravate, qui *engoncent* et qui raccourcissent le cou. Un préjugé généralement adopté a persuadé à quelques femmes qui ont de l'embonpoint, que les robes et les manches très-larges leur étaient préjudiciables ; c'est là une erreur qu'il importe de dissiper : les robes étroites, les manches justes, accusent les imperfections de la femme, tandis q[ue] les jupes bouffantes et les manches amples rendent tout[es] les femmes semblables entre elles.

Les manteaux actuels sont si grands et si larges, qu['il] n'y a pas d'exclusion à prononcer, puisque ces formes c[a]chent toutes les tailles : disons cependant que la casaqu[e] même telle qu'on la porte aujourd'hui, c'est-à-dire n[on] ajustée, ne peut convenir à une femme replète.

Je n'ai pas la prétention d'avoir indiqué ici tous l[es] écueils sur lesquels le goût féminin est exposé à faire na[u]frage. J'ai noté seulement des points principaux, qui pou[r]ront en quelques occasions fixer les hésitations de quelque[s]unes de mes lectrices. Leurs propres observations peuve[nt] seules combler les lacunes qui se trouvent dans ces indic[a]tions nécessairement incomplètes ; rien n'échappe à la l[o]gique ici-bas, et, si le point de départ est bon, il est ra[re] que l'on s'égare pendant longtemps. Quand on aura r[e]connu que certaines par[u]res *embellissent*, c'est[-à-]dire qu'elles diminue[nt] les imperfections en [les] voilant, on arrivera, [par] une déduction logique [à] savoir choisir en to[ute] occasion les vêtements[,] les couleurs qui s'h[ar]monisent le mieux a[vec] les tailles et les visag[es.] Ajoutons qu'une fem[me] élégante doit savoir ê[tre] digne sans roideur, g[ra]cieuse sans afféterie[,] sans familiarité, p[oli]e sans fadeur. L'élégan[ce,] en effet, ne tient pas s[eu]lement aux vêteme[nts] que l'on porte : elle [ne] saurait se concilier a[vec] des gestes roides ou b[rus]ques, avec des attitu[des] trop étudiées ou trop [fa]milières, avec des allu[res] prétentieuses ou vulg[ai]res. Pour être vraim[ent] élégante, une femme d[oit] savoir choisir, non-seu[le]ment ses robes et ses c[ha]peaux, mais aussi [les] termes qu'elle emploi[e] jusqu'aux sentiments [qui] l'animent ; elle doit, [en] un mot, s'efforcer de b[ien] parler, de bien agir, [et] quand elle a atteint [ce] but désirable, elle [doit] oublier qu'elle y est [ar]rivée.

EMMELINE RAYMO[ND].



Nº 1. — MÉDAILLON POUR ORNEMENT DE ROBE, ETC.

CHRONIQUE DU MO[IS]

La vie parisienne [est] invariablement voué[e à] trois ou quatre vari[étés] de plaisirs qui vienne[nt] à époque fixe, appo[rter] aux Parisiens des [dis]tractions méthodiq[ues.] Les mois d'octobre e[t] novembre sont pl[acés] sous l'invocation des [mu]ses lyriques et dra[ma]tiques, et toutes les c[on]versations ont pour [ob]jet les représentations [des] divers théâtres. Con[naît-]on tient généralem[ent] beaucoup plus à l'ap[pa]rence qu'à la réalité[,] se contente même [des] *fausses* premières re[pré]sentations, c'est-à-[dire] des reprises de pi[èces] plus ou moins ancie[nnes] qui figurent sur les [affi]ches en compagnie [de] ces mots séduisan[ts :] *Première représen[ta]tion*. Nul ne résiste à cet appât, et l'on tient beauc[oup] à assister à ces solennités, non par curiosité art[isti]que, mais afin de pouvoir en parler avec ceux qui n['ont] pu faire partie des élus de la première soirée. Les ad[mi]nistrations théâtrales, qui doivent se tenir au cou[rant] des faiblesses humaines, connaissent bien cette pas[sion] du privilége, qui a le besoin de l'égalité pour conséqu[ence] rigoureuse, quoique contradictoire ; elles multiplien[t les] premières représentations, afin que chacun puisse à [son] tour figurer parmi les privilégiés. Qu'elles y pren[nent] garde : du moment où tout le monde pourra assist[er à] ces représentations, tout empressement cessera. On ti[ent] non à s'y trouver, mais à prouver que l'on a été m[ieux] avisé ou mieux protégé que tant d'autres ; qu'en un [mot] on a fait partie des privilégiés.

CHAPEAU Nº 1.

C'est principalement cette raison qui maintient si haut la renommée du Théâtre-Italien et celle des concerts du Conservatoire : ces deux salles sont petites, et voilà pourquoi elles sont toujours assiégées par une foule avide, non d'entendre de la musique parfaite, parfaitement exécutée, mais de faire partie d'un public relativement restreint. Parmi ceux qui occupent ces places si disputées, combien en est-il qui soient vraiment dignes d'entendre ces chefs-d'œuvre, vraiment capables de les comprendre?

L'ouverture du Théâtre-Italien a eu lieu par la représentation du *Mariage secret*, de Cimarosa; on ne se lassera jamais de cette musique si fine et si touchante, qui a tant d'affinités avec les compositions de Mozart. Il est inutile de rechercher lequel de ces deux génies a découvert la voie dans laquelle ils devaient se rencontrer plus d'une fois; il n'y a point de plagiat, il y a une ressemblance incontestable, mais qui n'enlève à aucun des deux compositeurs le mérite de l'originalité. Cimarosa est en musique le frère de Mozart, frère cadet sans doute, puisque nul ne peut être placé sur la même ligne que l'auteur de *Don Juan;* mais frère légitime, car cette charmante partition du *Mariage secret* pourrait être signée du nom de Mozart, en ajoutant quelque grandeur à ce nom si grand. Mais pourquoi priver le public des autres compositions de Cimarosa? Il a écrit plus de soixante-dix opéras, qui sont totalement inconnus au public parisien; parmi ces opéras figure celui qui est intitulé *les Astuces féminines* (sujet fécond s'il en fut!) et qui est placé par les connaisseurs au-dessus du *Mariage secret*. Ne serait-il pas temps d'agrandir un peu le cercle parcouru depuis un si grand nombre d'années? Ne serait-il pas salutaire de lutter un peu avec la torpeur qui ne peut manquer d'envahir un auditoire voué à l'audition de quelques compositions, admirables sans doute, mais que l'on admire trop constamment?

La salle du Théâtre-Italien offre un peu en ce moment l'image de la tour de Babel : son véritable public ne l'occupe pas encore, et toutes les races du globe y sont représentées; on y entend tous les idiomes, et l'on y voit... ah! l'on y voit des toilettes bien réjouissantes. Autrefois Paris habillait le monde à son image, et son autorité, en matière de goût, se faisait sentir jusque dans les archipels les plus éloignés : tout cela est bien changé; l'anarchie règne en maîtresse souveraine, et chacun arrive ici costumé à la mode de son endroit. Il y avait dernièrement, à la représentation du *Barbier de Séville*, des coiffures australiennes et indiennes, qui semblaient avoir été copiées dans le *Magasin pittoresque*, publication fort remarquable, mais dans laquelle il ne faut pas chercher des modèles d'habillement. Une jeune femme était coiffée comme un chef indien; elle avait ramassé ses cheveux sur le devant de son front, et avait placé au même endroit une petite plume qui se dressait orgueilleusement. Les résilles rouges rappelaient l'Espagne; peut-être, après tout, qu'elles se trouvaient là en l'honneur de Figaro. Les chapeaux *Tudor*, les feutres mousquetaires, les vestes turques chamarrées d'or, abondaient aussi... Mais patience! l'hiver n'est pas encore venu, et la salle des Italiens n'a pas encore pris sa véritable physionomie. M. Mario a chanté son rôle d'Almaviva comme dans ses plus beaux jours, et S. M. le roi de Hollande, qui assistait à cette représentation dans la loge impériale, lui-même musicien et compositeur distingué, a été fort satisfait de cette représentation. Je ne pense pas qu'il eût assisté à la première représentation (lisez *reprise*) du *Postillon de Lonjumeau*. Pauvre *Postillon!* il a bien vieilli! Il fait peine, comme un vieux *beau* qui ne peut se résoudre à accepter la marche du temps, et qui lutte contre ses outrages à force de teintures et de cosmétiques. La distinction n'a jamais été le trait caractéristique du talent de M. Adam; il avait une gaieté un peu vulgaire, peut-être utile à l'époque où il s'est produit. Paris a toujours possédé un certain nombre de connaisseurs exquis et d'amateurs éclairés; mais on ne saurait nier que la masse du public ne fût récalcitrante à la musique, il y a de cela vingt ou trente ans. Il fallait avant tout l'habituer à cet art; et pour cela il était peut-être nécessaire de se mettre à sa portée, quitte à élever graduellement son goût par l'audition d'œuvres plus parfaites. Aujourd'hui le but est atteint, du moins en ce qui concerne la majeure partie du public. La grosse gaieté du *Postillon* se perd dans le vide, et ses éclats ne trouvent point d'échos dans la salle; cette reprise a servi surtout à constater les progrès accomplis et à mesurer la route que l'on a parcourue. Grâce au Théâtre-Lyrique, grâce à toutes ces sociétés de musique de chambre, à ces excellents artistes qui se sont voués à l'exécution des plus nobles compositions, le goût parisien s'est formé et fixé; on ne reviendra pas à ces œuvres dont le moindre défaut est

CHAPEAU Nº 2.

CHAPEAU Nº 3.

CHAPEAU Nº 4.

CHAPEAU Nº 5.

encore leur contexture enfantine, leur donnée puérile, leur disposition systématique, à la façon d'un service de dessert : les *grands* airs se composent invariablement d'une petite mélodie répétée deux ou trois fois ; les duos ne sont pas même des dialogues ; le ténor dit une petite phrase,—le soprano la répète ; — le ténor passe en mineur, — le soprano l'imite avec une docilité parfaite ; — le ténor hasarde une roulade, — le soprano ne veut pas rester en arrière, et lui prouve immédiatement qu'il peut en faire autant ; et ainsi de suite pendant trois actes.

Le grand événement musical de ce mois a été sans contredit la représentation d'*Alceste*. L'immense succès obtenu l'hiver dernier par madame Viardot, dans quelques fragments de cet opéra exécutés au Conservatoire, a inspiré le désir de voir renaître *Alceste* tout entière. L'œuvre de Gluck a été étudiée avec un soin infini, et son exécution, retardée par diverses causes, a enfin eu lieu le lundi 21 octobre. *Alceste* fut composée et exécutée à Vienne en 1762. Cet opéra, traduit en français par le bailli du Rollet, fut représenté à Paris en 1777. *Alceste* a donc tout près de cent ans.

Ce compte rendu ne commencera point par la phrase stéréotype : *Constatons d'abord l'immense succès*, etc.; il faut, pour parler convenablement de cette remarquable représentation, employer des termes qui n'aient pas été prodigués à toutes les médiocrités, qui n'aient pas été usés par l'esprit de camaraderie et démonétisés par un usage constant et banal. Dès les premiers accords de l'ouverture, qui se relie au chœur d'introduction, le public tout entier a été saisi de respect par une grandeur et une simplicité qui sont inconnues à notre époque. La cause de Gluck, c'est-à-dire celle de l'art dépourvu de charlatanisme et dédaigneux des concessions faites au goût vulgaire, était gagnée devant le public parisien. Les esprits les plus frivoles ont été subjugués par la majesté incomparable qui éclate dans cette œuvre; ils se sont abandonnés au charme de ces accents pathétiques, élevés, qui ont la puissance d'émouvoir tout en se consacrant à reproduire la même situation pendant plusieurs heures. *Alceste* n'est pas un *opéra*, tel qu'on l'entend aujourd'hui : c'est une *tragédie lyrique;* c'est l'analyse, par la musique, des sentiments les plus tendres et les plus élevés; c'est une symphonie tragique qui est toujours intimement liée à l'action, et qui traduit, avec une fidélité aussi éloignée de la puérilité que de l'obscurité, les diverses émotions des personnages qui sont en scène, et les péripéties du drame qu'ils représentent; c'est, en un mot, de la musique *imitative*, imitant non les phénomènes matériels de la nature, mais les mouvements des cœurs agités par la passion, la tendresse et le dévouement, et les exprimant dans un langage sublime.

Madame Viardot a obtenu, dans ce rôle d'Alceste, l'un de ces mémorables succès qui sont si doux et si enivrants pour une artiste *véritable*. La spontanéité, l'unanimité des applaudissements qui, par leur violence, ont quelquefois interrompu la marche du drame et couvert les sons de l'orchestre, lui prouvaient qu'elle était en communication directe avec son public, et que tous les assistants frémissaient et pleuraient avec elle; elle a été, dans le cours de cette représentation, une tragédienne inspirée, aussi parfaite et aussi noble que mademoiselle Rachel; une cantatrice vraiment digne, par son talent, d'être l'interprète du génie de Gluck. M. Michot, qui débutait dans le rôle d'Admète, s'est bien acquitté de sa tâche, rendue fort difficile par le voisinage d'une artiste aussi accomplie que madame Viardot; il a été particulièrement remarquable dans le grand duo du second acte. M. Cazeaux a la voix majestueuse et puissante qui convient au grand prêtre d'Apollon.

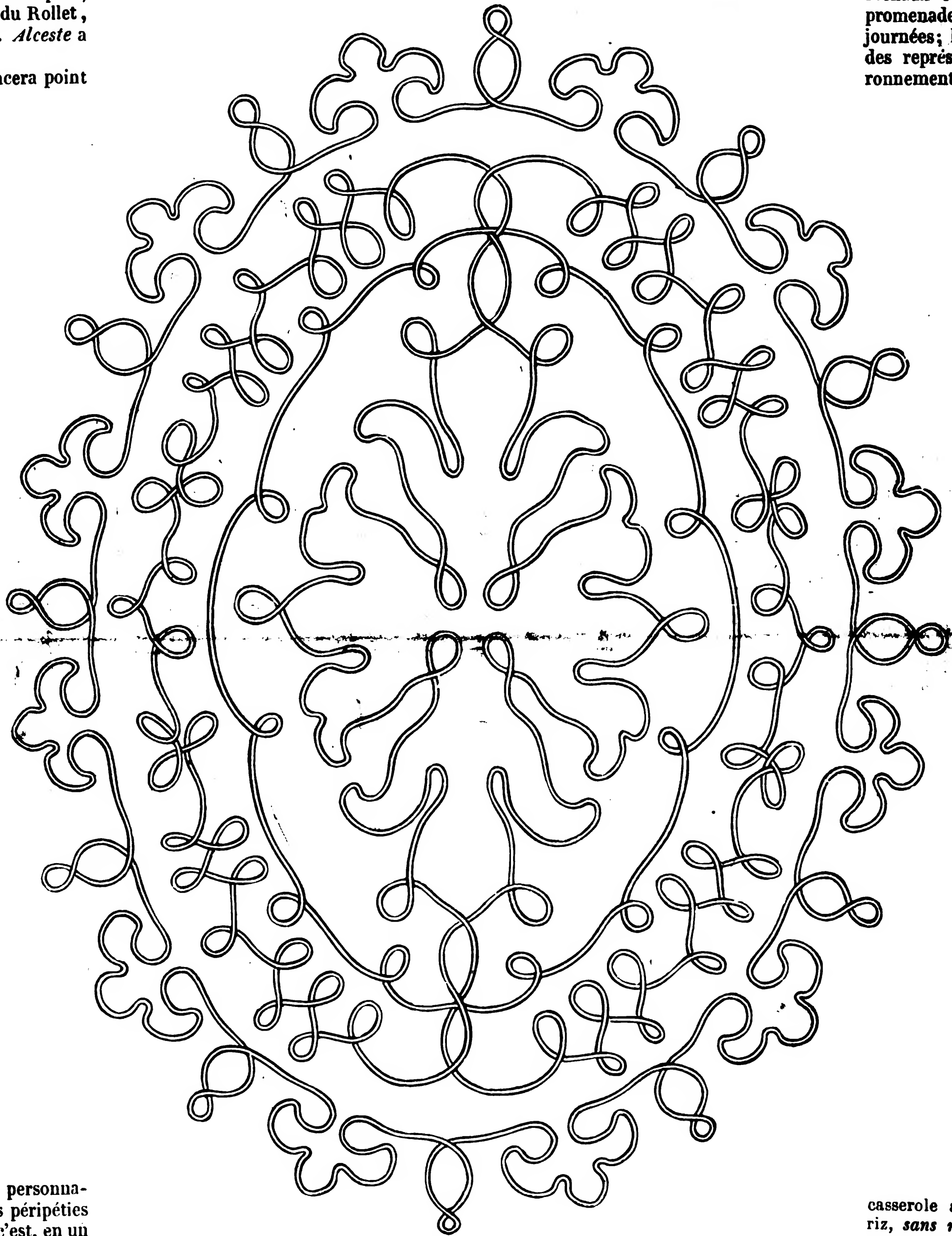
Eh bien! disait une jeune merveilleuse en descendant le grand escalier de l'Opéra, *je vous assure que je ne me suis pas ennuyée!* En dépit, ou peut-être même pour la crainte qu'elle impliquait, cette affirmation m'a paru être une preuve concluante en faveur du génie de Gluck et de la bonne interprétation de son œuvre.

On vient de représenter au Gymnase une amusante petite comédie intitulée *la Poudre aux yeux;* il y a beaucoup de bon sens et assez d'esprit dans cette satire de l'un des ridicules qui appartiennent à notre temps. Deux jeunes gens, en tous points dignes l'un de l'autre, s'aiment tendrement; leur union serait convenable, et tout marcherait à souhait si la mère de la jeune fille, bourgeoise vertueuse, mais vaniteuse, n'avait la manie de vouloir *jeter de la poudre aux yeux*. Elle fait tant d'efforts pour atteindre ce but, qui est cependant placé à sa portée, qu'elle est tout près de le manquer. Pour éblouir la famille à laquelle elle désire s'allier, elle affiche un train de maison qui ne s'accorde qu'avec une grande fortune. La mère du jeune homme ne veut pas rester en arrière, et ces deux dames se livrent à un *steeple-chase* de toilettes éblouissantes, de domestiques en livrée, de chasseurs et de nègres, de voitures louées au mois, etc. Elles réussissent si bien à se tromper mutuellement, que l'on s'attend de part et d'autre à une dot fort considérable. Le moment de la déception arrive : heureusement que tout le monde se retrouve au même point, et l'on découvre que l'on est égal, sinon en opulence, du moins en honnête aisance; les femmes font amende honorable, les maris jurent de ne plus consentir à jeter de la poudre aux yeux; les masques tombent, la richesse s'évanouit, les jeunes gens se marient, et la comédie finit.

La pièce est jouée avec infiniment de verve et de rondeur par Mmes Mélanie et Lesueur, MM. Kime et Geoffroy. Mme Mélanie, surtout, est une actrice presque parfaite; je doute que l'on puisse représenter avec plus de vérité ces types de bourgeoises chez lesquelles la vanité n'est qu'un accident, une indisposition passagère, dont le cœur triomphe bientôt. Quant à M. Geoffroy, on sait qu'il est l'un des meilleurs comiques de notre époque.

Le mois qui vient de s'écouler a été remarquable par les visites de souverains; à peine le roi de Prusse était-il parti, que le roi de Hollande arrivait. Les augustes visiteurs ont été reçus avec le cérémonial habituel. Le train impérial, qui se compose de trois wagons formant un appartement complet, décoré avec le plus grand luxe, et orné de merveilleux objets d'art, les attendait à la frontière. Les dîners d'apparat, ayant pour convives tous les personnages officiels, ministres, maréchaux et généraux; les chasses et les promenades à Pierrefonds ont occupé les journées; les soirées ont été remplies par des représentations théâtrales. Le couronnement du roi de Prusse a eu lieu quelques jours après son retour dans ses États. Nos lectrices connaissent déjà les détails de cette cérémonie et le discours du roi : il a fait une allusion touchante au futur couronnement qui aura lieu dans cette même ville de Kœnigsberg lorsque son fils et son héritier viendra à son tour prendre les insignes de la royauté. Cette pensée est digne d'un bon père et d'un roi chrétien.

EMMELINE RAYMOND.



N° 2. — MÉDAILLON POUR GARNITURE DE ROBE, ETC.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

POIRES SÈCHES.

Les poires se sèchent pelées et sans les peler, mais la première façon est la meilleure. Vous prenez les peaux et les mettez avec les poires dans un chaudron plein d'eau; faites-les bouillir jusqu'à ce qu'elles commencent à s'amollir : vous aurez soin en les pelant de leur laisser les queues, et vous les ferez ensuite sécher au four, arrangées sur des claies sans les entasser, et par une chaleur douce.

CONSERVATION DU RAISIN.

Le procédé suivant est réputé infaillible pour conserver longtemps le raisin. On dispose les grappes dans une caisse remplie de son, de façon que les grappes ne puissent se toucher entre elles. La caisse doit être hermétiquement fermée; moyennant ces précautions le raisin se conserve pendant plusieurs mois.

POUDING DE RIZ.

On prend 250 grammes de beau riz, que l'on échaude trois fois; on met le riz sur le feu dans une casserole avec de l'eau qui recouvre le riz, *sans remplir la casserole;* on le fait cuire de façon que l'eau soit réduite et le riz gonflé; on prend 125 grammes de sucre, que l'on fait fondre dans un peu d'eau bouillante. Quand le riz n'est pas encore tout à fait cuit, on y ajoute le sucre fondu, des zestes de citron; on laisse cuire. Quand le riz est suffisamment cuit, on ajoute un verre de rhum; on mélange le tout, on retire du feu; on met le riz dans un moule de grès ou de porcelaine, ou bien enfin dans une petite terrine à pâté; on laisse refroidir; on met le moule à la cave; le lendemain on renverse ce moule sur une assiette, et l'on sert le pouding, que l'on peut décorer avec de la gelée de groseille, des fruits confits, ou enfin avec un peu de rhum, que l'on allume au moment de servir le pouding.

Ce mets est très-bon, peu coûteux, facile à faire, et particulièrement commode en ce qu'on peut le préparer la veille du jour où l'on veut le servir. On peut prendre le sucre en morceaux, et frotter ces morceaux sur un citron avant de les faire fondre. Enfin, on peut remplacer les zestes de citron par des morceaux d'écorce confite d'orange et de citron; on y ajoute aussi un peu d'angélique.

NOUVELLE

ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

Suite.

Ces lignes furent profondément méditées par Catherine, t, le jour même de son mariage, elle se hâta de jeter les ondements de son pouvoir futur.

La manière dont elle s'y prit fut un conseil de Mlle Balbine, qui en tenait le secret de sa maîtresse, Mme Deroy.

A l'autel où elle s'agenouilla pour recevoir la bénédiction uptiale, la jeune fille pria le bon Dieu avec une angélique erveur de lui donner toutes les grâces nécessaires à l'accomplissement des devoirs du nouvel état dans lequel elle llait entrer; mais, quand Michel dut lui passer au doigt 'auneau béni, elle eut la précaution de l'empêcher de glisser au delà de la seconde phalange, et, très-délibérément, lle acheva de le placer elle-même à son joli doigt.

C'en était fait; elle laisserait bien certainement Michel tre le maître, mais elle, elle serait la maîtresse, ce qui tait une bien autre ffaire. J'espère que ette nuance sera omprise, et je ne 'explique pas. Mais n s'applaudissant 'avoir si adroitement assuré son aurité, Catherine aveloppa son mari 'un regard plein 'amour, et se proit bien de n'en ser que pour lui onner la plus grane somme possible e bonheur.

Quant au marié, omme personne ne avait averti de la récaution à prenre pour que du ôté de la barbe reslt la suprême puisance, le petit maége de son épousée e lui causa nul ouci, et je crois u'elle s'y prit si ien qu'il ne s'en outa jamais.

Pendant que M. Dey, l'invalide et lichel Léonis, en : promenant dans jardin, fument un gare, et, qui sait? eut-être une pipe, atherine et Rose : réfugient dans la hambrette de celle- pour y causer lus à leur aise.

En y entrant, Mme Léonis, faisant une profonde révérence Rose, lui demanda, avec une solennité affectée, si Sa Masté la reine des fleurs et des papillons voudrait bien lui corder deux minutes d'audience pour une communicaon importante.

Rose riposta par une révérence plus profonde encore, et otesta qu'elle était tout oreilles. Catherine se mit à rire, ta ses bras autour du cou de son amie, et lui dit en l'emrassant :

« Veux-tu être la marraine de mon fils?

— De ton fils! » s'écria Rose; « tu es donc sûre que tu uras un fils?

— Mais oui, » dit gaiement Cätherine; « tout m'a réussi souhait jusqu'à présent, pourquoi serais-je désappointée n ceci?

— Mais tu peux aussi bien avoir une fille qu'un garçon.

— Non, mademoiselle l'incrédule. J'aurai un fils, parce ie d'abord cela fera plus de plaisir à Michel, et qu'ensuite, » ajouta-t-elle très-sérieusement, « il faut bien que on fils soit plus âgé que la fille que tu auras l'année proaine, pour qu'il y ait convenance d'âge entre eux lorsie le temps viendra de les marier. »

Rose partit à son tour d'un éclat de rire si prolongé et si nvulsif qu'elle faillit se trouver mal.

« Ah! ah! la bonne folie! » dit-elle en reprenant haleine essuyant ses yeux remplis de larmes : « ah! ah! tu veux ie ton fils, qui n'est pas né, épouse ma fille qui est à naîe. Voilà une idée!

— Eh bien, » reprit Catherine, partageant l'hilarité de n amie, « ne la trouves-tu pas radieuse?

— Ma foi si, ma chère Catherine, et je ne demande pas ieux que de la voir se réaliser un jour.

— Promettons-nous donc, » dit la jeune femme, « qu'à moins d'empêchement de la part des intéressés, nous marierons ensemble nos enfants.

— Amen, et de bon cœur. Si je me marie, Catherine, et que Dieu, prenant toujours tes désirs en considération, m'envoie une fille, je la donnerai à ton fils.

— Et en attendant, ma Rose chérie, tu seras sa marraine?

— Que tu es gentille d'avoir songé à moi pour cela! rien ne pourrait me rendre plus heureuse.

— Ainsi, c'est entendu, et tu choisiras le parrain.

— Le parrain? » dit Rose pensive, « qui donc pourrait être parrain?

— Que dirait la reine des fleurs du prince des giroflées? » suggéra doucement Catherine.

« Ah! par exemple, » s'écria Rose en rougissant, « si tu as compté sur celui-là, tu t'es bien trompée; j'aimerais mieux renoncer à être marraine.

— Ne te fâche donc pas, puisque tu es maîtresse de prendre qui tu voudras.

— Eh bien! qu'il ne soit plus question de Pierre Képenne, » répondit Rose, en faisant une moue dédaigneuse. Il ne sera pas le parrain de ton fils si j'en suis la marraine.

— Cela te regarde, » reprend Catherine, en souriant de la chaleur que Rose mettait à repousser Pierre, ce qui faisait soupçonner à la jeune femme qu'un peu de dépit se mêlait à ce mépris affecté. « Ton choix sera le nôtre, tu n'auras qu'à te prononcer. » Et, passant son bras sous celui de son amie, elle l'entraîna dans le jardin, où les messieurs continuaient à se promener.

Michel avait fait part à son professeur du désir qu'aurait sa femme de donner Rose pour marraine à l'enfant qu'il attendait, et M. Deroy avait applaudi à cette proposition. Il fut résolu qu'on s'occuperait tout de suite de trouver un parrain, mais que Rose serait entièrement libre d'accepter ou de refuser le compère qu'on lui présenterait. Il est probable même, d'après le tour de la conversation, que M. Deroy et Michel avaient tous deux dans l'esprit et sur les lèvres le nom de Pierre Képenne; mais ni l'un ni l'autre ne le prononça.

Les jeunes époux quittèrent les Frênes en se promettant d'y revenir bientôt, et Rose, après leur visite, retourna toute rêveuse dans sa chambre, où elle resta renfermée jusqu'à l'heure où il lui fallut s'occuper des apprêts du souper.

Le lendemain on apprit que Pierre était arrivé à Jupille comme il l'avait annoncé, et on fut surpris aux Frênes de ne recevoir sa visite que deux jours après son retour. Le jeune homme raconta que son cousin Képenne, un officier d'artillerie, ma foi! étant depuis peu en garnison à Bruxelles, son oncle le charron, père du jeune officier, avait voulu l'avoir à lui tout seul ces deux jours-là pour lui parler à son aise d'un fils dont il était fier à si juste titre, et aussi pour jouir un peu de son neveu, comme il le disait avec affection.

Je ne parlerai pas de l'accueil que firent à leur jeune ami M. Deroy, le vieux soldat, et même la froide Mlle Balbine. Il fut aussi cordial que si on eût fêté le retour de l'enfant de la maison. Rose seule montra une joie très-contenue; d'abord, parce qu'ainsi le voulait son caprice du moment, et aussi parce qu'elle se trouvait un peu intimidée du ton froidement poli qu'avait pris Pierre à son égard. Peu à peu, cependant, cette glace qui semblait s'être amoncelée pour elle sur le cœur du jeune homme, finit par se fondre.

En retrouvant Rose si douce, si empressée, si jolie; en rencontrant le regard attristé de ses beaux yeux, qui se laissaient enfin aller à lui demander la signification d'un cérémonial si inusité entre eux, il oublia tous les propos qui depuis son retour lui étaient revenus sur la coquette jeune fille, et céda insensiblement au plaisir qu'il éprouvait de la revoir, de se retrouver auprès d'elle, jusqu'à ce que, chassant définitivement toute pensée importune, Pierre redevint pour Rose l'ami tendre et vrai d'autrefois.

Ce changement n'échappa point à notre jeune fille. Elle perdit l'inquiétude qui s'était emparée d'elle, et, en reprenant sa sécurité, elle reprit aussi le désir de venger sa beauté des affronts imaginaires dont elle croyait qu'elle avait été l'objet.

Le souper fut très-gai cependant. Rose y déploya une grâce, une vivacité charmantes. Elle s'était surpassée dans la confection de quelques friandises du dessert, et elle reçut force compliments qui la mirent en très-belle humeur.

M. Deroy parla de la demande faite à sa fille, par M. et Mme Léonis, de tenir leur enfant sur les fonts baptismaux.

« L'éducation d'une âme immortelle, » remarqua Pierre, « est une tâche que les anges eux-mêmes trembleraient d'entreprendre, et cependant on s'en charge généralement avec la plus choquante, la plus coupable indifférence. Il n'y a qu'une femme vraiment chrétienne qui ne soit pas au-dessous de cette mission, parce que la femme vraiment chrétienne possède une pureté que les anges ne dédaigneraient pas. Mais combien de familles ne consultent, pour contracter cette sainte alliance, que leurs intérêts mondains ou leur vanité! »

Jamais Rose n'avait envisagé les obligations d'une marraine sous un jour aussi solennel, aussi sérieux. Ces paroles convaincues de Pierre l'impressionnèrent fortement, et ce fut d'une voix presque tremblante qu'elle dit : Qu'elle espérait que Dieu lui donnerait les grâces nécessaires pour remplir tous les devoirs que le titre de marraine allait lui imposer.

« M. et Mme Spée ont refusé cette tâche, » dit M. Deroy. « Ils ont prétendu qu'il leur restait trop peu de jours pour l'entreprendre; mais qu'ils priaient Dieu avec ferveur pour que l'Esprit saint dirigeât le choix des parents spirituels que Michel et Catherine allaient donner à leur enfant.

— Et l'Esprit-Saint les a exaucés, Rose, puisque mes amis sont venus à vous, » dit Pierre. « Mais le parrain? avez-vous un parrain?

— Pas encore, » dit le bon professeur.

Il y eut un moment de silence; ce fut Chabardèze qui le rompit.

« D'après ce que vous venez de nous dire, Pierre, vous ne vous chargeriez pas à la légère d'une pareille responsabilité? »

Rose écouta avec curiosité la réponse du jeune homme.

« Non, en vérité, mon ami; et surtout, » ajouta-t-il avec un bon sourire, « si l'on m'offrait de tenir un enfant avec Mlle Deroy.

— Vraiment? » dit Rose, piquée.

« Oui, mademoiselle, » répéta Pierre, toujours en riant, « surtout s'il me fallait le tenir avec vous.

— Heureusement, » reprit la jeune fille d'un air méprisant que démentaient l'émotion de sa voix et les larmes qu'elle sentait monter de son cœur à ses yeux, « heureusement que personne ne vous en prie.

— Je sais bien, Rose, » dit doucement Pierre en la regardant avec affection; « je sais bien que vous ne me désirez pas pour compère, et je me permets de m'en féliciter.

— Pour que votre satisfaction soit complète, » répondit la jeune fille, outrée du persiflage qu'elle croyait entrevoir dans ces paroles, « je prierai mon bon ami Chabardèze de tenir l'enfant de Catherine avec moi.

— Vous ne pouviez faire un meilleur choix, » dit Pierre très-sérieusement.

M. Deroy souriait pendant cette taquinerie de son jeune ami envers sa fille. Quant à l'invalide, lorsqu'il s'entendit offrir le titre de parrain par la reine des fleurs, un éclair de joie brilla dans ses yeux; puis, soudain, sa bonne figure se voila d'une expression de tristesse, et il inclina, sans répondre, sa tête sur sa poitrine.

« Cela porte malheur aux enfants de leur refuser le baptême, » se hasarda de dire timidement Mlle Balbine. C'était la première fois qu'elle se mêlait à la conversation; mais à ses yeux le fait était si grave!

« Ce que vous dites là est un absurde préjugé, ma bonne Balbine, » dit M. Deroy.

La vieille servante se contenta de baisser les yeux en relevant les sourcils, pantomime qui signifiait : Si je me tais par respect, je n'en pense pas moins.



« AVEC QUEL DÉVOUEMENT... VOUS VOUS ÊTES ÉLANCÉE POUR LE SAUVER OU PÉRIR AVEC LUI ! »

« Eh bien! mon bon ami, » dit Rose, étonnée du silence de l'ancien soldat, « Balbine a-t-elle raison, me refusez-vous?

— Oh! non, non, Rose-de-Roi,» dit enfin l'invalide, dont deux grosses larmes sillonnaient les joues pâles; « je pensais seulement à la mort des deux papillons qu'il y a cinq ans vous n'avez pu sauver: mais je suis heureux aussi, oh! bien heureux, que vous me choisissiez pour compère. Tenez, » dit-il en présentant son verre avec une joie un peu fébrile, « tenez, mes amis, je bois à l'honneur et au plaisir que vient de me faire la reine des fleurs. »

M. Deroy et le jeune compositeur lui firent raison en vidant leur verre, puis on passa dans le petit salon.

Pierre avait apporté son violon : pour satisfaire ses amis, il joua plusieurs des mélodies de son opéra. Les deux vieillards étaient ravis, et Mlle Balbine elle-même, attirée par cette délicieuse musique, accourut au salon, sans songer à ôter son tablier de cuisine!

Rose seule ne s'abandonnait pas au charme enivrant du jeune compositeur. Son cœur était plein de dépit : pour la première fois on lui résistait, pour la première fois elle essayait de plaire sans y pouvoir réussir. M. Deroy engagea sa fille à se faire entendre à son tour. Elle avait une voix charmante, et, quoiqu'elle n'eût pas fait d'études musicales, elle chantait avec un goût exquis. Pierre proposa de l'accompagner sur son violon : elle refusa, prétendant qu'elle n'était pas en voix. En vain son père et Chabardèze la pressèrent-ils de leur faire ce plaisir, elle n'y voulut consentir en aucune façon, et Pierre, qui souffrait pour elle de l'insistance qu'on mettait à lui faire faire une chose qui semblait lui être si désagréable, Pierre se joignit charitablement à elle pour engager l'invalide et M. Deroy à ne la point contrarier. Ce fut le dernier coup, et, si Rose l'eût osé, elle lui eût arraché les yeux pour sa malencontreuse intervention.

Quelques jours après, Rose eut un autre grief contre Pierre. En arrivant aux Frênes, il trouva la jeune fille occupée à préparer quelques colifichets pour la petite soirée que Michel Léonis comptait donner le jour du baptême. Il causa longuement avec ses vieux amis de ses projets d'avenir, et leur apprit qu'il venait d'être nommé premier violon du théâtre de Liége. Ils l'en félicitèrent chaudement. Avec le produit de cette place et de quelques leçons, il pouvait vivre et travailler en repos.

Rose ne dit mot pendant que l'on causait de tout cela, et Pierre ne lui adressa pas une seule fois la parole. Dans sa colère, la jeune fille froissa les rubans, la gaze et les fleurs qu'elle avait entre les mains, et les jeta loin d'elle.

« Pauvres fleurs! » dit Pierre d'un ton moqueur.

« Ah! » reprit Chabardèze avec simplicité, « il n'y faut pas faire attention, ce ne sont que des fleurs artificielles. »

Pierre conserva son sourire ironique pendant quelques instants; puis, détournant froidement les yeux, il se remit à causer avec M. Deroy, sans faire plus d'attention à la jeune personne. N'y pouvant plus tenir, Rose prétexta un grand mal de tête, salua à la hâte, et se sauva dans sa chambre. Là, elle pleura, elle se dépita tout à son aise. Combien elle trouva Pierre odieux!

Comme il se conduisait indignement envers elle! Quelle raillerie dans son exclamation au sujet des vilaines fleurs qu'elle avait chiffonnées! et généralement avec quelle affectation d'indifférence il la traitait! Pas de compliments, pas de galanterie, pas d'empressement. Un respect sans bornes, il est vrai; une politesse irréprochable assurément; mais rien, rien qui semble annoncer un trouble de l'âme, la moindre émotion de cœur. Et pourtant, dans la chaumière de Lisbeth, elle l'a vu attendri. Elle a pu deviner toute sa puissance sur cette austère raison, ce cœur impassible, ce caractère fier et résolu. Elle sent encore sur son front le baiser d'adieu tendre et passionné qu'il lui a donné. Qu'est-il donc arrivé depuis? que s'est-il donc passé? Oh! cette cantatrice! c'est elle sans doute qui lui ravit la joie de ce glorieux triomphe, le seul auquel elle ait réellement attaché quelque prix. Comme elle se sentait malheureuse! Elle n'aurait jamais cru que le dédain pût faire tant souffrir. Oh! Dieu! le dédain!... Quoi! elle, elle, Rose-de-Roi, était dédaignée!.... A cette cruelle réflexion, la douleur, le dépit, et peut-être un autre sentiment dont elle ne se rendait pas bien compte, et qui était beaucoup plus honorable que ceux-là, lui firent éprouver un tel serrement de cœur que, si un déluge de larmes n'était venu la soulager, je ne sais ce qui serait advenu à notre petite reine des fleurs.

Pendant que ses pleurs coulaient en abondance, elle entendit ouvrir en bas la porte du petit salon. La voix de Pierre monta jusqu'à elle: il s'en allait. Rose courut à la fenêtre et écouta. Elle voulait savoir s'il demanderait à lui souhaiter le bonjour, ou si du moins il témoignerait quelque inquiétude du malaise qui l'avait forcée à monter si précipitamment chez elle.

« Viens demain plaider ta cause auprès de ma fille, et gagne-la, mon ami, » disait en ce moment M. Deroy. « Tous mes vœux sont pour toi; tu es le seul à qui je puisse la céder sans en éprouver trop de peine. »

Eh quoi! Pierre l'a demandée en mariage à son père! Elle n'en peut croire ses oreilles; elle ne peut revenir de sa surprise. Oh! mon cœur, dit-elle en pressant ses deux mains sur sa poitrine, mon cœur, ne bats pas si fort!

Une heure après le départ de Pierre, Rose était encore dans sa chambre. Que ses sensations étaient changées! Elle triomphait maintenant; mais sa joie avait un autre caractère. Dans le premier moment, c'était quelque chose comme un bonheur indicible et de muettes actions de grâces rendues à Dieu. Cela n'avait pas duré longtemps : le naturel, revenu au galop, lui soufflait à l'oreille : Enfin, je pourrai me venger! Comme je saurai le faire souffrir! Comme il me payera tous les serrements de cœur dont il a été cause! Je l'attendrai de pied ferme maintenant. Ah! c'est demain? quel dommage que demain ne puisse être aujourd'hui!...

La nuit se passa enfin, et, le jour venu, Mlle Balbine eut à reprocher à Rose mille distractions auxquelles la bonne fille ne concevait rien. Elle secouait la tête en disant : « Rose est trop difficile; si elle tarde encore, on ne pourra plus la marier. La voilà qui ne sait plus ce qu'elle fait; elle a laissé brûler sur le gril toutes les pommes de terre, et le lait de mon café est allé dans le feu. Bien certainement, je ne lui laisserai pas faire la crème ce soir, elle serait tournée. Voilà ce que c'est : plus longtemps on reste demoiselle, plus on a de difficulté à se décider à prendre un mari, et plus la tête se met à l'envers. J'en sais bien quelque chose, moi, qui ne suis posée et prudente que depuis si peu de temps! »

L'excellente Balbine se calomniait. Telle elle était, telle on l'avait toujours connue; et, si sa tête avait jamais été en révolution, son bonnet, certes, n'en avait jamais rien su.

Rose se para comme nous avons déjà dit qu'elle savait le faire, c'est-à-dire avec une simplicité pleine de goût. C'était après le dîner, qu'on faisait dans ce temps-là de midi à deux heures à Liége, que Pierre devait venir. Elle alla l'attendre dans le jardin. A mesure que le moment approchait, elle éprouvait un trouble dont elle était à peine maîtresse; lorsqu'elle croyait entendre les pas du jeune homme dans l'allée, il lui semblait que son cœur ne battait plus du tout; et puis il battait à rompre sa poitrine lorsqu'elle s'apercevait qu'elle s'était trompée. Elle cherchait les paroles avec lesquelles elle voulait formuler son refus; elle les méditait; elle voulait que ces paroles fussent bien piquantes, bien acérées : il fallait rendre à Pierre en une fois tout le mal qu'il lui avait fait en mille. Elle s'exagérait l'insensibilité du jeune compositeur, pour mieux s'encourager à l'accabler de ses dédains. L'avait-il assez outragée!

Pierre parut enfin. Il avait l'air plus sérieux, plus grave que jamais.

« Voulez-vous causer quelques instants avec moi? » dit-il, en lui prenant une main qu'il plaça sous son bras.

Sa voix avait quelque chose de si tendre, de si suppliant, et en même temps de si solennel, que Rose se laissa faire sans résistance.

En se promenant, Pierre lui raconta qu'il l'aimait depuis son enfance, qu'il avait grandi avec cet amour, qu'il n'avait travaillé avec tant d'obstination à se faire une carrière que pour pouvoir lui offrir une position honorable et sûre. Il lui peignit ses joies d'un jour, ses désespoirs du lendemain, toutes les transes de l'incertitude. Maintenant, il avait réussi, il avait obtenu un beau, un magnifique succès, dont il s'était réservé de lui apprendre lui-même la nouvelle le jour où il aurait obtenu l'autorisation de lui ouvrir son cœur.

M. Deroy, instruit de tout, approuve tout. L'avenir de Pierre est assuré. Il a le droit maintenant de demander à la jeune fille qu'il aime de partager sa destinée, car il peut lui offrir un nom qui n'est pas sans quelque réputation, et l'aisance qui suit toujours les succès glorieux.

Pendant que Pierre lui parlait avec une conviction, une tendresse dont le charme était irrésistible, Rose s'efforçait de se dérober à leur enchantement. « Ah! disait-elle tout bas, je tiens ma vengeance. Comme il est pâle! comme sa voix tremble! »

Elle leva les yeux sur le jeune homme; mais elle ne put soutenir l'expression douce et pénétrante de son regard, et elle les baissa aussitôt.

« En vérité, Pierre, » dit-elle enfin, « tout ce que vous me dites-là m'afflige. Jusqu'à ce jour, rien dans votre conduite n'a pu me laisser soupçonner que vous voyiez en moi autre chose qu'un enfant, une amie, une sœur; et moi, je me suis habituée à vous aimer comme un frère?

— Ah! Rose, » s'écria Pierre, « devais-je vous faire lire dans ce cœur que vous occupiez tout entier, avant de pouvoir vous demander si vous vouliez bien être ma femme?

— Je ne puis être votre femme, » reprit la jeune fille. « Vous souffririez trop avec moi! vous connaissez mon caractère mieux que personne, vous qui avez tout fait pour me corriger de mes défauts.

— Rose, » dit tristement le jeune homme, « plaisanter en ce moment serait une chose cruelle. Parlez-moi sérieusement : voulez-vous être ma femme?

— Non, Pierre, » répondit la jeune fille avec fermeté; « et, si je vous parle aussi nettement, c'est parce que je suis persuadée que vous serez facilement consolé de mon refus. Une autre femme, plus faite que moi pour vous rendre heureux, m'aura bientôt fait oublier. »

La petite coquette ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait; elle ne savait que trop que le cœur de Pierre n'était pas un de ceux qui peuvent changer ou oublier; mais il lui plaisait de faire une allusion, qu'elle croyait très-transparente, à la jeune et belle cantatrice de Bruxelles, et elle attendit avec curiosité l'effet du trait qu'elle avait essayé de lancer. Malheureusement, soit que Pierre n'eût pas compris, soit qu'il n'eût pas voulu comprendre, il ne parut être ému que de son refus.

« Avant de vous prononcer définitivement, Rose, » lui dit-il d'une voix très-émue, « ne voudrez-vous pas réfléchir quelques jours?

— Je suis trop légère, trop fantasque, » dit-elle résolûment; « je ne suis pas digne de vous. » Et puis, pensa-t-elle vous m'êtes réellement trop supérieur. Même, sans y songer, vous seriez le maître dans notre ménage; et là comm ailleurs je veux régner. Si je suis une Rose-de-Roi, je sui aussi la reine des fleurs, et il ne me convient pas d'abdiquer, beau prince des giroflées! »

« Vous êtes injuste envers vous-même, Rose, » repri Pierre d'un ton profondément triste. « Vous n'êtes ni léger ni capricieuse. Je vous ai vue grandir, et mon jugemen d'enfant, mûri par le malheur, m'a permis tout d'abord d comprendre combien, sous des dehors frivoles, vous cachie de sensibilité. Vous étiez à l'âge où l'on n'a d'autre sou que celui de s'amuser, de jouer avec sa poupée, quan vous avez pris la direction de la maison de votre père, quan vous l'avez consolé, quand vous l'avez charmé. Il n'y a p de meilleure ménagère que vous : Mlle Balbine, qui s'y e tend, se plaît à vous rendre cette justice. Il n'y a pas no plus d'amie plus affectueuse et plus sûre : le pauvre Chabardèze en sait quelque chose, et les pauvres proclame votre charité, quoique vous preniez grand soin de cach le bien que vous faites. Moi-même, Rose, n'ai-je pas occasion, dans deux circonstances bien différentes, d'êt témoin des beaux élans de votre généreux cœur? La première fois, vous vous en souvenez, c'est lorsque le pe frère de Nanette, votre chevrière, se laissa choir presq sous ses yeux dans la Meuse. Avec quel dévouemen répondant aux cris de l'enfant qui se débattait sur l'e en vous tendant ses petits bras, vous vous êtes élanc pour le sauver ou périr avec lui! Heureusement que la Pr vidence m'avait amené sur les bords du fleuve juste à tem pour vous en retirer, vous et le petit imprudent que vo teniez si étroitement embrassé. La seconde fois, je vo ai surprise auprès du berceau de l'enfant de Lisbeth, et que vous avez fait pour cet orphelin suffirait seul po m'empêcher de douter de votre cœur.

« Mais vous êtes coquette, Rose; voilà votre principal d faut. Vous aimez que l'on vous trouve belle et qu'on vous dise. Le nuage qui obscurcit un petit coin du beau ciel bl de votre caractère, ce nuage s'évanouira lorsqu'un amo noble et sérieux remplira votre âme. »

L. Agimont.

(*La suite au prochain numéro.*)

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numé est : *Souvenir.*

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprimeurs de l'Institut et de la Marine, r. Jacob



L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

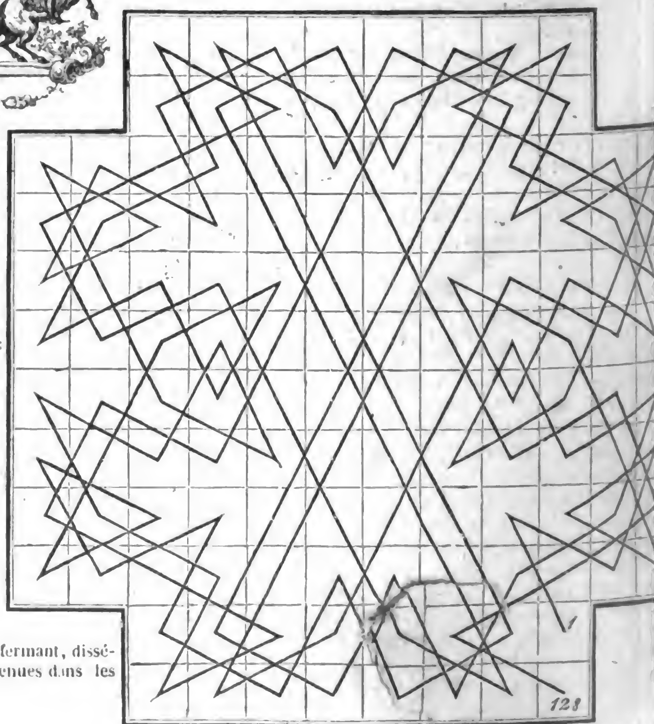
« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi.....

« Enfant, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler. »

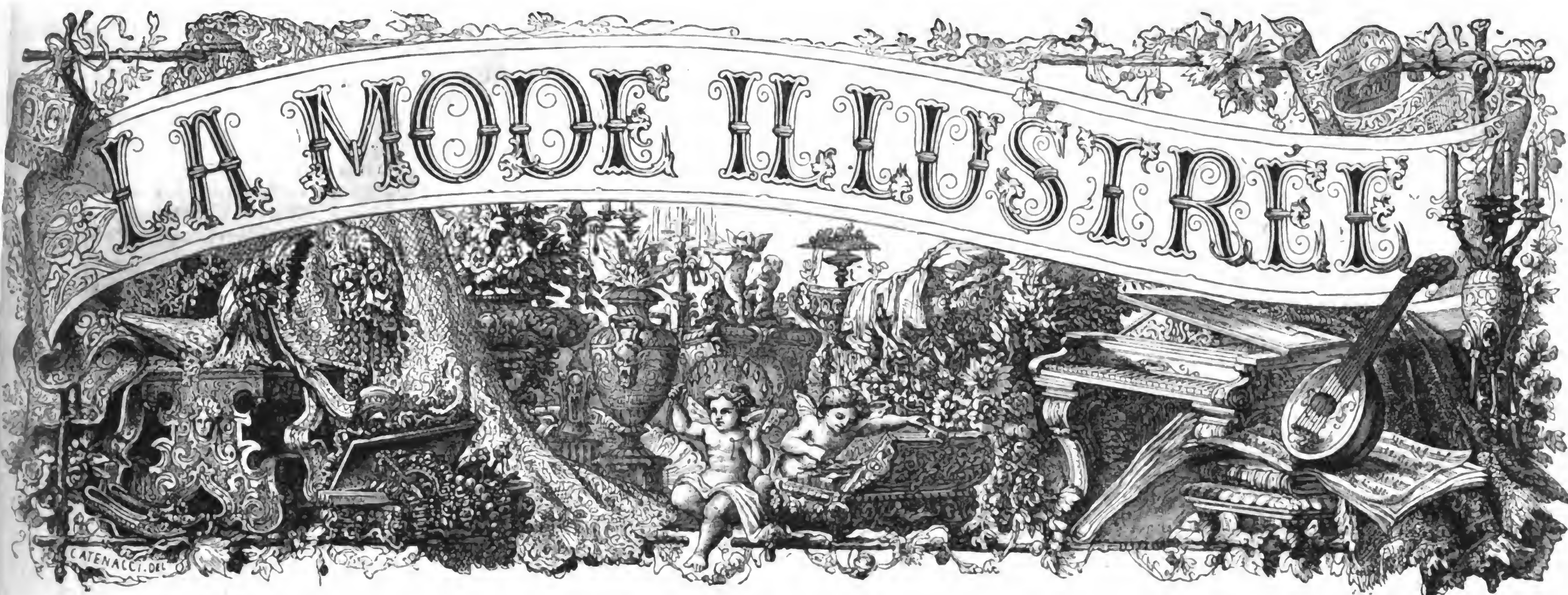
Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère! ton fils est mort.

Reboul.

Voir, à notre avant-dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.



N° 46. DEUXIÈME ANNÉE. 11 novembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

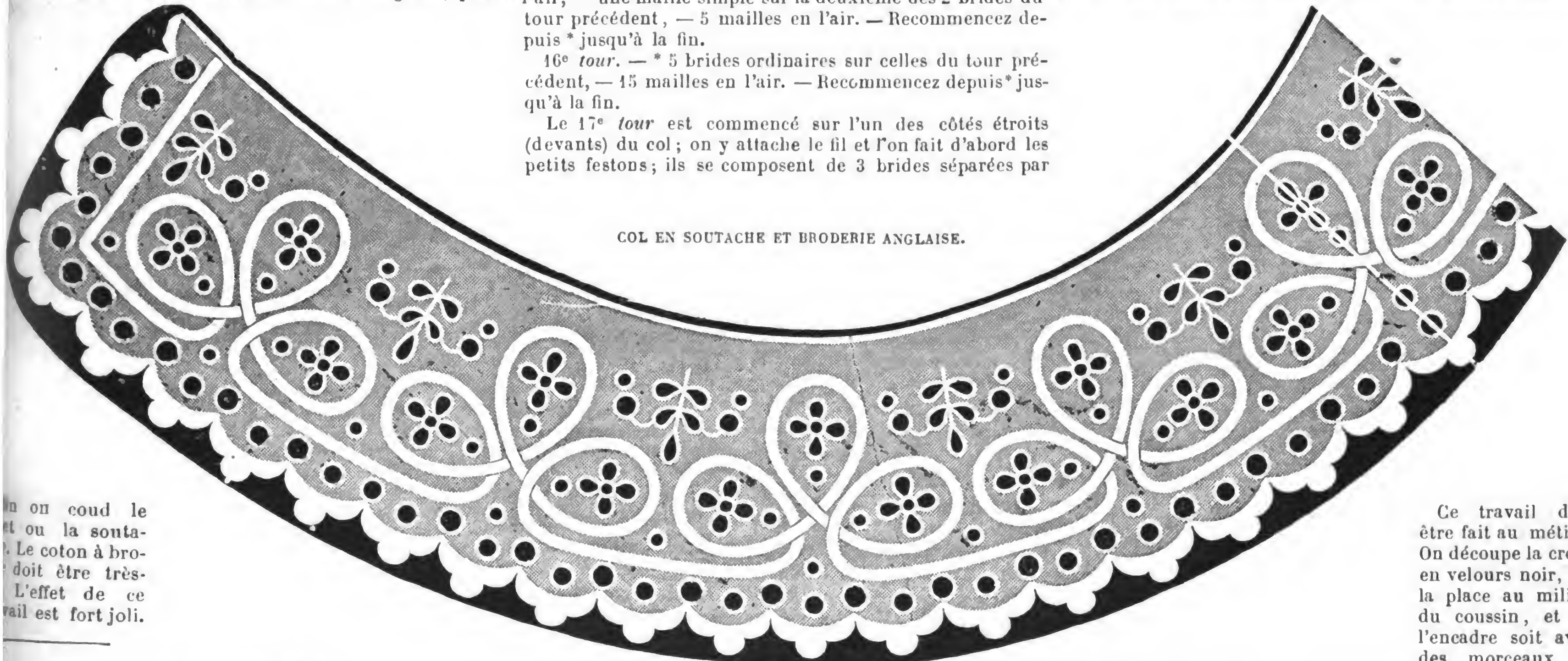
RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Col en soutache et broderie anglaise.

On fait ce col avec du lacet fin ou de la soutache ondulée. La broderie est exécutée sur de la batiste ou bien du nansouk clair. On fait d'abord le feston qui encadre le col, puis les feuilles et les œillets en broderie anglaise, puis on coud le lacet ou la soutache. Le coton à broder doit être très-fin. L'effet de ce travail est fort joli.



COL EN SOUTACHE ET BRODERIE ANGLAISE.

Col au crochet.

On emploie pour faire ce col du fil d'Irlande n° 100. On monte 360 mailles, sur lesquelles on fait deux tours composés de mailles simples. On coupe le fil à chaque tour.

3e *tour.* — 5 brides dans les 5 premières mailles du tour, 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent. On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, en distribuant les mailles de façon à terminer ce troisième tour par 5 brides. On coupe le fil.

4e *tour.* — * 5 brides dans les 5 premières brides du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 2 brides dans le milieu des 7 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

5e *tour.* — * 5 brides dans les 5 brides du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 2 brides sur les 2 brides du tour précédent, — 3 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

6e *tour.* — * 5 brides sur les 5 brides du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — 2 brides, — 4 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

7e et 8e *tours.* — Comme le précédent.

9e *tour.* — * 5 brides, — 5 mailles en l'air, — 2 brides, — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

10e et 11e *tours.* — Comme le précédent.

12e *tour.* — * 5 brides, — 6 mailles en l'air, — 2 brides, — 6 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

13e et 14e *tours.* — Comme le précédent.

15e *tour.* — * 5 doubles brides dans les 5 brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la première des 2 brides du tour précédent, — 4 mailles en l'air, — une maille simple sur la deuxième des 2 brides du tour précédent, — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

16e *tour.* — * 5 brides ordinaires sur celles du tour précédent, — 15 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin.

Le 17e *tour* est commencé sur l'un des côtés étroits (devants) du col; on y attache le fil et l'on fait d'abord les petits festons; ils se composent de 3 brides séparées par 3 mailles en l'air. Ces 3 brides sont faites dans une seule maille du col. Après la troisième bride, on fait encore 3 mailles en l'air, en passant une ou 2 mailles du tour précédent, puis on fait une maille simple pour rattacher le feston au col. Quand on a ainsi bordé le côté, on fait dans chacun des festons du bord, composés des 15 mailles en l'air du seizième tour, on fait, disons-nous, 6 brides séparées les unes des autres par 3 mailles en l'air; les quatre brides du milieu doivent être de doubles brides. On continue ainsi jusqu'à l'autre côté de devant du col, et l'on y fait les mêmes festons que pour le premier côté.

Porte-monnaie.

On fait ce porte-monnaie sur du maroquin brun ou gris, avec du cordonnet d'or, des perles, un peu de velours noir et de la soie bleue de cordonnet. Ce travail doit être fait au métier. Le médaillon du milieu est en velours noir. L'étoile placée au centre est faite au passé avec de la soie de cordonnet. Les six branches sont séparées par du cordonnet d'or. Des perles d'or sont placées au milieu et autour de l'étoile. L'arabesque est faite avec du cordonnet d'or. L'encadrement est en perles d'or. Les deux petites croix sont faites en perles noires.

Coussin pour prie-Dieu.

MATÉRIAUX. — Velours violet pour le fond du coussin; velours noir et velours blanc pour le dessin; *bouillonné* d'or, galons d'or et cordonnet d'or; soie blanche de cordonnet; perles d'or de différentes grosseurs.

Ce travail doit être fait au métier. On découpe la croix en velours noir, on la place au milieu du coussin, et on l'encadre soit avec des morceaux de bouillonné d'or très-rapprochés, soit avec du galon plat en or. Les grosses perles d'or sont placées sur la croix après ce premier encadrement. On coud ensuite avec de la soie fine jaune le cordonnet d'or représenté par la ligne blanche. Les petites rosaces parsemées sur la croix sont faites avec des perles d'or plus petites que celles employées pour le premier encadrement. Les feuilles de vigne sont découpées en velours blanc; les nervures sont en perles d'or. On se sert de cordonnet d'or pour encadrer et fixer les feuilles. Les tiges sont faites en soie blanche de cordonnet. L'arabesque qui sert d'encadrement au coussin est faite avec de la soutache d'or.

Lambrequin en tapisserie.

On exécute ce dessin sur du canevas n° 5 avec des laines fines et des soies. Il servira pour les étagères *encoignures*, pour les petits guéridons, les portières, etc. Si on voulait

l'employer pour cheminée, il faudrait choisir du canevas plus gros et des laines assorties à la grosseur du canevas.

Le dessin représente un liseron lilas au milieu de ses feuilles couleur feuille morte et feuilles en laine noire avec nervures jaune d'or.

Manche bouffante en tulle.

Le bord de cette manche est plissé avec sept plis creux, qui forment une sorte de volant; dans l'espace qui se trouve entre chaque pli on met un entre-deux de dentelle, sous lequel on place un ruban de couleur; ces entre-deux se prolongent jusqu'au milieu de la manche. Un deuxième volant coupé à part, plissé comme le précédent, est posé sous celui-ci, de façon à le dépasser de 2 à 3 centimètres. Chaque volant est bordé d'une étroite dentelle de valenciennes.

La manche, montée sur une bande plate, a 1 mètre 4 centimètres de largeur, 43 centimètres de hauteur; on l'échancre en haut et on l'arrondit en bas, afin que la couture n'ait que 26 centimètres de longueur. Le volant formé par le bas de la manche a (la dentelle non comprise) 5 centimètres 1/2 de hauteur sur la couture, 8 centimètres 1/2 de hauteur au milieu; le second volant, celui qui est fait à part, a 7 centimètres 1/2 de hauteur au milieu. On consolide les plis à l'intérieur en les couvrant d'une étroite bande de mousseline. Les entre-deux ont 3 centimètres 1/2 de largeur.

Ces manches seraient charmantes pour manches de robe. S'il s'agissait d'une robe de taffetas ornée de velours noir, les entre-deux seraient remplacés par des bandes de velours noir; si les ruches se mêlent à la garniture de robe, on remplacera les entre-deux par des ruches; enfin, si la robe est ornée de lisérés de couleur, on pourra maintenir les entre-deux en les choisissant de guipure noire, et plaçant sous ces entre-deux du ruban de même nuance que les lisérés.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de taffetas noir. La jupe est ornée de trois bandes en taffetas violet, couvertes d'entre-deux en guipure noire, et encadrées par une guipure noire légèrement froncée, en diminuant graduellement de largeur; la première, celle placée au-dessus de l'ourlet de la jupe, a 12 centimètres de largeur, la deuxième 9, la troisième 7 centimètres de largeur; une bande pareille forme bretelles sur le corsage, plat à longue ceinture, encadrée d'une bande violette, recouverte d'entre-deux en guipure noire; les manches, très-jolies et très-gracieuses, nous ont semblé mériter d'être dessinées à part; nos lectrices les trouveront, dans le présent numéro, sous le nom de *manche bouffante;* le dessin est accompagné d'une explication qui suffira pour les reproduire.

Robe en taffetas vert, à rayures noires disposées en biais. Le bas de la jupe est garni avec cinq volants déchiquetés, dont trois noirs et deux verts, disposés alternativement; manches larges, garnies avec deux volants noirs et un volant vert; corsage à pointe et montant, recouvert d'un fichu en guipure noire; bonnet orné de rubans verts et de dentelle noire.

MODES.

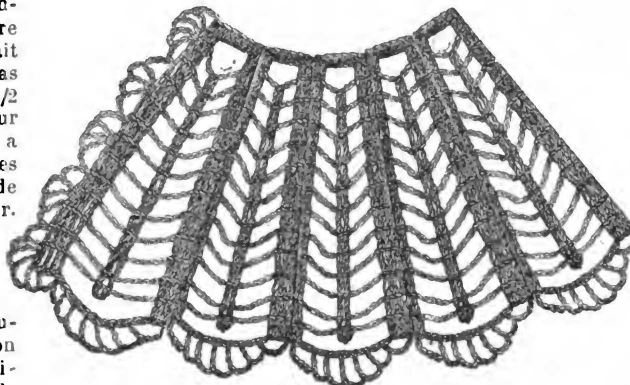
Ce mois est le plus important de tous au point de vue de la toilette; c'est à cette époque que les personnes prévoyantes font une partie de leurs emplettes et choisissent



PORTE-MONNAIE.

les vêtements destinés à la saison d'hiver. Je ne parle pas, bien entendu, de certaines élégantes qui ne sont pas encore revenues à Paris: pour elles, la toilette n'est pas une affaire raisonnable et raisonnée à laquelle on fait une part convenable dans les occupations et les dépenses; la toilette est leur unique souci, et chaque jour emporte et apporte un caprice nouveau. Assez d'autres les encouragent dans cette voie funeste, dans cette soif immodérée du luxe et du changement, qui aboutit souvent à la ruine; je n'aurai pas à me reprocher d'avoir contribué à égarer ces cerveaux légers, et mes lectrices savent que ma principale préoccupation a pour but de les engager à soumettre leurs dépenses à leurs ressources, et de leur indiquer les combinaisons qui me semblent être de nature à leur permettre d'être élégantes dans toutes les conditions de fortune.

Commençons par l'extrême simplicité: on me demande si l'on portera toujours des robes d'alpaga noir? Oui, mille fois oui; l'alpaga ne passera plus de mode; il sera désormais aussi indispensable que le linge, et rien ne pourrait le remplacer dans la toilette des femmes écono-



COL AU CROCHET.

mes; c'est la robe vouée aux courses du matin, aux jours pluvieux, à ces mille circonstances où l'on doit être *présentable*, sans s'exposer à endommager une robe coûteuse. On garnit les robes d'alpaga noir, gris ou brun, avec quatre ou cinq petits volants tuyautés, couvrant le bas de la jupe sur une hauteur de 25 à 30 centimètres, ou bien avec un seul grand volant, surmonté d'une ruche ayant 6 centimètres de largeur, ourlée de chaque côté et froncée au milieu. Quand ces robes sont trop courtes, ainsi qu'on me l'écrit, il est très-facile de les allonger sous la garniture, qui se compose de plusieurs petits volants ou d'un seul grand volant. Si l'on possède une robe en taffetas noir, hors d'usage, on taillera dans cette robe quatre ou cinq petits volants, que l'on fera déchiqueter, et que l'on posera sur une robe d'alpaga noir, gris ou brun; cette robe sera aussi très-convenable pour toilette d'intérieur. Si l'on sort, on mettra un grand *collet* ou manteau de drap. Le chapeau sera en velours noir, avec intérieur et brides de couleur violette, — gros bleu — ou bleu azuline. Les toilettes de ville ou de visite un peu cérémonieuses se composent de robes de taffetas noir ou de taffetas de couleur foncée; le gros bleu, dans ses différentes teintes, sera la couleur privilégiée cet hiver. Les manteaux et pardessus de drap-velours, ornés de soutache et de passementerie, les manteaux et mantelets de velours, les cachemires rayés ou bien à petite bordure, accompagneront ces robes plus parées. Le chapeau sera plus élégant; si la passe est en velours, le fond sera, par exemple, en gros-grain de couleur, et, sur ce fond, des bandes de velours seront croisées; quelques plumes orneront ce chapeau de visite, dont j'ai vu le gracieux modèle chez madame Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46.

Les toilettes de bal n'existent encore qu'à l'état de projet, mais les toilettes de dîner se montrent déjà; en voici une que j'ai trouvée tout à fait charmante.

La robe était en taffetas vert de nuance moyenne; neuf volants déchiquetés ornaient la jupe; les deux premiers volants étaient en taffetas noir, — les deux suivants en taffetas vert foncé, — les deux autres en taffetas vert moins foncé, — puis deux en taffetas vert plus clair; — le dernier, enfin, toujours en taffetas, était encore plus clair; la gradation des nuances était imperceptible, et l'on s'apercevait à peine de cette différence de tons, qui était habilement ménagée; le corsage, carré, à demi décolleté, sur une guimpe de tulle ornée de rubans de velours noir, était encadré par une double ruche verte et noire; les manches, très-larges, étaient garnies avec cinq volants pareils à ceux de la jupe.

Avez-vous été aux magasins du Louvre? Oui, sans doute, si vous habitez Paris; si cependant vous avez omis cette visite, hâtez-vous de réparer cette négligence; ne me demandez pas ce que l'on y trouve, car, ne pouvant consacrer un volume à cette énumération prodigieuse, je serais forcée de vous répondre laconiquement que l'on y trouve de tout, que tout y est d'un bon marché relatif, sans doute, mais incontestable; en un mot, que l'on peut s'y pourvoir de tous les objets qui sont disséminés dans vingt magasins spéciaux. Étoffes de laine et de fantaisie, soieries modestes ou resplendissantes, dentelles et guipures, cachemires, étoffes d'ameublement, tapis, enfin tout ce que l'on peut rêver se trouve réuni dans cette vaste et permanente exposition de l'industrie.

Mais je connais mes lectrices; elles veulent des détails, elles en exigent à tout prix; aussi ai-je noté, à leur intention, les objets suivants:

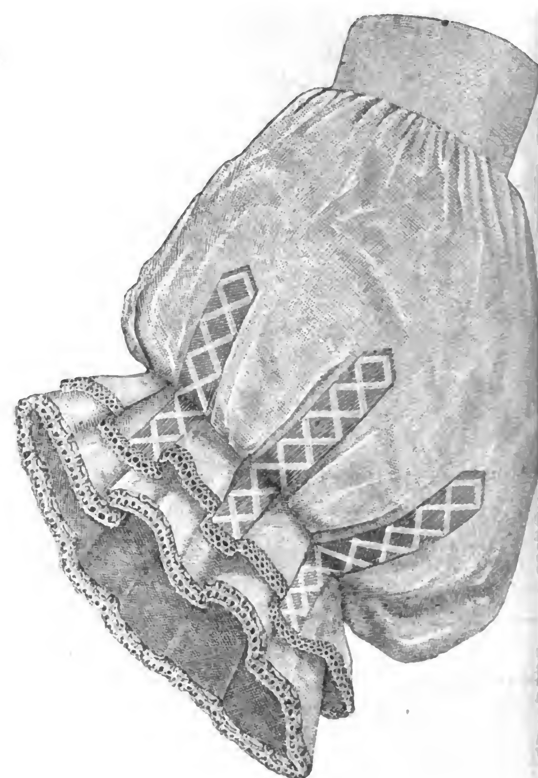
Des jupons rayés de tout genre et de toute couleur, à 6 fr. 90; des robes de laine, à petites palmes de soie, couleur sur couleur, à 4 fr. 90; des popelines à carreaux, à rayures, depuis 6 fr. 75; des robes de soie, fond noir par exemple, avec des dessins qui se composent uniquement de traits horizontaux ou perpendiculaires, penchés en arrière comme des accents graves, ou jetés en avant comme des accents aigus: cette explication grammaticale rend très-imparfaitement l'heureux effet de ces dessins si simples et si nouveaux cependant; ces dessins sont principalement blancs ou couleur d'or, sur fond noir; des moires antiques blanches, à grands bouquets: cette étoffe a dû être copiée sur quelque robe qui figurait à Versailles dan[s] la grande galerie des fêtes, sous le règne du grand roi; de[s] robes de chambre toutes prêtes, et qui paraissent devoi[r] être tout à fait confortables; puis de grands rideau[x] en tulle brodé, depuis 12 fr.; des couvre-pieds pareils, 11 fr. 75, etc.; je devrais même placer ici une colonn[e] d'*etc.* pour ne point m'écarter de la vérité.

Montons un étage, nous trouverons les salons de con[]fection; toutes les formes y sont réunies, — j'entend[s] celles qui sont élégantes et nouvelles, — depuis la modest[e] casaque non ajustée en demi-drap, spécialement destin[ée] aux jeunes filles, jusqu'au magnifique *mandarin* en v[e]lours, à bretelles de guipure, coûtant 380 fr.; admiro[ns] aussi le *lis* à double manche, également en velours, et [] *Pompadour*, que je préfère à tous, parce qu'il me semb[le] être le vêtement le plus gracieux que puisse choisir u[ne] jeune et gracieuse femme.

Le dernier numéro portait à mes lectrices, selon le vœ[u] qu'elles nous ont exprimé, quelques dessins représenta[nt] des chapeaux de madame Aubert, rue du Faubourg-Poi[s]sonnière, 46; nous pouvons les recommander en toute s[é]curité de conscience, parce que ces chapeaux sont de b[on] goût, qu'ils ont le don d'embellir les têtes qu'ils coiffen[t], parce qu'enfin leur prix est abordable pour toutes l[es] femmes. Nos abonnées peuvent s'adresser avec confian[ce] à madame Aubert; elle leur enverra des chapeaux simpl[es] et élégants d'une extrême solidité, car ils ne se déforme[nt] jamais, et particulièrement seyants; il suffit de lui indiqu[er] à peu près le genre de physionomie, la couleur des ch[e]veux et celle des yeux.

Terminons, en plaçant ici quelques renseignements q[ui] nous ont été demandés; on met un chapeau de tulle ou [] crêpe pour aller à tous les spectacles; on met des co[if]fures seulement pour l'Opéra italien et l'Opéra frança[is]; la place que l'on occupe à ces deux théâtres règle la t[oi]lette que l'on choisit. On peut mettre un corsage décoll[eté] si l'on est placé dans les loges de foyer, les loges déc[ou]vertes et les premières loges; un corsage à fichu de de[n]telle si l'on doit se trouver au balcon ou bien aux fauteu[ils] d'amphithéâtre; enfin il est de bon goût de se montrer [à] l'orchestre du Théâtre-Italien, non en toilette de bal ou [de] soirée, mais en élégante toilette de ville, c'est-à-dire [] corsage montant, avec une coiffure ou bien un chapea[u].

E. R.



MANCHE BOUFFANTE EN TULLE.

LES SONGES.

Les poëtes et les savants ont vainement sondé ce m[ys]tère qu'on appelle le rêve: il n'a livré ses secrets ni [à] l'imagination, ni à l'expérience, ni à la science. Nul [ne] sait d'où viennent ces images qui hantent notre che[vet] quand le sommeil a fermé nos yeux; nul n'a pu expliq[uer] cette puissance qui nous transporte à travers les espac[es]



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob _ Paris

Etoffes de la Mon GAY fils. 2 rue de la Vrillière.

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE. r. d'Hauteville. 53.

Jupons et Ganterie de la VÉNITIENNE. 62. r. de la Chaussée d'Antin.

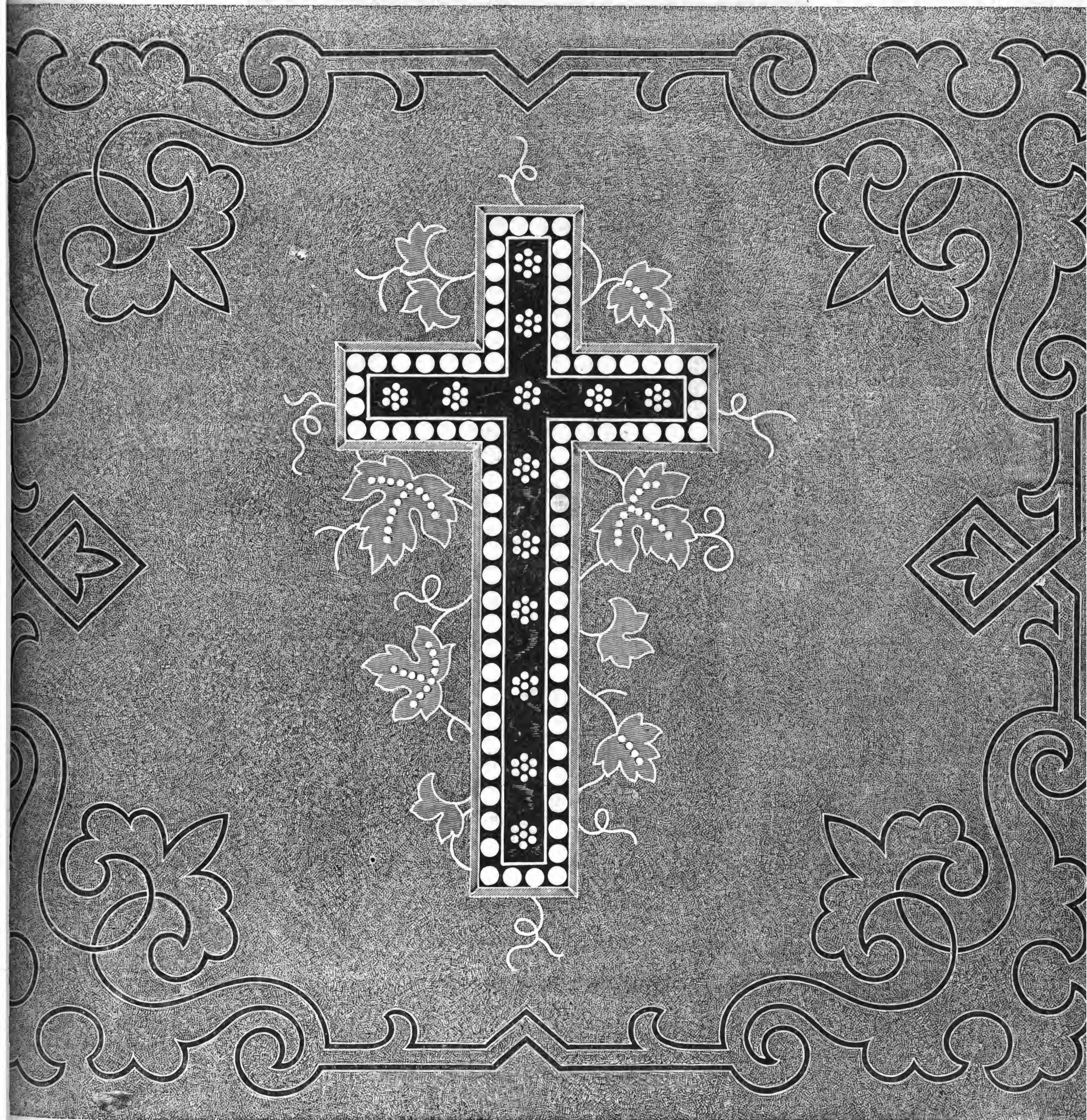
qui nous ramène vers les jours de l'enfance, qui réveille les souvenirs effacés de notre mémoire, oublieuse quand elle veille, fidèle quand elle est anéantie en apparence. Les songes embrassent à la fois le passé, le présent, et l'avenir, la réalité et la chimère; ils nous conduisent dans des contrées inconnues, magnifiques, peuplées d'amis perdus, hélas !... et d'amis que l'on ne connaîtra jamais; ou désertes et désolées, et laissant peser sur la poitrine haletante toute l'horreur de la solitude, pire que cela de l'abandon. Il est des rêves aussi qui deviennent, pour ainsi dire, chroniques, qui reproduisent toujours les mêmes situations et les mêmes sensations. Le plus fidèle parmi ceux qui se partagent mes nuits me transporte au-dessus, bien au-dessus de la terre; je m'élève, par la seule force de mon désir, au-dessus des arbres que j'aperçois par les fenêtres de ma chambre à coucher, puis au-dessus des plus hautes maisons, et, toujours planant sans peine et sans fatigue, je dépasse les clochers les plus élevés. De là je jette un regard sur la terre que j'ai quittée, où j'ai souffert, où j'ai pleuré, et je me prends moi-même en pitié, en songeant aux choses qui m'ont ému, aux peines qui ont pesé sur moi : le rêve raille la réalité ! Le songe trouve que la vie est une pitoyable illusion ! Où est la vérité ? M'est-elle révélée, ou bien, au contraire, m'est-elle voilée quand je rêve ?

Si les peuples arrivés à la maturité de la civilisation n'ont pu encore comprendre et expliquer les songes, qui prennent cependant une partie de leur existence, comment s'étonner que les nations bien moins avancées que les nôtres aient attribué aux rêves une origine surnaturelle, et les aient considérés, en certaines occasions, comme des avertissements émanant de Dieu même ? L'histoire ancienne offre un grand nombre de songes célèbres, et, si nous en croyons les historiens du temps, ces songes dirigeaient les destinées des princes et des empires. Le songe d'Astyage, roi des Mèdes, le décida à sacrifier son petit-fils Cyrus, qui, sauvé par un serviteur dévoué, reparut pour donner raison au songe d'Astyage, en détrônant celui-ci. Un songe décida Abraham à sacrifier son fils, et les songes de Pharaon, commentés par Joseph, vivront dans la mémoire des peuples aussi longtemps que vivront les peuples.

D'où viennent les rêves ? Les uns cherchent leur origine dans des causes purement physiques; les autres les attribuent, au contraire, uniquement aux agitations de l'esprit, et prétendent y découvrir les traces d'une existence antérieure ou d'une vie future. Il y a là une barrière infranchissable pour l'esprit humain, et nous n'ajouterons pas une ligne aux inutiles commentaires qui ont été écrits sur ce sujet; nous ne chercherons pas à découvrir si les rêves racontent le passé, ou s'ils annoncent l'avenir, et si nous avons parlé des rêves qu'amène le sommeil, c'est uniquement afin de nous occuper un moment des rêves que l'on fait tout en étant éveillé.

Ceux-ci sont les plus dangereux de tous. Nous ne sommes plus à l'époque où les songes pouvaient changer les décisions et les destinées humaines, mais nous vivons à une époque où les rêves que l'on fait tout éveillé peuvent influer sur quelques destinées et y apporter des troubles et des regrets, que l'on aurait évités si l'on avait eu assez de courage pour se soustraire à l'action malfaisante des songes.

L'habitude des songes est, en quelques points, sembla-



COUSSIN POUR PRIE-DIEU.

ble à celle des fumeurs d'opium ou de hatchich : elle emporte la pensée loin de ce monde, vers des mirages lointains; elle la promène dans ces espaces où les désirs les plus chimériques reçoivent leur réalisation; puis, quand le songe est dissipé, quand sa puissance est évanouie, on retombe lourdement à terre, en proie à la nostalgie des pays inconnus, au dégoût de la réalité. Les songes nous envahissent peu à peu; ils changent l'aspect des objets qui nous environnent; ils esquissent autour de nous mille tableaux enchanteurs; ils nous entraînent dans ces contrées merveilleuses que notre imagination embellit à sa guise, et nous nous élevons, comme Icare, bien loin de cette terre, sur les ailes de la fantaisie. Oui, certes, comme Icare, et nos ailes nous abandonnent comme les siennes, et nous retombons à terre, meurtris de notre chute.

J'ai connu beaucoup de femmes qui avaient contracté cette dangereuse habitude de rêver tout éveillées, pendant que leurs mains étaient occupées d'un travail tout mécanique, auquel leur pensée n'était pas attachée.

L'une, Parisienne de naissance, fixée en province par son mariage, rêvait ainsi, immobile, pendant des heures entières; elle rêvait le bruit, le mouvement de la grande ville, les courses et les flâneries sans but, les réunions, les concerts et les spectacles; — et, pendant que ces songes l'emportaient, son enfant était abandonné aux soins d'une servante; il était malpropre, négligé. Le ménage était mal tenu, le mari mécontent et soucieux. — Tout cela parce que la jeune femme rêvait au lieu de vivre, de remplir ses devoirs, et de jouir des joies véritables qui étaient à sa portée.

Une autre rêvait sans cesse les splendeurs de la fortune; elle se regardait à sa toilette, entourée de femmes de chambre empressées; elle revêtait ses atours, ses dentelles, ses cachemires, ses diamants; elle montait dans *sa* voiture, elle se rendait au Théâtre-Italien, dans *sa* loge.. Pendant qu'elle s'abandonnait à ces illusions enivrantes, l'unique plat du dîner brûlait, et son mari, qui travaillait au lieu de rêver, ne trouvait pas au logis le bien-être auquel il avait droit.

D'autres, plus ambitieuses encore, rêvent des époux parfaits, un idéal toujours prosterné à leurs pieds, ou leur récitant, à la pâle clarté de la lune, les vers qu'elles ont inspirés. Cet être devient le compagnon de tous leurs rêves, et toutes les perfections dont elles le comblent, toutes les grâces dont elles le douent, rendent le rôle de leur mari véritable aussi difficile qu'ingrat; il ne peut lutter avec ce personnage fantastique, qui est étranger aux défauts de l'humanité, qui se présente toujours dans une tenue irréprochable, et qui, par sa nature éthérée, est préservé de toutes les viles obligations qui nous sont imposées par la *guenille* si chère au bonhomme Chrysale. Et pendant que la femme se laisse emporter par ses songes, elle est insensible aux qualités réelles de son réel compagnon. Elle *rêve* qu'elle est aimée d'une certaine façon, et néglige de se rendre aimable, et par conséquent digne d'être aimée par son mari. Tout entière aux perfections chimériques qu'elle se crée, elle devient sourde et aveugle lorsqu'il s'agit d'apprécier l'affection dont elle est réellement l'objet. Certes, s'il s'agissait uniquement d'atteindre quelques ridicules, les lignes que je viens de tracer seraient bien puériles; mais il ne s'agit pas seulement de s'égayer quelques instants sur le compte des femmes *incomprises*, aussi passées de mode aujourd'hui que la fausse littérature romantique qui se produisit il y a trente ans : il s'agit de signaler un mal sérieux, qui atteint les femmes depuis leur enfance, qui grandit avec elles, et les expose à des dégoûts et même à des dangers très-grands. Il en est qui ont versé bien des larmes, parce qu'elles ont *rêvé*, et, si la cause de ces larmes était chimérique, la douleur qui les a fait couler n'était que trop réelle. Cette habitude, en effet, enlève le sens exact des choses de ce monde; les obstacles, les impossibilités n'existent pas dans les rêves, et l'on essaye quelquefois de les convertir en réalité, sans tenir compte des périls et des douleurs qui sont la conséquence fatale de ces essais.

Les mères, les institutrices, ne sauraient trop veiller sur les enfants; on voit bien souvent de petites filles, immobiles dans un coin, tressaillir douloureusement quand on les appelle : elles rêvaient, et l'on vient de dissiper le songe qui les charmait. C'est ainsi que commencent toutes les femmes qui doivent rêver tout éveillées, et, pour prévenir ce mal, il faut bannir l'oisiveté; il faut que les mains et l'esprit d'une petite fille, d'une jeune fille, d'une femme, soient toujours occupés, même pendant les heures de récréation. Il faut, en un mot, opposer à toutes les maladies de l'esprit le seul remède qui puisse les combattre et les anéantir, c'est-à-dire le travail sous toutes les formes.

S. DE PAROY.

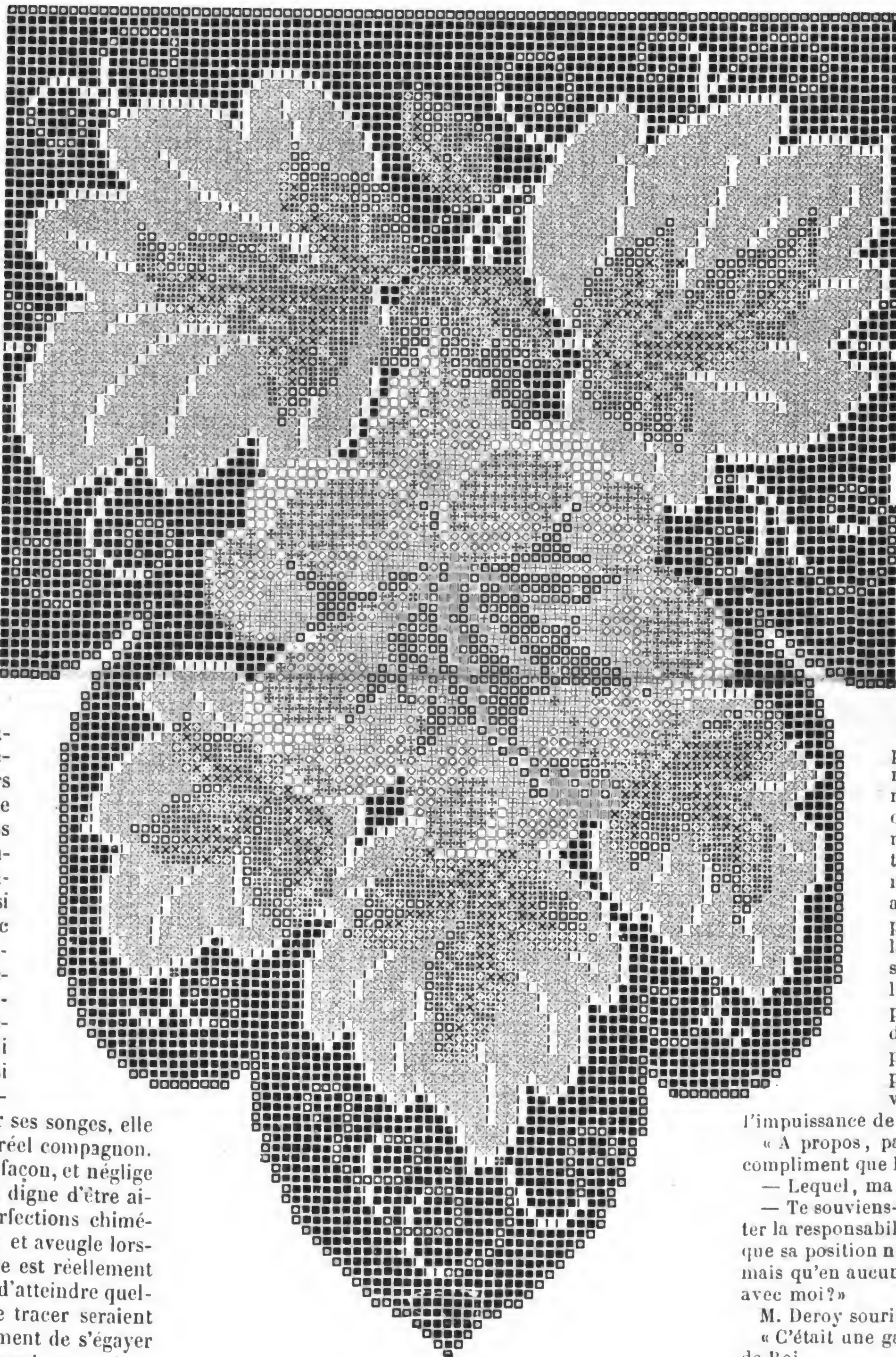
ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

Suite.

Rose secoua la tête et fit un mouvement pour se diriger vers la maison. Elle sentait que ce langage digne et sincère faisait impression sur elle; que l'expression d'un attachement si vrai, si noble, si constant, l'attendrissait. Elle voulait échapper à leur influence. Pierre la retint.

« Un moment encore, Rose; il s'agit du bonheur de notre vie à tous deux.



LAMBREQUIN EN TAPISSERIE.

Explication des signes : ■ Vert anglais. ⊠ Noir. ' Gris foncé en soie. ◘ jaune d'or en soie. ◻ Blanc en soie. ⊞ Lilas clair. ⊟ Couleur bronze. ◘ Violet foncé. ⊞ Violet clair. ◘ Lilas de nuance moyenne. ■ Brun clair. ⊡ Brun moins clair. ■ Brun foncé.

— A tous deux ! » répéta Rose d'un ton piqué.

Il lui semblait passablement impertinent que le jeune homme la mît de moitié dans ses regrets.

« Oui, Rose, à tous deux. Je vous répète, » ajouta-t-il gravement, « que je vous connais mieux que vous ne vous connaissez. Vous jouez en ce moment tout votre avenir pour une satisfaction d'amour-propre que vous regretterez lorsqu'il ne sera peut-être plus temps. Vous m'aimez, Rose, je le sais.

— Ah! par exemple, c'est trop fort! » s'écria la jeune fille en frappant du pied avec impatience.

« J'ai passé dix-sept ans à vous voir presque tous les jours, et je me serais étrangement trompé si vous étiez autre que ce que je crois, si je ne savais mieux que vous démêler vos propres sentiments.

— J'en suis fâchée pour vous, Pierre, » reprit Rose d'un air ouvert et naturel, « mais, vraiment, votre perspicacité est ici en défaut. Je suis bien sûre, moi, que je ne vous aime pas... d'amour, que je ne veux pas être votre femme, et que je regrette beaucoup que vous me forciez à vous le dire aussi nettement. Maintenant voulez-vous me laisser à mes pensées?

— Un mot encore. Quelques-unes de mes paroles vous ont déplu. Ce déplaisir a été plus sérieux que je ne l'avais présumé, et en cela, bien certainement, j'ai été dans l'erreur; mais, Rose, si vous avez véritablement pour moi l'amitié fraternelle dont vous me parlez, avant de m'enlever tout espoir, accordez-moi de réfléchir pendant huit jours. D'ici là, je ne reviendrai pas ici; mais nous nous retrouverons au baptême de l'enfant de Michel et de Catherine. Dans le courant de cette journée je vous offrirai une giroflée.

« Vous n'avez pas oublié, » ajouta-t-il en souriant tristement, « que je suis le prince de ces belles fleurs. Si vous l'acceptez, en quittant Jupille pour retourner à Bruxelles, j'emmènerai avec moi ma femme, l'amie de mon enfance, la compagne de toute ma vie. Si vous refusez, tout sera dit entre nous : je partirai seul; et, si je vous revois jamais, je ne vous importunerai plus de mon amour. Maintenant, je ne vous retiens plus. »

V.

Rose s'éloigna, légère comme un faon; mais, tout le reste de la journée, ce fut en vain qu'elle essaya de se croire satisfaite, elle ne put y parvenir. Elle voulait se féliciter de son triomphe; mais elle entendait toujours cette voix si franche, si sympathique, si tendre, la conjurer de ne pas jouer avec le bonheur. Elle s'étonnait de ne pas être plus indignée de ce qu'elle appelait la suffisance de Pierre. Elle s'étonnait surtout que la vengeance qu'elle en avait tirée ne donnât pas plus de contentement à son cœur.

Après le départ du jeune homme : « Eh bien! Rose, » demanda M. Deroy, « as-tu enfin trouvé un mari digne de toi?

— Pas encore, père.

— Comment! pas encore? » dit le bon professeur surpris. « Que diantre te faut-il donc, si Pierre n'est pas ton fait?

— Je suis si bien auprès de toi! » dit la câline jeune fille en embrassant son père, « comment pourrais-je songer déjà à te quitter? »

Le vieillard voulait gronder, puis raisonner; mais il se sentait si heureux au fond de l'âme d'être toujours le premier dans les affections de sa fille, que ses gronderies ne furent pas plus sévères que ses raisonnements ne furent solides. Le petit docteur féminin réduisit le tout à néant. Une chose qui contribua puissamment à cette victoire remportée par Rose, c'est qu'elle eut soin, tout en faisant brèche aux arguments éternels, d'appeler à son aide un puissant auxiliaire. Elle bourra à son adversaire une pipe de son meilleur tabac, et, lorsqu'elle la lui présenta, avec son bon et ravissant sourire, M. Deroy, en la recevant tout allumée de ses jolies mains, songea en soupirant qu'au fond il serait bien dur de se déshabituer si tôt de toutes ces tendres prévenances; et ses justes observations se perdirent alors dans les bouffées qu'il lançait vers le ciel avec des regards qui trahissaient l'impuissance de ses efforts.

« A propos, papa, » dit Rose, « as-tu entendu le beau compliment que Pierre m'a fait hier à table ?

— Lequel, ma fille ?

— Te souviens-tu qu'il a dit qu'il n'aimerait pas à accepter la responsabilité que donne le titre de parrain, à moins que sa position ne lui permît d'en remplir tous les devoirs, mais qu'en aucun cas il ne consentirait à tenir un enfant avec moi?»

M. Deroy sourit.

« C'était une galanterie à ton adresse, ma petite Rose-de-Roi.

— Jolie galanterie, ma foi !

— Dans l'ancien temps, ma fille, les lois de l'Église défendaient formellement de se marier avec sa commère. Au commencement de la monarchie française, il y a des exemples de divorce qui n'avaient d'autres causes apparentes que cette union spirituelle; et, à une époque plus rapprochée de nous, quoique fort distante encore, on était convaincu qu'un pareil mariage devait nécessairement être malheureux.

— Ah! c'est donc à ces coutumes-là qu'il faisait allusion? » dit Rose devenue toute pensive. « Pourquoi ne s'est-il pas mieux expliqué? » Et elle remonta chez elle pour rêver à son aise à tout ce qui s'était passé.

Pierre tint parole; il ne revint pas chez M. Deroy, et Rose, qui avait espéré qu'il n'aurait pas le courage d'attendre l'expiration des huit jours pour connaître le résultat des réflexions qu'il l'avait engagée à faire, Rose souffrit cruellement dans son cœur de ne point le voir, et, dans son orgueil, de la fermeté de sa résolution.

« S'il avait changé d'avis; si, rebuté de mes airs dédaigneux, il me prenait au mot et ne venait pas à la soirée du baptême, pensait-elle, quel malheur ce serait! Je ne pourrais pas l'humilier une seconde fois. Je serai si belle ce

jour-là! » Et puis les yeux de Rose se voilaient de quelques larmes, et il lui semblait que c'était pour Pierre seul, maintenant, qu'elle voudrait être belle, et que, s'il se présentait encore, ce ne serait plus un refus qu'il essuierait. Elle le comparait à tous les jeunes gens qui avaient demandé sa main et à tous ceux qu'elle connaissait; combien Pierre était au-dessus d'eux! Comme elle serait orgueilleuse d'avoir été choisie par lui! N'était-il pas trop tard? Cette fière et noble nature ne se sera-t-elle pas offensée de ces stupides mépris? La jeune et belle cantatrice, qui a obtenu un si beau succès dans l'opéra de Pierre, vient d'arriver avec sa mère à Jupille. Ces dames logent chez l'oncle du jeune compositeur, qui est aussi leur parent. Michel lui a dit qu'il les avait invitées au baptême de son enfant et à la soirée qui terminera ce jour de fête. Quoi de plus naturel que Pierre tourne ses vœux de ce côté? Mademoiselle Delhez est aussi sage qu'intelligente et belle; tous deux pourraient se faire réciproquement un bien immense dans la carrière qu'ils parcourent. Si les vœux de Pierre allaient se tourner de ce côté, oh! qu'elle serait punie! Et les pleurs inondaient le visage de Rose et ses sanglots l'étouffaient.

Le jour de la cérémonie sainte arriva enfin. Catherine se portait assez bien pour désirer paraître un instant au splendide dîner de baptême que Michel donnait à ses amis. Le temps était magnifique, tout faisait présager une charmante journée de plaisir.

Avant de partir pour l'église, l'invalide qui, on se le rappelle, était le parrain choisi par Rose, offrit à sa commère la reine des fleurs une délicieuse couronne de lierre qu'il avait tressée avec un art et un goût exquis; lui-même avait une superbe rose du roi à sa boutonnière.

« Rose, » dit-il à la jeune fille en lui présentant son offrande, « je porte votre livrée, et le lierre, qui est la mienne, est la fidèle image de mes sentiments pour vous. Il meurt où il s'attache; la mort seule pourrait me détacher de vous. »

Rose, pâle et tremblante, accepta la couronne de lierre, et la fit porter tout de suite chez Catherine, avec l'intention de la mettre dans ses cheveux en revenant de l'église; elle ne songea même pas à l'essayer. Autrefois elle l'eût posée vingt fois sur son front avant de s'engager à s'en parer dans une fête : mais Rose ne pensait plus à être la plus belle; elle ne désirait plus régner que sur un cœur, qui peut-être en ce moment-là même lui échappait; le sien était bien malheureux !

M. Deroy, l'ancien soldat, mademoiselle Balbine, tous s'inquiétaient de la tristesse de Rose, tous l'accablaient de questions sur sa santé. Elle éprouvait un dépit extrême de ce que son visage trahissait à ce point ses anxiétés, et elle affectait un air riant et animé, pour tromper la tendre sollicitude de ceux qui l'entouraient; mais elle avait bien de la peine à rassurer des cœurs habitués à la douce quiétude de son beau visage, à la charmante sérénité de son esprit.

On part pour l'église. Quelle surprise a été préparée à sa reine par le roi des fleurs! Toutes les jeunes filles de Jupille l'attendent à la porte et s'empressent de lui faire,



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas violet. La jupe est garnie de deux volants, ayant, le premier, 15 centimètres; le deuxième 14 centimètres de largeur; chacun de ces volants est surmonté d'une bande de taffetas violet encadrée par une ruche de ruban noir étroit; les bandes sont ornées d'une guirlande *appliquée* en velours noir; les manches, à revers et jokeys, sont ornées des mêmes bandes; le corsage, montant, est garni, par devant, avec une ruche en ruban noir.

Robe en popeline gris foncé. Le lé de devant est orné d'un treillage en velours noir; une large bande en velours noir surmonte et encadre ce treillage et forme bretelles sur le corsage, dont le haut est orné d'un treillage en velours; les manches sont garnies comme la jupe.

Costume de petit garçon. Blouse et pantalons en étoffe de laine grise; la garniture se compose de deux bandes en popeline gros bleu; bas à rayures blanches et gros bleu.

...qu'elle paraît, le plus gracieux cortége. Deux garçons, ...nes et vigoureux, tiennent, élevée au haut de deux bâtons enjolivés de rubans, une immense couronne de fleurs, emblème de sa royauté, qu'ils portent devant elle. Madame Spée, qui marche entre elle et une autre amie de Catherine, jouit de sa surprise, et le bon Chabardèze cherche son regard dans l'espoir d'y retrouver le rayonnement habituel de ses yeux; il rencontre un sourire, mais si triste que son cœur en reste mal à l'aise.

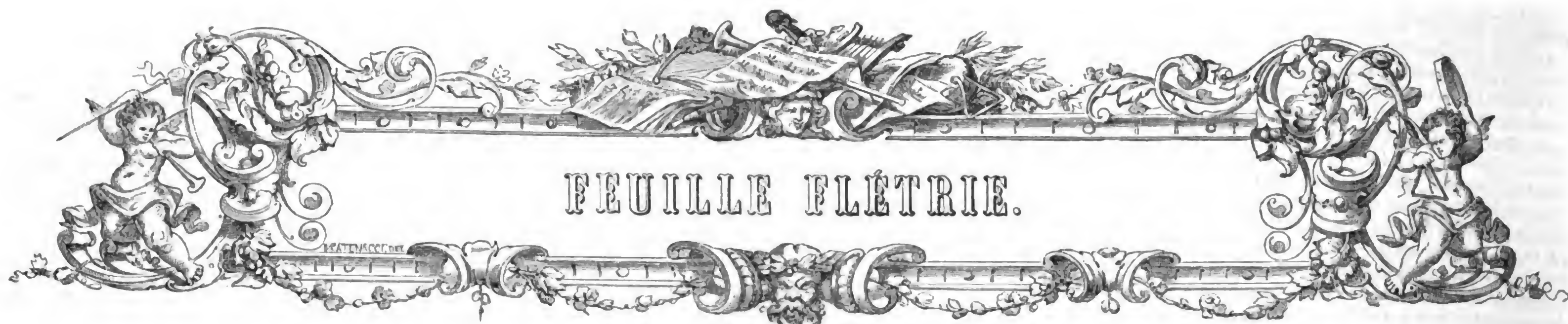
L'enfant est déjà dans l'église. Rose y entre, précédée de sa couronne. La cérémonie sainte se termine, et le petit garçon de Catherine, car Dieu a exaucé les vœux de la jeune femme, son petit garçon se nomme maintenant Michel-André Léonis : Michel comme son père, André d'après son parrain.

On se met à table. Catherine, toute faible qu'elle est encore, veut au moins assister au dessert. Elle y paraît plus jolie que jamais, malgré sa pâleur. On boit à sa santé, à l'heureux avenir de son nouveau-né. Catherine effleure son verre de ses lèvres, et trinque avec les joyeux convives. On trinquait encore à Liége et dans les environs à cette époque-là! Elle s'éloigne ensuite, mais, en passant auprès de la jeune marraine, elle lui dit à demi-voix, en jetant un coup d'œil de regret sur Pierre, qui s'empresse auprès de mesdames Delhez :

« Quel dommage que tu aies laissé à cette aimable étrangère la gloire de t'enlever un de tes plus fervents admirateurs!

— Comment! Que veux-tu dire? » répond Rose, frappée au cœur d'une douleur aussi aiguë que s'il eût été traversé par la lame d'un poignard.

« Mais, » reprit Catherine, sans s'apercevoir de l'effet produit par ses paroles, « on a dit à Michel que cette demoi-



Paroles de Mme Élisa MERCOEUR.

ROMANCE

dédiée à madame Emmeline Raymond.

Musique de Mlle Lucie POUJOULAT.

Moderato.

PIANO.

CHANT *Dolce.*

Pour-quoi tom-ber dé-jà feuil-le jaune et flé-tri-e, J'ai-mais ton doux as-
Pau-vre feuille, il n'est plus le temps où la ver-du-re Om-bra-geait le ra-
L'hi-ver, sai-son des nuits, s'a-van-ce et dé-co-lo-re Ce qui ser-vait d'a-

pect dans ce tris-te val-lon Un prin-temps un é-té fu-rent tou-te ta
meau, dé-pouil-lé main-te-nant Si fraîche au mois de mai, faut-il que la froi-
sile aux ha-bi-tants des cieux. Tu meurs, un vent du soir vient t'em-bras-ser en-

rall.

à volonté. *tristamente.*

vi-e Et tu vas som-meil-ler sur le pâ-le ga-zon.
du-re Te laisse en-core, à peine, un in-cer-tain mo-ment.
co-re, Mais ses bai-sers gla-cés pour toi sont des a-dieux.

à volonté *rall.*

Et tu vas som-meil-ler sur le pâ-le ga-zon, sur le pâ-le ga-zon.
Te laisse en-core à peine, un in-cer-tain mo-ment, un in-cer-tain mo-ment.
Mais ses bai-sers gla-cés pour toi sont des a-dieux, pour toi sont des a-dieux.

; était fiancée depuis peu à M. Képenne qu'elle a connu ruxelles. »

ne mortelle pâleur couvrait le front de Rose.

Qu'as-tu? » dit la jeune femme effrayée. « Rose, Rose, nain est glacée! Mon Dieu! je ne savais pas, je ne pou-pas prévoir.... Ah! pauvre enfant, tu l'aimes!

. Silence, Catherine! Qu'il ne soupçonne pas, que nul e doute...

. Ce bruit est peut-être mensonger, ma Rose chérie; re-s-toi, on nous regarde. Du courage, mon enfant!... Ah! je voudrais pouvoir rester près de toi, ne pas te quit-de la soirée, te soutenir!....

. Sois tranquille, » bégaya la jeune fille en essayant de rire. « Vois, mon visage reprend sa gaieté. Je puis en rir demain, mais je serai belle et rieuse ce soir, je te romets.

- Allons, allons, Catherine, » s'écria joyeusement Michel venant prendre le bras de sa petite femme, « retour-s bien vite auprès du nourrisson; il pourrait s'impatien-d'une aussi longue absence, et sa nourrice ne doit pas ser du congé qu'il lui a accordé. Chère petite femme, » uta sérieusement Michel, « la vérité est que je crains r toi la fatigue. N'est-ce pas, Rose, qu'elle ne doit pas er plus longtemps?

- Assurément non, » répondit celle-ci d'une voix à peine incte.

Remontons ensemble, » continua l'heureux père, « sans marquer l'altération de cette voix. Allons retrouver notre it Michel. Je m'échapperai de temps en temps pour ve-vous embrasser tous deux. »

atherine suivit son mari, après avoir jeté à Rose un ard qui lui recommandait la prudence et le courage. re jeune fille, ès son départ, sentit aussi le, aussi aban-née au milieu cette fête, que lle se fût trou-: transportée t d'un coup s un immense ert.

lle s'assit au-s d'un groupe demoiselles à rier, et, tout en nt l'air de pren-intérêt à leur versation, elle gea à ce que lait de lui dire herine.

Pierre allait nc bientôt épou-cette belle per-ne auprès de uelle il se mon-it si aimable, ttentif? Il n'y it pas à en dou-, puisque la se était déjà blique. N'avait-pas d'ailleurs isté à la céré-nie du baptême s qu'il eût eu ir elle un re-d? Elle l'avait rouvé, il est i, parmi les in-és du dîner et la soirée, com-il l'en avait rtie, mais il n'avait pas de giroflée à sa boutonnière, il ne lui accordait pas plus d'attention que ne l'exi-ait la plus banale politesse.

In gémissement s'échappa de la poitrine de Rose et se dit heureusement dans le caquetage des jeunes filles l'entouraient. Elle appuya son front sur le marbre froid la console près de laquelle elle était assise, et rassem-toutes ses forces pour tenir la promesse faite à son ie, de secouer l'oppression qui la faisait si horriblement ffrir.

lais ce fut en vain qu'elle se débattit contre elle : la ma-nité avait déjà remarqué ses préoccupations, et se don-t carrière à ses dépens.

Elle regrette Michel Léonis, » disait-on tout bas. « Elle perçoit maintenant de la sottise qu'elle a faite en lais-t échapper l'occasion de devenir la maîtresse de cette ilente demeure. Son insupportable orgueil est bien puni, c'est justice. »

l'autres ajoutaient qu'il serait à souhaiter que le baron de nss revînt à la charge, pour la consoler et la dédom-ger par un titre d'une immense fortune rejetée inconsi-ément.

Qu'entendez-vous par rejetée inconsidérément? » repre-t quelque bonne âme. « C'est bel et bien Michel Léonis n'a pas voulu de Rose; il l'a trouvée trop coquette, et st à croire qu'Arnold de Hanss ne serait pas trop flatté pouser une femme qu'il n'obtiendrait qu'au refus d'un re. »

insi, ce n'était plus Rose qui avait éconduit Michel; c'é-Michel qui n'avait plus voulu de Rose.

Le baron Arnold de Hanss n'épousera plus personne, » une voix derrière le groupe charitable.

Comment! » s'écria-t-on en se retournant.

Il est mort! » reprit tragiquement celui qui avait pris parole, un petit homme avec des lunettes d'or.

« Mort! » fut encore l'exclamation générale.

« Oui, mort; et ce sont les dédains de cette petite co-quette qui l'ont tué, » continua-t-il en désignant Rose théâ-tralement.

« Ah! contez-nous cela, contez-nous cela, » s'écrièrent plusieurs voix.

Enchanté d'attirer une attention dont jusqu'alors il n'a-vait guère été l'objet, l'homme aux lunettes d'or les assu-jettit sur son nez, prit une pose importante, et dit : « Voici le fait.

« Depuis que Rose Deroy avait repoussé sa demande en mariage, Arnold de Hanss, pour se consoler et pour oublier, si c'était possible, le plus doux rêve de sa jeu-nesse, semblait s'être livré plus que jamais corps et âme à l'orgie.

« Une petite rivière, dont je ne vous dirai pas le nom, tra-verse le village où était situé, près de Maëstricht, son do-maine héréditaire. D'un côté de la rivière est le château avec ses dépendances; de l'autre, une longue rue qui vient aboutir perpendiculairement à peu de distance d'un pont jeté sur la rivière, tout en face du vieux manoir. Dans cette longue rue, il y a un café où se rassemblent tous les soirs les notabilités du pays.

« Arnold fréquentait ce café et n'en sortait jamais sans y laisser une partie de sa raison, un lambeau de sa dignité. Cet hiver, la veille de Noël, il but plus que de coutume en-core, et resta le dernier dans l'établissement, d'où il fallut littéralement l'expulser pour pouvoir en fermer les portes. Arnold avait une telle habitude de boire, il pouvait absor-ber une si grande quantité de liquides de toutes sortes sans en paraître incommodé, que les maîtres du café, lui voyant faire d'ailleurs une assez bonne contenance, crurent inu-tile de s'occuper de lui plus que de coutume, et le laissè-rent partir sans s'assurer s'il pourrait retrouver seul le chemin de sa maison.

« Il n'y avait plus personne dans les rues quand Arnold fut mis à la porte du café. Tous les habitants avec lesquels il causait, jouait, buvait chaque jour, étaient rentrés depuis longtemps chez eux, pour faire réveillon avec leurs familles, et tous les paisibles habitants du village, revenus de la messe de minuit, reposaient tranquillement dans leurs lits.

« La nuit était très-sombre et très-froide. Il n'y avait pas plus d'étoiles au ciel que de lumière derrière les vitres des maisons. La bise faisait rage; on n'entendait d'autre bruit que le sifflement des vents et le mugissement de l'eau qui tombait du barrage en entraînant des glaçons qui venaient se heurter contre l'arche unique du pont.

« Une fois dans la rue, Arnold marcha tout droit devant lui. Mais, arrivé sur la jetée, au lieu de prendre un peu sur la gauche pour gagner le pont, il appuya vers la droite et descendit sur le bord de la rivière.

« Comme il était tout à fait ivre, il est probable qu'il se mit en tête de la traverser pour atteindre plus prompte-ment la rive opposée. Quoi qu'il en soit, à peine entré dans l'eau glacée, la frayeur dut le dégriser, mais le froid l'avait saisi, ses membres s'étaient engourdis, et il ne put avan-cer ni reculer.

« L'eau lui venait d'ailleurs jusqu'à la poitrine, et bien-tôt il se trouva pris entre deux glaçons qui le maintinrent debout, mais qui lui ôtèrent toute possibilité d'agir. Alors Arnold cria, appela, implora. On entendit bien quelques-uns de ses cris désespérés, mais on crut que c'étaient ceux de quelque ivrogne attardé qui faisait des siennes, et per-sonne ne bougea.

« Le lendemain, le premier paysan qui sortit de chez lui pour se rendre à son travail aperçut un homme debout dans la rivière. Les deux glaçons n'avaient pas lâché leur proie. Il s'en approcha, donna l'alarme, mais trop tard : depuis deux heures le baron Arnold de Hanss n'existait plus. »

Tout le monde frissonna en écoutant le récit de cette fin épouvantable, et tous les yeux se tournèrent avec indigna-tion du côté de Rose Deroy, cause première de ce malheur. Pour le petit homme, enchanté de l'effet qu'avait produit sa lamentable histoire, il retira ses lunettes, les essuya, les remit, releva la tête et promena sur l'auditoire, qu'il ve-nait d'émouvoir si vivement, un regard qui semblait quêter les compliments que, sans nul doute, il croyait dus à son ta-lent de narrateur.

Heureusement que Rose ne savait rien, n'entendait rien de tout ce qui se disait autour d'elle. Tout occupée à don-ner le change sur ses impressions, elle causait par moment avec une étourdissante volubilité, et puis gardait un morne silence. Elle riait presque aux éclats sans que rien y donnât prétexte, ou gardait un sérieux de glace lors-que chacun souriait. Le bon Chabardèze, qui était venu prendre place à côté d'elle dans le cercle qui l'entourait, le bon Chabardèze la regardait, s'étonnait et s'attristait.

Quelqu'un proposa de faire de la musique. Tout le monde approuva avec enthousiasme. On se leva, on rapprocha les chaises, on ouvrit le piano, on feuilleta les partitions, les romances. Rose pensa que, pendant toutes ces évolutions des belles demoiselles qui devaient chanter ou tenir le piano, elle pourrait s'isoler dans un coin et essayer de pleurer.

Son cœur était plein de larmes, mais ses yeux secs brû-laient ses paupières, et elle aurait donné tout au monde pour que des pleurs vinssent les humecter. Eh quoi! Pleu-rer à une fête, quand on est jeune, belle entre les belles, qu'on est accla-mée reine des fleurs sous le nom charmant de Rose-de-Roi, et qu'on porte une cou-ronne de lierre qui sied si bien à notre front de dix-sept ans! Ain-si va le monde! Qui ne sait que les couronnes ne défendent point des pleurs, et qu'elles sont ra-rement légères à porter?

De la place qu'elle avait choi-sie, Rose pouvait suivre tous les mouvements de Pierre et ceux de mademoiselle Del-hez. La jalousie la mordait au cœur. Parfois ses yeux erraient d'un groupe de jeunes gens à l'autre. Toutes ses com-pagnes, toutes ses amies étaient là, avec leurs mères, leurs fiancés, leurs frères. Les re-gards se croi-saient, se cher-chaient, se trou-vaient; toutes les lèvres étaient sou-riantes, tous les cœurs semblaient heureux. Pour elle, désormais, il n'y avait plus d'amour, plus de joie, plus de bonheur, et par conséquent plus d'avenir. La malheureuse enfant n'avait pas encore épuisé la coupe d'amertume. La jeune can-tatrice, conduite au piano par Pierre, joua quelques bril-lantes mélodies, mais elle ne put chanter, elle était fort enrhumée. Elle offrit gracieusement d'accompagner tout ce qu'on voudrait. Michel Léonis, qui connaissait la voix char-mante de Rose, s'empressa de la chercher en appelant : « La marraine! la marraine! » La marraine fut obligée de quitter l'embrasure de la fenêtre, de se montrer, et de suivre, bon gré mal gré, Michel Léonis qui l'entraînait au piano sans écouter ses protestations. Elle suppliait qu'on n'insistât pas, qu'on lui fît grâce. Elle ne savait rien du tout, elle n'était pas musicienne.

« Chantez ce que vous voudrez, mademoiselle, » dit avec bonté mademoiselle Delhez; « je vous accompagnerai sans qu'il soit nécessaire d'avoir l'air noté. »

Rose sentit que tous les yeux étaient fixés sur elle, et quelques-uns avec tant de malignité! Il fallait s'exécuter, dût-elle en mourir.

Pauvre enfant sans mère, rassemble ton courage, sois vaillante, voici le moment le plus terrible de la lutte. Ne cherche pas autour de toi un cœur qui sympathise avec le tien, ta bonne Catherine est absente; ne cherche pas un regard qui te soutienne, ton bon père est là, fier et heu-reux du triomphe qui s'apprête pour sa fille, mais il ne sait rien des déchirements de ton cœur. Il n'a pu les deviner, il ne saurait les comprendre. Oh! je te plains, va, car la tendre sollicitude d'une mère, son instinctive clairvoyance, eussent arraché du sentier que devait parcourir ta jeune vie les fleurs empoisonnées de la coquetterie et de la va-nité que ton inexpérience t'a fait cueillir. Pauvre chère Rose, pauvre enfant sans mère! que tes fautes te soient par-données, car déjà tu as bien souffert, tu as beaucoup expié.



L'ENFANT EST DÉJA DANS L'ÉGLISE. ROSE Y ENTRE, PRÉCÉDÉE DE SA COURONNE.

La jeune fille feuillette les romances. Il y en a une qu'elle connaît, c'est la mort d'une rose. Les paroles en sont assez insignifiantes, mais la musique en est délicieuse. La cantatrice prélude, Rose commence. A peine les premières notes toutes tremblantes se sont-elles échappées de ses lèvres, que l'aimable artiste fait un mouvement très-flatteur d'étonnement et de satisfaction, en entendant cette voix si fraîche, si pure et si sympathique. Rose s'en est aperçue, cela lui donne du courage. Il lui a pris une sorte de fièvre qui l'a ranimée ; ses yeux éclairent comme une flamme son pâle visage. Elle chante mieux qu'elle ne l'a jamais fait ; elle se surpasse elle-même ; son triomphe est complet. On lui prodigue les plus enthousiastes bravos, et ceux de l'homme aux lunettes d'or ne sont pas les moins frénétiques. C'est une ovation véritable ; Pierre seul ne joint pas ses félicitations à celles dont elle est accablée. Pourtant elle donnerait de bien bon cœur tous ces applaudissements, toutes ces exagérations pour lui entendre dire comme autrefois, avec cette simplicité bienveillante et digne qui donnait tant de prix à ses moindres éloges : « Rose, votre chant m'a fait bien plaisir ! » Mais Rose sait que Pierre déteste tout ce qui ressemble à une exhibition pour une femme. Il ne permettra jamais à la sienne de se faire entendre en public ; elle ne chantera que pour lui ou pour quelques amis dans l'intimité. Pour Pierre, les dons de l'intelligence, les présents de la nature, les grâces de l'extérieur, sont, chez les femmes, comme des essences volatiles qui s'évaporent lorsqu'on les expose au grand air. Il ne pardonne qu'à celles que l'on paye de chercher à plaire aux indifférents.

Et Rose, oubliant la jalousie qu'elle éprouvait il y a peu d'instants, jalousie motivée par la nouvelle, un peu vague il est vrai, du mariage de Pierre avec la cantatrice, Rose se dit avec désespoir :

« Tout est fini, je viens de porter le dernier coup à mon bonheur ! »

Inconséquence d'un cœur trop agité pour être logique ! De deux choses l'une : ou Pierre n'était point amoureux d'une femme, estimable sans doute, mais dont la profession ne pouvait s'allier avec ses idées, ses principes bien arrêtés, et, dans ce cas, Rose pouvait espérer encore ; ou en effet il devait épouser mademoiselle Delhez, et alors quel tort pouvait-elle s'être fait dans son esprit?

Cette cruelle soirée touchait à sa fin, et chacun se préparait à partir, lorsque l'air, qui était devenu étouffant, se rafraîchit tout à coup. Des éclairs fendent la nue, le tonnerre gronde, il éclate, et une pluie d'orage, une pluie torrentielle, vient rendre impraticables les chemins à ceux qui demeurent un peu loin de là.

Mesdames Delhez, comme on sait, habitent à une très-petite distance, chez l'oncle le charron. Michel Léonis leur prête des parapluies, et Pierre se met à leur disposition pour les reconduire.

Plus d'espoir ; il est parti ! Il l'a saluée en passant, après avoir échangé quelques mots avec son père et Chabardèze.

Comme elle souffre !

On vient chercher avec des parapluies le plus grand nombre des invités, car, à Jupille ou à Herstal, il ne faut point songer à se procurer des voitures.

Heureusement que le temps paraît vouloir se remettre. Déjà la lune se dégage des gros nuages noirs qui la cachaient ; la voilà qui semble actuellement nager dans le ciel bleu, et ses pâles rayons argentent toute la campagne.

Michel propose aux moins pressés, c'est-à-dire à ceux dont la demeure est le plus éloignée, de dresser des tables de jeu, afin de donner aux eaux qui roulent dans les petits sentiers le temps de s'écouler avant qu'on s'aventure à se rendre chez soi.

On accepte, et, de ce nombre, est la famille qui habite le plateau des Frênes.

Les jeunes filles s'amusent entre elles à de petits jeux. Rose refuse d'en être, et se réfugie une seconde fois dans l'embrasure d'une des fenêtres ouvertes qui donnent dans le jardin. C'est par là qu'elle a vu s'éloigner Pierre, Pierre, que peut-être elle ne reverra plus ! Un parterre magnifique s'étend sous les fenêtres basses du salon où s'est donnée la petite fête. Une superbe allée de tilleuls conduit des marches du perron à la grille qui donne entrée dans la propriété. Un rosier grimpant enlace ses branches et ses fleurs humides à un treillage qui orne toute la façade de la maison. Rose, sous prétexte d'en respirer les parfums, se penche en dehors pour que l'air frais du soir rafraîchisse son front brûlant. Elle cueille une des roses, que la pluie d'orage a presque entièrement effeuillée ; puis, peu à peu, son corps s'affaisse sur l'appui de la fenêtre, un de ses bras arrondi supporte sa tête et cache son visage, tandis que son autre main pend en dehors, tenant toujours la fleur qu'elle a cueillie et baignée de ses larmes.

Que de réflexions amères vinrent assaillir la pauvre Rose ! Comme elle déplorait les funestes conséquences de sa coquetterie ! Comme elle se reprochait sa conduite pleine d'insouciance et de légèreté ! C'en est donc fait, toute sa vie, cette vie qui commence à peine, elle est brisée à tout jamais, et par sa faute. Oh ! si elle pouvait la recommencer, avec quels transports elle saisirait l'occasion qu'elle a dédaignée ! Pierre avait bien raison de l'avertir de ne point jouer avec son bonheur. Elle ne l'en a pas cru. A présent, que lui reste-t-il à faire, sinon à mourir? Et son père?... Ah ! il faut qu'elle vive pour son père !

Pauvre enfant ! Heureusement que nul ne fait attention à elle, que nul n'entend les sanglots déchirants qui s'échappent de sa poitrine. Nul ne voit les belles et riches tresses de sa chevelure, entraînées par leur poids, effleurer presque le gazon qui s'étend sous les fenêtres du rez-de-chaussée. Personne surtout ne peut, à cette heure, distinguer dans la verdure la couronne de lierre qui a glissé de son front.

Tout à coup elle tressaille. Des pas se font entendre dans l'allée du perron. Elle croit les reconnaître ; elle ne relève pas la tête ; on s'approche de la fenêtre, on s'arrête ; elle ne fait pas un mouvement ; il lui semble que son saisissement l'a changée en statue. Elle n'ose respirer, son cœur même ne bat plus.

« Voulez-vous échanger la rose que vous tenez contre cette giroflée ? » dit une voix amie.

« Oui, » répondit Rose, sans quitter sa position, sans relever la tête. Mais ce oui fut prononcé si bas, si bas, qu'il fallait l'oreille attentive d'un amant pour saisir le son timide et heureux de cette voix. Seulement, ce qui pouvait aider à comprendre, c'est qu'en le prononçant, ce oui à peine distinct, les petits doigts de la jeune fille se détendirent pour lâcher la rose qu'ils tenaient, et se fermèrent vivement sur la giroflée qu'on plaçait dans sa main.

Lorsqu'enfin elle se vit maîtresse de cette fleur tant désirée, elle osa regarder le jeune homme, elle osa tourner vers lui son doux visage baigné de larmes.

Qu'elle lui parut belle, et que ses yeux, à lui, exprimaient d'amour et de bonheur!

Par un mouvement plein de grâce elle rejeta en arrière les belles nattes de ses cheveux, et puis elle les enroula autour de sa tête. Pierre profita de ce moment, qui laissait Rose sans défense, pour sceller les fiançailles par un baiser.

Ce baiser rappela subitement les couleurs évanouies sur les joues de Rose ; il rendit à ses yeux tout leur éclat, à ses lèvres toute leur fraîcheur. Il semblait que, pour renaître tout à fait à la vie, elle attendait ce baiser, comme la neige des pics inaccessibles attend, pour se colorer, les premiers rayons rosés de la lumière du ciel.

Les deux amants causèrent quelque temps inaperçus. Que de choses charmantes ils durent répéter cent fois, et quel dommage que je ne puisse les écrire ! mais quelque envie que j'en aie, cela m'est impossible. Il est de ces *riens* qu'on ne peut inventer, et nos deux amoureux étant absolument seuls à leur fenêtre, il ne m'est rien revenu de leur entretien.

Tout ce que je sais, c'est que, lorsque Rose se retourna à l'appel de son père qui avait fini sa partie, et qu'elle répondit joyeusement qu'elle était prête, il ne restait plus sur sa figure aucune trace des profondes angoisses qui toute la journée avaient bouleversé ses traits.

« Ah ! te voilà, Pierre ? » dit M. Deroy en apercevant le jeune homme qui entrait en ce moment dans le salon, « nous accompagnes-tu aux Frênes ? »

Pierre, comme on le pense bien, ne demandait pas mieux.

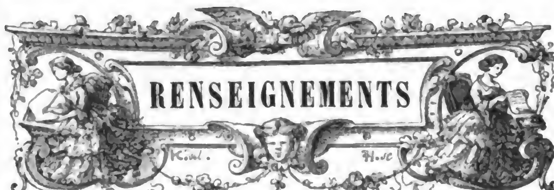
Pendant le trajet les deux jeunes gens ne dirent rien au bon père de leur intelligence mutuelle. La présence de Chabardèze, qui paraissait singulièrement triste et sombre, les gênait.

On parla de choses indifférentes ; mais comme les cœurs de ces quatre personnes étaient préoccupés ! Rose était grave et silencieuse, son bonheur l'étonnait. Pierre faisait tous ses efforts pour ne point paraître distrait. M. Deroy songeait combien il était regrettable que ce charmant jeune homme, qu'il aimait comme un fils, ne pût le devenir tout de bon ; et Chabardèze, lui, jetait de temps en temps sur Pierre et sur Rose un regard scrutateur qui prenait parfois une expression navrante de désolation.

Alors le pauvre invalide posait sa main sur sa poitrine, et semblait souffrir plus particulièrement, comme si un poids quelconque l'eût étouffé.

L. AGIMONT.

(*La fin au prochain numéro.*)



• M. Leballeur, rue Taitbout, 74, se chargeant de toutes les commissions de nos abonnées, fera monter les bretelles faites à Combrondes ; c'est lui seul qui peut indiquer le prix auquel ce travail reviendra. On porte et l'on portera toujours des robes d'alpaga noir. — M. Leballeur répondra au sujet du prix des châles longs en drap fin, brun ou violet ; le prix de ces châles dépend de la finesse du drap : j'en ai vu qui coûtaient 40 francs. — Je remercie mille fois *Diogène* pour son aimable lettre ; mais je le trouve bien changé ; Diogène se préoccupant des modes masculines !... cela bouleverse toutes mes notions historiques ; je suis bien incompétente pour répondre à la question qu'il m'adresse, et je crains de ne point justifier la confiance dont on m'honore. Je ne connais aucun journal de mode pour *hommes*, et la sagesse des nations m'a enseigné que dans le doute il faut s'abstenir. Je m'engage cependant à m'occuper de cette question. — M. Leballeur, rue Taitbout, n° 74, enverra à Miramont le fichu que l'on désire ; c'est lui qui est chargé de répondre aux renseignements de ce genre, et d'acheter les objets que nos lectrices désirent. — Le petit garçon de vingt mois portera des robes en étoffe de laine à la maison, en popeline pour sortir ; ou bien encore une jupe avec veste zouave pour sortir, une blouse pour la maison. La mignardise noire coûte 25 centimes le mètre ; la blanche 1 fr. 50 cent. les 25 mètres. S'adresser à M. Leballeur pour recevoir de la mignardise. — La veste pour petit garçon, publiée dans le n° 44, est un patron qui sert aussi pour petite fille. Les hauts volants mis à *bord* du jupon sont toujours à la mode ; si la jupe a six lés, par exemple, le volant doit en avoir neuf ; cette proportion doit toujours être observée pour tous les volants de laine, de soie, de dentelle et de mousseline. A l'intérieur du chapeau une torsade en velours noir ; à droite, en dessous, un *chou* de dentelle noire, ou bien une fleur en velours violet, à feuilles en velours noir. — X-Y-Z est fort ingénieuse ; j'enregistre sa promesse de nous lire désormais assidûment. — Pour l'enfant *voué*, une robe en mérinos ou cachemire d'Écosse bleu (cette étoffe est peu coûteuse) ; un talma pareil, ouaté et doublé de bleu ; un chapeau blanc, en feutre, bordé de pluche bleue. Quant au paletot, je ne connais malheureusement aucun moyen pour le convertir en grand manteau ; j'avais prévenu mes lectrices depuis l'hiver dernier déjà que cette forme ingrate et disgracieuse ne serait pas longtemps à la mode ; mais enfin, on porte encore des paletots, et il faut se résigner à les porter tels qu'ils sont. — Le paletot de velours *trop court* pourrait être allongé par une très-haute bande de velours, que l'on couvrirait de rangées d'effilé noir étroit ; un premier rang cacherait la couture de la bande ; les autres seraient placés, sans intervalle entre eux, sur toute la hauteur de la bande : on pourrait substituer à ces effilés des ruches de ruban noir, plissées d'un côté. Voilà, malheureu ment, la seule combinaison que je puisse indiquer à l'aimable abo qui m'appelle la *Providence* des femmes ; cette combinaison est du r à la mode ; je l'ai vue employée comme garniture pour des mant nouveaux. — L'explication du fichu au crochet se trouve dans le n notre abonnée d'*Ambert* ne l'a donc point lu ? — Il n'y a point d'é spéciale pour les costumes d'enfants ; on peut employer toutes c qui n'ont pas de trop grands dessins : le drap, la popeline unie, ou bi carreaux, et toutes les étoffes de laine conviennent pour cet usage Notre aimable abonnée d'Utrecht peut s'adresser à la maison Del boulevard des Capucines, 6 ; on lui enverra tous les échantillons qu désire. — Le dessin pour broder une robe en *tablier* devrait être pu en *entier* ; il ne pourrait par conséquent paraître dans le journal même sur une planche de patrons. M. Leballeur, rue Taitbout, 74 charge de faire exécuter, pour nos abonnées, *tous les dessins* qu' peuvent désirer. Le n° 32 contient deux dessins de tabliers qui convien parfaitement pour enfants ; il ne nous est malheureusement pas poss de publier, *pour le moment*, un autre patron de tablier pour enfant Les patrons de manteaux d'hiver ont paru. S'adresser à M. Leballeu l'on veut un patron de basquine non ajustée. Nous avons dû choisir modèles tout à fait nouveaux pour notre planche de patrons. — Le sin demandé de *Besançon* est trop grand pour être placé dans le jour il n'offrirait pas d'ailleurs un intérêt général : s'adresser à M. Simart, Rambuteau, 64 ; il se charge de le faire composer. — Les patrons de tements d'enfant ont paru ; d'autres vont lui succéder. Si notre abo de Teyninet, près Grenoble, ne peut les attendre, elle devra s'adress M. Leballeur si elle désire avoir ce patron de suite. — Notre abonné Chavroche aura trouvé, je l'espère, quelques patrons à sa conven parmi les derniers qui lui ont été envoyés avec le n° 44 ; elle ne n dique pas s'il s'agit d'une petite fille ou d'un petit garçon ; dans les cas, les étoffes de laine, reps ou demi-drap, ou alpaga à carr pour l'intérieur ; popeline unie ou bien à carreaux, ou étoffe de fant en soie et laine pour les sorties ; pour la maison, un tablier froncé tour du cou, en forme de blouse, et assez large pour envelopper tou toilette de l'enfant ; ce patron est très-simple ; M. Leballeur, rue bout, 74, se chargera de l'envoyer. Outre les dessins de broderie cés sur les planches, quand nos patrons le permettent, nous en publ dans le journal même : notre abonnée les a-t-elle tous exécutés ? — N *nouvelle abonnée des Ardennes* doit découdre sa bande piquée, et la per exactement pareille à chacune des parties du paletot, car cette b doit être tout à fait plate ; si cependant elle veut changer cette ga ture, je l'engage à lire la huitième réponse du présent article ; elle po employer la bande *piquée* pour garnir en tablier le devant d'une et d'un corsage, et les revers des manches d'une robe de laine o popeline. On fait des fichus-pèlerine pareils aux robes ; j'allongerai burnous en drap côtelé, et sur cette *allonge*, dont la couture serait chée par un ruban de velours étroit (même ruban au bord de l'*allon* je disposerais un ruban pareil en losanges, que je continuerais su devants du burnous ; les revers piqués en soie blanche seront par pour la robe indiquée.

AVIS.

L'Administration de la *Mode illustrée* a l'honneur d'in mer ses abonnés que, par suite d'un traité particulier pa avec la maison Gaget, elle peut livrer une *reliure mob* dite *reliure Marie*, qui leur permettra de réunir en volu au fur et à mesure de leur publication, les numéros Journal, et de les mettre ainsi à l'abri de tout froissem et des maculatures.

D'un système simple et commode, la reliure Marie les feuilles ou cahiers sans les percer, les piquer ni les a rer en quoi que ce soit, et on peut en mettre ou en reti isolément un ou plusieurs sans déranger les autres.

L'Administration cède ces *reliures mobiles*, disposées p y mettre *six mois* du Journal, aux prix réduits de :

Couverture en percaline chagrinée, 5 francs.
Cartonnage de couleur, 3 fr. 75 c.

Établies pour y réunir l'*année entière*, au prix de :

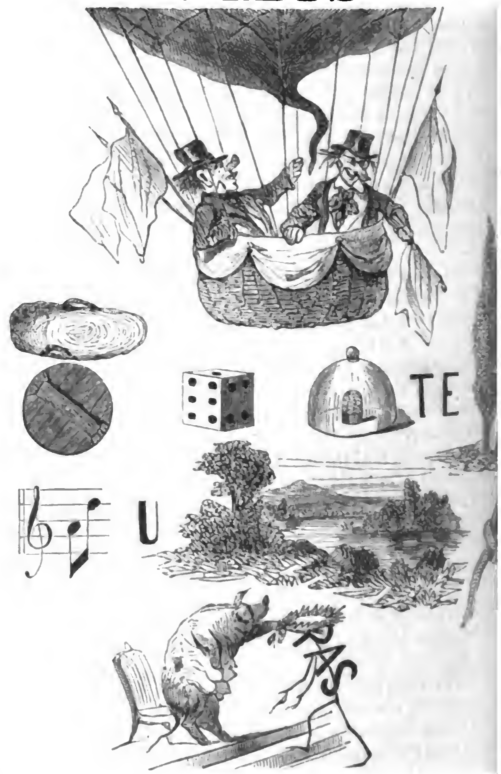
Couverture percaline, 6 fr. 50 c.
Cartonnage, 5 fr.

Ceux de nos abonnés qui désireraient avoir ces relit mobiles doivent les faire prendre dans nos bureaux. D le cas où l'envoi serait fait sur demande, les frais de tra port seront à la charge de l'acquéreur, l'Administration vrant ces reliures au prix coûtant.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob,

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les pâturages normands au bord de la mer sont renomm entre tous.

N° 47. DEUXIÈME ANNÉE. 18 novembre 1861.

LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
EC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

TENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Fichu au crochet.

TRIAUX. — 32 grammes de laine mousse (ou anglaise) anche; 8 grammes de même laine lilas. Les dessins 1 et 2 appartiennent à ce fichu.

outes nos lectrices voudront exécuter ce joli ail, qui leur rendra tant de services. Ce fichu assez léger pour ne point endommager une fure de bal; assez chaud pour garantir du froid, assez joli pour être porté, même de jour, par personne frileuse, qui le poserait sur un bon- enfin, on peut aussi l'employer comme cra-.

a forme est carrée ; il est garni d'une bordure e en laine lilas ; on commence le fichu par le ieu, en augmentant régulièrement à chaque . Nous décrirons par conséquent seulement le mmencement de ce travail. On monte 16 mailles, les réunit en un cercle, et, *dans la maille même* réunit les deux extrémités du cercle, on fait feston composé de 7 mailles en l'air et d'une lle simple, qui forment le feston du premier . * Sous le 2e feston on passe 3 mailles du tour cédent; on fait le 3e feston, et l'on place sa lle simple dans la même maille que la maille ple du 2e feston; cela forme le deuxième coin. ait les 4e et 5e, les 6e et 7e festons qui compo- les côtés du petit carré en recommençant de- *. La maille simple du 8e feston, qui termine our, est faite dans la maille du milieu du feston, l'ouvrage devant être fait en spirale. ns les tours du fichu on fait 2 mailles simples, -à-dire un feston *entier* dans chaque feston coin, afin que le travail reste toujours carré, ugmente également de tous les côtés. On fait 28 tours en comptant depuis le milieu. nd ces 28 tours sont terminés, on doit avoir de que côté 30 festons, y compris les 2 festons du . Les 4 tours suivants sont faits avec la laine ; on fait ensuite, pour terminer le fichu, ours avec la laine blanche; au dernier tour on t avoir de chaque côté 38 festons, y compris x des deux coins; le fichu se compose de tours. Dans chaque feston du dernier tour on e une petite houppe composée de 9 brins de e blanche ayant 28 centimètres 1/2 de lon- ur; on les ploie en deux parties bien égales, et on les che par le milieu; ces houppes se composent par consé- nt de 18 brins, ayant à peu près 14 centimètres de lon- ur. Le dessin n° 2 représente une partie du fichu en ndeur naturelle, et l'on y voit la disposition des ppes.

Même fichu tricoté.

Le dessin n° 2 représente un *point* avec lequel celles de nos lectrices qui préfèrent le tricot au crochet pourront exécuter ce fichu, dont l'effet sera toujours charmant.

On emploiera 72 grammes de laine mousse (ou anglaise)



FICHU AU CROCHET.

blanche, et le travail se fera avec deux aiguilles de bois ou de baleine ayant 1 centimètre de circonférence.

On monte 130 mailles avec la laine *double*, et l'on tricote avec de la laine *simple* 268 aiguilles, en *allant* et *revenant*, toujours à l'endroit, de façon à produire de petites *côtes*. On fait ensuite les rayures indiquées par le dessin n° 3. On prend la laine double, on surjette 4 mailles, on laisse tomber hors de l'aiguille les deux mailles suivantes, et on les *détricote* jusqu'au premier rang, que l'on a fait avec de la laine double. La boucle qui se trouve sur l'aiguille, après que l'on a *surjeté* les 4 mailles, doit être tirée de façon que l'on puisse passer par-dessus les deux mailles *détricotées*, sans *tendre* l'ouvrage. On surjette alors 3 mailles, on en *détricote* 2; — on surjette 2 mailles, on en *détricote* 3, et l'on continue de la même façon *surjetant* et *détricotant* alternativement jusqu'aux 4 dernières mailles de l'aiguille, mailles qui sont surjetées, et forment la raie épaisse du côté suivant. On entoure le carré des quatre côtés avec deux tours *à jours* faits au crochet.

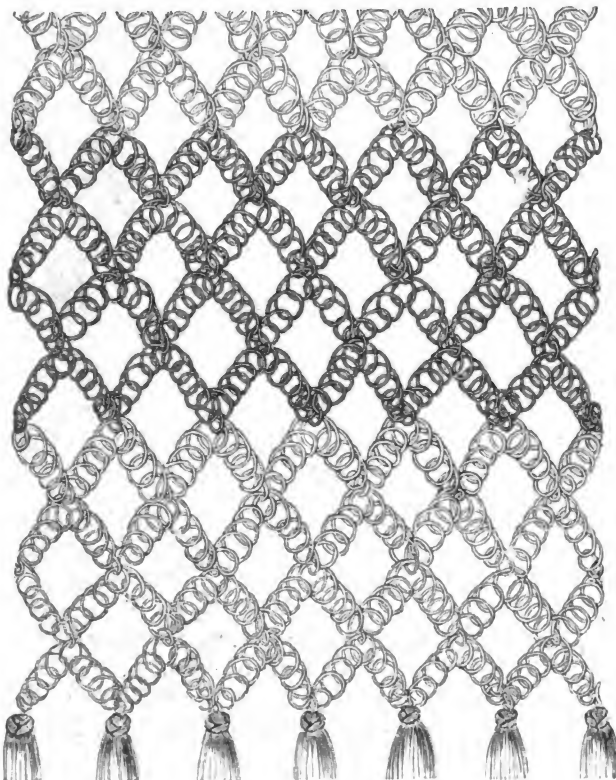
Les brides du premier tour sont *simples*, faites avec un seul jeté; on fait 2 brides, l'une près de l'autre, puis 2 mailles en l'air, puis 2 brides, et ainsi de suite. Pour le deuxième tour, on fait : * 1 bride simple, 5 mailles en l'air, — 1 bride double, — 1 maille en l'air, — 1 bride double, — 5 mailles en l'air, après lesquelles on recommence, comme depuis *. A chacun de ces deux tours on doit faire naturellement quelques mailles de plus dans chaque coin. On attache les petites houppes comme nous l'avons indiqué pour le fichu au crochet. On peut faire ce fichu de deux couleurs, mauve et blanc, — bleu et blanc, — rose et blanc, etc. ; les houppes seront alors mélangées de ces deux couleurs.

Différents points de crochet.

Les travaux en laine, tels que pèlerines, écharpes, vestes, capuches, etc., que nous publierons prochainement, nécessitent une sorte d'étude préparatoire que nous plaçons aujourd'hui sous les yeux de nos lectrices. Les points au crochet qui figurent dans le présent numéro sont pour la plupart des variétés du crochet tunisien, dont nous avons maintes fois publié l'explication. Ce crochet tunisien se compose, ainsi que nous l'avons déjà dit, de deux tours qui forment le dessin ; toutes les mailles restent sur le crochet pour le premier tour ; on les glisse toutes hors du crochet pour le deuxième tour ; ce crochet est long et garni d'une grosse boule, comme les aiguilles à tricoter, afin de maintenir les mailles ; sa grosseur doit être assortie à celle de la laine que l'on emploie, et par conséquent cette grosseur est soumise à l'usage auquel on destine le travail.

POINT TRESSÉ.

Nous placerons en tête de cette explication la description du crochet tunisien, pour celles de nos lectrices qui ne connaissent pas encore ce point. On fait une chaînette plus ou moins longue, sur laquelle on revient en piquant le crochet dans chacune des mailles de la chaînette, et prenant le brin de laine avec le crochet; cette boucle que l'on forme demeure sur le crochet comme une nouvelle maille. Le deuxième tour va de gauche à droite; on prend le brin, on le passe dans deux mailles, on les laisse glisser hors du



N° 1. — FICHU AU CROCHET.

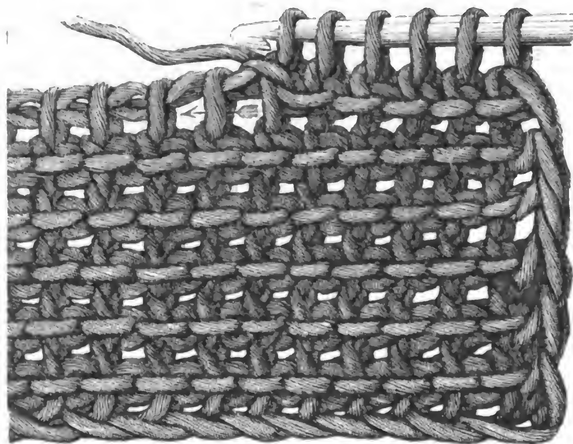
crochet; on reprend le brin, on le passe dans les deux mailles suivantes, on les laisse glisser, et ainsi de suite. Ces deux tours forment le dessin. Pour tous les premiers tours suivants on passe le crochet dans la partie perpendiculaire de la maille du tour précédent, et l'on y passe le brin, qui reste sur le crochet, et forme ainsi les nouvelles mailles. Pour exécuter le point tressé on fait d'abord la chaînette, le premier et le deuxième tours tout à fait pareils à ceux du crochet tunisien; ensuite, à chaque tour, qui va de droite à gauche, on pique le crochet au travers sous la maille entière, et par conséquent sous la chaînette du précédent tour, comme si l'on voulait tricoter; on prend le brin sur le crochet, on *repique* celui-ci, et ainsi de suite. Tous les deuxièmes tours (de gauche à droite) sont faits comme au crochet tunisien.

POINT ONDULÉ.

On fait la chaînette et les deux premiers tours comme pour le crochet tunisien; ensuite, pour tous les tours allant de droite à gauche, au lieu de passer le crochet dans la partie de devant des mailles du précédent tour, on le passe dans la partie de derrière, c'est-à-dire au travers de l'ouvrage, dans la direction indiquée par la petite flèche. Tous les tours allant de gauche à droite sont faits comme au crochet tunisien.

POINT DE PIQUÉ.

Chaînette, premier et deuxième tours comme au crochet tunisien; ensuite, pour chaque tour allant de droite à gauche, on pique le crochet d'abord dans la petite boucle qui se trouve au-dessus des mailles perpendiculaires du précédent tour, ensuite dans la maille perpendiculaire suivante; un coup d'œil jeté sur le dessin complétera cette explication. Tous les tours de gauche à droite comme au crochet tunisien.



POINT ONDULÉ.

POINT DE GOBELINS, SIMPLE.

Chaînette, premier et deuxième tours comme au crochet tunisien; ensuite, pour chaque tour allant de droite à gauche, on pique le crochet au travers de l'ouvrage sous la chaînette du tour précédent, par conséquent dans le vide même qui se trouve entre chaque maille. Nos lectrices retrouveront prochainement ce point dans nos colonnes; on peut le faire *droit* et en biais. Dans le premier cas, on pique le crochet dans le premier vide, allant de droite à gauche; on pique le crochet dans le deuxième vide pour le second tour, allant de droite à gauche, et alors on le pique, non-seulement dans le dernier vide, mais aussi dans la dernière maille du tour, afin de retrouver la maille passée au commencement. On travaille ainsi, en faisant alternativement un tour comme le premier, un tour comme le second. Nous ne mentionnons pas les tours allant de gauche à droite; ils sont toujours semblables aux mêmes tours du crochet tunisien.

Si l'on veut faire ce point en biais, on pique le crochet toujours dans le premier vide, et, à la fin du tour, toujours dans le dernier vide pour tous les tours allant de droite à gauche.

POINT DE GOBELINS, DOUBLE.

Celui-ci s'éloigne davantage du crochet tunisien, et nous devons décrire quatre tours pleins.

1er *tour.* — Après avoir fait une chaînette, on pique le crochet, comme d'habitude, dans chaque maille, et l'on y passe le brin, qui reste sur le crochet.

2e *tour.* — On jette le brin sur le crochet, on le passe dans la 1re maille du précédent tour; on la laisse glisser hors du crochet; — on jette le brin sur le crochet, on le passe à la fois dans les trois mailles suivantes; on les laisse glisser hors du crochet, ainsi de suite, en passant alternativement le crochet dans *une*, puis dans trois mailles, jusqu'à la fin du tour.

3e *tour.* — * On pique le crochet dans la partie de derrière de la chaînette qui réunit les trois mailles en une seule, on y passe le brin; — on passe le crochet dans le vide qui se trouve le plus proche, on y passe le brin; ainsi de suite, en recommençant depuis * jusqu'à la fin du tour, qui doit avoir le même nombre de mailles que les précédents tours.

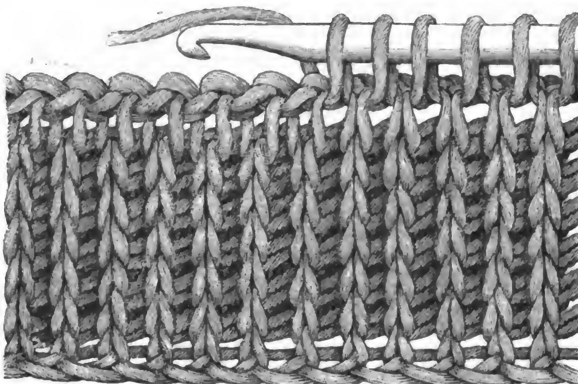
4e *tour.* — Comme le 2e.

POINT RÉSEAU.

Il diffère aussi du crochet tunisien, et il exige une description détaillée.

1er *tour.* — Après avoir fait une chaînette, on pique le crochet successivement dans deux mailles de la chaînette; on passe la 3e maille, ainsi de suite.

2e *tour.* — On passe le brin dans les deux mailles rapprochées; on les laisse glisser hors du crochet; — on fait



POINT TRESSÉ.

3 mailles en l'air; on passe dans les deux mailles rapprochées; ainsi de suite jusqu'à la fin du tour.

3e *tour.* — On fait une maille dans la maille du milieu des 3 mailles en l'air; — une seconde maille, que l'on place à cheval au même endroit, ainsi de suite, afin que les *jours* soient contrariés (voir le dessin).

4e *tour.* — Comme le 2e.

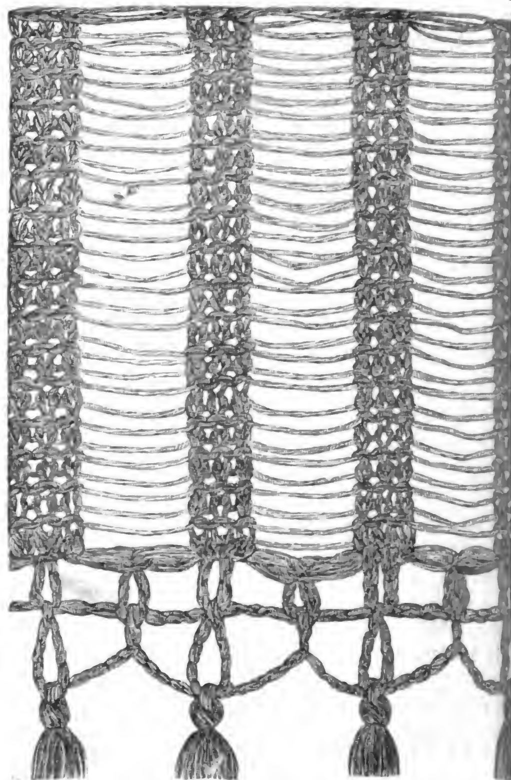
POINT FOURRURE.

Le nom même de ce point indique son effet; il composera des couvertures charmantes pour berceau d'enfant, des couvre-pieds, etc. On fait d'abord au crochet tunisien avec de la laine blanche fine l'objet que l'on désire; sur ce crochet, ou plutôt au travers de ce premier travail qui sert de doublure, on exécute le point *fourrure* avec de la laine mousse (ou *anglaise*) de couleur grise. On attache la laine grise à la première maille du premier tour, et l'on passe le brin au travers de chaque maille perpendiculaire de ce premier tour: ceci est le tour qui va de droite à gauche; toutes les boucles formées par le brin que l'on a passé dans les mailles restent sur le crochet.

Pour le tour qui va de gauche à droite, on jette le brin sur le crochet; on le passe au travers de la première maille, qu'on laisse tomber; — on fait 3 mailles en l'air, et, avec une quatrième maille en l'air que l'on passe dans la maille suivante du précédent tour, on laisse tomber celle-ci; ainsi de suite pour tout le tour. — On répète ces deux tours sur tous ceux que l'on a faits au crochet pour la *doublure* de l'ouvrage.

POINT TIGE.

On peut faire ce point et le suivant avec des crochets ordinaires, en acier ou bien en ivoire; pour chacun de ces points, on doit avoir un moule plat en bois, dont nos dessins indiquent la hauteur, et dont la longueur doit être 16 à 20 centimètres.

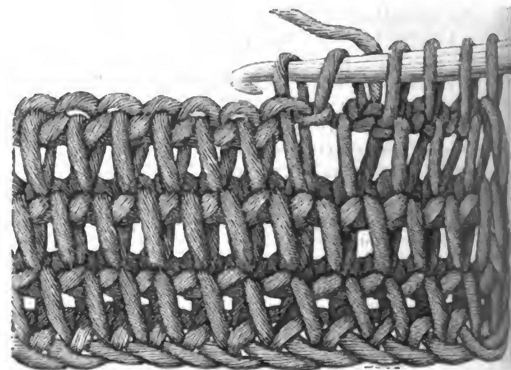


N° 2. — MÊME FICHU TRICOTÉ.

Pour exécuter le point *tige*, on fait d'abord une ch nette, puis l'on tire la dernière boucle restée sur le c chet, de façon à lui donner une hauteur semblable à c du moule de bois; on place ce moule *derrière* la boucle *devant* le brin; le moule est par conséquent entouré pa boucle d'un côté, par le brin de l'autre côté. On tire brin au travers de cette longue boucle en haut du mo et l'on fait une maille simple. On laisse toujours le b derrière le moule, on pique le crochet (sans élargir la b cle qui se trouve sur le crochet); on le pique, disons-n dans la maille suivante de la chaînette, par conséquent bas du moule; on prend le brin sur le crochet, et forme la deuxième maille comme la première; on proc de la même façon jusqu'à la fin du tour; on noue le b on le coupe, on le rattache de l'autre côté pour commen un nouveau tour. Avant de retirer le moule, on fai deuxième tour de ce point très-simple: ce tour se c pose aussi de mailles simples faites sur un deuxième m pareil au premier. Pour ces mailles, on pique le croc dans la partie de derrière des mailles du tour précéd Quand ce deuxième tour est terminé, on retire le prem moule, qui sert pour le troisième tour, et ainsi de su

POINT GRIFFON.

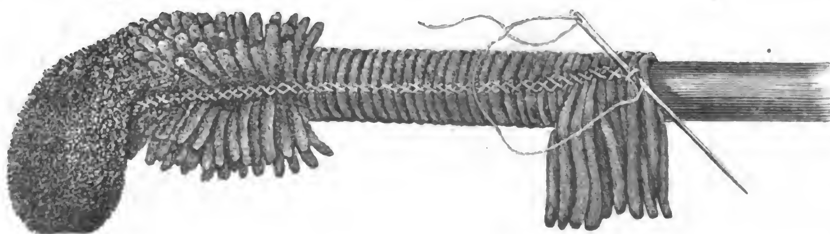
Qui n'a connu l'un de ces jolis petits chiens dont la p sionomie vive et spirituelle est ombragée par un poil tou et bouclé? J'en possède un dans ma famille, et c'est pe être par sympathie pour cette aimable créature que je



POINT DE PIQUÉ.

commande particulièrement ce *point*, auquel deux des sont consacrés: l'un représente le travail même, dont l'e *vers* devient l'endroit; l'autre est une partie de ce trav tout terminé.

Ce point se compose de doubles brides pour lesquell on jette deux fois le brin sur le crochet. Avant de réunir une seule boucle les deux dernières boucles de la doub bride, on forme sur le moule les boucles en relief que l' voit sur le dessin placé au bas de la page, et cela en procéda de la façon suivante: on place le moule au-dessus de la do ble bride presque terminée; on jette le brin sur le mou d'arrière en avant, on pique le crochet derriè le moule, on prend le brin avec le crochet, le tire au travers des deux boucles restées s le crochet et destinées à terminer la doul bride. Toutes les autres brides se font de même façon; quand le tour est terminé, on ti le moule, on noue et on coupe le brin, on rattache de l'autre côté, tous les tours deva être faits de droite à gauche, en piquant crochet, non dans une partie de la mail mais sous la maille entière du tour précéden Les premières brides sans moule, et par co



GARNITURE PELUCHÉE.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, rue Jacob, Paris

Etoffes de la Mon DELISLE Boulevard des Capucines, 6.

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53.

…uent sans boucles, sont destinées seulement à faire voir …os lectrices que le point se compose de doubles brides.

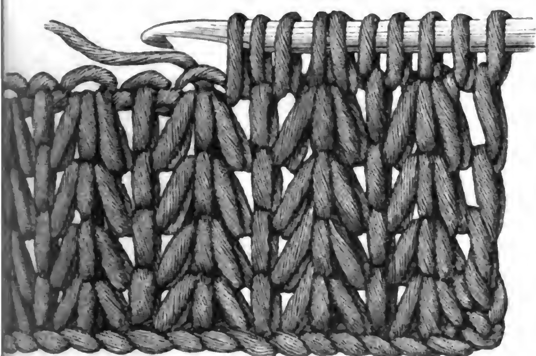
GARNITURE PELUCHÉE POUR VÊTEMENTS D'ENFANTS.

…On prend un moule de bois ayant 1 centimètre 3/4 de …conférence ; on prépare de la laine fine en petits éche…aux se composant chacun de 20 brins; on les coupe de …aque côté, on en entoure le moule, et on coud ces brins …semble par une couture en croix et très-serrée (voir notre …ssin). On emploie pour cette couture du fil très-fort; on …ire le moule, et on coupe dans le milieu cette sorte de …rdon creux. La grosseur du moule dépend du reste de …mploi de cette garniture peluchée.

…Nous prions nos lectrices de vouloir bien conserver le …ésent numéro; les explications qu'il contient seront in…spensables pour exécuter les travaux que nous préparons. …On peut se procurer les crochets et les laines chez …Simart, rue Rambuteau, 64.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

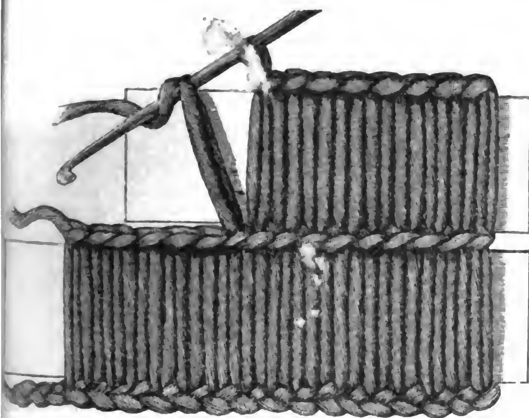
…obe en taffetas noir. La jupe est ornée de quinze volants,



POINT DE GOBELINS, DOUBLE.

…minuant graduellement de largeur; — le tout dernier n'a …sque 2 centimètres de largeur. Grand manteau en drap …ours, couleur havane, garni d'ornements en velours et …ssementerie, d'une nuance un peu plus foncée que celle …manteau. Chapeau en velours rouge, à fond de tulle; …mes rouges et blanches; brides en taffetas blané à filets …utés de velours rouge, terminées par une large blonde …nche.

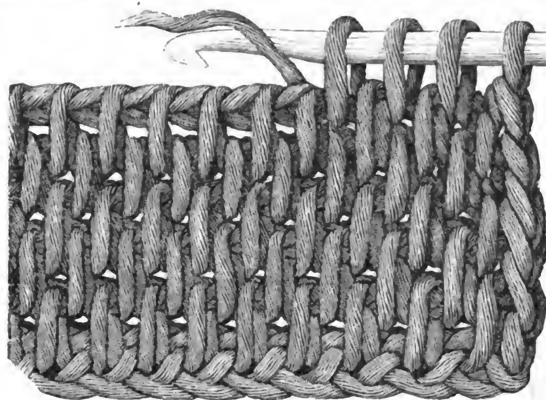
…be en taffetas gris lilas. Des brandebourgs en passe…nterie noire, terminés par des glands, garnissent chaque …té de la jupe, et aussi le devant du corsage en plastron. …s manches, demi-larges, sont à double crevé, et ornées …passementerie noire, placées sur la couture intérieure …la manche et sur le bord des crevés qui laissent voir la …us-manche de mousseline blanche. Corsage plat, à lon…e ceinture, dont les plans sont ornés d'un *motif* en pas…menterie noire. Col en mousseline brodée. Coiffure à …eaux; une natte en velours noir est posée en forme …diadème, et se termine derrière par un nœud à longs …uts.



POINT TIGE.

LETTRES
D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE *.
XV

J'ai trouvé, ma chère Hélène, dans l'enveloppe qui …ontenait votre lettre, un petit billet qu'Aline y avait …ns doute glissé. Votre jeune belle-sœur m'adresse des …laintes aussi touchantes que flatteuses : elle me dit …u'elle comprend aisément que vous occupiez la première …lace dans mon cœur, — mais qu'ayant pris la peine de …ous parler d'elle quelquefois, je ne puis, sans injustice, …a négliger complétement; elle réclame mon attention, …es conseils, et me demande même de lui consacrer un …billet *détaché*, qui deviendra sa propriété et qu'elle …ourra communiquer à ses amies de pension, à mesde…moiselles *Marie*, de Versailles; — *Isabelle*, — *Marthe*, — *Marie*, de Bar-le-Duc, etc. Aline ajoute que le droit …e pétition, qui appartient aux Français, ne saurait être …nterdit aux Françaises, et elle m'annonce que, pour peu …ue je tarde à m'occuper d'elle, je recevrai une pétition …ignée par toutes ses amies. Il faut bien se rendre à de …oreilles instances. Vous m'excuserez, ma chère enfant,

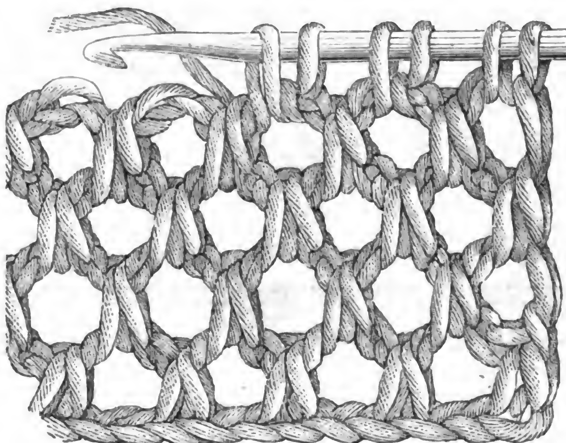


POINT DE GOBELINS, SIMPLE.

si je vous néglige un peu cette fois pour m'occuper principalement d'Aline; vous savez que cette négligence ne tire pas à conséquence, et que vous êtes toujours présente à mon cœur et à ma pensée. J'aurais pu écrire directement à Aline, mais je préfère mettre son *feuillet* à votre adresse, parce que je désire que vous preniez connaissance de mon entretien avec elle. Je ne connais pas votre jeune belle-sœur, et il pourra m'arriver de faire fausse route, de lui envoyer des conseils inutiles, ou de passer sous silence des avertissements qui lui conviendraient; je vous charge d'expliquer mes erreurs, et de suppléer à mon insuffisance. Cela dit, je vais écrire à mademoiselle Aline.

Mademoiselle,

Vous voyez que votre joli petit billet vous vaut une prompte réponse; la confiance que vous me témoignez m'a touchée, non parce qu'elle me flatte, mais parce

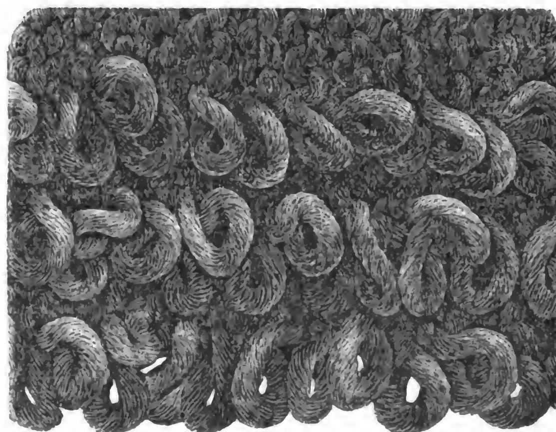


POINT DE RÉSEAU.

qu'elle prouve un peu de défiance de vous-même, — par conséquent beaucoup de modestie. Ce sentiment vous sera plus utile pour le perfectionnement de votre éducation que tous les avis qui pourraient vous être adressés. Je suis bien éloignée de posséder toutes les facultés que vous me supposez; mais je suis persuadée que le vif et sincère désir d'être utile peut douer d'une sorte de divination par laquelle on prévoit les écueils qui peuvent être dangereux pour ceux que nous aimons. C'est uniquement à ce sentiment, non à mon infaillibilité, que vous devez vous adresser pour recevoir les avis que vous me demandez.

Le défaut le plus répandu, *de mon temps*, parmi les jeunes filles, était la timidité; si j'en crois quelques esprits, un peu enclins à la satire, ce défaut serait à peu près inconnu à l'époque actuelle. Je ne veux point ajouter foi à ces méchants propos, et je vais raisonner avec vous tout comme si la timidité était aussi fréquente aujourd'hui que jadis.

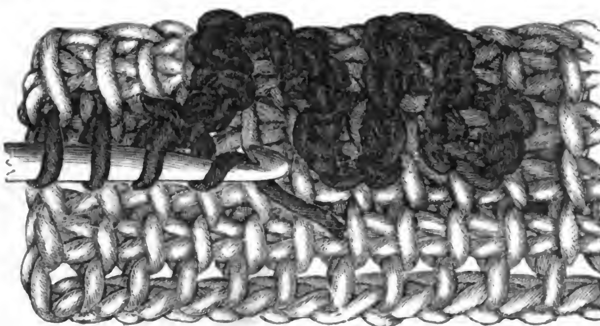
La timidité, — qui pourrait le croire? — a pour origine l'amour-propre, c'est-à-dire cette variété d'amour-propre qui nous persuade que nous devons nécessairement attirer tous les regards et fixer l'attention univer-



POINT GRIFFON TERMINÉ.

selle; c'est la crainte de ne point donner lieu à des remarques flatteuses qui agit sur l'esprit, qui paralyse toutes les facultés, et qui communique à tous les mouvements une sorte de gaucherie anxieuse, pénible pour ceux qui l'éprouvent et pour ceux qui l'aperçoivent. Si l'on pouvait se juger avec plus de modestie, si l'on raisonnait avec assez de justesse pour comprendre que l'on n'est pas, que l'on ne saurait être l'unique objet sur lequel se concentre l'attention de tous, on serait moins timide, partant plus simple et plus naturelle. C'est là le premier point que je livre à vos méditations, en espérant que vous puiserez dans cette persuasion le courage de vous mouvoir, de parler et de rire avec mesure et convenance, c'est-à-dire sans exagération dans aucun sens.

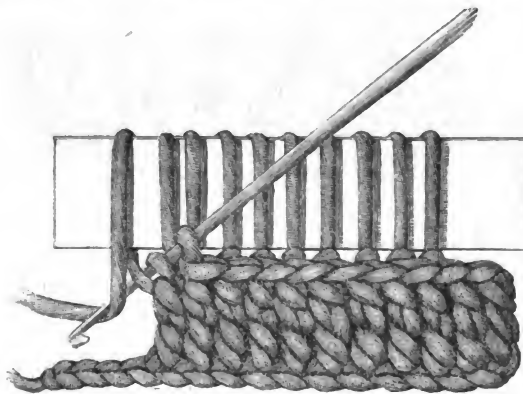
Ce même sentiment d'amour-propre produit sur certaines natures des effets tout à fait opposés: l'espoir, le désir de fixer l'attention générale, ou la persuasion que l'on ne peut manquer d'exciter cette attention, se manifestent par une exubérance de gestes, de paroles, par une assurance de maintien tout aussi déplaisantes que la ti-



POINT FOURRURE.

midité dont je viens de vous parler. Combien ces jeunes filles seraient plus charmantes, si, elles aussi, pouvaient se dire que l'on ne s'occupera pas uniquement d'elles, et qu'elles obtiendraient plus sûrement l'approbation qu'elles recherchent, si elles la poursuivaient moins brusquement!

Eh quoi! me direz-vous, le même sentiment conduit les natures les plus opposées à des écueils, différents sans doute, mais qu'il faut également éviter? Qu'y a-t-il donc entre ces deux extrêmes, entre la timidité et l'assurance? Il y a, ma chère Aline, l'aisance modeste que je vous souhaite : elle sera fondée sur le désir d'éviter l'affectation dans tous les genres; elle vous inspirera dans toutes les circonstances, si vous réussissez à écarter de vous la vanité (notez que j'ignore si vous en avez) et les prétentions qui en sont la conséquence; elle vous rendra parfaitement aimable, si vous consentez à ne jamais mettre en évidence les talents que vous possédez, l'intelligence dont vous êtes douée; et, croyez-en mon expérience, tous ces dons brillants seront bien plus appréciés, si vous vous décidez à ne point les produire à tout propos et hors de propos. Si la vanité, qui est aveugle de naissance, pouvait juger sainement des choses, elle vous donnerait les con-



POINT GRIFFON.

seils que je vous adresse, et qui, je l'espère et je le préfère, seront ratifiés par votre cœur et par votre raison.

Ne parlez jamais ni tout bas, de façon à n'être entendue que d'une seule compagne, ni trop haut, de façon à vous imposer à tout le monde; évitez en toute occasion les chuchotements, les rires étouffés, qui pourraient donner lieu de supposer que vous vous moquez de quelqu'un. La moquerie est l'un des défauts les plus déplaisants et les plus dangereux, et aussi l'un des plus répandus parmi les jeunes filles; elles l'exercent sans trop savoir ce qu'elles font, pour parler, pour faire, à ce qu'elles croient, preuve d'esprit. Mais tout le monde ne les juge pas avec l'indulgence que l'on pourrait avoir pour quelques-unes de ces jeunes égarées, entraînées par l'exemple, et faisant le mal plutôt par ignorance que par méchanceté. Une jeune fille moqueuse est considérée comme une sorte de fléau qui inquiète tout le monde; elle éveille des animosités, des rancunes, des méfiances qui survivent même aux efforts qu'elle peut faire plus tard pour corriger ce défaut. On croit difficilement à sa conversion, et l'on garde les premières impressions qu'elle a données en paraissant dans le monde. Cette sévérité ne paraîtra pas injuste si l'on veut

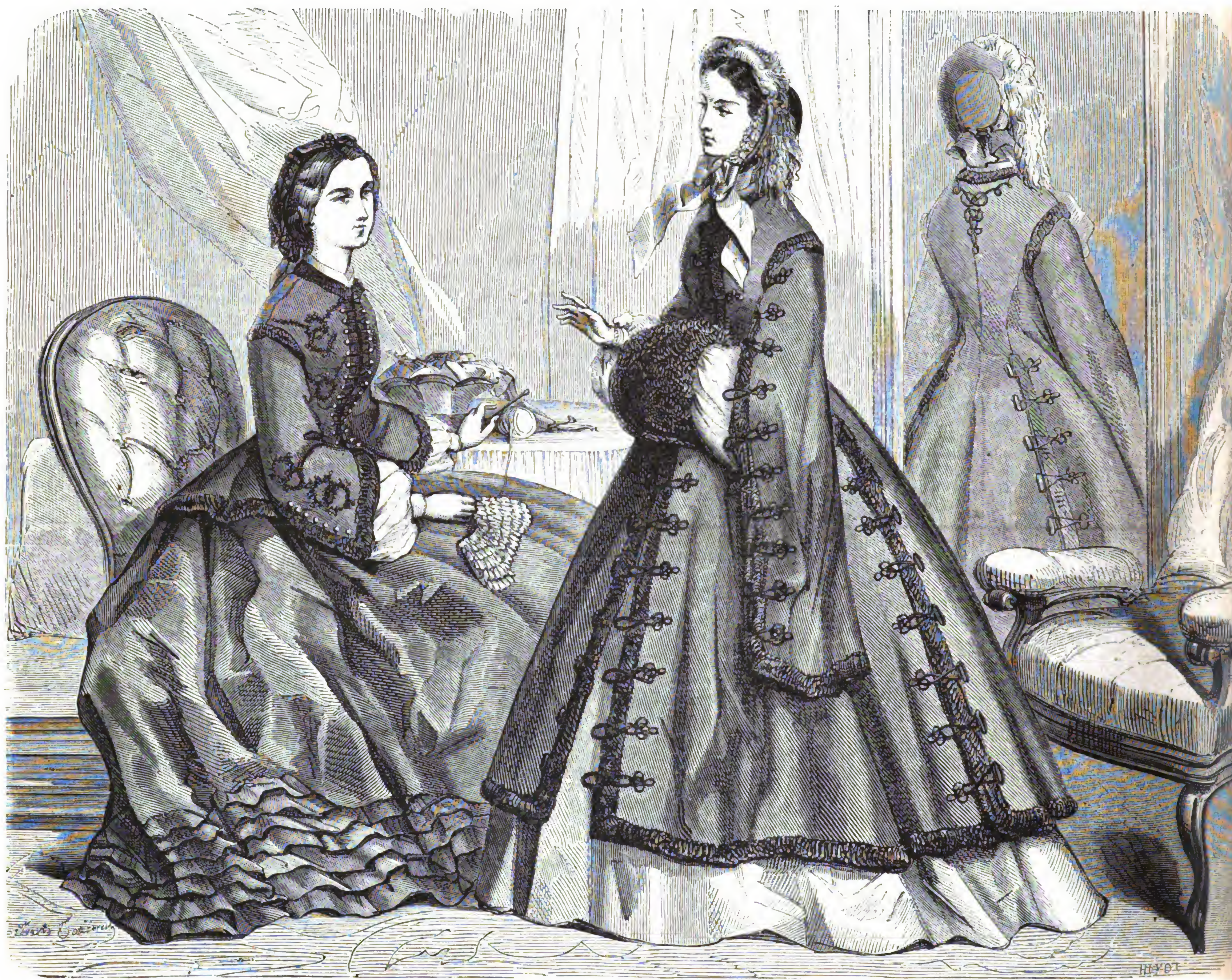
* Droits de reproduction et de traduction réservés.

bien réfléchir à tous les mauvais sentiments qu'impliquent les habitudes moqueuses : elles prouvent que l'on est doué d'une sorte de cruauté qui se complaît à mettre en saillie les ridicules de nos semblables, à les exagérer pour les humilier s'ils sont présents, pour les déconsidérer s'ils sont absents; elles prouvent que l'on est dépourvu de bonté, d'indulgence, et que l'on n'éprouve pas cette sorte de solidarité qui existe entre les cœurs bien doués et l'humanité tout entière, et qui leur fait ressentir les méchancetés dirigées contre autrui absolument comme s'ils en étaient personnellement victimes. Si l'on a quelque bonté, en effet, il est impossible de ne pas éprouver un sentiment pénible en assistant à des attaques dirigées contre la laideur ou la disgrâce, et même contre certains ridicules, qui peuvent parfaitement s'allier avec le caractère le plus honorable. Les personnes moqueuses font preuve, non d'esprit comme elles le croient, mais au contraire d'un manque d'intelligence qui les réduit à se consacrer à cette triste tâche de tout abaisser, afin de n'être pas dominées par des qualités qu'elles ne peuvent égaler. Le plus sot esprit du monde est celui des moqueurs; leur tâche est bien aisée : y a-t-il quelque chose au monde dont on ne puisse se moquer? Les esprits mal faits et les âmes sans grandeur peuvent se moquer de tout et de tous : pour ridiculiser une qualité, il suffit de l'exagérer; et ceux-là même qui sont le plus disposés à la moquerie sont justement ceux qui y sont le plus exposés. Quand on les épargne, ce n'est pas parce que l'on ne saurait se servir de leurs armes, mais parce que l'indifférence ou la bonté interdisent les représailles.

Vous ne serez donc pas moqueuse, ma chère Aline; vous me le promettez, n'est-il pas vrai? Si quelques-unes de vos compagnes vous donnaient jamais l'exemple de la moquerie, gardez-vous de le suivre, et souvenez-vous toujours que ce défaut est celui des petits esprits et des cœurs secs.

Quelles que soient vos aptitudes, et les connaissances que vous venez d'acquérir, n'exprimez jamais des opinions absolues sur les questions d'art ou de littérature. Vos c naissances ne peuvent être qu'imparfaites; la comparai et l'expérience peuvent seules les établir sur des bases peu sûres; et lorsqu'on s'avise à votre âge d'exprimer avis sur le mérite des artistes et des penseurs, on ne p guère faire autre chose que répéter le jugement d'autr Je ne vous interdis nullement de formuler vos prop impressions; mais je m'oppose, dans votre intérêt, à que vous répétiez servilement les jugements qui auront émis devant vous. L'opinion d'une jeune fille peut ê sensée et vraie, mais à la condition d'exprimer son p pre sentiment. L'enthousiasme par imitation est une aff tation dont il faut se garantir : d'abord, parce que l'aff tation est toujours un mensonge; ensuite, parce que l'ha tude de se servir du jugement d'autrui nous rend inca bles de posséder la faculté de juger sainement les cho par nous-mêmes.

En un mot, Aline, gardez-vous de parler des cho que vous ne pouvez connaître qu'imparfaitement : c'



VESTE ET CASAQUE DE CHEZ M. LEBALLEUR, RUE TAITBOUT, 74.

Toilette d'intérieur. Jupe en alpaga brun, ornée de six petits volants en taffetas noir, couvrant un espace de 30 centimètres environ. Veste *slave* en drap brun, brodée en soie noire, et garnie d'astracan moiré.

Toilette de ville. Robe unie en moire antique noire. Grande casaque demi-ajustée en drap bleu foncé, fendue sur les côtés, et retenue par des agrafes de passementerie; les manches, très-longues, sont fendues comme la casaque, et ornées des mêmes agrafes de passementerie. La casaque tout entière, bords, fendus, manches et entournure des manches, est bordée d'une bande d'astracan *moiré*, nouvelle variété de cette imitation de fourrure. Des agrafes de passementerie sont aussi posées sur le devant de la casaque. Chapeau en velours noir, de chez Mme Aubert, rue du Faubourg-Poissonnière, 46. Ce chapeau est orné, à l'intérieur, d'une plume couleur capucine, nuancée jusqu'aux reflets les plus foncés pour l'extrémité de la plume, qui retombe sur le côté gauche du chapeau. Brides noires, encadrées d'un filet couleur capucine.

vous dire qu'une jeune fille doit écouter plutôt que se faire écouter. Je ne vous impose pas le mutisme, je vous conseille l'attention : observez, pour pouvoir juger, et pour savoir vous conduire quand vous serez plus âgée.

On me dit que vous irez à quelques bals cet hiver. Je n'ai pas la puissance et l'autorité d'un réformateur; je le regrette, car, si je les possédais, j'introduirais quelques changements dans les divertissements chorégraphiques de l'époque actuelle. *De mon temps* (éternel refrain des vieilles gens!) une jeune fille ne valsait jamais; aujourd'hui, il n'est presque pas de jeunes filles auxquelles la valse soit interdite. Bien plus, la valse d'autrefois serait un modèle de danse calme auprès de la valse d'aujourd'hui. Est-il rien de plus disgracieux que cette valse à deux temps? Il faut avoir l'oreille fort musicale pour saisir ce mouvement hors nature, qui oblige à réunir deux mesures pour les diviser par deux *temps*. Ah! si les danseurs et les danseuses pouvaient se voir bondissants, cherchant à rattraper la mesure, tantôt à l'aide d'un pas démesuré, tantôt par une foule de petits pas saccadés, la réforme que je souhaite serait bientôt faite! Ils se trouveraient si comiques, qu'ils ne consentiraient plus à divertir la galerie. Mais je prêche dans le désert.... Je n'ai pas la prétention de faire renoncer à cette charmante valse, à ces polkas si animées (trop animées, hélas!) qui remplissent tous les bals actuels. Si votre frère y consent, agissez, ma chère Aline, comme la plupart de vos compagnes, valsez et polkez... Mais je ne serais pas étonnée d'apprendre que M. de Guymont vous engage à vous abstenir de ces deux danses. Si telle est sa décision, j'y applaudirai de to mon cœur.

Les danseurs se divisent en plusieurs catégories : il e est qui, soit par leur position dans le monde, soit par le bonne grâce, sont fort enviés par toutes les danseus réunies dans un bal; d'autres sont *ternes*, on ne le accorde aucune attention; d'autres, enfin, sont franch ment désagréables, parce qu'ils ne sont pas les *lions* la soirée. A quelque catégorie que puissent apparten les danseurs qui viendront vous inviter, ne manquez ja mais de les traiter avec une égale politesse; n'employ aucune de ces petites ruses auxquelles on recourt po substituer un danseur *marquant* a un danseur *terne* o même désagréable. Je ne sais rien de plus pitoyable qu ces manœuvres dictées par la vanité, et qui peuven

boutir à humilier profondément l'homme que l'on *sacri-*
e, et qui s'aperçoit toujours de la préférence que l'on
ccorde à un autre, ou bien enfin occasionner des que-
elles graves, dans lesquelles il serait affreux de voir figu-
r *le nom* d'une jeune fille. Les hommes, d'ailleurs, j'en-
nds même ceux qui sont l'objet de ces préférences, ont
ne estime fort médiocre pour les femmes qui n'ont point
'autre mobile que la vanité, et qui, pour satisfaire ce
ot sentiment, ne craignent point de s'exposer à des re-
roches pénibles et à des explications fâcheuses. Ainsi
onc, *règle générale*, acceptez les danseurs qui viennent vous inviter, et remplissez scrupuleusement vos engagements par ordre d'*ancienneté*, absolument comme dans les administrations. Si vous n'avez pas une mémoire assez sûre pour lui confier le soin de classer avec exactitude les invitations que vous aurez reçues, portez sur vous un petit carnet, et inscrivez vos engagements, sans affectation et sans paraître attacher une importance trop grande à la gloire de posséder une longue liste d'invitations.

Un défaut très-répandu parmi les jeunes filles, est celui qui consiste à employer de préférence les termes les plus outrés. L'exagération n'ajoute jamais rien à la force et à la grâce des discours; elle les boursoufle, elle les alourdit, et leur donne un air d'affectation qui excite la méfiance. Une jeune fille dira volontiers qu'elle aime *énormément* une fleur, ou un morceau de musique, ou son petit chien; elle peut aimer tout cela, et même l'aimer *beaucoup*, mais non *énormément*. Il faut se méfier des adverbes comme des adjectifs dans la conversation : employés à propos, c'est-à-dire avec modération, ils peuvent rendre des services, en accentuant quelques traits; mais leur abus devient fatigant et même ridicule, et c'est bien à ces exagérations de langage que l'on peut appliquer le proverbe si connu : *Qui veut trop prouver ne prouve rien.*



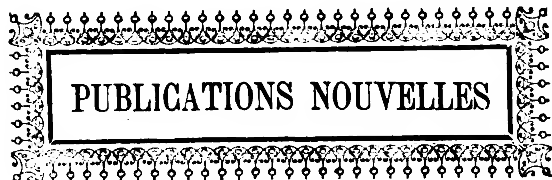
FRONTISPICE DES CONTES DE PERRAULT, ILLUSTRÉS DE 40 GRANDES COMPOSITIONS PAR DORÉ.

Cet inconvénient n'est pas le seul qui s'attache à l'emploi des termes outrés. Ce qui n'était qu'une habitude de langage devient aisément une habitude d'esprit; les choses perdent leurs véritables proportions quand on les voit au travers d'un verre grossissant, les déceptions deviennent des contrariétés formidables, celles-ci se transforment en malheurs dignes d'exciter la compassion générale, et l'on devient, sans s'en apercevoir, injuste et exigeante, parce que l'on a méconnu les lois qui régissent les rapports des mots avec les choses. L'entendement se trouble par l'emploi des expressions qui dépassent le but que l'on veut atteindre, absolument comme la vue peut s'altérer par l'usage de verres trop forts. Mais je m'aperçois qu'il est temps d'interrompre mes comparaisons empruntées trop souvent à l'optique. Si mes images vous semblent peu élevées, songez, pour m'excuser, qu'il s'agit avant tout de vous envoyer mon sentiment aussi nettement formulé que cela m'est possible, et que, pour atteindre ce but, je dois emprunter mes comparaisons à un ordre de faits qui vous soient familiers.

En vous chargeant, ma chère Aline, de faire accepter à Hélène l'infidélité dont je me rends coupable envers elle, en vous consacrant ma lettre tout entière, j'ajoute quelques mots à votre adresse : je m'occuperai certainement de vous dans le cours de ma correspondance avec ma filleule, mais je serai exposée à vous adresser souvent

des avis superflus, si vous ne m'aidez un peu en m'indiquant à peu près les sujets sur lesquels vous souhaitez d'être conseillée par moi. Écrivez-moi donc quelquefois; adressez-moi, non pas seulement vos demandes personnelles, mais aussi celles de vos amies de Bar-le-Duc, de Versailles, de Barrière, de Paris; en un mot, aidez-moi si vous voulez que je vous conseille.

EMMELINE RAYMOND.



LES CONTES DE PERRAULT,

ILLUSTRÉS DE 40 GRANDES COMPOSITIONS

Par G. Doré*.

Édition in-folio sur vélin, caractères du XVIIe siècle, riche reliure anglaise : 70 fr.

On ne saurait trop se hâter d'annoncer les bonnes nouvelles. En prévision du jour de l'an, qui est bien proche, nous venons entretenir nos lectrices d'une publication splendide, due à M. Hetzel, cet éditeur d'un goût si fin, cet homme d'esprit qui pourrait écrire tous les livres qu'il édite, sans avoir à redouter la lassitude de son public.

L'œuvre de Perrault est le livre de tous les âges : c'est le premier livre que l'enfance connaisse, car on le lui raconte avant qu'elle puisse épeler les caractères qui composent ces drames émouvants. C'est aussi le livre auquel on revient volontiers dans l'âge mur, pour se reposer, par des récits naïfs et merveilleux, de tous ces livres qui prétendent tous, hélas! prouver quelque chose, et qui, par la diversité de leurs doctrines et de leurs tendances, soutenues souvent par des talents égaux, quoique opposés, troublent la conscience et fatiguent l'esprit sans charmer l'imagination.

Les *Contes de Perrault* ont été illustrés par M. G. Doré; ce nom pourrait me dispenser d'ajouter que chacun des dessins qui accompagnent le texte est une composition gracieuse ou dramatique qui reproduit avec une fidélité et avec une poésie incomparables les personnages merveilleux et les paysages féeriques de l'œuvre de Perrault. Il peut sembler étrange d'affirmer la fidélité avec laquelle sont représentés tous les détails qui composent la physionomie de l'Ogre et du Petit-Poucet, du Chat botté et de la Marraine de Cendrillon; mais il est bien certain que toute chose contient une vérité relative, et les fictions les plus merveilleuses n'en sont point dépourvues. M. Gustave Doré ayant su composer ses tableaux de façon à suivre, à reproduire avec exactitude, à commenter, à traduire pour ainsi dire les *Contes de Perrault*, on peut affirmer que tous ses portraits sont ressemblants, et que tous les sites dans lesquels il place l'action contée par l'auteur de ces récits sont exactement semblables à ceux que l'imagination évoque pendant la lecture de ces Contes.

Ces dessins, qui sont dès à présent une œuvre d'art d'une valeur intrinsèque et destinée à s'élever encore dans quelques années, complètent admirablement le charme des récits de Perrault. Grâce à leur composition ingénieuse, naïve et profonde à la fois, ils ouvrent des horizons nouveaux à l'imagination, qui peut parcourir ces châteaux enchantés sans avoir la peine de les construire. Ce livre magnifique, format in-folio, imprimé sur du papier inaltérable et richement cartonné à l'anglaise, a pour frontispice un tableau de famille, représentant une bonne vieille grand'mère lisant à ses petits-enfants les contes du vieux Perrault. Toutes les expressions de la curiosité et de l'intérêt sont visibles sur les visages de la petite tribu qui entoure le fauteuil de la grand'mère; le sentiment est le même, mais ses manifestations sont diverses et appropriées aux différences d'âge et de caractère : la jeune fille se penche sur le livre avec grâce et complaisance; son frère aîné, qui a déjà vécu l'espace de neuf à dix années, a envahi le dossier du fauteuil et écoute la lecture, avec un intérêt dans lequel on discerne déjà une nuance de scepticisme; une petite fille de six ans porte, inscrite dans ses grands yeux, la pitié que lui inspirent les dangers du petit Chaperon rouge; les autres nuances de l'intérêt sont notées avec une vérité et une délicatesse parfaites. Captivé par le charme du récit, cet autre petit garçon oublie à peu près le beau caniche tout neuf qu'il faisait rouler au travers de la chambre; le polichinelle de son frère, la poupée de sa sœur, ne peuvent non plus lutter avec les contes de Perrault; et je crois que ce joli tableau pourrait bien être symbolique. J'imagine, en effet, que, de tous les présents du jour de l'an, le plus charmant et le plus précieux sera ce beau volume, édité par M. Hetzel. Je ne saurais omettre d'indiquer la délicieuse expression de terreur empreinte sur le visage du plus jeune des enfants, qui s'est réfugié dans le giron de la grand'mère, afin d'être plus près du livre merveilleux, tout en étant garanti par le voisinage de la lectrice.

Le conte du *Petit-Poucet* ne contient pas moins de douze tableaux, parmi lesquels il faut noter les paysages comme étant de véritables chefs-d'œuvre. Quelle expression saisissante dans ces forêts, dans ces perspectives mystérieuses et infinies; et comme le cœur se serre, à l'aspect de ces solitudes traversées par ces pauvres enfants, qui n'ont pas d'autre guide et d'autre protecteur que le plus petit d'entre eux! Mais le paysagiste sait reproduire toutes les péripéties du récit, et l'on respire déjà plus à l'aise devant ce tableau, sombre encore et désolé, mais qui laisse apercevoir dans le lointain la lueur vers laquelle se dirigent les pauvres abandonnés. Il serait impossible d'exprimer par des paroles les sentiments complexes qui naissent de l'examen de ces dessins. Ces paysages sont d'une vérité saisissante et qui cependant appartient à un monde autre que celui de la réalité; ils nous transportent au milieu de sites inconnus, mais si parfaitement en rapport avec l'action qui s'y déroule, que l'on se prend à vivre de la vie de ces personnages légendaires. Si le génie de l'artiste est assez puissant pour atteindre ce résultat, même lorsqu'il s'agit des personnes qui ne connaissent plus guère l'illusion, que l'on juge de l'effet qu'il produira sur l'esprit neuf et naïf de l'enfant! Celui-ci n'aura plus la peine de se dessiner à lui-même ces sites inconnus, et les personnages dont on lui racontera les aventures merveilleuses ne seront plus des êtres abstraits; il retrouvera, dans le ravissant visage du petit Chaperon rouge, la figure naïve de sa petite sœur; le Chat, quoique botté, lui rappellera le compagnon de ses jeux; mais il n'aurait jamais pu trouver à lui seul ni cette belle princesse qui sera un jour la Belle au Bois dormant, ni les splendeurs de ce château où tout est frappé d'immobilité, où les araignées ont tissé leurs toiles immenses jusque sur le nez des serviteurs engourdis par un sommeil séculaire. Quelle charmante fiction que celle de cette Belle au Bois dormant! Comme cette situation morale est vraie et heureusement transportée dans le monde des faits extérieurs! Cet engourdissement, ce sommeil de l'âme, ne peuvent être dissipés que par l'intervention et la puissance d'une affection forte et sincère à la fois.... Mais où me laissé-je entraîner? Les habitudes de mon époque me poursuivent jusque dans cette œuvre naïve qui, plus que toute autre, est faite pour offrir un refuge contre la synthèse et l'analyse. Dieu me garde de les y introduire et de compromettre ainsi tout le charme d'une lecture qui sait intéresser l'imagination sans imposer aucun effort à l'esprit.

Si la Fontaine eût vécu à l'époque où le crayon de Gustave Doré a si heureusement agrandi et expliqué le sens de l'œuvre de Perrault, il aurait sans aucun doute modifié ses vers si célèbres, et se serait écrié, comme je le fais en ce moment :

> Si Peau-d'Ane m'était montré,
> J'y prendrais un plaisir extrême!

C'est qu'en effet, il est impossible de trouver un plus charmant délassement que celui de feuilleter ce beau livre, et de rêver longuement devant chacun de ses dessins. Cette publication occupera une belle place dans la bibliothèque des personnes dignes de comprendre et d'admirer la pensée d'un grand artiste et la forme ravissante dont il a su la revêtir. Les femmes frivoles pourront la considérer comme un album magnifique, qui complétera l'élégance de leur salon; — les enfants y trouveront leur passe-temps favori. Aussi l'année 1862 ne peut-elle manquer de voir distribuer un grand nombre de ces volumes qui, mal gré leur splendeur, ne coûtent pas plus cher que ces maussades poupées qui essayent de dire maman et montrent le blanc de leurs yeux; que l'une de ces coûteuses boîtes en carton doré, avec application de velours et de soie, dans lesquelles Boissier renferme ses produits exquis. Au risque de me brouiller avec ce fabricant éminent, je conseillerai à tous les hommes de présenter les produits de l'industrie de Boissier dans un sac de papier, et d'employer le prix des boîtes élégantes à l'achat de ce beau livre, destiné à charmer tous les âges et à plaire à tous les membres d'une famille.

La mère y trouvera les jouissances que procurent l'examen et la possession des œuvres d'art; car c'est à elle que ce beau livre sera offert, et elle pourra s'en servir comme d'un talisman infaillible pour amuser et intéresser ses enfants quand ils auront été *bien sages*.

L'un de nos prochains numéros contiendra l'un des plus beaux dessins de cette publication. Le *frontispice*, qui paraît aujourd'hui, précède et annonce cette gravure remarquable, empruntée à l'un des contes de Perrault.

Comme dernier et suprême éloge, j'ajouterai que M. P.-J. Sthal, qui, ainsi qu'on le sait, ne peut rien refuser à M. Hetzel, a placé en tête de cette belle publication une préface qui est faite pour réconcilier avec toutes les préfaces. Celle-ci est un de ces morceaux pleins d'esprit, de goût et de sensibilité, comme M. Hetzel.... non, je me trompe,.... comme M. P.-J. Stahl sait si bien les écrire. Elle plaide la cause des contes de fées avec une éloquence irrésistible, et prouve qu'il faut s'en remettre aux mères du soin de concilier le merveilleux avec la ré lité, et de diriger l'esprit des enfants vers la logique, sa affermir leur raison aux dépens de leur imagination : génie maternel est en effet bien capable d'exécuter ce to de force, cent fois plus merveilleux que tous les récits co tenus dans le beau volume que je viens de parcourir.

EMMELINE RAYMOND.

* Librairie de Firmin Didot, à Paris.

MODES.

Mes lectrices connaissent déjà les principales décisio de la mode pour la saison qui commence; elles savent q l'on porte toujours les jupons à cercles d'acier, les co sages plats à pointe ou bien à ceinture, les manches la ges, les robes plus amples et plus longues que jamai Les manteaux ont suivi la progression des robes; ils so aussi plus longs et plus amples que jamais. Les chapeau sont un peu plus grands, les coiffures, pour la plupar plus volumineuses. Voilà le thème; il est arrêté; les v riations se dérouleront d'elles-mêmes; mais, comme ell ne se sont pas encore produites, et que je n'aurais rien nouveau à noter aujourd'hui, je vais entretenir mes le trices d'une promenade faite dans la rue du Bac. J'ai no dans cette excursion plusieurs objets qui m'ont paru d voir être utiles, et je vais placer ici quelques renseign ments sur la lingerie nouvelle.

Je recommande à celles de mes lectrices qui sont p risiennes l'excellente maison Leborgne et Henneveu, r du Bac, 56. — Les personnes qui habitent la province o aussi tout avantage à accorder leur confiance à cette ma son, qui expédie franco, sur tout le parcours des chemi de fer, toute commande au-dessus de 25 fr. Toute la li gerie fabriquée dans cette maison est remarquable par soin et le fini de l'exécution, par une élégance sobre discrète, enfin par le bon marché relatif de ses prix; o y trouve des chemises en madapolam, admirableme cousues, festonnées, à 4 fr. 75; des camisoles festonné en piqué grec, à 6 fr. Les prix de ces objets s'élèvent s lon le prix des broderies, des entre-deux et des dentelles mais, toute proportion gardée, ils restent toujours cons ciencieux. La lingerie élégante et riche a des ornement exquis; j'y ai remarqué de petites *parures* composé du col et des manches, qui sont tout à fait charmantes les cols sont droits, par exemple, composés de deux r ches en dentelles montées sur un entre-deux; les ma ches sont du même style, qui varie pour chaque parure à 16 fr., elles sont déjà fort jolies; à 20 fr., elles so très-belles. On venait de terminer dans cette maison u costume d'intérieur qui se composait des objets suivants une jupe en cachemire violet, ornée au-dessus de l'ourl d'une large grecque en ruban de velours noir; une ch mise bouffante, toujours en cachemire violet, égaleme ornée par devant d'une grecque; on porte sous cette ch mise un col droit en nansouk brodé, à manches et manchettes pareilles; enfin le costume est complété p une veste en cachemire pareil à la jupe; veste ouatée doublée de soie, et ornée d'une grecque. Cette toilette e à la fois confortable, élégante et modeste.

Il serait à peu près impossible d'énumérer les chemi settes ornées d'une bande plissée en travers, les corsage en cachemire brodé, avec ceinture *suissesse* en taffeta noir; les petites parures composées d'entre-deux et d bandes piquées, d'entre-deux et bandes brodées, etc. L lingerie est, de tous les objets, celui qui se prête le moin à la description : la grâce, la distinction de tous ces me nus détails échappe à l'analyse; mais on la sent et on l constate, comme je le fais en ce moment.

Cependant je puis décrire ces superbes services de tabl en linge damassé, souples, soyeux et brillants comme l plus beau satin; les chiffres des personnes qui les com mandent sont tissés aux quatre coins des serviettes, o bien placés au milieu des différentes pièces du service on remplace souvent le chiffre par un écusson armorié Il y a dans cette recherche quelque chose de solide, qu plaît et rassure : ce n'est point un luxe éphémère, destin à disparaître tout à coup; c'est bien véritablement le ling des familles raisonnables et honorables qui savent régle leurs dépenses de façon à conserver tous les objets qu sont à leur usage; ces services damassés, aux initiales de personnes auxquelles ils appartiennent, ne peuvent passe en d'autres mains.

Mes lectrices m'ont quelquefois demandé des devis de trousseaux et de layettes; je suis en mesure de les satisfaire, et dès que je trouverai une petite place dans ces colonnes, je publierai ces devis pris à la maison Leborgne et Henneveu (ancienne maison Dupont), rue du Bac, 56.

En avançant dans la rue du Bac, j'ai trouvé une maison de mercerie qui me paraît digne d'attirer l'attention de nos abonnées; cette maison est celle de *la Fileuse*, rue du Bac, n° 84. Nous sommes bien loin des antiques maisons de mercerie, où l'on achetait autrefois un peu de fil et de coton. Les merciers d'aujourd'hui sont de grands négociants, et leur industrie a pris une extension fabuleuse. Voyez plutôt *la Fileuse!* On y trouve des comptoirs spéciaux pour chaque objet; ici les jupons, et par parenthèse ils sont d'une recherche et d'une variété incroyables; tous les genres sont réunis, depuis le piqué anglais (de

couleur foncée) jusqu'au riche jupon en cachemire orné chenilles de couleur; le comptoir des gants, en présente tous prix; les pèlerines *mauresques*, tricotées en laine formant capuchon, se montrent au milieu des manchettes-poignets, astracan, des mitaines, des genouillères, de tous les objets tricotés que l'on peut rêver. Plus loin on trouve des confections charmantes, des pèlerines de guipure, des chapeaux napolitains en feutre noir, et à grandes plumes noires pour les jeunes filles ou pour les jeunes femmes qui habitent la campagne pendant l'hiver; afin on y trouve de tout, et la mercerie, tout en étant seulement le prétexte de cette collection si étendue, n'en est pas moins parfaite et richement assortie.

Il faut bien satisfaire successivement toutes nos abonnées: les présents renseignements s'adressent à celles qui nous ont demandé de leur indiquer quelques magasins où elles pourront se procurer les objets dont nous leur parlons parfois; mais nous donnons à ce sujet une place, relativement restreinte, parce que nous croyons que notre mission a plus d'utilité lorsqu'elle peut apprendre aux femmes quelques secrets d'économie que lorsqu'elle se borne à leur enseigner les richesses contenues dans quelques maisons généralement placées à la tête de leur industrie.

E. R.

LE CHANT DU CYGNE,

SOUVENIRS DE VOYAGE.

J'étais dans une ville d'Allemagne, l'opéra venait de se terminer; le *Lohengrin* de Wagner m'avait attiré dans une salle de spectacle, malgré les ardeurs d'une soirée d'été. J'avais voulu prendre connaissance de cette œuvre d'un compositeur si controversé, et je quittai le théâtre dans une grande perplexité, car mon attention, consciencieusement consacrée à l'audition de l'opéra, était très-fatiguée, je me demandais si la musique, qui jusqu'ici avait été une distraction délicieuse propre à détendre les nerfs, à exercer les douleurs, à raviver les souvenirs, en adoucissant ceux qui sont poignants, en embellissant ceux qui sont doux; si la musique, dis-je, devait être désormais pour les auditeurs un problème ardu de mathématiques, une question insoluble de philosophie nuageuse; en un mot, une fatigue plus grande que toutes les fatigues d'esprit dont on demande ordinairement l'oubli à cet art délicieux, qui réserve aux générations futures, si nous en croyons M. Wagner et ses adeptes, des perspectives inconnues, des jouissances profondes et des ravissements extatiques.

Je m'aperçois que rien n'est plus contagieux que la métaphysique nébuleuse, et je m'arrête bien vite, afin de ne pas causer à mes lectrices l'effet singulier produit sur moi par l'audition du *Lohengrin*. Je respirais avec délices le grand air après avoir quitté l'atmosphère étouffante de la salle de spectacle; la contention d'esprit avait été telle durant cette représentation, que je me proposais d'écrire un mémoire pour prouver la nécessité d'interdire les œuvres de Wagner aux tempéraments apoplectiques, ou du moins pour démontrer l'utilité de convoquer à chaque représentation un certain nombre de chirurgiens pourvus de leurs lancettes, et tout prêts par conséquent à porter secours aux personnes qui seraient frappées de congestion cérébrale pour avoir voulu se pénétrer des beautés qui seront révélées seulement dans un avenir éloigné. Ainsi rêvant, je marchais, tournant le dos, sans m'en apercevoir, à l'hôtel du Cygne, où j'avais reçu une hospitalité qui n'avait rien de commun avec celle des montagnards écossais; je m'éloignai insensiblement de la ville, et me trouvai dans la campagne. Les rayons de la lune scintillaient à travers des grands arbres sous lesquels je marchais lentement, et cette pâle clarté qui, a dit Byron, éclaire, mais ne peut rien réchauffer, enveloppait d'un nuage argenté le feuillage tranquille et les fleurs assoupies. Le chant du rossignol s'éleva tout à coup dans cette solitude, et ces notes perlées produisirent sur moi un effet diamétralement opposé à celui de l'opéra que je venais d'entendre; mes nerfs excités se détendirent doucement, des images bien lointaines m'apparurent successivement, des souvenirs endormis tout au fond de mon vieux cœur se réveillèrent, et je sentis tout à coup tomber sur mes mains quelques larmes inattendues; je ne vous dirai pas ce qui les avait amenées de mon cœur à mes yeux.... je crois bien que je n'en savais rien moi-même; mais l'une des scènes du *Lohengrin* se combina dans mon esprit avec le tableau qui servait d'enseigne à mon auberge, et ma pensée s'attacha peu à peu au cygne qui emportait la barque avec laquelle Elsa tendait les bras avec désespoir, dans la représentation à laquelle je venais d'assister. Toutes les créatures qui habitent notre terre ont un langage; leurs cris, leurs chants, leurs murmures, expriment l'effroi, ou la joie, ou la douleur: le cygne seul est muet; il passe ici-bas mystérieux, majestueux et mélancolique; nul ne connaît les passions qui agitent cet être; les créatures qui appartiennent à la même race que lui ont une exubérance de vie, d'animation et de sensibilité qui se manifeste en toute occasion; lui seul, parmi elles, demeure grave, impassible en apparence, et muet.

Le cygne est une énigme vivante, et son caractère lui a valu l'honneur de figurer dans les contes et les légendes de tous les peuples; une poétique fiction a traversé les âges et les générations pour nous affirmer que la voix est rendue au cygne seulement au moment où la vie le quitte, et l'on dit que son chant est alors le plus harmonieux parmi ceux dont notre oreille puisse être frappée.

Un peu fatigué par la promenade que je venais de faire, je m'assis sur un banc adossé à un chêne; j'avais en face de moi un charmant petit lac dans lequel la lune se mirait avec complaisance; un léger souffle de vent agitait le feuillage; les vers luisants, semblables à de petites étoiles ambulantes, traversaient le gazon qui bordait les rives du lac. J'aperçus tout à coup une barque élégante, qui, traînée par un cygne, glissait lentement sur l'eau; elle s'arrêta devant moi: le cygne quitta le lac, et gravit le talus gazonné avec une confiance qui n'est pas l'apanage de cette race; il s'arrêta près de moi, me jeta un regard doux et intelligent, et m'adressa la parole. Ce fait miraculeux ne me causa aucun étonnement, et j'écoutai avec attention ce que disait mon visiteur inattendu.

« Tu désires savoir la vérité sur notre race, dit ce bel oiseau, et je puis te satisfaire. Cette nuit est l'une de celles où la nature livre complaisamment ses secrets aux hommes, où l'on recueille les plantes mystérieuses qui rendent la santé; où enfin, nous autres oiseaux, pouvons parler à ceux qui nous aiment et voient en nous plus qu'une créature inférieure, au plumage plus ou moins beau; tu t'es occupé ce soir avec sympathie de nous autres cygnes, et ce bon sentiment a été pris en considération: j'ai été envoyé vers toi pour te révéler notre secret, parce que tu sais comprendre et aimer tous les êtres de la création.

« A une époque éloignée, si éloignée que le souvenir n'a pu en être conservé ni par les savants ni par les poëtes, ces historiens des faits qui appartiennent à l'âme et aux sentiments, le cygne était aussi beau qu'aujourd'hui; mais son caractère était plus expansif; il chantait alors le créateur et la création, exprimant ainsi sa tendresse et sa reconnaissance. Mais il entendit le chant de l'alouette, celui du rossignol, et s'aperçut avec douleur qu'il ne pourrait jamais les égaler: comme il était orgueilleux, et non pas vaniteux, il ne pouvait se faire d'illusions à cet égard, et son infériorité l'affligea profondément; il se dit qu'il était victime d'une injustice, puisque le pouvoir de charmer accordé à des oiseaux dépourvus de beauté lui avait été refusé, à lui, le roi des ondes, à lui, si gracieux et si majestueux à la fois. Il se décida alors à ne plus faire entendre sa voix, afin qu'aucun oiseau, parmi ceux qu'il considérait comme ses inférieurs, n'eût le triomphe de chanter mieux que le cygne, et il se tut pour toujours; il voguait solitaire, silencieux et triste; sa voix ne saluait plus le soleil à son lever et son déclin. Les autres oiseaux, le voyant insensible en apparence, s'éloignèrent de lui peu à peu, et l'abandonnèrent bientôt tout à fait: c'est là le sort et le châtiment des orgueilleux.

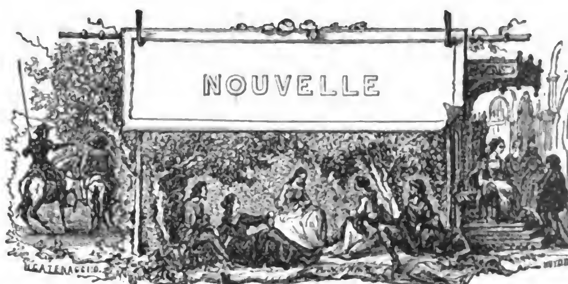
« Le jour de la douleur arriva pour le cygne: un cruel dénicheur d'oiseaux avait trouvé son nid et massacré ses petits. Ce que la joie, la reconnaissance, la sympathie pour ses semblables n'avaient pu faire, l'amour paternel l'accomplit: il triompha de l'orgueil, et le cygne voulut exprimer son malheur, élever la voix pour pleurer sa famille massacrée et maudire son bourreau; mais ses efforts furent inutiles: l'orgueil lui avait imposé un mutisme volontaire, la nature l'avait châtié en le rendant réellement muet; désormais il devait porter silencieusement la joie et la douleur.

« Le cygne reconnut que ce châtiment sévère était équitable, et il supporta avec résignation la peine dévolue à son orgueil. Un jour qu'il fendait les ondes d'un beau lac, un homme tendit un arc sur la rive voisine, une flèche traversa l'air en sifflant, et fit au cygne une blessure mortelle. A ce moment suprême il recouvra la voix, et fit entendre un chant si harmonieux, si doux et si pénétrant, que la nature entière fut frappée d'admiration.

« La destinée des cygnes d'aujourd'hui est demeurée en tout semblable à celle de leurs aïeux. Le cygne est toujours muet, et il ne lui est pas même donné de se révéler à son heure dernière; ceux qu'emporte une mort naturelle expirent silencieusement, comme ils ont vécu. Le chant du cygne, devenu proverbial parmi les hommes, se fait entendre seulement quand l'un d'entre nous est blessé à mort par le fer des hommes; pareils aux poëtes qui composent leurs plus belles œuvres avec le sang de leur cœur, les cygnes chantent aussi leurs blessures, mais ils ne peuvent chanter qu'une seule fois. Autrefois, quand on était plus cruel qu'aujourd'hui, et que l'on tuait pour le féroce plaisir de donner une mort inutile à des êtres inoffensifs, on entendait fréquemment le chant du cygne, qui aujourd'hui ne vit dans la mémoire des hommes que par la tradition. »

Le vent agitait doucement les cimes des arbres, le rossignol continuait ses roulades harmonieuses; le cygne retourna vers le lac: il disparut, et je m'éveillai. L'opéra auquel j'avais assisté, la solitude, le calme qui m'environnaient, m'avaient endormi, et s'étaient combinés dans ma pensée de façon à produire le songe que je viens de raconter. Je retournai lentement vers la ville, tout en continuant à m'occuper de mon cygne; je me dis qu'il y avait parmi nous autres humains des organisations semblables en quelques points à celles qui m'avaient été révélées dans mon rêve. Combien d'hommes sont muets! ceux-là se taisent par orgueil, parce qu'ils redoutent d'être effacés par des rivaux plus habiles; ceux-ci renferment en eux-mêmes des trésors de tendresse et de bonté, parce qu'ils ont été repoussés par l'ingratitude des uns et l'indifférence des autres; ils traversent la vie silencieusement et tristement, méconnus par ceux qu'ils méconnaissent et qu'ils évitent. Que n'ouvrent-ils leurs cœurs! L'homme a besoin des hommes; les larmes contenues, dérobées à la sympathie d'autrui, celles qu'on ne laisse pas monter du cœur aux yeux, sont corrosives et flétrissent à la longue les plus beaux sentiments. C'est seulement à l'heure suprême de la mort que certaines âmes se révèlent, que la glace qui les emprisonne se fond sous le feu de la tendresse, et, voyant ce changement si imprévu, on se dit avec tristesse: C'est le chant du cygne!

S. de Paroy.



ROSE DEROY,

HISTOIRE WALLONNE.

Suite et fin.

Deux mois après ces événements, un élégant coupé s'arrêta à la porte de Michel Léonis. Deux personnes en descendirent: une jeune femme, en ravissante toilette de visites de noces, et un beau jeune homme à l'air frais et heureux, et en costume officiel, qui s'empressa de donner le bras à sa compagne pour la conduire au salon où on les introduisait. On annonça M. et Mme Képenne. Catherine et son mari s'élancèrent au-devant des nouveaux mariés, et les deux amies, se jetant dans les bras l'une de l'autre, se tinrent longtemps et étroitement embrassées. Les deux maris réclamèrent leur tour, ce qui fut accordé de très-bonne grâce, et puis on causa gaiement du baptême, de la noce et de la surprise que le mariage de nos jeunes gens avait causée à tous les habitants des deux villages voisins.

Chacun avait marié Pierre à sa guise; le plus grand nombre avec Mlle Delhez; ceux-là s'étaient du moins fondés sur le bruit qui en avait couru, et qui avait été occasionné par le projet d'alliance existant entre le cousin de Pierre, l'officier d'artillerie, et cette aimable artiste, à qui notre prince des giroflées avait été chargé par son oncle de faire les honneurs du pays; mais personne n'avait fait la supposition la plus probable, la plus simple, en donnant la rose des Frênes à l'élève le mieux aimé du bon professeur.

« Notre bonheur est troublé », dit tristement Rose, « par l'état maladif de Chabardèze: chose singulière, depuis notre mariage il est tout à fait guéri de sa folie. Il sourit avec mélancolie et secoue la tête lorsqu'on la lui rappelle.

— Peut-être regrette-t-il la perte de ses illusions, » suggéra Michel.

« Je ne sais pas, » reprit Rose; « mais, quoi qu'il en soit, il change visiblement. Ma bonne Balbine est pleine d'attentions et de prévenances pour lui. Ne prends pas cet air malicieux, Catherine, les prévenances et les attentions de la digne fille sont celles d'une mère. Balbine a la monomanie du dévouement, et elle paraît comprendre mieux que personne le mal dont souffre notre ami. Si tu la voyais sourire, avec de grosses larmes dans les yeux, lorsqu'elle nous regarde, et se dit que pour la première fois de ma vie je vais bientôt la quitter, mais que, puisque je suis si heureuse, mon bonheur doit l'empêcher d'être triste, tu serais attendrie de tant de marques involontaires de bonheur, de tendresse et d'abnégation.

« La seule chose qui puisse la dédommager un peu de cette absence momentanée, c'est la pensée qu'elle sera plus que jamais nécessaire à mon père et à l'invalide. Elle prétend que Dieu la laissera vivre jusqu'à notre retour, et qu'elle s'éteindra ensuite dans nos bras, toute contente de nous laisser réunis et heureux. Et quel beau sourire lui éclaire le visage lorsqu'elle ajoute: Avant de m'en aller tout à fait, je prierai mon maître de me dire s'il est content de la manière dont la vieille Balbine l'a aidé à élever son enfant, et je demanderai à ma petite Rose la permission de l'appeler ma fille une dernière fois, en lui donnant la bénédiction d'une mourante. Ah! Catherine, tu sentirais des larmes dans tes yeux, et ton cœur serait pénétré d'affection et de respect. Tiens, voilà maintenant que tes yeux sont humides. Qu'est-ce que je te disais! »

Catherine essuya ses yeux, embrassa son petit garçon, qui s'était endormi sur ses genoux, et demanda, en reprenant son air de gaieté habituel, ce que pensait M. Deroy de la santé de l'invalide.

« Mon beau-père se tourmente beaucoup de son état, » dit Pierre. « Il veut faire appeler un médecin; mais Chabardèze s'y oppose formellement. Je suis inquiet moi-même plus que je ne puis le dire au sujet de notre ami. Il a quelque chose qu'on ne comprend pas, et qu'il ne veut pas dire. Je suis sûr de cela. Il appelle bien encore quelquefois ma femme la reine des fleurs, ou Rose-de-Roi; mais si vous l'entendiez, vous sentiriez comme moi que son cœur n'est pas dans ses paroles, et qu'une grande révolution morale s'est faite en lui. Il prétend d'ailleurs qu'il n'est pas malade, qu'on s'inquiète à tort, ou bien il assure qu'il n'y a rien à faire. »

On causa longtemps de cette disposition d'esprit du vieux soldat; on s'en affligea; on en chercha la cause, qui ne pouvait être sérieusement dans le retour de sa raison, et on fut obligé d'abandonner cette question sans pouvoir la résoudre. Catherine partageait l'inquiétude générale, car son mari lui avait appris à aimer de tout son bon petit cœur le pauvre roi des fleurs et des papillons. Ensuite on parla des projets d'avenir. Les nouveaux mariés partaient le lendemain pour Bruxelles; ils y emmenaient leur père, qui passerait quelques jours avec eux. M. Deroy reviendrait ensuite aux Frênes, pour faire préparer l'habitation de manière que les jeunes époux pussent y demeurer. Tous ces arrangements conduiraient bien jusqu'à l'hiver, qu'on passerait tous les ans à Liége. Ces projets furent approuvés vivement par M. et madame Léonis; ils annoncèrent aussi leur détermination d'habiter Liége pendant la mauvaise saison. Ainsi les quatre amis ne se quitteraient plus, et le petit Michel aurait toute facilité de bien connaître et de bien aimer sa marraine.

Comme Rose l'avait annoncé à son amie, elle partit le lendemain avec Pierre pour Bruxelles. Seulement, M. Deroy ne put accompagner ses enfants. L'invalide menaçait de tomber tout à fait malade, et le bon professeur ne voulait pas laisser son ami seul, même avec la bonne Balbine, dans un état si inquiétant. Pour les nouveaux mariés, il fallait absolument qu'ils partissent; les répétitions d'un second opéra de Pierre exigeaient impérieusement sa présence à Bruxelles.

Enfin, la première représentation de ce nouvel ouvrage, qui devait consacrer définitivement la réputation du jeune compositeur, fut annoncée. Toute la presse en parla comme d'un événement, et la foule se porta en masse au théâtre

Le succès en fut immense. On n'avait pas encore dans ce temps-là l'habitude de forcer les auteurs à monter sur la scène pour recevoir les acclamations des enthousiastes; sans cela, je ne doute pas que le public n'eût tenté une ovation à laquelle, croyez-le bien, Pierre Képenne aurait eu le bon goût de se refuser.

Cet opéra réussi donnait à l'aisance ses grandes entrées dans le petit ménage. Il n'y avait plus à se préoccuper de l'avenir. Ce soir-là Pierre et Rose rentrèrent chez eux ivres de joie.

Pendant leur absence, on avait apporté une cassette venant de Jupille. Ils l'ouvrirent avec empressement: elle contenait une couronne de lierre et une lettre de M. Deroy.

La couronne de lierre, Rose la reconnut; c'était celle que Chabardèze lui avait donnée le jour du baptême du petit Michel, et que le soir, en se couchant, elle n'avait plus retrouvée dans ses cheveux.

La lettre de M. Deroy leur annonçait que l'invalide avait cessé de vivre. Il était mort dans les bras du bon professeur, en le priant d'envoyer à Rose, lorsqu'il ne serait plus, cette couronne de lierre qu'il avait ramassée tout humide de la pluie d'orage tombée ce soir-là sous la fenêtre basse du salon de Michel Léonis.

Pierre et Rose se regardèrent. Des larmes jaillirent de leurs yeux, et tous deux se mirent à genoux devant le triste et dernier souvenir du pauvre roi des fleurs.

Ils demandèrent pardon à Dieu d'avoir oublié, dans leur bonheur égoïste, cette âme si bienveillante, si ingénue, qui n'avait pu résister à l'indifférence apparente des deux enfants qu'il avait tant aimés, et à la brusque privation des douces erreurs qui l'avaient bercé si longtemps.

Peu de jours après, M. et madame Képenne retournèrent à Jupille, et y retrouvèrent le bon professeur toujours profondément affligé de la mort de son ami. Il ne fallut pas moins que la présence de ses enfants pour adoucir un peu l'amertume de ses regrets.

Un an et demi plus tard, Rose nourrissait à son tour une jolie petite fille, et madame Léonis, sa marraine, emmenait souvent avec elle aux Frênes un adorable bambin de deux ans, qui appelait la petite Catherine sa femme, et se posait en protecteur et ami de la charmante enfant. Balbine, qui les idolâtrait tous les deux, prétendait que Michel en était bien plutôt le tyran, et M. Deroy assurait, en riant, que le petit espiègle avait tout le physique de l'emploi.

Les deux ménages furent parfaitement heureux. La bonne Balbine, malgré ses prévisions de mort prochaine, vécut de longues années encore, et M. Deroy, à mesure que croissaient ses petits-enfants, se sentait rajeunir. Il parvint ainsi à la vieillesse la plus reculée.

Quant au petit Michel et à la gentille Catherine, je ne saurais dire si, plus tard, ils furent unis. Malgré tout mon désir, je n'ai pu mettre à exécution le projet longtemps caressé de faire un nouveau voyage dans mon cher pays de Liége, et par conséquent je n'ai pu m'assurer si, à cet égard, le vœu de Rose Képenne et de Catherine Léonis était devenu un fait accompli.

L. AGIMONT.

FIN.



Errata. — Nous avons omis d'indiquer que le col en soutache et broderie anglaise, publié dans le n° 46, est de M. Simart, rue de Rambuteau, 64. On trouve, chez M. Simart, la soutache ondulée et simple, la mignardise blanche, au prix de 7 francs les 100 mètres, et la mignardise noire à 23 centimes le mètre, — à 20 centimes le mètre par coupon de 100 mètres. — Je suis bien reconnaissante de la bonne lettre écrite par Mme Eugénie et... Oui, pour le chapeau rond, si l'on habite la campagne; il doit être en feutre noir ou gris, avec ou sans plume, à volonté. — Le n° 45 contient des dessins pour soutache; la bordure à boutons de roses convient pour l'usage que l'on m'indique de *Dinan*; les manches larges, le corsage à pointe, le dessin en soutache sur chaque devant du corsage, jusqu'à la couture des épaules. Les dames portent leurs robes fort longues; les lés de derrière forment presque la queue; les robes de jeune fille sont moins longues que celles des dames, mais toujours longues cependant. Mille compliments en retour de ceux que l'on veut bien m'adresser. — Les châles en cachemire noir ne passeront pas de mode d'ici à bien longtemps. Mme Amélie de Pale... a parfaitement raison dans ses objections; elle peut se procurer un de ces châles en s'adressant à M. Leballeur, rue Taitbout, n° 74; il en vend de tous genres, et leur prix est de 25 à 100 francs et plus; on peut en avoir qui sont tout à fait convenables pour 35 francs. Or, si l'on calcule le prix d'achat du cachemire et de la soie de cordonnet, on se convainct aisément qu'il n'y a pas un grand avantage à le broder soi-même; on peut porter ces châles pendant l'hiver si l'on double et si l'on garnit de ouate la pointe inférieure du châle. La *villageoise* qui m'écrit est bien aimable, et je la salue cordialement. — Nous publierons plusieurs dessins de tapisserie qui pourront servir pour des *poufs*, et nous espérons que l'on en sera satisfait à Château-Gonthier. — Nous avons déjà donné l'adresse que réclame Mlle Aglaé P..., de Champagne-Mouton. On trouve l'imitation de filet carré chez M. Simart, rue de Rambuteau, 64. — Le patron de la chemise Garibaldi a déjà été publié dans le n° 9 de la présente année sous le nom de chemise russe; nous ne pouvons reproduire ce modèle si connu, et qui figure déjà dans notre collection. Notre abonnée de *Pau* peut demander ce numéro aux bureaux du journal. — Le plus simple manteau de velours noir (grand collet) coûterait toujours 180 à 200 francs. Notre abonné du 25me de ligne peut s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, n° 74, qui lui fera les conditions les plus avantageuses. — Mille remerciments à Mme d'*A*... pour sa bienveillante appréciation. Pour lui donner un conseil relativement à la pèlerine en velours brodé, il faudrait en connaître à peu près la dimension: si cette pèlerine est longue on pourrait peut-être y tailler un coin-de-feu? — Notre abonnée de Nice a reçu dans le n° 43 une collection de dessins pour broder en *reprises:* devant nous occuper de tous les travaux féminins, il nous est impossible de nous vouer à une spécialité. Mlle Angéla, une de nos nouvelles abonnées, a reçu un patron de veste dans le n° 44; la veste zouave, proprement dite, a été publiée dans le n° 30 de la présente année; on peut demander dans nos bureaux ce patron, qui n'a point subi et ne peut subir de modifications, à moins de changer de forme et par conséquent de nom. Nous avons publié dans le n° 35 un dessin de toque au crochet. — Nous ne pouvons malheureusement faire un numéro à part pour Mme R... de Nimes; notre journal est destiné à contenir la plupart des travaux féminins, et non un seul de ces travaux; nous ne pouvons rien changer à l'organisation du journal sous peine de mécontenter nos abonnées qui s'en déclarent satisfaites. — On fait des lambrequins en tapisserie, velours ou reps très-épais; on prend une planche un peu plus grande que le marbre de la cheminée; on cloue sur cette planche la tapisserie ou le velours, puis on cloue le lambrequin autour de la planche. Pris note des demandes de notre abonnée de Pontarlier. — Je ne connais pas d'autre coiffure qu'un capuchon tricoté ou bien en étoffe ouatée, si l'on ne veut pas mettre un chapeau aux petites filles. Pris note de l'autre demande que je satisferai si cela m'est possible. Mille remerciments à mon aimable correspondante de *Jussey*.



ENTRETIEN DES MEUBLES DE LAQUE.

La mode a introduit depuis quelque temps, dans l'ameublement, des chaises légères, des guéridons, des tables de laque; lorsque le fond de ces meubles est noir, il pâlit avec le temps et prend une teinte jaune. Pour lui rendre sa couleur primitive, il suffit de les exposer pendant une nuit entière à la gelée blanche ou sur la neige.

MIEL ROSAT.

Cette préparation est salutaire pour les inflammations du gosier et de la bouche. On prend 30 grammes de feuilles de roses, on les fait infuser pendant quelques jours dans 100 grammes d'eau, et l'on ajoute ensuite 200 grammes de miel; on emploie le miel rosat, en le mélangeant avec une quantité quintuple d'eau; il sert pour des gargarismes.

ENTREMETS AUX POMMES.

On choisit quelques pommes de reinette bien saines; on les pèle, on en enlève le cœur, et on les coupe en tranches, que l'on place dans une terrine avec du sucre et de la cannelle en poudre; on y ajoute un demi-verre d'eau-de-vie et le jus d'un citron: après les avoir laissées quatre heures dans la terrine, on retire les pommes et on les fait égoutter. On prend un plat de porcelaine qui puisse aller au feu, on y met de la marmelade de pommes et de la marmelade d'abricots, et l'on arrange les tranches de pommes de reinette sur ce plat, en les disposant en dôme; on fait cuire pendant une demi-heure, soit dans un four tiède, soit sur des cendres chaudes, sous un four de campagne.

CAFÉ.

Tout le monde sait que le café, pour être bon, doit être moulu et fait au moment même où l'on veut le prendre; il en est du café comme des dîners: quand il est réchauffé il ne vaut jamais rien. Un membre de l'Institut, M. Payen, a pris la peine d'indiquer aux bonnes ménagères un procédé excellent pour conserver l'arome du café: au moment où le café vient d'être torréfié, avant de le retirer du cylindre, on y jette du sucre en poudre, en agitant le cylindre, de façon que ce sucre soit à peu près également réparti; le sucre s'attache autour des grains de café rendus humides par la cuisson, et forme une sorte d'enveloppe qui retient l'arôme dans chaque grain. Nous recommandons ce procédé à tous les amateurs de café.



Je suis l'émail de la prairie,
Peut-être suis-je votre nom;
D'une magique théorie
Ma blanche feuille a le renom.

De la Navarre et d'Angoulême
Je fus princesse au temps jadis,
Et j'ai porté le diadème
Sous le règne de Louis dix.

En dix lettres, pour me connaître,
Cherchez ce qu'on peut rencontrer,
Et sous vos pas vous verrez naître
Ce qu'ici je vais vous montrer:

Un époux; un espace vide;
Un départ de chemin de fer;
Sous un roi, conquérant avide,
Un fléau qui peuple l'enfer;

Un nuage; un peuple d'Afrique;
L'effroi d'un conscrit timoré;
Un mot du système métrique;
Des druides l'arbre sacré;

Ce qui du voisin nous sépare;
Ce qu'un bavard fait rarement;
Ce qu'en nous à Dieu l'on compare;
Ce qu'on n'a pas abondamment;

Du Sauveur la divine mère;
D'une fleur le frêle support;
L'art de calmer douleur amère;
Deux moyens d'atteindre le port;

Votre foyer; le nid d'un aigle;
En Perse un antique savant;
Des vers une gênante règle;
D'un fusil le point en avant;

Le complément d'une chaussure;
En Arabie un haut seigneur;
Une science très-peu sûre;
Le domicile d'un flâneur;

Un concours de fêtes nautiques;
Un portrait fidèle en tout point;
L'origine des temps antiques;
Un homme privé d'embonpoint;

Ce qui partout nous enveloppe;
L'un des planchers d'une maison;
Ce qui séduit et développe
L'esprit, le cœur et la raison;

D'évêque et pape la coiffure;
Un fleuve; un perfide complot;
Pour la défensive une armure;
Le monde; un asile; un mulot;

Celui que rarement on aime;
Celle et celui qu'on aime bien;
L'oiseau d'un sot orgueil emblème;
La vertu de l'homme de bien;

De l'attentive sentinelle
L'étroite et mobile maison;
Deux notes à la ritournelle;
Un vieux soldat; une saison;

Une galère; un mal horrible;
De l'Inde un fauve carnassier;
Pour la coquette un mot terrible;
Un bruit de lime sur l'acier;

Celui qui se tait quoi qu'on dise;
Vingt-cinq verbes; un instrument;
Un déchet dans la marchandise;
Quatre pronoms; un cerf-volant;

Enfin trois fois trois homonymes
Donnant: filet, — note, — poisson;
Magistrat, — Ève, — humides cimes;
Patrouille, — passage, — et pinson.

Edme SIMONOT.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

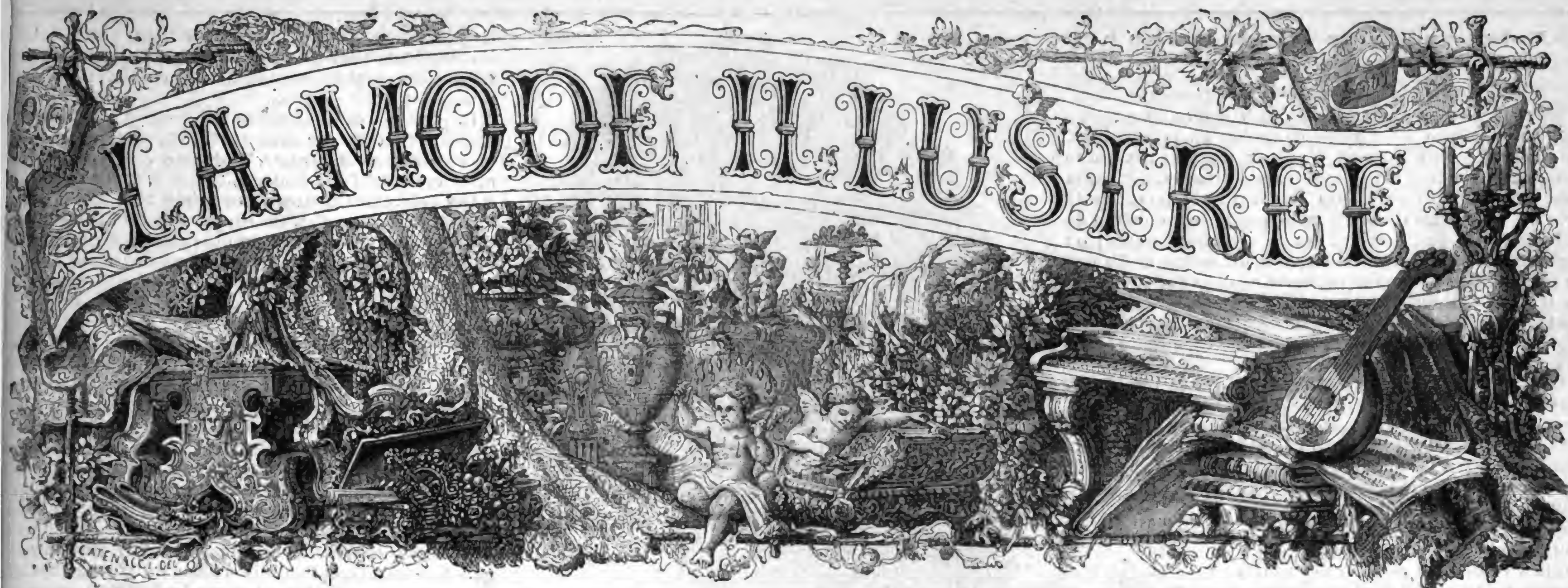
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 5

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Les aéronautes font souvent des découvertes, mais la réussite ne les couronne pas.

N° 48 (*avec planches de patrons*). DEUXIÈME ANNÉE. 25 novembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes**. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes**. AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Robe pour jeune fille de dix à douze ans.

Les figures 24 à 30 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Le corsage de cette robe, à demi montant, est richement orné de soutache et de galons; cette garniture, encadrée par deux revers, continue sur la jupe; les revers forment *berthe* sur le dos, depuis les épaules, et sont encadrés avec du galon noir, uni, en laine. Les manches sont garnies comme la robe; la jupe a 3 mètres 40 centimètres de largeur; sa longueur est de 61 centimètres (ourlet non compris); l'ourlet a 6 centimètres 1/2 de largeur. Notre modèle est en popeline gros bleu à carreaux.

Toutes les parties du corsage sont doublées avec de la percaline; on assemble la doublure et l'étoffe, puis on fait les pinces en cousant B avec B jusqu'à l'A, dans la fig. 24 (moitié du devant). On réunit les diverses parties du corsage, en assemblant les lettres, puis on met des baleines flexibles sous toutes les coutures. On met par derrière des boutons, et l'on fait des boutonnières dans l'étoffe même; le haut du corsage est bordé avec du galon ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, et l'on place en bas une ceinture ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. La berthe (fig. 27) et le revers (fig. 28) sont doublés avec de la mousseline roide; on les coud ensemble sur l'épaule depuis G jusqu'à J. La berthe se ferme avec des boutons. On coud le revers sur le devant, G avec G, et la berthe sur le dos, depuis G jusqu'à K. On coupe la manche double sur la figure 30, de façon que le pli de l'étoffe en droit fil se trouve sur la ligne indiquant le milieu. Après avoir exécuté le dessin en soutache, on coud la manche ensemble depuis M jusqu'à L; on fait un pli dans la manche en plaçant, dans la figure 30, la croix n° 3 sur le point 3, la croix 4 sur le point 4; en montant la manche dans l'entournure, l'M doit se trouver avec l'M de la figure 24 (devant).

Le jupon a de chaque côté trois plis doubles, et devant un pli simple; ce dernier pli a 18 centimètres de largeur et 7 centimètres de profondeur de chaque côté. La garniture en *tablier* est faite comme celle du corsage. Les revers sont coupés sur la figure 29, doublés de mousseline roide, bordés de galon, ornés de soutache et réunis aux revers du corsage, B avec B, étoile avec étoile. L'espace qui se trouve en bas, entre les revers, est de 40 centimètres; ils sont cousus près de la garniture en tablier, et leur pointe est fixée avec trois boutons en taffetas noir.

Les habillements d'enfant se trouvant dans ce numéro viennent de la maison Pauline Boyer, rue de Rivoli, 186.



ROBE POUR JEUNE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.

Casaque pour jeune fille de dix à douze ans.

Les figures 31 à 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette casaque est de même étoffe que la robe précédente, et ornée de la même façon; on peut l'exécuter en demi-drap, ou drap-velours. Le haut de la casaque est à *revers*, qui continuent sur les devants. Trois doubles boutons la ferment sur la poitrine; les mêmes boutons fixent les revers du haut. Deux plis marquent le bas du dos; ils sont retenus par des boutons; le côté de dessus de la manche est garni d'un revers. La dimension des figures 31 et 32 nous a obligés à les *replier* sur le patron. Nous avons expliqué dans le n° 44 le procédé que l'on doit employer pour relever ces patrons *repliés*. Le revers de la taille, dessiné sur la fig. 31, doit être coupé à part. On coud ensemble les figures 31 et 32 (devant et petit côté), depuis A jusqu'à B, et le petit côté avec le dos (fig. 33) depuis D jusqu'à E. On fait un petit rempli par derrière à la taille, et l'on forme les plis en mettant la croix 1 sur le point 1 de la figure 32; la croix 2 sur le point 2. Ces plis tombent aussi sur le petit côté; on coud ensuite le dos et le petit côté ensemble jusqu'à C; puis on coud le dos et le devant ensemble sur l'épaule, depuis F jusqu'à G. Le revers de la taille est réuni à la casaque, quand on brode celle-ci; le dessin de soutache des plis de derrière est continué en petites boucles sur la couture du *petit côté*, depuis D jusqu'à l'entournure; les deux petits revers du haut sont coupés sur la figure 34, le col sur la figure 35 (il a une couture dans le milieu); ils sont bordés avec du galon, et placés sur la casaque en assemblant les mêmes lettres. Les boutons des revers sont posés comme l'indique notre dessin; ceux du corsage sont placés sur les trois étoiles de la figure 31.

La manche (fig. 36) doit être cousue ensemble sur le coude, depuis M jusqu'à N. Le revers de la manche (fig. 37), orné de galon et de soutache, est placé sur le dessus de la manche, N avec N, O avec O, P avec P, puis cousu en même temps que les deux côtés de la manche depuis O jusqu'à Q. Le bord inférieur de la manche et celui du revers sont bordés avec du galon; le revers n'est fixé en haut et sur les côtés que par le bouton placé sur la croix. On fait un pli profond dans la couture de la manche en mettant la croix de la figure 36 sur le point. En montant la manche dans l'entournure, le Q doit se trouver sur la même lettre de la figure 31 (devant).

Robe pour petite fille de quatre à six ans.

Les figures 14 à 23 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est en popeline quadrillée de blanc et de noir; la garniture se compose de ruches en taffetas bleu. Le devant de cette robe est d'un seul morceau; la ruche marque un plastron sur le corsage, et forme tablier sur la robe; des rosettes ornent les manches et le devant de la robe. A ce corsage décolleté nous joignons un patron de corsage de dessous, montant, et de manches longues; on fera ce corsage et cette manche, soit en même étoffe que la robe, soit en cachemire de même couleur que les ruches de taffetas. Cette combinaison permet de porter cette robe en toute saison, puisque l'on peut remplacer en été le corsage et les manches de cachemire par une chemisette et des manches de mousseline.

On place l'étoffe *double*, en droit fil, sur la ligne indiquant le milieu des figures 14 et 17 (devant et dos). Les autres parties de la robe doivent être coupées chacune deux fois. Sur le côté droit les figures 14 et 15 sont cousues ensemble depuis A jusqu'à B; depuis le B on coud la figure 14 jusqu'en bas avec le jupon; sur le côté gauche de la figure 14 on place des agrafes sur l'épaule, et jusqu'au B; la figure 14 reste ouverte ensuite depuis B jusqu'à l'étoile; la réunion des autres parties du corsage a lieu par l'assemblage des lettres. On place sur la couture de la figure 16 une ruche et un liséré de même couleur, depuis G jusqu'à l'H; le même liséré accompagne les ruches des devants, de l'encolure et des manches; la manche est la figure 18, le jockey est représenté par la figure 19; on les garnit aussi avec des ruches, continuées pour le jockey sur le côté transversal; la manche est cousue ensemble depuis J jusqu'au K; on fait en haut un pli profond en plaçant la croix sur le point; on réunit ensuite le jockey avec la manche, de façon que le K du jockey se trouve sur la couture de la manche, et que les côtés transversaux du jockey tombent, L sur L de la manche, en s'écartant un peu; à cette place on met une rosette de taffetas. Quand on monte la manche dans l'entournure, le K doit se trouver avec la même lettre de la figure 15.

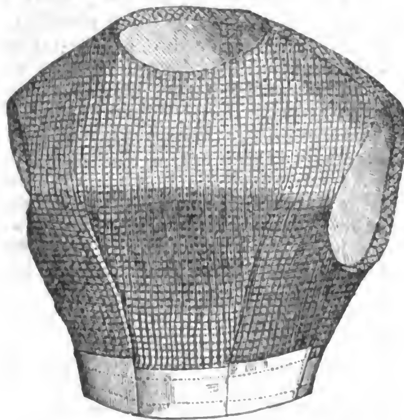
Le jupon *uni* (c'est-à-dire la partie du jupon qui rejoint le tablier de devant) a 1 mètre 76 centimètres de largeur; on y fait sept plis, et on le monte sur un cordon un peu fort ayant 3 centimètres de hauteur, et aussi large que la taille qu'il doit entourer. La partie inférieure du corsage repose sur le pli du milieu, qui doit être double, dans le jupon.

Les ruches se composent de bandes de taffetas ayant 2 centimètres de largeur, plissées d'un côté, déchiquetées de l'autre côté; pour 1 mètre de ruche on emploie 2 mètres de bande de taffetas.

Les rosettes, dont une est dessinée sur la figure 14, se composent de gros boutons en bois, recouverts d'étoffe pareille à la robe, et entourée d'une bande plissée en taffetas, dépassant le bouton de 1 centimètre. Le corsage de dessous est doublé; les figures 20 et 21 en représentent la moitié; on y met des agrafes par derrière; le bord est garni d'un large ourlet; les entournures et l'encolure sont bordées avec un liséré.



RÉSILLE GARNIE DE RUCHES.



CORSAGE MONTANT POUR LA ROBE DE PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

La manche longue est coupée sur la figure 22, doublée et cousue ensemble depuis T jusqu'à l'U. On fait un pli à la saignée, en plaçant l'étoile sur le point. On fait, en haut, quatre plis, en plaçant les croix sur les points; puis on borde la manche, on la coud sur le poignet (fig. 23); on y met un bouton et une boutonnière.

Robe pour petite fille de trois à cinq ans.

Les figures 38 à 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est en étoffe de laine grise; la garniture est en cachemire d'Écosse groseille foncé, soutaché en noir; les boutons sont en taffetas noir. Le corsage est boutonné par derrière, et retenu par une large ceinture, ornée d'un nœud à longs bouts; une be the, boutonnée sur les épaules, garnit le haut du corsag les manches sont froncées en haut et en bas, et ornées d' revers boutonné de côté.

La jupe a 38 centimètres de longueur et 2 mètres de l geur; elle est bordée avec une bande de cachemire ay 14 centimètres de largeur, soutachée comme le corsag cette jupe a neuf plis profonds.

Les différentes parties de ce patron sont marquées av des lettres minuscules. On coupe, sur les figures 38 et la doublure du devant et du dos; sur les figures 39 et on taille ce même devant et ce même dos dans l'étoffe la robe, et cela d'un seul morceau, c'est-à-dire sans cout dans le milieu, pour le devant. Toutes les autres par du corsage sont aussi garnies d'une doublure que l coupe, pareille à l'étoffe de dessus. On coud les pince avec *b* jusqu'à l'*a* dans la doublure du devant (fig. 38). fronce ensemble l'étoffe du dessus (de cette même part en haut, depuis *e* jusqu'à l'*i*; en bas, depuis *d* jusqu'à puis on réunit la doublure et l'étoffe en assemblant les tres et distribuant régulièrement les fronces. L'étoffe dessus du dos est froncée en haut depuis l'*i* jusqu'à croix; en bas depuis l'*m* jusqu'à *k*; puis on la réunit à doublure en assemblant les lettres; on place d'un côté boutons; on fait des boutonnières de l'autre côté. On c ensuite dos et devant ensemble, depuis *f* jusqu'à *g*, puis *h* jusqu'à l'*i*, et l'on met au bas du corsage une c ture de 3 centimètres 1/2 de largeur. La figure 42 (moitié d berthe de devant) est sans couture par devant, de même la figure 43 (qui doit être coupée deux fois); on les bo en bas et sur les côtés avec une ba de cachemire ayant 3/4 de centimè de largeur; cette bande est surmon du dessin en soutache qui orne to la robe; on met sur les épaules boutons et des boutonnières; on pl la berthe sur le corsage, et on la co avec un passe-poil de même coule que la bande de cachemire.

La manche (fig. 44) est cousue ense ble depuis *n* jusqu'à l'*o*; on fait un à la saignée, en plaçant la croix le point. Le haut est froncé depuis jusqu'à la lettre *q*; — le bas est fro entièrement. Le revers (fig. 43) est o comme la berthe, avec du cachem et de la soutache; on y place des bo tons et des boutonnières, et on le p sur la manche, de façon à réunir lettres *o* et *p*. Quand on place la ma che dans l'entournure, l'*u* doit se tr ver avec la même lettre du devant, la lettre *q* avec la même lettre du d les fronces doivent être régulièrem distribuées sur le reste de la manc La ceinture, dont la figure 46 rep sente la moitié, est coupée d'un s morceau, ornée de cachemire, de s tache, de boutons et de boutonnières; on fait un pli vant et derrière, en plaçant la croix sur le point, puis la coud sur la ceinture placée au bord du corsage, et peut être coupée en percaline; on coud sur celle-ci figure 46 en la fixant de distance en distance. Le nœ se compose de deux boucles, faites dans une bande ay 6 centimètres de largeur et 18 centimètres de longue on y joint deux bouts ayant chacun 32 centimètres longueur, et dont la largeur est 6 centimètres en haut, de 11 centi tres en bas; ce nœud (orné comm ceinture de cachemire et de souta est cousu, du côté gauche, à la pl marquée par une étoile.



CASAQUE POUR JEUNE FILLE DE DIX A DOUZE ANS.



MANCHE LONGUE POUR LA ROBE DE PE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.

Résille garnie de ruch

Les figures 13 (*recto*) appartiennent à ce p

MATÉRIAUX. — Ganse noire en soie; qu petits écheveaux de soie lilas, de cordo perles noires de jais; taffetas lilas.

Cette résille est faite en ganse n fine; les ornements se composen perles de jais et de petites houppe soie de cordonnet, de même nu que les ruches de taffetas.

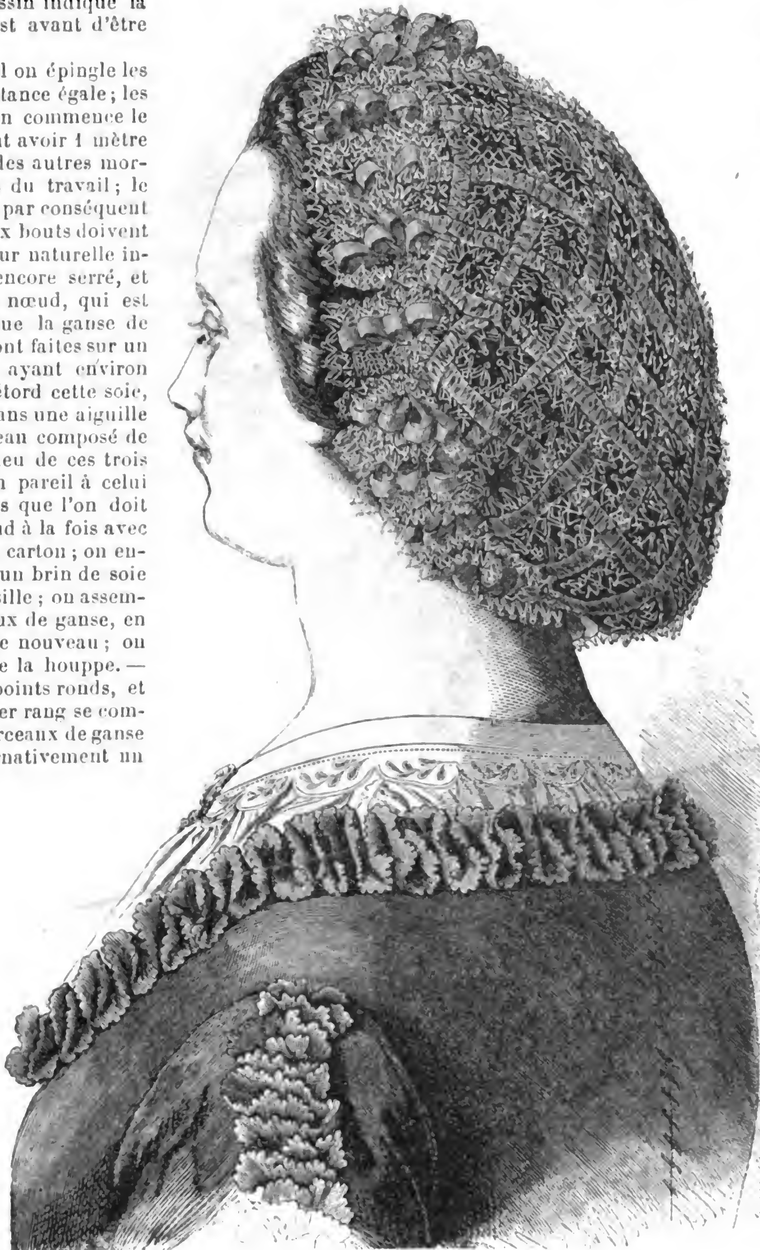
Un dessin représente le fond r de la résille; un deuxième dessin consacré à reproduire le procé l'aide duquel on fait ce fond, c' à-dire le travail en *nœuds*, qui re sente aussi la grosseur naturelle d

anse et celle des perles; un troisième dessin indique la orme de la résille (réduite) telle qu'elle est avant d'être montée.

On prend un coussin très-lourd, sur lequel on épingle les ifférents morceaux de ganses placés à distance égale; les lus longs morceaux, ceux avec lesquels on commence le avail, sont au nombre de neuf, et doivent avoir 1 mètre centimètres de longueur; la longueur des autres morceaux se révèle d'elle-même dans le cours du travail; le nœud est fait avec deux bouts; on épingle par conséquent r le milieu un seul morceau, dont les deux bouts doivent re tout à fait égaux. Le dessin en grandeur naturelle indique à la lettre *a* un nœud qui n'est pas encore serré, et r conséquent la façon dont il faut faire ce nœud, qui est rmé avec la ganse de gauche, tandis que la ganse de oite le traverse seulement; les houppes sont faites sur un ng de nœuds avec un morceau de soie ayant environ mètre 20 centimètres de longueur; on détord cette soie, la divise en trois brins, que l'on passe dans une aiguille tapisserie, afin de former un petit faisceau composé de brins; l'aiguille étant placée au milieu de ces trois ins, on pose un petit morceau de carton pareil à celui arqué par la lettre *b*, sur l'un des nœuds que l'on doit couvrir, et on entoure le carton et le nœud à la fois avec soie *détordue;* on coupe la soie au bas du carton; on enve celui-ci; on lie la petite houppe avec un brin de soie *étordue*, d'abord au bas du nœud de la résille; on assemble ensuite la houppe sur les deux morceaux de ganse, en faisant un peu *bouffer*, puis on la lie de nouveau; on e le brin de soie, et l'on égalise le bas de la houppe. — fond *réduit* indique les nœuds par des points ronds, et houppes par des points ovales. Le premier rang se compose, ainsi que nous l'avons dit, de neuf morceaux de ganse i forment autant de nœuds; on fait alternativement un ng de nœuds avec houppes et un rang nœuds avec perles; on enfile une perle r chaque morceau de ganse, par conséquent deux perles par nœud.

Un morceau de ruban noir, ayant centimètres de largeur, borde la résille; sous ce ruban, on place par derrière, l'*a* à l'*a*, 18 centimètres de ruban élastique; la garniture de devant est arrangée sur une passe de tulle roide, dont figure 13 représente le patron. Cette rniture se compose de quatre bandes taffetas lilas, dont la plus courte a mètre 14 centimètres de longueur; les ois autres augmentent graduellement, la plus longue est de 1 mètre 32 centimètres; les bandes sont déchiquetées un côté, plissées à plis doubles de l'autre côté, et ces ruches, ainsi préparées, ont posées sur la passe, la plus longue bord par devant; une cinquième ande, déchiquetée de chaque côté, yant 68 centimètres de longueur, froncée au milieu, est posée sur la couture la dernière ruche; les deux bouts de cette bande pendent en dehors; on réunit la passe à la résille, de façon e le côté arrondi de devant se trouve sur la ligne ponctuée de la passe, et l'on fait une petite rosette de taffetas e l'on pose au milieu de la quatrième ruche.

On peut, en maintenant cette garniture, remplacer la résille par un fond en tulle moucheté blanc ou noir.



BONNET EN FORME DE RÉSILLE.

Bonnet en forme de résille.

Ce bonnet est fait avec de la blonde blanche et du ruban lilas nº zéro. Le fond se compose d'un ovale ayant 37 centimètres de longueur, 32 centimètres de largeur; il est couvert de bandes formant des carreaux; chacune de ces bandes se compose d'abord de bandes de mousseline roide, que l'on replie trois fois, et dont la largeur, quand elles sont repliées, est de 1/2 centimètre à 3/4 de centimètre. Ces bandes de mousseline sont garnies de chaque côté avec de la blonde blanche très-légère, ayant un centimètre de hauteur, et légèrement froncée; sur la bande, on place le ruban lilas ayant 1/2 centimètre de largeur et légèrement froncé au milieu. Pour faire régulièrement les carreaux, on prend un morceau de papier blanc, de même dimension que le fond du bonnet, on y trace des lignes qui se croisent et qui sont séparées par un espace de 6 centimètres. Sur ces lignes, on dispose les petites bandes d'abord dans un seul et même sens, puis on forme les carreaux, en les plaçant dans l'autre sens; on fait un point à toutes les places où les bandes se croisent; on enlève le papier, et l'on borde ce fond ainsi préparé avec une bande de mousseline roide de même dimension que le tour de la tête.

On prend une bande de tulle ayant 5 centimètres de hauteur, 3 mètres de longueur; on la garnit de chaque côté avec une *blonde* très-étroite, et on la plisse dans toute sa longueur; on place entre chaque pli quatre petites boucles du même ruban étroit que l'on a employé pour le fond du bonnet; chaque boucle a 3 centimètres 1/2 de longueur avant d'être ployée. Cette ruche, ainsi préparée, est posée autour du fond du bonnet.

Bonnet en tulle de soie noir et blanc.

La figure 11 (*verso*) appartient à ce patron.

Le fond de ce bonnet est en tulle de soie blanc et moucheté; il est doublé par un fond uni en tulle noir de soie. Une ruche en tulle blanc encadre le bonnet; elle est surmontée par une dentelle blanche, à demi voilée par une dentelle noire. Cette ruche est posée *double* sur le devant et sur les côtés, *simple* derrière; un nœud en ruban groseille est placé sur le sommet du bonnet; un ruban pareil à celui du nœud part de celui-ci, entoure le fond, et l'on en forme un nœud à deux bouts fixé à la place marquée par la lettre Q. Une rosette, faite avec du ruban étroit en velours noir, semble interrompre à gauche la ruche qui borde le bonnet.

Les brides, faites en ruban de 7 centimètres de largeur, ont 60 centimètres de longueur; elles sont bordées d'un côté avec de la blonde blanche, de l'autre côté avec de la blonde noire. La figure 11 représente la passe; le fond est coupé sur la figure 8. La rosette de velours est placée sur le point entouré d'un cercle que l'on voit sur la figure 11.

Bonnet négligé.

Les figures 9 et 10 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet, quoique *négligé*, est fort élégant, et composera une jolie coiffure d'intérieur. Le fond est en mousseline blanche; la garniture se compose de dentelles et d'une triple ruche en taffetas rose. On peut maintenir la garniture et remplacer la mousseline par du tulle noir ou blanc, si l'on veut avoir un bonnet plus élégant.

La figure 9 représente la moitié de la passe du bonnet; cette passe se compose d'une double bande droite de tulle roide; on y fait un pli profond se terminant en pointe au milieu, par devant, et à la hauteur des joues. La figure 10 représente la moitié du fond, qui se compose de deux parties réunies par un entre-deux. Les deux plis qui encadrent



ROBE POUR PETITE FILLE DE QUATRE A SIX ANS.



ROBE POUR PETITE FILLE DE TROIS A CINQ ANS.

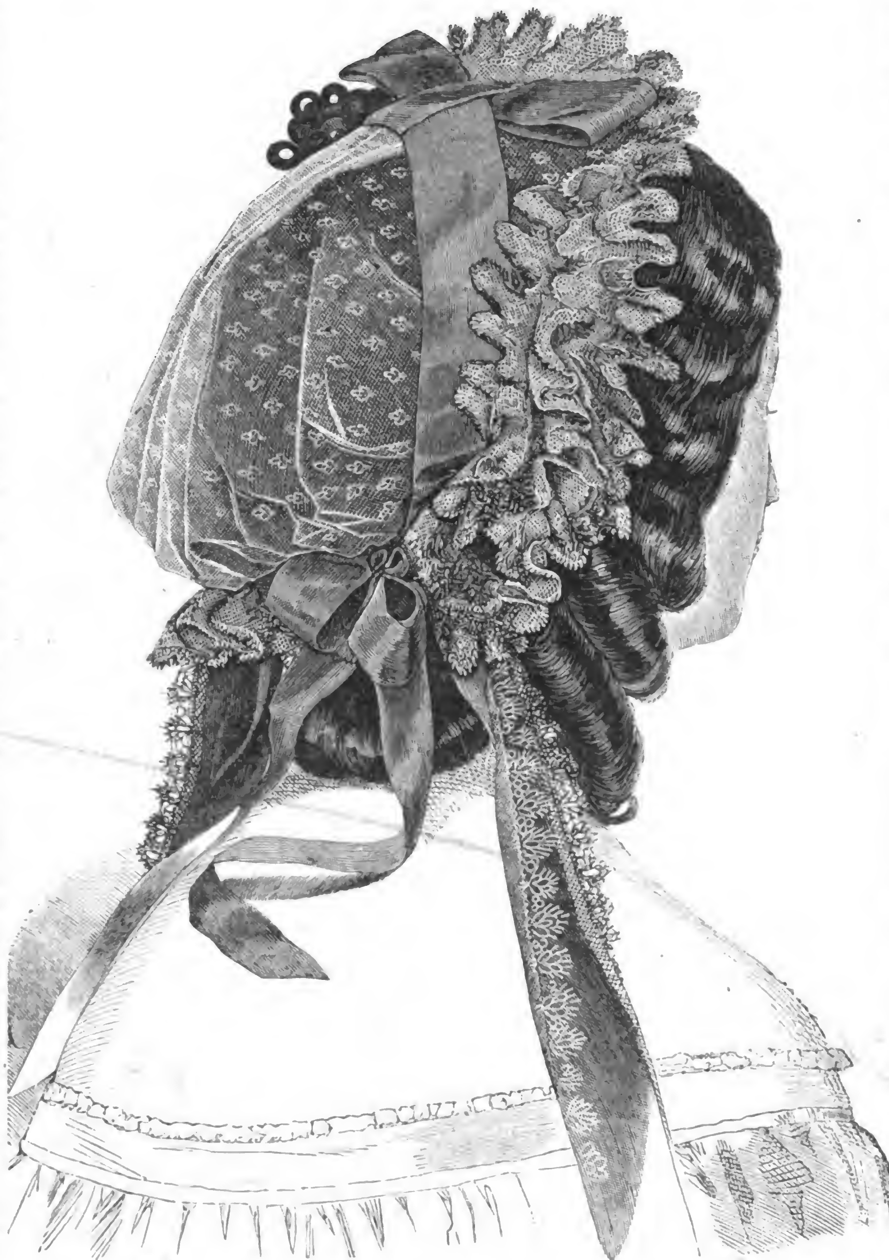
l'entre-deux sont indiqués sur le patron, par une ligne ponctuée, *comme s'ils étaient déjà faits;* ces plis ont 2 centimètres de largeur, et il faut laisser *en plus* la mousseline nécessaire pour les faire, de façon que, le fond étant terminé et les plis faits, le tout ait la forme du patron, dont la figure 10 représente la moitié. Le fond est bordé d'un ourlet étroit, auquel on attache une dentelle ou guipure de 4 centimètres de hauteur; cette dentelle doit être un peu froncée sur le devant du fond. On fait la ruche avec une bande de taffetas rose ayant 5 centimètres de largeur, 4 mètres 80 centimètres de longueur, et déchiquetée d'un côté. Les premier et troisième rangs de la ruche sont faits chacun avec 88 centimètres de taffetas (il faut par conséquent quatre bandes de 88 centimètres de longueur); le rang du milieu est fait avec 65 centimètres pour chaque côté; il faut par conséquent deux morceaux ayant chacun 65 centimètres de longueur. Ces bandes sont plissées isolément, puis disposées sur la passe de la manière suivante : le premier rang (celui du bord extérieur) commence à 1 centimètre de distance de la pointe de devant de la passe; les deuxième et troisième rangs sont placés au-dessus de celui-ci. On coud le fond sur la passe, M avec M, sur la pointe de devant; on plisse un peu ce fond à la hauteur de l'entre-deux sur l'N, et on fixe ces plis sur l'N de la passe. Le nœud qui tombe sur la nuque se compose de deux morceaux de ruban large, ayant chacun 45 centimètres de longueur, qui sont cousus de chaque côté de la passe à la place marquée par un double point, puis croisés et fixés une seconde fois à 20 centimètres plus loin sur l'O de la passe, de façon à former deux boucles avec des pans; au milieu, à la place où ces rubans sont croisés, le fond est fixé sur la passe sur cette même lettre O. On coud de chaque côté de la pointe inférieure de la passe une bride en ruban ayant 50 centimètres de longueur; une rosette en ruban rose cache le commencement de la bride; une rosette semblable est placée (si l'on veut) au milieu de la ruche.

Bonnet négligé en mousseline.

Les figures 1 à 3 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet est en mousseline et orné de rubans lilas; le fond est entouré par une passe étroite, garnie, à l'endroit où elle ferme en pointe, par une large ruche plissée à pli profonds. Cette garniture encadre la pass et se termine par de longues barbes. Un ru ban lilas, posé sous le milieu de la ruche, s termine derrière par un nœud.

Pour couper le bonnet on place la mousse line double en droit fil sur la ligne indiquan le milieu du patron; pour le fond, la mous seline doit être au contraire en biais sur cett même ligne indiquant le milieu. Il faut lais ser en plus la mousseline nécessaire pou faire un ourlet étroit autour de la passe, qu l'on coud ensemble, à ses extrémités, sur l B. Le fond doit être froncé depuis la croi (par derrière) et cousu sur la passe, de faço que les A se rencontrent par devant, les en arrière, les croix sur les côtés. Après avo ourlé la passe, on la garnit avec une band de mousseline ayant 1 mètre 21 centimètr de longueur, bordée d'une dentelle étroite la largeur de la bande, y compris la dentell doit être de 5 centimètres 1/2 par devant, d 3 centimètres 1/2 par derrière; cette band est plissée à gros plis et placée sur le de vant de la passe. La garniture supérieur y compris les barbes, est faite avec une band de mousseline ayant 1 mètre 91 centimètr de longueur, de même largeur que la f gure 36, et encadrée d'une dentelle étroit pareille à celle de la garniture intérieure. I figure 3 représente la moitié de cette band qui doit être plissée; il n'est pas indispe sable de couper les barbes d'un seul mo ceau avec cette bande; on peut les tailler part, en leur donnant à chacune 38 centim tres de longueur. On fait les plis en prena deux des croix marquées sur le patron, les plaçant l'une à droite, l'autre à gauc sur les points qui les suivent. On proc de la même façon pour les croix et les po qui sont placés sur la dernière ligne; les gues ponctuées qui traversent la figu marquent le *pli* du pli; les lignes fin unies indiquent la place où les plis doive être fixés. On ploie la bande plissée s ligne qui marque le pli, et on place ce p i s la supérieure, afin de former une sor pli pointu le long de la ruche, qui do t d minuer de largeur à partir du D. On pla le C et l'étoile de la ruche sur le C et l'étoi du fond, le D de la ruche sur le D de passe, et l'on coud la ruche sur la lig ponctuée du fond, et jusque sur le D de passe; cette couture est répétée u deuxième fois, afin de maintenir le ruba



BONNET EN TULLE DE SOIE NOIR ET BLANC.





BONNET NÉGLIGÉ. Ces bonnets sont de la maison Leborgne et Henneveu (ancienne maison Dupont), rue du Bac, 56. BONNET NÉGLIGÉ EN MOUSSELINE.

que l'on passe sous la ruche à la place indiquée sur le patron; ce ruban doit être un peu plié à l'endroit où la garniture se rétrécit. Le ruban doit dépasser le bonnet de chaque côté, depuis la lettre D, et ses bouts doivent être assez longs pour former un nœud à cette place.

La garniture de ruban placée entre les deux ruches se compose de sept petites houppes formées par des boucles de ruban ayant un demi-centimètre de largeur; on les pose aux places marquées par des étoiles, et sur l'A de la figure 1. La houppe du milieu, posée sur l'A, se compose de dix-huit boucles ayant 6 centimètres de longueur. Les deux houppes placées de chaque côté de celle-ci, de même couleur, mais d'une nuance plus foncée, se composent de seize boucles de 5 centimètres 1/2 de longueur; les deux houppes suivantes, c'est-à-dire placées de chaque côté, sont pareilles à celles-ci, mais de nuance plus claire; on pose ensuite deux autres houppes de nuance plus foncée, composées de douze boucles ayant 4 centimètres 1/2 de longueur. On fixe, çà et là, la ruche sur la passe par quelques points.

Bonnet en tulle de soie.

Les figures 7 et 8 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en tulle blanc moucheté; il est orné de blonde blanche, de dentelle noire et de rubans verts. La figure 7 représente la moitié de la passe, que l'on fait en tulle noir roide, en laissant en plus le tulle nécessaire pour faire autour de la passe un ourlet dans lequel on place un cordon noir étroit. Le fond du bonnet, en tulle de soie moucheté, est coupé sur la figure 8, qui en représente la moitié. On place le tulle double en biais sur la ligne qui indique le milieu du fond; on fronce celui-ci de chaque côté, depuis K jusqu'à L, puis on le coud à l'intérieur de la passe en réunissant les lettres K, L, J. On prend ensuite 1 mètre 1/2 de tulle de soie en bande, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur; on borde ce tulle d'un côté avec une blonde blanche ayant 3 centimètres de largeur, et on le plisse du côté non bordé, de façon à former une ruche ayant 40 centimètres de longueur; on place le milieu de cette ruche sur le K de la passe et on la coud sur la ligne ponctuée de façon qu'elle couvre la jonction du fond avec la passe. La garniture de ruban, en forme de diadème, se fait de la façon suivante : on coupe, en tulle roide, un ovale ayant 8 centimètres de longueur et 5 de hauteur, sur lequel on dispose une rosette avec du ruban vert ayant un demi centimètre de largeur; on forme avec ce ruban, sans le couper, des boucles de 4 à 5 centimètres, en les plaçant sur trois rangs autour de l'ovale, et l'on remplit le milieu de cet ovale avec douze petites houppes faites avec du ruban plus foncé, et se composant chacun de trois boucles de 4 centimètres 1/2. On doit éviter de laisser des vides; on place encore, de chaque côté de la passe, quatre houppes placées sous la rosette; la plus rapprochée de celle-ci se compose de neuf boucles ayant 5 centimètres 1/2 de longueur, et d'une nuance plus claire que le ruban déjà employé; la deuxième houppe est pareille à celle-ci, mais d'une nuance plus foncée; les deux autres sont d'une nuance plus claire; la première est faite avec sept boucles, la seconde avec six boucles; celle-ci est placée sur la figure 7, au milieu du point entouré par un cercle.

La ruche large qui se joint aux barbes est faite avec une bande de 2 mètres de tulle blanc moucheté, ayant 9 centimètres de hauteur, et bordée avec de la dentelle noire; on plisse le milieu de cette bande, on la place autour du fond, on la fixe sur l'étoile de la figure 7; les bouts de cette bande forment les barbes du bonnet.

Bonnet en tulle de soie à dessins.

La figure 12 (*verso*) appartient à ce patron.

Ce bonnet, plus paré que les précédents, en tulle blanc, de soie, est orné de dentelle noire et de rubans bleus. La figure 12 représente la passe entière; on la fait en tulle noir roide, et l'on en réunit les deux extrémités par derrière. Le fond est coupé sur la figure 8; on le fronce par derrière; il est plat, depuis le milieu par devant jusqu'à la croix; on le coud

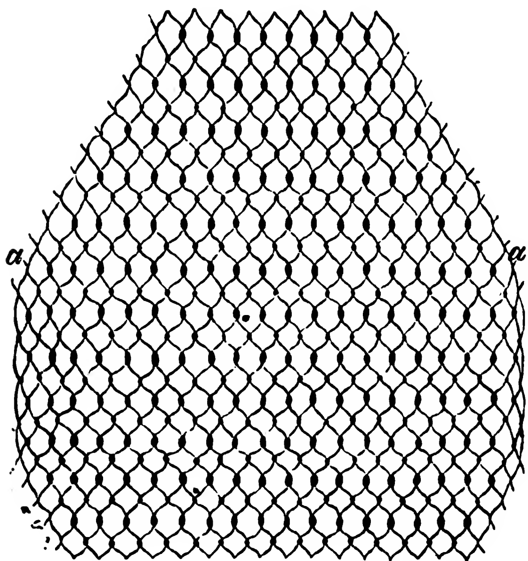


BONNET EN TULLE BLANC AVEC RUBANS ROSES.

BONNET EN TULLE DE SOIE A DESSINS.

Ces bonnets sont de la maison Leborgne et Henneveu (ancienne maison Dupont), rue du Bac, 56.

BONNET EN TULLE DE SOIE.



FOND RÉDUIT DE LA RÉSILLE.

ainsi sur la passe. On forme dix-sept houppes de ruban bleu ayant 1 demi-centimètre de largeur; ces houppes se composent de onze boucles faites avec des morceaux de ruban ayant 6 centimètres de longueur. On coud ces houppes les unes près des autres sur le bord de la passe, de façon à ne point laisser de vide; on prépare ensuite onze autres houppes, composées de dix boucles faites avec du ruban de même couleur, mais d'une nuance plus foncée, et on les place sur les premières; trois d'entre celles-ci doivent dépasser de chaque côté le deuxième rang de houppes. Le nœud placé sur ce fond est fait avec du ruban bleu ayant 3 centimètres 1/2 de largeur; la dentelle noire qui entoure le bonnet a 9 centimètres de largeur; elle est légèrement froncée devant, beaucoup plus froncée derrière; on la dispose en spirale de chaque côté, depuis l'R de la passe jusqu'au nœud; on coud ensemble deux morceaux de cette dentelle pour former une barbe; il faut deux barbes pour le bonnet; on les place en consultant le dessin.

Bonnet en tulle blanc avec rubans roses.

Les figures 4 à 6 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce bonnet, quoique simple, est fort élégant; il convient pour un dîner ou pour une soirée non dansante. Le fond, qui retombe en voilette sur un gros nœud de ruban rose, a deux plis dans le haut; une garniture de blonde et de ruban rose l'encadre. Une *carcasse* en tulle noir, bordée de ruban rose, maintient le bonnet.

La passe de la *carcasse* (fig. 4) est coupée en tulle noir, en laissant en plus le tulle nécessaire pour les remplis. La partie de derrière de la carcasse (fig. 5) est coupée aussi en tulle, et l'on en laisse assez pour faire l'ourlet de derrière.

On place un léger fil d'archal dans le bord extérieur de la figure 4; à l'extrémité de la passe, on met un demi-cercle de fil d'archal de 18 centimètres environ, qui se rattache à l'autre côté de la passe. On fait dans la figure 5 les trois plis qui y sont marqués, en plaçant chaque croix sur le point suivant. Ces plis doivent décrire un peu la courbe. On réunit les figures 4 et 5, E avec E, jusqu'à F et G, et l'on entoure le bord extérieur de la passe et le fil d'archal de derrière avec du ruban rose; deux morceaux du même ruban, ayant 2 centimètres 1/3 de largeur, le premier de 21 centimètres, le second de 24 centimètres, sont cousus, l'un sur la ligne ponctuée des figures 4 et 5, l'autre sur l'ourlet large de la figure 5, et se termine sur la figure 4. La garniture de devant est faite sur notre modèle avec du ruban parsemé d'étoiles blanches et rose foncé; ce ruban a 8 centimètres de largeur; il en faut 2 mètres; la blonde qui garnit le bonnet a 6 centimètres de largeur; on en emploie 1 mètre 43 centimètres; le ruban est coupé et disposé en boucles isolées, que l'on place sur les croix de la figure 4. Les deux boucles supérieures, posées de chaque côté de la passe, ont chacune 12 centimètres de longueur; les deux boucles suivantes 14 centimètres; les deux dernières 16 centimètres de longueur, c'est-à-dire que ces boucles sont formées avec des morceaux de ruban ayant cette longueur. La blonde est froncée et disposée en spirale autour de ces boucles; elle se termine entre la 3e et la 4e boucle; sous celle-ci, on place un bout de ruban de 14 centimètres. — Le nœud, placé sous la voilette est fait de la façon suivante: on prend deux morceaux de ruban ayant chacun 37 centimètres de longueur; on les coud de chaque côté de la passe sur le point entouré par un cercle. A 15 centimètres de cette place, on croise les rubans et on les fixe par un nœud sans pans; les deux boucles de ce nœud sont faites avec 28 centimètres de ruban; la petite boucle du milieu qui retient ces boucles est faite avec un bout de ruban de 12 à 14 centimètres. La voilette (fig. 6) est coupée en tulle blanc moucheté; on l'encadre avec de la blonde, que l'on fronce seulement aux coins de la voilette; on met un entre-deux au-dessus de la blonde, puis on fait dans la voilette deux plis transversaux, en plaçant la ligne fine accompagnée de points sur la ligne ponctuée accompagnée de croix. On place la voilette en mettant l'H de la pointe de devant sur l'H de la figure 4, et l'on coud la voilette de façon que ses plis atteignent et couvrent les rubans de la passe. La voilette n'est point fixée par derrière; elle doit border la garniture de devant, ainsi que l'indique notre dessin.

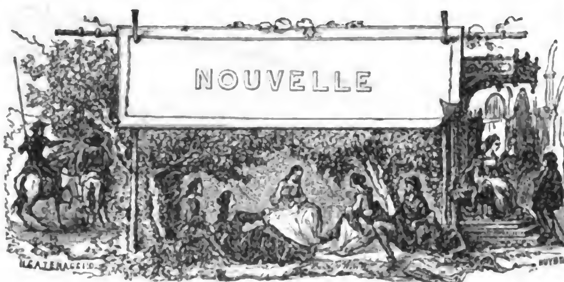
DESCRIPTION D'ACCESSOIRES DE TOILETTES.

Chemisette traversée par trois séries de petits plis perpendiculaires; un bouillonné à double tête, et traversé par un ruban lilas, entoure le cou et descend jusqu'à la taille. Les manches bouffantes sont à poignet, formé par un bouillonné; un deuxième bouillonné est placé à quelque distance, de façon à laisser *bouffer* la manche.

Col renaissance. Ce col, très-grand, et à deux pointes par devant, est composé de médaillons en guipure; un large nœud rose forme la cravate. Le poignet de la manche est garni d'une manchette semblable au col; une ruche à double face, avec transparent rose, remonte, en décrivant une pointe, vers le haut de la manche.

Autre manche. Celle-ci est à poignet formé d'un entre-deux de guipure sur transparent rose; une guipure encadre le poignet, un bouffant le surmonte, et ce bouffant est garni d'une ruche qui remonte vers le haut de la manche en décrivant deux pointes. Un nœud de ruban rose est placé sous le bouffant de mousseline.

Veste en cachemire blanc. Cette veste est garnie avec une ruche double, en ruban lilas, bordée de chaque côté avec une ruche double, aussi en ruban blanc; elle est ouverte sur une chemisette de mousseline blanche, dont le devant est orné d'une ruche de ruban lilas, bordée de chaque côté avec une double ruche en dentelle; le tour du cou est garni d'une ruche de dentelle; le poignet des manches bouffantes se compose d'une ruche de ruban lilas, bordée de deux ruches de dentelle. On porte cette veste avec une jupe de cachemire blanc, ornée de deux ruches, en taffetas lilas, d'inégale hauteur, et placées au-dessus de l'ourlet de la jupe.



LE DERNIER ORAGE.

Dans cette partie de la haute Normandie dont l'aspect est rendu si verdoyant et si gai par ces bouquets de grands arbres jetés çà et là au milieu des campagnes, se trouvent deux châteaux que sépare une assez faible distance.

Les parcs qui en dépendent, marchant pour ainsi dire à la rencontre l'un de l'autre, sembleraient n'en faire qu'un, s'ils n'étaient arrêtés par un de ces ruisseaux profonds, rapides, poissonneux, qui répandent sur leur route la fraîcheur et la fertilité, et qui portent, selon les localités et les idiomes, le nom de *gru*, de *gave* ou de *gabon*. La possession exclusive de ce petit cours d'eau avait fait autrefois l'objet de procès longs et dispendieux entre les propriétaires riverains; mais des événements ultérieurs ont fait cesser, depuis longtemps déjà, ces querelles judiciaires.

L'un des deux châteaux, construit en briques, avec ses fenêtres hautes et étroites, son toit aigu, rappelle les constructions du temps de Louis XIII, quoique de nombreuses réparations, nécessitées par les ravages du temps, et quelques additions, en aient un peu altéré le caractère.

La terre sur laquelle est situé ce château, et qui a donné son nom au village dont elle fait aujourd'hui partie, ainsi qu'à la famille qui la possède depuis plus de deux siècles, s'appelle Rieuseville, dénomination qui convient à sa position véritablement attrayante, et que termine cette désinence en *ville*, plus commune peut-être en Normandie que partout ailleurs.

L'autre habitation, moins grande, presque moderne, de belle apparence cependant, mais d'un aspect beaucoup moins original, fut achetée vers 1831 par un ami de la famille de Rieuseville.

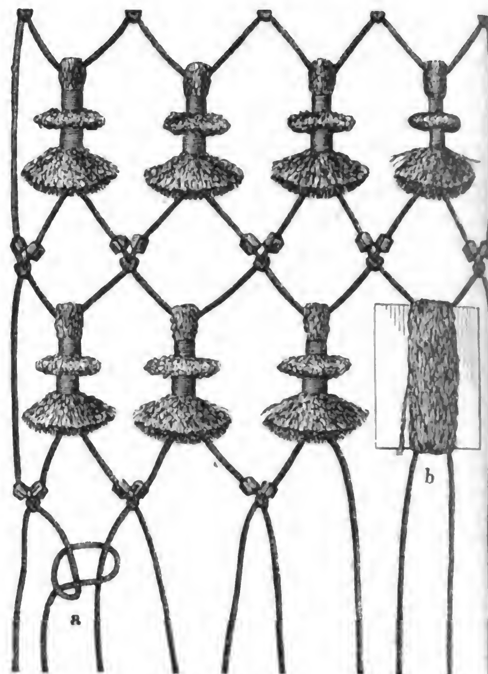
Immédiatement après cette acquisition, on jeta sur le ruisseau, d'un commun accord, un pont fermé par une porte dont chaque propriétaire eut la clef, afin d'établir de ce côté une communication plus facile et moins aride que par la route qui tourne autour de propriétés d'une assez vaste étendue.

Madame de Rieuseville était restée veuve de bonne heure, avec deux beaux enfants sur lesquels elle avait concentré toutes ses affections.

Jeune encore, de faible complexion, privée de son mari et de ses plus proches parents également enlevés par la mort, madame de Rieuseville n'aurait jamais pu supporter les lourdes charges qui allaient désormais peser sur elle, la gestion d'une fortune assez considérable, et l'éducation de son fils et de sa fille, sans le secours obligeant de son voisin de campagne, M. de Leben.

M. de Leben, touché de cette situation vraiment digne d'intérêt, et s'appuyant sur les relations solides qui l'unissaient depuis longtemps à la famille, car il avait été lié avec le beau-père de madame de Rieuseville par une amitié datant de leur jeunesse et qui jamais ne s'était démentie, vint offrir à cette mère sans soutiens ses services et ses conseils.

« Quels que soient votre intelligence et votre courage, » lui avait-il dit, « vous ne pouvez être initiée en un instant aux difficultés des affaires, et votre fortune est, vous le savez, établie de façon à vous donner beaucoup de tracas. Vos enfants exigeront déjà de vous assez de soins. Laissez-moi donc devenir votre intendant et le leur. Henri et Jeanne sont charmants; je les ai vus naître; ils ont balbutié mon nom en même temps que les vôtres, et je me sens à leur égard toute l'affection d'un grand-père. Si vous voulez consentir, je m'efforcerai de remplacer près d'eux tout c qu'ils ont perdu. De plus, vous avez vingt-neuf ans, je va en prendre bientôt cinquante; voilà qui suffira, je croi pour arrêter les propos malveillants. »



FOND DE LA RÉSILLE EN GRANDEUR NATURELLE.

Ces derniers mots firent sourire madame de Rieuseville qui accepta sans hésiter les généreuses propositions d M. de Leben.

La faiblesse, si naturelle aux mères et bien pardonnabl en cette occasion chez madame de Rieuseville, trouva u heureux contre-poids dans la fermeté intelligente de so vieux voisin; et M. de Leben sut dissimuler si adroite ment, sous le ton affectueux de sa parole et la grâce tou chante de ses procédés, l'autorité de son âge et de son ca ractère, que ni la mère ni les enfants ne se sentirent do minés. Ils se laissèrent donc guider, sans s'en apercevoi par cette main amie et délicate.

L'éducation d'Henri de Rieuseville, surtout, se ressent de cette direction imprimée à l'existence commune pa M. de Leben.

M. de Leben était un homme dont l'âme, puissammen douée, avait été fort éprouvée par les traverses de la vi Une passion violente et sans issue avait absorbé sa jeu nesse et développé chez lui une tristesse incurable. Ma le sombre désespoir auquel il s'était livré d'abord ava peu à peu fait place à ce sentiment de douce mélancoli qui, chez les natures d'élite, engendre le plus souver l'indulgence et la bonté.

Jeté dans la politique par quelques amis qui espéraier lui faire trouver, dans les jouissances dévorantes de l'am bition, un remède salutaire à ses secrètes douleurs, ou d moins un aliment à l'activité de son esprit, il n'y rencor tra encore que déceptions et dégoûts. L'impérieuse tyran nie de ce qu'on nomme raison d'État le contraignait sou vent de faire violence à la loyauté de ses sentiments et la générosité de ses principes. Ne pouvant réaliser en gran les théories du beau et du bien; aimant les hommes, ma affligé de ne les voir obéir le plus souvent qu'à leurs mau vais instincts, il résolut de fuir le monde et de se retire avec ses chers souvenirs, au fond de quelque solitude, o il pût néanmoins écouter et suivre les inspirations de s bienveillance.

Les pertes nombreuses et successives éprouvées par ma dame de Rieuseville, et qui décimèrent en peu de temp cette famille, fournirent à M. de Leben une occasion d satisfaire, dans les meilleures conditions possibles, ce be soin d'être utile qui l'animait, et il la saisit avec empre sement.

L'extérieur de M. de Leben commandait le respect e éveillant cependant une irrésistible sympathie.

De taille élevée, sans trop d'embonpoint, sa démarch possédait une aisance et une dignité remarquables.

Son front large, d'un contour pur et accentué, offrait c cachet de grandeur que donne l'habitude des luttes intime et qu'on pourrait appeler, peut-être, la majesté de la sou france morale. Son regard, autrefois rempli d'éclairs, lor que les passions soulevaient les orages de son cœur, ne ré vélait plus que la mansuétude qui faisait le fond de c noble caractère.

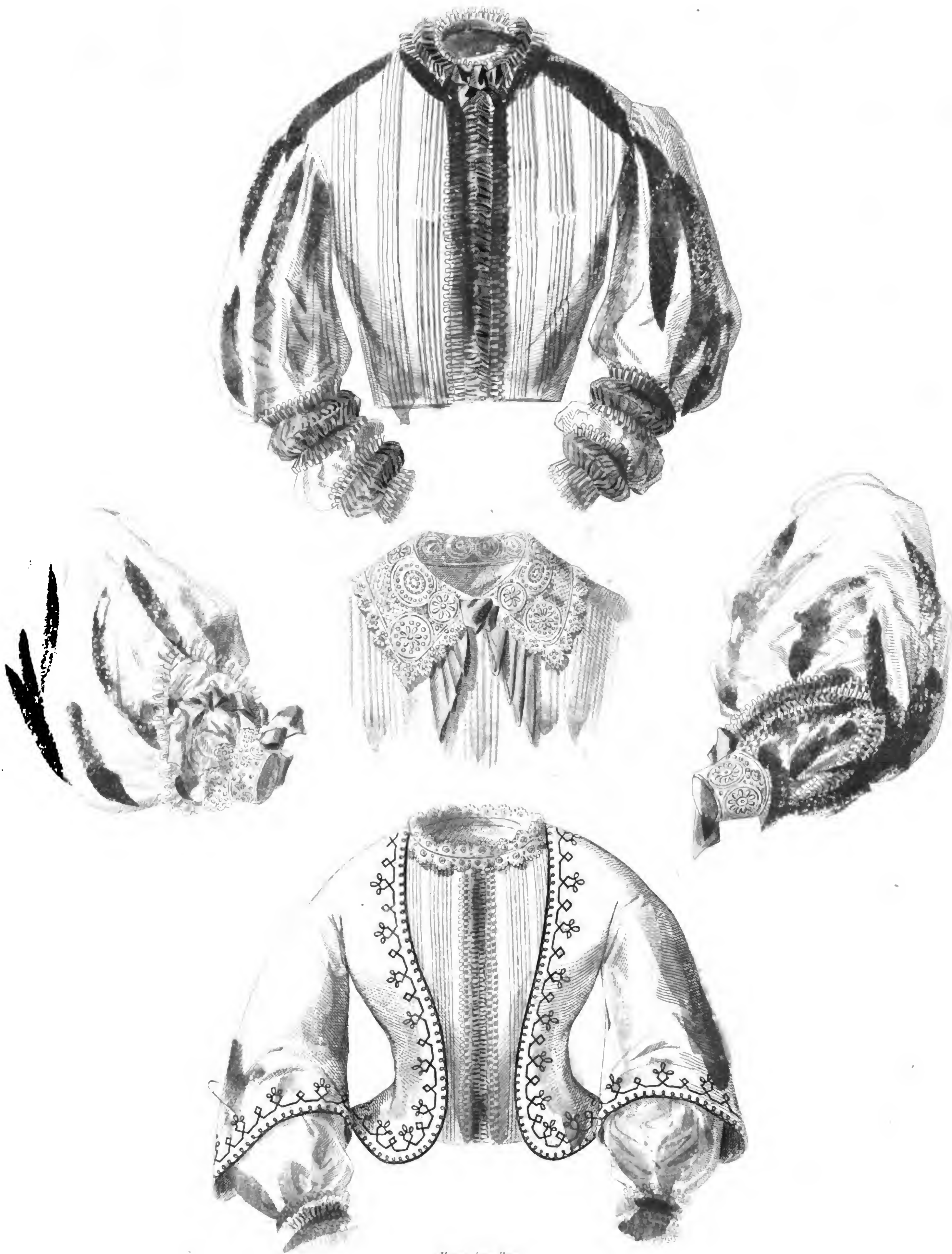
Malgré son âge, on apercevait à peine quelques rare cheveux blancs au milieu de sa chevelure noire et abon dante.

A l'époque où M. de Leben entreprit d'accomplir la mis sion qu'il s'était imposée, Henri de Rieuseville avait onz ans, et Jeanne un an de moins que son frère.

Des maîtres, choisis avec le goût épuré d'un homme ins truit et distingué, et surveillés avec la scrupuleuse vigi lance qu'eût apportée un père, furent chargés par lui d développer largement ces deux jeunes intelligences.

Henri et Jeanne ne tardèrent pas à donner à M. de Lebe la seule récompense qu'il enviât; ils l'aimèrent et n'épar gnèrent rien pour le lui prouver, chacun à sa manière.

Ainsi Henri, qui savait en cela lui être agréable, ne man quait pas, dans les moments opportuns, de réciter, avec l plus d'intelligence et de netteté possibles, de la prose o des vers, pour montrer les progrès de sa mémoire, qu M. de Leben voulait voir, avec le temps, judicieusemen



Moine Imp. Paris

ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal. 56, Rue Jacob, Paris.

ornée; ou bien, ayant égard à l'importance que M. de Leben attachait au développement des forces physiques, dont l'emploi fréquent pendant l'adolescence tend à éloigner plus tard de la mollesse, en faisant de l'activité un besoin, il donnait des preuves d'agilité et de souplesse dans les exercices désignés par son vieil ami comme les plus propres à former un homme robuste, adroit, courageux, capable, au besoin, de défendre sa patrie et de secourir ses semblables.

De son côté, Jeanne, avec ce tact exquis si précoce chez es femmes, semblait deviner combien son ami Leben, comme elle l'appelait, éprouvait le besoin d'être entouré l'affection. On eût dit qu'elle comprenait l'efficacité du aume que ses caresses enfantines versaient à chaque insant sur les blessures de cette âme désenchantée.

Dès qu'elle l'apercevait de loin, à travers les massifs du arc, se dirigeant vers le château de Rieuseville, elle couait au-devant de lui, sautait à son cou, l'embrassait, et uelquefois lui glissait à l'oreille, de sa bouche fraîche et nignonne, ces quelques mots : « J'ai encore découvert un auvre. » Puis, toute joyeuse de l'effet produit par cette onfidence, elle s'attachait à son bras, et lui racontait en létail les circonstances de sa découverte.

Ce que Jeanne aimait surtout, c'était à se rendre furtiement chez ce cher voisin pour y renouveler en cachette es bouquets dont il ornait en toute saison son cabinet de ravail ; — ce qui faisait dire à M. de Leben, quand il la reoyait après cette charmante espièglerie : « Tout embaume ujourd'hui chez moi, car la fée aux fleurs est venue me endre visite. »

Quelquefois les deux enfants réunissaient leurs efforts our mieux satisfaire encore leur ami commun ; — ils obteaient alors un succès bien doux pour tous, — c'était, par xemple, lorsque, à propos de sa fête, de celle de leur mère, u d'une autre occasion solennelle, ils exécutaient, avec un nsemble surprenant pour leur âge, quelque morceau de lozart ou de Beethoven, qu'ils savaient être plus particuièrement aimé de M. Leben, et qu'ils avaient étudié dans e plus grand secret.

Henri et Jeanne, en effet, étaient doués tous deux de lispositions rares pour la musique. A quatorze ans, Henri ouait du violon de façon à causer un grand plaisir, et eanne interprétait déjà les grands maîtres avec un sentiaent profond des nuances les plus délicates.

Quant à M. de Leben, il aimait la musique avec passion, u moins celle qui émeut ; quelques thèmes jouissaient du rivilége de réveiller en lui certains souvenirs préférés, et 'on voyait alors ses yeux se mouiller de larmes qu'il ne herchait pas à cacher. Il prétendait que la musique n'est éritablement bonne à entendre que dans un milieu où l'on oit libre d'exprimer ouvertement les sensations de trisesse ou de joie qu'elle peut vous faire éprouver.

Quelques années se passèrent ainsi, pendant lesquelles I. de Leben crut avoir enfin trouvé le calme et le repos ue méritait son existence agitée, et si peu remplie des uissances qu'il avait le plus ambitionnées.

Il employait son temps à gérer ses affaires et celles de adame de Rieuseville. Il répandait dans le village et aux lentours les bienfaits de sa charité discrète, et il s'ingéait à trouver de nouveaux moyens d'être agréable à ses fants d'adoption qu'il chérissait de plus en plus, et dont ffection comblait enfin le vide de ce cœur si bien fait ur comprendre le tranquille bonheur de la famille.

Il se trouvait bien heureux lorsque Jeanne, assise sur s genoux, passait un bras autour de son cou, et, inclinant rs lui sa jolie tête, lui confiait avec abandon ses naïves pressions de jeune fille, et se faisait consoler par un mot s peines légères qui traversaient parfois sa vie, comme s nuages légers traversent un ciel pur.

Mais ce jeune cœur, que M. de Leben sentait souvent attre ainsi trop près du sien, devait y ranimer à son insu s sentiments qu'il croyait endormis pour toujours.

Élevée à la campagne et pour ainsi dire en plein air, au oleil, Jeanne avait pu s'épanouir en liberté comme les eurs de son jardin. Loin des villes, loin de Paris, où elle 'allait que rarement et pour peu de temps, elle n'avait mais abusé de ces veilles funestes qui compromettent rfois la santé et nuisent toujours plus ou moins au développement. Aussi, à seize ans, Jeanne était déjà en pleine ossession d'une beauté que vivifiaient tous les charmes de grâce.

En la voyant un jour accourir à lui, fière de ses seize s, grande, svelte, légère et parée de ces dons naturels ui ont une séduction si puissante, M. de Leben allait l'embrasser au front, selon son habitude, lorsqu'il s'arrêta dans n mouvement, saisi tout à coup d'un trouble indéfinissble ; mais, domptant aussitôt son émotion, sans donner à anne le temps de s'en apercevoir, il accueillit la jeune le comme à l'ordinaire.

« Tu as l'air bien radieuse aujourd'hui, » lui dit-il, en yant les yeux de Jeanne petiller d'une joie qu'elle ne erchait pas à dissimuler ; « peut-on savoir ce qui te rend heureuse ?

— C'est, » répondit aussitôt Jeanne avec une charmante iveté, « c'est qu'Henri vient de m'apprendre que M. Raoul rive demain pour passer le temps des vacances avec lui.

— Tu aimes donc ce jeune homme, Jeanne ? »

La rougeur subite qui colora les joues de la jeune fille pondit pour elle.

« Et lui, crois-tu qu'il t'aime ?

— Il me l'a dit, » murmura Jeanne en cachant sa tête ns les bras de M. de Leben qui la repoussa doucement.

« Je t'ai fâché, ami Leben, » reprit Jeanne en levant sur n vieil ami ses beaux yeux baignés de larmes.

« Non, mon enfant, non ; je t'approuve, » répondit de Leben, dissimulant son émotion.

« Tu veux bien que je l'aime ? » dit Jeanne dont le rerd limpide laissait lire au fond de son âme.

« Oui. »

Alors M. de Leben ramena Jeanne jusqu'au péristyle du château de Rieuseville, prétexta un motif pour ne pas entrer, et retourna chez lui triste et pensif.

Hélas ! à partir de ce moment, M. de Leben ne connut plus le repos. En lui allait avoir lieu une lutte terrible de chaque jour, qui devait abréger sa vie.

Une lumière soudaine avait éclairé son cœur, et il frémissait d'épouvante en en sondant les abîmes. Victime, à ses débuts dans le monde, d'une passion non satisfaite, dont la plaie avait longtemps saigné, il se sentait, à la fin de sa carrière, assailli par une nouvelle passion bien autrement funeste, car, tout en la subissant, il la reconnaissait insensée ; elle offensait sa dignité, froissait sa délicatesse ; et, en rendant coupable à ses yeux jusqu'aux moindres élans de sa bonté, tant étaient grands les scrupules de cette belle âme, elle empoisonnait tout le bonheur dont il aurait dû jouir ; elle existait néanmoins, sérieuse, inexorable.

Comment, au fond de ce noble cœur, asile accoutumé des sentiments les plus exquis, cette étrange aberration s'était-elle glissée ? Pourquoi une affection aussi pure, aussi désintéressée, aussi légitime même que celle qu'il avait nourrie jusqu'alors, s'était-elle ainsi viciée insensiblement dans son essence ? c'est là un des mystères insondables de notre indéfinissable nature. Semblable à ces graines malfaisantes que le vent promène à l'aventure et qui vont empoisonner un sol préparé pour de riches et utiles moissons, cette passion tardive avait sans aucun doute frauduleusement germé dans ce cœur déjà si cruellement éprouvé autrefois.

Toutefois, M. de Leben n'eut point de chute à déplorer : il y avait en lui trop de loyauté pour se laisser jamais engager dans la voie périlleuse des défaites et des faux-fuyants, où tant d'âmes faibles vont se perdre. La voix d'une conscience demeurée droite, même au milieu des assauts les plus rudes d'une organisation impétueuse, domina toujours les clameurs de cette inflexible passion.

Mais si M. de Leben ne succomba pas dans la lutte, s'il n'accorda rien aux obsessions d'un sentiment qu'il réprouvait, il n'eut pas non plus la joie d'en triompher et de l'arracher de son cœur. Il engagea vaillamment le combat contre cet ennemi cruel, qui changeait en douleurs amères jusqu'aux joies innocentes de ce cœur aimant, et il y trouva la mort.

Revenons donc à Rieuseville, où M. de Leben ne devait plus s'aventurer qu'en tremblant.

La jeunesse attire la jeunesse ; avec le temps, le château de Rieuseville était devenu, à certaines époques, le rendez-vous de plusieurs camarades d'Henri et de quelques amies de Jeanne. Au moment des vacances, Rieuseville se voyait envahi par une foule nombreuse et bruyante. Le parc, silencieux pendant une grande partie de l'année, retentissait alors des éclats du rire et de la gaieté. Les hôtes des bosquets fuyaient effarouchés lorsque les bandes rapides traversaient dans leurs jeux les allées, les charmilles, ne connaissant aucun obstacle. Et le soir, quand la fatigue d'une longue journée de plaisir obligeait à plus de calme, des chants, organisés et dirigés par Henri, s'élevaient tout à coup au milieu d'une nuit sereine, éveillant les échos, et remplissant l'air d'une harmonie souvent majestueuse.

Jeanne et Henri faisaient alors d'une façon charmante les honneurs de leurs richesses respectives. Henri confiait à tour de rôle aux cavaliers le cheval anglais que M. de Leben lui avait donné ; prêtait ses fusils, ses chiens aux chasseurs, et ses lignes à ceux qui préféraient la pêche.

De son côté, Jeanne montrait sa volière, ouvrait pour les artistes son beau piano à queue, étalait la musique riche en œuvres des maîtres, ses albums, ses livres de luxe, sans oublier toutefois de faire admirer ses dentelles, ses broderies, ses grandes toilettes, dont elle faisait, il est vrai, rarement usage, un peu faute d'occasions, plus encore peut-être par coquetterie ; car la simplicité convenait beaucoup mieux à son genre de beauté que la recherche et les ornements.

Madame de Rieuseville, en mère intelligente et tendre, avait compris de bonne heure la nécessité d'ouvrir sa maison aux plaisirs, afin d'éviter que son fils allât les chercher ailleurs.

Aidée des conseils de M. de Leben, elle s'était donc bornée à faire un choix assez sévère parmi les jeunes gens et les jeunes filles qu'elle pouvait admettre à contracter des liaisons plus ou moins étroites avec ses propres enfants. Sage et prévoyante, elle n'ignorait pas les conséquences probables de semblables relations, et voulait éviter les dangers réels, en écartant la possibilité d'unions par trop disproportionnées.

Mais, imbue des idées larges que M. de Leben avait tant de fois formulées devant elle avec éloquence et conviction, elle ne se montrait pas exclusive dans ses préférences, et les qualités essentielles, les talents, qui font les hommes honorables ou supérieurs, marchaient de pair, dans son esprit, à côté du nom ou de la fortune.

Au milieu des commensaux familiers du château de Rieuseville, on distinguait surtout Raoul Lambert, fils d'un ancien manufacturier de Lillebonne, qui faisait valoir lui-même, aux environs de Rieuseville, une propriété de moyenne étendue acquise avec des bénéfices peu à peu réalisés dans le commerce.

Raoul Lambert, jeune homme de vingt et un ans environ, après d'excellentes études et de brillants examens, était entré le troisième à l'École polytechnique, où il venait d'achever sa seconde année, sans s'être jamais écarté de son rang d'admission. Son numéro de sortie lui donnait le droit de choisir sa carrière : il avait opté pour le génie maritime.

Malgré l'abus des chiffres et la fréquentation assidue des sinus et des asymptotes, il avait conservé le goût de ce qui est destiné à jeter quelque agrément sur la vie ; il aimait sincèrement les belles-lettres, et pouvait, au besoin, en parler en amateur éclairé.

M. de Leben avait pour lui de vives sympathies, à cause des belles qualités de son esprit, et pour la réserve modeste qu'il apportait en parlant de ses succès et de lui-même.

De son côté, Raoul éprouvait pour M. de Leben ce sentiment mêlé d'estime et de respect qu'inspirent presque toujours aux intelligences jeunes et droites un mérite vrai, une supériorité réelle.

M. de Leben devint donc véritablement le confident discret, et même le protecteur de cet amour éclos sous ses yeux, sans qu'il l'eût soupçonné.

Mais, à dater du jour où Jeanne avait naïvement avoué ses sentiments pour Raoul, les rapports de M. de Leben avec la jeune fille s'étaient notablement modifiés, quoiqu'il lui parlât toujours avec la même douceur, et qu'il parût plus que jamais préoccupé de son bonheur.

Étonnée des changements survenus dans les manières de son vieil ami, et ne pouvant en deviner la véritable cause, la pauvre enfant les attribuait à ses aveux ; mais alors elle ne pouvait plus s'expliquer pourquoi il continuait à l'écouter avec tant de complaisance lorsqu'elle lui parlait de Raoul.

Néanmoins, cette froideur apparente désolait son cœur affectueux. Plus elle redoublait de soins, de tendresses, plus il semblait faire d'efforts pour y échapper.

« Tu ne m'aimes donc plus, ami Leben ? » lui disait-elle, sans s'apercevoir du mal que causaient ces paroles. « Tu m'appelles encore ta grande fille, et tu me traites presque comme une étrangère. C'est à peine si tu consens maintenant à ce que je t'embrasse le soir en te disant adieu. Est-ce donc ainsi qu'un bon père accueille ses enfants ? ne te chérissons-nous pas comme nous eussions chéri celui que nous avons perdu ? Tes traits sont altérés, tu as perdu presque tout à coup cette douce gaieté qui nous charmait tous. Tu souffres, et tu le caches, à moi, à ta Jeanne ! » Et M. de Leben, attendri, vaincu, ne savait plus résister, et s'abandonnait comme autrefois aux tendres familiarités de la jeune fille.

Mais de semblables scènes étaient loin de ramener sur le visage de M. de Leben cette sérénité qui, depuis quelques années, en rehaussait encore la noble et touchante expression.

Sa santé se trouva compromise, ses cheveux devenaient blancs comme à vue d'œil, et six semaines produisirent sur sa personne les ravages de plusieurs années.

Lui qui, d'ordinaire, assistait si volontiers aux jeux de la jeunesse annuellement réunie à Rieuseville, y prenant part à l'occasion, autant que le permettait la gravité de son âge, il évitait de venir au château aussi souvent, donnant pour prétexte que le bruit le fatiguait, lui faisait mal.

Quand Jeanne ne le voyait pas venir à son heure accoutumée, elle s'échappait à la dérobée, courait chez lui, le grondait, cherchait à l'égayer, et lui proposait enfin de l'emmener ou de passer la journée près de lui. M. de Leben refusait de la suivre, refusait surtout de la garder ; mais bientôt, à bout de défaites, il se décidait à prendre le bras de Jeanne, qui le ramenait toute triomphante.

Cet état de choses ne pouvait durer plus longtemps. M. de Leben annonça qu'il allait partir pour l'Italie. Mme de Rieuseville, le croyant réellement en danger, approuva ce dessein.

« Maman, » dit Jeanne, « accompagnons ami Leben pour le soigner pendant la route.

— Oh ! non, » dit M. de Leben, sans attendre de réponse : « Henri va commencer son droit, et je crois qu'il est bon que ta mère et toi vous passiez l'hiver à Paris.

— Mais, vous ne partez pas seul ? » dit Mme de Rieuseville.

« Non, j'emmène avec moi Joassin. »

C'était un domestique que M. de Leben avait depuis vingt ans.

« Prenez bien soin de lui, » dit Jeanne à Joassin, quand elle le vit, « et veillez à ce qu'il se guérisse promptement. »

Les adieux furent douloureux de part et d'autre.

« Je veillerai sur ta maison, ami Leben, » lui dit Jeanne, « et, tant que je serai ici, il y aura des fleurs fraîches dans tes grands vases. »

Le postillon fouetta ses chevaux, et la voiture disparut bientôt au détour d'une allée.

Les préparatifs nécessités par le prochain départ de Henri firent un peu diversion à la tristesse que répandait sur le château de Rieuseville l'absence de M. de Leben.

Au commencement de novembre toute la famille alla s'installer à Paris, dans un petit hôtel du faubourg Saint-Germain.

On y reçut bientôt des nouvelles de M. de Leben, et une correspondance active s'établit entre lui et ceux qu'il avait laissés. Jeanne, surtout, fit preuve d'une grande exactitude dans ce commerce épistolaire. — M. de Leben lui avait dit en partant de continuer à l'entretenir de Raoul. Elle profita donc avec joie du bon vouloir de son vieil ami.

Deux ans se passèrent ainsi, sans qu'on pût décider M. de Leben à revenir. Il alléguait toujours pour excuse la prescription des médecins, qui ne lui permettaient pas encore le climat de la Normandie.

Sur ces entrefaites, Raoul, qui s'était distingué par des travaux remarquables, obtint tout à coup une position importante à Brest. Il se hasarda alors à faire demander, par son père, la main de Jeanne, et elle lui fut accordée, quoique Mme de Rieuseville le trouvât encore un peu jeune ; mais la marque d'estime et de confiance dont il venait d'être l'objet fit passer outre.

L'époque fixée à Raoul pour être rendu à son poste, et qui, pour des motifs particuliers, ne pouvait être retardée, le força de hâter la célébration de son mariage, et la pauvre Jeanne, malgré sa joie, gémissait en secret de ne pas avoir son ami Leben auprès d'elle dans des circonstances aussi graves. Elle lui avait écrit la lettre la plus tendre pour le décider à venir ; mais elle doutait qu'il pût effectuer son voyage assez rapidement pour arriver à temps.

La cérémonie se fit dans la petite église de Rieuseville, trop étroite pour contenir la foule accourue de toutes parts.

Les amis de Jeanne, confondus avec ceux qu'elle avait soignés ou secourus, se pressaient sur son passage et réunissaient leurs vœux, afin d'attirer sur elle tout le bonheur dont elle était digne.

Jeanne, dans tout l'éclat de la beauté, mais pâle et sérieuse, se rendit à l'autel au bras de M. Lambert.

En se mettant à genoux, elle jeta encore autour d'elle un regard inquiet, et, n'apercevant pas celui qu'elle cherchait, deux grosses larmes tombèrent de ses yeux sur son livre de messe.

Après la bénédiction nuptiale, au moment où Jeanne allait s'asseoir pour écouter l'exhortation du prêtre, elle étouffa un cri de joie près de lui échapper, et retomba sur son prie-Dieu. M. de Leben, tout poudreux de la route, était à côté d'elle.

Les fêtes durèrent trois jours. Les ombrages du parc virent renaître, pendant un moment, les folles gaietés d'autrefois.

Puis, un matin, Jeanne partit avec son mari pour se rendre à Brest, emportant avec elle toute la joie de Rieuseville.

A peine un an s'était écoulé depuis le mariage de Jeanne, lorsque M. de Leben mourut subitement à l'âge de cinquante-neuf ans.

Jeanne et Raoul, qui se trouvaient à Paris ainsi que Henri, accoururent pour rendre les derniers devoirs au vieux et fidèle ami de la maison.

Par son testament, M. de Leben partageait sa fortune entre ses deux enfants d'adoption.

On trouva dans son cabinet, au milieu du dernier bouquet apporté par Jeanne, et qu'il avait laissé se faner sans vouloir le renouveler, une lettre portant cette suscription :

A Jeanne de Rieuseville.

Jeanne l'ouvrit, et ne put cacher, en la lisant, ni sa surprise ni ses larmes.

« Oh ! » dit-elle, en la remettant à Raoul, « comme il a dû souffrir ! »

Ch. Adam.



Nous remercions *la baronne* pour l'énigme qu'elle a bien voulu nous envoyer ; il nous est impossible de publier des énigmes sans être en possession de leur *mot*, qui doit toujours paraître dans le numéro suivant. — La robe en question peut parfaitement habiller la jeune fille de 12 à 14 ans ; la garniture du corsage doit toujours être pareille à celle de la jupe ; la combinaison indiquée de Belpech ne peut convenir, à moins que l'on n'ajoute de la peluche aux garnitures du corsage ; le costume de petit garçon sera très-joli en drap noir et soutache violette. — Notre abonnée du *passage de la Réunion* commet une erreur : nous n'avons jamais offert aucune prime aux personnes qui devinent le *Saut du cavalier*. — Je ne connais malheureusement aucun moyen pour élargir une casaque ajustée, et ce vêtement n'est plus à la mode ; Mme la vicomtesse de G.. devrait s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74 : Mme Leballeur pourrait peut-être accommoder son vêtement à la mode actuelle ; on porte peu de paletots ; les bournous, les grands collets, les casaques non ajustées sont les vêtements adoptés pour cet hiver. — Je puis indiquer à ma correspondante de Saumur M. Wolff, rue du Vieux-Colombier, 7 ; il fabrique des chaussures parfaites, que j'ai adoptées depuis plusieurs années ; j'en dirai autant de M. Morin, chez lequel je prends de très-bons gants, rue du Cloître Saint-Jacques l'Hôpital, 10. — Le n° 45 contenait les dessins demandés de Rambervillers. On ne porte plus de jupons blancs en hiver, mais des jupons en laine à rayures transversales ou perpendiculaires, ou bien en soie unie ; les dessins publiés conviennent pour tous les jupons. Nous publierons prochainement une guêtre pour enfant, faite au crochet, et d'un genre tout à fait nouveau. — La *bonne tante* peut parfaitement faire le gilet et la veste publiés dans le n° 44, même si le petit garçon est encore en jupon. — Mille remercîments à notre abonnée de *Peyrelebade:* les dessins de ce genre nous arrivent de leur patrie par excellence, c'est-à-dire de Berlin. — Comment répondre en si peu de mots à ces charmantes lettres de Mlle Marie F... de Versailles ; — à *la jeune Lorraine*, qui porte le même nom ; — à Mlle Isabelle de Montpellier ? J'ai fait immédiatement droit à leur flatteuse réclamation, et les remercie de la sympathie qu'elles me témoignent. La première de ces demoiselles coupera *en pointe* deux lés de sa robe pour l'élargir : si cette robe est en taffetas, elle ajoutera au bas de la jupe *un* ou *trois* petits volants en taffetas, tuyautés, posés sur une bande ; le bord de la jupe, garni d'un liseré rose, tombera sur le premier de ces volants ; si la robe est en gaze, les volants peuvent être en tartalane rose ; ils seront *doubles* et tuyautés, voilà la robe allongée. Celle en taffetas peut être faite décolletée avec une petite pèlerine bordée de deux ruches déchiquetées, l'une en taffetas marron, l'autre, posée au milieu de celle-ci, en taffetas noir ; même ruche (si l'on veut) au-dessus de l'ourlet de la jupe. Les jupons à petits ressorts de la *Vénitienne*, sont les plus légers parmi ceux que je connais. — Ma *jeune Lorraine* peut parfaitement faire ouater sa basquine de taffetas, et la porter en hiver ; cette étoffe règne en toute saison. — Monsieur, Sainfoin est si touché des aimables réclamations que l'on nous adresse à son sujet, qu'il reparaîtra prochainement dans nos colonnes.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Marguerite*, dont les lettres diversement groupées donnent : *mari, marge, gare, guerre, mirage, Maure, tirage, are, gui, mur, taire, âme, rare, Marie, tige, guérir, mat* et *rame, ûtre, aire, mage, rime, mire, guêtre, émir, magie, rue, régate, image, ère, maigre, air, étage, art, mitre* et *tiare, Tage, trame, targe, terre, gîte, rat, maître, amie, ami, geai, mérite, guérite, ré, mi, reître, été, trirème, rage, tigre, âge, aigre, muet, agir, aimer, arguer, émarger, ériger, étager, étamer, étirer, être, gémir, germer, gréer, maugréer, mirer, mûrir, ramer, rater, rimer, rire, tarir, tirer, traire, tramer, trimer, tuer, guitare, tare, ma, ta, me, te, grue, rets-ré-raie, maire-mère-mer, guet-gué-gai.*



LE PLAISIR QUE JE PRÉFÈRE.

mu-	na-	me	le	et	J'ai-	danse	toi-
J'ai-	joy-	sique	val,	J'ai-	les	le	me
car-	la	me	ces	bal,	la	lettes,	et
l'é-	plai-	eux	je	J'ai-	m'en-	dre	un
ce-	pré-	me	dor-	tous	que	de	en
des	clat	sirs	cha-	ma	bai-	est	ten-
fère :	pen-	lant	A	mant,	Il	soir,	ser
bril-	fêtes ;	C'est,	dant	que	mère	Le	en

Le Cavalier du Jeu des échecs fait [illegible]x pas, soit à gauche, soit à droite, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire, ou d'une case noire sur une case blanche.



Je suis un piége dont la trame bien ourdie
Devient souvent funeste à plus d'une étourdie,
Que le perfide espoir d'un savoureux festin
Conduisit maintes fois au plus affreux destin.

Mon nom, que vous cherchez, sans plaindre mes victimes,
En dix lettres d'abord vous donne cinq centimes ;
Puis un fier quadrupède ; un monarque ; une fleur ;
La colère ; un devin ; un arbre ; une couleur ;
Du prince des oiseaux la griffe redoutable ;
Un instrument sonore ; un fait incontestable ;
Un prénom personnel ; un autre, indicatif ;
Un animal très-lourd, d'aspect rébarbatif ;
L'usine où bruyamment la planche se fabrique ;
Une peu délicate et méchante rubrique ;
Ce que l'on dit aux rois ; le livre des prisons ;
L'helvétique chef-lieu du canton des Grisons ;
Un fruit rouge à noyau ; le second crépuscule ;
Un outil dentelé, qu'on avance et recule ;
Ce qui n'a vu le feu du bois ni du charbon ;
Ce que, j'en suis certain, ma lectrice a très-bon ;
Le chiffre de la rente, une eau claire et limpide ;
Un tribunal d'appel ; une marche rapide ;
L'arbuste américain, de l'abeille rival ;
Une escadre à la mer ; l'abri de mon cheval ;
Ce que je vous désire au fond de vos cassettes ;
Un peu moins que monsieur ; ce que j'aime à fossettes ;
Du tuyau d'un foyer l'enduit noir et fumeux ;
Un vase ; un presbytère ; un romancier fameux :
En deux mots des plus courts, alternative et doute ;
Ce que dans un marché l'homme prudent redoute,
Une antique tribu qu'à Rome l'on forma ;
Celle que Jupiter en vache transforma ;
Un mot de contrebande ; une vieille coutume ;
Le pavé ; le ruisseau ; la boue et le bitume ;
Le fer de la charrue ; un pasteur ; un rocher ;
Ce que bien loin de vous il ne faut pas chercher ;
L'époque d'où se compte an, mois, jour ou semaine ;
Le premier élément de la charpente humaine ;
Ce que nul, en refus, n'a jamais répondu ;
Ce dont n'a pu jamais se passer un pendu ;
Le nom qu'en maint endroit porte une promenade ;
Ce qu'il faut prodiguer en une limonade ;
Plus d'un grand politique, et l'habit jadis neuf ;
Un chevalier de l'an mil-quatre-vingt-dix-neuf ;
Le poil du sanglier ; ce qui n'est pas humide ;
Ce que fait rarement un homme trop timide ;
La substance exprimée ; un moment dangereux ;
Du métal en fusion le résidu vitreux ;
Une machine ronde, agile et passagère ;
De l'altière Junon la blonde messagère ;
Un petit bal intime où le danseur accourt ;
Un caractère gai ; celui qui reste court ;
Ce qu'Homère souvent prête aux dieux de l'Olympe ;
Un saint et noble cœur qui bat sous une guimpe ;
Un sens ; une clameur ; le malheur assisté ;
L'oiseau qui parmi tous est le plus hébété ;
Les vitraux de Saint-Roch et ceux de Notre-Dame ;
Ce dont veuille le Ciel vous exempter, Madame ;
L'entretien du parquet de vos appartements ;
Dix-neuf infinitifs et cinq départements.

A Madame S. G.

Un jour, par une aimable lettre,
Dans mes logogriphes en vers,
Vous m'avez demandé de mettre
Un grand nombre de mots divers.

Vous en recevrez par douzaines,
Et, pour cette fois, en voici
De bon compte quatre vingtaines
A deviner en celui-ci.

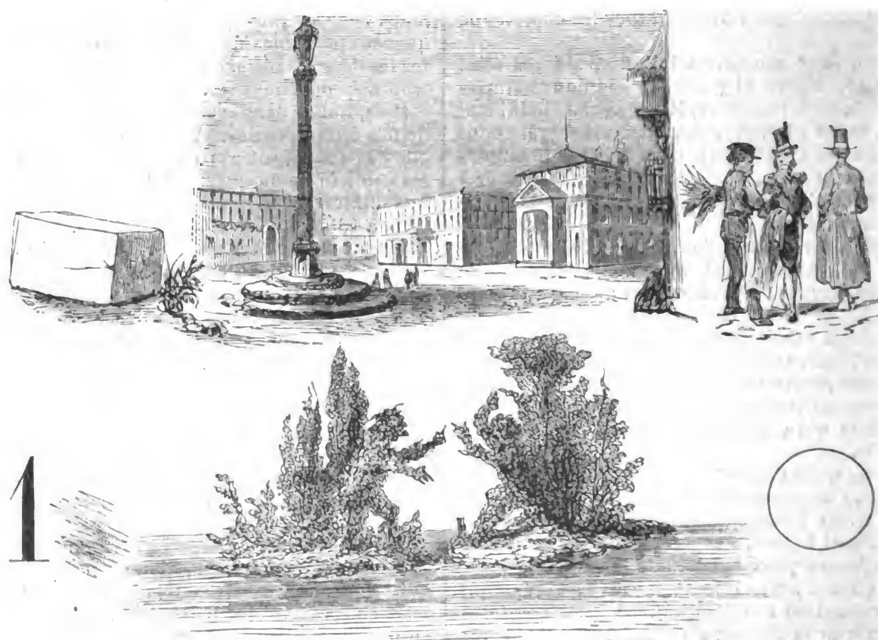
Quatre-vingts mots dans son ensemble,
Un petit meuble rétréci
Ne peut donner plus, il me semble,
Sauf pourtant deux notes : *Ré, si.*

E. S.

Le Directeur-Gérant : **W. UNGER.**

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob,

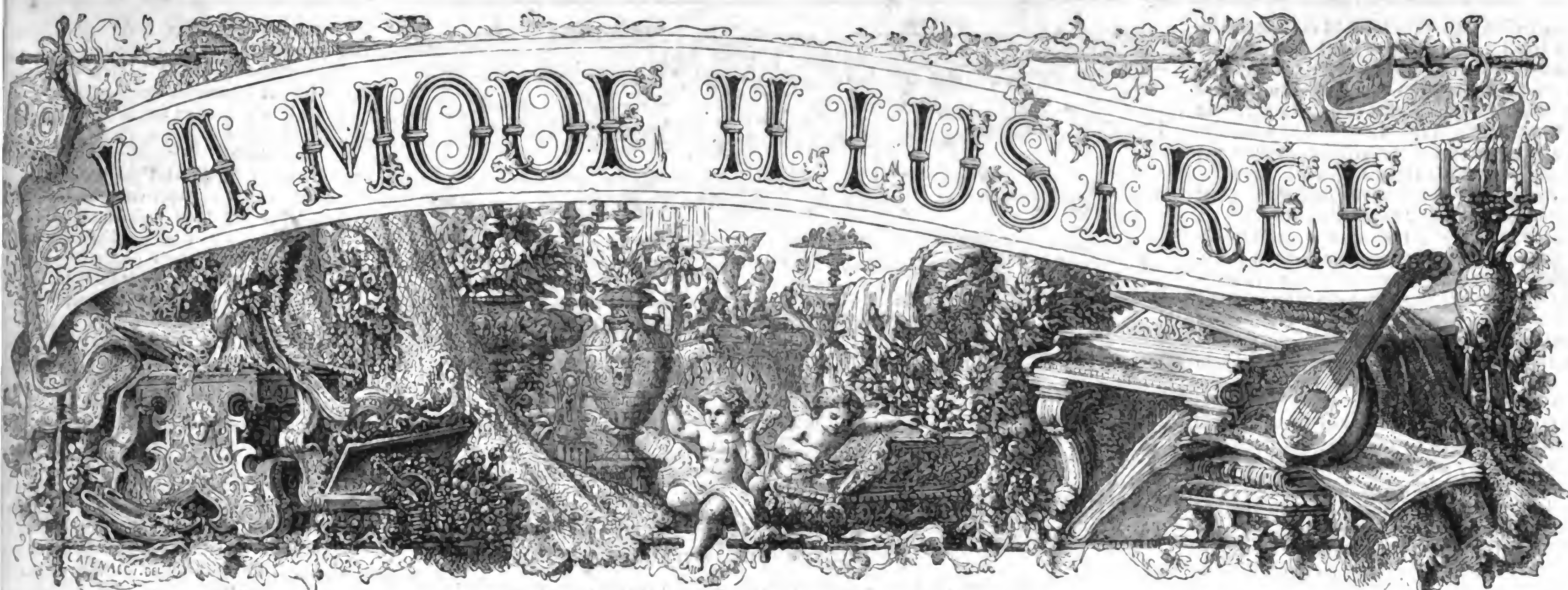
RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'homme insatiable au faîte des grandeurs souvent tombe de là.

N° 49. DEUXIÈME ANNÉE. 2 décembre 1861.



JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

NTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE : PARIS. Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56. S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND. Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER. Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ : PARIS. Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c. DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*). Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr. Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

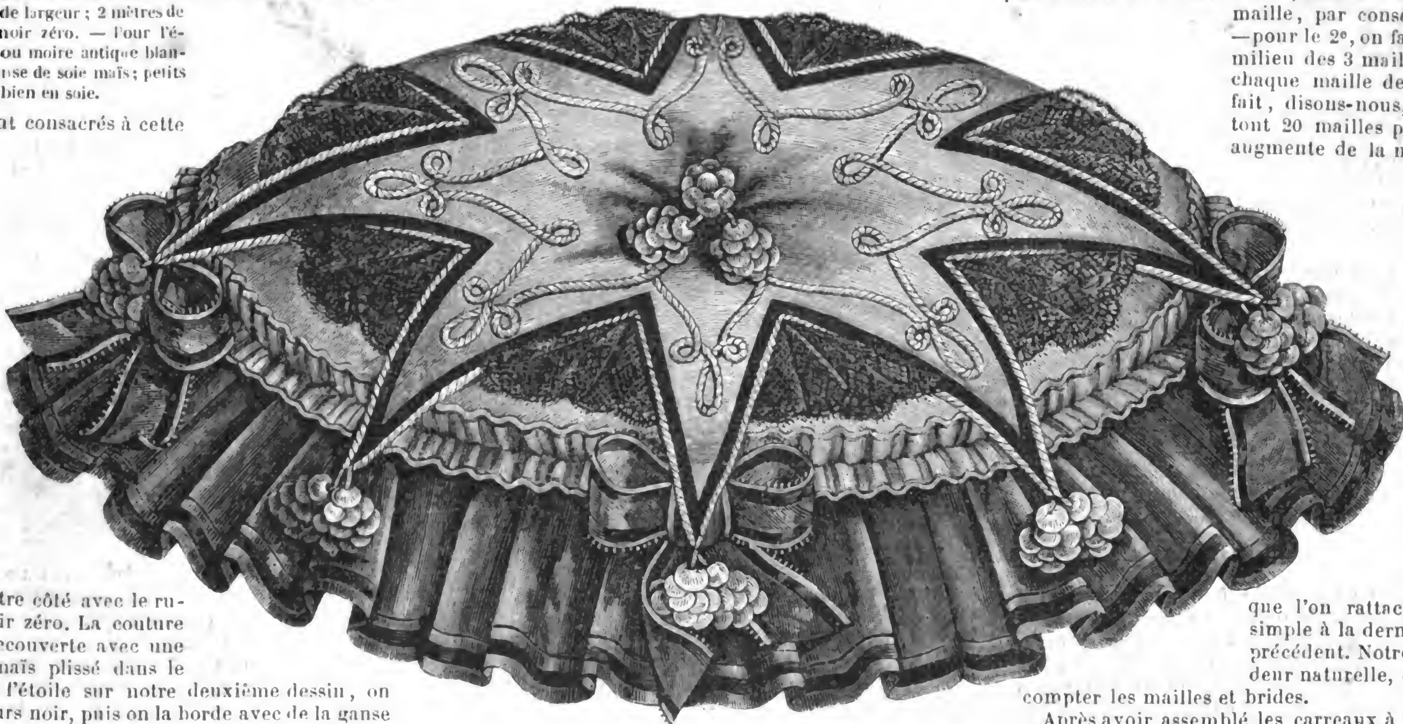
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Pelote.

…riaux. — Taffetas gros bleu; 1 mètre de ruban de même couleur, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur; 1 mètre de ruban maïs, ayant 2 centimètres de largeur; 50 centimètres de dentelle noire, ayant 4 à 5 centimètres de largeur; 1 mètre 50 centimètres de ruban maïs à filets noirs, …t 2 centimètres de largeur; 2 mètres de …s de velours noir zéro. — Pour l'é…e : velours blanc ou moire antique blan…; 2 mètres de ganse de soie maïs; petits …s en perles ou bien en soie.

…ux dessins sont consacrés à cette …te; le premier représente ter…é; le second … l'étoile en …deur natu… Le coussin …it avec deux …eaux ronds … percaline, …nt 18 centimè… 1/2 de diamè…, et réunis par … couture. On …plit ce coussin …e du son bien …, on le recouvre … taffetas gros …, et on le borde … le ruban gros …, plissé d'un …, bordé de l'autre côté avec le ru…de velours noir zéro. La couture …ce ruban est recouverte avec une …e de ruban maïs plissé dans le …lieu. On coupe l'étoile sur notre deuxième dessin, on …toure de velours noir, puis on la borde avec de la ganse …s, qui sert aussi pour exécuter le dessin de l'étoile; on … celle-ci au milieu du coussin, et, après avoir froncé la …telle noire, on la pose sur l'étoile, de façon qu'elle reste entre les branches; on fait les petits nœuds de ruban …is, on les pose en consultant notre dessin; les petits …uds peuvent être en soie de cordonnet maïs, ou perles … cristal; on fixe, par quelques points, les branches de …oile.

…n peut exécuter cette pelote en drap ou cachemire, …nc pour l'étoile, bleu de Chine pour le coussin, ou gris … ponceau, grenat et maïs, etc.



N° 1. — PELOTE.

Dentelle au filet.

…i l'on emploie du coton fin pour faire cette dentelle, on …rra s'en servir pour garnir des pantalons et tabliers …nfants, etc.

Chacun des festons est fait à part, et l'on emploie deux moules inégaux, dont l'un doit avoir une grosseur double de celle de l'autre moule. Notre dessin représente la dentelle qui nous a servi de modèle dans sa grandeur naturelle; le moule le plus fin, employé pour ce modèle, a environ 1 centimètre de circonférence; — l'autre est, ainsi que nous le disions, du double plus gros.

Moule gros. On monte 20 mailles avec du coton double, et l'on travaille en allant et revenant.

1er *tour.* — Moule fin : dans chaque maille on fait une maille.

2e, 3e et 4e *tours.* — Comme le 1er tour.

5e *tour.* — Moule gros : dans chaque maille du tour précédent, on fait une maille.

6e *tour.* — Même moule : on fait le filet point de rose expliqué dans le N° 35 de la présente année. (Voyez Mitaine au filet, page 276.)

7e *tour.* — Moule fin : dans chaque maille du tour précédent, on fait une maille.

8e et 9e *tours.* — Comme le précédent.

On attache solidement le coton, on le coupe, puis on passe dans le *filet point de rose* du fil brillant que l'on emploie double. On réunit tous les festons, et on les attache ensemble de chaque côté.

Carreau au crochet.

MATÉRIAUX. — Coton à tricoter.

On fait un certain nombre de carreaux, on les assemble, et l'on fait ainsi des couvertures pour enfants ou grandes personnes; on double ces couvertures de percaline, de cachemire ou mérinos de couleur vive. Ces carreaux servent aussi à composer des nappes de toilette ou des nappes à thé, que l'on pose sur le tapis d'une table.

On commence le carreau par le milieu; on monte 4 mailles, on les réunit en rond, et, sur ce cercle, on fait 3 tours en spirale, en augmentant graduellement le nombre des mailles, qui, pour le dernier de ces 3 tours, doit être de 28. Pour le 1er de ces 3 tours, on fait 3 mailles dans chaque maille, par conséquent 12 mailles; — pour le 2e, on fait dans la maille du milieu des 3 mailles, exécutées dans chaque maille des quatre coins, on fait, disons-nous, 3 mailles, — en tout 20 mailles pour ce 2e tour. On augmente de la même façon pour le troisième tour, c'est-à-dire que l'on fait 3 mailles dans chaque maille du coin, — en tout 28 mailles pour ce 3e tour, qui termine le petit carreau épais. Ici commence le dessin qui se compose de brides, et que l'on ne fait plus en *spirale.* La première bride de chaque nouveau tour est toujours formée par 3 mailles en l'air, que l'on rattache par une maille simple à la dernière bride du tour précédent. Notre dessin est de grandeur naturelle, et l'on peut même y compter les mailles et brides.

Après avoir assemblé les carreaux à l'envers, en cousant les mailles ensemble, on encadre ce travail avec une dentelle au filet ou bien au crochet.

TRAVAUX AU CROCHET ET TRICOT.

AVANT-PROPOS.

Nous avons préparé une collection d'objets nouveaux et utiles, faits en laine, au crochet ou tricotés. Nous croyons utile de placer en tête de ces travaux un tableau des crochets et aiguilles que l'on devra employer : leurs grosseurs sont indiquées par des numéros. On trouvera aussi de petits cercles correspondants à ces différentes grosseurs, et sur lesquels il suffira de poser le crochet ou l'aiguille à tricoter pour vérifier l'exactitude de leurs proportions.

Au lieu des explications concernant l'*augmentation* et la *diminution*, explications toujours un peu diffuses, en rai-

son même des détails qu'il est nécessaire de répéter, nous avons joint, à quelques-uns de ces travaux, ce que nous appellerons un *tableau des mailles*. On pourra compter sur ce tableau (qui est à carreaux comme un dessin de tapisserie) les mailles de chaque partie du travail, et agir par conséquent avec la plus entière sécurité.

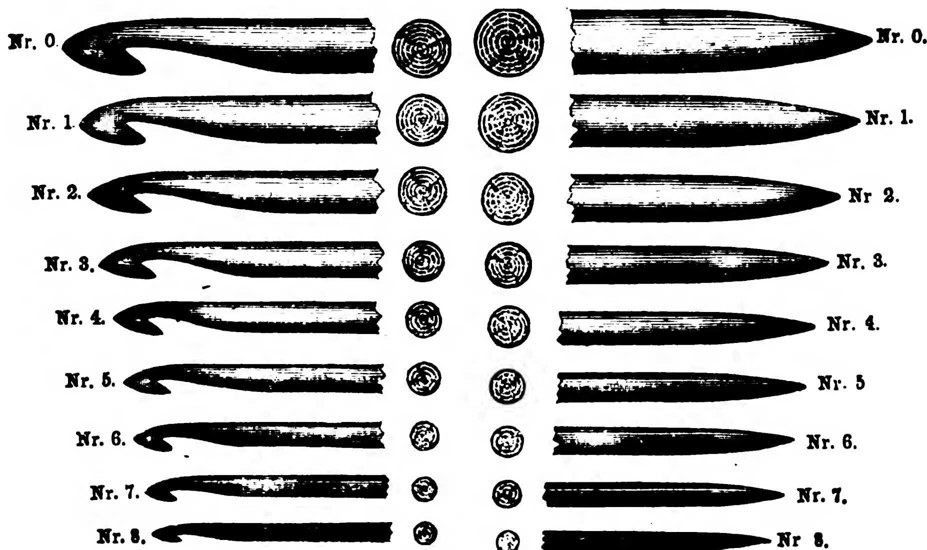
Le crochet tunisien se compose, ainsi qu'on le sait, de 2 tours, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite: ces deux tours compteront pour *l'une* des rangées de carreaux sur les *tableaux des mailles* qui concerneront les travaux au crochet tunisien. Pour le crochet simple, un tour représentera l'une des rangées de carreaux. — Pour le tricot, comme pour le point tunisien, deux tours formeront *une* rangée de carreaux.

Quand sur le tableau des mailles on trouvera une rangée de carreaux dépassant de cinq ou six, ou de n'importe quel chiffre, la rangée précédente, on augmentera là le nombre des mailles d'après le nombre indiqué par les carreaux; quand, au contraire, une rangée de carreaux sera plus courte que la précédente, on diminuera d'autant.

Selon cette méthode, l'exécution des travaux au crochet et tricot devient aussi facile, aussi sûre que le travail de tapisserie.

Ajoutons encore une observation relative au crochet tunisien: *la diminution*, lorsqu'il s'agit de ce point, doit toujours avoir lieu dans le tour qui va de *droite à gauche*, et l'on passe alors le crochet dans deux mailles à la fois, au lieu de le passer, comme d'habitude, dans une seule maille.

L'augmentation pour le même point a lieu entre deux mailles du tour précédent; si l'on doit *augmenter*, c'est-à-dire *allonger* l'un des tours de gauche à droite, par exemple à son extrémité, on fait une chaînette (après avoir fini ce tour) contenant le nombre de mailles nécessaires; si l'augmentation doit avoir lieu près du tour qui va de droite à gauche, il faut faire une chaînette avec un nouveau brin.



CROCHET ET AIGUILLE A TRICOTER.

Chapeau au crochet

POUR ENFANT DE NEUF A DIX-HUIT MOIS.

MATÉRIAUX. — 48 grammes de laine fine grenat; 40 grammes de laine anglaise grise; 1 mètre 1/2 de ruban grenat, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur. Pour faire ce chapeau on emploie un crochet de moyenne grosseur, un moule à franges, une aiguille à tricoter, en bois, nº 0, deux aiguilles à tricoter, en bois, nº 8.

Notre modèle est fait en laine grenat, garni d'une plume et d'une sorte de fourrure grises. — Tout cela peut être fait au crochet et au tricot.

On commence le chapeau par le milieu du fond; on le fait entièrement en mailles simples, et l'on travaille en spirale.

On prépare d'abord un écheveau de laine grenat, que l'on compose avec dix brins de laine; on se sert de cet écheveau comme d'une ficelle, et l'on fait les mailles simples sur cet écheveau qui soutient tout l'ouvrage. A chaque nouveau tour, on passe le crochet sous la maille *tout entière* du tour précédent, au lieu de le piquer dans l'un des côtés de la maille.

On fait (sur l'écheveau composé de 10 brins) 9 mailles que l'on réunit en rond, et sur lesquelles on fait les 13 tours qui forment le fond du chapeau, en augmentant de façon que le fond soit rond et plat, ni tendu, ni froncé; notre 13e tour se compose de 118 mailles; il a 15 centimètres de diamètre. Les 10 tours suivants (tour de la tête) sont augmentés de 10 mailles en tout, de façon qu'ils restent à peu près pareils au fond, s'élargissant seulement vers le bas. Le 23e tour se compose de 128 mailles; les 9 tours suivants forment la passe. Après avoir terminé le 23e tour, on fait 12 mailles, on coupe le brin, on le rattache à 3 mailles de distance de la première des 12 mailles; on fait 15 mailles (dont 12 sur les 12 mailles près desquelles on a coupé le brin), puis, après avoir fait ces 15 mailles, on en fait 3 encore sur le 23e tour, et l'on coupe le brin; on passe 99 mailles du 23e tour, et l'on refait de l'autre côté les 12 mailles; — on coupe le brin, — on le rattache à 3 mailles de distance de la première des 12 mailles; — on fait 15 mailles, puis 3, en tout 18, comme précédemment, avant d'avoir passé les 99 mailles. Après avoir fait ces 18 mailles, on ne coupe pas le brin, et l'on continue à travailler autour de la passe. Le 24e tour se compose de 136 mailles; dans les 7 tours suivants on agit comme pour le fond du chapeau, c'est-à-dire que l'on augmente de façon que la passe ne soit ni *tendue* ni *froncée*. Le 31e tour termine le chapeau.

Pour faire les *oreillères* on monte 15 mailles (sans travailler, comme pour le chapeau, sur l'écheveau composé de dix brins), et l'on fait alternativement 1 maille simple, — 1 maille en l'air, sous laquelle on passe 1 maille du tour précédent; on travaille en allant et revenant, en plaçant toujours la maille en l'air au-dessus de la maille simple du tour précédent. On fait ainsi 10 tours; dans les 4 tours suivants on arrondit l'*oreillère* en diminuant une maille de chaque côté de chaque tour.

Avant de coudre les *oreillères* de chaque côté du chapeau, on les encadre avec la garniture imitant la fourrure. Comme le travail par lequel on imite cette fourrure se rapproche beaucoup du travail de la plume, nous allons d'abord nous occuper de celle-ci.

On fait cette plume avec de la laine *mousse* ou *anglaise* grise que l'on met double pour la tricoter; on travaille toujours *à l'endroit*, sur deux aiguilles d'acier ou de bois nº 8; on emploie de plus un moule à franges ou bien à filet, assez gros pour que les boucles faites sur ce moule aient 2 centimètres 1/2 de longueur. On monte 1 maille sur l'une des aiguilles, on pique l'autre aiguille dans cette maille, en prenant la laine comme si l'on voulait tricoter à l'endroit. Avant de former 1 maille avec le brin de laine, on place le moule transversalement derrière l'ouvrage, on jette le brin sur le moule, de haut en bas, puis on jette le brin sur l'aiguille, puis encore une fois de la même façon sur le moule et sur l'aiguille, de telle sorte que le double brin de laine est *jeté* deux fois sur le moule et trois fois sur l'aiguille. Alors seulement on tricote la maille, qui est triple et formée de six brins. On ne retire pas encore le moule. Dans cet[te] triple maille on en tricote deux, formé[es] chacune de trois brides. On retire [le] moule, on tricote quatre aiguilles en a[l]lant et revenant; à la 2e et à la 4e a[i]guille on augmente d'une maille en fa[i]sant 2 mailles dans 1 maille, c'est-à-dire en tricotant 1 maille dans chac[un] des deux brins qui composent l'une d[es] mailles du tour précédent. Après le [...] tour on a 4 mailles sur l'aiguille; on tr[i]cote la 1re unie, on pique l'aiguille da[ns] la 2e, comme si l'on voulait la tricote[r] on prend le brin sur l'aiguille avant [de] placer le moule à franges, et l'on fa[it] ici 1 maille à *boucle*, comme celles q[ue] nous avons expliquées au commence[-]ment de cette plume. La 3e est aussi [à] *boucle*, faite par conséquent avec [le] moule, — la 4e est unie comme la pr[e]mière. On tricote l'aiguille suivant[e], puis on retire le moule et l'on fait 4 ai[-]guilles en augmentant d'une maille da[ns] la 2e aiguille. Après ces 4 aiguilles [on] en fait 1 avec *trois* mailles à *boucles*, [en] tricotant la première et la dernière mai[lles] *unies*, puis 5 aiguilles unies, en augme[n]tant d'une maille dans la 3e aiguille.

On continue le travail de la même façon jusqu'à ce qu['il] y ait 7 mailles à boucles sur l'aiguille, par conséque[nt] 9 mailles sur cette même aiguille. Ce rang marque la m[oi]tié de la plume. Avec le même intervalle de 5 aiguil[les] unies on fait encore 1 aiguille ayant 7 mailles à *boucl[es]* et par conséquent se composant de 9 mailles; puis on [di]minue dans la mesure que l'on a observée pour augment[er] et, lorsqu'on n'a plus que 2 mailles sur l'aiguille, on les s[ur]jette. La plume est terminée.

La pointe de la plume est fixée sur le chapeau sous [un] nœud et une boucle de métal (voir notre dessin). Un mo[r]ceau de ruban part de ce nœud, relève le chapeau de cô[té] et se perd sous le nœud placé au-dessus de l'*oreillère*. Le ch[a]peau est aussi relevé de l'autre côté; le bord en est cousu [sur] le chapeau même, et, avant de coudre les *oreillères* à le[ur] place, on fixe au bord de chaque oreillère une bride de r[u]ban ayant 35 centimètres de longueur.

On fait la bande de *fourrure*, soit au tricot comme [la] plume, soit au crochet (voir le nº 47, point *fourrure*). Po[ur] faire cette bande au tricot comme la plume, on mon[te] 8 mailles avec les aiguilles nº 8, et l'on fait alternativem[ent] une aiguille avec 6 mailles à *boucles* (la première et la de[r]nière maille de cette aiguille sont toujours unies), et u[ne] aiguille entièrement unie; l'aiguille nº 0 sert de *mo[ule]*. Cette bande est faite tout entière avec le même nombre [de] mailles. Le travail sera plus long, mais aussi plus beau [si] l'on emploie la laine *simple* au lieu de la prendre *double*, [et] dans le cas où elle serait *simple*, il faudrait jeter qua[tre] fois le brin autour de l'aiguille pour chaque maill[e à] *boucle*.

Si l'on veut faire cette bande au crochet, avec le po[int] *fourrure*, on mo[nte] aussi 8 mailles, [et] l'on fait le f[ond] blanc en laine fi[ne], la fourrure en la[ine] *anglaise* grise, [en] employant le c[ro]chet nº 7. La ban[de] sera plus jolie [au] tricot. Ce chapeau est à la f[ois] joli, chaud et solide.

N° 2. — ÉTOILE DE LA PELOTE.

GARNITURE EN FOURRURE

POUR PETITE FILLE DE QUAT[RE] A NEUF ANS. — CROCHET.

Col.

MATÉRIAUX. — 12 grammes de laine [an]glaise grise; 8 grammes de laine b[lan]che fine; 8 gramme[s de] même laine rose; [cro]chet en bois nº 4.

On fait d'abord [la] *doublure* de ce [col] avec de la la[ine] blanche et au c[ro]chet tunisien. [On] monte 50 mailles pour l'entournure du cou, et dans les tr[ois] premières raies (chaque raie se compose de deux tours) [on] augmente d'une maille au commencement et à la fin [de] chaque premier tour.

4e *raie*. — * On fait 8 mailles, on augmente d'une ma[ille] entre la 8e et la 9e maille en piquant le crochet dans [la] maille-chaînette qui se trouve entre les 2 mailles perpe[n]diculaires dans lesquelles on passe le crochet pour le to[ur] qui va de droite à gauche; on pique, disons-nous, le c[ro]chet dans cette maille-chaînette; on y passe le brin [de] laine, et l'on garde sur ce crochet cette boucle, qui for[me] une nouvelle maille. — Recommencez cinq fois depuis [*]. Les 8 dernières mailles unies, et l'on revient de gauch[e à] droite, comme d'habitude, en passant le brin dans tou[tes] les mailles anciennes et nouvelles.

5e *raie*. — On augmente d'une maille au commencem[ent] du 1er tour; on prend les 35 mailles suivantes sur le c[ro]chet; on augmente d'une maille, — on prend 2 mailles su[r le] crochet, — on augmente d'une maille, — on prend 35 ma[il]les sur le crochet, — on augmente d'une maille à la fin [du] tour. — Le 2e tour comme d'habitude.

6e *raie*. — 8 mailles comme d'habitude; — on augme[nte] d'une maille, — * 6 mailles comme d'habitude; — on au[g]mente d'une maille. — Recommencez 9 fois depuis *. L[...]

dernières mailles et le
tour comme d'habitude.

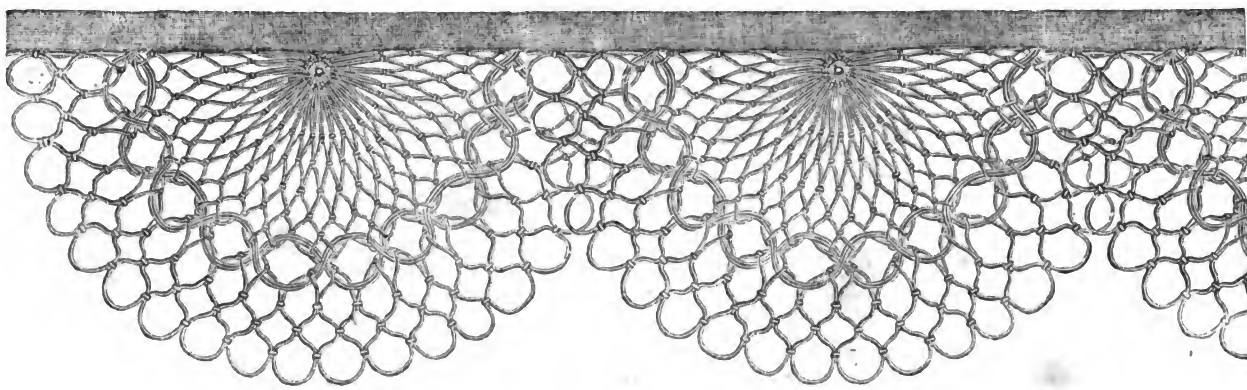
7e *raie.* — 12 mailles comme d'habitude, — 1 maille augmentée. — * 15 mailles, comme d'habitude, — 1 maille augmentée. — Recommencez quatre fois depuis *. Ensuite 12 mailles, et le 2e tour comme d'habitude.

8e *raie.* — On augmente d'une maille au commencement et à la fin. Les autres mailles et le 2e tour comme d'habitude.

On fait maintenant, sur chaque raie, le point fourrure (voir nº 47); le dernier rang (8e) du point fourrure doit entourer l'encolure: c'est par là que l'on commence; on travaille d'abord sur l'un des côtés, puis autour du bord, puis enfin sur l'autre côté transversal.

La doublure de ce col se fait avec la laine rose; on monte soixante-douze mailles (bas du col) et l'on fait les trois premières raies au point de Gobelins simple, en diminuant d'une maille au commencement et à la fin du premier des deux tours composant chaque raie.

4e *raie.* On prend toutes les mailles sur le crochet, et au deuxième tour on passe le crochet dans 8 mailles, comme d'habitude, puis dans deux mailles à la fois, * dans 9 mailles, dans deux mailles à la fois; recommencez cinq fois depuis *, puis 8 mailles.



DENTELLE AU FILET.

5e *raie.* Unie et comme d'habitude, seulement les deux mailles *réunies* du tour précédent comptent chaque fois comme une seule maille. Le tour se compose de cinquante-huit mailles.

6e *raie.* On diminue une maille au commencement et à la fin du premier des deux tours; le deuxième tour comme d'habitude.

7e *raie.* Comme la cinquième.

8e *raie.* Comme la sixième.

9e *raie.* On prend toutes les mailles sur le crochet; pour le deuxième tour, on passe dans 10 mailles comme d'habitude, dans deux mailles ensemble; * neuf mailles comme d'habitude; deux mailles ensemble, recommencez deux fois depuis *, 9 mailles comme d'habitude.

10e *raie.* Comme la cinquième.

On fait ensuite dans chaque maille perpendiculaire une maille simple; la doublure est finie. On la coud sur le col, *envers* avec *envers*, tout autour, et le dernier rang du point *fourrure* cache cette couture. On fait, autour de l'encolure, un rang de brides séparées par des mailles en l'air, et dans ces brides on passe un cordon de laine grise fait au crochet et composé de mailles en l'air; sa longueur est de 80 centimètres. On met un gland à chaque bout.

Manchette.

MATÉRIAUX. — Pour une paire de manchettes: 12 grammes de laine *anglaise* grise; 8 grammes de laine fine blanche et 8 grammes de même laine rose; un crochet en bois, nº 4.

On prend la laine grise, on monte trente mailles, et sur cette chaînette on fait avec la laine blanche huit raies au crochet tunisien ordinaire.

Les trois premières raies sont unies sans augmentation; dans la quatrième raie on fait quatre mailles, on augmente d'une maille; on fait quatre mailles; on augmente d'une maille, ainsi de suite pour toute la raie (voir l'expli-

CARREAU AU CROCHET.

cation du col); les quatre autres raies sont sans augmentation; quand la huitième raie est terminée, on fait une maille simple dans chaque maille perpendiculaire. Sur ce fond on fait le point fourrure avec la laine grise, comme pour le col.

Pour faire la doublure rose on monte vingt-cinq mailles; on fait trois raies au crochet tunisien ordinaire; dans le premier tour de la quatrième raie on augmente d'une maille chaque fois que l'on a fait quatre mailles; les quatre autres raies unies.

On coud la doublure ensemble sur les côtés transversaux, on en fait autant pour le dessus; on *enfile* celui-ci sur la doublure et on coud ensemble dessus et doublure. Autour du poignet on fait un rang de brides séparées par des mailles en l'air; on fait au crochet, avec des mailles-chaînettes, un cordon gris ayant 40 centimètres de longueur; on le passe dans ces brides; on met un gland à chaque bout du cordon.

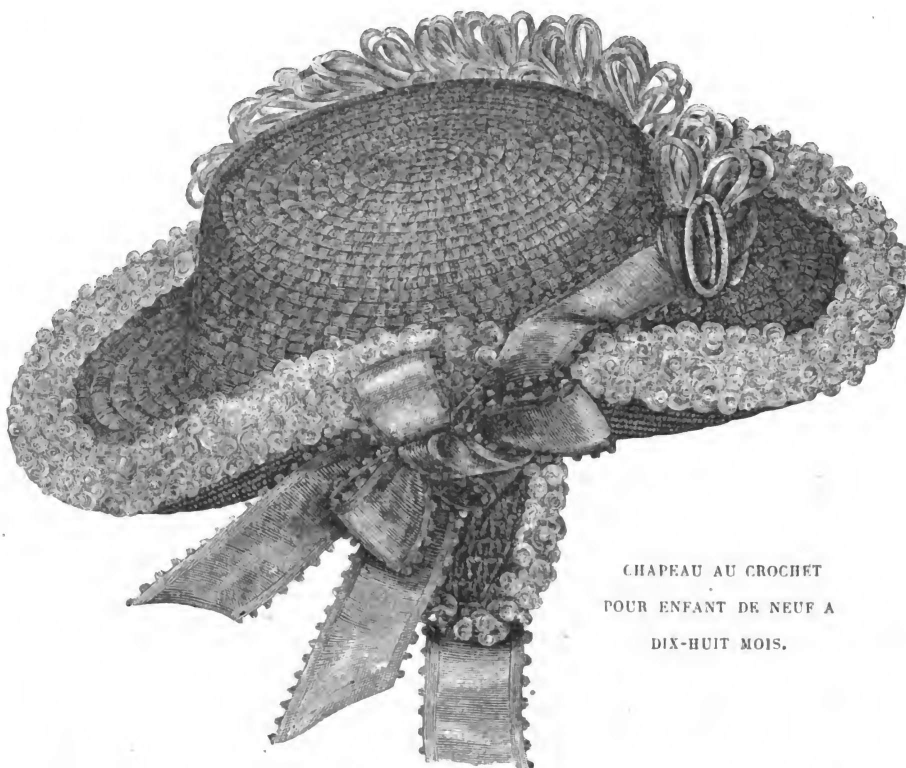
Manchon.

MATÉRIAUX. — 96 grammes de laine *anglaise* grise; 40 grammes de laine blanche fine; 40 grammes de même laine rose; crochets en bois, n° 5 et n° 4, ouate, etc.

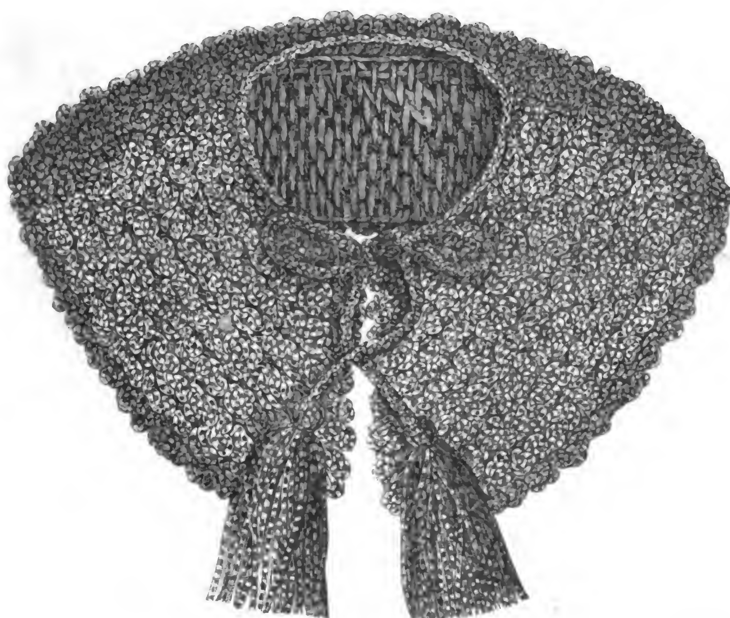
Le manchon se compose de deux morceaux droits, c'est-à-dire *dessus* et *doublure*; on prend la laine blanche, on monte quarante-neuf mailles, et l'on fait, avec le crochet n° 5, cinquante-trois raies au crochet tunisien ordinaire; sur ce crochet tunisien on fait le point *fourrure* avec la laine grise.

La doublure rose est montée sur quarante et une mailles; on fait, avec le crochet n° 4, soixante tours avec la laine rose au point de Gobelins simple. Chacun des deux morceaux terminés (dessus et doublure) sont cousus ensemble du côté le plus long.

On prend un morceau de percale blanche, ayant 37 centimètres de longueur, 34 centimètres de largeur; on le garnit d'une double feuille de ouate, en laissant de chaque côté 5 centimètres de percale, que l'on rabat sur la ouate; on coud ensemble les deux côtés longs de cette percale ouatée en laissant la ouate en dehors; on pose et l'on fixe le *dessus* au crochet sur cette ouate; on met à l'intérieur la doublure rose, dont l'envers doit se trouver sur la percale, et l'on coud tout cela ensemble de chaque côté. Sur chacune de ces deux coutures on fait un rang de brides séparées par des mailles en l'air (laine grise), en piquant le crochet à la fois dans le *dessus* et dans la doublure rose; dans chacun de ces rangs de brides, c'est-à-dire de chaque côté du manchon, on passe un cordon gris ayant 76 centimètres de longueur, fait au crochet (maille en l'air); on met un gland à chaque bout de chacun de ces cordons.



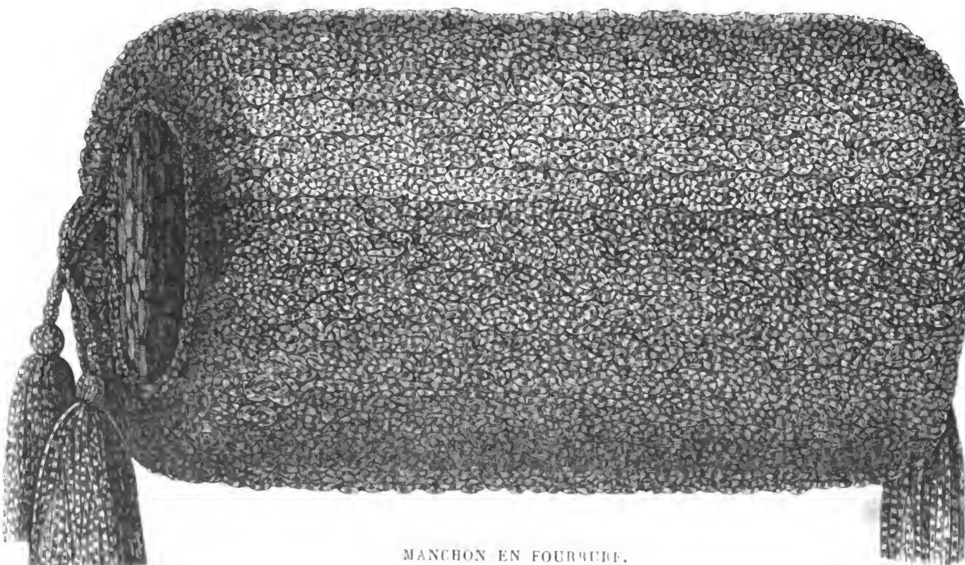
CHAPEAU AU CROCHET POUR ENFANT DE NEUF A DIX-HUIT MOIS.



COL EN FOURRURE.



MANCHETTE EN FOURRURE.



MANCHON EN FOURRURE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie violet. Le bas de la jupe est découpé en *dents* assez profondes, bordées d'un gros liséré violet, beaucoup plus foncé que la nuance de la robe. Dans le creux de chaque dent sont placés sept petits volants d'une nuance intermédiaire entre le violet de la robe et le liséré qui borde les *dents*, par conséquent plus foncés que celle-là, plus clairs que celui-ci.

Le corsage, plat, boutonné, est à longue ceinture bordée d'un volant de nuance plus foncée; les revers des manches sont garnis comme la jupe.

Toilette de jeune fille. Robe d'alpaga gris. La jupe est garnie de cinq bandes de velours noir, de largeur graduée; sur chaque couture réunissant les lés de la robe, deux rubans de velours noir sont placés perpendiculairement et se terminent par un nœud à petits pans, placé au-dessus de la dernière bande de velours. Les poches sont entourées de velours et ornées d'un nœud pareil; le corsage, plat, à boutons de velours noir, est orné de bretelles de velours noir, terminées devant et derrière par un nœud; les manches sont à revers, bordées de velours noir et fixées par un nœud.

L'OGRE ET LE PETIT-POUCET.

Suivant notre promesse, nous publions aujourd'hui l'un des magnifiques dessins des *Contes de Perrault* illustrés par M. Doré. Ce livre obtient en ce moment un si grand succès près de toutes les personnes qui ont le goût des belles œuvres d'art, que nos lectrices nous sauront gré, nous l'espérons, de l'avoir annoncé, en plaçant sous leurs yeux un spécimen de ces gravures qui excitent l'admiration générale. Le prix de ce volume, qui ne dépasse pas du reste la somme que l'on consacre à la plupart des présents du jour de l'an, est bien inférieur à sa valeur réelle et surtout à sa valeur future; chacune des quarante gravures jointes au texte vaudrait, non pas seulement *artistiquement*, mais *commercialement* parlant, au moins 5 francs : on voit que l'achat de ce volume est, à tous les points de vue, ce que l'on appelle une bonne affaire.

Je regrette de traiter si prosaïquement une chose si charmante; mais, à notre époque, envahie par les considérations et aussi par les mensongères promesses du faux *bon marché*, il est nécessaire d'indiquer la différence qui existe entre une belle œuvre d'art, — qui vaut non-seulement ce qu'elle coûte, mais *plus* qu'elle ne coûte, — et ces objets sans valeur, qui, si *bon marché* qu'ils soient, sont toujours trop chers, puisqu'ils sont dépourvus du charme d'une composition excellente et d'une exécution irréprochable. J'aurais désiré faire passer sous les yeux de nos lectrices ces paysages *vivants* à la manière de Ruysdaël, ces compositions spirituelles, animées et expressives; — mais il nous est impossible de mettre ce magnifique volume au pillage, et je dois me borner à les prévenir qu'elles pourront en prendre connaissance à la librairie de MM. Firmin Didot, si elles habitent Paris, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

(*Contes de Perrault*, in-folio, édition Hetzel et Didot.)

CHRONIQUE DU MOIS.

On ne danse pas encore à Paris, parce que l'on danse encore dans les châteaux; la ville se laisse toujours guider par la cour, et, tant que la cour n'aura point quitté Compiègne pour Saint-Cloud, et Saint-Cloud pour Paris, les Parisiens seront absents ou feindront l'absence. Chacun, à l'heure présente, calcule son budget, suppute les dépenses et les recettes, et, quoi que l'on fasse, quelles que soient les combinaisons ingénieuses que l'on imagine, quoique l'on prenne chaque jour davantage sur le nécessaire pour étendre le superflu, on se dit en soupirant que l'on ne pourra *faire comme les autres*..... les *autres* sont toujours ceux qui ont des ressources plus considérables. En vérité, la société est malade; elle est attaquée de cette maladie épidémique et contagieuse que l'on appelle le luxe, sorte de choléra-morbus qui sévit dans toutes les familles, et y détruit la paix, la dignité et la sécurité.

Les femmes qui veulent briller à tout prix, et qui, emprisonnées dans les limites d'un budget fixe, ne peuvent user des ressources admirables que notre époque connaît sous le nom de *crédits supplémentaires*, devraient étudier et appliquer le système de l'association récemment découvert à Hambourg par une classe de la société.

Cette classe est, — j'en demande bien pardon à mes lectrices, — celle des cuisinières. Hambourg est une ville opulente; l'industrie y est fort développée, et, à la tête des splendides magasins de la ville, on place un magasin de châles qui s'approvisionne dans toutes les parties du globe : châles de l'Inde, cachemires de M. Biétry, tissus d'Allemagne, tout cela est réuni dans ces immenses rayons, et la vogue de cette maison est telle qu'un châle n'est pas un châle s'il n'est point choisi dans cet assortiment sans rival. Tout récemment il s'y présenta une cuisinière, coiffée d'un bonnet et son panier au bras; elle annonça l'intention de faire une emplette; on lui montra plusieurs châles très-modestes; elle les repoussa avec dédain, et son choix s'arrêta sur un joli cachemire, qui n'était pas sans doute un tissu de l'Inde, mais qui coûtait environ 800 fr. Ce prix paraissait devoir être un peu élevé pour une cuisinière..... Elle le solda à beaux deniers comptants, ce que sa maîtresse n'aurait peut-être pu faire, et s'en fut, fière et digne, son châle sous le bras. Malheureusement pour elle, les nombreux commis de l'établissement avaient été fort surpris de cette emplette, et leur étonnement, transmis de proche en proche, vint se formuler sous la porte d'entrée près de laquelle se tenait un sergent de ville. Celui-ci, jugeant que, pour acheter un châle de 800 fr., une cuisinière devait avoir fait danser l'anse du panier



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal. 56. Rue Jacob. Paris.

Etoffes des Mins DU LOUVRE, Rue de Rivoli.

Ameublements et Bronzes de la Mon DE COMMISSION GÉNÉRALE, r. d'Hauteville, 53.

Passementerie et Ganterie de la FILEUSE, 84, r. du Bac _ Lingeries de Mes LEBORGNE et HENNEVEU.

(Ancienne Mon DUPONT) 56, R. du Bac.

d'une façon impardonnable, s'approcha de l'acheteuse, et la pria poliment de le suivre; elle n'opposa aucune résistance et marcha avec son guide jusqu'au poste voisin; là le mystère fut dévoilé et la lumière se fit. La cuisinière était le fondé de pouvoirs de cinquante et une de ses camarades, qui s'étaient cotisées pour l'achat de ce châle, et devaient le porter à tour de rôle, chacune pendant l'un des dimanches de l'année.

N'avais-je pas raison de vanter cette combinaison admirable, et se peut-il que Paris se soit laissé devancer dans cette voie par une ville telle que Hambourg, qui n'est pas même une ville capitale? L'association peut s'appliquer et s'étendre à tous les besoins du luxe; sept familles pourront se cotiser pour avoir un domestique, par exemple, pendant l'un des jours de la semaine, et l'on jouira ainsi du plaisir que l'on semble mettre au-dessus de tous les autres; on pourra *paraître* riche et faire dire autour de soi : Comment fait donc Mme *** pour subvenir à tant de dépenses?

Mais laissons ce sujet ridicule, quand il n'est pas triste, et voyons s'il ne s'est point passé quelque événement important depuis peu. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire est mort à cinquante-six ans, et la France a perdu en lui un de ses hommes les plus remarquables, non-seulement par la science, mais par l'élévation et la bonté du caractère. Les brillantes qualités qui le distinguaient lui auraient donné la célébrité, s'il ne l'avait reçue en héritage. Il était fils d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, qui fonda en France la science zoologique, et construisit, pour ainsi dire pièce à pièce, le cabinet de zoologie qui compose l'une des principales richesses du Muséum de Paris; ce fut lui qui devina Cuvier, qui l'attira, qui le soutint à Paris; lui encore qui fit partie de la mission scientifique désignée pour accompagner l'armée française en Égypte. Si les découvertes précieuses de cette mission, si les travaux qu'elle accomplit au prix de tant de sacrifices, si les collections précieuses composées des reliques de tous les âges, si tout cela, dis-je, ne fut point perdu pour la France, c'est à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire qu'elle le doit. Il s'était réfugié dans Alexandrie avec ses documents, ses matériaux, sans que les périls d'un siége et le bombardement de la ville pussent ralentir son zèle et ses travaux. Alexandrie capitula; la commission scientifique, abandonnée par le général en chef, avait été livrée aux Anglais par un article de la capitulation. Le général Hutchinson envoya un fondé de pouvoirs à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire. « Vos baïonnettes, » répondit celui-ci, « ne doivent entrer dans la place que dans deux jours; dans deux jours, nous vous livrerons nos personnes; d'ici là, ce que vous exigez n'existera plus; notre sacrifice s'accomplira, mais du moins nous ne laisserons pas s'accomplir l'odieuse spoliation que vous avez le droit d'exiger puisqu'on vous a livré les fruits de tous nos travaux; je vous jure que nous brûlerons nous-mêmes toutes nos richesses. Ah! vous voulez de la célébrité? Eh bien! comptez sur les souvenirs de l'histoire qui vous jugera et nous vengera : vous aussi, vous aurez brûlé une bibliothèque d'Alexandrie! »



L'OGRE ET LE PETIT-POUCET.

Ému par ce langage, frappé de l'ardent enthousiasme du jeune savant, le général anglais se conduisit en ennemi généreux : la mission scientifique d'Égypte put conserver et emporter tous les trésors qu'elle avait recueillis.

Pour formuler un éloge mérité, il suffira de dire que M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire fut digne de son père; le Jardin des Plantes composait un petit État dont il était le chef aimé et respecté, et l'on avait tout lieu d'espérer que le funeste événement qui vient de l'enlever à ses amis

ne devait avoir lieu que dans un avenir fort éloigné. Il n'en a pas été ainsi malheureusement, et le monde scientifique a perdu, en M. Geoffroy Saint-Hilaire, l'un de ses plus respectables représentants.

Les théâtres vivent de *reprises;* jamais on ne vit plus de *premières* représentations et moins de pièces nouvelles. C'est que, afin de flatter le goût du public pour les nouveautés, et de concilier ses exigences avec la stérilité d'imagination qui caractérise l'époque actuelle, on décore du titre de *première* représentation toute pièce abandonnée depuis quelques années, voire même depuis quelques mois. Toutes les pièces que l'on reprend ne méritent pas ce retour; mais il en est que le public revoit et accueille avec plaisir. Le Théâtre-Lyrique vient de l'éprouver en reprenant *Jaguarita*, opéra-comique de M. Halévy. La pièce est amusante et fort bien jouée et chantée par Mme Cabel, MM. Monjauze et Lesage. La scène se passe au pays des anthropophages; Jaguarita y règne et s'éprend d'un jeune Européen que la mer lui a livré en qualité d'épave; elle lui offre sa main, et le pauvre jeune homme a quelque mérite à la refuser, puisqu'il s'agit pour lui d'être épousé ou mangé. Cependant ce refus n'est pas aussi héroïque qu'il en a l'air au premier abord; on peut s'attendre à tout avec une femme qui s'appelle Jaguarita et qui tient non-seulement par son nom, mais aussi par ses habitudes, à l'espèce décrite par Linné sous le nom de *felis onça*, c'est-à-dire à l'espèce féline la plus féroce; rien ne prouve que, après avoir épousé celui qu'elle aime, Jaguarita, dans un accès de jalousie ou d'appétit, ne se défasse un jour de son époux en donnant un ordre à son cuisinier. Quoique sauvage et anthropophage, Jaguarita n'en est pas moins femme, c'est-à-dire, selon les philosophes et les poëtes de tous les pays, changeante et *mobile comme l'onde.* Somme toute, celui qu'elle aime avec une fureur peu rassurante en elle-même paraît bien avisé de repousser les offres qu'elle lui fait et de ne point se soumettre à l'apostasie qu'elle exige, car il s'agit de renoncer non-seulement à son pays, à sa fiancée, mais encore à sa religion, et d'adorer, avec ceux qui deviendraient ses sujets pour peu qu'il le veuille, d'adorer, dis-je, un affreux manitou qui s'appelle Bambouzi, et qui décide en dernier ressort de la destinée de Maurice, le héros de la pièce.

Cependant ce terrible manitou est bonhomme au fond, et il veut tout ce qu'on lui fait vouloir; ainsi, il décrète la mort du prisonnier; mais, lorsque Jaguarita prétend épouser Maurice, le manitou n'exprime aucun déplaisir; peut-être a-t-il prévu que la reine va lui rendre sa victime. Quoi qu'il en soit, l'affection triomphe de tout, même des habitudes les plus invétérées; Jaguarita, qui n'est point si féroce qu'on pourrait le croire, se décide à laisser partir Maurice, et personne n'est mangé.

Mme Cabel est véritablement éblouissante dans ce rôle de Jaguarita; son ramage peut lutter avec celui des merveilleux oiseaux de son royaume; ses roulades, ses fioritures, sont à la fois si audacieuses et si heureuses qu'elles désarment la critique la plus morose, et l'obligent à oublier pour un moment que le but de la musique n'est point de surprendre, mais de charmer. L'ouverture est remarquable, au double point de vue de la mélodie et de l'harmonie; presque tous les chœurs ont une ampleur qui serait digne même d'un opéra *seria*. On a redemandé le chœur chanté au premier acte par les soldats; on a applaudi avec *furore* Mme Cabel, MM. Monjauze, Balanqué, Lesage; en un mot, cette *reprise* a été des plus heureuses, et Jaguarita figurera longtemps sur l'affiche du Théâtre-Lyrique.

Tout va se rapetissant dans le domaine littéraire, et la mode, qui favorise les brochures et les petits volumes de la *Bibliothèque des chemins de fer*, protége les petites pièces en un acte. Chaque jour voit apparaître l'une de ces productions, participant du proverbe et de la comédie de paravent, qui remplacent l'action, le but moral et les caractères des personnages par un dialogue vif et animé; beaucoup de mots, une conversation spirituelle, charmante dans un salon, mais insuffisante pour le théâtre, tels sont les éléments de succès des pièces d'aujourd'hui; elles vivent ce que vivent les fleurs artificielles..... l'espace de deux ou trois soirées, puis elles s'en vont en compagnie des vieilles lunes. *La Pluie et le Beau Temps* est l'une de ces petites pièces, qu'il est agréable de voir jouer sur un théâtre en miniature, et qui appartient à ce genre spécial appelé *comédie de salon;* elle s'accommode mal de la majesté inhérente à la Comédie-Française, et, malgré ses allures dégagées, elle y semble dépaysée.

L'Odéon, en revanche, jaloux de maintenir les traditions classiques, représente des drames en quatre actes et en vers, et des comédies en trois actes. Le drame en quatre actes, *les Vacances du docteur*, a fort bien réussi; la pièce est intéressante, et bien jouée par Mmes Thuillier et Rousseilh, MM. Tisserant et Ribes; le quatrième acte a le tort de recommencer l'une des scènes du troisième acte; les caractères ne sont pas tout à fait logiques, et les personnages changent de sentiments avec une facilité étrangère à la nature humaine. Deux jeunes filles, pupilles d'un excellent docteur, orphelines, l'une très-riche, l'autre très-pauvre, ont épousé, la première, un jeune homme de grand mérite, la deuxième, un duc vieux et goutteux; celle-ci trouble le ménage de son amie, de sa sœur d'adoption, en inspirant une passion à son jeune mari; elle révèle son horrible caractère dans une scène effroyable, et montre en elle, avec un cynisme éhonté, tous les signes auxquels on reconnaît les sentiments les plus bas: elle est haineuse et envieuse, basse et vile en un mot; eh bien, qui le croirait? ce caractère se transforme en un moment, et l'amie perfide, la vipère dangereuse, quitte en femme repentie la maison où elle a apporté tant de malheurs; le mari change de passion avec la même promptitude, et se reprend à aimer sa femme; celle-ci, qui a essayé de l'empoisonner, et qui s'est empoisonnée elle-même, revient à la santé, grâce au docteur en vacances, qui a tout vu, ou plutôt tout deviné, et qui s'est trouvé là fort à propos pour renverser la tisane empoisonnée destinée au mari, et pour administrer un contre-poison à la femme.

Mlle Rousseilh va bien à son rôle: elle a les allures serpentines, la distinction, la passion violente et sauvage, qui conviennent au personnage qu'elle représente, et il semble désormais avéré qu'elle deviendra une excellente comédienne dès qu'elle aura oublié ce qu'elle a appris, c'est-à-dire dès qu'elle se sera affranchie des réminiscences de l'école dramatique.

Il existe à Paris, rue de la Tour-d'Auvergne, une petite salle connue sous le nom d'École lyrique; elle a été restaurée, embellie, et sert aux représentations du théâtre allemand qui vient d'être fondé par Mme Ida Bruning. Cette entreprise a été très-favorablement accueillie, non-seulement par les Allemands résidant à Paris, et assez nombreux pour composer à eux seuls un public suffisant, mais aussi par les Français, qui trouvent ainsi l'occasion de se familiariser avec la langue allemande et les productions théâtrales de leurs voisins d'outre-Rhin. Mme Ida Bruning est du reste une excellente actrice, fort connue et fort estimée dans son pays; elle remplit la scène et la soirée de son *Moi!* à l'instar de Médée. S'agit-il de chanter? elle est bonne cantatrice. Faut-il déployer de la gaieté, de la verve, être comique ou sentimentale? tout cela lui est facile, et elle le prouve victorieusement, le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine.

Il est une autre entreprise bien digne d'éloges, et méritant tout le succès qu'elle a obtenu; nous voulons parler des concerts populaires fondés par M. Pasdeloup. Il s'est installé dans le Cirque-Napoléon avec un orchestre composé d'une centaine de bons musiciens, et cette enceinte immense, qui contient à peu près quatre mille spectateurs, ne suffit point à contenir son public; une grande partie des places est louée au prix de soixante-quinze centimes; les autres, un peu plus chères, ne dépassent pas le chiffre de trois francs. Cette foule immense est aussi recueillie et plus enthousiaste que le public du Conservatoire; elle comprend, elle admire, elle applaudit avec reconnaissance Beethoven, Mozart, Haydn, Weber, Rossini, et le chef d'orchestre, qui a eu l'heureuse idée de l'initier à ces jouissances élevées, M. Pasdeloup, a fait, non seulement une heureuse spéculation, mais encore une bonne action, en organisant ces concerts populaires. La musique est un art essentiellement civilisateur: il n'est point nécessaire de remonter à la fondation de Thèbes pour le prouver; la musique élève les sentiments dès qu'elle peut avoir accès dans les cœurs; les âmes sèches et positives, étrangères à l'enthousiasme, les méchants et les sots, n'ont jamais pu l'aimer, et le succès chaque jour grandissant des concerts populaires est un bon symptôme: il prouve que le sentiment du beau s'éveille facilement dans l'âme du peuple, et le beau est proche voisin du bien, vérité qui, si répétée qu'elle soit, ne peut jamais devenir une banalité.

EMMELINE RAYMOND.

MODES.

La mode est toujours aussi fantaisiste, aussi *éclectique* que jamais: je demande pardon à mes lectrices d'employer ce mot réservé à la philosophie la plus nébuleuse, mais, en vérité, je ne lui trouve aucun équivalent dans notre langage usuel. J'éviterai à celles de mes lectrices qui n'en connaîtraient pas la signification exacte, je leur éviterai, dis-je, la peine d'ouvrir un gros dictionnaire poudreux (les dictionnaires sont toujours poudreux), et je leur donnerai de suite la définition du mot *éclectique*, fort à la mode il y a de cela un certain nombre d'années. Être *éclectique*, c'est n'avoir point de système arrêté, point d'opinion positive, point de conviction persistante; être éclectique, c'est adopter, non pas seulement unanimement, mais aussi simultanément, les genres les plus opposés et les goûts les plus disparates; c'est aimer à la fois le beau et le laid, le vrai et le faux, le joli et l'horrible..... c'est, vous le voyez bien, c'est ce que l'on fait aujourd'hui en fait d'ajustements.

Les jupes des robes sont plus longues que jamais; les lés de derrière forment même un peu la queue; ceux de devant se bornent à couvrir complétement les pieds; mais, sous peine d'être disgracieuses, ces longues jupes doivent être *busquées* avec intelligence; on désigne par ce terme le rempli que l'on fait aux lés de devant, près de la ceinture de la jupe; lorsque celle-ci est beaucoup plus longue devant que derrière, au lieu de *busquer* seulement le haut du lé de devant, on en *busque* aussi le bas, et ce dernier *busquage* doit aller en *mourant* jusqu'aux lés de côté. J'offense probablement la grammaire, en introduisant dans cette explication un mot qui ne figure pas dans le dictionnaire, et en l'employant tantôt à l'état de verbe, tantôt en qualité de substantif; j'en suis bien fâchée, mais il me serait impossible d'agir différemment, et le mot de *busquer* est connu et adopté par toutes les personnes qui ont la bonne habitude de faire elles-mêmes leurs robes. Le système que je viens d'indiquer a pour résultat d'arrondir parfaitement la jupe et de lui donner un air tout à fait majestueux.

Quant aux garnitures, il n'y en a pas, il ne saurait y en avoir de nouvelles; les ruches, les bouillonnés, les volants grands et petits, les broderies, tout cela a été fait et continue à se faire. On garnit les robes d'enfants et celles des jeunes filles avec des bandes de peluche *astracan*, de largeurs graduées.

Les *grecques*, qui se sont lassées d'être simples, sont assez souvent *doubles*, c'est-à-dire entrelacées; on les fait aussi de deux tours, en velours vert foncé et vert un peu plus clair, par exemple, sur une robe verte de nuance moyenne.

Il est une couleur délaissée, ou plutôt ignorée jusqu'ici, qui semble appelée cet hiver à un grand succès; je veux parler de la nuance capucine, admirable quand on sait l'employer de façon à atténuer un peu ses tons trop chauds. Je crois bien que Mme Aubert a été la première à l'utiliser; j'ai vu chez elle, dès cet automne, des chapeaux avec des ornements *capucine* qui faisaient un effet charmant au milieu de dentelles noires et blanches. Aujourd'hui, la nuance capucine joue un rôle important. J'ai vu une toilette préparée pour un grand dîner, et dans laquelle cette couleur, bien nuancée, atteignait à des effets d'une grande richesse: la robe était en moire antique blanche, parsemée de bouquets de *capucines*, fleurs et feuillage de nuance naturelle; les bouquets étaient réunis par les tiges vertes de la plante; le corsage, à moitié décolleté, était boutonné avec des boutons en topaze, de nuance à peu près capucine; les manches, demi-longues, garnies de flots de dentelle blanche. La coiffure se composait d'une couronne formée par des ruches de dentelle noire et blanche; une demi-voilette noire, doublée de blanc, retombait sur le cou; un bouquet de capucines était placé devant, sur le côté gauche de la coiffure. Cette toilette a de trente à cinquante ans.

Une autre robe, beaucoup plus *jeune*, destinée à la même circonstance, était en pou-de-soie rose très-épais; une première guirlande de muguets, entourés de leur feuillage, était brodée au-dessus de l'ourlet de la jupe; une deuxième guirlande, pareille, ondulait au-dessus de celle-ci, et quelques branches s'en élevaient de distance en distance, en s'amincissant, pour se rapprocher du corsage, qui était décolleté, brodé sur le devant, comme la jupe et les manches; une couronne de muguets et de roses devait coiffer la jeune femme à laquelle cette robe était destinée.

Une autre robe était en moire antique, gris *aluminium*, c'est-à-dire argenté; la jupe, extrêmement longue, était bordée d'une double grecque en velours noir, encadrée de chaque côté par une mince soutache d'or; la berthe reproduisait le même ornement, placé aussi sur les manches courtes. Cette toilette, complétée par une coiffure de velours noir, à torsades et bouquets d'or, devait être portée dans une soirée dansante par une femme qui ne danse plus. Les étoffes de ces deux robes avaient été choisies dans la maison Delisle, où l'on peut parcourir tous les degrés du *joli*, du *beau* et arriver jusqu'au *splendide*. La maison Delisle, tout en conservant ses traditions d'élégance, a su faire une large part aux fortunes moyennes.

Les toilettes de ville les plus élégantes se composent d'une robe de velours noir ou de couleur foncée, accompagnées d'un grand collet pareil à la robe et garni d'une large frange en chenille; les franges de chenille sont en grande faveur cet hiver: elles remplacent quelquefois les guipures et les dentelles autour des châles de cachemire noir. On ne fait pas encore de toilettes de bal, mais on se réunit dans de petites soirées qui sont assez semblables aux ballons d'essais, et enfin l'on s'habille et l'on se coiffe élégamment pour se montrer à quelques théâtres.

Afin de faire connaître à nos lectrices la mode sous tous ses aspects, nous joignons au présent article un dessin représentant trois coiffures..... *australiennes*, — à ce que nous affirme le recueil intitulé: *Voyageurs anciens et modernes*, et publié par M. Charton, rédacteur en chef du *Magasin pittoresque*; nous le croyons sur parole, parce que ce recueil est l'un des plus consciencieux et des mieux renseignés que nous connaissions, — mais ces coiffures sont parisiennes aussi, parce que l'excentricité la plus extravagante paraît devoir prendre droit de cité à Paris.

Oui, mesdames, on voit quelquefois ici des coiffures à peu près semblables à celles que nous plaçons aujourd'hui sous vos yeux; ce n'est pas M. Croizat qui les exécute, mais enfin l'on trouve de tout à Paris, et même des coiffeurs qui s'inspirent des modes australiennes. Ces échafaudages baroques, ces plumes menaçantes, ces plumets triomphants placés sur l'oreille, tout cela se voit quelquefois à Paris. Le tatouage même, qui vous fera reculer d'épouvante, n'est pas aussi rare que vous pourriez le pen-

ser. Ces trois figures ont les yeux peints en noir; une jolie couche de blanc, puis une autre couche de rouge, s'étalent sur ces visages : vous voyez qu'il y a probablement en Australie des *bottes de beauté*, et que l'on en vante sans doute l'emploi aux dames de ce pays. Si la reproduction de ce dessin peut vous mettre en garde contre certaines coiffures trop fantaisistes et contre le tatouage du visage, barbouillé de noir, de blanc, de rouge et de bleu (pour le réseau des veines), nous nous estimerons satisfaite, car notre but sera atteint.

Les jupons sont aussi ornés que les robes : le velours, la soutache, la broderie, composent leurs garnitures. Pour ces vilains jours sombres et humides, on a adopté des bas gris à rayures bleues, vertes ou brunes, et cette mode nous paraît aussi sensée que celle des jupons de couleur.

Les pèlerines de guipure sont toujours en grande faveur; on continue à les porter sur les *confections*, sur les corsages montants et sur les corsages décolletés. Nous conseillerons aux femmes économes de faire ces pèlerines elles-mêmes, en les composant avec des entre-deux; les entre-deux de guipure ne coûtent pas fort cher : on prendrait un patron de pèlerine et de fichu, sur lequel on bâtirait à grands points des entre-deux disposés perpendiculairement; il ne serait pas même nécessaire de couper ces entre-deux, et l'on pourrait les plier sur eux-mêmes, en haut et en bas; on encadrerait ensuite le fichu avec un entre-deux au bord duquel on placerait une guipure assez large pour le bord inférieur du fichu, et une autre guipure beaucoup plus étroite pour les côtés de devant et l'encolure : tout cela, bien entendu, serait cousu *à plat;* les entre-deux seraient réunis par des coutures très-fines, et, si l'on appliquait le même système à des entre-deux en dentelle (ou dentelle *imitation*) blanche, on pourrait placer un velours noir *zéro* sur toutes les coutures réunissant les entre-deux; cette dernière combinaison conviendrait particulièrement pour des jeunes filles en demi-toilette.

Les ceintures à longs bouts, en étoffe pareille à la robe, sont un peu délaissées, en raison même de l'abus qu'on en a fait; on les remplace par des ceintures toujours à longs pans, mais en guipure, ou passementerie, ou mignardise; cela va sur toutes les robes et convient aux jeunes femmes et aux jeunes filles aussi, du moins quand ces ceintures sont en mignardise.

Les coiffures prennent toujours la forme de diadème; il en est une qui est généralement adoptée et facile à exécuter soi-même · on prend un fil d'archal ayant la dimension du tour de la tête; on l'*habille* avec un peu de taffetas noir; on fronce une dentelle noire ou bien une bande de tulle noir, rehaussée d'une petite dentelle, et on la dispose sur ce *tour de tête* (qui doit avoir environ 2 centimètres 1/2 de largeur) en la cousant de gauche à droite, puis de droite à gauche, ainsi de suite, en serpentant; la dentelle (ou la bande de tulle) doit être plus large et plus touffue sur les côtés que par devant, où elle est un peu repliée, afin d'avoir moins de volume; on prépare une voilette arrondie ou carrée, bordée de dentelle légèrement froncée, on la coud sur le devant du *tour de tête*, afin que la voilette retombe en arrière sur le cou après avoir couvert le sommet de la tête; on met une fleur de couleur vive ou bien un nœud de ruban de velours, sans *bouts*, sur le côté gauche de la coiffure.

EMMELINE RAYMOND.

CONSEILS D'UN VIEUX JARDINIER *.

C'est vous qui l'avez voulu, mesdames et mesdemoiselles, c'est vous qui avez exigé ma réapparition, et si je ne réussis pas à vous satisfaire, en vérité, vous devrez vous en prendre à vous-mêmes. D'abord, la saison est bien ingrate; le mois de décembre a des rigueurs à nulle autre pareilles pour les fleurs, et par conséquent pour les jardiniers; ensuite, vous oubliez que j'ai accompli ma tâche, qui était de vous parler horticulture pendant les douze mois de l'année; il est difficile de revenir sur ce sujet sans me répéter, et vous ne tarderiez pas à me traiter de radoteur. Voila mes raisons pour garder le silence; elles étaient bonnes; mais vous n'en avez pas voulu; quelques-unes d'entre vous m'ont adressé les instances les plus flatteuses et les plus irrésistibles; d'autres ont employé une tactique différente, et m'ont supposé une foule de défauts, tous plus laids les uns que les autres : elles m'ont reproché d'être indifférent et oublieux; elles m'ont accusé d'être paresseux. Or il est certain que je devais reparaître ici, rien que pour me disculper. Tant que je recevais de petites lettres charmantes, je résistais avec peine, mais enfin je résistais; dès que mon amour-propre s'est trouvé en jeu, je me suis donné à moi-même une foule de bonnes raisons pour reprendre immédiatement les fonctions que j'avais remplies dans ce journal. O vanité! tu gouverneras toujours l'humanité... et, pour être jardinier, on n'en est pas moins homme!

Avant d'entrer en matière, je dois quelques mots d'explication à cette partie nouvelle de mon public qui pourrait bien ignorer mes antécédents. La renommée n'a peut-être point porté jusqu'aux nouvelles abonnées de ce journal les détails qui concernent ma personnalité et le rôle que j'ai joué dans ces colonnes. Sachez donc, mesdames, que je suis jardinier, et que j'ai été élu pour discourir sur ma profession, une fois par mois, depuis l'année 1860 jusqu'au commencement de l'année 1861; j'ai rempli mes fonctions avec conscience, quelquefois avec rudesse, j'en conviens; mais enfin, tel que j'étais, j'ai eu le bonheur de convenir à quelques-unes de mes lectrices; en sorte qu'il s'est élevé un certain nombre de réclamations lorsque, semblable à la terre, qui est l'élément sur lequel je travaille, j'ai eu accompli mon évolution renfermée dans les douze mois de l'année. Touché plus que je ne l'ai jamais dit, et plus que je ne saurais le dire, des marques de sympathie qui m'avaient été adressées, j'avais promis de reparaître dans le journal, et j'attendais une bonne occasion pour reprendre le métier de journaliste; je voulais rendre compte, par exemple, d'une belle exposition d'horticulture, joindre à mon récit mes remarques et mes critiques.... Mais non; on n'a pas voulu me laisser choisir mon sujet et mon heure, et il me faut aujourd'hui écrire, quand même je n'aurais rien à dire, absolument comme si j'étais journaliste au lieu d'être jardinier.

Le moment est peu favorable pour ma spécialité : les jardins sont dépouillés et désolés; la pluie et la neige, les vents impitoyables, tout cela s'est entendu pour saccager les plantations, pour enlever aux arbres leurs dernières feuilles, et détruire jusqu'aux chrysanthèmes courageux qui bravent la froidure, et tiennent bon tant qu'ils le peuvent, afin d'adoucir par leur floraison, à la fois jolie et solide, le chagrin que nous avons de voir tomber leurs compagnes une à une. Tous les fléaux que je viens d'énumérer, le froid, le vent, la pluie et la neige, représentent à mes yeux une bande de méchantes gens ligués pour faire du mal, et s'entendant, et s'aidant, et se répondant à merveille, voire même sans se connaître, du moment où il s'agit de nuire. Combien leur mauvais vouloir serait paralysé, leurs mauvaises actions détruites dans leurs germes, et leurs méchantes paroles sans écho et sans portée, si l'on voulait bien s'unir pour faire le bien, comme on se ligue pour faire le mal! Contre le vent et la gelée, contre la pluie et la neige, nous avons des abris pour nos fleurs, des serres qui protégent nos plantes, auxquelles nous donnons une température égale et douce... Nous devrions bien nous créer des abris à peu près semblables contre les mauvais propos et les méchantes actions... On le trouverait, si l'on voulait bien s'entendre et s'entr'aider; on le trouverait, dis-je, dans une solidarité ferme et courageuse qui nous ferait considérer le mal fait à autrui comme étant fait à nous-mêmes, et si l'on voulait bien ne point pactiser avec les personnes capables de nuire à leurs semblables, si l'on consentait à les isoler, par un système qui s'est appelé autrefois *blocus continental*, si je ne me trompe, nous verrions bien du changement ici-bas; le triomphe des méchants ne viendrait plus remplir le cœur de leurs victimes d'affliction, d'amertume et de doute; la foi au bien ne courrait plus le risque d'être ébranlée par la vue du succès et de l'impunité du mal.... Mais je rêve, et me laisse entraîner bien loin de mon sujet; c'est là un défaut dont je ne saurais me corriger, et qui paraîtra peut-être plus excusable en cette saison qu'à toute autre époque : il y a plus de ronces que de roses en ce moment, et l'on comprendra que je considère la vie sous un triste aspect, puisque j'ai toujours sous les yeux mes pauvres arbres qui, décharnés, desséchés, semblent lever au ciel leurs bras pour implorer le retour d'une saison plus clémente, tandis que ma pelouse, veuve de ses corbeilles de fleurs, est couverte d'une épaisse couche de feuilles jaunies, qui m'inspirent les réflexions les plus mélancoliques sur la brièveté des beaux jours et la fragilité des choses d'ici-bas.



COIFFURES AUSTRALIENNES.

La culture des fleurs dans les appartements et dans les serres est la seule qui puisse nous occuper en cette saison; si quelques rares chrysanthèmes ont encore résisté aux atteintes des premiers froids, hâtez-vous de les mettre en pot pour prolonger leur floraison et pour pouvoir en jouir à votre aise dans votre chambre. Seulement, les fleurs ne peuvent vivre qu'à certaines conditions, et, si l'on n'en veut pas tenir compte, elles vous faussent compagnie : il leur faut à toutes du jour et de l'air, et quelques-unes exigent aussi une humidité honnête et modérée. Afin de concilier leurs exigences avec leurs goûts, il faudra absolument vous décider à faire établir en dehors de vos fenêtres de petits balcons composés d'une planche revêtue d'une couche de peinture et entourée d'une petite balustrade. Vous avez sans doute des fenêtres qui s'ouvrent sur une cour, et dans ce cas l'établissement que je vous conseille ne vous exposera pas aux remontrances de la municipalité, et n'entraînera pas son *veto*. Je dois vous prévenir que ces balcons ne vous seraient d'aucune utilité s'ils n'étaient point situés de façon à recevoir les rayons du soleil en tout ou en partie. Moyennant cette condition, vous pouvez espérer cultiver des fleurs même pendant l'hiver. Quand le soleil brillera, quand la température, de froide qu'elle était, sera devenue tempérée, ce qui peut lui arriver au moment où on s'y attend le moins dans notre inconstant pays de France, vous mettrez vos vases de fleurs sur vos petits balcons pour leur faire prendre l'air, absolument comme vous agiriez avec de petits enfants que l'on mène promener dès que le temps le permet. Si l'état du thermomètre indique les approches de la gelée, vous ferez rentrer les fleurs et vous les placerez dans une chambre où, tout en étant préservées du froid, elles ne seront pas exposées à une chaleur trop vive. Vous allez peut-être m'objecter que tous ces soins vous obligeront à être privées de la compagnie permanente des fleurs dont les vives couleurs embellissent si fort votre demeure. Je conviens de la justesse de votre observation, mais en vérité je ne connais aucun moyen propre à changer les conditions d'existence des fleurs, et qui puisse les décider à se passer des éléments indispensables à leur prospérité. Rien ne s'oppose à ce que vous les disposiez gracieusement dans des jardinières pour décorer votre chambre; mais il est impossible que vous les y laissiez à *demeure* sans vous soucier de leur santé; et, si l'on veut considérer les fleurs seulement au point de vue décoratif, il faut renoncer à en avoir près de soi, à moins d'être très-riche, de passer avec un jardinier un marché qui vous permettra de les tuer ou de ruiner leur santé, et de les placer où bon vous semblera; leurs souffrances ne vous regarderont plus, et ce sera l'affaire du jardinier de les remplacer au fur et à mesure de leur épuisement. Mais ce procédé, qui d'abord n'est pas à la portée de tout le monde, est à la fois féroce et frivole, et ne peut être mis en usage que par les personnes privées du sentiment qui fait aimer les fleurs. Toutes les affections se ressemblent en ce monde, et la première des conditions auxquelles on reconnaît une tendresse véritable, est de savoir aimer les autres, non pour soi, non pour l'agrément que l'on trouve dans leur présence, mais pour eux-mêmes, pour leur donner les satisfactions légitimes qu'ils ont le droit de réclamer, et qu'ils auraient peut-être la délicatesse de ne point exiger. Hors de cette condition, il n'existe plus que des attachements égoïstes de mauvais aloi, et qui ne peuvent avoir de solidité, parce qu'ils n'ont aucune des qualités qui font naître la réciprocité.

Les jacinthes vont fleurir dans le mois prochain; on force leur culture en plaçant les oignons dans des vases pleins d'eau; mais, outre que l'oignon est perdu si l'on emploie ce procédé, les racines de l'oignon ne présentent pas un aspect fort agréable, visibles qu'elles sont au travers de la transparence du verre. Je conseille à mes lectrices de s'en tenir à la culture des jacinthes dans un bon terreau; ces fleurs ne peuvent avoir trop de jour, mais elles peuvent aisément être incommodées par la chaleur. En l'absence de serre tempérée, il faut les placer près d'une fenêtre, à portée des rayons du soleil, dans une chambre non chauffée, mais à l'abri de la gelée; c'est le seul moyen d'avoir des plantes non étiolées, qui réservent leur séve pour la fleur, au lieu de la dépenser en longues feuilles molles et languissantes. Nous sommes responsa-

bles en ce monde, envers les fleurs comme envers les personnes, de la direction que nous donnons aux diverses facultés des organisations qui nous sont soumises. Les plantes étiolées qui n'ont pas été cultivées d'une façon intelligente, emploient, comme je le disais tantôt, leur séve mal à propos, et il ne leur en reste plus pour les occasions importantes. N'en est-il pas de même dans l'éducation de certains enfants auxquels on permet de diriger leur esprit en tous sens? On rit de leurs reparties, on se pâme devant leurs petites impertinences, on applaudit à toutes les preuves d'égoïsme et de vanité qu'ils peuvent donner, pourvu que tout cela soit formulé avec aplomb et esprit; il arrive alors que l'enfant, encouragé dans cette voie, applique toute sa séve de ce mauvais côté, et que l'imagination et la vanité absorbent si bien toutes ses forces qu'il ne lui en reste plus pour développer son cœur et sa raison. Réprimez les mauvaises tendances de vos jacinthes et de vos enfants; point de serre chaude, point de température excitante, si vous voulez éviter d'avoir des plantes sans fleurs et des enfants sans cœur.

En cette saison désolée nous accueillons avec joie et reconnaissance tout ce qui est vert, tout ce qui nous semble représenter les souvenirs des beaux jours écoulés, et l'espoir de leur retour. Le lierre est une des plantes que je recommande particulièrement à mes lectrices pour orner l'intérieur et l'extérieur de leurs demeures; le lierre est d'humeur facile et de tempérament robuste; il pousse et il vit à peu près partout, et l'on peut en composer des arcades de verdure devant les fenêtres et autour des portes, particulièrement dans les endroits où l'on n'entretient pas une chaleur trop forte. Les fenêtres et les portes des antichambres et des salles à manger, celles des chambres à coucher que l'on n'habite pas constamment, peuvent être encadrées avec du lierre, qui formera l'un des plus jolis décors que l'on puisse avoir sous les yeux; on le plantera dans de petites caisses de bois, et on l'arrosera souvent : c'est tout ce qu'il demande. Outre le lierre d'Écosse, qui vit moins volontiers au grand air que dans l'intérieur des appartements, je signalerai une nouvelle espèce connue sous le nom de *Roechneriana*; elle a des feuilles rondes, très-grandes, et se prête fort bien à former une sorte de berceau de verdure dans l'intérieur des appartements. On peut activer la croissance du lierre et augmenter sa beauté en employant dans sa culture un peu de *guano*. Pour une caisse ayant une superficie d'un pied carré environ, on mettra une pincée de guano : cette quantité suffira pour fortifier le lierre; une quantité plus considérable le ferait périr infailliblement. L'établissement et l'entretien du lierre à l'intérieur de votre demeure vous coûtera quelques soins, mais combien vous en serez récompensées par l'aspect charmant qu'il donnera à vos chambres! Les soins mêmes que les ornements de ce genre impliquent disposent à bien augurer de la femme qui considère le foyer domestique comme le but de ses travaux, comme l'asile sûr et doux où l'on peut trouver un refuge contre les douleurs et les déceptions qui viennent du dehors. Ces soins révèlent hautement les goûts sédentaires qui sont l'honneur en même temps que le bonheur des femmes. Il en est malheureusement qui dédaignent ou ignorent ces joies faciles et vives, qui considèrent la *maison* comme une sorte de caravansérail où l'on trouve un abri, et que l'on quitte dès que l'on est réveillé. Le matin, ces femmes s'habillent pour aller faire des emplettes; elles rentrent pour s'habiller, afin d'aller faire des visites; elles reviennent pour dîner à la hâte dans une salle à manger à peine chauffée, à peine éclairée (quand on accorde beaucoup au superflu, il ne reste rien pour le nécessaire), puis elles se rhabillent bien vite pour aller à des soirées. Ces pauvres femmes sont, non-seulement dignes de blâme, mais dignes aussi de pitié; elles échangent quotidiennement des joies vraies pour des plaisirs factices, et tout ce qui les entoure semble gémir sur l'abandon du foyer domestique. On dit que les anciens croyaient à l'existence de divinités qu'ils appelaient dieux *lares*, spécialement voués à veiller sur la prospérité intérieure des maisons. Cette croyance-là n'était pas une croyance en l'air, et je me rangerais volontiers à ce culte; les dieux *lares* existent. Si vous en doutez, comparez l'intérieur d'une femme qui sait rester chez elle avec celui d'une femme à qui cette science fait défaut. Tout est gai, riant chez la première; le feu petille dans la cheminée, des fleurs entourent sa table à ouvrage, des livres sont épars autour d'elle, tout respire la vie, tout chante et glorifie le travail; les dieux lares se réjouissent. Entrez chez l'autre.... Elle est sortie.... point de feu, point de lumière, point de livres, point de travail : les meubles sont rangés tristement contre les murs, et semblent déplorer leur inutilité; une étrange impression à la fois sombre et glaciale pèse sur les visiteurs. Il se dégage de cet intérieur vide et silencieux je ne sais quelles plaintes douloureuses. Il semble que l'on ne puisse trouver nulle part une place pour le repos, pour les occupations et pour les joies de la famille. Tous les membres qui la composent, privés du centre commun, qui est la table à ouvrage de la maîtresse de la maison, errent au dehors, désœuvrés et ennuyés : vous avez le cœur serré.... C'est que les dieux lares pleurent sur leur solitude, et gémissent sur l'abandon de la maison.

E. R. SAINFOIN.



Mlle *Isabelle* doit s'interdire le cachemire des Indes; le manteau en velours noir lui convient beaucoup mieux. Le manteau *arabe* peut être porté par une jeune fille. — Le dessin de *grecque* est des plus simples et des plus connus; on le trouvera sur le patron du vêtement de petit garçon, nº 44 du journal. Je publierai le col si cela est possible. — La roulette pour relever les patrons se trouve aux bureaux du journal; elle coûte 1 fr. 50 cent. — Notre abonnée d'*Arize* a reçu le patron de la veste slave. Ouater le châle noir, le border avec une bande de velours noir. Le nº 43 contient des dessins pour dessus d'édredon. On fait, si l'on veut, des descentes de lit au crochet tunisien; il est difficile de les faire d'un seul morceau : toutes les mailles devant être conservées sur le crochet, le travail serait trop volumineux, et par conséquent gênant. On teindra les rubans rue du Bac, nº 46, chez M. Guigné-Dusacq. — Le modèle indiqué est parfaitement convenable. Notre abonnée de *Saverdun* posera une soutache blanche sur la bande bleue, à une petite distance du bord. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, lui enverra le patron du capuchon qu'elle veut adapter au manteau.

Nous avons publié, dans le nº 46 de la présente année, un dessin de *Prie-Dieu*, que l'on pourrait modifier, *dans mes montagnes*; la croix, par exemple, serait toujours en velours noir, appliquée sur du canevas, — ou bien les contours de cette croix seraient calqués, reportés sur le canevas, et remplis avec de la soie ou de la chenille noire; le fond serait violet, en laine de deux nuances; l'un des nombreux dessins publiés pour crochet et filet, dans les nos 40 et 43, servirait pour ce fond *damassé*; on exécute le dessin de ces fonds avec une nuance moyenne; on remplit avec une nuance foncée, de la même couleur; je ne pense pas qu'il nous soit possible de publier un autre dessin de prie-Dieu, et j'adresse aux *Montagnes* mes regrets et mes remercîments.

J'ai déjà expliqué bien souvent, à cette place, l'*impossibilité absolue* de répondre directement aux lettres qui me sont adressées : le timbre-poste envoyé de *la Levade* a été déposé à la caisse du journal; M. Leballeur seul peut répondre à la question du patron de crinoline; les robes ne sont pas encore tout à fait à queue, mais fort longues par derrière; les crinolines que l'on me décrit se mettent sous toutes les robes; il n'y aurait aucun inconvénient à faire le treillage en velours noir, sur la robe que l'on m'indique; le velours noir est employé même sur les étoffes blanches, et ne sera pas trouvé trop tranchant sur une robe d'un gris clair. Une crinoline honnête et modérée a trois mètres de tour. — La robe de *Grosvenor-Place* ne peut être élargie si le dessin a un *montant*; sinon, tout peut s'arranger : on découd les lés, on en plie un en biais, de façon que la partie la plus étroite ait 25 cent. de largeur; on coupe ce lé, ce qui donne deux pointes; on prend l'une de ces pointes, on la pose sur un deuxième lé, *endroit* sur *endroit* (afin de ne point couper les quatre pointes pour le même côté); on coupe encore ce lé; on a, par conséquent, quatre lés en *biais*; on les réunit aux autres lés, en cousant toujours un lé en biais avec un lé droit; le lé de devant est droit, et l'on met de chaque côté un lé en biais. On comprend que les lés en biais devant être retournés (le haut se met en bas), on ne pourrait appliquer cette combinaison à une étoffe dont les dessins ont un *montant*. — Le bas d'une robe à jupe simple doit avoir 5 mètres de tour; — si la jupe est à volants, elle doit avoir 4 mètres 50 cent. de tour. Mille remercîments à ma lectrice de Londres; le journal est bien fier des services qu'il rend. — La veste slave que l'on désire au *coin du feu* sera dessinée chez M. Leballeur; lui seul peut répondre sur la question du prix; le temps me manque, malheureusement, pour aller m'en informer près de lui. — Je suis forcée de me répéter bien souvent, et de remercier mes lectrices à peu près en termes identiques, pour toutes leurs bonnes et gracieuses lettres. — Je ne connais pas d'autre moyen pour allonger le manteau en drap *ourson*, que l'emploi d'une bande en peluche *astracan*. M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pourra en indiquer le prix. — On peut garnir le châle de *Luzi* avec une frange en chenille noire, plus ou moins haute, selon le prix que l'on veut y mettre. — Le miracle me sera bien facile à opérer : le vêtement que Mme *A. de Villeneuve* me décrit si bien est parfaitement à la mode, comme forme, et à peu près suffisant comme longueur; je le borderais avec une bande de peluche *astracan*, ayant 5 à 6 cent. de hauteur; moyennant cette addition, le vêtement sera tout à fait à la mode d'aujourd'hui. Enchantée d'être utile à une si fidèle abonnée. — Nous avons publié dans le nº 34 de la présente année l'explication à l'aide de laquelle on peut exécuter les fichus au crochet: Mlle Marie *B.* d'Yverdon peut demander ce numéro aux bureaux du journal. — Il n'est malheureusement pas en mon pouvoir d'accéder à la demande qui m'est adressée par Mme Amélie *** de Vaise; je ne décide point *seule* du rejet ou de l'acceptation des manuscrits qui nous sont envoyés; c'est l'avis du comité chargé des *lectures* que j'ai transmis à notre jeune lectrice, et il ne dépend nullement de ma volonté de changer les décisions du comité. — Les initiales sont brodées dans le coin des serviettes comme dans le coin des mouchoirs, c'est-à-dire en biais, de façon que l'espace en dessous des initiales forme une sorte de triangle; on ne peut plier les serviettes que d'une seule façon, et il n'est pas possible de placer les initiales *droit* devant chaque convive, à moins de placer la serviette en biais sur l'assiette. — Le dessin publié en tête du nº 42 peut servir pour *aumonière*; nous publierons, *successivement*, les modèles que l'on nous demande de la rue de Bondy. — La confection que je préfère pour jeune fille est le grand talma; on a déjà dû trouver dans nos numéros les détails que l'on nous demande de *Catillon-sur-Sambre*.



J'ai huit pieds et n'ai pas de pattes;
Sous peine de te voir surpris,
Il ne faut pas que tu te flattes
De me tenir quand tu m'as pris.
Si mon second pied se transforme
Je deviens, sous d'habiles mains,
Ce qui sert à donner la forme
A l'enveloppe des humains.

EDME SIMONOT.

Explication du Logogriphe.

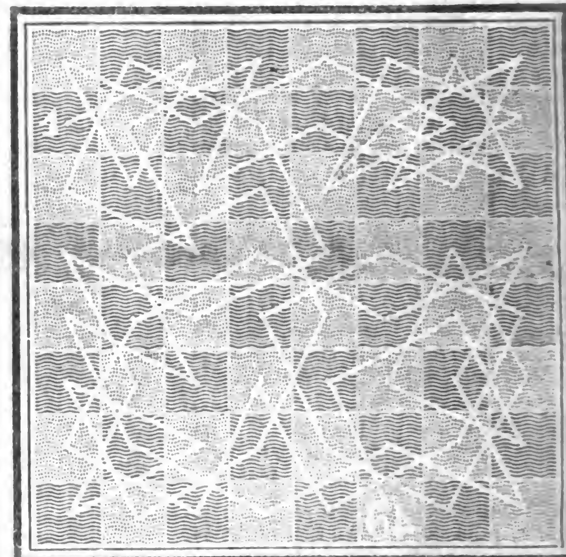
Le mot du Logogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Souricière*, dont les lettres diversement groupées donnent : *sou, coursier, roi, rose, ire, sorcier, ce, risier, ocre, serre, cor, sûr, se, ce, ours, scierie, rouerie, sire, écrou, Coire, cerise, soir, scie, cru, cœur, cours, source, cour, course, cirier, croisière, écurie, or, sieur, sourire, suie, sucrier, cure, Sue, ou-si, ruse, curie, lo, cuir, us, rue, soc, curé, roc, ici, ère, os, oui, cou, cours, sucre, usé, croisé, soie, sec, ose, suc, crise, scorie, roue, iris, soirée, rieur, coi, rire, sœur, ouie, cri, secouru, oie, croisée, souci, cire; cirer, courir, creuser, crier, croire, croiser, cuire, écrire, oser, ouïr, rire, rouer, rouir, scier, secourir, sourire, sucer, sucrer, user; Corse, Creuse, Eure, Isère, Oise.*



LE PLAISIR QUE JE PRÉFÈRE.

J'aime la musique et le bal,
J'aime la danse et les toilettes,
J'aime le joyeux carnaval,
J'aime l'éclat brillant des fêtes;
A tous ces plaisirs cependant
Il en est un que je préfère :
C'est, chaque soir, en m'endormant,
Le tendre baiser de ma mère.

EDME SIMONOT.



Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses soixante-quatre cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

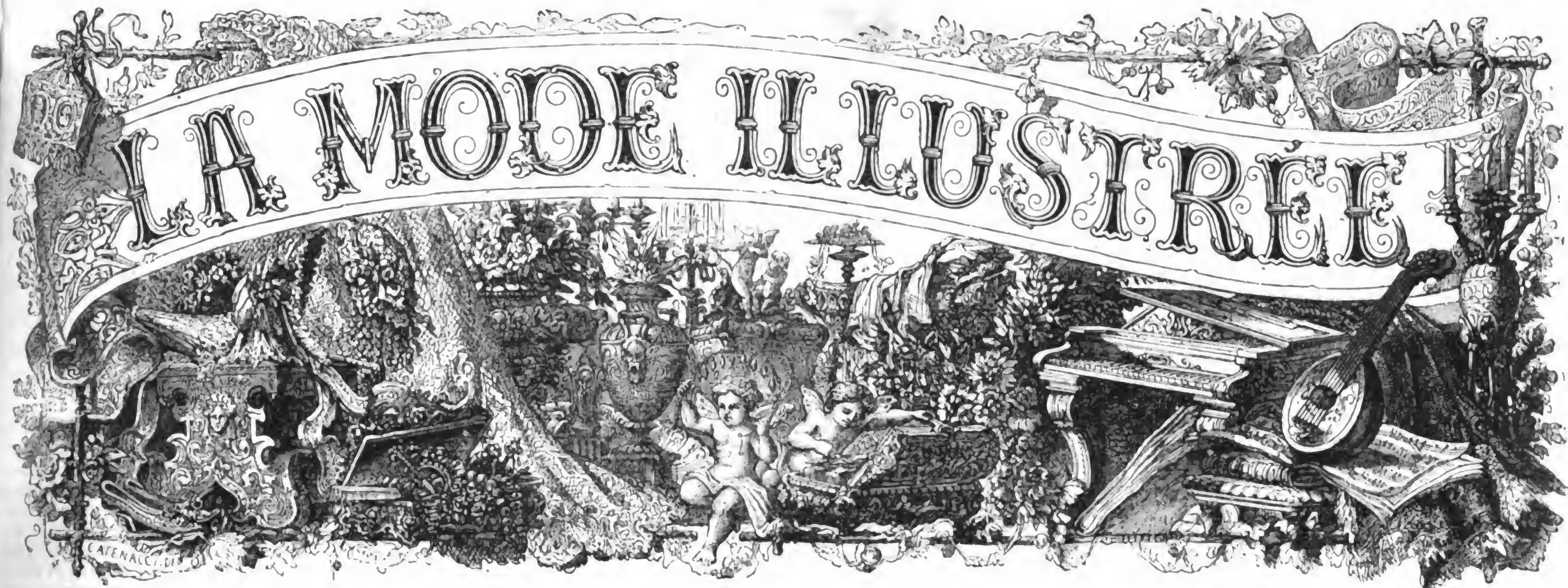
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Entre Pierre et Jean place un rien, ils se disputeront.

Nº 50. DEUXIÈME ANNÉE. 9 décembre 1861.



LA MODE ILLUSTRÉE

Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, 50 centimes.
AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

Pèlerine Élisabeth.

TRICOT.

MATÉRIAUX. — 130 grammes de laine blanche; 130 grammes de laine noire; 195 grammes de laine *anglaise* grise fine; aiguilles à tricoter nº 6.

Le fond de la pèlerine est gris et blanc avec ornements noirs. Le bord est blanc et noir, à carreaux disposés en damier.

Le petit col reproduit la même disposition.

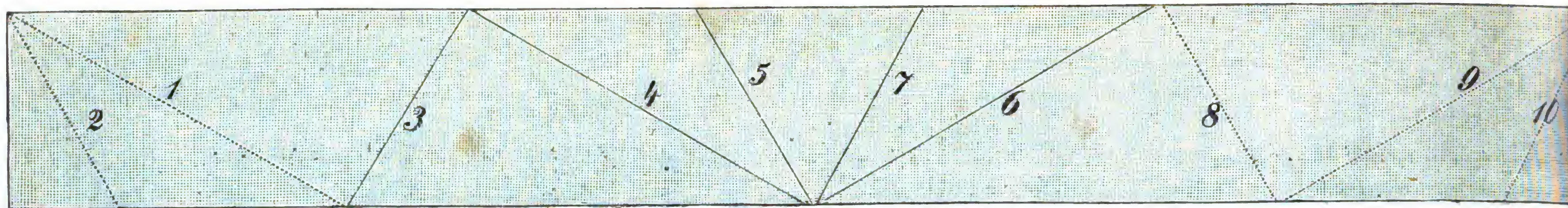
Laine noire. On monte 330 mailles, et l'on fait le 1er *tour* ainsi qu'il suit : 2 mailles à l'endroit, — * 1 jeté, — 2 mailes tricotées ensemble; recommencez depuis l'étoile jusqu'à la fin du tour.

Les trois tours suivants sont unis et tricotés à l'endroit.

On prend aussi la laine blanche, après ces trois tours, et l'on fait alternativement 3 mailles blanches, — 3 mailles noires, en changeant toujours la laine, et laissant à l'envers de l'ouvrage le peloton que l'on n'emploie pas. A la fin du tour on retourne l'ouvrage et l'on tricote de la même façon (3 mailles blanches, 3 mailles noires). Comme l'envers de l'ouvrage est le côté que l'on a devant soi, on doit aussi avoir devant soi le brin de laine non employé, afin qu'il ne paraisse pas à l'*endroit* de l'ouvrage. Après avoir fait ainsi 6 tours à l'endroit, on commence une nouvelle rangée de carreaux, mais en les *contrariant*, et plaçant par conséquent les carreaux blancs sur les noirs, ceux-ci sur les carreaux blancs. La bordure se compose de cinq rangées de carreaux, et on la termine par quatre tours à l'endroit faits avec la laine noire. Dans le deuxième de ces quatre tours, on diminue le nombre des mailles en tricotant 9 mailles unies, puis tricotant ensemble la 10e et la 11e maille, — 9 mailles unies, — les deux suivantes tricotées ensemble; ainsi de suite jusqu'à la fin du tour. Il reste 300 mailles après cette diminution de 30 mailles.

Les quatre tours suivants sont faits sans diminution avec la laine grise, et tricotés à l'endroit. Après ces quatre tours *on ne coupe pas la laine grise;* — on prend la laine blanche et l'on fait : 2 mailles à l'endroit, — * 1 jeté; — on lève une maille sans la tricoter; — on tricote 3 mailles à l'endroit, et l'on jette, par-dessus ces trois mailles, la maille levée sans être tricotée. — On recommence depuis * jusqu'à la fin du tour. — Le tour suivant (laine blanche) est fait à l'envers. Viennent en-

PÈLERINE ÉLISABETH,
de la *Vénitienne*, rue de la Chaussée-d'Antin, 62.



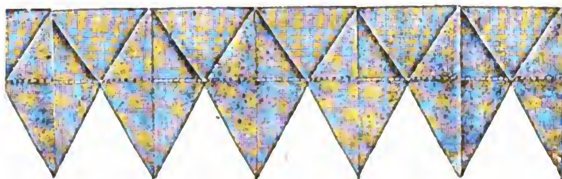
suite deux tours avec la laine grise : le premier est fait comme le premier des tours blancs que l'on vient de terminer, mais en sens inverse, c'est-à-dire que l'on tricote la maille *jetée* avant de tricoter les trois mailles qui sont pareilles, que l'on prend la dernière de ces trois mailles sans la tricoter; puis on tricote 3 mailles à l'endroit, par-dessus lesquelles on jette la maille non tricotée, et ainsi de suite. Le tour suivant (laine grise) est tricoté à l'endroit.

On fait ensuite le dessin (deux tours) avec la laine blanche, — puis avec la laine grise, — puis avec la laine blanche. — Il y a par conséquent 5 raies (de deux tours), qui diffèrent seulement en ce que le deuxième tour de la raie blanche est fait toujours à l'*envers*, tandis que le deuxième tour de la laine grise est fait toujours à l'*endroit*. — On fait ensuite avec la laine grise 4 tours à l'endroit; dans le deuxième de ces tours on diminue une maille entre chaque 9e maille, c'est-à-dire que l'on tricote 9, — les deux suivantes ensemble, — puis 9, — les deux mailles suivantes ensemble, ainsi de suite.

Ces raies grises (composées de 4 tours) se répètent encore quatre fois dans la pèlerine. La diminution continue

BORDURE DE JUPON.

FESTON SIMPLE.



FESTON SIMPLE.

aussi et se répète dans chaque deuxième tour de la raie grise, pendant lequel on a devant soi l'envers de l'ouvrage; dans la deuxième de ces raies grises, la diminution a toujours lieu après 9 mailles; dans la troisième raie, on place la diminution après chaque 8 mailles; — dans la quatrième raie, la diminution a lieu après chaque 7 mailles.

Entre chacune de ces raies grises on place 5 raies *à jours*, dont 3 blanches et 2 grises, semblables à celles que nous avons précédemment expliquées; chacune de ces raies se compose, ainsi que cela a été dit, de deux tours ou aiguilles.

Après avoir fait la raie grise, dans laquelle la diminution a lieu après chaque 7 mailles, on diminue d'une maille *au commencement et à la fin de chaque tour;* par conséquent, on lève la première maille sans la tricoter, on tricote les deux mailles suivantes ensemble, puis toutes les autres mailles unies, jusqu'aux trois dernières; les deux premières de ces trois mailles sont tricotées ensemble, la dernière unie, et toujours ainsi pour tous les tours que l'on doit encore faire. Après la dernière raie grise mentionnée au commencement de ce paragraphe, on fait trois raies à jour; la première blanche, la deuxième grise, la troisième blanche. On doit avoir en tout 28 raies à jours, depuis la bordure en damier, et il doit rester 186 mailles sur la dernière aiguille faite avec la laine blanche.

La partie recouverte par le col de la pèlerine est faite avec la laine grise, en *allant* et *revenant*, toujours à l'endroit. Les trois premiers tours n'ont point de diminution; dans le 4e tour on fait toujours 10 mailles unies; on tricote les deux suivantes ensemble, — 10 mailles unies, les deux suivantes ensemble, et ainsi de suite. On fait ensuite 4 tours sans diminution, — puis, dans le tour suivant, on fait 8 mailles unies, — les deux suivantes tricotées ensemble : ainsi de suite pour tout le tour; puis on fait 6 mailles unies, — les deux suivantes tricotées ensemble : ainsi de suite ; — puis 4 mailles unies, les deux suivantes tricotées ensemble : ainsi de suite. Il reste 5 à 6 mailles sur l'aiguille, on les surjette pour démonter l'ouvrage.

Sur chaque côté de devant de la pèlerine on lève les boucles des mailles sur une aiguille, et l'on fait, en *allant* et *revenant*, toujours à l'endroit, 2 tours avec la laine noire, — 2 tours avec la laine blanche, et enfin 1 tour avec la laine noire ; après ce dernier tour on surjette.

Le col est à *damier* comme la bordure de la pèlerine. On monte, pour le faire, 112 mailles, et l'on tricote, comme nous l'avons expliqué au commencement de la pèlerine, trois rangées de carreaux *contrariés*, noirs et blancs ; depuis le second tour on diminue d'*une maille* au commencement et à la fin de chaque tour. Après les carreaux, on fait 4 tours en noir ; dans le deuxième de ces tours on tricote : 1 maille unie, — 2 mailles ensemble, — 1 maille unie, — 2 mailles ensemble, et ainsi de suite pour tout le tour. Après les 4 tours noirs, on en fait 7 *à jours*, — le 1er est gris, le 2e blanc, le 3e gris, et ainsi de suite, alternativement. Ces tours *à jours* se composent, ainsi que nous l'avons déjà dit, de deux aiguilles ; la deuxième est unie, et c'est dans chaque *deuxième* aiguille que l'on place les diminutions; elles ont lieu d'abord entre chaque 8 mailles, — puis entre chaque 6 mailles, — puis entre chaque 4 mailles; il reste 4 à 5 mailles que l'on surjette.

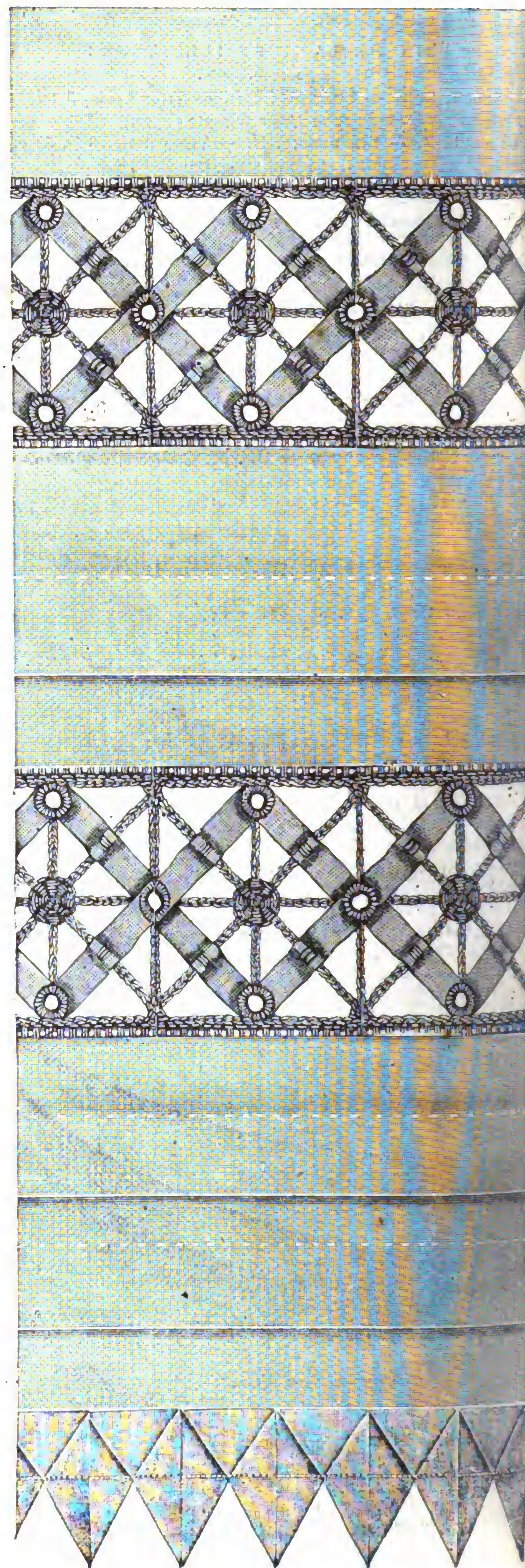
On coud le col à la pèlerine; on fait au crochet une chaînette (mailles en l'air) ayant 1 mètre 24 centimètres de longueur. On passe cette chaînette, qui forme un cordon, en travers de la pèlerine, sous le col; on fait un gland pour chaque bout de ce cordon, et sur ces glands on attache quelques petites houppes, que nous allons expliquer.

On prend la laine blanche, on en réunit 24 brins ayant quelques mètres de longueur; on enfile un autre brin sur une aiguille, et l'on serre ces 24 brins en faisant des nœuds séparés entre eux par un espace de 2 centimètres, sans jamais couper le brin qui sert à faire ces nœuds. On coupe les 24 brins au milieu de chaque intervalle qui sépare les nœuds, *sans jamais couper* le brin qui a servi pour faire ces nœuds. On place ensuite ces petites houppes au-dessus d'une marmite remplie d'eau bouillante; on sépare ces houppes en coupant le brin qui les retient, et l'on en prépare de semblables avec la laine noire.

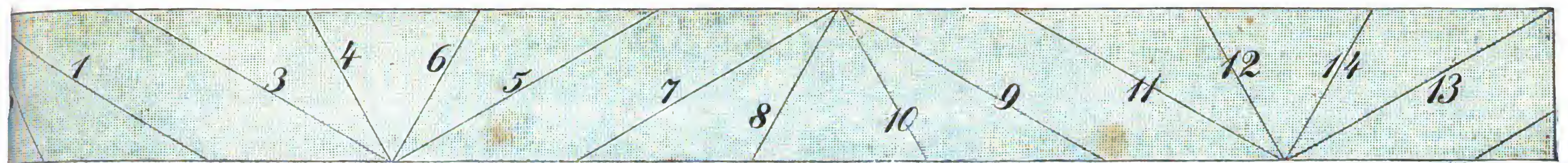
On place alternativement une houppe noire, une houppe blanche au-dessus de la bordure en damier ; le 2e rang de houppes est disposé à la distance de cinq tours *à jours;* on met en tout cinq rangs de houppes, placées sur la pèlerine à intervalles égaux. Le 1er rang se compose de 23 houppes, — le 2e de 22, — le 3e et le 4e de 21, — le 5e de 20 houppes. Dans le premier tour du damier on noue des brins de laine grise ayant 18 centimètres de longueur, et placés six par six pour former la frange. Les houppes que l'on ajoute sur les glands ne sont pas séparées, elles tiennent ensemble par le brin qui a servi pour les nouer.

Bordures de jupons, etc.

La première de ces bordures se compose de quatre bandes disposées en festons et placées entre quatre plis, augmentant de largeur vers le bas. Les festons sont faits avec du ruban de fil de largeur différente ; le plus large est d'un centimètre 1/2, le plus étroit de 3/4 de centimètre ; les deux autres sont intermédiaires ; les festons se font en repliant simplement le ruban de fil, comme l'indique notre dessin, et les fixant sous le pli. Cet ornement peut être exécuté soit dans le vide, soit sur le jupon même : dans le premier cas, on prépare les plis avec des bandes de percale, et on les dispose en copiant notre dessin, qui donne la grandeur naturelle de la bordure. — La deuxième bordure est faite en partie au crochet, en partie avec du ruban de fil plat et étroit ; on emploie de plus de la ganse ronde et fine ; le travail se fait tantôt à l'endroit, tantôt à l'envers du jupon.



BORDURE DE JUPON.

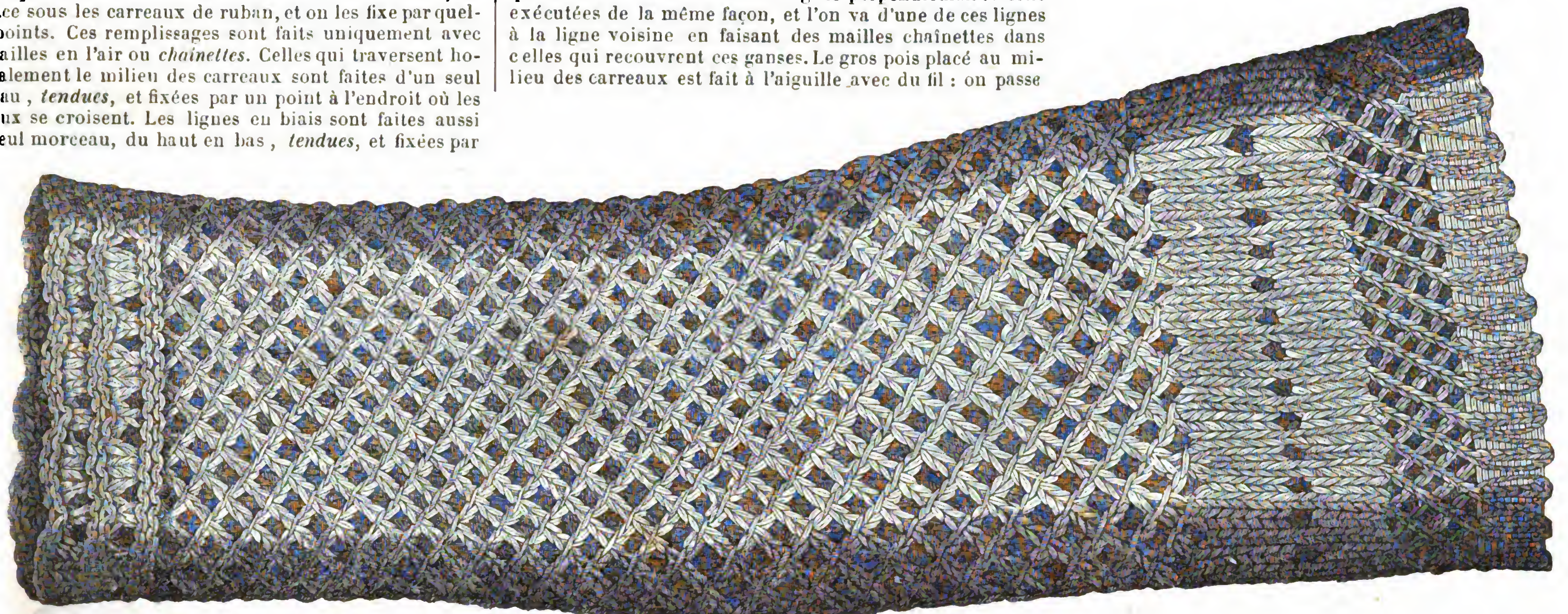


On calque d'abord sur du papier le dessin de la bordure, et l'on fixe les petits carreaux faits avec le ruban de fil; on recouvre ensuite la ganse ronde avec des mailles simples, faites au crochet en employant du coton nº 60. On place le cordon ainsi recouvert sur chaque côté *long* de l'entre-deux ou bordure, et l'on fixe les carreaux de ruban sur les mailles recouvrant la ganse, en employant pour cet usage du fil très-fort. Le *remplissage* des carreaux se fait au crochet, à l'*envers* de la bordure; notre dessin, qui représente l'endroit de cette bordure, semble indiquer que ce remplissage se fait à part : en réalité on les fait d'un seul morceau, on les place sous les carreaux de ruban, et on les fixe par quelques points. Ces remplissages sont faits uniquement avec des mailles en l'air ou *chaînettes*. Celles qui traversent horizontalement le milieu des carreaux sont faites d'un seul morceau, *tendues*, et fixées par un point à l'endroit où les carreaux se croisent. Les lignes en biais sont faites aussi d'un seul morceau, du haut en bas, *tendues*, et fixées par deux mailles simples sur les ganses recouvertes de mailles qui encadrent la bordure. Les lignes perpendiculaires sont exécutées de la même façon, et l'on va d'une de ces lignes à la ligne voisine en faisant des mailles chaînettes dans celles qui recouvrent ces ganses. Le gros pois placé au milieu des carreaux est fait à l'aiguille avec du fil : on passe alternativement *sur* l'une des lignes au crochet, et *sous* la ligne suivante, jusqu'à ce que l'on ait atteint la dimension de ce pois, indiquée par notre dessin. On démonte l'ouvrage, on le retourne, afin d'exécuter à l'endroit les œillets placés entre les carreaux ; on les fait *ouverts*, ou pleins, à volonté ; on coud cette bordure au bas du jupon ; le côté inférieur est bordé d'une garniture en festons, que nous allons décrire. Disons aussi qu'on peut, à volonté, augmenter ou diminuer cette broderie, et qu'elle peut servir pour pantalon d'enfant et de femme, tablier d'enfant, etc.

FESTON DOUBLE.



FESTON DOUBLE.



SOUS-MANCHE TRICOTÉE.

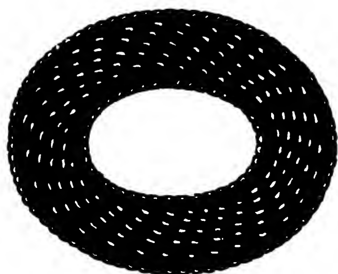
Festons simples en ruban de fil.

Ce feston simple, qui complète la bordure ci-dessus expliquée, pourra être employé isolément pour orner la lingerie d'enfant. On exécute ce feston avec du ruban de fil ayant 1 mètre 1/4 de largeur; le dessin destiné à démontrer l'exécution de ce travail représente ce ruban plus large, afin de faciliter nos explications. Les lignes qui traversent le ruban indiquent les plis que l'on y fait pour former les festons; les lignes ponctuées représentent l'intérieur du pli; les lignes unies marquent le côté extérieur de chaque pli. Ainsi, on plie d'abord le ruban sur la ligne ponctuée nº 1, et cette ligne doit alors se trouver à l'intérieur du pli. La ligne nº 2 est faite de la même façon; la ligne suivante est unie, et le ruban doit être plié de façon que cette ligne représente le côté extérieur du pli. Quand on a fini le pli marqué par la ligne 10, on a formé un feston entier et deux demi-festons. Après avoir fait quelques festons avec l'aide de notre dessin, on n'a plus besoin d'y recourir, et l'on peut exécuter cette garniture avec des rubans de n'importe quelle largeur.

Le feston double pourra servir aux mêmes usages que le précédent, et en qualité d'entre-deux, si l'on veut; en le séparant du feston simple par un pli, on composera des

DESSIN DE TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ▫ Gris nuance moyenne. ▫ Blanc (soie). ▪ Bleu foncé. ▫ Jaune d'or (soie ou laine). ▫ Brun clair. ▫ Brun foncé. ' Blanc (laine). ▫ Vert anglais, nuance moyenne. ▫ Rouge clair (soie ou laine). ▫ Rouge moins clair. ■ Rouge foncé.

garnitures solides pour la lingerie d'enfant. L'exécution du feston double est indiquée sur un dessin séparé, presque semblable à celui qui représente l'exécution du feston simple. On plie le ruban toujours du même côté; les lignes unies indiquent tous les plis. Le ruban de fil doit avoir un demi-centimètre de largeur, si l'on veut faire le feston double pareil à notre dessin. On fixe ces festons en faisant un point à chaque réunion de coins, et à l'envers; on assure la solidité de ce travail en faisant au milieu une couture piquée (points arrière).



BOUCLE EN PERLES.

Sous-manche.

Matériaux. — 40 grammes de laine rose très-pâle (pour les deux manches); on tricote ces sous-manches sur quatre grosses aiguilles d'acier.

On commence la manche par le poignet, et l'on monte 48 mailles sur trois aiguilles.

1er et 2e *tours.* — A l'envers.

3e *tour.* — * On tricote deux fois de suite 2 mailles ensemble; — on jette le brin sur l'aiguille (ce que nous appellerons un *jeté*), — une maille à l'endroit, — un jeté. On recommence depuis * jusqu'à la fin de l'aiguille.



BRANCHE.

4e *tour.* — A l'endroit.

Dans le 5e tour, on recommence le dessin du 3e tour; l'augmentation et la diminution sont placées au-dessus de l'augmentation et de la diminution de ce 3e tour.

6e *tour.* — A l'endroit.

Les deux tours suivants sont tricotés à l'envers; puis on recommence du 3e au 6e tour, plaçant toujours les augmentations et les diminutions au-dessus des précédentes. On fait ensuite 2 tours à l'envers, dans lesquels on diminue, de façon que l'on n'ait plus que 36 mailles sur les trois aiguilles. Le poignet est fini. On fait d'abord 2 tours unis à l'endroit, puis on commence le dessin de la manche.

1er *tour.* — Un jeté, — une maille levée sans être tricotée, — 2 mailles tricotées à l'endroit; — la maille non tricotée est jetée sur ces deux dernières mailles. Recommencez depuis *.

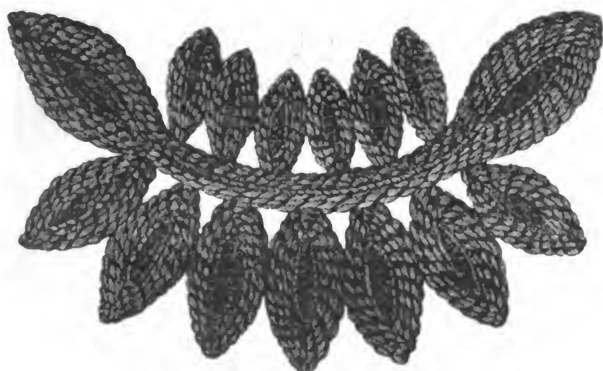
2e *tour.* — A l'endroit; les 2 mailles réunies par celle que l'on a jetée sur elles sont tricotées séparément.

3e *tour.* — Comme le 1er; mais, afin de *contrarier* le dessin, on place la maille qui sera *jetée* entre les 2 mailles tricotées à l'endroit appartenant au 1er tour.

4e *tour.* — Comme le 2e tour.

On continue en faisant alternativement le 1er et le 2e tour; mais, dans les 40 tours suivants, on augmente d'une maille au commencement de chaque tour à dessin (c'est-à-dire semblable au 1er tour). Quand le nombre des mailles s'est élevé à 58 sur les trois aiguilles, on continue sans augmenter pendant trois tours.

On fait ensuite 8 tours unis à l'endroit, — puis 1 tour, durant lequel on fait alternativement un jeté et une diminution; ensuite 8 tours unis à l'endroit.



BRANCHE AU CROCHET.



BORDURE AU CROCHET.

Le tour suivant se compose aussi de *jetés* et de *diminutions;* — puis on fait un tour à l'endroit, et l'on recommence alternativement ces deux tours, jusqu'à ce que l'on ait 5 de ces tours *à jours;* on fait ensuite 7 tours à l'endroit, puis 1 tour à jour, c'est-à-dire avec *jetés* et *diminutions;* — puis 7 tours à l'endroit; on surjette et on démonte. Les 7 derniers tours sont repliés en dessous et ourlés; ils forment ainsi de petites dents.



BOUTON.



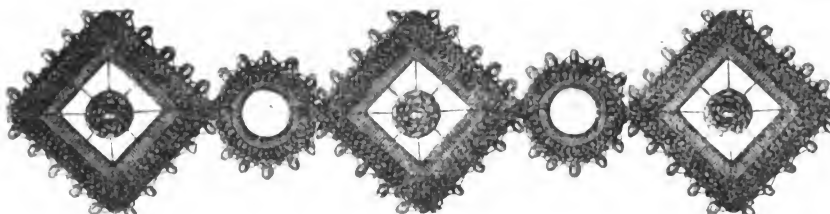
BOUTON ENTOURÉ DE FEUILLES.



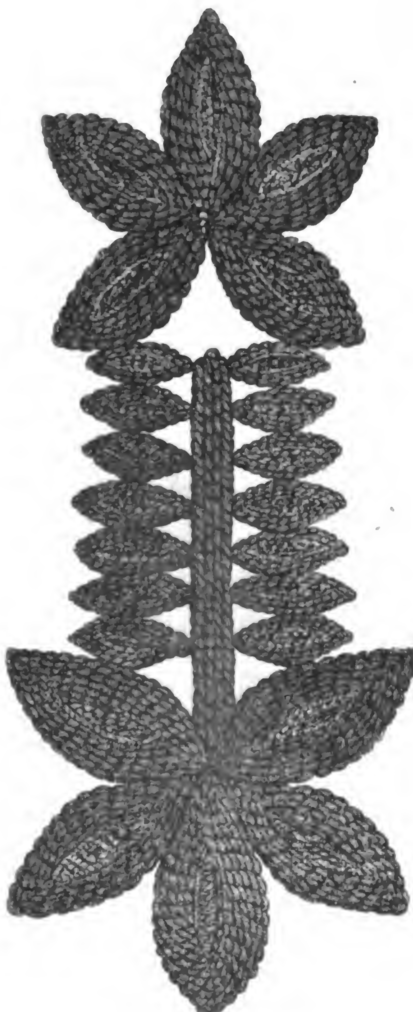
BOUTON.

Dessin de tapisserie.

Ce dessin servira pour coussins, tapis, coffres à bois, tabourets, chaises, etc. Il sera fort joli exécuté sur du canevas no 4, fait avec de la soie pour toutes les nuances claires.



BORDURE AU CROCHET.



AGRAFE AU CROCHET.

Garnitures

ET ORNEMENTS EN passementerie.

Ces détails occupent une place si importante dans la toilette, que nous pensons devoir indiquer à nos lectrices le moyen d'exécuter elles-mêmes ces ornements de robes, de manteaux, de vestes et de vêtements d'enfants.

Broche en forme de serpent. On fait au crochet, avec de la soie noire de cordonnet, un ruban composé de mailles simples et ayant 29 centimètres de longueur, 3/4 de centimètre de largeur; le crochet se fait dans la longueur du ruban, on le diminue d'un côté pour le terminer en pointe; on le coud sur du fil d'archal que l'on ploie ensuite, en consultant notre dessin. On fait quelques points aux places où le serpent est replié; on coud ensuite, çà et là, quelques perles noires; la tête du serpent est figurée par un petit moule oblong en bois, recouvert de soie, au bout duquel on met une perle un peu grosse.

Bordure au crochet. On coupe en carton le contour extérieur du cœur, au milieu duquel on voit un treillage, et on le recouvre de mailles simples, serrées, faites avec de la soie noire de cordonnet; ce contour doit avoir un demi-centimètre de largeur; on fait dans l'intérieur de ces cœurs, à l'envers de l'ouvrage, le treillage, qui se compose de brins de soie entrelacés; on fait un nombre suffisant de ces *cœurs;* on les coud ensemble, puis l'on exécute la bordure du bas, qui se compose de deux rangs de petits festons formés chacun de 5 mailles en l'air. — La dentelle qui surmonte la bordure est faite de la façon suivante:

1er *tour.* * — 1 bride, — 12 mailles en l'air, — 3 mailles simples, — 12 mailles en l'air, — 1 bride, — 7 mailles en l'air. — Recommencez depuis *. Les 3 mailles simples sont placées au-dessus du milieu du *cœur;* — les brides sur chaque côté.

2e *tour.* — Toujours alternativement 1 bride, — 3 mailles en l'air.

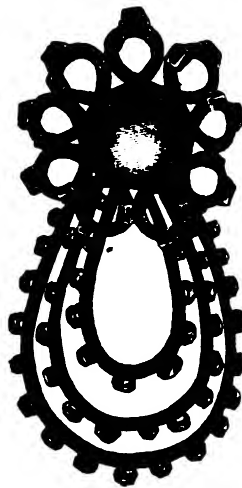
3e *tour.* — * Sur la bride placée au-dessus de la bride du premier tour, on fait 4 mailles simples, entre chacune desquelles on place 7 mailles en l'air, de façon à former trois boucles. Après la 4e maille simple, 1 maille en l'air, — 1 maille simple dans la bride la plus proche, — 5 mailles en l'air, — 1 maille simple dans la bride la plus proche, — 1 maille en l'air. — Recommencez depuis *. Les trois boucles doivent se répéter trois fois au-dessus de chaque cœur.

4e *tour.* — * Dans la première des trois boucles, 2 mailles simples, séparées par 4 mailles en l'air, — puis une maille en l'air; pour la seconde boucle, comme pour celle-ci; pour la troisième, 2 mailles en plus, séparées par 4 mailles en l'air, puis 2 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

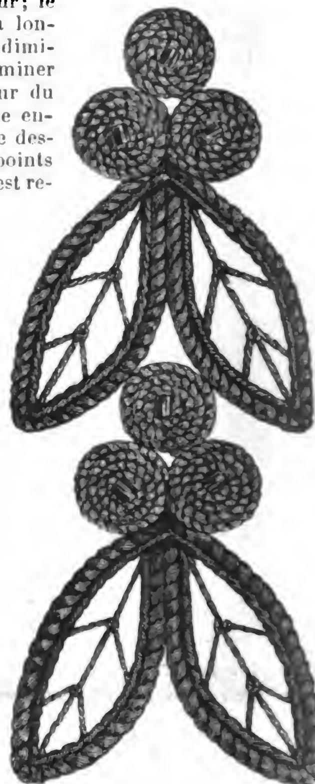
On peut garnir cette bordure avec une frange, et s'en servir aussi pour former une épaulette composée de trois cœurs (celui du milieu un peu plus grand), bordés de frange.

Nœud avec bouton. Il est formé de six boucles en mignardise noire, réunies par un bouton couvert de perles de jais rondes et longues.

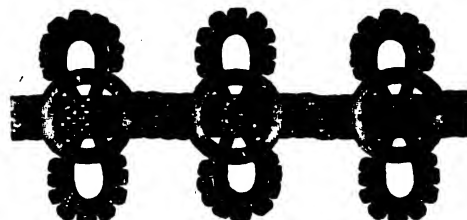
Bouton. Moule en bois un peu creusé dans le milieu, avec une petite ouverture à cette place; on le recouvre de taffetas noir, et on l'encadre avec de la ganse ronde. Cette même ganse est disposée en spirale dans le milieu, et ornée de perles indiquées sur notre dessin. La ganse peut être de couleur, sur fond noir.



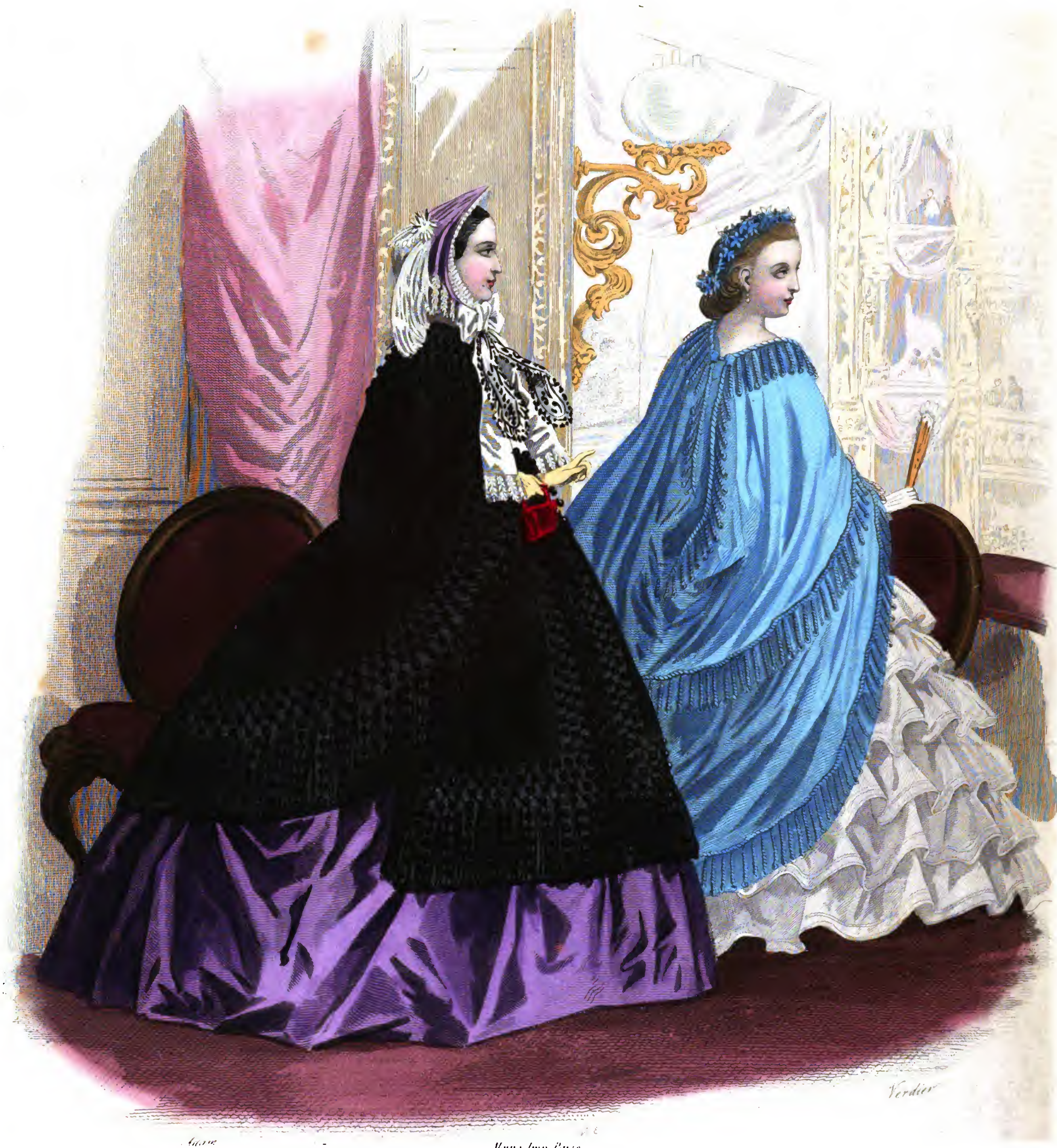
ROSETTE A BOUCLES.



GARNITURE DE FEUILLES.



GALON.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes et Etoffes de la Mon GAY FILS, 2 r. de la Vrillière.

Ceintures régentes de Mmes de VERTUS Sœurs, 26, Chaussée d'Antin

Jupons et Ganterie de la VENITIENNE, 62, Chaussée d'Antin

Bordure au crochet. Elle se compose de carrés et de petits cercles; pour ces derniers, on prend des anneaux de cuivre ayant 1 centimètre de diamètre; les carrés sont faits avec du fil d'archal; ils doivent avoir, depuis le milieu, un centimètre jusqu'à chaque coin. On recouvre les carrés et les cercles avec des mailles simples très-serrées, et sur celles-ci on fait deux tours de mailles chaînettes, en augmentant autant que cela est nécessaire pour chaque tour. On fait au milieu des carrés une *roue* avec de la soie; on met une perle au milieu; on met des perles au bord des carrés et des cercles; on les coud ensemble.

Boucle en perles. On la place au milieu d'un nœud de ruban pour cravate. On taille cette boucle en carton d'après notre dessin (non compris le rang de perles qui la borde extérieurement). On *habille* cet ovale avec une bande de taffetas noir en biais; on l'encadre de chaque côté avec une rangée de perles noires; on couvre l'espace compris entre ces deux rangées avec des perles placées en biais. Le ruban qui forme le nœud dans lequel on place cette boucle doit *bouffer* au milieu de cette boucle.

Bouton entouré de feuilles. Deux dessins sont consacrés à cet objet, représenté de grandeur naturelle, puis aussi en dimension réduite, indiquant la disposition des feuilles. Les dix feuilles sont faites chacune avec 6 centimètres de galon de soie ayant 3/4 de centimètre de largeur; on plie chaque morceau de galon par le milieu, de façon à former la pointe; les deux extrémités du morceau de galon sont placées l'une sur l'autre. Le bouton est un moule rond en bois, plat par derrière, un peu creusé au milieu, par devant, ayant 2 centimètres 1/2 de diamètre, et ouvert au milieu. Notre modèle est recouvert de taffetas violet, orné au milieu d'une grosse perle noire, entourée d'un cercle de petites perles, et ayant en outre un ornement fait au crochet. Pour l'exécuter, on prend un anneau de cuivre d'un centimètre de diamètre, on le recouvre de mailles simples, serrées, sur lesquelles on fait un tour, de la façon suivante : 2 mailles simples, * 7 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant 6 mailles chaînettes; puis, sur le premier tour, 2 ou 3 mailles simples. Recommencez depuis *. Il doit y avoir 9 de ces nervures, composées de 7 mailles en l'air. On attache cet ornement sur le bouton, autour duquel on dispose les feuilles que l'on fixe en dessous du bouton.

Si l'on destine ces boutons à orner des manteaux ou des jupes de robe, on y attache un ou trois glands faits avec des brins de soie.

Bouton. Moule de bois recouvert d'étoffe. On place au milieu deux boucles faites en soutache, bordées de perles et retenues par un petit morceau de galon.

Branche. La tige et les feuilles sont faites avec de la ganse noire; on dessine les contours de cet ornement sur du papier, et l'on suit ces contours avec la ganse que l'on coud sur elle-même quand elle se croise. La tige principale se compose de trois morceaux de ganse; celui du milieu est monté sur du fil d'archal. On place une perle longue en jais au milieu de chaque feuille; les glands se composent de petits moules en bois, recouverts de passementerie, enfilés sur de la ganse et séparés par des perles de jais; le bouton qui surmonte les glands est fait de la façon suivante : on monte 5 mailles, et l'on travaille en spirale, en augmentant çà et là le nombre des mailles pour maintenir le bouton plat, et l'on continue jusqu'à ce que le bouton ait 1 centimètre 1/3 de circonférence. On fait à quatre ou cinq endroits, et à distance égale, des points qui partent du milieu du bouton, se rattachent au bord, et, étant un peu serrés, forment presque des petites feuilles au bord du bouton; celui du milieu est entouré de festons faits avec quelques mailles en l'air que l'on coud sur la tige.

Branche au crochet. On la fait entièrement en mailles simples; la tige et les feuilles qui la terminent à chaque bout sont faites d'un seul morceau; on monte pour l'une de ces feuilles 8 mailles, sur lesquelles on revient en faisant 7 mailles simples, puis on entoure cette nervure avec trois rangs de mailles simples. A chaque extrémité de la feuille, on fait une maille en l'air, sans passer une maille du tour précédent. Depuis le dernier tour, on fait une chaînette (qui servira de tige) ayant environ 6 centimètres 1/2 de longueur, puis 8 mailles pour la nervure de l'autre feuille, que l'on fait pareille à celle que nous venons de décrire. Les autres feuilles se font séparément; on coud les six petites et les 9 grandes feuilles ensemble; puis on les fixe sur la tige. Ces feuilles sont faites comme les précédentes, sur des nervures plus ou moins longues. Ces branches servent de brandebourgs, etc., pour le devant des vestes et des corsages.

Garniture de feuilles. Les feuilles sont faites avec de la ganse noire de soie; les petits ronds sont faits avec de la ganse verte disposée en spirale. Les feuilles sont faites sur le papier sur lequel on a tracé les contours de cet ornement. Les petits ronds se font séparément; l'intérieur des feuilles est rempli avec de la soie noire de cordonnet bien tendue, sur laquelle on revient en la tordant. A cette nervure perpendiculaire viennent se rattacher les nervures en biais.

Agrafe au crochet. La tige et les feuilles se font séparément. Ce travail est tout à fait pareil à celui que nous avons décrit sous le nom de *branche au crochet*. Cet ornement convient pour les poches, et, disposé en biais sur le devant de la jupe, on s'en sert pour les garnitures dites *tabliers*. Dans ce cas, on les fera de grandeur inégale, pour maintenir la gradation qui doit exister entre les ornements du corsage et ceux qui sont placés sur le bas de la jupe.

Rosette. On la fait en soutache. Le bouton du milieu et ceux qui figurent dans chaque branche sont en passementerie ou bien au crochet, comme ceux de l'arabesque. La soutache est cousue en spirale autour de ces boutons. L'exactitude de notre dessin rend toute autre explication superflue; on place les perles de jais comme l'indique le dessin. Le rond du milieu a 1 centimètre 3/4 de diamètre; les neuf branches doivent être pareilles à celles qui figurent autour de notre rosette, dessinée en grandeur naturelle.

Galon. On prend du galon noir, ayant la largeur indiquée par notre dessin, et l'on place dessus, de distance en distance, les boucles qui sont faites avec de la soutache violette : ces boucles sont bordées de perles et fixées par un anneau de cuivre recouvert de mailles simples en soie de cordonnet noire ou violette.

Rosette à boucles. Un bouton recouvert de soie forme le milieu de la rosette, dont les feuilles sont faites avec de la soutache ornée de perles. Les trois boucles suspendues à cette rosette peuvent être répétées de l'autre côté, si l'on veut faire des brandebourgs avec cet ornement.



COSTUME EXÉCUTÉ POUR LE PRINCE IMPÉRIAL PAR LA MAISON PAULINE BOYER, RUE DE RIVOLI, 186.

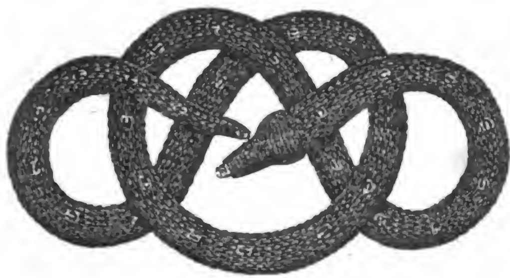
COSTUME EXÉCUTÉ
pour le
Prince impérial
par la maison
PAULINE BOYER,
rue de Rivoli, 186.

Jupe en velours noir, plissée à gros plis autour de la taille. Chemise bouffante en batiste blanche, veste en velours noir.

La jupe et la veste sont ornées d'une guirlande de feuilles exécutées en satin blanc, et placées dans le velours qui est découpé sous cette guirlande; un liséré de satin noir suit toutes les sinuosités du dessin de la guirlande. La veste, retenue par un bouton, s'ouvre sur la chemise bouffante. Les manches de la veste sont très-larges. Des sous-manches en batiste à poignets justes couvrent les bras. La coiffure se compose d'un tricorne orné d'une plume blanche.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en velours violet. Grand mantelet-châle en velours noir, entièrement garni avec une frange en chenille noire, très-haute et très-riche. Chapeau blanc, à passe rose, orné d'un oiseau de paradis.



BROCHE EN FORME DE SERPENT.

Toilette de bal. Robe en taffetas blanc ; la jupe est garnie avec cinq volants bordés avec deux rangées de chenille bleue d'inégale grosseur ; corsage décolleté. Berthe de taffetas blanc garnie comme les volants de la robe. Coiffure composée d'une guirlande de fleurs et de feuilles en velours bleu. Sortie de bal en cachemire bleu formant un bournous *double* entièrement garni d'une frange en chenille bleue mélangée d'argent ; le capuchon du bournous est formé dans sa deuxième partie, c'est-à-dire dans l'espèce de pèlerine qui est taillée comme le bournous même, mais plus courte.

Ces deux confections ont été dessinées dans la maison Gay, rue de la Vrillière, 2 ; on y trouve un grand choix de modèles très-nouveaux et d'un caractère à la fois simple et élégant.

PUBLICATIONS NOUVELLES

On voit paraître à cette époque des publications de tous genres ; le jour de l'an est proche, et il faut être en mesure de présenter au public, non-seulement les ouvrages de luxe, non-seulement les livres splendides, dorés sur tranche, ornés de dessins de grand prix, mais aussi les volumes modestes, dont l'utilité justifie la dépense, et qui sont destinés, non pas uniquement à charmer les regards et à divertir l'esprit, mais aussi, mais surtout, à instruire, à développer les bons sentiments, à propager les notions justes et saines.

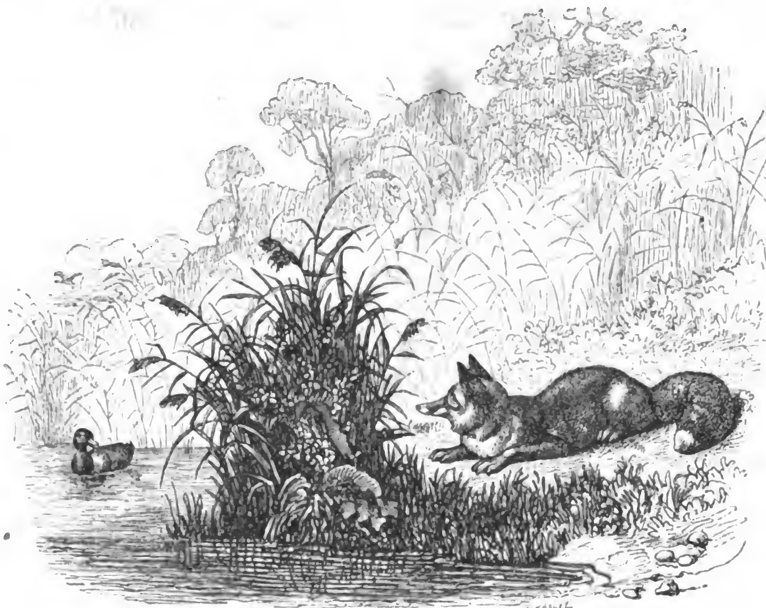
Le livre dont je vais entretenir mes lectrices est déjà bien connu ; il vient d'être revu, augmenté et orné de 52 gravures. *Le Grand-Père et ses quatre petits-fils* *, par Mme J.-J. Fouqueau de Pussy, en est à sa cinquième édition ; ce brillant succès est bien mérité, car ce volume est une véritable encyclopédie, contenant tous les sujets qu'il importe de faire connaître aux enfants. Ces sujets se présentent d'eux-mêmes dans le cours d'une action simple, naturelle et touchante ; ils sont développés au fur à mesure des leçons et des divertissements des quatre petits-fils, placés sous la tutelle d'un bon grand-père, qui ne se borne pas à enseigner à ses petits-enfants les faits de l'histoire, les lois de la grammaire et les principes des sciences physiques, mais qui sait s'adresser au cœur des enfants en même temps qu'il éclaire leur esprit. L'enseignement moral domine tous les autres enseignements, dont il agrandit l'horizon. On le retrouve dans les faits les plus simples comme dans les événements historiques les plus importants. A chaque pas, cet enseignement se révèle au cœur de l'enfant et y pénètre par toutes les voies : événements domestiques, infimes en apparence ; accidents tragiques, leçons historiques ou scientifiques, tout fournit à l'auteur l'occasion de développer les sentiments d'équité et de dévouement qui sont bien véritablement la base de toute éducation profitable. On aurait pu inscrire en tête de ce livre une épigraphe qui eût résumé, si je ne me trompe, les intentions de l'auteur et le but qu'il a atteint ; nous y aurions vu que : *la justice est un devoir et la charité un plaisir*. Mais l'auteur a fait mieux : au lieu de donner une forme pédante à ses leçons et de fatiguer l'esprit des enfants par des exhortations dogmatiques, Mme Fouqueau de Pussy a mis l'instruction et la science à la portée de toutes les intelligences qu'elle voulait éclairer, et elle leur a présenté tous les bons sentiments comme des hôtes familiers, aimables et charmants, sans lesquels la vie est triste et amère.

Ce qui frappe surtout dans la composition de ce livre excellent, c'est la parfaite mesure assignée à chacun des sujets qu'il traite ; on n'y trouve pas un mot qui ne soit à sa place ; on n'y pourrait rien retrancher ni rien ajouter.



Gravure du *Grand-Père*.

Un désir constant, et pour ainsi dire ardent, se révèle à chaque page, c'est le noble désir d'être utile, source et origine de toutes les bonnes actions et de tous les bons écrits. Pour atteindre ce but, Mme F. de Pussy a accompli des prodiges ; elle a imposé à son intelligence, et surtout à son cœur, la tâche de comprendre, et, pour ainsi dire, d'éprouver tous les sentiments complexes qui agitent l'âme des enfants et qui disparaissent avec l'enfance. Il ne s'agit pas, en effet, pour faire un bon livre d'éducation, d'avoir seulement beaucoup de talent et des idées saines et élevées, il faut savoir se mettre à la portée de ces jeunes intelligences, se souvenir de leurs élans, de leurs aspirations, de leur curiosité, de la lutte engagée entre leurs bons et leurs mauvais instincts ; il faut leur inspirer l'amour de la vérité, non en se bornant à la prêcher, mais en la respectant sans cesse ; il faut leur faire apprendre à pratiquer le bien, non en les y exhortant comme à un devoir, mais en leur révélant les joies infinies attachées à la charité ; il faut, enfin, leur présenter l'instruction non comme un labeur obligatoire et pénible, mais comme la source de toute dignité, de toute moralité et même de..... tout amusement ! Ces conditions sont indispensables pour écrire un bon livre d'éducation ; mais combien elles sont difficiles à remplir !



Gravure des *Fables* de Guillaume Hey.

S'assimiler la science comme une abeille laborieuse et infatigable s'assimile le suc de cent plantes différentes, la dégager de tout alliage nuisible, la présenter sous une forme attrayante : telle a été la mission que Mme F. de Pussy s'est imposée, et qu'elle a dignement remplie.

Son livre est divisé en cinquante-deux chapitres consacrés à retracer les aventures, les divertissements et les enseignements contenus dans les cinquante-deux dimanches de l'année ; quelques inventions nouvelles, quelques changements survenus dans la situation de la France, ont obligé l'auteur à augmenter plusieurs de ces chapitres, afin de rendre le livre aussi complet que possible pour l'enseignement de la génération qui se prépare. Nous conseillons l'acquisition de ce volume à toutes les mères qui ont bien voulu nous consulter quelquefois. Il fournira à leurs enfants des lectures attachantes et instructives ; elles y trouveront des notions claires et explicites, malgré leur brièveté ; et, grâce à Mme F. de Pussy, elles pourront éviter l'embarras de *rester court* devant les innombrables questions des enfants, auxquels on ne peut faire toujours des réponses satisfaisantes et justes, à moins de posséder une instruction universelle.

En un mot, ce livre peut instruire, non-seulement les enfants, mais encore les grandes personnes, soit en apprenant à celles-ci ce qu'elles ignorent, soit en leur rappelant ce qu'elles ont oublié.

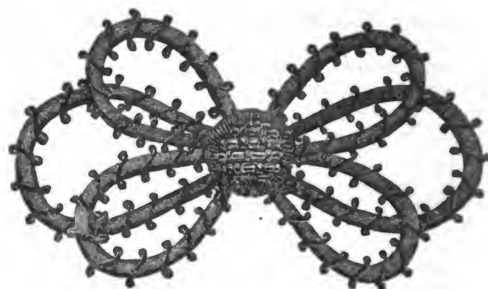
Et puisque je me trouve tout naturellement placée sur ce terrain, je puis, sans m'imposer la fatigue de chercher et de trouver une transition à peu près suffisante, annoncer ici un petit livre dédié à l'enfance ; il contient cinquante fables traduites de l'allemand, de Guillaume Hey*. Le succès de ce recueil a été prodigieux en Allemagne, et la préface qui l'accompagne explique ce succès. Ces fables sont bien réellement composées pour les enfants ; elles n'ont pas la portée philosophique et le sens, trop sceptique, hélas ! que l'on trouve chez le grand la Fontaine ; les chiens sont des bêtes honnêtes et calmes, qui ne se livrent pas à des conversations traitant des inconvénients de la domination et des plaisirs de la misère indépendante ; les fourmis n'y sont point égoïstes et impitoyables comme des *personnes naturelles ;* les lions ne proclament pas le *droit du plus fort ;* en un mot, rien, dans le recueil que nous annonçons, ne viendra troubler la conscience des enfants ; rien ne leur enseignera ces tristes maximes que la Fontaine paraît souvent avoir empruntées à son contemporain M. de la Rochefoucauld, pour *les étendre à toute la nature*.

Ajoutons que les gravures jointes à chacune de ces fables forment une sorte de cours d'histoire naturelle, qui instruira les enfants sans les fatiguer. Notre génération semble trouver que l'alliance du dessin et du texte est précieuse et féconde en bons résultats. Pour arriver à son entendement, il faut s'adresser à la fois aux yeux et à l'esprit. Si cela est vrai pour les grandes personnes, combien cela n'est-il pas plus vrai encore lorsqu'il s'agit des enfants, qui, pour comprendre, doivent non-seulement *entendre*, mais encore *voir !* Nous ne doutons pas que les fables de M. Hey n'aient en France un succès égal à celui qu'elles ont obtenu en Allemagne.

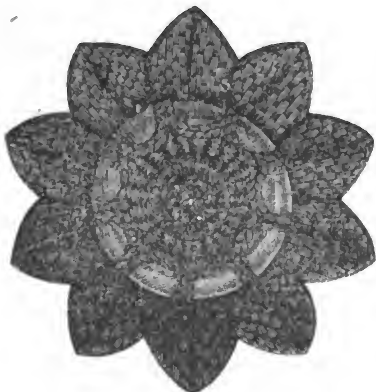
Rappelons aussi en quelques mots les nouveautés musicales contenues dans le catalogue de M. Maho, éditeur de musique, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25. Celles de nos lectrices qui s'occupent de musique seront peut-être satisfaites de connaître une publication excellente, qui n'est rien moins qu'un cours de piano, adopté par le Conservatoire, approuvé par l'Institut, et composé par M. Lecoupey. M. Maho est l'éditeur de cette œuvre utile, qui portera les bonnes traditions du premier enseignement du monde (celui du Conservatoire) jusque dans les campagnes les plus éloignées. Cette publication peut, pour ainsi dire, rempla-

* Librairie de Firmin Didot, rue Jacob, 56, à Paris. — Prix : 3 francs.

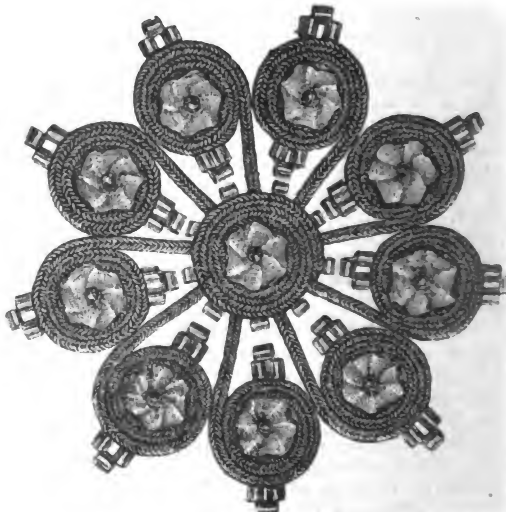
* Librairie de Firmin Didot, rue Jacob, 56, à Paris. — Prix : 3 francs.



NŒUD AVCC BOUTON.



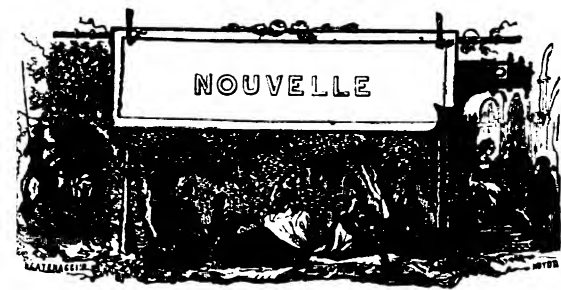
BOUTON ENTOURÉ DE FEUILLES.



ROSETTE.

par un professeur de piano ; et les mères, en veillant seulement à ce que les conseils de M. Lecoupey soient exactement suivis, peuvent donner elles-mêmes à leurs enfants un excellent enseignement musical. La collection des *Classiques du piano*, publiée également par M. Maho, complète le *Cours de piano*, et fait connaître par leurs œuvres les plus remarquables tous les compositeurs anciens et modernes qui ont mérité de figurer dans cette belle collection.

EMMELINE RAYMOND.



OU PEUT CONDUIRE UNE *NOUVELLE*.

« Soyez plutôt maçon..... »

« Ma foi ! *anch' io sono scrittore!* » s'écria Paul, en posant sur la table le manuscrit dont il venait d'achever la lecture, « et si je ne trouve pas un éditeur, c'est qu'il n'y en a plus.

« Que de qualités réunies dans cette nouvelle ! D'abord elle est courte, un quart de volume à peine ; et remplie ! que d'originalité dans les portraits ! quelle passion dans la scène d'amour ! et, surtout, quel dénouement ! De l'élégance dans le style, un peu d'esprit, beaucoup de sentiment : voilà, je pense, ce qui constitue un tout acceptable par le critique le plus difficile. »

Là-dessus Paul se frotta les mains, en s'apercevant pour la première fois qu'elles étaient glacées. Dans l'enthousiasme que lui causait son œuvre, il avait négligé son feu, et le givre s'était déposé sur les carreaux avec une complaisance qui attestait relativement plus de chaleur dans le cerveau de Paul que dans la chambre.

Mais, hélas ! les idées, comme l'atmosphère, ont aussi leurs brusques changements.

En se glissant entre ses draps, dans le but d'y relever promptement la température de ses extrémités, Paul n'y retrouva plus ni cette confiance naïve dans son propre talent, ni cette attrayante perspective du succès qui l'animaient un instant auparavant.

A peine eut-il obtenu les ténèbres propices au sommeil, en éteignant sa lampe, que les imperfections, pour ne pas dire les défauts de sa nouvelle apparurent clairement à sa pensée en nombre beaucoup plus considérable qu'il ne l'aurait voulu.

Le début lui sembla long, diffus ; l'intérêt languissait souvent ; le style était chargé d'épithètes oiseuses qui l'alourdissaient, loin de l'orner. Effrayé de ces fantômes désagréables, il s'efforça de les chasser et finit par s'endormir en se disant : « Demain, je la reverrai. »

Le lendemain matin, comme il avait passé une bonne nuit, fait des songes ravissants, et réparé ses forces dans le repos, il retrouva au jour, à propos de sa nouvelle, l'opinion qu'il en avait la veille à la lumière.

Il fit alors sa toilette avec plus de soin encore que de coutume, et donna à sa physionomie, au moyen de sa moustache artistement relevée, un petit air d'assurance qui ne lui allait pas mal.

Quand il eut terminé ces préparatifs extérieurs, qu'il regardait, peut-être avec raison, comme n'étant pas tout à fait sans importance pour la réussite de son entreprise, Paul enveloppa minutieusement son œuvre dans une feuille de papier blanc, et en fit un rouleau qu'il confia à l'une des poches de son paletot. Puis il descendit dans la rue, et, afin de conserver le plus longtemps possible l'intégrité de ses chaussures, il monta avec précaution dans un omnibus, au fond duquel il alla s'asseoir.

Après avoir mûrement réfléchi au meilleur parti à prendre pour arriver à la publication de sa nouvelle, après avoir frémi d'épouvante à l'idée de la laisser tomber, par inadvertance, dans une de ces boîtes béantes posées à la porte de quelques journaux, et qui, semblables à certains gouffres mal famés, ne rendent jamais compte des victimes qu'elles engloutissent, Paul avait résolu de consulter préalablement le critique en titre d'une revue hebdomadaire, dont les articles littéraires, empreints d'une notable bienveillance, l'avaient séduit et encouragé.

Pendant qu'il s'en allait ballotté par l'omnibus et par ses espérances, un choc brusque, dû à une de ces haltes si fréquentes pour ce genre de véhicule, fit jaillir de sa poche son précieux manuscrit. L'enveloppe, cédant alors à la tension du papier violemment roulé sur lui-même, s'ouvrit tout à coup et joncha de son contenu le fond de la voiture.

Avec l'aide de complaisants voisins, Paul eut bientôt ramassé ses feuillets épars, lorsqu'en se relevant, un peu rouge de honte, il entendit prononcer près de son oreille ces mots magiques : « Maman, c'est un homme de lettres ! » Ce propos échappé à une fraîche bouche d'une quinzaine d'années, et recueilli par Paul avec une naïve avidité, alla jusqu'à son cœur et lui fit oublier sa légère mésaventure. Il regretta même un peu d'être obligé de descendre en ce moment ; mais il touchait à sa destination. Il se contenta donc de traverser, la tête haute et le regard assez fier, la double haie formée par ses compagnons de route, qui le laissèrent passer en le considérant avec un certain respect. Cet hommage tacite, pour être immérité, n'en chatouilla pas moins agréablement la vanité du jeune écrivain.

Arrivé devant une maison de belle apparence, située dans une des rues les mieux habitées de la Chaussée-d'Antin, il entra et monta jusqu'au second, par un escalier recouvert d'un tapis.

Sur le point d'agiter la sonnette, Paul sentit battre son cœur d'une façon inusitée, et il méditait déjà une retraite peu héroïque lorsque le son d'un timbre retentissant à l'intérieur lui fit comprendre qu'il était trop tard. Un mouvement de sa main tremblante avait déterminé ce bruit, qui produisit sur lui l'effet que doit produire sur le conscrit un premier coup de feu.

Un beau nègre, fort bien vêtu, vint ouvrir.

« M. Z... y est-il? » dit Paul.

« Oui, monsieur. Si monsieur voulait me dire son nom.

— C'est inutile, M. Z... ne le connaît pas. Dites seulement que quelqu'un demande à lui parler. »

Quelques instants après, le nègre introduisit Paul dans un cabinet décoré et orné avec un goût sévère.

Un homme de trente-six ans environ, à la physionomie avenante et distinguée, écrivait assis devant une belle table en chêne sculpté, couverte de livres, de brochures et de journaux de toute espèce.

En voyant entrer Paul, il se leva et l'invita, par un geste bienveillant, à s'asseoir dans un fauteuil très-confortable qu'il approcha lui-même de la cheminée, où petillait un excellent feu.

« Monsieur, » dit Paul, enhardi par ces manières affables, « j'ai l'honneur de vous faire une visite que vous pouvez classer dans le genre ennuyeux pour vous, et dans le genre délicat en ce qui me concerne. Au surplus, voici son but en deux mots.

« Le péché originel n'est, je crois, autre chose, monsieur, que la nécessité malheureuse et fatale, apportée en naissant par tout être intelligent, à peu d'exceptions près, de commettre tôt ou tard un roman ou une tragédie.

« Cédant à cet instinct pervers, j'ai donc composé une nouvelle. C'est bien là le péché commun ; seulement il est commis, cette fois, dans des proportions réduites. Mais, avant de livrer mon œuvre à la circulation, si tant est qu'elle y arrive jamais, j'ai voulu la soumettre à l'examen d'un juge éclairé, et je vous ai choisi pour deux motifs :

« Le premier est tout naturel. Je lis assidûment, je dirai mieux, avec plaisir, la revue dans laquelle vous écrivez ; et l'indulgence dont vos comptes rendus font preuve, à l'égard des jeunes gens qui se hasardent à prendre la plume, m'a donné bon espoir.

« Le second, c'est tout simplement parce que vous ne me connaissez ni d'Ève ni d'Adam, ou, ce qui est beaucoup mieux dit, ni des lèvres ni des dents, c'est-à-dire ni pour embrasser ni pour mordre.

— Et pourquoi choisissez-vous, de préférence, quelqu'un à qui vous soyez complétement inconnu ? » dit le critique, assez surpris de ce singulier préambule.

« Oh ! monsieur, » reprit Paul, « je vous priverai de ma réponse, qui ne serait qu'une paraphrase plus ou moins longue de ces paroles : *Quia nemo propheta acceptus est in patria sua*, nul n'est prophète en son pays, dit l'Évangile selon saint Luc.

— Et aussi selon saint Matthieu, saint Marc et saint Jean n'est-ce pas?

— C'est possible ; mais j'ai cité saint Luc parce que son Évangile m'est plus familier que les autres, l'ayant lu dans sept langues avec un jeune vicaire de Saint-Germain-des-Prés.

— Sept langues !

— Sept langues. Le grec, le latin, l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien, et la maternelle, que l'on nomme ainsi sans doute parce qu'on la tient le plus souvent d'une nourrice, qui vous l'apprend Dieu sait comme !

— Vous paraissez bien savant pour faire un littérateur, » répliqua le critique avec une légère ironie.

« Voilà, monsieur, une singulière remarque dans la bouche d'un homme comme vous, dont les écrits attestent de profondes études. »

Paul n'oubliait pas qu'un critique est une espèce de pontife, et qu'en cette qualité il ne doit pas dédaigner l'odeur de l'encens.

« Au surplus, » ajouta-t-il, « il n'y aurait peut-être pas de mal à ce que, dans un temps où l'on peut dire de la science ce qu'on dit de l'esprit, qu'elle court les rues, ceux qui parlent au public fussent assez solidement instruits pour ne jamais avancer aucune assertion sans être bien certains qu'elle n'est ni erronée ni mensongère. On verrait se propager moins souvent des erreurs regrettables, semblables à celles que je remarquais encore dernièrement dans une de ces grandes feuilles qui sont, sous ce rapport, le plus nuisibles, parce qu'elles ont plus de lecteurs.

« Cette erreur consiste à prendre l'acide sulfurique, vulgairement appelé huile de vitriol, pour un liquide inflammable, lorsqu'il est indiqué, au contraire, comme propre à éteindre notamment les feux de cheminée. C'est son nom vulgaire d'huile de vitriol qui lui aura valu d'être ainsi confondu avec les liquides réellement combustibles, tels que l'essence de térébenthine et autres. »

Paul, remarquant que Z... paraissait l'écouter avec un certain intérêt, continua : « J'ai recueilli, par curiosité, quelques-unes des erreurs qui survivent encore, je ne sais comment, malgré les progrès incessants de la science. En voici une, assez amusante, qui a cours dans beaucoup de ménages. Elle a dû être imaginée, suivant moi, par une cuisinière maladroite, mais spirituelle. Il est peu, je crois, de ces intéressantes fonctionnaires de l'ordre privé qui n'affirme avec la plus profonde conviction que le verre, après avoir touché d'une façon quelconque au persil, devient d'une fragilité telle qu'il suffit du moindre souffle pour le faire voler en éclats ; de sorte qu'en parlant de la vertu, il ne faudrait plus se borner à dire qu'elle est fragile comme du verre, mais bien comme du verre qui a touché à du persil.

« Eh bien ! moi, monsieur ! j'ai répété vingt fois cette expérience du persil, j'en ai frotté et rempli un verre raisonnablement fragile, sans qu'il se brisât, si ce n'est lorsque, au milieu de mes manipulations, je le laissais tomber maladroitement sur la dalle du laboratoire.

— Vous êtes donc aussi chimiste? » dit alors le critique, qui ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant la tournure que prenait la conversation.

« Un peu. La chimie est une science attrayante que j'ai étudiée assez à fond avec un de mes amis, préparateur du cours de chimie appliquée à la teinture, professé aux Gobelins. Mais j'abuse, monsieur, de votre complaisance, et je reviens à mon sujet dont je me suis, je le vois, singulièrement écarté. En résumé, monsieur, je suis un pauvre honteux, qui vient en tremblant vous demander l'aumône d'une heure de votre temps. Voici mon œuvre ; veuillez la lire, » ajouta-t-il en présentant son rouleau d'une main timide. « Que son volume ne vous effraye pas : il n'y a que cent demi-feuilles écrites au recto seulement ; je reviendrai quand vous voudrez, en prenant soin d'oublier mon amour-propre, afin de pouvoir, non-seulement écouter religieusement vos avis, mais les suivre.

— Je ne sais pas encore, » répondit le critique, « quel peut être votre talent comme écrivain ; mais je puis vous dire à coup sûr, dès à présent, que vous avez l'air d'un charmant garçon.

« Revenez demain à dix heures, j'aurai lu votre nouvelle ; alors je vous dirai ce que j'en pense, et ce que vous en pourrez faire. » Puis il tendit à Paul une main franchement ouverte, et le reconduisit jusqu'à la porte.

Paul, léger comme un piéton qui dépose son sac après une longue route, descendit rapidement l'escalier, et employa sa journée en visites à ses amis, qu'il négligeait depuis quelque temps.

« Eh ! que diable faisais-tu donc, qu'on ne te voyait plus? » lui disait chacun d'eux.

« J'écrivais une nouvelle, mon cher, » répondait-il, « et je vais la publier. »

Le lendemain, Paul fut exact ; à dix heures il entrait chez Z...

« Votre œuvre a des qualités, » lui dit le critique en l'accueillant amicalement ; « mais elle renferme les défauts familiers aux débutants, les longueurs et l'exagération. Vous développez trop chaque scène, et les portraits sont forcés ; vos moyens sont aussi tant soit peu extraordinaires. Néanmoins, telle qu'elle est, elle en vaut beaucoup d'autres. Voici un mot pour X..., l'éditeur, qui la prendra peut-être. Si on l'imprime, revenez me voir ; j'en parlerai. Mais dites-moi donc pourquoi vous tenez tant à écrire? Avec les connaissances que vous semblez posséder en beaucoup de matières, vous trouverez vingt positions meilleures que la nôtre, et dans lesquelles il ne vous faudra pas faire le rude stage qui vous attend.

— Que voulez-vous ! j'ai vingt-trois ans, je suis maître de mes actions, ayant malheureusement perdu mon père et ma mère ; les dix-huit cents francs de rente qu'ils m'ont laissés m'assurent une modeste indépendance que je tiens à conserver, en l'embellissant toutefois, si je puis, par les satisfactions de l'amour-propre, sinon par les avantages de la fortune.

« J'ai fait mon droit, je pourrais être avocat ; mais je ne sais plus formuler une phrase dès qu'il s'agit de parler en public, tant je suis préoccupé de savoir à quel endroit précisément il faut placer le verbe. J'ai donc songé à la littérature, c'est plus commode ; on peut travailler partout, à son heure, à sa fantaisie, le long des routes en été, tout en cueillant la mûre ou la noisette, aussi bien que les pieds sur les chenets en hiver. Après tout, si ce n'est pas là ma véritable vocation, je le verrai bien ; et si les difficultés se présentent par trop insurmontables, je me déclarerai incompris pendant quelque temps, pour l'acquit de ma vanité blessée, et puis je passerai à autre chose.

— Voilà une heureuse et saine philosophie, qu'il faudrait voir plus généralement répandue. Allons ! bon courage ! que les premières épreuves vous soient légères ! »

Paul se retira enchanté, et courut chez X... porter la lettre de Z... ; mais X... n'y était pas : on ne le trouvait plus après huit heures du matin.

Paul fut contrarié de ce retard ; car, grâce à son inexpérience, il comptait sur une solution immédiate. Mais, bon gré mal gré, il fallut attendre. Il en eut, il est vrai, bientôt pris son parti, et, se rappelant avoir promis, dans une maison qu'il fréquentait volontiers, de faire connaître sa nouvelle dès qu'elle serait terminée, il se décida à consacrer sa soirée à la réalisation de cette promesse.

La perspective de lire devant une société plus ou moins nombreuse une œuvre dont le critique Z.. lui avait en résumé fait compliment, lui donna de la patience pour toute la journée.

Il n'y a personne, je crois, qui n'ait rencontré sur sa route à son entrée dans le monde, au sortir du collége par exemple, une de ces bonnes maisons dans lesquelles la jeunesse, vive, ardente, active, avide d'émotions, obtient son franc parler, pour exprimer à cœur ouvert, avec enthousiasme, dans des termes souvent outrés, ampoulés si l'on veut, mais toujours dictés par un sentiment vrai, ses impressions, ses espérances : asiles généreux, sans cesse ouverts à la joie ainsi qu'à la peine, aux rires comme aux larmes ; où l'on est sûr de trouver en tout temps l'éloge pour le succès, ou bien une douce et consolante parole après l'échec.

Paul avait donc aussi sa maison d'adoption, où il se rendait à propos de rien, le matin, le soir ; où il pouvait trouver, dans la corbeille de famille, à l'heure du déjeuner ou du dîner, la serviette qu'il avait pliée la veille ou l'avant-veille.

C'était là qu'il racontait avec entrain ses folies et celles de ses amis.

Ce fut là qu'il accourut un jour tout joyeux en disant : « Je viens d'avoir cinq blanches à ma thèse ! »

C'était encore là qu'il voulait lire, devant un aréopage

indulgent, le premier essai de sa plume encore inhabile.

La famille Blandard, dans laquelle Paul était considéré presque comme un fils, se composait alors de cinq personnes : le père, la mère, Mlle Rose, sœur de M. Blandard, vieille fille d'une cinquantaine d'années, une jeune personne de seize ans, et un bambin de treize, que Paul allait souvent chercher au collége, et qu'il conduisait au Cirque, au spectacle, ou chez quelque pâtissier en renom, lui rendant ainsi les petits services qu'il avait autrefois reçus lui-même.

Le jour où Paul se présenta pour dîner, porteur de sa nouvelle, le nombre des convives se trouvait augmenté de deux jeunes cousines, et de M. Josseaume, fabricant de toiles peintes des environs de Paris, venu pour affaires, et qu'on avait retenu.

Après le repas, lorsque la domestique eut enlevé le plateau sur lequel était le café, que l'on avait, ce jour-là, servi dans le salon par extraordinaire, la maîtresse du logis dit, en donnant l'exemple : « Allons, mesdemoiselles, mettons-nous à l'ouvrage; et pendant que nous travaillerons, Paul va nous lire une jolie nouvelle de sa composition.

— Ah! tu te mêles aussi d'écrire, mon garçon? » dit gaiement M. Blandard. « Voyons un peu ça. J'aurai, je pense, plus de plaisir à l'entendre que je n'en ai eu à lire ta thèse latine, à laquelle, ma foi, je ne puis plus guère comprendre grand'chose, quoique j'aie remporté dans mon temps des prix en rhétorique. »

M. Blandard se piquait d'un certain bon goût littéraire; il aimait les auteurs contemporains, et lisait encore très-volontiers des romans. C'était d'ailleurs un homme rempli de bonhomie, et possédant ces humbles vertus privées dont le modeste éclat ne rejaillit pas loin, mais qui engendrent le bonheur dans le milieu où elles fleurissent. Affectueux envers sa femme, indulgent et tendre à l'égard de ses enfants, bienveillant pour tout le monde, il se voyait aimé comme il méritait de l'être.

C'était le seul juge un peu compétent des qualités essentielles du style que Paul eût à redouter, car les femmes en général font volontiers bon marché des entorses données à la syntaxe, pourvu qu'on les émeuve ou qu'on les amuse. Quant à M. Josseaume, ce n'était point un homme dépourvu de moyens, mais il n'avait jamais reçu qu'une éducation fort sommaire, et possédait peu de ce qu'on appelle l'esprit; en revanche, il était doué à un haut point de cette intelligence pratique à laquelle on doit tant de bons et de riches commerçants.

On posa devant Paul un verre d'eau sucrée, car l'émotion, souvent plus encore que la parole, dessèche le gosier.

M. Blandard mit son coude sur la table, son front dans sa main, et Paul commença.

A la dixième page, M. Josseaume s'endormit au coin de la cheminée. Heureusement il dormait en silence.

Il s'agissait, dans la nouvelle de Paul, d'un jeune chimiste de talent doué du génie inventif, et, nécessairement, pauvre et amoureux. Quelques travaux remarquables avaient porté son nom jusqu'à l'Académie des sciences. Berzélius le citait dans la dernière édition de son ouvrage. Il comptait sur certaines découvertes utiles aux arts pour arriver à la fortune, sans laquelle il ne pouvait obtenir la main de celle qu'il aimait. Malheureusement, comme tant d'autres, hélas! il comptait sans son hôte. A bout de ressources, épuisé par le travail, abattu par l'insuccès, il avait résolu de mourir, mais de mourir martyr de la science qui ne pouvait lui donner le bonheur. Il s'était donc livré avec toute l'ardeur du désespoir aux expériences qui ont pour objet les matières fulminantes, et dans lesquelles, en effet, il trouva la mort. Un de ses appareils, brisé tout à coup par une effroyable détonation, lui fracasse la tête, et le jette expirant dans les bras du père de la femme qu'il aime au moment même où ce père, éclairé sur le mérite du jeune chimiste, venait lui offrir sa fille.

Tant qu'il n'avait été question que de l'introduction, de la mise en scène des personnages, de propos amoureux ou de lettres sentimentales, M. Josseaume avait continué son paisible sommeil; mais quand l'auteur, arrivant aux travaux du jeune chimiste, commença à parler de ses découvertes, de celles surtout qui avaient trait aux arts, M. Josseaume se réveilla peu à peu, et son intelligence de la réalité lui revint complétement lorsque Paul, énumérant les différentes recettes inventées par son héros, en cita une, entre autres, au moyen de laquelle on devait obtenir un bleu fixe d'application pour les étoffes, problème pratique insoluble jusqu'alors. A partir de ce moment, M. Josseaume prêta à la nouvelle de Paul la plus scrupuleuse attention.

« Diable! mon garçon, comme tu y vas! » s'écria M. Blandard, dès que Paul eut terminé sa lecture, écoutée par tous avec un religieux silence.

« Mais elle n'est pas trop mal, ta nouvelle! Un peu plus j'allais pleurer. Seulement, pour la bien juger, je veux la relire moi-même à tête reposée, parce que tu sens vivement, tu lis avec feu, tu empoignes l'auditoire, et tu escamotes les défauts, ce que tu ne pourras plus faire quand ton œuvre comparaîtra devant le lecteur. »

Paul était tout joyeux, il venait d'obtenir un véritable succès de larmes. Les femmes essuyaient leurs yeux, que les plus jeunes dirigeaient furtivement sur lui par-dessus leur mouchoir.

Après avoir écouté les compliments de chacun, avec cette modestie sans affectation qui rehausse encore le mérite de celui auquel on donne des éloges, Paul prit congé de ses hôtes.

Il s'en retournait à pied, lentement, afin de mieux ruminer sa satisfaction intérieure, et se disant, non sans un grain de fatuité bien pardonnable : « Il est impossible qu'une nouvelle approuvée par Z..., et qui vient de faire pleurer de beaux yeux, ne soit pas d'emblée acceptée par l'éditeur. »

Paul n'avait pas fait ainsi trois cents pas, qu'il sentit une main s'appuyer sur son épaule. Il se retourna, et fut fort étonné de reconnaître M. Josseaume.

« Monsieur, » lui dit celui-ci sans préambule, « est-ce que c'est vrai, cette histoire que vous venez de raconter tout à l'heure?

— Non, monsieur, » dit Paul en souriant, « c'est une donnée que j'ai imaginée moi-même.

— Ah!... alors ce chimiste dont vous parliez, et qui meurt si malheureusement, n'a jamais existé?

— Non, monsieur. Quand on veut composer un roman, une nouvelle, on invente un thème, amusant ou pathétique, que l'on développe le mieux possible, selon ses moyens.

— Ah!... mais ces découvertes que vous avez énumérées, ce bleu fixe d'application, par exemple, ça n'est pas vrai non plus.

— Si fait! si fait! » dit Paul en riant de bon cœur. « Pour le bleu fixe, il existe réellement, car c'est moi qui l'ai trouvé.

— Vous avez trouvé le bleu fixe, vous! » s'écria M. Josseaume, en prenant les mains de Paul, auprès duquel il marchait, et, l'arrêtant tout à coup au milieu de la rue : « le vrai bleu fixe d'application?

— Je le crois, du moins; car mes expériences en petit ont parfaitement réussi; il est vrai que je ne les ai jamais répétées en grand.

— Vous n'avez donc pas cherché à vendre votre procédé, à prendre un brevet?

— Prendre un brevet! ma foi, non! Il faut de l'argent pour prendre un brevet, et je n'en ai pas à mettre à cela.

— Comment! vous n'avez pas d'argent, vous trouvez le bleu fixe, et vous perdez votre temps à écrire des histoires qui n'existent pas, des bêtises!

— Ah! mais! monsieur!... » dit Paul, dont ce dernier mot avait atteint la fibre délicate.

« Eh! mon Dieu! jeune homme, je n'ai pas envie de vous offenser; mais ça me fait souffrir de voir un homme qui, ayant dans sa main une fortune, après laquelle courent tant de gens, que je m'éreinte moi-même à acquérir, la néglige, la rejette par insouciance, ou pour satisfaire je ne sais quelle fantaisie qui lui traverse le cerveau. »

Cette chaleureuse sortie de M. Josseaume, dans laquelle Paul reconnaissait le langage du bon sens, loin de l'irriter, le calma en lui donnant à réfléchir.

M. Josseaume, après avoir repris haleine et gardé un instant de silence, dit à Paul : « Écoutez, monsieur, je suis M. Josseaume, fabricant de toiles peintes; je demeure sur la ligne de Rouen, près d'Épone. Si vous voulez essayer en grand la recette de votre bleu fixe, je serai enchanté de vous en fournir les moyens, et quand il vous plaira de venir chez moi, vous y serez le bien reçu. »

Là-dessus M. Josseaume et Paul se saluèrent, et ce dernier rentra chez lui fort diverti par cette petite aventure.

Le lendemain matin, Paul se rendit chez X..., l'éditeur, et lui remit le mot de Z...

X... était très-poli, et maniait à merveille ce langage facile et mielleux qui convient aux gens obligés, par état, à donner souvent ce qu'on appelle de l'eau bénite de cour.

« J'ai beaucoup à faire en ce moment, » dit-il à Paul; « mais laissez-moi votre nouvelle, je la lirai avec plaisir. Revenez un soir, dans huit jours, et si je la trouve bonne, comme me le fait présumer ce que m'en dit M. Z..., je la prendrai volontiers. Pardon! vous vous appelez?

— Paul.

— Vous avez déjà été imprimé?

— Hélas! non, monsieur, c'est mon début.

— Ah!... n'importe, revenez d'aujourd'hui en huit. »

« Une semaine à attendre, se dit Paul, en se retirant tout désappointé; c'est bien long. Eh mais! si pour passer le temps je m'en allais essayer mon bleu fixe chez cet excellent M. Josseaume; il me paraît en être épris, et en lui donnant une recette dont je n'ai que faire, c'est peut-être, après tout, lui rendre un véritable service. »

Enchanté de cette idée, Paul fit ses dispositions pour ce petit voyage; mais, retenu à Paris par une affaire urgente, il ne put se mettre en route que deux jours après.

Ch. Adam.

(*La fin au prochain numéro.*)



A.-B.-C. pourrait découper les morceaux de drap en carrés ou médaillons, les coudre ensemble, et faire au milieu de chaque carré un petit *motif* en soutache; il s'agirait seulement de bien *harmoniser* les différentes couleurs, et de les disposer en rayures; le journal est très-fier de lui avoir envoyé le *manteau parisien*, qu'elle a si bien réussi. — *A la Guerche* : des pantalons tricotés, atteignant la jarretière, sous la crinoline du petit garçon, ou bien un jupon de flanelle : le premier moyen est le meilleur; je prie ma correspondante de continuer de me considérer comme *sa marraine*; je remplirai avec plaisir les devoirs attachés à ce titre; quant au dernier paragraphe de sa lettre, je dois lui répondre que nous devons, *autant que possible*, concilier l'élégance et la nouveauté avec l'utilité; il serait donc bien difficile de publier le dessin d'objets trop connus, et dont le patron est dans le domaine public; tous mes efforts tendent principalement au but qu'elle indique, et elle doit voir que nous faisons une large part aux femmes laborieuses; — oui, pour la veste; rien ne s'oppose à ce qu'elle soit d'une nuance autre que la jupe, et c'est dans cette prévision qu'il faut adopter, pour les vestes, les nuances *neutres* : — noir, — gris, — brun, — violet tout au plus, car le violet ne s'accommoderait pas d'une association avec une jupe gros bleu, par exemple. — Les manteaux d'hiver ont paru dans le n° 44; il nous est impossible de recommencer ce numéro qui entraîne des frais extrêmement considérables; s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74, pour le patron que l'on désire; lui seul peut donner les renseignements que l'on me demande et qui ne sont pas de ma compétence; ces confections sont faites chez Mme Leballeur, qui pourra répondre aux différentes questions que l'on m'adresse. — On fait beaucoup de broderies mélangées, en galon et soutache; l'effet en est charmant. — Le manteau arabe est plus joli avec les ornements, mais rien ne s'oppose à ce qu'on le fasse uni et noir. Pour le mode d'envoi des prix d'abonnement, voir les différents avis insérés dans le journal. — Les écrans à *pied* les plus nouveaux sont en forme de *bannière*, à sujets, ou reproduisant en grand l'écusson armorié de la personne à laquelle l'écran doit appartenir; M. Simart, rue de Rambuteau, 64, enverra l'écran tout *échantillonné* (c'est-à-dire *passé*), dès qu'on lui en aura fait la demande, en indiquant le genre qu'on préfère. — L'alpaga n'est point une étoffe de deuil; il faut choisir du mérinos, du cachemire ou toute autre étoffe de laine croisée, sans reflets brillants. — Les manches à poignets doivent avoir 80 cent. de largeur; on les fronce et on les coud sous un ou deux bouillonnés qui sont attachés sur une manche courte et plate. — Mme C. H., à Strasbourg, peut porter en toute sécurité son grand manteau sans manches; les formes nouvelles de cet hiver n'ont point de manches, ou bien ont des manches énormes comme longueur et ampleur.

L'aimable grand'mère qui m'écrit du château de B..., près Ham, met beaucoup de coquetterie à vieillir son goût; je ne vois pas qu'il soit possible de changer un seul détail aux projets de toilette qu'elle veut bien me communiquer; sa petite-fille sera aussi charmante que la plus charmante Parisienne avec le costume de popeline et le chapeau de velours noir, orné à l'intérieur avec une rose; la robe soutachée devra être soit en alpaga très-fin, soit en taffetas noir; la broderie mélangée de galon et de soutache convient mieux à son âge que la broderie en chenille. En dehors de la casaque non ajustée, il n'y a guère pour les jeunes filles d'autre forme de manteau que le talma long. Je ne saurais assez remercier Mme G... pour cette charmante lettre, et pour la bienveillance qu'elle veut bien me témoigner; M. Sainfoin a reparu, à son grand regret; il soutient que cette saison le paralyse et lui enlève ses grâces, tant il s'est complétement identifié avec ses fleurs.

Explication du Monogriphe.

Le mot du Monogriphe inséré dans notre dernier numéro est : *Anguille*; qui donne *Aiguille* en changeant la deuxième lettre.



Plaignez le malheureux que de mon poids j'accable,
D'avoir de la gaîté je le rends incapable.
Quelquefois près du feu, les pieds sur les chenets,
Toujours seul avec moi, n'ayant pas de projets,
Il suit le cours du temps que marque sa pendule,
Sans jamais désirer qu'il avance ou recule;
Il voit fuir chaque instant sans crainte, sans espoir;
Souvent ne pensant plus, il regarde sans voir.
Sur mes cinq pieds, lecteur, j'empoisonne sa vie.
Par de sombres pensers son âme est poursuivie:
Il s'éveille à regret, déplorant son destin;
Sa toilette du soir est celle du matin.
Au lieu de me combattre, à moi seul il se livre,
Et parfois il n'a pas le courage de vivre.
Or, si de moi, lecteur, tu veux te garantir,
Occupe ton esprit et cherche le plaisir;
On le trouve partout, dans la charité même,
Sous l'abri du hameau plus que du diadème.
Apprends que je suis fils de l'uniformité,
Que bientôt je détruis la plus forte santé;
L'effet que je produis est enfin si funeste
Qu'il faut me fuir, lecteur, comme on fuirait la peste.

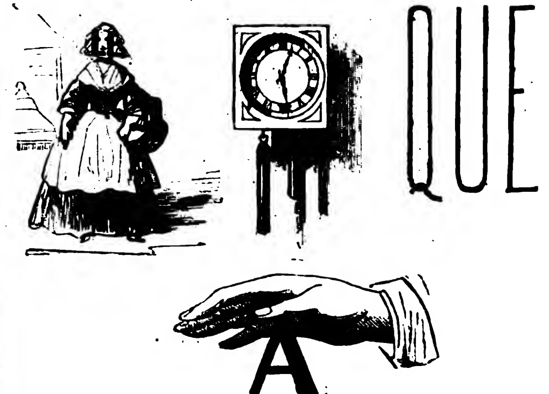
La comtesse D'OUT.....T.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

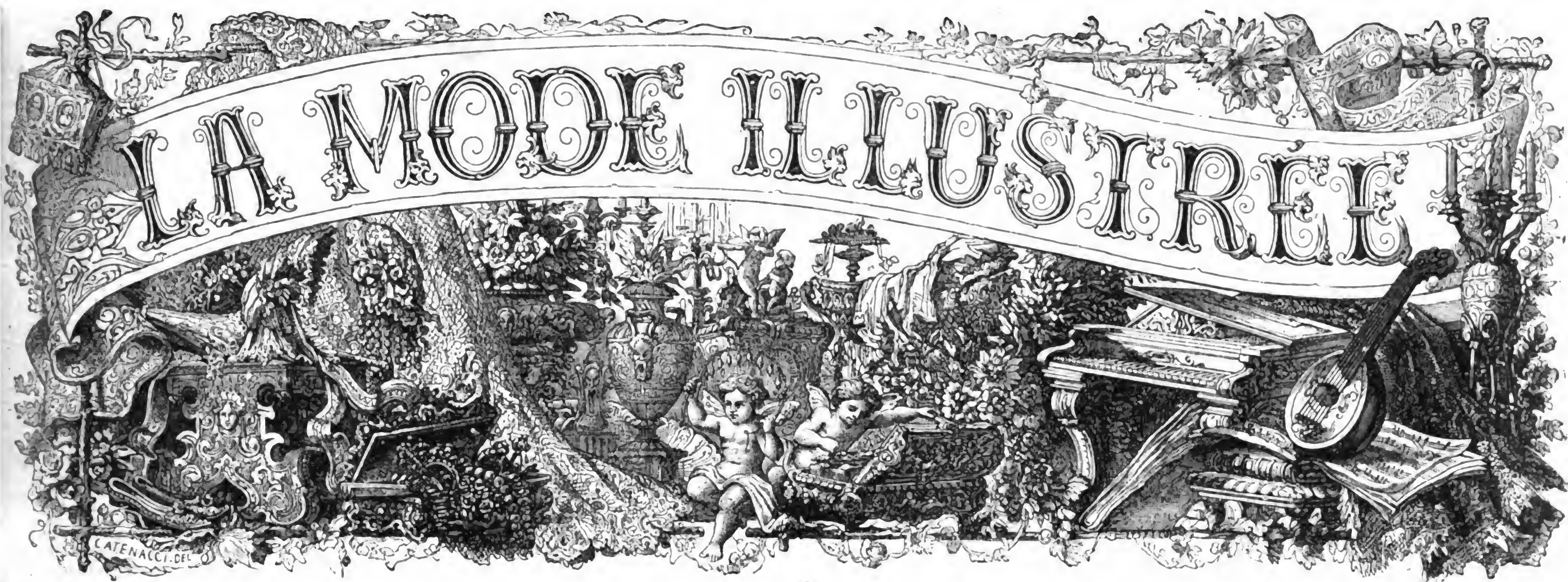
RÉBUS





EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Entre deux grands dangers choisir est embarrassant.

N° 51. DEUXIÈME ANNÉE. 16 décembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent au 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —



FANCHON FÉNELLA.

Fanchon Fénella.

MATÉRIAUX. — 32 grammes de laine *anglaise* blanche; 24 grammes de même laine groseille; 16 grammes de laine blanche fine; un écheveau de même laine groseille; 6 petits boutons de métal; crochet en bois n° 9; aiguille à tricoter en bois n° 0.

Cette fanchon est en deux parties retombant l'une sur l'autre, et faites entièrement avec des mailles en l'air exécutées avec de la laine prise *double;* les brides sont faites à part. La garniture se compose d'une longue frange nouée, d'une bande de peluche ayant 2 centimètres de largeur, de six rosettes et de deux glands.

Pour faire la partie blanche, on monte 88 mailles, et sur cette chaînette on fait le premier tour; il se compose de 22 festons, de 5 mailles en l'air chacun, et sous lesquels on passe toujours 3 mailles de la chaînette; chacun de ces festons est attaché à la chaînette par une maille simple. Après avoir fait ce premier tour, on retourne l'ouvrage, et l'on fait le deuxième tour, composé aussi de festons de 5 mailles en l'air et d'une maille simple; pour faire celle-ci on ne pique pas le crochet dans la maille du tour précédent; mais *sous* cette maille, de façon à poser la maille simple *à cheval*. On fait encore 38 tours de la même façon; la partie faite avec la laine blanche est terminée; avant de couper le brin, on fait encore un tour composé de festons, chacun de 3 mailles en l'air; ce tour est placé sur l'un des côtés de la fanchon, en se dirigeant vers la chaînette du commencement; on noue dans chacun de ces festons, et dans ceux de la chaînette, des houppes blanches; chaque houppe est composée de 15 brins ayant 26 centimètres de longueur; ils sont ployés en deux, noués, et forment des houppes de 30 brins et de 12 centimètres de longueur à peu près.

La deuxième partie de la fanchon est faite avec la laine groseille. On monte 60 mailles, on fait 15 festons dans cette chaînette, et l'on travaille comme nous l'avons indiqué pour la première partie, jusqu'au 35e tour. On fait aussi des festons de 3 mailles en l'air sur l'un des côtés de cette partie, et l'on met des houppes groseille pareilles aux houppes blanches. A la pointe de derrière on met cinq houppes de plus, afin que la garniture soit plus épaisse.

On place ensemble les côtés non garnis de houppes des deux morceaux, et on les réunit en les tirant un peu, de façon que la fanchon prenne la forme de la tête.

On fait la garniture peluchée avec de la laine blanche fine (voyez n° 47); on divise la laine en écheveaux composés de 30 brins, et l'on emploie, en guise de moule, l'aiguille n° 0. On fait 45 centimètres de cette garniture, et l'on y passe de la laine groseille pour former les petites *mouches* que notre dessin indique. Cette garniture est cousue audessus des houppes groseille, et l'on en fait une deuxième de 35 centimètres de longueur pour le devant de la fanchon.

Les rosettes se font de la manière suivante : on noue deux très-longues boucles de coton blanc avec la laine anglaise prise quadruple, et, prenant un moule à franges de 2 centimètres de largeur, on place le nœud qui joint le coton à la laine sur le bord supérieur du moule; on place la laine autour du moule, puis on croise les deux boucles de coton sur cette laine *quadruple;* on met la laine autour du moule; on *recroise* les deux boucles de coton sur le bord supérieur du moule, et ainsi de suite. Les deux boucles de coton doivent être toujours très-serrées, afin que les boucles de laine destinées à former la frange soient aussi rapprochées que possible. Ce travail sera fait bien plus vite, et réussira mieux, si deux personnes s'en occupent: l'une tiendra le moule, autour duquel elle tournera la laine; l'autre tiendra les deux boucles de coton, et les croisera sur le moule.



N° 1. — CAPUCHON FORTUNA.

On fait 90 centimètres de frange blanche, et autant de

frange groseille; on partage chacune de ces franges en trois morceaux de 30 centimètres, que l'on roule en spirale pour former les rosettes; on place d'un côté deux rosettes blanches et une rosette groseille; de l'autre côté deux rosettes groseilles et une rosette blanche, en consultant la disposition de notre dessin; on met un bouton de métal au milieu de chaque rosette. On peut remplacer cet ornement par des rosettes en ruban.

Les brides sont faites avec la laine anglaise prise double. On monte 100 mailles (pour chaque bride), et sur cete chaînette on fait 25 festons pareils à ceux de la fanchon; on fait encore 5 tours pareils; dans le 7e tour les festons se composent de 3 mailles en l'air; on borde chaque bride de trois côtés avec deux tours de festons (composés de 4 mailles en l'air et d'une maille simple) faits avec la laine groseille; le côté non bordé est celui que l'on coud à la fanchon; on met au bout de chaque bride un gland de laine groseille ayant 12 centimètres de longueur.

Capuchon Fortuna.

Matériaux. — 64 grammes de laine blanche fine (4 fils); cachemire blanc; soutache jaune d'or en soie; deux aiguilles à tricoter n° 5.

Ce capuchon est fait au tricot; on travaille toujours à l'endroit en *allant* et *revenant;* à chacun des 24 premiers tours (le pramier tour non compris) on augmente d'une maille, en dehors de laquelle on augmente d'une maille avant et après la maille placée dans le milieu du tour, et cela, pour chaque tour *impair*, 1, 3, 5, etc.

On fait 9 mailles pour commencer le capuchon. D'après les augmentations que nous venons d'indiquer, le 1er tour se compose de 12 mailles, le 2e de 13 mailles, le 3e de 16 mailles, le 4e de 17 mailles, et ainsi de suite. Le 24e tour se compose de 57 mailles; après celui-ci on n'augmente plus à la fin, mais seulement au milieu des tours. Les 25e et 26e tours se composent de 59 mailles; les 27e et 28e de 61 mailles; les 30e et 31e de 63 mailles.

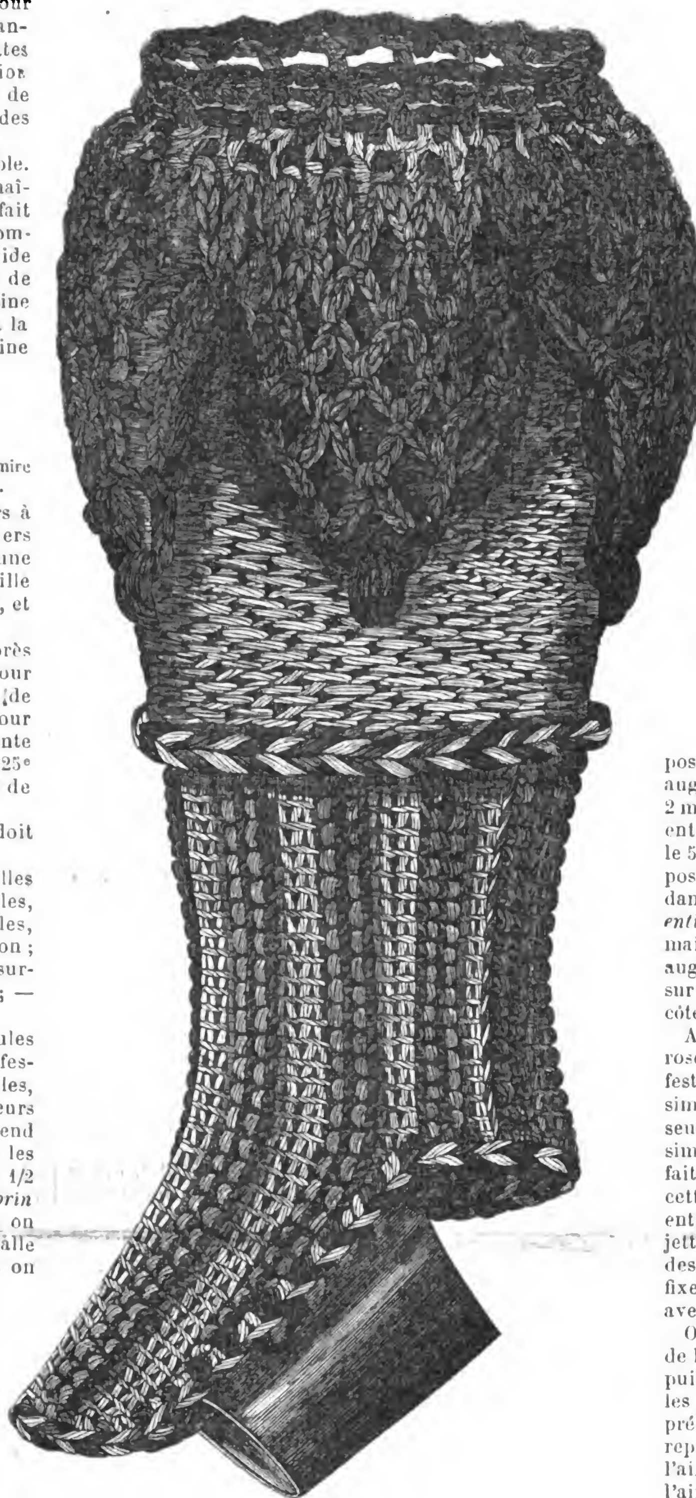
On tricote de la même façon jusqu'au 82e tour, qui doit avoir 115 mailles.

Le tour suivant est fait jusqu'à la première des 5 mailles qui précèdent la maille du milieu; on surjette ces 5 mailles, celle du milieu, les 5 mailles suivantes, en tout 11 mailles, et l'on travaille séparément chacun des côtés du capuchon; les tours deviennent toujours plus courts, en ce que l'on surjette 5 mailles dans chaque 2e tour; on en fait ainsi 18; — l'autre côté est pareil à celui-ci.

Le bord du capuchon est garni avec de petites boules de laine, retenues par un brin de soie et suspendues en festons composés chacun de 12 boules. Pour faire ces boules, on prépare un écheveau de laine blanche, ayant plusieurs mètres de longueur et composé de 20 à 24 brins; on prend une aiguille enfilée avec de la soie blanche, et l'on noue les brins de laine très-fortement, en laissant 1 centimètre 1/2 d'intervalle entre chaque nœud, *sans jamais couper le brin de soie*, qui est destiné à soutenir les petites balles; on coupe ensuite les brins de laine au milieu de l'intervalle qui sépare les nœuds (sans couper le brin de soie), puis on place le tout au-dessus d'une marmite remplie d'eau bouillante, pour faire gonfler la laine; on *tond* les petites balles, afin que tous les brins soient bien égaux; on attache cette garniture en employant de la laine blanche, qui sert pour les *suspendre* à 1 centimètre de distance du bord du capuchon; on laisse environ 3 centimètres de distance entre chaque feston de cette garniture.

On taille, en cachemire blanc, des bandes droites ayant 3 centimètres 1/2 de largeur; on les fait découper de chaque côté à l'emporte-pièce, on les fronce au milieu, et l'on place cinq rangs de cette ruche sur le capuchon; ces rangs décrivent des lignes courbes (voir le dessin du capuchon étendu); le dernier est posé au bord, de façon que la moitié dépasse le bord du capuchon; ces bandes doivent avoir une longueur double de celle qu'elles ont lorsqu'elles sont converties en ruches; pour 2 mètres de ruche il faut prendre par conséquent 4 mètres de bandes; une ruche pareille à celle du dessus encadre le bord inférieur du capuchon.

Les brides sont en taffetas blanc; elles sont arrondies, ont 55 centimètres de longueur, 9 centimètres de largeur en haut, 13 centimètres de largeur en bas, du côté arrondi; on les découpe à l'emporte-pièce, puis on coud au-dessus des festons formés par le découpage, de la soutache jaune, formant une petite boucle dans le creux de chaque feston. Les brides sont placées à l'endroit où se termine la garniture de petites balles. Les ruches peuvent être faites en taffetas blanc ou taffetas de couleur; la soutache, dans ce dernier cas, serait blanche.



GUÊTRE POUR ENFANT.

Guêtre pour enfant de deux à quatre ans.

Matériaux. — 32 grammes de laine blanche; 16 grammes de laine rose; 8 grammes de laine noire; toutes ces laines doivent être fines. On emploiera les crochets nos 3 et n° 8.

Cette guêtre est faite au crochet tunisien, au point *ondulé*, et point de Gobelins *simple*. (Voir le n° 47.)

La partie supérieure de la guêtre est faite en rangées transversales, avec le point de Gobelins *simple*. On prend le crochet n° 3, la laine blanche, et l'on monte 14 mailles. Le premier tour (qui se compose de 2 tours, l'un *allant*, l'autre *revenant*) se fait sans augmentation. Dans les 3 tours suivants on augmente de 2 mailles à la fin du premier des tours qui forment le tour entier, ainsi que nous venons de le dire; et par conséquent le 5e tour, en comptant depuis le commencement, se compose de 20 mailles, puisqu'on a augmenté de 6 mailles dans le cours des 3 tours *entiers*. On fait ensuite 39 tours *entiers* (se composant de 2 tours) avec le même nombre de mailles, puis on diminue en suivant l'ordre observé pour augmenter, jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 14 mailles sur le crochet, puis on coud ce morceau ensemble sur le côté transversal.

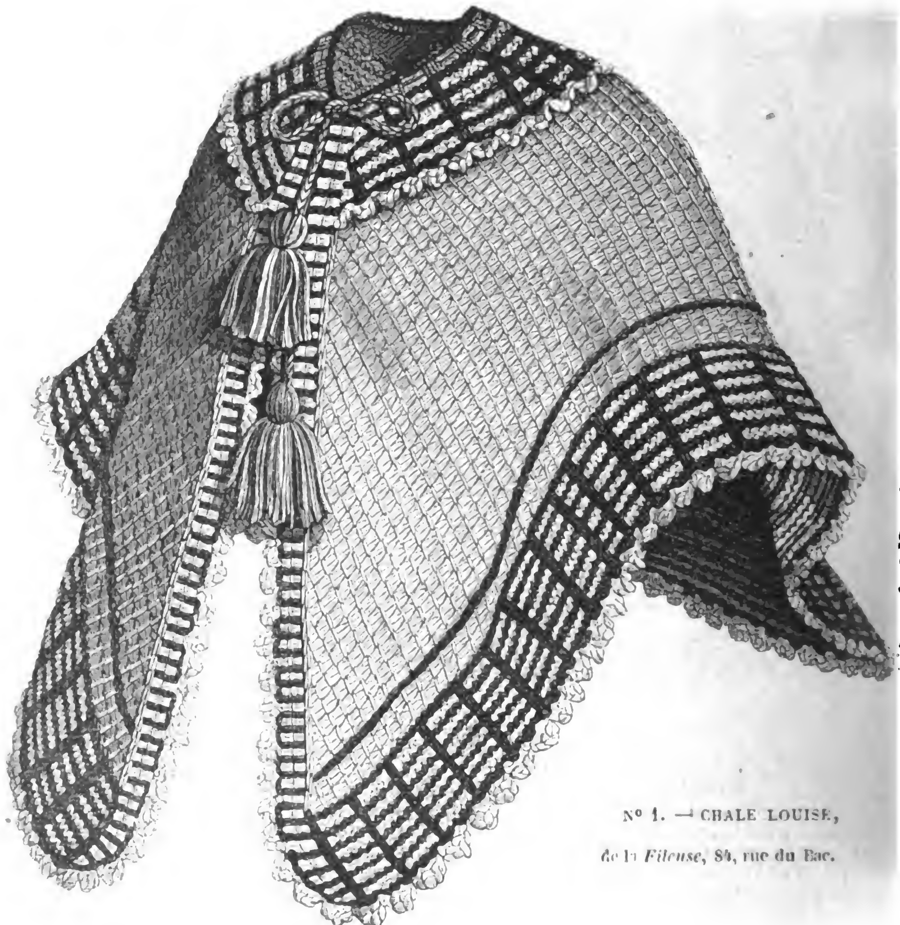
Autour du côté supérieur on fait 26 festons avec la laine rose, en piquant le crochet dans les mailles blanches; ces festons se composent de 6 mailles en l'air et d'une maille simple. Sur ce premier tour on en fait 6 pareils, en *contrariant* seulement les festons, c'est-à-dire en plaçant les mailles simples au milieu des festons du tour précédent; le 8e tour est fait de la même façon, mais avec la laine noire. On partage cette bande, formée de festons, en quatre parties égales, entre lesquelles on fronce un peu les festons que l'on assujettit avec de la laine rose; on tire au contraire la pointe des quatre grands festons que l'on vient de froncer, on les fixe sur la partie blanche avec quelques grands points faits avec la laine noire.

On prend la laine noire, on fait autour du bord supérieur de la guêtre un tour composé de 27 mailles, un peu serrées; puis on prend la laine rose, on fait alternativement 2 mailles en l'air (sous lesquelles on passe une maille du tour précédent), puis une bride. Quand ce tour est terminé, on reprend la laine noire, on fait alternativement 4 mailles en l'air, une maille simple, celle-ci au-dessus des mailles en l'air du précédent tour. Ainsi de suite jusqu'à la fin du tour.



CHALE PYTHIA,

de la *Fileuse*, 84, rue du Bac.



N° 1. — CHALE LOUISE,

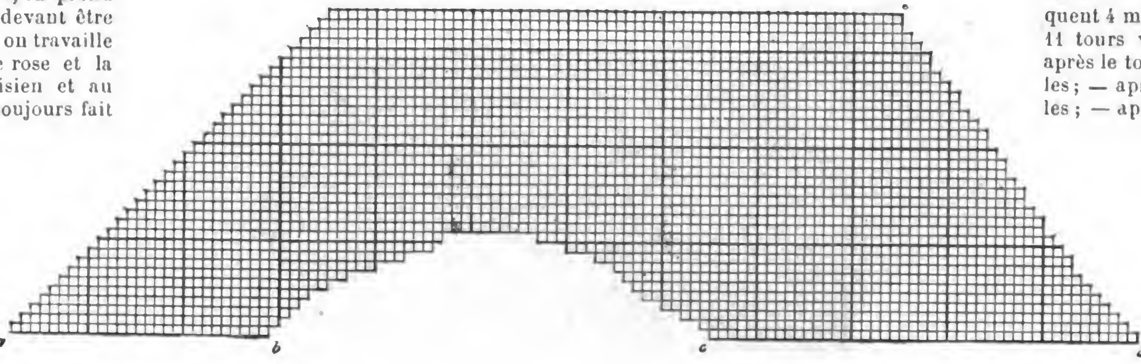
de la *Fileuse*, 84, rue du Bac.

Pour faire la partie inférieure, on prend le crochet n° 8, cette partie devant être plus épaisse que la précédente; on travaille alternativement avec la laine rose et la laine blanche, au crochet tunisien et au point *ondulé*, ce dernier étant toujours fait avec la laine rose. On monte 20 mailles, et l'on fait avec ce chiffre six raies blanches et cinq raies roses se composant chacune de 4 tours; dans la raie rose suivante (sixième), on augmente de 7 mailles à la fin du premier tour; on augmente encore de 3 mailles à la fin du 3e tour. La raie blanche qui succède à celle-ci est augmentée de 3 mailles à la fin du premier tour; l'*empeigne* a atteint sa longueur; elle doit se composer de trois raies blanches et de deux raies roses (chacune de 4 tours), après lesquelles on diminue dans les deux raies suivantes exactement le même nombre de mailles que l'on a augmentées de l'autre côté. On coud ensemble, à l'envers, les deux côtés transversaux de la partie inférieure de la guêtre, et on entoure cette partie avec un rang de mailles simples, en faisant alternativement une maille blanche, une maille noire. On réunit les deux morceaux de la guêtre et on les coud de telle façon que la couture du mollet se trouve au milieu de la couture de la partie inférieure; on cache cette couture en faisant pardessus des mailles simples, alternativement blanches et noires; on coud, sous l'empeigne, une bande de cuir verni ayant 6 centimètres de largeur, et l'on passe un ruban élastique dans les brides roses qui encadrent le côté supérieur de la guêtre.

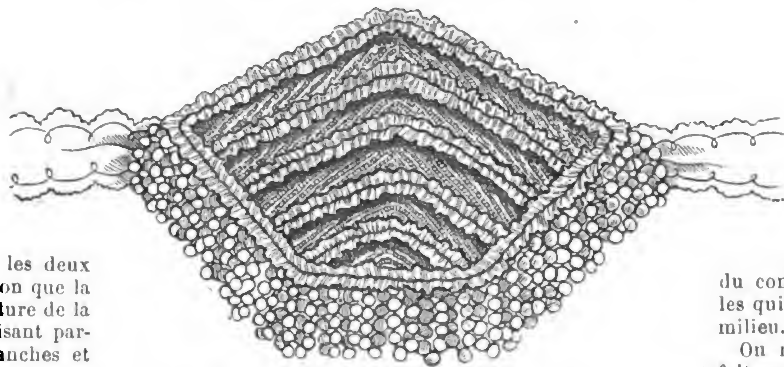
Châle Pythia. — Crochet et tricot.

MATÉRIAUX. — 145 grammes de laine fine, violette; 48 grammes de même laine noire; deux écheveaux de soie d'Alger blanche; quelques brins de même soie de différentes nuances; crochet en bois, n° 6; aiguilles à tricoter en bois, n° 6.

Ce châle est fait au tricot et au crochet; chacun de ses côtés a, depuis la pointe de derrière, environ 113 centimètres de longueur.



N° 2. — TABLE DES MAILLES. — MOITIÉ DU FOND DU CHALE LOUISE.



N° 2. — CAPUCHON FORTUNA ÉTENDU.

On commence le travail avec le crochet *tunisien;* on prend la laine violette, on monte 540 mailles, et l'on fait 11 tours: — un tour avec la soie blanche, — 12 tours avec la laine noire, et l'on termine la bordure avec un tour fait avec la soie blanche. On sait que ce que nous appelons *un tour de crochet tunisien* se compose de 2 tours, l'un qui va de droite à gauche, l'autre qui revient de gauche à droite. Dans chacun des 25 tours que nous venons de décrire, on prend *ensemble* les 2 mailles du commencement, les 2 mailles de la fin; les 4 mailles du milieu de chaque tour sont réduites à 2, puisqu'on en fait 2 ensemble, c'est-à-dire que de 4 mailles on en fait 2; on diminue par conséquent 4 mailles dans chaque tour. Après les 11 tours violets, il reste 500 mailles; — après le tour fait en soie blanche, 496 mailles; — après les 12 tours noirs, 448 mailles; — après le dernier tour en soie blanche, 444 mailles.

On lève, sur l'une des aiguilles à tricoter, ces 444 mailles; entre la 222e et la 223e, on augmente d'une maille, qui devient la maille du milieu et porte à 445 le nombre des mailles placées sur l'aiguille. On tricote le fond du châle avec la laine violette, et l'on fait: 2 tours à l'endroit aller et retour; — un tour dans lequel on tricote une maille à l'endroit; — on lève la maille suivante *à l'envers*, en plaçant le brin derrière cette maille; — un autre tour pareil à celui-ci, mais en plaçant le brin devant l'aiguille pour chaque maille que l'on lève.

Ces quatre tours composent le dessin; ils sont toujours répétés, et l'on doit veiller à ce que les mailles *levées* soient toujours placées les unes au-dessus des autres; dans tous les tours impairs (1, 3, 5, 7, etc.), on tricote *ensemble* les 2 mailles du commencement, — les 2 mailles de la fin, — les 2 mailles qui précèdent et les 2 mailles qui suivent la maille du milieu.

On répète ces quatre tours cinquante-cinq fois, ce qui fait en tout 220 mailles; on surjette ensuite les mailles qui restent sur l'aiguille. On fait ensuite *au crochet*, tout autour du châle, les petites dents qui sont expliquées à l'occasion du châle Louise, figurant dans le présent numéro. Dans la raie noire de la bordure, on fait, au point de marque, des sortes de croix avec de la soie de différentes couleurs. On verra l'effet et la disposition de ce petit semé sur le dessin qui représente le châle.

L'encolure du châle est rejetée en arrière à l'aide de deux plis profonds, fixés au milieu du châle. On fait au crochet, avec la laine violette, une chaînette ayant 14 centimètres de longueur; on la fixe au milieu du châle, sur les plis, en guise d'agrafe, à laquelle on suspend un gland fait en laine ayant en tout 11 centimètres de longueur. La tête

ALPHABET AU PLUMETIS.

du gland est *habillée* avec des mailles faites au crochet. On peut substituer partout de la laine à la soie.

Châle Louise. — Crochet et tricot.

MATÉRIAUX. — 40 grammes de laine noire; 40 grammes de laine blanche; 160 grammes de laine anglaise grise; deux aiguilles à tricoter en bois, n° 5; un crochet en bois, n° 4.

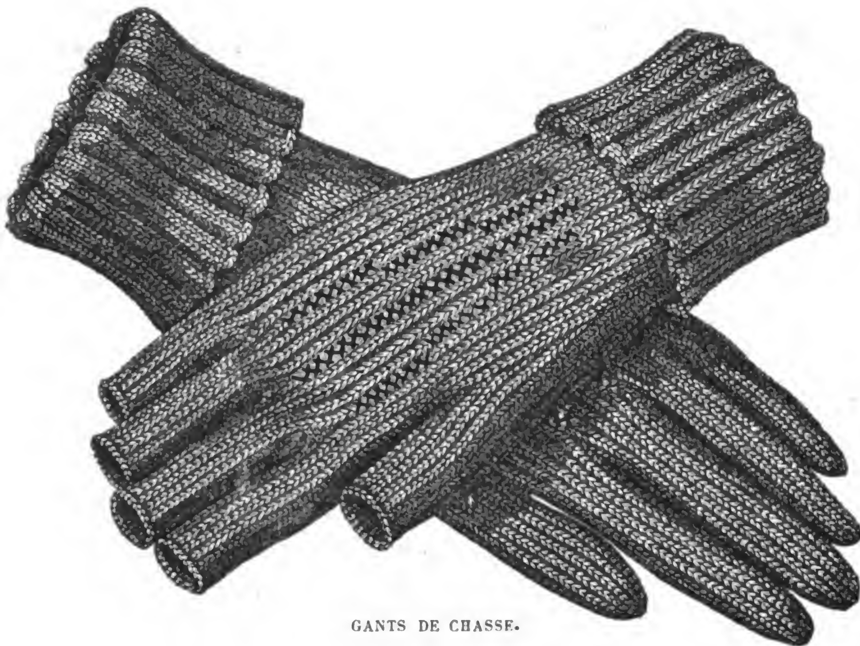
Le fond du châle est fait au crochet tunisien avec la laine grise; la bordure est tricotée avec les laines blanche et noire. — On commence par la bordure; on monte 340 mailles avec la laine noire, et l'on fait le premier tour, uni, à l'endroit.

2e *tour*. — On laisse la laine noire (sans la couper); on prend la laine blanche, et on lève la première maille sans la tricoter comme maille de lisière. — * On lève pareillement les deux mailles suivantes, en mettant le brin par derrière; — puis on tricote 5 mailles à l'endroit; — on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour, dont on tricote la dernière maille.

3e *tour*. — Comme le précédent, mais en plaçant le brin par devant, chaque fois qu'on lève les deux mailles.

4e *tour*. — Laine noire. Toutes les mailles sont tricotées à l'endroit; on fait 2 mailles dans la première, et autant dans la dernière maille du tour.

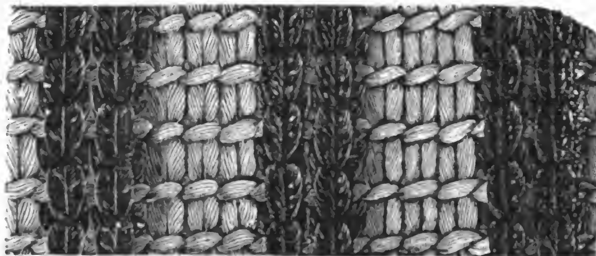
5e *tour*. — Comme le précédent, mais sans augmentation. On fait toujours alternativement 2 tours blancs, — 2 tours noirs; les blancs sont faits comme les 2e et 3e tours, — les noirs comme les 4e et 5e tours. — On augmente encore deux fois dans chaque premier tour noir, puis l'on diminue graduellement, de façon que, dans la 7e raie noire, qui termine que la bordure se compose en tout de 155 mailles; la 78e maille est celle du milieu. On revient sur ce tour en tricotant avec la laine noire, puis on prend la laine blanche; on tricote 3 mailles unies; — on lève les 2 suivantes, — 5 mailles unies, — on lève les 2 suivantes, ainsi de suite. Les 27e et 28e mailles, — les 53e et 54e mailles, — les 2 mailles qui précèdent et les 2 mailles qui suivent celle du milieu sont tricotées ensemble, de façon à former une maille avec ces 2 mailles, chaque fois que nous les avons nommées. On diminue deux fois de la même façon pour l'autre côté; dans le milieu on tricote seulement 3 mailles blanches, et de chaque côté du milieu on lève seulement *une* maille noire. Dans chaque 2e tour on diminuera deux fois au-dessus des diminutions précédentes, puis de chaque côté la bordure, le nombre des mailles soit de 338. — On ne surjette pas les mailles, et on les prend sur le crochet, selon l'explication suivante.



GANTS DE CHASSE.



GILET DE CHASSE.



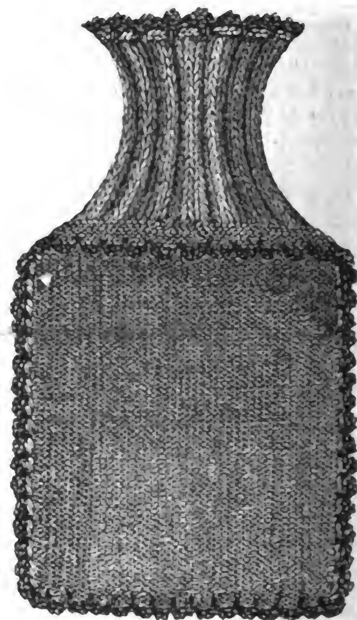
POINT AU CROCHET POUR LE CACHE-NEZ.

Le fond est fait d'après la *table des mailles* jointe à ce châle, et représentant la moitié de ce fond; la ligne marquée *d* jusqu'à *e* marque le milieu du fond, et l'on diminue de chaque côté de la maille du milieu; l'*a* représente la pointe de devant; les 10 premiers tours sont faits en trois parties séparées; pour la partie du milieu on prend, depuis *c* 89 mailles, dont la 45e, marquée *d*, est la maille du milieu; les deux autres parties sont les devants, pour chacun desquels on prend 27 mailles depuis *a* jusqu'à *b*. Dans le 11e tour seulement, on réunit les trois parties; les mailles de la bordure sont diminuées pour le fond de la manière suivante: depuis *a* jusqu'à *b*, les 2e et 3e mailles de la bordure sont prises ensemble et forment une seule maille; — depuis *b* jusqu'à *c*, on prend ensemble la 3e et la 4e maille; — on en fait autant depuis *e* jusqu'à *d*. Dans les coins *b* et *c*, on prend 2 mailles ensemble trois fois de suite; — dans le coin *d*, on prend 2 mailles ensemble cinq à six fois de suite.

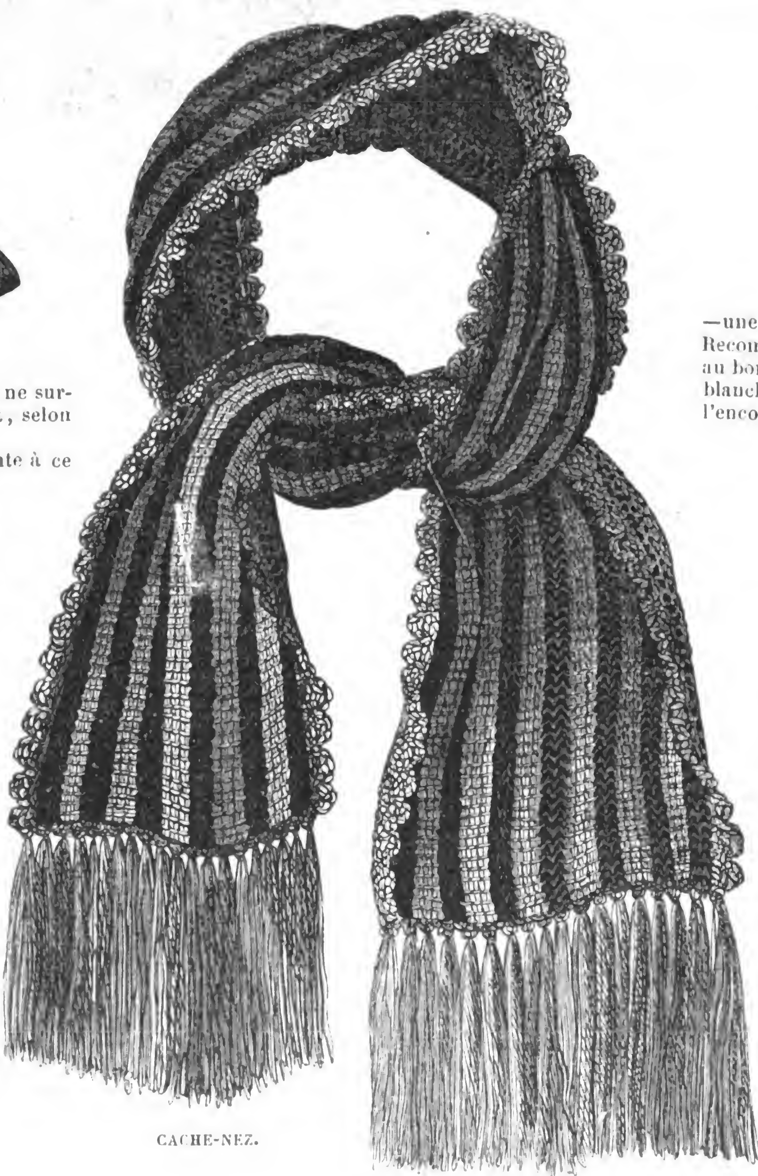
Les raies noires qui traversent perpendiculairement la bordure sont faites à part au point de chaînette, avec la laine noire quand le fond est terminé.

Le petit col se compose d'une bordure pareille à celle du châle; on tricote le premier tour (laine noire) dans l'encolure, en prenant ensemble les 2 premières et les 2 dernières mailles du fond, et prenant ensemble aussi les 2 mailles qui précèdent et les 2 mailles qui suivent la maille du milieu; en outre, on doit diminuer de telle façon de la maille du milieu, et, de plus, au commencement et à la fin de chaque tour. La cinquième raie noire termine le col, et sur cette raie on fait encore 3 tours (chacun de deux tours) au crochet tunisien avec la laine grise; dans le 1er de ces 3 tours on laisse au commencement et à la fin du tour 18 mailles de la bordure; on diminue de chaque côté de la maille du milieu, et l'on diminue aussi 8 fois dans chaque côté; dans le 2e tour tunisien (premier tour des deux tours que nous comptons pour un seul), on diminue seulement de chaque côté de la maille du milieu; on laisse au commencement et à la fin de ce tour, 8 mailles; — au commencement et à la fin du 3e tour on laisse 5 mailles, et pour ce dernier tour on diminue comme dans le précédent. — On fait ensuite, sur chaque côté de devant, une raie composée de 5 tours, pour lesquels on fait toujours, alternativement, une maille simple, une maille en l'air; le 1er tour est noir, le 2e blanc, le 3e noir, et ainsi de suite, en alternant les deux couleurs: en tout 2 tours blancs et 3 tours noirs. Chaque fois que l'on fait la maille simple, on passe le crochet sous la maille en l'air du tour précédent; cette raie doit être conduite jusqu'à moitié de la bordure du bas, et se termine par des tours toujours plus courts, afin d'arrondir les pointes de devant. On fait au bord de l'encolure, avec la laine noire, un tour de mailles simples, puis un tour de brides *à jours* avec la laine blanche; dans ce dernier tour on passe un cordon; sur les brides blanches, on fait un tour de mailles simples avec la laine noire.

On encadre tout le châle (l'encolure exceptée) avec un rang de petites dents faites avec la laine blanche; on fait ces dents de la façon suivante: une maille simple dans la 1re maille du bord de l'un des devants; * 2 mailles en l'air; — dans la 1re de ces 2 mailles en l'air, 2 mailles simples, — une maille simple dans la 3e maille du bord de devant. — Recommencez depuis *. On fait aussi des dents pareilles au bord de la bordure du col; on fait un cordon en laine blanche et noire, on le passe dans les brides blanches de l'encolure; on met un gland à chaque bout du cordon.



COLLIER POUR HOMME.



CACHE-NEZ.

Alphabet au plumetis.

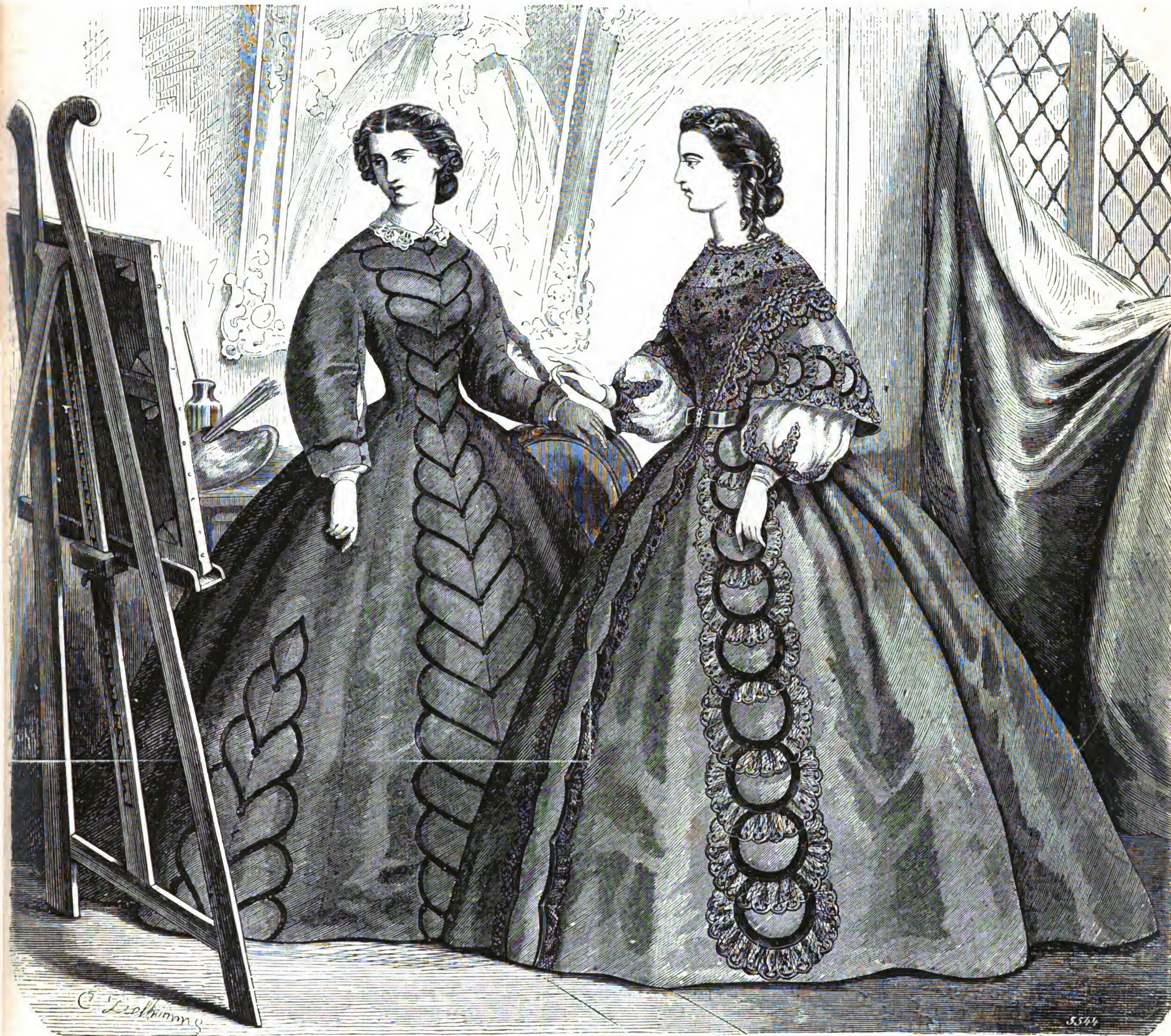
Les sept premières lettres de cet alphabet sont ornées de feuilles en relief, dont le dessin *séparé* se trouve près de la lettre A. On exécute ces feuilles séparément sur de la batiste, au plumetis d'un côté, au point d'armes de l'autre côté; on les découpe, et, après avoir brodé la lettre dans laquelle la feuille doit figurer, on applique celle-ci en l'entourant d'un point de cordonnet, en la maintenant un peu en relief du côté *ombré*. Il est superflu d'ajouter que l'on peut remplacer ces feuilles par d'autres plus petites, semblables à celles qui composent les lettres, et inutile de dire que l'on peut découper les feuilles séparées dans quelque broderie usée.

Gants de chasse. — Tricot.

MATÉRIAUX. — 105 grammes de laine grise, fine, de nuance moyenne; un écheveau de même laine noire; six grosses aiguilles à tricoter en acier.

Les gants de chasseurs se distinguent des gants habituels en ce que le gant droit ne couvre pas entièrement les doigts, afin de laisser à ceux-ci toute facilité pour le maniement du fusil. On monte 76 mailles, et l'on tricote d'abord le revers du gant, qui est à moitié replié sur notre dessin. Il se compose de 60 tours, durant lesquels on fait toujours 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers, puis 2 tours à l'endroit, 2 tours à l'envers,

2 tours à l'endroit. On commence ensuite le gant qui, de même que les doigts, est tricoté avec une maille à l'envers, une maille à l'endroit, celle-ci *croisée*, c'est-à-dire que l'on pique l'aiguille, non dans le côté de devant, mais dans le côté de derrière de la maille. On fait 3 tours de cette façon; dans le 4e tour on augmente d'une maille après la 1re et la 4e maille; les 2 tours suivants n'ont point d'augmentation; on augmente d'une maille *huit fois* de suite au-dessus de la première augmentation (pour préparer le pouce). On fait d'abord 4 tours avec augmentation, puis 2 tours sans augmentation, — 4 tours avec augmentation, — 3 tours sans augmentation; on tricote ensuite le pouce sur deux aiguilles séparées; on lève les 25 mailles qui se trouvent entre les mailles augmentées; on monte 8 mailles sur une autre aiguille; on attache la dernière de ces 8 mailles à la première maille de l'autre aiguille, et l'on tricote 3 tours, en diminuant une maille au commencement et à la fin des 8 mailles; — on tricote 3 tours, on diminue à la même place; — on tricote 2 tours, puis, à la fin du tour suivant, on diminue une maille. Les 17 tours suivants n'ont point de diminution; dans le dernier on surjette. On revient au point de départ du pouce; on prend, sur une aiguille, les 8 mailles ajoutées; dans les 4 premiers tours on diminue une maille au commencement et à la fin des 8 mailles ajoutées, puis on fait 22 tours sans diminution ni augmentation. Pour commencer les quatre doigts, on partage les mailles sur deux aiguilles, et l'on compte, comme première maille de la première aiguille, la maille *croisée* qui est placée au commencement du pouce entre les 2 mailles diminuées; on prend une autre aiguille sur laquelle on tricote 10 mailles de la première aiguille; on prend encore une autre aiguille sur laquelle on monte 12 mailles (avec le brin sur lequel on travaille); on prend sur cette même aiguille les 10 dernières mailles de la deuxième aiguille, et l'on réunit en rond ces 32 mailles, destinées à former l'index. Dans le 1er tour on diminue une maille au commencement et à la fin des 12 mailles; — dans le 2e tour on diminue seulement à la fin; — dans le 3e tour, au commencement et à la fin de ces mêmes 12 mailles, et toujours d'une maille. On fait ensuite 25 tours sans diminution, et l'on démonte. Pour le troisième doigt, on lève d'abord les 12 mailles ajoutées pour l'index, on tricote 10 des mailles de l'aiguille de dessus; on prend encore une autre aiguille sur laquelle on monte 12 mailles; on tricote encore les 10 dernières mailles de l'aiguille de dessous; on réunit les 44 mailles en rond, et dans les 4 premiers tours on diminue une maille au commencement et à la fin des 12 mailles deux fois ajoutées



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe (façon Gabrielle) en popeline violette, ornée d'un revers en velours violet, placé sur le devant de la robe, depuis le col jusqu'aux pieds; ce revers, bordé de velours noir, figure des feuilles arrondies; il se répète sur chaque côté de la robe, et sur le bord des manches. Des boutons en velours noir ferment la robe; les manches, demi-larges, sont ouvertes à la couture, et laissent passer, une petite partie de la sous-manche blanche.

Robe en taffetas gris, ornée de chaque côté avec de larges anneaux en velours noir encadrés avec de la dentelle noire, diminuant de proportions vers la taille; deux bandes de velours noir, garnies de dentelle et disposées en ondulations, garnissent le devant de la robe; corsage décolleté, recouvert d'un fichu en dentelle noire; manches demi-courtes, garnies comme la robe. Sous-manches en tulle blanc, avec *pattes* de dentelle noire.

Les coiffures sont de M. Croizat, 76, rue de Richelieu.

par conséquent on diminue quatre fois dans chaque tour, c'est-à-dire 16 mailles dans les 4 tours), puis l'on tricote 30 tours, comme on l'a fait pour l'index, et l'on démonte. — Pour le quatrième doigt, on lève d'abord les 12 mailles ajoutées au troisième doigt; on tricote 10 mailles de l'aiguille de dessous; — on monte 10 nouvelles mailles, — on tricote 10 mailles de la deuxième aiguille de dessous, et l'on réunit ces 42 mailles en rond; on diminue une maille dans les 4 premiers tours, au commencement et à la fin des 10 et des 12 mailles ajoutées, puis on fait 23 tours, et l'on démonte. — Pour le petit doigt, on prend les mailles qui sont sur les deux aiguilles, et les 10 mailles ajoutées pour le 4e doigt; on les réunit en rond, puis on tricote 19 tours, et l'on démonte.

Le gant de gauche est fait de la même façon; seulement on fait les doigts en entier. Pour le pouce, on fait 30 tours au lieu de 17; on diminue six fois dans les tours suivants; on tricote 3 tours sans diminution; — on diminue six fois dans les tours suivants; — on tricote 2 tours, et l'on termine la pointe comme celle d'un bas. Pour l'index, on fait 36 tours; — pour le troisième doigt, 40 tours; — pour le quatrième doigt, 34 tours; — pour le petit doigt, 26 tours, en terminant toujours les pointes comme pour un bas.

On fait, sur le dessus des gants, trois coutures en croix avec de la laine noire, comme l'indique notre dessin.

Gilet de chasse. — Crochet point de piqué.

MATÉRIAUX. — 140 à 160 grammes de laine grise, fine, de nuance moyenne; un crochet en bois, nº 7.

Ce travail est très-facile à exécuter. On prend de la laine grise d'une belle nuance moyenne, et l'on fait, au point de *piqué* (voir le nº 47), un morceau droit ayant 70 centimètres de longueur et autant de largeur. On ne pourra pas juger de l'effet du point de *piqué* sur notre dessin du nº 47. Afin de le démontrer plus clairement, nous avons fait représenter ce point *très-grossi;* le crochet de bois nº 7 et la laine fine lui restituent son véritable caractère.

Avec ce travail, fait au crochet, un tailleur composera un gilet très-chaud et très-doux.

Collier pour homme. — Tricot et crochet.

MATÉRIAUX. — 24 grammes de laine fine, grise, de nuance moyenne; un écheveau de laine violette; grosses aiguilles d'acier; un crochet d'acier.

Ce collier, d'un genre nouveau, est destiné à garantir le cou et la poitrine; on le passe par-dessus la tête, et il forme un plastron, par-dessus lequel on boutonne le gilet. L'extrême souplesse de la partie supérieure permet de la tirer de façon à garantir du froid le menton et la bouche.

Pour une tête de moyenne grosseur, on monte 99 mailles; pour une tête un peu forte il faut monter 108 ou 120 mailles, destinées à l'encolure. On réunit ces mailles en rond, et l'on tricote en faisant alternativement 3 mailles à l'endroit, 3 mailles à l'envers; on tricote, disons-nous, jusqu'à ce qu'on ait fait environ 12 centimètres de tricot. On fait ensuite 1 tour à l'endroit, — 1 tour à l'envers; — 1 tour à l'endroit, — 1 tour à l'envers. On surjette 40 mailles, puis l'on tricote avec les autres mailles le *plastron*, en travaillant toujours à l'endroit, *aller* et *retour*, jusqu'à ce que ce plastron ait 18 à 20 centimètres de hauteur. Après avoir démonté, on fait au crochet, avec la laine violette, autour du plastron et du collier, les petites *dents* suivantes: 1 maille simple, — * 4 mailles en l'air, — 1 bride dans la 1re de ces 4 mailles, — 1 maille simple, après avoir passé 2 mailles du bord sur lequel on travaille. Ainsi de suite, en recommençant depuis *.

Cache-nez. — Crochet.

MATÉRIAUX. — 96 grammes de laine grise fine; 48 grammes de laine violette ou verte; un crochet en bois, n° 5.

Le cache-nez est fait dans sa longueur avec une raie grise, une raie violette, alternativement; les raies grises se composent de 3 tours (en tout 6 tours) au crochet tunisien habituel; les raies violettes sont faites avec 2 tours (4 tours en tout) du point *ondulé* (voir le n° 47 de la présente année). La grosseur *naturelle* de ce point est indiquée par un dessin spécial.

On prend la laine grise et l'on monte 256 mailles; on fait le premier tour au point ondulé, mais en revenant sur celui-ci de gauche à droite; on prend la laine violette; on fait encore un tour *entier* (2 tours) avec les deux couleurs, au point ondulé, — puis 3 tours entiers au crochet tunisien avec la laine grise seule; 2 tours entiers avec les deux couleurs, au point ondulé, et ainsi de suite alternativement, jusqu'à ce que le cache-nez ait 7 raies violettes, 6 raies grises, après lesquelles on démonte avec la laine grise.

De chaque côté long on fait, avec la laine grise, de petites *dents* semblables à celles qui ont été expliquées pour le châle *Louise*. On noue à chaque extrémité du cache-nez des petites houppes de laine grise; chacune de ces houppes se compose de 8 brins, ayant 18 centimètres de longueur.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en pou-de-soie couleur havane : La jupe est garnie avec un volant tuyauté et à tête, ayant 10 centimètres de hauteur. Grand manteau en drap lilas, bordé d'astracan noir moiré. La garniture d'astracan est posée de façon à figurer une sorte de grande pèlerine, qui forme en même temps une large manche. Chapeau de velours noir, à passe blanche, couverte d'une fanchon de dentelle noire, dont la pointe déborde un peu par devant; intérieur formé de roses de dentelle noire et de ruches blanches. Brides blanches à filets noirs.

Robe en moire gros bleu : Grande casaque non ajustée en velours noir; le bas de cette casaque est orné de très-hauts médaillons en dentelle noire, couvrant un espace de 60 centimètres environ. Les manches, très-longues, sont pareillement garnies de médaillons en dentelle; le corsage est recouvert avec un grand fichu de dentelle noire, composé de médaillons grands et petits.

MODES.

La place réservée aux *renseignements* menace d'envahir toute la quatrième page du journal, et je me trouve exposée, soit à ennuyer par ces *renseignements* celles de nos lectrices qui n'en demandent pas, soit à mécontenter par mon silence celles qui attendent une réponse. Il faudra donc que ces dernières consentent à chercher et à trouver dans les différents articles du journal, *modes, travaux*, etc., quelques-uns des conseils qu'elles réclament: cette mesure me permettra de poser des limites salutaires à l'envahissement des renseignements.

J'ai quitté tout récemment mon écritoire et mon bureau afin d'aller examiner un envoi considérable qui partait pour l'étranger; on envoyait des robes, non-seulement à une jeune mariée, mais à toutes les femmes de sa famille; tous les âges, tous les degrés de toilette étaient représentés dans cet envoi; et j'ai pris en hâte quelques notes, dans l'espoir de fournir quelques renseignements à nos lectrices.

La robe de mariée était en moire antique blanche; au-dessus de l'ourlet était posée une large bande de velours blanc, ayant 25 centimètres de largeur environ, encadrée de chaque côté par une ruche simple en ruban de taffetas. Le milieu de cette bande représentait une guirlande de narcisses, de muguets et de fleurs d'oranger, découpée dans le velours même, dont les *rides* formaient le dessin, en laissant apercevoir la moire de la robe. Le corsage était à pointe, et montant, bien entendu; une bande de velours blanc pareille à celle de la robe l'ornait en forme de bretelles; les manches, très-larges, étaient garnies comme la jupe, qui formait la queue par derrière. Le bouquet était placé par devant, au milieu du corsage. Le voile, très-long et très-ample, devait retomber en arrière et couvrir la jupe comme un grand manteau. La jeune fille qui devait porter cette toilette avait désiré que sa robe, quoique très-riche, fût très-simple; il fallait la garnir, tout en écartant les volants d'étoffe et les volants de dentelle: on avait, en conséquence, imaginé les garnitures que je viens de décrire, et dont les détails étaient charmants, vus de près, grâce à leur exécution très-fine.

J'ai noté, dans la même maison, une autre toilette de mariée infiniment moins coûteuse. Une robe de pou-de-soie blanc était simplement garnie avec un volant double, tuyauté, ayant 15 centimètres de hauteur; une jupe en tulle blanc brodé retombait jusqu'au bord supérieur du volant de la robe de pou-de-soie; le bord de cette jupe était festonné, à dents très-larges et peu creuses. Le corsage, rond, avait une ceinture en pou-de-soie, frangée et à très-longs bouts; les manches, larges, étaient garnies, comme la robe, avec un volant tuyauté (6 centimètres de hauteur); cette manche était couverte avec une manche de tulle brodé dont le bord, à *dents* comme la jupe de tulle, laissait dépasser le volant de pou-de-soie et était fixé sur la manche de dessous, de distance en distance, par un point imperceptible; le voile était également en tulle brodé; le bouquet devait être placé dans la ceinture, de côté.

Cette toilette pourrait être reproduite en toutes couleurs pour toilette de bal. La tarlatane ou le crêpe seraient employés pour la jupe de dessus; le bord serait découpé à larges dents, et celles-ci seraient bordées avec un liséré, ou bien une ruche de tulle, ou de ruban très-étroit.

Une robe de chambre, faisant partie de la même expédition, était en cachemire couleur havane, faite en forme de peignoir, avec une grande pèlerine garnie, ainsi que les devants et le tour de la jupe, de bandes d'astracan noir, moiré; les poches étaient marquées par des bandes pareilles; une longue cordelière en soie noire retenait le peignoir autour de la taille; la robe de chambre était ouverte par devant; un jupon de cachemire de même nuance que la robe, brodé en soie noire, à dessins imitant la guipure, était destiné à accompagner cette robe de chambre.

Plusieurs toilettes de ville étaient préparées pour la même personne.

Les étoffes qui composaient ces robes avaient été choisies dans la maison Gay, rue de la Vrillière, 2. On trouve en effet dans cette maison une immense variété de soieries d'un goût parfait, à dessins nouveaux, originaux, alliant la richesse à la distinction, problème assez difficile à résoudre si l'on en juge par certaines étoffes surchargées d'ornements appartenant à tous les styles et produisant, par l'absence d'unité dans la composition du dessin, l'effet d'un chaos inextricable. L'une de ces robes, destinée à des visites de cérémonie, était à fond noir, sillonné d'éclairs en soie jaune d'or. Que l'on ne se récrie pas contre l'alliance de ces deux couleurs, la description n'en peut donner qu'une idée assez imparfaite; les transitions étaient si habilement ménagées par des reflets participant des deux nuances, que la crudité était évitée, et l'effet atteint était d'une grande richesse. Cette robe, très-longue, très-ample, était garnie, seulement sur les côtés, avec de larges anneaux de velours noir, entrelacés et encadrés d'une guipure noire étroite; leurs proportions diminuaient graduellement vers le corsage, sur lequel les anneaux se répétaient, en s'élargissant vers les épaules, et empiétaient même sur les manches, dont le bord inférieur était garni de la même façon. Un mantelet de velours noir, carré par devant et par derrière, garni d'une frange très-haute en chenille noire, également fourni par la maison Gay, dont les confections sont exemptes à la fois de banalité et d'excentricité, devait accompagner cette robe. Le chapeau destiné à compléter la toilette était en velours lilas et blonde blanche.

Une autre robe était en gros-grain noir; le corsage, ouvert en cœur par devant, était bordé avec une bande en velours noir ornée de losanges en soie blanche; une dentelle de valenciennes, bordée d'un velours noir *zéro*, était placée dans l'échancrure du corsage; une ceinture *suissesse, à demeure*, c'est-à-dire fixée sur le corsage, et piquée en soie blanche, entourait la taille; une large bande de velours noir, toujours à losanges de soie blanche, était placée au-dessus de l'ourlet de la jupe; les manches, demi-larges, à coude, avaient un revers en velours noir. Cette robe, un peu *habillée*, en raison du corsage qui découvrait une partie du cou, était destinée à figurer à un dîner ou bien dans l'une de ces *demi*-soirées pour lesquelles on met une robe à demi décolletée.

Une robe en moire antique bleu azuline était garnie avec des losanges en velours noir, formant un trèfle à chaque angle; un trèfle pareil était placé au milieu de chaque losange. Cette garniture, placée au-dessus de l'ourlet de la jupe qu'elle bordait, occupait un espace de 30 centimètres environ; le corsage, décolleté, devait être recouvert avec un fichu de guipure noire, un peu ouvert; les manches, demi-longues, reproduisaient les ornements de la jupe; elles étaient garnies, en dessous, avec trois volants de dentelle, dont deux blancs, et celui du milieu noir.

Les toilettes des jeunes sœurs de la mariée figuraient aussi dans cet envoi. L'une de ces toilettes était en taffetas à carreaux bleus et blancs; le bas de la jupe était orné d'un volant ayant 30 centimètres de hauteur, plissé à gros plis creux, et se composant alternativement de trois plis en taffetas blanc et trois plis en taffetas bleu uni; une ruche à la vieille surmontait ce volant; elle était pareillement bleue et blanche, en taffetas de couleur unie; seulement les trois plis blancs étaient placés au-dessus des trois plis bleus du volant, et les plis bleus au-dessus des plis blancs du volant. Comme je ne me propose pas pour but unique de vanter à mes lectrices l'habileté de quelques couturières, mais que je tiens, par-dessus tout, à leur être de quelque utilité, j'ai immédiatement noté cette combinaison, parce qu'il me semble que l'économie peut y trouver quelques avantages. Supposons, en effet, deux robes trop étroites et trop courtes, l'une en taffetas noir, — celle-ci serait conservée comme *fond* de la robe que l'on composerait; — l'autre, de couleur unie, gros bleu, — verte ou violette, — ou même à carreaux, pourvu que ceux-ci soient de couleur foncée, et que le noir y figure, rien ne s'opposerait à ce que l'on formât avec ces deux robes, hors d'usage, une toilette tout à fait moderne et convenable: on pourrait placer le grand volant *à bord* de la jupe noire, et composer ce volant comme celui de la robe que je viens de décrire, c'est-à-dire, alternativement, avec trois plis noirs et trois plis de couleur (mais de couleur foncée). Si l'on ne pouvait disposer de morceaux assez grands pour former un haut volant, on pourrait le remplacer par deux ou trois volants plus étroits, en maintenant toujours la disposition que j'ai indiquée, c'est-à-dire les trois plis noirs au-dessus des plis de couleur. Ces volants à gros plis *exigent* une longueur de bandes ayant d'abord la longueur des volants, puis, en plus, une fois et demie cette longueur, c'est-à-dire que, pour 1 mètre de volants, par exemple, on emploie 2 mètres 1/2 de taffetas. Cette robe serait fort jolie, si on la faisait violette et noire; il est superflu d'ajouter que les manches seraient garnies comme la jupe.

Une autre robe de *jeune sœur*, également destinée à figurer dans l'imposante cérémonie du mariage, était en taffetas gris clair, parsemé de bouquets chinés, composés de liserons bleus, à feuillage blanc; la garniture de la jupe se composait simplement d'une sorte d'encadrement en taffetas bleu, placé autour de chaque bouquet du bas de la jupe, qui formait ainsi une sorte de médaillon: cet encadrement était lui-même encadré de chaque côté avec une soutache blanche.

Des jupons en cachemire de toutes couleurs étaient envoyés à la même destination: il y avait d'abord les jupons à vingt-cinq ressorts du magasin de la *Vénitienne*, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 62: ces jupons sont montés pour l'hiver en étoffe de laine très-légère, à rayures blanches et noires; ils soutiennent parfaitement les robes, sans communiquer à la femme qui les porte une exagération de mauvais goût; on les recouvre *à la ville* avec des jupons de couleur, dont on trouve un grand choix dans le même magasin; tout y est réuni, depuis le modeste et toujours charmant jupon *laitière*, rayé perpendiculairement en noir et blanc, et garni d'une bande de velours noir, jusqu'aux riches jupons de cachemire violet, bleu ou groseille (le premier est celui qui nous semble le plus distingué), brodés en soie noire, à dessins imitant soit un volant de guipure posé à plat, soit un entre-deux plus ou moins large; les rubans de velours noir très-étroit se mêlent à cette broderie et lui donnent un relief charmant.

J'ignore à quelles causes il faut attribuer le bon marché actuel des soieries, et n'ai point d'ailleurs le loisir de remonter à son origine, mais je dois le constater dans l'intérêt de mes lectrices; pour peu que cela dure, on s'habillera avec de la soie par économie; les magasins du *Louvre* ont vendu des taffetas épais et souples, charmants et solides, à 3 fr. 50 cent. le mètre!... Toutes les étoffes que l'on trouve dans ces magasins, et leur nombre est incalculable, présentent une réduction notable dans leurs prix, et sont vendues à un prix réellement au-dessous de leur valeur. On y trouve aussi un nouveau genre de châles de cachemire noir, brodés en soie de toutes couleurs, à dessins orientaux, composés de grandes et petites palmes: ces châles sont destinés à compléter des toilettes un peu *négligées;* ils sont moins parés que les châles garnis de dentelles et de guipures, et réellement plus économiques que les confections soumises aux caprices de la mode.

Les magasins du *Louvre* ont aussi mis en vente des tapis à tous prix. On y trouve de la moquette bouclée et non bouclée, des tapis rayés pour couloirs et escaliers, et enfin des tapis anglais genre Smyrne, ayant 1 mètre 30 centimètres de largeur, et vendus au prix de 3 francs 25 centimes le mètre. On voit que le luxe des tapis est mis aujourd'hui à la portée de toutes les bourses.

Je ne puis, à mon grand regret, m'occuper de la commission de Mme de Lab***: ainsi que je l'ai déjà expliqué plusieurs fois, mes occupations m'interdisent les déplacements; le timbre-poste joint à sa lettre a



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

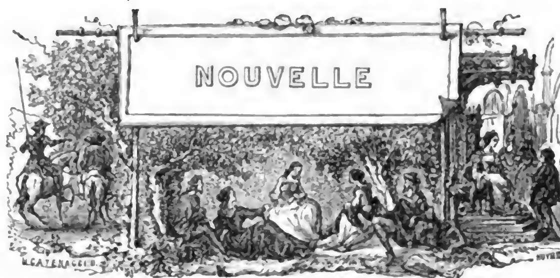
Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes des Magasins du LOUVRE, r. de Rivoli.

été déposé aux bureaux du journal; je l'engage à s'adresser directement à Mmes de Vertus sœurs, rue de la Chaussée-d'Antin, 26; ces dames comprendront bien mieux que je ne saurais le faire toutes les indications que l'on m'a envoyées, et qui, autant que j'en puis juger, étaient incomplètes. Il faut prendre sur soi-même, lorsqu'on a mis son corset, les mesures suivantes : longueur de la taille sous les bras; tour de la ceinture, — des hanches; largeur du dos, — de la poitrine; — longueur du busc. Moyennant ces indications, on reçoit l'une de ces charmantes ceintures *régente*, qui s'accordent si bien à la taille et qui rendent tous les services que l'on demande à un corset, sans imposer la moindre gêne, sans comprimer l'estomac et oppresser la poitrine. Mme de Lab*** ne peut trouver ces ceintures dans une autre maison, Mmes de Vertus ayant pris un brevet pour cette fabrication. Quant à la deuxième partie de cette lettre, je puis y répondre en toute conscience, ainsi que l'on m'en adjure. On fait des miracles à Paris, lorsqu'il s'agit de restauration et de nettoyage de cachemires : la maison Guigné-Dusacq, 46, rue du Bac, se charge de transformer un châle hors d'usage en châle plein d'actualité; les cachemires longs, à bordures trop étroites, sont transformés, si on le désire, en châles carrés; les fonds sont restaurés ou remplacés; enfin on a, dans cette maison, des ressources infinies pour opérer ces métamorphoses, que je recommande parce qu'elles font partie de l'économie bien entendue; la restauration la plus coûteuse coûtera moins cher que l'acquisition de la plus modeste confection, — et les châles sont toujours à la mode. On peut aussi y faire teindre le fond d'un châle long de deux couleurs, noir d'un côté, par exemple, jaune ou bleu de l'autre côté, combinaison qui permet d'assortir son châle à la robe et au chapeau que l'on porte; des franges brodées embellissent aussi considérablement un châle long ou carré, et l'on en trouve un grand choix dans la maison Guigné-Dusacq, qui se charge aussi de la teinture et du nettoyage de la soie, du velours, des dentelles et des rubans.

Je vais placer ici quelques détails au sujet desquels j'ai reçu depuis peu de temps un certain nombre de lettres; il serait impossible de placer ma réponse à l'article Renseignements, à moins de m'interdire des développements qui me semblent indispensables, et qui sont malheureusement de nature à offrir une utilité générale. Les règles du deuil varient selon les localités; il faut suivre en tous lieux la coutume générale et éviter les innovations qui heurteraient les habitudes établies. A Paris, le deuil est devenu plus rigoureux depuis quelques années, et l'on peut, il me semble, attribuer cette sévérité plus grande à la mode, qui a adopté les étoffes noires, même en dehors du deuil. Celui-ci, pour se distinguer des toilettes ordinaires, observe une plus grande simplicité. On porte le deuil d'un mari pendant un an et six semaines, *au moins*, — pendant dix-huit mois, *au plus*; — le deuil d'un père ou d'une mère, pendant un an ; — d'une aïeule ou d'une grand'mère, pendant six mois; — d'une tante ou d'un oncle, pendant six semaines; — d'une cousine ou d'un cousin, pendant un mois. La première moitié d'un deuil (quelle que soit sa durée) doit être vouée à la laine noire, aux cols et aux manches de crêpe noir ou de barége noir; on doit s'interdire tout ornement, toute garniture, et, lorsqu'on sort, on doit porter un chapeau de crêpe noir, couvert d'un très-grand voile en crêpe noir; les bijoux en jais noir sont réputés *deuil*... mais toute personne sincèrement affligée ne songera guère à porter ces ornements, et il est de bon goût de *paraître* sincèrement affligé, lors même qu'on n'éprouverait pas une affliction profonde. La seconde moitié du deuil, désignée sous le nom de *demi-deuil*, permet les vêtements de soie, les couleurs grise et violette; — mais il est de bon goût de ménager les transitions, de ne point paraître aspirer avec ardeur à cette époque qui autorise la lingerie proprement dite (mais *unie*, sans broderies), et de ne point déposer les insignes du grand deuil à époque fixe.

Grand deuil, toilette négligée : robe en laine noire, jupe unie; les manches de la robe sont à poignet juste; bonnet de crêpe noir, chapeau et voile de crêpe, grand châle de mérinos ou de cachemire. L'*orléans* n'est point une étoffe de deuil. — Toilette de visite : Robe en cachemire ou en mérinos noir; la jupe est garnie avec trois ou quatre plis doubles en crêpe noir; châle carré pareil à la robe, bordé d'un pli double en crêpe noir; même chapeau que ci-dessus. — Demi-deuil : Robe en laine noire à un ou deux volants tuyautés, — de taffetas noir, garnie de biais en crêpe noir ; — trois mois avant l'expiration du deuil, on peut porter les couleurs grise et violette; les chapeaux auront toujours des brides noires. Pour robe d'été on peut porter du barége noir, mais non avant que trois mois se soient écoulés depuis le commencement du deuil; gants en soie noire, bas noirs. — On ne rend aucune visite dans les six premières semaines du deuil, à moins qu'il ne s'agisse de voir des parents ou des amis intimes. On s'interdit toute réunion un peu bruyante, et, quoique le spectacle soit réputé *deuil* par quelques personnes, on ne doit pas s'y montrer pendant la durée du *grand deuil*. On partage toujours le deuil d'un mari ou d'une femme; le deuil d'une belle-mère ou d'un beau-père équivaut à celui d'une mère; celui d'une belle-sœur dure quatre mois comme celui d'une sœur, et l'on applique la même règle à tous les autres deuils. E. R.



OU PEUT CONDUIRE UNE *NOUVELLE*.

Suite et fin.

Par une belle, mais froide matinée, il prit donc le chemin de fer de Rouen, où le hasard, qui paraissait l'avoir en affection, devait lui fournir l'occasion de gagner un pari, tenu par lui quelques jours auparavant contre plusieurs de ses amis.

Dans le compartiment qu'il occupait se trouvaient trois jeunes gens de bonne mine. A peine assis, chacun d'eux s'arma d'un cigare, et tous trois, s'adressant à Paul, prononcèrent cette phrase sacramentelle : « Ça ne vous gêne pas qu'on fume ici? »

Paul répondit que non, le plus gracieusement possible, et puis il attendit que les cigares fussent complétement allumés.

Paul était fumeur; mais, soit à cause d'un sentiment exagéré des convenances, soit pour se singulariser, il s'abstenait toujours de fumer dans les endroits publics. Comme il formait ainsi une trop rare exception à la règle générale, ses amis se moquaient souvent de lui à ce propos. Il est vrai qu'il le leur rendait bien en d'autres circonstances.

Quand il vit l'atmosphère du vagon suffisamment chargée de fumée, Paul tira de sa poche un petit sifflet, et, modifiant légèrement la question qui venait de lui être adressée, il dit aux trois jeunes gens : « Ça ne vous gêne pas qu'on siffle ici? »

Ceux-ci se regardèrent en souriant, et, ne fût-ce que par curiosité, ils répondirent négativement.

Paul se mit donc à exécuter sur son instrument les airs le plus haut notés qu'il put trouver : *O Mathilde! idole de mon âme!* et autres semblables.

N'y pouvant plus tenir, un des jeunes gens dit à Paul, sans se fâcher cependant : « C'est donc bien amusant de jouer du sifflet?

— Que voulez-vous! » répondit Paul d'un ton patelin, « c'est une mauvaise habitude que j'ai prise, et elle est devenue maintenant pour moi un besoin tyrannique; je ne puis plus m'empêcher de siffler quand je n'ai rien à faire.

— Cette occupation peut avoir des charmes pour vous, » reprit l'interlocuteur, « mais elle n'en a guère pour vos voisins.

— Croyez-vous, » répliqua Paul, « qu'elle ait beaucoup plus d'inconvénients pour les autres ou pour soi, que celle qui consiste à fumer, par exemple? J'offre de vous prouver qu'elle en a moins.

« D'abord, la passion du sifflet ne poursuit pas les victimes au delà du supplice : ainsi vos oreilles ne sont déjà plus offensées du bruit que je viens de faire; et moi, j'aurai encore pour vingt-quatre heures à respirer l'odeur dont vous avez imprégné mes vêtements.

« En outre, c'est beaucoup plus économique. On achète un sifflet, et si l'on a de l'ordre et du soin, c'est une acquisition faite une fois pour toutes.

« Enfin, je n'ai point éprouvé, pour me faire au sifflet, le dégoût des nausées, ce que ne pourraient peut-être pas affirmer tous ceux qui se sont faits ou se font au tabac. »

Les trois jeunes gens, saisissant la plaisanterie, et prenant le parti d'en rire, dirent à Paul : « Nous sommes trop les fils de 89 pour ne pas admettre l'égalité des droits; mais nous vous proposons une transaction : nous cesserons de fumer, à la condition que vous cesserez de siffler.

— Voilà précisément à quoi je désirais vous amener, » répondit Paul, en remettant le sifflet dans sa poche, d'où il tira un papier soigneusement plié. « Maintenant, messieurs, » ajouta-t-il, « seriez-vous assez bons pour vouloir signer ce billet, après en avoir, toutefois, pris connaissance? »

Un des jeunes gens s'empara du billet, et lut ce qui suit :

« Nous, soussignés, déclarons avoir voyagé en chemin de « fer avec le porteur de ce papier, qui a sifflé pendant tout « le temps que nous avons fumé. »

Le jeune homme qui venait de lire demanda un crayon et signa; les deux autres l'imitèrent.

« Messieurs, » reprit Paul, « vous venez, en signant avec une bonne grâce dont je vous sais gré, de me faire gagner un déjeuner, auquel vous me ferez, j'espère, l'amitié d'assister. » Là-dessus Paul donna quelques explications, après lesquelles il se fit, entre lui et les trois jeunes gens, un échange de cartes, afin de pouvoir se retrouver en temps utile.

Le train touchait en ce moment à la station d'Épone. Paul descendit, demanda comment on se rendait chez M. Josseaume, trouva un omnibus qui devait passer précisément devant sa porte, et au bout d'une demi-heure il se présentait au fabricant de toiles peintes, qui parut enchanté de le voir.

« Ah! maintenant que je vous tiens, » dit-il à Paul, « je ne vous laisserai certainement pas repartir avant d'avoir vérifié si réellement vous avez eu la chance de trouver ce fameux bleu fixe que nous cherchons tous sans pouvoir le découvrir.

— Mais, monsieur, » dit Paul, « je crains.....

— Il n'y a pas de mais qui tienne. Je ne suis pas un homme à façons, moi! Vous resterez avec nous; on vous donnera une chambre, je vous traiterai de mon mieux, et vous ne vous en irez que quand vos expériences auront donné un résultat définitif.

— Allons, » dit Paul, « puisque vous y allez avec cette rondeur, je ne ferai pas de façons non plus, et j'accepte. »

M. Josseaume prit alors familièrement Paul par le bras, et lui fit visiter en détail sa fabrique, établie sur un grand pied, et où régnait la plus attrayante animation. En sortant des ateliers, il l'introduisit dans une pièce, vaste, propre, bien tenue, dont les murs étaient cachés par des armoires vitrées remplies de flacons et de bocaux de toutes sortes, et soigneusement étiquetés. C'était le laboratoire. « Voilà, » dit M. Josseaume, « l'endroit où je vous installerai, mais quand nous aurons déjeuné. »

Ils se rendirent alors tous deux dans une charmante maison d'habitation donnant, d'un côté, sur la grande cour autour de laquelle se trouvaient les bâtiments de la fabrique, et de l'autre sur un jardin bien dessiné, garni de grands arbres, et dont le mur du fond longeait le chemin de halage de la Seine.

C'est ce que Paul eut le loisir d'examiner en attendant M. Josseaume, qui l'avait laissé seul dans la salle à manger, dont une porte vitrée conduisait précisément au jardin.

Paul ne tarda pas à voir rentrer M. Josseaume, accompagné de sa femme et de sa fille.

Mme Josseaume était une femme d'une quarantaine d'années, dont les manières annonçaient une nature beaucoup plus cultivée que celle de son mari.

Quant à Mlle Alice Josseaume, c'était une fort jolie personne de dix-huit ans, fraîche, vive, et passablement rieuse.

« Ma femme, » dit M. Josseaume, en montrant Paul de la main, « je te présente monsieur, qui a été assez heureux pour découvrir le bleu fixe. »

Paul salua d'un air assez embarrassé; puis, sur une gracieuse invitation de Mme Josseaume, il vint s'asseoir à côté d'elle. Une cinquième place restait vide; elle fut bientôt prise par un grand jeune homme blond, dont le parler annonçait un enfant de l'Alsace : c'était le dessinateur.

Grâce aux avances de Mme Josseaume, qui, gagnée par la physionomie ouverte de Paul, désira le mettre à son aise, la conversation, languissante d'abord, finit par s'animer.

Paul, égayé par la circonstance, et par quelques verres de bon vin vieux que M. Josseaume avait été chercher lui-même à sa cave, se mit à parler avec entrain, comme il eût fait chez M. Blandard. Il causa d'art, de littérature, de théâtre, et glissa même timidement, dans le discours, un mot sur la nouvelle qu'il venait de composer, — ce qui ne manqua pas d'étonner singulièrement Mme et Mlle Josseaume, dont l'esprit avait peine à saisir le rapport existant entre un littérateur et le bleu fixe; ce singulier rapprochement leur fut bientôt, il est vrai, fort spirituellement expliqué par Paul, dont la verve n'avait jamais été peut-être aussi brillante.

« Mais j'oublie un peu trop, je crois, » dit-il enfin, « que je ne suis pas venu ici pour parler, mais pour agir.

« Oh! oh! » répondit M. Josseaume, « soyez tranquille; moi, je n'oublie pas notre affaire; mais j'attends l'heure de la rentrée des ouvriers qui ne peut tarder à sonner. »

En effet, on entendit presque aussitôt retentir la cloche de la fabrique.

M. Josseaume se leva de table et emmena Paul en lui disant : « N'allez pas vous imaginer, au moins, que je vous ai prié de venir chez moi dans le but de surprendre votre secret? Je vous accompagne jusqu'au laboratoire, où vous trouverez, je crois, tout ce dont vous pouvez avoir besoin, et je vous y laisserai absolument seul. »

Malgré de pressantes instances, Paul ne put retenir près de lui M. Josseaume, qui l'installa et se retira discrètement.

Paul mit tous ses soins à préparer convenablement son bleu fixe, et, au bout d'une heure, cette couleur à peine refroidie était portée dans les ateliers. Immédiatement, les imprimeurs, à l'aide de la planche et du rouleau, l'appliquaient sur plusieurs pièces de toile qui furent ensuite portées dans les sécheries.

Toutes ces opérations étant terminées, M. Josseaume et Paul rentrèrent pour dîner.

Le soir, on fit de la musique. Mlle Alice chantait agréablement, et le dessinateur jouait assez bien du violoncelle. Paul, après s'être fait prier, seulement pour la forme, se hasarda à dire une chansonnette nouvelle, qui égaya ce petit concert de famille, et réveilla M. Josseaume, qu'une sonate avait endormi.

A dix heures on prit le thé; après quoi, Paul, conduit par M. Josseaume, se retira dans sa chambre, qu'éclairait, en l'échauffant, un magnifique feu de charbon de terre.

A la fraîcheur des tentures, à la propreté des meubles, enfin à la blancheur et au parfum du linge, Paul reconnut les soins d'une ménagère délicate, et Mme Josseaume grandit encore dans son estime.

« Voici une bonne maison, se dit-il, et j'y resterais volontiers à demeure pour y faire du bleu fixe, surtout en compagnie de Mlle Alice. »

Les expériences demandèrent quelques jours, et donnèrent les meilleurs résultats. M. Josseaume ne pouvait dissimuler sa joie; mais il s'en fallait de beaucoup que Paul eût pris au sérieux ce qu'il venait d'exécuter. Pour lui, le seul résultat avantageux, c'était d'avoir trouvé un moyen original de passer agréablement le temps, en attendant des nouvelles de sa *nouvelle*. Il fut donc fort étonné lorsque, le jour où il devait prendre congé de ses aimables hôtes, M. Josseaume le prit à part et lui dit : « Ah çà! monsieur, tout n'est pas fini entre nous. Si je n'ai jamais eu l'intention de vous dérober un secret, je voulais du moins savoir, en vous invitant à venir, si votre bleu réunissait réellement les qualités qui constituent une véritable découverte. Aujourd'hui, ma conviction est entière; vous avez trouvé une recette avec laquelle je puis réaliser des bénéfices assez

considérables, ce que vous ne paraissez même pas soupçonner.

« J'ai, de plus, remarqué que vous possédiez des connaissances étendues en chimie; au contraire, comme vous avez pu l'observer de votre côté, la routine est à peu près mon seul guide, je n'entends rien à la théorie. Voici donc ce que je vous propose, avec huit jours pour réfléchir : ou je vous achèterai à forfait votre recette, moyennant un prix dont nous conviendrons; ou je vous prendrai chez moi comme coloriste, à des conditions dont vous aurez lieu, je crois, d'être satisfait. Il est bien entendu que, dans les deux cas, je resterai seul propriétaire de votre procédé. »

Paul était encore trop sous l'influence des paroles flatteuses du critique, de son succès de larmes chez M. Blandard, et des quasi-promesses de l'éditeur, pour se décider séance tenante; il revint donc à Paris.

Au jour convenu il se rendit chez X..., qui lui remit son rouleau en lui disant de sa voix la plus douce : « Votre œuvre a des qualités, mais elle renferme les défauts familiers aux débutants : les longueurs et l'exagération. Je vous engage à la revoir, et notamment à supprimer, comme détails inutiles, un certain bleu fixe et autres inventions de votre héros. »

Six mois après, un grand dîner de noces devait réunir la famille Josseaume et la famille Blandard. Le critique Z..... et l'éditeur X..... avaient consenti à y assister. Paul, qui était allé chercher ces derniers à la station d'Épone, leur dit, en les introduisant dans la fabrique de son beau-père :

« Voici pourtant où m'a conduit ma nouvelle!

— Eh bien! » répondirent-ils, « c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. »

FIN.

CHARLES ADAM.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Les publications illustrées abondent en cette saison, et leur nombre est si considérable que l'on nous saura peut-être gré de guider le choix de nos lecteurs. On n'a pas toujours le loisir de prendre connaissance de tous les livres de ce genre, et de fixer ses préférences à l'aide de la comparaison, qui est, à coup sûr, le meilleur moyen d'éviter les recueils dont le charlatanisme proclame l'excellence, et qui ne livrent, en réalité, à leurs acheteurs que des dessins médiocres, au point de vue de l'exécution, plus médiocres encore si l'on considère leur composition. Le *Magasin pittoresque* n'a jamais fait appel à cette *réclame* de mauvais aloi qui met les mots à la place des choses, et qui entraîne quelquefois cette portion crédule du public toujours disposée à accueillir les promesses mensongères. Cette publication n'a cherché le succès que dans la moralité de ses tendances, dans l'exécution parfaite, dans l'exactitude scrupuleuse des innombrables dessins livrés à ses lecteurs; et ce succès est un succès honorable, incontestable, consacré par vingt-neuf ans de faveur constante et croissante.

On m'a bien souvent demandé des conseils au sujet des lectures les plus salutaires pour les enfants; le *Magasin pittoresque* convient à tous les âges, à toutes les conditions; il donne une direction excellente au cœur et à l'esprit; il complète l'instruction et il amuse tous ceux qu'il éclaire; c'est le recueil le plus parfait que l'on puisse posséder, et l'on peut affirmer qu'il est indispensable à toutes les familles. Aujourd'hui, la direction du *Magasin pittoresque* livre au public un Album *, composé de 100 gravures choisies parmi les plus belles de sa collection, si tant est que l'on puisse faire un choix dans ces dessins remarquables, qui sont tous des travaux de premier ordre : portraits d'hommes célèbres, paysages des deux mondes, scènes historiques, monuments de tous les âges; tout cela figure dans cet Album unique, instructif et amusant. Il prendra place dans tous les salons, et éclipsera, il faut l'espérer, ces keepsakes composés d'estampes coloriées représentant des femmes maniérées, grimaçantes, des scènes d'un goût au moins douteux, dont la composition et l'exécution ne s'adressent qu'à un public vulgaire ou ignorant.

M. Jean Macé, professeur au pensionnat du Petit-Château, à Beblenheim (Haut-Rhin), a publié, dans la Collection Hetzel **, un charmant volume, que je recommande à toutes les mères, en les engageant à le lire avec leurs enfants. Sous ce titre : *Histoire d'une bouchée de pain, lettres à une petite fille,* M. Macé a composé un livre remarquable, et qui pourra servir non-seulement à l'instruction des enfants, mais encore à celle des grandes personnes; il y enseigne familièrement l'anatomie et la physique, la chimie dans ses rapports avec l'organisme humain, enfin l'histoire naturelle des animaux. Ces grands mots effrayants que l'on redoute et que l'on évite de peur de se trouver engagé dans des détails ennuyeux et diffus, sont déguisés par M. Macé, et se rattachent si bien aux faits journaliers de l'existence, que l'étude des phénomènes qu'ils représentent devient à la fois attrayante et facile. En fermant ce livre, on est tout aussi surpris que M. Jourdain, qui était si charmé et si étonné de faire de la prose sans le savoir; on trouve que l'on possédait, sans s'en douter, les éléments innés de toutes ces sciences, et M. Macé nous apprend que nous savions ce que nous croyions ignorer; seulement, il faut *savoir* que l'on *sait*, il faut, si l'on peut, avoir conscience de soi-même, connaître le mécanisme qui régit notre existence et qui établit les rapports existant entre nous et la nature; il faut, en un mot, pouvoir se rendre compte de tous les phénomènes que l'on soupçonnait vaguement, et les apprécier à l'aide de la réflexion et de la raison étayées par la science. C'est là le but que M. Macé s'est proposé, et il l'a pleinement atteint. Son livre, instructif sans pédantisme, familier sans affectation, dévoile à ses lecteurs mille secrets de physiologie, que l'on comprend et que l'on apprend sans effort, grâce au remarquable talent de *vulgarisateur* déployé par l'auteur de ce volume intéressant.

* *Album du Magasin pittoresque*, 1 volume grand in-4° cartonné avec luxe, doré sur tranche. — Prix : 15 francs.

** Et chez Dentu, libraire, au Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.

J'ai près de moi, sur mon bureau, un petit livre intitulé : *L'Art de converser et d'écrire chez la femme* *, par M. Paul Leconte. « La saine culture de l'esprit, le développement bien dirigé des idées, sont un excellent préservatif contre la frivolité, l'ennui, le vide, et contre tous les inconvénients qui souvent en résultent. » Cette citation, empruntée à l'avant-propos de ce livre, indique la tâche que M. Leconte s'est imposée; il l'a remplie avec délicatesse, en donnant aux femmes des conseils bienveillants et spirituels, dans lesquels la raison n'affecte point ces allures doctrinaires et compassées qui compromettent les meilleures causes et font surgir des opposants au lieu de gagner des prosélytes. L'esprit religieux domine ces renseignements, sensés et élevés à la fois. Le blâme, adouci par l'esprit de charité, frappe d'autant plus juste qu'il frappe moins fort. Le portrait de la *femme du monde* est plein de vérité : je le recommande aux méditations de mes lectrices; et, comme il faut bien que la personnalité se fasse toujours une petite place, j'ajouterai que M. Leconte, assez sévère pour les lectures frivoles et les commérages de petits journaux, n'aurait, je l'espère, aucun sujet de blâmer l'introduction de la *Mode illustrée* dans les familles.

EMMELINE RAYMOND.

* Dentu, libraire, Palais-Royal.



Avis. Mme Emmeline Raymond ne peut répondre directement aux lettres qui lui sont adressées. Les réponses à ces lettres ne peuvent paraître dans le numéro publié immédiatement après l'envoi des lettres.

Je dois, avant tout, transmettre à M. Simonot tous les compliments et remerciments que nos lectrices m'envoient quotidiennement pour lui, et y ajouter les miens, en attendant que j'aie le plaisir de les paraphraser. — Mlle D.... de Saint-Hilaire recevra des alphabets; ainsi que nous l'avons dit bien souvent, ne pouvant publier les initiales de *toutes* nos abonnées, nous nous abstenons de publier des initiales, et les remplaçons par des alphabets; elle recevra aussi un dessin de mouchoir. — Mlle D..., de Fécamp, devra calquer les dessins avec de l'encre, d'abord sur un papier posé sur le numéro du journal, puis reporter ces dessins sur l'étoffe. — Je regrette de ne pouvoir faire publier les dessins demandés par Mme Ch. A... A.... Ces dessins n'auraient pas une utilité générale; M. Simart, rue de Rambuteau, 64, se chargera de faire composer l'A et l'abeille. — N° 1093 du journal.... Nous avons une si grande quantité de charades et de logogriphes en retard, que nous ne pourrions accepter pour le moment la proposition de M. B...: mille regrets et mille remerciments. — *A l'une de mes filleules :* les obligations imposées par le deuil sont variables et soumises au degré de parenté qui existait avec la personne que l'on a perdue; en général, on ne rend pas de visites avant six semaines révolues; les parents et les amis intimes sont naturellement exceptés de cette règle : les cartes que l'on envoie, en tout cas, pour le jour de l'an, sont encadrées d'un bord noir, plus ou moins large, selon le degré de parenté avec la personne dont on porte le deuil, et aussi selon la date du deuil; ce bord est plus large pendant la durée des six mois de grand deuil, que l'on porte en laine, sans ornements, si l'on a perdu son père, sa mère ou bien son mari. Après les six mois, on peut, avant d'aborder le gris et le violet, porter quelques garnitures, telles que volants, etc. Je suis toujours toute dévouée à celles qui veulent bien me traiter en *marraine*. — Alexandrie (Piémont). Je choisirais comme *forme* un peignoir à dos ajusté, couvert d'une pèlerine tombant jusqu'à la taille. La robe de chambre en velours grenat garnie d'hermine serait, en effet, un peu dramatique; pour l'hiver je la choisirais en velours gros bleu, ou violet, garnie d'astracan; pour l'*hiver* et le *printemps*, en cachemire bleu de chine, garnie de bandes de taffetas bleu, piquées en losanges, avec de la soie bleue, ou cachemire couleur havane, avec bandes de taffetas noir, piquées en soie havane. Le problème des garnitures est difficile à résoudre. — Mais d'abord, sont elles indispensables? Une belle robe de moire antique noire se suffit à elle-même, et je préférerais la garnir seulement quand elle serait arrivée à son déclin. Le velours noir est le seul ornement que l'on puisse adapter à la moire antique; on le dispose soit en revers, sur le devant de la jupe et du corsage, soit en bandes, soit en treillage sur le bord de la jupe. Nos gravures vous portent toutes les dispositions de ce genre. Les cols du matin *droits*, ou retombants, mais toujours très-petits; oui pour la batiste, mais la toile est cependant plus en faveur. On peut encore porter un paletot *non ajusté*, garni de fourrure. — Mlle A. Agnès reçoit et recevra des dessins de tapisserie dont elle pourra modifier les nuances à son gré; elle sait sans doute que l'indépendance est la devise de la tapisserie, et que l'on n'est nullement forcé d'en assortir les couleurs avec l'ameublement?

Explication de l'Énigme.

Le mot de l'Énigme insérée dans notre dernier numéro est : *Ennui*.

AVIS.

L'Administration ne répond que des abonnements directement faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée là où l'abonnement a été fait.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE,

52 numéros par an.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENTS.	ÉDITION avec gravures sur bois.			ÉDITION avec gravures sur bois et 52 gravures coloriées.		
	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. Paris	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »
France. Départements	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »
Les Colonies françaises	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Iles Marquises	7 »	14 »	28 »	12 50	25 »	50 »
L'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Prusse, le Brunswick, le Mecklenbourg, le Hanovre, la Saxe, la Pologne, la Suède.	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Norwége et Danemark	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
Les Deux-Siciles	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Les États-Romains.	6 »	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »
Turquie, Grèce	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
La Hollande	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34 »
La Toscane	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Les États-Sardes	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
L'Espagne	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
La Suisse	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
La Belgique	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Le Pérou	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »
Le Chili (voie de Panama)	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »
Le Portugal	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »
L'Égypte, la Turquie	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »

Les prix ci-dessus sont sujets à varier par suite des changements qui surviennent dans les tarifs des postes.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre affranchie, et chez les principaux libraires; — à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

On s'abonne du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

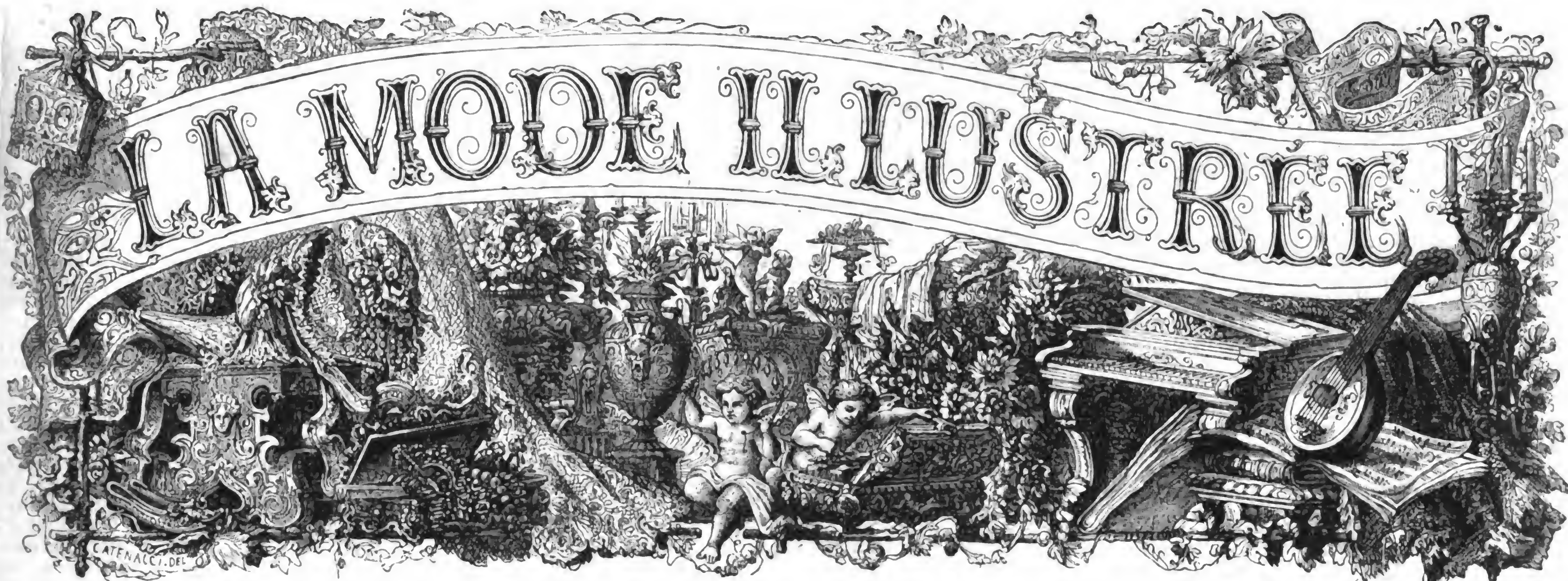
Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :
Que de fois on va chercher bien loin le bonheur, que l'on a sous la main!

N° 52. DEUXIÈME ANNÉE. 23 décembre 1861.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro avec patrons, vendu séparément, **50 centimes.** AVEC UNE GRAVURE COLORIÉE : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

UN NUMÉRO PAR SEMAINE PARAISSANT LE SAMEDI

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à Mme Emmeline RAYMOND.
Et pour les abonnements et réclamations à M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
Les abonnements partent du 1er de chaque mois ou du 1er de chaque trimestre.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. — (*Pour l'étranger le port en sus*). —

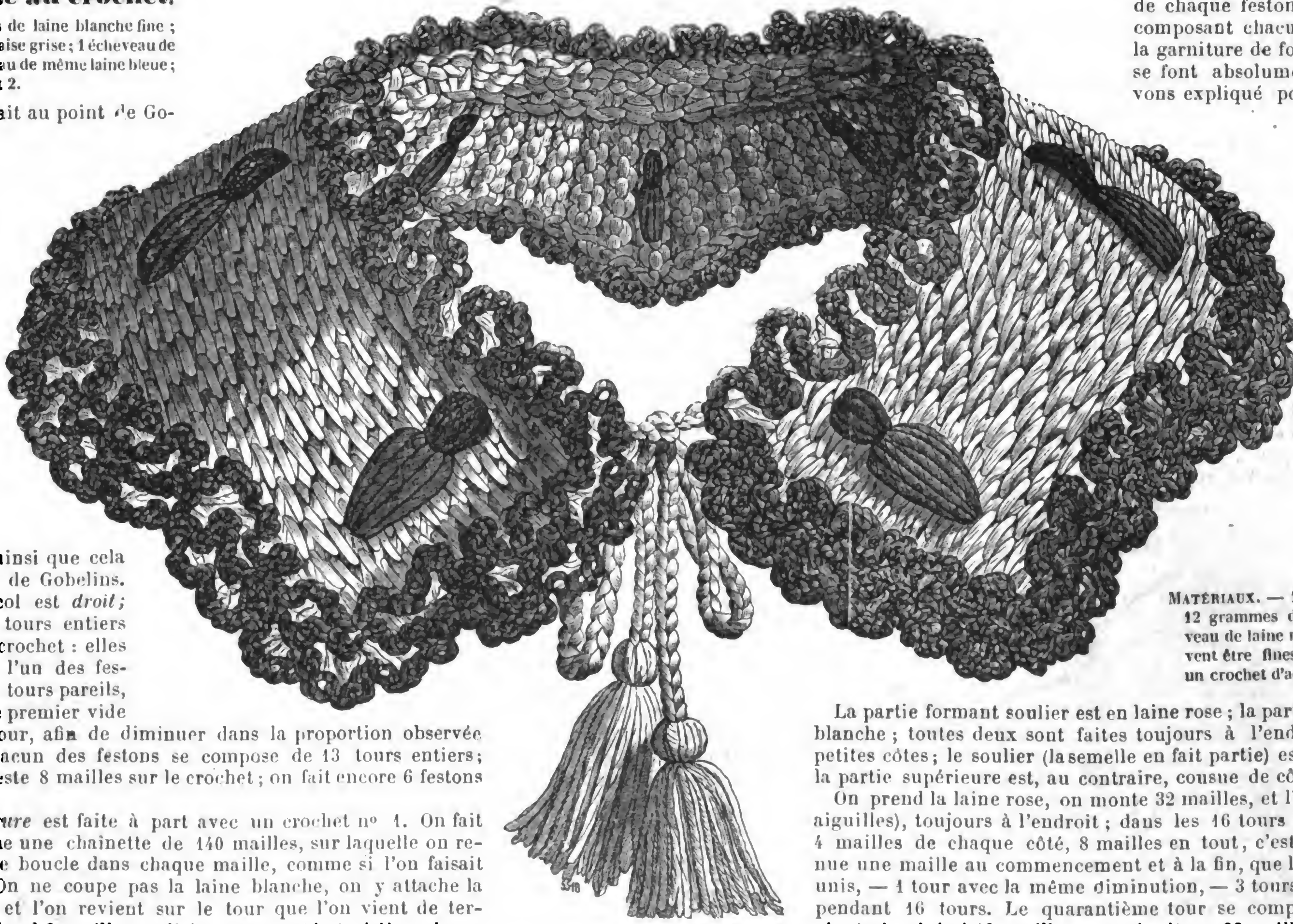
Col et manchette au crochet.

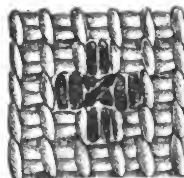
MATÉRIAUX. — 48 grammes de laine blanche fine ; 4 écheveaux de laine anglaise grise ; 1 écheveau de laine noire fine ; 1 écheveau de même laine bleue ; crochets en bois, nos 1 et 2.

Le fond du col est fait au point de Gobelins *simple* (voir le n° 47), avec le crochet n° 2. On monte 8 mailles, et l'on fait les 6 premiers tours (qui composent 12 tours, chaque tour entier étant fait avec 2 tours, l'un allant de droite à gauche, l'autre de gauche à droite); on fait, disons-nous, les 6 premiers tours en *biais*, c'est-à-dire que pour le premier tour on pique toujours le crochet dans le premier vide, tandis que l'on termine ce tour *droit*, ainsi que cela est expliqué au point de Gobelins. L'un des côtés du col est *droit;* après avoir fait les 6 tours entiers on a 12 mailles sur le crochet : elles forment le milieu de l'un des festons; on fait encore 6 tours pareils, en *passant* toujours le premier vide de chaque premier tour, afin de diminuer dans la proportion observée pour augmenter. Chacun des festons se compose de 13 tours entiers; après le 13e tour il reste 8 mailles sur le crochet; on fait encore 6 festons de la même façon.

La garniture *fourrure* est faite à part avec un crochet n° 1. On fait avec la laine blanche une chaînette de 140 mailles, sur laquelle on revient en passant une boucle dans chaque maille, comme si l'on faisait le crochet tunisien. On ne coupe pas la laine blanche, on y attache la laine anglaise grise, et l'on revient sur le tour que l'on vient de terminer en faisant d'abord 3 mailles en l'air, et passant la troisième de ces mailles dans la première boucle qui se trouve sur le crochet. On fait encore 3 mailles en l'air, on passe dans la deuxième boucle, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait passé dans toutes les boucles. On reprend la laine blanche, on passe une boucle au travers de l'autre côté de chaque maille de la chaînette, on revient sur ce tour avec la laine grise, comme nous l'avons expliqué précédemment. On fait un troisième tour, blanc en allant, gris en revenant; on le place entre les 2 tours déjà terminés, en piquant le crochet dans le milieu de chaque maille-chaînette; on y parvient facilement en écartant les deux tours précédents. La garniture pour le bord du col est terminée.

Dans les dernières mailles du col, on fait, avec la laine blanche, un tour entier (2 tours) au crochet tunisien, avec le crochet n° 2, en ayant soin de rétrécir un peu le col à l'endroit de l'encolure. On reprend le crochet n° 1, et l'on fait encore 2 tours de point *fourrure*, tel que nous venons de le décrire, — blanc en allant, — gris en revenant; on fait, avec la laine blanche, une chaînette de 112 mailles, qui sert de cordon pour le col, et que l'on passe dans les dernières mailles de l'encolure; on met à chaque bout un gland en laine blanche.


COL AU CROCHET.


SEMÉ POUR LA ROBE D'ENFANT.

Dans chaque feston on fait deux *mouches:* la plus petite (supérieure) est en laine noire, l'autre en laine bleue; on passe simplement la laine enfilée dans une aiguille au travers du travail au crochet.

La manchette se fait de la façon suivante : on monte 10 mailles, et l'on augmente jusqu'à ce que l'on ait 15 mailles dans le milieu de chaque feston; le nombre des tours composant chacun des quatre festons, la garniture de fourrure et les *mouches* se font absolument comme nous l'avons expliqué pour le col. On monte 70 à 80 mailles pour la garniture inférieure; on passe autour du poignet un cordon de laine blanche ayant 70 centimètres de longueur, fait en mailles-chaînettes, et terminé par un gland à chaque bout.

Deux chaussons pour enfant de trois à neuf mois.

CROCHET ET TRICOT.

MATÉRIAUX. — 12 grammes de laine rose ; 12 grammes de laine blanche; un écheveau de laine noire. Toutes ces laines doivent être fines. Grosses aiguilles d'acier, un crochet d'acier.

La partie formant soulier est en laine rose ; la partie supérieure en laine blanche ; toutes deux sont faites toujours à l'endroit, pour former de petites côtes; le soulier (la semelle en fait partie) est cousu par derrière ; la partie supérieure est, au contraire, cousue de côté.

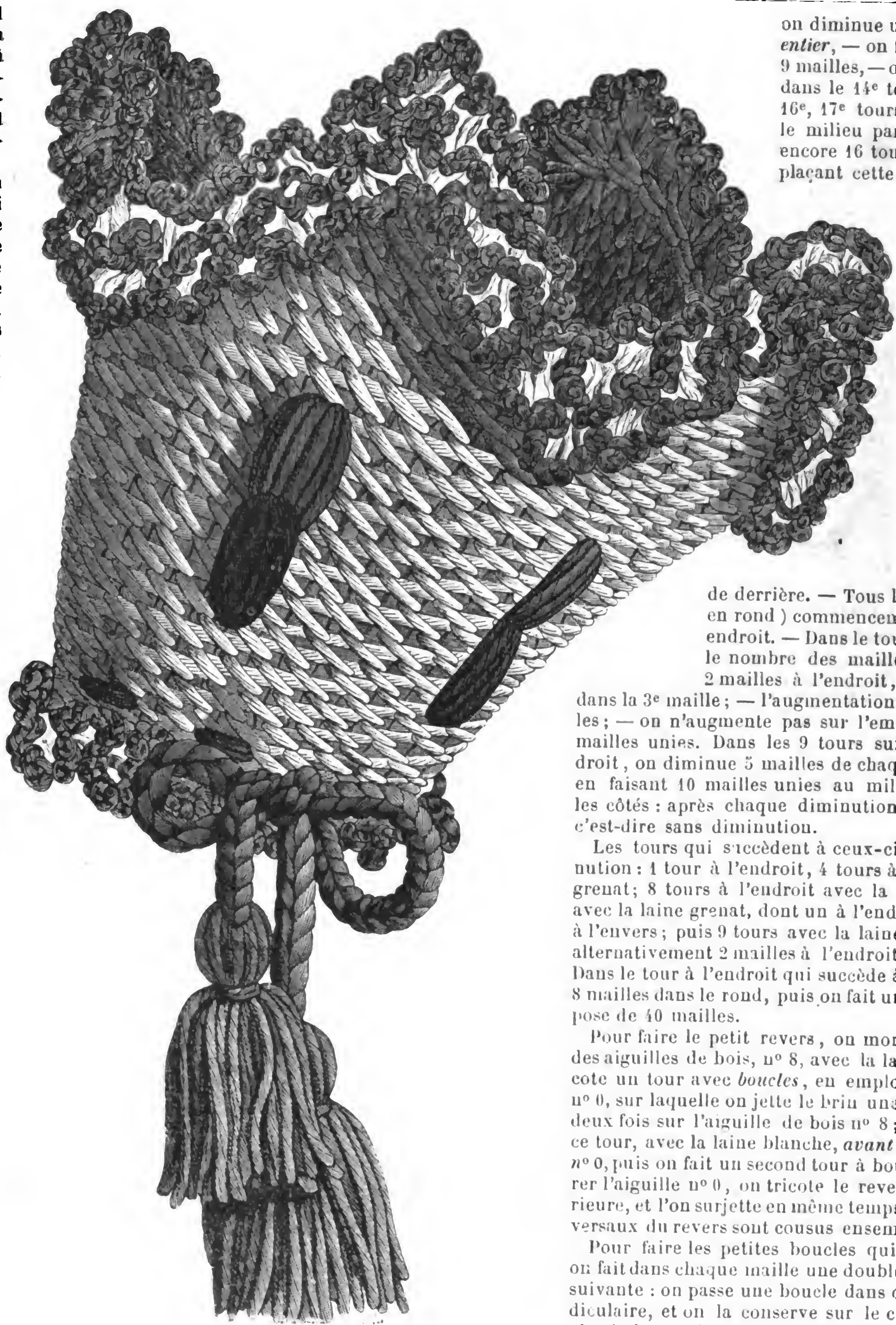
On prend la laine rose, on monte 32 mailles, et l'on tricote 26 tours (ou aiguilles), toujours à l'endroit ; dans les 16 tours suivants, on diminue 4 mailles de chaque côté, 8 mailles en tout, c'est-à-dire que l'on diminue une maille au commencement et à la fin, que l'on fait ensuite 3 tours unis, — 1 tour avec la même diminution, — 3 tours unis, — ainsi de suite pendant 16 tours. Le quarantième tour se compose de 24 mailles; on ajoute à celui-ci 12 mailles ; on réunit ces 36 mailles en rond, et l'on fait alternativement 1 tour à l'endroit, 1 tour à l'envers : ceci commence l'empeigne; sa largeur est de 12 mailles, jusqu'à la pointe de devant du soulier; la diminution a lieu de chaque côté, comme précédemment; dans le troisième tour de l'empeigne, on commence les ornements du dessus; ce tour est fait à l'endroit, et pendant 3 tours on fait 1 maille blanche, — 3 mailles roses, — 1 maille blanche, — et ainsi de suite, en laissant toujours le brin blanc à l'envers; le quatrième tour est rose; — dans les trois tours suivants, on recommence à placer les mailles blanches, mais en les contrariant, c'est-à-dire en plaçant la maille blanche au-dessus des 3 mailles roses, et ainsi de suite. Ces tours à mailles blanches sont répétés cinq fois ; — il y a 5 de ces mailles dans le premier tour, — 4 dans le deuxième, — 5 dans le troisième, et ainsi de suite.

Sur les côtés de l'empeigne, on fait alternativement 1 tour avec diminution, — 1 tour uni, — jusqu'à ce que la semelle n'ait plus que 10 mailles. On fait ensuite 2 tours à l'endroit, en diminuant 1 maille de chaque côté de l'empeigne, afin qu'elle n'ait plus que 10 mailles, comme la semelle, puis on tricote ensemble, à l'envers, semelle et empeigne. On les coud ensemble par derrière, en arrondissant le talon autant que possible.

Pour la partie supérieure, on monte 42 mailles, et l'on tricote en *allant* et *revenant* d'abord l'espèce de revers qui forme bourrelet; on lève la première maille, on laisse le brin sur l'aiguille, et sur cette maille on tricote la maille suivante à l'endroit. On lève la troisième maille, comme si on voulait la tricoter à l'envers, on laisse le brin sur cette maille, on tricote à l'endroit celle qui lui succède, et l'on continue de la même façon pour tout le tour. Dans tous les tours suivants, on lève la maille qui a été tricotée, — on tricote la maille qui a été levée, et avec celle-ci le brin qui est resté sur l'aiguille, de façon à former une seule maille. On fait de cette façon 16 tours en tricotant toujours à l'endroit, — ensuite 2 tours unis à l'endroit, composés chacun de 42 mailles, comme tous les tours suivants; après ces 2 tours unis vient 1 tour à l'envers, — 1 tour à l'endroit, — 1 tour à l'envers, puis des tours à l'endroit, jusqu'au 26e.

Le 27e tour est tricoté ainsi qu'il suit : 2 mailles ensemble, — 1 jeté dans le 28e tour; chaque *jeté* est tricoté comme une maille; on fait encore 5 tours unis, — puis l'on distribue les mailles sur 3 aiguilles, en plaçant 14 mailles sur celle du milieu, 19 mailles sur chacune des autres; on ne tricote pas celles-ci et l'on fait 20 tours à l'endroit, sur l'aiguille du milieu; on ne surjette point les mailles qui se trouvent sur ces 3 aiguilles.

On lève sur 3 autres aiguilles les mailles du soulier, 20 mailles de chaque côté, et aussi les 12 mailles de l'empeigne, puis l'on réunit (en tricotant) avec de la laine rose le soulier et la partie supérieure, en faisant toujours *une* maille avec une maille du soulier et une maille de la partie supérieure. On tient le côté rose devant, le côté blanc derrière la main. On fait ensuite 3 tours à l'envers, et l'on surjette, en serrant un peu pour former le bourrelet. On coud ensuite sur le côté les deux extrémités de la partie supérieure. Il ne reste plus à faire que 2 tours au crochet. Le premier (laine blanche) se compose * d'une maille simple, — une maille en l'air; — 3 doubles-brides placées dans une seule maille, et toujours séparées par une maille en l'air; on recommence depuis * encore treize fois; notre dessin, de grandeur naturelle, servira de guide pour placer les doubles brides. Le 2e tour (laine rose) se compose alternativement d'une maille en l'air, — une maille simple, celle-ci au-dessus de la maille en l'air du tour précédent, et prenant aussi la maille simple du tour précédent, afin de bien marquer les festons.



MANCHETTE AU CROCHET.

Deuxième chausson.

TRICOT ET CROCHET.

MATÉRIAUX (pour la paire). — 12 grammes de laine grenat et 12 grammes de laine blanche fine; 2 écheveaux de laine blanche (4 fils) pour la semelle; un crochet en bois, n° 8; cinq grosses aiguilles à tricoter en acier; aiguilles à tricoter n° 0 et n° 8.

On commence la semelle par la pointe, et l'on monte 8 mailles sur les aiguilles à tricoter n° 8. La première maille est toujours *levée* (sans être tricotée); on pique dans la 2e comme si on voulait la tricoter à l'envers, on la lève seulement, et on laisse le brin derrière cette maille; la maille suivante est tricotée à l'endroit, — l'autre est *levée*, — et ainsi de suite pour toute l'aiguille; la 2e aiguille à l'endroit; la 3e comme la 1re, et ainsi de suite, en ayant soin seulement de *contrarier* les *jetés* et les mailles levées sans être tricotées; le 4e tour est à l'endroit, mais, dans la première et dans la dernière maille, on tricote 2 mailles. Nous indiquerons dorénavant seulement le nombre des tours (ou aiguilles), les augmentations et diminutions; celles-ci ont toujours lieu dans un tour à l'endroit.

Dans le 10e tour on augmente de 2 mailles comme dans le 4e; on a, par conséquent, 12 mailles sur l'aiguille. Les tours suivants, jusqu'au 22e, sont unis; dans celui-ci, on diminue une maille au commencement et à la fin. Dans le 26e tour on diminue une maille au commencement seulement, — dans le 28e on diminue une maille à la fin seulement; — puis l'on continue avec 8 mailles, qui forment le milieu de la semelle, jusqu'au 44e tour, de chaque côté duquel on augmente d'une maille; dans le 56e tour on diminue 2 mailles; — jusqu'à ce tour, du 45e au 55e on ne diminue et on n'augmente pas; on diminue une maille au commencement et à la fin du 58e et du 60e tour; dans le 62e tour on réduit les 4 mailles à 2 mailles; on les surjette dans le tour suivant qui termine la maille.

Le soulier (laine grenat) est fait au crochet tunisien; on le commence par la pointe de l'empeigne, en montant 11 mailles, — 2 tours (1 tour entier du crochet tunisien) sont faits avec ces 11 mailles. Dans chacun des 11 tours entiers suivants on augmente de 2 mailles; outre cette augmentation du milieu on augmente encore une maille de chaque côté dans le 8e tour. Le 12e et dernier tour de l'empeigne se compose de 31 mailles.

Avec le 13e tour commence la partie de côté : on fait le 1er tour *entier* sur 11 mailles, qui sont les premières du dernier tour de l'empeigne, et l'on diminue une maille dans le 2e des tours qui composent ce 13e tour *entier*. On continue avec ces 10 mailles; on diminue une maille dans le 7e tour *entier*, — on fait 6 tours *entiers* avec 9 mailles, — on augmente d'une maille dans le 14e tour, et l'on fait les 15e, 16e, 17e tours unis. Ce dernier forme le milieu par derrière, et l'on fait encore 16 tours pour l'autre côté, en plaçant cette fois l'augmentation à la place de la diminution, et celle-ci à la la place de l'augmentation. Les 11 mailles du 33e tour sont cousues à l'envers avec l'empeigne, puis l'on réunit au crochet, avec de la laine blanche, la semelle et le soulier.

La partie supérieure est faite avec la laine blanche; on lève le bord supérieur du soulier (42 mailles) sur de fortes aiguilles d'acier, en commençant par le milieu de derrière. — Tous les tours (qui sont faits en rond) commencent et finissent au même endroit. — Dans le tour suivant on augmente le nombre des mailles, en faisant toujours 2 mailles à l'endroit, et tricotant 2 mailles dans la 3e maille; — l'augmentation en tout est de 16 mailles; — on n'augmente pas sur l'empeigne, où l'on fait 16 mailles unies. Dans les 9 tours suivants, tricotés à l'endroit, on diminue 5 mailles de chaque côté de l'empeigne, en faisant 10 mailles unies au milieu, et diminuant sur les côtés : après chaque diminution on fait un tour *uni*, c'est-dire sans diminution.

Les tours qui succèdent à ceux-ci n'ont point de diminution : 1 tour à l'endroit, 4 tours à l'envers avec la laine grenat; 8 tours à l'endroit avec la laine blanche, 5 tours avec la laine grenat, dont un à l'endroit, les quatre autres à l'envers; puis 9 tours avec la laine blanche en tricotant alternativement 2 mailles à l'endroit, 2 mailles à l'envers. Dans le tour à l'endroit qui succède à ceux-ci, on diminue 8 mailles dans le rond, puis on fait un tour *uni*, qui se compose de 40 mailles.

Pour faire le petit revers, on monte 40 mailles sur l'une des aiguilles de bois, n° 8, avec la laine grenat, et l'on tricote un tour avec *boucles*, en employant l'aiguille de bois n° 0, sur laquelle on jette le brin une fois, puis on le jette deux fois sur l'aiguille de bois n° 8; on tricote par-dessus ce tour, avec la laine blanche, *avant d'avoir retiré l'aiguille n°* 0, puis on fait un second tour à boucles. — Avant de retirer l'aiguille n° 0, on tricote le revers avec la partie supérieure, et l'on surjette en même temps; les deux côtés transversaux du revers sont cousus ensemble.

Pour faire les petites boucles qui encadrent le soulier, on fait dans chaque maille une double maille de la manière suivante : on passe une boucle dans chaque maille perpendiculaire, et on la conserve sur le crochet comme s'il s'agissait du crochet tunisien; mais, après avoir passé cette boucle, on fait une maille en l'air, puis on passe une autre boucle et l'on fait une maille en l'air dans la maille suivante, et ainsi de suite; chaque fois que l'on retire le crochet on doit maintenir la boucle avec le doigt afin que toutes ces boucles soient égales.

Pèlerine Sibylle.

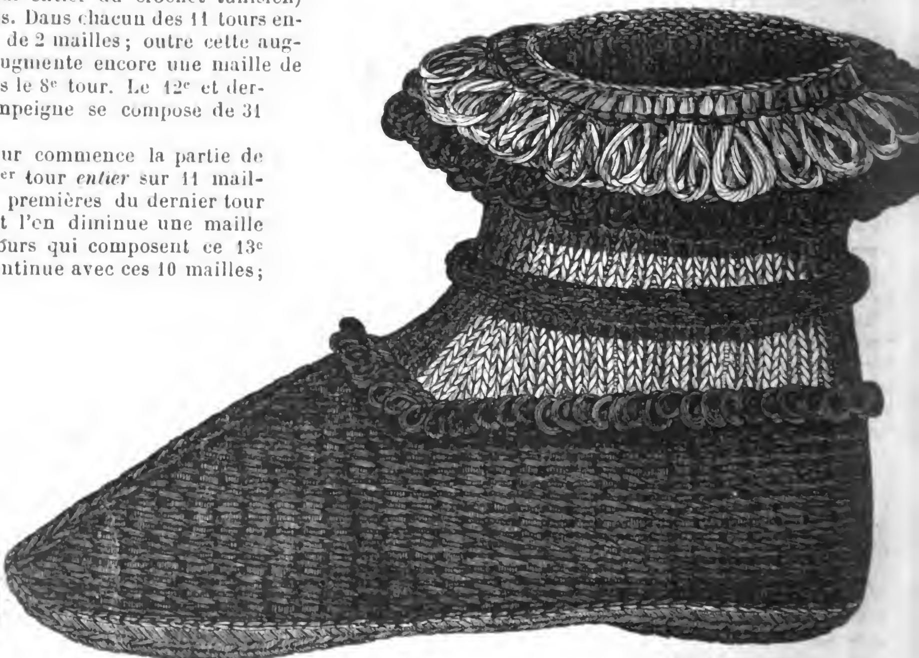
CROCHET.

MATÉRIAUX. — 240 grammes de laine grenat; 48 grammes de laine anglaise grise; 4 grammes de laine fine blanche; 4 grammes de même laine noire; crochet de bois n° 3.

La mode des manteaux de drap, évidemment insuffisants pour se garantir du froid, a fait surgir les fichus et les pèlerines au tricot et au crochet. Nous allons décrire l'un de



PREMIER CHAUSSON POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

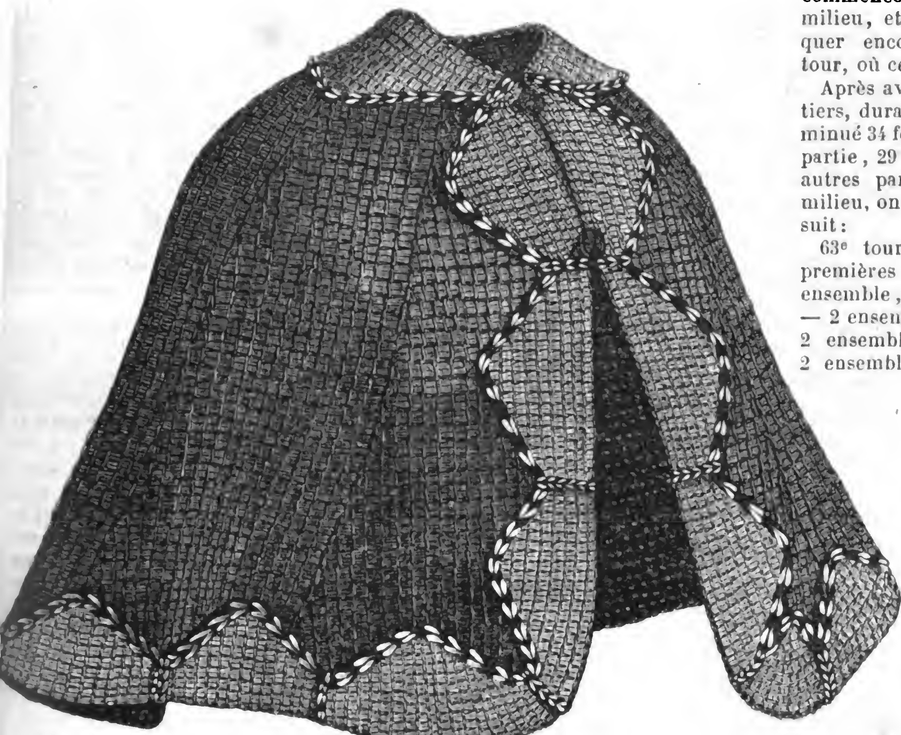


DEUXIÈME CHAUSSON POUR ENFANT DE TROIS A NEUF MOIS.

chaque tour *entier*. La diminution du commencement et de la fin des côtés, a lieu dans chaque tour du moment où l'on commence la diminution du milieu, et nous allons expliquer encore, pour chaque tour, où cela est nécessaire.

Après avoir fait 62 tours entiers, durant lesquels on a diminué 34 fois dans la première partie, 29 fois dans les trois autres parties, 7 fois dans le milieu, on travaille ainsi qu'il suit :

63e tour *entier*. Les deux premières mailles sont prises ensemble, — 4 mailles unies, — 2 ensemble ; — 5 unies, — 2 ensemble ; — 5 unies, — 2 ensemble, — 5 unies, —



PÈLERINE SIBYLLE.

(De la *Vénitienne,* 62, Chaussée d'Antin.)



PARDESSUS AU CROCHET POUR ENFANT.

ces modèles, qui est très-nouveau. La pèlerine est faite en laine grenat, au crochet tunisien ; la garniture à *dents* est en laine grise.

On monte pour le fond 321 mailles, sur lesquelles on fait 7 tours *entiers*. Dans le 8e on commence la diminution, qui se répète huit fois dans le 2e des tours (de droite à gauche) ; on prend par conséquent 39 mailles sur le crochet, on prend ensemble les 40e et 41e mailles ; * 33 mailles prises comme d'habitude, les deux mailles suivantes prises ensemble, on recommence deux fois depuis *, ce qui forme les quatre pointes du côté droit ; on fait pour le milieu 29 mailles comme d'habitude, et ces 29 mailles doivent être *toujours* maintenues à cette place. On diminue ensuite pour le côté gauche exactement comme on l'a fait pour le côté droit. Les deux tours *entiers* suivants sont unis. On diminue ensuite dans chaque deuxième tour *entier*, et toujours à la même place, de façon que l'intervalle qui sépare chaque diminution se réduise toujours d'une maille, tandis que les 29 mailles du milieu restent toujours intactes ; ces diminutions ont lieu comme celles du tour que nous avons décrit. Après avoir fait en tout 52 tours *entiers*, dont

2 ensemble, — 3 unies, — 2 ensemble, — 7 unies ; celles-ci forment le milieu du tour, et l'on répète pour l'autre côté les diminutions en les commençant par la fin.

64e tour *entier*. 3 mailles prises ensemble, — 1 unie, — 2 ensemble, — 4 unies, — 2 ensemble, — 4 unies, — 2 ensemble, — 4 unies, — 2 ensemble, — 2 unies, — 2 ensemble, — 7 unies pour le milieu ; répétez pour l'autre côté.

65e tour *entier*. 2 mailles prises ensemble, — 13 unies, — 2 ensemble, — uni jusqu'au milieu ; répétez pour l'autre côté, en commençant *par la fin*, détail que nous ne répéterons plus.

66e tour *entier*. On laisse 8 mailles du tour précédent ; on commence par la 9e maille ; on travaille sans diminution ; on laisse 8 mailles à la fin du tour.

67e tour. On laisse 5 mailles du tour précédent ; on travaille sans diminution ; on laisse les 5 dernières mailles du tour.

On fait, pour terminer, des mailles simples autour de l'encolure.

On emploie le même crochet pour faire la garniture, dont les mailles doivent être un peu *lâches*. On fait ces festons en travers ; on monte 9 mailles ; on fait un tour *entier* ; — dans les tours *entiers* suivants, on augmente chaque fois d'une maille, que l'on fait entre les deux dernières mailles à gauche, en piquant le crochet dans la chaînette formée par le point tunisien. On continue cette augmentation jusqu'au 11e tour, et l'on doit avoir 19 mailles sur le crochet ; on diminue alors une maille à chaque tour *entier* (toujours à gauche), jusqu'à ce que l'on n'ait plus que 9 mailles sur le

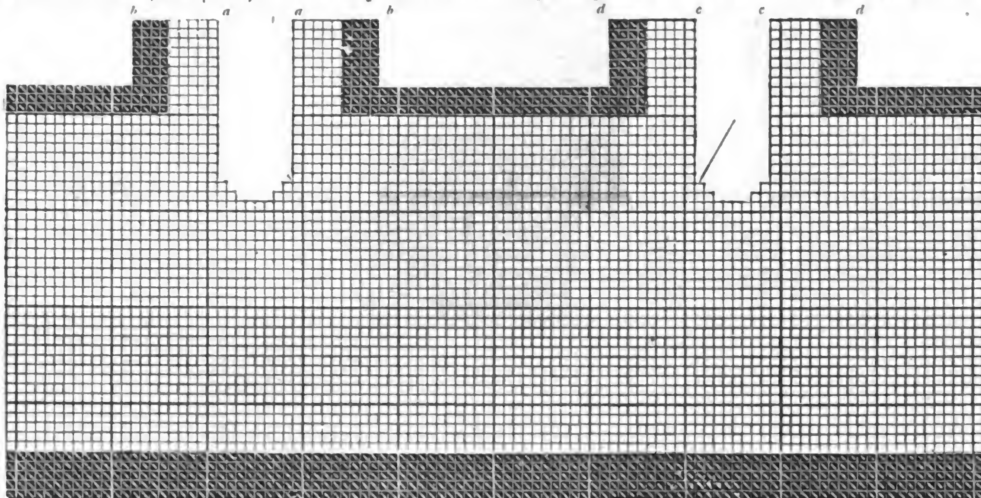


TABLE DES MAILLES POUR LA ROBE D'ENFANT.

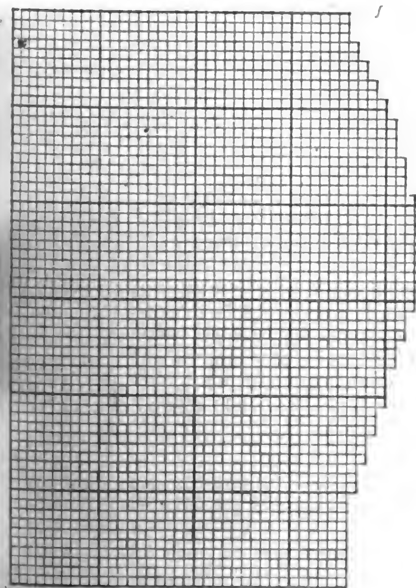


TABLE DES MAILLES POUR LA ROBE D'ENFANT.



ROBE AU CROCHET POUR ENFANT.

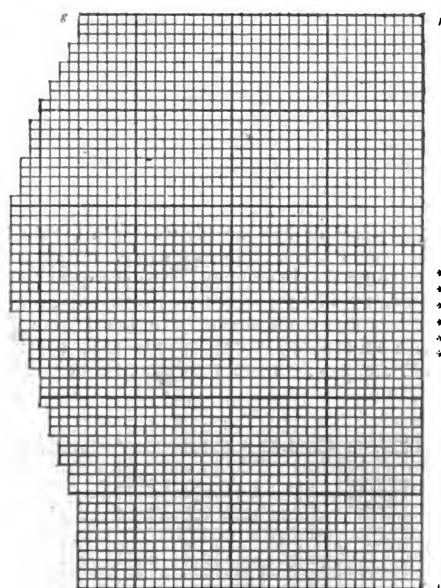
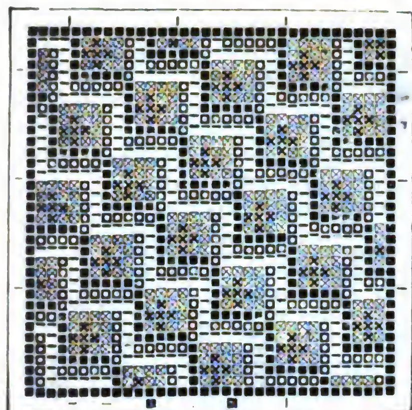


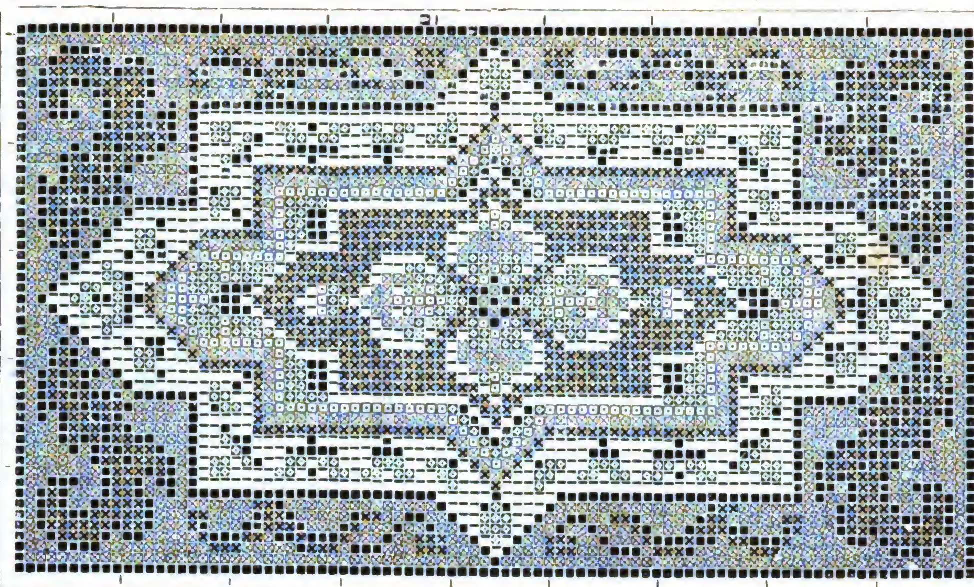
TABLE DES MAILLES POUR LA ROBE D'ENFANT.

22 avec diminution, on fait le 53e tour, dans lequel on diminue non-seulement aux huit places indiquées, mais encore deux fois dans le milieu ; on fait d'abord 9 mailles des 29 mailles du milieu ; — on prend les deux suivantes ensemble ; — on fait 7 mailles ; on prend les deux suivantes ensemble, puis on fait 9 mailles. On maintient *toutes* ces diminutions ; on les répète cinq fois dans chaque deuxième tour *entier*, puis quatre fois pour

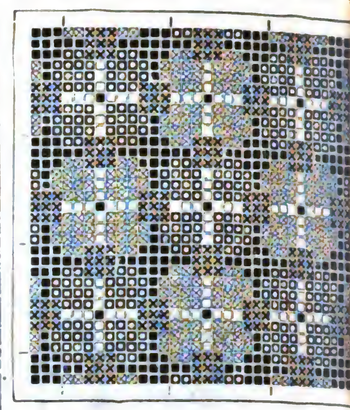
crochet. On fait ainsi la garniture en répétant toujours cette disposition, jusqu'à ce que l'on ait fait 21 festons, dont trois pour l'encolure, trois pour chaque côté, les autres pour le bord de la pèlerine ; on coud ensemble les deux côtés de cette garniture, puis on borde tous les festons avec un tour de mailles simples (une blanche, une noire, alternativement) ; on coud ensuite la garniture sur la pèlerine en rabattant un peu les



N° 1. — ■ Noir. ꞌ Blanc. □ Rouge giroflée. ■ Grenat. □ Couleur *Mode*.



N° 2. — ■ Noir. □ Rouge cramoisi. - Blanc. □ Fauve clair. □ Fauve plus foncé. ■ Grenat foncé.

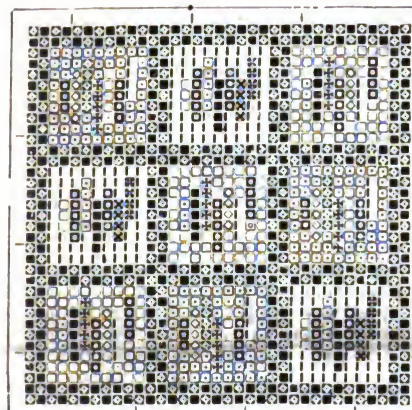


N° 3. — ■ Noir. □ Vert anglais clair. □ Même vert plus foncé. □ Jaune. ■ Rouge cramoisi.

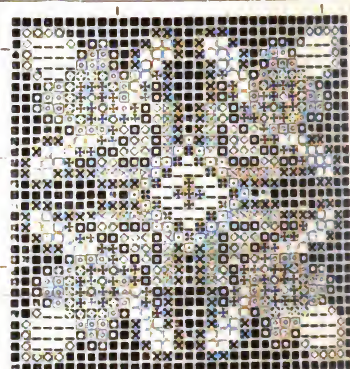
coins l'un sur l'autre. Les pattes que l'on voit dans chaque creux des festons sont faites avec un cordon tressé blanc et noir, en laine. On passe, pour faire ces pattes, six brins de laine au travers de l'une des mailles du fond, tout près du creux du feston ; on tresse ces brins sans les serrer, et l'on fixe la *patte* entre le fond et la garniture. On fait de la même façon deux boucles que l'on place sur le côté droit, vis-à-vis de deux boutons placés sur le côté gauche; les boutons sont des moules en bois recouverts de laine grenat.



N° 5. — □ Soie bleue, nuance moyenne. ■ Noir. ■ Laine bleu foncé. - Blanc en soie. □ Blanc en laine. □ Couleur chocolat clair. □ Même couleur moins claire. ■ Même couleur plus foncée.



N° 4. — ■ Noir. □ Grenat. ꞌ Blanc. ■ Vert anglais foncé. □ Même vert, nuance moyenne. □ Violet. ✖ Ponceau clair. □ Ponceau moins clair. □ Bleu bluet. □ Gris clair. ■ Maïs.



N° 6. — ■ Noir. - Blanc. □ Maïs. □ Fauve clair. □ Fauve plus foncé. □ Ponceau clair. □ Ponceau moins clair. ■ Ponceau plus foncé. □ Vert clair. ■ Vert moins clair. □ Vert plus foncé. □ Vert foncé. ■ Lilas.

Pardessus au crochet pour enfant.

MATÉRIAUX. — 48 grammes de laine bleue, nuance moyenne; 48 grammes de laine blanche; 4 grammes de **laine noire. Toutes ces laines sont fines. Crochet en bois, n° 1 et n° 3.**

Le fond du pardessus se compose d'un morceau droit, fait au point de Gobelins *double* (voir le n° 47); on le commence par le bord inférieur, on le termine à l'encolure après avoir augmenté sur les épaules pour l'entournure de la manche.

Crochet n° 3, laine bleue. — On monte 105 mailles; on fait 13 tours entiers.

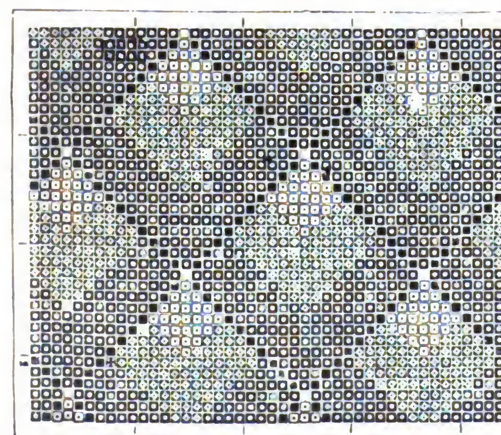
14e-24e (tours *entiers*). Dans ces onze tours, on fait les fentes pour les entournures; on fait 28 mailles, puis encore une maille que l'on tire en arrière, et l'on fait ainsi, en revenant sur ses pas, 10 tours *entiers*, se composant **chacun de 29 mailles; on coupe le brin, on le rattache à la dernière maille du quatorzième tour, on fait encore une fois cette maille, puis 48 mailles; ces 49 mailles forment le** dos, sur lequel on fait 11 tours entiers comme pour le côté droit; on coupe le brin, on le rattache à la 49e maille du premier tour du dos, on *refait* cette maille, et l'on a 29 mailles (pour le côté gauche du pardessus), sur lesquelles on fait 11 tours.

25e tour *entier*. On réunit les côtés et le dos sur les épaules; on pique le crochet dans le premier et le dernier vide de chaque partie; ce tour n'a que 103 mailles. — Dans les 8 tours suivants, on termine le fond du pardessus en diminuant sur chaque épaule, de façon que dans le 33e tour il n'y ait que douze mailles pour chaque devant, 20 mailles pour le dos.

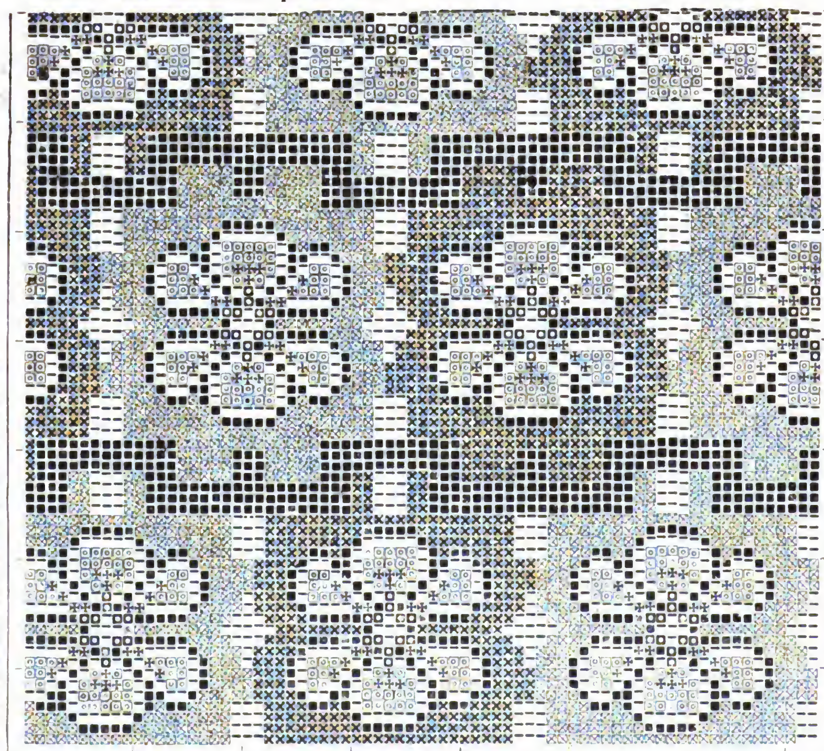
Cette diminution se fait régulièrement sur les devants et sur le dos, en agissant de la façon suivante.

Dans le 26e tour, on prend toutes les mailles sur le crochet, et, au lieu de piquer le crochet sur l'épaule dans la partie de derrière des trois mailles réunies, on passe la boucle dans la partie de devant *des trois mailles à la fois*, on saute le vide, on passe *à la fois* dans les trois mailles, puis l'on travaille comme d'habitude jusqu'à l'autre épaule; dans le tour que l'on fait sur celui-ci (de gauche à droite), on prend à la fois la maille passée dans ces trois mailles, et les mailles qui se trouvent de chaque côté du plus prochain vide.

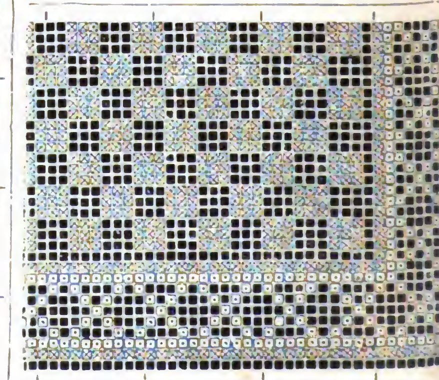
Dans le 27e tour, on reprend ces deux dernières mailles sur le crochet et avec les autres mailles.



N° 7. — ■ Noir. □ Jaune d'or. □ Vert anglais foncé. □ **Même vert, nuance moyenne □. Même vert clair en soie.**



N° 8. — ■ Noir. □ Rouge cramoisi. ■ Grenat. □ Fauve clair. ■ Fauve moins clair. ■ Fauve foncé. ■ Blanc en soie.



N° 9. — Soie maïs. ■ Laine bleue. □ Bluet. □ Chenille noire.

NEUF DESSINS DE TAPISSERIE DE CHEZ M. SIMART, RUE RAMBUTEAU, 64.



ALBUM DE LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris.

Toilettes de la Mon DELISLE, 6, Boulevart des Capucines, 6.

Passementerie et Lingerie de la FILEUSE 84 rue du Bac

Mouchoir et Lingerie de Mmes LEBORGNE et HENNEVEU (Ane Mon Mme DUPONT) 56 rue du Bac.

Dans le 1er tour du 28e tour *entier*, on reprend ces deux mailles *ensemble*, et, dans le tour suivant (de gauche à droite), on prend de chaque côté de la couture des épaules 4 mailles en une maille.

Dans le 29e tour on travaille comme dans le 26e, avec cette différence, que, dans le tour de droite à gauche, on passe le brin au travers des 4 mailles; on continue de la même façon jusqu'au 33e tour *entier*.

Afin d'arrondir l'encolure, on rabat en biais, à l'intérieur, les pointes des côtés de devant, et l'on fait des mailles simples (laine bleue), sur les coins; des brides depuis le coin jusqu'à l'épaule; des doubles brides sur les cinq premières mailles du dos; des triples brides pour le reste du dos, jusqu'aux cinq dernières mailles, sur lesquelles on fait des doubles brides, puis des brides, puis des mailles simples, comme au commencement.

La bordure blanche du pardessus est faite en biais au point de Gobelins simple; on monte 3 mailles et l'on augmente régulièrement une maille de chaque côté, jusqu'à ce que l'on ait 13 mailles sur le crochet. Après avoir fait 180 tours *entiers*, on diminue une maille de chaque côté, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus que trois, avec lesquelles on en fait une seule, puis on démonte.

Avant de poser cette bordure sur le pardessus, on garnit celui-ci avec une sorte de ruche. On prend le crochet no 1, et dans chaque maille bleue du bord du pardessus on fait une maille avec la laine blanche. Toutes les mailles restent sur le crochet, comme pour le point tunisien, et on les *démonte* (toujours comme au point tunisien), avec la laine noire, mais en faisant deux mailles en l'air entre chaque maille blanche. Cette *ruche* encadre le pardessus, et on la fait aussi, par conséquent, sur les devants. Quand elle est terminée, on coud la bordure blanche sur le pardessus, de façon que la ruche dépasse la bordure, et l'on fait dans celle-ci un pli profond dans chaque coin par devant. Le bord inférieur de la bordure est orné de quatre brins de laine noire réunis, que l'on passe dans les mailles de distance en distance (voir le dessin); deux tours plus haut, on passe, de la même façon, quatre brins de laine bleue.

La manche est un morceau droit. On monte 42 mailles et l'on fait 8 tours *entiers* avec la laine bleue. La bordure blanche est montée sur 17 mailles; on fait en biais 36 tours entiers, et l'on coud ensemble les deux côtés transversaux de cette bordure; on assemble aussi les côtés de la manche et on garnit celle-ci avec la ruche blanche et noire décrite déjà pour le pardessus; on fait cette ruche, non-seulement au bord de la manche, mais aussi sur la couture même, jusqu'à l'entournure; on place la bordure au bas de la manche; la couture de la bordure doit être placée sous le bras, tandis que celle de la manche doit rejoindre la couture d'épaule du pardessus. Dans chaque maille du dernier rang de la bordure blanche on fait, avec le crochet no 1 et la laine blanche, une maille, et l'on *démonte* ces mailles blanches, en y passant alternativement de la laine bleue et de la laine noire.

Le petit capuchon pointu est fait en laine blanche, en



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en taffetas vert. La jupe est bordée d'un volant tuyauté, en taffetas vert foncé, au-dessus duquel deux volants plus étroits sont disposés en *ondulations*; le volant foncé que nous venons de mentionner (bas de la jupe) a 10 centimètres de hauteur; le volant qui le surmonte, de nuance un peu plus claire, a 6 centimètres de hauteur; l'autre, de nuance un peu plus claire, mais cependant plus foncée que celle de la robe, a 5 centimètres de hauteur; cette garniture remonte sur le côté gauche; elle est partout surmontée d'une torsade en soie verte, foncée, formant un trèfle au-dessus de chaque ondulation; manches ornées comme la jupe; corsage à revers, ceux-ci plus foncés que la robe. Cette garniture conviendrait pour robe de jeune fille, si l'on supprimait le *montant*, du côté gauche.

Robe en moire antique noire. Le devant du corsage, le devant et le bord de la jupe sont bordés d'un volant tuyauté, en taffetas noir, surmonté d'une bande en velours noir et d'une bordure en soutache noire. Sur chaque côté, la jupe est échancrée, afin de laisser voir un triangle en velours noir, brodé en soutache; ce triangle est encadré par deux volants de taffetas noir; manches à *triangles* de velours, et volants, du même style que la robe; on peut reproduire cette toilette en taffetas noir ou de couleur foncée, et supprimer la broderie en soutache.

Les coiffures sont de M. Croizat, 76, rue de Richelieu.

point de Gobelins simple. On monte 65 mailles (bord le plus long du capuchon). On prend toutes ces mailles sur le crochet dans le premier tour (de droite à gauche), puis on passe le brin dans chaque maille isolément, excepté les 32e, 33e, 34e mailles, dans lesquelles on passe le brin *à la fois*; cela forme le commencement de la pointe du capuchon. Cette diminution a lieu, bien entendu, dans le tour qui va de gauche à droite.

Dans tous les tours suivants on diminue une maille de chaque côté; on passe le brin (tours de droite à gauche) dans chaque maille, — dans 2 des 3 mailles prises ensemble, — on saute la troisième, — on pique le crochet dans le vide suivant; — ainsi de suite pour tous les tours pareils. Les tours de gauche à droite se font comme d'habitude; mais on passe toujours le brin *à la fois* dans les 3 mailles du milieu, dont on fait une seule maille. On diminue ainsi 4 mailles dans chaque tour; quand il ne reste plus que les 3 mailles du milieu, on les réunit en une seule maille, et l'on démonte. On entoure le bord du capuchon avec une ruche blanche et noire, dans laquelle on passe deux fois trois brins bleus réunis. Le côté en biais du capuchon est cousu autour de l'encolure; sur celle-ci on fait une ruche bleue et blanche; — on fait une chaînette avec de la laine blanche double; on passe ce cordon dans l'encolure; on met un gland blanc à chaque extrémité du cordon, et un gland pareil à la pointe du capuchon.

Robe d'enfant au crochet.

MATÉRIAUX. — 160 grammes de laine fine bleue; 32 grammes de même laine blanche; soie d'Alger de différentes couleurs. Un crochet de bois, no 6.

Cette robe, qui servira pour les enfants d'un an à un an

et demi, est faite au crochet tunisien; d'après les *tables des mailles* jointes à ce dessin, on pourra, si on le préfère, exécuter au tricot cette robe, qui est bleue, avec une bordure blanche parsemée de petites croix de couleurs tranchantes, faites en laine, ou, ce qui est plus joli, en soie d'Alger.

D'après la table des mailles, on fait le corsage, que l'on commence par le bord inférieur, marqué avec des étoiles; on monte ce corsage avec la laine bleue. Tous les carreaux remplis en noir marquent la place de la bordure blanche.

D'après les tables des mailles représentant les manches, on fait celles-ci avec de la laine bleue; le poignet blanc est fait à part. Chaque poignet est monté sur 34 mailles, et se compose de 3 tours *entiers;* on le monte avec la laine bleue; on fait les 3 tours avec la laine blanche; on le termine avec un rang de mailles simples en laine bleue.

La jupe (laine bleue) est montée sur 280 mailles; on fait 5 tours entiers, — puis 5 tours avec la laine blanche, — puis 38 tours avec la laine bleue.

L'assemblage des différentes parties de la robe a lieu de la façon suivante:

On coud ensemble (corsage) *a* avec *a*, — *b* avec *b*, — *c* avec *c*, — *d* avec *d* sur l'épaule; on coud la manche *e* avec *e* jusqu'à *f* avec *f*, — *g* avec *g* jusqu'à *h* avec *h*. — On fronce le bas des manches, de façon à leur donner la longueur du poignet, dont on coud ensemble les deux extrémités, et que l'on joint à la manche. Lorsqu'on monte les manches dans l'entournure, leur couture doit se trouver dans la direction de la ligne placée sur la table des mailles dans l'entournure des manches. On coud la jupe ensemble, en laissant une fente de 11 centimètres; on la fronce, on la réunit au corsage.

Sous le bord inférieur de la robe on place, en guise de faux ourlet, une bande au crochet, faite avec de la laine bleue ayant 2 centimètres 1/2 de hauteur; cette bande maintient le bord de la jupe, et l'empêche de se rouler en dessous; on fait ensuite au bord de la jupe, avec la laine bleue, les petites *dents* suivantes: une maille simple, en prenant un tour *entier* du crochet tunisien, — * 4 mailles en l'air, — une bride dans la première de ces 4 mailles, — une maille simple dans le bord de la jupe, en passant 2 mailles de ce bord. — Recommencez toujours depuis *.

On fait, autour de l'encolure, d'abord un rang de mailles simples avec la laine bleue, puis les petites *dents* que nous venons de décrire, et que l'on continue aussi sur les côtés du corsage par derrière et sur la fente de la jupe, en faisant en même temps des boutonnières sur le côté droit du corsage et de la fente; on fait entre chaque boutonnière 3 ou 4 mailles simples. Pour commencer la boutonnière, on pique le crochet dans la boucle de gauche de la dernière maille simple faite à la robe, on y fait une maille simple, on pique le crochet dans la boucle de gauche de cette dernière maille; on fait une maille simple, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait fait 5 mailles; on refait ensuite les mailles simples (sur la robe) qui séparent les boutonnières; celles-ci sont plus espacées sur la fente de la jupe; sur le côté opposé à celui-ci on coud des boutons de nacre de perle, à 1 centimètre de distance du bord.

Les petites croix sont placées dans la bordure blanche à 1 centimètre de distance l'une de l'autre; on les fait de différentes couleurs avec des *restants* de laine ou de soie; le petit dessin ci-joint indique leur disposition. Sur notre modèle ces croix sont nuancées ainsi qu'il suit: pour l'une des rangées de croix le point du milieu est bleu; les points placés en haut et en bas sont noirs, les points de côté, ponceau; la rangée suivante a le point du milieu brun; — verts en haut et en bas, — jaunes de chaque côté.

Neuf dessins de tapisserie.

Nous avons publié, dans le n° 38 de la présente année, un nouveau point de tapisserie, sous le titre de *Dessin pour coussin de pied* : ce point a obtenu un si grand succès, que l'on nous a demandé de tous côtés des dessins nouveaux; nous en publions aujourd'hui une collection, et nous allons y joindre quelques mots d'explication pour nos nouvelles abonnées.

On exécute ce point de canevas extrêmement gros, avec de la laine à 12 fils. On fait le point sur 4 fils en hauteur et en largeur; on fait d'abord une croix en biais, d'*angle* en *angle*, puis, au milieu, une croix en droit-fil; le n° 38 contient un dessin qui représente ce point en grandeur naturelle.

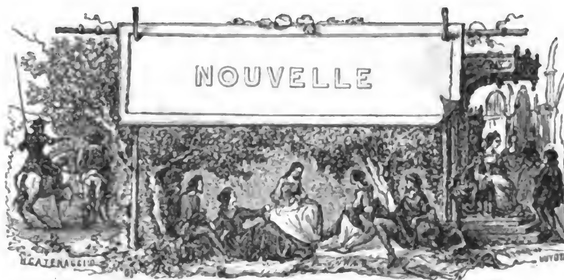
Les dessins n°s 1, 2, 4, 6 sont destinés à être exécutés avec cette double croix sur du canevas 5/0 avec de la grosse laine à 12 fils. Le dessin n° 2 formera un tapis qui aura le double avantage d'être très-moelleux et très-vite exécuté. Sur le canevas indiqué, ce tapis aura environ 1 mètre 25 centimètres de longueur, 72 centimètres de largeur. On le borde d'un effilé. Les autres dessins composeront des tabourets de pied, des sacs de voyage, etc.; ils auront 45 centimètres en carré.

Le dessin rond servira pour dessous de lampe; il est fait au point de tapisserie ordinaire; on pourra, en choisissant du canevas un peu gros, l'employer pour milieu de tabouret de piano, de coussin de canapé, et l'entourer avec une large bande de velours. Les autres dessins serviront pour coussins, tapis, sacs de voyage, etc., selon la grosseur du canevas que l'on emploiera. Le dessin n° 7 composera de jolies pantoufles; le dessin n° 3, pour pantoufles, peut aussi servir pour le point *double croix*. Nous recommandons les combinaisons de couleurs indiquées près de chaque dessin comme étant d'un effet charmant.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en taffetas rose, garnie d'un volant tuyauté ayant 25 centimètres de hauteur, surmonté d'une ruche découpée en taffetas; une jupe en crêpe rose formant tunique couvre cette première robe; la jupe de crêpe se termine à 10 centimètres du bord du volant garnissant la robe de taffetas, puis remonte à la ceinture en forme de tunique: cette jupe est entièrement bordée d'un bouillonné de crêpe rose, bordé de chaque côté par une blonde blanche. Corsage décolleté plat, garni d'une berthe à bouillonnés transversaux de crêpe, séparés par des entre-deux de blonde blanche, bordés de blonde étroite et formant pattes. Cette berthe, très-pointue par devant, se rétrécit beaucoup sur les épaules; elle est droite par derrière et entièrement bordée d'une blonde assez haute. Manches courtes, composées d'un seul bouillonné très-large. Couronne de feuillage rose.

Robe en moire antique blanche. La jupe est bordée au-dessus d'un très-large ourlet, avec une garniture de médaillons en dentelle noire, se composant d'un *motif* encadré de dentelle noire. Corsage décolleté à ceinture; fichu décolleté *Marie-Antoinette*, composé de médaillons de dentelle noire; ceinture à longs bouts, encadrés d'une dentelle noire; manches courtes, composées d'un bouillonné bordé de dentelle noire. Coiffure de velours noir, ornée de roses rouges; fleurs pareilles sur le devant du corsage.



DJEDDA,

OU L'IMPORTATION DES VERS A SOIE EN EUROPE.

HISTOIRE INDIENNE.

Il est une contrée, célèbre entre toutes, qui, par ses richesses incalculables, par son industrie, par ses croyances mystérieuses, par les dangers même dont elle semble environner tous ceux qui sont étrangers à son sol, a toujours exercé un prestige invincible sur la race occidentale. C'est la contrée où la terre recèle des pierreries et produit mille plantes précieuses, où l'on trouve l'ivoire et l'or, où l'on a découvert et tissé la soie, ce trésor qui représente le travail et, par conséquent, l'existence de tant de milliers d'hommes; c'est le pays sur lequel on a fait les récits les plus merveilleux, celui dans lequel la vérité même est fabuleuse; c'est l'Inde, en un mot.

Tandis que le christianisme, né en Asie, avait principalement développé sa puissance morale et civilisatrice en Europe, ces belles contrées asiatiques restaient toujours soumises à un culte cruel, et des missionnaires courageux étaient sans cesse attirés vers ces immenses populations, dans l'espoir de les conquérir à la religion qui commande toutes les vertus; des pèlerins se dirigeaient fréquemment vers le sud de l'Asie, bravant tous les dangers pour enlever quelques âmes au culte des idoles, et pour diminuer le nombre de ces femmes infortunées, esclaves durant leur vie, et forcées, par une loi odieuse, à périr sur un bûcher, afin de ne point survivre à leurs époux.

On était au sixième siècle de l'ère chrétienne. L'empire grec florissait sous le sceptre puissant de Justinien; l'antique Byzance, transformée par l'empereur Constantin en capitale de l'empire, offrait le spectacle d'une splendeur inconnue jusqu'alors.

C'est de Constantinople même que deux pèlerins étaient partis, un jour, se dirigeant vers le sud de l'Asie; le premier était un vieillard vénérable, dont les longs cheveux blancs accusaient seuls la maturité de la vie; son regard, à la fois pénétrant, vif et doux, son corps robuste et infatigable, semblaient appartenir à la jeunesse; la foi, la ferme résolution d'accomplir sa généreuse tâche, décuplaient ses forces et exaltaient son courage; il se nommait Anastase, avait reçu les ordres, et voyageait accompagné par son jeune fils Eusèbe, qui avait pris le costume de pèlerin pour suivre son père, et pour partager les dangers qu'il devait courir, s'il ne pouvait les écarter.

Le voyage durait depuis bien longtemps déjà, lorsque les deux pèlerins atteignirent, un soir, un bosquet de palmiers; les splendeurs du soleil couchant illuminaient une ville magnifique située à une faible distance; les voyageurs s'arrêtèrent un instant avant de reprendre leur marche et d'atteindre cette ville, dans laquelle ils devaient faire un séjour de quelque durée.

Un léger mouvement dans les feuilles, un bruit de pas toujours plus distinct, décidèrent les pèlerins à se réfugier derrière une haie, afin d'éviter un danger, sinon probable, du moins possible; leur mission même leur imposait la prudence, en leur commandant de préserver leur vie, non pour eux-mêmes, mais en vue de l'utilité que cette vie pouvait avoir pour le salut d'autrui.

A peine les pèlerins s'étaient-ils cachés, qu'ils virent apparaître un palanquin porté par des hommes cuivrés; dans ce palanquin se trouvait une jeune fille, qui était presque une femme; sa beauté était éblouissante, et le cortége qui l'environnait annonçait qu'elle appartenait à la caste la plus élevée. Rassurés par cette apparition, les pèlerins sortirent de leur cachette et se montrèrent à la jeune femme.

Les filles de Brahma, si différentes des autres femmes, leur sont cependant semblables sur un point: — leur curiosité est facile à exciter, et la jeune Indienne, surprise à la vue des deux étrangers, commanda à ses serviteurs de suspendre la marche, et fit approcher les pèlerins, au mépris des lois de son pays et des prescriptions de sa religion. Anastase seul obéit à cette injonction; son fils, frappé d'admiration, semblait cloué à sa place et restait immobile, occupé à contempler ce charmant visage, entouré d'un voile transparent. Les questions se succédèrent rapidement; la jeune Indienne voulut savoir d'où venaient les pèlerins, où ils allaient, et quel était le but de leur voyage. Anastase lui répondit en langue hindoue, et, sur les deux premières questions, il put satisfaire la curiosité de son interlocutrice; il garda seulement un silence prudent sur la mission qu'il s'était donnée, indiqua Constantinople comme étant sa patrie, et la ville voisine comme but provisoire de son voyage. Dès qu'elle connut ces deux circonstances, la jeune femme ordonna à ses porteurs de se remettre en marche, en invitant les voyageurs à suivre ses pas, afin de continuer un entretien si intéressant.

Alors Anastase ne put garder plus longtemps le silence sur le sujet qui le possédait entièrement: tout en parlant à la jeune femme du lieu de sa naissance et des curieuses particularités qui avaient marqué ses voyages, il fut entraîné à lui parler de la religion divine qui l'avait décidé à abandonner sa patrie, ses parents, ses amis, afin d'aller enseigner le vrai culte à des peuples étrangers. Djedda, — c'était le nom de la jeune femme, — eût volontiers prolongé cet entretien, qui lui révélait des horizons nouveaux, et bravé, pour le prolonger, l'étonnement et la désapprobation des serviteurs qui l'entouraient; mais les coupoles et les dômes des édifices de la ville se montraient distinctement; elle prit congé des pèlerins par un geste amical, emportant dans son cœur la ferme résolution de les revoir.

Quand une femme a pris une décision de ce genre, elle l'accomplit sous toutes les latitudes du globe, fût-elle entourée de cent espions.

Après des recherches longues et fatigantes, les pèlerins avaient enfin trouvé un gîte. Ployant les genoux sous l'azur foncé du ciel indien, ils venaient de prononcer avec ferveur leurs prières du soir, et allaient se livrer au repos, lorsqu'ils virent apparaître une jeune fille indienne, qui leur fit signe de la suivre. Les pèlerins se consultèrent du regard avec indécision; mais ils avaient fait le sacrifice de leur vie, et la prudence, chez eux, n'excluait pas la ferme résolution de ne rien négliger pour connaître les habitants du pays, seul moyen de leur révéler la foi chrétienne. Ils suivirent donc leur guide inconnu.

Après une course assez longue, la jeune fille s'arrêta devant une petite porte percée dans une haute muraille; elle introduisit les étrangers, et ferma la porte derrière eux. Ils se trouvaient dans un jardin magnifique, embaumé par mille senteurs inconnues et enivrantes; on entendait de tous côtés le murmure des jets d'eau jaillissant en fusées qui se dessinaient sur le firmament lumineux: la jeune fille se dirigea vers une grotte, les pèlerins la suivirent, — et se trouvèrent devant la charmante Djedda.

Djedda, presque enfant, avait été mariée à un vieux brahmine, l'un des plus riches et des plus puissants de l'Inde; elle ne se trouvait pas malheureuse, n'ayant jamais entrevu une destinée autre que celle qui lui avait été dévolue: l'obéissance passive imposée aux femmes asiatiques l'avait habituée à imposer silence à son cœur. La parole enthousiaste d'Anastase, ses narrations, qui lui avaient fait entrevoir des devoirs plus élevés, l'avaient plongée dans des réflexions innombrables; tout se révélait à elle à la fois: on lui apprenait un culte qui commande l'humilité, la charité envers les autres, et aussi le respect envers la mère et l'épouse, et ces sentiments, qui lui étaient inconnus, lui faisaient apprécier la différence qui existait entre sa propre destinée et celle des femmes chrétiennes. Anastase trouva en elle un cœur ardent, préparé par sa nature pour comprendre et adorer l'Évangile, et les pèlerins revinrent souvent dans la grotte où les attendait la jeune néophyte. Anastase lui parlait de l'empire grec converti au christianisme, de la condition des femmes, qui n'étaient plus les esclaves, mais bien les compagnes de leurs maris; il lui parlait surtout des miracles opérés par le christianisme, de ces milliers de martyrs expirant dans les supplices pour soutenir et proclamer leur foi; et Djedda, convaincue, ne tarda pas à déclarer qu'elle voulait devenir chrétienne, dût-elle s'exposer aux dangers les plus effrayants. Elle se préparait à recevoir le baptême lorsqu'une catastrophe épouvantable vint la frapper.

Une maladie foudroyante, assez fréquente sous le climat de l'Inde, emporta en quelques heures le mari de Djedda.

Les gémissements retentirent dans le palais, qui fut immédiatement envahi par les prêtres; on commença les préparatifs des obsèques, qui devaient être magnifiques, du bûcher sur lequel on devait consumer non-seulement le mari mort, mais ausi la femme vivante.

La ville tout entière s'occupait de cet événement; ses habitants se préparaient à assister à cet effroyable spectacle avec le même empressement que s'il avait été question d'une fête, et les pèlerins apprirent bientôt avec désespoir le sort réservé à leur jeune amie.

« Il faut la sauver! » s'écria Eusèbe, dès qu'il put recouvrer la parole, que l'angoisse et la douleur lui avaient momentanément ravie; « oh! mon père, il est impossible que nous la laissions périr!

— Mon cœur saigne comme le tien » répondit Anastase, « et je ne puis envisager l'affreuse mort que le fanatisme inflige à cette charmante enfant; mais quel moyen emploieras-tu pour la sauver?

— Je l'ignore encore, » dit Eusèbe en proie à la plus violente agitation; « mais j'ai formé la ferme résolution de l'arracher à la mort ou de périr avec elle.

— Mon fils, » dit Anastase en jetant à Eusèbe un regard pénétrant, « est-ce seulement une tendresse fraternelle pour notre nouvelle sœur en Jésus-Christ qui t'anime en ce moment? Ne se mêle-t-il aucun autre sentiment à celui-ci?

— O mon père! » répondit le jeune homme en se jetant aux genoux du vieillard, « aucun mouvement de mon cœur ne doit vous être caché; oui, j'aime Djedda, mais je l'aime saintement, comme le commande notre religion; je l'aime comme ma sœur, si elle ne veut pas permettre que je l'aime un jour comme ma femme. Aucun sentiment égoïste ne se mêle à la prière que je vous adresse. Sauvez-la!

— C'est bien, » dit Anastase, bénissant le front qui s'inclinait vers lui, « et je te crois; peux-tu faire le serment de voir toujours en Djedda une sœur et de ne jamais lui parler de ton amour pour elle?

— Oui, mon père, je le jure devant vous; — mais sauvez-la. — Oh! je lis dans vos yeux que vous connaissez un moyen de la sauver!...

— Peut-être..... mais voudra-t-elle y consentir?

— Comment pouvez-vous émettre un doute semblable; n'est-elle pas votre disciple, d'ailleurs?

— Sa conversion est bien récente; elle n'a pas encore été affermie par le baptême..... peut-être Djedda n'est-elle pas prête à rompre entièrement avec les croyances de son pays.

— Avec les affreuses superstitions qui la condamnent à subir une mort horrible! Ah! cet effort doit lui être facile aujourd'hui! Comment n'échangerait-elle pas avec bonheur l'esclavage contre la liberté, la mort contre la vie?

— Mais une vie de dangers, de privations, de misères.

— Qu'importe! Elle acceptera tout cela avec reconnaissance si nous parvenons à la sauver.

— J'ai déjà agi, » dit le vieux Anastase, «car j'ai appris avant toi le danger qui la menaçait; j'ai converti au christianisme, il y a de cela peu de jours, l'un des serviteurs de la principale pagode; je l'ai vu hier; je lui ai confié que Djedda était déjà chrétienne par le cœur, par la volonté, et je lui ai inspiré le désir de la sauver. Demain soir, le corps du mari de Djedda sera porté à la pagode; elle-même, parée de ses habits de fête, doit passer la nuit en prière près de ce corps; — la pagode sera entourée de gardiens mais notre ami connaît un passage secret par lequel Djedda pourra s'échapper.

— Et ne pouvons-nous lui adresser un mot de consolation, un signe d'espérance?

— Non, il est impossible d'arriver jusqu'à elle; la moindre imprudence compromettrait le succès de nos efforts; notre ami la verra seulement lorsqu'elle sera enfermée dans la pagode, et lui communiquera le plan d'évasion; j'ai préparé pour elle une robe de pèlerin; nous l'attendrons dans la campagne, et, avant le lever du soleil, nous devrons mettre un espace considérable entre nous et cette ville. »

Pendant que les pèlerins s'occupaient ainsi du soin de la sauver, Djedda gisait dans son appartement, entourée, gardée à vue par une foule de femmes, qui ne lui adressaient aucune consolation, et cherchaient seulement à exalter son courage en lui représentant la mort qu'elle allait subir, comme l'accomplissement d'un devoir glorieux. Elle demeurait muette, immobile, livide, insensible en apparence pendant que l'on mêlait les fleurs et les pierreries à sa longue chevelure. Parfois sa pensée, franchissant les obstacles qui l'entouraient, lui représentait ses amis, et son cœur s'ouvrait à un rayon d'espérance... mais, bientôt après, elle se souvenait de leur faiblesse, de l'impossibilité d'engager une lutte avec les fanatiques espions qui l'entouraient, et, n'espérant plus rien des hommes, se souvenant des préceptes d'Anastase, elle élevait son cœur jusqu'à Dieu, en disant : *Seigneur, que ta volonté soit faite!*

Les heures s'écoulaient une à une, à la fois lentes et rapides; le soleil couchant transformait le Gange en une mer de feu; les fleurs exhalaient leurs plus doux parfums..... et cependant le moment de cet affreux sacrifice approchait, et Djedda adressait ses derniers adieux à cette nature si belle — et, hélas! si impassible.... Le corps de son mari fut enlevé et porté à la pagode aux sons de la musique; entourée de prêtres et de femmes, Djedda suivait le cortége, parée de ses plus riches vêtements et couverte des perles et des pierreries les plus précieuses. Quelques heures à peine la séparaient de la mort..... et quelle mort épouvantable! Il ne lui restait plus qu'une nuit pleine d'angoisses dans la pagode, en veillant sur le cadavre qu'elle suivait.

Et cependant ces heures funèbres ne furent point perdues pour elle; son âme trouva des consolations dans la foi qui venait de lui être enseignée; ses prières s'adressèrent, non à Brahma, mais au Dieu qui veille sur toutes les créatures. Seule dans cette pagode, où elle était prisonnière, elle se sentit pénétrée, fortifiée par la religion qui enseigne le pardon, et, dès ce moment, elle fut réellement chrétienne.

Tout à coup elle entendit prononcer son nom à voix basse.... elle avait épuisé la terreur et ne connaissait plus l'effroi..... Près d'elle apparut un homme qui était réellement l'envoyé de Dieu..... L'ami d'Anastase, le serviteur de la pagode, fidèle à sa promesse, venait sauver la chrétienne. Il se révéla à elle comme disciple d'Anastase, et lui fit signe de le suivre en silence. Quand ils eurent atteint un coin reculé de l'édifice, il lui soumit le plan qui avait été concerté pour la sauver, en insistant sur les dangers auxquels elle allait s'exposer, sur les privations, sur la vie laborieuse, qui allaient devenir son partage.

« Si même je n'étais pas une victime condamnée au bûcher, » répondit Djedda avec enthousiasme; « si je devais abandonner l'opulence et les honneurs pour suivre le chemin pénible où je dois m'engager, mon choix ne serait pas douteux; pourquoi mon sacrifice n'est-il pas plus difficile? Pourquoi ne puis-je risquer ma vie pour le christianisme, au lieu de la sauver par le christianisme? Ce regret est le seul que j'éprouve. Je suivrai mes sauveurs, mes maîtres; leur voie sera ma voie, leur Dieu sera mon Dieu, leur patrie sera ma patrie; je ne vivrai pas dans un esclavage oisif; je vivrai par un travail libre! »

Le serviteur de la pagode reprit alors la parole : « J'avais prévu ta décision, » dit-il, « et j'ai pensé à te préparer un trésor, à l'aide duquel tu trouveras partout le travail et l'indépendance : tu sais combien la soie est précieuse dans toutes les contrées; les Chinois et les Indiens, voulant conserver le monopole de cette riche industrie, ont toujours exercé une surveillance sévère sur les étrangers qui viennent trafiquer avec eux; jusqu'ici les vers à soie n'ont pu être transportés hors de l'Asie. J'ai préparé pour toi et tes deux compagnons trois bâtons de voyage qui sont creux et qui contiennent des œufs de vers à soie. Nos amis m'ont dit que leur pays produisait les arbres qui nourrissent les vers à soie; fille de l'Inde, tu connais les soins nécessaires à la prospérité de cette industrie; pars donc, et, si le ciel protége ta fuite, si tu peux atteindre la terre qui est le but de tes efforts, tu payeras royalement l'hospitalité que tu y recevras, car tu lui apporteras les richesses les plus solides, celles que l'on acquiert par le travail. »

En proie à mille sentiments de reconnaissance, d'espérance et de joie, Djedda voulut se jeter aux pieds de son sauveur; mais celui-ci interrompit ses transports en la prévenant que les moments étaient précieux; elle se dépouilla de ses riches bijoux, endossa une longue robe de pèlerin, et suivit son guide.

Après avoir parcouru de nombreux détours pratiqués dans le passage souterrain, les deux fugitifs atteignirent enfin une grotte dans laquelle ils trouvèrent leurs amis; on n'avait pas le temps de s'abandonner à la joie; il fallut partir, se séparer de l'homme généreux qui ne pouvait les suivre et qui les rassura en leur affirmant qu'il ne courait aucun danger; il fallut se mettre immédiatement en route, et les trois pèlerins marchèrent avec tant de vitesse, que la ville était déjà bien loin derrière eux lorsque parurent les premiers rayons du jour.

Quand on pénétra dans la pagode, on n'y trouva que les vêtements somptueux et les bijoux de Djedda près du corps de son époux; le sauveur de la jeune femme, s'appuyant sur l'une des croyances les plus populaires, expliqua sa disparition. Djedda sacrifiait sa vie à regret, et Boudha, pour la punir, l'avait enlevée et la condamnait à passer l'éternité dans un lieu affreux où elle serait à jamais privée de vêtements magnifiques et de riches bijoux! Cette version parut si vraisemblable que nul ne songea à poursuivre la fugitive ni à inquiéter son sauveur.

Après quelques jours de marche, les pèlerins s'arrêtèrent un soir près d'une rivière. Djedda alors, s'inclinant devant Anastase, lui demanda le baptême. Le vieillard inonda son front avec l'eau régénératrice, et les voyageurs se remirent en route dès le lendemain.

Djedda, qui s'appelait maintenant Marie, semblait insensible aux fatigues et aux périls; les ronces et les cailloux déchiraient ses pieds délicats sans qu'elle parût s'en apercevoir; elle supportait, sans se plaindre, les rayons brûlants du soleil, la faim et la soif. Quant à Eusèbe, il tenait fidèlement son serment, et, si sa compagne de voyage avait deviné qu'il l'aimait tendrement et saintement, cette découverte ne fut point due à une indiscrétion du jeune homme. Anastase était fier de son fils, de l'empire qu'il savait exercer sur lui-même, et il contemplait souvent avec attendrissement ces jeunes gens si beaux et animés d'une foi si sincère.

Constantinople célébrait le retour de Bélisaire victorieux; la joie éclatait sur tous les visages; les rues étaient bordées de palmes, les cloches sonnaient à pleine volée, et sur la principale place de la ville était dressé un trône magnifique, sur lequel siégeait Justinien, prêt à accueillir tous ceux qui avaient à lui adresser une prière.

La foule qui l'entourait s'ouvrit avec respect pour laisser passer un vieux prêtre courbé par les fatigues et par les travaux.

Il était accompagné d'un beau jeune homme revêtu comme lui d'un costume de pèlerin; à la droite du vieillard marchait une jeune femme voilée qui portait avec précaution une jolie corbeille finement tressée.

« Mes yeux ne me trompent-ils point? » dit l'empereur en apercevant le vieillard aux pieds de son trône, — « serais-tu Anastase, le missionnaire courageux? Dieu a-t-il béni tes efforts?

— Oui, sire, car il nous a conduits au travers de mille dangers; il s'est servi de nous pour une œuvre qui, je l'espère, sera grande et féconde: un an s'est écoulé depuis que nous avons revu notre patrie; nous avons vécu dans l'obscurité et la retraite; mais, sachant qu'aujourd'hui tous les yeux pourraient contempler notre souverain, nous avons essayé de parvenir jusqu'à ce trône, au pied duquel nous venons déposer une offrande. Voici la fille et la veuve des plus puissants brahmines de l'Inde, convertie au christianisme par nos enseignements; elle a apporté un riche présent à l'empire dans lequel elle a trouvé une seconde patrie. Ce tissu précieux que l'on allait chercher si loin a été fait à Constantinople; » — et, pendant qu'Anastase parlait, sa compagne ouvrait sa corbeille et en retirait un mouchoir de soie. « Voilà, sire, » ajouta Anasthase, « le présent que Djedda-Marie fait à l'empire... elle ouvre ainsi une source de prospérités, et, en donnant du travail à des milliers d'hommes, elle les met à même de conquérir l'indépendance, la dignité et la moralité! »

Justinien demanda des explications plus détaillées, et Anastase raconta en peu de mots l'histoire de Djedda, sa fuite, leur voyage, leur installation dans l'un des faubourgs les plus écartés de Constantinople, et les soins couronnés de succès qu'elle avait donnés à l'éducation des précieux insectes dont ils avaient rapporté les œufs.

L'empereur écoutait avec la plus vive satisfaction cette histoire merveilleuse; ses mains ne pouvaient quitter le tissu soyeux fabriqué dans ses États; ses regards s'attachaient avec intérêt, avec pitié et admiration, sur les trois acteurs de ce drame émouvant; enfin, il témoigna sa gratitude à la jeune étrangère, lui assura qu'elle trouverait toujours en lui un protecteur et un père, et, se tournant vers Anastase, il se déclara prêt à lui accorder immédiatement tout ce qu'il voudrait lui demander.

« Je suis bien vieux, sire, » répondit Anastase; « mes jours sont comptés, et mes vœux sont détachés de tout bien terrestre; cependant, si je n'ai rien à demander pour moi, je ne saurais différer plus longtemps de travailler au bonheur de ces jeunes gens; ils s'aiment avec une tendresse forte et sainte, et le courage avec lequel ils ont si longtemps lutté contre ce sentiment si puissant m'a souvent frappé d'admiration. Je demande la protection de Votre Majesté pour mon fils et pour cette jeune étrangère; — je lui demande la permission de bénir leur union. »

Justinien se tourna vers le patriarche, qui siégeait à sa



DANS LE PALANQUIN SE TROUVAIT UNE JEUNE FILLE.....

droite; il lui dit quelques mots, le patriarche se leva et se dirigea vers Eusèbe et Marie, qui étaient agenouillés au pied du trône; il les fiança solennellement, et Anastase bénit leur mariage le lendemain de cet heureux jour.

Dans une jolie vallée toute plantée de mûriers s'éleva bientôt une habitation simple, mais charmante; de vastes constructions touchaient à la maison; une activité incessante régnait dans ces ateliers dirigés par Eusèbe et par sa femme; leur enseignement produisit ses fruits, et la culture des vers à soie se propagea avec une rapidité merveilleuse. Nos deux héros vécurent longtemps, et vécurent heureux, parce qu'ils surent partager leur existence entre la prière et le travail.

L'empire grec est tombé sous le joug ottoman; le croissant a remplacé la croix sur toutes les églises; il ne reste point de traces de ce glorieux règne de Justinien, si ce n'est dans les livres qui retracent les splendeurs et les misères de cet empire. L'histoire que nous venons de raconter n'a pas été conservée par les livres; elle est venue jusqu'à nous transmise de génération en génération par la tradition orale; mais la tradition même, à défaut de l'histoire, a sauvé de l'oubli les noms d'Eusèbe et de Marie, et l'on se raconte encore leurs aventures dans les montagnes de la Grèce.

S. DE PAROY.

RENSEIGNEMENTS.

Mme la comtesse de F. Je suis charmée de savoir que nos patrons lui sont si utiles. Le manteau arabe durera plus d'un hiver; sa forme est de celles qui ne passent pas vite de mode. La combinaison pour la fourrure de petit-gris ne serait pas heureuse; pourquoi ne point placer cette fourrure à l'intérieur du manteau, lors même qu'elle n'atteindra pas le bord du manteau? Si l'on ne veut pas y consentir, il faudra bien se résigner à la placer au bord du manteau, quitte à réchauffer une *insensible crinoline*, comme on le dit si plaisamment; — ou bien encore ajouter la fourrure nécessaire pour doubler tout le manteau; le piqué blanc ne peut convenir pour l'hiver. — Papier marqué L. S., abonnée de Passy; je crains de ne pouvoir lui envoyer le dessin demandé, et l'engage à s'adresser à M. Simart, rue de Rambuteau, 64. Mille regrets de devoir refuser une demande formulée d'une façon si aimable. — Mme F... à Gand. Oui pour la moire antique et pour le nœud. — Nous avons publié dans le no 49 une garniture en fourrure; Mme de F... y aura trouvé des manchettes, que l'on peut facilement agrandir; le no 44 contient un dessin de grecque (voir le patron, costume de petit garçon) qui peut servir pour l'usage que me désigne l'une de nos *plus fidèles*, et j'ajouterai, des plus aimables abonnées. — Le numéro du 1er janvier contiendra une fort belle pèlerine noire, dont le patron pourra en tout cas servir à M. A..., de Bruxelles, et aussi, je l'espère, le bonnet de baptême. Si la pèlerine ne convenait pas, *telle qu'elle sera*, on pourra en relever le patron, et la reproduire en entre-deux de guipure, ou bien en tulle, en la garnissant d'une dentelle, légèrement froncée. — Il est peut-être trop tard pour répondre à Mlle Marie-Louise de C...? Hélas! il ne dépend pas de moi de diminuer le nombre des renseignements, ou d'augmenter la place qui leur est dévolue, et l'équité me commande de faire passer chaque réponse selon son ordre d'ancienneté. Je ferais recouvrir le chapeau en question avec du tulle noir: la garniture serait en velours violet ou bleu azuline, et servirait par conséquent pour l'hiver et le printemps. On ne grave jamais le nom de baptême sur le papier à lettres, mais seulement les initiales ou les armoiries. Les jeunes filles ne portent point de bonnets, à moins qu'elles ne soient malades: ce serait dommage de cacher une jeune tête et de beaux cheveux. Merci pour les énigmes, qui paraîtront dès qu'il y aura de la place, et merci aussi pour cette excellente lettre. — Les obligations des parrains varient selon les positions: à situation *égale*, le parrain offre, outre les dragées d'usage, un coffret garni de gants à la marraine, un objet d'étagère à la mère; un *supérieur* donne à la mère une pièce d'argenterie; ces renseignements pourront-ils convaincre le sourd, qui ne veut pas entendre? — Le dessin du fichu au crochet était *partiel* : il représentait seulement quelques-uns des festons; il faut s'en tenir à l'explication, qui est exacte. Je n'ai pu répondre directement comme on le désirait à Metz, la multiplicité de mes occupations m'interdit absolument toute correspondance. — Le dessin de lambrequin ou filet doit être demandé à M. Simart: nous ne pouvons publier ce travail, qui ne se fait pas. — Les petits garçons de quatre ans portent des jupes avec zouave, ou bien des blouses; nous avons publié les patrons de vêtements d'hiver pour enfant; si l'on en désire d'autres, il faut s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74. — *Une de nos fidèles abonnées* ne trouvera pas à Paris le cabinet de lecture tel qu'elle le souhaite; les livres coûtent si peu aujourd'hui, qu'il y a bénéfice à les acheter au lieu de les louer; *Galignani*, rue de Rivoli, lui offrira quelques-unes des ressources qu'elle désire. — Les manteaux garnis de fourrures sont ornés de bandes plus ou moins hautes, placées autour du manteau et des manches; la forme la plus favorable pour cette garniture est le grand talma, point trop large. — On ne porte plus de camail en fourrure, et les proportions que l'on m'indique ne s'accordent pas avec la mode actuelle; mais on pourrait mettre ce camail sur un manteau de velours, à la condition de border le bas de ce manteau avec une bande de fourrure, pareille à celle du camail. — Le châle long est tout à fait convenable sur toutes les robes; il vaudrait mieux cependant le broder en soie de cordonnet, pour qu'il ne paraisse pas trop deuil; cette broderie se composerait de grandes palmes, placées aux deux extrémités du châle, et d'une petite bordure qui l'encadrerait. — M. Simart seul peut répondre à la question relative au prix du tulle; pour connaître ce détail, il faudrait me rendre rue Rambuteau, et mes occupations m'interdisent malheureusement les déplacements. Tous les dessins que nous avons publiés peuvent servir pour le tulle à mailles rondes; les petits carrés de broderie se font avec de petits bouquets détachés que l'on peut prendre sur tous nos dessins; l'alpaga brun ou noir, le taffetas noir pour robes d'hiver, le barége anglais pour l'été, composent les robes les plus *économiques*. *Picciola*, édition illustrée (on peut demander ce livre dans nos bureaux), conviendrait parfaitement pour une jeune fille; je n'ai pas oublié ma promesse et la remplirai prochainement. — Mme G..., à Orléans, peut demander à M. Leballeur un patron de veste slave pour enfant; cette veste, faite en drap noir ou gros bleu, peut parfaitement accompagner les jupes en question; le patron coûtera 1 fr. 50 c. — Nos planches sont arrêtées, et notre abonnée de la frontière belge n'y trouvera pas, je le crains, l'objet qu'elle désire; si nous publions beaucoup de vêtements pour *enfants*, c'est afin de satisfaire la majorité de nos lectrices qui nous en demandent *beaucoup*, et trouvent encore que nous n'en publions pas *assez*. La veste slave est un corsage ordinaire, un peu plus allongé; il suffit de la couper plus courte pour avoir un patron de corsage pour *taille moyenne*. — Bruxelles me porte bonheur! Comment exprimer ma reconnaissance à Mme la vicomtesse de B., pour cette charmante lettre? Elle est de nature à m'affermir dans la voie que je parcours, et à m'encourager, par la bienveillance que l'on veut bien me témoigner; j'espère que notre lectrice zélée jettera les yeux sur cette page et qu'elle y trouvera l'expression de ma reconnaissance. — Encore une lettre bien aimable.... mais je dois aller au fait, en prenant à peine le temps de remercier ma lectrice de Reims: j'entourerais le bord du médaillon avec une bande de taffetas noir, double, coupée en biais. Si cette combinaison ne convient pas, on peut s'adresser à M. Leballeur, rue Taitbout, 74; il enverra le galon nécessaire. — Dans la deuxième lettre d'une marraine à sa filleule, (no 17 de l'année 1860). J'ai déjà *habillé* un appartement modeste et confortable; il y a aussi un article *ameublement* dans la présente année (voir le no 32, théorie des couleurs); je reviendrai sur ce sujet, mais non immédiatement. En tout cas, on peut toujours faire les bandes de tapisserie que l'on me décrit : elles trouveront toujours leur place partout; merci encore. — *Une fidèle abonnée*, Mme A. G. J. Deux gros bouillonnés en tarlatane rose occupent un espace de 30 centimètres; les deux volants de dentelle noire, cousus ensemble, de façon à former un seul volant, et placés au-dessus de ces bouillonnés sur lesquels on posera en *biais* des ruches doubles, en tulle noir, traversant la hauteur du bouillonné, les ruches du deuxième bouillonné seront, bien entendu, posées au-dessus du milieu de l'espace qui séparera les ruches du premier bouillonné: une ruche pareille, au-dessus des volants de dentelle noire; ceux-ci relevés du côté gauche avec un bouquet de roses et un nœud de dentelle noire; supprimer quelques roses *roses*, les remplacer par des roses noires; couronne ovale.

AVIS A NOS ABONNÉES.

La *Mode illustrée* finit sa deuxième année avec ce 52e numéro; elle a donné un numéro chaque semaine, plus 15 feuilles de patrons accompagnant ces numéros. La troisième année devrait commencer le 5 janvier 1862; mais, pour ne pas interrompre le service régulier du journal, nous nous sommes imposé un sacrifice, décidés à faire cadeau d'*un numéro* de la *Mode illustrée* à nos abonnées de 1862. Nous ferons donc paraître, pour l'année 1862, *cinquante-trois numéros* au lieu de *cinquante-deux*, nombre auquel nous sommes astreints, et, afin que ce cadeau (qui nous occasionne un déboursé de plus de 5,000 francs pour 18,000 abonnées) ne soit pas une étrenne illusoire, nous fournirons le premier numéro de l'année prochaine avant le jour de l'an. — Nos abonnées de l'année prochaine recevront donc 14 numéros au lieu de 13 pendant le premier trimestre de 1862, no 1, no 1 *bis* et nos 2 à 13. — Nous donnerons en outre avec le présent numéro le *titre* et la *table* des matières de l'année qui vient de s'écouler. Quoiqu'elle ne soit d'une utilité réelle que pour nos abonnées à l'année entière, elle pourra également intéresser les abonnées à un seul trimestre; elles seront étonnées du grand nombre de patrons que nous fournissons, même au delà de nos promesses, et dont les abonnées à l'année entière peuvent seules profiter, parce que le journal leur montre toutes les variations de la mode, tous ses caprices; tous ses changements : tel trimestre contient *trois* patrons, tel autre en renferme *six*. Nous prions nos abonnées qui voudraient compléter leur année par des *numéros* achetés séparément de vouloir bien nous faire leur demande avant le 31 janvier prochain. Passé ce délai, nous ne promettons pas de les fournir. Chaque numéro simple coûte 25 centimes, et chaque numéro avec patrons, 50 centimes. (Les patrons accompagnant les nos 6, 9, 41 et 44 sont épuisés et ne peuvent plus être fournis.)

Nous rappelons à nos abonnées dont l'abonnement finit avec ce no 52, et qui n'auraient pas encore renouvelé, que nous publions également 52 gravures coloriées, du plus grand format, *une* chaque semaine avec le journal. C'est une publication qui, sous le titre d'*Album de la Mode illustrée*, est le riche complément du texte. Toutes nos abonnées ont dû recevoir un *spécimen* de ces belles gravures. Le prix du journal, avec ou sans Album, se trouve reproduit en tête de la *Mode illustrée*. On peut toujours compléter l'édition ordinaire par l'édition de luxe à gravures coloriées en payant la différence des prix. Les 52 numéros de la *Mode illustrée*, accompagnés chacun d'une grande aquarelle, forment, réunis, un si beau volume que nous ne saurions trop engager nos abonnées à donner cet Album pour complément à leur journal, surtout en prévision du jour de l'an.

Pour celles de nos abonnées qui font collection de la *Mode illustrée*, nous avons préparé une fort jolie couverture en cartonnage anglais, richement dorée, dont nous offrons ici un spécimen réduit. Nous l'enverrons, sur demande

LA
MODE ILLUSTRÉE
1861

franco par la poste (pour la France), au prix de *cinq* francs. Sur demande immédiate ce volume peut être prêt pour l'époque des étrennes. Nous avons adopté la couleur brun-marron comme uniforme et définitive. — Nous ne donnons pas de couverture de papier pour envelopper la collection brochée, le volume étant de grosseur à exiger une reliure.

Nous n'offrons pas non plus de *prime*, l'administration de la *Mode illustrée* tenant ses promesses et au delà pour tout ce qui entre dans le cadre de sa publication. A cet égard toutes nos abonnées seront de notre avis. Les primes, en général, coûtent plus qu'elles ne rapportent aux abonnées. — Nos frais de dessin, de gravure, d'imprimerie, etc., sont à peine compensés par le chiffre de 18,000 abonnées que nous comptons aujourd'hui; c'est l'avenir qui nous répond du succès d'argent. La *Mode illustrée* n'a que deux années d'existence, et nous espérons bien, dans un temps rapproché, multiplier le nombre des abonnements assez rapidement pour en doubler le chiffre. Nous cherchons constamment, du reste, à améliorer le journal et à lui donner toujours plus d'intérêt. Ainsi, nous publierons, dans les premiers numéros de 1862, de nouveaux motifs de danse arrangés par M. Taglioni, maître de ballet du *Grand-Opéra* de Berlin, et accompagnés de leur musique. Nous désirons que la *Mode illustrée* fasse connaître à ses abonnées tout ce qui peut avoir quelque intérêt pour elles, même en pays étranger. — Nous sommes intéressés, du reste, à faire de mieux en mieux, pour être toujours bien accueillis de nos abonnées, auxquelles nous adressons nos remercîments sincères pour les encouragements que nous avons reçus d'elles. Nous les prions, comme par le passé, de répandre parmi leurs amies et les personnes qu'elles connaissent cette charmante et utile publication, qui n'a pour but que l'intérêt et l'agrément des familles.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imprim. de l'Institut et de la Marine, r. Jacob, 56.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Au fond d'un vallon entre des montagnes serpente un ruisseau, souvenir de jeunesse.

FIN DE L'ANNÉE 1861.

